Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuebleuepoliti49pari

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

18

Paris. — May & Motteroz, L.-Imp. réunies
7, rue Saint-Benoît.

P
Fr. Lit
R.

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

TOME XLIX

29e ANNÉE — 1er SEMESTRE

1er JANVIER AU 30 JUIN 1892

197188
9.7.25

PARIS

BUREAU DES REVUES

111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111

1892

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 1 TOME XLIX 2 JANVIER 1892.

LA CONCLUSION DES GRANDES MANŒUVRES

Nouveaux règlements. — Nouvelle tactique.

En terminant notre récent article sur les grandes manœuvres (1), nous disions :

... C'est l'instruction d'ensemble en vue du combat que les chefs de l'armée doivent prendre en main, pour la faire marcher résolument dans une direction unique, logique et progressive. »

Il est bien certain, en effet, que si le haut commandement de l'armée entrait dans cette voie, il trouverait promptement les moyens les meilleurs pour y marcher jusqu'au bout.

La direction de cette instruction d'ensemble en vue du combat appartient au chef suprême de l'armée et à lui seul. C'est de la tête même que doivent sortir, bien arrêtées, toutes les doctrines dont s'inspireront ceux qui doivent concourir au développement de notre puissance militaire; l'unité d'instruction ne sera obtenue qu'à ce prix. C'est à la tête de l'armée qu'appartiennent le contrôle et l'examen de toutes les idées résultant des inventions nouvelles, des événements contemporains ou des prévisions de l'avenir.

Depuis vingt ans, la direction de l'instruction en vue du combat a été flottante, malgré la bonne volonté du Conseil supérieur de la guerre et des nombreuses commissions qui fonctionnent au ministère. En effet, si le Conseil supérieur de la guerre est un guide éclairé, sûr et compétent, il n'est pas un agent d'exécution, pas plus que les commissions, vouées aux discussions diffuses et aux longues dissertations. Ces assemblées sont instables : elles peuvent résoudre des problèmes restreints et définis, mais elles ne sont pas en mesure de régler cette question de l'instruction pour la guerre, qui exige du temps et de la suite dans les idées : les modifications inévitables qui se produisent dans leur composition ne le permettent pas.

Tout le monde est heureux de reconnaître que, depuis vingt ans, le chef de l'armée a su condenser, unifier et diriger notre réorganisation militaire; mais il n'est pas possible d'en dire autant au point de vue des manœuvres de combat et du commandement.

Il est temps d'y porter une attention persévérante et d'en assurer les progrès, car tous les efforts pour refaire la puissance et la grandeur du pays seraient perdus, si la valeur des troupes au combat n'était pas à la hauteur de leur nombre et du matériel perfectionné dont on les a dotées. Le chef de l'armée est d'ailleurs parfaitement en mesure d'entreprendre cette tâche, puisqu'en dehors des directions d'armes qui manqueraient d'unité et qui représentent chacune des intérêts différents, il a aujourd'hui près de lui un état-major général dans les attributions duquel ces travaux rentrent tout naturellement. Le troisième bureau de cet état-major général ne porte-t-il pas ce titre : « Opérations militaires et instruction générale de l'armée » ? Cette direction d'ensemble pour l'instruction des troupes et leur plus-value au combat, qui jusqu'à présent n'a marché qu'au hasard, sous des impulsions multiples et souvent différentes, doit être l'œuvre principale de l'état-major général, agent et outil du ministre.

(1) Voy. la *Revue* du 21 octobre 1891.

Alors on cessera de donner dans les écoles un enseignement contraire à ce qu'on apprend dans les régiments, et chaque corps d'armée cessera d'être une petite église, pour marcher dans un ordre parfait vers l'unité de doctrine. Alors aussi, à la grande satisfaction de tous, les règlements seront enfin fixés et respectés; il sera interdit à tout chef, quels que soient son grade et sa position, d'y substituer ses idées personnelles, de décréter de sa propre autorité que ces règlements doivent être mis de côté; car c'est un abus d'autorité intolérable que de forcer l'officier à apprendre des élucubrations personnelles à la place des règlements édictés par le ministre. Chose bien plus grave encore, c'est mettre la confusion dans l'esprit de l'officier en le dégoûtant du travail.

Voilà la conclusion réclamée, mais il n'est évidemment pas possible d'en poursuivre les effets sans avoir pu convaincre le ministre lui-même de son impérieuse nécessité; car, pour parvenir au but, il faut des moyens matériels que lui seul, maître du budget, peut mettre à la disposition des troupes.

Essayons de mettre en lumière les buts à poursuivre et indiquons quelques-uns des moyens à employer :

I. — Le premier objectif à proposer, le plus utile et le plus pressant à atteindre dans l'intérêt de l'aptitude au combat de l'infanterie, *c'est l'instruction théorique et pratique du corps d'officiers au point de vue du tir.*

Il ne faut pas confondre cette instruction avec le développement et l'habileté individuelle du soldat qui n'a plus d'intérêt au delà des limites normales de la vue. L'instruction de l'officier qui en est la suite, le complément, a une importance en réalité bien supérieure à celle du soldat.

Il ne s'agit pas de faire étudier aux officiers les vastes problèmes que l'art militaire se plaît à discuter dans des expositions de doctrine, ou le récit arrangé des batailles célèbres. — Alexandre, César, Annibal, etc., ne doivent pas présider à leurs travaux modestes. Les chefs d'armée, ou ceux qui rêvent de le devenir, ont seuls besoin de vivre dans la société de ces maîtres de l'art militaire; la tâche de ceux qui sont chargés simplement de l'exécution de ces vastes pensées est plus simple, elle est aussi plus utile à la masse.

Cette étude, disons-nous, se résume ainsi :

Devant nous est un objectif — une position garnie de défenseurs, d'artillerie, d'infanterie — sur lequel nous devons marcher avec 3000 ou 4000 mètres à parcourir avant d'y atteindre.

Les premiers 2000 mètres doivent être franchis sous le feu de l'artillerie; il y faut donc prendre des formations proportionnées aux effets de projection des obus.

Après cette première étape dans la zone des projectiles d'artillerie, il en est une seconde sur l'étendue de laquelle, pendant 2000 mètres encore, les feux d'infanterie rendront nos progrès de plus en plus difficiles et sanglants; et quel que soit notre rôle dans la bataille, que nous soyons investis d'une quelconque de ces fonctions spéciales que, pour parler le langage d'aujourd'hui, on appelle démonstrative, décisive directe, décisive enveloppante, etc., nous aurons toujours le même problème à résoudre : *traverser les* 2000 *mètres avec le moins de pertes possibles et en mettant chez l'adversaire le plus de monde possible hors de combat.*

Il nous faut donc étudier d'abord la forme du terrain, ses abris, ses reliefs, et connaître à fond les effets du fusil suivant les distances, les reliefs et les formes du terrain, car ces effets sont très différents suivant la position du tireur par rapport à celle de l'ennemi, à la configuration du sol et à l'inclinaison des pentes.

L'étude sera donc tout d'abord *théorique*, c'est-à-dire qu'elle comprendra celle du terrain et aussi celle des données expérimentales du fusil *qu'il est absolument indispensable de connaître et qu'on tient encore secrètes on ne sait trop pourquoi.*

Elle doit se poursuivre de distance en distance depuis l'entrée de la zone des feux d'infanterie, soit 2000 mètres, jusqu'à la position supposée de l'ennemi. Elle peut se faire partout, dans les champs, sur les routes mêmes, pourvu que le terrain soit quelque peu accidenté, et aussi sur des plans en relief, comme cela se fait déjà dans quelques régiments.

Ensuite l'étude deviendra *pratique*, c'est-à-dire qu'on passera à l'exécution de feux à balles, de distance en distance, depuis 2000 mètres jusqu'à l'objectif assigné et sur des terrains de tout genre, pour bien voir si le fusil répond réellement aux données théoriques du tir, pour se rendre compte des différences que l'état de conservation des munitions, les changements atmosphériques, etc., peuvent amener.

C'est seulement par ces exercices répétés que l'officier d'infanterie pourra tirer, sur tous les terrains, le meilleur parti possible de ses soldats et de leurs armes.

En ce moment il ne connaît même pas les données théoriques de ces armes et, quant à leurs résultats pratiques, il ne les connaît pas davantage, puisqu'on n'a jamais fait sérieusement d'exercices de ce genre.

Enfin, pour épuiser cette grave question, il faut qu'aux grandes manœuvres, on donne aux feux d'infanterie toute l'importance qu'ils doivent avoir et que dans ce but on constitue un arbitrage compétent capable d'émettre un jugement sûr et raisonné (1).

II. — Il est essentiel de créer au point de vue de l'instruction de l'armée une méthode d'ensemble qui,

(1) *L'Avenir militaire*, dans son numéro du 22 septembre 1891, ayant examiné et posé cette question, nous croyons pouvoir en attendre avec confiance la prochaine et satisfaisante solution.

avec ordre et logique, assure son développement d'une marche uniforme et sûre. Elle doit, depuis l'arrivée des recrues, régler l'éducation et l'instruction professionnelle du soldat d'abord et monter de proche en proche jusqu'à celle des grades supérieurs.

Aujourd'hui, d'un régiment à l'autre, on peut constater les plus grandes différences et les oppositions les plus tranchées. En réalité, il n'y a aucun travail d'ensemble; autant de corps, autant de systèmes. Les règlements ont beau indiquer comme but général le développement de l'initiative, le travail et la vie de chaque gradé, chaque chef fait à son idée et ne tient souvent même aucun compte des droits et des attributions de ses inférieurs.

C'est là surtout que l'intervention de l'état-major général est indispensable, afin qu'une fois les volontés du ministre arrêtées, l'armée tout entière marche, avec suite et méthode, droit sur le but, réalisant chaque année les progrès reconnus nécessaires et réalisables, afin que tout écart soit rendu désormais impossible. Il s'agit, en un mot, de créer l'unité de travail et de doctrine dans l'armée.

III. — Substituer à la plus grande partie de ces exercices de cours de casernes et de places publiques, — dans lesquels les compagnies, les bataillons perdent leur temps et leur peine, — des manœuvres de certaine étendue où les troupes puissent apprendre à exécuter les mouvements d'ensemble, de façon que les régiments, que les brigades, etc., arrivent aux grandes manœuvres suffisamment exercés pour y jouer leur rôle dans les différents problèmes qu'ils ont à résoudre et que le commandement leur propose.

IV. — Enfin, fixer les règlements trop mobiles et instables depuis quelque temps. Les réduire au strict nécessaire, en faire disparaître toutes les complications et les inutilités; en un mot, les mettre en concordance avec la brièveté actuelle du temps de service.

Les règlements une fois arrêtés et fixés, exiger absolument qu'on les connaisse, qu'on les respecte et interdire d'une façon absolue à tout officier, quel que soit son grade, d'y substituer ses idées personnelles.

Nous terminerons cette étude, déjà trop longue, en indiquant rapidement les moyens les plus essentiels à mettre à la disposition des troupes pour atteindre les buts principaux que nous venons d'énumérer :

1° Concentration progressive, au fur et à mesure du possible, des garnisons trop disséminées et réparties plutôt dans l'intérêt des revenus des villes que dans celui de l'instruction de l'armée. Suppression des détachements de bataillons isolés, dont l'instruction en vue du combat est impossible.

Le minimum des garnisons est d'un régiment, car l'étude de la moindre petite opération de guerre exige au moins trois bataillons. Nous savons bien que cette concentration ne peut se faire sans quelques dépenses, mais il n'y en a pas de plus utile; et, nous le répétons, si tous les éléments de l'armée ne peuvent pas acquérir habileté et valeur militaire en vue de la bataille, toutes les autres dépenses seront en pure perte.

2° Chaque année, mise à la disposition des troupes, dans chaque corps d'armée, d'un terrain varié assez vaste pour exercer les régiments, les brigades, avec artillerie, cavalerie. Il existe en France quelques-uns de ces terrains d'instruction, mais ils sont beaucoup trop rares; si on ne peut en acheter un par corps d'armée, il faut en louer ou donner des crédits suffisants pour indemniser la propriété des dégâts inévitables. Ces terrains doivent être assez étendus pour permettre tout d'abord l'exécution pratique des études de tir que nous demandons. Leur importance prime à nos yeux, pour le moment, toutes les autres questions relatives à l'instruction de l'armée.

UN MARIAGE SÉRIEUX

Nouvelle.

— Voudriez-vous me permettre, madame, de vous présenter mon jeune ami Castelnau?

— L'ingénieur des ponts?

— Précisément. Il a déjà eu l'honneur de vous voir plusieurs fois, et il désirerait beaucoup venir chez vous. C'est un charmant garçon, et il est sorti le troisième de l'École...

Mme d'Hautevire réfléchit un instant; évidemment, des objections se présentaient à son esprit. Une nuance rose colora ses pommettes, et ses yeux semblèrent fuir le regard du général. Puis elle prit son parti et répondit avec un sourire gracieux :

— Puisque c'est vous qui le demandez, général, M. Castelnau sera le bienvenu.

Le général était à la veille de quitter Beaucourt, où il venait de passer l'inspection; il vit Castelnau, le soir même.

— Cela n'a pas marché tout seul, dit-il. J'ai vu le moment où elle allait refuser. D'ailleurs, je m'y attendais, et si tu n'étais pas le fils d'un vieux camarade, je ne m'y serais pas risqué. Enfin c'est enlevé; mais tu ne sais pas à quel point on est entiché de castes dans ce pays. Veille sur ta langue, au moins, et ne va pas t'aviser de rien dire contre la religion ou les bonnes mœurs.

— Soyez tranquille, mon général.

— Ce n'est pas l'usage ici de recevoir les fonction-

naires. La société de la ville ne voit pas le sous-préfet; elle ne l'a jamais vu depuis la fin de la Restauration, et depuis la République le tribunal lui-même ne trouve plus grâce devant les vieilles familles du pays. On n'a conservé de relations qu'avec l'armée, à cause de l'avancement et des congés. Heureusement tu as vingt-cinq ans et tu es bien tourné.

Castelnau fut présenté le lendemain. Il y avait beaucoup de monde dans le salon de Mme d'Hautevire; on le regarda avec méfiance et on ne lui parla guère; mais il fit bonne contenance, ne laissa rien échapper contre les bons principes, et déplora même quelques tendances de l'esprit moderne : il fut autorisé à revenir.

C'était depuis trois mois seulement que Castelnau était arrivé à Beaucourt. Joli garçon, bien apparenté, sûr de lui-même, il entrait dans la carrière par la grande porte. Il se trouva vite à l'étroit dans la société des fonctionnaires, et n'eut pas de repos qu'il n'eût forcé l'accès de la société locale. Il avait rencontré Mme d'Hautevire dans une maison neutre, et tout de suite il avait décidé que c'était par elle qu'il se ferait introduire dans les salons de Beaucourt et les châteaux des environs.

Mme d'Hautevire venait de dépasser trente ans; sans être jolie, elle avait ce regard en dedans auquel on reconnaît du premier coup d'œil la femme capable d'aimer; par moments, son air hautain semblait fléchir sous une sorte de lassitude, et, quand sa paupière se relevait, on ne savait jamais si c'était pour lancer des éclairs de colère ou de chaleur. Sans lui parler, Castelnau l'avait beaucoup regardée, avec une insistance même un peu indiscrète, et, quand leurs yeux se rencontrèrent, il sembla à Castelnau que Mme d'Hautevire n'était pas mal disposée pour lui.

Une fois admis chez elle, il essaya de se faire agréer par une contemplation soutenue et des prévenances délicates, en s'attachant à ne pas s'avancer trop, pour ne se point exposer à perdre tout d'un coup le terrain patiemment conquis. Il fut invité à deux soirées et à un dîner dans le courant de l'hiver. M. d'Hautevire et les habitués se relâchèrent peu à peu de leur défensive; au bout de six mois, Castelnau avait pris pied dans la maison : il y était reçu en intimité.

L'hôtel d'Hautevire était une vieille construction qui suintait la tristesse; après avoir franchi une porte massive dont les sculptures dataient de Louis XIV, on traversait une grande cour dont les pavés verdis laissaient croître dans leurs interstices une herbe morose, et l'on arrivait à un perron d'angle qui donnait accès dans un immense vestibule. Le salon, dont les fenêtres s'ouvraient sur un jardin silencieux où les arbres mouraient de vétusté, était une vaste pièce à peine meublée; le long des boiseries s'alignaient des canapés et des fauteuils solennels; au-dessus des portes et des glaces, des peintures dont on ne voyait plus ni le dessin ni la couleur. Mme d'Hautevire se tenait habituellement dans un salon contigu, plus petit, mais aussi triste, et l'ouvrage même qu'elle tenait dans ses mains semblait avoir été commencé par sa grand'mère. Il n'y avait de vivant dans toute la maison que Mme d'Hautevire, mais c'était assez pour l'animer.

Castelnau y passa des heures entières à causer doucement, quelquefois seul à seule, et chaque jour elle se laissait aller à un peu plus d'abandon. Elle lui parla de sa jeunesse, qui avait été sévère, de son mariage, qu'elle n'avait ni souhaité, ni regretté, de sa vie présente, où elle étouffait. Il lui parla de l'impression qu'elle avait faite sur lui, dès la première fois qu'il l'avait aperçue, de la place qu'elle tenait dans sa vie, et il l'entoura de tous les témoignages d'une respectueuse tendresse. Il prit l'habitude de lui baiser la main, puis les deux mains.

Un jour, par un temps gris, pendant que M. d'Hautevire était en voyage, Castelnau en arrivant trouva Mme d'Hautevire dans un état nerveux presque maladif. Il était entré d'un air résolu et s'arrêta soudain, comme gêné par ce contretemps.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle.

— Moi? rien.

— Vous aviez à me parler?

— Cela peut se remettre. Vous êtes souffrante aujourd'hui.

Elle hésita d'abord, et finit par dire :

— Oui, cela peut toujours se remettre.

Puis, voyant que Castelnau semblait froissé, elle reprit :

— Mais je ne sais pas. De quoi s'agit-il?

— De tout mon bonheur, madame.

— Est-ce que j'y peux quelque chose? demanda-t-elle avec un frisson.

— Vous y pouvez tout.

Mme d'Hautevire, pâle, essuya la sueur qui perlait sur ses tempes, et ouvrit la bouche comme pour empêcher Castelnau d'aller plus loin. Sa voix ne sortit pas, et Castelnau, prenant ce silence pour un acquiescement, continua :

— Quand je suis arrivé à Beaucourt, vous avez été la première personne, et depuis vous avez été la seule que j'aie désiré voir. Je ne pourrai jamais vous exprimer toute la reconnaissance que je vous garde de l'accueil bienveillant que vous m'avez fait. Si j'ai eu de bonnes heures, c'est à vous que je les dois. Et, par un sentiment naturel, plus je vous dois, plus je voudrais vous devoir. Je suis à l'âge où le cœur a besoin d'une affection, d'une affection de femme, à la fois profonde et durable. A qui pourrais-je mieux m'adresser qu'à vous, madame, qui avez toujours été si bonne pour moi?

Mme d'Hautevire regarda Castelnau avec étonnement. Il se demanda s'il était bien engagé; mais il se crut trop avancé pour reculer, et il reprit :

— Je sais que j'aimerais ma femme; j'en serais plus sûr encore si je pouvais la tenir de vous.

Vous dites?

— Oh! ne craignez rien. Si le mariage tournait mal pour moi, ce n'est pas vous que j'en rendrais responsable. Je voulais seulement vous dire que je suis un parti présentable, que vous connaissez certainement des jeunes filles qui accepteraient un mari, et que, si vous trouvez l'occasion de parler de moi, il me serait très doux de vous devoir le bonheur de ma vie... Vous souffrez, madame? Voulez-vous que j'appelle?

— Ce n'est rien. Passez-moi ce flacon. Merci. Vous disiez... Ah! oui. Vous avez raison. Je n'y avais pas pensé. Mais cela peut se trouver. Certainement, je serai très heureuse... Ah! je vais mieux. C'est fini.

— Avec vous, dit Castelnau, je n'ai pas à me faire valoir. Voici la situation, tout au net : j'aurai cent mille francs en me mariant. Vous savez aussi bien que moi à quoi je peux prétendre. Je veux naturellement qu'elle soit bien née, qu'elle ait de la fortune, qu'elle soit agréable de sa personne...

— Ce n'est pas trop.

— D'ailleurs je ne suis pas pressé. J'aime mieux attendre un peu, s'il le faut, pour trouver une femme qui réunisse toutes les conditions, et c'est pourquoi je m'y prends d'avance. Mais je ne veux pas vous fatiguer aujourd'hui.

— J'y penserai, dit Mme d'Hautevire. A bientôt.

Castelnau partit satisfait.

Il revint le lendemain pour prendre des nouvelles de Mme d'Hautevire, et la trouva tout à fait rétablie. Elle commença même, dès ce jour, à passer en revue avec lui tous les partis de la ville et des environs. Castelnau était en effet très sortable; il n'y avait presque pas de jeune fille dans le pays qui ne dût s'estimer heureuse d'épouser un ingénieur de vingt-cinq ans et de beaucoup d'avenir. La difficulté était plutôt de trouver un parti digne de lui : il n'y avait guère de grandes fortunes aux alentours.

Cependant quelques projets furent ébauchés. Parmi les jeunes filles qu'on pouvait mettre en ligne, Mme d'Hautevire en retint trois qu'elle désigna à Castelnau comme ce qu'il y avait de mieux : Mlle de Luzy, Mlle d'Arnaud et Mlle Moravielle.

Mlle de Luzy fut tout de suite écartée : elle était vraiment trop laide. Il ne connaissait pas Mlle Moravielle, mais il put la voir à l'église; elle ne lui déplut pas. La dot était de trois cent mille francs : c'était convenable sans être extraordinaire. On pourrait toujours y revenir après avoir vu Mlle d'Arnaud. Celle-ci était orpheline et avait six cent mille francs tout de suite. C'était le plus beau parti de la contrée.

Pour que Castelnau pût la voir Mme d'Hautevire le fit inviter chez M. de Lormel, à six kilomètres de Beaucourt.

M. de Lormel, qui était fort âgé, aimait [illegible] et recevait bien. Son domaine comprenait, outre le château, des terres et des bois, des étangs et des prés. Il y avait une écurie de premier ordre et un nombreux personnel. Ce fut à Lormel que Castelnau vit Mlle d'Arnaud. Mais l'affaire n'alla pas plus loin. Dès les premières informations, on sut que Mlle d'Arnaud ne voulait épouser qu'un marquis.

Alors on rabattit sur Mlle Moravielle : elle venait d'être promise.

*
* *

— Mais, dit Castelnau à Mme d'Hautevire, M. de Lormel a une nièce?

— Raymonde Miollens.

— Oui, vous ne m'en avez jamais parlé.

— Je m'en serais fait scrupule : elle est fille d'une de mes meilleures amies, et je désire la marier.

— L'objection est délicate.

— D'ailleurs, ajouta Mme d'Hautevire, elle n'a que cent mille francs.

— De dot. Mais ne doit-elle pas hériter de son oncle?

— Cela dépend. Si M. de Lormel ne fait pas de testament, il y aura plusieurs neveux et nièces qui hériteront au même titre.

Mais il est probable que M. de Lormel l'instituera légataire universelle.

— On le dit; M. de Lormel le dit lui-même. Seulement vous savez ce que c'est qu'un testament : on le fait et on le défait. Il est probable que M. de Lormel a testé en faveur de Raymonde. Mais il peut déchirer son testament, en faire un autre, ou n'en point faire.

— Ce serait une chance à courir. D'ailleurs la fortune n'est pas tout.

— Et puis, dit Mme d'Hautevire, Raymonde n'est pas jolie.

— Oh! c'est une affaire d'habitude. Après quelques mois de mariage, on ne sait plus si une femme est jolie. D'ailleurs elle n'est pas laide.

— Non; le nez est seulement un peu trop long.

— Elle a les yeux ternes.

— Et la bouche sans expression.

— C'est surtout le teint qui manque d'éclat. Mais l'ensemble n'est pas mal.

— Et puis, ajouta Mme d'Hautevire, le mariage la fera.

— Au surplus, dit Castelnau, je ne tiens pas à ce que ma femme soit jolie.

— Vous serez plus tranquille.

— Oh! ce n'est pas pour cela. L'infidélité des femmes joue un grand rôle dans les romans, mais dans la vie c'est une exception très rare. Non. C'est parce qu'une jolie femme a toujours l'air un peu illégitime, je dirais presque : pas convenable. En tout cas, elle a des prétentions [illegible] Dès lors elle [illegible] une épouse aussi dévouée et une aussi tendre mère que les femmes qui n'ont pas [illegible] à faire.

— Pour ce qui est d'être une épouse dévouée et une tendre mère, je réponds de Raymonde.

— C'est l'essentiel. Je sais bien comment les choses se passent : on s'engoue toujours un peu de la jeune fille qu'on doit épouser; cela n'est pas mauvais. C'est un sentiment qu'il faut connaître. Ensuite, pendant un mois ou deux, on est très amoureux de sa femme; c'est le moment des enfantillages : on s'embrasse tout le temps et on ne peut pas se quitter. Je veux passer par là, comme les autres. Et puis on se calme, et la vie commence. Alors il ne s'agit plus de se regarder dans les yeux : il faut avoir une femme qui sache tenir la maison et élever les enfants.

— On ne saurait mieux dire.

— Un homme a autre chose à faire que d'être aux pieds de sa femme. On travaille, on sort. Seulement, quand on rentre, ou quand on veut se reposer, il faut avoir chez soi quelqu'un à qui parler, au coin du feu. Maintenant je m'ennuie, seul chez moi. Et si j'étais malade, qui me soignerait?

— C'est vrai.

— Et puis, je suis jeune. Vous m'entendez? Je vais bien faire de temps en temps un voyage à Paris. Mais cela ne peut pas durer. Ici, rien n'est possible. Je ne veux pas m'acoquiner, comme ont fait quelques-uns de mes camarades. Quant à une liaison dans le monde, ce serait le comble de la folie. Cela suffit à entraver toute une carrière ; il faut se cacher et on n'est jamais tranquille. Alors quoi ?

— Vous avez raison : il n'y a que le mariage.

— Ce n'est pas seulement pour moi, reprit Castelnau. Il faut se préoccuper aussi de l'effet qu'on produit : un garçon n'a jamais qu'une position secondaire. Ce n'est qu'avec une femme et des enfants qu'on occupe toute la place qu'on peut occuper. Matériellement on remplit plus d'espace, on a un grand appartement, et dans la rue on tient le trottoir. Moralement on fait masse et on s'impose par le nombre. Aussi l'important n'est-il pas d'avoir une femme plutôt qu'une autre, c'est d'en avoir une. Et quand on l'a, on l'aime, parce que c'est plus commode que tout le reste.

— Vous raisonnez très juste.

— Je ne suis pas de ces benêts qui mettent leur orgueil à avoir une jolie femme ou une femme d'élite. La femme ne doit occuper que la seconde place dans le ménage, et voilà pourquoi je pense à Mlle Miollens. Elle n'est pas trop jolie...

— Elle n'est pas trop intelligente.

— Elle a l'air distingué.

— Comme toutes les maigres.

— Et elle ne sera déplacée nulle part. Je l'aimerai autant qu'une autre. Maintenant il faut savoir à quoi s'en tenir. Au château de Lormel, elle fait les honneurs, comme si elle était la fille de la maison, et son oncle paraît se reposer de tout sur elle.

— Oh ! je suis convaincue que M. de Lormel la considère actuellement comme son unique héritière ; seulement il peut changer d'avis.

— Quels motifs aurait-il ?

Quelques jours après, Mme d'Hautevire recevait à dîner M. et Mme Miollens, Raymonde et son oncle. Castelnau fut invité, avec quelques autres personnes pour masquer le projet.

A la façon dont l'oncle et la nièce se comportaient l'un envers l'autre, Castelnau ne conserva aucun doute : Raymonde serait certainement l'héritière du domaine et de ses dépendances, et de toute la fortune que comportait cet état de maison. Sans doute, il subsistait quelque chose d'aléatoire dans cet héritage, mais c'est parfois de la sagesse que de faire la part de la bonne chance dans les choses de ce monde. Le parti de Castelnau fut pris séance tenante, et il engagea la conversation avec Raymonde, en la considérant, à part soi, comme sa future femme.

Raymonde ne cherchait pas à compenser la médiocrité de sa figure par l'originalité de la toilette ou par les fantaisies de l'esprit. Sa mise et son maintien respiraient une extrême simplicité, et la note dominante de son caractère était la bienveillance.

Elle n'avait pas d'opinions arrêtées et se rangeait facilement à l'avis qu'elle entendait émettre, comme si elle eût eu plus de confiance en son interlocuteur qu'en elle-même. Elle ne parlait avec assurance que des devoirs. Encore était-elle disposée à croire que les autres faisaient toujours pour le mieux, et que leurs actions en apparence blâmables étaient inspirées par quelque bon motif qu'on ne savait pas. A l'entendre, elle ne connaissait que des hommes d'un rare mérite, des femmes d'une piété éclairée, des garçons intelligents et laborieux, des filles modestes et dévouées.

Castelnau en éprouva une impression favorable. Il y a tout avantage à dire du bien de ses amis : d'abord cela prouve qu'on est bien entouré, et il est tout naturel de penser que les personnes bien entourées sont elles-mêmes dignes de cet entourage ; et puis on désire tout de suite être admis dans une intimité de ce genre, parce qu'on ne peut manquer d'y être aussi l'objet de jugements flatteurs.

Dans cette atmosphère de vertu, Castelnau fut d'abord un peu gêné ; il ne possédait pas bien le ton propre pour parler du saint curé de Lormel et de la pieuse mère supérieure des Ursulines, il était déplorablement étranger aux prédications du dernier carême et n'avait que des vues fort incomplètes sur le bien que peut faire autour d'elle une famille chrétienne, mais il s'y mit peu à peu, et dès la fin du dîner il savait placer à propos le souverain pontife et l'onction de la chaire. Il se trouva un peu mal à l'aise pour parler du gouvernement ; ses fonctions ne lui permettaient pas décemment d'en parler comme d'un ramassis de brigands, et cela lui donnait mauvais air. Mais il ne trahit que dans la mesure nécessaire.

Ce qui le séduisit surtout dans Raymonde, ce fut la compétence dont elle fit preuve en matière domestique. Bien qu'habituée au grand train de Lormel, elle n'essayait pas de faire croire qu'elle fût riche, et elle parlait avec une grâce familière des détails de ménage et des difficultés de la vie, en fille qui sait ce que c'est que de vivre avec un revenu modeste. Castelnau en fut ravi : il voulait avoir de la fortune, mais pas pour la manger.

Ce fut donc avec enthousiasme qu'il parla de Raymonde à Mme d'Hautevire, quelques jours après. Sa seule crainte était que ce mariage fût hors de sa portée, mais il voulait au moins tenter la chance. Il fut convenu qu'il n'y avait pas lieu de mettre encore en avant le nom de Castelnau : il fallait aborder la question d'une façon plus détournée en demandant à Mme Miollens, sans acception de personnes, si elle comptait marier bientôt Raymonde, s'il y avait déjà quelqu'un en vue, ou bien si l'on pouvait se présenter.

Castelnau attendit avec impatience le résultat de cette démarche. La réponse ne fut pas encourageante ;

— Voici où ils en sont, lui dit Mme d'Hautevire. M. et Mme Miollens n'ont pas d'idées préconçues, sauf sur un seul point : ils veulent que leur gendre ait un titre.

— Alors, n'en parlons plus, dit Castelnau, vexé.

— Tout n'est peut-être pas fini. Il y a une autre difficulté qui pourrait balancer la première. Plusieurs partis, dont quelques-uns très brillants, se sont déjà présentés. Raymonde les a tous écartés sans examen. Ce n'est pas qu'elle veuille rester fille, mais elle entend ne se marier qu'à son goût. Elle ne veut pas se marier, comme on fait souvent, en donnant son assentiment à une union préparée d'avance ; elle prétend se marier elle-même, avec un homme qu'elle aura pu connaître et juger, et si cela lui convient.

— Mais si l'homme qui lui plaît n'est pas noble ?

— Alors il y aura conflit entre Raymonde et sa famille.

— Et qui aura le dernier mot ?

— Je n'en sais rien. Maintenant je dois vous avouer que j'ai fait une maladresse. J'ai prononcé votre nom. C'est quand on m'a dit qu'on voulait un gendre titré ; j'ai objecté que le titre pouvait être compensé par d'autres avantages, qu'un homme comme vous, par exemple, faisait bonne figure partout.

— Et qu'est-ce qu'on a dit ?

— On a dit que non. Seulement il reste Raymonde.

* *

On était au printemps ; la société de Beaucourt partait pour la campagne, et les réunions de villégiature donnaient plus de liberté pour les causeries en tête-à-tête. Castelnau, piqué au jeu, trouva l'occasion d'échanger quelques idées avec Raymonde. Assis tous deux dans la campagne, chez Mme d'Hautevire, ils regardaient rentrer les troupeaux, dont les clochettes jetaient dans le vallon un tintement mélancolique, et leur entretien se porta peu à peu sur les choses sérieuses de la vie :

— Je n'aime pas les vieux garçons, dit Castelnau.

— Ce sont des égoïstes.

— Des parasites...

— Oui, ajouta Raymonde, qui jouissent de la famille des autres, sans se donner la peine d'en avoir une à eux.

— D'ailleurs, il y en a de moins en moins. On se marie plus jeune qu'autrefois.

— Cela permet d'avoir plus tard les mêmes souvenirs de jeunesse.

— Les jeunes gens, dit Castelnau, s'imaginent qu'on en veut à leur liberté ! Qu'est-ce qu'ils en feraient, de leur liberté ?

— Il n'est pas besoin de tant de liberté pour être heureux.

— Et puis, il n'y a pas que le plaisir au monde. Se marier est un devoir. Chaque homme contracte en naissant l'obligation de s'unir à une femme, et réciproquement. Il faut avoir quatre enfants, pour que la population soit doublée à chaque génération.

— Deux garçons et deux filles, afin que chaque enfant ait au moins un frère et une sœur.

Un soir, à la maison de campagne des Miollens, où Castelnau n'avait pas tardé à être invité, les deux jeunes gens se trouvèrent seuls pendant quelques instants, sous le feuillage d'une allée de grands ormes. La lune, très blanche dans un ciel pur, projetait sur le sol de grandes nappes claires alternant avec l'ombre des arbres.

On n'imagine pas, dit Castelnau, le mal qu'a fait l'éducation romantique. Que de gens ne se sont point mariés parce qu'ils s'entêtaient à la poursuite d'un amour idéal ! On sait pourtant ce que deviennent les mariages d'inclination.

— S'aimer avant de se marier, répondit Raymonde, cela ne prouve rien. Ce qui importe, c'est de s'aimer après.

— Et on le peut, quand on le veut. Comme on se voit tous les jours, on en vient naturellement à s'aimer. Il faudrait même se donner beaucoup de peine pour y échapper.

— Il est très rare qu'on tombe mal, quand on a soin de choisir dans une bonne famille.

— Et puisqu'on aime ses parents, avec leurs qualités et leurs défauts, ajouta Castelnau, pourquoi n'aimerait-on pas de même son mari ou sa femme, quels qu'ils soient ?

— C'est juste, dit Raymonde. Le choix des beaux-parents est aussi très important.

— Sans doute : on épouse la famille, puisqu'on est appelé à vivre avec elle.

— Heureusement. La vieille plaisanterie sur les belles-mères est bien démodée.

— C'est charmant, d'avoir une belle-mère. Elle est toujours de bon conseil, et souvent très utile pour soigner les enfants.

— Le mari et la femme, ajouta Raymonde, ne sont pas toujours ensemble : quand l'un des deux est absent, l'autre a du moins la société de ses beaux-parents.

— Et puis, on conserve dans son pays des points d'attache où l'on peut toujours revenir.

— Sans avoir besoin de descendre à l'hôtel.

Castelnau se félicitait chaque jour davantage de constater ainsi qu'il était d'accord avec Raymonde sur les points essentiels. Ce qu'il voulait, ce n'était pas une femme qui fît battre son cœur d'un émoi passager, mais une compagne qui assurât la satisfaction régulière de ses besoins d'affection et sût tenir en ordre l'intérieur du ménage.

Une fois, cependant, Raymonde lui parut tout à fait charmante.

— La confiance doit être réciproque, disait-il, et je ne comprends pas que le mari ne tienne pas la femme au courant de ses affaires.

— En effet, répondit Raymonde, il ne faut pas de secrets. Mais, dans le cours ordinaire de la vie, la femme n'a pas besoin d'être initiée aux affaires. C'est l'homme qui est le maître; c'est à lui qu'il appartient de gérer la fortune et de prendre les décisions.

— La femme a déjà fort à faire de s'occuper des enfants.

— Oui, dit Raymonde, surtout dans leur première enfance. Quand ils sont plus grands et qu'il y a lieu de décider de la marche de leur éducation, c'est encore l'avis du père qu'il faut suivre, parce qu'il a plus d'expérience de la vie et plus d'autorité pour se faire obéir.

En l'entendant parler de la sorte, Castelnau eut besoin de se contenir pour ne pas l'embrasser. Une femme qui ne discuterait pas ses volontés et qui trouverait plaisir à se soumettre, c'était l'idéal. Il arrivait ainsi, peu à peu, à s'éprendre pour Raymonde, non pas d'amour, mais d'une sorte de passion froide et raisonnée, comme pour un objet qui offre tous les avantages cherchés.

La difficulté était de passer de la théorie à l'action. Jusqu'alors, Castelnau et Raymonde ne s'étaient entretenus que du mariage en général : ils étaient d'accord sur les principes. Mais Castelnau n'avait encore rien dit qui révélât de sa part l'intention d'épouser Raymonde, et il fallait pourtant bien en venir là.

Après tout ce qu'ils avaient dit, il aurait eu mauvaise grâce à lui parler d'amour, alors même que Raymonde eût été fille à entendre de tels propos. D'autre part, la situation pouvait se prolonger indéfiniment. Ce n'était pas Raymonde qui ferait le premier pas. Castelnau n'ignorait pas que, pour être correct, c'était à M. et Mme Miollens qu'il aurait dû s'ouvrir de ses intentions; mais, sachant l'accueil qui lui était réservé de ce côté, il était obligé de commencer par Raymonde. Seulement, il ne voulait pas trop s'engager : ce qui lui plaisait, c'était le mariage tout entier, avec le consentement des parents, l'approbation de la société et les avantages d'une union régulière. Si charmé qu'il fût de Raymonde, cela n'allait pas jusqu'à la vouloir épouser toute seule, et il était bien décidé à ne pas s'engager dans une aventure.

Enfin, un jour, à Lormel, pendant qu'on prenait le café, devant le perron du château, à quatre pas des parents, il lui dit à mi-voix :

— Savez-vous, mademoiselle, que nous sommes d'accord sur bien des questions? Nous ferions peut-être un excellent ménage.

Elle baissa les yeux sans répondre. Il ajouta :

— Ne trouvez pas étrange que je vous en parle d'abord. C'est pour vous laisser tout le loisir d'y penser, et je ne m'adresserai à Mme Miollens que si vous m'y autorisez.

— J'y penserai, dit-elle.

Il ne la revit pas de la journée.

Le lendemain, il ne tenait pas en place. Il alla conter à Mme d'Hautevire ce qu'il avait fait. Elle trouva qu'il s'était trop découvert, ou pas assez.

— Pour tant faire que de lui demander sa main, dit-elle, il aurait fallu plus d'élan. Vos idées sont d'accord, et ce serait suffisant si le mariage ne rencontrait pas d'obstacle. Mais pour décider une jeune fille à vouloir absolument le mari de son choix, il faut y mettre un peu de passion.

— C'est que, répondit Castelnau, si je lui avais dit que je l'aimais, je n'aurais plus su que faire en cas de refus des parents. J'ai voulu me ménager une retraite.

Il se passa plusieurs jours avant que Castelnau eût occasion de revoir Raymonde, et quand enfin il la revit, elle ne lui dit rien : elle ne saisit même pas les occasions qu'il lui offrit de causer à l'écart. Est-ce qu'elle allait le laisser indéfiniment dans cette incertitude? Il ne vivait plus; inquiet et nerveux, il eut la sensation de ce que peut être l'amour. Et c'était presque de l'amour, cette intensité de désir, un amour qui ne s'adressait pas à la personne de Raymonde, mais à tout l'ensemble de satisfactions qu'elle représentait pour lui.

Ce fut dans une partie de canot qu'il put enfin se trouver seule avec Raymonde. Il y avait du monde sur le bord de la petite rivière, et d'autres canots devant et derrière eux, mais enfin ils pouvaient parler sans être entendus; seulement, lui tenant les avirons, et elle la barre, ils ne pouvaient faire de gestes.

— C'est moi qui rame et vous qui conduisez, mademoiselle. Croyez-vous que cela puisse marcher?

— J'y ai beaucoup réfléchi, répondit Raymonde. Il y a du pour et du contre.

— Voyons le contre.

— Ce sont d'abord les nécessités de votre carrière qui, un jour ou l'autre, vous éloigneront de Beaucourt pour vous envoyer peut-être à l'autre bout de la France. Il faudrait donc que je quittasse mes parents.

— Sans doute, mais avec les chemins de fer on n'est jamais très loin. Et puis?

— Je ne sais pas si votre famille est dans les mêmes idées que la mienne. Peut-être y aurait-il des froissements pénibles?

— Mais non, dit Castelnau. A Paris, vous savez, la religion joue un moins grand rôle dans la vie, parce qu'on n'a pas le temps, mais vous aurez toute liberté! Quant à la politique, c'est si peu important! On est habitué à frayer avec ses adversaires. Est-ce tout?... Et le pour?

— Il y a de fortes raisons pour, dit Raymonde.

— Vous pouvez les dire sans crainte de me blesser, et je ne les répéterai pas.

— Eh bien, la principale raison, c'est que je trouve votre situation très honorable; je crois même que vous êtes appelé à un brillant avenir.

— Nous aurons au moins l'aisance, pour commencer.

— C'est quelque chose. Et puis je sais que vous êtes sérieux. Vous ne ferez jamais de folies.

A ce moment, la barque passait devant M. de Lormel, qui cria aux jeunes gens, de la rive :

— Eh bien, vous n'avez pas l'air de vous ennuyer là-dedans, tous les deux.

— Je n'ai jamais été plus content, répondit gaiement Castelnau.

— Raymonde est si poltronne sur l'eau! dit M. de Lormel.

— Avec M. Castelnau, je ne crains rien.

— Pensez-vous que votre oncle serait favorable à notre mariage? demanda Castelnau.

— Mon oncle trouvera bien tout ce que je ferai. Il m'aime beaucoup.

— Il reste à faire la balance entre le pour et le contre, reprit Castelnau.

— Je n'en ai pas encore parlé à mon père et à ma mère.

— C'est peut-être de ce côté que je vais me heurter à un parti-pris.

— Pourquoi? demanda Raymonde ingénument.

— S'ils trouvent que le nom que j'ai à vous offrir est trop modeste.

— Oh! le nom leur sera égal.

Cette réponse était en contradiction si manifeste avec ce que Mme d'Hautevire avait dit à Castelnau qu'il en fut frappé, et il lui revint à l'esprit que Mme d'Hautevire n'avait jamais témoigné beaucoup d'empressement à favoriser ce mariage. Castelnau avait dû presque lui arracher sa présentation à la famille Miollens. Il pensa que sans doute elle trouvait ce parti trop beau pour lui et le réservait à quelque autre de ses amis, et il goûta un plaisir mêlé de malice à l'idée que, s'il se mariait avec Raymonde, ce serait presque en dépit de Mme d'Hautevire.

— Alors tout dépendra de votre volonté? reprit-il.

— Je le crois, dit Raymonde simplement.

— Je ne vais plus vivre, en attendant votre décision.

Raymonde ouvrit encore la bouche pour parler, mais elle semblait retenue par une sorte d'embarras. Castelnau l'aida à surmonter cette hésitation.

— Quoi encore? demanda-t-il.

— Vous savez, dit-elle, que je n'ai que cent mille francs.

— Oui, pour le moment. Et c'est comme moi. Mais il y a l'avenir.

— Sans doute. Seulement l'avenir n'appartient à personne.

Castelnau trouva cette réserve très honorable. Il comprit que Raymonde ne voulait pas faire entrer en compte l'héritage de M. de Lormel parce qu'elle ne pouvait en répondre, et il lui sut gré de ce scrupule. Peut-être aussi mettait-elle un peu d'amour-propre à être épousée sans grande fortune, et c'était un sentiment à respecter.

— En effet, dit-il, il ne faut jamais compter absolument sur l'avenir. Mais on en peut dire autant pour la carrière. Il n'y a jamais que des chances, plus ou moins probables, qui se réalisent dans une mesure variable.

— D'ailleurs, ajouta Raymonde avec une sagacité qui plut à Castelnau, nous aurons toujours de quoi vivre en attendant. Quand, plus tard, Dieu nous enlèvera nos parents, puisque ce malheur doit arriver un jour, ce sera le moment de songer à l'établissement des enfants.

— Tout arrive à son heure.

En faisant accoster la barque pour reprendre terre, Castelnau eut le sentiment qu'il n'avait pas perdu sa journée et que ses affaires étaient en bonne voie.

Et, en effet, quand il revit Raymonde, il la trouva plus confiante; elle lui parla d'une voix familière et ne craignit pas de le regarder.

Mme d'Hautevire témoigna quelque étonnement quand Castelnau lui apprit où en étaient les choses.

— Vous n'avez jamais eu beaucoup d'entrain pour ce mariage, dit Castelnau d'un ton un peu sardonique.

— Je croyais que vous ne vous contenteriez pas de cent mille francs.

— Cent mille francs, et le reste.

C'était à bon escient que Castelnau faisait ainsi allusion au reste; M. de Lormel lui avait dit en propres termes en parlant de Raymonde : « Elle sera ma seule héritière. »

Quelques semaines plus tard, Raymonde dit à Castelnau, un soir, en le quittant :

— Je ne crois pas pouvoir différer plus longtemps d'en parler à mon père et à ma mère. On finirait par remarquer que nous causons toujours ensemble. La prochaine fois que nous nous verrons, vous me direz si vous êtes décidé.

Castelnau insista pour qu'elle n'attendît pas jusque-là. Il était décidé depuis longtemps, et demanda en grâce que ce nouveau délai lui fût épargné. Le lendemain, il recevait une lettre de M. Miollens qui l'invitait à le venir voir. On lui déclara que, comme l'avait dit Mme d'Hautevire, on avait jusqu'alors cherché pour Raymonde un mari qui eût un titre; mais Raymonde avait si nettement exprimé sa préférence qu'on renonçait à la faire revenir sur un choix d'ailleurs si bien justifié.

Pendant que Castelnau mettait sa famille en mouvement pour introduire la demande suivant les règles, les deux amoureux furent autorisés à ébaucher leurs projets d'avenir.

Il fut convenu que les jeunes époux habiteraient l'hôtel Miollens, qui était laid, mais vaste. Cette combinaison représentait une économie notable, en même temps qu'elle donnait plus de surface au ménage. Par contre, Castelnau exigeait que sa femme fût très élégante, dans l'intérêt de son avancement. La table devait être améliorée, pour qu'on pût à l'occasion recevoir des amis.

— Une maison montée ne va pas sans amis, disait Castelnau.

Et puis son estomac avait besoin de soins.

— J'ai hâte d'être marié, disait il tendrement à Raymonde : cette cuisine de table d'hôte me fatigue horriblement.

De son côté, Raymonde se faisait une fête d'aller à Paris, aussitôt après le mariage, pour faire des achats. Elle avait envie d'un lit à colonnes.

— Nous le laisserons ici, disait-elle avec un grand esprit de prévoyance, et nous le retrouverons quand vous prendrez votre retraite.

Entre temps, ils recevaient les compliments; on félicitait Castelnau, à mots couverts, du beau mariage qu'il faisait, mais on félicitait aussi Raymonde, hautement, du parti qu'elle avait rencontré, grâce à toutes ses bonnes qualités.

Le mariage fut célébré avec une pompe inusitée; c'était la première fois depuis la dernière Révolution que les deux sociétés de Beaucourt se trouvaient réunies à une solennité nuptiale.

*
* *

Le lendemain, après déjeuner, Castelnau descendit avec le général pour fumer dans le jardin de l'hôtel Miollens. Le général, qui n'avait pas vu Castelnau depuis un an, était venu exprès pour assister à la cérémonie.

— Eh bien? dit-il, te voilà marié. Quand je t'ai quitté, je ne croyais pas que ce serait aussi vite fait. Tu ne paraissais guère y songer.

— Mais si, mon général; je ne savais pas encore avec qui, mais j'avais déjà l'intention de me marier.

— Oui, certainement, mais pas tout de suite. Quand tu m'as demandé de te présenter à Mme d'Hautevire, tu avais en tête d'autres idées que le mariage.

— Quelles idées?

— C'est bon. Tu es discret. Tu as raison. Il ne faut jamais raconter ces histoires-là. Mais je croyais que cela aurait duré plus longtemps, avec Mme d'Hautevire. Je vois avec plaisir que vous vous êtes bien quittés, car c'est elle qui t'a trouvé une femme.

— En effet, mais nous ne nous sommes pas quittés. Nous sommes toujours dans les meilleurs termes.

— Comment l'entends-tu? demanda le général, interloqué.

— Vous avez l'air de croire, mon général, qu'il s'est passé entre Mme d'Hautevire et moi des choses extraordinaires. Je vous assure qu'elle est bien innocente. Nos relations ne sont jamais sorties du cadre de la plus pure amitié.

— Pas possible! Mais alors pourquoi tenais-tu tant à être reçu chez elle?

— Je pensais bien que c'était là que je pourrais trouver une femme.

— Vous êtes étonnants, dans ta promotion! Je me donne au diable si pareille idée eût pu me venir à l'esprit. Quand je suis parti, après t'avoir introduit dans la maison, j'étais tout joyeux, en me disant que je te laissais en bonnes mains et que tu me devrais quelques moments agréables. Comment! tu ne lui as pas même fait la cour?

— Jamais, mon général. Où cela m'eût-il mené?

— Je n'en sais rien. Mais à ton âge et à ta place...

Le général n'en revenait pas. Il n'était pas seulement étonné, il était presque scandalisé, et un peu honteux, comme si l'on n'eût pas fait honneur à sa signature. Il voulut en avoir le cœur net, et quant il vit Mme d'Hautevire :

— Avez-vous été contente de Castelnau? lui demanda-t-il en la regardant entre les deux yeux.

— Enchantée, général. C'est vraiment un jeune homme parfait.

— Voyons, entre nous, vous pouvez bien me le dire : qu'est-ce qu'il vous a fait? Ne prenez pas cet air étonné. Vous lui en vouliez. Pourquoi l'avez-vous marié?

— Mais... pour faire son bonheur.

— Était-ce le seul moyen?

— Et celui de Raymonde.

Décidément, on ne voulait rien lui dire. Le général n'insista pas davantage et reprit poliment :

— Vous y avez parfaitement réussi, madame. Ils paraissent très contents tous les deux. C'est même un mariage inespéré.

— Oui, dit Mme d'Hautevire. J'aime beaucoup Raymonde, et je la crois très capable de rendre son mari heureux, mais on pouvait craindre qu'elle ne se mariât pas aussi bien.

— Vous êtes trop aimable ; mais c'est de Castelnau que je parlais. Cette union dépasse tous ses rêves.

— Pourquoi donc?

— Sa femme ne doit-elle pas hériter de M. de Lormel

— Oui.

— Et M. de Lormel a une immense fortune.

— Oh ! c'est-à-dire qu'il a un grand train de maison. Mais je crois qu'il a des dettes.

— Est-ce que Castelnau le sait?

Un imperceptible sourire passa sur les lèvres de Mme d'Hautevire :

— Il ne m'en a jamais parlé, dit-elle.

Le général était fixé. Il alla retrouver Castelnau, et lui demanda s'il avait pris tous les renseignements nécessaires sur la fortune de M. de Lormel.

— Il n'y avait pas de renseignements à prendre, répondit Castelnau. C'est une fortune au soleil : il n'y a qu'à regarder pour la voir.

— Tout le monde peut faire ce raisonnement, et notamment les créanciers. Quand un homme offre cette surface, on lui prête sans compter, et rien ne dit que M. de Lormel n'ait pas emprunté de toutes parts.

— Qu'est-ce qui peut vous faire supposer?...

— Imaginons, par exemple, que tu aies plu à Mme d'Hautevire. Tu peux bien admettre cette hypothèse. Je te présente, en lui disant que tu as le plus vif désir de la connaître. Elle est contente, n'est-ce pas? Elle se dit que tu es amoureux d'elle et qu'au premier jour tu vas tomber à ses pieds. C'est tout naturel. J'admets qu'elle soit vertueuse. Le jour où tu lui aurais déclaré ton amour, elle t'aurait repoussé avec fermeté, avec indignation si tu veux. Mais enfin elle ne t'en aurait pas gardé rancune. Au lieu de cela, tu ne lui dis rien ; elle attend. Et le jour où tu te décides à parler, c'est pour lui demander une femme ! Quel sentiment veux-tu qu'elle éprouve? Là, voyons, de bonne foi, mets-toi à sa place. Et, justement, elle a une amie à marier. Tu m'avoueras que c'est trop tentant !

— Mais, dit Castelnau, elle m'en a offert trois autres.

— Pourquoi ne les as-tu pas prises ?

— Il y en avait une trop laide, une qui n'a pas voulu, et une qui était déjà fiancée.

— Trois belles offres! Mon cher, tant que M. de Lormel ne sera pas mort, je serai très inquiet.

Castelnau, lui aussi, fut très inquiet. Il ne put même pas attendre la mort de M. de Lormel pour savoir à quoi s'en tenir. Dès le lendemain matin, il en parla négligemment à Raymonde.

— Qu'est-ce que peut valoir le domaine de Lormel ?

— Mon oncle en voudrait sept ou huit cent mille francs, mais il ne les trouve pas. S'il y a acquéreur à six cent mille, ce sera tout.

— C'est déjà un chiffre. Mais il ne veut pas vendre.

— Il y est bien obligé.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il ne peut plus soutenir son état de maison. Il a fait des dépenses énormes en améliorations de culture et en réparations. Son écurie lui coûte un prix fou, et une spéculation malheureuse a achevé de le ruiner.

Castelnau se sentit défaillir, et ce fut d'une voix étranglée par la stupeur et la colère qu'il demanda :

— Il n'est pas complètement ruiné?

— Oh ! complètement. C'est à peine si la vente de Lormel couvrira les dettes. Mais nous ne laisserons mon oncle manquer de rien : tant qu'il vivra, il sera sûr de trouver ici une existence tranquille. Nous l'aimons tant !

L'idée que Raymonde non seulement n'hériterait pas, mais qu'il faudrait encore recueillir le vieil oncle, acheva de désemparer Castelnau, qui ne trouva plus un mot à dire. Raymonde reprit :

— Heureusement nous n'avions pas compté sur son héritage, et nous n'en aurons pas besoin pour vivre à notre aise, dit-elle en embrassant son mari avec effusion.

Il la regarda pour voir si elle ne se moquait pas de lui. Non. Elle était sérieuse et sincère. Elle avait toujours su ce qu'il fallait penser de l'héritage qui lui était réservé, et si elle n'en avait pas parlé à Castelnau, c'est qu'il ne l'avait jamais mise en demeure de s'expliquer à ce sujet.

A la honte d'avoir été dupe s'ajoutait la mortification de ne pouvoir se plaindre. Il fallut même faire bonne contenance, et Castelnau s'arracha du fond des entrailles une apparence de sourire pour répondre :

— Je n'y avais même jamais pensé.

Quand le général apprit de Castelnau cette douloureuse révélation, il fut d'abord indigné contre les parents de Raymonde. Comment n'avaient-ils pas compris que, si on recherchait leur fille, c'était parce qu'on lui croyait un oncle très riche? N'avoir pas prévenu Castelnau qu'il n'y avait rien à attendre de M. de Lormel, c'était une sorte d'escroquerie. Ils n'avaient pas pu ignorer que Castelnau faisait état de cet héritage ; dans certains cas, le silence est un mensonge.

Quant à Castelnau, il comprit enfin que c'était Mme d'Hautevire qui avait tout mené ; seulement il était impossible de lui rien reprocher : elle s'était donné l'air de faire des objections à ce mariage.

— Mais aussi, dit le général, a-t-on idée d'une pareille conduite? Lui demander une femme ! C'était lui dire qu'elle n'était plus bonne que pour la retraite. Enfin ! qu'est-ce que tu veux ? il ne servirait à rien de crier. S'il y a des gens qui disent que tu dois ta fortune à ta femme, tu pourras les confondre. C'est elle qui a fait un mariage superbe.

Rien ne retenait plus le général à Beaucourt ; il prit congé de la famille pour partir par le premier train.

Comme il attendait l'heure du départ sur le quai de la gare, il vit arriver Castelnau, essoufflé, qui avait couru pour le rejoindre.

— Mon général, ne parlez à personne, je vous prie, de ce que je vous ai dit.

— Comment ! que je n'en parle pas ? Au contraire, je le dirai à tout le monde. Je ne veux pas qu'on s'imagine que tu as fait une bonne affaire. Tu valais mieux que cela.

— Non, je vous le demande, ne dites rien.

— J'expliquerai le mariage en disant que tu t'es amouraché d'une jeune fille pauvre.

— Non, non, j'ai réfléchi. Il faut dire au contraire que Raymonde sera très riche un jour ; je le laisserai croire même à ma famille.

— Pourquoi ? demanda le général, abasourdi.

— Parce que...

— Dis-le-moi. Ce sera entre nous.

— ... Je ne veux pas avoir l'air d'un imbécile.

GASTON BERGERET.

CONFÉRENCES DE L'ODÉON

Les Époques du théâtre français.

(Huitième conférence.)

AUTOUR DE « TURCARET ».

Mesdames et messieurs,

Vous prenez une comédie de Molière, — *l'École des femmes* par exemple, — et vous commencez par l'alléger de tout ce qu'elle contenait de substance. Vous en ôtez le sérieux, s'il s'y en mêlait peut-être au comique ; vous en ôtez les idées ; vous en ôtez surtout la « thèse ». Vous en ôtez aussi l'intrigue, si vous voulez... Il vous en reste le trio classique : le « jeune éventé », la pupille subtile, et le tuteur jaloux, Horace, Agnès, et Arnolphe. Vous les... désossez alors, si je puis ainsi dire,... vous les désarticulez, vous les réduisez à l'état de fantoches, de mannequins, de poupées ou de chiffons propres à recevoir toutes les formes qu'il vous plaira de leur donner. Vous faites d'Arnolphe, sous le nom d'Albert, je ne sais quel barbon plus cacochyme encore et grincheux que nature. Sous le nom d'Agathe, vous transformez Agnès en une délurée de comédie plus vive, plus gaillarde, plus libre en ses propos qu'un capitaine de dragons. Et pour Horace, vous le laissez à son insignifiance naturelle, en ayant soin seulement de le doubler de quelque Scapin ou de quelque Sbrigani. Vous lardez votre pièce, vous la piquez enfin de lazzis à l'italienne, bourrades et coups de poing, plaisanteries au gros sel, bouffonneries de haut goût ; vous agitez... vous dressez... vous parez... vous servez : c'est du Regnard ; ce sont *les Folies amoureuses*, que l'on vient de jouer devant vous ; ce serait aussi bien *le Légataire universel*, si vous aviez pris, je suppose, pour faire votre cuisine, au lieu de *l'École des femmes*, *le Malade imaginaire* (1).

Autre recette. Vous prenez deux comédies de Molière : *le Bourgeois gentilhomme*, par exemple, et *la Comtesse d'Escarbagnas*. Il y a dans la première, sous le nom de Dorimène, une marquise assez suspecte, ou même fort aventurière, dont on ne sait pas bien sur quelles terres le marquisat est assis ni quels sont les moyens d'existence. Il y a un comte aussi, qu'on appelle Dorante, et qui sent d'une lieue son chevalier d'industrie. Molière ne les a, comme vous savez, qu'esquissés l'un et l'autre, et ils n'ont presque pas servi. D'un autre côté, dans *la Comtesse d'Escarbagnas*, laquelle, par bonheur, n'est également qu'une ébauche, vous avez remarqué quelques conseillers, ou gens de finance, un M. Tibaudier, un M. Harpin, dont il serait plaisant de joindre les ridicules avec ceux de M. Jourdain (2). Et pourquoi n'y ajouteriez-vous pas aussi, tandis que vous y êtes, quelques-uns de ceux d'Harpagon ? Il prêterait sur gages, et il ferait des vers.

Une personne de qualité
Ravit mon âme
Elle a de la beauté,
J'ai de la flamme ;
Mais je la blame
D'avoir de la fierté.

Il porterait un habit à fleurs, et il aimerait la trompette marine. Quant à l'intrigue, Molière encore l'a indiquée. Quelque valet à tout faire duperait le chevalier, qui duperait la marquise, qui duperait l'homme de finance, qui duperait le public, et tout cela ferait « un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde ». C'est, messieurs, le mot de Frontin ; c'est la comédie que l'on va jouer devant vous tout à l'heure ; c'est le *Turcaret* de Le Sage.

Mais vous êtes d'humeur plus grave, et ces friponneries ne vous amusent guère. Vous aimez à mora-

---

(1) Il n'est pas indifférent de remarquer à ce propos que si nos acteurs ont accoutumé de jouer *vieux* le personnage d'Arnolphe, ce n'est pas du tout, comme on l'a dit trop souvent, qu'au temps de Molière un homme de quarante-deux ans fût un vieillard. Molière n'en croyait rien lui-même ; et il y a d'ailleurs toute sorte de raisons pour qu'un homme de cet âge fut alors plus jeune qu'aujourd'hui d'à peu près quelque dix ou douze ans. Mais c'est que précisément l'Albert de Regnard, et plus tard le Bartholo de Beaumarchais, en se superposant à l'Arnolphe de Molière, l'ont lui-même envieilli, si je puis ainsi dire. On en a fait le même emploi de théâtre, et le visage d'Arnolphe a pris les rides de celui de ses successeurs ; il en a pris aussi l'air de caricature ; — et toute *l'École des femmes* s'en est trouvée faussée.

(2) Voy. *le Bourgeois gentilhomme*, acte IV, scènes I, II, III, et *la Comtesse d'Escarbagnas*, scènes XVI et XXI.

liser; vous ne détestez pas non plus un peu de romanesque; et d'ailleurs, tout en nourrissant des ambitions littéraires, vous en entretenez de... diplomatiques aussi. Qu'à cela ne tienne! Vous prenez donc à ce coup trois comédies de Molière, soit *le Bourgeois gentilhomme, Don Juan* et *Tartuffe*, une scène de l'un, une scène de l'autre; et c'est *l'Ingrat*, de Néricault-Destouches; et à la vérité, pour cette fois, vous ne réussissez pas, mais vous serez plus heureux plus tard, et, en attendant, les connaisseurs saluent en vous l'une des espérances du théâtre français... Vous avez vu, messieurs, *les Folies amoureuses*, et vous allez voir *Turcaret*. Je doute qu'on remonte jamais *l'Ingrat*... Il faut donc que je prouve mon dire, et, pour cela, que je mette une scène ou deux de *l'Ingrat* sous vos yeux. Le bonhomme Géronte, bourgeois de Paris, décline l'honneur que lui fait Cléon en lui demandant la main de sa fille :

Dispensez-moi, monsieur, de faire une sottise;
Et soyez informé, pour une bonne fois,
Que je veux m'en tenir à l'état bourgeois.
Je prétends que mon gendre aime à vivre en famille;
Je veux qu'il considère et chérisse ma fille;
Qu'il soit doux, complaisant, sincère, officieux;
Qu'il ne puisse parler ni de rang, ni d'aïeux;
Que de me ménager il se fasse une affaire,
Et se tienne honoré de m'avoir pour beau-père...

Vous avez reconnu le langage de Mme Jourdain : « Je veux un homme qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire, mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi. » Mais voici peut-être une imitation plus directe encore :

GÉRONTE, ISABELLE, LISETTE.

GÉRONTE.

Ah! vous voilà, ma fille! Eh quoi! toujours rêveuse!
Qu'avez-vous, dites-moi? Ne soyez point honteuse!

ISABELLE.

Moi! qu'aurais-je, mon père!

GÉRONTE.

Ah! vous dissimulez!
Ouvrez-moi votre cœur. Que vous faut-il? Parlez!

LISETTE.

La chose à deviner n'est pas bien difficile.

GÉRONTE.

Je ne vous parle pas! Vous êtes trop habile.
(*A Isabelle.*)
Vous savez l'amitié que j'eus toujours pour vous.

ISABELLE.

Il est vrai! C'est pour moi le bonheur le plus doux.

GÉRONTE.

Vous êtes inquiète!

LISETTE.

O la grande merveille
Qu'une fille a vingt ans ait la puce à l'oreille!

GÉRONTE.

Pourquoi me réponds-tu? je ne te parle pas.

LISETTE.

Je ne réponds à moi.

GÉRONTE.

Réponds-toi donc tout bas!

J'abrège la citation, et vous avez encore reconnu le modèle. C'était là de ces « effets sûrs », dont nos pères ne se privaient pas, si même on ne doit dire que, dans la déférence avec laquelle on les reproduisait, ils voyaient un hommage au maître qui les avait trouvés ou développés le premier.

Vous le voyez, messieurs, si l'on le voulait, rien ne serait plus facile que de ramener ainsi trente ou quarante années de l'histoire de la comédie française à l'unique inspiration de Molière; et, sans doute, si nous le faisions, nous n'aurions pas complètement tort. Car jamais homme, en vérité, n'a pesé sur ses successeurs d'un poids plus considérable, plus lourd, et plus difficile à secouer que Molière, si ce n'est peut-être, de nos jours, Balzac sur ceux qui l'ont suivi. Allons plus loin, nous le pouvons, et disons qu'après cinquante ans écoulés bientôt, de même qu'un bon roman est celui qui se rapproche le plus du roman de Balzac, — d'*Eugénie Grandet* ou de *la Cousine Bette*, — à la seule condition d'être un peu mieux écrit; de même en France, une bonne comédie, fût-elle de Labiche ou d'Augier, sera toujours celle qui nous rappellera le plus la comédie de Molière; et nous ne la louerons peut-être jamais mieux qu'en montrant comment, par où, par quels mérites, et au besoin par quels défauts, elle rappelle celle de Molière...

Mais cela ne saurait pourtant empêcher les imitateurs eux-mêmes d'avoir eu leur part d'originalité, d'avoir ajouté leur personne à celle du maître, d'avoir formé du mélange de ses qualités et des leurs une combinaison nouvelle; et tel est, vous le savez, le cas de Regnard en particulier. La gaieté, la verve, la folie de Regnard ont leur prix. Certainement, je n'oublie pas que sa gaieté frise parfois la turlupinade; que, plus souvent qu'on ne le voudrait, sa bouffonnerie ressemble à celle de Scarron; qu'il y a plus d'artifice que d'imprévu dans quelques-unes de ses drôleries... Mais quoi! il écrit si bien! Et puis, sachons-lui gré, en se faisant faire prisonnier en Alger, d'avoir ainsi justifié, par un exemple vivant, la vérité des moins bons dénouements de Molière... L'influence de Molière n'a pas davantage empêché le temps de couler, les modes ou les mœurs de changer, les costumes et les goûts avec elles, la facilité des mœurs de la Régence de succéder à l'austérité des dernières années du règne de Louis XIV, le duc d'Orléans à son oncle, Mme de Parabère à Mme de Maintenon, les bals de l'Opéra aux sermons de Bourdaloue. Elle n'a pas non plus empêché les conditions sociales de changer de rapports, la noblesse de s'appauvrir, le tiers-état de s'enrichir, l'homme d'argent ou l'écrivain de devenir des personnages... Elle n'a pas surtout empêché la comédie de suivre son évolution intérieure, et de développer après lui le contenu de sa définition.

Aussi, dès les dernières années du règne de Louis XIV ou même du XVIIe siècle, voyons-nous quel-

ques écrivains, tout en continuant de respecter le maître, et de le copier au besoin, secouer pourtant son joug, s'émanciper de son influence, et revendiquer contre lui leurs droits à l'originalité. Tel est Dufresny, qui débute en 1692, et dont je vous parlerai tout à l'heure. Tel est déjà Dancourt, qui débute en 1685, Florent Carton Dancourt, comédien et poète, et père de famille aussi.

Celui-ci nous a laissé... je veux dire : il a laissé deux filles et quarante-neuf pièces. Les deux filles ont beaucoup contribué à la gloire du nom de leur père, et à juste titre, car, si nous en croyons les *Mémoires* ou les *Correspondances* du temps, ce devaient être de bien aimables personnes. L'aînée fut l'intime amie de Samuel Bernard, et elle en eut trois filles diversement célèbres dans l'histoire galante et littéraire du XVIIIe siècle : Mme Dupin de Chenonceau, Mme d'Arty et Mme de La Touche. Mais la cadette, Mimi Dancourt, comme on l'appelait au théâtre, et, de son nom de femme Mme Deshayes, fut la mère de Mme de La Popelinière. La Popelinière était fermier général; Samuel Bernard était quelque chose de mieux que cela : reconnaissons que, si Dancourt a quelquefois égratigné les financiers dans ses pièces, les financiers, mesdames et messieurs, n'en ont pas gardé rancune... à ses filles (1).

Pour être moins intéressantes que ses filles, les pièces de Dancourt n'en sont pas moins curieuses, et je n'ai pas le temps ici de vous en parler longuement, mais les titres, à eux seuls, en sont, si je ne me trompe, comme un trait de lumière. Elles s'appellent, en effet : *la Désolation des joueuses, la Foire de Besons, les Vendanges de Suresnes, le Retour des officiers, les Eaux de Bourbon, le Moulin de Javelle...* Et ceci, messieurs, c'est la pièce de circonstance ou d'actualité, comme nous dirions aujourd'hui, le fait divers du jour ou le scandale de la veille transportés tout vifs sur la scène. Mais d'autres pièces sont intitulées : *l'Eté des coquettes, les Bourgeoises à la mode, les Curieux de Compiègne, les Agioteurs, les Bourgeoises de qualité, les Enfants de Paris...* et ceci, ce pluriel des titres qui n'a l'air de rien, c'est comme qui dirait l'annonce de la comédie de mœurs, telle encore qu'on l'entendait il y a quelques années : *les Lionnes pauvres, les Effrontés, les Ganaches, les Vieux Garçons, les Faux Bonshommes, les Sceptiques, les Inutiles.* Elle consiste à diviser, à répartir entre plusieurs personnages la somme des ridicules qui sont ceux de leur âge, ou de leur condition, ou d'une façon de penser commune, et à faire de la satire de cette façon de penser, de cette condition, ou de cet âge, l'objet principal de la comédie.

(1) Voyez sur les Dupin : Rousseau dans ses *Confessions* et Mme d'Épinay dans ses *Mémoires* ; sur Mmes d'Arty et de La Touche, Honoré Bonhomme : *Grandes Dames et Pécheresses du XVIIIe siècle*, ou Desnoiresterres : *Épicuriens et Lettres du XVIIIe siècle* ; enfin, sur Mme de La Popelinière, voyez particulièrement les *Mémoires de Marmontel.*

C'est ce que Molière avait fait lui-même dans ses *Précieuses ridicules* et dans ses *Femmes savantes*, mais il ne l'avait fait qu'en passant, et son procédé le plus habituel est justement inverse de celui de Dancourt : Molière concentrait ce que Dancourt divise; et là précisément est l'originalité de Dancourt.

Vous remarquerez en effet, messieurs, que, d'une comédie de ce genre nous exigeons toujours — que nous le sachions ou non — d'être plus mêlée au monde, plus ressemblante à la vie quotidienne, plus conforme à ce que nous voyons qui se passe autour de nous. Nous ne connaissons tous ni *la* coquette ni *le* faux bonhomme, et on pourrait dire qu'en nous les annonçant le poète nous promet de nous apprendre quelque chose; mais nous connaissons tous *des* coquettes et *des* faux bonshommes, et il faut que la comédie de mœurs nous les rende. Mais il s'ensuit aussi que le dialogue en doit être moins tendu, plus familier, plus souple, plus approché du ton de la conversation. Ni le monologue ni la « tirade » n'ont plus ici de lieu; ils y feraient longueur; ils y seraient hors de place; ils nuiraient à l'impression d'exactitude et de réalité. Ce que la comédie perd donc en profondeur, on peut dire qu'elle le regagne en étendue ou en diversité. Si le gain ne répare ni ne compense tout à fait la perte, il la rend moins sensible, et c'est pourquoi, — c'est peut-être aussi parce que ce genre de comédie est plus facile à traiter, — que les contemporains s'y empressent à l'exemple et sur les traces de Dancourt (1).

Ils y sont d'ailleurs encouragés par le succès d'un livre fameux, dont on ne saurait exagérer l'influence sur le théâtre et sur le roman de la fin du XVIIe siècle. Je veux parler de ces *Caractères*, où La Bruyère, prêchant d'exemple, a montré si la diversité des caractères humains — bien loin de se borner à cinq ou six exemplaires identiques, — était inépuisable! Son Théodecte en effet et son Eutyphron se ressemblent-ils? son Ménalque et son Onuphre? son Phidippe et son Cliton? son Irène et son Émire? Et pourquoi ne se ressemblent-ils pas? La Bruyère, messieurs, le sait et l'a dit lui-même : « C'est qu'il se fait généralement dans tous les hommes des combinaisons infinies de la puissance, de la faveur, du génie, des richesses, de la dignité, de la noblesse, de la force, de la capacité, de la vertu, du vice, de la faiblesse, de la stupidité, de la pauvreté, de la puissance, de la bassesse, » et c'est que ces choses, « mêlées ensemble en mille manières différentes et compensées l'une par l'autre en divers sujets, forment aussi les différents états et conditions ». Vous entendez bien sa pensée. Tous ici, tant que nous sommes, nous avons tous deux yeux, un nez, une bouche, des lèvres, des oreilles... Mieux que cela, tous ces traits sont respectivement disposés de la même manière, le nez au-dessus de la bouche et le front au-dessus du nez ; et ce-

(1) Voyez, sur *la Comédie de Dancourt*, le livre de M. J. Lemaître.

pendant, de tant de visages, il n'y en a pas un qui n'ait sa physionomie, bien à lui, partout reconnaissable, facile à distinguer, impossible à confondre [1]. Mais ce qui est vrai du physique l'est encore bien plus du moral, où ce ne sont pas, messieurs, cinq ou six traits seulement, mais une infinité de traits qui s'entrecroisent « en mille manières différentes », comme dit La Bruyère, et qui forment ainsi tout autant de combinaisons nouvelles, et de complexions, et d'états, et de conditions.

C'est de là, messieurs, que va bientôt se dégager et sortir la formule ou la loi du roman moderne. Assez informés de « l'homme en général », c'est l'homme en particulier que nous voudrons désormais connaître; assez informés par Tartuffe et par Harpagon de l'avarice et de l'hypocrisie, de ce qu'elles ont de commun dans tous les hommes dont elles sont le vice, nous voudrons savoir maintenant en quoi l'hypocrisie d'un grand seigneur ou l'avarice d'un bourgeois diffèrent exactement de celle d'un paysan ou d'une vieille dévote. Les aventures qui nous intéresseront, ce ne seront plus proprement les nôtres, mais celles des gens qui vivent autrement que nous, dans un autre milieu; ce sera, comme de nos jours, la vie du mineur dans sa mine (cf. *Germinal*), de l'ouvrier dans son garni (cf. *l'Assommoir*), du marin sur son navire (cf. *Mon frères Yves, Pêcheur d'Islande*). Ce qui provoquera notre curiosité, c'est la déformation que les sentiments généraux de l'humanité subiront en se refractant comme au travers des conditions, des professions, des métiers. Nous demanderons que l'on nous dise comment le marin aime la femme dont il est séparé pendant des mois ou des années entières; si peut-être, et souvent, la brusquerie des manières, ou la grossièreté même du langage, ne recouvrent pas un fonds d'affection plus solide que la politesse ou l'exquise urbanité des manières; et ce qu'encore de certaines professions tantôt ajoutent ou tantôt enlèvent de délicatesse ou de profondeur aux sentiments, d'élévation ou de distinction aux idées... Voilà l'art moderne, moins pur assurément de formes ou de lignes, mais plus psychologique et plus voisin de nous que l'ancien; voilà, — pour le dire en passant, — l'explication du succès prodigieux du roman de mœurs dans le siècle où nous sommes; et voilà pourquoi c'est à la fin du XVIIe siècle aussi qu'il commence de paraître, avec Courtilz de Sandras, l'auteur des *Mémoires de Rochefort* et de d'*Artagnan*; avec Mlle de La Force, avec Mme de Murat, avec Mme d'Aulnoy; avec l'auteur du *Diable boiteux*, de *Gil Blas*, et aussi de ce *Turcaret*, — auquel enfin nous arrivons.

Je ne m'excuse pas, messieurs, du long détour que je vous ai fait faire avant et pour y arriver; et plutôt, c'est si je ne l'avais pas fait, que vous seriez en droit de vous plaindre. Songez en effet que *Turcaret* est de 1709, et, ainsi, séparé de *Tartuffe* par un intervalle de plus de quarante ans. Or, dans ces quarante ans, nous ne pouvions guère trouver d'autre pièce à vous représenter, puisque aussi bien Regnard ayant fourni sa carrière de 1696 à 1708, la même date revenait toujours. Mais, d'un autre côté, je ne pouvais pas sauter comme à pieds joints par-dessus quarante ans d'histoire; je ne pouvais pas ne pas essayer de vous montrer ce qui se préparait sous ce néant apparent; — et c'est ce que je viens de faire.

J'ajoute qu'aussi bien le *Turcaret* de Le Sage résume en lui, pour ainsi parler, tout ce que nous venons de dire, et qu'avec des qualités qui seraient de premier ordre, si *Tartuffe* n'existait pas, la pièce a justement les défauts qu'il nous faut pour achever de nous ouvrir les yeux sur la transformation de la comédie de caractères en drame ou en roman.

En effet, l'objet principal en est bien, comme dans les comédies de Dancourt, la peinture des mœurs du temps, celle du monde interlope, et surtout celle du pouvoir nouveau de l'argent. Nouveau? vous m'entendez bien, et je ne veux pas dire par là que l'argent n'ait pas été trop puissant de tout temps. Mais, au XVIIe siècle, à la cour de Louis XIV, si grand que fût le pouvoir de l'argent, il était contre-balancé par celui de la noblesse ou du sang. Il le sera bientôt, dans la France du XVIIIe siècle, grâce à Voltaire et grâce à Rousseau, par le pouvoir de l'esprit. Mais, au temps de Le Sage, et précisément aux environs de 1710 ou, si vous l'aimez mieux, entre 1670 et 1730 à peu près, le pouvoir de l'esprit ne faisant que de naître, et déjà celui du sang ne comptant presque plus ou perdant du terrain chaque jour, l'argent est maître, l'argent est roi; — et c'est en quoi d'abord le *Turcaret* de Le Sage réalise la définition de la comédie de mœurs. Il est de son temps, et il en exprime l'un des caractères essentiels. Conformément d'ailleurs à l'exemple de Dancourt, la peinture des mœurs y est comme répartie entre tous les personnages, et si l'argent engendre quelques ridicules ou quelques vices, tout le monde en tient dans la pièce, la baronne autant que Turcaret, et Mme Jacob, et M. Rafle, et M. Furet, et Frontin... sans parler de Lisette ni du chevalier. Ai-je besoin d'ajouter qu'avec le même esprit de justice et d'équité, tout ce qui pouvait lui servir à peindre la corruption régnante, Le Sage le leur a partagé? Jamais peut-être on n'a mis semblable collection de gredins à la scène;... et cela ne laisse pas de rendre la représentation de *Turcaret* d'abord un peu fâcheuse.

Car il en résulte une absence entière d'intérêt. Les prodigalités de M. Turcaret le ruineront-elles? Sa baronne épousera-t-elle ou non son chevalier? Frontin

1. Je ne fais ici que reproduire une comparaison de Montesquieu, dans son *Spectateur français*. « Je regardais quelquefois le monde, et ne voyais pas un visage qui ne fût reconnaissable à l'un et à l'autre, de quelque côté, et d'une boutique; et je n'en trouvais point pas même que la nature n'eût ajusté tout cela dans un goût différent. »

réussira-t-il à dépouiller son maître? Toutes ces questions nous laissent indifférents. Nous ne prenons ici d'intérêt qu'à la peinture des personnages, ou plutôt qu'à celle de M. Turcaret. Et n'est-ce pas ici le principe d'une illusion qu'il semble que l'on se fasse quand on continue de voir en *Turcaret* une comédie de caractères? Si c'est un caractère que d'être hypocrite ou avare, ce n'en est pas un d'être *financier*, pas plus que militaire ou négociant, je suppose; et la preuve, c'est qu'il y a, c'est que nous connaissons des financiers de tous les caractères. Comme il y en a de bruns et de blonds, il y en a, vous le savez, de généreux, s'il y en a d'avares; il y en a d'onctueux, il y en a de brutaux; il y en a, comme des ingénieurs et comme des architectes, de toutes les espèces. Mais ce qu'il faut dire, c'est que *Turcaret* est une comédie de mœurs traitée par les moyens de la comédie de caractères, c'est-à-dire où les « situations » sont subordonnées aux exigences de la peinture du personnage; où les scènes épisodiques abondent, sans autre utilité que d'achever de peindre M. Turcaret, de nous apprendre ses origines; comment il se procure les diamants qu'il donne; ou comment il a fait sa fortune; et une comédie, enfin, où l'action manquerait, — et non seulement l'intérêt — si ce n'était le personnage, la machine, le ressort de Frontin.

Au moins, sans se préoccuper de l'intrigue, et en la laissant aller comme d'elle-même, si Le Sage avait eu l'heureuse audace de Molière, et s'il avait fait des opérations d'argent de Turcaret le vrai sujet de sa pièce! S'il nous avait montré son personnage à l'œuvre, comme Tartuffe! En un mot, si de la grande scène de M. Turcaret avec M. Rafle, au lieu de n'en faire que de mauvaises plaisanteries, il en avait tiré ce qu'elle contient de drame! Cet enfant de famille, « auquel il prêta, l'année passée, trois mille livres... et dont l'oncle, avec toute la famille, travaille actuellement à le perdre »; ou ce caissier « qu'il avait cautionné et qui, par son ordre, vient de faire banqueroute de deux cent mille écus »; ou encore « ce grand homme sec qui lui donna deux mille francs pour une direction qu'il lui avait fait avoir à Valogne », si Le Sage nous les avait montrés! et Turcaret traitant avec eux! et l'argent corrompant les consciences, désagrégeant les caractères, semant autour de lui, non pas plus, si vous le voulez, mais autant de hontes que de ridicules, et de vices que de crimes! Seulement, messieurs, vous le voyez, ce n'était plus alors la comédie, c'était le drame! Autre preuve encore de ce que nous disions l'autre jour, que la comédie de caractères tendait vers le drame comme vers sa limite! Mais autre preuve aussi de la difficulté de traiter la satire sociale au théâtre, puisque, tout inoffensif et anodin que nous semble aujourd'hui le *Turcaret* de Le Sage, en comparaison de ce qu'il pouvait être, cependant on raconte que les financiers lui offrirent jusqu'à cent mille livres s'il voulait retirer sa pièce! et, ce qui est certain, c'est que, pour la faire enfin jouer, il ne fallut pas moins que l'intervention de Monseigneur, fils de Louis XIV.

Non pas, après cela, que *Turcaret* n'ait de rares mérites, qui justifient sa réputation, et qu'il faut que je vous signale. Ainsi, j'en admire beaucoup la justesse, la force, et la vérité de style. Le Sage n'est pas un grand esprit. C'en est même un médiocre, de peu d'étendue, de peu de portée, qui n'a jamais pensé bien haut ni peut-être pensé du tout. Mais c'est un observateur exact et pénétrant, qui sait voir, qui rend bien ce qu'il voit, et dont je dirais volontiers que le style exprime souvent plus qu'il ne voit ou qu'il ne croit voir lui-même. Cette bonne fortune est échue quelquefois à nos naturalistes. Ils ne se proposent que d'imiter la nature, que de la copier, mais ils la copient quelquefois tout entière; et, alors, l'image qu'ils nous en donnent équivaut à la nature même, aussi pleine de sens, aussi instructive, et, comme nous disons, aussi *suggestive* qu'elle. C'est souvent le cas de Le Sage, dans son *Turcaret* comme dans son *Gil Blas*. Il a quelquefois l'air profond : mais ce n'est pas lui qui l'est, c'est son modèle, si je puis ainsi dire, dont la justesse de son œil et la fidélité de sa main, en nous rendant jusqu'aux moindres traits, nous rendent donc aussi la signification ou le sens caché. N'en va-t-il pas de même dans la réalité? et, tous les jours, un fait divers, perdu dans la foule des autres, n'ouvre-t-il pas à quelqu'un de nous, lui tout seul, des horizons ou des perspectives infinies sur la vie?

De là, dans *Turcaret*, sous l'apparence caricaturale, et en dépit de l'intention de tourner tout au rire, de là ce que j'appellerai la solidité de l'observation. Oui, Le Sage est plus vrai qu'on ne croit, ses portraits sont plus ressemblants, son *Gil Blas* et son *Turcaret* ont quelque chose de plus authentique, et, pour ainsi parler, de plus « documentaire » qu'on ne le veut bien dire. Je ne pense pas qu'il soit besoin de vous démontrer la réalité de sa baronne; mais voici, par exemple, son marquis de La Tribaudière, toutours entre deux vins, et ne faisant d'excès que de sobriété... Il s'était appelé le marquis de La Fare, et, autrefois, dans sa première jeunesse, son grand amour pour la charmante Mme de La Sablière avait fait l'étonnement et l'admiration du beau monde :

« Je fus voir hier hier à quatre heures après midi, — nous dit le chevalier de Bouillon dans une lettre à Chaulieu, — M. le marquis de La Fare, en son nom de guerre, M. de la Cochonière, croyant que c'était une heure propre à rendre une visite sérieuse; mais je fus bien étonné d'entendre, dès la cour, des ris immodérés, et toutes les marques d'une bacchanale complète. Je poussai jusqu'à son cabinet, et je le trouvai en chemise, entre son *remora* et une autre personne de quinze ans, son fils l'abbé versant des rasades à deux inconnus, des verres cassés, plusieurs cervelas sur

la table, et lui assez chaud de vin. Je voulus, comme son serviteur, lui en faire quelque remontrance; je n'en tirai d'autre réponse que : Ou buvez avec nous, ou allez vous promener. Il ne parla pas si modestement. J'acceptai le premier parti et en sortis à six heures du soir ivre-mort. »

Voilà le marquis de La Tribaudière en propre original, et voici maintenant M. Turcaret en personne. C'est Mme de Tallard, chargée par Louis XV de faire à Samuel Bernard les honneurs de Versailles, qui nous raconte elle-même l'entrée du personnage dans son appartement :

On annonce le duc d'Ayen, qui fait son entrée en poussant devant lui une figure incroyable ; tout le monde croit voir Turcaret ou le Bourgeois Gentilhomme. Au-dessus d'une assez belle figure, il avait une perruque immense et, sur sa grande taille, un habit, ou plutôt une espèce de pourpoint de velours noir, veste et doublure de satin cramoisi, brodés en or, et une grande frange à crépines d'or au bas de sa veste, que sais-je? une cravate de dentelle, des bas blancs brodés en or et roulés sur les genoux, enfin des souliers carrés avec la pièce rouge.

Je me lève bien vite, prends mon air sérieux et complimenteur, et allant au-devant lui, dès que le duc d'Ayen me l'a nommé, je lui parle du service qu'il a rendu au roi, et, après quelques lieux communs, je lui propose un brelan :

— C'est, lui dis je, un jeu fort agréable; on y joue ce qu'il plaît, on le quitte quand on veut.

— Pour moi, répond Bernard, je ne le quitte jamais: il m'amuse beaucoup, et j'y joue presque tous les soirs, pour m'empêcher de dormir de trop bonne heure.

— Eh bien, lui dis-je, pour vous tenir éveillé, monsieur, je ferai votre partie, et je vais proposer à ces dames d'en être.

On en profita pour le dépouiller... Mais ne diriez-vous pas, messieurs, d'une scène de *Turcaret*? Et si vous vous avisiez que l'anecdote est de quelque vingt ans postérieure à la comédie de Le Sage, le théâtre aurait alors anticipé sur la réalité. Il y avait d'ailleurs en ce temps-là, plus d'un Samuel Bernard comme plus d'un La Fare. On le vit bien, vous le savez, quand le duc d'Orléans inaugura sa régence par « faire rendre gorge aux traitants », dont le fameux Paparel, le propre beau-père de La Fare.

A cette vérité d'observation et à cette justesse de style, si nous ajoutions maintenant la force comique, nous aurions, je crois, rendu justice à Le Sage. Mais ce mérite est de ceux qu'il est plus facile de sentir que de définir, et, puisque vous allez en avoir l'occasion tout à l'heure, je vous en laisse juges. Il suffit, messieurs, que vous ayez vu que la part de Le Sage est assez belle dans l'histoire du théâtre français pour nous obliger à nous poser deux questions encore. Pourquoi *Turcaret* n'a-t-il pas eu plus d'imitateurs? et pourquoi Le Sage lui-même, ayant si bien commencé, n'a-t-il pas continué?

Il semble qu'il ait eu des difficultés avec les comédiens. Les comédiens, vous ne l'ignorez pas, étaient alors un peu les maîtres des auteurs, et Voltaire même, Voltaire, chargé de gloire et d'années, n'en fera pas toujours tout ce qu'il voudra. Mais quelle est la nature de ces difficultés? Nous ne le savons point, et je ne vois pas qu'il soit autrement curieux ou intéressant de s'en enquérir.

Il en est autrement de la première question, et quoiqu'elle soit de celles auxquelles il est toujours difficile, ou même imprudent de vouloir répondre, on peut cependant l'essayer. Par exemple, ne peut-on pas dire que la question d'argent est trop grave, d'une nature ou d'une espèce trop particulière, pour être traitée par la comédie? Car, là où l'argent manque, il y a trop d'humiliations, trop de souffrances, trop de misères pour qu'il ne fût pas inhumain d'en rire, et là où il abonde, il apporte avec lui trop de responsabilités pour que quiconque s'y dérobe n'en soit puni que par le rire. Voyez plutôt les romans de Balzac. Mais si la question d'argent ne saurait être traitée au théâtre ni par la comédie, ni sans doute par la tragédie, — dont, en s'y mêlant, elle dégraderait l'idéale dignité, — que reste-t-il, messieurs? Il reste qu'elle soit traitée par le drame ou par le roman; et, en effet, c'est ce que nous verrons se produire, à mesure que dans des sociétés plus compliquées, composées de plus de parties, et plus divisées, la question d'argent prendra plus d'importance.

Je n'insiste pas sur une autre raison : qui est que la satire des conditions, d'une manière générale, est plus à l'aise, plus au large, dans le roman qu'au théâtre. Si j'en ai déjà dit un mot, c'est une question que nous examinerons de plus près quand nous en serons à parler de Diderot...

Mais ce que je puis vous faire dès à présent observer, c'est qu'il était bien difficile, dans les dernières années du XVIIe siècle, que la fortune de la comédie de mœurs ne souffrît pas de la concurrence du roman. Autre exemple, messieurs, de l'analogie de l'histoire des genres littéraires avec celle des espèces naturelles. Comme il se produit en tout temps plus d'œuvres qu'il n'en saurait durer, il doit y avoir, et il y a, dans chaque cas, *lutte pour l'existence;* et quand deux genres aussi voisins l'un de l'autre que le roman et la comédie de mœurs entrent en lutte, il faut que l'un des deux ou succombe, ou cède au moins le pas à l'autre. C'est ce qui s'était vu au commencement du XVIIe siècle.

[illegible]
J'ai vu que notre peuple en était idolâtre,

disait un personnage de *la Galerie du Palais*, en 1634, et le libraire lui répondait :

[illegible]

Et, en effet, messieurs, c'était le temps où la tragi-comédie, celle de Mairet et de Rotrou, qui répondait

à peu près aux mêmes besoins d'esprit ou aux mêmes goûts que le roman d'aventures, en triomphait, et lui enlevait pour ainsi dire ses auteurs avec sa clientèle. Inversement, dans le temps où nous sommes, si la prodigieuse fécondité du roman n'en est pas la seule cause, croyez pourtant qu'elle est bien une des causes de la stérilité relative du théâtre depuis tantôt vingt-cinq ou trente ans. Il n'y a jamais de place pour tous les genres à la fois; et, dans l'histoire de la littérature comme dans la nature même, plus les genres sont voisins, plus la concurrence qu'ils se font entre eux est vive, acharnée, sans relâche, et se termine toujours par la défaite ou la retraite de l'un d'eux. Or, au commencement du XVIIIe siècle, le roman, vous le savez, prenait justement conscience de lui-même. Roman de mœurs avec *Gil Blas*, et bientôt roman d'amour ou de passion avec *Manon Lescaut*, roman psychologique avec *Marianne*, d'un genre inférieur qu'il avait été jusqu'alors, bon à divertir les enfants et les femmes, le roman devenait littéraire. Pour que la comédie soutînt la concurrence, il lui eût fallu d'autres défenseurs que Le Sage, — et surtout que l'auteur de *Turcaret* ne fût pas en même temps celui de *Gil Blas*. Elle allait donc chercher des directions nouvelles, et, en les cherchant, comme il arrive toujours, elle allait essayer d'emprunter au roman lui-même quelques-uns des moyens qui le faisaient réussir.

Dufresny, si l'on le voulait, en pourrait servir d'exemple, dont je vous disais tout à l'heure qu'il avait essayé le premier de secouer l'influence de Molière. On lit en effet, dans le *Prologue* du *Négligent*, sa première pièce, les curieuses réflexions que voici. M. Oronte, riche bourgeois, s'entretient avec « un poète » dont la pièce ne lui a pas plu :

ORONTE.

Monsieur, je suis surpris que vous ayez fait une comédie en prose, puisque vous avez tant de facilité à faire des vers.

LE POÈTE.

Cette facilité ne fait rien à la chose :
Je ne plains ni peine ni temps
Pour réussir quand je compose,
Et voici comment je m'y prends.

D'abord, pour ne point me gêner l'esprit, j'ébauche grossièrement mon sujet en vers alexandrins, et, petit à petit, en léchant mon ouvrage, je corromps avec soin la cadence des vers, et je parviens enfin à réduire le tout en prose naturelle.

ORONTE.

Vous croyez donc qu'une comédie est plus parfaite en prose qu'en vers ?

LE POÈTE.

Oui, sans doute; et il n'est pas naturel qu'on parle en vers dans une comédie...

Un autre passage n'est pas moins intéressant :

LE POÈTE.

Que manque-t-il donc à ma pièce?

ORONTE.

Des caractères, monsieur, des caractères... et des portraits.

LE POÈTE.

Ah! ah! nous y voilà! des caractères, des portraits... Votre discours me fait soupçonner... que vous êtes un peu *Molièriste*.

Vous voyez, messieurs, que le mot n'est pas d'hier.

ORONTE.

Je ne m'en défends point, et je tiens qu'on ne peut réussir sur le théâtre qu'en suivant Molière pas à pas...

LE POÈTE.

Molière a bien gâté le théâtre. Si l'on donne dans son goût: Bon, dit aussitôt le critique, cela est pillé, c'est Molière tout pur; s'en écarte-t-on un peu : Oh! ce n'est pas là Molière.

Dufresny s'en écarta, mettant même quelque amour-propre, quelque coquetterie d'auteur à donner, sous le titre de *la Malade sans maladie*, telle comédie dont ce titre ne fait précisément qu'accuser la différence avec *le Malade imaginaire*. Il essaya surtout de varier l'intrigue, de la rendre déjà plus « intéressante »; et il est vrai qu'ayant moins d'invention que de bonne envie d'en avoir, il y a rarement réussi. Mais c'était une indication, et ses successeurs en allaient profiter.

D'un autre côté, Destouches, revenant d'Angleterre, où le goût naturel qu'il avait pour le romanesque n'avait pu manquer de devenir plus vif ou plus prononcé, n'allait pas précisément en rapporter un théâtre nouveau, mais enfin, tout en continuant de composer des comédies de caractères, comme *le Médisant, le Philosophe marié, le Grondeur*, il allait essayer, comme Dufresny, de mettre un peu plus d'imprévu dans sa fable; et déjà, comme La Chaussée, comme Diderot plus tard, de mêler le sentimental, sinon le tragique au comique. Il allait s'efforcer aussi de « moraliser » le théâtre; et il faut convenir qu'après tout, — n'y ayant rien de moins « moral » que le théâtre de Regnard, si ce n'est celui de Dancourt, — l'entreprise assurément ne partait pas d'un mauvais naturel. Et, pour toutes ces raisons, on peut croire, messieurs, que dès lors, aux environs de 1725 ou de 1730, l'évolution de la comédie se serait déterminée dans le sens du drame, si un homme d'esprit n'était intervenu, très original et très particulier, qui, lui, quoique romancier, n'aimant pas beaucoup les histoires tragiques, ni même les romans trop romanesques, allait s'aviser, pour maintenir la comédie dans les régions tempérées du sourire, de quitter les traces de Molière, de se mettre à l'école de Racine, et, par une ingénieuse imitation, adaptation ou transposition, tirer d'*Andromaque* et de *Bajazet* ces petits chefs-d'œuvre de finesse, d'analyse, et de préciosité, qui sont *le Jeu de l'amour et du hasard*, et *les Fausses Confidences*.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

NOTES SUR LA PRESSE (1)

II.

LE PERSONNEL.

Nul n'a jamais songé à rendre une corporation entière solidaire d'un acte quelconque d'un de ses membres. Il y a deux ans, un huissier a commis un crime : cela n'a pas empêché les huissiers de continuer à passer pour d'honnêtes gens, quoique redoutables. Quelques mois après, d'ailleurs, un de ses confrères était coupé en morceaux, et il n'est venu à l'idée de personne de considérer ce meurtre comme une juste revanche de la société. Si un cordonnier arrête, au péril de sa vie, un cheval emporté, on n'en conclut pas que tous les cordonniers sont des héros. Dès qu'il s'agit de journalistes, on tient le raisonnement inverse. Que l'un d'eux se livre à une manœuvre répréhensible, et le public est tenté d'en faire rejaillir la honte sur tous les autres.

Cette contradiction vient du temps où la Presse, hésitante, combattue par les gouvernements, luttait pour conquérir le droit de vivre. Les journalistes avaient tellement d'ennemis communs, le pouvoir, la magistrature, les préjugés, qu'ils étaient obligés de se soutenir entre eux dans une foule de circonstances; ils semblaient ainsi constituer un petit monde isolé, à peine reconnu et admis. Ils se fréquentaient continuellement. La rivalité n'en existait pas moins, mais elle était plus morale qu'industrielle. Elle était mitigée de camaraderie. Aujourd'hui la Presse s'est élargie et fortifiée : elle peut se croire une organisation inébranlable. Un journal est une vaste entreprise qui absorbe le travail de cent individus : il y a des centaines de journaux, des milliers de journalistes qui se rencontrent rarement, s'ignorent presque et n'ont plus aucun intérêt matériel à être solidaires.

Les nombreuses associations professionnelles répandues à Paris et en province n'ont pas pour but d'établir entre les membres de la cohésion et de l'intimité. Elles servent à recueillir de l'argent, à créer des caisses de secours; c'est-à-dire, après la bataille, à panser les blessés et à enterrer les morts, ainsi que cela se pratique entre nations civilisées. Les raffineurs d'une même région se réunissent parfois en assemblée et signent ensemble des pétitions : ils ne s'en font pas moins une rude concurrence et ne se gênent guère pour viser la clientèle du voisin.

***

Lorsque les journaux commencèrent à se multiplier, que la Presse s'ouvrit largement, il y eut une irruption formidable. Une masse extraordinaire des gens les plus disparates se précipita dans cette nouvelle voie; il en vint de partout, de la politique, du barreau, de l'armée, de la médecine, des tripots, de l'École polytechnique, de la magistrature. Il y avait là-dedans des hommes qui n'avaient pas réussi dans leur profession; d'autres, au contraire, supérieurs à la profession qu'ils avaient choisie au hasard et dégoûtés d'elle : esprits médiocres et esprits très élevés; gens sachant tout juste lire et écrire et élèves de « Normale » rebutés par le professorat; il s'y révéla des écrivains de premier ordre et on y vit aussi entrer les individus les plus ignorants. La province y envoya de pauvres diables qui mouraient de faim, et ce fut un pêle-mêle inimaginable. La Presse eut à ce moment-là dans le public une triste réputation.

Elle ne la méritait pas, car on vit rarement dans une même carrière des contrastes plus vifs. Si quelques-uns vivaient de chantages et de mille expédients honteux, on trouvait à côté les mœurs les plus désintéressées et les plus pures; les vertus bourgeoises y régnaient en même temps que des êtres sans vergogne s'y livraient à des besognes répugnantes.

Naturellement, ce fut à cette époque aussi que des luttes terribles s'engagèrent dans l'intérieur même du journalisme. On se battait dans le désordre, on se bousculait pour prendre sa place; tout arrivant était soupçonné et combattu. Les vieux avaient horreur de ces jeunes gens pressés qui les dérangeaient en avançant; et les jeunes méprisaient leurs aînés. On ne se ménageait ni les injures ni les coups à la moindre occasion. Duels, procès, diffamations, rien n'était épargné. Les sages déploraient cet état de choses et on les traitait de gâteux. Le public s'amusait aux horions, mais n'estimait pas plus ceux qui les donnaient que ceux qui les recevaient. C'était la crise de l'enfantement.

On peut la considérer aujourd'hui comme à peu près terminée. La Presse a éprouvé sa solidité; elle connaît ses ressources. Elle est en train de régulariser sa situation. Les polémiques ne se déchaînent plus à propos d'incidents sans importance; les duels se raréfient; les colères s'apaisent; les injures ne viennent plus sous la plume quand on s'adresse à un confrère; la haine fait place à l'honnête concurrence qui régit tous les genres d'industrie. Lentement, les malfaiteurs et les suspects disparaissent, et il n'en restera bientôt que la moyenne qui se rencontre inévitablement dans toute nombreuse réunion d'hommes.

***

Est-il possible de constituer dans la Presse quelque chose d'analogue au Conseil de l'ordre des avocats, qui régit la corporation, tranche certains débats professionnels, expulse à la rigueur les membres indignes? C'est

(1) Voy. la *Revue* du 27 décembre 1891.

une question que l'on s'est posée à diverses reprises. Mais on se heurtera toujours à des difficultés insurmontables. D'abord, il existe entre les journalistes et les avocats cette différence capitale que ceux-ci ont reçu tous la même éducation, passé les mêmes examens, traversé les mêmes filières, et qu'ils pratiquent un métier dont les droits et les devoirs sont absolument déterminés. Le Conseil de l'ordre peut avoir, par conséquent, des pouvoirs précis et indiscutables où tous les cas sont prévus; ces pouvoirs, on s'y soumet volontairement par le fait seul qu'on devient avocat, de même qu'en laissant jouer une pièce sur un théâtre ayant traité avec la Société des auteurs, on approuve implicitement les statuts de ladite Société.

Au contraire, on aborde dans la Presse sans diplômes, sans certificats, sans aucune exigence de nationalité ou d'éducation. Le métier du journalisme ne consiste en rien de positif ni de réglé à l'avance. On n'a pas moins droit au titre de journaliste après avoir écrit cinq articles qu'après en avoir écrit cinq mille. Un journaliste reconnaîtra bien la juridiction de ses confrères, des comités d'associations, par exemple, comme il y en a plusieurs, pour des détails sans grande importance: pour un feuilleton dont un directeur de journal interrompt la publication; pour les rapports avec les compagnies de chemins de fer avec les théâtres; pour les entrées à la Chambre ou au Sénat; mais lorsque de véritables questions d'intérêt seront en jeu, il s'adressera toujours aux tribunaux. Jamais il ne voudra se conformer à la décision d'un groupe quelconque de ses collègues.

Car le Conseil de l'ordre des avocats peut empêcher un avocat d'exercer son état sur n'importe quel point du territoire, tandis qu'un journaliste, à moins d'actes touchant gravement à l'honneur, suivis de condamnations formelles, — et encore, — a la faculté de s'employer dans des feuilles rivales, d'en fonder, d'en diriger.

Donc, pas de solidarité dans la Presse, au sens pratique du mot: des amitiés, des relations, des associations superficielles. Il ne saurait y avoir de solidarité réelle qu'entre gens ayant un territoire commun à protéger, entre des magistrats, des avocats, des médecins. La Presse est illimitée comme frontières et comme droits; les seules lois qui l'atteignent maintenant sont les lois générales du pays; et, dans aucune circonstance, il ne s'élève de questions professionnelles que les journalistes soient capables de trancher eux-mêmes définitivement. En conquérant la liberté, c'est la solidarité dont la Presse a dû faire le sacrifice.

***

On discute aussi de temps à autre, — jamais très sérieusement, il faut le dire, — la possibilité d'une espèce d'école professionnelle où l'on enseignerait le métier de journaliste. Cela restera vraisemblablement une fantaisie, puisque le métier ne comporte pas une base d'instruction déterminée. Il n'est pas nécessaire de savoir rien à fond, et on pourrait presque affirmer qu'on n'y excellera pas si l'on a une préférence marquée pour quelque connaissance spéciale; évidemment, une ignorance radicale est une condition plus défavorable encore. Ce qui vaut le mieux peut-être, c'est une sorte de tact qui vous avertit des endroits dangereux, qui vous pousse à vous renseigner au moment opportun; avec cela, les contours de toutes choses, comme la table des matières des ouvrages essentiels sur l'histoire, la philosophie, l'économie, le droit, la science même, bref, ce qui en entre dans une conversation rapide, un peu vague, sans conclusion, comme est le journalisme. Ce n'est pas rien, surtout si l'on y joint des notions plus exactes sur les événements et les personnages contemporains et un certain art d'écrire.

Les meilleurs journalistes d'aujourd'hui possèdent, outre leur talent propre, ce savoir général, qui n'est pas loin, au bout de plusieurs années d'exercices et d'études, de former une assez vaste érudition.

Les littérateurs purs, les savants affectent quelquefois de dédaigner les journalistes. Les uns leur reprochent avec morgue de manquer de style, les autres de traiter légèrement les sujets les plus graves. Pour ce qui est du style, les journalistes ont créé celui qui convient à leur travail, et on ne voit pas bien en quoi il est beaucoup plus faible que le style de l'immense majorité des romans. Les romans présentent encore cette infériorité d'être, à peu d'exceptions près, presque illisibles par leur longueur, leur mauvaise composition, leur manque d'intérêt. Un article de journal, même médiocre, a toujours l'excuse d'être court, d'une lecture aisée, et de s'occuper de questions qui préoccupent un nombre plus ou moins grand d'individus. Ce qu'on appelle le krach du roman coïncide précisément avec le triomphe et une extension colossale du journalisme.

Quand il s'adresse aux reporters, le mépris des littérateurs ne connaît plus de bornes. Le style des reporters est certainement parfois d'une qualité assez pitoyable; mais quand le style n'est pas tout à fait impeccable ou original, le plus ou moins de médiocrité n'a pas grande signification. Écrire comme un reporter ou comme un mauvais psychologue, où est la différence?

D'autant plus qu'à force de traverser des milieux divers, de voyager, de parler, d'« interviewer », d'assister chaque jour à des spectacles sans cesse changeants et d'être obligés d'en raisonner, il n'y a pas de reporter bien doué qui ne finisse par acquérir une expérience et une notion de la vie, qui sont encore ce qui manque le plus à la moyenne des romanciers. Car il est admirable de penser que les gens de lettres actuels sont en grande partie peu intelligents et qu'une certaine force

en littérature n'est pas incompatible avec une parfaite imbécillité.

*
* *

Si l'on continue la comparaison, on voit que les journalistes ont la conscience qu'ils n'accomplissent pas une œuvre immortelle; ils commencent à être modérés dans leur langage et modestes dans leurs appréciations sur le rôle qu'ils jouent; ils évitent de se placer d'une façon hautaine au-dessus de tous les autres humains et ne se considèrent pas à l'ordinaire comme supérieurs à l'ensemble des êtres vivants. Ils n'invoquent pas, à propos d'une phrase, le jugement de la postérité; ils ne manquent pas de bonhomie, et ils supportent qu'on ne leur dise pas continuellement qu'ils sont des hommes de génie.

Les purs littérateurs ne partagent pas ces belles tolérances. Ils jugent la littérature un don sacré, dévolu à des cerveaux exceptionnels et, par une étrange contradiction, ils se méprisent réciproquement. Ils sont irritables, mystérieux et hypocrites, et par conséquent insociables ou dangereux.

*
* *

De toutes les transformations qu'a subies le journalisme, la plus curieuse est qu'il soit parvenu à être admis comme profession par la bourgeoisie. Il en est de même de la peinture. Un bourgeois consent très bien aujourd'hui à ce que son fils se destine au journalisme, et nombre de jeunes gens ne songent pas, dès l'âge de raison atteint, à d'autre carrière que celle-là.

La Presse, d'ailleurs, s'est justement développée à l'heure où les carrières dites libérales encombrées, débordées, craquaient de toutes parts. C'est un hasard qu'un avocat, qu'un médecin puisse gagner sa vie rapidement; c'est un miracle qu'ils s'enrichisse. La politique ne nourrit plus; de sinistres prédictions courent sur la littérature; un fonctionnaire est voué à une maigre retraite dans sa vieillesse. Nous manquons positivement de professions.

De toutes, il n'y en a pas de plus mouvementée, de plus diverse, de plus bizarre aussi que le journalisme; pas non plus qui exige plus de facultés et une plus souple intelligence. Il est clair qu'elle ne saurait nourrir tout le monde, et on y meurt de faim, comme partout. Mais c'est déjà un grand point d'avoir inventé une profession nouvelle et une façon d'utiliser l'activité qui n'existait pas auparavant.

ALFRED CAPUS.

A suivre.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Ferdinand Fabre: *Germy*, *Sylviane*. — M. Jules Lemaître, *les Contemporains*, cinquième série.

M. Ferdinand Fabre vient de publier deux ouvrages qui, tous les deux, sans ajouter infiniment à sa gloire, ne seront pas pour la déparer. L'un est une simple nouvelle, assez longue pour former un petit volume; l'autre est un véritable roman de mœurs rustiques, assez considérable comme développement.

La nouvelle, c'est *Germy*. — *Germy* est l'histoire d'une conversion au village. Il y avait dans la paroisse du bon abbé Fulcran, qu'il est difficile que vous ne connaissiez pas, une vieille païenne qui passait pour jeter des sorts, pour faire enfler les vaches d'une manière inopportune, et pour évoquer les esprits préposés à la garde des trésors cachés. Comme tous les sorciers, nécromans et occultistes, car, c'est une chose à remarquer, la vieille païenne était pauvre comme les pierres du chemin, tous ceux qui ont des rapports avec le diable paraissant n'avoir d'autre profit que de le tirer par la queue. Sa misère finissant par dompter son humeur rebelle, elle fit une petite retraite à la cure de l'abbé Fulcran, guérit « monsieur le neveu », qui avait une bronchite, brûla *le Grand Albert*, dont jusqu'alors elle n'avait pas voulu se séparer, et communia saintement à la messe de Noël d'une année dont le millésime m'échappe.

Ce n'est pas méchant, cette histoire-là; mais cela se lit sans impatience. Il y a, comme toujours, dans les livres de M. Fabre, des descriptions agréables et un vrai sentiment de la nature, de cette nature rugueuse et dure, charmante par échappées et petits coins, qui est celle du pays de M. Fabre, et qu'il adore. Nous l'adorons de même dans ses ouvrages, encore que nous commencions à la connaître presque autant que lui, je ne dis pas aussi bien. *Germy* est un petit ouvrage très lisible et plein de bons sentiments doux et tendres. Je le donnerai à ma petite nièce avec confiance. Et voilà pour la nouvelle.

Le roman, *Sylviane*, très bellement édité par Testard, avec illustrations de Baud et Hamel, est un ouvrage plus imposant. Les lecteurs de la *Revue* le connaissent. C'est une histoire d'amour, entremêlée de légendes rustiques, et ce mélange est fait avec beaucoup d'art et d'habileté. Sylviane est une bonne nièce de curé qui se laisse faire la cour par un jeune docteur médecin, neveu de curé, et ces chastes amours sont racontées devant le curé Fulcran et son neveu, les curés et les neveux de curés étant toujours les personnages principaux des récits de M. Fabre. Au fait, c'est une bonne habitude d'écrivain que celle-ci. Cela tient et retient la plume. Cela trace les limites de la décence qu'il ne faut point dépasser, et cela aussi

donne du piquant aux légères pointes de gauloiserie que, malgré ces limites, mais sans pouvoir les jamais oublier, on se permet chemin faisant. — Ainsi l'histoire des chastes et loyales amours de Sylviane et du petit docteur sont racontées par un garde champêtre, ancien grenadier des guerres d'Espagne, à M. Fulcran, devant le neveu d'icelui. C'est un symbole, cela. Ce brave garde champêtre, c'est M. Fabre lui-même, prenant la plume et se disant : « Je suis d'église, au moins par les meilleurs souvenirs de ma vie, j'entends les plus lointains, et c'est même chose. Je suis d'église, et j'ai des gens d'église dans mon auditoire, comme dans mes récits. Il faut de la tenue, du respect et des tempéraments. Il faut mettre un bœuf sur ma langue, comme disaient les Grecs, un petit bœuf, un bœuf portatif, mais encore une manière de bœuf. Grenadier, mon ami, car chacun en porte un en soi, qui sommeille plus ou moins, grenadier, observons-nous; car nous sommes observés. Si nous nous émancipions un petit, M. l'abbé Fulcran, qu'il ne faut pas scandaliser, nous dirait incontinent : « Grenadier, que tu m'affliges! » N'affligeons pas l'abbé Fulcran. »

Et ainsi se font, dans une jolie mesure de sensibilité discrète, d'imagination surveillée et de plaisanterie ecclésiastique, ces jolis contes qui sont un agrément pour le lecteur isolé et un charme pour le lecteur en famille.

Sylviane est de ceux-là, en très bon lieu et en très bon rang. Elle est gracieuse, fine et suffisamment touchante. Les amours de cette enfant des montagnes, filleule de l'église, ne sont peut-être pas assez traversées de mésaventures, et obscurcies de nuées d'orage, pour nous faire craindre, douter, ou pleurer d'inquiétude; mais elles sont douces, calmes et attendries comme une jolie matinée de mai. Cela sent frais. Quand on voit le garde champêtre guetter, de derrière la saulée, Sylviane et son petit amoureux glissant, la main dans la main, aux bords du petit étang, on se dit que le garde champêtre ne devait pas s'ennuyer et qu'il y a de bons moments dans la vie des jeunes filles, des jeunes docteurs et des gardes champêtres.

Ces amours de Sylviane ne sont pas tout le roman. Il s'y entremêle de belles légendes miraculeuses, l'histoire du Christ de maître Ombros qui guérit merveilleusement l'abbé Juste, perclus d'une vilaine goutte. L'abbé Juste était perclus, pendant que Sylviane tournait autour de l'étang, et il ne songeait point à sourire; mais il était plein de foi et d'espérance, comme il sied à un bon chrétien, et il voulut être transporté dans la chapelle où était placé le Christ de maître Ombros. Et le Christ lui dit de marcher, et il marcha; et oncques depuis ne sentit l'abbé Juste la cruelle goutte en ses pauvres membres.

Et ceci est un beau miracle, délicieusement raconté, qui donne des idées à M. le maire, ami de l'abbé Fulcran, devant qui est déduite l'aventure. M. le maire, goutteux lui-même, qui peut-être était un peu voltairien, sent, à ce récit, un très véhément désir d'entendre vêpres, et aussi complies, et toutes belles paroles louant Dieu, dans l'église de M. Fulcran; car l'esprit souffle où il veut, et nous voyons encore des conversions désintéressées au siècle où nous sommes pour quelques années encore. Mais M. le maire, très perclus avant d'entrer à l'église, en sort avec une légère congestion pulmonaire pour être resté trop longtemps, dit la faculté, dans un endroit froid. Qu'est-ce que cela prouve? Eh! rien, bonnes gens, comme l'explique fort chrétiennement l'abbé Fulcran, sinon que la paroisse où M. l'abbé Juste fut miraculé est une sainte paroisse, et que celle de M. l'abbé Fulcran, malgré tous ses pieux efforts, reste à un degré bien inférieur dans l'échelle de la sainteté.

Voilà le ton général de la demi-plaisanterie et de l'aimable badinage dans les œuvres de M. Fabre. Il est joli et fin, et, pour mon compte, j'en suis tout à fait ravi. Dirai-je que les amours de Sylviane et les miracles dont fut l'objet le saint abbé Juste sont fort de mon goût; mais que le récit qu'en fait le garde champêtre et ses digressions continuelles me désobligent un peu; que tout cela est un peu long, à mon gré; que les citations bibliques de l'abbé Fulcran sont peut-être multipliées un peu plus que la couleur locale ne l'exige absolument? Dirai-je aussi que « la chanson du pays »... Ah! nous y voilà, que voulez-vous, le *Folklorisme* est un sens qui me manque... La « chanson du pays » dans *Sylviane* est un noël, comme il convient; et, puisque aussi bien cela est d'actualité, je m'en vais vous la présenter, en raccourci :

Joseph dit à Marie :
« Allons à Bethléem;
Vite, je vous en prie,
Fuyons Jérusalem. »
. . . . . .

« J'ai bien peur, dit Marie :
Jésus est dans mon sein.
Joseph, mon cher mari,
Tenez-moi par la main. »
. . . . . .

Mais un ange adorable
Apparaît devant eux;
Il éclaire l'étable
De son corps radieux.
. . . . . .

« Joseph, Joseph, dit-elle,
Je m'en vais accoucher :
Une douleur mortelle
Me force à me coucher... »

Tout cela est-il si joli qu'il faille que M. Fabre l'enchâsse précieusement, couplet par couplet, en les espaçant, dans une trentaine de pages de sa jolie prose? Je ne sais; mais il me semble qu'on est dupe, ici, d'une illusion. On entend chanter un noël dans la pauvre église d'une campagne écartée. Le lieu, l'heure, les alentours nous le font trouver d'une naïveté ado-

rable. Ce n'est pas du tout une raison pour le chanter, rentré en ville, à nos amis et connaissances et pour l'imprimer tout vif dans un beau volume. Ce qu'il avait de joli, ce noël, c'était tout ce qui l'entourait, et que vous ne pouvez pas nous rendre. Mais c'est une mode, et rien contre une mode ne prévaut. La « chanson du pays » nous tient pour quelque temps et va continuer le cours de ses persécutions. C'est égal, il me semble qu'on s'en est passé, sans trop souffrir, pendant bien longtemps.

Tout cela n'empêche nullement *Sylviane* d'être fort intéressante et agréable. M. Fabre sait écrire pour lui-même, ce qui n'est pas déjà si commun, et il sait faire parler les autres, ses personnages, chacun selon sa classe, son tempérament et sa profession. Cela est fort bien, et cela est tout à fait rare. Le talent de M. Fabre, qui fut toujours un beau talent, s'est grandement modifié, et non pas à son désavantage. Il s'est infiniment assoupli. Autrefois, M. Fabre cherchait à peindre fortement des caractères, et il n'y réussissait point mal. Mais il était vigoureux, robuste et un peu compact. Il creusait, puis recreusait, solidement et durement. L'aisance, l'*habilis vigor*, lui manquait un peu.

Maintenant, M. Fabre s'inquiète peu, ou un peu moins, de dresser en pied un personnage de forte carrure. Il *raconte*, il est devenu *conteur*. Il est conteur facile, abondant et souple. Son récit a des sinuosités, des replis et des retours. Il fait semblant de bavarder, avec un art nonobstant très surveillé et très savant. Il feint d'aller la bride sur le cou, tout en observant le dessin tracé d'avance d'une composition qui ne laisse pas d'être précise. Il y a beaucoup de charme dans cette nouvelle manière, servie, du reste, par une langue qui est excellente, par une imagination riante et par un talent descriptif qui est chose où je lui vois peu de rivaux.

Il fera bien de se garder des défauts presque inhérents à cette nouvelle manière, dont il est maître désormais; j'entends une certaine fluidité, une certaine lenteur, une certaine nonchalance d'eau courante, qui, tout en courant, dans les caprices de ses détours et les flâneries de ses promenades sinueuses, ne fait pas beaucoup de chemin. « Quand arriverons-nous au miracle? — dit bien souvent, dans *Sylviane*, l'abbé Fulcran au rustique narrateur; — car encore faut-il que j'aille aux vêpres. » Nous ne sommes pas sans dire aussi, nous lecteurs : « Quand arriverons-nous au miracle? » encore que nous n'ayons point de vêpres à dire. — Vous lirez *Sylviane*, vous la relirez avec plaisir, et peut-être même sans en passer une seule page.

*
* *

M. Jules Lemaître a donné une cinquième série de ses *Contemporains*, par où il a commencé, ici même, son éclatante réputation. C'est bien tout à fait de « contemporains », de contemporains de la dernière heure, que nous parle cette fois M. Jules Lemaître. On trouvera dans ce volume une étude sur M. Guy de Maupassant, une autre sur M. Marcel Prevost, une autre sur M. Paul Margueritte, une autre sur M. Édouard Rod. Le mouvement littéraire d'aujourd'hui et celui de demain sont donc, ici, suivis et prévus de très près. A lire ces articles, si justes, du reste, et où « l'impression » du lecteur le plus sensible que je connaisse est si vive et si nette, on pourra donc se faire une idée des destinées qui attendent le roman français, en cette fin de siècle, et qui ont déjà commencé pour lui. On pourra surprendre et noter la décadence ou, si l'on veut, la défaillance du « naturalisme », comme on dit, ou du réalisme brutal, comme j'aime mieux dire. Ce genre paraît bien fini ou fort près de finir, à l'heure où nous sommes. Il semble qu'il ait donné tout ce qu'il apportait avec lui et tout ce qu'il comportait. Ses destinées n'ont pas laissé d'être glorieuses, et, à côté d'écarts bien regrettables, on doit compter les services qu'il a rendus à l'esprit français, les bonnes habitudes d'observation laborieuse et de « documentation » relativement précise qu'il a comme imposées aux écrivains, et dont il restera quelque chose, du moins je l'espère, longtemps encore.

Et, maintenant, quel sera le roman de demain? On le voit déjà, vaguement, à quelques signes, qui ne sont pas sans importance; mais la chose est encore difficile à démêler, et il faut attendre. Peut-être, un de ces jours, donnerai-je là-dessus mes prévisions, mes pronostics, sans prétendre à la prophétie; car je n'ai aucun « tuyau » en cette matière.

M. Jules Lemaître, dont on ne saurait que le louer, a joint à ces quelques études ceux qu'il a jugés les meilleurs de ces fameux *Billets du matin*, qui ont été pendant quelque temps un petit mystère de la presse parisienne, et qui ont été ensuite un petit régal pour les amateurs de fine malice et de bon style. Il y en a de charmants. Oh! le billet à Mme X..., de la Comédie-Française, où on la félicite d'entrer dans une carrière si sûre, si régulière, si dignement bourgeoise, où on lui prédit une fille raisonnable et pratique qui suivra la même voie, et un fils, mauvaise tête et bohème, qui désolera sa famille en entrant à l'École polytechnique! — Il y en a plusieurs comme cela. C'est de l'observation parisienne à coups de lorgnon, bien sûre, bien vive et bien pinçante.

Ce qui n'empêche pas M. Jules Lemaître d'être un délicieux provincial; « et je t'en aime! » comme dit Don César. Il est provincial merveilleusement. A quoi cela se voit? Mais à tout, à tout. D'abord il adore Paris. Il n'y a que les provinciaux qui adorent Paris. Les Parisiens passent leur vie à le fuir. Ils le quittent en avril et y reviennent en janvier. Cela fait trois mois de Paris, durant lesquels, du reste, ils sont à Menton, généralement. Montaigne adorait Paris jusque dans

ses verrues. Pourquoi? parce qu'il était provincial. Tel Jules Lemaître. Il aime Paris, minutieusement; il l'a découvert dix fois; il continue de le découvrir avec délices. Il lui tâte le pouls, il l'ausculte; il ne lui demande pas la langue; mais il la lui tire quelquefois; c'est une distraction. Enfin il l'adore. C'est un provincial.

Autre symptôme : quand Jules Lemaître est en Bauce ou en Touraine, pour quelques jours, il est ravi, il s'épanouit, il s'ébroue voluptueusement. Voilà le Parisien, direz-vous. Pas du tout, s'il vous plaît! Le Parisien adore la campagne, mais à la condition *sine qua non* qu'elle soit à deux cents lieues de Paris. Ce n'est pas la campagne qu'il aime, c'est la frontière. Nice, Biarritz, Évian, l'étranger, ou le voisinage de l'étranger, voilà ce qu'il lui faut. Le Morvan, le Forez, jamais! La Touraine ou l'Orléanais, plutôt la mort! Se trouver bien, pour huit jours, aux bords de la Loire, provincialisme marqué. C'est le mien, c'est le vôtre, mon cher Lemaître. Provinciaux renforcés tous deux.

Enfin, M. Jules Lemaître adore l'Exposition universelle. Oh! pour le coup, nous y voilà, plus de doute. Il en a été scandaleux. Les Parisiens en étaient étonnés. Comment! Il aime l'Exposition! Il l'aime vraiment! Il ne l'aime pas comme nous l'aimons tous, par patriotisme, « pour faire aller le commerce »! Il l'aime, parce qu'il l'aime! Il y va! Il y passe sa vie! Il fait sur elle des articles délicieux! Les Parisiens ont été confondus! — Ah! quel ravissant provincial que M. Lemaître! Un provincial qui écrit en Parisien. C'est l'idéal.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

VAUDEVILLE : *Hedda Gabler*, drame en quatre actes, de M. Henrik Ibsen, traduit par M. Prozor.

Dans la préface dont il a fait précéder sa traduction d'*Hedda Gabler* (1), M. le comte Prozor nous rapporte ceci : lorsque parut le nouveau drame d'Ibsen, il demanda à l'auteur ce qu'il en fallait penser. Ibsen répondit nettement : « *Hedda Gabler* n'est pas une pièce à thèse. » Peu satisfait de cette exégèse sommaire, M. Prozor écrivit derechef à Ibsen et lui soumit son propre commentaire d'*Hedda Gabler*, lequel devait différer fortement de celui d'Ibsen, s'il n'en était pas absolument le contraire. Pour le coup, Ibsen répondit un peu plus longuement, semble-t-il, et déclara sans ambages à M. Prozor... « qu'il avait exactement saisi sa pensée!... » Deux opinions sur *Hedda Gabler*, en vérité ce n'est pas trop. Il est certain que la pièce, dans certaines parties capitales, n'est guère claire; et à cette obscurité naturelle s'en joint souvent une autre.

Nous devons une très vive gratitude à M. Prozor qui nous a fait connaître la plupart des pièces d'Ibsen, et qui, je l'espère bien, nous fera connaître les autres. Mais la langue de M. Prozor est un peu incertaine parfois, et tout imprégnée de « norvégianismes »; d'ordinaire, ces formules longues et lentes ont ce grand avantage de contribuer à créer le milieu où s'agitent les personnages; en les entendant parler d'une manière si différente de la nôtre, nous comprenons instinctivement et instantanément que leurs âmes aussi sont fort différentes des nôtres. Mais, quand il s'agit d'un drame aussi complexe qu'*Hedda Gabler*, le vague de la traduction augmente souvent notre embarras. On hésite devant telle réplique d'Hedda, obscure non seulement par le fond, mais encore par la forme; là où une phrase précise suffirait à peine à nous faire comprendre la pensée, des expressions flottantes nous laissent indécis entre les sentiments nombreux, et quelquefois contradictoires, que le personnage exprime au cours du drame. Ceci dit pour excuser la diversité des opinions qu'on a eues sur *Hedda Gabler;* vous savez si elles ont été nombreuses et variées!...

La plus satisfaisante, la plus logique, me paraît être celle que M. Jules Lemaître nous a exposée jeudi au Vaudeville. Nul n'était plus capable que lui, avec son intelligence, la plus souple et la plus pénétrante qui soit, de démêler ce qu'il y a de confus dans le personnage d'Hedda. Il l'a fait avec un rare bonheur; mais, faut-il vous répéter, — moins bien, beaucoup moins bien, hélas! — ce qu'il a dit la semaine dernière?

Vous savez que le théâtre d'Ibsen est précisément le contraire de ce que nous appelons le théâtre. Dès le début, nous voulons que les personnages soient nettement expliqués, de la façon la plus précise, et que rien ne soit oublié; que l'action s'engage seulement alors, qu'elle se développe logiquement, surtout qu'elle sorte tout entière de l'exposition; et si une péripétie survient, dont nous ne trouvons pas l'origine dans cette exposition, il semble que l'auteur nous ait trompés, qu'il se soit rendu coupable d'une supercherie. Au contraire, chez Ibsen, l'exposition est presque réduite à rien; quelques mots, tout juste, sur l'état civil des personnages, mariés, célibataires ou veufs. Aussitôt l'action s'engage, et c'est par l'action seule que nous les connaissons; il nous faut attendre la fin de la pièce pour être fixés sur leurs caractères. La différence entre les deux poétiques est aussi grande que possible. Remarquez cependant que la poétique d'Ibsen est celle de Shakespeare, celle de Gœthe, celle du théâtre espagnol aussi, celle de la plupart des peuples étrangers, et que nous sommes à peu près seuls à nous en tenir à la nôtre. Au point de vue absolu, il faudrait savoir si *le Cid*, par exemple, est supérieur ou non au *Roi Lear*, et c'est une question que je ne me permettrai pas de

(1) Paris; Savine, 1891.

résoudre, ni même de discuter. Quoi qu'il en soit, si Ibsen entend le théâtre comme je viens de le dire, le seul moyen de comprendre, — d'essayer de comprendre, — *Hedda Gabler* serait de suivre le drame, scène par scène, de noter soigneusement les changements ou les « acquêts » du caractère d'Hedda, et de recomposer le personnage d'après ce qu'Ibsen nous en a dit.

Certes, une pareille étude ne manquerait pas d'intérêt. Outre les éclaircissements que nous y trouverions, — peut-être, — sur l'énigmatique Hedda, nous pourrions admirer certaines parties tout à fait remarquables; nous verrions, par exemple, avec quelle habileté Ibsen sait ordonner la marche de son drame, comment chaque scène commande la suivante et prépare, si je puis dire, Hedda à ressentir plus vivement les sentiments qui y sont mis en jeu. Mais vous connaissez la pièce; puis une telle étude dépasserait les limites où je dois me tenir. Bornons-nous donc à examiner les différentes solutions qu'on a données au problème d'*Hedda Gabler*.

On a parlé de *Madame Bovary* (Hedda Bovary, alors?); le rapprochement me semble un peu arbitraire. George Tesman ressemble plus à « Charbovary » qu'Emma à Hedda. Qu'il y ait une certaine analogie entre la donnée générale du roman de Flaubert et celle du drame d'Ibsen, je le veux bien; dans les deux cas, c'est une femme qui s'ennuie et qui en meurt. Mais comme les âmes, comme les esprits sont différents! Emma Bovary souffre de n'être point aimée: aimée de l'amour des livres, avec accompagnement de circonstances romanesques; elle est femme, femme des pieds à la tête, sentimentale, sensuelle, faussement « poétique »; elle est, à proprement parler, victime de la littérature, mais elle est sincère; quand elle se donne, elle se donne toute, oubliant le plus sincèrement du monde et sans aucune arrière-pensée Bovary pour Rodolphe, et Rodolphe pour Léon. Et c'est pourquoi nous la plaignons, pourquoi nous sommes avec elle, en dépit de la nullité nauséabonde de Bovary. Pour Hedda, l'amour est le moindre de ses soucis; aucune sentimentalité, pas un moment de dévouement, pas un entraînement du cœur ou des sens; elle n'a rien de la femme. La littérature, malgré ses aspirations romanesques, est pour bien peu dans son cas, — à moins qu'elle ait trop lu Ibsen et qu'elle l'ait mal compris. — Et, si nous en venons aux détails, la différence s'accuse bien davantage. Vous savez après quelles angoisses Emma se tue. Qui décide Hedda à armer « le pistolet de son père »? La crainte de Brack, soit; mais surtout le désespoir de n'avoir, comme elle dit, « pu peser sur aucune existence ». Joignez qu'en somme la recherche de l'idéal, à laquelle se livre Mme Bovary, ne fait de mal qu'à elle, ou à elle surtout; Hedda, pour réaliser le sien, cause de la mort d'Ejlert Loevborg.

Je reconnais très volontiers que son suicide relève un peu Hedda. Après tout, quels que soient ses défauts, elle a du courage, et ne craint pas la mort. Et même son idéal a quelque noblesse. Peser sur une existence qui en vaille la peine, ce n'est point là une ambition si basse. Ce qui est bas, chez Hedda, c'est sa prétention, sa... — oserai-je le dire? — sa bêtise. Elle reproche à tante Julie de ne pas la comprendre, et c'est elle qui est incapable, indigne de comprendre ce qu'il y a de noble et de généreux chez cette touchante vieille fille.

Et, ici, je crois bien que M. Lemaître avait raison. Il est fort possible qu'Ibsen se soit borné à nous présenter ses personnages, nous laissant le soin d'approuver ou de blâmer leurs actes. Mais il semble bien que si Ibsen a pris parti, il soit pour tante Julie contre Hedda. Je sais que cela n'est pas nettement marqué dans le drame; rappelez-vous cependant les autres pièces d'Ibsen. Sans doute, de *Nora* au *Canard sauvage* ses opinions se sont fort modifiées; on pourrait même dire qu'elles ont été complètement retournées; mais il est un point sur lequel il ne paraît pas avoir varié: c'est le soin, l'amour avec lequel il a créé les personnages analogues à tante Julie, avec leur oubli de soi, leur besoin de vivre pour les autres, leur désir de se dévouer. C'est Mme Linde, dans *Nora*; Mme Ekdal, dans le *Canard sauvage*; l'amie de Rosmer, dans *Rosmersholm*... Elles sont bien de la même famille que tante Julie; et, mettant celle-ci en présence d'Hedda, il est probable que ce n'est pas à tante Julie qu'Ibsen a donné tort.

On nous a dit aussi qu'Hedda, à tout prendre, n'était qu'une odieuse et insupportable cabotine. Odieuse, insupportable, elle l'est à coup sûr; elle est également cabotine, mais n'est-elle que cela, l'est-elle toujours? Je n'ai malheureusement pas le temps d'analyser son rôle scène par scène; mais relisez le début du second acte. Ici, je la crois sincère. Il y a même en elle une assez curieuse transformation du seul sentiment qu'elle puisse ressentir: la jalousie, jalousie purement cérébrale. Elle envie d'abord la vie qu'aura Thea Elvsted, vie heureuse, selon l'idée qu'Hedda se fait du bonheur; mais ce n'est là qu'une jalousie... indirecte, si je puis dire, n'entraînant aucun mauvais sentiment à l'endroit de Mme Elvsted: Hedda envie, non Thea elle-même, mais la vie qu'aura celle-ci. Puis, la jalousie se précise; malgré ce qu'en dit Ejlert, le récit de l'acte tranquillement audacieux de Thea rappelle à Hedda sa propre « lâcheté »; elle cherche à enlever Ejlert à la « petite blonde »: elle pense y parvenir sans peine; mais la rencontre de Loevborg et de Thea lui montre à quel point sont liés l'un à l'autre ces deux amants de Norvège. Ejlert Loevborg a méconnu la « force » d'Hedda; Hedda n'a pu l'enlever à Mme Elvsted; elle veut maintenant qu'ils soient séparés, et, si elle ne l'a pu elle-même, il lui suffit que ce soit par un moyen

extérieur. De là, les perfidies vraiment odieuses d'Hedda, l'épisode du verre de punch, et l'invitation chez l'assesseur Brack... Transposez la scène de quelques tons en en enlevant « l'armature », — j'entends le norvégianisme d'Hedda, sa grossesse, et aussi son « ibsénisme », — vous trouverez sans doute que les sentiments d'Hedda sont assez humains, qu'ils semblent sincères, et étrangers à la préoccupation de l'effet.

Ceux qui veulent défendre Hedda reconnaissent qu'elle commet un acte criminel, mais allèguent pour son excuse qu'elle est en proie à une telle exaspération nerveuse que rien, lui semble-t-il, ne pourra l'apaiser, hors la mort d'Ejlert Loevborg; en un mot, elle serait irresponsable. — Soit; et, ainsi, voilà expliqués, justifiés tout au moins, et le « pistolet du général Gabler », et le « pampre », et le dégoût qu'Hedda manifeste pour le ventre d'Ejlert et, en même temps, toutes les petites infamies qu'elle commet au courant de la pièce.

A la bonne heure. Mais, ailleurs, et le plus souvent, elle est en pleine possession d'elle-même; elle discerne très clairement ce qui sera le plus pénible à Tesman, et le moment où cela lui sera le plus pénible; elle lui parle avec une méchanceté sournoise et clairvoyante, qui est à vrai dire tout ce qu'elle a de féminin. On dira que les fous ne sont pas fous toujours, qu'ils ont leurs moments de lucidité? Admettons-le encore; négligeons les scènes du premier acte, où Hedda est relativement calme. Mais, au quatrième, la crise qu'elle traverse est à l'état aigu; et, sachant qu'Ejlert, à cette heure, a dû se tuer à cause d'elle, elle reste en pleine possession d'elle-même; avec le plus parfait sang-froid, avec une malice que M. Lemaître qualifiait très justement de diabolique, elle s'amuse à faire une expérience sur Tesman. En *réprimant un léger sourire* (la phrase est d'Ibsen), elle fait croire à son mari que, si elle a brûlé le manuscrit, c'est pour que le succès d'Ejlert ne pût nuire à sa carrière; et elle se réjouit de voir Tesman oublier Loevborg pour ne penser qu'à son bonheur inattendu; afin de pousser l'expérience jusqu'au bout, c'est le moment qu'elle choisit pour révéler à son mari qu'elle est enceinte; et c'est une joie pour elle de constater que la joie de Tesman le distrait des remords qu'il avait eus tout d'abord. Est-ce là le fait d'une créature affolée, irresponsable?... En vérité, cette explication-là ne me paraît guère plus satisfaisante que celle qui attribue les incohérences d'Hedda à son état de santé.

Cabotine quelquefois, et quelquefois (rarement) sincère : enragée ici, et là réfléchie; sotte ailleurs, et ailleurs singulièrement clairvoyante et fine... qu'est Hedda? — Je serais, je l'avoue, fort empêché de le dire. Elle est trop complexe et trop déconcertante; et j'ajoute que de toutes les explications qu'on en a données, pas une ne me semble pouvoir résister à un examen précis de la pièce; à chacune, un passage du rôle d'Hedda donnerait un démenti.

La seule solution possible — et elle est la plus banale du monde — c'est qu'*Hedda Gabler* est une des moins bonnes pièces d'Ibsen. Tous ses drames renferment une part de vague et d'inexpliqué, qui répugne d'abord à nos esprits amoureux de clarté, mais qu'on finit par percer, avec un peu d'attention; et d'ailleurs le mystère est un des éléments de l'intérêt dramatique. Mais, en vérité, dans *Hedda Gabler*, il en a trop mis. Sans parler du caractère de l'héroïne principale, sur laquelle on ne me paraît pas près de s'entendre, on pourrait relever dans la pièce certaines maladresses, telles que l'insistance à préparer le coup de pistolet du dénouement; certaines invraisemblances, telles que la rapidité incroyable avec laquelle Thea Elvsted se console, et, un quart d'heure après la mort de l'homme à qui elle a tout sacrifié, ne songe qu'au bonheur qu'elle aurait à « inspirer » George Tesman.

Il n'en reste pas moins, en dépit de ses incohérences et de son obscurité, que le drame d'Ibsen est infiniment curieux et intéressant. Une pièce de lui, si mauvaise qu'elle puisse être, a toujours quelque chose qui la différencie d'un *Crocodile* ou d'une *Cléopâtre;* c'est l'importance des questions qu'il agite, la gravité des cas qu'il traite; c'est surtout le don le plus rare, le don de faire vivre ses personnages. Malgré ses contradictions, Hedda est vivante; et bien plus vivants encore tante Julie, l'assesseur Brack, et surtout Tesman. Même, on dirait que les choses prennent un semblant d'existence; la scène du manuscrit, pour ne citer que celle-là, est très émouvante; le manuscrit s'agite, vit, prend corps et âme, et, si hésitant que l'on soit déjà, un petit frisson vous passe dans le dos, à la phrase découragée de Thea : « Toute ma vie, il me semblera que tu as noyé un petit enfant! »

Mme M. Samary est une excellente *Tante Julie*, pleine d'indulgente tendresse et de candide bonté. M. Lagrange a fort bien joué l'assesseur Brack. M. Mayer est en passe de devenir un des premiers comédiens de Paris; j'en sais peu qui soient capables de composer un rôle comme lui. Quant à Mlle Brandès, je ne lui reprocherai certes point de n'avoir pas compris *Hedda Gabler :* elle n'est pas la seule. Je lui reprocherai de n'avoir pas su prendre parti; tantôt elle nous montre un visage crispé, et semble porter en soi l'âme déconcertante d'Ibsen, tantôt elle force et grossit les effets, et l'on dirait qu'elle joue un drame du boulevard; elle donne à Hedda des bijoux et des toilettes qui absorberaient les appointements de Tesman pendant des années. Avec cette interprétation, on ne sait (passez-moi l'expression) par où prendre le personnage d'Hedda; il n'existe plus, il n'en reste rien.

J. DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

En Sorbonne.

LES PHILOSOPHES.

Ceci n'est point un conte.

Il y a deux ans, me trouvant à Torquay, une gracieuse petite ville voisine de Londres, je fus reçu de la façon la plus cordiale dans la famille Butterley. Aussi, lorsque, le mois dernier, le jeune Jack Butterley vint à Paris, je m'efforçai de lui faire agréable le séjour en notre capitale. Je le menai dans tous les mauvais lieux, afin de lui inspirer l'horreur de nos vices, et dans tous les bons endroits, pour lui donner l'amour de notre génie. Jack Butterley s'amusait beaucoup. Jeune — il a vingt-cinq ans à peine — doué d'une fine figure de *swell* comme en peint Sinet, le peintre à la mode, d'une culture convenable et d'une curiosité ardente, il ne se lassait pas d'observer et de questionner.

Un soir, en sortant des Folies-Bergère, il me demanda :

— Où irons-nous demain ?

— Nous irons à la Sorbonne, répondis-je.

— A la Sorbonne? Qu'est cela? Est-ce un bar ?

— Presque, fis-je. C'est le bar de la pensée, un bar gratuit. On y consomme en passant ; on y entre, on en sort à volonté. Certains comptoirs — je veux dire certains cours — sont très achalandés. Je vous promets que cela ne vous ennuiera pas. Nous commencerons par les philosophes.

— Et quelle philosophie débitent-ils?

— Oh! cela dépend, répliquai-je. Pendant longtemps, la Sorbonne a tenu une spécialité, une sorte de mêlé-cassis tout à fait vulgaire. C'était chez elle qu'on trouvait le meilleur Spiritualisme Éclectique...

— De la maison Victor Cousin ? interrogea Jack.

— Précisément ; et la vogue de cette marque continua jusque vers ces dernières années. Mais il y a cinq ou six ans, des philosophes formés dans d'autres établissements, les disciples des Renouvier, des Lachelier, des Ravaisson, des Fouillée même, parvinrent au haut enseignement. L'heure de la faillite avait sonné pour les représentants de la maison Cousin. Ils faillirent fort congrûment, moururent ou se retirèrent ; et il ne reste de leur fâcheuse troupe que quelques rares surnageants, qui se traînent hâves et décharnés parmi un peuple indifférent...

— Hourra ! fit Jack, qui, en qualité de Spencérien forcené, ne pouvait que se réjouir de ce tableau. Mais quelle est la nouvelle denrée ? Bonne ?

— Oh ! très supérieure à l'ancienne. Fabrication beaucoup plus soignée. Article de choix. Matières premières excellentes. Il y entre du Kant, du Hegel, du Leibniz, de l'Aristote ! Ça a une belle couleur d'esthéticisme transcendant ou de moralité supérieure. Et puis c'est fait d'après les dernières découvertes de la science. Joli ouvrage, en somme, jolie mixture. Vous verrez...

— Et à quelle heure allons-nous déguster ?

— Demain, à cinq heures.

— A demain ! Dormez bien ! me dit Jack en me serrant la main.

* * *

— Connaissez-vous M. Boutroux, dont nous allons entendre le cours? demandai-je à Jack, dans le fiacre qui nous portait vers la Sorbonne.

— Nullement ! Et même, depuis un mois que je lis les journaux parisiens, pas une fois je n'ai vu citer son nom.

— C'est que les journaux sont si encombrés, mon cher ! Ils ne peuvent parler de tout, vraiment. Mais bien qu'ils semblent ignorer l'existence de M. Boutroux, cette existence est une des plus précieuses des temps actuels.

— En vérité? dit Jack. Et qu'a fait ce M. Boutroux ?

— Oh ! sauf une traduction, peu de chose, si vous comparez l'étendue de son œuvre aux quarante volumes de Cousin ! Une mince thèse, quelques notices sur des systèmes philosophiques ; et c'est tout. A peine de quoi composer un petit in-12.

— En effet, ce n'est pas énorme.

— Non, pas énorme, mais si subtil, si profond, si poétique...

— Poétique ?

— Assurément, poétique. M. Boutroux est avant tout un poète, un fantaisiste. Lisez ses notices sur Leibniz, sur Aristote, et vous vous en convaincrez. Des ouvrages lourds et touffus de ces penseurs, il a su tirer des légendes suggestives, des contes féeriques, et si habilement édifiés, si délicatement conduits, qu'on n'y aperçoit pas la main du conteur, qu'on croit que ces poèmes sont des histoires vraies, que les caractères dépeints par l'auteur sont irréfutablement exacts, et que Leibnitz ou Aristote ne pensèrent jamais autrement que ne les fait penser M. Boutroux...

— Et sa thèse? dit Jack.

— Oh ! la même chose ! Il s'y inspire un peu de M. Ravaisson, qui, lui-même, vous le savez, eut un *flirt* violent avec Aristote. Mais il s'en inspire à sa façon, avec les qualités de charmeur autoritaire qui lui sont propres. Il veut démontrer qu'une libre spontanéité pousse le monde vers la réalisation d'une beauté supérieure, et que la nécessité qui régit des phénomènes physiques n'est qu'une phase éphémère et provisoire de l'universelle et libre évolution vers le beau...

— L'intention est bonne, dit Jack.

— Oui, mais ce qui est meilleur que l'intention, ce

sont les moyens employés pour la réaliser. Des moyens tout féminins : une délicieuse mauvaise foi; l'appel aux sentiments paresseux; la mise à profit de nos doutes; M. Boutroux ne néglige rien. Et puis, une langue claire, souple et diaphane comme une gaze... Si bien qu'aujourd'hui on lui permet de professer en pleine Sorbonne sa doctrine que la Sorbonne discuta âprement lorsque la thèse lui fut soumise...

— Entrons vite! dit Jack, car nous étions arrivés...

L'amphithéâtre de la Sorbonne était comble. A l'aide de quelques solides bourrades et de quelques acérés coups de coude, nous nous fîmes place.

— Que de monde! murmura Jack. Et quel beau pays que celui où tant de gens s'entr'étouffent pour entendre parler de la contingence des lois de la nature!

— Modérez votre admiration, répliquai-je en retirant mon paletot. Songez combien il fait chaud ici, et que, parmi tous ces auditeurs, il n'y a pas que des gens qui ont froid à l'âme; il y a aussi des gens qui ont froid aux pieds...

M. Boutroux parlait du grand Bacon; il disait les tentatives de cet imaginatif théosophe, de ce logicien rêveur qui voulait incliner le monde sous la suprématie de l'homme. Durant le cours, Jack ne souffla mot. Mais, à la sortie, il se prononça :

— Oh! je suis très content d'avoir vu M. Boutroux. Il n'est pas du tout comme mes professeurs de Cambridge. Il ne me semblait pas que j'écoutais un professeur. Non, avec sa figure d'officier de cavalerie, sa voix aristocratique et douce, il me faisait plutôt l'effet d'un clubman de vieille famille, qui aurait raconté devant des camarades une histoire de chasse ou de jeu, d'un ton ferme et un peu hautain, sans prendre beaucoup garde à l'opinion de l'auditoire; l'effet d'un dandy philosophe qui serait sûr du succès, quoi qu'il dise, à cause de l'élégance de sa pensée et de l'heureuse disposition de ses cordes vocales. Oui, voyez-vous, M. Boutroux, je crois, c'est le Brummel de l'idéalisme.

— Il y a de ça, répondis-je.

*
* *

Le lendemain, nous nous rendîmes, à pied, au cours de M. Janet.

— Celui-là, me dit en route Jack Butterley, celui-là, je le connais bien! C'est un adversaire acharné de mon maître Darwin et de mon maître Herbert Spencer.

— Lui? Quelle erreur! Il les admire profondément.

— Alors, il n'est donc pas un des disciples de Cousin?

— Si fait!

— Mais comment conciliez-vous ces deux contradictions?

— Je ne les concilie pas.

— Et lui?

— Lui non plus... Mais il essaye... Ah! c'est un homme profondément honnête, que M. Janet, mais un homme bien malheureux aussi. Il mène depuis dix ans, à la Sorbonne, une vie d'écartelé. Jadis il courut sur lui une chanson dont je me rappelle deux vers :

> Monsieur Janet, fidèle à l'éclectisme,
> Mais par Darwin également tenté...

En ce distique tiennent tous ses efforts, toutes ses luttes, toutes ses tortures. Fidèle à l'éclectisme auquel il doit ses dignités, tenté par le darwinisme dont les belles théories l'émeuvent, ballotté entre les sentiments les plus élevés, celui de la gratitude et celui de l'équité, il cherche à fondre en un dogme parfait les doctrines de sa jeunesse et celles de son âge mûr; il élague, il réfute, il rabote, il recolle; et son cours est assurément un des plus nobles, des plus vertueux, des plus purs qui se professent en Sorbonne...

Quand M. Janet pénétra dans l'amphithéâtre, où les auditeurs étaient moins nombreux que la veille, Jack me dit :

— Je me le figurais bien ainsi, après vos paroles; fin, frêle, distingué. Des moustaches blanches et des favoris blancs. Pas les favoris seuls et pas la moustache seule. Ni tout Cousin, ni tout Darwin. Je vous demande pardon de mon erreur...

M. Janet, de sa voix grasseyante, expliqua la doctrine de M. Lachelier. Il l'expliqua avec une lucidité, une modération, un désir de compréhension qui émerveillèrent Jack. Puis il la rétorqua doucement, affablement, poliment, en des termes mesurés et précis, avec des réserves courtoises, des hésitations délicates, un ton de discussion qui se fait rare aujourd'hui. Jack était charmé. Dehors, pourtant, il éleva des objections :

— Oui, c'est un homme tout à fait probe et ingénieux, que M. Janet... Mais je ne suis complètement satisfait ni par lui ni par M. Boutroux. Qu'espèrent-ils de leurs discussions? En quoi aident-ils au bonheur de l'humanité? Quel soulagement à nos maux peut apporter la réfutation de la thèse de M. Lachelier?...

— Jack, lui dis-je attristé, vous êtes très injuste. Supposé qu'élucider les idées d'autrui ne serve pas à la félicité générale, on ne saurait reprocher à ces hommes la nature de leurs études. Ce sont des spécialistes, des hommes de métier. Ne leur demandez pas d'être des apôtres; et rappelez-vous que les apôtres ne finissent pas en une chaire de Sorbonne, mais cloués sur une croix, brûlés sur un bûcher, fusillés contre un mur ou accablés sous le ridicule.

Jack baissa la tête.

*
* *

Le jour suivant, devant assister au cours de M. Brochard, nous déjeunâmes chez Foyot. Au dessert, Jack me dit :

— Causons donc de M. Brochard, que je ne connais pas.

— Rien d'étonnant à cette ignorance, répondis-je. M. Brochard n'a guère moins de mérites et n'est guère plus connu du gros public que M. Boutroux. Pourtant, il ne tenait qu'à lui d'acquérir la célébrité parisienne. Très recherché dans le monde, à la mort de M. Caro, il semblait devoir hériter l'auditoire féminin qui avait fait la gloire de ce moraliste. Il lui suffisait pour cela de traiter en une langue banale des questions faciles. Au contraire, M. Brochard s'est efforcé de ne discuter que des problèmes obscurs dans le ton le plus sévère; et il a réussi à chasser de son cours, à coups de dialectique, les *philosophwomen* les plus opiniâtres.

— Cette modestie est grande, fit Jack.

— Elle est plus grande encore que vous ne croyez. M. Brochard avait publié une thèse sur *l'Erreur*, où, en quelques pages, il avait su résumer et résoudre, à sa façon, en un style aigu, tous les mystères de la philosophie, donner à un problème de logique pure toute l'importance et la gravité d'un problème de métaphysique. Eh bien, par je ne sais quelle défiance de lui-même, par un excès de discrétion, il a renoncé depuis quelque temps à professer ses propres doctrines pour analyser les doctrines d'autrui, il a sacrifié le plaisir d'épandre sa pensée personnelle à la dure tâche de répandre la pensée des autres. Il a quitté la philosophie pour l'histoire de la philosophie, la métaphysique pour la science...

— Garçon, cria Jack, vite le café et des cigares! Je ne veux rien manquer d'un pareil cours.

Hâte prudente, car l'amphithéâtre était déjà plein quand nous entrâmes.

M. Brochard parla de Spinoza, d'une façon très haute, très humaine, nous montrant le philosophe sans cesse écrasé par les pesantes chaînes où il s'était lui-même enchaîné, et qu'il tenait à honneur de garder, ne s'en débarrassant qu'en cachette dans des scolies jointes à ses théorèmes, dans des lettres adressées à des amis, fuyant, comme un saint les démons, la tentation d'user des données expérimentales pour établir les bases de son système.

Jack applaudit avec vigueur; et, tandis que nous rentrions lentement :

— Ce M. Brochard, dit-il, me plaît infiniment. Avec ses favoris bruns, sa figure large, son nez fin et mécontementé, il n'a pas la séduisante froideur d'officier de cavalerie de M. Boutroux. Il a plutôt la chaude cordialité de l'officier de marine. Et puis il semble s'entretenir avec son auditoire, s'intéresser à lui, lui demander le secours des regards, chercher sa compagnie. Il est plus vibrant aussi; sa voix est plus sonore. Il s'agite, lui, il pétrit son mouchoir, frotte son pince-nez. M. Boutroux m'a plus charmé, M. Brochard m'a plus ému, ainsi qu'on dirait à l'Académie.

Puis, comme je me taisais :

— Tout de même, ce Spinoza est peut-être le dernier des *snobs*, le *snob* de lui-même, l'Ἑαυτονανεβουμενος. Alors pourquoi tant nous inquiéter pour le comprendre?

— Rappelez-vous, Jack, lui dis-je, quelle lassitude vous prenait, après vos exercices au gymnase de Torquay. Et, cependant, c'est à ces exercices de poids et de haltères que vous devez vos beaux biceps qui inspirent tant d'admiration aux dames et tant de respect aux messieurs. L'étude de Spinoza et des autres philosophes vous procure des avantages analogues. Elle vous donne l'habitude de soulever les lourdes idées, les pénibles sentiments, vous assure l'aisance dans les discussions, l'autorité dans les *flirts*. Pratiquez donc cette étude sans regrets, et bénissez les maîtres qui vous y introduisent.

— Je les bénis, dit Jack, mais j'ai bien mal à la tête.

*

Le lendemain, nous arrivâmes, de quelques minutes en avance, dans l'amphithéâtre où se succèdent les cours de MM. Waddington et Croiset. L'amphithéâtre était presque vide. Une dizaine d'auditeurs y grelottaient, disséminés.

— Cette fois, dis-je à Jack, il n'y a pas d'erreur. M. Waddington, c'est bien le dernier des disciples de Cousin que vous allez voir, — qui parle des Spencériens comme les bourgeois des communards, qui a contribué à exiler au Collège de France le seul psychophysiologiste admis à professer en Sorbonne, — qui, au-dessus de sa porte, a une enseigne gravée de la devise : *Au Vrai, au Beau et au Bien*, qui se croit, avec raison d'ailleurs, le seul homme qui connaisse familièrement l'Être... Mais le voici...

M. Waddington entra, — un petit vieillard propret, jaunet, avec des favoris blancs, des cheveux ramenés, une tête à la Royer-Collard, une tête « je n'en sais rien, mais j'en suis sûr », qui fit frémir Jack Butterley...

Il jeta dix coups d'œil à ses dix auteurs et commença à discourir sur la théorie de la liberté chez Platon et chez Aristote. Dans son zézaiement, les mots de « spiritualiste, spiritualisme » sifflaient comme des défis, et quand il prononçait le mot « aujourd'hui », sa lèvre se plissait d'amertume.

— Dieu me sauve! disait Jack, est-ce pour cela que ce divin mystique de Platon a écrit ses grandioses poèmes?

M. Waddington continuait, relatant ainsi une allégorie célèbre : « Alors, en montant vers les idées éternelles, le cocher seul peut les voir. Le cocher seul les voit. Car lui seul a la tête assez haute, et son attelage, qui est au-dessous, est un attelage, pas autre chose... »

— Horrible! *Most horrible!* me dit Jack. Il parle de la raison comme d'un cabman et de son char comme d'un fiacre...

Mais le cours tirait à sa fin; et peu à peu les gradins s'emplissaient, s'emplissaient...

— Oh! regardez tout ce monde, fit Jack ironiquement. Est-ce parce qu'ils savent que le cours de M. Waddington va finir?

— Non, répondis-je, c'est parce qu'ils savent que le cours de M. Croiset va commencer!

FERNAND VANDÈREM.

CORRESPONDANCE

A propos de Meyerbeer.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA « REVUE BLEUE ».

Sans doute, en parcourant ces lignes — si du moins vous daignez leur faire cet honneur — vous ne manquerez point de dire qu'il n'est au monde que des musiciens pour couver ainsi de vieilles rancunes : et peut-être aurez-vous raison. En effet, c'est pour répondre ou mieux pour répliquer à un article-étude sur Giacomo Meyerbeer, étude parue le mois dernier sous la signature de votre excellent critique, M. de Récy, que, fort de mon titre de vieil abonné, je m'adresse tout droit à vous, monsieur le Directeur. Je m'étais promis cependant d'imposer silence à ma petite rancune : mais, au cours d'un voyage que je viens de faire à travers la France, m'étant heurté presque à chaque pas avec la *Revue* que vous dirigez, et ayant remarqué de fort près aussi que ses jugements ont force de loi, je n'ai plus voulu garder mon secret, et j'aime mieux vous le confier, sans me flatter le moins du monde, que vous lui accorderez la faveur insigne d'en faire part à vos lecteurs.

Et d'abord, pour tout mettre à point, laissez-moi vous dire que j'ai plaisir le plus souvent à me trouver en communion d'idées avec votre savant critique, que ses sentiments sont presque tous les miens, et que je ne saurais trop rendre hommage à sa sincérité. Ce n'est donc point à un adversaire que je m'adresse, mais à un écrivain sympathique, qu'un désaccord momentané a séparé de moi. D'où une petite rancune, et même deux, si vous voulez bien. Deux fois, en effet, votre éminent critique a légèrement éraflé mon épiderme musical, et, deux fois, j'ai failli crier. Mais exposons les faits avec ordre.

Un jour — il y a longtemps déjà — le critique de la *Revue bleue* se montra sévère, un peu bien sévère, envers Gluck, envers le grand, le divin Gluck. Aussitôt, pour défendre mon maître, je voulus bondir sur ma plume. Malheureusement je n'en avais pas. J'étais au bord de l'Océan, n'ayant en main que votre *Revue*. Or je tenais à protester. Que faire dans ces conjonctures? Je saisis le critique acerbe sous la forme de son article, et, comme Hercule fit de Geryon — est-ce bien lui? je n'en suis pas sûr — je le lançai dans les flots amers. Peut-être, en cherchant bien, le retrouverait-on aujourd'hui dans les flancs de quelqu'un de ces monstres marins qui s'ébattent joyeusement dans cette partie de l'univers liquide qui s'étend de l'embouchure de l'Adour à la Bidassoa.

Une autre fois — c'est le mois dernier — l'intelligente direction de notre Opéra avait convié l'Europe à célébrer chez elle le centenaire de Meyerbeer, et, pour mieux recevoir ses hôtes, elle avait hermétiquement barricadé ses portes.

Alors j'avais songé ainsi : « Puisque notre Opéra fête de la sorte l'auteur des *Huguenots*, mon critique bleu va venir et, devant le marbre du maître, il va déposer pour nous tous un joli compliment et un rameau de palme. »

Il est venu, en effet, il est venu, le critique bleu ; mais son compliment était un pamphlet et sa palme était un marteau, et, avec ce marteau, il a si bien cogné le marbre qu'il l'a presque pulvérisé. Oh ! cette fois-ci, par exemple, j'ai bondi sur ma plume et, enviant pour la première fois le bonheur de ceux qui sont experts à manier ce léger instrument, m'en servant, moi, comme d'un bélier, bribe à bribe j'ai voulu démolir l'œuvre de mon critique et recrépir à nouveau la statue : tout cela en l'honneur du vieux Giacomo et à la gloire de la musique. J'ai donc aligné mes griefs un à un, et en voici quatre ou cinq environ que je repêche au fond de ma rancune.

Que dit notre critique au début de son compliment? Il appelle Meyerbeer « le plus grand des parvenus de l'art : parvenu du talent au génie ». Le compliment peut sembler sec, mais, après tout, est-il bien juste et convient-il au seul Giacomo ? Ne pourrait-on pas l'appliquer à bien des maîtres dans tous les genres, fussent-ils même Raphaël, comme Molière ou La Fontaine ? Et qu'est-ce donc que le génie ? D'aucuns n'ont-ils pas dit « une longue patience » ?

Mais je poursuis le compliment :

Il a pris, de sa race, le cosmopolitisme nomade : jusqu'à changer par trois fois de route, de but et de patrie, à la recherche des procédés les plus habiles et du meilleur terrain ; allant d'école en école, de l'Allemagne à l'Italie, de l'Italie à la France, refaisant ses ouvrages et refaisant son style...

Halte-là ! monsieur le critique, de qui donc parlez-vous ici ? Tout judaïsme mis à part, n'est-ce point de Gluck qu'il s'agit, ou peut-être de Beethoven ? Qui donc, plus que l'auteur d'*Alceste*, est passé d'école en école, de l'Allemagne à l'Italie et de l'Italie à la France ? qui donc a refait davantage ses œuvres et son style ? me citeriez-vous un artiste qui, du premier coup, ait scellé son œuvre d'une empreinte définitive ? Non, non, pas même un Raphaël, qui est allé de Pérugin à Michel-Ange, pas même Beethoven, qui a d'abord traversé Mozart. Et vous ajoutez :

De sa race aussi lui sont venus le culte du passé, le discernement des époques et des styles, ce que l'on a pris chez lui pour le sens de l'histoire, et qui n'est au fond que le goût affiné des reconstructions, — l'art du vieux neuf...

C'est encore un peu dur; mais, critiques aux yeux de lynx, comment diable vous y prenez-vous pour découvrir ces choses-là à travers les hiéroglyphes bizarres des triples croches et des soupirs ? Et à nous, musiciens jugeant un camarade, que nous importe qu'il soit juif ?

C'est encore le génie de son peuple qui vient animer ses pages sublimes, — car il en a, et du premier ordre... La haine juive, couvée pendant vingt siècles, y éclate en chants de colère ou de triomphe... Avec le souvenir des grandeurs d'Israël, il a gardé le pli des servitudes séculaires : c'est le juif de 1830... Mieux encore que ses hautes qualités, ses défauts caractéristiques rendent témoignage de son origine : une certaine parcimonie dans le luxe, le goût des petits moyens et des petits profits, l'obséquiosité craintive, toute sorte de circonspections et de détours, la hâte de jouir du présent poussée à toutes les concessions par méfiance du lendemain... de là ses tâtonnements, ses repentirs, ses brusques volte-face, son travail de bénédictin, et ses allées et venues de juif errant, ses timidités et son peu de scrupules, ses trucs...

Non, par ma foi, je n'y suis plus : est-il question ici d'un musicien ou d'un banquier ? C'est d'un musicien qu'il s'agit; écoutez plutôt :

Certes, bien d'autres que lui s'agitent et travaillent, même parmi les plus grands : Beethoven s'est corrigé toute sa vie, mais Beethoven retouche le détail ; Meyerbeer se cherche encore après qu'il a

fini. Quant à sa faculté d'assimilation, nous n'y trouvons à redire que parce qu'elle reste à mettre de si riche. Nous savons bien que l'œuvre originale n'est faite que de l'apport des autres et nul ne nous a vu [illegible] que de l'air de son temps. Cela se dit communément et restera fort à prouver. Mais le très grand génie, quel s'appelle Bach ou Mozart, Goethe ou La Fontaine, accède à la [illegible] flottantes...

Quelles sont ces idées-là, bon Dieu ! et qu'est-ce donc que « le très grand génie » ? *Fidelio* et *la Flûte enchantée*, *Faust* et *le Vieillard et les trois jeunes hommes*, *la Bénédiction des poignards* et la Symphonie avec chœurs étaient donc dans les idées flottantes ?

Mais c'en est assez là-dessus. Hélas ! helas ! Et c'est ainsi que nos critiques ici-bas, littéraires ou musicaux, croient avoir tout dit en ce monde quand ils nous plantent à la face les mots de « milieux ambiants, d'idées flottantes, d'air du temps » ; et il se trouve de bonnes gens à qui suffit cette pitance !...

Mais, par bonheur, il n'en va point ainsi ; l'artiste vrai n'est point cela.

L'artiste, quel qu'il soit, peintre, sculpteur, poète ou musicien, est un être simple, uniquement simple. Il vit en communion constante avec ses maîtres, ses modèles, et, comme eux, il tâche de bien faire. Ses aspirations, ses pensées atteignent plus ou moins près de l'idéal, et, quand il peut réaliser son rêve, il prend place parmi les plus grands : il s'appelle alors Phidias, Michel-Ange, Mozart, Raphaël et bien d'autres. Si ses forces furent moins grandes, il porte un nom moins glorieux. S'il écrit *la Bénédiction des poignards* ou le duo des *Huguenots*, il marche de pair avec les meilleurs ; et s'il sacrifie à la mode, comme il arrive trop souvent, alors il se trompe de route, et cela tant pis pour lui. Il fait son œuvre solitaire et, quand il l'a péniblement construite, il nous la présente en disant : « Voici mon œuvre, jugez-moi. » Et s'il voulait se fâcher un peu, il pourrait ajouter ceci : O critiques ! critiques ! vos théories et vos systèmes ne nous font point avancer d'un pas; ce sont des mots, rien que des mots. Nous aussi, en composant notre œuvre, nous avons notre jugement et notre goût. Et puis croyez-vous par hasard que s'il nous plaisait un beau jour de juger vos déclamations, vous auriez beau jeu avec nous ?...

Mais, pour ne point se fâcher du tout et en revenir à Meyerbeer, le voilà bientôt, suivant notre critique, au rang des musiciens passés. Et certes, oui, il est dans le passé, comme tous ses prédécesseurs, depuis Lulli jusqu'à Wagner, car Wagner, lui aussi, entre dans le passé, puisqu'il a terminé son œuvre et qu'un autre peut fort bien venir apportant des pensées et des formes nouvelles. Et bien davantage il est dans le passé, tout le *servum pecus* de ces pauvres diables qui ont fourré leurs maigres pieds plats dans les immenses bottes de l'auteur de la Tétralogie. Enfin, dès qu'on nous parle de Meyerbeer, qu'on en finisse une dernière fois avec « son labeur acharné, son travail de bénédictin ». Ici l'erreur est matérielle. Tous ceux qui connurent le musicien, et, entre tous, la véritable inspiratrice de sa Fidès, Mme Pauline Viardot, la grande artiste, n'a jamais cessé de vanter l'étonnante facilité de l'auteur du *Prophète*. Que Meyerbeer ait donné plus de temps à l'*Africaine*, cela ne regarde que lui, et puis, comme un autre l'a dit : Le temps ne fait rien à l'affaire. Assurément, son écriture musicale peut n'être point irréprochable : mais saurait on lui en vouloir de ne point écrire comme Saint-Saëns? Celui-ci du moins n'est pas gêné par ses idées.

Meyerbeer, lui, a fait son œuvre ; il l'a faite en artiste et du mieux qu'il a pu. Que messieurs les critiques d'art, qui ont pour métier, eux, de toiser le talent et d'auner le génie, viennent nous dire maintenant quelle est exactement sa taille, si Beethoven le dépasse de la tête, Mozart des épaules et Wagner de toute sa stature, ces jeux d'esprit nous laissent froids. Pour nous, Meyerbeer est un musicien qui a trouvé parfois d'admirables inspirations et qui a fait éprouver à une double génération d'hommes intelligents des émotions profondes, et qui en fait éprouver encore : c'est pourquoi, sans lui chercher noise sur sa race ou sa religion, et ne songeant qu'au seul artiste, je dépose ma palme au pied de sa statue.

Veuillez agréer, etc.

Un abonné.

A propos d'une légende.

Monsieur le Directeur,

Il y a longtemps que je m'intéresse aux vieilles légendes scandinaves, et je crois, sans me vanter, que je les connais assez bien Vous m'autoriserez donc, je pense, à vous donner sincèrement mon avis sur celle que vient de publier M. Epheyre, dans votre estimable journal.

D'abord, au point de vue géographique, il n'y a pas de ville de Liedsmarken. Vous pouvez chercher sur les meilleures cartes de la Finlande, et vous ne trouverez aucun nom analogue. Si la ville et le rocher n'existent pas, que faut-il alors penser de sa légende? Franchement, je crois que dans cette ville imaginaire votre collaborateur a placé un conte apocryphe. Le récit qu'il a écrit n'est pas plus finlandais que suédois, et il faut le mettre dans le même sac que la ville de Liedsmarken.

Mais ce qui est grave, ce n'est pas seulement d'avoir de toutes pièces inventé une légende ; c'est surtout d'avoir profané une légende vraie. Le mythe de la Vierge noire est fort célèbre en Suède, et, si vous le permettez, je vais vous le narrer brièvement.

Sachez d'abord, monsieur, que l'île de la Vierge noire existe, mais ce n'est pas un rocher nu. C'est une île véritable, avec des montagnes, des arbres, du gibier, des bruyères, un petit lac et des fleurs. Cette île est, quoi qu'en puisse penser votre ami M. Epheyre, très loin de la Finlande. Elle est en Suède, près de l'île d'Oland, entre le 16e et le 17e degré de longitude, au 57e degré de latitude (16 minutes 20 secondes). Enfin, pour être tout à fait exact, il vaut mieux l'appeler *Vierge bleue* que *Vierge noire*, puisque le nom suédois est *Blo-Jungfrun*.

Elle a aussi un autre nom. Mais, si nous voulons être prudents, nous ne dirons pas tout haut cet autre nom qui est fatidique (*Blakulla*). En effet, si quelque marin, s'approchan des parages de l'île, se permet de dire Blakulla, sa vie se trouve soudain en danger. Le grand Linné, qui fit l'excursion, ne craint pas de l'avouer. A peine les matelots eurent-ils prononcé le mot de Blakulla que la tempête s'éleva, très violente, et qu'on ne put aborder qu'au prix de grands efforts et de grands périls. D'ailleurs, l'île a quelque chose de magique. Quand une barque se dirige vers elle, il semble qu'on s'en éloigne, au lieu de s'en rapprocher. C'est une sorte de mirage à rebours, comme si la Vierge voulait décourager les audacieux navigateurs qui prétendent lui rendre visite.

Vous me demanderez sans doute, monsieur, où je veux en venir ; car je vous avais parlé d'une légende, et c'est même pour vous la raconter que j'ai pris la plume. Eh bien, en quelques mots, voici cette légende. Je parle de la vraie, car il y en a quantité de fausses ; mais celle que je vous donne est tout à fait authentique.

Dans l'eau limpide qui entoure les récifs de *Blo-Jungfrun*, il y avait autrefois une Nymphe, Néréide, ou Ondine,

comme vous voudrez l'appeler ; bref, une déesse, une de ces sveltes et blondes filles des mers du Nord, qui jouent avec les vagues, plongent leur corps charmant dans les flots, et, pour échapper aux regards curieux des humains, cachent leurs formes adorables sous les tresses de leurs cheveux éblouissants. Cette Ondine était-elle plus séduisante que Calypso ou que Psyché? je laisse aux amateurs le soin de décider. Point n'est besoin de donner mon avis sur ce sujet. Toujours est-il que la nymphe du rocher bleu était de tous points accomplie. Femme par le caprice, enfant par la malice et la gaieté, déesse par la puissance. Femme, enfant, et déesse, il y a de quoi tourner la tête aux faibles hommes.

Elle se montra d'abord indifférente et railleuse, ne craignant pas de punir les indiscrets qui la troublaient dans ses retraites aquatiques. Un jour, le petit marmiton d'un bâtiment qui s'était égaré par là vint la surprendre pendant qu'elle prenait ses ébats dans l'onde. Il l'arrêta par la main, et — voyez la malchance! — elle ne fut pas la plus forte.

— Comment t'appelles-tu? ô ma charmante! osa dire le petit marmiton. (Les marmitons étaient déjà, dans la Baltique, aussi impudents qu'on les a vus depuis, aux jours d'agitation politique, sur le pavé de Paris.)

— Je m'appelle *Moi-même*, dit l'Ondine.

Enfin elle parvint à s'arracher des mains du jeune homme. Mais, pour se venger, elle prit une longue ronce, qui traînait par terre, lui laboura cruellement la figure avec les épines, puis disparut.

Les matelots arrivèrent aux cris désespérés que poussait le malheureux.

— Qui t'a fait cela? dirent-ils.

— Moi-même, moi-même, gémissait l'infortuné.

Et alors les matelots de rire et de plaisanter : « Puisque tu t'es fait cette blessure toi-même, tu n'as que ce que tu mérites. »

Est-ce que par hasard, monsieur le directeur, il n'y aurait pas dans les légendes grecques quelque récit analogue? On nous a parlé jadis d'un sieur Polyphème qui fut traité comme le petit marmiton. Il y a loin d'un Cyclope à un aide de cuisine ; Ulysse ne ressemble pas beaucoup à une Ondine, et une ronce n'est pas un épieu. Cependant l'histoire scandinave est assez voisine de la légende grecque pour que je soupçonne les pêcheurs de la Baltique d'avoir lu *l'Odyssée*. C'est une supposition assez absurde; mais, dans votre savant public, vous trouverez sans doute de plus érudits que moi pour vous donner une explication satisfaisante de cette étrange ressemblance.

A vrai dire, plus tard, la Vierge bleue apprit à mieux connaître les fils de la Terre, et elle eut, elle aussi, comme une vraie femme, ses heures de joie et de tristesse, d'amour enfin, puisque, comme on le sait de reste, les plus vraies joies et les plus vraies tristesses viennent de l'amour, pour les humains comme pour les Ondines.

Donc, au temps du grand roi Éric XIV, il y eut aux environs d'Oland une grande bataille navale entre les Suédois et les Danois. Le vaisseau amiral suédois nommé *Mars Jutehataren* (Mars qui hait les Danois) fut coulé par la flotte ennemie : il coula, il sauta, il brûla, tout à la fois. On n'était qu'en 1564, et certes, en ces temps-là, nos aïeux étaient assez peu experts en procédés de destruction; mais enfin ne les méprisons pas trop : ils faisaient du mieux qu'ils pouvaient. En tout cas, les défenseurs du *Mars Jutehataren* furent noyés ou brûlés.

Pas tous cependant. Il en était un, plus beau et plus vaillant que les autres, que l'Ondine n'avait pu voir sans émotion. Au moment où il disparaissait dans les vagues, la belle déesse le prit dans ses bras blancs, et doucement, avec des précautions infinies, l'étendit dans sa grotte enchanteresse, sur de la mousse moelleuse, pendant que là-bas, plus loin, continuait le tumulte de la bataille. Quand la nuit s'étendit sur la mer, la défaite des Suédois était complète.

Vous pensez bien que le jeune homme n'était qu'évanoui, et les soins de l'Ondine purent le rappeler à la vie. Quand il reprit ses sens, il ne se demanda pas s'il vivait dans un rêve ou dans la réalité; il se contenta de savourer son bonheur, sans trop chercher à savoir où il était et qui était l'Ondine.

Si je voulais faire ici de la philosophie, monsieur le directeur, je vous ferais remarquer qu'il était plus sage que nos modernes. On est trop curieux, trop inquiet, trop interrogateur; on ne profite pas des biens que la fortune envoie. Être à côté d'une femme belle, tendre et amoureuse, dont les chants sont mélodieux et dont les yeux sont un cristal vivant où l'on peut voir son image, c'est comme un rêve délicieux qui donne le vertige; et il faut être un grand maladroit pour croire que ce vertige-là n'est pas le vrai bonheur.

Tout a une fin, même l'amour des déesses! Non, certes, que le cœur de l'Ondine ait changé ; elle était restée aussi aimante pour son jeune héros, et le regardait avec les mêmes yeux attendris. Mais lui, l'ingrat, il ne songeait qu'à partir pour aller se battre. Il avait fait jurer à l'Ondine qu'elle l'avertirait, le jour où la patrie suédoise serait en danger... Ce jour vint, hélas! Les flottes des Danois, sous la conduite de l'amiral Herlaf Trotte, avaient jeté l'ancre près de l'île, et le moment suprême était venu.

— Hélas ! hélas ! tu veux donc partir, mon tendre ami? disait la belle déesse. — Elle ne chercha pas à le retenir. Elle le voyait pleurer, et ces larmes lui étaient douces. Alors elle le conduisit au sommet du rocher, lui donna le dernier baiser, et disparut, pendant que lui, en vaillant soldat, allait combattre parmi les troupes d'Éric pour la patrie suédoise menacée.

Longtemps dura la bataille. Des deux côtés même courage, même insouciance de la mort. Les eaux de la Baltique étaient toutes rouges du sang de ses enfants. Enfin les Suédois furent vainqueurs. Mais au prix de quels cruels sacrifices! Pourquoi faut-il qu'une victoire soit achetée par tant de deuils?

Dès le début de la bataille, l'amant de l'Ondine, le beau soldat aux yeux purs, fut frappé par une balle. Il s'abîma dans les flots. La déesse, qui veillait sur lui, eut la triste consolation de pouvoir emporter son corps. Vainement elle essaya de le ranimer. Si puissantes qu'elles soient, les déesses ne peuvent faire revivre les hommes qu'a détruits la folie humaine. Au moins elle pouvait pleurer, et elle pleura.

Toute la nuit, penchée sur la pâle et belle dépouille, elle se lamenta. Quel sort misérable! Être immortelle, c'est avoir l'immortalité de la douleur. Que n'était-elle comme ses sœurs de la terre, qui peuvent rejoindre le bien-aimé dans la mort, et dont le cœur peut cesser de battre quand le cœur de l'ami ne palpite plus pour elles.

Pauvre Ondine! Pauvre victime de l'amour et de la guerre! elle n'avait plus rien à espérer. Alors elle appela la tempête, qui fit rouler un grand rocher devant l'entrée de la grotte où reposait son héros. Puis, cette pieuse tâche terminée, elle s'enfuit, inconsolable, dans des mers inconnues, loin des lieux charmants où elle avait pour quelques heures goûté les ineffables délices de l'amour humain, supérieur à tout ce que connaissent les dieux et les déesses.

RAPHAEL CHANDOS.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 2 TOME XLIX 9 JANVIER 1892.

LA CAMPAGNE DE 1891 AU SOUDAN FRANÇAIS (1)

II.

Le sultan Aguibou, le roi Tiéba et le roi des rois du Mossi.

Aguibou, le frère d'Ahmadou, n'est peut-être pas un allié très sûr. Il cherche à nous tromper, avec des malices cousues de fil blanc, à utiliser nos armes contre ceux de ses voisins dont il convoite les dépouilles. Ainsi a-t-il essayé de faire pour les gens de Toumania; il a intercepté un bœuf qu'ils envoyaient à la colonne du lieutenant Maritz, pour faire croire qu'ils nous étaient hostiles. Les chiffres du contingent qu'il nous promet sont fort sujets à caution. Il avait offert au lieutenant Maritz 10 000 guerriers. Celui-ci écrit au colonel Archinard qu'un millier « serait déjà beaucoup ». C'était encore un zéro de trop, car les guerriers d'Aguibou, à leur sortie de Dinguiray, étaient juste 200, et à l'étape suivante ils n'étaient plus que 100. Cela fait penser à *la Manifestation* de Jouy. Et quels mauvais soldats! « Ils marchaient comme un troupeau de moutons et n'obéissaient à personne. » Impossible de les conduire à l'attaque ou à l'assaut. Aguibou n'est guère plus belliqueux, bien qu'il s'intitule volontiers « le lion des lions, l'éléphant de guerre, le premier parmi ceux qui sont les plus vaillants ». La fièvre le prend quand il entend les coups de fusil, qui sont cependant ceux des salves tirées en son honneur. On n'est pas brave dans la famille : Aguibou, comme Ahmadou, semble moins le fils d'El-Hadj que celui de Panurge, qui de sa nature craignait les coups. Il a des relations suspectes, et le Colonel, qu'il est allé visiter à Kita, a dû lui parler sévèrement, lui remettant sous le nez les lettres qu'il écrivait autrefois à Ahmadou. Mais Aguibou a réponse à tout; il proteste que maintenant il aime les Français, qu'il a des griefs sans nombre contre Ahmadou et Samory. Il abonde en apologues de style oriental. Il dira par exemple :

> Je suis le premier des Toucouleurs qui se soit rallié sincèrement aux Français. Quand on fait un trou et qu'il en sort un rat, tout le monde est étonné. On s'écrie : « Tiens! voilà un rat! » Et tout le monde regarde. Si de ce trou il sort d'autres rats, deux, trois, quatre... on les regarde encore, mais on s'en étonne beaucoup moins que du premier, et c'est toujours du premier qu'on parlera d'abord. Moi, je suis ce premier rat.

Malgré tout, le Colonel s'est décidé à lui donner une nouvelle investiture du Dinguiray, car ce royaume, par la chute de son suzerain, Ahmadou, est désormais une propriété de la France. Aguibou signa, très empressé, cet acte de sujétion. Et de nouveau il se répandit en apologues :

> Aujourd'hui tu me donnes un bâton; un bâton en lui-même n'est pas grand'chose; c'est un bâton et voilà tout. Mais un bâton donné par un Français n'est pas un simple

(1) Voy. la *Revue* du 26 décembre 1891, pour l'indication des numéros du *Journal officiel* où sont insérés les rapports. Ajoutons que le rapport Archinard a eu un tirage à part (in-8°, 665 pages, imprimerie des journaux officiels).

bâton : c'est un objet précieux; c'est plus qu'un bâton qui serait en or, parce que ce bâton-là donne la puissance. »

Et encore :

J'étais seul, semblable à un pigeon; mais aujourd'hui je suis avec vous et avec les vôtres; je ne suis plus seul, et si on ne fait pas attention à un pigeon, tout le monde cependant regarde une bande de pigeons.

Ce guerrier prudent et ce beau parleur a, d'ailleurs, cessé d'être une puissance; l'État que nous lui laissons est maintenant enclavé dans nos possessions; un résident installé à Dinguiray nous répond de sa fidélité. Peut-être ne nous sera-t-il pas d'un grand secours; du moins il a cessé d'être un péril ou même un embarras.

*
* *

J'ai hâte de présenter au lecteur un type autrement honorable de souverain noir. Il s'agit de Tiéba, *fama* ou roi du Kénédougou, avec lequel nous faisons, grâce au rapport du capitaine Quiquandon, plus ample connaissance.

Son État est d'une étendue considérable, quelque 6 millions d'hectares. Les frontières du côté de l'est sont mal définies, variant suivant les vicissitudes des guerres contre les tribus indépendantes; du côté de l'ouest, ses villages s'enchevêtrent avec ceux de Samory, dont il est l'ennemi naturel et irréconciliable. Ce petit empire est encore un exemple des rapides et éphémères créations que comporte le sol africain : autour d'un noyau qui était le patrimoine de Tiéba, il s'est fondé et accru en une vie d'homme. Notre allié du Kénédougou a passé par bien des hauts et des bas : fils d'un grand chef, il a été vendu comme esclave, racheté par un fidèle de son père; et dès lors il n'a cessé de guerroyer pour arrondir son État.

Pendant que, dans cette campagne de 1891, nous attaquions Samory par sa frontière de l'ouest, Tiéba continuait à le harceler vers l'est. Il assiégeait les villages qui tenaient pour l'almamy : dès le mois de mai 1890, le Colonel lui avait envoyé des armes et des munitions, puis une petite armée indigène commandée par Bodian, fama de Sansanding, et, enfin, avec une petite escorte de spahis et de tirailleurs, le capitaine Quinquandon. Celui-ci était chargé de le conseiller et de prendre au besoin la direction de toutes les forces alliées. Pour toute artillerie, une seule pièce de canon.

Tiéba fit au capitaine une splendide réception. D'abord il expédia au-devant de lui les principaux de ses chefs et de ses courtisans, qui formaient le plus singulier cortège :

Tout ce monde est proprement, mais simplement vêtu de calicot blanc, quelques rares étoffes de soie ou de drap; pas de bijoux. Certaines coiffures sont bizarres : c'est tantôt un simple bonnet blanc autour duquel s'enroule un *tamasambé*, couvert de glaces d'un sou qui miroitent au soleil... Ou bien des chapeaux pointus, aux ailes très larges, sont entièrement revêtus de plumes de casoar ou de vautour... Un autre est coiffé d'une sorte de casque en cuir : deux cornes, deux belles cornes de biche, longues de quinze à vingt centimètres, ornent son front... Le bourreau a une sorte de mitre d'évêque, en cuir jaune avec des dessins en cuir noir, rouge, blanc, bleu, plaqués dessus; la face postérieure de cette mitre se prolonge et tombe jusqu'aux reins, comme un immense couvre-nuque... Chez Tiéba, chacun se costume comme il l'entend; il y a de tout. A côté du cavalier au turban bleu enroulé sur la tête, aux trois ou quatre boubous superposés, bien propres, recouvrant le boubou de guerre crasseux, se trouve l'homme simplement couvert de son boubou de gris-gris, et l'archer Tourka complètement nu.

On arrive au camp où le roi attendait. Dès que les chevaux s'arrêtent, à vingt mètres de lui, il se lève, court au-devant des Français la main ouverte, et les fait asseoir à côté de lui. Sa première femme apporte un breuvage dans une calebasse; Tiéba en boit une gorgée, et le passe à ses hôtes. Cette mixture, où le piment se mêlait au lait et au miel, « emportait littéralement la bouche ». Il leur offre un poulet blanc et un mouton blanc : sans doute en signe de la pureté de ses intentions. Puis il dit au capitaine : « Ton logement est prêt, et je vais t'y conduire. » Le soir on lui remet les présents de M. Archinard :

Les étoffes, les manteaux, les sabres, le revolver, n'amenèrent sur sa figure, impassible comme celle de tous les chefs noirs, aucun signe qui pût trahir la moindre satisfaction intérieure. Mais lorsque je lui remis les dix mousquetons d'artillerie, puis le fusil kropatchek, un éclair de joie illumina sa figure. Il sourit, tendit les mains, serra l'arme contre lui et me dit « qu'il était heureux ». Je lui remis également une caisse de cartouches; sa joie paraissait n'avoir plus de bornes. Je fis signe, et un spahi amena alors le cheval arabe tout harnaché; un manteau avait été jeté sur le riche harnachement brodé d'or, afin que personne avant le fama ne pût le voir... Le manteau fut enlevé. Tiéba n'y tint plus; toute retenue disparut; l'impassibilité du noir avait fait place à une joie d'enfant... L'animal fut fêté, caressé... et le lendemain je sus que le fama, abandonnant ses femmes, avait passé la nuit près du cheval, ne cessant de le flatter que pour faire jouer le mécanisme du kropatchek.

Bientôt le fama fit connaître son intention d'assiéger les villages samorystes Loutiana, Koulila, Kinian. Et tout de suite l'armée du Kénédougou se mit en marche, en bel arroi d'abord, puis dans un désordre parfait, dans un tohu-bohu indescriptible, avec

des captives chargées de calebasses, des vieilles femmes, des enfants, des griots avec des gris-gris et des instruments de musique, des troupeaux de bœufs, d'ânes, de chèvres, de moutons. Pourtant, aux approches du *tata* ennemi, la colonne se reforma; on planta des fanions de diverses couleurs, et autour d'eux se groupèrent les compagnies, enfin dégagées de la cohue.

Loutiana se rendit assez promptement, après qu'une petite armée de gens de Kinian, envoyée à son secours, eut été battue. Koulila fit une résistance désespérée et succomba dans les horreurs d'une prise d'assaut. On allait marcher sur Kinian, lorsque tout à coup Tiéba déclara qu'il rentrait dans sa capitale. Le motif de cette brusque décision fait d'ailleurs le plus grand honneur à sa délicatesse de sentiment : il s'était aperçu que le capitaine Quiquandon souffrait cruellement de la dysenterie; il avait compris que jamais celui-ci n'abandonnerait le théâtre des opérations; pour lui permettre de se reposer et de se remettre, le roi nègre n'avait pas hésité à sacrifier ce que Louis XIV aurait appelé sa « gloire ».

Ce fut seulement quand le Français fut guéri qu'on reprit les opérations. Le siège de Kinian, défendu par un véritable héros, le noir Kouroumina, fut tout une Iliade africaine, tant il parut durer et tant il s'y fit d'exploits. Une fois le tata investi, le capitaine Quiquandon détermina les positions que devaient occuper l'armée du Kénédougou et le contingent amené du Ségou par le lieutenant Spitzer et le fama Bodian; il fit choix du point d'attaque dans la muraille assiégée et disposa l'unique canon. Une brèche fut ouverte et le signal de l'assaut fut donné. « Quand je vis toute cette nuée d'hommes se ruer avec entrain, je crus que Kinian était pris », nous dit le capitaine. Pas du tout; le corps de Bodian fut repoussé; quant aux *sofas* de Tiéba, « ils ne reculèrent pas, mais n'avançaient pas non plus; ils dansaient, agitant leur queue de vache, après avoir déchargé leurs fusils, sans viser, comme toujours ». Quelle raison les arrêtait, tout à coup, et les arrêta jusqu'au soir? Simplement la superstition. Les assaillants, même les plus renommés par leur bravoure, donnaient pour excuse : « Un village de roi ne se prend pas comme cela ; on ne sait jamais ce qu'il y a dedans; Kouroumina a de forts gris-gris ». Même ce gri-gri qu'est le canon européen ne les rassurait pas contre ceux-là. Ils se faisaient tuer bêtement sur place, plutôt que d'avancer. « Si j'avais eu cinquante de nos tirailleurs, ajoute le capitaine, la brèche était franchie du premier coup. » Elle ne le fut ni ce jour-là ni les suivants. Tous les autres assauts échouèrent pour la même cause. D'ailleurs les assiégés montraient une bravoure folle. Voici ce que nous raconte le capitaine :

Un jour, avec les obus, je [illegible] le tata par [illegible] droite et à gauche de la porte. Un *sofa* ouvrit la porte s'avança d'une vingtaine de mètres, tira sur nous et au milieu d'une grêle de balles se retira tranquillement, refermant la porte derrière lui. Elle n'était pas fermée qu'un obus l'attrape en plein milieu, la brise sans la jeter bas et éclate derrière. Le *sofa*, qui, je ne sais comment, n'a pas été atteint, rouvre la porte, et pour nous narguer, s'avance et se met à danser, en agitant son chasse-mouche d'une main, son fusil de l'autre.

Les gens de l'escorte du capitaine ne le cédaient pas en intrépidité aux assiégés : un jour ses spahis lui échappent, courent à une des portes, en demandant une hache; et comme on ne leur en donne pas, ils frappent la porte à coups de crosse de carabine et se mettent à grimper aux créneaux. Le capitaine n'a que le temps de les rappeler, mais déjà trop tard pour que sa faible escorte ne soit pas décimée.

Il fallut transformer le siège en blocus. On entoura le village d'une circonvallation de palissades. Une colonne envoyée par Samory pour le débloquer n'osa se risquer. Bientôt la famine se mit dans la place. Kouroumina faisait couper le cou à quiconque osait parler de se rendre, à quiconque essayait de sortir de Kinian. Le capitaine français proposait de faire donner un nouvel assaut. « A quoi bon ? lui répondaient, non sans raison, les famas Tiéba et Bodian. Le village est fini; quelques chefs ont déjà commencé à sortir... Ceux qui ne veulent pas se rendre sortiront aussi, et nous les aurons dehors sans beaucoup de mal, tandis que dedans ils nous tueront beaucoup de monde. » Le siège avait déjà coûté 162 tués et plus de 1000 blessés aux assiégeants (1); il durait depuis le 17 octobre et se prolongea jusqu'au 7 mars 1891. Malgré les rigueurs de Kouroumina, chaque nuit des *sofas* se laissaient tomber de la muraille pour venir se rendre; c'étaient des squelettes ambulants plutôt que des hommes. A la fin, Kouroumina tenta lui-même une sortie, les armes à la main. Il réussit à percer les lignes de palissades et s'échappa dans la campagne. Le tata, qui avait 3200 mètres d'enceinte, 4000 habitants et près de 2000 défenseurs, tomba aux mains du roi Tiéba.

Il méritait par son courage et sa ténacité cette victoire, encore qu'elle eût été tardive et coûteuse. Il est brave de sa personne : au siège de Loutiana, on l'avait vu, pour montrer aux Français qu'il était digne de leur alliance, s'élancer au galop jusqu'à cinquante mètres des remparts, répondre à la fusillade avec le fameux kropatchek, recevoir une balle dans la jambe et revenir tranquillement se faire panser. C'était pour la dix-huitième fois qu'il était blessé à la guerre. Dans la marche sur Kinian, il montra l'ardeur d'un jeune homme.

(1) [illegible]

Il avait donné le commandement de tout son monde à ses frères. Quant à lui, il ne quittait pas la pièce de canon, la couvait des yeux, marchant tantôt sur son flanc, tantôt en avant, pour indiquer au conducteur où il fallait passer pour éviter les arbres; c'était un chef de pièce modèle, et il s'était réellement pris au sérieux. Il voulut tirer lui-même le premier coup de canon : arrachant des mains du servant le cordon tire-feu, il mit à le tirer dix fois plus de force qu'il n'en fallait. Puis « quand l'obus éclata au milieu du village, il eut une joie d'enfant ».

Quoique lui aussi ne connaisse que la guerre à l'africaine, on ne peut décemment le comparer à Samory. Certes, il a fait bien des ruines dans ses conquêtes, il a fait massacrer bien du monde, mais il n'a *cassé* que les villages qui lui ont résisté ; quant à ceux qui font leur soumission, qui viennent lui dire : « Nous ne sommes que des femmes, tu es notre maître, » il ne les détruit pas. Tout au plus transplante-t-il en quelque autre village ceux des habitants qu'il juge les plus turbulents. C'est par ces transplantations que son village-capitale de Sikasso est arrivé à une population de huit à neuf mille habitants. Chez lui aucune pompe, aucune morgue. Très simple est son diomfoutou. Un de ses luxes, c'est son harem, recruté parmi les femmes ou les filles des chefs vaincus; elles sont assez nombreuses pour que durant les cinq ou six mois du siège de Kinian il soit né à Tiéba vingt et un enfants. Un autre luxe, c'est sa garde particulière, composée d'une vingtaine de jeunes gens, armés et exercés à l'européenne, et qu'il appelle ses *soldassis*. Comme Louis XIV, il pourra dire au lit de mort qu'il aima trop la guerre : pour la « gloire », comme le grand roi; mais aussi pour le butin, pour l'or, pour les bœufs, pour les captifs. On cite de lui une belle parole au capitaine Quiquandon. Comme celui-ci essayait, pour Loutiana, de lui procurer une paix honorable au lieu d'une prise d'assaut : « Tes conseils seront toujours suivis, lui répondit Tiéba. Si j'ai demandé au Colonel de m'envoyer des blancs, c'est pour apprendre d'eux à être vraiment un grand roi. »

Il est relativement humain : à la différence d'Ahmadou, il aime ses frères; il leur distribue les commandements, ne touche jamais à leur part de butin, les mande toujours en conseil dans les occasions importantes, et lorsqu'il reçoit ses aînés, il se lève devant eux. Son pays est relativement prospère, pas trop mal administré. Il ne porte point de ces amulettes dont se surchargent volontiers les rois africains : têtes d'oiseaux, cornes de biches enveloppées de drap rouge, gourdes de pèlerins, peaux de boucs agrémentées de gris-gris. Le capitaine Quiquandon croit qu'on pourrait lui faire accepter des missionnaires, « qui ne devraient rien heurter de front et qui, peu à peu, initieraient le pays aux usages et aux croyances d'Europe ». Pourquoi pas? Après le portrait, peut-être flatté, que fait de lui notre envoyé militaire, on serait tenté de dire avec Corneille qu'après tout

Il a trop de vertus pour n'être pas chrétien.

Quand le capitaine prit congé de lui, le 25 mars, la scène fut émouvante. Cherchant quel cadeau il pourrait faire à son hôte sans le froisser dans sa délicatesse, Tiéba lui dit : « Les rois ne se séparent pas de leurs armes; prends ma lance. » Et comme l'officier, par discrétion, refusait : « J'en ai fait faire une autre toute pareille, mais prends celle-là; celle-là, tout le monde la connaît; mes hommes me l'ont vue sous la main depuis longtemps; ils savent ce que mon cadeau veut dire; tandis que la neuve ce ne serait pas la même chose. » Puis il monte à cheval, le reconduit bien loin sur la route, refuse de prendre congé à l'ombre d'un certain arbre, parce que ce serait d'un mauvais augure. Il marche encore deux cents mètres, et alors seulement lui donne la main : « Adieu ! salue bien le Colonel, salue les vieux bons hommes de France! Porte-toi bien et fais bonne route. Je ne te dis pas des paroles. Aujourd'hui que tu es venu avec nous, tu sais tout ce que je désire; tu le diras au Colonel. »

*
* *

Un autre Français, l'année précédente, était parti également de la cour du roi Tiéba, mais pour marcher dans la direction de l'est, vers des régions sur lesquelles on n'avait que les plus vagues notions. C'était le docteur Crozat qui se rendait au Mossi. Il quitta Sikasso le 1er août 1890 et fit son entrée à Ouagaddougou le 17 septembre, après une marche de quarante-huit jours, et un parcours de 735 kilomètres. Il revint par la même route, reparut à Sikasso le 20 novembre, et put assister au fameux siège de Kinian. Son rapport est daté du camp des assiégeants.

Les instructions que lui avait remises le capitaine Quiquandon lui prescrivaient de se rendre auprès du souverain du Mossi, de nouer des relations amicales entre ce prince et le Soudan français, de chercher partout sur sa route à rétablir ou consolider notre influence auprès des chefs indigènes, de recueillir des renseignements de géographie, de politique, de démographie.

Ce que nous révèle son curieux rapport, c'est vraiment l'Afrique inconnue, une Afrique qu'enveloppe cependant la frontière marquée par la convention franco-britannique du 5 août 1890, une Afrique qui sera nôtre avant peu d'années, s'il plaît aux « bons hommes » du Palais-Bourbon.

Dans la première partie du voyage, il traversa des tribus de Séniphos, Sambelaws, Toussias, Bobos, qui paraissent aborigènes et qui sont subordonnées à une aristocratie conquérante, à des Bambarras et à des Marckas. Être au-dessous des Bambarras, cela indique

un niveau assez bas de civilisation. Aussi ces aborigènes vont-ils tout nus :

Les femmes n'ont pour tout costume qu'une touffe de feuilles fraîchement cueillies qui sont attachées à une ficelle faisant le tour des reins. S'habiller est très mal vu chez eux, et un Bobo se déshonorerait en mangeant du couscous préparé par une femme portant pagne. « Femme qui s'habille, disent-ils avec une curieuse logique, a quelque chose à cacher, et ce qu'on veut cacher ne saurait être qu'une infirmité ou une laideur. » Toute la coquetterie que l'usage leur permet consiste à s'oindre le corps avec du karité coloré en rouge par de l'hématite et à porter un gros cylindre de quartz blanc enchâssé dans la lèvre inférieure. Le poids du cylindre leur fait garder la bouche continuellement entr'ouverte et pendre la lèvre lamentablement. Les mères portent leurs nourrissons dans le dos comme le font toutes les femmes noires. N'ayant pas de pagne pour le maintenir, elles le placent dans une petite hotte coiffée d'un grand couvercle. L'enfant, la hotte, le couvercle, tout est barbouillé de rouge.

Ils se livrent uniquement aux travaux des champs... Leurs griots fabriquent des objets de cordonnerie et de maroquinerie...

Leur caractère est d'une timidité excessive et d'une incroyable pusillanimité. Ils ne s'éloignent jamais des environs de leurs habitations, et il est bien difficile d'en trouver un qui consente à nous conduire jusqu'en vue du village voisin. Ils ne se battent pas, ne résistent jamais à qui les attaque, s'effrayent de tout...

Ils sont traités en captifs (par leurs maîtres bambarras ou marckas); cependant on ne les vend pas. Leurs usages ont été respectés, et même leur organisation en villages, à la tête desquels se trouve un chef de leur race.

Quant aux hommes de la race conquérante, dans laquelle se recrutent les *almamys* ou chefs supérieurs, les marabouts, les *sofas* ou guerriers, les *diulas* ou marchands, ils sont volontiers en guerre les uns contre les autres, pour se prendre leurs villages ou se voler leurs captifs. Beaucoup professent l'islamisme, mais un islamisme adultéré par les plus absurdes superstitions des fétichistes. Ils connaissent le nom du roi Tiéba, mais le redoutent comme le conquérant futur de leur pays et l'auteur de pas mal de razzias. Le docteur Crozat fit de vains efforts pour les réconcilier avec lui. Ils lui répondaient : « Si tout autre que toi, blanc, prononçait ici le nom de Tiéba, il lui serait fait un mauvais parti ; ne parlons pas de lui. » Prononcer ce nom abhorré est un crime ; le coupable est mis à mort ou vendu comme esclave. Le docteur français leur était suspect précisément parce qu'il arrivait du Kénédougou. Ce qui le sauva, c'est précisément cette réflexion que firent ces gens naïfs en leur finesse : « Un ami de Tiéba n'aurait pas été assez fou pour venir se mettre ainsi entre nos mains. »

Dans leurs villages, les aborigènes pratiquent des usages étranges qui rappellent le *tabou* des peuplades océaniennes :

Certains sentiers, même en plein village, sont un beau jour proclamés interdits aux étrangers, barrés, coupés. Malheur au malavisé qui s'y aventure : il est frappé d'une amende qui est toujours aussi forte que possible. Un voyageur monte-t il sur la terrasse d'une maison bobo sans avoir pris la précaution d'enlever ses sandales, il est mis à l'amende. A l'amende encore tout porteur qui, passant dans un village, soulève, par un geste familier aux noirs fatigués, son fardeau au-dessus de sa tête, ou qui, l'ayant posé à terre, ne s'assoit pas lui-même dessus. Si un âne laisse tomber son chargement ou tombe lui-même, l'âne et le chargement sont confisqués

Les Bobos sont peu hospitaliers ; la vie d'un hôte ne leur est sacrée que tant qu'il est dans le village ; ils ne se font pas scrupule d'aller l'attendre à la sortie. Outre les guerres que se font leurs maîtres par-dessus leurs têtes, ils s'en font entre eux de fréquentes, toujours pour piller. Leur arme favorite est la flèche empoisonnée avec le suc d'une liane du genre *strophantus*.

A travers de telles populations, la marche du docteur Crozat ne laissait pas d'être pénible : les aborigènes lui étaient incommodes ; les almamys, sofas, diulas, marabouts, lui montraient de la défiance et de l'hostilité ; il avait peine à trouver des guides pour aller d'un village à l'autre, à travers la brousse, les forêts d'arbres rabougris, les marigots. Il cite, parmi les chefs, des types de braves gens, comme Samaroko, l'almamy de Lanfiéra, et des types de sombres fanatiques, comme le marabout Ali-Kary, retour de la Mecque, pour lequel il avait des lettres de recommandation et qui obstinément refusa de les recevoir. Le capitaine Quiquandon nous avertissait, ces jours-ci, qu'il faut avoir l'œil sur cet Ali-Kary, car il est du bois dont se font les El-Hadj-Omar, les Mahmadou-Lamine, les Ahmadou et les Samory.

Malgré tout, M. Crozat fraya sa voie, noua des relations utiles. « A peu près nulle part, nous dit-il, je ne suis arrivé en ami ; mais à peu près de partout j'ai eu la bonne fortune de partir en ami. »

Il entre enfin dans le pays Mossi. Les Mossis, aussi nus et encore plus poltrons que leurs voisins de l'ouest, sont également subordonnés à une race conquérante. Le premier *naba* ou roi du Mossi, d'après la légende, aurait eu 333 fils : en conséquence le pays est partagé en 333 royaumes. Au-dessus de tous s'élève le *naba-[illegible]*, « éléphant des rois », qui se nomme actuellement Bocary. Il est censé commander à tous les princes. Quand une des 333 lignes royales disparaît sans héritier, l'apanage fait retour à son domaine. Le docteur Crozat n'a pas manqué de saisir les analogies historiques entre cet état de choses et la France des premiers Capétiens.

Le naba-ouho est, en effet, un suzerain ; c'est un suzerain encore plus mal obéi que le bon roi Robert. Les grands vassaux ne lui payent pas de tributs réguliers; quelques-uns seulement lui envoient des cadeaux. Ils ne lui fournissent pas de contingent militaire. D'ailleurs il n'y a, pour ainsi dire, pas d'armée dans la région. Cela n'empêche pas les rois du Mossi d'être très redoutés ; quoiqu'il soit ouvert et sans défense, de mémoire d'homme le pays n'a été envahi. Il est protégé surtout par un rempart de superstition et de prestiges : on croit que le roi des rois dispose de gris-gris redoutables, dont la vertu disperserait les colonnes d'invasion.

Ce prestige se maintient à l'aide d'une étiquette tout orientale et très rigoureuse. Bocary, quand il n'était qu'un petit naba, avait accueilli familièrement le capitaine Binger; devenu « l'éléphant des rois », il fit savoir au docteur Crozat qu'une telle familiarité n'était plus de saison. Ce fut toute une affaire que d'obtenir de lui la première audience, toute de cérémonial, car il fut entendu qu'on remettrait à « un jour plus favorable » pour parler d'affaires.

En conséquence, le 18 septembre 1890, à neuf heures du matin, le docteur Crozat se rendit aux cases royales. Il était escorté de ses deux tirailleurs, de ses deux spahis, du porteur des cadeaux et d'un interprète. Les griots, par des coups répétés sur les tam-tams, annoncent que le naba va paraître. Dès qu'il se montre, la foule des courtisans « à genoux, la tête dans la poussière et la poitrine touchant le sol, murmure, avec de curieux gestes rythmés des bras, éloignant et rapprochant du corps les coudes fléchis, l'humble salutation, symbole de servitude absolue : *Naba!... Naba!... Naba!* » Le naba s'accroupit à l'extrémité du couloir qui l'a amené, restant caché pour la plupart des assistants, « allongeant à peine, en deçà de l'extrémité d'un mur, une tête cauteleuse, mobile et inquiète ». Le docteur, par interprète, fait son compliment. Le roi, en une formule brève, lui donne la bienvenue. Puis il dit : « Attends un peu, » et disparaît. Le docteur reste ébaubi ; une espèce de maître des cérémonies lui fait comprendre qu'il doit remettre ses présents par intermédiaire. M. Crozat refuse, et le roi se décide à reparaître. On lui présente alors les cadeaux, et l'envoyé français lui déclare que ce n'est rien en comparaison de ce que lui destine le chef des blancs lorsque l'amitié sera établie entre eux : « Ils seront tels alors que peuvent s'en faire deux grands rois, puissants tous les deux, et qui s'aiment. » Bocary remercie, puis se retire tout aussi brusquement que la première fois.

Cependant l'impression laissée sur son esprit est favorable. M. Crozat peut le deviner à l'empressement, tout nouveau, que lui témoignent les courtisans. Du reste, avec une franchise dépourvue d'artifice, ils lui disent : « Crois-tu donc que tu nous verrais venir te saluer si souvent, si ta venue dans le pays n'était pas agréable au naba ? »

Le docteur Crozat a trouvé moyen de gagner les bonnes grâces de Baouré, une des filles du roi. Avec la liberté absolue dont jouissent les princesses du sang, elle vient souvent le trouver dans sa case; et comme elle fait un usage non moins libre du *dolo*, une bière alcoolique du pays, elle se montre très expansive. Par elle il apprend que le roi est enchanté des présents, surtout du manteau rouge, qu'il ne veut plus quitter, et du sac d'écus, qui ont été aussitôt remis aux forgerons pour être transformés en bijoux. Ce qu'il désirerait vivement en surcroît, ce serait un sabre et un bonnet rouge : « Il demandera ces deux objets au chef des Français quand ils seront tout à fait amis. » Par Baouré, le docteur apprend aussi qu'il existe un parti qui cherche à le rendre suspect au monarque. On rappelle à celui-ci que les blancs jettent des sorts, que c'est peu de temps après la visite du capitaine Binger que son oncle et prédécesseur est mort. Les malveillants font remarquer au prince que depuis l'entrée du docteur dans ses États, il n'y a plus eu de tornades, plus de pluie, que la sécheresse est devenue persistante, que les récoltes sont compromises : « Si tu peux faire pleuvoir, insinuait Baouré, tu feras bien de le faire. » Enfin les marabouts et diulas invoquaient des raisons politiques : « Les blancs, disaient-ils au roi, procèdent toujours de la même façon ; il en vient un d'abord, et si celui-ci est bien reçu, ils arrivent en foule. Et où ils sont installés, il n'y a plus de chefs noirs : ce sont eux qui commandent. » Après tout, les marabouts et diulas n'étaient point si sots.

Dans l'audience « d'affaires », le docteur dut s'étudier à démentir ces calomnies. Ne sommes-nous pas les bons amis du roi Tiéba? Si nous avons fait la guerre au sultan Ahmadou, c'est parce qu'il nous avait attaqués le premier. Nous n'avons fait que lui reprendre les États qu'il avait usurpés, et nous les avons restitués aux anciens famas du pays. M. Crozat déployait toute son éloquence par interprète, lorsque le roi, se levant brusquement comme à son habitude, lui dit : « C'est bien ; j'ai compris; tu peux te retirer. » Le docteur apprit ensuite par Baouré qu'il avait commis la faute de parler trop longtemps.

De ce jour, jusqu'à l'audience de congé, il fut impossible à l'envoyé français de revoir le monarque. Il put s'assurer toutefois qu'il n'était point en défaveur. Le naba lui envoyait des vivres, faisait fréquemment demander des nouvelles de sa santé. Il disait à sa fille Baouré : « Comment va ton blanc aujourd'hui? » Le docteur ayant eu un accès de fièvre, le roi parut désolé que cela fût arrivé chez lui : le blanc n'allait-il pas croire qu'on lui avait jeté un sort? Il lui envoya un mouton blanc, « parce que, dit-il, quand on est malade, on a besoin de manger de la viande ».

M. Crozat profita de son séjour prolongé pour s'instruire des mœurs du pays. Il s'aperçut que le roi était dans la dépendance de marabouts mâtinés de griots; ils l'entourent de gris-gris et de talismans, l'abêtissent de superstitions et l'asservissent à une étiquette aussi rigoureuse que celle des rois d'Égypte. Pendant les audiences, un griot, tout couvert d'amulettes, qu'il agitait à chaque minute, se tenait assis auprès de l'envoyé, sans doute pour déjouer ses sortilèges. Les marabouts mêmes sont d'une ignorance épaisse : ils peuvent à peine déchiffrer les feuillets déchirés et dépareillés qui sont tout leur Koran; les mots arabes du livre saint n'ont pas de sens pour eux. S'ils vont à la Mecque, c'est uniquement pour en rapporter des formules plus infaillibles et des gris-gris plus puissants. Dans leurs discussions théologiques, leur grande préoccupation c'est de découvrir le nom de la mère de Moïse, car ce nom serait un talisman universel : « Les blancs le savent, ce nom, et ils le cachent; c'est ce nom qui les rend forts? »

On avait vanté au docteur Crozat les pompes éblouissantes du palais royal, les mille femmes de son harem, les mille chevaux arabes qui piaffent devant sa porte. Or ce palais n'est qu'un amas de cases à la nègre; le naba n'a pas cent femmes, guère plus d'une dizaine de chevaux et pas d'armée. Son seul luxe est de posséder des eunuques. Il en aurait une centaine.

Le 29 septembre eut lieu l'audience de congé : elle fut aussi brève et aussi brusquement interrompue que les précédentes. Mais le jour même un émissaire du roi vint trouver le docteur et lui dit :

Le naba déclare faire alliance et amitié avec les Français. Ta venue à Ouagadougou lui a fait plaisir. Avec plaisir également il verra d'autres Français venir ici, à condition qu'ils ne soient pas trop nombreux. . Vos commerçants peuvent venir ici en toute sécurité : il ne leur sera fait aucun mal. De même le naba enverra des gens du Mossi dans vos possessions... Surtout n'oublie pas que le naba aime beaucoup avoir de l'argent.

C'est sous cette forme que fut conclu le traité d'amitié, d'alliance et de commerce entre la République française et le roi des rois du Mossi. Il vaut, pour le moins, la plupart de ceux qu'ont signés les Anglais ou les Allemands avec les noirs de l'Afrique. Par lui nous touchions à la limite que la récente convention anglo-française a fixée de ce côté à la zone d'influence française, car le Mossi confine presque au Niger et se trouve à la hauteur de Say.

*

Si nous cherchons à résumer les résultats obtenus par les campagnes et missions de l'année 1890-1891, nous trouvons que la puissance d'Ahmadou est totalement détruite, celle de Samory fortement entamée, le royaume de Dinguiray placé sous notre suzeraineté, le royaume du Kénédougou rattaché à notre alliance, et qu'enfin notre influence est établie jusqu'aux environs de Say.

Pour nous en tenir à ce qu'on appelle proprement « le Soudan français », constatons que sa superficie a été augmentée de 20 millions à 33 millions d'hectares, — ce qui semble faire beaucoup de peine à M. Camille Pelletan (1). — En y comprenant les royaumes de Samory et Tiéba, le total s'élève à 55 millions; avec le Sénégal, les Rivières du Sud et le Fouta-Djallon, il y a là un domaine de 76 millions d'hectares. La France métropolitaine n'en compte que 52 millions.

On ne peut encore rien dire de précis, affirme M. Archinard, sur le chiffre de la population sur les nouveaux territoires, sinon que l'établissement de la paix française en activera le développement.

Il y a trois ans, le budget du « Soudan français » n'était que de quelques milliers de francs, produits par les amendes et la vente des cadeaux reçus des chefs; il s'élève aujourd'hui à 400 000 francs.

La situation politique, sauf en ce qui concerne le pays de Samory, est rassurante. Des provinces dont la prise de possession remonte à quelques années, même à l'année dernière, comme le Ségou, les régions d'Ouossébougou et Koniakary, nous offrent le spectacle de populations se reconstituant et se fixant autour des postes établis par nous, de villages sortant partout de leurs ruines, et de champs longtemps en friche qui sont remis en culture.

On a pu commencer à s'occuper de l'instruction française des indigènes : « Actuellement, nous dit M. Archinard, les mesures sont prises dans chaque poste pour permettre à tous les indigènes qui veulent s'instruire ou faire instruire leurs enfants de le faire. » A Kayes, il y a une école officielle; à Kita, les missionnaires dirigent une école d'enseignement primaire et d'apprentissage des métiers manuels. Nous n'étions pas plus avancés en Algérie il y a dix ans.

M. Archinard essaye de déterminer le caractère de notre action au Soudan :

Elle n'est pas une action purement militaire; la question militaire n'est qu'un petit côté de la question générale. Le commandant supérieur n'est pas seulement un chef militaire : il administre, il gouverne. Il cherche à faire accepter et à étendre notre influence; il envoie des missions pacifiques pour attacher le plus possible à notre cause les pays voisins. Il n'use de la force que pour surmonter les obstacles, quand il a été bien reconnu que ces obstacles ne pouvaient être surmontés autrement.

C'est d'une philanthropie peu éclairée ou d'un radicalisme bien naïf que de prétendre que nous abusons de notre force contre des noirs désarmés. Au

(1) [illegible] 30 novembre 1891.

Soudan, nous n'ôtons pas aux populations une indépendance qu'elles n'ont jamais eue; nous ne violons pas une nationalité qui n'a jamais existé et n'existera peut-être jamais. Nous sommes tombés dans un chaos de peuplades différentes par la race et la religion, d'individus maîtres et d'individus esclaves, de castes oppressives et de populations opprimées et décimées; nous nous sommes bornés à remettre chacun à sa place. Nous avons brisé les États brigands de Samory et d'Ahmadou; aux dynasties locales, nous avons restitué toute l'autorité qu'elles sont capables d'exercer, aux peuplades subjuguées tout ce qu'elles peuvent conserver d'indépendance, aux individus tout ce qu'ils peuvent supporter de liberté. Nous avons supprimé les guerres d'esclavage et le trafic des esclaves. Nous avons donné à chaque noir la sécurité de sa personne, de sa famille, de sa propriété. Où ont passé les Ahmadou et les Samory, il ne restait que les cendres des villages et les cadavres des habitants trop faibles pour suivre les convois d'esclaves; où nos colonnes ont passé, les villages se repeuplent, les champs se couvrent de moissons, les cases se remplissent de mil et de maïs. Les populations que nous avons trouvées fugitives, misérables et nues travaillent, s'enrichissent, se font gloire de porter des vêtements. Dans cette sanglante anarchie de la vieille Afrique, nous sommes arrivés moins comme des conquérants que comme des gendarmes.

C'est ce qui explique que notre domination soit si facilement acceptée, et que nos officiers, vainqueurs des chefs de bandits, se fassent si aisément obéir. C'est ce qui explique les réceptions enthousiastes que le colonel Archinard a rencontrées à Siguiri, à Bafoulabé, à Kayes, à Médine, où les plus fanatiques des trafiquants noirs ou maures, parmi les chants et les musiques des griots, saluaient en lui le restaurateur de leur commerce. Si bien établie est notre domination que les conquêtes nouvelles ne font que consolider les anciennes. Si M. Camille Pelletan avait tenu plus de compte de l'état social et ethnographique de ces régions, il n'aurait pas affligé la Chambre de si sombres prédictions sur les imminentes catastrophes dont serait menacée notre domination (1). Il n'est pas vrai que des populations entières « émigrent pour fuir la paix française et pour aller rechercher ailleurs, sur un territoire barbare, les misères de leur ancienne existence » ; les Toucouleurs eux-mêmes, forcés à l'émigration par les représailles dont les menaçaient leurs anciens sujets bambaras, ont cherché asile précisément dans nos anciennes possessions sénégalaises, sous la protection de nos lois. Il n'est pas probable que la conquête soit un jour à recommencer; c'est un phénomène qui, dans l'histoire coloniale, se présente bien plus rarement que ne le croit l'honorable député. Les Anglais n'ont pas eu à recommencer la conquête de l'Indoustan, ni celle de l'Australie, ni celle de l'Afrique australe; les Français n'ont pas eu à refaire la conquête de l'Algérie, sauf en Kabylie, dans le cas, très particulier, de l'insurrection de 1871. L'islamisme n'est ni aussi pur, ni aussi répandu, ni aussi incontesté au Soudan français que dans notre Algérie. Ce qu'il y a de plus vrai dans le discours de M. Pelletan, c'est que les communications sont difficiles dans nos vastes possessions. Mais à qui la faute si la voie ferrée du Sénégal au Niger n'a pu être achevée (1) ?

Les exploits de notre petite armée du Soudan rapportent à la France de la gloire et du profit; ils ajoutent à son renom d'humanité. Nulle œuvre n'est plus hautement européenne que celle que nous accomplissons là-bas. La mère-patrie n'y donne peut-être pas une attention et une sympathie assez grandes. Elle n'est pas assez maternelle pour les blancs et les noirs qui peinent et se font tuer à l'ombre de son drapeau. On attend toujours cette voie ferrée du Sénégal au Niger qui épargnerait tant de marches épuisantes, diminuerait la part de la chance et du hasard, assurerait la marche en avant. Et comme elle est lente aussi, la métropole, à reconnaître ces dévouements éclos dans des races hier encore barbares! Je ne puis m'empêcher de relever cette plainte d'un vaillant officier qui s'oublie pour ne penser qu'à ses soldats noirs et s'étonne de voir ses propositions en leur faveur si froidement accueillies :

Beaucoup, et parmi eux des blessés qui resteront infirmes, attendent encore; et depuis le mois de juillet dernier, de nouveaux dévouements, de nouveaux combats sont venus s'ajouter aux premiers, et ont augmenté le nombre de ceux pour lesquels j'ai dû demander des récompenses. Nos indigènes des troupes régulières, tirailleurs et spahis, ont été dignes de tous les éloges; ils ont combattu avec la plus grande bravoure; beaucoup ont été tués, beaucoup ont été gravement blessés : *pas une croix ne leur a été accordée.* La médaille militaire n'est venue récompenser qu'*un seul d'entre eux tous*, et ils sont plus de sept cents!

ALFRED RAMBAUD.

(1) Même discours.

(1) Voy. les séances du 3 juillet et du 17 novembre 1883. Discours de MM. Clémenceau, Germain Casse, Blancsubé, La Vieille, sans parler des députés de la droite.

LES RELIGIONS DE L'AVENIR (1)

Voici près d'un siècle que la France et l'Europe sont en quête d'un dieu nouveau et cherchent à tous les vents l'écho de la bonne nouvelle à venir. Elles ont besoin de cette bonne nouvelle, non point seulement parce qu'il faut une foi à l'humanité, mais surtout parce qu'il lui faut une règle. Toute religion qui s'engouffre, fût-ce au profit d'une foi meilleure, entraîne un temps la morale dans l'abîme, et la conscience moderne, en déracinant le christianisme, s'est déracinée elle-même.

De là la plainte qui remplit notre âge, la plainte de l'orphelin, qui n'a plus de père céleste qui lui parle et qui le guide. Elle court d'un bout à l'autre du siècle, sous le fracas des guerres et des révolutions, sous les cris de triomphe de la science, sous les sarcasmes de l'égoïsme et du scepticisme, sous le bruit éternel de la vie qui va son cours. A l'aurore du siècle, René l'entend dans les forêts du nouveau monde : Rolla la recueille sur son lit de débauche; elle ennoblit toute la poésie de la première moitié du siècle; elle perce même à travers la littérature desséchée du second Empire et la littérature ordurière de la troisième République; et voici que le siècle a son déclin se prend à murmurer des paroles de foi; va en quête d'une révélation, d'Ibsen à Tolstoï, de Bouddha Gaya à Fiésole; salue en cris magnifiques un dieu amorphe qui ne vient pas, ou essaye de joindre les mains pour un *credo* auquel il ne croit plus.

Il y a vingt-six siècles, dans une crise pareille, qui remuait la conscience d'une petite tribu à demi sauvage de la Judée, une voix s'écriait :

> Voici venir des jours, dit le Seigneur, où j'enverrai la faim dans ce pays, non la faim après le pain, ni la soif après l'eau, mais la faim d'entendre la parole divine.
>
> Ils erreront d'une mer à l'autre, et du Nord au Levant ils courront pour chercher la parole divine : et ils ne la trouveront pas.
>
> En ce jour dépériront de soif les belles jeunes filles et les jeunes gens (2)...

Et aujourd'hui aussi les belles jeunes filles et les jeunes gens regardent en vain d'une mer à l'autre; de nul rocher ne jaillit la source où s'étanche la soif de l'âme : la parole divine n'est point dans Ibsen et elle n'est point dans Tolstoï même, et ni du Nord ni du Levant ne vient la lumière.

*
* *

La religion est ou doit être l'expression la plus haute de la science et de la conscience humaine. Elle fut cela aux origines, sous forme mythique et figure divine : mais comme il est de l'essence d'une religion, une fois organisée en dogme et en sacerdoce, de se fixer et de se figer, il arrive un jour où la science et la conscience divine, qu'elle incarne et qu'elle immobilise, sont en contradiction avec la science et la conscience humaine qui change et qui marche. C'est ce qui advint au Catholicisme au cours des derniers siècles, et ce qui fait que pour l'instant il a cessé d'être une force d'action et de progrès.

A la Renaissance, avec l'éveil de la pensée scientifique, l'incompatibilité théorique des dogmes catholiques et de la force nouvelle parut vite au jour. Il est pourtant permis de croire que si l'Église avait pris moins peur de cette force nouvelle, si elle l'avait acceptée hardiment, on ne l'eût pas traitée dès l'abord en ennemie, le divorce serait resté des siècles dans le domaine de la logique, sans passer dans celui des faits. L'Église pouvait laisser la terre tourner comme elle voulait autour du soleil, sans avoir rien à en craindre ni pour la Bible, ni pour le confessionnal. La logique, toute-puissante dans l'ordre de la raison pure, est paresseuse dans l'ordre de la raison pratique; l'homme ne sait jamais au juste tout ce qu'il croit : il n'en prend conscience que par l'oppression. Mais dès l'instant que l'Église jetait le gant à la pensée scientifique et prétendait l'étouffer sous le poids de ses affirmations non justifiées, l'issue de la lutte imposée était peu douteuse, et le mystère du dogme, traîné au jour, ne pouvait longtemps supporter la lumière crue de l'ennemi. Tôt ou tard devaient être emportés, non seulement toute la cosmogonie biblique, à laquelle l'Église gratuitement attachait tant de prix, mais les dogmes essentiels du Christianisme même, l'incarnation, la résurrection, le mystère de la messe, bref, toute « la folie de la croix ». En France, la victoire de l'Église catholique sur le protestantisme hâta la chute du Christianisme, en ne laissant en présence que les partis extrêmes et supprimant la transition que l'inconséquence heureuse des réformateurs avait ménagée entre la tradition chrétienne et la conception moderne; et Louis XIV, en révoquant l'édit de Nantes, révoqua le Christianisme même.

Tandis que le Catholicisme entrait en lutte avec la science, il entrait aussi, chose plus dangereuse, en lutte avec la conscience. Comme il avait pris peur de la vérité, il prit peur de la justice. Après avoir, en somme, pendant des siècles, relevé l'idéal de l'Occident, protégé les faibles et les souffrants, établi un peu de paix,

(1) Cet article est la préface d'un livre intitulé *les Prophètes d'Israël*, qui doit paraître le 20 de ce mois à la librairie Calmann Lévy. L'idée fondamentale du livre est que le *Prophétisme*, — c'est l'ensemble des doctrines proclamées par les prophètes d'Israël de l'an 800 à l'an 518 avant notre ère et exprimées dans les livres dits prophétiques, — est un des éléments essentiels de la religion de l'avenir. *Note de la rédaction.*

(2) *Amos*, VIII, 10-14.

d'ordre et même de justice dans la férocité du moyen âge, inspiré aux individus des merveilles de dévouement et de charité, de tous les préceptes descendus de la montagne il ne se souvint plus que d'un seul : « Rendez à César ce qui appartient à César; » mais il laissait à César de définir le droit de César, et, au lieu de fortifier la justice, se crut appelé à justifier la force. Et quand les rêves d'égalité et de fraternité humaines, portés à l'Occident par le Christianisme primitif, voulurent refaire la réalité, ils trouvèrent devant eux l'Église qui se dressait l'anathème aux lèvres. Il arriva ainsi que l'Église, découronnée dans l'ordre de science, se trouva découronnée dans l'ordre de conscience : car n'ayant point su prendre la direction des hommes dans la voie du bien-penser, elle n'avait non plus su la garder dans la voie du bien-faire.

*
* *

Tant que dura le feu de la lutte, la science — libre pensée, philosophie, libre examen, ou de quelque nom qu'on l'appelle — se crut appelée, une fois victorieuse, à remplacer sa rivale. Avant même la victoire complète la désillusion est déjà venue.

La science arme l'homme, mais ne le dirige pas : elle éclaire pour lui le monde jusqu'aux derniers confins des étoiles, elle laisse la nuit dans son cœur; elle est invincible et indifférente, neutre, immorale.

Laissons la science pratique, qui clairement n'est qu'un instrument, et, comme tout instrument, neutre entre le bien et le mal, selon la main qui le manie; qui travaille pour le démon comme pour Dieu, découvre la mélinite comme la vaccine, arme la guerre comme la paix, fait périr et fait vivre, change la quantité de bien et de mal, non leur proportion. Mais l'autre science, la vraie, la grande, celle qui ne travaille point pour une récompense, mais est sa fin à elle-même, celle qui élargit l'âme à la taille de Dieu, qui l'ennoblit de toute la beauté de l'univers, la pacifie du silence des infinis, que dira-t-elle à l'homme qui vient lui demander son mot d'ordre pour la vie? Elle a cru qu'elle était la reine du monde, et quand le Chrétien déchristianisé vient à elle et lui dit : « Tu as soufflé sur mon Christ et l'as réduit en poussière; tu m'as fermé les avenues du ciel, tu as fait pour moi de la vie une chose sans objet et sans issue : eh bien, remplace ce que tu m'as pris; dis-moi ce que je ferai de ma vie? Je t'obéirai aveuglément, ordonne! » elle se trouble, balbutie, et reconnaît avec confusion et terreur que la seule chose qu'elle ait à lui dire, que sa grande découverte, son dernier mot sur la destinée humaine, c'est la parole même qui planait sur la religion qu'elle a condamnée : « Ce monde ne vaut pas la peine ». Commander à l'humanité! elle ne sait, elle ne peut, elle n'ose; elle mentirait. Quels ordres pourrait-elle bien lui donner? Au nom de quelle puissance? De quelle nécessité incoercible? Son royaume n'est pas de ce monde. Son royaume, c'est celui des extases où s'entr'ouvre l'infini des espaces et des siècles, où passe le déroulement éternel des formes de vie éphémères; c'est l'éblouissement de la grande nature, qu'elle adore en passant, avant de tomber dans le néant éternel. Et quand l'humanité se jette aux pieds du savant et lui crie : « C'est toi l'oracle de Dieu, le prêtre des temps nouveaux! Parle, que ferai-je? » il ne sait que jeter des flots d'amertume et de renoncement à une humanité qui pourtant ne voudrait pas mourir; ou bien il répond par l'ironie et le mépris des conseils de volupté au cri de sainte détresse des simples qui valent mieux que lui; ou sentant l'impuissance et la fragilité de toute sa science inassistée, il se frappe le cœur en silence.

Et dans cette toute-puissance et cette impuissance de la science, tout le monde moral se décompose autour d'elle. Tous les principes dont vivent l'homme et la société sont mis en demeure de justifier de leur validité par raison démonstrative, et comme ils ne reposent pas sur la raison démonstrative, ils sont condamnés et sombrent. Devant la science, maniée par des inconscients, tout ce qui est expliqué est justifié, et l'homme, sorti de la brute, est amnistié quand il y retourne. De là, la notion de loi oblitérée; entre les hommes, les classes, les peuples, l'appétit proclamé la mesure du droit; partout l'épanouissement du moi, bestial ou béat; la littérature vouée aux formes diverses du rut; et l'extrême raffinement de l'intelligence ramenant par toutes les voies au débridement de la bête humaine.

*
* *

Pourtant ce débridement, chacun le sent, ne peut durer. L'âme moderne est meilleure que ses doctrines et, sous l'écume de la surface, la source d'idéal coule aussi profonde que jamais. Elle sait bien que ce ne peut être là le dernier mot de l'émancipation de la pensée, et qu'il y a là un sophisme qui la déshonore et la tue. La poussée qui porte au mysticisme une partie de la jeunesse n'est qu'une première réaction de la conscience, qui cherche une issue vers l'air pur; réaction stérile, — car le mysticisme est la mort de l'âme, — mais qui annonce les révoltes fécondes. Revenir en arrière, se courber de nouveau sous le joug qu'elle a brisé, l'âme moderne le voudrait qu'elle ne pourrait. Elle sait qu'elle ne peut renier la science, et elle sait aussi qu'elle ne peut être sauvée que par une affirmation de la conscience que la science ne peut dicter et qui doit s'imposer à la science.

Or, les vérités qui nous sauveraient ne sont pas à découvrir. Elles courent les rues, mais anémiées et exsangues. Pour redevenir des réalités vivantes et triomphantes, elles n'auraient qu'à nous être rendues par une voix « qui parle avec autorité ». Celle qui vint

il y a dix-huit cent ans se tait, parce qu'une partie de ses paroles sont abrogées : paroles dites pour aider un monde à mourir et non pour l'aider à vivre et faibles sur un monde affamé de justice, de vie, de lumière. Et voici que l'humanité, à son insu, remonte vers la source plus haute ; vers ceux qui furent les maîtres mal compris du Christianisme, et dont nous sommes les disciples, « nous tous qui cherchons un Dieu sans prêtre, une révélation sans prophètes, un pacte écrit dans les cœurs (1) ».

En remontant vers eux, l'humanité ne recule pas de vingt-six siècles en arrière : c'étaient eux qui étaient de vingt-six siècles en avant. Elle était trop jeune pour les lire et ils pouvaient l'attendre sans crainte, sûrs de l'éternité de leur parole, et que l'humanité, dans sa marche vers l'avenir, serait bien forcée de repasser par la montagne et de remonter de Golgotha en Sion.

*
* *

Le Prophétisme ne viendra ni fonder une religion nouvelle ni convertir le monde au judaïsme. Comment élèverait-il de nouveaux autels, de nouveaux rites, de nouveaux mythes, lui qui voulait apprendre aux hommes à se passer des autels, des rites, des mythes ? Quant au judaïsme, s'il a son droit et ses raisons de durer, comme dépositaire et gardien de la Bible (2), c'est une religion positive fermée par le rite, et qui ne peut ni durer si elle renonce au rite, ni se propager si elle le conserve.

Le rôle et la mission du Prophétisme, ce n'est donc pas d'ajouter au nombre des religions et des sacerdoces : c'est de vivifier les deux religions de fait qui aujourd'hui se disputent la France et demain se la partageront en paix, celle de la science et celle du Christ. Car il importe peu à l'avenir qu'il y ait unité de formes et de crédos. Cette unité n'est que le rêve des poursuivants imbéciles de la conformité extérieure, les Torquemada ou les Pobiédonosvets. Mais pour la paix et l'œuvre du monde il faut, sous l'opposition libre et pittoresque des formes, une communion d'esprit telle, que les églises ne soient plus séparées par l'anathème, mais marchent, sous des drapeaux émules, à la défaite de la misère, du vice, et de la tristesse.

Or, des forces léguées par le passé, le Prophétisme est le seul qui puisse parler à l'une et à l'autre religion, en faire deux sectes d'une même religion de progrès. Seul il peut rendre à l'Église le souffle d'avenir, en lui rendant le sens des formules d'où elle est sortie ; et seul il peut donner à la science la puissance d'expression morale qui lui manque. Et la raison en est que la lettre des Prophètes est dans l'Église et leur esprit est dans la science.

*
* *

Leur esprit est dans l'âme moderne. Il importe peu qu'ils aient parlé au nom d'un dieu, Jéhova, et que l'âge moderne parle au nom de la pensée humaine. Car leur Jéhova n'était que l'apothéose de l'âme humaine, leur conscience projetée au ciel. Ils ont aimé tout ce que nous aimons, et rien de leur idéal n'a coûté ni à la raison ni à la conscience. Ils ont installé dans le ciel un dieu qui ne veut ni autels, ni holocaustes, ni cantiques, « mais que le vrai jaillisse comme de l'eau et la justice comme une intarissable rivière ». Ils ont fait du droit une force, de l'idée un fait devant lequel tout fait se trouble ; à force de croire à la justice, ils l'ont mise en marche dans l'histoire. Ils ont eu un cri de pitié pour tous les malheureux, de vengeance pour tous les oppresseurs, de paix et d'alliance pour tous les peuples. Ils n'ont point dit à l'homme : ce monde ne vaut. Ils lui ont dit : le monde est bon ; et toi aussi, sois bon, sois juste, sois pur. Ils ont dit aux riches : tu ne retiendras pas le salaire de l'ouvrier ; au juge : tu frapperas sans humilier ; au sage : tu es responsable pour l'âme du peuple ; et ils en ont instruit plus d'un à vivre et à mourir pour le droit sans espérance des Champs-Élysées. Ils ont appris aux peuples que sans idéal l'avenir pend devant eux comme un haillon ; que l'idéal seul fait vivre ; et que l'idéal, ce n'est point la gloire du conquérant, ni la richesse, ni la puissance, mais de dresser, comme une lumière au milieu des nations, l'exemple de lois meilleures et d'une âme plus haute. Enfin ils ont jeté sur l'avenir, par-dessus les orages du présent, l'arc de paix d'une immense espérance ; une vision radieuse d'une humanité meilleure, plus affranchie du mal et de la mort, qui ne connaîtra plus ni guerre ni juges iniques ; où la science divine emplira la terre comme les eaux couvrent le fond de l'Océan, et où les mères n'enfanteront plus pour une mort soudaine. — Rêves de voyants, aujourd'hui rêves de savants.

L'esprit du Prophétisme est dans la science, mais s'ignorant et sans voix ; c'est pourquoi, dans l'interrègne du Verbe, l'anarchie règne ; car l'esprit n'est et n'opère que par la magie de la parole qui l'exprime : au commencement est toujours le Verbe. Or la parole de ces vieux prophètes, comme elle est la plus antique, est aussi la plus jeune ; et l'âge nouveau, ni dans ses philosophes, ni dans ses moralistes, ni dans ses poètes, ni même dans ses manuels de morale municipale, n'a encore trouvé de paroles qui aient une puissance magique comme celles-là ; car elles ont concentré en elles toutes les tyrannies de la conscience et de l'idéal.

*
* *

Et le jour où l'Église catholique, — par un coup d'audace qui lui est permis, sans se renier, puisqu'elle ne ferait que remonter à sa source, — du haut de la chaire

(1) M. Ernest Renan.

(2) Dieu a commis tout un peuple à la conservation de ces livres. — Pascal, *Pensées*, XV.

mettra dans la bouche du Christ la parole des prophètes, elle fera un nouveau bail avec la vie et pourra reprendre, haut la main, sa part de la direction de l'avenir. Bien que la vie semble se retirer d'elle, elle est encore la seule force organisée d'Occident, le cœur dont les battements se feraient sentir jusqu'au bout du monde si un sang rajeuni venait à y battre. Ce centre unique d'où partait la parole obéie, aujourd'hui encore, dans une société désabusée et hostile, dès qu'un mot de bonne volonté en descend, un frémissement de filiale attente court à travers toute l'Europe, catholique, protestante, infidèle.

Depuis qu'il n'y a plus de pape-roi, la papauté dépouillée, devenue d'une façon plus frappante le centre idéal et immatériel, la Rome intangible du grand empire catholique — la seule Rome intangible, puisqu'elle est la Rome impalpable — semble sentir que dans l'acharnement des nations et des classes l'humanité attend un arbitre. Déjà elle s'essaye timidement à élever la voix dans le conflit des classes; mais la fatalité de ses traditions, plus forte que son instinct, l'enferme dans un cercle de formules impuissantes et qui ne pénètrent pas. Cette révolution nécessaire qui, sans changer un dogme, un rite, un geste de prêtre, changerait l'esprit du Christianisme, rendrait à l'Europe un centre, un arbitre, un guide, referait de l'Église, devenue obstacle, une force de vie, peut-être faudra-t-il un schisme désastreux pour l'accomplir, peut-être suffirait-il du génie d'un moine Hildebrand.

Le Christianisme a reçu les formules des prophètes, mais les a volatilisées en métaphores : saura-t-il en rapprendre le sens? Tu étais venu accomplir les prophètes : accomplis-les!

Si l'Église manque à sa fortune; si, au nom d'une immutabilité qui n'est qu'une fiction de dogme que toute son histoire dément dès la première heure, elle oppose aux sommations de l'avenir un *Non possumus*, l'œuvre nécessaire se fera autrement et plus péniblement : le profit que l'esprit de l'avenir pourrait tirer de cet admirable instrument d'unité et de propagande sera perdu pour l'œuvre, et la secte scientifique aura seule à prendre la charge du monde.

JAMES DARMESTETER.

LE VIEUX COMIQUE

Nouvelle.

L'ami Pichoral avait apporté une bouteille de champagne pour fêter le grand jour. On en parlait depuis longtemps, dans le petit appartement du cinquième, occupé par le vieux comique Taratte et sa fille Rachel, de ce grand jour où, dans une représentation à bénéfice, le nom de Taratte — ce nom, depuis des années, quasi oublié — devait figurer, après beaucoup d'autres noms, il est vrai, et comme perdu dans la foule. Peu importait après tout! Cette représentation, donnée au profit d'une actrice très aimée et qui se retirait en plein succès, était une façon inespérée de reprendre possession du public et de faire comprendre aux directeurs que Taratte, le grand Taratte, consentirait à reparaître sur une scène parisienne.

A ses amis, même intimes, le grand Taratte disait, de l'air de bon prince qui lui était habituel :

— Vous comprenez, je n'ai pas pu refuser un service pareil à cette excellente Irma. Ces représentations-là sont tuantes pour les artistes. Puis, il y a trop de « numéros ». Un talent un peu original y est à l'étroit, gêné. Comment voulez-vous qu'une scène prise au hasard intéresse le public? Mais Irma tenait à avoir mon nom sur son affiche. Naturellement, j'ai cédé.

C'était de l'histoire, mais de l'histoire quelque peu fardée, à qui l'on avait « fait une tête ». L'histoire sans fard était un peu autre. Taratte, désespéré de ne plus jouer, convaincu qu'il y avait contre lui une conspiration du silence, une vraie cabale, avait été trouver son ancienne camarade qui, en bonne fille qu'elle était, l'avait fort bien reçu. Mais lorsqu'il lui annonça qu'en souvenir de leur vieille amitié il tenait à jouer le jour de son bénéfice.

— Mais, tu n'y penses pas, mon pauvre vieux! s'écria Irma qui de tout temps avait tutoyé son camarade. Tu as du talent, beaucoup de talent — tout le monde sait cela — mais tu es à peu près aphone, on ne t'entend plus. Et le Vaudeville n'est pas un théâtre de mimes, si bons qu'ils soient...

Taratte, très blessé, se leva :

— Comme si l'on avait besoin de voix pour se faire entendre... Après tout, c'est pour toi ce que j'en disais!

— Et je t'en remercie bien, mon cher Taratte. Du reste, tous les camarades sont parfaits pour moi. Et on nous accuse de jalousies, d'un tas de vilaines choses... Voyons, assieds-toi là, et tâchons d'arranger ton affaire. Si tu jouais *Un crâne sous une tempête* d'Abraham Dreyfus? On a beau avoir vu ça très souvent, ça fait toujours son effet — c'est si joli!

— Certes. Mais c'est alors qu'on dirait que je n'ai plus de voix!

Mais Irma tint bon. Elle jouerait la pièce de Dreyfus avec lui, ou rien. Taratte dirait de plus un monologue — très court — de façon qu'il figurerait deux fois sur l'affiche, au lieu d'une seule.

Ce jour-là, à deux heures, la représentation avait eu lieu. La liste de « numéros » était interminable. Il est vrai qu'au dernier moment, les deux ou trois artistes les plus célèbres s'étaient, comme d'habitude, fait excuser. Mais il en restait cependant par trop, surtout de ceux qui ne jouissaient pas de la faveur du public. Le

monologue de Taratte avait fait long feu. C'était peut-être très drôle, et les petits yeux expressifs de l'acteur, ses gestes et la mimique de ses mains gantées de blanc semblaient bien l'indiquer. Mais la voix éraillée, presque éteinte, arrivait à peine aux premiers rangs des fauteuils d'orchestre. Du balcon un spectateur impatienté s'écria : « Plus haut ! » Et le monologue très drôle tomba à plat. Pour comble de malchance, la jolie pièce de Dreyfus arrivait tout à la fin, lorsque beaucoup de spectateurs, plus encore de spectatrices, à bout de patience, excédés de fatigue, étaient partis, ou se levaient pour partir, en bousculant les petits bancs. Cependant les braves qui avaient tenu bon semblèrent goûter beaucoup cette petite pièce, enlevée avec une verve endiablée par la très populaire Irma, admirablement secondée par Taratte, dont les gestes, d'une drôlerie sobre et élégante, furent très appréciés des amateurs. Irma s'attribua tout le succès, cela va sans dire. Mais comme Taratte en fit autant de son côté, tout fut pour le mieux.

Cependant le petit dîner qui devait célébrer la rentrée triomphale de Taratte manquait un peu d'entrain, malgré la bouteille de champagne de l'ami Pichoral. Taratte ne se dissimulait pas que le triomphe était incomplet. Certes, aucun autre comique de Paris — c'est-à-dire aucun acteur du monde entier — n'eût été capable de jouer la pièce comme il l'avait jouée. Il en était sérieusement convaincu. Mais, pour un public esclave des conventions, le fait de n'avoir pas la voix de trompette de tel comique, ou la voix canaille de tel autre, suffit pour que les dons les plus rares soient dédaignés. Taratte, pour ne pas trop chagriner sa fille et son ami, supportait noblement l'insuccès du monologue ; il cherchait même, avec des gestes navrés de grand homme méconnu, à faire des plaisanteries, affectait un grand appétit, puis laissait sur son assiette l'aile de poulet, ou les fruits du dessert. Napoléon à Sainte-Hélène, dans ses bons jours, avait dû, pour relever le moral de ses compagnons d'exil, porter de même à ses lèvres augustes le verre à champagne.

Jean Pichoral, qui connaissait son Taratte sur le bout des doigts, tout en plaignant très sincèrement le vieil acteur démodé et oublié, suivait, avec son flair d'auteur dramatique, toutes les phases de son dépit. Au fond, il se disait : « Quel dommage de ne pouvoir mettre mon Taratte sur les planches du Palais-Royal, — comme personnage, non comme acteur ! » Puis, il se consolait de ce que l'amitié lui interdisait cette petite trahison, en réfléchissant combien il est difficile à un acteur de « faire » un acteur à la scène. Les grâces apprises, les gestes arrondis, les désespoirs et les joies de convention leur étant devenus une seconde nature, ils ne savent plus en rendre le côté comique.

Pichoral était un ami de vingt ans. Sa première pièce avait été jouée grâce à l'influence, réelle, du comique qui jouissait alors d'une vogue passagère, mais très brillante. L'écrivain avait été l'obligé, le protégé de l'acteur, et, dans leurs relations, il en était toujours resté quelque chose. Taratte laissait entendre que s'il ne signait pas les pièces de Pichoral, c'est que sa collaboration était aussi discrète qu'efficace. Mais, en réalité, si le brave garçon jouissait d'une célébrité européenne et de la fortune qu'amène un véritable succès au théâtre, Pichoral au moins n'ignorait pas à qui il en était, en grande partie, redevable. Du reste, ces pauvres auteurs dramatiques, que seraient-ils sans les conseils d'un acteur de génie ? L'habitude de la scène, le sens fin et pénétrant des choses qui mordent sur le public et de celles qui ne mordent pas, font de tout artiste dramatique un auteur à qui souvent il ne manque que le métier de la plume. Aussi lorsque Taratte entendait parler de quelque auteur à la mode, il ne manquait pas de dire : « Quel est l'artiste dramatique qui l'inspire ? » Son argument décisif et triomphant, lorsque quelque malappris mettait en doute l'absolue vérité de sa thèse, était celui-ci : « Si Shakespeare et Molière sont les deux auteurs dramatiques par excellence, à quoi, je vous prie, le doivent-ils ? L'un et l'autre étaient acteurs ! »

Taratte, du reste, pouvait protéger Jean Pichoral comme il l'entendait ; Jean Pichoral le laissait faire. Si, parfois, exaspéré par la vanité puérile de son vieil ami, il s'écriait : « Mais, sapristi ! tu n'as... » un regard de Rachel Taratte l'arrêtait court et il ajoutait : « Tu n'as pas tort après tout !... » Dès le commencement de leur camaraderie, Taratte qui, ainsi que la plupart des cabotins, avait le tutoiement facile, avait dit « tu » à Pichoral et s'était fait tutoyer par lui, malgré la différence d'âge.

Jean avait vu grandir la petite Rachel qui, privée de bonne heure de sa mère, s'était élevée à peu près seule. Heureusement elle s'était bien élevée. Son père la destinait au théâtre, car, toute petite, elle avait montré de grandes dispositions, et à huit ans elle avait débité tout le rôle de Célimène à la grande joie des amis de son père. Elle était impayable d'audace et de grâce, et jouait de son éventail, presque aussi grand qu'elle, avec une désinvolture extraordinaire. Son père déclarait que c'était une « nature » ; et lorsque, dans la partie, on est « une nature », on se doit à l'art dramatique. Puis, dès qu'elle eut l'âge de la réflexion, Rachel déclara qu'elle ne serait jamais une actrice ; qu'elle entrerait au Conservatoire, mais dans la classe de piano et non dans celle de déclamation. Son père se fâcha ; mais il eut beau se fâcher et rendre la maison presque intenable, il eut beau lui dire aussi que s'il l'avait appelée Rachel, quoiqu'il n'eut pas une goutte de sang israélite dans les veines, c'était pour la mettre sous l'invocation de la plus grande des tragédiennes, la petite, qui avait beaucoup de volonté, tint bon.

Elle avait maintenant vingt-cinq ans, la petite Rachel, et depuis des années, depuis que le grand co-

mique était délaissé par les directeurs ingrats, dont jadis il avait fait la fortune, c'était grâce à elle, à son travail fatigant de maîtresse de piano, que le petit ménage marchait, et que le grand homme déchu pouvait soigner sa toilette et porter d'étonnantes cravates au nœud savant, dont les bouts flottaient gracieusement au gré du vent. Il est juste d'ajouter que Taratte aimait beaucoup sa fille, tout en gémissant sur sa carrière perdue, et qu'il se laissait soigner par elle avec beaucoup de bonhomie.

Lorsque Rachel avait eu ses vingt ans, l'ami Pichoral lui avait dit :

— Écoute, mignonne, sais-tu ce que tu devrais faire au lieu de t'éreinter à courir le cachet?

— Quoi, mon bon ami? demanda Rachel curieuse, le dévisageant avec ses yeux limpides et clairs.

Tout d'un coup, l'ami Pichoral se sentit gêné. C'était pourtant bien simple ce qu'il avait à lui dire, à cette enfant qu'il avait souvent fait danser sur ses genoux, qu'il avait, de tout temps, conseillée, dirigée comme un second père, qu'il pensait aimer surtout de bonne amitié et à qui il voulait procurer la vie facile.

— Dame! Je ne suis pas beau — beau... je le sais de reste; je ne suis pas un être bien poétique; j'ai vingt ans de plus que toi, tu m'as toujours considéré comme un bon vieux papa, dont la fonction naturelle était de te donner des bonbons... C'est bien ça, n'est-ce pas?

— Mais, oui... fit la jeune fille qui commençait à comprendre.

— Eh bien, pour que je puisse continuer à te donner des bonbons, c'est-à-dire à te faire la vie douce, ce qu'il y aurait de plus sage... de plus raisonnable... voilà une déclaration passionnée qui n'irait pas du tout à la fin d'une comédie sentimentale, par exemple... ce serait de... nous marier... Qu'en dis-tu?

Rachel sourit un peu tristement et lui donna sa main, sans un instant de trouble.

— Ce que je dis, monsieur Pichoral, — elle ne l'appelait « monsieur » que bien rarement, c'était généralement « Pichoral » tout court, ou « bon ami », ou encore « mon oncle », comme elle disait souvent dans sa petite enfance, — ce que je dis c'est que Dieu n'en a pas fait souvent de votre espèce. Vous êtes bon comme du bon pain et je vous aime de tout mon cœur. C'est bien pour cela que je ne vous épouserai pas. Restons ce que nous sommes, c'est-à-dire les meilleurs amis du monde, et laissez-moi gagner ma vie. C'est si bon de travailler, de ne devoir son pain qu'à soi-même!

— Je me suis mal expliqué. J'ai oublié de te dire que ce n'est pas seulement pour te donner des bonbons que je voudrais t'épouser. Je t'aime — pour de vrai. Je ne sais pas comment ça m'est venu, par exemple : à te voir grandir sous mes yeux peut-être, à entendre ta voix, à admirer ton courage, ta crânerie, ta fierté aussi. Que sais-je?... J'ai beaucoup roulé, j'ai vu l'envers des décors de la vie aussi bien que le beau côté, j'ai laissé bien des illusions en route, je ne suis pas un naïf — il s'en faut. Eh bien, lorsque je me trouve dans ce petit logement avec ses pauvres meubles, lorsque je suis assis à table, à côté de toi, je suis heureux, absolument heureux. Je ne demande pas autre chose... Dis... J'ai été trop brusque; tu es surprise, effarée...

— Mais non, mon bon ami, je vous assure. Voilà un an que je sais ce qui m'attend. Je suis très préparée, au contraire. Je sais que vous m'avez toujours choyée, et cette affection à la papa devait peu à peu changer de caractère. C'était inévitable. Mais cela passera et vous me saurez gré d'avoir refusé. Après m'avoir donné des poupées, vous songez à me donner un mari, et comme je suis une pauvre fille, sans le sou, dont les autres ne voudraient pas — vous vous offrez.

— Comme tu as dit cela, Rachel! — Rachel, tu as déjà aimé...

Bravement la jeune fille répondit :

— C'est vrai. J'ai aimé follement, il y a trois ans, un garçon que je rencontrais au Conservatoire, et je me suis crue aimée. Puis, il a eu un premier prix de comédie, il a été engagé de suite et il a bien réussi. Cela l'a fait réfléchir. Il s'est dégagé, — ou plutôt il m'a fait comprendre que c'était à moi à lui rendre sa liberté. Vous voyez comme c'est banal. J'ai un peu souffert...

— Et tu n'en as rien dit!

— A quoi bon? Seulement, à partir de ce jour, j'ai juré de rester fille.

Rachel alla donc son chemin, comme elle l'entendait. Si, parfois, dans le fond de son cœur se réveillait le souvenir de son pauvre petit roman, personne ne s'en douta jamais, son père moins encore que tout autre. Il voyait sa fille toujours vaillante, de belle humeur, riant volontiers, se taillant de petits bonheurs dans les moindres incidents, et il en arriva assez facilement à se persuader que la vie très dure qu'elle menait lui convenait parfaitement.

Les commencements, pourtant, furent très pénibles. Il y a tant de jeunes filles, ayant obtenu un prix au Conservatoire, admirables musiciennes, qui trouvent à grand'peine quelques élèves à bas prix! Rachel se promit de réussir; rien ne la rebuta, aucun travail ne lui parut trop dur. Elle commença à servir d'aide à son professeur, qui peu à peu lui passa quelques élèves; celles-ci, avec le temps, lui en procurèrent d'autres. Les premières années, elle gagnait fort peu de chose. Mais, en ce moment, Taratte jouait encore par-ci par-là, allait en tournée pendant l'été. On était pauvre, mais on vivait pourtant, sans faire de dettes, dans le petit logement au cinquième. Rachel, qui savait que le temps viendrait où il lui faudrait, seule, subvenir au petit ménage, redoublait d'efforts; elle se faisait adorer de ses élèves, car, non seulement ses leçons étaient excellentes, mais elle possédait ce charme particulier qui

ne se définit pas et que subissaient parents et amis aussi bien que les élèves elles-mêmes. Sans être le moins du monde belle, la jeune maîtresse de piano, grande, svelte, gracieuse et très fraîche, était fort agréable à voir, toujours soignée de sa personne, vêtue très simplement, mais avec un goût sûr.

Au moment où, grâce à la bouteille de champagne de l'ami Pichoral, on fêtait la réapparition de Taratte sur une scène parisienne, Rachel gagnait cinq à six mille francs par an, ce qui lui semblait une fortune. Il est vrai que souvent, sortie à sept heures du matin, elle ne rentrait que pour dîner. Ce jour-là, le jour de la représentation, elle s'était octroyé un congé. Du reste, comme on était au mois de juin, les leçons se faisaient rares. Au moment du café, la gaieté voulue du vieil acteur était complètement tombée. Sa figure rasée, à la peau parcheminée et brûlée par le fard, au teint de brique, devenait lamentable à voir. Pichoral, pour le remonter, caressa sa manie la plus intime et dit brusquement :

— Tu sais, mon vieux, je causais l'autre soir au théâtre avec Legros...

Taratte tressaillit. C'était le nom d'un critique redoutable, à qui le malheureux attribuait en grande partie la malveillance des directeurs. Taratte, dont l'âme au fond était douce et débonnaire, avait, pendant ces années d'oubli, amassé une haine profonde, féroce contre la critique dramatique en général, contre Legros en particulier.

— Tu as de jolies connaissances. J'aimerais mieux donner la main à un assassin qu'à un critique; les assassins ne tuent que le corps... grommela l'acteur.

Son ami ne fit pas attention à l'interruption et continua paisiblement :

— Je lui disais que cette habitude de confiner un artiste de talent dans un genre unique est déplorable. Alors je citais ta conception d'Alceste. Ça l'a beaucoup intéressé. Tu as tort de lui en vouloir. Il sait apprécier tes dons...

Taratte se redressa. Ses yeux flambèrent. Il avait vingt ans de moins. Cependant il se contint; sa dignité l'empêchait de paraître attacher la moindre importance à l'opinion de Legros.

— Ah!... As-tu au moins développé ma conception du rôle! Personne n'a compris Alceste; on l'a toujours joué à rebours. Aussi que de lamentables représentations du *Misanthrope* nous voyons, même aux Français! On veut en faire un grand premier rôle!... Quel nonsens! C'est à un comique — un comique intelligent, cela va sans dire, non un pître — qu'il faudrait confier le rôle. Et, alors, on verrait un peu! Ah! si les directeurs n'étaient pas si bêtement routiniers!...

— C'est bien ce que disait Legros. Il a été très impressionné. Il m'a fait entrer dans beaucoup de détails, et il murmurait en jouant avec son binocle : « Curieux — très curieux! — ça m'amuserait énormément de voir ça à la scène... »

— Ah! vraiment, il a dit cela?... Il est moins idiot que je ne le croyais.

— Si tu nous jouais la grande scène, hein? Rachel te donnerait la réplique.

— Oui, papa; comme dans le temps où j'étais toute petite!

Et, de suite, le salon fut bousculé. Le public, représenté par Pichoral, fut relégué dans un coin. Tous les déboires, tous les chagrins oubliés, Taratte montrait à ce public bienveillant un étonnant Alceste — que, du reste, ce public connaissait de longue date. Mais il ne se lassait pas d'entendre la voix fraîche et douce de cette Célimène en petite robe de percale. Elle était vraiment douce, et son père, enthousiasmé du jeu de sa fille, comme du sien, l'embrassa en guise d'applaudissements.

— Et dire qu'elle n'a pas voulu être comédienne! Une nature, te dis-je, une nature!

Et ainsi la soirée commencée assez tristement se termina fort bien, et Rachel en prenant congé de Pichoral lui glissa un petit : « Merci, mon ami! » qui alla au cœur de l'ami.

— Tu es contente? Alors, tu voudras bien faire quelque chose pour moi, hein?

— Mais oui, si cela se peut.

— Laisse-moi vous emmener tous deux à la campagne un de ces jours, au premier beau dimanche; nous ferons une partie à tout casser... nous ne rentrerons que très tard. Cela te va-t-il?

— Et à toi, papa? demanda Rachel, car son père s'était rapproché.

— Si ça me va? je crois bien. Je n'ai plus que trente ans maintenant.

— Alors, c'est dit.

Mais ce premier beau dimanche se fit quelque peu attendre; la saison était triste et pluvieuse. Dans le petit logis, la tristesse du ciel gris semblait être entrée, et tous les efforts de Rachel ne parvenaient pas à l'en chasser.

C'est que, aussi, le fameux bénéfice n'avait rien amené. On parla cependant beaucoup d'Irma, de sa représentation d'adieux, du regret de la voir quitter la scène; quelque peu aussi des artistes en renom qui, pour la plupart, s'étant fait excuser au dernier moment, n'avaient pas joué du tout, ce qui n'empêcha pas certains courriéristes, plus enthousiastes que scrupuleux, de célébrer les « tonnerres d'applaudissements » qui avaient salué le « désopilant » un tel ou la « délicieuse divette » à la mode. De Taratte, rien. Un seul journal, peu lu, consacrait une ligne à ce « revenant qui n'était plus que l'ombre de lui-même, sans l'ombre d'une voix... » Puis, plus rien.

Taratte, les premiers jours, fut très digne. A peine quelques allusions amères à la fameuse « cabale », à la

conspiration du silence, dont il était la victime. Mais, la façon dont il déchirait, chaque matin, la bande du journal, dont il parcourait les journaux supplémentaires qu'il faisait acheter, son tressaillement, dès qu'il entendait sonner à la porte, en disaient long. En une semaine il avait vieilli d'un an ; la bouche tombait, le pas devenait traînant. Il souffrait, et, malgré les petits ridicules du métier qui persistaient quand même, cette souffrance faisait peine à voir. Il arrondissait toujours ses moindres gestes, il avait toujours une façon à lui de découper une volaille ou de servir à boire, ses phrases bien détachées, malgré l'insuffisance de la voix, gardaient la netteté et la valeur exacte des syllabes. Mais il était évident pour la clairvoyante Rachel qu'il avait enfin compris, qu'il savait que c'était bien fini, qu'aucun directeur jamais ne songerait à lui, même pour le rôle le plus sacrifié, pour la « panne » la plus insignifiante, que, pour lui, jamais le rideau ne se lèverait plus, que les trois coups ne se frapperaient plus en son honneur; — que la pièce était jouée, qu'il n'y avait plus qu'à renvoyer le souffleur et à éteindre le lustre.

C'était atrocement dur.

La pauvre Rachel ne savait plus que faire, que dire. Son père, désœuvré, restait des heures immobiles, tenant un livre à la main et ne le lisant pas. Jusqu'à ces derniers mois, il avait eu quelques rares élèves auxquels il donnait d'excellentes leçons; mais le dernier l'avait quitté pour un maître plus en vue et qui, pensait le jeune homme, avec ce sens pratique que montre volontiers notre jeunesse, pourrait mieux le pousser dans la carrière. Depuis, aucun aspirant acteur n'avait grimpé les cinq étages du vieux Taratte, qui, cependant, se contentait d'un bien modeste cachet.

La grande joie de Taratte avait été d'aller voir toutes les nouveautés, surtout les vaudevilles, et Pichoral prenait soin de lui avoir des billets. Rachel voulut l'entraîner à la Comédie-Française un soir où l'on reprenait une pièce de Regnard. Mais il s'y refusa.

— Non, vois-tu, je ne veux plus me montrer. Je veux mourir dans mon coin. Je ne souffrirais pas qu'un impertinent « jeune » vînt m'offrir des compliments de condoléance. Puisque je ne suis plus qu'une ombre, je reste parmi les ombres.

Dans sa détresse, Rachel eût voulu chercher appui et consolation auprès du bon ami Pichoral. Mais Pichoral n'avait fait qu'une ou deux apparitions rapides depuis le dîner au champagne où il avait proposé la partie de campagne, qui se trouvait toujours remise. On allait jouer une de ses pièces les plus réussies à Bruxelles, et il prenait le train de temps à autre pour en surveiller les répétitions. Pichoral était presque un personnage maintenant; son nom se trouvait constamment dans les journaux qui s'occupent spécialement de théâtre. Il gagnait beaucoup d'argent, et Rachel parfois s'étonnait de le voir rester si fidèle à leur pauvre foyer, préférer le petit salon mesquin, avec ses quelques meubles qui dataient de l'empire, et la très modeste table où il mangeait du bouilli en déclarant qu'il adorait cela, aux maisons luxueuses où on lui faisait fête. Pichoral, malgré son succès, était un homme extraordinairement simple, ne pouvant jamais oublier, comme il le disait lui-même, qu'il était né dans une arrière-boutique de la rue du Temple. Il dépensait cependant largement son argent, si facilement gagné, en parties bruyantes, où il ne s'amusait guère, et dont il ne parlait jamais à Rachel.

Taratte, parfois, faisait allusion à la « noce à tout casser » de l'ami Pichoral et trouvait cela tout naturel. Rachel, sans bien savoir pourquoi, souffrait un peu en songeant que l'ami si tendre, si dévoué, simple et bon, qui trouvait un plaisir réel, elle n'en doutait pas, à s'asseoir à leur table, eût ainsi une autre existence dont il ne parlait pas et qui lui devait rester inconnue.

Rachel, pendant ces cinq années de vaillant travail, avait un peu changé. Son pauvre petit roman de la dix-septième année était bien loin; elle s'étonnait parfois, en se rappelant combien elle en avait silencieusement souffert, d'y songer maintenant sans trouble, de retrouver un nom qui aurait dû être le sien dans les comptes rendus élogieux et de ne plus tressaillir. On peut donc oublier? On peut donc, après un effondrement pareil, se reprendre à vivre, à espérer?

Cependant, de ce changement, Pichoral n'avait guère profité. L'amour de l'indépendance, la joie de se sentir capable de gagner son pain et celui de son père avaient grandi chez la jeune maîtresse de piano. Elle aimait Pichoral plus encore que par le passé, il lui était tous les jours plus nécessaire; mais c'était toujours l'ami qu'elle voyait en lui, et l'ami seul. Pichoral le savait bien. Les grandes passions qui durent quand même et toujours sont rares, et l'auteur dramatique semblait tout résigné à l'amitié. Mais, tout de même, maintenant que Pichoral lui manquait, à un moment où tout particulièrement elle avait besoin de lui, elle s'en irritait, et elle pensait plus à lui que de coutume.

— Pichoral a de trop belles connaissances maintenant, dit un jour avec amertume le vieux comique; nous sommes de bien petites gens à côté des grands seigneurs belges qui se l'arrachent. Sa pièce a eu encore plus de succès à Bruxelles qu'elle n'en avait eu ici. Elle est très bien, sa pièce. J'en sais quelque chose.

Rachel défendit leur ami, mais un peu faiblement. Il faisait très beau, ce jour-là, qui se trouvait être un dimanche. C'était enfantin; mais elle avait espéré beaucoup de plaisir de cette partie de campagne, toujours remise pour une raison ou une autre.

Elle y pensa surtout le lendemain, car elle avait une leçon à donner à Saint-Cloud, et jamais la campagne

ne lui avait semblé plus délicieusement fraîche et gaie après les longues pluies de juin. Le soleil maintenant brillait d'un éclat splendide, et la bonne chaleur rendait à son pauvre cœur attristé un peu d'espoir. Par hasard elle ne donna pas sa leçon, son élève s'étant trouvée subitement indisposée, et elle rentra une heure plus tôt que d'ordinaire au logis.

Au moment d'ouvrir la porte du petit salon, elle s'arrêta. Un murmure frappa son oreille. Alors, sans bruit, elle se glissa dans la pièce.

Son père, drapé d'un vieux costume de Scapin, rayé vert et blanc, la toque posée crânement sur l'oreille, débitait une tirade à une rangée de chaises qui représentaient le public. A la vue de sa fille, Taratte, interdit, balbutia :

— Toi? je croyais...

Puis, d'un geste de colère, il arracha la toque et le manteau et, de ses doigts tremblants, il chercha à défaire les boutons, sans y réussir.

— Papa!... dit la jeune fille en lui jetant les bras autour du cou, je sais!... je comprends!

Taratte se laissa consoler, heureux pour une fois de ne plus jouer un rôle, d'être tout bonnement lui, c'est-à-dire un pauvre vieux bonhomme qui souffrait.

— C'est plus fort que moi, vois-tu, Rachel! Tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir joué devant une belle salle pleine de monde, d'avoir entendu les applaudissements, ou mieux ce petit frémissement de la foule qui vaut tous les applaudissements du monde, et de n'être plus rien, une loque, comme cette défroque jetée dans un coin d'armoire, d'être oublié, d'être un mort vivant. Tu sais, c'est très cruel, tout de même. J'ai beau me raisonner, me dire qu'après tout j'ai eu mon heure de gloire, et que maintenant la scène est à d'autres, et que c'est la loi; ça n'y fait rien. J'en rêve la nuit, j'y pense le jour. Souvent, pendant tes absences, je joue comme ça pour moi seul. Puis, quand l'heure de ton retour approche, je serre mes vieux haillons et je remets les chaises en place. Aujourd'hui, tu m'as surpris, et ça te fait pleurer, ma pauvre petite Rachel, que j'aime pourtant si bien et à qui je ne puis donner le bonheur qu'un père voudrait toujours donner à ses enfants! Moi... je ne suis plus qu'une charge, et une charge bien lourde pour de jeunes épaules!

Et, succombant tout à fait, Taratte se prit à pleurer. Il n'en pouvait plus. Tout le beau vernis, tout le fard de son cabotinage s'écaillait, coulait avec ses larmes de vieux, lamentablement. C'était un désespoir très vrai, très touchant parce qu'il était vrai, et Rachel ne savait que dire, que faire pour le consoler :

— Pauvre père! pauvre cher papa! Ne pense pas à moi, qui ne suis pas à plaindre. Je serais même tout à fait heureuse si je pouvais te consoler. Je suis si contente et si fière lorsqu'il me vient une nouvelle leçon bien payée et que je me dis : « Cet hiver, nous aurons un joli service de table tout neuf ou un tapis pour la chambre de papa. » Et ça me fait de la vraie joie, ça flatte aussi mes instincts d'indépendance, mes petites manies de vieille fille active et dominatrice, qui commencent à pousser, je t'assure! Mais toi, pendant que je trotte, que je joue à la personne importante, toi, tu te lamentes, et cela, vois-tu, ça m'attriste et me fait pleurer. Que puis-je faire, pauvre père chéri, que puis-je faire?... Ah! si je savais!...

— Tu n'y peux rien, mon enfant. C'est fatal; c'est la loi, et les sages courbent la tête. Moi, je ne suis pas un sage. Jouer encore sur un vrai théâtre, faire rire, faire pleurer aussi — car j'ai fait pleurer — voilà la vie, voilà le bonheur. Oh! je ne suis pas bien exigeant, va! Un petit théâtre, grand comme un mouchoir de poche, quelques spectateurs qui n'auraient pas à crier: « Plus haut! » comme ce brutal de l'autre jour... je n'en demande pas plus. Je sais bien que je n'ai pas une voix de trompette, parbleu! mais personne mieux que moi n'a su tirer parti d'un filet de voix... Enfin!

Puis, avec une mobilité d'enfant, lorsque sa fille lui proposa de profiter de cette belle journée, puisqu'elle était libre, et d'aller dîner à la campagne, il s'essuya les yeux, et, impatient de partir, serra son costume et s'habilla avec soin. Un peu plus, et il se serait fait une tête de bon papa, plein de sentiments doux et bienveillants.

Pendant leur absence, Pichoral arriva, et, ne trouvant pas ses deux amis, griffonna sur une carte :

« Ce sera pour après-demain, si vous le voulez bien, mes chers amis; j'ai commandé du beau soleil. Les arrangements nécessaires à notre petite partie ont pris plus de temps que je n'aurais cru. Enfin, tout est prêt. Je viendrai vous prendre à dix heures. »

— De quels arrangements parle-t-il? grommela Taratte; ce n'est pourtant pas compliqué, de faire une partie de campagne. La nôtre a été délicieuse. As-tu remarqué, Rachel, ces gens à la table voisine, comme ils m'ont regardé? Le plus vieux a dit aux autres : « C'est Taratte — vous savez, des Variétés... »

Et ce mot entendu avait, en effet, donné un peu de bonheur au vieil acteur. C'était encore de la gloire, ça!...

Le beau soleil commandé par Pichoral donna de la joie à la terre et au ciel. Comment Rachel eût-elle songé à ses petits froissements à elle? comment se rappeler même les grands désespoirs de son père, lorsque l'air était si doux à respirer, que de légers nuages blancs couraient si joyeusement sur le ciel très bleu?

Du reste, Pichoral, très en train, plus affectueux que jamais, n'aurait rien compris aux reproches qui auraient été sur les lèvres de Rachel.

— Eh bien, lui dit Taratte, ami des grands de la terre, tu daignes encore te souvenir de petites gens comme nous?

— Mais, oui, je daigne. Je n'ai, du reste, jamais plus pensé à vous que depuis dix jours. Ce que j'ai fait de

courses!... Voici l'affaire. On me propose d'acheter une maison à Meudon, arrangée par une cantatrice célèbre, et qui ne veut plus de son joujou. Je suis un peu las de vivre en bohème; puis, j'ai l'âme rurale; j'ai toujours rêvé d'élever des poules et des canards. Seulement, je suis l'homme du monde le plus irrésolu!... Alors, j'ai songé à demander votre avis... Au lieu de déjeuner à l'auberge, nous irons déjeuner, si vous le voulez bien, à l'ombre des arbres qui seront peut-être, demain, mes arbres. Vous savez, je me sens grandi d'une coudée en disant cela : mes arbres! C'est patriarcal, ça sonne la vertu à pleins poumons, et la paix et l'honnête paresse... car je suis né paresseux, et jamais je n'ai pu satisfaire cette passion-là! A Paris, ce qu'on vous bouscule!...

Le futur « château » de Pichoral, perché tout en haut de la colline, entouré d'arbres magnifiques, d'un jardin immense qui jouait le parc et d'où la vue sur toute la vallée était admirable, était une grande maison, assez irrégulière, sans grand style, certes, et où chaque propriétaire nouveau avait ajouté, qui une aile, qui un étage. Mais on n'y regardait pas de si près, et les Parisiens s'extasiaient à propos des moindres détails. La visite de la maison fut remise, car le déjeuner attendait, tout préparé à l'ombre d'un hêtre superbe, et déjà la faim se faisait sentir.

Rachel, heureuse pour sa part, ne pouvait s'empêcher — en écoutant les éclats de rire de son père, un peu émoustillé par cet excellent repas en plein air, agrémenté d'un certain bourgogne fort estimable — de songer à la scène de désespoir toute récente où elle avait été impuissante à consoler le pauvre vieux. Ce n'était qu'un enfant, à qui un hochet suffisait pour donner la joie, un grand enfant dont elle avait la charge et à qui elle eût tant voulu donner le bonheur! Et, tout en riant pour son compte, elle admirait le tact avec lequel Pichoral savait, juste au bon moment, sans en avoir l'air, dire ou faire la chose qui flattait le plus l'amour-propre endolori de l'acteur. C'était là un talent qui lui manquait, à elle. Elle savait aimer, elle savait plaindre, elle ne savait pas caresser cette vanité de l'artiste qui, exaspérée par la vie factice des planches, était devenue comme une seconde nature. Elle se pliait difficilement à des concessions dont, pourtant, elle voyait les bons effets.

La maison, toute meublée et meublée avec un goût très moderne, avec une grande recherche du confortable, attendait un maître; elle pouvait être habitée le jour même. Cependant, Pichoral, très gai et très en train pendant le déjeuner, s'assombrissait, pendant l'inévitable « tour du propriétaire ». Ce qui lui souriait une heure auparavant, maintenant lui faisait peur. Ses habitudes de boulevardier et de vieux garçon reprenaient le dessus. Puis, que ferait-il d'un établissement pareil qui nécessiterait un domestique nombreux?... Certes, l'occasion était merveilleuse. La célèbre cantatrice cédait la propriété, où elle avait fait de grandes dépenses, pour le prix qu'elle l'avait payée, trois ans auparavant, alors que la maison était presque inhabitable.

— Oh! s'écria Pichoral, avec un désespoir comique, qui me délivrera du soin de dire ou oui ou non?... Je suis l'être du monde le plus faible, le plus insouciant, le plus désireux de faire acte d'abandon de ma volonté — et dès ma dix-huitième année, j'ai toujours été forcé de conduire ma barque moi-même! Je suis une victime de l'indépendance.

— Peste! plains-toi. Pouvoir s'offrir un joujou pareil, sans que personne ait le droit de critiquer ta folie!... Mais c'est le bonheur. Tu mériterais d'être mari, pour te punir.

— Je ferais comme les saints de la légende dorée, je bénirais mon châtiment.

— Ah! bah...

Mais Taratte, habitué aux velléités matrimoniales de son ami, qui revenaient périodiquement, ne s'inquiéta pas de cette boutade. Il ne manquerait plus que cela! Voir l'unique ami qui lui restât en pouvoir de femme, ne plus le recevoir dans l'intimité de son petit ménage, ne pas s'installer de temps à autre dans les délices de cette campagne idéale, comme invité, comme artiste, et comme collaborateur anonyme, ce serait la calamité des calamités! Il était venu à l'acteur un certain respect pour Pichoral depuis l'excellent déjeuner en plein air. Il ne pouvait vraiment pas protéger du haut de sa supériorité un homme dont le succès prenait ainsi une forme tangible. Il savait bien que son ami devait gagner beaucoup d'argent, depuis quelques années surtout, mais rien dans l'attitude de ce garçon élevé très modestement, n'aimant pas le luxe, n'ayant même pas changé de logement depuis dix ans, ne le lui avait fait comprendre. Mais Pichoral en châtelain — les choses changaient de face du coup! Taratte, lui, au contraire, aimait le luxe, et ses petits yeux brillaient en se posant sur les draperies souples et les meubles recherchés des salons.

Mais ce fut bien autre chose lorsque Pichoral, traversant une longue salle, ouvrit largement une énorme double porte, et découvrit un délicieux petit théâtre tout aménagé.

— Il y a un théâtre et tu hésites, malheureux!

Et l'acteur, tout rajeuni, tout ragaillardi, s'élança sur la scène minuscule.

Pichoral regarda Rachel en souriant, et vit que la jeune fille avait des larmes aux yeux.

— Je t'ai fait de la peine, Rachel!

— Vous?... Non. C'est son plaisir d'enfant qui me fait de la peine. Il se meurt du chagrin de ne plus jouer. Si vous saviez!...

— Je sais. Je devine plutôt. C'est surtout depuis la représentation d'adieux, n'est-ce pas?

— Oui. Il a enfin compris que c'était fini, et il en a un grand désespoir.

Tous deux se turent. La voix sourde de Taratte disait de temps à autre avec un accent de bonheur idéal :

— Il y a des décors, de vrais décors!...

— Sais-tu bien, Rachel, que ce doit être divin de pouvoir faire des heureux?

— Oui, mon ami, je le sais, je le sens.

— Tu me rendras cette justice : je ne t'ai pas tourmentée depuis le jour où tu as refusé de m'épouser. J'ai été patient; je t'ai donné le temps d'oublier ta peine d'enfant; j'ai donné à la blessure le temps de se cicatriser.

— Elle n'a guère laissé de traces.

— Et tu as pour moi un peu d'amitié?

— Beaucoup. Infiniment.

— Crois-moi, Rachel, cela suffit pour me donner le bonheur, et, en me le donnant, tu en donneras aussi à ton père, — et tu seras heureuse, je t'en réponds. Je t'aime assez pour deux, va! Et je ne saurais te dire tout ce que je mets de choses dans ma tendresse pour toi, d'aspirations vers une vie meilleure que n'a été ma vie décousue et insouciante jusqu'à présent, de travail paisible à tes côtés, de bonté pour les autres. Je suis très capable, tu sais, d'être un brave homme, aussi bien que d'être le « bon garçon » que l'on a vu en moi... Vois tout le bien que tu pourrais faire ainsi, tout le bonheur que tu pourrais donner...

Rachel, très émue, cherchait en vain à répondre. Taratte, radieux, traversait la petite scène et se précipitait dans les coulisses :

— Il y a jusqu'à des loges pour les artistes! Qui sait?... la scène est peut-être machinée. Nous jouerons tes pièces, nous les essayerons ici, entre nous, avant de les livrer aux directeurs, et tu verras comme ça te servira!...

Sa voix se perdait dans les profondeurs des coulisses.

Rachel, très sérieuse, mit ses deux mains dans les mains de cet ami fidèle qui avait su être patient et qui lui offrait une tendresse infinie. Elle n'eut pas besoin de parler. Pichoral l'attira vers lui et l'embrassa au front, très sérieux, aussi, presque grave.

— Il y a des perruques dans le magasin des accessoires!...

Pichoral, redevenu soudain très gai, très gamin, tira de sa poche une grande feuille qu'il avait préparée à l'avance, et où il n'eut qu'un nom à changer.

Cela jouait l'affiche de théâtre annonçant une représentation extraordinaire du *Misanthrope*, avec le nom de Taratte en majuscules énormes dans le rôle d'Alceste. Célimène devait être jouée par Mlle Rachel Taratte, et, d'un coup de crayon, Pichoral raya le nom et mit à la place Mme Jean Pichoral. Il eut tout juste le temps d'épingler l'affiche au rideau, lorsque Taratte, transfiguré par sa prise de possession de [illegible] d'amateur, où rien ne manquait, déboucha des coulisses en criant, autant que sa voix sourde le lui permettait :

— Je te défends d'hésiter. Tu achètes le château et nous viendrons y jouer la comédie; n'est-ce pas, Rachel?

Pour toute réponse, Rachel, un peu rougissante, le sourire aux lèvres, lui montra l'affiche.

— *Le Misanthrope!* Mon rêve... enfin! Je vais leur montrer le véritable Alceste... Mais qu'est-ce que cela? Tu as effacé le nom de Rachel? Tu te maries, vraiment? Ah! mon ami... ne fais pas une pareille sottise! D'abord je ne jouerai qu'avec Rachel.

— Et en jouant avec moi, papa, tu joueras cependant avec Mme Jean Pichoral. Nous donnerons la fameuse représentation après notre mariage.

— Ce n'est pas possible, ma petite Rachel!... Toi, Pichoral, tu as été amoureux tout ce temps de ma fille?...

Il lui fallut s'asseoir. Mais il fut cependant à la hauteur de son rôle. Il ouvrit les bras d'après les meilleures traditions de la Comédie-Française, et dit d'une voix mouillée par l'émotion :

— Sur mon cœur, mes enfants!

Puis, tout de suite, revenant à son idée fixe, il dit :

— Tu inviteras la critique, hein, mon ami?

— Je crois bien...

— Ce n'est pas que je tienne à l'opinion de ces messieurs, je la méprise, mais enfin ça pourra leur être utile.

— Et Legros? Faudra-t-il inviter aussi cet ennemi de ta paix?

— Dame! Puisqu'il a exprimé le désir d'étudier ma conception du rôle... Puis, je n'ai plus d'ennemi. Je suis trop heureux. Un théâtre, — un théâtre à moi, chez nous... Ah! ma petite Rachel, tu peux te vanter d'avoir fait le bonheur de ton vieux père!...

— Et de son mari donc?... murmura Pichoral.

JEANNE MARGET.

SOUVENIRS DE VOYAGE (1)

DE VICKSBURG A NEW-YORK.

Il est sept heures du matin. Après des accolades moins joyeuses que celles de l'arrivée, je file vers New-York par la route de Cincinnati. Je m'arrêterai à mi-chemin, dans un endroit sans importance, car il me paraît excessif d'être en proie, deux nuits de suite, au roulis du sleeping-car. Une fois à New-York, j'aurai à peine le temps d'aller jusqu'au Niagara et de revenir

(1) Voir [illegible] 27 [illegible] 7 et 21 novembre 1891.

m'embarquer pour le Havre. Je voudrais être délivré des belles choses que j'ai à voir et déjà en pleine mer, plus près de la France que de l'Amérique; car j'ai quitté mes amis fort tristement, et la solitude me pèse. Je fais cette réflexion bizarre, que, si notre destinée est de nous voir un mois tous les vingt ans, nous n'avons plus guère de temps à passer ensemble, du moins sur la planète que nous habitons. Mais qu'ai-je à faire de ces mélancoliques rêveries? Nous nous reverrons s'il plaît à Dieu; et, en attendant, je ne serai point assez absurde pour maudire mes joies parce qu'elles ont eu leur fin prévue et naturelle.

Le train a passé entre le lac, pâle encore à cette heure matinale, et le noble cimetière qui, plus que toute autre chose, m'a fait aimer le peuple américain. Je suis déjà loin de Vicksburg; le train m'emporte à toute vitesse. Je regarde fuir une campagne que peut-être je ne reverrai jamais. Tout en admirant le maïs déjà haut, dont la brise emmêle les larges rubans verts, je déballe mes provisions de bouche et je me prépare à manger sans allégresse. Cela n'empêche pas que je viens de passer à Vicksburg quatre semaines qui resteront lumineuses dans mon souvenir.

Les cultures que j'aperçois en traversant le Kentucky donnent l'idée d'une terre riche et plantureuse; mais rien n'égale le « plaisant pays de France » pour la gaieté, la grâce, la variété des aspects. La présence de l'homme y est aussi plus fréquente; elle anime le paysage; et la vue de nos hameaux, groupés autour de leur église, a une douceur que rien ne peut égaler ici. A l'approche des villes américaines, j'ai toujours une déception; malgré moi je cherche des yeux la silhouette d'un château ou les tours fleuries d'une cathédrale. Mais quoi! nous sommes loin de la verte Loire, et les villes des États-Unis n'ont point de passé. En auront-elles jamais? Il est inutile de le souhaiter; car elles n'ont pas, comme les nôtres, de précieuses reliques à transmettre aux générations futures. Du reste, il est vraisemblable que, dans leur fièvre de progrès, elles se transformeront sans cesse, éliminant tout ce qui pourrait, en elles, devenir tant soit peu archaïque.

Las de regarder par la portière, j'essaye de prêter l'oreille aux conversations; mais elles sont bien autrement monotones que les champs de blé succédant aux champs de maïs. Mes voisins s'épuisent à ressasser les mêmes arguments pour ou contre la protection. Aussi est-ce avec un sentiment de délivrance que je prends congé d'eux, en arrivant à la station inconnue dont le nom est inscrit sur mon billet.

J'ai soupé tout seul dans l'auberge infime où je dois passer la nuit : tolérable repas, égayé par le service d'un négrillon haut comme une botte. Après souper, je passe dans le salon, fort exigu, où médite un piano. Sur l'instrument taciturne s'ouvre un recueil de chorals; je ne sais quelle odeur huguenote est éparse dans l'air. J'interroge l'ivoire, qui répond distraitement à mes doigts, et je murmure deux ou trois psaumes avec la terreur de commettre un sacrilège. Sur ces entrefaites, le quaker à barbe blanche qui daigne tenir l'auberge entre au salon avec un jeune homme de bonne mine. La conversation s'engage. Évidemment je suis l'hôte du patriarche; je n'oserai jamais lui demander ma note. Le jeune homme étudie pour être instituteur. Les idées que ce futur maître d'école se fait sur le vieux monde sont extraordinaires. Il me demande, entre autres choses, si la France est une nation indépendante. Je réprime avec peine une forte envie de rire et une démangeaison, non moins vive, de lui dire des sottises; car les voyages exaltent le patriotisme. Réflexion faite, je préfère l'instruire. Mais ce n'est pas chose facile d'expliquer à des Américains que, tout en souhaitant la paix, nous avons au cœur une arrière-pensée douloureuse; que pas un de nous ne peut se résigner à voir la France amoindrie; qu'il nous est insupportable de songer que le temps pourrait, à la longue, consacrer une odieuse violation du droit...

Pour détourner la conversation, je prends sur une étagère les poèmes de Burns. Il est remarquable que, chez les Anglais de condition même très modeste, on trouve presque toujours deux ou trois poètes : Shakespeare, Milton, Burns, Byron, Moore, Tennyson ou d'autres. Je ne saurais dire s'il en est de même en Amérique; mais je suis bien sûr que chez nous on n'a pas le même culte de la poésie que chez nos voisins. Non pas que le niveau intellectuel soit plus élevé en Angleterre qu'en France; c'est, je crois, tout le contraire. On voit, de l'autre côté de la Manche, bien des têtes de brutes, et les visages que l'intelligence éclaire m'ont toujours paru y être plus rares que chez nous. Mais le sens de la poésie est toute autre chose que la vivacité de l'intelligence. L'abus que nous faisons de l'ironie et notre absurde peur de paraître ridicules étouffent bien souvent ce qu'il y a de poésie en nous.

Quoi qu'il en soit, l'apprenti maître d'école m'avoua que Burns lui donnait de la tablature. J'insinuai que cela tenait sans doute au dialecte écossais. Ce mot ne fut pas perdu pour lui; et, quelques instants après, comme je massacrais la syntaxe anglaise, il me demanda si je me servais, en lui parlant, du « dialecte français ». Son air candide ne me permettant pas de supposer qu'il se moquât de moi, je lui répondis que je parlais tout simplement un pitoyable anglais.

Le jeune pédagogue et mon hôte vénérable se mirent ensuite à philosopher sur une collection de roches qui ornait le salon. Comme ils étaient on ne peut plus respectueux de la Bible, tout en ayant un faible pour la géologie, ils ne tardèrent pas à émettre l'idée conciliante que les jours dont parle la *Genèse* sont, en réalité, des époques. Je ne me souciai point d'ébranler cette opinion, puisqu'elle leur suffisait pour accorder les exigences de leur raison avec celles de leur foi. Peu

après le quaker disparut, et, à l'instant où la pendule sonnait neuf heures, son petit nègre vint nous avertir qu'il était temps de nous retirer. Il fallut obéir à cette injonction. Nous nous souhaitâmes le bonsoir et je montai dans ma chambre. Le négrillon m'y laissa en compagnie d'une horrible lampe à pétrole, que je soufflai avec méfiance, et que j'eusse été parfaitement incapable de rallumer. D'ailleurs, point de bougie. Dans l'hôtel où je suis descendu à New-York, les chambres sont éclairées au gaz; ce qui est à la fois malsain et incommode. C'est peut-être ici le lieu de remarquer combien varie, d'un peuple à l'autre, l'idée du confort. Les Américains trouvent que nous en avons une très faible notion ; et, pour bien des choses, je suis prêt à leur retourner le compliment.

Au matin, je pris congé du patriarche, qui, à ma grande surprise, accepta deux misérables dollars en échange de son hospitalité. Le reste de mon voyage s'accomplit sans incident. J'avoue qne j'admirai d'une façon bien distraite les montagnes bleues de la Pensylvanie, couronnées de sombres pins, et dont les courbes harmonieuses m'eussent charmé si je n'avais eu l'esprit ailleurs. Arrivé à New-York, j'errai par les rues en attendant l'heure de partir pour le Niagara ; et je me surpris à contempler avec tendresse de petits cuirassiers français, en plomb, à la vitrine d'une boutique de joujoux.

LE NIAGARA.

Il fallait bien que je visse le Niagara. Qu'auraient dit Bouvard et Pécuchet si j'eusse quitté l'Amérique sans avoir admiré cette « beauté de première classe »? Je suis donc allé voir le Niagara. Je n'ai point l'ambition de le décrire ; mais j'affirme que l'on peut, sans crainte d'être déçu, s'en faire l'idée la plus extraordinaire. Sans doute, ce n'est pas au premier coup d'œil jeté sur les chutes que l'on en mesure toute la grandeur ; mais la nature méprise les coups de théâtre, et elle n'aime point à ménager ses effets avec une habileté mesquine. Je suis descendu à la station de *Niagara falls,* par une nuit très noire. Après avoir pris une chambre à l'hôtel, j'ai marché dans la direction des chutes ; mais je n'avais point de guide, je m'embourbais, et je n'ai rien pu découvrir. Seulement j'entendais un bruit magnifique, sourd, terrible, toujours égal, le bruit de la cataracte se précipitant dans les ténèbres. Rentré à l'hôtel, j'ai longtemps écouté cet immense murmure qui emplit toute la région voisine, mais que ne perçoivent plus les gens du pays, trop habitués à l'entendre. C'est pour la même raison, paraît-il, que l'harmonie des sphères nous échappe si complètement.

Les vues panoramiques du Niagara en donneront toujours une très faible idée, parce qu'il y manquera cette profonde musique. Concevez-vous un vaste fleuve qui s'écroule en silence? Même à travers mon sommeil, j'avais perçu le mugissement des eaux. A mon réveil, j'allai voir le monstre lui-même ; il me sembla, comme je m'en approchais, que le sol était secoué par une trépidation continuelle. Je passai sur la rive canadienne, d'où le spectacle est admirable. Pour cela, je franchis un pont hardiment suspendu à deux cents pieds au-dessus du Saint-Laurent, qui a une profondeur égale. Ce pont fut construit récemment, lorsqu'un autre, à la même place, eut été emporté par une tempête. Ceci se passa vers trois heures du matin. A minuit, un homme avait encore traversé le pont, se traînant sur ses mains et sur ses genoux pour ne pas être emporté dans le fleuve. De la rive canadienne, on aperçoit les deux chutes, séparées par une île verdoyante. Le Saint-Laurent fait un coude à l'endroit où il se précipite; la chute américaine semble être parallèle à la rive du fleuve, tandis que la chute canadienne le barre en travers. Entre les deux s'avance la pointe de l'île, qui est à pic, comme les cataractes. Celle des États-Unis paraît livide ou jaunâtre ; l'autre, avant de s'élancer, brille d'un vert intense là où le bouillonnement de l'écume laisse apercevoir la nappe des eaux. Un peintre hurlerait de joie devant ce vert, splendide et profond comme la lumière d'une émeraude. Le ciel était voilé quand je vis le Niagara ; j'en distinguai d'autant mieux les formes et les nuances. Pendant quelques minutes, le soleil perça les nuages, et je fus ébloui par la blancheur de l'écume. J'eus la vision confuse d'une trombe de neige. L'embrun rejaillissait plus haut que le niveau supérieur du fleuve et flottait dans le ciel comme une poussière lumineuse.

Tandis que je contemplais cette chose unique, un gros homme s'approcha de moi et me donna des explications qui gâtèrent tout mon plaisir. Il me proposa ensuite de me photographier séance tenante; le Niagara, le fleuve, le pont suspendu, tout un vaste paysage serviraient de cadre à ma personne. Je vois d'ici la fureur du brave père Flaubert, si on lui eût fait une aussi grotesque proposition. Je refusai avec énergie; mais il fallut acheter divers bibelots fabriqués par les Peaux-Rouges et des photographies qui donnent du Niagara une idée assez juste. Les chutes, en hiver, doivent être stupéfiantes, lorsqu'elles sont hérissées de glace, voilées de brume, mêlées aux tourbillons de la neige.

Un peu plus loin, on me revêtit d'un bizarre costume pour que je pusse descendre sur le bord du fleuve : capuchon, vareuse, pantalon très pattu, le tout en toile cirée et assez ample pour être mis par-dessus les vêtements; mes pieds entrèrent tout chaussés dans de larges mocassins. Je me figurais être devenu Esquimau; et, si j'en juge par l'aspect des touristes que j'ai vus ainsi affublés, je devais avoir une « balle » assez comique. On me proposa encore de me photographier; cette fois, la chose était plus tentante. Mais cela me parut être une fantaisie de nouveaux mariés;

Dieu sait s'ils pullulent aux environs du Niagara! Ils se font portraiturer par couples, dans leur accoutrement de toile cirée; et j'avoue que les femmes, encapuchonnées à la groenlandaise, ont des frimousses parfois délicieuses.

A propos de nouveaux mariés, savez-vous une coutume américaine? Elle est, paraît-il, assez répandue, et elle montre combien est faible, aux États-Unis, le sentiment du chez soi. (*Home, sweet home!*) Aussitôt mariés, les époux vont passer quelques jours à l'hôtel; il y a, dans les bonnes maisons, des appartements spéciaux à cet usage. Le jeune couple choisit une chambre dont la nuance lui plaît, bleu céleste, vert tendre, jaune paille ou fleur de pêcher. C'est là que la vierge devient femme et que se consomment les premières joies de l'hyménée. Cet usage n'est-il pas hideux?

Donc, pour en revenir à nos cataractes, je descendis au moyen d'un ascenseur hydraulique, qui me remonta un quart d'heure après. Je suivis la berge très étroite du fleuve, je m'engageai dans un souterrain humide, et je débouchai au pied même de la chute. Je l'admirai de bas en haut, bien que l'eau me cinglât le visage, et je fus encore une fois émerveillé. On dit souvent que cette façon de voir les chutes est la meilleure; pour moi, je n'ai pas de préférence. Sans doute, lorsqu'on est en bas, on mesure mieux la hauteur d'où les eaux se précipitent; mais rien n'est sauvage et terrible comme le fleuve aperçu de la rive canadienne, lorsqu'on est à peu près au même niveau que lui, et qu'on le voit, tout marbré d'écume, bouillonnant, ivre de fureur, se ruer vers l'abîme où il tombe à pic.

Je devais encore, pour épuiser les joies du Niagara, contempler les rapides à quelques milles plus bas, puis monter sur un petit bateau à vapeur qui approche des deux chutes autant qu'il est possible. Je contemplai, en effet, les rapides du fleuve, l'eau horriblement secouée entre les rocs, et, parmi de monstrueux tourbillons, des surfaces très lisses auxquelles je ne me fierais point. Je m'embarquai ensuite sur la *Vierge de la Brume*, où l'on me revêtit d'un large suroît et d'un costume de mer, et je me plaçai à l'avant du steamer minuscule, qui exécuta diverses pirouettes à la barbe des cataractes. Je me fis tremper comme une soupe malgré mes habits de toile cirée. L'eau m'aveuglait, m'entrait dans la bouche, me ruisselait sur le visage. J'étais naïvement surpris qu'elle ne fût point salée. Pendant cette promenade en bateau on goûte une terreur délicieuse, parce qu'il n'y a aucun danger. Je crois pourtant qu'un steamer disparut un jour sous l'une des chutes, mais cela est sans importance.

« Tout se paye », a dit Napoléon. Jamais la vérité de cet axiome ne m'est apparue d'une façon plus frappante qu'aux *Niagara Falls*. On paye ici pour monter et pour descendre, pour marcher et pour s'arrêter, pour voir quelque chose et pour ne rien voir du tout. Les dollars s'envolent comme les flocons d'écume de la cataracte. Néanmoins, je partis à regret, d'autant plus que le lendemain une troupe de passage devait représenter *Comme il vous plaira* de Shakespeare, gracieuse attention pour une colonie de jeunes époux. J'appris, avant mon départ, qu'un aimable humoriste venait de se jeter du haut de la chute américaine. Ce genre de suicide est très fréquent; il plaît aux âmes romanesques. Notre homme s'était promené quatre ou cinq heures devant les chutes sans pouvoir se décider. Mais il fit preuve d'humour en jetant son chapeau dans le fleuve avant de se précipiter lui-même. Voulait-il se familiariser avec la trajectoire que son corps allait décrire, ou prévenir de son arrivée un hôte mystérieux? Je l'ignore; mais il lança son chapeau, le regarda tournoyer et se jeta dans le gouffre. On n'a pas retrouvé le cadavre de cet humoriste. Des farceurs moins lugubres sont ceux qui, pour gagner un pari, se laissent précipiter du haut en bas des chutes dans un tonneau bien capitonné. La secousse est forte; mais, à moins de malchance, on n'en meurt pas.

DE NEW-YORK AU HAVRE.

Je m'en retourne, comme je suis venu, par la *Bretagne*. Voici des visages connus, presque amis. Je retrouve la délicieuse miss Rose, dont la vue me charmait durant ma première traversée; mais elle est en deuil et paraît toute mélancolique. Quel être cher a-t-elle perdu, tandis que j'étais joyeux dans sa patrie? Je l'ignorerai toujours. Sa robe noire, symbole de ma tristesse, n'a fait que passer devant moi. Miss Rose devient invisible; et pas une fois je ne reverrai son gracieux visage à la Botticelli, dans mes allées et venues de bête prisonnière.

Du moins, un bateau de fleurs va me réjouir les yeux. Non pas un « bateau de fleurs » dans le sens japonais: il s'agit d'un chimérique navire, ouvrage d'une fleuriste de New-York, offert par quelque Yankee délicat à des amis embarqués sur la *Bretagne*. Il se dresse, frêle et charmant, sur une table du salon. La coque est faite de pensées jaunes ou violettes; les mâts et les cordages sont un entrelacement de roses, de fuchsias, de jasmins; et la nef embaumée flotte sur des vagues de lierre. Cette embarcation est un rêve de poète; elle me délecte ainsi qu'une fraîche métaphore.

J'ai pour voisin, à table, un Français pétillant de verve, qui m'offre du vin de Champagne à tout moment. Inutile de spécifier que cet aimable homme est méridional. D'abord confus de tant de politesse, j'apprends que mon nouvel ami voyage pour une grande maison de la Champagne. Je retiendrai la marque. Cet homme est, d'ailleurs, précieux à tous égards. Il a poussé une reconnaissance à la cuisine et découvert que le chef est aussi Marseillais que lui; de là, pour notre bout de table, moyennant un précieux flacon de fine champagne offert au maître-queux, abondance de

filets truffés, brandades de morue et succulentes bouillabaisses. Je suis toujours mélancolique ; mais j'engraisse rapidement.

Je fais volontiers les mille pas de la digestion avec un jeune médecin de marine, fort distingué, qui a vu déjà beaucoup de choses. Il arrive des îles Saint-Pierre et Miquelon. Là, il fut requis d'assister à une exécution capitale dans des circonstances assez curieuses. On n'avait pas de guillotine; il fallut en faire venir une de la Martinique. L'instrument était vieux et vermoulu. Afin d'éprouver les bois de justice, on commença par décapiter un veau. Lamentable destin, pour une bête innocente, que de périr guillotinée! Le condamné était matelot à bord d'un navire de commerce; un de ses camarades s'improvisa bourreau. Tout se passa avec beaucoup de gentillesse, comme entre vieux compagnons, sans rancune de part ni d'autre. « Tâche de faire ça proprement! » dit le pauvre diable. Puis, en un langage très simple et très digne, il reconnut qu'il méritait la mort : « J'ai tué; je dois mourir. » La société humaine, qui use de ce principe pour sa défense, a le droit et même le devoir de s'assurer de temps à autre qu'il est encore solide; mais le trouver si ferme dans la bouche d'un homme qui en meurt, ce n'est pas chose indigne d'admiration. Ce matelot était du reste un fort brave homme. Il avait, en état d'ivresse, éventré un de ses camarades « pour voir s'il était gras ».

Les icebergs sont en ce moment le point de mire de toutes les lorgnettes. A cause d'eux nous avons suivi un autre chemin que lors de mon premier voyage. C'est le moment où ils descendent du nord; et, comme leur rencontre est dangereuse, il a fallu obliquer vers le sud. Ils ne sont pas très nombreux dans nos parages. On voit, à une assez grande distance, flotter des blocs verdâtres et translucides, aux formes diverses, parfois d'une régularité géométrique, d'autres fois découpés fort bizarrement. D'après la partie qui émerge, la masse entière de ces icebergs doit être colossale. Le clair de lune prête à leur cristal une splendeur féerique. Ceux que le soleil ne fond pas en route viennent se dissoudre dans le Gulf-Stream.

Nous traversons le vaste courant d'eau chaude qui tiédit les côtes de Bretagne et permet aux camélias de croître en pleine terre dans les îles de la Manche. Malgré le vent de notre course, la chaleur y est pesante. Peut-être est-ce une illusion de ma part, mais l'air qu'on respire ici me paraît être chargé de microbes. Il n'est point rare, du reste, qu'en pleine mer un équipage soit éprouvé par une épidémie de grippe. C'est ce que m'affirme le médecin du bord. Même le pur souffle de la mer ne peut écarter de nous les invisibles qui s'acharnent sur nos tristes carcasses.

Plus je me rapproche de l'Europe, plus l'Amérique m'apparaît comme une chose distincte. Mon impression se précise durant mes longues heures de loisir. Ce qui m'a frappé tout d'abord chez le peuple des États-Unis, c'est que, d'origines si diverses, il semble très homogène. Il façonne à son image les étrangers qu'il accueille. J'ai causé en chemin de fer avec un grand diable, coiffé d'un feutre gris aux larges bords, qui lampait le whiskey merveilleusement. Il est né, dans le Texas, d'un père allemand et d'une mère française. Point de traces visibles des influences héréditaires : de la tête aux pieds, c'est un homme du Texas, par sa façon de prendre la vie autant que par l'air de son visage. Autre exemple plus curieux. J'ai voyagé avec un Hanovrien loquace et bourgeonné, qui vit en Amérique depuis l'annexion de son pays à la Prusse. Tout en lui, la physionomie, les gestes, la parole, le tour des idées, trahissait un Yankee. Ces transformations rapides n'ont aux États-Unis rien d'exceptionnel. Pourtant si l'immigration allemande devient assez dense (comme à Cincinnati) pour que les nouveaux venus se dispensent d'apprendre l'anglais, il y a là de quoi compromettre l'unité du peuple américain, et il n'est pas invraisemblable que la grande république soit un jour divisée par des schismes autrement graves que la querelle du Nord et du Sud.

Les immenses ressources du pays et le nombre restreint de ses habitants y rendent la question sociale moins aiguë qu'en Europe. Cependant la vie n'y est point paradisiaque. Les Peaux-Rouges peu à peu refoulés, dépouillés, exterminés; la question nègre; l'antagonisme des systèmes économiques; les menées déjà inquiétantes des anarchistes; l'accroissement rapide de la population, qui chaque jour rend plus âpre la lutte pour la vie... Mais pourquoi songer à tout cela? *Go ahead!* crient les Américains, toujours en avant! et leur optimisme est un levier puissant pour accomplir de grandes choses.

Il faut convenir que l'activité, l'entrain, l'intelligence de ces hommes rendent très excusable leur infatuation patriotique. Mais il est permis, je pense, de ne point admirer leur culte de l'argent, leur dédain de ce qui ne sert pas à en gagner, ou, d'une façon plus générale, leur extrême positivisme. Dans l'ordre scientifique, leurs inventions seront pratiques et ingénieuses, mais je doute qu'ils aient l'esprit assez haut pour s'élever jusqu'à la science pure. Les arts de la forme exigent une culture trop délicate, un loisir trop aristocratique pour n'avoir pas grand'peine à s'épanouir parmi eux. La poésie, au contraire, plus mêlée à la vie, est latente chez ce peuple ardent. Déjà il a eu des poètes originaux, dégagés de l'influence anglaise; Walt Whitman est le plus américain de tous. Je crois fort possible que dans un siècle ou deux le nouveau monde ait son Shakespeare.

Il est remarquable combien nos hardis Yankees sont timides en matière de religion. Leur préoccupation toute mercantile est cause qu'ils n'ont point encore dégagé la formule de leur positivisme ou adopté (ce

qui reviendrait au même) les conclusions de la philosophie anglaise. Ces infatigables travailleurs, ne se donnant pas le loisir de penser, restent captifs de très vieux dogmes et de toutes petites chapelles. Je ne veux pas dire que cela soit à leur détriment; je constate la chose comme une curieuse anomalie. Ils ont assez le goût du mystère pour pratiquer le spiritisme, assez d'initiative pour s'égrener en sectes, mais peut-être n'y a-t-il pas entre eux tous la matière d'un philosophe.

De mélodieux effluves, s'échappant du salon, viennent troubler mon soliloque. Le commissaire chante une romance avec toute son âme. On donne ce soir un concert; quiconque jouit d'un talent est mis à contribution. Heureux de ma nullité, j'arpente avec délices le pont solitaire, et le vent m'apporte parfois un trille lointain ou des lambeaux d'arpèges. Au loin brille la mer phosphorescente; la paix de la nuit est divine. Je songe tristement à ceux que j'ai laissés, joyeusement à ceux que je vais revoir. Demain la côte française apparaîtra. Je savoure par avance l'émotion qui mouillera mes yeux à la vue du premier gabelou.

Il me revient à l'esprit qu'en sortant du Havre, au moment où le canon tonnait, ma montre s'arrêta brusquement. Cet arrêt fortuit ne fut-il pas un symbole? Quand les Orientaux vous reçoivent chez eux, c'est une règle de leur exquise politesse qu'il faut arrêter la pendule à l'instant où vous entrez. Rien ne doit rappeler, en présence des hôtes, que le temps s'écoule. Ainsi, entre le canon du départ et le canon du retour, j'aurai vécu comme dans un rêve, hors du temps, sans nul souci. Les heures que je viens de passer auprès d'amis lointains, parmi des visions toutes neuves, furent pour moi une trêve de l'esprit, une fête des yeux, une pure joie du cœur.

MAURICE BOUCHOR.

ÉMILE DE LAVELEYE

Ses travaux, ses idées.

Dans nos années d'études, certains écrivains nous attiraient entre tous par la franchise de la pensée; philosophes, moralistes, économistes, historiens, avec eux l'on sortait des sentiers battus et des opinions faites; ils savaient, dans leur jugement des hommes et des choses, allier le respect du passé à l'intelligence du présent, libéraux sans être doctrinaires, ouverts aux idées nouvelles, également incapables de réduire la politique aux préjugés d'un parti ou la science aux formules d'une école : M. Émile de Laveleye a été un de ces maîtres de notre jeunesse.

***

Il est mort le 3 janvier, presque subitement. Né à Bruges en 1822, il avait commencé ses études dans cette ville et les avait achevées à Paris, au collège Stanislas. On sait que, depuis trente ans bientôt, il professait l'économie politique à l'Université de Liège : cet enseignement a fait quelque bruit dans le monde, aussi bien par le talent du maître que par la nouveauté et la hardiesse de certaines doctrines. Citoyen d'un État voisin, M. de Laveleye n'était pas un étranger pour nous : il connaissait la France et l'aimait; il était un des collaborateurs les plus anciens et les plus éminents de la *Revue des Deux Mondes;* l'Institut l'avait élu correspondant; enfin, ses principaux ouvrages ont été édités par nos grandes librairies parisiennes. La curiosité de son esprit s'est portée sur les sujets les plus divers; mais c'est à propos de politique ou de questions sociales qu'il a écrit ses œuvres vraiment personnelles, et dont quelques-unes au moins lui survivront : l'*Essai sur les formes de gouvernement dans les sociétés modernes*, le *Socialisme contemporain*, et surtout ce beau livre de *la Propriété et ses formes primitives*, traduit dès son apparition en anglais, en allemand, en danois et en russe. Parmi les publicistes contemporains, il en est peu de qui le nom soit aussi connu du grand public : c'est que M. de Laveleye avait deux qualités éminemment françaises, la sincérité et la clarté; il disait sa pensée tout entière, et il la disait de manière à être entendu. Il a dû paraître à plus d'un lecteur, à la nouvelle de cette fin imprévue, qu'il apprenait la mort d'un compatriote : pour moi, bien que les hasards de la vie ne nous eussent jamais fait nous rencontrer, il m'a presque semblé que je perdais un ami. C'était un de ces écrivains auxquels on revient volontiers, pour éprouver en quelque sorte et contrôler ses propres idées : aujourd'hui, tout en me trouvant sur plus d'un point séparé de lui, je sens que je lui dois beaucoup, et je suis sûr de n'être pas le seul parmi les hommes de ma génération.

***

Il y a quelques jours, à propos de son dernier ouvrage sur *le Gouvernement dans la démocratie* (1), M. de Laveleye m'écrivait gaiement : « Vous serez épouvanté à la vue de cet énorme bouquin! » Il me disait les chapitres qui lui semblaient pouvoir nous intéresser, nous autres Français, et les seuls, d'après lui, qui méritassent d'être signalés à notre public. Modestie assez rare, on en conviendra, chez tout écrivain, et plus encore peut-être chez un écrivain politique. M. de Laveleye se trompait : son livre vaut que nous le lisions du premier chapitre au dernier, nous qui tentons cette œuvre difficile de fonder le régime démocratique sans

(1) Deux volumes in-8°. — Paris, librairie Alcan.

avoir les traditions ni les mœurs de la démocratie. Le tableau que Tocqueville a fait du gouvernement populaire reste un chef-d'œuvre, mais déjà entamé par le temps en certaines parties : un demi-siècle, c'est beaucoup quand il s'agit de cette chose ondoyante et diverse qu'on appelle la démocratie ; et c'est précisément l'expérience des cinquante dernières années, résumée dans l'ouvrage de M. de Laveleye, qui en fait un livre actuel et vivant.

Dans les dernières pages sorties de sa plume, M. de Laveleye s'est montré une fois de plus un libéral dans le grand sens du mot, je veux dire sans esprit de système et sans préjugé de doctrine. Il a combattu toute sa vie pour la liberté, sans y voir le but suprême du combat : il aimait dans la liberté un moyen, un instrument de progrès, mais il se gardait bien de la confondre avec le progrès lui-même. Embrassant les problèmes de la politique et de la sociologie dans leur entière complexité, il a évité cet écueil de l'individualisme où tant de libéraux ont échoué misérablement. Il n'admettait pas le prétendu conflit entre la liberté et l'association, car pour lui l'association n'était qu'une des formes supérieures de la liberté. Il n'admettait pas davantage le conflit de la liberté et de l'État, dans le sens étroit où l'entendent M. Herbert Spencer et l'École anglaise contemporaine. Sans doute, il voulait que l'individu fût libre, de plus en plus libre; mais sa ferme raison se refusait à voir un rapport quelconque entre l'indépendance du citoyen et l'affaiblissement de l'État.

Ainsi M. de Laveleye avait pris une position bien nette et indépendante, à égale distance de ceux-là qui, rêvant de concentrer toute chose dans les mains du gouvernement, s'efforcent d'en multiplier sans cesse et d'en étendre les attributions, et de ceux-ci qui, voyant dans le gouvernement même un mal nécessaire, voudraient réduire ce mal au minimum par tous les moyens possibles. Ces deux doctrines, aussi pauvres et incomplètes l'une que l'autre, il les dominait, si l'on peut ainsi parler, de toute la hauteur du point de vue historique. C'est, en effet, un des traits caractéristiques de M. de Laveleye que d'avoir toujours appliqué la méthode objective et historique là où l'on se contente trop souvent de solutions *a priori*. Il avait vu, en étudiant le passé, que le rôle de l'État, loin de décroître, a été sans cesse grandissant avec les rapports sociaux qui devenaient plus complexes. Il disait : « Civilisation signifie accroissement de vie dans tous les sens. A une vie plus intense, il faut plus d'organes ; à plus de force, il faut plus de règles. Or, l'organe et la règle de toute société ordonnée est l'État. » Et encore : « L'État n'est pas l'adversaire de la liberté; au contraire, il en est souvent l'allié et même l'auteur, en mettant plus de justice dans les relations humaines. » On voit nettement sa pensée : d'après lui, dans la mécanique sociale, les forces individuelles et les forces collectives, loin de se combattre, doivent se développer parallèlement et concourir au même but. Il avait de la liberté une conception très large et très humaine; et, si j'ai bien compris l'idée qu'il se faisait d'une société sagement réglée, on peut la résumer ainsi : l'individu libre dans l'État puissant.

A cette lumière de l'histoire, M. de Laveleye a éclairé toutes les questions qu'il a étudiées, et en particulier la théorie de la propriété. Ce n'est pas en quelques lignes, écrites à la hâte, qu'il conviendrait d'apprécier le grand ouvrage où il nous a montré l'institution de la propriété se transformant avec la famille elle-même, la collectivité reculant peu à peu devant l'individu, de nouveaux besoins créant de nouvelles règles, enfin l'évolution sociale se réalisant partout suivant les mêmes lois. Il est revenu plusieurs fois sur ce sujet : il l'a traité en historien et en philosophe. A ses yeux, le grand problème de la démocratie n'était ni politique, ni administratif, ni militaire, ni religieux : c'était, avant tout, un problème économique. Il était persuadé que si — comme il en avait l'espoir — la France réussit à instituer définitivement le gouvernement démocratique, le succès sera dû en grande partie à l'existence chez nous d'une classe nombreuse de petits propriétaires ruraux.

*
* *

Nul peut-être n'a eu une vision plus nette des difficultés et des dangers de notre état social. De bonne heure, M. de Laveleye avait compris qu'il faut éclairer la démocratie et l'organiser. Il y a travaillé cinquante ans, sans s'arrêter un jour ni se décourager. Par son indépendance en matière politique, par l'extrême variété de ses travaux, par le sens pratique uni à l'esprit spéculatif, par la place qu'il occupait à l'extrême gauche de l'économie politique, enfin par son libéralisme quand même, il rappelle Stuart Mill ; et, comme le philosophe anglais, il devait déplaire, à la fois, à l'école réactionnaire et à l'école révolutionnaire. Pour moi, je salue avec respect cet homme étranger à tout parti et à tout système, qui, sans doute, sera jugé bien diversement, loué par les uns, blâmé par les autres, accusé peut-être d'avoir propagé des nouveautés dangereuses, auquel on ne pourra contester tout au moins la sûreté du savoir, la grandeur de l'effort, le courage, la bonne foi, et de qui tous ceux qui l'ont lu garderont le souvenir d'un esprit vraiment libre et d'un grand remueur d'idées.

PAUL LAFFITTE

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Paul Belon : *Gendelettre*. — Paul Pourot : *les Ventres*. M. René Worms : *la Morale de Spinoza*.

MM. Paul Belon et Paul Pourot, ayant le même prénom, ont eu à peu près la même idée. Tous deux nous apportent, sous forme de roman, leurs études sur la condition des gens de lettres et des artistes à la fin du XIXe siècle. Ce n'est pas faute d'avoir été prévenu, cependant; mais les jeunes écrivains retombent toujours dans cette même faute, ou, du moins, reviennent toujours à affronter ce même péril : nous peindre le monde où ils ont vécu de vingt à vingt-cinq ans, dans la période des essais et des efforts. Cette époque de leur vie a laissé dans leurs esprits une impression si profonde qu'il est assez naturel qu'ils prennent un vif intérêt à la décrire par le menu. Mais de pareils ouvrages ne peuvent guère être des livres à succès. Le public ne s'intéresse que très faiblement à la « peinture des professions », à cette fameuse peinture des professions qui devait, suivant Diderot, renouveler la littérature dramatique en particulier et la littérature en général. Et plus la profession est particulière, moins le grand public y prend d'intérêt.

La chose est assez naturelle. Nous ne nous intéressons qu'à nous-mêmes. Certes, on ne fera guère de découvertes, que je crois, dans le domaine des choses de l'amour, et il n'y a guère là, ce me semble, de ces « terres inconnues » que signalait la carte de Tendre par delà le lac d'Indifférence et le précipice d'Oubli. Et, néanmoins, les romans d'amour auront toujours grande clientèle, et l'on ne conçoit guère de romans autres que d'amour. Pourquoi? Parce que tous nous sommes, fûmes, ou serons, ou enrageons d'être, ou regrettons de n'être plus, ou espérons être encore amoureux. C'est la destinée commune :

> Qui que tu sois, voici ton maître.
> Il l'est, le fut, ou le doit être.

De même les romans sur l'ambition, sur l'avarice, sur l'avidité ou la concupiscence, et généralement sur tous les péchés capitaux. Et de même, encore, remarquez, les romans, études, ou divagations sur l'*au delà*, le rêve, l'aspiration indéfinie, et toutes les facultés mystiques de l'homme, parce que, quel que soit du reste son état social ou son état psychologique, l'homme, sous toute latitude, est un animal mystique, un animal qui croit au merveilleux, désire y croire ou regrette de n'y croire plus. Mais le roman professionnel, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, est trop étroit, en quelque sorte, et trop mince d'étoffe.

Je ne me prends à un roman professionnel que par ce que j'appellerai la petite curiosité. Or la petite curiosité, savez-vous où elle s'attache? Aux individus. Ce n'est pas comment vivent *les* hommes de lettres et *les* artistes que j'aime à savoir; mais comment vit, ou a vécu, *tel* artiste, *tel* homme de lettres célèbre, et que je connais déjà par ses œuvres, par ses idées, par sa conception générale de la vie qu'il a plus ou moins révélée dans ses écrits. De là le grand attrait des mémoires des hommes illustres. Mais le roman professionnel est à la fois trop étroit et trop général. Trop étroit parce qu'il n'est étude de mœurs que relativement à une province trop circonscrite des mœurs actuelles, trop général parce que ce n'est pas des individualités glorieuses qu'il nous révèle en leur détail amusant, mais un groupe anonyme d'individualités *imprécises* qu'il nous peint plus ou moins exactement.

Il y a des objections. Il y en a toujours. Il faut tenir compte de celles qui sont considérables. On me dira que M. Fabre, dont j'étais heureux de parler l'autre jour, n'a point mal réussi en nous décrivant les mœurs du clergé. Faites attention. L'étude des mœurs du clergé a une importance générale et un intérêt général. Croyants ou non-croyants, pratiquants ou non-pratiquants, nous tenons au clergé par mille liens. Par nos mères, nos femmes, nos fils et nos filles, le clergé se fait sentir chez nous, entre dans notre vie ou la côtoie. Nous le sentons ici près. Nous avons, plus ou moins nettement, selon nos caractères, l'idée, le sentiment ou l'impression qu'il nous touche et qu'il est un élément considérable de notre existence sociale et de notre existence domestique. Par ces raisons, le roman ecclésiastique n'est déjà plus un pur roman professionnel; il a quelque chose, il a beaucoup du roman *humain*, comme on dit.

Glissons d'un degré. Supposons le roman dépeignant les mœurs de la magistrature. Ce roman-là nous intéressera grandement encore, mais déjà moins grandement; car les magistrats sont, eux aussi, une classe dans la société, qui a avec toutes les autres des rapports fréquents : nous pouvons être témoins, jurés, accusés, prévenus, ou victimes d'un jour à l'autre. Comment sont faits ceux qui nous interrogeront, jugeront, questionneront et *cuisineront* à l'occasion, cela ne va pas sans nous intéresser encore. Moins que les mœurs du clergé, assurément, parce que nous sentons bien que la plupart d'entre nous, malgré tout, n'auront affaire à la magistrature, à tel titre ou à tel autre, qu'une fois au plus, ou deux, dans le cours de toute l'existence.

Et enfin, quand nous arrivons au roman purement professionnel, comme celui qui traite des « mœurs d'artistes », oh! pour ce coup, l'attention faiblit, et c'est un talent de tous les diables qu'il faut pour suppléer au manque d'intérêt du fond.

Ce qui amuse et ce qui est très recherché, c'est le roman « mœurs d'artistes » écrit par un grand écrivain qui a fait ses preuves par autre chose et qui, sur le

tard, revient sur ses souvenirs des années d'apprentissage. Eh! sans doute! C'est qu'alors ce sont, sous une forme ou sous une autre, des manières de mémoires que nous avons là. Quand Zola écrit *l'Œuvre*, d'abord, il faut bien l'avouer, il écrit un livre un peu plus faible qu'à son ordinaire; mais ce n'est pas la question; quand Zola écrit *l'Œuvre*, nous le lisons au moins avec curiosité, bien que ce soit là le roman le plus professionnel et le plus *technique* qui puisse être. Pourquoi? parce que c'est une page de ses mémoires que M. Zola, sans s'en cacher, du reste, vient de nous livrer; parce qu'il est intéressant de savoir dans quel monde, dans quelle atmosphère, dans quelles ambiances, et je dirai dans quel milieu, pour lui faire plaisir, M. Zola a vécu à l'époque où il cherchait sa voie et ceignait ses robustes reins pour la conquête du monde. Évidemment. Dès lors, ici, l'intérêt est individuel, et c'est la petite curiosité, stérile, du reste, quand nous nous en tenons à elle, féconde, si nous savons la rapporter à une vue générale, puissante et excellente dans tous les cas, qui nous soutient et nous anime et nous pousse à lire, même entre les lignes.

Au lieu de cela, c'est en général de très jeunes gens, qui nous donnent, comme premier volume, une étude sur les hommes de lettres. Cette étude peut être vraie, elle peut être exacte; il y a toutes les chances du monde pour qu'elle n'intéresse pas le grand public.

— Ils me diront, ces jeunes gens : « Mais, c'est de la conscience littéraire! Qu'est-ce que nous voyons? Qu'est-ce que nous connaissons? Le monde littéraire, celui où nous vivons. Nous peignons ce que nous connaissons, ce que nous voyons. Nous respectons trop notre art pour peindre d'imagination, d'humeur, de *chic!* » Voilà qui est très bien, et sincèrement je vous félicite de ces sentiments-là, qui sont excellents. Mais, écoutez-moi bien, votre trop grand tort, précisément, c'est de ne connaître que cela, de ne voir que cela, et de ne vivre que de cette vie-là. La vie de cénacle est mortelle aux jeunes hommes de lettres, quand ils ne savent pas s'en dégager vite, ou, tout en y restant, au moins en prendre et en laisser. Il n'y a pas de mal, je crois, à en user; mais il faut en redouter l'abus extrêmement. Elle rétrécit l'horizon d'une manière déplorable. Il faut voir des hommes, et non pas des hommes qui n'ont pour métier que d'observer les hommes. Il faut se promener et ouvrir les yeux. Il faut se mêler aux bourgeois, aux ouvriers, aux gens de petite ville, aux paysans, et même, quoique un peu moins, aux hommes du monde. Il faut se faire ainsi toute une petite psychologie personnelle, la seule bonne pour l'art, même quand elle est fausse. — Et puis, chaque soir, ou à peu près, il faut s'accorder un très long moment de méditation solitaire, où se coordonnent, sans qu'on y pense, et sans qu'on y fasse effort, ce qui serait mauvais, les observations et les impressions de la journée et de la veille. — On apprend plus ainsi qu'à travers les discussions esthétiques et les hautes spéculations des « jeunes écoles ».

Ces réflexions s'appliquent un peu à tous nos jeunes auteurs; et elles s'appliquent à M. Paul Belon et à M. Paul Pourot, sans qu'il en faille conclure que les deux volumes de ces deux jeunes gens soient méprisables. Ils ont du talent tous les deux et de la conscience. M. Paul Belon a plus d'humour et M. Paul Pourot plus de profondeur peut-être, et plus d'amertume sûrement. M. Paul Belon s'amuse, surtout, du monde des hommes de lettres qu'il a traversé. Il croque assez lestement des figures, qui pour nous sont figures de connaissance. Son roman, *Gendelettre*, est à cet égard un roman à clef. Certaines scènes de café littéraire sont bien attrapées et ont de la saveur. Un certain enterrement d'hommes de lettres, avec la réunion qui suit, et les échanges d'idées sur la vie littéraire et les destinées de la littérature, m'a vraiment amusé par l'air de vérité et l'exactitude d'indiscrétion que l'on sent, à ne s'y point méprendre, dans tout cela. — Le chapitre des *dédicaces d'envoi* est joli aussi. Vous savez — eh! non! et j'y reviens, le malheur est que vous ne savez pas, et que ces détails, parce qu'ils sont très étrangers à la vie que vous menez, ne peuvent vous intéresser qu'assez médiocrement — enfin vous saurez que quand nous avons fait un livre, nous l'envoyons à nos amis, à nos protecteurs, aux critiques, quelques-uns d'entre nous aux quarante académiciens, pour raisons parfaitement désintéressées sur lesquelles je n'ai pas à m'étendre. Chacun de ces envois est accompagné d'une belle dédicace, où nous mettons tous nos soins pour toucher l'endroit sensible: « A mon illustre maître — A mon cher ami — A mon juge trop indulgent ». — Cela ressemble merveilleusement à une collection d'épitaphes. On s'attend soi-même à écrire : « A ma douce belle-mère ». — Il y avait là un joli chapitre de petites mœurs littéraires à écrire, et M. Paul Belon l'a fait d'une main très délicate et très adroite. C'est un des passages les plus agréables de son livre.

Je reprocherai à M. Paul Belon de donner trop souvent à un chapitre de son livre le caractère d'une chronique. Telle page, ici et là, pourrait se détacher pour devenir une colonne dans un journal boulevardier. Je ne serais pas étonné que non seulement il en fût ainsi, mais qu'il en eût été ainsi déjà, et que quelques « brillantes chroniques » de M. Paul Belon fussent venues, après coup, et pour que les bonnes choses ne fussent pas perdues, se ranger, comme en niches, à certaines places réservées du volume. Ce n'est pas là un crime, certes; mais l'unité et la continuité de l'ouvrage en souffrent peut-être un peu. Il y aurait aussi à relever des inégalités d'un autre ordre. Certaines pages sont écrites d'un style très ferme et très distingué, telles autres avec un peu de négligence. Mais il est temps de s'arrêter sur la pente des critiques. Savez-vous pourquoi? Eh! diantre! c'est que M. Paul Belon a inventé

un moyen de publicité, ou du moins semble en recommander l'usage avec insistance. Le principal personnage de son roman est un jeune auteur dont, puisqu'il est jeune, le livre s'écoule très lentement. Mais, oh! bonheur! un critique s'avise de le maltraiter rudement. Le jeune auteur bondit de joie, envoie deux témoins au critique, se bat avec lui, le blesse plus grièvement qu'il n'a été blessé. Le lendemain, la vente du livre atteint des proportions désordonnées. — Dès lors, vous comprenez que, si désireux que je sois de voir le livre de M. Belon se vendre magnifiquement, j'ai une peur bleue d'être amené à contribuer à son succès par le moyen de publicité que je viens de vous exposer.

*
* *

Le livre de Paul Pourot est intitulé les *Ventres*. Vous entendez bien que, par ce mot, M. Pourot entend la fatalité du boire et du manger qui pèse si lourdement sur l'artiste à ses débuts. Le personnage principal de M. Paul Pourot est un poète-musicien, aussi bien doué comme musicien que comme poète, et l'auteur à dessein l'a comblé de tous les dons multipliés du génie, mais qui est marié, qui est forcé de subvenir aux besoins d'un père et d'une mère âgés, enfin qui sent autour de lui, soir et matin, bien des ventres exigeants qui comptent sur lui. Que faire dès lors quand on a précisément, comme poète et comme musicien, les deux genres de talent qui ne nourrissent personne, ou, tout au moins, qui demandent un très long temps avant de commencer à nourrir quelqu'un? Que faire? accepter un petit emploi dans une administration, devenir gratte-papier et ronge-registre, s'alourdir et se rétrécir dans cet emploi peu intellectuel, et aboutir à l'impuissance et au doute sur son propre talent, ce qui est une autre forme de l'impuissance.

Cette histoire est racontée par M. Paul Pourot avec netteté, avec sobriété et avec une grande tristesse. Elle sera toujours touchante pour tous ceux qui, de près ou de loin, tiennent à la littérature et à l'art, et assez indifférente à tous les autres. On ne croit pas aux génies étouffés par le métier. Je crois qu'on a tort; mais on n'y croit pas. On dit toujours : quelque obsédé par le métier qu'on puisse être, on a toujours le temps et les forces de produire quelque chose qui attire l'attention sur vous et qui vous tire d'embarras. — C'est vrai; ce n'est pas si vrai que cela. Ce n'est guère qu'une œuvre, exquise peut-être, mais peu considérable, que l'on peut dérober ainsi aux nécessités de la vie. Les vraies grandes œuvres veulent nécessairement des loisirs prolongés, et la thèse de M. Paul Pourot reste juste.

Seulement elle est très étrangère aux préoccupations du grand public, et, pour tout dire, il ne faut pas trop s'en scandaliser. L'auteur en espérance d'un chef-d'œuvre en expectative est très pitoyable, d'accord, mais ce sont là « misères de grand seigneur », misères d'ambition et misères de vanité. « Qui se plaint de n'être pas roi? » dit, je crois, Pascal. Et qui plaint-on de n'être pas roi, dirai-je. Qui peut-on plaindre de n'être pas un prince de la littérature? Les hommes ont ce sentiment confus que le génie est utile sans doute, mais que surtout il est beau, que c'est une beauté, une splendeur. Peut-on plaindre un homme ou une femme de n'être pas beau, de n'être pas belle? Ne voit-on pas qu'à ne point l'être c'est surtout la vanité qui souffre? Soyez bon, soyez bonne, leur dit-on; mais de gémir d'être moins beau que vous pourriez être, cela ne va pas sans un certain ridicule.

Les misères de l'homme de génie qui s'enlise sont, du reste, peintes par M. Paul Pourot avec force et un grand souci de la vérité. Les personnages secondaires du roman sont tracés d'une main très ferme et avec un soin constant de rester dans la note juste, c'est-à-dire dans la note moyenne, et de ne donner dans aucune outrance. C'est, à tous égards, un livre très soigné, et qui témoigne d'un grand respect pour le lecteur. Il contient une promesse dont il faut, assurément, tenir compte.

*
* *

Les hommes les moins versés dans les choses philosophiques peuvent lire avec intérêt et avec fruit la *Morale de Spinoza*, de M. René Worms. M. Worms s'est attaché avant tout à être très clair et très accessible. Il y a parfaitement réussi. Nous voyons revivre dans son livre la figure vénérée de ce grand saint laïque, qui, tout en pratiquant toute sa vie un humble métier manuel, remarquons bien ceci, s'il vous plaît, n'en a pas moins bâti le plus vigoureux système philosophique. C'est un saint, ce Spinoza, et en même temps c'est le plus profond psychologue, et, dans son stoïcisme renouvelé, un moraliste viril et puissant dont les leçons conviennent parfaitement à nos générations un peu inquiètes et désemparées. M. Worms a suivi l'influence de Spinoza depuis la fin du XVIIe siècle jusqu'à nos jours avec la plus grande diligence, peut-être avec un souci trop persistant de trouver du spinozisme dans tout le monde, ce qui ne va pas sans quelque excès. L'ouvrage se termine par un parallèle, qui ne manque pas d'originalité, entre Spinoza et M. Maurice Barrès. L'auteur penche, à ce qu'il m'a semblé, pour Spinoza.

ÉMILE FAGUET.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA : *Thamara*, opéra en deux actes et quatre tableaux.
Poème de M. Louis Gallet.
Musique de M. Bourgault-Ducoudray.

La tardive vocation théâtrale de M. Bourgault-Ducoudray n'a point été si mal récompensée, puisque après tant de retardements et de remises, où s'est exercée sa légitime impatience, *Thamara*, forçant à la dernière heure les portes de l'Académie nationale, y a trouvé plus qu'un succès d'estime. A ses tribulations, aux agissements de certains confrères, nous pouvions déjà pressentir l'œuvre d'un musicien de talent et de haute probité, — d'assez de talent pour dédaigner les petits moyens, d'âme assez haute et naïve pour croire aux promesses d'un cahier des charges, à la vertu des droits acquis, plutôt qu'à la toute-puissance de la réclame et de l'intrigue. L'événement a passé mon espérance. Cette partition n'est pas seulement d'un érudit, mais d'un artiste, praticien fort habile et disciple original des vrais maîtres. L'ouvrage renferme de grandes beautés. Quant aux parties faibles, je pense qu'à la réflexion, le consciencieux et distingué librettiste s'empressera d'en prendre une bonne moitié su son compte. Le reste passera pour inexpérience de la scène, et n'enlève rien, d'ailleurs, aux rares qualités du musicien.

L'action se passe à Bakou-la-Sainte, à une date quelconque, entre 1400 et 1750. « Bakou, ville forte de la Russie d'Asie, dans la péninsule d'Apchéron, sur la côte ouest de la mer Caspienne. Bon port; 15 604 habitants. Grand commerce; pétrole, safran, etc. Aux environs se trouvent des marais vaseux, desquels sort un gaz qui s'enflamme au contact de l'air. Ce phénomène y attirait des pèlerins guèbres, adorateurs du feu. Ils y eurent un temple qui existe encore. Bakou fut d'abord un khanat indépendant, subit ensuite le joug de la Perse et passa aux Russes par la paix de Goulistan, 1813. Aujourd'hui, chef-lieu du gouvernement de ce nom. » Mon dictionnaire de géographie et d'histoire, généralement bien informé, n'en dit pas plus. La *Grande Encyclopédie* et l'officieux Larousse, autour de lui rangés, imitent son laconisme. Pas un mot du siège terrible qui, s'il en faut croire M. Gallet, suscita le sacrifice d'une vierge homicide, immolant à sa patrie sa vie et son honneur; rien de ce pauvre Nour'Eddin, si méchamment mis à mort par la Judith guèbre. Le Nour'Eddin de mon dictionnaire est contemporain de la seconde croisade; et, comme celui de mon excellent confrère Gallet fait tirer le canon tout le temps de la pièce, j'en augure que ce sultan de fantaisie, « cet être immonde et noir », « ce destructeur de villes au repoussant visage » est Turc pour le moins, si même il n'est pas nègre; en tout cas, historique à peu près à la façon de l'empereur Phorcas, d'*Isolde*.

Et, non seulement ce conquérant n'a pas d'histoire, mais l'histoire, tout conquérant qu'il est, lui est absolument étrangère; autrement, connaissant le destin d'Holopherne, il se méfierait des intentions de sa captive. Car l'aventure est la même et le dénouement pareil, sauf que notre Thamara, avant de poignarder son vainqueur, a commencé par en tomber amoureuse au premier regard. A ce détail près — vous me direz que ce détail est toute la pièce, et j'en conviendrai sans peine — la scène pourrait aussi bien se passer devant Bétulie. Si M. Gallet l'a transportée sur les bords de la mer Caspienne, c'est donc par respect pour la mémoire de Judith; aussi, les circonstances de temps et de lieu sont-elles pour lui choses secondaires; la religion, la race de ses personnages, il n'y attache point d'importance; nulle part il ne se préoccupe de nous en informer précisément. Mais le musicien n'a pas pris la chose de même. Nourri dans le sérail — je veux dire dans le commerce des gammes orientales, qu'il a remises en honneur après avoir été les étudier sur place — partisan convaincu du renouvellement de notre fonds mélodique par les modes anciens, pouvait-il laisser passer l'occasion de prêcher d'exemple? et qu'auraient dit ses auditeurs du Conservatoire? Il a donc tendu tout son effort à tirer en pleine lumière ce que son poète avait prudemment laissé dans l'ombre, à localiser l'action, à costumer sa mélodie: curieux parti pris qui n'est pas le côté le moins intéressant de son œuvre.

De même, les péripéties du siège de Bakou n'occupent dans le poème que peu de place : pour M. Gallet, tout le drame tient dans une scène unique, et l'argument en est si simple qu'il pourrait être proposé pour sujet de concours à l'Institut. Mais, fi donc! Prix de Rome depuis 1862, M. Bourgault-Ducoudray n'entendait, sous aucun prétexte, rentrer en loge. Sur ce scénario de cantate, il a donc bâti un grand opéra, développant les chœurs, forçant parfois la voix, surchargeant de musique le poème un peu mince : ne fallait-il pas emboucher la trompette pour remplir la salle immense et faire sa cour à Meyerbeer? Je m'arrête, de peur d'attirer à la *Revue* une nouvelle lettre indignée : défense à la critique de scruter les origines, de faire dans l'œuvre d'art la part de l'inspiration et celle de la mémoire, de signaler les placages de style, de vérifier les apports, d'essayer de classer les artistes par familles, si *les Huguenots* doivent en pâtir. Ne touchez pas à *notre* Meyerbeer, ou nous dauberons sur *votre* Saint-Saëns. Ce serait alors, toute révérence gardée, le système compensateur des deux cochers de fiacre : « Ah! tu tapes sur mon bourgeois! Voilà pour le tien!!... » Que vous en semble?

Mais revenons. Le compositeur de *Thamara* s'est donc efforcé d'introduire la couleur locale dans la tragédie ly-

rique par l'emploi des modes grecs, et j'aurais beau jeu à vous parler de tétracordes, de mode lydien, de chromatisme oriental, si l'auteur ne l'avait lui-même fait ailleurs mieux que personne. Ce qu'il faut que je vous dise, c'est que la couleur locale, bonne dans une cantate, dans une ode symphonique comme *le Désert*, dans une églogue comme *Lalla Roukh*, ne vaut rien dans une tragédie, — qu'elle y apporte, avec des procédés d'une désolante monotonie, je ne sais quoi d'artificiel, de précieux et de cassant qui détruit toute émotion sincère, — et que, n'étant artistique et intéressante qu'autant qu'elle est soutenue résolument jusqu'au bout, elle est alors un terrible embarras, quand vient le moment de dépouiller le Turc ou le Persan pour montrer l'homme (1).

Le défaut est particulièrement sensible dans le début du duo d'amour, Nour'Eddin roucoulant amoureusement son madrigal, pendant que Thamara déclame son trouble et ses combats intérieurs en récitatifs de Gluck. L'opposition, le contraste cherché par la différence des styles, tourne en disparate, jusqu'à ce que les deux amants aux bras l'un de l'autre parlent enfin la même langue. Mais cette fin rachète tout. Il y a là une vingtaine de pages, de l'inspiration la plus franche, d'un charme profond, d'une saveur toute particulière, emportées d'un même mouvement de passion, sans arrêts brusques, sans saccades, — vingt pages que n'importe lequel de nos musiciens pourrait être fier d'avoir écrites, fût-il de l'Institut, et quand il serait l'auteur de *Manon*, d'*Hamlet* ou de *Sigurd*.

Mlle Domenech est en passe de devenir une remarquable tragédienne; son style prend de l'autorité, sa voix, de la justesse. M. Engel, après avoir magistralement déchiffré à livre ouvert, le soir de la répétition générale, le rôle de Nour'Eddin, hérissé de difficultés rythmiques et d'intonations malaisées, a pu l'apprendre par cœur en cinq jours, et l'a joué et chanté de façon irréprochable : trouvez-moi un autre ténor capable d'en faire autant! Les chœurs ont marché avec ensemble, et l'orchestre de M. Madier de Montjau s'est bien conduit.

René de Récy.

(1) Je prie qu'on veuille bien ne pas m'accuser de confondre ici la couleur locale avec le caractère, l'imitation extérieure du costume et de la langue avec la représentation physionomique de l'homme, tel que l'ont fait le climat, l'éducation, la race. Le caractère grec dans la musique est absolument indépendant de l'emploi des modes grecs, de même que le caractère pastoral du début de *Guillaume Tell* n'est point le fait du ranz des vaches; j'ai montré pareillement comment M. Saint-Saëns a pu faire servir les formes essentiellement occidentales de l'imitation et du canon à l'expression du caractère hiératique et lascif des danses sacrées du temple de Dagon.

THÉATRES

Comédie-Française et Odéon : Anniversaire de Racine. — Château d'Eau : *les Marins du Jean-Bart*, pièce en cinq actes et huit tableaux, de MM. C. Chincholle et L. Jolly. — Vaudeville : Reprise des *Jobards*; *le Paysan*, de M. Jean Sigaux; *Karita*, de M. Paul Sonniès.

L'anniversaire de Racine a été fêté avec la solennité d'usage. A la Comédie-Française, Mlle Dudlay nous a fort bien dit de fort beaux vers de M. Maurice Bouchor. Le buste de Racine était placé sur la scène, et comme ce soir-là on donnait *Britannicus* et *les Plaideurs*, les interprètes de la comédie et de la tragédie faisaient cortège à leur camarade, — c'est Mlle Dudlay que je veux dire. Puis eut lieu le pas des branchages, et sur le socle du buste s'amoncelèrent des palmes vertes. M. Got, en tant que doyen, déposa le premier la sienne, avec un respect affectueux; puis vint M. Mounet-Sully, avec une vénération trépidante, — il faillit embrasser le buste; M. Sylvain mit dans son geste l'onction traditionnelle, et M. Dupont-Vernon sembla « regrrrretter » de ne pas vibrer davantage; M. Albert Lambert suivait M. Mounet-Sully, et M. Truffier M. Coquelin cadet; celui-ci salua Racine, mais il plissa l'œil et nous regarda de côté, et n'eût été la solennité du jour, nous eussions éclaté de rire. — Les femmes parurent alors : Mlle Reichenberg s'avança toute sérieuse, fit une gracieuse révérence à Racine, lui tendit gentiment sa palme et le salua avec une familiarité cordiale; Mlle Moréno, un peu distraite, souleva les blancs voiles de Junie, s'inclina, et resta prosternée quelques instants; Mlle Frémaux fit preuve de la plus louable modestie...

A l'Odéon, c'était *l'Exil de Racine*, un acte en vers de M. Robert Vallier... Avez-vous quelquefois réfléchi à ce que nos neveux sauraient de nos trois grands auteurs classiques, si, de toute la littérature qui leur a été consacrée, subsistaient seuls les « à-propos » composés en leur honneur? Ils s'en feraient, j'imagine, une idée bien étrange; on frémit en se rappelant, — un peu vaguement, — les aventures nombreuses qu'on leur prête depuis tant d'années, et l'on se demande comment, au milieu de ces épisodes dont la variété égale le nombre, ils ont trouvé le temps de travailler!...

M. Robert Vallier, au moins, nous a montré un Racine tout jeune, un Racine avant les lettres. Pour quelques peccadilles de jeunesse, Racine est mis en retraite chez son oncle Sconin, chanoine de la cathédrale d'Uzès. Sconin veut faire entrer son neveu dans les ordres et lui laisser son prieuré de Saint-Maximin; Racine, comme de juste, résiste; il ne se sent aucun goût pour l'état de prêtrise, et veut retourner à Paris, pour faire des vers. Est-il besoin d'ajouter que la poésie triomphe, grâce aux beaux yeux d'une jeune grisette du nom de Suzanne, grâce surtout à l'arrivée de La Fontaine, lequel se montre, vous l'avez deviné,

aussi hardi et fertile en ressources que Racine est craintif et timide; le chanoine pardonne, et les deux jeunes gens partent pour Paris. Et, si vous trouvez que Racine, à vingt ans, avait peut-être moins de candeur; que La Fontaine, à quarante, avait peut-être moins de jeunesse, vous considérerez, en revanche, que la petite pièce de M. Robert Vallier est joliment écrite, et que la citation obligatoire de Racine y est assez ingénieusement amenée.

***

J'aurais quelque peine à vous raconter le drame de MM. Chincholle et Jolly, et si je vous le racontais, je devrais laisser de côté le plus beau, l'entrevue de Cronstadt et la réception des marins russes dans le port de Brest. Sachez au moins que la pauvre Emmeline est une jeune fille bien à plaindre; une providence narquoise semble l'avoir destinée au viol : violentée un soir par le commandant Maurice, qui, dit le texte, « n'a pas eu le temps de voir son visage », elle n'échappe à la brutalité du Traître que grâce à un « Parisien » jovial et sympathique, mauvaise tête et bon cœur. Naturellement, tout s'arrange; Maurice reconnaît sa victime et l'épouse, et j'espère de toute mon âme que l'ère des violence est close pour l'infortunée Emmeline; d'ailleurs, le traître est mort, jeté à l'eau par le sympathique Parisien. Vous dirai-je encore que l'action est égayée par un ménage anglais, embarqué sur le *Jean-Bart* grâce à un hasard dû à la fertile invention de M. Chincholle?...

Le drame n'est pas ennuyeux, et, si l'on était tenté parfois de trouver que le patriotisme exige un peu plus de pudeur (je parle au propre pour le commandant Maurice, et au figuré pour les auteurs), on est désarmé par l'expression dépourvue d'apprêt que lui ont donnée MM. Chincholle et Jolly. Vous avez pu lire quelques vers d'un couplet chanté à Cronstadt — au Cronstadt du Château-d'Eau — par un brave marin français; on ne l'a pas, que je sache, cité entièrement, et je veux vous le donner ici, comme spécimen de poésie patriotique en l'an de grâce 1891-1892 :

[illegible]

Depuis [illegible] ans, [illegible]
Notre pays demeurait isolé;
Mais quand [illegible]
Le [illegible]
Du Nord nous vient une douce éclaircie,
Un [illegible] :
Français, crions tous : « Vive la Russie »
Que nous permet d'espérer en demain! »

J'ai peur qu'à la lire ainsi, cette strophe ne vous émeuve que médiocrement; mais, avec de la musique autour, dans le fond des officiers français et russes fraternisant au champagne sous les plis des drapeaux mariés, cela est bien beau, quoique d'un effet un peu trop facile et sûr. Le public du Château-d'Eau a trissé ce couplet. Et, maintenant, je ne souhaite qu'une chose, mais je la souhaite de toutes mes forces, c'est qu'on en chante autant, et du même goût, à Pétersbourg ou à Moscou; sans cela, j'en voudrais un peu à MM. Chincholle et Jolly...

***

Le Vaudeville a repris, pour ses représentations du soir, *les Jobards*, de MM. Guinon et Denier. J'en ai parlé trop récemment et trop longuement pour qu'il soit nécessaire de vous répéter ce qu'il faut en penser. C'est de l'excellente comédie, excellente parce qu'elle est vraie, sans parti pris de pessimisme, sans outrance dans la caricature, et avec une évidente sincérité; les personnages disent ce qu'ils doivent dire, ce qu'ils diraient réellement dans la vie, avec ce relief et ce mordant que doit avoir le dialogue au théâtre; ils ont la dose d'hypocrisie ou d'inconscience nécessaire; ils ne sont ni meilleurs ni pires que la plupart de nos contemporains; et j'avoue que je suis plus profondément touché par le « fléchissement » de conscience de Mme Bonnardel, au troisième acte, que par un héroïsme toujours tendu et sans nuances, plus admirable, sans doute, mais moins humain et, par suite, moins émouvant.

Il me semble avoir fait jadis quelques réserves sur le caractère d'Aline, qui m'avait paru un peu incertain; le rôle a-t-il été légèrement retouché (je ne le crois pas), Mlle M. Caron l'a-t-elle mieux joué, ou m'étais-je simplement trompé?... Le rôle m'a paru très bon l'autre soir, et d'une observation très juste. Aline est une petite personne trop raisonnable (et encore, il faudrait s'entendre sur ce « trop ») mais pas méchante, n'ayant peut-être pas beaucoup de cœur, mais ce qu'elle en a est bon; ses sentiments ne sont pas mauvais, ils ne sont pas même trop exclusivement dominés par l'égoïsme, ils sont étriqués, arrêtés dans leur développement par l'éducation qu'elle a reçue, par l'idée qu'on lui a donnée de la vie; elle n'est capable d'aucun excès, ni en bien ni en mal; elle a donné à Henri ce qu'elle pouvait donner d'amour, elle donne tout juste la même quantité, et la même qualité aussi, à Fourrichon : elle a aimé l'un comme elle aime l'autre, ni plus, ni moins, d'une affection calme, tranquille et pour ainsi dire extérieure. Je crois que, pour Fourrichon, elle sera une femme excellente, affectueuse, dévouée pourvu qu'on n'exige pas d'elle quelque dévouement extrême, — et fidèle aussi, j'imagine, garantie de tout entraînement par le calme de son cœur et de ses sens.

Le succès des *Jobards* a été très vif l'autre soir; le premier acte est peut-être un peu lent, le second est de l'excellente comédie, et le troisième contient une scène qui me paraissait et me paraît l'une des plus originales, une des plus belles que je connaisse.

L'interprétation est tout près d'être parfaite; elle n'a pas changé depuis la première représentation, et il

faut louer comme on les a loués déjà MM. Lagrange, Achard, Camis et Mangin, Mme M. Samary, MM. Caron et Thomsen.

En même temps que *les Jobards*, le Vaudeville donnait deux petites pièces en un acte.

Je n'ai pas compris grand'chose au *Paysan* de M. Jean Sigaux. La pièce, c'est presque uniquement un récit, et le récit d'un événement qui s'est passé six ou sept ans avant le lever du rideau; l'histoire est assez dramatique, mais nous laisse froids. Et puis, que voulez-vous, le brave Lacressonnière nous en a raconté de telles, dans sa longue et estimable carrière, nous avons entendu sortir de sa bouche de si fantastiques histoires, qu'en dépit de nous-mêmes nous avons de la méfiance; et puis c'est un peu long, vraiment. — Bonne interprétation de MM. Lacressonnière (déjà nommé) et Laroche, de Mme Samary et Fériel.

Karita est un petit marivaudage sans grande portée, gentiment écrit, et qui nous a permis d'admirer le bel habit bleu de M. Berny; oserai-je lui préférer encore la frimousse très avenante de Mlle Déa-Dieudonné.

J. du Tillet.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

Un journaliste russe, M. Michnewitch, a récemment visité les districts de l'empire les plus désolés par la famine. Il a rencontré dans le district de Dankof le comte Tolstoï, qui s'occupe, comme on sait, avec le concours de ses enfants, d'organiser dans les villages des *cuisines populaires*. L'éminent écrivain lui a raconté comment, du jour où il s'est mis à l'œuvre, il a reçu de tous côtés des subsides et des encouragements. En un mois, il a recueilli plus de vingt mille roubles.

Couvert, par-dessus sa légendaire blouse grise, d'une fourrure comme en portent les moujiks, avec des moufles aux mains, la tête à demi cachée sous un capuchon et chaussé de grosses bottes qu'il a cousues lui-même, le vieil écrivain parcourt à pied les villages, souvent en compagnie de sa fille aînée, la comtesse Marie; il leur est plus d'une fois arrivé d'être surpris en chemin par une tempête de neige et de faire des lieues au hasard avant de trouver un abri.

Ces fatigues, d'ailleurs, ne paraissent avoir aucune influence fâcheuse sur son humeur ni sur sa santé. Un soir de ce mois, après une journée toute passée à marcher sous la neige, il a travaillé à un article sur la situation des villages qu'il venait de visiter, et le lendemain matin, à neuf heures, ayant terminé l'article, il s'est remis en marche.

C'est que, conformément à la théorie qu'il a toujours soutenue, le comte Tolstoï entend s'occuper par lui-même de secourir les malheureux. Il considère toute autre forme de la charité comme vaine. Le devoir, suivant lui, n'est pas d'envoyer des secours, mais de les distribuer soi-même en connaissance de cause, et, pour soulager les misères, de les partager. Ces cuisines populaires, il ne s'est pas contenté de les créer, il les dirige lui-même, avec le concours d'amis dévoués; c'est lui qui apporte les provisions, et c'est encore lui qui les met au feu. Les paysans des villages qu'il visite le considèrent à la fois comme un joyeux frère moujik et comme un être surnaturel : M. Michnewitch, qui est très opposé aux idées sociales du comte Tolstoï, a été effrayé de la rapide propagation de ces idées dans tous les districts qu'il a parcourus. Il reconnaît cependant que cette propagation est toute spontanée, et que le comte Tolstoï s'occupe uniquement de nourrir les moujiks, sans rien tenter pour les convertir à ses doctrines.

Il donne, en terminant, un intéressant portrait de l'auteur de la *Sonate à Kreutzer* :

« C'était, dit-il, la première fois que je voyais le comte Tolstoï, et je dois déclarer que tous ses portraits, même ceux du peintre Repin, les meilleurs de tous, donnent de lui une image tout à fait inexacte. Les traits s'y retrouvent, mais avec une vie et une expression qui ne sont pas celles du modèle. Aussi mon impression a-t-elle été très différente de ce que j'attendais. Aussi bien, il serait sans doute impossible de rendre cette simplicité, cette cordialité *bon enfant* qui éclatent dans son attitude, dans son rire, dans son ton de voix, dans le regard de ses bons grands yeux pénétrants, sous les épais sourcils en broussaille. On se tromperait fort si l'on croyait trouver chez lui un ton doctrinaire de prédicateur, ou des discours savants, ou des traits de satire, ou même l'apparence d'un homme qui attache à ses idées une importance exclusive et exceptionnelle. Je n'ai pas vu trace de rien de pareil. Évidemment, le comte Tolstoï est parvenu à *se simplifier* au dedans comme au dehors; il a réussi à devenir absolument, d'esprit comme d'allures, un paysan, une façon de sage rustique, plein de finesse et de bonne humeur, mais étranger à toutes les complications des âmes plus civilisées. »

Vers le même temps, la comtesse Tolstoï, interviewée par un journaliste anglais, s'est plainte des difficultés que rencontrait son mari dans l'organisation de ses *cuisines populaires* de la part des autorités civiles et notamment du clergé orthodoxe. Le clergé redoute la propagation parmi les paysans d'idées religieuses nouvelles, et l'administration s'irrite de voir si brillamment réussir une œuvre d'initiative privée. Mais la comtesse Tolstoï a confiance dans l'appui du tsar, qu'elle a vu cette année même et qui lui a témoigné de la plus vive sympathie pour les idées et l'œuvre de son mari.

*
* *

Une scission vient de se produire dans la *Société de la Vie moderne*, de Munich, dont la *Revue bleue* a déjà signalé le programme et les manifestations. Le président de la Société, M. Georges Conrard, un des romanciers naturalistes les plus remarquables de l'Allemagne, a donné sa démission, ne pouvant adhérer aux doctrines athées de la majorité des sociétaires. Plusieurs membres l'ont suivi dans sa retraite. Ils entendent que les tendances réalistes s'appuient sur la foi dans l'Évangile et dans la morale chrétienne. M. Jules Schaumberger a été élu président en remplacement de M. Conrard.

*
* *

Un curieux procès vient d'être plaidé à Londres. Un officier en retraite a cru se reconnaître dans un des personnages d'une nouvelle publiée par les éditeurs Chapman et Hall. Il a de ce fait intenté aux éditeurs une action en diffamation, et le tribunal lui a donné gain de cause.

Le directeur gérant : Henry Ferrari.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 3 TOME XLIX 16 JANVIER 1892.

LES MISSIONS UNIVERSITAIRES

ET

LA QUESTION SOCIALE EN ANGLETERRE (1)

Il existe, près de nous, un pays très différent du nôtre, où tout sentiment est un mobile d'action, où toute cause est immédiatement suivie d'effet. L'homme n'y est pas double : s'il voit le bien, il va droit au but et cherche de toutes ses forces à l'atteindre; ses sympathies sont efficaces, sa foi est agissante. Tous, même les hommes d'étude, y sont plus pressés d'agir que d'analyser leurs sentiments. Pour eux, écrire, parler, c'est encore agir. L'on peut, dans ce pays, sans exciter la défiance ou l'étonnement, être intellectuel et pratique. Ceux qui mettent leur vie d'accord avec leurs convictions, ceux qui ont un idéal et le poursuivent obstinément, ceux que nous appellerons les positifs, y sont en majorité. Les négatifs, ceux qui, enveloppant de formules prétentieuses le vide de leur personnalité, célèbrent les mystères du culte du *moi*, ne font pas fortune chez ce peuple et ne sauraient, en l'amusant, trouver le moindre crédit.

C'est dans cet esprit que les toutes dernières générations en Angleterre ont abordé l'étude des questions sociales; il s'est trouvé parmi la jeunesse universitaire un certain nombre d'âmes ardentes, avides d'action, de jeunes enthousiastes qui, au sortir des paisibles colléges d'Oxford et de Cambridge, se sont jetés dans la fournaise industrielle, et de leurs ambitions personnelles n'en ont conservé qu'une, celle de comprendre les classes ouvrières qu'ils aimaient déjà et de s'en faire comprendre et aimer. Ils apportaient, en signe de paix, la science, la culture intellectuelle, — ce qui manque le plus à ceux dont ils voulaient conquérir les sympathies.

Je sais que, chez nous, les étudiants, dans ces derniers temps surtout, ont regretté de n'apprendre que par les livres les rapports du capital et du travail, la condition des classes ouvrières, et d'ignorer presque complètement l'esprit qui les anime. En France, à Paris en particulier, l'étudiant, par sa vie, par ses habitudes, par suite d'une foule de conditions impérieuses, vit aussi complètement séparé de l'ouvrier, et hors de sa portée, qu'un Esquimau d'un Beauceron. L'étudiant chez nous, — et que l'on me permette d'appeler ainsi tous les hommes d'étude, — l'étudiant, parce qu'il comprend et pèse ses responsabilités sociales parce qu'il a senti sa sympathie s'éveiller, parce qu'il est pris enfin du goût de l'action, parce que nous ne pouvons tous être des Camille Douls ou des Crampel, et que d'ailleurs on trouve encore en France ample matière à découvertes et à dépense d'énergie, l'étudiant cherche, assez vainement jusqu'ici, à entrer en rapport avec les classes ouvrières.

Suivons nos frères anglais dans leurs efforts et leurs succès. Je ne propose pas aux étudiants de France de les copier : ce serait une erreur. Mais inspirons-nous de leur exemple. Ils ont réussi; cherchons, non pas quel mécanisme ils ont inventé et mis en mouvement,

(1) Cette étude est le développement d'une conférence faite à l'Association des Élèves et Anciens Élèves de l'École libre des Sciences Politiques. Les matériaux en ont été recueillis au cours d'une mission en Angleterre confiée à l'auteur par cette École.

mais quelles qualités ils ont déployées dans cette lutte victorieuse contre ce qui paraissait l'impossible, et ces qualités, faisons-les naître en nous et cultivons-les.

*
* *

Les Universités et le peuple : qui donc aurait songé, en Angleterre, il y a vingt ans, à rapprocher ces deux termes? Cela aurait paru presque aussi chimérique qu'à nous de supprimer la distance entre Belleville et la Sorbonne. Et cependant l'impossible s'est réalisé.

Les vieilles Universités anglaises, Oxford et Cambridge, demeuraient isolées et sereines dans la paix de leurs campagnes et le silence de leurs cloîtres. Tandis que montait grandissant autour d'elles l'immense bruit industriel du pays de la houille et du fer, ces villes savantes restaient aussi impénétrables aux « barbares » (1) du dehors, aussi inaccessibles aux profanes que Lhassa aux étrangers impies.

A Oxford, à Cambridge, les collèges, monuments des temps passés, merveilleusement conservés, étaient toujours des manières de séminaires laïques; les étudiants continuaient d'y être soumis à une règle quasi monacale. Les coutumes et l'esprit archaïques avaient résisté au vent de révolution. Les *fellows*, agrégés, devaient avant d'obtenir ce titre envié faire vœu de célibat.

Pour la vie intellectuelle, on en était resté à Aristote et à Platon ; aucune place n'était faite même à la littérature nationale, à l'histoire moderne, aux sciences physiques et naturelles. Seules les mathématiques devaient à Euclide d'avoir trouvé grâce. Faraday, Tyndall, Darwin, Huxley, Spencer, tous les grands savants de l'Angleterre moderne sont des *selfmade men :* ils ne doivent rien aux vieilles Universités.

Une nouvelle cause d'isolement, c'est que la vie matérielle est très chère à Oxford et à Cambridge, partant la société très exclusive ; c'est presque un titre de noblesse que d'être ou d'avoir été un *Oxfordman* ou un *Cambridgeman*. Les étudiants formaient une élite très forte, très cohérente, mais, par cela même, très égoïste et très fermée.

C'est pourtant de là qu'est parti un mouvement de sympathie qui a amené un rapprochement entre cette aristocratie de l'intelligence, de la naissance et de la fortune, et l'immense masse des travailleurs manuels. On l'a appelé le mouvement pour l'extension de l'Université (*University Extension Movement*).

L'Université retournait à sa vraie tradition : le fondateur de *Clare College* (Cambridge) ne disait-il pas, dans son acte de donation en 1341, qu'il voulait voir le nombre des gens d'étude augmenter « pour que la science, cette perle de grand prix, quand les étudiants l'auront trouvée et se la seront appropriée par l'instruction et l'étude dans ladite Université, ne soit pas mise sous le boisseau, mais répandue au dehors, par delà l'Université, et pour qu'elle puisse ainsi éclairer ceux qui marchent dans les sombres chemins de l'ignorance » ? L'élite ne devait considérer le savoir que comme un dépôt à elle confié, mais appartenant à la foule.

*
* *

Vers 1867, il existait dans plusieurs grandes villes d'Angleterre des associations de dames ayant pour but d'organiser des conférences. Les comités s'adressaient aux gradués des Universités. Ces conférences de l'après-midi, réservées aux dames, réussirent si bien, qu'on profita de la présence du jeune maître dans la ville pour lui demander de refaire le soir sa leçon pour les ouvriers et toutes les personnes en général qui sont occupées l'après-midi.

Le succès des conférences du soir dépassa toutes les espérances, et il devint difficile de trouver des conférenciers en nombre suffisant.

Mais le grand défaut de ces conférences était de rester isolées ; le conférencier ne venant qu'une fois, il ne s'établissait pas de lien durable entre lui et son auditoire : autant jeter une pierre tous les cent ans dans un abîme pour le combler.

M. Stuart, de Cambridge, aujourd'hui professeur en titre et savant universellement connu pour ses beaux travaux d'astronomie, était alors un jeune *fellow* de Trinity College. Il fut appelé à faire des cours à Leeds, Liverpool, Manchester, Sheffield. Écossais ardent, enthousiaste pour la cause de l'éducation populaire, il sentit vivement la nécessité de coordonner les efforts dispersés. Partout où il allait, il constatait les mêmes besoins : trois classes de la société anglaise souffraient de n'avoir pas jusque-là participé à la haute culture ; l'une formée de dames et de personnes de loisir ; une autre de gens appartenant aux classes moyennes, occupés tout le jour par leur profession ; enfin, la troisième, comprenant les classes ouvrières. L'Université devait aller à ceux qui ne pouvaient aller à l'Université.

Au cours de ses nombreuses expériences, le professeur Stuart fixa successivement les principaux traits qui caractérisent encore aujourd'hui l'œuvre de l'*Extension* : 1° les cours par série sur un même sujet substitués aux conférences isolées ; l'étude approfondie d'une matière remplaçant la dissertation superficielle sans préparation ni suite ; 2° le *Syllabus*, sorte de sommaire imprimé de toutes les leçons sur un même sujet, que le missionnaire distribue à ses auditeurs, et qui, destiné d'abord à leur montrer comment on prend des notes et l'on résume, est devenu une sorte de petit manuel très savant, très complet, condensant tout l'essentiel, indiquant les sources, les ouvrages indispensables à consulter, donnant des conseils sur les travaux préparatoires, sur les études originales à entreprendre, indiquant les points obscurs à éclaircir par l'effort personnel, énumérant des sujets d'essais ; le *Syllabus* est devenu le guide de l'étudiant quand il se retrouve

(1) Matthew Arnold.

abandonné à ses seules forces; 3° les exercices écrits remis chaque semaine par les auditeurs de bonne volonté, et destinés à suppléer à l'interrogation publique; 4° la *classe* par opposition au cours, et qui doit le suivre, le cours étant tout d'exposition et dogmatique; la classe étant consacrée au contraire à discuter les textes, à provoquer les questions ou les objections et à y répondre.

En 1871, M. Stuart s'adresse au Sénat de l'Université de Cambridge et lui demande de donner au mouvement qu'il avait constaté dans le pays une consécration officielle, de concentrer ces forces éparses, en un mot de tracer un plan qui pût s'adapter à toutes les demandes, suffire à toutes les nécessités. L'Université devait se tenir prête à répondre aux appels qui lui seraient adressés, à envoyer des missionnaires dans tous les centres qui se formeraient et qui accepteraient les conditions posées par elle.

A peine la proposition de M. Stuart est-elle connue que de tous les points de l'Angleterre arrivent des pétitions pour l'appuyer. L'Université charge un comité d'examiner la question, avec pouvoir d'établir des cours pour une période de deux ans à titre d'essai, et de nommer des examinateurs qui donneront une sanction aux travaux des élèves. L'expérience fut heureuse. Le comité devint permanent, et le Sénat l'autorisa à organiser des cours partout où il existerait des comités locaux qui feraient appel à l'Université en garantissant les fonds nécessaires; car il n'était jamais entré dans l'esprit de personne que ces cours dussent être faits gratuitement par les missionnaires de l'Université. Les comités locaux entendaient bien les indemniser pour leur déplacement et les payer de leurs peines. Il s'agissait donc de régler une fois pour toutes la question financière. On adopta le plan de M. Stuart : séries de cours sur un même sujet, *Syllabus*, classe, devoirs écrits chaque semaine.

Les cours commencèrent à l'automne de 1873. Nottingham, Derby et Leicester s'entendirent pour organiser, à frais communs, un ensemble de cours sur trois sujets différents : littérature anglaise, science physique, économie politique. Ces cours furent professés par trois agrégés de Trinity College, Cambridge. Au mois de janvier suivant, un autre cycle fut constitué dans la partie ouest du comté d'York (West Riding), et des cours, dont les sujets étaient l'économie politique, l'histoire d'Angleterre et la géographie physique, furent faits à Leeds, Bradford, Halifax et Keighley. Puis Liverpool, Sheffield, le sud du pays de Galles, l'ouest de l'Angleterre, furent gagnés à la cause; enfin, de tous les points du pays, on demanda des missionnaires.

Partout les étudiants accouraient. *Étudiants* est bien le mot : car partout, dans toutes les classes, s'était manifesté le goût sérieux, persévérant, pour la haute culture. Ce n'était pas un amusement, une distraction passagère que l'on avait demandé aux Universités, mais bien d'étendre à tous le bienfait de la science; on les adjurait de redevenir universelles et, selon la naïve expression du fondateur de Clare College, de ne plus « mettre la perle sous le boisseau ».

Oxford, à son tour, était entré en scène. En 1877, Oxford commence à rivaliser avec Cambridge; mais, pendant huit ans, ce fut une lutte opiniâtre et coupée de succès divers contre de terribles difficultés.

La moins facile à vaincre était la difficulté pécuniaire : comment trouver dans un centre ouvrier la somme nécessaire pour couvrir les frais d'une série de douze conférences, et cela plusieurs années de suite? Oxford, frappé de cet inconvénient, tenta, en 1885, une expérience hardie en instituant des séries de six conférences seulement. Ce ne fut pas sans hésiter, sans se représenter que ce « mouvement pour l'extension de l'Université » n'avait de raison d'être que s'il continuait à défendre les intérêts de la haute culture et s'il se gardait du danger de n'être plus qu'un pourvoyeur de distractions populaires. Réduire les cours sur un même sujet à six, c'était peut-être rompre l'équilibre de tout le système et modifier le caractère élevé de l'entreprise.

Il n'en fut rien : l'*Extension* garda le sérieux et la sincérité; elle vécut, elle prospéra.

Pour mener à bien une pareille entreprise, l'action énergique et persévérante de quelques hommes est indispensable, et elle est décisive. Il est clair que, dans toute démocratie moderne, l'influence pour le bien, pour le mieux, appartient de plus en plus aux individus, ne fussent-ils que cinquante, ne fussent-ils même que vingt, qui, dans un dessein honnête et désintéressé, consacrent résolument leurs forces à la chose publique. Une poignée d'hommes déterminés et un but défini, c'est tout ce qu'il faut pour réussir dans un pays libre. Le succès de l'*Extension* en est une preuve : rien ne saurait donner une idée de l'activité dépensée par les deux secrétaires organisateurs de l'*Extension* pour Oxford et pour Cambridge. Puissance de travail, esprit d'invention, délicatesse de touche, fermeté de main, énergie et abnégation de tous les instants : telles sont les qualités qu'ils doivent posséder et qu'on a trouvées en eux. L'un est M. Michael E. Sadler, pour Oxford; l'autre M. R. D. Roberts, qui remplit les fonctions de secrétaire pour Cambridge et pour Londres à la fois (1).

Dès l'année 1877, un comité formé de gradués de l'Université de Londres et des Universités d'Oxford et

(1) [illegible] avec infiniment de complaisance, une foule de documents et d'indi- [illegible]

de Cambridge, résidant à Londres, s'est constitué dans la capitale pour lancer des missionnaires sur ce terrain, vierge encore. Le succès, modeste au début, a sans cesse été croissant, et la victoire est aujourd'hui définitivement gagnée. Le comité londonnien est parvenu à créer des centres très actifs, très vivants, dans les faubourgs et les quartiers populaires. Il a dû faire des concessions : en 1887, il a institué des séries de trois conférences, qu'il a appelées « conférences populaires » et qui, dans des milieux mal préparés, doivent ouvrir les voies à l'œuvre plus délicate, plus compliquée de l'*Extension*.

Le comité de Londres s'est réservé naturellement l'immense domaine de la métropole avec les districts environnants. Oxford et Cambridge se sont partagé les provinces anglaises. Oxford a pris l'Ouest, Cambridge l'Est.

Voici quelques chiffres qui donnent une idée très nette de l'étendue et de la popularité de ce mouvement:

En 1873, année des débuts, Cambridge envoyait des missionnaires dans dix centres qui réunissaient 3200 étudiants ; en 1889-1890, il y avait, relevant de Cambridge, 85 centres, 125 séries de cours et 11 595 étudiants, dont 2358 avaient remis des devoirs chaque semaine et dont 1732 passèrent l'examen à la fin du cours.

Pour Oxford, les chiffres sont :

En 1889-1890, 109 centres, 148 séries de cours, 17 904 étudiants, 927 certificats accordés après examen.

Pour Londres :

En 1890, 130 séries de cours, 12 923 étudiants, 1972 devoirs remis chaque semaine (moyenne), 1350 certificats accordés après examen.

Et, si l'on y ajoute les 1040 étudiants des cours de l'*Extension* faits par les missionnaires de Victoria University (Manchester), on arrive au total de 42 312 étudiants de l'*Extension*. De 1885 à 1890, le nombre des étudiants a doublé.

Pour atteindre ce résultat considérable, les sommes dépensées ont été relativement peu élevées : on les évalue, pour l'année 1889-1890, à 19 100 livres sterling, soit moins de 500 000 francs, qui ont été payées en grande partie, shilling à shilling, par les étudiants, la moyenne étant de 10 shillings par tête.

42 000 personnes, appartenant à toutes les classes de la société et surtout aux classes populaires, ont eu, grâce aux missionnaires des Universités, accès à la haute culture, alors qu'il y a vingt ans elles n'auraient même osé rêver de recevoir un jour un pareil bienfait.

Les sujets enseignés sont extrêmement variés. Pendant l'année 1890, les missionnaires d'Oxford ont donné 90 séries de cours sur des sujets historiques, 64 sur les sciences naturelles (chimie, physique, physiologie animale et végétale, géologie, etc.), 33 de littérature et d'art, 5 d'économie politique.

Et si l'on veut connaître entre cent autres quelques-uns des sujets traités : le siècle de Périclès (à Sheffield en plein centre manufacturier) ; l'histoire de Florence (à Oldham, devant un auditoire de 600 ouvriers tisseurs et fileurs de coton) ; la tragédie grecque (à Newcastle, au centre d'un bassin houiller) ; les peintres anglais ; comment s'est formée l'Europe moderne ; histoire d'Irlande ; Chaucer et Spenser : la Révolution française ; la prose au XIXe siècle ; Shakespeare ; la *Divine comédie* de Dante ; Hérédité et Évolution.

Le *Syllabus*, remis par chaque missionnaire à chacun de ses auditeurs, porte en bonne place la note suivante: « A la fin de chaque cours, le professeur tiendra une *classe*, pendant laquelle il développera certains points qu'il n'aura pu traiter à loisir dans son cours... Il se félicitera si, pendant la *classe*, les étudiants lui posent des questions sur tous les points difficiles qu'ils ont rencontrés dans son cours. — Comme l'un des objets principaux de l'enseignement de l'*Extension* est de servir de guide pour la lecture des meilleurs livres et de suggérer une méthode pour l'étude personnelle, les étudiants sont priés de vouloir bien consulter le professeur sur les livres relatifs à son sujet. — On espère que les étudiants, à moins de cas de force majeure, resteront pour la classe et remettront des essais chaque semaine. Seront seuls admis à passer l'examen à la fin de la série des cours les étudiants qui auront au moins assisté aux deux tiers des leçons et des classes et qui auront remis autant d'essais. »

*
* *

En 1890 les Universités d'Oxford et de Cambridge employaient chacune 24 missionnaires, et Londres, 30.

Les missionnaires sont de deux sortes : les uns sont des hommes dont la réputation est déjà faite, qui pourraient occuper ailleurs des situations enviées, mais qui préfèrent cette vie agitée, ardente, épuisante, mais pleine d'intimes satisfactions. D'autres sont de tout jeunes gens qui viennent de passer leurs examens et qui, pour se former à l'enseignement, à la vie publique, ou, par simple dévouement, se consacrent à cette noble cause.

La vie du missionnaire est extraordinairement active. Il fait des cours cinq soirs et trois ou quatre après-midis par semaine. Chaque cours représente une préparation de deux heures ; de plus, environ deux cents essais d'étudiants à corriger par semaine. Cela dure douze semaines au printemps et douze semaines en hiver. Outre le travail, il y a les longs voyages en chemin de fer (il n'est pas inutile de faire remarquer en passant que l'œuvre des missions universitaires n'a pu prendre ce merveilleux essor dans les dernières années que grâce aux facilités nouvelles qu'offrent les lignes de chemins de fer et les trains rapides sur toute la surface du pays). Plus d'un missionnaire a fait 10 000 milles en une seule session. Mais quelles compensations en revanche ! l'accueil enthousiaste, la chaude hospitalité partout, la connaissance de tous les aspects du pays, de la vie sociale, des traits divers du peuple anglais.

Puis, de longues vacances pour se refaire, pour préparer de nouveaux sujets, travailler, produire même des œuvres originales. Comme les missionnaires des Universités sont fort en vue, on leur offre souvent de belles situations qui leur apporteraient le repos avec le profit. L'un d'eux, qui est clergyman, refusait une place de 30 000 francs dans l'Église. Or le plus qu'ait jamais gagné un missionnaire, c'est 12 000 ou 15 000 francs. Encore faut-il pour en arriver là un tempérament de fer et un talent peu commun.

Désirant consacrer solennellement l'institution de l'*Extension*, l'Université de Cambridge décidait, il y a deux ans, d'accorder l'*affiliation* aux centres qui organisent un ensemble systématique de cours de sciences et de littérature espacés sur une période de quatre ans : il en résulte que les étudiants qui, dans ces centres, auront suivi les cours pendant trois années consécutives et passé les examens à la suite de ces cours, seront admis à l'Université même et pourront y briguer le degré de bachelier ès arts au bout de deux années de résidence au lieu de trois; c'est donc un an de résidence à l'Université sur trois qu'on leur remet. En fait, très peu d'étudiants de l'*Extension* quitteront leur profession pour commencer une nouvelle vie ; mais cette décision venant d'un corps aussi conservateur que la vieille Université de Cambridge et s'adressant à la grande masse du peuple cliente de l'*Extension* avait une signification très haute sinon une portée pratique très vaste. « L'éducation universitaire était mise par là même, dit un auteur, à la portée du pays tout entier. »

Enfin Oxford a complété l'œuvre en créant une bibliothèque circulante et des réunions d'été pour les étudiants de l'*Extension* à Oxford même.

Depuis trois ans, Oxford réunit chaque année, pendant les vacances d'été, environ un millier d'étudiants de l'*Extension*. Fermiers, petits bourgeois, filles de clergymen, instituteurs, artisans et mineurs, ils viennent, pour deux semaines, se donner l'illusion de cette vie intellectuelle, intense et douce, dans les cloîtres paisibles des vieux collèges ; ils veulent sanctifier leurs efforts par un pèlerinage à la source sacrée. Pendant ces réunions d'été à Oxford, on leur fait des cours très généraux, comme s'ils devaient plus que jamais oublier les intérêts éphémères pour la science immortelle durant ce trop court séjour au sanctuaire; — puis on leur montre les collèges, leurs beautés, leurs trésors, les collections, les bibliothèques; ils s'en retournent réconfortés. Beaucoup sont de simples ouvriers qui n'ont pu venir en quittant leur ouvrage que grâce à une bourse de voyage péniblement conquise.

Cambridge invite aussi, mais non la foule, quelques élus seulement, non pour les ravir, mais pour les pousser, pour leur faire passer dans les laboratoires, dans les bibliothèques quelques semaines entièrement consacrées au culte désintéressé de la science.

***

Tels sont les traits principaux de l'organisation.

Voyons maintenant comment elle fonctionne.

Pour les centres ouvriers, l'histoire du mouvement dans le Northumberland est tout à fait caractéristique. Dans l'automne de 1879, un cours d'économie politique fut organisé dans quatre villes du bassin de la Tyne (Newcastle, Sunderland, North Shields, South Shields). Des auditoires très mêlés assistaient à ces cours; il s'y trouvait des mineurs. A la fin il y eut un examen : la première place fut prise par un ouvrier mineur, la seconde par la fille d'un riche industriel, membre du Parlement. Les mineurs qui avaient suivi le cours, ayant à leur tête le lauréat, commencèrent avec enthousiasme une campagne dans le bassin houiller pour faire instituer des conférences analogues. On tint des meetings; on forma un comité. Et l'été suivant, cinq villages du bassin eurent leurs cours populaires que vinrent suivre 1300 mineurs. Les billets coûtaient pour 12 leçons 1 shilling pièce, c'est-à-dire 1 penny par leçon. Les fonds nécessaires étaient complétés par les propriétaires des houillères, par des sociétés coopératives locales, par de simples particuliers. Le mouvement une fois lancé ne s'arrêta plus qu'en 1887, année de grève. Les sujets traités étaient, avec l'économie politique, l'histoire d'Angleterre, la géologie, la chimie, la physiologie, la géographie physique et la littérature anglaise.

Les résultats furent surprenants : un mineur n'ayant jamais fréquenté l'école, et descendu dans la mine encore tout enfant, parvint à acquérir une véritable compétence sur certains points de l'histoire littéraire. Deux autres ouvriers devinrent très érudits sur la géologie locale : tous deux ont recueilli et classé des collections de fossiles provenant des mines. Un autre a préparé toute une série de coupes histologiques qui feraient honneur à un naturaliste de métier.

Le sérieux, l'ardeur avec lesquels ces hommes écoutent et profitent, la précision directe de leur langage sont admirables. Un missionnaire de l'Université, après son cours, causait dans un groupe de mineurs; on en vint à parler de l'*Histoire des sciences inductives* de Whewell. L'un des mineurs se prit à dire : « Ah! voilà un livre que depuis longtemps je désire voir. Stuart Mill l'attaque sur un point; mais, autant que je puis juger, Mill a tort. » Qui s'en irait discuter à Anzin ou à Decazeville, entre mineurs, la classification des sciences d'Auguste Comte ou le *Discours de la méthode?*

Un mineur du Northumberland écrivait à un journal local, en 1883, à propos des missions universitaires : « Je connais plusieurs personnes qui font 6 milles (plus de huit kilomètres) pour se rendre aux cours de l'*Extension*. Bien mieux, il y en a qui font jusqu'à 10 milles pour suivre le cours en ce moment. »

Un des missionnaires d'Oxford me disait qu'il a en plusieurs endroits des auditoires de 600 personnes

tous ouvriers. On lui remet 40 ou 50 essais chaque fois. « L'orthographe, ajoutait-il, n'en est pas très correcte; mais ils sont pleins de vues originales. » Après le cours, pendant la *classe*, ses auditeurs lui posent mille questions curieuses. Leur soif de s'instruire est inextinguible. Et il lui est arrivé, pour éviter d'être retenu là toute la nuit, après plusieurs heures passées à répondre aux questions, aux objections sans nombre, d'être obligé de faire éteindre le gaz.

***

Après les centres purement ouvriers, si nous voulons l'histoire d'un centre mixte : comment Buckingham, petite ville de 3400 habitants, dans une région purement agricole, est-elle devenue un centre d'extension et fournit-elle un auditoire assidu de 140 étudiants?

En 1888, à une réunion de la *Debating Society* locale, le principal du collège lança l'idée de créer dans la ville un centre d'extension : cette proposition fut froidement accueillie. On objecta que la ville était trop peu peuplée et que les gens du crû ne lisaient guère que leurs journaux. Un an plus tard l'idée fut reprise; on cita l'exemple des succès remportés dans le Nord de l'Angleterre. Une grande assemblée fut convoquée à l'Hôtel de Ville, à la suite de laquelle un comité fut formé avec le maire comme président. La ville fut travaillée par de chauds partisans de l'idée; en janvier 1889, on demanda à Oxford un missionnaire qui ferait six leçons sur un sujet historique. Chaque leçon revient à 6 livres sterling (150 francs); pour avoir une série de six leçons, il fallait garantir un capital de 36 livres (900 francs). Plusieurs personnes de la ville s'engageaient à combler le déficit si l'opération se soldait en perte. La campagne recommença pour placer les billets à 5 shillings, donnant droit aux six leçons. Des personnes généreuses prirent plusieurs billets qu'elles cédèrent ensuite pour 3 shillings 6 pence. Tous les frais furent ainsi couverts.

Au mois de mai 1890, je me rendis à Buckingham pour assister au cours du missionnaire d'Oxford. Je reproduis ici mes notes de voyage :

A huit heures et demie du soir on se réunit dans une grande salle de l'Hôtel de Ville. Cent cinquante auditeurs environ. Point d'ouvriers de fabrique, mais quelques artisans; — petite bourgeoisie provinciale, gens aisés en apparence, mais modestes; — les deux tiers de femmes, beaucoup de jeunes filles, des hommes faits, des jeunes gens; tous les clergymen des environs, des petits boutiquiers, des clercs d'hommes de loi, des instituteurs primaires. Un certain nombre d'auditeurs sont venus de 10 à 12 milles à la ronde et s'en retourneront à dix heures du soir sur les routes.

Le professeur est le révérend Hudson Shaw, l'un des plus brillants et des plus populaires de l'état-major d'Oxford. C'est un homme de trente-cinq ans, à moustache blonde, sans rien de « révérend », plein de santé, « d'esprits animaux », comme ils disent, figure ronde et haute en couleur de l'Anglais énergique et bien nourri. Il porte la courte robe universitaire. Il se tient sur une petite estrade, debout devant un pupitre de voyage en métal, la main droite appuyée sur une chaise.

Il lit sa leçon, fort bien d'ailleurs, sur un cahier manuscrit. Son sujet : les Anglais caractéristiques : Sir Thomas More — Sir Walter Raleigh — lord Strafford — Samuel Johnson — William Wilberforce — Charles Kingsley.

Il est à sa troisième leçon ; il retrace la carrière de lord Strafford. Il veut, dit-il, rendre justice à un homme d'État dont la vie n'a pas rencontré un historien.

L'auditoire, — du moins la partie la plus jeune de l'auditoire, — cherche dans la leçon des allusions à la politique présente et saisit les occasions de manifester ses sentiments. Le conférencier ne se prête cependant pas à ces mouvements. Il reste historien. Mais il y a deux camps dans la salle : les fervents royalistes et les chauds parlementaires.

L'assistance prend un intérêt presque actuel à cet exposé de la politique du XVIIe siècle. Les rapports de l'Église et de l'État, la question d'Irlande étaient déjà alors des questions brûlantes.

Une moitié des assistants prend des notes sur la page blanche du *Syllabus* ou sur de petits cahiers.

La conférence achevée, — au bout de trois quarts d'heure environ ou d'une heure, — M. Shaw descend de son estrade, se place devant une table chargée de livres; il développe et défend certains points de sa leçon où il a pris parti contre tel ou tel auteur. Maintenant il parle d'abondance, il déploie ses qualités d'orateur et de dialecticien. Il parle simplement, avec « génialité » (1).

Puis il donne des indications sur les livres à lire. Enfin, il se met à la disposition de ses auditeurs pour répondre aux questions qu'il les invite à lui poser. Il discute avec un véritable esprit scientifique les sources, les points douteux, les objections.

Cette deuxième partie du cours fait visiblement plus d'impression que la première sur l'auditoire. Personne n'a quitté la salle ; — tous sont toujours là, attentifs.

Après la première leçon, M. Shaw avait reçu cinq compositions ; à la troisième, il en reçoit dix. Il reprend le train le lendemain matin, et va faire, le soir même, une leçon à Brighton.

MAX LECLERC.

(A suivre.)

(1) M. Shaw me dit qu'il préférerait ne pas lire, mais parler ses conférences. Il a été amené par l'expérience à abandonner son système favori : « A parler on perd son temps, on emploie trop de mots. En une heure de lecture, on en dit deux fois autant qu'en une heure de causerie. »

LE ROI AU MASQUE D'OR

Conte.

A M. ANATOLE FRANCE.

Le roi masqué d'or se dressa du trône noir où il était assis depuis des heures, et demanda la cause du tumulte. Car les gardes des portes avaient croisé leurs piques et on entendait sonner le fer. Autour du brasier de bronze s'étaient dressés aussi les cinquante prêtres à droite et les cinquante bouffons à gauche, et les femmes en demi-cercle devant le roi agitaient leurs mains. La flamme rose et pourpre qui rayonnait par le crible d'airain du brasier faisait briller les masques des visages. A l'imitation du roi décharné, les femmes, les bouffons et les prêtres avaient d'immuables figures d'argent, de fer, de cuivre, de bois et d'étoffe. Et les masques des bouffons étaient ouverts par le rire, tandis que les masques des prêtres étaient noirs de souci. Cinquante visages hilares s'épanouissaient sur la gauche, et sur la droite cinquante visages tristes se renfrognaient. Cependant les étoffes claires tendues sur les têtes des femmes mimaient des figures éternellement gracieuses animées d'un sourire artificiel. Mais le masque d'or du roi était majestueux, noble, et véritablement royal.

Or le roi se tenait silencieux et semblable par ce silence à la race des rois dont il était le dernier. La cité avait été gouvernée jadis par des princes qui portaient le visage découvert ; mais dès longtemps s'était levée une longue horde de rois masqués. Nul homme n'avait vu la face de ces rois, et même les prêtres en ignoraient la raison. Cependant l'ordre avait été donné depuis les âges anciens de couvrir les visages de ceux qui s'approchaient de la résidence royale ; et cette famille de rois ne connaissait que les masques des hommes.

Et tandis que les ferrures des gardes de la porte frémissaient et que leurs armes sonores retentissaient, le roi les interrogea d'une voix grave :

— Qui ose me troubler, dit-il, aux heures où je siège parmi mes prêtres, mes bouffons et mes femmes ?

Et les gardes répondirent, tremblants :

— Roi très impérieux, masqué d'or, c'est un homme misérable, vêtu d'une longue robe ; il paraît être de ces mendiants pieux qui errent par la contrée, et il a le visage découvert.

— Laissez entrer ce mendiant, dit le roi.

Alors celui des prêtres qui avait le masque le plus grave se tourna vers le trône et s'inclina :

— O roi, dit-il, les oracles ont prédit qu'il n'est pas bon pour ta race de voir le visage des hommes.

Et celui des bouffons dont le masque était crevé par le rire le plus large tourna le dos au trône et s'inclina :

— O mendiant, dit-il, que je n'ai pas encore vu, sans doute tu es plus roi que le roi au masque d'or, puisqu'il est interdit de te regarder.

Et celle des femmes dont la fausse figure avait le duvet le plus soyeux joignit ses mains, les écarta et les courba comme pour saisir les vases des sacrifices. Or le roi, penchant ses yeux vers elle, craignait la révélation d'un visage inconnu.

Puis un désir mauvais rampa dans son cœur.

— Laissez entrer ce mendiant, dit le roi au masque d'or.

Et parmi la forêt frissonnante des piques, entre lesquelles jaillissaient les lames des glaives comme des feuilles éclatantes d'acier, éclaboussées d'or vert et d'or rouge, un vieil homme à la barbe blanche hérissée s'avança jusqu'au pied du trône, et leva vers le roi une figure nue où tremblaient des yeux incertains.

— Parle, dit le roi.

Le mendiant répliqua d'une voix forte :

— Si celui qui m'adresse la parole est l'homme masqué d'or, je répondrai, certes ; et je pense que c'est lui. Qui oserait, avant lui, élever la voix ? Mais je ne puis m'en assurer par la vue — car je suis aveugle. Cependant je sais qu'il y a dans cette salle des femmes, par le frottement poli de leurs mains sur leurs épaules ; et il y a des bouffons, j'entends des rires ; et il y a des prêtres, puisque ceux-ci chuchotent d'une façon grave. Or les hommes de ce pays m'ont dit que vous étiez masqués ; et toi, roi au masque d'or, dernier de ta race, tu n'as jamais contemplé des visages de chair. Ecoute : tu es roi et tu ne connais pas les peuples. Ceux-ci sur ma gauche sont les bouffons — je les entends rire ; ceux-ci sur ma droite sont les prêtres — je les entends pleurer ; et je perçois que les muscles des visages de ces femmes sont grimaçants.

Or le roi se tourna vers ceux que le mendiant nommait bouffons, et son regard trouva les masques noirs de souci des prêtres ; et il se tourna vers ceux que le mendiant nommait prêtres, et son regard trouva les masques ouverts de rire des bouffons ; et il baissa les yeux vers le croissant de ses femmes assises, et leurs visages lui semblèrent beaux.

— Tu mens, homme étranger, dit le roi ; et tu es toi-même le rieur, le pleureur, et le grimaçant ; car ton horrible visage, incapable de fixité, a été fait mobile afin de dissimuler. Ceux que tu as désignés comme les bouffons sont mes prêtres, et ceux que tu as désignés comme les prêtres sont mes bouffons. Et comment pourrais-tu juger, toi dont la figure se plisse à chaque parole, de la beauté immuable de mes femmes ?

— Ni de celle-là, ni de la tienne, dit le mendiant à voix basse, car je n'en puis rien savoir, étant aveugle, et toi-même tu ne sais rien ni des autres ni de ta personne. Mais je suis supérieur à toi en ceci : je sais que je ne sais rien. Et je puis conjecturer. Or peut-être que ceux qui te paraissent des bouffons pleurent sous leur masque ; et il est possible que ceux qui te semblent

des prêtres aient leur véritable visage tordu par la joie de te tromper ; et tu ignores si les joues de tes femmes ne sont pas couleur de cendre sous la soie. Et toi-même, roi masqué d'or, qui sait si tu n'es pas horrible malgré ta parure ?

Alors celui des bouffons qui avait la plus large bouche fendue de gaieté poussa un ricanement semblable à un sanglot ; et celui des prêtres qui avait le front le plus sombre dit une supplication pareille à un rire nerveux, et tous les masques des femmes tressaillirent.

Et le roi à la figure d'or fit un signe. Et les gardes saisirent par les épaules le vieil homme à la figure nue et le jetèrent par la grande porte de la salle.

***

La nuit se passa et le roi fut inquiet pendant son sommeil. Et le matin il erra par son palais, parce qu'un désir mauvais avait rampé dans son cœur. Mais ni dans les salles à coucher, ni dans la haute salle dallée des festins, ni dans les salles peintes et dorées des fêtes, il ne trouva ce qu'il cherchait. Dans toute l'étendue de la résidence royale il n'y avait pas un miroir. Ainsi l'avait fixé l'ordre des oracles et l'ordonnance des prêtres depuis de longues années.

Le roi sur son trône noir ne s'amusa pas des bouffons et n'écouta pas les prêtres et ne regarda pas ses femmes : car il songeait à son visage.

Quand le soleil couchant jeta vers les fenêtres du palais la lumière de ses métaux sanglants, le roi quitta la salle du brasier, écarta les gardes, traversa rapidement les sept cours concentriques fermées de sept murailles étincelantes, et sortit obscurément dans la campagne par une basse poterne.

Il était tremblant et curieux. Il savait qu'il allait rencontrer d'autres visages, et peut-être le sien. Dans le fond de son âme, il voulait être sûr de sa propre beauté. Pourquoi ce misérable mendiant lui avait-il glissé le doute dans la poitrine ?

Le roi au masque d'or arriva parmi les bois qui cerclaient la berge d'un fleuve. Les arbres étaient vêtus d'écorces polies et rutilantes. Il y avait des fûts éclatants de blancheur. Le roi brisa quelques rameaux. Les uns saignaient à la cassure un peu de sève mousseuse, et l'intérieur restait marbré de taches brunes ; d'autres révélaient des moisissures secrètes et des fissures noires. La terre était sombre et humide sous le tapis varicolore des herbes et des petites fleurs. Le roi retourna du pied un gros bloc veiné de bleu, dont les paillettes miroitaient sous les derniers rayons ; et un crapaud en poche molle s'échappa de la cachette vaseuse avec un tressaut effaré.

A la lisière du bois, sur la couronne de la berge, le roi émergeant des arbres s'arrêta, charmé. Une jeune fille était assise sur l'herbe ; le roi voyait ses cheveux tordus en hauteur, sa nuque gracieusement courbée, ses reins souples qui faisaient onduler son corps jusqu'aux épaules ; car elle tournait entre deux doigts de sa main gauche un fuseau très gonflé, et la pointe d'une quenouille épaisse s'effilait près de sa joue.

Elle se leva interdite, montra son visage, et, dans sa confusion, saisit entre ses lèvres les brins du fil qu'elle pétrissait. Ainsi ses joues semblaient traversées par une coupure de nuance pâle.

Quand le roi vit ces yeux noirs agités, et ces délicates narines palpitantes, et ce tremblement des lèvres, et cette rondeur du menton descendant vers la gorge caressée de lumière rose, il s'élança, transporté, vers la jeune fille et prit violemment ses mains.

— Je voudrais, dit-il, pour la première fois, adorer une figure nue ; je voudrais ôter ce masque d'or, puisqu'il me sépare de l'air qui baise ta peau ; et nous irions tous deux émerveillés nous mirer dans le fleuve.

La jeune fille toucha avec surprise du bout des doigts les lames métalliques du masque royal. Cependant le roi défit impatiemment les crochets d'or ; le masque roula dans l'herbe, et la jeune fille, tendant les mains sur ses yeux, jeta un cri d'horreur.

L'instant d'après elle s'enfuyait parmi l'ombre du bois en serrant contre son sein sa quenouille emmaillotée de chanvre.

Le cri de la jeune fille retentit douloureusement au cœur du roi. Il courut sur la berge, se pencha vers l'eau du fleuve, et de ses propres lèvres jaillit un gémissement rauque. Au moment où le soleil disparaissait derrière les collines brunes et bleues de l'horizon, il venait d'apercevoir une face blanchâtre, tuméfiée, couverte d'écailles, avec la peau soulevée par de hideux gonflements, et il connut aussitôt, au moyen du souvenir des livres, qu'il était lépreux.

***

La lune, comme un masque jaune aérien, montait au-dessus des arbres. On entendait parfois un battement d'ailes mouillées au milieu des roseaux. Une traînée de brume flottait au fil du fleuve. Le miroitement de l'eau se prolongeait à une grande distance et se perdait dans la profondeur bleuâtre. Des oiseaux à tête écarlate froissaient le courant par des cercles qui se dissipaient lentement.

Et le roi, debout, gardait les bras écartés de son corps, comme s'il avait le dégoût de se toucher.

Il releva le masque et le plaça sur son visage. Semblant marcher en rêve, il se dirigea vers son palais.

Il frappa sur le gong, à la porte de la première muraille, et les gardes sortirent en tumulte avec leurs torches. Ils éclairèrent sa face d'or ; et le roi avait le cœur étreint d'angoisse, pensant que les gardes voyaient sur le métal des écailles blanches. Et il traversa la cour baignée de lune ; et sept fois il eut le cœur étreint de la même angoisse aux sept portes où les gardes portèrent les torches rouges à son masque d'or.

Cependant la peine croissait en lui avec la rage, comme une plante noire enroulée d'une plante fauve. Et les fruits sombres et troubles de la peine et de la

rage vinrent sur ses lèvres, et il en goûta le suc amer.

Il entra dans le palais, et le garde à sa gauche tourna sur la pointe d'un pied, ayant l'autre jambe étendue, en se couronnant avec un cercle lumineux de son sabre; et le garde à sa droite tourna sur la pointe de l'autre pied, ayant étendu sa jambe opposée en se coiffant d'une pyramide éblouissante par de rapides tourbillons de sa masse diamantée.

Et le roi ne se souvint même pas que c'étaient les cérémonies nocturnes; mais il passa en frissonnant, ayant imaginé que les hommes d'armes voulaient abattre ou fendre sa hideuse tête gonflée.

Les halles du palais étaient désertes. Quelques torches solitaires brûlaient bas dans leurs anneaux. D'autres s'étaient éteintes et pleuraient des larmes froides de résine.

Le roi traversa les salles des fêtes où les coussins brodés de tulipes rouges et de chrysanthèmes jaunes étaient encore épars, avec des balanceuses d'ivoire et des sièges mornes d'ébène rehaussés d'étoiles d'or. Des voiles gommés et peints d'oiseaux à pattes diaprées, à bec d'argent, pendaient du plafond où s'enchâssaient des gueules de bêtes en bois de couleur. Il y avait des flambeaux de bronze verdâtre, faits d'une pièce, et percés de trous prodigieux laqués en rouge, où une mèche de soie écrue passait au centre de rondelles tassées d'un noir huileux. Il y avait des fauteuils longs, bas et cambrés, où on ne pouvait s'étendre sans que les reins fussent soulevés, comme portés par des mains. Il y avait des vases fondus de métaux presque transparents, et qui sonnaient sous le doigt d'une manière aiguë, comme s'ils étaient blessés.

A l'extrémité de la salle, le roi saisit une torchère d'airain qui dardait ses langues rouges dans les ténèbres. Les gouttelettes flamboyantes de résine s'abattirent en frémissant sur ses manches de soie. Mais le roi ne les remarqua pas. Il se dirigea vers une galerie haute, obscure, où la résine laissa un sillon parfumé. Là, aux parois coupées de diagonales croisées, on voyait des portraits éclatants et mystérieux : car les peintures étaient masquées et surmontées de tiares. Seulement le portrait le plus ancien, écarté des autres, représentait un jeune homme pâle, aux yeux dilatés d'épouvante, le bas du visage dissimulé par les ornements royaux. Le roi s'arrêta devant ce portrait et l'éclaira en soulevant la torchère. Puis il gémit et dit : « O premier de ma race, mon frère, que nous sommes pitoyables! » Et il baisa le portrait sur les yeux.

Et devant la seconde figure peinte, qui était masquée, le roi s'arrêta et déchira la toile du masque en disant : « Voilà ce qu'il fallait faire, mon père, second de ma race. » Et ainsi il déchira les masques de tous les autres rois de sa race, jusqu'à lui-même. Sous les masques arrachés, on vit la nudité sombre de la muraille.

Puis il arriva dans les salles des festins où les tables luisantes étaient encore dressées. Il porta la torchère au-dessus de sa tête, et des lignes pourpres se précipitèrent vers les coins. Au centre des tables était un trône à pieds de lion, sur lesquels s'affaissait une fourrure tachetée; des verreries semblaient amoncelées aux angles, avec des pièces d'argent poli et des couvercles percés d'or fumeux. Certains flacons miroitaient de lueurs violettes; d'autres étaient plaqués à l'intérieur avec de minces lames translucides de métaux précieux. Comme une terrible indication de sang, un éclat de la torchère fit scintiller une coupe oblongue, taillée dans un grenat, et où les échansons avaient coutume de verser le vin des rois. Et la lumière caressa aussi de vermeil un panier d'argent tressé où étaient rangés des pains ronds à croûte saine.

Et le roi traversa les salles des festins en détournant la tête. « Ils n'ont pas eu honte, dit-il, de mordre sous leur masque dans le pain vigoureux, et de toucher le vin saignant avec leurs lèvres blanches! Où est celui qui, sachant son mal, interdit les miroirs de sa maison? Il est parmi ceux dont j'ai arraché les faux visages : et j'ai mangé du pain de son panier, et j'ai bu du vin de sa coupe... »

On arrivait par une étroite galerie pavée de mosaïque aux salles à coucher, et le roi y glissa, portant devant lui sa torche sanglante. Un garde s'avança, saisi d'inquiétude, et sa ceinture d'anneaux larges flamboya sur sa tunique blanche; puis il reconnut le roi à sa face d'or et se prosterna.

D'une lampe d'airain suspendue au centre, une lumière pâle éclairait une double file de lits de parade; les couvertures de soie étaient tissées avec des filaments de nuances vieilles. Un tuyau d'onyx laissait couler des gouttes monotones dans un bassin de pierre polie.

D'abord le roi considéra l'appartement des prêtres; et les masques graves des hommes couchés étaient semblables pendant le sommeil et l'immobilité. Et dans l'appartement des bouffons, le rire de leurs bouches endormies avait juste la même largeur. Et l'immuable beauté de la figure des femmes ne s'était pas altérée dans le repos; elles avaient les bras croisés sur la gorge, ou une main sous la tête, et elles ne paraissaient pas se soucier de leur sourire qui était aussi gracieux quand elles l'ignoraient.

Au fond de la dernière salle s'étendait un lit de bronze, avec des hauts reliefs de femmes courbées et de fleurs géantes. Les coussins jaunes y gardaient l'empreinte d'un corps agité. Là aurait dû reposer, dans cette heure de la nuit, le roi au masque d'or; là ses ancêtres avaient dormi pendant des années.

Et le roi détourna la tête de son lit : « Ils ont pu dormir, dit-il, avec ce secret sur leur face, et le sommeil est venu les baiser au front, comme moi. Et ils n'ont pas secoué leur masque au visage noir du sommeil, pour l'effrayer à jamais. Et j'ai frôlé cet airain, j'ai touché ces coussins où s'abattaient jadis les membres de ces honteux... »

Et le roi passa dans la salle du brasier, où la flamme rose et pourpre dansait encore, et jetait ses bras rapides sur les murs. Et il frappa sur le grand gong de cuivre un coup si sonore qu'il y eut une vibration de toutes les choses métalliques d'alentour. Les gardes effrayés s'élancèrent, mi-vêtus, avec leurs haches et leurs boules d'acier hérissées de pointes, et les prêtres parurent, endormis, laissant traîner leurs robes, et les bouffons oublièrent tous les bonds d'entrée sacramentels, et les femmes montrèrent au coin des portes leurs visages souriants.

Or le roi monta sur son trône noir et commanda :

— J'ai frappé sur le gong afin de vous réunir pour une chose importante. Le mendiant a dit vrai. Vous me trompez tous ici. Otez vos masques.

On entendit frissonner les membres et les vêtements et les armes. Puis, lentement, ceux qui étaient là se décidèrent et découvrirent leurs visages.

Alors le roi au masque d'or se tourna vers les prêtres et considéra cinquante grosses faces rieuses avec de petits yeux collés par la somnolence ; et, se tournant vers les bouffons, il examina cinquante figures hâves creusées par la tristesse avec des yeux sanguinolents d'insomnie ; et, se baissant vers le croissant de ses femmes assises, il ricana, — car leurs visages étaient pleins d'ennui et de laideur et enduits de stupidité.

— Ainsi, dit le roi, vous m'avez trompé depuis tant d'années sur vous-mêmes et sur le monde. Ceux que je croyais sérieux et qui me donnaient des conseils sur les choses divines et humaines sont pareils à des outres ballonnées de vent ou de vin ; et ceux dont je m'amusais pour leur continuelle gaieté étaient tristes jusqu'au fond du cœur ; et votre sourire de sphinx, ô femmes, ne signifiait rien du tout ! Misérables vous êtes ; mais je suis encore le plus misérable d'entre vous. Je suis roi et mon visage paraît royal. Or, en réalité, voyez : le plus malheureux de mon royaume et le plus dénaturé n'a rien à m'envier.

Et le roi ôta son masque d'or. Et un cri s'éleva des gorges de ceux qui le voyaient ; car la flamme rose du brasier illuminait ses écailles blanches de lépreux.

— Ce sont eux qui m'ont trompé — mes pères, je veux dire, cria le roi, qui étaient lépreux comme moi, et m'ont transmis leur maladie avec l'héritage royal. Ils m'ont abusé, et ils vous ont contraints au mensonge.

Par la grande baie de la salle, ouverte vers le ciel, la lune tombante montra son masque jaune.

— Ainsi, dit le roi, cette lune qui tourne toujours vers nous le même visage d'or a peut-être une autre face obscure et cruelle, ainsi ma royauté a été tendue sur ma lèpre. Mais je ne verrai plus l'apparence de ce monde, et je dirigerai mon regard vers les choses obscures. Ici, devant vous, je me punis de ma lèpre, et de mon mensonge, et ma race avec moi.

Le roi leva son masque d'or ; et, debout sur le trône noir, parmi l'agitation et les supplications, il enfonça dans ses yeux les crochets latéraux du masque, avec un cri d'angoisse ; pour la dernière fois, une lumière rouge s'épanouit devant lui, et un flot de sang coula sur son visage, sur ses mains, sur les degrés sombres du trône. Il déchira ses vêtements, descendit les marches en chancelant, et, écartant avec des tâtonnements les gardes muets d'horreur, il partit seul dans la nuit.

*
* *

Or le roi lépreux et aveugle marchait dans la nuit. Il se heurta aux sept murailles concentriques de ses sept cours, et contre les arbres anciens de la résidence royale, et il se fit des plaies aux mains en touchant les épines des haies. Lorsqu'il entendit sonner ses pas, il connut qu'il était sur la grande route. Pendant des heures et des heures il marcha, sans même éprouver le besoin de prendre de la nourriture. Il savait qu'il était éclairé de soleil par la chaleur qui voilait son visage, et il reconnaissait la nuit au froid de l'obscurité. Le sang qui avait coulé de ses yeux arrachés couvrait sa peau d'une croûte noirâtre et sèche. Et quand il eut marché longtemps, le roi aveugle se sentit las, et s'assit au bord de la route. Il vivait maintenant dans un monde obscur et ses regards étaient rentrés en lui-même.

Comme il errait dans cette plaine sombre des pensées, il entendit un bruit de clochettes. Aussitôt il se représenta le retour d'un troupeau de brebis à laine épaisse, mené par des béliers dont la queue grasse pendait à terre. Et il tendit les mains pour toucher la laine blanche, n'ayant point honte des animaux. Mais ses mains rencontrèrent d'autres mains tendres, et une voix douce lui dit :

— Pauvre homme aveugle, que veux-tu? Et le roi reconnut la voix charmante d'une femme.

— Il ne faut pas me toucher, cria le roi. Mais où sont tes brebis?

Or la jeune fille qui se tenait devant lui était lépreuse, et à cause de cela portait des clochettes suspendues à ses vêtements. Mais elle n'osa pas l'avouer, et répondit en mentant :

— Elles sont un peu derrière moi.

— Où vas-tu ainsi? dit le roi aveugle.

— Je rentre, répondit-elle, à la cité des Misérables. Alors le roi se souvint qu'il y avait, dans un endroit écarté de son royaume, un asile où se réfugiaient ceux qui avaient été repoussés de la vie pour leurs maladies ou pour leurs crimes. Ils existaient dans des huttes bâties par eux-mêmes ou enfermés dans des tanières creusées au sol. Et leur solitude était extrême.

Le roi résolut de se rendre dans cette cité.

— Conduis-moi, dit-il.

La jeune fille le saisit par le pan de sa manche.

— Laisse-moi te laver le visage, dit-elle ; car le sang a coulé sur tes joues depuis une semaine peut-être.

Et le roi trembla, pensant qu'elle allait avoir horreur de sa lèpre et l'abandonner. Mais elle versa de

l'eau de sa gourde sur son manteau et lava le visage du roi. Puis elle dit :

— Pauvre, comme tu as dû souffrir de l'arrachement de tes yeux !

— Comme j'ai souffert avant, sans le savoir, dit le roi. Mais allons. Arriverons-nous ce soir à la cité des Misérables ?

— Je l'espère, dit la jeune fille.

Et elle le conduisit en lui parlant tendrement. Cependant le roi aveugle entendait les clochettes, et, se tournant, voulait caresser les brebis. Et la jeune fille craignait qu'il ne devinât sa maladie.

Or le roi était exténué de fatigue et de faim. Elle sortit un morceau de pain de son bissac et lui offrit sa gourde. Mais il refusa, craignant de souiller le pain et l'eau. Puis il demanda :

— Vois-tu la cité des Misérables ?

— Pas encore, dit la jeune fille.

Et ils marchèrent plus loin. Elle cueillit pour lui du lotus bleu, et il le mâcha pour rafraîchir sa bouche. Le soleil s'inclinait vers les grandes rizières qui ondulaient à l'horizon.

— Voici l'odeur du repos qui monte vers moi, dit le roi aveugle. N'approchons-nous pas de la cité des Misérables ?

— Pas encore, dit la jeune fille.

Et, comme le disque sanglant du soleil tranchait encore le ciel violet, le roi se pâma de lassitude et d'inanition. A l'extrémité de la route tremblait une mince colonne de fumée parmi des toitures d'herbages. La brume des marais flottait autour.

— Voici la cité, dit la jeune fille ; je la vois.

— J'entrerai seul dans une autre, dit le roi aveugle. Je n'avais plus qu'un désir ; j'aurais voulu reposer mes lèvres sur les tiennes, afin de me rafraîchir à ta figure, qui doit être si belle. Mais je t'aurais souillée, puisque je suis lépreux.

Et le roi s'évanouit dans la mort.

Et la jeune fille éclata en sanglots, voyant que le visage du roi aveugle était pur et limpide, et sachant bien qu'elle-même avait craint de le souiller.

Or de la cité des Misérables s'avança un vieux mendiant à la barbe blanche hérissée, dont les yeux incertains tremblaient.

— Pourquoi pleures-tu ? dit-il.

Et la jeune fille lui dit que le roi aveugle était mort, après avoir eu les yeux arrachés, pensant être lépreux.

— Et il n'a point voulu me donner le baiser de paix, dit-elle, afin de ne pas me souiller ; et c'est moi qui suis véritablement lépreuse à la face du ciel.

Et le vieux mendiant lui répondit :

— Sans doute le sang de son cœur qui avait jailli par ses yeux avait guéri sa maladie. Et il est mort, pensant avoir un masque misérable. Mais, à cette heure, il a déposé tous les masques, d'or, de lèpre et de chair.

MARCEL SCHWOB.

L'ÉVOLUTION DES IDÉES POLITIQUES DE VICTOR HUGO

Victor Hugo n'est plus à la mode, ou, mieux, il est de mode de rabaisser, de dénigrer, de méconnaître Victor Hugo. La campagne est poursuivie par de jeunes hommes, de ceux auxquels on serait tenté parfois d'accorder du talent, s'ils n'étaient trop empressés eux-mêmes à proclamer leur propre génie.

Rien n'a été épargné par ces bons Français de la décadence pour diminuer une gloire française. Ils ont mesuré leurs efforts à la grandeur même de l'apothéose des funérailles. La vie privée du poète a servi de prétexte aux diffamations les plus basses. Et tout récemment encore, un écrivain, dont c'est la mission de rapetisser les grandes mémoires au niveau de son impuissance, jetait dans la circulation un livre odieux autour duquel il s'est fait un bruit immérité.

Même le génie poétique de Victor Hugo a été contesté. Tel jeune homme de lettres ne rougit pas de dire qu'il rougirait d'avoir fait un seul vers du maître, sans se douter peut-être qu'il y a près de trois quarts de siècle Népomucène Lemercier s'écriait :

Avec impunité, les Hugo font des vers !

Une pléiade s'est groupée pour une sorte de *pèlerinage passionné*, je prends le mot à la mode, à travers le XVe et le XVIe siècle. Et ce sont des étrangers qui affichent la prétention de rénover la langue française. Pauvre vieille langue à laquelle ils ne font outrage que par impuissance de sentir ses inépuisables beautés !

Au surplus, n'ai-je pas dessein de démontrer que Victor Hugo est un grand poète. Ce serait trop prendre au sérieux de vains enfantillages qui ne méritent pas attention.

C'est l'évolution des idées politiques de Victor Hugo que je voudrais mettre en lumière.

Là-dessus, surtout, l'esprit de parti s'est donné libre carrière. Quel beau thème à d'inépuisables variations ! Quel prétexte à railler les hésitations, les incertitudes, les contradictions même de ce qu'on appelle aujourd'hui un *état d'âme !* On ne s'en est pas fait faute...

Si, pourtant, ici encore, la légende était mensongère ou injuste dans ses excès ! Je ne veux certes pas dire que Victor Hugo n'ait jamais changé d'opinion. Mon impartialité s'alarmerait d'autant plus d'un tel jugement qu'il ne saurait rien ajouter à mon admiration.

Victor Hugo a été l'homme de son siècle. Il en a reflété toutes les impressions, il a pleuré de ses illusions perdues, il a chanté ses espérances, il ne s'est pas défendu contre ses erreurs. N'est-ce pas lui-même, d'ailleurs, qui l'a reconnu en ces termes :

Il a été tout ce qu'a été le siècle : illogique et probe,

légitimiste et voltairien, chrétien littéraire, bonapartiste libéral, socialiste à tâtons dans la royauté.

Mais, en 1851, il rompt avec son siècle. Il n'abdique pas devant l'Empire son indépendance et ses convictions. A partir du jour où la vérité lui est apparue dans la République, il reste fidèle à cette noble cause de la République et de la vérité. Du rocher de Guernesey, où la proscription l'a jeté, il flétrit les trahisons, console les douleurs, relève les courages, sème à pleines mains les paroles de vaillante espérance. Ni un jour de repos, ni une heure de défaillance. Durant trente-cinq ans, il est sur la brèche, et la mort le prendra debout, tout entier à son œuvre, à son pays et à la République!

Est-il, je le dis tout de suite, parmi les *professionnels* de la politique, beaucoup de vies supérieures à celle du poète par la fermeté inflexible dans le devoir?

Je ne saurais retracer ici la biographie complète de Victor Hugo. Je désire seulement, pour marquer l'évolution de ses idées, mettre en lumière certains traits caractéristiques de sa carrière. Une unité se poursuit, qu'il faut savoir saisir, à travers les « variations de cette conscience honnête ». J'entends dire : que l'attitude de Victor Hugo ne fut jamais déterminée par un intérêt personnel; — qu'il fut toujours compatissant aux faibles et aux déshérités de la fortune; — que dans tout ce qu'il a écrit, même dans ses livres d'enfant et d'adolescent, on ne pourrait trouver une ligne contre la liberté; — qu'il prit une belle devise : *Être de tous les partis par le côté généreux, n'être d'aucun par le côté mauvais*, et qu'à cette devise il sut rester fidèle...

Il n'est pas besoin d'insister, sous forme de thèse générale, sur l'influence que l'éducation première et l'opinion des parents exercent sur l'âme des enfants.

Le père de Victor Hugo, Joseph Léopold Sigisbert, qui s'était engagé, en 1788, à l'âge de quatorze ans, comme cadet, était un vaillant soldat et un ferme républicain. A la suite des guerres de Vendée, où sa modération après la lutte le distingua autant que son courage dans la bataille, il épousa la fille d'un armateur de Nantes. La jeune femme, très sceptique dans les questions religieuses, était passionnément royaliste.

De ces deux influences contradictoires, Victor Hugo subit exclusivement celle de sa mère, auprès de laquelle il resta toute sa jeunesse, tandis que les hasards de la guerre ou les dissentiments domestiques tenaient son père éloigné du foyer.

Les faits ont ici leur signification caractéristique.

Victor Hugo naquit, en 1802, à Besançon, où son père, nommé colonel, tenait garnison. Après un premier voyage en Corse, où le jeune enfant fut emporté n'ayant encore que six semaines, la famille rentra et resta deux ans à Paris. Le père faisait alors la guerre en Italie, où il s'empara du fameux bandit patriote Fra Diavolo.

En 1807, nommé gouverneur de la province d'Avellino, il rappelle tous les siens auprès de lui.

Puis il suit dans son nouveau royaume son ami le roi de Naples, qui est devenu le roi d'Espagne. Ce sont trois années, de 1808 à 1811, que sa femme et ses enfants passent à Paris dans la maison des Feuillantines.

En 1811, le colonel est nommé gouverneur des trois provinces d'Avila, de Ségovie et de Soria. Sa famille vint le rejoindre, mais elle dut, devant la mauvaise tournure des événements, se retirer un an après pour s'installer définitivement à Paris.

Que de pays vus en si peu d'années! et comme Victor Hugo a pu dire :

> Avec nos camps vainqueurs, dans l'Europe asservie,
> J'errais, je parcourus la terre avant la vie.

Si je l'étudiais comme poète, je montrerais l'impression que ces voyages durent exercer sur son imagination. Je dirais qu'il

> . . . Rapporta de ses courses lointaines
> Comme un vague faisceau de lueurs incertaines,

et que

> *Ses* souvenirs germaient dans son âme échauffée.

Je n'en ai parlé que pour montrer comment, durant cette première période de son enfance, ce fut sa mère qui s'occupa exclusivement de l'éducation de Victor Hugo.

Sa famille occupait une vaste maison, dont le principal agrément était ce jardin des Feuillantines que le génie du poète a immortalisé. Les trois jeunes frères allaient en classe chez un vieux brave homme, un ancien prêtre de l'Oratoire qui, pour échapper aux dangers de la tourmente révolutionnaire, avait épousé... sa servante. Je n'ignore pas que Victor Hugo, tout en rendant hommage au bon cœur de son premier maître, s'est efforcé dans sa vieillesse de marquer l'empreinte funeste que l'éducation d'un prêtre avait pu imprimer à son cerveau d'enfant. Mais qu'il a été mieux inspiré dans ces vers exquis de son âge mûr !

> J'eus, dans ma blonde enfance, hélas! trop éphémère,
> Trois maîtres : — un jardin, un vieux prêtre et ma mère.
> Le jardin était grand, profond, mystérieux,
> Fermé par de hauts murs aux regards curieux,
> Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que les paupières,
> Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres,
> Plein de bourdonnements et de confuses voix,
> Au milieu, presque un champ, dans le fond presque un bois.
> Le prêtre, tout nourri de Tacite et d'Homère,
> Était un doux vieillard. Ma mère, — était ma mère!
> Ainsi je grandissais sous ce triple rayon.

La restauration des Bourbons remplit d'aise la mère de Victor Hugo. Elle manifesta de toutes façons la satisfaction bruyante que lui causait la restauration royaliste. Et, — ceci me paraît assez notable, — le jour

de son entrée, le comte d'Artois envoya par une ordonnance, avec un brevet signé de lui, aux fils d'une si bonne royaliste, la décoration de l'ordre du Lys.

Le général Hugo profita des loisirs que lui laissait la paix pour s'occuper enfin de ses enfants. Il les envoya, — Eugène et Victor, — dans une pension, la pension Cordier, pour s'y préparer à l'École polytechnique.

D'ailleurs, son action ne s'exerça pas au delà.

Victor travailla assidûment, durant trois ans... à faire des vers. Ce sont des essais curieux, où se montre, dans toute sa fraîche candeur, l'âme de l'enfant. Il répète ce qu'il a entendu dire à sa mère : haine de la Révolution et de l'Empire, amour des Bourbons.

Il maudit la « gloire odieuse » de Buonaparte, il le tient pour un « despote hardi ». Il fait une chanson dont le refrain est : « Vive le roi ! vive la France ! » Sa première tragédie, — à quatorze ans ! — est une restauration monarchique.

Mais, en même temps, il faut noter chez ce jeune enfant, qui bégaye ses premières inspirations, une indépendance et un sentiment de la liberté qu'il n'abdiquera à aucun instant de sa longue carrière.

C'est « par haine des tyrans qu'il aime les rois ». Il détrompe avec verve un sien ami qui semble voir en lui un :

> . . . de ces vieux cacochymes
> Nobles, et grands prêcheurs des anciennes maximes...

Son esprit est moins étroit, il a profité de la liberté de lire sans contrôle et retenue que sa mère lui a laissée, et ce n'est pas sans une certaine fierté qu'il fait cette déclaration, où se peint toute une époque :

> Je lis *l'Esprit des lois*, et j'admire Voltaire.

Aussi a-t-on pu dire que son royalisme est, à cette date, le royalisme voltairien de sa mère, le trône sans l'autel.

Ces sentiments se modifièrent sous l'influence de Chateaubriand. *Le Génie du christianisme* exerça sur la jeune âme de Victor Hugo une impression profonde.

La croyance religieuse naquit chez lui de la poésie, que Chateaubriand révéla dans le christianisme. Il devint royaliste chrétien. C'est de cette dernière et double inspiration que se ressentent les articles du journal *le Conservateur littéraire*, fondé par lui, et ses premières odes qui, du coup, appelèrent avec éclat sur son nom la faveur de l'opinion.

Je ne m'attarderai pas à analyser ces pièces célèbres, qui sont dans toutes les mémoires. Il me suffit d'en avoir marqué le moment et l'inspiration.

Aussi bien les années 1819 et 1820 furent-elles parmi les plus actives et les mieux remplies de la vie de ce grand travailleur. Journal, odes, roman, théâtre, il fit de tout, essaya de tout, soutenu par l'amour, par l'espoir d'obtenir la main d'une jeune fille qui lui était promise pour le jour où sa position serait assurée... Et c'est merveille de suivre ce [illegible] homme de dix-huit ans, qui déclare vouloir « la liberté morale en attendant l'indépendance sociale », — qui se refuse à « tirer ses moyens d'existence de la hautaine bienveillance des hommes puissants, et à acheter des faveurs par des flatteries », — qui écrit cette phrase altière, dont ses détracteurs pourraient faire profit : « Tous les chemins me sont bons, pourvu qu'on y puisse marcher droit et ferme, sans ramper sur le ventre et sans courber la tête. » Celui qui parle ainsi peut dire dans la préface des *Odes et Ballades* que « l'histoire des hommes ne présente de poésie que du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses ». Mais déjà on prévoit l'heure où la conscience de l'homme mûr triomphera des préjugés de l'enfant et jettera le royaliste désabusé dans le plein courant de la démocratie militante.

Un événement considérable se produisit, quelques années plus tard, à la fois dans l'histoire de notre pays et dans la vie de Victor Hugo. A l'occasion d'un bal chez l'ambassadeur d'Autriche, en février 1827, l'huissier avait annoncé le duc de Tarente sous le nom de maréchal Macdonald, le duc de Dalmatie sous le nom de maréchal Soult, le duc de Trévise sous le nom de maréchal Mortier... tous les maréchaux de France, en un mot, annoncés sous leur nom de famille et dépossédés, par un outrage volontaire, des titres qu'à la pointe de leur épée ils avaient conquis sur les champs de bataille de l'Europe ! L'émotion fut profonde. C'était une injure préméditée faite à la France dans ses gloires. Victor Hugo la ressentit d'autant plus fortement qu'il était le fils d'un vétéran de l'épopée impériale. Il résolut de venger et son père et son pays. Il fit l'*Ode à la Colonne*, dont les fiers et patriotiques accents ne sont pas tous de circonstances. Il en est qu'on pourra rappeler un jour. Jugez plutôt :

> [illegible]
> [illegible]
> Fait croître l'ongle du lion.
>
> Prenez garde ! — La France, où grandit un autre âge,
> N'est pas si morte encor qu'elle souffre un outrage !
> Les partis pour un temps voileront leur drapeau :
> Contre une injure ici, tout s'unit, tout se lève,
> Tout s'arme, et la Vendée aiguisera son glaive
> Sur la [illegible] de Waterloo.
>
> [illegible]
> Nous avons tous grandi sur le seuil de la tente.
> [illegible]
> Sachons du moins, veillant aux gloires paternelles,
> Garder de tout affront, jalouses sentinelles,
> Les armures de nos aïeux !

C'est par l'*Ode à la Colonne* que se manifeste pour la première fois l'admiration dont Victor Hugo ne cessera plus d'entourer les jours de gloire de l'épopée napoléonienne. Souvent il les opposera aux humiliations

subies par le pays sous la royauté. Est-il évolution plus désintéressée et plus légitime que celle dont le patriotisme est le point de départ et l'unique cause?

L'ode, qui valut au poète les compliments du parti libéral, lui attira les récriminations injurieuses du parti royaliste. C'était le mot prophétique de son père qui se réalisait déjà. « Laissons faire le temps : l'enfant est de l'opinion de sa mère, l'homme sera de l'opinion du père. »

En 1829 parut le *Dernier jour d'un condamné*, magnifique plaidoyer en faveur de l'inviolabilité de la vie humaine. Voilà encore une cause, je le dis en passant, que Victor Hugo n'a pas, jusqu'à sa mort, désertée un seul jour.

Vers la même époque, Victor Hugo fit *Marion de Lorme*. M. de Martignac, ministre, vit dans le quatrième acte, où Louis XIII était mis en scène, une insulte à la royauté, et surtout l'occasion d'une comparaison trop facile avec la situation même de Charles X. La pièce fut interdite. Malgré une longue et courtoise entrevue avec le poète, le roi maintint l'interdiction, mais il lui fit allouer une pension de 4000 francs. Victor Hugo refusa la pension, et *le Constitutionnel* écrivait : « La jeunesse n'est pas aussi facile à corrompre que l'espèrent MM. les ministres. »

Un an plus tard, la royauté de Charles X était emportée par la révolution de Juillet. La censure était supprimée. La Comédie-Française demandait à jouer *Marion de Lorme*. Le succès littéraire était assuré, il devait grandir par le scandale politique. Quelle occasion pour les partisans du nouveau règne d'insulter au monarque déchu en applaudissant ce quatrième acte qu'il avait personnellement interdit!

Victor Hugo refusa noblement de se prêter à ce succès de scandale. Il se souvint qu' « à seize ans ses premières opinions, c'est-à-dire ses premières illusions, avaient été royalistes et vendéennes » ; qu'il avait célébré le sacre de Charles X; « en présence de cette enivrante révolution de Juillet, sa voix pouvait se mêler à celles qui applaudissaient le peuple, non à celles qui maudissaient le roi ». Il ne laissa pas jouer la pièce... Je prends la liberté de recommander cet acte de courage, digne d'un homme de cœur, à ceux qui, sur de fausses légendes, accusent trop volontiers Victor Hugo d'ingratitude envers les pouvoirs déchus, de servilité envers les pouvoirs établis. L'auteur de *Marion de Lorme* ne pouvait-il pas, quelques années plus tard, se rendre ce beau témoignage:

> Je n'ai jamais cherché les baisers que nous vend
> Et l'hymne dont nous berce avec sa voix flatteuse
> La popularité, cette grande menteuse.

La vie politique active de Victor Hugo, sous Louis-Philippe, ne commença qu'en avril 1845. Mais comme, à vrai dire, je m'occupe moins de l'action même de Victor Hugo que de l'évolution de ses idées, je ne saurais, à ce point de vue, passer sous silence les quinze années qui s'écoulent entre les journées de Juillet et l'époque où le poète, devenu véritablement homme politique, prend possession de la tribune à la Chambre des pairs.

Victor Hugo accepta la nouvelle royauté « comme un compromis nécessaire entre la tradition monarchique et le droit révolutionnaire, une transition utile de la légitimité royale à la souveraineté populaire. »

« Il nous faut la chose république et le mot monarchie, » disait-il. C'est presque le mot fameux de La Fayette. Et il ajoutait : « Les rois ont le jour, les peuples ont le lendemain. »

Son attitude envers le pouvoir, dans cette période de sa vie qu'il semait de chefs-d'œuvre littéraires, fut fidèle à la belle devise que j'ai déjà citée : « Être de tous les partis par le côté généreux, n'être d'aucun par le côté mauvais. »

Son attachement à la liberté n'éprouva pas une défaillance. Lisez dans les *Feuilles d'automne*, qui sont de 1831, la préface d'une simplicité si fière, et cette admirable *Rêverie d'un passant à propos d'un roi* où se trouvent des vers comme ceux-ci :

> O rois, veillez! veillez! tâchez d'avoir régné.
> Ne nous reprenez pas ce qu'on avait gagné.
> Ne faites point, des coups d'une bride rebelle,
> Cabrer la liberté qui vous porte avec elle.
> Soyez de votre temps, écoutez ce qu'on dit,
> Et tâchez d'être grands, car le peuple grandit.

En 1833, il écrit à M. Thiers « qu'il n'appartient à aucun parti politique défini... il les regarde tous faire avec impartialité, plein d'amour pour la France et pour le progrès... souhaitant à ceux qui ont le pouvoir qu'ils traitent bien ceux qui ne l'ont plus et ceux qui ne l'ont pas encore ».

En 1841, dans son discours de réception à l'Académie française, il salue d'un beau mouvement, les « six poètes, les six penseurs, restés seuls debout dans l'univers agenouillé devant l'empereur. Ils représentaient en France la seule chose qui manquât alors à la France, la liberté... La résistance n'était pas seulement légitime, elle était glorieuse ».

L'indépendance de Victor Hugo envers la royauté égale la fermeté de son attachement à la liberté.

En 1832, à la suite de l'interdiction du *Roi s'amuse*, il renonce à la pension de 2000 francs que le roi Louis XVIII lui avait, en même temps qu'à Lamartine, attribuée sur les fonds du ministère de l'intérieur. Il ne saurait consentir que « cette sorte d'allocation engage l'indépendance de l'écrivain ».

En juillet 1835, après l'arrestation de la duchesse de Berry, il inflige une flétrissure indélébile « à l'homme qui a livré une femme ».

En novembre 1836, il chante, dans des vers douloureusement émus, *Sunt lacrymæ rerum*, la mort de Charles X.

En mai 1839, il apprend, dans la nuit, la condamnation à mort de Barbès. Il se précipite aux Tuileries et fait passer au roi quatre lignes rimées qui sauvent la tête du conspirateur républicain !

Il plaide, en toute circonstance, la cause des humbles et des pauvres. Le prolétariat lui inspire une pitié profonde, qui se traduit par des revendications, bien audacieuses pour l'époque, dans des œuvres admirables. On a pu dire qu'il est un socialiste avant que le mot soit inventé. Écoutez ce passage :

Si jamais, dans le grand concile des intelligences, où se débattent de la presse à la tribune tous les intérêts généraux de la civilisation du XIXe siècle, il avait la parole, il la prendrait sur l'ordre du jour seulement, et il ne demanderait qu'une chose pour commencer : la substitution des questions sociales aux questions politiques.

Ne dirait-on pas que cette phrase est d'hier, que je l'emprunte à quelque discours prononcé à la Chambre des députés, dans l'une des dernières séances? Détrompez-vous, elle a été écrite par Victor Hugo, il y a juste cinquante-sept ans, sous le règne de Louis-Philippe !

Aussi, lorsqu'en 1850, dans le déchaînement de toutes les passions furieuses, on reprochera à Victor Hugo d'avoir trahi ses opinions anciennes, d'avoir changé de camp, un adversaire loyal, M. Cuvillier-Fleury, montrera par son œuvre même que le poète est resté fidèle à un seul idéal, qu'il a été un précurseur des réformes sociales et de la révolution politique ; il reconnaîtra un seul homme dans celui qui dit, en 1850, à la tribune :

Regardez l'ouvrier qui va au scrutin : il y entre avec le front triste du prolétaire accablé ; il en sort avec le regard d'un souverain ;

et qui a écrit, en 1838, dans la préface de *Ruy Blas :*

Ruy Blas, c'est le peuple ayant sur le dos les marques de la servitude et dans le cœur les préméditations du génie.

J'ai dit que Victor Hugo entra à la Chambre des pairs en avril 1845. Jusqu'à la révolution de Février il prit six fois la parole.

Deux discours sont à retenir : celui du 19 mars 1846, dans lequel il poussa un cri de pitié magnifique en faveur de la Pologne opprimée, et celui du 14 juin 1847, dans lequel il demanda et obtint la rentrée en France de la famille Bonaparte. Je ne crois pas manquer de respect envers la mémoire de Victor Hugo en disant qu'il fut, en cette dernière circonstance, victime d'une illusion généreuse. L'avenir montra les conséquences fatales de cette erreur. Du moins l'auteur des *Châtiments* prononça-t-il des paroles qui l'honorent. Il flétrit avec énergie « les consciences qui se dégradent, l'argent qui règne, la corruption qui s'étend, les positions les plus hautes envahies par les passions les plus basses ». J'en appelle à tout homme impartial, est-ce là le langage adulateur d'un courtisan ou la prophétie terrible d'une conscience indépendante et honnête ?

Un an plus tard, la monarchie de Juillet s'écroulait, en un jour, sous le poids de ses propres fautes, dans la révolution du mépris.

C'est ici que commence l'intervention active de Victor Hugo dans la politique. On peut dire que jusque-là il n'avait donné de gages à aucun parti. Il s'était tenu dans les termes de la lettre qu'en 1833 il adressait à M. Thiers :

Moi qui vous écris, monsieur le ministre, je n'appartiens à cette heure, Dieu merci! à aucun parti politique défini. Je les regarde tous faire avec impartialité, plein d'amour pour la France et pour le progrès, applaudissant tantôt le pouvoir, tantôt l'opposition, selon que l'opposition ou le pouvoir me semblent bien agir dans l'intérêt du pays.

Victor Hugo se présenta aux élections générales pour l'Assemblée constituante. Il échoua, et ne fut élu qu'aux élections complémentaires de juin 1848.

Il voulait la république, mais il disait : « Deux républiques sont possibles... Celle-ci s'appelle la civilisation, celle-là la terreur. Je suis prêt à dévouer ma vie pour établir l'une et pour empêcher l'autre. »

Dans sa profession de foi, il demandait l'enseignement gratuit, l'abolition de la peine de mort, la protection de la propriété « comme la représentation du travail accompli », et du travail « comme l'élément de la propriété future ».

A quelqu'un lui demandant ce qu'il ferait si un club marchait sur l'Assemblée constituante, il répondit qu'il lutterait « pour écraser l'insolence des dictatures sous la souveraineté de la nation ». Ne sera-ce pas son attitude, deux ans plus tard, au matin du criminel guet-apens de Décembre ?

A l'Assemblée constituante, Victor Hugo prit plusieurs fois la parole. Il parla pour la liberté de la presse, pour la liberté des théâtres, contre l'état de siège, contre la peine de mort.

Sa préoccupation des questions sociales s'affirma à diverses reprises. Il disait :

La question est dans le peuple, dans ceux qui souffrent, dans ceux qui ont froid et qui ont faim.

Et dans un discours sur les encouragements aux lettres, cette pensée le hantait encore :

Je souhaite passionnément l'amélioration du sort matériel des classes souffrantes ; c'est là, selon moi, le grand, l'excellent progrès auquel nous devons tous tendre de tous nos

vœux comme hommes et de tous nos efforts comme législateurs.

Sa générosité n'était pas en défaut. Immédiatement après les journées de juin, Victor Hugo se préoccupa de venir en aide aux transportés. Il provoque une réunion d'hommes de tous les partis qui « eût pour but unique l'apaisement des haines et le soulagement des misères nées de la guerre civile ».

Ce sont là des actes et des paroles qui honorent la mémoire de Victor Hugo. Est-ce à dire pourtant que, durant cette année où il siégea à l'Assemblée constituante, il n'y ait rien à reprendre dans son attitude ou dans ses votes ? Je trahirais ma pensée si je ne la disais librement tout entière.

Victor Hugo résumait ainsi la façon dont il avait rempli son mandat : « J'ai défendu l'ordre contre l'anarchie et la liberté contre l'arbitraire. » Il est vrai qu'il avait défendu la liberté, mais le souci de l'ordre ne l'égara-t-il pas sur ses véritables défenseurs ? Il vota souvent, le plus souvent, avec la droite. Ce n'est pas mon unique grief. Son principal tort fut de méconnaître la grandeur d'âme, la haute probité civique et républicaine du général Cavaignac auquel il laissa opposer le prince Louis-Bonaparte. Le passé socialiste du prince, son attitude humiliée, lui firent illusion. Erreur fatale, qui conduisit le pays aux abîmes de décembre, et que le grand poète lui-même expia de vingt années d'exil !

Aux élections pour la Législative, Victor Hugo, qui n'avait pas encore rompu avec le parti conservateur, fut porté sur la liste du comité de la rue de Poitiers.

La scission se dessine à l'occasion d'un discours sur la misère où sont exprimées, en un magnifique langage, des vérités encore aujourd'hui bonnes à relire. Mais c'est la séance du 20 octobre qui fut la cause envers lui des déchaînements de la droite.

Un membre de la majorité, dans un débat sur l'expédition de Rome, avait soutenu que Rome et la papauté étaient la propriété indivise de la catholicité. Victor Hugo soutint la thèse « si chère à l'Italie », dit-il, de la nationalité et de la sécularisation des États de l'Église. « Son éloquence, écrit M. Spuller dans son histoire magistrale de la seconde République, son éloquence toute pleine d'images grandioses, et soutenue d'ailleurs par une diction enflammée et savante, produisit un effet considérable. La gauche de l'Assemblée couvrit d'applaudissements l'illustre poète et lui fit un triomphe. »

A partir de ce jour, l'évolution des idées politiques de Victor Hugo est achevée. « L'éclair qui jaillit des événements lui entra dans l'esprit... Ce genre d'éclair, une fois qu'il a brillé, ne s'efface pas. » Il l'a dit, dans une page admirable qu'il faut citer :

Quand il vit Rome terrassée au nom de la France, quand il vit la majorité, jusqu'alors hypocrite, jeter tout à coup le masque par la bouche duquel, le 4 mai 1848, elle avait dix-sept fois crié : « Vive la République ! » ; quand il vit, après le 13 juin, le triomphe de toutes les coalitions ennemies du progrès, quand il vit cette joie sinistre, il fut triste, il comprit, et, au moment où toutes les mains des vainqueurs se tendaient vers lui pour l'attirer dans leurs rangs, il sentit dans le fond de son âme qu'il était un vaincu. Une morte était à terre, on criait : « C'est la République ! » il alla à cette morte, et reconnut que c'était la Liberté. Alors il se pencha vers ce cadavre et il l'épousa. Il vit devant lui la chute, la défaite, la ruine, l'affront, la proscription, et il dit : « C'est bien. »

Tout de suite, le 15 juin, il monta à la tribune, et il protesta. A partir de ce jour, la jonction fut faite, dans son âme, entre la République et la Liberté. A partir de ce jour, sans trêve, sans relâche, presque sans reprise d'haleine, opiniâtrément, pied à pied, il lutta pour ces deux grandes calomniées. Enfin, le 2 décembre 1851, ce qu'il attendait, il l'eut : vingt ans d'exil.

Telle est l'histoire de ce qu'on a appelé son apostasie.

Victor Hugo pouvait rendre ce beau témoignage. Voici les faits. Voici les actes.

Le 15 janvier 1850, il parle contre la loi sur l'enseignement préparée par M. de Falloux dans le but d'assurer au clergé le monopole de l'instruction publique. Son éloquence égale son courage. Chacune de ses phrases est coupée par les acclamations de la gauche, par les violents murmures de la droite. La séance est interrompue de fait à deux reprises.

Toute question, dit-il, a son idéal. Pour moi, l'idéal de cette question de l'enseignement, le voici : l'instruction gratuite et obligatoire. Obligatoire au premier degré seulement, gratuite à tous les degrés. L'instruction primaire obligatoire, c'est le droit de l'enfant, qui, ne vous y trompez pas, est plus sacré que le droit du père et qui se confond avec le droit de l'État...

Je veux l'État laïque, purement laïque, exclusivement laïque... Je veux l'enseignement de l'Église en dedans de l'Église, et non au dehors... Je veux l'Église chez elle et l'État chez lui.

Cela a été dit à la tribune par Victor Hugo, le 15 janvier 1850. Et pourtant ces fortes paroles retentissent à nos oreilles comme un écho de discussions plus récentes, elles prévoient la grande œuvre de la République dans l'enseignement primaire, elles sont l'idéal qu'ont réalisé les lois scolaires de 1881. Peut-on, dès lors, s'étonner que nous restions fidèles aux traditions de notre parti ? que nous affirmions avec une résolution inébranlable les droits et les devoirs de l'État laïque ? que nous opposions un *non possumus* irréductible à une abrogation qui serait, sous prétexte de liberté reconquise, une atteinte même à la liberté

et la pire abdication de la démocratie républicaine entre les mains de ses plus intraitables adversaires!

Le 5 avril 1850, Victor Hugo fit entendre une protestation énergique, au nom de l'humanité, contre la loi sur la déportation.

Le 20 mars 1850, il combat ce projet de loi monstrueux, qui devint la funeste loi du 31 mai. Il fait du droit de suffrage une apologie magnifique : « Le côté profond du suffrage universel, ce fut de rendre la part de souveraineté à celui qui jusque-là n'avait eu que la part de souffrance; ce fut d'aborder dans ses ténèbres matérielles et morales l'infortuné qui, dans les extrémités de sa détresse, n'avait d'autre arme, d'autre défense, d'autre ressource que la violence, et de lui retirer la violence, et de lui remettre dans les mains, à la place de la violence, le droit! »

Le 19 juillet 1850, il défend la liberté de la presse, à l'occasion d'un projet sur le rétablissement du timbre, dont l'effet sera de rendre impossible « la presse populaire des petits livres, qui est le pain à bon marché des intelligences ».

Le 17 juillet 1851, il combat le projet de revision de la Constitution que présente Louis Bonaparte pour se perpétuer au pouvoir. C'est son discours à la fois le plus courageux et le plus beau.

Il parla durant de longues heures, au milieu des murmures, des violences, des injures de la droite, tenant tête aux interruptions, le front haut, sûr de sa conscience et de son devoir, résolu à aller jusqu'au bout, à tout dire, à imposer la vérité au prince-président et à ses complices, et quelle vérité prophétique! Déjà, le 20 juin 1848, il avait flétri « les prétoriens de l'émeute au service de la dictature »! Aujourd'hui, derrière la dictature, il dénonce l'empire : après Auguste, Augustule; après Napoléon le Grand, Napoléon le Petit...

On sait le reste, la foi du serment violée, les représentants du peuple arrachés de leur lit et jetés en prison, la République lâchement assassinée par celui qui avait solennellement juré de la défendre, l'armée complice, la magistrature asservie, le clergé bassement adulateur, et les massacres sanglants, et les longues proscriptions!...

Victor Hugo fit son devoir, tout son devoir. Après les essais infructueux d'une résistance légale, il parut sur les barricades. La loi et le droit furent vaincus. Victor Hugo, proscrit, sortit de France avec la liberté et jura de n'y rentrer qu'avec elle. Il tint son serment.

Et, maintenant, dirai-je les vingt années qui suivirent, cette longue période d'assoupissement durant laquelle il semblait que le cœur de la France avait cessé de battre et que, désormais indifférente aux idées de justice et aux revendications nécessaires, la grande nation s'abandonnait sans résistance à celui qui l'avait si audacieusement violée? Je n'en veux parler que pour rendre hommage au poète, dont la voix, entendue du fond de l'exil, interrompait ce lugubre silence par la protestation inflexible du droit, et qui restait debout, au milieu des têtes courbées et des trahisons, fidèle au culte de la liberté et de la République réparatrice!

Les années d'exil furent laborieuses. C'est de Guernesey que sont datés tous ces chefs-d'œuvre : *les Châtiments, les Contemplations, la Légende des siècles, les Misérables,* dont un seul suffirait à faire une gloire et à imposer un nom à l'admiration des siècles.

Et je ne puis m'empêcher, devant cette vie consacrée à l'art et au droit, de me rappeler les beaux vers dont un autre poète, en 1848, faisait sa fière devise :

[illegible]
Être celui qui lutte, et mon être s'accroît
[illegible]
Je ferai, méprisant l'injure et la tempête,
[illegible]

Ces vers sont de M. Auguste Vacquerie. Il me pardonnera d'avoir associé son nom à celui de Victor Hugo, dont il fut l'ami dévoué.

J'ai fini ma tâche. Ce n'est pas, je l'ai dit au début, une biographie complète de Victor Hugo que je voulais faire. Si j'avais osé entreprendre cette tâche, il me resterait à parler du retour de l'exil, de l'Année terrible, de l'Assemblée nationale, du Sénat, de cette verte vieillesse où Victor Hugo vivait dans la pieuse reconnaissance de la France et dans l'acclamation incessante du monde entier.

Ce que j'ai tenté, c'est de rechercher l'évolution de ses idées politiques, et comment, né aristocrate et royaliste, il devint démocrate et républicain. L'ascension faite, il trouva la proscription « au sommet de l'échelle de lumière ». Désormais, rien ne put ébranler sa conviction réfléchie, il poursuivit sa carrière, durant trente-cinq ans, dans une unité où ne se rencontrent ni une hésitation ni une défaillance.

C'est un hommage que l'évidence a imposé à ses adversaires eux-mêmes. Aussi se sont-ils efforcés de trouver des contradictions dans la période qui précède 1850. Je ne les ai pas dissimulées. Mais j'ose dire qu'elles sont à l'honneur de Victor Hugo, comme le témoignage même de ses efforts dans la lutte contre l'éducation première et l'influence de préjugés sucés avec le lait.

Et, malgré tout, Victor Hugo fut, à toute heure de sa vie, libéral, désintéressé, ami du peuple. C'est assez pour que les démocraties reconnaissantes comptent au nombre de leurs meilleurs serviteurs cet homme « mort plein de gloire, entouré du respect universel, [illegible] au Panthéon par un million d'hommes et léguant aux âges futurs une œuvre et un nom immortels ».

LOUIS BARTHOU.

UNE REINE D'ESPAGNE

Marie-Louise de Savoie (1).

En 1889, il est entré à la Bibliothèque nationale — dépôt légal — à peu près quinze mille ouvrages nouveaux : les publications historiques comptent là-dedans pour environ deux mille volumes : ce sont du moins les chiffres approximatifs que permet d'établir la *Bibliographie de la France*. Pensez un peu à la somme d'erreurs que représentent ces deux mille volumes ! Si vous recherchez le chiffre des romans parus durant la même période, vous constaterez, avec surprise, sans doute, que le nombre en est fort inférieur à celui des publications historiques : on ne trouve guère en effet que de six à sept cents romans. Ne vous hâtez pas de vous réjouir en rapprochant les deux chiffres, et ne concluez pas au progrès des études sérieuses. Sur les deux mille personnes qui consacrent leurs loisirs à conter les faits du passé, mettez que dix-huit cents — soyez modérés — commettent de mauvais récits d'histoire parce qu'ils n'ont point un fonds suffisant pour commettre de mauvais romans.

Heureusement l'on n'est point obligé de tout lire : il en est en histoire comme en littérature, il y a des signatures connues et les livres qu'elles décorent deviennent les livres de l'année. Certaines années vous en trouveriez bien jusqu'à trois. Ceux-là on les fait relier solidement, on les met en bonne place sur les rayons de sa bibliothèque, bien à portée de la main, parce qu'il est des questions sur lesquelles il les faudra toujours consulter. Les amateurs de livres d'occasion, les fureteurs, les *rats de caisse*, les chercheront vainement sur les quais. On ne les rencontre par là qu'une fois l'an : c'est au bout du pont des Arts, sous la coupole de l'Institut, au jour de distribution des couronnes.

L'année dernière aura donné aux bibliothèques d'histoire un beau contingent de bons livres. Dans le nombre, il en est qu'ont signés des maîtres connus dès longtemps. Il en est d'autres dont la couverture porte des noms nouveaux, et personne ne réclamerait certainement si l'on disait que de beaucoup le meilleur est le volume que vient de consacrer à Philippe V l'un de nos plus jeunes docteurs de Sorbonne, M. Alfred Baudrillart.

M. Baudrillart est un acharné travailleur et un chercheur heureux. Les manuscrits et les imprimés dépouillés par lui constitueraient à eux seuls une bibliothèque. Ce qui fait le grand intérêt de son livre, ce sont les nombreux documents qu'il a retrouvés en Espagne et en France. Cinq cent trente-huit lettres de Louis XIV, — ce roi qui parlait si peu écrivait beaucoup ; — six cents lettres de Philippe V, deux cent douze du duc de Bourgogne, toute la correspondance du duc d'Orléans en 1707 et 1708, les papiers de Louville. L'historien a fouillé les archives de Simancas et d'Alcala de Hénarès et deux cents volumes à notre Dépôt des Affaires étrangères.

De cette masse de documents, M. Baudrillart veut tirer une histoire des rapports de Philippe V et de la cour de France. Le tome premier, — Philippe V et Louis XIV, — est consacré à la période héroïque de cette histoire, à la guerre de succession d'Espagne. On l'a contée bien des fois cette lutte pour la couronne ; de nombreux écrivains en ont retracé les épisodes ; il en est parmi eux qui sont gens de grand talent. Mais ce que l'on avait surtout retracé jusqu'alors, c'était en quelque sorte la lutte extérieure, la guerre à la coalition. En réalité, Philippe V n'eut pas seulement à combattre les armées de son rival, l'archiduc autrichien. La pitoyable organisation politique de l'Espagne avec ses rouages multiples et grinçants, ses *Conseils*, l'esprit provincial, le gouvernement endormi, « la pléthore de traditionalisme et d'inertie, *pletora de tradicionalismo y de inercia* », selon le mot de Maldonado Macanaz, lui furent autant d'obstacles, souvent difficiles à surmonter. Et pourtant, avant que de vaincre et pour vaincre l'étranger, il fallait vaincre l'Espagne de Philippe II et de Charles IV. Comment Louis XIV entendait cette campagne à l'intérieur, comment Philippe V la conduisit, ou plutôt la laissa conduire, voilà ce que M. Baudrillart nous raconte le premier et qui donne un singulier intérêt à son récit. Ajoutez la nature des documents employés, des lettres, surtout des lettres privées, où les acteurs ne se griment pas, où craintes et espérances se montrent ouvertement, où l'on est sûr que la vérité parle seule parce qu'il y allait du salut de deux rois et de deux peuples de ne rien dissimuler de leurs faiblesses, de ne rien cacher des difficultés de l'heure présente, d'agir sur des renseignements sincères jusqu'au scrupule.

Des documents sincères étudiés par un écrivain sincère doivent donner un livre de premier ordre, le livre de M. Baudrillart. Pour l'analyser comme il le mériterait, il faudrait bien plus d'espace que je n'en puis prendre ici. On doit donc se borner à détacher de l'ensemble un sujet, et c'est ici l'abondance seule qui peut gêner, tant les questions attachantes s'y trouvent nombreuses, tant sont multiples les personnages et divers les aspects sous lesquels on les pourrait envisager. Entre tous les sujets, qu'il soit permis de signaler le suivant à M. Faguet : « Louis XIV, grand-père et roi, d'après sa correspondance avec Philippe V. » En voici un second plus modeste, moins curieux pour le critique littéraire, plus émouvant peut-être pour le lecteur :

(1) *Philippe V et la cour de France*, d'après les documents inédits des Archives espagnoles et françaises, par M. Alfred Baudrillart. — 1 vol. in-8°. Firmin-Didot.

« Marie-Louise de Savoie, reine d'Espagne. » C'est elle que je voudrais essayer de présenter telle qu'elle se montre dans ses lettres, reproduites en assez grand nombre par M. Baudrillart.

*
* *

Marie-Louise de Savoie, sœur de la duchesse de Bourgogne, était la deuxième fille de Victor-Amédée II, le premier roi de la famille. Née en 1688, reine et femme à treize ans et demi en 1701, en 1714, à vingt-six ans, elle reposait dans les caveaux de l'Escurial.

Son existence est l'une des plus agitées que puisse enregistrer l'histoire. Quand, à peine adolescente, elle reçoit à Barcelone la couronne royale, elle est souveraine de la monarchie la plus étendue qui soit alors au monde : elle règne sur l'Espagne et les Deux-Siciles, sur le Milanais et les Pays-Bas, par delà l'Océan sur une moitié de l'Amérique ; « le soleil ne se couche jamais sur ses terres ». De cet immense empire elle a deux fois été régente. Mais deux fois elle a dû fuir sa propre capitale, elle a vu l'ennemi dans Madrid, des complots, des trahisons, l'aïeul qui lui mit la couronne au front près de l'en laisser arracher, son père combattant son mari, les armées de Savoie luttant pour chasser du trône la fille de Savoie.

Son existence est un long témoignage de mâle énergie. Dans le couple royal, l'homme c'est la reine. Chez Philippe V, ce modèle des vertus bourgeoises, l'homme ne se révèle jamais que dans l'alcôve : avec Marie-Louise, avec Élisabeth Farnèze, ce sera toute sa vie un roi en brassière. Allez voir aux Affaires étrangères quelques-unes de ses lettres : au premier regard, vous surprendrez dans l'écriture toute la mollesse, l'inconsistance du personnage. Le caractère chevrote chez ce gros garçon que sa femme fait sortir des draps et dormir sur une chaise, quand il n'est pas sage, — c'est Tessé, l'ambassadeur de France qui le raconte ; — qui s'en va au Conseil comme s'il s'en allait à son thème, — le mot est de Louville, lequel écrivait ses lettres : qui, selon la duchesse de Beauvilliers, faisait peine à voir, veillant jusqu'à deux heures pour ne rien faire, que le duc de Gramont appelle un enfant de six ans, et que ses sujets, les caricaturistes espagnols, six mois après son avènement, représentaient conduit à la lisière par Porto-Carrero, avec cette légende : *Anda, niño, anda.* « Marche, enfant, marche. » *Anda, el cardenal lo manda.* « Marche, le cardinal le veut. »

« Si quelqu'un s'empare de son esprit, disait encore Louville, on lui fera tout faire. » Mme de Beauvilliers ajoutait : « Quand il y aura une reine, il passera ses journées renfermé à badiner. » Et Marcin : « Vous pouvez compter que la reine le gouvernera et l'État. » Toutes ces prédictions se vérifièrent à un détail près : la reine ne laissa point le roi perdre son temps à badiner. Ce n'est pas qu'elle n'eût mieux aimé n'avoir « qu'à jouir du plaisir de le voir et à penser à se divertir » ; mais, comme elle l'écrivait à Louis XIV, elle fit consister tout son bonheur à elle dans la gloire de son mari, et le badinage n'eût point conduit à la gloire.

Ce n'était pas une beauté : elle était pâle, avec des yeux petits et éteints, la bouche menue, aux dents mal rangées. Grande, la taille fine, le geste gracieux, la physionomie très noble, elle était mieux que jolie, elle séduisait.

Au moral, de l'esprit naturel soigneusement cultivé, un sens droit, une maturité précoce, « la pénétration d'une femme de trente ans », dit Montviel, un jugement ferme et sain « qui la déterminait à faire tout ce qu'on lui proposait de raisonnable ». Notez qu'elle a quatorze ans quand on la dépeint de la sorte. La solidité de l'esprit n'allait pas sans grâce, remarque Gramont, qui, lorsqu'il a été brisé par elle, en 1705, la représente dans un second croquis, fière, superbe, dissimulée, indéchiffrable, hautaine, incapable de pardonner. Ceci est un portrait de rancune, en contradiction avec ce que dit Saint-Simon : « qu'elle avait tout ce qu'il fallait pour être adorée ».

A s'en tenir à ses actes et à ses lettres, sûr procédé pour la connaître, ce qui domina surtout chez elle, ce fut la gaieté, un entrain juvénile, allié à beaucoup de bravoure naturelle, — et par là elle est tout à fait Française, — ce qui domina, ce fut la souplesse, avec une très grande suite dans la volonté ; puis le très net sentiment de ses devoirs de reine et de femme, et si vraiment, comme le prétend Gramont, son unique but a toujours été de maîtriser souverainement et de tenir son mari en brassière, on est en droit d'affirmer que cette ambition, fort légitime en somme, fit le salut de Philippe V et lui conserva ses royaumes. « L'affection des Espagnols, qui seule et plus d'une fois a conservé la couronne à Philippe V, fut, en la plus grande partie, due à cette reine dont ils sont encore idolâtres, dont ils ne se souviennent encore qu'avec larmes, je dis seigneurs, dames, militaires, peuple. » C'est Saint-Simon qui parle de la sorte, après son ambassade à Madrid.

Le premier sentiment éprouvé sur la terre d'Espagne fut une souffrance. Elle arrivait fatiguée d'un pénible voyage : à la frontière, avant même qu'elle eût atteint Figuières, la première ville de son royaume, sur l'ordre de Louis XIV on la sépara de sa maison piémontaise ; on ne lui laissa même pas son confesseur. La reine pleura comme une enfant, refusa tout net de se coucher et déclara qu'elle s'en voulait retourner. Il en coûta deux nuits de solitude à Philippe V.

La reine n'est qu'une enfant, mais l'entourage a déjà remarqué que ses résolutions s'expriment avec une force et une tenue singulières. La tête est vive, mais très réfléchie. Elle avait entrepris de gagner le cœur de son aïeul, et c'était avec des mots enfantins que dans ses premières lettres elle lui témoignait une affection enjouée. Si les sentiments touchèrent le cœur du *cher*

grand-papa, la traduction dut en paraître un peu vive au grand roi. Marie-Louise ne parlait-elle pas de lui sauter au cou? Elle avait oublié la perruque. Je ne crois pas que personne ait eu à l'en faire souvenir : elle dut sentir aux réponses de Louis XIV que ces enfantillages plaisaient peu. Aussi changea-t-elle vite de ton, et moins de six mois après le mariage, en 1702, nous ne trouvons plus qu'un très cérémonieux « monsieur », accompagné des formules les moins familières du plus profond respect. Il est vrai qu'alors Marie-Louise est régente de toute la monarchie espagnole, et qu'on ne voit pas bien des papiers d'État rédigés de ce style : « Mon cher grand-papa, votre Louison vous saute au cou. »

Elle venait du reste de donner à son mari un premier exemple de courage, du plus difficile et du plus rare, le courage contre soi-même. Les armées impériales menaçaient les possessions italiennes. Louis XIV estimait indispensable que Philippe V allât défendre en personne ses provinces. Mais le cœur du jeune roi le faisait lâche; il hésitait à se séparer de sa femme. Ce fut elle qui le décida au départ :

J'aime passionnément le roi, écrivait-elle à Louis XIV; ainsi je ne saurais penser que je me sépare de lui qu'avec une extrême douleur; cependant j'ai connu qu'il fallait que je fisse ce sacrifice à sa gloire... J'espère qu'il battra ses ennemis et que j'aurai la consolation de le voir venir en ce pays-ci victorieux, où nous n'aurons plus qu'à songer à des choses agréables.

Et, là-dessus, Louis XIV répondait à son petit-fils : « Regardez présentement votre mariage comme le plus grand bonheur de votre vie. »

Au lieu des choses agréables qu'elle se promettait, Marie-Louise eut d'abord le souci de toute l'administration de la monarchie. Cette enfant de quatorze ans siégeait parfois six heures par jour au Conseil, fort fâchée de la lenteur dont allaient les affaires, étonnant tout le monde par son application et son activité, cherchant, comme le dit M. Baudrillart, à rendre un peu de vie à ce gouvernement paralysé. Puis ce fut la première menace d'invasion, les Anglais débarquant à Cadix, et vraiment elle fut l'âme de la résistance : elle présida jusqu'au milieu de la nuit le Conseil convoqué en hâte; toutes les dispositions défensives furent prises sur-le-champ, et Marie-Louise se disposait à partir pour Séville et à prendre elle-même la direction de la défense, si la tentative anglaise n'avait échoué.

Le peu de temps qu'elle avait dirigé les affaires lui avait suffi pour comprendre que, pour ressusciter l'Espagne, ce qu'il fallait avant tout c'était une volonté, tout au moins l'apparence d'une volonté. Sachant que rien ne manquait plus à son mari, comme elle allait résilier ses pouvoirs officiels, elle demandait, avec une grâce exquise, son concours à Louis XIV :

Je supplie humblement Votre Majesté, disait-elle, de se servir de l'autorité qu'elle a par tant d'endroits sur le roi son petit-fils pour qu'il s'accoutume à dire d'un ton hardi : « Je veux », ou « je ne veux pas ». Enfin qu'il tâche de vous imiter. Ce sera un prince parfait s'il y peut parvenir. Je ne vois en cela qu'une chose qui me doit faire un peu de peine, c'est que, si cela était, je sens bien que je l'aimerais avec trop d'excès; car vous savez que, dans celles qui sont même les plus permises, il faut encore avoir de la modération.

Cette volonté, dont l'apparence même faisait si entièrement défaut à son mari, la reine l'avait à haut degré, ferme, très froide, très suivie : Louis XIV en personne en devait faire l'expérience à propos de Mme des Ursins.

L'affaire est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'y longuement insister. Mme des Ursins, par le choix de la cour de France, avait été donnée comme *Camarera mayor* à la reine, avant même l'arrivée de celle-ci en Espagne. Elle était près de Marie-Louise quand on la sépara de sa maison piémontaise et lui avait adouci l'amertume de cette première souffrance. Ses fonctions, la souplesse de son esprit, son charme de sirène, selon le mot de Saint-Simon, lui assurèrent vite une influence prépondérante dans le ménage royal. Il y eut des jalousies, des rivalités de faveur et d'autorité entre tous les Français transportés en Espagne, gens de la maison du roi et gens de l'ambassade. Mme des Ursins brisa tour à tour Marcin, Louville, et deux ambassadeurs, le cardinal et l'abbé d'Estrées. A la fin, les mécontents furent si nombreux qu'ils devinrent les plus forts à Versailles. Puységur, envoyé en mission à Madrid, écrivait à Torcy que « le roi et la reine étaient deux prisonniers de conséquence dont Mme des Ursins était la geôlière ». La réponse fut un ordre d'exil pour *la Camarera mayor*.

Le coup, rudement asséné, assomma Philippe V : il n'étourdit même pas la jeune reine. Sa soumission fut entière en apparence. « Mais au fond de son âme, dit M. Baudrillart, elle avait raisonné comme ces petites filles qui décident en leur for intérieur de ne faire que des sottises, si on les prive d'une bonne ou d'une gouvernante favorite. » Seulement, en mode de poupées, elle se mit en tête de casser des ministres et des ambassadeurs.

Pour la gagner, Gramont, le nouvel ambassadeur de France, reçut ordre de la pousser à se mêler officiellement aux affaires : elle refusa et ne céda que sur les instances pressantes de Louis XIV; il ne devait pas avoir à s'en féliciter. Elle lui avait écrit sur un ton d'indifférence et de modestie, qui emprunte assez d'ironie de la suite des événements :

Vous savez mieux que personne la répugnance que j'ai à me mêler dans les affaires du roi, non seulement parce que naturellement cela n'est pas de mon goût, mais encore parce que je me connais et je sais que je ne suis nullement capable de donner, sur quelque chose que ce soit, mon sentiment. Malgré toutes les bonnes raisons que j'ai... je me vois obligée d'obéir à vos ordres, quoique avec une peine infinie... Je crains très fort que vous ne vous repentiez de ce que vous faites présentement : car quoique assurément je ne veuille faire que ce qui est meilleur pour le service du roi, quand on a mon âge et mon peu d'expérience, je vous avoue qu'on peut craindre de faire bien des choses mal à propos...

Et quand Louis XIV demanda la rentrée en grâce d'un secrétaire révoqué, Philippe V étant prêt à céder, la reine fit malgré tout maintenir la décision première.

Ce sont fréquemment les boudeurs que la bouderie lasse les premiers. La chose advint pour Marie-Louise, et ses vrais sentiments éclatèrent dans une scène des plus véhémentes faite au duc de Gramont. Elle malmena fort les gens « pleins de gangrène », dont les discours haineux avaient causé l'exil de Mme des Ursins. « Non, je ne vous mens pas, s'écria-t-elle, je ne puis me consoler. » Et cela se termina par une crise de larmes.

« La reine d'Espagne veut avoir Mme des Ursins, en coûtât-il le culbutement de cent monarchies, » concluait Gramont. L'expression, très exagérée, rendait bien néanmoins la vivace affection de la reine pour l'exilée : elle demandait son retour « à genoux ». Louis XIV sentit que c'était aux vieillards d'être sages pour les enfants, et Gramont fut chargé de remettre à Marie-Louise une lettre de son grand-père annonçant la grâce et le retour prochain de la *Camerera mayor*.

Il y avait bien quinze jours qu'elle ne parlait pas à l'ambassadeur et ne le regardait seulement plus, quand celui-ci lui présenta la lettre de Louis XIV. Elle l'avait prise avidement et l'avait à peine parcourue qu'elle s'évanouit presque. Elle fut un long moment en extase, incapable de parler, la gorge serrée d'émotion. Quand elle recouvra ses sens, après un torrent de larmes, elle faillit sauter au cou de l'ambassadeur, et jamais il n'eut à transmettre à son roi de plus ardentes protestations de reconnaissance et de soumission : n'était-ce point tout naturel? Louis XIV avait cédé.

En fait, les protestations étaient sincères, et le roi de France ne se heurta plus au mauvais vouloir de la reine d'Espagne. Il trouva chez elle le concours le plus intelligent, le plus actif, le plus courageux dans la lutte contre l'Europe. Dans cette lamentable histoire des dix premières années du XVIIIe siècle, Louis XIV, par son énergie, par sa constance dans le malheur, domine de haut tous ceux qui l'entourent et mérite vraiment alors son titre de *Grand*. Eh bien, la jeune reine d'Espagne fut digne d'être placée à ses côtés. Jamais elle ne désespéra du succès final. En 1706, dans le plus extrême péril, l'ennemi aux portes de Madrid, elle écrivait à son grand-père : « Dieu me donne assez de courage pour prévoir toutes les suites les plus fâcheuses sans m'en laisser abattre. » Et quelques jours plus tard, après avoir décrété la levée en masse « pour pouvoir opposer au moins quelque chose aux ennemis », elle secouait en ces termes le cœur timide de Mme de Maintenon :

Vous vous moquerez peut-être de nous, mais ni la princesse des Ursins ni moi ne perdons pas courage, et je vous conseille d'en faire autant. Nous sommes prêtes à tout événement; nous prendrons les partis qui seront nécessaires, mais il ne faut pas croire pour cela que l'Espagne soit perdue. Animez le roi, animez ma sœur, et animez-vous vous-même, je vous prie; car il ne sert de rien de se bien affliger qu'à se faire malade, et voilà ce qu'il ne faut pas... Surtout, conservez-vous et, au nom de Dieu, que ceci ne vous donne point la fièvre.

« Il faut avoir autant d'élévation d'âme et de grandeur de courage que vous en avez, écrivait-elle encore à Louis XIV, pour soutenir tout ce que vous soutenez. » Ce compliment, à qui se pouvait-il mieux appliquer qu'à elle-même? Songez que son père, le duc de Savoie, combattait avec acharnement pour l'archiduc Charles. A partir du jour où il trahit la cause franco-espagnole, Marie-Louise, très différente de sa sœur la duchesse de Bourgogne, cessa de lui écrire directement et, avec une rare délicatesse, fit passer toutes ses lettres sous les yeux de Louis XIV (1). On ne connaîtrait pas tout son cœur, toute sa grâce, si l'on n'avait lu quelqu'une des lettres adressées « à son fagot d'épines » de père. Jugez par celle-ci datée de 1708 :

Pourquoi croyez-vous, mon cher papa, que je n'ai plus d'amitié pour vous et que même je vous ai oublié? J'en suis très offensée... car je puis vous assurer que je vous ai toujours aimé tendrement. Il me semble que c'est bien plutôt à moi à vous faire des reproches, puisque vous faites de votre mieux pour m'arracher la couronne... Jusqu'à quand, mon cher papa, prétendez-vous persécuter vos filles en leur fai-

(1) La duchesse de Bourgogne [illegible] à son père [illegible] Le chef des armées françaises [illegible] en 1706 sous le nom de Turin [illegible] a été attribué en partie. Je trouve, dans les Mémoires [illegible] marquis d'[illegible], l'anecdote suivante : « Un [illegible] faisait visiter à un gentilhomme français l'église construite près de Turin en souvenir de la victoire de 1706. Il lui montrait une statue de la Vierge [illegible] demanda le Piémontais. — Très ressemblante! » répondit froidement le visiteur. Et comme son guide le regardait ahuri : « Oui, reprit le gentilhomme, je ne connais pas de meilleur portrait de la duchesse de Bourgogne. »

sant souffrir tout ce qu'on peut imaginer? Rien peut-il être plus cruel que de se voir faire la guerre par un père qu'on aime? Finissez mes malheurs, aimez une enfant qui le mérite: il ne tient qu'à vous de me rendre la princesse du monde la plus heureuse; me le refuserez-vous?... Non, mon cher papa, je ne puis croire une pareille chose... Faites que votre réponse soit ma consolation et qu'elle me marque votre tendresse, que je mérite tant par celle que j'ai pour vous. Je crois que vous ne laisserez pas que d'être étonné, en songeant à votre Louison, de lire une lettre comme celle-ci; mais, malgré moi, vous me faites devenir sérieuse. Je la suis tant, par ce que je vous mande aujourd'hui, qu'il me semble qu'il ne m'est plus permis de vous appeler mon cher papa. Soyez-le pourtant et moi votre Louison, et aimons-nous comme deux bons amis.

Le duc de Savoie ne daigna pas répondre.

En 1714, Marie-Louise avait enfin gagné sa couronne. Mais ayant été plus qu'une autre à la peine, elle ne devait pas être longtemps à l'honneur. Des humeurs froides, une maladie de langueur la minaient depuis 1710, et, le 14 février 1714, la tuaient. Elle avait été brave jusqu'au bout, jouant héroïquement son rôle de souveraine, debout pour les audiences, du fard aux joues pour masquer sa pâleur. Son mari n'avait cessé de partager sa couche que quelques jours avant la mort. Encore avait-il fallu les supplications du médecin, du confesseur et du marquis de Villena. Il semblait qu'il dût être inconsolable.

« On l'obligea, raconte Saint-Simon, à chasser et à aller tirer pour prendre l'air. Il se trouva en une de ces promenades lors du transport du corps de la reine à l'Escurial, et à portée du convoi. Il la regarda, la suivit des yeux et continua sa chasse. » Et le duc ne peut s'empêcher de se demander : « Ces princes sont-ils faits comme les autres humains? »

En Espagne et en France, la douleur du peuple fut profonde. A Versailles, les gens du commun pleurèrent « *notre* reine d'Espagne ». En Espagne, le souvenir est resté vivace de cette adorable petite souveraine, et les enfants, dans toutes les écoles de la Péninsule, apprennent encore à prononcer avec respect le nom de Marie-Louise de Savoie. Comment l'oublieraient-ils du reste : ne revit-elle pas aujourd'hui pour eux dans leur régente Marie-Christine?

ALBERT MALET.

POÉSIES

La revue de minuit.

A LA MÉMOIRE DE RAFFET.

I.

Connais-tu ce poème étrange de Zetlitz,
Une vertigineuse et funèbre ballade
Où nos vaillants défunts d'Arcole et d'Austerlitz
Défilent dans leur grand costume de parade?

A minuit le tambour se lève du cercueil,
Dès que la douzième heure a tinté sur le monde.
De gauche à droite il jette un rapide coup d'œil,
Et, marchant d'un pas bref, il va, vient, fait sa ronde.

Sa caisse lui répond par un long roulement.
Les baguettes en jeu, dans ses mains décharnées,
Battent rappel, diane et charge et ralliment,
Dans l'héroïque entrain des plus chaudes journées.

Nos soldats d'autrefois, dans leur tombe glacée,
Se réveillent au bruit des baguettes magiques.
Tous ont prêté l'oreille et se sont redressés,
Secouant en sursaut leurs membres léthargiques.

Ils surgissent partout des bas-fonds ténébreux,
Du limon des étangs, du sable des rivières.
On n'aurait jamais cru voir les morts si nombreux
Dans les vignes, les bois et les champs de bruyères.

II.

Et le fier cavalier qui sonne le clairon
A minuit a brisé les planches de sa bière...
Il monte un cheval blanc vierge de l'éperon,
Qui hennit et qui piaffe au vent de sa crinière.

Les pâles escadrons pêle-mêle enterrés,
Qui gisaient enfouis dans les sombres tranchées,
Ont rejailli du sol et par groupes serrés,
Prêts à recommencer les grandes chevauchées.

Les os serrant la bride et les crânes polis,
Reluisant par endroits sous le cuivre des casques,
Disent qu'ils sont restés longtemps ensevelis...
Sous la visière basse on entrevoit les masques.

Dans le harnais de guerre et sabres cliquetants,
Ils galopent de front les vieux légionnaires...
Ils vont cuirasse au dos et casques miroitants,
Comme un tourbillon blanc dans les clartés lunaires :

D'abord ceux qui, venus sous les palmiers du Nil,
Pour balayer l'Égypte et ses tribus nomades,
Ont rejoint leurs aïeux robustes de l'An Mil,
Dans un désert de sable au pays des Croisades;

Et puis ceux qui, plus tard, l'uniforme en lambeaux,
Aux sinistres lueurs d'implacables revanches,
Tombés près de Moscou sous le bec des corbeaux,
Ont rougi de leur sang les vastes plaines blanches.

III.

Tous sont au rendez-vous... l'homme au petit chapeau,
Très simple, enveloppé de sa capote grise,
Apparaît à cheval... il salue un drapeau
Troué de biscaïens qui se tord dans la bise...

C'est la grande revue à l'heure de minuit...
De sa lorgnette en main l'empereur fait un signe
A son état-major qui l'entoure sans bruit :
L'armée en un clin d'œil a ses troupes en ligne.

Lui, toujours impassible, il marche avec lenteur...
Calme les soirs d'orage, et calme aux jours de fête.
On le voit de partout, dominant la hauteur,
Et tous les régiments passent, musique en tête.

Il regarde... il a fait un geste rassurant
Et se penche... il a dit quelque chose à l'oreille
D'un maréchal... le mot va jusqu'au dernier rang
De l'horizon... ainsi qu'une rumeur d'abeille...

Vite en selle aussitôt les rapides courriers,
Tous au galop partis, fuyant à perdre haleine,
Aux quatre vents du ciel vont, à francs étriers,
Porter deux mots : l'un *France*, et l'autre *Sainte-Hélène*.

IV.

Mais le coq d'une ferme a clairement chanté,
En dissipant la nuit, la brume et le mystère,
Et l'Angélus lointain d'une cloche a tinté...
Chevaux et cavaliers, tout est rentré sous terre.

*
* *

Le Rhône et la Loire.

LA LOIRE.

Toi qui roules si vite en entraînant la Saône,
Dis-moi quel est ton nom, grand fleuve, et d'où tu viens?

LE RHÔNE.

D'une race gauloise et celtique, le Rhône.
Je porte avec honneur un nom des plus anciens.

J'arrive d'une froide et lointaine contrée :
Près du haut Saint-Gothard est mon glacier natal,
Et ma grotte d'azur forme une arche cintrée
D'où ma source jaillit comme un flot de cristal.

J'entrevois en passant des pins et des mélèzes,
Grands arbres toujours verts qui ne sont jamais vieux,
Et mes Alpes de neige ont des rougeurs de braises,
Aux baisers du soleil prolongeant ses adieux.

Mais je rencontre un lac aux tranquilles eaux bleues,
Si vaste que je n'ose avancer sans frémir,
Nappe immense au regard, d'au moins quinze ou vingt lieues,
Et dans ses profondeurs j'ai failli m'endormir;

M'endormir en marchant comme dans un long rêve.
A moitié du parcours j'ai cru m'anéantir;
Mais quand j'ai vu de loin apparaître Genève,
J'ai repris mon grand fil, bien heureux d'en sortir.

LA LOIRE.

Et, depuis, n'as-tu pas rencontré d'autres villes?

LE RHÔNE.

Une grande... (Funèbre et poignant souvenir
De nos temps désastreux, de nos guerres civiles!)
C'était Lyon... le soir, quand le jour va finir...

Je fus surpris de loin par des rumeurs confuses...
Serait-ce, me disais-je, un bruit de ruche à miel
Qui grossirait au vent? ou des vannes d'écluses?
Mais bientôt j'aperçus des flammes dans le ciel.

Ces lointaines rumeurs que j'avais entendues,
Hélas! ce n'était pas l'abeille et ses fredons,
Mais des clameurs d'alarme au large répandues,
Tombant de hauts clochers secouant leurs bourdons.

Saint-Just et les Brotteaux, la Croix-Rousse et Fourvières
Ameutaient sourdement la ville et ses faubourgs,
Et les gens se ruaient aux luttes meurtrières,
Les cloches répondant aux rappels des tambours.

Rouge et sombre, empourpré des reflets d'incendie,
Sous les arches des ponts répercutant mon bruit,
Quand je pus m'échapper de la ville assourdie,
L'aube, comme un point blanc, déjà perçait la nuit.

J'errais comme affolé dans ma course hâtive.
Aux premières clartés du jour apparaissant,
Je roulais (en souillant mes fleurs de chaque rive)
De froids débris humains, de la boue et du sang.

Alors... ce fut alors que vint à moi la Saône,
M'apportant tous ses flots pour me purifier...
Agréant de ses eaux la chère et sainte aumône,
J'allais droit et rapide, essayant d'oublier...

LA LOIRE.

Et parmi les coteaux et les plaines fuyantes
Qui se multipliaient aux deux bords de ton cours,
N'as-tu pas réfléchi des scènes plus riantes,
Promptes à dissiper l'ombre des mauvais jours?

LE RHÔNE.

Oui, j'ai le souvenir de jeunes filles brunes
Qui jouaient du battoir dans mes eaux d'Avignon,
Et dans mon clair miroir j'en ai vu quelques-unes
Sourire à leur image en tordant leur chignon...

LA LOIRE.

Et les belles d'amour au vieux royaume d'Arles,
N'as-tu pas le bonheur de les voir en passant?

LE RHÔNE.

Je passe avec lenteur chez celles dont tu parles,
Qui voilent de grands cils un œil éblouissant.

Après... je n'aperçois guère que des ruines
Qu'enveloppent sans bruit mes deux bras indolents,
Temples romains détruits, vieilles tours sarrasines,
Châteaux forts crénelés autrefois... mais croulants.

Je me perds dans un plat marécage sans bornes,
Sous les oliviers nains, les saules rabougris,
Les toufles de roseaux, d'ajoncs et salicornes,
D'où tristement s'échappe un vol de hérons gris.

Toi, ma sœur, d'où viens-tu?

LA LOIRE.

Des cratères antiques
De nos volcans éteints en pays cévenol.
Toute blanche en sortant des roches basaltiques,
Longtemps sans profondeur j'écume à fleur de sol;

Et m'élargis plus tard sur de vastes prairies,
Très heureuse de voir, quand je passe au travers,
Grands bœufs du Charolais et vaches bien nourries
Dans l'herbe cheminant sur de longs rubans verts.

Après, ce sont des bois, bois de haute futaie;
En deçà de la Nièvre, une antique forêt. —
Les vieux arbres serrés sur deux rangs font la haie,
Me jetant leur grande ombre... et puis tout disparaît.

Et de là je remonte au vrai cœur de la France,
Où la bonne Lorraine avec un fier cheval,
Sous Orléans poussait un long cri d'espérance
En chassant l'étranger d'amont comme d'aval.

Je fais un coude heureux pour descendre en Touraine :
Sous un ciel bleu nacré, c'est un pays charmant.
Là, plus d'un roi jadis éleva pour sa reine
Des châteaux merveilleux... j'y passe à flot dormant.

Des îlots de verdure et de fraîches presqu'îles
Enchantent mes deux bords à Saumur, Blois et Tours.
Sur un fin lit sablé j'étends mes eaux tranquilles,
Et comme en Paradis je fais de longs détours.

LE RHÔNE.

Ces paysages clairs, dont la vue est charmée,
Ne furent-ils jamais par l'orage assombris?

LA LOIRE.

Par un deuil, autrefois...; lorsqu'une grande armée
Vint sur ma rive gauche y traîner ses débris.
Mais ils sont loin ces temps de gloire et de misère...
Vers Nantes, j'aperçois les mâts de grands vaisseaux,
Puis de hautes vapeurs flottant sur Saint-Nazaire
Dans une rade immense où m'emportent mes eaux

Et que la mer soit calme ou que l'Océan gronde,
J'arrive à l'estuaire où mon cours doit finir.
Un navire appareille allant au Nouveau Monde
Revoir un grand ciel bleu, le ciel de l'avenir.

ANDRÉ LEMOYNE.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Paul de Rousiers : *la Vie américaine.* — M. Eugène Dubief : *le Journalisme.* — M. Charles Normand : *Six nouvelles.*

On a écrit beaucoup de livres en France sur les États-Unis. Notre ancien protégé Jonathan nous a toujours intéressé. Nous avons un faible pour lui. Il est un peu brusque, un peu brutal même, mais il n'est pas mauvais homme, il n'a pas de morgue désobligeante, il n'a pas d'hypocrisie désagréable. Il a des qualités que nous aimons, et n'a pas les défauts que nous détestons le plus. Nous l'égratignons quelquefois, nous ne le déchirons jamais. Jadis Assolant a fait sur lui un livre infiniment gouailleur et raillard, qui fit pendant à la *Grèce contemporaine* d'Edmond About, et qui eut un succès prodigieux; mais qui, tout compte fait, n'était pas d'une méchanceté bien noire. Les Américains en ont été flattés, tout en ayant l'air de se croire calomniés; car ce sont gens pratiques et qui savent prendre les choses. Entendez ceci dans le bon sens : la langue française a l'amphibologie très perfide.

Laboulaye, un peu plus tard, fit ce fameux *Paris en Amérique* qui eut l'importance d'un événement, et qui, en effet, était un chef-d'œuvre. Les États-Unis d'Amérique y étaient représentés comme l'Eldorado en propre, comme l'Eldorado des hommes libres, des hommes énergiques et des hommes droits. Les Français furent enchantés, parce que cela faisait la satire du second Empire, qu'ils aimaient peu, et les Américains furent ravis, parce que cela faisait l'apothéose des Yankee, qu'ils aiment beaucoup. Ils crièrent sur tous les tons que rien n'était plus vrai que ce petit livre-là, que c'était un roman, à la vérité, mais que les Français de 1864 ne faisaient que des romans réalistes, et ils écrivirent à M. Laboulaye, qui n'avait jamais été en Amérique, d'y venir au plus vite, pour constater combien c'était vrai.

La série continue, et, sans parler du joli et exact *Voyage en Amérique* que notre cher collaborateur Charles Bigot a publié il y a quelques années, voici un beau

livre de M. Paul de Rousiers sur les mœurs américaines, que je vous recommande tout particulièrement. M. Paul de Rousiers n'a ni l'imagination satirique d'Alfred Assolant, ni l'imagination volontairement optimiste d'Édouard Lefebvre de Laboulaye. Il est observateur, il est attentif, et c'est lui qui, de tous les Hérodote des États-Unis d'Amérique, me semble le plus précis, le plus informé et le plus véritable. Il a vécu de cette « vie américaine » qu'il nous dépeint et qu'il nous explique dans tout son détail. Il a fait « l'ascension » de ces énormes hôtels, visité ces docks gigantesques, roulé sur ces chemins de fer vertigineux, et remonté dans les formidables *steam-boats* ces fleuves invraisemblables ; et, ce qui vaut mieux, il s'est assis aux tables de famille, et a pénétré les secrets du *home* américain. Tous ses tableaux et tous ses portraits sont très vivants, très profonds et très en relief. On sent qu'il y a dans ce livre des observations faites avec un grand sang-froid, dirigées et gouvernées par un esprit très lucide, très impartial, et très maître de lui ; par un homme, — notez aussi ce point, — qui ne connaît pas que son sujet, et qui a, derrière son observation du moment, une forte et riche réserve de connaissances générales, de notions sur les différents peuples de l'univers.

On lira tout ce livre avec une curiosité sans cesse éveillée et continuellement satisfaite; mais on lira avec plus d'intérêt, sans doute, que le reste, tout ce qui a rapport aux femmes, à l'éducation des jeunes filles, aux amours américaines, au mariage et à ce qui s'ensuit, comme dit Madelon, ou comme dit Cathos.

Elles sont bien curieuses à étudier, ces jeunes filles américaines, telles qu'on les voit, très fidèlement attrapées, évidemment, dans le livre sérieux et médité, encore qu'agréable, de M. de Rousiers. Toutes les différences extrêmes, qui les distinguent des nôtres, ne sont pour nous que des curiosités de plus. Songez que ces jeunes filles, à en considérer au moins l'immense majorité, n'ont pas et n'auront pas de dot, d'abord parce que telle n'est point la coutume de ce pays-là, ensuite parce que, comme le fait remarquer M. de Rousiers, ce n'est jamais ferme en Beauce, ni même consolidé anglais, que « la fortune d'un beau-père américain » quelle qu'elle soit. Ce n'est point là-dessus qu'il est sage de fonder sa cuisine.

Point de dot, donc; le mariage pour la dot, « cette honte de la France », comme disait Stendhal, et j'ajouterai d'une bonne partie de l'Europe, est presque absolument inconnu là-bas. Tout au plus la *dot* du jeune homme consistera, en entrant dans la famille de papa Jonathan, à entrer en même temps dans sa maison de commerce, lui tiers, ou quart, ou cinquième, ou douzième, et encore dans certains cas, assez rares. Ce n'est pas là que l'oncle Van Buck pourrait dire à Valentin : « Tu serais, parbleu ! bien à plaindre, quand on te mettrait ce soir dans les bras une jolie fille bien élevée, avec cinquante mille écus sur la table pour t'égayer demain à ton réveil. » Aux États-Unis, ce n'est pas là le compte. Il en faut défalquer les sept mille cinq cents louis, et se contenter de la jolie fille qui, même, n'est pas toujours « bien élevée » comme nous l'entendons.

Cela change beaucoup les choses, cela change tout. Cela change d'abord l'éducation.

Chez nous, toute l'éducation des jeunes filles était autrefois dirigée vers le salon ; et maintenant elle est tout entière dirigée vers le provisorat. On avait en vue autrefois de faire une femme capable de recevoir; on a en vue maintenant de faire une femme capable de se faire recevoir, et d'accumuler les brevets d'institutrice, depuis le plus *simple* jusqu'au plus extraordinaire. On voulait autrefois dresser une jeune fille à pouvoir rivaliser avec Célimène, et l'on veut aujourd'hui en faire une femme qui puisse rivaliser avec M. Van Thieghem. Les points de vue ont changé.

Ni l'un ni l'autre de ces points de vue n'est celui de l'éducation américaine. On ne prépare là-bas la jeune fille qu'à deux choses, c'est à savoir au célibat et au mariage, considérant qu'elle est destinée à se marier ou à rester fille. En vue du célibat, on lui apprend des choses d'utilité pratique, de manière à ce qu'elle puisse devenir (ce qu'elle devient souvent) un excellent employé d'administration ou de maison de commerce. En vue du mariage, on lui apprend exactement les mêmes choses, afin qu'elle puisse devenir une maîtresse de maison qui ne se laisse pas filouter, et, de plus, la cuisine et les coutures diverses, pour que son mari la trouve agréable et précieuse par delà la quarantaine.

Cela n'est pas trop mal imaginé, et cette éducation, encore que bien terne et quelque peu triviale, ne laisse pas d'avoir son prix. C'est le résultat du *sans dot*. C'est le premier résultat du *sans dot*.

Il en a d'autres, qui sont moins bons peut-être. C'est, par exemple, le terrible *flirt* virginal, plus aigu et plus âpre, paraît-il, en Amérique qu'en Angleterre, où il est pourtant assez joli. La petite Américaine de dix-huit ans, n'ayant à compter que sur elle-même pour se marier, est comme lancée à la chasse au mari, à son entrée dans la vie. Il y a là une concurrence, une lutte, un *struggle for man*, qui n'a rien, encore qu'il soit quelquefois assez gentil, de très ragoûtant pour nous. « Le *flirt* des jeunes filles, qui les flétrit parfaitement... » dit Jules Lemaître, ce matin même. C'est trop dire ; mais il faut bien confesser qu'il les déflore, ou au moins les *décloute* un peu. Il nous semble bien naturel que ce soit l'homme qui cherche la femme et qui la courtise, comme dit notre jolie langue de courtisans. C'est le contraire qui nous déplaira toujours, et c'est le contraire qui est presque de règle en Amérique.

Ce que les jeunes Yankee dépensent à ce jeu — que voilà bien encore un mot français ! Il est parfaitement

impropre ici — dépensent à cette rude affaire, de sang-froid, de prudence et d'audace très volontaire, très surveillée et très calculée, c'est extraordinaire, et c'est effrayant, à lire le livre de M. de Rousiers. Il en cite bien des exemples. Je prends celui qui n'a rien de désobligeant, et qui n'a que quelque chose de piquant et d'agréablement drôle.

Six jeunes filles de l'Ohio, nous dit M. de Rousiers, avaient jeté leur dévolu sur six jeunes gens du voisinage, qui, comme c'est l'usage, restaient bien cois, et très tranquillement les laissaient venir; et cette guerre de dévolution fut menée de la façon suivante. Les six jeunes filles s'assurèrent d'une maison amie, j'ai presque dit complice, et lancèrent six invitations à déjeuner. C'est ici que l'éducation culinaire reparaît et reprend tous ses droits. Les six jeunes gens arrivent, et trouvent les six jeunes filles occupées à préparer un déjeuner de douze personnes. Rebecca offrait à boire, de son urne penchée. C'était esthétique, c'était oriental. Les Rebecca de l'Ohio servent à boire et à manger. C'est pratique, moderne, et extrême Occident. Les six extrêmes Occidentaux contrôlèrent les préparatifs et les préparations. Ils surveillèrent les fourneaux brûlant d'autant de feux qu'ils en avaient allumés ; et enfin ils dégustèrent. Le déjeuner fut trouvé admirable. Il était à point. Les jeunes gens aussi. Les six mariages furent conclus séance tenante. Il est probable que les choix furent faits selon les tendances des estomacs. Chaque jeune homme épousa *celle* du plat préféré. John sentit son âme tout entière aller au pudding, et William unit d'emblée sa vie à la petite tourte. Voilà le mariage culinaire. Voilà le mariage américain. Ils ne sont pas tous comme celui-là. Les exemples ne sont jamais que des exceptions. Mais il y en a qui ne ressemblent pas mal à celui que je viens de vous conter — par le menu.

Vous lirez avec beaucoup de plaisir le livre de M. de Rousiers, et vous trouverez que les Américains ont du bon, du mauvais, comme tous les peuples, et que ce qu'ils ont de bon, nous pourrions très facilement le leur emprunter, non sans profit.

***

M. Eugène Dubief connaît à fond le journalisme d'autrefois et le journalisme d'aujourd'hui, et il nous donne là-dessus un très utile et très intéressant volume dans la *Bibliothèque des merveilles*. Voilà le journalisme élevé au rang d'une des merveilles du monde. Vous sentez que je suis flatté. Je ne puis pas refuser quelques lignes à M. Eugène Dubief, qui, du reste, ne me le demande pas.

M. Dubief, en ces trois cents pages, nous donne, je crois, tous les renseignements possibles sur l'histoire du journalisme, sur ses organes, sur ses outils, sur ses tendances, et même sur son avenir. Je n'ai pas besoin de vous dire que le bon Théophraste Renaudot, dont on dresse précisément, au moment que je parle, la statue quelque part, a une statue aussi dans le livre de M. Dubief. Il la mérite. C'était un bon homme, qui a fondé sans s'en douter le quatrième pouvoir de la Constitution française. C'est un constituant. Un constituant de 1631, c'est assez original. Il a fondé, comme tous les fondateurs, quelque chose dont il ne s'est pas douté du tout, dont il n'a prévu ni la grandeur, ni la puissance, ni les méfaits; dont il n'a vu que le bon côté, et prévu que les bienfaits seulement. C'est l'honneur de l'humanité que les créateurs ne créent jamais que des choses très bonnes, en l'état où ils les créent. Plus tard elles changent un peu de caractère, quelquefois. Cela s'applique à toutes les institutions humaines, et je ne vais pas jusqu'à ajouter divines. Renaudot a créé la presse française, le bureau de renseignement et le bureau de placement. Il est l'ancêtre de Tricoche, de Cacolet, et le mien. Mais je répète qu'il ne s'en est pas douté, que ce n'est pas sa faute, qu'il n'est pas responsable, et que c'était un excellent homme.

Depuis lui, vous verrez dans le livre de M. Dubief quelles transformations de toute sorte a subies le journalisme. Vous verrez, à quelques feuillets de distance, ce que c'était qu'une page de la *Gazette de France* en 1631, et ce que c'est qu'une page du *Times* en 1892. Ces quelques feuillets sont un raccourci d'abîme, comme Cousin croyait qu'avait dit Pascal.

J'ai lu tout le livre de M. Eugène Dubief avec beaucoup d'intérêt et même un peu de passion. Il laisse sur une impression un peu triste, à ne vous rien céler. On y voit le journalisme traverser une crise qui ressemble un peu à une décadence, le reportage tuant le journalisme véritable, et l'information à outrance ne laissant plus aucune place aux délices de l'esprit. Je connais cette crise, et ne suis pas le dernier à en gémir; mais je suis moins effrayé que M. Eugène Dubief. « Voyez-vous cette main qui dans les airs chemine? » dit La Fontaine. Voyez-vous, vous dirai-je, ce fil télégraphique qui chemine dans les airs? Voilà ce qui nous a tués, n'est-ce pas? C'est lui qui nous remplace; c'est lui, infatigable, qui verse dans nos colonnes informations démenties, puis confirmées, puis démenties, puis confirmées à nouveau, et ainsi de suite, sans trêve. Voilà ce qui nous a tués. J'ajoute : Voilà ce qui nous sauvera. Telle la lance d'Achille... Car, écoutez-moi bien :

Ce fil, c'est lui qui porte à tous les journaux de province, des provinces les plus éloignées, quand à peine nous les savons nous-mêmes, les dernières nouvelles de la dernière heure. C'est lui qui force les journaux de Paris, autrefois graves et éloquents interprètes de l'opinion publique, à devenir, pour lutter avec lui, recueils d'informations multipliées et hâtives. Oui, mais le temps vient, et il n'est pas loin, où les journaux de Paris et des grandes villes finiront par s'apercevoir

qu'ils ne peuvent pas, mais pas du tout, lutter avec ce fil, lutter, comme journaux d'informations, avec *l'Impartial* ou *l'Indépendant* de la plus petite bourgade de France ayant un fil à la patte. Et quand ils auront compris cela, ils ne lutteront plus de cette façon-là. Ils lutteront d'une autre manière. Ils chercheront à compenser cette infériorité nécessaire et insurmontable par l'excellence de leur rédaction, et l'intérêt des *choses à lire*. Je les défie bien de trouver une autre méthode.

Et par un singulier retour, mais naturel et inévitable, le journal de Paris, de Lyon, de Bordeaux et de Marseille redeviendra, en son fond, précisément ce qu'étaient ces grands journaux vraiment politiques et vraiment littéraires du milieu de ce siècle, dont le penseur et le lettré pleurent encore la perte. Cette évolution est certaine, je dirai même qu'elle est en train de commencer. Ce sont les journaux à surabondance d'informations et à indigence de rédaction qui sont, en ce moment, à moins qu'ils ne visent qu'à la clientèle de Paris et de la banlieue, les véritables retardataires. Il y a donc de beaux jours encore, je crois, pour la créature de Théophraste Renaudot. Il s'appelait Théophraste. Est-ce pas une prédestination? Théophraste avait inventé le petit journalisme de l'antiquité. Les premières *nouvelles à la main* sont de ce Chamfort athénien.

*
* *

M. Charles Normand, qui adore conter des histoires aux enfants, ce qui est un charme pour eux et un ravissement pour le conteur, avait déjà publié, sous le titre de *la Revanche des bêtes*, une jolie collection de récits humoristiques. Il nous donne aujourd'hui *Six nouvelles* très amusantes, destinées au même charmant public. Les bambins liront cela avec de grands éclats de rire et de grands élans de sympathie pour les personnages, qui sont tous de leur âge, ou à peu près. Ils verront dans *le Paon couronné* ce que c'était qu'un apprenti drapier sous Charles V, et un peu, à l'occasion, ce que c'était que la vie commerciale à Paris à cette époque. — Ils verront, dans *[illegible] phone*, ce que peut produire de terreurs, de paniques et d'horrifiques aventures dans une petite ville, un gendarme en baudruche lâché malencontreusement dans l'espace par un aéronaute inconsidéré. — Ils verront, dans *[illegible]*, l'histoire du « Pâté d'anguille » de La Fontaine, qu'il ne convient pas qu'ils lisent encore dans le texte. Et ils liront certainement tout le reste pendant qu'ils y seront, en quoi ils feront très pertinemment.

Émile Faguet.

THÉATRES

Gymnase : *le Monde où l'on flirte*, comédie en trois actes, de MM. E. Blum et R. Toché.

M. Raoul Toché a beaucoup d'esprit; certaines de ses « fantaisies » et de ses « Soirées parisiennes » sont des modèles d'ingéniosité et de drôlerie. De moitié avec M. E. Blum, son collaborateur ordinaire, il a fait jouer un assez grand nombre de revues et de pièces, dont quelques-unes sont parmi les meilleurs vaudevilles qu'on nous ait donnés en ces dernières années. Je lui garde bien quelque rancune pour avoir mis à la mode cette exécrable expression de *fin de siècle*, d'une « banalité sordide » (le mot est de M. Anatole France). Mais je lui pardonne de grand cœur pour le plaisir qu'il m'a causé l'autre soir. L'échec du *Monde où l'on flirte* n'est pas le premier d'une série, j'ai grand'peur qu'il ne soit pas le dernier; mais c'est la première fois qu'un échec de ce genre est constaté avec une pareille unanimité. Et, ceci est d'autant plus significatif, qu'à vous dire vrai, je sais des « comédies » dont le succès a été retentissant, et qui ne me paraissent pas sensiblement supérieures à celle-ci. Ce que veut le public, ce serait assez difficile à expliquer; on commence à savoir ce qu'il ne veut plus; c'est déjà un point de gagné. Aussi, sans insister trop particulièrement sur *le Monde où l'on flirte*, je voudrais, si j'ose m'exprimer ainsi, tirer la morale de l'histoire.

Vous vous rappelez ce qui s'est passé, tout récemment, à propos de *Nos intimes*. La reprise avait eu un succès très vif, indiscutable, et la plupart de nos confrères entonnaient un chant de triomphe. « ... Voilà ce que demande le public, et pas autre chose! Qu'on ne vienne pas nous parler de théâtre plus nouveau, celui-là est le bon..., etc.; » vous avez lu cinquante articles de ce genre. Si quelques-uns protestaient timidement, on leur assénait sur la tête les recettes du Vaudeville, lesquelles, étant fort lourdes, les réduisaient au silence. Et, il m'est permis, je pense, de rappeler ici que, parmi les plus ardents, était précisément M. Raoul Toché; j'ai gardé le souvenir de nombreux articles, où, avec une verve toujours renouvelée, avec une gaieté irrésistible et parfois féroce, *Frimousse* dansait la danse du scalp sur le cadavre de la nouvelle école. « Sardou est roi, Sardou est Dieu!... C'est le seul!... Il n'y a que lui!... »

Et, tout en faisant mes réserves sur la nouvelle école, je pensais à part moi : « Le raisonnement de M. Toché et de ses amis n'est pas juste; M. Sardou bénéficie aujourd'hui de sa grande réputation; une pièce signée de lui, et soutenue par la presse, attire le public, rien de plus naturel; mais il faudrait savoir si une

autre pièce, conçue selon la même poétique, et signée d'un nom moindre, aurait pareille fortune?... » — *Le Monde où l'on flirte* serait-il cette pièce-là?

Je n'ai pas la prétention d'établir un exact parallèle entre la comédie de M. Sardou et celle de MM. Blum et Toché; il faudrait y mettre un peu de parti pris. Tout ce que je voudrais démontrer, c'est que, pour l'essentiel, le procédé des auteurs est le même, que leur conception du théâtre est pareille, et que, si l'une des pièces est supérieure à l'autre, elles se « commandent », et, si l'on peut dire, s'engendrent forcément.

Dans *Nos intimes*, comme dans *le Monde où l'on flirte*, le sujet est quelconque : un amour combattu, qui triomphe ou qui cède. Mais, passons; dans une comédie, c'est moins le sujet qui importe que la manière dont il est traité. Dans les deux pièces, l'action est traversée par des personnages qui n'y sont rattachés que pour les besoins de la cause, et très faiblement; ces personnages, les plus conventionnels du monde, sont uniquement destinés à égayer l'action, à en remplir les vides lorsqu'elle commence à fléchir, et, dans une pièce de ce genre, elle fléchit souvent. Dans *Nos intimes*, c'est les « intimes »; c'est les « flirteurs » dans *le Monde où l'on flirte*.

Libre à vous de préférer Marécat et ses acolytes à Valbonnette et à ses pareils : les uns peuvent être plus ingénieusement variés que les autres; pour la vérité du dessin ils se valent, et l'on pourrait, sans faire un marché de dupe, troquer le zouave Abdallah contre l'un quelconque des flirteurs de M. Toché. Quant aux personnages principaux, je ne sais pas trop ce qui distingue Cécile et Maurice de Marguerite et de M. de Langis: chez aucun je ne peux discerner un sentiment qui lui soit propre; ils agissent en vertu des lois primordiales du vaudeville, et ces lois-là peuvent se résumer en une seule : le respect de l'effet de théâtre.

Voyez maintenant l'allure générale des pièces.

Marécat semble se poser en continuateur du Bassecour de Barrière : Valbonnette nous analyse congruement le flirt, ses origines, ses effets et ses causes; et, des deux parts, l'on croirait entendre l'exposition d'une comédie de mœurs. Mais le public se lasse assez vite des études de mœurs; donc on prendra dans les types choisis, flirteurs ou intimes, non pas ce qui fait le fond de leur nature, mais ce qui en est, si je puis dire, l'appareil extérieur : quelques tics, quelques manies, et on les poussera à l'extrême charge, sans souci de la vérité, dans un seul et unique but : faire rire le public; pour cela, il y a des recettes, et plus elles ont servi, meilleures elles sont; ce qui a fait rire une fois le public doit le faire rire deux fois, trois fois... toujours. Ainsi, non seulement les mêmes effets devront se reproduire dans toutes les pièces, mais dans chaque pièce les mêmes effets devront se reproduire indéfiniment : d'où l'implacable et exaspérant parallélisme de ces scènes où, d'acte en acte, nous voyons les intimes et les flirteurs répéter les mêmes choses, presque les mêmes phrases; et, de même, on refera éternellement les mêmes rôles aux mêmes acteurs. Qui me dira le nombre des pièces où Mme Desclauzas nous est apparue en veuve inassouvie?...

Mais, si le public aime qu'on le fasse rire, il ne déteste pas qu'on l'émeuve. Aucun des personnages ne peut être pris au sérieux, nous ignorons tout de leurs caractères, ils sont tels que nul sentiment sincère ne peut émaner d'eux... Qu'importe! le public le désire, le public le veut; c'est le « sans dot » de certains auteurs dramatiques. Et nous avons, dans *Nos intimes*, la scène du viol; dans *le Monde où l'on flirte*, la scène du second acte : « Partez, je vous en conjure! — Ah! vous ne m'aimez pas! — Il dit que je ne l'aime pas!!!... (L'amoureux tremble sur sa base.)... Et, maintenant, comprenez-vous que vous devez partir?... » etc., etc. Ces sentiments sont d'une rare originalité. Mais les personnages ne peuvent en exprimer d'autres : leurs paroles, leurs demandes, leurs réponses, sont réglées de toute éternité; on dirait de ces « cahiers d'expressions » que nous avions jadis au collège... Quant au dénouement, il ne peut sortir du sujet même, puisque le sujet n'est pas traité; ni de l'étude des caractères, puisque les caractères n'existent pas. Il sera donc quelconque, étranger à l'action; c'est le renard, dans *Nos intimes;* c'est le divorce, dans *le Monde où l'on flirte;* ce pourrait être, en vérité, tout ce que vous voudrez : un accident de voiture, une fièvre typhoïde ou l'*influenza;* c'est cela qui eût été original!... Et, pour idée de pièce, la plage de Trouville, une chasse à courre, une soirée au château...

Sérieusement, n'est-il pas fâcheux de voir des auteurs dramatiques de talent se contenter du rôle trop modeste de montreurs d' « ours »? et le mot est en situation.

Voilà bien des affaires pour un vaudeville manqué. Mais, derrière ce vaudeville, il y en a d'autres, surtout il y a toute une théorie qui consiste à écrire une pièce, en négligeant précisément ce qui fait une pièce, soit l'étude des mœurs, soit l'analyse des caractères, soit même le développement d'une intrigue : aucun souci de la vérité, même de la vérité très relative d'une anecdote contée, ou d'une bouffonnerie; on remplace tout cela par l'effet. Cette théorie, je ne crois pas exagérer beaucoup en disant que c'est M. Sardou qui l'a surtout mise en pratique (plus particulièrement dans ses dernières œuvres) : c'est surtout ce que ses fervents admirent en lui. Et l'on m'accordera au moins qu'entre une pièce faite dans le but unique de nous montrer une illustre tragédienne dans tous les « états » de son talent, et une pièce faite dans le but unique de nous laisser admirer la beauté bien ornée de jolies comédiennes, la différence n'est pas appréciable; en tout cas, le principe est le même, et c'est une dévotion exclusive pour les goûts des spectateurs. Ce système

du « tout au public » est fait pour empêcher un auteur d'écrire une bonne comédie ; il est fait, même, pour amener ce qu'on appelle la mort du théâtre. Car l'on ne s'arrête pas à mi-chemin, sur cette route. Pour s'être trop inquiété des préférences — disons mieux, des habitudes — du public, l'auteur de *Divorçons* en est venu à nous donner des *Crocodile*, des *Tosca*, des *Cléopâtre;* après *Paris fin de siècle*, où l'on pouvait trouver encore quelques traces de comédie, les auteurs du *Parfum* nous donnent *les Voyages dans Paris* et *le Monde où l'on flirte*.

Jusqu'ici, le public se montrait touché des efforts faits pour lui plaire ; il semble bien qu'il s'en lasse ; au lieu de reconnaissance, il éprouve maintenant une sorte de dépit : il estime qu'on le juge vraiment trop naïf de lui offrir éternellement les mêmes sauces sans poisson, les mêmes « arlequins » dramatiques, les mêmes personnages, épreuves successives d'un immuable cliché. N'ayons pas encore le fol espoir de voir disparaître ces procédés de théâtre ; pourtant, c'est un petit commencement, la suite viendra. Quand on cherchait à démontrer aux directeurs et aux auteurs l'infériorité de leurs productions, ils goguenardaient et proclamaient le chiffre de leurs recettes; cet argument-là est en train de leur manquer et, comme c'était le seul, ils finiront peut-être par se laisser convaincre — avec le temps!

Le Monde où l'on flirte est aussi bien joué que peut l'être une pièce de ce genre ; il faut mettre à part Mlle Darlaud, tout à fait charmante dans un rôle de paysanne renouvelé de M. Sardou (encore!), et M. Numès, qui a su donner quelque apparence de réalité à un personnage d'Anglais, type fondamental des vaudevilles passés, présents et futurs. Louons en bloc la beauté et l'élégance des autres interprètes, et souhaitons-leur, pour l'année qui commence, quelques rôles moins mauvais dans une pièce meilleure, — que MM. Blum et Toché feront quand ils voudront s'en donner la peine.

J. DE TAILLE.

NOTES ET IMPRESSIONS

En Sorbonne.

LES HISTORIENS.

Au bout d'une semaine consacrée à des plaisirs futiles ou défendus, Jack m'exprima le désir de retourner en Sorbonne.

— Volontiers, répondis-je. Cette fois, je vous mènerai chez les historiens.

— Bonne idée, dit Jack. Nous verrons ce M. Lavisse dont j'ai lu les beaux ouvrages sur la Prusse. Je meurs d'envie de l'entendre.

— Alors, mon pauvre Butterley, adieu, ou plutôt au revoir! Depuis deux ans, M. Lavisse ne professe plus.

— Oh! ce n'est pas gentil!... Et pourquoi?

— Parce que M. Lavisse a mieux, a plus à faire qu'un simple cours en Sorbonne.

— Oui, dit Jack, je sais. Politique extérieure, histoire, chroniques, réformes scolaires, création d'universités, associations d'étudiants, direction d'âmes, constructions de bâtiments, M. Lavisse veut se mêler de tout. C'est un homme très occupé et qui fait beaucoup de choses... un homme très... comment dirais-je?

— Vous diriez turbulent ou ambitieux et vous auriez tort. Non, Jack, M. Lavisse ne fait pas beaucoup de choses. Il n'en fait qu'une, au contraire. Il fait son œuvre, — une œuvre tout à fait haute et désintéressée, je vous l'assure... Tenez, Jack, vous m'accorderez qu'à toute époque il est des hommes dont l'âme est comme le reflet lucide des âmes troubles de leur temps, des hommes qui, en disant clairement ce qu'ils pensent, expriment ce que ressentent vaguement leurs contemporains...

— Je vous l'accorde. Et après?

— Après?... Eh bien, M. Lavisse est aujourd'hui un de ces hommes-là... Et si plusieurs l'ont accepté pour chef, croyez bien que ce n'est pas parce qu'il s'est agité, ni parce qu'il a parlé souvent, ni écrit abondamment; mais simplement parce qu'il est animé d'une de ces âmes supérieures qui, souffrant des douleurs générales, émues des angoisses communes, tourmentées des aspirations universelles, possèdent en plus le don d'entrevoir la voie du salut, d'en fournir un tracé net et charmeur, et d'y pousser par de continus efforts les autres âmes hésitantes, infirmes ou égarées...

— Alors, selon vous, M. Lavisse serait un apôtre?

— Si vous voulez; mais un apôtre pratique... Il y a bien des façons voyez-vous, mon bon Butterley, de réformer une société... La plus usitée consiste à l'attaquer de front, à en prêcher la destruction, l'expropriation, sous promesse d'élever à sa place une société mieux construite... Voilà plusieurs siècles qu'on se sert de cette méthode avec des succès divers. Or il en est une autre plus rarement employée et qui peut-être procure des résultats meilleurs : ne pas renverser l'édifice, mais en changer les fondations; ne pas exiger l'abolition des mœurs présentes, mais préparer l'amélioration des mœurs futures... C'est celle-là que M. Lavisse me paraît avoir adoptée. Car ce n'est pas uniquement pour sauver l'Université qu'il a en ses discours, en ses écrits, préconisé cette culture large, humaine et poétique qu'il réclame pour les étudiants de demain; qu'il a vanté la création des universités et présidé aux associations d'étudiants. C'est aussi

parce qu'il sait qu'en grande partie de l'enseignement dépendent les destinées du pays, c'est parce qu'il sait que c'est d'abord par les mains de l'Université que passe la nation entière, et qu'il veut cette Université forte, éclairée, généreuse pour qu'elle restitue ensuite pures et accrues les forces sacrées momentanément confiées à ses soins...

— Si je vous entends, M. Lavisse serait surtout un patriote...

— Vous avez dit le mot : un patriote actif et philosophe... Ah! si le titre de grand Français devenait vacant, je vous affirme que M. Lavisse aurait de rudes titres à la succession! Et vous comprenez maintenant combien est simple sa vie en apparence si complexe. Vous comprenez comment il peut être de la Sorbonne sans y professer, de la rue de Grenelle sans y occuper de fonctions, du quai d'Orsay sans en faire partie, de tout sans être de rien...

— Je le comprends; pourtant ce que je comprends moins, c'est comment il a réussi à percer le mur de sottise et de malveillance que la médiocrité dresse toujours sur le passage des forts; comment il a pu s'emparer de l'influence occulte, mais si puissante, qu'il exerce aujourd'hui... Entre nous, il m'a l'air bien veinard.

— Veinard, il le fut sans doute; mais doué, il l'est certainement. L'avez-vous jamais vu? Non... Tant pis pour vous. Sa tête est de celles que Danton eût recommandé de montrer au peuple. Elle en vaut la peine. Des cheveux blancs; une barbe grise. Des traits à la fois antiques et modernes... Comment vous expliquer cela? Tenez, un regard doux et dominateur, chargé de pensée et de rêve, glissant de grands yeux bleu gris; un regard à la Minerve. Un nez, au contraire, tout contemporain; un nez retroussé, sensuel et frémissant, qui semble aspirer les idées qui sont dans l'air. Et puis relisez donc ses volumes. Il a le style de son visage, grave et amusant, pensif et vivace. Rien de la phrase propre, de la phrase au cordeau, dont l'Université enseigne le secret à ses clients. Une phrase émue au contraire, coulant sur fond de sentiment; avec, de temps en temps, malgré la sévérité de l'éloquence, de suaves associations de termes, de ces mots de littérateur, d'écrivain, qui font du bien aux yeux et à l'âme...

— Suffit! interrompit Jack, que l'éloge prolongé d'autrui exaspère. Je vous remercie. Passons aux autres. Font-ils leurs cours, ceux-là?...

— Assurément. Et très nombreux, encore. Si nombreux que nous ne pourrons les visiter tous. En voici la note, choisissez.

— Après vous...

— A votre gré. J'ai noté quatre cours dont l'audition vous plaira peut-être. Partons-nous?

— En route.

Nous endossâmes nos paletots et, rapidement, nous gagnâmes la Sorbonne.

*
* *

Il y avait foule au cours de M. Rambaud, auquel nous assistâmes d'abord.

Scandant ses phrases d'un régulier mouvement de sa main grasse, M. Rambaud contait l'histoire d'un certain Ivan II ou III, le Grincheux, sinon le Terrible, une sorte de Louis XI moscovite, qui fit la vie dure aux Russes vers la fin du xve siècle.

Jack écoutait, avec un sourire féroce et silencieux comme celui de Bas-de-Cuir, le récit de ces ignobles canailleries, de ces basses cruautés ennoblies par l'éloignement des temps, et je me gardais de le distraire. Pourtant, comme le cours se terminait, Jack se tourna vers moi :

— Ah! s'écria-t-il avec enthousiasme...

Mais je ne puis relater les paroles flatteuses qu'il prononça ensuite.

Les personnes qui ont lu les suggestifs travaux de M. Rambaud suppléeront aisément à cette omission volontaire, et celles qui savent quels liens étroits unissent à la *Revue bleue* le savant historien de la Russie approuveront sans doute mon silence délicat.

. . . . . .

— Et, maintenant, dis-je à Jack, chez M. Luchaire!

— Pourquoi Luchaire? demanda Jack.

— Parce que c'est un chartiste. Il faut que vous sachiez ce qu'on arrive à faire avec des chartes et de la patience. Rien qu'à l'aide de ces moyens, M. Luchaire a bouleversé toute une section de l'histoire de France et réduit en poudre les ouvrages de ses prédécesseurs sur les Capétiens.

— Fichtre! dit Jack frappé. Alors, vous croyez que si je voulais, moi, avec des chartes et...

— Je ne dis pas cela... Il est nécessaire, en outre, d'avoir le goût de ces études, la connaissance des archives, le sens du vieux papier, une multitude de dons qui vous manquent...

— Et quand on les a, on est sûr d'arriver à la vérité historique?...

— Il paraît... Je pensais auparavant qu'elle n'existait pas, mais le studieux courage avec lequel les chartistes la poursuivent m'a fait croire, à la longue, qu'elle existe...

— Entrons donc, dit Jack.

M. Luchaire, en présence d'un auditoire clairsemé, parlait des fonctions du curé au xe siècle; ou, pour m'exprimer plus exactement, il lisait.

Pendant une heure, il lut sans s'interrompre. Chartes, brefs, extraits de mémoires, se succédaient en sa main vigoureuse, et Jack, bercé par la lecture, sommeillait doucement.

Au réveil, il m'apostropha violemment :

— Elle est mauvaise; vous aurez beau faire, elle est mauvaise! Mais c'est un officier d'état civil. Ce n'est

pas un historien. Des pièces, des pièces, des pièces! Et la philosophie de ces documents, la philosophie de l'histoire, où est-elle? Voulez-vous me le dire?

— Volontiers, ridicule Butterley, répliquai-je. Ou plutôt non, je ne vous dirai pas où elle est, mais où elle devrait être. Elle devrait être en vous tout simplement. Vous ne comprenez rien aux nouvelles méthodes des historiens, mon pauvre ami. Ils n'ont pas le temps, ces savants, d'épiloguer sur leurs découvertes. Leur rôle n'est pas de philosopher, mais de constater. Ils vous apportent leurs documents, honnêtement, gravement, impersonnellement, comme des minéraux inédits, des acides inconnus. A vous de faire la synthèse de tout cela, de dégager ce qu'il y a en tout cela de vie éternelle... Quant à moi, ce cours m'a charmé. J'y ai rêvé tout à mon aise, sans que personne indiquât la route à mes rêves...

— Vous y avez rêvé, dit Jack. Soit. Mais, moi, j'y ai dormi!

*
* *

Pour effacer cette impression fâcheuse, j'entraînai l'irascible Butterley vers le cours de M. Aulard.

— Vous allez voir, lui dis-je, l'historien de M. Clémenceau.

— Déjà? fit Jack étonné.

— Je veux dire que M. Aulard a été soutenu par le virulent leader de l'extrême gauche. Il méritait d'abord cet appui par son talent; il l'a mérité ensuite par son tact. Imposé plutôt qu'introduit en Sorbonne par le Conseil municipal qui le subventionnait pour inspirer aux jeunes masses l'amour de la période révolutionnaire, il eut soin, au début, de ne pratiquer cette suggestion qu'avec une extrême réserve. C'est ainsi que la première année, il ne traita que la question bibliographique. Ce n'était pas bien méchant ni bien rouge. On lui sut gré de cette modération. Et maintenant il professe au nom de l'État. Ce qui prouve une fois de plus qu'aujourd'hui le règne de la *Justice* est arrivé.

— Et que dit la Sorbonne de ce succès? interrogea Jack complaisamment. Enrage-t-elle?

— Elle enrage. Elle voudrait faire croire que M. Aulard ne sait que l'histoire de la Révolution, rien en deçà de 1789.

— Cruel! fit Jack. Mais hâtons-nous. J'ai un faible pour les irréguliers.

L'immense amphithéâtre circulaire était plein d'auditeurs divers, messieurs, dames, demoiselles, vieillards, étudiants; et M. Aulard, un homme jeune, barbu, à chevelure rase, à figure de député radical ou même opportuniste, racontait le 9 Thermidor.

D'une voix hâtive et aiguë, il retraçait la passion de Robespierre, minute par minute, avec une exactitude, une intensité de résurrection à faire croire qu'on voyait là le dictateur sur la table, la mâchoire pendante, fracassée et autour de lui les conventionnels encore effarés... Puis M. Aulard conclut d'une façon très lucide, très intelligente surtout — montrant en Thermidor l'œuvre de la peur, du trac individuel, et la Révolution sombrant sous les coups de la réaction, mais faute de héros pour la défendre, Robespierre mort...

— Allons, dit Jack en sortant... je ne sais pas si ce M. Aulard connaît le règne d'Hugues Capet... mais il sait la politique, il sait l'homme. Cela vaut peut-être autant que de savoir l'histoire...

*
* *

— Vous n'êtes pas trop fatigué? demandai-je à Jack. Encore un petit cours pour finir?

— Va pour un petit cours!

Et nous pénétrâmes au cours de M. Himly, qui, en habit noir, faisait l'histoire de la découverte de l'Amérique.

Tantôt de la main caressant sa barbiche de vieux major, tantôt de la main se cachant les yeux pour penser plus librement, l'honorable doyen proférait son cours d'un accent lent et traînard, comme une mélopée bizarre:

« Nôôn, mêssieurs, là découverte de l'Amérique n'a pas été le bûût de Christôphe Côôôlomb... Ç'a été, au côntraire, un ôôbstacle, un empêêêchement, un ennuiuiui... »

— Dites donc, murmura Jack, le sourcil froncé, en quoi est ce cours?

— Je crois qu'il est en *si bémol;* mais je n'oserais rien affirmer...

Et M. Himly continuait à fournir avec abondance des documents sur les Normands qui découvrirent le Groenland, sur l'Islande antique, sur l'Islande moderne, sur la végétation du pays, sur les mœurs des habitants...

— Eh bien, dis-je à Jack à la fin, quand M. Himly se tut, eh bien, vous n'avez pas à vous plaindre! Vous en avez eu pour votre attention, cette fois! Histoire, géographie, statistique, agriculture, paysage, glaces, poneys, explorations... Voilà qui est solide, substantiel...

— Pas trop, dit Jack... Je trouve ce cours un peu lourd pour mon cerveau, un peu choucroute.

— Jack, lui dis-je, vous êtes vraiment rosse!

— Non, répliqua-t-il: comme a dit Quincey, la malice ne vient pas toujours du cœur; il y a une malice de l'intellect et de l'imagination.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

A propos de Meyerbeer (1).

Nous recevons de M. C. Saint-Saëns la lettre suivante, qui nous est parvenue trop tard pour être insérée dans la *Revue* du 9 janvier :

Alger, 5 janvier 1892.

Monsieur,

Un de vos abonnés m'a pris à partie à propos de Meyerbeer d'une façon bien inattendue, et m'a gratifié d'un compliment que je ne saurais accepter. S'il est vrai que les idées ne me gênent pas — elles n'ont jamais gêné personne, — il ne l'est pas que je sois un meilleur écrivain musical que l'illustre auteur des *Huguenots*. On a pu lui reprocher des fautes de goût, des manies bizarres et fâcheuses, on ne peut lui contester sérieusement d'être un des maîtres de la plume. Que dis-je? on lui en faisait jadis un grief, on lui reprochait de remplacer l'inspiration par la « science », on allait jusqu'à lui dire insolemment : « Où donc sont-elles, vos mélodies? » Car de tout temps il y a eu des gens pour s'imaginer que l'art d'écrire et les idées ne pouvaient faire ménage ensemble.

Veuillez excuser cette lettre et croire à mes sentiments de parfaite estime.

C. Saint-Saëns.

Nouvelles de l'étranger.

Un des représentants les plus estimés de la littérature allemande contemporaine, le romancier suisse Conrad-Ferdinand Meyer, vient de publier un roman historique, *Angela Borgia*, que les critiques paraissent unanimes à considérer comme le chef-d'œuvre du genre. Angela Borgia est une jeune et belle nièce de Lucrèce Borgia, aussi naïve, aussi bonne que sa tante est dissimulée et perverse. Elle s'éprend d'un malheureux jeune homme, Don Giulio, que son terrible frère le cardinal Hippolyte d'Este tourmente et persécute en toutes façons. Don Giulio est d'abord privé de la vue, puis jeté dans un cachot. Il finit cependant par recouvrer la liberté et épouse la noble Angela qui lui a gardé son amour. Le sujet du roman est, comme on voit, d'un romanesque assez banal; mais l'intérêt du livre de M. Meyer est moins dans le sujet que dans l'étude des caractères et dans la peinture détaillée de la vie et des mœurs à la cour de Ferrare. César Borgia, son père et sa sœur, Alphonse d'Este et le poète Ludovic Arioste figurent parmi les principaux personnages mis en scène.

*
* *

La revue berlinoise *Freie Bühne* (la Scène libre), fondée il y a trois ans pour défendre l'institution, aujourd'hui défunte, du Théâtre-Libre de Berlin, annonce à son tour que, sans encore se résigner à disparaître, elle deviendra désormais mensuelle au lieu d'être hebdomadaire. Elle promet de publier prochainement *la Philosophie du Pur Moyen*, une série d'articles où M. Bruno Wille, le jeune socialiste ennemi de M. Bebel, doit exposer sa doctrine philosophique et sociale. La doctrine de M. Wille ne diffère pas beaucoup, croyons-nous, de celle du comte Tolstoï : c'est un anarchisme sentimental, reposant sur le principe que l'on ne peut fonder le bien sur le mal, et que la société idéale ne saurait être créée par le moyen de la violence.

*
* *

M. Paul de Lagarde, professeur de littérature orientale à Göttingue, mort le 22 décembre dernier, était une des figures les plus singulières de l'Allemagne. Né en 1827, à Berlin, d'une famille d'émigrés français, il s'était fait connaître de bonne heure par des brochures politiques et sociales où il développait, avec une certaine incohérence lyrique, ses idées sur la grandeur et la décadence de l'esprit allemand. Partisan passionné de l'unité allemande, il avait juré une haine mortelle, toute platonique d'ailleurs, aux éléments étrangers qui s'introduisaient sans cesse davantage dans la vie de l'Allemagne et l'empêchaient, suivant lui, de se développer comme elle aurait dû. C'est ainsi qu'il a toujours combattu l'influence française sous toutes ses formes; les israélites, aussi, avaient en lui un ennemi acharné. Très érudit, il jetait pêle-mêle dans ses écrits les allusions historiques, les citations en toutes langues, les vaines déclamations et les paradoxes les plus ingénieux. On s'en moquait volontiers, mais volontiers aussi on le lisait. C'est à lui qu'on a d'abord attribué le fameux livre : *Rambrandt comme éducateur*, qui a fait tant de bruit dans toute l'Allemagne il y a deux ans et dont la *Revue* a parlé. Vérification faite, ce livre était d'un autre, mais l'influence des *Écrits allemands* de Lagarde s'y retrouve sans cesse.

*
* *

La théosophie, qui, depuis la bruyante conversion de Mme Annie Besant, est en train de sévir comme une véritable épidémie à Londres et dans toute l'Angleterre, a amené à sa suite une épidémie de bouddhisme. Aussi M. Bowden a-t-il fait une excellente spéculation en publiant, sous le titre un peu impertinent de *l'Imitation de Bouddha*, une façon d'almanach contenant, pour tous les jours de l'année, des pensées extraites de livres bouddhistes. Un poète élégant et médiocre, sir Edwin Arnold, déclare, dans la préface de ce petit livre, qu'il en approuve l'usage « sans hésitation ni réserve ». Sir Edwin Arnold a récemment visité le Japon : il a cru à propos d'en revenir bouddhiste.

*
* *

M. Kordt, bibliothécaire de l'Université de Dorpat, vient de découvrir, enfouie dans une armoire de la bibliothèque dont il a la garde, une liasse de manuscrits importants, notamment une série de lettres de Gustave-Adolphe, une série de lettres du comte Jean Oxenstiern, et une correspondance très étendue de l'homme d'état suédois, Jacques de La Gardie.

*
* *

La maison natale de Herder vient enfin d'être rachetée par un descendant du poète-philosophe : on se rappelle qu'elle était mise à prix pour une centaine de marks, et qu'elle allait être démolie, cette modeste somme n'ayant pu être recueillie, malgré des souscriptions ouvertes dans divers journaux allemands.

(1) Voir la *Revue* du 2 janvier 1892.

Le directeur gérant : Henry Ferrari.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 4 TOME XLIX 23 JANVIER 1892.

CONFÉRENCES DE L'ODÉON

Les Époques du théâtre français.

(Neuvième conférence.)

RHADAMISTE ET ZÉNOBIE.

Mesdames et messieurs,

Le grand Corneille et le tendre Racine venaient d'être plongés dans les ténèbres du tombeau : leurs mausolées étaient placés aux deux côtés du trône qu'ils avaient occupé. La Muse de la tragédie était penchée sur l'urne de Pompée, et fixait des regards de désolation sur Rodogune, Cinna, Phèdre, Andromaque, et Britannicus. Elle était tombée dans une léthargie profonde ; son âme, usée par la douleur, n'avait plus la force que donne le désespoir ; dans l'excès de son abattement, son poignard était échappé de ses mains. Un mortel, fier et courageux, enveloppé de deuil, s'avance avec intrépidité, ramasse le poignard, et s'écrie : « Muse, ranime-toi, je vais te rendre ta splendeur. »

La Terreur entendit sa voix et parut sur la scène : « Tu me rappelles à la lumière, et ton génie me donne un nouvel être, » dit-elle avec transport.

A ces mots, elle saisit une coupe ensanglantée, marcha devant lui, et fit retentir le Mont Sacré du nom de Crébillon. La Muse reprit ses sens ; les cendres de Corneille et de Racine se ranimèrent ; et leur successeur fut placé sur le trône, entre les deux tombeaux.

La mort impitoyable l'en a précipité...

C'est, messieurs, en ces termes, je ne veux pas dire emphatiques, mais un peu trop éloquents peut-être, qu'il y a cent trente ans, le 22 janvier 1763, un homme d'infiniment d'esprit, l'aimable abbé de Voisenon, l'heureux successeur à la fois du maréchal de Saxe dans les bonnes grâces de Mme Favart, et de Prosper Jolyot de Crébillon à l'Académie française, célébrait la mémoire toute récente encore du moins glorieux de ses deux prédécesseurs...

Si vous allez tout à l'heure, en voyant jouer *Rhadamiste et Zénobie*, souscrire à ce pompeux éloge, non seulement, mesdames et messieurs, je l'ignore, mais je n'oserais pas même essayer de le prévoir. Ce serait trop m'aventurer. Il y a plus d'un demi-siècle, en effet, que l'on n'a joué *Rhadamiste* sur une scène française, puisque c'était le 28 mai 1829, et ni vous ni moi n'étions nés, ou du moins ne fréquentions le théâtre en ce temps là. N'est-ce pas peut-être une raison pour que la pièce vous intéresse, et qu'à défaut de tout autre attrait elle ait au moins celui de la nouveauté?... Mais, quoi qu'il en advienne, ce qui subsiste en tout cas du jugement de Voisenon, homme de théâtre lui-même, — et ce qu'il est d'abord intéressant d'en retenir, — c'est, en premier lieu, l'estime singulière que vous voyez que l'on faisait encore, en 1763, de Crébillon le tragique ; et c'est, en second lieu, cette remarque, assez importante pour l'histoire du théâtre, qu'au témoignage des meilleurs juges, en 1763, — non plus encore, mais déjà ! — on ne trouvait à nommer, entre Racine, qui avait cessé d'écrire en 1677, et Voltaire, dont la première tragédie, son *Œdipe*, est de 171[illegible], on ne trouvait à citer que le seul Crébillon. Tous les autres avaient disparu...

Ce n'est pas, à la vérité, que l'on n'ait essayé plus d'une fois depuis lors de combler, de remplir, de diminuer

au moins ce long intervalle de près de cinquante ans; et, sans reparler ici de Pradon ni de Longepierre, de l'abbé Abeille ni de l'abbé Genest, on a réclamé tour à tour pour Campistron, dont l'*Andronic*, — son chef-d'œuvre, — est de 1685, ou pour La Fosse, dont le *Manlius Capitolinus* parut en 1698. Jusque dans les dernières années de la Restauration, Villemain, par exemple, mettait encore *Manlius* fort au-dessus du médiocre. Même, il y trouvait des parties admirables, et quelques-unes de « sublimes ». L'honneur en revenait sans doute à Talma. Mais aujourd'hui, messieurs, si j'essayais de vous donner une idée de cette pièce admirable, si je vous en lisais quelques vers seulement, vous seriez... dégoûtés, j'ose le dire, de ce qu'elle offre de ressemblances vraiment scandaleuses avec tout ce qui l'avait elle-même précédée (1).

Je me bornerai donc à vous donner en passant la seule raison que j'eusse de nommer *Manlius* et *Andronic* : c'est que ce sont deux des premières pièces où, sous le déguisement des noms grecs et romains, on ait essayé de traiter, comme autrefois Racine en son *Bajazet*, des sujets presque modernes. *Manlius* en effet,... c'est *Manlius*; mais c'est aussi la conjuration des Espagnols contre Venise, et le sujet déjà traité par l'Anglais Thomas Otway dans sa *Venice preserved*; et *Andronic*, c'est, si l'on veut, une intrigue de la cour de Byzance, mais c'est aussi l'histoire de don Carlos et de Philippe II, et c'est le sujet que Schiller traitera plus tard dans son *Don Carlos*...

Il ne vous paraîtra pas indifférent, après cela, je l'espère, de savoir que l'un et l'autre sujet sont empruntés de l'abbé de Saint-Réal, un historien romancier presque plus oublié lui-même que La Fosse et que Campistron, mais plus injustement peut-être... C'est un nouvel exemple de cette pénétration réciproque du roman et du théâtre dont nous avons eu l'occasion de dire déjà quelques mots en parlant de *Turcaret*. Les deux genres vont faire entre eux des échanges plus nombreux tous les jours... Non que Corneille et Racine, une ou deux fois, n'eussent dérivé leur inspiration de cette source inférieure, — Corneille en son *Don Sanche* et Racine en son *Bajazet*, peut-être même en son *Mithridate*, — mais enfin, d'une manière générale, et par opposition à leurs contemporains, ou surtout à leurs prédécesseurs, l'histoire leur avait suffi, comme la nature à Molière, je veux dire Tite-Live et Tacite, a poésie, la mythologie, les *Actes des martyrs*, l'Ancien Testament...

Et, en effet, le mélange ou la confusion du roman et du drame, utile ou même avantageuse quelquefois au roman, est au contraire presque toujours dangereuse au drame, et toujours funeste à la tragédie. C'est précisément ce que nous allons voir en nous occupant de *Rhadamiste* et de Crébillon. Grand liseur de romans, admirateur passionné de ce Gascon de La Calprenède, c'est du théâtre romanesque, si jamais il en fut, que Crébillon a fait; — et rien que du théâtre *romanesque*. Même quand on croirait qu'il s'inspire de l'histoire, comme justement dans *Rhadamiste*, c'est un roman qu'il a sous les yeux pour modèle, et dont il essaye d'imiter le genre d'intérêt. Et là, dans cette confusion des moyens du drame avec ceux du roman, là est son originalité, sa fâcheuse originalité, d'ailleurs, mais enfin son originalité.

Voulez-vous le voir à l'œuvre? Il n'y a rien de plus aisé : c'est un bon homme, de ceux dont on dit qu'ils n'entendent point malice ; et ses procédés ne sont guère moins transparents que ceux de Regnard. Au cours de ses lectures, une aventure de roman l'a donc frappé : celle de Zénobie, je suppose, que l'on a prétendu parfois qu'il avait tirée de la *Cléopâtre* de La Calprenède, ce

---

(1) Villemain avait vu Talma dans *Manlius*, il nous le dit lui-même; et le génie de l'acteur l'a trompé sur la valeur de la pièce. Voici quelques vers de *Manlius* :

> Je viens savoir de vous, seigneur, ce qu'il faut croire
> D'un bruit qui se répand et blesse votre gloire...

C'est le discours d'Achille dans *Iphigénie* :

> Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi...

On lit plus loin :

> Et suis-je criminel quand, par un doux accueil,
> J'apaise leur courroux qu'irrite son orgueil?

C'est du Molière, dans le *Misanthrope* :

> Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?
> Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
> Puis-je prendre un bâton pour les mettre au delà?

Continuons :

> Ainsi, père cruel, ainsi ta barbarie,
> En éclatant sur moi tombe sur Valérie!

C'est du Corneille :

> Père barbare, achève, achève ton ouvrage,
> Cette seconde hostie est digne de ta rage!

Terminons par un dernier exemple :

> Ah! si le seul récit en peut faire frémir,
> Quel serai-je, grands Dieux, au spectacle terrible
> De tout ce qui peut rendre une vengeance horrible!
> Ah! fuyons, [illegible] forfaits!
> Mais où fuir?...

C'est le passage assez connu de *Phèdre*.

Lorsque La Fosse est livré à lui-même, trois vers, entre cent autres, donneront d'ailleurs une idée de son style :

> *Je sais* qu'en nos projets l'ardeur qui vous inspire
> Vous *saura* suggérer tout ce qu'il faudra dire.
> Ce n'est pas tout encore, vous *avez su*, je croi,
> Qu'hier Servilius est arrivé chez moi.

Quand à la tragédie d'Otway : *Venice preserved*, antérieure de seize ans au *Manlius* de La Fosse, et d'ailleurs inspirée de la *Nouvelle historique* de Saint-Réal, qui parut en 1674, je ne sache guère d'exemple sur lequel on puisse mieux étudier les différences du tempérament anglais et du tempérament français. C'est ce que Voltaire a fait brièvement dans la préface de son *Brutus*. M. Taine, depuis, a longuement étudié la tragédie d'Otway dans son *Histoire de la littérature anglaise;* et, de quelques scènes qu'il en a traduites, M. Zola s'est inspiré pour écrire une ou deux pages de sa *Nana*. « L'impérial César, retourné en terre glaise, ne bouche-t-il pas aussi peut-être un trou pour nous préserver du vent? »

qui est une erreur, ou des [illegible] de Tacite [illegible] qui en est une autre : il l'a tirée d'un roman en plusieurs

1. On lit, dans une *Notice* de M. Auguste Vitu [illegible] : « *Rhadamiste et Zénobie*, qui se place [illegible] dans l'ordre chronologique, est [illegible] la [illegible] bill'n qu'on [illegible] : [illegible] *tirée la prédilection* [illegible] *La Calprenède*, qui, cinquante ans après la mort de ce célèbre auteur gascon, *devenait* [illegible] fantaisiste a découvert qu'il serait curieux de rechercher et de transcrire les passages de La Calprenède imités par Crébillon; que ne les recherchait-il et ne les transcrivait-il lui-même? Je crois qu'il y aurait perdu son temps. Ce n'est ni dans les dix volumes de *Cassandre*, *ni dans les* [illegible] *prédilection* [illegible] de Tacite. »

De dire qu'il y ait dans ce passage presque autant d'erreurs que de lignes, ce serait exagérer; mais il ne s'en faut de guère.

Rhadamiste et Zénobie n'est pas « la seule tragédie de Crébillon qu'on puisse qualifier de romanesque », on le verra tout à l'heure, si seulement on s'entend sur le sens du mot *romanesque;* et son *Idoménée*, son *Atrée*, son *Électre*, son *Pyrrhus* enfin, ne sont pas moins romanesques que son *Rhadamiste*. On peut très bien *romancer* l'histoire, et tout le monde sait que les Walter Scott, ainsi que les Dumas, l'ont fait avec succès.

« La prédilection *qu'on* attribue à Crébillon pour les romans de La Calprenède » nous est attestée par son fils, dans un *Éloge historique* qu'il a fait de son père; et si ce fils unique, âgé de plus de cinquante ans quand son père mourut, n'en connaissait pas les « prédilections » [illegible] lité, l'histoire et l'histoire littéraire se feront désormais?

Il est d'ailleurs possible que « les fictions de La Calprenède *dussent* être singulièrement oubliées et démodées, cinquante ans après sa mort », mais elles ne l'étaient pas, voila le fait; et nous en avons pour preuve les deux rééditions de *Cassandre* mentionnées par Quérard [illegible] a donnés de *Cléopâtre*, en 1753, 1769 et 1789. Joignez-y les longues analyses de la *Bibliothèque des romans*. Les grands conteurs, de l'espèce de La Calprenède et de Mlle de Scudéri, ne sont précipités dans l'oubli que par d'autres grands conteurs, comme un Prévost, qui passait encore aussi, lui, vers 1830, pour un maître du roman, jusqu'à ce qu'il eût été détroné à son tour par George Sand.

La *Cleopâtre* de La Calprenède n'a jamais eu vingt-trois volumes, mais *douze* seulement; et il semble que ce soit assez.

Enfin, il est bien vrai que Tacite a raconté, dans ses *Annales* — XII, [illegible] et XIII, 37, [illegible] *bie*, mais ce n'est point dans les *Annales* que Crébillon l'a puisée, c'est dans la *Bérenice* de Segrais. L'*Histoire de Zénobie*, racontée par elle-même, en remplit presque entièrement les deux premiers volumes; et si l'on veut la preuve que Crebillon s'est bien inspiré du roman, la voici : C'est qu'il n'est fait mention dans les *Annales* ni de la ville d'Artanisse, autant qu'il me souvienne, ni du personnage de « Mitrane, capitaine des gardes de Rhadamiste », lequel figure précisément, dans le roman de Segrais, sous ce nom et avec ce titre singulièrement romanesque.

Au surplus, pour rétablir la vérité sur tous ces points, je n'ai pas eu de longues recherches à faire, et voulant parler de Crébillon, il m'a suffi de relire l'*Éloge* qu'en a fait d'Alembert, où, sans y attacher d'ailleurs aucune importance, il indique la *Cléopâtre* ou la *Bérenice* comme la source du sujet de *Rhadamiste*. Voyez aussi les frères [illegible] : *Du* [illegible]

Je finirai cette longue note en disant que si j'ai cru devoir la faire si longue, c'est qu'à ma connaissance la *Notice* de M. Vitu, avec une *Étude* de M. G. d'Hughues, professeur à la Faculté des lettres de Dijon, — dont je dois la communication à l'obligeance de M. Stephen Liégeard, — est la seule un peu récente qu'il y ait sur Crébillon.

volumes, qui [illegible] sans nom d'auteur, et que les bibliographes attribuent généralement à Segrais... Il ne vaut ni plus [illegible] même époque... En possession de son sujet, notre dramaturge commence par dégager de l'interminable récit du romancier tout ce qu'il en peut retenir de violences, de meurtres ou d'assassinats, choses sanglantes, choses tragiques donc, choses pathétiques, à ce qu'il croit, par essence ou par définition. Il n'en extrait pas moins soigneusement tout ce qu'il y a trouvé d'occasions de monologues, de discours outrageux, de fureurs déclamatoires. Il rapproche aussi les uns des autres tous les coups de théâtre, et il obtient ainsi comme qui dirait un premier dessin de mélodrame.

Alors, de même qu'en chimie, par exemple, on traite un corps au moyen d'un autre, il verse dans le roman de Segrais le *Mithridate* de Racine, ce qui lui donne une première réaction, ou, si vous l'aimez mieux, une combinaison nouvelle; et voila sa Zénobie ou son Isménie... — c'est la même personne, — placée, comme autrefois Monime, entre l'amour d'un père, Pharasmane, et des deux fils, Arsame et Rhadamiste. Cette situation entre trois hommes est toujours délicate pour une femme, et vous savez que Célimène elle-même s'en est fort mal tirée. Mais elle devient terriblement scabreuse quand, au lieu d'être maîtresse encore de sa personne et libre de son choix, l'héroïne, comme dans *Rhadamiste*, est déjà la captive du père et la femme de celui des deux fils qu'elle n'aime pas. Aussi, Crébillon ne s'est-il pas cru capable d'y réussir lui tout seul et, avec une modestie qui l'honore, se souvenant fort à propos de Corneille, il a pensé qu'on lui saurait gré de prêter à sa Zénobie quelque chose, ou, pour mieux dire, tout ce qu'il pourrait du langage de Pauline entre Polyeucte et Sévère. C'est ce qu'il a fait et, — sans partager l'admiration de quelques critiques pour le personnage assez heureusement touché de Zénobie, — je conviens qu'il ne l'a pas mal fait.

Du Segrais, messieurs, du Racine, du Corneille, voilà bien du monde, en vérité, voilà beaucoup de collaborateurs, et vous pensez qu'il est temps que Crébillon, à son tour, paye de sa personne. A Dieu ne plaise qu'il s'y refuse! Pour cela donc, tout plein qu'il est du *Grand Cyrus* et de la *Cléopâtre*, il imagine de cacher, deux actes et demi durant, l'identité de Zénobie à Rhadamiste, son propre époux, et celle de Rhadamiste, pendant quatre actes et demi, à Pharasmane, son propre père... Et il vous semble que ce ne soit rien, mais c'est tout, si, comme vous le verrez tout à l'heure, de ces deux méprises la première lui donne sa péripétie, et la seconde son dénouement.

Après cela, que reste-t-il, que de jeter quelques notes [illegible] dans les rôles de tendresse, dans celui de son Xipharès et de sa Monime, je veux dire de son Arsame et de sa Zénobie :

Lève-toi : c'en est trop. Puisque je te pardonne,
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne?
Va, ce n'est pas à nous que les Dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre;
Parle; dès ce moment je suis prête à te suivre,
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
Viennent de ta vertu plus que de ton malheur.
Heureuse, si pour toi les soins de Zénobie
Pouvaient un jour servir d'exemple à l'Arménie,
La rendre comme moi soumise à ton pouvoir,
Et l'instruire du moins à suivre son devoir!

Par là-dessus, messieurs, un peu de badigeon à la romaine, de grands mots, des éclats de voix, de grands gestes, dans le rôle de Rhadamiste, naturellement, ou dans celui de Pharasmane :

Quoique d'un vain discours je brave la menace,
Je l'avoûrai, je suis surpris de tant d'audace!
De quel front osez-vous, soldat de Corbulon,
M'apporter, dans ma cour, les ordres de Néron?
Et depuis quand croit-il qu'aux mépris de ma gloire,
A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,
Oubliant désormais le soin de ma grandeur,
J'aurai plus de respect pour son ambassadeur;
Moi, qui formant au joug des peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles!...

La tragédie était faite, il ne s'agissait plus que de la faire jouer ; elle le fut pour la première fois, le 23 janvier 1711, avec un prodigieux succès, qui passa celui même et d'*Électre* et d'*Atrée*.

Ce succès, messieurs, je n'ai garde de dire que *Rhadamiste* ne le méritât pas, au moins dans une certaine mesure. Assurément, dans ces combinaisons mêmes, dans leur agencement, il y a de l'adresse, il y a de l'art, il y a presque de l'inspiration. Souvenons-nous d'ailleurs qu'une tragédie seulement passable n'est pas déjà si facile à faire. Et, quand il y aurait moins de qualités ou moins de mérites que je n'en crois voir dans *Rhadamiste*, je voudrais encore me rappeler le mot de Diderot, — ou plutôt de Chardin. Ils parcouraient ensemble l'exposition de peinture, et Diderot, tout neuf à la critique d'art, exerçait, selon sa coutume, aux dépens des pauvres exposants, l'abondance de sa verve et de sa gesticulation, lorsque Chardin l'arrêta et lui dit : « De la douceur, mon ami, de la douceur! Entre tous les tableaux qui sont ici, cherchez le plus mauvais, et sachez que deux mille malheureux ont brisé entre leurs dents leur pinceau, de désespoir de faire jamais aussi mal. » Eh bien, messieurs, non, j'en conviens, *Rhadamiste* n'est pas *Mithridate* ni *Britannicus*, *Horace* ni *Cinna*, — je fais mieux que d'en convenir, et je vais m'appliquer à vous le montrer tout à l'heure, — mais, en vous le montrant, j'y mettrai de « la douceur » et, si vous le voulez, nous n'oublierons pas que, depuis 1711, ils sont dix mille, vingt mille, cinquante mille peut-être, qui sont venus de leur province à Paris pour essayer de faire *Rhadamiste*, et qui n'y ont pas réussi.

Ceci dit, vous voyez aisément quel était le vice essentiel de ces combinaisons comme telles, et que, d'autant qu'elles étaient plus adroites ou plus ingénieuses, d'autant le vice était plus grave. Sans le savoir, et sans le vouloir, Crébillon, — l'homme du monde qui sans doute a le moins réfléchi sur son art, — ne tendait à rien moins, en suivant sa pente et celle du mauvais goût de son temps, qu'à réintégrer dans la notion de la tragédie ce mauvais *romanesque*, cette part d'arbitraire et d'invraisemblance que Corneille et Racine, depuis *le Cid* jusqu'à *Phèdre*, avaient, eux, au contraire, essayé d'en éliminer. Son succès annulait leur effort, et il défaisait innocemment leur ouvrage. Complications inutiles, surprises et coups de théâtre, grands sentiments à La Calprenède, propos galants à la Quinault, héroïsme de grand opéra, crimes sur crimes, tout ce que Corneille et Racine, en s'aidant l'un de l'histoire et l'autre de la nature, avaient essayé de chasser de la notion du tragique, ce bonhomme l'y faisait rentrer, et en l'y faisant rentrer, il y réintroduisait, comment dirai-je, messieurs? le microbe de sa décadence ou de sa mort prochaine... Suivons-en les ravages : ils sont incalculables, comme tous ceux, vous le savez, qu'opère l'action lente mais sûre des infiniment petits; et, — nous pouvons bien dès à présent le dire, — quand Crébillon aura passé, la tragédie aura vécu.

En premier lieu, dans son *Rhadamiste*, les volontés s'affaiblissent, pour ne pas dire qu'elles s'affaissent. En dépit de l'emphase du langage, nul ici ne veut un peu fortement ce qu'il désire, n'y fait ce qu'il voudrait, n'y sait même exactement ce qu'il veut. C'est que les situations y sont plus fortes que les caractères, ou plutôt, disons mieux, il n'y a ni caractères, ni passions, mais des situations seulement, des aventures singulières, des incidents imprévus qui dérangent comme à tout coup toutes les combinaisons les mieux ourdies, — excepté celles du poète, vous l'entendez bien, — et qui ne laissent pas aux personnages, qui leur enlèvent à chaque tournant de l'action, je ne dis pas le loisir de s'analyser, je dis celui de se reconnaître.

Où suis-je? Qu'ai-je fait? Que *vais-je* faire encore?

C'est ce qu'ils ne disent pas, mais c'est ce qu'ils pourraient dire; les flots ne sont pas plus changeants; et je ne crois pas que les surprises du hasard aient jamais rencontré des âmes plus ployables. Pouvait-il en être autrement, si ce sont, comme je vous le disais, des personnages de roman, dont les caractères se composent à mesure des événements, et ne tiennent, vous l'allez voir bientôt, leur air de résolution, ou de férocité même, que de la déclamation convenue de leurs discours?

Encore, messieurs, si Crébillon pensait! Si, dans ces jeux sanglants de l'amour et du hasard qu'il aime à mettre en scène, qui sont la matière de son *Rhadamiste*, il se proposait de nous montrer l'ironie de la destinée!

Ce serait alors une espèce de philosophie de l'histoire et de la vie! Et nous pourrions parler des Grecs ou de Shakespeare! Mais non! pas une idée là-dessous! et malheureusement pour lui, n'en eussions-nous pas d'autre preuve, nous en trouverions encore une dans la vulgarité des moyens dont il use, pour rendre à l'action de son drame ce que l'affaiblissement des volontés lui ôte nécessairement d'énergie.

Nous avons de lui neuf pièces, qui sont : [illegible], *Atrée et Thyeste*, [illegible], *Rodogune* et *Agésilas*, [illegible], *Xerxès*, *Pyrrhus*, *Catilina* et *le Triumvirat*. Or, dans cinq de ces pièces, — et les deux dernières ne comptent que pour mémoire, — il y a toujours un personnage qui n'est pas ce qu'il paraît être. Voyez plutôt : Plisthène, *cru* fils d'Atrée ; Oreste, *élevé sous le nom* de Tydée ; Zénobie, *sous le nom* d'Isménie ; Ninyas, *élevé sous le nom* d'Agénor ; Pyrrhus, *élevé sous le nom* d'Hélénus... et cela veut dire, messieurs, sans qu'il y soit besoin d'indication plus précise, que, toutes les intrigues de Crébillon étant fondées sur une *méprise*, toutes ses péripéties et tous ses dénouements le sont sur une *reconnaissance*. Mais n'est-ce pas ici qu'il faut être modernes, et secouer, ou jamais, l'autorité d'Aristote? Ce philosophe a beau dire, il ne nous est plus permis aujourd'hui de l'en croire! Il peut, tant qu'il voudra, vanter ses reconnaissances et en distinguer les espèces ; nous avons pour nous tout ce qu'il n'avait pas d'expérience de l'histoire ; et nous posons en fait que s'il y a des moyens qui soient au théâtre tantôt l'enfance et tantôt la dérision de l'art, c'est la *méprise* et c'est la *reconnaissance*.

Dirai-je d'abord que Racine n'en a jamais usé? et Corneille même à peine une ou deux fois, dans son *Don Sanche*, par exemple, ou dans son *Héraclius?* Oui, je le dirai, si vous convenez avec moi d'entendre par ce mot de *méprise* l'erreur sur la personne, et non pas sur les vrais sentiments d'un personnage donné d'abord et connu pour ce qu'il est. Point de *méprise*, en ce sens, dans *Cinna*, ni dans *Horace*, ni dans *Polyeucte*, ni dans *Rodogune*. Point de *reconnaissance* dans *Andromaque*, dans *Bajazet*, dans *Iphigénie*, dans *Phèdre*. Vous remarquerez qu'il n'y en a pas non plus dans la haute comédie : Alceste est Alceste, et Tartuffe est Tartuffe.

[illegible]

On peut bien les prendre pour ce qu'ils ne sont pas, mais non point pour un autre, et leur caractère peut bien changer d'aspect, mais ils ne répondent en tout temps qu'à leur nom. Cette observation pourrait presque suffire? En s'interdisant à eux-mêmes l'emploi de certains moyens qu'au surplus ils connaissaient bien, — puisque ce ne serait pas assez de dire que l'on en usait, mais on en abusait avant eux, — par cela seul et par cela même, les Racine, les Molière, les Corneille ont condamné d'infériorité, pour ne pas dire d'impuissance, tous ceux qui, venant après eux dans leur art, ne s'interdiraient pas comme eux l'usage de la *méprise* et de la *reconnaissance*. Effectivement, en quelque art que ce soit, la simplicité des moyens est toujours le plus haut degré de la maîtrise, et quiconque prétend rivaliser avec les maîtres ou marcher seulement sur leurs traces, sera toujours suspect de pouvoir moins qu'eux s'il lui faut commencer par se débarrasser des entraves qu'ils se sont imposées. Quand *Turcaret* vaudrait d'ailleurs *Tartuffe*, à tous autres égards, pour la vérité de l'invention ou pour la force de la satire, il aurait toujours en moins de n'être pas en vers. Pareillement, puisque l'on peut nous égayer ou nous émouvoir sans besoin d'aucune *méprise* ni d'aucune *reconnaissance*, il y aura donc toujours à s'en servir comme un aveu de faiblesse. Ce sont les chefs-d'œuvre d'un genre qui en déterminent les lois... Et voulez-vous, messieurs, une preuve assez caractéristique de l'espèce d'infériorité dont la *reconnaissance* ou la *méprise*, rien qu'en s'y surajoutant, je ne dis pas en s'y mêlant, peuvent frapper même des chefs-d'œuvre? Demandez-vous ce que nous reprochons à certains dénouements de Molière, celui de l'*Avare*, par exemple, ou celui de l'*École des femmes?* C'est précisément, au lieu d'être tirés du fond du sujet, de ne l'être, comme vous le savez, que d'une *reconnaissance*.

Mais pourquoi ces moyens sont-ils d'eux-mêmes, — et indépendamment de l'usage que les Corneille et les Racine en ont ou n'en ont pas fait, — ce que nous appelons inférieurs ou vulgaires? Il est facile encore de le dire : c'est qu'ils ne peuvent pas, tôt ou tard, mais sûrement, en donnant à l'art une direction fausse, ne pas faire dégénérer le genre en ses espèces inférieures, la comédie en vaudeville, et la tragédie surtout en mélodrame.

Supposez en effet, mesdames et messieurs, qu'une « noce », toute une « noce », beau-père et mariée, oncles et cousins, invités des deux sexes, prenne... successivement... le magasin d'une modiste pour la salle des mariages ; ou la salle à manger de la baronne de Champigny pour la salle commune du restaurant du *Veau qui tette;* ou le domicile et la chambre à coucher de M. Beauperthuis pour la chambre à coucher conjugale... Joignez-y d'autres méprises encore, un marié, si vous le voulez, que l'on prendra pour un ténor, un caissier pour l'officier de l'état civil, une jolie femme pour un garde national... Vous avez reconnu *le Chapeau de paille d'Italie*, dont toute la gaieté ne sort que de ces méprises mêmes. Erreur sur la personne ou erreur sur les lieux, et de là dialogue en partie double, ou perpétuel quiproquo ; confusion d'étage ou de nom, d'âge ou de sexe ; accordeurs de pianos que l'on prend pour des diplomates, amoureux qui se donnent pour agents d'assurances ; que sais-je encore! Si le répertoire de Labiche n'est pas uniquement une collection de méprises bouffonnes, vous savez du moins la place qu'elles y tiennent, et qu'entre autres moyens d'exciter le rire, il n'en connaît guère de plus sûr que de nous montrer

un monsieur qui se sauve en emportant sous son bras le tuyau du poêle au lieu de son chapeau, ou un jupon de femme au lieu de son pardessus...

Voilà pour la *méprise* et voici pour la *reconnaissance*.

Tout le mélodrame de *la Tour de Nesle* ne tient qu'à une série de *reconnaissances*. Reconnaissance de Buridan par Landry; reconnaissance de Buridan par Marguerite de Bourgogne : « Lyonnet de Bournonville n'est pas mort, tu le sais bien, Marguerite... » reconnaissance de Gautier d'Aulnay par Buridan : « Une croix rouge? une croix au bras gauche?... Oh! dis que ce n'est pas une croix que tu leur as faite... »; reconnaissance enfin de Gautier par Marguerite : « Malheureux! malheureux! je suis ta mère! » Voilà bien tous les ressorts du drame; en voilà tous les moyens ou toutes les sources d'émotion. Point de caractères ici non plus, des situations seulement, et des situations qui ne s'engendrent pas les unes des autres, mais du caprice du dramaturge... Que serait-ce, messieurs, au lieu du drame fameux de Dumas et de Gaillardet, si je vous en analysais ici quelqu'un de Guibert de Pixérécourt : l'*Homme à trois visages*, ou le *Monastère abandonné!* Il n'est que trop facile de se placer ainsi d'abord en pleine convention, hors de la nature ou de la commune vraisemblance; de ne jouer ainsi que contre soi-même; et, dans cette partie que l'artiste ou le poète engagent avec leur sujet, de récuser par avance le seul adversaire sérieux : je veux dire la nature et la vérité (1).

Car voilà bien pourquoi, messieurs, ces moyens sont inférieurs et vulgaires : c'est en tant qu'arbitraires et que conventionnels, en tant qu'ils ramènent et qu'ils réduisent l'art à un jeu qui n'a bientôt plus de rapports ni avec la vérité ni avec la vie. Eh! oui, sans doute, je les entends, les Labiche, les Dumas et les Gaillardet! Si vous voulez admettre, nous disent-ils, qu'une femme, « une grande dame, une très grande dame », une princesse, une reine puisse revoir sans le reconnaître l'homme dont elle a eu deux enfants, et qui pour lui plaire, « guidé par elle comme à travers les détours de l'Enfer », — a jadis assassiné son père, — toutes choses de peu d'importance, et qui s'oublient sans doute aisément; — si vous voulez admettre que cet homme, encore qu'il en eût vingt raisons, toutes plus puissantes les unes que les autres, n'ait jamais eu la curiosité de savoir ce que ses deux enfants avaient pu devenir; enfin, si vous voulez admettre que cette grande dame, affamée de débauches, ait justement jeté, par une rencontre singulière, le dévolu de son amour sur ses deux fils, l'un après l'autre, ou ensemble, alors, si vous nous accordez toutes ces suppositions, nous nous engageons de notre part à vous émouvoir fortement... Et moi, mesdames et messieurs, je les en crois sur leur parole, mais je ne veux pas être ému de cette manière; et je ne le veux pas, parce que l'art n'a plus de raison d'être, parce qu'il n'est qu'un baladinage, s'il n'est pas en quelque degré une imitation, ou une explication, ou une interprétation de la nature et de la vie; et qu'il ne saurait l'être, vous le sentez assez, s'il se place d'abord en dehors, et à côté, au-dessus ou au-dessous de l'observation. S'il s'en faut, — et nous l'avons vu nous-mêmes — que l'observation de la nature et de la vie épuise ou remplisse la définition de l'art, elle en est cependant la base; et parce que les *méprises* ou les *reconnaissances* sont rares dans la réalité, c'est pour cela qu'elles doivent être rares aussi dans le roman ou au théâtre, et l'emploi s'en proportionner, si je puis ainsi dire, à leur rareté dans la vie.

Ce ne sont pas encore pourtant tous les méfaits que l'on peut mettre à la charge du romanesque, — disons, si vous le voulez, du mauvais romanesque, — et, si j'en avais le temps, j'en aurais bien d'autres à vous énumérer... Il en est un dernier du moins que je ne puis me dispenser de vous signaler, comme n'étant pas l'un des moins graves. C'est qu'en raison même de tout ce que nous venons de dire, les situations *romanesques* étant toujours très particulières, plus on en use au théâtre et plus, en conséquence, l'intérêt général y diminue. Rappelez-vous ce que nous avons vu d'*Horace* ou de *Polyeucte*, et de *Tartuffe* ou d'*Andromaque;* il y allait de chacun de nous; et dans les grandes questions qu'y agitaient les créatures de l'imagination du poète, messieurs, vous vous le rappelez, nous nous sentions tous intéressés. Mais Arsame et Zénobie, Pharasmane et Rhadamiste,

Qu'ils s'accordent entre eux ou se gourment, qu'importe

et qu'avons-nous de commun avec eux? que nous font leurs aventures? et que ce soit le père ou le fils qui règne sur l'Arménie? Même pour Zénobie, nous avons beau faire, nous ne pouvons éprouver qu'une pitié générale et vague. Curieux de son aventure, nous ne le sommes ni de ses sentiments ni de son bonheur. Elle nous est indifférente, en somme, et notre intérêt pour elle tombe en nous séparant, avec les derniers vers de son féroce beau-père (1).

(1) Ai-je besoin de faire observer qu'il y a autre chose aussi dans le vaudeville que des « méprises », et dans le « mélodrame » que des « reconnaissances »? La complexité des genres inférieurs eux-mêmes ne se laisse pas ainsi traduire d'un mot. Ce que je voudrais surtout que l'on vît bien, c'est qu'en se glissant dans un sujet de comédie, l'élément « méprise » le transforme en un sujet de vaudeville, et pareillement, en se glissant dans un sujet de tragédie, que l'élément « reconnaissance » le fait « virer » au mélodrame.

(1) J'avais promis, en parlant de la prédilection de Racine pour des sujets déjà traités avant lui sur la scène, que j'essayerais d'en donner les raisons; et c'est ici que j'aurais dû le faire, si je l'avais pu : je veux dire si la digression n'avait risqué de m'entraîner trop loin de *Rhadamiste*. Ce sera donc l'objet de cette note.

Indépendamment de plusieurs autres raisons, j'en crois voir au moins deux principales de cette manière d'entendre l'invention poétique. La première, c'est que l'on est sûr de la vérité profondément

Est-ce peut-être qu'il n'y aurait, selon le mot d'un grand historien contemporain, que trois histoires de « premier intérêt » : celle des Juifs, celle des Grecs et celle des Romains ? Je crois qu'il y faudrait du moins ajouter pour chaque peuple son histoire nationale, et peut-être celle de ses voisins. Mais, de nous intéresser sur la scène aux Géorgiens ou aux Parthes, c'est à quoi je ne pense pas que l'on puisse réussir jamais, non plus qu'aux Abyssins, ou aux Péruviens, ou aux Chinois... Ou du moins, messieurs, on ne nous y intéressera qu'à l'une ou l'autre de ces deux conditions : si l'on choisit le temps de leur histoire où elle a pénétré la nôtre; et si les sentiments qu'on représente en eux pourraient d'ailleurs être les nôtres aussi bien que les leurs.

Que si maintenant les tragédies de Crébillon manquent de cet intérêt général, vous pensez bien que c'est surtout à lui qu'il en faut faire le reproche. Un don lui manque entre tous ; et, jamais poète n'ayant moins *pensé*, la faculté qu'il n'a pas, c'est de voir dans ces aventures romanesques, dont il fait ses délices, les côtés ou l'endroit par lequel il est rare qu'elles ne se dépassent pas elles-mêmes. Il a quelquefois touché la profondeur, on l'a dit, — et peut-être en conviendrez-vous tout à l'heure, — mais évidemment son esprit a manqué d'étendue. Là est sa faiblesse, et là, comme nous le verrons, son infériorité par rapport, je ne dis pas, messieurs, à Corneille ou à Racine, mais à Voltaire. Son théâtre n'a eu et ne pouvait avoir qu'un intérêt d'un jour. On tenterait vainement de le réhabiliter. Et si par hasard, à la faveur d'un engouement passager, on y réussissait, je ne vois pas ce qu'on y gagnerait.

D'ailleurs, je le répète, je ne méconnais point ses mérites. Il règne, dans son *Rhadamiste*, un air de grandeur et d'héroïsme qui rappelle quelquefois Corneille, et vous avez vu que de loin en loin des accents s'y rencontraient qui ne sont pas indignes de Racine. Il semble, d'ailleurs, je vous l'ai dit, qu'il n'ait pas mal su son métier d'homme de théâtre, et c'est bien quelque chose. Il n'est pas si fréquent, après tout, de savoir son métier ! Mais ce que ses contemporains ont surtout applaudi dans son *Rhadamiste* comme dans son *Electre* ou comme dans son *Atrée*, c'est l'art d'exciter la terreur. Vous avez entendu là-dessus Voisenon, et, avant Voisenon, c'est ce qu'avait également dit, quoique en termes moins académiques, le critique de *l'Année littéraire :*

> Avouons, écrivait Fréron, avouons que nous avons perdu un poète qui faisait honneur à son art, à sa nation et à son siècle; un homme d'autant plus grand qu'il avait une manière à lui, qu'il est le créateur d'une partie qui lui appartient en propre, ce qui le distingue de tous ceux qui l'ont précédé ou suivi; je veux dire cette *terreur*, peu connue du grand Corneille, absolument ignorée de Racine, et qui, selon moi, constitue la véritable tragédie. En un mot, il est peut-être le seul poète tragique que la France ait produit, au jugement de tous ceux qui connaissent l'essence de ce genre. Les Grecs et lui ont seuls possédé le grand secret de l'art de Melpomène.

Évidemment, messieurs, c'est beaucoup, c'est trop dire, et en vous citant quelques lignes de cet éloge, je n'oublie pas que, sous la plume de Fréron, la vivacité s'en augmente ou s'en échauffe assez naturellement du désir d'être désagréable à Voltaire. Aussitôt que Voltaire sera mort, beaucoup de gens trouveront Crébillon moins grand, moins original, moins tragique. Mais l'éloge n'est pourtant pas tout à fait immérité. Dans son *Atrée*, qui se termine par le vers célèbre :

> Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits;

dans son *Rhadamiste*, dans sa *Sémiramis*, Crébillon a touché des sujets, il a traité des situations devant l'horreur desquelles Racine et Corneille même eussent avant lui reculé. Il a voulu épouvanter, et il y a réussi.

---

et réellement humaine des sujets ou des situations, comme des sentiments et des caractères, que l'on ne traite pas pour eux-mêmes [illegible] fois. Quels sont les vrais sentiments d'une femme qui, aimant, comme Zénobie, le frère de l'époux qui l'a jadis elle-même assassinée, retrouve cet époux et l'entend qui réclame ses droits? Nous n'en savons rien, absolument rien, ni Crébillon non plus, et le public pas davantage. La situation est trop exceptionnelle. Rien ne nous permet de nous mettre nous-mêmes à la place de Zénobie. Zénobie [illegible] nait ses sentiments, si même elle les connait. Mais nous, si nous les approuvons, ou inversement si nous les trouvons faux, c'est de confiance, en quelque sorte, sur la parole de Crébillon, mais non pas sur aucun commencement d'expérience que nous en ayons. Au contraire, les sentiments d'une mère pour son fils ou d'une femme pour son époux, comme dans *Andromaque;* ceux d'une maîtresse pour un amant qui l'abandonne et qui se « marie dans son monde », comme dans *Berénice ;* ou ceux encore d'une reine usurpatrice, comme dans *Athalie*, pour l'héritier soupçonné de ses rois légitimes, si nous ne les avons pas éprouvés, nous avons tous en nous ce qu'il faut pour en vérifier, du moins, la justesse. Un poète [illegible] d'avoir dégagé des situations extraordinaires, qu'il faut bien que la tragédie mette en scène, ce qu'elles contiennent d'humain, et comme tel, d'universellement intelligible.

On remarquera, je l'ai déja dit en parlant de l'*Ecole des femmes*, que Molière et Shakespeare n'ont pas fait autre chose.

Mais Racine avait une autre raison. C'est que, comme aimait à le dire un de ses contemporains, « ni la Nature ni Dieu même ne font tout d'un coup tous leurs grands ouvrages. » On crayonne avant que de peindre, disait-il encore, et on dessine avant que de bâtir. Cela signifie que la perfection ne s'atteint que par degrés et comme par une succession de longs tâtonnements. C'est pourquoi les grands poètes, en tout temps et dans tous les genres, comme aussi bien les grands peintres, ont témoigné d'une prédilection particulière pour les sujets ou les thèmes qui n'attendaient plus en quelque manière que d'être enfin réalisés sous l'aspect de l'éternité. C'est ce qu'avaient fait les Grecs avant Racine : Eschyle, Sophocle et Euripide ; c'est ce qu'ont fait également les Italiens après les Grecs : Raphael, Corrège et Titien; c'est ce qu'ont fait enfin nos lyriques dans notre siècle : Lamartine, Hugo, Musset. Ajouterai-je qu'il n'y a pas de plus sûr moyen d'affirmer, comme on dit, sa personnalité? Comparez plutôt : *le Lac*, *la Tristesse d'Olympie*, et le *Souvenir* de Musset. Mais ce qui est extrêmement douteux, c'est la vérité des *Rayons jaunes*, de Sainte-Beuve, ou de *la Charogne*, de Charles Baudelaire.

En d'autres termes encore, messieurs, pour me servir ici d'une expression à la mode, il a trouvé ou inventé un « frisson nouveau », que ses contemporains et aussi ses contemporaines ont d'autant plus apprécié qu'il contrastait plus vigoureusement, dans les dernières années du règne de Louis XIV, avec l'adoucissement, avec l'amollissement général des mœurs, et qu'il donnait, d'autre part, un commencement de satisfaction à ce besoin d'être ému qui allait devenir la sensibilité de Marivaux et de Voltaire, la sensiblerie de Prévost et de Diderot, la sentimentalité de Jean-Jacques et de Bernardin de Saint-Pierre. Mais Fréron, qui avait assez de goût pour reprocher à Crébillon l'abus de la « reconnaissance », n'a pas vu que ce qu'il appelait lui-même, dans *Rhadamiste* ou dans *Atrée*, du nom de « la vraie tragédie », c'était tout simplement le mélodrame. Oserai-je dire encore ici qu'il n'importe pas que les Grecs en eussent donné l'exemple?

Ce qui prouve bien, messieurs, que les tragédies de Crébillon ne sont guère, au fond, que du mélodrame qui s'ignore, c'est que l'auteur de *Rhadamiste* est bien oublié aujourd'hui, mais il n'y a pas si longtemps, et il n'a vraiment été dépossédé de sa popularité que par le romantisme. Les dates nous l'apprennent. On le jouait encore en 1829, vous disais-je ; on l'avait joué cinq ans auparavant, sur cette scène de l'Odéon, en 1824; et deux ans plus tôt encore, ici même, Frédérick Lemaître avait débuté, en 1822, par le rôle de Mitrane dans *Rhadamiste et Zénobie*. Crébillon n'a donc disparu de l'affiche, comme l'on dit, et du répertoire, que dans le temps même, vous le voyez, où *la Tour de Nesle*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, — je ne cite ici que des mélodrames historiques, — allaient s'y inscrire, et l'horreur romantique succéder à la terreur classique. Un cadavre, c'est bien ; mais deux cadavres, c'est mieux : il n'y avait plus assez de cadavres, aux environs de 1830, dans le mélodrame de Crébillon, d'assassinats assez truculents, d'incestes assez monstrueux, d'adultères assez sanglants...

Quant à l'importance particulière de *Rhadamiste et Zénobie* dans l'histoire générale du théâtre français, j'espère, mesdames et messieurs, que vous la voyez maintenant. De même que l'autre jour *Turcaret* en son genre, la tragédie de Crébillon nous apparaît comme un sûr témoin de la fortune et de la popularité croissantes du roman. Sans doute, au premier coup d'œil, il semble que ce soit toujours la tradition de Corneille et de Racine : toujours des vers, toujours de l'histoire, de l'histoire ancienne, toujours de l'amour et toujours les trois unités. Regardons-y de plus près, la ressemblance paraît plus étroite : Zénobie, c'est Pauline; Arsame, c'est Xipharès ; Pharasmane, c'est Mithridate; et ces vers sont de *Phèdre :*

> Vous verrai-je toujours les yeux remplis de larmes,
> Par d'éternels transports remplir mon cœur d'alarmes!

et ceux-ci sont de *Polyeucte :*

> Ainsi, père jaloux, père injuste et barbare,
> C'est contre tout ton sang que ton cœur se déclare!

Mais, en réalité, malgré tant d'apparences — j'ai tâché de vous le faire voir, — nous n'avons plus ici que l'enveloppe sans la substance, que le corps sans l'âme, je dirais volontiers que le fantôme ou l'ombre sans le corps. Le principe d'intérêt est autre désormais : c'est la curiosité qu'il s'agit d'exciter; et le principe aussi du pathétique est ailleurs, — nous le verrons prochainement, — si c'est la sensibilité que l'on va surtout s'efforcer d'émouvoir. Par la tragédie de Crébillon, de même que par la comédie de Le Sage, nous allons maintenant, sans pouvoir nous retenir ou nous arrêter sur la pente, nous acheminer au drame; et, comme je vous le disais, la tragédie française a vécu.

Saluons-la donc, mesdames et messieurs, saluons, pour la dernière fois, avant qu'elle ait achevé de disparaître ; et prenons-en le deuil ; et donnons-lui ce que nous devons de regrets aux choses qu'on ne reverra plus. Elle est morte, elle est bien morte ! Viennent maintenant d'autres formes, qui nous donneront d'autres plaisirs, qui nous agiteront, qui nous troubleront plus profondément, qui nous prendront par les sens, ou plutôt par les nerfs, autant que par l'esprit ! Elles ne nous demanderont pas non plus, pour en jouir, l'espèce d'apprentissage, d'éducation ou d'initiation, qu'exige la tragédie de Corneille et de Racine. Nous nous trouverons de plain-pied tout d'abord avec les héros du drame bourgeois, avec ceux mêmes du drame romantique ; et nous nous arracherons avec eux des côtés de cheveux, et nous nous tordrons avec eux les poignets, et nous hurlerons avec eux de colère ou d'amour! Mais, romantique ou bourgeois, ni même naturaliste, ce que le drame ne nous rendra jamais, ce sont les joies nobles, les joies pures, les joies claires et sereines, si je puis ainsi dire, que nous devons à la tragédie... Car pour avoir, comme autrefois la sculpture grecque, ou comme encore la grande peinture italienne, dégagé l'idéale beauté des voiles qui l'enveloppent ou plutôt qui la masquent dans la réalité, nous pouvons le dire, messieurs, sans illusion d'amour-propre, mais non pas sans quelque orgueil peut-être, aucune autre forme d'art n'a paru depuis trois ou quatre cents ans qui nous fasse mieux comprendre ce que les philosophes ont si bien appelé le pouvoir consolateur et libérateur de l'art.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

UNE SAINT-CHARLEMAGNE A PONT-SEINE

Fantaisie.

Du très ancien couvent des Chartreux de Pont-Seine, désaffecté et reconnu bien national dès novembre 1789, Napoléon fit un lycée impérial. La Restauration vint et gratta le fronton : le lycée impérial prit le nom de collège royal. Les gouvernements qui suivirent se contentèrent de ces benins grattages, et les murailles étaient si épaisses que la somnolence séculaire de la demeure n'en était pas troublée. On eût dit que les anciennes observances s'étaient perpétuées au fond de ce faubourg silencieux de province, aux pavés ardus, aux bornes effritées, aux lanternes rares.

A l'intérieur, en ces galeries aux dalles larges, en ces salles voûtées, en ce cloître aux arcades ajourées qui servait de parloir, partout, c'était la même quiétude monacale. Dans le préau, au plus fort des joyeux ébats de la récréation, régnait une indéfinissable réserve. Pas de jurons, pas de coups de poing, des jeux doux et tranquilles, presque des jeux de jeunes filles. Le personnel de ce collège unique semblait recruté exprès pour le respect des traditions locales. Les proviseurs se succédaient, tous taillés sur le même patron, — le patron le plus connu, en bois, couvert d'une redingote, avec des lunettes d'or. Engoncés dans un col à pointes piquant les joues et dans des cravates blanches à trois et quatre tours, ils étaient automatiques et solennels, ainsi que nous imaginions les abbés d'autrefois entre leurs jeunes moines. Dès le seuil, les professeurs aussi semblaient se pénétrer de l'*esprit de la maison*. En levant l'index pour nous mettre à la porte, ils avaient des onctuosités de curés à la messe. Nous récitions les leçons sur un ton de litanie, la papeterie fleurait l'encens et les pensums pleuvaient comme bénédictions.

A l'époque où je faisais ma cinquième au collège de Pont-Seine, outre les trois professeurs qui, indistinctement, nous enseignaient le latin, le grec, la danse, l'histoire, la physique, l'escrime, la chimie, l'orgue, l'algèbre, le dessin, le solfège, la morale et la gymnastique, ce béat personnel comptait M. Le Blanc, principal fort décoratif; le renfrogné M. Denis, économe-surveillant; le concierge Bruno, qui était aussi garçon de dortoir et cuisinier; puis enfin — personnification décevante du sexe dit aimable — Mlle Euphrosine Primerose, vieille fille qui n'avait de rose que le nom. Les restes bien conservés d'une vigoureuse laideur, renforcés de cinquante-trois printemps, l'autorisaient à vaquer aux soins de la lingerie et de l'infirmerie sans danger pour ses pudeurs enracinées. Complétant cette sainte maisonnée, plus timides, plus innocents que des agnelles, nous étions une quinzaine d'écoliers, fortement imprégnés de l'air dévot du bercail.

Mais la brebis galeuse finit par pénétrer dans notre blanc troupeau.

Cette brebis était un gaillard de treize ans, aux poings solides, aux cheveux drus, avec, vrillés dans sa face rouge de pomme d'api, deux yeux de chouette qui voyaient aussi clair le jour que la nuit.

Son père, maître Pichu, gros vigneron de Chanteloup, nous l'avait amené par l'oreille un beau lundi d'automne. Devant le tapis vert de M. le principal, le campagnard expliqua son idée, une idée entêtée :

— Moi, monsieur le principal, tout vigneron que je suis, j'ai été au collège, j'y suis resté deux ans et j'ai assisté au banquet de la Saint-Charlemagne. Tout vigneron qu'il était, mon père y a assisté. Je veux que le petit y assiste, tout vigneron qu'il sera. C'est pourquoi je vous l'amène.

M. le principal eut un sourire fin et parla longuement : il ne tenait pas qu'à lui qu'on fût convié à la table d'honneur, cela dépendait du savoir et de l'intelligence de l'élève. D'ailleurs, là n'était pas le seul but à atteindre ; il fallait désirer une sanction plus haute. La Saint-Charlemagne n'était qu'une récompense, une étape joyeuse dans une année de labeur qu'il fallait poursuivre jusqu'au bout...

Et il ajouta beaucoup d'autres choses judicieuses qui n'émurent pas visiblement le vigneron. Ce dernier hochait la tête et, tous les brevets universitaires de la terre tenant pour lui dans ce seul mot de banquet, il répétait d'une voix tenace, ainsi qu'on cite une tradition enracinée de famille :

— Oui, oui, tout ça se peut bien; mais moi j'y ai assisté, mon père y a assisté... faut que le petit y assiste!

Puis, coupant court aux élégantes périodes de M. le principal, il tourna les talons, non sans recommander, en passant, au concierge de surveiller son fils et de *lui* [illegible].

Quand la porte se referma sur le dos de son père, Pichu se renfrogna et, dès le premier repas, trouvant la pitance maigre, il manifesta son humeur massacrante par un grand coup de poing sur la table. M. Denis, l'économe-surveillant, en avala de travers; il se leva, mais trop tard, Pichu ayant déjà happé au passage la portion de son voisin. Ces mœurs barbares nous stupéfièrent, et l'élève grugé ne protesta que par des larmes silencieuses qui ne troublèrent aucunement la digestion du jeune vigneron. Les lunettes bleues de M. Denis en devinrent presque noires, et s'il ne priva pas Pichu de récréation, ce fut par pur égard pour son titre de nouveau.

Pichu mit à profit la clémence du surveillant pour organiser une partie de voleurs et de gendarmes. Il s'adjugea le rôle du voleur, puis nous expliqua le jeu. Tant qu'il parla, nous ne comprîmes guère, mais dès

la première escarmouche nous étions tous fixés. Cela consistait à recevoir la plus belle volée de coups de poing et de coups de pied qu'on pût imaginer. Il cognait de si bon cœur que, désorientée, d'un naturel placide, la gendarmerie battit en retraite sous une pluie de horions. Grisé de ses succès, le brigand nous poursuivit jusque dans nos retranchements, activant notre fuite d'un vigoureux talonnement dans les reins et, ma foi, à force de piquer notre orgueil à l'endroit sensible, il nous fit monter *la moutarde au nez.* Moutons devenus enragés, nous fîmes demi-tour et la mêlée devint générale. Cette fois, ce fut le proviseur qui, mandé à la hâte et pareil à Hersilie, vint séparer les combattants. Il y perdit son calme et sa perruque.

Le soir, la récréation fut remplacée par une étude. Pichu y fut surpris à tailler des initiales dans le bois de son pupitre.

— Détérioration du matériel, clama M. Denis. Deux heures de retenue.

— Ah! zut! lâcha Pichu.

— Quatre heures de retenue, riposta le surveillant, et j'irai le dire à M. le principal.

— Allez le dire au pape!

— Six heures de retenue.

Avant de se coucher Pichu avait quarante-huit heures; le lendemain on ne les comptait plus. Il fallut le mettre au cachot.

Le cachot? Connaissait-on cela dans la douce maison?

Mais cet événement imprévu trouva M. le principal à la hauteur de sa tâche. Il fit déblayer une cahute qui depuis des années servait de poulailler au concierge. Un vrai déménagement. Bruno ne l'entreprit qu'à son corps défendant et Dieu sait avec quelles criailleries!

Furieux, il se vengea en lâchant toutes ses bêtes dans le collège. On marchait dessus dans l'escalier, elles entraient dans les classes dès qu'on ouvrait les fenêtres, elles allaient picorer jusque sous le tapis vert de M. le principal. Et du matin au soir, bruyamment, elles protestaient contre leur expulsion par de sourds gloussements, de grands battements d'ailes et des coquericos.

C'en était fait de la paix béate du vieux couvent.

Un vent de mutinerie avait passé dans l'air. Nous mettions maintenant nos casquettes sur l'oreille, nous traversions le parloir les deux mains dans nos poches, comme Pichu lui-même. Nous récitions nos leçons sur un ton crâne, nous bâclions nos devoirs. Le jeu des voleurs et des gendarmes nous avait laissé d'autres souvenirs que des bleus sur la peau et des pochons sur l'œil; nous en rêvions et attendions, en fumant des cigarettes de papier buvard, la sortie du vigneron pour livrer de nouvelles batailles.

Pichu avait à peine eu le temps de se familiariser avec sa geôle qu'un beau matin, donnant l'alarme de classe en classe, Bruno arriva au seuil de M. le principal en hurlant : « Au feu! » de toutes ses forces. A l'en croire, le collège flambait.

En réalité, l'incendie n'était qu'un mince filet de fumée qui sortait par les fentes de la porte du cachot. Pour charmer ses loisirs, de brins de paille et de bouts de papier, le captif avait formé un petit bûcher et avait placé dessus une tasse ébréchée. Il s'efforçait d'y faire fondre du chocolat pour combattre le régime austère de la prison.

Cette fois le principal écrivit au papa qu'il eût à venir chercher son fils. S'il dit fils au lieu de garnement, ce fut par respect pour lui-même. Mais il l'a avoué depuis, la plume lui démangea.

Le gros vigneron revint, il revint avec une poignée de cordes à la main. Avant de voir le principal, il parla à son garçon. L'entrevue fut bruyante, des hurlements de chien écorché vif ébranlèrent la demeure. Les poules de Bruno en battirent des ailes et gloussèrent de terreur; du fond de l'infirmerie, Mlle Primerose eut une pamoison, et le principal crut que le vieux couvent brûlait pour tout de bon; mais le père Pichu reparut souriant, un peu rouge pourtant et s'épongeant le front. Il s'excusa tranquillement :

— Oh! ça n'est pas gênant, ne vous dérangez pas... Ce n'est qu'une *tassée* que j'ai fichée au petit...

Derrière lui le petit grimaçait irrespectueusement, pas trop ému non plus, bien qu'il eût tant crié. Il nous expliqua sa méthode à mi-voix :

— Je hurle dès qu'on lève le bras; comme le patron voit rouge, il croit m'avoir tué avant de m'avoir touché.

Pendant ce temps, M. le principal sommait le père Pichu d'emmener son fils sur-le-champ.

Mais le bonhomme ne voulait rien entendre et, secouant la tête, sous le coup de son idée fixe, répétait lentement :

— Faut que le petit y assiste. Tout vigneron que je suis, moi, M. le principal, j'y ai assisté. Mon père y a assisté, faut que le petit...

Le principal s'impatientait :

— Votre fils ne sait rien, il ne sera jamais premier.

— S'il n'y assiste pas cette année, il y assistera l'année prochaine.

— Mais l'année prochaine, ce sera comme cette année.

— Alors, faites-lui voir ça tout de suite et, parole de Pichu, je vous débarrasse du gars.

— Mais ça ne dépend pas de moi, encore une fois, je ne peux rien.

Le gros vigneron sourit malicieusement.

— Il y a toujours moyen quand on veut.

Choqué de l'insinuation, le principal se rengorgea. L'autre, alors, continua en lui prenant la main :

— Topez là, mon brave homme... Faut que le petit en soit, et il y a deux dindes pour vous.

Le principal se cabra.

— Mettons le mâle avec et puis n'en parlons plus.

Le principal fut pris d'une suffocation.

— Vous n'aimez pas la dinde? Soit! Je vous enverrai, pour trinquer ce jour-là, un petit fût de Chanteloup. Convenu! Sans adieu...

Et, laissant le digne homme tellement estomaqué qu'il n'avait pu faire un geste ni dire une parole, le vigneron s'en alla en sifflant comme un merle.

— Mais ce n'est pas convenu du tout! Rien de tel n'est convenu! — gémit enfin le vieil universitaire. — Vous vous méprenez sur la dignité de mes fonctions... c'est de la simonie!...

C'était là un mot que maître Pichu n'aurait certes pas compris, s'il avait pu l'entendre. Mais il était déjà loin, roulant dans sa carriole vers le coteau de Chanteloup et faisant allégrement claquer son fouet, dans sa joie d'une si prompte entente.

Et le petit Pichu nous restait.

En apprenant cela, Mlle Primerose poussa ses verrous, et M. le principal, qui reprenait à peine ses esprits, fut sur le point de les reperdre. Il se remit pourtant, et sa première résolution fut de jeter Pichu dehors ou de le faire reconduire entre deux gendarmes. Tout à fait calme, il recula devant un scandale si contraire à l'esprit de la maison et à son propre caractère; il se décida à n'en venir là qu'après avoir épuisé tous les moyens de conciliation. Ne pouvant rattraper le père, il fit comparaître le fils, lui parla avec une douceur dont s'accommodaient d'ailleurs ses restes de suffocation.

— Mon enfant, lui dit-il, sauf le respect que vous lui devez, votre père n'est pas un homme, c'est un diable. Il ne vous retirera d'ici que lorsque, premier, vous aurez assisté à une Saint-Charlemagne. Il faut donc être premier... premier en n'importe quoi. Réfléchissez : la Saint-Charlemagne est dans deux mois; il dépend de vous que ce soit le terme de votre captivité. Si vous vous trouvez vraiment malheureux parmi nous, faites un effort, gagnez votre liberté par votre travail. De mon côté, je recommanderai l'indulgence à vos maîtres, car, après ce qui s'est passé, n'en doutez pas, j'aspire aussi fébrilement que vous à notre mutuelle délivrance.

Fût-ce la logique de ce discours, plus sobre que de coutume qui toucha Pichu, ou bien son père lui avait-il inculqué la raison à coups de corde plus rudes qu'il ne voulait l'avouer? Un fait certain, c'est que le jeune campagnard devint moins brutal, qu'il bégaya chaque jour un semblant de leçon et fournit un griffonnage qu'on acceptait comme un devoir. Le principal avait donné le mot : dans l'intérêt de tous, on était indulgent. Mais à chaque composition, par exemple, c'était fatal : Pichu était le dernier. Il en grinçait des dents et ses maîtres en étaient aussi navrés que lui. Après six semaines de bienveillance croissante, le résultat demeurait désespérément le même.

Le principal s'agitait de plus en plus; l'un après l'autre, il admonestait les trois professeurs :

— Voyons, monsieur, voyons, Pichu fait des efforts, il travaille. N'y aurait-il pas moyen de le placer mieux que cela?

L'interpellé, très triste, faisait signe que non.

Le regard furtif, à voix basse, vraiment honteux de lui-même, M. le principal insinuait :

— Et avec un peu de... de partialité?

— Même avec beaucoup de partialité, monsieur le principal, vraiment, il n'y a pas moyen.

— C'est fâcheux, bien fâcheux!... ronchonnait le principal préoccupé. Puis il reprenait d'une voix tentatrice :

— Il suffit d'une fois, d'une seule fois, songez donc! Et sans bruit, sans esclandre, nous serions délivrés de ce petit bandit!

Cette douce perspective arrachait des soupirs aux pauvres gens. Seuls chez eux, ils étaient bien tentés de mettre le sale griffonnage du garnement par-dessus les copies proprettes des autres; mais, au dernier moment, un scrupule surgissait et leur honnêteté se révoltait. Pichu restait le dernier.

M. le principal en vint aux expédients, accordant des congés à tous les élèves forts le jour où l'on devait composer. Mais il aurait fallu que Pichu composât seul, et c'était impossible. Le principal était de plus en plus sombre. La perspective de garder le fils ou d'entrer en lutte avec le père l'alarmait également. Il pressentait qu'une catastrophe planait sur le paisible collège et il n'en dormait plus. A force de se surexciter la cervelle, il finit par avoir une idée de génie :

— Pourquoi ne ferait-on pas une composition de gymnastique?

Le matin où cette pensée lui vint, il ne fit qu'un seul tour à sa cravate blanche. Séance tenante, nous fûmes tous rassemblés dans le préau, où il nous fit un discours bien senti. Profitant de notre émotion, par une transition un peu brusque, il nous parla trapèze et barres parallèles. Puis il nous annonça qu'on allait concourir, qu'il y aurait un classement et que le premier serait de la Saint-Charlemagne au même titre que les autres.

Le concours eut lieu sur-le-champ. Pichu se surpassa. Aux anneaux, à la perche, au tremplin, il n'eut pas un rival. Il fut acclamé, et principal, et professeurs, et surveillant, et concierge se félicitèrent, se pressèrent les mains comme s'ils eussent eux-mêmes passé sur le portique, fait des rétablissements et soulevé les haltères.

Ouf! ça y était tout de même. Mais il n'était que temps, car la Saint-Charlemagne tombait dix jours après.

Le père Pichu [illegible] *scriptum* de la main du principal l'invitait, le repas

avant lieu vers onze heures, à venir chercher son fils avant midi.

En épelant la lettre, gouailleur et clignant de l'œil, le gros vigneron riait :

— Ah ! je le savais bien, moi, que ça s'arrangerait. Tout sourd qu'il le paraît, le brave homme a compris. Il a envie de goûter au petit bleu de Chanteloup? Eh bien, foi de Pichu, il y goûtera ! Il a tenu sa parole et je tiendrai la mienne.

Dès le lendemain, le petit fût de Chanteloup arrivait au collège, — un joli petit fût cerclé de neuf et fleurant bon. M. le principal voulut refuser le cadeau, mais sans rien écouter, en vrai portier de couvent, Bruno roulait sournoisement le petit fût vers la cave. M. le principal se résigna, déclarant qu'on le boirait à la Saint-Charlemagne.

Durant les quelques jours qui précédèrent cette Saint-Charlemagne, nous fûmes très excités. Nos souvenirs des fêtes passées n'avaient cependant rien d'exaltant; nous évoquions sans grand plaisir les poulets maigres, les choux-fleurs en salade et le riz aux confitures. Le discours de M. le principal n'était guère plus goûté que l'abondance qu'on versait dans nos verres. Prose et boisson avaient le même défaut : c'était un petit peu de vin dans énormément d'eau. Mais cette Saint-Charlemagne-ci s'annonçait comme extraordinaire. D'abord M. le recteur, en tournée dans le département, avait promis de venir au dessert et de porter un toast à l'Université. Puis le véritable, le seul attrait, c'était — il faut bien le dire — le petit vin de Chanteloup. Chaque soir, dans le dortoir, Pichu nous en racontait des merveilles qu'il terminait toujours par son refrain extasié :

— Suresnes et Argenteuil, c'est de la petite bière, ça coule de l'eau dans le sang, tandis que le vin de Chanteloup, ça pique, ça chauffe, ça brûle, ça vous met sur la lèvre une fièvre d'embrassade, ça vous glisse de la force dans le cœur et dans les bras quand il s'agit de cogner sur les gars d'Andresy ! Vous verrez ! Vous verrez ! C'est un petit vin coquin, et crâne, et batailleur... et noceur comme pas un !

Enfin le grand jour arriva. Le ciel était gris et pluvieux, mais à notre fièvre remuante, au va-et-vient de Bruno, à la rumeur de la maison, nous pressentions une vraie fête.

L'apparition de Mlle Primerose, en robe de mousseline blanche avec ceinture rose, confirma notre espoir. Sa présence dans un banquet de garçons n'était peut-être pas réglementaire, mais on la tolérait. M. le principal s'avança à son tour, rasé de frais, les lunettes d'or sur le nez, plus engoncé que jamais dans son col à pointes raides, et flanqué de l'économe et des trois professeurs. Deux à deux, derrière eux, nous emboîtâmes le pas.

La porte du réfectoire s'ouvrit à deux battants, Bruno fit le salut militaire et le cortège pénétra.

La salle était humide et sombre comme toujours, mais sur un petit échafaudage, que recouvraient des branches de sapin, le fût de Chanteloup trônait au beau milieu de la table. Il avait je ne sais quoi de ventru et de bonhomme qui nous réjouissait l'œil, puis une odeur aigrelette, piquante, chatouillait gentiment la narine. Nous prîmes place. M. le principal avait à sa droite la lingère, à sa gauche l'économe. Les trois professeurs étaient en face de lui, et nous un peu partout.

Dès le premier coup de dent donné dans le poulet coriace, nous fûmes sur le point de perdre nos illusions. Mais aussitôt Pichu, se penchant sur la nappe, fit jouer le joli robinet de métal du petit fût et remplit copieusement son verre. M. le principal, dont le verre était encore sec, fut froissé de ce manque d'égard; mais Mlle Primerose l'apaisa. Après Pichu, chacun eut soif et le robinet ouvert ne se referma plus. Le vin coulait avec un glouglou réjouissant, donnant à tous les verres une belle couleur rose, belle, mais un peu claire. Nous fûmes pris de méfiance. A la première gorgée, la méfiance s'accentua. Cela nous avait une saveur très rêche qui râclait le gosier et séchait la langue. Pichu, qui du coin de l'œil épiait nos impressions, fut près de se fâcher à nos grimaces, puis il se mit à rire :

— Il faut s'y faire, dit-il. A la première lampée, c'est toujours un peu raide, mais à la seconde, vous serez convertis.

Et dès la seconde nous y étions faits, si bien faits que les verres furent vidés d'un seul coup et que tous les bras se tendirent vers le petit fût. Sans manifester si bruyamment son opinion, M. le principal, Primerose, l'économe et les trois professeurs avaient des lappements d'estime. Les joues de cire de la lingère devenaient comme des fleurs et — très visiblement — sa ceinture rose commençait à impressionner le principal. Le petit cru de Chanteloup coulait à pleine cannette, inépuisable, disant toujours sa gaie chanson, mettant une mousse rose sur les lèvres! Nous n'en étions pas au dessert que la salle nous parut pénétrée tout à coup d'une tiédeur de soleil et d'un parfum de campagne. Nos voix s'élevaient pareilles à des fredons d'abeilles. Des fusées de rire partaient comme des gammes de flûte, et Primerose flirtait avec le principal, tandis que M. Denis, qui avait le vin triste, suivait d'un air sournois tout leur petit manège ; ses lunettes bleues s'assombrissaient à chaque coquetterie de la lingère. Mais par-dessus nos bavardages et les ricanements de l'économe, par-dessus les agaceries de Primerose et l'éloquence galante de M. le principal, ainsi qu'un murmure frais de source sous la mousse, le glouglou du petit vin de Chanteloup allait toujours son train, — son train gouailleur et pétillant, doucettement enivrant.

Je suis forcé d'avouer qu'avant le riz aux confitures mon observation manqua de netteté, et je défie aucun

des assistants de ce banquet fameux d'exquises souvenirs plus précis que les miens. Il me semble je revois tout cela à travers la mousse rose du cru du père Pichu — que M. le principal se leva pour lire des vers. Il nous parla d'abord, en rimes, d'Homère et de Virgile. Cela nous donna une belle envie d'ouvrir la bouche pour bâiller et de fermer les yeux pour dormir; mais, par une association d'idées dont l'imprévu ne nous choqua pas, il entama tout à coup le chapitre de la grâce et de la beauté. A ce moment le discours de M. le principal ne rimait plus du tout, mais nous l'écoutions sans bâiller. Lorsque, en péroraison, il porta la main de la lingère à ses lèvres, pas un de nous ne ferma les yeux, mais les lunettes bleues de l'économe devinrent noires.

Je crois me rappeler aussi que Mlle Primerose se leva à son tour et chanta une romance à nombreux couplets. Le succès fut considérable; le refrain, repris en chœur, finissait dans un vrai vacarme. Loin de s'en fâcher, le principal et les trois professeurs mêlaient leurs voix aux nôtres. Il y eut ensuite je ne sais combien de toasts, puis de grands chocs de verres. Après quoi Bruno disparut, et revint avec une vielle dénichée au grenier. Il monta sur la table, à cheval sur le tonneau et, au premier accord, nous étions tous partis. Ce fut une bousculade; nous sautions comme des cabris, riant, hurlant, trépignant, faisant le diable. M. le principal se contenta de regarder, mais Primerose piaffait sur place. Alors il n'y tint plus et, le bras arrondi, il l'invita souriant :

— Voulez-vous, Euphrosine?

Elle rougit de plaisir. Il enlaça la ceinture rose et ils commencèrent à tourner follement, pris de vertige, maintenus en équilibre par les groupes qu'ils heurtaient.

Ils avaient compté sans la jalousie de l'économe. Les doigts crispés, les lunettes couleur d'encre, M. Denis eut la patience de leur voir faire un tour, mais deux c'était au-dessus de ses forces! Il empoigna tout net M. le principal par le pan de son habit. Le pan lui resta dans les mains; mais, lâchant Primerose, le principal alla rouler par terre. Lorsque, relevé, non sans peine, il aperçut son pan dans les doigts de Denis, la colère le saisit, il se rua sur le surveillant et d'un rude coup de poing lui enleva ses lunettes. M. Denis en vit trente-six chandelles, mais il riposta tout de suite, en véritable aveugle, faisant le moulinet sur ce qu'il rencontrait. Il atteignit tous les curieux. Tapés par lui, nous nous jetâmes sur lui. La mêlée devint générale. Mon dernier regard fut pour Pichu qui se remuait là dedans comme un poisson dans l'eau. Puis, les deux yeux pochés et le nez aplati, je ne pus rien voir de plus. Il me sembla bien qu'un cri retentissait : — « Le recteur! le recteur! »

Mes souvenirs s'arrêtent là.

Depuis, j'ai su que M. le recteur, devant cette [illegible] poussée de la cohue hurlante, dirigée soudain vers la porte, l'avait cueilli comme en un coup de filet. Il n'en fut tiré que dix minutes après, écharpé, aplati, si tremblant qu'il se jeta dans la première carriole qu'il trouva à la porte. C'était celle de Pichu. Il ne respira mieux qu'une fois sur la grande route, entre le père et le fils qui le rassuraient de leur mieux, riant de l'aventure comme d'une excellente farce.

Mais M. le recteur trouva la farce mauvaise. Denis, frappé de disgrâce, fut envoyé dans un collège de quinzième ordre. Une note brève — sous menace de destitution — enjoignit à M. le principal de *régulariser sa situation* en épousant Mlle Primerose. Et le vieux couvent de Pont-Seine, perdu de réputation, mal noté, mal famé, devint la compagnie d'Afrique de l'Université.

Malgré ce dénouement tragique, le souvenir de cette Saint-Charlemagne m'égaye toujours. C'est que je revois tout cela à travers la mousse rose du petit vin de Chanteloup, si crâne, si coquin, si piquant, si [illegible] !

Et pourtant le coupable — et le seul — c'était lui.

Aussi, vers le printemps prochain, dans vos échappées du dimanche, si, fuyant le grand soleil qui miroite sur la Seine, las et assoiffés vous cherchez la tonnelle verte de quelque auberge riveraine... méfiez-vous, méfiez-vous bien du petit vin de Chanteloup!

Charles Foulon.

LES MISSIONS UNIVERSITAIRES

LA QUESTION SOCIALE EN ANGLETERRE (1)

II.

Il faudrait maintenant examiner les résultats sociaux et moraux de cette œuvre de sympathie et de foi.

D'abord les résultats directs, en quelque sorte, que la statistique enregistre et que l'œil constate : de 1870 à 1891, il [illegible] de l'éducation universitaire aux classes laborieuses et aux milieux industriels a été si intense en plusieurs points que des séries de cours espacés faits par des missionnaires n'ont plus suffi. On a voulu créer des institutions permanentes, de véritables succursales des universités mères, des collèges d'enseignement supérieur : c'est ainsi qu'ont été fondés, grâce à l'initiative des localités et presque entièrement à leurs frais, les col-

(1) Voir la *Revue* du 15 [illegible]

lèges d'enseignement supérieur de Nottingham, de Sheffield, de Cardiff, de Newcastle, — sans parler de Manchester, qui a une Université; de Birmingham, qui a Mason College; de Liverpool et d'autres encore.

J'ai déjà cité les chiffres représentant le nombre des étudiants assistant dans tout le pays aux cours de l'*Extension*. Il faut ajouter que le nombre des étudiants qui, à la fin de chaque série de cours, passent des examens sur les matières enseignées, a été en augmentant, et que 95 pour 100 de ceux qui se présentent sont reçus (en 1890, 1732 dans les centres relevant de Cambridge, 1350 dans les centres relevant de Londres, 927 dans les centres relevant d'Oxford). Cela prouve assurément que ces cours ne sont pas pris, par le public qui les suit, comme une distraction, mais au sérieux, et que tous ceux qui ont de l'énergie et quelque loisir saisissent l'occasion de participer, dans la mesure de leurs moyens, à la haute culture universitaire.

Ces examens de l'*Extension* sont conduits par des maîtres des universités, ceux-là mêmes qui font passer les examens pour les grades universitaires. Tous s'accordent à dire, dans le dernier rapport publié par l'Université d'Oxford en novembre 1891, que toutes les compositions examinées seraient dignes de bons étudiants d'Oxford, et que plusieurs pourraient être attribuées à des étudiants qui veulent passer leur examen de maître ès arts *with honour*. Il en est même qui vaudraient à leurs auteurs le titre de *fellow* (agrégé).

Le mouvement a soulevé dans les classes ouvrières un enthousiasme dont maintes preuves garantissent la sincérité. Dans plus d'un centre industriel, les *Trade-Unions*, les sociétés coopératives, toutes les associations ouvrières ont souscrit pour aider les membres du comité local de l'*Extension* à compléter les fonds requis pour l'organisation d'un ou de plusieurs cours.

En mainte occasion, le sentiment de la solidarité, créé ou réchauffé par l'*Extension*, s'est manifesté d'une manière curieuse et touchante. Tantôt ce sont des étudiants qui s'entr'aident, marchant ensemble à tâtons d'abord, puis s'éclairant peu à peu les uns les autres et se préparant ainsi, après le labeur du jour, par un travail acharné de leurs pauvres cerveaux rouillés, à recevoir dignement les leçons du gradué d'Oxford.

Il s'est formé, dans plusieurs centres, des associations d'étudiants qui se réunissent entre les leçons de chaque semaine pour s'entraîner mutuellement; il y a même des villages où la population studieuse, incapable de faire les fonds d'un cours, s'assemble pour recueillir le reflet des leçons professées dans la ville la plus voisine.

Le petit village de Backworth, d'un comté du Nord, est un village minier. Quarante ouvriers s'entendent, choisissent un chef. Ils commencent par s'assembler dans le coin d'une taverne. Dans la même salle, on cause, on joue au billard, on boit, on lit les journaux; en dépit de toute leur bonne volonté, il leur faut abandonner l'entreprise. Deux ans plus tard, ils la reprennent, se procurent une salle assez spacieuse et tranquille. Ils lisent d'abord à tour de rôle des essais composés selon la fantaisie de chacun. Puis ils décident d'étudier à fond tous le même sujet; ils choisissent la géodésie, ils écrivent au professeur Stuart pour lui demander de leur tracer un plan d'études et de leur recommander de bons auteurs. Ils se prêtent mutuellement leurs livres, font des levés sur le terrain, travaillent au logis, puis apportent à la réunion de chaque semaine le résultat de leurs études. Après six mois d'efforts, ils prient le professeur Stuart de les examiner. Les résultats sont très satisfaisants.

L'un de ces mineurs-étudiants, décrivant le travail en commun, dit : « L'un de nous lit un chapitre de l'auteur à étudier, l'explique de son mieux, puis la discussion commence; si on ne se met pas d'accord sur le sens, on relit le chapitre; la discussion recommence et parfois s'égare; alors les figures se rembrunissent à la pensée que la réunion va finir avant que la lumière se soit faite. Chacun tente un effort désespéré pour vaincre la difficulté. Soudain, voilà que les yeux de l'un des étudiants se mettent à étinceler; son visage s'éclaircit. La lumière s'est faite en lui. Il se lève et explique le point obscur. Il s'en trouve un ou plusieurs autres qui saisissent alors; et peu à peu la difficulté est levée. Si, malgré tout, il en reste un qui ne parvient pas à comprendre, tous se mettent après lui, cherchent à faire pénétrer la vérité dans son cerveau. Enfin, il a compris : on lui demande alors de reprendre l'explication pour tous. Et cette pénible et dernière conversion donne plus d'allégresse que toutes les autres. »

Un an se passe; la grève générale des mineurs survient qui dérange tout. Mais, en 1888, M. R.-G. Moulton, un missionnaire de Cambridge, fait des cours dans le district de Newcastle sur « la Comédie antique ». L'association des mineurs-étudiants de Backworth se prend à étudier le *Syllabus* de M. Moulton dont il leur a envoyé vingt exemplaires avec deux exemplaires d'une traduction d'Aristophane et des notes manuscrites sur son propre cours.

Si âpres qu'ils soient à la besogne, ils rencontrent naturellement de grosses difficultés; ils s'aperçoivent qu'ils manquent un peu de préparation. Sept d'entre eux cependant remettent à M. Moulton des compositions à la fin de l'été.

L'hiver suivant, M. Moulton, qui faisait dans le bassin de la Tyne des cours sur la littérature anglaise, se rend à Backworth et donne deux ou trois leçons à l'association des mineurs. Après quoi, ceux-ci, aidés du *Syllabus* de M. Moulton, abordent tout seuls « Shakespeare considéré comme artiste dramatique »; ils se réunissent chaque semaine pour lire les pièces. Quelques mois plus tard, dans le rapport sur leurs travaux qu'ils adressèrent à l'Université de Cambridge, ils

disaient : « Ce sujet est encore plus intéressant que la comédie grecque, car il est plus près de nous et plus facile à comprendre. La reconnaissance que les étudiants portent à M. Moulton est trop vive pour se pouvoir exprimer. »

Ils se mirent ensuite à l'histoire naturelle; ils étudièrent la botanique, se firent prêter par l'association des étudiants ouvriers de la Tyne, plus puissante et plus riche que la leur, des microscopes, des ouvrages classiques sur le sujet, un matériel de botaniste. Enfin, cinq d'entre eux passèrent, à la fin de l'année, l'examen de l'*Extension* avec de bonnes notes.

La saison suivante, un missionnaire de Cambridge faisait un cours de chimie dans une ville voisine, à Cromlington. Deux mineurs-étudiants de Backworth se dévouèrent. Tous les soirs où les cours avaient lieu, ils faisaient à pied, leur journée de travail finie, les sept à huit kilomètres, qui séparent leur village de cette petite ville, pour y suivre les cours; ils revenaient de même dans la nuit; puis le lendemain soir, devant leurs camarades d'étude réunis, en s'aidant des notes prises et du *Syllabus* distribué par le professeur, ils refaisaient chaque leçon de leur mieux. Ainsi les mineurs de Backworth, se préparant eux-mêmes, arrivèrent à la fin du terme prêts pour l'examen; ils prièrent le professeur de les éprouver; et celui-ci, après l'épreuve, déclara, dans son rapport, qu'ils auraient satisfait à ce que l'Université réclame de ses étudiants eux-mêmes.

Vers la fin de 1883, l'œuvre de l'*Extension* dans le Northumberland traversait une crise; les sommes que les étudiants mineurs pouvaient prélever sur leurs salaires ne suffisaient pas à couvrir les frais de l'œuvre. Il fallait trouver d'autres ressources. Ils eurent l'idée de s'adresser à leur *Trade-Union;* ils lui demandèrent de consacrer une partie de ses fonds à subventionner les cours de l'*Extension*. Mais comme les statuts de la *Trade-Union* s'y opposaient, les membres du comité de l'*Extension* n'eurent d'autre ressource que de se mettre en campagne pour obtenir une revision des statuts. Dans l'appel que les étudiants mineurs adressèrent à leurs camarades de la *Trade-Union*, ils disaient : « Voulez-vous nous aider à combler le fossé intellectuel qui sépare les classes de la société et à repousser l'accusation d'ignorance que l'on élève contre la classe des travailleurs?... Nous vous demandons de rendre possible la culture de ces facultés morales et intellectuelles qui élèvent l'homme au-dessus de la brute et qui seules permettent à l'homme de jouir pleinement de la vie. Les œuvres de nos grands poètes, de nos peintres, de nos sculpteurs, restent le monopole de ceux qui sont assez riches pour se payer une éducation supérieure... La plus grande bataille nous reste à livrer, c'est la bataille contre les ténèbres de l'ignorance. Vos revendications ne seront écoutées et considérées par le public et le Parlement qu'autant que vous pourrez plaider vous-mêmes votre cause dans les journaux et sur la plate-forme des réunions publiques... Le Parlement a voté une loi qui exige que les directeurs de mines aient passé un examen. Il en est résulté que la position de directeur n'est plus ouverte qu'aux hommes assez riches pour acquérir une éducation supérieure... Nous demandons que les contremaîtres soient soumis à des épreuves analogues. Mais voulez-vous donc abandonner ces positions à ceux qui n'ont qu'une connaissance théorique du métier et dont l'absence de notions pratiques augmenterait encore les dangers qui nous entourent?.. Ce comité est composé d'ouvriers appartenant pour la plupart à votre association : ce sont des hommes qui savent par expérience combien il est ardu de s'instruire sans l'aide de bons maîtres... Sûrement, vous qui devez tout aux luttes et aux sacrifices de vos pères, vous ne voudrez pas refuser d'encourager un mouvement auquel vos enfants devront de pouvoir se mettre au même rang que les enfants des classes riches et éclairées. »

Un tel langage se passe de commentaires. Mais le respect des statuts, de la règle établie ne devait pas se laisser entamer par ce premier assaut; et la proposition fut repoussée cette fois — pour être adoptée plus tard. Au lendemain de cette défaite, l'un des mineurs étudiants, apprenant que les cours seraient, faute d'argent, réduits et peut-être même abandonnés, écrivait : « Je me fais l'effet d'appartenir à une nation très civilisée au milieu de laquelle une horde de barbares aurait soudain fait irruption en saccageant tout devant elle.

*
* *

Ce sont là des preuves évidentes, quoique indirectes, du plein succès de l'entreprise. Il en est d'absolument directes. Voici, par exemple, ce que disait un ouvrier menuisier dans un meeting à Hull :

« Il y a six ans, j'assistais, dans cette même salle, aux premières conférences de l'*University Extension*, et je n'ai jamais cessé d'y assister depuis, à moins que je ne fusse malade. Je ne saurais dire tout ce que je leur dois. Elles ont opéré une révolution dans mon existence. Elles ont élargi mon horizon et élevé ma vue des choses. Ma vie en est comme éclairée et plus heureuse. »

Un mineur vint ensuite déclarer que, selon lui, « les missionnaires de l'Université ont une méthode pour communiquer la science qu'il n'a trouvée dans aucune autre sorte de maîtres ».

J'ai cité des témoignages publics, collectifs ou individuels, de la reconnaissance des membres des classes ouvrières à l'égard des missionnaires des universités pour le bien que leur parole savante et affectueuse a fait autour d'eux partout où ils l'ont portée. Je voudrais citer quelques témoignages encore, non plus publics, mais qui ne sont pas moins frappants, des lettres

adressées à quelques-uns des missionnaires d'Oxford et de Cambridge par des étudiants de l'*Extension*.

En voici une qui fut écrite au révérend Shaw, l'éloquent missionnaire d'Oxford, et que j'ai traduite sur l'original :

Je suis né en 1837. Mon père était manœuvre. J'étais l'aîné de onze enfants. J'allai à l'école primaire pendant quelques années ; je la quittai à l'âge de dix ans. Je suis entré chez mes patrons actuels en septembre 1847, et pendant vingt-cinq ans j'ai travaillé de six heures du matin à six heures du soir et plus tard même. Pendant les cinq premières années, j'ai fait toute sorte de tâches viles, très souvent ramonant les cheminées et les fourneaux, servant les menuisiers et les maçons. Puis on me mit en apprentissage comme tonnelier. Comme j'étais un gaillard emporté, insouciant, dissipé et que je me liais avec des hommes de la pire espèce, vous pouvez vous figurer qu'à dix-neuf ans je n'avais pas appris grand'chose de bon, car à la maison nous avions peu ou point de livres. C'est alors que je commençai à réfléchir, — étant religieux ; — j'achetai des livres, ce qui fit dire à ma mère que « les imbéciles et leur argent ne restent jamais longtemps ensemble ». Je me mis à étudier ces livres et à les apprécier, les portant partout avec moi, lisant et étudiant en allant au travail et en en revenant. J'eus beaucoup à souffrir de mes camarades d'atelier, à cause de ma sagesse, et, — j'en ai peur, — j'aurais succombé si je n'avais assisté aux conférences de M. Henry Vincent et d'autres qui secrètement m'inspirèrent une nouvelle énergie, si bien que je ne faillis point.

Comme je continuais à me bien conduire, on me choisit à ma grande surprise pour des travaux plus délicats. C'était en 1862 : jusque-là j'avais fait des tonneaux, et cela par milliers ; j'y ai à demi estropié mes mains. A la fin de 1864, on m'envoya à Stoke-on-Trent comme garde-magasin : il fallait savoir le métier de tonnelier, surveiller les hommes et faire quelques écritures. J'eus la plus grande difficulté à écrire, mais je persévérai. Mon nouveau travail m'absorbait moins ; j'avais enfin trouvé l'occasion de perfectionner mon instruction (*self-improvement*). Pendant l'hiver de 1865-1866 — j'avais alors vingt-huit ans — je suivis l'école du soir, je passai les examens pour les adultes et réussis dans la seconde classe. L'année suivante, dans la première. A ce moment, un des employés de bureau tourna mal. Le directeur, s'étant pris d'affection pour moi, me demanda de poser le marteau et de prendre la plume. Cela, je n'avais jamais osé y songer même en rêve, car tous mes efforts pour me rendre meilleur, *je les faisais parce que je considérais que c'était mon devoir* (1). Quoi qu'il en soit, j'allai au bureau et fis de mon mieux. En deux ans, je devins teneur de livres et caissier. C'est alors que survint le plan de l'*Oxford and Cambridge Extension*, et en 1874 l'hon. A.-J. Lyttleton B. A. de Trinity-College, Cambridge, vint pour donner une série de conférences sur l'économie politique. On me proposa d'y assister. J'y allai, conscient d'ailleurs de ma déplorable ignorance. Mais je travaillai. Je fis de mon mieux et, à la fin, j'eus la satisfaction d'être l'un des dix qui obtinrent des certificats de mérite. J'ai fait encadrer mon certificat et, de si peu de valeur qu'il puisse vous paraître, j'en suis tout de même fier. En avril 1876 je fus choisi pour représenter la maison, où je suis employé depuis quarante ans, dans le district de Churnet Valley, qui comprend Macclesfield, Congleton et les environs. Et, bien que j'aie assuré un de mes chefs que j'aimerais mieux rester où je suis que d'être envoyé ailleurs avec £ 100 de plus par an, je sais que j'ai failli tout récemment être mis à la tête d'une agence plus importante.

Ainsi vous ne vous doutez guère quelles classes de gens vous atteignez et assistez. Qui eût dit il y a trente-cinq ans que le gamin ignorant qui grimpait à l'échelle avec une charge de briques sur la tête, la langue bien pendue et l'œil poché, s'assoirait un jour à la même table que des gentlemen et des ladies pour leur disputer un prix d'histoire ?

Pour ce tonnelier, l'*Extension*, l'influence bienfaisante des missionnaires d'Oxford et de Cambridge ont achevé l'œuvre qu'il avait lui-même mise en train : le sentiment du devoir l'avait disputé aux mauvaises compagnies, réconcilié avec les livres ; les cours de l'*Extension*, l'action réconfortante des « missionnaires » l'ont relevé encore et poussé plus haut qu'il n'avait jamais espéré atteindre.

Il en est pour qui les cours de l'*Extension* ont été une véritable révélation, qui ont été pour la première fois tirés de leur apathie, arrachés à une existence bestiale et sans pensée et dont la vie s'est trouvée, comme disait le menuisier de Hull, subitement « éclairée et plus heureuse ».

Un jeune ouvrier d'une filature de coton d'Oldham — près Manchester — écrivait au secrétaire du comité de l'*Extension* à Oxford :

J'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai reçu le prix que vous m'avez accordé : il est arrivé sain et sauf. Ce livre, il y a bien longtemps que je désirais le posséder ; je ne puis vous exprimer toute ma reconnaissance... Peut-être cela vous intéressera-t-il d'apprendre que si j'avais pensé, il n'y a pas plus d'un an, que je me mettrais un jour à étudier l'histoire d'Irlande, je me serais très probablement pris à en rire, comme d'une idée folle et irréalisable. Car, je le confesse, j'avais pour l'étude une aversion particulière dont seul un accident heureux — le fait d'avoir assisté à la troisième conférence donnée au *Cooperative-Hall* — a pu me guérir. J'avais cependant un penchant pour les sciences. A l'exception des deux premières conférences, j'ai assisté à toutes ; et je puis affirmer qu'il n'y a pas de sujet peut-être, sans en excepter même ma science favorite, pour lequel j'aie été pris d'un pareil engouement. Je ne puis employer un terme moins fort. Depuis ces conférences et

(1) Ces mots n'étaient pas soulignés dans le texte de la lettre.

jusqu'à ces dernières semaines, je suis allé presque chaque soir, sauf le dimanche, à la bibliothèque gratuite d'Oldham, pour étudier ce sujet passionnant. J'y ai consacré mes après-midi du samedi de deux heures et demie à six heures et demie, et le soir de huit heures à neuf heures et demie. Trois fois je suis allé à pied à Manchester pour consulter différents livres qui ne sont pas à la bibliothèque d'Oldham, revenant de même. Et je ne le regrette pas, quoique je fusse bien fatigué, ayant travaillé à l'atelier jusqu'après cinq heures du soir. Lecky et Prendergast me passionnent, surtout le premier. Froude et Walpole font mes délices, de même que l'attorney général de Jacques Ier. Miss Hickson m'a fait venir la chair de poule avec les dépositions qu'elle a publiées... Et si je vous dis que plusieurs figures m'ont suivi jusque dans mon lit, vous avouerez comme moi que je suis « emballé » par mon sujet. Je n'ai pas cru d'abord que je l'aimerais, mais *labor omnia vincit*. Étant jeune et pauvre, je ne puis vous dire combien j'apprécie le livre que vous m'avez envoyé...

Partout, au sud comme au nord, dans les classes populaires, se retrouve cette soif de s'instruire, et puis, une fois reçu le bienfait de l'instruction, cette reconnaissance et ce sourire d'allégresse. Un ouvrier du Hampshire écrivait au missionnaire de Cambridge qui avait fait un cours d'astronomie, en lui envoyant sa composition de la semaine sur un sujet proposé :

Je sens que mon travail est mal fait, et que je vous en dois une explication. Je suis un simple ouvrier; c'est à trente ans seulement que j'ai appris à lire, et je m'aperçois bien qu'en tentant de faire mon instruction moi-même, sans avoir reçu les éléments, j'ai commis une faute, car l'un des premiers livres que j'ai lus était un ouvrage de sir John Herschel... Vous allez trouver absurde, sans doute, qu'un homme comme moi se mette à étudier la magnifique science de l'astronomie, sans même avoir appris les rudiments. Je l'admets, mais j'espère que, pour avoir été plus fortuné en abordant cette science que j'aime tant, vous ne m'en accorderez pas moins votre sympathie; excusez donc les imperfections de mon travail...

Ce même homme écrivait encore quelque temps après :

Excusez-moi de ne vous avoir pas remis de devoir ces deux dernières semaines. Il faut vous dire que, en quittant la salle de cours, j'ai deux heures de chemin pour rentrer chez moi. Il me faut traverser le port à la rame, passer ensuite à travers champs dans des chemins affreux, et par la nuit noire. J'ai dû renoncer aux deux leçons sur le *soleil;* mais, pour réparer ce que j'ai perdu, j'ai emprunté les ouvrages de Young et Bell sur le soleil et de Stewart sur la force. Ayez la bonté de m'indiquer un bon traité d'astronomie, ceux que j'ai vus sont ou incorrects ou incomplets.

Il y avait au printemps de 1891, à Oxford, un jeune artisan — hellénisté — employé chez un patron menuisier de la ville. Il a été conquis à l'étude par un « missionnaire » qu'il entendit dans une province reculée. Il se prit de passion pour le grec, et il n'eut plus un moment de repos qu'il n'eût trouvé les moyens de se livrer à son étude favorite. Voilà pourquoi il est venu travailler de son métier à Oxford même. Le jour, il l'emploie à gagner sa vie chez son patron. La nuit, il se lève à trois heures pour étudier le grec; un jeune maître de Mansfield College le guide. Son ambition est maintenant de devenir un clergyman.

Les classes ouvrières ne sont pas seules à tirer profit des missions universitaires; j'ai décrit plus haut un auditoire mixte à Buckingham. Les centres ne se comptent plus où les fils de gentlemen et les filles de la bourgeoisie viennent s'asseoir sur les mêmes bancs que les apprentis, les artisans, les petits boutiquiers et concourent avec eux. Voici, par exemple, la liste des étudiants de l'*Extension* à Abergavenny qui ont passé — avec distinction — l'examen au printemps de 1890. — Les sujets étaient : poètes anglais; langue française :

Miss Herbert, âge moyen, institutrice primaire; M. J. Baker Gabb jeune, clerc de notaire; M. Morgan jeune, aiguilleur sur une ligne de chemin de fer; miss Vigan jeune, fille d'un clergyman; M. Griffith jeune, plombier; Fräulein Zarnbühl, professeur dans un pensionnat de jeunes filles.

Quand j'aurai ajouté que partout un grand nombre d'instituteurs et d'institutrices primaires viennent assister aux cours de l'*Extension* pour compléter et renouveler leur bagage, et qu'ils se retrempent ainsi pour leur œuvre quotidienne ; que, par suite, les enfants du peuple eux-mêmes se trouvent participer indirectement aux bienfaits de l'éducation universitaire ; qu'une bonne partie de l'immense classe des employés de commerce, des petits boutiquiers, tenant le milieu entre la bourgeoisie et les classes ouvrières, a été secouée de sa torpeur, — j'en aurai dit assez pour prouver les excellents effets sociaux de cette belle œuvre de l'*Extension*.

*
* *

Grâce au dévouement de quelques « missionnaires » qui ont formé comme le noyau central d'une nouvelle planète plus ardente et parcourant un orbite plus vaste, les universités ont fait beaucoup de bien dans tout le pays à toutes les classes de la société, et principalement aux plus déshéritées. Mais, par surcroît, elles s'en sont fait aussi beaucoup à elles-mêmes, presque sans le vouloir, sans le chercher, par cela seul qu'un vrai bienfait est deux fois bon, puisqu'il améliore celui qui reçoit et celui qui donne.

Une trentaine d'hommes de bonne volonté parmi les milliers qui passent chaque année par Oxford ou par Cambridge, c'est peu si l'on envisage le nombre, c'est

assez pour agir comme levier sur la masse inerte. — Les universités, devenues institutions de classes, s'abandonnaient au dilettantisme : on n'y cherchait plus guère que les précieux raffinements du goût ou de l'expression; on s'y résignait gaiement à constituer une élite fermée, égoïste; on avait perdu le contact du peuple, la vue de ses intérêts, le sens des mouvements obscurs de son âme éparse. Il y avait là un péril : dans un pays où l'opinion est toute-puissante et où nous assistons à l'avènement définitif de la démocratie, toute institution qui reste en dehors du mouvement général est condamnée à végéter et à disparaître. Les jeunes gens, qui prirent la tête de l'*Extension* pour aller droit au peuple, voyaient le danger et voulaient le conjurer. Et, après plus de dix ans d'efforts, l'un d'eux pouvait dire tout récemment : « L'*Extension* a sauvé les universités. »

Elle les a sauvées, sinon tout à fait guéries du dilettantisme. A Oxford, à Cambridge, il restera toujours, — et pourquoi s'en plaindre? — des coins inaccessibles aux profanes. L'esprit de corps, qui y est, et qu'il faut souhaiter d'y voir rester, très vigoureux et très tenace, vit surtout d'exclusivisme. Il n'est pas question de verser le peuple dans l'Université ou l'Université dans le peuple, mais d'en faire deux vases communiquants, entre lesquels, après quelques oscillations inévitables, l'équilibre des forces morales parvient toujours à se rétablir : c'est l'*Extension* qui a rouvert la communication interrompue. Il suffit d'aller aujourd'hui dans quelqu'une des vieilles universités, d'ouvrir les yeux et les oreilles pour constater que l'esprit a changé et que le vent qui y souffle s'est déjà réchauffé en passant sur les grandes masses populaires.

L'attitude indifférente ou hostile du peuple à l'égard d'Oxford ou de Cambridge a changé du tout au tout : il ne peut plus rester indifférent, il ne peut plus qu'être sympathique à qui vient les mains tendues au-devant de lui. Après toutes les preuves que j'ai données déjà, je ne citerai que ces quelques lignes écrites par un mineur du Northumberland au secrétaire de l'*Extension* à Cambridge : « La présence des missionnaires de Cambridge au milieu des ouvriers les soulève, semble-t-il, dans une sphère supérieure. Du même coup, Cambridge et tout ce qui lui appartient devient intéressant, et la classe dont le missionnaire fait partie est regardée tout entière avec des sentiments de bienveillance... »

Il n'y a pas eu seulement bénéfice moral pour les vieilles universités, victoire gagnée sur leur égoïsme à elles, et sur l'indifférence ou l'hostilité du public; elles ont été amenées par surcroît à faire un retour sur elles-mêmes, à élargir le programme et l'esprit de leurs études. On avait dû, dans les débuts de l'*Extension*, exclure la littérature ancienne des programmes soumis aux comités locaux, parce qu'on n'avait trouvé personne qui sût la rendre intelligible au peuple et séduisante : les vieilles universités n'étudiaient plus les textes qu'au point de vue de la philologie pure. La flamme de l'enthousiasme était éteinte. Le peuple la ralluma ; il demandait avec tant d'insistance des cours de littérature ancienne qu'il fallut les lui donner, et c'est ainsi qu'à Oxford et à Cambridge on se reprit à voir dans les textes grecs et latins autre chose que matière à discuter sur les curiosités de la langue et les subtilités de la grammaire comparée.

Il en fut de même pour la littérature nationale. Elle figure à peine — et seulement sous la forme des vieux textes des origines — dans les programmes des études aux universités mêmes; le peuple voulut l'étudier, cette littérature dédaignée, et les presses universitaires d'Oxford et de Cambridge durent leur fournir des éditions des classiques anglais et des maîtres pour les commenter. Ainsi les lettres dédaignées durent au peuple anglais, aux mineurs du Nord, aux forgerons, aux tisserands du Lancashire, de rentrer dans leurs ingrates patries qui les avaient exilées.

Le dilettantisme en morale, en érudition l'étude desséchante des textes dans leur lettre étroite, sans tenir compte de l'esprit : voilà ce que les missionnaires de l'*Extension* ont condamné par leur exemple. Grâce à eux, et au contact du grand corps mouvant et frémissant du peuple, les universités ont repris plus de chaleur, partant plus de vie; elles sont devenues plus humaines.

***

Ce que nos voisins ont accompli nous semble tenir du merveilleux : mais les faits sont là qui doivent réduire les sceptiques au silence et stimuler les moins ardents. J'ai dit en commençant qu'il ne s'agissait point chez nous de copier les Anglais. Tel système qui a réussi outre-Manche serait peut-être condamné à échouer en France. Mais si les milieux diffèrent, si les circonstances varient, les hommes sont partout les mêmes. Partout la volonté tenace au service d'une noble cause doit prévaloir quand même et imposer ses fins. En France, comme en Angleterre, les mêmes forces devront rendre les mêmes effets, et des miracles comme ceux de l'*Extension* seront, quand nous voudrons, en notre pouvoir, puisque les forces à mettre en jeu nous les possédons virtuellement : il ne s'agit, en effet, que de forces morales, — volonté, vaillance individuelle, et, uni à l'esprit d'indépendance, esprit de solidarité.

N'avons-nous pas vu à l'œuvre la vaillance de ces « missionnaires » et du peuple tout entier? D'un côté, ces jeunes gens cultivés, membres d'une élite intellectuelle et sociale, qui sacrifient leur repos, leurs ambitions, peut-être même un avenir assuré, à une œuvre toute de désintéressement et se contentent pour récompense du sentiment d'avoir bien agi, d'avoir travaillé à la paix sociale ; — de l'autre, ce peuple, avide d'ap-

prendre, qui surmonte toutes les difficultés, — fatigue corporelle après le travail du jour, embarras pécuniaires en prélevant sur son faible gain, — pour être admis à recevoir la haute culture, pour accomplir ce qu'il considère comme un devoir vis-à-vis de lui-même, en un mot pour se rendre meilleur (*self-improvement*).

A chaque pas, dans l'histoire de ce mouvement, ne retrouvons-nous pas la trace fortement empreinte de l'esprit d'indépendance? C'en est la caractéristique : ce mouvement est l'œuvre d'abord de quelques individus qui lancent une idée; l'État, les corps officiels n'interviennent point. D'une part, il se constitue, en maints endroits, des comités locaux qui sollicitent des universités non pas une aumône, mais un service qu'ils payeront: ils concentrent des forces et des ressources avant d'appeler un missionnaire. L'Université, pour sa part, ne propose pas ses services gratuits; elle n'offre pas l'aumône; elle n'a pas mission de faire des cours par charité; elle respecte la dignité de tous, même des plus humbles. Elle ne cherche pas à s'imposer; elle expose son plan et se met à la disposition de ceux qui l'adoptent. Toute l'organisation est vivante, parce qu'elle est organique, en quelque sorte, parce que ce sont des personnalités qui sont en jeu et en présence. Des deux côtés, cette vérité a été comprise : on n'apprécie que ce que l'on a gagné.

Des citoyens étrangers jusque-là les uns aux autres se sont rencontrés dans ces cours : toutes les classes se sont trouvées mêlées dans ces auditoires, ont travaillé, concouru ensemble. Elles ont appris à se connaître, se sont comprises et estimées. L'on a vu ces exemples touchants d'étudiants mieux pourvus, plus favorisés, aidant ceux qui étaient moins bien placés pour recueillir les bénéfices des missions universitaires. — La jeunesse d'Oxford et de Cambridge s'est rapprochée du pays, du peuple : un malentendu, des défiances sur le point de naître se sont dissipés. Cette élite de dilettantes s'est faite active : elle y a gagné l'estime de soi-même et la reconnaissance du peuple. — Tous, les étudiants et le peuple, engagés dans une œuvre commune de conciliation et de paix, faisant effort ensemble vers le mieux, se sont sentis solidaires.

L'histoire de ce mouvement prouve encore, — et ce n'est pas un des moindres résultats, mais il n'y a pas lieu pour le moment d'y insister, — que le peuple n'est pas, comme on pourrait le croire, inaccessible à la haute culture. Le peuple anglais, qui passe pour être matériel, grossier, a pris goût de lui-même aux pures spéculations de la science, au culte des lettres. Ce sont les études désintéressées qui l'attirent. Il est capable de priser les beautés de la poésie et des arts, exposées par de dignes interprètes. Il est capable de pénétrer jusque dans les détails de l'érudition historique et de se mesurer avec les vues générales. Des ouvriers déclarent que la culture qu'ils doivent aux missions universitaires a embelli leur existence.

Enfin, les faits que j'ai cités ne prouvent-ils pas jusqu'à l'évidence que l'on peut arriver jusqu'au cœur en passant par l'esprit, que l'influence morale peut naître du commerce intellectuel? Ces missions, — nous leur avons donné ce nom à dessein, — fournissent peu à peu à ceux qui les entreprennent l'occasion de prendre une véritable autorité morale sur toutes les classes de la société avec lesquelles ils se trouvent en contact. Elles ont été, nous l'avons vu, l'instrument de véritables sauvetages.

Elles sont éminemment une œuvre de conciliation sociale et de relèvement moral.

En d'autres temps, les étudiants de Paris, et en particulier l'École polytechnique, furent extraordinairement populaires. On faisait alors beaucoup de politique au quartier Latin, et de la politique d'opposition. On descendait au besoin dans la rue; on dressait des barricades, et l'étudiant et l'ouvrier se rencontraient du même côté.

Pour nous rencontrer aujourd'hui, nous avons assurément mieux à faire. Nous sentons que le moment est venu de quitter quelquefois les bibliothèques, les études spéculatives pour prendre intérêt et nous mêler à la vie du peuple tout entier; que le moment est venu de descendre sur la place publique, non plus pour combattre, mais pour instruire et pour pacifier.

Et pourquoi ne réussirions-nous pas, à l'exemple des étudiants d'Oxford et de Cambridge, si, comme eux, outre le savoir, nous avons la foi ardente et agissante, la vaillance et la sympathie?

MAX LECLERC.

LA CAPTIVITÉ DE TOUSSAINT-LOUVERTURE AU FORT DE JOUX

D'après des documents inédits.

Ce n'est pas le lieu de discuter l'opportunité de l'expédition dirigée contre Saint-Domingue. A Sainte-Hélène, Napoléon assagi déclara regretter « cette faute grave ». Mais en 1802, débarrassé de l'Angleterre par la paix d'Amiens, exaspéré de la constitution que venait de promulguer « le Bonaparte noir », le premier consul chargea son beau-frère, le général Leclerc, de réprimer vigoureusement ce qu'il appelait, non sans quelque raison, des manœuvres « contraires à la dignité et à la souveraineté du peuple français, dont Saint-Domingue ne forme qu'une portion ».

En février, nos troupes débarquent sur les côtes du Limbé, le Fort-Dauphin est pris d'assaut, Port-au-Prince ouvre ses portes, le Cap brûle. Quatre mois plus tard, attiré dans un piège par le général Brunet, Toussaint-Louverture est pris et embarqué sur le *Héros*, à destination de Brest, avec ses fils Isaac et Saint-Jean, sa femme et un enfant griffe (qu'elle avait eu quelques années avant son mariage) nommé Placide Clère. Ce dernier fut envoyé à Belle-Isle-en-Mer, ses frères utérins et sa mère à Bayonne, puis à Agen. Quant au « Spartacus de la race noire », un internement plus rigoureux l'attendait.

Le 23 thermidor an X, Fouché adressait à Jean Debry, préfet du Doubs, l'ordre de veiller à ce que le fort de Joux pût recevoir Toussaint-Louverture et son domestique Mars Plaisir.

C'est le 5 fructidor que les deux noirs furent écroués, ainsi qu'il appert de la lettre suivante, écrite par un certain Magnin, sous-préfet intérimaire de Pontarlier :

Citoyen préfet,

Toussaint-Louverture est arrivé à Pontarlier aujourd'hui, à une heure et demie après midi ; il est accompagné d'un domestique.

Le détachement qui l'escortait était composé de douze canonniers, deux gendarmes et un officier, tous montés. Sur la demande du citoyen Baille, j'ai fait une réquisition au maître de poste de fournir les chevaux nécessaires pour conduire le prisonnier au fort de Joux, d'où, je l'espère, il ne sortira pas avec la même facilité que les précédents.

Ces précédents, c'étaient deux chouans, de Suzannet et d'Andigné, sortis nuitamment par la fenêtre le 28 thermidor avec une audace heureuse, dont le pauvre vieux Baille, commandant du fort, ne se consolait qu'en accumulant les mesures de précaution autour de son nouvel hôte :

... Il serait impossible aux détenus de pouvoir s'évader, quand même ils parviendraient à pouvoir scier des barreaux, opération à laquelle ils penseront d'autant moins que tous les jours les barreaux sont visités devant l'officier de poste et un sous-officier, et qu'à coups de marteau l'on pourra s'assurer de leur solidité ou non ; que, de plus, il sera fait dans la nuit (1) des visites d'observation dont l'officier descendant la garde sera obligé de me faire un rapport par écrit...

Mais l'inévitable Magnin, ne trouvant pas encore que ce fût assez, prodiguait ses conseils à Baille ; il s'en vante au préfet.

Dans ma dernière conférence avec le commandant Baille, je lui ai insinué qu'il paraissait indispensable, pour la sûreté du prisonnier, de placer un factionnaire de nuit et de jour sur la plate-forme et à l'endroit même où l'évasion présumée de Suzannet et d'Andigné a eu lieu, en lui observant qu'attendu que ce passage n'était point impraticable pour arriver au fort, la consigne à cet égard devait être extrêmement sévère, de défendre l'introduction au château d'aucunes personnes qui ne seraient pas de la garnison, de veiller attentivement à ce que qui que ce soit ne voie et ne parle au prisonnier, pas même l'officier et le sous-officier, lorsque son manger lui est remis.

En même temps il adressait « au commandant de la gendarmerie, pour être transmis aux différentes brigades de cet arrondissement », ce curieux signalement de Toussaint-Louverture :

Agé de cinquante-huit ans, taille de cinq pieds deux pouces, corsage mince et efflanqué, yeux vifs et bien ouverts, nez épaté et retroussé, grosses lèvres, menton allongé un peu pointu, dents longues et chargées de tartre, celles du milieu, du haut et du bas manquant, la dernière phalange de l'auriculaire de la main droite pliée en formant le demi-cercle, par suite de blessure ; enfin, nègre, extrêmement noir.

Il fallut que Jean Debry modérât le zèle encombrant de ce personnage, ce dont le félicita Fouché, qui lui écrivait, le 17 fructidor :

Vous avez senti que vous deviez laisser au général de division le soin d'ordonner les mesures qu'il jugerait convenables pour assurer la garde du prisonnier et l'exécution des ordres qu'il a reçus, et que vous deviez vous borner à une simple surveillance. J'ai vu avec plaisir, par votre lettre du 7 courant, que vous avez donné à cet égard des instruc- au sous-préfet de Pontarlier.

Sur ces entrefaites arrivèrent de Paris des ordres rigoureux. Fouché reçut du ministre de la guerre (Berthier) une lettre qu'il transmit à Jean Debry et dont voici les principaux passages :

Le premier consul, citoyen ministre, m'a fait connaître et m'a chargé d'exécuter quelques dispositions nouvelles à l'égard de Toussaint-Louverture, qui se trouve actuellement détenu au fort de Joux.

D'après ses intentions, j'ai donné l'ordre au général commandant la 6e division militaire de séparer le prisonnier du domestique noir qui l'avait accompagné jusqu'au fort de Joux, et de faire conduire ce domestique de brigade en brigade au château de Nantes, où il doit rester détenu.

J'ai donné l'ordre d'empêcher que Toussaint eût à sa disposition aucune somme d'argent ; qu'il ne pût recevoir aucune lettre qui n'eût été préalablement remise au ministre de la marine, et enfin, qu'il ne pût parler à qui que ce soit.

(1) Six mois plus tard, le général Ménard, commandant la 6e division militaire, constatait, en effet, « des rondes très fréquentes, surtout la nuit, ce qui ne plaît guère à Toussaint ».

Séparé du fidèle Mars Plaisir, et condamné dès lors à un isolement absolu, le prisonnier se vit dépouiller des objets dont le juge de paix Regnauld nous a laissé l'inventaire, savoir :

Boucle de col en or, cinq quadruples d'Espagne, quatorze francs en argent; deux petites pièces d'argent, valeur inconnue; une montre à boîte d'or unie n° 776, garnie d'une chaîne et d'une clef, métal jaune imitant l'or; une paire d'éperons argent, sans chaînettes; un mauvais habit uniforme, garni d'un léger galon, boutons unis en cuivre jaune, avec deux épaulettes à gros grains, le dessous à franges; un chapeau usé galonné en or; un étui et un rasoir.

Ce mauvais uniforme fut remplacé par des vêtements que le sous-préfet de Pontarlier se chargea de faire confectionner « avec la plus stricte économie », économie dont on ne se départit jamais à l'égard du malheureux noir, si j'en crois ces significatifs extraits des lettres de Baille (14 et 17 vendémiaire an XI) :

Citoyen prefet,

Depuis plus de douze jours, Toussaint-Louverture me prie de lui procurer un chapeau, puisque je lui ai ôté le sien, attendu, dit-il, qu'ayant des maux de tête continuels, occasionnés par l'effet d'un biscayen qui l'a blessé dans cette partie, lorsqu'il met un chapeau sur le mouchoir qu'il a continuellement autour de la tête, cela lui procure du soulagement. Je m'adresse donc à vous pour lui en faire procurer un, si vous le jugez convenable.

Il était aussi malaisé, paraît-il, de se procurer du sucre qu'un chapeau :

Tous les jours, Toussaint-Louverture me fait demander et prétend avoir toujours des observations à me faire sur ce qu'il m'a déjà dit plusieurs fois. Ce matin, après m'avoir remis deux lettres, l'une pour le premier consul, l'autre pour le général Caffarelli, dont je ne crois pas, par prudence, devoir garder de copie, lesquelles je fais passer par la présente poste au général Ménard, il m'a fait des reproches de ce que m'ayant demandé six mouchoirs de Madras ou de Bayonne pour mettre autour de sa tête, attendu, dit-il, qu'ayant été blessé dans cette partie par un biscayen, cela lui est nécessaire pour sa santé; que m'ayant aussi demandé six cols de mousseline à pattes, se mettant avec agrafes, je ne lui ai donné ni l'un ni l'autre. Je lui ai répondu que vous seul ayant le droit de lui procurer ses besoins usuels, je vous en écrirais, et que je me conformerais à vos ordres.

Il m'a renouvelé la demande d'un pain de sucre; je lui ai dit : « Jusqu'à présent, depuis environ quinze jours, je vous en ai donné du mien. Je vas vous en faire passer encore pour cinq ou six jours, mais si à cette époque le préfet ne me donne aucun ordre pour vous en fournir, comme vous n'usez d'aucun liquide sans sucre, je ne suis point assez fortuné pour vous en donner à mes dépens.

On sait que le général Caffarelli, dont on vient de lire le nom, fut chargé par Bonaparte de se rendre au fort de Joux pour recevoir les communications de Toussaint-Louverture. Il trouva transi, malade, ce malheureux habitué aux touffeurs tropicales, qui grelottait auprès d'un maigre feu, cependant que la « traversée glacée » sifflait aux barreaux de sa fenêtre obscurcie par de véritables trombes de grésil. Mais, malgré ses souffrances, le prisonnier resta toujours rusé, maître de lui-même, et beaucoup plus disposé à disculper sa rébellion qu'à faire des révélations au sujet de ses hypothétiques trésors, trente-deux millions, prétendait-on, enfouis dans les mornes de Saint-Domingue.

Cette dissimulation obstinée irrita le gouvernement. Le 5 brumaire, le ministre de la marine recommanda au commandant du fort de n'apporter au régime de Toussaint aucun adoucissement : « Il n'a droit à d'autres égards qu'à ceux que commande l'humanité. »

Le ton un peu brutal de cette lettre était, en somme, justifié par l'inexplicable intervention d'un brouillon dangereux, l'ex-abbé Dormoy, qui, en octobre 1802, réussit à s'introduire, on ne sait dans quel but, auprès du prisonnier, au vif mécontentement du général Ménard, dont voici la lettre :

Besançon, 21 vendémiaire, an XI.

Le général commandant la 6e division militaire au citoyen Baille, commandant d'armes au fort de Joux.

J'ai reçu, mon camarade, par un courrier extraordinaire, une lettre du ministre de la guerre, en date du 17 de ce mois, dans laquelle il m'annonce que le grand juge, ministre de la justice, est informé qu'un certain abbé Dormois, prêtre marié et connu par les principes les plus dangereux, a trouvé l'art de se faire introduire, sous le déguisement de médecin, dans la prison de Toussaint-Louverture; si la chose est telle, non seulement vous auriez dû m'en prévenir, mais, en outre, elle semble annoncer, de la part de cet homme, des projets coupables.

Vous voudrez bien, au reçu de la présente, me rendre un compte circonstancié des faits, me dire comment et par quels moyens ce Dormois a pu se procurer l'entrée chez le prisonnier, et, dans le cas où il se présenterait comme médecin pour le visiter encore, lui en faciliter les moyens et le faire prendre et arrêter sur le fait, et dans le lieu même de la première entrevue avec Toussaint. Cet individu devra être scrupuleusement fouillé, ses papiers et autres effets exactement constatés et examinés, et lui-même sera sur-le-champ détenu, sous bonne et sûre garde, sans qu'il lui soit permis de parler à qui que ce soit.

Cette mesure devra être exécutée avec la plus stricte précaution, et surtout avec le plus grand secret.

Le prétendu médecin, on s'en doute, ne se risqua pas à courir de nouveau le danger d'une tentative qui n'avait pu réussir une première fois que grâce à l'invraisemblable naïveté du bonhomme Baille, dont le papotage contrit est désarmant :

L'homme dont vous me parlez, que je n'ai jamais vu ni connu, étant arrivé à Pontarlier, s'est présenté à mon domicile, accompagné du citoyen Roux, maître de la poste aux chevaux: il n'y a trouvé que ma fille, qui dînait avec une autre demoiselle. Elle lui dit que j'étais au fort : à quoi il répondit qu'étant tous les jours avec le général Ménard et chez le préfet, il désirait voir le fort et le prisonnier Toussaint-Louverture. Ma fille lui répondit : « Vous pouvez aller au fort demain, et, comme vous êtes ami du préfet et du général, papa pourra sans doute vous faire voir le fort et le prisonnier. »

Le lendemain matin, cet homme est monté au fort, ayant encore avec lui le citoyen Roux, qui le précédait au bas du pont couvert, d'où je venais de faire une inspection.

Roux vint me dire que cet étranger qui le suivait était un médecin de Besançon, de la connaissance et ami du préfet et du général Ménard, chez lesquels il mangeait souvent; qu'il désirait voir le prisonnier; que ce médecin ne venait au château de Joux que parce qu'il savait que Toussaint-Louverture était malade.

A peine Roux avait-il fini de parler que cet étranger m'aborda en me témoignant le désir de voir le prisonnier, qu'il savait malade. Je lui répondis : « Citoyen docteur, d'après ce que m'a dit Roux que vous étiez continuellement chez le général et chez le préfet, vous n'êtes point un homme suspect; aussi je vais vous conduire vers ce prisonnier, qui est malade et qui, depuis deux jours, n'a point été visité ni par le médecin ni par le chirurgien-major du fort, qui réside à Pontarlier. »

Il est bon de vous faire observer, citoyen préfet, que pendant tout le temps que nous mîmes à monter le pont couvert et à traverser le donjon, Dormois me répéta tout ce que m'avait dit de lui le citoyen Roux sur son intimité avec le préfet et le général, en y ajoutant ses connaissances en médecine.

Dorénavant, ajoute le vieil invalide, je vous assure bien que, « s'il tombe malade, aucun médecin ni chirurgien ne le verra avant que j'en aye prévenu le général Ménard et que je n'aye un ordre positif de lui ».

Un mois après, le 27 brumaire, Baille informe Jean Debry que le prisonnier s'obstine à se mal porter : « Toussaint-Louverture, prétendant toujours être très malade, se plaint de ressentir des douleurs dans toutes les parties de son corps, et presque continuellement de la fièvre. J'ignore si ces faits sont vrais. »

D'ailleurs, il n'attache à ces plaintes aucune importance et se hâte de les mentionner rapidement, « pour se conformer aux intentions de votre lettre, citoyen préfet »; mais avec quel orgueil il énumère les mesures qu'il a prises contre toute tentative d'évasion :

Quant à la sûreté du prisonnier, vous savez, citoyen préfet, pour avoir vu le local, qu'il y a plus qu'impossibilité morale qu'il puisse, ainsi que ses adhérents, s'il en avait, s'évader, car le local qu'il habite étant de tous côtés environné de voutes, la croisée par laquelle il reçoit le jour ayant triple rang de barreaux, des briques sur leur plat, de manière que le jour qui ne lui parvient que par les quatre carreaux supérieurs dont la totalité peut former une ouverture de huit à dix pouces de hauteur sur deux pieds en largeur. Cette croisée est close la nuit, par un contrevent doublé de forte tolle et cloux, avec verroux fermant à cadenat, dont l'officier de garde a seul la clef; ce contrevent doit être fermé une heure avant la nuit, et ouvert une demie heure après le jour.

Le corps de garde de l'officier est dans la première voute d'entrée de la quelle l'on passe dans deux autres voutes fermées par trois fortes portes, trois verroux, trois serrures et deux cadenats ; la troisième voute aboutit à celle occupée par Toussaint; elle est fermée par une très forte porte, verroux et serrure, moi seul peux le voir ; aussi lorsque j'ai passé dans la troisième voute, j'en fais fermer la porte sur moi, après quoi j'ouvre la porte de sa voute, ainsi que de celle qu'occupait ci-devant son domestique, dont l'entrée est également dans la troisième voute. J'y fais passer le prisonnier et après l'y avoir renfermé à verroux et serrure, je fais entrer dans la chambre dudit Toussaint sa nourriture et son bois et pourvoir à ses autres besoins. Cette opération faite, je fais ressortir les employés à cet ouvrage, refermer la porte de la troisième voute, puis je fais rentrer le prisonnier dans son local, mais comme depuis quelques jours il reste toujours au lit où je lui ai défendu de ne parler qu'à moi lorsqu'il n'y aurait personne, la nécessité m'ayant contraint de faire mettre le bois qu'on lui apporte, ainsi que sa nourriture près l'entrée de la porte de sa chambre, je suis toujours présent à cette opération.

Toutes ces précautions ne suffisaient pas à rassurer Jean Debry, qui se plaignait de ne pas recevoir d'assez fréquents rapports relatifs à Toussaint-Louverture. Le sous-préfet de Pontarlier Micaud (on pense bien que Magnin ne se fût jamais attiré pareil reproche) s'excusa le 18 frimaire an XI :

Les précautions prises pour le garder étroitement sont telles que son évasion paraît absolument impossible. Vous connaissez le lieu où il est détenu ; il ne présente d'issue que par la fenêtre et par la porte ; sous la fenêtre on a placé une sentinelle, et entre les diverses portes à ouvrir pour arriver jusqu'au prisonnier, il y a un officier de garde, jour et nuit. Le commandant par intérim est un homme franc et qui paraît faire avec zèle le service dont il est chargé, il ne quitte pas le fort ; aussi, d'après la conférence que j'ai eue avec lui, j'ai cru qu'il était inutile de lui faire des observations relativement à la garde de Toussaint.

Dans la même lettre, je relève ce passage qu'il faut citer pour faire comprendre ce que peut contenir de niaiserie l'âme d'un sous-préfet (en 1803) :

Toussaint ne fait aucune plainte au commandant sur son état, il ne lui a fait connaître aucun besoin réel, mais chaque fois qu'il entre dans sa prison, il lui fait la demande d'une seringue... J'ai rappellé au commandant que vous aviez fait prévenir son prédécesseur que toute fourniture faite sans votre approbation resterait pour son compte, qu'au surplus je vous informerai de cette demande qui paraît plus tôt tendre à procurer de l'agrément au prisonnier. .

Minée par le terrible climat de cette « Siberie de la France », la santé du prisonnier allait s'affaiblissant chaque jour; en mars 1803, le commandant Amyot, qui avait remplacé depuis trois mois le vieux Baille, reconnaît que « Toussaint est toujours malade. Il a une toux continuelle. Depuis quelques jours il est forcé de tenir son bras en écharpe, et sa voix est singulièrement altérée ».

Le 16 germinal, le malheureux crut à une amélioration, mais le lendemain matin (7 avril 1803), vers onze heures et demie, le commandant le trouva, ainsi que le relate un extrait des minutes du greffe de la justice de paix du canton de Pontarlier, assis « sur une chaise, près du feu, la tête appuyée contre la cheminée, le bras droit pendant... sans pouls, sans respiration, le cœur dépourvu de mouvements, les chairs froides, l'œil terne, les membres roidis ».

Le 18 germinal, il fut procédé par le chirurgien-major du fort Gresset et par le docteur Tavernier à l'autoptie *(sic)* « du cadavre du nègre Toussaint-Louverture prisonnier ». Le rapport, très détaillé, constate un épanchement séreux dans le ventricule gauche, un engorgement sanguin du poumon droit, etc., et conclut à la mort naturelle causée par apoplexie.

Les effets de Toussaint-Louverture furent vendus, et son corps inhumé dans un caveau de la chapelle du fort. Qu'est-il devenu? Les historiens disputent. M. Schœlcher, à qui rien de ce qui est nègre ne demeure étranger, affirme qu'Isaac Louverture fit exhumer le cadavre pour le transporter à Bordeaux.

D'autre part, M. Girod, publiciste pontisalien, raconte qu'en 1850 un officier du génie, sur les indications d'un soldat qui avait assisté à l'autopsie, reconnut le cadavre de Toussaint dont on scia la tête en deux, etc., etc. Ce récit est empreint d'un grand sentiment dramatique. J'ajoute que, lors de ma dernière visite au fort de Joux, on me montra, sur la cheminée de la casemate qu'avait occupée le pauvre noir, son crâne, un fort beau crâne, dont je n'eus pas l'impolitesse de contester l'authenticité, pour ne pas contrister mon guide.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

RICHARD WAGNER

D'après les souvenirs de M. de Wolzogen (1).

Eckermann, le secrétaire et confident de Gœthe, se défendait vivement d'avoir changé un seul mot aux discours de son maître : « J'en appelle, disait-il, au témoignage de tous ceux qui me connaissent : tous me savent incapable de rien inventer ». Tous ceux qui ont l'honneur de connaître M. Jean de Wolzogen savent que personne n'était mieux autorisé à recueillir et à publier les entretiens de Richard Wagner.

M. de Wolzogen occupe en effet, dans l'église wagnérienne, une position pareille à celle que devait occuper Lazare le ressuscité dans la primitive Église de Jésus. Il est la preuve vivante du miracle. Il a été ressuscité par Wagner non point des ténèbres de la mort, mais des ténèbres pires de l'antiwagnérisme le plus obstiné. Fils d'un critique qui s'était signalé au premier rang des ennemis de Wagner, élevé lui-même dans l'admiration exclusive de Mozart et de Mendelssohn, il a entendu un jour une voix lui criant : « Réveille-toi, lève-toi et marche ! » Il s'est réveillé, il s'est levé, il a marché, et son chemin l'a conduit à Bayreuth, et tout le long de son chemin il célébrait les louanges du dieu nouveau qui l'appelait à lui. Je sais bien que j'aurais pu le comparer à saint Paul. Mais saint Paul, avant son voyage de Damas, était lapideur de profession, et il suffit d'avoir vu la douce petite figure d'écureuil de M. de Wolzogen pour être assuré qu'il n'a jamais lapidé personne.

Sur la façon dont Lazare s'est consolé de son retour à la vie, les hagiographes ne sont pas d'accord. Suivant les uns, il s'est réfugié dans la sainteté et s'en est allé attendre sa seconde mort dans les environs de Montélimar, à Saint-Paul-Trois-Châteaux, où l'on peut voir de très vieilles fresques relatant la série de ses aventures. La dédicace qu'on lui a faite d'une de nos gares les plus parisiennes semblerait confirmer cette hypothèse. Mais d'autres historiens, parmi lesquels je citerai seulement M. Robert de Bonnières, affirment au contraire que Lazare est devenu préfet de la cour de Néron, et, peut-être, le serait encore, si la vue du supplice de saint Pierre ne lui avait inspiré le désir d'être supplicié comme les autres.

M. de Wolzogen, lui, ne s'est jamais relevé du miracle qui l'avait frappé. Il a quitté ses parents, ses amis de jeunesse, et la philologie même, où jusqu'alors il s'était consacré. Il s'est installé à Bayreuth, dans une maison attenante à la maison de Wagner. Il s'est fait son fidèle compagnon, supportant avec une égale

(1) [illegible] par M. Hans de Wolzogen. — [illegible] 1891. [illegible] d'une [illegible] de la mort de Wagner.

piété ses bonnes humeurs et ses mauvaises. C'est lui qui s'est chargé de mettre en pratique les théories végétariennes du maître, qui, comme l'on sait, déclarait avoir aperçu trop tard la vérité du végétarisme pour pouvoir se déshabituer personnellement de manger de la viande. Lorsque le Maître est mort, en 1883, M. de Wolzogen a continué de demeurer à Bayreuth. Il y demeure encore aujourd'hui. Mme Wagner et sa famille ont elles-mêmes fini par trouver trop ennuyeux, aux durs mois de l'hiver, le séjour de la petite ville franconienne. Seul M. de Wolzogen s'obstine à n'en point sortir; il est si absorbé par le culte de son Sauveur qu'il n'a même pas cherché à se faire nommer conseiller municipal. Et quand viennent les solennelles fêtes, il ne manque pas une seule des représentations; une dévote se fatiguerait plus vite d'entendre la messe que M. de Wolzogen d'entendre *Parsifal*.

C'est à M. de Wolzogen que Wagner, en mourant, a légué les clefs de sa doctrine. On sait en effet que l'auteur de *Lohengrin* s'occupait, dans les derniers temps de sa vie, de fonder une religion nouvelle, dont *Parsifal* devait être le premier évangile. Et à côté des admirateurs de la musique de Wagner, qui sont désormais innombrables, il existe de par le monde une petite église wagnérienne qui considère Wagner non point comme un musicien, mais comme un mage, le révélateur de la seule vraie révélation philosophique et morale. Ces pieuses personnes s'abstiennent de toute nourriture animale, et, autant qu'elles peuvent, de toute action méchante. Elles n'ont pas d'autre façon de se causer entre elles que par des citations de l'œuvre du Maître : « Comment avez-vous dormi? (*Meistersinger*, acte III) », se disent-elles en se rencontrant; ou encore: « Une admirable journée! (*Parsifal*, acte III) » ou encore: « Misère, misère! (*Tristan*, passim). » Ni *Tristan* ni *les Maîtres chanteurs*, du reste, ne comptent sérieusement pour les wagnériens orthodoxes : ils n'admettent que *Parsifal*, mais ils l'admettent à fond. Et de cette petite église, image fidèle des premiers chrétiens, M. de Wolzogen est à la fois le pape et le sacristain. Il rédige et administre une publication mensuelle, *les Feuilles de Bayreuth*, où il n'est pas question de musique une fois par an, mais où tous les sujets, politique, littérature, sociologie, histoire, sont traités par voie déductive, avec, pour unique point de départ, les œuvres théoriques de Wagner.

*
* *

On peut juger par ces détails du caractère pour ainsi dire *révélé* du nouveau livre de M. de Wolzogen, *Souvenirs sur Richard Wagner*. Mais on comprend aussi comment l'auteur de ce livre ne s'est pas soucié de nous donner un tableau complet de la vie intime et de la personnalité de Wagner. Jamais il n'a vu en Wagner un homme pareil aux autres, ayant, comme les autres, ses défauts avec ses qualités. Les disciples d'Emmaüs n'auraient pas été plus incapables de se rappeler le menu de leur fameux dîner que M. de Wolzogen de se rappeler le menu de ses repas à la table du Maître. Le Maître, pour lui, a toujours été une espèce de personnage surnaturel, étranger aux passions humaines, la tête entourée de nuages mystiques. Et ainsi ses *Souvenirs* se bornent à la relation des discours de Wagner.

Encore a-t-il extrêmement limité les sujets de ces discours. Il a voulu écrire un livre exotérique, destiné aux Gentils, en dehors de la clientèle des *Feuilles de Bayreuth*. De la religion wagnérienne, c'est tout juste s'il a fait mention; des opinions politiques et philosophiques du Maître, il s'est efforcé de ne rien dire. Il s'en est tenu à ce qui touchait l'art, et en particulier la musique.

Il nous a donné, en revanche, un résumé excellent des opinions de Wagner sur la musique et les musiciens : opinions que l'on retrouverait éparses dans les dix gros volumes des *Écrits théoriques;* mais c'est précisément le mérite du livre de M. de Wolzogen qu'il nous dispense de les y aller chercher. Car on ne peut pas imaginer une littérature plus agaçante que celle de ces dix volumes : à toutes les pages se rencontrent les idées profondes et les images charmantes, mais la composition générale est si incohérente qu'on n'arrive pas à comprendre pourquoi ces idées et ces images sont à l'endroit où on les rencontre.

Les écrits de Wagner, ceux surtout des dernières années, sont trop évidemment de hâtives improvisations. Est-ce le temps qui manquait pour une rédaction plus soignée, ou bien plutôt Wagner avait-il le sentiment qu'un souffle divin l'inspirait et que toute correction aurait été sacrilège? Car on sait que, depuis son second mariage, il a été de plus en plus entretenu dans la certitude de sa divinité : on a soigneusement écarté de lui tout ce qui pouvait lui rappeler son origine terrestre; on l'a entouré d'un véritable culte; on a accueilli ses moindres paroles comme des oracles; on l'a fait entrer vivant dans l'éternité. Et voilà pourquoi il n'y a point de ratures dans les manuscrits de ses derniers ouvrages théoriques : a-t-on entendu dire qu'il y en ait eu dans le manuscrit de l'*Apocalypse?*

Mais si les derniers écrits de Wagner sont troubles et confus, sa conversation, au contraire, n'a jamais cessé de devenir plus brillante et plus nette. Tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher, tous gardent à jamais le souvenir de l'enchantement de sa parole. Il était nerveux, spirituel, prompt à la répartie, toujours animé en apparence, au fond toujours maître de lui. Et c'était un homme d'une intelligence vraiment prodigieuse, le plus intelligent à coup sûr de tous les musiciens, si intelligent qu'on lui a reproché de l'être trop, et d'avoir sacrifié plusieurs de ses précieuses qualités naturelles dans son effort à réaliser le haut idéal d'art que sa raison avait conçu.

Si l'on arrivait à dégager sa philosophie des ténèbres dont il l'a enveloppée, je crois que l'on trouverait une

philosophie très profonde et très belle; mais, pour exprimer cette philosophie, ce n'est pas seulement le loisir et l'habileté littéraire qui lui ont manqué; c'est encore cette éducation philosophique spéciale sans laquelle les philosophes restent toujours incapables de donner un corps à leur pensée. De là vient peut-être que M. de Wolzogen lui-même ne paraît pas avoir entièrement compris la philosophie de son maître. Mais il en est tout autrement des questions artistiques : rien n'empêchait Wagner d'y exercer librement son intelligence; et, s'il paraît avoir eu un goût assez fâcheux en matière de peinture et de décoration, aucun artiste n'a, en revanche, approfondi davantage l'essence des arts, leurs relations réciproques, leurs ressources et leurs limites.

Aussi ne saurait-on trop remercier M. de Wolzogen de nous avoir transmis sur ces matières la pensée de son maître, et sous la forme vivante dont il la revêtait dans ses entretiens familiers. Il n'y a pas un détail de cette pensée qui ne mérite d'être signalé. Je m'en tiendrai ici à ce qui touche la musique; mais il m'en coûte vraiment de ne pouvoir pas citer quelques-unes des opinions de Wagner sur les rapports de l'art et de la religion, sur la littérature, sur Shakespeare, sur les romantiques allemands. Sait-on, par exemple, que, avec Shakespeare et Balzac, Hoffmann et Tieck étaient les écrivains qu'il lisait le plus volontiers, et qu'au moment de sa mort il avait sur ses genoux un exemplaire d'*Ondine*, le merveilleux petit roman de Lamotte-Fouqué?

*
* *

La première impression musicale subie par Wagner a été celle de Weber. « Je me rappelle, disait-il, que, tout enfant, j'ai un jour demandé deux sous à ma mère pour acheter du papier à musique, et que sur ce papier j'ai copié un morceau de Weber, *la Chasse fantastique* de Lutzow. Plus tard, quand on m'apprenait à l'école l'histoire de la Saxe et de l'Allemagne, je ne parvenais pas à m'intéresser à ces misérables aventures : quand j'ai connu la musique de Weber, alors seulement j'ai senti ce que c'était d'être Allemand. » Cette admiration pour Weber se reflète dans ses premiers ouvrages : on en retrouverait encore l'effet dans *l'Anneau du Nibelung* et dans *Parsifal*. Vers la vingtième année, Mozart prit place à côté de Weber dans le cœur du jeune musicien. Cette place, il l'y a toujours gardée. Dans son mémorable écrit sur *Beethoven*, le chef-d'œuvre littéraire de ses dernières années, Wagner vante encore « le délicat génie de vie et d'amour » de l'auteur de *Figaro*. En faveur du génie de Mozart, il excusait tout dans son œuvre. Les formules italiennes de ses opéras, ses cadences et ses ritournelles lui paraissaient légitimées par le caractère léger et comme en demi-teinte de son inspiration. Et, de fait, il est certain que, avec Weber, c'est Mozart qui a toujours eu le plus d'influence sur la musique de Wagner. Les [illegible], voire *Tristan* et les *Maîtres chanteurs*, ce sont, dans une autre langue, les mêmes élans de sensualité, les mêmes caresses harmoniques, les mêmes expressions pleines de langueur et de *féminité*. J'ajoute que seule la musique de Mozart a produit en son temps les effets d'excitation nerveuse que produit aujourd'hui la musique de Wagner. Pendant cinquante ans, malgré Beethoven et Rossini, Schumann et Chopin, c'est aux adagios de Mozart que se pâmaient les jeunes femmes, comme aujourd'hui au prélude de *Tristan*. Et Wagner lui-même avouait à ses confidents que Mozart lui causait une jouissance physique plus vive que tout autre musicien.

Mais si son tempérament d'artiste le portait davantage vers Weber et Mozart, sa raison ne pouvait tarder à lui faire voir que Beethoven était un maître supérieur à ceux-là. Sur l'œuvre musicale de Wagner, l'influence de Beethoven a été à peu près nulle : elle s'est bornée du moins au côté purement technique, car je n'ai pas besoin de rappeler que, de *Lohengrin* à *Parsifal*, le style et l'instrumentation de Wagner se ressentent sans cesse davantage de l'étude incessante qu'il faisait de Beethoven. Un témoin de ses dernières années m'a dit que, jusqu'à sa mort, il n'a point passé un jour sans lire quelques pages d'une partition de Beethoven. Mais, au point de vue du sentiment et de l'expression, il n'y a pas un trait commun entre les deux hommes : l'abîme qui les séparait est toujours resté aussi profond.

Cela n'a pas empêché Wagner de *comprendre* mieux que personne le sentiment et l'expression de Beethoven. Il le considérait comme un être absolument en dehors de la nature humaine, et son œuvre comme un inexplicable prodige. « Il est impossible de parler de lui, disait-il, sans tomber aussitôt dans le ton de l'exaltation... Impossible de le comparer avec les autres artistes : tous s'effacent devant lui. Shakespeare, c'est toute réalité, toute ressemblance de la vie; mais chez Beethoven tout est revêtu d'une réalité idéale : c'est une pure *révélation!* — « Voyez, disait-il encore à propos du *quatuor en mi bémol majeur*, voyez le Maître tout occupé d'une grave pensée; mais voici qu'un oiseau a chanté près de lui, et tout s'est rasséréné. » Un soir qu'on jouait devant lui l'adagio de ce quatuor, tout d'un coup il se retourna vers ses voisins : « Ne cédez pas à l'angoisse, leur dit-il, la joie va renaître dans un moment. » Il tenait le scherzo du *quatuor en ut dièze mineur* pour le chef-d'œuvre de toute la musique. De la sonate op. 106 il disait : « De telles choses ne peuvent être exprimées que pour soi-même : c'est un non-sens de les jouer en public! »

Il disait encore : « Le même Beethoven qui dans sa musique de chambre a atteint les dernières limites de l'expression profonde et subtile, il a su, dans ses symphonies, devenir tout à coup un homme du peuple pour se faire entendre du peuple. Que l'on songe à la

simplicité des thèmes et des développements de ses symphonies. Mais de cela ne soucient point nos compositeurs d'à présent : ils ne cherchent qu'à produire un effet immédiat, et ils y emploient indifféremment tous les moyens qui leur tombent sous la main. »

Enfin il racontait sur la musique de Beethoven une anecdote délicieuse : « C'était à l'Opéra de Dresde, en 1848, en pleine révolution. On donnait un concert où le roi et sa cour avaient cru devoir venir : ils avaient triste mine, et chacun dans la salle était plein de mélancolie. Au programme, la *Symphonie écossaise* de Mendelssohn, suivie de diverses compositions du même genre. Et à mesure que le concert s'avançait, je voyais grandir l'impression générale de gêne et de tristesse. — Qu'allons-nous devenir, dis-je à mon voisin, avec ce terrible programme en mineur? — Attendez, me répondit le violoniste Lipinski : le concert finit par la *Symphonie en ut mineur* de Beethoven ; aux premières mesures vous allez voir tout le monde se rassurer. — Et, en effet, la symphonie commence; ce n'est que soupirs de soulagement, expression de confiance, tous soucis oubliés, cris de « Vive le roi! » à la sortie du concert. La musique de Beethoven avait tout sauvé. »

Très tard seulement Wagner a connu la musique de Bach. Il l'admirait infiniment, la préférait même aux premières compositions de Beethoven. « Bach, disait-il, ne travaille jamais que pour lui seul : tout au plus semble-t-il parfois s'être occupé de faire plaisir à sa femme. »

Il ne méprisait pas, comme on pourrait le croire, l'opéra italien et l'opéra-comique français : « Cherubini, Spontini, Auber, Bellini lui-même, sont des maîtres qu'il faut étudier pour savoir ce que c'est que la mélodie. Leurs successeurs n'ont pris que le mauvais côté de leur mélodie ; mais la faute n'en est pas à eux. » A Berlioz, il reprochait de trop attendre de l'instrumentation, comme aussi de lui trop sacrifier : « Pour moi, disait-il, je suis, dans l'instrumentation, un réactionnaire; je ne vais pas plus loin que Beethoven. » Il disait de Mendelssohn « qu'il s'était efforcé de rendre le calme à la musique que Beethoven avait terrifiée ». Il n'aimait pas à parler de Schumann, qui s'était toujours montré pour lui d'une injustice cruelle; il reconnaissait cependant que sa musique était « la meilleure qu'on pouvait faire dans le genre instrumental après Beethoven ».

Il n'estimait guère les musiciens de son temps, et se montrait sévère surtout pour ceux qui prétendaient s'inspirer de lui : « Au lieu d'étudier les vieux maîtres, qui sont solides et de bon conseil, ces jeunes gens se sont mis à tout dédaigner pour ne suivre que moi! Ils ne voient pas que mon *Tristan* était une extravagance bonne à faire une fois, mais bien dangereuse à recommencer! »

Il se plaignait de leur ignorance ; il se plaignait aussi de leur inintelligence : « Ils transportent mes procédés dramatiques dans la symphonie; et ils font ainsi ces choses monstrueuses, les poèmes symphoniques, ni chair ni poisson. Beethoven aussi a eu l'idée, dans son *Héroïque*, de faire une symphonie dramatique : on ne peut dire qu'il n'ait pas réussi, et pourtant voyez comme tout de suite après il a renoncé, pour revenir à la forme classique de la symphonie, la seule qui convienne quand on n'a point le théâtre à sa disposition. »

*
* *

Mais voilà déjà beaucoup de citations, et sur des sujets si spéciaux que, malgré l'autorité du nom de Wagner, elles ne manqueront pas d'ennuyer. Que les musiciens apprennent vite l'allemand, s'ils ne le savent pas, et qu'ils aillent vite acheter le petit livre de M. de Wolzogen, qui d'ailleurs ne coûte que cinq sous. Ils y trouveront, sur toute sorte de matières où ils ont le devoir de s'intéresser, les renseignements les plus précieux et les vues les plus spécieuses. Qu'ils lisent, par la même occasion, la brochure du philosophe Nietsche sur Wagner(1); ils seront surpris d'y voir exposées à peu près les mêmes idées que développe Wagner, avec cette seule différence qu'elles y sont employées à flétrir la musique wagnérienne. Mais c'est que, en vérité, il n'y a qu'un rapport assez lointain entre les idées de Wagner et sa musique. Sa musique est d'un artiste avant tout passionné et sensuel; ses idées sont d'un sage n'admettant d'autre guide que la seule raison.

C'est la musique qui a fini par avoir le dessus. Les rares adeptes de l'église wagnérienne risquent bien de devenir plus rares tous les jours, quoi que fasse M. de Wolzogen pour réchauffer leur foi. « Les disciples de Jésus, écrit quelque part Wagner, ne comprenaient pas leur maître, mais ils l'aimaient; et ainsi ils ont fondé une nouvelle religion. » La chose sera malheureusement plus difficile à M. de Wolzogen et à ses amis. Les temps sont devenus très durs pour les fondateurs de religions; et puis à la religion wagnérienne, en particulier, la brochure de Nietsche a porté un coup terrible.

Le souci de la Rédemption et du retour à la Pureté Première tourmente fort peu, en vérité, MM. Ritt et Gailhard, et M. Van Dyck, et les auditeurs du *Lohengrin* à l'Opéra de Paris. Il tourmente de moins en moins, j'en ai peur, les visiteurs de Bayreuth : déjà cette année l'Amérique du Nord a fourni à Bayreuth la majorité des pèlerins; bientôt viendra le tour de l'Amérique du Sud, bientôt le Pur Simple rachètera le crime d'Amfortas devant un auditoire de nègres. Le beau livre de M. de Wolzogen ne pouvait venir plus à propos pour rappeler au monde que Wagner n'a pas été seulement un musicien, mais encore un des penseurs de notre temps.

T. W.

(1 *Der Fall Wagner* (le Cas Wagner). — 1 vol. Leipzig, Naumann, 1888.

THÉATRES

VAUDEVILLE : *la Famille Pont-Biquet*, [illegible] actes, de M. Alexandre Bisson. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *Chance de Françoise*, comédie en un acte, de M. Georges de Porto-Riche.

Vous savez déjà que la nouvelle pièce de M. A. Bisson a eu un gros succès. Vous savez aussi quelle en est la donnée ; vous en connaissez les épisodes, et je m'en réjouis, car je ne sais trop comment je pourrais vous la conter en détail. Pont-Biquet, La Raynette, Bouzu, Dagobert et Toupance me trottent par la tête, sous la forme délicieusement vague de savoureuses et irrésistibles silhouettes. Je me rappelle à peu près ce qu'ils ont dit et ce qu'ils ont fait ; mais le moment précis où ils l'ont fait, et la raison qui leur a fait faire, je ne sais plus ; le seul souvenir à peu près net que j'aie gardé, c'est celui du rire fou, inextinguible, qui m'a secoué pendant presque toute la pièce. Comme le sommeil, le rire est une opinion ; pour un vaudeville, c'est même la meilleure et la plus indiscutable : tout ce qu'on peut faire, c'est de chercher, après, pourquoi l'on a ri, et de se demander si l'on a eu tort ou raison, — si l'on peut jamais avoir tort de s'amuser franchement.

Il me semble que, pour *la Famille Pont-Biquet*, la seconde impression est aussi bonne que la première. La nouvelle pièce de M. Bisson est peut-être d'un dessin moins net et moins ferme que *les Surprises du divorce*, mais il me semble bien y trouver des qualités que je n'avais pas vues dans ses précédents vaudevilles. Si le personnage de Pont-Biquet est un peu poussé à la charge, — mais que la charge est drôle et amusante ! — celui de La Raynette est excellent, observé de plus près et rendu avec plus de vérité que les personnages ordinaires de M. Bisson ; et le troisième acte, avec l'invention si hilarante de la surdité de Pont-Biquet, contient quelques scènes qui me semblent aller un peu plus loin que les scènes de vaudeville n'ont coutume d'aller.

On se moquerait de moi si, à propos de *la Famille Pont Biquet*, j'allais parler de satire sociale ; et pourtant il y a là une représentation de la justice qui est fort comique, et un peu effrayante aussi. Nous faisons tous profession du plus profond respect pour la magistrature, mais il entre dans ce respect une part de volonté assez considérable ; nous sentons qu'il faut que la magistrature soit crainte et vénérée, et, presque sans en avoir conscience, nous y aidons, en nous inclinant très bas devant elle. Mais, au fond de nous-mêmes, nous savons bien que les magistrats sont des hommes comme les autres, soumis comme les autres à l'erreur et au parti pris, et, ce qui est fort dangereux, déformés plus que les autres par le pli professionnel. Ce respect auquel on les a habitués leur a donné l'assurance la plus inquiétante ; de ce que la chose jugée ne peut être discutée et ne doit pas l'être, ils en ont conclu que leurs opinions à eux sont, de même, indiscutables et à l'abri de l'erreur. Sans cesser d'être les plus honnêtes gens du monde, ils cèdent à l'habitude, ils sont portés à voir dans tout prévenu un accusé, et dans tout accusé un coupable ; le juge qui commence une instruction la commence de très bonne foi, mais, sans s'en rendre bien compte, il est déjà de parti pris ; j'atténuerai ma pensée, si vous le voulez, et je dirai que la preuve de la culpabilité du prévenu le surprend moins que la preuve de son innocence. Cela, je le reconnais, est assez souvent justifié, mais ce n'en est pas moins assez peu rassurant. Je crois que ceux qui ont assisté à quelques procès se sont demandé tous, non sans terreur, comment ils se seraient tirés d'affaire, si, innocents, ils se fussent trouvés au lieu et place de l'accusé. On frémit en pensant à ce qui sépare un acquittement d'une condamnation.

Et M. Bisson nous l'a fait voir de la façon la plus évidente et la plus comique ; le cas choisi par lui est d'ailleurs assez burlesque pour écarter toute idée d'« offense à la magistrature » ; mais l'instruction, l'interrogatoire, surtout l'usage qu'il fait des « antécédents », sont des tableaux achevés de la manière dont est organisée la justice. Les mêmes preuves qui, pour La Raynette, établissent l'innocence de Bouzu, prouvent à Pont-Biquet sa culpabilité. Et comme il est de peu d'importance au point de vue de la justice que l'homme-poisson obtienne ou non satisfaction, nous pouvons rire à notre aise des épreuves par où il passe, et du mot si drôle, qui n'a jamais été dit sans doute, mais qui, j'imagine, a été souvent pensé. « Et, maintenant, à nous le pouvoir discrétionnaire !... »

Dupuis est admirable dans La Raynette ; c'est un comédien incomparable. Auprès de lui, Boisselot est excellent dans le juge Pont-Biquet, et Michel très comiquement ahuri dans le personnage de Bouzu ; Lagrange et Galipaux sont fort drôles, le dernier un peu nerveux et crispé ; et Mayer est agréable dans un rôle dont il n'y avait pas grand'chose à tirer. Louons d'un coup Mmes Daynes-Grassot, Déa-Dieudonné, Fériel et Nory ; signalons le talent discret et l'avenante beauté de Mlle Marguerite Carron, et mettons à part Mme Marie, qui a, en quelques répliques, donné une étonnante allure à *Julie*, la cuisinière du ménage Pont-Biquet.

La place m'a manqué jusqu'ici pour vous parler de *la Chance de Françoise*, la jolie et substantielle comédie de M. Georges de Porto-Riche, que la Comédie-Française vient, très justement, de faire entrer dans son répertoire. Sans doute, il ne faut pas chercher ici les amples développements et la largeur de facture qui donnent à certaines parties d'*Amoureuse* leur caractère en quelque sorte « définitif » ; je sais aussi que la pièce

n'est pas sans défauts; qu'au point de vue de l'intrigue même, elle pourrait paraître un peu trop anecdotique, ou, pour mieux dire, qu'il s'agit là d'un simple épisode dans le ménage de Marcel ; que certaines parties restent un peu obscures, par exemple la scène avec Guérin, qui serait, si je puis dire, une excellente scène de troisième acte, mais qui, telle qu'elle est présentée, nous prépare insuffisamment au coup de théâtre qui la termine... Et, cependant, je garde pour *la Chance de Françoise* comme une tendresse particulière! En regard de chacun des défauts que je viens de dire, — et je n'ai tant insisté, je crois, que pour me prouver à moi-même mon impartialité, — je trouve une qualité qui l'explique et la rachète. Si la pièce n'est qu'une anecdote, c'est que le sujet même préoccupait peu M. de Porto-Riche et qu'il voulait surtout nous peindre le caractère de Marcel; si la scène avec Guérin est un peu brusquée, c'est que M. de Porto-Riche voulait nous montrer, non le caractère de Guérin, mais le fond de l'âme de Françoise...

Certes, il ne faut pas faire fi d'une pièce bien faite; pour un vaudeville, la charpente même est la partie principale, et c'est en grande partie à l'habileté de M. Bisson que nous devons le plaisir que nous a causé *la Famille Pont-Biquet* dont je vous parlais tout à l'heure. Mais on pourrait se demander si, dans une comédie, la rigidité de la construction est aussi nécessaire et si, par certains côtés, elle n'est pas nuisible à la comédie. Il est clair que j'entends la construction pour ainsi dire matérielle, la combinaison, l'agencement des événements et des faits. Et cette combinaison, d'abord, a quelque chose de volontaire et de concerté, qui détruit la sensation de vérité que nous cherchons; de plus, la recherche des coups de théâtre, des événements à effet, ne laisse guère de place au reste, — et c'est ce reste qui est le plus important!

M. Dumas a écrit un jour, dans la préface d'*Un père prodigue :* « L'auteur dramatique qui connaîtrait l'homme comme Balzac et le théâtre comme Scribe serait le plus grand auteur dramatique qui aurait jamais existé. » Est-ce bien vrai? Au moins, dans la pratique, croyez qu'un Scribe ne se soucierait pas de mettre dans ses pièces ce que Balzac mettait dans ses romans; en admettant qu'il en fût capable, il n'y songerait guère ; pourvu que les événements fussent ingénieusement combinés, il négligerait le reste. Et ce n'est pas là seulement une différence de points de vue ou de procédés, c'est une irréductible différence d'esprit. Je ne veux, cette fois, nommer personne, mais voyez les auteurs contemporains; ceux dont l'habileté scénique est le plus indiscutable, n'est-ce pas ceux qui, dans leur théâtre, ont mis le moins d'humanité? Disons, au moins, qu'ils en ont mis bien peu. C'est là, en somme, ce qui divise en deux camps bien tranchés, non seulement le théâtre, mais la littérature tout entière. Les combattants ne s'entendront jamais, par cette excellente raison qu'il leur est interdit de se comprendre. M. Dumas parlait de Balzac; vous rappelez-vous l'opinion de Dumas père sur le même Balzac, « le talent le plus crispant et le plus exaspérant que je connaisse »?... Et j'imagine que le jugement de Balzac sur Dumas père eût été analogue. Il semble donc que « l'auteur dramatique qui connaîtrait le théâtre comme Scribe et l'homme comme Balzac » soit le produit de l'imagination de M. Dumas. Il n'a jamais existé, que je sache; et, si ces qualités rares ne se sont jamais révélées dans une même pièce, c'est peut-être qu'elles sont inconciliables.

C'est ce qui fait que je passe volontiers sur ce que *la Chance de Françoise* peut avoir d'incertain à première vue. Le vrai sujet, c'est le caractère de Marcel, et je ne crois pas qu'on puisse dessiner un caractère en traits plus nets et plus significatifs. Sa veulerie de conscience, son infirmité morale, sa faiblesse devant les tentations, sa cruauté involontaire parfois, et parfois curieuse, ses bons sentiments, ses remords, son affection pour Françoise, tout cela est excellemment marqué; — et surtout ceci, qui est tout à fait de notre époque, où la clairvoyance semble tenir la place de tout le reste : lorsque Marcel a constaté en lui quelqu'une des défaillances sentimentales dont il est coutumier, lorsqu'il a découvert un coin inexploré de son esprit ou de son cœur, et lorsqu'il s'est dit : « Ceci n'est guère joli, » — il croit très sincèrement avoir racheté sa faute. Sa clairvoyance lui tient lieu de remords.

Vous savez que M. de Porto-Riche a infiniment d'esprit; ici son esprit me paraît plus substantiel encore; chacun des mots de Marcel « veut dire quelque chose », et l'on reste ébahi souvent en voyant ce qu'une phrase vous dévoile et à quelle profondeur elle vous fait lire. Je n'en cite aucun, car j'en citerais d'autres, et la place me manque.

La Chance de Françoise est très bien jouée. Peut-être voudrais-je que M. Le Bargy mît dans son jeu un peu plus de laisser-aller, ce qui expliquerait mieux la mollesse morale du personnage; cette réserve faite, il est bon; M. Laroche a la dignité qui convient; Mlle Bertiny est tout à fait charmante et vraiment jeune; Mlle Ludwig est délicieuse; ce rôle de Mme Guérin, est, avec celui de l'*Autographe*, celui qu'elle a le mieux joué jusqu'ici.

*
* *

Pour l'anniversaire de Molière, l'Odéon nous a donné un aimable à-propos, fort joliment tourné, *Armande Béjart;* l'auteur est M. Marcel Fiorentino, le fils du célèbre critique.

J. DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Idéalisme.

> Votre vie est une vie de porcs.
>
> [illegible]
>
> [illegible] partout et qui demain emportera tout.
>
> Me [illegible], *Plaidoirie pour de Chirac.*

Il y a des points bleus à l'horizon.

Chaque jour leur nombre augmente et l'explosion de la tempête idéaliste devient plus prochaine.

Voici, en effet, les phénomènes symptomatiques que, dans mon humble observatoire privé, j'ai consignés durant les récentes quinzaines :

Biographie idéaliste de l'idéaliste de Vigny, par M. Pabonogue. — Article idéaliste de M. de Vogüé sur ledit livre (*Débats*). — Article idéaliste de M. de Vogüé sur Antocolsky (*Débats*). — Article idéaliste de M. Anatole Leroy-Beaulieu sur le Socialisme et la Papauté (*Revue des Deux Mondes*). — Article idéaliste de M. James Darmesteter sur la Religion de l'Avenir (*Revue bleue*). — Plaidoirie idéaliste de Me Labori pour de Chirac (troisième Chambre). — Article idéaliste de M. de Vogüé sur Lamartine (*Revue des Deux Mondes*). — Brochure idéaliste de M. Paul Desjardins sur le Devoir présent (*Débats*).

Complétez ce bulletin par la constatation de faits antérieurs et similaires : Discours idéalistes de M. Lavisse. — Cours idéalistes en Sorbonne. — Enseignement supérieur aux mains d'un idéaliste, M. Liard. — Diffusion des romans et études de l'idéaliste Tolstoï. — Succès des monographies idéalistes de M. Barrès. — Succès du dernier roman idéaliste de M. Prévost. — Médisances générales sur le naturalisme. — Sympathies subites pour le symbolisme. — Décadence du Théâtre Libre. — Inauguration du Théâtre [illegible]. — Ligue pudibonde des vieux philanthropes, et vous aurez par là une idée composite et approximative des progrès de la [illegible] idéaliste en France.

— Vous pâlissez, colonel! comme on disait dans les anciens mélodrames, et vous trouvez que cela commence à devenir sérieux.

Il est certain que le mouvement que je vous signale mérite, sinon votre émoi, du moins votre attention.

Nous ne sommes plus en présence des doléances grincheuses et rancunières de quelques mécontents. Les hommes — de valeur inégale — qui dirigent la réaction idéaliste ont obtenu de la vie assez de bonheur pour qu'on ne les soupçonne pas d'amertume ou d'envie. Beaucoup d'entre eux, avant de marcher dans la voie nouvelle, ne se connaissaient pas. Ils parlent cependant un langage analogue, réclament des réformes semblables, souhaitent un avenir pareil. Les différences qui séparent leurs paroles, leurs méthodes, leurs vœux, sont à la fois énormes et minimes. Un accord tacite les unit à leur insu. Partis de points différents en des véhicules divers, ils marchent vers un but commun. Triompheront-ils? Peu importe. Il suffit qu'ils avancent pour que nous soyons obligés d'aller à leur rencontre, de reconnaître leur cohorte, d'en évaluer les forces et la discipline, sinon le *Service en campagne* ne serait qu'un vain mot.

*
* *

Donc, envisageons froidement la situation, et traçons-en d'une main sûre un rapport exact.

Les assaillants ont évidemment pour eux l'avantage de l'emblème. Le mot *idéalisme* est un de ces mots magiques qui mènent les hommes fort loin, souvent jusqu'à la mort. Sa toute-puissance provient à la fois de sa bonne réputation et de son élasticité.

L'idéalisme est une façon de penser noble, bien portée. Tout le monde s'en pique. En dénier la possession à quelqu'un, c'est le désobliger; et ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'on se décide à traiter un adversaire de matérialiste.

D'autre part, s'il n'y a qu'une manière d'être matérialiste, il en est cent, il en est mille d'être idéaliste. Il est loisible de l'être en art, en rêve, en vie, en morale, en luxe. L'idéalisme, comme le boulangisme, appelle à lui toutes les bonnes volontés. Il n'exige pas qu'on connaisse le bien, qu'on l'ait toujours pratiqué, mais simplement qu'on le veuille. Et qui oserait dire qu'il ne veut pas le bien, je vous le demande?

Dès lors, on entrevoit l'attraction que pourra exercer un jour sur les masses une doctrine qui assure à ses adhérents une dénomination glorieuse en échange d'un acte de foi facile.

Voilà pour les procédés de recrutement. Passons aux procédés de combat. Ils sont de premier ordre.

D'abord attaquer : invectives contre la corruption, qui rend sale sans distraire; contre l'égoïsme, qui rend méchant sans réjouir; contre la science, qui rend sec sans réconforter.

Ensuite entraîner : évocations de l'idéal, appels à la charité humaine, exhortations à l'universelle tendresse, peinture d'avenirs radieux.

Enfin réformer : réforme par la poésie, réforme par le désintéressement, réforme par l'amour, réforme par la religion.

Embrassement général.

Apothéose.

Vous objectez que tout cela est fou, puéril, déclamatoire, que tout cela ne tient pas debout.

Cela fait mieux que tenir debout, cela vole. Cela a les ailes de la Chimère. Cela nous emporte par-dessus les vulgarités vilaines de la vie individuelle et pra-

tique. Cela nous donne, ne fût-ce que quelques instants, l'espérance, même ilusoire, d'un haut bonheur réalisable. Cela nous emmène loin des intrigues humaines, loin des tripotages politiques, loin des vanités mondaines. Cela nous fait planer au-dessus des angoisses sociales qui tourmentent actuellement le monde entier. Cela est grand, est beau, est fort; et comme nous nous sentons petits, laids et faibles, jusqu'à ce que cela s'écroule, c'est à cela que nous serons tentés de demander l'oubli, le soutien et l'appui...

Vous regimbez au nom du bon sens. Vous prétendez venir à bout des conquérants nouveaux par votre ironie et votre logique. Mais vous ne songez pas que les gaillards combattent en ordre dispersé, comme nous disons nous autres vieux militaires, et que tous vos efforts ne pourront se partager entre des assaillants munis d'armes diverses et séparés par des distances immenses.

Vous avez lu l'article où M. Jules Lemaître daguait et perforait élégamment un des plus ardents parmi les Salutistes français, M. Paul Desjardins.

Eh bien, croyez-vous que l'idéalisme va succomber sous les coups portés à l'un de ses soldats? Nullement. Derrière le capitaine arrive M. de Vogüé, qui lutte différemment, prêche le dédain de sa science, l'exaltation du sentiment. Derrière M. de Vogüé, M. Anatole Leroy-Beaulieu, qui préconise l'abandon des procédures politiques et la remise en vigueur des préceptes évangéliques. Derrière M. Anatole Leroy-Beaulieu, M. James Darmesteter, qui anathématise la chimie et vante une religion conçue à l'instar de celle des prophètes. Derrière ceux-là, le peloton des *Compagnons de la vie nouvelle;* derrière les *compagnons*, des corps francs non encore dénommés et qui s'appelleront peut-être : *les Tirailleurs de l'idéal*, les *Faucheurs du matérialisme.*

Débrouillez-vous donc au milieu de tous ces guerriers. Allez donc prouver successivement à M. de Vogüé que, sans la science, il n'y aurait pas de rapide pour Samarcande, fournissant l'occasion de superbes récits ; — à M. Leroy-Beaulieu que M. Clémenceau ne s'entendra jamais avec Léon XIII; — à M. Darmesteter que l'on ne demande pas un Hildebrand par voie d'annonces.

Votre existence entière s'écoulerait à pratiquer ces pauvres facéties jamais suffisantes, toujours renouvelées, si bien vite vous ne lassiez de vos plaisanteries obligatoires, de vos railleries de lutte, de vos ironies pour la vie. Soyez dès le début plus sages et écoutez ce que me disait l'autre jour un ami auquel je parlais de ces choses.

***

Mon ami me dit:

« Laissons venir les hommes bleus. Pourquoi leur serions-nous hostiles? Leur façon de penser ne nous est pas étrangère. Somme toute, nous ne nous distinguons d'eux qu'en ceci : c'est que jamais nous ne réunirons en corps nos méditations et nos rêves sur la destinée humaine, que jamais nous ne chercherons à faire à autrui une loi de nos désirs d'esthétique et de moralité, qu'à peine et très pudiquement nous laisserons transparaître à travers nos poèmes et nos écrits un peu des réflexions intimes et incertaines qui nous agitent. Qu'importe qu'ils se conduisent autrement? Si audacieuse qu'elle puisse nous paraître, leur œuvre est bonne par l'intention, noble par le but. Lors donc qu'ils passeront, ne marchons pas à leur suite, puisque notre voie est différente, mais ne les apostrophons pas par des sarcasmes. Saluons-les d'un salut affable et cordial, et si l'envie nous prend de sourire, tâchons que notre sourire se fasse aimable et gentil pour ne pas les affliger. Gardons-nous aussi de trop les admirer, car les risques qu'ils courent sont jusqu'ici médiocres et légers : le choc des quolibets, la malveillance des haussements d'épaules. Aussi loin, aussi longtemps que nous pourrons les voir, regardons-les avec une curiosité sympathique. Et si, à la fin, il se découvre que quelques-uns d'entre eux en voulant le bonheur d'autrui ne voulaient que le leur, s'il s'établit que parmi eux beaucoup furent seulement les sectateurs intéressés d'une mode présente mais passagère, s'il se trouve que l'idéalisme renferme aussi des Chiracs maladroits, ne les poursuivons pas devant les tribunaux, ne les poursuivons même pas de nos railleries. Ils n'auront fait qu'ajouter aux désillusions subies par l'humanité. Ils n'auront pas accru la masse de ses vices. Ils mériteront la défiance, mais aussi le pardon. »

Je suis bien content que mon ami ait dit cela, car, à peu de chose près, je pense comme lui.

Il m'évite ainsi d'exposer brutalement mon opinion personnelle, ce qui m'est toujours pénible. Or je n'aime pas à être ennuyé, car lorsque l'ennui me saisit, je n'ai pas, hélas! pour me distraire, la gaieté divine que nous affirme posséder M. Desjardins, vous savez, la vieille gaieté divine, — ohé! ohé!

FERNAND VANDÉREM.

CHRONIQUE MUSICALE

Opéra-Comique.

Cavalleria rusticana, drame lyrique en un acte, de M. Pietro Mascagni.

Le plus grand succès musical du siècle, et de tous les siècles, — en dix-huit mois, comme vous savez, cette *Cavalleria rusticana*, acclamée sur deux cent quatre-vingt-dix théâtres, a dépassé le chiffre de représentations et de recettes de *Faust*, des *Huguenots*, du *Trouvère*.

Succès colossal, irrésistible, insensé. A la merci d'un éclair de bon sens, d'une minute de réflexion, qui n'est point encore près de venir. Rappelez-vous bien des égards, notre emballement pour le fameux cheval noir et son étonnant général ; — finira de même, peut-être : d'une piqûre d'épingle, comme un ballon du Louvre ; — en attendant, vient de se confirmer devant le public des premières, renforcé, pour la circonstance, de l'arrière-ban de la colonie italienne ; — détournera de plus en plus nos jeunes musiciens de France du souci de l'art au théâtre, — rejettera les mieux doués vers les voies nouvelles où je leur souhaite d'entrer bientôt.

Ce qu'ils étaient navrés, les pauvres, et déconfits, au sortir de la répétition générale ! « Voilà donc, disaient-ils, avec quoi l'on peut faire son tour du monde en quatre-vingts semaines. Certes, nous n'attendions pas d'Italie une partition délicate, bien écrite ; nous aurions fait la part de l'âge du débutant, de ses études tronquées, de ses tendances ; et nous savions bien qu'il faudrait en rabattre de la prétendue merveille. Mais nous espérions une œuvre forte, voire un peu vulgaire et brutale, qui nous eût sortis de l'euphuïsme, des petites manières de l'école de Gounod, — une œuvre simple pour nous remettre de la cuisine des Wagnériens ; — surtout une œuvre jeune, franchement italienne, imprégnée de bon soleil et de belle lumière. Et voici des mélodies qui ont traîné dans nos faubourgs ; une platitude prétentieuse et bruyante ; des séries de modulations où l'absence de sentiment musical se trahit à chaque mesure ; la banalité dans la recherche. » — Eh ! oui, mes chers amis ; c'est bien là ce qu'aime le public du théâtre. Vous l'ai-je pas dit vingt fois déjà ? S'il ne vous en souvient plus, je vais donc le redire une vingt et unième : c'est à savoir que le théâtre est une chose et la musique une autre ; que toute gesticulation forcenée appuyée d'un coup de grosse caisse, toute action véhémente relevée d'une fanfare de trombone, portent coup à la scène. Effet purement physique sans doute, mais qui force l'applaudissement par l'ébranlement des nerfs. L'agrément et, suivant quelques-uns, la fonction du drame lyrique, sa supériorité sur la tragédie, c'est qu'il permet le cri plus aigu, la pantomime plus violente ; pour cela, vous pensez bien que toute musique est bonne assez, pourvu qu'elle fasse du bruit au moment psychologique. Et, pour le bruit, je vous réponds que M. Mascagni ne craint personne : première et très légitime raison de ses triomphes.

La seconde, c'est la légende du concours. Un éditeur milanais, aussi généreux qu'habile, s'indignant un beau jour de la platitude des productions italiennes, fait appel à toutes les bonnes volontés pour lui composer un opéra. Un inconnu, le pauvre chef d'orchestre d'un théâtre d'opérette, échappé avant terme d'un Conservatoire quelconque, décroche la timbale : prime de quatre mille francs, avec promesse d'exécution solennelle. L'éditeur proclame chef-d'œuvre la partition qu'il a couronnée ; il la lance à grand renfort de réclame. Elle fait traînée de poudre. Et, maintenant, Verdi peut mourir ! Un maître est né pour recueillir son héritage... C'est M. Sonzogno qui nous l'affirme ; et comment, dès lors, en douter ?

La troisième, c'est le drame de Verga, dont la concision tragique se hâte vers le but, sans embarrasser sa marche de préparations oiseuses, d'habiles ménagements, de complications savantes. Cette *Chevalerie rustique*, c'est proprement [illegible] comment ils aiment, comment ils trahissent et comment ils se vengent ; brusquement, brutalement, à brûle-pourpoint. Brusquement, Santuzza, qui vient poursuivre son amant jusque chez sa mère, révèle à la bonne femme que son fils l'aime, qu'il l'a déshonorée, que maintenant il la délaisse pour la belle Lola, la femme du charretier Alfio. Brutalement, Torrido, le coq de village, rentrant au logis, repousse sa maîtresse jalouse, pour suivre à la messe sa nouvelle conquête. A brûle-pourpoint, la rage au cœur, Santuzza arrête le mari sur la place pour lui jeter au nez la trahison de sa femme. L'instant d'après, la sortie de l'église met les deux hommes en présence, devant tout le village ; et, coup sur coup, c'est la provocation, le duel à la cantonade, la rumeur de la foule, le cri de la mère à qui l'on a tué son fils. Tout cela, sans la partition, sans les hors d'œuvre obligatoires : sérénade, prière, scène religieuse, couplets du charretier, chœur de buveurs, — remplirait vingt minutes à peine, et voilà qui coupe court aux questions indiscrètes... pour le plus grand profit du musicien.

Vous savez présentement la recette, ô mes amis ! Donnez-moi un bon drame avec un bon éditeur et une musique quelconque, je me charge de vous faire un opéra à succès. Or, ici, le drame est excellent, l'éditeur incomparable. Après cela, qu'importe la musique ? Et quel besoin de vous en donner mon avis ? Si je vous dis ce que j'en pense, on parlera, — on avait déjà parlé par précaution, — de coup monté, de parti pris, de cabale ; on m'accusera de vouloir jeter M. Sonzogno, le moins gallophobe des éditeurs italiens, dans les bras de la Triplice. Coup monté, certes ; mais à notre intention. Voilà deux ans que M. Sonzogno « monte le coup » aux deux mondes, de Zanzibar à New-York. La conquête de Paris va se continuer par les mêmes moyens infaillibles. L'interprétation excellente, le jeu tragique, le talent tout en dehors de Mlle Calvé, le décor exquis dont l'art français a encadré la scène n'y nuiront pas non plus. Laissons faire, et, comme dit Jules Lemaître, sachons adorer en silence la volonté de Dieu.

[illegible]

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

Dans le même temps où les tribunaux français poursuivaient le directeur et les actrices du Théâtre-Réaliste, la police allemande inaugurait de son côté un régime de sévère répression contre les tendances réalistes et révolutionnaires des jeunes dramaturges d'outre-Rhin. La première victime de ce régime nouveau a été la Scène-Libre-Populaire, fondée à Berlin, il y a deux ans, par un groupe de jeunes gens, tous appartenant plus ou moins au parti socialiste intransigeant. La Scène-Libre-Populaire, organisée sur le modèle du Théâtre-Libre, et dirigée par MM. Wille et Wildberger, donnait tous les mois des représentations d'œuvres de l'école nouvelle, représentations expressément destinées aux ouvriers et aux gens du peuple. Elle a donné ainsi *la Puissance des ténèbres* et *les Fruits de la civilisation* de Tolstoï, les drames anarchistes de M. Gérard Hauptmann, etc. Cette institution démocratique vient maintenant d'être assimilée par décision officielle aux sociétés politiques : les femmes sont désormais exclues du comité, où elles étaient en majorité; et la police aura à empêcher la représentation de toute pièce contenant des passages offensants pour la morale publique.

La police allemande aura également à empêcher la diffusion de tous écrits à tendances immorales ou antisociales. Elle devra surveiller aussi avec un soin particulier les récits de vols et d'assassinats, autant dire l'équivalent de nos romans-feuilletons. De cette façon, satisfaction sera donnée aux écrivains naturalistes, qui prétendent, comme on sait, que les romans-feuilletons contribuent davantage que les peintures exactes de la vie réelle à pervertir l'imagination des masses.

*
* *

Un des premiers actes du nouveau roi de Wurtemberg a été de remplacer l'ancien intendant du théâtre de Stuttgard, un homme du métier, par un intendant nouveau, choisi non plus dans le monde des théâtres, mais parmi les seigneurs de la cour. Le roi de Wurtemberg, qui a pris cette mesure malgré l'opposition de la presse libérale, est ainsi rentré dans la tradition des souverains allemands. On sait, en effet, qu'à Berlin, par exemple, la direction générale des théâtres impériaux est confiée au comte de Hochberg, qui, pour avoir dans sa jeunesse écrit la musique de quelques opérettes, ne saurait cependant être considéré comme un homme du métier : son prédécesseur, le baron de Hulsen, n'avait d'autre titre pour diriger les théâtres de Berlin que d'être un brillant officier et un causeur plein d'esprit.

Le nouvel intendant du théâtre de Stuttgard, le baron de Putlitz, sort, lui aussi, des rangs de l'armée; mais il paraît avoir eu toujours un goût très vif pour les choses de théâtre. Son père était un poète distingué; son frère aîné, auteur d'un curieux ouvrage sur Proudhon, s'est tué, à Berlin, il y a quelques années, dans des circonstances assez mystérieuses. On prête au jeune intendant wurtembergeois les projets les plus ambitieux; mais il aura bien à faire pour élever au rang qu'il rêve le théâtre de Stuttgard, qui depuis cinquante ans n'a pas cessé de déchoir, et qui était devenu, dans les derniers temps, un des plus médiocres théâtres de l'Empire.

*
* *

Un jeune poète anglais, M. John E. Barlas, a été arrêté à Londres, l'autre semaine, au moment où il tirait, de loin, deux coups de revolver sur le palais de la Chambre des communes. Les nombreux interrogatoires qu'on lui a fait subir n'ont encore apporté aucune lumière sur les motifs qui l'avaient déterminé à cette inoffensive et bizarre manifestation. Elles ont prouvé seulement que M. Barlas avait agi avec préméditation et possédait toute sa raison.

Ce n'est pas, d'ailleurs, le premier trait d'excentricité dans la vie de ce jeune poète. Né, en 1860, d'une famille riche et noble, élève du lauréat d'Oxford, M. Barlas n'a pas eu de cesse qu'il ne se débarrassât de sa fortune personnelle : sitôt sorti de l'Université, il dépensa et surtout distribua de droite et de gauche tout son capital; après quoi, il vécut de leçons et d'articles dans les journaux. Il a demeuré longtemps à Paris, d'où il envoyait des comptes rendus des expositions de peinture. Ses volumes de poésies, *Fugues de rêves, Punch et Judy*, etc., sont très estimés des jeunes dilettantes anglais. M. Barlas est marié et père de famille. On a trouvé sur lui, au moment de son arrestation, une somme d'argent assez considérable. Peut-être a-t-il voulu simplement protester contre l'architecture d'un des édifices les plus lourds et les plus prétentieux de Londres ; mais la mode, en Angleterre, est pour l'instant aux anarchistes, et c'est sous l'accusation d'attentat anarchiste que le jeune poète va être, ces jours-ci, condamné par les tribunaux anglais.

*
* *

Un professeur de Zurich, M. Ludwig Stein, vient de publier un très intéressant ouvrage sur les rapports de Leibniz et de Spinoza. Le principal intérêt de cette publication vient, en vérité, de ce qu'on y trouve dix-neuf morceaux inédits de Leibniz, découverts à Hanovre, parmi les papiers ayant appartenu au célèbre métaphysicien. Mais, en dehors même de cette valeur documentaire, l'ouvrage de M. Stein a le mérite de traiter d'une façon très claire, sinon très impartiale, un problème historique jusqu'ici resté sans solution. Les grands écrivains allemands, depuis Lessing jusqu'à Gœthe, se sont tous inspirés à la fois de Leibniz et de Spinoza, et tous ont essayé de concilier les systèmes des deux philosophes ; mais ces deux systèmes n'en restent pas moins très distincts, et la question est précisément de savoir si Leibniz, avant de créer le sien, avait ou non approfondi celui de Spinoza. Des recherches de M. Stein résulte la conclusion que Leibniz, non seulement avait étudié la doctrine de Spinoza, et tiré un profit considérable de l'entrevue qu'il avait eue en Hollande avec le philosophe juif, mais qu'il avait encore été, pendant plusieurs années, un spinoziste déclaré. C'est plus tard seulement que lui est venue l'idée d'un système original; et s'il a dès lors paru faire peu de cas du système de Spinoza, c'est surtout, nous dit M. Stein, parce que sa nature d'hypocrite et de courtisan lui conseillait de prendre cette attitude nouvelle à l'égard d'un maître qu'il avait naguère adoré. M. Stein paraît d'ailleurs avoir autant de dédain pour Leibniz qu'il a d'enthousiasme pour Spinoza; il ne semble pas s'apercevoir que, tandis que tout le monde admire comme il convient la grandeur de la construction spinoziste, ce sont en réalité les idées de Leibniz qui constituent aujourd'hui, dans la littérature comme dans l'action, le principe essentiel de notre conception de la vie.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 5 TOME XLIX 30 JANVIER 1892.

LA PROCLAMATION DE LA RÉPUBLIQUE EN 1792

On sait que M. Camille Dreyfus a fait à la Chambre des députés la motion de célébrer par une fête nationale le centième anniversaire de la proclamation de la République en France, et il a demandé que cette fête fût fixée au 22 septembre. D'autres personnes proposent pour la même fête la date du 21 septembre. Elles se trompent, et c'est M. Dreyfus qui a raison. Le 21 septembre 1792, la Convention abolit la royauté : le 22, elle établit la forme républicaine. Mais comment se fait-il que vingt-quatre heures se soient écoulées entre l'abolition de la royauté et la proclamation de la République ? Est-ce que nos pères ne considéraient pas cette seconde mesure comme la conséquence immédiate de la première ? Avaient-ils donc peur du mot de République ? Les faits et les textes vont nous indiquer la réponse à ces questions, que peu d'historiens se sont posées, et cette réponse, en dissipant les légendes passionnées, nous dira peut-être au vrai comment la République et l'idée républicaine furent pour la première fois introduites en France.

*
* *

Quand on compare les deux proclamations de la République qu'a entendues notre siècle avec l'acte du 22 septembre 1792, on est tout d'abord frappé de la différence de ton et de style.

Le 24 février 1848, le gouvernement provisoire constitué à l'Hôtel de Ville, sous la présidence de Dupont de l'Eure, commence par publier une proclamation où on lit :

Le gouvernement provisoire veut la République, sauf ratification par le peuple, qui sera immédiatement consulté.

Par décret du 5 mars 1848, une Assemblée nationale constituante est convoquée ; elle se réunit le 4 mai et adopte, à cette date, la proclamation suivante :

L'Assemblée nationale, fidèle interprète des sentiments du peuple qui vient de la nommer, avant de commencer ses travaux, déclare :

Au nom du peuple français, et à la face du monde entier, que la République, proclamée le 24 février 1848, est et restera la forme du gouvernement de la France.

La République que veut la France a pour devise : *Liberté, Égalité, Fraternité*. — Vive la République !

Le 4 septembre 1870, le gouvernement de la Défense nationale, qui prit la place de l'Empire, publia cette proclamation :

Français,

Le peuple a devancé la Chambre qui hésitait ; pour sauver la patrie en danger, il a demandé la République. Il a mis ses représentants, non au pouvoir, mais au péril. La République a vaincu l'invasion en 1792, la République est proclamée. La révolution est faite au nom du droit, du salut public. Citoyens, veillez sur la cité qui vous est confiée ; demain, vous serez, avec l'armée, les vengeurs de la patrie.

Ces deux proclamations sont aussi nettes que solennelles : à chaque fois, c'est le parti républicain qui arrive au pouvoir par une révolution, c'est la République qui s'installe avec éclat et qui se définit elle-même rien qu'en se nommant, parce qu'en 1848 et en 1870, tout le monde en France connaît et comprend ce mot haï des uns et adoré des autres : la République.

Au contraire, le 22 septembre 1792, la Convention nationale se borne à décréter incidemment « qu'on datera dorénavant les actes : *l'an premier de la République française* ». Nulle solennité, nul éclat : la presse en général mentionne cette décision sans commentaire et comme insignifiante ; même, le plus connu des journaux d'alors, *le Moniteur*, ne l'annonce qu'au bout de quatre jours.

En 1848 et en 1870, ce mot de République provoquera une explosion bruyante d'enthousiasme populaire. En 1792, il n'est prononcé qu'à demi-voix, du bout des lèvres, et aucun écho de l'opinion nationale ne semble répondre d'abord au décret de la Convention.

C'est que la France révolutionnaire ne savait pas ce que voulait dire ce mot, plus tard magique, alors inconnu ou équivoque.

N'hésitons pas à le dire : la France de septembre 1792 n'était pas encore républicaine.

En 1789, elle avait voulu faire la Révolution par la monarchie. Louis XVI n'était pas seulement l'homme le plus populaire de son royaume : on voyait dans le roi le guide héréditaire, le possesseur du talisman qui devait conduire la nation à ses destinées, le détenteur du secret de la tradition et de la force, celui en qui se personnifiait la souveraineté de la nation.

Voici qu'une première fois le roi se dérobe à sa mission par la fuite à Varennes : on le reprend, on le replace sur le trône, on lui refait de force une loyauté, une virginité politique. Quelques esprits hardis se détachent alors de la royauté, et le mot de République est prononcé par Condorcet, par Thomas Paine, par Achille Duschastellet, par les Cordeliers : la masse du peuple reste monarchique.

Arrive la guerre.

L'office essentiel de la royauté, à travers les siècles, avait été de maintenir et d'accroître le territoire.

La royauté manque à cet office, qui est sa raison d'être aux yeux du peuple. Louis XVI déserte son devoir militaire : le peuple de Paris l'avertit avec dureté dans la journée du 20 juin 1792, le coiffe brutalement du bonnet rouge, mais le laisse sur le trône.

Louis XVI trahit, et le manifeste de Brunswick fait éclater cette trahison : le peuple de Paris le jette à bas du trône dans la journée du 10 août 1792.

* *

Aujourd'hui, à distance, puisque la conséquence ultérieure de la journée du 10 août fut l'établissement de la République, il nous semble que les auteurs de cette journée eurent en vue la destruction systématique de la royauté.

C'est une erreur : ils ne pensèrent pas, en général, à détruire pour toujours le trône : ils s'armèrent plutôt contre Louis XVI que contre la monarchie.

Les Français les plus démocrates d'alors, ceux de Paris, trouvèrent à ce moment-là un ardent et fidèle interprète dans le Conseil général de la commune, lequel, le 3 août 1792, présenta à l'Assemblée législative une pétition qui parut violente et fit du bruit. On n'y demandait cependant ni la République ni même la destruction de la royauté, mais seulement la déchéance de Louis XVI. Et au nom de quoi la demandait-on ? La pétition le dit expressément : au nom de la constitution monarchique de 1791.

Et quand Louis XVI, délogé par le peuple, se fut réfugié dans le lieu des séances de l'Assemblée législative, alors que le triomphe de l'insurrection était assuré, les députés ne rendirent qu'un décret de suspension.

Les termes de ce décret sont remarquables :

L'Assemblée considère « que les dangers de la patrie sont parvenus à leur comble ; que ces maux dérivent principalement des défiances qu'a inspirées la conduite du chef du pouvoir exécutif dans une guerre entreprise en son nom contre la constitution et l'indépendance nationale ; que ces défiances ont provoqué de diverses parties de l'empire un vœu tendant à la révocation de l'autorité déléguée à Louis XVI ; que néanmoins le Corps législatif ne doit ni ne veut agrandir la sienne par aucune usurpation ; que, dans les circonstances extraordinaires où l'ont placé des événements imprévus par toutes les lois, il ne peut concilier ce qu'il doit à sa fidélité inébranlable à la constitution avec sa ferme résolution de s'ensevelir sous les ruines du temple de la Liberté, plutôt que de la laisser périr, qu'en recourant à la souveraineté du peuple et prenant en même temps les précautions indispensables pour que ce recours ne soit pas rendu illusoire par des trahisons... »

Et il est décrété « que le peuple français est invité à former une Convention nationale ; que le chef du pouvoir exécutif est provisoirement suspendu de ses fonctions, jusqu'à ce que la Convention nationale ait prononcé sur les mesures qu'elle croira devoir adopter pour assurer la souveraineté du peuple et le règne de la liberté et de l'égalité ».

Cette Assemblée législative qui, au milieu même de la réaction populaire et sans que l'opinion proteste, se déclare fidèle à la constitution monarchique de 1791, entend si peu détruire la royauté que, dans le même décret, elle décide que les ministres actuels du roi resteront provisoirement en fonctions ; et l'idée même de changer l'ordre de succession au trône lui vient si peu à l'esprit qu'elle décide en même temps qu'un gouverneur sera nommé au prince royal.

Elle ne consacre d'abord l'esprit nouveau, qu'elle semble voir et craindre, que par un serment vague : celui de maintenir la liberté et l'égalité ou de mourir à son poste.

Quelques heures plus tard, elle se décide à prendre en main l'intérim du pouvoir exécutif, comme la Constituante l'avait fait au 21 juin 1791, et elle nomme provisoirement les ministres.

Quant au gouverneur du prince royal, elle en ajourne la nomination, mais sans dire qu'elle renonce à le nommer.

Pour remplacer la sanction royale, elle décrète que le ministre de la justice apposera lui-même sur les lois le sceau de l'État : mais ce sceau porte encore les attributs royaux. Ce n'est que cinq jours plus tard, le 15 août, que la Législative lui donne une figure purement nationale, et encore décrète-t-elle qu'on se servira de l'ancien sceau, en attendant que le nouveau soit prêt.

En résumé, la révolution du 10 août maintient la monarchie et, en dépit du décret du 15 août, la devise : *La nation, la loi, le roi*, se retrouve, jusqu'au 22 septembre, sur presque tous les actes publics, même sur les procès-verbaux de l'élection des conventionnels.

***

Que se passa-t-il dans la période comprise entre la suspension de Louis XVI et l'avènement de la République?

On a vu que la Législative avait décrété la réunion d'une Convention nationale, et une Convention nationale, c'était, dans la langue politique du temps, une assemblée de revision. Elle fut nommée, non par un suffrage restreint et censitaire, comme l'avait été la Législative, mais par le suffrage universel, avec deux degrés d'élection. Les électeurs du premier degré, c'est-à-dire tous les citoyens âgés de vingt et un ans, nommèrent des électeurs du second degré, choisis parmi les citoyens âgés de vingt-cinq ans et domiciliés depuis un an : ceux-ci élurent les conventionnels.

Les élections eurent lieu sous le coup d'une grande émotion patriotique causée par l'invasion prussienne. Mais, sauf à Paris, l'impression produite par les massacres de septembre n'influa en rien sur le choix des électeurs, puisque les élections étaient partout à peu près achevées quand la nouvelle des massacres parvint aux départements.

Quels furent les pouvoirs, les mandats des nouveaux députés? Voilà ce qu'il est indispensable de rechercher pour comprendre dans quel état d'esprit les conventionnels établirent la République.

En demandant à la France d'exercer sa souveraineté pour obvier aux maux de la patrie, la Législative n'avait indiqué au peuple aucune solution, ne lui avait posé aucune question. Même dans l'adresse à la nation, que le républicain Condorcet lui avait fait voter le 13 août, elle s'était bornée à recommander aux électeurs, au nom de l'intérêt public, d'investir leurs représentants de pouvoirs illimités.

Sans doute, le 4 septembre 1792, émue par un spectacle terrible et voulant calmer Paris en flattant ses aspirations démocratiques, l'Assemblée, sur la motion de Chabot, jura haine aux rois et à la royauté. Mais aussitôt, se désavouant à demi, elle déclara à la France, dans une adresse rédigée par Guadet, que les députés avaient prêté ce serment comme citoyens et comme individus, non comme représentants du peuple.

Les électeurs obéirent docilement à l'invitation de la Législative et ne firent en général que suivre le règlement électoral qu'elle avait édicté.

Les assemblées primaires nommèrent en effet, le 26 août, les assemblées électorales de département, en leur donnant presque partout des pouvoirs illimités. Il n'y eut peut-être pas un million de citoyens qui se rendirent à ces assemblées primaires : mais ils représentaient les forces vives de la France, et si les abstentions furent nombreuses, c'est que la masse de la population se voyait appelée pour la seconde fois seulement à l'exercice de ses droits politiques, dont la nouveauté déconcertait son ignorance et son héréditaire timidité.

Les électeurs du second degré se réunirent, le 2 septembre, dans une ville désignée par la Législative et qui ne fut pas toujours le chef-lieu du département. Ainsi l'assemblée électorale de la Haute-Vienne siégea au Dorat, celle de la Vendée à La Châtaigneraie. Ces électeurs étaient un peu moins nombreux que nos électeurs sénatoriaux actuels : ils formaient l'élite des patriotes et avaient été presque tous choisis dans les rangs de la bourgeoisie libérale.

Leur session dure en moyenne cinq à six jours. Ils la commencent en général par une messe et la finissent par un *Te Deum*, eux qui, dans un an, vont assister ou même participer au culte de la Raison. Ils vérifient leurs pouvoirs, ils prêtent, conformément au décret qui les convoque, le serment de maintenir la liberté et l'égalité ou de mourir en les défendant ; ils font lecture de la proclamation du Conseil exécutif provisoire du 25 août et, souvent, d'une lettre patriotique des Jacobins du lieu. Puis ils nomment les députés à la Convention, les suppléants, et parfois profitent de la circonstance pour compléter les corps administratifs et judiciaires du département.

Si on parcourt les curieux procès-verbaux de ces élections, qui se trouvent presque tous aux Archives nationales, on voit que la question qui nous occupe, celle des pouvoirs et des mandats, ne se pose pas toujours. A cette époque, on affecte de n'être pas candidat : on ne fait pas de profession de foi : on ne veut être nommé que sur sa bonne renommée. Et les procès

verbaux eux-mêmes nous apprennent que dans trente-quatre départements les électeurs ne firent aucune allusion aux pouvoirs dont leurs députés seraient revêtus. Dans trente-six, on leur donne, mais presque toujours sans phrases et sans explication aucune, des « pouvoirs illimités » ou une « confiance illimitée ». Dans deux départements, les Basses-Pyrénées et la Somme, la question préalable est opposée à la demande de définir ou limiter les pouvoirs. Dans un seul, la Charente, on donne comme mandat le serment même de maintenir l'égalité et la liberté. Dans les départements de l'Aisne, d'Eure-et-Loir et de Paris, ce sont de pleins pouvoirs, mais avec cette restriction que les lois constitutionnelles à faire seront soumises à la ratification du peuple.

Toutefois, si on lit avec soin tous ces procès-verbaux, si on les rapproche de l'adresse de Condorcet aux Français, on voit bien que tous les départements sans exception donnèrent à leurs députés de pleins pouvoirs; seulement les uns jugèrent à propos d'inscrire la formule indiquée par la Législative : *pouvoirs illimités;* les autres l'omirent comme inutile et sous-entendue.

Et la question *République ou Monarchie?* A en juger par les circonstances, il semblait que les élections dussent être un véritable plébiscite sur cette question. Eh bien, sur les quatre-vingt-trois corps électoraux, un seul, celui de Paris, aborda nettement cette question. Il demanda « la forme d'un gouvernement républicain ». Dans les quatre-vingt-deux autres procès-verbaux, le mot de République n'est pas prononcé. Un seul département, le Jura, précise à peu près la forme du gouvernement à établir : ce sera « un pouvoir exécutif temporaire, amovible, à la nomination du peuple ». Mais il ne dit pas : ce sera la République.

Quatre départements seulement se prononcèrent en forme contre la royauté, envers laquelle ils jurèrent une haine immortelle : ce furent l'Aube, la Charente-Inférieure, le Jura et Paris.

Aucun département ne demanda le maintien de la monarchie, mais il y eut une petite minorité d'assemblées primaires qui la demandèrent, et cela dans quatre départements, à savoir cinq assemblées primaires dans l'Allier, une dans l'Ariège, trois dans la Gironde et deux dans le Lot-et-Garonne.

La faiblesse de cette minorité opposante, alors que la question de la forme du gouvernement était implicitement posée, montre bien que la France révolutionnaire faisait, en vue de la défense nationale, le sacrifice de la monarchie.

*
* *

Si, en dehors des procès-verbaux d'élection, nous cherchons à savoir ce que pensait l'opinion de la question République ou Monarchie, nous voyons que dans les clubs, dans les journaux, on déclame contre Louis XVI, on lance parfois l'anathème à la royauté, on ne demande pas formellement la République.

Une partie même du peuple de Paris marque un grand dédain pour la forme du gouvernement. Le 16 août 1792, une députation du faubourg Saint-Antoine est à la barre de la Législative et dit, par l'organe de Gonchon : « République ou monarchie? Président ou roi? Eh! peuple-enfant! que nous importent les mots, pourvu que nous ayons un gouvernement à l'ombre duquel nous puissions vivre heureux et libres? »

Le mot et l'idée de République ne s'imposent donc pas aux esprits. En dehors de la royauté des Bourbons, il semble possible qu'il s'établisse, à défaut d'un roi étranger, auquel quelques-uns rêvent, un protectorat, une dictature, un triumvirat. Le 17 juin 1790, un inconnu avait demandé, dans le club des Jacobins, que Louis XVI fût revêtu du titre d'empereur, comme plus convenable à la situation nouvelle. Qui sait si dès lors l'idée de donner ce titre et ces pouvoirs romains à un général victorieux ne se présenta pas à quelques esprits? En tout cas, il est visible que les publicistes craignent de s'engager, de se compromettre sur cette question de la forme ultérieure du gouvernement. Sans doute Carra, dans ses *Annales*, exhale l'indignation nationale contre Louis XVI en violentes figures de rhétorique et propose d'*enterrer vif* quiconque demandera un roi : mais le mot de République ne se place jamais sous sa plume. Je ne vois que Gorsas qui ose parler d'une « Convention républicaine ».

Les députés à la Législative se gardent bien davantage encore de prononcer le mot redoutable : ne viennent-ils pas, lors du baiser Lamourette, le 7 juillet, de jurer haine à la République?

En dehors de l'Assemblée, les chefs de l'opinion sont muets sur la grande question, et on voit alors se dérober à l'envi et Robespierre, qui hier encore publiait son *Défenseur de la Constitution*, et Marat, qu'absorbent tout entier ses fureurs contre les personnes, et même Danton, dont la politique fonda pourtant le régime républicain en France : sa circulaire du 19 août aux tribunaux est plutôt une critique de Louis XVI que de la royauté.

Aucun de ces hommes ne dit ou n'écrit : nous voulons la République.

Jean-Jacques Rousseau n'avait-il pas professé que le gouvernement républicain ne convenait pas à un grand État? On craignait que la République ne fût l'anarchie ou le fédéralisme, à un moment où il fallait unifier la France contre l'étranger. Le dictateur que demandait Marat semblait peut-être à l'instinct populaire plus convenable aux circonstances. Condorcet, qui avait hautement recommandé la chose et le mot en juillet 1791, se taisait à cette heure décisive; Danton et lui craignaient sans doute que le mot de République, si on le prononçait trop tôt, n'effarouchât le

peuple, et ils préféraient laisser aux circonstances le soin d'imposer aux masses la leçon de logique dont elles avaient besoin pour accepter la conséquence nécessaire de l'abolition de la royauté, c'est-à-dire la République.

Rien n'est plus caractéristique, à ce point de vue, que l'attitude du club des Jacobins, qui était autant l'interprète que le régulateur de l'opinion publique.

Sans doute, le 13 août, il avait pétitionné pour qu'il n'y eût pas de gouverneur du prince royal; mais, le 27 août, dans une adresse aux Sociétés affiliées sur les élections prochaines, il s'était borné à demander « une constitution conforme à la déclaration des droits et à l'intérêt du plus grand nombre ». La question de la forme du gouvernement l'intéresse bien moins que celle du suffrage universel direct, dont il est partisan, à l'encontre de l'Assemblée législative.

Le 2 septembre 1792, un des plus obscurs Jacobins, un certain Moras, affirme qu'il y aurait tout à gagner si on se passait de roi : la Société ne répond ni oui ni non. Le lendemain, un citoyen de Marseille, Auguste Mossy, écrit pour demander un « gouvernement républicain » : La Société ne répond pas. Le 7 septembre, Chabot fait mettre à l'ordre du jour « la forme de gouvernement à donner à l'empire français ». La forme « départementaire », c'est-à-dire fédéraliste, lui convient-elle? Chabot pense que non. Le 10, Terrasson prône le système fédéraliste et allègue Jean-Jacques. Chabot le combat. La Société écoute et ne se prononce pas. Le 13, on propose de discuter le programme républicain des électeurs de Paris, qui ont siégé dans la salle même du club : les Jacobins font la sourde oreille et n'émettent aucun vote. Le 16, un membre demande que la Convention débute par abolir la royauté : mais on ne l'écoute pas. Enfin, le 21, après le décret d'abolition de la royauté, Gerbet jeune propose aux Jacobins de s'intituler désormais *Amis de la République* : ils refusent, et, s'appliquant la formule du serment légal, ils s'intitulent pour toujours : *Société des Jacobins, amis de la liberté et de l'égalité*.

C'étaient là, il faut l'avouer, de tièdes confesseurs de la foi républicaine.

*
* *

En somme, quand les conventionnels arrivent à leur poste, une seule assemblée électorale s'est prononcée formellement pour la République : mais cette assemblée, c'est Paris, c'est la capitale dirigeante, dont le prestige et l'autorité n'ont encore été diminués par aucune atteinte.

Sur 749 députés dont la Convention devait se composer, 371 ouvrent la session. Ils se constituent le 20 septembre. Le lendemain 21, l'Assemblée, alors plus nombreuse, se voit obligée de parler à la France, de décréter son programme.

Elle évite d'abord le grave problème; en présence du pas énorme à sauter, de la monarchie séculaire à détruire, il semble qu'elle hésite, qu'elle éprouve un frisson de peur.

Ce sont d'abord des décrets rassurants, et, étant données les circonstances, conservateurs :

La Convention nationale décrète : 1° qu'il ne peut y avoir de constitution que celle qui est acceptée par le peuple; 2° que les personnes et les propriétés sont sous la sauvegarde de la nation.

La Convention nationale décrète que, jusqu'à ce qu'il en ait été autrement ordonné, les lois non abrogées seront provisoirement exécutées; que les pouvoirs non révoqués ou non suspendus sont provisoirement maintenus, et que les contributions publiques existantes continueront à être perçues ou payées comme par le passé.

Déjà la séance touche à sa fin, et on annonce qu'une compagnie de chasseurs demande à prêter serment devant l'Assemblée et à défiler dans son sein.

Alors Collot d'Herbois (comment laissa-t-on cette gloire à un histrion ?) s'élance à la tribune. Il dit qu'aux déclarations solennelles faites par la Convention nationale, il en est une qu'on ne saurait différer d'ajouter, parce qu'elle est dans le cœur de tous les Français : c'est l'abolition de la royauté.

En vain Quinette s'oppose à cette motion, au nom du droit du peuple : le président Petion s'apprête à la mettre aux voix. Alors, dit le *Procès-verbal*, « tous les membres de l'Assemblée se lèvent par un mouvement spontané, et, par des acclamations unanimes, ils protestent de leur haine contre une forme de gouvernement qui a causé tant de maux à la patrie ».

Basire, pourtant ami de Danton, essaye des objections; il observe que, quelque unanime que soit l'opinion de l'Assemblée sur une question aussi importante, il est de sa dignité de se défendre de l'enthousiasme. On lui répond que l'Assemblée ne cède point en cette occasion à l'enthousiasme, mais aux sentiments d'indignation dont tout homme libre doit être pénétré contre la royauté, et c'est alors que Grégoire s'écrie : « L'histoire des rois est le martyrologe des nations ! »

La proposition est mise aux voix et décrétée, *à l'unanimité*, en ces termes :

La Convention nationale décrète que la royauté est abolie en France.

« Il est impossible, dit le *Journal de Perlet*, de peindre à nos lecteurs l'impression que ce décret a faite sur tous ceux qui l'ont vu rendre. Applaudissements, bravos, chapeaux en l'air, serments d'en maintenir l'exécution contre tous les tyrans réunis, cris de : *Vive la liberté et l'égalité!* voilà une faible esquisse de ce que nous avons vu. Qu'on y ajoute les frémissements de

tous les cœurs, et l'on se formera une légère idée de ce spectacle. »

La compagnie de chasseurs dont il a été question plus haut défila alors dans l'Assemblée et salua de ses applaudissements et de ses serments l'abolition de la royauté.

On décida ensuite que le procès-verbal de la séance serait envoyé aux départements et aux armées, par des courriers extraordinaires, et que le décret « serait proclamé solennellement demain par la municipalité de Paris, et, dans toutes les municipalités, le lendemain de sa réception ». Un membre proposa que, « pour célébrer un si mémorable événement, le canon fût tiré et que le soir on illuminât les rues de Paris; mais on passa à l'ordre du jour, sur l'observation que le peuple français aime trop ardemment la liberté, pour qu'il soit nécessaire de l'exciter à témoigner sa joie lorsqu'on prononce la destruction de la tyrannie ».

Tous les journaux enregistrèrent le décret avec solennité, et même la royale *Gazette de France* imprima : « Quand ce décret a été prononcé, des cris de joie ont rempli la salle, et tous les bras sont restés levés vers le ciel, comme pour le remercier d'avoir délivré la terre de France du plus grand fléau qui ait affligé la terre. »

*
* *

On remarquera que, dans cette séance du 21 septembre 1792 où la royauté fut abolie, le mot de République ne fut prononcé par aucun orateur. Ce n'est que le soir, dans la rue, qu'il éclata sur les lèvres de Paris. La ville qui avait fait le 10 Août ne voulut pas attendre au lendemain pour proclamer le grand décret. On fit, dès le 21, la proclamation aux flambeaux, au milieu d'un concours immense, malgré le mauvais temps. On voulut illuminer : mais le vent et la pluie éteignaient les lampions. *C'est partie remise, et l'octave*, disait le peuple, *n'est point passé*. Mais ce qui est notable, c'est qu'au milieu de l'allégresse parisienne, un cri nouveau fut entendu : *Vive la République!* — Paris avait joyeusement tranché le problème qui faisait trembler les politiques.

L'Assemblée avait ce soir-là une seconde séance. Deux sections de Paris vinrent à sa barre lui jurer de maintenir... la République, — cette République dont la Convention n'avait pas encore parlé. Et une députation de la municipalité de Versailles annonça que de nouveaux volontaires venaient de se mettre en marche en jurant *de sauver la République*. L'Assemblée s'étonna, mais elle applaudit.

Le sort en est jeté : la Convention va accepter la République.

Le lendemain 22 septembre 1792, après la lecture du procès-verbal de la veille au soir, Billaud-Varenne propose que l'on date dorénavant les actes : *l'an premier de la République française.*

Aucun journal ne relate que cette proposition ait été reçue avec enthousiasme. Le conventionnel Salle proposa même de délayer, en quelque sorte, cette formule, en y ajoutant l'ancienne : *l'an quatrième de la liberté*. La source fit écarter l'amendement, et on décréta la proposition de Billaud-Varenne.

On décréta aussi que tous les sceaux publics seraient changés « et porteraient pour type une femme appuyée d'une main sur un faisceau et tenant de l'autre une lance surmontée du bonnet de la liberté ».

Quelqu'un demanda qu'on changât la cocarde nationale, pour en retrancher la couleur royale. On répondit en riant qu'il fallait renvoyer cette motion à un comité de marchandes de modes, et la question préalable fut adoptée.

L'incident n'avait duré que quelques minutes, et l'Assemblée passa aussitôt à d'autres objets.

Les journaux ne parlèrent presque pas, je le répète, de l'établissement de la République, et *le Patriote français*, rédigé par Girey-Dupré, fut le seul à s'écrier : « Maintenant, le soleil de la République est levé; les ténèbres de la royauté sont évanouies... »

Il n'est pas facile de savoir comment l'opinion accueillit, dans les départements, la première nouvelle du décret. On lit seulement dans les Mémoires du conventionnel Fockedey, qui, du 22 au 24 septembre, voyagea sur la route de Douai à Paris pour se rendre à son poste, qu'à son passage il lui parut que l'opinion était divisée au sujet de la République. Il est évident que bien des objections furent exprimées : le journal de Prudhomme nous les fait connaître par le résumé qu'il en a donné en les réfutant dans un long article gouvernemental. On ne craignait plus tant l'anarchie, puisque la Convention avait montré, dès son début, de la décision et de la force, puisque Danton avait donné une impulsion énergique au pouvoir exécutif. Mais on craignait le fédéralisme, qui se présentait sous deux formes opposées : fédération des provinces, et c'était là le rêve attribué à quelques Girondins; fédération des communes sous la dictature de la Commune de Paris, et c'était là le système formulé par Marat.

La Convention répondit à ces craintes et fonda véritablement la République en décrétant, le 25 septembre, « que la République française est une et indivisible ».

*
* *

J'espère avoir fait comprendre, par ce court récit, comment la royauté fut abolie en France et comment la République lui succéda. Les textes authentiques que nous avons cités ou suivis montrent bien la différence de ces deux actes, que sépara un intervalle de vingt-quatre heures. Le 21 septembre 1792, le trône est renversé, avec solennité, avec enthousiasme, avec un

élan patriotique. Le 22 septembre, la conséquence de l'abolition de la royauté, hardiment tirée la veille au soir par Paris, est timidement acceptée par la Convention. Elle semble dire : « Que voulez-vous? c'est la logique : il n'y a pas moyen de faire autrement. » Pour cette proclamation modeste de la République, point de courriers, point de flambeaux, point de joie officielle. Visiblement, on craint que la France ne prenne mal la chose.

Toutefois, le sentiment républicain était déjà né en France, encore qu'il s'ignorât. Ce sentiment ne procédait pas des livres et, comme on l'a dit avec quelque pédantisme, de systèmes *a priori*, mais d'une simple et patriotique *leçon de choses*. On avait vu que la royauté manquait à son devoir en temps de guerre, et on avait tremblé pour l'indépendance nationale : de là le divorce de la France avec la royauté. L'expérience prouva ensuite la possibilité de la République. Déjà l'interrègne du 21 au 26 juin 1791 avait indiqué cette possibilité à quelques esprits d'élite : l'interrègne beaucoup plus long du 10 août au 21 septembre 1792 fit voir à la masse du peuple qu'on pouvait se passer de roi.

L'armée, qui avait plus souffert des trahisons de Louis XVI, fut la première à entendre cette voix de l'expérience. Dès le 9 septembre, le général Valence écrivait à Dumouriez, ce que Danton n'osait pas dire, *qu'il conviendrait à la République avec transport*. Prieur (de la Marne) souleva l'enthousiasme de l'armée des Ardennes en lui annonçant, le 29 septembre, l'avènement de la République. Tout de suite, on fut heureux de se battre, non plus pour un homme, mais pour la nation se gouvernant elle-même, et les armées devinrent et restèrent longtemps républicaines.

Ce sentiment nouveau était donc né à Paris et dans les armées. Voici comment il se répandit de Paris et des armées dans toute la France.

Quelques instants après le décret sur la République, la Convention reçoit la nouvelle de la bataille de Valmy, livrée le 20 septembre. Est-ce une victoire? Oui, puisque les Prussiens battent en retraite. Le territoire va être libéré. Encore quelques semaines, et il n'y aura plus d'ennemis sur le sol de la patrie. Eh quoi! la République fait donc ce que la monarchie n'a pas su faire : elle sauve l'indépendance de la France. Les préjugés anciens disparaissent; l'idée républicaine se popularise. On mourra pour la République, puisqu'elle est la patrie victorieuse et indépendante. De là le cri : *La République ou la mort!* La République va avoir ses héros, ses apôtres et son culte : elle est, de 1792 à 1795, la personnification de la conscience nationale.

On voit qu'au début la République fut acceptée par la France comme un moyen supérieur de défense nationale. Elle voulut être ensuite, et c'est aussi sa gloire, la réalisation de la pensée du siècle; elle voulut réformer et fonder. Mais l'esprit nouveau n'avait pas encore pénétré assez profondément dans l'âme d'un peuple si longtemps façonné à l'obéissance et si ignorant. Quand les victoires eurent sauvé la patrie, il ne montra plus le même amour pour la République, dont l'office essentiel lui semblait rempli. Il laissa, après Thermidor, les royalistes relever la tête; il revint à l'habitude héréditaire, ne garda de la Révolution que l'idée de nation une et l'idée d'égalité, — et, enfin, demanda à un soldat de lui garantir, au prix de la liberté, ces deux conquêtes.

F.-A. Aulard.

UNE RESTAURATION D'OLYMPIE

L'École française d'Athènes se prépare à entreprendre des fouilles à Delphes. On sait que les Chambres ont voté, pour cette campagne scientifique, des crédits considérables. Il faut espérer que le savant à qui l'on a confié la direction de notre mission permanente d'archéologie et d'histoire trouvera, dans cette entreprise, l'occasion d'ajouter de nouvelles et importantes découvertes à toutes celles que l'érudition contemporaine doit à la science française. M. Homolle est un homme heureux, et il y a lieu de croire que les fouilles de Delphes lui feront autant d'honneur que l'exploration de Délos.

Bien que l'émulation scientifique doive scrupuleusement se défendre de toute jalousie et de toute rancune internationales, on ne peut s'empêcher d'éprouver quelque impatience et de souhaiter la fin des négociations trop lentes qui, depuis plusieurs mois, retardent le commencement des travaux, lorsqu'on songe à tous les trésors que l'École allemande a trouvés sur l'emplacement d'Olympie.

Les noms d'Olympie, de Jupiter Olympien, sont familiers aux esprits même les moins ouverts à la connaissance des choses antiques. Il est douteux qu'ils éveillent, chez tous ceux qui les citent, des idées précises et des notions exactes. Il sera désormais fort aisé aux gens du monde de s'instruire sur ce point, grâce à MM. Monceaux et Laloux, qui viennent de publier, sur le célèbre sanctuaire de l'Élide, un important ouvrage, solide comme un livre de science, beau comme un livre d'étrennes, aussi agréable et aussi séduisant qu'un récit d'aventures.

Peu d'aventures, en effet, sont plus variées, et j'oserai le dire, certain d'être approuvé par les archéologues et les artistes, plus dramatiques que l'histoire des œuvres d'art accumulées par l'invention infati-

---

1. *La restauration d'Olympie*, [illegible] par [illegible] Laloux, [illegible] de l'École française à Rome, et [illegible], docteur ès lettres, [illegible] membre de l'École française d'Athènes. — Paris, Quantin.

gable des Grecs, et par l'amour tout à fait extraordinaire que ce peuple a eu, de tout temps, pour le superflu. Les cités grecques étaient, en général, de pauvres bourgades, décorées d'une magnifique parure de statues peintes et de temples enluminés. Chaque Athénien avait deux maisons, l'une petite et modeste, où il dormait et mangeait; l'autre superbe et rayonnante, l'Acropole, où il se promenait à l'ombre, en songeant aux dieux protecteurs de la ville et en regardant la mer. Longtemps les effigies divines, les reliques des ancêtres, les œuvres délicates des ciseleurs et des peintres, les armes prises aux barbares d'Asie, étincelèrent au soleil. Un jour, des barbares venus d'Occident entrèrent brutalement dans ces musées. Les trouvant fort beaux, ils les pillèrent, et cela pendant plusieurs siècles. Au temps de Néron, les « pourvoyeurs de la maison dorée » enlevaient à Delphes cinq cents offrandes (1). Dans le même temps, les hiérons étaient partout mis à sac, par ordre de Cæsar. Le territoire sacré de Cirrha était volé à Apollon Delphien (2). L'excellent Pausanias, qui a catalogué si pieusement tout ce qu'il a vu, dans son voyage de Grèce, se plaint et s'indigne de tous ces vols, auxquels les Grecs, découragés, finirent par s'accoutumer. En général, les monuments de Rome et de Byzance nous ont coûté d'inestimables trésors. Le moindre préteur, lorsqu'il passait dans la province d'Achaïe, emportait un Hermès ou un Apollon, pour orner sa salle de bains. Lorsque Justinien voulut bâtir Sainte-Sophie, il fit venir, de tous les points de l'empire, des chargements de marbres. Le temple de Diane, à Éphèse, a péri dans cette aventure. Pendant tout le moyen âge, les divers conquérants qui ont habité la Grèce ne se sont jamais donné la peine de creuser une carrière. Les Grecs modernes ont longtemps construit leurs églises et leurs tristes masures avec les chefs-d'œuvre de leurs ancêtres. Récemment encore, une compagnie financière offrait au gouvernement hellénique d'acheter, pour le débiter en moellons, le peu qui reste des Longs Murs de Thémistocle.

De l'antiquité ainsi émiettée, la science moderne essaye de recueillir les débris. Heureusement, Rome, Byzance et lord Elgin n'ont pas tout pris. Certaines cachettes où l'on avait enseveli des statues ont été brusquement retrouvées. Les sanctuaires que le culte a abandonnés de bonne heure sont, par cela même, ceux qui nous réservaient le plus de surprises. Les ronces et les herbes folles ont envahi les marbres; les torrents les ont couverts de sable et de boue; ainsi ensevelis, ils ont pu dormir tranquilles et inviolés, jusqu'au jour où les artistes et les archéologues sont venus les réveiller de leur long sommeil. L'enceinte sacrée d'Olympie devait être particulièrement féconde en trouvailles. Après l'édit de 393, par lequel Théodose interdisait les cérémonies païennes, le temple de Zeus fut déserté. Sur les fondations des monuments grecs, une citadelle byzantine fut bâtie avec des architraves, des piédestaux, des tambours de colonnes qui n'avaient pas été trop martelés. Grâce à la nécessité où l'on était de faire de solides murailles, beaucoup de marbres échappèrent au four à chaux. Cette bicoque, abandonnée à son tour, s'écroula, et le Kladéos, en ses inondations périodiques, l'enveloppa d'une couche de sable. Sur ce nouveau sol, où des pierres sculptées affleuraient par places, des paysans bâtirent un hameau. Puis, les bandes de moujicks slaves qui envahirent la Morée au VIIe siècle vécurent longtemps sans le savoir sur les huttes des bergers d'Olympie, écroulées et enterrées à leur tour. Les Francs qui avaient accompagné Geoffroi de Villehardouin, prince de Morée, construisirent, sur les bords de l'Alphée, quelques tours crénelées qui mettent encore, dans le paysage de l'Élide, un étrange souvenir du moyen âge occidental. Et la vallée d'Olympie, de plus en plus envahie par les sables, devint un steppe désolé.

Les archéologues ont retrouvé, dans le sous-sol de cette plaine, le sanctuaire que l'on croyait aboli. Pour aller jusqu'à lui, ils ont été obligés, en quelque sorte, de rebrousser le chemin de l'histoire, et de retraverser toute la série des villes mortes que le hasard des migrations avait accumulées sur ce point. C'est un savant français Montfaucon, qui a eu le mérite de prévoir, le premier, que des fouilles habilement dirigées aboutiraient à la résurrection du temple de Zeus. Winckelmann, Chandler, Leake, Gell, les Français Fauvel et Pouqueville partagèrent cette opinion et exprimèrent le même espoir. Ce sont des savants français qui ont fait les premiers sondages et ouvert les premières tranchées. Les savants qui avaient accompagné le général Maison, commandant du corps expéditionnaire de Morée, déblayèrent le terrain devant la façade orientale du grand temple. Les travaux durèrent six semaines. Ce peu de temps suffit à Blouet et Dubois pour retrouver l'*Héraklès au taureau*, et d'admirables morceaux de sculpture qu'ils ont rapportés au Louvre. Malgré ce brillant début, il n'était pas réservé à la science française d'achever l'exploration d'Olympie. Les travaux de la mission française, interrompus au mois de juillet, à cause des extrêmes chaleurs qui faisaient du champ de fouilles une vraie fournaise, ne recommencèrent point l'automne suivant. Après quelques efforts stériles de l'École française, mal soutenue par son gouvernement, la tâche a été reprise par l'Allemagne, avec un éclatant succès. Depuis longtemps déjà, l'illustre historien Ernest Curtius, précepteur de celui qui devait être l'empereur Frédéric III, entretenait son élève de ce projet, et lui montrait, d'une part, l'importante contribution qu'une pareille entreprise apporterait aux sciences historiques, de l'autre, l'avantage qui en ré-

(1) Pausanias, X, 7, 1. — Voy. Hertzberg, II, p. 99 et suivantes.
(2) Suétone, *Nero*, 24; Dion Cassus, 63, 8, 14.

sulterait pour l'influence politique de l'Allemagne dans les pays du Levant. Un crédit énorme, qui dépassa certainement un million de francs, fut mis libéralement à la disposition des savants chargés d'organiser la mission d'Olympie. Tandis que les membres de l'École française conduisaient leurs fouilles comme ils pouvaient, avec l'aide de contremaîtres indigènes tout à fait insuffisants, et étaient obligés, au sortir de l'École normale et de l'agrégation, de s'improviser, sur le terrain, architectes, géomètres, arpenteurs, photographes et presque terrassiers, une nombreuse équipe d'ingénieurs et de dessinateurs, fut mise au service d'Ernest Curtius. Au mois d'avril 1874, un traité conclu entre les gouvernements d'Allemagne et de Grèce, et ratifié par la Chambre hellénique, autorisa l'ouverture des travaux.

Les premières tranchées émerveillèrent les fouilleurs. A peine eût-on commencé à déblayer le temple de Zeus, que la *Victoire* de Pœonios sortit de terre. La seconde campagne remit au jour le temple de Héra, où l'on avait placé, comme un ex-voto précieux et rare, le coffret de cèdre, plaqué d'or, où Cypsélos, enfant, avait été caché par sa mère et dérobé aux poursuites des Bacchides. La troisième campagne devait être plus brillante encore. Les ouvriers découvraient le petit temple ionique, en marbre blanc, que Philippe de Macédoine fit bâtir après la bataille de Chéronée, et rencontraient un chef-d'œuvre de la statuaire, l'*Hermès portant Dionysos enfant*, de Praxitèle. En 1881, Olympie avait entièrement reparu, et Pausanias n'y eût pas été trop dépaysé. Le catalogue des découvertes de la mission allemande est un inventaire de trésors incomparables : on a retrouvé cent trente statues ou bas-reliefs de marbre, treize mille objets de bronze, six mille monnaies, quatre cents inscriptions, mille menus objets de terre cuite, quarante monuments d'architecture. Maintenant, du haut de la colline de Druwa, on voit, dans la plaine autrefois déserte et rase, un amoncellement de marbres blancs, épars sur le sol. On suit, comme sur un plan en relief, le dessin des sanctuaires retrouvés. Mais les colonnes, chefs-d'œuvre des plus fameux architectes, sont décapitées. Les bas-reliefs, que Pœonios et Alcamène avaient sculptés sur les frontons sont exposés, auprès des ruines, dans le musée Syngros. Il faut, si l'on veut apercevoir une image exacte de cet Altis d'Olympie, qui était le rendez-vous de tous les peuples grecs, mettre bout à bout tous les textes disséminés où les auteurs anciens ont décrit le sanctuaire de Zeus; puis, à l'aide de ces indications, prolonger, par un effort d'esprit, la ligne interrompue des colonnes, refaire le profil éraflé des socles et des bases, rétablir, au-dessus des colonnades, les architraves tombées, achever l'angle des chapiteaux écimés, dérouler sur les frises, au-dessous des boucliers dorés, qui luisent, la légende divine, racontée par les sculpteurs, de telle sorte que l'on puisse ressusciter par une évocation historique, parmi les bois d'oliviers, de myrtes et de platanes où éclatent gaiement les vives couleurs des temples, la joie des fêtes antiques, l'allégresse des pèlerins accourus de tous les points de l'Hellade, la sérénité des dieux défunts et la splendeur du culte disparu.

*
* *

C'est sur ce point que la science française a pris sa revanche. La collaboration de l'École d'Athènes et de la Villa Médicis nous a valu cet ingénieux et savant livre, où MM. Monceaux et Laloux ont apporté l'un son érudition élégante et solide, l'autre son vif sentiment de la beauté antique, la délicatesse de son goût, et cette connaissance des nécessités architecturales, sans laquelle l'érudition la mieux informée risquerait de se perdre dans des fantaisies. Dans cette promenade à Olympie, M. Monceaux nous raconte abondamment, en un style chaleureux, quelquefois tumultueux et surchargé de métaphores, mais presque toujours agréable, la légende et l'histoire, les aventures des dieux qui ont sanctifié par leur présence ce pays prédestiné, la succession des peuples qui ont construit ou enrichi les sanctuaires; il nous donne, par le menu, l'énumération des prêtres, les détails relatifs au service du culte; il décrit les grandes fêtes qninquennales, l'arrivée des pèlerins, la réception des délégués des villes, les processions et les sacrifices; il nous fait assister aux concours olympiques, nous dit les noms des juges, des concurrents et des vainqueurs. Pendant ce temps, M. Laloux nous fait voir, en une série de planches, les vives couleurs du décor où ces choses se sont passées. C'est plaisir que de suivre pas à pas des guides si complaisants et si instructifs. A force de les écouter, nous finirons par croire que nous sommes nous-mêmes des pèlerins, et que nous apportons à Zeus un tribut d'offrandes.

Nous arrivons à Olympie par la route d'Athènes. Partis de grand matin, après avoir fait nos dévotions à l'autel des Douze dieux, nous avons marché pendant quatorze cent quatre-vingt-cinq stades. En chemin, nous avons traversé Mégare, Corinthe, Klitor et Thelpousa en Arcadie. Nous avons baigné nos pieds poudreux dans le Ladon et dans l'Alphée. Nous avons rencontré des compagnons de route, venus comme nous en pèlerinage, et nous avons pris plaisir, pour égayer la monotonie des heures, à nous conter les uns aux autres des récits merveilleux. Quelques vieillards se rappelaient le vieux temple de la Terre, bâti par les Pélages; on y voyait un trou profond, espèce de soupirail, d'où sortaient des oracles redoutés. D'autres disaient comment Endymion, chef des montagnards d'Étolie, s'était uni à la Lune, et comment Pélops, ayant, grâce à la complicité du cocher Myrtile, vaincu à la course le roi Œnomaos et épousé sa fille Hippodamie, avait restauré les jeux Olympiques et construit

des temples en l'honneur d'Hermès et d'Artémis; comment les chefs doriens, descendants d'Héraklès, ayant reçu d'un oracle l'ordre de prendre pour guide un homme à trois yeux, suivirent un cavalier monté sur un mulet borgne, et devinrent, par ce moyen, les conquérants de l'Élide... Mais, du haut des collines, nous apercevons, à travers les arbres, la blancheur d'un grand mur. C'est le rempart de l'enceinte sacrée. Au-dessus de la corniche qui court le long de la crête du mur, les temples profilent l'arête de leurs toits couronnés d'acrotères. Pour entrer, nous sommes obligés de traverser un bois de pins, au-dessous de l'hippodrome, et de suivre la voie Olympique, non loin du temple d'Artémis Alphiæa, ainsi nommé parce que le fleuve Alphée, amoureux d'Artémis, poursuivit jusqu'en cet endroit la déesse qui se cacha, toute tremblante, avec ses nymphes, dans les joncs d'un marais : quand le fleuve arriva, toutes se noircirent le visage avec de la boue, et l'Alphée ne put reconnaître Artémis. Cette route est bordée de tombeaux et de statues, comme la voie sacrée d'Athènes à Éleusis.

Nous entrons par une jolie porte, couronnée d'un fronton et décorée d'une petite colonnade dorique. Nous voici dans les avenues et les bois sacrés de l'Altis. Une bonne odeur de chèvrefeuilles flotte sous les hauts platanes. Parmi les feuilles tombées, l'eau court, limpide et étincelante; fuit, dans les rigoles, ou s'étale, dans les bassins, en nappes miroitantes. Il fait bon, dans cette ombre fraîche et ces parfums, sous le tiède soleil qui fait pleuvoir, à travers les branches, des flèches d'or. En nous promenant sous bois, à l'aventure, nous rencontrons, à chaque pas, des autels de marbre blanc, sur lesquels tremble l'ombre des feuilles. D'innombrables statues de Zeus, en bronze, peuplent les allées étroites. Toutes les cités grecques ont tenu à consacrer l'effigie du dieu. Le Zeus des Lacédémoniens a douze pieds de haut. Les Thessaliens, pour rappeler une grande victoire remportée sur leurs voisins de Phocide, ont fait faire par Ascaros, le statuaire thébain, un Zeus couronné de fleurs. Il faut saluer surtout la statue de bronze, fondue par Anaxagoras d'Égine, et consacrée par les villes grecques, après Platées. Vraiment, ici, le dieu a toutes les attitudes et tous les visages. Ici, juché sur une petite colonne, il étend la main vers nous. Le voici, gracieux et sans barbe, tout rayonnant de jeunesse. Là-bas, il se cache avec Ganymède, dans un bosquet.

Voici des statues d'athlètes, des chars, tout ce qui peut rappeler les victoires olympiques. Les vainqueurs, musculeux et superbes, s'alignent en longues avenues de statues. Les deux plus anciennes se trouvent près de la colonne d'Œnomaos; l'une est en bois de cyprès : elle représente Praxidamas d'Égine, qui remporta le prix du pugilat dans la LIXe Olympiade; l'autre est en figuier : c'est Phexibios d'Oponte, qui fut vainqueur au pancrace, dans la LXIe Olympiade. Si nous consultons les exégètes, chargés de guider les voyageurs dans ce dédale d'ex-voto, on nous montrera, en face de l'entrée du temple de Zeus, plusieurs groupes de bronze, chefs-d'œuvre des maîtres les plus fameux, qui les ont façonnés pour immortaliser les luttes mémorables de l'hippodrome : voici le char de Gélon, signé par Glaucias d'Égine; Onatas d'Égine et Calamis ont travaillé tous deux au monument de Hiéron, fils de Dinomène : l'un a fait le quadrige et l'autre les chevaux. Derrière le Zeus de Platées se cache le quadrige de Cléosthène d'Épidamne, le premier qui consacra sa victoire hippique en dressant sa statue sur un char. En passant, notre guide nous nomme complaisamment tous les athlètes fameux, tous les coureurs célèbres qui ont triomphé dans la poussière olympique : Pheidolas, l'illustre cavalier de Corinthe, a consacré le portrait d'Aura, sa bonne jument.

Voici un homme qui joue de la flûte : c'est le musicien Pythocritos de Sicyone, qui, pendant six fêtes consécutives, a eu l'honneur d'accompagner les fêtes du pentathle. Un peu plus loin, la ligue achéenne a consacré un magnifique ex-voto : sur une longue base sont rangés les neuf chefs qui tirèrent au sort l'honneur de combattre Hector. Voici Ulysse, Agamemnon, Idoménée, Diomède, les deux Ajax, Mérion, Eurypyle, Thoas. Le vieux Nestor agite les noms des héros dans un casque. Passons devant l'Héraklès de bronze, haut de dix coudées, que les Thasiens ont commandé à Onatas d'Égine. Voici un singulier groupe : trente-cinq enfants sont rangés autour de leur maître et d'un joueur de flûte. Une vieille inscription nous raconte la touchante histoire de ces enfants. Ils allaient à la fête de Rhéghion, sur une trirème fleurie. Ils se sont noyés dans le détroit de Messine. Les poissons les ont dévorés. Et leurs parents ont voulu que le fameux sculpteur Callon d'Élis immortalisât leur forme terrestre.

Mais de tous ces chefs-d'œuvre qui peuplaient les allées de l'Altis, un des plus beaux était la *Victoire* de Pœonios. On la voyait de loin, sur la terrasse de Zeus. Son piédestal est formé de sept blocs de marbre superposés. Elle a été consacrée par les Messéniens de Naupacte, qui ont gravé sur la base cette inscription : « Les Messéniens et les habitants de Naupacte à Zeus Olympien. Dîme du butin conquis sur les ennemis. Exécuté par Péonios de Mendé, qui, pour les sculptures en haut du temple, a remporté le prix et fait les figures. » La Victoire semble glisser dans l'air, tant son allure est légère et rapide. Les plis de sa fine tunique de lin flottent sur les formes robustes et délicates, sans brider le mouvement de la déesse, qui marche en avant, toute rayonnante de jeunesse et d'espoir. Le chaud soleil a doré le marbre, et quand l'effigie victorieuse apparaît dans le ciel clair, il semble qu'elle est vivante, qu'elle va se détacher de son socle et prendre son vol.

L'exégète nous conduit au seuil du grand temple, près de l'autel d'Athéna Ergané, la déesse industrieuse pour laquelle les descendants de Phidias répandent, à certains jours, des libations d'huile sainte. La façade brille, étincelante d'or, enluminée de joyeuses couleurs. Six colonnes doriques soutiennent l'architrave, qui est blanche comme celle du Parthénon, mais où l'on a suspendu des boucliers d'or. Le fût des colonnes est blanc; mais des palmettes et des lotus fleurissent sur l'échine des chapiteaux. Au sommet du fronton se tient debout une Victoire qui porte un bouclier d'or. Pœonios a sculpté les figures qui se détachent, très claires, sur le fond bleu du fronton oriental. Il a voulu représenter les apprêts de la course de char où vont lutter Pélops et Œnomaos. Zeus est debout, au milieu. Il a une grande barbe et porte le sceptre. A sa droite, Œnomaos, casque en tête et la chlamyde sur l'épaule, s'appuie, de la main gauche, sur son arc. De l'autre côté, Pélops, tout jeune, sans barbe, en cuirasse de bronze, le bouclier lacé au bras gauche, et la lance dans la main droite. Les deux héros sont plus petits que le dieu. A la droite d'Œnomaos, sa femme Stérope, fille d'Atlas, en tunique talaire. A gauche de Pélops, Hippodamie, la tête penchée, toute rêveuse. Ce groupe, exactement équilibré, se divise en deux parties, en deux camps. Les personnages se répondent et semblent se faire contrepoids : à droite, les trois chevaux de Pélops et le cocher Sphairos, le genou en terre, la bride passée autour du bras droit, puis un vieillard chauve, assis et grave, sans doute le maître du héros; puis, après un jeune homme au fin profil, qui est sans doute un compagnon du héros, le fleuve Kladéos, couché dans l'angle du fronton, les deux bras accoudés au sol. De l'autre côté, le cocher Myrtile et les trois chevaux d'Œnomaos, un serviteur d'Œnomaos, et une jeune fille qui regarde l'Alphée, étendu tout de son long, le menton dans la main.

Faisons le tour du monument, le long des treize colonnes qui suivent le mur de la cella, et sans nous attarder trop longtemps aux trépieds de bronze, aux colonnes, aux vases précieux qui bordent le chemin des processions. Arrêtons-nous devant la façade occidentale. Nous avons, à notre main gauche, le Pélopéion et l'Héraion, derrière nous le Prytanée et le Philippéion. Le fronton occidental, qu'on nous dit être d'Alcamène, est plus beau que l'autre. Le statuaire a voulu représenter le combat des Centaures et des Lapithes, aux noces de Pirithoos. Au milieu, Apollon, dieu de Delphes et protecteur d'Olympie, père de Kentauros et de Lapithès, les ancêtres des deux races ennemies. Le dieu est calme, impassible. De belles boucles serrées entourent son front. Une draperie qui couvre l'épaule droite laisse à découvert le cou, la poitrine large et musculeuse, tout le corps, jeune et souple, robuste et délicat. De chaque côté d'Apollon, des groupes violents se démènent en des poses furieuses. D'un côté, le centaure Eurytion, la croupe et le buste tordus, enlève Deidamia. Mais Pirithoos assène sur le front du monstre un coup de marteau. De l'autre côté, Thésée assomme un autre centaure, tandis que, vers les angles du fronton, des lutteurs obstinés, les muscles gonflés, la poitrine haletante, le visage en sueur, se saisissent et se terrassent. Si, maintenant, nous montons les degrés qui mènent au stylobate, et si nous regardons les bas-reliefs qui décorent la frise intérieure du portique, nous apprendrons, comme dans les chants successifs d'un poème, l'histoire héroïque d'Héraklès, fondateur des jeux Olympiques. Voici le héros, vainqueur du sanglier d'Érymanthe; il apporte sur son épaule la bête encore vivante; Eurysthée a peur; il se blottit dans un tonneau, et fait signe au chasseur de ne pas approcher... Héraklès dompte les chevaux féroces de Diomède... Héraklès est allé près de Gadès enlever les troupeaux du triple Géryon; déjà il a tué les bergers et les chiens; maintenant il livre bataille au monstre; l'un des trois corps de Géryon est blessé et retombe à terre. Les deux autres corps, couverts de boucliers, inclinés sur les genoux, combattent encore... Héraklès soutient la voûte du ciel. Devant le héros s'avance Atlas, les cheveux serrés dans un diadème, tenant dans ses deux mains étendues des pommes d'or. Derrière Héraklès, une Hespéride est debout, drapée d'une tunique talaire... Les écuries d'Augias. Héraklès, armé d'une large pelle, dans l'attitude d'un bon ouvrier, pousse le fumier. Derrière lui, Athéna, casquée, l'encourage... Héraklès tire au bout d'une corde Cerbère, qui résiste mollement, comme un bon chien de chasse... Si nous allons voir la frise intérieure de l'autre façade, les figures de marbre nous raconteront l'histoire du lion de Némée, des oiseaux de Stymphale, du taureau crétois, de la biche Cerynite, de l'amazone Hippolyte.

Le cleidouque du temple, à qui l'on confie la garde des ex-voto et du trésor, ouvre la porte de fer par où l'on entre dans le pronaos. On marche sur une mosaïque où des tritons soufflent dans des conques. Dans tous les coins, il y a des entassements d'offrandes. Nous sommes dans un musée : près de nous, Ekékheiria, déesse de la paix sacrée, couronne Iphitos, pour le récompenser d'avoir institué la trêve olympique; voici la signature de Glaucos d'Argos, sur les statues d'Amphitrite, de Poseidôn et d'Hestia; Nicodamos du Ménale a fait pour les Eléens une Athéna casquée, armée de l'égide; Calamis a fait pour les Mantinéens une Victoire sans ailes. A droite, contre le mur du fond, sur un large piédestal, se cabrent les chevaux de bronze, consacrés par Cyniska, fille d'Agésilas, et fondus par le sculpteur Apelleas. Une porte s'ouvre; dans le demi-jour de la cella, sous les reflets de pourpre du voile précieux offert par le roi Antiochos, parmi les boucliers d'or, les vases d'argent, les trépieds de bronze où vacillent de vagues reflets, le dieu apparaît. Il est assis sur un trône

que décorent des profils de sphinx et des statuettes de la Victoire, et qui repose sur des lions couchés. Dans sa main droite, il tient une Victoire d'or, dont les ailes sont largement éployées. Sur le sceptre où s'appuie sa main gauche étincelle un aigle d'or. Au-dessus du front calme et vaste, l'ample chevelure s'épand en grandes boucles, et le pli de la lèvre hautaine se perd dans l'opulente barbe. La poitrine, large et robuste, est nue, mais une draperie d'or, semée d'étoiles et chamarrée de bêtes fantastiques, glisse le long de l'épaule gauche, s'étale sur les genoux et tombe sur les pieds du dieu. Zeus nous regarde fixement; la terreur s'empare des assistants, devant cette toute-puissance si calme, et, tout bas, ils prient le sacrificateur, appelé *catémérothyte*, d'offrir, en leur nom, un sacrifice au grand autel de Zeus.

C'est Phidias, fils de Charmidès, Athénien, qui a fait cette statue. Vingt ans après que le temple fut achevé, Phidias fut appelé par le Sénat d'Olympie. Il amena avec lui son parent Panœnos, qui avait déjà travaillé au Pœcile d'Athènes, et son élève Colotès; Panœnos cisela les détails du socle et du trône, puis il peignit les fleurs qui ornaient le vêtement du dieu. On conte qu'un jour Phidias avait exposé son œuvre inachevée; caché dans un coin, il écoutait ce que disaient les visiteurs. Comme les critiques avaient été nombreuses et vives, le vieux maître s'enferma de nouveau avec sa statue; quand il eut corrigé tous les défauts qu'il put apercevoir, il se prosterna devant le dieu et lui demanda s'il était content de la figure terrestre qu'il lui avait donnée. Aussitôt un joyeux tonnerre retentit dans le ciel serein et la foudre tomba dans le temple, sans faire de mal à Phidias, qui reconnut à ce signe que le divin modèle était content. Depuis ce temps, les polisseurs appelés *phaedryntes*, chargés de verser de l'huile sur l'ivoire du colosse, afin de le préserver de l'humidité, sont toujours choisis parmi les descendants de Phidias.

Près du temple de Zeus, se trouve celui de Héra. C'est un des plus vieux sanctuaires de l'enceinte sacrée. Dans l'opisthodome, les cleidouques conservent le coffre de Cypsèlos. Il est façonné en bois de cèdre, plaqué d'ivoire et ciselé d'or. Sur les quatre faces, on a sculpté des bas-reliefs et gravé des inscriptions, qui furent composées, dit-on, par Eumélos de Corinthe : Œnomaos poursuit Pélops et Hippodamie, qui fuient sur un char attelé de chevaux ailés... Héraklès perce de flèches l'hydre de Lerne... Le roi de Thrace est défendu contre les Harpies par le fils de Borée... La Mort et le Sommeil défilent, avec la Nuit leur nourrice... La Justice frappe le crime... Idas enlève Marpessa aux beaux pieds... Zeus offre à Alcmène une coupe et un collier... Ménélas gronde Hélène... Les Muses chantent autour d'Apollon... Voici Borée qui enlève Orithie, Héraklès qui terrasse le triple Géryon, Thésée et Ariadne, le combat d'Achille et de Memnon, Mélanion et Atalante, le duel d'Ajax et d'Hector, Hélène et les Dioscures, Circé et Ulysse, Nausicaa se rendant au lavoir. Ce coffret est une théogonie et un poème épique; il faut le lire comme un livre sacré. La déesse est assise, dans la cella, auprès de Zeus; sa chevelure, qui se colle à son front en bandeaux ondulés, est serrée d'un étroit diadème; sous la haute arcade des sourcils, les gros yeux, saillants, regardent d'un air étonné. Homère a dit : « Héra aux yeux de vache. » Mais la merveille du temple de Héra, c'est l'*Hermès portant Dionysos enfant*, de Praxitèle. Le vieil auteur du poème homérique appelé *Hymne à Hermès* serait content s'il voyait cette statue, et un Athénien penserait à ces vers du poète Euripide :

> Atlas qui, de ses épaules d'airain, soutient le ciel, demeure antique des dieux, engendra une déesse, Maïa, qui m'a enfanté, moi Hermès, messager de Zeus, le plus grand des Daimones. Mon frère Phoïbos me fit cette prière : « O frère, étant allé vers le peuple autochtone de l'illustre Athéna, tu prendras sous la roche creuse un enfant nouveau-né. Porte-le, avec son berceau et ses langes, à mon temple de Delphes, et dépose-le à l'entrée de mes demeures. Pour le reste, cet enfant étant le mien, c'est à moi de m'en inquiéter. » — Afin de plaire à mon frère Loxias, j'ai emporté le berceau de joncs tressés, et j'ai déposé l'enfant sur les marches du temple.

Ici, ce n'est pas le fils d'Apollon et de Créuse que le dieu porte dans ses bras : c'est Dionysos. Hermès est beau d'une beauté surhumaine et parfaite; sa poitrine est large et svelte, ses cuisses fortes et fines. Debout, il regarde le petit enfant potelé et joufflu qu'il soutient sur son bras gauche et qui lui tend les mains. Nous ne pouvons le quitter, tant nos yeux aiment à suivre le contour parfait de sa forme vigoureuse et souple.

Entre le temple de Zeus et celui de Héra, les Achéens de Pise ont élevé un temple à Pélops, le héros de leur race. Le Métroon est un monument digne de la splendeur d'Olympie. Mais une des grandes curiosités de la ville sainte, c'est, sans contredit, la Terrasse des Trésors, le long du mur d'enceinte, tout au pied du mont Kronios. Si l'on veut avoir quelque idée de la richesse et des mœurs des peuples qui honorent Zeus olympien, c'est ici qu'il faut venir, et visiter en détail tous les petits monuments dont les façades bariolées s'alignent sur cette longue rue. Les gens de Sicyone conservent, avec un soin jaloux, dans le local qui leur est concédé, trois disques qui ont servi à la lutte du pentathle, l'épée de Pélops, ornée d'une garde d'or, une corne d'Amalthée, en ivoire, envoyée par Miltiade, premier tyran de la Chersonèse; deux châsses, dont l'une, consacrée par Myron, tyran de Sicyone, est en bronze de Tartessos et pèse cinq cents talents. Si vous aimez les armes bizarres, les cuirasses puniques, les idoles barbares de Moloch, le dieu-taureau à trois yeux, les emblèmes de Baal-Ammon, les voiles de pourpre phé-

nicienne, entrez dans le petit monument construit par Pothaios, Antiphilos et Megakles, sur l'ordre de Gélon, tyran de Syracuse. On a pendu au mur ou exposé sur des tables la meilleure part des objets précieux pris aux Carthaginois à la bataille d'Himère. Dans le trésor de Byzance, il y a une riche collection de vaisselles d'or et d'argent, une sirène et un triton en bois de cyprès.

Les gens de Métaponte possèdent une idole d'Endymion, en ivoire, et cent trente-deux coupes d'argent. Les Mégariens ont gravé sur l'architrave de leur édicule une inscription qui nous apprend qu'ils l'ont bâti en souvenir d'une victoire sur Corinthe. Les bas-reliefs qu'ils ont fait sculpter sur le fronton ne sont pas très beaux, mais ils sont très anciens et peints de toutes les couleurs, comme ceux du temple d'Héraklès, sur l'acropole d'Athènes. Les Mégariens sont fiers des épées et des casques qu'ils ont amoncelés en ce lieu. Mais leur monument n'est pas si beau que le trésor de la ville de Géla, qui est tout reluisant de terres cuites peintes. Il est agréable de rester longtemps sur cette terrasse; car, de ce point, nous embrassons, d'un seul regard, la vue entière de la ville sainte. Au moment où le soleil décline, lorsque le ciel est rose, cette vue est incomparable. Devant nous, à nos pieds, sous les portiques de l'agora, des marchands vendent aux pèlerins de menus objets de piété, surtout des statuettes de Zeus, en bois ou en bronze doré. A notre gauche, la piste dallée du stade, avec la tribune des hellanodices, et l'autel de marbre blanc où s'assied la prêtresse de Déméter Chamyne, la seule femme admise aux courses. Puis, au bout d'un chemin qui longe la tribune des hellanodices, l'hippodrome. Les Grecs s'y assemblent, à certains jours, pour y admirer la beauté des hommes forts et des chevaux de race : « O étranger, disait Solon à un Scythe barbare qui ne comprenait pas l'attrait de ces spectacles, si nous étions à l'époque des jeux Olympiques, des jeux Isthmiques ou des Panathénées, tu apprendrais, en voyant ce qui s'y passe, que nous n'avons pas tort de montrer tant d'ardeur pour ces fêtes. Je ne puis, par la parole, te donner une idée du plaisir que tu aurais, assis au milieu des curieux, à voir la bravoure des athlètes, la beauté de leur corps, leurs admirables poses, leur merveilleuse souplesse, leur force infatigable, leur audace, leur émulation, leur courage invincible, leurs efforts incessants pour la victoire. Je suis certain que tu ne cesserais de les combler de louanges, de te récrier et d'applaudir... »

*
* *

Je me suis attardé à rêver à propos du livre de MM. Monceaux et Laloux. Il y a des poèmes épiques moins riches de visions, de surprises et de pensées, que l'ingénieux catalogue qu'ils ont patiemment dressé. Il me semble maintenant que je suis allé à Olympie, comme le jeune Anacharsis, avec deux compagnons qui ont à leur service des moyens d'information dont Barthélemy ne disposait pas. C'est pourquoi je n'aurai pas le courage de chicaner les deux restaurateurs d'Olympie sur l'audace, quelquefois un peu risquée, avec laquelle la plume de l'érudit et le crayon de l'architecte suppléent au silence des textes ou aux irréparables lacunes des murs écroulés. Quels que soient les scrupules qui, sur certains points de détail, peuvent faire hésiter notre créance, l'ensemble du livre évoque une vision nette, précise, splendide. C'est tout un coin de l'antiquité qui traverse la nuit et rayonne du fond des temps. Telle est la magie des sciences nouvelles qui sont venues récemment au secours de l'histoire. L'épigraphie et l'archéologie ne sont ennuyeuses que pour ceux qui ne savent même pas le sens de ces deux mots. Ce sont des instruments d'optique d'une singulière puissance et d'une rare clarté. Elles nous font voir les hommes du passé, non pas dans les poses convenues que leur inflige l'histoire oratoire, mais dans le détail de leur vie quotidienne, dans le décor matériel que leurs mains ont touché et que leurs yeux ont vu. Seules, ces études patientes peuvent nous donner l'illusion et comme l'hallucination obsédante des choses mortes qui ont, pendant un moment, amusé, émerveillé, passionné l'esprit changeant des hommes. Les deux auteurs de la *Restauration d'Olympie* ont fixé leur attention sur un sujet singulièrement digne de leur science et de leurs efforts. L'enceinte sacrée d'Olympie, égayée d'eaux vives et de bois de platanes comme une mosquée, encombrée de marchands comme un bazar, parfois peuplée d'une foule bruyante comme un champ de foire, mais parfumée d'encens et tout étincelante de marbres, était à la fois la demeure préférée de Zeus et un incomparable musée où un peuple prédestiné conservait les œuvres les plus rares de son génie. Si je ne craignais de faire, avec le temps présent, un de ces rapprochements qui plaisent aux gens du monde, mais qui brouillent trop souvent l'exacte nuance de ce qui est, je dirais qu'il y avait là une sorte d'exposition universelle de l'hellénisme, exposition permanente à laquelle travaillaient les sculpteurs, les peintres, les poètes, les athlètes, tous ceux qui étaient capables de révéler aux hommes le secret de la divine beauté. Hérodote prétendit concourir aux jeux Olympiques en lisant aux Hellènes assemblés ses récits de guerre et d'aventures, et les auditeurs le récompensèrent en donnant à chacun des livres de son histoire le nom d'une muse. Les pèlerins ont entendu, près du temple de Zeus, les phrases amples et sonores d'Isocrate, et ils y ont pris autant de plaisir qu'à la vue des beaux corps qui étalaient leur nudité, dans le stade, comme des statues vivantes. Ainsi, toutes les formes par lesquelles la beauté peut se montrer aux hommes et les consoler, l'équilibre puissant des masses architecturales, faites pour durer éternellement; le calme et la sérénité des

effigies divines; le rythme des vers habilement cadencés; la persuasion qui va des lèvres éloquentes aux âmes charmées; la force et la vaillance des jeunes hommes, semblables aux héros, qui sont l'orgueil d'une nation et la fleur d'une race, tout ce que l'esprit des Grecs rêvait de plus rare et de plus précieux, contribuait à la splendeur de ces fêtes d'Olympie, les plus belles peut-être, à coup sûr les plus harmonieuses qui aient été données au genre humain.

GASTON DESCHAMPS.

CONFÉRENCES DE L'ODÉON

Les Époques du théâtre français.

(Dixième conférence.)

LA COMÉDIE DE MARIVAUX.

Mesdames et messieurs,

Tout semble d'abord un peu singulier dans l'homme dont je voudrais vous entretenir aujourd'hui : l'homme lui-même; et son œuvre; et sa réputation. Modeste ou médiocre même en son temps, la réputation de Marivaux, vous le savez, n'a pour ainsi dire pas cessé de grandir depuis qu'il est mort; et, aujourd'hui, ni de Destouches, ni de Regnard, ni de Le Sage, il n'est critique ou historien de la littérature qui parle avec autant de respect ou de considération que de l'auteur de *la Double Inconstance*, du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, des *Fausses Confidences*, de *l'Épreuve*, et du *Legs*... Son œuvre n'est pas moins singulière. Non seulement originale, mais unique en son genre, mêlée d'esprit et de mauvais goût, de délicatesse parfois exquise et de libertinage ou de grossièreté même, de réalisme et de poésie, elle attire et elle repousse, elle charme et elle irrite, elle amuse et elle ennuie... Enfin, de l'homme lui-même, de sa vie, de ses habitudes ou de ses goûts, nous ne savons rien, ou peu de chose; nous n'avons que de vagues renseignements; et sa biographie, mal connue, projette sur son œuvre presque plus d'ombre que de clarté (1)...

A quoi cela tient-il? A beaucoup d'autres raisons, sans doute, mais, si je ne me trompe, à celle-ci principalement que l'on le considère trop souvent en lui-même, en lui seul, sans avoir assez d'égard à ce qui l'a précédé, à ce qui l'a suivi, — et surtout, messieurs, au temps dans lequel il a vécu.

Ce qu'il a, en effet, de plus caractéristique et non pas de moins singulier, c'est d'être de son temps. Vous n'ignorez pas combien cela est rare! Tous, tant que nous sommes, l'hérédité, l'éducation, les traditions de famille, les exemples, les leçons de nos maîtres nous imprègnent plus ou moins profondément de l'esprit du passé. Quiconque est âgé d'aujourd'hui quarante ans a quelque chose en lui de l'esprit de 1850; et, dire d'un homme qu'il a tantôt passé la soixantaine, c'est en dire... qu'il est des environs de 1830. Vraie de tout le monde, l'observation l'est encore davantage de ceux qui font métier d'écrire, auteurs dramatiques, poètes ou romanciers, disciples sans le savoir, imitateurs inconscients de Baudelaire, de Flaubert... ou de Scribe. Mais elle l'était bien plus, elle l'est surtout des écrivains du XVIIIe siècle, d'un Crébillon ou d'un Voltaire, formés à l'école de la tragédie classique et de l'histoire; engagés, comme par profession, de toute une partie d'eux-mêmes, l'intellectuelle, dans les souvenirs de l'antiquité; contemporains à la fois de Louis XIV et de Sémiramis, du Régent et de Manlius Capitolinus; vivant ainsi comme en partie double; et, du mouvement des rues de Paris ou de la conversation libertine du café Procope et du café Gradot, passant comme de plain-pied à rimer pour la scène française les fureurs de Rhadamiste, roi d'Ibérie, ou les remords du fils de Clytemnestre et d'Agamemnon... Mais Marivaux, messieurs, lui, Marivaux est de son temps, entièrement, uniquement de son temps; il en est à fond, comme on dit en termes familiers; il n'est que de son temps; et c'est pourquoi, si nous voulons le comprendre, il nous faut commencer par nous renseigner sur ce temps, l'un des moins connus, et l'un pourtant des plus curieux de notre histoire littéraire.

C'est le temps de la querelle des anciens et des modernes; — et, je vous en prie, mesdames et messieurs, ne vous figurez pas, sous cette appellation pédantesque, une dispute ridicule, où des savants en *us* échangeraient entre eux moins d'arguments que d'injures ou de raisons que de horions, non, mais voyez-y ce qu'il y faut voir : le commencement ou les symptômes d'une révolution des esprits qui, de nos jours mêmes, n'a pas encore épuisé ni produit toutes ses conséquences. Il ne s'agissait, en effet, à vrai dire, de rien de moins que de savoir si les Grecs et les Latins demeureraient éternellement nos maîtres, les régulateurs de nos jugements, et les modèles de notre art... On commençait à se demander s'ils avaient atteint et réalisé pour toujours la perfection en tout genre; ou, au contraire, si peut-être un Bossuet, dans ses *Oraisons funèbres*, n'avait pas égalé les chefs-d'œuvre d'un Cicéron et d'un Démosthène; si Racine, avec son *Andromaque* ou son *Iphigénie*, n'avait pas surpassé les Euripide et les Sophocle; si Molière n'avait pas laissé loin derrière lui les Plaute et les Térence..... Disons encore quelque chose de plus : la question se posait déjà de savoir si nous dépenserions à continuer d'étudier « les anciens » un temps qu'il sem-

(1) On consultera sur Marivaux le livre de M. G. Larroumet : *Marivaux, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1882; et une étude de M. Émile Faguet, dans son *Dix-huitième siècle*. Paris, 1890.

blait que l'on emploierait d'une manière plus naturelle et plus utile à observer le présent ou à préparer l'avenir. Et vous le voyez, messieurs, à l'heure qu'il est, au moment même où je parle, il n'est guère de question plus « actuelle », ni plus controversée, ni peut-être enfin plus vitale. C'est dans les dernières années du XVIIe siècle qu'on a commencé de l'agiter, presque pour la première fois; — et les modernes, qui en ont trouvé beaucoup d'autres, n'ont pas trouvé de partisan ou de défenseur plus convaincu que Marivaux, si l'écho de ses convictions a passé jusque dans le dialogue de ses comédies.

Écoutez plutôt ce bout de scène de *la Fausse Suivante :*

TRIVELIN.

Un beau matin, je me trouvai sans un sou; comme j'avais besoin d'un prompt secours, et qu'il n'y avait point de temps à perdre, un de mes amis que je rencontrai me proposa de me mener chez un honnête particulier, qui était marié et qui passait sa vie à étudier des langues mortes... Je rentrai chez lui... Là, je n'entendis parler que de sciences, et je remarquai que mon maître était épris de passion pour certains quidams, qu'il appelait des Anciens, et qu'il avait une souveraine antipathie pour d'autres, qu'il appelait des Modernes...

FRONTIN.

Et qu'est-ce que c'est que les Anciens et les Modernes?

TRIVELIN.

Les Anciens... attends; il y en a un dont je sais le nom et qui est le capitaine de la bande : c'est comme qui te dirait un Homère. Connais-tu cela?

FRONTIN.

Non.

TRIVELIN.

C'est dommage, car c'était un homme qui parlait bien grec.

FRONTIN.

Il n'était donc pas Français, cet homme-là?

TRIVELIN.

Oh! que non! Je pense qu'il était de Québec, quelque part dans cette Égypte, et qu'il vivait du temps du déluge. Nous avons de lui de fort belles Satires, et mon maître l'aimait beaucoup, lui et tous les honnêtes gens de son temps, comme Virgile, Néron, Plutarque, Ulysse et Diogène.

FRONTIN.

Je n'ai jamais entendu parler de cette race-là, mais voilà de vilains noms.

TRIVELIN.

De vilains noms! C'est que tu n'y es pas accoutumé! Sais-tu bien qu'il y a plus d'esprit dans ces noms-là que dans tout le royaume de France?

FRONTIN.

Je le crois... Et que veulent dire les Modernes?

TRIVELIN.

Tu m'écartes de mon sujet, mais n'importe : les Modernes, c'est comme qui dirait... toi, par exemple.

FRONTIN.

Ho, ho! je suis un Moderne, moi!

TRIVELIN.

Oui, vraiment, tu es un Moderne, et des plus Modernes : il n'y a que l'enfant qui vient de naître qui l'est plus que toi, car il ne fait que d'arriver...

Je ne vous donne pas ces plaisanteries, mesdames et messieurs, pour être de bien bon goût, ou plutôt, avouons-le, Marivaux, quand il se joue, a quelquefois la main lourde; mais elles sont caractéristiques; et, sans doute, pour les mettre à la scène, pour les y développer avec tant de complaisance, — car je n'ai pas tout lu, — il fallait que la question tînt bien au cœur de Marivaux.

Trivelin, d'ailleurs, n'omet pas d'ajouter que, si son maître aimait les Anciens, sa maîtresse, au contraire, « estimait bien autrement les Modernes que les Anciens »; — et c'est un second trait, si je puis ainsi dire, de la physionomie du XVIIIe siècle à son début. Mme Dacier mise à part, qui était presque un homme, toutes les femmes alors étaient modernes. Elles le sont toujours un peu, vous le savez, mesdames, en fait de littérature, par une espèce d'horreur instinctive de la vieillesse, et des modes de l'année dernière... Mais elles l'étaient plus que jamais en ce temps-là, par un esprit de révolte, très naturel et très légitime, contre l'état d'infériorité intellectuelle et morale où il faut bien convenir que le XVIIe siècle les avait maintenues (1).

Avez-vous remarqué à ce propos, messieurs, que dans cette lutte qu'ils avaient entreprise contre le mauvais goût de leur temps, les Boileau, les La Bruyère et Molière même, ayant réussi presque en tout, avaient pourtant complètement échoué contre la préciosité?... Oh! sans doute, oui, nous rions de bon cœur aux *Précieuses ridicules*, à l'*École des femmes*, aux *Femmes savantes*, — je veux dire : nous autres hommes, car si j'avais l'honneur ou le plaisir d'être femme, il me semble que les plaisanteries des Chrysale, des Ar-

(1) Voici, à cet égard, un curieux passage de Bossuet : « Les dames modestes et chrétiennes voudront bien entendre en ce lieu les vérités de leur sexe. Leur plus grand malheur, chrétiens, c'est qu'ordinairement le désir de plaire est leur passion dominante; et comme, pour le malheur des hommes, elles n'y réussissent que trop facilement, il ne faut pas s'étonner si leur vanité est souvent extrême, étant nourrie et fortifiée par une complaisance presque universelle... Que si elles se sentent, dans l'esprit, quelques avantages plus considérables, combien les voit-on empressées à les faire éclater dans leurs entretiens? et quel paraît leur triomphe, lorsqu'elles s'imaginent charmer tout le monde! C'est la raison principale pour laquelle, si je ne me trompe, on les exclut des sciences, parce que, quand elles pourraient les acquérir, elles auraient trop de peine à les porter : de sorte que si on leur défend cette application, ce n'est pas tant, à mon avis, dans la crainte d'engager leur esprit à une entreprise trop haute, que dans celle d'exposer leur humilité à une épreuve trop dangereuse. » — *Pa-*

nolphe et des Gorgibus me paraîtraient en vérité plus grossières que divertissantes; — mais ce qui nous permet d'y rire aujourd'hui sans remords, c'est qu'on ne saurait d'ailleurs se le dissimuler : Molière a perdu la bataille... Il n'a pas été plus tôt mort que toutes ces petites sociétés

Que d'un coup de son art il avait diffamées

se sont reformées; que les ruelles se sont rouvertes ou transformées en salons; et que, dans les petits écrits de Mme de Lambert, comme dans les *Dialogues*, dans les *Éloges* de Fontenelle, ou comme encore dans les *Sermons* de Massillon, la préciosité, de plus belle, a recommencé de fleurir. En voulez-vous une preuve? Dans la bouche même d'Armande ou de Madelon, Molière a-t-il rien mis qui soit plus amusant que certaines phrases de Massillon, — dont je n'aurai pas le mauvais goût d'essayer ici de vous faire rire, — ou que tel trait de Mme de Lambert, qui me revient tout à point en mémoire? Elle écrit à son ami Saci, le traducteur de Pline, et, quelques mots de latin s'étant glissés sous sa plume, elle s'en excuse dans les termes suivants : « Il me semble qu'avec vous, cher Saci, en me mêlant de citer, je franchis les bornes de la pudeur... et que je vous fais part de mes débauches secrètes. » Je ne saurais dire si Marivaux a fréquenté chez Mme de Lambert, mais nul n'en eût été plus digne; et ce que nous savons avec certitude, c'est que tous les amis littéraires de la précieuse marquise furent aussi les siens.

Pourquoi, d'ailleurs, la préciosité renaissait-elle ainsi des ruines que Molière en croyait avoir faites? Il me semble qu'on peut le dire. C'est qu'elle était alors l'expression d'une nécessité sociale. C'est qu'en même temps qu'elle était une façon de parler, la préciosité était une façon de sentir. En essayant d'y plier, d'y amener, d'y former les hommes, c'est que c'était à la politesse aussi, que les femmes les formaient, — à l'usage du monde, à la finesse, à l'agrément, à la délicatesse des manières et des sentiments. Et, en vérité, quand on y songe, peut-on nier que la littérature du XVIIe siècle, que l'éloquence même de Bossuet et de Bourdaloue, que la tragédie de Corneille et la comédie de Molière, que la satire de Boileau et de La Bruyère, — quelque éclat dont elles brillent, et quelque estime que l'on en fasse, — eussent pourtant manqué de certaines qualités de souplesse, de grâce, de charme que sans doute le commerce des femmes y pouvait seul insinuer? Cette grande littérature avait quelque chose de trop viril; — entendez, alternativement et selon les genres, quelque chose tantôt de trop grave ou de trop austère, et tantôt quelque chose de trop libre ou de trop cynique. Dans l'intérêt même, non seulement de la littérature, mais de la civilisation, il était donc bon, il était nécessaire que les précieuses reprissent leur tâche interrompue par Molière; — et justement, pour les y aider, elles n'allaient pas trouver d'auxiliaire plus dévoué que notre Marivaux, d'allié plus utile que l'homme dont le nom même est devenu synonyme de tout ce qu'une certaine manière de dire les choses leur donne parfois de bizarrerie, mais si souvent aussi de grâce provocante et coquette, de charme insinuant ou subtil, d'agrément qui pique ou qui réveille, et de vérité ou de profondeur psychologique.

Mais ajoutons un trait encore, qui est de notre auteur et de son temps à la fois. C'est alors, mesdames, aux environs de 1730, qu'à la faveur de la préciosité peut-être, la *sensibilité* commence de poindre; et, comme l'a si bien dit Michelet, « que l'âme française, un peu légère, mobile et refroidie par le convenu, par l'artificiel, semble gagner un degré de chaleur ». C'est ce que les dates prouvent assez éloquemment. *Le Jeu de l'Amour et du Hasard* est de 1730; *Manon Lescaut* paraît, pour la première fois, en 1731; et *Zaïre*, enfin, est de 1732. Il y a là plus qu'une coïncidence. Vous allez tout à l'heure voir jouer *le Jeu de l'Amour et du Hasard;* jeudi prochain, vous entendrez *Zaïre;* permettez moi de remettre, ici, sous vos yeux le récit de l'ensevelissement de Manon :

Mon âme ne suivit pas la sienne. Le ciel ne me trouva point sans doute assez rigoureusement puni. Il a voulu que j'aie traîné depuis une vie languissante et misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse. Je demeurai plus de vingt-quatre heures la bouche attachée sur le visage et sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein était d'y mourir, mais je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps serait exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer et d'attendre la mort sur sa fosse. J'étais déjà si proche de ma fin, par l'affaiblissement que le jeûne et la douleur m'avaient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avais apportées. Elles me rendirent autant de force qu'il en fallait pour le triste office que j'allais exécuter. Il ne m'était pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvais : c'était une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée pour m'en servir à creuser, mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse; j'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle; je la considérai longtemps : je ne pouvais me résoudre à fermer sa fosse. Enfin, mes forces recommençant à s'affaiblir et craignant d'en manquer tout à fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable, et, fermant les yeux avec le dessein de ne les

ouvrir jamais, j'invoquai le secours du ciel et j'attendis la mort avec impatience.

Vous le savez, messieurs, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand, cinquante ou soixante ans plus tard, retrouveront seuls de pareils accents. Ce n'est donc pas de Rousseau ni de Diderot, comme on le dit quelquefois encore; ce n'est pas des environs de 1750, mais de ceux de 1730, vous le voyez; c'est de Prévost et de Marivaux, que date l'avènement de la *sensibilité* dans notre littérature. — Comme les héros des romans de Prévost, comme ceux de *Cleveland* et du *Doyen de Killerine*, les personnages de la comédie de Marivaux sont *sensibles :* sensibles, ses femmes; sensibles, ses amants; sensibles, ses pères; sensibles, enfin, jusqu'à ses intendants et jusqu'à ses laquais.

Sensible et précieux, précieux et moderne, vous pensez bien qu'un tel homme ne pouvait guère suivre les exemples même des plus illustres de ses prédécesseurs, ni surtout, comme les Regnard et les Le Sage, — nés *classiques*, ceux-là, — se prêter docilement au joug de Molière... N'hésitons pas à le dire, puisque aussi bien lui-même ne nous l'a pas caché. Marivaux n'aimait pas Molière, et tout lui déplaisait dans l'auteur du *Misanthrope :* la nature de ses intrigues, trop imitées encore à son gré de l'ancienne comédie; la franchise hardie de son langage, souvent voisine de la crudité; la généralité même de ces caractères universels que Molière aimait à tracer. Aussi lui tourna-t-il résolument le dos, avec un courage ou plutôt une audace qui pouvait lui coûter cher; dont il n'eut pas, d'ailleurs, à se louer auprès de ses contemporains; et qui ne lui a réussi que dans la mesure où, — sans le vouloir, sans le savoir peut-être, — il allait imiter Racine. La comédie de Marivaux, c'est, en effet, mesdames et messieurs, la tragédie de Racine, transportée ou transposée de l'ordre de choses où les événements se dénouent par la mort, dans l'ordre de choses où ils se terminent au mariage; et cette formule vous explique, à la fois, la nature de ses intrigues, sa conception du comique et de la comédie, et cette singularité de style qu'on lui a si souvent reprochée.

Notez d'abord les titres de ses pièces, comme ils sont significatifs! Elles s'appellent : *la Double Inconstance*, ou *le Jeu de l'Amour et du Hasard*, ou *les Fausses Confidences*... Supposé que l'on voulût donner des sous-titres aux tragédies de Racine, est-ce que ce ne sont pas ceux-là qu'on choisirait? *Andromaque*, *Bérénice*, *Bajazet*, *Mithridate*, *Phèdre*, est-ce que ce ne sont pas, s'il y en eut, des jeux, des jeux tragiques, des jeux sanglants, des jeux mortels, — mais des jeux de « l'amour et du hasard »? Et *Andromaque*, en particulier, n'est-ce pas « la double inconstance : » inconstance d'Hermione qui trahit Oreste pour Pyrrhus, inconstance de Pyrrhus qui trahit Hermione pour Andromaque? Pareillement *Bérénice*... Mais *Bajazet*, à son tour, n'est-ce pas la tragédie, s'il y en eut jamais, des « fausses confidences : » fausses confidences de Bajazet, fausses confidences d'Atalide à Roxane?

> Avec quelle insolence et quel dédain
> Ils se parlent tous deux de leur grandeur!
> Quel penchant, quel plaisir je sentois à les entendre!...

Rappelez-vous encore *Mithridate*... Si bien, messieurs, que, sur leur titre seul, les comédies de Marivaux nous apparaissent, passez-moi l'expression, comme des « espèces particulières » dont la tragédie de Racine serait le cas général...

A moins peut-être, si vous l'aimez mieux, que l'on ne renverse la phrase... On le peut, sans inconvénient et sans difficulté. Car, de même que la tragédie de Racine est très voisine de la comédie, de même la comédie de Marivaux est toute proche de la tragédie. On a souvent noté la ressemblance de l'intrigue de *Mithridate* avec celle de *l'Avare;* et la situation de Pyrrhus dans *Andromaque* n'est pas sans quelques rapports avec celle du marquis du *Legs*. Mais, d'autre part, n'a-t-on pas aussi remarqué que la situation du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, prise au sérieux, c'était *Ruy Blas?* et, pour faire un drame des *Fausses Confidences*, que faudrait-il ? Tout simplement qu'Araminte, outragée de la façon dont s'y prend Dorante pour lui faire déclarer son amour, préférât sa dignité de femme à son bonheur. Dans la tragédie de Racine, comme dans la comédie de Marivaux, à ne regarder encore que les seules apparences, nous sommes donc sur la limite précise qui sépare le drame de la comédie sentimentale. Et il importe, assez peu, mesdames et messieurs, lequel des deux soit l'espèce ou le genre de l'autre, si nous retenons ce point qu'étant des représentations également vraies de la vie, la tragédie de Racine et la comédie de Marivaux en sont de plus des représentations analogues.

Pénétrons cependant plus avant : voici de bien autres ressemblances. Non seulement dans *Phèdre*, comme vous l'avez vu, messieurs, mais presque dans toutes les tragédies de Racine, les rôles de femmes sont les plus importants, et on peut soutenir, je crois, sans beaucoup d'exagération, que *Mithridate*, mesdames, c'est Monime, comme *Bajazet*, c'est Roxane. Il n'en va pas autrement dans la comédie de Marivaux. *Le Jeu de l'Amour et du Hasard*, c'est Silvia; *les Fausses Confidences*, c'est Araminte; et les Dorante ou les Bourguignon, — à plus forte raison les Orgon ou les Remy, — n'ont de raison d'être qu'en elles, par elles, pour elles, à cause ou en fonction d'elles. C'est ce qui était alors nouveau, absolument nouveau, dans notre comédie... Je ne parle pas ici des jeunes filles de Molière, de ses Élise ou de ses Marianne; vous en savez l'étrange insignifiance; mais, dans *Tartuffe*, Elmire n'est qu'un ressort, si je puis ainsi dire; la Célimène du *Misanthrope* n'est que l'antithèse ou la contre-partie d'Alceste; et, dans l'*École des femmes*, Agnès n'a de raison d'être que de mettre en défaut la prétendue

sagesse d'Arnolphe. Et elles vivent, parce qu'elles sont les créatures de Molière, mais ce sont pourtant des moyens ou des types autant que des personnes ; elles n'existent pas pour elles-mêmes ; et ce sont, pour ainsi parler, des créations accidentelles ou occasionnelles. Dans la comédie de Marivaux, au contraire, ce sont bien les femmes qui occupent le premier plan ; c'est pour elles que la pièce est faite ; et si l'on les en ôtait, la comédie s'évanouirait avec elles.

De cette importance donnée aux rôles de femmes, il en résulte naturellement que les comédies de Marivaux, — je ne dis pas toutes, mais les plus caractéristiques, celles qui lui ressemblent à lui-même le plus, — sont des comédies d'amour. Il est trop galant homme, en effet, pour nous amuser, cinq actes durant, comme l'auteur des *Femmes savantes*, aux dépens de trois pauvres femmes qui n'ont d'autre tort, après tout, que d'aimer à savoir que ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la terre, ou que de préférer la lecture des vers de M. Trissotin aux soins du pot-au-feu... Mais, comme l'écrivait une impératrice à une reine, si « le seul vrai bonheur en ce monde pour une femme, c'est un heureux mariage (1) », voilà ce que Marivaux a bien vu, et voilà ce qui va faire le fond de ses comédies. Filles ou veuves, bourgeoises ou demi-paysannes, toutes ses Araminte et toutes ses Silvia, toutes ses Hortense et toutes ses Angélique n'ont de visée qu'au mariage, et, comme aucune d'elles ne voudrait se marier sans amour, l'intrigue de ses pièces n'a pour objet que de libérer, que d'affranchir leur droit d'aimer de tout ce que les préjugés y opposent d'obstacle ou de retardement. N'est-ce pas encore ici l'objet de la tragédie de Racine? et que veulent autre chose, mesdames, les Hermione, les Roxane ou les Phèdre? Seulement, voici la différence : les comédies de Marivaux se terminent justement au point où les tragédies de Racine commencent ; et c'est ce qui fait qu'en étant des pièces d'amour, elles ne cessent pourtant pas d'être des comédies.

J'insisterais, je devrais insister, si je ne craignais, en insistant, de vous donner moi-même une autre espèce de comédie. De quelque manière, en effet, que l'on s'y prenne, et quand ce serait pour en dire les plus jolies choses du monde, il y a toujours quelque ridicule à disserter publiquement sur l'amour,... et ce genre de causerie préfère un auditoire moins nombreux... Permettez-moi donc de me dérober. C'est d'ailleurs assez si vous voyez bien qu'autant l'amour une fois formé, mais surtout lié, devient une matière aisément tragique, — s'il est déçu, s'il est dédaigné, s'il est trompé, — autant, au contraire, quand on se borne à nous le montrer qui se forme, il est facile de le maintenir au ton de la comédie. C'est ce que Marivaux a su faire avec infiniment d'habileté. « J'ai guetté, disait-il, j'ai guetté dans le cœur humain toutes les niches différentes où peut se cacher l'amour lorsqu'il craint de se montrer, et chacune de mes comédies a pour objet de le faire sortir d'une de ses niches (1). » On ne saurait, messieurs, mieux dire en quoi *le Jeu de l'Amour et du Hasard* diffère, tout en y ressemblant, des *Fausses Confidences*. Aucune comparaison ne saurait mieux montrer ce qu'il y a d'ingénieusement comique dans la donnée même des pièces de Marivaux... Mais, changez un mot dans sa phrase, et, au lieu de l'amour, mettez la jalousie, — qui sans doute en est l'une des formes aiguës, — et vous trouvez la tragédie de Racine.

Ce n'est pourtant pas tout encore, et voici, je crois, une autre analogie. Rien que d'avoir pris, comme Racine, les passions de l'amour pour matière de sa comédie, c'est ce qui a permis à Marivaux de pousser plus avant que personne avant lui, sauf Racine, ne l'avait fait, l'étude, l'analyse, et, comme on disait alors, *l'anatomie* du cœur. C'est effectivement un trésor d'observations que l'œuvre de Marivaux, d'observations fines, souvent subtiles, souvent profondes, qui ne sont pas moins vraies pour être exprimées d'une façon quelquefois singulière, ou plutôt, mesdames et messieurs, dont j'oserai dire que l'expression paraîtrait moins singulière, si l'observation, moins ingénieuse et moins délicate, était moins neuve elle-même. « Qu'on me trouve un auteur célèbre, ayant approfondi l'âme, et qui, dans ses peintures de nous et de nos passions, n'ait pas le style singulier. » Quand Marivaux se défendait ainsi lui-même contre les plaisanteries que ses contemporains faisaient de son style métaphysique, il oubliait précisément Racine, qui n'est jamais moins singulier que lorsqu'il est peut-être le plus neuf ou le plus profond. Mais ce don de dire des choses neuves dans la langue de tout le monde n'appartient, vous le savez sans doute, qu'aux très grands écrivains ; et, ne pouvant les dire avec la même force et la même simplicité, reprocherons-nous à Marivaux d'avoir mieux aimé dire des choses neuves d'une façon singulière que des choses banales d'une manière commune?

Vous remarquerez enfin que, chez lui comme chez Racine, le style, la psychologie, et l'action ne font qu'un. Pas ou peu d'incidents, rien qui vienne du dehors, mais une succession d'*états d'âmes* qui s'opposent ou se contrarient, comme, par exemple, dans *le Jeu de l'Amour et du Hasard*, jusqu'à ce qu'ils finissent par se concilier, ou qui se succèdent en se précisant, comme

(1) Marie-Thérèse à Marie-Antoinette, 4 mai 1770. *Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy Argenteau*, publiée par MM. d'Arneth et Geffroy. Paris, 1875.

(1) Cette phrase, souvent citée, nous a été conservée, ainsi que plusieurs autres de Marivaux, par d'Alembert, qui l'a insérée dans les notes qu'il a mises à son *Éloge de Marivaux*. Ayant déjà cité son *Éloge de Crébillon*, je saisis cette occasion toute naturelle de recommander la lecture des *Éloges* de d'Alembert. Ils sont presque tous intéressants, et quelques-uns d'entre eux contiennent des renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs.

dans *les Fausses Confidences,* jusqu'à ce qu'ils se connaissent eux-mêmes.

ARAMINTE.

Mais, Marton, il a si bonne mine pour un intendant, que je me fais quelque scrupule de le prendre : n'en dirait-on rien?

MARTON.

Et que voulez-vous qu'on dise? *Est-on obligé de n'avoir que des intendants mal faits?*

Ce n'est encore, vous le voyez, qu'une disposition et vague. Araminte est veuve; on la persécute pour se remarier; elle « aimerait à aimer »; elle n'aime pas encore; elle trouve seulement que Dorante « a bonne mine »; — et pourquoi voudrait-on qu'elle s'en interdît la vue? Elle installe donc Dorante dans la place. Sur quoi, Mme Argante, dont il dérange les plans, presse sa fille de s'en défaire.

ARAMINTE.

Je ne vois pas le sujet de me défaire d'un homme qui m'est donné de bonne main, qui est un homme de quelque chose, qui me sert bien, et que trop bien peut-être.

MADAME ARGANTE.

Que vous êtes aveugle!

ARAMINTE.

Pas tant; chacun a ses lumières... Si l'on me donne des motifs raisonnables de renvoyer cet intendant... il ne restera pas longtemps chez moi; *sans quoi on aura la bonté de trouver bon que je le garde, en attendant qu'il me déplaise à moi.*

Le progrès, mesdames, est sensible : Dorante ne s'en ira pas; on ne l'aime point encore, mais on le *préfère* déjà; et peut-être n'est-ce pas lui qu'on épousera, mais sûrement ce n'est pas « Le Comte »... Faisons donc le dernier effort; et qu'Araminte achève « de voir clair dans son cœur ».

MADAME ARGANTE.

Vous dites que vous le garderez : vous n'en feriez rien.

ARAMINTE, *froidement.*

Il restera, je vous assure.

MADAME ARGANTE.

Point du tout, vous ne sauriez. *Seriez-vous d'humeur à garder un intendant qui vous aime?*

M. REMY.

Eh! à qui voulez-vous donc qu'il s'attache?

ARAMINTE.

Mais, en effet, pourquoi faut-il que mon intendant me haïsse?

Et nous, messieurs, qu'avons-nous besoin d'entendre ou d'attendre davantage? Le mariage vaut fait maintenant; à la sympathie d'une jeune veuve pour un intendant bien fait a succédé d'abord un goût de préférence, puis la préférence est devenue de l'amour... La comédie est terminée; et si chaque progrès de l'action nous en a fait faire un dans la connaissance du cœur d'une belle indolente, n'avions-nous pas raison de dire que dans le théâtre de Marivaux, comme dans celui de Racine, action et psychologie se confondent?

Maintenant, Marivaux a-t-il imité Racine? a-t-il voulu seulement l'imiter? Pour ma part, je ne le crois pas. Dans les sociétés qu'il fréquentait, et que présidait Fontenelle, on était plutôt hostile à la mémoire de l'auteur de *Bérénice* et de *Phèdre,* — lequel était presque un contemporain, n'ayant disparu que depuis une trentaine d'années, — et d'ailleurs, l'indépendance d'humeur de Marivaux allait jusqu'au dédain, — un dédain doux, mais un dédain parfait, — de tout ce qui l'avait lui-même précédé. La question aussi bien n'est-elle pas presque indifférente? On sait que l'on copie; on ne sait pas toujours que l'on imite. Ce que je tiens seulement à vous faire observer, messieurs, c'est que, Marivaux n'en aurait rien su ni soupçonné, la ressemblance ou l'analogie de sa comédie avec la tragédie de Racine n'en serait pas moins certaine pour cela, — ni surtout plus fortuite. Il y a des courants d'idées auxquels personne ne saurait se soustraire, pour la bonne raison qu'à peine sentons-nous qu'ils nous entraînent; il y a des influences qui sont comme diffuses dans l'atmosphère ambiante, et que nous respirons, sans nous en douter nous-mêmes, avec l'air de notre temps; il y a des œuvres à l'imitation desquelles, sans le vouloir, l'esprit d'une génération ou d'un siècle se modèle. Balzac, dans notre siècle, a-t-il imité la vie? ou la vie a-t-elle imité Balzac? Tout en imitant Racine, ou, si vous l'aimez mieux, tout en transposant la tragédie de Racine dans sa comédie de l'amour, Marivaux n'en est donc pas moins demeuré l'homme de son temps... C'est ce qu'il faut que j'achève de vous montrer, en vous montrant dans l'esprit de son temps l'explication de ses défauts, comme j'ai tâché tout à l'heure de vous y faire voir l'origine de ses qualités.

Ainsi je ne voudrais pas dire que sa sensibilité fût à fleur de peau, mais cependant, pas plus que celle de Voltaire ou de leurs contemporains à tous deux, — exceptons-en le seul Prévost, — je ne la crois très profonde. Vous venez, mesdames, de voir jouer *l'Épreuve.* Je vous le demande : est-ce que vous n'en avez pas trouvé, sous ses grâces Pompadour ou Watteau, la donnée bien cruelle; et, en vérité, quand on a le cœur un peu sensible, ou seulement bien placé, badine-t-on ainsi avec l'amour? Eh quoi! Lucidor aime Angélique, et il en est aimé; l'innocente n'a pas un regard ou un sourire qui ne le lui dise; il est aussi sûr d'elle qu'un homme le puisse être d'une femme; et je ne sais pour quelle satisfaction de vanité, ce fat, cet impertinent, ce sot, ne craint pas d'exposer cette enfant tour à tour aux entreprises de son fermier d'abord, Me Blaise, et de son laquais ensuite! Et il est vrai que *l'Épreuve* est

datée de 1740... Il est vrai qu'un Richelieu, si nous en croyons la chronique, en usait volontiers de la sorte avec ses victimes... C'est une preuve aussi que Marivaux suit son temps, si, comme nous le savons par ailleurs, après ce premier éveil de la sensibilité que je vous signalais aux environs de 1730, les mœurs retournent à celles de la Régence. La race odieuse des Lovelace et des Valmont commence de paraître...

Mais, je l'avoue, quelque vif plaisir que j'éprouve à retrouver chez un auteur comique ou chez un romancier la fidèle image des mœurs de son temps, j'aimais mieux l'autre Marivaux, le premier, celui du *Jeu de l'Amour et du Hasard* ou de *la Surprise de l'Amour*. S'il n'était pas plus spirituel, il était plus humain. Son Orgon était le meilleur des pères, et ses amoureux, ses Dorante ou ses Lélio, n'avaient peut-être pas cette allure aristocratique, mais ils lui faisaient tout de même plus d'honneur. Et, vraiment, je commence à douter de la profondeur d'une sensibilité qui se tourne si vite et si facilement en sécheresse.

Ils n'étaient pas trop délicats, pourtant, et le Dorante des *Fausses Confidences*, par exemple, ne laissait pas de jouer un assez vilain jeu. Tranchons le mot : son personnage a quelque chose d'assez répugnant, et sa manière de réduire Araminte à composition, je ne sais quoi qui sent trop son chevalier d'industrie. Il y a d'ailleurs une bien grosse dot dans la petite main qu'on lui abandonne! Mais le déguisement de l'autre Dorante, celui du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, est-ce que vous aimez beaucoup cette invention? est-ce que l'embarras de Silvia quand elle sent qu'elle aime Bourguignon, qui n'est que Bourguignon pour elle, n'a pas quelque chose de gênant, d'humiliant, d'avilissant même pour nous? et, d'une manière générale, ne penserez-vous pas, messieurs, qu'il y a bien des laquais et bien des intendants dans la comédie de Marivaux? Trop d'intendants, trop de laquais, trop de situations fâcheuses!...

Je sais bien ce que l'on répond : que c'est encore un trait de mœurs; et je connais le mot de Montesquieu : « Le corps des laquais est plus respectable en France qu'ailleurs : c'est un séminaire de grands seigneurs : il remplit le vide des autres états... » Je me rappelle aussi le *Gil Blas* de Le Sage. Et pour m'assurer qu'un laquais, sous l'ancien régime, était en passe de parvenir à tout, je n'ai pas besoin de songer au fameux Gourville : il me suffit de penser à quelques contemporains de Marivaux, à Dubois, par exemple, ou encore à celui qui devint le cardinal Alberoni. Sans doute, au temps de Marivaux, il arrivait tous les jours qu'une Silvia s'éprît d'un Bourguignon, et, à plus forte raison, que Dorante épousât Araminte... On pourrait ajouter qu'en y poussant lui-même, — autant du moins qu'il était en son pouvoir d'auteur comique, — Marivaux s'efforçait à détruire ce qu'il y a d'inhumain ou d'odieux dans l'inégalité des conditions des hommes, et qu'ainsi ses comédies devançaient les *Discours* de Rousseau. N'est-il pas vrai qu'il y a déjà dans *les Fausses Confidences* quelque chose de *la Nouvelle Héloïse?* que Dorante fait songer à Saint-Preux? et Araminte, si l'on le veut, à Mme de Warens? J'y consens d'autant plus volontiers que ce sera donc un trait de plus de ressemblance de la comédie de Marivaux avec les mœurs de son temps.

Et je le retrouverais encore, messieurs, s'il le fallait, l'homme de son temps, dans un certain goût de libertinage qui fait de lui le prédécesseur de Crébillon fils... Mais enfin, puisque ce goût de libertinage, qui s'étale dans ses romans, — dans sa *Marianne* même et surtout dans son *Paysan parvenu*, — ne se montre pas ou à peine dans ses comédies, passons, et contentons-nous, pour terminer, de dire deux mots, à la fois, de la singularité de sa réputation et de l'originalité de son rôle dans l'histoire de la littérature.

Car les deux choses se tiennent...

Si les contemporains de Marivaux ne l'ont donc pas précisément méconnu, mais s'ils ne l'ont pas estimé non plus à sa véritable valeur, c'est que la nouveauté de son entreprise, n'étant pas soutenue par des qualités qui s'imposent, — mais seulement par des qualités qui paraissaient tenir plutôt de l'art de causer que celui d'écrire, et que, pour cette raison, les Voltaire, les Gresset, les Piron s'imaginaient posséder comme lui, — cette nouveauté les a comme changés ou déroutés de leurs habitudes d'esprit. Nous, cependant, et au contraire, devenus moins sensibles à ce que sa manière a d'entortillé, si nous faisons de son œuvre une estime un peu excessive peut-être, c'est que nous lui savons gré de deux choses : l'une, à laquelle des contemporains sont en général assez indifférents, je veux dire la fidélité du portrait que l'on trace d'eux, car ils croient assez se connaître; et l'autre, que ses contemporains ne pouvaient pas prévoir, j'entends une transformation ou une évolution de la comédie, dont on n'a guère senti que de notre temps toute l'importance.

Pour que la comédie moderne achevât, en effet, de naître, il fallait qu'avant tout la comédie classique se féminisât... en quelque sorte. Il fallait que la femme y jouât, comme personne morale, un rôle égal en importance à celui qu'elle joue dans la société. Il fallait qu'à côté des préoccupations habituelles de l'homme, — qui avaient seules semblé dignes à Molière de faire l'objet de la comédie, — les préoccupations ordinaires de la femme fussent admises, pour ainsi parler, aux honneurs de la représentation. Et il fallait enfin qu'à la grossièreté de l'antique plaisanterie, je ne sais quoi de plus fin se mêlât, ou de plus poli, si l'on veut, qui ne rendît pas la plaisanterie moins vive, ni au besoin moins meurtrière, mais cependant plus mondaine. C'a été l'œuvre de Marivaux. Dans la comédie comme dans le roman, il a fait à la femme la place qu'on ne

lui avait encore donnée que dans la tragédie. Il a contribué ainsi, plus que personne, peut-être, à propager le mélange des genres. Mais, en le préparant, il l'a cependant retardé, si ses comédies sont bien des comédies, et non pas du tout des romans ou des drames. Et c'est pourquoi, non seulement il manquerait quelque chose à l'esprit français si nous n'avions pas *le Jeu de l'Amour et du Hasard* et *les Fausses Confidences;* mais il manquerait aussi quelque chose à l'histoire du théâtre, si l'on ne voit pas, ou si l'on voit mal, quel Destouches ou quel La Chaussée, quel Piron ou quel Gresset eût accompli l'œuvre de Marivaux.

F. Brunetière.

LE JOURNAL-FANTOME

Nouvelle.

Chacun sa chimère.

J'ai connu Rodolphe Galimel, il y a quelque vingt ans, dans un journal quotidien où je faisais mon apprentissage, je n'ose dire mes débuts. Nous appartenions à ce que notre rédacteur en chef appelait la « petite équipe » : une demi-douzaine de « jeunes », attelés aux besognes ingrates, peu glorieuses et peu lucratives. Parmi ces humbles, on distinguait d'abord le père Coussot, préposé à l'épluchage des journaux de province, un bonhomme chauve, glabre, replet, souriant, l'œil à fleur de tête, — le plus jeune de tous, malgré ses soixante ans, par sa parfaite candeur d'âme, son insouciance sereine, son inaltérable bonne humeur, sa précieuse faculté de recommencer continuellement la vie en ce perpétuel noviciat auquel l'absence totale de sens pratique voue certains êtres inoffensifs sans défense.

Le plus vieux d'entre nous, sinon le plus âgé, était assurément Rodolphe Galimel, qui pourtant n'avait guère dépassé la trentaine. Je le vois encore, efflanqué, anguleux, avec un buste trop court sur de hautes jambes grêles d'échassier, de longs bras simiesques armés de mains démesurées aux doigts osseux. Le visage émacié était encadré d'une barbe châtain clair, inculte et chétive comme une herbe jaunie de terrain vague, prolongeant le menton en double pointe; les cheveux pauvres tombaient en mèches plates; dans les orbites profondément caves, les yeux d'une couleur indécise papillotaient derrière des lunettes bleutées, à cheval sur un nez fortement aquilin. C'était une physionomie très complexe. Pour la reconstituer entièrement, il faudrait emprunter des traits à divers types connus.

Sous le capuchon de bure, ses joues creuses et ses pommettes saillantes aux tons de vieil ivoire eussent assez bien rappelé le masque ascétique de saint François d'Assise; sous le pourpoint de velours rouge ou noir, il eût fait un Méphistophélès suffisamment romantique; sous l'armure moyen âge, il eût « posé » à souhait le Don Quichotte classique; sous sa lévite râpée, il pouvait passer à volonté pour un pion de « boîte à bachot », pour un pianiste hongrois, pour un médium spirite ou pour un magnétiseur. Bref, à la face épanouie et béate du père Coussot, Galimel opposait sa figure souffreteuse, tourmentée, d'incompris, dévoré par une flamme intérieure, miné par une idée qui ne perçait pas.

Très discret, d'ailleurs, point bavard, il ne racontait jamais rien de sa vie privée. D'une régularité chronométrique, il apparaissait à heure fixe dans la salle de rédaction sans qu'aucun bruit eût annoncé son entrée. Le père Coussot prétendait en plaisantant qu'il se glissait à travers le trou de la serrure, ainsi que les sorciers des contes de fée. Il s'assevait silencieusement à l'extrémité de la table recouverte d'un tapis vert, tirait de sa poche des paperasses de toute couleur et de tout format, couvertes de notes, et rédigeait ses informations. A cause de sa myopie, il prenait une posture baroque : son dos se bombait, sa poitrine se creusait, son front touchait presque la table, et ses mèches plates, tombant droit comme les franges d'un châle fané, lui formaient un abat-jour et balayaient son papier. Il écrivait d'une plume agitée, sans se mêler aux conversations à bâtons rompus, sans daigner sourire aux calembours bureaucratiques du père Coussot. Sa tâche terminée, il relisait religieusement sa « copie », se passait les mains sur les tempes, rejetait ses cheveux en arrière, se levait, coiffait son chef d'un affreux gibus tout gondolé et sortait d'un pas furtif, comme il était entré.

La besogne à laquelle il apportait tant de conscience et d'application se réduisait simplement au compte rendu très sommaire des séances académiques et au résumé des programmes des cours et conférences. Mais ces modestes attributions, que notre rédacteur en chef, un homme excellent, lui avait conférées pour lui fournir un prétexte de passer à la caisse, il en faisait un sacerdoce. C'était d'un air inspiré ou avec un froncement de sourcils fatal qu'il burinait des formules lapidaires dans le genre de celles-ci : « La séance est levée à quatre heures un quart. » ..... « Samedi soir, à huit heures et demie, à la salle des Capucines, conférence de M. Ducornet sur l'avenir de la pisciculture. »

Brusquement, sans avertissement préalable, Galimel cessa de venir à la rédaction. L'un de nous le suppléa au pied levé, en glanant à coups de ciseaux dans un ou deux journaux spéciaux les informations qu'il peinait tant à rédiger d'après les documents authentiques. Comme il était la plus inutile des « utilités » de la troupe, il ne fut pas remplacé. Personne ne se réjouit de son départ, car il ne portait ombrage à personne; il ne laissa pas de regrets, car il ne fraternisait pas

avec les camarades. Une quantité négligeable éliminée : voilà tout!

Il y avait un mois environ que Galimel avait disparu, lorsqu'un après-midi, je le rencontrai sur le boulevard, qu'il arpentait à grandes enjambées, très affairé, portant sous son bras une vieille serviette de maroquin bourrée à en crever.

« Ah! mon cher, s'écria-t-il, je suis bien aise de vous voir! Justement, j'allais vous écrire, j'ai à causer avec vous. » Et, promenant autour de lui un regard oblique, plein de méfiance à l'égard des passants, il me glissa dans l'oreille mystérieusement, d'une voix sourde, ces mots : « Je fonde un journal. » Cette déclaration ne me causa qu'une demi-surprise. Il n'y avait, en somme, rien d'invraisemblable à ce que Galimel couvât un de ces canards mort-nés, un *Réveil de la jeunesse* quelconque, littéraire, artistique, satirique et hebdomadaire, — c'est-à-dire paraissant régulièrement la semaine des quatre jeudis. C'était même dans l'ordre; il avait « une tête à ça ». Il précisa, me guettant par-dessus ses lunettes, pour juger de l'effet produit : « ... Un grand journal quotidien! » L'effet fut foudroyant. Mon étonnement, ma stupeur se traduisirent par un haut-le-corps. Galimel resta grave. « Oui, continua-t-il, un grand journal quotidien, politique, littéraire, scientifique, économique; mais pas un journal comme les autres... Une idée absolument neuve; vous verrez... — Vous avez de l'argent? » demandai-je. Car, malgré mon inexpérience de novice, je n'ignorais plus qu'une pareille entreprise nécessite une mise de fonds considérable.

Il me répondit avec un sourire superbe : « De l'argent! Sachez, mon cher, que deux gros financiers me commanditent. L'affaire est très avancée (il tapait sur la vieille serviette de maroquin, qui semblait recéler en ses flancs un volumineux dossier)... Vous en serez; je compte sur vous et sur les camarades de la petite équipe; les pontifes de la grande sont trop vieux jeu, je ne tiens pas à m'empêtrer de leur collaboration; je vous préviendrai quand il sera temps. Pas un mot à personne, n'est-ce pas?... Aujourd'hui, je suis très pressé; ces messieurs m'attendent. — Ces messieurs? — Oui, mes commanditaires. A bientôt! A bientôt! » Et il s'éloigna de toute la vitesse de ses longues jambes, fendant résolument la vague humaine, qui se referma sur lui.

J'étais resté au bord du trottoir, complètement abasourdi. Galimel directeur d'un grand journal quotidien! Galimel, l'infime copain de la petite équipe! C'était à n'y pas croire. Quand, revenu de mon ahurissement, je poursuivis mon chemin, il me sembla que je marchais vers une terre promise, et que Galimel, subitement grandi, venait de me hausser à sa taille en m'assurant une place à ses côtés dans son futur journal. Ma condition présente me pesait comme trop mesquine et indigne de moi; des desseins ambitieux bouillonnaient sous mon crâne échauffé; seul, l'espoir d'une émancipation prochaine me faisait supporter patiemment le joug. J'eus beaucoup de peine à garder le secret qui me brûlait la langue; mais Galimel ne me laissa pas trop longtemps souffrir de cette réserve. Quelques jours après, il nous adressait, aux camarades et à moi, un billet laconique nous convoquant pour une « communication urgente ». Rendez-vous était donné entre trois et quatre heures, dans un café de la rue du Bouloi, — un de ces petits cafés genre province où les boutiquiers du quartier viennent faire leur partie le soir, mais qui restent presque déserts pendant l'après-midi. J'y allai, accompagné du père Coussot et de trois autres acolytes, de très mince qualité comme nous. Galimel nous avait devancés, muni de son inséparable serviette d'où il avait tiré les pièces d'un dossier qu'il annotait de coups de crayon nerveux, tout en nous attendant. Averti de notre entrée par le bruit de la porte, il ramassa vivement ses paperasses, nous accueillit les deux mains tendues, commanda six bocks, et, sans plus de préambule, nous exposa l'économie de son projet. Il parlait à demi-voix, s'interrompait de temps en temps pour épier d'un regard inquiet le garçon roupillant dans un coin, et la patronne, une grosse dame mûre, qui, assise à son comptoir, ravaudait placidement un bas, sans se soucier de notre conciliabule.

Le projet nous séduisit tout de suite par sa hardiesse et sa nouveauté. Après nous avoir tenus pendant plus d'une heure sous le charme de son éloquence persuasive, Galimel s'excusa de nous quitter et voulut payer les bocks, sous prétexte qu'il nous avait dérangés. Il allait chez « ces messieurs », — deux des plus gros financiers de la place de Paris, s'il vous plaît! Jusqu'à nouvel ordre, il croyait devoir nous taire leurs noms, ainsi que le titre du journal... On ne saurait, disait-il, prendre trop de précautions; une indiscrétion est si vite commise, même involontairement; il fallait se méfier des plagiaires, ne pas se laisser souffler l'idée... Ce mystère n'était pas pour nous offusquer; il nous imposait par l'importance qu'il donnait à l'affaire. La première entrevue nous jeta dans un grand trouble : nous étions partagés entre l'étonnement que nous causait la révélation d'un Galimel ignoré et le remords d'avoir méconnu cet homme de haute valeur, qui serait demain une des puissances de la presse parisienne.

La deuxième réunion au petit café de la rue du Bouloi fut brillante. Nous trouvâmes Galimel flanqué d'une dizaine de nouveaux rédacteurs. Il nous présenta cérémonieusement les uns aux autres : « M. un Tel, un des nôtres... M. un Tel, collaborateur du Journal... » Il disait « le Journal » tout court, puisqu'il était entendu que le titre devait rester un secret jusqu'au moment psychologique ; mais, dans sa bouche, ce simple mot prenait des dimensions énormes : c'était un

monde. Il y avait parmi les nouveaux venus des personnages bien extraordinaires: un ex-commissionnaire en légumes secs; un ex-lieutenant d'infanterie qui avait quitté prématurément l'armée « à cause d'une injustice »; un ex-clerc d'huissier, un ex-courtier en vins, un ex-avoué de Périgueux qui avait été directeur de théâtre en Portugal; un ex-sous-préfet. Chose remarquable, les *ex* foisonnaient. Il y avait aussi un étudiant en médecine de quinzième année, un poète inévitablement chevelu, incompris et incompréhensible; un Polonais polyglotte, « professeur libre »; enfin, un reporter « mondain », d'une élégance un peu défraîchie : chapeau de haute forme gris, virant au jaune pisseux, « complet » havane, d'une coupe irréprochable, constellé de taches multicolores, y compris une vague rosette panachée d'ordre étranger.

Le départ des attributions par Galimel fut un coup de maître. Il sut tenir compte des aptitudes et réussit à contenter tout le monde. Le commissionnaire en légumes secs était désigné pour le bulletin financier, le lieutenant pour les questions militaires, le clerc d'huissier pour la chronique judiciaire, le courtier en vins pour la partie économique et commerciale, l'avoué-impresario avait la critique théâtrale, le sous-préfet le courrier parlementaire, l'étudiant en médecine la revue scientifique, le poète chevelu la chronique littéraire, le professeur libre la politique étrangère, le reporter mondain les « échos ». Le père Coussot devait diriger un important service de correspondance avec tous les départements. Moi, j'occuperais le secrétariat de la rédaction. Chacun serait chef d'emploi, chacun émargerait des appointements plus qu'honorables. « Ces messieurs » ne lésinaient pas, disait Galimel; il leur avait fait comprendre que le succès d'un journal repose sur un échange équitable entre le capital-argent et le capital-talent. Cet aphorisme économique, dont il était très fier d'avoir trouvé la formule, ne provoquait, cela va sans dire, aucune protestation.

Je ne raconterai pas par le menu toutes les séances du café de la rue du Bouloi. Il y en eut d'épiques. Graduellement, Galimel grandissait à nos yeux de plusieurs coudées. Son autorité s'affirmait de plus en plus: il dominait sa rédaction, il la fascinait, il l'hypnotisait. Tantôt il était grave, énigmatique comme un oracle, tantôt il s'exaltait en des projets grandioses, agité d'une sorte de fureur démoniaque, semblable au docteur Miracle des *Contes* d'Hoffmann, tapant à tour de bras sur les poches pléthoriques de sa serviette, d'où l'on s'attendait à chaque instant à voir sortir des liasses de billets de mille. Parfois, il prenait des allures de Bonaparte. Il fallait entendre de quel ton il parlait de la « ligne » du Journal, du « cadre » du Journal; avec quelle faconde intarissable il développait son programme; avec quelle familiarité souveraine il nous appelait « mes enfants ». Oui, il en était arrivé là, et d'aucuns, en retour, lui donnaient du « cher maître ».

« Ah! ah! mes enfants, je viens de conférer avec « ces messieurs »; nous allons bientôt paraître... Plus que quelques formalités à remplir... Un journal de ce calibre-là ne s'improvise pas; c'est gros, c'est très gros... L'affaire commence à s'ébruiter, vous savez; on m'offre de nouveaux capitaux : l'eau va toujours à la rivière, hé! hé! J'ai refusé, hier, un million; je n'accepte pas de toutes les mains; j'entends imposer des conditions et non pas en subir. »

Ici, nous restions bouche bée, les yeux écarquillés; un frisson d'admiration secouait l'auditoire : cet homme, qui refusait un million comme on refuse une prise de tabac, nous paraissait olympien.

« Je verrai ces messieurs demain, poursuivait Galimel... J'ai encore une idée pour le Journal. Tenez... »

Et il étalait, ainsi que fait un général en chef, une cart estratégique, un vieux numéro du *Constitutionnel*, gras, frippé à force d'avoir été manié, sur lequel il avait collé, avec des pains à cacheter, des bouts de papier portant les diverses rubriques qu'il avait imaginées et qu'il modifiait et transposait constamment, toujours à la recherche de la meilleure combinaison. « Hein! qu'est-ce que vous dites de ça? » Nous, son état-major, penchés sur la feuille crasseuse, nous approuvions. Et, de fait, ce vieux numéro du *Constitutionnel*, c'était bien la carte sur laquelle Galimel traçait le plan de la grande bataille que nous allions livrer sous ses ordres. Réformateur de la presse contemporaine, novateur comme Girardin et plus audacieux encore, il se campait déjà devant le public dans une attitude superbement belliqueuse et semblait lui dire : « A nous deux! »

Plus on approchait du but, plus les séances s'animaient. Le « maître » les ouvrait invariablement par la même formule : « Garçon, des bocks pour tout le monde! » Le garçon répondait : « Voilà! » Et, sans autres ordres (il connaissait maintenant nos habitudes), il apportait le traditionnel « de quoi écrire », un buvard poisseux, une petite bouteille où l'encre se figeait en boue et une plume qui crachait. Puis les présentations avaient lieu, car la rédaction s'augmentait chaque fois de deux ou trois nouvelles recrues, et la discussion s'engageait. Enfin, la levée de la séance était régulièrement marquée par le dialogue suivant : « Garçon! — Voilà! — Payez-vous. — Tout? — Tout! » De quel façon royale Galimel prononçait ce « tout » et laissait négligemment tomber sur la table la monnaie, prix de nos libations! A la sortie comme à l'entrée, la patronne, du haut de son comptoir, gratifiait ses nouveaux clients d'un salut familier, accompagné d'un sourire bienveillant, par où elle leur témoignait toute la considération due à des gens qui remuaient des millions et ne parlaient que de tirages à cent mille.

Ça marchait, ça marchait! On pouvait le constater rien qu'au niveau de la pile formée par les soucoupes servant à compter les consommations, et qui montait, montait, comme une colonne symbolique. Au fur et

à mesure que Galimel grandissait aux yeux de sa rédaction, celle-ci, par un phénomène parallèle, allait grossissant. Cinq au début, maintenant nous étions plus de vingt, ralliés autour du panache, c'est-à-dire du gibus du maître, disciplinés, prêts à entrer en lice au premier signal. Je n'étais pas un des moins dévoués ni des moins enthousiastes. Quand Galimel répétait : « Ça marche! ça marche! » je me sentais galvanisé. Et, comme il trouvait en moi un prosélyte fervent, il m'avait pris en affection toute particulière. Il m'appelait : « Mon petit »; je devais être son bras droit. Souvent il m'honorait de la primeur de ses confidences.

Oh! oui, ça marchait! Un jour, il me dit : « Vous savez, mon petit, que je cherche un local pour le Journal; eh bien, *eurêka!* » Il m'entraîna jusqu'à la place de l'Opéra, et, m'indiquant une grande maison neuve, à l'angle du boulevard : « C'est là! Tout le premier étage, avec balcon, dix pièces, douze fenêtres de façade, 20 000 francs de loyer... Quartier central, situation exceptionnelle... C'est ce qu'il nous faut... Ah! ah! ce sera un peu plus chic que la vieille boîte de la rue du Croissant! » Et, sans prendre garde aux passants, dont ses manières excentriques attiraient l'attention, il agitait ses longs bras en ailes de moulin, le verbe haut, le visage illuminé, transfiguré, et ses yeux lançaient des éclairs diaboliques à travers ses lunettes bleues. « Vous avez loué? » demandai-je, très ému. « Pas encore, je suis en pourparlers pour les aménagements... Je vous quitte... Rendez-vous avec « ces messieurs... »

Le bruit que le local était presque loué se répandit rapidement parmi nous et y fit sensation. Décidément, l'affaire prenait corps. Nous allions donc voir enfin éclore ce fameux Journal sur lequel nous fondions tant d'espérances, où nous aurions tous le droit d'avoir du talent, où nous serions tous de la « grande équipe »! Déjà, je me l'imaginais avec un titre imposant, imprimé en majestueuses capitales, et, au-dessous, ces trois mots magiques, qui se détachaient, flamboyaient, dansaient devant mes yeux éblouis, comme les inscriptions au gaz des enseignes lumineuses : « Rodolphe Galimel, directeur. » Rodolphe! A lui seul, ce prénom ronflant m'électrisait; je le répétais à haute voix, en faisant vibrer l'R, et il me semblait entendre une fanfare de trompette. Mais ce n'était pas seulement des pensées de gloire que nous inspirait la prochaine apparition du Journal; c'était aussi, faut-il l'avouer, des pensées de lucre, d'ailleurs bien légitimes. Nous escomptions déjà nos mirifiques appointements. Les uns songeaient à payer leurs dettes; les autres en contractaient de nouvelles. Plusieurs se livraient à des dépenses somptuaires. Il y eut de la joie dans les familles et dans les mansardes d'hôtels garnis. Le nom de Rodolphe Galimel était béni par des mères, des sœurs, des femmes, des maîtresses; des petits enfants le bégayaient, et, si le grand homme eût distribué sa photographie, on l'eût, chez tous ces humbles, accrochée à la place d'honneur, vénérée comme une sainte image ou comme l'effigie d'un homme célèbre. Le père Coussot m'avait confié qu'il attendait avec une certaine impatience son premier mois du Journal pour faire une surprise à « la vieille ». C'est ainsi qu'il appelait, avec une irrévérence inconsciente, une fidèle et dévouée compagne, qui lui tenait son ménage de longue date. Il voulait lui offrir un cadeau qu'elle désirait depuis des années et qu'il avait toujours ajourné, pour cause de « dèche » chronique : une tabatière en argent!

Le grand jour était proche. Le maître nous avait convoqués à une réunion plénière pour arrêter les dernières mesures. Il devait nous communiquer l'épreuve imprimée d'une affiche mirobolante, que nous ne connaissions encore qu'en manuscrit. Un chef-d'œuvre, cette affiche, où nos noms s'alignaient en double colonne, sous celui de Rodolphe Galimel, placé en vedette, comme il était séant. Il n'y manquait que le titre du Journal, — ce fameux titre laissé en blanc jusqu'à la minute suprême, par précaution. Toute la rédaction était présente au rendez-vous. Contre son habitude, Galimel ne nous avait pas devancés. Pourtant une voix commanda : « Des bocks pour tout le monde! » C'était celle d'un petit homme bas sur jambes, bedonnant et pourvu du plus pur accent marseillais, — l'ex-courtier en vins, chargé de la partie économique et commerciale, et qui ne s'était encore signalé que par ses facéties de loustic méridional. Son imitation en parodie de notre directeur était drôle; on en rit, puis la conversation générale s'engagea sur les questions à l'ordre du jour. Une heure se passa. Galimel tardait à venir. Quelqu'un émit cette hypothèse plausible qu'il avait été probablement retenu chez « ces messieurs ». Une seconde tournée de bocks fut servie, une seconde heure s'écoula : pas de Galimel. Son absence ne pouvait être attribuée qu'à un empêchement majeur. Enfin, il fallut battre en retraite. Il se produisit alors un incident grave. Nous nous trouvions en face d'une pile formidable de soucoupes, et nous étions si bien habitués aux largesses de notre Mécène que personne ne parlait de solder la dépense. Le Marseillais pratique n'entendait pas pousser jusqu'à cette libéralité l'imitation du maître. « Il y a deux soucoupes par tête, dit-il, hé! bé! chacun les siennes! » Cette motion judicieuse, si conforme aux règles de l'arithmétique et de l'équité, jeta un froid. Depuis bientôt deux mois que duraient nos réunions, c'était la première fois que nous étions obligés de payer chacun notre écot. Rien que ce fait était une atteinte portée à l'unité du Journal. Impossible, d'ailleurs, de prendre des nouvelles de Galimel; il n'avait jamais donné son adresse, et l'on n'avait jamais pensé à la lui demander. Mais à quoi bon s'émouvoir d'un léger contre-temps? Dans le coup de feu des derniers prépa-

ratifs, le maître pouvait avoir été débordé; il ne manquerait pas de venir le lendemain...

Galimel ne vint ni le lendemain, ni le surlendemain; Galimel ne devait pas revenir. A l'inquiétude vague succéda une impatience hostile. Quelques-uns se permirent de juger sévèrement l'éclipse inexpliquée de notre directeur. Le Marseillais porta le premier coup à l'idole, en s'écriant entre deux éclats de rire : « Hé! bé! ce farceur de Galimel, il nous a *roulés!* » Les défections commencèrent. Peu à peu, le grand homme s'effrita comme une statue d'argile desséchée, et le *decrescendo* de son prestige pouvait se mesurer à la hauteur de la pile de soucoupes, qui baissait, baissait... Un après-midi, nous ne nous trouvâmes plus que deux fidèles dans le café de la rue du Bouloi, semblable à une place publique après un feu d'artifice, alors que la foule s'étant écoulée, le silence morne a succédé aux bruyantes pétarades et l'obscurité aux embrasements féeriques. Ces fidèles, c'étaient les deux plus jeunes de la bande, votre serviteur et le père Coussot. S'il n'en était resté qu'un, le bonhomme aurait été celui-là. Las de notre vaine attente, nous désertâmes à notre tour, et, en quittant pour toujours le temple vide où le dieu ne rayonnait plus, l'ingénu sexagénaire dit simplement : « Allons! voilà encore la tabatière de la vieille renvoyée aux calendes grecques. » Ce fut tout : pas une parole amère ne sortit de la bouche de ce philosophe résigné...

Depuis cette époque lointaine, les nombreux acteurs de cette comédie interrompue par la brusque sortie de scène du premier rôle ont eu des destinées bien diverses. Les uns ont disparu sans laisser de traces, les autres sont morts à la tâche (tel ce pauvre père Coussot), quelques-uns ont fait leur chemin. Des survivants en est-il un qui jurerait qu'il ne lui est jamais arrivé, aux heures critiques de la lutte pour la vie, d'appeler dans sa détresse solitaire un miraculeux rédempteur, et, songeant à une résurrection possible du messie prématurément ravi à ses apôtres, de s'écrier : « Si Galimel revenait! »

Galimel n'est pas revenu. Il y a beau jour que cette étoile filante a fui au pays des vieilles lunes. Je n'y pensais plus guère, pour ma part, quand dernièrement, sur le boulevard, à la hauteur de l'Opéra, j'aperçus clopinant en face de moi un être falot, un vieillard aux longs cheveux plats, à la barbe inculte, d'un blanc jaunâtre, au visage parcheminé, à la poitrine rentrée, au dos voûté. Il était vêtu d'une longue redingote râpée, boutonnée jusqu'au menton, coiffé d'un affreux gibus tout gondolé; une paire de lunettes bleues chevauchait sur son nez fortement aquilin; il portait sous son bras une vieille serviette de maroquin, bourrée à en crever. C'était Lui! Mais combien changé! Oui, c'était Galimel, rapetissé, déprimé, déjeté, déteint, éteint. A cette apparition soudaine, j'eus la sensation d'un coup de poing reçu en pleine poitrine. Nous nous touchions presque; un instant, je crus qu'il m'avait reconnu, et déjà j'ouvrais la bouche pour articuler un : « Tiens, vous voilà! » Mais il avait cet œil vague et terne des gens qui regardent en dedans, et, sans me voir, comme un spectre impalpable, il glissa et se fondit entre les flots pressés et houleux de la foule.

Rarement, j'ai ressenti une impression aussi poignante. Cette vision fugitive avait tout à coup réveillé en moi le souvenir d'un passé vieux de près de vingt ans; elle m'avait transporté dans le petit café de la rue du Bouloi, que j'avais cru jadis destiné à devenir historique : je revoyais l'étroite salle fumeuse où Rodolphe Galimel resplendissait de tout son éclat de soleil levant, au milieu de ses satellites; je l'entendais prononcer de sa voix nasillarde : « Des bocks pour tout le monde... Ces messieurs... Refusé un million... Ça marche! ça marche!... »

Galimel n'était-il qu'un fou, dès cette époque? Le capital dont il prétendait disposer n'était-il qu'une chimère? « Ces messieurs », des bailleurs de fonds imaginaires? Ceci reste un mystère. Mais deux faits sont certains. Le premier, c'est que, parmi les idées neuves et hardies qui fermentaient dans la cervelle du pauvre diable, quelques-unes, depuis, ont été appliquées avec succès par d'autres, plus heureux, lesquels en ont tiré des millions, — de vrais millions, ceux-là. Le second, c'est que cet illuminé nous a plus de deux mois durant communiqué sa foi robuste : nous avons cru en lui comme il y croyait lui-même; nous tous, ses pseudo-collaborateurs, au nombre d'une vingtaine, — et nous n'étions pas tous des naïfs, — nous avons été moins les dupes que les complices de sa folie.

Quant à moi je m'estimerais ingrat si je gardais la moindre rancune au dieu déchu. Je n'éprouve à évoquer cette curieuse figure qu'une douce mélancolie. Le temps a dissipé l'amertume de la déception; il m'a laissé intact le souvenir des joies ineffables, uniques, que Rodolphe Galimel m'a procurées pendant ces jours héroïques où nous rêvions ensemble le même rêve de gloire et de fortune, où nous marchions sur le tonnerre, lui directeur, moi rédacteur du « Journal, » de ce journal-fantôme, qui n'a jamais paru et dont on ne connaîtra jamais le titre.

EDMOND FRANK.

« LE DEVOIR PRÉSENT »

Il existe, depuis quatre ou cinq ans, ce qu'on pourrait appeler une littérature religieuse laïque. Un certain nombre d'esprits, très élevés et très pleins de « bonne volonté », ont pris à tâche de relever l'esprit religieux en France, et y consacrent leurs forces, qui sont grandes, et leur talent, qui, parfois, est très distingué. — M. de Vogüé me paraît être le premier qui ait levé et agité très brillamment le drapeau. Il le maintient encore, et avec fermeté. — M. Édouard Rod, principalement dans ses *Études morales sur le temps présent*, que nos lecteurs n'ont pas oubliées, a donné son coup d'épaule, très vigoureux, à cette bonne œuvre. — M. de Brémond d'Ars, parlant au nom du catholicisme, avec une verve entraînante et une imagination déchaînée qui rappelle souvent Lamennais, avec, aussi, une audace qui lui fait le plus grand honneur, n'a pas craint de vouloir nous imposer ou nous proposer le catholicisme tout entier, le catholicisme intégral, comme le seul remède et le seul salut. — M. Pierre Lasserre, dans sa *Crise chrétienne*, avec une vigueur philosophique singulière et une habileté peu ordinaire à vivifier les abstractions, nous a donné un résumé de la pensée du XIXe siècle, et nous a montré ce siècle en définitive, cherchant, au moment où il va cesser, à retrouver l'amour de Dieu, « le goût de Dieu », comme disait Bossuet, qu'il a perdu.

Dans cette petite brigade d'esprits noblement inquiets et chercheurs, M. Paul Desjardins s'était distingué par une ardeur particulière, une certaine fougue, un désir impatient de marcher et d'aboutir. Il n'avait jamais formulé avec netteté ses conclusions; mais il était presque impérieux à vouloir qu'on les acceptât. Les méchants disaient : « Il ne sait pas ce qu'il veut; mais il le veut bien énergiquement. » On sentait en lui un tempérament d'apôtre. Les méchants auront à chercher autre chose à dire : M. Desjardins a eu le besoin de *se préciser*, et il s'est précisé d'une manière très franche et très loyale dans un petit volume intitulé *le Devoir présent*.

On se demandait : Est-ce au catholicisme que M. Desjardins veut aboutir? Et, généralement, on croyait que c'était là, en effet. Je le croyais pour mon compte, et M. Rod aussi, et bien d'autres. Nous nous trompions. M. Desjardins a pour le catholicisme le respect bienveillant qu'ont eu pour lui la plupart des penseurs et des moralistes du XIXe siècle, mais ce n'est pas pour un raffermissement du catholicisme en France qu'il travaille. Ce qu'il veut, encore qu'il ne l'ait point dit formellement, c'est fonder une véritable religion nouvelle. C'est bien une religion, en effet, dont M. Desjardins nous trace ici le cadre. Il s'agit de fonder une *Société de secours moral*, et je ne connais pas de définition plus juste, plus ingénieuse et plus complète d'une religion. Une religion est, en soi, un *secours moral*. Dans la pratique elle est une société, une association, une *relligio*, organisée pour distribuer ce secours avec ordre, avec suite, avec efficacité. Qui dit société de secours moral dit religion, ou chose destinée et se destinant à le devenir.

Cette société de secours moral aura son journal officiel, ses correspondants dans tout l'univers, ses conférenciers; c'est-à-dire qu'elle aura ses docteurs, ses prêtres, ses prédicateurs et ses missionnaires. Elle aura aussi son *séminaire*, une école où des jeunes gens de bonne volonté viendront puiser la doctrine, s'en pénétrer et prendre des forces pour la répandre.

Voilà l'organisation. C'est l'organisation presque complète d'une religion. Il n'y manque que le *culte* proprement dit, que M. Desjardins semble éviter avec soin. Inutile de dire qu'il naîtrait de lui-même, qu'il naîtrait des *habitudes* des coreligionnaires, lesquelles deviendraient des *observances*, dès que la nouvelle religion aurait pris force.

Et, maintenant, les adhérents quels seront-ils? M. Desjardins a essayé ici, comme ailleurs, d'être très précis; peut-être y a-t-il réussi moins qu'ailleurs. Il partage les hommes d'aujourd'hui en deux grandes classes, les *positifs* et les *négatifs*, c'est à savoir ceux qui prennent la vie au sérieux et les autres. Les positifs sont avec lui, tous les autres sont contre lui.

Parmi les négatifs, M. Desjardins range les *incertains*, comme M. Renan; les bouddhistes ou *nihilistes* (dites donc *nirvanistes* au moins, ce qui n'est pas la même chose), comme M. Leconte de Lisle; les évolutionnistes, comme M. Giard; les sceptiques, depuis Schérer jusqu'à Jules Lemaître; les positivistes, comme M. Taine; les artistes pessimistes, comme M. Zola; plus la foule anonyme des hommes qui « regardent le ciel sans s'en inquiéter ».

Parmi les *positifs*, M. Desjardins range tous ceux qui ont une espérance forte dans les destinées de l'humanité et qui s'attachent puissamment au devoir, tels que les chrétiens, les juifs, les stoïques, les idéalistes néo-kantiens, enfin tous ceux, anonymes et inclassés, qui pratiquent le bien avec énergie.

On sent comme cette classification est arbitraire et proprement enfantine. Parmi les affreux *négatifs*, il y a non seulement les plus honnêtes gens du monde, mais de véritables soldats du bien et du devoir; parmi les précieux *positifs*, il y a des farceurs de premier ordre. De plus, comptant les actes pour autant, et j'espère pour plus, que les doctrines, M. Desjardins tombe dans une confusion inextricable. Car que fait-il de ceux qui de par la doctrine peuvent être catalogués *négatifs*, de par la pratique, doivent hautement être proclamés *positifs?* Sont avec moi, dit-il, « tous ceux, célèbres ou obscurs, dont la vie seule est une affirmation de la possibilité et de la suffisance du bien... tous ceux qui

se font serviteurs de quelque chose qui existe en dehors d'eux... tous ceux qui... », en un mot tous les hommes de bien désintéressés. Rouvrez votre liste des négatifs, et *tous* ceux que vous avez nommés par leur nom sont, pour une grande part de leur vie, des hommes de bien désintéressés et des serviteurs de quelque chose qui existe en dehors d'eux. Tel d'entre eux, le plus condamnable peut être à vos yeux, et comme artiste indifférent à la moralité de l'œuvre, et comme pessimiste radical, et comme peintre tranquille et complaisant des pires hontes de l'humanité, est personnellement le plus charitable, le plus serviable, le plus dévoué des hommes, et de ceux dont la vie est une force morale en ce qu'elle est un exemple. Moi qui, à d'autres points de vue, l'aime si peu, je ne puis m'empêcher de le reconnaître en passant. Que ferez-vous de celui-là? Il est négatif par une part de lui, positif par l'autre. Il a les deux pôles. Voilà un homme bien gênant.

C'est qu'il faut prendre parti. Parlons-nous doctrine, parlons-nous conduite? Si nous parlons conduite, nous fondons une ligue d'honnêtes gens, non une religion. Parlons-nous doctrine, prétendons-nous — ce que j'admets très bien qu'on soutienne — qu'il faut d'abord de bonnes maximes, après lesquelles et d'après lesquelles viendront les actes bons, plus sûrs, plus fermes, plus solides que s'ils se rattachaient à d'autres maximes, jugées mauvaises, ou s'ils ne se rattachaient à rien? Alors nous fondons une religion, et c'est de doctrines seulement qu'il faut parler, et seulement au point de vue des doctrines qu'il faut faire notre choix parmi les hommes.

Il est vrai que plus loin, après avoir été ou semblé être si exclusif, et si arbitrairement exclusif, M. Desjardins est, au contraire, infiniment compréhensif et embrasseur. Il appelle à lui tous les hommes de bonne volonté, et compte comme étant avec lui jusqu'à des hommes — il n'est pas à l'ignorer — qui sont des positivistes déclarés, tout en convoquant, du reste, les hommes appartenant à toutes les religions de l'univers, et en leur laissant la liberté de pratiquer leur religion particulière, tant qu'ils voudront. C'est à ceci que j'en voulais arriver, parce que c'est le point le plus curieux de la tentative nouvelle. M. Desjardins cède à la fois aux deux besoins qu'ont toujours sentis les fondateurs de religion, mais que rarement ils ont essayé de concilier. Tous ont compris que ce que leur œuvre gagnerait en généralité, elle le perdrait en intensité, et réciproquement. S'ils appelaient tout le monde, sauf les purs gredins, ils devaient affirmer très peu de choses, et leur doctrine aurait peu de force; s'ils affirmaient énergiquement une doctrine étroite, ils auraient, d'abord, très peu de disciples, mais la doctrine aurait une grande énergie. La plupart ont choisi, et les plus puissants le second parti. Quelques-uns, comme les saint-simoniens, si je ne me trompe, ont hésité et oscillé. M. Desjardins hésite. Dans la première partie de son livre, il est très tranchant, quoique arbitrairement tranchant. Il exclut fortement; et, certainement, c'est la majorité, et des penseurs et des simples, qu'il répudie. Dans la seconde partie, il appelle tout le monde, toutes les religions, toutes les doctrines et toutes les classes de la société. Tous ceux qui croient au devoir et qui ont de l'espérance sont avec lui. Alors, c'est l'immense majorité, et la plupart des *négatifs* du commencement rentrent dans le rang.

C'est là, à mon avis, le vice principal de ce petit livre, et le défaut le plus grave de l'état d'esprit actuel de M. Desjardins.

Quoi qu'il en soit, très nettement marquée, voilà l'organisation; très vaguement indiqués, voilà les adhérents appelés. — Quels sont les dogmes?

Deux seulement. C'est arrivé à l'affaire des dogmes que M. Desjardins s'est décidé à être très modéré pour être très compréhensif. La nouvelle religion sera une religion purement morale. En sera quiconque croira au Devoir, et croira que l'humanité a une Destinée. Devoir et Destinée, c'est tout le *Credo*. Persuader aux hommes qu'il faut s'attacher au devoir et que le monde a un but, c'est toute la propagande à faire. Par conséquent, mettre de la morale et de l'espérance dans la famille, dans l'éducation, dans la littérature, dans l'art, dans la politique, dans la législation, dans l'économie politique, voilà l'œuvre. — Elle est très bonne et ne peut être déclarée que très sympathique. J'y souscris pleinement, comme on peut croire, de tout mon cœur d'honnête homme. Seulement j'ai des doutes sur le succès; et voici mes raisons.

Je consulte l'ombre du vénéré Schérer, qui me répond : « Une religion purement morale, une religion sans mystère et sans mystérieux : ça n'a jamais réussi, ces choses-là. Tel que je l'ai connu de mon temps, l'homme est un animal religieux, comme a dit Comte, ou un animal mystique, comme vous aimez à dire, pour avoir l'air d'avoir une idée à vous; et je ne crois pas qu'il ait beaucoup changé depuis ma mort. L'antinomie que je trouvais en toutes choses, dans l'espèce, la voici : le sens mystique s'est affaibli juste assez pour que les anciennes religions mystiques aient baissé et pour qu'une nouvelle religion mystique ne puisse pas s'établir; et, d'autre part, il restera toujours assez fort pour qu'une religion purement morale ait peu de prise sur les âmes.

« La religion de M. Desjardins ne paraîtra guère autre chose qu'une des œuvres philanthropiques de M. Jules Simon, qui sont choses excellentes, mais qui ne renouvelleront pas le monde. Si une nouvelle religion, générale, considérable, très étendue, sinon universelle, doit éclore, ce sera très probablement, comme les autres, après de grands déchirements et de grandes misères, une religion parfaitement mystique et toute pénétrée de merveilleux. D'ici là, faites le bien, cha-

cun dans votre religion, en y croyant le plus que vous pourrez. »

Voilà ce qu'il me semble que me répond Schérer, à quoi il y a deux répliques à faire, l'une que je ferai, et l'autre que fera M. Desjardins.

La mienne, la voici : Mon Dieu, le stoïcisme a existé, et le stoïcisme n'était guère autre chose qu'une religion; c'en était même une tout à fait; et une religion purement morale, car la place que tenaient les dieux dans le stoïcisme... Une religion analogue au stoïcisme pourrait bien naître en nos temps mauvais, où la lutte des races en Europe, la lutte des classes dans chaque nation, la lutte des intérêts dans chaque classe, toutes luttes arrivées à leur paroxysme, ont fait la vie si triste et exigé un effort de courage personnel inaccoutumé. — Mais il faut bien dire aussi que le stoïcisme n'a jamais été qu'une religion très restreinte, très aristocratique, et que c'est précisément parce qu'il ne contenait pas une part de merveilleux que le christianisme l'a remplacé vite et a été une religion populaire, ce que le stoïcisme ne fut jamais.

L'autre réplique, que M. Desjardins fera, la voici sans doute : « Que parlez-vous de merveilleux? Vous discourez toujours comme si je fondais une religion exclusive des autres. Je fonde une religion à laquelle on appartiendra sans cesser d'appartenir à la sienne. Dès lors, qu'est-ce qui vous manque? Vous avez un reste de tendances mystiques? Vous restez dans votre religion pour satisfaire à ce besoin-là, et de plus vous êtes de la mienne à titre d'homme moderne, à titre surtout d'homme voulant appartenir à une association religieuse moins fermée et plus large que les anciennes, à titre d'homme voulant, chrétien, fraterniser avec les juifs; juif, avec les chrétiens; et, kantien même, avec les bouddhistes. Au fond, c'est précisément à ce besoin-là que j'obéis. »

J'entends bien; mais les religions, les simples associations morales elles-mêmes sont bien exclusives les unes des autres. Tout homme appartenant, ne fût-ce que par un bon souvenir, à une des religions existantes, ne pourra guère s'empêcher ou de vous répondre, s'il se rend compte, ou de penser vaguement tout seul : « Le *Credo* de M. Desjardins, je l'ai déjà dans ma religion. Quelle qu'elle soit, elle me dit : il y a un devoir, il y a un but; il y a une foi, il y a une espérance. Que me persuade donc M. Desjardins, si ce n'est de prendre ma religion plus au sérieux qu'auparavant et de m'y attacher davantage? Et je conclus comme le mont Momotombo : ce n'est pas la peine de changer, — ni même de prendre un supplément. »

Et ainsi, peu à peu, et même très vite, ne seront de la religion de M. Desjardins que ceux qui ne seront vraiment d'aucune autre, ce que, précisément, il voudrait éviter. Ne seront de la religion de M. Desjardins que ce que j'appellerai les chrétiens sans mysticisme et sans théologie, les chrétiens qui ne croient pas à la divinité du Christ et qui ne sont pas très sûrs de la Divinité elle-même, les chrétiens qui ne voient dans le christianisme que la plus belle morale qui ait jamais existé et qui peut-être soit possible. De ces chrétiens, il y en a; mais, évidemment, entre les catholiques, protestants et juifs d'une part, les positivistes, évolutionistes, sceptiques et indifférents d'autre part, ils sont très peu nombreux; et je ne vois qu'eux, cependant, pour former la petite église de M. Desjardins.

Car, remarquez ce passage très curieux du petit livre de M. Desjardins. Il est révélateur. « Il faudra développer une sorte de *christianisme intérieur*. Je désigne ainsi un travail qui montrerait dans les faits d'expérience intime, contemporaine, journalière, les mêmes phénomènes spirituels que le chistianisme a reconnus de tout temps sous le nom de PÉCHÉ, de PÉCHÉ MORTEL, de RÉDEMPTION, de GRACE, d'effets de l'ASCÉTISME, d'effets de la PRIÈRE, d'ILLUMINATIONS DU SAINT-ESPRIT, de PRIMAUTÉ DE L'HUMILITÉ, de BÉATITUDE DU RENONCEMENT. » — Je mets en fait qu'on ne pourra pas habituer aux *phénomènes* de la *rédemption*, de la *grâce* et de l'*illumination du Saint-Esprit* un homme qui ne sera pas un catholique pur et simple; qu'on ne pourra pas faire accepter et pratiquer ces états d'âme à un homme qui n'y croira pas *objectivement;* qu'on ne pourra pas les proposer comme des pratiques purement intimes, n'ayant ni réalité, ni aboutissement, ni source non plus en dehors de nous; que, donc, celui qui y voudra participer sera un catholique, ne pourra pas même les comprendre s'il n'est catholique pleinement et foncièrement, et qu'il échappera par conséquent à M. Desjardins pour rester avec Léon XIII.

C'est le vice secret de la doctrine de M. Desjardins, à cause de son ardeur à vouloir tout embrasser, que cette doctrine varie et *mue*, en quelque sorte, de page en page, et qu'elle est : tantôt une pure variété du stoïcisme ou du kantisme, un philosophisme, un rationalisme un peu sec, dont toutes les religions se défieront; — tantôt une sorte de catholicisme sans la foi. une manière de *catholicisme blanc*, tout en pratiques catholiques sans croyances catholiques, et que certainement le catholicisme traditionnel absorberait en un tournemain.

La tentative est intéressante, cependant, et parfaitement honorable, parce qu'elle est parfaitement sincère et parfaitement courageuse. Ce que M. Desjardins voudrait créer, comme les saint-simoniens, comme aussi les universitaires cousiniens de 1840, c'est un nouveau « Pouvoir spirituel », tout simplement. En face de l'antique pouvoir spirituel dont l'influence baisse, en face du pouvoir temporel, de l'État, qui n'a que trop de tendances à devenir pouvoir spirituel lui-même, ce qui serait un résultat fâcheux, ce qui nous ramènerait aux temps antiques, où, au grand détriment de la liberté de penser, les deux pouvoirs étaient confondus dans les mains de l'État; beaucoup d'hommes en ce siècle, très clairvoyants et très sagaces, encore

qu'un peu présomptueux, ont eu l'idée de fonder un pouvoir spirituel nouveau, en harmonie avec nos nouvelles tendances, débarrassé des restes de théologie et de mysticisme que l'ancien pouvoir spirituel traîne avec lui, conciliable avec la liberté de penser et la liberté de conscience, un pouvoir spirituel fin de siècle ou, si vous voulez, fin de christianisme.

Aucun de ces essais n'a réussi beaucoup. Aucun, je crois, ne réussira pleinement. Le probable, c'est qu'il y aura, et de plus en plus, plusieurs pouvoirs spirituels en Europe, les uns à côté des autres. Ils se sont multipliés et subdivisés depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. Ils se multiplieront et se subdiviseront encore. Il y a, il y aura un pouvoir spirituel catholique, un pouvoir spirituel protestant orthodoxe, un pouvoir spirituel protestant latitudinaire, un pouvoir spirituel positiviste, et bien d'autres. — Pour mon compte, et c'est ici que je suis pleinement avec M. Desjardins, je suis sympathique à tous, et je voudrais qu'il y en eût autant qu'il y a de tournures d'esprit, j'entends de tournures d'esprit honnêtes. Quant à la fusion de tous ces pouvoirs spirituels en un seul, ou quant à la superposition à tous ces pouvoirs spirituels, d'un pouvoir spirituel supérieur empruntant à tous ce qu'ils ont de commun, voilà, je crois, la chimère; et j'estime que la tentative de M. Desjardins, si elle aboutit, n'aura créé qu'un petit pouvoir spirituel de plus, une nuance, un nouveau demi-ton dans la gamme, ce qui, après tout, peut être bon. Vive toute la lyre!

Quoi qu'il en soit, mon cher M. Desjardins, vous voilà fondateur de religions. Mon cher ami (j'ose encore vous nommer de ce nom, malgré votre dignité nouvelle), cela est grave. Cela vous impose de nouveaux devoirs. Des défauts charmants, dont nous faisons nos délices, vont vous être un peu interdits. La fine épigramme, la raillerie piquante, la gouaillerie parisienne, un certain mépris, aussi, pour les humbles, pour ceux qui font un peu simplement leur petit métier, pour les écrivains amusants, pour les professeurs de littérature qui croient à l'importance de leur office, une pointe d'orgueil sacerdotal, s'il faut tout dire, sont choses qui ne sont plus permises à qui a charge d'apôtre. Non pas que je songe à prétendre que vous ayez jamais donné dans ces imperfections, vénielles du reste, et parfois charmantes; et je dis simplement que votre nouvelle mission ne vous permet pas d'y retomber.

Et c'est la grâce que je vous souhaite, en vous embrassant en Jésus-Christ, qui fut tout simplicité, tout indulgence et tout amour.

ÉMILE FAGUET.

CHRONIQUE MUSICALE

Les concerts.

SOCIÉTÉ DES GRANDES AUDITIONS MUSICALES : Audition de *l'Oratorio de Noël* de Jean-Sébastien Bach, au théâtre du Vaudeville. — CONCERTS DU CONSERVATOIRE : Fantaisie pour piano et orchestre de M. Ch.-M. Widor.

Jean-Sébastien Bach au Vaudeville ! *L'Oratorio de Noël* entre deux représentations de *la Famille Pont-Biquet !* C'est bien le cas de répéter, après Mendelssohn, que la musique de Bach a la vertu de transformer en un temple toute salle où on l'exécute ; — autrement l'on pourrait croire que cette « Société des grandes auditions musicales », qui fait parler d'elle une fois l'an, n'est bonne qu'à « flirter » avec les chefs-d'œuvre... juste autant qu'il en faut pour les compromettre. Je voudrais qu'elle comprît pourtant qu'à sautiller ainsi d'un pied léger de l'Odéon au Trocadéro, du Trocadéro au Vaudeville, de Berlioz à Hændel, de Hændel à Sébastien Bach, elle n'avancera pas son éducation ni la nôtre; que la résurrection des grandes compositions religieuses du passé est œuvre de foi artistique et d'amour, et non caprice de gens du monde ; — œuvre de longue haleine et de grand sérieux, où le dévouement et l'intelligence ne remplacent que très imparfaitement l'esprit de suite, l'intimité des maîtres, la science et le culte de la tradition.

Je la préviens, en outre, qu'à la première fois qu'elle inscrira Bach sur ses programmes, je compte réclamer pas mal de répétitions supplémentaires et un grand orgue. Ne le savez-vous donc point, ô Société des grandes auditions, et votre président d'honneur a-t-il négligé de vous en avertir? Réduire la fonction de l'orgue dans la musique d'église de Bach, c'est, au propre et au figuré, la « désorganiser » ; il y est prépondérant et pondérateur ; privée de ce point d'appui, de cette base d'opération solide, l'harmonie semble cheminer à l'aventure, ou rester en l'air; l'accompagnement n'a plus ni fondu ni consistance; il devient maigre et criard. Pour avoir tenté de remplacer l'orgue de Bach par des instruments d'orchestre, un érudit musicien, un « bachisant » convaincu, M. Robert Franz, s'est fait traiter de vandale en Allemagne. Mais l'idée de confier la partie d'orgue à un harmonium est une bien jolie naïveté d'amateur français : trahison grave envers le maître, et manque d'égards pour l'organiste à qui l'on propose cette tâche ingrate. M. Guilmant me répondra, — ou plutôt sa modestie l'empêchera de me répondre, — qu'avec un autre que lui, les choses auraient pu tourner beaucoup plus mal. Le vaillant chef d'orchestre, M. Gabriel Marie, me dira, de son côté, qu'il a mandat impératif de son mystérieux comité. Enfin, la Société pourra me faire observer à son tour que, sans l'expé-

dient de l'harmonium, elle aurait été forcée de renoncer à son idée de Vaudeville, le théâtre de M. Carré ne possédant pas d'orgue à tuyaux. Cette raison me ferme la bouche : j'ai tort; n'en parlons plus.

Deux mots seulement de l'œuvre, en attendant une occasion plus favorable de l'étudier. L'*Oratorio de Noël* est de 1734, de cinq ans postérieur à la *Passion de saint Matthieu*. C'est une sorte de Mystère en six journées, — un hexaméron sacré, dit M. Rüst, — un cycle de six cantates brèves, dont chacune correspond à l'une des fêtes du temps de la Nativité. Les trois premières, destinées pour la vigile, le jour et le lendemain de Noël, forment une trilogie qu'on exécute souvent à part, ainsi qu'on l'a fait l'autre jour. Elles célèbrent l'attente du Christ, sa naissance, la vocation des bergers. La quatrième se rapporte à la fête de la Présentation ; les deux dernières, pour le premier dimanche de l'année et pour l'Épiphanie, chantent la venue des trois Rois-Mages. Chaque épisode a sa couleur propre, avec un caractère général de naïveté et de grandeur. La note claire domine ; la joie tantôt se répand en effusions de tendresse, tantôt déborde en hymnes de triomphe : intime et discrète dans la trilogie de Noël, plus éclatante et solennelle à mesure que s'approche la conclusion glorieuse ; la composition musicale, ainsi conformée à l'esprit des deux fêtes chrétiennes, symbolise la naissance obscure du Fils de l'Homme et le rayonnement de sa doctrine sur le monde.

Pour la forme et le plan, la *Suite de Noël* participe de l'Oratorio et de la Cantate par la texture des morceaux, par la succession des airs et des chœurs. Elle se rapproche de l'Oratorio ou des *Passions* par l'intervention fréquente des récits empruntés à l'Évangile ; de la cantate par le rôle capital donné aux chorals de la liturgie protestante, — ces cantiques arrangés ou recueillis par Luther et ses premiers disciples, et adaptés à l'usage du culte. Sous la puissante main de Bach, le choral luthérien prend les ingénieux aspects, il a les foudroyants retours du texte sacré chez nos grands sermonnaires. Le maître en obtient des rapprochements inattendus, de véritables coups de théâtre. La première partie débute par un chœur d'attente joyeuse : les paroles de l'évangéliste annoncent la venue du Messie; la voix du contralto invite Sion à lui préparer sa demeure. « Comment te recevoir? » demande l'Église à son tour; et, sur ces paroles d'un Noël populaire, se lève, comme une apparition prophétique, la mélodie du cantique de la Passion : « O tête sanglante et mutilée! *O Haupt voll Blut und Wunden* », évoquant, en face des joies de Noël, le drame du Calvaire. Et c'est le même cantique, transfiguré, illuminé en quelque sorte par l'instrumentation, par les harmonies les plus brillantes, qui fournira la péroraison triomphale, la mort prédite et glorifiée dès la naissance : synthèse de l'œuvre et formule de foi tout ensemble, par où le grand artiste chrétien nous rappelle que celui qui vient de naître ne s'est fait homme que pour mourir, et vaincre la mort par sa mort même.

Ce procédé subtil, à la fois littéraire et artistique, — rapprochement, allusion musicale, — est tout proche du *leit motiv* wagnérien; fondé pareillement sur l'association d'idées dans la musique, il lui donne par là même l'intelligence et la pensée, s'il est vrai que penser ne consiste qu'à associer des sensations, à rapprocher des idées.

Partout, dans cette œuvre lumineuse, souriante et naïve, l'unité de composition est maintenue, en même temps que s'affirme le caractère religieux. Le choral suffit à cette double fonction. Après cela, qu'importent, pour le reste, les emprunts faits par le maître à sa musique de cour, à son drame musical d'*Hercule entre le vice et la vertu*, à sa cantate de félicitations au roi, à son dithyrambe de circonstance à la louange de la reine? J'y trouverais une preuve de plus qu'entre la musique sacrée et la profane, il n'y a que des nuances de sentiment, nulle démarcation rigoureuse de styles ou de formules : ni l'ogive du moyen âge, ni la fugue du XVIIIe siècle ne furent réservées pour l'art religieux. Telle substitution, telle déviation insensible, tel détail d'instrumentation, un simple échange de parties, un renversement d'accord, une altération du système, et voilà la mélodie transfigurée. Le génie de Bach excelle à saisir, à fixer ces fugitifs rapports, manifestant jusque dans ses emprunts, — dans ses remplois, pour mieux dire, — sa fécondité créatrice. Bach n'est jamais plus intéressant, plus original, que quand il se recopie. Et puis, qui sait, après tout, si la plupart des morceaux de cour que nous retrouvons dans les cantates ou dans les messes, retravaillés pour l'église, n'ont pas été tout d'abord composés en vue de la liturgie, puis détournés, par occasion, de leur première destination religieuse, pour la satisfaction de quelque fantaisie royale ? La question s'agite encore en Allemagne; un curieux problème d'esthétique y est engagé; je n'ai voulu que l'indiquer ici.

Chaque page de cette partition curieuse et charmante demanderait un commentaire.

A la seconde cantate appartiennent la délicieuse ouverture pastorale (*sinfonia*), aussi célèbre et plus développée que celle *d'Israël en Égypte*, et la berceuse pour contralto : deux pures merveilles de fraîcheur et de grâce. Par une exception presque unique dans l'œuvre du maître d'Elisanach, le sentiment de la nature s'unit à l'expression de l'âme en ces exquises pages, autour desquelles l'harmonie archaïque des vieux chorals, empruntée aux anciens modes grecs, répand et mêle à la naïve poésie germanique un parfum lointain de l'Orient.

Le chœur céleste : « Gloire à Dieu, paix sur la terre! » est d'une beauté achevée. Après les anges, les fidèles reprennent les louanges du Très-Haut; puis les

derniers échos de la pastorale, accompagnant le choral liturgique, se perdent au loin, tandis que l'étoile scintille dans le ciel. « On dirait que Bach a voulu rajeunir sa foi d'homme au souvenir des premières années et retremper la maturité de son génie dans la candeur des impressions d'enfance (1). »

*

Après deux auditions superbes de la neuvième symphonie de Beethoven, après une exécution un peu molle et vacillante de la deuxième symphonie de J. Brahms, la Société des concerts vient de faire entendre avec un vif succès la fantaisie pour piano et orchestre de M. Ch.-M. Widor, œuvre originale sans bizarrerie, vigoureuse sans sécheresse. J'en ai beaucoup aimé la coupe neuve, la construction solide, la péroraison pathétique, un instant suspendue, puis bientôt emportée dans un tourbillon de motifs. A travers tout le morceau serpente une phrase mélodique très franche. L'orchestration est pleine, sonore; la gradation très habilement obtenue. L'exorde par insinuation, dans la manière de M. Saint-Saëns, ménage au piano une entrée des plus heureuses. L'interprétation tout à fait supérieure de M. I. Philipp a mis en valeur les remarquables qualités de l'œuvre; la virtuosité impeccable du jeune et déjà célèbre pianiste se complète d'un ensemble de dons bien rarement réunis : l'autorité, le charme, l'aisance, avec le plus délicat sentiment musical.

RENÉ DE RÉCY.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LE NOUVEAU ROMAN DE L'AUTEUR DE ROBERT ELSMERE

Il n'est question depuis huit jours, dans le monde littéraire anglais, que de *David Grieve*, le nouveau roman de Mme Humphry Ward, auteur du fameux *Robert Elsmere*. L'apparition de ce roman a fait oublier les tapageuses reprises de *Henry VIII* et de *Hamlet*, et même le mariage de M. Rudyard Kipling, qui vient d'épouser la sœur de son ancien collaborateur M. Balestier, mort il y a quelques mois. *David Grieve* est un véritable événement national : le soir même de la publication de ses trois énormes tomes, tous les journaux anglais en donnaient une analyse et des extraits.

Mme Humphry Ward est âgée d'une quarantaine d'années. Née en Tasmanie, où son père était professeur, elle est la nièce du célèbre critique Matthew Arnold. Son mari, M. Ward, ancien professeur, lui aussi, est aujourd'hui le critique d'art du *Times*.

L'auteur de *Robert Elsmere* a débuté en 1880 par un livre [illegible] *montagnes*. Elle a publié ensuite un grand roman de mœurs théâtrales, *Miss Bretherton*, dont l'héroïne est, dit-on, sous ce nom d'emprunt, la fameuse actrice miss Mary Anderson. En 1885, Mme Humphry Ward a traduit en anglais le *Journal d'Amiel*, en 1888 enfin elle a donné un roman [illegible] *Robert Elsmere*, qui a été en Angleterre le plus grand succès de librairie depuis les premiers romans de Dickens. On sait que *Robert Elsmere* a été lancé, surtout, par M. Gladstone, dont un mot élogieux suffit, dans son pays, pour assurer la fortune d'un livre. L'idée de *Robert Elsmere* était, croyons-nous, de recommander une sorte de christianisme rationnel, où se retrouverait seulement l'esprit de la doctrine chrétienne sans aucun de ses dogmes extérieurs.

David Grieve est divisé en quatre parties: *Enfance, Jeunesse, Orages, Maturité*. Dans *Enfance*, le petit David Grieve, fils d'un paysan du Derbyshire, battu par son frère aîné qui l'a recueilli, se console en cherchant autour de lui des influences qui puissent former son esprit et son caractère. Il subit tour à tour les influences d'un vieux spirite, de Charlotte Brontë, et de deux ou trois prédicateurs de sectes diverses, dont chacune diffère de l'autre par une nuance que dix pages, souvent, ne suffisent pas à nous faire saisir.

Puis (*Jeunesse*) David devient commis d'un bouquiniste de Manchester. Il y subit l'influence de M. Bradlaugh, et, par suite, de Voltaire et des encyclopédistes, celle aussi d'un ancien pasteur que des accès de mélancolie ont converti au catholicisme, puis celle de deux jeunes filles, l'une ritualiste, l'autre *dissenter* : inutile de dire que ses scènes d'amour avec les deux jeunes filles gardent un caractère tout théologique.

C'est alors qu'il fait un héritage, et s'en va à Paris avec sa jeune sœur. Paris nous est montré comme le repaire de Satan. A peine arrivé, le jeune commis-bouquiniste voit au Louvre une jeune fille occupée à peindre : il tombe à ses genoux au Louvre et lui déclare son amour. Le même soir, il se rend au cabaret des *Trois Rats*, où, dans un milieu simplement infernal, il rencontre le peintre Henri Regnault (cela se passe en 1870). Regnault et lui sortent ensemble du cabaret. Un moment ils marchent en silence.

« Ouf! ce Paris m'étouffe! s'écrie le peintre. Si vil, si petit, si bas! Et il y a de si grandes choses de par le monde!.. Les animaux!... les prés!... Qu'êtes-vous venu faire ici? »

Quinze jours après son arrivée en France, David a déjà subi assez à fond l'influence de Paris. Il se lie avec la jeune femme peintre et va demeurer avec elle à Barbizon. Sa sœur, vers le même temps, se lie avec un sculpteur qui s'enivre et la roue de coups. L'ex-pasteur mélancolique accourt à temps pour empêcher le pauvre David de se tuer et le ramener à Manchester. Tel est le sujet de la troisième partie : *Orages*.

Dans la quatrième partie, David, marié, gagne beaucoup d'argent, fait baptiser son fils, pour le cas où plus tard l'enfant aurait envie d'être chrétien, et, en attendant, écrit lui-même le petit *traité* où il discute les origines révélées du christianisme. Sa femme meurt d'un cancer, sa sœur se tue. Mais tout blessé et changé qu'il fût, Daniel, en fin de compte, n'était pas malheureux. L'expérience de la vie avait fait naître en lui une foi désormais impérissable.

Voilà le livre dont chacun va s'occuper en Angleterre pendant l'année 1892.

*

Dans un légitime effort de décentralisation, le directeur des théâtres d'Australie, M. Coppin, offre un prix de cent livres sterling et un second prix de cinquante livres, en outre des droits d'auteur, aux écrivains australiens qui lui enverront les deux meilleures pièces, sous l'expresse condition, cependant, que ces pièces soient des vaudevilles, sur le modèle de ceux que joue, à Londres, Adelphi-Theater.

---

1. Wilhelm Ler, *L'œuvre de J. S. Bach*.

UN NOUVEAU LIVRE DE M. RICHTER.

M. Eugène Richter, le député *freisinnig*, et les socialistes sont ennemis jurés. Il n'est point de jour où ils n'échangent dans leurs journaux respectifs des propos aigres-doux. Dernièrement, M. Richter a tenté un grand effort : la propagande socialiste se faisant par brochures, il a écrit, lui, une contre-brochure; — elle a eu un énorme succès. Au lieu de discuter la théorie, il l'a poussée à l'extrême et, ce faisant, l'a tournée en ridicule. C'est chose assez rare, en Allemagne, qu'une œuvre de ce genre écrite sur le mode ironique : le ridicule ne tue point dans ce pays-là. La tentative n'en est que plus intéressante. C'est le *Looking Backward* de Bellamy, transposé par un bourgeois spirituel et pince-sans-rire.

Nous sommes à Berlin, en l'an ... L'auteur a la modestie de laisser la date incertaine, bien que le célèbre socialiste anglais, Frederic Engels, ait prédit l'écroulement de la société actuelle pour 1898. — Nous sommes à Berlin, au lendemain de la révolution sociale. Un brave homme de relieur se réjouit avec sa famille de la liberté enfin conquise. On va prendre l'air *sous les tilleuls*. Comme tout est calme, et comme le peuple est joyeux! A la place de la statue équestre de Frédéric II est dressée celle de Liebknecht — on a des grands hommes ou on n'en pas! Les bourgeois émigrent en masse; mais que peuvent-ils faire? La Suisse, l'Angleterre et les États-Unis sont les seuls pays où le socialisme n'ait pas triomphé : ils ne peuvent s'y réfugier tous.

On promulgue les lois nouvelles : tout travail particulier a cessé; c'est pour la communauté qu'on travaillera désormais; plus de capital : on remet tout l'argent monnayé aux caisses de l'État; chacun, en échange de son labeur, recevra des bons monétaires. Plus d'armée, plus de police, plus d'impôts. Les frais de justice et les secours médicaux sont gratuits. Enfin, on respire; ce n'est plus pour les affameurs, pour les fainéants d'en haut qu'on va travailler, c'est pour l'État, pour le peuple, pour tous et pour soi-même.

Toute propriété privée est transférée à l'État. Aussi s'empresse-t-on d'annuler les livrets de caisse d'épargne : il y en avait 500 000 à Berlin. Notre relieur avait 2000 marcks sur le sien, réservé pour une grande occasion; aujourd'hui, il y perd ses droits; qu'importe, après tout, il n'y a plus ni riches ni pauvres, tous ont un droit égal aux jouissances et aux plaisirs. Mais le moyen de faire entendre raison à la grande foule des déposants? Ils se pressent à l'hôtel de ville pour retirer quand même leur livret et leur petit pécule : c'est en vain; tout est fondu, tout est commun. Les femmes, là-dessus, s'agitent, excitent leurs maris à réclamer; bref, c'est un vacarme épouvantable, presque une émeute. Décidément, la police est nécessaire : on en crée de nouveau quelques brigades, mais au lieu d'un casque, comme jadis, ils portent un chapeau mou orné d'une plume rouge.

De grandes affiches écarlates, placardées après les fêtes, invitent les citoyens à faire choix d'un métier. Mais une difficulté surgit : certaines professions sont trop fortement représentées, celles de concierge, de filles de brasseries, de surveillants, etc.; d'autres, — celles qu'on devine, — manqueraient de bras. Il faut que l'État intervienne et assigne à chacun son occupation; pour celles qui ne réclament point de talents spéciaux, on tire au sort. C'est bien un peu dur, quand on était la veille maître relieur, de se retrouver le lendemain simple ouvrier. Mais, bast! la journée finie, n'est-on pas tous égaux?

Toutefois, les paysans, têtes dures, s'agitent : il faut rétablir quelques régiments de milice pour faire appliquer la loi. Il y a bien des familles séparées par ce nouvel état de choses; — on s'y fera. Les logements sont tirés au sort. Peut-être notre ami aura-t-il un appartement dans l'ex-palais de Bleichröder? Mais non, le sort lui assigne précisément la maison qu'il habitait déjà. Seulement, au lieu d'habiter au troisième sur la rue, il habite au troisième au fond de la cour. A cela près, tout va bien. Car voici qu'on distribue les nouveaux certificats monétaires et les bons de consommation. On n'a plus la peine de faire la cuisine : on mange en commun, dans les restaurants nationaux. L'égalité la plus complète règne dans ces lieux : hommes et femmes, gros et petits mangeurs reçoivent des portions du même poids. Toutefois, la loi ne défend point d'abandonner à ses voisins le reste d'une portion qu'on ne peut pas achever. Des sergents de ville veillent au maintien de l'ordre dans ces restaurants, empêchent qu'on s'attarde à table et qu'on fasse trop de bruit.

Un grave incident ne tarde pas à se produire: la populace accueille par des huées le nouveau chancelier, convaincu de ne pas cirer lui-même ses chaussures et de faire brosser ses habits par un domestique. A bas l'aristocrate! Il donne sa démission, et tout s'arrange, quand son successeur a promis de respecter les nouvelles lois du pays. Il fera lui-même son lit! En même temps, on renforce encore l'armée, afin de garder les frontières : l'émigration devenait inquiétante; désormais il est défendu, sous peine de mort, de quitter le pays. C'est justice, après tout, puisque l'on est libre.

La journée de travail n'est plus que de huit heures; il faut occuper le reste du temps : l'État organise les distractions du peuple. Notre maître relieur aimait le théâtre; souvent jadis, il allait avec son épouse y passer la soirée du dimanche. Mais, depuis que le théâtre est gratuit, il est aussi quasi obligatoire : on tire au sort les places et les jours où l'on s'y rendra. Ne faut-il pas une organisation modèle, pour une si grande ville? De même pour les bals et les autres distractions.

On est habillé comme au régiment, par des tailleurs de l'État. Les femmes s'en montrent très irritées.

Peu à peu, des difficultés nouvelles surgissent : ici les paysans qui veulent accourir dans les villes pour avoir leur part des plaisirs communs; là les ouvriers qui, n'ayant plus aucun intérêt personnel à leur ouvrage, travaillent mal et sans ardeur. Un déficit se produit; la consommation a dépassé la production. Au risque de leur vie, le fils, la fille et le gendre du bon relieur émigrent en Amérique. Voilà nos gens fort inquiets. Tout va de plus en plus mal : des grèves, des difficultés avec l'étranger, du mécontentement partout, des vices déchaînés, la plus complète anarchie, etc.

L'auteur ne conclut pas. Il nous laisse sur cette triste impression. Triste? Elle ne l'est peut-être, après tout, ni pour les prolétaires, qui certes n'ont point cessé d'espérer même après cette brochure, ni pour les adversaires. Le mal est que, commencée avec humour, la brochure prend ensuite une tournure didactique et prophétique qui n'est pas dans le ton. Du moins, telle quelle, on l'a lue de tous côtés. Un plaisant a semé le bruit que, sur l'ordre de l'empereur, M. de Wildenbruch, le fabricant de pièces de Sa Majesté, allait mettre en drame la brochure de M. E. Richter. Tous les journaux insérèrent la nouvelle. Et la joie fut à son comble, lorsque arriva un *démenti* de M. de Wildenbruch lui-même, qui, en poète naïf, quoique bien en cour, avait donné dans le panneau.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz, L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 6 TOME XLIX 6 FÉVRIER 1892.

UNE CHAIRE DE PHILOSOPHIE POSITIVISTE AU COLLÈGE DE FRANCE

Le gros événement de la semaine a été certainement la date fatale du 1er février. Ce jour là a vu changer le régime économique de la France, et les journaux ne tarissent pas sur l'encombrement prodigieux des ports de mer et des gares frontières. Mais, en même temps, il s'est produit, dans les régions tranquilles du haut enseignement, un petit fait qui a bien aussi son importance : le positivisme est entré, officiellement, au Collège de France. Par un décret rendu sur la proposition du ministre de l'instruction publique, une chaire d'histoire générale des sciences est créée au Collège de France, et M. Pierre Laffitte en est nommé titulaire. M. Pierre Laffitte est, comme on sait, le chef reconnu de l'école d'Auguste Comte, et il en continue l'enseignement. Avec lui, le positivisme obtient enfin droit de cité dans l'enseignement supérieur en France. Déjà, dans ce même Collège, il y a quelques années, la transformation d'une chaire a permis à M. Th. Ribot, bien connu par ses beaux travaux de psychologie expérimentale, d'y venir enseigner cette science nouvelle. La nomination de M. Pierre Laffitte est un nouveau signe des temps. L'état moderne, de plus en plus, paraît vouloir en user avec les systèmes de philosophie, comme faisait la Rome antique avec les religions, quand elle ouvrait toutes larges les portes de son Panthéon à tous les dieux de l'univers. Impartial et libéral envers toutes les doctrines, il pense que de la discussion jaillira la lumière; il laisse à la vérité le soin de faire son œuvre et de triompher de l'erreur avec le temps. Il n'a pas la prétention de la discerner infailliblement, ni l'impertinence de vouloir la protéger. Quand un système de philosophie a prouvé sa force et sa vitalité par le succès durable qu'il obtient, et par l'opposition même qu'il soulève, les chaires de l'enseignement supérieur ne doivent pas lui rester systématiquement fermées. Il a un droit moral à se faire entendre, et le public a droit à le connaître. En Allemagne, l'organisation de l'enseignement supérieur s'y prête à merveille. Toute doctrine nouvelle, si elle en vaut la peine, trouve vite à s'enseigner dans les Universités, par des cours libres d'abord (*Privat-docenten*), puis, s'il y a lieu, dans les chaires régulières. Cette parfaite absence de doctrine officielle, cette entière liberté dans le domaine des idées, n'a pas peu contribué au développement des études philosophiques en Allemagne. La philosophie vit de ces luttes mêmes : elle languit et dépérit aussitôt qu'une orthodoxie exclusive impose son *credo* à qui veut enseigner.

Cela étant, rien n'est plus naturel que de voir le positivisme représenté dans l'enseignement supérieur en France. Quoi qu'on puisse penser de la doctrine, on ne peut plus la passer sous silence : nul ne saurait, sans ridicule, se donner l'air de l'ignorer. Dans l'histoire de la pensée philosophique au XIXe siècle, elle marque une date importante. Le positivisme n'eût-il eu d'autre résultat que de fonder la « sociologie », que de donner ainsi aux sciences morales et sociales, sinon une direction définitive, du moins une secousse violente et salutaire, le service rendu serait encore très grand. Les traces de son influence sont partout : dans la littérature, dans l'art, dans la politique même. Il suffit d'un coup d'œil pour reconnaître l'action que le positivisme a exercée, non seulement en France et sur les hommes de la génération qui est aujourd'hui aux affaires, mais aussi à l'étranger, et, chose rare, aussi bien en Angleterre et en Allemagne que dans les pays de race latine. En Angleterre, il y a même des comtistes

orthodoxes, en très petit nombre il est vrai. Mais le positivisme y a agi surtout par l'intermédiaire de Stuart Mill et de M. Spencer. Sans doute ces deux philosophes se sont séparés expressément d'Auguste Comte, et ils ont revendiqué leur indépendance en expliquant sur quels points ils refusaient de le suivre. Tous deux néanmoins lui ont rendu hommage, comme à un des grands penseurs de notre temps, et tous deux en effet lui doivent beaucoup, surtout M. Spencer, quand il ne retourne pas à la métaphysique. Le meilleur de sa sociologie et de sa philosophie des sciences vient en droite ligne d'Auguste Comte.

M. Guizot ne pouvait guère prévoir tout cela, quand il refusait à Auguste Comte, en 1833, de fonder pour lui au Collège de France cette même chaire où son disciple va monter. Tout au plus pourrait-on reprocher à M. Guizot de n'avoir pas deviné, dans un entretien qu'il eut avec Comte, la haute valeur de son interlocuteur. Ainsi se vérifia une fois de plus le proverbe : « Nul n'est prophète en son pays ». Sans les souscriptions volontaires de quelques disciples hollandais et anglais, Auguste Comte, comme on sait, n'aurait pu continuer ses travaux ni achever de publier son *Cours de philosophie positive*. Une réparation lui était due : elle vient aujourd'hui, — après soixante ans! — et on la trouvera juste, encore qu'un peu tardive... et posthume.

Histoire générale des sciences : le nom de la nouvelle chaire est assez heureusement choisi. La théorie ou classification des sciences constitue peut-être la partie la plus originale et la plus solide de la doctrine positiviste, encore qu'elle ait été vivement combattue et qu'elle soulève de graves difficultés. C'est aussi celle qui divise le moins les positivistes eux-mêmes, puisque tous s'y rattachent, ceux qui rejettent la seconde philosophie du maître, comme ceux qui l'admettent. D'autre part, il y a une tendance générale, chez les philosophes contemporains en France, à traiter de préférence des questions de métaphysique ou de psychologie, de morale ou de théorie de la connaissance : fort peu se tournent vers la philosophie des sciences. A ce point de vue encore, la nouvelle chaire du Collège de France pourrait être une création opportune. Peut-être remettra-t-elle en faveur la philosophie des sciences. Auguste Comte lui-même ne voulait admettre que celle-là. Faire la synthèse des résultats les plus élevés où puissent s'élever les sciences positives, voilà à quoi devait se borner, selon lui, le rôle d'une philosophie enfin délivrée de la métaphysique. C'est peu : pour nous du moins, qui ne fondons plus sur la science positive, malgré ses merveilles, de trop belles espérances, et qui n'attendons plus d'elle, comme Littré, la paix de l'âme en même temps que la satisfaction complète de l'intelligence. Mais quelle qu'en soit la portée philosophique, une théorie générale de l'univers, du point de vue de la science, reste une belle entreprise à tenter : entreprise nouvelle même, en un sens, tellement, depuis Auguste Comte, les progrès constants et rapides des sciences ont modifié les éléments de la question.

L. L.-B.

CONFÉRENCES DE L'ODÉON

Les Époques du théâtre français.

(Onzième conférence.)

ZAIRE.

Mesdames et messieurs,

Je ne puis pas vous le dissimuler : elle va vous parler de « la croix de sa mère »... et, ce qui est presque une circonstance aggravante, elle va vous en parler en vers :

> Ce signe des chrétiens, que l'art dérobe aux yeux
> Sous le brillant éclat d'un travail précieux...

Sur quoi, comme elle est philosophe, et qu'elle sait l'histoire, elle ne négligera pas l'occasion de disserter en passant sur la diversité des religions, et sur la force étrange de la coutume :

> Je le vois trop : les soins qu'on prend de notre enfance
> Forment nos sentiments, nos mœurs, notre croyance.
> J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
> Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.
> L'instruction fait tout ; et la main de nos pères
> Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères...

Vous verrez paraître alors un Arabe, ou un Turc, ou un Tartare, « un Scythe », et tous les deux, Orosmane et Zaïre, dans le sérail ou dans le harem de Jérusalem, ils échangeront des propos d'amour, où vous sentirez passer je ne sais quel souffle ou quel air inspiré de Versailles :

> Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée
> Joigne à jamais nos cœurs et notre destinée,
> J'ai cru sur mes projets, sur vous, sur notre amour,
> Devoir en musulman vous parler sans détour...

Et, en effet, nous le savons, c'était ainsi, qu'aux environs de 1730, à la cour de Louis XV encore jeune, on déclarait son amour, — quand ce n'était pas, comme quelquefois, avec l'impertinence ou le cynisme d'un Richelieu, — c'était avec ces airs de tête, avec ces ronds de jambe, avec cette élégance apprêtée que nuançait une ironie légère, qui la rendait plus élégante encore, et, si j'ose hasarder le mot, c'était avec cette *pomposité*...

Que vous dirai-je encore ? Une méprise et une reconnaissance ; deux reconnaissances ; des plumes et des turbans, des falbalas et des « dolimans », Paris et Jérusalem, la Seine et le Jourdain, Saladin et Lusignan ; le *Bajazet* de Racine, l'*Otello* de Shakespeare, du Massillon, du Virgile ; des périphrases extraordinaires :

> Votre plus jeune fils, à qui les destinées
> Avaient à peine encore accordé quatre années ;...

des vers devenus proverbialement plaisants :

> Des chevaliers français tel est le caractère,

ou,

> Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur!...

des pleurs et des grincements de dents; un assassinat, un suicide; et, — circulant parmi tout cela, le petit rire moqueur et sarcastique de Voltaire, — mesdames et messieurs, c'est *Zaïre*, et malgré tout cela, peut-être à cause de tout cela, de ce mélange même et de cette diversité d'impressions, si vous n'y êtes pas pris tout à l'heure; si vous n'y sentez pas frissonner ou palpiter quelque chose d'humain; si vous n'êtes pas enfin vivement et sincèrement émus, ce sera, depuis cent cinquante ans, pour la première fois.

C'est que *Zaïre* est une pièce, dirai-je bien faite? mais ingénieuse, en tout cas, dont les ressorts sont adroitement, spirituellement combinés, — et, je ne suis pas fâché d'en faire en passant la remarque, — c'est surtout que Voltaire est vraiment un auteur dramatique.

On lui en a trop souvent refusé le nom, sous ce prétexte assez singulier qu'il aurait mêlé, nous dit-on, trop de « philosophie » dans ses pièces... Mais je me fais une plus haute idée de l'auteur dramatique; je ne crois pas qu'il lui soit interdit quelquefois de penser; et ce que je sais, d'ailleurs, c'est que Voltaire a aimé passionnément le théâtre. Il l'a aimé pour lui-même, en lui-même, — comme on fait un plaisir ou un divertissement favori, comme un art dont il admirait les chefs-d'œuvre et pour lequel il se sentait né, — non pas seulement comme un moyen d'agir sur l'opinion ou comme un instrument de propagande philosophique. En faudrait-il d'autre preuve au besoin que l'empressement avec lequel nous le voyons d'abord, — partout où il a promené son existence longtemps errante, à Cirey, à Berlin, aux Délices, à Ferney, — se hâter de dresser ses tréteaux, de jouer lui-même dans ses propres pièces, d'y faire jouer ses gens, d'enrôler dans sa bande jusqu'à ses invités?... Il jouait Lusignan dans *Zaïre;* et, sans doute, il faisait beau le voir, lui, Voltaire, à plus de soixante ans, lever vers le ciel ses bras décharnés, en déclamant les vers célèbres :

> Grand Dieu! [illegible]

Si d'ailleurs on disait que ce goût ou cette passion du théâtre lui était venue des nombreux succès qu'il avait remportés sur la scène, — de 1718 à 1736, depuis son *Œdipe* jusqu'à son *Tancrède*, — je répondrais que je le veux bien, mais que ces succès s'expliquent eux-mêmes par de nombreuses, et de réelles, et d'assez rares qualités.

On ne saurait en effet le nier : tout en imitant, et tout en copiant, Voltaire n'en a pas moins été, — dans le sens, il est vrai, le plus extérieur du mot, — un fécond et habile inventeur dramatique, un Scribe ou un Dumas en son temps, et, de son propre fonds, nul n'a tiré de plus ingénieuses ni de plus nouvelles combinaisons. Nul n'a eu plus que lui ce mouvement et cette vivacité, cet éclat, ce brillant, ce « coloris », comme on disait alors, qui durent d'ailleurs ce qu'ils peuvent, mais, vous le savez, qui charment toujours les contemporains. Et pourquoi n'ajouterais-je pas que, s'il n'a pas toujours eu le respect de son art, pas plus qu'il n'avait toujours le respect de lui-même, nul, cependant, ne s'est donné plus de mal pour plaire, jusqu'à refaire deux fois, trois fois, quatre fois au besoin ceux mêmes de ses drames qui avaient le mieux réussi (1)?

Comment donc se fait-il que, d'une vingtaine ou d'une trentaine de tragédies qu'il a laissées, *Zaïre* seule survive, et que son *Œdipe*, son *Alzire*, son [illegible], sa *Mérope*, sa [illegible], son [illegible], son *Tancrède*, en un mot toutes les autres, soient retombées au néant?

Les raisons n'en sont que trop faciles à donner; et la première de toutes, c'est qu'il a été victime de sa facilité même, l'une des plus prodigieuses qui fut jamais, en vers aussi bien qu'en prose. Autant qu'il a la conception rapide et comme instantanée, autant Voltaire a l'exécution... foudroyante, si je puis ainsi dire. Agé de soixante-quinze ans, il écrira ses *Gnèbres* en douze jours! Mais il en est des idées comme des hommes, comme des plantes... Un chêne ne pousse pas en un jour; et d'un enfant, pour faire un homme, nous savons ce qu'il y faut d'années. Pareillement, les idées, une idée de drame ou de comédie, l'idée de *Tartuffe* ou de *Phèdre*, elle a besoin d'être longtemps portée, patiemment mûrie, nourrie et comme fortifiée par une longue méditation intérieure. En art comme en tout,

> Le [illegible] lui.

L'une des grandes raisons du discrédit légitime où sont tombées la plupart des tragédies de Voltaire, c'est, messieurs, ce que ses contemporains en ont presque le plus applaudi, si c'en est l'air même d'improvisation et de facilité.

Joignez-y cette autre cause, que déjà je vous indiquais l'autre jour en vous parlant de *Rhadamiste*. Comme le théâtre de Crébillon, le théâtre de Voltaire est décidément trop romanesque et, par là, trop en dehors de la nature et de la vérité. Les situations, celle d'*Alzire* ou celle de *Tancrède*, qui n'ont peut-être rien de

(1) C'est ainsi que nous avons trois versions d'*Adélaïde Du Guesclin*, [illegible] Citons encore *Mérope*, commencée en 1736, achevée en 1737, refusée [illegible] en 1743.

trop invraisemblable, y ont quelque chose de trop particulier, de trop *localisé* dans l'espace ou dans le temps. D'un autre côté, les moyens y ont quelque chose de trop arbitraire : trop de méprises, comme chez Crébillon, et trop de reconnaissances : dans *Alzire*, dans *Mérope*, dans *Sémiramis*, dans *l'Orphelin de la Chine*, dans *Tancrède*... Mais surtout, une licence dont Voltaire abuse, vous l'allez voir dans *Zaïre* même, c'est celle de ne nous rien expliquer, pourvu qu'il réussisse à nous amuser ou à nous émouvoir. Je vous parlais de la croix de Zaïre : mais, pour peu qu'on y arrête sa réflexion, cette croix d'émail ou de « brillants », ce bijou « précieux », ce signe « des chrétiens », comment donc Zaïre l'a-t-elle gardée parmi ces musulmans, ou comment la lui laisse-t-on étaler? C'est que Voltaire en avait besoin pour que Lusignan pût reconnaître sa fille. Mais lui-même, Lusignan, pourquoi meurt-il presque aussitôt qu'on nous l'a montré? ne paraît-il que pour disparaître? ne sort-il de son cachot que pour expirer à la « cantonade » ? C'est qu'il embarrasserait Voltaire, s'il vivait davantage. Et comment se fait-il qu'Orosmane, quand il a surpris le billet de Nérestan, au lieu de s'en servir pour confondre Zaïre, le garde, pour lui tendre le piège odieux où elle périra? C'est que, s'il montrait à Zaïre le fatal billet, on s'expliquerait, mais, si l'on s'expliquait, plus de catastrophe ; et, plus de catastrophe, plus de pièce. N'est-ce pas un peu nous traiter en enfants? et le théâtre comme un jeu? Puisque Voltaire cependant ne se moque pas de nous, nous dirons donc, messieurs, que la grande invention lui manque, celle qui consiste « à faire quelque chose de rien » ; et ses moyens ou ses machines, non seulement arbitraires, mais trop nombreux, trahissent l'impuissance de sa méditation. Trouverez-vous étonnant que, dans ces conditions, les volontés de ses personnages fléchissent; qu'au milieu de cette multiplicité d'événements, qui les surprennent ou qui les enveloppent, elles perdent presque la conscience, mais surtout la direction d'elles-mêmes? — et c'est encore ce que je veux dire en disant de son théâtre qu'il est trop romanesque.

Mais, messieurs, voici peut-être la grande raison de cette faiblesse ou de cette médiocrité : c'est qu'ayant d'ailleurs plusieurs des parties de l'auteur dramatique, un don, malheureusement, lui manque, le plus rare, il est vrai, mais le plus précieux de tous : le don de se séparer, de se détacher, de s'aliéner de lui-même ; le don de se faire une autre âme que la sienne ; le don d'oublier, dans la joie de la création, sa vanité d'auteur, les exigences du public, et les conditions du succès. Il lui faut d'abord qu'on l'applaudisse : tout le reste ne vient qu'ensuite, ou souvent ne vient pas... Et qu'en arrive-t-il? C'est qu'il ne comprend pas, il n'a jamais compris que la première condition de réussir, que le moyen des moyens, si je puis ainsi parler, c'était, au théâtre comme en tout, de ne songer ni à soi-même, ni aux exigences du public, ni au succès, mais à la chose que l'on fait, et de s'identifier à elle jusqu'à s'y confondre, s'y absorber, et s'y perdre soi-même tout entier (1).

Sans le comprendre, et sans le vouloir, c'est précisément ce qu'il a fait dans *Zaïre;* et c'est pour cela que *Zaïre* est unique dans son œuvre, autant au-dessus de *Tancrède* ou d'*Alzire* qu'*Alzire* est au-dessus de *Rhadamiste* ou *Tancrède* au-dessus d'*Atrée*... Voulez-vous me permettre d'insister un peu sur ce point?

Quand il écrivait en effet *Rhadamiste*, à quoi, messieurs, dirons-nous que le pauvre Crébillon s'intéressât dans son œuvre? A peine était-ce aux « situations » qu'il mettait à la scène ; et il savait comme nous qu' « historiques » tant que l'on voudra, cependant elles n'avaient pas d'analogues dans la réalité. Ce n'étaient pas non plus ses personnages qui l'intéressaient : son Rhadamiste, sa Zénobie, son Pharasmane... Avaient-ils existé seulement? Segrais le prétendait, et Crébillon l'en croyait. Mais d'ailleurs leurs aventures lui étaient bien la chose du monde la plus indifférente; ne se sentant lui-même pour sa part Arménien ni Parthe, mais Français, « clerc de procureur » devenu dramaturge, n'aimant de ses sujets que l'adresse dont il faisait preuve en les traitant, et tout au plus la satisfaction que ses combinaisons procuraient à son goût naturel du romanesque et de l'invraisemblable... Voltaire, lui, dans *Zaïre*, s'est pris au contraire, si je puis ainsi dire, à la glu de son propre sujet ; et la preuve qu'il s'y est pris, je la trouve dans sa *Correspondance :*

J'ai cru que le meilleur moyen d'oublier *Ériphyle* était de faire une autre tragédie, écrivait-il à son ami Formont, le 29 mai 1732. Tout le monde me reproche ici que je ne mets point d'amour dans mes pièces. Ils en auront cette fois-ci, je vous jure, et ce ne sera point de la plaisanterie. Je veux qu'il n'y ait rien de si turc, de si chrétien, de si amoureux, de si tendre, de si furieux que ce que je versifie à présent pour leur plaire. J'ai déjà l'honneur d'en avoir fait un acte. Ou je suis fort trompé, ou ce sera la pièce la plus singulière que nous ayons au théâtre. Les noms de Montmorency, de saint Louis, de Saladin, de Jésus et de Mahomet s'y trouveront. On y parlera de la Seine et du Jourdain, de Paris et de Jérusalem. On aimera, on baptisera, on tuera, et je vous enverrai l'esquisse dès qu'elle sera brochée.

Sans doute, il songe trop encore à plaire ; mais il est sous le charme ou, si vous l'aimez mieux, il est dans la fièvre de l'inspiration. Moins d'un mois plus tard la pièce était faite, et il écrivait à Formont, à la date du 25 juin :

(1) On ne saurait expliquer autrement la médiocrité des comédies de Voltaire : *l'Enfant prodigue*, ou *Nanine*. Cet homme de tant d'esprit n'a pu prendre sur lui de ne pas prêter le sien à peu près indistinctement à tous ses personnages, mais surtout aucun d'eux n'a eu le pouvoir de l'enlever un instant à lui-même.

Grand merci, mon cher ami, des bons conseils que vous me donnez sur le plan d'une tragédie ; — c'était peut-être le conseil de le mûrir davantage; — mais la tragédie était faite. Elle ne m'a coûté que vingt-deux jours. *Jamais je n'ai travaillé avec tant de vitesse. Le sujet m'entraînait et la pièce se faisait toute seule.* J'ai enfin osé traiter l'amour, mais ce n'est pas l'amour galant et français. Mon amoureux n'est pas un jeune abbé à la toilette d'une bégueule : c'est le plus passionné, le plus fier, le plus tendre, le plus généreux, le plus justement jaloux, le plus cruel et le plus malheureux de tous les hommes. *J'ai enfin tâché de peindre ce que j'avais rêvé si longtemps dans la tête, les mœurs turques opposées aux mœurs chrétiennes,* et de joindre, dans un même tableau, ce que notre religion peut avoir de plus imposant et même de plus tendre avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus furieux.

Vingt-deux jours, c'était bien peu, comme toujours; mais, si nous voulons l'en croire, il y avait *longtemps* qu'il portait son sujet dans sa tête; et voici, d'autre part, sans parler de l'inspiration, ce qui semble avoir compensé la rapidité de l'exécution.

Il avait tout d'abord admirablement débrouillé ce que son sujet contenait d'intérêt général et, conséquemment, de longue actualité. C'est ce qui manquait tant, nous venons de le redire, dans les mélodrames du vieux Crébillon. Ici, au contraire, toute une partie du drame sort, pour ainsi parler, des perplexités de Zaïre entre son amour, d'une part, et sa religion, de l'autre, ou, si vous l'aimez mieux, entre Orosmane et Lusignan. Là même en est la donnée première et comme génératrice : là aussi l'intérêt vraiment dramatique et durable. Car, messieurs, changez les noms, changez les lieux, ôtez de la pièce tout ce qu'elle contient d'arbitraire et de trop « romanesque », n'est-ce pas une question encore d'aujourd'hui que celle des « mariages mixtes », chrétiens contre juifs, et protestants contre catholiques? N'est-il pas vrai qu'encore aujourd'hui même quelques-uns au moins d'entre nous, — que personne, je pense, n'a le droit d'en reprendre, — peuvent hésiter en plus d'une rencontre entre les intérêts de leur passion et ceux de leur croyance? Et n'est-ce pas une question de nos jours aussi, que celle de savoir jusqu'où vont les droits d'un père sur une fille de l'âge de Zaïre; les droits d'un frère; les droits de la race et du nom? Habitué qu'il était au maniement des idées générales, peu capable d'application et de profondeur, mais, en revanche, très agile à saisir les liaisons ou les rapports des choses, ce que le sujet de *Zaïre* comportait d'intérêt général, voilà ce que Voltaire a vu; et c'est pourquoi, longtemps encore, si je ne me trompe, nous pourrons nous intéresser à *Zaïre,* parce que nous en aurons d'autres raisons, plus générales elles-mêmes, que l'aventure d'Orosmane et de la fille de Lusignan... Un peu de philosophie, vous le voyez, n'est pas toujours pour nuire à l'intérêt dramatique; et il ne faut pas assurément qu'il en abuse, mais j'aime, pour ma part, qu'il sache, et qu'il nous montre, les relations de son sujet avec les intérêts universels et permanents de l'humanité.

Vous parlerai-je maintenant de cette imitation de liberté du théâtre anglais, et de ce ressouvenir de l'*Otello* de Shakespeare, que l'on a cru devoir si souvent relever dans *Zaïre?* Il est certain que, pendant les trois ans de son séjour en Angleterre, Voltaire avait appris à connaître, à goûter Shakespeare, et, comme il le dit lui-même dans l'*Epître dédicatoire* de son drame à son ami Falkener, « c'est au théâtre anglais aussi qu'il doit la hardiesse qu'il a eue de mettre sur la scène les noms de nos rois et des anciennes familles du royaume ». Deux ans après *Zaïre,* dans ses *Lettres anglaises,* si ce n'est pas précisément lui qui révélera Shakespeare à la France, il traduira des scènes entières d'*Hamlet,* et, plus tard, quand il écrira sa *Sémiramis,* il s'en souviendra. Je consens encore qu'il y ait quelques traits d'Iago dans le personnage de Corasmin. Mais, pour ce qui est d'Orosmane, s'il a des traits du More de Venise, n'en a-t-il pas peut-être autant de la Roxane de Racine? et, en fait de « turquerie », *Bajazet* n'en est-il pas une que Voltaire, admirateur encore plus ardent de Racine que de Shakespeare, a dû tout naturellement imiter? Admettons donc, si l'on le veut, qu'il soit passé dans *Zaïre* quelque chose de la rapidité, plutôt que de la liberté du théâtre anglais; mais n'exagérons rien, si peut-être, des deux, en raison de la contrainte même des unités, c'était notre théâtre encore le plus rapide (1).

Aussi bien, mesdames, entre toutes les tragédies de Voltaire, si *Zaïre* est la plus passionnée, je croirais plutôt que cela tient à ce qu'il y a travaillé d'après le modèle vivant. C'est que trois femmes qu'il connaissait bien ont en quelque sorte posé pour le personnage de Zaïre, — sans parler de Mlle Gaussin, son actrice; — et que, dans celui d'Orosmane, il a mis quelque chose de ce qu'elles lui avaient à lui-même inspiré.

La première était Adrienne Lecouvreur (2), l'illustre tragédienne, qu'il avait connue, qu'il avait même aimée, qui était morte entre ses bras, deux ans auparavant, le 20 mars 1730. A cette occasion, des bruits d'empoisonnement avaient couru, sur lesquels, mesdames, vous pourrez, si peut-être vous aimez le drame, accepter sans difficulté la version de M. Legouvé, dans la pièce qui porte pour titre le nom même d'Adrienne. Mais vous en retiendrez surtout le grand amour, l'amour passionné

1. [illegible] n'était plus un enfant quand il débarqua en Angleterre, en 1726; et [illegible] elle-même à Bayle, dont Voltaire était nourri.

2. [illegible]

de la comédienne pour Maurice de Saxe, le futur vainqueur de Fontenoy, le plus infidèle, mais le plus séduisant des amants, lui-même enfant de l'amour, et de race à moitié souveraine, fils d'Auguste, roi de Pologne, et de la belle Aurore de Königsmarck. C'étaient les bijoux et l'argenterie d'Adrienne qui avaient payé les frais de l'expédition de Courlande... Aussi racontait-on qu'étant à son lit de mort, et l'un des vicaires de Saint-Sulpice l'étant venue visiter, elle l'avait assuré que les pauvres de la paroisse n'étaient pas oubliés dans son testament; mais, comme il lui parlait de devoirs à remplir, elle s'était contentée de montrer du geste un buste de Maurice, placé sur sa cheminée, en prononçant ce vers :

Voilà mon univers, mon espoir et mes dieux!

Était-ce pour cela que le curé, Languet, avait refusé de l'enterrer en terre sainte? Toujours est-il que ce refus de sépulture avait fait scandale dans le Paris d'alors; et Voltaire, sincèrement indigné, avait écrit une pièce assez éloquente, où la piété d'une ancienne affection se mêlait aux sentiments d'une juste colère...

Quand elle était au monde ils soupiraient pour elle,
Je les ai vus soumis, autour d'elle empressés!
Sitôt qu'elle n'est plus, elle est donc criminelle,
Elle a charmé le monde et vous l'en punissez.
Non, ces bords désormais ne seront plus profanés;
Ils contiennent ta cendre; et ce triste tombeau
Honoré par nos chants, consacré par tes mânes
Est pour nous un temple nouveau!
Voilà mon Saint Denys : oui, c'est là que j'adore
Ton esprit, tes talents, tes grâces, tes appas;
Je les aimai vivants, je les encense encore
Malgré les horreurs du trépas...

Messieurs, nous est-il interdit de croire qu'il n'avait pas encore oublié tout à fait Adrienne, quand il écrivait *Zaïre ;* et dans ces jolis vers, auxquels il ne manquerait que d'être d'une facture un peu moins lâche, tout en gardant l'espèce d'abandon qui en fait le charme, ne vous semble-t-il pas que nous retrouvions quelque chose de l'accent de la comédienne quand elle parlait à son Orosmane?

Vous, Seigneur, malheureux! Ah! si votre grand cœur
A sur mes sentiments pu fonder son bonheur.
S'il dépend, en effet, de mes flammes secrètes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes!
Ces noms chers et sacrés, et d'amant et d'époux,
Ces noms nous sont communs, et j'ai par-dessus vous
Ce plaisir si flatteur à ma tendresse extrême
De tenir tout, Seigneur, du bienfaiteur que j'aime,
De voir que ses bontés font seules mes destins,
D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains,
De révérer, d'aimer un héros que j'admire...

S'il a modelé en quelque sorte les sentiments amoureux de Zaïre sur ceux d'Adrienne Lecouvreur; et, — qui sait? ceux aussi de son « Scythe » Orosmane sur le « héros sarmate » en personne, — c'est une autre femme qui lui en a donné l'image ou le portrait physique.

Il y avait alors à Paris, dans une maison qu'il fréquentait beaucoup, et où même il avait l'un de ses amis déjà les plus dévoués, chez les Ferriol, une jeune femme dont l'histoire est l'un de plus jolis romans du XVIIIe siècle, où il y en a tant, et de plus touchants que l'on ne croit. C'est celle que l'on appelle Mlle Aïssé, Aischa ou Haischa, je crois, de son vrai nom, le nom que Byron a immortalisé dans son *Don Juan* sous la forme d'Haydée. Circassienne de naissance; achetée comme esclave, à l'âge de trois ans, sur le marché de Constantinople, par M. de Ferriol, alors ambassadeur de Louis XIV en Turquie; élevée en France, au couvent des Nouvelles Catholiques, et, dans sa nouvelle patrie, conservant le vague souvenir d'une première enfance entourée là-bas, dans ses montagnes, d'un luxe éclatant et barbare, elle avait contracté, avec un libertin dont son influence avait fait le modèle des amants respectueux et soumis, une liaison que tout le monde connaissait bien autour d'elle, et sur laquelle tout le monde s'accordait pour lui garder respectueusement le secret. Cet homme heureux s'appelait le chevalier d'Aydie; et, vous le savez sans doute, pour nos gens de lettres du XVIIIe siècle, — pour Voltaire, en particulier, et pour Montesquieu, — si quelqu'un a résumé toutes les vertus d'un gentilhomme achevé, c'est lui. Mais faites-y tout à l'heure attention, mesdames : la situation d'Aïssé vis-à-vis du chevalier d'Aydie n'est-ce pas celle de Zaïre vis-à-vis d'Orosmane? Cette douceur langoureuse dont Voltaire a paré sa Zaïre, cet aimable naturel, cette grâce indolente et naïve, cette soumission, tous ces traits, si vous feuilletez l'*Histoire d'une Grecque de qualité* de l'abbé Prévost, ou les *Lettres de Mme Aïssé à Mme Calandrini*, dont Voltaire sera, sinon l'éditeur, au moins le premier annotateur, tous ces traits ne sont-ils pas ceux aussi de la Circassienne de la maison des Ferriol, de l'amie du chevalier d'Aydie? Et pourquoi, si le sujet de *Zaïre* est tout « d'invention », pourquoi ne serait-ce pas le sort d'Aïssé qui en aurait suggéré l'idée même à Voltaire? Deux ans plus tard, — nous le savons bien, puisque Voltaire nous l'apprend lui-même, — c'est encore sur le chevalier d'Aydie qu'il modèlera le Couci de son *Adélaïde Du Guesclin*... Pour moi, mesdames, je ne doute pas qu'Aïssé soit le modèle de Zaïre; mais, quand vous en douteriez, pourquoi encore, puisque rien ne nous le défend, ne mettrions-nous pas ce qu'il y a de plus touchant dans *Zaïre* sous la protection du souvenir gracieux et mélancolique de la petite esclave?

Et enfin, mesdames, quelques accents plus vifs ou plus profondément sentis qu'il n'appartient d'habitude à Voltaire :

Zaïre, que jamais la vengeance céleste
Ne donne à ton amant, enchaîné sous ta loi,

La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi.
Quoi ! moi, que sur mon trône une autre fut placée,
Non, je n'en eus jamais la fatale pensée.
Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits
Ces dédains affectés et si bien démentis...

— quel dommage que ces vers soient si mal écrits ! — mais si quelque chose y a passé de plus sincère, et, comme on dit, de plus *vécu* que dans aucune des tragédies de Voltaire, pourquoi ne croirions-nous pas que c'est parce qu'il aimait lui-même, et n'en ferions-nous pas honneur à Mme du Châtelet.

Oh ! celle-ci, mesdames, est moins touchante que les deux autres. C'est une bien plus « grande dame », Gabrielle-Émilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise du Châtelet-Lomont, mais combien moins touchante que l'aimable Aïssé ou que la tragique Lecouvreur ! Hardie, impérieuse et brusque, il n'y a rien en elle de la douceur de Zaïre, et elle faisait des mathématiques. Mais elle a bien aimé Voltaire. Elle l'a réconcilié avec ce grand monde qu'il boudait, — et non sans de bonnes raisons, — depuis son retour d'Angleterre ; avec sa patrie peut-être ! Croyons-en sa *Correspondance*, quand il ne nous en resterait par exemple que ce bout de lettre à Maupertuis, où elle le prie de faire que le roi de Prusse ne garde pas trop longtemps, et « lui renvoie bientôt une personne avec qui elle compte passer sa vie ». Et lui aussi, Voltaire, il l'a sincèrement aimée ; et puisque c'est sans doute en 1732 qu'il a renoué connaissance avec elle, pourquoi, si les premiers temps de l'amour ont toujours quelque chose de plus vif et de plus passionné, pourquoi ne ferions-nous pas aussi sa part à la belle Émilie dans le succès de la tragédie de *Zaïre* (1) ?

Car le succès fut grand, l'un des plus grands qu'ait remportés Voltaire, avec je ne sais quoi de personnel, si je puis ainsi dire, dont il semble que l'écho vibre encore dans une lettre du 25 août à son ami Cideville :

Mes chers et aimables critiques, — il met le pluriel parce que Cideville, c'est l'ormont et l'ormont, c'est Cideville, — je voudrais que vous pussiez être témoins du succès de *Zaïre* ; ils habitaient Rouen, vous verriez que vos avis ne m'ont pas été inutiles et qu'il y en a peu dont je n'aie profité. Souffrez, mon cher Cideville, que je me livre avec vous en tout cet un plaisir de voir réussir ce que vous avez approuvé. Ma satisfaction s'augmente en vous la communiquant. Jamais pièce ne fut si bien jouée que *Zaïre* à la quatrième représentation. Je vous souhaitais bien là : vous auriez vu que le public ne hait pas votre ami. Je parus dans une loge, et tout le parterre me battit des mains. Je rougissais, je me cachais, mais je serais un fripon, si je ne vous avouais pas que j'étais sensiblement touché. Il est doux de n'être pas honni dans son pays ; je suis sûr que vous m'en aimerez davantage.

Il se serait encore plus vivement félicité peut-être, si l'on pouvait lire dans l'avenir. En effet, il ne devait jamais remporter au théâtre ni de succès plus franc, ni dont la mémoire s'associât pour lui à de plus aimables souvenirs. Et nous, ce succès nous le comprendrons mieux encore si, aux mérites que je viens d'essayer de vous montrer dans *Zaïre*, vous en ajoutez, messieurs, un autre, qui n'est au surplus qu'une conséquence des premiers.

Je veux parler de la ressemblance de *Zaïre* avec les mœurs du XVIIIe siècle ; et, si je ne me trompe, tout ce que l'on a dit si faussement, à ce propos, de Corneille ou de Racine, c'est de Voltaire qu'on peut, qu'il faut le dire. Les Chimène et les Rodogune, les Andromaque et les Phèdre, quelques traits de ressemblance qu'elles offrent avec les belles dames de l'hôtel de Rambouillet ou de la cour de Versailles, les dépassent de toutes les manières ; et pour contemporaines qu'elles soient de Mme de Longueville ou de Mme de Montespan, elles sont cependant les nôtres aussi, comme exprimant quelque chose de plus général, de plus permanent, de plus universel qu'elles-mêmes. C'est ce que j'ai tâché de vous montrer... Mais ici, de même que nous retrouvons dans le personnage de Zaïre des traits de Mme du Châtelet, d'Adrienne Lecouvreur et de Mlle Aïssé, de même, dans Orosmane, ce n'est pas seulement quelques traits d'Otello, c'en est quelques-uns aussi de Voltaire lui-même, et du chevalier d'Aydie, et du comte de Saxe, et de Richelieu... Vous avez vu plus haut comme on déclarait son amour aux environs de 1730, et voici comme on rompait à la même époque et dans le même monde :

Madame, il fut un temps où mon âme charmée,
Écoutant, sans rougir, des sentiments trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, madame, et votre maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'estimer à l'être.
Vous ne m'entendrez point, amant faible et jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous.
Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand pour m'abaisser à feindre,
Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
De vos caprices vains sera le digne prix.

Oui, c'était ainsi que l'on se séparait, galamment, sans fracas, ni gros mots, ni grands gestes, — et on en pouvait mourir, quelquefois, pas souvent, — mais l'honneur était sauf. Les contemporains de Voltaire ont sans doute goûté dans ses tragédies cette image d'eux-mêmes, sinon comme fidèle, au moins comme embellie par le « coloris » du style et le poétique éloigne-

1. On consultera, sur Mme du Châtelet, [illegible] Paris, 1882, et les *Lettres* de Mme de Graffigny publiées par le même éditeur.

La première lettre de Voltaire où il soit question de Mme du Châtelet n'est datée, il est vrai, que de 1733, mais il connaissait Émilie presque de tout temps, et lui-même a reporté quelque part les commencements de cette liaison [illegible] 1732.

ment de la distance; et nous, comme dans les romans de Prévost ou comme dans ceux de Marivaux, nous y voyons un « document » dont l'intérêt historique supplée — dans une certaine mesure — ce qu'elles n'ont pas de valeur littéraire.

Enfin, j'ose le dire, en plus de ces mérites intrinsèques, et particuliers, *Zaïre*, pour expliquer son succès, en a d'autres encore, de plus généraux, par lesquels elle exprime en raccourci, si je puis ainsi parler, tout le théâtre de Voltaire; grâce auxquels elle s'insère comme une date mémorable dans l'histoire du théâtre français; et par lesquels, enfin, elle marque vraiment l'origine de quelque chose de nouveau.

C'est ainsi, mesdames et messieurs, que cette *couleur locale*, dont nous aurons d'ailleurs l'occasion de reparler quand nous viendrons aux romantiques, n'est pas du tout de leur invention, mais de celle de Voltaire. Non qu'elle fasse absolument défaut dans le théâtre classique lui-même, dans la tragédie du XVIIe siècle, et je trouve, pour ma part, le *Bajazet* de Racine assez turc, — sa Roxane, son Acomat, son Bajazet lui-même (1), — comme je trouve encore l'*Héraclius* de Corneille assez byzantin pour mon goût. Mais si la couleur est là dans la conformité des sentiments ou du langage aux mœurs locales, plutôt que dans la représentation, dans l'expression, dans la figuration de ce que ces mœurs elles-mêmes peuvent avoir de pittoresque; ou, en d'autres termes, s'il y a certainement, messieurs, un *byzantinisme* du costume, pour ainsi parler, et une *turquerie* du décor, c'est à Voltaire, c'est à l'auteur de *Zaïre* et d'*Alzire*, de *Mahomet* et de l'*Orphelin de la Chine*, de *Zulime* et de *Tancrède* qu'il faut, avant d'en faire le reproche à d'autres, en faire d'abord honneur. Cette couleur locale tout extérieure, qui s'applique par le dehors, qu'on puise dans un manuel d'histoire ou de géographie, c'est bien lui qui s'en est avisé le premier. Mettre des Péruviens et des Chinois sur la scène, sur cette scène où jusqu'alors on ne s'était guère égorgé qu'entre Grecs et Romains; faire contraster, comme dans *Zaïre*, les « mœurs turques » et les « mœurs chrétiennes », ou, comme dans *Alzire*, l'ancien et le nouveau monde; rompre ainsi, tout en respectant les trois autres, cette « unité de ton », qui est celle de *Bazajet* ou d'*Andromaque*, d'*Héraclius* ou du *Cid;* à la sévérité de la ligne ou du dessin substituer les séductions, mais aussi le trompe-l'œil du coloris, voilà ce que Voltaire a fait et voilà ce qui était nouveau... Et voilà comment, s'il n'en est pas l'auteur, il est responsable pourtant des *Manco Capac* et des *Veuve du Malabar* qui suivront son *Alzire* et son *Orphelin de la Chine*.

Il ne l'est guère moins de ces tragédies « nationales », dont, après avoir conçu l'idée dans *Zaïre*, vous l'avez vu, il a, deux ans plus tard, essayé la réalisation dans son *Adélaïde Du Guesclin*. « Il me paraît, disait-il, dans son *Épître dédicatoire*, que cette nouveauté, — d'avoir mis sur la scène les noms de nos rois et des anciennes familles, — pourrait être la source d'un genre de tragédie qui nous est inconnu jusqu'ici, et dont nous avons besoin. Il se trouvera sans doute des génies heureux qui perfectionneront cette idée, dont *Zaïre* n'est qu'une faible ébauche... » Et sans doute, messieurs, il serait curieux de rechercher, en dépit du *Siège de Calais* ou des *Templiers*, pourquoi ces « génies heureux », depuis cent cinquante ans, n'ont pas encore paru... pourquoi *le Cid* et *Andromaque* sont demeurés notre vraie tragédie « nationale »... Au moins, vous le voyez, il n'a pas dépendu de Voltaire qu'il en fût autrement. Si l'idée d'une tragédie « nationale », aux environs de 1730, n'était pas d'ailleurs absolument nouvelle, l'auteur de *la Henriade* et de *Zaïre*, et d'*Adélaïde*, l'a pourtant faite sienne, et le jour où nous aurons une tragédie « nationale », c'est lui encore, Voltaire, qu'il en faudra nommer presque pour le premier ancêtre.

Enfin, messieurs, ce qui n'était pas moins neuf à cette date, c'était cette manière que vous allez voir de traiter le christianisme à la scène, par son côté que j'appellerai pittoresque, aussi lui, sensible et matériel. A cet égard il y a dans *Zaïre*, par une rencontre assez curieuse, quelque chose déjà du *Génie du christianisme*, et, dans un tout autre sens qu'on ne le dit d'ordinaire, Voltaire est vraiment un précurseur de Chateaubriand. Ce qu'il y a de pouvoir émotif et, par conséquent, esthétique, dans le christianisme, je ne dirai pas que Voltaire l'a reconnu le premier, — puisque enfin c'était au nom de ce pouvoir que toute une école, qui procédait du concile de Trente et de *la Jérusalem délivrée*, avait fait la guerre au paganisme intransigeant de Boileau :

> De la foi des chrétiens, les mystères terribles,
> D'ornements égayés, ne sont pas susceptibles... —

mais enfin, ce que n'avaient pas pu ses prédécesseurs dans l'emploi du « merveilleux chrétien », il l'a fait, lui, Voltaire, et Chateaubriand s'est donné le plaisir de l'en louer. Il vient de citer le grand couplet de Lusignan, et il ajoute :

> Une religion qui fournit de pareilles beautés à son ennemi mériterait pourtant d'être condamnée avant d'être entendue. L'antiquité ne présente rien de cet intérêt, parce

(1) On sait que Corneille reprochait à Racine que ses Turcs avaient tous, dans *Bajazet*, sous leur habit oriental, les « sentiments qu'on a au milieu de la France ». Mais, est-ce bien Corneille qui lui faisait ce reproche? Car nous le trouvons dans le *Segraisiana*. Or, il semble bien que Racine, en son *Bajazet*, se soit inspiré de la dernière des *Nouvelles françaises* publiées en 1657 chez Antoine de Sommaville. Et qui est l'auteur des *Nouvelles françaises?* C'est Segrais; qui n'aura pas osé s'en prendre à Racine, de peur de laisser, comme on dit, passer le bout de l'oreille, et qui aura trouvé plus conforme à ses intérêts de mettre la critique de *Bajazet* au compte de Corneille.

qu'elle n'avait pas un pareil culte. Le polythéisme, ne s'opposant point aux passions, ne pouvait amener de ces combats intéressés de l'âme, si communs sous la loi évangélique, et d'où naissent les situations les plus touchantes. Le caractère pathétique du christianisme accroît encore puissamment le charme de la tragédie de *Zaïre*. Si Lusignan ne rappelait à sa fille que des dieux heureux... Mais les malheurs de Lusignan, mais son sang, mais ses souffrances se mêlent aux malheurs, aux souffrances et au sang de Jésus-Christ. Zaïre pourrait-elle renier son rédempteur aux lieux mêmes où il s'est sacrifié pour elle? La cause d'un père et celle d'un Dieu se confondent; les vieux ans de Lusignan, les tourments des martyrs, deviennent une partie même de l'autorité de la religion; la Montagne et le Tombeau crient : tout est ici tragique, les lieux, l'homme et la divinité.

La page est belle sans doute, mais, messieurs, Chateaubriand, qui croit ici faire une ingénieuse malice à Voltaire, n'est-il pas peut-être la dupe de ce diable d'homme? Répondre à cette question, c'est dégager un dernier mérite de la tragédie de Voltaire, si c'est, comme je le crois, en définir le pathétique original et nouveau.

Assurément encore, vous le savez, ni dans la tragédie de Corneille, ni dans celle de Racine surtout, le pathétique ne faisait défaut. Mais il y dérivait de sa source la plus haute, et la moins accessible à la médiocrité, qui est, comme Chateaubriand nous le disait tout à l'heure, le combat de l'âme contre les passions de la chair et du sang. C'est pour cela qu'en général, — à l'exception d'Andromaque et d'Iphigénie, — les héroïnes de Racine sont coupables en quelque mesure du malheur qui les atteint : Hermione, Roxane, Agrippine, Monime elle-même, Phèdre, Athalie... Elles expient toutes quelque chose. Conformément d'ailleurs à la vieille maxime et à la réalité, elles ne sont ni tout à fait méchantes, ni cependant tout à fait bonnes : il y a du bien en elles, et du mal, intimement et savamment mêlés. Les héroïnes de Voltaire, au contraire, à commencer justement par Zaïre, n'ont rien fait ni rien dit qui puisse leur mériter leur malheur. Jetées par la fortune, ou par le caprice du poète, ou plutôt avec une intention bien définie, au milieu des circonstances les plus tragiques, elles en sont les victimes innocentes. Vous voyez la conséquence : leur aventure nous apparaît aussitôt comme encore plus lamentable que tragique à vrai dire, et l'injustice de leur sort excite en nous des mouvements d'une pitié passionnée. L'émotion d'art diminue, mais l'émotion humaine augmente. Le drame se rapproche de nous ; la condition souveraine des personnes n'y sert plus que comme d'un décor ; nous croyons tous être exposés au sort d'Orosmane ou de Zaïre...

Voulez-vous mieux voir encore la différence? Vous vous rappelez, mesdames et messieurs, l'épigramme de Racine sur la *Judith* de Boyer. Cette *Judith*, en 1695, avait été, comme notre *Zaïre*, ce que l'on appelait un succès de larmes. Une scène même en était devenue célèbre sous le nom de la « scène des mouchoirs », parce que, la mode s'en mêlant, il n'y avait pas moyen d'y résister, paraît-il, et toutes les dames y fondaient en pleurs. Cet excès de sensibilité semble avoir fort égayé Racine, et vous n'avez pas oublié les derniers vers de l'épigramme :

> Lors, le richard, en larmoyant, lui dit :
> [illegible]
> [illegible]

On peut, je le veux bien, entendre autrement l'épigramme, mais de quelque manière qu'on l'entende, ce qui paraît plaisant à Racine, c'est que l'on pleure sur la mort d'Holopherne ; car, d'une part, l'essence du plaisir tragique ne se sépare pas de l'idée que l'on assiste à une fiction ; et, d'un autre côté, d'émouvoir la sensibilité physique au moyen de la mort, il trouve cela trop facile, vulgaire, et quelque peu grossier.

Voltaire cependant, et depuis lui le drame, c'est au contraire là, mesdames et messieurs, qu'ils placent la source de leur pathétique, et pour nous émouvoir, c'est sur notre horreur ou sur notre peur de la mort qu'ils spéculent. On ne craignait pas la mort dans la tragédie de Racine ou de Corneille ; on la prenait pour ce qu'elle est : un accident ou un événement de la vie. Rappelez-vous plutôt la plainte harmonieuse et discrète de son Iphigénie :

> [illegible]
> [illegible]

C'est qu'on estimait alors qu'une foule de choses pouvaient valoir mieux que la vie...

> [illegible]

disait encore dans *Rodogune* la Cléopâtre de Corneille. On aimait mieux mourir que vivre misérablement, et vivre misérablement, c'était survivre à la défaite de sa volonté. Mais, avec Voltaire, pour toute sorte de raisons, le prix de la vie humaine croissant, la grande affaire de la vie devient d'éviter la mort, et, par conséquent, l'effroi de la mort, à son tour, devient la source du pathétique. Quoi de plus tragique, en effet, que de mourir, ou quoi de plus irréparable, lorsque la vie n'a plus d'autre objet que de se continuer ou de s'entretenir elle-même, en attendant qu'elle oublie ou qu'elle perde dans la recherche du bonheur à tout prix, et par tous les moyens, toutes les raisons qu'elle a d'être!

C'est par là que Chateaubriand a été la dupe de Voltaire, car c'est par là que *Zaïre*, qui semblait d'abord s'en excepter, rentre tout naturellement dans la philosophie générale de Voltaire. Voltaire spécule sur l'émotion dont nous remuera la mort de Zaïre; mais, remarquons-le bien, Zaïre ne mourrait pas, Zaïre épouserait Orosmane, Zaïre serait heureuse [illegible] nous comme

elle, — si, premièrement, elle ne retrouvait pas son père ; si, en second lieu, ce père n'était pas Lusignan, le roi chrétien de Jérusalem ; si enfin, mesdames et messieurs, — ayons donc le courage de le dire, — cette religion, dont Chateaubriand admire la grandeur, ne devenait pas l'instrument du malheur de Zaïre, « le fer sacré qui l'assassine » pour ainsi dire, et son Orosmane avec elle. Tranchons le mot : Zaïre est une victime de ce que Voltaire appelle le « fanatisme » ; et je m'étonne, en vérité, que Chateaubriand ne l'ait pas vu. « Une religion qui fournit de pareilles beautés à son ennemi mériterait pourtant d'être entendue avant d'être condamnée, » nous dit-il ! Oui, si « l'ennemi » n'avait pas répondu par avance que c'est payer trop cher de « pareilles beautés » que de les acheter du prix de deux existences humaines. « On trouvera dans tous mes écrits, — dira bientôt Voltaire, en 1736, quatre ans seulement plus tard, dans la *Préface* de son *Alzire*, — cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant ; on y verra, si j'ose m'exprimer ainsi, le désir du bonheur des hommes, la haine de l'opression et de l'injustice. »

Je n'ai pas, messieurs, à m'expliquer ici sur cette philosophie de Voltaire... C'est en effet non seulement la philosophie de *Zaïre* ou d'*Alzire*, mais c'est bien celle de Voltaire lui-même, et, mieux encore que cela, c'est celle du siècle tout entier. S'il n'en faut certes pas méconnaître la générosité, — disons la grandeur même, — je crois d'ailleurs qu'il est bon de ne pas s'en exagérer les bienfaits... Mais, pour établir cette simple opinion, vous savez sans doute ce qu'il faudrait de temps, et de raisonnements, et de distinctions. Et puis, je ne suis pas ici pour parler de ce qui nous divise, mais au contraire de ce qui peut nous unir. Il me suffira donc d'avoir essayé de vous montrer où est encore aujourd'hui le très vif et très réel intérêt de *Zaïre ;* ce que les contemporains de Voltaire en ont justement applaudi ; que, sous des formes surannées, dont il est trop aisé de sourire, son théâtre est déjà tout moderne ; qu'il s'y est montré lui-même, sous la timidité d'un disciple de Corneille et de Racine, plus hardi qu'on ne le croit, vraiment novateur, vraiment inventeur ; que beaucoup de choses datent de lui dont nous faisons honneur à d'autres ; et enfin que sa tragédie, — contemporaine du roman de Prévost ou de la comédie de Marivaux, — n'est déjà plus de la tragédie, mais du drame. Et, de fait, pour achever de la dégager, cette forme nouvelle, il n'y a plus qu'à dépouiller la tragédie de Voltaire de ce qu'elle conserve encore d'une tradition qui n'est plus la sienne : les trois unités, la contrainte du vers, l'imitation de l'histoire, la représentation des personnes souveraines... Ce sera l'œuvre, comme nous le verrons, des Diderot et des Sedaine, des Beaumarchais et des Mercier.

F. Brunetière.

SOUVENIRS D'UN PRISONNIER DE GUERRE ALLEMAND (1)

(1870)

L'île d'Oléron.

Marennes est à une demi-lieue de la côte : il nous fallut donc encore une courte marche pour atteindre au lieu d'embarquement. Nous trouvâmes là un bâtiment isolé, qui forme une sorte de quai du côté de la mer. Le long de ce quai est le bateau à vapeur qui fait le service d'un simple bac.

Il pleuvait lorsque nous arrivâmes à la station de départ, aussi n'y a-t-il rien d'extraordinaire à ce que les hautes salles où nous pénétrâmes, et où nous trouvâmes de bons feux pétillants, nous aient tout de suite produit comme une impression de bien-être. Mais ce n'était pas seulement ce contraste entre l'atmosphère d'où nous venions et celle de ces salles qui nous inspirait ce sentiment de bien-être : l'ordre, la propreté, l'aisance même, qui régnaient là partout, y contribuaient aussi pour une grande part. Au milieu de la chambre d'hôtes, il y avait deux très grands lits en bois de noyer, avec des couvertures et des rideaux verts. Le bois reluisait comme un miroir, et cela répandait de la gaieté par toute la pièce.

La maîtresse de céans était une femme entre soixante et soixante-dix ans, petite, mais avec de grands yeux pétillants de malice et de vie, et qui, à n'en pas douter, avait dû, il y a quelque cinquante ans, tourner toutes les têtes des jeunes hommes, de Marennes à l'île d'Oléron. Elle me choisit aussitôt dans notre groupe, pour me faire la cour d'une façon charmante, fort séante et très gentiment en rapport avec son âge. Mais, tout en causant, elle ne perdait pas de vue un instant le va-et-vient de la maison, rien ne lui échappait, et on voyait bien que chacun de ses employés quêtait ses regards comme des ordres.

Ces sortes de femmes forment tout un groupe fort curieux à observer. Habituées à plaire dès le temps de leur jeunesse, à exciter l'attention, à exercer une sorte de puissance, il leur reste une certaine coquetterie, qui change avec les années, jusqu'à ce qu'elles aient atteint l'âge le plus avancé. De leur ancienne habitude de faire des conquêtes, il leur reste un esprit de domination et d'absolutisme que connaissent trop bien tous ceux qui font partie de leur entourage à un titre quelconque. Et c'était un modèle du genre, cette bonne vieille qui me mettait si soigneusement la table,

(1) Le morceau qu'on va lire est un nouveau chapitre du livre de M. Th. Fontane, *Kriegsgefangen*, dont nous avons déjà donné un passage dans le n° du 12 décembre 1891.

avec toute sorte de gentillesses et de flatteries, et une vraie bienveillance maternelle, sans que cela l'arrêtât en rien de diriger du regard le service de trois grandes salles. Nulle part trace d'un maître de la maison, à la présence duquel aurait pu me faire croire la vue de ces beaux lits en bois de noyer. Mais c'est le destin de ces maris-là de succomber et de disparaître.

La pluie avait cessé, le vapeur siffla, et les gendarmes nous donnèrent l'ordre du départ. Un quart d'heure plus tard, nous voguions entre la terre ferme et l'île; encore dix minutes, pendant lesquelles je ne pus rien observer, car j'en fus détourné par la conversation traditionnelle entre passagers, et nous abordions à la jetée en pierres de taille de l'île d'Oléron. On nous dirigea aussitôt, et sans que nous ayons, cette fois, trop à nous plaindre des curieux, vers la demeure du commandant de place.

C'était à l'autre bout de la ville : nous arrivâmes devant un jardin entouré de haies, par-dessus les brindilles desquelles pouvaient s'apercevoir toute sorte d'arbres et de buissons. Cela avait plutôt un cachet idyllique et ressemblait davantage à un jardin de presbytère qu'à un jardin de soldat. La maison elle-même était entourée d'espaliers, ce qui accentuait la première impression. On nous fit entrer, et on nous fit placer par rangs; je fus mis à une petite distance, sur les côtés de l'aile droite; il ne me manquait que les galons de sous-officier. Nous vîmes ensuite s'avancer un homme aimable, en civil, avec la rosette traditionnelle à la boutonnière; mais cette rosette était en ivoire rouge et avait ainsi l'air d'une petite pièce d'un jeu d'échecs. L'homme était le capitaine Forot, commandant de l'île d'Oléron. Il nous passa en revue, fit rompre les rangs, et me pria de le suivre chez lui.

Là, je fus présenté aux dames, parmi lesquelles, à côté de la maîtresse de la maison, se trouvait une jolie blonde, une Alsacienne, tout récemment mariée, dont la fonction, par suite d'un accord tacite, se trouvait être de servir d'interprète pour les prisonniers qui arrivaient chaque jour à l'île. Elle s'arrachait à ce devoir, d'ailleurs, le plus souvent qu'elle pouvait, aimant beaucoup mieux passer son temps, comme me le dit en confidence le capitaine Forot, « à écrire des lettres le matin et à pleurer l'après-midi ». Le capitaine ajouta : « Il est vrai qu'on ne peut s'imaginer rien de plus révoltant qu'une guerre qui s'en vient tomber juste au milieu d'une lune de miel. »

Nous causâmes de la guerre, naturellement, et, comme toujours, je repris sentai que la paix ne pouvait plus être qu'une question de jours ou d'heures. Entre temps, on avait apporté quelques bouteilles de bière de Strasbourg; la jeune Alsacienne nous fit les honneurs de la boisson nationale, et, pour la première fois depuis six semaines, j'eus le plaisir de me désaltérer avec de la bière. C'était une très médiocre boisson, mais enfin c'était de la *bière*, et cela avait quand même un peu de ce bon goût amer qui vivifie les nerfs, et qui est la meilleure qualité de cette boisson. Il me semble que je buvais de la santé. Le capitaine Forot quitta bientôt le terrain politique pour prendre le ton qui convenait le mieux à sa nature fine et aimable, celui de la taquinerie humoristique. Son point de mire le plus fréquent était cette jeune blonde, avec sa douleur anticipée de veuve; mais j'eus aussi ma part, et je dus m'accommoder de plaisanteries sur les dangers du romantisme (1). C'était là, d'ailleurs, la manière de me parler qui pouvait m'être le plus agréable. « Enfin, conclut le capitaine Forot, je vois venir le jour où vous conviendrez que c'est une bénédiction pour vous, votre captivité à l'île d'Oléron. Cela fournira ample matière à vos goûts [illegible] plus ample à votre futur biographe. »

*
* *

On vint annoncer que le *fournisseur* était arrivé. C'était un individu corpulent, à la barbe d'un blond roux, ayant un peu des allures d'Anglais, en un mot *fournisseur* de la tête aux pieds. C'est avec son appui que je devais trouver une chambre à la citadelle. Nous y partîmes tous trois, et, après avoir franchi un glacis, passé plusieurs ponts et plusieurs portes, nous arrivâmes à une cour triangulaire, dont les trois côtés étaient fermés par autant de bâtiments ayant tout à fait l'aspect de casernes. Deux de ces bâtiments étaient déjà remplis de prisonniers; le troisième, réservé aux officiers, était encore libre.

Nous y entrâmes. « Il faut encore que je fasse quelque chose pour vous, dit le commandant : où pourriez-vous être mieux qu'en face de l'éternelle mer! » Il fit ouvrir alors une porte sur laquelle je pus lire l'inscription toute prosaïque : *n° 7. Lieutenant.* La pièce où nous pénétrâmes offrait, en effet, par ses hautes fenêtres, une vue merveilleuse sur la mer. J'hésitai un instant, mais j'eus bientôt pris mon parti, et je répondis en riant que je ne voulais pas être une seconde fois victime du romantisme; qu'une belle vue, c'était évidemment très bien, mais qu'un peu de confort valait mieux. « Allons, cherchons une autre chambre, » dit le commandant. Nous en visitâmes une seconde, où il me sembla que les cendres du foyer étaient encore chaudes, comme si on venait de lever le camp de là à peine quelques heures auparavant; et peut-être, en effet, en était-il ainsi. Mais je la refusai également, parce que là les vitres des fenêtres, jusqu'à une très grande hauteur, étaient couvertes de petits diables découpés dans du papier rouge, qui avaient l'air de se lutiner les uns les autres, avec force grimaces, et même dans des attitudes fort inconvenantes. J'étais trop nerveux pour supporter la vue de ces cari-

(1) [illegible]

catures : nous continuâmes donc notre recherche. Une troisième chambre : *n°* 9. *Capitaine*, se trouve être ce que je désirais; le commandant prit congé de moi, et le fournisseur commença à prendre note de tout ce qui m'était nécessaire. Une heure plus tard, une charrette arrivait, apportant, dans un pêle-mêle bariolé, des matelas, des couvertures, des rideaux, et même une sorte de rideau jaune qui n'en finissait plus, avec des passements à la grecque, et ayant la prétention (qui ne fut d'ailleurs pas réalisée) d'être promu à la dignité de ciel de lit.

Presque aussitôt, de la cantine voisine, m'arriva un vieil invalide, encore bon à quelques besognes, qui vint à tout hasard m'offrir ses services. Je frissonnais : il continuait de pleuvoir et de faire grand vent; je le priai de m'apporter du bois et du cognac, pour tâcher, par ces deux remèdes combinés, de me guérir du froid. Le bon vieux sourit. Je ne pouvais rien lui commander qui lui fût plus agréable. Je restai seul en l'attendant, et je me mis à marcher de long en large dans ma chambre, pour me réchauffer. Un quart d'heure plus tard, il était de retour, apportant un énorme tas de bois et un quart de litre d'eau-de-vie. Je puis dire que j'en fus presque effrayé : on eût dit que cet amas devait servir aux préparatifs d'une fête de Caraïbes. Mais rien n'en valait mieux pour cela. Le bois était un amas de planches de chêne provenant d'un navire échoué, et dans lesquelles se trouvait encore un grand nombre de gros clous, rouillés par l'eau de mer et par la longue exposition de ces planches à la pluie. Le bonhomme entassa dans la cheminée de quoi faire un vrai bûcher, il glissa par-dessous quelques bouchons de paille, et disparut en m'affirmant que cela allait brûler tout de suite. Cela brûla, en effet, mais comment? Une fumée épaisse emplit bientôt toute la chambre : j'essayai de souffler, je sacrifiai toute une boîte d'allumettes : tout cela en vain. Je n'obtins qu'un feu sans flamme, dont la fumée me piquait les yeux, et je pris enfin le pot à eau pour mettre fin à cette aventure. Il ne me restait d'autre ressource que le cognac pour me réchauffer. J'en avalai d'un seul trait le quart d'un verre. Ce fut effroyable. Mais qui pourra me blâmer pour cette aveugle confiance?

Au bout d'un quart d'heure, le vieux revint. Il avait un air narquois, du moins je le crus. Je repoussai énergiquement tout essai de sa part d'entrer en conversation avec moi; je plaçai l'épaisse bouteille verte sur le bûcher, qui, somme toute, n'avait pas brûlé du tout, et j'ordonnai formellement au bonhomme d'enlever tout cela et de disparaître.

C'était ce qu'il demandait. Il s'inclina, et, se baissant vers la cheminée, il prit la bouteille, qu'il enfouit dans une poche de sa houppelande, chargea tout le bois sur son dos, et me quitta en me faisant toutes les salutations et politesses en usage dans le pays.

J'entends encore son « Bonsoir, monsieur ».

*
* *

J'étais installé, j'avais tout le nécessaire, il ne me manquait plus qu'un domestique, et je ne croyais pas pouvoir en trouver. Mais on me tranquillisa à ce sujet. « Demain matin, » me dit-on.

« Demain matin » arriva, et presque en même temps arriva aussi un employé de la maison pour me présenter, sauf ratification de ma part, mon futur domestique, le gérant de mon nouvel intérieur : Max Rasumofsky. Il me plut tout de suite. Les restes de son uniforme me montrèrent que j'avais affaire à un hussard noir; à son nom, je compris qu'il était Polonais; et les premières recherches m'apprirent qu'il était tailleur. J'avais ainsi réuni en sa seule personne tout ce qu'on peut raisonnablement attendre d'un bon domestique : hussard, Polonais et tailleur. Je m'emparai littéralement de lui, et je n'eus pas à me repentir de ce choix. Il était ce qu'en termes militaires on appelle *tranchant* et *débrouillard :* précieuses qualités toujours, en particulier ici.

Pour ce qui concerne le côté *tranchant* de son caractère, cela avait bien dû disparaître par le fait même de sa captivité, et toutes les preuves que je pus en avoir ne me vinrent guère que de ses propres récits. Mais quiconque a entendu beaucoup de gens raconter des faits de leur vie sait bientôt découvrir si on lui dit la vérité ou si on lui fait de beaux contes. Rasumofsky était entré en éclaireur dans une forêt, au galop de son cheval, avait été visé et manqué par un franc-tireur, sur lequel à son tour il avait tiré et qu'il n'avait pas manqué. Mais ce premier sourire de la victoire avait été pour lui le dernier. Tout un essaim de tirailleurs ennemis avait surgi, cent balles étaient venues siffler autour de lui. L'une avait emporté le talon de sa botte et mis en pièces l'un de ses étriers. Mais lui-même n'était pas touché, et il aurait encore pu se sauver, si une seconde balle n'avait atteint son cheval à la croupe. Cheval et cavalier tombèrent, et en un instant il était entouré et fait prisonnier. Un jeune officier, qui portait une large écharpe rouge et qui parlait allemand, s'était précipité vers lui en lui disant :

— Pourquoi as-tu tiré?

— Mais pourquoi m'a-t-on donné une carabine? avait répondu Rasumofsky. Nous avons des armes, c'est pour nous en servir.

L'officier se mit à rire :

— Qu'est-ce que nous allons faire de toi?

— Eh bien, vous allez me fusiller.

— Allons, ne fais pas la bête; tu es un bon hussard, et il ne tombera pas un cheveu de ta tête.

Les francs-tireurs le prirent au milieu d'eux, ils enroulèrent sa longue sabretache à un de leurs fusils, et emmenèrent ainsi en triomphe le hussard à la tête de mort.

Si le caractère décidé de Rasumofsky doit mainte-

nant être considéré comme une chose à peu près certaine, je puis dire que j'eus tout le loisir de me convaincre de ses réelles qualités de *débrouillard*. C'est tout à fait incroyable tout ce qu'il put trouver, particulièrement à l'époque qui suivit immédiatement la bataille de Wœrth : plusieurs jeux de cartes, une plume d'autruche, un voile noir avec des petites étoiles d'or, une bouteille d'anisette. Il avait aussi possédé plusieurs jours une paire d'épaulettes de général français, et encore à Oléron cela formait le plus brillant de ses souvenirs militaires ; mais il ne s'en servit pas autrement que pour se donner le plaisir tout idéal de les regarder, et enfin il s'en sépara volontairement.

— Où donc les avez-vous laissées ?

— Oh ! je les ai jetées.

Il n'y avait dans le son de ces paroles aucun trouble ni aucune plainte ; on ne lisait dans son regard qu'une véritable joie d'avoir eu un peu en sa possession ce joujou brillant. C'est là la vraie malice : savoir aussi jouir de ce qui ne peut cependant pas vous servir.

Mais c'est de l'ingratitude de ne mettre en lumière que des traits anciens du caractère malin de Rasumofsky, et de ne pas donner d'exemples personnels qui prouvent combien chez lui cette qualité est restée active. Dans les circonstances les plus difficiles que nous traversons, il sait toujours *trouver* quelque chose ; et, en vrai serviteur fidèle, il ne travaille pas pour lui, mais uniquement pour moi. Je vois venir des brosses à souliers, des cuillers à thé, des mouchettes, toutes choses dont je renonce très prudemment à scruter l'origine. Où son génie se donne le mieux carrière, c'est quand il s'agit de se procurer du bois. J'ai eu à ce sujet avec lui de longs entretiens, où les questions les plus délicates ont été abordées. Son éloquence victorieuse a fini par me convaincre que j'ai droit, chaque jour, à une ration de bois, mais qu'il existe évidemment une conjuration dans le but de me soutirer un franc tous les jours, et qu'il a le devoir, lui, de travailler à réduire à l'impuissance ces forces mystérieuses qui veulent me miner dans l'ombre. J'ai fini par ne plus rien dire, et il a considéré mon silence comme une approbation à ses paroles. Depuis, il examine d'un œil scrutateur chaque vieille planche usée ou pourrie qui m'est apportée pour le chauffage ; s'il y a quelque part un trou large comme la main, il l'agrandit du double ou du triple ; car, en fin de compte, il n'y a plus moyen de savoir, avec ces sombres corridors, si c'est la vétusté ou les rats, ou Rasumofsky lui-même, qui ont mis les planches en miettes. Les cendres, dans la cheminée, restent muettes comme la tombe. Mais le butin de planches n'est rien à côté de ce que nous livrent les volets des fenêtres. Rasumofsky a découvert que des trois lattes transversales qui servent à tenir les volets, l'une au moins n'est pas indispensable à cet office, et celle-là (toujours celle qui est placée en diagonale, parce qu'elle est la plus longue) est impitoyablement destinée à mon feu. Comment les volets pourront-ils se maintenir, à la première tempête, c'est ce que l'avenir nous fera savoir. Peut-être seront-ils tous brisés, et ce sera pour nous une nouvelle provision de bois de chauffage.

Il y a bien des traces légères d'incorrection dans les rapports qui nous lient, Rasumofsky et moi ; aussi ne faut-il pas trop s'étonner si toute une partie de son service n'est faite par lui que pour la forme. Mensonge social comme tant d'autres choses. Une des circonstances où cela m'apparaît le plus nettement, c'est dans la question du nettoyage des habits. Chaque matin, aussitôt que le feu est allumé et que la bouillotte pour le thé est placée sur les premiers charbons rouges, Rasumofsky s'approche de mon lit, pour prendre sur la chaise voisine, où je les ai placés, mon paletot, mon pardessus, mon pantalon, et, chargé de ces objets, il disparaît dans le corridor, où il y a bien en effet un portemanteau pour brosser les habits. Mais il rentre presque aussitôt après, et je reste convaincu qu'il s'est contenté de faire prendre à mes vêtements un peu d'air frais en les exposant une seconde aux rayons du soleil levant. Quand il rentre, il replace avec un soin comique ces habits sur la chaise où il les avait pris. Cette comédie se répète tous les jours. J'eus un instant l'idée d'y mettre fin, mais je me suis ravisé. Il est tout à fait indifférent ici que mes habits soient propres ou non, mais il n'est pas indifférent que le *principe* soit sauvé et confirmé chaque jour à nouveau. J'ai donc tous les matins une nouvelle représentation de ce spectacle. Deux heures plus tard, d'ailleurs, j'ai une répétition de la même scène. Je suis prié par Rasumofsky de sortir une demi-heure pour éviter le dérangement qu'il pourrait me causer en faisant la chambre devant moi. Mais cette fois encore tout se réduit à un peu d'air donné à la pièce, et, quand je rentre dans la bonne vieille chambre, je m'aperçois qu'aucun objet n'a été seulement bougé de sa place.

Nous vivons en bonne intelligence : je lui raconte les nouvelles que je sais, je partage mes repas avec lui, et mon compte de cognac chez M. Vimenet, un aimable petit marchand de la ville, s'augmente tous les jours d'une nouvelle somme pour des livraisons qui ne sont destinées à personne autre qu'à lui. Tout cela cependant n'a pu le décider à me donner un titre en rapport avec ma situation. Il m'appelle toujours : *Mon lieutenant*. « Tout de suite, mon lieutenant... A vos ordres, mon lieutenant. » Ce n'est pourtant pas ma jeunesse qui l'empêche de me donner un grade plus élevé ; il fait même au sujet de mon âge des observations qui sont tout juste le contraire de celles que je désirerais qu'on pût faire. Il y a donc là une autre cause que je ne parviens pas à pénétrer. La seule petite consolation que j'aie en cette circonstance, c'est de penser qu'une compensation finit toujours par s'établir dans la vie entre le trop et le trop peu. J'ai été re-

garde par l'ennemi, sans que je le mérite en rien, comme officier supérieur. Cette dégradation que m'inflige Rasumofsky ne peut donc être que l'application d'une loi de la justice éternelle.

Dans nos considérations politiques, nous sommes toujours d'accord. Elles se résument en ceci, que la paix doit être signée, afin que nous puissions être de retour pour Noël dans nos foyers. Si Strasbourg et Metz doivent nous être attribués, ou seulement l'une de ces deux villes, cela ne nous a pas encore beaucoup occupés, encore moins divisés. Je le soupçonne même de se désintéresser totalement de cette question. Soit. *Être rentré pour Noël*, c'est peut-être bien la question principale pour maint prisonnier ou non prisonnier. Il est bien peu élevé le nombre de ceux qui peuvent faire abstraction de tout égoïsme et se placer, même dans ces circonstances, au-dessus des préoccupations individuelles.

Pourquoi Rasumofsky serait-il de ceux-là?

*

. . . . . .

Le temps ne pouvait se passer qu'à travailler ou à lire. Mais pour quiconque n'avait pas l'une de ces occupations, les journées étaient mortellement ennuyeuses : il n'arrivait rien. Si le sergent Genzel, l'un des captifs, — un fervent de Schiller, — connaissait aussi bien son Heine que *son* Schiller, il aurait pu citer : « Nous n'avons de distraction que s'il survient un enterrement. »

Malheureusement, il en survint plus souvent que cela n'eût été nécessaire pour contenter les plus avides de distraction parmi nous. Personne ne pouvait savoir si son propre tour n'allait pas bientôt arriver. Le premier qui mourut fut un homme déjà âgé, un voiturier bavarois. Le rapport officiel constatait qu'il avait succombé à une *lésion organique*. Cela s'appelle toujours ainsi. Le second était un cuirassier, aussi un Bavarois, qu'on avait apporté malade d'Orléans. Nous l'enterrâmes le 22 novembre.

A neuf heures, la citadelle s'emplit d'animation. Des enfants de chœur, quatre ou six, avec des surplis blancs et des calottes rouges en forme de fez, apparurent dans la cour de la caserne. Ensuite arrivèrent trois ecclésiastiques en soutane et surplis, une barrette sur la tête. Les prisonniers bavarois se trouvaient déjà là et se formèrent en colonne. Huit d'entre eux, le casque brillant sur la tête, portèrent sur la civière le cercueil qui était resté jusque-là sous une remise faisant office de chapelle mortuaire. C'était une simple caisse de bois avec un couvercle bombé. On la recouvrit d'un drap noir avec une croix d'argent, et le cortège se mit en mouvement, se dirigeant d'abord vers la ville et l'église, les enfants de chœur en avant, l'un portant le crucifix et les autres de petites lanternes rouges. On traversa ainsi le grand portail et les ponts-levis. En passant devant la cantine, il se trouva que quelques-uns des suivants affligés firent un mouvement de conversion, leurs sentiments prenant subitement une autre direction. Mais la majeure partie suivit le convoi. Nous atteignîmes ainsi l'église, qui fut bientôt pleine, car beaucoup des habitants de la ville prenaient part à ce deuil. Amis et ennemis se pressaient et se confondaient dans l'église.

Les huit Bavarois avaient placé la civière avec le cercueil dans la nef, tout près du maître-autel, dont le mort et nous n'étions séparés que par une grille en fer doré. Le clergé prit place dans le chœur, et les prières des morts commencèrent. Cela résonnait d'une façon lugubre.

Ne pouvant suivre les paroles, je m'occupai à considérer l'église. Elle était de bon style, construite en bons matériaux, et avec cela richement ornée de tableaux. J'en comptai douze, outre le grand tableau derrière l'autel, sur les murs du chœur. Et il y en avait comme cela par toute l'église. Quelques-uns étaient bons, beaucoup médiocres, mais aucun n'était tout à fait mauvais. On pouvait vérifier ici une fois de plus cette remarque que j'ai faite, que, dans toutes les églises françaises, la moyenne à ce sujet est supérieure à ce qu'on peut la trouver chez nous. Je n'attache pas une importance considérable à cette observation, mais enfin c'est quelque chose.

Les chants avaient pris fin. Le clergé vint se ranger près du cercueil pour lire l'absoute. Un enfant de chœur prit le goupillon dans le bénitier et le donna à l'officiant, qui aspergea le corps d'eau bénite. C'était la fin de la cérémonie religieuse, et le convoi se remit en marche pour aller au cimetière.

Le chemin qui y conduisait était charmant. On passa devant un grand nombre de moulins, en forme de tour, aux murs blanchis, avec des toits à la pointe verte ou rouge. Enfin nous aperçûmes les murs du cimetière, la porte s'ouvrit, et le convoi pénétra dans le champ de repos. L'endroit faisait une bonne impression : beaucoup de croix et de monuments en marbre ; ici on honorait les morts ; tout d'ailleurs y respirait l'aisance. Des cyprès et des lauriers sauvages bordaient toutes les allées; çà et là, des touffes de genêts, aux brindilles nues comme un balai de paille avec ses cent houssines mises en l'air; au pied des tombes des églantiers, encore pourvus, entre leurs gros fruits écarlates, de quelques feuilles d'un rouge pâle, à demi étiolés.

Nous étions arrivés à la tombe creusée pour le mort; le limon argileux, d'un gris bleuâtre qu'on avait retiré pour faire la fosse, s'étalait à côté. Il soufflait un vent du nord-ouest qui devenait toujours plus vif, et qui engageait à se hâter de terminer. La planche sur laquelle était le cercueil fut portée sur la tombe, et inclinée ; de telle sorte que le mort glissât peu à peu dans la fosse. Une grosse corde tenue par deux hommes réglait

la descente. Le madrier fut retiré ; encore une courte prière, les plus courageux prirent une motte de terre dans le limon humide pour la jeter sur le cercueil, et ce fut tout. En trois minutes tout le monde fut parti, et le cimetière vide.

Je ne pus m'en aller ainsi. Le fossoyeur, un vieillard, arriva et commença de jeter des pelletées de terre pour combler la fosse. Je le considérai un instant, et puis je liai conversation avec lui, évoquant ceux qui là-bas, dans la patrie du mort, pouvaient l'aimer et ne se doutaient pas de sa fin. Puis je m'en revins aussi, passant devant ces églantiers dont aucun ne fleurirait sur la tombe de celui qu'on venait d'enterrer.

* *

La mort fut bientôt à l'ordre du jour, à Oléron. Il ne pouvait pas en être autrement. Vers le milieu de novembre arrivèrent à la citadelle sept cents Bavarois, recueillis dans un lazaret après l'occupation d'Orléans par le général d'Aurelles de Paladine, et envoyés comme prisonniers à l'île d'Oléron. Un même nombre d'hommes, davantage même selon d'autres informations, avait été dirigé sur Pau.

. . . . . .

On peut reprocher au gouvernement français, ou aux hommes qui agissaient en son nom, de n'avoir pas assez veillé à ce que, seuls, de vrais convalescents ou des hommes légèrement blessés aient été ainsi emmenés. Il y avait, dans le convoi qu'on avait formé, des hommes au début d'une fièvre typhoïde, et d'autres qui venaient à peine de s'en relever. En tout cas, — et c'est le moins qu'on puisse demander, — si l'on voulait diminuer même de ceux-là l'effectif des lazarets, il fallait d'abord s'assurer qu'on serait en état, à Oléron, de donner des soins à ces demi-malades, ou tout au moins de leur fournir un lit ou une couverture. Au lieu de cela, les sept cents arrivants à la citadelle trouvèrent à peine de la paille pour les premières nuits. Ce n'était pas là une situation favorable aux convalescents : des rechutes se produisirent; et trop souvent le prêtre, et les enfants de chœur, et le fossoyeur durent se retrouver au cimetière où je les ai montrés.

Il était inévitable que ces circonstances engendrassent beaucoup de mauvaise humeur parmi les prisonniers. Les Prussiens surtout, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de sous-officiers, étaient révoltés et donnaient, à la manière de leur pays, — car qui ne raisonne pas, en Prusse! — libre cours à l'expression de leur mécontentement. A la cantine, ou bien en ville, chez les commerçants où ils allaient faire des achats, ils laissaient échapper des mots comme ceux-ci : « On est vraiment traité d'une façon misérable, et c'est bien mal reconnaître les soins dont nous entourons nos prisonniers. » Ces paroles se répétaient ensuite dans la ville, et, de bouche en bouche, elles finirent par devenir celles-ci : « Les mille prisonniers de la citadelle ont formé le complot de se révolter, de désarmer la garde, de rejeter les avant-postes dans la mer; ils surprendront Château (1) et prendront ensuite possession de l'île tout entière. Des vaisseaux prussiens croisent déjà aux environs. Ils débarqueront de nouvelles troupes, qui investiront Rochefort, et de là soulèveront le pays. Une insurrection bonapartiste sur les derrières de l'armée de la République : voilà leur plan. Le *prisonnier de Wilhelmshöhe* est du complot. »

Ces paroles nous revinrent aux oreilles, et nous en rîmes de tout notre cœur. Ce rôle de héros qui nous était attribué avait quelque chose d'honorable et de flatteur. Mais nous nous convainquîmes bientôt que de tels bruits étaient cependant très dangereux pour nous et pouvaient finir par troubler très sérieusement notre vie relativement tranquille. Ce qui fut le plus pénible au cercle assez restreint qui avait coutume de se réunir chez moi, ce fut que notre bon commandant était enveloppé dans l'aventure : sa bienveillance, qui cependant ne dégénérait jamais en faiblesse, le faisait accuser d'être lui-même à la tête du complot.

Nous résolûmes donc, non seulement d'observer désormais la plus grande prudence, mais de cesser même complètement les visites de politesse que nous lui faisions de temps à autre. Je fus d'autant plus poussé à prendre cette décision que je venais d'être témoin d'un petit événement qui, si insignifiant qu'il fût, montrait justement le mieux du monde combien la situation était déjà devenue critique.

A une visite d'après-midi chez le commandant, je venais de prendre place près de lui, et j'étais en train de goûter de cette bière de Strasbourg, qu'il avait fait apporter comme toujours dans un cruchon de grès sur une petite table qui se trouvait entre nous, lorsqu'un domestique entra, annonçant le capitaine ***. Je n'entendis pas le nom. C'était, comme je le vis ensuite, un officier de marine, et c'était lui qui avait le commandement de la garde nationale de l'île. Mon brave commandant inclina la tête, pour signifier qu'il était prêt à recevoir la personne annoncée; mais à peine le domestique avait-il quitté la pièce, qu'il se leva d'un bond de son fauteuil, et, ouvrant un grand placard avec une hâte fébrile, y fit disparaître le cruchon de grès et les deux verres de bière encore à moitié pleins. A peine était-ce fait que l'officier de marine entrait. Il venait entretenir le commandant d'affaires de service. Je pris congé; j'avais perdu là mon demi-verre de bière. C'était un malheur encore supportable, mais ce fait me causa une peine réelle à cause du commandant. Car ce n'était pas seulement un homme d'une rare amabilité, c'était avant tout un homme d'un sentiment très fin, et qui n'avait pas dû être peu contrarié de la comédie à laquelle il avait été contraint de se livrer devant moi.

(1) [illegible]

Et il le fut véritablement, je le suppose; par-dessus tout, il comprit qu'il fallait absolument faire quelque chose pour raffermir une situation devenue intolérable. Pour ce faire, il choisit le chemin le meilleur. Il demanda qu'on lui adjoignît un commandant en second, auquel serait réservé tout ce qui concernait la garde des prisonniers. Une bonne riposte, vraiment! On accéda à son désir, et du même coup cela écarta de lui les soupçons... et le travail. Il va de soi que le gouvernement n'avait pas partagé ces soupçons, mais c'était une maigre consolation. Par tout le pays, la population en venait à dire qu'elle allait prendre elle-même l'affaire en main. L'entrée en scène du roi *Lynch* était à redouter à chaque instant.

Il nous vint en effet, à la suite de ces événements et de ces démarches, un vice-commandant, un bel homme, le baron de La Flotte, qui s'était trouvé à Strasbourg comme chef de bataillon de la garde mobile, à l'époque où la ville avait capitulé, et qui, sur sa parole de ne plus servir, avait été rendu à la liberté. Quittant donc le théâtre de la guerre, il s'était retiré dans les départements de l'Ouest. C'était un homme très fin, d'excellente tenue, très aimable aussi et très décidé. Notre tempête dans un verre d'eau s'apaisa, et les rumeurs dans la ville finirent par prendre fin.

Les autorités et les habitants purent, à partir d'un certain moment, se dire qu'ils faisaient davantage leur devoir. On se décida, en effet, à remédier à beaucoup de choses fâcheuses, qu'on avait bien su être des choses fâcheuses. On reconnut certaines obligations, négligées jusque-là, et on s'appliqua, honnêtement et énergiquement, à remplir ces obligations. Cela fut d'un très grand effet. L'homme qui fut le plus courageux et le plus actif à ce sujet fut le médecin français. Il se rendit à la Rochelle, exposa la situation, et déclara très nettement qu'il était décidé à donner immédiatement sa démission si on ne recevait pas la moitié de ses malades dans les hôpitaux de la Rochelle, et si on ne lui donnait pas tout le nécessaire pour soigner ceux qui lui resteraient. Trois jours plus tard, un vapeur emmenait trente de nos malades à la Rochelle : on avait fait droit à toutes les réclamations du médecin.

Ainsi se termina le conflit qui, aux yeux du moins de la population de l'île, nous avait conduits à ourdir une conspiration. A la vérité, les plus téméraires d'entre nous savaient très bien que « la parole avait été hardie, parce que les actes ne l'étaient pas ». Et pendant qu'on attendait la proclamation de l'empire allemand, la question qui nous occupait le plus était de savoir si notre maudit cantinier ne finirait pas par se procurer de meilleur vin ou si, par considération pour sa clientèle bavaroise, il ne pourrait pas même servir de la bière.

Traduit de l'allemand de THÉODOLE FONTANE.

SHAKESPEARE SUR LA SCÈNE FRANÇAISE

On vient, ces jours derniers, de discuter vivement au sujet de la traduction de *Macbeth*, donnée par M. Georges Clerc à l'Odéon; traduction littérale, trop littérale assurément pour être agréable à nos oreilles, et même pour être intelligible en toutes ses parties. Les uns ont protesté, faisant remarquer, — non sans raison, semble-t il, — qu'il y a dans Shakespeare nombre de passages dont la suppression paraît sans inconvénient et pourrait même souvent être de quelque profit pour l'effet général de l'œuvre. Les autres ont contesté le droit à l'expurgation, invoquant le respect dû aux chefs-d'œuvre. Le plus curieux, c'est qu'un écrivain est intervenu (1), rappelant que l'authenticité absolue du texte de *Macbeth* est chose fort douteuse, et que Middleton, en publiant le drame, est soupçonné d'y avoir ajouté plusieurs passages de sa façon. De sorte que ceux-là pourraient bien reprocher à Shakespeare les fautes de son éditeur infidèle, tandis que, sous prétexte d'admirer le génie dans toutes ses manifestations, ceux-ci s'exposeraient à se pâmer devant les platitudes de Middleton.

La découverte est piquante; mais tout ceci ne constitue qu'un des côtés d'une question plus large et plus générale, et qui commence à prendre assez d'importance pour mériter qu'on la traite.

Depuis bientôt trente ans, Shakespeare occupe, sur nos scènes françaises, une place telle, que beaucoup de nos dramaturges en renom pourraient la lui envier, s'il ne valait mieux, au dire de la sagesse des nations, être Sardou debout que Shakespeare enterré.

Cette fièvre d'exploitation a commencé par la musique. Je ne parle pas des compositeurs italiens de la première moitié du siècle, qui, parfois, ont mis sur leurs partitions à fioritures et à cabalettes l'étiquette d'un drame du maître. Quand Rossini écrit *Othello*, Bellini ou Vaccai *Roméo et Juliette;* quand Verdi, le Verdi de jadis, se fourvoie dans son *Macbeth*, le grand poète fournit une enseigne plutôt qu'une véritable inspiration.

Mais, dans des temps plus récents, Jules Barbier et Michel Carré ont commencé à puiser aux sources et à transcrire, à l'usage des compositeurs, et aussi fidèlement que possible, les vrais drames shakespeariens. On ne peut nier que Shakespeare soit pour beaucoup dans le *Roméo et Juliette* que ces deux écrivains ont transcrit pour Gounod, dans *l'Hamlet* qu'ils ont fourni à Ambroise Thomas.

Toutefois, c'est le théâtre littéraire surtout qui, après l'impulsion donnée par la musique, tend à faire de l'auteur anglais un de « nos » classiques.

(1) Article d'Arvède Barine, dans les *Débats* du samedi 30 janvier.

La Porte-Saint-Martin, « la Maison de Molière », ont fait plus d'un emprunt au maître étranger. A l'Odéon, c'est une fureur, et le théâtre de la rive gauche peut désormais se nommer « la Maison de Shakespeare ».

De toutes ces adaptations, quelques-unes sont assez exactes. Mais il faut s'entendre : cette exactitude ne peut jamais être que relative. L'œuvre du maître est, dans son ensemble, *absolument intraduisible* sur une scène française. Il est des choses devant lesquelles les plus hardis reculent et reculeront toujours.

En voici un exemple bien simple. Quand Hamlet, après l'apparition du spectre de son père, fait jurer à Horatio et Marcellus qu'ils ne révéleront pas ce qu'ils ont vu, une voix souterraine répète le mot : « Jurez! » Le jeune prince, troublé, se déplace, et reprend, à quelques pas plus loin, la formule du serment. Déplacement inutile! Là encore, la voix du spectre se fait entendre et redit : « Jurez! » C'est d'un effet terrifiant et superbe; mais quiconque a lu Shakespeare se rappelle avec quel étonnement il a trouvé là cette plaisanterie d'Hamlet à l'adresse de l'ombre paternelle : « Bien travaillé, vieille taupe! » Je ne sais vraiment quel sel ce trait peut avoir de l'autre côté de la Manche, — *toto divisos orbe Britannos;* — mais je défie le shakespearien le plus intransigeant de faire dire cette « vieille taupe »! devant un public français. Je n'ai pas besoin, au reste, de l'en défier : jamais aucun ne l'a essayé, jamais aucun ne l'essayera. On dira que nul n'a droit de toucher au texte du maître, que la pensée du maître est sacrée, qu'il faut s'incliner, « admirer tout, comme la brute » (qui, par parenthèse, n'admire rien); on dira tout ce qu'on voudra; mais tout le monde toujours *sautera* cette réplique. — Après tout, Middleton a peut-être encore passé par là; j'aimerais à le croire.

Un fait récent nous fournit un autre exemple de la nécessité de cette exactitude relative; et cet exemple ne porte plus sur un seul détail du texte, mais sur un ensemble de scènes.

L'an dernier, une association musicale a fait représenter, à ce même théâtre de l'Odéon, si hospitalier à Shakespeare, *Béatrice et Bénédict*, cet opéra-comique (jamais, je crois, on n'abusa davantage de l'épithète accolée ici au mot d'opéra) que Berlioz, musicien et parolier, a extrait de *Beaucoup de bruit pour rien*. Or, sur cette même scène, on avait joué, l'année précédente, un *Beaucoup de bruit pour rien* de M. Legendre, reproduisant assez fidèlement celui du maître; et l'épisode de Béatrice et Bénédict y avait naturellement tenu sa place. Mais tandis que M. Legendre avait accommodé la chose au goût français, Berlioz, naïvement, en admirateur plus convaincu qu'adroit, s'était efforcé de traduire avec toute la sincérité possible. Qu'est-il advenu? Le faux Shakespeare a été trouvé charmant; et ce même public, qui connaît vaguement l'auteur d'*Othello*, comme nous connaissons, en Chine, la province du Kiang-Sou, a déclaré le vrai Shakespeare insupportable.

Donc, nous acceptons une transcription du maître assez exacte; mais il ne faut pas qu'elle le soit trop. D'abord, pour en finir sur ce point, Shakespeare est plein d'obscénités qu'il nous serait impossible d'admettre. Les personnages les plus réservés de son théâtre ne s'y refusent rien en matière de plaisanteries ordurières. On a fait remarquer que, chez le grand poète anglais, toutes les jeunes filles sont chastes. Cela est vrai; et, si elles cèdent à qui les *prie*, ce n'est jamais que « la bague au doigt ». Desdémone, Juliette, sont unies à Othello, à Roméo, par le mariage. C'est un mariage secret, à la vérité; mais encore n'ouvrent-elles la porte qu'à celui qu'elles considèrent comme un époux. En revanche, si la conduite des jeunes filles de Shakespeare est chaste, il en est autrement de leurs paroles, et elles tiennent, sans se faire prier, des propos dont rougirait la fille Angot, voire même sa mère. Innocentes, soit! Mais ingénues!... bon Dieu! La tendre Ophélie échange avec Hamlet d'immondes grossièretés (c'est encore là un passage d'*Hamlet* que les plus audacieux *sautent*, et sans hésiter). La douce Miranda elle-même, une des plus exquises héroïnes de Shakespeare, que beaucoup d'admirateurs du poète connaissent aussi à la façon du Kiang-Sou, Miranda converse avec Prospéro et Ferdinand comme Zola n'oserait pas faire converser Gervaise avec Coupeau.

Il faut conclure de tout ceci que le Shakespeare *pur* ne sera jamais implanté sur nos scènes françaises : il y est impossible. Et, maintenant, avons-nous raison d'y introduire avec tant de frénésie, aux dépens de nos écrivains, vieux classiques ou contemporains, le Shakespeare mitigé, expurgé, adapté, tel qu'on nous le donne depuis vingt bonnes années? Ceci est une autre question, et c'est sur celle-là que je voudrais maintenant m'arrêter.

A cette seconde question, je n'hésite pas à répondre: Non. — Non, nous n'avons pas raison d'alimenter notre théâtre avec ce demi-Shakespeare, et d'envoyer nos jeunes poètes puiser sans cesse à cette source étrangère. Au nom de quel principe ceci pourrait-il être soutenu? L'art anglais n'y gagne rien, puisque nous le dénaturons; et l'on ne saurait assez dire tout ce que l'art français y perd.

D'abord, — et cela est incontestable, — il y perd son caractère national. On pourrait même s'arrêter sur ce mot dit. Est-il un plus grand danger artistique, pour une nation comme pour un homme, que de perdre son originalité, sa personnalité? Nourrissons-nous, fortifions-nous avec des aliments étrangers; mais ne nous inféodons jamais à l'étranger, ne nous en faisons pas les vassaux. L'esprit français a assez de vigueur, notre vieil art gaulois assez de sève pour qu'il ne soit pas besoin de les « britanniser » ni l'un ni l'autre.

Ensuite, le dirai-je? nous avons d'autant plus à

perdre à cette invasion shakespearienne, que Shakespeare, le séduisant et merveilleux poète, est pour notre jeune école un détestable modèle dramatique. Il y a un mot qui est au bout de ma plume, et que, malgré tout, je veux en laisser tomber. Shakespeare, en dépit de ses éclairs de génie, et malgré les admirables trouvailles théâtrales qu'il leur doit, est, en somme, *un médiocre ouvrier dramatique*. Voilà ce qu'on ne dit pas assez, ce que personne n'ose dire, et ce qu'on devrait répéter sans cesse.

On m'objectera que je parle comme un Français. Et comment veut-on que je parle? Le malheur est que nous oublions trop nos qualités natives et particulièrement cet admirable instinct dramatique qui caractérisait nos pères. Or, pour tout Gaulois doué de raison, le théâtre de Shakespeare est d'un art très primitif et tout dépourvu d'équilibre. Le poète y donne quinze pages de développements à des scènes de remplissage et qui nous semblent insignifiantes; et il resserre souvent, il étrangle, en quelques lignes, ce qui nous apparaît comme la situation principale, ce que nous voudrions voir l'objet d'une étude plus complète et plus suivie. Il ignore complètement l'art de s'arrêter à temps : que de fois, quand le drame est *moralement* fini, qu'il a fourni tout ce qu'il peut donner d'émotion et d'intérêt, nous voyons le maître le prolonger en interminables discours, dont la beauté intrinsèque ne peut faire oublier l'inopportunité.

Des caractères, il y en a de merveilleux, c'est incontestable : Shakespeare a créé des types; mais, à part peut-être lady Macbeth et Shylock, vous aurez grand'peine à en trouver un qui soit toujours d'accord avec lui-même, *sibi constans*, comme dit Horace, notre frère latin. La « vieille taupe »! cette exclamation d'un fils qui a voué un culte pieux à la mémoire de son père, n'est-elle pas là pour le prouver? Et que d'exemples de ce genre! Ils sont légion dans le théâtre de Shakespeare; ils en forment presque la note caractéristique, à la grande joie des admirateurs maladroits, de ceux qui renouvelleraient volontiers l'histoire du « vieil as de pique »! d'*Hernani*.

Prenons *Hamlet*, qui serait sans doute le chef-d'œuvre de Shakespeare, si l'on ne devait considérer que les merveilleux traits de génie qui éclatent çà et là, la richesse étonnante de la poésie, la profondeur de la pensée. Eh bien, il faut le dire, *Hamlet* est un des drames les plus mal bâtis que l'on puisse rencontrer.

Souvenons-nous, d'abord, que « drame » veut dire action, et nous avouerons que rien ne répond si mal aux lois nécessaires du théâtre qu'une donnée où le héros ayant, dès le début, connaissance du meurtre de son père, passe tout son temps à se demander s'il le vengera. Si bien qu'au fond, *Hamlet*, cette « tempête sous un crâne », n'est guère autre chose qu'un point d'interrogation en cinq actes, un interminable monologue, où le prince de Danemark se dit : « Agirai-je? N'agirai-je pas? » et conclut en n'agissant point.

A un moment, pourtant, notre héros paraît se décider. Je veux parler de cette scène des comédiens où le roi, donnant dans le piège qu'Hamlet lui a tendu, pâlit, tremble et se trahit. Alors le prince lève son épée et va pour frapper. Il a tout combiné pour ce résultat : il a voulu savoir, il sait. Qu'attend-il pour agir? Rien, que je sache, et je ne vois à son retard qu'une explication possible : celle que donne Ruy Blas dans une parodie célèbre, quand, insulté par Salluste, il tire son épée et tranquillement la remet au fourreau sur cette réflexion :

Mais nous ne sommes pas encore au cinquième acte!

En sorte que cette magnifique scène des comédiens, d'un si grand effet à la prendre en elle-même, n'aboutit qu'à couper la pièce en deux parties semblables et à la recommencer du milieu à la fin, telle qu'elle s'est péniblement déroulée du commencement au milieu.

Je n'insiste pas sur les enfantillages dont cette grande œuvre est semée : par exemple, le prétexte étrange pris par Hamlet pour tuer Polonius, ou plutôt le roi, puisqu'il y a méprise, et que le prince déclare avoir pris « ce vieil imbécile pour quelqu'un de plus grand que lui ». Ce prétexte, et l'idée de tirer son épée pour tuer un rat, sont si bizarres, que sur la scène française on supprime généralement ce trait typique.

Enfin, connaissez-vous beaucoup de dénouements plus primitifs, je dirai presque plus grotesques, que celui d'*Hamlet?* J'entends le vrai dénouement, celui devant lequel encore la plupart de nos traducteurs reculent : les morts, accumulées en une scène, et presque simultanées, de Laërte, du roi, de la reine et d'Hamlet.

On me dira que les dénouements de Molière sont, eux aussi, bien souvent ridicules. Je n'en disconviens pas; mais, comme nous affectons d'être beaucoup plus généreux envers les étrangers qu'à l'égard des nôtres, tout le monde est d'accord pour reconnaître la faiblesse des dénouements de Molière, tandis qu'à l'endroit de Shakespeare nous appliquons pieusement les préceptes de Hugo, et chacun se croit tenu d'admirer tout, « comme la brute ». Cette immunité n'est-elle pas curieuse? Français, j'ai le droit de discuter Molière, et je ne saurais toucher à Shakespeare! Et l'on viendra ensuite nous accuser de chauvinisme! Chauvins, nous l'avons été, nous le sommes peut-être encore, mais ce n'est certes pas en littérature (1).

Pour moi, chétif, qui cherche, du moins, à me dégager de tous les préjugés, je ne puis m'empêcher de remarquer que l'œuvre de Shakespeare la plus admirable à tant d'égards, est, en même temps, l'une de

(1) Un point à relever en passant. Shakespeare a une statue dans les rues de Paris. Racine et Corneille attendent encore la leur; et celle de Molière n'a passé que grâce à la fontaine dont elle est l'accessoire.

celles où l'art du théâtre est le plus faible ; et je me demande s'il n'y a pas déjà là un très fort argument à l'appui de ma thèse : c'est-à-dire la démonstration de ce fait que, s'il faut admirer Shakespeare, — et nul, on va le voir, ne l'admire plus profondément que celui qui écrit ces lignes, — ce n'est pas comme auteur dramatique.

Chez nous, où tout se tient, tout est logique, il est ordinaire que les plus belles scènes se rencontrent dans les plus belles œuvres, par cette raison toute simple que les belles scènes naissent du déroulement de l'action, du bien-fondé des situations, de la justesse des caractères, enfin de tout ce qui procède d'un art dramatique bien compris et bien ordonné. Autrement en sera-t-il chez Shakespeare, où l'art du théâtre n'entre, dans le mérite de l'œuvre, que comme un facteur très secondaire. Ainsi, un homme qui posséderait à fond les trois ou quatre principales œuvres de Corneille, *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, pourrait presque se vanter de connaître, et de très bien connaître, notre vieux tragique. En revanche, j'étonnerai beaucoup de gens du monde, qui croient connaître Shakespeare, ayant lu *Macbeth*, *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, *Othello*, et quelquefois *Jules César*, si je leur dis qu'ils n'ont qu'une faible idée de ce qu'est le grand poète anglais. Pour le bien connaître, il faut l'avoir lu, et bien lu, dans son intégrité ; car c'est parfois dans les œuvres les plus insignifiantes en leur ensemble qu'éclatent les plus grandes beautés.

Qui donc, ne faisant pas profession de lettré, a lu *Troïlus et Cressida ?* Eh bien, dans *Troïlus et Cressida*, il y a un conseil des chefs grecs où le langage s'élève à la grandeur simple et majestueuse d'Homère lui-même, et qui est le dernier mot du dialogue tragique dans ce qu'il a de plus riche et de plus noble. C'est ainsi que dans tel drame, plein de longueurs rebutantes, d'obscurités décourageantes, et qu'on va renoncer à poursuivre, on se trouve, tout à coup, devant l'image la plus magnifique, la pensée morale la plus haute, le trait d'observation le plus inattendu et le plus saisissant.

Malgré des pages excellentes, *Antoine et Cléopâtre* n'est pas considéré comme une œuvre de premier rang. Je ne sais cependant si, dans tout Shakespeare, vous trouveriez une pensée comparable à celle qu'il vous est loisible d'y relever et qui a toute la grandeur d'un trait de Bossuet avec quelque chose d'imagé et de poétique en plus. C'est au moment où Antoine, qui s'oublie dans les délices de l'Égypte, interroge un messager sur ce qu'on pense de lui à Rome. Le voyant qui hésite à répondre : « Parle sans crainte, lui dit-il, le mal qu'on dit de nous est, pour notre âme, ce que la charrue est pour la terre : il la déchire et la féconde. » Connaissez-vous nulle part une plus riche image poétique mise au service d'une plus belle et plus juste pensée morale ?

C'est encore dans *Antoine et Cléopâtre* que se trouve une scène de comédie exquise ; et j'ajoute : étrangère à tout ce marivaudage anglais qui rend si insupportable le *Comme il vous plaira* et presque tout *le Songe d'une nuit d'été*. Cléopâtre, à son tour, interroge un courrier venu de Rome et qui vient de lui apporter la fâcheuse nouvelle du mariage d'Antoine avec la sœur d'Octave. Elle voudrait se faire dépeindre sa rivale, et savoir ce qu'elle peut avoir à en craindre. Le messager est un fin courtisan, qui voit tout de suite ce qu'on lui demande : il regarde avec soin Cléopâtre et dénie à Octavie toutes les qualités physiques par où brille la reine. « Il s'y connaît, madame, a soin de dire Charmion, une vraie soubrette d'Égypte. — Je le vois bien, » répond la reine. Et l'on se quitte enchantés les uns des autres, le courrier grassement rémunéré (1). Shakespeare, auteur comique, est là dans ce qu'il a de meilleur. La scène est toute moderne ; mais en est-elle moins vraie ? La femme est, de tous les êtres de la création, celui qui change le moins. Mobile, oui, mais immuable dans cette mobilité, qui est la même au temps de Cléopâtre, au temps de Shakespeare et au nôtre.

La Tempête, cette œuvre étrange, qu'on connaît peu en France, et que la musique de M. Ambroise Thomas, si charmante qu'elle soit, n'aura guère contribué à faire connaître, *la Tempête* contient une des plus jolies physionomies d'ingénues qui existent, non seulement dans le théâtre de Shakespeare, mais encore dans aucun théâtre. A part les taches que j'ai déjà signalées, — certaines audaces de langage poussées jusqu'à l'impudeur et dans lesquelles le poète, au verbe hardi, se substitue trop aisément à son héroïne, — rien de charmant comme cette douce et tendre Miranda, qui n'a jamais vu d'hommes, hors son père Prospéro, et qui sent, en rencontrant le jeune Ferdinand, s'éveiller en elle les premiers battements du cœur. Ce sont là des choses que toutes les pirouettes de Mlle Rosita Mauri, soit dit sans les déprécier, n'ont pu révéler aux Parisiens.

Dans cette même *Tempête*, qui n'est pas une pièce de théâtre à proprement parler, et que je défie qui que ce soit, en France, de transporter telle quelle à la scène, je trouve encore un personnage bien intéressant : c'est le bon vieux Gonzalve, que chacun traite en radoteur, et qui n'est qu'un utopiste et un curieux rêveur. Écoutons-le, lorsque, avec les autres naufragés, il débarque dans l'île mystérieuse :

Si j'avais la colonisation de cette île, je ferais au rebours toute chose : [illegible]

(1) [illegible] que [illegible] Corneille et de MM. [illegible] Sarah [illegible] Monnier. [illegible] que cet épisode, l'un de ceux où Mme Sarah Bernhardt a produit le plus [illegible] à la Porte-Saint-Martin, [illegible] Shakespeare mot pour mot, réplique par réplique.

par moi. Nul nom de magistrat, nulle connaissance des lettres, ni richesse, ni pauvreté, nul usage de service; nul contrat, nulle succession; pas de bornes, pas d'enclos, pas de champs labourés, pas de vignobles. Nul usage du métal, de blé, de vin ni d'huile. Nulle occupation : tous les hommes seraient fainéants, tous! Et les femmes aussi! Mais elles, innocentes et pures! Point de souveraineté. Tout en commun. La nature produirait sans sueur ni effort. Je n'aurais ni trahison, ni félonie, ni épée, ni pique, ni couteau, ni mousquet, ni besoin d'aucun engin. Mais ce serait la nature qui produirait par sa propre fécondité tout à foison, tout en abondance, pour nourrir mon peuple innocent (1). »

Où conclut ce rêve de l'âge d'or, plein de bonnes intentions et de naïvetés? On a voulu y voir une allusion au *Pays d'utopie* de Thomas Morus. Si cette allusion existe, elle est plutôt sympathique, et c'est là un point très digne de remarque.

Au reste, ne nous y trompons pas : nous abordons là le vrai Shakespeare. Il n'est choses au monde auxquelles ce poète sublime, ce puissant penseur n'ait touché : son esprit a tout vu, tout compris, tout embrassé. C'est par là que Shakespeare s'élève; c'est par cette universalité des facultés que, dans le cours de ses drames informes, il force à chaque pas notre étonnement et notre admiration. C'est par cette profondeur des vues et des pensées qu'il a pu justifier l'erreur où sont tombés certains Anglais mêmes, en confondant, avec plus ou moins de bonne foi, l'auteur d'*Hamlet* avec celui du *Novum Organum*.

Voyez-le dans ses drames historiques : c'est un soldat, c'est un homme d'État. Un général pourrait étudier à son école, et un souverain lui appliquer le mot de Napoléon sur Corneille : « Si cet homme eût vécu de mon temps, j'en aurais fait mon premier ministre. » La politique? Il la connaît à fond, — non cette politique mesquine et journalière, issue du conflit des petits esprits et des ambitions étroites, mais celle qui guide les peuples à travers les siècles, et qui, comme l'autre, hélas! abonde en mirages et en déceptions. Savez-vous, par exemple, beaucoup de traits de plus de profondeur que ce cri poussé par le peuple dans *Jules César*, après le meurtre du grand homme : « Vive Brutus! Faisons-le César! » L'anachronisme est flagrant, presque grossier; car il est évident que Rome, alors, n'appelait pas encore un *César* l'audacieux qui, dans ses mains, réunissait en faisceau tous les pouvoirs publics. Mais qu'est-ce que cette misère en une question d'art? Le mot est admirable de vérité humaine et d'amère observation, et c'est tout ce que nous avons à lui demander. L'intègre Brutus aime César; et, malgré son amitié, malgré tout, il immole l'ambitieux, préférant encore la liberté de Rome à son ami; et quand il a sacrifié les meilleurs sentiments de son cœur à la patrie et à la république, le peuple stupide, qui l'acclame, ne trouve pas d'autre récompense à lui donner que de formuler ce vœu : « Vive Brutus! Faisons-le César! » Que d'amis de la liberté ont regretté, à certaines heures, leurs généreux efforts pour affranchir des masses abêties, toujours prêtes à se ruer dans la servitude! Voilà ce que Shakespeare a compris comme personne, voilà ce que son génie lui a fait discerner aussi nettement que s'il eût vécu à Rome, au temps même des Brutus et des César.

L'ambition! la puissance! Ces fumées! Shakespeare, comme tous les esprits élevés, les ramène sans cesse à leur valeur, c'est-à-dire à leur néant. Ce citoyen d'une monarchie sait regarder les rois en face et les faire souvenir de l'égalité naturelle : égalité devant la maladie, devant le danger, devant la mort, devant tout ce qui n'est pas né de nos distinctions factices et de notre contrat social. Peu s'en faut qu'il ne s'écrie, avec un de nos Girondins : « Les grands ne sont grands que parce que nous sommes à genoux. Levons-nous! » Si cette pensée, chez lui, n'est exprimée formellement nulle part, elle est latente partout. Que de fois ne compare-t-il pas les rois de ce monde avec ceux du théâtre, qui se pavanent un moment, et, rentrés dans la coulisse, ne sont plus rien! Ici, la coulisse, c'est la mort.

> Là se perdent ces noms de maître de la terre,
> D'arbitres des humains, de foudres de la guerre :
> Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs.

Cette fois, ce n'est plus Shakespeare qui parle, c'est Malherbe : deux grands poètes contemporains, quoique inconnus l'un à l'autre.

C'est encore dans *la Tempête*, cette mine inépuisable de beautés éparses, qu'on peut relever, dès la première scène, la hardiesse avec laquelle le roi du théâtre anglais envisage ces puissants du jour, dont la majesté est si éphémère à côté de la sienne.

Voyez la façon dont le « bosseman » du navire en perdition accueille le roi et ses ministres qui l'adjurent de les sauver :

> — Hors d'ici! *Qu'importe à ces rugisseurs le nom d'un roi?*...Si vous pouvez commander le silence à ces éléments et rétablir la paix ici, nous ne toucherons plus à une seule corde; usez de votre autorité. Si vous ne pouvez rien, soyez reconnaissants d'avoir vécu si longtemps et préparez-vous dans votre cabine à la mauvaise chance, si elle arrive.

Ne dirait-on pas que le souffle anticipé de notre Pascal a passé par là? Et ce n'est pas par rencontre fortuite que ce nom de Pascal est venu à tomber sous ma plume. Les points de contact sont nombreux, les coïncidences fréquentes entre le grand poète anglais et l'écrivain de Clermont-Ferrand, ce Blaise Pascal, le plus profond penseur peut-être que le monde ait ja-

(1) Toutes les citations de cet article sont extraites de la traduction de François-Victor Hugo.

mais connu. De part et d'autre, c'est ce même dédain des grandeurs humaines, aboutissant, pour terme dernier, à une sorte de scepticisme sublime, quelque chose qu'on pourrait appeler : le scepticisme chrétien.

Lisez, relisez le monologue d'*Hamlet*. Il est d'un grand penseur, cela n'a pas besoin d'être dit; mais il est aussi d'un croyant. S'il commence par le doute, la hardiesse de ses conclusions s'arrête et s'incline devant la foi :

Qui voudrait supporter les flagellations et les dédains du monde, l'injure de l'oppresseur, l'humiliation de la pauvreté, les angoisses de l'amour méprisé, les lenteurs de la loi, l'insolence du pouvoir et les rebuffades que le mérite résigné reçoit d'hommes indignes, s'il pouvait en être quitte avec un simple poinçon?

Pesez ici chaque mot. Quel moraliste, quel puissant scrutateur des lois divines a été au delà de ces pensées? Où trouver un plus noble dédain de la vie telle que les hommes l'ont faite, des misères auxquelles est condamné, en ce monde, un cœur droit et fier? Où trouver de meilleures raisons pour fuir ces misères et quitter cette vie? Et, cependant, cette idée conçue du suicide est arrêtée; chez Hamlet, elle est étouffée dans son germe par la croyance à la vie future et la crainte de l'au delà.

Dans *Othello*, le poète aborde une question toute voisine et plus grave encore. Écoutez le More prêt à frapper Desdémone, qu'il croit coupable :

(*Montrant le flambeau.*) Éteignons cette lumière, et puis (*montrant Desdémone*) éteignons celle-ci. — Si je souffle sur toi, ministre de flamme, je puis ressusciter ta clarté première, pour peu que je me ravise. Mais la tienne, une fois éteinte, ô modèle achevé de l'exquise nature! je ne sais pas où est le feu prométhéen qui pourra te rallumer.

Tout le procès de la peine de mort est dans ce mot; et je ne connais pas de moraliste, de philosophe ni de jurisconsulte, qui ait jamais mieux posé la question et fourni d'argument plus sérieux contre le droit que la société s'attribue. L'homme, n'étant pas infaillible, a-t-il le droit d'appliquer une peine irrémissible? Othello a dressé devant nous ce point d'interrogation terrible, auquel il n'a pas encore été philosophiquement répondu.

Je ne voudrais pas redescendre des hauteurs où le poète vient de nous entraîner à sa suite. Mais comment, puisque j'ai noté l'universalité de son génie, ne pas marquer encore un ou deux traits frappants? Comme notre Molière, Shakespeare a le sens critique et s'acharne contre les méchants écrivains. Quand Hamlet entre en scène, un livre à la main, et que quelqu'un lui demande ce qu'il lit : « Des mots! répond-il; des mots! des mots! des mots! » Que de longues pages de critique littéraire pourraient se résumer en ce seul trait : « Des mots! » et quel superbe dédain des phraseurs dans cette simple réplique!

Et cette révolte contre la puissance de l'or, ce mépris du grand corrupteur, que nous retrouvons chez tous les grands poètes, qui représentent leur revanche peut-être, qui dictent à Virgile son *Auri sacra fames*, à Juvénal son *Virtus post nummos:* vous les connaissez dans Shakespeare. C'est la scène où Roméo, au mépris des lois de Mantoue, achète du poison chez un apothicaire famélique, et le paye en lui disant : « Voici ton or; ce poison est plus funeste à l'âme, il commet plus de meurtres dans cet odieux monde que ces pauvres mixtures que tu n'as pas le droit de vendre. C'est moi qui te vends du poison, tu ne m'en as pas vendu. »

Voilà bien le moraliste, amer et profond, que nous retrouvons au cours de tout ce théâtre; voilà l'écrivain universel, aussi vrai sur cette rive de la Manche que sur l'autre, et qui, nous l'affirmons tous, n'emprunte rien à Middleton.

J'arrive au terme de cette étude. De ce Shakespeare, l'un des trois ou quatre plus grands génies que le monde ait connus, j'ai dit force bien et force mal. C'est qu'il y a trois hommes en lui : le penseur, le poète et l'homme de théâtre. Les deux premiers sont incomparables, et c'est leur union constante qui fait la grandeur de l'écrivain. Quant à l'homme de théâtre, son œuvre abonde sans doute en traits superbes, en trouvailles extraordinaires; cependant il reste, en somme, très discutable et toujours incomplet.

Cet admirable monologue d'*Hamlet*, qui donne tant à penser, est une page philosophique de premier ordre; mais une page philosophique est-elle à sa place au théâtre? Il est permis de se le demander. Notez encore que le monologue d'*Hamlet* ne forme pas hors-d'œuvre, comme tant d'autres grandes scènes shakespeariennes, et qu'étant donné « l'état d'âme » du héros, ces réflexions sur la légitimité du suicide, pour froides qu'elles soient à la scène, ne laissent pas, du moins, que d'être assez justifiées.

Mais dans les plus belles choses, que j'ai citées avec l'admiration et l'émotion qu'elles sont faites pour inspirer, combien sont de belles inutilités, de purs hors-d'œuvre, et constituent théâtralement des erreurs, pour ne pas dire des fautes même!

Si remarquable que soit en elle-même la scène où Roméo achète du poison, comment échapperait-elle à ce reproche? Prise dans l'ensemble de l'œuvre, elle sonne à faux. C'est ici Shakespeare qui parle et raisonne, ce n'est pas Roméo. Quant à l'amant de Juliette, au moment où il vient d'apprendre la mort de celle qu'il adore, il a vraiment d'autres soucis en tête que de se livrer à des considérations sociales ou d'établir des parallèles entre l'or et le poison. Un grand écrivain français pourra admirer, comme nous tous, cet épisode de *Roméo et Juliette;* mais sa conscience artistique ne lui eût pas permis de l'écrire. Il se fût souvenu alors

du sage précepte de son aîné Latin de ne rien mettre au théâtre qui ne soit toujours à sa place.

Et qu'ont à faire, dans la marche des drames de Shakespeare, ces échappées sur la critique littéraire et artistique auxquelles il se laisse aller si volontiers ? Je veux bien reconnaître que l'excellent trait : « Des mots ! des mots ! » amené là on ne sait pourquoi, est trop vite lancé et prend trop peu de place pour encourir le reproche d'un parasitisme encombrant ; mais rien, à mon sens, ne justifie, dans *Hamlet*, cette scène des comédiens, où le tragédien-poète nous donne des aperçus, d'ailleurs si intéressants en eux-mêmes, sur ses idées dans l'art de la déclamation. Comment ! le héros a une mission à remplir, mission si lourde et si cruelle qu'à deux reprises différentes il regrette les entraves religieuses qui lui interdisent le suicide (1) ! Il a ménagé cette représentation de drame qui doit forcer l'assassin de son père à se livrer ; et quand toute sa pensée, — cette pensée obsédée d'une idée fixe ! — devrait se porter sur ce seul côté du spectacle qu'il organise, l'effet à produire sur l'âme du meurtrier, il s'amuse aux bagatelles du chemin, discute sur les qualités du bon comédien et raille les ridicules du méchant acteur !

On peut faire un très curieux rapprochement de cette scène des comédiens d'*Hamlet* avec l'*Impromptu* de Molière. Mais quelle différence dans la justification de la donnée ! Molière n'a qu'une pensée : plaire au roi ; loin de le troubler, cet état d'esprit l'excite, et il est naturel qu'il trouve tout le sang-froid nécessaire pour développer *ex professo* ses idées sur l'art du comédien. En est-il de même d'Hamlet ? Non, assurément, et mille fois non. C'est pourquoi, au point de vue de l'art dramatique, qui doit chercher, avant tout, la vérité, cette scène des comédiens est véritablement choquante. Ici encore, c'est Shakespeare seul qui parle, là où nous ne devrions trouver qu'Hamlet.

De tout cela, la conclusion est aisée à tirer. Si le penseur est unique chez l'auteur d'*Hamlet*, si le poète est admirable dans l'écrivain de *la Tempête*, vivons avec le penseur, et suivons le poète dans son merveilleux essor. Mais pourquoi nous extasier devant un dramaturge informe, nous qui possédons un théâtre si grand et si parfait ? Pourquoi nous incliner naïvement devant un art si inférieur au nôtre ? Pourquoi, surtout, cette imitation servile d'un génie, inimitable dans ce qu'il a de grand, mauvais dans ce qu'on peut reproduire et copier ainsi ? Quelle nécessité de jouer une partie où s'altèrent nos tendances natives, notre tempérament, notre esprit national, et dans laquelle tous les gains du monde n'équivaudront jamais à ce que nous avons à perdre ? Espérez-vous y gagner le génie de Shakespeare ? Le génie ne se donne pas. Est-ce sa *manière* que vous voulez acquérir ? La nôtre vaut mieux encore ; car nous sommes, nous les Latins, les amis de l'éternelle vérité, et la vérité est la reine du théâtre.

Connaissons donc mieux Shakespeare : lisons-le davantage, relisons-le sans cesse ; et jouons-le un peu moins.

JULES GUILLEMOT.

(1) Que de gens ignorent, parmi ceux qui croient le mieux connaître le grand écrivain, qu'il y a, dans *Hamlet*, deux monologues où se pose la question résumée dans le fameux : *To be, or not to be !*

FATIMA ET LA POLITIQUE FRANÇAISE EN ALGÉRIE

Il suffit parfois d'un simple accident, d'un modeste fait divers, d'un menu drame individuel, pour éclairer toute une situation. Tel est le cas de Fatima.

Ainsi d'un train lancé sur les rails à toute vapeur. Ira-t-il à droite ou à gauche ? Un coup d'aiguille en décide soudain. A gauche, c'était une voie de garage, un chemin sans issue, une culbute, une catastrophe. A droite, c'est la bonne route. L'aiguille a décidé. Tel est le cas de Fatima.

Je m'explique. Sommes-nous venus en Algérie pour nous emparer de toute la richesse du sol, y devenir des maîtres égoïstes, nous y développer brutalement, à l'anglaise, sans nous soucier des indigènes, les abandonnant à leur barbarie ? Ou bien, tout en colonisant cet admirable pays, voulons-nous tenter d'élever progressivement jusqu'à nous ce qu'il y a de plus solide et de meilleur dans les races africaines, c'est-à-dire la race berbère, et pour commencer les Kabyles ? En un mot, quelle sera notre politique ? Celle de l'indifférence ou celle de la pitié, de l'iniquité tolérée ou de la justice voulue ?

Voyons le cas de Fatima.

*
* *

Fatima est une jeune institutrice kabyle. Elle a été instruite, élevée en Kabylie, mais dans un orphelinat laïque français. Elle est un exemple de ce que l'on pourra faire un jour, plus tard, des femmes kabyles, lorsque le moment paraîtra venu de les instruire dès leur enfance et de leur donner une éducation française. Fatima parle notre langue avec une pureté irréprochable ; elle enseigne avec méthode, patience et douceur. Elle a dans ses manières la réserve, le tact, la distinction d'une jeune fille du meilleur monde : d'esprit et de cœur, c'est une Française.

Fatima dirige une petite école de garçons à Azerou-Kollal, dans la Grande-Kabylie, non loin de Fort-National. J'ai eu l'occasion d'inspecter son école en mai 1891. J'en ai été fort satisfait. Mais en voyant la jeune monitrice perdue au fond de ces montagnes, au seuil de ce village sordide, dans ce milieu barbare, il

était impossible de ne pas s'inquiéter de son avenir, de ne pas se demander ce qu'elle deviendrait, elle civilisée, pénétrée de sentiments délicats, avec un pareil entourage, à quels dangers, à quelles déceptions elle n'était pas exposée.

Fatima prit le bon parti : elle se maria. Elle s'est même très bien mariée. Elle a épousé un instituteur comme elle, un Kabyle francisé comme elle, M. Hand-ou-Ibrahim, originaire de la tribu des Beni-Fraoucen, ancien élève du cours normal d'Alger. Ils s'aiment tout deux, ils sont heureux, tout est pour le mieux... Attendez la suite de l'histoire.

***

Le mariage chez les Kabyles est une sorte de *vente*. Le père est maître de ses enfants, qui sont sa chose. Il vend sa fille à celui qui la lui achète. Après quelques cérémonies accessoires très sommaires, le mariage est considéré comme conclu.

Le mariage de Fatima s'est accompli dans ces conditions-là. Le père, nommé Abouhatem, a reçu de son gendre, le jeune Hand-ou-Ibrahim, une somme que celui-ci a intégralement payée. Ensuite l'acte a été enregistré en quelque sorte, par devant le président de la tribu et en présence des notables de la *Djemaâ* ou conseil municipal. Tout s'est donc passé selon les us et coutumes kabyles. Fatima s'est mariée régulièrement, à la mode du pays. Le fait est hors de doute.

Cependant la validité de cette union est contestée. Pourquoi? Parce qu'un Kabyle du village de Djemaâ-Sahridj, appelé Tahar-ou-Rhamoun, prétend avoir jadis acheté Fatima à son père et avoir obtenu de celui-ci *promesse de mariage*. La somme stipulée était, paraît-il, de 750 francs. A-t-elle été payée? On l'ignore. Quant à Fatima, elle avait à cette époque dix ou onze ans. Donc, procès. Tahar-ou-Rhamoun, le premier acheteur, a assigné le père de Fatima devant le juge de paix. En Kabylie, en effet, il n'y a plus de juges indigènes.

***

A la bonne heure! vous dites-vous. Le juge de paix pourra condamner le père de Fatima à restituer les 750 francs, s'ils ont été versés. Il pourra même l'obliger à des dommages-intérêts envers Tahar-ou-Rhamoun à qui il n'a pas tenu parole. Soit! Mais ce qui est fait est fait. Le mariage est consommé. Fatima a épousé librement son mari; elle l'a épousé selon les rites prescrits; elle l'a épousé de bonne foi, avec le consentement de son père, avec l'assentiment des représentants officiels de sa tribu. Il n'y a plus à revenir sur cette affaire. Fatima restera la femme de son mari.

Eh bien, non! vous vous trompez. M. le juge de paix suppléant, représentant à l'audience foraine M. le juge de paix de Fort-National, en a décidé autrement, le 15 octobre 1891. Il a déclaré que le sieur Abouhatem, ayant promis sa fille Fatima au sieur Tahar-ou-Rhamoun, devait opérer la *livraison* stipulée, et comme un autre mariage avait été accompli depuis, il a déclaré que *ce mariage était nul*, d'après les *Kanouns* ou coutumes kabyles. Il a fait plus, il a informé le sieur Tahar-ou-Rhamoun qu'il pouvait au besoin *requérir* la *gendarmerie* pour s'emparer de sa propriété, si celle-ci refusait de le suivre.

***

Monstrueux, n'est-ce pas?

Non, il paraît que c'est tout simple. Il s'est trouvé des journaux complaisants pour soutenir cette thèse que nous devons nous incliner devant les coutumes kabyles, qu'en politique il faut s'abstenir d'une sentimentalité déplacée, que les affaires des indigènes sont leurs affaires et non les nôtres, bref que la morale n'a rien à voir ici.

Je réponds (vraiment il est humiliant d'avoir à répondre) :

1° Cette coutume kabyle que M. le suppléant du juge de paix respecte si fort, elle est au moins douteuse. Les Kabyles eux-mêmes y regarderaient à deux fois avant de déclarer *nul* un mariage *consommé*. Des indigènes de la Grande-Kabylie déclarent que ce magistrat (dont je ne veux pas savoir le nom) a jugé à la légère et sans connaître les vraies traditions.

2° Il serait bien extraordinaire que le président et les notables de la tribu des Beni-Fraoucen qui ont ratifié, consacré, approuvé par leur présence le *second* mariage de Fatima, se fussent prêtés à une illégalité, si elle avait été manifeste.

3° Des juristes kabyles (et j'en pourrais citer un, entre autres, dont le témoignage a une grande valeur) ont affirmé que le second mariage, ayant été régulièrement contracté et accompli, ne pouvait en aucune façon être annulé, mais que le père de Fatima (c'est en effet la première idée qui se présente à l'esprit) devait être condamné à des dommages-intérêts en faveur du premier mari.

4° Des juristes français d'Alger (et l'un d'eux, dont je m'honore d'être l'ami, a été formel à cet égard) pensent comme les juristes kabyles. A plusieurs reprises, dans des cas analogues, la cour d'Alger s'est prononcée dans le même sens.

***

Mais laissons de côté l'opinion des indigènes et celle des juristes.

Quel est le sens d'un jugement qui enlève une femme au mari qu'elle aime pour la jeter dans les bras d'un ravisseur légal? Appartient-il à un magistrat français de rendre une pareille sentence? Est-ce à nous à rappeler les indigènes à l'observation stricte de coutumes brutales et barbares, lorsque ces indigènes eux-mêmes tendent insensiblement à les abandonner.

Quoi! nous avons élevé Fatima et son mari dans nos écoles, nous en avons fait des instituteurs, des fonctionnaires, et nous leur appliquerions nous-mêmes une prétendue justice que nous leur avons appris à considérer comme sauvage!

Vous parlez de respect des coutumes! Avons-nous donc hésité un instant à imposer aux Arabes notre code criminel? Le respect de la personne humaine, des affections, des liens les plus sacrés ne sont-ils pas supérieurs aux us et coutumes? Le droit *naturel* a-t-il cessé de porter un nom qui puisse s'entendre en langage français?

Quelle est cette forme déguisée de l'esclavage que M. le suppléant du juge de paix prétend respecter en Kabylie? Vendre sa fille, comme on vend sa vache ou son veau, n'est-ce pas la traiter en esclave? N'est-ce pas, dès lors, violer la conscience et la Loi?

*
* *

Inutile d'ajouter, pour finir, que le mari de Fatima en a appelé de la sentence de M. le suppléant du juge de paix. Il en a appelé devant le tribunal de première instance de Tizi-Ouzou. Ce tribunal devait se prononcer sur l'affaire le 29 janvier dernier; il l'a remise à huitaine. Quelques heures à peine nous séparent donc du jugement qui va statuer sur le sort de Fatima.

Qu'on y prenne garde! le cas de Fatima a plus d'importance qu'un simple événement judiciaire. C'est un événement politique.

Les Kabyles sont là, matière fruste et grossière, mais solide et féconde. Qu'allons-nous en faire? Qu'en voulons-nous tirer? Essayerons-nous de la pétrir et de la façonner, en y marquant la puissante empreinte de nos sentiments et de nos idées françaises? ou bien préférons-nous qu'elle demeure inerte, qu'elle s'effrite, se désagrège, se corrompe, et peut-être nous entraîne dans sa perte?

Il faut choisir.

Condamner Fatima, c'est avouer notre lâche indifférence ou notre impuissance irrémédiable; c'est renoncer à notre rôle de grand peuple initiateur et civilisateur en Afrique.

Au surplus, il se trouvera bien quelques hommes et quelques femmes de cœur pour empêcher une iniquité indigne de la France (1).

P. Foncin.

(1) S'il faut seulement de l'argent pour désintéresser le prétendu *premier mari*, nous sommes prêts à ouvrir une souscription. Nous la placerons sous le patronage de femmes françaises qui considèrent Fatima comme leur sœur.

COURRIER LITTÉRAIRE

Jean de La Brète : *le Roman d'une croyante.* — Henri Lavedan : *le Nouveau jeu.* — Léon de Tinseau : *Faut-il aimer?* — Édouard Rod : *Sacrifiée.* — Georges Renard : *la Confession de Savenay.* — Gustave Larroumet : *Études d'histoire et de critique dramatiques.*

On se rappelle le grand succès qu'a obtenu, il y a deux ans, *Mon oncle et mon curé,* de Jean de La Brète. L'auteur nous revient aujourd'hui avec un nouveau roman du même genre, intitulé *le Roman d'une croyante.* C'est l'histoire très simple d'une provinciale aimante et douce, depuis sa sortie de pension jusqu'à sa mort. La petite provinciale épouse sans amour un petit hobereau imbécile, est un peu brutalisée et tout à fait trompée par lui, songe au divorce et recule devant cette extrémité, songe (oh! si peu!) à l'adultère, et recule devant cette stupidité, vieillit, reporte son rêve de bonheur sur sa fille, perd sa fille au moment où celle-ci allait faire un charmant mariage d'amour, et désormais attend la mort comme le seul bonheur qu'on finisse par attraper dans la vie.

Il y a dans ce livre de la vérité. C'est bien là une vie de femme, comme il doit y en avoir un très grand nombre, et non moins à Paris qu'en province. Un réalisme sans outrance et sans prétention, sans étonnement aussi de la part de l'auteur, est le mérite de ce petit ouvrage. Il doit être une autobiographie très sincère, ou être né d'une confidence très abandonnée et sans apprêts faite à l'auteur. Mais il est de peu d'intérêt. Les incidents sont insignifiants. Le personnage principal n'est sympathique que par son infortune. On ne peut s'intéresser beaucoup à cette jeune fille qui épouse, sans l'aimer, exactement le premier monsieur du pays qui se présente chez ses parents. Le seul passage du roman qui pouvait exciter la curiosité psychologique, à savoir la tentation d'adultère de Geneviève, est bien manqué. Que voulez-vous? l'amoureux et l'amoureuse sont trop honnêtes! Ils sont trop connus par le lecteur comme foncièrement et radicalement honnêtes, pour qu'il puisse y avoir lutte, déchirement, drame en un mot, et pour que, seulement, le lecteur puisse prévoir, craindre ou espérer lutte, déchirement et drame. Il est bien tranquille. Il sait qu'il n'y aura que tentation, et cinq ou six soupirs, et trois ou quatre larmes. Il est tranquille là-dessus. Il est trop tranquille. Tout ce roman est un roman qui ne passionne pas, et qui, d'autre part, quoique très *vrai,* n'est pas d'une vérité assez profonde et assez minutieuse pour intéresser par la seule vérité.

Un seul personnage, secondaire malheureusement, a beaucoup de physionomie et de caractère; c'est celui d'une vieille ouvrière à la journée, d'un bon sens robuste, au propos pittoresque et imprévu. Elle est excellente, cette vieille, copiée sur nature, évidemment,

mais très habilement transcrite. Elle vaut qu'on lise l'ouvrage, écrit, du reste, avec la sobriété élégante et de très bon goût dont l'auteur nous avait déjà donné un spécimen très honorable.

***

Il y a une bonne moitié du *Nouveau jeu* de M. Henri Lavedan qui est bien amusante et bien jolie. C'est extraordinaire comme M. Lavedan attrape bien les façons de parler, de se tenir, de converser, je ne dirai pas de penser, crainte d'exagération, de nos bons petits jeunes gens mondains. Personne n'a plus le sens de l'actualité que M. Henri Lavedan. Ce *Nouveau jeu* est un roman par scènes dialoguées. Ce sont les aventures du petit Costard, comment il s'amuse, comment il se marie, comment il divorce, comment il s'amuse encore, et surtout comment il s'ennuie à mort. Il y a des scènes du plus haut comique, comme, par exemple, celle de la demande en mariage, celle qui s'intitule *Costard fait sa cour*, d'autres encore. La fin du volume, avec le double constat d'adultère, la dispersion des différents personnages et l'ennui final, est moins, beaucoup moins agréable. Mais c'est encore ici un des volumes de M. Lavedan qui sont très dignes d'être lus.

***

Un nouveau roman de M. de Tinseau : *Faut-il aimer?* Ne faites pas attention au titre, il n'a que peu d'importance. Le roman n'est pas un roman à thèse. C'est un bon petit roman, tout simplement. Un jeune officier français qu'une affaire, très honorable pour lui, d'ailleurs, a conduit à s'expatrier, a été fonder au milieu des prairies du Canada une exploitation agricole. L'exploitation a prospéré. Il ne manque à M. de Cléguerec qu'une compagne qui l'aime. Oh! la voici, elle n'est pas loin. Le seul voisin que M. de Cléguerec ait dans ces solitudes possède une jeune fille absolument charmante, qui passe sa vie sur un petit observatoire à guetter les allées et venues de M. de Cléguerec à travers les vastes campagnes. Elle est, du reste, la plus aimable et la meilleure petite fille des deux mondes, et son père est le plus honnête homme qui puisse être, et doué des sentiments les plus généreux. Mais il y a un obstacle, et, à cause de cet obstacle, Cléguerec s'éloigne, vient en France, va dans le monde, fait la cour à d'autres femmes, tâche d'oublier et de se faire oublier. Puisqu'il y a un obstacle.

Pendant ce temps-là, la petite, au fond des prairies, meurt parfaitement de consomption. Quand M. de Cléguerec revient au Canada, sans trop savoir pourquoi, et sans être sûr, — ce serait plutôt le contraire, — d'être suffisamment oublié, la première chose qu'il apprend, c'est la mort toute récente de sa petite amie, ce qui l'afflige fort honnêtement.

Mais quel était donc l'obstacle? Il était énorme. Figurez-vous que ce voisin de M. de Cléguerec était un Allemand! Un Allemand expatrié, il est vrai, un Allemand forcé à l'exil par les rigueurs de son gouvernement, qu'il déteste, presque un Allemand proscrit, mais enfin un Allemand. Tel était l'obstacle. L'Alsace-Lorraine s'opposait à ce que M. de Cléguerec fît de Mlle Irène d'Oberkorn une Française, au fond des déserts du Canada. Tout le monde est convaincu de cette fatalité dans le roman : Cléguerec lui-même, les Français que Cléguerec vient prendre en France comme directeurs de conscience, et jusqu'au père d'Irène lui-même. J'ai peur que le lecteur soit moins convaincu et mettons, si vous voulez, moins patriote que tous ces gens-là, et que, dès lors, il ait peu de sympathie pour M. de Cléguerec, et trouve le roman un peu étrange en son fond. La vérité est qu'il ne tient pas debout, et qu'il serait bien mauvais, n'était le détail. Le détail est parfois amusant. M. de Tinseau a introduit dans cette histoire un jeune représentant de la race dont M. Lavedan s'est fait l'historien. Ce « jeune veau », comme on disait au XVIe siècle, vient coloniser avec les manières de l'*Épatant*. Il fait avec M. de Cléguerec un assez joli contraste. Il finit, si vous tenez à le savoir, par ne pas coloniser du tout, et par épouser à New-York, dans les huiles ou dans les salaisons, je ne sais plus au juste. — Tout compte fait, le dernier roman de M. de Tinseau n'est pas ce qu'il a fait de meilleur.

***

M. Édouard Rod nous donne un roman psychologique intitulé *Sacrifiée*. Le titre exact serait : *Tu ne tueras point!* L'idée du livre est que, sauf cas de guerre ou de légitime défense, il ne faut point tuer, jamais, y eût-on toutes les excuses et toutes les raisons les plus spécieuses. Et l'art de l'auteur est de trouver précisément le cas où le meurtre sera le plus excusable, le plus rationnel, le moins criminel, où il y aura le dernier minimum possible de criminalité.

Supposez, par exemple : 1° que la victime soit infiniment peu intéressante, naturellement; 2° que ce soit un service, et un très grand service à lui rendre, que de la tuer; 3° qu'elle ait exigé elle-même, et par commandement ferme, dix fois répété et confirmé, qu'on la tuât; 4° que le meurtrier se soit engagé sur l'honneur et par serment dix fois répété et confirmé à la tuer.

Est-ce pas le cas précis où le meurtre doit être considéré comme excusable et ne comportant point de remords?

C'est le cas très ingénieusement combiné par M. Rod. Audoin a fait jurer à Morgex, docteur-médecin, son ami, que si jamais, lui, Audoin, devenait paralytique général, Morgex aurait le soin de forcer convenablement la dose de morphine. Il lui a fait jurer cela dès l'adolescence. Ils ont vécu liés par cette aimable convention. Ce contrat leur est, aux heures de loisir, un doux entretien.

Ils ont vécu. Audoin s'est marié, a rendu sa femme malheureuse, et a bu de l'eau-de-vie. Morgex ne s'est

pas marié, n'a pas bu d'eau-de-vie et est devenu amoureux, avec réciprocité, de Mme Audoin.

Audoin faisait de temps en temps renouveler à Morgex son serment sacré. Audoin a eu une première attaque d'apoplexie et a fait, à ce propos, renouveler son serment à l'ami Morgex. Audoin a eu une seconde attaque et est devenu paralytique. Nous y voici.

Morgex hésite. Il hésite longtemps. Il cherche dans les yeux du muet impotent une dernière confirmation du commandement funèbre. Il croit la lire. Il la lit. Il hésite encore. Enfin, un jour... qu'auriez-vous fait à sa place? Je n'en sais rien, monsieur, je n'en veux rien savoir. Mais Morgex, lui, a fini par obéir.

Maintenant, il s'agit d'épouser la veuve. Morgex hésite. Il hésite longtemps. Il voyage. Il va en Italie. Le sophisme continue de travailler en lui. Il lutte contre le sophisme. Le sophisme finit par triompher. Il revient, et il épouse. C'est alors que la conscience reprend ses droits. Le remords naît, et croît rapidement. Morgex en vient assez vite, — ce qui est un très bon trait d'observation, — à éprouver le besoin de se confesser. Il se confesse d'abord à un simple honnête homme, honnête homme, mais homme du monde, qui pourrait bien, dans l'idée de M. Rod, représenter le bon père jésuite. Celui-ci, j'entends l'homme du monde, lui dit : « Repentez-vous, expiez, faites de bonnes œuvres; mais restez coi. »

Morgex n'est pas soulagé. Ce qu'il cherche, et ceci encore est d'une très bonne psychologie, ce n'est pas quelqu'un qui le console, c'est quelqu'un qui le condamne. Il devait y arriver. Il consulte un prêtre.

Celui-là, c'est le janséniste, c'est l'intransigeant. Il n'a, lui, qu'un mot qui lui serve : « Tu ne tueras point. Jamais. En aucun cas. Tu ne tueras point. » Il ne sort pas de là. — Et quand on a tué, il n'y a qu'à expier; et la première expiation, c'est de se dépouiller de tout bénéfice venant du meurtre. Morgex doit se séparer de Mme Morgex.

C'est ce qu'il fait; il retrouve un peu de calme, et passe le reste de sa vie, en l'abrégeant par les excès de travail, à guérir pour rien autant de pauvres diables qu'il le peut.

Il est très intéressant, ce roman, et très bien fait, avec une rigueur de suite logique et comme mathématique qui est très agréable à l'esprit. On voit Morgex entrer lentement dans l'engrenage et s'y engager insensiblement de plus en plus, attiré et absorbé par une force tranquille et irrésistible. C'est un ouvrage que l'on sent conduit par une main très ferme et très sûre. Presque rien d'inutile dans cette histoire formidablement sobre et sèche; presque partout on court au but.

J'ai dit *presque*. En effet, je ne puis m'empêcher de trouver encore deux petits hors-d'œuvre. Le premier, c'est l'histoire du chenapan condamné à mort, au commencement du volume, dont je ne vois nullement l'influence sur le reste de l'ouvrage. Le second, c'est l'épisode du retour du frère de Morgex, épisode qui n'a aucun rapport, à ce qu'il me semble, avec le cas de Morgex lui-même, et qui ne doit être d'aucun poids sur ses hésitations, délibérations et méditations. Mais ces deux critiques sont fort légères.

Il en est une autre qui a un peu trop, peut-être, le caractère de procès de tendances, et que je ferai cependant, par sympathie même pour M. Rod. Je lui dirai : Prenez garde. Ce roman, vous croyez que c'est de la psychologie? Non pas précisément. C'est de la casuistique. Vous cherchez et trouvez un cas exceptionnel, étrange, extrêmement rare, et vous faites sur ce cas œuvre et prouesses de moraliste subtil et ingénieux. C'est bien. Voilà un roman fait de cette façon, et bien fait, il n'y a rien à dire. Mais il ne faudrait pas poursuivre dans cette voie. La casuistique, c'est le péché mignon des moralistes, c'est leur excès, leur débauche. C'est où ils tendent naturellement, mais où ils doivent s'efforcer de ne point tomber. La véritable psychologie consiste à dresser en pied des caractères complets, des êtres vivants. Audoin et Morgex, sans parler de votre petite bonne femme, ou en en parlant encore moins, ne sont pas vraiment des caractères. Ils n'existent que relativement au *cas* posé, et que juste autant qu'il faut pour que le cas existe. D'où il suit qu'il n'y a de véritablement intéressant dans votre roman que le cas lui-même. Comme il est très bien choisi, et disposé, en ses différents éléments, avec beaucoup d'art, voilà qui est bien. Mais ce serait une mauvaise méthode de travail que de faire toujours ainsi, que de procéder par cas singulier, auquel on ajusterait après coup les personnages qui conviendraient pour le mettre en lumière. — Je crois cette remarque et ce conseil d'une véritable importance, comme ils sont, on peut le croire, d'une véritable bienveillance à l'égard d'un artiste aussi consciencieux que M. Rod.

***

Voici les romans socialistes qui arrivent. Nous recommençons. On n'attend plus rien du réalisme. C'est terrain épuisé. On cherche du nouveau. Le nouveau, que sera-ce? Voulez-vous gager que ce sera roman mystique, roman occultiste, roman socialiste? Autrement dit, le nouveau, ce sera 1840. Naturellement. Quand l'homme change, il y a trop longtemps qu'il existe pour que ce ne soit pas qu'il rétrograde. Je n'y vois aucun inconvénient. 1840 refait par des hommes de 1890, ce ne sera pas tout à fait le même 1840, et cette seule différence dans la forme et les procédés suffit aux bonnes gens, dont je veux être. Donc, voici les romans socialistes qui arrivent; et c'est M. Georges Renard qui signe le premier, à ma connaissance. Il nous donne la *Conversion d'André Savenay*, « roman socialiste », dit le titre; « roman franchement so-

cialiste », disent les prospectus. M. Renard prend date avec insistance, et il a raison.

Il parut, en 1826, dans « *l'Industriel*, premier journal des saint-simoniens, deux ou trois « lettres au directeur », écrites par Enfantin, si je ne me trompe, et intitulées *la Conversion d'un rentier*. Il s'agissait d'un brave garçon qui avait cinquante mille livres de rente en 1787 et qui, en 1820, n'en possédait plus que dix mille, et encore boiteuses et mal assises, d'où il résultait que, de conservateur de 1787, il était devenu socialiste de 1820. C'est tout juste le roman même de M. Renard, qui, du reste, n'a probablement jamais lu *le Producteur*.

André Savenay, petit millionnaire oisif, est fortement endoctriné par un bon vieux communard, et surtout par les beaux yeux de la fille du bon communard; mais il n'est pas converti. Il en est loin. Un banquier emporte au Groenland toute sa fortune. Du coup, il est converti. Socialiste jusqu'aux moelles, comme Giboyer. Il dépasse le bon communard, et finit par épouser sa fille pour faire souche de petits socialistes. « Je n'étais pas fâché de donner à la société moderne un socialiste de plus, » disait le marquis d'Auberive.

Ce petit roman est plein de bonnes intentions; mais il est un peu trop l'œuvre d'un simplificateur. Bourgeois et socialistes. Tous les bourgeois stupides, cruels et burlesques; tous les socialistes angéliques et héroïques. Oh! oh! Cela est vrai, en général, si vous y tenez; mais il y a bien quelques exceptions, çà et là. Il n'eût pas été inutile de les faire au moins soupçonner, ou de faire sentir qu'on se doute un peu qu'il y en a.

De plus, vraiment, André Savenay est trop facilement converti. Je sais bien que c'est précisément là l'esprit de l'ouvrage et sa petite malice ironique. L'auteur veut nous dire : « Socialiste! mais il n'y a besoin d'aucune espèce de raisonnement pour devenir socialiste. N'ayez pas un sou, ce qui est facile, et vous serez socialiste. Perdez votre fortune ce soir, vous écrirez des articles socialistes demain matin. » Oui, je sais bien; mais encore, ne fût-ce que par amour-propre, ne fût-ce que par routine bourgeoise, et ne fût-ce que pour nous intéresser, nous, lecteurs, Savenay devrait prendre la peine d'être converti moins vite. Il devrait discuter un peu plus. On lui dit: « Plus de propriété! » Et il répond : « Plus de propriété! » — « Plus d'hérédité! » — « Plus d'hérédité! » Il a trop l'air de penser, comme Giboyer : « Je suis si désintéressé dans la question!... » Il ne devrait pas avoir cet air-là. Par respect humain, au moins, il devrait faire les objections connues. Il devrait demander les moyens par lesquels... comme tous les bourgeois du monde. Il devrait dire : « Comment abolirez-vous l'hérédité? » ce qui, M. Renard le sait aussi bien que moi, n'est pas si facile, puisqu'il y a une dizaine de moyens proposés par les diverses écoles socialistes. Il devrait dire : « Comment abolirez-vous la propriété foncière — Soit! ce est relativement facile; mais aussi : « Comment abolirez-vous la propriété mobilière? » ce qui, on le sait bien, est un problème qui donne assez de tablature aux têtes socialistes les plus fortes.

On s'étonne, au seul point de vue littéraire, au seul point de vue de la vérité des caractères et de la solidité des personnages, que le bon André ne fasse jamais ces objections, et se contente de la grosse phraséologie un peu creuse de 1848, que lui débite imperturbablement le vieux communard. Celui-ci est en cela dans son rôle, je le reconnais; mais André n'y est pas du tout.

M. Renard, qui a fait lui-même un bon livre, à ce qu'on me dit, de doctrines socialistes, a mis sa coquetterie à ne point entrer dans le détail scientifique de la chose. Mais c'est trop de coquetterie. Ces détails scientifiques, c'est précisément ce qui nous intéresse. Nous sommes tous d'accord, nous tous qui ne sommes pas riches, à trouver que c'est abominable d'être millionnaire. Dès lors, le monsieur qui nous dit : « Des millionnaires, il n'en faut plus! » ne nous intéresse nullement. Mais dès qu'il nous indique un moyen de diminuer pour le XXe siècle le nombre des millionnaires, il commence à attirer notre attention. — Le roman de M. Renard ne fera pas faire un très grand progrès à l'art du roman et ne fera pas faire un pas aux doctrines socialistes. Il est, du reste, écrit dans une très bonne langue, et il n'est pas sans faire honneur à son auteur.

*
* *

Les *Etudes de critique dramatique* de M. Larroumet sont un très bon livre. On y trouvera sur *Œdipe roi*, sur Shakespeare, considéré comme inspirateur du théâtre français, sur le théâtre et les mœurs publiques, des leçons très nourries, très fortes, et qui révèlent (une fois de plus) une rare justesse d'esprit. M. Larroumet aime le théâtre de toute son âme et le fait aimer. Il a un goût très sûr, très sévère, et pourtant très large, et une élégance aimable d'exposition et de discussion où l'on sent le conférencier adroit, l'orateur toujours applaudi et toujours digne de l'être.

EMILE FAGUET.

THÉATRES

PETIT THÉATRE : [illegible] de M. Maurice Bouchor. — OPÉRA : [illegible], de M. [illegible]

Vous savez avec quel charme pénétrant, — avec quel succès aussi, — M. Maurice Bouchor nous a conté l'histoire de Tobie et le mystère de la Nativité. Cette fois, M. Bouchor nous le dit lui-même: il a voulu « user de

ses interprètes jusqu'à l'extrême limite de leurs aptitudes... » Heureux l'auteur qui peut si librement parler de ses comédiens! Je comprends la tendresse que garde pour ses chères marionnettes l'auteur de *Noël*.

La nouvelle œuvre que vient de nous donner le Petit-Théâtre s'intitule *Légende*. En vérité, c'est un drame, un vrai drame, où il y a du sang... Et j'avoue ingénument qu'en lisant la préface de *sainte Cécile*, j'ai ressenti quelque inquiétude; entre le spectateur et l'auteur, qui lui a donné une joie délicate et vive, s'établit une sorte de sympathie mystérieuse qui ne va pas toujours sans exigences. Le plaisir que j'avais eu au *Noël* avait été si complet! j'en voulais un égal, un analogue : le retrouverais-je dans la *Légende de sainte Cécile?*

Je pensais :

En mettant à part la beauté des vers et la pureté de l'inspiration, pour lesquelles on peut s'en fier à M. Maurice Bouchor, bien des éléments d'émotion vont nous manquer ici. *Noël* nous contait l'une des plus belles, sinon la plus belle légende, que les hommes aient jamais inventées; il nous rappelait nos humbles croyances de jadis. Et ces croyances tiennent au plus profond et au plus intime de notre être, à ce qui, si je puis dire, a servi de base même à la formation de notre personne morale; il suffit de nous les rappeler pour nous rendre, un instant, nos âmes simples de tout petits enfants. Si détachés que nous soyons aujourd'hui de ces croyances anciennes, nous en retrouvons la trace dans notre vie, dans notre manière de voir, de penser et d'agir; leur souvenir (sinon leur influence) est resté très net en nous, parce que nous n'avons pu les remplacer : l'empreinte qu'elles nous ont laissée n'a pu être effacée par aucune autre. C'est ce que M. Jules Lemaître avait si délicatement et si profondément analysé, précisément à propos du *Noël*, lorsqu'il parlait de « la piété sans la foi ». De plus, dégagés maintenant de la dévotion volontairement aveugle que nous avions jadis pour cette admirable légende, nous osons la regarder de plus près, avec une tendresse plus familière, et nous voyons mieux tout ce que les personnages qu'elle nous montre contiennent de symbolique humanité; ils sont plus près de nous : depuis que nous ne les « adorons » plus, il semble que nous les aimions davantage. La Vierge n'est plus l'élue, la choisie entre toutes pour donner au monde un Dieu; elle est « l'idéal de la pureté féminine », elle est surtout l'idéal de la Mère, celle qui a connu le plus complètement les joies et les désespoirs de la maternité. Et si l'Enfant Jésus n'est plus le Fils de Dieu fait homme, il reste l'enfant, vers qui instinctivement se porte notre tendresse; il est la vie qui commence, l'espoir que tous les hommes adorent, les rois mages autant que les bergers... De tout cela, de tout ce qui éveillait en nous la piété sans la foi (en vérité, j'ai peur de m'être trop souvenu de l'admirable article de M. Lemaître), que va-t-il rester dans *sainte Cécile?* La légende est charmante, c'est une délicieuse anecdote, mais ce n'est qu'une anecdote; les personnages de *Noël* nous représentaient l'humanité tout entière : que nous représenteront Cécile, Gaymas, Valérien et le roi? Puis les marionnettes, par leur jeu rudimentaire, par leur manque d'expression, par leur mimique incertaine, ne peuvent guère figurer que des personnages symboliques, en dehors de l'humanité; la précision, la netteté, sans quoi il n'est pas d'intérêt dramatique, leur sont interdites...

*
* *

Oserai-je dire que, maintenant encore, le raisonnement précédent me paraît assez juste? Mais, comme tous les raisonnements d'ailleurs, il est imparfait. M. Maurice Bouchor n'a cherché à dégager aucun symbole de la *Légende de sainte Cécile :* il a fait un simple drame, un vrai drame ; si le plaisir qu'il nous a causé n'est pas de même ordre que celui de *Noël*, il est de valeur égale.

C'est ici un drame d'amour, le drame d'amour par excellence, la lutte entre le devoir et la passion. Le merveilleux n'y tient que fort peu de place : une apparition, une disparition, une assomption ; sa fonction est seulement de créer le milieu où se déroule la légende, de prévenir notre incrédulité, et de nous disposer à tout croire. Il en est de même de la sainteté de Cécile et de Valérien ; elle sert, je ne dirai pas à excuser, mais à expliquer l'abnégation des personnages. Si nous trouvions par hasard que leur sacrifice a quelque chose d'extra-humain ; si nous pensions, en vils parpaillots que nous sommes, que la « liberté des cultes » promise par le roi amènerait plus de conversions que le martyre de Cécile, nous nous rappelons d'abord que nous avons affaire à des saints, et que les saints ont une manière très particulière d'envisager les choses...

Les saints de M. Bouchor ont, du reste, ceci de charmant qu'ils sont saints avec modération ; j'entends que leur sainteté n'est pas d'un bloc, qu'ils ne la brandissent pas comme un menaçant exemple : leur soif du martyre est faite plutôt de résignation ; ils sont décidés à affronter la mort plutôt que de renier leur Dieu, mais ils souffrent de mourir, ils savent ce qu'ils perdent, et que cela vaut qu'on en pleure ; ils voient quelque chose en dehors de leur sainteté et du martyre. Leur sacrifice n'en est que plus beau, et, par là, ils se rapprochent de nous. Voyez, par exemple, au 3e acte, la belle scène entre Cécile et Valérien ; elle est émouvante par ce qu'elle contient d'humanité vraie. M. Bouchor a exprimé en quelque sorte l'essence même, l'essence éternelle et immuable de l'amour ; et, ainsi, ses personnages, s'ils n'ont plus le caractère symbolique qu'avaient les personnages de *Noël*, ont regagné d'une part ce qu'ils perdaient de l'autre ; ce n'est plus la Mère et l'Enfant, c'est les amants, tous ceux qui s'aiment et

qu'un devoir sépare. Et sous quelle forme exquise M. Bouchor a su exprimer ces délicats sentiments! Dix couplets mériteraient d'être cités; j'en prends un presque au hasard, dans cette scène du 3e acte :

CÉCILE.

Ah! ne me trouble point!

VALÉRIEN.

Sois doucement troublée;
Espère; et si tu sens ta poitrine gonflée,
Ne retiens pas les pleurs, chère, les pleurs joyeux
Qui montent lentement de ton cœur à tes yeux.

. . . . . .

CÉCILE.

Ne parle pas ainsi.

VALÉRIEN.

Crois-tu que Dieu nous blâme?
Il nous a tous les deux pétris d'humanité,
Vierge, et l'irrésistible attrait de ta beauté
N'est point chose maudite.

CÉCILE.

Épargne-moi de grâce.
Une langueur me vient; je me sens toute lasse.

VALÉRIEN.

O lassitude heureuse et divine langueur!
Tu les connaîtras mieux lorsque, la flamme au cœur,
Et tremblant de cueillir les roses de ta bouche,
Je te déposerai, pâle, sur notre couche...

. . . . . .

Dieu nous a tous les deux pétris d'humanité: c'est là, en effet, la marque caractéristique des personnages de M. Bouchor, et c'est aussi ce qui nous les rend si chers.

Je ne voudrais pas déflorer le plaisir que vous aurez à entendre *la Légende de sainte Cécile*, mais je veux vous citer encore quelques vers. C'est Gaymas qui parle; et Gaymas est un type très curieux de païen de la décadence, n'ayant aucune illusion sur les dieux officiels, mais aimant encore le paganisme pour ce qu'il a apporté aux hommes de joie de vivre et de volupté :

GAYMAS (*s'adressant à l'image de Bacchus*).

. . . . Ce dieu qui vous indigne
A dans ses beaux cheveux le doux fruit de la vigne;
Plein de grâce, il médite une folle chanson;
Et l'on ne sait pas trop s'il est fille ou garçon.
Or, chaque année, il meurt pour les hommes, sans phrase.
Ses membres délicats, un rustre les écrase,
Les foule aux pieds, en fait jaillir le sang divin
Qui rira dans la coupe, et lorsque, grâce au vin,
Nous oublions remords, soucis, tristesses vaines,
C'est le sang de Bacchus qui flambe dans nos veines!

. . . . . .

Vénus, ô jeune fille, est adorable aussi.
Son haleine suave embaume la nature;
Elle sourit; sa chair brille; et, de la ceinture
Qui laisse fièrement jaillir ses jeunes seins,
D'ineffables désirs s'envolent par essaims...

J'en ai assez dit, j'en ai même trop dit: ces fines impressions se ressentent plus facilement qu'elles s'expriment; j'aurais dû me borner à vous dire que *la Légende de sainte Cécile* est un délicieux spectacle; j'ai voulu vous expliquer pourquoi; je crains de l'avoir fait mal, mais je le pense bien.

*
* *

Il m'a semblé qu'on avait été bien sévère pour le *Macbeth* que l'Odéon nous a donné la semaine dernière. Sans doute la traduction de M. Georges Clerc est terriblement dure et rocailleuse; n'ayant pas le texte, j'en suis encore à me demander si certains passages sont en vers libres ou en prose. Mais elle avait au moins ce mérite d'être fort exacte, et il m'a paru que quelques parties, notamment les parties philosophiques du rôle de Macbeth, ces prodigieux aperçus sur la vie que le personnage jette comme au hasard dans le courant du drame, étaient assez heureusement rendus. Il faudrait savoir, maintenant, si ces traductions littérales de drames, écrits vers l'an 1600, sont faites pour donner une idée juste de Shakespeare à des Français de 1892.

J. DU TILLET.

Mon collaborateur et ami Jacques du Tillet vous a raconté le mystère, — la tragédie plutôt, — d'après Maurice Bouchor, et moi je tâcherai de louer dignement la partition de M. Ernest Chausson. Car c'est bien d'une partition qu'il s'agit : quinze morceaux ni plus ni moins. Elle est délicatement ouvragée, intéressante en sa recherche, d'un mysticisme très moderne et pas du tout naïf; un peu scabreuse pour les chanteuses et le petit orchestre de la maison de poupées. Les chœurs angéliques ont du charme; un peu trop de modulations pourtant en troublent la sérénité néo-palestrinienne; tant de dièses et de bémoles entrent-ils dans l'harmonie céleste? Les mélodrames ont été moins goûtés. Je crois que la jeunesse s'est fait illusion sur la valeur de ce procédé qu'elle cherche à remettre à la mode. Suivre à la fois la pensée du poète et le développement d'une idée musicale est, pour le public, un vrai casse-tête; il faudrait ne lui faire entendre sous la déclamation que des motifs déjà exposés à découvert, et prendre par surcroît la précaution de ne les ramener qu'à l'état le plus simple, bien loin de les relever de modulations inattendues. La salle de concerts remettra, je pense, l'œuvre à son point; en attendant, je ne puis qu'en recommander la lecture. La partition a paru chez Maquet.

R. R.

NOTES ET IMPRESSIONS

Lucrezia Ulivieri.

CONTE.

En 1495, les Florentins, ayant chassé le traître Pierre de Médicis, consultèrent, avant de lui choisir un successeur, le célèbre prédicateur Fra Girolamo, plus connu sous le nom de Jérôme Savonarole. Celui-ci les engagea à élire Jésus-Christ roi de la ville; ce qu'ils firent.

Les avis des contemporains sur Fra Girolamo sont divers. Certains le dépeignent comme un saint; certains comme un ambitieux. Et aujourd'hui encore les historiens disputent sur ses intentions. Tel est le privilège des apôtres qu'on ne peut jamais rien affirmer de définitif pour ou contre leur vertu.

Fra Girolamo, en qualité de ministre du Christ, ne tarda pas à exercer sur les Florentins une influence puissante. Animé de l'ardeur du bien, il prêchait avec virulence le renoncement aux plaisirs et la haine du vice. Des hommes mécontents de leur sort, ou peut-être même affligés par la corruption de leurs frères, s'étaient joints à lui pour le soutenir dans la lutte contre le mal. On les appelait irrévérencieusement les *Piagnoni*, c'est-à-dire les pleureurs, les « ronchonneurs». De plus, comme il parlait souvent des femmes et qu'il flétrissait en termes crus leurs infamies coutumières, les dames, attirées par la curiosité et aussi par le désir pervers d'être flagellées, venaient volontiers l'entendre.

Parmi elles, une jeune femme se distinguait surtout par son zèle nouveau et sa piété récente. C'était Lucrezia Ulivieri, épouse de Maître Ulivieri, l'ancien médecin de Pierre de Médicis. Elle avait des yeux bruns striés d'or, une figure longue, fine et pâle, des cheveux blonds. Elle suivait la mode avec vigilance ou plutôt elle la précédait. Chaque fois qu'un vêtement lui semblait devoir bénéficier de la vogue, elle s'en revêtait. Chaque fois qu'un artiste, un écrivain, un condottière se signalait par un acte d'éclat, elle l'invitait chez elle. Chaque fois qu'une façon de penser paraissait en passe de remplacer la façon de penser présente, elle se hâtait de la pratiquer avec ostentation. C'est ainsi que, dès les premiers sermons de Fra Girolamo, elle avait renoncé à l'amitié dont l'honorait Pierre de Médicis et que maintenant elle était citée parmi les dames les plus pures de la ville.

Maître Ulivieri ne partageait pas cette ferveur. Il comptait au nombre de ceux que Savonarole appelait les *Tiepidi*, les Tièdes. Mais, résigné aux caprices de sa femme, il ne prêtait pas à celui-là plus qu'aux autres une importance extrême.

Un matin, en revenant du prêche, Lucrezia entra dans sa chambre. Elle portait une robe de laine sombre qui lui montait jusqu'au cou, car, par crainte de Fra Girolamo, elle n'osait plus se décolleter. Un toquet de velours noir, tout simple, était posé sur ses cheveux dorés, et sa mince figure pâle souriait angéliquement.

— Francesco, dit-elle, tu sais la nouvelle?

— Non.

— Fra Girolamo organise une ligue contre la licence des rues.

— Quelle licence? demanda Maître Ulivieri.

— Mais tu es donc aveugle? Tu ne vois donc pas l'impudeur des enseignes de nos marchands, l'inconvenance des images que vendent les libraires, et surtout l'effronterie des courtisanes qui déshonorent les places et les promenades!

— Je les vois, dit Francesco, mais je ne les regarde pas. Ainsi elles me choquent moins. Que veux-tu, je suis un Tiède.

— Assurément. Et sais-tu qui Fra Girolamo a enrôlé pour ramener la décence dans nos rues? Des vieillards, tu penses? Pas du tout: des enfants. Tu sais bien tous ces petits qui passaient leur temps à hurler près du dôme d'une façon impie : « Vive le seigneur Jésus-Christ! » comme ils criaient autrefois : « Vive le seigneur Pierre de Médicis! » Les innocents sauveront les coupables. Une belle invention, n'est-ce pas?

— Très belle! répliqua Maître Ulivieri pour éviter une discussion.

Lucrezia était bien informée. Dès le lendemain, des cohortes d'enfants parcouraient la ville apostrophant les ivrognes, gourmandant les filles, sermonnant les bourgeois, censurant les libraires. Au bout de huit jours, toutes les enseignes avaient disparu, les devantures des marchands d'images étaient vides, et, dans les rues mornes, les passants pressaient le pas pour ne point rencontrer la troupe des jeunes inquisiteurs. Maître Ulivieri s'indigna de pareils procédés :

— Quelle tyrannie absurde et inutile! disait-il. La corruption la plus odieuse n'est pas celle qui se montre, mais celle qui se cache. La licence ne monte pas des rues vers les maisons, mais descend des maisons vers les rues. Ne le sais-tu pas, Lucrezia?

— Patience! disait Lucrezia en rougissant à l'allusion; ce n'est que le commencement.

La suite, en effet, fut plus grave. Les enfants avaient reçu l'ordre de pénétrer dans les demeures et d'y enlever tous les tableaux impudiques, tous les instruments de musique, tous les bijoux, toutes les étoffes de prix, tous les vêtements de luxe, tous les objets beaux ou de plaisir. Ils accomplirent ce pillage avec enthousiasme. Les Tièdes brûlaient de colère, enfouissaient au plus vite leurs trésors. Quelques-uns mêmes accueillirent les affreux mioches à coups de pied et coups de main. Les inquisiteurs coururent se plaindre, en pleurant, à Savonarole. On leur adjoi-

gnit des gardes, et chacun dut céder. A toute heure de la journée ou de la nuit, ils envahissaient les maisons, perquisitionnaient, chapardaient, troublaient les colloques les plus intimes. La terreur était partout et la tristesse régnait.

Mais Fra Girolamo n'avait pas achevé sa mission, réservant aux Florentins d'autres tourments.

Souvent déjà, il avait prêché la haine de la littérature et le mépris de l'art, représentant les poèmes comme des œuvres mauvaises, les tableaux comme des œuvres impures, les mélodies comme des œuvres sataniques. Bien plus, certains littérateurs, des humanistes il est vrai, des critiques, des érudits, Pic de La Mirandole, Ficin, Baccio della Porta avaient approuvé ces anathèmes ; et le doux Botticelli, quittant ses pinceaux, se contentait maintenant de graver des frontispices pour les sermons du dictateur.

Savonarole, fort de ces appuis, pensa que le moment était venu de corroborer par un acte manifeste ses prétentions de frapper par un spectacle extraordinaire les imaginations angoissées.

Il décida donc que les tableaux, livres, gravures, statues, étoffes, luths et guitares, saisis par les Enfants Terribles, seraient brûlés publiquement sur la place de la Seigneurie.

La cérémonie eut lieu peu après. Les autorités y assistaient du haut d'un balcon. Lorsqu'on mit le feu au bûcher, des hymnes retentirent, des *Te Deum* éclatèrent mêlés aux fanfares des buccins, et, à travers la ville, les cloches des églises sonnèrent à grande volée. Puis quand de tous les chefs-d'œuvre entassés il ne resta plus que de la cendre, les Piagnoni dansèrent autour une ronde en chantant des cantiques passionnés, tandis que les gamins sautaient en cadence. Ce fut une bien belle journée pour la morale.

Lucrezia rentra chez elle, ravie, exaltée. Elle voulut conter l'[illegible] à son mari. Mais il lui tourna le dos. Il perdait dans le désastre une bibliothèque entière, trois Massaccio, deux Gozzoli, trois Filippo Lippi, quatre luths, plus dix portraits de famille que la marmaille avait saisis comme indécents. Après la femme, les tableaux, c'en était trop ; et dès ce jour, Maître Olivieri voua à Fra Girolamo une solide rancune de propriétaire.

Pourtant débarrassée de ses richesses d'art, Florence présentait à l'Europe l'exemple le plus édifiant. La moitié de l'année était consacrée par les Florentins au jeûne et l'abstinence. Des macérations effroyables s'inventaient. Les bouchers étaient ruinés. Dans les rues, les dames et les hommes marchaient en lisant l'office divin. Le dimanche, on organisait des parties de campagne ; chaque bande emmenait avec elle une statue de la Madone ou une effigie de l'Enfant Jésus et, arrivés au rendez-vous, les Piagnoni psalmodiaient et priaient en versant des larmes. Quelques personnes réellement pieuses essayèrent de blâmer ces promenades, les taxèrent de profanation. Les fanatiques leur imposèrent silence.

Maître Olivieri chaque jour s'exaspérait davantage. Mais Lucrezia, dans les discussions, l'emportait :

— Ce que nous faisons, est-ce mal ? demandait-t-elle.

— Non.

— Ce que nous empêchons de faire, est-ce bien ?

— Non.

— Alors !

Et Maître Olivieri demeurait muet, confondu, impuissant comme tous ceux qui tentent de lutter contre les défenseurs professionnels de la vertu.

Fra Girolamo triomphait donc, quand l'idée lui vint de réprouver en chaire les écarts du pape Alexandre Borgia. Alexandre VI n'aimait pas qu'on s'occupât de ses affaires de famille. Il commanda qu'on arrêtât l'indiscret. Fra Girolamo fut jugé, pendu et brûlé. Il mourut héroïquement.

Aussitôt les Florentins recommencèrent à s'entr'aimer, à s'entre-voler, à s'entre-tuer avec fougue. Les fêtes, les assassinats, les tournois, les cavalcades emplissaient la ville. Il semblait qu'on eût hâte de regagner le temps perdu. Jamais, depuis la peste de Naples, de si belles réjouissances et de si abominables forfaits ne s'étaient remarqués en Italie.

Lucrezia, fidèle à la mode, ne manqua pas de se signaler par sa bonne humeur et son luxe.

Un soir qu'elle revenait du bal avec maître Olivieri, celui-ci lui dit :

— Eh bien, ne préfères-tu pas cette vie à celle que tu menais au temps de Fra Girolamo ? Aimons la vertu, Lucrezia, pratiquons-la, souhaitons-la, mais ne l'imposons pas. Nous sommes dans le siècle, comme disait ce pauvre Fra. Tâchons de nous y comporter de notre mieux. Mais ne nous efforçons pas d'en sortir tout en y restant. C'est œuvre impossible et vaine. Laissons aux moines le renoncement, ou renonçons et faisons-nous moines. La vie honnête est difficile...

— Oh ! oui ! dit Lucrezia.

— Mais on peut la mener, pourtant, sans ligues et sans apôtres. On peut la mener même en aimant l'amour des poètes, la musique, même en connaissant la sensualité, qui, elle aussi, a des beautés grandioses et surhumaines.

— Certes ! dit Lucrezia.

Et elle se rappelait le charmant après-midi qu'elle avait passé à causer avec maître Pietro Landi, gonfalonier de la ville.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

Le révérend H.-R. Haweis rend compte dans la *Pall Mall Gazette* d'un récent entretien qu'il a eu avec M. Renan. L'éminent académicien a d'abord regretté que les poètes anglais contemporains fussent peu lus en France, malgré les travaux de M. Taine. Il a parlé ensuite de la littérature française, et précisément de M. Taine, qu'il considère comme dépassant de la tête et des épaules la foule des écrivains de notre temps : « Hélas! de tels hommes sont rares! Nous vivons dans une époque de suffrage universel aussi bien en littérature qu'en politique. Cette époque n'admet plus la littérature sérieuse. Chacun doit désormais s'adresser à la masse. Les poètes ne sont plus sérieux, les romanciers ne sont plus sérieux. Pierre Loti et Guy de Maupassant, voilà des hommes de vrai talent; malheureusement le talent et le sérieux se trouvent rarement combinés. » Le public ne demande plus qu'à être amusé. Parmi les poètes, M. Renan assigne le premier rang à M. Sully-Prudhomme. Les jeunes poètes lui semblent pour la plupart appartenir à une école nouvelle, *l'École de l'Incompréhensible,* qu'il considère comme une véritable maladie de la littérature française.

M. Haweis a demandé ensuite à M. Renan des nouvelles de la santé de M. Jules Simon, qu'on disait malade : « Voyez-vous, a répondu M. Renan, quand j'ai fait la connaissance de Simon, en 1845, il était mourant d'une phtisie à son dernier degré, non pas simplement malade, mais tout à fait mourant, ses deux poumons détruits. Il entrait dans sa salle de conférences avec une figure de moribond, et nous avions une peur affreuse de le voir rendre l'âme devant nous. Mais maintenant que cinquante ans se sont passés sans qu'il cessât de vivre, nous commençons à nous rassurer sur son compte et à croire qu'après tout sa maladie n'est peut-être pas aussi grave qu'elle nous a paru. »

*
* *

Un autre journaliste anglais est allé interviewer M. Zola : il lui a demandé en particulier ce que le public français pensait des romanciers anglais : « Il y a deux romanciers anglais qui sont très lus en France, a répondu M. Zola; c'est Walter Scott et Dickens. Et on les lit pour cette raison bien claire que tous les romanciers français, même George Sand, ont des peintures un peu libres, tandis que Dickens et Scott peuvent être mis dans toutes les mains. J'ajoute que Dickens est un poète, un grand poète en plus d'une façon; il est aussi le moins Anglais des écrivains anglais, et voilà pourquoi nous le comprenons mieux que les autres. Quant à Walter Scott, pure littérature de pensionnat! » Puis, revenant à Dickens, M. Zola a indiqué une autre cause de sa popularité en France. C'est que Dickens a été pris par les adversaires du naturalisme comme le modèle du vrai réalisme, par opposition au faux : « C'est dans un but du même genre qu'on nous a présenté Tolstoï, mais celui-ci n'a jamais eu chez nous un succès réel, au contraire de Dickens. »

George Eliott, au dire de M. Zola, n'a aucune connaissance précise de la nature humaine. Elle ne connaît l'humanité que par les livres : « Thackeray, en revanche, est plus profond que Dickens, mais trop Anglais pour que nous le comprenions. »

*
* *

Enfin le pianiste Rubinstein s'est interviewé lui-même et a publié les résultats de son interview dans un livre qui fait grand tapage en Allemagne et en Angleterre. Il suppose qu'une dame vient lui rendre visite à Peterhof, et s'étonne de ne trouver sur ses murs d'autres portraits que ceux de Bach, Beethoven, Schubert, Chopin et Glinka. Le pianiste se met alors en devoir de lui expliquer ce choix des cinq maîtres qu'il préfère, et par la même occasion il expose ses idées sur l'histoire de la musique. Mozart, en particulier, lui paraît un talent de second ordre : il n'a réussi que dans l'opéra, et l'opéra est un genre inférieur. Quant à Wagner, M. Rubinstein n'en fait qu'une bouchée : « Il est souvent intéressant, mais beau, ou grand, ou profond, il ne l'est jamais. » Wagner, comme on sait, avait pour principe que la salle pendant la représentation d'un drame doit rester sans lumière, la scène seule étant éclairée. M. Rubinstein ne voit dans ce principe qu'un avantage : l'économie de gaz pour les directeurs de théâtres. Et ainsi du reste.

Pour faire peu de cas de Wagner, M. Rubinstein n'apprécie pas davantage les autres compositeurs de notre temps : Liszt, Brahms, MM. Gounod et Tchaïkovsky. La musique, suivant lui, est morte avec Chopin. Et c'est Chopin, précisément, qu'il met au premier rang de tous les musiciens. Il considère ses *Préludes* comme le chef-d'œuvre de toute la musique.

*
* *

A Berlin, le principal événement de ces temps derniers a été la grande comédie de M. Gérard Hauptmann, *Notre collègue Crompton,* représentée avec un succès considérable au Deutsches-Theater.

M. Hauptmann est, comme on sait, un jeune dramaturge anarchiste ou, plus spécialement, *tolstoïste,* qui s'est rendu célèbre il y a trois ans par une pièce d'un réalisme extrême, *Au lever du soleil,* jouée pour l'inauguration du Théâtre-Libre de Berlin. Depuis lors, son réalisme paraît s'être tempéré, du moins pour ce qui touche le choix des sujets et l'expression. Mais ni dans ses *Isolés,* représentés l'année dernière avec un succès encore indécis, ni dans *Notre collègue Crompton,* il n'a abandonné les principes essentiels du réalisme, et notamment celui qui défend aux pièces d'avoir une intrigue, des péripéties, un dénouement, d'être autre chose enfin que la fidèle reproduction de quelques tranches de la vie. *Notre collègue Crompton* n'est rien de plus que la reproduction de quelques tranches découpées dans la vie d'un malheureux professeur de dessin ivrogne et bon enfant. Le pauvre homme boit, puis se repent d'avoir bu, puis se remet à boire, et ainsi de suite pendant la durée de la pièce. Comme tous les réalistes, M. Hauptmann prétend remplacer les sources d'intérêt qu'il supprime par une grande précision des détails extérieurs, en quoi il réussit en effet souvent, et par une étude approfondie des sentiments intérieurs, en quoi il a été jusqu'ici moins heureux.

*
* *

Le célèbre M. Félix Dahn, professeur à l'Université de Breslau et auteur de romans historiques, vient de publier un livre intitulé *Moltke comme éducateur.* Le succès de *Rembrandt comme éducateur* avait fait naître déjà une vingtaine de volumes où tel ou tel personnage était proposé, à la place de Rembrandt, comme le professeur idéal de la nation allemande.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 7 TOME XLIX 13 FÉVRIER 1892.

L'AME FRANÇAISE ET LES UNIVERSITÉS NOUVELLES

Selon l'esprit de la Révolution.

INTRODUCTION.

Il y a environ un an, le Gouvernement, en la personne de M. Léon Bourgeois, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts, a soumis au Sénat un Projet de loi sur la réorganisation de l'Enseignement supérieur, ou, techniquement, sur le groupement des « Facultés » en « Universités ».

Le Sénat a aussitôt nommé une Commission composée d'hommes considérables, presque tous anciens ministres : MM. Berthelot, Bardoux, Magnin, Jules Simon, Challemel-Lacour, de Marcère, Barthélemy-Saint-Hilaire, Maze, de Rozières.

La Commission vient de terminer ses travaux et de désigner son rapporteur, un homme à l'esprit élevé, ayant précisément, par ces temps d'anonymats irresponsables, le sens des responsabilités supérieures, le très féminin psychologue et très viril politique M. Bardoux.

M. Bardoux a déposé son rapport, et le Projet va être mis à l'ordre du jour.

Si l'on veut en parler, c'est donc le moment précis.

Or, il *faut* en parler.

Qu'y a-t-il, en effet, dans ce Projet de loi? En apparence, une simple question d'administration et de réglementation, du formalisme sans substance.

Et en réalité? En réalité, il y a ceci : la concurrence vitale des nations, l'Énergie spirituelle, source de la Force matérielle, les rapports de la Science et de la Religion, l'évolution éternelle des idées et des mœurs, la conception moderne de l'Univers, *l'inégale souplesse d'adaptation des peuples d'Europe à cette conception nouvelle du monde et de la vie*, l'esprit de la Révolution, la crise de l'Ame française, et l'avenir enfin de la Patrie.

Voilà ce qu'il y a dans ce Projet de loi.

Au surplus, on peut en juger par ce qui suit :

I.

ROLE POLITIQUE DES UNIVERSITÉS DANS L'HISTOIRE.

Deux vierges, deux Walkures, — sœurs épiques, — mènent le monde : l'Idée et l'Épée. Et l'Épée n'a jamais rien pu, rien de durable sans l'Idée.

Or quel est l'organe tangible et permanent de l'Idée? C'est la chaire du savant, du philosophe, du penseur. Un groupe de chaires scientifiques constitue une Université. De là le grand rôle des Universités, chez tous les peuples d'Europe, depuis sept cents ans. Voyez plutôt :

* * *

Quand l'Angleterre veut assurer sa domination en Normandie, elle fonde l'Université de Caen (1436).

Quand l'Espagne veut se consolider dans les Pays-Bas, elle fonde l'Université de Douai (1572).

Quand l'Allemagne fait la funeste gageure de germaniser l'Alsace-Lorraine, après 1871, elle commence par reconstituer de fond en comble l'Université de Strasbourg.

Écoutez ce que dit à ce sujet M. Anatole France :

C'est en 1882, à Strasbourg, que j'eus tout à coup l'intuition de ce qu'il y a de force et de majesté dans une Université moderne.

Monté sur la tour de la cathédrale qui domine la plaine d'Alsace, je voyais à mes pieds les maisons de la vieille ville avec leurs hauts pignons aimés des cigognes; une large voie, à peine bâtie, s'en détachait, et, à l'extrémité, sur la rive droite de l'Ill, sortait de terre une ville entière, dure, blanche, froide, une ville de palais austères. C'était l'Université *Empereur-Guillaume* qui étendait sur quatorze hectares pour quatorze millions de francs de pierres de taille.

Mon guide, un vieil Alsacien, me désignait du doigt les édifices et me les nommait avec une expression mêlée d'admiration et d'épouvante. — Ce bâtiment, me disait-il, qui regarde par cent yeux la place de l'Université, renferme les salles de cours des Facultés de théologie, de droit et de philosophie. Voici, le long de la rue de l'Université, l'Institut de botanique et l'Institut de physique avec leurs laboratoires. Sur la rue Gœthe, ce palais est l'Institut de chimie, et cet autre palais le Laboratoire de chimie. Tout proche se dresseront bientôt deux Observatoires avec leurs coupoles. La Faculté de médecine est plus loin dans la vieille ville.

A cette vue, mieux que jamais et plus cruellement, je sentis la force de la conquête et l'empreinte du vainqueur. Je vis le sceau de l'Allemand sur la ville.

Ces Universités sont la création la plus puissante de l'esprit germanique...

Caen, Douai, Strasbourg, tous ces exemples ont trait aux conquêtes extérieures.

*
* *

Mais il en est de même pour les luttes du dedans.

En Angleterre, en 1828, quand le parti whig veut constituer à ses opinions un centre, un foyer, un organe, il songe à fonder l'Université de Londres, pour faire tête à l'Université d'Oxford, foyer du torysme.

En Belgique, en 1834, quand le parti libéral veut lutter efficacement contre l'influence catholique prépondérante dans l'Université de Louvain, sinon dans celles de Liège et de Gand, il fonde l'Université de Bruxelles.

Mais c'est ici encore à l'Allemagne qu'il faut revenir. Quand l'Allemagne, après Iéna, veut se relever de son écrasement politique et militaire, que fait-elle? Elle commence par fonder l'Université de Berlin (1810)!

M. Ernest Lavisse a raconté avec une simplicité émouvante l'histoire de cette fondation. Il a notamment mis en relief la décisive parole du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume :

« Il faut, dit alors textuellement le roi, il faut que l'État supplée par les *forces intellectuelles* aux *forces physiques* qu'il a perdues... »

De quoi s'agissait-il en effet, sinon d' « accroître par l'éducation la force de résistance des âmes allemandes, dans la même mesure que croissait l'oppression »?

Mais c'est Schleiermacher peut-être qui osa le plus nettement et le plus fermement escompter l'avenir :

Quand sera fondée cette organisation scientifique, elle n'aura point d'égale; grâce à sa force intérieure, elle exercera son empire bien au delà des limites de la monarchie prussienne.

Berlin deviendra le centre de toute l'activité intellectuelle de l'Allemagne septentrionale et protestante, et un terrain solide sera préparé pour l'accomplissement de la mission qui est assignée à l'État prussien.

Relever le royaume de Prusse et élever l'empire d'Allemagne, — par la création d'une École! Quelle gageure! nous semble-t-il. Les destins cependant n'ont point infligé de démenti au pensif et hardi philosophe, et Berlin est bien devenu à la lettre la métropole scientifique et la métropole politique des peuples germains.

*
* *

Je m'en tiendrai ici à ces deux séries d'exemples. Qu'il s'agisse d'action au dehors ou d'action au dedans, c'est donc à ce puissant outil, l'Université, que tous les peuples d'Europe ont recours.

Caen, Douai, Strasbourg, dans le premier cas; Londres, Bruxelles, Berlin, dans le second, nous l'ont fait voir surabondamment.

Sur trois des frontières de France, pour une œuvre de conquête, et dans trois des capitales d'Europe, pour une œuvre de progrès et de régénération, c'est par des Universités que nous venons de voir agir puissamment cette invisible reine du monde, l'Idée!

Et, chose digne de remarque, c'est l'Allemagne qui nous donne les deux plus éclatants exemples des deux cas.

Le peuple allemand, en effet, aux deux minutes suprêmes de son histoire, après le désastre et après le triomphe, après Iéna et après Sedan, à qui ou à quoi s'avise-t-il de demander, soit le relèvement de la défaite, soit la confirmation de la victoire? A l'Idée, à l'Esprit, à la Pensée, à la Science. Et c'est ainsi qu'il fonde l'Université Frédéric-Guillaume et l'Université Empereur-Guillaume, c'est-à-dire l'Université de Berlin et l'Université de Strasbourg.

*
* *

Voilà les faits. Cherchons maintenant le pourquoi de ces faits. Pourquoi les Universités sont-elles l'arme et l'outil par excellence, soit au dedans, soit au dehors? Ce pourquoi nous allons le trouver dans ce que j'appelle *la Vie spirituelle des nations.*

II.

LA VIE SPIRITUELLE DES NATIONS.
RELIGION ET ÉGLISES, SCIENCE ET UNIVERSITÉS.

L'Histoire, en effet, consiste essentiellement en deux drames, deux drames éternels : un drame extérieur et un drame intérieur, la guerre des Races et la guerre des Classes.

Et ces deux drames, en somme, n'en font qu'un, qu'on peut appeler la lutte — intérieure et extérieure — du progrès et de la routine, du Passé et de l'Avenir.

Car, bien évidemment, c'est le progrès au dedans qui donne la puissance au dehors. Plus de justice intérieure engendre plus de vigueur extérieure. L'énergie spirituelle fait l'énergie matérielle. L'Idée intense fait l'Épée invincible. Vérité et vertu sont force. Erreur et vice sont faiblesse. Pour se fortifier il faut se purifier. Il n'y a de forts que les purs.

Les destins des peuples s'accomplissent dans l'invisible. Et le sort des batailles ne crée pas les défaites : il ne fait que les constater.

De ce point de vue supérieur, envisageons l'histoire de l'Europe moderne.

Comme je l'ai dit ailleurs, cette histoire se résume en un vaste *mouvement de bascule*. Jadis les races du Sud montaient. Aujourd'hui elles semblent descendre.

Où sont les gloires de la catholique Autriche? de la catholique Espagne ? La puissante Allemagne et la riche Angleterre répondent.

Pourquoi cela? Disons-le hardiment : les races du Sud ont perdu du terrain, au point de vue extérieur et *matériel*, parce qu'elles se sont laissées devancer au point de vue intérieur et *spirituel*.

Voilà la raison, la raison profonde, pour laquelle l'hégémonie risque de passer décisivement, si l'on n'y prend garde, des races du Sud aux races du Nord.

Considérons spécialement la France et l'Allemagne.

Toutes deux, nous les voyons, dans les temps modernes, s'efforcer de s'affranchir de l'esprit du moyen âge. Toutes deux, nous les voyons s'efforcer de progresser au dedans en Vérité, pour grandir au dehors en Force.

Mais, dans ce pareil effort de régénération, le succès de part et d'autre a-t-il été égal?

Voilà où, je crois, nous Français, nous sommes enclins à nous faire de bien dangereuses illusions. Me permettra-t-on de risquer ici une indication grave?

Un pays peut se réformer de deux façons très différentes : en changeant son *mécanisme politique*, ou en changeant son *âme nationale*; en changeant la *façade des institutions*, ou en changeant *l'homme intérieur*.

Or souvent, je l'avoue, en comparant la France et l'Allemagne, une inquiétude me prend.

A quelle profondeur, en effet, l'Ame allemande n'a-t-elle pas été renouvelée, en ces trois derniers siècles, par les Luther, les Leibniz, les Lessing, les Herder, les Gœthe, les Fichte, les Schelling, les Schleiermacher, les Humboldt, les Hegel!

S'il était vrai pourtant que nous n'eussions guère en somme, nous, changé que la surface! Et s'il était vrai qu'ils eussent, eux, sans y paraître, presque changé le fond!

Voyons donc cela. La chose en vaut la peine. Il suffira d'un rapide regard pour nous édifier.

La Vie spirituelle, l'Activité spirituelle, l'Énergie spirituelle d'un peuple a nécessairement deux pôles : la Religion et la Science.

Les Religions sont « les vases sacrés qui contiennent *l'âme* des peuples ». Mais, à son tour, la Science, c'est l'expression même du *génie* des races.

La Religion, c'est la Science de l'immense majorité instinctive. La Science, c'est la Religion de la petite minorité pensante.

Le rapport de la Religion et de la Science, — problème si débattu, — c'est donc tout simplement le rapport de la Foule et de l'Élite, — lesquelles souvent se croient antagonistes, et sont en réalité profondément solidaires.

L'Elite est le ferment des Foules. La Science est le levain des Religions.

Sans la libre pensée, sans la vie et le mouvement scientifiques, sans l'innovatrice philosophie enfin, que devient la tradition religieuse? Superstition.

Telle une pièce d'eau qu'une source ne renouvelle pas continûment : elle stagne, croupit, se corrompt.

La Science est l'agent purificateur de la Religion.

La Vie spirituelle d'une nation, sa santé et sa vigueur morales ne sont donc assurées que si cette nation sait se ménager trois choses : 1° un bon Office scientifique; 2° un bon Office religieux; 3° l'exacte corrélation des deux.

Or jamais un bon Office scientifique n'a été plus nécessaire aux peuples qu'aujourd'hui.

Quel est, en effet, le grand fait des Temps modernes? C'est le renouvellement profond et vertigineux de la conception de l'Univers.

Je m'étonne qu'on discute encore là-dessus. A quoi bon nier les évidences écrasantes?

Eh bien, dans la concurrence des nations, n'est-il pas inévitable que celles qui s'adapteront le plus vite à cette conception nouvelle du Monde et de la Vie prendront l'avantage sur les peuples routiniers?

On s'est aperçu en France qu'il importe à un pays de renouveler constamment son double outillage, *militaire* et *industriel*. Mais il y a un troisième outillage, supérieur à ces deux là, l'outillage *mental*.

La Pensée, en effet, est l'outil des outils. Les Peuples se

condensent dans leurs Penseurs. Par-dessus les frontières, les Penseurs croisent en silence leurs Pensées acérées, comme des épées invisibles. D'où les victoires et les défaites des Races. Le galop des escadrons n'est que l'ultérieure et retentissante notification des résultats.

*
* *

A ce point de vue de l'adaptation aux conditions de la Vie moderne, observons la France et l'Allemagne.

*
* *

L'Allemagne d'abord.

Au moyen âge, l'Allemagne a reçu de Rome son institution ecclésiastique, et de Paris son institution universitaire.

Mais les deux institutions se sont corrompues.

Que fait l'Allemagne?

Elle rompt avec Rome et avec Paris.

Dès le milieu du XVIe siècle, elle entreprend la purification de la Religion, c'est-à-dire la réforme de l'Église : soit un effort de cent ans.

Et, dès le milieu du XVIIIe siècle, elle entreprend la réorganisation de la Science, c'est-à-dire la réforme des Universités : soit un autre effort de cent ans.

Réforme ecclésiastique d'abord, réforme universitaire ensuite : la première retentissante et sanglante, la seconde silencieuse et pacifique, — mais non moins profonde, non moins décisive que la première.

La promulgation de la Confession d'Augsbourg (1530) et la fondation de l'Université de Gœttingen (1737) constituent cette double rupture avec la double décadence de la tradition ecclésiastique italienne et de la tradition universitaire française.

On connaît Augsbourg et la révolution religieuse du XVIe siècle. Mais connaît-on aussi bien Goëttingen et la révolution scientifique du XVIIIe siècle?

Je voudrais pouvoir y insister, mais la place me manquerait. Qu'il me suffise de dire qu'en Allemagne la Science a eu plus tard, mais tout autant que la Religion, sa phase heroïque et, pour ainsi parler, son épopée.

Et si l'Allemagne a été appelée la terre classique de la Réforme, elle apparaît aussi comme la terre classique des Universités.

L'Allemagne a donc su chez elle, par un double et immense effort, assurer suffisamment et la Vie spirituelle de la Foule et la Vie spirituelle de l'Élite.

C'est le témoignage éclatant que lui rendait Fichte au lendemain d'Iéna :

« Fichte lut ses « discours à la nation allemande », qui furent entendus de l'Allemagne entière, car il faisait de sa patrie l'éloge le plus passionné, mais aussi le plus propre à relever les courages.

« Il opposait le génie germanique à l'esprit néolatin, vantait la force de travail du peuple allemand, le grand service que, par deux fois, il a rendu à l'humanité : *en délivrant le christianisme de l'esclavage des formes catholiques, et en rapprenant au monde la liberté philosophique de penser qu'il avait oubliée depuis l'antiquité.* » (Lavisse.)

Réforme religieuse et réforme scientifique, ce n'est pas tout : l'Allemagne a su encore relier l'une à l'autre la Religion renouvelée et la Science renouvelée, de façon à procurer leur progressive harmonie.

Comment cela? Tout simplement en exigeant des ministres de la Religion un noviciat dans les instituts de Science, c'est-à-dire en faisant passer son personnel ecclésiastique au pied de ses chaires universitaires.

En un mot, l'Allemagne a relativement rempli les trois conditions du programme, et constitué puissamment le réseau vasculaire de sa vie morale.

Ce profond progrès intérieur ne pouvait manquer de se traduire un jour en puissance extérieure, en faisant sourdre dans la race germanique une vigueur et un élan jusqu'alors inconnus.

L'Allemagne, c'est une *énergie spirituelle* qui a développé lentement et irrésistiblement ses *effets matériels.*

*
* *

Passons à la France.

Quelle différence ici!

D'abord notre mouvement religieux au XVIe siècle ne réussit pas à réformer l'Église et avorte en simple dissidence. Et notre mouvement scientifique au XVIIIe siècle n'aboutit pas davantage à réorganiser les Universités.

Comment? Pourquoi? Je ne sais. Je n'ose risquer des explications. Je me borne à constater.

Cependant nous voici à la fin du XVIIIe siècle, et la Révolution éclate.

La France entreprend coup sur coup la *réforme religieuse* et la *réforme scientifique*, en même temps d'ailleurs que les réformes civile, politique, administrative et même économique.

Laissons celles-ci, pour ne nous occuper que des deux premières.

La Constituante institue son *Comité ecclésiastique* pour aborder la réforme religieuse; et la Convention son *Comité de l'instruction publique* pour préparer l'organisation de la science nationale.

Mais ni le *Jansénisme religieux* du Comité de la Constituante, ni l'*Encyclopédisme scientifique* du Comité de la Convention ne devaient aboutir.

Le premier est mis en échec par le soulèvement de la Vendée, et le second dévie de sa route par la coalition de l'Europe.

Soit, direz-vous. Mais, plus tard, une fois la Vendée domptée et l'Europe vaincue, la voie ne redevient-elle pas libre à la double entreprise des Constituants et des Conventionnels, à la double réforme religieuse et scientifique, ecclésiastique et universitaire?

Assurément. Et plus on y réfléchit depuis cent ans,

plus il semble bien que l'heure ait été alors décisivement propice.

Mais... mais... Bonaparte paraît!

La promulgation du Concordat, en 1801, est le tombeau de la réforme religieuse; et la constitution de l'Université, en 1808, est le tombeau de la réforme scientifique.

Quant à la coordination de la Religion et de la Science, il est clair que la question tombe d'elle-même dans ce cas.

Ainsi, il faut avoir le courage de se l'avouer, des trois conditions du programme, toutes les trois ont été remplies par l'Allemagne et aucune des trois par la France.

*
* *

Un mot est nécessaire ici.

Veux-je dire que l'organisation universitaire est parfaite en Allemagne, et parfaite aussi l'organisation ecclésiastique, et parfaite enfin l'organisation des rapports de l'une à l'autre?

Tant s'en faut. Mais, enfin, elle *existe*, cette triple organisation, en Allemagne! Et elle n'existe *pas* chez nous.

Avons-nous reconstitué notre Office religieux? Avons-nous reconstitué notre Office scientifique? Avons-nous organiquement relié les deux? Non. Eh bien, donc, il faut l'avouer, que, dans le domaine de l'Idée, l'Allemagne a, pour le moment, *l'avance*.

Je n'apprécie pas la qualité du fait. Je constate l'existence du fait, simplement.

Je ne dis, par conséquent, ni que la *Pensée* allemande est incomparable, ni que la *Race* allemande est supérieure, ni enfin que l'*Hégémonie* allemande est indestructible.

Je ne dis pas cela du tout. D'abord, parce que je n'en sais rien. Ensuite, parce que ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Tout ce que je dis, c'est que l'Énergie spirituelle est la source de l'Énergie matérielle; que l'Énergie spirituelle d'un peuple exige trois conditions, à savoir : un bon Institut scientifique, un bon Institut religieux, et l'exacte corrélation des deux; et qu'enfin ces trois conditions, précisément, sont réalisées en Allemagne, et ne sont pas réalisées en France. Je dis cela, strictement. Je supplie qu'on ne me fasse pas dire autre chose.

Plus ou moins bien douée, la Race allemande? je ne sais. Mais mieux outillée, c'est sûr. Je ne suis pas germanomane. Mais je vois ce qui est. Je vois, hélas! que nous en sommes toujours chez nous au Concordat consulaire et à l'Université impériale! Je vois que la conception nouvelle de l'Univers est pour ainsi dire encore non avenue pour nous, et que nous nous stérilisons dans la lettre d'un Dogme mort, — cependant que se noue le Drame de l'Europe moderne et que s'étreignent lentement le Nord et le Sud.

Car, sachons-le bien, la question est posée, décidément, entre Luther et Loyola.

*
* *

En quoi le régime du Concordat a-t-il été funeste à l'évolution religieuse de notre Peuple? Je n'ai pas à le dire aujourd'hui.

En quoi la constitution de l'Université a-t-elle été funeste à l'évolution scientifique de notre Bourgeoisie? Je vais le dire tout à l'heure.

Mais qu'il me soit permis d'abord de bien accentuer ma pensée : consciemment ou non, Napoléon a deux fois attenté à l'Ame de la France.

Autant qu'il était en lui, il a tué doublement, d'avance, d'abord dans le Peuple, puis dans la Bourgeoisie, la Vie et l'Énergie spirituelles de la nation.

*
* *

Et pourtant la France est toujours debout!

Mais que de vitalité et de force perdues!

Que faire, donc, sinon reprendre avec ferveur l'œuvre trahie de la Constituante et de la Convention? Que faire, sinon briser le double sceau de mort du Concordat consulaire et de l'Université impériale?

Oui, la *réforme ecclésiastique* et la *réforme universitaire* s'imposent à la France de jour en jour plus impérieusement. Et c'est ce qu'ont bien vu d'un bout à l'autre de ce siècle tous nos vrais penseurs et tous nos vrais politiques.

La Religion et les Églises, je n'ai pas, je le répète, à m'en occuper ici. Mais la Science et les Universités, c'est la question à l'ordre du jour.

Voici qu'en effet, à l'heure où je parle, le Gouvernement lui-même prend devant le Parlement l'initiative vaillante d'un grave projet de réorganisation universitaire. L'heure décisive aurait-elle enfin sonné pour l'une des deux grandes rénovations nécessaires? J'ai lu avidement le Projet de loi, et je vais essayer d'en dégager l'inspiration essentielle, en disant ce que c'est que la *Science* et ce que c'est qu'une *Université*.

III.

QU'EST-CE QUE LA SCIENCE?

Qu'est-ce que la Science?

C'est la vision nouvelle de la Nature et de la Vie, de l'Univers et de l'Homme, — c'est-à-dire de la scène et du drame, du théâtre et du héros...

Vision nouvelle de la Nature qui, dès le XVIe siècle, enivrait les Giordano Bruno, les Copernic, les Képler, les Galilée, les Vinci; vision nouvelle de la Vie qui, dès le XIXe siècle, enivre les Shelley et les Hugo, les Carlyle et les Emerson!

Or, est-ce ainsi que la Bourgeoisie française comprend la Science, l'Enseignement supérieur, les Hautes Études?

Il s'en faut de beaucoup, — comme on va le voir.

*
* *

Considérons la Bourgeoisie, d'abord dans sa majorité frivole, puis dans sa minorité sérieuse et pensante.

La majorité se divise, au point de vue du genre de vie, en deux grands groupes, les actifs et les oisifs.

J'entends par actifs les hommes qui suivent une carrière et exercent une profession, le personnel des professions libérales : avocats, médecins, ingénieurs, etc. Et j'entends par oisifs les « gens du monde », puis les rentiers en général, enfin et surtout les femmes.

*
* *

Les actifs d'abord.

Dans quel but le bachelier va-t-il, au sortir du collège, s'inscrire sur les registres des Facultés? Ce but n'est pas douteux. L'étudiant, en général, ne s'adresse à la Faculté que pour en obtenir au plus vite un diplôme qui lui permette d'exercer, trente années durant, la lucrative routine de l'éternelle consultation pour l'éternel client « œgrotant » ou processif. Praticien, praticien, voilà tout ce qu'il veut être, le plus tôt possible et le plus longtemps possible. Quant au mystère sacré de la Vie que scrute la biologie, et quant au mystère encore plus sacré de la Justice que scrute la Science du droit, c'est à peine s'il les soupçonne, c'est à peine s'il veut les voir, c'est à peine s'il en emporte malgré lui un fugitif frisson.

Et voilà comment la Science, l'esprit scientifique, la haute Vie intellectuelle, sont étouffés d'avance par le souci exclusif de l'utilitarisme professionnel. Et voilà comment les carrières libérales de notre pays sont remplies de praticiens distingués, de techniciens éminents, — mais sous le savoir spécial desquels ne palpite et ne circule aucune Vie spirituelle profonde.

*
* *

Passons aux oisifs.

Quelle idée se font de la Science les gens du monde et les femmes? Nous pouvons nous en tenir aux femmes. Ne font-elles pas l'opinion?

Or, cela non plus n'est pas douteux : pour les femmes, la Science, c'est un laboratoire ou une bibliothèque, une cornue ou un in-folio, quelque chose enfin d'inélégant ou de morose, — d'où sort, de temps à autre, sous le nom de découverte, quelque chose de drôle ou de sinistre, drôle comme le téléphone ou le phonographe, sinistre comme les poisons ou les explosifs, comme l'aconitine ou la mélinite. Pour les femmes, la Science c'est de la *physique amusante* ou de la *chimie inquiétante;* mais rien de plus.

Et qu'y a-t-il là, je vous prie, qui puisse alimenter en elles l'intime Vie spirituelle? Qu'y a-t-il là qui puisse nourrir leur imagination de feu, et leur cœur qui se dévore, et leur rêve éternel?

Ainsi la Science n'a aucun rapport avec la vie morale. Elle reste extérieure. Elle reste au seuil du sanctuaire. Elle est littéralement pro-fane. Et la vraie vie, celle que l'on sent sourdre au tréfond de l'âme, peut se dessécher et tarir, sans que la Science y puisse rien, ou même en sache rien.

*
* *

Inefficacité radicale de la Science, dans l'ordre des questions essentielles, des questions vitales : voilà donc le verdict de la majorité frivole de la Bourgeoisie.

*
* *

Veut-on consulter maintenant la minorité pensante? Elle se divise aussi à son tour, au point de vue des opinions cette fois, en deux grands groupes : les Catholiques et les Libres Penseurs.

*
* *

Les Catholiques d'abord.

Qu'est-ce que la Science pour les Catholiques? Pour pouvoir répondre à cette question, il faut d'abord répondre à une autre : qu'est-ce que le Dogme?

Le Dogme se réduit à deux points essentiels :

1° Le Monde est constitué par une dualité, à savoir la distinction et l'opposition de la *terre* et du *ciel*;

2° L'Homme pareillement est constitué par une dualité, à savoir la distinction et l'opposition du *corps* et de l'*âme*.

Au-dessus de la terre, il y a le ciel; et au-dessus du corps, l'âme.

La vie terrestre est affreuse, mais la vie céleste sera délicieuse.

Le corps est méprisable, mais l'âme est adorable.

Le corps ira donc pourrir dans la terre, mais l'âme s'en ira fleurir à jamais dans le ciel.

Voilà comment parle le Dogme. Mais voici qu'intervient la Science, et tout change atrocement.

Double désastre : la Science, sous le nom d'astronomie, détruit le Paradis, mystique séjour; et, sous le nom de biologie, détruit l'Ame, mystique habitante. Plus de violes au fond des nues, plus de harpes éternelles! Et plus d'immatérielle Psyché pour s'y envoler archangéliquement!

Et voilà comment la Science apparaît aux Catholiques, non plus seulement comme une indifférente, comme une froide étrangère, mais bien comme une sinistre ennemie.

*
* *

Passons aux Libres Penseurs.

J'entends par là ceux qui, hier encore, s'étant réellement dégagés du dogme catholique, ne rêvaient plus de paradis artificiels, et estimaient que la vie terrestre est belle et bonne, et peut largement suffire.

Où en sont-ils aujourd'hui? et quelle est leur attitude à l'endroit de la Science? C'est ici le fait le plus grave que j'aie à signaler.

Les plus libres esprits, à l'heure qu'il est, devant la

Science, commencent à être inquiets, et à reculer presque instinctivement. Pourquoi? En deux mots, le voici.

La vie terrestre que, naguère encore, dans leur généreux optimisme, ils concevaient comme une immense « Amitié », vient de leur être révélée tout à coup comme une inexpiable et universelle guerre, comme un gigantesque duel, un quadruple duel :

duel des races dans l'humanité ;

duel des patries dans chaque race ;

duel des classes dans chaque patrie ;

duel des individus, enfin, dans chaque classe!

N'est-ce pas véritablement, pour l'homme pensif, une perspective affreuse que celle d'osciller ainsi sans trêve ni fin de la guerre des classes à la guerre des races, de la guerre civile à la guerre étrangère? Haine partout, hypocrite ou cynique. Extermination partout, sournoise ou brutale. Quels horizons pour l'âme de l'homme moderne!

Faut-il donc s'étonner de le voir se replier sur lui-même, et de l'entendre murmurer tout bas des mots bien nouveaux à l'oreille française : désenchantement, désabusement, désillusion, découragement, désespérance!

Et que dire et que faire pourtant, si nous voyons ainsi les meilleurs d'entre nous se désintéresser de la vie?

On ne l'a pas assez remarqué, en effet : il y a dans l'humanité deux sortes de détresses, — la détresse physique et la détresse morale, la détresse du ventre et la détresse de l'âme. Grave, à coup sûr, est le problème économique pour le grand nombre, le problème du pain matériel. Mais grave aussi, le problème philosophique pour le petit nombre, le problème du pain spirituel. Et, à tout prendre, je ne sais trop si le second de ces problèmes n'est pas plus redoutable encore que le premier. Pour moi, les retentissantes grèves des multitudes ouvrières me paraîtraient peut-être moins inquiétantes, au fond, que la muette grève des nobles cœurs.

Ainsi la Science, déjà si brutale aux yeux des Catholiques, est en train d'apparaître odieuse aux Libres Penseurs. *Plus de paradis céleste!* crie-t-elle aux premiers. Et *plus de paradis terrestre!* ajoute-t-elle pour les seconds.

***

Résumons ceci.

Au point de vue de la vie spirituelle, au point de vue de la vie morale, au point de vue de la vie intime et profonde, au point de vue enfin des besoins essentiels de l'âme et du cœur, sous quel jour la Science apparaît-elle à la Bourgeoisie française contemporaine?

A la majorité frivole de cette Bourgeoisie, la Science apparaît stérile. Et à la minorité sérieuse, elle apparaît néfaste.

Impuissance ou malfaisance, tel est le double verdict.

La Science est incapable de susciter la Vie spirituelle, là où elle manque. Et elle la tue à coup sûr, là où elle existe.

Conclusion : peu ou pas de Vie spirituelle dans la Bourgeoisie. Et comme il n'y a déjà guère de Vie spirituelle dans le Peuple, il suit que, Peuple et Bourgeoisie, la Cité française tout entière, en cette veillée des armes qui s'appelle la veille du XXe siècle, est toute pareille à un vieil arbre qui ne vivrait plus que par l'écorce, — l'écorce des plaisirs et des intérêts matériels immédiats, chez les vulgaires, et, chez les hautains, l'écorce du « point d'honneur ».

Mais, encore une fois, laissons, pour le moment, le Peuple, et ne nous occupons aujourd'hui que de la Bourgeoisie. Laissons la troupe, ne voyons que les cadres.

N'est-il pas véritablement effrayant de constater cette indigence de vie et d'énergie intérieures chez les chefs? Car n'est-ce pas précisément la *foi* du chef qui fait la valeur du soldat?

Comment, dans la lutte militaire ou économique, dans les travaux de la guerre et de la paix, comment les capitaines pourraient-ils communiquer à leurs troupes une foi qu'eux-mêmes n'ont pas?

Or, on l'a dit, « pour vaincre, il faut avoir aux reins une croyance ». Faire correctement et galamment son devoir ne suffit pas. Pour vaincre, il faut avoir une foi forcenée. Partout et toujours les nobles et mélancoliques Curiaces sont nos vaincus.

***

Que faire donc, encore une fois, sinon tenter ardemment de rouvrir les sources de l'espérance, de l'enthousiasme, de la foi, dans l'âme de la Bourgeoisie française, c'est-à-dire de notre état-major social?

Et comment y parvenir, sinon à l'aide de la Science plus et mieux comprise?

Rapidement, je reprends un à un les quatre groupes entre lesquels j'ai tout à l'heure distribué cette Bourgeoisie.

***

Aux « professionnels », avocats, médecins, etc., il faut montrer que la Science n'est pas simplement un arsenal à chicanes ou une officine à drogues, mais une profonde investigation du mystère vital et du mystère moral, une grave et sainte apocalypse de l'Ame et de la Vie; et que, par conséquent, en eux, le praticien peut et doit se doubler d'un penseur, d'un prêtre, d'un apôtre.

***

Aux « gens du monde » et aux femmes, il faut montrer que la Science, ce n'est pas seulement de la *physique amusante* ou de la *chimie inquiétante*, mais bien une hardie percée dans l'Inconnu. Ne pensez-vous pas, leur dirons-nous, qu'une exploration dans les ténèbres de l'Être puisse être aussi passionnante qu'une expédition « dans les ténèbres de l'Afrique »? La forêt de

l'Être n'est-elle pas aussi attirante que la forêt africaine de l'Arowhimi? Et les savants, les inventeurs, les génies, ne sont-ils pas de pâles « conquistadors » aussi émouvants que les Emin et les Stanley?

Grâce à eux, une nouvelle et magique vision de la Nature et de la Vie se dégage lentement des brumes de la fiction. Grâce à eux, une nouvelle et immense Isis laisse déjà transparaître, au fond de la forêt cosmique, sa nudité sacrée!

La pensée est un vin dont les penseurs sont ivres...

Ne sentez-vous donc pas, vous aussi, une ivresse profonde émaner de la Science, ce vin nouveau de la vigne éternelle, la vigne de l'Esprit?

Eh quoi! de la Science, ô femmes! ne verrez-vous jamais que les enveloppes vulgaires? Sous ces écorces, ne saurez-vous jamais saisir le fruit mystique, — pour en nourrir le vide immense de vos rêves et la faim éternelle de vos cœurs?

Quand les historiens futurs voudront déterminer le caractère profond de l'époque où nous vivons, ils le trouveront, je crois, dans ce fait à jamais mémorable, que ceux d'entre nous qui savent regarder voient s'accomplir sous leurs yeux, à savoir, la rencontre de l'antique sens du Mystère et de la jeune notion de Méthode.

Le sens du Mystère est aussi vieux que l'humanité. Mais la notion de Méthode date d'hier seulement.

L'homme d'autrefois abordait le Mystère avec un esprit très médiocrement armé. Tel le sauvage qui essaye de fouiller une mine de houille avec un misérable éclat de silex.

Mais vienne l'ingénieur, et la mine est exploitée avec un outillage puissant. Vienne aussi le savant, et le Mystère, attaqué avec de rigoureuses et vigoureuses Méthodes, se laisse pénétrer à des profondeurs inconnues qui pétrifieraient de stupeur, s'ils pouvaient renaître à la vie, les saint Thomas et les saint Anselme, les Épictète et les Marc-Aurèle, les Aristote et les Platon!

Voilà comment on pourrait, j'imagine, « évangéliser » les femmes et les purs mondains.

***

Arrivons à la minorité pensante, divisée en Catholiques et en Libres Penseurs.

***

Aux Catholiques, qui pleurent de nouveau le Paradis perdu, il faut dire : rassurez-vous ! Ce que l'astronomie et la biologie ont détruit, c'est une fausse notion du « ciel » et une fausse notion de l' « âme ». Mais le *réel* de ces notions, le *vrai* de ces notions, cela, ni l'astronomie ni la biologie ne sauraient le détruire, parce que, cela, c'est votre profond instinct de Justice et de Félicité, et que cela est indestructible, et que les plus durs granits ne sont que terre et cendre en comparaison de ce diamant.

L'opération qui sépare de la gangue le minerai, et de l'alliage l'or, détruit-elle l'or et le minerai?

Le « ciel » et l' « âme », ces divines réalités pour lesquelles tremblent vos cœurs, c'est plus pures et plus resplendissantes que vous les verrez sortir de l'effrayant creuset de la raison et de la philosophie.

Cette crise est-elle donc sans exemple dans l'histoire?

Voyez. Dans les Temps antiques, une heure vint où les belles païennes s'effarèrent. C'est que deux silhouettes s'étaient dressées à l'horizon, les silhouettes du Chrétien méprisé et du Barbare détesté. Et, pourtant, *de l'Évangile et de l'Invasion* devait naître, à la longue, un nouvel idéal, inconnu de la Grèce et de Rome.

Pareillement, dans les Temps modernes, l'heure est venue où les belles chrétiennes s'effarent. C'est que deux spectres ont surgi, les spectres du Savant inquiétant et du Peuple terrifiant. Et, pourtant, de cette autre Évangile et de cette autre Invasion, *de la Science et de la Démocratie*, doit naître, à la longue, un nouvel et plus haut idéal, insoupçonné du moyen âge.

Que dis-je? Ce nouvel idéal de *Noblesse* et de *Tendresse*, cette nouvelle *Fleur de rêve*, ne la sentez-vous pas déjà sourdre obscurément? Et pouvez-vous bien croire que l'Humanité, à peine adolescente, ait épuisé les formes intarissables de l'éternel Héroïsme et de l'éternel Amour?

Voilà comment, semble-t-il, on pourrait parler aux Catholiques.

***

J'ai hâte d'en venir enfin aux Libres Penseurs. C'est notre quatrième et dernier groupe.

C'est celui qu'il importe le plus de convaincre, et de convaincre tout de suite. Car c'est le groupe où se concentre toute l'énergie et toute l'initiative de nos générations. Et si celui-là s'abandonne, tout est perdu.

Mais que lui dirons-nous?

Ce que nous lui dirons, le voici.

Nous lui dirons : Vous êtes le bataillon sacré de l'Encyclopédie et de la Révolution, de la Démocratie et de la République. Vous êtes ceux qui ont eu foi dans la Raison humaine pour fonder ici-bas le règne de la Vérité et de la Justice. Enfin, vous êtes ceux qui ont rêvé une immense « Amitié » terrestre, et qui ont mis au service de ce rêve leurs biens, leurs forces et leur vie.

Or voici que, par un coup de théâtre inattendu, brusquement, ce « rêve bleu » fait place à un hideux cauchemar!

La naïve fraternité universelle est remplacée par la double et atroce haine des Races et des Classes.

Au lieu d'une idylle au milieu d'une nature amie, on vous montre, dans un coin perdu des mornes solitudes de l'univers, un ignoble duel au couteau!

Et tout cela, grands dieux! au nom de qui? Au nom même de la Science! au nom de la Science, fille de cette Raison en qui seule vous aviez mis votre foi!

Et vos adversaires, foule innombrable, — la foule des stériles et des négateurs, — vous entoure, ironique,

railleuse, ricanante. Et vous sentez votre foi hésiter, et votre cœur faiblir, et le doute, père des défections, sourdre dans vos cerveaux douloureux.

Et voilà comment, vous, vaillant Tiers-État, initiateur de la Révolution, vous, hardie Bourgeoisie, protagoniste de la République, vous êtes sur le point de douter de la République et de la Révolution, de glisser aux résipiscences et aux palinodies, et de rentrer tout confus au giron catholique.

Eh bien, non, nous ne vous laisserons pas commettre ce suicide! Nous vous parlerons, et vous nous entendrez.

On vous dit : Le verdict de la Science contredit radicalement la devise de la Révolution. La naïve illusion révolutionnaire n'a donc qu'à s'effacer au plus tôt devant la terrible certitude scientifique.

Voilà ce qu'on vous dit.

A notre tour nous vous disons : On vous trompe! n'en croyez rien! Repoussez ce pessimisme. Ne donnez pas dans cette panique vulgaire des faibles cœurs. Voyez : en aucun lieu du globe les hauts esprits ne se laissent ébranler. Ils restent impassibles. Ils s'obstinent à avoir foi. Ils en appellent tranquillement de la Science mal informée à la Science mieux informée. Ils en appellent des conclusions hâtives d'une Science anarchique aux conclusions mûries d'une Science organisée. En un mot, ils en appellent de la Science hagarde d'aujourd'hui à la Science sereine de demain.

Oui, nous vous l'affirmons, nous qui le savons : de la souriante Utopie du XVIIIe siècle, et de la Science sinistre du XIXe, c'est la première, en dépit de tout, qui aura le dernier mot.

Et pour réduire le débat à quatre termes : de la fausse Science d'aujourd'hui qui prétend nous montrer dans l'Univers un Antre et dans l'Homme un Fauve, nous en appelons énergiquement à la vraie Science de demain qui, elle, saura voir et faire voir, dans l'Univers un Temple et dans l'Homme un Juste!

Un Fauve dans un Antre, ou un Juste dans un Temple : voilà donc nettement le débat.

Ce débat, non seulement nous l'acceptons, mais nous le provoquons. Et nous le provoquons avec tranquillité. Car nous sommes sûr. La « foi » n'est pas toujours ce que notre époque imagine, à savoir une croyance gratuite et niaise. La vraie « foi » est un pressentiment et une pré-possession.

*
* *

Voilà le vrai jour, à notre avis, sous lequel il faut présenter la Science à la Bourgeoisie française contemporaine, aux quatre groupes de la Bourgeoisie que nous avons appelés : les Professionnels et les Mondains, les Catholiques et les Libres Penseurs.

J. B. JEAN IZOULET.

(La fin prochainement.)

DEUX DOCUMENTS INÉDITS RELATIFS A FRÈRE RICHARD ET A JEANNE D'ARC

Un jeune archiviste paléographe, M. Bougenot, chargé par M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts d'une mission à Vienne, a trouvé à la Bibliothèque impériale de cette ville deux documents inconnus jusqu'à ce jour dont le Comité des travaux historiques a eu la primeur il y a quelques jours, grâce à un rapport verbal très favorable présenté par le président de la section d'histoire et de philologie de ce Comité, notre éminent confrère M. Léopold Delisle.

Le premier, qui n'est qu'un simple extrait d'un registre aujourd'hui perdu du Parlement de Poitiers, concerne Frère Richard, l'un des personnages les plus curieux de l'entourage de la Pucelle pendant la seconde moitié de l'année 1429. En présence des affirmations contradictoires des chroniqueurs, plusieurs historiens se sont demandé si le célèbre prédicateur populaire appartenait à l'ordre des Augustins ou à celui des Franciscains de l'Observance, dits vulgairement Cordeliers. Il résulte de l'extrait découvert à Vienne par M. Bougenot que Frère Richard était Cordelier et qu'il habitait, dans les premiers mois de 1431 du moins, le couvent de son Ordre à Poitiers :

Le vendredi vingt-troisième jour de mars 1431 (nouveau style), les vicaires de l'évêque de Poitiers et l'inquisiteur de la foi ont dit à la Cour séant à Poitiers qu'ils avaient ordonné et donné leurs lettres pour faire défense à Frère Richard, de l'Ordre des Frères Mineurs, de s'entremettre de quelque fait de prédication, et pour qu'il soit arrêté en l'hôtel du couvent du dit Ordre à Poitiers. Et ont les dits vicaires et inquisiteur requis à la Cour qu'elle y donne son aide et confort. Et aussi pour ce que icellui Frère Richard n'est venu devers la Cour qui l'a mandé, icelle Cour a ordonné qu'après les dites défenses et arrêts faits il en soit donné lecture au dit Frère Richard. Et en confirmant les dites mesures, il lui sera semblablement défendu de par la Cour de faire fait de prédication et de partir du dit couvent, où il devra tenir arrêt jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné (1).

De quelle nature étaient donc ces prédications qui poussaient les vicaires épiscopaux de Poitiers et l'inquisiteur de la foi, gardiens si jaloux des privilèges de la justice ecclésiastique, à recourir à l'intervention du Parlement, c'est-à-dire de la cour souveraine en fait de justice séculière? Un appel aussi insolite donne lieu de supposer que le gouvernement de Charles VII pouvait n'être pas plus ménagé par le fougueux Franciscain que l'Église elle-même; et comme ce gouvernement ne faisait rien pour la Pucelle, prisonnière à Rouen des Anglais, qui depuis deux mois et demi instruisaient son procès, on est amené à se demander

(1) Bibliothèque impér. de Vienne, ms 6629, p. 77.

si Frère Richard, oubliant avec la plus généreuse imprudence des dissentiments d'importance après tout secondaire, ne revenait pas vers Jeanne, maintenant qu'il la savait malheureuse, et n'accusait pas la lâche indifférence, l'ingratitude éhontée dont elle était la victime.

Le second document dont M. Bougenot nous apporte le texte émane de l'un des personnages les plus étranges du xve siècle, de ce Jacques de Bourbon, comte de La Marche, roi de Naples, mais roi sans couronne, qui fut le plus fervent des dévots et le plus infortuné des maris. Le chroniqueur Olivier de La Marche était encore enfant lorsque, six ans seulement après les premiers succès de Jeanne d'Arc, il fut témoin de l'entrée, en 1435, de ce prince à Pontarlier. Il nous l'a décrit « se faisant porter sur une de ces civières dont on a coutume de se servir pour le transport du fumier, à demi couché et à demi levé, appuyé sur un pauvre méchant dérompu oreiller de plume, vêtu pour toute parure d'une longue robe d'un gris de très petit gris, ceint d'une corde nouée à la ceinture à la façon des Cordeliers, portant pour coiffure un gros bonnet appelé *cale* rattaché sous le menton, et du reste grand et beau chevalier de sa personne, bien formé de tous ses membres, avec la barbe et la chevelure blondes, des traits réguliers, une physionomie agréable, ouverte, avenante et joyeuse (1) ».

Un tel prince était particulièrement bien préparé pour s'intéresser aux faits et gestes de la Pucelle. Dès 1851, M. le professeur Guillaume Wattenbach avait signalé, dans le manuscrit 3476 de Vienne, une lettre relative à Jeanne d'Arc (2), mais cette mention avait passé inaperçue. L'écriture de ce manuscrit est du xve siècle, plutôt de la fin que du commencement, et le précieux texte copié par M. Bougenot en remplit les feuillets 68 à 72. Ce texte, qui est en latin, — un latin vraiment détestable, — est précédé du titre suivant : *Copia cujusdam littere quam misit rex Jacobus episcopo Laudunensi*. Le roi Jacques, c'est Jacques de Bourbon, qui, marié en 1415 à Jeanne II, reine de Naples, continuait de prendre le titre de roi, quoiqu'il vécût loin de sa femme depuis longues années. L'évêque pour lequel la lettre a été écrite est Guillaume de Champeaux, président de la Chambre des comptes de Charles VII, prélat de fort peu édifiante mémoire, qui occupa le siège épiscopal de Laon de 1419 à 1444.

Du reste, le document conservé dans le manuscrit de Vienne est plutôt, du moins dans l'état où il nous est parvenu, le résumé d'une lettre qu'une lettre proprement dite. En effet, les formules initiale et finale de salutation et aussi la signature font défaut. J'ajoute que, comme l'a très bien vu M. Bougenot, ce résumé n'est que la traduction en très mauvais latin d'un original qui devait être en français. Le jeune érudit auquel nous devons la copie de cet important document a fait remarquer l'emploi de l'expression *episcopus Combilonensis*, au lieu de *episcopus Catalaunensis*, pour désigner l'évêque de Châlons-sur-Marne.

A la rigueur, *Combilonensis* pourrait être une forme corrompue provenant de l'inadvertance d'un copiste; mais ce qui nous paraît un argument plus décisif en faveur de l'opinion émise avec beaucoup de sagacité par M. Bougenot, c'est une expression telle que *Pulcher frater de Clermont* au commencement d'une phrase dont Jacques de Bourbon se sert quelque part pour désigner Charles, fils aîné de Jean Ier, duc de Bourbon. *Pulcher frater* ne peut être que la traduction de ces mots : « Beau-frère de Clermont », qui appartiennent à la langue courante du xve siècle. La même remarque doit s'appliquer à un autre document, non moins précieux que la missive de Jacques de Bourbon, dont le manuscrit 3476 de Vienne contient également un assez bon texte. Je veux parler de la célèbre lettre adressée, le 21 juin 1429, par Perceval de Boulainvilliers à Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, pour l'informer des succès remportés par l'armée royale, sous la conduite de la Pucelle. Publiée pour la première fois en 1729 par Pez (1), d'après une copie conservée dans la bibliothèque de la Chartreuse de Moelk, cette lettre a été réimprimée en 1849 par Jules Quicherat (2). Mon savant maître a accompagné son édition d'un judicieux commentaire auquel je ne trouve à ajouter qu'une observation de quelque importance, à savoir que la lettre de Perceval de Boulainvilliers, comme celle de Jacques de Bourbon, avait dû être écrite primitivement et dans sa teneur originale, en français.

D'ailleurs, la juxtaposition des deux documents dans un seul et même manuscrit n'est point l'effet d'un simple hasard. Quoique ces lettres soient adressées, l'une au duc de Milan, l'autre à un prélat français, si on les étudie au point de vue de la source d'où dérive leur contenu, elles ont en réalité, sinon le même auteur, du moins la même origine. Dès les premières lignes du petit mémorial qu'il adresse à Guillaume de Champeaux, Jacques de Bourbon déclare que les nouvelles consignées dans ce mémorial lui ont été transmises par celui qu'il appelle son Perceval *Persevaldus noster*, c'est-à-dire par Perceval de Boulainvilliers et aussi par un guerrier illustre, Étienne de Vignoles, plus connu dès lors sous son sobriquet soldatesque de La Hire. L'ex-roi de Naples habitait sans doute quelque château de son comté de La Marche, lorsqu'il prit la peine de rédiger, à la date du 24 juillet 1429, une semaine seulement après le sacre de Charles VII à Reims,

(1) *Mémoires d'Olivier de La Marche*, édit. H. Beaune et J. d'Arbaumont. — Paris, 1883, I, 194.

(2) Archiv., X, 1851, p. 478 : *Brief über Johanna von Arc.*

(1) *Codex historico-diplomaticus*, part. III, p. 237.

(2) *Procès de Jeanne d'Arc*, V, 114 à 121.

le précieux journal dont le destinataire, Guillaume de Champeaux, devait, selon toute apparence, se trouver alors pour le service du roi en Languedoc. Voici le texte de ce document, dont nous donnons une traduction française aussi littérale que possible.

SIMÉON LUCE.

Copie d'une lettre adressée par le roi Jacques à l'évêque de Laon.

Grâce aux bons soins de notre Perceval, il nous a été apporté sûres nouvelles tant par écrit que verbalement et aussi par certaines lettres que nous avons reçues de La Hire. Le dit Perceval a même été le témoin oculaire de quelques-uns des faits qu'il nous a racontés.

Et d'abord on a pris d'assaut Jargeau, où cinq cents combattants du côté des Anglais ont été occis. Le comte de Suffolk et La Poule son frère ont été faits prisonniers par le bâtard d'Orléans; un autre frère dudit comte a été occis.

La Pucelle s'est éloignée d'Orléans le mercredi quatorzième jour de juin pour mettre le siège devant le château de Meung où était le seigneur de Scales et autres jusqu'au nombre de six cents combattants, en sa compagnie notre cousin d'Alençon et notre frère de Vendôme, tous deux capitaines de l'ost, le maréchal de Sainte-Sévère, l'amiral de France, les seigneurs de Laval et de Rais, le bâtard d'Orléans, La Hire et autres seigneurs et capitaines en grand nombre, lesquels avisèrent que mieux serait de marcher sur Beaugency et d'assiéger la dite forteresse; et ainsi firent-ils et au lendemain y mirent le siège. Talbot avait évacué la dite forteresse la nuit précédente pour réunir ses gens et livrer bataille aux nôtres, et telle était l'ardeur des siens et la confiance qu'ils avaient en leurs forces que, les nôtres eussent-ils été en nombre triple, ils en voulaient venir aux mains avec eux; et les dits Anglais, ayant ainsi réuni leurs forces, arrivèrent à former un corps d'armée de trois mille cinq cents combattants. A l'arrivée de nos gens, les Anglais qui occupaient la forteresse de Beaugency se rendirent le samedi au lever du jour et promirent sous serment de ne se point armer pendant deux mois contre le roi. Richard Guethin et Mathago, capitaines de la garnison, furent gardés comme otages; et leurs soudoyers, ayant vidé la place, se retirèrent dans la direction du Mans avec leurs chevaux et leurs harnois.

A leur départ de Beaugency, les nôtres, apprenant que les Anglais, après avoir évacué le château de Meung, s'avançaient en bonne ordonnance et se préparaient au combat, en éprouvèrent une grande joie, car ils ne désiraient autre chose. Ils les poursuivirent dans la direction de Janville jusqu'à un lieu nommé Saint-Sigismond et situé à deux lieues de Patay. C'est là que les ennemis, ayant choisi pour livrer bataille une position à leur convenance, descendirent de leurs chevaux et attendirent de pied ferme l'attaque de nos gens.

A l'avant-garde, de notre côté, se trouvaient le bâtard d'Orléans et le maréchal de Sainte-Sévère. Poton et Arnault Guilhem étaient les gardiens de la dite avant-garde. Après venaient les archers et les arbalétriers formant le principal corps d'armée qui comptait parmi ses chefs monseigneur d'Alençon, monseigneur de Vendôme et le connétable de France arrivé de la veille. La Hire était particulièrement chargé de la direction de ce corps d'armée dans les rangs duquel combattaient la plupart des capitaines mercenaires et des seigneurs.

L'arrière-garde marchait sous les ordres de la Pucelle, de Graville, grand-maître des arbalétriers, des seigneurs de Laval, de Rais et de Saint-Gilles accompagnés d'autres chefs de guerre en fort grand nombre. Toute cette masse d'hommes, fantassins et cavaliers, s'écoulait précipitamment et un peu pêle-mêle, tant on craignait de ne point arriver à temps pour joindre l'ennemi. Notre avant-garde vint donner contre les archers anglais, qui ne tardèrent pas à fuir en désordre lorsqu'ils eurent vu tomber à la suite de ce premier choc quatorze cents combattants; puis ces fuyards s'étant ralliés revinrent pour rétablir le combat au nombre de huit cents fantassins; mais ils furent mis en déroute et taillés en pièces par notre principal corps d'armée. Il s'ensuivit un sauve qui peut général de la part des Anglais auxquels nos gens se mirent alors à donner la chasse. Lorsque Talbot, fait prisonnier par La Hire et par Poton de Xaintrailles, fut pris, il était à cheval, mais il ne portait point d'éperons, vu que lui et les autres chefs anglais s'étaient remis précipitamment en selle pour prendre la fuite. Le seigneur de Scales est prisonnier de Girault de La Palière, messire Jean Fastoff d'Arnault Guilhem, frère de La Hire, le seigneur de Hungerford, du duc d'Alençon, Falconbridge d'Amadoc, autre frère de La Hire, messire Thomas Guerard de messire Theaude de Valpergue, Richard Spencer et Fitz-Walter du dit duc d'Alençon. Bref, les prisonniers sont au nombre de quinze cents. En résumé, sur trois mille cinq cents Anglais, deux cents hommes d'armes à cheval tout au plus ont réussi à s'échapper, entre autres le traître Tassin Gaudin. On leur a donné la chasse jusqu'à Janville. Les habitants ont fermé leurs portes aux fuyards, et en ont occis un grand nombre; puis ils se sont rendus au roi, et ont apporté les clefs de la place à la Pucelle.

Durant cette poursuite et le jour même de la bataille, on a vu arriver de Bretagne trois cents chevaliers et écuyers qui sont venus spontanément servir le roi, et se sont mis sous les ordres et en la compagnie du connétable. Le duc de Bretagne lui-même a envoyé son fils et le comte d'Étampes, son frère, au service du roi qui a chargé notre frère de se rendre à Chartres à la requête des habitants de cette ville. Le dit roi doit s'avancer vers la Charité-sur-Loire, en passant par Auxerre et par Reims, où doit avoir lieu la cérémonie du sacre. La Pucelle a voulu que l'on tienne ce chemin. Elle a dit que, vers ces régions, il doit se livrer une grande bataille, mais que le roi remportera la victoire. La cité de Paris et plusieurs autres cités du royaume ont adressé au duc de Bourgogne des demandes de secours. Le duc de Bedford et le comte de Warwick ont dépêché des messagers en Angleterre pour réclamer des renforts et font armer jusqu'aux prêtres. La Pucelle annonce, — et puissent ses paroles se réaliser, — que le roi d'Écosse doit faire à bref délai une invasion en Angleterre; et s'il en était ainsi, il ne saurait rien arriver de plus heureux au roi notre sire. Beau-frère de Clermont et notre fils de Pardiac doivent rester pendant toute cette semaine en la compagnie du roi, et il nous déplaît qu'ils aient mis tant de retard à le rejoindre.

On dit qu'un grand nombre d'habitants de Liége et de Tournai sont venus trouver le roi qui, avant le vingtième jour du présent mois de juillet, aura sous ses ordres, nous en avons le ferme espoir, plus de trente mille combattants.

Jhesus Maria,

Voici les noms des seigneurs qui ont fait partie du cortège royal le jour où le roi a été sacré dans la cité de Reims le 17 juillet 1429. Et d'abord Mgr le duc d'Alençon, Charles de Bourbon, Mgr le comte de Clermont, Mgr le comte de Vendôme, Mgr de La Trémouille et Mgr de Laval. Prélats. Mgr l'archevêque de Reims, qui a mis la couronne sur la tête du roi. L'évêque d'Orléans. L'évêque de Séez. L'évêque de Châlons. L'abbé de Saint-Remy a oint le roi.

Le seigneur d'Albret, pour ce jour, a été lieutenant du connétable.

Ce même jour, le seigneur de Rais a été fait maréchal de France à la place du seigneur de La Fayette.

Mgr le duc d'Alençon a fait chevalier le roi notre sire, et l'on a fait le dit jour 240 nouveaux chevaliers. Et la Pucelle est restée près du roi pendant toutes ces cérémonies, tenant en main son étendard.

Les cités et forteresses dont les noms suivent se sont mises en l'obéissance du roi. La cité d'Auxerre a été prise d'assaut. Quatre mille cinq cents bourgeois de cette ville ont été occis et aussi quinze cents hommes d'armes, tant chevaliers qu'écuyers, des parties de Bourgogne et de Savoie, et dans le nombre la plupart des grands seigneurs de Bourgogne. Les cités de Troyes, de Châlons et de Reims ont également fait leur soumission. C'est à Reims qu'ont été apportées au roi, notre sire, les clefs de la cité épiscopale de Laon, de Saint-Quentin, de la cité épiscopale de Noyon, de la cité épiscopale de Senlis, de Compiègne, de Sézanne, de la cité archiépiscopale de Sens, de Provins. La reddition de toute cette partie du comté de Champagne qui appartient au duc d'Orléans a suivi la prise de Château-Thierry, où se trouvait le seigneur de Châtillon, qui devait venir trouver le roi à la faveur d'un sauf-conduit. Montaiguillon et Vertus, entre autres places, ont reconnu son autorité et lui ont prêté serment d'obéissance.

Les seigneurs de La Trémouille et de Laval ont été faits comtes le jour même du sacre.

Le roi a donné à La Hire le comté de Longueville, en Normandie, ainsi que tout ce qu'il pourra conquêter en ce pays.

Monseigneur le bâtard d'Orléans et monseigneur le maréchal de Boussac sont allés tous deux inviter l'abbé de Saint-Remy à apporter la Sainte Ampoule en vue de l'onction royale. Laquelle Ampoule le dit abbé a trouvée abondamment pourvue du saint chrême, tandis qu'au contraire, comme il l'a juré sous serment, il l'avait trouvée vide à l'époque où le duc de Bedford voulut naguère se faire sacrer et oindre comme roi de France.

Le roi a chevauché toute la journée du dimanche à travers la cité de Reims portant sur la tête la couronne de France.

Il a fait lui-même son entrée pacifiquement dans toutes les autres cités qui se sont rangées sous son obéissance, excepté Auxerre, qu'il a fallu emporter de vive force, comme il a été dit plus haut.

Le roi a maintenant en sa compagnie trente mille cavaliers et vingt mille fantassins, et il y a grande disette de vivres partout sur son passage.

Les Anglais se sont repliés en masse du côté de la Normandie; ils sont en petit nombre et comme frappés de stupeur.

Monseigneur le duc de Bourgogne se tient coi sans faire un mouvement. Le bruit court qu'il ne veut à aucun prix marcher contre le roi en personne et qu'il est fort impatient de voir la Pucelle.

Le roi a quitté Reims le jeudi 21 juillet et a fait route par le château du Crotoy, d'où il doit s'avancer vers Calais pour conquérir tous les ports de mer occupés par les Anglais, avant que l'ennemi ait eu le temps de les fortifier et qu'il ait reçu des renforts; il entend ensuite faire une expédition en Normandie. Donné le vingt-quatrième jour de juillet, l'an du Seigneur mil quatre cent vingt et neuf.

CONFÉRENCES DE L'ODÉON

Les Époques du théâtre français.

(Douzième conférence.)

L'ÉVOLUTION DU DRAME BOURGEOIS.

Mesdames et messieurs,

Je crains d'être un peu plus long aujourd'hui que de coutume, et je vous prie d'abord de vouloir bien m'en excuser, si la faute, comme vous l'allez voir, n'en est pas tant à moi qu'à mon sujet, le plus vaste, et, en un certain sens, le plus ingrat de tous ceux que nous ayons eu jusqu'ici l'occasion d'effleurer. Il ne s'agirait, en effet, de rien de moins, si je le pouvais, que de vous retracer, dans l'histoire générale de notre théâtre, l'évolution particulière et entière d'un genre ou d'un sous-genre: c'est le drame, le drame bourgeois, – qu'il ne faut pas confondre avec le drame romantique, — c'est le genre de drame dont *le Philosophe sans le savoir*, que l'on va jouer devant vous tout à l'heure, est à peu près, je crois, le seul monument qui subsiste. Tout le reste a péri, vous le savez : les comédies larmoyantes de La Chaussée, les drames de Diderot, les tragi-comédies en prose de Beaumarchais, — son *Eugénie*, ses *Deux amis*, — les mélodrames de Mercier, — *Jenneval*, *le Déserteur*, *l'Indigent*, *la Brouette du vinaigrier*... Sedaine seul survit, et encore d'une vie bien fragile, bien précaire, bien intermittente!... Et cependant, messieurs, c'est de là, si je ne me trompe, que procède notre comédie moderne, notre comédie contemporaine, celle des Augier et des Dumas, des Barrière et des Sardou ; c'est là, parmi ces ruines, pour ainsi parler, qu'elle a ses premières origines; c'est jusque-là, si nous voulons bien la comprendre, qu'il nous faut enfin remonter... C'est ce que je vais essayer de faire, et pour le faire, si je suis obligé, je n'ose pas dire de ranimer, mais de remuer bien des cendres éteintes, vous pardonnerez, je l'espère, à l'intérêt actuel de la question, ce que la tentative risquera d'avoir par ailleurs de laborieux et d'ingrat.

Deux ou trois circonstances, caractéristiques des cinquante années qui se sont écoulées de 1732 à 1775, — de *Zaïre* au *Barbier de Séville*, — ont favorisé l'éclosion et le succès du drame.

Je vous en signalais l'autre jour la première, en vous parlant du nouveau pathétique dont la *Zaïre* de Voltaire n'est pas l'essai le moins heureux ni l'exemple le moins éloquent. Mais vous êtes-vous aperçu peut-être, en y songeant, que ce pathétique, lui tout seul, était solidaire et significatif à la fois d'un singulier affaiblissement de la notion ou du sens de l'art? Et il n'y a rien, vous le savez sans doute, qui distingue plus profondément l'une de l'autre, jusqu'à les opposer, encore

qu'elles aient l'air de se continuer, la littérature du XVIIe et celle du XVIIIe siècle. On perd le sentiment de la ligne ; — et les séductions faciles du « coloris » se substituent au charme sévère du dessin : c'est Watteau qui succède à Poussin, le peintre de l'*Embarquement pour Cythère*, au peintre des *Sept sacrements* ; c'est *Zaïre* qui remplace *Andromaque* ; ce sera bientôt l'éloquence fardée de Rousseau qui remplacera la forte et mâle éloquence de Bossuet... On perd le sentiment de la composition ; on ne sait plus ordonner, relier, fondre ensemble les parties d'un même tout ; on ne sait plus conduire plusieurs idées à la fois ; — et tous les grands ouvrages du temps, l'*Esprit des lois* de Montesquieu, l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire, l'*Histoire naturelle* de Buffon, ont je ne sais quoi de fragmentaire, de confus, et comme d'inachevé. Mais on perd surtout le sentiment de cette unité plus intérieure, si je puis ainsi dire, organique, profonde et cachée, qui fait la vie de l'œuvre d'art, de *Tartuffe* ou d'*Athalie*, qui leur donne une existence propre, et comme indépendante de celle de leurs auteurs ; qui leur permet, en quelque manière, de croître encore, de grandir, de se continuer, ou d'évoluer après que Molière et Racine sont morts ; de leur survivre enfin, au sens propre, au sens plein du mot. C'est ce qui les distingue des tragédies de Voltaire, lesquelles, hélas ! sont mortes avec lui, quand il n'a plus été là, lui, l'auteur, pour les soutenir de sa personne, et leur prêter, en leur communiquant sa propre flamme, une apparence d'exister.

En revanche, à mesure que le sens de l'art s'affaiblit, la part de l'émotion purement humaine augmente. Nous le disions aussi ; et vous l'avez pu voir dans le roman de Prévost, dans la comédie de Marivaux, dans la tragédie de Voltaire... A leur suite et sur leurs traces, — après un peu de résistance, — le torrent de la sensibilité se déborde, grossissant et s'enflant à mesure que, la vie devenant elle-même plus facile à vivre, plus douce et plus voluptueuse, on y tient davantage, et il paraît plus dur d'en être privé, comme aussi de tout ce qui en peut faire l'agrément ou le plaisir. Les moindres contrariétés en deviennent tragiques, et la source des larmes s'épanche. Il n'est plus question maintenant d'admirer ou de rire, de plaisanter ni de trembler : on veut pleurer ; et on pleure, en effet. On pleure sur Holopherne et on pleure sur Zaïre ; on pleure aux romans de Prévost, *Manon Lescaut*, *Clèveland*, *le Doyen de Killerine* ; on pleure aux comédies de La Chaussée, *Mélanide*, *la Gouvernante*, *le Préjugé à la mode* ; on pleure sur soi-même, tantôt d'attendrissement et tantôt de remords ; on pleure de joie comme de tristesse ; et on se sait bon gré de pleurer, comme d'une marque de vertu, comme d'une preuve que l'on est une « belle âme »... Mais comment voudriez-vous, mesdames, au moyen de quelles digues, que le théâtre se fût défendu contre ce ruissellement de larmes ; et comment, quand tout le siècle était inondé, comment voudriez-vous, et par quel miracle, que la scène s'en fût préservée ?

N'oublions pas un dernier trait : nous sommes au XVIIIe siècle, et — depuis le *krach* de la banque de Law, pour ne pas remonter plus haut, — l'aristocratie, vous le savez, perd de jour en jour un peu plus de terrain. Tout ce qu'une classe peut faire pour se discréditer, elle s'y empresse. Mais elle se ruine surtout ; et la bourgeoisie, le tiers-état s'enrichit à mesure, grandit en importance, prend une conscience nouvelle de ses droits. Les inégalités paraissent plus choquantes, les abus plus insupportables. Les cœurs sont « gros de haines », comme dira bientôt le poète, et « affamés » de justice, — ou d'égalité, pour mieux dire... Serait-il possible que, disposant d'un moyen de propagande et d'action tel que le théâtre, on ne s'en servît pas ? qu'on ne prît pas au sérieux, presque au tragique, les inégalités dont s'amusait encore l'auteur du *Bourgeois gentilhomme* et de *Georges Dandin* ? Mais serait-il possible surtout que cette bourgeoisie déjà triomphante se fût accommodée de voir éternellement représenter sur la scène des empereurs et des rois, et que le premier usage qu'elle ait fait de ses économies ne fût pas, si je puis ainsi dire, d'avoir commandé son portrait (1) ?...

C'est ce qu'elle fait, messieurs ; et du concours de ces circonstances, — qui ne se contrarient pas, vous le voyez assez, qui se fortifient plutôt, — résulte dans l'histoire du théâtre la fusion des genres, de la tragédie avec la comédie, sous les noms de *comédie larmoyante* et de *tragédie bourgeoise*.

Je dis la fusion, je ne dis pas le mélange ; et la distinction a son importance. Il ne s'agit pas effectivement, comme les romantiques l'essayeront plus tard, de faire alterner le comique avec le tragique dans la diversité d'une action de théâtre. Je vous le répète : on ne veut plus rire. Possible que, dans la vie, le rire succède aux larmes, ou les larmes au rire, et Voltaire lui-même y consent (2). Mais, s'il y a des scènes presque tragiques dans *Don Juan*, ou des scènes de « haute comédie » dans *Andromaque* ou dans *Mithridate*, ce n'est point ce qu'il est question d'en imiter présentement. Non ! mais on veut égaler la dignité des aventures de la vie bourgeoise à la

(1) Voyez [illegible] Lainé : *Philosophie de l'art*, et [illegible] : « [illegible] ».

(2) Voltaire accepte l'[illegible] de mélange des genres : il a toujours repoussé [illegible] de bon bourgeois : « Si la [illegible] que la représentation des [illegible] [illegible] [illegible]

dignité de celles des héros tragiques, les malheurs du *Père de famille*, et ceux de M. Vanderk, aux catastrophes de la race des Atrides ou des Labdacides. Plus de Romains ni de Grecs... des « citoyens » ! Plus de ces crimes qui font « frémir la nature »... mais des infortunes privées, un mariage malheureux, une banqueroute, une séduction... Et Voltaire a beau se débattre; il a beau traiter cette tragédie nouvelle de « monstre bâtard » né, dit-il, d' « une égale impuissance de faire rire et de faire pleurer » ; il a beau condamner jusqu'à ce drame historique et national dans lequel il s'était essayé, nous répéter « qu'il ne faut pas croire qu'un meurtre commis dans la rue Tiquetonne ou dans la rue Barbette, qu'un prévôt des marchands nommé Marcel, que les sieurs Aubert et Fauconnau puissent jamais remplacer les héros de l'antiquité » ; on ne l'écoute point; il crie dans le désert; le courant est plus fort; et aux environs de 1740, voici, messieurs, que ce genre hybride s'installe victorieusement sur la scène, avec les comédies de Pierre-Claude Nivelle de La Chaussée : *le Préjugé à la mode*, *Mélanide*, *la Gouvernante*... Je ne nomme que ses pièces les plus caractéristiques (1).

C'est peut-être *Mélanide*, représentée pour la première fois le 12 mai 1741, qui en est la plus curieuse ; et, si vous vous rappelez que *le Jeu de l'amour et du hasard* est de 1730, on a rarement vu de variation plus brusque de la température morale. Nous ne trouvons plus en effet, ici, de ces valets ni de ces soubrettes, héritage de l'ancienne comédie, tels qu'il y en avait encore dans les comédies de Marivaux : pas d'Arlequin ni de Scapin, pas de Frontin ni de Trivelin. Ils y gâteraient le plaisir de pleurer. N'y cherchez pas davantage le plus petit mot pour rire, il n'y est pas; non plus qu'aucune intention de satire, comme il y en a toujours dans les comédies de Voltaire, par exemple dans son *Enfant prodigue* ou dans son *Écossaise:* l'émotion du spectateur en pourrait être contrariée. Mais une aventure de la vie commune, l'histoire d'une femme abandonnée, qui retrouve le père de son fils, l'histoire d'un fils qui se fait reconnaître par son père; c'est *Mélanide;* et, vous le voyez, c'est le sujet du *Fils naturel* de M. Alexandre Dumas; et aussi bien, comme on l'a remarqué, il n'est presque pas une des pièces de La Chaussée qui ne rappelle ou qui ne précède par quelque endroit quelqu'une des œuvres les plus fameuses du théâtre contemporain, *le Marquis de Villemer*, *les Fourchambault*, *Nos intimes*...

« N'avons-nous pas revu, — dit à ce propos l'auteur d'un excellent livre sur *La Chaussée*, — n'avons-nous pas revu le libertin corrigé, qui va faire un excellent mari? [*Le Marquis de Villemer; la Contagion.*] le grand seigneur qui épouse une des femmes de sa mère? [*Le Marquis de Villemer; les Danicheff.*] les époux d'humeur incompatible, qui s'aiment dès qu'ils sont séparés? [*L'Ami des femmes ; Divorçons.*] le mari à bonnes fortunes, qui s'avise un beau jour d'aimer tout bourgeoisement sa femme ? [*Le Gendre de monsieur Poirier; Andréa.*] les amis dont on est victime, et qui font le malheur de la maison où ils entrent? [*Nos intimes.*] l'homme de cœur égaré ou trompé un moment, qui se condamne à la misère pour restituer leurs biens à ses victimes involontaires? [*Un Roman parisien; Ceinture dorée.*] le fils naturel en face de son père, lui réclamant son nom, fût-ce l'épée à la main, ou même lui disputant l'amour d'une femme? [*Le Fils naturel; les Maucroix.*] »

Ajoutez que, par-dessous ces rapports extérieurs, — qui pourraient provenir de ce que le nombre des situations dramatiques n'est pas infini, — ce qui est, messieurs, plus remarquable encore, plus caractéristique, c'est la place que tiennent dans la comédie de La Chaussée toutes les questions qui tournent autour de celle du mariage. Le mariage ne fait pas le dénouement de ses pièces, comme chez Marivaux, et l'action ne s'y termine pas; au contraire, elle y commence, et le mariage en est la matière même. A moins que ce ne soit, comme dans *Mélanide*, les relations des pères et des enfants : la dette que l'on contracte envers l'enfant que l'on a mis au monde, ou le devoir dont il demeure tenu, lui, vis-à-vis de l'auteur anonyme de ses jours. Et c'est pourquoi, si d'ailleurs La Chaussée n'a pas négligé l'étude aussi des conditions, ni le soin de moraliser, ni de faire l'apologie du commerce ou de la roture, en vers souvent assez éloquents, vous ne serez pas étonnés que sa réputation en son temps ait balancé ou surpassé celle de Marivaux, ni qu'il ait précédé l'auteur d'*Œdipe* et de *Zaïre* à l'Académie, mais vous serez plutôt surpris qu'il soit aujourd'hui si profondément et depuis si longtemps oublié.

C'est qu'il a mêlé trop de romanesque encore dans l'intrigue de ses pièces, et qu'à vrai dire, pour en reconnaître le caractère de *modernité*, nous sommes obligés, en les réduisant à leur idée la plus générale, de les dépouiller de ce que ses contemporains y ont peut-être le plus applaudi. Comparez, en effet, *Mélanide* et *le Fils naturel*. Mélanide n'est pas tant une femme abandonnée qu'une victime des circonstances et de la mauvaise fortune. Elle a bien et dûment épousé le père de son fils, mais on a réussi à faire casser son mariage; les siens l'ont elle-même exilée au fond d'une province; et depuis vingt ans c'est vainement que son époux d'un jour a tâché de la rejoindre. En un certain sens, il est donc infidèle sans l'être, et Mélanide abandonnée comme sans avoir été trahie. Le romanesque des combinaisons masque ainsi l'intérêt de la situation principale; et, en effet, celle-ci ne s'accuse et ne se précise qu'au cinquième acte. Est-ce que peut-être La Chaussée n'a pas vu lui-même où était le vrai sujet de sa pièce? Ou si c'est qu'en essayant de rompre avec l'ancienne comédie, l'habitude est encore la plus

(1) Consulter, sur La Chaussée, l'excellent livre de M. G. Lanson : *Nivelle de La Chaussée et la comédie larmoyante*. Paris, 1887.

forte, et il croit devoir en retenir les complications consacrées? Peu importe; mais la vérité, c'est qu'il perd ainsi, il a ainsi perdu le bénéfice de ses inventions les plus heureuses, et cette seule raison nous empêchera toujours de souhaiter de revoir *Mélanide* ou *la Gouvernante* à la scène. La lecture en est bien suffisante!...

Que dis-je! elle est même fatigante, car *Mélanide* et *la Gouvernante* sont des pièces en vers; et le vers ne saurait absolument pas convenir à l'espèce de drame ou de comédie dont les pièces de La Chaussée sont les premiers essais. La Chaussée n'écrit pas mal; et toutefois il n'y a pas de vers plus prosaïques ou plus plats que les siens :

> Je dis[illegible] toujours des [illegible] qu'il vi[illegible] des visites,
> Et je n'ai jamais vu celui que vous me dites...

On dirait aussi bien :

> Je vais à l'Od[illegible], si quelqu'un me demande,
> Vous lui direz d'entrer, et, s'il peut, qu'il m'attende...

Les détails de la vie commune, — dès qu'il ne s'y mêle aucune intention de satire, comme chez Molière ou Boileau, — ne se laissent pas exprimer en vers. Mais de ces détails, — détails d'ameublement ou de toilette, détails d'office ou de cuisine même, — la comédie réaliste en a besoin, pour serrer d'un peu près l'imitation de la vie... N'est-ce pas, messieurs, comme si nous disions qu'il y a disproportion, ou, mieux encore, disconvenance, entre les sujets de la comédie de La Chaussée, d'une part, et, de l'autre, les moyens dont il use pour les traiter? Pour que la tragédie bourgeoise réussît à se développer, il fallait, après La Chaussée, qu'on la débarrassât de la contrainte du vers et du trompeur attrait du romanesque.

Tel fut le dessein de Diderot, dans ses drames : *le Fils naturel, le Père de famille;* et dans ses écrits théoriques, dont le principal est daté de 1758 : c'est l'*Essai sur la poésie dramatique*... Vous connaissez le personnage, l'un des plus amusants de notre histoire littéraire, et, si nous en avions ici la place ou le temps, j'aimerais, mesdames et messieurs, à vous le présenter... Mais y réussirais-je aussi bien que Garat, le futur ministre de la Convention, dans une page célèbre? et vous le rendrais-je aussi vivant, aussi naturel, aussi singulier? Garat, tout jeune encore, était à la campagne chez un de ses amis, lorsqu'il apprit que Diderot était des hôtes de la maison. Vous devinez son empressement de connaître le grand homme, et, en effet, dès le lendemain, sans plus de cérémonie, le voilà qui se présente lui-même :

Diderot ne paraît pas plus surpris de me voir que de revoir le jour. Il m'épargne la peine de lui balbutier gauchement le motif de ma visite. Il le devine apparemment au grand air d'admiration dont je devais être tout saisi. Il m'épargne également les longs détours d'une conversation qu'il fallait absolument amener aux vers et à la prose. A peine en est-il question, il se lève, ses yeux se fixent sur moi, et il est très clair qu'il ne me voit plus du tout. Il commence à parler, mais si bas et si vite, que, quoique je sois auprès de lui, quoique je le touche, j'ai peine à l'entendre et à le suivre... Peu à peu sa voix s'élève et devient sonore; il était d'abord presque immobile, ses gestes deviennent fréquents et animés. Lui, qui ne m'a jamais vu auparavant, lorsque nous sommes debout, m'environne de ses bras; lorsque nous sommes assis, il frappe sur ma cuisse comme si elle était à lui. Si le discours amène le mot de *lois*, il me fait un plan de législation; s'il amène le mot de *théâtre*, il me donne à choisir entre cinq ou six plans de drames et de tragédies (1). A propos des tableaux que l'on doit mettre sur le théâtre, où l'on doit voir des scènes, et non entendre des dialogues, il se rappelle que Tacite est le plus grand peintre de l'antiquité, et il me récite, ou il me traduit, les *Annales* et les *Histoires*. Mais combien il est affreux que les barbares aient enseveli sous les ruines des chefs-d'œuvre de l'architecture un si grand nombre des chefs-d'œuvre de Tacite! Si encore les monuments qu'on a déterrés à Herculanum pouvaient en rendre quelque chose! Cette espérance le transporte de joie; et là-dessus il disserte comme un ingénieur italien sur les moyens de faire des fouilles d'une manière prudente et heureuse. Promenant alors son imagination sur les ruines de l'antique Italie, il se transporte aux jours heureux des Lélius et des Scipion, où même les nations vaincues assistaient avec plaisir à des triomphes remportés sur elles. Il me joue une scène entière de Térence; il chante presque plusieurs chansons d'Horace. Il finit enfin par me chanter réellement une chanson pleine de grâce et d'esprit, qu'il a faite lui-même en impromptu dans un souper, et par me réciter une comédie très agréable, dont il a fait imprimer un seul exemplaire pour s'épargner la peine de la recopier. Beaucoup de monde entre alors dans son appartement. Le bruit des chaises qu'on avance et qu'on recule le fait sortir de son enthousiasme et de son monologue. Il me distingue au milieu de la compagnie, et il vient à moi comme à quelqu'un que l'on retrouve après l'avoir vu autrefois avec plaisir. Il se souvient encore que nous avons dit ensemble des choses très intéressantes sur les lois, sur les drames et sur l'histoire : il a reconnu qu'il y avait beaucoup à gagner dans ma conversation. Il m'engage à cultiver une liaison dont il a senti tout le prix. En nous séparant, il me donne deux baisers sur le front, et arrache sa main de la mienne avec une douleur véritable.

N'aurais-je pas eu grand tort, mesdames et messieurs, de me substituer à Garat? et de vous priver de

(1) Il [illegible] que l'action de deux vieillards aveugles, qui se chercheraient encore dans un âge avancé, et qui, les paupières humides de larmes de tendresse, se serreraient la main et se caresseraient pour ainsi dire au bord du tombeau, ne m'intéresserait pas davantage que le spectacle des plaisirs violents dont leurs sens tout nouveaux s'enivraient dans l'ado[illegible].

ce portrait? Mais n'est-il par surprenant qu'un tel homme, — c'est Diderot que je veux dire, — ait fait des drames si prétentieux, et je dirais si ennuyeux, s'ils n'étaient encore plus comiques! Ses essais théoriques valent mieux, et sans doute ils sont pleins d'idées plus que singulières,—j'oserai dire saugrenues, — mais pleins aussi de vues neuves, originales, souvent profondes. Quant aux réformes qu'il y propose, et indépendamment de l'importance étrange qu'il attache aux « tableaux » et à la « pantomime », — vous diriez, en effet, qu'il a toujours sous les yeux quelque toile de Greuze, une *Accordée de village* ou une *Malédiction paternelle*, — elles se réduisent essentiellement à deux. Il demande que, dans tous les genres, ce soient les situations qui décident des caractères; et, dans tous les genres aussi, qu'à la peinture des caractères on substitue celle des conditions.

Nous savons, messieurs, nous avons vu ce que cela veut dire. A la peinture des caractères substituer celle des conditions, c'est, au lieu de l'avare, ou de l'hypocrite, ou du misanthrope, au lieu de la précieuse ou de la prude, nous représenter sur la scène le magistrat, le financier, le négociant, le militaire, le « père de famille » ou le « fils naturel »; — et, d'eux-mêmes, c'est ce que La Chaussée déjà, c'est ce que Le Sage ou Dancourt avaient fait avant Diderot. Mais ils l'avaient fait d'instinct, et Diderot, lui, le fait ou propose de le faire systématiquement. Il a vu le premier que, si la peinture du caractère ne laissait pas de pouvoir se mêler à celle des conditions, cependant c'étaient là deux objets différents, et, en un certain sens, inverses. Nouvelle preuve, en passant, messieurs, que le XVIIIe siècle ne s'est pas du tout proposé de *mélanger*, mais seulement de confondre ou de fondre les genres, disons, si vous le voulez, de les *transposer* bien plutôt que de les détruire... Et quant au principe de la subordination des caractères, vous avez également vu que Diderot ne l'a pas inventé, puisque c'est le principe même de la tragédie cornélienne et, à plus forte raison, de la tragi-comédie des contemporains de Corneille. Eux aussi, comme Diderot le demande, ils avaient arrêté le plan de leur drame avant de savoir quels caractères ils y engageraient (1). Mais c'est Diderot encore le premier qui donne au principe tout son sens et toute sa portée; c'est lui qui en voit la liaison avec les questions qu'il propose à l'auteur dramatique d'agiter sur la scène, « celle du suicide, celle de l'honneur, celle du duel, celle de la fortune, celle de la dignité et cent autres »; et, messieurs, depuis cinquante ans, à l'envi les uns des autres? n'est-ce pas encore ce qu'ont fait nos dramaturges modernes (1)?

Malheureusement, et au contraire de Voltaire, ce qui manquait le plus à Diderot, c'était le don du théâtre, l'aptitude originelle, et, pour s'en apercevoir, il n'est que de prendre au hasard une scène de son *Fils naturel* ou de son *Père de famille* :

SCÈNE VII

LE PÈRE DE FAMILLE, UN INCONNU.

[*Tandis que le père de famille erre, accablé de tristesse, entre un inconnu, vêtu comme un homme du peuple, en redingote et en veste, les bras cachés sous sa redingote et le chapeau rabattu et enfoncé sur les yeux. Il paraît plongé dans la peine et la rêverie. Il traverse, sans apercevoir personne.*]

LE PÈRE DE FAMILLE, *qui le voit venir à lui, l'attend, l'arrête par le bras et lui dit :*

Qui êtes-vous? où allez-vous?

L'INCONNU [*point de réponse.*]

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui êtes-vous? où allez-vous?

L'INCONNU [*point de réponse encore*].

LE PÈRE DE FAMILLE *relève lentement le chapeau de l'inconnu, reconnaît son fils, et s'écrie :*

Ciel!... C'est lui!... C'est lui!... Mes funestes pressentiments, les voilà donc accomplis!... Ah!... [*Il pousse des accents douloureux; il s'éloigne; il revient; il dit :*] Je veux lui parler... Je tremble de l'entendre... Que vais-je savoir?... J'ai trop vécu, j'ai trop vécu!

SAINT-ALBIN, *en s'éloignant de son père, et soupirant de douleur.*

Ah!

LE PÈRE DE FAMILLE, *le suivant.*

Qui es-tu? D'où viens-tu?... Aurais-je eu le malheur?

SAINT-ALBIN, *s'éloignant encore.*

Je suis désespéré.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Grand Dieu! que faut-il que j'apprenne?

SAINT-ALBIN, *revenant et s'adressant à son père.*

Elle pleure, elle soupire, elle songe à s'éloigner; et, si elle s'éloigne, je suis perdu.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui, elle?

SAINT-ALBIN.

Sophie... Non, Sophie, non..., je périrai plutôt!

Si vous songez qu'il ne s'agit ici que d'un grand garçon qui a passé la nuit hors de la maison paternelle, peut-être ces exclamations vous paraîtront-elles exagérées, comme le désespoir de ce brave homme. « J'ai trop vécu... J'ai trop vécu... » Que dirait-il, en effet, de plus? ou de quel ton plus pénétré, si son fils venait de

(1) « Le plan d'un drame peut être fait et bien fait, sans que le poète ne sache rien encore du caractère qu'il attachera à ses personnages. » Corneille eût, sans doute, approuvé la formule; on a vu que Molière et Racine avaient fait, eux, justement le contraire. Ils attachaient d'abord un « caractère » à leurs personnages, et le reste ne venait qu'ensuite.

(1) Comparez plutôt à l'*Essai sur la poésie dramatique* les mémorables *Préfaces* de M. Alexandre Dumas.

le déshonorer? Mais, ce qui est plus extraordinaire, et surtout moins dramatique encore, que cet étalage de sensibilité, c'est, je crois, la facture de ce « petit morceau »; ce sont ces propos interrompus; c'est ce dialogue entrecoupé qui retarde l'action, bien loin de la faire avancer, et qui non seulement ne caractérise pas les personnages, mais qui les rend au contraire, à chaque mot qu'ils échangent, plus semblables entre eux, moins individuels, et plus généraux. En réalité, dans son *Père de famille* et dans son *Fils naturel*, Diderot a passé le but, — ce qui est sans doute l'un des plus sûrs moyens qu'on sache de le manquer, — et, de tout ce qu'il a cru représenter dans ses drames, nous n'y retrouverions rien, s'il n'avait écrit ses *Entretiens avec Dorval* ou son *Essai sur la poésie dramatique*. Ce ne sont pas les drames de Diderot qui prouvent ou qui éclairent ses théories dramatiques, mais bien ses théories qui éclairent et qui précisent au contraire ce qu'il y aurait, sans elles, d'obscur, de vague, et d'indéterminé dans ses drames.

Sedaine a été plus heureux, et — dans ce *Philosophe sans le savoir* que l'on va jouer devant vous tout à l'heure, — c'est lui qui nous a donné ce drame bourgeois dont à peine peut-on dire que *le Fils naturel* ou *le Père de famille* fussent la promesse. Rendons ici, messieurs, cette justice à Diderot, qu'il a pris presque plus de part au succès de Sedaine qu'il n'en aurait pris au sien propre.

Vous rappelez-vous, mesdames, l'histoire de Michel Sedaine (1)? Fils d'un architecte qui avait fait de mauvaises affaires; obligé de quitter ses études à l'âge de douze ou treize ans; la mort de son père en avait fait, un ou deux ans plus tard, un chef de famille et l'unique soutien d'une mère et de deux petits frères. L'humble et dur métier qu'il choisit pour subvenir à leurs besoins fut celui de tailleur de pierres. Un architecte qui l'employait, Buron, — dont je vous rappelle le nom parce qu'il fut le grand-père du peintre David, — remarqua ce jeune homme qui, dans ses rares loisirs, lisait, dit-on, et relisait Molière et Montaigne. Il s'y intéressa; l'introduisit dans la société de quelques gens de lettres de ses amis; lui procura la connaissance d'un modeste protecteur qui le mit à l'abri du besoin; et ce fut ainsi qu'après avoir publié quelques pièces fugitives, entre autres l'*Épître à mon habit* :

[illegible].

Sedaine débuta en 1758, à l'Opéra-Comique, — ou, pour mieux dire, à la foire Saint-Laurent (1), — par *le Diable à quatre*, bientôt suivi de *Blaise le savetier*, musique de Philidor. D'autres opéras suivirent, entre lesquels on cite surtout *Rose et Colas*, *le Déserteur*, *Richard Cœur-de-Lion*... Et c'est sans doute à la musique de Monsigny et de Grétry qu'ils doivent leur célébrité; mais Sedaine y est bien de quelque chose aussi, pour des qualités analogues à celles que vous allez retrouver tout à l'heure dans *le Philosophe sans le savoir*.

Non pas d'ailleurs, — ou du moins j'en serais bien étonné, — que vous éprouviez à voir jouer le drame de Sedaine l'enthousiasme extraordinaire et quasi délirant de son ami Diderot. « Ah! mon ami, s'était-il écrié, quand Sedaine eut achevé de lui lire le manuscrit de son drame, je te donnerais ma fille... si tu n'étais pas si vieux!... » C'est du moins ce que l'on raconte; et ce qui est certain, c'est qu'en deux ou trois endroits de ses œuvres, Diderot s'est plu à nous rappeler la course qu'il avait faite en fiacre, à travers tout Paris, de la rue Taranne jusqu'à la Roquette, — au lendemain du succès des premières représentations de la pièce, — pour inonder Sedaine de ses larmes. Mais je crains, messieurs, qu'à la représentation même, vous ne soyez frappés de la faiblesse du style, et surtout de la faiblesse de la pensée de Sedaine. En vérité, vous trouverez son apologie du commerce un peu naïve, un peu puérile, j'en ai peur; et, s'il faut le dire, je ne sache pas un de nos rhétoriciens qui, s'il était mis sur le même sujet, ne s'en tirât plus heureusement que l'auteur. Il n'est pas probable non plus que la manière dont il a traité le duel vous rappelle, même de loin, la façon dont Corneille l'avait jadis traitée dans son *Cid*. Le pauvre Sedaine paye ici les lacunes de son éducation première, et jamais homme n'eut moins que lui cette faculté du véritable écrivain, qui est comme de changer tout ce qu'il touche en universel.

Mais, en revanche, vous reconnaîtrez, dès les premières scènes, l'honnête homme, le parfait honnête homme qu'il fut, l'un des rares écrivains de son temps pour lequel on ne puisse éprouver que respect et que sympathie... Son intrigue est ingénieuse en même temps que simple; et il y a quelque chose de plus qu'heureusement inventé dans cette histoire de duel jetée comme au travers des apprêts de la noce de la fille du logis. Quelques caractères sont habilement ou délicatement tracés : celui de M. Vanderk père, celui d'Antoine, le fidèle serviteur, — dont il est vrai que le mélodrame a étrangement abusé depuis lors, — mais le caractère surtout de Victorine, où l'on ne saurait dire ce qu'il y a de mieux et de plus agréablement, de plus délicatement touché : de l'amour qui s'ignore, ou du respect qui combat encore, dans le cœur de la fille d'Antoine, ce qu'elle sent en elle de penchant vers son

(1) On trouvera sur Sedaine [illegible] Courte de Gébelin, III [illegible] *Observ. de Diderot*. Il y en a une plus [illegible] et plus [illegible] de Mme de Vandeul, [illegible] de Diderot, [illegible] XVI [illegible] de Grimm [illegible] Ducis, [illegible] *Dictionnaire*, a donné un article où, s'il ne conteste pas la légende de Sedaine, il en a du moins bonne envie. Mais puisque Ducis et Mme de Vandeul, qui connurent intimement Sedaine, l'ont tous deux racontée, il semble qu'il soit assez difficile d'en douter.

(1) Le théâtre de la foire et la comédie italienne réunies ne devinrent l'Opéra-Comique que [illegible] 1762.

jeune maître. La sensibilité de Sedaine n'a généralement rien de trop déclamatoire, et son naturel, souvent naïf, est d'ailleurs parfait. Enfin, messieurs, et surtout, nous sommes en présence ici non plus d'une imagination d'auteur, mais d'une véritable imitation de la réalité, d'un sujet où le romanesque, s'il est encore dans les sentiments, n'est plus du moins dans l'intrigue ni dans la combinaison des événements. Ce pourrait être notre histoire à tous, aux environs de vingt ans, que celle du jeune M. Vanderk; et, — n'était une espèce de solennité bourgeoise qu'il mêle à tout ce qu'il dit, comme aussi bien à tout ce qu'il éprouve, — nous ressemblons tous à son père.

Sedaine était donc dans la vraie voie, dans la bonne, celle de l'imitation de la réalité, en dehors ou à côté de laquelle il ne pouvait pas y avoir de salut pour le drame. Comment donc et pourquoi n'y a-t-il pas persisté? Car, n'est-ce pas une chose assez étrange qu'ayant donné son *Philosophe sans le savoir* en 1765, et n'ayant pas vécu moins de trente-deux ans encore, il n'ait pas redoublé? Faut-il en accuser peut-être son mariage? ou les charges que lui imposaient l'inconduite et la dissipation de ses frères? ou les obligations auxquelles il lui fallait faire face, ayant adopté, quoique père de famille lui-même, jusqu'à trois et quatre enfants, dont le peintre David, le petit-fils de son premier bienfaiteur? Je ne sais, mais le fait est qu'il s'en est tenu au *Philosophe;* et c'est en vérité ce que l'on ne saurait trop regretter quand il en faut venir à parler de ses successeurs ou de ses imitateurs, de Beaumarchais et de Mercier : l'un, Beaumarchais, ayant d'ailleurs de bien autres qualités, mais rien de la naïveté qu'il eût fallu pour continuer l'œuvre de Sedaine; et l'autre, Mercier, ne pouvant guère, comme nous le verrons, que réintroduire dans le drame tout ce que l'auteur du *Philosophe* en avait chassé de déclamation et de banalité (1).

Nous aurons prochainement à reparler de Beaumarchais, — de l'auteur du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro;* — mais puisqu'il a débuté par des drames et que son *Eugénie,* notamment, est de 1767, c'est bien aujourd'hui qu'il en faut dire deux mots, pour montrer comment, avant les drames de Mercier, elle a dévoyé la tragédie bourgeoise, en la détournant de l'imitation de la réalité.

Rien de plus romanesque, en effet, que l'*Eugénie* de Beaumarchais, rien de moins imité de la réalité, ni de moins copié sur la vie. Qu'est-ce que ce faux mariage, contracté devant un intendant déguisé en chapelain, dans un château perdu du pays de Galles, — qu'entre parenthèse Beaumarchais n'avait pas plus vu que Racine ou Corneille n'avaient vu la Grèce ou l'Italie? — Qu'est-ce que cette lettre, écrite au lit de mort par ce même intendant, pour s'accuser de sa supercherie? Qu'est-ce que ce frère, qui revient d'Irlande, à point nommé, pour recevoir du propre séducteur de sa sœur, milord Clarendon, un service signalé? Ou qu'est-ce encore que cette tante, cette personne d'âge et de sens qui, sous prétexte qu'elle doit un jour lui laisser sa fortune, a marié sa nièce en cachette, sans consulter personne, sans même demander le consentement du père, et accepté l'humiliante condition de tenir le mariage secret? « Pourquoi ces choses et non d'autres? » comme dira bientôt Figaro. Beaumarchais seul le sait; et il a eu beau transplanter l'action de son drame en Angleterre, elle n'en est pas pour cela plus vraisemblable ni plus conforme à la réalité.

Mais voici ce qu'il y a de plus curieux. Il avait sous la main, pour ainsi parler, les éléments ou le sujet de son drame : c'était la fâcheuse aventure de Marie-Louise Caron, l'une de ses sœurs, avec le « seigneur Clavico », — c'est ainsi qu'il l'appelle; — et, sans doute, il n'était pas homme à s'abstenir d'en user, puisqu'il l'a lui-même tout au long contée, quelques années plus tard, dans le quatrième volume de ses *Mémoires* contre le conseiller Goëzman. Cependant que fait-il? Comme l'histoire de Marie-Louise n'avait sans doute rien d'assez noir à son gré pour fournir la matière d'un drame, ce qu'il rapporte d'Espagne, c'est l'idée de relire Le Sage, et d'emprunter au *Diable boiteux* « l'histoire des amours du comte de Belflor et de Léonor de Cespédès ». A-t-il su d'ailleurs que l'aventure faisait le fond d'un drame de Francisco de Rojas? et qu'avant l'auteur du *Diable boiteux*, Scarron, dans son *Écolier de Salamanque*, Boisrobert et Thomas Corneille, dans leurs *Ennemis généreux*, l'avaient mise à la scène? C'est, messieurs, ce qui n'importe guère; et il me suffit d'attirer votre attention sur ce point qu'affichant le dessein « d'entrer dans une carrière neuve » et d'y prendre « un essor étendu », le sujet qu'il s'en va choisir est celui que Scarron avait jadis appelé « l'un des plus beaux sujets espagnols » qui eussent paru sur le théâtre français! Vous savez ce que cela voulait dire en ce temps-là... L'*Eugénie* de Beaumarchais n'est pas tant un « drame » qu'une tragi-comédie en prose. Tout en louant Diderot, Beaumarchais ne l'a pas compris; tout en admirant *le Père de famille* et *le Philosophe sans le savoir*, il n'a pas vu où en était la nouveauté; et tout en croyant qu'il les continuait, il n'a pas vu qu'au contraire il leur tournait le dos. Dans l'évolution du drame bourgeois, l'*Eugénie* de Beaumarchais n'est, messieurs, qu'un pas en arrière, et ce que les naturalistes appelleraient un phénomène de régression (1).

(1) Peut-être aussi faut-il accuser de son silence les mauvais procédés des comédiens français à son égard. Voyez là-dessus son *Mémoire à Beaumarchais*, au tome II, p. 555, du *Beaumarchais* de M. de Loménie. Son cas serait alors analogue à celui de Le Sage.

(1) Consulter sur Beaumarchais l'ouvrage de M. de Loménie, *Beaumarchais et son temps*, et celui de M. E. Lintilhac : *Beaumarchais et ses œuvres*. Paris, 1887. — La première édition d'*Eugénie* est

Il en est autrement des drames de Sébastien Mercier, l'auteur de *L'An 2440*, du *Tableau de Paris*, de je ne sais combien de drames, et d'un *Essai sur l'art dramatique*, — où il y a force sottises, mais aussi quelques bonnes choses, en raison de la liberté, qu'il se donne de dire, à propos de rien, tout ce qui lui passe par la tête... Il faudrait avoir bien du malheur pour ne pas quelquefois rencontrer juste, à ce jeu-là...

On pourrait dire de Sébastien Mercier qu'il fut et qu'il demeure, dans notre histoire, la caricature de Diderot. Comme Diderot il est sensible; comme Diderot, il fait métier de prêcher la morale; et comme Diderot, il déclame. Est-ce pour cela peut-être que les Allemands en font encore aujourd'hui tant de cas?... Mais ce qu'il est de plus de Diderot, c'est un homme désireux d'étonner à tout prix, et qui ne recule devant aucun paradoxe... Il en a soutenu de toute sorte, que vous me dispenserez de citer, de peur d'avoir l'air de les prendre au sérieux. Au reste, je ne nie pas qu'il y ait dans son *Tableau de Paris* de précieux documents; il aimait aussi, lui, sa grande ville « jusque dans ses verrues », — dans ses verrues surtout; — et nulle part on ne saurait prendre une plus juste idée, ni plus vivante, pour ainsi parler, de ce qu'elle était à la veille de la Révolution. Il y aurait également quelques idées justes dans son *Essai sur l'art dramatique*, si, d'ailleurs, elles n'étaient presque toutes inspirées de celles de Diderot, dont elles ne diffèrent que pour être exagérées jusqu'à l'extravagance. Curieux de tout, et sensible à tout, je ne crois pas qu'on puisse être plus insensible à l'art que Mercier, ni plus indifférent au véritable intérêt des questions qu'on discute (1).

Quant à ses drames, j'ai choisi, pour vous en donner une idée, le plus célèbre d'entre eux : c'est *la Brouette du vinaigrier* : « Et moi aussi, s'écrie-il à l'article *Vinaigriers* de son *Tableau de Paris*, et moi aussi je l'ai fait rouler à ma manière sur tous les théâtres de l'Europe, au grand étonnement des critiques, et maintenant la brouette y est naturalisée, comme le coffre doré de Vénus dans [illegible] ».

Le sujet en est d'une simplicité tout à fait enfantine. Un riche négociant, M. Delomer, emploie dans ses bureaux un jeune homme du nom de Dominique : c'est le fils du vinaigrier. Bien élevé, s'il est modestement né, Dominique n'a pu voir Mlle Delomer sans en devenir épris, et il lui semble que Mlle Delomer ne le regarde pas d'un œil indifférent, quand ils apprennent que M. Delomer a fait choix pour sa fille unique d'un M. Jullefort. La soumission de Mlle Delomer au désir de son père étant d'ailleurs parfaite, le mariage s'accomplirait donc si la banqueroute de l'un de ses correspondants de Hambourg n'obligeait M. Delomer à déposer son bilan. Jullefort, qui n'en voulait qu'à la dot, se retire aussitôt, et la main de Mlle Delomer se retrouve libre. Dominique fils la demanderait bien, mais il n'ose : « N'est-ce que cela, lui dit Dominique père, sois tranquille et repose-t'en sur moi; c'est moi qui la demanderai, cette belle demoiselle, et qui te réponds d'avance que M. Delomer ne te la refusera pas. » La brouette apparaît alors, et Dominique père fait sa demande. M. Delomer s'étonne un peu; mais Dominique insiste, et lui montrant son baril, qui ne contient plus aujourd'hui du vinaigre, mais « trois mille sept cent soixante et dix-huit louis d'or en rouleaux bien comptés et six sacs de douze cents livres », il emporte le consentement du négociant ruiné. « Métal pernicieux, tu as fait assez de mal dans le monde, fais-y du bien une seule fois, s'écrie-t-il. Je t'ai enchaîné pour un moment d'éclat : voici le moment tant désiré; sors, va fonder la paix et la sûreté d'une maison où habiteront l'amour et la vertu. »

Ce qui me frappe ici, mesdames et messieurs, ce n'est plus du tout, comme dans *Eugénie*, l'invraisemblance ou la complication de la donnée, mais c'en est la banalité. C'est celle aussi de la leçon que l'auteur nous propose. Car enfin que veut-il dire? Veut-il prouver que l'argent égalise toutes les conditions?

Quand on a peur, tout orgueil s'humanise,

disait Voltaire; mais bien plus encore quand on a besoin d'argent, semble ajouter Mercier. Et ce n'est pas

---

précédée de l'*Essai sur le genre dramatique* [illegible]. C'est d'ailleurs Beaumarchais lui-même qui nous avertit qu'il a puisé l'idée de son drame dans le roman de Le Sage.

(1) Je lis dans un des rares essais que je connaisse sur Mercier : « Ah! nous parlons des romantiques et de leur croisade contre le grand siècle! Lisez Mercier, et vous verrez combien auprès de lui les novateurs de 1830 paraîtraient pâlis en audace et en violence. On a appelé, je crois, Racine et Boileau des polissons; lui les appelle *les pestiférés de la littérature*. » J'avoue que je n'ai point trouvé l'expression dans l'*Essai sur l'art dramatique*, mais je n'aimerai point qu'on ne puisse l'y trouver, là, ou ailleurs. Ce que je veux seulement dire, c'est qu'il ne faudrait pas exagérer l'originalité des théories de Mercier sur l'art dramatique. Il dit lui-même quelque part : « La concordance des idées de M. de Voltaire en fait de littérature serait assez difficile à établir; il a presque toujours écrit pour le moment et selon le besoin; tantôt *Athalie* est le chef-d'œuvre de l'esprit humain, tantôt c'est une pièce froide, sans intérêt et sans vraisemblance »; et d'ailleurs il n'oublie qu'un point, c'est qu'en 1773, il y a soixante ans que Voltaire a commencé d'écrire. Lui, cependant, c'est dans le même *Essai* qu'il se contredit; et c'est pourquoi dans son œuvre on y peut trouver presque tout ce que l'on veut, mais en somme ses idées sont rares, et ses paradoxes ne tirent leur intérêt que de leur virulence. Voici le début de son essai : « Le spectacle est un mensonge, il s'agit de le rapprocher de la plus grande vérité; le spectacle est un tableau, il s'agit de rendre ce tableau utile, c'est-à-dire de le mettre à la portée du plus grand nombre, afin que l'image qu'il présentera serve à lier entre eux les hommes par le sentiment victorieux de la compassion et de la pitié. Ce n'est donc pas [illegible] que l'âme soit occupée, soit même émue; il faut qu'elle soit entraînée au bien, il faut que le but moral, sans être caché ni trop offert, vienne saisir le cœur, et s'y établisse avec empire. »

[illegible] Mercier, un livre de M. L. Béclard, qui prépare sur Mercier tout un livre dont on ne saurait trop l'engager à hâter la publication.

absolument vrai... il y a des exceptions. Mais, dans la mesure où c'est vrai, y a-t-il rien de plus banal, que l'expérience ait vérifié plus souvent; et pour qui nous prend-on de faire une pièce en trois actes à la seule fin de nous le démontrer? On n'écrit pas trois actes de drame pour établir que les enfants doivent aimer leurs parents, ou que les mères doivent donner à leur fille l'exemple des vertus du foyer. Ces lieux communs de morale, qui peuvent bien s'insinuer à l'occasion dans un drame ou dans une comédie, n'en sauraient être la matière. A force de vouloir ici moraliser, le drame tourne à l'anecdote édifiante; et, en vérité, pour tant de prétentions, ne voilà-t-il pas, messieurs, une belle chute? S'il y avait encore quelque sentiment de l'art dans le drame de Sedaine ou de Diderot, vous le voyez, l'évolution est désormais accomplie; — et rien ne manque davantage à *la Brouette du vinaigrier*.

On me reprocherait de ne pas ajouter qu'il y a comme toujours quelques lueurs parmi ce fatras, et voici telle idée dont l'expression pourra peut-être, en effet, vous intéresser :

DOMINIQUE *père*.

Voici la troisième année qui court, depuis que je l'ai fait revenir de l'étranger, où je l'ai fait voyager de bonne heure. N'ai-je pas pris là le meilleur parti? J'avais un parent, préfet de collège, qu'on disait savant, et à qui je ne trouvais pas, moi, le sens commun; il me disait toujours d'un ton rogue : « Sans le latin, votre fils ne parviendra jamais à rien... — Tudieu! mon cousin, lui répondis-je, vous avez beau dire, on ne parle plus latin dans aucune maison du royaume. Si mon fils avait besoin d'une autre langue que la sienne, c'est en anglais, c'est en allemand qu'il lui serait utile et agréable de savoir s'expliquer; il trouverait des gens pour lui répondre... » Et je vous l'envoyai sur-le-champ, dans ces pays-là, dès l'âge de douze ans. Il demeura chez de braves gens qui le formèrent au commerce, et qui de plus tirent beaucoup de mon vinaigre.

M. DELOMER.

Vous avez bien fait : les voyages forment tout autrement que la jeunesse. On ne sait que faire trop souvent de ces beaux latinistes; ils ne possèdent que des choses inutiles, croient tout savoir, sont tout et ne sont rien...

La querelle des anciens et des modernes a cessé d'être littéraire; elle est devenue sociale, pour ainsi dire; et cependant, messieurs, nous ne sommes encore qu'aux environs de 1775. Parce qu'il a eu quelquefois de semblables idées, Mercier passe pour un précurseur, comme Diderot... et je ne veux certes pas leur disputer ce titre! J'aimerais seulement qu'en les louant de celles de leurs prédictions qui se sont réalisées depuis eux, on notât quelques-unes aussi de celles que l'événement a démenties. Car si je suis tenté d'admirer la perspicacité de l'auteur de *la Brouette* quand je le vois qui réclame, il y a plus de cent ans passés, l'éducation professionnelle, j'en rabats, mesdames et messieurs, si j'ose m'exprimer ainsi, quand je le vois, dans son *Tableau de Paris*, à la veille de la Révolution, nous démontrer l'impossibilité de l'émeute dans les rues de la capitale.

Commencez-vous, cependant, à voir pourquoi le drame bourgeois du XVIIIe siècle n'a pas pu s'élever au-dessus du *Philosophe sans le savoir?* et que, d'expliquer son insuccès par la médiocrité des hommes, il n'y a vraiment pas moyen, si Beaumarchais fut l'un des mieux « doués » de nos auteurs dramatiques; et, à défaut des qualités de l'auteur dramatique, si Diderot n'en est pas moins l'un des grands esprits de son temps? Il nous faut quelque explication plus profonde, et je crois être en mesure de vous la proposer maintenant. Les mêmes circonstances qui ont favorisé l'éclosion du drame sont également celles qui l'ont empêché de s'élever plus haut; — à peu près comme un peu de soleil et un peu de pluie font pousser les plantes, mais trop de soleil les grille, et trop de pluie les noie.

C'est ainsi qu'il faut de la « morale » dans l'art, nous l'avons dit, et je le répète; mais encore n'en faut-il pas trop, et que l'on fasse de la scène une chaire ou une tribune. On y peut défendre ou soutenir des idées; il faut même que l'on y en défende; mais quelles idées? c'est une première question; et de quelle manière? c'en est une autre. Pour la manière, elle est connue; mais on ne saurait l'enseigner, puisqu'elle consiste à *incarner* les idées dans des êtres vivants, et que c'est là proprement le secret de l'auteur dramatique. Pour les idées, il semble qu'elles ne doivent être ni trop abstraites, ni trop banales, et que pas plus qu'on ne saurait mettre, même en musique, la critique de Kant ou la philosophie de Hegel, pas plus on ne saurait faire de drame ou de roman, comme nous le disions, pour établir qu'un rémouleur ou un vinaigrier peuvent être les plus honnêtes gens du monde...

Ajouterai-je qu'un La Chaussée lui-même, qui avait débuté par des contes grivois; qu'un Diderot, qui, jusqu'à son dernier jour, n'a pas cessé d'écrire des romans plus que licencieux; qu'un Beaumarchais, qui eut plus d'une partie d'un aventurier; qu'un Mercier même, l'ami de Restif de La Bretonne, n'avaient que des titres insuffisants à se poser, comme on dit, en prédicateurs de morale? Cet argument, messieurs, ne vous paraîtra pas tout à fait dénué de valeur, si vous faites attention que ce qu'il y a de plus louable dans le *Philosophe sans le savoir*, peut-être en est-ce encore l'auteur, dont la probité morale, en passant dans son drame, l'a comme animé de cet air de franchise et de naïveté que nous y aimons. Puisque donc la qualité morale du talent de Sedaine a fait une partie de son succès, pourquoi l'insuccès de ses rivaux dans le genre « moral » ne s'expliquerait-il pas en partie par la fausseté de leur morale? ou, si vous l'aimez mieux, par le contraste fâcheux de leurs mœurs et de leurs prétentions?

Que s'il faut également de la sensibilité dans le drame, et dans l'art, n'est-il pas également vrai que les Diderot et les Mercier en ont plus qu'abusé ?

La sensibilité, selon la seule acception qu'on ait donnée jusqu'à présent à ce terme, est, ce me semble, cette disposition compagne de la faiblesse des organes, suite de la mobilité du diaphragme, de la vivacité de l'imagination, de la délicatesse de l'imagination, qui incline à compatir, à frissonner, à admirer, à craindre, à se troubler, à pleurer, à s'évanouir, à secourir, à fuir, à crier, à perdre la raison, à exagérer, à mépriser, à dédaigner, *à n'avoir aucune idée précise du vrai, du bon et du beau, à être injuste, à être fou...*

Qui dit cela, mesdames? c'est Diderot lui-même, dans un accès de franchise ; et il ajoute ailleurs :

Les grands poètes, les grands acteurs, et peut-être en général tous les grands imitateurs de la nature, quels qu'ils soient, doués d'une belle imagination, d'une belle imagination, d'un grand jugement, d'un tact fin, d'un goût très sûr, *sont les êtres les moins sensibles*... Ils sont trop occupés à regarder, à reconnaître et à imiter, pour être vivement affectés au dedans d'eux-mêmes...

Nous sentons, nous; eux, ils observent, étudient et peignent. Le dirai-je? Pourquoi non? *La sensibilité n'est guère la qualité d'un grand génie.* Il aimera la justice ; mais il exercera cette vertu sans en recueillir la douceur. Ce n'est pas son cœur, c'est sa tête qui fait tout.

Ne croyez pas au moins que ce soit une boutade! En effet, il insiste encore, et il conclut plus loin :

L'homme sensible est trop abandonné à la faiblesse de son diaphragme pour être un grand roi, un grand politique, un grand magistrat, un homme juste, un profond observateur, *et conséquemment un sublime imitateur de la nature.*

Au reste, lorsque je prononce que la sensibilité est la caractéristique de la bonté de l'âme et de la médiocrité du génie, je fais un aveu qui n'est pas trop ordinaire, car si la nature a pétri une âme sensible, c'est la mienne.

Je n'en demande pas davantage, et ces aveux, — qui honorent Diderot, — nous suffisent. Car, mesdames et messieurs, ne le disions-nous pas nous-même en commençant ? presque tout ce que la sensibilité a gagné au XVIIIe siècle, c'est l'art qui l'a perdu ; et de toutes les raisons qu'on peut donner pour expliquer l'insuccès du drame bourgeois du XVIIIe siècle, nous touchons ici la plus solide. Le drame n'a pas été plus tôt organisé selon le rêve de ses inventeurs que l'on s'est aperçu qu'il ne comportait ni composition, ni psychologie, ni style ; — ni composition, puisque composer c'est choisir, c'est ordonner, et par conséquent, c'est altérer les rapports des choses ; — ni psychologie, puisqu'il se proposait de fondre ou de noyer la diversité des caractères des hommes dans ce que la sensibilité a de plus général et de plus vague ; — ni style enfin, puisque, d'une part, la langue du vers ne lui convenait plus, et que, d'autre part, s'il avait un objet déclaré, c'était d'imiter de la vie ce qu'elle a de plus ordinaire et même de plus « lâché ».

Ce que l'on n'a pas peut-être aussi bien vu, quoique Diderot semble pourtant en avoir soupçonné quelque chose, c'est que l'idée même que l'on se faisait du drame était une rupture avec la tradition latine. On a dit de Diderot qu'il était « le plus Allemand des Français », et je crois que l'on s'est trompé ; mais si l'on disait qu'il fut tout Anglais, on serait assez près de la vérité. Shaftesbury et Bacon, Shakespeare et Richardson, Moore et Lillo, Sterne plus tard, voilà ses maîtres et voilà ses guides : Bacon surtout, et en littérature Richardson, l'auteur de *Paméla*, de *Clarisse Harlowe* et de *Grandisson* (1). De son côté, si les Allemands font tant de cas de Mercier, c'est qu'il n'en faisait pas lui-même un moindre des Allemands. « Il est à remarquer, disait-il en 1773, que les Allemands, en se formant un théâtre, ont tombé, par l'impulsion de la nature, dans ce genre utile et pittoresque que nous appelons *drame*. S'ils le perfectionnent, comme il y a grande apparence, ils ne tarderont pas à l'emporter sur nous... Le fond de leur théâtre est admirable, la forme en est vicieuse ; mais le théâtre français a plus encore à faire, il a à réformer presque tout le fond. » Et, messieurs, je ne discute pas son opinion : je dis seulement qu'il n'est jamais bon qu'un grand peuple renie ses traditions ou ses origines ; et si c'est ce que le drame bourgeois, au XVIIIe siècle, a fait ou essayé de faire, je ne suis ni étonné ni fâché qu'il ait échoué.

Aussi, messieurs, le verrons-nous, dès la prochaine fois, en parlant de Beaumarchais : pour que la comédie moderne, la comédie contemporaine, celle des Dumas et des Augier, se dégageât des débris ou des ruines du drame, il allait falloir deux choses. En premier lieu, que l'on revînt à la tradition purement latine, si je puis ainsi dire, et nous le verrons jeudi prochain, c'est ce que Beaumarchais, en donnant son *Barbier de Séville* et son *Mariage*, allait faire. Mais, par opposition à la fausse idée que le XVIIIe siècle se faisait de la littérature, ce qu'il fallait surtout, c'était que l'on y réintégrât le sens ou la notion même de l'art ; et ceci, nous le verrons bientôt, mesdames et messieurs, ce devait être, de notre temps, l'œuvre utile du romantisme.

F. BRUNETIÈRE.

---

1. Je n'ai pas besoin de dire que Mercier partage l'admiration de Diderot pour les romans de Richardson : « Plongez-vous, âmes neuves et sensibles, [illegible] presque part, dans la lecture de *Paméla*, de *Clarisse*, de *Grandisson* [illegible] » [illegible] Voltaire de ne s'être nulle part expliqué sur *Paméla* ni *Clarisse*, il les appelle « [illegible] n'avons rien de [illegible] dans l'antiquité ».

Obligé d'aller un peu vite, je regrette de n'avoir pas pu essayer de préciser la nature de l'influence anglaise sur la transformation du théâtre français du XVIIIe siècle.

LE SANGLIER

Nouvelle.

Il est une saison de l'année que j'aime entre toutes les saisons, à cause de ses longs soirs indécis, qui ne sont plus le jour, qui ne sont pas la nuit, et qui semblent échapper à la vie réelle. Combien de fois n'ai-je pas suivi de ma fenêtre, ouverte sur l'horizon du couchant, ces vapeurs ardentes, de moment en moment pâlies, semblables au dernier souffle d'un monde qui finit! Toutes les formes du passé flottaient alors dans cette lumière hésitante, avec des visions d'avenir et des chimères.

Ce soir, c'est Nanon que j'ai revue; j'ai revu sa figure étroite, ses yeux roux impérieux et profonds, sa haute taille que l'âge ni le chagrin ne purent assouplir, ses mains nerveuses si diligentes, sa robe de laine noire, qui fut sa livrée d'hiver et d'été. Nanon était si vieille quand j'étais enfant que j'avais l'insolence de rire lorsqu'elle me disait qu'elle avait été jeune « tout comme moi ». Jeune, c'était donc au temps du roi David! Cependant une chose me frappa chez Nanon avec le temps, ce fut la colère qu'elle montrait à la lecture de certains livres où la vertu n'était pas constamment récompensée; et quand je lui disais : « Mais, ma bonne, c'est un conte. — Alors, me répondait-elle, c'est un méchant qui l'a écrit. » Dans ces moments-là, l'accent de Nanon, son geste avaient vingt ans, sans un jour de plus.

D'où venait cette grande fille, plus infatigable qu'un chien de berger, et si constamment désintéressée dans son dévouement et sa fidélité? Jamais on n'en a rien su. Un matin de décembre, si noir et si glacé que les oiseaux tombaient morts par les chemins, le bec béant, les ailes raidies, ma grand'tante l'avait trouvée sur les marches de l'église. Cette chose jetée là était si mince que d'abord ma grand'tante se demanda ce qu'il pouvait y avoir sous ces linges fripés. Mais, en les écartant, non sans défiance, elle aperçut deux yeux blancs qui semblaient regarder bien au delà d'ici une bouche grande ouverte sur son dernier cri.

Ma grand'tante oublia sa messe pour une fois, ramassa comme une relique ce corps misérable et courut d'une haleine le porter au père Jean, qui vers cette heure-là mangeait sans faute sa première soupe.

« Sauf votre respect, madame, fit Jean, je crains qu'elle soit morte. » Quand même il prit l'enfant, la renversa sur son genou; puis, à sa manière accoutumée de faire les choses sans crier gare, il vida d'un trait dans la bouche de Nanon le verre d'eau-de-vie qu'il venait de se verser. Il faut croire que si la vie s'en était allée, elle n'était pas encore bien loin; dans l'instant même, la morte se roidit d'un soubresaut si imprévu et si violent qu'elle partit des mains de Jean et faillit de peu se jeter dans les braises. On m'a redit cette scène vingt fois, et, après des années, je la revois : la chambre claire, encombrée de myrtes et de lauriers-roses mis à l'abri; ma tante debout, les mains jointes, toute sa pitié dans ses yeux; et assis devant le feu de ripes et de sarments Jean, qui ne s'étonne de rien, surpris tout de même et rattrapant de sa rude main la créature fragile qui s'envolait.

Quel âge pouvait avoir Nanon à ce moment? Elle fut maniée, dévisagée, soupesée par toutes les vieilles du village, sans qu'une seule de ces sibylles sût dire, au juste, si elle avait quinze ou dix-huit mois ou deux ans : « On n'y peut rien voir, répétait la Griffon, ça n'a point de parole et ça comprend; c'est maigre à faire pleurer et ça mange; ça vient de chez les bêtes, on dirait. »

Quinze ans plus tard, Nanon avait singulièrement rappelé de cette sentence, et ses preuves de chrétienté, de vaillance et de raison étaient alors si achevées qu'on n'hésita pas à lui confier ma grand'mère nouveau-née. Ce fut elle encore qui éleva ma mère et qui m'éleva; ce fut à elle que je dus de comprendre le sens divin de cette parole, la plus profonde qui ait jamais été dite : *Heureux les pauvres d'esprit.* Dans bien des sens, en effet, cette créature sans malice était mieux douée que pas un de nous; et les vertus qu'on ne lui avait pas enseignées, elle les tirait d'elle-même, elle les inventait. Il est vrai que les méchantes gens pouvaient la duper sans effort, par cette raison bien simple que pour se garder d'eux il eût fallu d'abord qu'elle les comprît, et jamais elle ne devait les comprendre : c'était là son irrémédiable pauvreté. Ah! chère bonté, chère bête, toi qui possédais tous les attributs de l'innocence, la douceur que rien ne lasse, l'obstination dans la sincérité, avec quelle ferveur je continue de t'adorer; et comme je te préfère à ces intelligences, si exactement renseignées sur le mal et sur le bien, que leur charité même contient trop souvent une part de mépris!

Au surplus, ma vieille amie ressemblait par plus d'un trait à cette servante exemplaire dont le zèle et l'humilité n'avaient rien de commun avec la crainte, ni avec un sentiment quelconque de résignation servile. Nanon se persuadait, elle aussi, que « la volonté supérieure, qui met chaque créature et chaque chose en son lieu », l'avait placée pour son plus grand bien sur le degré où elle était; et, si on avait pu la contraindre à raisonner sa pensée, on se serait assuré que jusque là-haut son unique dessein était de nous servir. Jamais, par exemple, on ne lui aurait fait accroire qu'il pût exister dans la maison un secret qu'elle ignorât; jamais, non plus, on ne l'eût déshabituée de dire *Je*, quand il s'agissait des choses de son office, et *Nous*, quand elle parlait de quelqu'un des miens. Mais ces manières de s'exprimer, familières à tous les vieux

domestiques, ont été fréquemment notées (1); aussi me garderais-je de les relever, si elles avaient trahi chez ma vieille amie l'ambition indiscrète de paraître. Il s'en fallait du tout que ce fût cela. Bien loin que le [illegible] de Nanon fût un artifice pour se grandir, il était, au contraire, une façon de se faire plus petite; car n'ayant jamais eu, en propre, un désir qui lui appartînt, elle réglait sans écart ses volontés sur les nôtres, vivant en nous, s'abîmant en nous, dans le plus incorrigible oubli de soi.

Un trait beaucoup plus rare, c'était l'imagination de Nanon, ou plutôt ses imaginations. Pendant trois quarts de siècle bien comptés, l'un après l'autre nous relayant, nous lui avions lu ou récité tous nos livres. Elle les savait par cœur, et l'histoire et la fable faisaient dans sa tête si bon ménage, qu'elle était sujette, couramment, aux confusions les plus inattendues. Pour elle, Garin le Lohérain et Bayard, Robastre et le grand Ferré, Ogier le Danois, La Noue, Roland, Crillon, avaient également vécu; et si les miracles du grand saint Martin, avec son humanité si rare, justifiaient nos adorations, nous devions une part de nos respects au bon enchanteur Merlin. Puis, quand il s'agissait de classer son monde, Nanon n'hésitait pas dans son geste; elle renvoyait au diable, d'une même fournée, les sorcières des mauvais sorts, les magiciens horribles, les lâches, les ingrats, les traîtres, Judas, Ganelon et Néron; en même temps, elle ouvrait son paradis aux vaillants miséricordieux; à ceux pour qui la charité avait été un devoir agréable et secret; à ceux qui avaient préféré leur prochain à eux-mêmes; aux puissants qui avaient mis leur force au service des faibles et des persécutés; à saint Louis, le roi unique; et au gentil roi Obéron; à Jeanne d'Arc, au clair visage; et à tous ceux de qui la France tient sa renommée. Nanon avait là son ciel. Il lui valut plus d'une remontrance; mais jamais on n'obtint qu'elle en fît descendre qui que ce fût de ceux qu'elle y avait placés.

Dois-je parler des chansons qu'elle me chantait?

L'hiver est sur la prée, avec le froid luisant; et dessus la hêtrée, le corbeau va tournant.

Jésus qui t'as fait homme, tu n'as point tant souffert, que mé pauvre cher homme, au long de tant d'hivers.

Pleure, pleure la bise, tu peux encor pleurer; dedans la terre grise, je vas m'y reposer.

Je dirai ma misère, à tous les morts anciens, qui sans faillir espèrent, le dernier jugemint.....

Ces *plaintes*, que l'on chercherait vainement dans le recueil de M. de La Villegille, ne sont pas faites, j'en conviens, pour prendre place dans une anthologie; il me faut avouer, pourtant, qu'elles me remuent encore le cœur, à cette heure même. Avec « le froid luisant » et « le corbeau va tournant », je revois Nanon et, surtout, je l'entends. La voix de Nanon ne ressemblait, en effet, à aucune autre. Imaginez quelqu'un qui cherche son chemin en pleine nuit et qui, dans son angoisse, se parle à soi-même; c'était comme cela qu'elle débutait. On eût dit qu'elle avait peur et sa peur vous gagnait; on eût dit qu'elle prêtait l'oreille en entendant venir, et vous écoutiez; ensuite sa voix s'affermissait, sans jamais s'élever au delà d'une certaine sonorité voilée; mais avec des traits semés çà et là, soudains irrésistibles, qui vous atteignaient jusqu'au fond.

Dans le pays, on disait, à bas bruit, qu'elle était douée. L'enfant le plus mutin n'eût pas bronché devant elle; les jeunes gens la tenaient en grand respect; les vieux prétendaient qu'elle connaissait les herbes et, dans leurs maladies, c'était toujours à elle qu'ils avaient recours.

* *

Une seule personne se dérobait à la loi commune: c'était mon oncle Saint-Julien, l'homme du monde le plus généreux, l'ami le plus sûr; mais taquin à la journée et têtu comme une mule de procureur, à qui son maître a enseigné la dispute. Mon oncle passait son temps à s'amuser de l'innocence de Nanon; il inventait sur ses héros, ses fées et ses saintes des aventures apocryphes qui la mettaient hors d'elle-même. En quoi il était d'autant plus coupable que Nanon l'avait porté sur son poing lui aussi, et qu'au fond il était son Benjamin. Il ne le savait que trop, et il eût abusé sans terme d'une tendresse qu'aucune insolence ne pouvait lasser, sans l'aventure du sanglier.

Mon oncle était de la race de ces veneurs dont parle Charles IX dans sa *Chasse royale*, qui, pour faire un utile service, doivent être de belle taille, avoir bon pied, bon œil, et le jugement prompt. La taille seule lui manquait; mais il y suppléait par une force telle que, lorsqu'il laissait tomber son fusil dans sa main gauche, cette main valait un étau. Vers la fin, cependant, — et il s'en fallait alors qu'il fût vieux, — ses rhumatismes le clouaient dans son lit pendant des semaines, et il devait alors, bon gré mal gré, s'accommoder des drogues du docteur. Mais, quand ses crises le surprenaient sous bois, il avait une manière à lui de les faire passer que je vous recommande. Batou, dont la laideur était passée en proverbe, sans pareil au surplus comme valet de chiens, sonneur de trompe, chercheur de pistes, fabricant de trappes, rebouteur et barbier, Batou, sur l'ordre de mon oncle, allumait d'abord un feu à rôtir un bœuf; puis, après avoir déshabillé son maître et l'avoir bouchonné d'herbes, de feuilles, de neige à tour de bras, il l'enveloppait de couvertures et le couchait finalement en travers de son bûcher flambant. « Je brûle! criait bientôt mon oncle. — Monsieur, c'est que ça prend, » répondait Batou; et le fait est que

(1) Voy. [illegible]

cette friction du diable et cette grillade enragée obtenaient ce miracle que mon oncle, à moitié cuit, repartait une heure après, suivi de ses roquets.

Je dis roquets à bon escient, l'équipage de mon oncle ayant moins la figure d'une meute que l'aspect inavouable d'une collection de chiens savants. Ils étaient là une quinzaine qui de bout en bout n'avaient pas le sens commun, ni au point de vue de la voix, car ils jappaient sur tous les tons, ni au point de vue de l'allure, pas un n'ayant de pas réglé. Tous ramassés sur les chemins, tous bâtards, mais tous infatigables, vaillants jusqu'à la rage, et en tête le petit Jeannot, monté sur trois pattes, et qui vous coiffait un sanglier au vol, en faisant sur cette grosse bête qu'il ne lâchait plus l'effet d'un pinson sur un aigle.

Ce fut dans une de ses chasses, qui prêtaient à rire et qui faisaient envie, que Nanon tira de mon oncle une vengeance dont il devait se souvenir.

Comme de coutume, il chassait seul avec Batou et ce jour-là du côté du Moquandon, le canton le plus mal percé de la forêt, le plus rude par ses montées et ses descentes, ses ronces et ses halliers. Il s'agissait d'un coup de partie, Batou lui ayant promis merveille : un grand vieux sanglier, le même que M. Vaillant avait manqué, une bête incroyable, rousse, cuirassée, à crinière, avec des défenses longues de ça. Or, dans ce rapport, les défenses, la crinière, la cuirasse n'étaient rien ; le trait décisif, c'était le nom de M. Vaillant, notre voisin depuis cinq ans : un Parisien qui était venu s'abattre dans notre pays on ne savait pourquoi ; fort riche, cela se voyait à son train ; mais, chose plus irritante, chasseur éprouvé, râblé, futé, un fusil comme on en voit peu, — les gens auraient dit comme on n'en voit pas, si mon oncle n'eût été là. Mon oncle ne haïssait personne, pas même son voisin, mais il aurait donné je ne sais quoi, peut-être le petit Jeannot, pour faire un coup que M. Vaillant aurait manqué.

Mon oncle parti bien avant le jour battait donc le Moquandon à la fine pointe du soleil ; il faisait un peu mouillé dans les fonds ; mais quel charme ! Le brouillard s'enlevait lentement de terre comme un vol de cygnes ; la rosée qui avait égréné son chapelet sur les herbes faisait de la terre un écrin et, dans les branches à peine remuées, les oiseaux balbutiaient leurs premiers appels. Hélas ! c'était peine perdue que tout ce spectacle : on était à la mi-novembre, l'été avait été pluvieux, les grands froids n'étaient pas venus ni les grands vents, si bien que les feuilles tenaient encore ; et c'était là pour mon oncle l'unique souci.

Batou fonça au plus épais du bois avec ses chiens. Mon oncle vit passer sans les tirer deux chevreuils et un blaireau ; quant au solitaire de M. Vaillant, pas trace. Vers onze heures, mon oncle, hors de lui, envoya Batou à tous les diables, en se proposant de rentrer par les Ilets, où l'on faisait du charbon. Il marchait son fusil à l'épaule, en maugréant toujours à pleine bouche, quand tout à coup, sur sa droite, débouche la bête tant cherchée. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était elle ; énorme, défilant au petit trot et claquant si haut des mâchoires qu'on l'eût entendue à cent pas. Du reste, aussitôt vue, aussitôt disparue. C'est au juger que mon oncle la tire de ses deux coups. Mais il n'est pas homme à s'en tenir là, tout son sang-froid est parti ; il a rechargé son arme et, à la façon d'un loup sur une piste, il court tête baissée sans plus s'inquiéter de ses yeux que de ses mains, jusqu'au moment où il perd pied pour tomber dans le vide.

C'est la carrière de sable de Loumeau, très heureusement ; et il a plongé dans l'éboulis. La crosse de son fusil est brisée et ne tient plus qu'à un fil ; il a la tête en bas, les bras en croix. Il se dit qu'il a de la chance tout de même, bien qu'il se sente un peu hébété. Devant lui, il aperçoit d'abord sa casquette qui a roulé ; puis tout en bas de la coulée qui, quoi ? le solitaire assis qui le regarde, de son œil brun cerclé de rouge. Il en tient ! car son sang épais coule goutte à goutte à la façon de la résine qui sort de la blessure des pins. Comment cette bête ne le charge-t-elle pas ? Sans doute elle aura fait le saut, elle aussi, et elle est étourdie. Mon oncle se hausse d'abord sur ses poignets qui lui font mal, puis il ramène ses jambes jusqu'à ce qu'il ait mis son genou droit en terre et porté l'autre en avant ; avec sa cravate il rajuste tant bien que mal la crosse de son fusil et, cela fait, il tire. Dans le même instant, la bête est sur lui. Mon oncle brûle à bout portant sa dernière cartouche ; il n'en est pas moins renversé, le choc et une douleur violente se confondent avec un étouffement prodigieux et il s'évanouit.

Ce jour-là, Nanon avait eu la même pensée que mon oncle et après s'être assurée que nos charbonniers des Ilets ne perdaient pas leur temps, elle s'en revenait contente, quand elle entendit les deux premiers coups de feu, et quelques minutes après les deux autres. Nanon, si peu curieuse d'habitude, s'étonna de n'avoir pas été avertie par la voix des chiens. Mon oncle, d'ailleurs, ne pouvait être loin ; elle voulut voir et, quittant le sentier, entra sous bois. Elle n'eut pas un long chemin à faire pour se trouver au bord de la carrière et elle en suivait le bord quand elle aperçut le sanglier et, sous le sanglier, mon oncle. La rampe pratiquée pour les charrois était très heureusement de son côté ; elle la descendit d'un trait et, l'instant d'après, elle était sur la bête. D'un effort effrayant, elle la chavira, mit en pièces sans tarder sa robe et son tablier pour lier la cuisse décousue de la longueur d'une main ; ensuite mon oncle faisant mine de vouloir revenir à lui : « Avez-vous des bras ? » lui demanda-t-elle. Comme la réponse tardait, elle s'assit tout proche, tournant le dos au blessé, ramena les bras inertes autour de son cou ; puis, saisissant ce corps mort sous les jarrets, elle l'enleva de terre pour le conduire aux charbonniers, qui le rapportèrent à la maison.

Sait-on quel fut le premier mot de mon oncle à Batou qui l'attendait?

— M. Vaillant ne l'aura pas.

— Si vous pensiez plutôt au bon Dieu, lui dit Nanon.

A quoi mon oncle répondit :

— J'y ai pensé dans ton dos, ma Nanon.

Il avait eu le temps d'y penser, car Nanon avait fait une grande demi-lieue sans s'arrêter.

Ce fut à partir de ce jour-là que mon oncle laissa le paradis de Nanon tranquille.

A. Du Mesnil.

LETTRE A MONSIEUR ÉMILE FAGUET

A propos du « Devoir présent ».

Monsieur et cher confrère,

J'ai lu avec le plus vif intérêt l'article que vous avez consacré ici même à la brochure tant et si diversement commentée de M. Paul Desjardins. D'une sincérité évidente, alors qu'il lui était si aisé de poursuivre la route fleurie, sans grands risques ni soins, des succès de pure littérature, M. Desjardins a émis quelques idées à lui chères, sans doute parce qu'il les croit bonnes et utiles, par simple amour des hommes.

D'autres, comme d'ordinaire, n'ont vu là que prétexte à pirouette d'esprit et lazzis d'écriture parisiens; vous, monsieur, vous examinez sérieusement le fond, et plaisantez à peine, pour la forme.

Vous n'avez pas non plus, comme beaucoup d'autres que j'entends, reproché à ce petit livre de conscience de n'être pas assez joliment littéraire. Quant à nous, précisément, nous estimons qu'il l'est encore trop, et c'est un des deux défauts que nous lui reconnaissons (nous dirons l'autre à la fin). Une brochure-manifeste telle que celle-ci, destinée à réveiller dans les âmes de la foule l'idée du bien semant le bien et de la solidarité réconfortante par elle-même, ne devait parler ni du « songeur exquis » qu'est M. Renan, ni des romans mondains de M. Paul Bourget, ni surtout de Marc-Aurèle ou de « l'antique Médée ». Je sais bien que, écrivant habituellement dans un journal littéraire, M. Desjardins s'y est adressé d'abord à ses pairs de la bourgeoisie lettrée; je sais qu'il commence, qu'il a demain et l'avenir devant lui.

Ce grief est donc peu de chose. Il n'est rien auprès des vôtres, monsieur, qui attaquez ce que vous croyez la substance des propositions de notre ami commun. Cependant il me semble que vous n'en avez pas assez touché le point essentiel. Si je m'aventure à votre suite dans ce débat, sans avoir aucun droit particulier de le faire, c'est que les idées dont il s'agit m'étaient depuis longtemps chères, à moi aussi, et je ne verrais pas sans un profond regret s'établir dès le début une confusion de nature à nuire à leur fortune, je veux dire au bien que j'en attends. Vous ne trouverez pas mauvais, monsieur, que je vous discute à mon tour.

« Ce que veut M. Desjardins, dites-vous, c'est fonder *une véritable religion nouvelle.* » Cela une fois posé, toutes vos appréciations, vos critiques, — et à l'occasion vos sourires, — s'adressent à cette religion dont vous chargez l'auteur du *Devoir présent*, quoiqu'il n'y prétende aucunement et nulle part. Tout au contraire, il ne prononce le mot religion que pour bien spécifier qu'il n'en est pas question et disjoindre la cause de toute confession dogmatique, si respectable qu'elle soit. Tenter de jouer les Çakya-Mouni, les Moïse ou les Jésus en un XIXe siècle! Votre accusation est grave, monsieur. Et sur quoi l'appuyez-vous? Uniquement sur ce titre de *Société de secours moral*, par vous-même donné, et qui comporte, dites-vous, la définition la plus complète que vous sachiez d'une religion. En appellerai-je à vous-même d'une définition à ce point étymologique, qui tend à faire passer pour son essence même une qualité, importante, il est vrai, de la religion? Je crois superflu de rappeler que toute religion est fondée avant tout sur l'hypothèse d'un pouvoir supérieur en dehors de l'humanité; or l'écrivain s'est placé rigoureusement sur le terrain des mœurs, et enfermé dans l'humanité agissant sur elle-même afin d'amoindrir ses souffrances, ignorante qu'elle est de toute réalité extérieure.

A la place d'une religion, que vous vous êtes un peu complu à supposer, monsieur, avouez-le? que voyons-nous? Plus modestement, un projet d'œuvre collective, impersonnelle, le plan d'assembler le plus grand nombre possible de gens de bonne volonté dans une pensée et une action communes, ou encore — hé! mon Dieu, monsieur, vous l'avez dit vous-même excellemment, dans un coin, sous une forme dubitative, — « une ligue d'honnêtes gens », contre une sorte de mal moderne dont nous souffrons cruellement tous, cela est bien vrai : le mal moral. Et toute loin qu'elle soit d'une ambition de Christ, toute modeste qu'elle se présente, cette solution de la question sociale par la propagande d'une morale unique ne nous en paraît pas moins la tentative la plus importante, la plus urgente peut-être de celles dont nous puissions nous occuper aujourd'hui, si nous comprenons la signification, la portée des faits sociaux dont nous sommes témoins chaque jour, chaque jour plus nombreux, plus pressants, plus explicites, et si nous en prévoyons les suites probables.

La misère morale est grande, profonde, presque générale, à l'époque présente. Avoir séparé et énoncé cette simple vérité tout haut, comme l'a fait l'auteur du *Devoir présent*, est à soi seul une constatation aussi

utile au moins que la reconnaissance du bacille de Koch. Notre devoir actuel serait une bonne volonté agissante, la collaboration de chacun suivant ses forces à l'œuvre collective et entr'aidée de diminuer la souffrance des âmes. Relisons plutôt : « Je suis à mille lieues de vouloir qu'on instaure une religion neuve. » — « Nous entr'aider en nous élevant, » dit M. Desjardins là où il résume, et « Nous améliorer en nous employant au bien de l'ensemble, » cite-t-il de M. Charles Secrétan. Il veut provoquer le réveil de la conscience et de l'amour d'autrui; il demande que nous nous vouïons à améliorer la condition morale des autres hommes, parce que cela est un but, *le but*, ce pourquoi évidemment l'humanité est réunie en société, sa destinée, le devoir de chacun de ceux qui la composent. Il le faut encore, parce que nous y trouverons de quoi combler le vide de notre vie, adoucir nos propres maux. Car l'unique « recherche du bonheur personnel est une semence de malheur » et perpétue en notre cœur une angoissante solitude : « Quiconque fait le bien ne se sent plus seul. »

Et ce mal moderne, ce mal moral, quel est-il? M. Desjardins nous dit de quoi il le voit fait et quelles causes il lui croit : la généralisation abusive, universelle, de la recherche de la sensation en tant qu'unique aliment et but de l'existence, plaisirs sensuels et grossiers en bas; « dégustation intellectuelle, saveur du maniement des idées », en haut; délectation du joli, du bizarre, des mots, des sonorités, des images, des parfums caressants, enveloppants, chez les délicats... (Ici nous sommes bien sévères, d'une logique outrée.) Mais la tristesse évidente des contemporains doit être surtout attribuée à la préoccupation exclusive et continuelle du « moi », et à la conscience qui se serait accrue en nous de l'irréalité de toutes choses vues sous le jour du seul égoïsme, de l'affreux vide de la vie de l'individu quand son seul postulat est de se sustenter soi-même, ramenant, bornant tout à soi, et à soi seul.

Voilà une idée qui nous a remplis, nous et d'autres, avant que nous ayons rencontré et aimé M. Desjardins. La justesse en est évidente. Oui, la conscience publique s'est fortifiée de toutes nos expériences politiques, sociales, de notre science résumée, de la connaissance des multiples faits, jadis intimes ou peu publiés, que la presse quotidienne nous jette à méditer. Oui, nous sentons davantage aujourd'hui notre propre souffrance et celle d'autrui. Et là, le remède apparaît.

En effet, un peu partout, au sein des diverses classes, un courant de pitié se forme peu à peu. Il se révèle une volonté, — plus ou moins latente, plus ou moins pure, — de soulager, d'atténuer la douleur de ceux qui vivent humbles et seuls, en les réchauffant d'une aide, d'un appui, parfois d'une main tendue sympathiquement aux heures devinées plus dures. L'idée d'une solidarité bienfaisante et nécessaire entre les cœurs se fortifie au fond de nous. Et ce courant n'a aucun rapport avec les idées de 1848, lesquelles tendaient au socialisme d'État, ni avec les diverses philanthropies humanitaires, qui visent à l'amélioration de l'existence matérielle seule, ni avec la charité chrétienne ou religieuse à un titre quelconque, par où l'on pose sa candidature à un fauteuil dans le sénat de Dieu. Le christianisme nous avait préparés à cet *état de pitié*, mais il est d'une autre essence que le christianisme.

Et ce courant est contemporain, nouveau. Sans doute, toujours, même dans l'antiquité, la pitié a existé, et même souvent une pitié d'une espèce morale analogue, mais à l'état accidentel. Le fatalisme des religions antiques, la conception plutôt formelle des paganismes, du paganisme grec surtout, ensuite l'idée chrétienne de mérite et d'action en vue de Dieu, ont pesé de tout leurs poids sur la conception du bien, sur l'humanité. L'accession dans la connaissance de l'idée de pitié *animiste* est récente, au moins dans l'histoire des civilisations qui nous sont parvenues. Et cela doit être, car une pareille conscience du mal moral n'est-elle pas une évolution nécessaire des civilisations avancées, ayant passé par un christianisme, comme je disais plus haut, une résultante de science très répandue, de notions et d'observations généralisées ?

Tout cela est très simple, n'est-ce pas, monsieur, assez vulgaire, vieux, naïf, d'une philosophie rudimentaire, et même un peu La Palisse? Je le voudrais plus rudimentaire encore. Les vérités les meilleures sont toujours terriblement vulgaires, sans élégance, et entachées de La Palisme. Il fallait que cette vérité banale fût proclamée par quelqu'un, au milieu de nos indolences railleuses. Elle l'a été par votre ami et nous l'en remercions. Il n'en est pas à n'avoir prévu qu'il se livrait aux fauves du cirque, et qu'il ne bénéficierait même pas d'un *Morituri, Cesar* crânement lancé. Point d'empereur à saluer, point de Dieu. Et pas davantage d'illustration à gagner : nous savons tous qu'il ne saurait y avoir de place dans le monde moderne pour la gloire d'un Vincent de Paul des âmes.

Maintenant, je vous livre en grande partie, comme étant une généralisation hâtive et imprudente, la distinction entre *positifs* et *négatifs* qu'admet M. Desjardins après M. Rod. Ceci confine encore à la littérature philosophique, qui m'importe peu, et fait partie des dispositions de combat qu'on est forcé de prendre quand on est d'un camp et que l'action est proche. Je vous abandonne, — en partie aussi, — certains des moyens de propagande sociale que, dans sa généreuse ardeur et sa jeune impatience, un homme qui veut fonder ne peut pas assez peser et mûrir. Mais, le but étant, non pas, comme vous écrivez, « de mettre de la morale dans la famille, l'éducation, l'art, la politique, etc., » mais d'essayer, par tous les moyens que notre tact, le

hasard de nos relations et rencontres, et nos positions diverses mettent à notre portée, d'essayer de rompre et de peupler la solitude douloureuse à laquelle se condamnent tous ceux qui s'enferment tête à tête avec leurs propres maux, d'employer notre vie à réveiller en eux le goût de vivre en leur montrant la tâche de secourir à leur tour d'autres solitaires, en un mot de refaire des âmes vivantes, il est un moyen puissant, *indispensable*, que M. Desjardins, non seulement veut qu'on néglige, mais même répudie avec une singulière énergie : c'est l'art. Et voici l'erreur grave dont j'ai annoncé tout à l'heure que je parlerais.

L'art, je devrais dire le sentiment de la beauté dans la nature.

La bonté, la pitié, sans la beauté, c'est la tristesse noire, multiforme, affreuse; c'est le découragement et l'inaction, les deux principes les plus délétères de la maladie morale à combattre.

M. Desjardins, pour sa propre dilection délicat artiste, si intimement pénétré de la toute-puissante grâce de l'art, ne sait pas pourtant assez quelle doit être sa vivifiante action sur la masse des hommes. Il est vrai que nous sommes encore si loin de cela! M. Stéphane Mallarmé, un lucide parcimonieux de sa lucidité, parle « de la honte de vivre à une époque qui survit à la beauté ». Vraiment, lui survit-elle, ou n'y est-elle pas encore arrivée? Tolstoï, lui, cet admirable et quelquefois puéril halluciné du bien (du bien *matériel*, surtout, ce qui le distingue beaucoup des nôtres), Tolstoï jette littérature, art, beauté dans le panier aux ordures où il se débarrassa de tous les mensonges aperçus un jour dans son âme. Et ce mépris, cette absence de l'idée de beauté, est une des faiblesses, la plus grande peut-être, de *la force de la Terre Noire*. Dans le christianisme, nulle trace de l'idée de beauté, remarque quelque part M. Renan, avec lequel il faut bien, nous tous, avoir quelque *croyance* commune. N'est-ce pas une des causes de la décadence du christianisme, une des causes les plus efficientes de notre tristesse actuelle de chrétiens quand même?

M. Desjardins, enfin, se débarrasse en deux lignes de la question : « L'art est une influence élevante pour quarante mille Français, au plus. » Voilà qui est fait. Cela rappelle un peu le dicton des braves gens : « La religion est bonne pour les femmes. » Ailleurs, dans un tout mince paragraphe, l'auteur du *Devoir présent* parle encore de l'art; il demande « qu'il soit désormais *pénétré d'une morale plus haute* ». Nous ne voulons pas d'un art pénétré d'une morale quelconque : il ne serait plus. L'art rayonne sur les mœurs, les réchauffe, nécessite la morale; il ne saurait en être empreint. M. Desjardins parle, avec une haine de combattant, de la littérature. Elle est l'ennemie : « Nous devons avoir pour premier objet de défaire en partie le mal qu'a fait la littérature depuis quarante ans. »

Entendons-nous. La littérature, est-ce l'émoustillement savant des sensualités morbides, plus ou moins affinées; est-ce, en haut, les romans de bourgeoises perverties de M. Bourget; en bas, les historiettes, nouvelles, contes excitants, pseudo-sadiques, que publient en premiers ou seconds-Paris les journaux du boulevard, petits et grands? Sont-ce les psychologies fouillant dans nos misères supposées de parti pris basses, les pathologies douteuses et mal informées de nos grands faiseurs? Est-ce cela, la littérature? Alors, nous sommes avec vous, plus que jamais. Essayons de défaire ce dont la bourgeoise serait « ivre ou folle », quoique ce soit bien difficile. Vous ne tentez rien moins que de détruire *le vice écrit*. Mais, mon cher Desjardins, vous êtes incapable de dire que *cela* soit la littérature, et vous n'avez aucune envie de défaire le mal qu'a fait, par exemple, Shakespeare, depuis un peu plus de quarante ans. Nous vous connaissons.

Je ne parle pas ici de haute esthétique, du Beau, l'un des trois éléments platoniciens; je parle de notions et de jouissances d'art, de compréhensions de la nature qui, à tous degrés, peuvent et doivent *paraître* à la portée de l'intelligence des simples, et des autres, et qui les soutiendraient, qui ont le pouvoir de consoler les foules aussi bien que les quarante mille privilégiés qu'il vous plaît de compter. Vous voulez refaire des âmes? Nous ne pourrons tendre la main à des hommes pour les relever qu'en leur montrant, de l'autre, une lumière, un art. Car l'art est une communion avec la nature, communion inséparable de celle que vous rêvez entre les humains. Hors de cette lumière, il n'existe pour nous, tels que nous sommes constitués, que froides ténèbres et végétation misérable.

Ah! qu'il est caractéristique de votre oubli (momentané), ce conte oriental que vous savez, et que Tolstoï transcrivit : « Un homme est poursuivi dans le désert par les fauves; afin de leur échapper, il se jette dans un puits noir, et reste accroché à une racine de la paroi. Or il voit deux souris, l'une noire, l'autre blanche, qui rongent petit à petit la racine. Elle se rompra donc inévitablement, le malheureux suspendu tombera dans l'abîme, il le sait; cependant il ne lâche pas la racine, il continue à vivre, et goûte du bout de la langue quelques parcelles de miel tombées sur des feuilles à sa portée. »

Ainsi, voilà le symbole de la vie humaine? Il est lamentable. Et cet homme, vous ne le supposerez jamais levant la tête et regardant au-dessus de lui le ciel bleu, dont un cercle *reste toujours visible* à l'ouverture du puits, et admirant ce coin de nature, et éclairé si peu que ce soit, et réjoui par elle? Ah! que si fait!

Cette question de l'art nécessaire à la foule s'ouvrira, plus largement que vous ne le voulez. Elle est en retard sur d'autres (ce qui vous excuse de ne l'avoir pas vue venir avec votre netteté d'aperception habi-

tuelle), parce qu'elle exige des concours de circonstances et des collaborations d'hommes qui souvent manquent. L'abus du sentimentalisme en la période de 1830 a déterminé une réaction qui tendit à exclure de l'art tout élément sentimental. Nous avons eu des impassibles, les parnassiens (pas tous), qui ont voulu et cru qu'il pouvait exister un art sans amour. Ils sont arrivés à des mirages de désert et à la froideur des tombeaux. Le vaste ossuaire que l'œuvre de M. Leconte de Lisle! L'aride Thébaïde de spectres, essayée belle, mais dépourvue d'humanité, que l'œuvre fragmentaire des derniers parnassiens appelés symbolistes ou décadents! Aujourd'hui, voici que se dessine une réaction contre l'art sans amour, réaction qui, poussée à l'extrême, rejette toute beauté, comme inutile et impropre à la réfection et au réconfort des âmes. Où placerons-nous dès lors un Villon et sa confession qui attendrit, le Banville de Gringoire, un Baudelaire au mal moral exacerbé qui n'est que de la pitié, et un Verlaine, la souffrance moderne dans ce qu'elle a de plus naïvement touchant? Laissons faire le mal de cette littérature. Aussi bien, nous ne la détruirions pas aisément. M. Desjardins était déjà dans son rôle de consolateur, déjà à son œuvre de relèvement moral; il était peut-être plus près de la foule quand il chantait naguère, en vers souvent beaux, toujours pénétrés, Lamartine, et pleurait l'oubli apparent où tombe la gloire des poètes. Il cite aujourd'hui Élisabeth Browning à tort, car elle est contre lui, en ce qui nous occupe : « Ne dédaignez pas l'œuvre du poète, si vous projetez de secourir le monde. »

Au surplus, une question de mesure et de pratique nous sépare seule de M. Desjardins, en matière d'art et de littérature. Il nous a dit : « L'expérience de la littérature ennoblissante a été faite largement, longuement; elle a donné les plus détestables résultats; elle n'a servi qu'au culte de la sensation. » Où, quand, comment l'expérience a-t-elle été faite? Par l'Administration des beaux-arts, les prix de l'Académie, les concours pour érections de statues politiques? Est-ce par les vaudevilles chers à M. Sarcey, les romans d'analyse pétrifiante, les éditions de M. Zola? Non, n'est-ce pas? Alors par quoi? Il ne s'agit pas de ces choses. Vous avez dit : « Il faut ceci! » Oui, et nous sommes avec vous; mais nous ajoutons : « Pour fonder une *charité morale*, il faut encore cela » : révéler à la foule l'existence du beau dans la nature, et la faire participer à la chaleur qui s'en émane.

La tourbe moderne, enserrée, emprisonnée, asservie par une idée-fantôme, le progrès, ignore de plus en plus l'existence de la nature. Privée de cette *sensation* élevée et médiate, comment ne se réfugierait-elle pas dans la sensation immédiate, basse? Tout le but, toute la fin proposés à l'humanité par la civilisation vise le seul perfectionnement de la sensation, l'oubli de la nature, sauf en tant que vaste réservoir de matière première, de matériaux d'industrie. Or tout oubli de la nature emporte une sanction. Toute infraction, toute résistance, tout retard d'obéissance aux lois de nature (ce mot pris dans le sens essentiel) est *le mal*, et correspond à une peine inévitable : douleur, déséquilibre, fatigue. Cela est également vrai dans les deux ordres de faits que le classique a distingués en moraux et physiques. C'est ce qu'ont voulu dire le bon Épicure et l'excellent Sénèque, en qui j'exige qu'on me permette de voir une variété de stoïciens. Nous ne pouvons essayer de diminuer aucune souffrance morale sans faire intervenir « l'héroïsme transposé » de la nature, l'art. Mettons donc le plus possible la foule en contact avec cette beauté de l'art qu'Hégel dit « être placée plus haut que celle de la nature de toute la distance qui sépare la nature de l'esprit », entendant là, avec tant d'autres, que l'esprit puisse être hors de la nature, bizarre conception qui a pourtant rallié presque tout le monde.

« Et comment rapprocher la foule du beau dans la nature? » me demanderez-vous, peut-être, monsieur et cher confrère. Les vrais poètes ont tous collaboré à cette œuvre dans la mesure de leurs forces. Le vieux Rousseau avait commencé; Lamartine, plusieurs autres ont continué. Malheureusement les mœurs, — et même ceux qui les veulent réformer, voyez plutôt M. Desjardins, — séparent les poètes de la foule. Il faut arriver à faire le contraire. Expliquer les moyens pratiques et efficaces auxquels je rêve exigerait des développements hors de proportion avec cette lettre, déjà trop longue.

Au résumé, monsieur, vous souscrivez à l'œuvre proposée, et surtout vous croyez la tentative de M. Desjardins parfaitement sincère; nous sommes donc d'accord sur le principal. Je vois que vous avez seulement obéi, çà et là, à l'une des plus douloureuses nécessités que les mœurs contemporaines nous imposent : celle de sourire en public de ce que nous aimons et respectons dans le silence de notre cœur.

Et, tenez, voilà encore une des cures morales à entreprendre, cette torturante obligation du rire. Être condamné à chatouiller, avec une plume, sa propre âme, sans même obtenir qu'elle en meure! Le mythe de M. Paul Margueritte est dépassé. Notre élite, vous le savez, est avec le charmeur qui parle légèrement, élégamment des choses, contre celui qui les veut réelles, qui se donne le tort de la gravité, le ridicule d'une conviction. Vous avez été charmant. L'esprit de feu M. Schérer s'est levé à votre invitation, et a parlé par votre bouche avec cette clarté plaisante qu'il savait parfois donner aux analyses les plus sérieuses; vous évoquez les esprits, suivant la mode actuelle : les stoïciens sont apparus, Kant n'a pas résisté. Et vous suscitez même des intersignes de vivants, puisque, non encore tout à fait morts, le catholicisme et le pape Léon XIII ont dû déléguer leurs manteaux pour que vous les confrontiez avec le prévenu Desjardins.

Mais, qu'importe, puisque nous savons qu'au fond vous pensez comme les meilleurs, et que vous agissez conformément à votre pensée.

Veuillez donc me croire, monsieur et cher confrère, bien sympathiquement avec vous, en pensées et de toutes manières.

ADRIEN REMACLE.

COURRIER LITTÉRAIRE

Fantôme d'Orient n'est pas le chef-d'œuvre de Pierre Loti, mais c'est encore une des œuvres qui ajouteront à sa gloire. Et d'abord c'est un roman; ce n'est pas un simple album de croquis exotiques. C'est une histoire sentimentale et mélancolique, profondément *sentie* par l'auteur lui-même, et écrite dans cette langue originale, sincère, non apprise, qui ressemble à une voix qu'on entend, la plus personnelle certainement de toutes celles dont il est fait usage dans la littérature contemporaine. De tous les prosateurs français actuels, Pierre Loti est le moins *auteur*, et il faut ajouter qu'il est le plus poète. Auteur, je sais bien (comme il était inévitable) qu'il le devient un peu, que certaines démarches naturelles de sa pensée et de sa rêverie deviennent un peu des procédés; mais comme il n'imite absolument que lui-même, et encore sans y songer, ce qui, dès lors, n'est plus autre chose que passer par les chemins où l'on a passé déjà, cela reste bien loin encore de tout ce qu'on peut appeler conventionnel. Pierre Loti n'a pas de rhétorique; il est en train seulement de se faire la sienne, qui encore, parce qu'elle est sienne, a quelque chose de neuf, de particulier et d'individuel.

Il était à écrire, ce roman, le roman du passé et le roman du rêve, le roman de ce qui a été et de ce qui aurait pu être, le roman qui a la double douceur des lointains vagues et des vagues espoirs. Il pourrait s'intituler : *A la recherche d'un souvenir.*

J'ai voulu te revoir, plus à jamais surpris...

Voilà tout le roman qui a pour titre *Fantôme d'Orient*. Pierre Loti, à vingt ans, a bien aimé, là-bas, à Constantinople, une petite fillette de harem, Azyiadé: vous la connaissez. Il a fallu se quitter. La vie, depuis, a traîné Loti sur toutes les mers, dont bien nous prit, comme vous savez. Azyiadé a été perdue de vue. De vue seulement, — je dis juste, — non de cœur. Et quand cela ne serait pas tout à fait vrai d'une vérité particulière, comme *c'est bien ça* d'une vérité générale! Puissance invincible du premier amour, qui passe sa vie à se moquer de tous les autres, s'y mêlant toujours, et que ce soit pour les contrarier, ou quelquefois, car l'âme humaine est pleine de perversité, pour les irriter et y mettre l'aiguillon, toujours y intervenant, présent toujours, gênant, indulgent, complaisant, à mille visages, plus souvent railleur, mais toujours là!

De fait, Loti, quelque rose qu'il cueillît ou quelque chrysanthème, revoyait toujours Azyiadé. La nuit, elle apparaissait; le jour, elle parlait bas à l'oreille. Elle l'appelait, elle le réclamait. Et de rêver. Qu'est-elle devenue? Il y a sept ans, il y a huit ans, il y a dix ans. Vite vieilles, les femmes d'Orient. Qu'importe?

Toutes ses grâces sont fanées,
Je la reconnaîtrais toujours!

Après tout, Constantinople n'est pas si loin. Allons-y!

Triste le départ. A la recherche d'un souvenir? A la recherche d'une déception? A la recherche d'un tombeau? Qu'importe? Ardent, du moins, le départ, fiévreux, palpitant. Nous sommes en pleine sensation. Tout y est. L'inconnu, ce qui est l'essentiel, et un inconnu juste assez précis pour n'être pas un simple rêve, juste assez douteux pour n'avoir rien de la plate et affreuse réalité. En route! Nous allons sentir! La sensation! Être sûr qu'on va sentir fortement, et ne pas savoir quoi! Ce sont les minutes supérieures du sensitif.

Arrivée à Constantinople. Point changé, Stamboul, toujours merveilleux. Mais vous aurez, en lisant *Fantôme d'Orient*, une déception charmante. Ce n'est point Constantinople étincelant et rutilant que Pierre Loti nous a décrit. Ce n'est point le Constantinople d'un jour d'été, c'est le Constantinople d'automne, et particulièrement le Constantinople du crépuscule et de la nuit. Il y a là des descriptions, ou bien plutôt des impressions, des sensations exquises de vagabondages et d'attentes désolées dans les rues tortueuses et étroites, dans les vastes places silencieuses et inquiétantes, parmi ces maisons hautes, closes, impénétrables, sournoises, qui regardent en dedans... C'est d'un admirable talent.

Mais Azyiadé? Si nous la cherchons! Mais avec une fureur d'activité prodigieuse! Tous les moyens d'information et de locomotion qu'il soit possible de trouver et presque d'inventer à Constantinople. Car nous n'avons que deux jours à nous, et il faut, coûte que coûte, arriver au but. Quel but? Savoir au moins, sinon revoir.

Vous vous y attendiez; Azyiadé n'est plus. Elle est morte, bien peu de temps après le départ de Loti. Comment? D'ennui, de désespoir, de mauvais traitements, de poison peut-être. Avec beaucoup d'art, l'auteur a laissé planer un dernier mystère sur la disparition d'Azyiadé. Il faut qu'Azyiadé demeure un fantôme léger et charmant, que de son histoire, comme de sa figure, comme de sa forme dans le souvenir de l'amant, les contours restent indécis, les lignes fuyantes, le trait vague, au gré du rêve qui viendra voler autour d'elle et, à chaque fois, la refera en essayant de la res-

saisir. — On sait seulement qu'elle fut emportée un soir, presque furtivement, à travers les ruelles en lacis, où s'entassaient, de minute en minute plus épaisses, les ombres tombantes de la nuit; et qu'elle a été là-bas, dans le cimetière le plus éloigné et le plus triste, dans la grande plaine plate, sans ombrages et sans herbe, où, si souvent, le grand vent passe d'une seule traînée, comme un autre coup de faux.

C'est là que Loti va visiter celle qu'il a aimée, et qui est morte de lui, et cette dernière scène, très sobre, très forte, très grande, est ce qu'il y a de meilleur dans tout l'ouvrage. Le petit tombeau perdu dans la plaine immense, et prosterné tout près, le plus près possible, celui qui a aimé un peu autrefois et qui maintenant aime vraiment, avec son âme; là-bas, la grande ville cachée derrière ses murs, ses bastions énormes, qui semble ensevelie elle-même dans un tombeau gigantesque.

Il y a des parties supérieures dans ces trois cents pages, et, par instants, c'est là une grande œuvre. J'y relèverai quelques fautes de goût. J'ai été étonné et un peu choqué de cette limite de temps si étroite que l'auteur a imposée à son héros, et je ne sais vraiment pourquoi il a introduit ici la règle des quarante-huit heures. — Loti, en partant pour Constantinople, sait qu'il n'y pourra passer que deux jours pleins. — D'abord cela donne quelque chose d'agité, de trépidant, de bousculé à tout son séjour à Constantinople, à quoi je ne vois aucun avantage. Cela ressemble à un pari, et rappelle par moments Phileas Fogg. Tout au contraire, me semble-t-il, de longues recherches, espacées sur quelques semaines, sur quelques mois même, mille contremarches, mille déceptions, des désespoirs, pendant lesquels le rêve obsédant prend de nouvelles formes, intéressantes pour nous, un découragement et un renoncement complet, des apprêts de départ, l'impossibilité alors de quitter ces lieux précisément parce qu'on y a lutté et souffert; tout cela me paraissait indiqué pour un roman de ce genre, parce que ce n'est pas autre chose que la vérité telle qu'elle est à l'ordinaire dans les aventures de cette espèce.

Et puis, comme j'ai dit, Loti savait en partant qu'il n'avait que deux jours à passer à Constantinople, *et il est parti!* C'est donc qu'il n'avait pas cette incertitude cruelle et charmante qui est, qui veut être le fond même du roman; c'est donc qu'il savait ne pas *la* revoir, car la revoir et lui dire : « J'ai passé deux jours à te chercher, et j'ai trois quarts d'heure à te donner, » ce n'est pas convenable; c'est donc qu'il était sûr, en partant, qu'il n'allait voir qu'un tombeau, lequel ne peut pas réclamer sur la brièveté de la visite. — Eh! oui, il le savait; sans en être informé, il en était sûr; autrement il eût attendu d'avoir à lui trois mois pour accomplir son pèlerinage d'amour. Et s'il le savait, il est moins intéressant; et tout ce que j'ai pensé en commençant du charme d'un souvenir qu'on poursuit et d'un demi-inconnu qu'on pourchasse, j'avais tort de le penser. Voilà ce que je me dis en finissant et qui ne laisse pas de gâter un peu mon plaisir.

Je n'aime guère non plus le costume turc que prend Loti pour aller au cimetière. Ce raffinement d'exotisme ne me revient guère. Tout costume autre qu'habituel est un mensonge (c'est pour cela qu'on prend l'habit noir pour aller dans le monde : c'est un *memento*, un nœud au mouchoir), et tout doit être sincérité auprès d'une tombe. Je sais bien que c'est Azyiadé qui a fait promettre à son amant de venir sur son tombeau dans ce costume-là. Il n'y en a pas moins quelque chose de peu sérieux dans cet accoutrement de *mamamouchi*, et l'amant respecterait plus l'aimée en ne lui obéissant pas sur ce point qu'en se conformant à un caprice de conversation de petite fille.

Ces critiques n'enlèvent rien à mon admiration pour une histoire touchante et délicate, où P. Loti a montré une fois de plus, et peut-être plus qu'à l'ordinaire, des qualités de pénétrante et vraie sensibilité, ses merveilleux dons d'écrivain psychologue (au début surtout) et d'écrivain pittoresque, et enfin cette mélancolie si particulière, non pas molle et paresseuse, mais ardente et âpre, qui est la marque de sa nature propre et qu'il définit si bien, sans y songer, quand il dit : « Quelque chose d'étrangement voluptueux avec des dessous d'une tristesse de gouffre. »

*
* *

M. Alfred Rebelliau a fait un très beau livre de critique et d'historien sur Bossuet historien du protestantisme. Considérant, avec raison, l'*Histoire des variations*, comme l'œuvre capitale de Bossuet et comme le centre même de sa vie intellectuelle, il s'est attaché à nous montrer Bossuet historien, non pas magnifique généralisateur en histoire comme il l'est dans le *Discours sur l'histoire universelle*, mais historien véritable, compulseur de sources, critique de textes et de documents, guidé et soutenu dans sa tâche par le sentiment vif du caractère sacré de la vérité et par une méthode ferme, sévère et minutieuse. Il me semble que M. Rebelliau a raison, et du procès qu'il a instruit, il me paraît bien qu'il résulte que Bossuet n'était pas moins savant et scrupuleux qu'il était éloquent, et sagace, et vigoureux dans la dialectique. Certes, Bossuet écrit pour prouver; cela n'est point douteux; mais, à moins qu'on ne pose en principe que, pour être historien, la condition essentielle est d'être un pur sceptique, il est difficile de refuser à Bossuet ce titre d'historien qu'il revendique hautement par le titre même de son ouvrage.

Car remarquez qu'il semble y insister. Il intitule son résumé des destinées humaines : *Discours sur l'histoire*, c'est-à-dire dissertations sur l'humanité, ou, comme nous dirions, considérations sur les grands événements historiques. Quand on considère, on a le droit de n'être

pas historien minutieux. — Il intitule ses œuvres de polémique religieuse *Avertissement aux protestants*, et nous voilà avertis nous-mêmes. — Mais il intitule ses études sur l'Église protestante *Histoire*, formellement. Par l'étendue de son information, par le choix loyal de ses sources, par les faits serrés de près, Bossuet nous semble avoir plus que justifié la hardiesse qu'il a eue de prendre le nom d'historien au début de son grand ouvrage.

Une preuve qu'en donne M. Rebelliau, après beaucoup d'autres, est assez piquante. Qu'a prétendu prouver Bossuet par toute son *Histoire des variations?* Que la doctrine des protestants avait varié. Or, c'est ce que les protestants, avant l'*Histoire des variations*, niaient; c'est, après l'*Histoire des variations*, ce dont les protestants, immédiatement, se sont fait gloire. Donc, gloire ou non, ils le reconnaissent; donc Bossuet était dans le vrai. Le raisonnement ne laisse pas d'être assez fort. L'*Histoire des variations* a donc été une belle victoire de Bossuet.

Il est juste d'ajouter que les victoires logiques sont souvent des victoires à la Pyrrhus. Victoire de soutenance, soit; mais victoire dans la réalité, c'est autre chose. Bossuet, pour avoir prouvé aux protestants qu'ils avaient varié, n'a fait que leur révéler la nature même de leur religion, et, par suite, que les y enfoncer davantage. « Soit, nous avons varié. C'est que notre doctrine a pour essence la variation. Et comme notre doctrine est excellente, il faut conclure que la meilleure doctrine est celle qui varie. » Ils n'en étaient pas sûrs auparavant, ils en furent sûrs après Bossuet. Une religion évolutioniste était une idée nouvelle à laquelle Bossuet n'a fait, par tout son effort, qu'habituer les protestants. Il les y a inclinés en les y réduisant. D'évolutionistes inconscients, il en a fait des évolutionistes déclarés. Le temps a fait le reste, et a même fait le principal. Mais Bossuet avait donné l'impulsion première. D'où il suit qu'un des fondateurs du protestantisme, et non le moins glorieux, c'est Bossuet.

Et comme une religion acceptant la variation comme un titre de vérité, et finissant par la proclamer comme un principe, admet implicitement la liberté de penser, agent naturel, et même nécessaire, de toute variation, le protestantisme *variationiste* contenait en germe la libre pensée pure; d'où il suit que Bossuet, en amenant les protestants à reconnaître leur *variationisme*, préparait les voies à la libre pensée moderne.

Ainsi réussissent nos plus belles conceptions et aboutissent nos plus beaux efforts intellectuels. Cette pensée n'est pas désolante, elle n'est pas d'un affreux pessimisme. Bossuet y verrait une preuve de notre néant, et il a assez prouvé que la pensée de notre néant est éminemment religieuse et éminemment chrétienne. Je la crois chrétienne, en effet, je la crois religieuse; et surtout je la crois vraie.

Le livre de M. Rebelliau fait le plus grand honneur à sa science, à sa sagacité, et à son talent d'écrivain.

*
* *

Un bien joli et aimable livre encore que celui de M. de Vogüé. Ces *regards* sur l'histoire et la littérature sont bien assurés et bien pénétrants. M. de Vogüé aime la littérature et aime l'histoire. L'histoire surtout. Il la voit de haut, il la domine, il y découvre ou il trace de grandes lignes harmonieuses et de grandes courbes savantes. Elle fléchit et se modèle sous sa main, au geste élégant, qui dissimule à moitié la force. Elle devient ainsi très belle, très imposante et très gracieuse. Il n'y a pas à dire, les généralisations historiques sont d'admirables choses d'art. Le tout est de savoir les faire. M. de Vogüé les fait tout à fait en maître.

Et remarquez que ce généralisateur est un vrai savant. Il sait beaucoup et il sait bien. Il ajoute toujours quelque chose à l'historien qu'il examine, qu'il analyse (ou qu'il synthétise) et qu'il discute. C'est un guide et c'est un professeur. C'est un excellent professeur.

J'insiste un peu sur ce point, parce que je lisais récemment, je ne sais plus dans quel livre, charmant d'ailleurs, à ce que je me rappelle, un éloge un peu trop vif à mon gré de la critique tout impressioniste, de la « méthode intuitive », et une satire un peu aiguë, quoique spirituelle, de la critique des professeurs, de la critique fureteuse, et minutieuse, et didactique. Foin de cette critique prudente et timorée! semblait dire l'auteur. Soyons instinctifs, soyons intuitifs. Cela ne sent point son pédant; et il en est à plus de mille lieues. — Ce n'est point, du moins, cette critique-là que pratique M. de Vogüé. Il est séduisant généralisateur, il est éloquent, par certaines parties il est poète; mais il est savant, d'une science étendue et solide, et que s'il la porte avec beaucoup d'aisance et de bonne grâce, ce n'est, certes, qu'un charme de plus; mais le reste aussi est une qualité dont il ne faut point médire.

Émile Faguet.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

L'OPINION DE CARLYLE SUR DICKENS.

Sir Charles Gavan Duffy publie, depuis quelques mois, dans la *Contemporary Review* de très curieux souvenirs sur Carlyle, dont il a été l'ami et le confident. Nous y voyons, entre autres, que Carlyle ne cachait pas à Dickens l'admiration que celui-ci lui a toujours témoignée.

En 1840, Carlyle, décrivant un dîner, ajoute : « Pickwick

(Dickens) aussi était là, encore qu'on n'eût pas l'air de faire grande attention à lui. Il m'a paru très gentil. Des yeux clairs, bleus, intelligents, des sourcils qu'il relève d'une façon bizarre; enfin visage infiniment mobile, dont tous les traits s'agitent pendant qu'il parle. Surmontez cela d'une chevelure flottante de couleur assez banale, et mettez cela sur un petit corps compact très petit, et habillé à la *d'Orsay:* voilà Pickwick. Pour le reste, un petit garçon tranquille et d'apparence finaude, qui semble assez bien deviner ce qu'il est lui-même et ce que sont les autres. »

Voici maintenant l'oraison funèbre de Dickens par Carlyle : « Dickens était un brave garçon, une des natures les plus gaies et les plus innocentes que j'ai jamais rencontrées. Mais il vivait entouré d'une bande dont la société lui était mauvaise, — le peintre Maclise, Douglas Jerrold, John Forster, etc., — et il dépensait en leur compagnie tout l'argent qu'il gagnait. Il fréquentait peu les salons à la mode, et gardait toujours quelque chose de ses allures bohèmes de reporter. Sa théorie de la vie était absolument fausse. Il croyait que les hommes devaient être beurrés comme des tartines, et qu'il fallait tout arranger et adoucir sur la terre pour leur plus grand avantage, et que tout le monde devait avoir du dindon à manger pour le dîner de Noël. Il aurait voulu qu'on cessât de rien commander aux hommes, qu'on cessât de contrôler leurs actions et de les punir : qu'on se contentât de les caresser et de les amadouer et de les amener à faire le bien en les flattant de toute sorte d'illusions. Or ce n'est pas là une façon d'agir conforme aux lois éternelles de l'humanité. Aussi Dickens n'a-t-il rien écrit qui puisse servir à la solution des problèmes de la vie. Pourtant il a sa valeur : il vaut un penny, pour le plaisir qu'il donne quand on le lit le soir avant de s'endormir. Son dernier livre était juste aussi gentil que les autres : il aurait pu continuer indéfiniment à produire des livres du même genre. »

Rappelons seulement que la théorie de la vie de Dickens telle que la résume Carlyle, pour être « contraire aux lois éternelles de l'humanité », n'en est pas moins conforme aux idées d'un grand nombre de moralistes éminents, depuis Jésus-Christ jusqu'au comte Tolstoï : ce dernier, d'ailleurs, ne cache pas son admiration pour cette philosophie de Dickens que Carlyle estimait à un si bas prix.

Une autre fois, Carlyle disait de Dickens que « toutes ses qualités étaient celles d'un acteur comique »; il regrettait que l'auteur du *Magasin d'antiquités* ne se fût pas entièrement consacré à la profession de pitre. Il considérait les lectures publiques de Dickens comme un trafic dégradant; mais enfin, disait-il, « il faut excuser cela de la part d'un comédien ».

Ici encore, bornons-nous à remarquer que le même Carlyle, qui n'avait pas l'excuse d'être un comédien par nature, avant de publier son *Culte des héros* en a fait l'objet d'une fructueuse série de lectures publiques. La seule différence entre Dickens et lui était, d'abord, dans le degré d'intérêt des deux lectures; ensuite, dans ce fait que Dickens lisait des œuvres publiées depuis vingt ans et que chacun pouvait connaître sans l'entendre, tandis que le trafic de Carlyle était beaucoup mieux entendu, puisqu'il s'agissait de lectures d'une œuvre encore inédite.

Thackeray, naturellement, paraissait à Carlyle plus grand et plus profond que Dickens : « A lui seul, disait-il, Thackeray enfonçait douze Dickens. » Pourtant, il lui reprochait de n'avoir aucune conviction arrêtée, si ce n'est celles « que tout homme a le devoir d'être un *gentleman* et que tout homme a le devoir de n'être pas un *snob* ».

*
* *

Un spirituel érudit anglais, M. Samuel Butler, a essayé de prouver l'autre jour, dans une conférence publique, que l'auteur de l'*Odyssée* était une femme. Seule une femme, d'après lui, pouvait traiter son sujet avec une telle incohérence dans l'ensemble, une aussi flagrante ignorance dans les détails. L'auteur de l'*Odyssée*, en effet, ne sait absolument rien ni de l'art militaire, ni de la marine, ni de l'histoire naturelle ; et cependant il parle sans cesse de sujets de cet ordre, ce qui prouve bien que l'*Odyssée* est l'œuvre d'un bas-bleu. La dépréciation de l'homme au profit de la femme, la facilité et la bassesse de l'inspiration morale, le caractère superficiel des analyses de l'amour, autant de traits que M. Butler relève dans l'*Odyssée* à l'appui de sa thèse. Sa conférence est un excellent modèle de cette forme érudite de l'humour qui est toujours assurée de réussir auprès du public anglais.

*
* *

Le révérend Spurgeon, qui vient de mourir, était un des excentriques les plus étonnants de l'Angleterre. Voici en quels termes il rendait compte l'été dernier dans sa revue, *Sword and Trowel*, d'un livre nouvellement publié : « Quand nous serons morts et disparus, il faut que le monde sache que Spurgeon tenait les *Lettres de Rutherford* comme l'œuvre humaine la plus voisine des œuvres inspirées. »

Lorsque les vicaires du Tabernacle (l'église de Surgeon) ont appris sa mort, l'autre jour, ils ont aussitôt affiché dans les rues et sur la porte des temples un placard portant en grosses lettres : « Notre bien-aimé pasteur a fait son entrée au ciel hier soir, dimanche, à onze heures trois quarts. »

*
* *

La population de Rome est dans la joie : Béatrice Cenci vient de finir son stage en purgatoire et d'entrer au ciel. On sait, en effet, que lorsque Béatrice fut exécutée pour expier le meurtre de son méchant père, les Romains se refusèrent à admettre qu'elle fût en outre condamnée à l'enfer; et comme ses biens furent distribués par le pape Paul Borghèse entre ses propres neveux, on déclara que cette injustice serait châtiée, et que la fortune des Borghèse s'effondrerait le jour où Béatrice aurait fini son séjour au purgatoire. La récente déconfiture des Borghèse est ainsi considérée à Rome comme le signal de la suprême libération de Béatrice.

*
* *

On ne peut pas se figurer en France avec quelle rapidité l'Allemagne a oublié le prince de Bismarck. La publication des *Écrits* de l'ex-chancelier, qui s'annonçait au début comme une excellente affaire de librairie, est tombée si bas depuis la chute du prince que l'éditeur offre à n'importe quel prix le stock des trois mille exemplaires qui lui restent en magasin et les clichés des illustrations par-dessus le marché.

*
* *

A l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, un écrivain américain, M. Justin Winsor, vient de publier un gros ouvrage sur Christophe Colomb, où il représente le voyageur génois comme un abominable gredin, rapace, féroce et stupide. Cette thèse qui, d'ailleurs, n'est pas nouvelle, ne manque pas d'irriter vivement ceux qui voient en Christophe Colomb un personnage d'une vertu surnaturelle et tout à fait digne d'être admis par l'Église au rang de ses saints. L'Amérique, pour fêter le quatrième centenaire de sa découverte, va-t-elle se diviser en *colombistes* et en *anticolombistes*?

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 8 TOME XLIX 20 FÉVRIER 1892.

L'AMI

Nouvelle.

J'ai longtemps été des très rares qui ont un ami et qui l'aiment sincèrement, et j'ai connu ce qu'il y a de grand, de profond et presque d'héroïque dans une affection mâle qui n'est basée ni sur des manies, ni sur de secrets dédains, ni sur des intérêts. Sans en rechercher les causes, je puis dire que j'estimais autant le caractère que l'intelligence de Charles Granville, que les côtés brillants et solides de son être n'excitaient pas mon envie et que je ne lui souhaitais aucune de ces disgrâces que les meilleurs souhaitent involontairement à leurs amis.

Un philosophe me disait un jour que l'amitié n'est jamais à la longue qu'une [illegible], quand elle n'est pas la liaison d'un esclave et d'un maître, d'un faible et d'un fort, et qu'il croyait fort problématique que, dans les amitiés basées sur l'égalité, il se passât huit jours sans que réciproquement les amis songeassent avec ardeur et désir à la mort l'un de l'autre. Je n'ai jamais, avant les événements que je vais dire, rien senti de semblable, et pourtant, si jamais amitié fut basée sur l'égalité, c'est bien celle de Granville et de moi-même.

Quoique nos facultés fussent assez inverses et que surtout nos supériorités fissent contraste, pourtant nos goûts avaient de vives ressemblances et notre vision des choses et des êtres était sensiblement parallèle. Il ne nous a jamais déplu de nous écouter l'un l'autre parler avec complaisance sur des sujets que nous connaissions à fond, et même en société il m'était agréable d'entendre les propos de Charles autant que lui les miens. Jamais nous n'eûmes en public une sotte et aigre dispute; jamais je ne me suis senti mécontent des succès de mon ami. En un mot, notre affection était assez parfaite pour ignorer l'impatience, assez haute pour écarter la jalousie.

Cela durait depuis dix ans environ — et nous approchions tous deux de la trentaine — lorsque m'arriva la mésaventure de me marier. Charles, je crois, n'en fut pas très content. Il avait toujours désiré que nous nous mariions à la même époque, voire avec deux sœurs. Il ne put s'empêcher d'éprouver quelque tristesse à me voir si rapidement et si terriblement absorbé par une femme — car je le négligeai durant plus de deux mois — et à constater que j'avais contracté une union solennelle bien avant de connaître le caractère de ma femme.

Je sais qu'il eut l'intention de me faire quelques reproches avant le mariage, mais il recula devant la détermination de mon attitude et devant les premières nervosités que je lui eusse montrées de ma vie.

Il se résigna de bonne grâce, fit tout ce qu'il est possible de faire pour me rendre agréable l'époque des fiançailles en écoutant avec une adorable bonté mes confidences et les balivernes hyperboliques que je ressassais sur mon aventure. Je me mariai enfin, je partis, j'abandonnai pour plusieurs mois celui dont naguère je ne pouvais supporter l'absence pendant plusieurs jours.

* *

Je ne l'oubliais pas cependant. Durant les longues causeries où ma femme et moi apprenions à nous con-

naître (et pas toujours avec plaisir), je jouai le rôle dangereux que des millions d'êtres ont joué avant moi : je vantais perpétuellement Charles, j'en faisais une description trop propre à le transformer en conquête à faire. Comme il était loin de nous, dans cette buée qui ne laisse pas bien craindre l'avenir au bout du présent, je trouvais un grand orgueil à faire parade de son dévouement pour moi, de sa profonde et noble loyauté, de tout ce qui pouvait me rehausser par l'idée de la valeur d'une telle amitié.

Le résultat est trop facile à deviner, et je ne sais guère de femme qui pût y résister. Nulle singularité, après tout, que j'aie succombé à cette vieille sottise, alors que tant d'autres, à qui l'amitié vraie est inconnue, y succombent également.

En résumé, j'orientais vers Charles l'imagination de ma femme et son innocente perversité, je l'*aimantais* dans la direction de mon ami. Je n'ignorais pas cela, pendant les heures charmantes de nos pérégrinations dans les crépuscules lacustres, sur la frontière des grandes plaines ou des divines forêts, dans les rêveries du soir où nous regardions les firmaments se lever dans leur gloire, — non, je ne l'ignorais pas, — et j'éprouvais parfois une singulière jouissance à mêler à mon amour cette très lointaine inquiétude, à voir s'éveiller une molle curiosité dans les yeux timides de la jeune épouse, et vraiment je crois que je bénéficiai de cette semaille de misères, que je lui dus des étreintes plus ferventes et des paroles plus amoureuses... Hélas! que l'analyse et la prévoyance servent peu dans la majorité des contingences, combien est âpre le pauvre animal humain à se créer des orages, tel l'enfant qui risque la terreur nocturne pour un conte fantastique!

*

La vie est pleine de répits qui sont ses plus terribles sournoiseries, qui déconcertent le plus adroit des « subtilistes », car il n'est pas d'imagination que le sentiment du calme ne puisse endormir. En vain l'esprit garde ses défiances : devant l'apaisement extérieur, l'instinct triomphe des conjectures. Peut-être les liaisons des êtres, quand un obstacle comme le mariage les sépare, sont-elles plus soumises aux lois des répits que toutes autres. Entre la femme et l'homme qui doivent *un jour* communier dans le péché, que de fois le recul, l'éloignement, et même la complète indifférence. Certes, le recul est souvent définitif, fait barrière pour toujours, crée l'état où des êtres *faillirent faillir*, et ne pourront plus, pour des raisons mystérieuses, des raideurs intérieures, des ossifications d'âme, se rejoindre. C'est la peine de démêler entre le répit d'embuscade et le recul définitif qui alternent sur la misère humaine.

Quand je revins de voyage avec Renée, j'éprouvai quelque ennui à la présenter à Charles. Le lointain pressentiment éprouvé durant telle de nos causeries sur mon ami devenait nerveux maintenant que la distance avait disparu. Ce pressentiment fut très vif le matin où j'invitai Granville à déjeuner : je n'y ajoutai pas d'autre importance, car complètement injustifié, il eût été tout aussi vif. Je suis d'ailleurs de ceux qui admettent que la jalousie, dans nos cerveaux bavards, trop nourris de lectures, n'a pas besoin de motifs pour faire souffrir son homme avec férocité. J'attendis donc Charles avec angoisse, et je vis que ma femme l'attendait avec une curiosité qui allait jusqu'à la distraction. Elle avait particulièrement harmonisé sa toilette ; je l'épiais sans bienveillance, ému de la clarté de tout son être dans la clarté des vêtements, tout plein d'un amour haineux et trop fier pour laisser transparaître un reproche.

Il vint enfin. J'eus tout de suite ce sentiment de demi-tranquillité que donnent les situations matérialisées, sentiment identique à celui qui rend toute sa bravoure à un homme courageux, dès le premier coup de canne dans une bagarre.

Du reste, cette première entrevue fut précisément et très nettement rassurante. Il y eut évident *recul* chez ma femme. Non que Charles lui déplût, mais elle n'était pas sans un certain sentiment du devoir. Comme moi-même, devant la situation matérialisée, elle sentit s'évanouir ce qu'il y a de trop hardi dans une rêverie. Évidemment, l'idée d'être simple amie de mon ami vint se mettre tout au premier plan de son âme, et les idées aventureuses se confondirent dans les pénombres. Pour un peu cela pouvait très bien devenir définitif.

J'en eus quelque temps l'espérance. Rien ne motiva le plus mince soupçon dans l'attitude de ma femme pendant près de trois années, quoique mes rencontres avec mon ami eussent repris de leur assiduité d'avant le mariage. Même aujourd'hui, je ne crois pas que ma perspicacité fût en défaut, — dans les limites où la perspicacité dépend de l'observation *actuelle*. Il est probable que ma femme m'aima suffisamment pour écarter les pensées équivoques : nous eûmes, par surplus, les tracas et les charmes d'une naissance, vers le quinzième mois de notre union. Bref, je formai le rêve (sans que le plus habile eût pu me convaincre de cécité), le rêve d'une vie agréablement écoulée entre des tendresses dissemblables et bien équilibrées. Ce rêve, je le *voulus*, je me *forçai* d'écraser les idées soupçonneuses à mesure de leur éclosion. Tout bien pesé, ce fut une époque heureuse dans ma vie, et amèrement regrettée dans la suite. Le monde m'apparaissait plus large et plus miséricordieux, la vie désirable, le mariage digne du caractère sacré dont les religions l'ont revêtu, l'amitié un merveilleux soutien de la pensée et de la vigueur morale, le travail une récompense plutôt que l'amère punition de Jéhovah (il est vrai que mon labeur n'avait aucun caractère de surmenage ni de servilité). J'ai depuis une vision plus sinistre des

choses, sans être tenté pourtant d'objectiver cette vision, sans faire risée de ceux qui sont assez favorisés par le tempérament et les contingences pour aimer ce monde. Au fond, qui exècre autre chose dans la vie que ses propres tares ou l'adversité des circonstances?

*
* *

Mes malheurs commencèrent un soir de juin, sur la terrasse d'une maison de campagne.

C'était vers les trois quarts du jour, alors qu'on voit déjà les ombres s'allonger très loin sur les prairies. Autour de la terrasse, des plantes fraîches, une poussée paisible et persévérante de la vie, une électricité voluptueuse, un grand parfum mélancolique comme un chant d'église.

Je me souviens intensément d'un coin d'étang où tremblotait un rideau de jeunes frênes, où il courait des nuances si tendres sur l'eau, les ramures et les nuphars, que j'en avais une manière de malaise, comme d'un excès de beauté.

Charles, ma femme et moi demeurions là, dans une de ces conversations lentes où tout le monde est d'accord pour vivre végétativement, sans trouble, sans effort. Vers cinq heures, je me levai pour aller prendre un livre. Je ne sais pas trop ce qui m'induisit à revenir à pas de loup, furtivement; en quoi mes bottines de feutre et la nature du sol me favorisaient. M'étant assis, à l'écart, derrière un pan de vigne, je restai à observer les deux autres. Ils ne m'avaient pas entendu revenir; ils continuaient à causer par intervalles espacés, paresseusement, des choses les plus indifférentes.

Il me fallut une demi-minute pour me rendre un compte exact de la scène, car j'étais un peu troublé par ce qu'il y a de honteux dans le moindre espionnage. Soudain, il me passa dans l'être un grand éblouissement, une impresssion violente avant d'être pénible: je venais de voir se tourner le visage de ma femme vers Charles, et dans ce visage, dans son regard, un appel, une timide, délicieuse et charmante tendresse :

— Oh! oh! fis-je à voix basse, avec un mouvement de figure que je sentis idiot.

Une affreuse fièvre envahit mon être, début de la plus odieuse maladie morale. En même temps je constatai avec un net et sûr instinct *que Charles ne s'était absolument aperçu de rien.* J'eus aussi la prescience, mais moins nette, que de son côté rien de semblable à de l'amour n'était né, qu'il était, lui, Granville, encore à « l'état de recul ».

Je lui en sus quelque gré, mais pas beaucoup. L'amère rancune des vaincus était dans mon âme, l'impression d'un lâche cataclysme. Qu'il fût mon vainqueur volontaire ou involontaire, conscient ou inconscient, étais-je moins battu par lui dans cette suprême bataille des mâles, dans cette guerre où tous les hommes ont gardé la primitive ardeur des grands fauves?

Étais-je moins l'abandonné, celui dont la femme dédaigne la primauté, le paria de l'amour? Et la vengeance se leva forte sous l'étouffement de l'humiliation, comme un saurien sous la vase, et un souhait de mort germa dans mon cœur... Oh! pas sa mort à elle, quoiqu'elle fût la coupable et quoique je sentisse l'horrible gouffre du « jamais plus » entre elle et moi, la souillure morale que rien ne répare, mais sa mort à *lui*, — l'innocent, — et la mort sans haine, tandis que je la haïssais, elle, profondément, avec la triste fureur de la vaincre, de lui rendre la souffrance pour la souffrance, peut-être aussi de m'humilier lâchement pour la reconquérir...

Je restai quelques minutes derrière mon pan de vigne, dans la douleur de l'univers perdu pour moi, de tous les paysages de la terre, de toutes les étoiles du ciel, de toutes les douceurs des êtres évanouies. Puis, pâle et lâche, je m'avançai, j'allai me rasseoir auprès d'eux, et, pendant une longue heure, je feignis de parcourir mon livre, tandis que ma chair tremblait au moindre de leurs gestes, à la plus insignifiante de leurs paroles.

*
* *

Quand je fus en mesure de prendre des résolutions cohérentes, je voulus d'abord me défaire de la présence de Charles, sous quelque prétexte facile à trouver. Mais, malgré que j'en eusse reconnu la sagesse, je ne pus me tenir à cette résolution. Mille raisons minuscules d'orgueil, de curiosité, le besoin fou que certains êtres ont des situations définies, la peur de me laisser deviner (qui ne connaît aujourd'hui la force immense des vétilles dans les événements les plus formidables?), tout cela me désorienta. Je finis par m'arrêter à une de ces fixations de dates familières aux temporisateurs, et j'en éprouvai un singulier soulagement. Quelques jours se passèrent, durant lesquels je fus de plus en plus convaincu de mon malheur, pendant lesquels mes tortures recommencèrent avec férocité. Mais, à travers ma misère, une âpre curiosité dominait : *Quand donc* [illegible]

Est-ce bizarre assez, cette curiosité qui se mêle à nos tortures, cette espèce d'intérêt romanesque ajouté à l'histoire de nos affres et de nos joies, ce côté « lecteur » que nos habitudes ont introduit en nous! Avec obsession, avec monomanie, j'attendais le prochain numéro du feuilleton de ma vie, le « Quand donc Charles... » devenu le *Delenda Carthago* debout au milieu de mes insomnies, au milieu de mes affreux étouffements et des coups du beffroi intérieur qui nous font arrêter la pensée et pâlir les tempes en nous ramenant au début de l'angoisse.

J'épiais donc, je suivais partout Charles; j'appris de sa physionomie, de ses gestes, de ses paroles, des aspects que dix ans d'amitié avaient laissés inaperçus. J'étais dans une impatience fébrile et imbécile. J'assistais à toutes les péripéties de l'amour de ma femme

pour mon ami, et je le trouvais, lui, un peu benêt de ne s'en apercevoir point.

Enfin, mon attente fut satisfaite ! Charles, un matin que nous parcourions les bords de la Scombre, — une petite rivière du pays, — et qu'il s'était arrêté un instant avec Renée à cueillir des populages, — moi toujours deux pas à l'arrière, de biais, — tout à coup laissa apparaître un léger trouble, très vite, très correctement réprimé, et je connus que le secret appartenait désormais à trois personnes. Je n'ai pas besoin d'insister sur la honte et la rage qui se développèrent en moi comme une flamme sur des alcools. Et se formula, avec une puissance nouvelle, le souhait *que Charles mourût;* mais, cette fois, ce ne fut plus sans rancune, ce fut par revanche de ce qu'il eût *osé* s'apercevoir qu'il était recherché par Renée, ce fut en punition d'une *clairvoyance* qui devenait une première offense de l'ami envers l'ami. Au reste, au souhait de mort ne tarda pas à succéder, — par un double sentiment d'humanité et de revanche, — le vœu d'une défiguration, d'un de ces légers accidents qui ridiculisent indélébilement un visage. Et, avec le sentiment de la puérilité comme de la lâcheté de telles pensées, et haussant les épaules, je me répétai :

— Une taie sur l'œil... une chute sur le nez !...

Si bien que ces mots semblaient faire partie du cours de la rivière, de la plaine, des nuages, des arbres, devenir la substance de l'univers. Ils n'interrompaient pas pour cela le flux des réflexions, la causerie des êtres qui s'entre-choquent en nous pendant ces crises :

— Cette fois, il faut les séparer !... Lui, en somme, est innocent... Ah ! oui ! avec cela que, dès à présent, il n'accepte pas l'idylle ! Ce qu'il doit déjà se payer d'excuses !... Il faut les séparer !... C'est le seul acte raisonnable !... Ils *osent!...* Eh bien, quoi ! comme tout le monde !... Pourquoi aurais-je seul le privilège ? Mais c'est un peu tôt... Elle aurait bien pu attendre la trentaine, l'âge de la crise.

Là-dessus la série des développements que les plus sots ont appris à percevoir en eux, et où ces bouts de phrases faisaient refrain : de quelle volupté meurtrière je les répétais !

Ah ! quels êtres l'éducation a fait de nous pour que je sois là à les suivre tous deux, à les suivre dans une longue promenade, avec une âme pour laquelle ils ne sont plus que des motifs de supplice, une âme qui les rejette avec nausée et épouvante, qui les voudrait cloués sur la croix, étranglés au gibet ou décapités sur une place publique.

*
* *

Passons. Je ne veux pas insister sur mes souffrances, mais dire plutôt mes sentiments envers Granville : tout le reste est digression. Après bien des débats contradictoires, je n'eus pas encore le courage de *nous* séparer de Charles. Je m'en excusais sur la nécessité de voir si je devais répudier ou non un ami tel que lui, et quelle injustice et quelle sottise n'y aurait-il pas à négliger l'occasion qui se présentait d'une épreuve décisive sur la loyauté et la sincérité de son attachement pour moi ?

En vain me représentais-je le danger d'une pareille tentative. Le sophiste intérieur me répondait qu'ici, à la campagne, Charles relégué à l'autre extrémité de la demeure, Renée occupant la même chambre que moi, et toutes les circonstances de notre vie permettant une surveillance continuelle, je n'avais *matériellement* rien à craindre.

— Je veux, je veux absolument, me disais-je, à la fin de tous les débats, savoir si je dois le mépriser ou l'estimer !

Je laissai donc les choses en l'état, je redoublai de vigilance. Comme j'avais abandonné toute autre préoccupation, je devins rapidement un excellent espion, — et tel que ce n'eût pas été possible si j'avais eu dix ans au lieu de deux ans de mariage. Le résultat de mes observations fut de plus en plus concluant sur l'infidélité morale de ma femme, mais absolument en faveur de la loyauté de Granville. Je n'eusse pu imaginer une attitude plus correcte que celle de mon ami : ce n'était ni du dédain ni de l'indifférence, c'était la plus noble feinte de ne s'apercevoir de rien, le plus ferme, le plus naturel parti pris d'ignorance. Que de fois, par la fente d'une porte ou l'oreille collée à une cloison mince, j'assistai par la vue ou par l'ouïe aux tête-à-tête que je leur ménageais. Eh bien, par la parole comme par le geste, Charles rendait impossible à une femme ayant quelques éléments de délicatesse de dépasser les limites où l'homme est *forcé* de voir qu'on le recherche. Jamais une défaillance, jamais aucune de ces compromissions de la vanité où les meilleurs succombent, jamais enfin cette odieuse hypocrisie de l'homme qui fait voir qu'il lutte.

J'en éprouvais vraiment de l'admiration pour son caractère ; ma haine diminua un peu, dans l'attendrissement de constater qu'un être m'aimât d'amitié au point de me sacrifier la suprême séduction de l'existence.

Malheureusement, le problème se compliqua encore. A mes allures, à ma pâleur, Granville devina bientôt que je savais la vérité. Il n'en laissa rien paraître, mais il crut que je serais bien aise de le voir prendre congé. Il m'annonça la résolution de nous quitter, un beau matin, de la façon la plus naturelle, mettant autant de délicatesse à ne se faire auprès de moi aucun mérite de sa conduite qu'il avait mis de réserve dans ses allures vis-à-vis de Renée. J'aurais dû lui en être profondément reconnaissant ; j'en éprouvai au contraire le plus vif ressentiment. C'était la confirmation officielle qu'il voulait bien épargner le vaincu, c'était la *générosité* de me débarrasser de sa présence, ce pouvait être, enfin, le dédain de la femme

pour laquelle j'avais palpité d'amour et pour laquelle je conservais encore une violente passion. Ces sottes raisons s'emparèrent de mon esprit et le dominèrent. La haine remonta plus âcre. Des profondeurs de ma substance accoururent je ne sais quels troupeaux d'atavismes féroces, d'aveugles colères de fauve :

— Alors, tu pars? lui dis-je... Pourquoi ne pas nous en avoir avertis plus tôt... Nous allons être bien seuls!... Renée, aide-moi donc pour le prier de rester.

Je le regardais sournoisement, debout devant la fenêtre claire, devant le délicieux matin gonflé de sèves, de voix et de couleurs. Je voyais en lui le résumé de mon destin, mon désespoir, mon désastre et ma soif de revanche, la dure fatalité qui me faisait paria. Et je ne voulais pas qu'il partît, je trouvais insolent, outrecuidant, injurieux, qu'il eût pitié de moi. En cette minute, je crois bien que j'eusse préféré l'adultère à son absence, même l'adultère impuni. Mais, en même temps, je savourais avec une volupté de sépulcre la surprise des amants, une tuerie, l'agonie lente des victimes!

— Non! non! m'écriai-je en une sorte de fièvre, tu ne nous quitteras pas, je ne veux pas que tu nous quittes.

Il me regarda avec douceur, avec mélancolie, mais j'eus horreur de sa douceur et de sa mélancolie. Il perçut évidemment que je le *condamnais* à rester avec moi, que j'eusse considéré comme une offense mortelle qu'il en fût autrement, et il finit par répondre à mes instances :

— Eh bien, soit... tant pis pour mes projets... je reste...

Et je vis, avec tremblement, un éclair de triomphe dans le regard de Renée.

*
* *

Mon supplice continua. Je maudissais ma folie, je m'excitais à revenir sur ma décision et à me séparer de Charles. Une obsession sinistre m'en empêchait. Et je persévérais dans le rôle lamentable de l'espion. Ma colère contre mon ami grandissait toujours, atteignait les limites suprêmes. Je crois bien que j'étais hanté d'un sentiment encore plus méprisable, que je me sentais humilié *de ce que Charles était si absolument [illegible] devant ma femme*. Il me sembla que j'aurais voulu du moins être sûr qu'il la désirait, et la réserve de ses actes comme de ses paroles ne laissait rien deviner de semblable. Je ne suis d'ailleurs certain de rien, car je passais par de si nombreuses et si rapides contradictions qu'il devenait difficile de démêler avec exactitude tout ce qui n'était pas l'immédiate fureur et l'éternel souhait meurtrier qui était le refrain de mon âme.

Une chose bien selon ma nature, c'est que je ne fis aucune allusion de notre situation à Renée, tantôt attiré vers elle par des mouvements de passion, tantôt l'ayant en horreur comme une bête immonde; je ne prononçai pas une seule parole de soupçon; toutes nos querelles roulèrent sur des faits à côté. Je suis persuadé qu'il n'en eût pas été de même si Charles n'avait pas habité avec nous, que le sentiment de sa présence me donnait l'épouvante que, au premier mot, *la chose se réaliserait*. Et puis ce très léger doute des convictions les plus fortes qu'on cherche lâchement à perpétuer, et des sentiments d'orgueil et même de *timidité*. Enfin l'ensemble des motifs imbéciles, qui accompagne les plus terribles tragédies du cœur humain.

Si pourtant j'avais parlé, si j'avais fait jaillir entre Renée et moi une violente querelle, sans doute le résultat eût été le départ de Charles, et, du moins, si je devais être un malheureux, je n'aurais pas été un misérable!

Le faux départ de Charles amena de grands changements dans l'attitude de Renée. Elle *dut* croire qu'il n'était resté que pour elle, elle *dut* le prendre à la fois pour un timide extraordinaire ou pour un inclairvoyant absolu. Par surcroît, sa passion la rongeait d'une façon terrible : elle était devenue pâle, maigre et nerveuse à l'excès; elle n'était plus la créature normale qui peut dominer ses impulsions. A plusieurs reprises, je la vis faire à Granville des avances véritablement compromettantes, et je commençai à craindre entre eux une scène décisive. J'étais tellement habitué aux affres de la rancune que rien ne pouvait ajouter à mes angoisses. Je redoublai toutefois de surveillance, je graduai savamment les moments où elle pouvait parler à Charles, je pris des précautions pour la nuit en verrouillant certaines portes.

Un matin, comme j'achevais ma correspondance, je vis Granville descendre dans le jardin. Deux minutes plus tard Renée parut à son tour et le rejoignit. Je les vis se promener au long des parterres, descendre vers l'étang, puis parmi les hêtres rouges du fond. J'avais mal dormi, j'étais dans une prédisposition particulièrement nerveuse. Je mis mon revolver dans ma poche, avec ironie et férocité tout ensemble :

— Cela peut servir!

Je me glissai le long d'une manière de haie, à droite; j'arrivai au fond, sans pouvoir être aperçu. Là, je m'arrêtai avec un rire faux, en me disant :

— Un espionnage de plus à marquer sur la feuille! Et aussi vain que les précédents, naturellement.

Un instant, j'eus l'idée de ne pas aller; je fixai mon regard sur une belle grappe de roses trémières qui tremblotaient dans leur gracile élégance :

— Si les fleurs sont en nombre pair, j'irai; sinon, non!

Les fleurs étaient en nombre pair, six, je crois. Je m'avançai à pas de loup, et soudain je vis Charles et ma femme derrière un vieux kiosque abandonné.

Le sol du chemin était mou, sans pierraille, excellent pour approcher.

J'approchai, je parvins jusqu'au kiosque, je collai mon œil à une fente : ils étaient arrêtés, lui paisible,

elle fort nerveuse. Leur conversation venait juste de s'arrêter, il se faisait un silence.

Renée me parut sinistre, dans la résignation terrible d'une Phèdre prête à tout, et telle que je ne l'avais jamais vue.

Mon cœur bondit, furieux, comme un animal emprisonné. J'eus très peur, je sentis sur nous une mortelle menace suspendue.

Tout à coup je *la* vis s'avancer vers *lui*, je l'entendis parler. Sa voix était claire, quoique d'un timbre trouble, ses yeux suppliants et hardis :

— Monsieur, dit-elle, j'ai à vous parler de choses... de choses très graves, pour notre repos à mon mari et à moi... à moi surtout...

Oh! le tremblement de sa voix, mille fois pire à mon cœur que ne l'eût été un crime; l'horreur de ces yeux saturés d'amour et qui jamais n'avaient ainsi brillé sur moi, qui jamais n'avaient et jamais ne devaient absorber mon image ainsi qu'ils absorbaient l'homme, le mâle, le rival, là, debout sous la belle pénombre du frêne, comme un insolent symbole de victoire! Oh! la femme que j'avais eue en toute propriété, à qui j'avais donné la moitié de mon destin, la femme qui avait été si près de chacune de mes pensées, et qui pourtant n'avait pas *pu* être aussi proche de moi qu'elle l'était de celui-là, et pourquoi, et en vertu de quelle loi mystique et perverse de Préférence? Et lui, sans effort, conquérant, comme ces gens qui reprennent le trône à qui l'a gagné, comme ces bienneureux qui dérobent le trésor à ceux qui travaillent jusqu'à la mort pour le perdre. Hélas! comme ces gens de la grâce dont parlent toutes les histoires religieuses et profanes! Le cri épouvantable de *l'Ecclésiaste* retentit dans mon âme : « J'ai vu que la course n'est pas aux légers, ni aux forts la bataille, ni le pain aux sages, ni aux prudents les richesses, mais que tout en ce monde arrive selon le hasard et les circonstances! »

Dans ma fureur douloureuse, j'entendis s'élever la voix de l'autre, calme et lointaine, inflexible et douce :

— Est-il bien nécessaire, madame. . que je sois votre confident?

Mon être se tendit, dans la même curiosité de « lecteur » dont je parlais tantôt. Amèrement, je me disais :

— Voyons donc si, tout au fond, ce n'a pas été la comédie de l'homme qui ne voulait la conquête qu'absolue, sans courir le moindre risque...

Elle, avec encore son regard d'amour, mais à demi baissé sur la terre, honteuse comme si elle se sentait nue :

— Oh! bien nécessaire... car je voulais vous demander... vous supplier de nous quitter... de comprendre...

Il leva la main froidement :

— Madame, je partirai... sans pour cela vous forcer à aucune confidence...

Ah! qu'il repoussait bien, sans lâcheté, sans équivoque, — et comment ne me disais-je pas que, s'il avait la Grâce d'être aimé d'elle, moi j'avais la Grâce d'être aimé de lui au-dessus de toute tentation. Je ne me le dis pas. Le mâle seul veillait en moi, comme les daims sous les futaies d'automne, tout gonflé d'ardeur belliqueuse et de désirs de meurtre.

— Je dois vous dire... je le dois, dit-elle... (son lâche accent, ses paupières déloyales!... et le désir atroce sur ses lèvres!)

— Je voudrais, madame...

— J'ai, cria-t-elle toute pâle de son impudeur.. j'ai laissé grandir... je suis presque sans forces contre (tout bas) mon amour pour vous... Ma seule défense était de vous le dire... de vous supplier de fuir au loin!...

Le silence! Il a baissé les yeux, et moi, je sens enfin venir la fin, l'irrémissible fin où tout se dénouera. Je ne sais ce que je veux, ce que j'espère. Il y a beaucoup trop de bruits matériels en moi, beaucoup trop de vibrations et de courants nerveux pour que je puisse penser. Je suis tout en sensations, avec les oreilles assourdies, la poitrine pesante, avec des fragments d'idées qui tombent les uns sur les autres comme des pierrailles dans un éboulement.

La réponse de Granville me redresse, avec la coordination revenue :

— Cela me chagrine beaucoup, madame... beaucoup... j'irai passer un an hors de France...

Il est absolument maître de lui, avec tristesse et douceur. Moi, je ne lui pardonne rien. Je susurre d'un air idiot : « Ce serait trop facile?... Ah! le bon billet!... » Je dessine continuellement un triangle du bout du doigt. Je sais du reste avec une clarté absolue que Granville agit comme un saint, que je lui dois une admiration infinie et une impérissable tendresse. Mais sur mon cœur flétri de vaincu, tout cela reste sans pouvoir positif. J'ai en horreur la justice, la bonté et l'amitié, puisque cela n'empêche pas que Renée aime mon ami. Je suis le damné, sans pitié, sans amour, avec la haine et la vengeance pour toute essence d'âme. Je dis avec grossièreté et ridicule :

— Je me fiche de sa bonté!... *Il n'avait qu'à ne pas être aimé!*

— Alors... vous partirez!

C'est ma Renée qui parle. Sa voix est rauque, sauvage; ses yeux pleins d'une ardeur douloureuse; la fatalité est sur elle qui perdit tant de fois les hommes, qui emplit les mélancolique légendes :

— Vous partirez!... Vous partirez!

Et soudain ce sont les sanglots, la tempête de tout l'être. Elle saisit les mains de Charles, elle les mouille de ses larmes, avec une inconscience d'enfant. Alors, c'est pour moi comme la fin du monde, le suprême cataclysme, autant que l'immédiate consommation de

l'adultère. J'ai saisi mon revolver, je m'élance, après avoir pu constater, pourtant, que Granville a repoussé ma femme. J'apparais devant eux, et c'est la vie de mon ami que je veux, c'est pour lui que je lève la fine arme meurtrière. Mais je ne sais quel profond instinct de justice m'empêche de tirer sur lui, fait dévier le revolver :

— Malheureux ! s'écrie-t-il...

Ce cri ranime ma fureur jusqu'à l'aveuglement, je tire, je le vois tournoyer, rouler sur le sol... et je demeure là dans un rêve, stupéfié, inerte, avec une envie immense de m'endormir, et sans force pour consommer le suicide !...

***

La suite, hélas ! fut une chose immonde. Dans le procès qui suivit la mort de Charles, je fus lâche, je gardai le silence. Ma femme conduisit tout, elle fut la seule partie active, elle joua un rôle équivoque, avouant et n'avouant pas, accusant indirectement Charles. Je me laissai ignoblement acquitter par un de ces absurdes jurys sentimentaux dont notre France a le monopole.

Il faut dire que la mort de Granville n'avait pas détruit ma haine contre lui, tandis que j'avais accordé une espèce de pardon à ma femme. Elle exécrait maintenant mon ami avec une constance supérieure à la mienne, elle ne lui pardonnait pas ses résistances. Elle eut d'ailleurs vers moi un retour de tendresse après la façon terrible dont je l'avais châtiée, mais ce n'était pas la tendresse qu'elle avait eue pour Charles et qui fut, certes, le grand amour de sa vie...

Et pourtant, à la fin, le repentir est entré dans mon âme. Une longue, une incurable maladie, les réflexions d'une âme aux portes de la mort ont aggravé mes remords, ont glacé mon cœur et l'ont rempli d'épouvante. Je revois sans cesse le pâle et doux cadavre, mon crime m'obsède comme un acte incessamment renouvelé. J'ai un dégoût affreux de mon « moi », je compare éternellement ma lâcheté et ma bassesse avec la noble conduite de mon ami. Moi qui avais eu l'inouï bonheur de rencontrer un héros, un être tout de loyauté, d'honneur et de tendresse, je n'ai pas su m'élever au-dessus des viles passions d'un demi-animal, j'ai aboli celui qui avait su résister *pour moi* à la plus irrésistible des tentations.

Je ne puis supporter ma propre image, ni le son de ma voix. Je sens décliner mes forces, et peut-être ma raison ; — je vais, comme les êtres qui ont failli à leur destinée, vers un mystérieux inconnu, vers un lugubre repos où toujours j'aspire davantage, vers la tombe ou vers la folie.

Si j'étais croyant, si je savais des actes par lesquels je pusse mériter un peu de paix, un peu de pardon, oh ! mon Dieu, comme j'y vouerais tout mon cœur, toutes mes forces, toute ma vie !

J.-H. Rosny.

CONFÉRENCES DE L'ODÉON

Les Époques du théâtre français.

(Troisième conférence.)

LE MARIAGE DE FIGARO.

Mesdames et messieurs,

Il y a, dans la littérature du XVIIIe siècle, trois œuvres pour lesquelles il faudrait inventer, — si par hasard il n'existait pas, — le nom d'*étincelantes :* ce sont *Candide*, *le Neveu de Rameau*, et *le Mariage de Figaro*. Candide a plus de portée peut-être ; la plaisanterie y enveloppe une conception entière du monde et de la vie ; et si ce n'est pas le dernier mot, on y peut voir cependant le testament philosophique de l'homme qui a rempli du bruit de son nom soixante années de son siècle. *Le Neveu de Rameau* a quelque chose de plus original : c'est ce que les curieux appellent une pièce rare, une planche unique d'anatomie morale, et, selon l'expression d'un grand écrivain de nos jours, la peinture — je dirais volontiers l'écorché — d'une âme « si complexe, si complète, si vivante et si difforme qu'elle en devient, dans l'histoire naturelle de l'homme, un monstre incomparable et un document immortel (1) ». Et le chef-d'œuvre de Beaumarchais, à son tour, brille d'autres mérites, que nous allons tout à l'heure essayer de définir ; mais ce que les trois œuvres ont de commun entre elles, qui les rend comme inséparables dans nos mémoires et dans l'histoire, c'est d'être, en même temps que des dates sociales, un feu d'artifice ; des « soleils tournants, — l'expression est de Beaumarchais, dans la préface de sa comédie, — qui brûlent, en jaillissant, les manchettes de tout le monde » ; ou, si vous préférez une autre image encore, c'est d'être chargées, saturées, et sursaturées d'une espèce d'électricité dont on ne peut approcher qu'il n'en parte des traits, des éclairs et des foudres...

Tentons-en cependant l'aventure. Si *le Mariage de Figaro*, pour beaucoup de raisons, est, avec ou après *Tartuffe*, l'une des pièces dont il est le plus délicat ou le plus dangereux même de parler, il n'y en a guère aussi, vous le savez, qu'il soit plus amusant d'étudier, d'analyser... et de démonter.

Car d'abord il n'y a rien qui soit plus original, quoique d'ailleurs il n'y ait rien qui soit plus imité. Tout au rebours de Sedaine et de Diderot, tout au rebours de ce qu'il a fait lui-même dans ses *Deux amis* ou dans son *Eugénie*, ce n'est pas seulement jusqu'à Marivaux et jusqu'à Le Sage, jusqu'à Molière et jusqu'à Scarron, c'est bien au delà d'eux que remonte l'auteur du *Mariage de Figaro* : c'est jusqu'à Rabelais, dont on a plus

1. Lettre de [illegible]

d'une fois observé qu'il affectionnait de certains procédés de style, comme les participes accumulés et les épithètes en cascades; — et, par delà Rabelais lui-même, c'est, messieurs, jusqu'au moyen âge, jusqu'au temps du droit du seigneur et jusqu'au temps de nos vieux fabliaux. En effet, un valet assez audacieux pour oser disputer sa fiancée à un grand seigneur libertin, et d'ailleurs à peu près tout-puissant, n'est-ce pas au fond tout le sujet du *Mariage?* Mais en savez-vous un qui soit plus dans la plus ancienne tradition gauloise, et plus *classique* en ce sens? Et comment Beaumarchais l'a-t-il modernisé? C'est en redescendant comme qui dirait d'âge en âge du temps des fabliaux jusqu'au sien; et, tous les progrès que l'art dramatique ou le métier même avait accomplis sur la route, c'est, comme vous l'allez voir, en se les appropriant.

C'est ainsi qu'il s'est rendu compte, plus ou moins consciemment, de tout ce que l'Italie, puis l'Espagne, avaient, en le remaniant, comme ajouté à l'ancien fonds gaulois d'agrément et de nouveauté : le mouvement plus vif et plus pressé de l'intrigue, son amusante complication, Arlequin et Scapin, le *gracioso* de la comédie espagnole, les *lazzis* à l'italienne, la bouffonnerie de Scarron même en ses *Jodelets*, et tout ce que Molière enfin avait mis dans ses premières pièces : *le Dépit amoureux*, *l'Étourdi*, le *Don Juan* même, si vous le voulez... Tout ce que la couleur espagnole a de plus piquant, et tout ce que l'intrigue italienne a de plus divertissant, vous l'allez retrouver dans *le Mariage de Figaro*...

Arrivé là, — sur ce terrain plus solide et plus consistant de la comédie de Molière, — ce que nous avons vu nous-mêmes, Beaumarchais s'en est aperçu avant nous, que : des modèles du maître on n'avait guère imité jusqu'alors, que ce qu'ils avaient de plus extérieur et de plus superficiel. Regnard, dans ses *Folies amoureuses* ou dans son *Légataire universel*, Le Sage en son *Crispin*, — sinon peut-être en son *Turcaret*, — Destouches en son *Glorieux*, Piron même, plus près de lui, dans sa *Métromanie*, Gresset dans son *Méchant*, tous ils ne s'étaient proposé que de nous faire rire; tous ils ne s'en étaient pris, pour s'en amuser et nous en amuser sur la scène, qu'à des ridicules légers, inconsistants, inoffensifs; tous enfin ils avaient laissé périmer et comme s'anéantir entre leurs mains la meilleure part de l'héritage. Même Voltaire, vous le savez, c'était pour d'autres œuvres qu'il avait réservé ses plus grandes audaces; et personne, en un mot, n'avait osé suivre l'exemple de l'auteur de *Tartuffe*. Beaumarchais résolut de le faire, et nous n'avons qu'à l'entendre s'expliquer sur ce point dans la préface du *Mariage :*

Tous les états de la société sont parvenus à se soustraire à la censure dramatique : on ne pourrait mettre au théâtre *les Plaideurs* de Racine, sans entendre aujourd'hui les Dandins et les Bridoisons, même des gens les plus éclairés, s'écrier qu'il n'y a plus ni mœurs ni respect pour les magistrats.

On ne ferait point le *Turcaret* sans avoir à l'instant sur les bras Fermes, Sous-Fermes, Traites et Gabelles, Droits réunis, Tailles, Taillons, le Trop plein, le Trop bu, tous les Impositeurs royaux.

On ne jouerait point les fâcheux, les marquis, les emprunteurs de Molière sans révolter à la fois la haute, la moyenne, la moderne et l'antique noblesse. Ses *Femmes savantes* irriteraient nos féminins bureaux d'esprit; mais quel calculateur peut évaluer la force et la longueur du levier qu'il faudrait de nos jours pour élever jusqu'au théâtre l'œuvre sublime de *Tartuffe?* Aussi l'auteur qui se compromet avec le public pour l'amuser ou pour l'instruire, au lieu d'intriguer à son choix son ouvrage, est-il obligé de tourniller dans les incidents impossibles, de persifler au lieu de rire, et de prendre ses modèles hors de la société, crainte de se trouver mille ennemis.

J'ai donc réfléchi que si quelque homme courageux ne secouait pas toute cette poussière, l'ennui des pièces françaises porterait la nation au frivole opéra-comique, et plus loin encore, aux boulevards... J'ai tenté d'être cet homme, et si je n'ai pas mis plus de talent à mes ouvrages, au moins mon intention s'est-elle manifestée dans tous (1)...

Vous le voyez, messieurs, ce n'est pas hasard ou rencontre, c'est ce qu'on appelle un dessein formé. Et il a tenu parole, vous le savez; il a tenté d'être, il a été en effet cet homme; et s'il y a dans notre langue une comédie que l'on puisse appeler *aristophanesque*, personne de vous, messieurs, ne l'ignore, c'est *le Mariage de Figaro*. Car non seulement à quels abus, mais à laquelle des institutions de son temps Beaumarchais ne s'en est-il pas pris? et l'iniquité du privilège de la naissance; et l'abus du favoritisme; et la vénalité des charges de judicature; et la morgue des magistrats; et l'impudence des avocats; et l'avidité des courtisans; et les prétentions des diplomates... Ce que Voltaire et les encyclopédistes n'avaient eux-mêmes attaqué qu'indirectement, d'une manière épigrammatique plutôt que vraiment satirique, dont l'agrément émoussait la pointe, quand encore il n'empêchait pas de sentir

(1) On remarquera que c'est par là qu'il continue d'être le disciple de Diderot.

Voyez encore, à cet égard, dans l'*Histoire de Beaumarchais*, par son ami Gudin de La Brenellerie [Paris, 1888, Plon], un curieux passage : « Le droit, — que dis-je, le droit? — le devoir de tout auteur dramatique est d'attaquer les vices de son siècle; c'est un devoir que les premiers comiques de la Grèce ont rempli avec un courage qu'on ne trouve que dans les républiques. Ils en abusèrent, l'autorité s'y opposa; on leur interdit d'attaquer ceux qui, placés pour l'exemple des vertus, donnaient celui du vice. Les comiques n'osèrent plus combattre que les ridicules et ne peignirent plus que les particuliers. Molière, après avoir bafoué les avares, les marquis, les femmes pédantes, *revint aux vrais principes*, et attaqua l'hypocrisie. » Nous pouvons être assurés, rien qu'au ton du morceau, que ce sont les idées de Beaumarchais que Gudin nous développe là.

la blessure (1). Beaumarchais l'a joué presque plus hardiment que Molière n'avait fait la dévotion, fausse ou vraie, dans *Tartuffe* : — et l'ayant fait avec succès, c'est assez pour que son *Mariage* se place immédiatement au-dessous de ce que la comédie de Molière a de plus vigoureux.

Il n'a pas cru d'ailleurs qu'il lui fût interdit de joindre à l'héritage de Molière ce que les successeurs de Molière y avaient eux-mêmes ajouté depuis plus de cent ans, et, au contraire, venant le dernier, il n'a eu garde, sous prétexte d'être original, de ne pas profiter des leçons ou des exemples de Regnard, de Le Sage, de Marivaux... Il a donc appris du premier à mettre l'intérêt dans l'intrigue, à en diversifier l'allure, à tenir la curiosité en haleine, à la renouveler d'acte en acte, à combiner, à disposer ses fils en vue du dénouement, lequel prend, en effet, dans *le Mariage de Figaro* comme déjà dans *le Barbier de Séville*, une importance toute nouvelle... Il a emprunté au second, — l'auteur de *Turcaret*, mais surtout de *Gil Blas*, — ses décors et ses costumes, son Espagne, l'indispensable déguisement qu'il lui fallait pour faire passer ses hardiesses. Il lui a emprunté son principal personnage, ce Figaro dont la destinée ressemble si fort à celle de Gil Blas, parti de rien, comme lui, pour arriver également à tout. Il lui a emprunté l'allure cynique ou débraillée de sa plaisanterie et jusqu'aux mouvements de son style. Voulez-vous voir, en effet, messieurs, comme une première esquisse du monologue de Figaro? Vous la trouverez dans tel endroit du roman de Le Sage où l'ami Fabrice raconte ses aventures à son compagnon d'autrefois :

Après cela, ne voulant plus retourner dans les Asturies, pour éviter toute discussion avec la justice, je m'avançai dans le royaume de Léon, *dépensant de ville en ville* l'argent qui me restait de l'enlèvement de mon infante... J'arrivai à Palencia avec un seul ducat, sur quoi je fus obligé de m'acheter une paire de souliers. Le reste ne me mena pas loin. *Ma situation devint embarrassante; je commençais déjà même à faire diète : il fallut promptement prendre un parti : je résolus de me mettre dans le service...*

(1) Telles sont les plaisanteries célèbres : « Les financiers soutiennent l'Etat, comme la corde soutient le pendu; » ou encore : « Je vais vous conter une histoire de voleurs. Il y avait une fois un fermier général... Ma foi, j'ai oublié le reste... » Il n'y avait pas de financiers qui ne fussent les premiers à en rire, comme de la naturelle revanche de l'esprit sur leurs millions. Qu'ils plaisantent, pourvu qu'ils payent! Mais c'était autre chose quand Beaumarchais disait, par la bouche de son [illegible] mais cessez d'injurier. Lorsque, craignant l'emportement des plaideurs, les tribunaux ont toléré que l'on appelât des tiers, ils n'ont pas entendu que ces défenseurs modérés deviendraient impunément des insolents privilégiés ». L'attaque était directe ici, nullement plaisante, plutôt haineuse, et de nature à soulever tout ce qu'un procès perdu laisse d'éternelle rancune dans le cœur d'un plaideur contre les procureurs, les avocats, et les juges.

Quelques années plus tard, dans sa [illegible], Marivaux a imité Le Sage, et, dans la bouche de son Trivelin, il a mis le discours suivant, où vous reconnaîtrez encore quelque chose du monologue de Figaro :

Depuis quinze ans que je roule dans le monde, tu sais combien je me suis tourmenté... J'avais entendu dire que les scrupules nuisaient à la fortune; je fis trêve avec les miens, pour n'avoir rien à me reprocher. Était-il question d'avoir de l'honneur? j'en avais. Fallait-il être fourbe? j'en soupirais, mais j'allais mon train.

Que te dirai-je enfin? tantôt maître, tantôt valet, toujours prudent, toujours industrieux, ami des fripons par intérêt, ami des honnêtes gens par goût; traité poliment sous une figure, menacé d'étrivières sous une autre; changeant à propos de métier, d'habit, de caractères, de mœurs; risquant beaucoup, résistant peu; libertin dans le fond, réglé dans la forme; démasqué par les uns, soupçonné par les autres, à la fin équivoque à tout le monde, j'ai tâté de tout... je dois partout... j'ai logé partout... »

Mais ce que Beaumarchais doit surtout à Marivaux, c'est, messieurs, ce que j'ai tâché de vous définir quand nous avons vu jouer *le Jeu de l'amour et du hasard*, c'est l'art de mettre les femmes à la scène, — Fanchette, Suzanne, la comtesse, Marceline elle-même, en vérité, « Barbe, Agar, Raab, Madeleine, Nicole, Marceline de Verte-Allure, fille majeure »; — des femmes qui vivent; qui ne sont plus des caricatures, comme Cathos ou comme Bélise, ni, comme Agnès ou comme Célimène, des occasions aux Alceste ou aux Arnolphe de montrer leur vrai caractère; des femmes qui d'ailleurs ont je ne sais quoi de plus mutin, de plus décidé, de plus hardi que les Araminte ou les Silvia de Marivaux, et aussi de moins aristocratique : je veux dire de moins fin et de moins réservé. « Ah! Suzanne, s'écriera Chérubin tout à l'heure en parlant de la comtesse, ah! Suzanne, qu'elle est belle, mais qu'elle est *imposante!* » C'est précisément le seul mot qui ne lui convienne pas; et on voit bien que Chérubin n'a pas connu Rosine, jadis, à Séville, quand elle habitait la maison du docteur Bartholo...

Si cependant, mesdames et messieurs, ces traits de ressemblance vous frappent comme moi, ne direz-vous pas avec moi que, par rapport à ce drame bourgeois dont nous parlions l'autre jour, *le Mariage de Figaro* s'offre à nous comme une reprise de toutes les traditions? un mélange ensemble de la satire sociale dont nous avons admiré la force dans Molière, de la peinture de mœurs que je vous ai signalée dans Le Sage, du pittoresque espagnol et de l'intrigue italienne? la *synthèse*, — si je ne craignais que le mot ne vous parût un peu pédantesque, — ou le résumé de tout un long passé de littérature et d'art dramatiques? Le génie de Beaumarchais ou, si vous l'aimez mieux, sa part d'in-

vention, a d'abord été de dégager de la tradition, pour le sacrifier, tout ce qui en était mort, mais d'en retenir et comme d'en remployer tout ce qui en était vraiment vivant.

C'est ce qui suffirait pour assurer la durée de son œuvre; mais il faut tout de suite ajouter, et vous le savez, messieurs, que, si jamais œuvre littéraire a été l'expression de son temps, c'est *le Mariage de Figaro*. Même, j'en connais peu dont la date soit moralement plus certaine, et, ni quinze ou vingt ans plus tôt, ni dix ou douze ans plus tard, Beaumarchais n'eût pu l'écrire. Elle ne pouvait pas être de 1760; et il fallait que l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* et de l'*Émile* eût comme enflammé les passions de ses contemporains, et communiqué la fièvre de son lyrisme à la littérature entière de la fin du siècle. Elle ne pouvait pas être de 1790, car déjà, dans ces années de la Révolution, le tonnerre de Mirabeau, si je puis ainsi dire, eût étouffé le rire de Beaumarchais. Non! mais elle ne pouvait être que de ces années heureuses, où, selon le mot célèbre, on a senti comme jamais le prix et la douceur de vivre; où, fatigué d'avoir tant pleuré, on se reprenait à rire de tout, même des choses les plus sérieuses; et où l'on voyait de jour en jour approcher la Révolution, mais où l'on croyait encore que les révolutions se font à l'eau de rose...

Elle ne pouvait être également que de son auteur, si, comme nous l'allons voir, Beaumarchais s'y est mis tout entier lui-même, et si cette présence de l'auteur dans son œuvre n'en fait ni le moindre attrait ni la moindre originalité.

En effet, ce n'était pas encore l'habitude en son temps, et les Voltaire, les Racine, les Molière, n'ont mis d'eux-mêmes dans leur œuvre, — dans *Zaïre* ou dans *Bajazet*, dans *l'École des femmes* ou dans *l'Avare*, — qu'une seule partie, l'intellectuelle, et rien ou presque rien de leurs opinions ou de leur personne privée. Qui ne connaîtrait pas par ailleurs la biographie de Racine ou de Molière, l'histoire de leur vie, le témoignage de leurs contemporains, je le défierais bien, s'il ne disposait que de leurs œuvres, d'en reconstituer la physionomie morale! L'art du XVIIe siècle était « impersonnel », et se glorifiait de l'être. Tragédie, comédie, fable, épître ou discours, on croyait que l'œuvre d'art devait avoir une valeur indépendante, et comme détachée de la personne de son auteur; un mérite uniquement fondé sur la ressemblance qu'elle offrait avec la réalité, avec la vie, avec la raison. On ne demandait point au Néron de Racine d'être le « sien », mais celui de l'histoire; et on ne se souciait pas de savoir si Molière avait eu des motifs à lui d'attaquer « les femmes savantes », mais seulement s'il en avait bien saisi les ridicules. De leur côté, les auteurs avaient sur l'article une espèce de pudeur; ils croyaient avec Pascal que « le moi est haïssable »; ils n'eussent pas osé se mettre en scène eux-mêmes. Rousseau, dont nous parlions, ne leur avait pas conquis le droit de se confesser en public, et de nous entretenir de leurs affaires, de leurs amours, de leur santé...

Mais Beaumarchais, lui, n'a plus de ces scrupules, ni ne comprend l'art de cette manière. Comme il s'est donc mis dans ses *Mémoires*, il se mettra dans sa comédie, et c'est de sa vie à lui, non de leur vie à eux, que vivront ses personnages: Chérubin, Almaviva, Figaro. Car, vous le savez sans doute, il les a tous joués dans leur vie réelle avant que de les mettre en scène, et, pour les peindre, il n'a eu qu'à s'observer lui-même et qu'à se souvenir...

Oui, c'est lui, c'est bien lui, Chérubin, par exemple; et, polisson précoce, il lui a suffi, pour dessiner le personnage du petit page, de se revoir tel qu'il était à treize ans, lui-même, Pierre-Augustin Caron, racontant à ses sœurs l'histoire de ses premières amours (1): « Une fille, une femme, oh! que ces noms sont doux. » C'est lui encore, Almaviva, « avec sa haute stature, sa taille svelte et bien prise; la régularité de ses traits: son teint vif et animé, son regard assuré, son air dominant, et cette ardeur involontaire... » Je suis obligé, messieurs, d'interrompre ici la citation, mais ce que je puis dire, c'est que Beaumarchais se maria trois fois, et trois fois ce ne fut pas lui qui demanda sa femme, ce fut sa femme qui le demanda. La première, — il était âgé de vingt-trois ans, et, dans la boutique paternelle, rue Saint-Denis, il faisait encore alors son métier d'horloger, — vint le prier d'arranger sa montre. Je ne me rappelle pas comment s'y prit la seconde. Mais la troisième, — c'était au lendemain de l'affaire Goezman, — lui fit demander, par un ami commun, de lui prêter sa harpe (2)... « Un des plus grands torts que j'aie connus à Beaumarchais, nous dit encore son

(1) Voici un fragment d'une lettre qu'il nous a conservée lui-même et qu'il écrivait à ses sœurs d'Espagne: « Votre lettre m'a fait un plaisir infini, et m'a tiré d'une mélancolie sombre qui m'obsédait depuis quelque temps, me rendait sombre, et me fait vous dire

Que souvent il me prend envie
D'aller au bout de l'univers,
Éloigné des hommes pervers,
Passer le reste de ma vie.

Mais,... sans perdre l'idée de ma retraite, il me semble qu'un compagnon de sexe différent ne laisserait pas de répandre des charmes dans ma vie privée:

A ce projet l'esprit se monte,
Le cœur aussi trouve son compte;
Et, dans ses châteaux en Espagne,
Voudrait avoir gente compagne
Qui joignît à mille agréments
De l'esprit et des traits charmants.
Beau corsage à couleur d'ivoire,
De yeux sûrs de leur victoire, , etc., etc. »

Il avait alors treize ans, mais... c'est lui qui le dit.

(2) M. de Loménie a raconté l'histoire du premier de ces trois mariages. On trouvera celles du second et du troisième dans le livre déjà cité de Gudin.

ami Gudin, c'était de paraître tellement aimable aux femmes qu'il était toujours préféré, ce qui lui faisait autant d'ennemis qu'elles avaient d'aspirants à leur plaire. » Vous voyez, messieurs, qu'en fait de moyens de séductions, ni le Lindor du *Barbier* ni l'Almaviva du *Mariage* n'avaient rien à lui envier, et que pour les peindre, il n'avait, comme nous le disions, qu'à se regarder lui-même dans son miroir.

Mais Figaro encore, Figaro surtout, n'est-ce pas lui, le Figaro du *Mariage?* Car, comme Figaro, quel métier n'a-t-il pas fait? Horloger, maître de harpe de Mesdames de France, filles de Louis XV, — Coche, Loque, Chiffe et Graille, ainsi que les appelait familièrement leur père, — financier, homme d'affaires, magistrat, homme de cour, auteur dramatique, agent secret, espion diplomatique, éditeur, manufacturier, fournisseur, que sais-je encore? Et de quelles ressources n'a-t-il pas fait preuve : trois ou quatre fois emprisonné, toujours en procès, plusieurs fois ruiné, gravement compromis, traité de « drôle » en Autriche, « blâmé », — c'est-à-dire dégradé de tous ses droits civiques, — par le parlement Meaupou, faisant tête de tous les côtés, triomphant des critiques, d'une cour souveraine, du roi même, retournant et passionnant l'opinion; et, parmi tout cela, donnant en somme quelques-uns des plus beaux exemples qu'il y ait de présence d'esprit, de sang-froid, d'aplomb, d'impertinence, de dignité même? Mais quelle activité n'a-t-il pas quarante ans déployée, conduisant à la fois deux, trois, quatre ou cinq intrigues, d'affaires et d'amour, de politique et de finance, de littérature et d'industrie, « loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là », ne s'inquiétant ni des uns ni des autres, « orateur selon le danger, poète par délassement, musicien par occasion, amoureux par folles bouffées », au demeurant, — selon le mot de Carlyle, je crois, — l'une des plus belles espèces d'homme qu'on pût voir, je ne dis pas si la moralité ne lui avait fait étrangement défaut, mais s'il eût eu seulement quelques scrupules sur le choix des moyens (1)?... Vous entendez, au moins, messieurs, que ce dernier trait n'est pas pour altérer, mais au contraire pour achever la ressemblance de Beaumarchais avec son Figaro.

Aussi ne saurais-je à ce propos me ranger de l'opinion de ceux qui trouvent que le fameux monologue de Figaro, celui du cinquième acte, fait longueur dans la pièce, qu'il en ralentit l'intérêt, qu'il en suspend l'action, qu'il y trompe la curiosité... J'aimerais autant, sans comparer pour cela les deux œuvres, que l'on dît du monologue d'Hamlet qu'il fait hors-d'œuvre dans le drame de Shakespeare... A mes yeux, au contraire, dans cette nuit du cinquième acte, au moment décisif et critique, c'est là, qu'avant de se dénouer, viennent comme se rattacher d'abord tous les fils de l'action. S'il y a une « philosophie » dans la pièce, elle est là. Et c'est ce monologue enfin qui donne au chef-d'œuvre sa portée supérieure et unique. Otez le monologue : Figaro n'est plus qu'un valet comique, plus habile, mais aussi plus prétentieux que les autres, un Frontin ou un Crispin de plus haute volée, le roi des fourbes, un Mascarille ou un Gil Blas. Mettez le monologue : il se tire de pair, et devient, sinon le prophète ou le précurseur, mais l'avant-courrier, le trompette ou le clairon de la Révolution prochaine. C'est autre chose encore, messieurs, c'est la protestation de la ruse, mais aussi de l'intelligence ou de l'esprit, contre la force et contre l'iniquité. Que dis-je! c'est encore quelque chose de plus, si c'est à sa manière un symbole de la résistance ou de la révolte de la liberté humaine contre la fortune qui l'accable et la matière qui l'opprime... Et voilà pourquoi, messieurs, soyez-en sûrs, *le Mariage*, sans le monologue, serait encore une des pièces les plus amusantes et, comme on dit, les plus mouvementées de notre répertoire; il ne serait pas *le Mariage de Figaro*, quelque chose d'absolument original, et d'incomparable, et d'inimitable, et d'unique.

Que si vous voyez maintenant le personnage, ai-je besoin de vous faire observer de quelle vérité de détail, de quelle réalité, de quelle vitalité son omni-présence anime la pièce entière. Celui-ci, — c'est Beaumarchais que je veux dire, — connaît les femmes, et les hommes, et la vie! Homme d'affaires et homme du monde, non plus seulement de collège, comme Gresset, ou de café, comme Piron, il a tout fait et tout vu, de ses yeux, avec ses mains. Il sait ce que c'est qu'une intrigue de cour, un marché d'affaires, une négociation politique, un procès criminel, une affaire d'honneur. Ses liaisons sont partout, non seulement dans la littérature, mais dans l'horlogerie, et à la cour, et dans la robe, et dans la finance. Comparez-le sous ce rapport à ses contemporains, un Sedaine, un Diderot, un Mercier, dont nous parlions l'autre jour. Moins honnête que le premier, d'une probité moins rigide, moins scrupuleuse, moins délicate; moins grand que l'autre, — c'est Diderot, — moins fécond en idées, mais aussi moins fumeux, plus pratique; moins paradoxal que le troisième, Beaumarchais est peut-être l'homme le plus complet de la fin du XVIIIe siècle; et personne, avec des qualités qui n'appartiennent qu'à lui, ne résume en soi plus heureusement, d'une manière plus expressive, les qualités et aussi les défauts de son temps. Cette expérience personnelle de la vie, qui manque si souvent aux gens de lettres, c'est justement ce qui le distingue, lui, « dans la foule obscure », c'est par là qu'il brille, et, comme on saurait jamais séparer l'art de la vie, — c'est une autre raison pour qu'on chasse des

(1) Voyez *B*[illegible] de M. A. [illegible] (Vienne, 1868); *B*[illegible] de M. [illegible] (Paris, 1869), des lettres de Mme [illegible] Mercy, [illegible] par MM. d'A[illegible] 1774, et une note de M. Maurice [illegible] *Beaumarchais*, de Gudin.

chefs-d'œuvre de Molière, ce soient les comédies de Beaumarchais, son *Mariage* et son *Barbier*, qu'il convienne de placer.

Avec cela, ce n'est pas lui seulement, ce sont aussi les siens qu'il a ainsi mis tout vifs, pour ainsi parler, dans son œuvre. Reportez-vous aux *Mémoires* de son ami Gudin : vous retrouverez les traits de sa seconde femme, — Geneviève-Madeleine Watebled, veuve Lévesque, — dans ceux de la comtesse Almaviva... Mais pour Suzanne, c'est Julie, sa sœur Julie, la plus aimée de toutes, la plus spirituelle aussi, qui fit toujours ménage avec son frère, et dont M. de Loménie, dans son *Beaumarchais*, nous a tracé jadis un si joli portrait :

Couplet fait et chanté par ma pauvre sœur Julie très peu d'heures avant sa mort, sur l'air... [*Suit la notation d'un air de contredanse.*] :

Je me donnerais pour deux sous
Sans marchander ma personne ;
Je me donnerais pour deux sous
Me céderais même au-dessous ;
Si l'on m'en donnait six blancs,
J'en ferais mes remerciements,
Car je me donne, etc.

« C'est bien *le chant du cygne*, » écrit Beaumarchais en transcrivant ces vers ; et, pour les achever tous deux de peindre, il transcrit aussi *l'impromptu* qu'il a fait, séance tenante, au lit de mort de Julie, pour répondre à son couplet :

Tu te mets à trop bas prix,
Nous t'estimons davantage ;
Tu te mets à trop bas prix,
Nous en sommes tous surpris.
Dût-on en être fâché,
Repoussant le marchandage,
Nous couvrirons le marché.
Vois, ma chère,
Notre enchère :
Nous t'offrons dix mille écus ;
Cette offre est encor légère !
Nous t'offrons dix mille écus
Et cent mille par-dessus.

N'est-ce pas, mesdames et messieurs, le commentaire du portrait de Suzanne ? « La charmante fille ! toujours riante, verdissante, pleine de gaieté, d'esprit, d'amour et de délices ! » On ne peut pas nous demander de prendre la mort de Julie plus au tragique ou au sérieux qu'elle-même ; et quand j'entends sonner le rire de Suzanne, il me semble toujours entendre la sœur de Beaumarchais fredonnant son *chant du cygne*. Il y a de sa gaieté brusque et originale, parfois même intempestive ; il y a de son inaltérable bonne humeur ; il y a de son absence aussi de préjugés dans la fiancée de Figaro...

Enfin il n'y a pas moins de promesses d'avenir, dans la pièce de Beaumarchais, que d'images de son temps et de ressouvenirs de la tradition. Vous n'ignorez pas, messieurs, les difficultés qu'il dut surmonter pour parvenir à la faire jouer ; l'effet qu'elle produisit, l'émotion qu'elle souleva quand elle parut pour la première fois, le 27 avril 1784, — ici, dans cette même salle, sur cette même scène où je parle ; — les discussions aussi qui suivirent, et, pendant plus de trois mois, le long tumulte qui l'accompagna. On trouva la pièce indécente, on la trouva insolente, on la trouva surtout dangereuse... Examinons aujourd'hui la valeur de ces critiques ; et, de dire ce qui en subsiste, ce sera, si nous y réussissons, avoir mesuré du même coup sa valeur littéraire et sa portée sociale.

Dangereuse, oui, sans doute, la pièce l'était, mais pour qui ? Pour l'ancien régime, et, en vérité, est-ce bien à nous de nous en plaindre ? S'il fallait que la Révolution éclatât, est-ce nous qui reprocherons au *Mariage de Figaro* de l'avoir précipitée ? Non, je pense ; et d'autant moins qu'à vrai dire on en a sous ce rapport quelque peu grossi ou exagéré le véritable effet. Nos auteurs dramatiques peuvent bien, s'ils le veulent, s'en honorer comme d'un titre de gloire et, si je puis ainsi parler, comme du coup le plus fameux de leur art ; mais l'histoire, qui voit les choses de plus haut, sait assez qu'une Révolution comme la nôtre, qui plongeait par toutes ses racines dans notre plus ancien passé, dont les premières origines sont presque contemporaines de l'établissement du régime féodal, et qu'on eût peut-être pu retarder, mais non pas empêcher, n'a dépendu ni pu dépendre de la popularité du chef-d'œuvre de Beaumarchais. Aux grands événements, pour les expliquer, il faut des causes aussi générales qu'eux-mêmes, et ni *le Mariage de Figaro*, ni quelque comédie ou quelque pamphlet que ce soit, s'ils ont quelque chose d'*analogue* à la Révolution, n'ayant rien qui l'égale, n'ont donc aussi rien qui en rende compte. De même que d'ailleurs la philosophie des encyclopédistes a donné sa forme à la Révolution, mais sa forme seulement, je ne nie pas qu'en recevant de Beaumarchais l'expression de quelques-unes de ses causes prochaines, *le Mariage de Figaro* doive être compté parmi les symptômes avant-coureurs de l'explosion finale, et je l'ai dit tout à l'heure moi-même, en propres termes. Mais je ne crois pas qu'on doive aller plus loin, et, pour glorifier Beaumarchais, faire tort en quelque sorte à la Révolution de ce qu'elle avait, bien avant 1784, de nécessaire et d'inévitable. Il ne faut pas faire tort non plus à Voltaire et à Rousseau, à Diderot et à Montesquieu, de ce qu'ils avaient fait eux-mêmes pour préparer Beaumarchais, si je puis ainsi dire, et rendre *le Mariage de Figaro* possible.

Pour ce qui est de l'insolence de Beaumarchais, je conviens qu'il règne dans la pièce entière un ton d'audace ou de liberté qui survit même aux choses qu'il voulait renverser. Moins « littéraire » et plus hardi que celui du *Barbier*, plus passionné, si je ne me trompe, le style du *Mariage de Figaro* est celui du pamphlet.

Mais encore ici, messieurs, nous qui n'hésiterions pas, en cas de besoin, à nous en servir encore, le reprocherons-nous à Beaumarchais? Ce serait une grande injustice, si d'ailleurs ce genre de style, éminemment propre à la satire sociale ou politique, l'est donc éminemment au genre de comédie que Beaumarchais a traité. Nous ne le pourrions qu'en un cas : ce serait si l'insolence en avait mis en danger quelque principe nécessaire, ou bafoué quelque vérité dont une société civilisée ne saurait se passer... C'est la question de l'indécence du *Mariage de Figaro*, et il faut bien que j'en dise quelques mots.

Certaines plaisanteries y sont donc un peu vives, et quelques situations assez scabreuses. Beaumarchais est bien l'homme de son temps, un contemporain de Diderot, de Laclos, de Mirabeau. Sa morale est facile, et souvent très voisine de l'immoralité. C'était sans doute une conséquence de la vie qu'il a menée lui-même, des fréquentations qu'il a eues, des métiers aussi qu'il a faits. Il manque d'ailleurs, vous le savez, de délicatesse et de goût : il manque surtout d'élévation et de noblesse d'esprit. On s'en aperçoit bien, toutes les fois qu'il essaye de se hausser jusqu'à l'éloquence ou de traiter le pathétique. Ou il déclame, ou il échoue. Enfant de la nature, comme on disait alors, mais surtout de son siècle, il n'a de règle que celles de ses instincts ou de sa sensibilité. *Le Mariage de Figaro* n'est donc pas propre à « former les cœurs ». Mais je ne dirai pas non plus qu'il soit capable de les corrompre, et, — parce qu'elle va beaucoup moins loin, parce qu'elle entre ou qu'elle enfonce moins profondément, — la philosophie de Beaumarchais est moins dangereuse que celle de Molière. Et puis, messieurs, le temps a passé sur tout cela, plus d'un long siècle, dont l'effet, comme toujours, a été d'atténuer ce que quelques leçons de Figaro pouvaient jadis avoir de dangereux, d'assez cynique, d'un peu bas; et *Figaro*, de nos jours, n'a vraiment rien de plus « indécent » que *Turcaret* ou que *Gil Blas*.

Mais disons surtout que tout cela est comme emporté dans l'allure d'un mouvement dont on ne saurait trop admirer la rapidité, l'ingéniosité, l'ampleur; — et là peut-être, à sa date, était, messieurs, la grande nouveauté du chef-d'œuvre de Beaumarchais. Le dessin général en a quelque chose de libre, d'aisé comme son auteur, de souple surtout, qui lui permet de recevoir, pour ainsi parler, trois ou quatre épisodes, sans que la vivacité de l'allure en soit ralentie, ni la clarté de l'intrigue diminuée. Quatre choses y sont entremêlées, dont une seule avait jusqu'alors suffi pour défrayer les cinq actes de la comédie classique : une intrigue, dont vous savez assez qu'il n'y en a guère de plus divertissante; une peinture de mœurs, où revivent vingt-cinq ans d'histoire; des caractères, Chérubin, Almaviva, Figaro, l'enfant de quinze ans, le grand seigneur libertin, l'homme de ressources; enfin une satire sociale dont je ne crois pas qu'en vérité nous ayons revu depuis lors l'équivalent sur notre scène... Je ne reviens pas sur l'auteur, dont la personne est présente, nous l'avons assez dit, dans toutes les parties de son œuvre, et qui nous émerveille, comme à chaque tournant de l'action, par l'inépuisable fécondité de ressources dont il fait preuve! Scribe lui-même l'a-t-il surpassé?

D'examiner là-dessus *comment* la pièce est faite, mesdames et messieurs, ce serait une autre conférence, que j'ai d'ailleurs une bonne raison de ne pas essayer de faire, si, comme je le crois, elle sortirait de mes attributions. « C'est un métier de faire un livre, comme de faire une pendule », a dit quelque part La Bruyère; et sans doute, c'en est un aussi de faire une comédie, et cette comparaison classique ne saurait mieux s'appliquer à personne qu'au fils de l'horloger Caron. Mais, comme les horlogers sont, je crois, les seuls juges des pendules, ainsi j'incline à penser que les auteurs dramatiques sont seuls juges de la part et de la qualité du métier dans les œuvres. Notre compétence, à nous, critiques ou historiens de la littérature, ne commence qu'au point précis où l'œuvre sort du métier, le dépasse, pour ainsi dire, et entre dans le champ de la littérature ou de l'art.

Seulement, ce que nous savons, par notre expérience personnelle, d'abord; par une induction légitime de cette expérience aux autres arts; et, enfin, par les leçons de l'histoire, c'est qu'il n'y a pas d'art sans un métier à la base, — et nous pouvons reconnaître la présence du métier dans les œuvres.

On affecte aujourd'hui, messieurs, un grand dédain du métier; et, en vérité, c'est une grande misère, si l'on voulait faire attention que le métier n'est pas tout l'art, mais qu'il est cependant déjà de l'art, et qu'il en est le commencement, la forme inférieure ou le premier degré. Dans aucun art, le génie lui-même ne s'est impunément passé de savoir son métier, quand il n'a pas consisté, comme on en pourrait donner plus d'un exemple, à le perfectionner. Je dirai plus encore, et l'histoire entière serait là pour m'aider à le prouver : jamais, en aucun temps, le grand art, ou ce que l'on appelle de ce nom, ne s'est développé que dans la mesure où prospéraient à sa base, pour ainsi parler, les arts que l'on appelle industriels, et les sculpteurs, par exemple, ont partout été plus solidaires que quelques-uns d'eux ne le croient du bronzier, de l'ébéniste, ou du potier de terre. C'est pour cela, messieurs, — je crois vous l'avoir dit dès le début de ces conférences, — que s'ils ne sont pas tous destinés à laisser leur trace dans l'histoire, il ne faut pas s'effrayer, il ne faut jamais s'effrayer du nombre de ceux qui écrivent ou qui peignent, ni surtout mépriser ceux qui, bornant leur ambition à bien faire leur *métier*, croient fermement qu'il n'est pas donné à tout le monde d'y réussir, et que de le remplir supérieurement, c'est être déjà un homme supérieur. Mais si ces considérations sont

vraies de tous les arts, combien ne le sont-elles pas davantage d'un art comme celui du théâtre, qui peut se passer, nous l'avons dit aussi, qui s'est effectivement passé plus d'une fois d'être proprement littéraire, et qui n'en a pas moins été du théâtre et de l'art! Au théâtre, comme ailleurs, plus manifestement qu'ailleurs peut-être, c'est par une série de transitions ou de degrés insensibles que les œuvres s'échelonnent ou se classent au-dessus les unes des autres; et comme il ne se peut pas qu'il n'y ait déjà de l'art dans les chefs-d'œuvre du métier, de même je ne sache pas de chef-d'œuvre de l'art à la beauté de qui ce que le métier semble avoir d'abord de plus « manuel », — de plus matériel, si je puis ainsi dire, — n'ait contribué pour sa part (1).

Il y a du « métier » dans le théâtre de Beaumarchais; il y en a même beaucoup, et, après avoir vu l'autre jour le drame bourgeois, le drame de Sedaine et de Diderot, faute d'un peu de métier, ne pouvoir pas s'organiser d'une manière durable, vous comprendrez, messieurs, ce que je veux dire, et quel genre d'éloge je fais du *Mariage de Figaro* quand je dis que le succès en a rétabli le métier dans ses droits au théâtre. Au point de vue l'évolution, c'en est là le mérite; et c'est ici, comme nous le verrons, le passage de la comédie classique à la comédie ou au drame romantiques... Ironie singulière de la fortune, effet moqueur du hasard, grande leçon aussi pour les critiques et les auteurs, qu'à une époque où tous les hommes de lettres, préoccupés de je ne sais quelles visées plus ambitieuses, eussent fait volontiers profession de mépriser le « métier », il ait ainsi été rétabli dans ses droits par un homme d'affaires, par un spéculateur, par un boursier...

FERDINAND BRUNETIÈRE.

L'AME FRANÇAISE ET LES UNIVERSITÉS NOUVELLES

Selon l'esprit de la Révolution (2).

IV.

QU'EST-CE QU'UNE UNIVERSITÉ?

Mais comment donc se fait-il que la Science apparaisse aux Français sous un jour aussi faux?

Nous voilà arrivés à la question technique des Universités.

Comment? C'est que l'Enseignement supérieur qui est chargé d'élaborer la Science a été, chez nous, si mal constitué par le premier Empire qu'il n'a pu donner que des produits incomplets ou faussés. D'un atelier défectueux, *en dépit de la valeur des hommes*, n'a pu sortir qu'une œuvre défectueuse.

*
* *

Un simple rapprochement : les instituts d'enseignement supérieur s'appellent, chez nous, *Facultés*, et partout ailleurs en Europe, *Universités*. Facultés et Universités! Ce simple rapprochement de deux mots ne suffit-il pas à évoquer un pénible contraste : langueur et ferveur, stérilité et fécondité?

Facultés et Universités! En vérité, le contraste est saisissant.

Mais d'où vient cette stérile langueur de nos Facultés en ce siècle?

Tout de suite, en deux mots, je réponds : la Science vit d'*unité* et de *liberté*... C'est pourquoi Napoléon a décrété : *dislocation* et *sujétion!*

*
* *

Je m'explique.

Ce qui caractérise essentiellement les sciences, c'est qu'elles dépendent les unes des autres, et ne dépendent d'ailleurs de rien autre. *Inter-dépendance* étroite au dedans, et *in-dépendance* absolue au dehors : telle est rigoureusement leur nature, leur condition, leur loi.

Cette inter-dépendance des sciences est aujourd'hui un fait incontesté.

Qui ne sait combien les *sciences physiques* (Faculté des sciences) agissent sur les *sciences biologiques* (Faculté de médecine)? Et les *sciences morales* (Faculté des lettres) sur les *sciences juridiques* (Faculté de droit)?

En bloc, qui ne voit comment le grand groupe des *sciences matérielles* (Faculté des sciences et Faculté de médecine) et le grand groupe des *sciences spirituelles* (Faculté des lettres et Faculté de droit) sont destinés à agir et réagir de plus en plus l'un sur l'autre et à se féconder réciproquement?

C'est Diderot qui paraît avoir le premier saisi fortement cette solidarité et cette unité.

C'est du moins le témoignage que lui rend Auguste Comte dans les termes suivants :

« ... L'énergique sagesse de Diderot avait institué l'atelier encyclopédique... une telle concentration tendait à rappeler le but organique au milieu du travail critique, en ramenant toujours la pensée vers la construction d'une synthèse complète... »

Encyclopédie, concentration, synthèse, organisme : voilà bien, en effet, les mots essentiels.

Une Université, c'est le faisceau des quatre Facultés, c'est la synthèse des sciences, c'est une classification en acte, c'est un édifice organique, c'est un encyclopédisme vivant.

---

(1) Voyez, pour le développement de cette idée, le beau *Rapport sur les arts appliqués à l'industrie*, par le comte de La Borde. Paris, 1851. Ce rapport a été écrit à l'occasion de l'Exposition universelle de 1851.

(2) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

M. Liard a là-dessus une comparaison juste et charmante :

« Dans l'Université, dit-il, les Facultés, tout en restant individuelles, ne sont plus compartiments étanches et impénétrables. *Comme ceux des fruits cloisonnés, ces compartiments distincts ont des parois communes et perméables, et tous s'ouvrent sur le même cœur.* »

Avec moins d'ingéniosité et plus d'énergie fruste, on pourrait dire : les quatre Facultés sont les quatre membres du corps Université.

Or, qu'a fait le premier Empire ? Il a *écartelé* le corps pour en disperser les membres. Il a *disloqué* l'Université, pour en éparpiller les Facultés... *disjectæ membra scientiæ...*

Ainsi l'Empire a fait œuvre de mort.

Eh bien, la république, elle, veut faire œuvre de vie.

Ce que l'Empire a désuni, la république veut le réunir. D'où le présent Projet de loi pour concentrer les forces éparses et ramasser les Facultés en Universités.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas seulement d'obtenir le voisinage, la contiguïté, la juxtaposition, dans une seule ville, ou même dans un seul édifice.

Il s'agit d'organiser, par le commerce des hommes, la pénétration des études.

De là l'idée d'une Assemblée *générale* des professeurs. De là l'idée d'une Association *générale* des étudiants.

C'est ainsi que chaque professeur et que chaque étudiant sera amené à se situer dans l'ensemble, à relier sa science spéciale à l'arbre encyclopédique, et à l'y nouer comme le rameau au tronc.

C'est ainsi que sera provoquée une transformation — respective et réciproque — des étudiants et des professeurs.

*
* *

Mais ceci même ne suffirait pas. A ces groupements généraux, extérieurs et indéterminés, il faut ajouter des groupements spéciaux, déterminés et intérieurs. Et c'est ici qu'apparaît la seconde condition requise par la Science, à savoir, outre l'unité, la *liberté*.

L'organisme scientifique est-il définitivement constitué ?

Tant s'en faut. Il est encore en plein travail d'évolution. Des différenciations et des corrélations nouvelles s'élaborent incessamment dans ses profondeurs. De nouveaux éléments surgissent, et de nouveaux rapports s'établissent. Ce travail intime, ce devenir mystérieux, cette genèse sacrée, exigent une *liberté* absolue.

C'est pourquoi, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, l'Empire a décrété la *sujétion !*

Eh bien, la république a jugé qu'il fallait sans plus tarder restituer à la Science sa condition la plus vitale, l'indépendance. La république veut *que les professeurs soient maîtres de leurs programmes.*

Les professeurs pourront donc, selon leurs inspirations personnelles et collectives, soit modifier les enseignements anciens, soit établir des enseignements nouveaux.

Ils pourront surtout essayer de nouveaux groupements de cours empruntés aux diverses Facultés ; et cela conformément à une appréciation de plus en plus juste et de plus en plus profonde des rapports organiques que les sciences soutiennent entre elles. C'est-à-dire qu'ils pourront, à l'aide d'expériences attentives et soutenues, faites par eux de concert avec les étudiants, perfectionner de jour en jour l'empirique organisation universitaire correspondant à une « artificielle » classification des sciences et nous rapprocher de plus en plus de ce but idéal : une organisation rationnelle fondée sur une classification « naturelle ».

Enfin, comme sanction à ces nouveaux groupements de cours, ils pourront instituer de nouveaux diplômes, diplômes exclusivement scientifiques, ceux-là, et destinés à marquer le niveau des études, et pour ainsi dire l'étiage intellectuel, — à côté ou plutôt au-dessus des diplômes vulgaires, simplement professionnels, en attendant que l'État puisse transporter la collation de ces derniers à qui de droit, c'est-à-dire aux Administrations respectives, et consommer ainsi l'affranchissement intellectuel des Universités.

Il faut y insister, en effet : la Science vit de liberté. L'Office intellectuel n'est pas un simple mécanisme administratif. Le savant est libre, ou il n'est pas. Domestiquer la pensée, c'est la tuer.

Le penseur ne relève que de sa conscience et de l'opinion ; — non d'une mesquine opinion locale et momentanée, mais de cette large et haute opinion qui constitue comme un invisible tribunal où siège éternellement l'élite universelle des époques et des races.

*
* *

Unité et liberté, au lieu de *dislocation et sujétion*. Voilà donc la réplique républicaine au prononcé impérial.

*
* *

Mais ce n'est pas tout. Ce n'est même qu'une moitié de l'œuvre de réforme.

J'ai parlé de liberté, de liberté de programme, voilà qui est parfait. Mais, il faut bien le dire, au fond, il n'y a pas de liberté réelle sans la propriété. J'ose le déclarer : la propriété seule fonde la liberté.

Et voici de nouveaux horizons qui s'ouvrent devant nous.

Si on veut faire *libres* les Universités, il faut les faire *propriétaires*.

C'est ce que voyait à merveille Alexandre de Humboldt, quand, après Iena, il procédait à la création de l'Université de Berlin :

« Humboldt voulut créer une grande Université, et s'occupa d'abord de lui trouver une demeure digne d'elle.

« Il lui fit donner par le roi le palais du prince Henri, situé au plus bel endroit de la ville, à l'extrémité de l'allée *Sous les tilleuls*. Puis il songea à la dotation.

« Il ne trouvait pas suffisant que l'Université eût un large revenu; il voulait encore qu'elle fût *propriétaire du capital*, et qu'elle possédât, par exemple, des domaines qu'elle administrerait elle-même, *afin de jouir, comme les Universités anglaises, d'une indépendance parfaite*.

« Cette opinion ne prévalut pas. Le ministère voulut garder les cordons de la bourse... La dotation fut simplement annuelle..., etc. »

Comme Alexandre de Humboldt, M. Léon Bourgeois ne demanderait peut-être pas mieux que de faire les Universités propriétaires. Mais comme l'État prussien en 1810, et pour des raisons sur lesquelles il n'est pas nécessaire d'insister, l'État français, en 1892, ne croit pas pouvoir se désarmer ainsi.

Le problème est-il donc insoluble? Point.

Les Universités conserveront la *dotation budgétaire annuelle;* mais, en outre, elles recevront la « personnalité civile », c'est-à-dire *le droit de posséder*.

Ah! dira-t-on, le beau droit que voilà! Les Universités n'auront pas souvent l'occasion de l'exercer...

Qu'en sait-on?

Sans doute, la richesse, en France, a, beaucoup moins que dans les pays anglo-saxons, ce qu'on peut appeler le sens social. Cependant, voyez les grands Séminaires : grâce à la personnalité civile, ne sont-ils pas arrivés à posséder des biens immenses? Voyez l'Institut : n'est-il pas arrivé à disposer d'un revenu énorme? Voyez l'État lui-même : n'a-t-il pas fréquemment à encaisser des donations considérables?

Et si plus d'un testateur hésite à verser sa fortune, au loin, dans ce gouffre anonyme qu'on appelle l'État, et pour des destinations inconnues, en sera-t-il de même quand il s'agira de doter l'Université de sa ville ou de sa région, l'Université vivante et florissante qu'il a là sous les yeux, et qui est l'honneur de la petite patrie locale, l'Université où il a fait ses études et puisé les éléments mêmes de son succès professionnel et social, cette Université dont il apprécie la haute fonction scientifique et patriotique, dont il connaît l'organisation libre et forte, et où il sait de façon très certaine que sa fortune trouvera un emploi précis et fécond?

Mais pourquoi discuter? Les faits n'ont-ils pas répondu? En fait, déjà, à l'heure qu'il est, de nombreuses subventions et donations se sont produites. Les villes de Paris, Bordeaux, Lyon, Marseille, Rennes, Toulouse, Lille, ont généreusement ouvert l'ère des libéralités spontanées, et donné de haut un exemple qui sera suivi. A l'heure où je parle, le chiffre exact des subventions, dons et legs, est de 306 519 francs.

Nous pouvons donc, dès maintenant, nous représenter un état de choses futur où le corps enseignant sera *mi-partie salarié, mi-partie propriétaire*. Salarié, assez pour déférer à l'État; propriétaire, assez pour éprouver la vivifiante et ennoblissante sensation de l'indépendance.

*
* *

Mais, cette « personnalité civile » qui achève de garantir aux Universités leur liberté, la voilà qui, par contre-coup, engendre deux nouveaux éléments de succès.

Jusqu'à ce jour, quelle a été l'attitude réciproque des Villes et des Facultés?

De la part des Villes, beaucoup d'indifférence. Et de la part des Facultés, naturellement, un peu d'indolence.

J'entrevois, au contraire, dans l'avenir, une ère féconde de faveur et d'ardeur, de considération et d'émulation, de popularité et de rivalité.

*
* *

Hier, les Facultés n'étaient guère que des *colonies de fonctionnaires* campées çà et là parmi des populations qui les ignoraient. Demain, les Universités seront les *âmes vivantes* de nos grandes cités.

Entre les Universités et les Cités s'établiront des liens nombreux, des liens étroits, des liens vitaux, des liens organiques. Ils s'établissent déjà.

Ces liens seront de deux sortes :

Liens avec les corps publics; liens avec les corporations privées.

Liens avec les corps publics? Il s'agit des Conseils municipaux et des Conseils généraux.

Déjà les villes et les régions ont prouvé combien elles étaient disposées à prêter leur concours à l'État, dans ce projet de constitution des grandes Universités régionales, — leur efficace concours, moral et financier.

Or, n'est-il pas vrai qu'on aime les personnes et les choses dans la mesure des sacrifices consentis pour elles?

Liens avec les corporations privées? Il s'agit des Chambres commerciales, agricoles, industrielles, etc., des Syndicats professionnels de toute sorte.

Comment, en effet, les armateurs, les colonisateurs, les exportateurs ne voudraient-ils pas entrer en relations avec les géographes et les économistes? Les industriels, avec les chimistes et les électriciens? Les médecins, avec les instituts de bactériologie? Les avocats et les magistrats, avec les moralistes et les juristes? etc., etc.

Ainsi les praticiens de toute sorte, au lieu de s'enfermer et de se dessécher dans leur routine professionnelle, resteront en communication avec la Science toujours nouvelle, avec la Science nationale et internationale, avec l'Esprit, qui, aujourd'hui plus que jamais, souffle d'où il veut.

Ainsi, praticiens et théoriciens, au lieu de s'ignorer, ou, qui pis est, de se dédaigner réciproquement, au grand détriment les uns des autres, se connaîtront et se grandiront dans un étroit et perpétuel commerce.

Corps publics et Corporations privées groupant leurs sympathies autour des Universités régionales : voilà donc pour l'élément *popularité*.

*
* *

Mais, de leur côté, les Universités, ainsi moralement et matériellement encouragées, pourront-elles ne pas répondre à tant de faveur par un renouveau d'ardeur ? Les individus ou les groupes ne donnent-ils pas précisément en proportion de ce qu'on attend d'eux ?

Une émulation féconde s'éveillera donc entre les maîtres d'une même Faculté, entre les Facultés d'une même Université, — *et surtout entre les Universités des diverses régions.*

*
* *

Et c'est ici qu'apparaît un quatrième et dernier élément, la *rivalité*.

Sur ce point je ne donnerai qu'une indication, brève, mais capitale : *Ce sont les grands professeurs qui font les grandes Universités, et ce sont les grands traitements qui attirent ou retiennent, par des situations dignes d'eux, les grands talents.*

Si Lyon veut rivaliser victorieusement avec Nancy ou Bordeaux, le moyen est bien simple : qu'il ait seulement, par exemple, un Max Muller, un Pasteur, un Humboldt, un Berthelot, un Mommsen.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas, un Max Muller n'ira pas à Lyon pour six ou dix mille francs.

Que faire alors, dites-vous? Je réponds : Vous êtes « personne civile », et propriétaire; gros ou petit propriétaire, peu importe. On peut faire beaucoup, même avec peu d'argent, à condition de savoir habilement l'employer.

Appliquez vos ressources plus encore au « personnel » qu'au « matériel ».

Et, là encore, n'éparpillez pas : concentrez.

Par exemple, avez-vous vingt ou trente mille francs disponibles? Eh bien, au lieu de créer deux ou trois chaires médiocres pour deux ou trois médiocrités, créez une seule chaire richement dotée, ouvrez un concours en Europe, et attendez le résultat. Bientôt vous verrez arriver dans votre ville un gaillard de talent qui vous attirera du plus loin, pendant un quart de siècle, les étudiants par milliers.

Les autres Universités voudront en faire autant, et l'élan imprimé à la vie scientifique du pays sera immense.

Le mieux serait que chaque donateur dotât exclusivement *telle chaire*, et que les dotations fussent cumulables, et tout virement interdit.

D'ailleurs, chaque région pourrait et devrait même, à mon avis, se faire une *spécialité*, d'après sa tradition. Je vois très bien, par exemple, Toulouse, Montpellier, Lyon, etc., se constituer ainsi respectivement, grâce à d'illustres *spécialistes* habilement attirés, de petits monopoles de fait, qui pour le droit, qui pour la médecine, qui pour les sciences industrielles, etc., etc.

Alors *les talents feront prime*, au plus grand bénéfice de l'activité intellectuelle et morale de la nation.

Aussi bien, c'est un fait notoire : l'Office scientifique, en France, est dérisoirement payé. Aussi les intelligences se détournent-elles trop souvent vers les carrières plus lucratives, industrie, banque, barreau.

Or il n'y a plus désormais d'autres princes que les princes de la pensée. Sachez donc leur faire dans la science de princières situations, et d'ici cinquante ans ils vous auront changé la face du monde.

*
* *

Résumons :

Le régime des *Facultés* peut se caractériser par quatre mots : *dislocation et sujétion, abandon et stagnation.*

Le régime des *Universités* devra pouvoir se caractériser par quatre autres mots correspondants : *Unité et liberté, popularité et rivalité.*

Au lieu de « la mort partout », ce serait « la vie partout! »

*
* *

Le présent Projet de loi espère donc notamment créer sur les principaux points du territoire d'ardents foyers de vie scientifique et patriotique, d'énergie mentale et nationale.

Beaucoup d'esprits déjà, à Paris et en province, entrent dans ces hautes espérances. Je ne citerai ici qu'un ou deux témoignages, d'abord celui de M. Aynard, député de Lyon, qui, dans son « Lyon en 89 », a écrit les remarquables lignes suivantes :

« Un grand courant de vie circule dans notre Enseignement supérieur, dont les maîtres éminents... travaillent de toutes leurs forces à établir des relations étroites entre les diverses branches du haut enseignement et à former le faisceau d'une grande Université lyonnaise.

« On comprend ici l'importance d'une création qui aurait une si grande influence sur l'esprit général et aiderait à son relèvement; dans le but de la poursuivre, on vient de former une *Association des Amis de l'Université de Lyon.*

« Si nous pouvons obtenir pour notre ville la fondation *de la première Université provinciale*, ce sera peut-être une *grande date* dans l'histoire morale de notre pays. »

C'est qu'en effet, il faut bien l'avouer, la Révolution a broyé la vieille France en une poussière de Municipalités sans vie, sans force et sans initiative. Les Départements, eux aussi, sont des *mécanismes*, et point des *organismes*. L'absence de vie locale, d'autonomie

régionale, de *self-government* provincial, tel est depuis lors, de l'aveu de tous les penseurs, le vice essentiel de la constitution française, son mal profond, et, peut-être, s'il se prolonge, son mal mortel.

Un grand corps anémique et une tête hypertrophiée, un pays atone et une capitale fébrile : voilà la France d'aujourd'hui, languissante et spasmodique...

Vais-je donc critiquer amèrement la Révolution ? Je n'ai garde. Peut-être faut-il dire de l'émiettement administratif ce qu'en disait récemment un publiciste parisien :

On ne saurait affirmer que ce fût une faute dans la pratique... Il fallait, en effet, sortir des vieux cadres usés et rigides... Les nouveaux cadres n'étaient pas prêts; le temps seul pouvait les reformer. En détruisant l'obstacle à cette reconstitution, la dispersion momentanée des forces fut une cause de progrès...

La Révolution est donc hors de cause. Mais le fait n'en est pas moins là : il n'y a plus guère de vie locale dans notre France contemporaine, — si tant est qu'il y en eût encore au XVIIIe siècle...

Eh bien, quoi donc est capable de ranimer nos léthargiques provinces, et de réveiller ces « belles au bois dormant » ? Quoi, sinon la constitution sur les principaux points du territoire de plusieurs grandes et puissantes Universités ?

C'est ce qu'a fort bien vu aussi le publiciste que je viens de citer :

La réforme (universitaire) proposée au Parlement, dit-il, aura une portée plus grande que celle de l'Enseignement supérieur. Les Universités sont des foyers où se réchauffe l'âme nationale, où se vivifie l'esprit public. . . . . .

L'Université deviendra le centre des intérêts vitaux de la région. Les grands propriétaires, les chefs d'industrie, les directeurs des grands établissements commerciaux ou financiers, non moins que les ingénieurs et les hommes de science ou de lettres, auront une tendance à se grouper autour du berceau de leurs études. Là, sous l'œil et avec le concours de leurs anciens maîtres, ils aimeront à discuter les questions qui les intéressent, les projets qui les concernent. Là se débattront, sous l'influence des mœurs et des habitudes locales, sous l'empire de nécessités et de traditions particulières au milieu, avec le tempérament de la race, les problèmes de l'économie politique et sociale. Là se formera le lien de solidarité entre les groupes, les syndicats, les associations de tout ordre d'une région déterminée...

En un mot, la constitution sur la surface du territoire de plusieurs grands foyers de pensée scientifique et philosophique, rien certainement n'est plus capable de réveiller ou de raviver la vie locale, et l'énergie mentale et morale dans la France entière.

V.

RATTACHEMENT NÉCESSAIRE DE LA RELIGION A LA SCIENCE, C'EST-A-DIRE DES ÉGLISES AUX UNIVERSITÉS.

Telles sont les bases philosophiques profondes et la grave portée politique de la *réforme universitaire* que le Gouvernement vient de soumettre au Parlement.

Cette réforme-là, c'est la seule dont j'ai voulu parler aujourd'hui.

Mais, je l'ai dit au début, et j'y reviens expressément pour finir, cette *réforme scientifique et universitaire* peut et doit se compléter par une autre, à savoir la *réforme religieuse et ecclésiastique.*

C'est qu'en effet la *Vie spirituelle des nations* comprend deux fonctions, l'*Office scientifique* et l'*Office religieux,* et deux organes correspondants, l'*Institution universitaire* et l'*Institution ecclésiastique.*

Ces deux fonctions et ces deux organes, loin de s'exclure, comme on croit, s'impliquent et se complètent respectivement, — comme s'impliquent et se complètent l'*Élite* et la *Foule.*

La Vérité, élaborée sur les sommets, par l'*Élite* pensante, dans ces foyers scientifiques qu'on appelle les *Universités,* doit être, au fur et à mesure, canalisée et distribuée dans les profondeurs du *Peuple,* par ce qu'on pourrait appeler le véhicule religieux ou le réseau vasculaire des *Églises.*

Un actif laboratoire de Vérité, un vaste système distributeur, et l'exacte corrélation des deux, — telle est, en effet, nous le savons, la triple condition requise pour procurer la vie, la santé et la force à l'Ame nationale.

Cette organisation profonde et puissante de la Vie spirituelle, d'autres races paraissent l'avoir jusqu'à un certain point réalisée. Nous, hélas ! nous en sommes encore à la rêver !

La Révolution l'a ébauchée. Mais la guerre civile et la guerre étrangère ont traversé l'ébauche.

Puis l'Empire est venu qui a rasé l'œuvre et les ouvriers, l'ébauche et le rêve même !

A nous, encore une fois, à nous de relever l'entreprise, avec une foi obstinée.

Oui, en faisant résolument la Réforme scientifique et universitaire, nous pouvons aussi amorcer hardiment la Réforme religieuse et ecclésiastique.

Que faut-il pour cela :

Ce qu'il faut ? Je le dirai brusquement et tout net : il faut faire passer par les Universités nouvelles les dix mille Séminaristes de France.

J'entends d'ici le tolle... Mais raisonnons :

1° Si l'État a cru pouvoir et devoir dire : *les Séminaristes à la Caserne !* à plus forte raison peut-il et doit-il dire : *les Séminaristes à l'Université!*

2° C'est ce qui a lieu à l'étranger, en Allemagne, en Angleterre, etc., où les étudiants en théologie forment le plus compact et le plus noble contingent de la population universitaire.

3° C'est ce qui a lieu en France même, pour d'autres cultes, par exemple le culte protestant.

4° D'ailleurs, le prêtre, en France, touchant un salaire d'État, ne devrait-il pas être logiquement tenu de fournir un diplôme d'État, comme l'exigeait l'ancien droit, si malheureusement tombé en désuétude?

5° Enfin et surtout, l'État français n'a-t-il pas ici, plus encore que partout ailleurs, un haut et impérieux devoir de sauvegarde générale? Eh quoi! l'État qui pourchasse impitoyablement, par exemple, les médicastres et les rebouteux, et qui n'entend à aucun prix nous laisser confier nos bras et nos jambes à des praticiens non diplômés, ce même État n'hésite pas à confier le peuple, les femmes, l'âme de la France, non pas à des docteurs ès sciences morales et sociales, à des « docteurs » authentiques, non pas même à des « officiers de santé », mais à de simples « empiriques », élevés loin de ses yeux, en vase clos, dans une science obscure, et dans un esprit hostile à nos aspirations et à nos institutions!

Véritablement n'y a-t-il pas là quelque chose de tout à fait déconcertant?

Je le dis sans aucune animosité, mais dans un large esprit de vérité et de justice : voyez, d'une part, le futur pasteur anglais ou allemand, installé dans une ville universitaire, dans un centre de libre science, parmi l'élite de la jeunesse de son pays, au pied des chaires des plus éminents esprits de son temps; et voyez, d'autre part, le futur prêtre français, petit paysan cueilli sur la glèbe par le desservant rural, interné au séminaire du chef-lieu, loin de la jeunesse des classes libérales, loin des maîtres de la pensée contemporaine, séquestré du siècle, et estropiant son esprit dans des disciplines au moins surannées! Quel lamentable et inquiétant contraste!

Reliez au contraire l'Église à l'Université; *reliez le prêtre au savant...* et peu à peu le funeste antagonisme qui nous épuise et nous tue va s'atténuer, pour faire place à la hiérarchie, à la coordination, à la corrélation, à l'évolution harmonieuses.

Ainsi la constitution des grandes Universités, outre ses immenses avantages directs, pourrait encore être l'amorce de la plus profonde des réformes après laquelle soupire depuis des siècles notre malheureux pays, la réforme religieuse et ecclésiastique.

CONCLUSION.

Je conclus.

Au lendemain de 1870, la République française s'est trouvée en face d'une tâche immense.

Elle paraît avoir mené à bien deux grandes entreprises : la réorganisation [illegible] et la réorganisation *militaire.*

Deux autres entreprises, plus vastes et plus difficiles encore, s'offrent maintenant à elle : la réorganisation [illegible] et la réorganisation [illegible].

Rien n'autorise à croire qu'elle sera inférieure à cette autre partie de sa tâche.

Pour aujourd'hui, c'est la réorganisation universitaire qui est en cause.

Le Gouvernement a proposé. Sa responsabilité est désormais dégagée, quoi qu'il arrive.

Au Parlement de disposer.

Or il ne paraît pas possible que le Parlement se méprenne sur la portée de ce Projet de loi ministériel, en apparence modeste, et en réalité *vital.*

Il ne s'agit, en effet, ni de formalisme administratif, ni d'inoffensives manies pédagogiques : il s'agit de rouvrir au peuple de France les sources profondes de l'Énergie spirituelle, mère de la Force matérielle, et condition du Salut dans la tragique mêlée des nations...

J. B. JEAN IZOULET.

LA PRÉPARATION A LA GUERRE (1)

M. de Cissey est naturellement préoccupé des obligations nouvelles qu'impose aux officiers la brièveté du service de trois ans. Il s'agit de former de bons soldats en moins de temps qu'autrefois. La responsabilité de tous ceux qui ont un grade y est engagée, particulièrement la responsabilité du capitaine, chef de la compagnie.

Au fond, c'est le capitaine que M. de Cissey met en scène, auquel il trace son rôle et ses devoirs. Le colonel, le chef de bataillon lui-même commandent à trop de monde pour exercer sur chacun une action individuelle. Le capitaine, au contraire, doit tenir dans sa main tous les hommes de sa compagnie sans exception et les préparer le mieux possible à la guerre. Les conscrits lui arrivent en général dans un état d'esprit et de corps qui les rend accessibles à toutes les influences du commandement. Ils n'ont pas encore de pli arrêté, ils sont une matière malléable qu'un chef habile façonne à son gré. On obtiendra d'eux ce qu'on voudra par une éducation et par une instruction raisonnées.

Avant tout, la fermeté est nécessaire, mais la fermeté toute seule ne suffit pas. Il faut y joindre la bonté. Exiger de chaque homme une obéissance absolue, lui

(1) *L'[illegible]* par le lieutenant de Cissey. — Librairie militaire de Baudoin, 1891.

bien montrer qu'il ne peut se soustraire à aucune des obligations du service, rien de mieux. Mais on obtiendra de lui plus encore si on lui témoigne en même temps un intérêt paternel. On trouvera le chemin de son cœur en s'occupant de lui, s'il est malade, s'il a des chagrins, s'il reçoit de mauvaises nouvelles de sa famille. Le jour où le soldat en arrive à considérer son chef comme un père, ce chef peut lui demander le maximum de l'obéissance et de l'effort.

Seulement le capitaine ne doit pas agir partout lui-même ; les officiers et les sous-officiers lui sont donnés comme des aides dont il a besoin, aides intelligents qu'il pénètre de son esprit, auxquels il imprime une direction générale, mais qu'il laisse nécessairement libres dans les détails de l'exécution. Chacun d'eux fera d'autant mieux sa part de devoir qu'il sentira davantage sa responsabilité personnelle. Dans la pensée de M. de Cissey, les gradés ressemblent aux rouages d'une grande machine qui auraient leur mouvement propre. Le capitaine se comporte à leur égard comme un régulateur chargé de coordonner et de diriger tous ces mouvements vers un but unique : la préparation à la guerre.

C'est surtout dans ses rapports avec les cadres que le capitaine aura besoin de tact. La fermeté ne cesse pas d'être de mise ; il y faut joindre cependant des égards particuliers, attribuer à chacun une besogne déterminée, exiger de tous l'accomplissement du devoir imposé, ne pas laisser fléchir la discipline, tout en ménageant des âmes fières. Le mieux, suivant M. de Cissey, serait d'expliquer une fois pour toutes aux gradés ce qu'on attend d'eux, d'intéresser au succès commun leur amour-propre et leur honneur. Lorsqu'ils comprendront bien l'importance de leur rôle, ils se sentiront relevés par la confiance qu'on leur accorde et feront tous leurs efforts pour la mériter. Plus on leur témoignera de considération, plus ils auront à cœur de s'en montrer dignes. L'estime qu'on témoigne aux hommes redouble en eux le sentiment de la responsabilité et du devoir.

***

Pour les cadres ainsi préparés, le capitaine règle l'emploi du temps. S'il connaît bien son métier, il évite autant que possible l'imprévu. On accepte sans murmurer une besogne dont on est prévenu, à laquelle on s'attend. Il n'en est pas de même de ce qui ressemble à une surprise. On est plus tenté de discuter la valeur d'un ordre lorsqu'il arrive à l'improviste. On soupçonne dans le commandement des hésitations ou des caprices qui en diminuent l'autorité. Cette observation judicieuse de M. de Cissey paraîtrait trop générale si on n'en exceptait les prises d'armes imprévues qui sont ordonnées par le chef de corps et qui habituent les hommes à se tenir en haleine en leur présentant l'image des surprises de la guerre.

M. de Cissey n'entend pas qu'on néglige le moindre détail de l'instruction technique. Il fait seulement ressortir ce que l'influence morale ajoute à l'autorité du commandement. A coup sûr, l'obéissance du soldat est acquise à tous les chefs ; mais combien elle est plus facile, plus féconde aussi, lorsque le soldat voit dans son chef un être supérieur, entouré d'un prestige continuel, pratiquant les leçons qu'il donne, toujours prêt à payer de sa personne, fidèle à tous ses devoirs et, dans les circonstances les plus critiques comme dans les plus simples, prêchant d'exemple.

Les conférences familières faites aux hommes ont une grande portée morale, les simples entretiens ont aussi leur prix. Un mot dit en passant, une réflexion faite à propos gagnent les cœurs et fortifient les courages. Quand le terrain est bien préparé par une éducation de cette nature, l'instruction théorique et l'instruction pratique se gravent facilement dans les esprits. Les exercices les plus arides prennent une couleur et un caractère nouveau pour le soldat, qui en connaît déjà le lien avec ses devoirs généraux, qui sait qu'on le prépare à la guerre et que dans cette préparation raisonnée aucun détail n'est inutile. Le développement des idées patriotiques, la conscience de tous les sacrifices qu'on doit à la patrie, voilà pour M. de Cissey la meilleure préface de la vie militaire.

***

Ce manuel, simplement et fortement écrit, mérite d'être lu par tous nos jeunes officiers d'infanterie. Ils y trouveront une foule de conseils utiles ; ce sera pour eux un *vade-mecum* bon à consulter en toute occasion. Beaucoup d'entre eux ont déjà devancé dans la pratique la pensée de l'auteur. Mais il n'est pas mauvais, même pour les meilleurs, d'avoir sous les yeux un texte écrit qui rappelle le devoir et réveille les énergies individuelles. M. de Cissey demande beaucoup à l'esprit de discipline, qui est très répandu dans notre armée, mais il demande plus encore à l'effort personnel. Il voudrait qu'aucune force morale ne se perdît, que chaque membre de notre corps d'officiers si distingué eût dans chaque détail de la vie le sentiment de la responsabilité qui pèse sur lui, de l'exemple qu'il est tenu de donner à ses subordonnés. Dans l'immense mêlée de nos guerres futures, lorsque la loi du nombre domine tout, ce ne sont pas les hommes qui manqueront. Il y en aura peut-être trop. Ce qui sera surtout nécessaire, c'est que les chefs, à tous les degrés de la hiérarchie, aient assez d'autorité morale pour les conduire au combat et pour les retenir au feu.

A. Mézières.

A TRAVERS LE SOCIALISME EUROPÉEN

D'après un ouvrage récent (1).

Le socialisme anglais n'est pas le socialisme belge, et celui-ci n'a rien à voir avec le socialisme allemand. M. T. de Wyzewa s'est proposé d'étudier les manifestations du socialisme chez les différents peuples. Il a bouclé sa valise, et, pendant de longs mois, il a parcouru l'Europe. Il est entré dans les Universités, et il a entendu les socialistes de la chaire ; dans les brasseries, et il a trinqué avec les ouvriers. Ateliers, clubs, sociétés populaires, institutions coopératives, il a tout vu. De ce voyage à travers le socialisme européen, il a rapporté un livre instructif, clair, précis, et par-dessus tout vivant. M. de Wyzewa fait mieux que de nous montrer les idées : il nous montre les hommes.

On comprend, en le lisant, que le socialisme n'est ni une école, ni un parti ; mais un ensemble de tendances encore indécises, souvent contradictoires, et qui varient d'un pays à l'autre avec le génie de la race, le régime de l'industrie, les mœurs, les préjugés. Si, au fond de la plupart des doctrines, on retrouve, selon la formule des saint-simoniens, le désir d'améliorer la condition de « la classe la plus nombreuse et la plus pauvre de la société », qui ne voit tout de suite que ce désir on peut tenter de le réaliser par les moyens les plus différents, par l'intervention de l'État ou l'association privée, par la révolution ou la liberté ? Ainsi, le point de vue peut changer d'un peuple à un peuple voisin : il peut changer encore d'un homme à un autre homme, et il y a, en définitive, autant de manières d'être socialiste qu'il y a de conceptions diverses de la vie.

Nous voudrions, du volume de M. de Wyzewa, détacher quelques portraits pour les lecteurs de la *Revue* : nous avons choisi non peut-être les plus importants, mais ceux qui, par le relief de la physionomie, donnent l'idée la plus nette de ce que peut être un socialiste suivant qu'il est né sur les bords de la Sprée, de l'Escaut ou de la Tamise.

***

A Berlin. Une grande salle, aux murs nus. Plusieurs rangées de chaises au milieu, des bancs à droite et à gauche. Au fond, une chaire. A côté de la chaire, un orgue. Des hommes, des femmes, des enfants arrivent peu à peu ; ils vont s'asseoir à leur place habituelle, silencieux, recueillis. Sommes-nous dans un temple où le culte va être célébré ? Oui, un temple, mais un temple laïque ; un culte, mais un culte sans Dieu.

A l'entrée de la salle, on distribue des feuilles de papier où sont imprimés des vers et quelques notes de musique : c'est l'hymne du jour. Un vieillard prend place à l'orgue. Aussitôt tous se lèvent, et le chant commence ; hommes, femmes, enfants, répètent en chœur : « Humanité ! ta vie sacrée n'a besoin d'aucun temple, d'aucun autel ! Ce qui peut donner satisfaction à mon cœur, cela n'est pas révélé d'en haut : c'est le saint rayon du soleil de la vérité qui l'apporte du fond de l'âme humaine. »

Quand le chant a cessé, un jeune homme, correctement vêtu de noir, gravit les degrés de la chaire. M. de Wyzewa l'a photographié pour nous : « la taille à la fois svelte et trapue, le port de tête décidé, le visage d'un sergent prussien qui entendrait des voix ». C'est M. Bruno Wille, un des apôtres les plus ardents du « jeune socialisme », en lutte avec le « vieux socialisme », représenté par M. Bebel et M. Liebknecht.

Ce prédicateur d'une espèce nouvelle se recueille un instant ; puis, après avoir fixé sur l'assemblée ses yeux d'un bleu limpide, il commence un long discours où il s'efforce de prouver que l'idée religieuse, de tout temps, a été un obstacle aux progrès de l'humanité. En terminant, l'orateur invite les assistants à se réunir, le dimanche suivant, pour faire une excursion collective à un village des environs de Berlin. Après le sermon, la procession.

Nous aurions pu choisir d'autres portraits : celui de M. Bebel, par exemple, vieilli par trente années de luttes, suivant aujourd'hui les débats du Reichstag « d'un air timide et ingénu, sa jolie tête grisonnante toujours un peu penchée sur l'épaule » ; ou encore celui de M. de Wollmar, gentilhomme bavarois, ancien officier de cavalerie, blessé en 1870 près de Blois, marchant à l'aide de béquilles et montant péniblement à la tribune, puis dominant l'assemblée de sa haute taille et de sa parole éloquente. M. Bebel et M. de Wollmar ont joué un plus grand rôle que M. Bruno Wille ; mais celui-ci, dans le cadre où l'auteur l'a placé, nous a paru représenter mieux que tout autre ce mélange de mysticisme et de positivité qui est au fond du socialisme allemand comme au fond de l'âme germanique.

Cette réunion populaire où les femmes et les enfants sont admis, cette musique, ces chants, cette conférence qui est un sermon à rebours, ce simulacre de culte, tout cet appareil religieux où il ne manque que la religion nous montre le socialisme allemand avec son caractère propre. C'est le *credo* d'un monde inconnu. Élaboré en partie dans les Universités, le socialisme parle volontiers un langage scientifique ; il demande à l'érudition et à l'histoire des armes pour combattre les vieilles institutions. A quel point l'Allemand peut être à la fois conservateur et démolisseur, et comment il réussit à concilier des contraires irréductibles pour nos pauvres esprits simplistes, il suffit, pour s'en faire une idée, d'avoir feuilleté les philoso-

(1) *Le Mouvement socialiste en Europe (les hommes et les idées)*, par T. de Wyzewa. — Paris, Perrin et Cie.

phes d'outre-Rhin : l'exemple le plus illustre assurément est celui de Kant, jetant par terre tout l'édifice métaphysique au nom de la *raison pure* et le relevant le lendemain au nom de la *raison pratique*. Ainsi, en théorie, le socialisme allemand supprime le capital et, en pratique, il fonde les banques populaires. Cette faculté de faire coexister dans un même cerveau la négation abstraite et l'affirmation concrète est précisément l'originalité du génie allemand : elle en est aussi la force. Ne l'oublions pas; et quand les socialistes nous parlent de la fraternité universelle, sachons nous tenir en garde contre une illusion dangereuse. Les Allemands, avant tout, sont Allemands, — ceci soit dit à leur honneur, — et un des chefs du socialisme faisait récemment cette déclaration : « Si la France nous fait la guerre, elle n'a à compter en Allemagne sur la sympathie d'aucun de nous. » Le socialiste veut, de très bonne foi, renverser les barrières qui séparent les peuples : c'est la *raison pure;* mais, sous le socialiste, il y a le soldat de la landwer, tout prêt à défendre la patrie allemande : c'est la *raison pratique*.

*
* *

Quittons Berlin et montons en wagon avec M. de Wyzewa : devant nous défilent les champs cultivés, les usines dont les hautes cheminées se dressent comme des flèches de cathédrale, les cités pleines de bruit et de travail. Enfin le train s'arrête : Gand! C'est là que M. de Wyzewa nous voulait conduire.

Dirigeons-nous vers le centre de la ville, et, à quelques pas de la statue d'Arteveld, entrons dans cette maison dont les portes s'ouvrent toutes grandes devant nous. Au rez-de-chaussée, des tables sur lesquelles sont des brocs de bière; à l'étage supérieur, une salle de fêtes, et d'autres pièces, plus petites, qui ont l'air de bureaux : qu'est-ce donc que cette maison? un café, un club ou une administration? C'est tout cela, et bien d'autres choses encore.

Nous sommes dans la maison du *Vooruit*, puissante société coopérative, qui a été d'abord une simple boulangerie. Encore aujourd'hui, c'est là qu'un grand nombre d'ouvriers viennent acheter leur pain. Tous les huit jours, la balance est faite des recettes et des dépenses; chacun reçoit sa part de bénéfice sous la forme de bons, qu'il échange ensuite contre des vêtements, des chaussures, de la viande, de la bière, le tout au prix de revient. La modeste boulangerie du début est devenue un vaste bazar coopératif.

Au rez-de-chaussée, les ouvriers peuvent prendre leurs repas, soit seuls, soit en famille. Le premier étage est réservé aux conférences et aux concerts; on y donne aussi des bals d'enfants. Plus haut, les bureaux et les salles de réunion des diverses corporations. Que ne trouve-t-on pas dans cette singulière maison? Il y a une librairie, il y a un journal. Pour l'ouvrier de Gand, le *Vooruit* est une boulangerie, un restaurant, un magasin où il achète à bon compte tout ce dont il a besoin; mieux que cela, c'est un foyer toujours ouvert à lui et aux siens.

C'est, dans le *Vooruit*, un va-et-vient de tous les instants. Un homme circule au milieu de la foule des entrants et sortants, distribue des poignées de main, appelle chacun par son nom. C'est M. Anseele, qui a été le fondateur de la grande société coopérative et en est resté l'âme. « Il n'y a pas dans les villes des provinces flamandes un ouvrier qui ne le connaisse, dit M. de Wyzewa, et qui n'ait le fond du cœur rempli de vénération pour lui... C'est un homme jeune encore, de taille moyenne, avec une barbe et des cheveux blonds, et deux petits yeux mobiles qui, de temps à autre, laissent transparaître le reflet d'une flamme intérieure. A demi-bourgeois, à demi-prolétaire, il sait parler aux ouvriers comme il faut leur parler. » Au récent Congrès de Bruxelles, il a écouté les discours répétés en trois langues (français, anglais, allemand) sans prendre une fois la parole; mais, le jour de la clôture du Congrès, il a dit à ses voisins : « Si vous voulez prendre le chemin de fer et venir jusqu'à Gand, je vous montrerai ce que nous avons fait. » Il leur a montré le *Vooruit*. C'est quelque chose, après tout, que d'avoir rendu la vie facile à des centaines et des centaines d'ouvriers : cela vaut bien un chapitre de Karl Marx ou un discours de M. de Wollmar, et, quand un homme a fait cela, on aurait mauvaise grâce à le chicaner sur ses opinions philosophiques ou sociales.

Le Belge nous apparaît ici ce qu'il est partout, le contraire d'un rêveur. Ce petit pays de Belgique, tout noir de la poussière des charbonnages, produit plus d'ingénieurs que de poètes. Tandis que l'Allemand aperçoit dans la fumée de sa pipe l'esquisse d'une société idéale, le Belge ne voit dans la fumée de la sienne que des usines, des canaux, des ponts, des chemins de fer. Richement doté par la fée de l'Industrie, laborieux, actif, hardi dans ses entreprises, il se tient d'un pied ferme sur le terrain des intérêts matériels. Aujourd'hui, en Belgique, l'agitation socialiste se confond avec une agitation électorale. Les ouvriers espèrent que le droit de vote sera pour eux une panacée. Coopération et suffrage universel, c'est en deux mots le socialisme belge.

*
* *

Traversons la Manche. A peine débarqué, M. de Wyzewa nous fait faire la connaissance d'un « solide petit homme d'une cinquantaine d'années », qui nous regarde de ses « deux grands yeux ronds d'un bleu d'acier ». C'est M. William Morris, fondateur de la *Ligue socialiste*, sur lequel notre auteur nous raconte l'anecdote suivante. Il y a quatre ou cinq ans, dans une rue de Londres, M. Morris haranguait les passants, et peu à peu un rassemblement s'était formé autour de lui. « Incapable de rester immobile, M. Morris piétinait sur place ; l'abondance de ses gestes agitait tout

son corps d'un frémissement continu ; son épaisse chevelure grise flottait comme une crinière ; et tantôt il brandissait au bout de son poing levé, tantôt il mâchonnait entre ses dents une petite pipe de bois noir. » Les théories de l'orateur devaient être singulièrement anarchiques, car les constables, qui sont, comme on sait, les gens les plus tolérants et les plus libéraux du monde, l'invitèrent poliment à rentrer chez lui.

M. de Wyzewa, qui est décidément un guide précieux, nous introduit ensuite dans une société de lettrés et d'artistes, qui se donnent à eux-mêmes le nom d' « esthètes » ou de « préraphaélites ». Ce sont des raffinés, mandarins de l'art et de la poésie, qui se plaisent dans une naïveté savante et un dilettantisme archaïque. L'un des premiers entre eux s'appelle M. William Morris, comme notre conférencier en plein air. On nous dit qu'il a fait de brillantes études à Oxford et publié plusieurs volumes de poésie, entre autres *la Vie et la Mort de Jason* et *le Paradis terrestre*.

Enfin, dans une rue de la Cité, nous nous arrêtons devant les magasins de la maison « Morris and C° », dont les tapis et les papiers peints ont une réputation européenne : le chef de la maison, M. William Morris, est un des négociants les plus honorablement connus de la place de Londres.

En France, nous pourrions affirmer que les trois « Morris » sont tout au plus des cousins germains. En Angleterre, ces trois hommes n'en font qu'un ; et M. William Morris, en même temps orateur socialiste, poète préraphaélique et fabricant de papiers peints, est un des spécimens les plus intéressants de l'originalité britannique.

Le portrait nous a paru curieux, et il avait sa place ici ; mais hâtons-nous de dire que M. William Morris, tout comme les autres orateurs ou écrivains socialistes de son pays, semble avoir gagné, par ses discours et ses livres, plus de réputation que d'influence réelle. En Angleterre, le socialisme est anglais, foncièrement anglais ; ce qui veut dire que l'ouvrier, pour améliorer son sort, ne compte que sur lui-même, sur son intelligence et ses muscles. De tous les ouvriers européens, l'Anglais est celui dont la condition matérielle et morale, depuis un demi-siècle, s'est le plus profondément modifiée. Et, cependant, il n'a rien demandé à l'État : ce n'est pas la loi qui a réduit les heures de travail, élevé les salaires ; c'est la libre discussion, c'est l'accord entre ouvriers et patrons. Quelques réserves qu'on puisse faire sur l'individualisme qui est partout la marque de l'esprit anglais, dans l'industrie, dans la politique, aussi bien que dans la littérature et la philosophie, il faut avouer que cet individualisme a développé de façon merveilleuse l'initiative privée et le sentiment de la dignité. On ne sait qui est le plus digne d'estime, ou d'une classe laborieuse qui, écartant les agitateurs et les politiciens, conquiert par son effort propre le bien-être et l'indépendance, ou d'une classe conservatrice, animée du véritable esprit politique, qui s'inspire en toute occasion des idées et des besoins de l'heure présente, également capable de résister à un engouement passager ou de céder à un mouvement réfléchi de l'opinion. C'est le spectacle que le peuple anglais nous donne, et il y aurait là pour nous, en plus d'une circonstance, matière à réflexion.

Fermons maintenant le volume de M. de Wyzewa. C'est, pour nous servir d'un mot à la mode, « un livre suggestif » ; autrefois on eût dit simplement « un livre qui fait penser ». Nous montrer le socialisme dans ses diverses manifestations, dogmatique en Allemagne, politique en Belgique, pratique en Angleterre, et, après avoir du conflit des doctrines dégagé les idées maîtresses, nous faire voir ces mêmes idées personnifiées dans des hommes, l'œuvre assurément était malaisée, mais on peut dire que M. de Wyzewa y était bien préparé : il n'a pas seulement l'impartialité ; il a cette ouverture d'esprit, cette secrète sympathie qui donnent à un livre comme celui-ci le mouvement et la vie.

La conclusion de l'auteur sera la nôtre, et nous l'avons indiquée dans les premières lignes de cet article : le socialisme, aujourd'hui, n'est ni une école, ni un parti. Que sera-t-il demain ? De ce choc d'idées systématiques et d'aspirations spontanées, que sortira-t-il dans l'avenir ? L'excès du bien, disent les uns ; l'excès du mal, répondent les autres. Notre optimisme ou notre pessimisme ne va pas si loin. Le monde, en définitive, ne se gouverne pas par des « absolus », mais par des « à peu près ». Quand les saint-simoniens proclamaient leur fameuse formule : *A chacun selon ses œuvres*, ils demandaient en même temps l'abolition de l'hérédité : soixante ans ont passé, et que voyons-nous autour de nous ? L'hérédité n'a pas été abolie, et cependant l'idée saint-simonienne est en train de devenir une vérité : par la diffusion de la richesse mobilière et la facilité des communications, par l'instruction mise à la portée de tous, par le régime des examens et des concours, nous approchons de plus en plus d'un état social où chacun aura la place qu'il mérite. Ainsi, plus d'une idée qui aujourd'hui semble dangereuse ou chimérique sera peut-être réalisée demain, mais elle le sera sous une autre forme que celle où elle fut conçue. Les abstractions du socialisme, comme toutes les abstractions de l'esprit humain, ne peuvent devenir réalités qu'en s'accommodant aux faits. M. Bebel, dans ses livres, reconstruit la société de toutes pièces : Platon l'avait fait avant lui ; mais la grande humanité, qui ne lit ni M. Bebel ni Platon, n'en poursuit pas moins sa tâche quotidienne. Tandis que les lettrés écrivent et disputent, que les prudents s'inquiètent, que les turbulents s'agitent, et que les uns ne veulent

rien changer, et que les autres rêvent de tout détruire, le monde insensiblement se transforme, par le travail, par la science ; tout change, mœurs, lois, idées, sentiments, et nous-mêmes.

PAUL LAFFITTE.

CHRONIQUE MUSICALE

Concerts du Châtelet.

Exécution des neuf symphonies de Beethoven. — Fragments de *Parsifal*, de R. Wagner. — Symphonie en *ut* majeur et fantaisie pour piano de F. Schubert. — Musique pour le drame de *Jeanne d'Arc*, de M. Benjamin Godard. — Fantaisie pour piano et orchestre de M. Rimsky-Korsakow. — *Africa* et *Nuit persane*, de M. C. Saint-Saëns.

Beethoven a reparu cette année sur les programmes du Châtelet. M. Colonne a fait aux Neuf symphonies, à la file, les honneurs de ses neuf premiers concerts. Il est grand temps, s'il veut donner à son orchestre les qualités qui lui font défaut, — celles-là précisément que je crois les plus nécessaires à l'interprétation des maîtres. Longue désuétude ou incompatibilité d'humeur, l'Association artistique, ou n'a pas le sens classique, ou l'a perdu. Ses exécutions manquent à la fois de précision et de largeur; elles manquent surtout de poésie et de flamme. C'est la lettre, ou peu s'en faut, ce n'est pas l'esprit de Beethoven. Pourtant, M. Colonne est un musicien sachant la musique, et la chose n'est point si commune à Paris, — un chef d'orchestre capable de se rendre compte par lui-même, je ne dis pas tout à fait de la valeur, mais au moins du contenu d'une partition inédite; capable même d'y faire un raccord, d'arranger *Carmen* en suite d'orchestre, et d'autres aimables excès de zèle où s'affirme du moins sa pratique musicale. Mais il est, en même temps, l'impresario très malin que vous savez, à l'affût des occasions, serrant le vent, gouvernant toujours au plus près. Selon qu'il nous montre l'un ou l'autre profil, l'horizon artistique de ses concerts s'éclaire ou se rétrécit. Quand l'artiste et l'homme d'affaires s'entendent, c'est *Marie-Magdeleine* ou les *Erinnyes;* c'est le *Requiem* ou *la Damnation de Faust*, honneur et profit tout ensemble. Le malheur veut qu'ils soient rarement d'accord. Le distingué chef d'orchestre ne demanderait, j'en suis sûr, qu'à faire de grandes choses; c'est l'éminent administrateur qui regimbe, rogne la dépense, pousse aux exhibitions franco-russes — célérité, économie — et ne lâche la « forte somme » que pour les « numéros à sensation ». Beethoven? les Neuf symphonies? Du point de vue de la recette, quantités négligeables, et de fait fort négligées; si bien qu'il faudra deux ou trois campagnes pour leur redonner tout leur lustre. Mais, enfin, les premiers pas sont faits; les premiers frais aussi; la persévérance est facile : deux exécutions vraiment remarquables de la symphonie avec chœurs en témoignent. D'ailleurs, avec Beethoven, il s'agit moins de raffiner que de sentir. Son art est le plus spontané, le plus affranchi des conventions et des procédés de rhétorique. Aucun n'exprime plus directement l'âme, — il ne la traduit point en formules, il la manifeste; — aucun qui soit plus pétri d'humanité, plus proche de la nature; simple et profond comme elle, et, comme elle, se livrant à tous ceux qui savent l'aimer simplement, les plus humbles comme les plus forts. Donc, pas trop de nuances, beaucoup de répétitions, et un peu de cœur, s'il vous plaît, mes bons messieurs.

*
* *

Avec Wagner, ni le bon vouloir, ni la persévérance, ni l'enthousiasme ne suffisent; il faut la note, la nuance, l'accent et, presque indispensablement, le milieu. Le pauvre Pasdeloup l'avait appris à ses dépens. M. Colonne, à son tour, a pu s'en convaincre à Bayreuth cette année. Il en est revenu très impressionné, m'a-t-on dit, très impatient de nous montrer les fruits de son pèlerinage; et bien vite il a remis à l'étude le second tableau de *Parsifal*, qu'il avait essayé de faire entendre il y a trois ans.

J'ai décrit plusieurs fois cette page superbe, l'une des plus belles qui soient. Par des chemins escarpés, inaccessibles aux profanes, Gurmemanz, le grand écuyer de l'ordre du Graal, conduit Parsifal au temple du mont Salvat et le fait assister aux cérémonies de la Cène. Leur route chemine devant nous; le décor déroule insensiblement ses perspectives changeantes; en même temps que se déploient les trois thèmes d'amour, d'espérance et de foi, triple symbole de la chevalerie mystique, peu à peu le temple se dresse. Ses colonnes de marbre sortent de terre, ses arceaux se rejoignent, sa haute coupole s'arrondit. Bientôt ses cloches résonnent. D'abord désert et vide, il se peuple, s'anime; de pieuses théories y forment leurs files symétriques; dans le dôme s'étage le double chœur des lévites.

Tout l'effet de la scène est dans cette impression d'acheminement, d'évolution, d'architecture mouvante. Au théâtre, elle est déterminée par le décor; la symphonie y associe seulement son développement parallèle, en nous retraçant les phases tragiques ou glorieuses de l'histoire des chevaliers du Christ. Mais au concert, c'est la musique qui doit suggérer l'idée de progression, d'aboutissement; il faut qu'elle rende sensibles les changements de lieu, la transformation de la scène, afin que les profanes puissent comprendre, — car la musique de Wagner veut être comprise, elle ne se contente pas d'émouvoir. Cependant elle n'est point descriptive : Wagner se garderait bien de faire représenter par l'orchestre ce qu'il nous montre. D'où

nécessité, pour l'exécution au concert, d'interpréter, de traduire, d'adapter l'œuvre au milieu nouveau, de prendre avec le métronome, — je n'dis pas avec la mesure, — de respectueuses libertés; de mettre plus en relief tel ou tel motif caractéristique, de souligner certaines intentions, de donner la sensation du mouvement par l'allure plus marquée, au lieu de traîner, comme c'est maintenant la manie en Allemagne. Il faut, en un mot, que l'interprétation tienne lieu de la mise en scène, élément toujours essentiel du drame wagnérien, mais plus particulièrement indispensable à l'effet des grandes pages religieuses de *Parsifal*. C'est ce que M. Colonne ne me paraît pas avoir tout à fait compris. Il ne s'est attaché qu'à se modeler sur Bayreuth, sans tenir compte des conditions toutes différentes du concert et du théâtre. Sa copie conforme n'est ni toujours exacte, ni exacte toujours à propos; pas assez fidèle pour rendre aux initiés leurs sensations de là-bas, puisque nous n'avons au Châtelet ni l'orchestre souterrain, ni les voix tombant du haut d'une coupole, — et, en même temps, trop scrupuleuse pour prendre le parti des transpositions nécessaires. Je passe condamnation sur l'inconvénient, déjà signalé, des chœurs espacés en profondeur derrière la toile de fond, d'où le son n'arrive que diminué non seulement d'intensité, mais de justesse. — Avez-vous remarqué qu'un piano, entendu de l'autre bout d'un appartement, semble toujours faux, tandis que, de l'étage au-dessus, il paraît juste? Cela dit, je constate volontiers tout ce que l'on a gagné en clarté, en cohésion, depuis la précédente tentative. Les cloches sonnent la vraie note; les pédaliers qui les renforcent complètent suffisamment l'illusion; les nuances sont minutieusement rendues; la mesure est maintenue jusqu'au bout. Le succès a été très vif. Si le public du Châtelet n'a encore remporté de *Parsifal* qu'une notion ou fausse ou confuse, il a pu cependant, pour la première fois, faire connaissance avec le génie et les procédés de Wagner.

***

Voici que Schubert, — dont on exécutait au même concert la symphonie en *ut* majeur, — est en train de regagner toute l'avance qu'avaient prise sur lui ses rivaux, Mendelssohn et Schumann. Sa musique instrumentale est peu connue, restée en partie inédite. Schumann est plus profond, plus tragique, et nous trouvions Mendelssohn plus « distingué ». Aujourd'hui, la roue a tourné. Il nous semble que l'instrumentation de Schumann est lourde, confuse, terne parfois, sa phrase un peu courte, son inspiration enfiévrée; — que la veine mélodique de Mendelssohn n'est pas très riche, qu'il est plutôt « comme il faut » que véritablement distingué ; que sa bonne tenue frise parfois la prud'homie. Et puis, la distinction, les manières, on n'y tient plus. Qu'importe le laisser-aller de Schubert? N'est-il pas toute grâce, toute franchise, tout génie, tout cœur? Il a des dons absolument uniques : sa mélodie inimitable, sa modulation toute spontanée, fleur de sa mélodie, — l'heureuse abondance et la chaleur d'âme. La symphonie en *ut* est sa page la plus considérable. Terminée en 1828, quelques mois seulement avant la mort du maître, elle fut donnée au *Gewandhaus* de Leipzig par les soins de Schumann, dont l'admiration enthousiaste plaçait cette composition magistrale à côté de celles de Beethoven, et c'est aujourd'hui l'opinion de la plupart des critiques. M. Victorin Joncières, qui l'entendait pour la première fois, a demandé à réfléchir. J'imiterai sa prudente réserve, mais pour d'autres motifs. — Entendu au concert suivant, toujours de Schubert, la *Fantaisie* pour piano, — orchestrée par Liszt, — jouée avec beaucoup de brio et de succès par un pianiste russe, M. Ziloty. Oserai-je dire que ce morceau n'est pas de ceux que je préfère?

***

L'association a été moins heureuse avec les vivants. La musique de M. Godard, pour le drame de *Jeanne d'Arc*, de M. Fabre, est d'une insignifiance absolue. Encore quelques petites drôleries de ce genre, et je ferai une croix. Le médiocre succès de la belle fantaisie pour piano et orchestre de Rimsky-Korsakow, qu'a fait entendre, il y a un mois, M. Philip, s'explique autant par l'insuffisante préparation de l'orchestre du Châtelet que par l'imprévu de la facture et des harmonies. Le virtuose, du moins, s'y est fait fort applaudir.

***

Africa, de M. C. Saint-Saëns, n'est qu'une amusette de grand artiste, la monnaie de l'œuvre impatiemment attendue. Pour nous faire prendre patience, voici qu'il nous envoie, — d'Alger également, — une nouvelle et charmante surprise : ses *Mélodies persanes*, retravaillées, orchestrées, montées en petit poème d'amour, avec un nouveau titre : *Nuit persane*. De courts intermèdes, où la déclamation alterne avec les instruments, en rattachent les épisodes : désirs, bonheur, deuil sanglant, désespoir, soif du néant, — tout un rêve de passion exotique. L'art vraiment supérieur du joaillier fait encore mieux valoir ces perles du plus bel Orient. *Les Cygnes*, une pièce nouvelle, *le Cimetière*, *le Tournoiement*, déjà connus, ont enlevé l'applaudissement. Mais la page incomparable, *la Solitaire*, n'a point porté. De l'accompagnement prestigieux, l'orchestre de M. Colonne n'a rien su rendre : ni les brusques attaques, ni l'emportement sauvage, ni les trilles frénétiques, ni le rythme bondissant et pâmé tour à tour. Attendons une nouvelle épreuve, et que Mme Deschamp-Jehin nous soit rendue.

RENÉ DE RÉCY.

THÉATRES

GYMNASE : *la Menteuse*, comédie en trois actes, de MM. Alphonse Daudet et Léon Hennique.
COMÉDIE-FRANÇAISE : *Par le glaive*, drame en cinq actes et sept tableaux, en vers, de M. Jean Richepin.
CHATEAU-D'EAU : *Roger la Honte*, de MM. Mary et Grisier.

Au lendemain de *la Menteuse*, M. Alphonse Daudet, interviewé par un de nos confrères, lui tint à peu près ce langage :

« ... Oui, je vois bien où le bât les blesse : les règles de la convention n'ont pas été assez docilement suivies; il y a trop de réalité dans ma pièce... Mais, que voulez-vous, c'est la passion de la réalité qui m'a entraîné et qui m'entraînera toujours, je le crains... Naturellement, on m'a fait le reproche de manquer d'unité... Mais, puisqu'il s'agit d'une menteuse, comment veut-on qu'il en soit autrement? Est-ce qu'elle est *une*, la personne qui ment? Est ce que le caractère propre de sa nature n'est pas la diversité, le faux-fuyant, l'insaisissable? etc., etc. »

Me voici fort embarrassé, car précisément ce que j'allais reprocher à M. Daudet, c'est le manque de réalité de sa pièce.

J'admets très bien le théâtre dégagé (autant que possible) de toute convention, de tout élément romanesque, tel, par exemple, que *la Mer*, de M. Jean Jullien; l'intérêt naît alors non de l'histoire qui nous est contée, du dénouement attendu et ingénieusement retardé ou amené : il vient de la représentation exacte et précise des personnages, de leurs habitudes et de leurs caractères.

Une pièce ainsi conçue en vaut une autre. Mais c'est précisément le contraire pour *la Menteuse;* ce qui me déplaît dans la pièce de MM. Daudet et Hennique, c'est ce qu'elle a de conventionnel.

Voyez d'abord les personnages de second plan.

Voici la comtesse Nattier; son caractère n'est pas très nettement dessiné : elle est austère, violente, despotique, et cachant sous des dehors raides une âme maternelle et tendre. Je ne dis pas que le caractère soit faux, mais je ne vois pas ce qui la différencie des « grandes dames » que nous avons coutume de voir au théâtre.—Lucile de Brives, c'est la jeune cousine qui aime son cousin et se sacrifie pour lui, afin qu'il puisse épouser celle qu'il aime; la liste des pièces où nous l'avons vue remplirait toute la place que la *Revue* veut bien m'accorder.— Quant à M. de Brives, si jamais type fut conventionnel, outrageusement conventionnel, c'est bien celui-là; c'est le *clubman* qui a traîné dans tous les vaudevilles, fait de snobisme, de faux chic et de convention. Ancien officier avec cela, le misérable! ce qui permet des effets dont vous apprécierez toute la saveur; quand il cause avec l'abbé, il commande : « Fixe! » Passons. — L'abbé Pierre, je dirai tout à l'heure le bien que j'en pense; au point de vue de la convention, ne trouvez-vous pas qu'il en reste quelque trace dans ses effusions en latin? Qu'il s'écrie dans un transport : « *Laudate nomen Domini*, » je le veux bien; mais alors parlera-t-il avec tant de légèreté des « protections » qui décident l'Église à se déjuger?—Georges Nattier, c'est un passionné, confiant par nature et d'autant plus furieux quand il se voit trompé; cela est vrai, assurément, mais l'est-ce toujours? Et M. Daudet ne pouvait-il pas nous montrer, par quelques traits, que cela était particulièrement vrai de son héros? Tel qu'il nous le présente, c'est l'amoureux traditionnel; nous savons dès l'abord quelles seront ses pensées, quels seront ses actes; avouez que la convention y est bien pour quelque chose.

Encore une fois, je ne dénie à aucun de ces personnages la vérité de leurs caractères; tout ce que je veux dire, c'est que les uns sont conventionnels au premier chef, Lucile et M. de Brives, et que les autres, s'ils vivent, me paraissent vivre plutôt en vertu de la convention théâtrale qu'en vertu de leur nature propre, — qu'au moins M. Daudet ne nous a pas montré par quoi ils vivaient.

Reste Marie Deloche, la menteuse.

Ici, ce n'est plus tout à fait la convention classique, conformément à laquelle ont été créés Lucile et M. de Brives; mais il ne suffit pas de négliger cette convention-là pour faire une pièce pleine de « réalité »; il est une autre convention aussi peu agréable, qui exige un effort égal de la part du spectateur, et qui lui apporte moins de clartés. Le titre doit tout nous dire; l'affiche porte *la Menteuse;* il nous faut imaginer que depuis six mois Marie Deloche a menti sans cesse, comment elle a menti, pourquoi elle n'a pas été surprise, enfin tout ce qui est le fond même de la pièce. Considérez, en effet, le personnage de Marie Deloche. Au premier acte, nous ne savons rien d'elle; quelques soupçons de M. de Brives: mais nous n'avons qu'une confiance médiocre dans le discernement de ce « hanneton »; quelques regards en dessous de Marie Deloche, mais rien de significatif; sans doute, elle enlève Georges à sa fiancée, mais elle l'aime; elle ne serait pas la menteuse que l'acte pourrait subsister tel quel. Au second acte, elle est découverte; mais un mensonge ne fait pas une menteuse : les moyens qu'elle emploie sont d'une maladresse insigne, son émotion la trahit, et sa crainte : elle ne peut pas même tromper l'abbé Pierre. Et, malgré nous, nous demandons comment, depuis six mois, Georges ne s'est pas aperçu des mensonges de sa femme? Au troisième acte, Marie Deloche se tue; et l'on m'accordera bien que, pour se tuer, il faut une assez jolie dose de sincérité! L'étude du caractère de la menteuse est d'une singulière insuffisance. Admettez que Marie Deloche trompe Georges avec un homme qu'elle aime : il n'y aurait presque rien à changer au

drame; ses mensonges sont, si je puis dire, des mensonges professionnels, les mensonges obligés que doit faire une femme qui trompe son mari. La pièce même n'est que l'histoire d'un mensonge, — d'un groupe de mensonges, si vous voulez. — Vous figurez-vous Tartuffe démasqué et résigné dès le début?

Autre objection. Pourquoi Marie Deloche ment-elle? Est-ce par intérêt? On le dirait, à voir les toilettes et les bijoux qu'elle rapporte de chez ses « élèves »; et pourtant elle semble parfois n'y tenir guère. Pour le plaisir de mentir? Non, puisqu'elle retire des bénéfices de ses mensonges. Et alors ce n'est plus la menteuse en soi, c'est une femme qui ment dans un but déterminé; et c'est ce but qui lui importe, non le mensonge. Insaisissable, disait M. Daudet : non, mais inexplicable, ce qui n'est pas la même chose. Quant à la réalité, qui nous avait, paraît-il, si fort estomaqués, ce n'est pas dans le caractère de Marie Deloche qu'on peut la retrouver.

Est-ce dans la construction même de la pièce? Pas davantage. Ce Jacques Olivier qu'on ne voit pas et dont on parle toujours, qui plane, invisible et présent, sur le drame tout entier, n'est-ce pas un artifice romanesque au premier chef? Et l'épisode qui amène la « péripétie », l'épisode des lettres, Georges s'amusant à « classer » (!) sa correspondance juste au moment où rentre sa femme, le tout pour amener la lecture d'une lettre de l'éternel Jacques Olivier?... Notez que ce moyen, si artificiel qu'il soit, je l'admettrais sans répugnance, s'il servait à nous découvrir une face nouvelle du caractère de Marie Deloche; mais il ne sert qu'à amener un fait, et c'est là l'essence même des ficelles de mélodrame...

Est-ce à dire que la *Menteuse* soit absolument sans valeur? Non, certes. La pièce est pleine de défauts, et le plus grand est que le titre nous renseigne plus sur l'état d'âme de Marie Deloche que la pièce elle-même. J'y ai insisté avec quelque excès, je le crains. Je ne serais pas embarrassé de trouver dans ces trois actes quantité de détails charmants, empreints de cette grâce un peu alanguie qui donne aux œuvres de M. Daudet leur charme pénétrant et irrésistible. Mais c'est surtout dans l'invention romanesque que j'en retrouve la trace. La figure de l'abbé Pierre, par exemple, est tout à fait délicate; et quelle idée ingénieuse, et vraie aussi peut-être, d'avoir fait démasquer Marie Deloche, non par M. de Brives, l'homme d'expérience, mais par cet abbé, presque enfant, ne croyant pas au mal, démêlant la vérité par le seul instinct de son âme droite et pure!... Et, de temps à autre, c'est une réplique, un mot, où nous retrouvons le Daudet que nous aimons tant, avec sa clairvoyance sans amertume, son indulgence attendrie; en vérité, quand je me rappelle tout cela, je me prends à espérer que l'interviewer ait, comme on dit, trahi la pensée de l'interviewé; je trouve aussi que je n'ai pas assez cherché à expliquer certaines parties obscures d'apparence; il me semble que je l'aurais pu, que je l'aurais dû, peut-être...

La Menteuse est bien jouée, en général. M. Raphaël Duflos a dit avec une grande émotion le troisième acte; je le préfère encore au premier, qu'il joue avec une rare justesse de ton. M. Burguet a été de tous points excellent dans le rôle de l'abbé Pierre; il y a mis une mesure, une autorité et en même temps une simplicité qu'on ne saurait trop louer. Je n'ai guère aimé M. Léon Noël dans M. de Brives, mais le personnage est si désagréable. Mme Pasca donne une belle allure à la comtesse Nattier; Mme Sisos est agréable, quoique toujours un peu sèche. Mlle Darlaud est fort jolie, aussi agréable à voir qu'à entendre.

***

A la suite d'un article paru ici même sur *Michel Lando*, M. Maurice Bouchor me fit l'honneur de m'écrire une lettre fort curieuse que j'aurais plaisir à citer tout entière; j'en veux au moins reproduire quelques lignes... « Si vous ne m'adressiez pas tant d'éloges, je dirais que je suis tout à fait de votre avis sur la question que soulève votre article; d'une part, je pense qu'il n'y avait pas lieu, dans *Michel Lando*, d'être lyrique : d'autre part, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux consacrer la poésie à des sujets spécialement poétiques, où l'éclat des images, la beauté du rythme, le mouvement des strophes ont leur place naturelle... »

Fort de cet appui, oserais-je dire maintenant que le drame en vers me paraît, en soi, une conception quelque peu disparate, et que j'ai, pour ma part, une certaine difficulté à l'accepter?

Assurément, le vers est la langue des dieux; de beaux vers donnent à l'esprit la joie la plus pure et la plus délicate qui soit. Mais encore faut-il que le vers exprime, si je puis dire, des choses dignes de lui ou des nuances de sentiments qui, par leur délicatesse, seraient presque intraduisibles en vile prose, ou quelque beau rêve, quelque légende ingénue, si mystique, si irréelle, que la poésie seule soit capable de nous en faire sentir le charme. Le vers est à sa place dans une tragédie ou dans un mystère. Pour les mystères, je vous ai trop et trop longuement parlé de *Tobie*, de *Noël*; il me suffit de les citer. Dans une tragédie de Racine, par exemple (ici je triche un peu, mais c'est pour faciliter mon raisonnement), le vers est en quelque sorte obligatoire; par son harmonie, par son chant, il nous frappe plus que le ferait une phrase de prose, il fixe en notre esprit telle nuance subtile avec plus de force que la prose la plus précise; le plaisir que nous donne un beau vers sert à nous faire comprendre plus complètement la pensée qu'il renferme, tandis que, par son rythme, il l'exprime d'une manière plus frappante. Entre mille exemples, rap-

pelez-vous les répliques célèbres d'Œnone et de Phèdre :

Ils ne se verront plus. — Ils s'aimeront toujours!

Je doute qu'on puisse rendre avec plus de concision, en prose, la pensée de Phèdre; en tout cas, jamais on ne la rendra avec plus d'énergie, d'une manière plus frappante. Mais faites attention qu'il s'agit ici d'un sentiment ; et si précisément le vers est obligatoire dans une tragédie, c'est que l'intérêt de la tragédie réside dans la succession de sentiments divers ou dans la transformation d'un même sentiment, en un mot dans l'analyse des caractères : ces transformations, le vers seul, le vers plus que la prose tout au moins, nous les exprime d'une façon précise.

Dans le drame, il en est tout autrement. Ici, c'est l'action qui domine, l'action matérielle, l'attente du fait, l'angoisse du dénouement. C'est vers le dénouement que marche la pièce, le plus rapidement possible, avec les seuls arrêts nécessaires pour suspendre et redoubler l'intérêt; tout ce qui le retarde, tout ce qui est seulement poésie est inutile, et par suite nuisible. Le vers, si habilement qu'il soit fait, si beau qu'il puisse être, allonge le dialogue et retarde le fait; on pourrait presque dire que, plus il est beau, plus il est mauvais, puisqu'il nous distrait de ce qui doit nous intéresser le plus, du drame lui-même; ou alors, c'est autre genre d'un intérêt, un intérêt étranger à la pièce, l'intérêt que peut offrir, en soi, un beau morceau de poésie, ou une ample effusion lyrique. Sans parler des drames en vers récents, — on n'aurait pas de peine à prouver que ceux qui ont réussi ont réussi grâce précisément à leurs parties lyriques, — les drames d'Hugo même ne doivent-ils pas leur succès au lyrisme éperdu qui les soulève? Il est de la plus grandiose surabondance ; mais, au point de vue strictement scénique, on pourrait presque dire qu'il est inutile et par suite nuisible. *Hernani* et *Marion Delorme*, par exemple, perdraient-ils beaucoup si on supprimait leurs quatrièmes actes? Encore une fois je ne parle qu'au seul point de vue dramatique. Et si j'en venais à Dumas père!... Quand le vers est bon, il nous distrait; quand il est mauvais, il nous gêne!...

Et il est impossible qu'un drame en vers ne contienne pas de mauvais vers. Tout ce qui est d'exposition ou d'explication doit, sous peine de n'être pas clair, être en vers prosaïques; et ce n'est pas peu de chose qu'exposer un drame en vers, tels qu'on les conçoit maintenant : la partie d'exposition est fort longue, et le nombre des mauvais vers s'augmente d'autant. De tous les ouvrages de M. Jean Richepin, *Par le glaive* me semblait le plus faible comme style; j'en avais accusé la trop grande confiance de l'auteur en sa facilité, et aussi les remaniements nombreux et hâtifs qu'il avait fait subir à son œuvre; peut-être est-ce simplement parce que *Par le glaive* est extrêmement compliqué?

Je n'ai plus assez de place, — et d'ailleurs il est bien tard, — pour vous parler en détail de *Par le glaive*. Le drame a les défauts du genre; il a de plus les défauts de M. Richepin. Les premiers, je les ai assez longuement dits tout à l'heure; les seconds, vous les connaissez comme moi : une trop grande facilité, qui tourne facilement à la redondance, à la phrase, et qui laisse parfois aux périodes les mieux venues quelque chose d'inachevé; un vocabulaire assez restreint, dont la truculence un peu voulue ne va pas sans monotonie; surtout une souplesse, une aisance telles qu'elles vous inspirent une sorte de défiance : je n'ose dire que tout cela sonne le faux, ce serait fort exagéré et fort injuste; mais on sent dans cet héroïsme quelque part de convention, un peu d'insincérité aussi, un je ne sais quoi qui sent la facture et qui vous empêche de goûter pleinement de fort belles scènes... Irais-je trop loin en disant que *Par le glaive* est à peu près à la poésie héroïque ce que *Grisélidis* était à la poésie mystique?...

Ai-je besoin d'ajouter que si *Par le glaive* a les défauts de M. Richepin, il en a aussi les qualités ; et ces qualités ne sont pas médiocres. Je n'aime pas beaucoup son nouveau drame, et je ne l'ai pas caché; mais, tel qu'il est, avec ses qualités et ses défauts, je ne sais que M. Richepin qui soit, en ce moment, capable d'en écrire un pareil. Vous savez du reste, — et ce n'est que justice de le reconnaître, — que le succès a été très vif.

Je ne sais trop ce qu'était, il y a vingt ans, la Comédie-Française, mais je doute qu'elle eût pu alors nous donner une meilleure représentation que celle de l'autre soir. Le grand succès de la soirée a été (je parle des comédiens hommes) pour M. Paul Mounet; il a joué avec une rare puissance le 3e acte, qui contient, d'ailleurs, une des plus belles scènes de l'ouvrage; c'est, comme on dit, « ce qu'il a fait de mieux » jusqu'ici. J'ai fort aimé M. Mounet-Sully; sans doute, le premier soir, il jouait un peu trop pour lui, mais quelle intéressante silhouette il a su donner à Strada : il a eu deux ou trois moments qui me feraient passer bien des choses. Louons M. Albert Lambert, M. Leloir ; louons encore MM. Dupont-Vernon, Martel, Clerh, Leitner; louons les autres aussi. Le rôle de Bianca n'est guère bon : ce n'est pas la faute de Mlle Dudlay, qui en a tiré tout ce qu'en pouvait tirer une comédienne intelligente et experte. Mme Amel a chanté avec un goût exquis et un charme extrême la jolie chanson de la nourrice. La petite Gaudy... Ah! la petite malheureuse!... elle prend des temps, cherche des poses, détache le mot, et chante le vers comme si elle avait dix ans de planches. Quelle misère! — J'ai gardé pour la fin Mlle Bartet. Qu'en pourrai-je dire? C'est le charme même : une diction impeccable, une justesse d'intonation rare, une grâce inimitable de geste, d'attitude et

d'accent; et avec cette grâce alanguie une extraordinaire puissance tragique... Quelle admirable comédienne! N'est-ce pas, mademoiselle, qu'à treize ans, l'heure où Rizzo tue Conrad vous trouvait sagement endormie? dites-le, par grâce, à la petite Gaudy.

Les costumes et les décors sont fort beaux, dignes en tous points de la Comédie-Française.

*
* *

Le Château-d'Eau a donné une bonne reprise de *Roger la Honte*. C'est un gros mélodrame que vous avez certes vu jadis à l'Ambigu. Pourquoi n'iriez-vous pas le revoir rue de Malte? Il est honnêtement joué.

J. DE TUITT.

NOTES ET IMPRESSIONS

En Sorbonne.

LES LITTÉRATEURS.

Je finissais de lire *Ailleurs*, la charmante rêverie du poète Maurice Donnay, quand Jack Butterley entra. Il me serra la main, puis dit d'un ton triomphant :

— Ah! ah! elles sont fraîches, vos indications, elles sont fraîches!

Je devinai aussitôt qu'il parlait des indications que je lui avais fournies sur la Sorbonne, et je répondis froidement :

— Je ne vous en ai jamais garanti la fraîcheur, mais seulement la sincérité. Si elles ont cessé de vous plaire, adressez-vous à d'autres.

— Non, je veux simplement rectifier. D'abord, M. Aulard, avant d'être nommé professeur à la Sorbonne, professait dans un lycée de l'Université, à laquelle il n'a jamais cessé d'appartenir.

— Bon! Et après?

— Après, vous ne m'avez pas donné, au sujet de M. Himly, des renseignements complets. Il paraît que l'honorable doyen a grandement aidé par ses efforts et son affabilité à la réorganisation intellectuelle et matérielle de la Sorbonne...

— Parfait! Et c'est tout?

— C'est tout.

— Eh bien, vous auriez pu vous dispenser de me faire cette communication. Je ne me soucie guère que des vérités générales... Partons-nous? Vous savez que nous avons encore à voir les littérateurs de la Sorbonne... Il y en a haut comme ça... Dépêchons-nous.

*
* *

Au moment d'arriver, je dis à Jack :

— Rassurez-vous : nous ne les verrons pas tous. Ce serait trop long et inutile. Je vous ai fait une petite sélection. Suivez-moi, et vous serez content.

— Et nous commençons par...

— Par M. Constant Martha : un modeste, un fin, un charmant. Vous n'avez rien lu de lui? Tant mieux pour vous. C'est un plaisir qui vous reste à goûter. A part quelques travaux d'érudition, il n'a écrit que deux livres; l'un sur Lucrèce, l'autre sur les moralistes de l'empire romain. L'un, large et poétique comme un poème de critique; l'autre, ingénieux et fin comme un roman d'érudit. M. Martha n'aime pas seulement les institutions de l'antiquité; il aime aussi les âmes de ces temps-là, et il possède, pour les dépeindre, cette grâce particulière que donne la tendresse. Il écrit en un style pur et lucide, en un style cristallin. Il est de l'Académie des sciences morales. Il n'est pas de l'Académie française. M. Martha est un modeste.

Devant un très petit nombre de personnes, — car c'était l'heure où l'on digère, — M. Martha discourait sur un sujet ancien et d'actualité. Il racontait la vie de ce Jules Simon de Caton, et les tourments que sa pudeur effrénée infligea jadis aux Romains. Il parlait d'une voix de gorge, obstruée et sourde, — ses yeux, brillants encore, presque cachés par l'épais trait noir des cils; et parfois de petits ricanements semblables à de petites toux agitaient son visage congestionné...

— Oh! le délicieux homme! fit Jack en sortant, l'aimable psychologue! Ce n'était pas très neuf ce qu'il nous disait; mais comme il le disait bien! Comme on sentait qu'il se plaisait à ce récit coupé parfois de remarques ironiques! Comme on voyait qu'il s'amusait des bons mots de Caton, — qui ne sont pas bons du tout, — mais qu'il trouvait très drôles, parce qu'il a l'âme antique et douce... Avec sa voix tremblante de Lafontaine, sa chevelure longue et blanche, sa délicate figure de vieillard, il me faisait l'effet d'un bon abbé, d'une sorte d'abbé Constantin, d'abbé Constant si vous voulez, dissertant avec quelques amis, en un coin de presbytère, sur les bizarres exploits d'un saint ridicule... Et puis l'air si calme, si heureux. Il me semble que jamais M. Martha ne doit s'ennuyer!

— Rarement, je crois. Il compte tant d'amis dans l'antiquité, de vieux amis très sûrs qu'il aime bien, mais auxquels il ne mâche pas les vérités, avec lesquels il potine ou à propos desquels il philosophe... M. Martha est un professeur de lettres à l'ancienne manière. Passons aux nouveaux maintenant. Je vais vous montrer M. Decharme, un estimable helléniste et un puissant archéologue, qui vous parlera du lyrisme chez Sophocle.

*
* *

— J'adore les estimables hellénistes, fit Jack. De leur commerce avec les Grecs, ils gardent toujours quelque chose de païen qui me ravit. Ils citent l'anthologie, et leurs phrases ont des rondeurs de marbre...

— Oh! oh! m'écriai-je... Alors non, nous n'irons pas chez M. Decharme. Vous avez de l'helléniste un concept qui n'est pas tout à fait le sien. M. Decharme est principalement un archéologue. Il considère la tragédie grecque surtout au point de vue de la mise en scène, de la métrique, — plutôt en régisseur qu'en poète, vous comprenez?

— Parfaitement, dit Jack, d'un air entendu.

— Donc délaissons les Grecs pour les Latins. Je vais vous mener chez M. Cartault. J'espère qu'il parlera plus à votre gré de la poésie, car il connaît la vie. Il composa d'abord un livre sur la trirème athénienne. Puis il fut nommé par un dictateur sous-préfet; mais l'Europe ne nous l'envia pas longtemps. Un mouvement administratif le conduisit bientôt de sa sous-préfecture en une chaire de l'École normale. Il y enseignait donc paisiblement notre littérature, quand un critique célèbre lui monta une galère et insinua que ses travaux sur la batellerie grecque le désignaient plutôt pour le commandement d'une tartane que pour l'enseignement des lettres françaises. Cette remarque fut goûtée en haut lieu et, faute de vacances sans doute dans la marine, l'on nomma M. Cartault professeur de littérature latine à la Sorbonne... Une carrière agitée, comme vous voyez. Mais aussi qu'allait-il faire dans cette trirème?

— Voilà qui n'est pas commun, dit Jack. Courons vite chez ce matelot.

***

M. Cartault, un homme jeune, moustache noire, cheveux gris, jolie figure triste, voix caressante et claire, parlait de Lucrèce, particulièrement des livres I et II de son poème.

Il critiqua sévèrement sa théorie du vide et le blâma d'avoir refusé de croire à l'existence des antipodes. Il releva encore impitoyablement d'autres erreurs. Puis il établit un bilan : dans le premier livre, le nombre des vérités l'emporte sur celui des inexactitudes; dans le second, celui des inexactitudes sur celui des vérités. Mais il faut féliciter Lucrèce d'avoir démontré que les corps tombaient de haut en bas et non de bas en haut; sans compter que, somme toute, ces deux livres contiennent de bonnes « remarques de détail ».

Ainsi s'exprima M. Cartault, tandis que Jack me bourrait de coups de coude et de coups de pied.

Mais, à la sortie, il me dit simplement :

— Il y a aussi dans le premier livre l'invocation à Vénus, et dans le second l'éloge de la philosophie, qui ne sont vraiment pas mal.

— Jack, lui dis-je, vous aimez trop la poésie. Vous ne goûterez jamais les cours de Sorbonne.

***

Puis, après un silence, je repris :

— Voyons, si ce qu'on dit ici vous déplaît, peut-être apprécierez-vous la façon dont certains le disent. Allons chez M. Crouslé. C'est un des meilleurs diseurs de Sorbonne. Il ne fait pas son cours, il le joue. Nul maître ne dispose de plus d'intonations. Je m'étonne même qu'il ne s'épuise pas à ce labeur; car, outre les représentations hebdomadaires de son cours, il prend part également aux représentations extraordinaires, aux représentations à bénéfices. Il joue aussi aux examens de baccalauréat, de licence, d'agrégation, aux soutenances de thèses, etc. Un tempérament de fer, M. Crouslé, — comme Frédéric et Sarah.

— Et qu'enseigne-t-il?

— Il enseigne Bossuet. D'abord il enseignait Lucrèce. Mais il y a quelque vingt ans, il découvrit Bossuet, et, depuis, pour lui tout est Bossuet, tout émane de Bossuet, tout dépend de Bossuet. Il en parlerait à propos de Sardou comme à propos de Corneille, à propos d'éloquence comme à propos de bottes. Bien plus, la fréquentation assidue du grand prédicateur a exalté son âme, l'a poussé à quelques manifestations réellement braves lors des persécutions religieuses. Mais il a encore le défaut de ceux qui sont venus à la foi non au moyen du cœur, mais au moyen de l'intellect; non par l'action, mais par la littérature. Il manque d'humilité et sacrifie aux dehors, à Satan... Écoutez-le plutôt...

M. Crouslé parlait des orateurs de la chaire au début du XIXe siècle; et, à travers ses dents serrées, sa voix fusait tantôt tonnante, tantôt menue, sans grande justesse, mais toujours convulsée en des inflexions multiples.

— Croyez-vous, disait Jack, que l'orateur idéal soit tel que le décrit M. Crouslé? Croyez-vous que les ecclésiastiques ont toujours eu le rôle qu'il leur attribue? Croyez-vous que Bonaparte fut aussi bête qu'il le dépeint?

— Qu'importe tout cela! lui disais-je. Ne vous attachez pas à ses idées, qui peut-être lui viennent des autres. Mais admirez sa diction. Tenez, cela, c'est du Sarah tout pur! Ça c'est du Coquelin! ça du Daubray! ça du Cadet! ça du Baron! ça du Mounet! ça du Bartet!

— Oui, oui, je ne dis pas non, faisait Jack mollement.

— Assez, m'écriai-je agacé. Allons-nous-en. Je ne peux pas souffrir qu'en ma présence on méconnaisse le talent...

***

Nous étions arrivés dans la cour.

— Cependant, dis-je en réfléchissant, je voudrais bien vous mener à un cours qui vous satisfît... J'ai une idée... Rendons-nous chez M. Faguet. C'est un homme jeune, très fin, très moderne. Je ne doute pas qu'il vous plaise. Il a écrit des études de critique qui ont eu grand succès parmi les lettrés. Notamment un livre

sur le XVI[illegible] siècle qui démontre la vigueur de son raisonnement et un livre sur le XVI[illegible] qui prouve la délicatesse de sa sensibilité. Si celui-là vous mécontente, je renonce...

— Essayons, dit Jack.

Le cours portait sur la poésie patriotique durant le règne de François Ier.

Dès les premiers mots, Jack me dit :

— Mais pourquoi crie-t-il donc comme cela? Nous ne lui avons rien fait pourtant. Nous ne sommes pas des Prussiens.

— Je ne sais, répondis-je.

— Et puis vous m'aviez dit qu'il était jeune. Mais il a des cheveux blancs.

— Que voulez-vous, répliquai-je gêné; la critique vieillit vite.

Le cours continuait, et maintenant c'était l'histoire de La Palisse que le professeur nous narrait avec une minutie de détails, une évidente sympathie pour le naïf héros qui m'étonnait un peu, car elle allait jusqu'à se traduire en des paroles que n'eût pas reniées La Palisse lui-même.

Jack ne disait plus rien, m'examinait du coin de l'œil, avec un sournois sourire de défi.

Enfin, le cours prit fin. Nous descendîmes en silence. J'étais d'ailleurs décidé à repousser brutalement toute discussion, car mon erreur était trop grande pour que je pusse tenter de la défendre. Jack s'éloigna pour demander du feu à un étudiant. Il me rejoignit aussitôt en poussant de grands éclats de rire :

— Oh! elle est bonne! elle est bonne! vous ne savez pas! M. Faguet ne fait plus son cours : c'est M. Lenient que nous avons entendu.

— Ah! m'écriai-je soulagé, — tout s'explique!

*

— Oui, dit Jack, tout s'explique, non seulement cette méprise mais encore la façon dont quelques-uns enseignent ici. Si je l'ai critiquée, c'est qu'elle n'est pas conforme à des idées particulières que j'ai sur certaines choses. Je n'oserais néanmoins affirmer qu'elle est mauvaise. Et puis, comme toutes les collectivités, comme tous les corps de l'État, la Sorbonne contient des hommes de mérites divers et inégaux. Il serait extraordinaire qu'elle ne contînt que des hommes supérieurs. Et je me crois trop bon philosophe pour le souhaiter, trop bon démocrate pour l'exiger.

— Vous ne vous embêtez pas, lui dis-je.

Fernand Vandérem.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

[illegible]

L'Angleterre va-t-elle enfin avoir un Musée du Luxembourg, [illegible] peintres et sculpteurs anglais contemporains. [illegible] projet, [illegible]

Un riche particulier, M. [illegible], qui a [illegible] beaucoup d'argent à acquérir des peintres de l'école anglaise contemporaine, a [illegible] à une collection publique les peintures qu'il avait acquises. Il est allé trouver d'abord [illegible] *National Gallery*, qui lui ont naturellement répondu qu'ils n'avaient pas de [illegible] pour ses tableaux et que, [illegible] l'œuvre de peintres contemporains ne pouvaient être admis dans un musée historique. Autant en auraient répondu les conservateurs du Louvre à un amateur qui leur aurait offert des tableaux achetés aux Salons des années passées. Mais M. Tate paraît avoir été très offensé de cette réponse et en avoir gardé à la *National Gallery* une rancune obstinée.

Il offrit alors ses tableaux à l'État, à la condition qu'on se chargeât de les exposer en belle lumière, et qu'on en fît le [illegible] de M. [illegible] peintres anglais. L'État s'empressa d'accepter, et promit de placer les tableaux de M. Tate dans une aile du palais de South-Kensington : la lumière y était excellente, de l'aveu de tous les juges compétents, et l'espace ne manquait pas. Mais les salles en question étaient au premier étage, et M. Tate exigeait pour ses tableaux un rez-de-chaussée.

Il poussa plus loin sa générosité : il offrit à l'État, en outre de ses tableaux, une somme de quatre-vingt mille livres sterling, à la condition qu'on employât cette somme à construire un musée spécial, dans un endroit à sa convenance. L'endroit fut trouvé, et l'on put croire l'affaire arrangée. On projeta de construire le nouveau musée sur les terrains encore inoccupés de South-Kensington, qui avoisinent les palais servant aujourd'hui d'écoles et de musées.

Mais on avait compté sans la science, ou plutôt sans les professeurs de science. Ceux-ci réclamèrent, affirmèrent que les terrains en question leur revenaient de droit, et ne devaient être employés que pour des laboratoires scientifiques. Ils tinrent bon, et le ministère dut songer à un autre emplacement pour le nouveau musée.

On voulut acheter un terrain appartenant à la corporation de la Cité : la corporation demanda des prix impossibles. Un critique d'art, M. Spielmann, se fit fort d'obtenir le déplacement d'une caserne qui occupe aujourd'hui les derrières de la *National Gallery*. Mais M. Tate avait la *National Gallery* en telle aversion que l'idée d'installer ses tableaux dans le voisinage de cet établissement lui parut inadmissible.

Et maintenant M. Tate, irrité de voir l'affaire s'éterniser, menace de reprendre ses offres, si on ne lui donne pas une satisfaction immédiate. Les journaux, comme il convient, se trémoussent beaucoup : on adjure le ministère de prendre un parti; mais il est infiniment probable que la chose sera, en fin de compte, jugée irréalisable.

M. Tate en sera réduit à garder ses tableaux : et peut-être ne sera-ce pas grand dommage. Sa collection, à en juger par les noms des artistes, ne contient guère d'œuvres de premier ordre. Les tableaux de genre y dominent, et ce n'est point M. [illegible] M. [illegible] M. [illegible]

Fielder, ni même sir Frédéric Leighton qui représentent le mieux l'art anglais d'à présent dans ce qui lui reste de vie et d'originalité.

M. Tate reprendra aussi ses quatre-vingt mille livres sterling : le dommage, en cela, sera plus grand. Pas aussi grand peut-être, cependant, qu'on est en train de le dire dans les journaux anglais. Car ni l'exemple de Berlin et de Munich, ni même celui de Paris, ne démontrent bien nettement l'utilité d'un musée national d'œuvres contemporaines. Qui voudrait soutenir que notre Luxembourg fournit une idée exacte de l'art contemporain de notre pays? Pour juger de la valeur, si l'on peut dire, *muséable* d'une œuvre d'art, il faut que quelques années aient passé sur cette œuvre ; alors seulement on peut la voir à son juste plan dans l'ensemble du mouvement artistique dont elle fait partie. Et puis il est clair que la concurrence des collectionneurs particuliers empêchera de plus en plus les collections publiques d'acheter aux artistes leurs œuvres capitales. Il se trouvera toujours des Américains pour offrir plus cher d'un tableau important que ne peuvent offrir les musées. Et la récente générosité de M. Whistler, qui nous a cédé un tableau pour quatre mille francs et une décoration, nous ne l'avons trouvée si touchante que parce que l'espèce en est devenue assez rare. Enfin, le Luxembourg a pour lui d'être déjà d'ancienne date ; le souvenir de ses richesses d'autrefois compense en partie sa pauvreté présente. Mais qu'on voie la nouvelle Pinacothèque de Munich, le Musée national de Berlin, la section moderne des Musées de Dresde et de Vienne : la moindre boutique de marchand offre une idée plus exacte du mouvement artistique de l'Allemagne depuis vingt ans.

Le seul résultat intéressant de l'offre de M. Tate aura ainsi été, en somme, de raviver l'hostilité séculaire de l'art et de la science. Parmi les protestations indignées des savants dont on voulait déplacer les laboratoires, il y aurait eu à relever plus d'une phrase sublime sur l'inutilité de la peinture et les droits imprescriptibles de la géologie.

T. W.

*
* *

« Les Français, en leur qualité de peuple féminin, vont, dans le bien et dans le mal, volontiers plus loin que la nation plus mâle des Germains. Au surplus, il nous serait difficile de nous passer de la France ; elle est trop intéressante : elle montre si bien comment doit finir toute civilisation qui a désappris l'obéissance. »

Cette pensée est tirée d'un volume d'*Essays* qu'un Allemand, M. W. Weigand, romancier et poète, a consacré à quelques pages de notre littérature. Voltaire et Rousseau, Sainte-Beuve et M. Taine l'occupent tour à tour ; puis il jette quelques indications se rattachant à une « Psychologie de la décadence ». Certes, ces études ne manquent point d'intérêt, mais elles sont surtout typiques. Flatteuses pour la plupart, elles renferment çà et là de ces énormes restrictions auxquelles la critique française ne nous a pas habitués. Si nous passons, en France, notre temps à plaisanter la lourdeur germanique, nos voisins, eux, nous traitent d'amuseurs publics. Nous avons une merveilleuse dextérité de metteurs en œuvre, mais il nous manque l'originalité que les peuples de race germanique sont les seuls à posséder. De Balzac, par exemple, M. Weigand dira : « Comme psychologue, il est bien Français ; ce qu'il ne peut ni tourner ni analyser, il l'abandonne. » — M. Renan est pour lui un « maître de danse de l'esprit, un hermaphrodite de l'esprit, un ciseleur de pierres fines » qui a emprunté à la science allemande toute la matière de son travail minutieux, ironique et joli : « Ce n'est pas un homme, c'est un Latin. » A M. Taine manque « l'intuition géniale, le profond coup d'œil du Germain qui ne s'empare point d'une idée par une méthode lente, mais par bonds », etc.

Ces jugements donnent une idée assez exacte des corrections que les Allemands éclairés ajoutent volontiers aux louanges qu'ils nous adressent. De même que, pour eux, nous n'avons point de poètes, sauf Béranger et M. François Coppée, de même toutes nos productions littéraires, très soignées et très agréables en elles-mêmes, ne passent point un niveau moyen. Comme écrivait jadis Borne, dans un journal parisien : « Aux Français le talent, aux Allemands le génie. » — On n'est pas plus modeste.

*
* *

Il fait beau d'être un auteur à la mode en Angleterre. Le récent mariage de M. Rudyard Kipling a été considéré comme un événement national. Les moindres voyages de M. Rudyard Kipling sont décrits et commentés dans tous les journaux. Un livre scientifique du père de M. Rudyard Kipling a été accueilli comme une œuvre classique. Et voici qu'on est en train de faire une légende aux lunettes que porte sur le nez le jeune nouvelliste. Ces lunettes, paraît-il, ne lui servent pas à mieux voir, mais à réprimer la dangereuse intensité de son imagination. Enfant, M. Kipling était tourmenté par des visions. On raconte même à ce propos une anecdote charmante : l'enfant aurait été trouvé, dans son jardin, occupé à piétiner un buisson, et aurait alors déclaré que sa grand'mère lui apparaissait toujours dans ce buisson, et que le seul moyen de la chasser était de la battre. Il ne pouvait s'asseoir sans qu'un fantôme s'assît devant lui. Enfin un oculiste de génie eut l'idée de lui mettre sur le nez ses lunettes, qui le délivrèrent à jamais de son excès d'imagination.

*
* *

Une fois de plus nous allons assister à un essai de réalisation de l'idéal socialiste. Un savant Autrichien, le docteur Hertzka, avait publié naguère, sous le titre de *Terre libre*, un roman utopique dans le genre de ceux de M. Bellamy et de M. William Morris, pour ne citer que les plus récents. Le livre de M. Hertzka, plus heureux que ceux de ses confrères américains et anglais, a soulevé assez d'enthousiasme pour que des âmes généreuses entreprissent aussitôt d'en réaliser les projets. Le nouvel État sera situé au centre de la haute Afrique, dans la région du mont Kenia : c'est, dit-on, un pays merveilleux, un vrai paradis terrestre. On y accède par le fleuve Tana. Vingt-huit sociétés se sont déjà organisées pour préparer la colonisation de ce lointain Éden. La Terre libre ne connaîtra naturellement ni le capital ni la propriété privée. Chacun vivra des fruits de son travail, dans une complète indépendance politique et sociale.

*
* *

Interwievé par un journaliste anglais sur ses projets littéraires, M. Zola a répondu que, aussitôt après *la Guerre*, il se mettrait à son roman scientifique *le Docteur Pascal*, qui doit clore, comme on sait, la série des *Rougon-Macquart*. « Après cela je ne sais pas encore ce que je ferai ; mais certainement je ferai quelque chose, car je ne puis rester inactif. J'ai en tête plusieurs idées de romans et de pièces. »

*
* *

Les écrivains allemands viennent de présenter au Reichstag une requête à l'effet d'obtenir pour leurs œuvres, aux États-Unis, la même protection qu'y reçoivent aujourd'hui les œuvres littéraires françaises et anglaises. Il suffit pour cela que le gouvernement allemand s'engage de son côté à respecter les droits de propriété des écrivains américains.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 9 TOME XLIX 27 FÉVRIER 1892.

LA DIPLOMATIE DE L'ÉGLISE

Sous la troisième République (1).

La tentative de fusion avait une première fois avorté sous le gouvernement de M. Thiers. Elle fut reprise, et son initiateur fut l'évêque d'Orléans. Dans les derniers jours du mois de janvier 1873, — qu'on retienne bien la date, antérieure de quatre mois à la chute de M. Thiers et de neuf mois à la déclaration de Salzbourg, — il écrivit au comte de Chambord pour le supplier de recevoir les princes d'Orléans, de consentir à « tous les sacrifices possibles », de « ne pas se faire, même par un très noble sentiment, des impossibilités qui n'en seraient pas devant Dieu », enfin « de demander en ces matières l'*avis du Saint-Père* ».

En même temps, il s'adressait au cardinal Antonelli et au pape et leur demandait « d'amener le prince à des vues moins absolues et moins inflexibles ». Il suggérait l'idée de « fleurdeliser le drapeau tricolore.

Seconde tentative avortée. Dans une lettre en date du 8 février 1873, le roi répondit un peu durement à l'évêque : « Je n'ai ni sacrifices à faire, ni conditions à recevoir. J'attends peu de l'habileté des hommes et beaucoup de la justice de Dieu... »

M. Thiers est renversé le 24 Mai; M. de Mac-Mahon lui succède...

Mgr Dupanloup se multiplie. Il écrit des lettres intimes, publie des mandements épiscopaux, engage une polémique avec M. de Pressensé, fait front de tous côtés contre les adversaires de la monarchie. Les évêques sont avec lui.

Non pas qu'ils partagent tous sa manière de voir sur les compromissions possibles, sur les concessions réelles ou apparentes que commanderait le souci de paraître respecter l'esprit moderne. Loin de là. L'un d'eux, un libéral, un gallican, dont je ne parlerai qu'incidemment, et qui, lui aussi, envoyait des émissaires ecclésiastiques au comte de Chambord, le cardinal Mathieu, écrit à un Allemand, M. de Fontanes : « Si la monarchie se fait, combien de temps durera-t-elle? Je n'en sais rien non plus. Je trouverais bien le moyen de la faire durer, si j'étais à la tête des affaires; mais comme je n'y suis pas, que personne ne m'y mettra, et que d'ailleurs on ne voudrait pas de mes remèdes, qui seraient *la suppression des élections, la suppression du jury et la suppression de la liberté de la presse*, la monarchie durera ce qu'elle pourra... »

Le cardinal Pie, évêque de Poitiers, était tout près de partager l'avis de l'archevêque de Besançon. Il n'avait jamais été ni libéral, ni gallican, ni sénateur du second Empire, qu'il avait toujours combattu sourdement et par lequel il avait été poursuivi. Il avait refusé la candidature aux élections de 1871, et, s'il l'eût acceptée, ce n'eût certes pas été pour siéger dans le

(1) Sous ce titre, M. S. Pichon publie une brochure, qui sera mise en vente lundi prochain par la librairie Octave Doin, et qui relate un certain nombre de faits, empruntés à l'histoire écrite par des écrivains ecclésiastiques et se rapportant à l'intervention de l'Eglise dans la politique française depuis la chute de l'Empire jusqu'à l'époque présente. Nous en extrayons le chapitre ci-dessus, relatif à l'attitude de certains évêques durant l'Assemblée de 1871-1875 et à leur campagne pour le rétablissement de la monarchie. Les évenements que l'auteur y raconte sont ceux qui ont suivi le premier échec de la fusion sous le gouvernement de M. Thiers et qui ont marqué les débuts de la présidence du maréchal de Mac-Mahon.

groupe de l'évêque d'Orléans. Ses opinions le rattachaient à l'extrême droite, où il aurait été le collègue de M. Ernoul, l'un de ses disciples et paroissiens, de M. de Belcastel et de M. de Franclieu. Il n'aurait pas été tendre pour les *habiles*, et se fût rangé parmi les *incurables*. Il aurait volontiers tenu sur M. de Falloux, le propos qu'on nous rapporte comme venant de M. Freppel, évêque d'Angers : « Dans l'Anjou, nous n'avons pas le phylloxera, mais le *Fallouxera*. » M. de Falloux, d'ailleurs, le lui rendait bien, et ce n'est pas pour glorifier sa mémoire qu'il reproduit dans ses *Souvenirs* cette conversation charmante de M. Thiers : « J'ai vu récemment l'évêque de Poitiers. C'est un homme d'esprit, brillant causeur; il s'est montré plein de bienveillance pour moi et d'une modestie excessive pour lui-même. Il ne désire que trois choses qu'il m'a clairement fait entendre : l'Académie française, l'archevêché de Paris et le chapeau de cardinal. Ces trois choses ne dépendant pas uniquement de moi, j'ai dû le renvoyer à d'autres. Est-ce ma faute? » Le gouvernement de la République devait se charger de combler, huit ans plus tard, un des vœux du pieux évêque en lui décernant, pour le récompenser de son zèle, la barrette cardinalice.

Quoi qu'il en soit, de même que l'extrême droite de l'Assemblée se trouvait forcément mêlée aux négociations ayant pour but le rétablissement de la monarchie de droit divin, de même l'extrême droite de l'épiscopat était utilisée pour travailler à la reconstitution de la « royauté chrétienne ». M. Pie fut sollicité « de se faire l'avocat du drapeau tricolore auprès du prince héritier... Il refusa de se charger de cette mission », ne voulant pas, disait-il, « engager sa personne d'évêque dans la politique active » (nous allons voir comment il tint ce serment), mais ne voulant pas surtout « mentir à sa propre pensée », et exposant que « le drapeau tricolore... est irrémédiablement révolutionnaire ».

Tout en refusant de se mêler à la *politique active*, que, par un défaut de mémoire très fréquent dans le monde épiscopal, il ne se souvenait pas d'avoir pratiquée pendant toute sa vie, l'évêque de Poitiers entretenait, « depuis de longues années, une amicale correspondance » avec un des principaux agents du comte de Chambord, un de ses compagnons d'exil, M. de Vanssay. La Providence voulut que, par hasard et comme par enchantement, l'évêque et le confident du prétendant se rejoignissent à Rome à une heure des plus propices. « M. Pie estimait que la première mission de l'Assemblée de 1871, sinon son unique mission, était de rétablir la royauté traditionnelle. » C'était, toujours comme par hasard et comme par enchantement, l'opinion du comte de Chambord et de M. de Vanssay : « M. Pie estimait, en outre, que les autres institutions, si excellentes fussent-elles, ne devaient venir qu'après celle de la royauté traditionnelle et en s'appuyant sur elle, parce qu'elles ne pouvaient avoir de consistance et de durée que par elle. » Sur ce point encore, il avait le malheur — ou la chance — d'être d'accord avec le comte de Chambord et M. de Vanssay. Il se désolait et s'indignait « quand, au lieu d'accomplir d'abord ce devoir fondamental, l'Assemblée s'était mise à bâtir sur le sable des ouvrages d'un jour, que minaient les hommes de désordre et de destruction auxquels sa faiblesse remettait le pouvoir ». Tel était aussi l'état d'âme du comte de Chambord et de M. de Vanssay.

Enfin, « la mort de l'empereur avait providentiellement aplani les voies à la royauté, en dégageant le terrain des compétitions ». Dieu, qui connaissait pourtant les pensées intimes de l'évêque, sa volonté de ne pas intervenir dans la *politique active*, son horreur pour les compromis et les manœuvres secrètes, lui joua le mauvais tour de le faire partir pour Rome au moment même où M. de Vanssay prenait la route de la Ville éternelle. Il y a de ces coïncidences fatales dans la vie des hommes publics, fussent-ils les plus dévoués et les plus saints parmi les oints du Seigneur.

« Le comte de Chambord, écrit M. le prélat Baunard, avait envoyé à Rome son ami M. de Vanssay, avec des instructions relatives à cette *immense affaire*. (Le rétablissement de la monarchie était, pour l'Église, une affaire, quelque chose comme le meilleur placement d'un père de famille, le canal de Suez du cléricalisme.) Il semblait donc que Rome tenait présentement le nœud des destinées de la France. » M. Pie en eut-il le pressentiment? Gardons-nous de le croire, puisqu'il repoussait si fièrement l'idée de se mêler à la *politique active*. Il partit cependant pour la capitale du pape, devenue celle du roi d'Italie, non sans être passé par Paris et par Versailles, où il visita M. Thiers, le nonce, les ministres, l'archevêque, les hommes politiques, les chefs de congrégations, les écrivains de la grande presse (entendons par là *l'Univers, la Semaine religieuse* et *l'Union*).

A peine avait-il débarqué dans la ville aux sept collines et avait-il été se mettre aux genoux du pape, qu'il recevait la visite de M. de Vanssay, « qui se mit tout de suite à l'entretenir intimement des grands intérêts » dont il était le missionnaire. « Il était porteur d'une lettre du comte de Chambord au pape et de l'offrande annuelle de dix mille francs en or que le prince faisait au denier de Saint-Pierre. Désireux de consulter Pie IX et les plus sages prélats qui l'entouraient *sur les conditions présentes de la restauration monarchique en France*, il estima que rien ne servait mieux ses desseins que la présence de M. Pie auprès du Souverain Pontife. »

Quel outrage pour un prélat qui ne veut à aucun prix effleurer la *politique active!* Avec quelle vigueur il va repousser l'invitation, qui lui est adressée de servir d'intermédiaire dans cette *immense affaire!* Avec quelle résolution il va se renfermer dans l'exercice de son ministère et l'accomplissement de ses devoirs sacerdotaux!

Eh bien, non. La Providence, poussant jusqu'au bout la malice, lui fit comprendre « à quelle fin plus particulière elle l'avait amené à Rome, à son insu ». Et non seulement il reçut des mains de l'envoyé du comte de Chambord communication et copie de la correspondance échangée sur la fusion « avec d'illustres personnages »; non seulement il développa « ses idées très mûries sur les conditions constitutives de la monarchie chrétienne », mais encore il fut à ce point l'organe et le défenseur des prétentions royales que le pape le choisit pour remettre à M. de Vanssay sa réponse à la lettre du comte de Chambord. Ceci se passait dans la seconde moitié du mois de février 1873. N'oublions pas que, dans les derniers jours de janvier de la même année, M. Dupanloup avait demandé à Henri V « de prendre l'avis du Saint-Père » et qu'il avait fait le nécessaire auprès du pape pour que la curiosité du prince fût satisfaite. On voit que la double démarche de l'évêque d'Orléans n'avait pas tardé à porter ses fruits.

Mais M. Pie a, plus que M. Dupanloup, la confiance du prétendant. Il n'épargne rien pour qu'elle soit justifiée. En même temps qu'il intervient au Vatican, il formule « à l'usage du roi son maître », après y avoir été invité par M. de Vanssay, « soit en son nom, soit au nom de son prince »... « les principales bases de la constitution monarchique de la France, telle qu'elle devrait être refaite, en établissant sommairement, par écrit, les principes généraux de la politique chrétienne ».

Nous ferons grâce de cet exposé de doctrines, qui aurait satisfait — nous aimons à le croire — cette espèce antédiluvienne de cléricaux dont était peuplée l'Assemblée nationale, ces sortes de convulsionnaires et de *calificadores*, tout imprégnés de l'orthodoxie de saint Dominique, ces apologistes du pape Pie V, de Charles IX et de la Saint-Barthélemy, ces moines laïques relevant de Bicêtre et de l'hydrothérapie, ces extatiques qu'on eût dit tombés des fresques de l'Angelico sur les dalles du couvent de Saint-Marc à Florence et qui, toujours en butte à quelque apparition céleste, la poursuivant de Lourdes à Paray-le-Monial et de Montmartre à la Salette, vouaient la France tantôt à Jésus-Christ et tantôt à Marie Alacoque, lui taillant en morceaux les reliques de la personne divine et la condamnant à l'adoration perpétuelle du Sacré-Cœur, apparu saignant au jésuite La Colombière.

Bornons-nous à mentionner que le projet de Constitution élaboré par l'évêque contenait un article ainsi conçu : « La religion catholique, qui est pour les Français la religion de quatorze siècles dans le passé et de 35 millions de citoyens sur 36 millions dans le présent, *est la religion du pays et de ses institutions.* » C'était une formule des *Provinciales* appliquée au rétablissement de la religion d'État. Le comte de Chambord en fut charmé. Dans la seconde quinzaine du mois de mars 1873, après avoir reçu son audience d'adieu du pape, M. Pie retrouvait à Ferney, au chevet de M. Mermillod, de plus en plus comme par hasard et comme par enchantement, M. de Vanssay, porteur d'une lettre du prince à son adresse. En voici les passages saillants :

« Monsieur l'évêque, je tiens à ne pas laisser repartir Vanssay, qui m'a fait connaître avec la plus scrupuleuse exactitude les moindres incidents de son séjour à Rome, sans vous remercier moi-même de tout ce que vous avez fait pour *lui faciliter la mission dont je l'avais chargé*. Vous ne vous êtes pas contenté *de lui préparer on ne peut mieux son terrain*, vous avez bien voulu, malgré les sérieux travaux qui réclamaient tous vos instants, *vous constituer son protecteur, son guide et son appui. C'est grâce à vos conseils qu'il a pu remplir, à ma grande satisfaction et dans la mesure que je désirais, toutes mes intentions.* Je bénis Dieu d'avoir permis cette coïncidence vraiment providentielle de votre voyage à Rome avec le sien. »

La *politique active* avait été, comme on le voit, sans séductions pour l'âme de l'évêque. La Providence n'avait fait que se manifester avec éclat par une série de « coïncidences » dont l'auxiliaire de M. de Vanssay avait dû bien souffrir.

Son cœur fut à nouveau mis à l'épreuve par l'obligation de remercier le comte de Chambord. Heureusement, trois diocésains de Poitiers partaient le 8 mai pour Frohsdorf. Le doigt de Dieu ne cessait de se montrer. Le cardinal en profita pour faire remettre au prince une lettre dans laquelle il louait respectueusement son attitude, écrivant : « A ceux qui disent que Monseigneur ne semble pas désireux de revenir, je me permets de répondre qu'il est surtout désireux de rester quand il sera venu, et que, loin de craindre de régner, il n'est au contraire aucunement disposé à ne régner pas. Que Dieu assiste Monseigneur au milieu des éventualités désormais très prochaines que nous avons en perspective! »

Ces éventualités ne furent pas celles que les royalistes et le clergé avaient espérées. En vain, les prêtres bénirent-ils les travaux de l'Assemblée comme, en 1848, ils avaient béni les arbres de la Liberté; en vain les pèlerins affluèrent-ils dans les piscines et sur les montagnes sacrées; en vain le général Changarnier mit-il au service de la cause royale cette intelligence pénétrante, qui, la veille du coup d'État, s'était affirmée par la déclaration célèbre : « Mandataires du peuple, délibérez en paix! » en vain les mandements succédèrent-ils aux prières et les sermons aux neuvaines; en vain le comte de Paris, bon prince, prouvant déjà cette hauteur de vues qui devait éclater quinze ans plus tard dans la campagne boulangiste, implora-t-il, aux pieds du roi, « une réconciliation sans restriction et sans réserve »; en vain le Comité des Neuf, la Commission de permanence de la Chambre, les déléga-

tions des groupes monarchistes et le gouvernement s'acharnèrent-ils à la restauration du trône et à la domination de l'autel. Dieu ne fut pas avec ces apôtres et ces soldats de la bonne cause. Ou plutôt, s'il fut avec eux, le Diable, pour cette fois, fut le plus fort.

Après la fusion, M. Beulé, ministre de l'intérieur, « qui était appelé à jouer un rôle actif et considérable dans les mesures à prendre en vue de la restauration monarchique », fit la déclaration suivante à M. de Falloux : « Je viens d'avoir, à ma grande surprise, la preuve irrécusable que le comte de Chambord a fait *in petto* le sacrifice de son manifeste du 5 juillet 1871 : c'est qu'il fait presser très activement tous les préparatifs de son entrée à Paris. Un rapport de police m'a appris tout à l'heure que le comte Maxence de Damas, chargé particulièrement des équipages de Frohsdorf, est venu visiter les écuries de l'empereur au Louvre. Il a critiqué plusieurs des anciennes dispositions, il en a indiqué de nouvelles, et n'a pris que peu ou point de précautions pour cacher au nom de qui cette visite était faite. J'ai fort recommandé la discrétion à mes agents, car je ne voudrais pas décourager le prince d'une impatience de revoir la France, impatience qui ne peut lui donner que de bons conseils. »

La confiance dont témoignaient ces aveux naïfs de conspiration ministérielle contre les institutions de la France fut jusqu'au bout celle des royalistes et du gouvernement. Le 27 octobre 1873, M. de Beauvoir écrivait du cabinet du duc de Broglie, ministre des affaires étrangères, à M. Pie : « Monseigneur, Votre Grandeur peut s'imaginer avec quelle fièvre *nous travaillons ici à la victoire*, avec quelle indicible émotion nous nous sentons près du jour où la France, rendue au principe de l'hérédité et de la légitimité, sera sauvée, et où le roi, entouré de sa belle famille, loyalement, cordialement vouée à son œuvre, rendra à la France sa place dans le monde. »

C'est le jour même où fut rédigée cette missive que fut expédiée au journal *l'Union* la lettre adressée de Salzbourg par le comte de Chambord à M. Chesnelong, et dans laquelle le prince proclamait sa volonté définitive d'imposer à ses partisans le drapeau blanc. L'évêque de Poitiers applaudit à cet acte. Pourquoi? Serait-ce parce qu'il le dispensait de se prodiguer dorénavant dans la *politique active?* Nous voudrions l'admettre, mais, hélas! on retrouve maintes fois, dans la suite, le prélat légitimiste aux prises avec les questions parlementaires et contingentes au-dessus desquelles affectait de planer son sacerdoce.

S. Pichon.

CONFÉRENCES DE L'ODÉON

Les Époques du théâtre français.

(Quatorzième conférence.)

LE THÉATRE ROMANTIQUE

Mesdames et Messieurs,

Pour vous parler de *Kean*, j'avais songé d'abord, — comme je l'ai fait pour *le Mariage de Figaro*, par exemple, ou pour *Zaïre*, — à me tenir tout près de la pièce de Dumas; à m'y renfermer; et à n'en sortir que de loin en loin par quelques allusions au mouvement romantique, dont il fut et dont il demeure l'un des plus illustres représentants. Mais, en y réfléchissant davantage, il m'a paru qu'à mesure que la série de ces conférences approchait de son terme, je devais essayer, en leur donnant un caractère plus général, de les acheminer vers leur conclusion; et c'est pourquoi, si vous le voulez bien, je vous parlerai moins de *Kean;* un peu plus d'Alexandre Dumas; et surtout du romantisme. Aussi bien est-il temps, à la distance où nous en sommes aujourd'hui, d'en parler enfin, sinon sans parti pris, du moins sans complaisance comme sans esprit de dénigrement, et sans colère comme sans superstition... Qu'est-ce donc, messieurs, que le *Romantisme?* Qu'a-t-il voulu faire, qu'a-t-il fait au théâtre? S'il n'y a peut-être, comme je le crois, réussi qu'à moitié, où sont ses vrais titres de gloire? et, en disparaissant lui-même de la scène, avec les Dumas et avec les Hugo, quels souvenirs, quelles traces, quels exemples nous a-t-il laissés?

On l'a défini, vous le savez, de bien des manières, qui toutes, ou presque toutes, enferment une part de vraisemblance ou de vérité même, mais dont il n'y en a pas une qui soit entièrement satisfaisante, s'il n'y en a pas une qui résiste à la confrontation des faits et à l'examen de l'histoire.

C'est ainsi que, pour beaucoup d'historiens de la littérature, — et aussi quelques romantiques, — le romantisme ne serait rien de plus que la proclamation de la liberté dans l'art... Et, je le veux bien... mais je ne puis m'empêcher de trouver la définition bien obscure, ou même un peu contradictoire, s'il n'existe aucune liberté, de quelque nature qu'elle soit, qui ne se limite en s'affirmant; qui ne se restreigne en passant de la spéculation à la pratique; et qui ne rencontre enfin ses « règles » ou sa loi dans la nature des choses. Par exemple, nous sommes « libres », si nous le voulons, de violer les « règles » de l'hygiène, de manger sans faim et de boire sans soif, de nous indigérer, si j'ose

risquer ce barbarisme, de nous alcooliser, de nous éthériser, de nous morphiniser... mais vous en savez les conséquences; et, qu'à défaut des lois de la morale, ce sont celles de la physiologie qui se vengent, en nous rappelant à une notion moins orgueilleuse de notre « liberté ». Semblablement, les artistes sont « libres » de brouiller ou de confondre les arts entre eux, de faire de la musique pittoresque ou de la peinture musicale, de la sculpture littéraire ou de la littérature en bronze... mais, si personne ne les en empêche, il y a quelque chose qui le leur défend : c'est la nature des moyens de leur art, des sons et des couleurs, des formes et des mots.

Les formes, les couleurs et les sons se répondent,

a dit Baudelaire dans un vers célèbre, mais dans une certaine mesure, jusqu'à un certain point seulement; et, de vouloir comparer les vibrations du jaune d'or aux modulations du cornet à piston, ou les sons profonds du violoncelle à la « gamme » des bleus, c'est se moquer du monde; — ou de soi-même, ce qui est presque plus grave, parce que l'on finit toujours par en être la dupe et la victime. Et pareillement enfin, messieurs, s'il y a des lois qui différencient l'épopée du théâtre, et le théâtre du roman; si les « règles » ne sont, en principe et au fond, que l'expression des lois ou plutôt de la nature des genres, il n'y a liberté, romantisme ni classicisme qui tienne... mais il faut que l'on se soumette, et les romantiques se sont soumis, et ils n'ont pas eu plus tôt renversé les anciennes règles qu'ils en ont dû promulguer de nouvelles, et c'est eux-mêmes, dans un instant, qui vont nous en faire l'aveu.

Une autre définition a fait quelquefois consister le romantisme dans l'imitation des littératures étrangères; et il est certain qu'au début du siècle où nous sommes, Mme de Staël, avec son livre fameux de *l'Allemagne*, a élargi les horizons de la critique d'abord, et ensuite ceux du roman, de la poésie, du théâtre... J'en dis autant de Chateaubriand. Mais étaient-ils bien les premiers? Est-ce que notre XVIe siècle, le siècle de Ronsard, n'avait pas été tout grec, tout latin, mais aussi tout italien? Est-ce que le commencement du XVIIe siècle lui-même n'est pas tout espagnol, si *l'Astrée*, si les romans à la Scudéri, si la comédie de Scarron, si *le Cid*, et *le Menteur*, et *Don Juan* nous sont venus au delà des monts? Et au XVIIIe siècle encore, n'est-ce pas Voltaire qui nous a fait connaître Bacon, Locke et Newton? Addison, Pope et Swift? Prévost qui a traduit Richardson? Diderot qui a commencé par traduire Shaftesbury pour finir par imiter Sterne? N'est-ce pas en 1776, plus de cinquante ans avant la préface de *Cromwell*, que Letourneur a traduit Shakespeare? et n'est-ce pas, enfin, dans les années précédentes et suivantes que Ducis a tenté d'en adapter à la scène française l'*Otello*, le *Macbeth*, le *Romeo, le Roi Lear*? (1)... Je veux que l'adaptation soit timide, messieurs, qu'elle soit presque ridicule à force de timidité; je veux qu'elle soit inintelligente; mais la brèche n'en était pas moins faite, la voie dès lors ouverte, et le public averti. Le romantisme ici a donc suivi le mouvement; il n'en a pas donné le signal; et je conviens d'ailleurs qu'il a beaucoup parlé de l'imitation des littératures étrangères, mais, en dépit de *Ruy Blas* et de *Kean*, de *Chatterton* et d'*Angelo*, nous allons voir qu'il l'a peu pratiquée.

Je vous ai déjà montré, mesdames et messieurs, qu'il n'avait pas non plus inventé *la couleur locale*... Et, en effet, si quelqu'un a contribué plus que personne, cent ans avant les romantiques, à débarrasser la scène française des Grecs et des Romains, c'est Voltaire, vous l'avez vu, c'est l'auteur de *Zaïre* et d'*Alzire*, de *Mahomet* et de *Tancrède*, de *l'Orphelin de la Chine* et des *Guèbres*. « C'est lui, disait Ducis dans son *Discours de réception*, c'est lui qui, mettant sur la scène beaucoup de nations qui n'y avaient point paru jusqu'alors, a conquis, pour ainsi dire, à la tragédie presque tous les peuples de l'univers, et toutes les richesses de l'histoire... » Mais on peut dire encore quelque chose de plus : les romantiques eux-mêmes n'ont pas osé s'avancer aussi loin que certains successeurs ou imitateurs de Voltaire; et, pour vous le prouver, permettez-moi, messieurs, de vous en mettre sous les yeux un exemple amusant.

Vous connaissez sans doute ce Guilbert de Pixerécourt, que les feuilletonistes de son temps appelaient « le roi du mélodrame », et dont les productions extraordinaires ont défrayé pendant trente ans les théâtres du boulevard, — la Porte-Saint-Martin et l'Ambigu-Comique. C'est dommage qu'il n'ait réuni dans les quatre volumes de son *Théâtre choisi* qu'un petit nombre des cent vingt pièces dont il s'avoue l'auteur, et qui n'ont pas eu, de 1797 à 1835, d'après son propre calcul, moins de trente mille représentations, tant en province qu'à Paris! Mais son *Christophe Colomb* peut ici nous suffire, et, pour commencer par le commencement, voici le décor du premier acte, avec « l'ouverture » de la pièce :

Le théâtre est partagé en deux parties horizontales. La partie supérieure représente l'arrière du vaisseau monté

(1) [illegible] de Ducis : *Hamlet*, 1769. *Roméo et Juliette*, 177[illegible]. — *Le Roi Lear*, 178[illegible] — *Macbeth*, 178[illegible]. — *Othello*, 1792. Je relève dans l'*Avertissement* d'*Othello* ces lignes curieuses : « Quant à la couleur [illegible] je me suis gardé de penser de lui donner un visage noir, en m'écartant sur ce point de l'usage du théâtre de Londres. J'ai pensé que le teint jaune et cuivré, pouvant d'ailleurs aussi convenir à un Africain, aurait l'avantage de ne point révolter l'œil du public, et surtout celui des femmes, et que cette couleur leur permettrait de jouir de ce qu'il y a de plus délicat [illegible] des passions répandent sur le visage mobile et animé d'un jeune acteur bouillant, sensible, et enivré de jalousie et d'amour. »

par Colomb, depuis le mât d'artimon jusqu'à la proue. *La partie inférieure représente la chambre dite du conseil... On y voit quelques meubles* amarrés, *une table, des barils, des coffres, des tabourets... Le fond de la chambre est garni de petites croisées* par lesquelles on aperçoit la mer.

Pendant l'ouverture, qui peint d'abord une tempête violente, — la musique était de Darondeau, — on entend derrière le rideau les commandements faits d'une voix forte par le maître d'équipage, et toujours précédés d'un coup de sifflet :

Cargue la grande voile! Cargue la misaine! Cargue l'artimon!... Nous touchons... Tout le monde sur l'avant... [*On entend le bruit que font les gens de l'équipage en courant de l'arrière à l'avant.*] Du monde à la pompe... Charpentier à la cale!... Bouche la voie d'eau... [*A ce violent tumulte succède par degrés le beau temps, dont l'orchestre exprime le retour.*] Hors le grand foc! Hisse les huniers! Borde l'artimon! Dresse la barre!...

Il me semble, messieurs, que voilà de la *couleur locale!* Mais attendez... car ce n'est rien encore. On lit en effet dans une courte *Observation* que le scrupuleux Pixerécourt a mise en tête de sa pièce : « Je me suis attaché particulièrement à conserver les mots techniques et à peindre ce qu'on peut appeler *les mœurs d'un vaisseau.* J'ai mis le même soin, dans le troisième acte, *à l'imitation des usages, costumes et signes caractéristiques des sauvages.* Tout y est strictement conforme à la vérité. *Le public pensera sans doute comme moi qu'il eût été complètement ridicule de prêter notre langage à des hommes qui voient pour la première fois des Européens.* J'ai donc donné aux habitants de l'île Guanahani l'idiome des Antilles, que j'ai puisé dans le *Dictionnaire caraïbe* composé par le R. P. Raymond Breton, et imprimé à Auxerre. » Et, conformément à cette belle déclaration, — dont on pourrait, en vérité, rapprocher quelques lignes d'Hugo sur son *Ruy Blas* (1), — voici, mesdames, les scènes III et IV du troisième acte de *Christophe Colomb :*

SCÈNE III.

ORANKO, KARAKA, sauvages, *puis* KÉRÉBEK.

ORANKO.

Cati louma!

KARAKA.

Amouliaca Azakia Kérébek.

ORANKO.

Inalaki... Chicalamai.

(1) « Du reste, et cela va sans dire, il n'y a pas dans *Ruy Blas* un détail de vie privée et publique, d'intérieur, d'ameublement, de blason, d'étiquette, de biographie, de chiffre ou de topographie qui ne soit scrupuleusement exact. » On consultera sur cette « exactitude » le curieux chapitre que M. Morel Fatio, dans le premier volume de ses *Études sur l'Espagne* [Paris, 1888], a consacré à l'*Histoire dans Ruy Blas.*

SCÈNE IV.

AZAKIA, ORANKO, KÉRIBEK, KARAKA, sauvages.

ORANKO.

Itara a moutou Koubé ouëkelli.

AZAKIA *ne répond pas.*

ORANKO.

Areskoui, Azakia Karaïtiti-arou.

(*On entend un coup de canon.*)

TOUS.

Anakilika.

ORANKO.

Oüallou hougourou.

Une pantomime soigneusement réglée aidait le spectateur à comprendre qu'il s'agissait là d'un mariage caraïbe intempestivement dérangé par le canon de Colomb. Mais, qu'est-ce auprès de ces deux scènes que le peu d'espagnol dont Victor Hugo a égayé quelques-uns de ses drames! Ce qui m'étonne seulement, c'est qu'allant jusqu'au bout, Pixerécourt n'ait pas fait parler Colomb en italien, ou ses officiers en espagnol... Tant il est vrai qu'on ne trouvera donc jamais un homme qui soit conséquent avec lui-même, et qui ait le courage de « tomber », plutôt que de transiger avec les principes!

Si, d'ailleurs, j'ai cru devoir vous parler de Pixerécourt, c'est que le « roi du mélodrame » a exercé, messieurs, une bien plus grande influence qu'on ne croit. Non que ses mélodrames vaillent aujourd'hui grand'-chose! Mais la nature de ses succès et de ceux de ses émules n'en avait pas moins quelque chose d'assez contagieux pour inquiéter jusqu'aux pouvoirs publics, et nous lisons dans un *Arrêté* de la Commune de Paris sur la police des théâtres : « Le grand principe de ne pas ensanglanter la scène est mis constamment en oubli et la scène ne cesse pas d'offrir le spectacle hideux du vol et de l'assassinat. Il est à craindre que la jeunesse, habituée à de telles représentations, ne s'enhardisse à les réaliser, et ne se livre à des désordres qui causeraient sa perte et le désespoir des familles... » Je ne doute point, pour ma part, que les faiseurs de mélodrames, en créant dans les esprits une disposition générale à goûter l'invraisemblable, le merveilleux, et l'horrible, ne les aient habitués à ne pas s'étonner d'entendre plus tard « des pas dans les murs », à croire aux effets du « poison des Borgia », et à ne frémir que modérément des quatre incestes et des deux parricides de *la Tour de Nesles.* Ajoutez que, presque autant que Dumas ou Hugo, l'auteur de *Raymond de Toulouse,* de *Marguerite d'Anjou,* de *l'Évasion de Marie Stuart,* de *Charles le Téméraire,* s'est inspiré des souvenirs de l'histoire nationale ou moderne...

Dira-t-on peut-être là-dessus que Pixerécourt fut un auteur populaire, qui ne travaillait que pour les bou-

levards, un Bouchardy ou un Paul Féval, dont les exemples ne pouvaient guère agir sur les Dumas ou les Hugo ? Ce n'est pas mon avis, si nulle part, mais surtout au théâtre, il n'y a rien de contagieux comme l'exemple du succès. Ni les Hugo ni les Dumas n'ont dédaigné de fréquenter la Porte-Saint-Martin ou l'Ambigu-Comique, et Pixerécourt n'a cessé de produire qu'en 1835... Mais enfin voulez-vous un vrai littérateur ? un homme du monde, un protégé de la princesse de Lamballe et de Marie-Antoinette, un ami de l'impératrice Joséphine, un habitué de la Malmaison, un familier de Cambacérès et de Talleyrand, un académicien ? Ce sera donc, mesdames et messieurs, Népomucène Lemercier ; — le propre prédécesseur d'Hugo dans son fauteuil académique.

Son œuvre, — qu'aucun éditeur n'a eu, je crois, l'idée de recueillir, — est considérable, presque aussi considérable en volume que celle d'Hugo, sinon de Dumas. Épopée, tragédie, comédie, critique, roman, satire, poésie « légère », ou même plus que légère, Lemercier a touché à tout. Et il est vrai qu'il n'a réussi à rien, je l'avoue ; mais partout, que ce soit dans sa *Panhypocrisiade* ou dans son *Cours de littérature*, il a semé les idées neuves, à profusion pour ainsi dire, ou du moins avec une abondance qui fait que l'on s'étonne de le voir aujourd'hui si profondément oublié. En eût-il moins semé, messieurs, ce serait assez de son théâtre, assez de son *Pinto* seulement, pour lui faire une place dans l'histoire. Car *Pinto*, — qui fut représenté pour la première fois en 1800, — c'est mieux, ou c'est plus que le mélange du tragique et du comique, c'est la tragédie « dépouillée du faux appareil de grandeur qui la couvrait » ; c'est « la force du ridicule appliquée aux vices et aux actions perverses » des grands personnages de l'histoire ; ce sont « les grands enfin en déshabillé, — selon l'expression de Lemercier lui-même, — et, pour ainsi dire, mis à nu sous le fouet de la satire ». Qu'y a-t-il de plus, mesdames et messieurs, dans *Ruy-Blas* ou dans *le Roi s'amuse* ? dans *Christine* ou dans *Henri III* ? dans *la Maréchale d'Ancre* ou dans *Marion Delorme*, si ce n'est un peu de sang ? Dépouiller une Marie Tudor du « faux appareil de grandeur qui la couvrait », Hugo dans son drame ne s'est pas proposé, que je sache, autre chose ; mais « déshabiller les grands et les mettre à nu sous le fouet de la satire », Dumas, en ce *Kean* que vous allez voir jouer tout à l'heure, ne se l'est-il pas aussi donné pour but ? Et notez que Lemercier raisonne son affaire beaucoup mieux que l'auteur de *Kean*, presque aussi bien que celui de *Cromwell* :

La hauteur de mes vues dans l'invention du genre de la *Comédie historique*, nous dit il, la puissance qu'il exercerait plus que tout autre sur les esprits, l'utilité qu'il aurait pour l'instruction morale du vulgaire, et le châtiment que, par sa réussite, le rire infligerait aux intrigants civils, ecclésiastiques et militaires, aux grands et petits factieux, ou parvenus ou assis au pouvoir, enfin à tous les fourbes qui se jouent des hommes et des empires l'ont d'avance proscrit dans les obscurs comités des cabales qu'une noire malice engendra toujours et partout à ma suite, et dans les bureaux de la censure mutilatrice, lâche recéleuse des vols qu'on me fait, quand ses ciseaux n'achèvent pas d'énerver les plus mâles enfants de ma muse interdite.

Ne croiriez-vous pas entendre les Dumas et les Hugo ? Mais ce qui suit n'est pas moins instructif :

En résumé, l'analyse démontrera que la nouveauté de cette méthode dramatique, en accord avec les anciennes règles prescrites, consiste à mettre les mémoires en action, et ne résulte que de l'application du ridicule à la vicieuse conduite des grandes affaires d'État... J'entends par *mettre les mémoires en action*, non dialoguer des parties d'histoire dans plusieurs suites de scènes décousues, et composées à l'imitation de celles du président Hénault ou des romans de Walter Scott, mais concentrer l'esprit des annales dans le plan d'un sujet que resserre un nœud soutenu par des combinaisons théâtrales. C'est là ce qui seulement constitue la vraie comédie, ainsi que le drame historique (1).

Quant au sujet de Pinto, pour vous en montrer le rapport avec tant de comédies historiques qui l'ont suivi, — dans le genre de Dumas ou de Scribe, de *Mademoiselle de Belle-Isle* ou du *Verre d'eau*, — quelques mots y pourront suffire. Partant de cette idée « que les intrigues politiques font quelquefois descendre les plus hauts personnages aux dernières bassesses », ou, en d'autres termes, qu'il y a toujours place dans les intervalles d'une action tragique pour l'incident comique ou vulgaire, Lemercier s'est proposé de montrer dans *Pinto*, les dessous ou l'envers de la conjuration qui mit jadis la famille de Bragance sur le trône de Portugal, et je vous assure que sa comédie n'est pas ennuyeuse. Par où vous voyez, mesdames et messieurs, que si je voulais définir brièvement le sujet de *Ruy-Blas*, comme je vous disais, — et non plus seulement celui de *Mademoiselle de Belle-Isle*, — puisque je pourrais me servir presque des mêmes termes, ce n'est donc pas encore dans cette espèce de dérision du tragique, et comme qui dirait dans cette dégradation des grands personnages de l'histoire, qu'il faut placer l'originalité propre du romantisme. Ici encore les romantiques ne sont pas les premiers ; ils n'ont toujours fait que suivre le mouvement ; ils ne l'ont pas créé.

Vous parlerai-je enfin de l'honneur qu'on leur at-

(1) [illegible] ront cent sujets de comédie. » *Racine et Shakespeare.*

tribue quelquefois d'avoir, comme disait l'un d'eux, « restauré la cathédrale gothique », et les premiers compris ou senti ce qu'il y avait de ressources pour la poésie dans la grandeur, dans la fécondité, dans la richesse de l'idée chrétienne?... Vous avez vu qu'en tout cas l'auteur d'*Alzire* et de *Zaïre* les aurait encore précédés! Et puis, s'il est vrai que cette idée ne soit pas étrangère à quelques-uns d'entre eux; si même l'application qu'ils en ont faite est une partie du talent d'un Chateaubriand en ses *Martyrs*, d'un Lamartine en ses *Méditations* ou dans son *Jocelyn*, de Sainte-Beuve même dans *Volupté*, qui dirons-nous qui fut moins « chrétien » que l'auteur de *Marie Tudor* ou de *Lucrèce Borgia?* Celui d'*Angèle* et d'*Antony*, peut-être, à moins encore que ce ne soit celui du *Théâtre de Clara Gazul*... Mais, en réalité, messieurs, le sentiment chrétien, comme aussi bien celui de la poésie des traditions nationales, ou comme encore l'idée de mêler le « grotesque » au tragique, tout cela, si ce sont bien des éléments du romantisme, et des éléments constitutifs, je le veux bien, des parties de sa définition; rien de tout cela n'est le romantisme lui-même, en ce qu'il a d'original, aucun d'eux ne saurait suffire à sa définition; et je consens encore une fois qu'ils y puissent tous entrer, qu'ils y soient même effectivement entrés, mais ç'a été sous l'action d'un ferment dont il reste à déterminer la nature, — et ce ferment le voici.

Les romantiques ont achevé de conquérir à l'écrivain la liberté de se mettre lui-même, de sa personne, dans son œuvre; ils ont de plus réintégré l'imagination dans les droits que la raison, depuis déjà deux cent cinquante ans, ou lui déniait ou se subordonnait; — et ainsi, dans une littérature devenue tout utilitaire, qui ne semblait plus préoccupée que du but social à atteindre; où l'on eût volontiers professé que quiconque se faisait entendre écrivait assez bien; où les mots mêmes, — ayant perdu non seulement leur valeur pittoresque ou plastique, mais jusqu'à leur qualité sonore, — n'étaient plus que les signes conventionnels ou les notations algébriques des choses; dans une littérature qui n'était déjà plus qu'une idéologie; et où tout ce que la forme peut recevoir ou traduire de beauté se réduisait au mérite unique de la facilité, de la clarté, de la correction grammaticale, ainsi les romantiques ont rétabli le droit, la notion et le sens de l'art.

Poètes et dramaturges, romanciers et critiques, historiens et peintres, Delacroix et Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve, Musset, George Sand, Vigny, Balzac, Mérimée, Michelet et Dumas, voilà, messieurs, les deux traits qu'ils ont tous en commun, dont sont marquées *les Orientales* aussi bien que *la Barque de Dante*, les *Consolations* et *Notre-Dame de Paris*, *Chatterton* et *Antony*, *la Confession d'un enfant du siècle* et *la Comédie de la mort*... Leur imagination enfin débridée, rendue à elle-même pour la première fois depuis trois cents ans, lâchée comme au travers des champs infinis de l'histoire, s'y abandonne en liberté au plaisir de sentir, également capable de s'intéresser à l'Amérique des *Natchez*, à l'Afrique des *Orientales*, au *Romancero* du *Cid*, à la chronique d'Hollinsheed, à *Kean* et à *Catherine Howard*, à *Moïse* et à *Caligula*, que sais-je encore? à l'âpreté des mœurs corses, aux chants populaires de la Grèce ou de l'Illyrie. Les yeux s'y rassasient de formes et de couleurs; les rêves contenus et si longtemps réprimés se donnent l'essor; et les visions se succèdent, les sensations s'accumulent, l'intensité s'en accroît, l'enivrement s'en déborde...

Mais, au milieu de tout cela, la conscience du *Moi* persiste, et pas un d'eux ne devient lui-même ses personnages: ce sont ses personnages qui se changent en lui. George Sand, c'est *Lélia*, et *Valentine*, c'est George Sand. C'est Balzac lui-même, Honoré de Balzac en personne, qui jongle avec les millions du bonhomme Grandet, ou qui gouverne la France par l'intermédiaire de ses Rastignac et de ses de Marsay. Pareillement encore, *Chatterton*, c'est Vigny qui se plaint de la condition que les sociétés modernes font aux poètes; *Kean, ou Désordre et Génie*, c'est Dumas, par la bouche du grand acteur anglais, disant leur fait aux princes, aux nobles, aux critiques de son temps; et ce n'est enfin, vous le savez assez, ni *Triboulet*, ni *Hernani*, ni *Ruy Blas* qui parlent par leur bouche, mais Hugo.

De la combinaison de ces deux traits en eux se compose la vivacité de leur haine, — le mot n'est pas trop fort, — contre l'art anti-esthétique et amorphe, pour ainsi dire, qui les a précédés. Par là également s'explique le prix qu'ils attachent à la forme; et par là, messieurs, la nature des moyens qu'ils proposent ou qu'ils ont essayés, pour unir ou pour fondre au théâtre les exigences de l'art et celles de la vérité. Sur ce point, Dumas lui-même, le moins instruit, le moins « littéraire » de tous, n'est pas très clair, dans ses *Mémoires*, ni dans les *Préfaces* de quelques-uns de ses drames, mais il se fait pourtant entendre :

> Vers ce temps, les acteurs anglais arrivèrent à Paris... Ils annoncèrent *Hamlet*. Je ne connaissais que celui de Ducis. J'allai voir celui de Shakespeare.
>
> Supposez un aveugle-né auquel on rend la vue, qui découvre un monde tout entier dont il n'avait aucune idée; supposez Adam s'éveillant après sa création, et trouvant sous ses pieds la terre émaillée, sur sa tête le ciel flamboyant, autour de lui des arbres à fruits d'or, dans le lointain un fleuve, un beau et large fleuve d'argent, à ses côtés la femme jeune, chaste et nue, et vous aurez une idée de l'Eden enchanté dont cette représentation m'ouvrit la porte.

Hugo, dans cette fameuse préface de *Cromwell*, où tant et de si belles métaphores font moins de clarté que de confusion, est déjà un peu plus explicite :

> Le théâtre est un point d'optique. *Tout ce qui existe dans*

le monde, dans l'histoire, dans la vie, doit s'y réfléchir, *mais sous la baguette magique de l'art*. L'art feuillette les siècles, feuillette la nature, interroge les chroniques, s'étudie à reproduire la réalité des faits, surtout celle des mœurs et des caractères, *restaure* ce que les annalistes ont tronqué, *harmonise* ce qu'ils ont dépouillé, *devine* leurs omissions et les *répare, comble leurs lacunes* par des imaginations qui aient la couleur du temps... revêt le tout d'une forme poétique et naturelle à la fois, et lui donne cette vie de vérité et de saillie qui enfante l'illusion.

Voilà, messieurs, pour le fond, pour la matière de l'inspiration; et voici pour la forme :

Que si nous avions le droit de dire quel pourrait être, à notre gré, le style du drame, nous voudrions un vers libre, franc, loyal, osant tout dire sans pruderie, tout exprimer sans recherche. . tour à tour positif et poétique, tout ensemble artiste et inspiré, profond et soudain, large et vrai; sachant briser à propos et déplacer la césure; plus ami de l'enjambement qui l'allonge que de l'inversion qui l'embrouille; fidèle à la rime, cette esclave-reine, cette suprême grâce de notre poésie, ce générateur de notre mètre; inépuisable dans la vérité de ses tours; insaisissable dans ses secrets d'élégance et de facture... Il nous semble que ce vers-là serait bien *aussi beau que de la prose* (1).

Enfin, plus précis et plus froid, Vigny dit à son tour, dans la *Lettre-préface* de sa traduction d'*Otello* :

Une simple question est à résoudre. La voici : La scène française s'ouvrira-t-elle, ou non, à une tragédie moderne produisant : — dans sa conception, un tableau large de la vie ou bien le tableau resserré de la catastrophe d'une intrigue; — dans sa composition, des caractères, non des rôles, des scènes paisibles, sans drame, mêlées à des scènes comiques et tragiques; — dans son exécution, un style familier, comique, tragique, et parfois épique (2)?

Dans quelle mesure les romantiques ont-ils réalisé les exigences qu'ils s'imposaient ainsi à eux-mêmes? C'est ce qu'il serait un peu long d'examiner en détail; mais si ce sont ici les résultats surtout qui nous importent, on peut dire en deux mots que lorsqu'ils ont à peu près réussi, ce sont des tragédies qu'ils nous ont données, et, quand ils ont échoué, ce sont alors, messieurs, de simples mélodrames.

Sachons le voir et le reconnaître en effet : *Hernani*, *Marion Delorme* ou *Ruy Blas*, *Chatterton* ou *Henri III* ne diffèrent des tragédies de Corneille, — de sa *Rodogune* ou de son *Nicomède*, — que pour n'être pas soumises à l'unité de temps et de lieu d'une part, et de l'autre, pour s'être enrichies, chemin faisant, de tout ce que les exemples de Racine, de Voltaire, de Diderot ou de Beaumarchais avaient apporté de nouveau à la définition ou la notion du genre...

Est-ce que dans *le Mariage de Figaro*, comme aussi bien dans le *Pinto* de Lemercier, le décor ne changeait pas d'acte en acte? Est-ce que Voltaire dans *Zaïre*, ou Racine dans *Athalie*, ne s'étaient pas proposé de peindre la Jérusalem des croisades ou celle des Rois, comme Hugo l'Espagne de Charles II dans *Ruy Blas*, ou Dumas dans *Henri III* la cour de France? Ou bien les femmes et l'amour tiendraient-ils moins de place, dans *Andromaque* et dans *Phèdre*, que dans *Christine* ou dans *Hernani?* Mais surtout, dans leurs drames, comme Corneille dans ses tragédies, qu'est-ce que Dumas ou Hugo mettent le plus volontiers en scène, si ce ne sont pas les mêmes situations extraordinaires, les mêmes sentiments excessifs, le même abus de l'histoire, le même déploiement de force et de volonté? Intercalez seulement un acte de Scarron dans la *Rodogune* de Corneille, un acte du *Menteur* ou de *l'Illusion comique;* et vous aurez *Ruy Blas*.

Et inversement, messieurs, qu'est-ce que *la Tour de Nesle, Marie Tudor, Lucrèce Borgia,* sinon des mélodrames, à la manière noire de Crébillon ou de Guilbert de Pixérécourt, — qui les trouvait seulement « plus immoraux » que les siens? Mêmes procédés, puérils ou violents, méprises et reconnaissances! Même manière de parler aux sens, ou aux nerfs, ou au corps! Mêmes hurlements, enfin, et même gesticulation, avec, si vous le voulez, un degré de violence ou de frénésie de plus...

Est-ce à dire, d'ailleurs, que, sous ces analogies, il n'y ait rien de nouveau? Non, sans doute, et nous l'allons voir. Seulement, ce que nous allons voir aussi, c'est, messieurs, que ce qu'il y a de vraiment « nouveau » dans le drame romantique, étant contraire à la notion même de l'art et aux lois du théâtre, l'a plutôt achevé de désorganiser. Le romantisme a échoué au théâtre, et il y a échoué pour les mêmes raisons qui l'ont fait réussir ailleurs.

Il est aisé de s'en rendre compte. En effet, messieurs, si, comme j'essayais de vous le montrer tout à l'heure, ce qu'il y a de plus nouveau, ce qu'il y a de propre et de particulier dans le romantisme, c'est cette combinaison de la liberté ou de la souveraineté de l'imagination avec l'expansion de la personnalité du poète, le romantisme c'est le lyrisme; et la perpétuelle intervention de la personnalité de Dumas ou d'Hugo dans leurs drames ne peut que nuire au développement de celle de leurs personnages.

(1) Il est évident qu'en faisant cette apologie du vers, c'est à Stendhal que Victor Hugo répond dans sa préface de *Cromwell*. Pour juger, au surplus, de la valeur de ce manifeste, il faudrait se souvenir que, comme les *Discours* de Corneille, il répond à d'autres écrits; que le sens en est donc relatif à la littérature du temps; et que la plupart des assertions n'en doivent enfin être jugées que par rapport à d'autres assertions, — qu'elles réfutent.

(2) Voyez également les observations de Vigny sur le vers et sur le style.

Nous avons déjà vu quelque chose de cela, tout récemment encore, quand nous avons parlé du théâtre de Voltaire, et, si vous voulez bien vous le rappeler, j'en avais touché deux mots en parlant de Corneille et de son *Cid*. A plus forte raison, dans son *Ruy Blas* ou dans son *Hernani*, si c'est Hugo qui parle, « lui toujours, lui partout »; qui s'éprend non seulement de ses propres idées, mais de ses métaphores, qui s'y complaît, qui les redouble, qui les amplifie comme il ferait dans une ode; qui, sans égard à la situation, va toujours jusqu'au bout de ce que lui suggère la fécondité de son invention verbale; et, dans *Antony* comme dans *Kean*, si Dumas abuse de notre complaisance pour nous exposer son esthétique entière, son opinion, à lui, sur la critique, sur la comédie de mœurs ou sur le drame de passion, si nous le sentons, lui, comme Hugo, derrière ses personnages, s'il sort à chaque instant de la coulisse, où il devrait rester, pour « souffler » ses acteurs, comment auraient-ils, eux, cette individualité, cette existence indépendante et impersonnelle, cette ressemblance avec l'histoire ou avec la vie que l'on nous promettait, et qui est, en effet, l'une des fins du théâtre?

Que ce soit donc Corneille qui disserte sur les avantages ou les inconvénients de l' « état monarchique » et de l' « état populaire »; Voltaire, sur « le fanatisme » ou sur « la tolérance »; Hugo, sur l'honneur espagnol, ou Dumas, sur le journalisme français, — dont il n'a pas eu pourtant trop à se plaindre, — l'erreur est pareille, et pareille aussi la conséquence. Le lyrisme empiète sur les droits du dramatique. Il ne s'agit plus de la Christine ou du Valenzuela de l'histoire, mais de l'impression que Dumas ou Hugo ont eux-mêmes ressentie à l'occasion de Valenzuela ou de Christine, comme dans les histoires de Michelet, par exemple, nous savons assez qu'il ne faut pas chercher la vérité des faits ni la ressemblance des personnes, mais seulement les idées qu'il lui a plu de s'en faire. C'est le contraire même de la notion du drame, et, si c'est bien ainsi que les romantiques ont compris le théâtre, on ne s'étonnera pas qu'ils y aient échoué.

Je n'insiste pas, après cela, sur la manière dont ils ont entendu la « vérité historique » ou la « couleur locale »... Si naturelles, — on le dit du moins, — que l'emphase et la grande éloquence puissent être à la langue espagnole, je doute que jamais ministre ait terminé son discours par les vers fameux :

> Et l'aigle impériale qui jadis, sous ta loi,
> Couvrait le monde entier de tonnerre et de flamme,
> Cuit, pauvre oiseau plumé, dans leur marmite infâme.

Cette belle antithèse est d'Hugo, d'Hugo tout seul; c'est lui qui parle et non Ruy Blas. Dans un ordre d'idées voisin, mais un peu différent, dirai-je encore, messieurs, qu'il est peu probable qu'aux environs de 1658, Corneille, rendant visite à Christine, lui ait proposé de lui lire son *Cinna*, qu'il avait fait jouer depuis dix-sept ou dix-huit ans alors? ou qu'un beau matin de cette même année, la reine, en dépouillant son courrier, y ait trouvé des « lettres » ou des « problèmes » de Leibniz, qui pouvait bien avoir onze ou douze ans en ce temps-là? Ce ne sont que vétilles. Car, au lieu d'être inexacts, tous ces détails seraient d'une entière authenticité que ni *Ruy Blas* ni *Christine à Fontainebleau* n'en vaudraient beaucoup moins, ni beaucoup davantage. Ou plutôt, si nous disions que cette préoccupation des infiniment petits de l'histoire, légitime, nécessaire chez un historien, risque toujours de détourner l'auteur dramatique de son véritable objet, nous ne dirions rien que de vrai; — et nous aurions indiqué une autre cause encore de l'insuccès du romantisme au théâtre. Trop occupés de poursuivre la vérité « pittoresque », ils ont oublié la seule qui importe, c'est la vérité « psychologique »; de telle sorte que, comme on l'a dit, leur théâtre, qui ne contient pas plus de « vérité relative » que celui de Corneille ou de Racine, contient en revanche beaucoup moins de « vérité absolue ».

Quant à la substitution de ce qu'ils ont appelé « la peinture large de la vie à la catastrophe resserrée d'une intrigue », je voudrais, je l'avoue, pour en pouvoir juger, qu'ils s'y fussent plus bravement essayés. Mais ils ne l'ont pas fait, et ni dans *la Maréchale d'Ancre* ou dans *Chatterton*, ni dans *Marion Delorme* ou dans *Ruy Blas*, ni dans *Charles VII* ou dans *Caligula*, je ne vois rien qui ne ressemble bien plus à la « catastrophe resserrée d'une intrigue » qu'à la « peinture large de la vie ». Toutes ces actions sont simples, très éloignées de la complication de celles de Shakespeare, aussi faciles à suivre que l'action d'une tragédie classique, plus faciles à comprendre qu'*Héraclius* ou que *Rodogune*, et n'en différant essentiellement qu'en un point, qui est qu'ordinairement le jeu des volontés y a moins de part que le caprice ou la fantaisie des auteurs.

C'est qu'aussi bien, mesdames et messieurs, cette « large peinture de la vie », — dans le sens que l'ont entendue les romantiques, et qu'Hugo pour une seule fois l'a tentée dans son *Cromwell*, — le théâtre, les conditions matérielles du théâtre, l'optique de la scène, la durée même d'attention que nous pouvons prêter à un drame ne la comportent pas; et cette fonction est proprement la fonction du roman. On invoque toujours Shakespeare! Mais on oublie qu'à peine peut-on jouer dans leur intégrité quatre ou cinq drames de Shakespeare; que son « théâtre », en tant que « théâtre », est l'enfance de l'art; qu'il y a lieu de croire, comme on l'a dit, que, s'il vivait de nos jours, il eût fait des romans ou des histoires de la moitié de ses drames... Ajouterai-je, en passant, qu'étant d'ailleurs le plus « impersonnel » des auteurs dramatiques, il est donc aussi celui que nos romantiques ont dû le moins com-

prendre... et ils l'ont bien prouvé (1)! C'est d'ailleurs une erreur de croire qu'il y ait un décor qui puisse valoir une description de Balzac, et voilà pourquoi les romanciers seraient des ingrats s'ils oubliaient ce qu'ils doivent au romantisme; mais le théâtre lui doit moins, beaucoup moins; et, vous le voyez, les raisons qui l'ont fait réussir ailleurs sont bien celles qui l'ont empêché de réussir au théâtre.

Car j'espère, messieurs, que vous le voyez aussi : quand je dis que ce qu'il y a de bon dans le théâtre romantique, c'est ce qui n'en est pas romantique, mais classique, ou de tous les temps; et inversement que, si les Dumas et les Hugo n'ont qu'à moitié réussi au théâtre, c'est en tant que romantiques, à Dieu ne plaise que je méconnaisse la vraie grandeur du romantisme, et les acquisitions impérissables dont la génération de 1830 a enrichi la littérature nationale! En renouvelant, ou plutôt en créant chez nous le sens de l'histoire, c'est au romantisme que notre siècle devra d'avoir été le siècle de l'histoire. De même, quelque estime que je fasse de *Gil Blas* ou de *Manon Lescaut*, nous pouvons le dire, dès à présent, sans craindre d'en être démentis, si notre siècle demeurera sans doute aussi, dans l'avenir, le siècle du roman, c'est au romantisme encore qu'il en faudra reporter l'honneur ou la gloire. Cette « large peinture de la vie », vous la trouverez dans *la Comédie humaine* de Balzac; — le père du naturalisme, je le veux bien, mais aussi l'un des romantiques les plus « visionnaires » assurément qu'il y ait eus. Et si le romantisme enfin, comme nous le disions, c'est le lyrisme; si les Lamartine et les Hugo, les Vigny, les Musset, — sans compter les moindres ni parler des vivants, — peuvent s'égaler aux plus grands noms de notre histoire littéraire, vous conviendrez que la part du romantisme est encore assez belle, et vous ne m'accuserez point de l'avoir diminuée. La faute n'en est pas à moi, si, comme je vous en ai déjà fait la remarque, il y a rarement place dans l'histoire de la littérature ou de l'art pour tous les genres à la fois. Le plus « dramatique » de nos siècles littéraires, — c'est le XVIIe, — en a été le moins « lyrique ». Si la première moitié du nôtre a payé sa grandeur « lyrique » du prix de sa gloire « dramatique », nous n'en serons donc pas surpris, et, au contraire, tout simplement, nous y verrons l'indication de ce que l'on appelle une loi de balancement des organes et des fonctions.

Aussi, vous le savez, mesdames et messieurs, le procès n'avait pas été long à juger, et, sans attendre *les Burgraves*, moins de dix ans après la préface de *Cromwell*, il était entendu que le théâtre devrait s'inspirer d'une autre esthétique que la romantique. Ce n'est pas à Gustave Planche ou à Sainte-Beuve que je demanderai de vous en assurer : ils seraient trop suspects (1)! Mais c'est à un « romantique », c'est à Musset, dans ces lettres de *Dupuis et Cotonnet*, datées de 1836 :

> Ah! Français, comme on se moquerait de vous, si vous ne vous en moquiez vous-mêmes. Le grand Goëthe n'en riait pas, lui, il y a quatre ou cinq ans, lorsqu'il maudissait notre littérature qui désespérait sa vieillesse, car le digne homme s'en croyait la cause. Mais ce n'est qu'à nous qu'il faut nous en prendre, oui, à nous seuls, car il n'y a que nous sur la terre d'assez badands pour nous laisser faire. Les autres nations civilisées n'auraient qu'une clef et qu'une pomme cuite pour les niaiseries que nous tolérons...

Et là-dessus je vous renvoie au texte, pour l'entendre parler de *la Tour de Nesle*, et du costume, et de « la couleur locale », et de *Lucrèce Borgia*. Mais je tiens à vous mettre un autre passage de la même lettre sous les yeux. C'est quand, après avoir établi tout ce que le romantisme n'était pas, l'un des interlocuteurs de Cotonnet le définit en ces termes :

> Le romantisme, mon cher monsieur, non, à coup sûr, ce n'est ni le mépris des unités, ni l'alliance du comique et du tragique, ni rien au monde que vous puissiez dire : vous saisiriez vainement l'aile du papillon, la poussière qui le colore vous resterait dans les doigts. Le romantisme, c'est l'étoile qui pleure, c'est le vent qui vagit, c'est la nuit qui frissonne, l'oiseau qui vole et la fleur qui embaume; c'est le jet inespéré, l'extase alanguie, la citerne sous les palmiers et l'espoir vermeil et ses mille amours, l'ange et la perle, la robe blanche des saules...

Et il se moque, mais il dit pourtant vrai; et, en un mot comme en cent, le romantisme, c'est le lyrisme, vous l'apprenez ici de la bouche du plus raisonnable des romantiques, c'est l'imagination, c'est la personnalité; c'en est de bonne heure aussi devenu l'excès et l'abus.

N'est-ce pas, messieurs, ce qui vous explique, dans l'histoire du théâtre contemporain, en 1843, au lendemain de la chute retentissante des *Burgraves*, le prodigieux succès de la *Lucrèce* de François Ponsard? Oh!

---

1. Voyez si Shakespeare et [illegible] les [illegible] de l'un pas [illegible] de Hegel dans son *Esthétique*.

Mais n'est-ce pas [illegible] qui a soutenu qu'à la représentation toutes les qualités du génie de Shakespeare paraissaient [illegible] par [illegible] le drame qui en est l'occasion [illegible] ?

1. [illegible] raissent aujourd'hui que trop justifiées. Pour Sainte-Beuve, on trouvera dans [illegible] 1891], une curieuse lettre à son ami Victor Pavie, datée du 23 novembre 1843, [illegible] arrivé, dit-il, à sa sixième catacombe, Hugo nous l'ouvre brusquement avec la fierté d'un artiste, d'un cyclope ou d'un gnome, et [illegible] des bizarreries et des obscurités caverneuses d'où sort un ricanement, c'est le sien, car il triomphe et s'applaudit, croyant avoir fait œuvre de géant, toujours le même, géant et nain, robuste et difforme, [illegible]

ce n'était pas un chef-d'œuvre que cette *Lucrèce*, non plus qu'*Agnès de Méranie*, qui la suivit de près; et le romantisme ou le lyrisme avaient passé par là, — romantisme timide, presque honteux de lui-même, et lyrisme artificiel, mais lyrisme pourtant :

LA NOURRICE.

Ne laissez pas ainsi pendre en paix vos fuseaux,
Jeunes filles; chargez de laine vos roseaux.
Vous qui tressez les fils en croisant les aiguilles,
Faites courir vos doigts; hâtez-vous, jeunes filles.
Que la maille, ajoutée aux mailles, laisse voir
Le tissu dans vos mains s'allongeant chaque soir.
— Hâtez-vous. Finissons cet habit militaire.

LUCRÈCE.

Le guerrier dort souvent sur une froide terre;
Ses membres sont glacés, il lui faut la chaleur
Que d'un bon vêtement lui conserve l'ampleur.
Remplissez tour à tour et videz les corbeilles,
Et nous pourrons après diminuer nos veilles.
— *Cependant, dites-moi, — car j'ai l'esprit troublé —*
De ce qu'on fait au camp vous n'a-t-on pas parlé?

Il est évident, n'est-ce pas, que le quatrième acte, dont ce sont les premiers vers que je viens de vous lire, ne commence qu'avec les deux derniers. Le reste est du décor, du costume, *les mœurs d'une maison*, comme eût dit Pixérécourt. Mais, enfin, — grâce aux Romains peut-être, grâce au songe de Lucrèce, car il y a un songe, — il sembla, messieurs, au public de 1843, qu'on revenait au bon sens avec François Ponsard. On reprenait pied. Les spectateurs retrouvaient dans *Lucrèce* quelque chose de leurs sentiments; ils s'y reconnaissaient; c'était aussi, en dépit du sujet, un retour à la décence et bientôt, par elle, à la vérité.

Car, à ce propos, quand on relit aujourd'hui *Lucrèce*, *Agnès de Méranie*, *Charlotte Corday*, *le Lion amoureux*, il y aurait lieu de se demander si le drame historique n'est pas un genre aussi mort aujourd'hui que la tragédie classique ou la grande épopée? Je le crains quelquefois. Nous avons contracté, depuis trente ans bientôt, un goût de vérité qui, sans doute, ne nous empêche pas d'être sensibles encore à la poésie, — laquelle aussi bien n'est qu'une forme supérieure de la vérité, — mais qui s'accommode mal de ce que les genres intermédiaires, comme le drame ou le roman historique, ont de conventionnel, d'incomplet, et de faux. Supposé que le poète veuille aujourd'hui nous peindre Cromwell ou Richelieu, quand il réussirait à ne pas les déformer, si je puis ainsi dire, je doute, messieurs, qu'il puisse, avec les moyens de son art, concentrer en une seule action ce que de tels personnages ont eu de complexe, mais surtout de successif; et tous ceux d'entre nous qui seront capables de s'intéresser à la vérité du portrait aimeront mieux le voir surgir, en quelque sorte, du fond de la réalité. Ce n'est qu'au Cirque ou à l'Ambigu qu'on a jamais osé mettre Napoléon sur la scène. Inversement, s'il ne s'agit que de situer dans un milieu différent du nôtre, — espagnol ou anglais, italien ou allemand, — et d'y développer des sentiments généraux, comme l'amour ou l'ambition, à quoi bon alors le déguisement? et, l'histoire n'étant ici que dans le costume ou dans le décor, l'œuvre ne tiendra-t-elle pas toujours plutôt du grand opéra que du drame? C'est encore de ces questions que je n'ose trancher. Mais, messieurs, quand je considère le passé du drame historique, et, depuis qu'on y tâche, le peu qu'il a produit, si je ne veux rien affirmer, je ne puis m'empêcher de n'avoir qu'une confiance médiocre en son avenir.

Ce qui est en tout cas certain, c'est que la comédie historique, — dans le goût de *Mademoiselle de Belle-Isle* ou du *Verre d'eau*, — n'a servi que de transition entre le drame romantique de l'espèce de *Ruy Blas*, et la comédie de mœurs ou le drame passionnel, tel que nous les comprenons aujourd'hui. Elle a, comme le roman, habitué le public à comprendre ce que certains détails ont d'indispensable pour préciser le caractère, et que leur vulgarité même, étant comme qui dirait une condition de ressemblance, en était donc une aussi de fidélité d'observation. Un verre d'eau jeté comme par mégarde, mais avec intention, par une femme irritée, sur la robe d'une autre femme, quel événement plus futile, et, selon l'ancienne critique, moins digne d'être le ressort d'une action en cinq actes? Mais, depuis qu'on nous a dit, et que nous avons feint de croire, qu'il avait une fois « changé la face du monde », à plus forte raison consentirons-nous désormais qu'un incident de la même nature puisse diviser une famille contre elle-même. Ç'a été, messieurs, une partie de l'œuvre de Scribe, et une partie de celle de Dumas, lui aussi, quand, du romantique intransigeant qu'il avait commencé d'être, il n'est plus demeuré que le conteur populaire, l'auteur des *Mousquetaires* et de *Monte-Cristo*.

Le rapprochement que je fais ici de ces deux noms ne vous étonnera pas, je pense; — et si je le fais, messieurs, c'est avec intention. Je crois connaître quelques-uns des défauts de Scribe, mais je connais aussi quelques-unes de ses qualités; et les qualités de Dumas ne sont guère d'une autre nature, mais ses défauts me paraissent être à peu près du même ordre. Inventeurs dramatiques inépuisables en ressources, je ne vois guère de différence entre eux que celle des *milieux* où ils ont l'un et l'autre vécu : Dumas plus libre, plus indépendant, plus dégagé de préjugés, et Scribe plus timide jusqu'en ses audaces, plus « bourgeois », plus soucieux de l'opinion moyenne; celui-là plus en dehors, celui-ci plus en dedans; le premier transformant, comme en souvenir d'*Henri III* et de *la Tour de Nesle*, ses idées mêmes de comédie en mélodrame; le second, toujours fidèle à l'esthétique du *Théâtre de Madame*, traitant ses idées de comédie par des moyens de vaudeville; et tous les deux enfin ayant toujours montré la même insuffisance de pensée, d'observation, — et de style.

Vous connaissez, mesdames et messieurs, le vers justement célèbre des *Huguenots* :

Ses jours sont menacés! Ah! je dois l'y soustraire.

Mais croyez-vous qu'il fût bien difficile de trouver de ces beautés naïves, je ne dis pas dans les vers, je dis dans la prose d'Alexandre Dumas?

ACHARD, *s'affaissant.*

En son nom, madame, en son nom... je m'engage... je jure...

LA MARQUISE, *se courbant sur lui, et suivant les progrès de la mort.*

Tu t'engages, tu jures... et sur ta parole, tu veux que je joue les années qui me restent à vivre contre les minutes qui te restent à mourir...

Ou encore :

PAUL.

... Le capitaine Paul est le même que l'Anglais Jones; et l'Anglais Jones est le gentilhomme que vous avez devant les yeux.

EMMANUEL.

Et aujourd'hui, monsieur, que vous plaît-il d'être?

PAUL.

Moi-même, car aujourd'hui je n'ai aucun motif pour me cacher. Cependant, si vous avez quelque préférence pour une nation, je serai ce que vous voudrez... Français, Américain, Anglais ou Espagnol. Dans laquelle de ces langues vous plaît-il que je continue la conversation?

Notez, messieurs, que je n'attribue aucune importance à ces ellipses un peu vives... Ce que je reprocherais plutôt à ce bout de dialogue, — si je vous parlais de *Paul Jones*, — ce serait d'être absolument inutile à l'action. Je reprocherais encore au drame, si vous étiez curieux de le lire, ce que Dumas y a comme entassé d'invraisemblances laborieuses pour n'en tirer qu'une seule situation. Mais enfin, il faut être juste, et ne pas laisser croire que les négligences de Scribe n'appartiendraient qu'à lui...

Ce qu'il importe encore plus de dire, c'est que Scribe et Dumas, héritiers en cela de la tradition de Beaumarchais, ont du moins maintenu, dans le désordre de la déroute romantique, les droits de ce métier dont nous disions l'autre jour qu'il était le commencement de l'art. Longtemps encore *la Tour de Nesle* sera le modèle des mélodrames, comme *[illegible]* celui de la comédie-vaudeville. Il restait, toutefois, après eux, d'abord à serrer la réalité de plus près, à l'observer plus consciencieusement, à la traduire au théâtre par des moyens moins artificiels, dans des œuvres moins improvisées, ou, comme nous disons, plus *vécues;* et ensuite, — sous le rapport de la disposition des parties comme sous le rapport de la qualité de la langue, — il restait à faire profiter le drame et la comédie des innovations du romantisme. Puisque, si le romantisme avait réintégré quelque chose au théâtre, c'était bien plus le sens de l'art que celui de la vérité, il fallait qu'en s'émancipant de ses formules, on en retînt du moins l'esprit. C'est ce qu'allait faire, messieurs, notre comédie toute contemporaine, cette comédie dont je n'aurai malheureusement point à vous parler, et que l'on pourrait définir assez exactement le drame bourgeois du XVIIIe siècle, celui de Diderot et de Sedaine, rendu à la dignité d'œuvre d'art par les moyens du romantisme, ceux des Dumas et des Hugo... N'est-ce pas encore, messieurs, un bien curieux exemple d'évolution : deux espèces, dont aucune des deux n'avait assez de force pour subsister par elle-même, qui s'unissent pour offrir plus de résistance aux circonstances contraires, pour profiter plus largement des occasions favorables; et de la rencontre ou de l'union desquelles sort une espèce nouvelle, dont je ne veux point préjuger le sort, mais que je ne crois pas encore tout à fait morte; qui ne compte pas en tout cas moins de quarante ans d'existence, si c'est, comme vous le savez, à *la Dame aux Camélias* que l'acte de naissance en remonte ; et dont les chefs-d'œuvre, — qu'il nous est à peine permis de citer, — me semblent dès à présent assurés de durer autant que la scène française.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

LA POLITIQUE ET LES PARTIS EN GRÈCE

Le 1er octobre 1888, j'allais, sur un paquebot de la Compagnie hellénique, de Corinthe à Itéa, le port de Delphes. Tandis que je regardais avec un vif plaisir le profil des monts Géraniens, un groupe animé pérorait à côté de moi sur le résultat des dernières élections. On agitait la question de savoir lequel était le meilleur, le plus *kalos*, de Boufidis le tricoupiste ou de Tabakopoulo le delyanniste. Le plus bruyant des interlocuteurs était un garçon de seize ans, étudiant en droit à l'Université d'Athènes, et plus occupé de manœuvres électorales que de commentaires juridiques. Il s'approcha de moi, devint mon ami au bout de cinq minutes et me fit des confidences.

— Monsieur, me dit-il, πολιτεύομαι, je *politique*. Mon grand-père a politiqué. Mon père politique depuis de longues années. Moi-même j'ai commencé à politiquer et je politiquerai toute ma vie.

Personne autour de nous ne trouvait que ce jeune homme fût précoce. La loi grecque a fixé une limite d'âge qu'il faut atteindre pour être député. Mais il n'est pas nécessaire, apparemment, d'être majeur pour être candidat.

En Grèce, les partis sont innombrables, et pourtant ils ne sont point divisés par des différences de doctrine.

Il n'y a en Grèce ni question religieuse ni question sociale. Tout le monde est à peu près du même avis, mais tout le monde n'a pas les mêmes intérêts. C'est pourquoi les uns votent avec celui-ci, les autres avec celui-là.

Chaque parti a un chef incontesté, entouré d'un état-major de députés influents et, comme nous disons dans notre jargon parlementaire, « ministrables ». Depuis quelques années, l'histoire politique de la Grèce se réduit à une espèce de chassé-croisé entre le clan de M. Tricoupis et le clan de M. Delyannis.

M. Tricoupis, qui a été plusieurs fois déjà président du Conseil, est un homme froid, taciturne, appliqué, Grec de race et de sentiments, Anglais par son éducation, son attitude et son aspect. Les juges impartiaux s'accordent à dire qu'il est incontestablement l'homme le plus remarquable de la Grèce contemporaine. Ses ennemis eux-mêmes rendent hommage à son zèle et à sa capacité de travail.

Son impopularité actuelle vient de plusieurs causes générales qu'il est aisé de déduire. Les Grecs éclairés, ceux qui connaissent son désir de bien faire, son ardeur au travail, son dévouement à la chose publique, lui donnent par avance leurs suffrages. Mais il n'en est pas ainsi de la classe populaire, qui est la plus nombreuse. Pour des nécessités nationales que le peuple ne comprend guère, les impôts, sous l'administration de M. Tricoupis, étaient très lourds : le vin était cher, le pétrole était cher, les tarifs douaniers élevaient sans cesse le prix des objets de consommation quotidienne; il y avait disette de numéraire. Or, dans tous les pays du monde, Jacques Bonhomme réduit un peu la politique à une question de pot-au-feu. On a vu ailleurs qu'en Grèce des candidats remporter de très gros succès en énumérant aux paysans combien de sacs de blé le gouvernement leur prend chaque année. Dans tous les pays, les têtes campagnardes sont faites sur le même patron. Qu'il porte la blouse picarde ou la fustanelle d'Acarnanie, le paysan raisonne d'une manière à peu près uniforme sur les problèmes sociaux. Le parti delyanniste n'a pas manqué de faire appel à tous ces ressentiments, et les journaux satiriques ne se font pas faute d'appeler M. Tricoupis « l'homme au pétrole (*o petrelaios*), l'oppresseur du peuple, l'ennemi des petites gens ».

On lui a fait un autre reproche, que l'on ne comprendrait pas bien si l'on ne connaissait pas l'attachement des Grecs pour les vieilles coutumes et les anciens usages. Par une disposition d'apparence contradictoire, le Grec veut se façonner aux habitudes européennes et garder en même temps l'originalité propre à sa race. Son amour-propre le pousse à imiter les manières et les modes occidentales. Mais, en même temps, il conserve pour les traditions locales un vieux fonds de tendresse dont il se séparerait difficilement. Chez les Grecs cultivés, cette sorte de dualité est frappante. Beaucoup ont passé leur première jeunesse dans quelque province où la vie est sobre et simple; plus tard, ils ont étudié à Paris, où ils se sont faits Parisiens par leur grande facilité à apprendre les langues et à s'adapter aux divers milieux sociaux. Ensuite, ils reviennent dans leur pays, où ils offrent un singulier mélange de culture raffinée et de fidélité à la rudesse des vieilles mœurs. Vous trouvez chez le même homme, sans pouvoir expliquer ces contrastes, un boulevardier et un palikare, un sceptique achevé et un adorateur fervent de la Panaghia. On n'a pas manqué d'exploiter contre M. Tricoupis, qui a été tout-puissant pendant de longues années, cette disposition particulière du caractère hellénique. M. Tricoupis voudrait donner à la Grèce une physionomie semblable à celles des puissances occidentales. Ses adversaires en profitent pour lui reprocher de n'être pas assez palikare. On rappelle ses premières années passées loin du pays, son éducation anglaise, ses façons hautaines d'homme d'État européen, son esprit absolu. On l'accuse de ne pas connaître assez le pays qu'il gouverne, de n'être pas entré assez avant dans l'intimité familière des gens des campagnes, afin d'être au courant de leurs désirs et de leurs besoins. On connaît cette vieille histoire de Théophraste, arrêté sur l'agora d'Athènes par une marchande de légumes qui lui reprochait de ne point avoir le pur accent attique. Quelques puristes feraient, paraît-il, le même reproche à M. Tricoupis; il a beau être un très remarquable orateur, on prétend qu'il ne sait pas donner à certaines locutions locales le tour romaïque, la nuance particulière qui dénote un long séjour dans le pays. En vérité, ce peuple n'a point changé, il est bien le même qu'aux temps antiques. Il y a des jours où l'on croit voir l'histoire ancienne ressusciter et s'animer devant soi.

*
* *

M. Tricoupis, qui n'oublie aucune des revendications de l'hellénisme, mais qui entend procéder avec ordre, voudrait, pour commencer, faire de la Grèce une puissance européenne. C'est une besogne malaisée. Sans partager le pessimisme d'un voyageur qui appelait les Grecs des « nègres blancs », on peut dire qu'ils ont encore beaucoup à faire pour ressembler aux nations policées et que, souvent, le bout de l'oreille du palikare dépasse un peu trop le rebord du chapeau de feutre dur importé d'Occident. Il serait injuste de les critiquer trop vivement sur ce point, à l'exemple de certains attachés d'ambassade, qui tombent en Orient comme mars en carême et à qui les Grecs servent de têtes de Turcs. Les Hellènes ont eu tout juste trente ans pour se civiliser. C'est peu. M. Tricoupis voudrait les rendre tout à fait dignes d'entrer au plus vite dans le concert européen. Il s'est efforcé surtout de rendre son pays présentable aux étrangers qui le

visitent et commode pour les voyageurs qui veulent concilier le confortable avec le pittoresque. Il a multiplié les chemins de fer et les routes, aménagé les ports de commerce, allumé des phares dans les parages dangereux, habillé les soldats avec du drap neuf et des boutons bien astiqués. Il a décrété que la marine hellénique ne manœuvrerait plus à terre et que la cavalerie hellénique ne marcherait plus à pied. Tout d'abord, le peuple souverain, le λαός, comme on dit là-bas, se déclara satisfait. Les palikares montèrent en chemin de fer, admirèrent, les jours de revue, le défilé de leur vaillante armée, et sourirent de pitié en pensant aux guenilles des soldats turcs. Hélas! cette bonne humeur fut de courte durée. Quand il fallut payer toutes ces belles choses, les bergers d'Arcadie furent exaspérés. Ils mirent leurs drachmes entre leur peau et leur veste, et se sauvèrent dans la montagne. Les percepteurs du fisc furent accueillis, dans les villages, par des injures et des lamentations. On lâcha des chiens à leurs trousses, et plusieurs de ces fonctionnaires purent éprouver, aux dépens de leurs culottes, qu'Homère n'a pas tort lorsqu'il dit que les molosses d'Étolie ont la dent dure. Ce bon peuple de Grèce, malgré ses brillantes qualités, est encore plus démocratique, plus égalitaire, plus impérieux que le nôtre. Il veut, à toute force, contrôler, sans trêve ni répit, la besogne de ses mandataires. Il paye les taxes avec la plus grande répugnance, et seulement lorsqu'il est réduit à la dernière extrémité. Puis, quand il les a payées, il ne tient compte ni des arriérés, ni de la dette, ni des fonctionnaires à payer, ni des mille charges qu'un budget doit supporter. Un jour, mon excellent domestique, Ianni le Crétois, me disait d'une voix larmoyante : « *Kyrie,* sous Delyannis, on payait moins d'impôts, et on achetait tout de même beaucoup de navires, πολλὰ πλοῖα. — O étranger! me disait le maître d'école de Lidoiki, en Doride, *imètha gaïdouria fortômèna ; dem boroumè plèon.* » (Nous sommes comme des ânes qui plient sous le faix ; nous n'en pouvons plus.)

Pour doter la Grèce d'une armée, d'une marine et d'un réseau suffisant de chemins de fer et de routes, M. Tricoupis avait pour collaborateurs un certain nombre d'officiers et d'ingénieurs français. La mission militaire, commandée par le général Vosseur, qui avait sous ses ordres les capitaines Chevalier, Perruchon et de Prez-Crassier, quitta la Grèce en 1888. La mission navale, à laquelle avaient appartenu le capitaine de frégate Vidal, le commissaire de marine Préaubert et M. Dupont, ingénieur en chef des constructions navales, était placée sous la direction du contre-amiral Lejeune. L'œuvre de ces missions était difficile. Tout était à faire, aussi bien dans l'armée que dans la marine, pour l'instruction du personnel et l'organisation du matériel. Les efforts de la mission navale ne furent pas récompensés selon leurs mérites. Les Grecs, qui sont des gens de mer tout préparés pour la guerre de corsaires, mais qui sont peu initiés aux exigences de la marine moderne, ne furent ni assez dociles aux conseils de l'amiral Lejeune, ni assez reconnaissants pour son zèle. L'honorable amiral quitta la Grèce pendant l'été de 1890, entouré de toutes les marques officielles du respect et de la gratitude, un peu découragé peut-être par les attaques puériles dont il avait été l'objet, mais pouvant se donner à lui-même ce témoignage qu'il laissait à la Grèce des cuirassés nouveaux et des équipages capables de les manœuvrer. La mission des travaux publics, dirigée par MM. les ingénieurs Gotteland et Quellennec, fut l'objet des critiques les plus vives. En l'atteignant, on voulait atteindre surtout M. Tricoupis. Il est permis de regretter que les Grecs, dans la violente campagne de presse dont la mission a été victime, aient montré un sentiment si peu juste du mérite des autres et de leur propre insuffisance. L'esprit de parti ne devait pas s'attaquer à des hommes qui aiment la Grèce, qui ne songent qu'à faire leur besogne, et qui la font bien. Mais quand on veut renverser un ministère, tous les moyens sont bons. Le Parlement hellénique n'a rien à envier à notre gauche radicale.

*
* *

La Chambre hellénique, la Βουλή, est une grande bâtisse qu'un architecte allemand a plantée de travers, on n'a jamais su pourquoi, au coin de la rue du Stade et de la rue Colocotroni. La salle des séances ressemble à une classe assez mal tenue, et les débats manquent tout à fait de solennité. L'hémicycle est envahi par toute sorte de gens, cousins de députés, parents d'huissiers, ou, simplement, flâneurs philosophes, qui sont venus par la porte principale, et qu'on a laissés entrer à cause de leur grand air. Les députés, même ceux que le suffrage universel a tirés du fond de la Messénie ou des villages perdus dans les îlots des Cyclades, ont presque tous adopté les modes d'Europe, et se sont fait faire des « complets » chez les tailleurs de Syra, d'Amphissa ou d'Athènes. Quelques-uns sont restés fidèles au costume national, et portent avec crânerie la veste soutachée d'or, la fustanelle blanche, soigneusement tuyautée, les guêtres brodées, le bonnet rouge à gland de soie. Le plus pittoresque de tous est, sans contredit, le vieux Dimitri Calliphronas, député de l'Attique. Tout le monde connaît, à Athènes, ce vieux palikare, tout blanc et tout ridé, qui promène incessamment par les rues son flegme désœuvré, ses broderies et ses cnémides homériques. Ce vieillard, qui n'est pas encore las de s'entendre comparer à Nestor, a présidé la Chambre pendant d'innombrables législatures. Il se vante d'avoir été chargé, après l'insurrection de Nauplie, de signifier au roi Othon son congé définitif.

Sauf d'assez rares exceptions, les sièges à la Chambre des députés sont à peu près héréditaires, et l'indem-

nité parlementaire (deux mille drachmes par session) est le pain quotidien de certaines familles. Des dynasties de politiciens se perpétuent, comme on dit, par droit de primogéniture, dans les vallées du Parnasse et sous les lauriers-roses de l'Alphée. Certains districts sont des fiefs qu'on se lègue, de père en fils, depuis les guerres de l'Indépendance. A l'origine de toutes les familles puissantes, il y a un vieux Klephte, qui a tiraillé plus ou moins, dans les montagnes, avec un long fusil albanais. Ses descendants portent des redingotes, font des affaires, prononcent des discours, vont prendre les eaux en Europe, mais passent, chaque année, deux ou trois semaines dans la maison de famille, afin d'élever leur âme par de grands souvenirs et de se retremper dans le sein de leurs électeurs. Hydra appartient, sans conteste, à un commatarque, dont l'arrière-grand-père a donné la chasse aux Turcs dans l'archipel. Coumoundouros est roi à Messène, et si l'on touchait un cheveu de sa tête, tous les montagnards de l'Ithôme se soulèveraient. Dans certains cantons, il y a un Montaigu tricoupiste et un Capulet delyanniste. Ils se regardent de travers, et occupent alternativement le pouvoir, selon les caprices du suffrage universel. Tandis que l'élu du peuple légifère, à Athènes, quatre années durant, le « blackboulé », comme nous disons dans notre argot peu attique, le mine sourdement dans sa circonscription, et lui enlève peu à peu toutes ses voix. Lorsque le malheureux député revient, il trouve des visages maussades, des poignées de main tièdes et hésitantes. Il échoue aux élections générales, et, à son tour, il emploie ses loisirs à ruiner l'influence de son concurrent, auquel il est sûr de succéder, un jour ou l'autre. Ce jeu des députés alternés, qu'un diplomate spirituel appelait la « balançoire électorale », plaît à l'esprit grec, qui, de tout temps, a été ami des combinaisons symétriques et des rythmes réguliers.

Si l'on voulait regarder les choses par le menu, on trouverait, en Grèce, autant de partis que d'hommes politiques. La carte électorale de l'Hellade est divisée et subdivisée à l'infini. Lorsque trois ou quatre électeurs sont unis entre eux par le lien de parenté le plus frêle, ou par le plus mince intérêt d'ambition et de vanité, ils « se mettent ensemble », comme dit, dans sa langue enfantine, ce peuple qui a le génie de l'association commerciale. Ils forment un syndicat politique, un *comma* (parti), et cherchent immédiatement un chef, un *commatarque*. Kharalambos, mon fidèle compagnon de route d'Asie, était un des commatarques les plus influents du royaume. Ces petits groupes, une fois constitués, se rapprochent les uns des autres selon leurs affinités, mettent en commun les phrases, les exclamations et les convoitises qui leur tiennent lieu de programme, et se mettent en quête d'un mandataire, d'un *archicommatarque*, qui sera le chef de tout un *nome*, et qui représentera, comme il pourra, des intérêts ainsi composés. La Chambre grecque devient, de la sorte, l'expression simplifiée de plusieurs milliers de partis minuscules, aussi nombreux que les vallées et les villages de ce pays, qui n'a pas quitté, depuis les temps les plus reculés, ses habitudes de querelles locales et d'individualisme municipal.

Les députés, à leur tour, se séparent en fractions diverses sous la direction des hommes importants qui ont été ministres ou que leur faconde destine aux plus hauts emplois. Ces *leaders* sont appelés, quotidiennement, par la presse, les *archèges* de tel ou tel parti. Quand un archège a la majorité, il devient immédiatement premier ministre, πρωθυπουργός : malgré les tentatives de M. Rhalli, de M. Pappamichalopoulo et de quelques autres pour devenir archèges, il n'y a en réalité que deux partis dans la Chambre grecque. Le *rhallisme* n'est pas né viable ; le *pappamichalopouloïsme* n'a pas même existé, les Athéniens ayant déclaré que la première condition, pour un chef de parti, c'est d'avoir un nom à peu près euphonique.

M. Tricoupis et M. Delyannis se disputent, seuls, les suffrages des 245 *bouleutes*. Quand l'un d'eux est au pouvoir, l'autre devient archège de l'opposition, et on lit dans tous les journaux du royaume des nouvelles comme celle-ci : « L'archège de l'opposition était hier dans le dème d'Acharnes. Il a parlé pendant deux heures, et a montré combien la politique du premier ministre était funeste et scélérate, etc. »

Les chefs des deux partis qui divisent l'Hellade interviennent assez rarement, de leur personne, dans les débats parlementaires. Ils ont des lieutenants qui se querellent à leur place. M. Typaldo, député de Céphalonie, s'est chargé, il n'y a pas longtemps, d'incriminer la politique extérieure de M. Tricoupis, et d'énumérer, à la tribune, toutes les atrocités du « martyrologe » de Candie. M. Coumoundouros est un interpellateur toujours prêt, et M. Delyannis l'a récompensé, en lui confiant, dans le cabinet du 26 octobre 1890, le portefeuille de la marine. M. Carapanos a prouvé, par la gestion de ses propres affaires, qu'il avait une capacité spéciale pour l'étude des finances, et c'est lui qui s'est chargé, dans les crises décisives, d'attaquer, par d'habiles statistiques, les budgets de M. Tricoupis. Derrière cet état-major, il y a des troupes légères, que M. Delyannis charge de harceler l'ennemi par des interruptions opportunes et des interjections bien placées : plusieurs députés retentissants sont, en Grèce, ce qu'ont été ou sont encore, en France, MM. Baudry-d'Asson, Le Hérissé, Paul de Cassagnac, Margue.

Quand une joute oratoire doit mettre aux prises les deux ennemis irréconciliables dont la discorde fait, depuis de longues années, tout le fond de l'histoire grecque, les tribunes sont prises d'assaut plus de deux heures à l'avance. Des figures étranges arrivent du faubourg de Patissia et du fond des rues qui grouil-

lent, au pied de l'Acropole, autour des paroisses de Saint-Sotère et de Saint-Siméon. Ces gens ont des sifflets et des casseroles de fer-blanc, destinés à exprimer bruyamment les passions qui les agitent. Ils saluent, par les manifestations les plus diverses et les plus cacophoniques, l'arrivée des *bouleutes;* acclament, par des *zitó* fort énergiques, les favoris de l'enthousiasme populaire et marquent leur mépris par des *Ku! Ku!* lancés d'une voix aiguë et modulés par des chevrotements variés. Parfois, lorsque le tumulte des tribunes scandalise les députés eux-mêmes et rend toute discussion impossible, l'officier de service prie un de ses soldats d'aller rétablir l'ordre. On voit entrer alors, dans le grouillement noir et vociférant de l'amphithéâtre, un petit fantassin tout bleu, avec un plumet blanc. Le représentant de la force publique essaye de froncer les sourcils et de prendre des mines bien sévères; mais il ne résiste pas au plaisir de laisser plaider les délinquants, et une discussion socratique, fertile en arguments et abondante en paroles, s'engage au-dessus de la tête des mandataires de la nation.

En Grèce, l'abus de l'éloquence apaise toujours les esprits. Quand le public a beaucoup parlé, il consent à écouter, et les orateurs peuvent monter à la tribune.

M. Tricoupis a le tempérament oratoire. Il est né pour haranguer une assemblée délibérante. Il parle avec beaucoup d'aisance, et s'empare de la tribune avec le calme et le flegme des orateurs anglais. Son attitude est celle d'un homme qui est sûr de lui, qui n'avance rien sans le prouver; et quand il voit que l'attention de ses auditeurs est un peu lasse, il imite M. Thiers, qui avait coutume, en pareil cas, de faire une lecture statistique, pendant laquelle il était permis de s'assoupir.

M. Tricoupis parle avec élégance une langue sonore, épurée, un peu trop savante peut-être, mais dont le parfum d'antiquité ne déplaît pas. La rencontre soudaine de certaines expressions, gracieuses ou fortes, que la langue grecque avait désapprises, fait oublier quelque peu, aux auditeurs lettrés, le regret de trouver, à la place de la Pnyx antique, une salle obscure, meublée de pupitres, où une assemblée incommodément assise écoute un orateur en habit noir et chargé de dossiers. M. Tricoupis, lorsqu'il est président du Conseil, se montre volontiers très optimiste : c'est le rôle ordinaire des premiers ministres. Il est plein de confiance dans les forces matérielles et morales de la nation. Cette confiance est affirmée, par lui, en termes si nobles, que les plus audacieux n'osent pas y contredire, et que M. Delyannis, lui-même, en est parfois désarmé.

M. Delyannis parle avec une égale facilité, avec des gestes plus fréquents et une moindre maîtrise de lui-même. Il est disert, harmonieux, rompu aux habiletés de la rhétorique et initié à tous les secrets de la tactique parlementaire. Il s'est beaucoup occupé de politique extérieure. Il a représenté la Grèce à Paris, où il a été longtemps ministre plénipotentiaire, et au Congrès de Berlin, où il réussit à fléchir la morgue des grandes puissances et à faire entendre aux faiseurs de traités les doléances de son pays. Il put, grâce à l'appui du représentant de la France, rapporter à ses compatriotes un protocole qui leur donnait la Thessalie et une partie de l'Épire. Cette bonne fortune le rendit très populaire; et, depuis ce temps, il représente, aux yeux de beaucoup d'électeurs, les espérances du panhellénisme intransigeant, de la *Grecia irredenta*.

Les affaires de Crète vinrent à point, au cours de l'année 1890, pour l'aider à triompher de son concurrent. Chaque jour, dans les journaux delyannistes, des correspondances avidement lues, des télégrammes, datés de la Canée, et dont l'authenticité n'était pas toujours certaine, décrivaient complaisamment des actes de pillage et de meurtre, commis par les zaptiés albanais, avec la complicité du gouverneur. Le « martyrologe » de Candie était ce qu'on appelle, dans le barbare jargon des parlements, une bonne plate-forme électorale, et M. Delyannis sut en profiter dans la vive campagne qui précéda les élections générales du 26 octobre 1890.

*
* *

En temps ordinaire, la Grèce a la fièvre politique; en temps d'élections, cette fièvre aboutit à un délire vociférant. Cette nation, qui a si peu de choses à faire, semble ravie et comme transportée de trouver, à cette époque bénie, l'occasion d'occuper toutes ses heures et d'employer tout ce qu'il y a, en elle, de ressort et d'activité. Lire, du matin au soir, des journaux, des circulaires et des programmes; commenter, dans la rue, des affiches et des proclamations; disserter, à perte d'haleine, sur la question de savoir si tel ou tel candidat est καλός (bon) ou κακός (mauvais), cela constitue, pour le palikare, cette espèce de plaisir achevé que l'on éprouve, au dire d'Aristote, à suivre exactement sa vocation.

Longtemps avant la lutte électorale (ἐκλογικὸς ἀγών), les candidats adressent au peuple souverain l'exposé, généralement verbeux, de leurs idées, suivi du catalogue, très minutieux, des défauts de leurs concurrents. Ces circulaires sont antiques et solennelles par leurs métaphores, et cependant, par endroits, des brusqueries très savoureuses rappellent le temps, peu éloigné, où les palikares n'allaient pas à l'école et possédaient, pour tout bien, la liberté sur la montagne.

La nuit, des processions de gens, porteurs de torches et de drapeaux, promènent, dans les rues d'Athènes, un vacarme assourdissant de chansons patriotiques. Parmi ces chansons, que le nez des palikares détaille avec une application féroce, il faut citer surtout la *Marche des Klephtes* :

« La neige tombe dans la montagne ; le Klephte tire son sabre flamboyant... »

Cette chanson, que beaucoup de Turcs, au dire des historiens nationaux, entendirent avant de rendre le dernier soupir, est une espèce de marche lente, très rythmée, coupée par les coups sourds des *doumbas*, tambours en peau de chien, sur lesquels les palikares tapent à tour de bras. Les *daoulis*, sortes de flûtes rustiques, se lamentent en cris déchirants, bêlent et vagissent, ou s'amusent à moduler des trilles inouïs ; et cette musique enragée, qui saute comme une chèvre folle, d'une octave à l'autre, traîne derrière elle, le long des maisons bien alignées, des cortèges d'hommes et de choses : fiacres pavoisés, portraits de candidats sur des voitures-réclames, compères et cousins de députés, préfets de provinces lointaines, venus pour soutenir par leur influence et par leurs cris le ministre qui leur a promis de l'avancement ; fustanelles considérables, accourues des bords du Pénée et de l'Eurotas, saints higoumènes, venus de Saint-Luc ou des Météores, afin de prêcher pour leurs couvents, ou de raccourcir, par un vote habilement calculé, le chemin qui les mène à l'épiscopat. Tout cela marche en bel ordre, comme autrefois la pompe des Panathénées. Ce peuple aime toujours les processions et les *lampadophories*. Seulement Phidias hésiterait avant de sculpter, sur la frise intérieure du Parthénon, le profil, dénué d'eurythmie, des électeurs contemporains.

Enfin, après beaucoup de cris, de discussions, d'apostrophes, de discours en plein vent, prononcés devant un auditoire de rencontre, par des orateurs improvisés ; après bien des paroles, bien des cigarettes, bien des pétards, et de nombreuses descentes aux gares ou au Pirée, pour accueillir par des fanfares des bandes de vlaques en capes blanches et de démarques aux belles cnémides, le soleil se lève et le peuple souverain voit poindre aux cimes du Pentélique le grand jour impatiemment attendu.

Le jour du vote, les électeurs, très affairés, parcourent les rues, et parfois se toisent, les uns et les autres, d'un air de défi. Les tricoupistes portent, en général, au chapeau ou à la boutonnière, en signe de ralliement, de petites branches, cueillies aux oliviers de Colone. Les delyannistes ont pris pour symbole le laurier, cher à Phœbus.

On vote dans les églises. L'entrée de la métropole est gardée par des soldats qui luttent, à grand'peine, contre la poussée des curieux. Dans le narthex est installé le bureau du contrôle. Les électeurs présentent leurs cartes ; la vérification faite, ils sont admis à défiler devant les urnes, et des escouades de citoyens, choisis parmi les amis de l'un et l'autre candidat, surveillent l'opération du vote, qui est fort délicate et très compliquée. Ces « urnes » ne rappellent nullement les nobles formes des vases anciens. Ce sont des boîtes carrées, divisées en deux compartiments, l'un peint en noir pour le *non*, l'autre en blanc pour le *oui*. Chaque candidat a sa boîte sur laquelle il écrit son nom, et qu'il décore, le mieux qu'il peut, de guirlandes et de trophées, symboles de sa victoire future. Un tuyau est adapté en avant de l'embouchure, de sorte que la main, engagée avec tout l'avant-bras, peut verser, à droite ou à gauche, dans la case des *oui* ou dans celle des *non*, par un mouvement imperceptible, la balle de plomb qui représente un suffrage.

Chaque électeur, muni de ce bulletin de vote primitif et antique, passe devant chaque urne. Les contrôleurs sont défiants ; les illettrés prennent des précautions infinies pour éviter toute erreur, de sorte qu'il faut un temps assez long pour bien voter selon les règles. Ajoutez les hésitations de la dernière heure, le besoin irrésistible de discussion, que le Grec apporte dans tous ses actes. Les vieux villageois à moustaches blanches et à bonnets rouges défilent cérémonieusement. Ils se penchent sur les étiquettes, déchiffrent, avec des yeux malicieux, le nom des candidats, saisissent délicatement la boule de plomb, engagent, avec des airs mystérieux, leur main dans le tuyau, multiplient les faux mouvements à droite et à gauche, pour donner le change aux curieux. Pendant ce temps, un sous-officier, flanqué d'une escouade, maintient l'ordre, expulse les gens trop fougueux, et calme les énergumènes qui poursuivent jusqu'à la dernière minute la conscience de l'électeur.

*
* *

M. Tricoupis a été maintenu au pouvoir, pendant deux années, par une majorité qui semblait tenace et fidèle. Le suffrage universel s'est lassé d'une stabilité si prolongée ; le 26 octobre 1890, 106 delyannistes furent élus, tandis que 44 tricoupistes seulement réussirent à entrer au Parlement. M. Tricoupis remit au roi sa démission et celle de ses collègues, et le nouveau ministère fut ainsi constitué : M. Théodore Delyannis, président du Conseil, ministre de l'intérieur et provisoirement de la guerre ; M. Léonidas Déligeorgis, ministre des affaires étrangères ; M. Constantin Carapanos, ministre des finances ; M. Coumoundouros, ministre de la marine ; M. Alexandre Zaïmis, ministre de la justice ; M. Achille Gérokostopoulo, ministre de l'instruction publique.

M. Delyannis, qui est Moraïte de naissance et de cœur, et qui parle, avec une égale aisance, le patois romaïque et la langue épurée de la Jeune-Grèce, s'efforce, en toutes circonstances, de paraître plus « palikare » que son prédécesseur. On ne voit pas, pourtant, que, depuis son arrivée aux affaires, les Crétois soient moins dolents, les évêques bulgares de Macédoine moins audacieux et les journalistes d'Athènes moins irrités. De plus, l'exercice du pouvoir a montré clairement que la discipline est absente de son camp. M. Delyannis est bien, comme Agamemnon, le roi des

rois ; mais les Achéens sont divisés, et son autorité est contrariée par d'autres « chefs des hommes », moins féroces qu'Ajax et Diomède, mais aussi bouillants et indociles. Il s'est honoré, l'autre jour, en demandant éloquemment à la Chambre de ne pas s'associer à une inepte demande de mise en accusation du précédent ministère, formulée par une commission d'energumènes. Mais, par là même, il a mécontenté bien des passions et bien des rancunes. Tant qu'il ne s'agissait que de renverser un ennemi commun, MM. Rhallis, Carapanos, Typaldo, Pappamichalopoulo, montaient, derrière M. Delyannis, à l'assaut du pouvoir. Maintenant que Troie est prise, ils se querellent. M. Rhallis essaye de former un parti à lui tout seul. M. Carapanos vient de quitter le ministère, en faisant claquer les portes.

M. Delyannis est le représentant officiel des palikares. C'est là sa force, et c'est là sa faiblesse. Il lui est impossible de réaliser le programme vraiment trop héroïque de son parti. La profession d'un palikare, c'est d'être un héros et un fils de héros. Les vieux Klephtes et les intrépides « brûlotiers » qui ont pris part à la « guerre sacrée » sont tous morts ou peu s'en faut. Le général Théodore Grivas, vieux capitaine de partisans, que Colettis appelait son « tigre en laisse », vient de finir, à Marseille, son aventureuse destinée. L'année dernière, les journaux grecs prononçaient, en termes un peu vagues, l'oraison funèbre des « combattants » Myconios et Baïras, compagnons du colonel Fabvier, et dernières reliques d'un passé mort. Les montagnards de Thessalie, descendants des rois sauvages de la Phtiotide, ont suspendu aux murs leurs vieux fusils, terribles aux Turcs. Les Klephtes ont quitté le *limèri*, le bivouac où le chef et ses hommes faisaient rôtir des moutons tout entiers devant un feu de branches et de feuilles sèches. N'importe. Noblesse oblige, et ce n'est pas en vain que des familles se lèguent, de génération en génération, des pistolets ayant appartenu à Miaoulis. Pour les palikares, hommes généreux, qui ont à la fois des candeurs d'enfant et toute la ruse de l'ingénieux Ulysse, la politique grecque doit se résumer en ceci : aller à Constantinople. Un patriarche de Thessalie, à qui j'exposais timidement la nécessité où est la Grèce de réorganiser ses finances, d'affermir son crédit, de payer ses dettes, me répondait :

— Très bien, mon enfant ; mais il faut d'abord que nous allions à Constantinople. Quand nous serons allés à Constantinople, nous verrons...

Être un héros, en Grèce, cela dispense de tout. On jure qu'on a sauvé la patrie ou qu'on la sauvera. On promet, avec une certaine sincérité, de mourir pour elle. Cela donne le droit de jouir, en attendant, du plaisir de vivre sans rien faire. Boulgaris, Coumoundouros l'ancien étaient des hommes d'Etat tout à fait « héroïques ». Ils ne fléchissaient pas sous le poids des dossiers et des rapports. Oh ! que ceux-là étaient bien du pays, et comme le Moréate, le palikare, fumeur de narghilé et buveur de raki, cordial et taquin, très aimable et trop avisé, bon compagnon et rusé compère, reparaissait en eux quand ils avaient quitté la morgue diplomatique des salons officiels ! Ils avaient le mot pour rire, une tasse de café et une plaisanterie toujours prêtes pour l'électeur en fustanelle, qui venait, du fond du Magne ou des montagnes de l'Étolie, voir son ministre et lui apporter des nouvelles du village natal. Ils n'étaient pas avares de leur temps, et donnaient volontiers de longues heures aux causeries oisives. Les bureaux s'ouvraient quelquefois, à des heures vagues, quand l'employé passait et qu'il ne résistait pas au plaisir d'entrer, pour tuer le temps. C'était un royaume unique au monde, un collège en vacances, dont l'insouciance sublime se moquait des banqueroutes et narguait les déficits.

Essayez de faire comprendre à des braves gens qui sont dans un pareil « état d'âme » qu'il est utile d'établir un budget, indispensable de tenir registre des recettes et des dépenses, et salutaire, si l'on veut avoir de bons soldats, de leur faire faire l'exercice, à des heures régulières, « en décomposant » ! Ils vous répondront que, lorsqu'on est Hellène, on n'a que faire de ces inventions d'Européens, que Canaris n'avait jamais mis les pieds dans une école navale, que Colocotronis ne connaissait pas les principes de l'école du soldat, et qu'avec du cœur, un bon fusil et un bon rocher derrière lequel on tire à son aise, on vient facilement à bout de toute une horde d'Osmanlis. Il faut du courage pour aller à l'encontre de ces idées, qui sont solidement ancrées dans la tête des Maïnotes. L'illustre Capo d'Istria, au lendemain même des guerres de l'Indépendance, osa le tenter. Il entreprit d'apprivoiser les farouches libérateurs du territoire. Il voulut, avec une fermeté et un courage admirables, donner à la Grèce, encore toute chaude et frémissante des premières ivresses de la liberté, l'allure tranquille, reposée et régulière des États civilisés. C'est pour cela que Georges et Constantin Mavromikhali, fils du bey du Magne, le tuèrent, d'un coup de pistolet et d'un coup de couteau, devant l'église de Saint-Spiridion, à Nauplie.

*

Ce tragique exemple n'a pas découragé M. Tricoupis. Il veut, lui aussi, réformer les mœurs antiques, dont la fantaisie est tour à tour aimable et féroce ; il appartient décidément à la catégorie que les descendants des Klephtes appellent dédaigneusement le parti des « avocats ». Épris d'assiduité, passionné pour sa tâche, cet homme ressemble aussi peu que possible aux rhétoriciens narquois et philosophes, parfois amusants et toujours amusés, dont il a pris la place et recueilli la lourde succession.

Ses compatriotes sont de grands enfants qui rient

de nos fièvres, de nos soucis d'exactitude, de notre empressement. L'âpreté de M. Tricoupis, son acharnement au travail, son air tragique et fatigué les jettent dans la stupéfaction. Il leur semble qu'il a une étrange conception de la vie, et qu'il a dû prendre ces façons dans les pays moroses où le soleil ne sourit pas. Pourquoi s'accable-t-il de si lourdes occupations? Ses ennemis l'accusent d'être un *xénos* (étranger). Il ne doit pas s'en émouvoir, car au fond c'est peut-être ce préjugé qui plus tard fera sa force. Si ses compatriotes ne le sentaient pas si différent d'eux-mêmes, il passerait sans doute le reste de sa vie à aligner en théorie, et simplement pour le plaisir, ses projets d'équilibre budgétaire. Un roi grec serait impossible en Grèce; par suite des liens de parenté, aussi nombreux que ténus, qui unissent les palikares les uns aux autres, et à cause des idées d'égalité qui sont communes à tous les Hellènes, le palais serait le rendez-vous de tous les laboureurs de la plaine et de tous les bergers de la montagne. Les cousins les plus imprévus viendraient complimenter le malheureux monarque, qui n'aurait même pas la ressource de fermer sa porte sans provoquer une révolution. Pareillement, un ministre de façons populaires, un *adelphos* (frère), ne peut rester au pouvoir, à moins de se faire pardonner son élévation par d'incroyables faiblesses. Mais, justement, le paysan d'Alopèce ou d'Acharnes, qui vient le matin en poussant devant lui un petit âne rétif qu'il pique avec un bâton pointu, n'éprouve point la tentation d'appeler *adelphé* cet homme soucieux et peu abordable, et de lui tendre le bouquin d'ambre d'un narghilé, après l'avoir préalablement essayé. L'éloquence sobre et bien informée de ce remueur de dossiers déconcerte la faconde des maîtres d'école, les déconcerte et les met en fuite. De toutes ces impressions éparses est née dans l'esprit du peuple grec, sinon une sympathie bien décidée pour M. Tricoupis, du moins l'idée d'une supériorité incontestable, contre laquelle toutes les polémiques ne sauraient prévaloir. C'est pourquoi l'ancien ministre peut attendre sans trop de découragement, dans sa modeste maison de la rue de l'Académie, le retour de la fortune. Il a, pour le soutenir dans son œuvre et le consoler de ses échecs, le voisinage réconfortant d'une âme égale à la sienne. Mlle Sophie Tricoupis a renoncé à tout pour partager la destinée de son frère. Il y a quelque chose de touchant dans cette noble intimité. Ils vivent tous les deux, loin de la foule, unis par le culte de leur père, qui fut, lui aussi, un bon serviteur de son pays, et associés par la même confiance aux destinées de l'hellénisme. Elle a, autant qu'elle a pu, allégé le labeur de son frère, prenant pour elle la tâche la plus ardue et la plus rebutante, celle d'apprivoiser les électeurs influents et les « commatarques » réputés pour leur intarissable bavardage. Elle ne sort jamais et reçoit du matin au soir un défilé d'étudiants qui voudraient bien être sous-préfets, d'avocats qui sollicitent un siège à l'aréopage, de pappas qui aspirent au patriarcat œcuménique, d'instituteurs qui exigent une ambassade. Elle les calme, les apaise, et réussit presque toujours à les renvoyer assagis et contents. Depuis les élections du 26 octobre 1890, les visites sont devenues plus rares. Mais ceux qui sont restés fidèles à cette maison, — hospitalière, quoi qu'on en ait dit, à tout ce qui vient de France, — se rappellent ce vaste salon où flotte un parfum composite de plantes rares et que décore, à côté de l'Hermès de Praxitèle, une Victoire ailée offerte au ministre par les Grecs de Turquie, meilleurs juges que les politiciens d'Athènes de ce qui est conforme aux intérêts de leur nation. Il est impossible d'oublier cet accueil affable et souriant, auquel la gravité singulière de la maîtresse de la maison et son deuil éternel donnent une mélancolie quelque peu hautaine, où l'on sent les angoisses d'un patriotisme inquiet et trop souvent méconnu. M. Tricoupis est de ceux que la retraite ne diminue pas. Dans l'Europe actuelle, où les premiers rôles sont presque tous occupés par des comparses, il est, comme M. Gladstone, comme M. Jules Ferry, comme beaucoup d'autres envers qui le suffrage populaire voudra réparer, peut-être trop tard, ses injustices et ses cruautés, un de ces hommes d'État dont il faut regretter l'inaction. Si petit que soit son pays, il donne l'idée d'un grand ministre.

GASTON DESCHAMPS.

TROIS CONTES PIEUX

LA FOI.

Au fond de ce lointain pays, qu'on nomme le Céleste Empire, vivait, il y a quelques années, un mandarin terrible, plus redouté encore des étrangers que de ses sujets. On le disait juste pourtant, mais sa justice était parfois cruelle. Il pratiquait sa religion avec austérité, et l'aimait jusqu'au fanatisme.

Dans la province qu'il gouvernait arrivèrent, un jour, des contrées de la noble France, deux hommes, prêtres du vrai Dieu.

L'un était un vieillard robuste, à longue barbe blanche; l'autre, un homme tout jeune encore, mais faible, malingre, chétif, usé de fatigues et de privations.

Ils s'établirent tous les deux dans la ville même où résidait le mandarin, et enseignèrent le Dieu nouveau. Comme ils étaient bons et secourables, les pauvres d'abord et les déshérités vinrent à eux de toutes parts; puis la troupe de leurs fidèles augmenta insensiblement; en grand nombre bientôt les hommes et les femmes se prosternèrent devant la Croix; çà et là

même, dans les campagnes, les temples des idoles devinrent des églises.

Le mandarin en prit ombrage. Il donna l'ordre, un jour, d'arrêter les deux étrangers et de les jeter en prison. Mais, comme la semence, répandue par les champs fertiles, germe en l'absence du laboureur, ainsi la parole des deux étrangers portait encore de nouveaux fruits, et les hommes jaunes se convertissaient.

Pour en finir une bonne fois, le mandarin farouche appela un de ses serviteurs :

— Va, dit-il, qu'on tire à l'instant ces deux hommes de leur prison ; qu'on ameute contre eux la foule ; qu'on les mène enchaînés sur la place publique, et là, telle est ma volonté, qu'on leur ordonne tour à tour de renier leur Dieu. Que l'on commence par le plus jeune ; il est, dit-on, faible et chétif : il cédera facilement. Du reste, s'il veut résister, qu'on le contraigne par la force.

Le zélé serviteur partit, et, quelques minutes plus tard, le mandarin entendait les cris forcenés de la populace ameutée contre les étrangers.

Bientôt revint le serviteur.

— Qu'a-t-on fait? dit le mandarin.

— Une fois hors de leurs cachots, on s'est emparé du plus jeune et, suivant votre volonté, on l'a sommé d'abjurer sa foi. Comme il refusait d'obéir, on l'a dépouillé de ses vêtements, on l'a couché sur une claie, et, à coups de lanières ferrées, en lui réitérant vos ordres, on a mis ses reins en lambeaux...

— Et qu'a-t-il dit?

— Je crois en Dieu !...

— Il résiste ; eh bien, pars encore, et dis de ne rien épargner jusqu'à ce qu'il ait obéi.

Derechef partit le serviteur, et il revint bientôt après.

— Qu'a-t-on fait? dit le mandarin.

— On l'a étendu sur le dos, on lui a arraché la barbe et les cheveux ; entre l'ongle de chaque doigt, on a enfoncé des bambous aigus; on a approché de ses pieds des fers et des tisons ardents...

— Et qu'a-t-il dit?

— Gloire à mon Dieu !...

— Puisqu'il en est ainsi, qu'on le torture sans pitié et que le supplice en ait enfin raison.

Encore une fois partit le serviteur, et, quand il revint, quelques instants plus tard, il était pâle et tremblant.

— Qu'a-t-on fait? dit le mandarin.

— On l'a lié à un tronc d'arbre, et on l'a mutilé ; par une large entaille on lui a ouvert le côté et, comme un écheveau, on a dévidé ses entrailles. Ensuite on a crevé ses yeux ; avec des fers rougis on a fouillé jusqu'au fond des orbites, et, à travers les deux trous béants, des flots de sang noir ont coulé...

— Et qu'a-t-il dit?

— Je vois mon Dieu !...

Le mandarin était resté songeur, puis, à voix basse, il parla ainsi :

— Va vite, qu'on cesse à l'instant le supplice et qu'on épargne ce malheureux. Entends-moi bien, que personne n'y touche, sinon pour lui venir en aide et pour lui adoucir la mort. Puis adresse-toi à son compagnon : prie-le de venir jusqu'ici ; dis-lui que je veux lui parler. Va donc, amène-le toi-même, et que, sur son passage, chacun lui parle avec respect.

*
* *

MADELEINE.

Depuis quelques jours seulement elle s'était retirée dans le désert, et là, couchée sur son lit de fougère, loin des regards humains, elle pleurait, la belle pécheresse, et pleurait comme elle avait aimé. Devant l'étendue de ses fautes, elle se prenait quelquefois à désespérer de la divine miséricorde. Tous la fuyaient maintenant ou ne parlaient d'elle que pour la maudire, et, quand les enfants demandaient quel fut le crime de cette femme, on faisait semblant de ne pas entendre. Ceux qui l'avaient aimée, ceux-là mêmes à qui elle avait prodigué les trésors de sa tendresse folle, ne l'appelaient plus que « la Pécheresse », pour n'avoir point à la nommer.

Or, un jour, près de ce lieu même où pleurait la pauvre repentante, la mère de Jésus passa ; et, dans cette affligée, aux cheveux épars, aux vêtements splendides, elle reconnut Madeleine.

La Vierge ne s'éloigna point.

Elle s'approcha doucement et elle appela :

— Madeleine !...

La Pécheresse leva les yeux, mais, en voyant celle qui lui parlait, elle n'osa répondre et cacha sa tête en ses mains.

La Vierge reprit :

— Madeleine !

Lentement elle se souleva et, les mains jointes, à genoux, elle répondit :

— Vierge Marie, ne me maudissez pas.

— Moi, te maudire, Madeleine ! Non ; tu pleurais, je suis venue, mais pour te plaindre et te consoler. Les hommes n'ont plus de pitié pour toi : prie et espère en Dieu, lui seul n'abandonne jamais. Cet amour que tu expies et pour lequel on te condamne, je ne le connais point ; mais, quel qu'il soit ou qu'il puisse être, assurément il doit venir de Dieu, puisque moi-même je porte en mon cœur celui de son Fils bien-aimé. Le tien fut coupable, dit-on. Tu aimas, c'est là ton excuse, car seuls les bons peuvent aimer. Espère donc, ma pauvre sœur : Celui qui ne connaît point la haine et qui est la source de tout amour, Dieu, qui te voit, te pardonnera.

*
* *

DIEU.

Un jour, aux premiers temps du monde, le nouveau Créateur avait quitté son Paradis et se promenait dans son vaste empire.

Chemin faisant, il mit une dernière fois la main à son ouvrage, régla le cours de certains astres, alluma encore quelques soleils, ramena dans leur voie deux ou trois mondes égarés, et, descendu dans les régions plus basses, arriva par hasard devant les portes de l'Enfer.

Il prêta l'oreille un moment et écouta les plaintes et les cris qui sortaient des profondeurs du gouffre.

Il s'en retournait, quelque peu rêveur, soucieux d'avoir créé les hommes pour devoir les châtier ainsi, quand il rencontra sur sa route Satan, l'esprit du mal, qui poussait vers l'Enfer une cohorte de damnés.

Il les observa au passage.

Les premiers allaient, tête basse, le regard sournois et oblique, avec des airs serviles, humbles et lâches à la fois.

Après eux venaient quelques hommes, au front pensif, à la démarche calme, qui portaient sur Dieu des regards étonnés, et qui ne baissaient point les yeux.

Il fit arrêter le cortège; et, montrant les premiers :

— Ceux-ci, qui sont-ils?

Satan répondit :

— Des gens qui encombrent vos temples et qui prient du matin au soir. Mais leur prière n'est que sur leurs lèvres, car ils n'ont dans l'âme que l'imposture. Ils prêchent la vertu et pratiquent le vice; parlent d'amour et de vérité et n'ont au cœur que mensonge et haine : des hypocrites, des faux dévots...

— Emmène-les, fit le Dieu juste...

Puis, se tournant vers les derniers :

— Et ceux-ci?

— Une engeance d'une autre espèce, fit le Malin, un peu embarrassé : des gens qui veulent tout savoir, tout comprendre, tout expliquer; des gens sans foi, sans religion; qui ne veulent croire que ce qu'ils comprennent et qui doutent de tout le reste; des gens enfin, des gens, conclut-il avec un sourire, qui nient même que vous existiez.

— Sont-ils sincères? demanda Dieu.

— Oui, répondit le Tentateur.

— Alors, pourquoi les as-tu pris? S'ils n'ont point commis d'autre faute que de faire usage de cette force que moi-même j'ai mise en eux, la plus noble, d'ailleurs, et la plus haute émanation de ma divinité, que l'on appelle la Raison; s'ils ont cherché pour mieux savoir, étudié pour mieux comprendre; s'ils n'ont douté que par sagesse, s'ils ont affirmé sans orgueil ou nié même de bonne foi, de quel droit les emmènes-tu? Ils sont à moi, délivre-les.

L. Brethous-Lafargue.

SOUVENIRS DE VOYAGE (1)

La ville de Pékin.

Pékin remonte aux temps antérieurs à l'ère chrétienne, mais ce n'est que depuis 1409, sous Koubilaï, qu'elle est élevée au rang de capitale. La nécessité de concentrer sur les frontières septentrionales de la Chine, les plus menacées par l'ennemi, les forces vives de l'Empire, conduisit les souverains à transporter leur résidence au nord et à abandonner le séjour de Nankin, quoique cette dernière fût plus au centre du pays. Certains géographes, qui d'ailleurs n'avaient jamais vu Pékin, ont donné à cette ville jusqu'à deux millions d'habitants. Quand, du haut des remparts de l'Observatoire, on contemple l'ensemble de l'agglomération et qu'on voit de nombreux bouquets d'arbres émerger des groupes de maisons, les larges boulevards se coupant à angle droit, faisant ressembler la ville à un vaste damier, on se range facilement à l'avis des missionnaires, qui lui assignent au plus 600,000 âmes. On ne peut jamais faire que des calculs approximatifs, puisque les autorités provinciales ne communiquent pas leurs éléments de statistique. On se demande même souvent où sont les autorités : quand vous pénétrez dans la ville, personne ne visite votre passeport, et dans les rues vous ne rencontrez pas l'ombre d'un agent de police. La foule va et vient, vaque à ses affaires, et si l'Européen qui s'y mêle a le soin de se montrer discret, de passer tranquillement son chemin quand on l'examine de trop près, il peut se promener sans crainte à Pékin.

La prudence devient nécessaire, par exemple, si l'empereur vient à sortir, ce qui est rare, car les rues sont barrées, et la police, absente les autres jours, fait alors preuve d'un zèle extraordinaire pour dérober le Fils du Ciel à la vue des « diables étrangers », obligés de tourner leurs regards du côté opposé au souverain, sous peine de recevoir des horions. C'est d'ailleurs une coutume en Chine de témoigner sa politesse sur le passage des hauts mandarins en se détournant à la vue de leurs chaises à porteurs. C'est un signe de respect plus grand que nos saluts et nos acclamations adressés aux puissants de la terre. Quand passe le cortège d'un mandarin, des satellites font faire place en frappant à coups de fouet la populace encombrant les rues et les places publiques.

Les murailles de Pékin sont construites en terre soutenue par un revêtement de briques renforcé à intervalles réguliers de 200 mètres par des tours de 20 mètres de saillie formant de solides contreforts; elles sont hautes de 15 mètres; leur épaisseur au pied est de 18 mètres, et au sommet, constitué par une plate-forme dallée, de 12 mètres : deux chars attelés peuvent s'y croiser. Seize portes donnent accès

(1) Extrait d'un ouvrage de M. le commandant Bouinais : *De Hanoï à Pékin*, qui va paraître à la librairie Berger-Levrault.

dans la ville chinoise et dans la ville tartare; l'enceinte intérieure de la ville impériale, de forme carrée, a une étendue de 11 kilomètres et est percée de quatre portes. Là s'élèvent, au milieu de jardins, des temples remontant aux anciennes dynasties, des palais, les habitations des femmes, des eunuques et des serviteurs de la cour, formant une population qu'on peut évaluer à une dizaine de mille d'individus.

Dans les rues, on voit de loin en loin des grilles en bois mal entretenues. Ces grilles, appelées *lankan*, servent ou plutôt servaient à barrer les voies publiques en cas de troubles ou d'émeutes. Elles sont mieux entretenues dans les petites villes que dans les grandes, et l'autorité municipale des cités peu étendues accorde plus d'importance à ces barrières portatives. Celles que nous avons vues à Monkaï étaient solides et bien disposées : elles auraient pu servir à la défense de la ville contre les pirates.

Les rues sont ou plutôt ont été macadamisées ou dallées, mais elles ne sont guère entretenues : on y voit des ornières plus anciennes que l'époque mérovingienne; les égouts, autrefois recouverts, sont aujourd'hui à ciel ouvert. Par un temps sec, on est couvert de poussière et, par la pluie, d'une boue noirâtre dont les *boys* des consulats doivent maudire les taches. A droite et à gauche de la voie figurent, mais pour mémoire seulement sur bien des points, des trottoirs dallés ou cailloutés : preuve de l'incurie de l'administration qui laisse détruire, dans la capitale même, de magnifiques travaux d'édilité.

Les maisons ont toutes le même caractère : elles sont en bois avec des façades sculptées ou dorées d'où pendent de bizarres enseignes et sont surmontées de mâts avec de grandes banderoles agitées par le vent. Elles ne laissent cependant d'autre impression que celle des baraquements d'un camp. Dans la ville chinoise, les maisons se pressent, aucun espace n'est perdu ; dans la ville tartare, des jardins et des parcs séparent les différentes habitations.

L'arrosage n'est pas inconnu. De loin en loin, des hommes tirent dans les corbeilles de jonc tressé l'eau d'un puits, si toutefois on peut donner ce nom au liquide mêlé aux infiltrations des égouts et, à Pékin, le tout à l'égout n'est pas un vain mot.

Depuis les temps les plus reculés, la Chine n'a eu qu'un seul type d'architecture, et la reproduction de ce type est singulièrement monotone, en dépit de la diversité des détails sculptés, dragons, oiseaux, moulures, arabesques, tuiles vernissées de différentes couleurs, employés sans succès pour distinguer les bâtiments. Partout l'usage du bois et de la brique : les Chinois ne construisent pas pour l'éternité. Au bout de quelques années, les édifices tombent en ruines. On ne les répare pas; on laisse le temps faire son œuvre de destruction; on construit, à côté du bâtiment attaqué, de véritables échoppes en matériaux aussi peu résistants : une ville du Céleste-Empire est l'ensemble de maisons à un degré plus ou moins avancé de décrépitude.

L'Observatoire impérial. — A l'angle externe de la saillie formé par la ville chinoise sur la ville tartare se trouve l'Observatoire élevé par le P. Verbiest. On y voit une haute tour dépassant les remparts. Les instruments étaient en plein air, faits en bronze avec le plus grand soin ; ils sont abandonnés aujourd'hui dans une petite cour envahie par des herbes : ce sont un grand azimuth, présent de Louis XIV; une sphère céleste de deux mètres de diamètre, tournant en tous sens à l'aide d'articulations et de genoux à coquilles; les constellations y sont figurées en relief; un équatorial, un sextant de quatre mètres, auquel on parvient par un marchepied porté sur des rails; une lunette paralactique et un cercle mural. Les pieds de la sphère, appuyés sur un support cylindrique central, sont ornés de dragons, de chimères, de feuilles d'acanthe et de fleurs de lis. En 1872, à l'occasion du mariage de l'empereur, les mandarins du Bureau de l'astronomie allèrent observer les étoiles à l'ancien Observatoire des jésuites pour chercher, d'après les données de l'astrologie, le jour favorable pour la cérémonie. On se demande comment procédèrent ces graves savants, les verres des lunettes étant perdus depuis des années.

Non loin de l'Observatoire édifié par le P. Verbiest s'élève le camp des lettrés, baraques entourées de murs où les candidats aux grades supérieurs viennent subir, tous les trois ans, sous la surveillance de gardes qui ne les laissent sortir sous aucun prétexte, des examens de quatorze jours. Nous avions déjà vu un de ces camps lettrés à Hanoï; il en existait autrefois un à Saïgon, mais tous les deux moins étendus. Dans ces pays de l'extrême Orient, toutes les places sont censées être accordées au mérite constaté par le concours, mais on sait que nulle part la brigue et la protection ne sont plus puissantes.

Le Chinois ne brille pas par la propreté et a peur des ablutions. Il ne quitte guère ses vêtements; ce sont ceux-ci qui le quittent, après avoir fourni un long usage. A côté du lettré aux grandes lunettes rondes à monture de cuivre et des mandarins ornés des globules distinctifs de leur rang vous rencontrez les portefaix chargés d'un fardeau réparti dans les deux plateaux d'une sorte de balance portée sur l'épaule ou se mettant à deux pour porter à domicile un fardeau plus lourd suspendu au milieu d'un bâton appuyé sur les épaules des porteurs. Sur la chaussée, c'est un pêle-mêle continuel de chars, de charrettes, de cavaliers, de porteurs de chaises. La charrette chinoise est un véritable instrument de supplice pour les Européens. Elle a deux roues et deux brancards ; la caisse est placée directement sans suspension sur l'essieu et est surmontée d'une bâche ; on ne peut s'y tenir ni assis ni couché; il faut y prendre une de ces poses impossibles auxquelles se prête si bien la souplesse des membres de l'Asiatique. Un tailleur seul pourrait s'y trouver à l'aise, si les cahots ne le renversaient sans cesse à droite ou à gauche. Le conducteur s'assoit sur le brancard de gauche dans la position des charretiers de nos tombereaux quand le sergent de ville n'est pas là pour les obliger de se conformer aux ordonnances de police et de marcher à côté de leurs chevaux. Cette place est permise à Pékin, et une sorte de tente mobile soutenue à la bâche et à des appuis fixés sur les brancards abrite à la fois mule et cocher. Les

charrettes ont des stations déterminées et doivent transporter les clients à un tarif réglementaire; les bonzes et les soldats ont droit à une diminution de prix. Le tarif doit être donné au voyageur par l'automédon : on voit que nous n'avons rien inventé à Paris. Les cochers jaunes ne sont pas plus agréables que leurs collègues de nos boulevards ou de la cité de Londres, ce qui n'est pas peu dire.

De loin en loin on passe sous un arc de triomphe en bois vermoulu. L'Européen qui a lu la description de Pékin dans Marco Polo est vite désabusé des splendides tableaux du voyageur italien : il ne reste rien de ses rêves de palais des *Mille et une Nuits*. La décadence est partout. Sur les trottoirs des marchands de comestibles, des restaurants en plein vent vendent leurs produits pour quelques sapèques aux Chinois faméliques, des barbiers font la barbe et la tête de leurs clients.

Quand on circule dans les rues où grouillent d'innombrables chiens sales et maigres, quand on s'enfonce dans les quartiers chinois par des ruelles infectes à peine assez larges pour permettre le passage d'une voiture et où les cochers sont obligés de reculer pendant plusieurs centaines de mètres pour trouver l'endroit où ils pourront croiser leurs véhicules, la pensée se reporte involontairement vers l'Europe telle que nous nous la représentons au moyen âge, telle que la décrit Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris* et telle que nous la rappellent la rue Brantôme, la rue de Venise, la rue Brise-Miche, la rue Pierre-au-Lard, derniers vestiges d'un passé disparu depuis M. Haussmann.

A Pékin et dans toute la Chine, chaque maison est soigneusement enclose et toute la vie familiale se passe à l'intérieur. Nous n'étonnerons pas beaucoup en disant qu'à côté de véritables qualités domestiques, les Chinois font souvent preuve d'une grande dépravation morale. Tous ceux qui en ont les moyens fument l'opium, et sur les murs des rues on voit s'étaler cyniquement des annonces de produits pharmaceutiques pour l'avortement. Le long des maisons on rencontre des hommes indécemment accroupis; le célèbre *Pont des Mendiants*, bâti en marbre, séparé en trois parties par des balustrades, vous montre le prolétariat des deux sexes, maigre, à peine couvert de haillons remplis de vermine, rôtissant ses plaies au soleil, attendant la sapèque, la demandant avec une insistance éhontée, ou grelottant le froid quand viennent les frimas. Les mendiants sont organisés en corporations, et les membres de cette Cour des Miracles taxent les habitants de chaque quartier : l'incendie et le pillage auraient raison de la résistance à cet impôt ; le boutiquier paye pour sauvegarder son étalage.

Parfois, au milieu des Chinois, on rencontre des Coréens au costume pittoresque ou des bonzes venus des lamaseries du Thibet. Un spectacle intéressant est celui des coolies attendant du travail, des médecins ou charlatans, des diseurs de bonne aventure et des conteurs en plein vent qu'on trouve dans chaque quartier populeux et qui racontent d'interminables légendes à ces naïves et ignorantes populations : c'est encore le moyen âge.

La ville tartare est pleine de petits mandarins ou de soldats mandchoux qu'on voit se rendre avec leur arc à l'exercice ou monter la garde en jouant aux dominos ou en dormant au soleil. Quelques-uns recevant de petites rentes vivent du souvenir de la grandeur déchue et de la générosité de la race conquérante.

Dans la ville chinoise, il y a des boutiques de toute sorte avec des écriteaux ou annonces rappelant nos vieilles auberges et plus usités encore aujourd'hui en Angleterre qu'en France. Ce qui frappe surtout les Européens, ce sont les magasins de fourrures, de soieries, d'éventails, de lanternes, de papier, etc., et les magasins de bibelots. Il y en a de bien beaux, très chers ; mais il faut être un fin connaisseur pour les marchander, et on risque fort d'acheter, pour des antiquités, des produits fabriqués de la veille. Les étoffes de soie, les robes de mandarins, les velums, les draperies, les porcelaines, les bronzes d'art cloisonnés abondent. Dès que la présence d'un Européen est signalée, tous les marchands accourent; les yeux sont souvent émerveillés, mais aussi souvent déçus par la camelotte présentée. Quelques-uns des objets d'art proviennent, dit-on, du Palais impérial, volés ou remis à un marchand par quelques mandarins besogneux. Nous avons vu un grand nombre de ces bibelots. Malheureusement, la bourse d'un chef de bataillon ne permet que des convoitises et se refuse à satisfaire tous les désirs qui naissent devant cette incessante obsession des marchands chinois pour qui le temps ne compte pas. Quand on veut acheter, il faut être aussi patient qu'eux et ne pas manifester trop tôt qu'on tient à tel ou tel objet, autrement, avec leur merveilleuse souplesse de vendeurs, ils réussissent bien vite à vous entortiller. Depuis trente ans que Pékin nous est ouvert, on a beaucoup exporté de ces objets et l'industrie de l'imitation des vieux bibelots est devenue florissante. Toutefois, il y a souvent intérêt à se laisser aller à ouvrir sa bourse. En Europe, on paye le double.

COURRIER LITTÉRAIRE

Ernest Renan : *Feuilles détachées.* — Francisque Sarcey : *Souvenirs d'âge mûr.* — Bibliothèque des classiques populaires : *Hérodote, Boileau, Bernardin de Saint-Pierre.*

M. Renan vient de publier un de ces aimables volumes qui lui servent, de temps à autre, à interrompre la suite de ses livres austères. L'austérité de M. Renan n'est jamais farouche, et ses divertissements, de leur part, ont toujours un fond solide; mais la simple différence de degré suffit à mettre une variété agréable dans une vie intellectuelle qui est peut-être, de toutes celles que je connais, celle dont l'économie a été le mieux réglée.

Les divertissements de M. Renan, les *juvenilia* de cet homme qui, aussi loin qu'il ira, gardera toujours une fraîche jeunesse de cœur, sont faits quelquefois de

caprices d'imagination, comme l'*Eau de Jouvence* ou *Caliban;* plus souvent ils sont faits de souvenirs et de causeries. Ainsi étaient les *Souvenirs d'enfance* et de *jeunesse;* ainsi sont les *Feuilles détachées* d'aujourd'hui. — *Feuilles détachées,* à vrai dire, n'est pas tout à fait le mot juste. C'est plutôt « feuilles recueillies » qu'il faudrait dire. M. Renan prononce un discours en un petit banquet fraternel, *sub rosa*, ou sur une tombe, *sub cupresso*, et, pour lui, sans que ce soit même chose, c'est à peu près *sub rosa* encore, tant sa tristesse est souriante, consolatrice, et je voudrais pouvoir dire « apaisatrice ». M. Renan envoie à un journal, qui les lui demande avec instance, quelques colonnes, partie de souvenirs, partie d'impressions, partie de réflexions philosophiques; M. Renan parle à des savants de province qui se sont réunis à Paris pour échanger leurs idées et cultiver leurs amitiés utiles et agréables : au bout de dix ans, ces productions diverses forment un volume que M. Renan publie, en se reprochant de le publier.

Il a tort de se le reprocher. J'ai connu, dans ma jeunesse, des lecteurs attentifs et soigneux. Ce qu'ils trouvaient de bon dans les journaux, ils le découpaient avec soin, le serraient avec précaution, le reliaient avec diligence, et le conservaient avec avarice. C'était un travail. Il se trouvait des semaines où il y avait jusqu'à deux articles à recueillir de la sorte. Cette race disparaît. On n'a plus le temps. La distraction est trop grande et la dispersion trop continue. On reçoit les journaux, on ne les lit pas. « Avez-vous lu le toast de M. Renan au dîner celtique? — Sans doute! Charmant! Dans quel journal? — Dans *le Temps* d'avant-hier. — D'avant-hier. Bon? » Et l'on se promet de rechercher le numéro. Quand on revient chez soi, il est bien loin. On a perdu le toast de M. Renan. Aussi est-il bon que M. Renan recueille lui-même sa petite affaire, et nous la relie chez Calmann. C'est la nécessité des temps qui l'exige. Dieu sait si je suis à l'affût de ce que M. Renan écrit, ou seulement préfère. Eh bien, il y a dans ce volume des choses que je n'avais pas lues. Elles m'avaient échappé. Ce jour-là, j'avais des affaires. Il y avait une crise ministérielle. Que sais-je? Enfin, personnellement, je suis très reconnaissant à M. Renan d'avoir publié ses *Feuilles détachées.*

Il les donne comme une suite à ses *Souvenirs de jeunesse.* Elles sont beaucoup plus variées. Il y a là des souvenirs d'abord, mais ensuite de la littérature, de la critique, de la philosophie. On y trouvera un jugement sur George Sand qui me paraît exquis, quoique les ombres y soient dissimulées, ou plutôt oubliées, avec un peu trop de complaisance; une critique excellente, dans une mesure admirable, de *la Tentation de saint Antoine;* un bien joli article, qui est une page d'histoire, sur Mme Hortense Cornu... Puisque j'en suis là, que dites-vous de ce portrait de Napoléon III, échappé à la nonchalance sagace du grand moraliste :

Nature profonde, rêveuse, embarrassée, mais forte et obstinée, incapable d'être distraite de son idée fixe, incapable aussi d'acquérir du dehors ce que le mouvement lent et obscur de sa pensée ne l'amenait pas à voir lui-même, il avait la volonté inflexible du croyant, la gaucherie de l'obsédé. Son manque absolu de facilité le prédestinait à embrasser énergiquement ce qu'il comprenait; mais aussi à ne jamais comprendre une foule de choses. Les leçons qu'il écoutait enfant lui furent à peu près inutiles; le maître ne croyait pas qu'il fût de son devoir de recourir aux méthodes longues et patientes pour faire pénétrer son enseignement dans un esprit qui n'était fermé qu'en apparence, mais où l'on ne pouvait entrer qu'après en avoir longtemps cherché les issues... Renfermé, à la manière d'un somnambule, dans un monde fantastique, hanté de cette espèce d'hallucination du spectre napoléonien, qui, comme l'ombre d'Hamlet, devait le mener jusqu'au bout de l'étroite chaussée au delà de laquelle il n'y a plus que l'abîme, enfant timide, têtu, taciturne...

Et à côté de cela vous trouverez une étude d'une singulière pénétration sur Amiel, et un *Examen de conscience* qui est le dernier (jusqu'à présent) des *Dialogues philosophiques*, et une charmante nouvelle qui est une « étude de femme », *Emma Kosilis.*

M. Renan ne renouvelle pas, à proprement parler, sa manière; et cependant un côté un peu nouveau de son beau talent se révèle presque ici. Je veux parler de ce que l'on pourrait appeler le *récit philosophique.* M. Renan raconte quelque chose. Ce quelque chose n'est presque rien. Il le raconte avec grâce, avec un charme abandonné et négligé en apparence qui est exquis, et qu'il serait bien difficile aux plus habiles d'attraper; et puis, mêlés insensiblement au récit, ne le suspendant point, faisant corps, ou plutôt âme, avec lui, ce sont des réflexions de moraliste, des digressions de philosophe, des rêveries discrètes et sans apparat d'homme à idées. Ainsi est faite *Emma Kosilis*, ainsi est traité *le Dix-huitième centenaire de Pompéi*, qui est bien la plus jolie impression de voyage, ou le plus émouvant chapitre du livre des ruines, à votre choix, ou bien plutôt les deux ensemble. Ainsi racontait Montaigne quand il racontait, ce qui ne lui arrivait pas assez souvent; ainsi il eût raconté si l'envie l'en eût pris davantage. Le Montaigne moderne, c'est bien la définition de M. Renan. Je sais bien que Montaigne, auprès de M. Renan, est le plus grand fainéant du monde. Aussi j'ai dit Montaigne moderne. Cela fait bien des différences, dont une est l'érudition et le labeur.

L'impression qui domine, quand on a lu ces pages, c'est que, de plus en plus, on a affaire, en M. Renan, au plus déterminé, au plus entêté, au plus souriant et au plus délicieux des optimistes. Plus il va, et plus va le siècle, plus M. Renan s'obstine à déclarer la vie bonne et le monde tout à fait habitable. Les plus sains d'entre nous ne sont pas gais et ne sont pas fiers. Le siècle est lourd et dur. Il annonce un fils qui ne sera

pas tendre. Une sourde inquiétude, sinon un intime effroi, est partout. Dans son beau dernier livre, *le Gouvernement dans la démocratie*, l'excellent et vénérable M. de Laveleye, si équilibré, si pondéré, si sage, si éloigné des écarts d'une sombre imagination, ne peut dissimuler, au bord du tombeau, une secrète angoisse, à jeter un dernier regard sur l'avenir. M. Renan, âgé déjà, souvent en proie à de rudes souffrances, est plein de satisfaction et d'espérance. Il sourit, sourit encore, et c'est lui qui nous rassérène et nous réconforte, et je dirai presque nous ragaillardit. Je ne puis m'empêcher d'être vraiment touché de quelque chose qu'on appellerait parfaitement de l'héroïsme, s'il n'était si simple, si naturel et si uni. Allez! allez! le mot de bon vieillard peut faire sourire; mais ce n'est pas si facile que cela d'être bon vieillard. Il y faut une fière volonté, une bien grande force d'abnégation et de détachement, et quand cela se montre sans la moindre trace d'effort, sans rien qui sente l'apprêté et le voulu, ma foi, ma foi, je ne sais pas ce qu'il y faut. Je me contente de me le souhaiter pour le temps qui vient.

Ce qui me frappe encore, en refeuilletant, sans me toucher autant, mais non pas sans m'agréer singulièrement encore, c'est la politesse de M. Renan. Oh! que M. Renan est un homme poli! En cela encore, il nous donne une bien bonne leçon. La politesse n'est pas qualité superficielle chez M. Renan. C'est un élément essentiel de sa nature. Quand on analysera M. Renan pour en faire une étude complète, il faudra tenir compte de sa politesse pour expliquer la moitié, — allons, mettons un bon tiers, — de ce qu'il est. Il a des parties embarrassantes, inquiétantes même quelquefois, qui s'expliqueront par là, s'éclaireront et paraîtront toutes simples. Pour en revenir à ce volume, jamais M. Renan ne s'est montré plus poli. Il en est de cela comme de son optimisme. A mesure que les temps sont plus noirs, M. Renan s'éclaire d'un plus doux sourire; à mesure que les manières douteuses nous envahissent davantage, M. Renan redouble de courtoisie. « Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler. » Il nous accable sous les fleurs. Comme c'est une de ses coquetteries de prétendre qu'il est vieux, ce qu'il est seul à croire, et qu'il va nous quitter bientôt, il nous remercie en nous quittant; il nous remercie tous. Autrefois il ne remerciait que le maître de la maison, le Grand Maître inconnu : « Je ne sais pas qui je remercie, mais je remercie. » Maintenant il remercie tout le monde. Il remercie les Celtes du dîner celtique; il remercie les Félibres; il remercie Silvestre de Sacy; il remercie le maire de Bréhat; il remercie Jules Lemaître, pour le consoler de l'avoir un peu égratigné autrefois; il remercie les dames, dont il a infiniment à se louer, ne leur ayant rien demandé et n'en ayant rien reçu; il remercie l'univers des excellents rapports qu'il a eus trop brièvement avec lui; il remercie Dieu, car Dieu devant très probablement exister un jour, il sied de lui adresser par provision quelques remerciements préalables. Si M. Renan écrit un nouveau volume de *Feuilles détachées*, vous verrez qu'il remerciera M. Maurice Barrès. Il ne peut pas lui tenir rigueur au delà d'un lustre.

C'est un homme qui quitte ce monde (il se l'imagine) et qui en se retirant salue à gauche, à droite, avec effusion : « Mesdames, messieurs... Non, je vous assure... votre petite fête était charmante. » Quand M. Renan nous quittera, vers 1920, on ne pourra pas dire qu'il aura filé à l'anglaise. — Ce sont là d'excellentes vieilles façons qui se perdent trop, et que M. Renan, au risque de se singulariser, fait très bien de maintenir en honneur.

Et voyez l'optimiste! Il n'y a qu'un cas, un seul, où M. Renan, sans se départir de la politesse, — il lui serait impossible, — devient un peu dur cependant, ou, au moins, un peu amer. C'est quand on le contrarie dans son optimisme. Il remercie tout le monde, sauf ce pauvre Amiel. Ah! Amiel! Non! Amiel ne va-t-il pas s'imaginer que le sentiment religieux peut se fonder sur le pessimisme, qu'il est, du fond de sa misère cruellement sentie, un appel de l'homme à un être réparateur!... Oh! oh! voilà ce que M. Renan ne peut pas comprendre. Quand je dis qu'il ne peut pas le comprendre, vous sentez bien que je veux dire que voilà à quoi M. Renan ne veut pas entendre. C'est « l'antipode de ses idées ». Il pense, lui, « qu'on n'est religieux que quand on est content du bon Dieu ». La religion ne se fonde pas sur le pessimisme et la mauvaise humeur. Elle se fonde sur la reconnaissance. Pour croire en Dieu, il faut le remercier; et le pauvre Amiel, qui ne remercie pas assez, passe un très mauvais quart d'heure. Voilà, au moins, un optimisme résolu, et qui n'aime pas qu'on passe par d'autres chemins que lui. Remercions, messieurs, remercions! J'en suis d'avis, et il est au moins quelqu'un que je remercie, après cette lecture, et d'un cœur véritable, c'est M. Renan.

*
* *

Je remercie aussi M. Sarcey. Il a fait un joli livre avec ses *Souvenirs d'âge mûr*. Quand il publia ses *Souvenirs de jeunesse*, je fus très content, sans doute; mais je ne pus m'empêcher de lui dire avec impolitesse, parce que je suis d'une autre génération que M. Renan : « Voilà qui est bien; mais vous vous arrêtez au moment où ça allait être plus particulièrement intéressant. » Il me répondit : « Patience, sultan irréprochable; Schéhézarade n'a pas fini. — Oh! s'il y a encore *la Lampe merveilleuse?* — Parfaitement! Et aussi *Ali-Baba!* » Et, en effet, M. Sarcey vient nous raconter maintenant ses *Souvenirs d'âge mûr*, c'est-à-dire ses campagnes de conférencier. Elles sont amusantes et elles sont instructives. Elles sont instructives parce que M. Sarcey nous narrant, avec sa bonne foi et sa sincérité passées en proverbe, ses essais, ses succès et

ses insuccès de conférencier, nous fait toucher du doigt, par expérience *in anima nobili*, les moyens, les procédés, les *trucs* mêmes, tout l'art enfin du conférencier professionnel. Il y a là des préceptes et des leçons qui peuvent servir, non au conférencier seulement, mais à tout homme qui enseigne quelque chose, et au plus superbe instituteur comme au plus modeste professeur de Faculté. J'engagerais les uns et les autres, et aussi l'entre-deux, à lire de très près toutes les parties du livre qui ont trait à la préparation, à l'établissement et ensuite à l'effusion d'une conférence. Elles sont tout à fait neuves, et nulle part on ne trouverait rien qui y équivaille.

Je ne dissimulerai pas qu'en dernière analyse la grande règle pour parler en public, ou simplement pour enseigner, c'est qu'il faut être doué. Mais c'est en cela comme en toutes choses. A celui qui est doué, quelles habitudes faut-il donner, quel entraînement faut-il imposer et quels obstacles faut-il signaler, dont, si doué qu'il fût, il ne se douterait lui-même qu'après de très nombreuses écoles, voilà ce que l'on trouvera dans ce livre avec une pleine clarté et relevé d'un style agile et entraînant qui est, — savez-vous bien ? — un des meilleurs que nous ayons en France, pour le quart d'heure.

Elles sont amusantes, d'autre part, ces campagnes de M. Sarcey à travers Paris, la France, l'Angleterre, la Hollande et la Belgique, depuis 1868 jusqu'en 1891, parce que ce sont, sans qu'il y songe, de véritables études de mœurs sur les différents publics et, par conséquent, sur les différents peuples. On y voit la manière d'écouter du Parisien, du provincial, du Belge et du Hollandais; et la manière d'écouter, plus que la manière de parler, peut-être, révèle et trahit l'être intime. Rien n'est amusant, par exemple, comme la relation des conférences de Sarcey en province. Ah ! je l'ai reconnue là, ma bonne province, que j'adore, du reste, mais dont je connais bien la manière de voir, et particulièrement la manière d'entendre. M. Sarcey allait, autrefois, faire des conférences en province. Il allait y faire des conférence de littérature. On accourait en foule, on s'écrasait aux portes ; et on ne l'écoutait pas du tout, et rarement on l'invitait à revenir. Lui, naïf, demandait pourquoi? « C'est, lui répondait-on, ou lui faisait-on comprendre par les comptes rendus des journaux, c'est que vous ne parlez pas politique. — Mais puisque j'annonce des conférences de littérature! — Précisément ! Vous annoncez des conférences de littérature, on s'attend à ce que vous parlerez politique, et vous ne dites pas un mot de politique ! — Mais puisque je viens faire de la littérature !... » Le dialogue durerait encore, si M. Sarcey n'y avait mis fin en cessant d'aller en province annoncer de la littérature et éveiller les passions politiques.

Il ignorait, ou feignait d'ignorer, qu'en province tout est politique, et tout s'interprète politiquement, jusqu'au trottoir sur lequel on passe pour aller du cours au champ de foire, et qu'un homme qui vient parler de *l'Art poétique* de Boileau, sans laisser voir s'il est clérical ou libre penseur, déconcerte d'abord jusqu'à l'ahurissement, et ensuite manque de politesse, et enfin ne laisse pas de paraître un de ces hommes tortueux et suspects qui ne veulent pas se compromettre, et ne « donnent des gages à aucun parti ». On le lui fit bien voir. Et le fait est qu'il le vit.

M. Sarcey nous fait espérer qu'il donnera une suite au présent volume. Celui-ci, c'est Sarcey conférencier ; le prochain sera Sarcey journaliste. Je ne saurais trop exhorter M. Sarcey à écrire ce livre annoncé. Je lui prédis qu'il aura plus de succès encore que les deux précédents. Voici pourquoi. La jeunesse de Sarcey, voilà qui est bien, parce que, à M. Sarcey comme à M. Renan, Sandeau aurait pu dire : « Le public sera toujours content quand vous lui parlerez de vous. » Il est, comme M. Renan, un des très rares hommes qui peuvent se raconter sans déplaire. Cela tient à la bonhomie, à l'abandon, à la bonne grâce facile ; enfin, c'est un don. — Sarcey conférencier, c'est très intéressant encore ; je viens de dire pourquoi. — Mais Sarcey journaliste, ce sera tout à fait amusant, varié, piquant par mille endroits. Car Sarcey journaliste, ce sera toute l'histoire anecdotique de ces trente dernières années. Ce sera Sarcey d'abord ; ce sera ensuite Guéroult, Nefftzer, de Pène, Tarbé, Scholl, About, Taine, Duvernois, Girardin, Théophile Gautier, Jules Janin, etc., etc. Le monde des conférenciers paraît dans le présent volume ; mais c'est un monde un peu restreint, un monde qui était restreint surtout dans la période que nous retrace M. Sarcey ; le monde des journalistes de l'Empire et de la « période d'assaut » de la troisième République est autrement vaste et intéressant à parcourir. M. Sarcey nous le présentera avec sa vivacité et sa verve accoutumées ; et ce nous sera un grand régal.

***

La bibliothèque des *Classiques populaires* s'est enrichie de trois ouvrages très distingués. C'est le *Bernardin de Saint-Pierre* de M. de Lescure, c'est-à-dire un Bernardin de Saint-Pierre écrit par un Bernardin de Saint-Pierre. Cette bonne grâce discrète et de bonne compagnie de M. de Lescure est un véritable charme, et il ne peut être meilleur guide à nous conduire en causant à travers les *Harmonies de la nature* et *Paul et Virginie*. — C'est ensuite l'*Hérodote* de M. F. Corréard, tout plein à la fois d'une très solide et sûre érudition et d'un talent rare de style précis, net et plein. — C'est enfin l'excellent *Boileau* de M. Paul Morillot, dont l'ordonnance claire et ingénieuse, les vues justes et étendues, qui dépassent souvent l'horizon du XVIIe siècle, les jugements, enfin, d'une fermeté et d'une équité parfaites, ne sauraient être trop loués.

ÉMILE FAGUET.

CHRONIQUE MUSICALE

Sur Rossini.

Dieu me pardonne! je l'ai conspué jadis avec les camarades. Nous le traitions de polisson, de bourgeois, de vil mélodiste, de mécanique à roulades. Et quand notre vieux maître Maleden parlait avec orgueil du jour où il avait serré pour la première fois la main qui avait écrit *Guillaume Tell*, nous trouvions qu'il faisait au « singe de Pesaro » bien de l'honneur. « Singe de Pesaro », c'est ma foi bientôt dit. C'est vrai qu'il manque de tenue, qu'il n'a jamais appris la musique. En attendant, ce farceur de génie, avec ses pantalonnades, a des côtés de Rubens et de Corrège. C'est le plus magnifique tempérament de musicien que la nature ait donné depuis Mozart; aussi étonnant peut-être, car lequel vous semble le plus merveilleux, Mozart apprenant la musique dès le berceau, ou Rossini qui la réinvente à son usage, par l'instinct d'une divination merveilleuse? En lui se résume un moment de l'art et de l'histoire, la psychologie d'une époque. Napoléon à bas, toutes les poitrines se dilatent, comme il l'avait prédit lui-même : « Ce qu'on dira quand je n'y serai plus? — On dira : Ouf! » Essayez de reconstruire une âme contemporaine de ces années, celle d'un Henri Beyle, par exemple. Il vous étonnera par son insouciance sceptique, sa fureur au plaisir. A peine un mot du passé, — et celui-là pourtant reste fidèle à la gloire impériale. Mais la joie de vivre emporte tout. Son journal de voyage de 1816, *Rome*, *Naples*, *Florence*, est d'un écolier en vacances. Ainsi des autres. L'Europe respire; elle va pouvoir causer, flâner, faire l'amour à sa guise. Chez les vaincus de Waterloo, nul accablement : ils ont perdu la dernière manche, soit; ils n'en sont pas moins la grande nation et la Grande armée. Donc, il s'agit de jouir sans arrière-pensée et de rattraper le temps perdu. La vie, suspendue, reprend son cours; le plaisir, ses droits; la femme, son empire. C'est une renaissance, mais sans pensée, purement physique, presque animale, la revanche de la bête surmenée par vingt années de guerre, la convalescence d'une crise de gloire et d'héroïsme, convalescence égoïste, tout absorbée à savourer la vie. On est guéri pour quelque temps des grands mots tyranniques, qui coûtent si cher, de liberté, de patrie, de fraternité universelle.

Entre cette société jouisseuse, frivole, et l'art classique, raidi au contact des Grecs et des Romains, guindé aux pompes officielles, discipliné par la rude main du maître, — l'art des Canova, des Lebrun-Pindare, des Marie-Joseph Chénier, des David, — c'est une irréductible antipathie. Que lui veulent la tragédie et l'ode? Et quelle tragédie, quelle épopée ne semblerait fades à côté du terrible drame qui vient de se jouer à travers le monde, du Kremlin à Sainte-Hélène? A ces blasés, c'est un art de joie qu'il faut. Et l'heureuse Italie tient en réserve assez de grâce épanouie, de santé robuste, de belle humeur ensoleillée, avec un sentiment assez vif, un culte assez profond de la beauté et de la forme, pour le leur donner sans s'avilir. Par elle, la musique, le plus jeune, le plus souple, le plus indépendant de tous les arts, dénouant sa ceinture, va rapprendre au monde la volupté. Pendant que Beethoven, l'homme des temps nouveaux, poursuit son rêve tragique et solitaire, Rossini convie l'Europe à recommencer la fête galante du XVIIIe siècle, — et, pour l'instant, c'est lui qui a raison contre Beethoven.

Il est l'homme du moment, admirablement servi, prédestiné par ses défauts : par ses études rudimentaires; — comme il a tout appris par l'oreille, il écrira toujours pour l'oreille, évitant par-dessus toute chose de la heurter; par son peu de culture littéraire et de philosophie; — n'étant que musicien, il n'ira point chercher dans la littérature un palliatif à ses impuissances, il ne payera pas son monde d'intentions et de systèmes, il lui donnera de la mélodie argent comptant; par son scepticisme gouailleur; — il lui devra d'échapper au pédantisme, de se préserver du prétentieux solennel; par ses goûts d'épicurien raffiné; — la musique y prendra cette fleur de sensualité vivace, qui n'est ni chez nos petits-maîtres français, ni chez Pergolèse, ni chez Mozart; par sa franche bouffonnerie; — avec elle, le large rire sonore, la gaieté napolitaine va faire la conquête de l'Europe.

Comment il travaille et fournit sa carrière d'artiste, Stendhal, qui l'a vu à l'œuvre, va nous le dire. La partition commandée, attendue d'une ville à l'autre, s'écrit entre deux relais, morceau par morceau. Le maître griffonne, à chaque halte, sur une mauvaise table d'auberge, au bruit de la cuisine, avec de l'encre boueuse apportée dans un vieux pot de pommade. On entre en répétitions au débotté. Le jour de la première représentation arrive. La salle est aussi pleine que possible; on est accouru de vingt milles à la ronde. Les curieux campent dans leurs calèches, au milieu des rues; toutes les auberges sont combles depuis la veille. « Le maître prend place dans l'orchestre, au piano d'accompagnement. L'ouverture commence. On entendrait voler une mouche. Elle finit, et alors éclate un vacarme épouvantable. Elle est portée aux nues ou sifflée, huée sans miséricorde; chacun, à force de hurlements, de trépignements, de coups de canne contre le dossier des banquettes, cherche à faire prévaloir son sentiment, car il n'y a rien au monde d'intolérant comme l'homme susceptible. » A chaque air de l'opéra nouveau, après un silence parfait, recommence le vacarme épouvantable. On acclame les interprètes : « Bravo, Davide! brava, Pisaroni! » ou

bien toute la salle crie : « Bravo, maëstro! » Rossini se lève de sa place au piano; sa belle figure prend l'expression de la gravité, chose rare chez lui; il fait trois saluts, est couvert d'applaudissements, assourdi de cris singuliers; on lui crie des phrases entières de louanges; ensuite on passe à un autre morceau. « Rossini paraît au piano, pendant les trois premières représentations de son opéra nouveau; après quoi il reçoit 70 sequins (800 francs), prend part à un dîner d'adieu qui lui est donné par ses nouveaux amis, c'est-à-dire par toute la ville, et part en voiturin avec un porte-manteau beaucoup plus rempli de papier à musique que d'effets, pour aller recommencer le même rôle à quarante milles de là, dans une ville voisine. Ordinairement, il écrit à sa mère, le soir de la représentation, et lui envoie, pour elle et son vieux père, les deux tiers de la petite somme qu'il a reçue. Il part avec 8 ou 10 sequins, mais le plus gai des hommes, et, chemin faisant, ne manque pas de mystifier quelque sot, si le hasard lui fait la grâce de lui en envoyer. » Cela n'est-il point charmant et caractéristique?

Ces opéras qu'il bâcle en courant la poste, c'est l'immortel *Barbier;* c'est *Tancredi, l'Italiana,* c'est *Semiramide* ou *l'Otello,* vrais prodiges d'improvisation, enlevés de verve, avec des pages exquises, que nous n'avons connues que travesties par les traductions, défigurées par le mauvais goût des chanteurs; moins vieillies pourtant qu'oubliées et qui, entendues dans leur langue originale, retrouveraient, je crois, leur pleine saveur. Nous autres, Parisiens, nous avons accoutumé de ne voir dans Rossini que l'auteur de *Guillaume Tell;* mais, à mon gré, la plus médiocre de ses partitions italiennes renferme plus de musique que quatre opéras français mis ensemble.

Car, il a beau faire, gaspiller son génie, se moquer du monde, tout ce qui tombe de sa plume est musique. Un instinct infatigable guide sa main et réprime ses audaces; c'est pourquoi, ne voulant qu'à coup sûr tout ce qu'il veut, il l'accomplit : chaque effet porte, chaque note sonne. Ses voix s'enlacent ou s'échappent en mille traits charmants; son orchestre remplit la salle, jamais pâteux ni flasque. Cet Italien, — le seul de sa race peut-être, — a de merveilleux dons de symphoniste; — l'orage de *Guillaume* venant après la *Symphonie pastorale* n'en est que plus extraordinaire. — Certaines provinces de l'art, certains côtés de l'âme lui sont fermés; n'importe, il a le privilège des souverains, — et des filles : partout où il se présente, il est chez lui. Et ses faiblesses même les moins pardonnables laissent l'artiste debout, sinon tout entier. Avec sa préoccupation de flatter l'oreille, c'est miracle qu'il se préserve de la fadeur et du maniérisme. Son inspiration ne prend pas sa source à la plus haute cime, mais elle jaillit, elle roule d'un flot continu. Son sans-gêne, ses trivialités, sont jeux de gentilhomme; s'il imite, son style n'en est pas moins à lui; s'il se répète, il n'est jamais ni plat ni fatigant, et s'il a peu de scrupules, du moins ne s'en fait-il pas accroire.

Aussi, malgré tout, la fortune lui demeure fidèle; et pour dernier bonheur, le jour où le siècle, honteux de son lâche repos, reprend son rêve de liberté et de gloire, l'amuseur attitré de l'Europe se découvre le cœur d'un patriote et l'âme d'un tragique; le virtuose de la roulade prête au récitatif français des accents dignes de Gluck; il trouve des harmonies pathétiques à la Beethoven; il pose des ensembles, il réalise un magique décor musical... ; mais l'homme, trop inférieur à son génie, reste écrasé sous son chef-d'œuvre, et *Guillaume Tell* n'a pas de lendemain. Mystérieux châtiment dont il faudrait méditer la leçon, si les dons du génie, même follement prodigués, n'étaient pas encore mille fois plus enviables que l'épargne stérile de l'érudition et du travail.

René de Rey.

THÉATRES

Ambigu : *Les Gueux*, drame en cinq actes et six tableaux, de MM. Lucien Cressonnois et Charles Samson.
Variétés : *La Femme à tout faire*, comédie en trois actes, de MM. Oscar Metenier et Dabut de Laforêt.

Une aventure assez piquante, assez significative, assez suggestive aussi, vient d'arriver à deux jeunes auteurs dramatiques, MM. Lucien Cressonnois et Charles Samson.

Pris du désir de fabriquer un drame, ils se demandèrent d'abord, selon l'usage établi depuis quelques années, ce qui plairait le plus au public. Ici, le doute était impossible. Ce que, pour l'instant, le public préfère, c'est les faits et devis des escarpes et des souteneurs : ceux-ci surtout, avec l'auréole que l'amour, le grand amour, met autour de leurs ouies, ont le privilège d'émouvoir fortement les foules; le succès des chansons de Bruant et de Xanrof le prouve chaque jour : l'escarpe mélancolique et poète, le souteneur dévot à sa marmite ont droit de cité dans la littérature contemporaine. Ainsi MM. Cressonnois et Samson eurent l'idée des *Gueux*, idée assez simple en soi, et ne s'écartant pas grandement des conceptions ordinaires du mélodrame. Il est de tradition à l'Ambigu qu'une jeune ouvrière est toujours séduite par un bourgeois, et que, tandis que tant de ménages réguliers restent stériles, ces liaisons irrégulières ne manquent jamais d'être « bénies par le ciel », — ce qui permet aux auteurs de nous montrer, vers la fin du drame, le fils ou la fille naturels donnant à son père selon la nature l'exemple de toutes les vertus. De plus, comme il faut compter avec les premiers étages

d'une salle de théâtre, remplis ordinairement de bourgeois, et comme le crime de séduction, — d'ailleurs assez rare, — n'est pas, pour les infâmes bourgeois, un crime irrémissible, il est bon aussi que le séducteur se soit rendu coupable d'un crime que les fauteuils d'orchestre et les premières loges pardonnent moins, d'un crime contre la propriété; c'est pourquoi le séducteur, après avoir dérobé le capital de la jeune et innocente ouvrière, ne manque pas de s'attaquer ensuite à celui de son patron; et ces deux crimes sont toujours productifs, au sens propre du mot : ici un enfant, là des millions. C'est ainsi que le Paul Guérin de MM. Cressonnois et Samson débauche la chaste Louise Perrot, et force la caisse de son patron : le premier de ces actes répréhensibles donne naissance à la jeune Marguerite, la plus vertueuse des fleuristes; le second procure à son auteur une énorme fortune. Ai-je besoin d'ajouter que Paul Guérin, séducteur et voleur, est calomniateur par-dessus le marché, et que, retors comme tous les bourgeois, il accuse du vol et fait envoyer au bagne le sympathique Noël, l'apôtre du chiffon?

Jusqu'ici, la conception de MM. Cressonnois et Samson ne péchait pas par l'originalité. Ils cherchèrent alors de quoi régaler le public, et je viens de dire ce que le public préfère; quelques tableaux furent donc réservés aux trottoirs où l'on cause. Ici, l'on nous montre le *Twelve o'clock brasero* de la place Clichy : chiffonniers et filles, souteneurs et pauvres diables se chauffent, causent, mangent, souffrent et meurent sous le sabre héroïque du maréchal Moncey. Plus loin, c'est la fête du vieux Noël, à la cité des *biffins* (vous connaissez trop les finesses de la langue pour qu'il soit nécessaire de vous rappeler que biffin et chiffonnier désignent un seul et même état) : illuminations, festons, astragales; guirlandes de fleurs provenant des fêtes des riches... vous entendez d'ici le « morceau »; MM. Cressonnois et Samson n'auraient eu garde de l'oublier. Je reconnais d'ailleurs que ces tableaux sont assez ingénieusement réglés, et qu'ils nous donnent les deux minutes de plaisir que nous causent toujours des décors pittoresques et à peu près exacts.

Mais crimes des bourgeois et tableaux curieux ne suffisaient pas à l'ambition des auteurs. Frappés du mouvement néo-chrétien que vous savez, soit conviction, soit désir de l'exploiter à leur profit, — rien de plus légitime, — ils ont énergiquement pris rang parmi les « positifs », et les discours qu'ils ont mis dans la bouche de leurs héros pourraient sortir des lèvres parfumées de miel des Compagnons de la vie nouvelle. Il y a bien quelque comique dans ces discours, j'entends du comique dans la forme; les grands sentiments semblent exiger une expression « littéraire », et la transition est bien rapide entre la phrase soignée et le « Tire-toi des ripatons! » ou le « Je m'calte! » que prononcent les mêmes personnages. Un très aimable philosophe me disait un jour : « Il n'y a pas à tortiller, Platon était un plus chic type que nous! » Cette vérité, indiscutable d'ailleurs, eût peut-être gagné à être exprimée en un langage un peu plus austère: c'est la même chose, — tout en étant le contraire, — dans les *Gueux :* trop de littérature et trop d'argot. Mais je n'insiste pas. Aussi bien est-ce non par la forme, mais par le fond des discours que l'aventure de MM. Cressonnois et Samson me paraît mériter les épithètes que je me suis permis de lui attribuer au début de cet article.

Tandis que le père Noël et Diogène émettaient les plus suaves propos, confessaient la vertu la plus pure, inventaient une fois de plus la pitié humaine, et proclamaient la charité selon les dernières formules des derniers apôtres; tandis que les souteneurs attendris aspiraient vaguement à quelque situation légitime et définitive; tandis que les escarpes émus pensaient à un beau « coup » qui leur permît désormais de vivre en honnêtes gens; tandis que le maréchal Moncey, enfin converti, semblait menacer de sa latte les bourgeois infâmes qui forcent les coffres-forts, détournent les piqueuses de bottines et convoitent illégitimement les chastes fleuristes des boulevards extérieurs; tandis enfin que Noël et Diogène, grandissant leurs tailles, jetaient éperdument aux quatre coins de la salle les vérités du nouvel évangile, ce n'était qu'un cri dans le public :

— Mais tout cela est dans Eugène Sue!

*
* *

Est-il bien nécessaire de vous parler longuement de *la Bonne à tout faire*, de MM. Dubut de Laforêt et Oscar Méténier? Jamais, je crois, on ne fit réclame plus enragée à une pièce plus terne et plus ennuyeuse. Les personnages semblent tirés des romans de Paul de Kock; ils ont en moins la gaieté (gaieté médiocre, je l'avoue) de l'auteur de *Monsieur Dupont*, et ils n'ont pas plus de réalité. Rien dans leurs actes, dans leurs paroles ou même dans leurs tics qui les distingue de toutes les fripouilles dont s'orne chaque jour le théâtre contemporain. Fripouille, soit, mais que ce soit au moins de belles fripouilles, des fripouilles complètes et particulières, ayant un caractère à elles. Ici, rien de pareil. Et l'on s'extasie parce que Mlle Lender vide un poisson de ses blanches mains. J'y consens; mais qu'on nous montre au moins en quoi son état de bonne à tout faire a pu modifier son caractère, déformer sa nature! Le poisson n'est que l'accessoire, et la sauce en est singulièrement répugnante.

Ce qui me stupéfie, — pour un peu, je dirais : ce qui m'exaspère, — c'est la prétention des auteurs. De la réalité? Il n'y en a pas trace, pas l'ombre, dans leur pièce; pas même cette réalité extérieure, d'ordre in-

férieur, mais qui peut avoir son mérite. A un moment, des « messieurs » et des « dames », en toilettes de soirée, sont réunis dans la cuisine et regardent leur cuisinière danser la bourrée !... Et tout est à l'avenant.

Je vous jure qu'il n'y a pas de bégueulerie dans ma mauvaise humeur ; mais vraiment on se moque de nous en nous servant de pareils produits pour des études sérieuses. Ce dont j'enrage, ce n'est pas que M. Dubut de Laforêt ait ajouté une œuvre de plus à celles qui lui ont valu la notoriété que vous savez : j'ose dire que rien au monde ne m'est plus indifférent ; ce qui me désole, c'est qu'à force de nous montrer de telles choses, en déclarant qu'elles sont faites en vertu d'une esthétique quelconque, en vertu de l'amour et de la recherche de la réalité, on va nous ramener et ramener le public au théâtre à ficelles, aux conventions insupportables dont nous espérions être débarrassés, à tous ces procédés de théâtre puérils et nauséabonds, mais qui, en vérité, sont moins nauséabonds et moins puérils que certaines « comédies ». De la réalité ? Une étude ? Jamais ; c'est à peine un spectacle de la foire, avec de l'obscénité en plus, et de la bonne humeur en moins. « Tout cela, c'est des grandes saletés », disait à la fin de *Mademoiselle* le saint précepteur de René Vincy : « Grandes saletés » à propos de *la Bonne à tout faire*, ce serait trop de moitié. Ni la littérature, ni le théâtre, ni une école quelconque, n'ont rien à voir en ces matières.

J. DE TILLET.

BULLETIN

Du Pacifique à l'Atlantique (1).

... Nous mangions le gibier tué en route et qui était le plus souvent du singe. De coutume, on n'écorche pas le singe, on le passe au feu et on lui racle la peau comme au porc. Qu'il ait, d'ailleurs, été rôti, bouilli ou fumé, — l'art culinaire des Indiens de la forêt se borne à ces trois opérations, — il constitue un aliment très recherché des sauvages et que les Européens trouvent bon quand ils y sont accoutumés.

Les deux espèces les plus nombreuses sur le Yanachaga sont le *Choro*, petit singe d'un gris cendré avec une calotte de poil noir sur la tête, et le *Maquisapa* (Ateles Niger), qui a parfois quatre à cinq pieds de long, de la nuque à la paume des mains de derrière.

J'étais surpris de la familiarité de ces animaux, qui, n'ayant pas été encore en relation avec l'homme, ne soupçonnaient pas sa férocité. Non seulement les choros, jouant dans les arbres, ne fuyaient pas à notre approche, mais ils cherchaient à attirer notre attention par leurs *hi-hi!* et nous lançaient des brindilles. Lorsqu'un coup de fusil en faisait tomber un, les autres se cachaient dans le feuillage et se taisaient. Je rencontrai les premiers maquisapas près du bas de la montagne. Je cheminais alors à deux ou trois cents mètres de mes compagnons et j'éprouvai, je l'avoue, une certaine émotion en voyant l'un des plus grands sujets de la bande descendre de son arbre et marcher droit à moi, comme s'il avait eu quelque chose à me dire.

Peut-être connaissez-vous un tableau de mon défunt compatriote le Maître d'Ornans intitulé : *Bonjour, monsieur Courbet !* Le peintre, en tenue de voyage, le sac au dos, est abordé, dans la campagne, par un ami venu à sa rencontre. C'est le prétexte de deux portraits.

Eh bien, sans faire une comparaison qui serait peu flatteuse pour l'un ou l'autre de ces deux personnages, je ne puis me rappeler l'apparition du maquisapa sans que ce tableau me revienne du même coup à la mémoire.

Moi aussi, j'eus l'idée de tendre la main à l'arrivant ; mais, au lieu de suivre ce bon mouvement, je lui envoyai une charge de gros plomb. Pour mon excuse, je dois dire que je n'étais pas absolument fixé sur ses intentions et que je savais qu'il y a dans la montaña du Pérou un singe qui attaque l'homme. Cette espèce féroce vit en bandes, dans les forêts du haut Ucayali. Le maquisapa, — je l'ai appris trop tard, — est au contraire tout à fait inoffensif.

Mes compagnons m'ayant rejoint, l'un d'eux lia l'animal sur sa charge, et, un instant après, nous arrivions à une plate-forme où il nous convenait de camper.

Pendant que les uns allumaient le feu, un autre détachait le singe, qui devait être la pièce principale du repas. Il avait reçu du plomb dans l'épaule et n'était qu'évanoui. Libre de ses liens, il nous regarda avec des yeux suppliants et sans pousser un cri ; puis, comprenant sans doute au milieu de quels barbares il était tombé, il se mit littéralement à sangloter.

Je dis à l'un des porteurs de l'achever.

L'Indien lui passa une liane sous les bras et l'attacha à un tronc d'arbre pour lui couper l'artère carotide, méthode favorite des Indiens pour tuer les animaux.

Le singe suivait des yeux tous ses mouvements. Lorsqu'il vit le couteau approcher de sa gorge, il le saisit d'un mouvement rapide pour l'éloigner. Impossible d'imaginer un geste plus humain... Sa main affaiblie lâcha prise, et l'Indien lui ayant fait une incision au cou, une rigole de sang courut sur son poil noir.

Depuis, je n'ai chassé le singe qu'avec répugnance, même dans les forêts où il se montre beaucoup plus sauvage qu'au Yanachaga. Lorsqu'il m'arrivait d'en blesser un, je l'achevais avec mon revolver, pour éviter le spectacle d'une mort plus lente.

Quand les Indiens ne peuvent consommer en une fois tout le gibier tué dans la journée, ils boucanent ce qu'ils doivent garder, les viandes se corrompant avec une extrême rapidité sous le climat humide et chaud de cette région. Le fumoir, tel que je l'ai vu dans toutes les cabanes de sauvages, consiste en une claie soutenue à un mètre environ au-dessus du foyer. Or quiconque a vu de grands singes étendus sur la claie du Panguchi, la peau nue, les yeux restés ouverts, la figure rapprochée encore de celle de l'homme par l'expression de douleur que lui a laissée le dernier soupir, quiconque, dis-je, a assisté à ce spectacle, comprend que les *Infidèles* qui le renouvellent à chaque repas n'aient que peu de chose à faire pour devenir anthropophages, comme les Cashibos du rio Pachitea.

---

(1) Extrait d'un ouvrage de M. Ordonneau, qui va paraître sous ce titre à la librairie Plon.

Nouvelles de l'étranger.

Le truc du drame anonyme est si simple et d'un effet si certain que l'on se demande en vérité pourquoi directeurs et auteurs n'y ont pas recours plus souvent. Il y a tant de chances pour que le public ne fasse pas trop mauvais accueil à une pièce qu'on lui présente sans nom d'auteur. « Qui sait si l'auteur n'est pas un homme fameux, un de ces hommes qu'on n'a pas le droit de siffler? S'il cache son nom, c'est donc qu'il veut nous jouer un tour; il veut nous prendre en flagrant délit d'incapacité. » Voilà ce que ne manque pas de se dire chacun des spectateurs; chacun applaudit, pour montrer à l'auteur qu'il n'est pas de ceux à qui l'on en fait croire. Le surlendemain, l'auteur se nomme : c'est un inconnu. Et le public acclame le génie de cet inconnu, pour ne pas avoir l'air de se déjuger.

Cet ingénieux procédé vient d'être pratiqué avec un succès éclatant à Berlin, la semaine passée. Le directeur du Berliner-Theater a monté un grand drame, *Mauvaise Graine* dont il ne connaissait pas, ou tout au moins jurait ne pas connaître l'auteur. On s'est livré, naturellement, aux conjectures les plus diverses; on a attribué la pièce à tous les dramaturges allemands, l'un après l'autre; on a applaudi jusqu'aux scènes les plus insignifiantes. Et trois jours après l'auteur s'est fait connaître : c'est un acteur du Lessing-Theater, M. Otto Vischer, qui avait déjà donné, il y a quelque temps, un petit vaudeville, *Gaudeamus igitur*. Le vaudeville avait été sifflé, mais *Mauvaise Graine* continue à passer pour un chef-d'œuvre, et M. Vischer est désormais un dramaturge de génie.

Mauvaise Graine n'est cependant rien de plus qu'un médiocre mélodrame à prétentions naturalistes, comme il s'en produit à Berlin une dizaine par hiver depuis quelques années.

Mme Hartwig, veuve d'un ouvrier, est atteinte de la manie des grandeurs. Elle communique sa folie à ses deux fils, qui, au lieu de rester de bons ouvriers, deviennent l'un fabricant, l'autre peintre. Elle rêve de marier sa pupille, Marthe, à un vieux beau qui l'a vue au théâtre et en a paru fort épris. Marthe n'échappe qu'après beaucoup d'efforts aux poursuites de ce vieux galantin. Wolfgang, le fabricant, fait faillite, vole l'argent de son frère, et se tue, laissant dans la misère sa jeune femme Marie, un type d'honnête ouvrière restée fidèle à son origine. L'autre fils de Mme Hartwig, le peintre Bruno, est trop heureux, en fin de compte, de trouver à s'employer comme dessinateur dans une fabrique de tapis. Il épouse Marthe, qui l'adore. Sa mère se guérit de sa manie des grandeurs. Et tout se termine le plus heureusement du monde, après que le public a pu apprécier combien il était fâcheux pour les ouvriers de prétendre à s'élever au-dessus de leur condition. Les divers personnages parlent, naturellement, le patois de Berlin. Le *clou* de la pièce est une scène où les deux frères, voyant l'échec de leurs ambitions, se répandent en reproches, en injures et en menaces contre leur mère, dont la mauvaise influence les a perdus. C'est, de l'aveu de tous les critiques, une scène de mœurs grossière : elle a eu un succès énorme.

Au Schauspielhaus, au contraire, une féerie satirique de M. de Wildenbruch, le *Rire sacré*, a été assez mal accueillie, et doit en grande partie son insuccès à la notoriété de son auteur. On sait, en effet, que M. de Wildenbruch est le poète favori de Guillaume II; le public des théâtres de Berlin, connu pour être, en politique, d'opinions libérales et progressistes, a imaginé de siffler la pièce de M. de Wildenbruch pour protester contre le fameux projet de loi scolaire. Par elle-même, la pièce de M. de Wildenbruch est inoffensive; elle est écrite en vers d'une jolie facture, et contient plusieurs scènes assez amusantes. Les décors sont plus riches et plus variés que tous ceux qu'on avait vus jusqu'ici dans les théâtres de Berlin.

*
* *

Le professeur Mantegazza vient d'inaugurer à Milan un *Musée de psychologie*. Il a réuni dans trois grandes salles toute sorte d'objets se rapportant aux principaux sentiments de l'humanité. Ainsi, sous la rubrique *Fierté*, figurent les sceptres, les décorations, les armoiries, etc. La rubrique *Vanité* offre des spécimens de corsets, de tournures, de bottines à hauts talons, etc. Des instruments de torture, des armes, des couteaux constituent la section de la *Cruauté*, et ainsi de suite. Voilà un musée qui ne peut manquer de contribuer à la vulgarisation de la psychologie! Et quelle consolation de songer que tout homme se trouve ainsi posséder chez lui un petit musée de psychologie, avec ses souliers et son chapeau pour représenter le sentiment de la vanité, ses poches pour représenter le sentiment de la propriété, ses clefs pour représenter le sentiment de la méfiance mutuelle, son miroir pour représenter le sentiment de l'art et de la beauté, etc.!

*
* *

Voici le chef-d'œuvre de la réclame. C'est un prospectus publié récemment par un libraire japonais de Tokio :

« Avantages de notre maison : 1° prix aussi bas que dans les loteries; 2° livres aussi élégants que des jeunes filles chanteuses de concert; 3° impression aussi claire que le cristal; 4° papier aussi épais qu'une peau d'éléphant; 5° clients traités aussi poliment que dans les compagnies de bateaux à vapeur, quand il y a concurrence; 6° abondance d'articles aussi grande que dans une bibliothèque; 7° envois expédiés aussi vite qu'un boulet de canon; 8° paquets arrangés aussi soigneusement que ceux que fait une jeune femme pour son mari qu'elle adore; 9° tous les défauts, tels que la paresse et la dissipation, seront guéris chez les jeunes gens qui voudront faire de fréquentes visites à notre maison, et ces jeunes gens deviendront des hommes de valeur; 10° et nous offrons encore d'autres avantages en trop grand nombre pour que la langue puisse tous les exprimer.

*
* *

Dans une vente d'autographes à Berlin, la semaine dernière, la partition d'orchestre manuscrite dont *Messe* de Joseph Haydn s'est vendue 950 marks. Une lettre inédite de Beethoven est montée à 275 marks. Enfin, on a donné 135 marks d'un autographe important de Lessing.

*
* *

Dans le *Nineteenth Century* de janvier, M. Traill a étudié les *poetæ minores* de l'Angleterre contemporaine. Il n'en compte pas moins de *soixante-six* qui méritent d'être lus.

*
* *

Un romancier allemand jadis fameux, et bien démodé aujourd'hui, M. Frederic Spielhagen, vient d'imaginer, pour se rappeler à l'attention de son pays, de lire lui-même des fragments de ses ouvrages dans des façons de conférences. Dickens, aux dernières années de sa vie, a pratiqué avec un énorme succès ce genre d'industrie.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 10 TOME XLIX 5 MARS 1892.

CONFÉRENCES DE L'ODÉON

Les Époques du théâtre français.

(Quinzième et dernière conférence.)

SCRIBE ET MUSSET.

Mesdames et Messieurs,

Lorsque l'on parle aujourd'hui de Scribe, c'est ordinairement sur le ton d'un dédain que vous avez pu voir, jeudi dernier, que je ne partageais pas. Je ne saurais comprendre, en effet, qu'un auteur dramatique ait régné, pendant plus de quarante ans, sur trois ou quatre scènes, sans qu'il y ait des raisons certaines, des raisons profondes, et des raisons légitimes de sa longue popularité. La mode n'a pas tant de pouvoir, ni l'engouement de persistance... Ce que je comprends moins encore, c'est que l'on lui reproche, à lui seul, ce que l'on loue, ce que l'on admire, ce que l'on exalte chez tant d'autres ou, pour mieux dire, chez tous les autres... Mais ce que je ne comprends plus du tout, c'est que l'on méconnaisse le rôle considérable d'Eugène Scribe dans l'histoire du théâtre français, ce que l'on lui doit depuis cinquante ans, ce qui se retrouve de ses leçons ou de ses exemples dans le répertoire des Labiche ou des Augier, — pour ne parler que des morts; — et qu'enfin l'on ne veuille pas voir que ses défauts, qui sont grands, furent en leur temps et demeurent le revers ou la contre-partie de ses très réelles et très rares qualités.

Redisons-le donc, messieurs, et ne nous lassons pas de le redire, que, dans toute l'histoire du théâtre français, depuis Corneille jusqu'à nos jours, il n'y a pas eu d'inventeur dramatique plus abondant, plus fertile en ressources, que l'auteur de *Bataille de dames* et d'*Oscar, ou le mari qui trompe sa femme*, d'*Une chaîne* et du *Verre d'eau*, des *Huguenots* et du *Prophète*... Je ne nomme ici que celles de ses pièces que vous connaissez tous, pour les avoir vu jouer; qui demeurent au répertoire; et dont je ne sache que, depuis lui, personne ait surpassé, ni même égalé, ce que les amusantes, les ingénieuses, les spirituelles combinaisons offrent d'intérêt, d'aliment, et de divertissement à la curiosité. Non seulement pour imaginer des « situations » nouvelles, mais pour les faire valoir tout leur prix; mais pour créer cette espèce d'embarras qui est comme l'équation du problème dramatique à résoudre; mais pour y enfermer la solution d'avance, et comme qui dirait pour l'y dissimuler avec une élégance ou une coquetterie d'algébriste; mais pour la tirer enfin d'où personne ne l'attendait, et, quand la confusion est à son comble, pour y faire d'un mot la lumière, Scribe a été vraiment incomparable. Vous venez d'en avoir un exemple en miniature dans *la Demoiselle à marier*, l'un des vaudevilles de sa jeunesse, — il est de 1826, — et vous trouverez les chefs-d'œuvre de cet art très particulier dans *Une chaîne* ou dans *le Verre d'eau*.

« Prestidigitateur merveilleux, — disait à ce propos M. Alexandre Dumas, il y a tantôt vingt-cinq ans, — joueur de gobelets merveilleux, il vous montrait une situation comme une muscade, vous la faisait passer, tantôt rire, tantôt larme, tantôt terreur, tantôt chien, tantôt chat, sous deux, trois ou cinq actes, et vous la retrouviez dans le dénouement. C'était bien la même : il n'y avait rien à dire. La prose dont

il accompagnait ces tours de passe-passe avait mission d'égarer, de dépister l'auditoire et de gagner du temps jusqu'à l'effet promis, le moment où la muscade devient boulet de 48 et rentre tout de même dans le gobelet... La séance finie, les bougies éteintes, les muscades remises dans le sac à malice, les gobelets rentrés les uns dans les autres, le chien et le chat couchés, l'intonation morte, le lazzi envolé, il ne restait dans l'âme du spectateur ni une idée, ni une réflexion, ni un enthousiasme, ni une espérance, ni un remords, ni l'agitation, ni le bien-être. On avait regardé, on avait écouté, on avait été intrigué, on avait ri, on avait pleuré, on avait passé la soirée, on s'était amusé, ce qui est beaucoup ; on n'avait rien appris. »

Quelque ironie ou quelque dédain qu'il y ait dans cette appréciation du talent de Scribe, il me suffit, pour le moment, que l'essentiel y soit ; — et il y est. De l'aveu même de M. Dumas, ce don, cette aptitude originelle, qui est pour l'auteur dramatique ce que la sensibilité d'un œil plus impressionnable est pour le peintre, ou la susceptibilité d'une oreille plus délicate pour le musicien ; cette qualité première qui ne s'acquiert pas, qui ne s'enseigne point, qu'on apporte en naissant ; et que l'expérience perfectionne quelquefois, mais qu'elle ne crée ni ne supplée jamais, nul, je crois, ne l'a possédée plus naturellement ni plus pleinement que Scribe... Comment alors se fait-il donc, messieurs, que, de trois ou quatre cents pièces qu'il a écrites seul ou en collaboration, — comédies, drames ou mélodrames, vaudevilles, opéras, opéras-comiques, — il en survive à peine cinq ou six ? Je réponds hardiment que c'est en raison de l'abus qu'il a fait de cette qualité même.

Car on se trompe si l'on croit que son style aurait suffi pour le discréditer... Il écrit mal, j'en conviens ; d'un style « quelconque », s'il en fût jamais un, et tout brillant d'impropriété. Mais quoi ! le style de Sedaine, dans son *Philosophe sans le savoir*, valait-il vraiment beaucoup mieux ? ou encore, pour son temps, — qui était à la vérité le temps de la perfection de la langue, — le style de Dancourt, le style de *la Maison de campagne* et des *Curieux de Compiègne?* On se trompe encore si l'on croit que la faiblesse de sa pensée l'ait perdu, car, mesdames et messieurs, qui a pensé jamais plus faiblement, plus communément que Regnard ; et, n'en avons-nous pas déjà fait la remarque, qui a cependant mieux écrit ? *Le Joueur, les Folies amoureuses, le Légataire universel* sont des chefs-d'œuvre de l'art d'écrire en vers. Que si, d'ailleurs, l'histoire de la littérature est pleine de penseurs profonds qui ont assez mal écrit, comme aussi de « stylistes » qui n'ont pas pensé du tout, ces deux qualités ne se tiennent donc pas d'aussi près qu'on le dit quelquefois, — et la faiblesse de la pensée de Scribe n'est pas la cause de la faiblesse ou de l'impropriété de son style. Le Sage, encore, l'auteur de *Turcaret*, n'a pas pensé bien profondément ni bien haut lui non plus... Mais, en revanche, il a bien observé ; et ici, messieurs, nous touchons à la grande erreur de Scribe. Elle est, vous allez le voir, tout à fait analogue, par une rencontre sans doute bizarre, à l'erreur de quelques-uns de ceux qui se sont crus le plus différents de l'auteur d'*Une chaîne*, et qui, du haut de leur confiance en eux-mêmes, l'ont le plus méprisé...

Oui, en vérité, ce bourgeois, ce garde national, ce bonnetier, ce philistin, savez-vous bien ce qu'il a fait ? Il a fait de « l'art pour l'art », comme un Banville ou comme un Gautier, et ce qu'il faut qu'on lui reproche, c'est d'avoir traité le théâtre comme les « Parnassiens » ont fait la poésie. Tout au rebours des Beaumarchais et des Molière, — de Diderot et de Sedaine aussi, — Scribe a cru que le théâtre n'avait pas pour objet de reproduire ou d'imiter la vie, — et c'est ce qu'il a dit d'ailleurs lui-même, en propres termes, dans son *Discours de réception à l'Académie française*. Plus fermement encore, il a cru que le théâtre n'avait pas pour mission, je ne veux pas dire de moraliser ou d'instruire, mais de soutenir, de défendre ou d'attaquer seulement des idées. N'est-ce pas, messieurs, comme si l'on disait qu'il n'a vu dans le théâtre, que... le théâtre ; et que, dans le domaine de son art, il ne s'est intéressé qu'aux moyens de cet art : à la nouveauté des situations, à l'ingéniosité des combinaisons, à la singularité des dénouements ? Mais, dans le domaine de quelque art que ce soit, ne prendre d'intérêt qu'aux moyens de cet art, n'est-ce pas le couper des communications qu'il ne saurait cesser d'entretenir avec les autres arts, et surtout avec la réalité ? n'est-ce pas l'isoler en lui-même ? le traiter comme un jeu ? n'est-ce pas faire de l'art pour l'art ? Ainsi les poètes, ou plutôt les versificateurs, qui ne s'intéressent qu'à la rareté de leurs rimes, qui se font à eux-mêmes des difficultés pour les vaincre, qui jonglent avec les mots comme un équilibriste avec des lames de couteaux. C'est, messieurs, ce qu'Eugène Scribe a fait et ce qu'il a voulu faire. Et c'est ainsi que, de son théâtre, — qui ne laissait pas d'offrir encore à ses débuts quelque rapport avec les mœurs de son temps, l'idée d'abord, — la signification intellectuelle et morale, puis la psychologie, la fidélité de l'observation, la peinture des caractères ensuite, et finalement la vie, se sont peu à peu retirées, — comme des *Odes funambulesques*, ou comme d'*Émaux et Camées*, — pour n'en laisser subsister que des combinaisons quasi mathématiques, des engrenages très ingénieux, et des comédies de situation, où il ne restait plus, après lui, qu'à mettre des idées, si l'on le pouvait, et de vrais hommes et de vraies femmes. Tant il est vrai qu'à la longue les contraires finissent toujours par se concilier ; ou, si vous l'aimez mieux, par se rejoindre et par se confondre ! Les vaudevilles de Scribe sont les *Stalactites* du théâtre de son temps, et il en a été, lui, je le répète, le Banville ou le Gautier.

Nous pouvons, en effet, pousser le parallèle jusqu'au bout. Si les « Parnassiens », comme je le crois, ont rendu

de réels services ; s'ils ont enseigné, dans un temps où tout le monde, sauf Hugo, l'avait oublié, le prix d'un vers bien fait ; s'ils ont rendu le poète plus difficile, plus délicat sur le choix de ses mots, sur la richesse de ses rimes, sur la qualité de ses images ; enfin s'ils ont posé des exigences dont personne depuis eux ne s'est tout à fait impunément écarté, de même Scribe a laissé au théâtre des exemples qui sont encore, qui seront toujours bons à suivre ; que ni les Labiche, ni les Augier, comme je le disais, ne se sont mal trouvés d'avoir suivis ; et dont on ne s'écartera qu'en disant ou qu'en faisant comprendre pourquoi l'on s'en écarte. Il a réduit en modèles l'art de faire une pièce, et la réforme que nous avons vu qu'avait inaugurée Beaumarchais, c'est bien lui qui l'a complétée. Là est sa gloire : dans une « connaissance du théâtre » qu'il ne faut pas que l'on méprise, et surtout quand on fait soi-même du théâtre. L'art y est, si tout le reste y manque ; et le reste a son prix, que je consens qui soit plus considérable, mais l'art aussi a le sien, et le métier même, pour les raisons que j'ai tâché de vous dire en vous parlant naguère de Beaumarchais.

Tout ceci se passait, mesdames et messieurs, aux environs de 1850, ou, plus exactement encore, entre 1840 et 1850. — *La Calomnie*, *le Verre d'eau* sont de 1840, *Adrienne Lecouvreur* est de 1849, *Bataille de dames* est de 1851. — Or, en ce temps-là même, un autre homme arrivait à la réputation, dont vous retrouverez, de nos jours même encore, l'influence partout présente au théâtre ou dans le roman. C'est Balzac que je veux dire, en qui et par qui s'est opérée la transformation du *romantisme* en *naturalisme*. Il avait commencé par *les Chouans :* il a fini par *la Cousine Bette*. Et si toute une part de son œuvre, — pour l'invraisemblance des données premières, pour l'exagération des caractères, pour la puissance d'hallucination dont elle témoigne, pour le désordre des idées et l'espèce de fièvre du style, — est assurément d'un romantique ; toute une autre en est d'un naturaliste, vous le savez, — pour le goût du détail exact et précis, pour l'abondance et la fidélité des descriptions, pour la subtilité de la psychologie, pour la peinture ou, comme on dit, pour la reconstitution des *milieux*. A cette nature d'influence il était difficile que le théâtre échappât, et, messieurs, si ce n'était ici la limite où je dois m'arrêter, j'aimerais à vous montrer, dans le théâtre tout contemporain, l'art ou le métier de Scribe vivifiés, pour ainsi parler, par le naturalisme de Balzac.

Nous le retrouverions dans *le Gendre de monsieur Poirier*, dans *les Lionnes pauvres*, dans *Maître Guérin*. A quoi, si nous ajoutions ce goût de la satire sociale, assez accusé, je pense, dans *le Fils de Giboyer*, dans *la Contagion*, dans *Lions et Renards*, nous aurions brièvement caractérisé le théâtre d'Émile Augier... Sur les traces de Balzac et d'Augier, nous pourrions voir alors l'auteur du *Demi-Monde*, d'*Un père prodigue*, de *la Question d'argent*, — plus indépendant de Scribe que son rival, — essayer des routes nouvelles, subordonner les situations aux exigences de la peinture des caractères, et revendiquer, dans ses *Préfaces* retentissantes, ce droit de penser et d'agir, sans lequel il y a bien du spectacle — et même, nous l'avons dit, du « théâtre », — mais non pas de haute ni peut-être de vraie comédie. Vous rappelez-vous ces paroles : « Le théâtre n'est pas le but, ce n'est que le moyen... Par la tragédie, par la comédie, par le drame, par la bouffonnerie, dans la forme qui nous conviendra le mieux, inaugurons donc le théâtre *utile*, au risque d'entendre crier les apôtres *de l'art pour l'art*, trois mots absolument vides de sens. Toute littérature qui n'a pas en vue la perfectibilité, la moralisation, l'idéal, l'utile, en un mot, est une littérature rachitique et malsaine, née morte. La reproduction pure et simple des faits et des hommes est un travail de greffier et de photographe ; et je défie qu'on me cite un écrivain, consacré par le temps, qui n'ait pas eu pour dessein la plus-value humaine. » Il y aurait lieu d'examiner si, depuis qu'il s'adressait cette exhortation à lui-même, l'auteur de *la Femme de Claude*, de *l'Étrangère*, de *la Princesse de Bagdad*, n'a pas peut-être un peu trop abondé dans son sens... Et, enfin, mesdames et messieurs, dans le théâtre de l'auteur des *Ganaches*, des *Vieux garçons*, de *Nos intimes*, ne retrouverions-nous pas toute la dextérité de Scribe, mais appliquée à la peinture fidèle des ridicules contemporains ? et toujours, au fond, ce même goût de la réalité qui, sans doute, restera le caractère le plus éminent de ce que nous pouvons bien dès à présent appeler la littérature du second Empire ?

Mais, encore une fois, ce serait sortir des bornes où nous sommes convenus de nous enfermer ; et, si je me suis permis d'en toucher quelques mots, c'est qu'il me fallait amener l'évolution du théâtre contemporain jusqu'au moment où, dans cet art naturaliste et positiviste, un souffle de poésie se fait enfin sentir et rentre, pour ainsi parler, avec la comédie d'Alfred de Musset. Vous en connaissez l'histoire, mesdames et messieurs. Écrites presque toutes de 1833 à 1835, les comédies et proverbes de Musset, — si vous en exceptez la première, *la Nuit vénitienne*, — n'étaient pas destinées à la scène, et, pour les y produire, aux environs de 1848 seulement, il fallut qu'une comédienne les eût rapportées de Saint-Pétersbourg. Mais le vrai succès, la popularité littéraire, si je puis ainsi dire, n'en date que de douze ou quinze ans plus tard, et ce n'est guère avant 1865 que les plus applaudies d'entre elles se sont décidément inscrites au répertoire, comme l'on dit, pour ne plus le quitter, je l'espère.

Nous avons bien peu de temps aujourd'hui pour parler du théâtre de Musset ; — et cependant j'en voudrais noter ici deux ou trois traits caractéristiques. J'y tiens d'autant plus qu'il m'a semblé qu'on ne les avait pas très bien saisis hier soir, et qu'en vé-

rité, ce matin même, le principal reproche que l'on fasse à *Fantasio*, par une rencontre assez singulière, c'est de ne pas assez ressembler à *la Demoiselle à marier*. Oui, ceux qui font profession de trouver Scribe bien démodé se plaignent que l'auteur de *Fantasio* ne soit pas Eugène Scribe; et, dans ce qu'ils appellent son ignorance du théâtre, vous diriez que ce qu'ils regrettent le plus, c'est qu'il soit Alfred de Musset.

Permettez-moi donc, mesdames et messieurs, d'attirer votre attention sur cette poésie du décor, si pénétrante et si subtile... cette Bavière idéale où *Fantasio* va vous transporter tout à l'heure, l'Italie de *Bettine*, la Sicile de *Carmosine*, la Hongrie de *Barberine*, toutes ces contrées shakespeariennes, si je puis ainsi dire, où des personnages de féerie promènent leurs aventures dans des jardins éternellement fleuris, sous un ciel éternellement bleu. Car c'est là, mesdames et messieurs, c'est là, — dans *On ne badine pas avec l'amour*, dans *les Caprices de Marianne* et dans *Fantasio* même, non dans *Ruy Blas* ou dans *Kean*, — c'est là que vous trouverez le meilleur du romantisme, cette liberté rendue au rêve, ce vagabondage poétique et charmant de l'imagination, cette élégance apprêtée, mais pourtant naturelle, qui rappelle à la fois, qui mêle ensemble sans effort l'esprit de notre XVIIIe siècle et les souvenirs de la Renaissance italienne; Marivaux et Shakespeare, *les Fausses confidences* et *Beaucoup de bruit pour rien*, les sonnets de Pétrarque et les toiles de Watteau. Et là aussi, c'est bien là que vous trouverez l'une au moins des origines du *symbolisme* contemporain, s'il consiste, comme je le crois, à vouloir voir plus loin que les choses, et, par-delà leur écorce, atteindre jusqu'à la réalité profonde et mystérieuse dont elles ne sont que les signes éphémères et changeants.

Car, vous le savez, dans ces décors si riants, il se répand aussi du sang, et surtout il s'y verse des pleurs. La tragédie s'y mêle avec la comédie, la tragédie de l'amour, la comédie des convenances ou des préjugés. Les larmes y sont voisines du rire; et du milieu même des hoquets de l'ivresse ou de la folie, c'est là, vraiment là, — non encore dans *Kean* ou dans *le Roi s'amuse*, — qu'il sort des ricanements qui ressemblent à des sanglots... Écoutez donc bien, messieurs, cette prose unique, dont le mauvais goût même, en sa sincérité, — comme celui de Shakespeare encore, dans sa *Tempête* ou dans son *Roméo*, — a quelque chose de toujours touchant et de si poétique... Entendez bien la leçon de ce *Fantasio* : que le pire malheur qu'il y ait au monde, le plus grand crime qui se commette contre l'humanité, c'est de sacrifier une âme dont on avait la garde aux nécessités de la politique, à l'égoïsme des intérêts, à la superstition des convenances... Que le prince de Mantoue se fâche donc! Qu'il déclare la guerre à son Bavarois de beau-père! Mais qu'il n'épouse pas la princesse Elsbeth! Que la jeunesse, et la grâce, et la poésie ne soient pas une fois de plus immolées à la prose! Et qu'il sèche ou qu'il meure sur sa tige, ce beau lis allemand, si blanc et si pur, plutôt que d'être cueilli par la main de ce nigaud, de ce fat, et de cet imbécile d'Italien! Qu'ont-ils donc vu là, mesdames et messieurs, ceux qui n'ont pas compris *Fantasio?* Mais que dirons-nous de ceux qui reprochaient ce matin à Fantasio lui-même de se conduire d'une manière indigne d'un « galant homme » en se faisant payer ses dettes par la petite princesse?

Et, enfin, mesdames et messieurs, j'aimerais encore à vous parler de ces grotesques et de ces fantoches dont vous allez dans un instant voir, sous les espèces du prince de Mantoue, un si remarquable exemplaire, — des Blasius et des Bridaine, du baron d'*On ne badine pas avec l'amour*, de tant d'autres encore, — qui ne sont pas dans le théâtre de Musset de simples caricatures, mais vraiment, eux aussi, des « symboles ». N'y sont-ils pas, en effet, l'expression de cette humanité qui ne fait guère, comme disent nos jeunes gens, que « le geste de vivre », qui n'en a que l'apparence, qui ne vit pas en réalité, qui s'agite seulement, — marionnettes ou pantins, dont les conventions, les préjugés, le sot amour-propre tiennent et meuvent les fils? Si bien par là qu'il y a dans la comédie de Musset une satire sociale qui va loin, — plus loin qu'on ne le croit peut-être, — et qu'ainsi son théâtre qui, par quelques-uns de ses côtés, ceux que je vous indiquais tout à l'heure, est aux origines du symbolisme contemporain, est en même temps, par ses grotesques, à l'origine de l'opérette moderne, et sinon de *la Belle Hélène*, tout au moins de *la Grande-Duchesse*.

Maintenant, est-ce bien du « théâtre »? Je n'en sais rien, messieurs, ou du moins je n'oserais l'affirmer. Ni l'idée, je l'avoue, ni le sujet même ne sont ici toujours assez clairs; les préparations sont insuffisantes; et Musset, en sa qualité de romantique, intervient trop de sa personne dans l'action de la plupart de ses comédies. Vous en serez frappés tout à l'heure en voyant jouer *Fantasio*. Le principal personnage n'intéressera que ceux d'entre vous qui s'intéressent à Musset lui-même, qui l'aiment ou qui l'ont aimé, qui se rappellent qu'il a beaucoup souffert... Mais, sans y insister, ce que j'avais seulement à vous montrer, c'est, mesdames et messieurs, comment, en faisant pénétrer, — huit ou dix ans après sa mort, — un souffle de poésie dans cet art positiviste dont nous parlions tout à l'heure, ce que le drame romantique n'avait pas pu, Musset, lui, l'a réalisé comme sans y songer. Et de même qu'une gaminerie de Fantasio, dans un instant, sauvera la princesse Elsbeth de l'horreur d'épouser le prince de Mantoue, ainsi la comédie de Musset a libéré le théâtre contemporain de l'influence excessive de Balzac, et rétabli sur la scène la poésie, la fantaisie, la bouffonnerie même dans leurs droits.

J'aurais terminé, mesdames et messieurs; mais je

manquerais sans doute à l'une de mes promesses, comme aussi bien à l'une des nécessités de mon sujet, si je n'essayais pas de conclure, ou, plus modestement, de résumer en quelques mots les résultats auxquels il me semble que nous aboutissons.

Pour ce qui est de la méthode que j'ai tâché d'appliquer, c'est à vous qu'il appartiendra de juger dans quelle mesure j'ai pu réussir; mais ce que je voudrais que vous eussiez bien vu, c'est la nature et l'intérêt de la tentative. L'objet ou l'esprit en serait donc d'imiter la vie même en ce qu'elle a de divers, de mobile, de changeant. Tout évolue, rien ne demeure; les espèces littéraires se transforment, tantôt en mieux, et tantôt en pis; mais rien non plus ne meurt ni, par conséquent, ne se crée. Conformément à ce principe, je ne me flatte point assurément de vous avoir raconté l'histoire de notre théâtre français; mais il me semble que nous en avons comme qui dirait assez bien dessiné la courbe, et marqué les principaux points d'inflexion ou de rebroussement.

Avec le grand Corneille, nous avons vu la tragédie, se dégageant pour la première fois des contrefaçons ou des ébauches d'elle-même qui l'avaient précédée, — tragi-comédie ou comédie héroïque, — atteindre et réaliser, en 1636, dans *le Cid*, la définition ou la notion de son genre. Mais presque aussitôt, entraîné par son goût du romanesque ou de l'extraordinaire, et poussé comme irrésistiblement à l'extrémité de sa manière, Corneille, dans sa *Rodogune* et dans son *Héraclius*, celles de ses pièces qu'il estimait le plus, tend déjà vers le drame, pour ne pas dire vers le mélodrame; et il faut que, des hauteurs où elle risquait de perdre pied, la tragédie redescende pour se proportionner à la réalité. C'est Racine qui l'y ramène, avec son *Andromaque*, avec son *Britannicus*, avec son *Bajazet*, dans le même temps précis que, sous l'influence de Molière, l'ancienne comédie, la comédie bouffonne ou romanesque, celle de Scarron et de Thomas Corneille, prenant conscience à son tour d'elle-même, achève d'acclimater au théâtre, si je puis ainsi dire, ce goût de la vérité, ce souci de la ressemblance humaine, et ce que j'ai plus d'une fois appelé ce goût de naturalisme classique. Cependant, en raison même de l'idée qu'ils s'en font, la comédie de Molière lui-même, et surtout la tragédie de Racine, ont quelque chose encore de trop universel, ou de trop général, de trop immobile, en quelque manière, ou de trop impassible, qui tient de l'idéale beauté de la sculpture plutôt que de la chaleur, de l'animation ou de la vie de la peinture. C'est ce degré de vie que les Dancourt ou les Le Sage d'abord, sous l'influence du roman de leur temps, — avec leurs Turcaret ou leurs Mme Patin, — essayent d'y introduire, et, après eux, dans leur *Zaïre* ou dans leurs *Fausses confidences*, — les Voltaire et les Marivaux. Ils y ajoutent l'émotion, cette émotion purement humaine dont j'ai tâché de vous faire voir la liaison, d'une part, avec le développement de la *sensibilité* naissante, et, de l'autre part, avec la diminution du sentiment ou du sens de l'art. Si les gains ont compensé les pertes, c'est une question que nous n'avions pas à traiter; mais ce que nous avons vu, c'est que la tragédie en est morte; et peu s'en est fallu que la comédie de caractères ne partageât son destin. Au moins sa ruine n'a-t-elle pas dépendu des Diderot ou des Sedaine; et dès le milieu du XVIIIe siècle, — en dépit du *Philosophe sans le savoir* et de *l'Essai sur la poésie dramatique*, — si le drame bourgeois n'a pas donné ses chefs-d'œuvre, probablement c'est que le temps n'en était pas encore venu. Je veux dire qu'avant de fonder un art nouveau sur les débris de l'ancien, il fallait qu'on eût achevé de détruire le second, et Beaumarchais, sans doute, y a contribué pour sa part. Mais, comme il faisait profiter en même temps, son *Barbier de Séville* ou son *Mariage de Figaro*, de tous les moyens que lui avaient légués les Marivaux, et les Le Sage, et les Regnard, et Molière lui-même, c'est la Révolution seulement qui a emporté l'art ancien dans la tourmente où elle emportait la société pour laquelle il avait été fait. L'art classique a sombré dans le désastre de l'ancien régime. Vous avez vu les romantiques lui porter les derniers coups, en orientant du côté de la peinture du *caractère*, et de la fidèle représentation des lieux ou des temps, l'effort qu'au contraire l'art classique avait fait pour se réaliser sous l'aspect de l'éternité...

C'est là, messieurs, qu'à vrai dire, nous nous sommes arrêtés; et si, par hasard, vous aviez eu la courtoisie de ne pas vous en apercevoir, je ne me dissimulerai pas ce que le peu que j'ai pu vous dire du théâtre français depuis 1830 a de sommaire ou de superficiel... Mais ne m'accorderez-vous pas, en revanche, qu'ainsi présentée, dans la succession rigoureusement chronologique des œuvres qui l'ont illustrée depuis deux cent cinquante ans, l'histoire du théâtre français s'est comme animée sous nos yeux d'une vie nouvelle, et réelle, et toute semblable à la nôtre en son cours?

Pour la nature des influences les plus générales qui ont comme présidé à cette suite insensible de transformations, il en est deux que je me suis surtout efforcé de mettre en lumière : ce sont l'influence du *moment* et celle de *l'individu*.

L'influence du *moment*, — dans le sens à la fois étymologique et philosophique du mot, — c'est, messieurs, le poids dont pèsent en tout temps sur l'œuvre littéraire les œuvres du même genre qui l'ont elle-même précédée dans l'histoire. C'est ainsi qu'avant toute autre influence peut-être, la forme de la tragédie de Racine était prédéterminée par la forme de la tragédie de Corneille; et qu'avant d'être la tragédie de Racine, il était comme arrêté qu'elle serait autre chose que la tragédie de Corneille. Pareillement, messieurs, au lieu de saisir l'occasion de *Kean* pour vous parler l'autre jour du romantisme en général, si j'avais

voulu vous définir étroitement le drame de Dumas et d'Hugo, je l'aurais fait par opposition aux règles consacrées de la tragédie classique. J'aurais pris le *Cours analytique de littérature* de Lemercier, les vingt-trois règles, pas une de plus ni de moins, qui définissent d'après lui la tragédie classique; et, — à l'exception de deux ou trois peut-être, dont encore il aurait fallu modifier la formule, — je vous aurais montré le drame romantique se fondant sur la violation, la négation, ou le contre-pied de ces règles mêmes. — Les classiques avaient voulu que l'action s'enfermât dans les vingt-quatre heures et dans le même lieu... Et nous, ont dit les romantiques, nous l'étendrons à vingt lieux différents sur une même scène, à des années entières, dans l'espace d'une seule représentation. — Les classiques avaient respecté le prestige de l'histoire, traité Cléopâtre en reine, Othon même ou Néron en empereur, et Zaïre en princesse... Et nous, ont dit les romantiques, c'est le bandit que nous glorifierons, c'est Hernani, c'est Ruy Blas, d'autant que nous bafouerons ou que nous insulterons les Marie Tudor et les François Ier. — Les classiques s'étaient efforcés d'incarner dans leurs personnages le plus qu'ils pouvaient de vérité générale et universelle, dans leurs Chimène et dans leurs Pauline, dans leurs Andromaque et dans leurs Roxane... Et nous, ont dit les romantiques, ce n'est pas seulement des situations extraordinaires, c'est aussi des monstres de psychologie, des Triboulet et des Quasimodo, des Antony, des Buridan ou des Marguerite que nous leur donnerons. — Enfin les classiques s'étaient fait une loi de laisser la parole à leurs personnages, de s'abstraire d'eux, pour ainsi parler, et, les ayant créés, de les laisser vivre conformément à la nature qu'ils leur avaient donnée... Et nous, ont dit les romantiques, c'est nous qui parlerons par la bouche des nôtres, et on sortira de la représentation de nos *Marion Delorme* ou de nos *Tour de Nesle* incertain de savoir si nos personnages ont seulement existé, mais on saura ce que nous pensons des « grandes dames » du temps de Philippe le Bel ou de la politique du cardinal de Richelieu... Je m'arrête, mesdames et messieurs, si vous voyez par cet exemple, auquel vous devinez combien on en pourrait joindre d'autres, quelle est l'influence du *moment* dans l'évolution des genres... Et, effectivement, je n'en sache qu'une seule qui la puisse contre-balancer : c'est l'influence de l'*individu*.

Celle-ci, je n'ai pas besoin de vous la définir. Mais vous me pardonnerez, si je tiens à vous faire observer que, bien loin de la nier, au contraire, nous lui rendons la place qu'on ne lui a pas toujours faite dans l'histoire de la littérature. De même donc, messieurs, que dans un verre d'une eau pure et limpide, si vous versez quelques gouttes seulement d'une essence concentrée, vous avez changé la nature du breuvage, et d'insipide qu'il était vous l'avez rendu quelquefois délicieux, ou vous en avez fait un poison, ainsi, vous l'avez vu, l'apparition d'un Corneille, ou d'un Molière, ou d'un Racine, d'un Marivaux ou d'un Beaumarchais dans l'histoire d'un genre, modifie la loi de son évolution, en modifiant la nature du milieu où cette évolution s'opère. Et nous, messieurs, nous trouvons un double avantage ici. Le premier, que je vous ai déjà signalé, c'est que la méthode en devient plus conforme à l'histoire naturelle, dont elle s'inspire, et où, vous le savez, le commencement de la variation ne date que de l'apparition de la variété individuelle. Aucune espèce ne se change en une autre que l'un de ses représentants n'ait commencé de différer des autres; et, de la loi du genre, ou de sa définition consacrée, c'est ainsi l'individu qui dégage la possibilité des transformations ultérieures. Un second avantage résulte du premier : je veux dire ce que la méthode y contracte elle-même de souplesse et d'élasticité...

C'est cette méthode aussi qui nous permet, messieurs, dans la longue histoire d'un genre, — car il est évident qu'il nous faut opérer sur des périodes de quelque étendue, — c'est elle qui nous permet de distinguer les règles ou les conventions arbitraires d'avec les lois plus intimes, plus profondes, et plus nécessaires qui ne sont que l'expression de la nature même de ce genre. Il n'y a rien de plus « historique », ou, si vous le voulez, de plus « empirique ». Les lois intimes d'un genre, ce sont celles que nous trouvons toujours immanquablement réalisées dans les œuvres supérieures, et, réciproquement, ce sont celles dont l'inobservation se constate avec évidence dans toutes les œuvres du même genre qui sont comme affectées d'une sorte d'infériorité.

Nous plaçant à ce point de vue, si nous essayons de dire quelles sont les lois essentielles du théâtre, nous en trouverons jusqu'à deux, dont la première est qu'il faut qu'une action, pour être vraiment du théâtre, tourne autour, si je puis ainsi dire, de quelque question d'intérêt général, d'un cas de conscience, comme *le Cid*, comme *Phèdre*, comme *Zaïre*, ou d'une question sociale, comme *l'École des femmes*, comme *Tartuffe*, comme *le Mariage de Figaro*. Dans le théâtre contemporain, *les Lionnes pauvres* et *le Gendre de monsieur Poirier*, *le Fils naturel* ou *le Demi-Monde* seraient encore de bons exemples que l'on pourrait donner. Inversement, messieurs, toutes les fois que, dans une comédie, la question sociale est mal ou n'est pas posée, comme dans *Une chaîne*, ou dans *Kean*, ou dans *Turcaret*, et, dans la tragédie, toutes les fois que le cas de conscience est trop extraordinaire, comme dans *Rhadamiste*, ou comme dans *Rodogune*, l'œuvre perd aussitôt de sa valeur. Tel est le cas de *Maître Guérin*, par exemple, ou encore de *la Princesse de Bagdad*... J'y ai trop insisté, messieurs, au cours de ces quinze conférences, pour qu'il soit nécessaire d'y revenir encore.

Une autre loi n'est pas moins essentielle : c'est celle qui veut qu'une action de théâtre soit conduite par des volontés, sinon toujours libres, mais toujours au moins conscientes d'elles-mêmes ; — et nous en avons vu, mesdames et messieurs, plus d'un exemple aussi. J'ai retardé seulement jusqu'ici de vous en dire les raisons, — qui se réduisent à deux principales.

C'est d'abord que cette loi n'est rien de plus que l'expression, — ou la projection théorique, si je puis ainsi dire, — de ce que la définition même du théâtre a d'essentiel, de propre, et, comme on dit encore, d'absolument spécifique. Demandons-nous, en effet, quel peut être l'objet ou le pourquoi du théâtre, « La réalisation de la beauté ? » Ce n'est pas l'objet propre de la comédie, que je sache, et, en admettant que ce soit une partie de la tragédie, ce n'en est pas la plus essentielle, si c'est aussi bien l'objet de la poésie lyrique, par exemple, et de l'ode, en particulier, que le sien. « Divertir les honnêtes gens ? » Il y en a vingt autres moyens, vous le savez; et si c'est l'une des fins de la comédie, c'est aussi bien celle du conte, par exemple, ou de la nouvelle. « Peindre les hommes d'après nature ? » Un Bourdaloue dans ses *Sermons*, un La Bruyère dans ses *Caractères*, un Le Sage en son *Gil Blas*, s'ils l'ont fait sans doute autrement, ne l'ont-ils pas fait aussi bien que Molière ? « Corriger les mœurs en châtiant les ridicules ? » Aussi bien que du théâtre, c'est l'affaire de la satire, et c'est celle aussi des moralistes. « Représenter les passions ? » Mais le roman y pourrait suffire, et même c'est là l'un de ses principaux objets. Tout cela, mesdames et messieurs, selon les temps, les lieux et l'occasion, peut donc bien entrer dans la définition du drame ; et, effectivement, tour à tour, ou ensemble, nous le savons, vous l'avez vu, tout cela y est entré. Mais ce qui n'appartient bien qu'au théâtre, mais ce qui fait à travers les littératures, depuis les Grecs jusqu'à nous, l'unité permanente et continue de l'espèce dramatique, c'est le spectacle d'une volonté qui se déploie ; — et voilà d'abord pourquoi l'action, et l'action ainsi définie, sera toujours la loi du théâtre.

Il y en a une autre raison, plus haute, et qui est, elle, comme la raison de cette raison. C'est que, s'il est question, mesdames et messieurs, d'exprimer, de rendre ou de peindre le *Non-moi*, — passez-moi ce mot pédantesque, — de nous intéresser au spectacle du monde environnant, à la nature, aux autres hommes, au passé, le *Genre épique*, dont relèvent également l'histoire ou le roman, — Homère, Hérodote et Balzac ou M. Zola, — n'a pas été jadis inventé pour autre chose, ou, pour mieux dire encore, n'est pas né d'une autre exigence et d'une autre nécessité. Je n'ai pas besoin, je pense, d'insister pour vous faire voir que le genre de plaisir que nous trouvons à la lecture de *Germinal* est identiquement le même que trouvaient autrefois les Grecs à entendre sur leurs places publiques l'aède ou le rapsode chanter les aventures d'Ulysse à la recherche de sa patrie. Mais, au contraire, est-il question pour le *Moi* d'affirmer son individualité, de se distinguer, de se séparer lui-même de tout ce qui l'entoure, et, comme disent encore les philosophes, de « se poser en s'opposant » ? C'est, comme vous le voyez assez, comme nous l'avons vu l'autre jour encore, en parlant du romantisme, c'est le propre du *genre lyrique*, dont je ne sache pas une forme, — depuis l'ode jusqu'à l'épigramme, — qui ne soit caractérisée par cette prédominance du *Moi* sur les éléments qu'il met en œuvre. L'individualité d'Hugo ne s'affirme pas plus dans *les Contemplations* ou dans *les Châtiments* que, par exemple, dans les *Psaumes*, celle des Hébreux, — comme race. Que reste-t-il donc, messieurs, au *genre dramatique*, et quelle sera sa fonction, sinon de traduire l'opposition du dedans et du dehors, de l'extérieur et de l'intérieur, du *subjectif* et de l'*objectif*, du *Moi* et du *Non-moi ?* La lutte en sera l'élément. Et si la lutte est d'une volonté contre la nature ou contre le destin, contre elle-même ou contre une autre volonté, le spectacle sera généralement tragique. Il sera généralement comique, si la lutte est d'une volonté contre quelque bas instinct, ou contre quelque sot préjugé, contre les conventions de la mode, ou contre les convenances que l'on appelle *sociales*. Mais, comique ou tragique, le spectacle ne sera vraiment dramatique, il ne sera vraiment du « théâtre » que sous la condition de cette lutte, si je puis ainsi dire, puisque la condition, comme vous le voyez, contemporaine de l'origine de l'art, fait en même temps partie de sa définition.

A ces deux lois, j'en ajouterais volontiers une troisième, qu'à la vérité je considère comme beaucoup moins nécessaire, mais qu'enfin il faut signaler. C'est, messieurs, qu'autant que possible il ne faut rien perdre d'acquis, mais au contraire, — et si l'auteur lui-même d'[illegible], a fait faire en son temps quelques progrès à son art, — il ne faut pas y renoncer sans en avoir de très fortes raisons. Je me contenterai d'ailleurs à ce propos de vous rappeler, mesdames et messieurs, l'exemple si souvent cité des dénouements de Molière, qui pourraient sans doute être meilleurs, — ou « mieux cuits », comme disait Musset, — sans que *l'Avare* ou *l'École des femmes* y perdissent de leur intérêt, je crois, ni de leur valeur. Il n'est pas admissible, en effet, qu'à l'exception du seul Molière, tout ce que nous avons eu depuis lui d'auteurs dramatiques se soit trompé sur les nécessités de l'art, sur les conditions du théâtre, et sur les exigences du goût.

Mais il est temps de finir, et je le fais par une dernière observation. La dernière de ces lois, vous le voyez sans doute, a pour elle d'assurer ce respect de la tradition sans lequel on peut dire, — et l'histoire le prouve assez, — qu'en aucun genre ni en aucun art il ne saurait y avoir d'innovation féconde. Pour s'affermir et pour durer, il faut toujours que le nouvel état

retienne quelque chose de l'ancien; et ce que l'on n'a jamais vu, c'est une révolution qui n'utilisât point les débris de ce qu'elle avait renversé. — La seconde de ces lois suffit, si je ne me trompe, à la fois pour maintenir, et, le cas échéant, pour rétablir ou réintégrer le métier dans ses droits. Il y a un métier ou un art du théâtre, parce qu'il y a des conditions qui ont comme présidé à la détermination du théâtre comme genre, et en vertu desquelles il s'est différencié du roman, par exemple, ou du récit lyrique. — Et la première enfin de ces lois, en maintenant les communications nécessaires du théâtre avec les autres genres, — mais surtout avec la vie, — l'empêche de s'isoler en lui-même et lui rappelle que l'art est fait pour l'homme, et non l'homme pour l'art, ni surtout l'art pour l'art...

Il ne me reste plus, mesdames et messieurs, qu'à vous remercier de la bienveillance, de l'attention, et de l'indulgence avec lesquelles vous m'avez suivi depuis la première jusqu'à la dernière de ces conférences; et si c'est un devoir, à peine ai-je besoin de vous dire avec quelle reconnaissance je le remplis, — sans croire d'ailleurs que je m'en acquitte?

Mais, auparavant, si ces conférences vous ont intéressé, voulez-vous me permettre d'en remercier M. le directeur de l'Odéon. Car, sa « complicité » les a seule rendues possibles. Et, en vérité, maintenant que je touche au terme de notre tâche commune, plus j'y songe, et plus il me semble qu'il lui a fallu presque plus d'audace qu'à moi-même pour en hasarder l'entreprise. Vous me trouveriez trop ingrat, à coup sûr, si j'omettais de lui en témoigner publiquement ma reconnaissance.

Je le serais également si j'oubliais, si je pouvais oublier de remercier les excellents acteurs de l'Odéon. Car, peut-être, mesdames et messieurs, ne vous doutez-vous pas de ce qu'il leur a fallu d'assiduité, de dévouement à leur art, de souplesse de talent, et de complaisance aussi, pour pouvoir, quatre mois durant, représenter, comme ils ont fait devant vous, six, sept ou huit actes nouveaux tous les huit jours. Mais moi qui le sais, pour les avoir vus à l'œuvre, j'emporterais d'ici comme un remords si je ne vous disais pas que de pareils résultats ne s'obtiennent ni sans beaucoup de peine, ni surtout sans un esprit de solidarité qui fait le plus grand honneur à la troupe de l'Odéon; — et, est-ce que vous me trouveriez indiscret, mesdames et messieurs, si je vous demandais la permission d'être auprès d'elle l'interprète de vos remerciements?

Pour vous enfin, si je vous suis reconnaissant de bien des choses, — comme je le disais et comme j'ai plaisir à le redire, — il en est une dont je vous le suis plus, et plus particulièrement que de toutes les autres; c'est de n'avoir pas été dupes... des mots.

Lorsqu'il y a quelques années le directeur de l'Odéon eut l'idée d'instituer ces conférences du jeudi, quelques-uns d'entre vous se souviennent-ils peut-être qu'on essaya de l'en plaisanter, mais on ne le découragea point, ni lui, ni tant de conférenciers, que je louerais davantage... si je n'en avais été l'un. Cette année même encore, aussitôt qu'il eut annoncé notre projet commun, on insinua de divers côtés que nous transportions la Sorbonne sur la scène de l'Odéon, ce qui sans doute était flatteur... mais je ne crois pas que ce fût pour nous flatter qu'on le disait, ni non plus pour vous enseigner, mesdames et messieurs, le chemin de l'Odéon. Ne parla-t-on pas aussi de leçons? et de sermons?

Mais, sermons ou leçons, discours ou conférences, vous avez bien compris que le mot n'importait guère, et vous n'avez regardé qu'à la chose, — et la chose, la voici. Dans le temps où nous vivons et où, comme vous le savez par votre propre expérience, il n'y a pas d'occupation un peu sérieuse qui ne réclame, qui n'exige et qui n'absorbe, si je puis dire, tout un homme; tandis que vous vaquez, vous, messieurs, à vos affaires, vous, mesdames, à vos obligations de mères de famille ou de maîtresses de maison, et vous enfin, jeunes gens, à la préparation laborieuse de votre avenir, nous sommes quelques-uns qui faisions notre travail d'étudier ces œuvres qui font votre plaisir, et qui sont pour nous tous le trésor commun de la race, — je dirais volontiers, mesdames et messieurs, si je ne craignais de vous paraître un peu déclamatoire, les chefs-d'œuvre qui témoignent d'âge en âge, aux générations qui viennent, de l'antiquité, de la grandeur, et de la continuité de la patrie. Les étudierons-nous jamais trop, et, dans les chaires de la Sorbonne ou sur la scène de l'Odéon, serons-nous jamais trop nombreux pour les étudier?. .

Quelle que fût donc mon insuffisance, si j'ai cru que je pourrais, à mon tour, vous en dire des choses qui vous intéresseraient, je vous remercie de m'avoir prouvé que je ne m'étais pas absolument trompé; je vous rends une part de l'intérêt que vous y avez pris et qu'assurément je n'y aurais pu mettre sans le secours de votre bienveillance et votre sympathie; je m'excuse des lacunes que j'aperçois bien dans ces conférences, maintenant qu'elles sont terminées, des erreurs aussi qui doivent m'être échappées, — dont j'ai plus de peur, malheureusement, que je n'en ai conscience, car alors je les corrigerais; — et je finis en disant que si, dans quelques jours, comme c'est votre droit, vous avez perdu le souvenir de ces « leçons », c'est mon devoir, à moi, de vous assurer que je n'oublierai pas l'accueil que vous leur avez fait.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

LE ZITELLO

(1306)

Nouvelle.

Lorsque Giotto peignit à fresque la chapelle de l'Arena, élevée à Padoue sur les ruines d'un amphithéâtre romain, ses nombreux élèves l'aidèrent à illustrer cet humble toit, à baigner d'azur les parois et la voûte, à susciter dans cette atmosphère de Paradis des personnages qui rayonnent d'une clarté surnaturelle.

Les plus habiles disciples demeuraient à côté du Maître ; et ils ne se départaient guère d'une oisiveté respectueuse : qui donc l'aurait pu seconder utilement, lorsqu'il osait peindre la timidité divine de cette Vierge enfant qui gravit les degrés du temple d'un pas si majestueux et si léger, lorsqu'il osait peindre la mystique douleur des anges, la confusion et l'affolement de leur vol à l'entour de Jésus mort ?

Au contraire, les plus novices travaillaient comme des manœuvres, préparant la scène du Jugement dernier, où Giotto ne se réservait qu'une figure de Christ jeune environné d'apôtres. Et ils exerçaient leur fantaisie à imaginer des types de damnés ou d'élus, qu'ils groupaient de part et d'autre de la porte, les uns du côté gauche, les autres du côté droit.

Un certain Jean-Philippe, né à Vicence, était considéré unanimement comme le plus médiocre de ces apprentis, bien qu'il montrât quelque talent dans l'exécution des Bienheureux. Il passait de plus pour stupide, parce qu'on pouvait rire de lui à satiété sans le tirer de son indifférence. Prenait-il part de bonne grâce aux railleries dont il était l'objet ? Son mutisme signifiait-il dédain, humiliation ou rancune ? Rien ne se lisait dans ses yeux longs, étroits et retroussés, dans ses yeux tristes et si pâles qu'on ne savait point s'ils étaient décolorés du bleu ou du gris ; rien ne se lisait sur son visage aux traits fortement marqués, au gros nez profilé en double courbe, aux épaisses lèvres, au bas front alourdi de cheveux noirs et plats, qui à leur extrémité seulement ondulaient.

Enfin, bien qu'il eût vingt-quatre ans accomplis, on affirmait qu'il n'avait jamais fréquenté de femmes et qu'il vivait farouchement seul : ce qui l'avait fait surnommer le *Zitello*, c'est-à-dire le garçon.

Jean-Philippe cependant n'était point la brute que l'on croyait ; mais il avait l'esprit lent et tellement simple qu'il ne pouvait sentir ou penser deux choses à la fois. Il méritait le nom d'artiste, car dès qu'il montait aux échafaudages, une ivresse le prenait à se voir ainsi hors de terre, perdu en cette atmosphère d'azur artificiel que son maître créait dans la chapelle autour de lui : mais cette ivresse l'absorbait aussi tout entier, et s'il ne se troublait point davantage aux plaisanteries ou aux insultes, c'est que réellement elles ne parvenaient point jusqu'à lui. Ses oreilles n'entendaient plus, parce que ses yeux voyaient trop. Ceux que la nature a privés d'un sens ont les autres sens plus aigus : et lui, par un effet contraire, semblait privé de tous les autres, parce qu'un seul était doué d'une acuité excessive et employait trop exclusivement toutes les forces vives de l'attention.

Sa vocation ne s'était point décidée par le spectacle des œuvres d'art ni par les influences de l'école. Il s'était formé peu à peu, hors de toute culture, comme s'il eût été le premier homme et le seul au monde sensible au plaisir de voir et ayant l'instinct de représenter ce qu'il voyait.

Ses premières joies lui étaient venues des coloris chauds, variés et doux : et ce n'est point dans les tableaux ni dans les mosaïques, mais dans la nature même qu'il en savait apprécier la diversité ou la richesse, aux heures plus luxueuses de l'aube ou du couchant.

Plus tard, quand il fut d'âge mûr et de caractère déterminé, il s'ouvrit à l'intelligence des lignes et des formes. Il éprouva du même coup un besoin de figurer tout ce qui lui passait devant les yeux. Dès lors, cet appétit nouveau d'imiter les objets réels et de les copier à la lettre ne cessa plus de se raffiner, en même temps que la faculté toute différente de découvrir dans la nature et d'en extraire les éléments épars de la beauté.

Giotto l'admit parmi ses élèves. On lui enseigna des principes et des formules, des règles pour la proportion et pour la composition. Comme il était docile, comme il avait la mémoire fidèle et nette, il gravait en lui ces préceptes et ne les oubliait plus. Il devint un élève satisfaisant et même un aide précieux : car il accomplissait exactement ses tâches telles qu'on les lui traçait, et sans y rien ajouter de son cru. Mais il était visible que de lui-même il n'arriverait jamais à rien.

Pourtant, n'en déplaise aux juges d'école, les progrès du Zitello se poursuivaient encore, sans être plus entravés maintenant par la discipline des maîtres que naguère ils n'avaient été favorisés par elle.

Les couleurs, dont à l'aventure il goûtait l'éclat ou les nuances, n'étaient au début que des sensations fortuites et incohérentes de volupté pour ses yeux. Les contours, dont parfois il appréciait la tenue et la grâce, ne l'affectaient guère que par intermittences, et ces impressions n'avaient pas assez d'ordre ni de dépendance pour se faire mutuellement valoir, pas assez d'équilibre pour durer.

Peu à peu, le Zitello devint sensible à des combinaisons de lignes, à des harmonies de couleurs. Et enfin il poussa jusqu'à son plus haut degré cette intelligence

nouvelle : il devint sensible à des beautés d'ensemble, comme celle de tout un beau visage, de tout un beau corps humain nu.

Sa vue, dès lors, ne fut plus seule intéressée dans les jouissances d'art qu'il goûtait : elles se répercutèrent à ses autres sens, elles se diffusèrent dans son être entier qu'elles ébranlaient doucement.

Et, dès lors, il commença de s'intéresser aux campagnes et aux paysages : car c'est là surtout que les objets ne valent pas uniquement par leur beauté propre, mais par les impressions qu'ils suggèrent, de respiration facile, d'hilarité, de liberté, d'espace.

Bientôt, les deux idées qu'il s'était faites de la beauté humaine et de la beauté naturelle se rapprochèrent, se combinèrent, et il devina quel effet supérieur l'artiste devait atteindre, en plaçant un personnage, mieux encore, en ordonnant une scène dans un paysage approprié.

Or à mesure que son génie grandissait, et se déliait même jusqu'à découvrir dans la beauté matérielle ce qui n'y semble plus tenir de la matière, sa faculté d'imitation se faisait aussi plus subtile, mais rigoureuse jusqu'à la puérilité. Et ces deux progrès simultanés se contrariaient à la fin : car plus le Zitello devenait apte à dégager de la nature brute ce qu'elle recèle de beauté, plus son exécution se perdait dans les minuties et sacrifiait à l'exactitude.

Dans cette âme primitive et purement imaginative, les choses ne se passaient point en raisonnements. La seule marque de son développement suprême fut que le Zitello conçut une œuvre qui en était l'expression. L'idée d'un tableau se présenta en lui toute composée : ce fut comme la cristallisation soudaine de toutes les belles images qui flottaient éparses en lui, de tous les éléments de beauté qu'il renfermait.

Son idée même si visiblement réunissait tous ces éléments et toutes ces images, que le Zitello fut dès lors certain d'avoir en ce jour conçu l'œuvre première et dernière, après laquelle sa carrière serait close.

Il fallait donc que le principal personnage représentât pour une fois et pour jamais ce qui à ses yeux était la perfection et l'idéal de la beauté. Or ce qu'il estimait beau plus que tout au monde, c'était le corps d'un adolescent au seuil de l'âge viril. Il n'avait aucun sens de la plastique féminine, plus inaccessible, plus admirable quand elle est accomplie, mais aussi plus rarement accomplie : lorsqu'il se hasardait à dessiner des formes de femme, il exagérait maladroitement la faiblesse fuselée des jambes, qu'il faisait raccourcies et flageolantes sous un torse trop chargé. Il ne mettait de la grâce que dans le visage et de la séduction que dans les yeux.

Le beau corps devait être nu dans le plein air et dans une clarté de matin, qui tout ensemble en atténuât et en illuminât les carnations, parmi un paysage qui fût jeune comme lui-même serait printanier, avec un ciel sans nuage pour correspondre à sa pureté, et pour correspondre à sa sveltesse des arbres minces, clairsemés, qui s'espaceraient de manière à indiquer délicatement la profondeur de l'horizon.

Mais le Zitello voulait renforcer l'admiration par la sympathie ; et comme la sympathie n'est vraiment vive que lorsqu'elle est douloureuse, il voulait mettre la pitié dans son œuvre. Il fallait donc, sans compromettre la sérénité du tableau, que la mort y parût. Il fallait que ce corps merveilleux fût voué à une mort certaine, et que cette mort fût désespérante, à cause de la beauté où elle s'attaquait, pleine d'espérance toutefois, et suggestive de consolantes pensées. Le sujet de la scène lui fut par là tout indiqué : ce devait être le souriant martyre d'un saint Sébastien, pour qui les flèches sont une parure, et de qui la dépouille mortelle (ainsi nous l'apprennent les légendes) ne sera déshonorée par aucune corruption.

Et c'était, par Dieu ! une grande merveille, que l'âme simple d'un Zitello sût inventer à présent de telles subtilités, balancer de tels contrastes. Mais, à vrai dire, Jean-Philippe ne raisonnait point sa pensée, il ne la réduisait pas en formules : toutes les intentions retorses de cette composition devaient être signifiées par le visage qu'il donnerait au jeune martyr, par l'énigmatique regard de ses yeux ; et ce regard de beauté autoritaire, de fière douleur, d'adolescence un peu vaine mais angélique, ce regard incolore et toutefois nuancé, ce regard fut tout à coup révélé au Zitello par son instinct génial d'artiste. Dans la représentation intérieure qu'il se faisait de son œuvre future, ce regard soudain s'alluma et illumina tout, en même temps que l'effet décoratif se complétait par l'addition de deux archers vêtus de pourpre et dont les arcs tendus étaient courbés comme des croissants de lune.

Mais tandis que l'imagination créatrice du peintre atteignait ainsi à la maîtrise, son habileté d'imitateur atteignait à la maîtrise aussi. Et ces deux facultés, dont l'antagonisme n'était jusque-là qu'une menace, entrèrent dès lors en lutte ouverte.

Au début, ce ne furent que peu notables escarmouches ; son réalisme ne lui suscita d'abord que d'assez bizarres et puérils scrupules. Au lieu de se mettre sans retard au travail et d'exécuter ce qu'il avait conçu, Jean-Philippe voulut étudier les légendes. Il interrogea, lui si avare de ses paroles, quelques-uns des plus érudits parmi les élèves de l'Université. On lui fit lire de vieux textes. Il y trouva bien que son personnage fut célèbre par la beauté physique, par une séduction impérieuse qui commandait l'admiration et l'amour. Mais il y trouva aussi que Sébastien fut homme de guerre, officier de Dioclétien, qu'on le massacra dans le cirque, à coups de bâton, pour avoir témérairement protégé les chrétiens au cours d'une persécution, et qu'à cette époque il était vieux déjà de trente-huit ans. Assez d'autres récits mentionnaient le supplice

des flèches, pour que le Zitello pût à son gré préférer cette version. Mais aucun ne variait sur le chiffre d'âge du martyr, et cette découverte troubla profondément Jean-Philippe, car elle ne concordait guère avec le parti pris qu'il avait de peindre dans un paysage printanier le corps d'un adolescent nu.

Néanmoins, au bout de quelques jours, il passa outre. C'était un modeste; il avait en sa propre raison moins de confiance qu'en l'autorité d'autrui : or il observa que parmi les peintres l'usage était de rajeunir saint Sébastien jusqu'à l'adolescence, jusqu'à l'enfance quelquefois.

Il se heurta à des difficultés plus sérieuses, quand il eut décidé qu'il ne pouvait peindre une telle figure d'après les types de convention et d'après les règles apprises. Déjà, même pour le travail de manœuvre qu'il exécutait à la chapelle de l'Arena, il sentait souvent le besoin de s'en rapporter à la nature, et, avant d'achever une académie, il priait un camarade de retrousser devant lui ses manches ou de dépouiller ses épaules. Il devait donc, à plus forte raison cette fois, se mettre en quête d'un modèle; mais où donc en découvrir un qui fût son rêve même? Car, avec sa fatale superstition d'exactitude, avec son réalisme timoré, il devinait bien qu'en présence de la nature vivante il ferait un portrait fidèle, et que l'originalité de son rêve s'y perdrait.

Il parcourut les environs de la ville : car il cherchait, en même temps que son personnage, un paysage tout pareil à celui dont il avait idée. Le Bacchiglione, qui enserre Padoue de ses deux bras, roule entre des rives verdoyantes, parmi de jolis arrangements d'arbustes, et Jean-Philippe comptait trouver au bord de l'eau une place vide bien encadrée, où lier à un tronc son martyr, où placer de part et d'autre ses figurants en habits pourpres.

Il se promenait aussi dans les rues, qui sont bordées de galeries et pareilles à de longs cloîtres tortueux : on y peut méditer à l'aise. Jean-Philippe regardait les passants. Il stationnait fréquemment aux portes de l'Université. Il y voyait des têtes curieuses et tourmentées, mais des corps trop émaciés, des poitrines rentrées, des dos arrondis par l'attitude studieuse : ce n'était point la saine jeunesse qu'il souhaitait. Il s'en allait aussi dans les quartiers pauvres, pour voir de près les gens du peuple, qui sont parfois magnifiquement beaux.

Il s'avisa enfin qu'il rencontrerait peut-être son modèle parmi les ouvriers de la cathédrale : on travaillait encore à la colossale et monstrueuse église de Saint-Antoine; les deux aiguilles et six des coupoles étaient achevées, mais la septième restait béante, et c'est à peine si les premières assises de briques superposées commençaient d'en indiquer la rondeur et d'en amorcer la courbe.

A plusieurs reprises, Jean-Philippe eut l'illusion et l'émoi d'avoir trouvé celui qu'il cherchait. Il croyait un jour le reconnaître au geste aisé d'un jeune maçon qui levait les bras pour se hisser à une poutre; un autre jour, c'était la démarche insoucieuse d'un simple gâcheur de mortier, qui cheminait dans les échafaudages avec une auge sur la tête. Mais, à mesure que le temps s'écoulait, le succès de cette stérile recherche devenait plus improbable : car le rêve que Jean-Philippe gardait en lui sans l'exprimer se précisait pourtant de plus en plus et jusqu'en ses moindres détails; et il n'y avait plus guère d'apparence qu'une réalité identique se pût rencontrer dans la ville ou en quelque autre coin du monde.

Bientôt la figure rêvée fut si nette qu'elle le hanta comme le souvenir d'une personne qu'il aurait positivement vue et connue. La nuit, il fut visité dans ses songes par un adolescent fraternellement pareil à celui qu'il cherchait dans le jour. Et, après ces visitations mystérieuses, Jean-Philippe, s'il avait voulu, aurait pu peindre de mémoire; mais il s'y refusait obstinément et d'autant plus : il ne croyait pas qu'on se puisse entretenir, même en songe, avec un être qui n'est rien. Le miraculeux modèle existait donc, et si Jean-Philippe ne le trouvait pas, c'est qu'il ne savait pas le chercher.

Comme il rôdait toujours aux alentours ou dans l'intérieur de la monstrueuse cathédrale à sept coupoles, dont la septième, inachevée, demeurait béante largement, sa pensée était fréquemment distraite par la circulation des fidèles, par les rites presque idolâtres du culte que les Padouans rendent à leur Saint. Et un jour le Zitello se ressouvint que le bienheureux thaumaturge avait le pouvoir spécial de faire, par son intervention, retrouver les objets perdus. Aussi bien, il ne pouvait plus être tiré d'embarras que par un miracle, et il s'étonnait, tant la chose lui parut simple, de n'y avoir pas songé plus tôt.

Il résolut donc de s'adresser à saint Antoine.

L'aspect de l'église, dans le plein jour, n'invitait guère au recueillement, bien qu'on eût placé des autels provisoires dans les chapelles dépourvues encore d'ornements et de peintures. Du matin au soir, les ouvriers allaient, venaient, d'un bout à l'autre des trois nefs, parmi une poussière de plâtre. Ils grimpaient aux échafaudages, ils frappaient sur la pierre neuve; et ils se lançaient tels quolibets, et ils chantaient telles chansons, que le Zitello ne pouvait penser à rien de sacré, se scandalisait, rougissait et faisait des signes de croix.

Mais le soir ramenait dans la cathédrale déserte la religion et le respect. Chaque nouveau crépuscule semblait de nouveau la consacrer pour une seule nuit. Quoique l'on y pût aisément pénétrer par des brèches mal closes et par des portes en planches qui ne fermaient pas, nul n'y entrait : c'était un vide imposant et sonore. Les blancheurs des murs luisaient encore

ans l'obscurité, et l'église paraissait toute jeune. La coupole béante laissait voir le ciel plein d'étoiles, et les échafaudages qui se dressaient jusque très haut, au centre du dôme éventré, semblaient des escaliers pour monter au firmament ou pour en descendre.

Jean-Philippe était hors de lui, épouvanté par le retentissement de ses pas ; mais il fut aussitôt remis en confiance par cette communication visible entre le ciel et la terre. Ne doutant plus que là il serait plus proche de celui qu'il voulait prier, il se mit à genoux. Sa tête se renversa, ses yeux se fixèrent sur les astres, ses bras se dressèrent écartés; et il ne prononça pas une parole : qu'avait-il besoin de s'expliquer davantage à celui qui devait connaître ses pensées mieux que lui-même? Et cependant des rayons de lumière céleste, toute pure, toute candide, frappaient à la paume ses mains ouvertes, ainsi que furent frappées celles du séraphique Saint-François d'Assise, quand il reçut l'impression des stigmates.

Jean-Philippe demeurait immobile et en attente. Par l'ouverture de la coupole on voyait un pan de ciel assez large pour y suivre le déplacement des étoiles. Bientôt il parut à Jean-Philippe qu'elles ne se déplaçaient point sans faire de bruit, mais que leur rythme, au contraire, s'accompagnait d'une mélodie. Et quand il s'en avisa, il ne put déterminer à quel instant il avait commencé de percevoir cette mélodie; mais il crut se rappeler que c'était voilà déjà très longtemps.

Et cette mélodie n'était point dépourvue de sens : elle exprimait aussi clairement qu'un récit ou qu'une peinture les évolutions, les circuits, les arrêts et les reprises d'un vol lent et majestueux. Le Zitello ne douta point qu'elle annonçât la descente vers lui de celui qu'il attendait.

Il sentit la présence invisible de celui-ci dans les hautes régions. Et avec les préparations multiples, de la musique qui se gonflait, de la lumière qui peu à peu se condensait en formes arrêtées et tangibles et qui transformait insensiblement ses vibrations en palpitations de vie, l'apparition fut si prodigieusement ménagée qu'il n'y eut point d'à-coup ni de soudaineté quand elle se révéla : ou plutôt il n'y eut point de moment précis où elle devint manifeste.

Elle se dressait à la plus haute plate-forme de l'échafaudage, où cependant on eût dit qu'elle ne posait point : car la tunique blanche qui l'enveloppait repassait par-dessous les pieds et se continuait par derrière, enlevée par les brises. Ce vêtement inattendu, — puisque l'envoyé miraculeux ne descendait sur la terre que pour y incorporer l'idée de la beauté nue, — semblait tout à la fois recéler plus de mystère et garantir plus de réalité. Il n'empêcha point d'ailleurs que le Zitello reconnût son modèle, par le visage qui restait à découvert et par le regard de ses yeux, par ce regard incolore et toutefois nuancé, par ce regard de beauté impérieuse, de fière douleur, d'adolescence un peu vaine, mais angélique.

Le Zitello, qui était craintif et qui baissait la tête sans répondre quand on riait de lui, n'eut cependant point de frayeur à la vue de ces choses surnaturelles. Il contempla sans éblouissement le radieux modèle qui lui était destiné. Son cœur, au lieu de s'humilier, fut rempli d'assurance et d'orgueil. Il sentit qu'il avait pleine puissance sur cet être venu des régions supérieures, et que par la seule autorité de son génie il pouvait l'obliger à quitter le ciel pour la terre. Il n'eut qu'à vouloir, et docilement l'apparition se rapprocha.

Alors il tressaillit de plaisir et d'admiration anticipée. Il étendit la main vers les voiles; mais ses yeux aussitôt se fermèrent, et il tomba sur le sol profondément endormi.

*
* *

Quand il s'éveilla, le soleil était déjà haut, des hirondelles passaient en sifflant au-dessus de la coupole béante, et les ouvriers chantaient dans les échafaudages.

L'un d'eux avisa le Zitello, vint à lui, et le mit debout d'un coup de pied, en grommelant de mauvaises paroles contre les vagabonds qui n'ont pas d'asile, et qui, la nuit, dorment en lieu saint. Mais Jean-Philippe vit à ses côtés l'envoyé céleste, qui n'avait donc point cessé de veiller sur lui tant qu'il dormait. Le reste lui importait peu. Il ne se donna point la peine de répondre aux injures ni aux bourrades, il s'éloigna tranquillement. Le bel adolescent se mit en route avec lui ; et ils s'en allèrent par les rues, le long des tortueux portiques.

Ils rencontrèrent des gens; mais comme nul ne se retournait pour les regarder, le Zitello devina que l'apparition était visible pour lui seul : sans doute même, on ne voyait pas dans ses yeux la flamme qu'y devait allumer pourtant cette joie de contempler face à face la beauté parfaite et d'être familier avec l'idéal. Il s'enorgueillit tristement à la pensée qu'il était encore le confident unique de son élection et de sa gloire, mais il se consola en songeant à son renom et à sa popularité prochaine.

Il rentra dans son modeste logis, qui n'était qu'une cellule de moine; et le modèle miraculeux demeurait toujours auprès de lui. Il prit des couleurs toutes préparées, un panneau de bois mis en réserve depuis longtemps. Il chargea le lourd panneau sur son épaule, et il l'emporta par les rues, le long des tortueux portiques, comme Jésus portait sa croix. Et, maintenant, c'est le personnage divin qui marchait en avant de lui, afin de lui indiquer la route.

Ils passèrent près de la chapelle de l'Arena; Jean-Philippe fit halte un instant, et par les fenêtres ouvertes, il entendit les voix joyeuses de ses camarades,

il entendit des plaisanteries où, suivant l'usage, son nom était mêlé. Mais il sourit avec une confiance dédaigneuse.

Son guide le conduisit jusqu'au Bacchiglione, et ils en suivirent les rives dans la direction de l'Orient. Puis ils rentrèrent dans la ville pour en traverser l'extrême faubourg, dans la direction du Midi, et ils arrivèrent à l'autre bras du fleuve. En dépit de son fardeau et de la chaleur étouffante, Jean-Philippe marchait du même pas léger que son compagnon.

Celui-ci écarta les broussailles d'un geste qui ne touchait pas, et il les franchit. Le Zitello les franchit derrière : alors il se trouva dans un décor qu'il ne connaissait point. Il aurait pu se croire loin de Padoue, s'il n'avait aperçu vers la droite les deux aiguilles et les sept coupoles de la cathédrale.

Au fond, des collines arrondies dont il ne se rappelait point les formes, dont à vrai dire il ne soupçonnait point l'existence, s'enveloppaient d'une buée bleuâtre. Des pins clairsemés et très sveltes s'espaçaient, de manière à indiquer délicatement la profondeur de l'horizon. Un ruisseau coulait, et sur les bords de grandes fleurs frissonnaient au bout de longues tiges rigides. Enfin, c'était à la lettre le paysage que Jean-Philippe avait rêvé. Près du ruisseau il y avait un arbre où devait être lié le martyr. Jean-Philippe ne perdit pas beaucoup de temps à chercher son point de vue, il trouva sa place du premier coup, et il fit son installation sans s'inquiéter d'autre chose.

Quand il releva les yeux, il vit que le miraculeux modèle avait pris la pose de lui-même. Sa tunique blanche s'était dissipée comme une vapeur, et sa nudité rayonnait. Il était retenu au tronc de l'arbre par un linge qui glissait des hanches et n'en gâtait point le contour : car l'œil en pouvait suivre la courbe continuée à travers l'étoffe diaphane, bordée d'une grecque de soie verte. Les deux bras étaient levés en l'air, mais sans raideur; les deux poignets étaient réunis pardessus la tête, fixés par un cordon de pourpre à la première branche transversale. Et cette attitude, qui était nécessitée par le supplice, semblait pourtant n'avoir d'autre objet que de mettre en valeur la musculature discrète des bras, d'ouvrir, comme pour une aspiration de santé jeune ou pour un soupir douloureux, la poitrine, d'en renfler les sinuosités légèrement et d'en remonter les lignes. Ce lien même satisfaisait la vue, parce qu'il soutenait les poignets, et que le geste des bras levés eût sans cela peut-être paru fatigant à regarder. L'armure du soldat martyr était jetée à terre, mais les bourreaux n'avaient point jugé utile de le dépouiller entièrement : ses jambes, jusqu'aux genoux, restaient vêtues d'acier; puis, par un contraste émouvant, les pieds fragiles étaient laissés nus sur le terrain rude, et le ruisseau coulait tout près, mais encore trop loin, comme pour les tenter par sa fraîcheur et pour les supplicier davantage. Et rien n'indiquait plus que le modèle ainsi posé fût un envoyé céleste, sauf qu'il avait aux talons des ailes blanches.

Le Zitello vit tout cela sans nulle surprise. Il se fût étonné plutôt si les choses ne s'étaient pas arrangées ainsi. Il avait bien rencontré son modèle. Il avait bien rencontré sur sa route, et sans rien faire que d'aller au hasard, un paysage approprié. Si la scène s'ordonnait maintenant, si le tableau se composait sans qu'il eût lui-même à y mettre la main et sans qu'il prononçât une parole, c'était la logique du miracle. Comme la surprise est le fond même de l'admiration, le Zitello n'éprouva point, à proprement parler, de sentiment d'admiration pour la beauté qui se manifestait à lui. Il ne s'arrêta pas à la contempler. Il se mit à l'œuvre tout de suite. Il n'avait plus qu'à traduire très naïvement les objets réels qui étaient présents devant ses yeux.

C'est alors qu'il se réjouit d'être devenu un ouvrier habile. Tout ce premier jour son travail fut aisé. Il mit en place tout son dessin; d'un trait net et décidé, il arrêta du premier coup les contours de sa figure nue. Il avait dans sa besace quelques aliments qui lui suffirent jusqu'au soir, et il ne discontinua pas de travailler.

Mais enfin la nuit tomba. Jean-Philippe dut abandonner son travail, et il regarda son modèle, simplement pour le regarder. Il éprouva une surprise et une mélancolie à voir la radieuse figure s'éteindre dans le crépuscule et s'envelopper d'ombre comme tous les autres objets de la nature. Il ne pouvait se la représenter autrement qu'il l'avait rêvée, et pour ainsi dire créée par son rêve, c'est-à-dire radieuse, claire et juste dans la lumière où il avait souhaité qu'elle se présentât. Il ne lui supposait pas d'autre existence possible, et de la sorte, immuablement pareille à son rêve, elle n'était à ses yeux, pour ainsi dire, que son rêve qui avait pris corps : en subissant la loi commune du crépuscule et de la nuit, elle semblait donc se détacher de lui davantage et définitivement, car elle n'obéissait plus qu'aux règles de la nature, elle affirmait tout ensemble son indépendance et sa réalité.

Elle acheva de s'effacer. Le Zitello se retira déjà plus calme et sans même se demander comment il retrouverait sa route le lendemain. N'eût-il pas été bien déraisonnable s'il avait manqué de foi après tant d'aventures prodigieuses?

ABEL HERMANT.

La fin au prochain numéro.

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Le prince Napoléon Bonaparte (1).

Messieurs,

Celui de vos confrères dont je dois retracer la carrière et rappeler les titres devant vous, le prince Napoléon Bonaparte, n'a consacré aux arts que la moindre partie de son existence et, bien que les services rendus par lui à l'objet constant de vos travaux lui aient pleinement mérité l'honneur de siéger au milieu de vous, ce ne fut là qu'un emploi intermittent de ses hautes facultés. Héritier du plus grand nom des temps modernes, les nécessités de sa naissance, autant que ses ambitions, lui firent jouer un rôle d'une autre complication que les calmes travaux de l'artiste ou les délicates études de l'homme de goût. Il a figuré au premier rang sur la scène de l'histoire, en France et en Europe; heureux ou néfastes, les événements auxquels il fut mêlé émeuvent toujours, par leurs souvenirs ou leurs conséquences, nos plus profondes et nos plus chères convictions de citoyens. Retracer au complet son caractère et son existence me serait donc impossible, sans manquer à des convenances qui, cette fois, sont impérieuses comme des devoirs. Dans la plupart des notices lues à cette place, le portrait artistique est d'autant plus vrai qu'il réunit tous les traits de l'homme et se détache sur le fond complet de sa vie; avec le prince Napoléon, il est indispensable de choisir et d'éliminer pour rendre une exacte justice au fervent ami de l'art et au puissant esprit qui complétaient en lui le prince et l'homme d'État.

Ce goût de l'art, et d'un certain genre d'art, était pour lui un héritage de famille, aussi bien que son nom et sa destinée, et les incidents de sa jeunesse n'avaient pu que le développer. Le fondateur de sa dynastie ne rappelait pas seulement les chefs aventureux des cités italiennes du moyen âge et de la Renaissance par plusieurs éléments de son génie; il avait comme eux, comme les Médicis de Florence, l'instinct du beau et le besoin de la noble parure qu'il met dans une grande existence. Lorsque Napoléon Ier se fut tracé son rôle, lorsqu'il eut décidé d'imposer à la France celui d'une nouvelle Rome sous un nouveau César, il décida, avec cet esprit pratique qui faisait tout servir à un même objet, que la marque artistique de son temps serait une marque romaine. Il prit David à la Révolution pour l'attacher à l'Empire, et la peinture qu'il déclara sienne fut celle où le souvenir de l'héroïsme antique exaltait l'héroïsme contemporain; il voulut qu'avec Cartellier et Chaudet la sculpture fît revivre l'idéal de la statuaire grecque ou romaine; il provoqua, par Percier et Fontaine, une transformation d'après l'antique non seulement de l'architecture, mais de l'art décoratif tout entier.

Né à Trieste, élevé en Italie, en Suisse et en Allemagne, faisant de longs voyages d'études en Angleterre et en Espagne, le fils du roi Jérôme vit à loisir les chefs-d'œuvre de la Renaissance italienne, de l'art grec et romain, des vieux maîtres allemands, des grands coloristes espagnols. Il dut à cette longue fréquentation le vif sentiment des belles choses et aussi la largeur du goût. Non qu'il renonçât à la patrie artistique où son oncle avait fixé ses préférences : il avait trop le désir de continuer la tradition napoléonienne, il était lui-même trop Latin de sang et d'esprit pour ne pas mettre l'art gréco-romain au premier rang. Ce prince, dont le masque rappelait par des caractères si accentués le type traditionnel des Bonaparte, et qui, semblable à une médaille antique, produisait comme l'évocation saisissante d'un César, ce prince voulait s'entourer d'un décor qui fût pour lui-même et pour les autres une attestation de ce qu'il était et de ce qu'il voulait être. Avec une ambition de race qui devait, jusqu'à la fin, brûler dans cette âme de feu et des convictions où le socialisme césarien se mêlait aux théories démocratiques, il se rattachait à cet esprit complexe du XVIIIe siècle, incrédule, railleur, confiant dans la seule raison et, avec cela, épris de grâce voluptueuse, de fine élégance et de simple beauté; esprit qui unissait l'ironie de Voltaire, le matérialisme de Diderot, l'utopie de Jean-Jacques, et, dernier contraste, l'amour de l'art populaire et raffiné, que la découverte de deux villes gréco-romaines avait mis à la mode à partir de 1750 et dont l'influence renouvela pour un demi-siècle l'art français. Le jeune prince étudia Herculanum, Pompéi, le musée de Naples; il y fixa une préférence artistique, grâce à laquelle il pouvait à la fois remplir une part de son rôle dynastique et satisfaire ses goûts de Français du XVIIIe siècle.

Le trône impérial était relevé depuis trois ans, le fils du roi Jérôme était devenu prince, sénateur et général français, lorsque, au retour de Crimée, il fut nommé président de la Commission chargée d'organiser l'Exposition universelle de 1855. Il ne considéra pas ce titre comme un honneur ajouté à tant d'autres; il voulut en remplir tous les devoirs; il sut mener à bonne fin, avec un plein succès, la tâche difficile qu'il assumait.

Aujourd'hui, les Expositions internationales sont si bien entrées dans les mœurs de l'Europe qu'elles se succèdent rapidement et que chaque pays veut avoir les siennes. En 1855, elles étaient une nouveauté pleine d'inconnu. La première idée en avait été émise en 1848 par un ministre de la seconde République fran-

(1) Notice lue à l'Académie des Beaux-arts dans sa séance du 27 février dernier.

çaise, Tourret (1) ; l'incertitude du temps et des réclamations de toute sorte l'avaient fait abandonner. Échec regrettable, car, s'il est une idée digne de la France et de son génie traditionnel, c'est bien celle-là. Réunir tous les peuples dans une hospitalité digne d'elle, apprécier les services rendus par chacun à la cause commune du progrès, mesurer les étapes du génie humain, rassembler en champ clos, pour une lutte sans vaincus, des nations qui ne s'étaient rencontrées en corps que sur les champs de bataille, un tel programme eût transporté d'enthousiasme nos pères du XVIIIe siècle ; ils y eussent salué la suite logique de leurs principes et le couronnement de leurs efforts. Comme bien d'autres idées françaises, celle-ci fut recueillie et appliquée par l'Angleterre : en 1851, la première Exposition internationale s'ouvrait à Londres ; elle réussissait avec éclat et donnait au monde les enseignements les plus utiles, comme les plus imprévus (2).

La France suivait bientôt cet exemple : un décret du 8 mars 1853 décidait qu'une Exposition universelle des produits agricoles et industriels s'ouvrirait à Paris le 1er mai 1855 ; un second décret, en date du 22 juin, portait qu'une Exposition universelle des beaux-arts s'ouvrirait en même temps. Cette réunion des beaux-arts et de l'industrie était ainsi motivée : « Un des moyens les plus efficaces de contribuer au progrès des arts est une Exposition universelle qui, en ouvrant un concours entre tous les artistes du monde et mettant en regard tant d'œuvres diverses, doit être un puissant motif d'émulation et offrir une source de comparaisons fécondes ; les perfectionnements de l'industrie sont étroitement liés à ceux des beaux-arts ; cependant, toutes les expositions des produits industriels qui ont eu lieu jusqu'ici n'ont admis les œuvres des artistes que dans une proportion insuffisante ; il appartient spécialement à la France, dont l'industrie doit tant aux beaux-arts, de leur assigner, dans la prochaine Exposition universelle, la place qu'ils méritent. »

A l'Exposition de Londres, les choses s'étaient passées de toute autre façon, en vertu d'une théorie fort bizarre. Les organisateurs avaient créé une section des beaux-arts, mais ils en avaient exclu la peinture, pour n'y admettre que la sculpture, l'architecture et la gravure. Ils expliquaient ainsi cette exclusion : « La sculpture fournit ses artistes à l'industrie pour décore une pendule, pour sculpter un meuble ; l'architecture se combine avec l'industrie du potier, du fondeur, et donne les profils et les dessins de toutes les décorations ; la gravure s'exécute sur des cuivres et s'imprime avec une presse : ces arts sont industriels. Tout au contraire, la peinture transmet sur la toile un ordre d'études, de sujets, de passions, qui sont étrangers à l'industrie. » Ainsi le peintre, le maître de la forme et de la couleur, celui qui doit produire au suprême degré l'illusion artistique, ne peut être d'aucun secours au tapissier, au céramiste, au décorateur, au graveur et doit renoncer à toute influence sur l'industrie ! Il y avait là plus qu'une erreur de classification, il y avait une erreur de principe, une vieille erreur qui avait provoqué une profonde décadence de l'art industriel. Lorsque celui-ci n'est plus sous l'inspiration de l'artiste, il perd, avec le goût, la faculté de renouvellement ; il tombe dans le métier. L'art était privé, depuis le premier Empire, de cette hégémonie nécessaire ; aussi la France qui, à travers le moyen âge, la Renaissance et les deux derniers siècles, avait imprimé la même marque à toutes les manifestations matérielles du beau, depuis la masse architecturale de l'édifice jusqu'aux moindres détails de sa décoration et de son mobilier, le pays où le sens de la grâce avait tout inspiré se trouvait réduit à un art décoratif qui était la négation même de ce qu'il prétendait réaliser. L'excès du mal et le naïf étalage qu'il faisait de lui-même, dans les considérants que je viens de rappeler, devaient heureusement ouvrir les yeux les plus prévenus et provoquer le remède. Les Français qui visitèrent l'Exposition de Londres virent bien vite ce qu'avait produit le divorce de l'art et de l'industrie ; l'un d'eux, le comte Léon de Laborde, poussa le cri d'alarme, un cri éloquent, nourri, prolongé, un cri en deux volumes, qui sont encore aujourd'hui le plus riche répertoire d'idées et de faits sur cette question capitale et qui peuvent se résumer dans cette simple et courte vérité : L'art pur a toujours inspiré l'art industriel dans le passé ; seul il peut le ressusciter dans le présent ; ils étaient unis, ils doivent s'unir encore (1).

En attendant que cette vérité fît son chemin dans la masse des artistes, trop dédaigneux de l'industrie, et des industriels, trop méfiants des artistes, les organisateurs de l'Exposition de 1855 travaillèrent de tout leur pouvoir à en faire la démonstration. Un des plus convaincus, des plus laborieux et des plus énergiques, fut certainement le prince Napoléon. Dès la première séance de la Commission impériale, le 29 décembre 1853, il disait : « Pour la première fois, à une Exposition universelle de l'industrie, se trouvera réunie une Exposition universelle des beaux-arts. Il appartient à notre pays de donner l'exemple de cette alliance, qui va si bien à son génie initiateur. » L'Exposition terminée, il voulut que, pour la séance solennelle de distribution des récompenses, le 15 novembre 1855, les chefs-d'œuvre de l'art et de l'industrie fussent réunis dans la grande nef du palais des Champs-Élysées et, en pré-

(1) Charles-Gilbert Tourret, né en 17[illegible], mort en 18[illegible], ministre de l'agriculture et du commerce dans le cabinet Cavaignac, 20 juin-20 décembre 1848.

(2) Voir, pour l'histoire de l'Exposition universelle, le *Rapport général sur l'Exposition universelle de 1889*, à Paris, par M. Alfred Picard, 1891.

(1) *De l'avenir des arts industriels*, [illegible].

sentant son rapport à l'empereur, il reprenait en ces termes l'affirmation émise deux ans auparavant : « C'est avec intention que j'avais décidé qu'on marierait ainsi l'Art à l'Industrie. Suivant moi, leur réunion caractérise l'époque moderne et leur fusion intime est un des progrès auxquels nous devons tendre de toute notre énergie (1). »

D'une manière générale, l'action personnelle du prince ne cessa de se faire sentir sur la marche de l'Exposition. Il voyait bien la portée de cet immense effort ; il disait, en effet, dans l'introduction du rapport que j'ai déjà cité : « Les expositions universelles sont une nécessité de notre temps. Sans porter atteinte aux nationalités, éléments essentiels de l'organisation humaine, elles fortifient les généreuses influences qui convient tous les peuples à l'harmonie des sentiments et des intérêts. L'observation qui m'a frappé tout d'abord, c'est que de ces grands concours jaillit une fois de plus la preuve que les sociétés modernes doivent marcher vers la liberté. En examinant la provenance et l'origine des richesses étalées sous nos yeux, j'ai pu constater que la supériorité industrielle d'une nation dépend par-dessus tout de sa moralité et de son esprit d'initiative individuelle. »

Une fois l'Exposition ouverte, le prince y fit une longue série de visites, dont chacune était l'objet d'un compte rendu détaillé, écrit sous ses yeux et inséré au *Moniteur* (2). Le rédacteur de ces *Visites* les appréciait ainsi : « Ceux qui ont eu l'honneur d'être convoqués à ces revues pacifiques, qui, elles aussi, ont leur solennité, ont apprécié toute l'importance de ces études accomplies au milieu d'une foule immense et recueillie, avec le concours assidu des savants, des commissaires, des chefs d'industrie de toutes les nations. » Il montrait le prince « traversant, au milieu d'une foule immense, recueillie et sympathique, les moindres sections du palais et des galeries, s'arrêtant devant chaque produit, l'examinant et l'appréciant, interrogeant le maître moins souvent encore que l'ouvrier, voyant tout, touchant à tout ». Je sais bien que, depuis Dangeau, il faut dans ce genre de littérature faire la part des convenances imposées ; il n'en reste pas moins que l'action du prince fut aussi laborieuse qu'intelligente.

Son rapport, à lui seul, suffirait à établir cette part d'action. Il est sobre, simple, clair; il dénote la main d'un homme qui avait assez de valeur personnelle pour ne pas sacrifier aux vanités égoïstes et mesquines. Plusieurs des idées qu'il soutenait et qu'il n'avait pu faire triompher complètement ont subi l'épreuve victorieuse de l'expérience; après trois Expositions de plus en plus vastes, celles mêmes qui sont mêlées d'erreur méritent encore la discussion (1).

Au point de vue spécial des beaux-arts, le prince avait conçu le projet de réunir toutes les œuvres marquantes qui s'étaient produites en France depuis 1800, et de présenter ainsi l'ensemble de l'art français pendant la première moitié du siècle. La Commission impériale écarta ce projet par crainte d'étendre à l'excès une Exposition qui n'était pour elle qu'une forme du Salon annuel et aussi de dégarnir les musées. Les organisateurs de l'Exposition de 1889 ont été moins timides; malgré d'inévitables lacunes, malgré quelques classements qui devançaient le goût présent et peut-être celui de la postérité, l'Europe et nous-mêmes ne saurions oublier l'admirable spectacle qui nous a donné la pleine conscience de ce que vaut l'art de notre siècle.

Réduite aux œuvres contemporaines, l'Exposition de 1855 était singulièrement instructive. A côté de Delacroix, qui exposait 38 toiles, Ingres en avait 40, et l'honneur d'un salon spécial lui était attribué. Je ne prétends pas trancher ici le procès qui divisera toujours les deux grands rivaux; je me contente d'envier ceux qui ont pu voir ce spectacle, le maître de la ligne et celui de la couleur représentés par les œuvres maîtresses de leur longue carrière, l'art classique et l'art romantique côte à côte, face à face, luttant loyalement devant l'Europe et la France pour le plus grand honneur du pays. Mais je dois rappeler les préférences du prince Napoléon, car il a pris soin de les attester lui-même d'une manière éclatante. Dans le discours qu'il prononça devant l'empereur à la distribution des récompenses, il disait : « Dans les beaux-arts, le rôle du jury a été difficile et délicat. Je me suis abstenu d'y paraître et n'ai fait que sanctionner ses choix. J'ai seulement témoigné le désir qu'il me fût permis de proposer à Votre Majesté une haute distinction pour celui de nos artistes qui, suivant la glorieuse tradition des beaux siècles de l'antiquité, a consacré toute sa vie et son talent au genre que, dans mon opinion personnelle, je regarde comme le type éternel du beau. »

Ingres venait, en effet, sur la demande expresse du prince, d'être promu à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur, et, certes, pour ceux qui avaient admiré ces chefs-d'œuvre d'invention et de composition, ces modèles de style, ces exemples éternels de probité, de vigueur et de courage qui s'appellent l'*Apothéose d'Homère*, le *Martyr de saint Symphorien*, le *Vœu de Louis XIII*, les deux *Chapelles Sixtines*, le *Portrait de M. Bertin*, l'initiative du prince devait être considérée

(1) *Rapport sur l'Exposition universelle de 1855 présenté à l'empereur par S. A. I. le prince Napoléon, président de la Commission*, 1857.

(2) Ces comptes rendus, œuvre de M. Adrien Pascal, chef du service de la publicité de la Commission impériale, ont fait la matière de deux volumes publiés sous ce titre : *Visites et études de S. A. I. le prince Napoléon au palais de l'Industrie*, 1855, et *Visites et études de S. A. I. le prince Napoléon au palais des Beaux-Arts*, 1856.

(1) Voir le *Rapport*, déjà cité, de M. A. Picard sur l'Exposition de 1889.

comme un acte de haute justice, qui honorait à la fois le prince, l'artiste et la France, glorifiée dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus durable : la mesure dans la force, la justesse dans l'énergie, la vérité dans l'idéal, la possession de soi-même dans le génie (1).

Le rôle du prince Napoléon durant l'Exposition universelle avait fait naître chez lui une ambition très légitime, celle d'appartenir à votre compagnie. Comblé de toutes les dignités civiles et militaires, blasé sur ces honneurs qu'il quittait et reprenait tour à tour, au gré de ses dédains et de ses impatiences, il posa sa candidature à l'Académie des beaux-arts. C'était la première fois, depuis l'ancien régime, qu'un prince du sang aspirait à l'égalité académique. On avait vu jadis, en 1753, un frère de M. le Duc, le comte de Clermont, briguer un fauteuil à l'Académie française. L'impartiale histoire constate que le comte fut un médiocre académicien; dans un corps où l'observation des usages est le premier devoir de tous, il ne voulut pas se plier à celui qui consacrait cette égalité dont il avait dit se faire honneur; il esquiva la formalité du discours de réception et la remplaça par une simple visite, dans laquelle il fit à ses confrères un petit compliment improvisé, reçut son jeton en déclarant qu'il avait envie de le faire percer pour le porter à sa boutonnière, « comme sa croix de Saint-Louis d'académicien »; mais il s'en tint à ces « agréables fadaises » et à ces amabilités de huis clos; depuis ce jour, il ne parut plus jamais à l'Académie (2).

Chez le prince Napoléon, l'ambition académique fut plus scrupuleuse et plus suivie : élu le 11 juillet 1857 à la place d'académicien libre vacante par la mort du marquis de Pastoret, il remplit exactement les obligations de son titre, prit part aux travaux de la compagnie autant que le lui permettaient ses charges multiples et, dans vos séances, sut faire apprécier la vivacité et l'élévation de son esprit; cet esprit qu'un critique d'alors, dans un portrait flatteur et mordant qui fit grand bruit, mais qui, somme toute, n'était pas pour déplaire au modèle, qualifiait de « puissant, délicat et mobile, qui étonne, attire, inquiète, séduit sans chercher à séduire, et enchaîne les dévouements autour de lui, sans rien faire pour les retenir (3) ».

Peut-être, dans les motifs qui conduisirent le prince à l'Institut, faut-il indiquer encore, pour une part, un souvenir du fondateur de la dynastie et le désir d'être le plus possible un Bonaparte. On sait que, simple général en 1797, le futur empereur était entré à l'Académie des sciences, qu'il avait signé ses proclamations d'Égypte : « le membre de l'Institut, général en chef de l'armée d'Orient », et que, sur le trône, il conserva quelque temps encore ce titre, en attendant de le remplacer par celui de « protecteur ».

Depuis le comte de Clermont, depuis le général Bonaparte et le prince Napoléon, l'Institut a vu encore un souverain et un prince de sang royal venir siéger parmi ses membres. Il est permis de dire, sans flatterie, que leurs procédés à tous font un contraste complet avec ceux du comte de Clermont et d'ajouter que, si l'égalité académique avait besoin de recevoir la preuve répétée que l'on peut être à la fois l'héritier de plusieurs siècles d'histoire et un confrère d'une haute et simple courtoisie, cette preuve est faite par un même académicien dans trois classes de l'Institut.

Homme de goût, pouvant suivre ses préférences et réaliser ses idées, le prince Napoléon se trouva naturellement conduit, par ses propres tendances et celles qui s'accusaient autour de lui, à poursuivre une tentative originale et qui mérite une mention dans l'histoire artistique de notre temps. Après l'art du premier Empire et le règne gréco-romain de Percier et Fontaine, — plus romain que grec, c'est-à-dire plus fort que gracieux, et assez restreint dans le choix de ses motifs d'imitation, — la révolution romantique avait mis à la mode, pour un temps, les souvenirs d'un moyen âge assez confus et conventionnel. Artistes et hommes de lettres avaient recherché, avec un éclectisme où il entrait plus de mode que de science, tout ce qui portait la marque gothique, meubles, armes, tapisseries, et leurs intérieurs avaient offert assez longtemps l'aspect de musées de Cluny en raccourci, mal classés, où de belles choses se mêlaient à un plus grand nombre de pauvretés barbares et de laideurs archaïques. Puis, la lassitude était venue, ces collections disparates s'étaient dispersées à nouveau chez les brocanteurs, et la décoration intérieure des appartements avait perdu toute notion de style; elle s'était faite bourgeoise et lourdement confortable. Il fallut un renouvellement partiel de l'art pour mettre fin à cette éclipse du goût.

Ce renouvellement, comme toutes les évolutions artistiques, ne s'opéra pas d'un seul coup; il y fallut du temps et des influences très diverses, inégales de tendances comme de valeur. Depuis ses débuts jusqu'à sa mort, Ingres n'avait cessé d'opposer au romantisme de la peinture sa propre conception de l'art d'après Raphaël et l'antiquité; mais, avec ses rares disciples, ce grand convaincu restait un isolé. Et voilà que, peu à peu, sous l'action persistante des études classiques, de l'École des beaux-arts, de l'Académie de France à Rome, par le renouvellement de l'archéologie, grâce au goût des voyages de plus en plus répandu chez nos artistes, par le désir, enfin, de se reposer des sujets

(1) Le prince Napoléon [illegible] sion de l'Exposition universelle de 1867, mais, à la suite du désaveu [illegible] démission de plusieurs fonctions, et, entre autres, de celle-là.

(2) Voir Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, t. XI.

(3) Edmond About, *Dernières lettres d'un bon jeune homme; le Salon de* 1861.

violents et sanglants, l'antiquité reparaissait dans les tableaux, tantôt grandiose, tantôt familière, mêlant l'histoire et le genre, les scènes de la vie intime et celles de la rue. Dès 1850, ce mouvement est déjà très sensible; Gleyre et Couture ont donné les *Illusions perdues* et les *Romains de la Décadence;* Hamon, *Daphnis et Chloé* et l'*Affiche romaine;* le peintre des *Jeunes Grecs excitant des coqs* commence cette série de toiles énergiques ou gracieuses qui vont des scènes tragiques du forum ou du cirque aux spirituelles évocations de la vie élégante et de la religion familière ; Chassériau passe d'*Andromède* et de *Sapho* au *Tepidarium de Pompéi;* Paul Baudry donne le *Supplice de la vestale;* Cabanel, la *Nymphe enlevée par un faune* et la *Naissance de Vénus;* un jeune maître, épris de grâce mythologique, charme les yeux avec l'*Idylle, Arion sur un cheval marin*, la *Bacchante sur une panthère.* On leur a reproché d'abuser de l'érudition et de l'anecdote, de nous présenter une antiquité trop moderne, trop française ou même trop parisienne, comme si la recherche de la vérité par le détail n'était pas, dans l'art, un besoin aussi légitime que les synthèses historiques, comme si les anciens n'avaient pas leurs heures de détente. Le public sans parti pris leur savait gré de le reposer par l'esprit de la composition et la couleur lumineuse des sombres tristesses auxquelles il avait été réduit si longtemps.

L'architecture suivait une évolution semblable et, sur ce terrain aussi, romantiques et néo-classiques étaient aux prises. Avec beaucoup de science et de chaleur, Lassus et Viollet-Leduc s'efforçaient de provoquer dans l'art de bâtir une révolution semblable à celle que Victor Hugo et ses amis avaient opérée pour un temps dans la poésie. Mais ils venaient trop tard, à l'heure où touchait à sa fin le mouvement littéraire sur lequel ils s'appuyaient; il leur manquait la force créatrice, et ils réussissaient mieux à restaurer qu'à élever. Les classiques, qui avaient pris position avant eux, à la suite de Hittorf, se montraient plus heureux avec Duban, Duc, Labrouste, qui étudiaient avec une méthode exigeante les antiquités pompéiennes et les grandes époques de l'art grec; avec Vaudoyer, restaurateur original du style byzantin. Leurs œuvres étaient considérables, quelques-unes hors de pair; jointes à celles qui vinrent un peu plus tard et dont je ne puis nommer les auteurs, car ils sont parmi vous, elles repoussent avec une évidence victorieuse le reproche d'imitation servile trop facilement répété contre l'architecture de notre siècle.

De cette science précise au désir de reconstituer en entier et réellement une époque de l'art antique, autrement que par des dessins ou par des imitations de détail, il n'y avait qu'un pas; mais, pour le franchir, il fallait le concours de deux bonnes volontés dont la réunion n'est pas ordinaire : celle d'un architecte à la fois homme d'étude et de pratique, qui sût non pas copier, mais recréer, et celle d'un homme de goût assez au-dessus des nécessités ordinaires de la vie pour consacrer toute une fortune à une fantaisie de délicat. Notre confrère M. Alfred Normand fut cet architecte, — je ne puis faire autrement que de le nommer, quoique présent, car c'est une nécessité de mon sujet, — et le prince Napoléon cet homme de goût. Par la volonté de l'un et le talent de l'autre s'éleva ce palais de l'avenue Montaigne, où l'étude des demeures les plus complètes de Pompéi donna naissance à une restitution si exacte et si ingénieuse d'un milieu disparu, que c'était à la fois une œuvre de science et une œuvre d'art. On eût dit un musée habitable, car la vie moderne s'y trouvait à l'aise dans ces distributions anciennes, qui conservaient à la fois leur nom, leur physionomie et leur usage, comme si les besoins de la vie humaine n'étaient distingués, à travers les divers âges de la civilisation, que par des différences de détail, comme si le beau et l'utile avaient trouvé leur expression définitive dans cette antiquité, source et modèle de tout art. Transition délicate entre l'art grec et l'art romain, trait d'union de deux grandes civilisations, avec la gaieté sereine de ses peintures et de ses mosaïques, de ses décorations légères comme la fantaisie grecque et précises comme la raison romaine, la maison pompéienne respirait ce sentiment universel du beau et cette joie de vivre qui furent le double charme du monde ancien. La femme de Diomède pouvait s'éveiller de son sommeil séculaire et dire au seuil de cette demeure :

> . . . Où suis je? Le temps a-t-il cloué sa roue?
> Est-ce une illusion qui de mes yeux se joue?
> Rien ne s'est donc passé pendant mon long sommeil,
> Le volcan n'a donc pas vomi son feu vermeil,
> Et l'histoire a menti! — Pompéia vit encore!
> Ce palais, que l'art grec pur et sobre décore,
> C'est le mien, et mon pas y marche familier ;
> Comme un foyer antique, il est hospitalier (1)...

Car la poésie s'était jointe à l'art pour célébrer et peupler cette création charmante. Après le prologue de Théophile Gautier, le plus habile des poètes de ce temps à rivaliser avec l'art de couleur et de précision, une pièce d'Émile Augier, *le Joueur de flûte,* éclairée, elle aussi, par un rayon de la grâce antique, était représentée devant l'empereur et sa cour. Cette soirée brillante fut la dernière fête romaine qu'ait vue Paris sous un prince qui croyait continuer César. C'était au lendemain de Magenta et de Solférino; tout semblait sourire à la fortune impériale, et les armes qui sonnaient dans l'atrium de Diomède étaient des armes victorieuses. Aussi le poète s'écriait :

(1) Théophile Gautier, *la Femme de Diomède*, prologue récité par Mlle Favart, le 15 février 1860, à l'inauguration de la maison pompéienne. — Les vers qui suivent ceux-ci sont une très exacte description de cette maison.

Ta villa, Diomède, a, dans ses murs étroits,
Napoléon premier et Napoléon trois!
Le temple est trop petit pour loger deux histoires,
Et j'entends au plafond des ailes de Victoires,
Qui passent sur la fête avec des palmes d'or,
Battre et s'enchevêtrer en leur rapide essor :
Il en vient de Crimée, il en vient d'Italie,
Et déjà la maison en est toute remplie!

Démentis de la fortune! Revanche de l'histoire! Que reste-t-il de tout cela? Les ailes brisées de ces Victoires sont tombées dans l'abîme ouvert sous les pas de la France, l'hôte princier et le visiteur impérial sont morts en exil, le palais lui-même a disparu.

Car elle n'a pu résister, cette image exquise du passé, à la poussée brutale de la vie contemporaine. Abandonnée par son propriétaire, vendue, revendue, plusieurs fois mutilée, elle vient d'être démolie pour faire place à des maisons bien usuelles et bien modernes, alors qu'elle méritait d'être conservée comme un musée. J'ai pu la parcourir, à la veille de la ruine finale, avec l'architecte qui l'avait construite avec amour et qui la voyait tomber avec douleur; douleur poignante, la plus amère qu'un artiste puisse ressentir; et tandis que, par une journée de décembre, en parcourant ces pièces vides, mais toujours riantes, malgré la triste lumière de l'hiver, notre confrère me rappelait l'enthousiasme de sa jeunesse, sa collaboration avec le prince, les fêtes dont il avait été l'ordonnateur et le témoin, le vers mélancolique du poète me remontait à la mémoire :

Sunt lacrymæ rerum et mentem mortalia tangunt.

Au point où j'en suis de ma tâche, messieurs, il ne me reste plus qu'à indiquer devant vous un dernier trait de la physionomie du prince Napoléon. Cet ami de l'art était aussi un ami de la science et des lettres. En 1857, il avait fait dans les mers du Nord un voyage où la recherche scientifique avait autant de part que le seul agrément (1); il en commençait un autre en 1870, sur les côtes de Norvège, lorsque la nouvelle de nos premiers revers le rappela brusquement en France. Personnellement lié avec quelques-uns des libres esprits qui formaient un groupe d'élite dans la littérature du second Empire, il honorait en leur personne l'indépendance de la pensée. Il avait un goût large et sûr, avec une prédilection marquée pour le théâtre, ce qui n'est pas pour surprendre, car ce genre réalise l'union la plus complète qui puisse exister entre la littérature et l'art. Il aimait beaucoup l'histoire, surtout l'histoire écrite à la façon grecque et romaine, véhémente jusqu'à la passion, où, derrière l'auteur, on sent toujours un homme, avec ses enthousiasmes et ses haines. La langue qu'il écrivait était énergique et sobre, avec ce tour de concision et de plénitude dont Napoléon Ier s'était fait un style si personnel; il le rappelait aussi exactement qu'un effort de volonté peut reproduire la marque spontanée du génie. Enfin, il avait toutes les qualités de l'orateur : autorité pressante du débit, vigueur dialectique du raisonnement, chaleur colorée de la parole.

Car, à partir de 1861, il profitait de son siège au Sénat pour exposer sa pensée sur la politique générale de l'Empire, avec une indépendance singulière chez un prince que tant de liens unissaient à un pouvoir tout personnel. Je ne passerai pas en revue ces discours retentissants, quoique sa nature complexe et passionnée s'y montre tout entière, cela pour les motifs que j'indiquais au début de cette notice. En 1865, à Ajaccio, il traçait de Napoléon Ier et des idées napoléoniennes un portrait et un résumé d'une telle énergie que cette éloquence brûlante faisait scandale; il éditait la *Correspondance* de l'empereur avec un grand zèle, mais aussi avec une indépendance critique qui fut très commentée : il déclarait avoir publié seulement « ce que l'empereur aurait livré à la publicité si, se survivant à lui-même, il avait voulu montrer à la postérité sa personne et son système ». Ainsi, partout, la décision personnelle, le mépris hautain des convenances qu'il pouvait blesser ou des contradictions qu'il pouvait soulever, un caractère absolu, une volonté intraitable.

Précipité de son rang par la chute de l'Empire, il ne renonça pas à faire acte de politique, d'écrivain ou d'orateur, et, comme en 1848, la république le vit démocrate à la Chambre, prétendant dans la presse, aussi énergique dans son style et dans sa parole. Plusieurs fois encore il prit la plume ou parut à la tribune pour se défendre ou pour attaquer. Son dernier livre, *Napoléon Ier et ses détracteurs*, mérite surtout d'être rappelé pour l'illustration de l'historien auquel il répondait, l'importance du sujet et sa propre compétence à le traiter. On peut trouver qu'il n'a pas porté la discussion sur le meilleur terrain, et que l'héritier d'un tel nom avait autre chose à faire, en un tel sujet, que de discuter des textes et parfois de remplacer les arguments par des violences; ce qu'on ne saurait contester, c'est la flamme qui brûle dans les pages, le souffle qui les anime, en un mot le talent d'écrivain qu'elles attestent une fois de plus. On songe à ces testaments célèbres, écrits pour le bronze et le marbre, en lisant des lignes comme celles-ci : « Neveu de Napoléon, j'ai grandi au milieu des siens, j'ai été bercé par le récit de sa vie, j'ai publié sa *Correspondance*, j'ai entretenu les témoins de son existence, j'ai interrogé ceux qui s'étaient associés à ses gloires ou qui avaient partagé ses malheurs... De la retraite où j'écris ces lignes, je vois les montagnes de cette Savoie que j'ai contribué à donner à mon pays... Je veux adoucir l'exil auquel je suis condamné

(1) [illegible] par M. Charles Edmond dans un livre intitulé : *Voyage dans les mers du Nord, à bord de la corvette la Reine Hortense*, 1857.

en ressuscitant ce passé dont le nom que je porte résume les gloires et dont les grandeurs évanouies doivent être pour notre patriotisme une force et une espérance. »

Il était donc exilé, exilé une fois de plus, « comme dans son enfance »; même dans le cercueil, cet exil devait se continuer pour lui. Je ne rappellerai pas sa fin, dans cette Rome, patrie idéale de sa race, où d'autres Bonaparte étaient venus chercher, comme lui, les consolations suprêmes de leurs malheurs finissants; elle est présente à toutes les mémoires. Devant la lutte terrible de sa robuste nature contre la mort, les amertumes qu'il dut ressentir, son énergie supérieure à tout, adversaires et amis ne pouvaient éprouver qu'admiration et pitié.

Je me suis efforcé, messieurs, de retracer la saisissante figure du confrère que vous avez perdu, dans la mesure dont l'objet de cette notice me faisait un devoir. Je l'ai fait avec le respect que mérite un homme de ce rang, de cette nature et de cette valeur, avec le souci de la seule vérité. Je suis assuré de traduire, en finissant, la pensée de votre compagnie, si j'ajoute que, prétendant et démocrate, héritier mécontent d'un grand nom, révolté contre une haute fortune, homme d'État plus clairvoyant que ferme en ses desseins, nullement soldat, mais ayant à l'occasion le coup d'œil d'un homme de guerre, écrivain et orateur de race, en un mot une des natures les plus riches en contrastes que nous offre l'histoire, le prince Napoléon Bonaparte dut aux lettres, aux sciences et à l'art les heures les plus douces peut-être de son existence troublée. Il aimait bien ces nobles choses et il les servit de son mieux; elles l'ont récompensé par les consolations qu'elles procurent toujours et par l'honneur de vous avoir appartenu, le seul que la Fortune n'ait pu lui prendre et le dernier qu'il ait conservé dans son pays.

GUSTAVE LARROUMET.

LA PHILOSOPHIE ET LE TEMPS PRÉSENT

Le livre de M. Ollé-Laprune ne contient pas un exposé systématique de doctrine, mais des réflexions sur la philosophie actuelle comparée à la philosophie, idéale selon l'auteur. Et ces réflexions ont pour objet de nous donner, d'une part, le sentiment de la certitude propre à la philosophie; d'autre part, de montrer comment et pourquoi la philosophie actuelle s'éloigne de ce type de certitude. Au reste, si elle est aussi présentée directement, la critique de la philosophie contemporaine ressort surtout et naturellement du tableau que nous fait l'auteur de la philosophie qu'il croit vraie; et c'est de cette philosophie que nous essayerons aussi de donner, d'après lui, le sentiment.

Disons d'abord de ce livre un caractère apparent, mais cependant essentiel, et qui en fait pour nous le charme exquis et tout particulier. Il nous dépayse. A la rigueur et à la simplicité du plan, à la pureté du style, à je ne sais quelle manière large, simple et harmonieuse de traiter les idées, nous reconnaissons le XVIIe siècle. Il n'est pas jusqu'à certaines formes de langage qui ne nous le rappellent. Ainsi ces titres de chapitres : *De certaines façons frivoles de philosopher. — Du sérieux de la philosophie; et que c'est à bien des égards le sérieux de la science.* Cela ne sonne-t-il pas tout à fait comme ce titre d'Arnauld : *Des principales choses que chacun peut connaître de son âme en se consultant soi-même avec un peu d'attention?* Ceci est-il de Malebranche ou de M. Ollé-Laprune : *L'idée de la philosophie; la raison de philosopher; le prix de la philosophie?*

Ce n'est pas seulement leur style, ou certaines formes de langage; c'est aussi leur mode de penser que M. Ollé, par une fréquentation assidue et par une pente naturelle de son esprit, a retenu des métaphysiciens du XVIIe siècle. Sans doute, il a subi d'autres influences, celle surtout de Maine de Biran; il s'est pénétré de la philosophie ancienne, mais le tour de sa pensée ne vient pas de là. Il relève des rationalistes chrétiens, de Malebranche surtout; il a de commun avec eux la certitude absolue de la continuité de la foi et de la raison; la confiance entière dans la raison bien conduite. Il est le croyant le plus raisonnable qui se puisse imaginer. « Vous ne regarderez les sciences ni avec gêne... ni avec une ridicule jalousie... ni un enthousiasme puéril. Vous aurez confiance en la vérité là et ailleurs... car ce qui est vrai est toujours une lumière et une force (1). »

Chez lui aussi comme chez ses ancêtres du XVIIe siècle, nulle préoccupation d'originalité, de nouveauté; aucun attachement à sa personnalité d'écrivain et de penseur. « C'est manquer de respect à autrui, et à la raison en autrui et en soi, que d'étaler aux gens ce que l'on pense personnellement, sans viser au vrai, et sans avoir la modeste mais ferme confiance qu'on s'en approche, que sur certains points on y touche (2). » De là une sérénité et comme une impersonnalité de pensée que M. Ollé doit à la vérité dont il fait son constant objet. De là ce courage et ce désintéressement, si rares chez l'écrivain, de redire simplement ce que d'autres ont pensé, s'ils ont pensé vrai, et de le reconnaître. M. Ollé juge qu'il est des vérités, — ce sont les fondamentales, — dont il s'agit moins de découvrir que de retrouver sans cesse les raisons oubliées. Par suite, sa philosophie est essentiellement humaine, technique sans doute quand il convient, mais surtout riche de ces analyses en apparence élémentaires de noms et d'idées, si fréquentes chez les philosophes du XVIIe siècle. « Ce qu'il y a de plus durable dans toutes les philosophies, ce sont les vraies idées simples (3). »

(1) *La Philosophie et le temps présent*, par M. Ollé-Laprune. — 1 vol. Belin, 1890.

(1) Page 175.
(2) Pages VI et VII.
(3) Page 370.

Ce qui est bien aussi du XVIIe siècle, surtout de Malebranche, c'est l'idée que la philosophie est affaire d'âme autant que d'intelligence. Pour M. Ollé, l'effusion de l'âme est, dans l'ordre des vérités essentielles, non pas seulement condition, mais partie intégrante de l'affirmation. Ces vérités étant vécues avant d'être pensées, c'est ne pas les comprendre que prétendre exclure de la certitude qui les saisit comme de la parole qui les exprime l'émotion infinie et profonde qui seule en prépare, complète et constitue en un sens l'intelligence. De là le caractère moral de la certitude philosophique, caractère que M. Ollé, dans des pages qui sont des plus belles du livre, a dégagé à nouveau, ainsi qu'il avait fait dans sa *Certitude morale;* mais toujours avec le souci d'éviter tout soupçon de *criticisme*, de distinguer exactement ce qui est de la connaissance et de la volonté, de maintenir les droits du savoir : en quoi il est bien encore un disciple de Malebranche.

M. Ollé n'est pas uniquement un métaphysicien; il se plaît à l'étude des mouvements secrets et subtils de l'âme, à l'analyse des choses morales. Les portraits du philosophe amateur ou virtuose pourraient prendre place dans le chapitre de *la Logique de Port-Royal* sur « les sophismes d'amour-propre, d'intérêt et de passion ». Ce mélange de métaphysique, de réflexions et d'analyses morales, n'est-il pas caractéristique de la philosophie du XVIIe siècle, à cause de cela si vraiment humaine? N'est-il pas bien du XVIIe siècle ce désir de mêler la philosophie à la réalité, de la tirer de l'ombre de l'école, ce sens de la vie que M. Ollé a si bien défini : « Le philosophe qui, sans jamais s'être livré en proie aux choses, a connu les unes par cet intime commerce de l'esprit et de l'âme où est engagée la personne même, et deviné les autres par ce flair délicat qui est un tact aussi et que les âmes pures ont à un si surprenant degré, le philosophe, ainsi instruit par l'expérience est un homme, un homme non mutilé, mais complet, non un fantôme d'homme, mais un homme qui a en soi la vie (1)? » Lui-même ne nous apparaît-il pas, dans son livre, comme ce chrétien *honnête homme* que Descartes comme Pascal se souciaient avant tout de rester. « On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnêtes et comme les autres, riant avec leurs amis (2)... »

Il ne faudrait pas conclure de ces observations que M Ollé boude son temps, et se retire maussade dans l'imitation du passé. M. Ollé d'abord n'imite pas, mais pense et sent à l'unisson de ceux vers qui le porte une affinité de nature, ce qui est bien différent. De plus, certaines pages, particulièrement les pages, si fines et élégantes, sur l'art et la philosophie, sont d'allure très moderne. Malebranche n'eût pas non plus parlé ainsi de la croyance; une âme même que les inquiétudes contemporaines n'ont pas atteinte ne saurait y rester indifférente. Malebranche eût été moins tendre pour nos doutes.

Ce livre est donc bien de ce temps; et même d'un certain homme de ce temps, avec ses passions, ses préférences, ses antipathies, ses impatiences, et surtout la grâce charmante qu'il met à les voiler. Dans les portraits auxquels nous faisions allusion plus haut, on sent, au travers de tous les enveloppements de la forme, comme une irritation. L'ouvrage se ressent même, et heureusement, des leçons parlées qui en ont été l'occasion. On y surprend les allées et venues d'une parole élégante, et gardant sa tenue jusque dans ses saillies, abondante, souple, et un peu lente dans ses harmonieux contours. La même simplicité qui fait le moi s'effacer le laisse percer par endroits, quand le contraindre serait une autre sorte de prétention : « *Accorde-t-on ce point. Je ne vois pas trop comment on pourrait ne pas l'accorder... De grâce, ne faisons aucune théorie. Nous verrons plus tard...* Connaître, ce n'est pas inventer. *Mais non, ce n'est pas le moins du monde inventer...* » Et cependant, malgré ces échappées d'une parole vivante, nous sommes toujours dans la sphère de la raison pure; si c'est bien un homme qui parle, il rapporte toutes ses paroles à la vérité; ses antipathies s'adressent aux idées, non aux hommes; aucun nom propre n'est prononcé, ou rarement; et ainsi le livre demeure à la fois vivant et impersonnel; et en cela même il est encore du XVIIe siècle : dira-t-on que le « moi » perce dans les *Méditations* de Descartes?

Nous avons essayé d'analyser les divers caractères, mais nous n'avons pu rendre par là la physionomie du livre de M. Ollé, car tous ces éléments si divers, discussions techniques, analyses morales et psychologiques, développements semi-littéraires, tout cela est fondu de telle sorte qu'on passe sans heurt de l'un à l'autre. Cela vient de ce que la même pensée anime tout le livre, de l'unité du but qu'il poursuit, et de l'esprit, de l'âme qu'il exprime. De sorte qu'on demeure en le fermant sous une impression unique de charme, d'harmonie et de sérénité.

*
* *

L'idée maîtresse du livre de M. Ollé semble être contenue dans ces lignes : « La philosophie est bien plus près de tous que les sciences proprement dites, et cela se conçoit : « Elle est plus près de l'homme, plus près de la vie, plus « près des choses, plus près de l'être (1). »

La philosophie (il s'agit ici de la philosophie première) est essentiellement *humaine,* et c'est pour cela qu'elle peut être *populaire;* double caractère que méconnaissent également, quoique de façons différentes, ceux qui en font un art, une science purement technique, ou un jeu de dialectique : les complications de la recherche n'ont d'autre objet que de nous donner des vérités essentielles et des faits simples un sentiment plus vif et plus profond. Les vérités les plus fécondes demeureraient sans doute inertes et stériles, disparaîtraient dans des assertions d'une désespérante banalité, si nous n'en renouvelions le sentiment par la discussion technique. Mais cependant la pensée abstraite doit rejoindre

(1) Page 200.
(2) Pascal. Ed. Havet. Art. VI, p. 85.

(1) Page 373.

la vie. Retrouver la vie dans la lumière de la pensée, tel est l'objet de la philosophie.

C'est que la vie est antérieure à la philosophie, qui essaye seulement de s'y rendre adéquate. « Il y a des certitudes *humaines* qui précèdent tout usage philosophique de la raison (1). »

La certitude fondamentale qui est à la base de toute vie comme de toute philosophie, c'est celle d'un *fait*, le fait d'*être*, d'*agir*. Analysant ce fait, la philosophie n'y découvre pas seulement la source interne de l'agir et de l'être, mais ce qui n'est plus nous, ni rien de nous, le principe transcendant de cet être même, qui dépasse toute expérience, condition cependant sans laquelle l'expérience même ne serait pas.

Approfondissant les *idées*, la philosophie y découvrira le même fait. Car l'idée métaphysique n'est pas l'idée abstraite, mais l'idée pure, intelligible, principale. Le signe en est qu'elle peut être portée à l'infini, sans en être altérée. « Un nombre infini n'a pas de sens; la science infinie non seulement se conçoit, mais elle est science excellemment. » Or, en allant jusqu'au bout de vos idées, vous allez jusqu'au bout de vous-même; car c'est en vous que vous découvrez ces idées, et, comme lien de ces idées, vous vous apparaissez à vous-même, dans une réalité non phénoménale, mais autrement importante et foncière. Puis au delà de ces idées et de vous-même vous apercevez le principe qui vous soutient, vous anime et vous meut; car vous n'avez en vous tout seul ni la raison, ni le principe de vous-même et de ces idées; de sorte que l'analyse des idées vous ramène au fait d'agir, considéré en lui-même, et dans sa cause profonde, qui le prolonge, sans être lui.

Si telle est l'œuvre de la philosophie d'interpréter la vie, l'être, et la vie infinie, l'Être infini, elle n'est point susceptible du genre de précision que l'on exige de la science; car cette précision est abstraite et ne donne la certitude absolue qu'à la condition d'éliminer la vie. Il y a une précision mathématique et une précision poétique; les mots employés diffèrent dans les deux cas; les uns sont strictement explicatifs, les autres suggestifs, vivants. «... Les mots vivants maintiennent les vivants liens des choses entre elles et la vivante multiplicité que chacune enferme en son sein (2). » La pensée ne cesse point d'être précise pour cela. « ... La pensée n'est pas dévoyée; elle reste dans la voie certaine où elle est engagée; mais elle y reste sans être enchaînée ni raidie; elle est alerte et vive (3). » Ainsi en est-il de la précision dans la philosophie et même dans les sciences philosophiques... « C'est une souple, vive et délicate précision... Comme l'autre, elle retranche le superflu, mais elle ne fait pas le vide; au contraire, elle procure une juste plénitude (4). »

Aussi les définitions, les formules ne peuvent-elles avoir ici l'immobilité de formules abstraites. Il y a sans doute en métaphysique des affirmations certaines de ces grands objets, la loi morale, l'âme, Dieu. Mais il y a toujours du mouvement et du progrès à l'intérieur de ces formules; elles excluent l'erreur; elles ne limitent pas l'infinie fécondité de la vérité, de la vie. « La philosophie est mouvante, comme mouvante est la vie... (1) » — «... La vérité vivante a une perpétuelle jeunesse, une puissance merveilleuse de renouvellement. Sous la formule qui la protège, elle ne dort pas, elle agit, et les esprits vivants travaillés par elle agissent eux-mêmes (2). »

C'est pourquoi une doctrine philosophique n'est point reçue par l'esprit comme du dehors. «... Comme elle sort de la pensée, elle va à la pensée... Elle est pleine de sève. L'esprit qui manque lui-même de sève est incapable de la concevoir. A qui ne vit pas, le contact de la vie ne communique rien (3). » La fixité est ici une fixité mobile, celle même de la vie. L'ensemble régulier d'idées qui constitue *perennem quamdam philosophiam* est l'ensemble des certitudes vitales, plus que des doctrines systématiques.

Le même caractère de la philosophie fait que l'imagination peut et doit s'y mêler; il y a une imagination rationnelle. « Je nomme imagination rationnelle celle qui travaille dans le domaine de la raison, sur l'objet de la raison et sous l'inspiration de la raison, pour la raison (4). » C'est elle qui nous donne de ce qui est spirituel, intérieur, de l'acte même, une représentation visible, une, expressive, symbolique de l'unité profonde, laquelle est de soi simple et immobile; dans le phénomène elle trouve le symbole de l'acte et de l'être. De même que le concept de l'*intérieur*, le concept du *supérieur* est symbolique et de plus analogique. « L'humain sert à la représentation du divin, mais le divin seul rend l'humain lui-même intelligible (5). » Mais ainsi que le portrait physique ou moral d'une personne consiste dans l'appréhension de la ressemblance, de l'*air*, de sorte qu'apparaisse entre les traits épars un lien venant du fond, de l'invisible, et qu'il s'est agi de rendre visible, ainsi l'imagination sans être strictement exacte, peut être fidèle. « ... Pourvu que l'imagination dans ses libres conceptions demeure fidèle à l'essence, elle demeure fidèle à la vérité (6). » La philosophie, — recherche du secret total, à la fois intérieur et transcendant, — peut user de l'imagination, sans défigurer son objet, en lui-même irreprésentable.

De là suit le caractère propre des systèmes. «... L'univers est comme un individu et comme un fait vivant. Y réduire tout à des lois abstraites, ce n'est pas vraiment en rendre raison... Ne faudra-t-il pas que vous en fassiez le portrait physique et moral?... Mais, pour être fidèle, faudra-t-il que rien n'y manque?... Cet essai de se représenter les

(1) Page 336.
(2) Page 100.
(3) Page 101.
(4) Page 105.

(1) Page 349.
(2) Page 132.
(3) Page 133.
(4) Page 233.
(5) Page 244.
(6) Page 240.

choses dans leur ensemble harmonieux, et d'en expliquer la suite et l'ordre, ne va pas sans quelque fiction (1). »

Dès lors, la philosophie est à la fois science et art. « Art éminent, très voisin de la science... parce que l'objet est réel, vivant, que... la science du réel doit être réelle, et que ne pouvant l'être sans le secours de l'imagination, elle s'aide naturellement et nécessairement de l'art (2). »

De cette parenté de la philosophie et de la vie suit aussi qu'il y a dans la certitude philosophique, comme dans la certitude relative aux choses de la vie, une part de foi. Croire, c'est essentiellement, — à la différence du savoir qui se produit quand la raison de croire est dans la chose même, — c'est affirmer non pas sans raison, mais pour des raisons étrangères à la chose même. Dans la perception déjà, la croyance se mêle à la connaissance pour la compléter : ce que je sens n'a que de l'analogie avec ce qui agit sur moi. Dès lors, les effets qui n'ont plus avec la cause qu'une lointaine analogie, ainsi que le relatif avec l'absolu, ne peuvent être qu'*expressifs*, *significatifs*, *suggestifs* aussi. «... Il faut aller dans la direction tracée, aller plus avant, aller hardiment, aller jusque sous le voile (3)... » La croyance a, dès lors, son rôle en métaphysique, et essentiel. Si j'affirme que vous êtes honnête homme, homme de cœur, quoi que je sache de vous, un doute, un peut-être ne demeureraient-ils pas suffisants pour ébranler la raison raisonnante? Et, cependant, ce doute est parfois impossible aux yeux du cœur. « Quand un *homme* serre la main d'un autre *homme* de cette manière ineffable qui résume en un merveilleux raccourci l'estime radicale, l'affection profonde, la confiance, et cela complet et réciproque, c'est toute l'âme, tout l'être reconnaissant toute l'âme, tout l'être, et y adhérant par un acte total où toutes les ressources intellectuelles et morales sont engagées, où toutes les forces de la nature humaine se rencontrent avec un caractère moral achevé. Je ne connais rien qui puisse donner une meilleure idée du rôle de la croyance dans la philosophie première (4). » De même, c'est l'être qu'il s'agit d'affirmer, l'être qui passe toutes nos pensées; et si légitime que soit l'argument qui va des effets vus à la cause inaperçue, il faut, pour entrer dans le nuage, avoir confiance; la confiance est raisonnable, « ... mais la confiance est acte d'âme. L'être reconnaît l'Être, adhère à l'Être (5) ».

Par suite, la haute philosophie ne peut se passer de croyance, croyance qui passe la science, mais en la prolongeant, fleur de la science, élan de la science au delà d'elle-même. Le philosophe doit dès lors « aller de toute son âme à la vérité », vivre la vraie vie, la vie complète pour la penser. D'où le rôle de la bonne volonté dans la certitude philosophique; elle ne fait pas la vérité, elle y conduit. Et ainsi « s'il se trouvait un homme vivant d'une vie pleine, à la fois complète et régulière, abondante et mesurée, sans défaut et sans excès, n'est-ce pas cet homme qui pensant avec toutes les ressources intellectuelles et morales de son être, sain, droit, vigoureux, ardent, aurait l'idée la plus juste, la plus complète de l'homme même, de l'univers et de Dieu? S'il philosophait, sa philosophie, fruit et expression de cette *vie*, serait aussi la plus complète et la plus fidèle intellection et appréhension des choses que l'on pût trouver (1) ».

D'ailleurs, nous ne nous élevons pas d'emblée à cette philosophie première, et M. Ollé exige du futur philosophe un apprentissage logique, psychologique, scientifique, enfin historique et, pourrait-on dire, sociologique, une critique aussi des idées ambiantes et en vogue, qui élargirait singulièrement le cadre des études philosophiques pour les étudiants et les maîtres. Avant d'aborder la philosophie même, il faut s'élever à une systématisation des sciences et, sans dépasser encore la région des sens, jeter du point de vue des sciences un regard sur l'univers.

Ajoutons que les leçons de la vie entrent pour une part essentielle dans cette propédeutique nécessaire. Le travail préparatoire du philosophe étant en un sens une anticipation de la philosophie même, il faut se préparer par la vie à cette pensée qui doit réfléchir la vie.

***

Si nous voulions dégager de ces considérations dont nous n'avons pu donner qu'une maigre et imparfaite esquisse celles qui nous paraissent essentielles, nous citerions d'abord celle-là même qui en fait le fond : l'idée de la certitude propre à la métaphysique. Il est vrai de dire que les vérités philosophiques ne sont point transmises de pensée à pensée, ainsi que des formules abstraites et mortes. Tout homme doit ainsi les retrouver en quelque façon. La continuité ne consiste pas ici dans l'accumulation des vérités, mais dans la perpétuité des tentatives pour embrasser la même vérité. Et cette vérité étant inépuisable, tous les systèmes nouveaux enrichissent la pensée humaine non pas comme des trésors qui s'ajouteraient les uns aux autres, mais comme les stimulants incessants de pensées nouvelles qui s'éveilleront à leur souffle, et ainsi à l'infini. Cela est vrai surtout des vérités morales et sociales, si admirablement comparées par Vinet à ces inscriptions tumulaires « sur lesquelles tout le monde passe en allant à ses affaires et qui s'effacent de jour en jour davantage, jusqu'à ce qu'un ciseau secourable vienne en approfondir les traits dans cette pierre usée, tellement que tout le monde est forcé de l'apercevoir et de la lire »...

Nous pensons cependant avec M. Ollé qu'il est en philosophie des points ou plutôt des directions fixes, celles-là mêmes qu'il indique, quoique peut-être ces directions soient, selon nous, trop précisément indiquées par ces termes : l'âme, la loi morale, Dieu; ces termes emportant, si on les

1. Page 250.
2. Page 255.
3. Page 274.
4. Page 284.
5. Page 288.

1. [illegible]

prend dans le sens que leur donne l'auteur, des solutions précises, sur lesquelles les métaphysiciens sont loin de s'entendre.

Nous croyons aussi, quoique pas tout à fait pour les mêmes raisons et dans le même sens (M. Ollé sait bien que penser, c'est toujours penser autrement qu'un autre, si voisin qu'il soit de nous, si c'est vraiment penser), nous croyons donc que si la certitude philosophique est plutôt un effort vers la certitude, c'est qu'en effet elle doit être adéquate à la vie, qu'elle est, pourrait-on dire, la vie prenant conscience d'elle-même. Et c'est pour cela qu'elle est essentiellement morale, étant la conscience de la vie normale et raisonnable. Comme dit encore Vinet, la vérité suprême est moins une vue qu'une vie.

M. Ollé a par là même retrouvé les vrais titres de la philosophie populaire, qui n'est ni une analyse sèche, superficielle, paterne, ni un exposé oratoire et brillant des notions courantes. La philosophie vraiment populaire est celle qui, ayant traversé les complications des doctrines, en a retenu ce qu'elles ont d'humain. Si elle ne nous fait pas assister aux batailles de la pensée, il faut qu'on en sente en elle le frémissement; aussi ne sera-t-elle l'œuvre ni des âmes moyennes, qui n'ont jamais frissonné au contact des grandes vérités, ni non plus des esprits brillants qui ignorent le recueillement de la méditation et ses longs échos intérieurs. M. Ollé nous a donné lui-même de cette philosophie d'admirables modèles.

Nous permettra-t-il même de dire que le sentiment vif qu'il a des hautes vérités semble le rendre parfois un peu indifférent au travail compliqué qui y conduit? Sa haute raison lui fait comprendre la nécessité des recherches dialectiques; elles ne sont pas sa préoccupation maîtresse. Sans doute le livre ayant pour objet non point de nous exposer une doctrine, mais de nous donner, à l'aide de quelques exemples, le sens de la certitude philosophique, de nous préparer à l'accepter, les discussions techniques et en forme ne pouvaient y avoir place. Mais il est bien difficile de méconnaître cette tendance d'esprit de l'auteur. Nous ne saurions dire avec lui qu'il ne doit rester de Kant que ces deux idées : l'une que le fond des choses est insondable, l'autre que l'ordre moral est souverainement vénérable et prime tout (1). Nous ne pensons pas non plus qu'il soit si aisé de justifier le fait métaphysique de l'être, de l'acte, ni non plus que tout penseur doive accepter, avant toute discussion, le postulat moral, sous la forme précise et courante que lui donne M. Ollé. Un Spinoza admettra-t-il rien de plus que la distinction du vrai et du faux, de la plus ou moins grande réalité des choses? Faudra-t-il l'exclure *a priori* de toute discussion? Nous craignons pour cela que la belle simplicité de la manière de M. Ollé ne lui fasse tort parfois auprès de ceux que ne rebute aucune subtilité, quand il s'agit de préciser davantage leurs raisons de croire. M. Ollé redoute peut-être à l'excès les complications, surtout celles de la philosophie moderne. Il nous semble difficile de poser aujourd'hui et depuis Kant les difficultés dans les termes où les posait Malebranche. Et si ce sont des défauts que nos complications, je ne sais si ce n'est pas être trop peu de son temps que de n'en rien avoir; trop de perfection risque de nous y rendre étranger.

Pour ces raisons, nous rangerions volontiers M. Ollé parmi ceux qui nous donnent des vérités essentielles le sentiment vif, profond, plus que l'intelligence technique. Nous le mettrions au premier rang parmi ceux qui, comme un Vinet, par exemple, ont exprimé les croyances vitales, et dont la place est marquée à côté, peut-être au-dessus, des dialecticiens de la pensée, puisque comprendre, dans cet ordre, c'est aimer. M. Ollé n'a pas, peut-être à cause de ses qualités mêmes et, qui sait? de nos défauts, satisfait aux exigences dialectiques de tous, mais il a donné à coup sûr à ceux qui pensent, sinon comme lui, du moins dans le même sens que lui, des émotions philosophiques exquises et profondes, et que leurs raisonnements mêmes, si vrais qu'ils leur parussent, n'avaient pas suffi à leur donner.

F. Rauh.

(1) Page 371.

LES FOUILLES D'ABOUKIR

Depuis longtemps déjà, à la suite de fréquentes excursions à Aboukir, mon attention avait été attirée par l'amas considérable de débris de constructions qui jonchent le sol de l'antique Zephyrion.

Toutes les époques comprises entre le commencement de la période ptolémaïque et la fin de la période byzantine sont représentées par ces débris où l'on retrouve le basalte, le granit rose de Syène, l'albâtre oriental, les plus belles variétés de marbre, le grès rouge, les calcaires tendres et durs et les briques cuites de toutes les dimensions. L'étendue des ruines au milieu desquelles ils se trouvent jetés pêle-mêle indique l'emplacement d'une opulente cité de plaisance.

Le sol a été tellement bouleversé depuis près d'un siècle par toutes les fouilles pratiquées pour la recherche de matériaux qui ont servi à la construction des quatre forts d'Aboukir que, sur toute l'étendue de l'emplacement de l'antique cité, on ne voit plus que d'énormes trous et de nombreux monticules artificiels, au milieu desquels il est difficile à première vue de retrouver un plan quelconque de l'ancienne ville.

En prêtant une attention plus suivie, on finit cependant par démêler quelques points importants et par découvrir quelques coins qui paraissent avoir échappé aux fouilleurs.

On distingue encore une vaste aire, où se trouvait probablement le cirque, et des colonnes de granit rose cannelées de $6^{m},50$ de hauteur et de près d'un mètre de diamètre, qui gisent sur l'emplacement du temple élevé en l'honneur de Vénus Arsinoé.

Non loin de là, dans une jolie petite baie dont la plage est couverte de sable fin mêlé à des coquillages lilas, se trouvent, taillés dans des bancs de rochers, des bassins ayant servi aux bains dépendant probablement du temple.

Tout près des rochers qui entourent ces bains, on remarque, précipités dans la mer probablement à l'époque de Théodose, quand fut abolie la religion égyptienne, des blocs énormes de granit rose provenant de quelque énorme naos, des fragments de statues, dont un pied de près d'un mètre de longueur et quatre sphinx mutilés.

Ces monuments, qui sont abandonnés là depuis des siècles, livrés tantôt aux caresses, tantôt à la fureur des flots, faisaient très probablement partie du temple de Vénus.

C'est à la suite de ces constatations que je fus amené à engager M. Grébant, directeur général des fouilles et musées, à faire exécuter quelques recherches parmi ces ruines.

Il y consentit et me pria d'en prendre la direction. Nous commençâmes aussitôt les travaux, qui ont donné jusqu'à ce jour les résultats suivants :

Dans la partie nord-est du fort Tewfikieh et des ruines de l'antique Zephyrion, les ouvriers découvrirent (quatre jours après le commencement des fouilles) une tombe taillée dans le roc, possédant un couloir incliné, avec 43 marches, s'enfonçant à 14 mètres dans le sol et communiquant avec un puits rectangulaire de 12 mètres de profondeur et de 3 mètres de longueur, sur $1^m,10$ de largeur.

L'entrée du couloir, tournée vers le sud, est recouverte de blocs de pierre calcaire jusqu'à $4^m,75$ de profondeur; le reste du couloir est taillé dans le roc. Ce couloir a $0^m,82$ de largeur et 2 mètres de hauteur sur tout son parcours. Au fond, communiquant avec le puits, se trouve un vide de 4 mètres sur $1^m,20$, qui paraît avoir contenu un sarcophage.

Une ouverture a été pratiquée, dans l'antiquité, sur la paroi gauche du fond du couloir. Elle donne accès à un couloir horizontal de même dimension qui s'étend du nord au sud, parallèlement au couloir incliné, sur une longueur de 14 mètres, en ligne droite de 16 mètres, en commençant, et en quatre lignes brisées de 4 mètres sur 3, en finissant.

Ce couloir contient actuellement, sur tout son parcours, près d'un mètre d'eau d'infiltration, provenant du lac d'Aboukir, qui n'existait pas dans l'antiquité; il paraît avoir été creusé, postérieurement au couloir incliné et au puits, pour servir de catacombes.

La présence de cette eau et la difficulté pour les ouvriers de travailler dans un couloir si étroit nous ont contraint d'abandonner pour le moment les fouilles dans cette partie.

Dans une tranchée ouverte dans la partie sud-est des ruines, sur la route qui conduit au fort Tewfikieh et à 145 mètres de l'entrée de ce fort, nous découvrîmes le troisième jour des fouilles dans cet endroit-là, à $1^m,50$ au-dessous du niveau du sol actuel, une maçonnerie en blocs de calcaire recouverte d'un crépi blanc, s'enfonçant à 4 mètres dans le sol et s'étendant de l'est à l'ouest, sur une largeur de 11 mètres.

Ce mur, interrompu aux deux extrémités, nous conduisit, en élargissant la tranchée, sur un dallage de marbre blanc, en partie détruit, et qui s'étend, jusqu'à présent, à 19 mètres au nord et à 21 mètres de l'est à l'ouest.

Sur ce dallage, qui paraît faire partie de la cour d'un petit temple grec, on voit encore, du côté sud-ouest, un angle de soubassement orné de moulures de style grec, mesurant $1^m,30$ de largeur sur $0^m,60$ de hauteur. Tout près de là gît, renversée, une colonne cannelée de marbre blanc, fortement endommagée, de $2^m,65$ de hauteur et $0^m,90$ de diamètre. Un morceau de la base de cette colonne a été retrouvé en place, près de l'angle de soubassement et à l'endroit où la colonne devait être érigée.

Vers le côté sud-est de la cour, il existe un puits rectangulaire de 4 mètres de profondeur. Il est fait de blocs de pierre calcaire taillés et ajustés sans mortier. Il communique au fond, par un passage voûté de $0^m,30$ d'ouverture, allant du nord au sud, dans une chambre de $1^m,30$ de longueur sur 1 mètre de largeur et $1^m,50$ de hauteur, et construite de la même façon que le puits.

Au fond de la cour dallée, nous trouvâmes, près de leurs piédestaux en calcaire, renversées la face contre terre et tournées vers le nord, trois statues colossales en granit rose, représentant, l'une, un personnage debout portant le nom de Ramsès II, et l'autre, deux personnages sans tête, assis sur un même siège.

Les pieds brisés de la statue debout ont été fort heureusement retrouvés à un mètre plus loin, et la cassure par éclat est tellement nette que le raccord pourra facilement être fait sans laisser de traces. Quant aux deux têtes du groupe, nous n'avons pu les retrouver jusqu'à ce jour, malgré les recherches les plus minutieuses.

Ce groupe devait avoir, avec les têtes qui manquent, environ 3 mètres de hauteur. Il a dans l'état actuel $1^m,45$ de largeur et $1^m,20$ d'épaisseur à la base du siège.

Les deux personnages sont représentés assis, l'un à côté de l'autre, les bras rapprochés près du corps et les mains posées sur les genoux.

Le principal personnage a le torse nu et n'a pour tout vêtement que la *schenti* (sorte de pagne) qui lui couvre les hanches jusqu'aux genoux.

La femme, assise à côté de lui, porte la robe collante, soutenue sous les seins représentés nus. Deux bouts de nattes de cheveux tombent sur les seins.

Le dossier supérieur du siège porte, profondément gravés en creux, les titres et les nom et prénoms plusieurs fois répétés de Ramsès II.

Sur le devant du siège, on aperçoit les traces d'une inscription hiéroglyphique effacée par le temps ou rongée par l'action des sels de nitre contenus dans le sol. Cette inscription faisait probablement mention de la femme qui est représentée assise à côté de Ramsès II.

Nous ne connaîtrions donc pas le nom de la femme assise à côté de Ramsès II, si l'autre statue debout, qui gît renversée tout près de là, ne venait heureusement à notre aide. Cette statue porte, sur le côté gauche et le long des jambes de Ramsès II, taillée en relief dans le creux, la figure

en pied d'une femme vêtue de la longue robe flottante et coiffée des attributs de la déesse Athor.

Elle porte la longue tresse de cheveux, signe distinctif des princes et des princesses du sang, et sur le front l'*urœns*, emblème de la royauté.

Au-dessus de sa tête on lit, nettement gravée, l'inscription suivante :

La royale fille, de son sein, son aimée, la principale royale épouse Hentmara.

Il y a donc lieu de croire que la femme, représentée assise à côté de Ramsès II, est la reine Hentmara, sa fille, qu'il aurait épousée, ce que justifient, du reste, le titre de *principale royale épouse,* le symbole de la royauté qui se dresse sur son front et son nom entouré du cartouche exclusivement réservé aux princes régnants, qui se trouvent indiqués sur le monument que je viens de décrire.

Le seul exemple, connu jusqu'à ce jour, d'une reine partageant le siège royal avec son époux, autorise aussi à croire que si, pendant toute la durée de la monarchie égyptienne, aucun Pharaon ne s'est fait représenter en compagnie de son épouse, il a fallu un événement aussi extraordinaire que celui d'un souverain épousant sa fille pour expliquer cette exception que Ramsès II, plus encore que n'importe quel autre Pharaon, n'aurait jamais permise à une princesse qui n'aurait pas été de son sang.

La statue représentant le roi debout devait avoir, quand la partie supérieure de la double couronne royale, qui manque, existai tencore, environ 3 mètres de hauteur. Elle a dans l'état actuel 2^{m},09.

Le roi, chaussé de sandales et le pied gauche en avant, est dans l'attitude de la marche. Il a les bras pendants le long du corps, et tient de la main droite un rouleau de papyrus et de la main gauche une longue enseigne carrée surmontée de la tête, en partie brisée, de son fils Menephtah, dont le cartouche se trouve gravé au bas de l'enseigne.

Il est vêtu de la longue robe de cérémonie ornée d'un tablier plissé qui se termine par sept *urœns* dressés, et au milieu duquel est sculpté une face de lion.

Il est coiffé de la grosse perruque ronde, à petites boucles frisées, entourée d'un bandeau au milieu duquel se dresse, sur le front, le symbole de la royauté. La double couronne de la haute et de la basse Égypte est posée sur sa perruque. Son menton est garni d'une longue barbe carrée, et ses poignets sont ornés de bracelets à longues plaquettes, probablement émaillées.

Sur la ceinture on lit l'inscription horizontale suivante : *Ramesson aimant à l'égal de Set.*

Au-dessous de la ceinture, une autre inscription verticale, donnant les titres et les nom et prénoms de Ramsès II.

L'enseigne et le dos de la plinthe, à laquelle est adossée la statue, portent les légendes suivantes :

« L'Horns-Ra, puissant vainqueur, le seigneur des panégyries à l'égal de son père Ptah, le roi de la haute et de la basse Égypte, Ousour-Ma-Ra-Sotep-en-Ra, le fils du soleil, Ramsès Meriamonn, le maître des pouvoirs, aimant comme Osiris.

« L'Horns-Ra, puissant vainqueur aimé de la justice et la vérité, l'engendré des dieux, celui qui a établi la paix sur les deux contrées (haute et basse Égypte), le seigneur des deux horizons (Midi et Nord) Ousour-Ma-Ra-Sotep-en-Ra (prénom royal de Ramsès II), le seigneur des diadèmes Ramsès Meriamonn doué de vie éternelle à toujours. »

Je dois faire part ici de mon appréciation, en ce qui concerne l'exécution de ces statues et des idées qu'elles me suggèrent.

Le groupe, représentant les deux statues assises, paraît avoir été exécuté sous le règne de Ramsès II, et l'on reconnaît bien là ce style empreint de mollesse qui caractérise son époque.

Quant à la statue debout représentant, *d'après les inscriptions*, Ramsès II, elle ne reproduit certainement ni ses traits ni le style de son époque.

La face ici est ronde, au lieu d'être allongée, et le nez, quoique mutilé, ne laisse point deviner, par le court espace existant entre sa naissance et sa fin, le grand nez si caractéristique et si connu de Ramsès II.

Le nez paraît avoir été court et épaté, les lèvres sont grosses, la bouche large et souriante, les joues pleines et le visage rond. C'est bien là le type des rois de la XIIe dynastie, et particulièrement celui du roi Ousertasen Ier.

On retrouve aussi, dans l'exécution du corps et la représentation du costume, le style large et vigoureux de la XIIe dynastie. Les bras surtout sont traités avec une puissance de ciseau qui étonne.

Nous nous trouvons donc encore ici en présence d'une des nombreuses statues usurpées par Ramsès II et sur laquelle, après avoir fait effacer le nom qu'elle portait, il y a fait substituer le sien, en y ajoutant, sur le côté gauche, la représentation de sa femme et sa fille la reine Hentmara.

D'après le nom de Set gravé sur la ceinture, il est probable que ces statues ont été transportées, à l'époque ptolémaïque, de Sân (l'ancienne Tanis), où le dieu asiatique avait son temple principal.

Dans la partie nord-ouest de la cour du temple, et très probablement à l'entrée de cette cour, nous découvrîmes, quelque temps après, renversés sur leurs piédestaux, deux sphinx en grès rouge poli, dont les têtes et une partie des pattes antérieures étaient brisées.

Ces sphinx ont, l'un, 1^{m},47 de longueur, 0^{m},57 de largeur et 0^{m},78 de hauteur, et l'autre, 1^{m},32 de longueur, 0^{m},50 de largeur et 0^{m},67 de hauteur.

Le premier porte sur le poitrail le cartouche, prénom d'Amenemhât IV de la XIIe dynastie, en partie martelé, mais où l'on retrouve encore, assez facilement, les signes qui forment ce prénom. Le second, identiquement semblable au premier comme matière et exécution, porte tout autour de la base les titres et les cartouches, nom et prénoms de Ramsès II, substitués certainement à ceux déjà existant d'Amenemhât IV.

Le travail artistique fort soigné de ces deux sphinx est

incontestablement celui de la XIIe dynastie, et nous nous trouvons encore une fois ici en présence d'une nouvelle usurpation de Ramsès II.

Non loin de ces deux sphinx, nous trouvâmes aussi la moitié supérieure d'une statue, ainsi que deux têtes pharaoniques mutilées.

Cette statue, en granit rose, mesure 0m,97 de hauteur et 0m,80 de largeur. Elle porte sur la partie antérieure des bras les cartouches de Ramsès II et parait bien être de son époque. Les traits rappellent bien aussi les siens.

Les deux têtes pharaoniques, coiffées du klaft et ornées du symbole de la royauté, sont en grès gris; elles mesurent, l'une, 0m,57 de hauteur sur 0m,48 de largeur, et l'autre, 0m,45 de hauteur sur 0m,28 de largeur.

A 4 mètres au-dessous du dallage de la cour du temple, et à 6 mètres au-dessous du niveau du sol actuel, nous avons mis à jour une singulière construction, bâtie en blocs énormes et ayant toutes les apparences d'une vaste conduite d'eau.

Je me propose, après le déblaiement complet de la cour du temple, de reprendre les fouilles dans cette partie et de voir où peut aboutir cette étrange construction.

Je tiens à déclarer, en terminant cette note, que tous les monuments, ainsi que les constructions trouvées jusqu'à ce jour, ont été scrupuleusement laissés tels quels et à la place même où ils ont été decouverts. Les statues seules, qui étaient renversées la face contre terre, ont été retournées sur le côté pour être photographiées.

Les fouilles sont poursuivies avec activité, et j'espère arriver sous peu à déblayer entièrement la cour du temple et retrouver, probablement, dans les pierres d'angle des fondations, les inscriptions qui nous feront connaître le nom du fondateur de ce temple.

[illegible]

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Alphonse Daudet : *Rose et Ninette.* — M. Paul Margueritte : *le Cuirassier blanc.*

C'est un joli titre, *Rose et Ninette ;* cela est pimpant et vif, léger et preste. Il doit être question là-dedans de deux maîtresses, l'une blonde aux yeux noirs, l'autre brune aux yeux bleus, l'une grande dame et l'autre grisette, ou l'une jolie bourgeoise et l'autre jolie actrice, le tout gentil, gracieux, un peu maniéré et charmant. — Le frontispice est joli. Dans un cartouche ovale, deux toutes jeunes filles qui se regardent, profils délicats et fins, très élégants, regards pensifs et mélancoliques, qu'on devine sous les paupières baissées. Il doit être question là-dedans de chastes et frileuses amours virginales, de ces amours, vous savez, qui ressemblent aux lilas blancs.

C'est un livre affreusement triste. Cet auteur nous a joués d'un bon tour. — Non, car en tout petits caractères, au-dessous de *Rose et Ninette*, il a pris soin d'écrire [illegible] et mœurs du jour : [illegible] nous avertit. O [illegible] ! [illegible] Jamais les mœurs du jour ne sont de très belles mœurs pour l'homme du jour.

Et, de fait, ce sont de tristes mœurs que celles qui nous sont décrites en *Rose et Ninette.* Mauvaises, non pas ; mais tristes, pénibles, désolantes, et peu encourageantes pour les jeunes filles à marier, et également pour les jeunes gens dans le même cas. Ce que l'auteur a voulu nous montrer, c'est ce que deviennent les enfants après le divorce. Ils ne deviennent rien de très bon, surtout quand ils avaient des dispositions à être mauvais, — je m'empresse d'ajouter ce correctif, auquel l'auteur n'a peut-être pas assez pensé.

Voici, par exemple, le cas de Mlles de Fagan. Régis de Fagan, leur illustre père, auteur d'une foule de pièces applaudies à tout rompre, — à rompre même un mariage, — sur les scènes les plus illustres, n'en a pas moins manqué de psychologie, comme il peut arriver dans la vie pratique à Stendhal lui-même. Il s'est avisé, saturé de vie de coulisses et de vie mondaine, de se marier, pour avoir un intérieur.

Vous rappelez-vous Benjamin Constant qui, s'étant marié avec une dame allemande, écrivait dans son *Journal :* « Ma femme a la manie de veiller! Et moi qui me suis marié pour me coucher de bonne heure! » Régis de Fagan a commis la même erreur que Benjamin Constant, ce qui l'excuse. Lui, homme célèbre, il s'est imaginé qu'on l'épousait pour l'aider à se coucher de bonne heure et à se lever matin. C'est une forte erreur psychologique. Il est probable qu'on l'épousait pour avoir des billets de théâtre et pour le traîner dans le monde six fois par semaine, le septième jour étant réservé pour recevoir. Au bout d'une quinzaine d'années, — et vous voyez que ce n'est pas la patience qui lui a manqué, — il a fallu en finir par un de ces divorces à l'amiable que vous connaissez. Pour les convenances, « pour les enfants », c'est le mari qui se fait surprendre en flagrant délit d'adultère, le divorce est prononcé au profit de la femme, et le tour est joué. Mais il y a les enfants. Il y a Rose et Ninette. Le divorce étant prononcé au profit de la mère, c'est avec la mère que Rose et Ninette doivent vivre. Ce que deviennent Rose et Ninette après le divorce, voilà le roman.

Que voulez-vous? elles deviennent frivoles comme leur mère. Elles se détachent peu à peu du père, le venant voir de temps en temps dans les commencements, moins souvent ensuite, plus du tout enfin. Leur père court après elles, très loin, jusqu'en Corse. Il devient gêneur, le père, et il le sent, ce qui n'est pas gai. Il a beau se déguiser en arlequin pour les poursuivre dans une redoute, il sent bien que, même dans un bal, il est toujours un empêcheur de danser en rond. Il est torturé, comme père d'abord. C'est le père Goriot mœurs du jour. Il est torturé, ensuite,

comme éducateur. Tout père développe en lui un pédagogue, naïf souvent, mais plein de bonnes intentions. Or Régis de Fagan ne s'aperçoit que trop que ses filles sont très mal élevées, et est persuadé qu'elles l'eussent été bien mieux par lui, d'où lui viennent de grandes angoisses morales. Enfin, il est très malheureux, et voilà le fond du roman.

Il est intéressant et suffisamment douloureux. Mais il me semble que l'auteur n'a pas assez mis en lumière ce qu'il contenait d'essentiel. L'essentiel, selon mon impression, c'était le caractère des jeunes filles. Ce que deviennent des jeunes filles dont le père a divorcé, et quelles modifications malheureuses le divorce de leurs parents apporte à leur caractère, voilà, au juste, quelle était l'affaire. Eh bien, on ne voit pas assez en quoi c'est le divorce qui a donné aux jeunes filles de *Rose et Ninette* le caractère assez détestable, en effet, qu'elles nous montrent. L'une, la plus jeune, est une petite égoïste sèche comme un tambour de basque. Soit. Mais, en lisant le roman, on se dit qu'elle l'eût été tout autant sans le divorce de son père. C'était sa nature; son père en eût souffert dans la vie de famille jusqu'à ce qu'un mari fût venu le relayer, et voilà bien tout. Le divorce n'est pour rien, — mettons pour très peu, — dans cette affaire.

L'autre, la plus âgée, qui a le caractère de son père, comme il arrive d'ordinaire, en effet, est une bonne fille. Seulement elle est jalouse. Elle est jalouse, par affection même pour son père, d'une bonne dame veuve pour qui son père a un petit amour d'automne et qu'il finira probablement par épouser. Cette fois, nous y voilà. C'est bien le divorce et ce qui s'ensuit qui est cause de ce mauvais penchant de Mlle de Fagan aînée. Je ferai remarquer cependant qu'il en serait de même si M. de Fagan fût devenu veuf et se fût remarié, ou eût songé à un nouveau mariage. Je ferai remarquer surtout que cette jalousie de jeune fille, si curieuse à étudier, n'est pas très fortement observée ici ni très fortement mise en lumière. Elle reste vague, elle est indécise et presque rudimentaire. Au total, les deux caractères qui devaient nous intéresser le plus et sur qui devait tomber la lumière restent un peu pâles. Je ne pouvais m'empêcher de me rappeler le *Mont-Revêche* de George Sand où la situation est analogue. Comme les trois jeunes filles du père qui s'est remarié sont bien au premier plan dans George Sand, comme elles sont bien en lumière; comme leurs trois caractères, si différents, sont tracés à la fois largement et avec netteté; comme, par exemple, chez l'une, la jalousie, devenue méchanceté persécutrice, est intelligible et comme palpable au lecteur; comme, chez l'autre, l'absence de *foyer vrai* amène bien, clairement, une indépendance fantasque, hautaine — et dédaigneuse, par une progression bien juste, d'abord de la nouvelle épouse, puis du père lui-même! Je sais bien que George Sand n'était point psychologue, mais cela tient à ce que le mot n'était pas encore en usage. Il n'en est pas moins, comme on pouvait s'y attendre, que *Rose et Ninette*, vivement écrit, d'une plume singulièrement fine et alerte, est un livre à lire et qui fera passer au lecteur quelques heures fort agréables.

*
* *

Vous n'avez pas oublié *Pascal Gèfosse, Amants,* et ces admirables cent premières pages de *la Force des choses.* Comme écrivain surtout, M. Paul Margueritte est l'homme qui me semble le plus capable, entre les jeunes, de nous rendre, ou à peu près, Guy de Maupassant, si la littérature doit le perdre. Il a le style plein et robuste, d'une parfaite clarté, d'une allure ferme et directe, sans aucune préciosité et sans aucune surcharge, le style d'un homme qui croit que la *propriété* suffit. Nonobstant les théoriciens de l'écriture artiste, je ne déteste pas ces hommes-là.

M. Paul Margueritte nous donne aujourd'hui un volume nouveau intitulé *le Cuirassier blanc.* Le *Cuirassier blanc* est la première de ces nouvelles. Vous connaissez ce système, qui est regrettable. Vous nous donnez un volume de nouvelles; intitulez-le *Nouvelles.* Ainsi a fait Jules Lemaître pour ses charmants *Contes;* et il a eu raison. Mais enfin, ce système est admis et passé en coutume. Admettons-le. Les vingt nouvelles environ qui composent ce volume sont de valeur inégale; mais la plupart sont d'un grand mérite.

Je signalerai *Bonne fortune,* qui est une jolie anecdote, en même temps qu'une amusante étude du type du « suiveur de femmes », un type bien assommant, mais inoffensif en somme, et à qui on doit pardonner, puisque sa raison est que « cela vaut toujours mieux que d'aller au café ». Je vous recommande encore *la Maison pâle,* tout à fait dans la manière de Maupassant et d'une puissance de suggestion, de prolongement dans un avenir indécis, bien attrayante. Au fait, c'est ou ce doit être le vrai charme de la nouvelle, cela. Le roman doit être complet. La nouvelle doit être incomplète. Elle doit nous donner, par une brève indication, la matière de tout un roman qu'elle laisse à moitié, et que nous continuons, que nous bâtissons, que nous voyons venir ou que nous voyons qui viendra un jour, et que nous concluons à notre gré, d'une façon et puis d'une autre, et cela est un grand charme, du moins pour certains; dont plus je vais, plus je suis.

Il y a encore là *En wagon,* et la dernière, *Mané, Thécel, Pharès,* ou « la main coupée ». C'est l'histoire d'un monsieur qui, en revenant du cercle, où il a perdu, trouve une main fraîchement coupée dans sa chambre, et que cela gêne furieusement. Il voudrait bien passer la main. Cela vous fera frémir très congrûment. Enfin, c'est là un des meilleurs recueils de nouvelles que nous ayons eus depuis quelque temps.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

VAUDEVILLE : *la Paix du foyer*, comédie en trois actes de M. Auguste Germain. — ODÉON : *les Erynnies*, *Fantasio*. GYMNASE : Reprise du *Maître de forges*, de M. Georges Ohnet.

La pièce de M. Auguste Germain est loin d'être sans valeur; le style en est soigné, très supérieur à celui des productions courantes, un peu trop soigné parfois; il y a de l'esprit; certaines scènes sont bien venues, notamment au premier acte; et, enfin, le sujet en est curieux et suffisamment paradoxal. Nous sommes si fatigués des vérités indiscutables, elles ont si souvent servi qu'elles nous semblent comme usées aujourd'hui, et que leurs contraires, si je puis dire, prennent pour nous comme une apparence, non seulement d'originalité, mais de vérité. *La Paix du foyer*, d'après M. Auguste Germain, il faut, pour l'obtenir, que le mari trompe sa femme, que la femme trompe son mari, qu'ils le sachent tous deux : et, se faisant alors des concessions réciproques qu'ils se seraient refusées avant, ils vivront heureux et paisibles, gardant pour leurs liaisons irrégulières toutes leurs grincheries, et n'apportant à leur foyer qu'une avenante et souriante bonne humeur... Ici je trahis, je crois, la pensée de M. Germain; il semble que, pour lui, l'adultère soit la panacée universelle, et qu'il supprime d'un coup toutes les aspérités des caractères. Mme Darcel était absurdement jalouse, Darcel très soucieux de sa liberté; dès qu'ils se trompent, non seulement leurs rapports réciproques, mais leurs natures mêmes changent radicalement; et c'est aller bien vite en besogne. L'adultère est, — au théâtre, — une de nos plus utiles institutions; mais n'est-ce pas vraiment exagérer un peu ses avantages? Je me hâte de dire que M. Germain, par l'allure vaudevillesque qu'il a donnée à sa comédie, semble avoir seulement proposé une solution joyeuse, qu'il n'a pas trop prise au sérieux. Et puis, pourquoi pas? Tout est vrai, surtout au théâtre.

La psychologie des personnages principaux paraît un peu rudimentaire; je ne vois pas trop ce qui les fait agir, sinon la commodité de l'auteur. « Vous tenez tant à votre liberté! » dit Mme d'Argillès à Darcel. Qu'en sait-elle? Il semble, au contraire, très porté à se laisser enchaîner par elle. Mais il l'aime, et nous savons ce que deviennent, en ces fatales circonstances, les velléités d'indépendance masculine. Mais alors pourquoi accepte-t-il si facilement la proposition de Mme d'Argillès de retourner avec sa femme? Une autre objection est plus sérieuse. Au troisième acte, Darcel, voyant Delmas embrasser Mme Darcel, se contente de dire : « Franchement, elle aurait pu mieux choisir! » Quel détachement! Qu'il n'aime plus sa femme, soit, mais une pareille indifférence est bien invraisemblable. M. Germain définit la jalousie « le sentiment exaspéré de la propriété »; c'est juste et ingénieux, et cela signifie, si je ne me trompe, que la jalousie peut exister en dehors de l'amour, et être excitée par le seul sentiment de la propriété. N'est-ce pas ce sentiment-là que devrait éprouver Darcel? Et ce détachement n'est-il pas un peu excessif, étant donné le personnage?

Je ne voudrais pas discuter de trop près une pièce amusante en somme, mais en vérité les personnages accessoires me paraissent manquer d'originalité avec quelque parti pris. Delmas, magistrat aux dehors austères, émettant des axiomes de ce genre: « Il n'est pas d'accusé innocent, » vous le connaissez, j'imagine, et votre surprise sera médiocre en apprenant qu'il devient l'amant de Mme Darcel, oubliant le Code pénal, qui, comme dit l'autre, est sa carrière. De même, Mlle Delmas, jeune fille qui parle des « huis clos ». De même le clubman de Molaisnes... Qui en débarrassera le théâtre, seigneur!... De même et surtout les femmes divorcées qui ornent le salon de Mme d'Argillès. On dirait que, pour M. Germain, on est « divorcée » comme on est nègre, d'une façon absolue : ou, si vous préférez comme on est militaire, et que, dès le jugement prononcé, on soit forcée de revêtir une sorte d'uniforme moral qui vous rend de suite semblable aux autres. M. Germain nous montre une demi-douzaine de divorcées qui, toutes, tiennent les mêmes propos, commettent les mêmes actes, et dont l'appareil extérieur (le seul que nous voyions) est, pour l'essentiel, aussi peu différent que possible.

Ajouterai-je que la pièce elle-même manque quelque peu d'unité? tantôt c'est un franc vaudeville, tantôt une étude amère, tantôt une comédie à tendances morales. Imaginez un personnage de Valabrègue émettant des mots à la Becque et des théories à la Dumas fils.

Quoi qu'il en soit, *la Paix du foyer*, avec ses défauts, n'est pas une pièce ennuyeuse; elle est curieuse par certains côtés, et j'imagine que M. Germain nous donnera facilement une comédie supérieure à celle-ci.

La Paix du foyer est fort bien jouée. Mme Samary a donné la plus amusante silhouette à Mme Rivière, et avec une justesse de ton et une mesure qu'on ne saurait trop louer. Mme Chartier a tout le talent qu'il faut pour jouer le personnage de Mme d'Argillès. Mlle M. Caron est une charmante Valentine. Louons en bloc MM. Mayer Michel et Achard, et Mmes Chassin, Marcel, Darmont, etc.

***

L'Odéon nous a donné *les Erynnies* et *Fantasio*.

Du drame de M. Leconte de l'Isle, il n'y a plus rien à dire, sinon qu'il contient les vers les plus beaux peut-être qu'on ait écrits en français, dans le genre sec, et que la musique de M. Massenet est la plus noble et la plus naturelle qu'ait jamais composée l'auteur

de *Werther*. Le drame a été honnêtement joué, mais sans ces éclairs de simili-génie qui feraient passer ce que M. Leconte de Lisle a ajouté de férocité au drame d'Eschyle.

Le grand attrait de la soirée était la reprise de *Fantasio*. Pour jouir pleinement des comédies de Musset, il faut, je crois bien, l'aimer avec la tendresse non pas aveugle, mais clairvoyante au contraire, le parti pris d'admiration qu'entraîne après soi l'amour. C'est ainsi que je l'aime, et si je vois peut-être ce qui manque à *Fantasio*, je me couperais la main plutôt que de l'écrire.

De toutes les comédies de Musset, *Fantasio* est celle où il a mis le plus de lui-même; c'est ce qui la rend si difficile à jouer. Tantôt railleur, tantôt sentimental, ému sincèrement ici, là se moquant de son émotion, plus loin fantasque, plus loin encore rêveur et philosophe, le personnage est un des plus complexes qui soient; surtout, et malgré son apparente irréalité, il est homme, homme des pieds à la tête, jeune homme si l'on veut, avec le brin d'outrance à la mode en 1835, mais homme. Il me semble donc que c'est une erreur d'avoir donné le rôle à un travesti. Quel que soit le talent de Mlle Réjane, elle s'est trouvée gênée dans le rôle; ce n'est pas de sa faute, elle ne pouvait s'y sentir à l'aise. Cette réserve faite, elle a du moins eu le mérite de jouer *Fantasio* comme on devrait jouer presque toutes les œuvres de Musset, pour Musset et non pour le comédien, en disant plutôt qu'en jouant, en chantant, si je puis dire, les délicieuses romances que lui seul savait écrire; plus d'*action* aurait déplacé l'intérêt; ce n'est pas *Fantasio* même qui nous intéresse et nous émeut, c'est ce que Musset a su y mettre d'éternelle humanité. Les romances de Musset ne sont pas seulement des morceaux de virtuosité; elles ont un sens, et ce sens va loin : elles expriment de vraies pensées, non des antithèses dont la redondance suffit à peine à voiler l'inanité, mais des pensées sincères, humaines et troublantes. Ce qu'ils expriment est vrai, non seulement des personnages, mais d'une vérité plus haute, plus générale, plus humaine. Et si l'on dit que ce n'est pas là du théâtre, je ne répondrai pas que c'est mieux, mais je demanderai si ce n'est pas ce qu'ils contiennent d'humanité générale, de vérité dépassant pour ainsi dire le personnage, qui fait le mérite de tous les chefs-d'œuvre de notre théâtre classique. Et de quelle main délicate Musset a créé tous les types de sa comédie; comme, même en son lyrisme, il sait garder une exquise mesure!...

Voyez, par exemple, la princesse Elsbeth. Est-il figure de jeune fille plus pure, plus chaste, et en même temps plus exempte de mièvrerie? Suivez l'analyse de ses sentiments. Choquée d'abord par la familiarité de *Fantasio*, troublée ensuite par ce qu'il lui dit de baroque ou de sage, effarée de la clairvoyance de ce bouffon qui démêle dans son âme à elle les sentiments qu'elle n'osait s'avouer; froissée, intriguée, intéressée, en un mot « occupée » de Fantasio : et n'est-ce pas là le commencement de l'amour? Elle l'aime un court instant, lorsqu'elle croit qu'il est le prince de Mantoue; mais dans le prince, c'est la « forme » de l'étudiant qu'elle aime, et lorsqu'elle y retrouve le bouffon Fantasio et qu'elle voit la distance qui les sépare, l'amour cesse, sans grands mots, sans grandes phrases; il n'en reste qu'un sentiment, exquis dans sa délicatesse féminine : le désir que Fantasio ne l'oublie pas, qu'à lui aussi reste le souvenir des heures où ils se sont parlé à cœur ouvert, où leurs âmes se sont jointes dans une intimité vraie. Et faut-il beaucoup de bonne volonté pour retrouver ici l'éternel malentendu de l'amour, cette perpétuelle et ironique maldonne qui semble séparer à plaisir ceux qui pourraient s'aimer? Peut-être aussi est-ce que le plus beau en amour, c'est l'espoir et le désir? — Et si les autres personnages, le roi, le prince, Marinoni et la gouvernante ne sont que des fantoches, n'est-ce pas encore que Musset a voulu nous montrer que rien n'est vrai en ce bas monde qu'un sentiment sincère? — Et, au-dessus de tout, c'est cette mélancolie humaine, toujours présente chez Musset et qui, — si différents que nous soyons de la génération de 1830, — trouve encore un écho en nous : l'espoir et la presque certitude que cet espoir est vain ; le mécontentement de soi, le désir d'être autre : « Je voudrais être ce monsieur qui passe... » Qui de nous et combien de fois n'a pensé ce couplet de *Fantasio?*...

Mais je m'arrête. Dans ce même numéro de la *Revue*, vous venez de lire la dernière conférence de M. Brunetière. Vous avez vu comme il a su comprendre et exprimer le charme et la profondeur du théâtre de Musset; le répéter après lui serait inutile et périlleux. Et, puisque je parle des conférences de l'Odéon, on me permettra bien, non de les apprécier ici, — les lecteurs de la *Revue* savent à quoi s'en tenir sur leur valeur, — mais de dire en passant, et simplement comme public, la très sincère admiration qu'elles ont causée aux habitués des Jeudis classiques. En quinze leçons, M. Brunetière nous a fait, du théâtre français, l'histoire la plus ingénieuse et la plus logique ; et de la première à la dernière l'intérêt a été grandissant. En prenant congé de son public, M. Brunetière le remerciait de son assiduité. Il n'est que juste, ce me semble, de lui rendre, comme on dit, sa politesse, et de remercier l'éloquent orateur qui nous a donné sur le théâtre tant de vues nouvelles, originales et pénétrantes.

J. DU TILLET.

BULLETIN

Le cas de Fatima.

Les journaux d'Algérie viennent de nous faire connaître le texte du jugement rendu, le 26 février, par le tribunal de 1re instance de Tizi-Ouzou, dans l'affaire désormais célèbre de Fatima. Ce document mérite d'être mis *in extenso* sous les yeux de nos lecteurs :

Le tribunal reçoit l'appel en la forme.

Au fond :

Attendu qu'aux termes de l'article 1er du décret du 31 janvier 1866 et de l'article 2 du 29 août 1874, les tribunaux français, jugeant en matière kabyle, doivent appliquer les coutumes locales ou *kanouns*;

Attendu que, depuis, aucune disposition légale n'est venue déroger aux textes susvisés;

Mais attendu que, dans l'espèce qui est soumise à l'appréciation du tribunal, toutes les formalités exigées par les kanouns n'ont pas été remplies;

Attendu, en effet, qu'aux termes des coutumes qui régissent la matière, la promesse de mariage n'est valable entre Kabyles et n'engage irrévocablement les parties que dans les conditions suivantes :

1° Les parties doivent débattre ensemble et secrètement les conditions de l'union projetée;

2° Si elles se mettent d'accord, une entrevue officielle est ménagée dans un lieu désigné, où se rendent le futur, le père de ce dernier et le père de la future, en présence de plusieurs témoins;

3° La future n'assiste pas à cette conférence où se règlent toutes les clauses définitives du mariage;

4° Enfin les parties en présence *récitent le « Fatha » avant de se séparer.*

Attendu qu'il ne résulte pas des éléments de la cause que toutes les formalités dont l'énumération précède aient été remplies *in integrum;* qu'il est établi, en effet, que la future a assisté aux pourparlers qui ont eu lieu entre son père et Tahar ou Ramoun; *que la prière dite « Fatha » formalité essentielle et qui a donné son nom à la cérémonie elle-même n'a pas été récitée;* qu'en conséquence, il n'y a pas eu de fiançailles dans le sens réel des coutumes, entraînant l'irrévocabilité du mariage; que, par suite, le prétendu contrat n'ayant pas reçu la consécration voulue est entaché d'une nullité radicale.

Par ces motifs : Infirme et met à néant le jugement de M. le juge de paix;

Dit qu'il n'y a pas eu promesse formelle de mariage entre les parties; que, par suite, le père de Fatima n'est pas tenu de remettre sa fille à Tahar ou Ramoun;

Le décharge des condamnations prononcées contre lui;

Et, statuant sur la demande subsidiaire de Tahar ou Ramoun, en 200 francs de dommages-intérêts, sur laquelle le premier juge avait omis de statuer, la déclare non justifiée et, en tout cas, mal fondée; l'en déboute et le condamne aux dépens.

Il est convenu, il est même nécessaire qu'on ne discute pas les décisions de la justice, et nous nous inclinons d'autant plus volontiers devant l'arrêt du tribunal de Tizi-Ouzou qu'en somme Fatima a obtenu gain de cause.

Mais, cette réserve faite, il nous sera bien permis d'avouer que la lecture du jugement nous a causé une véritable stupeur.

Voyez donc à quoi tiennent les choses! Si Fatima n'avait pas assisté à l'entretien de son père et de son premier prétendant, et si les parties en présence ne s'étaient pas abstenues de réciter le *Fatha*, les gendarmes auraient le droit et le devoir d'appréhender au corps la jeune monitrice indigène, de l'arracher aux bras de son époux et de la livrer légalement au sieur Tahar ou Ramoun, actuellement débouté de sa plainte et condamné aux dépens!

Foin de la morale et vive la procédure!

Décidément, la pauvre Fatima l'a échappé belle (1).

P. Foncin.

Nouvelles de l'étranger.

Le moment est prochain où tous les pays d'Europe, à l'exception peut-être de la principauté de Monaco, auront un Théâtre-Libre, organisé sur le modèle du théâtre de M. Antoine. Il y a, dès aujourd'hui, des Théâtres-Libres à Berlin, à Munich, à Hambourg, à Zurich, à Amsterdam, à Londres. Il y en a en Italie et sans doute en Espagne. Il y en a dans les pays scandinaves. Celui de Copenhague vient précisément d'être inauguré la semaine passée, et d'une façon, si l'on peut dire, tout à fait « théâtre-libresque », car on y a sifflé, on y a fait baisser le rideau avant la fin de l'une des pièces représentées, on s'est battu, et chacun est sorti avec l'impression d'avoir passé une soirée délicieuse.

Le spectacle était composé de trois pièces : *l'Intruse*, de M. Mœterlinck, qui est décidément en train de devenir Shakespeare; un drame en trois actes, *Une rupture*, de M. Édouard Brandès, frère de l'éminent critique; et, enfin, *la Nuit de noces*, drame en un acte d'un tout jeune débutant, M. Gustave Wied. C'est cette dernière pièce dont le public du Théâtre-Libre de Copenhague a refusé d'entendre la fin; et, vraiment, c'est une pièce d'un réalisme assez noir. Elle comporte deux personnages, non pas, comme on pourrait s'y attendre, le nouveau marié et sa femme, mais

---

1. Nous n'avons pas le temps de développer ici et pour [illegible] les réflexions que cette aventure étrange nous inspire. Qu'il nous soit permis pourtant d'en indiquer deux très respectueusement :

1° Si le tribunal de Tizi-Ouzou a raison, [illegible] certainement raison puisqu'il est tribunal, [illegible] le juge de paix suppléant de Mekla avait tort; et si celui-ci a eu tort, peut-être que nous avons tort nous-mêmes, nous Français, de tolérer que l'on confie des fonctions aussi délicates que celles de juge de paix, avec compétence étendue (c'est-à-dire celles d'un tribunal de première instance, en matière indigène), à de simples débutants, ignorant, par exemple, les conditions essentielles d'un mariage valable en Kabylie, ce qui paraît être l'*a, b, c* du métier;

2° Puisque le tribunal de Tizi-Ouzou a raison, je serais très curieux de savoir si les autres tribunaux de première instance d'Algérie, qui [illegible] pas qu'en Algérie, pour les affaires indigènes, les tribunaux de première instance jugent sans appel et en dernier ressort. — Alors, me direz-vous, la cour d'Alger? — La cour d'Alger n'a rien à voir en ces sortes d'affaires. — Mais, au moins, existe-t-il un code uniforme de législation indigène? — Pas le moins du monde, autant de tribunaux, autant de codes, non écrits, il est vrai. — Et une Cour de cassation? — Il n'y en a pas. — Mais [illegible] — Mais, comme [illegible].

la mère de la défunte première femme du marié et sa petite-fille. Tandis que les mariés sont encore au bal, la grand'-mère, restée seule dans la maison avec l'enfant, s'afflige de penser qu'elle va être désormais un objet inutile et sans doute gênant. Et, comme la petite lui avoue qu'elle aime la belle-mère qui va venir demeurer avec elle, cet aveu met le comble au désespoir de la pauvre vieille femme, qui, avant de se tuer elle-même, se jette sur l'enfant et l'étrangle, en récitant la phrase sacrée : « Laissez venir à moi les petits enfants! »

Ou plutôt non, elle ne l'étrangle pas; car la généreuse indignation du public du Théâtre-Libre a sauvé la fillette. A aucun prix ce brave public n'a consenti à laisser le crime s'accomplir. Le président du Théâtre-Libre, M. Ove Rod, a eu beau supplier qu'on écoutât la pièce jusqu'au bout : il a fallu baisser le rideau avant la fin. Et la seule victime de l'incident a été l'actrice qui jouait le rôle de la grand'mère : surprise de la fureur du public, elle s'est trouvée mal en sortant de scène et n'a pu encore, dit-on, se remettre tout à fait.

Les drames de M. Brandès et de M. Mœterlinck, au contraire, ont été très bien accueillis. Les organisateurs du Théâtre-Libre danois annoncent de nouvelles surprises pour le mois prochain.

*
* *

Le théâtre de Saint-James, à Londres, a joué, cette semaine, un drame de M. Oscar Wilde, *l'Éventail de lady Windermere*. Nous en parlerons plus en détail, et, à cette occasion, de l'œuvre tout entière de M. Oscar Wilde.

*
* *

Il paraît qu'on n'aura jamais fini de prendre le Pirée pour un homme. Un critique américain, M. Cooke, dans un livre d'ailleurs très utile, un *Guide pour l'explication des poèmes de Browning*, essaye d'expliquer ces trois vers de Browning sur Aristophane : « Ramenez le corps du poète, enterrez-le dans le Peiraios; que, sur sa tombe, Alkamènes grave la fée de la musique. » Et voici ce que dit M. Cooke : « *Peiraios*, personnage de l'*Odyssée*, fils de Clytius d'Ithaque et ami de Télémaque. — *Alkamènes*, roi de Sparte, mentionné par Hérodote et par Pausanias. » M. Cooke paraît ignorer qu'un autre Alkamènes était un fameux sculpteur qui excellait à représenter Vénus et Vulcain; il paraît aussi ne pas s'apercevoir que c'est tout de même une idée bizarre d'enterrer Aristophane dans le Peiraios, si celui-ci était réellement un jeune Ithaquois ami de Télémaque.

Après cela, peut-être est-ce M. Cooke qui a raison, car Browning est décidément un poète bien singulier. Non seulement ses vers ne ressemblent pas à des vers, mais encore il est souvent impossible de deviner ce qu'ils signifient. Si bien qu'il s'est constitué en Angleterre et en Amérique une véritable école d'explicateurs de Browning. Un browningien anglais, M. Berdoe, auteur, lui aussi, d'une *Encyclopédie explicative des œuvres de Browning*, a eu l'ingénieuse idée de s'en remettre, pour l'explication des passages les plus difficiles, au suffrage universel. Pendant un mois et plus, les journaux anglais ont été remplis de lettres où se trouvaient proposées telles ou telles solutions.

Par exemple : dans *l'Anneau et le Livre*, Browning fait dire à l'un de ses personnages, faussement accusé d'avoir écrit un pamphlet : « Oui, j'ai écrit ce pamphlet à l'époque où saint Jean a écrit son traité *De Tribus*. » On n'imagine pas l'abondance des interprétations proposées de toutes parts pour ce « traité *De Tribus* ». M. Berdoe, en fin de compte, a admis que *traité* était là pour *verset*, et qu'il s'agissait d'un verset concernant « trois témoins », verset qui passe pour avoir été interpolé dans une *Épître* de saint Jean. Ailleurs, Browning parle, en passant, de « la seule plaisanterie qu'ait faite Thucydide ». Pour découvrir cette plaisanterie, nombre de personnes ont relu d'un bout à l'autre *la Guerre du Péloponèse*, mais en vain. Rien n'y ressemblait à une plaisanterie, de sorte que M. Berdoe, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, laisse le problème sans solution.

*
* *

Les États-Unis sont, depuis quelque temps, en grand émoi. Il s'agit de savoir si la femme possède ou non les facultés créatrices. C'est une dame américaine, miss Seawell, qui a ouvert le débat, en publiant un article où elle refusait à son sexe le pouvoir de créer dans aucune forme d'art. Là-dessus toutes les dames de protester, les hommes d'intervenir en faveur de miss Seawell, etc. Le dernier mot paraît devoir rester à une demoiselle qui affirme que la femme jusqu'ici a manqué du pouvoir créateur, mais que les nouvelles méthodes d'éducation ne peuvent tarder à le lui faire acquérir.

*
* *

Tout porte à prévoir que nous aurons enfin bientôt les *Mémoires* de Richard Wagner, auxquels le maître a toute sa vie travaillé et qui offrent, paraît-il, un intérêt considérable tant au point de vue des théories que des faits rapportés. Liszt, qui connaissait ces *Mémoires*, en parlait comme d'une œuvre absolument capitale. Et comme Wagner avait, en mourant, défendu qu'on les publiât avant la majorité de son fils, qui vient d'être déclaré majeur, et, comme Mme Wagner est en ce moment très occupée des préparatifs d'une publication nouvelle, on suppose qu'il s'agit précisément de ces fameux *Mémoires*.

*
* *

La censure berlinoise, qui s'était effarouchée des situations risquées contenues dans la pièce *le Fiacre 117* et en avait interdit la représentation, vient de se laisser fléchir par quelques adroites coupures. Les chastes oreilles des viveurs berlinois n'entendront rien de choquant.

*
* *

A Tubingue, la première danseuse du Théâtre-Royal de Stuttgard devait donner dans la ville d'Université une représentation composée du ballet de *la Reine de Saba* et de *la Puppenfee*. Un professeur de l'Université, qui est en même temps membre du comité du théâtre, s'inquiéta de ces exercices chorégraphiques : il les déclara absolument immoraux, et, désireux de sauvegarder l'innocente candeur des 800 ou 900 étudiants de la ville, fit interdire la représentation annoncée.

*
* *

La pièce de M. de Wildenbruch, *le Saint Rire*, occupe toujours la presse. On a dit, mais à tort, que l'empereur en était l'auteur : les vers ont presque partout une sonorité qui est bien la marque du poète officiel, cousin des Hohenzollern. Mais on trouve la satire politique et littéraire absolument déplacée dans une féerie. Les ouvreurs, qui se sont fait remarquer par excès de zèle contre les spectateurs qui sifflaient la pièce à la première représentation, sont activement recherchés. Le Théâtre-Royal pencherait-il du côté de l'émeute?

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 11 TOME XLIX 12 MARS 1892.

LE GRAND CONDÉ

La faute. — 1651 (1).

« Je suis entré en prison innocent ; j'en suis sorti le plus coupable des hommes. » — M. le Prince était sévère pour lui-même. C'est par degrés, poussé à bout, enlacé, qu'il s'avancera dans la voie coupable.

A Vincennes, sous le premier coup de la violence et de la persécution, il s'indignait à la pensée que ses amis cherchaient à s'entendre avec l'étranger. — Au Havre encore, après treize mois de captivité, son sentiment reste le même : « Tout le monde sait que M. le Prince, dans sa prison, improuve extrêmement les desseins qu'il y a eu de la part des siens avec les Espagnols (2). » — A peine arrive-t-il, délivré, à Paris, qu'on lui présente les traités signés en son nom à Bordeaux et à Stenay ; le roi catholique venait de les ratifier (3). Pour toute réponse, Condé réclame une suspension d'armes. Bordeaux et Madame la Princesse étaient hors de cause ; il met tous ses soins à dégager sa sœur et Turenne. Les envoyés se succèdent rapidement à Bruxelles : le capitaine des gardes La Roque, Gourville, Saint-Romain, Foucquet de Croissy ; tous ces agents si actifs, si ingénieux, infatigables fauteurs de guerre civile, consacrent aujourd'hui les ressources de leur esprit, leur adresse, à réconcilier Turenne avec la France (1).

Après avoir concentré ses troupes dans le Hainaut, le maréchal les avait conduites en Luxembourg, puis en pays neutre, évêché de Liège, principauté de Stavelot. Il y vivait péniblement, en lutte avec les paysans qui disputaient au soldat une maigre pitance. La négociation était laborieuse ; les Espagnols, mécontents, cherchaient des moyens dilatoires, se renvoyaient les uns aux autres ; « le député de l'archiduc n'a pas de pouvoir pour une suspension d'armes, mais croit en avoir pour la paix (2) ». Condé pressait Turenne, qui n'avait pas moins envie d'en finir : « Aucun interest ne me retient, si ce n'est celui de ma parole avec madame vostre sœur ; je serai ravi de prendre toutes les voies un peu honnestes pour sortir de ceci. Vostre Altesse peut faire fondement là-dessus (3). »

. . . . . .

De ce côté tout semblait terminé, et de la seule main de M. le Prince ; mais le résultat n'était pas complet. Les Espagnols, se croyant ou se disant joués, refusaient d'évacuer Stenay comme ils l'avaient fait espérer (4) ; la citadelle seule conserva sa petite garnison française.

(1) Ce fragment est tiré du tome VI de l'*Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé*, qui paraîtra le 17 avril chez Calmann Lévy.

(2) 17 janvier 1651. Correspondance de Turenne.

(3) Le 15 février, à Madrid, les marquis de Lombrano et don Geronimo de La Torre, munis de pouvoirs spéciaux, signaient la ratification des traités conclus par l'archiduc Léopold avec Mme de Longueville et Turenne, par le baron de Watteville avec Madame la Princesse. Cette ratification fut présentée à M. le Prince après sa délivrance.

(1) Mme de Longueville à M. le Prince, 24 février. — Foucquet de Croissy au même, 3, 21 mars, 25, 28 avril, etc.

(2) Turenne à M. le Prince ; 1er avril.

(3) *Ibidem*. — Mme de Longueville avait quitté Stenay le 7 mars, mais ne se considérait pas comme dégagée et prenait une part active à la négociation.

(4) Croissy à M. le Prince, 25 avril.

Cet incident, à peine remarqué d'abord, fut grossi, dénaturé un peu plus tard. Condé eut beau offrir de faire lui-même le siège de Stenay, on se garda bien d'accepter, et il ne put redresser l'opinion ; les événements ultérieurs donnèrent une apparence de réalité aux insinuations de certains contemporains. Le caractère tout patriotique de la mission de Sillery resta méconnu ; la postérité a cru y voir une reprise des négociations clandestines avec l'Espagne ; toutes les pièces démontrent le peu de fondement de cette supposition.

Cependant M. le Prince remettait quelque ordre dans ses affaires, disposait l'hôtel de Condé pour y recevoir sa femme et lui donner des marques publiques de gratitude et d'affection. Le 18 mars, Madame la Princesse quitte Montrond ; partout elle est reçue avec applaudissement. Après quelque retard causé par une indisposition, elle arrive à Sainte-Geneviève-des-Bois (1), où ses deux compagnons de guerre, les ducs de Bouillon et de La Rochefoucauld, l'attendaient avec quantité de dames et de seigneurs. M. le Prince était allé à sa rencontre, suivi de plus de vingt carrosses, et voulut être à son côté pour l'entrée dans Paris. « Toute la cour la visita. » Puis vinrent les fêtes à Chantilly, comédies, chasses, etc. (21 avril). Et le bourgeois de redire : « Voilà une femme fort chérie de monsieur son mari (2). »

Condé semblait très puissant ; il reprenait possession de ses places et gouvernements, distribuant à ses fidèles les emplois militaires : Marchin, Boutteville, Chavagnac, Arnauld, Persan, Baas, Saint-Agoulin, et autres furent pourvus. En Bourgogne, à Bourges, nul obstacle (3). Plus de difficultés en Clermontois : dans sa marche lente et habile, Mazarin s'étant arrêté à Bar, aux confins de ce petit État, les gouverneurs de Sedan et de Nancy, Fabert et La Ferté, cherchaient à lui assurer une libre retraite le long des côtes de Meuse et tenaient le pays fermé. Dès que le cardinal eut gagné les terres neutres de l'évêque de Liège, électeur de Cologne, les officiers de M. le Prince purent entrer librement à Clermont et Jametz (4).

C'était à peu près la même situation qu'avant la prison, un pouvoir plus apparent que réel. Les lettres de félicitations pleuvaient à l'hôtel de Condé, celles-ci envoyées par les princes étrangers, la reine de Suède et le vieux Torstenson, les ducs de Parme et de Gueldres, le landgrave de Hesse, l'électeur palatin, les cardinaux, le conseil de Castille, celles-là signées des Français les plus autorisés, même des « plus fieffés Mazarins », Séguier, La Meilleraie, Vaubecourt, Feuquières, Du Plessis-Bellière, Broglio, Saint-Maigrin ; nous prenons au hasard parmi plus de quatre-vingts noms illustres ou connus relevés dans les papiers de Condé. Bon nombre de ces compliments cachaient une requête, et M. le Prince, répondant par quelque promesse aux petits comme aux grands, se trouvait chargé d'engagements difficiles à remplir. De partout on s'adresse à lui, villes, cours souveraines, députés de la noblesse, prélats, généraux sans commandement, chefs de régiments licenciés. Les gouverneurs des places, Marolles, de Thionville, Le Bosquet de Baugy, de Furnes, Margarit, de Barcelone, Lamberty, de Longwy, Montpezat, de Casal, tous menacés par l'ennemi, quelques-uns bloqués, sans ressources, exposent leur misère, réclament son appui ; on le prend pour un redresseur de torts. Soupçonné de s'entendre avec Mazarin par les uns, avec Retz par les autres, il trouve tous les chemins barrés. Tant d'engagements pris le retiennent comme les mailles d'un filet. Et quand il ne peut dénouer ces liens, il les brise avec violence. Ses emportements ne le sauvent pas du reproche de duplicité.

Par un des actes signés au moment de la délivrance, le duc d'Anguien, qui entrait dans sa huitième année, était fiancé à une fille du duc d'Orléans, qui n'avait pas trois ans (1). L'âge des futurs époux ôtait tout caractère d'urgence à l'exécution de cette convention. Le jeune prince était resté à Montrond, confié à Bourdelot, qui se morfondait dans cette mélancolique résidence ; sous la dictée du médecin-précepteur, l'enfant écrivit deux ou trois fois à « Mlle de Valois, ma maîtresse ». La comédie n'alla pas plus loin.

Mais voici un traité plus sérieux et qui causait plus d'embarras. La place de premier ministre était garantie au vieux garde des sceaux Châteauneuf, dont le nom depuis trente ans reparaissait dans toutes les crises ; homme de quelque mérite et de mine imposante, adroit, mais retors, sans principe, solennel dans sa frivolité, vrai ministre d'interrègne, comme les partis en poussent au pouvoir pour garder une place convoitée par d'autres. Au moment où ce « Pantalon (2) » croit arriver au but, la reine lui ôte les sceaux pour les remettre à Mathieu Molé (15 avril) ; le même jour, elle rappelle Chavigny dans le conseil. C'est l'exclusion de la Fronde et du Luxembourg, le pouvoir abandonné aux amis de Condé ; concession factice accordée pour perdre celui à qui elle semble profiter et préparer le retour de « l'absent ». Les esprits prévenus ne veulent rien voir ; la colère de Gaston, de Retz, de Mme de Chevreuse se tourne contre M. le Prince.

Ce n'est pas assez. Des amis officieux l'éclairent sur les relations du coadjuteur avec Mlle de Chevreuse,

(1) Une lieue à l'est de Montlhéry.

(2) Dubuisson-Aubenay.

(3) Baas et de Roches à M. le Prince, mars ; les échevins de Dijon au même, 13 mai.

(4) Desloge. Dalancé à M. le Prince ; 8, 11, 17 mars. Nous avons [illegible] à Stenay.

(1) Mlle de Valois était née le 13 octobre 1648.

(2) Personnage bien connu de la comédie italienne. C'est le sobriquet que Monsieur donnait à Châteauneuf.

qu'un des malencontreux traités du 30 janvier donnait pour femme à Armand de Bourbon. Condé avait-il feint de tout ignorer ? S'aperçut-il... un peu tard... de l'indignité de cette alliance ? Retz, la duchesse de Nemours affirment que Mme de Chevreuse lui avait offert de reprendre sa parole. Toujours est-il que le voilà tout d'un coup aussi ardent à rompre ce mariage qu'il se montrait résolu à le conclure. Il court chez son frère, l'accable de sarcasmes. Conti, surpris, se trouble. Quoi ! renoncer à cette union qui lui offrait la beauté, l'esprit, les grâces, la naissance, tous les attraits ! Il hésite, puis finit par céder à la pression de l'aîné ; le mariage est rompu.

L'affront atteint les premières maisons de France : c'est l'honneur de Lorraine, de Rohan et de Luynes qu'il faut venger. La duchesse d'Orléans, Marguerite de Lorraine, ne se montre pas moins ardente que Marie de Rohan, duchesse de Chevreuse. Les deux Italiens sont à l'œuvre comme à la veille du coup d'État du Palais-Royal. Retz, qui savait à quoi s'en tenir, croit devoir prendre l'attitude d'un calomnié. Ce qu'il comprend surtout, c'est que l'affaire du chapeau n'avance pas ; il faut changer de direction. Quant à Mazarin, son rôle est tout tracé. Des deux pôles opposés, du palais de l'électeur de Cologne et de l'archevêché de Paris, du cloître Notre-Dame et du château de Bruhl, le cardinal dépossédé et le cardinal désigné dirigent leurs intrigues, leurs agents vers un même but : « Il faut pousser M. le Prince. »

Celui-ci leur donnait beau jeu. Du même coup, il fournissait des armes à ces redoutables jouteurs et il sacrifiait la plus précieuse des amitiés. L'acte solennel qui garantissait l'alliance du prince de Conti avec Mlle de Chevreuse avait été négocié, rédigé, scellé par la Palatine, en vertu d'un pouvoir en bonne forme ; et M. le Prince refuse de faire honneur à cette signature, désavoue son mandataire avec une brutalité qui augmente la gravité de l'offense ? Peut-être aussi Anne de Gonzague avait-elle reçu une blessure qui l'atteignait plus directement au cœur. A un esprit tout viril, à un mâle caractère, elle unissait la tendresse, l'imagination, les mouvements d'une femme ; c'est ce qui lui donnait tant de charme. Aucune pratique, aucune conviction religieuse ne réglant ses passions, l'objet changeait souvent : le caprice du jour est le beau chevalier de La Vieuville. Anne de Gonzague espérait que la surintendance des finances serait rendue au père de son amant ; résurrection étrange : il y avait vingt-trois ans que le marquis de La Vieuville avait exercé ces fonctions (1), et son court passage aux finances avait laissé de tristes souvenirs ; ses prétentions, admises plus tard, furent alors écartées. Blessée dans tous ses sentiments, la Palatine passe dans le camp des ennemis de Condé. Elle avait essayé de le conduire, de l'éclairer, lorsqu'à sa sortie de prison il semblait comme frappé de vertige, au moins d'éblouissement. Aujourd'hui, elle l'abandonne, devient l'intermédiaire du coadjuteur et de Mazarin ; ses lettres transmettent à Bruhl les confidences que Retz déguisé venait lui porter la nuit à l'hôtel de Luynes. L'argent lui manque ; les héritages sur lesquels elle comptait se sont évanouis ou se font attendre ; il lui faudrait une dignité, un emploi bien rétribué ; elle aura la charge de surintendante de la maison de la future reine. Cette promesse d'investiture la rattache à la fortune du ministre *in partibus infidelium*, et ce génie subtil devient le principal fondement des espérances de Mazarin. Ses avis sont des lumières, des inspirations d'en haut. Elle est « l'ange Gabriel » de la correspondance secrète, et son agent, son porteur de paroles, Bartet, est le « confident » par excellence. Cependant, une fois la première boutade passée, elle recouvre son équilibre ; sans cesser de « travailler sincèrement et de toute sa force au rappel du cardinal », elle reprend en main les intérêts de M. le Prince, déjà bien compromis, revenant à son thème favori, l'accord entre Condé, la Régente et Mazarin, qui eût assuré le triomphe et la gloire de la France.

Le cardinal n'ignore pas ce dessein. Parfois même il l'encourage et se montre disposé à tirer parti de cet attachement si tenace pour ressouder son alliance avec Condé. Quelques-uns de ses fidèles, et des plus clairvoyants, Servien, Nicolas Foucquet, le nouveau procureur général, — celui même qui plus tard sera précipité de si haut, — partagent cet avis : ils ne reconnaissent qu'à M. le Prince l'audace et l'autorité nécessaires pour ramener Mazarin. A certains moments, Condé incline à bien accueillir ces ouvertures. Mais la superbe d'un côté, la haine et la jalousie de l'autre, étouffent toutes les velléités d'accord. Quand Mazarin voit les amis de Condé pourvus de gouvernements, — Damville en Limousin, Montausier en Saintonge et Angoumois, Rohan dans l'Anjou, Toulongeon en Béarn, — il pousse des gémissements ; il éclate en imprécations quand on lui annonce « l'échange : après cela, il ne reste plus à M. le Prince que d'aller se faire sacrer à Reims ».

Qu'était-ce donc que l'échange ? — On voulait donner des compensations à d'Épernon, qui ne pouvait rester en Guyenne ; au comte d'Alais, devenu intolérable en Provence : la Bourgogne au premier, la Champagne au second. M. le Prince et son frère se trouvant ainsi dépossédés, la Guyenne est assignée à l'un, la Provence à l'autre. — L'échange des gouvernements fut arrêté en conseil au Palais-Royal le 15 mai ; aussitôt les félicitations de pleuvoir à l'hôtel de Condé ; ville et parlement de Bordeaux, toute la province (1) ; La Force,

(1) En 1628. — La Vieuville, né en 1582, dit en 1652, [illegible] le 2 janvier 1653. — M. le Prince avait tenu sa promesse, parce [illegible] à Mazarin : ce n'est pas par sa faute que l'affaire échoua.

(1) Nombreuses lettres des 22, 25, 26 mai, etc.

les pasteurs et anciens de Montauban ne furent pas les derniers (1). « Voilà le royaume du Midi tout créé! » répètent ceux qui faisaient chorus avec Retz ou Mazarin. Comme M. le Prince gardait Bellegarde sur la Saône et deux ou trois places sur la Meuse, on le disait maître de toutes les mers et de toutes les frontières. Le tableau n'est-il pas chargé ? Et dans cette combinaison, produit de la force des choses plutôt que conçue par l'ambition d'un homme, fallait-il voir un si périlleux accroissement de puissance concédé à M. le Prince ? Avec quelque sévérité qu'on juge sa conduite durant cette période, il semble impossible de le condamner sur cette accusation.

Les deux provinces étaient vastes, riches, populeuses, souvent turbulentes, habituées même à la guerre civile ; mais cette guerre était forcément concentrée, — l'expérience le démontrait et la preuve en sera faite bientôt ; d'ailleurs, de ce côté, la frontière n'était pas sérieusement menacée. Bellegarde, Stenay, Clermont (en Argonne) étaient de très petites places ; isolées, elles perdaient leur valeur. D'autre part, la Champagne, la Bourgogne se tenaient, touchaient aux Pays-Bas et à la Franche-Comté, bordaient le Luxembourg et la Lorraine. Couvertes de forteresses, mises entre les mains de deux frères ambitieux, elles offraient au premier des généraux vivants une base d'opérations bien autrement redoutable que la Guyenne et la Provence, où l'incendie, facilement allumé, ne pouvait se répandre. Mais le parti est pris ; la tempête est soulevée : l'échange met le comble à toutes les insolences, à toutes les audaces, à toutes les usurpations de Condé. Sa perte est résolue.

La variété des projets formés contre la vie de M. le Prince est grande. Retz, Mazarin, Châteauneuf en ont conçu plusieurs, sans compter les complots ourdis par les personnages du second plan, Hocquincourt et autres. La reine fut certainement consultée ; sur ce point, les témoignages abondent et ne laissent pas de doute. La proposition ne pouvait surprendre la petite-fille de Philippe II, imbue de l'idée que le souverain a droit de vie et de mort sur ses sujets. Elle n'était même pas absolument contraire aux théories des juristes français, qui affirment que, toute justice émanant du roi, le roi peut, en certaines circonstances, se faire justice lui-même, reconnaissant toutefois que ce pouvoir appartient au roi seul, et que pendant sa minorité nul n'a le droit de l'exercer.

Quoi qu'il en soit, la proposition fut écoutée, discutée par Anne d'Autriche, et si elle n'eut pas de suite, c'est que l'exécution parut difficile et le résultat incertain ; mais l'idée de prendre Condé mort ou vif n'était pas abandonnée, et ceux qui hésitaient ou reculaient devant le meurtre étaient tout prêts à l'ensevelir vivant. Les avis ne lui manquaient pas. Il se sentait menacé dans sa vie ou dans sa liberté. Sa vie! qui aurait osé lui reprocher de ne pas savoir la risquer! Mais il entendait ne la jouer qu'à bon compte, au grand jour, et la faire payer cher à qui tenterait de la lui ravir. Sa liberté! l'idée de la perdre encore, et cette fois sans espoir de la recouvrer, d'être ballotté de cachot en cachot, à la merci d'agents brutaux et infimes, lui était plus odieuse que la mort. Comment parer les coups qui le menacent? « A moins qu'il ne soit résolu à se mettre publiquement sur la défensive, la place n'est plus tenable pour lui. » Retz, qui écrit ces lignes, le savait mieux que personne. Faudra-t-il donc recourir aux armes? mais « je n'entends rien à la guerre des pavés et des pots de chambre », répétait Condé ; c'était un de ses dires favoris, sa prétention, si l'on veut, de soldat et de gentilhomme. En réalité, s'il n'avait aucun goût pour la guerre des rues, il l'entendait aussi bien qu'homme du monde, et il le prouvera. — Ce qui le retient, c'est le dévouement instinctif à l'État, qu'à aucun prix il ne voudrait renverser. « Il est constant qu'il avait une aversion mortelle pour la guerre civile (1) », mais le courant l'entraîne, et il vogue à la dérive, à la merci d'un coup de vent.

Le 5 juillet au soir, M. le Prince était dans son lit, causant avec Vineuil, lorqu'il fut informé que les gardes françaises prenaient les armes et marchaient sur le faubourg Saint-Germain. L'avis, qui pouvait bien sortir du cloître Notre-Dame ou du Palais-Royal, arrivait sous une forme mystérieuse qui produisit l'effet attendu : Condé crut qu'on venait l'arrêter. Aussitôt levé, il saute à cheval, et, suivi de six à sept de ses gens, passe par la porte Saint-Michel. Il errait dans l'obscurité, lorsqu'un grand bruit de chevaux retentit sur le pavé, lui donne l'alarme, et voilà M. le Prince qui se sauve au galop jusqu'à Fleury, au bas de la côte de Meudon. Là on découvre que tout ce vacarme venait d'une bande de coquetiers (2) qui se pressaient d'arriver à la Halle. Après avoir bien ri de sa déroute, Condé prit le chemin de Saint-Maur, où il arriva vers six heures du matin, le 6 juillet.

A l'extrémité sud-est du bois de Vincennes, un isthme, resserré par divers bras de la rivière, conduit à la presqu'île enveloppée par une boucle de la Marne. En travers et au plus étroit s'élevait un château déjà vaste, quoiqu'il n'eût pas reçu les compléments que l'intendant Gourville y ajoutera par ordre de son maître. Cette belle maison, bâtie par Catherine de Médicis, appartenait aux Condé depuis plus d'un demi-siècle. Un pont (3) la met en communication avec la plaine de Champigny, un bac avec le village de Créteil. Un grand parc, où les champs se mêlent aux bois touffus, et au milieu duquel Le Nôtre dessi-

(1) 31 mai.

(1) *Mémoires* de Retz.

(2) Marchands de volailles, venant du côté d'Houdan.

(3) Aujourd'hui Joinville-le-Pont.

nera plus tard de magnifiques jardins, couvre une grande partie de la presqu'île; site charmant, lieu sûr, si rapproché de Paris, qu'à l'abri des coups de main on y restait mêlé à tout le mouvement de la capitale.

M. le Prince était à peine descendu de cheval que son château se remplissait de « ces gens incertains qui s'offrent au commencement des partis et les abandonnent selon leurs craintes ou leurs intérêts ».

En traçant ces lignes, La Rochefoucauld oublie qu'il était des premiers arrivés. Hâtons-nous de le dire, s'il ne sera pas des derniers à persévérer « dans le parti », sa place assurément n'était pas marquée alors parmi les « incertains »; loin de chercher à les retenir, il éprouve quelque satisfaction à voir les rangs s'éclaircir autour de M. le Prince. La foule, très grande d'abord, diminue promptement; peu de gens trouvaient leur compte. Le maréchal de Gramont, ayant parlé d'accord, est assez lestement congédié. Turenne ne fit qu'un court séjour; le bruit se répandit à Paris qu'il revenait porteur d'un message pour la régente, mais on ne le revit plus à Saint-Maur; son absence s'expliquera plus tard. — Aux uns Condé semble trop hésitant, les autres le jugent trop engagé; déjà tous pensent à s'accommoder avec la cour : « C'est ce qui arrive dans les affaires dont le chef est connu pour ne pas aimer la faction. Un esprit bien sage ne la peut jamais aimer, mais il est de la sagesse de cacher son aversion quand on a le malheur d'y être engagé (1). » C'est cette « aversion » bien connue de Condé qu'à Saint-Maur on voulait masquer, étouffer. Là aussi on disait, comme Retz et Mazarin : Il faut pousser M. le Prince; — les deux Italiens pour le perdre, La Rochefoucauld et consorts pour le maintenir sur la pente et le lancer dans la carrière où ils comptent le suivre et le diriger tout à la fois.

La retraite de Saint-Maur n'était pas concertée d'avance, au moins avec Condé, mais tout était préparé pour en tirer parti. *Comœdia in comœdiâ :* la petite pièce se joue au milieu du drame général, et les scènes se déroulent comme sur le théâtre.

Le 8 juillet, deux jours après la sortie de Paris, Conti se rend à la séance du parlement, veut expliquer la conduite de son frère : « C'est un triste préalable de guerre civile », répond le premier président, et il ajoute quelques mots qui « semblaient marquer les mouvements de MM. les Princes ». Conti se lève, essaye de reprendre la parole; Mathieu Molé l'arrête : « Je m'étonne que personne ose m'interrompre lorsque je parle de cette place où je représente la personne du roi. » Cette attitude de Molé produisit un grand effet, car on le savait attaché à Condé, mais il était avant tout serviteur de l'État.

Condé restait fort perplexe; il voulut voir Gaston, et le rencontra secrètement dans la maison de Rambouillet, rue de Reuilly, au faubourg Saint-Antoine. Puis il vint deux ou trois fois publiquement à Paris. Il avait dû changer ses habitudes, faire violence à ses goûts; il a augmenté sa livrée; la pompe et une suite nombreuse l'accompagnent partout. A chacune de ces apparitions dans la capitale, on le voit se diriger sur le Palais-Royal, résidence du roi, puis rebrousser chemin, sombre, soucieux; et l'excursion entreprise dans une intention conciliante s'achève avec un air de bravade.

Cependant la reine fait une concession. Depuis longtemps Condé réclamait l'éloignement de ceux qu'on appelait les sous-ministres, Le Tellier, Servien; le parlement avait adopté cette prétention. Retz prit l'affaire en main, entama une négociation confuse où il prodigua ses ruses, ses combinaisons, ses sophismes pour plaire à la régente, tout en repoussant Mazarin et ses amis; mais il fut en réalité joué par le cardinal, qui, de Bruhl, faisait mouvoir tous les fils. Le 12 juillet, les sous-ministres sont renvoyés. Chavigny est compris dans la mesure comme pour tenir la balance de niveau; M. le Prince n'y prend garde, accepte les compliments; mais ce n'est pas la reine qu'il va remercier; sa première visite est pour le parlement (21 juillet). Les conseillers l'écoutent en silence; il s'embarrasse, cherche ses mots comme s'il récitait une leçon apprise et mal retenue.

Rentré à Saint-Maur, mécontent de lui-même, irrité contre tous, sentant sa déconvenue, il retrouve le cénacle habituel. On l'échauffe, on l'enlace, et il signe un traité tout fait qui était bien la synthèse des derniers incidents, le vrai préalable de la guerre civile, l'acte qui donnait raison à Molé (22 juillet) :

Nous soubsignés, desclarons que nous persistons dans la volonté et dans la résolution que nous avons de procurer la seureté de la personne de M. le Prince et de tous ceux qui signeront le présent escrit, par toutes sortes de moiens, mesme par les armes sy besoin est, et de ne laisser passer aucune occasion de les prendre jusqu'à ce que nous aions des assurances sy certeines, de l'adveu et consentement de tous, qu'il ne nous reste aucun soupçon qu'on pulsse jamais entreprendre contre nos personnes. — Nous prométons en outre de n'escouter aucune proposition ny d'entrer en aucune négociation sans le consentement exprès des soubsignés. — Et s'il arivoit qu'on fust obligé de prendre les armes, on ne pourra les poser que chacun des soubsignés ne soit satisfait dans son intérêt, qu'il déclarera lorsqu'on les prendra.

Les signatures qu'on lit à côté du nom de Louis de Bourbon sont celles de sa sœur, de son frère, du duc de Nemours, du président Viole et de La Rochefoucauld; l'original est tout entier de la main de ce dernier. Il a fait plus que tenir la plume; le traité est son

1 Mémoires de Retz.

œuvre, et son plan était si fermement arrêté qu'il se serait passé de la signature de Condé; il tenait tout prêt un autre instrument dressé « sous le nom et sous l'autorité de M. le prince de Conti ». Son pouvoir plus ou moins occulte est à l'apogée; car c'est Mme de Longueville qui règne aujourd'hui dans le parti des Princes, et cette vaillante femme subit la tyrannie de celui qu'elle croit diriger. En conservant son pouvoir sur le frère cadet, Anne-Geneviève a reconquis l'aîné, qu'en ce moment aucune rivale ne lui dispute. La Palatine est passée à l'ennemi. Mme de Châtillon est toute à ses affaires, à son domaine de Mello, à ses arrangements financiers; elle est d'ailleurs éprise du duc de Nemours, et manœuvre pour le retenir sans perdre Condé. Nemours est le grand séducteur; Mme de Longueville est aussi sous le charme, ce qui excitera la jalousie de La Rochefoucauld, et fera incliner Turenne vers le parti royal.

Aujourd'hui Molé semble perdu; on trouvera moyen de se défaire de Retz; quant à la régente, elle passe pour annulée, abattue. Mais Anne d'Autriche sera la plus forte, triomphera par le courage, la simplicité, la clarté du but : le roi déclaré majeur à Paris et régnant avec Mazarin pour ministre.

La reine sait ménager ses concessions, les fait valoir; écoutant tous les partis, elle joue l'embarras devant les demandes contradictoires, accorde une faveur à celui-ci, la reprend sur les instances d'un autre; parfois elle rebondit, et, dans une situation difficile, périlleuse, se maintient en équilibre, gagne du temps. Le point capital, c'est de rester à Paris; son instinct maternel l'éclaire : elle résiste aux menaces des uns, aux instances des autres, même aux prières du cardinal, qui voudrait la tirer du gouffre où il craint de la voir engloutie. Elle compte les mois, les jours : si son navire peut rester à flot jusqu'au 6 septembre, si c'est à Paris même qu'elle remet le pouvoir à son fils, le roi et la France seront sauvés, et Mazarin ne sera pas perdu pour Anne d'Autriche. — Malgré bien des erreurs, on ne peut qu'admirer cette femme violente, implacable, à la vue limitée, mais intrépide et ferme en son dessein; attaquée de front, menacée par derrière, abandonnée, trahie, elle parviendra, par son bon sens et sa ténacité, à river la couronne sur la tête de Louis XIV.

Dans cette confusion, cet effarement, des voix s'étaient élevées pour proposer le grand remède, les états généraux. Assez faiblement poussé, ce cri trouva quelque écho, loin de la cour et de la capitale, parmi les gentilshommes ruraux, la bourgeoisie, les magistrats des tribunaux secondaires. Des lettres de convocation furent expédiées; la date même était fixée au 1er octobre, le lieu de réunion à Tours; mais le mot seul semblait couvrir une sorte de mystère sacré, inspirait à tous une terreur religieuse. Quelques vieillards se souvenaient vaguement des États de 1614 et de la stérilité de leurs délibérations. Ceux qui tenaient le pouvoir ou le convoitaient n'attendaient rien de bon d'une telle assemblée. Les opprimés, les déshérités n'avaient pas entrevu quel soulagement ils en pouvaient espérer; leur voix d'ailleurs ne se faisait pas entendre. C'était une machine de guerre qu'on laissa tomber quand on s'aperçut que l'effet était nul.

La « seconde fronde » commençait. Le lecteur ne trouvera pas ici le tableau complet des intrigues, traités, trafics d'argent, de places ou d'honneurs, trahisons, violences, accumulés dans cette période. Nous cherchons à tracer la progression des événements qui précipitent la catastrophe, à présenter les faits qui intéressent l'histoire de Condé, l'histoire de sa vie et de son cœur. — Les acteurs ne sont pas changés depuis deux ans; les scènes de 1649 se renouvellent, mais le décor est usé; il ne reste rien de ce qui semblait parer, excuser la première, la vraie Fronde. Il n'est plus question du bien public, même comme masque; les ambitions, les haines sont à nu. Le parlement, impuissant, se couvre de ridicule, ressasse d'éternelles diatribes, croit affirmer sa force en accumulant les sentences contre Mazarin. Tous les caractères sont amoindris, et celui de M. le Prince n'échappe pas à la loi générale. Il garde ses défauts, l'orgueil, la violence; il en recueille qu'on ne lui connaissait pas, se montre indécis, ondoyant, non certes à la façon de Monsieur, — jamais il ne livre, n'abandonne un ami, — mais son incertitude, ses brusques retours ôtent à sa parole le poids qui lui appartient, la confiance qu'elle devait inspirer. — A-t-il manqué de foi, comme on l'a dit? Égaré au milieu d'une armée de traîtres conjurés pour le perdre, il faisait mal un métier qui n'était pas le sien; en essayant de jouer au plus fin avec les intrigants de profession, il a dû lui arriver de tromper les trompeurs. — Le niveau a baissé partout; mais si les mouvements des hommes sont moins généreux, le péril n'en est que plus grand pour la France. La Fronde était une guerre civile manquée; celle qui va venir sera plus sérieuse.

Le traité du 22 juillet signé, Mme de Longueville n'avait pas prolongé son séjour à Saint-Maur; sa présence n'y est plus nécessaire, et son action ne cessera pas de s'y faire sentir. L'éloignement la mettra à l'abri des recherches de son mari, qui parlait de la reprendre et de la ramener à Rouen. Elle profite du départ de sa belle-sœur, renvoyée à Montrond, pour commencer une retraite aux Carmélites de Bourges. — Plus de femmes à la petite cour de Saint-Maur, qui retrouve l'allure militaire. M. le Prince semble dégagé, libre; il recouvre son aplomb, et se décide à rendre visite au roi (24 juillet); mais, sur quelque mouvement des gardes du corps, il se retire assez brusquement. Le 31 juillet, il se promenait au Cours-la-Reine dans le carrosse du duc d'Orléans, lorsque le roi vient à passer à son retour du bain. Sa Majesté avait laissé son escorte, qui

suivait le bord de l'eau. M. le Prince se lève, mais le temps lui manque pour rendre au roi les marques de respect que commandait l'usage, et la rencontre fortuite devient une insulte préméditée : « Si mes gardes avaient été auprès de moi, se serait écrié le jeune Louis XIV avec colère, je l'aurais fait charger (1). »

Cependant le mois d'août s'écoule, et le jour de la « majorité » approche sans que la situation se soit éclaircie. Ne faut-il pas mettre M. le Prince au pied du mur? Qu'il s'avoue rebelle ou se reconnaisse sujet loyal et soumis!

Le 17 août paraît une déclaration royale où sont énumérés les griefs réels ou supposés de la couronne. Condé riposte par une circulaire aux cours souveraines : il réfute « les imputations de ses ennemis contenues dans l'écrit que le roi a fait publier ». Lui-même accourt au Palais, où se succèdent trois séances orageuses; dans la dernière (21 août), on faillit en venir aux dernières violences. La grand'chambre, les escaliers, les couloirs étaient envahis par les coupe-jarrets des deux camps, armés en guerre. La Rochefoucauld tint un moment la tête de Gondi serrée entre les battants d'une porte; c'est miracle que le sang n'ait pas coulé.

Il semble qu'un grain de bouffonnerie italienne doive toujours se rencontrer au milieu de ces tempêtes. A peine remis de l'algarade, Retz interpelle son adversaire du ton en usage sur les planches : « Tout beau, notre ami La Franchise (2), ne vous emportez pas. » Le lendemain, comme l'archevêque de Corinthe, dans ses vêtements pontificaux, conduisait à travers le pont Neuf la procession des Grands Cordeliers, on vit M. le Prince tomber à genoux sur le pavé et recevoir avec componction la bénédiction qui lui était gravement octroyée; puis les deux incrédules échangent un profond salut. Et la foule d'applaudir!

Troublé, alarmé, sollicité de toutes parts, le duc d'Orléans essaye de se soustraire aux embarras par une de ses fugues habituelles, et va chercher un peu de calme sous les ombrages de Limours. Condé vient l'y trouver (29 août), réclame l'appui si souvent promis. Comment pourra-t-il paraître à côté du roi en son lit de justice, s'il reste sous le coup d'imputations pareilles? Gaston retourne au Palais-Royal, sollicite la régente; celle-ci se défend : on lui demande aussi une nouvelle déclaration contre Mazarin; à la veille de remettre le pouvoir à son fils, peut-elle se lier ainsi par tant d'engagements? Enfin elle paraît céder.

Le roi accomplissait sa treizième année le 6 septembre, le lit de justice était annoncé pour le 7. — Le 5 au soir, Anne d'Autriche signifie sa volonté aux gens du roi. Le 6, les deux déclarations sont portées au parlement; mais quant à celle qui justifie M. le Prince, elle ne sera publiée qu'après la majorité. C'était reprendre d'une main ce qu'on donnait de l'autre, fermer la porte qu'on feignait d'entr'ouvrir.

Dès le 31 août, le duc d'Orléans avait fait connaître les intentions favorables de la reine (1). Ne voyant rien venir, M. le Prince réunit ses principaux partisans à Chantilly (5 septembre); dix projets plus ou moins violents sont formés, abandonnés. On se sépara sans conclure; jusqu'au dernier moment, Condé cherche à s'accrocher au bord du précipice qu'il voit ouvert devant lui. Bientôt il apprend le retard de la publication qui le concerne; encore un piège qu'on lui tend; il s'y jette tête baissée, court à Trie, où M. de Longueville l'attendait.

La conversation porta plus sur les affaires générales que sur les questions brûlantes, les intérêts particuliers. Condé reçut de son beau-frère quelques encouragements, mais non la parole positive qu'il avait espérée : « M. de Longueville embarrasse fort les esprits; la vérité est qu'il n'a pas moins promis à la reine qu'à M. le Prince, et la question est de savoir auquel des deux il doit manquer (2). » Cela pouvait se dire de bien d'autres qui, eux aussi, avaient accumulé les promesses contradictoires. Mais voici le moment où l'équivoque cessera.

Le 7, comme Louis XIV se rendait au Palais, entouré de sa famille, des pairs de France, des officiers de la couronne, Armand de Bourbon se présente sur le passage, s'approche et remet à Sa Majesté une lettre de son frère : c'est le respectueux exposé des graves motifs qui retiennent Condé loin de la place où l'appelaient son devoir et sa naissance. Le roi prend le pli et le passe tout fermé à son ancien gouverneur, le duc de Villeroy. Sans un mot, sans un geste, il continue son chemin et va tenir son lit de justice.

Le sort en est jeté. L'heure solennelle a sonné, et Condé ne l'a pas entendue. Plus de régente espagnole, plus de ministre étranger. Qu'importe la fiction légale! la prétendue minorité de fait succédant à la minorité de droit, qu'importe! c'est le roi, le roi de France qui règne. Tous ceux qui conservent dans le cœur la vieille tradition nationale croient voir le ciel s'éclaircir, attendent l'ère de calme, de repos qui doit succéder au chaos, à l'odieux conflit des ambitions; maudits soient les brouillons qui voudraient prolonger la guerre et la souffrance du pays! Et l'épée qui jetait une moisson de lauriers sur le berceau du roi de quatre ans, l'épée de Rocroy ne luit pas à côté du sceptre que le roi de treize ans tient déjà d'une main ferme.

Prétexte saisi avec empressement, ou motif respectable et suivi à regret, l'attitude prise par Condé en face du roi majeur sert de signal à d'honorables retraites et à mainte désertion. Bussy ouvre la marche,

(1) Lettres de Morosini.
(2) Nom de guerre donné à La Rochefoucauld.

(1) Gaston à M. le Prince.
(2) La Palatine à la reine de Pologne : 1er octobre.

puis Noirmoutier, le maréchal de La Mothe, bien d'autres et des plus illustres!

Ne pouvant rentrer à Paris, M. le Prince donne rendez-vous à ses amis pour le 9 septembre à Chantilly. Beaucoup manquent à l'appel. Lui-même ne semble pas encore bien maître de sa volonté. C'est avec une certaine confusion qu'il expédie des ordres pour quelques levées, pour la sûreté du petit corps de Tavannes, menacé d'être taillé en pièces par les troupes royales. Puis il prend le chemin du Midi, lentement d'abord, s'arrête à Augervile, à Bourges, comme s'il attendait quelque appel. Avait-il deviné qu'un messager courait après lui, porteur de nouvelles propositions de la cour garanties par Gaston? mais, par une méprise qui ne paraît pas involontaire, cet envoyé fit fausse route, vint à Angerville en Beauce chercher Condé, qui était à Augerville en Gâtinais (1). Lorsqu'enfin M. le Prince reçut la dépêche, sa parole était engagée : le 15 septembre, à Montrond, il retrouvait sa sœur, les ducs, leurs complices de Saint-Maur, d'autres très animés. Mme de Longueville frappe le dernier coup; les suprêmes et terribles résolutions sont prises. Plus d'hésitations; Condé retrouve sa flamme, son coup d'œil, son esprit prompt et décisif. L'âme guerrière commande seule.

« Vous me forcez à tirer l'épée; eh bien, soit! Souvenez-vous que je serai le dernier à la remettre dans le fourreau. »

HENRI D'ORLÉANS.

LES ARCHIVES D'UN VIEUX BADAUD

I. — Mes cahiers d'écoliers kabyles.

Depuis quelques années, j'ai tenu dans mes mains, comme tout le monde, un grand nombre d'articles et de volumes sur l'Algérie. C'est un sujet à la mode, et le public ne peut pas se plaindre qu'on néglige de l'éclairer. Il aurait plutôt le droit de se plaindre de l'embarras des richesses, car il est souvent mis en demeure de choisir entre des conclusions inconciliables.

Peut-être sera-t-il agréable à quelques personnes d'avoir des documents, recueillis au hasard par un profane, sur l'une des questions qui reviennent le plus souvent à propos de l'Algérie. On a beaucoup discuté l'aptitude des indigènes à s'instruire et l'utilité de leur donner des écoles; mais il faut recourir aux publications et aux collections spéciales pour connaître les pièces du procès, c'est-à-dire les devoirs d'orthographe et de calcul des écoliers indigènes, leurs narrations d'histoire et leurs compositions françaises. Mes archives de vieux badaud contiennent un paquet de cahiers d'écoles primaires ayant appartenu à des Arabes, à des Kabyles, à des Biskris. Je vais en donner ici quelques extraits, en me renfermant autant que possible dans le rôle de rapporteur, le seul qui puisse me convenir en pareille matière.

***

Avant de déclarer qu'un élève d'école primaire est avancé ou en retard pour son âge, il faut savoir de quel milieu il sort; tel brille au premier rang parmi les Bretons bretonnants ou les Aveyronnais patoisants, qui ne serait qu'un cancre à Belleville. Il ne suffit pas d'apprendre au lecteur français que la place d'honneur, dans ma collection, appartient à une école de filles de la grande Kabylie, dont les élèves s'appellent Fatma ou Jamina au lieu de s'appeler Françoise ou Marie. Les réflexions d'une petite Kabyle sur « Monsieur Coppée » et sur Victor Hugo n'ont toute leur saveur qu'à condition de se bien représenter ce qu'est l'existence d'une petite Kabyle en dehors de la classe.

Son village est perché d'ordinaire sur une cime, ou à l'endroit le plus escarpé de ces isthmes à pic qui relient les formidables montagnes de la Kabylie. Les habitations y sont entassées dans le moindre espace possible, et, comme on n'y pénètre que par deux ou trois entrées étroites, il semble clos comme une forteresse. Les maisons du pourtour, collées les unes aux autres, tournent leur façade vers l'intérieur et ne présentent au dehors que des murs sans ouvertures. Point de fenêtres non plus dans les ruelles escarpées. De loin en loin, une porte donne accès dans une cour entourée de constructions primitives en pierres et en tuiles, n'ayant qu'un rez-de-chaussée. Chaque famille occupe une seule pièce, de quelques mètres carrés et éclairée seulement par une porte très basse. Le long des murs obscurs sont posés des vases en terre et des paniers contenant les provisions : l'orge, les figues sèches, l'huile, etc. A des clous pendent des paquets d'oignons et des chapelets de piment qui mettent des points rouges et blancs dans ces demi-ténèbres. Pour tout meuble, le métier à tisser des femmes; le jour, on s'assoit sur ses talons; la nuit, on étend une natte ou une couverture sur le sol battu, et le lit est fait. La garde-robe la plus sommaire; la plupart n'ont que ce qu'ils portent sur eux, aussi bien pour dormir que pour travailler. Très peu d'ustensiles. Le minimum d'objets en tout genre.

Les enfants grandis dans ces tanières sont réduits à une vie intellectuelle rudimentaire. Ils ne reçoivent aucune instruction et n'entendent parler de rien, à moins que le hasard n'ait fait créer un village français dans leur voisinage. Mais les colons sont rares en Kabylie, et il y a des régions où l'on peut cheminer des

(1) Augerville-la-Rivière, maison du président Perrault, à quatre lieues au nord-est de Pithiviers. — Angerville est sur la route d'Orléans, à quatre lieues d'Étampes.

heures entières sans rencontrer un Européen. D'ailleurs on ne se comprend pas quand on se rencontre. Le bagage d'idées d'une jeune Kabyle se compose donc uniquement des quelques notions pratiques acquises par l'observation. Elle sait que son papa la vendra lorsqu'elle sera en âge d'être mariée; que son mari la battra; que les femmes ont un moyen de se venger des époux brutaux; que le mensonge est le protecteur du faible et de l'opprimé; et c'est à peu près tout. Il n'est guère de cerveaux plus vierges que ceux des petites créatures ébouriffées et pieds nus, fagotées dans des loques de couleurs vives, qui courent si légèrement sur les pentes abruptes du Djurjura. Quand on les attrape, on dirait de petits animaux sauvages, effarouchés et prêts à mordre.

L'école de Taddert-ou-Fella, isolée sur une pente déserte, dépend d'un orphelinat dont l'entrée est sagement interdite aux flâneurs; mais il n'est pas malaisé de deviner ce qui s'y passe. Il suffit de guetter les enfants à l'heure où elles se rendent en classe. On comprend au premier coup d'œil que la civilisation leur est apparue d'abord sous la forme d'un savon et d'un peigne. Le second pas a été de les apprivoiser. Elles forment à présent un joli troupeau, avec leurs fines jambes brunes, leurs figures un peu faubouriennes, encadrées d'épaisses chevelures, et leurs beaux yeux rassurés. On peut leur parler sans qu'elles se sauvent; la créature douée de raison qui sommeillait en elles s'est éveillée et ne demande qu'à regagner le temps perdu.

Leurs progrès à l'école sont merveilleux. Elles sont arrivées de leur village ne sachant pas un mot de français. Dans les cahiers que j'ai sous les yeux, Jamina, qui n'a que dix ou onze ans, a fait une faute et demie dans une dictée de plus d'une page. Haceni (environ un an de moins) a trois fautes un quart. Leur écriture à toutes deux est ferme et régulière.

Elles savent déjà dire ce qu'elles veulent, la plume à la main. Quiconque a habité nos campagnes sait combien les paysans ont de peine à s'expliquer par écrit. Une petite Kabyle haute comme ma botte s'en tire mieux que maint fermier tourangeau. Ce n'est pas tout à fait en style d'académicien; et encore! A moins d'être Pierre Loti, qu'est-ce qu'un académicien, ayant à faire la description d'un album à photographies, pourrait ajouter à celle de Jamina? « — Il est de couleur noire, doré sur tranches, un joli fermoir; il est argenté aux coins, au milieu se trouve une jolie plaque d'argent. Je l'ai presque rempli de photographies. »

La même Jamina avait eu pour devoir de raconter l'histoire d'un porte-monnaie trouvé sur la route par deux de ses camarades. L'une proposait de partager l'argent, l'autre de le donner aux pauvres. Survient Jamina, qui est prise pour juge. Elle écrit : « — J'ai dit à Dabia que ce n'était pas bien de sa part de garder ainsi l'autrui, et à Marguerite qu'elle avait bon cœur de venir ainsi en aide aux malheureux, mais qu'elle savait que cet argent ne lui appartenait et qu'elle aurait bien mieux fait de porter ces trois pièces à la mairie. De cette façon elle aurait agi en enfant honnête. » Suivent des réflexions où l'élève Jamina s'embrouille. Elle n'en a pas moins résolu un cas de conscience qui devait être pour elle une assez grande nouveauté; je ne crois pas calomnier son peuple en affirmant qu'il s'en pose rarement d'aussi subtils. L'enfant kabyle s'est aussi éveillée à la vie morale.

Haceni a un mot charmant, digne d'un grand moraliste. On lui avait ordonné d'écrire certaine histoire de gros chien et de roquet, lue ou entendue je ne sais où. Les deux chiens se sont disputés; le gros est furieux contre le petit, qui l'a provoqué imprudemment. « — Le petit roquet se repentait *de toute sa conscience*, » continue la fillette. Être capable de se repentir « de toute sa conscience », sans aucune des réserves habituelles à notre orgueil et à notre égoïsme, c'est à quoi bien peu parviennent. Il est possible que Haceni ait volé son mot à un autre « auteur »; on en a vu de plus connus qu'elle s'aider de l'esprit des autres; il n'en est pas moins profond et digne de nos réflexions.

Leur intelligence se hausse très vite à la conception des idées abstraites. Elles apprennent facilement l'arithmétique. La question et le problème que voici sont empruntés au cahier de Fatma (neuf à dix ans) : « Qu'est-ce que la valeur absolue d'un chiffre? et la valeur relative? Dans le nombre 427, quelle est la valeur relative du 4, du 2 et du 7? » — « On demandait à un berger combien il avait de moutons; il répondit : « Si j'en (avais) le 1/2, le 1/3, le 1/4 de ce que j'ai, j'en aurais 20 de plus. » Combien ce berger avait-il de moutons? Les deux réponses sont justes et bien rédigées.

Devenues grandes, elles font des problèmes compliqués sur les fractions, le système métrique, les règles d'intérêt. Elles savent un peu d'histoire et elles ont plus de littérature que M. Jourdain, car elles distinguent les vers de la prose. Dabia (quatorze à quinze ans) s'excuse naïvement de mettre en prose *Moïse sauvé des eaux*, de Victor Hugo, qu'elle a entendu lire à sa maîtresse : « Je ne peux pas raconter cette histoire en vers, dit-elle, car il faudrait un temps énorme et elle est plus jolie en prose. »

Saadia (quatorze ans) sait par cœur du Victor Hugo et du Coppée. Elle est aussi obligée de les mettre en prose, du moins pour le moment, car on ne peut pas répondre de l'avenir avec des enfants ainsi douées (1). On lui a ordonné de raconter à une correspondante imaginaire « la petite poésie de : *Jeanne Hugo au pain sec* » :

---

(1) [illegible]

de l'enseignement.

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture,
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
Repose le salut de la société,
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :
— Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce;
Je ne me ferai plus griffer par le minet, etc.

Voici ce que sont devenus les vers de Victor Hugo en passant par cette petite tête :

Un jour, on avait puni la petite Jeanne, et on l'enferma dans petit cabinet tout noir où elle ne faisait que pleurer... Son grand-père, qui l'aimait beaucoup, n'était pas du tout content que sa petite-fille mangea du pain. Et pendant que la mère de Jeanne et son père étaient occupés, le grand-papa lui glissa un petit pot de confiture. Mais malheureusement il fut découvert et on le gronda beaucoup. Dès que la petite Jeanne entend qu'on se fâche avec son grand-père, elle prie ses parents de lui pardonner en leur disant : « Je vous promets que je ne toucherai plus mon petit nez avec mon pouce, que daurénavant je ne me ferai plus griffée par le minet. »

Les parents de Jeanne restent impitoyables, et Victor Hugo est menacé d'être mis à son tour au pain sec.

La petite Jeanne dit alors à son grand-père : « Eh bien grand-père, quand on te puniras, quand on te mettra au pain sec comme moi, ta petite fille Jeanne t'iras porter de la confiture à mon tour. »

Saadia termine sa lettre en informant son amie que la petite Jeanne est maintenant « une grande dame mariée avec un fils d'un grand écrivain comme son grand-père ». J'ai acquis une grande considération auprès de Saadia en lui apprenant que j'avais vu, de mes yeux vu, la « grande dame ».

Nous devînmes tout à fait amis quand elle sut que M. Coppée m'avait fait un jour l'honneur de m'adresser la parole. Ses compagnes me regardèrent aussi avec un intérêt visible. Le séjour de M. Coppée en Algérie, l'hiver dernier, avait été un événement, et Taddert-ou-Fella est au courant de tout dans son désert. Je possède une narration française, en forme de lettre, de Saadia, sur « ce qu'est M. Coppée », qui constitue un des plus beaux titres de gloire que puisse rêver un poète. N'est pas illustre qui veut au fond de la grande Kabylie :

Ma chère amie, écrit Saadia, Monsieur Coppée est un grand homme; il ne faut pas croire qu'il est grand de taille non, mais qu'il s'est fait remarqué par ses beaux livres que les gens lisent avec délice et que toi aussi tu lirais avec plaisir. Moi si j'étais toi si j'avais un emploi comme le tien je t'assure que le traitement d'un mois je ne le dépenserai que pour acheter de ses livres. Toi tu ne peux pas le croire peut être car tu n'as pas encore entendu parler de lui mais d'orénavant tu te rappelleras que c'est un des grands qu'est eu la France... Ma chère Dabia tu dois te dire peut-être pourquoi on a fait tant d'honneur à Monsieur Coppée. Eh bien, parceque Monsieur François Coppée est un grand savant et qu'il est renommé par tous les Français. Il est venu à Alger parce qu'il est souffrant et souhaite avec nous chère bonne Dabia qu'il se guérisse vite parce il viendra probablement à Thaddert visiter notre petite école. Oh! comme nous serons contentes s'il pouvait venir car nous autres aussi nous lui ferons quelques petits honneurs mais moins grands que ceux d'Alger. Nous lui raconterons quelques histoires que Madame nous a lu; une de nous lui récitera quelques vers comme le Lion de Belfort... Ma chère compagne au lieu de t'amuser ou de causer avec les femmes kabyles achète donc quelques livres de Monsieur François Coppée... »

J'ignore si M. Coppée a comblé les vœux de Saadia en se présentant à Taddert-ou-Fella. A sa place, s'il ne l'a point fait, je me sentirais une dette à payer et je me rembarquerais pour l'Afrique. Tous les banquets d'Alger ou d'ailleurs ne vaudraient pas pour moi le plaisir d'entendre sortir mes vers de ces lèvres novices et enthousiastes.

Les saint Thomas de l'éducation, ceux qui nient ses miracles, pourraient m'opposer que les idées exprimées dans mes cahiers avaient été entendues en classe ou trouvées dans les livres. Je ne méconnais point la valeur de l'objection. C'est pourquoi, au lieu de prolonger les citations, je terminerai ce chapitre par un fragment de conversation qu'une personne digne de foi a entendu par-dessus les haies pendant une récréation de l'école. Les « grandes » causaient d'un livre que leur maîtresse leur avait prêté et qui n'était autre qu'un volume de Sainte-Beuve. Elles y avaient lu que Mme de Maintenon recommandait aux dames de Saint-Cyr de ne point gâter les enfants, et elles discutaient cette grave question. Enfin l'une d'elles dit : « C'est qu'elle n'avait pas d'enfants. Si elle avait eu des enfants, elle n'aurait pas dit *si facilement* de ne pas les gâter. »

Il faut entendre une remarque aussi fine partir d'un groupe de fillettes sans bas ni souliers, cheveux au vent, ayant pour tout vêtement une chemise de nuit en indienne. L'histoire de Pygmalion revient alors invinciblement à l'esprit. On peut trouver les statues toutes faites, déjà animées par Vénus, et avoir besoin néanmoins d'y mettre des âmes. C'est une grande tentation, et aussi une grande responsabilité. Que font-elles de leur âme, nos Galatées kabyles, en rentrant dans leurs tristes cabanes, où leurs familles leur paraissent féroces (1)?

(1) Les élèves de Taddert-ou-Fella sont destinées, en partie du moins, à devenir monitrices dans d'autres écoles indigènes ou à diriger des écoles enfantines. Il n'en faut pas moins poser la question en général.

***

Le remède serait de civiliser leurs futurs époux, et c'est à quoi l'on travaille dans les écoles de garçons, mais avec un sensible désavantage. Taddert-ou-Fella est un internat. Les enfants s'y imprègnent continuement, dix mois de l'année, de nos idées et de nos habitudes. Le petit Kabyle qui va en classe chez l'instituteur ou chez les Pères blancs rentre le soir au village, où la barbarie le ressaisit. Il n'entend plus parler français. Tout ce qu'il voit conspire à effacer de son esprit la leçon du jour ; et il retombe presque inévitablement dans les modes de pensée et les sentiments élémentaires de son peuple.

Il est d'autant plus intéressant à observer à l'école. C'est un joli spectacle que celui d'une classe de gamins kabyles, quand on y assiste en amateur et qu'on n'est pas chargé d'inculquer la discipline à l'assemblée. Ils sont éveillés et curieux. Lorsqu'on les interroge, toutes les têtes se tournent vers vous avec un désir ardent de répondre le premier, et le travail de leur petit cerveau transparaît sur leur physionomie mobile. Contez-leur que vous avez vu telle ville ou tel personnage dont il est question dans leur cours d'histoire ou de géographie, que vous avez assisté à tel événement contemporain : leurs yeux brillent, et ils écoutent avec une attention intense. Leurs maîtres vantent leur esprit ouvert et leur application. Ils ont envie d'apprendre, au lieu d'être des résignés comme tant de petits Européens qui passent leur temps à inventer des postures pour dormir sans qu'on s'en aperçoive. Aussi les Kabyles ont-ils fort souvent l'avantage dans les écoles mixtes où les deux races sont assises côte à côte sur les mêmes bancs. Leurs familles s'intéressent à leurs succès, dont elles sont fières. Le rêve d'un père kabyle est d'avoir l'un de ses fils à l'école normale des instituteurs, d'où il sort pour avoir une place et être un « monsieur » bien habillé. De grands garçons, qui n'avaient jamais mis les pieds à l'école, viennent dans cet espoir apprendre leur A B C et travaillent avec un zèle touchant. L'un d'eux, âgé de plus de vingt ans et marié, pleurait parce qu'il avait été mal placé dans une composition.

En dépit de leur intelligence et de leurs efforts, on a cependant l'impression que leur instruction ne les pénètre pas profondément. Elle ne les transforme pas comme leurs sœurs de Taddert-ou-Fella, et la raison en a été indiquée tout à l'heure : le village défait chaque soir l'œuvre de civilisation accomplie dans le jour par l'école. Leurs devoirs méritent d'être étudiés à ce point de vue spécial.

Ils réussissent en calcul. Le problème qu'on va lire est très simple. Il exige cependant la connaissance du système décimal, et je l'emprunte au cahier d'un petit bonhomme de dix ans, presque un débutant : « Une ménagère va au marché avec 10 francs. Elle achète 2 k. 250 g. de haricots à 0 fr. 45 le kilog., trois paquets de radis à 10 c., 2 k. [illegible] g. de sucre à 1 fr. [illegible] le kilog. Que lui restera-t-il après avoir payé ses emplettes? » (Solution juste.) Un autre élève plus âgé (quatorze à quinze ans) a résolu devant moi au tableau, sans se tromper une seule fois dans ses raisonnements ni ses opérations, une règle de trois que je regrette de ne pas avoir transcrite, car elle était difficile.

Il va de soi que les têtes de classe mettent à peu près l'orthographe, puisque les élèves sont en état de subir des examens et d'obtenir des brevets. La science grammaticale de la masse est très inégale. Un tout petit n'a qu'une faute dans une dictée de sept lignes. Mohand, qui compte douze ans d'âge et cinq d'école, a onze fautes dans une dictée de treize lignes.

Ils savent en histoire toute sorte de choses bizarres : les guerres de Charlemagne contre les Saxons, les croisades, la lutte entre César et Vercingétorix et la faute qu'avaient commise les Gaulois barbares « en ne sachant pas s'unir » contre l'envahisseur.

En résumé, ils apprennent facilement ; mais leur pensée ne s'est pas francisée (je parle ici de la moyenne et non des sujets exceptionnels). Ils ont acquis des notions positives ; ils ne se sont pas assimilé l'esprit de notre enseignement et n'ont pas accommodé les idées morales qui en découlent à leur manière personnelle de voir et de sentir, comme n'eussent pas manqué de le faire une Dabia et une Saadia. Mohand-ou-Elhadj (quinze ans ; six ou sept d'école), élève des Pères blancs, a eu à faire en narration française une lettre à un ami pour le détourner du mensonge. C'est le devoir d'un perroquet, qui répète machinalement ce qu'il a ouï dire à ses maîtres :

Mon cher ami,

J'ai une grande douleur d'apprendre que vous êtes menteur. Vous avez une mauvaise habitude de mentir. Pourtant vous savez bien que Dieu a défendu de mentir. Donc chaque fois que vous mentez vous commettez un grand péché. Tout le monde vous blâmera. Et encore Dieu vous punira pendant cette vie ainsi que dans l'autre. Quand, par exemple, vous avez déchirer un livre, que votre maître vous dit, qui est-ce qui a déchiré cette livre, et que vous dites que c'est votre voisin, vous faites un grand péché.

Mon cher ami, maintenant tâche de perdre cette mauvaise habitude que vous avez contractée.

Une culture superficielle n'est jamais solide. Leurs classes terminées, les jeunes kabyles oublient vite la plus grande partie de ce qu'ils avaient appris. Il serait miraculeux qu'il en fût autrement, et je ne vois pas que cela soit décourageant. Dans son remarquable rapport à la Chambre (1), M. Burdeau a parfaitement in-

(1) *Rapport* [illegible] *l'Algérie.*

diqué, en même temps que la source du mal, le moyen de le guérir.

La cause la plus certaine, écrivait-il, de l'ignorance où retombent nos élèves, c'est la barbarie du milieu où ils sont replongés après leurs études primaires : faute d'argent, nous avons disséminé quelques rares écoles sur un vaste territoire. Si l'on se décide à entamer une expérience sérieuse de ce que l'instruction peut sur les indigènes, il faudra concentrer les efforts à la fois sur les villes, où il est facile de saisir une population scolaire nombreuse et d'ailleurs en contact permanent avec nous, et sur une ou plusieurs régions choisies : lorsque des générations compactes d'enfants formés par nos maîtres, et parlant le français, se succéderont jusqu'à former une minorité notable, puis une majorité dans une contrée déterminée, ils s'entretiendront entre eux dans les idées et les connaissances élémentaires que nous aurons pu leur inculquer. La petite Kabylie, avec ses populations denses, pressées dans des villages considérables, et dont l'esprit est moins fermé au savoir et au progrès, est tout indiquée pour cette tentative.

Bien que je ne me permette pas d'avoir une opinion sur des questions de cette nature, la page qu'on vient de lire me paraît le bon sens même. Grouper les écoles au lieu de les disperser, de même qu'un général concentre son armée, quoi de plus sage? Choisir le terrain de la bataille, quoi de plus pratique? L'ennemi à combattre étant ici l'ignorance, il est de la dernière conséquence, dans un pays où les populations sont aussi mêlées qu'en Algérie, de savoir à quels cerveaux l'on s'adresse. S'il en est de construits comme les nôtres, et propres à recevoir la même culture, je m'imagine que ce sont ceux des Kabyles, descendants de ces anciens Berbères qui n'étaient ni sémites ni aryens, mais qui se sont mélangés dans des siècles très anciens avec beaucoup d'éléments étrangers. Qu'ils le doivent aux colons romains, aux Vandales, ou à d'autres ancêtres obscurs, les cahiers des fillettes de Taddert-ou-Fella parlent en faveur d'une proche parenté intellectuelle avec nous. Pareillement les physionomies parisiennes qu'on est tout étonné de croiser dans leurs sentiers de chèvres. Je parle ici du Paris intellectuel et non du Paris populaire. On retrouve en Kabylie des barbes roussâtres et des visages affinés qu'on avait rencontrés huit jours auparavant sur le boulevard des Italiens. Pour un simple badaud, également ignorant en pédagogie et en anthropologie, il n'est pas possible qu'avec ces figures-là, ils soient réfractaires à la règle des participes. Dans d'autres régions, au contraire, des indigènes qui ressemblent à Job, ou au roi David avant qu'il eût fait fortune, ont une peine extrême à se hausser jusqu'à ces mystères. On en jugera de même par leurs devoirs; mais ce sera pour un second article.

ABYEDE BARINE.

LE ZITELLO (1)

(1306)

Nouvelle.

Le lendemain, en effet, il retrouva sa route sans peine, en marchant au hasard devant lui. Quand il eut franchi les broussailles, il reconnut le décor de la veille. Il prit sa place, puis il leva les yeux, et il vit comme hier le miraculeux modèle retenu au tronc de l'arbre par un linge qui glissait des hanches et n'en gâtait point le contour : car l'œil en pouvait suivre la courbe continuée à travers l'étoffe diaphane, bordée d'une grecque de soie verte. Les deux bras étaient levés en l'air, mais sans raideur; les deux poignets étaient réunis par-dessus la tête, fixés par un cordon de pourpre à la première branche transversale.

Mais Jean-Philippe ne put, comme hier matin, se mettre à l'œuvre tout de suite, avec la seule pensée de traduire naïvement ce qu'il voyait. De nouveau, ainsi qu'à la nuit tombante, il était gêné par cette impression trop forte que le modèle créé par son rêve était une réalité, un objet. La comparaison qu'il dut faire entre son esquisse imparfaite et cette réalité accomplie l'assura plus encore dans cette opinion. Il éprouva en présence de cette beauté, comme si elle lui était dévoilée pour la première fois, la surprise qu'hier il n'avait point ressentie, et la surprise le conduisit à l'admiration. Ses mains refusèrent de travailler : il contempla.

Les lignes de ce corps superbe exprimaient aussi clairement qu'un langage la fierté, la séduction et la force. La vigueur s'y fondait avec la grâce, et la morbidesse avec la santé. Si les hanches paraissaient un peu rondes, elles étaient étroites aussi, comme pour n'asseoir jamais le buste dans un équilibre trop stable, pour servir de soutien mobile à ses balancements cadencés. La taille s'affinait plus que dans les très rares reliques de l'antiquité auxquelles le Zitello aurait pu comparer son modèle : mais ce n'était apparemment que pour accuser davantage l'épanouissement du puissant torse. Le long des flancs que les bras soulevés ne cachaient plus, on comptait les insertions des muscles entre-croisés, grâce à des rehauts de lumière et à des jeux d'ombres régulières, à peine perceptibles, tout doucement bleuâtres; et si la structure intime de la poitrine se laissait deviner ainsi, c'est peut-être qu'elle avait les maigreurs de l'adolescence, ou au contraire certaines plénitudes de l'enfance : car l'œil de l'observateur hésitait entre ces deux jugements opposés. Mais les épaules, fermes et bien en chair, marquaient décidément un âge presque viril : elles semblaient s'être

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

développées plus hâtives et avoir prévenu la maturité du corps; ainsi les fleurs sont déjà fleurs à la pointe du bouton qui s'ouvre, tandis qu'à la base des pétales elles sont feuilles encore, teintées du même vert pâle que les feuilles extrêmes de la tige. Les bras restaient les derniers à perdre leur gracilité juvénile; et comme ils trahissaient plus de faiblesse, ils étaient aussi les seuls à porter une trace matérielle de la souffrance et de l'effort : les veines, comprimées par le cordon de pourpre, s'y gonflaient douloureusement.

Le visage enfin semblait résumer et traduire plus vivement encore ce que la beauté corporelle exprimait : c'était la constance et l'impatience, c'était le dédain et la douceur, c'était je ne sais quel sourire angélique, et pourtant qui signifiait la coquetterie presque et la volupté de la douleur physique, plutôt que la chrétienne joie du martyre.

Tous ces détails et toutes ces intentions de la beauté étaient bien contenus dans le rêve ancien du Zitello, mais jamais il n'avait décomposé ainsi les éléments de son rêve : il ne reconnut point sa propre pensée. Son imagination dupée s'humilia devant la réalité du modèle; et il avoua qu'il aurait bien de la peine à rendre tant de perfections.

Il se remit à l'œuvre pourtant, avec courage : il pensait que si Dieu l'avait protégé jusqu'à faire descendre du ciel pour lui l'exemplaire de beauté qu'il souhaitait, ce n'était point pour lui refuser ensuite le pouvoir d'en tirer parti. Sa confiance fut justifiée, il s'attaqua de nouveau à son modèle avec succès. Mais les rôles étaient maintenant renversés.

Naguère, lorsque l'adolescent avait paru à la plus haute plate-forme de l'échafaudage, le Zitello, avant de l'accueillir, l'avait examiné comme un candidat, sans être troublé par le miracle même dans la sécurité de son jugement; en la personne de l'envoyé céleste, le Zitello avait reconnu sa créature; et il n'avait point douté qu'elle descendît sur terre à son appel : car elle était son ouvrage et sa chose, qui dépendait de lui entièrement.

Jean-Philippe oubliait maintenant que son génie créateur devait revendiquer le pouvoir absolu et le suprême contrôle dans l'exécution de son œuvre. Hier déjà, il ne s'était attaché qu'à transcrire son modèle fidèlement et il faisait de même aujourd'hui; mais ce n'était plus comme hier, parce que le modèle était l'image conforme de son rêve : Jean-Philippe oubliait son rêve en présence d'une réalité plus admirable, avec laquelle il entrait en lutte pour la saisir et la fixer par une imitation servile.

Ce fut dès lors une période nouvelle de travail, où le Zitello, hésitant d'abord et intimidé, s'échauffa vite et s'enthousiasma : ce talent secondaire de l'imitation littérale qui, dès ses débuts, avait suivi pas à pas le progrès de sa culture esthétique, fut perfectionné tout d'un coup. Jean-Philippe s'étonna de ses propres ressources et de son habileté. Toutefois, il ne travaillait plus comme naguère, avec une conscience calme, avec une sérénité studieuse. Il devenait inégal et passionné, fiévreux et inquiet, bien que les difficultés fussent un jeu pour lui. Le plaisir de les surmonter était vif, mais ne ressemblait point aux joies durables et unies que lui procuraient autrefois la contemplation et le rendu de telle flatteuse couleur, de telle adorable ligne. Il avait des élans, puis des désespoirs mornes.

Lorsque sa main s'engourdissait, il se délassait en regardant et en admirant son modèle; mais il n'avait plus pour ces belles formes le regard désintéressé d'un artiste, il demeurait presque indifférent à la souplesse des lignes, aux nuances, aux effets de lumière et d'ombre, il n'admirait en elles que la réalité même de la vie. Cette adolescence ne le charmait plus, parce qu'elle se traduisait en contours flexibles et en gestes harmonieux, mais parce qu'elle était la santé luxuriante, la sève et la puberté. Il n'était plus touché que par les signes qui dénotent l'animation, le flux et l'instabilité vitale, par les palpitations et les soulèvements de la poitrine, par les battements d'artère, par les mouvements brusques d'impatience et de fatigue : car le modèle ne restait plus, ainsi que le premier jour, la journée entière, jusqu'à l'heure de disparaître, dans une complète immobilité. Il cessait parfois de dissimuler l'importunité de la pose. Son sourire s'effaçait, des ténèbres envahissaient ses yeux de cristal, il fronçait les sourcils. Et jamais le Zitello ne l'admira plus, jamais il ne désespéra plus de le rendre en son ondoyante vérité qu'un jour où comme un simple modèle mortel il rompit ses liens, il se reposa dans l'herbe parmi les fleurs, il trempa dans le ruisseau, pour les rafraîchir, ses longues mains étroites et jusqu'aux coudes ses bras nus. Enfin, Jean-Philippe négligeait la recherche et perdait le sens de la beauté : il rendait un culte idolâtre aux existences vivantes et il aimait la nature pour elle-même.

Mais de telles passions ne durent point sans s'exaspérer jusqu'à la folie, et il semble qu'on ne puisse adorer la vie matérielle sans une tentation de la détruire. C'est ainsi que le Zitello conçut une haine farouche et sanguinaire contre ce bel adolescent descendu des étoiles pour lui. Comme si la lutte idéale du peintre avec son modèle devenait une vraie lutte corps à corps, il souhaitait par instants d'étreindre, de meurtrir ces membres parce qu'ils étaient élégants et souples, de froisser cette peau parce qu'elle était blanche et mate, de faire retomber sur la tige brisée du cou cette noble tête parce qu'elle était comme une fleur épanouie.

Et n'était-ce pas, au fait, la perversion, la transposition de son idée première? L'artiste subtil d'hier avait souhaité ce sujet de saint Sébastien, qui joint à l'émotion de la beauté adolescente, celle de la beauté mourante et sacrifiée : l'homme tout matériel d'un

jourd'hui voulait la réalité de la mort et du sang.

N'étant plus maître de sa folie, il prétendit la justifier par des considérations hypocrites. Il s'avisa que sa conscience d'artiste lui interdisait de rien peindre sans l'avoir vu de ses propres yeux. Le sophisme d'une nécessité esthétique supérieure tua en lui tout sentiment humain. Il prémédita son crime froidement. Il apporta le lendemain des flèches empennées de plumes multicolores, et un arc, qu'il tendit, qu'il banda plusieurs fois de suite comme pour en observer l'effet. Puis il affecta de ne s'en plus occuper ce jour-là.

Puis le jour d'après, dès qu'il arriva, dès qu'il vit l'adolescent retenu au tronc de l'arbre par un linge qui glissait des hanches, avec les deux bras levés en l'air, avec les deux poignets réunis par-dessus la tête et fixés par un cordon de pourpre à la première branche transversale, il se plaça vis-à-vis, il saisit l'arc. Il eût hésité peut-être sans l'ironique sourire de sa victime, qui lui parut comme un défi. La flèche siffla, se planta dans la poitrine entre deux côtes et perça le cœur. Une seule goutte de sang coula de la blessure comme une larme. La tête salua, les genoux manquèrent comme ceux d'un Christ en croix; et le poids du corps rompant les liens, le modèle miraculeux tomba sur l'herbe, le visage parmi les fleurs, les cheveux dans l'eau du ruisseau; et les ailes blanches qu'il avait aux talons palpitèrent convulsivement.

*
* *

Le Zitello avait repris son travail à la chapelle de l'Arena; machinalement, ou bien par politique, afin que la régularité de sa vie détournât de lui le soupçon. Mais quand il montait aux échafaudages, l'ivresse d'autrefois ne le prenait plus à se voir ainsi hors de terre, dans cette atmosphère d'azur artificiel. Il était aussi plus muet et plus renfermé que jamais : il avait des remords.

Les circonstances de son crime étaient trop étranges cependant pour que le crime lui-même ne semblât point problématique. Après la chute du beau corps, Jean-Philippe s'était précipité, mais aussitôt il avait perdu toute connaissance; et il n'avait retrouvé ses esprits qu'en s'éveillant au matin dans la cathédrale, transporté là par quelque nouveau miracle, avec son tableau ébauché, ses couleurs et ses pinceaux.

En dépit de ces mystères, la conscience du Zitello ne chicana point d'abord sur sa responsabilité : il avait des remords, tout simplement, brutalement, comme un homme incapable de meurtre et qui a tué, et qui n'a pas l'excuse de la défense ou de l'égarement, mais qui est certain, au contraire, d'avoir tué pour tuer, et de sang-froid, et avec la circonstance aggravante de la préméditation.

Les gens qui raisonnent sur les choses de moralité, et qui justement n'ont d'ordinaire aucune intelligence du mal, attribuent aux criminels une horreur du sang versé que les criminels n'éprouvent point; car si le meurtrier était apte à détester son meurtre après coup, l'énergie nécessaire pour l'action lui ferait défaut. Il n'est hanté que par la peur de se laisser prendre, et les remords que nous lui attribuons dans notre innocence, sont les remords que nous éprouverions nous-même si nous avions commis, — s'il n'était pas contradictoire de supposer que nous eussions commis de tels forfaits. Eh bien, ces remords théoriques, et que nul peut-être depuis la création du monde n'a véritablement ressentis, le Zitello les éprouvait à la lettre.

C'était bien justice que la fantasmagorie de l'aventure ne lui profitât point maintenant pour atténuer ses remords en les élevant au-dessus de la réalité, puisqu'il avait perdu de vue le caractère miraculeux de son modèle. Du culte de la beauté tombé au culte de la vie même, il avait attenté à la vie. Cette poitrine qu'il n'admirait plus à cause de ses lignes, mais à cause de son rythme puissant, il l'avait percée d'outre en outre, vidée de son souffle et immobilisée pour jamais. Il avait terni le cristal de ces beaux yeux. Il était un meurtrier, un Caïn, il avait du sang après les doigts.

Et cependant, il fallut bien qu'il se rendît à l'évidence : son crime n'était pas un crime ordinaire. Il se calma presque soudain. Il cessa d'aller comme un fou, d'un pas inégal et incohérent, par les rues, le long des tortueux portiques, des longues galeries de cloître.

Il avait eu dessein de se confesser; mais il s'était arrêté au seuil du confessionnal, ne sachant point comment s'expliquer avec le prêtre. Alors, il avait compté sur une apparition nouvelle : qui sait? peut-être le Saint lui-même daignerait l'entendre et l'absoudre. Et il était retourné, le soir, dans la cathédrale; mais il avait fixé en vain ses yeux suppliants sur le ciel inexorable; et il s'était endormi, et il n'avait pas même rêvé.

Il ne songea que bien plus tard à regarder son tableau, qui depuis le fatal jour était retourné contre le mur de sa cellule.

Il y toucha en tremblant. Il regarda, et il fut frappé de stupeur. L'ébauche était informe, lamentable, comique; certaines parties à peine indiquées, d'autres mille fois et péniblement retouchées. Le paysage, en son esquisse légère, demeurait vague, charmant. Et le corps du jeune martyr s'encrassait de couleurs plaquées les unes par-dessus les autres, en relief. On eût dit que le pinceau du peintre s'était acharné haineusement après ce morceau d'académie comme le couteau d'un assassin après sa victime. Voilà le véritable meurtre, et Jean-Philippe le comprit enfin : l'odieux et l'irréparable, c'est qu'il avait tué son rêve. Il eut une vision de l'horrible scène; mais ce qui le remuait à présent, ce n'était plus le dégoûtant spectacle de la chair pantelante et du sang versé, c'était ce battement symbolique des ailes que l'adolescent portait en talonnières. Jean-Philippe fondit en larmes.

Il resta durant quelques jours abîmé dans le plus noir chagrin; mais ensuite il se trouva plus soulagé : tout ce qu'il y avait de trop matériel dans le souvenir de son crime s'était enfin évanoui. Et maintenant, au lieu de fuir ce souvenir, il y retournait volontiers avec une sorte de douceur triste. Il ne put se défendre de revenir à son tableau. Il dégagea les nus empâtés de sa figure. Et, à mesure qu'il effaçait les traces du travail accompli depuis le jour où son idée avait dévié, son rêve se restaurait en lui. Son rêve redevenait une image de beauté parfaite, image si nette qu'il pouvait travailler sans autre modèle, comme de mémoire.

Et le Zitello n'avait pas seulement reconquis la paix et le calme : il goûtait maintenant l'allégresse, le bien-être toujours grandissant de ceux qui se régénèrent et se développent. Son génie prenait un essor nouveau. Son œuvre devenait plus belle : elle devenait supérieure à lui-même; de sorte qu'il s'arrêtait parfois pour la contempler et pour l'admirer ingénument.

Il ne vit plus aucun danger à s'en aller achever son tableau dans le même lieu où il l'avait commencé. A vrai dire, il ne discuta point cette idée, qui lui vint tout naturellement, comme si l'habitude n'avait jamais été rompue. Un matin donc il chargea le lourd panneau de bois sur son épaule, et partit comme le premier matin, sans plus se demander comment il retrouverait sa route. Il n'eut qu'à marcher au hasard devant lui. Il arriva, et quand il eut franchi les broussailles, il reconnut le décor, les collines arrondies, les pins sveltes, le ruisseau, les grandes fleurs frissonnantes au bout de longues tiges rigides. Le miraculeux modèle était là, retenu au tronc de l'arbre par un linge qui glissait des hanches et n'en gâtait point le contour : car l'œil en pouvait suivre la courbe continuée à travers l'étoffe diaphane, bordée d'une grecque de soie verte. Et ses deux bras étaient levés en l'air, mais sans raideur; et ses deux poignets réunis étaient fixés par un cordon de pourpre à la première branche transversale.

Il jouait même plus rigoureusement qu'autrefois le rôle de saint Sébastien : car son beau corps était çà et là troué de flèches. Mais l'arrangement de ces flèches, au lieu d'évoquer l'image du meurtre dans sa réalité brutale, en relevait au contraire et en spiritualisait l'idée. Rien de plus ingénieux que l'arrangement de ces flèches, çà et là plantées dans le corps. Certes, elles déchiraient la chair cruellement; mais nul organe essentiel n'était lésé : on devinait qu'au besoin, si quelque main secourable les eût tirées des plaies, le souriant martyr eût vite recouvré la force et la vie. Elles semblaient avoir été lancées au hasard; et l'on eût dit avec cela que les bourreaux avaient respecté scrupuleusement les parties de ce corps qui étaient si belles qu'elles ne devaient pas être touchées. Si l'épaule, moins sensible, était transpercée, nulle blessure en revanche ne paralysait la souplesse du cou. Nulle pointe ne s'était dirigée vers la lumière des yeux. Enfin, l'apparent désordre de ces flèches semblait se combiner aussi avec la plastique du corps, de sorte qu'elles y intervenaient comme un douloureux ornement. La fraîche matité de la peau n'était point tachée trop. Plusieurs des plaies à peine roses ne saignaient même pas, et étaient seulement comme des bouches entr'ouvertes. Une seule au-dessous du sein droit, la plus grave, et qui suffisait à terrifier, car elle induisait à penser qu'une blessure symétrique au-dessous du sein gauche eût tué net, — celle-là seule avait pleuré un peu de sang. Une goutte coulait lentement sur l'épiderme pâle de la poitrine; une autre avait éclaboussé comme de petites pierres précieuses le ventre plus brun; une enfin humectait le linge qui glissait des hanches, et celle-ci paraissait d'un éclat plus vermeil, au voisinage de la soie verte qui bordait d'une grecque ce linge diaphane.

Le modèle miraculeux avait repris son impassibilité des premiers jours. Ses yeux, qui ne fixaient point le Zitello, n'eurent pour lui aucun regard de reproche ni de pardon. Jean-Philippe se remit à l'œuvre comme le premier jour, et sans s'attarder davantage à une contemplation paresseuse, à une admiration superflue.

Il en fut de même les autres jours : et cependant un trouble se glissait peu à peu dans le travail et dans les idées du Zitello. Inquiet d'abord confusément, il devina bientôt qu'il était à la veille de subir une crise nouvelle de naturalisme, pareille à la précédente crise qui avait abouti au crime.

Par bonheur, le tableau était presque achevé. Même, à certaines parties, au corps notamment, Jean-Philippe s'interdisait de retoucher. Il ne lui restait plus qu'à mettre la dernière main au visage, à ces yeux surtout, à ces yeux incolores et toutefois nuancés, dont le regard énigmatique signifiait tout ensemble la constance et l'impatience, le dédain et la résignation, et la volupté des douleurs physiques. Mais ces yeux extraordinaires étaient, dans la réalité même, quelque chose de tellement supérieur à la réalité que l'art et la nature semblaient s'y accorder et s'y fondre. Le Zitello n'eut besoin que d'être un imitateur très fidèle pour leur donner la clarté des sources limpides et la transparence infinie du cristal. Mais son malaise et sa trépidation en augmentèrent, comme s'il touchait là une réalité de vie plus intime et plus mystérieuse.

Ce fut pire, quand pour donner le sentiment d'une brise printanière, il voulut soulever l'extrémité fine des noirs cheveux ondulés, quand son habile pinceau s'enhardit jusqu'à lutter avec la finesse et avec la multiplicité de cette chevelure.

Il retomba en frénésie, et il eut l'instinct une seconde fois de détruire la beauté qu'il adorait. Il avait encore à peindre le sang répandu : cette peinture fut la satisfaction fictive de son farouche besoin. Il fallut

bien qu'il s'en contentât, il n'avait plus d'arme sous la main, et il ne pouvait plus sacrifier sa victime qu'en effigie.

Mais lorsqu'il eut mouillé de sang la poitrine pâle, le ventre plus brun, le linge diaphane des hanches, bordé d'une grecque de soie verte, il eut un frisson qui fut un réveil, il eut la peur rétrospective du danger : il y avait échappé pourtant, son tableau ne portait point les traces de ce dernier accès, le chef-d'œuvre était accompli.

Alors il releva la tête, et il vit que l'envoyé divin avait disparu; le paysage même s'était métamorphosé, il n'y avait plus d'arbres ni de fleurs; seulement au loin les collines; et le soleil ensanglanté du soir s'abîmait derrière leurs cimes arrondies cernées d'or.

* * *

C'était l'heure de l'apaisement, du repos et de la mélancolie, l'heure où les forces détendues jouissent tout ensemble et s'attristent de leur lassitude et de leur inaction. Le cœur du Zitello fut en proie à cette joie doublée d'une tristesse. Il sentait son œuvre hors de danger, hors d'atteinte; il goûtait la tranquillité infinie après les tribulations : et cependant il avait, dans la victoire, le regret de la lutte. Un vent plus frais le fit frissonner, comme si l'aile de la mort l'avait frôlé. Il balbutia, sans savoir ce qu'il disait : « Maintenant, Seigneur, vous pouvez renvoyer en paix votre serviteur. »

Mais comme il était simple ainsi qu'un enfant, il retourna chez lui sans plus murmurer. Il déposa le lourd panneau de bois contre le mur. Il mangea un peu. Et il se coucha parce qu'il était fatigué, il s'endormit parce qu'il avait sommeil.

Dès l'aube, une grande clarté pénétra dans la cellule et baigna le tableau tout frais. De son lit, dès qu'il s'éveilla, Jean-Philippe vit son chef-d'œuvre illuminé. A cette vue, il ne fut point frappé d'admiration, mais saisi de gaieté. Oui, c'est la gaieté qu'inspirait la vue de ces vives couleurs, de ce ciel profond, de ce jeune paysage et de ce martyr souriant. La petite chambre en resplendissait tout entière. Et le Zitello, dans un accès d'enthousiasme enfantin, se mit à faire des gambades devant son tableau comme un écolier échappé, ou plutôt comme le roi David devant l'arche.

Puis il descendit, il s'en alla par les rues d'un pas alerte; il fut tout droit à la chapelle de l'Arena; il reprit sa place parmi les autres et se mit à travailler avec eux. Mais il n'était point d'humeur laborieuse : il lui semblait même qu'en travaillant il fît quelque chose de mal, comme si c'eût été dimanche. Ses allures de flânerie attirèrent sur lui l'attention. Les plaisanteries habituelles recommencèrent. « Au fait, lui dit-on, nul ne t'a vu depuis plusieurs jours : que faisais-tu donc, Zitello? » Il releva la tête, il essuya de la main ses cheveux qui retombaient jusque dans ses yeux pâles, et il répondit avec assurance : « J'exécutais un tableau d'autel. »

Les rires éclatèrent autour de lui. Giotto lui-même déclara qu'un Zitello à soi tout seul devait faire de la fameuse besogne. Mais Jean-Philippe ne se déconcerta point; et il prononça d'une voix très haute : « Je vous le dis en vérité, moi, Jean-Philippe de Vicence, que vous avez par dérision surnommé le Zitello, parce que je n'ai jamais transgressé le sixième commandement de Dieu, je viens d'achever un merveilleux tableau. Et nul de vous, sauf notre maître, ne peut plus se comparer à moi. » Tant de prétention excita les rieurs davantage; mais Jean-Philippe leur tint tête : il invita tous ses camarades et le maître même à le suivre jusqu'en son logis pour voir et apprécier son œuvre. Et tous le suivirent, dans l'espoir qu'il leur allait fournir un sujet nouveau de moquerie.

Mais quand ils eurent pénétré en foule dans l'humble cellule, aujourd'hui toute glorieuse, où le chef-d'œuvre rayonnait, comme ils ne connaissaient point la jalousie ce fut un revirement soudain. Ils se bousculaient pour mieux voir, tels les apôtres se disputant le saint-sacrement. Ils poussaient des exclamations d'étonnement et de plaisir. Les plus jeunes, des enfants presque, se mettaient à genoux par terre et saisissaient la main du Zitello pour la baiser. Et lui n'en était pas autrement fier : car ces hommages ne s'adressaient pas à sa personne, mais à la divinité de l'art et à l'éternelle beauté.

Lorsque le maître enfin parut au seuil de la chambre, qui était comme un sanctuaire, on s'écarta pour lui livrer passage, on se tut. Il regarda le tableau longtemps, et il ne put rien dire; mais deux larmes coulèrent de ses yeux, et il embrassa fraternellement celui qui était son égal.

Puis il déclara que le chef-d'œuvre devait être placé dans la cathédrale. On saisit de cette affaire le conseil de ville; et il fut décidé non seulement que le Saint-Sébastien du Zitello ornerait l'un des principaux autels, mais encore qu'il serait transporté jusqu'à l'église en grand appareil et sur un char triomphal.

Ce fut une cérémonie imposante, bien qu'il n'y eût point de luxe déployé, ni de pompe régulière, ni toute une mascarade de costumes : mais le peuple entier fit cortège.

Le tableau était placé sur une estrade roulante décorée de lauriers et de fleurs. Deux jeunes garçons le soutenaient, debout, ayant les mains posées aux angles du cadre. Ils étaient vêtus de robes blanches, et beaux comme des anges, presque aussi beaux que le modèle miraculeux.

Tout d'abord on avait parlé d'atteler à ce char des chevaux blancs caparaçonnés de pourpre et harnachés d'or. Mais les camarades du peintre avaient voulu traîner son œuvre eux-mêmes; et les uns tiraient aux brancards, et les autres poussaient aux roues. Ils lan-

çaient de temps à autre de grands cris, pour se donner courage : et la multitude leur répondait.

Devant le char, six jeunes hommes, brandissant de longues trompettes, sonnaient des fanfares. Eux seuls marchaient en rang : tout le reste de la foule s'en allait dans la confusion de l'enthousiasme ; et toutes les classes étaient mêlées, ecclésiastiques, étudiants, soldats, jusqu'à des gens de la campagne avec de la terre après leurs guenilles.

Le Zitello lui-même se perdait au milieu de tout ce monde, sans rien qui le distinguât. Il n'avait toujours aucune pensée d'orgueil, mais il était ivre ; et il sentait vaguement qu'il serait triste, dès que son ivresse bienfaisante se dissiperait.

Toutes les voix se turent lorsque l'on entra dans l'église. Il sembla même que le jour baissait, que les pas s'assourdissaient : et ce fut une grande paix mélancolique, ainsi que le jour où Jean-Philippe, ayant achevé son tableau, vit le soleil descendre derrière les collines.

Le cadre fut fixé au-dessus d'un autel, dans une des chapelles latérales. Puis un prêtre célébra le saint sacrifice devant le Sébastien percé de flèches.

Tout le peuple était à genoux, et l'église paraissait d'autant plus haute. On eût dit que les coupoles rondes se soulevaient, se balançaient, et voulaient s'envoler dans le ciel pour y graviter avec les étoiles. Les ouvriers qui travaillaient au septième dôme encore béant, s'étaient arrêtés pour mieux voir à diverses hauteurs de l'échafaudage, et ils semblaient ainsi entre le ciel et la terre comme sur l'échelle de Jacob.

Les deux jeunes garçons qui avaient soutenu le tableau sur le char triomphal, s'étaient assis de part et d'autre, en de gracieuses et symétriques attitudes, au long des marches de l'autel, parmi les grands plis arrangés de leur robe. Ils étaient tournés non vers le prêtre, mais vers les fidèles ; et ils ne paraissaient pas être assis, mais rien que posés, comme des oiseaux de mer qui se laissent bercer au gré des vagues, comme des séraphins lassés d'avoir longtemps déployé leurs ailes dans l'infini.

L'encens brûla. Les vapeurs odorantes tournoyèrent vers les voûtes. Des voix enfantines chantèrent des cantiques. Les yeux du Zitello se remplirent de larmes ; son triomphe l'attendrissait comme ces funérailles triomphales que l'Église fait aux enfants, et où elle ne saurait chanter que des actions de grâce, mais où les parents ne peuvent se défendre de pleurer. Il lui paraissait naturel que cette multitude le glorifiât, mais aussi que cette glorification fût pour lui un sujet de larmes.

La cérémonie prit fin. La foule s'écoula. Les amis du Zitello voulurent l'emmener. Il secoua doucement la tête ; et comme on le respectait, on le laissa. Le soir venait. Il demeura tout seul dans la grande cathédrale, et triste, triste jusqu'à la mort, pendant qu'à l'extérieur la ville entière se réjouissait à cause de lui.

Mais ces réjouissances, mais le mensonge de son triomphe l'importunait ; car il ressentait de nouveau, dans l'église nocturne et solitaire, cette mélancolie éprouvée le jour où il avait fini son travail et vu le soleil se coucher. Et il s'expliquait maintenant les causes de cette mélancolie, et pourquoi il avait ainsi, dans sa tranquillité, le regret des tribulations, pourquoi il avait, dans sa victoire, le regret des luttes passées. C'était le châtiment de sa perversion et de son crime : si, comme un artiste innocent, il n'avait fait que concevoir un rêve et l'exprimer, il aurait goûté sans mélange la joie de l'œuvre accomplie. Mais il avait aimé la nature, la vie pour elles-mêmes : il n'avait connu d'autre plaisir que celui de se mesurer avec la réalité vivante : ce plaisir manquait à son cœur, insatiable désormais, et sa victoire était une source, non de joie, mais d'angoisse. Pour apprécier la félicité pure, absolue et inactive qui lui était à présent destinée, il fallait l'âme d'un élu ou d'un ange : et lui n'avait été qu'un homme, il avait été homme passionnément.

Tout en retournant ces pensées, le Zitello regardait sa peinture. Le crépuscule en effaçait les accessoires et le paysage ; mais la radieuse figure nue ne s'éteignait pas encore. A force de la regarder fixement, Jean-Philippe crut voir qu'elle s'animait. La poitrine s'élevait et s'abaissait comme pour respirer. Puis l'une des blessures, celle qui était au sein droit, se contracta. Il en jaillit une goutte de sang, de véritable sang, qui glissa le long de la poitrine pâle, du ventre plus brun, et qui vint raviver la tache déjà marquée sur le linge des hanches.

Ce nouveau miracle ne surprit point le Zitello. Il en comprit le sens : c'était une réponse du ciel. Oui, son œuvre tenait de trop près à la vie ; elle vivait, elle saignait, et c'est pour cela qu'il l'aimait trop comme une créature, et qu'il ne pouvait pas se consoler de la voir détachée de lui. Et il songea de nouveau que le repos et le triomphe n'ont de jouissance que pour les élus : et lui, il était un homme, il était homme passionnément.

Il épuisa la coupe de l'amertume ; et tout à coup il fut suffoqué d'une joie inattendue, qui remontait jusqu'à sa gorge et qui l'étouffait. Son cœur se mit à battre follement comme une cloche de Noël ou de Pâques. Toujours à genoux, il se tourna vers la coupole béante par où l'on voyait les astres de la nuit, les échafaudages qui se dressaient jusque très haut, au centre du dôme éventré, semblaient des escaliers pour monter au firmament ou pour en descendre.

Jean-Philippe tendit ses regards et ses bras vers les étoiles. Il ne prononça pas une parole. Des rayons de clarté céleste frappaient à la paume ses mains ouvertes, ainsi que furent frappées celles du séraphique saint François d'Assise quand il reçut l'impression des stigmates.

Le rythme des sphères s'accompagna d'une mélodie, qui exprimait les évolutions, les circuits, les arrêts et les reprises d'un vol lent et majestueux. La lumière peu à peu se condensa en formes arrêtées et tangibles; et l'apparition se dressa sur la plus haute plate-forme de l'échafaudage, où cependant on eût dit qu'elle ne posait point : car la tunique blanche qui l'enveloppait repassait par-dessous les pieds et se continuait par derrière enlevée par les brises.

Elle descendit lentement vers le Zitello qui souriait. Elle lui tendit une de ses longues mains. Le Zitello voulut la prendre, et à l'instant même il mourut, deux fois exaucé : car si naguère il avait fait descendre son rêve sur la terre, son rêve aujourd'hui, à sa prière, l'emportait dans le ciel.

ABEL HERMANT.

Padoue, 1890.

LES JOURNALISTES ET LES JOURNAUX EN GRÈCE

Les Grecs modernes, tout comme les Grecs anciens, sont doués d'une facilité d'improvisation dont le bavardage de nos publicistes les plus incontinents ne peut donner l'idée. Ils savent parler sans balbutiement et écrire sans ratures. Ils ont l'art d'envelopper dans des phrases harmonieuses, des raisonnements subtils. Rien n'est plus facile à un Athénien que de bâcler, en quelques heures, un exposé bourré de statistiques qui semblent exactes et de chiffres qui ont l'air précis. Il ne faut pas s'étonner s'il y a, en Grèce, presque autant de journalistes que de lecteurs.

Le royaume hellénique souffre d'un excès de presse. Il semble succomber sous l'avalanche de papier imprimé qui pèse sur lui. Il n'est pas de ville de province qui n'ait sa feuille locale. Tous ces chefs-lieux, qui se touchent, veulent parler à l'univers sans aucun intermédiaire, et l'on assiste, surtout en temps d'élections, à des échanges d'insultes homériques, entre *le Messager* de Larissa, *l'Hermès* de Syra, *l'Iris* de Messène et *la Sentinelle* d'Argos. Pour une population de deux millions d'habitants, il y a plus de 200 journaux. La ville d'Athènes, à elle seule, en possède une centaine. Les plus considérables sont *l'Ephimèris, l'Acropolis, le Salpinx, la Prôia, l'Epithèorisis.*

Un joyeux compère, Souris, bien connu, depuis le cap Matapan jusqu'au mont Olympe, est en quelque sorte, dans cette miniature de république athénienne, un raccourci d'Aristophane. Il publie, toutes les semaines, un petit journal satirique, *le Rômios*, où les gaudrioles et les pasquinades abondent. Avec une verve intarissable, Souris raconte, en petits vers, parfois boiteux ou bancals à dessein, la chronique amusante de la cour et de la ville. Il a beaucoup d'esprit et encore plus de malice. Sa plaisanterie n'est pas toujours attique; elle n'est jamais ennuyeuse, prétentieuse ou lugubre. Quand je le compare à notre Xanrof ou à notre Bruant, mon amour-propre national est humilié.

Cette presse est libre. Elle n'abuse pas trop de sa liberté. Ce peuple heureux ignore encore les maux de la pornographie. Il serait téméraire d'affirmer que, dans l'effervescence du combat, elle n'ait pas quelquefois recours à la calomnie qui, pour les troupes légères de la politique, est la plus commode des munitions. Mais les journalistes athéniens, qui sont évidemment des enfants, ne connaissent pas encore cette invention qui est venue, dit-on, d'Amérique en Europe et qui s'appelle le chantage financier. A Athènes, la presse n'enrichit pas, ce qui est bon signe. J'ai eu l'honneur de connaître personnellement un des premiers, le plus remarquable peut-être des publicistes athéniens, M. Spyridion Paganellis, actuellement député des Cyclades. C'était un homme simple, qui allait à pied dans les rues, et qui abritait, sous des vêtements modestes, une âme innocente. Je l'étonnai, en lui disant que, dans certaines capitales de l'Occident, on voyait des hommes qui n'avaient ni sou, ni maille, ni talent, et qui, le lendemain de leur entrée dans certaines officines, roulaient carrosse sans qu'on sût pourquoi, mettaient un monocle pour avoir l'air plus impertinents, engraissaient à vue d'œil et sans rien payer, faisaient de nouvelles dettes sans qu'on osât les poursuivre et trouvaient des tailleurs anglais, trop heureux de les habiller des pieds à la tête, en échange de quelques menus services.

— Mais, par Jupiter, interrompit le député des Cyclades, ces hommes dont vous parlez profanent donc la parole, le plus beau don qui ait été fait aux mortels? Ils vendent donc leur plume?

— Vous l'avez dit, ô étranger!

*
* *

Voici comment on s'y prend, dans les bureaux de rédaction de la rue de Sophocle ou de l'impasse Agamemnon, pour faire un numéro de journal. Le calendrier de la sainte Église orthodoxe, avec le saint qu'il faut chômer ou la fête carillonnée qu'il faut célébrer, fournissent d'ordinaire les premières lignes. Depuis quelque temps, plusieurs journaux, pleins de mépris pour les hérétiques qui n'ont pas voulu approuver le schisme de Photius, refusent même de donner les indications du calendrier grégorien, que les Francs d'Europe s'obstinent à conserver. Après cet hommage dévotement rendu à la religion nationale, on imprime les dépêches des agences télégraphiques chargées de renseigner l'Orient sur les faits et gestes de lord Salisbury, du comte Kalnocky, du chancelier de Caprivi, de M. de Freycinet ou de M. Loubet. Les noirs desseins du Bulgare et du Serbe occupent, naturellement, dans ces

dépêches, une place considérable, et l'écho en retentit dans tous les cœurs vraiment hellènes. De grands articles politiques suivent ces informations. Même quand il ne se passe rien, il faut que ces articles soient touffus et copieux. Quels articles! Trois, quatre, quelquefois cinq colonnes de petit texte, avec des apostrophes, des exclamations, des interrogations, des métaphores et des éphiphonèmes, des litotes, des hyperboles, des synecdoches et des catachrèses, toutes les figures les plus effroyables de la rhétorique des classes. Parmi tout cela, des invocations aux dieux immortels et aux héros des Thermopyles; s'il s'agit de corruption électorale, des allusions aux jardins de Cimon; s'il s'agit de concussion, un souvenir à l'affaire d'Harpale; s'il faut faire trembler de frayeur un homme trop puissant, des dissertations sur l'anneau de Polycrate, l'exil de Pausanias et la mort de Périclès; s'il faut enfin épouvanter, à Sofia, à Bukharest, à Constantinople ou à Belgrade, les ennemis de la patrie, des péans en l'honneur de ceux qui ont vaincu à Marathon ou qui sont morts à Salamine.

Dans l'intervalle des sessions, quand les interpellations et les apostrophes ne peuvent retentir à la tribune de la βουλή, la passion politique se dédommage amplement dans les journaux. L'ouverture de la session, l'approche de la lutte, cette sorte de fièvre qui précède les grands combats, excitent l'ardeur de la presse et exaspèrent son humeur batailleuse. L'éloquence politique prend toutes les formes. Ce sont des récriminations, des invectives, des philippiques virulentes, des poèmes entiers. Pendant quelques jours, l'éloquence de Démosthène et la satire d'Aristophane courent les rues, éparpillées en morceaux oratoires, en épigrammes, en scènes dialoguées, en une foule de petits journaux et de feuilles éphémères, qui ne vivront pas au delà de leur premier numéro. On adresse aux députés des requêtes pathétiques. Les ennemis du ministère comparent la Chambre au Messie, à la Némésis vengeresse, à l'Erinnys, qui va chasser au plus vite « les pseudo-patriotes, les sangsues, les traîtres, les *chiens noirs* ». Parmi les qualifications diverses que les delyannistes adressent à M. Tricoupis, les plus anodines sont celles de « sycophante » et de « satrape ». Au fond, il y a dans tout cela plus de littérature que de malice, plus de réminiscences que de ressentiments. Le caractère de la race n'a pas changé. Quand les orateurs anciens se jetaient à la face les accusations que vous savez, et devant lesquelles les crimes que se reprochent l'un à l'autre M. de Freycinet et M. Constans ne sont que des péchés véniels, ils étaient bien les ancêtres des Dimitri et des Nicolas qui griffonnent, maintenant, sur une table de café leurs prosopopées vengeresses. L'Athénien n'a jamais résisté au plaisir d'invectiver ses adversaires en belles phrases. Quand une grosse injure lui paraît terminer d'une manière retentissante une longue et harmonieuse période, il la lance gaiement, à l'étourdie, sans songer aux conséquences, sans même s'imaginer qu'on puisse lui en garder rancune.

* *

Après ces efforts d'éloquence, il faut bien retomber sur terre, comme le magnanime Icare, et parler un peu de ce qui se fait tous les jours. Ce sont des amis qui se chargent de cet office, car on ne connaît pas, à Athènes, les reporters qui interviewent pour de l'argent : les nouvellistes y sont assez payés de leurs peines par le plaisir d'écouter aux portes et de rapporter ce qu'ils ont entendu. On expédie rapidement l'épluchage du *Journal officiel*, relatant les noms des stratèges, éphores, navarques, aréopagites, dicastes, higoumènes et archimandrites récemment nommés ou révoqués, et les services, plus ou moins exceptionnels, des dignitaires nouvellement nommés ou promus dans l'ordre national du Sauveur. On raconte, en termes respectueux, ce qui s'est passé à la cour et, en termes souvent injurieux, ce qui s'est dit au Conseil des ministres, et on laisse le plus de place possible au chroniqueur mondain. C'est lui qui raconte, avec le plus d'esprit qu'il peut, les bals récents, les réceptions du Stade, les divertissements du corps diplomatique et de la belle société. Il est parfois difficile d'exprimer en un grec suffisamment classique et congru les mystères du *boston*, et de reproduire, dans la langue de Xénophon, la blague parisienne, ἐκεῖνο το *chic*, comme disait un brave rédacteur de l'*Ephimeris*, âme candide qui se figurait que l'esprit français habite exclusivement les environs du café Américain et de la terrasse de Tortoni.

Les journalistes grecs ont inventé, pour raconter les fantaisies de M. de Chirac, les mots ρεαλιστικὸν θεάτρον. La fameuse journée où M. Constans gifla M. Laur fut contée sous ce titre : ἡ ἡμέρα τῶν ραπισμάτων. Ὁ βουλευτὴς βουλευτὴν λωρ[illegible] ὑπουργὸς τῶν Ἐσωτερικῶν Κωνσταν... etc.

Il y a quelque temps, la cervelle des puristes athéniens fut mise au supplice par la nécessité de raconter un amusement nouveau, récemment importé d'Occident. Un sportsman, un homme de cheval, avait eu l'idée d'organiser, pour distraire les jolies filles d'Athènes, un *rallye-papers*. Les officiers de cavalerie avaient répondu par une acclamation; les amazones, ordinairement réduites à la monotone promenade de l'allée des Poivriers, avaient battu des mains; les loueurs de chevaux étaient aux anges. Seuls, quelques petits jeunes gens, qui se vantaient de monter à cheval comme les éphèbes du Parthénon, furent particulièrement embarrassés. Au jour dit, le théâtre de Dionysos, l'Odéon d'Hérode Atticus, le temple de Thésée, virent passer une cavalcade brillante, qui ne ressemblait pas à la procession des Panathénées. Les villageois accourus se demandèrent quelle proie pouvait bien pour-

suivre cette chasse fantastique, et furent très étonnés de voir apparaître le gibier sous l'uniforme d'un officier de fort belle mine. La presse désigna cet exploit par une périphrase que Thucydide aurait presque comprise : τὸ χαρτοσκόρπισμα τῆς ἀλώπεκος, c'est-à-dire *la dispersion du papier par le renard.*

Quand on est en règle avec la chronique du Pirée et avec les faits divers que les gamins des rues ont cueillis un peu partout, en battant le pavé de marbre de la noble Athènes, on accueille les communications et, comme on dit à Paris, les « prière d'insérer », venues de tous côtés. Ce n'est pas une petite affaire. Le Grec a l'amour de la publicité; il aime, comme autrefois, à vivre en plein air. Tous les Grecs ont un secret à confier à la Renommée aux cent bouches, et tout lecteur est un collaborateur. Les uns écrivent pour raconter aux siècles futurs les révolutions intestines d'Amphissa ou de Lamia. D'autres protestent contre la tyrannie de leur démarque ou l'insupportable insolence du brigadier de gendarmerie. Tel épicier de Corinthe accuse son voisin, le coiffeur, d'être un sycophante.

Parfois des candidats malheureux se plaignent d'avoir été victimes d'irrégularités électorales. Il y a quelque temps, *l'Éphimèris* publiait la requête suivante, adressée au roi par un Thessalien vexé :

Almyro, le 18 décembre, dix heures du soir.

Sire,

Le brigand Tsoulis, agent électoral de Panaghopoulo, candidat officiel à la démarchie, sachant qu'on allait procéder à une élection complémentaire dans la deuxième circonscription du dème d'Almyro, vient, avec quatre complices, d'emmener dans la montagne Constantin Siamétis, Jean Siamétis, Athanase Siamétis, Basile Episcopos, Christos Dinos, Constantin Konviouni, Constantin Loritis, Dimitri Siamétis. Quelques jours avant, il avait fait prisonnier Georges Zikas. Ces malheureux, qui sont tous de Karakatzana, sont mes amis politiques. Ils se préparaient à voter pour moi! Le brigand ne les a relâchés que lorsqu'il fut informé de la réussite de mon rival Panaghopoulo!

Le même brigand, la veille de l'élection, a emmené dans la montagne les bergers Athanase Karakitsou, Dimitri Karakitsou, Constantin Karakitsou et cinq boucs. Il a menacé les bergers de les massacrer avec leurs troupeaux et leurs familles, s'ils descendaient en ville pour voter. Ainsi, j'ai été frustré de leurs suffrages, et, si j'ajoute leurs voix à celles des amis énumérés plus haut, cela fait en tout 18 suffrages! Quand je pense que Panaghopoulo ne m'a battu que de 13 voix!

Ensuite, pour assurer le succès de Panaghopoulo, on a fait venir du dème de Phères (province de Volo), Stéphanos Giannopoulo, Dimitri Georgostopoulo, Nicolas Dimopoulo, Georges Constantatopoulo... Ces gens-là sont inscrits à la fois sur les registres électoraux de Phères et d'Almyro : aux dernières élections législatives, ils ont voté à Phères, comme on peut s'en assurer par les procès-verbaux déposés aux archives.

J'ajoute encore que Théodore Métropoulo et Jannakis Soutis, qui sont morts, ont voté pour mon rival. De même, Dimitri Constantin, qui est en prison, a voté contre moi, par l'intermédiaire d'un certain Dimitri Nicolas, son ami.

Ainsi, on a fait voter pour le candidat du gouvernement des morts et des malfaiteurs. Tout compte fait, je devrais avoir battu mon adversaire de huit voix. Je demande l'envoi d'un commissaire royal. Je déclare cette élection illégale et nulle.

J'ai l'honneur d'être, sire,

L'infortuné candidat de l'opposition aux élections municipales d'Almyro, Triandafyllos Arghyropoulo.

* * *

Les palikares aiment à écrire aux journaux pour mettre le public au courant de leurs affaires de famille. Par exemple, tous les Grecs, tous les fils respectueux de Sa Sainteté le Patriarche, ont l'habitude de recevoir leurs amis le jour de leur fête, à moins d'en être empêchés par un deuil, par le désir de rester tranquilles ou par quelque autre raison. C'est pourquoi, le jour de la fête de saint Athanase, les journaux publient la liste de tous les Athanases qui reçoivent et de tous les Athanases qui ne reçoivent pas.

Les lettres de faire part arrivent, le plus souvent, à leurs destinataires, par la voie du journal. On lit dans *l'Éphimèris*, dans *l'Acropolis*, dans *la Palingénésia*, des annonces comme celle-ci :

Avis. — Nous ensevelissons aujourd'hui notre cher cousin Christo Koutraphouris, mort hier dans le Seigneur. De la part de, etc.

Les Grecs, qui ont toujours aimé le discours public, prononcent souvent des oraisons funèbres. Il n'est pas de négociant dont on ne prononce le panégyrique et dont on se vante, après sa mort, les vertus privées et publiques. On n'a jamais oublié, à Athènes, cette phrase de Thucydide : « Quand le corps est recouvert de terre, un citoyen, recommandable par ses talents, prononce l'éloge que méritent les vertus du défunt. » On sait que les anciens nous ont légué cinq discours funèbres, qui furent très admirés dans le temps où ils furent entendus : le discours prononcé par Périclès sur les soldats morts pendant la première année de la guerre du Péloponnèse; le discours attribué à Lysias, et prononcé, au témoignage des hellénistes les plus autorisés, pendant la deuxième année de la 96e olympiade; le morceau d'éloquence qui est contenu dans le Menexène de Platon, et où Socrate est censé résumer un discours composé par Aspasie en l'honneur des guerriers morts au champ d'honneur; l'éloge funèbre attribué à Démosthène, et qui dut être prononcé en l'honneur des soldats tombés à Chéronée; enfin, la harangue que prononça l'orateur Hypéride, en l'honneur de Léos-

thènes et des héros tués pendant la guerre lamiaque.

On ferait un recueil infiniment plus gros et (que l'on me pardonne si je commets un blasphème) presque aussi intéressant, en collectionnant les oraisons funèbres qui paraissent quotidiennement à la troisième page des journaux athéniens. On y retrouverait, à propos des plus minces sujets, l'apothéose généreuse de la patrie, le même éloge des vertus civiques, le même stoïcisme oratoire, les mêmes exagérations, touchantes et attendrissantes à force de naïveté.

Les examens universitaires fournissent aussi beaucoup de copie gratuite à la presse grecque. On lit à chaque instant qu'un très distingué jeune homme, espoir de la patrie, fils d'un très riche banquier, vient de passer brillamment son examen de droit devant les très savants et très honorables professeurs de l'Université. Exemple :

Nous rapportons avec beaucoup de plaisir qu'Antoni Hadji-Antoni, de Mitylène, et Georges Tziovas, de Janina, ayant passé avant-hier, devant les professeurs de l'École de médecine, les examens réglementaires, ont été proclamés, en raison de leur science, docteurs, avec cette note que l'on envie : *très bien*. Ils ont reçu les félicitations des seigneurs professeurs, particulièrement celles du seigneur Afendoulis, qui a salué leur succès avec enthousiasme. Nous souhaitons à ces remarquables savants de réussir aussi bien dans la pratique de leur art (εἰς τὸ πρακτικὸν στάδιον).

Citons encore ceci :

Avec quelle joie nous apprenons que le jeune, populaire et éloquent Simonide Pappamarco, natif de Corinthe, vient d'être proclamé docteur en droit. Honneur au nouveau fonctionnaire de Thémis θεμίδος λειτουργός ! Puisse-t-il, dans la pratique de son art, justifier les espérances de ses amis !

De plus, la société athénienne est tenue, avec une exactitude scrupuleuse, au courant de ce que nous appelons, chez nous, les « déplacements et villégiatures ». On apprend que le très distingué Polybe Tsitsiclès, de l'illustre famille des Tsitsiklès, vient de partir avec sa famille pour les bains d'Édipso ou pour les eaux du Cyllène; que l'excellente demoiselle Chariclée Diamantis vient d'arriver de Thessalonique, et est descendue à l'hôtel du Grand-Alexandre; que le grand négociant de Thèbes, Thémistocle Macaronas, marchand d'oignons, parcourt les îles de l'Archipel, pour remplir ses magasins. Les fiançailles et les mariages sont annoncés longtemps à l'avance. On lit, entre un fait divers et une réclame pour le bon κονιάκ ou le bon τσοκολάτο βανιλλίας de la maison Paulidis, 111, rue d'Éole, des avis comme celui-ci :

Télégraphiquement nous sont annoncées de Patras les fiançailles magnifiques de la demoiselle Sophie Andricopoulo-Boucaouri, jeune fille délicate, ornée par les grâces les plus enviables, avec le très distingué et très noble jeune homme Stephanos Tatarakis, qui est, là-bas, sous-directeur de la banque ionienne; nous souhaitons au jeune et heureux couple un couronnement (1) très prochain, au milieu de l'allégresse de leurs parents, de leurs alliés et de leurs amis.

Ou bien :

Il faisait froid hier, et le vent soufflait sur la ville et le port du Pirée. Mais les roses du printemps fleurissaient, à Tripolis, dans le cœur de Miltiade Yataganas, riche marchand très considéré, et dans celui de la très belle vierge de Cythère, Nausicaa Tsiropinas, car leur mariage a été célébré. Nous leur souhaitons, à tous les deux, une vie pure et sans nuage, et tous les biens que désirent leurs nobles âmes.

Le paranymphe (2) fut Théodose Tsaxopoulo, démarque de Mantinée.

Dans certains cas, lorsqu'il s'agit de très grandes dames et de très nobles seigneurs, le ton est un peu plus solennel. Exemple :

Au milieu d'une assistance choisie, où l'on remarquait beaucoup de descendants de la race héroïque qui a illustré la ville de Souli, fut célébré hier le mariage du remarquable Georges Kollas, scolarque de Corcyre, avec la vertueuse Anghéliki Sekhos, jeune fille ornée de rares qualités, et qui est, de plus, la cousine de Joannis Sekhos, député de Corcyre. Nous souhaitons à ce couple harmonieusement uni une vie longue, jonchée de fleurs et remplie de prospérités.

On lisait dernièrement, dans un des journaux les plus répandus d'Athènes :

Athènes, couronnée de violettes, sera bientôt abandonnée par toutes les belles Errhéphores qui sont sa parure et son orgueil. De même que lord Elgin enleva les statues du Parthénon, de même les diplomates étrangers descendent sur nos rivages pour ravir et emmener au loin nos plus charmantes cariatides. Vous connaissez cette Athénienne dont les cheveux sont si noirs, les yeux si brillants, le teint si blanc, cette déesse, aussi *callimorphe* qu'Aphrodite, nous voulons dire Mademoiselle Fôfô K... Eh bien, un secrétaire de légation l'enlève à l'affection de sa famille et à l'amour de ses concitoyens. Qui, dans notre ville, n'a pas formé le projet de valser avec elle? Qui ne s'est pas efforcé de la retrouver au bal, de la disputer aux orgueilleux prétendants, au milieu de la mêlée du cotillon? Maintenant, elle part pour l'Hespérie. Accompagnons-la de nos vœux et de nos larmes. Qu'elle porte, dans les cours européennes, l'éclat de la beauté hellénique. Mais qu'elle revienne un jour, sur un vaisseau rapide, au pied de l'Acropole et sur les bords de l'Ilissus.

(1) Dans la célébration du mariage [illegible] orthodoxe, le prêtre couronne de fleurs les mariés.

(2) Garçon d'honneur.

Parfois, malgré cette abondance d'informations, familiales, élégamment rédigées comme des épigrammes de l'*Anthologie*, le rédacteur en chef aperçoit des blancs dans son journal, et le prote vient lui dire d'un air navré : « Frère, nous n'avons plus de copie ! » Alors le rédacteur en chef prend son chapeau et sa canne, court au café, et avisant le premier étudiant venu :

— Mon enfant, couches-tu chez toi, cette nuit?

— Peut-être. Pourquoi me poses-tu cette question?

— Si tu couches chez toi, mon enfant, ne dors pas, je t'en supplie!

— Par la Panaghia, que veut dire ce discours?

— Il veut dire, mon enfant, que je n'ai pas de copie, que mes abonnés attendent, qu'il leur faut de la nourriture... Pourrais-tu me traduire quelque chose?

— Certainement.

Là-dessus, on trinque avec deux petits verres de raki et deux grands verres d'eau. L'étudiant rentre dans le sous-sol qui lui sert de chambre, allume sa lampe, et, stimulé par l'espoir de quelques drachmes, compulse des dictionnaires et griffonne des pages jusqu'à ce que les étoiles s'éteignent et que les coqs chantent dans la pâleur fraîche du matin. Le lendemain, les Athéniens lisent dans leur journal, sans trop de surprise, un fragment de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers ou quelque drôlerie surannée de M. Scholl.

Le feuilleton est presque toujours traduit du français. Guy de Maupassant, Octave Feuillet, mais surtout Jules Mary, Émile Richebourg, Paul Saunière, Alexis Bouvier sont les auteurs préférés des Athéniens. Les Grecs ont l'âme romanesque, mais ils ne l'ont ni tragique ni profonde. Ils estiment Victor Hugo comme philhellène, mais son tintamarre les épouvante. Aucun écrivain ne peut balancer, sur les bords du Céphise, la gloire de M. Georges Ohnet.

***

Une fois seulement, la bonne entente faillit être troublée entre les palikares et l'auteur de *Lise Fleuron*. M. Georges Ohnet s'était avisé d'interdire à ses héros le voyage de Grèce. Il avait dit du mal de l'Hellade, au grand scandale des Athéniens. Dans le roman intitulé *Volonté*, Clément Thauziat, un maître homme qui ne fait pas mentir le titre du livre, estime (et l'auteur parle sans doute par sa bouche) que la Grèce est un « petit pays d'aspect grisâtre ».

Les Grecs furent attristés et affligés de ce jugement téméraire. *L'Éphimèris* releva cette phrase d'un ton fort aigre, où son ressentiment se conciliait tant bien que mal avec l'admiration que lui inspire M. Georges Ohnet. Elle fit remarquer à l'auteur qu'il est honteux « pour un candidat à l'Académie » de se livrer à des réflexions si inconsidérées, et que, « malgré son talent hors ligne », il prouvait à ses amis que son cœur n'était pas à la hauteur de son esprit. Les Grecs auraient pu faire valoir des arguments meilleurs encore. Ils auraient pu dire à M. Georges Ohnet que, sur les collines de Phalère et de Munychie, la bourgeoisie commerçante, celle qui, à son avis, doit régénérer le monde, lit ses œuvres en famille, après dîner. Pendant longtemps, sur la place de Jupiter Olympien, à deux pas du théâtre de Dionysos, la représentation du *Maître de forges* a soulevé un enthousiasme qui ressemblait à du délire. Dans les vitrines de la rue d'Hermès, la plus belle œuvre de M. Ohnet s'étale avec ce titre imité de l'antique : *O kyrios tou sidirourghiou*. Si M. Ohnet causait avec les jeunes Athéniennes, s'il pouvait voir ce qui se passe dans ces jolies têtes brunes aux yeux pleins de soleil, il y verrait grandir l'image démesurée d'un maître de forges idéal et fantastique, soigneusement boutonné dans sa redingote, parlant en phrases héroïques, sauvant un ouvrier par jour, se battant en duel pour des motifs invraisemblables, puis serrant dans sa forte main une petite main gantée, et finalement épousant devant le pappas, sous l'étincellement des lustres, dans toutes les splendeurs de la métropole d'Athènes, une Kathina ou une Polynène, nullement disposée à faire la sotte comme Claire de Beaulieu.

GASTON DESCHAMPS.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Frédéric Bataille : *Choix de poésies*. — M. E. Callot : *Théâtre complet de Sophocle traduit en vers*. — M. Henry Bérenger : *l'Ame moderne*. — M. Maurice Rollinat : *la Nature*. — M. Gabriel Trarieux : *la Chanson du prodigue*. — M. Eugène Hollande : *Beauté*.

Les poètes ont beaucoup donné depuis quelque temps; je suis en retard avec eux et je le serai encore, probablement, à la fin de cette chronique. Enfin, je le serai toujours un peu moins, et c'est quelque chose. M. Frédéric Bataille a fait un choix de ses poésies, et nous l'offre, avec la recommandation, très autorisée et très considérable, de M. Eugène Manuel. M. Frédéric Bataille a une inspiration morale très élevée et une langue très châtiée et très pure. On sent en lui le professeur amoureux de sa mission et qui ne l'oublie pas au cours de ses divertissements littéraires et de ses loisirs poétiques. C'est pour cela, sans doute, que les meilleurs vers qui soient partis de sa main, à mon avis, sont des vers de critique. Il y a dans son livre toute une galerie de poètes portraiturés en vers assez finement et dans un ton juste. C'est Édouard Grenier, Brizeux, Soulary, Anatole France, Baudelaire, Banville, Victor Hugo, grands noms, fort dignement chantés. Les vers de M. Frédéric Bataille sont faits pour être lus dans un salon littéraire, dans un

cénacle pieux composé d'hommes encore jeunes, plutôt encore dans une bonne classe bien faite par un bon professeur ami des bonnes lettres, judicieux, et point trop hardi dans ses prédilections littéraires.

M. Callot nous donne le second et dernier volume de sa traduction complète de Sophocle. C'est un bon travail. Le vers de M. Callot est plein, solide, souvent énergique, insuffisamment sonore peut-être, mais de très bon aloi. Songez que Sophocle est le plus difficile peut-être à traduire de tous les poètes. Une traduction a pour effet ordinaire de mettre en relief les défauts de l'auteur. En traduction comme dans la vie pratique, ce sont les défauts qui sont le plus facilement imitables. Or Sophocle n'a pas de défauts. Comme il n'est pas énorme, on n'a pas, comme pour Eschyle, la ressource de le faire monstrueux; et comme il n'est jamais plat, on n'a pas, comme pour Euripide, la ressource de le faire insipide ou trivial. C'est un homme qu'on ne peut point parodier; et c'est dire presque qu'on ne le peut pas traduire. M. Callot s'en est tiré, et, mon Dieu, fort galamment. Il a droit à nos remerciements sincères.

L'Ame moderne de M. Bérenger est un volume intéressant. M. Henry Bérenger est un jeune homme qui me plaît beaucoup, ne fût-ce que parce qu'il me *change*. Un jeune homme de 1892 est, pour l'ordinaire, un néo-mystique, un néo-chrétien, un néo-mage, un néo-Swedenborg ou un néo sainte Thérèse; et, sur un titre comme celui de *l'Ame moderne*, nul doute, monsieur, que vous ne vous attendissiez à un ou à deux de ces néo-archaïsmes. M. Henry Bérenger, surprise aimable, n'est absolument rien de tout cela. « L'âme moderne », pour lui, c'est l'amour du Paris-Haussmann, de l'électricité, de la navigation à vapeur, de la démocratie, de la laïcité, et de l'architecture en fer. Et, à la bonne heure! voilà au moins un moderne qui n'est pas fait avec du vieux. « Son rêve, comme il dit lui-même, a tenté d'éterniser l'aspect de la modernité. » Son rêve aussi est de chercher à dégager la poésie latente de la foule moderne, et d'être, s'il le peut, « l'Homère du peuple ». L'ambition est grande, elle est originale, elle est vraiment nouvelle, ou à peu près; et, en tout cas, c'est un honneur à M. Henry Bérenger de l'avoir eue.

On conçoit bien que sur des sujets aussi nouveau venus dans la poésie que le chemin de fer de Ceinture et la gare Saint-Lazare, — et pris, non pas, comme chez Coppée, par leurs aspects intimes et familiers, mais par leur côté philosophique, — il est très difficile d'inventer du premier coup la forme poétique qui doit convenir. Celle de M. Bérenger est un peu rude et un peu fruste, et sa strophe est, souvent, elle aussi, de l'architecture en fer, plus solide et fortement boulonnée que gracieuse et ouvragée finement. Mais le sentiment très fort, la conviction énergique qui animent le poète, le soutiennent cependant, et l'élèvent quelquefois jusqu'à une sorte d'éloquence âpre et hardie qui n'est pas sans mérite. Voyez ces quelques strophes du *Chant de la Tour*. La Tour, bien entendu, c'est l'idole moderne, l'idole laïque, la tour Eiffel :

[illegible]
Dans ces contours encore obscurs, et que demain
Une œuvre en va jaillir, qu'avec sa forte main
[illegible]

[illegible]
Les artistes, dans leurs monuments symboliques,
Faire éclater ces deux forces des républiques :
[illegible]
. . . . . .
[illegible]
Qu'infligeaient à nos fronts les monuments chrétiens :
[illegible]
Car ils attesteront la victoire de l'homme.

La cathédrale était pour les peuples enfants
L'asile redoutable et fait pour la prière;
Mais notre âme sereine et virile ouvrière
Veut pour se reposer des temples triomphants.
. . . . . .
Et toi, la Tour, vers qui tout cet effort converge,
Toi, la Mecque des plus différents voyageurs,
Qui sais t'imposer aux vivants comme aux songeurs,
Rayonne sur Paris, tour symbolique et vierge;

Vierge de toutes les souillures du Passé,
Qui n'as point accueilli le tyran ni le traître,
Vierge de tout guerrier et vierge de tout prêtre,
Des serments criminels comme du sang versé.

Vierge pour un Futur peut-être grandiose,
Si nous savons ne pas trahir notre idéal,
Et si tout notre effort physique et cérébral
S'employait au succès d'une commune cause!

Il y a certainement de l'énergie dans cette tirade, que j'abrège, de l'énergie, et même de la force. C'est de l'éloquence, un peu populaire peut-être, mais c'est de l'éloquence. Sans doute, on voudrait que, pour diviniser les railways, M. Bérenger trouvât une forme aussi poétique qu'Alfred de Vigny pour les maudire; mais il y a déjà ici un effort, qui n'est pas toujours malheureux, pour nous donner le poème du progrès industriel. Le livre de M. Bérenger lui fait honneur, encore que peut-être il s'y soit révélé surtout comme prosateur.

M. Maurice Rollinat ne cherche pas ses inspirations dans Paris, et je doute qu'il ait vu l'Exposition universelle. Il ne songe nullement, pour le moment du moins, à chanter le funiculaire de Belleville. Il est tout à la nature, aux champs, aux prés, aux bois et aux étangs. Son volume est fait tout entier de promenades autour de son village. Il en a fait qui sont charmantes. Il sait voir. Il donne très souvent ce quelque chose qui est si rare et qui est tout simplement la *sensation vraie*. Il sait peindre le bruit du vent dans une vieille maison à la campagne :

[illegible]
Plaintifs, saccadés, maigrelets,

Le vent glisse entre les volets
Et sous les portes;
Et s'engouffrant aux corridors,
Il gémit ainsi que des morts
Qui viendraient pleurer leurs remords
Avec des mortes.

Brr! n'est-ce pas? Eh bien, c'est cela! C'est que « ça y est ». — Il sait peindre, non pas vaguement « la source dans l'ombre des bois », mais avec une netteté minutieuse, le suintement lent et obstiné du rocher humide.

En son recoin mystérieux,
Dont l'ajonc hérisse l'approche,
La source filtre de la roche
Comme des pleurs furtifs des yeux.

M. de Rollinat a de très rares qualités de poète descriptif. Il est fâcheux qu'il en abuse. Il en abuse de toutes les façons. D'abord par le développement excessif. Certes, il sait se borner; mais il faut convenir qu'il est assez rare qu'il s'y résigne. Je connais un brochet de M. Rollinat que j'estime fort, mais que je trouve indiscret qu'il ait accommodé en cent cinquante-six vers. C'est la sauce qui fait valoir le poisson, je le sais bien; mais celle-ci est un peu longue. M. Rollinat abuse encore, et encore plus, de la description par le menu, et même par le minuscule. Il regarde trop souvent la nature par le petit bout de la lorgnette. Un scarabée sur une rose, un crapaud sur un champignon, une coccinelle sur un brin d'herbe, voilà de ses sujets favoris; et ce sera un détail infini des moires du dos du scarabée, et des duvets et des lustrés du brin d'herbe. Je puis me vanter de savoir en combien de *temps* et de *mouvements* se décompose la manœuvre d'une vipère sortant de dessous une pierre, depuis que j'ai lu le livre de M. Rollinat. J'ai la sensation de beaucoup de talent dépensé à une œuvre véritablement un peu menue.

Le poète que M. Rollinat me rappelle sans cesse, c'est Théophile de Viau, qui, du reste, ne fut pas loin d'être un grand poète. Mêmes sensations vraies, très souvent, et rendues avec de véritables bonheurs d'expression; mais aussi mêmes prolixités, mêmes minuties, mêmes contemplations trop prolongées, et mêmes inégalités dans le style. Tenez, voici quelques vers qui sont du meilleur Rollinat. Ne vous semblent-ils pas être du meilleur Théophile, de ce Théophile à la fois sincère et précieux, ému et tortillé, que vous savez bien?

Là bas, *sur cette lande aridée*,
Où de l'eau jette un louche éclat,
Et dont le blême horizon plat
Prolonge encore l'étendue.

Cette charrue afflige l'œil!
Sinistre épave surannée
De la culture abandonnée,
Elle met la pensée en deuil;

Car funèbre est sa silhouette
Autant que celle d'un tombeau,
Sous les planements du corbeau
Et les zigzags de l'alouette.

Là naguère les papillons,
Comme des âmes du silence,
Traînaient leur vol qui se balance
Sur les friches de ces sillons.

Absolument du Théophile! Ce n'est pas du tout un reproche que je fais là à M. Rollinat, et tant s'en faut.

Quand il est plus particulièrement moderne, M. Rollinat a pour caractéristique, non pas l'adoration de la nature, comme la plupart des romantiques, non pas l'horreur superstitieuse de la nature, comme Vigny, mais *la terreur en présence de la nature*. Ce sentiment est très frappant chez lui. Le plus souvent, et quand il ne la regarde plus avec une loupe, la nature lui fait peur. C'est le roulement du vent d'orage, la pesanteur écrasante des midi d'été, la tempête dévastatrice, les divers aspects, enfin, de la nature hostile qu'il nous rend le mieux, qu'il nous fait le plus précisément sentir, et dont il nous communique le mieux le frisson ou la maladive torpeur. Je n'en suis pas très étonné. D'abord, ce qui est la grande raison, parce que M. Rollinat est ainsi : il a commencé par être un poète macabre qui faisait frissonner les collégiens dans leurs dortoirs; ensuite parce que M. Rollinat est Berrichon. Le Berri, avec ses grandes landes, ses horizons plats, son ciel gris, ses ravins soudain apparus, traîtres et mystérieux, pour rompre la monotonie des vastes plaines incolores, le Berri est mélancolique, profondément, intimement mélancolique. Dans une âme douce, comme celle de George Sand, il reste mélancolique tout simplement; dans une âme un peu farouche, comme celle de M. Rollinat, il peut très facilement prendre ce caractère, non pas violemment agressif, comme ferait un pays alpestre ou pyrénéen, mais sournoisement méchant et mystérieusement perfide. M. Rollinat, du moins au point de vue littéraire, n'est pas rassuré dans ce pays-là. Il nous en envoie ses impressions, qui ont un accent sincère. *La Nature* est, tout compte fait, un livre à lire.

La Chanson du prodigue, de M. Gabriel Trarieux, pourrait, devrait peut-être, être intitulée : *Études rythmiques*. Le fond, sans être insignifiant, n'en est que d'un intérêt ordinaire. Souvenirs d'enfance, écarts, qui semblent avoir été courts, dans les chemins mauvais, retour à la vertu et à l'idéal; voilà qui est bien. C'est un cadre adopté pour la bonne composition et disposition claire du volume. Mais la forme est la chose essentielle dans ce recueil. M. Gabriel Trarieux a voulu s'exercer à tous les rythmes possibles, depuis ceux du *vers* proprement dit, tel que les poètes français le pratiquent depuis Ronsard, jusqu'au *vers libre* des décadents et autres contemporains, jusqu'à la simple prose rythmique enfin.

Ces tentatives sont curieuses. M. Trarieux manie aisément le vers proprement dit; il nous avait déjà montré son adresse en ce genre d'opérations, et sur ceci je n'insiste pas. De même sa prose, plus ou moins rythmique, ou, pour mieux parler, *nombreuse*, car c'en est la vraie définition, est fort agréable à lire à haute voix. Reste le *vers libre*, c'est-à-dire le vers qui ne s'astreint pas à un nombre *déterminé et régulièrement répété* de syllabes, qui peut avoir, au cours d'une pièce, successivement, au gré de l'auteur, six, cinq, dix, treize, quinze, huit, neuf, trois syllabes; mais qui conserve la rime ou l'assonance, à intervalles, bien entendu, inégaux.

Ce vers, c'est celui que diverses écoles contemporaines s'efforcent d'introduire; et c'est où porte leur principal effort. Je ne le déteste pas, ce vers-là, ne détestant rien, du reste, *a priori*. Seulement, voici l'impression qu'il fait sur moi.

Il me donne la sensation d'un poème étranger traduit en français; c'est-à-dire qu'il me donne : 1° la sensation d'une prose poétique; 2° la sensation d'une prose poétique maniée par quelqu'un *qui connaît le rythme de la prose*.

— Eh bien, me direz-vous, ce n'est pas désagréable. — Cela peut même être exquis. Je fais remarquer simplement que c'est de la prose, de la prose 1° poétique, 2° musicale; mais de la prose. Et, dès lors, deux observations.

D'abord c'est excessivement difficile. Les rythmes du vers régulier sont consacrés, traditionnels; ils sont relativement aisés à attraper. Les rythmes de la prose sont cachés, sont mystérieux. Ils existent. Il n'y a qu'à lire du Bossuet ou du Chateaubriand pour sentir qu'ils existent. Seulement ils sont terriblement difficiles à démêler. Et il s'agit de les trouver, sans tomber jamais dans les rythmes du vers proprement dit; parce qu'alors l'oreille, ramenée à la cadence connue du vers traditionnel, trouve *faux*, immédiatement, le rythme de prose qui vient après; et on ne peut pas dire qu'elle ait tort. Le poète a donc un chemin très étroit entre le vers proprement dit et la prose proprement dite, chemin où il lui est très malaisé de se tenir pendant tout le cours d'un long poème sans broncher.

Seconde observation : il ne faudrait pas de rime, ni même d'assonance. Car, dans un pays où il y a des vers, consacrés, traditionnels, de deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, dix et douze pieds, la rime a eu précisément pour office de séparer les vers les uns des autres, d'indiquer à l'oreille *de combien de pieds ils étaient*, de scander un quatrain en quatre vers et un distique en deux, de montrer par ses entre-croisements la structure et le dessin de la strophe, etc. Dès lors, *elle force les vers à être réguliers*. L'oreille, quand il la sent, juge que le vers est fini et qu'un autre commence, et juge que celui qui *viendra à la rime* sera dans un certain rapport rythmique avec celui qui a *posé la rime*. Donc, dans des vers qui ont *chacun son rythme*, qui sont rythmiquement autonomes, la rime n'a que faire. Elle ne fera, si elle intervient, que tromper l'oreille, que lui persuader qu'elle a affaire à des vers réguliers, enchaînés rythmiquement les uns aux autres. En d'autres termes, *elle les fera trouver faux*, comme tout à l'heure le vers régulier mêlé aux vers libres faisait trouver faux les vers libres.

C'est précisément pour cela que, jusqu'à nos jours, la rime a été jugée chose nécessaire dans les vers et mauvaise dans la prose. Cela voulait dire qu'elle est mauvaise en prose justement parce qu'elle est nécessaire en vers; trompant l'oreille dès qu'elle paraît dans la prose parce qu'elle réveille le souvenir de rythmes particuliers qui ne sont pas ceux de la prose et auxquels la prose répugne.

Une prose poétique et une prose musicale sans rimes, voilà donc quel doit être, à mon sens, le *vers libre*, qu'il ne faut pas proscrire, qui aura, à la vérité, quand il sera vraiment lui-même, un domaine bien restreint entre le vers régulier et la franche prose, mais qui peut produire sur les oreilles délicates des effets très agréables, et qui, par conséquent, peut avoir devant lui des destinées très glorieuses. — S'il les a, dans l'histoire qu'on fera de lui, M. Trarieux occupera une place très honorable parmi les bons ouvriers de la première heure.

C'est avec une petite émotion assez chatouillante que j'écris ici le nom inconnu de M. Eugène Hollande, comme celui d'un jeune homme qui est un poète et qui sera, je crois, un grand poète. Ces horoscopes sont hasardeux; mais je me risque à celui-ci. Il me paraît difficile d'être mieux doué que M. Hollande. L'idée poétique, il l'a toujours. Le développement juste, aisé, large sans redondance, il l'a presque toujours. La forme, l'éclat, la sonorité, le rythme, il les a souvent. Son livre, intitulé tout simplement *Beauté*, est un de ces livres devant lesquels on se dit : « Ce petit volume est très probablement le commencement d'une gloire. » Que voulez-vous que je pense quand je vois un homme de vingt-cinq ans (les a-t-il?) écrire des vers comme ceux-ci :

> O Toi! centre de beauté et substance éternelle,
> C'est vers toi que se meut le vie universelle
> En soi-même [illegible] :
> Tout ce que tu créas [illegible] et l'âme,
> Et c'est du souvenir de l'essence suprême
> Que chaque atome est fort.
>
> L'arc-en-ciel, ce sourire apaisé de l'orage,
> Est fait de la venue, à travers un nuage
> Du soleil triomphal :
> Telle, connaissez-la, c'est la céleste face
> Que vous entrevoyez dans la beauté qui passe,
> Et sourit sur le mal.

Que voulez-vous que je pense quand je lis *Hiver* et que j'y trouve une période poétique comme celle-ci?

Hégésias, Schopenhauer d'Alexandrie, a fait son petit cours de pessimisme devant un auditoire consterné; et la belle Stratonice lui répond :

Oui, ton charme, Aphrodite, est partout, je l'atteste;
Et la vie est un culte à ta divinité;
Ton contempteur unique est cet homme funeste.

Ton trône est au-dessus de l'espace sans fin;
Et les étoiles sont l'éclat de ton sourire ;
Et la suite des temps est l'immense chemin

Où tout ce qui se meut et tout ce qui désire
Marche, épris et docile, à ton regard divin;
Et, comme sur la mer redoutable un navire,

Conduit par des marins soucieux du retour,
Cingle, sans s'égarer, vers l'invisible terre,
Ainsi va l'Univers habité par l'Amour.

Dame! je ne sais, mais si le germe d'un grand poète n'est pas là, je ne sais trop où il pourrait bien être. Voilà les bons moments du bibliographe, ceux qui le consolent de beaucoup d'autres, ceux où il salue, avec un petit tremblement intérieur, une espérance...

ÉMILE FAGUET.

LES FEUX DE LA SAINT-JEAN.

Lorsque, Pèlerin attristé, je retourne la tête vers les vieux horizons, des mirages éteints au désert gris de mon âme vous surgissez parfois, beaux feux de la Saint-Jean. Et votre lumière évoquée réjouit mes yeux, telle qu'autrefois elle resplendit dans les soirs obscurs...

... Cher Temps, où mon Ame enchantée
S'ouvrait au songe neuf des Jours
Et des tranquilles Nuits lactées!

Où ces mystères :
Le Ciel, la Terre
L'enrichissaient de rare amour!

Au mois où l'herbe mûre embaume, on dressait pour vous de hautes meules, beaux feux de la Saint-Jean! Les pommes de pin dorées et sèches s'amoncelaient sous le foin doux...

... Cher Temps, où, si nombreuse et unie,
La Famille touffue, où se mêlaient encore
Aux têtes blondes les têtes blanches,
Dans la douce paix des longs Dimanches
Réunie,
Fêtait d'un cercle joyeux et fort
Le Grand Aïeul robuste et droit, sous ses mèches blanches!

Sitôt le soir bleu tendu sur la plaine, on allumait les hautes meules, et les groupes se taisaient dans l'ombre, pour ouïr la musique du Feu dans les pommes sèches et le foin mûr. La Nuit tiède s'infiltrait dans les âmes. La campagne aux formes amies murmurait au loin. La fraternité des choses dilatait les cœurs :

Et, bientôt, les flammes claires chantaient victorieuses!
L'âme du Feu vivant s'emparait des hautes meules;
Et sur la prairie pâle, illuminée soudain, dansaient des ombres vagues.

Les visages, apparus alors, se reconnaissaient dans un nimbe. Les Jeunes Filles frileuses, enlacées deux à deux contemplaient en silence. Mais les petits Enfants applaudissaient avec des rires au Paysan vigoureux qui, du bout de sa fourche noire, ranimait les mourants tisons...

... Beaux feux de la Saint-Jean, qui, nourris d'herbes mûres,
Resplendissiez jadis au cœur des soirs obscurs,
Et qui vous écroulîez avec de longs murmures
Salués par les gais Enfants aux rires purs;

Beaux feux de la Saint-Jean sur les coteaux en fête,
Fleuris dans la nuit brune, étincelants glaïeuls,
Vous qui disiez la joie et la force parfaites
De la Famille unie et calme sous l'Aïeul,

Las! vous n'allumez plus aux faces les sourires!
Les Vierges sont pâlies qui vous ont contemplés,
Et des Printemps enfuis sans qu'on vous ait vus luire
Ont fait refleurir l'aire où vous aviez brûlé...

L'Aïeul est mort, d'autres encore;
Les Enfants ont connu la Vie,
Et par des routes qu'ils ignorent
Vont aux chimères poursuivies...

Chacun, à l'aventure, a fui vers les Villes brumeuses, curieux d'un nouveau destin. Seul fidèle, le souvenir des Rêveurs tenaces, dont les cœurs ont froid, exhume du passé confus vos gloires mortes...

Mais si nous gardons fraîche, en la brume des Villes,
La fleur d'émotion, ce talisman sans prix,
Lorsque nous reviendrons aux Campagnes tranquilles,
Avant que la mort nous ait pris.

Nous vous rallumerons, beaux Feux de notre enfance!
Et vous refleurirez comme de grands Espoirs,
Afin que d'autres cœurs aient aussi pour défense
Le Souvenir sacré des feux d'or dans les soirs!

GABRIEL TRARIEUX.

HÉGÉSIAS.

FRAGMENTS.

Comme un germe étranger qu'en terre l'on dépose
Et dont la fleur précoce à l'aurore est éclose,
D'un éclat imprévu, mais retenant encore
Sur la tige qu'élance un plus puissant essor
Le parfum qu'elle avait au sol de sa patrie,
Ainsi, royale fleur, la jeune Alexandrie
Naquit d'un cœur hellène embrasé du soleil.
Son sourire à celui d'Athènes fut pareil.
Les vastes mers étaient à sa beauté dociles;
Des peuples qu'à servir l'amour rendait agiles
Pour elle se hâtaient par le monde; et leur or
Était la moindre part de son riche trésor.
. . . . . .
Hégésias, en ce temps-là, prêchait la mort.
. . . . . .

*
* *

. . . Ainsi, dans les parfums, les formes et le bruit
Que vers lui, magnifique, insensible à sa haine,
Élève de partout la Nature hautaine,
Sur le mont Panéum où ses pas l'ont porté,
Hégésias s'apprête au combat médité.

*
* *

Or voici qu'il est temps de descendre au gymnase,
Car si son cœur d'amant s'attardait dans l'extase,
Peut-être que la foule, au lieu de l'acclamer,
Irritée et rebelle à se laisser charmer,

Maudirait la Déesse et chasserait le prêtre.
Mais non! A peine au loin ils le voient apparaître,
Tous se lèvent, afin de l'honorer. Et lui :

« Déplorons l'humaine fortune;
Les dieux nous aiment aujourd'hui,
Mais leur faveur a déjà fui,
Quand les derniers rayons de lune
Meurent dans le matin nouveau.
Clinias, au seuil du tombeau.
Où s'allait coucher sa jeunesse,
Refuse l'éternelle ivresse
De tes baisers et de ton lit,
O douce reine de l'oubli! »

Il dit et tour à tour, devant ses yeux de rêve,
De l'être et du néant la vision se lève,
Et, dans la nef, le son de ce verbe écouté
Émeut au fond des cœurs une âpre volupté
Et des frissons de peur aussi dans les poitrines.
La voix dolente et les paroles assassines
Excitent le désir du funèbre baiser :
Des vieillards frémissants ont soif de l'apaiser.

« Écoutez tous, dit-il, celui que le mensonge
Craint autant que la nuit redoute le soleil.
Car je vais éclairant les âmes, et j'y plonge,
Comme une torche ardente, un imprévu conseil.

Détestez le démon de la vie et sa ruse!
Il se loue en lui-même à vous considérer,
Instruments de son règne, ô dupes qu'il abuse!
Et les temps éternels l'écouteraient pleurer;

Et ses larmes de rage arroseraient la trace
Que laisserait un jour votre passage vain,
Si Zeus, pour écraser votre inutile race,
Faisait tomber sur vous le poids de son dédain!

Voyageurs insensés et dignes de mes larmes!
Vous allez; chaque pas fait fléchir vos genoux;
La chute vous meurtrit : Debout! de nouveaux charmes
Paraissent, vous menant à de nouveaux dégoûts.

Tout est leurre, vous dis-je, artifice et mirage!
Vous êtes des blessés couverts de votre sang,
Aveugles combattants que la fortune outrage,
Car l'amitié des dieux n'est pas dans votre rang.

Toi qui marches auprès des plus grands dans la ville,
Ophellas, ô guerrier dont le front est lauré,
La coupe des honneurs à ta lèvre virile
N'offrit-elle jamais un vin évaporé?

Et toi, sage Evenon, instruit dans le mystère
Des causes, diras-tu qu'on n'entend point ta voix
Interroger des cieux obstinés à se taire?
Le nombre est-il si grand des choses que tu vois!

Toi, poète, envolé sur les ailes d'Icare,
Tu n'atteignis jamais les astres dédaigneux,
Et le défaut fatal de ce vol qui t'égare
Ulcère à ce départ ton cœur ambitieux.

Et maintenant mon sein est oppressé d'angoisse,
Car je vais dévoiler la pire des douleurs :
O secourable Mort! fais que ma force croisse
Et mets dans mon regard la pitié sans les pleurs!

Le mal de l'avenir, aujourd'hui tu l'ignores,
Hellenos : ton amour est paré de l'espoir;
Il a la grâce et le sourire des aurores;
Les vieillards oublieux s'émeuvent à le voir.

Hélas! lorsque éperdu jusqu'au besoin suprême
De mêler l'âme à l'âme et la chair à la chair,
Tu n'uniras pas plus Stratonice à toi-même
Que l'étreinte des bras ne peut enlacer l'air;

Quand sa lèvre d'amante à ta lèvre scellée,
Quand ton cœur sur le sien palpitant de plaisir,
N'auront point confondu le mont et la vallée,
Quand l'impossible enfin bornera ton désir;

Ton âme s'agitant dans sa prison charnelle
La remplira du bruit de son gémissement,
Jusqu'à ce que la mort l'entende et d'un coup d'aile,
Frappe aux murs détestés et rompe le ciment!

Et vous tous, innombrable et pitoyable foule,
Qui n'obtenez pas même un regard de faveur
Et qui, dans vos sanglots, sous le pied qui vous foule,
Criez des noms d'amour à l'idole sans cœur;

Vous qu'attache un lien d'illusoire espérance,
Je vous aime, et je viens placer dans votre poing
Le glaive, pour trancher la chaîne de souffrance :
Quels sont ici les fous qui n'en useront point?

Ce n'est pas au néant que ma voix vous appelle,
C'est au repos. O mort! messagère des dieux,
Quand l'homme est las du corps et des maux qu'il recèle,
Il t'invoque et tu viens, et tu fermes ses yeux

Au spectacle effrayant de la vicissitude;
Et tu clos son ouïe au concert anormal
Que compose, en mêlant ses bruits, la multitude :
Bruit du Bien passager, bruit de l'éternel Mal!

Je voudrais que mon œuvre enfin fût accomplie!
Je voudrais voir lever la moisson de la Mort :
Alors je poserais cette tête pâlie
Sur la gorge divine où la douleur s'endort! »

Ils élevèrent tous leurs mains comme des palmes
Devant Hégésias salué. Les plus calmes
L'acclamaient. Il en fut qui demeuraient prostrés
Et muets, adorant ses gestes égarés.
Et tous sentaient la mort circuler dans leurs veines;
Et leur corps leur semblait allégé de ses peines.
Un sombre enthousiasme exaltait leurs discours :
Ils juraient de mourir et supputaient les jours.

Alors on entendit l'éclat d'une voix claire.

*
* *

Les yeux incendiés du feu de la colère,
L'ironie à la lèvre et la splendeur au front,
Stratonice écartant ses voiles d'un bras prompt :

« Hellenos! et vous tous, gémisseurs, cria-t-elle,
A voir que ce rhéteur vous persuade ainsi,
Le mépris dans mon cœur à la pitié se mêle!

Mais je serais complice en vous laissant ici,
Car il y flotte encore une vapeur mortelle :
Hégésias, suis-moi, je veux parler aussi! »
. . . . . .

Les jeunes gens déjà dans leur torse puissant
Sentaient bondir leur cœur et se ruer leur sang.
Leurs yeux se rallumaient aux flammes de la vie
Et tout leur corps, ému d'une vaillante envie
D'agir, démentait l'âme et fuyait le repos.

« Qu'Hégésias, dit Stratonice, use des mots
Sur le cœur encor sain de cet enfant qui passe
Et qui s'en va jouer, oublieux de ses maux.

Il peut les lui nombrer d'une voix grave et basse,
Le compte à peine fait, il tournera le dos
Et pour lancer le disque il cherchera la place.

Réponse méritée à d'aussi vains discours!
O mon cher Hellenos! comment l'impur sophiste
A-t-il jeté sa fange au cristal de tes jours?

Mais non! il n'est pas vrai, ton regard n'est plus triste;
Les pleurs sont effacés de tes yeux de velours,
Et je me réjouis que cette foule assiste

A ma victoire sur la Mort, car ma beauté
N'est qu'un des mille aspects de la Beauté céleste
Contre laquelle il a tout à l'heure attenté.

Oui! ton charme, Aphrodite, est partout, je l'atteste!
Et la vie est un culte à ta divinité :
Ton contempteur unique est cet homme funeste!

Ton trône est au-dessus de l'espace sans fin,
Et les étoiles sont l'éclat de ton sourire,
Et la suite des temps est l'immense chemin

Où tout ce qui se meut et tout ce qui désire
Marche, épris et docile à ton regard divin;
Et comme sur la mer redoutable un navire,

Conduit par des marins soucieux du retour,
Cingle sans s'égarer vers l'invisible terre,
Ainsi va l'Univers, habité par l'Amour!

O déesse, commande à ma voix de se taire,
Ou fais que mes chansons aient un souffle trop court,
Si je n'ai quelquefois, à travers le mystère

De la forme qui change et de l'être qui meurt,
Dans le miroir du monde où regarde mon rêve,
De ta face éternelle entrevu la splendeur! »

. . . . . .

EUGÈNE HOLLANDE.

THÉATRES

PALAIS-ROYAL : *le Commandant Laripète*, opérette bouffe en trois actes, de MM. Armand Silvestre et Albin Valabrègue. — PETIT-THÉATRE : *la Dévotion à Saint-André*, et *le Songe de Khéyam*, de M. Maurice Bouchor : *l'Amour dans les enfers*, de M. Amédée Pigeon. — THÉATRE D'APPLICATION : *Daria*, pièce en cinq actes, de M. Henri Amic.

Quel état d'esprit bizarre que celui d'un directeur de théâtre! Les auteurs, nous le savons de reste, sont capables de tout; la moindre farce, si elle est sortie de leur plume, leur paraît considérable; tout les intéresse de ce qu'ils ont fait : tout, même les plus informes esquisses, prend de la valeur à leurs propres yeux. Il semblerait que la fonction du directeur de théâtre dût être de remettre les choses au point, de juger — au point de vue commercial — les affaires qu'on lui propose, et de ramener l'auteur à une plus juste appréciation de ses propres œuvres. C'est tout le contraire qui arrive. Le directeur spécule non sur la valeur de l'œuvre, mais sur le nom de l'auteur : tout lui convient, pourvu que cela soit signé d'un nom connu; le pavillon, pour le public, doit couvrir la marchandise : quel pavillon et quelle marchandise! M. Armand Silvestre est un conteur populaire; j'entends que les contes et les nouvelles qu'il publie presque quotidiennement dans certains journaux ont de nombreux lecteurs : l'an dernier, il a eu, à la Comédie-Française, un retentissant succès. C'est plus qu'il n'en faut pour donner confiance à un directeur de théâtre. Là où un enfant de dix ans, d'intelligence moyenne, prédirait à coup sûr un four noir, le directeur « voit » un succès. A l'auteur en vogue, il adjoint un vaudevilliste abondant; il fait répéter, convoque la critique, et quand, dès l'annonce même de la pièce, tout le monde prévoyait une chute certaine, lui seul croit au succès. Il joue, et c'est l'histoire du *Commandant Laripète*, une des inepties les plus lugubres qu'on nous ait encore données sur la scène du Palais-Royal. La chute a été si profonde qu'il serait puéril et cruel d'y insister; je n'en ai parlé que pour plaindre les comédiens d'abord, — et pour signaler ce singulier état d'âme qui rend un directeur, élevé dans le théâtre parisien, semblant devoir en connaître les détours, plus inexpérimenté en ces matières qu'un Pahouin après six mois de Paris.

Dans un prologue en vers qui précédait la chose en question, M. Armand Silvestre se réclamait de Rabelais. Oserais-je faire observer à M. Armand Silvestre qu'on n'est pas Rabelais parce qu'on se complaît aux ordures, pas plus qu'on n'est Ésope parce qu'on est bossu, Homère parce qu'on est aveugle, et Socrate parce qu'on a une femme acariâtre. En vérité, entre Panurge et l'amiral Lekeladubec, la différence est assez grande pour frapper même un directeur de théâtre. Et quand on pense qu'on m'a reproché, naguère, d'avoir été trop sévère pour *Grisélidis!* Est-ce de ma faute si le mysticisme de l'auteur du *Commandant Laripète* m'inspirait une certaine méfiance?

*
* *

Voyez M. Bouchor : hier, il nous donnait *la Légende de sainte Cécile;* la semaine dernière, les marionnettes ont représenté *le Songe de Khéyam* et *la Dévotion à saint André :* un « mystère », et un « caprice »; mais mystère ou caprice, il y a plus de poésie vraie dans ces minces rêveries que dans bien des gros actes que je sais. Et c'est ici que se marque avec évidence tout ce qui distingue un poète du plus habile versificateur. Je parlais de *Grisélidis*. Prenez les morceaux les mieux venus dans la pièce de M. Silvestre, par exemple les stances d'Alain ou les strophes de Grisélidis, au second acte, et comparez-les à certaines parties d'un des mystères de M. Bouchor. A première vue, la forme paraît également parfaite; mais relisez : sous les mots sonores et l'abondance uniforme, le vide de la pensée apparaît, les idées banales et plates, les développements purement oratoires, — tandis que, derrière les vers de M. Bouchor, la pensée reste entière, noble et simple. Et, puisqu'on parle de Rabelais, si l'un d'eux suit la vraie veine gauloise, j'imagine que c'est plutôt M. Bouchor que M. Silvestre.

Je serais bien embarrassé de vous conter en détail les deux charmantes fantaisies de M. Bouchor. Les traduire en vile prose serait un crime. Allez les en-

tendre ; vous savez quelle grâce ont les élégantes marionnettes de M. Signoret. Et vous verrez en même temps une aimable comédie de M. Amédée Pigeon, *l'Amour dans les cœurs*.

*
* *

Il me reste à vous parler de *Daria*, la pièce que M. Henri Amic a tirée du roman de M. de Pont-Jest, *Divorcée*. Je n'avais pas lu le roman ; la pièce m'a paru intéressante ; elle l'aurait, je crois, été davantage, si elle avait été représentée sur un théâtre aux dimensions plus amples. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'« optique théâtrale » ne s'applique pas seulement à la mise en œuvre d'une pièce, et qu'elle s'applique aussi aux sentiments qui y sont mis en jeu. Et si cette phrase vous paraît manquer de clarté, permettez-moi de préciser. Les sentiments qui se développent dans Daria sont trop grands pour le cadre ; ils semblent ne pouvoir s'étendre sans se heurter aux frises, et être obligés de se replier en quelque sorte sur eux-mêmes, pour se caser sur la petite scène du Théâtre d'Application. Et, si vous saviez quelle hauteur, quelle grandeur ont les sentiments de Daria, pour ne parler que d'elle !

Serve du prince Olsdorf, elle est dévouée corps et âme à son maître. « Si le barine et moi étions en danger de mort, que ferais-tu ? — lui demande son père. — Je sauverais d'abord le barine, et je courrais ensuite à ton secours. » Pour suivre le prince, elle abandonne « son pays et son père », comme on chante dans *l'Hérodiade* de M. Massenet, elle quitte tout, sans murmures sinon sans regrets, se soumet à toutes les fantaisies de son maître (fantaisies exclusivement paternelles, du reste) ; et, lorsqu'il la fait passer pour sa maîtresse, afin de divorcer avec la princesse, c'est à peine si son dévouement de chien fidèle se révolte un court instant. Le caractère de Daria est éminemment touchant.

Il est fâcheux que les beaux dévouements, pareils à celui de Daria, aient toujours une contre-partie ; j'entends qu'il faut bien que ce dévouement s'applique à quelqu'un, et ce quelqu'un paraît facilement indigne de l'abnégation qu'il inspire. A y regarder de près, le prince Olsdorf commet un des actes les plus monstrueux qui se puissent commettre moralement ; rien n'est plus lâche et plus criminel que d'abuser d'une affection. Qu'il ignore l'amour que Daria lui porte en secret, je l'admets : il lui faut une forte dose d'aveuglement, mais ses préoccupations présentes lui peuvent servir d'excuse. Est-ce, cependant, une raison pour abuser ainsi du dévouement de Daria ? Les preuves qu'elle lui en a données devraient la rendre plus sacrée à ses yeux ; et, à défaut de reconnaissance, la plus simple délicatesse devrait interdire au prince le véritable abus de confiance dont il se rend coupable envers Daria... On me dira que, pour le prince Olsdorf, Daria n'existe pas, en tant que femme, qu'elle n'est, à ses yeux, qu'une esclave, une chose. Pourtant, ne l'aime-t-il pas à la fin ?...

Mais il serait bien sot de reprocher à M. Amic d'avoir donné des torts au prince, puisque ce sont précisément ses torts qui rendent Daria intéressante. Aussi bien, M. Amic n'a-t-il voulu que nous conter une histoire dramatique ; il nous l'a contée de la plus émouvante façon. Nous n'avons pas à lui en demander plus. Et si, chemin faisant, il a su dessiner l'aimable figure de Daria, la serve-maîtresse, c'est tant mieux pour lui, et tant mieux pour nous ; nous n'avons même pas le droit de chercher si, dans ce personnage, il n'entre pas un peu de convention... Encore une fois, la pièce est intéressante, et c'est tout ce qu'il faut.

M. Brémont donne une belle allure au prince Olsdorf. M. Fenoux, qui remplaçait M. P. Achard, manque un peu de légèreté pour le rôle de Mériel, le sculpteur aimé de toutes les femmes. Mlle Rose Syma prête sa grâce touchante et un peu monocorde au personnage de Daria ; et je dirai de la beauté radieuse de Mme Marcelle Kamyx ce que je disais tout à l'heure de la pièce : le tableau fait craquer le cadre. Louons Mme Marie Laure, la mère de la princesse ; louons Mme Legat, Garniery, Willis et Barsange ; louons aussi MM. Flers, Godeau, Valmont, A. Mayer et Bele ; et louons M. Amic ; louons encore M. Bodinier... J'espère n'avoir oublié personne.

J. DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

A Nice.

Henri, — permettez-moi de ne le désigner que par ce prénom, — m'avait promis de venir passer avec moi à Nice la semaine du carnaval.

Il arriva par un jour gris. Le ciel était triste et un vent glacial soufflait.

Dès que je l'eus amené dans sa chambre, Henri s'exprima avec amertume et vulgarité :

— C'est cela votre pays du soleil ? Il fait un froid de canard ici... Je m'en vais.

— Non, je vous en prie... Un peu de vent nord-est. Demain, du soleil et il n'y paraîtra plus... Venez voir le défilé des mascarades, — un spectacle incomparable qui vous aura bientôt rendu votre gaieté...

Nous gagnâmes un balcon que j'avais loué à prix d'or, et, devant nous, les masques commencèrent à défiler. C'étaient des chars surmontés d'immenses figures en carton peint, si hautes, si vastes, si monstrueuses, que les chevaux auprès semblaient de petits chiens et les hommes de petits singes. Puis des cavalcades aux costumes éclatants ou bizarres. Puis des masques à pied en des accoutrements énigmatiques.

Des deux côtés de la rue, une foule épaisse admirait, et, sans me lasser, je fournissais à Henri des éclaircissements.

— Tenez ce rajah sur ce gigantesque éléphant : c'est Sa Majesté Carnaval XX.

— Pourquoi est-il en Indien ?

— Le comité des fêtes l'a ainsi décidé. Respectons le mystère de ses décrets... Voici le Cauchemar représenté par une tarasque affreuse... Vous comprenez l'allégorie ?... Voici le Tambour-Major magique.

— Pourquoi magique ?

— Vous êtes malveillant, Henri ! Le sens du cartonnage vous manque... Mais au moins ces masques à pied vous amuseront ? Ce monsieur avec un habit couvert de 13 et de 3, c'est-à-dire en costume très étroit. Cette vieille tenant une grammaire : les deux grand'-mères. Ce vieillard portant un 9 en bandoulière : le Vieux et le Neuf... Comment vous ne riez pas ?

— Ha ! Ha ! fit Henri.

— Non, m'écriai-je, vous ne riez pas franchement. Vous ne savez pas vous réjouir de la joie des humbles. Rentrons vite à l'hôtel. Votre attitude est déplorable.

***

Le lendemain, Henri pénétra dans ma chambre, l'air effaré, et dit :

— Que signifient ces coups de canon ?

— Rassurez-vous ! Rien de grave : ils annoncent la fête de la journée.

— Mais il pleut à verse !

— Qu'importe ! On commence par canonner ! Même si la fête n'a pas lieu, cela encourage et réconforte.

Henri regarda par la fenêtre, puis murmura tristement :

— Et maintenant qu'allons-nous faire, par cette pluie ? Connaissez-vous du monde ici ?

— Un peu... Voyons, savez-vous l'anglais ? Non. Le russe ? Non. L'allemand ? Non. Le polonais ? Non. L'italien ? Non. Le roumain ? Non. Le chilien ? Non. Le péruvien ? Non. Alors renoncez à la bonne société et résignez-vous à moi.

Henri eut un pâle sourire. Je lui donnai à lire les journaux indigènes : *le Petit Niçois*, *l'Éclaireur de Nice*, *le Phare du Littoral*. Ces feuilles sont fort bien rédigées. Les descriptions y sont magnifiques et enthousiastes. Nul scepticisme ne les souille. Quelles que soient les catastrophes qui menacent le carnaval, nos confrères niçois savent les interpréter avec confiance et bonhomie. La lecture de leurs journaux relève les plus abattus. Un des articles du jour attribuait aux commotions atmosphériques causées par les coups de canon les pluies fréquentes qui affligeaient la région. Henri me signala cette chronique avec force éloges, et fit aussitôt un parallèle entre la presse niçoise et la presse parisienne.

La presse parisienne eut le dessous.

***

A la nuit, la pluie avait cessé, et dès la première heure, comme le soleil brillait, j'entraînai Henri vers la promenade des Anglais.

C'est une vaste voie dallée qui longe la mer calme. Des palmiers squameux la bordent ; et aussi une rangée d'hôtels à l'aspect somptueux et redoutable. Les collines qui encerclent la ville apparaissaient très nettes sous leur tenture de verdure grise. Je crus le moment venu de faire appel aux mauvais sentiments d'Henri, au moyen d'une phrase consacrée par la tradition :

— Et dire, m'écriai-je, qu'à Paris, en ce moment, ils pataugent dans la boue et dans la neige ! Brrr ! j'aime mieux être à notre place qu'à la leur !

Henri protesta :

— Oui, je ne nie pas ces joies mauvaises... Mais ce climat, ce n'est pas tout à fait ce que je rêvais. Cela me donne l'impression d'une température truquée, travaillée, d'une température pour riche étranger. C'est le printemps sans le printems, sans ce je ne sais quoi de troublant, d'effervescent qui, en avril, au nord, nous caresse et nous tourmente. Cela m'a l'air d'un printemps-primeur, d'un printemps-Potel-et-Chabot, d'un printemps à un louis l'effluve. Il y a là-bas des arbres noirs, dénudés. On sent que le soleil fait ses affaires à part, en égoïste, et qu'il ne donne à la nature que ses glanes, son superflu. Tenez, comme une sorte de cabotin engagé pour la saison d'hiver...

— Avez-vous fini ? lui dis-je. Il faut aller déjeuner, ou nous raterons la bataille des fleurs.

On connaît trop les réjouissantes batailles de fleurs de Paris pour que je décrive la bataille des fleurs de Nice. Dans les deux villes, la tactique des combattants est semblable, l'entrain égal, la brutalité pareille. Henri défonça à coups de violettes plusieurs chapeaux, gifla de fleurs beaucoup de dames, et finalement reçut sur le nez un trognon plein de boue qui le fit saigner abondamment.

Cette perte de sang lui fut très profitable, et c'est d'un esprit fort joyeux qu'il pénétra dans le *veglione* ou bal masqué qu'on donnait le soir au théâtre.

Je m'étais muni d'un loup mauve, et Henri portait une fausse barbe. Sur la foi des voyageurs, Henri croyait qu'une folle et fine gaieté s'épandait en ces réunions. Rapidement il revint de son erreur.

D'abord il fit le tour des loges, du rez-de-chaussée, interpellant d'une façon virulente ou même spirituelle les dames et les messieurs qu'elles renfermaient. Nulle part il n'obtint de réponse ; parfois seulement un sourire découvrait sous la dentelle du loup de longues dents froides. C'étaient tous des Anglais. Il renouvela son expérience auprès des loges du premier étage et recueillit le même résultat. C'étaient tous des Espagnols.

— Ah çà ! me dit-il, il n'y a donc que des rastaquouères ici ?

— Prenez garde, répliquai-je, le Nicaragua vous entend.

A peine avais-je dit ces mots prudents, qu'un masque s'approchant d'Henri lui hurla furieusement :

— Et céloui-là, il dit que zé souis oun rastaquouère ! Mais c'est toi qui est une rastaquouère !

— Vous voyez, fis-je.

Et nous sortîmes.

***

Il y eut encore des jours de pluie maussades.

Au premier soleil, je louai une voiture et nous partîmes pour Monte-Carle, par le chemin de la Grande-Corniche.

La route serpente le long de montagnes abruptes, à pelage gris d'âne. Par endroits, des amandiers dressent leurs floraisons roses. De vastes étendues semblent veloutées par le feuillage des oliviers serrés et bas. A gauche, on voit des croupes drapées du manteau sans plis des neiges. A droite, des cultures en gradins descendent vers la mer pareille à un immense plateau de cristal bleu. Des promontoires s'y dessinent comme des feuilles ou des fleurs tombées. Tout cela est placide, sauvage, grand. Mais on rencontre des voitures à grelots pleines d'Anglais pas jolis, avec des châles.

Henri parlait combinaison de roulette. Je lui reprochai son indifférence :

— D'abord, fit-il, je ne dis rien de la nature, parce qu'il n'y a rien à dire ; parce qu'en face de choses comme ça, ce qu'on a de mieux à faire c'est de se taire ou de parler d'autres sujets. Ensuite je ne dis rien, parce que j'ai horreur des excursions. Horreur d'aller quelque part voir quelque chose. La nature, j'aime m'y plonger, m'y baigner, m'en imprégner, longuement, lentement, progressivement ; oui, y rester comme dans un bain jusqu'à ce que la douceur et le charme m'en pénètrent. Enfin je ne dis rien, parce que cette excursion est plus bête que toutes les autres. Voyez-vous, nous sommes en smoking et en vernis ; il n'y a pas à nier, ce n'est pas un costume pour nature. Et puis nous allons de Nice, ville de noce, à Monte-Carlo, ville de jeu. Nous le savons, nous le voulons. Cela nous gêne, nous gâte le spectacle. Il y a de la roulette dans l'air. Cela sent le croupier...

Nous arrivions à Monte-Carle :

— Ah ! ah ! s'écria Henri, nous allons donc le voir, ce repaire terrible, ce palais maudit, cet antre satanique, où les millions dansent et les cervelles sautent !

Mais à peine entré dans la salle de jeu, son enthousiasme s'apaisa :

— Quoi ! ce n'est que cela ? Un grand tripot, un tripot à plusieurs tables, voilà tout !

Et il jeta un louis à la douzaine du milieu. La douzaine du milieu sortit. Aussitôt un monsieur très complaisant se précipita sur la masse. Henri crut qu'il allait la lui remettre. Mais le monsieur disparut subitement. Ils ne se sont plus revus — jamais !

Henri, néanmoins, continua de jouer, avec alternatives de perte et de gain. A un moment, il laissa choir sous la table un louis. On le chercha vainement. Comme il s'étonnait de cet anéantissement, je lui expliquai que certaines personnes à Monaco, par crainte sans doute de la pluie, enduisent de poix leurs semelles. C'est ainsi que les pièces tombées à terre se collent parfois à des pieds innocents et qu'on s'efforce inutilement de les retrouver.

Cette explication, loin de calmer Henri l'exaspéra. Nous dînâmes hâtivement et coûteusement dans un cabaret voisin et nous regagnâmes Nice, où avait lieu, à minuit, la grande redoute blanche et mauve.

***

Les redoutes se distinguent des *veglione* en ce que le déguisement y est obligatoire. De plus, deux couleurs sont désignées pour les travestissements, à l'exclusion de toute autre.

Henri avait un costume de clown blanc, avec une lune mauve sur le ventre et un soleil mauve en arrière.

Moi, je me dissimulais sous une vague robe de moine blanche, à revers de satin mauve.

Les autres assistants mâles étaient, soit en clowns, soit en moines.

— Ou autremeng, comme nous avait dit la marchande, on tombe dans les costumes historiques ; et cela devieng commmpliqué !

Des lanternes mauves et blanches éclairaient le large hall du casino. D'honorables familles en mauve et blanc, assises à des tables de café, prenaient des bocks. Le blanc l'emportant en éclat et en quantité sur le mauve, la tonalité générale paraissait fade. De plus, la plupart des costumes étant taillés dans de la laine et la chaleur considérable, une inélégante odeur de gilet de flanelle humide planait.

Je perdis Henri dans la foule. Je le retrouvai au bout d'une heure.

— Je viens d'être intrigué par trois grandes dames, me dit-il d'un air triomphant.

— La preuve ?

— C'est bien simple : la première m'a confié des infamies secrètes sur la haute société anglo-américaine ! La seconde des choses analogues sur la haute société hispano-américaine ! La troisième des détails du même genre sur la haute société niçoise !

Ces trois preuves me convainquirent.

Il y eut ensuite de la pluie, du *veglione*, de la bataille de fleurs.

Enfin, le dernier jour du carnaval se leva. Il faisait soleil, ainsi qu'on dit là-bas. Et, bien qu'on fût en carême, la bataille des *confetti* s'engagea vigoureusement. Partout des dominos en lustrine, en satinette, roses, bleus, écarlates, oranges, criards, vulgaires, mi-

sérables. Devant les visages, des masques de fil de fer grossièrement peinturlurés.

Et pendant trois heures, tous ces êtres mal vêtus et mutuellement inconnus s'accablent de pelletées de *confetti*, de « bomboms », comme clament les marchands. Les bonbons s'écrasent sur les masques, pénètrent à travers les grillages, emplissent les yeux d'une poussière grise. A la fin de la journée, la couche de plâtre qui recouvre le pavé atteint plusieurs centimètres de hauteur.

— Est-ce laid! disait Henri. Est-ce bestial! Faut-il que l'homme soit encore assez brute pour trouver plaisir à jeter des choses sales sur des gens vilains qu'il ne connaît pas!

Puis, entraîné par l'exemple, il criait, lançant à plein bras les boulettes :

— Bataille! bataille!

Tellement l'homme est double et contradictoire!

A cinq heures, la lutte finie, Henri me proposa de partir pour Paris.

— Vous ne voulez pas voir brûler le Carnaval? demandai-je.

— Non, il est trop mouillé! Il ne prendra pas!

Nous soldâmes notre note d'hôtel, et à sept heures nous filions vers Paris.

Comme le train quittait la gare, Henri se leva et dit :

— Au revoir, Nice la bien appelée! Au revoir, Νίκη, digne de ce nom! Une fois de plus tu as vaincu, rançonné les Barbares. Non pas, comme jadis, les Barbares de Ligurie, mais ceux d'Albion et d'Amérique. Hurrah! Nous, au contraire, nous ne reviendrons plus te visiter durant ton hiver bruyant et factice. Nous autres, Franciman, nous t'aimons pour toi-même, en été, sous la ferveur d'un soleil africain, tranquille, ardente et solitaire. Quand Août ressuscitera, c'est alors que nous te reverrons!

— Dites donc! m'écriai-je, il me semble que vous venez de vous permettre une apostrophe. Je n'aime pas ces manières-là. Outre que votre procédé est ridicule, je le trouve inconvenant. Je ne voyage pas avec vous pour que vous causiez avec Nice. Tenez-vous-le pour dit.

Pendant le reste du trajet, Henri ne cessa de s'entretenir avec moi de la façon la plus charmante.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

La chaire d'histoire de l'École polytechnique.

Il ne faut probablement pas prendre au sérieux les protestations de quelques feuilles radicales contre l'élection de M. George Duruy à la chaire d'histoire et de littérature de l'École polytechnique.

M. George Duruy a obtenu une majorité écrasante au Conseil de perfectionnement de l'École, — 15 voix sur 18, — et ce vote est justifié par des travaux de premier ordre. En histoire, c'est *le Cardinal Carlo Caraffa*, où l'auteur développe cette idée que le Saint-Siège a été, par son népotisme, ses ambitions temporelles, sa politique égoïste et mesquine, un véritable fléau public pour l'Italie, à la fin du XVe siècle et durant le XVIe. En littérature, c'est *Fin de rêve*, roman historique contemporain où, sous des voiles transparents, il est facile de reconnaître Gambetta, dont le patriotisme et l'intégrité sont glorifiés en des termes qu'un journal réactionnaire, blâmant sans doute cet enthousiasme, qualifiait hier de « tout à fait lyriques ».

Voilà qui n'est déjà pas très orthodoxe aux yeux de certains radicaux.

Mais M. George Duruy a, de plus, osé se dire spiritualiste dans la préface d'une pièce en quatre actes, *Ni Dieu ni maître*, et de revendiquer « le droit de parler avec respect de croyances qui ne sont peut-être pas les siennes, mais qui ont été, qui restent celles d'une foule d'honnêtes gens ».

On conviendra cependant que cette profession de foi ne met pas en grand péril la libre pensée moderne.

Au surplus, n'est-ce pas sur ce terrain qu'il faut placer la question : peu nous importe ce que pense M. George Duruy; ce que nous voulons savoir, c'est la valeur de son enseignement. Le Conseil de perfectionnement, préoccupé de l'intérêt et du maintien des saines traditions de l'École, a dû faire une sérieuse enquête sur ce point, et il a répondu : tout est là.

Où irions-nous si une institution libérale et républicaine au premier chef, comme le mode d'élection en usage à l'École polytechnique, pouvait être annulée par des sommations anonymes, — peut-être intéressées, — et, en tout cas, injurieuses pour l'équité du ministre?

Que penseraient les Facultés, que penserait l'Université tout entière, si une injonction du premier organe venu de la presse radicale prévalait contre le libre suffrage d'hommes éminents, n'ayant en vue que l'intérêt du corps auquel ils appartiennent?

Les adversaires de la candidature de M. G. Duruy ont été bien mal avisés de mêler à cette affaire la presse, qui n'avait rien à y voir. L'Université, nous en avons de nombreux et assurés témoignages, commence à s'inquiéter de ce dédain qu'on témoigne pour ses franchises et de cette pression qu'on prétend exercer sur la décision du ministre. Si, — ce que nous ne voulons pas prévoir, — c'était le concurrent de M. Duruy qui fût nommé, quelle serait la situation morale de ce professeur, qui devrait sa chaire non à la désignation du Conseil, mais au patronage de ces mêmes feuilles qui, hier encore, traitaient avec si peu de ménagements la personne du Président de la République?

H. F.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 12 TOME XLIX 19 MARS 1892.

CHOSES DE GUERRE

(1870).

Toute la nuit, ils défilèrent le long de la route, harassés, épuisés, affamés, traînant la jambe, avançant à grand'peine. On n'entendait ni un chant ni un cri.

Au milieu de la nuit la pluie cessa; mais elle avait détrempé les chemins, semant partout de larges flaques d'eau boueuse. A vrai dire, nul ne s'occupait de l'eau ni de la boue. On voulait achever l'étape. De rang en rang, le bruit avait couru que l'étape était Madréville; et maintenant, tous, depuis le colonel jusqu'au dernier troupier, ne songeaient qu'à Madréville.

On marchait toujours. La capote et la tunique étaient transpercées, les bretelles du sac pesaient sur l'épaule, les souliers ramassaient d'énormes mottes de terre. Sur les talus, de place en place, un soldat s'arrêtait. Il essayait encore de faire quelques pas, mais il ne pouvait suivre et restait en arrière, boitant, éclopé. Enfin, à un détour du chemin, définitivement vaincu, il s'affalait dans le fossé.

— Tant pis, dit à Marcel un de ses compagnons, un tout jeune fantassin imberbe, aux cheveux blonds, aux traits doux, presque efféminés; tant pis, ils feront de moi ce qu'ils voudront. Je ne peux avancer. J'aime mieux crever ici.

— Je porterai ton fusil, lui dit Marcel. Sois raisonnable, fais un petit effort. Dans une heure, nous serons à Madréville.

— J'aime mieux crever ici. Mes pieds sont en sang, et je ne puis faire un pas de plus.

— Allons! appuie-toi sur moi.

— Je te répète que j'aime mieux crever... Non! je garde mon fusil. Au moins, si on m'embête, je pourrai me faire sauter la tête.

Et il se coucha, son fusil entre les jambes, l'air morne et résolu.

On avançait cependant. La tête de la colonne ne ralentissait pas sa marche. Mais les hommes tombaient, de plus en plus nombreux, de chaque côté du chemin. Les chefs s'y habituaient maintenant, et les camarades ne se préoccupaient pas des traînards. On ne pensait plus qu'à soi. Dans les rangs on répétait : « Madréville, Madréville! »

Les officiers eux-mêmes étaient épuisés. Minotel, le petit lieutenant, était tout blême. Parfois, perdant courage, il prenait le bras du sergent-major et se traînait ainsi quelques pas; mais, sentant que les hommes de sa compagnie le regardaient, par un suprême effort il tâchait de marcher seul, faisant bonne contenance pour ne pas perdre son prestige.

Tout d'un coup, sur une petite colline, on aperçut quelques maisons groupées; le toit d'une église, des chaumières... Enfin! c'était Madréville!

Halte! Les fusils en faisceaux!... Un ébranlement passa dans les rangs, comme un souffle de délivrance. Il y eut un cliquetis d'armes. Les hommes se laissèrent tomber par terre, au hasard, dans la boue détrempée, dans les chaumes [illegible]

L'aube apparaissait enfin. C'était comme une vague traînée blanche à l'horizon. Après la pluie de la nuit, la journée promettait [illegible] Au loin [illegible]

alouettes commençaient à chanter; et une légère vapeur s'élevait, comme un nuage transparent, du fond de la vallée.

*
* *

L'arrivée de la troupe avait stupéfié les paysans. Ils se tenaient devant leurs portes, silencieux et inertes, presque hostiles. Quelques-uns cependant avaient apporté de l'eau dans des brocs.

— Ah çà! nous prends-tu pour des grenouilles, mal bâti! s'écria un sergent chevronné. Allons, ôte ça, et sers-nous du vin et du pain. Nous te payerons.

— Mais je n'ai rien, mon sergent, balbutia l'homme, un vieux paysan à la face tannée, plus sillonnée de rides qu'une vieille pomme. Mais je n'ai rien. Ces gueux de Prussiens nous ont tout pris.

— Ah! canaille! Eh bien, nous verrons si tu n'as rien. Allons! où est ta baraque?

— Ma baraque est à moi, dit le paysan.

Et il se planta résolument devant la porte.

Quand il s'agit de défendre leur bien, ces timides deviennent des lions.

— Enlevez-le! dit brutalement le sergent.

En un clin d'œil, le villageois fut enveloppé et solidement maintenu, pendant que le sergent et ses hommes fouillaient partout.

Ils n'eurent pas besoin de fouiller longtemps. Après quelques minutes de recherches, ils triomphèrent. Derrière un vieux bahut, deux gros pains de quatre livres et, dans les combles, quelques quartiers de lard.

— Ah! brigand! tu mériterais d'être fusillé, s'écria le sergent. Mais je te pardonne. Tiens! voilà pour payer ton lard et ton pain.

Le soleil commençait à poindre. On pouvait distinguer à perte de vue, le long des arbres de la route, des groupes de soldats qui arrivaient en pressant le pas. Pourtant ils n'avançaient pas vite, et on les voyait de loin cheminer en boitant, tête basse, l'air misérable, la capote souillée de boue.

Le colonel et quelques officiers étaient montés sur le revers de la colline et, avec leurs lorgnettes, la carte à la main, ils exploraient l'horizon.

Soudain, comme un tourbillon, une troupe de cavaliers arriva ventre à terre au milieu du village, près de l'église.

— Place! place!...

Un soldat qui ne s'était pas rangé assez vite reçut un coup de pied de cheval... C'était le général qui arrivait.

— Le colonel? demanda-t-il.

Déjà le colonel était là.

— Vous avez laissé beaucoup de traînards sur la route... Pourquoi?

— Mais, mon général, l'étape était longue; et, depuis trois jours...

— Dans une heure, nous allons avoir ici toute l'armée prussienne. Vous êtes en première ligne. Ainsi, attention! il faudra tenir ferme. Pas de mouvement offensif à faire; mais seulement tenir. Faites créneler les maisons. Je vais vous envoyer de l'artillerie. Vous avez des munitions, n'est-ce pas?

— Oui, mon général, mais nous n'avons pas de vivres.

— Des vivres! que voulez-vous que j'y fasse... Enfin! tenez bon! Dans trois heures, le 97e débouchera sur votre droite. Il faudra tenir jusque-là.

Puis, sans écouter la réponse, il tourna bride, et repartit au grand galop de son cheval.

— Messieurs, dit le colonel, je compte sur vous. Pas une minute à perdre. Les maisons en état de défense, avec des meurtrières. Une barricade en avant du village. Coupez quelques arbres et mettez-les en travers de la route. Dans chaque maison des cartouches. Capitaine Morin, placez-moi une grand'garde de dix hommes. Et faites vite.

— Premier bataillon, première compagnie... dix hommes de grand'garde! cria le capitaine Morin.

Il y eut un moment d'hésitation.

— Avez-vous entendu? cria-t-il.

La compagnie commença à se masser, tant bien que mal, sur la route...

— Allons! dit le capitaine, dix hommes de bonne volonté!... Et il prit au hasard les soldats qu'il rencontrait. Toi, Lucheneau, bon! Et le sergent Plicard! Allons! Plicard!... Et Daniel!... Sous-lieutenant Bosc! prenez le commandement... A un kilomètre d'ici, pas davantage... vous entendez bien... Dès que vous verrez l'ennemi, vous vous ralliez sur le village... Pas de bêtise; pas de dévouement inutile.

On vit cette poignée d'hommes se perdre sur la route qui s'allongeait devant eux, silencieuse et menaçante... A un demi kilomètre plus loin, elle faisait un coude... Ils disparurent... On ne devait plus les revoir...

*
* *

Pendant ce temps, on mettait le village en état de défense. Les paysans, ahuris, hébétés, essayaient vainement de s'opposer à la démolition. On ne tenait pas compte de leurs prières. Même on riait de ces lamentations vaines. Comprenant bientôt leur impuissance, ils ne cherchaient plus de raisons à donner; et, courbant la tête, assistaient à cette dévastation de toute leur existence. Passé et avenir, tout s'écroulait sous les coups de pioche qui sapaient les murs, trouaient les bois, abattaient les palissades. Certains ne se résignaient pas. Une femme criait et pleurait si fort, éperdue, traitant les soldats de brigands et d'assassins, qu'on fut forcé de l'enfermer dans une cave.

Au bout d'une heure, la barricade était terminée, les meurtrières percées, les cartouches distribuées, les

capotes séchées au soleil, les baïonnettes astiquées et repassées, les fusils mis en état. Les hommes se sentaient plus dispos. Ils n'avaient plus faim. Des pains trouvés chez l'habitant, avec des pommes de terre, des quartiers de lard fumé, les vivres du sac, un peu de café, quelques gouttes de l'eau-de-vie frelatée que débitait le cabaretier du village : il y a de quoi renaître à la vie quand on est jeune.

Cependant le colonel interrogeait du regard l'espace qui s'étendait devant lui.

— Et leur sacrée artillerie qui n'arrive pas !

Il tirait sa moustache blanche avec rage, fumant sa pipe de bruyère par larges bouffées saccadées. On n'osait pas s'approcher, car on le voyait de méchante humeur.

Soudain, à la grand'garde, un coup de fusil, puis un autre, puis toute une salve; et, presque au même moment, débouchant de la route en faisant trembler le sol, une troupe de hussards prussiens, cent hommes environ. Ils se précipitaient, bride abattue, sur le village.

A peine furent-ils aperçus qu'ils furent accueillis par une violente fusillade. Aussitôt ils firent demi-tour; ils avaient vu la barricade et ne voulaient pas venir s'y heurter. Il n'étaient guère qu'à deux cents mètres des Français, quand ils tournèrent bride, passant par les fossés, les champs, les haies, et détalant aussi rapidement qu'ils étaient venus.

Mais la fusillade avait porté : des chevaux sans cavalier se dispersaient dans la plaine, galopant au hasard. Un de ces chevaux se précipita, affolé, au milieu de la barricade, et tomba parmi les branches, écumant, soufflant, l'œil hagard. Il avait une balle dans le poitrail, et le sang noir coulait en abondance par un gros jet intermittent.

Un peu plus loin, on entendait un blessé qui criait : *Hilf! hilf!* Mais, au lieu de l'aider, ses camarades, dans l'entraînement de la fuite, le foulaient aux pieds de leurs chevaux et précipitaient leur retraite.

Marcel put voir distinctement un hussard dont le bras avait été brisé par une balle. Il vacilla, essayant vainement, avec la main gauche, de se raccrocher à la selle. Enfin, après une courte lutte, il s'abandonna; mais les étriers tenaient encore, et il était traîné par le cheval qui continuait à galoper, et on voyait sa tête bondir et rebondir sur le pavé, avec des soubresauts étranges, pendant que les autres, ceux que la fusillade n'avait pas atteints, le bousculaient sans pitié.

L'attaque et la riposte n'avaient pas duré une minute. Bientôt tout rentra dans le silence; on entendait seulement le galop des chevaux, de plus en plus lointain, se perdre sur la route.

— Ah ! les gredins ! ils ont sabré notre grand'garde, s'écria le colonel !

Puis, s'adressant au commandant :

— Les soldats tirent trop haut. Avez-vous vu? Nous aurions dû en démolir deux fois plus, s'ils avaient mieux visé.

— Qu'est-ce que nous ferons des blessés qui sont devant nous?

— Avez-vous vu ces imbéciles de hussards? Si ça ne fait pas pitié! Une charge contre un village fortifié! Enfin, si vous y tenez, allez cueillir ces blessés... Moi, je vais voir ce qu'ils ont laissé de notre grand'garde...

— Mon colonel ! pas d'imprudence.

Il haussa les épaules, et s'éloigna au petit galop de son cheval.

Cependant les deux médecins du régiment, aidés de quelques hommes, allèrent ramasser les hussards que la fusillade avait abattus. Ils les rapportèrent sur les fusils. Un de ces hommes, un beau garçon à moustache blonde, avait une plaie au front. Il râlait. Un autre avait la cuisse cassée, et, malgré la souffrance, tâchait de ne pas gémir. D'autres, blessés moins grièvement, effarés, anxieux, claquaient des dents, saisis à la fois par la douleur et la terreur.

Le dernier blessé qu'on apporta fut un hussard, tout jeune, âgé de dix-neuf ans à peine. Il avait une plaie au ventre. Les yeux hagards, il demandait à grands cris qu'on l'achevât. Il parlait un peu français : *Pardône, Franzose, pardône!*

— Il sera mort dans quelques heures, dit le major au capitaine Jacob. Que faut-il en faire? Le mieux serait de l'achever pour lui éviter ces atroces souffrances, inutiles. Pourtant, nous n'en avons pas le droit.

Et Marcel se demandait si cette blessure n'était pas son œuvre. Il se souvenait qu'au moment où les hussards approchaient, il avait visé : deux fois il avait tiré; deux fois il avait visé. « C'est peut-être moi l'assassin, » se disait-il.

Le malheureux Allemand se tordait dans des convulsions déchirantes. On avait coupé sa chemise et sa tunique, et on voyait par le trou de la balle sortir les intestins, rouges de sang.

— Docteur, dit le capitaine Morin, enlevez cet homme, car c'est un vilain spectacle, et il ne faut pas démoraliser nos gens.

Cependant ce petit combat contre la cavalerie avait réconforté les troupiers. Ils se sentaient plus forts. Ils plaisantaient. Cette charge de hussards avait été bien amusante. Derrière les maisons et les fascines, avec de bons chassepots, on n'a rien à craindre. Si seulement ils avaient l'idée de recommencer. Et puis ils admiraient leur colonel. Il est parti, tout seul. C'est assez crâne tout de même.

Au bout de quelques minutes, on le vit revenir, au petit trot de son cheval. Dès qu'il arriva, ses officiers l'entourèrent.

— Eh bien, mes enfants, enlevés! Ils nous ont enlevé notre grand'garde. Le lieutenant a été tué. Plicard a eu la tête fendue par un grand coup de sabre. Quant aux autres, ils ont disparu. On les a fait prisonniers,

sans doute... Mais, au fait, il y a des prisonniers... il faut les interroger.

— Nous avons un soldat qui parle admirablement l'allemand, dit le capitaine Morin, c'est l'Alsacien Marcel Freund.

— Eh bien, dit le colonel, il va nous aider.

Marcel et le soldat prussien furent amenés devant le colonel.

Le prisonnier blessé n'avait que des contusions. Son cheval, ayant été frappé de deux balles, avait roulé par terre. Il avait été pris sous le ventre de sa monture, et, comme il n'avait pu se dégager, les chevaux l'avaient piétiné de tous côtés. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, à front bas, l'air ahuri.

En arrivant devant le colonel, il fit le salut militaire.

— Écoute, lui dit le colonel, si tu nous dis la vérité, on ne te fera pas de mal; mais, si tu nous trompes, tu seras fusillé.

— *Mein Gott, mein Gott!* gémit le pauvre diable.

— D'où venait ton régiment?

— De Sarreguemines.

— Y avait-il des Prussiens entre Sarreguemines et Madréville?

— Madréville; je ne connais pas Madréville.

— Madréville, c'est ici. — Y avait-il de l'artillerie?

— Beaucoup d'artillerie.

— Mais combien de batteries?

— Je ne sais pas.

— Et de l'infanterie?

— Beaucoup d'infanterie.

— Et le quartier général, où est-il?

— Ah! je ne sais pas. Notre commandant nous a dit que nous allions à Paris.

— Est-ce que l'infanterie venait de ce côté?

— Je ne sais pas!

— Tu ne sais donc rien, triple brute!

Le malheureux ne put retenir ses larmes. Il avait un air si piteux et si craintif que le colonel et les officiers sourirent. Cela redoubla la frayeur du prisonnier.

— Qu'est-ce qu'on peut tirer d'une pareille brute? Allons, c'est bon; qu'on le garde avec les autres blessés.

Soudain, un sifflement passa sur le village, et un obus, à une centaine de mètres en arrière, alla s'enfoncer dans les champs.

Le colonel regarda sa montre.

— Huit heures, et pas d'artillerie! Je jurerais bien qu'à l'état-major personne ne sait où nous sommes. Pas d'artillerie! Quelle misère!

Un nouvel obus, plus rapproché, siffla encore. Puis un autre vint tomber en avant du village. Puis un autre, mieux dirigé, s'enfonça dans une des maisons, trouant le toit, éclatant avec fracas, blessant trois soldats et mutilant une vieille femme qui avait voulu, malgré tout, rester devant la porte de sa maison ravagée.

— Allons! c'est la danse qui va commencer! Et on nous abandonne ici! Enfin, tant pis! Messieurs, nous tiendrons tant que nous pourrons. Les hommes dans les caves, si possible, ou dispersés dans les champs. Inutile de s'exposer, et, en rase campagne, les obus ne font pas de mal. Faites hisser le drapeau d'ambulance au clocher de l'église. On y transportera nos blessés. Cela n'empêchera pas messieurs les Allemands de tirer dessus; mais au moins nous aurons la conscience tranquille.

*
* *

A présent les obus tombaient dru comme grêle. Presque toutes les maisons de Madréville étaient trouées, percées de part en part. Dans quelques-unes, il y avait un commencement d'incendie. Heureusement la pluie avait mouillé les chaumes des toits et les poutres, et, comme il n'y avait pas de vent, le feu ne s'étendait pas.

Le colonel regarda sa montre.

— Au train dont ils arrangent Madréville, dans une demi-heure il n'y aura plus une maison debout. Ils nous enverront de l'infanterie... Toute la lyre!

Il y avait déjà une quarantaine de blessés. Dans l'auberge, qui était la principale maison du village, un obus avait éclaté, blessant à la figure le capitaine Morin et tuant les deux fourriers qui étaient venus prendre les ordres du capitaine. On avait laissé les cadavres des deux fourriers. Mais que pouvait-on faire du capitaine?

Il était étendu sur une civière; et on lui avait mis une serviette sur la figure, car personne ne voulait voir ce hideux spectacle.

« A boire, à boire! » gémissait-il... Le sang coulait de la figure dévastée, par le front, par le trou où étaient le nez, les yeux et la bouche. « A boire, à boire! » gémissait-il d'une voix indistincte. Mais ses paroles faisaient glouglou avec le sang qui sortait de partout, inondant son cou, ses vêtements. Un soldat s'approcha, et essaya de le faire boire... « Mes enfants, mes pauvres enfants! je n'y vois plus, je suis aveugle! aveugle! »

De cette salle de l'auberge, où étaient deux morts et trois blessés, sortait, comme un encens hideux, une odeur fade, nauséeuse, l'odeur du sang humain; et elle se mêlait au parfum des alcools de village et à la fumée âcre de la poudre qu'avait produite l'obus en éclatant.

Cependant le bombardement redoublait toujours. Il était à la fois furieux et méthodique. La précision n'exclut pas la vigueur. D'ailleurs les Prussiens pouvaient bombarder sans crainte : aucune artillerie n'était là pour leur répondre. Au loin, on entendait, à droite, à gauche, en avant, en arrière, le canon qui grondait, formidable. Sans doute, il s'agissait d'une grande bataille, où la défense de Madréville ne représentait qu'un épisode minuscule.

La défense de Madréville! Mais on ne pouvait plus le défendre. Comme l'avait prédit le colonel, au bout d'une demi-heure il ne restait plus une seule maison debout. Les murs étaient troués, écroulés, éculés. Quelques pans se dressaient par-ci, par-là, à demi intacts encore; mais ils penchaient comme des ruines. Plus de toits, plus de fenêtres. Tout était brisé, disloqué, transpercé. Partout la dévastation. Il faut trois siècles de persévérance et d'énergie à dix générations de travailleurs pour faire un village; il suffit de quelques minutes pour le détruire.

Malgré le bombardement, le moral des soldats restait bon. Ils s'abritaient tant bien que mal; et, comme, après tout, les obus font plus de bruit que de besogne, ils prenaient l'habitude de cet orage sinistre.

Mais ce n'était qu'un commencement.

— Voilà l'infanterie! Voilà l'infanterie!

Et aussitôt la canonnade se ralentit, sans cesser tout à fait, mais devenant plus mesurée, tandis qu'à droite et à gauche de la route, à travers champs, et sur la route même, débouchaient en bon ordre les casques prussiens. Une salve les accueillit, puis une autre, puis une autre encore. Ils continuaient à avancer; puis subitement ils répondirent. Alors ce fut une fusillade terrible. Les sifflements des balles, bruyants et rapides, déchiraient l'air de toutes parts. Les plâtres, les maisons, le bois des fenêtres, les arbres de la route vibraient. Parfois on entendait un son mat. C'était une balle qui touchait un soldat; et ce bruit était suivi d'un gémissement étouffé, d'un cri ou d'un juron, quelquefois d'un grand soupir.

Au bout d'un quart d'heure, le régiment était à demi anéanti. Partout du sang, des cris, des plaintes sourdes et confuses.

Le colonel avait reçu une balle dans la main droite. Il avait entouré son poignet d'un mouchoir; mais, indifférent à cette blessure ainsi qu'aux balles, il se prodiguait, allant partout où il voyait faiblir le feu des défenseurs de Madréville.

Le capitaine Morin râlait encore, mais plus faiblement. Le commandant Espire avait été foudroyé par deux balles.

On ne s'occupait pas des blessés, car il y avait des blessés partout. Un sergent, qui avait le bras cassé, soutenait avec la main droite son bras qui se balançait inerte, et encourageait ses hommes. Le lieutenant Minotel avait les reins cassés par une balle. Il était tombé au milieu de la grande rue, au moment où il allait chercher des cartouches. Sans pousser un cri, il avait perdu connaissance. Après quelques minutes de stupeur, il s'était à demi relevé, et, en rampant, avait pu s'adosser au mur d'une maison qui faisait un angle rentrant. Il perdait tout son sang, et sa trace dans la rue était marquée par une traînée rouge. Maintenant, il était presque à l'abri; les balles crépitaient autour de lui sans l'atteindre, et il se disait : « Je vais mourir ici. » Il revoyait la maison paternelle où chacun lui faisait fête, ses deux jeunes sœurs, si gaies, si aimantes, et son père, le vieux capitaine, et sa fiancée, qui, le jour du départ, avait cousu dans sa tunique une petite croix. Il revoyait tout cela. Que vont-ils dire quand ils apprendront qu'à Madréville, par une belle matinée d'août, leur fils, leur frère...? Et sa pensée, rapide, voyait déjà le facteur apportant à l'humble foyer la nouvelle de cette mort.

*

Le feu bien nourri et bien dirigé des chassepots avait fait des ravages [illegible] Ils n'osaient plus avancer. On voyait leurs chefs, brandissant l'épée nue, qui les prenaient par le collet, les rudoyant, les forçant à marcher, leur montrant le village d'où sortait une fusillade meurtrière. Mais ils ne bougeaient pas, car chaque pas fait en avant était le signal d'une nouvelle décharge, et à chaque décharge il tombait cinq, six, huit, dix d'entre eux.

— En avant! en avant! hurlaient les Prussiens.

— Hardi! Feu! Courage! Fusillez-les ferme! disaient les Français.

Et ces braves gens, qui ne se connaissaient pas, qui n'avaient aucun motif de haine ou de colère, s'envoyaient la ruine, la douleur et la mort.

Et les balles pleuvaient, et l'ivresse du carnage s'était emparée de ces hommes... Ils oubliaient qu'ils étaient des hommes.

Tout à coup un grand mouvement se fit en arrière du village :

— Les voilà! les voilà!

Le colonel regarda sa montre... C'est le 97e, sans doute.

Hélas, non! C'étaient deux régiments prussiens. Ils avaient réussi à tourner le village. Madréville était cerné.

Jusque-là l'issue était douteuse. Maintenant la défaite était certaine.

Il y eut un grand silence qui dura quelques secondes à peine.

Les deux nouveaux régiments ennemis n'étaient plus qu'à mille mètres de Madréville. Ils commencèrent par une effroyable fusillade, qui passa comme un ouragan.

Les défenseurs de Madréville, attaqués de front, de flanc et de queue, n'avaient plus rien à espérer. La rue était pleine de cadavres. On voyait aux fenêtres, brisées et démolies, pendre des corps que les soldats avaient placés là pour faire office de matelas et amortir les balles. Le sang coulait sur les pavés, mêlé à la boue, et l'effroyable fracas de toute cette mousqueterie ne parvenait pas à étouffer les cris confus, les hurlements, les gémissements.

Cependant les hommes qui restaient debout, s'ils

avaient perdu l'espérance, avaient gardé toute leur énergie, et, rageusement, encore à peu près abrités par ce qui restait des murs et des toits, ils répondirent à la salve des Prussiens par une fusillade bien nourrie.

Les Prussiens avançaient toujours. Mais il était consolant de penser que cette attaque leur coûtait cher. Leurs rangs s'éclaircissaient; on voyait les plus ardents courir vers le village, puis soudain s'arrêter, battre des bras et tomber. Il y en eut un qui plia sur les deux genoux, comme s'il voulait prier, et, après avoir oscillé, chancela, puis s'affaissa. Les vivants étaient forcés d'enjamber les morts; ils s'arrêtaient au milieu de leur course pour tirer, puis repartaient de nouveau.

Ils étaient arrivés jusqu'à deux cents mètres des maisons, et Marcel pouvait voir sur leur figure bestiale et inerte l'effarement des moutons qu'on conduit à l'abattoir.

Quelques minutes après, ils étaient dans le village.

Alors ce fut une nouvelle bataille, plus acharnée encore que la première. Chaque maison, si démolie qu'elle fût, devait être prise d'assaut. La mairie, où s'étaient retranchés la plupart des officiers, fut l'objet d'un siège en règle. Le colonel, blessé au ventre, agonisait dans un coin de la salle. Le commandant Marquis, tout noir de poudre et tout rouge de sang, les deux doigts emportés et la joue transpercée, avait jeté son épée, et avec un fusil épaulait et tirait comme un simple soldat. Des coups de feu éclataient de tous côtés. Mais les assaillants, ainsi qu'une marée montante, affluaient toujours. Aussi loin qu'on pouvait voir, les casques à pointe arrivaient, et on sentait que, derrière ceux qu'on voyait, il y en avait d'autres, et d'autres encore. On avait beau en tuer, en tuer encore; ils se renouvelaient comme par miracle.

La porte fut enfoncée à coups de crosse. Un flot de soldats allemands s'y engouffra. « Pas de quartier! pas de quartier! hurlaient-ils. — Tiens, misérable! voilà pour toi, » dit un sous-officier prussien à un blessé qui, dans les convulsions suprêmes de la dernière agonie, agitait désespérément les bras; et il lui traversa le cou avec sa baïonnette.

Quelques coups de feu partirent du groupe des Français qui s'étaient massés dans le fond de la salle. Trois Prussiens tombèrent. Les autres, rendus furieux, déchargèrent leurs fusils à bout portant sur les soldats français qui étaient restés debout.

Puis il y eut un grand silence. Au dehors, les détonations avaient cessé.

— Hourra! hourra!

— Hourra! hourra! répétèrent les hommes qui passaient dans la rue.

Une sonnerie de clairon retentit. C'était la fin de la bataille.

— Bravo, mes enfants! bravo! disait le commandant prussien. Bravo! Bien travaillé! Vous avez bien mérité de votre Dieu et de votre roi!

Et, impassible, sans se soucier des morts et des blessés, il conduisait son cheval dans la rue encombrée de cadavres et de mourants. Mais l'animal, plus humain que son maître, avançait avec précaution, presque timidement, évitant les cadavres, épargnant les blessés, et, tout tremblant de peur, l'œil hagard, il soufflait bruyamment en allongeant le cou.

*
* *

Une fois l'ivresse du triomphe passée, les vainqueurs songèrent à profiter de la victoire.

Il faut laisser les mourants. Ils sont peu intéressants. Que faire avec de pauvres êtres dont le ventre est ouvert, ou la tête fracassée, dont la cervelle est à moitié en bouillie, ou dont les intestins troués sortent en désordre; ou ceux encore dont la mâchoire est disloquée, avec l'œil pendant hors de l'orbite, tout sanglant, ou encore ceux qui, livides, ayant perdu tout leur sang, sont soulevés par le hoquet convulsif de la fin? Il faut les laisser mourir tranquilles, sans s'encombrer. Un peu de paille suffit, quand on a de la paille.

Les autres, ceux qui ont la cuisse cassée, ou le pied broyé, ou seulement quelques doigts de moins, iront à l'ambulance, quand on pourra et comme on pourra. Que diable! un pied ou une jambe de moins, ce n'est pas une affaire!

Enfin, ceux qui sont blessés légèrement, tant pis; il faut qu'ils marchent. A la guerre comme à la guerre!

*
* *

Marcel était parmi les prisonniers. Une balle lui avait éraflé l'oreille; par une sorte de miracle il n'avait pas d'autre blessure.

— Vous êtes prisonniers, leur dit en bon français l'officier supérieur prussien qui commandait. Je vous rappelle le code militaire : toute désobéissance est punie de mort; toute tentative d'évasion est punie de mort; toute réplique à un ordre est punie de mort. On vous donnera des vivres comme à nos soldats. Je n'admets ni plaintes ni réclamations. Vous avez à faire une étape de vingt kilomètres. En route!

Il était midi. La chaleur était accablante. Il fallut repartir; et de nouveau, comme des vaincus, courbant la tête, harassés, sans avoir bu ni mangé, humiliés par la défaite, épuisés par cet immense et inutile effort, les pieds encore sanglants de la longue étape de la veille, avec le souvenir des amis morts et la vue du drapeau conquis, suivre cette même interminable route, sous la surveillance rogue et brutale de ces hommes dont on ne comprend même pas la langue.

Quelle journée! quelle interminable journée!

Au loin, le canon grondait, à droite, à gauche, partout... A un moment, l'escorte croisa un régiment de cuirassiers blancs. Les cavaliers, voyant que c'était un

convoi de prisonniers, poussèrent un hourra d'allégresse! Il paraît que, dans l'ensemble, la bataille était perdue pour les Français.

Pauvres enfants! — car ce n'étaient que des enfants encore! — S'imagine-t-on ce qu'est la douleur d'une main brisée par une balle, qui, à chaque mouvement de la marche, est ébranlée? Les linges tachés de sang collent sur la plaie, qui gonfle, toute rouge, toute brûlante. La fièvre dévorante anéantit les forces, et il faut marcher, marcher toujours, sous un soleil brûlant, avec la honte de la défaite; et, à chaque pas, une secousse qui fait atrocement vibrer tous les doigts endoloris et retentit jusqu'à l'épaule, comme si, à chaque pas, c'était une blessure nouvelle.

Pendant qu'ils marchaient ainsi, là-bas, dans le village, les mourants avaient été réunis dans une grange, Français et Prussiens, côte à côte; car, si près de la mort, il n'y a plus de haines. Ils râlaient, et la vie leur échappait, goutte à goutte; cette précieuse vie, que tant d'êtres chers avaient depuis vingt ans ménagée avec amour. Un jeune lieutenant bavarois, à la fine moustache, maintenant pâle comme un drap blanc, serrait d'une main convulsive un petit portefeuille... Ses yeux voilés, à demi clos, ne distinguaient plus rien qu'une ombre, comme un fantôme éloigné qui se perdait là-bas, vers l'Est... Là-bas, très loin, très loin, celle qui l'aimait et qui, au départ, se haussant devant lui et lui entourant le cou de ses deux bras, avait dit : « Ne m'oublie pas! ne m'oublie pas! » Mais sa poitrine avait été traversée par une balle, et, chaque fois qu'il respirait, c'était comme le mouvement d'un soufflet; et l'air entrait bruyamment dans la poitrine par le grand trou ouvert. Mais son supplice allait finir; car il respirait de plus en plus lentement, et, malgré le grand soleil et la chaleur du jour, ses membres étaient tout froids.

Le colonel avait une balle dans le ventre, mais il ne souffrait presque plus... « Mon régiment! mon régiment! » répétait-il. Il avait déjà un peu de délire... « En avant!... hardi! » Déjà les paroles expiraient sur ses lèvres. C'était comme un murmure de plus en plus faible. Il revoyait les combats de sa jeunesse et la prise de Constantine, où il était alors adjudant... Constantine!... La Kasbah!... « Hardi, les goums! hardi! » Mais la langue devenait pâteuse, et ce n'était plus qu'un hoquet indistinct.

D'autres, à côté d'eux, des sous-officiers, des soldats, pauvres êtres doux et naïfs, alignés le long des murs pour permettre le passage de l'artillerie et de la cavalerie, le corps fracassé, sanglant, déjà inerte, gémissaient, râlaient, se tordaient. Qui sait si tous ces gémissements et tous ces râles n'iront pas trouver là-haut quelqu'un ou quelque chose qui entend?

Quant aux morts, on les avait entassés derrière une étable, et ils formaient une sorte de monticule hideux d'où passait, de-ci de-là, une jambe mutilée, ou un pied nu, ou d'affreuses loques déchirées, mouillées de sang et de boue. Par cette chaude journée d'août, déjà les mouches bleues commençaient à bourdonner tout autour.

*
* *

Marcel, avec les prisonniers, défilait sur la route. Depuis deux jours il vivait comme dans un rêve. Tout ce qu'il venait de voir, au lieu de lui inspirer de l'horreur, l'avait animé d'un sentiment nouveau qu'il ne se connaissait pas. Il découvrait au fond de son âme des dessous qui le consternaient; ce sang, ces menaces, ces tueries avaient jeté en lui non la haine de la guerre, mais la haine de l'ennemi. Oui, c'étaient bien des ennemis, ces hommes qui avaient vaincu, qui portaient un autre uniforme, qui obéissaient à des maîtres fanatiques et dont l'arrogance et la brutalité étaient comme une insulte de plus, plus sanglante encore que la victoire même.

Où sont les projets de fraternité humaine? Ces Allemands, ces Prussiens sont-ils nos frères ou nos oppresseurs? Sont-ils même des hommes comme nous? Où est le devoir? Faut-il les haïr ou les plaindre? Faut-il les avoir en horreur ou en pitié? Quoi! la France, la chère patrie, est mutilée, sanglante, écrasée sous la sale botte de cet odieux tyran!

Alors pourquoi songer à la conciliation, à la paix, à cette chimère d'hommes libres qui vivent à côté les uns des autres, sans mitrailleuses et sans chassepots? Où est la vérité? où est la justice?

— *Vorwärtz!* répétait durement le sous-officier... Allons! chiens de Français, plus vite! il faut marcher!

Voilà donc à quoi avaient abouti toutes les conceptions des philosophes, des poètes, des savants! Avoir eu Cicéron, Sénèque, Aristote, Leibniz, Voltaire, Diderot, Montesquieu, et en arriver là, à cette barbarie, à ce massacre, à cette infamie! Y a-t-il un progrès? y a-t-il une civilisation? La loi du plus fort, après tout, c'est la vérité suprême; tout le reste n'est que de la blague.

*
* *

— Tiens, conscrit, regarde-moi ça!

Celui qui interpellait Marcel était un sergent de sa compagnie, nommé Guèdre, un homme d'une force herculéenne et d'une énergie brutale, éclatant sur sa mâle figure.

Fait prisonnier brusquement par l'irruption soudaine des Prussiens dans la maison où il s'était retranché, il n'avait pas pu se défendre; mais, au moment où le convoi de prisonniers se formait, il avait réussi, en profitant du tumulte du départ, à ramasser un sabre-baïonnette, et il le tenait sous sa capote, soigneusement caché.

— Regarde-moi ce joujou [illegible] voilà de quoi nous échapper pour cette nuit. Et il lui montrait le bout de la lame effilée.

A huit heures du soir, on était arrivé à l'étape où les prisonniers devaient passer la nuit. Le lendemain matin, ils devaient repartir par un train spécial pour l'Allemagne.

Pour la nuit, on parqua les prisonniers dans un camp placé près de la ville. Quatre sentinelles, le fusil chargé, les surveillaient; et, au delà du camp, d'autres sentinelles faisaient la ronde. Cependant, pour garder les six cents prisonniers, il n'y avait guère que trois cents hommes de troupes allemandes.

— Vois-tu, conscrit, dit Guèdre à Marcel, quand on eut posté les sentinelles, tu me plais, et, si tu veux, nous filerons ensemble. La nuit est noire en diable; il y a des nuages qui cachent la lune, et à cinquante mètres d'ici on n'est plus visible. Il ne faut pas songer à la ville : elle est gardée et bien gardée; mais j'aperçois par là-bas un bois qui me paraît être le commencement d'une grande forêt. C'est dans le bois qu'il faut nous cacher.

— Mais comment?

— Ah! ce ne sera pas très facile. Tu vois cette sentinelle qui passe et repasse près de nous. Je m'approche, je lui mets la main sur la bouche : tu prends son fusil, son manteau, son casque; moi, de mon autre main, je lui enfonce ma baïonnette dans le cou, et je ne le lâche que quand il ne remue plus. Cela prendra un quart de minute tout au plus. Personne n'aura rien vu. Je courrai au bois, tu courras après moi... Et nous serons loin quand on s'apercevra de la chose. Je sais bien que c'est risquer gros jeu; car, si nous sommes pincés, nous n'avons rien de bon à attendre. Mais nous ne serons pas pincés. Et puis, vraiment, c'est trop dur d'être le prisonnier de ces sauvages! Ils nous feraient languir à petit feu. Mieux vaut mourir tout d'un coup, avec vingt-cinq balles dans la carcasse, que d'être ainsi menés d'étape en étape, comme des bêtes.

La nuit était tout à fait venue. Trois sentinelles, allant et venant, surveillaient les prisonniers. Nos pauvres soldats s'étaient laissé tomber par terre et dormaient d'un lourd et cruel sommeil; quelques-uns, ceux qui étaient blessés, gémissaient doucement, à demi-voix, comme des enfants.

Dans l'ombre, Guèdre et Marcel guettaient le soldat prussien qui repassait près d'eux.

C'était un jeune homme de vingt ans à peine, à l'air tout endormi.

Soudain, Guèdre fit un signe à Marcel, et, d'un bond, comme un chat, il sauta sur le soldat, lui serrant la bouche avec sa main et l'étouffant. En même temps, Marcel, presque aussi prompt que Guèdre, saisissait le fusil.

— A toi! à toi! dit Guèdre à voix basse! Prends sa baïonnette et achève-le! Moi, je ne peux pas le lâcher; il crierait.

Le soldat, étouffé par le bâillon, roulait des yeux hagards, où éclatait l'épouvante.

— Prends donc sa baïonnette, et achève-le! Dépêche-toi, tonnerre de Dieu!

Marcel, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, avait retrouvé toute son énergie. Il prit la baïonnette et l'enfonça vigoureusement dans le cou du soldat, en la dirigeant du côté de la poitrine, comme pour les moutons qu'on égorge. Un flot de sang chaud, épais et poisseux, lui inonda les mains et jaillit à la figure de manière à l'aveugler.

L'homme chancela quelques secondes, puis tomba.

Toute cette lutte s'était passée dans l'ombre; les autres sentinelles n'avaient rien vu.

Rapidement, Marcel prit la capote, le casque et le fusil, et se mit à marcher le long du camp, ainsi qu'un factionnaire, pendant que Guèdre, relâchant peu à peu le bâillon, restait penché à terre.

Bientôt l'homme, qui s'était agité convulsivement, cessa de remuer. Guèdre le repoussa du pied et l'étendit par terre; puis, le recouvrant de sa capote : « Voilà pour te tenir chaud, mon vieux, » dit-il à demi-voix. Cette plaisanterie parut odieuse à Marcel.

Guèdre avait conservé tout son sang-froid.

— Promène-toi en long et en large, avec ton casque, ton manteau et ton fusil... On te prendra pour une sentinelle. Moi, je vais courir vers le bois; tu feras semblant de me poursuivre, et nous gagnerons ainsi tous les deux la forêt.

Il n'attendit pas la réponse de Marcel, et se mit à courir vers le bois... Marcel le suivit en courant; mais, au bout d'une vingtaine de pas, ils se heurtèrent à une sentinelle qui croisa la baïonnette devant eux...

— Tire dessus, nom de Dieu! dit Guèdre.

Il avait à peine achevé que Marcel lâchait son coup de fusil. Le Prussien étendit les bras, chancela la face contre terre... Guèdre sauta sur son fusil :

— Et, maintenant, en route! c'est le cas d'avoir de bonnes jambes.

Mais l'alarme était donnée, et toute la garnison prussienne fut sur pied en un clin d'œil. Marcel suivait Guèdre à quelque dix mètres en arrière.

Devant eux, à cinq cents mètres à peu près, se dressait la forêt, une immense masse noire, mystérieuse, inconnue, mais dont le mystère même était pour eux le salut.

Ceux qui pouvaient, dans l'ombre de la nuit, distinguer encore quelque chose, virent ce spectacle extraordinaire : un soldat français se sauvant à toutes jambes, et, derrière lui, détalant aussi vite, un soldat prussien avec le manteau, le casque à pointe et le fusil... Que signifiait cette course?... Pourquoi courait-il ainsi? Pourquoi ne faisait-il pas usage de son arme?

Un sous-officier, plus intelligent, comprit enfin :

— Feu! cria-t-il.

Quinze coups de feu partirent à la fois. Mais déjà Guèdre et Marcel étaient à la lisière du bois...

— Avançons... avançons!...

Ils coururent ainsi, haletants, éperdus, pendant cinq minutes, à travers les sentiers; se déchirant les mains et la figure dans les épines... Puis ils écoutèrent... Au loin, on entendait dans le camp comme une rumeur confuse; mais aucun soldat prussien ne les poursuivait.

— Nous voilà tranquilles, dit Guèdre... et maintenant orientons-nous. Surtout marchons tranquillement; car je suis tout essoufflé par cette course. Ça été rude; mais nous sommes sauvés!

— Sauvés! sauvés! murmura Marcel.

— Oui, sauvés! Allons! pas d'attendrissement inutile, et en route... D'ailleurs, si nous rencontrons un de ces gredins-là, nous sommes armés, et nous nous défendrons.

Marcel ne répondit rien; et alors tous deux, d'un pas rapide, suivirent silencieusement la petite sente qui les éloignait de la ville.

Tout d'un coup, ils entendirent au loin comme une fusillade rapide, comme un feu de peloton... puis un grand silence, puis de nouveau ce même bruit sinistre; puis un silence, puis de nouveau le feu de peloton.

Marcel et Guèdre se regardèrent. Ils avaient compris. Sans pouvoir dire un seul mot, ils s'embrassèrent en pleurant, et reprirent leur course.

*
* *

Voici ce qui s'était passé au camp.

Après le premier moment de surprise, les Prussiens avaient compris. Deux factionnaires assassinés. Deux prisonniers évadés. C'est grave, et on ne peut l'expliquer que par un complot.

Le commandant du détachement, un vieil officier ivrogne, inculte et grossier, exhala sa fureur en invectives brutales, d'autant plus irrité qu'il se sentait coupable de négligence et qu'il craignait une réprimande. Il convoqua immédiatement ses trois officiers en conseil, leur déclara que sa responsabilité était lourde, que la désobéissance des prisonniers pouvait avoir des conséquences désastreuses, et qu'il fallait, par un châtiment exemplaire, arrêter la rébellion commençante. Avec deux cents hommes, on ne peut en garder six cents que par une discipline de fer et une salutaire terreur.

Le seul moyen est alors de fusiller, pour l'exemple, cinquante prisonniers.

Les trois officiers se récrièrent, non pas sur le principe, qui est parfaitement légitime, mais sur l'application. Le nombre de cinquante est exagéré. Il n'y a pas eu rébellion à proprement parler. Le code militaire ne prévoit pas une répression aussi énergique; on s'expose à une punition rigoureuse si l'on dépasse certaines limites. Pourquoi, en un mot, au lieu de cinquante prisonniers, n'en prend-on pas un nombre moindre, quatre, par exemple, désignés par le sort : deux pour les deux factionnaires tués, deux pour les deux soldats évadés?

L'avis était sage et modéré. Il prévalut, et le commandant lui-même, en tempêtant, s'y rallia... par clémence, ajouta-t-il.

Toute la délibération avait pris un peu plus de cinq minutes. Le choix des quatre victimes ne prit pas plus de temps. On les fit aligner, et on compta : « Un, deux, trois, quatre. Numéro quatre, sortez des rangs. »

C'était un petit soldat, à la figure vive et alerte, un Gascon, toujours gai et chantant, nommé Landrac.

« Cinq, six, sept, huit. Numéro huit, sortez des rangs.»

— Pas de chance, mon vieux, lui dit Landrac en retroussant sa moustache.

Ce numéro huit était un gros balourd, à cheveux blonds tout ras, naïf et honnête. On l'appelait, dans sa compagnie, *Tête-à-Bœuf*. De fait, il s'appelait Martinée (Jean), né à Vierzon (Cher).

« Neuf, dix, onze, douze. Numéro douze, sortez des rangs. — Treize, quatorze, quinze, seize. — Numéro seize, sortez des rangs. »

Le numéro douze s'appelait Brisehutte. C'était un Parisien. Parisien veut dire joyeux compagnon. Brisehutte était toujours en gaieté. Il chantait fort bien la chansonnette.

Le numéro seize était un Parisien aussi, un grand garçon, pâle et maigre, qu'on appelait Dominique.

Tous les quatre, Landrac, Martinée, Brisehutte et Dominique se regardèrent...

— Vous allez être fusillés pour rébellion, leur dit le commandant. Ce sera un exemple.

— Eh bien, elle est raide, celle-là! dit Brisehutte.

— Allons! dépêchons-nous! dit le commandant.

— Nous ne voulons pas qu'on nous bande les yeux, dit Landrac.

Le sergent allemand qui commandait le feu était un jeune homme à figure douce, un peu enfantine.

— *Muth! muth!* dit-il à Landrac.

— Parbleu! répondit celui-ci, nous prends-tu pour des poltrons?

Ils étaient résignés. Seulement Brisehutte, tirant un crayon de sa poche, demanda la permission d'écrire :

« Mon cher papa, on va nous fusiller... et, quand tu recevras cette lettre, je n'existerai plus... Nous n'avions rien fait. Pardonne-moi, si je n'ai pas toujours été pour toi un bon fils. Pardonne-moi, et pense quelquefois à ton pauvre Camille. Je vais mourir comme un brave, et je sens que je n'ai pas peur. Mais j'ai une petite larme en pensant à vous tous. J'aurais voulu pouvoir t'embrasser une dernière fois. Si mon frère a un fils, qu'on l'appelle Camille comme moi. »

Puis, prenant la main du sergent, il lui glissa le papier :

— Adresse, dit-il. Poste.

Il y avait sur la lettre :

A M. Jules Brisehutte, 25, rue de l'Arbre-Sec, Paris.»

Le sergent hésita une seconde; puis, serrant vigoureusement la main de Brisehutte :

— *Ia*, dit-il, *ia!*

Ce fut le tour d'abord de Landrac, puis de Martinée, puis de Brisehutte, puis de Dominique.

C'est cette quadruple exécution qu'avaient entendue là-bas Guèdre et Marcel cheminant dans la forêt.

CHARLES ÉPHEYRE.

LES MYSTÈRES

Fragment d'une étude sur l'histoire des religions.

C'était une croyance générale des temps les plus reculés que tout était issu d'une profondeur divine, source intarissable de biens. Cette profondeur occupait une immense région souterraine. Telle était la forme que prenait dans des esprits où dominait non la pure raison, mais l'imagination, la pensée qu'un principe d'où procédaient toutes les existences était placé au delà de ce que la connaissance peut saisir, idée qui devait être comprise dans un sens moins matériel à mesure qu'affinerait les esprits le travail de la réflexion.

Le souverain de la grande région souterraine avait dans la mythologie grecque le nom de Pluton, dérivé du mot πλούτος qui signifie richesse; et sur les monuments les plus anciens où il figure, il tient d'une main cette corne débordante de fruits dont on fit aussi l'attribut ordinaire des fleuves, qui portent partout la fertilité. La mythologie latine parlait du trésor d'Orcus, le Pluton de l'Italie. Ainsi se figurait, en des temps de poésie, la croyance que dans le principe invisible d'où émanaient toutes les choses visibles, comme s'exprime Platon, se trouvait à l'état éminent, suivant une locution familière à Descartes, tout ce que déploie la nature, croyance diamétralement opposée aux théories qui, faisant abstraction de toute origine transcendante, vinrent depuis expliquer le monde par un progrès sans cause du néant à la perfection.

Aussi ne pensait-on pas, aux temps de la haute antiquité, qu'il régnât dans la grande région souterraine une absolue obscurité. On pensait, au contraire, qu'il s'y trouvait une lumière spéciale (*sua sidera norunt*) différente, à la vérité, de celle du jour, mais où celle-ci avait sa source, le soleil venant périodiquement s'y renouveler. C'est une doctrine qu'enseignait explicitement la mythologie égyptienne et dont les mythologies grecque et latine offrent des traces. Suivant la mythologie grecque, la Nuit était la mère des Grâces. De la nuit souterraine avaient jailli les astres, qu'on ne croyait pas jadis aussi éloignés qu'ils le sont. Aussi fut-ce d'abord par nuits et par lunes qu'on divisa la durée, et non par jours et par années. Ainsi faisaient encore les Gaulois lorsque les Romains les connurent; ainsi firent toujours les Hébreux.

La région souterraine ou inférieure, ou infernale (ces mots étaient synonymes), était primitivement la demeure des dieux; c'était aussi celle des âmes. Les dieux y jouissaient d'une félicité qui les faisait appeler du nom de bienheureux, μάκαρες, l'une de leurs qualifications les plus anciennes; les âmes participaient à cette félicité. Ce devait donc être la destinée finale de l'humanité et l'objet éminent de ses désirs que de retourner à ce séjour heureux auquel remontait son origine, et tel fut le dernier terme où tendit partout la religion. On voulait obtenir des dieux toute sorte de biens, mais surtout ce bien suprême de vivre un jour de leur vie et d'en vivre avec eux. A l'existence future durent donc se rapporter les pratiques qu'on croyait le plus propres, entre toutes, à complaire à la divinité. Ce furent celles aussi qu'on dut tenir le plus cachées. Les dieux ne pouvaient aimer qu'on divulguât ce qui les concernait de plus près et qui touchait au plus intime de leur existence. D'une manière générale, chez les anciens, certaines pratiques religieuses passant pour être plus que d'autres de nature à gagner la faveur des dieux, ceux qui croyaient avoir seuls la connaissance de ces pratiques, souvent parce que c'étaient les dieux eux-mêmes qui les leur avaient révélées, à eux ou à leurs ancêtres, en gardaient soigneusement le secret. Mais surtout on dut entourer de plus d'obscurité les rites qui avaient le plus de rapport à la nuit divine. Les Grandes déesses d'Éleusis, génies des régions souterraines, Cérès, ou la Terre-mère, et Proserpine qui vraisemblablement en fut un dédoublement, étaient représentées avec des flambeaux à la main, comme habitantes du séjour nocturne; et si l'on pratiquait de préférence pendant la nuit les cérémonies religieuses, pour celles du culte de Cérès et de sa fille, à Éleusis, c'était une prescription particulièrement rigoureuse.

Quelles étaient maintenant la signification et l'efficacité présumée du culte en général, et, en particulier, du culte des Grandes déesses?

Est-il vrai, comme l'a dit un poète latin, et comme l'ont redit beaucoup de modernes, que la religion ait eu pour origine la crainte, et le culte pour objet primitif de désarmer par des offrandes des génies d'un naturel malveillant? A l'appui de cette opinion on peut citer avec apparence de raison ces expressions si fréquemment employées par les anciens : ἱλάσκεσθαι τοὺς θεούς, *placare deos*, apaiser les dieux. Mais en réalité, dans le paganisme comme dans le judaïsme, si l'on attribuait souvent à la divinité une colère qu'il importait de calmer, c'était dans sa justice qu'on croyait en trouver la raison.

Chez les Juifs, qui eurent une conscience plus vive

qu'aucun autre peuple d'une faute originelle, répétée ensuite de génération en génération, faute consistant à s'élever contre Dieu ou au moins à vouloir se rendre indépendant de lui, un rite spécial exprimait avec une force singulière l'idée de la nécessité de l'expiation : c'était celui qui consistait à charger un animal qui était en Judée, comme partout ailleurs, un type de brutale sensualité, des péchés de tout le peuple, et à l'envoyer ensuite au désert, comme livré à quelque génie vengeur qui y habitait.

Quant aux sacrifices que chacun, l'expiation générale d'abord accomplie, pouvait offrir pour soi, ces sacrifices privés, on les appelait, par opposition aux offrandes expiatoires, des sacrifices d'actions de grâces rendues à la bonté divine, ou *eucharistiques*, ou encore des sacrifices pacifiques. (Le mot de paix impliquait dans le langage de l'antiquité l'idée de concorde et bonheur non moins que de repos; c'est le sens encore de la formule chrétienne *in pace*.)

Dans les sacrifices de paix et de grâces, les adorants participaient, par une concession divine, à ce qu'ils avaient offert, et devenaient ainsi, en vertu d'un nouveau et supérieur bienfait de la divinité, ses convives.

Chez les Grecs et les Romains, après qu'une certaine part avait été faite aussi par des rites préliminaires à l'idée d'une nécessaire expiation, le culte avait principalement dans son ensemble le caractère qu'on a appelé *eucharistique*, c'est-à-dire qu'il était surtout une célébration des dons divins et, pour ainsi dire, un hymne en action.

Toute la liturgie païenne, si barbares que les formes pussent souvent en être, si mêlée qu'elle fût d'éléments disparates, était donc au fond comme un immense concert d'admiration et de reconnaissance.

Le culte destiné à mettre dans le commerce le plus intime avec les divinités de l'autre monde étant le plus auguste de tous, on lui donna par excellence en grec la dénomination de τελετή, accomplissement, qui s'appliquait à toute cérémonie religieuse; ce culte devant être le plus secret de tous, on lui donna aussi par excellence le nom de *mystère*, μυστήριον, d'un mot μύειν, qui signifie fermer la bouche, et à ceux qui y étaient admis le nom de *mystes*, μύσται. Pourtant ceux qui étaient reçus à la partie la plus haute des mystères, où l'on voyait les dieux, ayant pris de là le nom d'époptes, ἐπόπται, d'ἐποπτεία, vue ou contemplation, le nom de *mystes* fut particulièrement attribué à ceux qui n'étaient encore qu'aspirants, comme dans l'Église chrétienne on distinguait les catéchumènes, c'est-à-dire ceux qui n'avaient été que baptisés ou purifiés, de ceux qui étaient admis à la table sacrée, et qu'on appelait les *fidèles*.) Les Romains donnèrent aux mystères le nom d'initiations, *initia*, commencements, nom indiquant qu'il s'agissait d'un passage à une nouvelle vie. Déja on appelait de ce nom le moment où, sevrant un enfant, « on commençait, dit Varron, à le faire manger, boire et coucher dans un lit ». Un esclave, dans le *Phormion* de Térence, se plaint de la dépense qu'il est obligé de faire lors de l'initiation de l'enfant de la maison. La même dénomination fut donnée par excellence aux mystères de Cérès. C'était cette déesse qui, en inventant l'agriculture et particulièrement la culture du blé, était venue mettre fin à la vie sauvage qui avait été jusqu'alors celle des hommes, et leur apprendre ce qu'on appelait l'humanité.

L'humanité, c'était bien plus encore qu'une nouvelle manière de se nourrir, même en y ajoutant le bienfait de Bacchus, qui avait été de donner pour breuvage aux hommes, au lieu de sang, le vin, avec lequel il désaltère, sur les monuments, les tigres eux-mêmes. En fondant le foyer par la stabilité que demande l'agriculture, Cérès avait fondé le mariage, lien sacré de la famille. En outre, d'après un vieux poète latin, elle avait fondé les villes, qu'il appelle « saintes ». Saintes, sans doute parce que la ville fut d'abord, pour chaque région, le sanctuaire où les familles éparses venaient, s'élevant au-dessus du culte exclusif de leurs génies particuliers, adorer en commun un génie plus haut, qui faisait un devoir de l'hospitalité et qui recommandait à tous, comme le représentant lui-même, l'étranger.

Dans les mystères il y a apparence qu'on célébrait ces bienfaits de Cérès, mais qu'on célébrait davantage encore le bienfait supérieur, ajouté aux autres, qui était l'introduction à la vie divine. C'était là ce qui faisait accourir à Éleusis, dit Cicéron, des extrémités de la terre.

L'ambition des initiés ne se bornait nullement à désarmer la colère des dieux : ils voulaient devenir leurs amis, vivre avec eux de leur vie, être leurs compagnons et leurs convives.

C'est pourquoi ce fut pour ainsi dire la substance et le corps des mystères d'Éleusis qu'un banquet offert à la divinité, banquet plus solennel que les repas dans lesquels consistait aussi l'essentiel de tous les autres sacrifices qui correspondaient aux sacrifices de paix des Hébreux, banquet de nature plus eucharistique aussi qu'aucun autre, et auquel prenaient grande part, avec la divinité, ses adorateurs.

Dans les cérémonies principales du culte, que les Grecs appelèrent τελεταί et ὄργια, les Romains [illegible] et *sacrificia*, on offrait aux dieux ce qui était la matière d'un repas, des végétaux aux temps les plus reculés, et, depuis, la chair de différents animaux, avec accompagnement de pain, de sel (1) et de vin mêlé d'eau miellée, puis de gâteaux (*ferta*) et de fruits.

(1) [illegible] tout le reste, le remplaça souvent entièrement dans le langage litur- [illegible]

Dans les banquets, en général, on ajoutait aux mets tout ce qui pouvait servir à égayer le repas : des chants, des danses, des représentations dramatiques qui, aux temps les plus anciens, soit en Grèce, soit à Rome, avaient pour sujet les aventures merveilleuses des dieux et des héros. La tradition s'en perpétua au moyen âge dans ces intermèdes des grands festins que l'on appelait des « entremets ».

On ne nous dit rien de discours dogmatiques qui auraient été adressés aux initiés, et dans lesquels les critiques d'autrefois croyaient qu'avait consisté l'essentiel des mystères; croyance qui a été mise à néant par le docte auteur de *l'Aglaophamus*. Mais on nous raconte que les initiés entendaient des voix et des instruments de musique, qu'ils assistaient à des spectacles merveilleux et qu'on leur faisait voir des actions des dieux. A ces traits, il est aisé de reconnaître un banquet de grand apparat. D'autre part, comme on vient de le voir, les initiés contemplaient en dernier lieu les dieux mêmes; les dieux, c'est-à-dire des statues qui les représentaient, et où l'on pensait qu'ils étaient présents. Ces statues, qui étaient sans doute, au moins les principales, celles de Cérès et de Proserpine, tenaient en main, d'après le témoignage d'un auteur, des flambeaux d'argent. Il y a là un tableau qui rappelle ce qu'on lit dans Athénée du festin du riche Caranus. Évidemment tout se passait non dans une sorte d'école sacerdotale, mais dans une salle de festin, ou plutôt dans le sanctuaire transformé en une telle salle.

Maintenant, si l'on croyait, aux temps primitifs, comme le dit Ovide, que dans chaque famille les dieux assistaient aux repas, on dut le croire surtout d'un repas tel que celui des initiés d'Éleusis. On ne pouvait donc s'y présenter que si l'on s'en était préalablement rendu digne, c'est-à-dire purgé de toute souillure. Dès lors, avant le banquet il fallait un bain, qu'on prit aux temps les plus anciens, dans la mer (d'où le cri traditionnel : ἁλαδὲ μυσταί, *à la mer les initiés*) ou dans le fleuve voisin, et plus tard dans quelque piscine. De ce bain on sortait pour être oint d'une huile parfumée et couronné de fleurs. C'est en cet état qu'on prenait place à la table divine.

Le mystère comprenait donc deux phases, dont la première consistait en une purification (et c'est pourquoi les mystes chantaient : « J'ai fui le mal et trouvé le meilleur »), et la seconde en un banquet où, après avoir offert aux dieux des échantillons de ce qu'on leur devait de plus précieux, on jouissait avec eux de leurs dons pour jouir, en dernier lieu, de leur vue.

On se figurait communément avec ces mêmes traits les réunions des bienheureux dans l'autre monde. C'est ce qui résulte notamment des vers que cite Platon des vieux poètes Musée et Eumolpe, sur la vie élyséenne, de ce tableau des Catacombes où les justes sont assis autour d'une table chargée de mets, avec l'inscription *Convivium piorum*, et encore de cette peinture sépulcrale du musée de Bologne où deux génies apportent un mort dans une salle de festin, évidemment pour faire entendre qu'il va s'y réveiller et prendre place parmi les convives. C'est, enfin, la conception à laquelle font allusion, comme je l'ai expliqué dans une autre occasion, tant de bas-reliefs dont on décora des tombeaux et où l'on voit le mort, souvent avec des attributs divins, à demi couché devant une table chargée de gâteaux et de fruits.

Au delà du banquet sacré, un troisième moment du mystère se laisse entrevoir dans des témoignages rares et sommaires, mais suffisamment significatifs, moment qui était celui d'une association plus étroite encore avec la divinité.

Les Égyptiens espéraient devenir par la mort autant d'Osiris, maris de la grande Isis, reine du divin monde infernal. Les Grecs firent pareillement de leurs morts, au moins de ceux que l'initiation en avait rendus dignes, des époux de Proserpine, identique au fond avec la souveraine du monde et surtout du monde divin, déesse dont le culte leur vint sans doute de l'Asie, et qu'ils appelaient, d'un nom équivalent à celui de reine du ciel qu'elle y portait, Vénus céleste.

Virgile dit encore en parlant de celui à qui avait manqué le sourire de ses parents, et qui dès lors n'était pas destiné à la félicité suprême :

Nec deus hunc mensâ dea nec dignata cubili est.

C'était donc, sans aucun doute, la fin dernière des mystères, fin enveloppée plus encore que tout le reste d'obscurité, que d'être uni, d'une union dont la société conjugale était l'image, à l'éternelle Beauté. Aussi donnait-on aux initiés le nom de fiancés, νυμφίοι.

Déjà c'était, peut-on dire, l'objet du banquet sacré qu'un certain degré d'union substantielle avec la divinité. Dans toute l'antiquité, surtout aux premiers temps, on rapportait les choses, que volontiers on prenait toutes pour plus ou moins vivantes, à des dieux ou des génies qui faisaient le fond de leurs existences. Le blé était Cérès elle-même, le vin était Bacchus (1). Ce fut, comme l'a montré Vico, le principe dont s'inspira la poésie primitive, qui anima, personnifia, divinisa tout.

Rien n'était donc plus naturel, alors, quand les choses étaient, de plus, l'objet d'une consécration solennelle qui y faisait descendre une vertu divine, que de les considérer comme autant de divinités. Qui se nourrit de viandes offertes aux idoles, dit saint Paul, participe de l'autel même. Et l'autel était le feu sacré, d'origine divine, qui consumait les offrandes. Prendre le pain et le vin consacrés c'était donc se nourrir de Cérès, s'abreuver de Bacchus.

1) Varro, *De ling. lat.* 6 « *Bachus pro ipso vino pom consuevit.* — Dans Ovide, *Metamorph.*, VII, 104 : Vulcain, pour le feu.

Le mariage sacré, ἱερὸς γάμος, comme disaient les Grecs, promettait aux mystes une union avec la divinité plus profonde encore et d'un ordre encore supérieur.

Telle apparaît dans le paganisme la partie la plus haute du culte (1); telle, quant à ses traits essentiels, elle reparaît dans la religion chrétienne.

Dans la religion chrétienne aussi deux sacrements (en grec μυστήρα) se montrent comme au premier plan : le sacrement de la purification, qui est le Baptême, auquel les premiers siècles joignaient la pénitence, et celui du repas sacré, qui est l'Eucharistie; et, comme à un plan plus reculé, dans une demi-obscurité, se laissent entrevoir des Noces sacrées.

Seulement à chacun de ces trois moments l'idée qui y préside est pour ainsi dire épurée, sublimée et portée à une nouvelle puissance.

Dans le christianisme, plus encore que dans le judaïsme, la conscience d'un penchant inné au péché, consistant essentiellement dans une affectation d'indépendance absolue à l'égard de Dieu, a plus de force que dans le paganisme. Le penchant y est considéré comme s'étant enraciné dans la sensibilité. Par suite, la purification préliminaire y va jusqu'à l'annihilation de l'élément inférieur, occasion et matière du péché. On sort de l'eau baptismale non pas purifié seulement, mais régénéré. Les anciens théologiens nomment le Baptême le sacrement de mort, et l'Eucharistie le sacrement de vie.

Dans l'Eucharistie, ce n'est plus une idée à peine indiquée comme dans le sacrifice païen, que l'identité de l'offrande avec la divinité à qui on la présente : c'est la doctrine formelle du sacrement, où se confondent l'expiation et la réconciliation que séparait le judaïsme, que la victime et le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, ne font qu'un, et qu'en prenant sa part de la victime, l'adorateur participera de la divinité même.

Quant au troisième et suprême moment, quant aux Noces mystiques, c'en est encore la théorie que l'Époux sera le vrai et unique Dieu, en la personne de son Verbe, et que dans son mariage seul avec l'humanité s'accomplira la destinée universelle.

L'idée du mariage et de sa sainteté tenait dans l'esprit des Hébreux une place considérable. Un de leurs principaux docteurs dit: « Que fait le Créateur depuis la création? il combine des mariages; *sedet et connubia conjungit.* » La Genèse fait dire au Créateur, après la formation de l'homme : Croissez et multipliez. Dans cette parole trouve son expression cette grande loi ; qu'arrivé, grâce à la nutrition, au terme de sa croissance et à sa perfection, tout être, comme l'a dit Aristote, tend à obtenir, par la reproduction indéfinie de son existence, une sorte d'éternité, loi qui gouverne et qui explique la nature entière.

De tout temps les Hébreux avaient cru qu'à l'origine les deux sexes ne formaient qu'un seul et même être, qui, après avoir été dédoublé, devait retrouver par le mariage son unité première. Tel est, du moins, le sens plus que vraisemblable du passage si controversé de la Genèse où il est question de la création de l'homme, sens qu'attribua toujours à ce passage la théologie, souvent aussi profonde que bizarre en ses formes, qui se développa peu à peu, à côté des Écritures, sous le nom de tradition ou Kabbale.

C'est une pensée qui domine ce qu'on pourrait appeler la sagesse hébraïque, que les choses ont toutes leurs modèles dans des propriétés de la divinité. Probablement donc c'était une idée favorite d'Israël, quoiqu'à peine indiquée en ses livres, que dans la divinité elle-même, que Descartes devait plus tard appeler une cause de soi, il fallait imaginer une sorte de production intérieure perpétuelle par laquelle elle refaisait incessamment sa propre perfection, et dont le phénomène de la reproduction dans la nature était l'imitation. Dans la Kabbale, avec son langage figuré, l'une des principales propriétés de la divinité, la Beauté (en hébreu *Tiphereth*) se déploie en une autre, le Royaume (*Malcuth*) qui fournit, pour ainsi dire, l'espace à son expansion. Et la première est à la seconde dans le rapport tout ensemble d'un père à son enfant et d'un époux à son épouse (1). L'épouse, c'est aussi et dans la Bible et chez les Kabbalistes Israël, dont Jehovah est l'époux. Lors qu'Israël retourne à l'idolâtrie, dont Jehovah l'a tiré, les prophètes qualifient son infidélité d'adultère. Le Royaume est encore appelé par les docteurs de la Kabbale la maison d'Israël et l'assemblée d'Israël, l'ensemble des fidèles étant comparé ainsi, comme l'est souvent l'épouse en général, à une demeure ou temple de l'époux. Dans un livre biblique écrit à une époque où commençaient à prendre une forme plus philosophique ces antiques idées, le Créateur est représenté comme ayant donné la naissance à la Sagesse, par laquelle ensuite il façonne et ordonne toutes les créatures. Elle est sa fille, qui se joue devant lui, dit le texte, et en même temps elle est son épouse.

Des idées analogues se retrouvent chez saint Paul, versé dans toute la théologie judaïque, familier peut-être avec la Kabbale ; elles se retrouvent dans ce qu'il dit de l'union conjugale de Jésus-Christ avec son Église, union qu'il nomme un grand mystère. Dans l'Évangile même, Jésus est désigné comme l'époux dont la venue doit mettre fin aux temps d'épreuves et de douleurs et inaugurer celui de la joie.

(1) Les deux derniers degrés des initiations deviennent, dans des épitaphes épicuriennes, [illegible].

(1) Dans la mythologie grecque, Jupiter engendre Proserpine, et ensuite d'elle Iacchus.

Cela étant, on peut considérer comme plus que vraisemblable que le sacrement ou mystère par lequel il semble au premier abord que se terminât la voie qui menait à Dieu ne fut pourtant encore, dans le christianisme comme dans la religion d'Eleusis et d'Athènes, qu'une introduction à un mystère ultérieur, celui-là définitif, qui était le mariage de l'humanité avec la divinité. N'oublions pas cependant entre les deux rituels, si analogues dans toutes leurs parties, une différence considérable. Le paganisme, avec sa division de l'essence divine entre les propriétés de cette essence, division qui constitue le polythéisme, promettait à l'héroïne un divin époux, au héros surtout une épouse divine, qui était la Grande déesse, reine du monde. Le christianisme, négligeant ces distinctions, promit seulement le Christ pour époux à la société des fidèles dans son ensemble, à l'Église, chacun devant y trouver, sans doute, sa destination particulière.

Par là est plus dégagée de tous les éléments inférieurs et élevée à un plus haut degré de pureté spirituelle l'idée de la réunion finale à la divinité.

En même temps, si l'on réfléchit à ces conceptions qui ont tant d'importance dans la théologie du juif Philon, voisine à beaucoup d'égards de celle des kabbalistes, et dont il est facile de noter des reflets dans les lettres de saint Paul si ce n'est l'Évangile même, ces conceptions, d'après lesquelles la plus haute des propriétés divines, sources premières de toutes choses, est celle qui caractérise spécialement la nature féminine, à savoir la douceur; si, d'un autre côté, on se souvient que la forme sous laquelle l'Évangile fait apparaître l'Esprit Saint, qui doit révéler toute vérité, est celle de la colombe, type de fidélité conjugale, en même temps que de tendresse, la colombe, sous la figure de laquelle toute la Syrie, où était située la Palestine, et avec la Syrie, la Grèce adora la déesse qui gouvernait le monde par l'amour, épouse réservée dans la vie future aux héros, on peut se croire autorisé à conclure de ces faits que c'était définitivement dans l'union intime avec une essence divine dont la femme était la plus ressemblante image que la doctrine chrétienne la plus intérieure tendait à placer le plus haut point de la destinée de l'humanité et la fin dernière à laquelle l'acheminaient les mystères.

Un des Pères grecs a dit de la descente du Verbe dans le monde par l'incarnation : il s'est alors « féminisé », ἐθηλύνθη.

En somme, l'Évangile laisse entrevoir, à travers certains voiles encore, mais entrevoir pourtant, comme devant être la consommation de la religion, une union intime avec l'essence divine où se réalisera ce qui fut le rêve et du judaïsme et du paganisme, à tant d'autres égards si opposés.

Et il n'est pas aisé d'imaginer ni une doctrine ni une liturgie qui diffèrent pour l'essentiel de ce que furent dans les religions dont il vient d'être question, et la doctrine et la liturgie.

C'est que c'est une chose universelle et éternelle que le système d'idées et de pratiques qui fit dans le paganisme, dans le judaïsme, puis dans le christianisme, et enfin partout ailleurs, le fond et des dogmes et du culte, ces idées et ces pratiques répondant point pour point aux phases successives qui vont du début de la vie au comble de sa perfection. Les différences qui s'y sont rencontrées se réduisent en définitive à des degrés différents de pureté et de clarté, le paganisme et le judaïsme offrant, pour ainsi dire, des ébauches dont le christianisme annonce, dans le règne à venir de l'Esprit pur, le suprême achèvement. S'il doit venir, ce règne d'un enseignement sans réticences et sans figures, où crut toucher, surtout au XIIIe siècle, le moyen âge, et dont la philosophie et la théologie ont travaillé depuis en tant de manières à hâter l'avènement, ce qui devra sans doute y subsister de ce que l'Église chrétienne appela longtemps encore « la discipline du secret, » ce sera, ce semble, l'idée qui, dès le commencement, en faisait le fond : que le premier principe, le principe divin, si manifeste dans les choses, expressions sensibles de ses puissances, est en son essence d'une profondeur (l'immensité dont parle si souvent Descartes) que ne saurait sonder, à laquelle ne saurait se rendre adéquate cette faculté humaine qu'on nomme l'entendement et qui n'atteint, avec le concours de l'imagination et des sens, rien que de limité, profondeur aux ténèbres lumineuses telle que la comprit la poésie antique, où ne saurait pénétrer que ce qu'il y a de plus dégagé de toute matérialité dans la raison et dans le cœur.

F. Ravaisson,
de l'Institut.

ÉMILE AUGIER

Le fait le plus important de l'histoire du théâtre en notre temps est la constitution, vers le milieu de ce siècle, de la comédie de mœurs moderne. Le théâtre s'y acheminait depuis tantôt cent cinquante ans (1). La théorie était faite, sans qu'elle pût arriver à prendre forme dans une série d'œuvres vivantes. On se rendait bien compte que la comédie de caractère avait été portée à sa perfection, et partant le genre épuisé par Molière. A l'étude de l'homme tel qu'il est en lui-même et dans son fond de nature, la comédie devait substituer, pour se renouveler, l'étude de l'homme tel qu'il

(1) Voir : Brunetière, *les Époques du théâtre français*. — Sur Émile Augier, consulter : Gréard, *Réponse à M. de Freycinet*, et les études de MM. L. Lacour chez Calmann Lévy) et Hippolyte Parigot (chez Lecène et Oudin).

se montre dans les rapports sociaux, formé et déformé par la condition. Elle devait agiter les questions domestiques. Elle devait présenter un tableau de la vie en France à une certaine date et mettre à la scène « le résultat des mœurs actuelles (1) ». Par suite, elle devait renoncer aux intrigues romanesques et de fantaisie toute pure. Et, par suite encore, elle devait, sinon mélanger le sérieux et le plaisant, du moins adopter un genre de comique qui n'eût rien de commun avec le grotesque. Telle était la conception que les théoriciens du XVIIIe siècle se faisaient de la comédie nouvelle, conception à laquelle ils ajoutaient pour la brouiller certaines idées particulières, attendu qu'ils étaient philosophes, gens à système, très persuadés de la bonté originelle de l'homme et pleins de confiance dans le rôle moralisateur de la littérature. A peine avait-on tenté de ces théories quelques applications, d'ailleurs médiocres, la comédie déviait, grâce aux romantiques d'abord, qui entraînaient la littérature dramatique vers l'étude des sentiments d'exception, grâce ensuite aux vaudevillistes, qui amusaient la scène d'intrigues sans rapport avec le cours ordinaire de la vie. En sorte que l'œuvre restait à faire.

Il y fallait un écrivain placé dans des conditions éminemment favorables à l'observation directe, à l'étude patiente et calme, menée en dehors de tout parti pris; un homme qui fût de son temps et n'eût rien à en renier, qui se trouvât de plain-pied avec la société moderne, et surtout avec la portion prépondérante de cette société, la bourgeoisie; moins curieux du jeu des passions que de celui des intérêts, et moins des problèmes de la vie intérieure que de ceux qui surgissent des conditions nouvelles de la vie sociale; sans que rien, d'ailleurs, ni dans l'expérience qu'il avait faite des hommes et des choses, ni dans le tour naturel de son esprit, n'allât à fausser sa vision. — C'a été Émile Augier.

*
* *

Toute la biographie d'Émile Augier tient dans ces quelques mots : il ne lui est jamais rien arrivé. Il n'a eu à souffrir ni de la vie ni de l'ordre social. Il appartenait à une famille aisée. Il a eu des débuts faciles, une carrière heureuse. Il s'est toujours tenu en belle humeur et en belle santé. Il remarque qu'il n'y a de vraiment bons que les gens bien portants. Or la bonté, — non celle qui est faite d'une humeur facile à l'apitoiement, mais celle qui vient de l'équilibre de toutes les forces, — est un élément de la justesse de l'observation et un moyen d'impartialité.

De même, la faculté qui domine chez Augier, c'est la faculté impersonnelle entre toutes. On a vanté le bon sens d'Augier et on le lui a reproché. Ce qu'il faut dire, c'est qu'il a été un homme de bon sens dans toute la force du terme et, si l'on veut, dans toute l'horreur de la chose. Tout ce que le bon sens comporte de clairvoyance, de justesse et de solidité dans l'observation, et aussi tout ce qu'il entraîne d'étroitesse d'esprit, voire en certain cas d'inintelligence, on le noterait également chez Augier. Aussi bien le bon sens ne devient-il une faculté littéraire qu'autant qu'il est poussé jusqu'à ces extrêmes limites et qu'il remplit sa définition tout entière.

Il y a nombre d'idées et de sentiments qui sont restés pour Augier lettre close. Comme il est naturel, ce qu'il ne comprend pas il le nie. Inquiétudes, souffrances du cœur inexpliquées et sans cause, malaises de la sensibilité et maladies de l'âme, rien de cela n'existe à ses yeux. — Vous vous plaignez d'être triste et sans courage. Mariez-vous! il n'est pas de désenchantement qui tienne fût-contre le plus sot mariage. C'est à peu près ce que l'auteur de la [illegible] vint pour dire, lui jeune homme, à ses jeunes contemporains. — En dehors des sentiments simples et des affections régulières, tout ne lui paraît que rêveries, chimères dangereuses, mauvais romanesque : d'ailleurs il n'y a pas de bon romanesque. L'amour n'est pour lui que la forme de l'instinct de la paternité. Je ne sais si on trouverait dans tout le théâtre d'Augier un homme dont on puisse dire vraiment qu'il est amoureux. Il y a dans ce théâtre une femme qui aime : Léa, de *Paul Forestier*. Le rôle que l'auteur lui fait jouer prouve suffisamment qu'il n'entend rien aux choses de la passion. Mais le cœur de la femme lui est inconnu. — Enfermé dans le monde réel, où il ne se trouve pas à l'étroit, Augier ne s'est jamais soucié qu'il y eût quelque chose au delà. Il n'a pas été même effleuré par la pensée chrétienne. Au surplus on le devinerait, rien qu'en songeant aux maîtres dont il se recommande. Il est le petit-fils respectueux de Pigault-Lebrun, l'héritier non point ingrat de Voltaire, et il accepte aisément qu'on rapproche de son nom celui de Béranger (1).

D'avoir un horizon de pensée exactement limité, cela mène tout droit à posséder la certitude. Les hommes de la génération d'Augier ont été, en général, très catégoriques dans l'affirmation ou dans la négation. Nul ne l'a été plus que lui. Il écrit bravement : « Le caractère de la vérité est d'être vraie sous toutes ses faces et dans toutes ses conséquences (2). » On l'aurait bien étonné en lui montrant ce que devient la vérité quand on la pousse dans ses dernières conséquences. Qu'on fût venu à soutenir devant lui qu'il est de l'essence de la vérité d'enfermer l'erreur, et qu'une idée vraie qui n'est pas corrigée par son contraire devient par cela même fausse : il eût pensé qu'on se moquait

(1) [illegible]

(1) [illegible]

(2) [illegible]

de lui et jugé la plaisanterie de mauvais goût. Ainsi qu'il a dit d'un de ses personnages :

> *Sa* nature naïve, énergique et carrée
> Répand sa certitude en tout ce qu'elle crée (1).

Il s'ensuit qu'il n'aime pas qu'on le dérange dans sa certitude. L'ironie le gêne et le met mal à l'aise. Sous sa forme la plus basse, l'ironie s'appelle la blague. Augier a écrit une pièce entière contre la blague (2) : encore a-t-il jugé bon de revenir de nouveau à la charge (3). C'est la blague qui vicie l'atmosphère parisienne, alors que la province reste à l'abri de la contagion. De la blague et non point d'une autre cause sont issues les pires catastrophes de la France moderne : « Les grands mots représentent les grands sentiments, et du dégoût des uns on glisse facilement au dégoût des autres (4). » Comme si les grands mots n'avaient pas dégoûté des grands sentiments plus de gens que n'a pu faire l'ironie! Et comme si ce n'était pas un des spectacles les plus déconcertants de la vie que d'en tant voir qui parlent en héros et qui agissent en pleutres! Aussi bien une sorte d'emphase est-elle le défaut vers lequel Augier aurait volontiers penché. Telles de ses théories, et des plus retentissantes, comme la fameuse « nostalgie de la boue », si elles n'étaient des vérités, ressembleraient furieusement à de grands mots. Il a parlé du devoir, du sacrifice et du désintéressement avec une solennité un peu pompeuse. De la patrie, tout de même. Les tirades sur le drapeau et sur l'uniforme lui semblaient un ornement convenable, bien avant que les événements de 1870 ne les eussent rendues obligatoires. Au lendemain de nos désastres, il était naturel que la littérature se mît à l'unisson du sentiment public. Il serait donc excessif de reprocher à Émile Augier d'avoir écrit *Jean de Thommeray*. Néanmoins, le seul dessein de cette pièce suppose une certaine tournure d'esprit, et une complaisance habituelle pour la littérature patriotique. *Jean de Thommeray* est bien de l'oncle de Déroulède.

Homme de bon sens, Augier l'est surtout en tant que le bon sens est le sens commun. Il n'est aucunement porté vers les sentiments particuliers et les opinions singulières. Il ne se soucie pas d'être de « son » avis, ni surtout d'en être lui seul contre tous. « La force du théâtre, écrit-il, consiste à être l'écho retentissant des chuchotements de la société, à formuler le sentiment général encore vague, à diriger l'observation confuse du plus grand nombre (5). » Il est donc très éloigné de vouloir heurter les idées, ou même les préjugés du public. Il n'a rien d'un révolutionnaire. La seule révolution qu'il ait faite au théâtre (dans *Gabrielle*) a consisté justement à y faire rentrer l'expression du sentiment commun. Les romantiques avaient eu beau prendre bruyamment le parti de l'amant, on n'en avait pas moins continué, dans les familles, à penser que tous les droits sont du côté du mari. De l'avoir dit comme tout le monde le pensait, ç'a été l'originalité d'Augier. Il pense naturellement comme la masse des spectateurs. C'est ce qui explique l'impression que produisent ses pièces à la représentation. On les écoute avec calme, dans une entière sécurité. Il n'y a pas lutte entre l'auteur et son public, et résistance de la part de celui-ci, mais plutôt adhésion et communion constante. Cette communion d'esprit avec le public est pour Augier un besoin. — C'est là qu'il faut aller chercher la véritable cause de sa retraite prématurée. Quand il renonça à travailler pour le théâtre, il avait conservé toute sa vigueur de talent. L'écrivain n'avait pas changé, mais le public. « Je me sens dépaysé dans mon pays, disait-il. Il me semble que mes congénères ont changé de mœurs et de langage... Parfois je me compare prétentieusement au cheval de Bayard vis-à-vis de l'artillerie (1). » Il ne reconnaissait pas les armes dont on se servait; il ne lui vint pas à l'esprit de prétendre que celles qui lui avaient suffi fussent les meilleures ou même les seules bonnes. Le théâtre, pense-t-il, n'est rien sans la collaboration du public ; un auteur dramatique est un porte-parole. Une autre génération était venue, au nom de laquelle Augier n'avait aucun droit de parler : il se tut.

Donc il est telles questions sur lesquelles Augier ne saura rien nous dire : mais ce sont celles dont un auteur de comédies n'est pas tenu de s'occuper. Sur les autres, il se mettra au point de vue où il est naturel que tout le monde se place; seulement son regard ira plus loin, avec plus de pénétration et de sûreté que nul autre. C'est dans ces conditions qu'il se trouvait pour porter au théâtre une comédie qui serait l'étude de la « charpente intérieure (2) » d'une société.

*
* *

Il faut dire qu'il n'a trouvé ni du premier coup ni le premier la forme de cette comédie. Augier ne procède pas par coups d'audace. Il s'accuse d'être paresseux, et en fait il y a une sorte d'audace et de goût pour l'initiative qui lui manque. C'est un esprit réfléchi. Il travaille posément, lentement. Cette lenteur chez lui est caractéristique. Pendant les deux années qu'il lui faut pour mettre à la scène cette réponse : *le Mariage d'Olympe*, l'auteur de *la Dame aux camélias* avait eu le temps de répondre à sa propre pièce par *le Demi-Monde*. Il est lent à débrouiller ses idées. Il lui arrive, une pièce étant achevée, et ayant paru sur la scène, de

1 *Paul Forestier*, I, 2.
2 *La Contagion*.
3 *Jean de Thommeray*.
(4) *La Contagion*, I, 3.
(5) Préface des *Lionnes pauvres*.

(1) Entretien avec M. Pailleron.
(2) Préface des *Lionnes pauvres*.

la retravailler; et il la gâte. L'histoire des deux textes de *La Ciguë* en est un mémorable exemple. Celui qui a prévalu est fait des disparates les plus choquantes, mi-parti de comédie picaresque et de drame bourgeois, et porte la trace de deux conceptions de l'art très différentes. On ne refait pas une comédie, on en fait une autre. Augier a aussi eu recours à ce second procédé, et avec succès. Il reprend une idée qu'il s'était essayé une première fois à traduire, et il en trouve une forme nouvelle qui est la vraie. Voulant montrer les dessous de la conscience d'un homme qui est en possession de l'estime publique, il avait tracé cette timide et pâle et vague esquisse : *l'Homme de bien*. Il en fit *Maître Guérin*. Il avait voulu, au dernier acte de *Gabrielle*, montrer la misère des unions illégitimes : et de cette idée il n'avait tiré qu'un discours très éloquent et très froid. C'est cette idée qui, trouvant sa forme dramatique, deviendra l'admirable épisode de la liaison de Sergine et de la marquise d'Auberive dans *les Effrontés*. Augier a besoin de porter longuement ses idées. Cela même est l'un des secrets de sa force. Cette lenteur est une lenteur puissante. Mais on comprend par là qu'il ait mis du temps à voir clair dans son propre talent. L'histoire de ses premières pièces n'est, en effet, que l'histoire de ses premiers tâtonnements.

Il commmence par se mettre à l'école de Ponsard. Il en est le disciple, et aussi l'élève : il lui soumet le manuscrit de *la Ciguë*. Il a cru en Ponsard, et jusqu'au bout. Encore si Augier n'avait pas commis d'autre méprise ! Mais il se méprenait sur lui-même, et cela est plus grave. Il n'était pas poète : il écrivit en vers. La forme versifiée devait tendre à disparaître à mesure que la comédie se rapprochait de la réalité de la vie courante, et en serrait de plus près les détails. Mais Émile Augier la trouvait dans l'héritage du passé : il n'eut garde de la répudier. Il manquait de fantaisie : il se crut obligé d'en avoir. Il s'étudia aux grâces attendries; il s'exerça, comme à une tâche, au marivaudage sentimental. Une seule fois il avait touché à la véritable comédie moderne : c'était dans *Gabrielle*. Mais si *Gabrielle* était une nouveauté par la conception morale, l'exécution y était par trop insuffisante ; et c'est pourquoi elle ne marque pas une date dans l'histoire du théâtre. D'ailleurs, depuis *Gabrielle*, Augier s'écartait continûment du genre qu'il y avait essayé. *Le Joueur de flûte* est une récidive de *la Ciguë ;* et c'est une variation sur le thème ultra-romantique de la courtisane amoureuse. *Diane* nous rejette en plein drame historique. *Philiberte*, en son cadre XVIIIe siècle, est une comédie de paravent, aimable, encore que d'un charme un peu traînant. *La Pierre de touche* a des airs de conte fantastique en son décor allemand...

Il se peut que nous soyons devenus trop sévères pour ces comédies ; cela même est probable. Elles ont plu dans leur nouveauté. Et je sais, encore aujourd'hui, des gens de goût pour prétendre que cette première manière est celle où se montre le plus au naturel le talent d'Augier : un talent fait de belle humeur, d'émotion facile et d'ingéniosité. J.-J. Weiss, qui ne craignait jamais de pousser une idée jusqu'au point où elle devient une impertinence, déclarait qu'Augier n'a rien fait depuis *la Ciguë*. C'est un paradoxe ; mais c'est aussi une opinion. Il y a eu pour le goût du public, en ce siècle, deux périodes nettement tranchées. Le goût du public après 1850 est pour la littérature que précisément J.-J. Weiss a baptisée : la littérature brutale. C'est encore le nôtre. Weiss a toujours conservé le goût d'avant 1850. Il a continué d'apprécier par-dessus toutes les autres les qualités de mesure, de bon ton, d'élégance un peu factice, qui furent chères au public de jadis. Ce public est celui qui a fait le succès de Scribe ; et Scribe, qui avait ses raisons pour le bien connaître, nous dira ce qu'il fallait lui offrir au théâtre : « Vous courez au théâtre, non pour vous instruire ou vous corriger, mais pour vous distraire et vous divertir. Or, ce qui vous divertit le mieux, ce n'est pas la vérité, c'est la fiction. Vous retracer ce que vous avez chaque jour sous les yeux n'est pas le moyen de vous plaire ; mais ce qui ne se présente pas à vous dans la vie habituelle, l'extraordinaire, le romanesque, voilà ce qui vous charme, et c'est là ce qu'on s'empresse de vous offrir (1). » Ce public était encore celui pour lequel Augier a dû travailler d'abord. Il s'est plié à son goût. Et comme il était merveilleusement doué pour le théâtre, il a réussi dans des genres même auxquels il n'était point propre.

Tout ce que je veux noter dans ces comédies, ce sont les réminiscences qui y abondent de notre ancien théâtre : types de barbons grotesques, rôles d'ingénues et de petits amoureux, disposition de l'intrigue, agencement des scènes. L'imitation est évidente et ne se dissimule pas. A chaque instant se rencontrent des tours de phrase archaïques ; des hémistiches connus et des vers entiers sont tout uniment transportés dans la trame du style et n'y font pas disparate. On sent qu'Augier est nourri de l'œuvre de Corneille, de Molière, de Regnard, et qu'il s'est assimilé la substance de la littérature classique. Cela en son temps était particulier. Car les écrivains d'alors, ou bien combattaient la tradition comme les romantiques, ou la comprenaient à rebours comme Ponsard, ou l'ignoraient comme faisait Scribe et comme fera encore Dumas fils. Augier non seulement la connaît et la comprend, mais il a avec les écrivains de la période classique une certaine affinité d'esprit. On dirait parfois d'un homme du XVIIe siècle qui serait venu vivre dans le nôtre. Il est essentiellement un esprit de tradition. Il le restera, alors même qu'il sera le plus profondément engagé dans le courant moderne.

C'est l'apparition de *la Dame aux camélias* qui fixa les

(1) [illegible]

hésitations d'Augier. Aussi bien il était prêt. *Le Gendre de monsieur Poirier*, représenté en 1854, est l'un des chefs-d'œuvre de notre théâtre contemporain, si même il n'en est le chef-d'œuvre. Désormais entré sur le vrai terrain, Émile Augier le parcourt en tous sens; et il y creuse au plus profond. Il s'y installe; il en prend possession; il le fait sien... Au surplus, il y avait déjà beau temps que M. Dumas était parti en quête d'aventures nouvelles.

Un jour vint-il où il sembla à Augier qu'il avait tiré de la comédie de mœurs tout ce qu'il en pouvait tirer? Ou, plus simplement, céda-t-il encore une fois aux influences voisines? Le fait est que nous avons à constater une dernière modification dans sa manière. *Madame Caverlet* et *les Fourchambault* sont conçus rigoureusement d'après la formule de la pièce à thèse. Tous les éléments qui constituent ce système dramatique y sont réunis. Invraisemblance des faits : « Ce qui m'étonne, dit un personnage de *Madame Caverlet*, c'est que le roman compliqué dont nous vivons depuis quinze ans ne se soit pas écroulé plus tôt. » Mais c'est qu'on nous jette en pleine hypothèse. L'auteur dramatique a bien moins songé à composer une pièce que le docteur ès sciences sociales à instituer une expérience. — Absence de personnages vivants : car si dans la peinture des personnages épisodiques tels que Mme Fourchambault et le préfet Rastiboulois, Augier retrouve toute la sûreté de son pinceau, les acteurs engagés directement dans la thèse y sont de pure convention. On dirait d'une de ces « espèces » juridiques où les intérêts de Primus s'opposent à ceux de Secundus. — Ambition de réformateur et de législateur. Or Augier a longtemps pensé que les mœurs ne relèvent du théâtre qu'en tant qu'elles échappent à l'action gouvernementale. — Souci d'opposer la morale naturelle à la morale mondaine, les champions de la première étant, par grâce spéciale, ornés de toutes les vertus. Tel ce Caverlet dont l'extraordinaire bonté doit servir d'argument en faveur du divorce. Tels ce Bernard, bâtard sublime, ange à carrure d'athlète qui dompte la révolte d'un équipage rien qu'avec le regard, et s'en va par le monde distribuant le châtiment et le pardon; et Mme Bernard, la fille-mère humiliant par la noblesse de son attitude la frivolité de l'épouse légitime; et Maïa, qui n'a l'âme si pure que parce qu'elle a été élevée en dehors de nos conventions. D'où viennent ces êtres étonnants? Ce n'est pas de la vie réelle, à coup sûr. Et rien dans les œuvres précédentes d'Augier ne les annonçait. Ils viennent directement d'un autre théâtre. Et cette fois il n'y a pas eu transformation. En passant dans le théâtre d'Augier, les personnages chers à M. Dumas s'y sont à peine modifiés. C'est pourquoi ces deux pièces, et quels qu'en puissent être d'ailleurs les mérites, n'ont rien ajouté à la gloire d'Augier. Elles sont en dehors de son œuvre propre.

*
* *

Le Gendre de monsieur Poirier, *Ceinture dorée*, *le Mariage d'Olympe*, *la Jeunesse*, *les Lionnes pauvres*, *Un beau mariage*, *les Effrontés*, *le Fils de Giboyer*, *Maître Guérin*, *la Contagion*, *Paul Forestier*, *Lions et Renards*... voilà où il faut aller chercher la pensée d'Augier; c'est cet ensemble de pièces qui constitue un accroissement pour notre littérature dramatique.

Et s'il fallait montrer d'abord que ce théâtre procède de celui de M. Dumas, il est juste d'ajouter tout de suite qu'on n'imagine guère deux théâtres plus différents, ou plus opposés. M. Dumas se met toujours en scène, lui et ses idées; il s'intéresse à quelques individus toujours les mêmes qui sont ses clients. Il restreint son étude à quelques questions, toutes relatives aux rapports de l'homme et de la femme, à l'amour ou à ses contrefaçons. Il les traite en leur donnant les apparences du paradoxe. Ses solutions sont nettes, précises, tranchées; il les impose violemment, en lutteur habitué à l'emporter de haute lutte. L'action vivement engagée se hâte vers un dénouement qui en est le résultat logique. Cette logique, qui préside à la conduite de l'action, n'est pas moins sensible dans la façon dont les personnages sont construits. Ceux-ci manquent souvent de la souplesse et de la variété, signes de la vie : ils sont absolument bons ou méchants sans atténuations. Ils sont plus complets et plus grands que dans la nature. Commencés en arguments, il arrive qu'ils se terminent en symboles. Et tous ces caractères du théâtre de M. Dumas procèdent de cette considération, à savoir que chez celui-ci l'œuvre de l'auteur dramatique est subordonnée aux partis pris du moraliste. — En prenant justement le contre-pied de tout ce que je viens de dire, on définirait assez bien le théâtre d'Augier.

Augier n'a aucun parti pris en morale. Il ne cherche à faire prévaloir aucune théorie qui lui soit spécialement chère. Il faut dire plus : il ne cherche par le théâtre à donner aucune sorte d'enseignement moral. Car on a fait d'Émile Augier je ne sais quel dramatiste de morale en action : on l'affuble des titres d'avocat du devoir et de poète de la famille. C'est étrangement abuser du souvenir d'un vers malencontreux. Sans doute Augier parle, comme un autre, de l'efficacité du théâtre pour corriger les mœurs. Mais tous les auteurs dramatiques de tous les temps ont toujours parlé de cette efficacité dont on est encore à attendre les preuves. Il est exact aussi que toutes les pièces d'Augier, sauf une, finissent bien, qu'au dénouement les calculs des fourbes sont déjoués, et que l'innocence triomphe, attendu qu'elle est l'innocence. Mais ces dénouements ne sont qu'une concession au goût du public, à moins qu'ils n'en soient une aux exigences de la censure, l'auteur des *Lionnes pauvres* sachant ce qu'il lui en avait coûté pour n'avoir pas châtié Séraphine à la der-

nière scène. Ces dénouements ne font pas corps avec l'ensemble de l'œuvre; on voit aisément la soudure; on surprend l'artifice de ces incidents imprévus, de ces ruines soudaines, de ces subites conversions; on peut dire à quel moment précis intervient l'auteur pour faire dévier sa comédie et la mener à une conclusion improbable, mais consolante. Et ils ne font illusion à personne. Au surplus, « la morale au théâtre ne consiste pas dans la récompense de la vertu et la punition du vice, mais seulement dans l'impression qu'emporte le spectateur (1) ». La leçon que donne un auteur, ce n'est pas à la fin, c'est au cours de la pièce qu'il la donne.

Or voici quelques-unes des leçons qui se dégagent des pièces d'Augier. Restez à votre rang. Ne vous déclassez pas. Il est rare qu'une mésalliance ne soit pas également funeste aux deux contractants (*le Gendre de monsieur Poirier*). Vous avez amassé une grosse fortune par des moyens que d'ailleurs la loi tolère. Vous pourrez donc donner à votre fille des colliers de perles et des chiffons coûteux. Vous lui trouverez même un mari, sauf pourtant parmi les tout à fait honnêtes gens (*Ceinture dorée*). Avec de sots mariages, on fait des séparations bien spirituelles, à moins qu'on ne fasse des drames terribles (*Mariage d'Olympe*). Les jeunes gens qui ne savent rien de la vie rêvent d'amour dans le mariage. Au prix où sont toutes choses aujourd'hui, le mariage d'amour est un luxe que les riches ont seuls le droit de s'offrir (*la Jeunesse*). Un vieux mari qui épouse une jeune femme doit savoir à quoi il s'expose (*Lionnes pauvres*). Le mérite personnel est une valeur qui n'a pas cours dans ce qu'on appelle le monde (*Un beau mariage*). Une jeune fille qui a pour père un maniaque et se dévoue à lui doit s'attendre qu'il la ruinera, quitte à lui donner sa malédiction, par surcroît... Un usurier qui fait de son fils un honnête homme commet une maladresse dont il devra se repentir (*Maître Guérin*). Quand on a eu des mésaventures en affaires, il n'est que de relever la tête. L'effronterie est un grand remède aux maladies de l'honneur. La raison du plus fort est toujours la meilleure (*les Effrontés*), etc... Et sans doute ce sont là enseignements que donne la vie. Ce sont constatations de l'expérience. Il ne viendra à l'esprit de personne de prétendre que ce soient des préceptes de morale. — Comme ses maîtres classiques, Augier pense que le théâtre n'a pas besoin de dépasser ces constatations de l'expérience, et qu'il ne saurait lui appartenir de formuler nos devoirs. Il pose les questions, les agite, et ne les résout pas. Il n'a pas pour objet de présenter une image idéale de la vie : « Les choses se passent ainsi, dit l'auteur dramatique. Réfléchissez donc, et agissez en conséquence. » Le théâtre n'enseigne ni ce qui devrait être, ni ce qui doit être, mais il montre ce qui est.

1. Préface des *Lionnes pauvres*.

L'homme d'abord. — Est-il bon? Est-il mauvais? Par tournure d'esprit et par habitude de métier, un auteur de comédies doit s'attacher surtout aux méchants côtés de la nature humaine. Néanmoins, Augier est beaucoup moins sévère pour l'humanité qu'un Dumas, un Barrière, ou même que le joyeux Labiche. Il a mis dans son théâtre beaucoup d'honnêtes gens, et même un assez bon nombre de héros. Ses petits-maîtres et ses mauvais sujets se corrigent; il les montre capables encore d'élans généreux et de retours au bien; il espère dans le coup de la grâce; il croit qu'il n'est pente si glissante où on ne puisse s'arrêter. La volonté affaiblie, énervée, se ressaisit et se tend dans un effort salutaire. Il laisse quelques vertus à ses coquins. Il sait qu'on peut commettre de fort vilaines actions sans être un très malhonnête homme. Au surplus, le mal est éternel, et ce serait folie d'espérer qu'on en pût guérir l'humanité. Le bien et le mal sont dans une proportion à peu près égale, et qui à travers le temps ne varie guère... Et cette conception semble terriblement banale. Que si pourtant vous y regardez de près, vous verrez combien peu il en est parmi les écrivains, poètes, romanciers, dramatistes, ou même moralistes de profession, qui n'aient incliné vers l'une des deux solutions, celle de l'optimisme ou celle du pessimisme, et dont l'œuvre n'ait été par là même faussée.

La société ensuite. — C'est encore une tactique ordinaire de la comédie que de s'attaquer à la société, qui est mal faite, de montrer que dans la faute de l'homme c'est elle qui est coupable, et de combattre les préjugés et les conventions qu'elle a établis sous le nom de principes. Augier s'efforcerait plutôt de montrer que, sous le nom de préjugés, ce sont de véritables principes qu'on attaque, et au plus grand détriment de tous. Les préjugés ne sont pour la plupart que des idées justes dont nous ne retrouvons plus la raison, les conventions que des institutions dont nous n'apercevons plus le fondement : « Le monde n'est pas si bête et si méchant que nous autres pauvres gens nous plaisons à nous le figurer. Je suis convaincu qu'à son insu ses iniquités apparentes cachent toujours une logique profonde. Sois certain qu'il y a dans ta situation quelque chose qui nous échappe (1)... » Cette logique, on peut bien la méconnaître, mais le jour vient, inévitable, où elle se prouve : « Conscience, devoirs, famille, faites litière de tout ce qu'on respecte. Il vient un jour où les vérités bafouées s'affirment par des coups de tonnerre (2). » — « J'étais une enfant alors, dit une femme coupable, je ne comprenais pas... et aujourd'hui la lumière vient trop tard (3). » — C'est pourquoi on ne doit pas braver l'opinion : personne n'a le droit de se

(1) *Un beau mariage*, II, 13.
(2) *La [illegible]*, IV, 5.
(3) *Le [illegible]*, II, 11.

mettre en dehors des lois établies, personne n'étant au-dessus d'elles. De là vient qu'Augier ait pris dans certaines questions la position que nous lui voyons prendre. Pour ce qui est de la courtisane, en aucun cas et sous aucun prétexte il n'admet qu'elle puisse retrouver une place dans la société. Dans la question de l'adultère, non seulement il considère que la faute est toujours sans excuse, mais il montre comment elle porte sa punition en elle-même : « La supériorité du mariage, c'est que la passion s'en retirant laisse derrière elle des liens très doux et très forts, ne fût-ce, pour tout mettre au pis, que la communauté d'intérêts et d'ambitions. Mais dans une alliance comme la nôtre, que laisse-t-elle après soi? Le néant (1). » Il s'ensuit que contre les droits du mariage aucun droit ne saurait prévaloir. L'amour n'existe qu'autant qu'il est autorisé par la loi et qu'il aboutit à la paternité légitime dans les justes noces. Le mariage peut avoir été le résultat d'une duperie, le consentement d'une des deux parties ayant été surpris (2), il n'en est pas moins valable et au-dessus de toute contestation. Il est parce qu'il est. — Dans ces doctrines, il y a bien de la dureté et presque de la cruauté. Il est dur d'interdire tout espoir au pécheur qui se repent; il est cruel de refuser d'entendre la plainte humaine, d'où qu'elle parte. Mais l'ordre le veut ainsi, et les intérêts généraux de conservation sociale. Or, dans la lutte de l'individu contre la collectivité, c'est pour la collectivité qu'Augier se prononce. C'est à ce point de vue de l'intérêt social qu'Augier se place toujours et uniquement : intérêt qui peut se rencontrer avec celui de la morale, mais qui en est essentiellement différent.

Il y a des vices inhérents à la nature de l'homme; il y a dans toute société des imperfections inévitables. Les vices éternels de l'homme prenant des formes nouvelles et se modifiant d'après l'état social, tel est le domaine spécial à la comédie de mœurs. — En sorte qu'il importe de savoir sous quel aspect un auteur dramatique a envisagé la société de son temps et quels sont les traits qui lui en ont semblé neufs et caractéristiques.

Émile Augier, qui a mis à son œuvre si peu de commentaires et a si rarement pris la parole en son nom, indique en quelques mots comment lui est apparue la société moderne : « Que voyons-nous autour de nous depuis trente ans? Une société toute neuve, sans passé, sans traditions, sans croyances et même sans préjugés; un pays d'égalité où la richesse est devenue le but de toutes les ambitions depuis qu'elle est devenue la seule inégalité possible (3). » C'est dire que le mélange des classes est le grand fait du monde moderne. Toutes les catégories jadis séparées se sont amalgamées et brouillées. Les relations sociales ont été modifiées; mais du coup l'intégrité elle-même de la famille s'est trouvée compromise par une cause nouvelle de désaccord. Car, en se mêlant, les classes ne se sont pas fondues : la diversité des origines se traduit par la diversité héritée des goûts, des idées, des sentiments. Quand le gendre a été élevé dans le mépris de tout travail qui implique roture, et que le beau-père a gagné sa fortune à auner du drap, le conflit est inévitable. Sans doute, dans ce heurt des classes, la femme peut être un précieux intermédiaire. Elle possède une souplesse, une aptitude aux métamorphoses, un don naturel de s'accommoder à des milieux nouveaux. Elle aiderait à la réconciliation des classes, si elle n'était d'abord la victime de leur antagonisme persistant. Encore n'est-il pas besoin de prendre les cas extrêmes : mariage d'un des premiers gentilshommes de France avec mademoiselle Poirier, ou mariage d'un honnête homme avec une fille dont le boudoir a servi de passage à toute une ville. Mais dans des cas beaucoup moins tranchés, comme est le mariage d'un homme d'étude avec une jeune fille de la société élégante, on retrouverait l'effet de ces disparates d'origine. — Ce désaccord des époux se continue par le désaccord des parents et des enfants. On parle souvent du relâchement de l'autorité paternelle dans les familles d'aujourd'hui. Une des causes en est que les fils n'appartiennent pas à la même catégorie sociale dont les pères ont fait partie. Ils ne sont pas élevés dans les mêmes conditions et pour les mêmes besognes. Les mêmes maximes ne sauraient donc être valables. Le fils du plus riche banquier de Paris ne doit pas vivre comme son père vivait avant d'avoir amassé les premiers sous de sa fortune. Et celui-ci donc n'est pas admis à faire valoir la leçon de son exemple. Cela est une conséquence nécessaire du progrès accompli. Les choses en sont au point qu'un père est flatté de mesurer la distance qui le sépare de son fils, et qui est comme un signe visible du chemin parcouru. Un honnête homme parti de bas tire vanité d'avoir pour fils un libertin qui le décrasse.

Toutes les barrières étant tombées, le champ s'ouvrant librement devant tous, il n'est personne à qui aucune espérance soit fermée et aucune ambition interdite. C'est ce qui rend la vie moderne si pénible et si âpre. Car la lutte s'étend à toute la nation : c'est une mêlée universelle. Or la société est également dure à ceux qui veulent s'y faire une place et à ceux qui ne se la font pas. Il faut arriver à tout prix, et arriver vite. Cela explique que la jeunesse ne songe guère à être jeune, n'ayant pas de temps à perdre, et qu'elle ne s'attarde pas aux rêves romanesques, ayant à compter déjà avec les réalités positives de la vie. Et cela explique certaines défaillances de conscience, que plus tard ceux-là mêmes ont peine à comprendre qui s'en sont rendus coupables. C'est que la conscience ne parle

(1) *Les Effrontés*, II, 1.
(2) *Paul Forestier*.
(3) Émile Augier, Discours de réception à l'Académie française.

pas du même ton chez un homme arrivé ou chez celui qui a sa position à faire : « C'est évident, dit un financier, j'ai spolié mes actionnaires, il faut dire le mot. Comment ai-je pu pour cette misérable somme?... Je la trouverais aujourd'hui dans la rue, que je la ferais placarder sur tous les murs! Quand je pense qu'alors je me suis cru dans mon droit (1) ! » Il est des scrupules qu'on ne se sent pousser qu'après fortune faite. Il ne s'agit d'ailleurs pas des scrupules du vieil honneur, les questions de « probité » ayant remplacé l'antique débat sur le point d'honneur dans une société où tout revient à la question d'argent.

Tel est, en effet, le principe qui s'est substitué à tous les autres, et telle la nouvelle ligne de démarcation. Dans la société unifiée par la suppression des classes, la fortune sert de nouveau mode de classement. Soyez riches! ou paraissez-le! Car ce dont on vous demande compte, ce n'est ni de votre avoir ni de votre gain, mais de l'état de vos dépenses. On vous juge sur votre train de vie, et on vous estime pour votre luxe. C'est le souci de l'argent qui, en se mêlant à tous les sentiments, les modifie, et leur donne vraiment une physionomie d'aujourd'hui. Il crée des formes nouvelles de vices anciens. C'est lui, par exemple, qui créera cette variété de l'adultère : la prostitution dans l'adultère. Que si les *Lionnes pauvres* ont fait scandale, c'est qu'en effet, et quoiqu'il s'en défende, Augier y « révélait » une plaie nouvelle de la société. Ce à quoi Séraphine a cédé, ce n'est ni à l'amour, bien entendu, ni à l'entraînement des sens, ni à aucune sentimentalité romanesque. Mais elle a été élevée pour le luxe; et donc elle se vend pour échapper à la médiocrité. Augier a choisi pour sa comédie le milieu où la situation devait paraître le plus poignante, « la promiscuité de l'argent entre la femme et le mari rendant celui-ci complice à son insu des hontes de son ménage (2) ». Mais il ne prétend pas que la prostitution de la femme mariée soit spéciale à la petite bourgeoisie : « A tous les étages de la société, et duchesse ou bourgeoise, de dix à cent mille francs de rente, la lionne pauvre commence où la fortune du mari cesse d'être en rapport avec l'étalage de la femme (3) ». Et sans doute la femme entretenue s'est rencontrée dans tous les temps : ce qui est du nôtre, c'est la femme du monde entretenue.

Attentif aux conditions d'existence de la société moderne et aux rapports des classes, Augier devait en arriver à transporter à la scène l'étude de ces mouvements intérieurs qui, dans une société, font passer la suprématie d'une classe à l'autre. On a insisté avec lourdeur et maladresse sur les opinions politiques d'Emile Augier. Il était indifférent tout au moins à la forme du gouvernement. Il a, sous l'Empire, rendu un bel hommage à la monarchie de Juillet. Plus tard, il a failli être sénateur de l'Empire. La République ne lui faisait pas peur. Il savait au surplus que la politique n'est pas une science, à peine un art. Il reste qu'il prenait intérêt à étudier ce jeu des forces dans l'Etat. *Les Effrontés* sont chez nous, et même après *le Mariage de Figaro*, une tentative nouvelle : c'est la première et la seule œuvre de théâtre où on ait su nous présenter dans leur situation respective et par rapport à l'exercice de la souveraineté : noblesse, bourgeoisie et peuple. — Le défaut de la comédie sociale, c'est qu'elle mène à la comédie politique. Or c'est pour celle-ci une nécessité que, négligeant les grands intérêts qui sont en présence, elle rapetisse les questions qu'elle aborde, substitue à l'étude des idées la satire des personnes et remplace les êtres vivants par des fantoches destinés à amuser la foule inintelligente. C'est ce dont on trouverait des preuves suffisantes dans *le Fils de Giboyer* et dans *Lions et Renards*. La baronne Pfeffers pêchant un mari dans l'eau trouble des combinaisons politiques; M. Maréchal récitant les discours que lui a composés son secrétaire, ne sont que de plaisantes caricatures. Pour ce qui est de M. de Sainte-Agathe, le jésuite de robe courte, mêlé de cafardise et d'ambition, grotesque et redoutable, qui possède les secrets des familles et trame dans l'ombre d'odieuses machinations, c'est Rodin si ce n'est Croque-Mitaine. Il n'est pas jusqu'à Giboyer qui, en devenant une sorte de héros de la paternité, ne cesse d'être le personnage si vivant qu'il était dans *les Effrontés*. Pour une fois, et dans une question, Augier s'est départi de son calme. Cela ne lui a pas réussi.

Ce qu'Augier a vu très nettement, c'est que notre société est en mouvement et en travail, remuée sourdement et agitée par des idées qui n'ont pas encore abouti. La Révolution a eu pour résultat immédiat de détruire un certain ordre de choses. L'ancienne aristocratie, désormais impuissante, en est réduite à se réfugier dans d'inefficaces récriminations et à hâter de ses vœux l'universelle débâcle : « Crève donc, société! » Légitimistes et cléricaux se rencontrent dans cette haine de la société moderne, et, unis pour une même résistance contre les idées nouvelles, ils s'efforcent de tenir le progrès en échec. Mais les idées sont plus fortes que les hommes. La bourgeoisie au profit de qui s'est faite la Révolution n'a pas compris ses devoirs, et s'est condamnée elle-même à disparaître dans une ruine prochaine. En se substituant à la noblesse, elle a pris justement les défauts et les vices de la caste qu'elle remplaçait. Elle a renié ses origines, et par là même abdiqué ses droits : « Les petits-fils des hommes de 1789 travestissent leurs noms et se consacrent à l'inutilité. Prenez garde, messieurs, nous vivons dans un temps où la stérilité est une abdication! Au-dessous de vous, dans l'ombre et sans bruit, se prépare un nouveau tiers état qui vous remplacera par la

(1) *Ceinture dorée*, III, 1.
(2) Préface de *Lionnes pauvres*.
(3) *Lionnes pauvres*, II, 1.

force des choses, comme vos grands-père sont remplacé la caste dont vous reprenez les errements. Et ce sera justice (1)! » On a remplacé l'aristocratie du sang par celle de l'argent. Il reste à remplacer celle-ci par l'aristocratie de l'intelligence. Et c'est de ce côté que porte le courant de l'humanité...

Sur ce dernier point, Augier a-t-il été clairvoyant et prévoyant? On ne s'aperçoit pas jusqu'ici que les progrès de la démocratie soient un acheminement vers le règne de l'intelligence ; et il se pourrait que l'intelligence ne dût régner qu'au royaume d'Utopie. Mais ici encore, l'auteur dramatique n'est pas tenu de nous apporter une solution. Il suffit qu'il montre comment les questions se posent, et comment elles s'agitent au cœur même d'une société.

*
* *

Connaissance de l'homme et de la société ne sont rien sans l'imagination qui crée les êtres et les fait mouvoir. Or, sans doute, il faut, du théâtre d'Augier, écarter toute une troupe de comparses. Il y a d'abord les êtres sans physionomie et sans nom, qui sont des rôles plutôt que des personnes. Puis, un certain nombre de types conventionnels, types fabriqués d'avance et qui dispensent un auteur de se remettre en contact direct avec la réalité. Tels sont : le mauvais sujet qui a bon cœur, type souvent repris par Augier, et dont le marquis de Presles n'est que la plus élégante personnification ; l'artiste au cœur loyal, type du bon bohème ; le noble vieillard royaliste et loyaliste, sorti des romans de chouannerie ; la jeune fille candide et dévouée, prête pour tous les sacrifices, et enfin tous les jeunes premiers sympathiques : beaux ténébreux, braves officiers, journalistes incorruptibles, amis que Pylade eût enviés, savants, voyageurs, explorateurs, tous pétris de générosité, de courage et de bonté. Mais un auteur dramatique ne peut guère se dispenser de recourir à cette friperie qui l'attend au magasin des accessoires. Et, d'ailleurs, chaque fois qu'on veut nous représenter l'honnêteté, elle va, sans qu'on sache pourquoi, se loger comme d'elle-même en des cadres artificiels.

Il reste qu'il y a dans le théâtre d'Augier un fort grand nombre de figures qu'il a prises directement à la réalité, et qu'il a refrappées à son empreinte. Nulle œuvre du même temps n'en est aussi riche. Je cite : Mme Guérin et Mme Huguet, deux variétés de la « mère », l'une qui pousse l'abnégation jusqu'aux extrêmes limites, l'autre qui prêche à son fils les doctrines les plus desséchantes par devoir de mère ; Navarette, la « fille » économe, beaucoup plus vivante qu'Olympe, type abstrait de la courtisane, ou même qu'Irma, type grotesque de la mère d'actrice ; Séraphine Pommeau ; d'Estrigaud, le baron de finance ; et Vernouillet, le faiseur, dont le rôle sert à mettre en relief un des faits les plus monstrueux de l'époque moderne : la mainmise de la finance sur la presse. — Mais les personnages du premier plan, et qui forment vraiment la clientèle d'Augier, c'est cette série : Poirier, Roussel, Pommeau, Bordognon, Maître Guérin, Charrier, Giboyer.

Pour ceux-ci, ils ne sont si vivants que parce que leur portrait a été composé par l'intérieur. Augier est entré en eux, s'est transformé en eux. Il y a réussi d'autant plus complètement que, par certains côtés de sa nature, il était tout près d'eux. Ce sont pour la plupart des bourgeois, comme lui. Ce sont des êtres peu compliqués, dont les sentiments sont sans nuances et qui se déterminent par des motifs point subtils. Augier se sent à l'aise en présence de ces natures carrées, solides et un peu lourdes. Son bon sens se rencontre avec le leur. Il les comprend et les pénètre tout entiers. Il les voit avec la vulgarité de leurs gestes et de leurs attitudes. Il entend la trivialité de leur langage. Il attrape aisément leurs façons de parler, énergiques et communes. Afin de leur donner, en nous les présentant, le plus de relief qu'il se peut, Augier a soin de les prendre à une époque où le caractère est entièrement formé, incapable de toute modification, à l'abri de toute crise. Ils restent d'un bout à l'autre semblables à eux-mêmes, fidèles à la définition de leur caractère. Ce sont figures individuelles et types tout ensemble, portraits construits sur des dessous solidement établis, traités dans une manière large et grasse qu'on ne saurait trop admirer.

C'est par là qu'on a pu comparer l'art d'Émile Augier à celui de Balzac. Les analogies sont frappantes. On ferait aisément rentrer toutes les parties du théâtre d'Augier dans les cadres de la *Comédie humaine* : scènes de la vie parisienne et scènes de la vie de province, scènes de la vie privée, scènes de la vie politique, etc. Augier fait au théâtre, comme Balzac avait fait par le livre, le roman de l'inventeur, de l'usurier, du brasseur d'affaires, du parvenu, de la femme de trente ans, etc. C'est de Balzac, en effet, qu'est issue directement la comédie moderne : c'est là qu'il en faut aller chercher les véritables origines. Quand on la rattache aux théories de Diderot et de Mercier, on n'a pas tort, si l'on veut dire par là que Dumas et Augier se sont trouvés avoir renouvelé la comédie, justement par les procédés et de la manière qu'avaient pressentie Diderot et Mercier ; mais ils n'ont pas voulu appliquer les idées de ces théoriciens. Il est exact que Diderot et Mercier ont prévu la comédie de mœurs moderne, mais ils ne l'ont pas aidée à naître. Elle est issue du roman de mœurs. Elle n'est même que ce roman mis à la scène.

Encore fallait-il trouver un moyen pour que le roman de mœurs « tînt la scène ». Le genre accepté au théâtre quand parut Augier était le vaudeville de

(1) *La Contagion*, I, 3.

Scribe. Augier n'est pas homme à bousculer ce qui est établi. Il va conserver la forme reçue en y ajoutant des éléments nouveaux. Quand M. Alexandre Dumas a parlé d'un théâtre alliant Scribe à Balzac, il a donné moins encore la formule de son théâtre que celle du théâtre d'Augier. Sous les comédies les plus vigoureuses d'Augier court un vaudeville de Scribe. Pendant trente ans, le public français, et même le public européen, s'était passionné pour la question de savoir si Alfred épouserait Ernestine. Et plus nombreux étaient les obstacles qui séparaient les deux jeunes gens, plus leur mariage revenait de loin, plus aussi le public était content. C'est encore cette intrigue matrimoniale qui serpente à travers les pièces d'Augier, et celles mêmes où il semblait qu'elle dût avoir le moins de place. Pour une pièce où les faits sortent uniquement des caractères, où l'intrigue fait corps avec l'idée dont elle est comme la forme naturelle, il y en a dix où les faits ont été imaginés pour eux-mêmes, et le scénario combiné indépendamment des caractères et des sentiments. Il arrive que ce scénario soit terriblement embrouillé et compliqué. Il y a trois pièces très distinctes, dans le seul *Maître Guérin*. Et il y en a juste autant dans *les Effrontés*. Augier a recours aux coups de théâtre; il use des petits moyens : lettres égarées, bijoux vrais qu'on donne pour de faux bijoux, disposition d'appartement, etc. C'est à coup sûr la partie caduque dans le théâtre d'Émile Augier, celle qui a vieilli et celle qui périra. Néanmoins, il faut se garder de condamner d'un mot une combinaison qui pourrait bien n'être pas purement arbitraire et accidentelle, mais au contraire fondée en nature. Ceux qui cherchent à éliminer du théâtre tout élément d'action vont contre la définition même du théâtre qui est spectacle, et du drame qui est action. Ils se privent en même temps d'un moyen efficace pour l'étude même des sentiments, un caractère ne se dessinant que par la résistance aux événements. Il se pourrait enfin que, dans les conditions où se produit aujourd'hui l'œuvre de théâtre et étant donnée la composition actuelle du public, l'auteur dramatique n'eût pas le pouvoir de rejeter des éléments même inférieurs, tel qu'est l'intérêt de curiosité. Et sans doute la « formule » d'Émile Augier non plus qu'aucune autre n'aura été définitive; au moins aura-t-elle été viable et elle aura servi pour mettre à la scène le tableau le plus complet que nous ayons des mœurs qui ont été celles de la France à une certaine date.

On voit par combien de liens le théâtre d'Émile Augier tient à l'histoire même de notre littérature. Il est l'aboutissement d'efforts multiples et de tendances diverses. Il est l'achèvement de quelque chose. Tantôt que, grâce à son tempérament personnel et à ses idées particulières, M. Dumas faisait dévier la comédie de mœurs de la voie où lui-même venait de l'engager, Augier l'y affermissait. Cela même est la marque de son œuvre, en fait la légitimité et en assure la durée : à savoir qu'il a renoué la chaîne à travers les temps. Unissant au sentiment moderne le sentiment de la tradition, il a rattaché la comédie nouvelle à ses origines et fait avancer le théâtre en le maintenant dans le sens de son développement régulier.

René Doumic.

LA FÊTE DE LA RAISON A PARIS (1)

On a beaucoup parlé de la fameuse cérémonie en l'honneur de la Raison qui eut lieu à Notre-Dame, le décadi 20 brumaire an II (10 novembre 1793), mais on ne l'a pas encore racontée, comme nous allons essayer de le faire, en la dégageant des légendes, et principalement d'après trois textes vraiment dignes de foi, à savoir : le procès-verbal de la Convention, le compte rendu des *Révolutions de Paris*, attribué à Momoro, et le récit violemment hostile (mais non mensonger) de Grégoire, dans son *Histoire des sectes*.

***

Les autorités constituées, c'est-à-dire la commune et le département, suivies d'un grand concours de peuple, se rendirent à Notre-Dame vers dix heures du matin (2), sans accompagnement de force armée : « Les armes, disait Hanriot dans son ordre du jour, ne conviennent que dans les combats et non là où des frères se rassemblent pour se laver enfin de tous les gothiques préjugés et goûter, dans la joie d'une âme satisfaite, les douceurs de l'égalité. »

On avait paré l'église de manière à écarter des yeux presque tout ce qui rappelait la religion catholique.

Au milieu, on avait élevé une sorte de montagne qu'à droite et à gauche des draperies reliaient aux piliers, de façon à cacher le chœur et tout le fond de l'église, qui, portes ouvertes, apparaissait ainsi large, peu profonde et bien éclairée, comme on le voit par l'estampe grossière, mais frappante, du journal de Prud'homme.

Sur le sommet de la montagne était un petit temple rond, de style grec, avec cette inscription sur la façade, en lettres énormes : A LA PHILOSOPHIE.

De chaque côté de la porte du temple, il y avait les bustes de quatre philosophes : sans doute Voltaire, Rousseau, Franklin et peut-être Montesquieu.

---

(1) [illegible] M. Aulard le faire paraître à la librairie Alcan.

(2) Il faisait mauvais temps, il pleuvait. La pluie ne cessa que [illegible] la Convention se rendit à Notre-Dame [illegible] 24 brumaire.)

Au-dessous du temple, à mi-côte de la montagne, sur un petit hôtel grec brûlait un flambeau, le flambeau de la Vérité.

La cérémonie commença par un morceau que joua la musique de la garde nationale. Pendant cette musique, on vit descendre à droite et à gauche, venant sans doute de derrière le temple, deux théories de jeunes filles vêtues de blanc, avec des ceintures tricolores et des couronnes de fleurs, un flambeau à la main. Elles traversèrent la montagne, vinrent « se croiser sur l'autel de la Raison, chacune d'elles se courba devant son flambeau, et remonta ensuite dans la même direction sur le sommet de la montagne. »

Alors sortit du temple, aux yeux du peuple, une femme « image fidèle de la beauté ». Sa robe est blanche; sur ses épaules flotte un manteau bleu; elle est coiffée du bonnet rouge; dans sa main droite, elle tient une longue pique. « Son attitude imposante et gracieuse commande le respect et l'amour. » Elle personnifie la Liberté. Elle vient, sur un siège de verdure, recevoir l'hommage des républicains qui, en lui tendant les bras, chantent un hymne dont les paroles sont de Marie-Joseph Chénier et la musique de Gossec :

Descends, o Liberté, fille de la Nature;
Le peuple a reconquis son pouvoir immortel :
Sur les pompeux débris de l'antique imposture
Ses mains relèvent ton autel.

Venez, vainqueurs des rois, l'Europe vous contemple;
Venez, sur les faux dieux étendez vos succès;
Toi, sainte Liberté, viens habiter ce temple,
Sois la déesse des Français!

La Liberté se leva ensuite pour rentrer dans le temple. Arrivée au seuil, elle s'arrêta et se retourna « pour jeter encore un regard de bienfaisance sur ses amis ». Aussitôt qu'elle fut rentrée, « l'enthousiasme éclata par des chants d'allégresse et par des serments de ne jamais cesser de lui être fidèles (1) ».

C'est une actrice de l'Opéra (2) qui avait figuré la Liberté. Toute la cérémonie avait été jouée par des artistes du même théâtre : « Ces jolies damnées, dit le père Duchesne, chantèrent mieux que des anges. »

*
* *

La Convention n'avait pas assisté à cette cérémonie. Les meneurs semblent s'être arrangés pour l'inviter trop tard, afin de la mettre en présence d'un fait accompli. Elle était déjà depuis quelques instants en séance, quand Dufourny vint l'inviter au nom du Département. La Convention n'accepta ni ne refusa; elle expédia d'abord quelques menues affaires et presque aussitôt apprit que la cérémonie était terminée. Déjà les autorités constituées sont à la barre, revenant de Notre-Dame. Chaumette dit : « Le peuple vient de faire un sacrifice à la Raison dans la ci-devant église métropolitaine; il vient en offrir un aussi dans le sanctuaire de la Loi. » Aussitôt le cortège est admis.

« La marche s'ouvre, dit le procès-verbal, par un groupe de jeunes musiciens. Ils sont suivis de jeunes républicains, des défenseurs de la patrie; ils chantent un hymne patriotique, répété en chœur au milieu des vifs applaudissements. Un groupe nombreux de républicains, couverts du bonnet de la liberté, s'avance en répétant ce cri de : *Vive la République! Vive la Montagne!* Le peuple et les membres de la Convention mêlent leur voix à celle de ces républicains. Un nombre prodigieux de musiciens font retentir les voûtes des airs chéris de la Révolution... »

Arrivent ensuite les figurantes, suivies de la déesse de la Liberté, assise sur un siège que portent quatre citoyens. Ce groupe s'arrête en face du président; les jeunes filles font un cercle autour de la Liberté, tandis que tous les citoyens défilent en répétant les hymnes qu'ils viennent de chanter à Notre-Dame.

Chaumette harangue alors la Convention. Après s'être félicité de la chute du fatanisme : « Nous n'avons point, dit-il, offert nos sacrifices à de vaines images, à des idoles inanimées. Non : c'est un chef-d'œuvre de la nature que nous avons choisi pour la représenter, et cette image sacrée a enflammé tous les cœurs. Un seul vœu, un seul cri s'est fait entendre de toutes parts. Le peuple a dit : plus de prêtres, plus d'autres dieux que ceux que la nature nous offre. Nous, ses magistrats, nous avons recueilli ce vœu, nous vous l'apportons du temple de la Raison. Nous venons dans celui de la Loi pour fêter encore la Liberté. » Et il conclut en demandant que Notre-Dame soit consacrée à la Raison et à la Liberté.

Le président Laloy répond :

« L'Assemblée voit avec la plus vive satisfaction le triomphe que la raison remporte aujourd'hui sur la superstition et le fanatisme. Elle allait se rendre en masse au milieu de ce peuple, dans le temple que vous venez de consacrer à cette déesse, pour célébrer avec lui cette auguste et mémorable fête : ce sont ses travaux et le cri d'une victoire (remportée sur Charette à Noirmoutier) qui l'ont arrêtée. »

Chabot convertit alors en motion le vœu de Chau-

(1) *Révolution de Paris*. — Des discours furent prononcés (*Annales patriotiques* du 3 brumaire an II, p. 1467); mais nous n'en avons pas le texte.

(2) On ne sait pas au juste qui était cette actrice. D'après *Rougyff*, et son témoignage, confirmé par beaucoup d'autres, est le plus vraisemblable, c'était Mlle Aubry, chanteuse de l'Opéra. D'après une lettre d'un abonné des *Annales patriotiques* (numéro du 9 frimaire an II), c'était Mlle Maillard, également de l'Opéra. Le *Courrier républicain* du 21 brumaire an II, p. 91, dit : « La Liberté était représentée par un chef-d'œuvre de la nature, la citoyenne... » Et le nom reste en blanc, ou plutôt illisible, par suite d'un accident typographique. On a prononcé aussi le nom de Mlle Candeille et celui de Mme Momoro, la femme de l'imprimeur cordelier; mais c'est probablement à Saint-André-des-Arts que celle-ci figura.

mette et la Convention décrète que Notre-Dame sera désormais le temple de la Raison.

Romme demande que la déesse de la Raison se place à côté du président. Chaumette conduit l'actrice au bureau. Le président et les secrétaires « lui donnent le baiser fraternel, au milieu des applaudissements ».

Enfin, sur la motion de Thuriot, la Convention se rend à Notre-Dame, où la cérémonie est recommencée en son honneur.

* *

Il ne faudrait pas croire, cependant, que la majorité de la Convention s'associât du fond du cœur au culte de la Raison. Durand-Maillane et Grégoire, témoins oculaires, affirment qu'une moitié seulement des conventionnels se rendirent à Notre-Dame, et qu'aux séances suivantes beaucoup s'absentèrent pour ne pas assister aux scènes antireligieuses. En réalité, la Convention fut plus étonnée que séduite et, croyant ce mouvement irrésistible, elle le suivit.

Jusqu'à quel point le suivit-elle? C'est ce qu'il importe de préciser, si l'on veut se rendre compte des chances de succès qu'eut la tentative de déchristianisation.

Le lendemain même de la cérémonie de Notre-Dame, dans la séance du 21 brumaire, la Convention vit se dresser devant elle le redoutable problème de la séparation de l'Église et de l'État. Le comité central des Sociétés populaires vint demander à la barre l'abolition du traitement des prêtres : « Que ceux qui ont encore foi aux augures les payent ; mais pourquoi asservir à ce tribut honteux un républicain qui n'a d'autre dieu que la vertu et son pays ! » La Convention se borna à décréter l'insertion de l'adresse au *Bulletin* avec mention honorable. En somme, elle n'osait pas aborder la grande question : elle l'ajournait, elle l'enterrait. Thuriot avait dit que, de la suppression immédiate du traitement des prêtres, il pourrait résulter des impressions contraires à la liberté.

Cependant, le 25 brumaire, elle fit un pas assez hardi dans le sens du mouvement déchristianisateur.

Boussion, au nom du Comité des secours publics, avait fait décréter la réunion à l'hospice de l'Humanité (Hôtel-Dieu) du bâtiment du ci-devant archevêché de Paris, afin que chaque malade pût avoir son lit à distance de trois pieds des autres lits. Alors Cambon demanda que, dans toutes les communes, les églises et les presbytères supprimés fussent consacrés à des œuvres laïques. La Convention décréta « que les presbytères et paroisses situés dans les communes qui auraient renoncé au culte public ou leur produit seraient destinés à subvenir au soulagement de l'humanité souffrante et à l'instruction publique ».

C'était tirer hardiment toutes les conséquences du récent décret qui autorisait les communes à supprimer leurs paroisses.

Michelet croit qu'on fut plus hardi encore. Son imagination déforme ce décret : il se persuade que la Convention désaffecta en principe *tous* les bâtiments qui servaient au culte, et il en conclut, éloquemment et faussement, qu'elle déclara ainsi le catholicisme *déchu du culte public*. Cette erreur, aussi grave qu'inexplicable, ôte une partie de leur crédit aux pages célèbres que le grand historien consacre à la tentative de déchristianisation. Non : la Convention n'expulsa pas le catholicisme des temples ; elle ne prit, en ces questions, aucune initiative, et se borna à se laisser arracher des concessions au jour le jour. La suprême hardiesse philosophique fut loin de son cœur et n'inspira pas ses actes.

F.-A. Aulard.

THÉATRES

Odéon : Reprise de *Germinie Lacerteux*, pièce en dix tableaux, de M. Edmond de Goncourt.

Les cruelles vérités qu'on a dites à M. de Goncourt sur ses romans, sur ses pièces, sur ses Mémoires n'ont rien changé à l'imperturbable admiration qu'il professe pour lui-même ; on reste stupide devant le singulier état d'esprit que trahit son *Journal*, cette persuasion naïve que l'univers entier gravite autour de lui, cette innocence qui lui permet de faire au public des confidences comme celles-ci (je cite textuellement et au hasard) : « Jeudi 11 mai : C'est curieux, depuis que je ne fume plus, la notion de l'appétit, une notion complètement perdue, me revient. — Dimanche 30 juin : J'ai été entouré, toute la journée, de la joie bête, houleuse, haineuse, de cette multitude demandant des lampions et des drapeaux aux fenêtres, et *surtout aux miennes*, qui n'en avaient pas. » Puis, çà et là, une phrase bien comique sur l'étonnement des Daudet quand M. de Goncourt leur lit ses Mémoires ; étonnement, je le crois! Cinquante lignes sur une histoire de prêt, le notaire qui l'a conclu, l'emprunteur qui en a profité, et la résolution prise par M. de Goncourt de ne plus faire de prêts hypothécaires ; et, presque à chaque page, des mots dans ce genre : « J'ai la conscience qu'en histoire sortira bientôt de dessous terre (?) une génération pareille à celle qui s'est levée dans le roman (?), une génération qui se mettra à faire de l'histoire *à mon imitation...* » Mais passons ; ce n'est pas du sixième volume du *Journal des Goncourt* que j'ai à parler ici ; et, du reste, l'opinion est faite sur ce journal ; je crois qu'il n'est pas un de ses lecteurs qui n'ait senti, en le lisant, le rouge lui monter au front... Revenons à *Germinie*. Et si j'y reviens aujourd'hui, c'est que la pièce me paraît dangereuse à un certain point de vue. Après les manifestes

sonores de M. de Goncourt, il semblerait qu'en elle dût se résumer tout ce que peut produire au théâtre la « nouvelle école ». Or rien n'est moins vrai; il ne faudrait pas qu'on jugeât de l'une par l'autre, et qu'après avoir entendu *Germinie*, le public se dégoûtât pour jamais de ce qu'on appelle les jeunes.

Ai-je besoin de dire que ce mot de « nouvelle école » me paraît une des expressions les plus sottes et les plus prétentieuses qui soient? Si je m'en sers, ce n'est que pour me faire entendre de tout le monde. Il n'est pas de nouvelle école en art; tout au plus y a-t-il plusieurs manières d'interpréter la nature. Et de plus, puisqu'on parle d'école, il me semble que *la Parisienne*, pour ne citer qu'une pièce, est plus proche des œuvres de Molière que la meilleure des comédies de Scribe, *la Chaîne*, par exemple. Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse d'un retour à l'ancienne forme ou d'une forme nouvelle, il est bien certain que nous avons un goût de vérité que n'avaient pas nos pères. M. Brunetière rappelait l'autre jour l'opinion que Scribe, lors de sa réception à l'Académie française, émettait sur le théâtre. Personne aujourd'hui n'oserait en professer une semblable; personne, au moins, ne pourrait la confesser sans soulever d'unanimes protestations. Il nous faut l'exactitude dans le décor, la vérité dans les sentiments, la vérité aussi dans la marche de la pièce : nous voulons que l'action soit menée par les sentiments plus que par des événements extérieurs; en un mot, nous exigeons une imitation plus serrée de la vie. Et, pour le dire en passant, je ne comprends guère la mauvaise humeur de certains de nos maîtres les plus respectés pour les manifestations dramatiques de la jeune école. Sans doute, les jeunes élèves de M. Becque apportent dans leurs œuvres un parti pris assez agaçant parfois; mais qu'importe? C'est là une réaction nécessaire peut-être, naturelle en tout cas. M. Lemaître disait bien joliment, l'autre jour, qu'en moins de dix ans ils avaient créé un poncif. Tant mieux! Nous nous lasserons de ce poncif-là : ils nous ont rendu le service de nous dégoûter du poncif précédent; la vérité est entre les deux : nous y arriverons, — nous y reviendrons, — peut-être. On m'accordera bien, au moins, que *les Résignés* de M. Céard, *les Inséparables* de M. Georges Ancey, *les Jobards* de MM. Guinon et Denier sont des œuvres supérieures, — ne serait-ce que par leurs aspirations, — à la moyenne de la production contemporaine.

Ces aspirations, je suis sûr que M. Edmond de Goncourt les a eues. Mais M. Renan avait bien raison quand il reprochait à l'auteur du *Journal* de manquer d'idées générales. Ses romans, comme son histoire, comme son théâtre, donnent assez exactement l'impression de ces ouvrages du temps jadis qu'on appelait des « arlequins ».

***

Dans son roman, M. de Goncourt avait entassé les mots « vécus », qui lui semblaient vrais parce qu'il les avait entendu dire; cela n'allait pas sans fatigue, mais cela passait, les mots en question résumant d'une façon assez frappante les sentiments précédemment analysés. Mais M. de Goncourt n'avait noté et reproduit que les mots dont l'étrangeté l'avait séduit; incapable de choisir, tout lui semblant également beau, incapable de synthèse, — et le théâtre c'est la synthèse même, — il a tout mis dans sa pièce; forcément il a dû resserrer, de sorte que ses personnages, ne disant que des mots « curieux », parlent la langue la plus étrange et la plus biscornue; et, comme nous les connaissons plus par ce qu'ils disent que par ce qu'ils font, ils nous paraissent les plus incohérents du monde, les plus irréels et les moins vivants. C'est, du reste, l'effet ordinaire de cette théorie, qui consiste à créer un caractère en lui attribuant uniquement des actes commis et des paroles prononcées tels quels par vingt personnes différentes; rien n'est plus éloigné de la vérité; on m'excusera de ne pas insister sur ce point. Pour ne citer qu'un exemple (j'en trouverais cinquante), prenez le tableau du cimetière : Mlle de Varandeuil, cherchant en vain le tombeau de Germinie, s'écrie : « ... Il faut prier au petit bonheur sur toi! » L'image est belle, avec ce quelque chose d'un peu trop appuyé qu'ont toujours les images des Goncourt (vous sentez pourquoi le mot *bonheur* est mis là); mais n'est-il pas choquant au dernier point de voir Mlle de Varandeuil faire des mots sur le cadavre d'une femme qu'elle a aimée? A supposer que ce mot lui fût venu, il eût été arrêté sur ses lèvres par la pudeur la plus vulgaire et la plus naturelle. Je ne sais personne, — presque personne, et, en tout cas, ce ne serait pas Mlle de Varandeuil, — qui s'amusât à faire de la littérature à propos de la mort d'un être qui lui fut cher. Faut-il insister encore sur cette insupportable scène des petites filles, dont M. de Goncourt est fier parce qu'il l'a notée sur le fait, si fier qu'il en a replacé une partie dans *Chérie?* Tout cela n'a d'autre but que de marquer le contraste entre ces enfants heureux et l'enfant que Germinie va mettre au monde; mais ce contraste, ne serait-il pas plus fortement marqué par un mot, non noté, mais inventé, un mot, ou un acte, qui résumât d'une façon frappante l'état d'esprit de Germinie? — S'il est une vérité indiscutable, je crois, c'est qu'au théâtre un caractère doit contenir une large part d'humanité générale; c'est cette part qui a toujours manqué aux pièces de M. de Goncourt. Cela vient de son genre d'intelligence d'abord, et ensuite de ses procédés de composition.

***

Dans toutes ses œuvres, M. de Goncourt énumère copieusement ce qu'il a inventé : le roman ou à peu près, le réalisme, l'histoire, le japonisme, l'écriture artiste, les génitifs en cascade, l'art de se servir des adjectifs et au besoin d'en inventer... Que sais-je? Pour le

théâtre, il ne nous cache pas qu'il croit tout bonnement l'avoir renouvelé; il ne dissimule pas son indifférence pour les classiques, et s'il parle de la tragédie, c'est avec un mépris outrageant.

Or, s'il est dans la tragédie une convention dont l'uniformité est un peu fatigante, c'est assurément le monologue. Voyez *Germinie*, elle en regorge. Quand M. de Goncourt a quelque chose à nous apprendre, par exemple sur Mlle de Varandeuil, il installe celle-ci au coin du feu et lui fait, durant un quart d'heure, monologuer tout haut du fond de son fauteuil. Ailleurs, c'est tel personnage qui joue à proprement parler le rôle de confident de tragédie. Ailleurs encore, c'est la mère Jupillon qui, pour nous mettre au courant, « répète » d'avance devant nous la conversation qu'elle aura, le rideau baissé, avec Germinie!... Et, pour ne parler que de cette dernière scène, je ne crois pas qu'il existe au théâtre, dans les plus méprisables vaudevilles de ces soixante dernières années, un si mémorable emploi de si grossières ficelles!

Et c'est ici qu'éclate dans son plein l'incroyable état d'esprit qui, dès longtemps, annonçait l'éditeur du *Journal*. Il est manifeste que, sortant de sa plume, un monologue, une scène d'exposition à la Scribe, un artifice comme celui que je viens de signaler semblent à M. de Goncourt des inventions prodigieusement hardies. Du moment que c'est lui qui l'a écrit, ce ne peut être qu'original, suant le génie et d'une audace sans exemple. Il faut l'entendre, dans la pétition aux Chambres qui sert de préface à sa pièce, clamer contre la censure, qui avait demandé la suppression de « fichue cochonne » dans le dixième et dernier monologue de Mlle de Varandeuil : « Ce retrait de *fichue cochonne*, ça n'a pas l'air d'avoir d'importance? Ce retrait, cependant, tue tout le caractère de mon apostrophe... » Je passe une réclame en faveur de *Germinie*, un nouveau témoignage d'admiration que se donne M. de Goncourt, et je transcris la conclusion : « ... Eh bien, la censure me défend de faire parler à Mlle de Varandeuil sa langue et l'empêche d'être, jusqu'à la fin de son rôle, la créature originale que je me suis efforcé de créer. »

Tout cela pour *fichue cochonne!...* M. de Goncourt a tort de ne pas aimer Molière. Tarte à la crème!...

*
* *

J'ai trop parlé de *Germinie*. Ce que je voulais dire, c'est ceci :

Germinie Lacerteux est une mauvaise pièce, qui n'a rien apporté de nouveau, et qui pourrait, au contraire, offrir un éclatant résumé de toutes les ficelles dramatiques à éviter. La pièce a relativement réussi grâce au talent d'une comédienne hors ligne; elle n'en est pas meilleure pour cela. Il ne suffit pas de proclamer qu'on est un novateur, pour apporter au théâtre quelque chose de neuf; et c'est une mauvaise posture, pour regarder en avant, que de rester pétrifié d'admiration devant son nombril. Enfin, il serait souverainement injuste, il me semble, de rendre la nouvelle école responsable de *Germinie*. Les « Jeunes » ont leurs défauts, mais ce sont les défauts contraires à ceux de M. de Goncourt, et il me paraît que leurs tentatives, si éloignées de la perfection qu'elles puissent être encore, méritent plus d'indulgence et d'encouragements qu'une œuvre telle que la *Germinie* de M. de Goncourt.

J. DE THIAIT.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le Sâr et la Réclame.

J'étais au nombre des onze mille créatures d'élite qui, la semaine dernière, se firent un devoir d'assister à l'inauguration du Salon de la Rose + Croix.

Cette petite exposition renferme des œuvres inégalement remarquables de MM. Knopff, Hodler, Maurin, Desboutins, Trachsel, Schwabe, Henri Martin, Séon et de La Rochefoucauld. Je pris plaisir à les voir, car bien qu'elles n'étonnent pas par la nouveauté de leur facture ou de leur inspiration, elles présentent toutes un caractère de grâce rêveuse et de grandeur simple qui séduit.

Autour de moi, par contre, le public semblait en proie à un sentiment différent. La déception s'épandait sur les visages. Toutes ces personnes venues là pour s'amuser sentaient apparemment qu'il n'y avait pas de quoi rire. En vain quelques-unes s'efforçaient encore de blaguer le sympathique Tau ou le respectable Beauséant sous lesquels, comme on sait, fut instauré le Salon de la Rose + Croix, — leurs plaisanteries étaient accueillies froidement. On sortait sans mot dire, avec cet air hargneux qu'on prend lors des parties manquées. Un vrai sinistre pour la gaieté qui nous honore.

Disons à la décharge des déçus que, pour beaucoup, la déception était pardonnable. Car, aux yeux d'une multitude de gens, le Sâr Péladan, grand-maître de la Rose + Croix, est devenu une personnalité non seulement parisienne, mais comique. Il est considéré par la classe moyenne comme « un drôle de type ». Dans nombre de familles bourgeoises, son nom prononcé suffit à exciter l'allégresse. L'autre jour même, au vernissage, j'entendais des visiteurs essayer de s'exhorter au rire, en murmurant simplement : « Ah! le Sâr! le Sâr! », — de même qu'à l'Hippodrome des individus de condition inférieure s'entraînent mutuellement à l'hilarité en interpellant par son prénom un écuyer illustre : Hé! Auguste! Auguste! — En cette concep-

tion un peu inexacte gît peut-être, à première vue, l'excuse des mécontents.

Mais, d'autre part, attribuer, comme ils l'ont fait, d'avance et de parti pris, aux œuvres vantées par le Sâr, les défectuosités qu'ils lui imputent, — c'était commettre une grave faute de logique et prouver qu'ils avaient sur la publicité les idées les plus erronées.

Entre la réclame, en effet, et l'objet qu'elle célèbre, nulle affinité, nulle solidarité. Lorsque M. Pear, par exemple, vous assure, à l'aide d'affiches admirables, que son *soap* est le premier savon du monde, vous ne concluez pas de la beauté de ces lithographies à l'excellence du produit; non plus que vous n'en suspecteriez la qualité, si les images étaient moins belles. La publicité n'a pas pour but de guider votre jugement, mais d'attirer votre attention. Vous le savez, et vous ne vous prononcerez sur le *Pear's soap* qu'après examen personnel, qu'après en avoir usé.

Ce que je dis au sujet du savon vaut, je crois, pour la littérature, les Beaux-Arts et le Salon de la Rose + Croix. Du fait que M. Péladan avait signalé cette exhibition par les moyens bruyants et dérisoires qui lui sont familiers, il était imprudent de conclure qu'elle serait, à leur instar, médiocre et ridicule.

L'expérience, du reste, a démontré que si la publicité aidait à annoncer les denrées, elle ne servait nullement à les imposer. Les livres de M. Péladan n'ont obtenu jusqu'ici qu'un nombre restreint de lecteurs. Le Salon de la Rose + Croix ne désemplit pas.

*
* *

Toutefois, cette esquisse psychologique serait incomplète, si chez les visiteurs de la Rose + Croix, outre les sentiments déjà mentionnés, je ne notais pas l'hostilité sourde et tenace qu'on manifeste de nos jours aux écrivains et aux artistes qui recourent ouvertement à la réclame.

Cette malveillance est tout instinctive, machinale, irrésistible. Nous nous y adonnons avec volupté comme à un dogme chéri. Ce que nous permettons affablement à MM. Menier et Géraudel, nous ne le pardonnons jamais à l'écrivain ou à l'artiste. Nous sommes là quelques vertueux gaillards qui montons la garde devant l'arsenal de la publicité; et dès qu'un littérateur force notre surveillance, nous donnons l'alarme, nous crions au voleur, et nous dénonçons le délinquant dans les termes les plus sévères. Il n'y a guère que les vieux militaires pour défendre avec autant de zèle et d'âpreté l'honneur professionnel.

Néanmoins, hommage rendu à notre belle conduite, on peut douter si nous n'obéissons pas, en agissant ainsi, à un préjugé suranné, et si nous ne nous privons pas volontairement d'avantages très précieux.

Ou bien, en effet, dans le labeur artistique nous cherchons simplement cette douce satisfaction intime que procure l'effort réalisé, — et alors il paraît superflu que nous publiions nos travaux. Ou bien, au contraire, nous désirons communiquer aux autres nos idées, nous voulons faire aimer par autrui nos doctrines, nos formules d'art, — et alors nous sommes tenus, il semble, d'user des moyens les plus rapides et les plus efficaces pour atteindre à la plus grande diffusion possible.

A ces tristes constatations je connais la réponse qu'opposent les gens placides et hautains : « Ne soyez pas si pressé. Laissez la réclame aux gens de négoce. Vous n'en avez pas besoin. Un jour viendra où un critique généreux proclamera votre génie avec autorité et compétence. Le tout est de savoir attendre. » Mais outre que souvent l'écrivain passe sa vie entière à espérer ce panégyrique incertain, les découvertes littéraires, à force de se multiplier dans les dernières années, ont beaucoup perdu de leur importance. Elles n'obtiennent même généralement d'autre résultat que d'attirer au lanceur les démentis gouailleurs de ses confrères et au lancé les implacables rancunes de ses rivaux. Ce n'est donc pas sur cette pure célébrité d'un jour que saurait se fonder une renommée solide et durable.

Cela est si vrai, d'ailleurs, que la plupart des littérateurs se laissent entraîner maintenant aux coupables manœuvres de la publicité. Ils ne se vantent pas volontiers de leur habileté à ce sport; mais ils le pratiquent avec régularité et sournoiserie.

Leurs jeux, j'en conviens, sont très divers. Les uns conquièrent la publicité désirée à l'aide de flagorneries aux influents; d'autres procèdent par la menace; d'autres par l'intrigue de salon; d'autres encore par la conspiration de café. Certains promettent l'échange, une publicité équivalente. Certains opèrent eux-mêmes, faisant appel au public par des manifestes fougueux ou des artifices de typographie ingénieux. Certains enfin, tout modernes, payent en argent, deux louis la ligne ou vingt-cinq la colonne, en compte à demi avec leur éditeur. Mais tous se résignent secrètement à la dure nécessité des temps qui veut que la gloire littéraire et la gloire industrielle s'acquièrent par des procédés identiques.

Dès lors pourquoi blâmerait-on le Sâr Peladan d'avoir su plier son farouche respect de l'art à la loi commune?

Est-ce parce qu'il accomplit au grand jour ce que les autres font dans l'obscurité des couloirs de rédaction ou dans la pénombre des arrière-boutiques? Est-ce parce qu'il solde sa publicité en extravagances publiques ou en bizarreries privées? Est-ce parce que la longueur de ses cheveux choque et la couleur de ses gilets désoblige?

De tels reproches paraîtraient bien mesquins. Il paye. Cela suffit. Ne le chicanons pas sur sa monnaie;

ce seraient là mœurs de changeur. Sans compter que les réclames qu'il arrache à la presse peuvent être citées comme des modèles d'exactitude et de véracité. Elles n'affirment pas, comme tant d'autres, que le Sâr est un jeune maître. Elles ne préjugent rien de son talent. Elles ne lui fournissent pas la louange douteuse qui exalte, mais la notoriété loyale qui désigne. Elles déclarent seulement que le Sâr est le Sâr. Et cette assertion, qui oserait la contester? La publicité de M. Péladan mérite donc à la fois l'indulgence et la sympathie.

Reste à savoir si cette méthode fera des adeptes, et si après le Sâr Péladan d'autres Sârs surgiront. Une pareille éventualité me semble douteuse.

Notez que, parmi les humiliations quotidiennes, les pénibles démarches, les rudes attaques que comporte une si lourde entreprise, M. Péladan est garanti par son orgueil, un orgueil de première qualité, forgé, laminé, trempé, à toute épreuve. Et il faut qu'il en soit ainsi. Car un homme simplement vaniteux, et incapable de se placer au point de vue éternel, succomberait bien vite de douleur s'il devait chaque jour implorer la complaisance des reporters, exciter l'émoi des interviewers, protester contre les calomnies, et écrire, en plus des drames, des éthopées et des hiérophanies. Se recontrera-t-il un second écrivain aussi puissamment doué que M. Péladan? L'avenir seul en décidera, l'avenir qui n'est à personne, Sâr!

Parfois même, j'en viens à me demander si M. Péladan, qui a prouvé qu'il savait composer de fort belles pages, ne se lassera pas un jour de jouer toujours le même rôle dans la même tragi-comédie, et n'inventera pas ultérieurement des procédés de réclame nouveaux. Souhaitons-le-lui, rien n'étant plus dur que de ne pas varier sa vie.

Quelle triste existence se déroulerait devant le Sâr, s'il était contraint, par la pénurie de son imagination ou la solennité de ses engagements, à ne plus jamais s'avancer à travers le monde que précédé par les trompettes de la Rose + Croix, ou à ne plus jamais parler que sous le Tau, devant le Graal et la Rose crucifère!

Mais ces craintes probablement sont vaines. M. Péladan, dans un monitoire récent, nous apprend qu'il est le fiancé de l'au-delà vermeil.

Nul doute que, sur le point de conclure un aussi brillant mariage, le grand-maître ne se soit préoccupé de trouver une façon plus discrète et moins fatigante de servir son idéal et ses intérêts.

FERNAND VANDÉREM.

VARIÉTÉ

Le Paradis retrouvé (1).

On a reproché longtemps aux Français, et avec quelque apparence de raison, leur désintérêt de tout ce qui n'est pas la France; malgré notre goût des aventures, qui est une des caractéristiques du tempérament national, nous n'admettons ces aventures qu'à *domicile;* ce mot familier dit ce qu'il veut dire; hors nos frontières, rien ne nous tente; plus loin... c'est trop loin. Les chauvins ont répondu de longue date; leur argument est simple et pèse son poids : quand on est bien chez soi, pourquoi n'y pas rester? Seuls, les peuples pauvres, dont la terre est ingrate et ne peut nourrir ses enfants, jettent à l'inconnu leurs bandes d'émigrants qui sont toujours certains de ne pas rencontrer à l'étranger une pire misère que dans la patrie. Mais nous autres...

Il est notoire que, pendant des siècles, nous sommes restés cantonnés, sédentaires et stationnaires, lorsque, déjà, les Portugais, les Hollandais, les Anglais couraient les mers, découvraient des pays, plantaient leur pavillon, distribuaient leurs comptoirs aux quatre coins du monde.

Depuis quelque vingt années cependant, un mouvement extensif s'est produit; nous avons commencé à regarder plus loin; de nouvelles colonies françaises se sont créées; l'humeur voyageuse s'est en nous révélée. Certes, les explorateurs français ne sont pas encore en majorité dans les expéditions que l'Europe organise, mais ils y font déjà meilleure figure, car la qualité, là comme ailleurs, balance heureusement la quantité. Où l'Angleterre, les États-Unis, par exemple, envoient des hommes pratiques qui veulent faire fortune rapidement, et ne rêvent pas plus, la France adresse des missions savantes ou artistes, qui analysent, documentent, peignent et racontent, pénètrent les mœurs, les coutumes, remontent aux sources des religions et de l'histoire, et reviennent avec un bagage idéal qui nous est envié.

Parmi ces curieux d'élite, Félix Régamey tient une première place; par son tempérament, il est doublement doué pour voir, comprendre, fixer et retenir; car il est à la fois écrivain humoriste et peintre de grand talent, ce que je crois n'apprendre à personne. Ces peintres sont d'heureuses gens, en vérité. Quand l'historien hésite, mal satisfait d'une description, — doutant d'être compris par la foule ignorante, sans éducation préalable, — le crayon, le pinceau viennent au secours de la plume; ils font voir, exposent perti-

(1) [illegible]

nemment les types ou la couleur, et des yeux d'enfant même sont à l'instant renseignés.

Félix Régamey a beaucoup et longtemps voyagé; il a été un peu partout; mais sa terre de prédilection, le pays vers lequel retourne son rêve à travers les océans, c'est le Japon. Il y a vécu — admirablement, paraît-il.

Oh! il l'aime à la folie, à la passion, cette terre japonaise; et l'artiste explique lui-même cette tendresse en nous apprenant que *là-bas* tout le monde est artiste.

Un de ses chagrins intimes est la confusion qui persiste dans les masses et qui fait que, pour la plupart d'entre nous, un Japonais et un Chinois c'est un peu bonnet blanc et blanc bonnet. Eh bien, — il nous l'affirme, — ce jugement superficiel, en l'air, n'est rien moins qu'une monstruosité. Des Chinois, il ne nous parle guère (par mépris évidemment), mais assez cependant pour nous dire qu'ils sont chargés de tous les péchés de... l'Asie, des réceptacles d'iniquités, lorsque, tout au contraire, leurs voisins doivent nous apparaître comme des vases d'élection, des trésors de vertu, des tours d'ivoire... japonais. Décidément, c'est bonnet blanc et bonnet noir, et, certes, la couleur différencie deux bonnets.

Le *Japon pratique*, ce nouvel ouvrage dont nous avons à parler aujourd'hui, se divise en deux parties bien distinctes et même disparates; la première partie, *le Japon vu par un artiste*, dont les lecteurs de la *Revue bleue* ont eu la primeur, est un aperçu léger des mœurs, de la vie en plein air, des légendes et de la poésie de l'empire du soleil levant. C'est là que la facilité descriptive de M. Régamey se donne libre cours; dans une causerie agréable, avivée de croquis rapides, enlevés d'un trait, robustes ou gracieux, le peintre-écrivain nous promène en souriant dans sa terre enchantée.

Il est heureux d'en faire les honneurs à qui veut bien l'y suivre, mais je crois que la moindre critique serait la mal venue. Nous devons admirer les hommes et les choses aveuglément : si vous n'êtes pas convaincu de suite, ce Parisien japonisé vous répliquera :

« Au Japon, ce jardin fleuri où tout est joie, lumière et vie, où chacun, du haut en bas de l'échelle, a le sens plus ou moins développé des beautés de la nature, l'artiste n'a rien à redouter... etc. »

C'est le lyrisme de l'enthousiasme qui déborde; le style s'élève avec la conviction. Puis, aux derniers réfractaires, s'il en reste, Régamey oppose le verbe de ses auteurs, et quels!...

Il compte pour alliés les japonistes authentiques, patentés, si j'ose dire, qui s'appellent Edmond de Goncourt, ce peintre avec la plume, analyste et coloriste, tantôt ingénieux, tantôt éblouissant; Gonse encore, l'érudit vulgarisateur de tous les arts de l'empire du Levant; le critique Chesneau, auteur de cette trouvaille : « Les Japonais ont inventé l'esthétique du toucher; » Violet-le-Duc; Ingres lui-même.

Puis encore, les voyageurs-écrivains, anciens, modernes, avec, pour précurseur, saint François Xavier, dont les graves paroles se lisent au frontispice du livre.

Cette tendresse de l'auteur pour la terre japonaise était, pour ainsi dire, une divination. Il l'aimait par avance, avant de la connaître. Il s'en souvient, et le raconte volontiers. C'est vers 1863 que Stanislas Julien, conservateur à la Bibliothèque alors impériale, un épris de la Chine, celui-là, mit entre les mains de Régamey les albums d'Okusay, les premiers parvenus en France. Il ne se doutait guère sans doute de l'incendie qu'il allumait. Enthousiasmé, l'artiste fit aussitôt de la propagation. Il publiait à cette époque, à la *Vie parisienne*, des croquis d'après Okusay, dont l'observation un peu hésitante révèle le néophyte; puis, en 1870, d'autres dessins parurent au *Magasin d'éducation* qui racontaient les jeux des enfants japonais. Ah! ces enfants de là-bas, Régamey y revient encore dans son nouvel ouvrage; il les chérit, il les admire, les proclame une joie des yeux. Ils ne pleurent jamais, accueillent les étrangers en leur grimpant aux jambes, sont doux, obéissants, délicieux, contiennent dans leur petite personne tous les charmes du Japon, augmentés encore du charme de l'enfance.

Comme les nôtres, ils connaissent la balle, la toupie, et chantent des rondes.

Le Japon est le paradis des petits; c'est une de ses gloires, une particularité qui doit le fait aimer.

«... Il y a des endroits de la terre si beaux qu'on a envie de la serrer contre son cœur! » a dit Flaubert. Décidément, si nous en croyons l'historien du *Japon pratique*, c'est à Tokio qu'il faut se prosterner.

Nous rencontrons au hasard des feuillets, encore dans cette première partie, des mots naïfs, des légendes bizarres, d'une poésie douce, enfantine presque. Nous ne rappellerons pas les deux citations sur la neige. Elles ont paru, à cette place, les lecteurs s'en souviennent. Depuis, elles ont fourni, toujours à la *Revue bleue*, au général Tcheng-Ki-Tong, la matière d'une réponse spirituelle peut-être, mal concluante à coup sûr.

Les fables du *Mariage aux Étoiles*, des *Petits papiers* sont également d'une jolie couleur, bien spéciale, et c'est avec ces touches délicates, ces taches de couleur vive qu'on éclaire un ouvrage sérieux par lui-même, — et que le lecteur se trouve charmé quand il ne croyait être qu'instruit.

M. Félix Régamey l'a compris et prouvé.

J'aime moins la façon romanesque dont l'artiste nous expose la décoration de la maison européenne. Que diable viennent faire ici *la jeune femme Mme d'Arbois et l'aimable comtesse de Mayrial?*

Dans ce papotage inutile, le lecteur s'égare et s'étonne; tout de suite on songe à Berquin; c'est avec de petits dialogues semblables qu'il prétendait enseigner

la jeunesse. Mais, très heureusement, cette petite tache disparaît dans l'ensemble du livre et s'y noie.

Nous arrivons de la sorte à la seconde partie : *Au Japon pratique*. Toutes les industries japonaises y sont racontées, dépeintes, avec une minutie, une sûreté de main qui prouvent la connaissance parfaite des multiples sujets. Et toujours ce merveilleux crayon, qui vient à l'appui, souligne, fixe l'image dans l'œil et ne permet plus l'oubli.

Voilà où mène l'amour sincère d'un pays découvert!

Il ne manquait que le philosophe. Attendez, le voici. Dans *Mœurs et Coutumes*, nous assistons aux cérémonies de la naissance, du mariage, de l'adoption, des funérailles, — aux représentations théâtrales; la religion s'y dévoile, et l'histoire intervient.

Pour conclure, ce livre s'adresse à tout le monde, car il traite de tout; les fantaisistes y trouveront de la fantaisie; les esprits pratiques des satisfactions sérieuses, des aperçus ingénieux, des renseignements utiles. Il plaira même aux personnes qui n'aiment ou ne savent pas lire, — à cause de ses belles images.

MAURICE MONTEGUT.

BULLETIN

Nous reçoivons de M. [illegible] Zeller [illegible] lettre suivante [illegible] nous faisons un devoir de publier :

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA REVUE BLEUE

Paris, 12 mars 1892.

Monsieur,

Je vous prie de vouloir bien accueillir dans la *Revue bleue* les observations qu'appelle de ma part l'article que vous y avez fait paraître, à propos de la chaire d'histoire et de littérature vacante à l'École polytechnique, et dans lequel se trouve visé le concurrent de M. George Duruy.

Ce concurrent, qui est attaché depuis dix ans à l'École polytechnique en qualité de répétiteur du cours d'histoire et de littérature, n'a pas voulu se prévaloir de la présentation en première ligne faite en sa faveur par le conseil d'instruction de l'École, composé en majeure partie des professeurs, pour ouvrir une polémique de presse à laquelle il est et entend demeurer absolument étranger. Il ne s'est réclamé d'aucun autre patronage que de celui qu'il trouve dans ses services antérieurs, ses titres d'historien et d'écrivain. Et, bien que les franchises de l'Université ne soient point en question dans les élections d'un corps enseignant qui existe en dehors d'elle, il serait difficile à l'un des deux concurrents, soumis au choix du ministre chacun en première ligne par un des deux conseils, d'affirmer qu'il compte dans les milieux universitaires plus de sympathies que l'autre.

Les insinuations contenues dans l'article de la *Revue bleue* auquel je fais allusion étant de nature à me porter préjudice, je ne doute pas que vous ne soyez disposé à insérer dans votre prochain numéro ces réflexions, qui laissent le fond même du débat hors de cause.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

B. ZELLER,
Répétiteur à l'École polytechnique.

Nouvelles de l'étranger.

DEUX LETTRES DE BEETHOVEN A GŒTHE.

La publication d'un ouvrage posthume de Blaze de Bury sur *Gœthe et Beethoven* donne un intérêt d'actualité aux deux lettres que voici, d'ailleurs suffisamment intéressantes par elles-mêmes. Ce sont deux lettres de Beethoven à Gœthe, écrites l'une en 1811, l'autre en 1823. Elles viennent d'être publiées dans leur texte allemand par un éminent érudit viennois, M. Th. Frimmel, auteur de nombreux travaux sur Beethoven (1) : elles n'ont pas encore, croyons-nous, été traduites en français.

Ces deux lettres constituent, à elles seules, toute la correspondance de Beethoven et de Gœthe : car il n'y a pas d'apparence que Beethoven en ait jamais écrit d'autres, et il est sûr que Gœthe n'a jamais répondu à ces deux-là.

On sait que, dès l'enfance, Beethoven avait pour le génie de Gœthe une admiration passionnée; il considérait le poète de Weimar comme un personnage surnaturel, comme la vivante incarnation de la poésie. C'est sur des vers de Gœthe qu'il a composé ses premières grandes mélodies, en 1790, à vingt ans; presque tous ses *lieds*, depuis lors, ont eu pour texte des vers de Gœthe, jusqu'au dernier, *le Baiser*, publié cinq ans avant sa mort, en 1822. On sait aussi que Beethoven a composé une musique de scène pour *Egmont :* on sait qu'il a fait, dans ses dernières années, sur des poèmes de Gœthe, des façons de cantates ou de poèmes symphoniques, dont un, *le Calme de la mer*, est parmi ses chefs-d'œuvre; on sait, enfin, que le projet d'un *Faust* l'a toujours hanté.

Toute sa vie, il s'est inquiété de l'opinion que pouvait avoir sur sa musique ce Gœthe, qui faisait profession de se connaître en musique comme en toutes choses et qui était pour lui comme un dieu. Il ne connut jamais, pourtant, l'opinion de Gœthe; et c'est un bonheur qu'il ne l'ait pas connue, car Gœthe avait pour ses œuvres et pour lui-même un profond mépris. Il jugeait sa musique grossière, trop éloignée de la sérénité olympienne, que ce bourgeois de Francfort s'imaginait sans doute avoir été le trait dominant de la musique grecque. Et, pour ce qui est de l'homme en Beethoven, il le jugeait mal élevé, insouciant de sa tenue, en un mot infréquentable.

Après de longs et cruels efforts, Beethoven avait enfin obtenu, en 1812, l'honneur d'approcher de Gœthe : la rencontre eut lieu à Tœplitz, en Bohême. Beethoven dut reconnaître que son dieu se préoccupait un peu trop de faire la cour aux personnages de marque : il n'en garda pas moins tout son culte pour le génie du poète. Gœthe, de son côté, fut à jamais dégoûté du musicien. Il faut ajouter que Beethoven était déjà très sourd à cette époque; la société d'un sourd n'était pas pour plaire à un homme tel que Gœthe.

Ces sommaires explications aideront peut-être à sentir ce qu'il y a de touchant dans les deux lettres de Beethoven. Toutes deux sont restées sans réponse. Gœthe s'est con-

(1) Th. Frimmel, [illegible] Vienne, Gerold. — [illegible]

tenté d'inscrire sur la première : *L. Van Beethoven, musicien*, et de la classer dans sa collection d'autographes; je doute qu'il ait même lu la seconde, tant elle est d'un griffonnage incorrect et hâtif, écrite en vérité sur un beau papier de luxe, mais de la façon la plus sale qu'on puisse imaginer.

« A MONSIEUR DE GŒTHE, EXCELLENCE, A WEIMAR.

« Vienne, le 12 avril 1811.

« Excellence,

« Une petite minute, c'est tout ce que me laisse l'occasion pressante; car un ami à moi, un grand admirateur de votre génie (comme moi aussi), va me quitter tout de suite; et je veux par son entremise vous remercier pour le long temps depuis lequel je vous connais (car depuis tout à fait mon enfance je vous connais). C'est si peu en comparaison de si beaucoup! Bettine Brentano m'a assuré que vous me feriez un accueil bienveillant, et même amical. Mais comment puis-je songer à un tel accueil, alors que je ne peux vous offrir, en m'approchant de vous, rien que les plus respectueux hommages avec un sentiment d'une profondeur inexprimable pour vos princières créations! Vous recevrez bientôt par Breitkopf et Hertel de Leipzig la musique d'*Egmont*, ce noble *Egmont* que j'ai lu si passionnément que je l'ai repensé avec vous, ressenti avec vous pour le mettre en musique. Je désirerais bien fort avoir votre jugement sur ce travail : le blâme aussi sera tout à fait précieux pour moi et pour mon art, et sera reçu aussi volontiers que le plus grand éloge.

« De votre Excellence le respectueux admirateur,

« LUDWIG VAN BEETHOVEN. »

Au moment où Beethoven écrivait cette première lettre, en 1811, il était dans toute la fleur de sa renommée; non pas que personne, à Vienne ni au dehors, l'ait considéré comme un compositeur de génie, mais on le savait bon musicien, avec des idées originales et une grande faculté de développement; et on l'estimait à l'égal d'une dizaine de ses confrères qui jouissaient alors de la faveur publique. En 1823, au contraire, lorsque Beethoven écrivait la seconde de ses deux lettres à Gœthe, il était déjà universellement déconsidéré. Ceux qui n'avaient pas tout à fait oublié son existence le prenaient pour un vieux fou. Il gagnait fort peu d'argent; et il s'était encore chargé de l'éducation d'un jeune gredin, son neveu, qu'il adorait comme jamais un père n'adora son unique enfant. C'est donc tout à fait un pauvre homme, une façon de *Cousin Pons* qui a pris la liberté de déranger le grand Gœthe en lui adressant la lettre que voici :

Vienne, le 8 février 1823.

Votre Excellence,

Toujours encore comme depuis nos années d'enfance vivant dans vos œuvres immortelles et qui jamais ne vieillissent, et n'oubliant pas les heureuses heures passées auprès de vous, voici que je suis forcé de me rappeler moi aussi une fois à votre mémoire. J'espère que vous aurez reçu la musique que j'ai faite de votre *Calme de la mer* et de votre *Heureuse traversée*, musique à vous dédiée. Ces deux poèmes m'ont paru, en raison de leur contraste, très appropriés à la musique, et capables d'y amener le même effet de contraste. Combien il me serait cher de savoir si j'ai lié d'une façon convenable mes harmonies avec les vôtres! Aussi une leçon de vous, que tout de suite je tiendrai pour vraie, serait infiniment la bienvenue, car la vérité c'est ce que j'aime par delà tout, et jamais on ne m'entendra dire : *veritas odium parit*. Il est possible que bientôt paraissent, mis en musique par moi, plusieurs de vos poèmes à jamais uniques : parmi eux se trouvera aussi *Rastlose Liebe*. Combien haut apprécierais-je une observation de vous sur la composition en général ou sur la mise en musique de vos vers! Et maintenant j'en viens à une prière pour votre Excellence. J'ai écrit une grande *Messe solennelle;* mais je ne veux pas encore la publier. Je voudrais auparavant la faire parvenir aux plus éminentes cours de l'Europe : le prix est seulement de cinquante florins. Je me suis adressé dans ce but à l'ambassade grand-ducale de Weimar, qui a accueilli ma demande et m'a promis de la transmettre à Sa Grandeur le Grand-Duc lui-même. La messe peut également être exécutée en oratorio; et qui ne sait que les sociétés musicales se plaignent aujourd'hui de manquer de ce genre de composition! Ma prière consiste en ceci, que Votre Excellence daignât attirer l'attention du Grand-Duc sur ce point pour que je reçoive une souscription de sa part. On m'a dit à l'ambassade que la chose était tout à fait réalisable, si seulement le Grand-Duc était prévenu d'avance en ma faveur. J'ai tant *écrit*, mais presque rien *inscrit* (économisé)! Et maintenant je ne suis plus seul, mais déjà depuis six ans je suis père d'un garçon de feu mon frère, un jeune homme plein d'espérances, âgé de seize ans, appartenant déjà tout entier aux sciences, et tout à fait à l'aise dans les riches productions des Grecs. Mais dans notre pays ces choses-là coûtent très cher, et avec de jeunes étudiants on doit penser non seulement au présent, mais encore à l'avenir. Jusqu'ici, j'ai toujours regardé en haut; mais d'autant plus maintenant je dois regarder en bas. Ma situation n'en est pas une. Mon état de maladie m'a empêché depuis plusieurs années de faire des tournées, et en général de m'occuper de ce qui conduit au gain. Si je pouvais espérer ma guérison, alors je crois que je serais en droit de m'attendre encore à un meilleur sort. Mais Votre Excellence ne doit pas penser que c'est à cause de cette demande d'aujourd'hui que je lui ai dédié ma musique de *Calme de la mer*. Je la lui ai dédiée déjà en mai 1822; et il y a seulement quelques semaines que j'ai eu l'idée de bénéficier de ma *messe* en cette façon. L'adoration, l'amour et le respect que j'avais déjà dans ma jeunesse pour l'unique, immortel Gœthe, elle m'est toujours restée. Mais quelque chose de tel ne se laisse pas mettre en paroles, surtout par un lourdaud comme moi, qui n'ai jamais pensé à me rendre maître que du langage des sons. Mais j'ai toujours un sentiment intérieur qui me pousse à vous en dire tant et tant, et c'est parce que je vis dans vos écrits. Je sais que vous n'en voudrez pas à un artiste qui sent trop le désavantage de manquer de ressources, vous ne lui en voudrez pas de penser une fois à cette question de ressources, dans un moment où la nécessité l'y force, et quand ce n'est pas pour lui-même, mais pour un autre. Ce qui est bon se laisse toujours voir comme tel, et ainsi je sais que Votre Excellence ne repoussera pas ma prière.

« Quelques mots de Votre Excellence à moi répandraient sur moi un bonheur d'âme infini. Le dévoué serviteur de Votre Excellence, avec la plus profonde, la plus illimitée vénération,

« BEETHOVEN. »

Non seulement Gœthe laissa cette lettre sans réponse, mais il ne paraît pas avoir fait la moindre attention à la demande qu'elle contenait. Beethoven continua cependant à vénérer de la même façon ce mauvais homme. Tout à fait à la fin de sa vie, comme quelqu'un avait écrit en son carnet que Gœthe se discréditait à vouloir trop produire, il saisit le crayon et, d'une écriture si emportée qu'à peine on peut la déchiffrer, écrivit : « N'empêche que Gœthe sera toujours le plus grand poète de l'Allemagne. » T. W.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — Imp. Chotteroz, 1-10; réunies, 7, rue Saint-Benoît

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 13 TOME XLIX 26 MARS 1892.

PAUL VERLAINE

Un célèbre critique hollandais, M. W.-G.-C. Byvanck, dont la réputation à l'étranger est consacrée autant que celle de M. Brandes, va publier très prochainement un volume d'études sur quelques littérateurs français. M. Byvanck a cherché dans le mouvement littéraire contemporain l'influence du mouvement moral et du mouvement social. C'est un point de vue qui lui est familier et qu'il avait adopté déjà dans ses beaux essais sur Heine, Carlyle, Newman, Balzac, Baudelaire, Hebbel, Clough, Emerson, Walt Whitman et Henrik Ibsen. D'ailleurs, M. Byvanck n'a pas appliqué sa méthode critique uniquement au XIXe siècle; il a fait de très importants travaux sur François Villon, rétabli le texte du *Petit Testament*, et il prépare actuellement l'édition critique de deux pièces de Shakespeare, *Hamlet* et *Roméo et Juliette*.

Nous offrons à nos lecteurs la primeur de quelques pages détachées de l'étude de M. Byvanck sur Paul Verlaine.

PRÉLUDE.

Permettez-moi de commencer par un conte.

Il y avait une fois un faune, très jeune et un peu sauvage, mais si peu! c'était plutôt un faune doux, timide et presque humain, quand il vint vivre parmi les hommes. Vite blessé par un mot dur, il revenait néanmoins parmi ses frères, parce qu'il avait besoin d'être aimé et d'aimer à son tour. Ce besoin était si grand, qu'il se sentait brûler les entrailles, comme par un feu véritable. Je dis les entrailles, car ce que nous nommons le cœur, chez les faunes, est placé un peu plus bas. Les gens avec qui il vivait, gens gais et chantant presque toujours, s'amusaient de la gentillesse folâtre du petit faune. Et faune, il l'était vraiment, quoique craintif de sa nature, plutôt mélancolique même, à cause du désir infini qui le consumait. Mais il était toujours prêt à faire d'étranges gambades.

Cependant, un jour, ses hôtes furent extrêmement surpris. On donnait, dans un immense jardin, l'un des banquets auxquels ils assistaient d'habitude, et ils demandèrent au faune une chanson. Il les étonna tous en modulant dans la perfection une mélodie d'ordre composite, triste d'abord, puis hardie et espiègle comme un page malin et se terminant par un finale tant soit peu grandiose. Les convives se regardèrent gaiement et se dirent : « Encore trop de souvenirs des grands maîtres! mais bien du talent! et si jeune! »

Pendant ce temps, le chanteur avait disparu : pour se dérober aux applaudissements? Ah! que non! Les allées du grand parc l'avaient attiré, et soudain, de loin, on entendit les sons d'une flûte magique. C'était le faune qui jouait un air pour son propre plaisir, un air libre et original, mais d'un charme si pénétrant, qu'on ne pouvait se soustraire à l'enchantement. Et c'étaient des sons coquets et tendres, extatiques, malicieux et mourants et d'une langueur si ravie, qu'on éprouvait aux oreilles le chatouillement d'un mystérieux attouchement.

Lorsqu'on revit le faune, il avait subi une métamorphose. Ce n'était plus un faune; il était devenu semblable aux autres hommes : une jolie fille l'avait ensorcelé. Il avait pris les allures d'un amant très épris et presque d'un bon père de famille. Et il chantonnait des ariettes à la manière de Coppée.

Ensuite survinrent des malheurs graves pour tout le monde; le pays et la petite famille en furent accablés. Adieu la raison raisonnante et raisonnable! Le faune

fit des siennes; il se prit à vagabonder, à gambader et à sauter par-dessus toutes les bornes du respect qu'on doit aux choses, aux hommes et à soi-même. Et plus ses excès se multipliaient, plus il s'entêtait dans sa fierté de Titan escaladeur du ciel, jusqu'à ce qu'un beau jour la police vint à s'en mêler et l'enserra derrière une grille forte.

Oui, on le mit sous les verrous, le pauvre faune; on voulut lui rendre la raison en le condamnant à regarder le mauvais côté de hautes murailles blanches.

Peut-être qu'elles lui apportèrent plus que de la raison. Car cette ardeur infinie, qui le consumait, ne trouvant plus d'issue, s'amassait au fond de son âme et y bouleversait tous les sentiments, comme le soc lourd de la charrue laboure la terre dure pour préparer la croissance du bon grain. Oui, ce temps-là fut une préparation douloureuse pour la germination d'un grain étrange.

Quand la leçon eut assez duré, la porte s'ouvrit et le faune s'enfuit dans la solitude : nouvelle métamorphose, il se fit ermite. Et, au fond de cette retraite, la fleur de la foi s'épanouit dans son âme, une fleur splendide, à la corolle blanche, dentelée, au cœur d'un jaune ardent, d'où se dégageait un parfum troublant. Le faune resta plongé en extase devant ce spectacle; un feu sacré courut dans ses veines et il sentit que tout son corps allait s'épanouir comme la fleur merveilleuse.

Des années passèrent ainsi. Un jour, un bruit lointain interrompit ses méditations. La rumeur de la grande ville avait frappé son oreille. Il hésita... et il partit.

Il espérait pouvoir garder la fleur intacte; il l'espérait, mais il ne le croyait guère. Cela dépendait des autres, des circonstances, des gens, — des autres, en un mot. Il n'avait pas la force nécessaire pour la protéger, si on ne lui venait pas en aide du dehors. Je vous ai dit que c'était un faune; il se savait enfant de la nature, et, malgré cela, il partit; il partit même à cause de cela, parce que c'était un faune.

Dans les rues de la méchante ville, il oublia de soigner la fleur splendide. Je crois même qu'elle fut un peu souillée et qu'elle se fana. Car, dans son extravagance, le faune, fou de liberté, ne croyait avoir retrouvé son indépendance que s'il se roulait dans la fange, et il tomba, et il tomba...! Mais, ô miracle! les couleurs de la fleur étaient si étroitement unies à son âme intime que sa splendeur ne pouvait complètement se ternir. Quoi que fît le faune, la fleur de la foi vivait en lui. Et, auprès de l'éclat qui émanait de ses couleurs, sa vie déréglée — ah! combien de fois déjà vécue et revécue! — commençait à lui donner du dégoût. Puis ce dégoût l'attirait, il y trouvait même une nouvelle jouissance : il n'avait point appris le dédain; et ce que le monde tenait pour vil, au contraire avait pour lui un certain charme. Il était autre, puisque c'était un faune.

Cependant la fleur s'épanouissait et lui révélait sa bassesse. Il se sentait balancé par deux forces opposées. Et ce bercement, à la longue, ne lui causait point de déplaisir. C'était comme un jeu d'escarpolette, — hip, houp, houp, hip, — les excès sensuels qui blessaient profondément son âme lui apportaient ensuite la douce pénitence, — hip, houp, — et la sainte extase l'entraînant dans ses ravissements jusqu'au sanctuaire du ciel, le conduisait, après tout, — il savait bien où, — houp, hip!

Finalement, il résolut de rester tel qu'il était; il ne se sentait pas l'énergie d'être autre. Et le faune, devenu vieux, mais toujours le même, fut un sage. Il voila sa figure sous le masque de Silène de Socrate, — encore une métamorphose; il devint un qui savait et qui connaissait l'unité de la vie depuis sa souillure ultime jusqu'à l'extase suprême. Il brisa tout de bon avec les conventions d'un monde qui s'arroge le droit de diviser les gens en castes, et de leur distribuer des propriétés exclusives. Ils étaient devenus deux, qui vivaient à part, — la société et le faune. Et si le monde se permettait d'avoir son opinion sur le faune; le faune, lui, se croyait justifié à juger le monde.

*
* *

Ce conte n'a ni sens, ni morale, ni logique, et cependant on peut en tirer une vague sagesse, comme on pourrait en tirer de la vie de Paul Verlaine, qui, en somme, ressemble un peu à cette légende. Voilà pourquoi je la prends comme texte pour mes méditations de ce matin, avant de voir le poète. On cherche bien parfois conseil auprès d'une fable de La Fontaine, pour vaincre quelque difficulté de la vie réelle. Mais c'est une vie humaine qui est en cause maintenant : nous ne pouvons pas en rester à la fable.

Autant que j'en puis juger, Verlaine a une certaine prédilection pour deux mots : comme figure de style et comme image, il aime à employer tout ce qui se rapporte à l'*exil*, et il s'appelle de préférence *un veuf*.

De quelle patrie le poète a-t-il été exilé? De quel objet aimé est-il privé?

Dans une nouvelle d'une beauté parfaite, *Louise Leclercq*, Verlaine nous a peint, à sa façon, la société bourgeoise de Paris. Au premier abord, tout paraît très banal : il nous décrit un magasin quelconque de nouveautés, les bonnes gens qui en dirigent les affaires, avec une honnêteté et une exactitude irréprochables, leur fille saine, belle et bonne, l'enfant chérie de la maison. Mais on s'aperçoit bientôt que dans ce cercle restreint circule un large courant de vie profonde. Et, par l'ingénuité de sa conception, cette simple nouvelle prend les proportions d'un récit épique. Chaque personnage vit et respire dans son atmosphère personnelle, indépendant des autres; les sentiments et les actions correspondantes atteignent leur maturité complète; ce qui est vieilli se détache de son milieu sans

laisser de lacune. Tout contact de la vie générale et de l'individualité, tout choc des individus entre eux est supprimé. Quand Louise, la jeune fille, quitte sa famille pour suivre son amant, le poète écrit simplement :

« Elle avait quitté ses parents sans un mot d'adieu, rien, rien et rien! Ce n'était ni une fuite ni un départ. C'était une destinée qui allait où elle devait aller. Tout sentiment autre que l'amour était aboli pour elle. Son action n'était pas de la révolte, même instinctive, mais bel et bien la vie qui passait, la tirant à sa suite. »

Cependant l'amour filial ne nous est point proposé comme une quantité négligeable dans ce monde-là. Seulement, il n'entre dans le cœur de la jeune femme qu'à son temps et sans être accompagné de repentirs superflus. Le sentiment du devoir nous apparaît comme un fruit, qui croît et mûrit d'après ses propres lois.

C'est là une conception toute païenne de la vie. La vie, suivant le poète, est bonne en soi ; elle aide chacun à son tour à conquérir sa place au soleil, et elle rejette comme une chose inutile le conflit des devoirs. A nous de lui laisser poursuivre sa route et de ne pas lui opposer une résistance folle. Alors l'existence marchera d'un pas sûr et rythmique : elle sera complète en soi.

C'est de cette vie-là que le poète se sent exilé; il peut la reconstruire, il peut essayer, grâce à son imagination, de modeler d'après cette conception ce qui l'environne : mais tout cela ne ressemble en rien au monde qu'il voit devant lui. Et ce qu'il chérit dans cette patrie de son esprit et de ses vagues souvenirs préhistoriques, c'est qu'on y laisse libre jeu à la personnalité humaine, tandis que le cours général des choses y est fixé suivant une loi certaine.

Car le poète sent vivement le besoin d'une loi et même d'une loi sévère; mais il ne veut pas se laisser forcer la main par elle, il veut l'accepter librement. Il est d'abord et avant tout un homme de l'âge d'or, un homme semblable à ceux dont parle Gœthe dans son *Élégie romaine :*

« Dans les temps héroïques, quand les dieux et les déesses aimaient encore aux cieux comme sur terre, le désir succédait au premier regard, et la jouissance au désir. »

Mais il est prêt à faire légitimer cet état de choses, pour lui si naturel, à condition toutefois que la nature aura fait d'abord valoir ses droits. Il n'y a pas d'opposition pour lui entre la loi et la nature de l'homme l'une aide l'autre, mais la nature doit toujours aller devant.

Cette figure idéale de femme, qu'il nous a montrée dans Louise Leclercq, c'est pour le poète l'incarnation naïve de cette règle fixe de la vie, qu'il accepterait loyalement de tout cœur.

« Elle, c'est la bonne chrétienne, la mère par excellence, l'épouse aimante et la femme forte, en un mot l'unième sur mille. »

Verlaine ne l'a pas trouvée. Il est veuf.

Il ne comprend rien à notre société qui donne droit de préséance aux lois, et qui ne connaît point d'autre liberté que celle acquise par l'observation de ces lois. D'après lui, c'est le monde renversé, et voilà pourquoi l'opinion du monde lui est indifférente ; il est à mille lieues d'elle, il la trompe et il la méprise. . . . .

. . . . . .

UN DIEU EN EXIL.

Sur l'asphalte du trottoir, Verlaine marchait péniblement et la lumière diffuse du soir éclairait en haut relief sa figure douloureuse. Au milieu du boulevard désert, on le reconnaissait de loin. Les yeux à demi fermés, la jambe traînante, tâtonnant du bâton, qu'il tenait d'une main tremblante, comme un aveugle à la recherche de son chemin, il ressemblait à un vaincu de la vie, qui poursuit sa route solitaire, dédaigné du monde et le dédaignant à son tour. Soudain, il s'arrêta; d'une main il fit son geste coutumier de saisir ses vêtements, de l'autre il dessina vaguement avec sa canne un demi-cercle sur le trottoir. Ses yeux s'ouvrirent; sa bouche prononça quelques paroles inarticulées, et c'était comme s'il préparait une allocution à un auditoire invisible.

— Cher maître, voulez-vous dîner avec nous? Nous serons dans un endroit tranquille avec Marcel Schwob et Cazals, et nous pourrons causer tout à notre aise.

— C'est convenu; mais je me sens assez mal disposé aujourd'hui, répondit Verlaine en sortant de son rêve. J'ai eu des chagrins ce matin.

Gueuse inepte, lâche bourreau.
Horrible, horrible, horrible femme!

Tristes querelles! J'ai cherché à me distraire :

Ah, si je bois c'est pour me saûler, non pour boire[1] !

Oui, sans doute, j'irai avec vous. Nous tâcherons d'être bons amis, et de nous amuser. Car, hors l'amitié, il n'y a point d'amusement.

Le regard qui accompagnait ces paroles était affectueux, mais les paroles elles-mêmes sonnaient un peu creux comme un vieux souvenir vaguement rappelé pour le besoin de la cause.

— Vous savez que je suis hanté ces jours-ci par une image terrible. Je ne peux pas m'empêcher de penser aux personnages du roman de Huysmans, *Là-bas*. La messe noire, la souillure de l'hostie, et puis le chanoine Docre, qui dit la messe de Satan pour les fidèles du Diable! Quel homme, ce chanoine Docre!

---

(1) Ici [illegible] de tact et de savoir vivre [illegible] de sa conversation.

Verlaine ne faisait que répéter ce mot; évidemment l'étrange sonorité du nom l'attirait. « Le chanoine Docre! » Il s'arrêtait pour jouir plus à son aise de toutes les images que cette combinaison de sons évoquait. Et la scène nocturne de la messe diabolique avec sa liturgie sacrilège se déroulait devant son imagination. Le poète s'amusait comme un enfant qui regarde des estampes pleines d'horreurs. « Le chanoine Docre! » et il frappait le pavé du bâton pour exprimer sa joie.

Tout à coup, le visage changea d'expression; les traits, sur lesquels une lueur de volupté avait glissé l'instant d'auparavant, devinrent rigides; la main, qui venait de caresser sa moustache, se dressa en un geste sévère.

— La messe! Penser que durant les siècles passés le même culte a été célébré, toujours invariable, et qu'il se maintiendra sans changement jusqu'au dernier jour! Tout passe; seule, cette parole restera, comme elle a été instituée dès le commencement. De toutes les parties du monde cette voix s'élève, partout la même, avec son sens inexhaustible, que tous les siècles à venir sont incapables d'approfondir. Ceci restera; ceci est inébranlable. Les paroles de la messe sont gravées sur un airain que l'éternité même ne saurait entamer.

Nous étions arrivés près du Panthéon; de rares passants troublaient l'aspect inanimé de la rue et nous ne perdions rien des paroles que le poète murmurait, comme une litanie récitée pour se confirmer dans de bonnes pensées.

Mais, secouant la tête, il poursuivit d'un autre ton, en reprenant le fil de ses idées premières :

— La messe noire! Mais la vraie messe de Satan est la messe dite par un prêtre qui n'y croit point. Le chanoine Docre prouve précisément sa croyance à la vertu de la messe par la peine qu'il prend pour rendre les paroles de l'office sacrilèges. Le chanoine Docre!

Et le jeu subtil de l'imagination du poète lui suggérait de changer de rôle avec le serviteur de Satan.

— Il n'existe pas de péché que je n'aie commis, dit-il fièrement, et sa tête se releva. Tous les péchés capitaux, je les ai commis en pensée et en action! Un véritable damné. Seulement (et un vague sourire illumina ses traits qui ne pouvaient garder longtemps leur expression tragique), seulement je ne crois guère qu'on puisse m'accuser de simonie. (Il jouait avec cette nouvelle idée.) Cela aurait été gentil, n'est-ce pas? si j'étais devenu prêtre et si j'étais monté de degré en degré jusqu'à être archevêque de Paris, grâce à la simonie, s'entend; point pour mes vertus, naturellement. Ah! je n'aurais pas eu de repos que tous les quartiers de la ville n'eussent leurs évêques; Paris vaut bien cela! La bonne idée, hein? et les beaux noms! Évêque de Grenelle, évêque de la Villette, évêque des Batignolles, évêque du quartier Latin! Quelle drôle de Table Ronde et comme elle serait animée! Vous verrez, cela se fera.

Et le poète riait encore, en entrant dans la petite salle isolée du restaurant, où quelques-uns de ses amis s'étaient rassemblés. Mais ses pensées s'en retournèrent bientôt à la célébration de la messe.

— Tout est sublime dans cette liturgie, dit-il; pas le moindre acte qui n'ait sa raison mystique. Le prêtre lève la coupe des deux mains et par ce geste il veut réunir tous les hommes pour les faire participer à l'acte sacré : il n'exclut personne. Le protestant ne fait usage que de la main droite pour porter la coupe à ses lèvres, comme s'il voulait dire : Allez-vous-en, pécheurs, vous n'avez rien à faire ici. Au contraire, le prêtre de Satan prend la coupe de la main gauche; il ne remplit son ministère que pour les pécheurs, le chanoine Docre!

Mais Verlaine, cette fois-ci, ne donna pas dans la diversion, que ce nom semblait généralement provoquer chez lui.

— Comme je hais tout ce qui est janséniste, ou protestant, mesquin, en un mot! Vouloir rapetisser la nature humaine, m'enlever, à moi, la suprême jouissance de la communion! de la communion par laquelle je participe au corps de Dieu! Quiconque croit que ma foi n'est pas sincère ne connaît pas l'extase de recueillir dans son corps la chair même du Seigneur. Pour moi, c'est un bonheur qui m'étourdit : c'est une émotion physique. Je sais trop bien que j'en suis indigne : il y a plus d'un an que je n'ose plus aller recevoir l'hostie. La dernière fois que j'ai communié, je me suis senti un instant pur et lavé de tous mes péchés, et le soir même... Non, non, j'en suis indigne.

Un sourire voluptueux illumina la tristesse du visage; mais Verlaine, d'un mouvement de la tête, rejeta la tentation et de nouveau les traits reprirent leur expression sérieuse et vague.

— Si Jésus avait été un homme, il ne pourrait rien pour moi. Comment me le représenter ainsi? Comme un Boulanger en mieux? Mais de quelle valeur ce fait-là serait-il pour moi? Pour me sauver de ma misère, j'ai besoin d'un Dieu, non d'une personne qui un jour a vécu sur la terre, et dont la vie peut se reconstruire à l'aide de documents vieux ou nouveaux. Ah! niais, qui croyez que la figure de Jésus est renfermée dans le cadre de quelques méchants petits livres! Croyez-vous donc que le christianisme est sorti des Évangiles? Que c'est Jean, ce brave homme tourmenté par ses curieuses visions dans l'île de Patmos, qui a essayé de le lancer, ou Mathieu, cet honnête employé de douanes? Non, non, ce sont les pauvres femmelettes du peuple qui ont gardé fidèlement les souvenirs de la Passion et de la Croix; c'est Néron, faiseur de martyrs, qui a sauvé la foi au Christ et qui en a fait une chose de douleur et de sang. Car, pour moi, Jésus est le crucifié; il est mon Dieu parce qu'il

a souffert, parce qu'il souffre. Je le vois devant mes yeux, couvert d'horribles blessures, suant l'angoisse suprême comme les petites femmes de Judée l'ont vu dans leurs jours.

« Agenouillons-nous donc, et croyons avec ces pauvres d'esprit. Le peuple sent simple et vrai. La se trouve le sens commun.

« Il y a des gens qui rêvent révolutions et horreurs parce que le peuple de plus en plus devient le maître. Bêtise que celle-là. Aussitôt que le peuple sera en état de dire son opinion vraie, il se montrera véritable conservateur. Il y a dans le peuple une grande force conservatrice et régénératrice, qui rattache le passé à l'avenir. Les gens vraiment sont portés pour la tradition. Nous assistons déjà au commencement d'une nouvelle période, qui tiendra les traditions en honneur. N'est-ce pas intéressant de remarquer que nous avons pour président de la République un Carnot, l'héritier d'un nom célèbre au temps de la grande Révolution? Après Napoléon Ier vient Napoléon III, et le grand Carnot engendre l'honnête ingénieur qui nous gouverne. Dans la vie, il n'y a rien d'autre que transmission, qu'hérédité, que tradition. C'est pourquoi, moi aussi, je suis pour la tradition. »

Sur ces mots, la tête inclinée du poète se redressa : les yeux regardèrent fièrement à l'entour, les veines du front s'emplirent. L'artiste, qui condamnait la poésie à la mode de nos temps et sa recherche de modèles étranges et étrangers, s'était réveillé en Verlaine, et l'homme qui ne voulait pas être une chose morte du passé pour la génération nouvelle parla en lui d'une voix haute et claire; le philosophe, qui ne voulait pas qu'on négligeât ses leçons, entra en colère, et c'était le Jupiter tonnant comme Cazals l'avait dessiné quelques jours avant, dardant son regard terrible sur Moréas. Seulement c'était un Dieu fulgurant, sur le visage duquel on lisait que, bon homme au fond, l'instant d'après il se chaufferait les mains à la chaleur qui se dégagerait de ses propres foudres.

— Je soutiens, dit-il, que Racine est le premier poète du monde. Quel génie comique dans ses *Plaideurs!* Vous pouvez être assuré qu'il s'était nourri de la moelle de Villon, de Rabelais et même d'Aristophane, si vous y tenez. Parlez donc d'un développement littéraire, qui, à travers le moyen âge, va rejoindre le monde antique! Allez voir d'abord chez Racine! Est-ce que ses tragédies bibliques ne comptent donc pas? L'esprit chrétien et l'art antique n'y sont-ils pas fondus? Et quel grand souffle passionné, même dans Esther! La petite Juive, perdue parmi les détours de l'immense palais, dans l'auguste présence du Roi des Rois, inaccessible au commun des mortels,

Dans un palais, soie et or, dans Ecbatane...

Comme c'est délicieux!

Ah! j'en suis triste jusqu'aux larmes! Cet homme unique n'a disposé que d'un nombre restreint d'expressions. Il est un peu maigre, Racine, pour l'oreille qui demande des sons pleins et fournis. S'il avait eu notre provision et notre choix de mots, que n'aurait-il pas fait?

Shakespeare! Pourquoi me lancer toujours ce nom! Il a du talent, certainement; qui dirait le contraire? Mais ce *Shake-pear,* ce secoueur de poires, n'a pas attrapé le fruit d'or, le fruit unique qui l'aurait marqué pour être le premier génie du monde. Auprès de Racine, c'est un pédant, un janséniste!

— Mais cher maître...!

— Je n'exagère rien, reprit Verlaine avec véhémence. Je ne veux rien dire de mal de son *Othello,* ni, pour ma part, de son *Henri VIII;* mais le nommer en même temps que Racine, lui, le cuistre, le sale gredin! Je dis ....!

Et Verlaine fièrement passa les mains sur ses moustaches et sa barbe, comme s'il provoquait un ennemi invisible; puis un sourire ironique très doux tira les coins de sa bouche et de ses yeux, et ce sourire, par une transition imperceptible, se figea dans l'abstraction morne de son visage douloureux.

— Cher maître, lui dit Cazals pour l'amener à un autre sujet de conversation, vous devriez nous lire de vos vers pour notre dessert. Et il lui tendit le livre de Jules Tellier, *Nos Poètes,* qui contient quelques fragments de l'œuvre de Verlaine.

Le poète feuilleta le volume sans mot dire.

Puis il se mit à lire la prière, tirée de *Sagesse,* dans laquelle il offre son corps et sa vie au Seigneur.

O mon Dieu; vous m'avez blessé d'amour
Et la blessure est encore vibrante,
O mon Dieu! vous m'avez blessé d'amour.

O mon Dieu! votre crainte m'a frappé
Et la brûlure est encor là qui tonne,
O mon Dieu! votre crainte m'a frappé...

Noyez mon âme aux flots de votre vin,
Fondez ma vie au pain de votre table,
Noyez mon âme aux flots de votre vin.

Voici mon sang que je n'ai pas versé,
Voici ma chair indigne de souffrance,
Voici mon sang que je n'ai pas versé.

Voici mon front qui n'a pu que rougir,
Pour l'escabeau de vos pieds adorables,
Voici mon front qui n'a pu que rougir.

Voici mes mains qui n'ont pas travaillé,
Pour les charbons ardents et l'encens rare,
Voici mes mains qui n'ont pas travaillé.

Nous écoutions dans un profond silence les paroles du poète. Le geste de sa main exsangue suivait doucement la mesure lente du rythme, mais qui vibrait d'une passion extatique, et le regard immobile restait fixé sur la page ouverte.

Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain,
Pour palpiter aux ronces du calvaire.
Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain.

Voici mes pieds, frivoles voyageurs,
Pour accourir au cri de votre grâce,
Voici mes pieds, frivoles voyageurs.

Dieu de terreur et Dieu de sainteté,
Hélas! ce noir abîme de mon crime,
Dieu de terreur et Dieu de sainteté,

Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,
Toutes mes peurs, toutes mes ignorances,
Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,

Vous connaissez tout cela, tout cela,
Et que je suis plus pauvre que personne...

Le ton de la voix baissait, baissait. La petite salle du restaurant, bien banale et toute nue, avec sa boiserie de chêne peint, comprimait les sons des paroles qu'on aurait voulu s'imaginer chantées en prière sous les voûtes d'une cathédrale. Et pourtant... oh! le sentiment mélancolique épars dans l'atmosphère de la chambre, auréolant la simple table du restaurant, couverte des restes du repas, avec une lueur attendrissante, tandis que le poète assis disait sa confession de pauvre âme en peine.

Vous connaissez tout cela, tout cela,
Et que je suis plus pauvre que personne,
Vous connaissez tout cela, tout cela.

Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.

Tout à coup une voix aigre cria : « Hé! Verlaine, qu'est-ce que tu fais, là-bas? Attends un peu, je vais apporter ma chaise et mon verre pour me mettre avec vous. » Un petit homme, haut en couleur, les yeux étincelants, entra dans la chambre en titubant légèrement, et, quoique les autres convives ne le connussent guère, il se trouva à son aise en un instant, faisant mille questions, égrenant tout un chapelet d'anecdotes et se montrant bon camarade, quoique fâcheux.

Verlaine répondait aux épanchements de cœur du nouvel arrivé par une sorte de gaieté factice; bientôt cependant il se tut, et pour de bon. Son esprit était ailleurs; il tomba dans une rêverie confuse, et ses pensées s'enveloppèrent de brouillards épais. Son voisin seul l'entendit murmurer : « Quand on mène une chienne de vie comme la mienne, il faut avoir des amis partout et des amis bien étranges... » Et ce mot, avec sa perspective infinie de misère, ne fut que la transition à ces dernières paroles : « Si j'avais assez d'argent pour pouvoir vivre, je ne sortirais plus de mon fauteuil, mais je rêvasserais tout le temps, les jambes étendues devant le feu. Travailler, causer avec les gens, je déteste ça...! — Mais je suis pauvre, voyez-vous! »

La voix du poète se perdit dans cette plainte :

Et que je suis plus pauvre que personne.
Vous connaissez tout cela, tout cela.

TRISTESSE.

Cette nuit, après avoir pris congé de Verlaine, j'ai eu des idées noires. Je me suis promené sur les quais de la Seine; le ciel était sombre, la rafale me cinglait le visage; de temps en temps on ne voyait rien devant soi, mais c'était là le moindre de mes soucis. J'étais poursuivi par le titre que Henri Heine a donné à un de ses livres : *les Dieux en exil*, un nom étrange, hautement significatif.

Nous savons tous que les dieux, lors de la ruine du paganisme, se réfugièrent sous terre pour y habiter avec les gnomes et les démons. On dit aussi que, dans cette société, ils prirent quelques traits de caractère à leurs nouveaux camarades.

Figurez-vous qu'Apollon, le dieu de la lumière et de la poésie, — car lui aussi a dû subir cette humiliation, — revoit par une grâce spéciale, après des siècles d'absence, la splendeur du ciel olympien. Est-ce que le dieu, boiteux depuis sa chute, montera, comme avant, sur le char du soleil? Est-ce qu'il prendra les rênes avec la fierté vigoureuse des jeunes années? Fera-t-il chanter les cordes de sa lyre comme jadis, ou hésitera-t-il à éveiller des sons qu'il a désappris peut-être? Est-ce que parfois même il n'éprouvera pas le désir de retourner vers les marais qui croupissent sous terre, ce pauvre dieu flétri et défait, qui se sent un peu confus devant le rayonnement insolent de l'éther immaculé...?

Ah! je ne cherche pas à m'abuser sur mon émotion, en imaginant des figures de rhétorique; je suis triste; je ne puis pas ne pas penser à cette parole si humble qui m'a serré le cœur : « Je suis pauvre, voyez-vous! » Et il y a encore autre chose qui m'oppresse, sans que je puisse donner un nom précis à ma peine. Pauvreté est vertu, mais non pour celui qui n'aurait pas dû l'être et qui ne sait pas être pauvre. Alors, tout comme la servitude, d'après les anciens, elle ôte la moitié de l'âme et laisse l'autre moitié en butte aux moqueries des indifférents. L'existence d'un grand poète, — non d'un poète, car il n'y a pas de degrés, — ne devrait pas être ouverte aux regards de tout le monde; il y a je ne sais quoi de sacré en elle, le principe même de l'individualité humaine, qui est chose ineffable.

Et voilà que je me surprends à chercher sous toutes les paroles qui sont sorties de sa bouche un sens strictement personnel. Je me demande : pourquoi cette querelle cherchée à Shakespeare? Est-ce qu'il sent l'affinité de leurs deux natures et se méprise-t-il en lui? Pourquoi cette prédilection pour *Othello?* Parce qu'il est jaloux, jaloux comme un enfant qui veut à toute force qu'on lui fasse raison et que cette scène de jalousie l'attire? Jusqu'à sa mise négligée avec cette petite recherche d'une couleur voyante, excite ma curiosité... Est-ce que cette mise n'est pas une sorte de livrée qui le protège en le rendant connu de tous, une sauvegarde qui lui assure sa liberté d'aller et de

venir dans des endroits qui ne sont pas sans péril pour les autres?

Ces questions et leurs solutions indiquent d'elles-mêmes le sentiment pénible qu'excite en moi tout ce qui se rattache à l'existence du poète.

Tout homme isolé, — et un véritable artiste ne marche jamais en bande, — a besoin de protection, et instinctivement il se crée un organe de défense personnelle. L'un s'enveloppe de mystère, l'autre d'orgueil, un troisième d'insolence. Leur excentricité est l'arme par laquelle ils tiennent la foule à distance. Le rugissement du lion, — « le lion marche seul dans le désert, » — me semble une sorte de blague par laquelle il soutient le renom de son indépendance.

Verlaine, lui, n'a d'autre arme défensive que sa pauvreté, sa misère, sa blessure profonde.

Il est là, devant l'entrée de la cathédrale de l'humanité, sur une des marches de l'escalier, et il excite la pitié curieuse des passants par la bénédiction qu'il prononce en montrant sa hideuse plaie saignante.

Je ne puis pas passer comme les autres devant lui; pas maintenant. Il m'est impossible de m'arracher à ce spectacle. Il me gâte le monde, il me gâte l'humanité, il me gâte l'art. Cette blessure terrible, je la vois dans mon propre cœur, je la sens chez les autres. Mais pourquoi le poète a-t-il pris plaisir à déchirer jusqu'au cœur de l'art?

. . . . . .

Est-il une puissance, aux cieux ou sur terre, qui puisse renouer la trame brisée, réparer les ruines, cicatriser la déchirure?

La Compassion?

Une voix très douce et lointaine, timide un peu, mais fière aussi un peu, répond : la Résignation.

W.-G.-C. Byvanck.

UNE HISTOIRE DE PARISIEN

Nouvelle.

En revenant du voyage qu'il faisait chaque année à Monte-Carlo, Pierre Mareuil s'arrêta, cette année-là, à Dijon, où il avait un ami d'enfance, professeur de rhétorique. Depuis longtemps, il lui promettait cette visite, mais comme il perdait généralement au trente et quarante tout l'argent qu'il apportait, il quittait le midi d'assez mauvaise humeur et avait hâte de rentrer chez lui. Par hasard, il venait de gagner. Il descendit de wagon, très joyeux et très dispos, malgré les secousses d'une nuit de sleeping en murmurant : « Ce diable de Billot sera joliment content de me voir. » Il se fit conduire au domicile de son ami, et apprit avec stupéfaction que le professeur ne serait de retour à Dijon que le surlendemain soir, ayant pris justement un congé pour régler à Paris une affaire de famille. Il en conclut que Billot n'avait pas de chance. Quant à lui-même, il ne resterait certainement pas deux jours à s'ennuyer dans une ville de province pour attendre un garçon de mœurs aussi vagabondes, et il repartirait la nuit prochaine par le premier rapide.

Il s'installa donc dans un hôtel voisin et déjeuna en maugréant. Ensuite, il sortit se promener par la ville. Il s'assit dans des cafés, lut des journaux, examina vaguement des devantures de magasins, et enfin rédigea une lettre pleine d'amertume à l'adresse de son ami. Et, avant de dîner, il passa la déposer à la maison de Billot. Mais, en traversant la rue, il aperçut une dame d'un certain âge et une jeune fille qui traversaient en sens inverse : machinalement, il regarda celle-ci qui était blonde, mince et qui riait aux éclats, en marchant. Mareuil resta un instant immobile, puis tout à coup se retourna et vit qu'elles entraient dans la maison située en face de celle de Billot : au-dessus de la porte, les mots : Pensionnat de jeunes filles, s'allongeaient en grosses lettres. Il eut un frisson de joie, en songeant qu'elles vivaient peut-être là, car le visage frais, gracieux et fin qui lui était apparu une seconde, il lui sembla soudain qu'il le reconnaîtrait dans dix ans, toujours, et que jamais il ne pourrait l'oublier.

Cet incident lui suggéra, à l'égard de son ami, des pensées plus bienveillantes et il se dit : « Ce bon Billot, je vais lui serrer la main avec plaisir. »

— Vous êtes sûre, n'est-ce pas, demanda-t-il à la bonne, que monsieur sera ici demain soir?

— Oui, monsieur, j'ai même reçu une dépêche.

La première question que Mareuil posa à son ami, après une vigoureuse poignée de main, fut :

— Qu'est-ce que c'est que cette jeune fille, blonde, très jolie, que j'ai rencontrée hier?

— C'est, reprit le professeur, Mlle Berthe Miret, fille de Mme Miret qui tient ici un pensionnat. Elle est à marier. Si tu veux que je te présente?

Mareuil s'écria :

— Es-tu bête!

— Mettons-nous à table, ajouta Billot. Alors, mon vieux, nous revenons de Monte-Carlo? Et nous avons perdu une forte somme naturellement?

— Pas du tout. Nous avons gagné, au contraire.

— Et l'an prochain, nous retournons à Monte-Carlo, à la même époque?

— Parfaitement.

— Et cet été nous irons à Aix-les-Bains et à Trouville?

— Comme toutes les années.

— Et tu es bien décidé à mener toute ta vie cette existence ridicule?

— Rien ne m'en empêchera. D'abord, ce n'est pas

plus ridicule que d'habiter la province ou de faire de l'agriculture.

— Tu sais que tu as trente-sept ans?

— Je ne les parais pas. Toi non plus, d'ailleurs. Oh! nous sommes d'une rude génération.

Le professeur cessa de manger et s'accoudant, commença à développer une théorie qu'il affectionnait et dont il avait l'intention de faire un article pour une Revue.

— Tu n'es qu'un provincial. Vous autres, à Paris, vous êtes tous des provinciaux, et pires que nous, oui, plus réguliers et plus maniaques encore. Au lieu de vous coucher à dix heures du soir, vous vous couchez à trois heures du matin, mais avec la même ponctualité. Vous faites les mêmes choses à des époques périodiques, et vous êtes esclaves de vos mauvaises habitudes, comme nous de nos bonnes. Vous n'avez aucune fantaisie, et vous êtes incapables de vous amuser ingénieusement. Votre chic parisien est plus étroit que la convention de la vie de province. Si j'avais, comme toi, soixante mille francs de rente...

— Un mot, cher ami, interrompit Mareuil sans daigner se défendre. Tu connais bien ces dames?

— Quelles dames?

— Les dames d'en face.

— Je fais le piquet de Mme Miret deux fois par mois.

Mareuil se leva de table :

— Eh bien! j'accepte ta proposition. J'ai l'intention de rester quelques jours avec toi; présente-moi.

— Rien n'est plus facile, ce soir même... Prends ton chapeau : Mme Miret m'avait justement chargé d'une commission pour Paris. Diable! tu n'es pas long à devenir amoureux et d'une provinciale... Tu devrais rougir...

Avec force, Mareuil déclara :

— Non, je ne suis pas amoureux..., il faut que tu sois vraiment naïf pour t'imaginer qu'un garçon de mon âge, qui a vécu et qui a de l'expérience, tombe amoureux en cinq minutes. Seulement je préfère, pendant mon séjour ici, voir des figures agréables... voilà tout.

Et après un silence :

— A propos, d'où ça vient-il, ces Miret? Une famille de Dijon?

— Tu es fatigant, mon vieux. Dis-moi tout de suite que tu veux des renseignements. Je vais t'en donner. Famille anciennement aisée... Le père, un Parisien, dans ton genre, bon à pas grand'chose, noceur... Il a ruiné sa femme... et il est mort...

— Honorable?

— Très honorable! Il a mangé sa fortune et celle de son enfant... et il a laissé sa famille dans la misère... mais tout cela de la façon la plus honorable. Personne n'a rien à dire. Alors, Mme Miret est retournée à Dijon, sa ville natale, a fondé une institution et a élevé sa fille... Vingt ans environ, pas un sou de dot...

— Idiot! répliqua Mareuil.

Mme Miret accueillit les deux amis avec les démonstrations les plus aimables. Mareuil passa la soirée dans un rêve continuel. La première fois que, par-dessous la lampe, son regard croisa celui de la jeune fille, il eut la respiration coupée, comme si on lui serrait la gorge.

Elle était très gaie, riait pour un mot, et ne pouvait rester en place. Les yeux de Mareuil la suivaient, attachés à elle. Il ne songeait plus à rien. Subitement, elle devint attentive, quand Billot dit à Mme Miret :

— Oui, madame, mon ami revient de Monte-Carlo.

Berthe se rapprocha de sa mère et murmura : « Monte-Carlo! » Mareuil répéta : « Oui, mademoiselle, Monte-Carlo ».

— Et avez-vous gagné, monsieur? demanda Mme Miret.

— Un peu.

— Au fait, combien as-tu gagné? reprit le professeur. Je n'ai pas pensé à te demander ce détail.

Mareuil prononça négligemment :

— Oh! ce n'est pas un mystère... Dix-huit mille francs, je crois.

— Oh! que c'est beau! s'écria Mlle Berthe en le regardant soudain avec admiration. Oh! que c'est beau! A quel jeu est-ce? Comment ça se joue-t-il?

Il fallut que Mareuil, prenant le jeu de cartes qui servait au rubicon de la vieille dame, expliquât le mécanisme du trente et quarante. Berthe l'écoutait, les yeux fixes, la bouche à demi ouverte.

— Dieu! que c'est compliqué! dit Mme Miret.

— Mais, c'est très simple, au contraire, maman, j'ai compris tout de suite.

Et elle donna, sans se tromper, une leçon de trente et quarante à sa mère.

— N'est-ce pas que c'est cela?

— Tout à fait.

— Il y a encore la roulette, dit Mareuil. Mais je ne peux pas vous l'apprendre... j'aurais besoin d'en avoir une...

— Quel dommage de ne pas avoir une roulette! soupira Berthe.

Et tous éclatèrent de rire. Cependant Mareuil tira de son portefeuille quelques petits cartons quadrillés de rouge et de noir.

— Ce sont des coups que j'ai marqués.

Et il fit la théorie de plusieurs martingales en vogue. Berthe, penchée sur son épaule, se passionnait, prise comme un enfant qui assiste à une féerie pour la première fois.

Ils se retirèrent vers dix heures du soir. Dès qu'ils furent dans la rue, Mareuil saisit le bras de son ami et l'interpella brusquement : « Gaston! »

— Quoi? Qu'y a-t-il? Tu n'es pas satisfait de ta soirée?

Alors, d'une voix de commandement et qui n'admettait pas de réplique, Mareuil continua, scandant les syllabes :

— Gaston, écoute bien ce que je te dis : tu vas aller demain matin, je te donne jusqu'à midi, chez Mme Miret et là, tu lui demanderas, en mon nom, la main de sa fille Berthe.

Le professeur eut un haut-le-corps.

— C'est sérieux ? Ou bien me fais-tu une de ces délicieuses plaisanteries parisiennes?...

— C'est sérieux, reprit Mareuil, au point que ce n'est même pas la peine de discuter là-dessus. J'épouse Berthe, si elle y consent, et dans le plus bref délai... Maintenant allons-nous coucher et parle-moi, je te prie, à partir de cette minute, comme à un homme marié.

— Rentrons donc fumer un cigare, nous causerons à la maison. Ta chambre est prête.

En versant à son ami un verre d'eau-de-vie, Billot l'examina gravement :

— Il est convenu que ce n'est pas une farce, hein?

Mareuil haussa les épaules.

— Veux-tu que je t'écrive une lettre ou que je m'engage sur l'honneur?

— Raisonnons, reprit le professseur. Il est clair que tu es sous le coup d'un emballement, et je te crois sincère, mais demain... Note que je suis loin de te dissuader, elle est charmante, Mlle Miret, instruite, élevée à la perfection...

— Que de phrases, que de phrases inutiles! s'écria Mareuil... Ah! mon vieux, ça t'étonne un peu, ça, avoue-le! Tiens! vous me faites pitié, toi et tes sermons, et ta province, où vous réfléchissez six mois avant de prendre la moindre résolution... Ah! je le pense, fichtre bien, ce n'est pas un habitant de Dijon, qui se marierait comme ça, simplement, sans peser un tas de raisons pour ou contre et sans consulter un tas d'imbéciles!... Voilà comment nous sommes à Paris, mon vieux, continua Mareuil en s'animant. Nous sommes simples, nous sommes carrés et nous sommes rapides... Rien ne mérite qu'on se casse la tête et qu'on se mette la cervelle à l'envers. Quand quelque chose nous plaît, nous le faisons immédiatement... tu m'entends... immédiatement... Vous n'êtes que des traînards qui discutez pendant une heure avant de placer un pied devant l'autre...

Il parcourut à grands pas la pièce où ils étaient et sans permettre à son ami de dire un mot, il poursuivit triomphalement :

— Tu m'en trouveras beaucoup en province des gens qui reviennent tranquillement de Monte-Carlo, qui s'arrêtent trois jours dans une ville quelconque pour serrer la main d'un ami et qui repartent, mariés, avec une jeune fille qu'ils ne connaissaient pas l'avant-veille. Ah! ah! voilà qui est chic!...

Le professeur ajouta avec flegme :

— Très chic. Ainsi résumons-nous. Je vais demain présenter ta demande...

— Je suis agréé, je pars aussitôt pour Paris, je rapporte les papiers nécessaires et dans trois semaines, ton ami est parfaitement heureux, grâce à la désinvolture supérieure avec laquelle il comprend l'existence.

— Très chic, répéta Billot ironiquement.

— Maintenant, cher ami, bonsoir. Allons nous coucher.

Les idées qu'aimait à développer Billot sur la vie parisienne n'étaient pas trop exagérées en ce qui concernait Mareuil.

Mareuil appartenait, en effet, à cette race peu nombreuse, mais indestructible, de Parisiens capables d'accomplir depuis leur jeunesse jusqu'à l'âge le plus reculé les mêmes actes, méthodiquement ; de penser toujours la même chose, d'avoir toujours les mêmes goûts, sans que la marche du temps, les traînant de l'enfance à l'âge mûr et de l'âge mûr à la vieillesse, puisse jamais modifier leurs habitudes ou leurs opinions. Ils sont intelligents, mais d'une intelligence, pour ainsi dire immobile et fixée. Ils ne jugent que par comparaison avec Paris et ne conçoivent de différence entre les pays que par la distance où ils sont à la capitale.

Des champs, des bois et des fleuves, ils ne connaissent que ce qu'on en aperçoit de la portière d'un express et la mer n'est qu'un prétexte à établir des casinos. Chaque saison ils vont de Paris à Trouville ou à Dieppe, et traversent l'admirable panorama de la végétation normande en jouant aux cartes dans le salon-restaurant. Quand, entre deux parties, il leur arrive de jeter un coup d'œil au dehors, ils envoient quelques mots aimables à l'adresse de la nature, « charmant, très joli », comme ils parlent des actrices à une première représentation, vaguement persuadés que les collines vertes et les ruisseaux furtifs qui glissent dans les prairies ont été placés là par les soins d'une administration prévoyante, pour rendre le parcours agréable aux voyageurs des compartiments de luxe.

Parfois, il en est qui désertent, se marient ou s'enfuient. Mais les vrais, les purs, ceux constitués d'une essence vraiment parisienne et indivisible, vieillissent en même temps que les arbres des boulevards, les canapés des cercles, les maîtres d'hôtels des restaurants. Ils ont des souvenirs relatifs à des changements de patrons de café, à des rues démolies, à des scandales qu'ils sont les seuls à se rappeler.

Ils deviennent alors des vieillards rabâcheurs et narquois, mais dont le gâtisme a quelque chose de brillant et porte comme une aigrette pimpante. Ils étonnent les générations nouvelles par leur intrépidité et le mépris dont ils parlent de l'avenir. Et même ils ne manquent pas d'une certaine grandeur dans leur stoïcisme et dans leur dédain.

Mareuil, venu à Paris à dix ans, était pétri de ce pur limon, introuvable ailleurs, qui est la gloire du sol parisien. Un hasard, comme un coup de foudre, le

jetait brusquement hors de sa route naturelle, et il se décida à changer sa vie ainsi qu'il eût quitté son cercle pour se présenter à un autre.

Il dormit cette nuit-là d'un sommeil innocent. C'était un dimanche de la fin de mars. A dix heures, le professeur vint ouvrir sa fenêtre et fit entrer soudain un air lumineux et frais qui le réveilla.

— Bonjour. Rien de dérangé ce matin?

Mareuil s'étira dans son lit et les événements de la veille, peu à peu, se replacèrent dans sa mémoire.

— Comment, malheureux, tu en doutes? Va et dépêche-toi pendant que je m'habille.

Le professeur fut de retour une demi-heure après ; il riait.

— Elle a été ahurie, Mme Miret, ahurie... Je n'ai jamais vu une figure pareille...

— Enfin, le résultat, vite?

Billot s'assit et croisa ses jambes l'une sur l'autre :

— Comme tu y vas! Alors, tu t'imagines que Mme Miret t'a accordé sa fille, à la première réquisition...

— A-t-elle refusé, oui ou non?

— Elle n'a pas refusé, je te dis qu'elle a été ahurie... J'ai donné sur toi des renseignements précis, j'ai répondu de ta fortune, de ta moralité, de tout ce qui peut rassurer et convaincre... Elle m'a supplié de lui laisser quelques heures de réflexion... Tu ne peux vraiment pas exiger d'une institutrice de province cette belle imagination et cette superbe philosophie qui te caractérisent...

— Que de lenteurs! mon Dieu, que de lenteurs! s'écria Mareuil. Résume-toi donc. Oui ou non?

— Oui, probablement. Tu iras la voir demain, c'est convenu. Moi j'y repasserai dans l'après-midi.

Mareuil ne cessa toute la journée de maudire un retard aussi imprévu ; puis le délai écoulé sonna à la porte du pensionnat.

— Chère madame, dit-il à Mme Miret, M. Billot vous a parlé en mon nom. J'aime Mlle Berthe, je l'aime autant que si je lui avais fait la cour pendant six mois; voulez-vous de moi pour gendre?

Elle balbutia :

— Je vous préviens que... je ne l'ai pas encore consultée, Berthe... et... que...

— Je vous demanderai donc la permission, dit Mareuil, de le faire moi-même...

Berthe entrait précisément. Il s'avança vers elle et lui prit la main. Mme Miret se retira, très émue, les laissant seuls.

Mareuil sourit, légèrement embarrassé, puis il se décida :

— Mademoiselle... je suis sûr, dit-il, que vous aimeriez beaucoup faire un voyage à Monte-Carlo?

Elle fit :

— Oh! oui... malheureusement...

Il y aurait, continua-t-il, un moyen bien simple de le faire, ce voyage... Ce serait de... de... m'épouser.

Elle fit un pas en arrière, devenant toute rouge.

— J'en ai parlé à Mme votre mère... qui... de son côté n'y voit pas d'inconvénient.

Alors, elle se rapprocha de lui, les yeux baissés, sans répondre. Et elle se prit à sourire aussi : leurs sourires se rencontrèrent. Elle murmura : « Monte-Carlo » et ce fut leur déclaration d'amour.

Le temps des fiançailles apporta à Mareuil, outre les joies exquises de ses entretiens quotidiens avec Berthe, de triomphantes satisfactions d'amour-propre vis-à-vis de son ami. Il le regardait parfois avec la mine fière d'un homme qui accomplit une action dont aucun autre homme ne serait capable. Et sincèrement, il se figurait que ce qu'il faisait était unique dans les fastes du parisianisme ; qu'il reculait les bornes du chic par ce mariage presque instantané, d'une allure romanesque et originale. Quant au professeur Billot, il le défiait fréquemment de citer un fait analogue.

Un voyage à Paris suffit à tout régler. Il ramena un de ses amis qui fut son second témoin, décidant de n'envoyer des lettres de faire-part à toutes ses connaissances que la cérémonie terminée.

Elle eut lieu à Dijon avec une extrême simplicité d'appareil, Mareuil n'ayant admis aucune invitation parmi les relations et les élèves de Mme Miret, ce qui occasionna un petit scandale local. A la mairie, il parut vêtu d'une redingote, d'un pantalon clair, bravant avec hauteur la mode qu'il considérait comme provinciale de se marier en habit noir.

Les deux époux montèrent dans le rapide qui passe l'après-midi à Dijon. Ils arrivèrent à Monte-Carlo, le lendemain matin, se rendirent à l'hôtel le plus fameux et à quatre heures du soir, Mareuil conduisit sa femme à la roulette, tout surpris et pénétré du bonheur de cette vie nouvelle.

Berthe entra au bras de son mari dans l'immense salle des jeux avec une sorte de recueillement.

— C'est là que vous avez gagné vos dix-huit mille francs? demanda-t-elle à Pierre.

— Tenez, à cette table de trente-et-quarante que vous voyez là-bas.

Elle voulut d'abord jouer à la roulette. Mareuil qui prévoyait le caprice de jeu qu'elle allait avoir, faisait mentalement le sacrifice de l'argent gagné dans le précédent voyage.

Elle joua d'abord quelques louis, les perdit, regarda son mari d'un air piteux et enfantin ; alors, celui-ci, charmé, l'excita, la poussa, lui mit dans la main des billets de banque, qu'elle froissait et jetait sur le tapis, ramassait ou abandonnait nerveusement, les pommettes roses, serrant le bras de Pierre qui se tenait auprès d'elle.

Elle perdit ainsi avant dîner une assez grosse somme ; ils mangèrent en hâte, revinrent au Casino, où elle joua jusqu'à la fermeture et finalement, à minuit, elle

avait perdu à peu près tout l'argent que Pierre avait emporté.

En rentrant à l'hôtel, honteuse, elle murmura : « Oh ! mon ami, quelle horreur ! tout notre argent !

— Désirez-vous que j'en fasse venir d'autre ? dit Pierre en souriant, insensible à cet accident.

— Oh ! non, mon ami, reprit-elle vivement. Je ne veux plus jouer cette fois-ci. Repartons pour Paris le plus vite possible.

Le lendemain, ils se contentèrent de promenades en voiture, le long de la côte enchantée : elle ne vint pas au Casino ; mais le jour suivant, deux heures avant le départ, elle voulut ne garder que strictement la somme nécessaire au voyage et risquer les quelques louis qui dépassaient, pour la fantaisie de retourner à Paris sans un sou.

— Très chic ! accentua Mareuil.

Et quand ils s'installèrent dans le rapide, ils possédaient vingt francs à eux deux. Elle était d'une gaieté de gamine satisfaite et Mareuil la contemplait avec des yeux attendris. Ils télégraphièrent à Mme Miret et au professeur de se trouver à Dijon, au passage du train. Berthe dit leur aventure et demanda à sa mère, en riant aux éclats, de lui prêter cinq francs. Comme la vieille dame se fouillait avec empressement, le train s'ébranla, et Mme Miret désespérée, levait les bras au ciel, pendant que Berthe refermait la portière en proie à un accès de joie folle.

***

Ils occupèrent à Paris l'appartement de garçon de Pierre, rue du Helder, projetant d'en chercher un plus vaste après la villégiature d'été. Le mariage de Mareuil avait provoqué parmi ses camarades une petite rumeur ; au bout d'une semaine, les réflexions cessèrent et on le traita en homme qui avait toujours été marié. Lui-même, d'ailleurs, oublia sa vie antérieure, comme d'un seul coup, et il lui sembla qu'il avait toujours eu à son côté cet être joyeux à la démarche souple.

A peine arrivée dans l'appartement conjugal, Berthe bouscula les meubles, changea la destination des pièces, courut les magasins pour acheter des bibelots et des étoffes, suivie et admirée par son mari que ces innovations transportaient.

C'était l'époque des toilettes printanières, où les femmes se parent pour la fête du premier soleil. Pierre mit à sa disposition autant d'argent qu'elle en voulut ; elle l'éparpilla, le jeta dans les boutiques, se comportant comme à une kermesse, le lançant sur les comptoirs comme à Monte-Carlo sur le tapis vert, grisée par la dépense. Pierre l'accompagnait dans cette folie, faisant surgir d'un mot de nouveaux caprices.

Ils louèrent une écurie dans une maison voisine de la leur et eurent un cheval et une voiture.

Elle avait par-dessus tout le besoin de prendre de l'argent dans ses poches, de le manier, de le voir disparaître et de recommencer le lendemain. Il lui arrivait parfois de donner une pièce d'or à un mendiant, moins pour faire la charité que pour sentir l'or glisser entre ses doigts, ayant un tel goût de bohème et de fantaisie qu'elle était heureuse lorsque dans la journée elle avait épuisé sa provision d'argent, et qu'elle se trouvait loin de chez elle, sans un sou.

Mareuil jugeait ces mœurs très parisiennes et empreintes d'un chic souverain ; et il admirait seulement qu'elles aient pu se développer dans une cervelle de province. « A Dijon ! pensait-il, c'est moi qui ai fait cette découverte, à Dijon ! » Et il en ressentait une grande fierté.

Une lettre qu'il écrivit au professeur Billot contenait cet enthousiasme. « D'après ce que tu me racontes, répondit le professeur, ta femme m'a l'air de tenir plutôt de son père. Tu es décidément un garçon bien heureux. »

— Son père devait être un homme exquis ! s'écria Mareuil.

Quand, après leurs vagabondages, ils se retrouvaient seuls, ils étaient aussitôt aux bras l'un de l'autre. Dans son intérieur, elle mettait de la gaieté et de la joie aux actes de la vie familière, et lui, vivait dans un rêve secoué d'éclats de rire.

Les courses du printemps, où elle se passionna pour ce jeu, les conduisirent jusqu'à l'époque des villégiatures. Ils allèrent à Aix-les-Bains, de là à Trouville et à Dieppe, toujours jouant et s'agitant ; ils firent même une calme excursion en Bretagne tous les deux, puis, repris du désir du bruit et de la fête, descendirent aux Pyrénées, à Biarritz et à Luchon.

Ils ne revinrent à Paris qu'à la fin d'octobre et leur emménagement boulevard Malesherbes occupa le début de l'hiver.

A la fin de l'année, Mareuil, en établissant ses comptes, constata dans ses revenus un déficit énorme et souvent, au cours des journées qui précédèrent le jour de l'an, il fut effleuré de quelques réflexions raisonnables.

Le 1er janvier, il offrit à Berthe une parure magnifique et un portefeuille plein de billets de banque.

— Il y a dix mille francs, ma chérie, dix mille francs pour votre argent de poche...

Elle sourit :

— Dix mille francs ! Pourquoi ce chiffre baroque ?... D'ailleurs, je n'ai que faire d'argent de poche... Je préfère que vous m'en donniez comme l'année dernière... peu à peu...

— Hum ! peu à peu... fit-il. C'est que... peut-être vaudrait-il mieux nous fixer un chiffre pour... certaines dépenses... et calculer...

Etonnée, elle demanda :

— Calculer, calculer quoi ?

— Dame ! [illegible]

Devant la figure triste et effarée qu'elle eut, il se repentit d'avoir parlé.

— Au fait, dit-il en l'embrassant... j'exagère... Et puis, il y a une façon de tout réparer. Nous irons bientôt à Monte-Carlo, et nous en serons quittes pour gagner...

Elle battit des mains :

— Évidemment... Il n'y a que ça à faire... Mon ami, je sens que nous gagnerons beaucoup... ça équilibrera nos dépenses de l'année dernière...

Et Mareuil, la voyant si heureuse, répéta avec assurance, comme s'il serrait déjà des liasses de billets :

— Oui, ça équilibrera nos dépenses de l'année dernière.

ALFRED CAPUS.

(*A suivre*).

DE MOLTKE INTIME

D'après les lettres à sa mère et à ses frères (1).

Le futur maréchal Helmuth de Moltke est né à Parchim, en Mecklembourg. Sa mère était une bourgeoise de Lübeck, cette ville libre si amoureuse de ses franchises. Son père appartenait à cette famille des Moltke qui, au XVIe siècle, s'est partagée en deux branches, l'une mecklembourgeoise, l'autre danoise, celle-ci ayant fourni au petit royaume scandinave nombre de glorieux serviteurs. Comment le fils d'une citoyenne lübeckoise et d'un sujet du grand-duc de Schwérin, à parenté danoise, est-il devenu le redoutable instrument dont se servirent les Hohenzollern pour détruire l'intégrité du royaume danois, l'indépendance des grands-ducs, l'autonomie des villes libres de l'Allemagne, — sans parler des autres destructions, — voilà une des singularités de l'histoire. Son père, après avoir été lieutenant prussien, se fait officier danois; lui-même a servi le Danemark pendant quatre ans (1818-1822), avant de passer au service de la Prusse. Sa destinée, comme celle de la tribu des Moltke, a donc hésité entre Copenhague et Berlin. De combien peu il s'en est fallu que, dans la guerre de 1864, le grand Helmuth fût de l'autre côté des lignes de Düppel plutôt que de ce côté-ci! Quelle circonstance détermina l'aiguillage plutôt dans un sens que dans un autre? Ce n'est pas la seule bizarrerie de l'histoire. De combien s'en est-il fallu aussi que Cromwell devînt un simple brasseur de Pensylvanie, pour que Bonaparte accomplît sa carrière avec les grades de bey et de pacha dans l'armée turque? Calculez ce que la tranquillité de l'Europe y eût gagné si Cromwell, Napoléon, Moltke eussent cédé à l'*autre* des deux attractions qui les sollicitaient.

La destinée voulut qu'en 1822 Helmuth de Moltke dépouillât l'uniforme de lieutenant danois pour celui de lieutenant prussien. Devint-il un vrai Prussien, celui qui avait si bien failli ne pas l'être du tout? Tout porte à le croire, car il ne se contenta pas d'être, ce qu'il était par sa mère lübeckoise et son père mecklembourgeois, un Allemand : il ne rêva jamais la puissance et l'unité de l'Allemagne que par la main de la Prusse. Il était une façon de grand condottiere, que « l'allié de Rosbach et de Dennewitz » avait donné au « margrave de Brandebourg ». Il resta fidèle à son pain et à son sel, à son serment, à son drapeau. Il n'eut pas d'autre souci. Dans ses lettres intimes, rien qui rappelle l'ardent patriotisme *allemand* d'un Stein, le fanatisme *prussien* d'un Bismarck, la clairvoyance géniale de celui-ci, ni sa mainmise anticipée sur l'avenir. A d'autres l'idée; à lui l'épée : j'entends l'épée de la guerre moderne, forgée non d'acier, mais de mathématiques et de science militaire. Toute sa jeunesse se passe à dessiner, à dresser des cartes, à tracer des plans, toujours le crayon ou le tire-ligne à la main. Tandis qu'en Bismarck, parmi les chicanes de la Diète de Francfort, mûrit le grand stratège diplomatique, en Moltke, penché sur la table encombrée de planchettes, de projets et d'épures, se forme le grand stratège militaire. Ils commencèrent, presque en même temps, à sortir des postes obscurs du début : c'est en 1859 que Bismarck quitte la « pétardière » de Francfort pour aller occuper l'ambassade russe de Pétersbourg; c'est en 1859 que le modeste aide de camp du prince Frédéric-Guillaume est appelé à rédiger le plan d'opérations pour le cas où la Prusse serait amenée à intervenir en Italie. En 1862, Bismarck prend la présidence du Conseil et commence à tisser les mailles du filet juridique et diplomatique où tombera, comme dans un panneau, la petite monarchie danoise; et, en 1864, Moltke, chef d'état-major du prince royal, lui soumet les *directives* contre le Danemark et surveille en personne l'exécution. Plus serrée encore allait être la collaboration du diplomate et de l'officier d'état-major dans la campagne d'Autriche et dans celle de France. De la dernière, l'un sortit prince, l'autre feld-maréchal, tous deux avec l'orgueil d'avoir fait un empereur.

*
* *

Revenons aux années de début, au premier grade de Moltke dans l'infanterie prussienne. Cherchons avec plus de précision le mobile qui put déterminer son entrée dans cette armée et sa sortie de l'armée danoise. Ce que nous pourrions appeler décret du destin,

(1) *Mémoires du maréchal de Moltke : Lettres à sa mère et à ses frères Adolphe et Louis* (1823-1888). — Édition allemande par le lieutenant-colonel Leszczynski. Édition française par M. E. Jaeglé. — Paris, H. Le Soudier. 1 v. in-8°, 462 pages.

caprice du sort, providence de « l'allié de Rosbach et de Dennewitz », nous l'appellerons seulement : influence maternelle. Le père d'Helmuth est un bel officier, mais de volonté incertaine, tiraillé par le dualisme, héréditaire dans la famille, du sang danois et du sang allemand. Dans le ménage, la mère seule sait ce qu'elle veut : elle est l'homme de la maison. Le mari est une sorte de nomade; c'est elle qui crée et maintient le foyer. Allemande, elle le maintient en terre allemande. Elle ne voit son époux que quand il vient en congé; elle trouve cependant moyen de lui donner huit enfants, qui seront des Allemands. Le mari peut bien porter son épée au roi de Danemark; elle réserve au roi de Prusse ce qui vaut mieux qu'une épée de lieutenant : sa fécondité. Quant au futur maréchal, je ne vois pas ce qu'il pourrait tenir de son père : il semble tout tenir de sa mère. Lisez le portrait qu'a tracé d'elle le lieutenant-colonel Leszczynski, l'éditeur pieux et convaincu de ces *Lettres* : « Altière, à en paraître inaccessible... Le regard intelligent et sérieux, le nez aquilin, les lèvres serrées... Elle parlait plusieurs langues. » N'est-ce pas là Helmuth de Moltke lui-même, le puritain stoïque, au nez d'aigle, aux lèvres minces, le polyglotte qui sut « se taire en tant de langues »? Si nous avions le portrait *peint* de sa mère, qu'y verrions-nous autre chose que cette figure sévère, glabre, cette étrange figure de vieille femme, que le feld-maréchal, en ses dernières années, exhibait parfois à la tribune du Reichstag?

Laborieuse, sa mère l'a fait laborieux. Pauvre et économe, elle l'a fait parcimonieux. Protestante convaincue, elle l'a fait pieux, mêlant toujours la Providence à ses combinaisons de mathématicien tueur d'hommes, trouvant dans la religion cette conscience prussienne qu'il ne devait pas à la race, adoucissant sa dure physionomie de reître par une onction de pasteur, un hobereau évangéliste, un condottiere prédicant. Il lui dut peut-être aussi le sentimentalisme germain qui s'épanouit même sur les champs de bataille et dans les ruines des villages incendiés, fleur bleue des carnages. Dans une lettre de 1823 il écrit à sa mère : « Tu me ferais un grand plaisir en m'envoyant une boucle de tes cheveux, et un de Madeleine, d'Augusta et de Vips. » Il lui demande si elle a « déjà des cerises dans son jardin ». Ailleurs, il lui parle, — c'était inévitable, — d'une certaine étoile, située non loin de la Grande-Ourse, et sur laquelle la mère et le fils, séparés par tant d'espaces ou de dangers, fixent à la même heure leurs yeux pour [illegible] en communion de pensée : « Mes chambres d'ici ont absolument la même orientation que ton salon; je vois tous les soirs ton étoile préférée; elle étincelle à ma fenêtre et me fait penser à toi... Je la considère comme mon étoile, l'étoile qui me portera bonheur. » Collectionner des mèches de cheveux et contempler les astres, cela n'empêche point d'être très pratique : la mère devait l'être beaucoup, étant née bourgeoise et fille de petit fonctionnaire, réduite, pour élever ses petits, à surveiller elle-même l'exploitation d'une petite ferme.

On peut être très romantique et très raisonnable. A vingt-cinq ans, Moltke écrivait : « Il y a ici une jeune fille qui mériterait d'être ta bru. C'est une comtesse Reichenbach. Elle est extrêmement belle et fort bien élevée. Malheureusement, elle est sans fortune. » Donc n'en parlons plus. Dans une de ses garnisons de Silésie, il se lie avec des familles polonaises et les trouve charmantes :

Avec cela ils sont très instruits, très amusants et gais... Je ne saurais mieux te donner une idée des particularités de mes hôtes, qu'en te disant qu'ils sont ou plutôt que leur manière d'être est tout l'opposé de la mienne. Pour les bien juger il faut se placer à un point de vue spécial, national en quelque sorte, sans quoi on ne leur rendra jamais justice, et s'ils nous semblent être légers et vantards, nous leur paraîtrons, à notre tour, souverainement pédants et quelque peu hypocrites. C'est surtout vis-à-vis des jeunes personnes qu'il faut se garder de porter un jugement précipité. Induit en erreur par leur amabilité, par le sans-gêne avec lequel elles négligent souvent les formes et qui nous paraît étrange à nous autres, un fat pourrait croire qu'il arrivera facilement à ses fins, et pourtant cela serait peut-être plus difficile que chez nous.

Malgré tout, la conclusion est encore : « Tout de même, je ne voudrais pas t'amener une belle-fille polonaise. » Moltke a des idées très arrêtées sur le mariage. Il croit que d'avoir rêvé chez l'être aimé tant de perfections ne peut conduire qu'à de cruelles désillusions : « C'est ce qui nous explique pourquoi tant de mariages de raison sont plus heureux que des mariages d'inclination. »

Il se défie « d'un amour de jeunesse romanesque ». Il estime que là où *les deux* ne se sentent pas de répulsion l'un pour l'autre... il peut naître un attachement durable, intime, profond et donnant la félicité ». Moltke fut donc un jeune homme très sage, très positif. De même, s'il réclame une boucle des cheveux de son petit frère, il entend que le petit frère travaille : « Fais marcher droit ce diable de Vips. » Pas de faiblesse dans ses affections. Elles n'en sont pas moins vives. Que de fois il se reporte, dans ses tristes soirées d'officier célibataire et un peu sauvage avec les camarades, au tableau délicieux que doit offrir, à ce moment-là même, le foyer paternel, ou plutôt maternel, car il est très rarement question de « père ». Peut-être que « père » ne marche pas aussi droit que Vips. Mais n'est-ce pas un joli tableau d'intérieur, un vrai Chardin, que ces quelques lignes :

[illegible]

brodant, Vips tenant à la main une ardoise sur laquelle il fait des additions et des soustractions, ou avalant de la quinine; je te vois tenant à la main une paire de bas horriblement déchirés, secouant légèrement la tête, remettant en place tes lunettes afin de boucher les innombrables trous de ce nouveau tonneau des Danaïdes. J'entends tout aussi distinctement mon amie, cette bonne bête de vache qui beugle pour qu'on lui apporte quelques poignées de feuilles vertes.

Le jeune officier, qui se faisait un scrupule de rien demander à la mère, est obligé de bien calculer ses dépenses. Ce n'est pas seulement au service de l'Autriche que le militaire est parfois à court. Il y a là, sur sa table, comme une invite à l'économie, « une belle bourse, fort longue, mais, hélas! rien dedans ». Il a donné des leçons, mais il n'en trouve plus. Cependant l'avancement, si lent qu'il soit, se fait : avec chaque nouveau grade, on a par mois quelques thalers de plus. Moltke en dépose à la Caisse d'épargne des villes de garnison. Il a une autre poignée d'argent à la disposition de la mère. C'est dommage que « père » ait la fâcheuse idée de quitter le service au moment précis où il va être nommé colonel ; on pourrait lui envoyer 60 à 80 thalers, « s'il n'avait pas de quoi payer sa première mise d'équipement ». Les missions topographiques que l'on confie à Moltke ne vont pas sans quelque boni ; le mal est que son cheval, sans cesse en route, mange double ration : « Or les fourrages sont hors de prix ; je suis comme Diomède, qui fut dévoré par ses coursiers. »

Un peu aussi pour améliorer son revenu et parce qu'il lui faut un second cheval, Moltke s'est mis à écrire pour le public. Après la révolution belge, il a donné une brochure, *la Hollande et la Belgique :* « elle se vend bien ». Après l'explosion de la révolution polonaise, il a publié *la Situation intérieure de la Pologne.* Il a entrepris la tâche colossale de traduire *Décadence et chute de l'empire romain* de Gibbon : c'est une « horrible besogne » ; cependant il est bientôt au bout du septième volume. A ce moment, il lui faut faire un procès au libraire, puis accepter une transaction avec lui : ce qu'il en touche ne paye même pas la moitié du second cheval. Il s'est essayé aussi dans le genre *nouvelles :* il est assez content de *les Amis.* Ce ne devait pas être bon : il s'étonne que sa mère « ne lui en dise rien ». A quoi ne s'est-il pas essayé ? Toujours pour amasser le prix d'un cheval, le voilà collaborateur à des *Revues.* Il savoure les joies que donne la vanité d'auteur. Il écrit à son frère Louis : « Je m'amuse à observer les figures des lecteurs chez Stehely ; ils ne se doutent pas que le vénérable auteur, c'est monsieur ton frère ; car ces produits de mon inspiration, ou plutôt de ma pénurie, circulent tous anonymes. » Il se livre à toutes sortes d'études, même à celle de l'économie politique, mais il avoue que parfois il s'endort sur ces livres.

A trente-cinq ans, il est nommé lieutenant en premier d'état-major : « pécuniairement », il n'a plus à se plaindre. Au point de vue de l'Annuaire, « les quatre ans que j'ai perdus au service du Danemark ont donc été rattrapés ». Et puis ces quatre ans ont-ils été si *perdus?* Non, car il rédige pour le roi de Prusse son « rapport sur l'armée de terre et de mer en Danemark » et, dans quelques années, le roi de Danemark verra bien si son ancien sous-lieutenant a gaspillé le temps passé à son service.

* *

Il commence à s'occuper un peu de politique. Mais sur la révolution française de 1830, pas un mot. Ou plutôt un mot seulement, en décembre, quand elle s'est aggravée de la révolution belge, et que les jeunes officiers, friands d'avancement, en sont à se demander s'il n'en pourrait pas sortir quelque chose de bon. Si seulement les Français n'étaient pas sages! « Ne vont-ils pas faire disparaître le roi-citoyen de leur répertoire, mettre de côté le vieux Lafayette, premier radoteur de France, et mettre Laffitte en bouteilles? » En février 1831, « la guerre devient de plus en plus probable ; la question belge se complique au point qu'il faudra peut-être une bonne guerre européenne pour finalement trancher le nœud gordien... Au fond, si l'on veut être juste, ne trouvera-t-on pas que Louis-Philippe devra préférer lutter avec sa nation contre l'Europe qu'avec l'Europe contre sa nation? » Il note les symptômes d'émotion guerrière qui se manifestent dans Berlin : « Les cafés sont bondés de curieux ; à peine si l'on peut s'emparer d'un journal, surtout français... Les officiers qui ont le gousset bien garni achètent le harnachement de leur cheval de bât et leur équipement de campagne... Les conseillers du gouvernement et les assesseurs tirent du fond de leur armoire leurs uniformes d'officiers de la landwehr, et messieurs les négociants font des mines soucieuses ».

Ce sont les négociants qui l'emportèrent sur les jeunes officiers. La paix se maintint. Au reste, dans toutes ces lettres de Moltke, point d'ardeur juvénile, pas de bouillonnement de sang, rien que des souhaits discrets, des « soupirs » en faveur de la guerre. L'homme qui un jour la fera si bien à froid n'a point à réprimer en lui de chaleurs trop impétueuses.

Dans les cercles de l'état-major, son mérite commence à percer. A un moment il est question de l'envoyer à Paris, sans doute comme attaché militaire. De 1835 à 1839 a lieu sa mission de Turquie, pour la réorganisation de l'armée ottomane. Il dut s'y appliquer d'aussi bon cœur qu'il l'eût fait pour l'armée du roi de Prusse ; il donna au vizir d'aussi bons conseils qu'il l'eût fait pour Frédéric-Charles ou Frédéric-Guillaume. Seulement les Turcs ne l'écoutèrent pas, et ils furent battus à Nézib. Pour ces années, la correspondance nous offre des lettres enjouées, érudites,

pittoresques. Moltke visite la Troade, en se remémorant les vers de l'*Iliade*, et envoie à sa mère une branche de l'olivier qui croît sur la tombe de Patrocle.

Pas de lettre sur cette crise de 1840 à 1841, qui amena l'Europe à deux doigts d'une guerre générale et, cette fois pour tout de bon, réveilla le sentiment belliqueux en Allemagne. La révolution française de 1848, pas plus que celle de 1830, ne semble avoir en elle-même intéressé le général de Moltke. Ce qui se passe en Allemagne accapare son attention; bien plus encore ce qui se prépare, dans les duchés de l'Elbe, contre le Danemark. Il se prononce résolûment pour les revendications du Sleswig-Holstein. Alors aussi se formulent nettement ses vues sur le rôle qui attend la Prusse. L'œuvre tentée par le démocratique Parlement de Francfort ne le séduit pas, non plus le drapeau tricolore (noir, or, rouge) de la révolution allemande : « C'est dommage, dit-il, que ce drapeau soit sali et qu'il nous soit imposé par les démagogues... On ne veut pas mettre la Prusse à la tête de l'Allemagne, et sans la Prusse on ne peut arriver à rien... Que le gouvernement prussien se montre fort, et l'unité allemande pourra être faite par la Prusse. » Son frère Louis était alors membre de l'Assemblée de Francfort; Helmuth pense que cette position « ne sera sans nul doute ni très agréable ni très lucrative ». On voit que les plus grandes commotions politiques ne lui ont pas fait perdre l'habitude de compter. Il n'a que dédain pour ces patriotes si honnêtes en leur inexpérience, pour Gagern, « le professeur Dalmann » et les autres chefs du mouvement démocratique. Il ne saurait partager l'indignation des parlementaires contre l'exécution du député Blum, fusillé dans Vienne par ordre du généralissime autrichien. Au contraire : « Les trois balles du Prater n'ont pas seulement atteint Robert Blum, mais encore bien d'autres agitateurs dans toute l'Allemagne. » La répression autrichienne vient en aide, plus brutale encore, à celles que la Prusse exerce dans le duché de Bade et pays voisins. Il ne voit de grand et de fort que l'armée prussienne : « Partout où nos troupes se montrent, l'ordre règne immédiatement. Les citoyens bien pensants redressent la tête et les pires braillards disparaissent. » Peu à peu l'Allemagne des princes, surprise et désorganisée par les journées de mars 1848, reprend le dessus. Moltke, faisant aux phénomènes sociaux l'application des lois mathématiques, constate que « le pendule de la révolution démocratique a des oscillations de plus en plus faibles; il va revenir à la stabilité ». Il pourrait même se produire des oscillations en sens contraire : « La démocratie a fini de jouer son rôle; il y aura peut-être d'autres luttes : le temps des héros va venir après le temps des braillards et des écrivains. »

Le temps des héros est long à venir. La question des duchés a été provisoirement résolue, et dans un sens peu favorable au chauvinisme allemand. La Prusse a dû reculer devant une intervention de l'Europe. Sa victoire sur la révolution allemande, ce n'est pas à la Prusse qu'elle profite, c'est à l'Autriche. Celle-ci, qui renaît à peine de sa capitale bombardée par les obus de l'ordre, de ses provinces dévastées par des guerres inexpiables, reprend déjà le verbe haut et le ton arrogant. La Prusse n'est point populaire en Allemagne; elle ne l'est point hors d'Allemagne : elle a fait tour à tour de la révolution et de la réaction; poussé, puis abandonné les patriotes du Sleswig-Holstein; ambitionné, puis refusé la couronne impériale. « La Prusse est obligée de se dire qu'elle n'a plus un ami dans toute l'Europe et qu'elle ne peut compter que sur elle-même. Un homme est peut-être pour nous. » Quel homme? C'est Louis-Napoléon. Ce nom apparaît pour la première fois, en février 1850, dans cette correspondance, et déjà noté comme celui d'un ami de la Prusse. Moltke pressent ce que Bismarck devait un jour si bien exploiter. Bien entendu, Louis-Napoléon est le seul de son peuple à éprouver ce sentiment. Il n'est pas le maître. Aussi « c'est *la belle France* qui est pour nous la vraie boîte de Pandore. C'est de ce pays que du jour au lendemain peut venir une attaque destinée à nous ravir une partie de notre territoire, et malheureusement les Français pourraient bien trouver des sympathies dans l'Allemagne du Sud. La Bavière fait des armements. » L'affaire de Hesse-Cassel a mis en présence d'une part les troupes prussiennes, et de l'autre les troupes d'Autriche et de Bavière. « Quelques coups de carabine tirés par nos cavaliers peuvent facilement mettre le feu à ce tonneau de poudre qui s'appelle l'Allemagne. Nous n'avons d'autre alternative, à l'heure qu'il est, que de nous humilier ou de faire la guerre : une guerre où nous devrons faire face aux ennemis du Nord, de l'Est et du Sud, sans avoir de par le monde un seul allié. »

Les « coups de carabine » furent tirés. Ce fut la « bataille de Bronzell », où il n'y eut d'ailleurs de tué qu'un cheval blanc. Le roi de Prusse craignit une action plus sérieuse, un autre choc de silex qui cette fois mettrait le feu aux tonnes de poudre. Il perdit la tête et le courage. En toute hâte, il dépêcha son ministre à Olmütz, pour y faire sa soumission entre les mains du prince de Schwartzenberg. Ce fut pour tous les vrais Prussiens, et même pour beaucoup de patriotes allemands, un instant cruel. Tout officier qu'il soit, tenu à l'obéissance passive, astreint au [illegible], Moltke ne peut s'empêcher de « causer politique ». Il verse dans le cœur de son frère le trop-plein d'amertume dont déborde le sien :

On nous fait jouer un rôle [illegible]. Il est impossible que cela dure. Je me suis longtemps refusé à croire à la guerre; à présent, je suis persuadé que nous [illegible] d'ici à un an. Quelle belle armée n'avions-nous pas réunie!... Toutes les

troupes avaient quitté leurs garnisons. Qu'elles étaient belles! Frédéric le Grand n'en a jamais eu de pareilles. On a dépensé trente millions pour faire une démonstration et finalement accepter toutes les conditions qu'il a plu à l'Autriche de nous imposer... Si la victoire remportée sur la démocratie amène de pareils résultats, on serait tenté de la faire revivre... Mais le gouvernement le plus détestable n'est pas capable de ruiner cette nation : la Prusse arrivera quand même à avoir l'hégémonie en Allemagne.

Des jours de « l'humiliation d'Olmütz » datent, en effet, ces rancunes profondes amassées au fond des cœurs prussiens contre l'insolente Autriche : si nous oublions Olmütz, nous ne pouvons nous expliquer ni l'Autriche abandonnée par les Prussiens dans la terrible épreuve italienne de 1859, ni la longue préméditation que mirent Bismarck et Moltke à préparer sa défaite diplomatique et militaire. Pour qu'ils aient repris à leur compte la devise des démocrates de Francfort : « l'Autriche hors de l'Allemagne », et consenti à celle des patriotes romains et lombards, « l'Autriche hors de l'Italie », il faut que le spectacle d'un premier ministre des Hohenzollern s'humiliant devant le chancelier des Hapsbourg les ait profondément ulcérés. *Altius quam quisquam senserit.*

Deux sentiments apparurent en même temps chez eux et qui sont gros aussi de redoutables conséquences : la haine et le mépris de la France impériale, l'hostilité contre la Russie. Bref, toutes les passions qui pouvaient bouillonner dans le cœur d'un Robert Blum, nos deux hobereaux, celui de Mecklembourg et celui de la Marche de Brandebourg, les ressentent avec une égale intensité. La France d'abord :

Pour les duchés, il nous faut une guerre générale, que, d'ailleurs, Louis-Napoléon nous procurera dans quelques années. Son empire prend de plus en plus le caractère d'une vaste charlatanerie. Son mariage avec l'Espagnole va lui fermer l'accès de la famille des monarques légitimes, et la Bourse de Londres n'a qu'à élever l'agio pour ébranler tout son système financier. Les Français se lasseront bien vite de cet aventurier. Il constatera qu'il est plus difficile de rester empereur que de le devenir. Il ne saurait se maintenir sans succès militaires, et personne ne sait encore s'il est bon général d'armée dans le goût de l'oncle; or, il faut qu'il livre lui-même des batailles, car le général qui les gagnerait pour lui serait élevé sur le pavois.

Est-elle assez clairvoyante, cette haine? A la Russie maintenant; il s'agit de la situation de 1854 : « L'empereur Nicolas, à force d'entêtement et d'obstination, est parvenu à liguer toute l'Europe contre lui. S'il continue de la sorte, il se pourrait qu'on ait recours à la plus grave mesure coercitive : le rétablissement de la Pologne. » Le rétablissement de la Pologne! encore un article du programme révolutionnaire allemand de 1848. — « Il est très probable que la Prusse concentrera un corps de troupes considérable sur la frontière. La fin de toute cette affaire sera que la Russie se verra refoulée vers l'Asie, ou qu'on procédera au partage de la Turquie. »

Moltke envisage déjà de sang-froid cette double et irréconciliable hostilité, — France et Russie, — celle qui sera un jour le revers de la grandeur prussienne et son contrepoids dans le monde.

L'ennemi le plus prochain, c'est toujours l'Autriche. Survient la guerre d'Italie. Il était tentant de venir en aide à François-Joseph, puisque c'eût été contre la France : les États du Sud, la Bavière en tête, demandaient à grands cris cette intervention. La Prusse se montra tiède « patriote » : elle se souvenait d'Olmütz. Ce zèle même des États du Sud lui était suspect : elle se souvenait de la « bataille de Bronzell ». Moltke exprime en ces termes la pensée de tout bon Prussien : sans doute, il est fâcheux de voir la Confédération germanique divisée sur une telle question ; « mais, à qui la faute? Si l'Autriche avait voulu de nous pour alliés, elle nous eût eus à ses côtés depuis longtemps. Elle ne voulait de nous qu'en qualité de vassaux... Pouvions-nous commencer la guerre pour le maintien du mauvais gouvernement autrichien en Italie, pour le Concordat et le système policier... une guerre qui nous forcerait à aller attaquer les Français en France même? Quel motif donner au peuple pour justifier cette guerre?... L'Autriche pouvait bien défendre toute seule ses intérêts italiens... En plus de cela, sa diplomatie tenait un langage arrogant et nous rappelait Olmütz. »

La Prusse, ordinairement si prompte, arma lentement. Elle s'arrangea si bien que l'Italie fut assez affranchie pour devenir une alliée utile, et pas assez affranchie pour qu'elle n'en voulût un peu à la France et ne tournât déjà les yeux vers la Prusse. Ainsi de notre guerre de délivrance, interrompue juste à temps par la Prusse, devait naître l'alliance italo-prussienne de 1866 et la double expulsion de l'Autriche à la fois de l'Allemagne et de l'Italie.

Les lenteurs calculées de la Prusse en 1859, c'est le premier jalon sur le chemin de la revanche d'Olmütz. Le second jalon, c'est une alliance avec cette même Autriche en 1864. Contre qui? Contre le Danemark, pour la reprise des duchés. C'est à ce moment que Moltke entre enfin dans l'histoire : c'est lui qui a tracé le plan de la guerre. La défaite des Danois, c'est le résultat d'une de ses équations de mathématiques militaires; il les vainquit par la plume et le tire-ligne. Quel sentiment éprouva-t-il à cet écrasement d'une armée dans les rangs de laquelle il eût pu rencontrer son père? Il constate que « l'enthousiasme avec lequel ce petit peuple défend sa cause, l'esprit de sacrifice et de persévérance dont l'armée a fait preuve dans les positions de Düppel est pleinement apprécié, même

par ses adversaires ». Mais il s'en prend au gouvernement danois, à la tête duquel se trouvait un autre Moltke : « Les hommes qui sont au pouvoir à Copenhague avaient-ils le droit, eux qui étaient tranquilles et à l'abri dans leur île, d'imposer de tels sacrifices aux troupes? La cause pour laquelle ils exigeaient ces sacrifices était-elle juste? »

Moltke a toujours eu une tendance à considérer comme injuste la cause qu'il est chargé de combattre et à contester aux pays qu'il attaque le droit de se défendre. Quant à la distinction entre ceux qui délibèrent en lieu sûr et ceux qui sont exposés au feu de l'ennemi, elle pourrait mener fort loin. Dans la campagne de France, le futur maréchal ne s'est pas toujours trouvé au plus épais de la grêle de projectiles. Le devoir d'un gouvernement et d'un dirigeant n'est peut-être pas celui d'un soldat.

*
* *

Rien sur la guerre de 1866. Mais nous voici à l'affaire du Luxembourg. L'ennemi que Moltke tient déjà au bout de son fusil va-t-il enfin prêter le défaut de l'épaule? Non : « Louis-Napoléon est bien obligé de se dire qu'il n'est absolument pas en mesure de faire la guerre; mais ceci, il ne peut pas aller le dire à ses Français vaniteux... Rien ne saurait nous être plus agréable que d'avoir tout de suite une guerre. » Tout l'homme est là : il est si *agréable* d'avoir une guerre! Cette guerre lui échappe : le gibier de choix qu'il convoitait se dérobe.

Se retrouvera-t-elle, « l'occasion qui s'offrait à la nation allemande de faire son unité que tout le monde demande à grands cris dans les réunions, les sociétés de chants et les toasts, — l'occasion unique, comme le Seigneur-Dieu n'en offre de pareilles que tous les quatre ou cinq siècles? » Le Seigneur-Dieu, tel que peut se le figurer un Moltke, — une manière de hobereau du Ciel, — fut clément : il consentit à l'extermination de cinq cent mille hommes, pour la plus grande gloire du roi de Prusse et pour que l'excellence des plans stratégiques d'un général d'état-major mecklembourgeois fût démontrée. La guerre de 1870 éclata :

Le pervers aventurier de Boulogne lance l'un sur l'autre deux peuples, afin de sauvegarder, s'il en est temps encore, ses intérêts dynastiques. Jamais guerre plus juste n'a été entreprise par nous... Aussi espérons-nous en l'assistance divine. Mais les voies de Dieu ne sont pas nos voies, et, dans celle qu'il trace aux peuples, nous le voyons souvent aussi mener tel d'entre eux au but, tout en lui faisant perdre des batailles.

Après ces effusions de croyant, l'homme pratique reparaît : « Auguste pourra m'apporter les 200 thalers qui se trouvent dans le coffre-fort; de plus, une robe de chambre, mes pantoufles et une partie de mon linge de corps. » C'est en robe de chambre et en pantoufles qu'il allait préparer les exterminations.

La correspondance a beaucoup de lacunes. En septembre 1870, nous nous trouvons déjà au parc de Ferrières, après la première négociation de Jules Favre. Moltke est dans l'exaltation des premiers succès. Favre se retire dévorant des larmes : « Je ne serais pas étonné d'apprendre qu'il a été massacré. Pour la *république des honnêtes gens*, la république rouge est bien plus dangereuse encore que l'armée ennemie : peut-être qu'on se verra obligé d'avoir recours à cette dernière pour maintenir l'ordre social dans la capitale du monde civilisé. » Rendons cette justice à Moltke : il hait et méprise les Français; mais il ne les connaît pas du tout. Il avait donc oublié que, de 1793 à 1794, nous avions subi Robespierre et la Terreur plutôt que de capituler? Des hauteurs de Meudon et de Saint-Cloud, Moltke contemple cette capitale, qu'il tient presque sous ses canons : « Le beau monde et le demi-monde ne viennent plus se promener au bois de Boulogne, et aujourd'hui les Parisiens n'ont plus de lait à mettre dans leur café. Combien de temps vont-ils endurer cela? » Très longtemps. Une chose qui répugne à ses habitudes d'économie, c'est que les assiégés se montrent si prodigues de coups de canon; le Valérien ne décolère pas. Moltke suppute que chaque coup de canon nous revient à 6 thalers, à 43 thalers pour les grosses pièces et à 95 pour les canons de marine. Folle prodigalité!

Ce qui l'indigne, c'est qu'à force « de rapports mensongers et de phrases patriotiques » le nouveau gouvernement « obtient des malheureuses populations de la province qu'elles continuent à résister ». Voilà qui est contre toutes les règles du droit de la guerre et du droit des gens! « Et cette résistance, il nous la faut briser en détruisant des villes entières. Les francs-tireurs nous harcèlent, et il faut leur riposter par de sanglantes représailles. » On voit combien ces destructions et ces représailles vont affliger son cœur de militaire philanthrope. « La guerre revêt chaque jour un caractère plus odieux. C'est déjà bien malheureux que les armées doivent s'entre-déchirer; qu'on n'aille pas lâcher les peuples les uns contre les autres. Ce n'est plus le progrès, c'est un retour à la barbarie. » Comment devait-il apprécier alors le soulèvement des Espagnols de 1809 et celui du landsturm prussien de 1813? Quel dommage que Victor Hugo n'ait pas connu ces lignes où le piétiste reparaît sous le tueur! Moltke continue à verser des larmes de crocodile sur la « fièvre chaude » des Parisiens. Il flétrit « la cruauté » de ceux qui ont défendu Châteaudun. « La guerre devient de plus en plus acharnée, de plus en plus haineuse. » C'est le soulèvement général contre l'invasion. Personne, à l'en croire, ne désire plus la paix que Moltke; mais, pour l'obtenir, demandez-lui s'il renoncerait à une pierre de Strasbourg ou de Metz. Le parti

militaire, dont il est l'âme, se montrera plus âpre encore et plus acharné à la curée que même un Bismarck.

Le drame touche à sa fin. On s'étonne en Allemagne que « le bon Moltke » n'ait pas encore commencé le bombardement de Paris; on y fait des chansons sur lui, qu'il cite avec complaisance : « Excellent Moltke, ne sois donc pas sot, et fais enfin tirer les gros canons. » Il est tout ravi de cette accusation d'humanitarisme qui lui arrive d'outre-Rhin : « On attribue le retard que subit cette opération à une tendre sollicitude pour les Parisiens. » C'est mal le juger : « Je ne me préoccupe que de ce qui est possible et pratique au point de vue militaire. » La vérité, c'est que « les gros canons » ne sont pas encore arrivés; c'est que, pour les mettre en batterie, il faudrait d'abord s'être emparé des forts. Et puis, ajoute l'éminent psychologue, « pour ma part, je compte plus sur la famine; elle agit lentement et sûrement ». Ceci est du 22 décembre. Moltke sait par des lettres prises dans des ballons qu'à Paris un poulet coûte déjà 20 francs, et qu'une dinde « non truffée, bien entendu, » se vend de 60 à 70 francs. C'est cher, et les Parisiens sont vraiment des prodigues pour résister aux indications d'une pareille mercuriale. Des généraux prussiens montreraient-ils donc plus d'intelligente économie? Les Parisiens s'entêtent, et ils s'entêteront cinq semaines encore, jusqu'au 28 janvier, finissant par payer un chat maigre le même prix qu'une dinde truffée ou non. Quant aux « gros canons », ce n'est pas encore eux qui décideront l'affaire : simplement il y aura dans Paris des foules de badauds pour regarder tomber les obus.

Même après la capitulation, quand Moltke est « à même de réduire en un monceau de ruines la ville la plus altière du monde », il est forcé de reconnaître que « tout n'est pas fini ». — « Les Français sont tellement enclins à se laisser mener par des phrases qu'on ne peut être sûr de rien. Une douzaine d'orateurs passionnés pourront entraîner toute l'Assemblée nationale aux résolutions les plus extrêmes. » Quel singulier peuple, et comme il est plus commode d'avoir affaire aux Autrichiens!

Moltke, dans son extrême mansuétude, veut bien encore se faire des illusions sur nous : « Les Français vont, comme il y a quatre ans ce fut le cas pour l'Autriche, ne respirer que vengeance; mais, quand ils auront repris des forces, il se pourrait bien qu'ils tournent leurs armes plutôt contre l'Angleterre... Les Anglais recueilleront alors les fruits de leur politique à courte vue. » Moltke, si clairvoyant avant la guerre, ne l'est plus du tout après la victoire. Mais nos voisins d'outre-Manche peuvent voir ce que leurs amis d'Allemagne espéraient de nous contre eux. Ce qui inquiète le nouveau feldmaréchal c'est déjà, presque sous la botte de l'envahisseur, le prompt relèvement de la France : « Ce pays est tellement riche que, dans quelques années, il n'y aura plus trace de toutes les ruines causées par la guerre. »

Aujourd'hui, il n'y en a plus. Moltke, avant de mourir, a pu voir la France relevée, avec une force militaire décuplée, nullement oublieuse comme l'Autriche, ne songeant pas une minute à se tourner contre l'Angleterre, pensant uniquement à sa frontière de l'Est. Et alors, pour consoler le peuple allemand, auquel on avait présenté la guerre de France comme la dernière de ses épreuves, Moltke a dû lui annoncer gracieusement, du haut de la tribune du Reichstag, que, pendant cinquante ans au moins, il lui faudrait entretenir un million d'hommes à sa frontière de l'ouest et, par surcroît, un autre million d'hommes à la frontière de l'est.

L'œuvre accomplie en 1870-1871 par le génie diplomatique de Bismarck et le génie stratégique de Moltke, on peut aujourd'hui en apprécier les résultats. C'est l'Allemagne, traînant à son pied le boulet d'Alsace-Lorraine, bloquée entre deux puissances militaires au moins égales à la sienne, n'ayant pour appui que des alliés peu sûrs et que son alliance accule à un désastre économique.

Dans une des lettres du début, Moltke raconte à sa mère une curieuse légende, celle des ruines de Kynast : la châtelaine Cunégonde exigeait de tous ceux qui aspiraient à sa main une promenade à cheval sur la crête d'une muraille aérienne, si étroite qu'il était impossible de reculer et au bout de laquelle s'ouvrait un précipice : « A mesure qu'il avance, le cavalier voit se creuser davantage l'abîme qui s'ouvre sous le mur; les faîtes des plus hauts arbres disparaissent à ses yeux, et tout près du château le précipice s'ouvre béant; il le fascine, comme le serpent fait pour l'oiseau, et, rempli d'horreur, l'homme se laisse choir et périt. » Le chemin que Moltke et Bismarck ont condamné l'Allemagne à chevaucher, ressemble beaucoup à celui-là. On n'y peut pas avancer, et le recul est difficile. C'est un casse-cou, bordé de deux abîmes, qui pourraient s'appeler France et Russie. Et méditez la fin de la légende telle qu'elle est contée par Moltke : « Quelle chute terrible ce devait être que celle de ces chevaliers et de ces chevaux bardés de fer, allant donner sur les saillies des rocs! » Tout cela pour un idéal gothique de gloire et de conquête! Tout cela pour une châtelaine Cunégonde!

ALFRED RAMBAUD.

LA TRADITION ARTISTIQUE FRANÇAISE

I.

L'Impressionnisme.

L'impressionnisme : influence de l'école anglaise sur les impressionnistes contemporains, MM. Signac, Pissarro, Claude Monet, Besnard, Chéret. — Le clair obscur, M. Benjamin Constant. — Les coloristes qui ont précédé l'impressionnisme, MM. Duez, Gervex.

Si l'on ne prenait pas garde aux intérêts commerciaux qui ont divisé nos peintres et nos sculpteurs en deux sociétés, l'on pourrait observer chez un grand nombre d'entre eux l'unité de direction qui, d'après les conclusions d'une enquête assez récente, paraît manquer à notre école littéraire. J'ai donc été les trouver pour savoir comment ils comprenaient la tradition française, quelle physionomie spéciale elle revêtait à notre époque et quelle variante chaque artiste prétendait y apporter.

*
* *

Au milieu de l'immense travail de notre siècle, les paresseux aujourd'hui commencent à élever la voix. Au quartier Latin, un certain nombre de jeunes et de vieux flâneurs se demandent sérieusement s'il n'y aurait pas une manière plus courte de s'instruire en s'abouchant avec les anges ou avec le diable; d'autres, moins préoccupés du progrès universel, professent, dans leur complet désœuvrement et leur manque d'affections sincères que le rôle de l'homme dans ce monde, sa supériorité sur l'animal, est de pouvoir varier, doser, raffiner ses jouissances matérielles, et vous les voyez ardents à la recherche de sensations inédites. Ils ont envahi les ateiers de nos artistes, qui, sous peine d'être considérés comme des sauvages, ont dû les recevoir; ils ont même été bien accueillis par quelques peintres, qui n'auraient jamais trouvé tout seuls la philosophie moderne et l'ont acceptée avec émerveillement. Voilà comment sont nées la littérature décadente et cette peinture dite « pointilliste », qui affecte de décomposer les tons à outrance.

Cet art de la sensation est sans doute nouveau parmi nous, mais il date de loin dans le monde, et on remarquera qu'il s'est toujours développé dans des milieux où l'inaction a été soit imposée, soit recherchée, dans des sociétés où toute la puissance active s'est trouvée confisquée entre les mains d'un seul : par exemple, la Rome de la décadence, avec ses littérateurs exclusivement descriptifs; ou bien la Russie moderne, avec ses Dostoievski, ses Tourguénief, ses Tolstoï, qui reconstituent si minutieusement les sensations les plus subtiles, les plus fugitives, de leurs personnages, et qui vont jusqu'à nous peindre ce qu'éprouve un mourant quand sa raison vacillante se retire devant la nuit suprême. — C'est que dans ces pays l'élite du peuple, dans l'impossibilité d'agir et presque de penser, devenue dès lors simple spectatrice, a tâché d'apporter dans la vie machinale qu'on lui laissait le plus de dilettantisme possible.

L'Angleterre a toujours été impressionniste, cela tient au besoin qu'éprouve cette population enfiévrée par l'industrie de se détendre en dehors des affaires et de laisser alors se succéder librement toutes les images qui se présentent au cerveau. Les philosophes, depuis Bacon jusqu'à Stuart Mill et Spencer, y ont tous professé plus ou moins que l'homme est seulement un registre à sensations. Quant aux peintres anglais, Turner, Constable, Bonnington, c'est véritablement à leur école que nos impressionnistes modernes ont appris et apprennent encore leur métier.

Et sans doute l'école anglaise est merveilleuse parce qu'elle répond aux vœux de tout un peuple; sans doute l'école russe est remarquable dans son étrangeté, et elle vivra pour jeter peut-être encore plus d'éclat; mais chez nous l'impressionnisme est si loin de traduire la manière de voir nationale qu'il me semble porter en lui-même son germe de mort, car ceux de nos artistes et de nos lettrés qui s'y livrent, comme ils le font, par dégoût de l'ancienne tradition française, se préoccupent fort peu de l'opinion d'un public dont ils répudient les idées; ils compliquent donc à plaisir leurs sensations, et ils s'avanceront nécessairement dans cette voie jusqu'à ce que leurs amis seuls les comprennent, jusqu'à ce qu'enfin nul ne les comprenne plus; eux-mêmes, changeant de façon de voir d'un instant à l'autre, chercheront en vain des points de repère pour créer une œuvre, et l'excès de sensibilité amènera la fin de l'École. — Je dis de l'École impressionniste, mais nullement de l'Art français, qui ne me paraît pas sérieusement engagé dans cette bagarre. Au reste je me garderais bien de condamner, même parmi les promoteurs de la doctrine, certaines personnalités, qui savent se retenir sur la pente de l'incompréhensible, comme MM. Pissarro et Claude Monet, ou d'autres, qui doivent surtout leurs succès à des qualités purement françaises, comme nous le verrons pour MM. Besnard et Chéret, par exemple.

La grande ambition de l'impressionnisme est de faire du plein air et du soleil; et, pour acquérir la plus grande intensité possible, la principale ressource est le « mélange optique ». C'est la méthode qui consiste à placer isolément sur la toile les couleurs élémentaires et pures dont se compose un ton, de manière à ce que de loin elles se fondent ensemble en ne se salissant pas. Au reste, ce procédé, quand il est employé en toute occasion, annihile absolument la vie et la solidité des objets. Il donne aux tableaux un aspect de

tricotage qui fait les délices des amateurs, de ceux qui sont fiers d'admirer des œuvres inaccessibles au vulgaire : mais il est vrai de dire aussi que des gens sensés refusent énergiquement leur approbation au pointillisme.

M. SIGNAC.

Le néo-impressionnisme est ce qu'on a imaginé de plus nouveau dans l'espèce : il a été créé par M. Signac et par Seurat, qui est mort il n'y a pas longtemps, ainsi que le héraut de l'école, le critique F. Fénéon.

M. Signac, en notant les influences lumineuses des objets les uns sur les autres, prétend ne pas se contenter d'une appréciation à vue de nez; il appelle la science à son aide. Ayant été frappé, m'a-t-il dit, des tonalités purpurines dont M. Pissarro, l'émule de Claude Monet, modelait les arbres verts dans ses paysages, il a étudié les découvertes de M. Chevreul sur l'optique, il a pris part aux travaux esthétiques de M. Charles Henry et il se préoccupe surtout dans ses œuvres des couleurs complémentaires dont s'auréole toute nuance au contact d'une autre. Voici d'ailleurs, à ce sujet, pour l'édification des profanes, un exemple donné par F. Fénéon (1) :

Sur un ciel lumineux un arbre dans l'ombre est vert et très pauvre d'orangé : le bleu ambiant lui délègue un jaune paisible, mais follement exaspérée par la différence des tons, la lumière orangée du ciel inonde de bleu cyané cet arbre misérable qui tente en vain de râler le moindre rose.

Cette arithmétique est parfois assez longue à faire, comme on pense : « Mes tableaux ne sont pas des impressions fixées à la hâte, m'a déclaré M. Signac, celui-ci, j'ai mis deux mois à le faire. » Il me montrait une flottille de barques, dont les mâts étaient tous implacablement égaux et parallèles : chose étrange, chacune de ces barques contenait le même nombre de matelots, tous pareils.

Et je songeai qu'un savant trouverait peut-être un jour un appareil à noter les influences lumineuses encore plus rigoureux que ne l'est M. Signac, et qui simplifierait moins la nature.

M. PISSARRO.

Mais sans doute les vieux impressionnistes font moins abstraction de l'âme humaine. Je m'en assurai auprès de M. Pissarro.

Type d'israélite : une barbe blanche, des yeux noirs, un nez légèrement busqué.

« A quel peintre, selon vous, remonte l'impressionnisme? lui demandai-je. — Il me semble, me dit-il, que nous descendons tous de l'Anglais Turner. Ce fut lui le premier, peut-être, qui sut faire flamboyer les couleurs d'un éclat naturel. Il y a beaucoup à apprendre pour nous auprès de l'école anglaise. D'ailleurs, j'ai deux fils à Londres, dont l'un y fait ses études artistiques et pourrait mieux que moi vous renseigner à cet égard. — Vous n'avez pas toujours été pointilliste; car je vois là des paysages délicieux qu'on prendrait pour des Corot, aussi bien pour le sentiment que pour la facture. » Je parlais surtout des « *Sapins de Louveciennes* », une toile remarquable où l'on voit flotter comme un sourire dans l'atmosphère argentée. — « En effet, me répondit-il, j'ai connu très intimement Corot, je l'ai passionnément admiré et il n'est pas étonnant que son influence se fasse sentir dans mes œuvres anciennes. »

Il me dit encore : « Je ne peins pas mes tableaux directement d'après nature : je ne fais ainsi que des études; mais l'unité que l'esprit humain donne à la vision ne peut se trouver que dans l'atelier. C'est là que nos impressions, disséminées d'abord, se coordonnent, se font valoir réciproquement pour former le vrai poème de la campagne. Au dehors, on peut saisir les belles harmonies qui s'emparent immédiatement des yeux : mais l'on ne peut suffisamment s'interroger soi-même pour affirmer dans l'œuvre ses sentiments intimes. C'est à la recherche de cette unité intellectuelle que je mets tous mes soins. »

On trouve, en effet, dans les paysages de M. Pissarro, une communion de vie entre le ciel, la terre et les êtres qui révèle un talent très réfléchi, et, comme note plus personnelle encore, la poésie de l'isolement dans la campagne tantôt sous l'accablement du soleil, tantôt sous la caresse du vent qui fait voyager sur le sol les grandes ombres des nuages.

Malheureusement, ses derniers essais sont contestables et la chinoiserie de la facture y nuit à l'intensité de l'émotion.

M. CLAUDE MONET.

M. Claude Monet revenait d'Angleterre où il avait été passer quelques mois sur le conseil de M. Chéret, son ami; il voulut bien m'adresser de Giverny, où il demeure, une lettre d'où je détache ces quelques lignes qui témoignent de sa belle conscience artistique :

Je suis de ma nature toujours porté à trouver mauvais ce que j'ai fait, comme je le suis, du reste, lorsque j'entreprends une nouvelle chose, à toujours croire qu'elle sera la plus complète : illusion, efforts souvents déçus, mais qui ne me rebutent pas!

Les peintres anglais contemporains ne lui ont, d'ailleurs, pas semblé de dignes enfants de Turner :

Étant sincère pour moi-même, je le suis également pour les autres. En dehors du grand artiste Whistler, je n'ai rien vu à Londres qui me touche (parmi les modernes, bien en-

(1) *Les Hommes d'aujourd'hui*, 8 vol. n° 373. — Vanier, éditeur.

tendu). Parmi les jeunes (de ceux que j'ai pu voir), les uns imitent Whistler, les autres imitent les peintres français, qu'il est convenu d'appeler les impressionnistes, usant du bleu et du violet sans savoir pourquoi : peut-être parce que cela semble être à la mode.

Le lecteur trouvera dans la suite de nombreux commentaires sur l'œuvre de M. Claude Monet.

M. BESNARD.

M. Besnard habite rue Guillaume-Tell : j'allais le voir un matin qu'il m'attendait « non sans appréhension », à ce qu'il m'avait écrit.

C'est un homme large, aux rares cheveux bruns tombant sur une nuque épaisse : quelque chose de féminin dans la physionomie, comme je l'ai remarqué chez la plupart des coloristes, natures sensitives, comme le sont aussi les femmes.

Il a un grand atelier où la lumière pénètre à flots et qui donne sur un jardin : le plein air est le seigneur de céans. Contre la muraille des dessins japonais aux si fines tonalités. M. Besnard est en train de peindre un joli portrait de jeune fille en rose dans un parc ; derrière elle coule un ruisseau où se mire le gazon ; le vert de l'herbe se reflète sur la robe et donne aux chairs une décoloration particulière.

« J'essaie toujours, me dit le peintre, de mettre mes personnages dans leur milieu le plus naturel : en les éclairant par le reflet de tout ce qui les entoure, je donne les rapports qu'ils ont avec le monde où ils vivent. J'indique de même le rôle d'une chose par ce qu'elle concentre en elle de lumière provenue des objets environnants. C'est ainsi que la chair apparaît autre que les tissus par la fusion plus intime des rayons lumineux. Mais je n'irai pas m'astreindre à ne peindre que de la chair rose : car elle ne l'est que dans de certaines conditions. »

Cette parole me fait souvenir du fameux portrait jaune et bleu ; sans aucun doute, M. Besnard a peint son modèle entre deux éclairages factices pour nous bien faire voir une femme du monde évoluant dans la féerie d'une joyeuse soirée. Cette préoccupation du peintre de ne point se restreindre à l'impression produite sur son organisme, mais de donner aux êtres une vie propre, une individualité vis-à-vis de ce qui les entoure est une qualité essentiellement française. Toutefois la façon dont il exprime cette individualité lui appartient.

« Car notez, me dit-il, que le souci du milieu réel est tout nouveau. Delacroix ne l'avait pas encore : il ne faisait pas de plein air. Sans doute, ses personnages et même ses groupes isolés sont très vrais, mais ils sont étudiés à part, et pour les relier il lui a fallu imaginer des fonds tout à fait fictifs, des planchers d'un violet pur où nul n'a jamais mis les pieds. En somme, le réalisme de Delacroix ne dépasse pas celui de Berchère. C'est qu'il était encore sous l'influence de l'école vénitienne, et vous savez que les Vénitiens ont cherché beaucoup plus à charmer par des bouquets de tons qu'à être réels. Giorgione, Titien, le Tintoret, Véronèse, trouvent dans leur riche imagination les fanfares de couleurs qu'ils composent. Delacroix était leur élève. J'ai été dernièrement revoir au Louvre son *Entrée des Croisés à Constantinople* : cela m'a paru mort. Même aventure est arrivée à Chéret quand nous fîmes ensemble le voyage d'Espagne. Il s'attendait à trouver des Goya divinement beaux : mais, après avoir vu ceux de San-Antonio à Madrid, nous nous regardâmes : « Que c'est plombé, que c'est terne ! » fit-il.

« Tout cela n'est pas de l'air. L'air qui enveloppe et vivifie tout, voilà ce qui est intéressant, au lieu que notre époque s'est perdue à faire mouvoir des muscles dans un jour d'atelier. Cet amour de l'anecdote, du tableau peint pour un coin où il se passe quelque chose, c'est surtout Géricault qui l'a répandu. Celui-là a exercé sur notre époque une influence déplorable : il n'est jamais sorti de son atelier, il n'a jamais vu ce qui se passait au dehors, il a mis le bitume à la mode ! »

J'objectai que si Géricault n'avait pas fait de plein air, il était un génie par l'étonnante vigueur qu'il avait donnée à son *Radeau de la Méduse* et à ses jockeys...

« Une vigueur d'anatomiste, reprit M. Besnard, pour moi je trouve toutes les courses de chevaux d'une couleur détestable, et quant au *Radeau*, allez donc me dire qu'aujourd'hui l'on ne rendrait pas plus poignante une pareille scène ! Comment ces pauvres gens sont près de mourir de faim et, voyez, tous ont encore leurs deltoïdes intacts. »

Puis reprenant ses idées de plus haut : « Je sais bien que nous aurons de la peine à faire triompher les vérités nouvelles, que l'on ne s'habituera pas vite à se passer de l'anecdote, à comprendre que rien n'est indifférent, que tout a de l'intérêt dans la nature, qu'il existe entre les objets des affinités réciproques trop puissantes pour qu'on puisse abstraire quoi que ce soit du reste, sans l'annihiler.

« En France, d'ailleurs, toutes les innovations sont accueillies par la moquerie qui n'est sans doute qu'un masque pour n'avoir pas l'air d'être dupe et se donner le temps d'étudier la question. Mais comme nous avons du bon sens, à un moment donné, on laisse l'hypocrisie et l'on reconnaît le vrai. Aujourd'hui l'ancienne école nous regarde soucieusement. Elle est bien forcée de compter avec nous et de rendre hommage à nos efforts. Je ne parle pas de M. Bouguereau à qui manque l'impartialité qu'on voudrait lui trouver. Mais savez-vous de qui j'ai reçu le plus d'éloges pour mon portrait jaune et bleu ? De M. Bonnat ; car lui, il a toujours été sincère.

« Oh ! d'ici quelque temps, croyez-le bien, tous les

peintres français seront résolument coloristes et feront du plein-air ».

M. CHÉRET.

Nous venons de voir M. Besnard construire un monde à sa manière; regardons maintenant M. Chéret, son ami, dessiner ses mignonnes Parisiennes, la frimousse en l'air, avec le nimbe doré de leurs cheveux au vent. Impressionniste, il l'est par les éclairages nouveaux dont il égaye ses affiches; mais l'élégance avec laquelle il attife ses modèles, la désinvolture qu'il leur donne, où les prend-il? Dans son âme de vrai Français et dans l'étude qu'il a faite de notre XVIIIe siècle.

« Mon grand désir, me dit-il, quand j'allai le voir à son petit atelier de l'imprimerie Chaix, c'est de toujours trouver un an d'avance la mode de l'année qui suivra. Watteau, mon maître de prédilection, a pressenti le siècle de Louis XV; avec la promptitude d'esprit des hommes supérieurs, il a compris les *desiderata* de l'époque présente et son imagination a créé cet enjouement aristocratique qui rayonna longtemps comme un idéal, même alors qu'on le faisait dégénérer en légèreté de mœurs. — D'ailleurs il se peut aussi qu'un artiste ait non seulement la prescience d'une époque, mais qu'il ait encore sur elle une assez grande influence par l'admiration qu'il excite pour qu'elle se modèle sur ses conceptions. Ce fut sans doute le cas de Watteau.»

Et M. Chéret se promène dans son atelier: il ne tient pas en place; le crayon à la main, il s'assied, se couche sur son énorme pierre lithographique où s'esquisse à grands traits une fantaisie nouvelle.

« Oui, continue-t-il, je cherche à ce que mes œuvres soient l'incarnation de la vie parisienne et qu'elles dirigent l'orchestre des fêtes à venir. Car le plus bel emploi de l'art, c'est certainement de répandre la joie dans une société. Et voilà pourquoi je comprends la décoration comme des pluies de fleurs où paraissent de gais visages. »

PAUL GSELL.

(*A suivre*).

VARIÉTÉS

Les banques de « Lotto » à Naples et en Italie.

Le *lotto pubblico* est une des passions de l'Italie et une des ressources de ses finances. Il serait trop long, et d'ailleurs peu intéressant, de rechercher les origines et de faire l'historique de cette institution dans les différents États de la Péninsule antérieurement à 1860. Il suffit de dire que, depuis l'unification du royaume, le samedi de chaque semaine à quatre heures, un enfant des hospices, qui reçoit à cette occasion un vêtement neuf et 25 francs, extrait de la roue cinq numéros dans chacune des huit villes auxquelles l'État a reconnu le privilège envié d'une « extraction », c'est-à-dire à Rome, Naples, Turin, Milan, Venise, Florence, Bari et Palerme. Le spectacle est curieux. Une foule grouillante de loqueteux envahit le vaste local où fonctionne la roue. Les numéros appelés sont accueillis par des applaudissements, des cris de colère, des sifflets, des huées. L'orphelin qui les tire est accablé d'injures, les joueurs déçus lui montrent le poing. Le petit malheureux gagne bien sa gratification.

*
* *

Les banques ou bureaux de lotto, sont concédées par le gouvernement dans les mêmes conditions que les bureaux de tabac. Il y en a 2328 pour toute l'Italie. Pour donner une idée de leur répartition, disons que les provinces composant l'ancien royaume des Deux-Siciles possèdent plus de la moitié de ces bureaux. La circonscription de Naples en compte à elle seule 597, plus du quart. Les *Banchi di lotto* sont surtout nombreux dans les grandes villes. Il y en a à Naples 146, à Rome 65, à Palerme 42, à Florence 31, à Milan 30, à Venise et à Turin 20, et 15 à Gênes. Les buralistes qui doivent gérer eux-mêmes, jouissent d'avantages déterminés par la loi du 20 juillet 1891. Ils touchent des primes décroissantes variant de 11 pour 100 sur les premiers 10 000 francs de recettes brutes, à 3 1/2 pour 100 sur les recettes supérieures à 100 000 francs. Les combinaisons du lotto italien sont analogues à celles de notre ancienne Loterie Royale, quoique moins favorables aux joueurs. Jusqu'à la loi de 1891, le fisc retenait sur tous les gains les 13,20 pour 100 d'impôt de la richesse mobilière. Depuis lors, cet impôt a été supprimé pour tous les gains, mais on a réduit leur quotité, sauf pour le quaterne. L'extrait simple n'est plus payé que 10 fois 1/2 la mise, au lieu de 12 fois 1/2, l'extrait déterminé c'est-à-dire, par exemple, le 35 sorti second ou le 47 sorti quatrième, 52 fois 1/2 au lieu de 62 1/2; l'ambe 250 fois au lieu de 300; le terne 4250 fois au lieu de 5000. Le quaterne touche comme auparavant 60 000 fois la mise. Le minimum de cette mise est de 2 centimes pour l'ambe et le terne, de 8 centimes pour l'extrait simple ou déterminé, et de 4 centimes pour le quaterne. Le samedi on ne peut pas jouer moins de 50 centimes ou 1 franc. Aussi ce jour-là les pauvres gens, désireux de tenter la fortune à peu de frais avec une mise très basse, s'adressent-ils au lotto clandestin très sévèrement pourchassé par le gouvernement en tant que concurrence déloyale.

Pour empêcher que l'on ne joue trop gros jeu sur les extraits déterminés en employant une sorte de martingale progressive d'un succès à peu près certain, paraît-il, et qui a été pratiquée pendant quelque temps à Rome par une association de capitalistes, l'administration a attribué à chaque numéro dans chacune des extractions du royaume, et pour chaque tirage, une

« dot » spéciale, variant de 100 000 à 400 000 lires. On ne paie plus au delà de ce chiffre. Dans certaines circonstances, les receveurs annoncent aux joueurs qu'on ne peut plus prendre tel numéro. Pour les ambes, ternes et quaternes, le jeu n'est pas limité. Toutefois pour un seul billet, quel que soit l'enjeu, le gain ne peut pas dépasser 400 000 francs, et l'administration ne paie qu'un maximum de 6 millions par extraction et par semaine. Si par hasard les gains dépassent cette somme dans une des huit circonscriptions, on les réduit au prorata, comme il est arrivé à Naples, il y a quelques années, lors de la mort du prince de Monteleone, quand, après un enterrement dont la magnificence avait frappé l'imagination populaire, les numéros représentant la noblesse, les cierges, la mort et le corbillard, joués par des milliers de personnes, sortirent tous les quatre. Le public se montre d'ailleurs très sceptique sur la façon dont sont payés les gros gains. On assure qu'un prêtre ayant gagné un fort quaterne a été arrêté par les carabiniers et mis en prison, où il est encore, au moment où il allait retirer son argent. Informations prises, cet ecclésiastique avait falsifié son billet de compte à demi avec un receveur du *lotto*. Mais le public n'admet pas cette explication trop simple, et croit à une basse vengeance du gouvernement.

Que rapporte le [illegible] au trésor public. Pendant les cinq derniers exercices, les recettes brutes ont oscillé entre 74 et 79 millions en chiffres ronds; les gains des joueurs entre 41 et 45 millions, les dépenses d'administration entre 8 millions et 8 1/2. Mais comme jusqu'à cette année l'État a frappé les gains de l'impôt de 13,20 pour 100 sur la richesse mobilière, cette retenue a compensé à peu près les frais d'administration, et la recette nette a varié de 28 600 000 francs (exercice 1888-1889) à 32 088 000 francs (exercice 1885-1886). La moyenne dépasse 30 millions. C'est un beau denier. Pourtant depuis l'application de la loi de 1891, les recettes semblent fléchir. Ce résultat est généralement attribué à la crise économique dont souffre l'Italie, et à l'extrême rareté du numéraire. Dans la classe pauvre on n'a plus d'argent, même pour le jeu qui souvent passe avant tout. Ce symptôme est particulièrement grave.

Pendant l'exercice 1889-1890, les recettes brutes ont atteint environ 36 millions dans les trois circonscriptions de l'ancien royaume des Deux-Siciles, Naples, Bari et Palerme; 21 millions dans celle de Naples seulement, contre 7 millions 7 à Rome, 7 millions 6 à Florence, 6 millions 2 à Venise.

Le gouvernement a retenu, rien que dans la division de Naples, un bénéfice net de près de 11 millions, soit plus du tiers du produit du [illegible] pour tout le royaume. Ces chiffres énormes sont hors de proportion avec une population assez rare et très pauvre. C'est que le lotto est particulièrement en honneur dans cette région, comme le prouvent la statistique et la répartition des bureaux que nous avons données plus haut. Aussi est-ce à Naples que nous allons examiner son fonctionnement, étudier les habitudes des joueurs, leurs entraînements, leurs préjugés.

*
* *

Dans la croyance du peuple napolitain deux classes d'individus gagnent avec certitude à la loterie. La première catégorie est composée de ceux qui sont en possession d'une formule de calcul mathématique indiquant les numéros d'un tirage à venir par l'étude des tirages antérieurs. La seconde comprend les individus agissant sous l'influence d'une suggestion extrahumaine, divine ou diabolique.

En tête des calculateurs, désignés sous le nom générique de « cabalistes », figure Ignace de Loyola. Aux yeux de tout bon dévot de saint Janvier, le fondateur de la Société de Jésus est un nécromant, tout comme l'auteur de l'*Enéide*, promu à la dignité d'enchanteur. Bien que le lotto, introduit seulement à Naples par les vice-rois espagnols, en 1682, n'existât pas de son temps, Ignace de Loyola est convaincu d'avoir employé et d'employer encore par la main de ses disciples la force magique des nombres. Tout jésuite connaît la « règle secrète » et pourrait enrichir à son gré le pauvre monde, mais il se tait et garde sa science pour lui. Aussi le jésuite, convaincu de méchanceté et d'égoïsme, est-il assez mal vu à *Basso-Porto* et à *Santa-Lucia*.

Saint François d'Assise pourrait « calculer » comme saint Ignace, mais François, humble et pieux, a fait vœu de pauvreté pour lui et les siens. On assure pourtant, dans les *bassi* de Naples, que le Père Général ou les Provinciaux des Capucins et des Minimes, dans les occasions d'une gravité exceptionnelle, ouvrent le tombeau du saint et consultent la « règle » dont saint François est le dépositaire. A ce moment, les numéros indiqués par les moines déchaux sont infaillibles. A tout hasard, il est bon de demander aux Pères que l'on rencontre dans la rue un ambe ou un terne. C'est ce que l'on voit faire à toute heure dans les quartiers populaires. Ces jours derniers, un capucin assailli par des femmes qui lui demandaient des numéros, a dû, pour se dégager, employer la force et en a blessé une. Des faits analogues se produisent assez fréquemment; nous en avons été témoin plus d'une fois.

Il y a quelques années, la police ramassa au coin d'une borne un frère lai mourant. D'après sa déclaration, des inconnus l'avaient enlevé et enfermé dans une cave, où chaque semaine on lui demandait des numéros. Comme ces numéros ne sortaient pas, le malheureux franciscain était roué de coups, soumis à de véritables tortures, jusqu'au jour où ses bourreaux, convaincus qu'il ne savait rien, le jetèrent dans la rue. Le moine ne put fournir aucun renseignement précis à la police pour retrouver ses persécuteurs, qui ne ve-

naient l'interroger et le tourmenter que masqués. « Les numéros, je les sais, ajouta le moribond ; mais je n'ai pas voulu révéler la règle, même pour avoir la vie sauve. » Le malheureux, en proie au délire, balbutiait trois ou quatre chiffres qui, reproduits par un journal dans ses faits-divers, sortirent la semaine suivante. Tout Naples les avait joués. *Se non è vero...* Mais le hasard est si grand !

Les *assistiti* passent pour avoir le bénéfice d'une suggestion mystérieuse. Il faut les écouter avec soin, tenir bonne note de leurs propos les plus incohérents. Un esprit judicieux, familiarisé avec la signification numérique des mots et possédant à fond le dictionnaire dont nous parlerons plus loin, peut tirer un excellent parti de leurs divagations. En général, l'*assistito* est un simple idiot. Quelquefois, c'est un escroc simulant la folie pour vivre aux dépens de la crédulité publique.

A Naples, à *Basso-Porto* et autour de cette place du Marché où coula le sang de Conradin et de Masaniello, les *assistiti* abondent, entourés d'un cénacle de *sante*, vieilles sorcières qui promènent leur vermine de sacristie en sacristie. Certains ont une réputation dépassant les limites du quartier, comme Sciaddeo, qui tutoie la madone miraculeuse du Carmel et l'appelle familièrement « Mariucella ». Pendant l'été de 1890, un autre, le fameux Giovannone, loueur de chaises à l'église des Carmes, avait donné, comme inspiré par la Vierge, un « numéro de la madone », un extrait déterminé, le 57 placé quatrième. Tout le bas peuple engagea ou vendit ses hardes pour jouer ce numéro, et bien des membres de la haute société, incrédules en apparence, mirent sur le 57 *quarto* dix ou vingt francs. L'émotion était extraordinaire, et, pendant trois jours, de Mergellina au pont de la Maddalena, on ne parla que de l'extraction prochaine. L'*assistito*, effrayé du bruit qui se faisait autour de lui, n'était pas sans inquiétude ; d'autant que ses partisans voulaient le conduire bon gré mal gré au tirage, afin que sa présence influençât la sortie du numéro. Bien qu'un régiment eut été consigné pour assurer le service d'ordre, la police, craignant une émeute, jugea prudent de faire disparaître l'*assistito* dès le vendredi soir. Le samedi, à quatre heures, la moitié de Naples se pressait aux environs du banco central. Par miracle, le 57 sortit ; mais hélas ! cinquième et non quatrième. Si Giovannone eût été présent, la foule l'aurait certainement écharpé. Le gouvernement réalisa un bénéfice énorme.

Un des derniers grands pénitenciers de Naples, de l'ordre des frères Prêcheurs, prêtre intelligent et jovial qui absolvait sans trop de difficultés la plupart des péchés mortels, se vantait d'être fort sévère dans le cas de « messe noire ». Il est reconnu que si vous trouvez un prêtre sans préjugés disposé à lire le saint canon en l'honneur du diable, et à vous donner la communion du corps de Satan, comme une politesse en vaut une autre, l'esprit malin vous récompense de suite en vous offrant un terne. Aussi les prêtres faméliques, en quête de messes à dire au rabais, les *scagnozzi*, comme on dit à Rome, sont-ils souvent sollicités en vue d'une messe de ce genre. Le grand pénitencier auquel nous faisons allusion, soucieux de la bonne réputation de son clergé, avait la prudence de déclarer qu'il s'agissait, dans tous les cas soumis à sa juridiction, non d'ecclésiastiques coupables d'une telle profanation, mais, au contraire, d'individus d'une position sociale souvent élevée, ayant vainement importuné des prêtres pour obtenir d'eux une messe noire, et témoignant par la suite, au confessionnal, le regret de leur conduite. Le prélat, après avoir prouvé à ces justiciables qu'avec leurs préjugés superstitieux ils étaient de simples niais, leur imposait la plus dure des pénitences : il leur interdisait de jouer dorénavant au lotto.

Mais il y a mieux. Un gentilhomme ruiné, de très noble famille, à bout d'expédients, annonça un beau jour sa conversion à une secte religieuse dont personne n'avait entendu parler. Bientôt après on sut de lui qu'il avait été promu à la dignité d'évêque par ses chefs hiérarchiques. L'idée de se faire dire une messe noire par un évêque, même d'origine suspecte, ne pouvait manquer de venir à un grand nombre d'excellents esprits. L'évêque *in partibus* ne faisait pas de façons et officiait presque chaque nuit dans une carrière abandonnée du Pausilippe. Au bout de quelques années, grâce à la naïveté du public, il payait ses dettes, se constituait une copieuse rente viagère et rentrait ensuite dans le giron de l'Église. Il est mort fort chrétiennement, laissant une comptabilité très bien tenue et qui pis est une liste de toutes les personnes qui avaient invoqué ses bons offices, liste où les grands noms ne manquaient pas. Un mauvais plaisant y ajouta même après coup celui d'un premier ministre italien mort depuis.

*
* *

Le choix de bons numéros pour le tirage du samedi est la préoccupation dominante d'une foule de gens en Italie, à Naples en particulier. Mais quels sont les bons numéros, de 1 à 90 ? Certains groupes de chiffres passent pour être bons en toute saison et sont joués chaque semaine avec acharnement. Nous citerons par exemple les ternes 5-28-81 et 8-13-84, les ambes 6-22, 8-90, 3-4, 9-34, qui ont la réputation d'être infaillibles et n'en sortent pas plus souvent pour cela. Les chiffres rêvés sont aussi excellents, et Dieu sait si les personnes dont le lotto est l'idée fixe en rêvent chaque nuit. Du reste les joueurs de profession ont toujours sous la main le livre cabalistique par excellence, la *Smorfia* (1). C'est là qu'ils cherchent les nombres correspondant à tous les objets, à tous les êtres, à tous les

(1) *Smorfia*, en italien, veut dire grimace.

sentiments, à toutes les idées, à toutes les actions sur lesquels leur esprit a pu s'arrêter d'une façon quelconque, en état de veille ou de sommeil, par la vue, la pensée ou le rêve. *La nuova Smorfia del giuoco del lotto*, par Giuseppe Romeo di Luca, que nous avons sous les yeux, en est à sa vingt-septième édition (Naples, 1891) : c'est un fort volume de 463 pages, à deux colonnes, un vrai dictionnaire : il contient environ 22 000 mots, correspondant tous à un des chiffres compris entre 1 et 90. Chaque chiffre a donc une moyenne de deux cents acceptions diverses. Au mot femme, par exemple, on trouve cinquante-quatre numéros, suivant qu'on veut désigner une femme jeune, vieille, veuve, nue, morte, qui chante, qui pleure, qui accouche, qui est à la fenêtre, à cheval, etc... Tous les noms propres, tous les noms d'empereurs, de rois, de papes, ont leur chiffre en regard. La *Smorfia* indique aussi l'influence que peut avoir la lune sur les rêves, elle contient la cabale de la Sibylle et de Zoroastre, la Clef d'or ou le vrai Trésor de fortune, les Tables des chiffres sympathiques de Rutilio Benincasa (1552) et sa cabale novilunaire, plus les quatre-vingt-dix images de la *Smorfia* toscane, la Figure pentagone, le Chêne d'or, la Table perpétuelle de Corneille Agrippa, les figures du Jeu romain, l'explication des songes, des proverbes, la Cabale latine, la Table du cours solaire, etc. Le volume se termine par la législation italienne sur le lotto et par le relevé de toutes les extractions depuis l'institution du jeu, destiné à servir de base aux études rétrospectives et aux calculs des cabalistes.

Lorsqu'un événement vient frapper l'imagination populaire, crime retentissant, tremblement de terre, mort d'un personnage considérable, chacun fouille dans la *Smorfia* ou dans les recueils analogues pour en tirer un ambe ou un terne approprié à la circonstance. Alors il ne s'agit pas d'une impression personnelle, d'une conception particulière et isolée. Tout le monde a la même idée et joue ces mêmes numéros. Parfois ils sortent. C'est ainsi qu'à la mort de Victor-Emmanuel le lotto a éprouvé de grandes pertes. Mais comme il ne meurt pas tous les jours un souverain, le public se rattrape sur les événements de moindre importance, un couvreur tombé d'un toit, un moine écrasé par un fiacre, un incendie survenu tel jour du mois dans une maison portant tel numéro. Il suffit que de temps en temps le hasard fasse gagner quelques joueurs pour que les espérances de tous soient perpétuellement tenues en éveil. Le lotto a vite repris avec usure, en encaissant des mises de dix ou de vingt centimes, les centaines de mille francs déboursés un jour de mauvaise chance.

*
* *

Si l'État retire annuellement trente millions du lotto, il ne faut pas croire qu'il soit seul à profiter de la passion endémique du jeu. Un très grand nombre de « cabalistes » vivent en vendant au public des numéros « sûrs » et la presse, en insérant leurs annonces, recueille chaque semaine des sommes considérables. Le lotto est pour les journaux italiens ce que sont les grands magasins de nouveautés pour les fermiers d'annonces de Paris. Une ou deux fois par semaine la quatrième page des principales feuilles est occupée par une série de placards de l'aspect le plus surprenant pour les étrangers. Le plus souvent c'est un professeur cabaliste qui offre un ambe ou un terne pour 2 francs, 1 franc ou 50 centimes avec un grand luxe d'équations et de formules algébriques. Un autre promet huit quaternes, un pour chaque extraction du royaume, moyennant 30 francs, prix de l'abonnement à son journal, le *Bulletin mathématique du [illegible]*. Le *Triomphateur* demande 170 francs pour huit quaternes, et ce prix exceptionnellement élevé lui assure probablement une clientèle spéciale, persuadée que ce qui est cher doit être bon. Suivant le même principe le *Trovatore* garantit 60 000 francs par semaine avec huit quaternes pour 200 francs. D'autres plus modestes proposent *la Vraie table d'Héraclite* pour 1 franc, *la Vraie roue de la science* pour 3 francs. *L'Indemoniato* s'engage à faire gagner 6 millions pour 2 fr. 50. Un autre cabaliste bien connu annonce en gros caractères *le Trésor du cimetière de Cotrone* et offre de parier des millions en faveur du succès de son « quaterne du Saint-Père ». Le R.-P. Ludovic Carelli promet à tous ses clients un gain sûr de 12 300 francs. « Dans ma conscience et dans ma dignité de moine, dit-il, il me répugnerait de ne pas vous enrichir. » Les formules sont assez monotones, les titres seuls des annonces varient. Citons au hasard *les Vraies clefs jésuitiques*, *le Colomb*, *la Rente mensuelle certaine*, *le Vrai trésor*, *le Nouveau carré Maltais*, etc... La note gaie ne manque pas, car un cabaliste offre un quaterne « tiré d'antiques tables mathématiques » sous le titre de : *Guerre aux imposteurs!* avec ce commentaire audacieux : « Croyez aux savants et non aux charlatans! »

Nous avons sous les yeux un dossier composé d'un millier au moins d'annonces différentes coupées en trois mois dans quelques journaux italiens. Beaucoup de ces annonces sont illustrées de grossières gravures sur bois. « Qui sait les nombres? Moi! » s'écrie *le Jésuite mathématicien* en petit collet, assis au coin d'une table; il offre un quaterne pour 2 francs. Dans *le Testament du mort*, on voit un mourant au lit, tendant à une personne qui s'essuie les yeux avec un volumineux mouchoir, une grosse enveloppe ornée de cinq cachets. « Après ma mort, dit le moribond, je veux enrichir le monde! » Coût 2 francs le quaterne. Ailleurs le frère Ambroise figure entre un homme et une dame qui, les mains jointes, lui demandent des numéros. Il les donne pour le même prix que ci-dessus. *Plus de misère*, dit un joueur heureux ouvrant un coffre-fort monumental

plein de sacs d'argent. Et il promet son secret pour 2 francs. C'est le tarif. Dans *le Grand congrès cabalistique* on voit les médaillons de Pic de la Mirandole, de Corneille Agrippa, de Raymond Lulle et de quelques seigneurs de moindre importance, cabalistes napolitains, jésuites ou franciscains. Une longue réclame raconte l'histoire d'un secret découvert, et promet 50 000 francs de gain pour la modique somme de 3 fr. 20. Dans le *Problème résolu* on voit un monsieur fort bien mis qui surprend sa femme avec un moine et brûle la cervelle à ce dernier. Le mari trop pressé a mal jugé le moine. Celui-ci venait donner de bons numéros à la femme, en tout bien tout honneur; par pénitence le meurtrier ne veut pas bénéficier seul de ce secret acheté au prix du sang, et il le revend au détail pour 2 fr. 20. Ailleurs un prêtre en surplis dit la messe dans les catacombes de Naples devant une tête de mort qui moyennant certaines conjurations parle et donne des numéros. Cette scène a un faux air de messe noire. A côté voici le père Ferdinand de Montella, cabaliste insigne, dictant de son lit de mort un quaterne qu'on offre pour 2 francs. Enfin nous indiquerons la réclame classique du *Capucin martyrisé,* qu'on voit sur son bûcher en proie aux flammes. C'est l'histoire lamentable d'un capucin brûlé vif en 1688 à Naples par ordre du vice-roi espagnol, pour avoir indiqué d'avance au peuple les ternes et les quaternes qu'il découvrait dans un vieux livre de calculs. En démolissant le quartier du bas-port pour le *sventramento* on a retrouvé, nous dit-on, le grimoire du capucin, enfermé dans une cassette de fer. Le livre a conservé ses antiques vertus. Il suffit pour s'en convaincre d'envoyer 2 francs au dépositaire actuel.

Ces annonces et mille autres analogues sont réimprimées, chaque semaine, dans la plupart des journaux de la Péninsule, même dans les plus sérieux. Quelques esprits chagrins ont, il est vrai, trouvé à redire à ce genre de publicité. L'été dernier, un abonné de la *Tribuna* ayant protesté contre des annonces destinées, suivant lui, à surprendre la bonne foi des gens simples, le chroniqueur du grand journal romain répondait en ces termes : « La quatrième page d'un journal est un mur sur lequel, en payant, on peut afficher ce qu'on veut. Comme le propriétaire de la maison ne peut ni ne doit répondre des affiches qui en couvrent les murs extérieurs, de même la rédaction et l'administration d'un journal n'ont rien à voir aux « capucins martyrisés », ni aux « jésuites mathémati- « ciens ». Laissons donc faire. Le monde est composé de fripons et d'imbéciles. Le changerons-nous en supprimant nos quatrièmes pages? » Il serait facile de répondre à ce plaidoyer intéressé que, sans avoir la prétention de changer la face du monde, on pourrait se dispenser de rabattre les imbéciles au profit des fripons.

Ainsi les journaux les plus honorablement connus ne voient aucun inconvénient à insérer ces annonces, d'ailleurs fort rémunératrices, par lesquelles des industriels sans préjugés tentent tout simplement d'escroquer le public dans l'acception juridique du mot. Quoique l'article 413 du nouveau Code pénal de M. Zanardelli punisse de la réclusion, « quiconque, à l'aide d'artifices ou de ruses destinées à tromper ou à surprendre la bonne foi d'autrui, se procure un injuste profit au préjudice d'un tiers », le parquet ferme aussi les yeux. Il aurait mauvaise grâce, du reste, à interdire les réclames faites en faveur d'une institution qui rapporte gros au Trésor public. Mais que penser de la simplicité des joueurs, à qui on offre chaque semaine des ternes et des quaternes *certains,* qui pourtant ne sortent jamais? Trompés cent fois de suite, les joueurs ne se découragent pas et vont se faire tromper encore. A peine si de temps en temps on malmène un *assistito* pris en flagrant délit d'ignorance de l'avenir. Les cabalistes, professeurs ou révérends, tenant boutique de pronostics, ne sont jamais inquiétés par leurs dupes. A Paris ou à Londres, les parieurs aux courses seraient de moins bonne composition envers les bookmakers vendeurs habituels de mauvais « tuyaux ».

Quel est l'influence du lotto, au double point de vue économique et moral? Certes, on ne saurait encourager les jeux de hasard, et il faut féliciter le gouvernement français d'avoir supprimé l'ancienne Loterie Royale en tant qu'institution, quoi qu'il autorise encore facilement les loteries (œuvres de bienfaisance, expositions, etc...) et qu'il admette l'émission et le tirage des valeurs à lots. Tout en condamnant le système qui permet d'arriver à la fortune sans travail et en réservant la question de savoir si l'État a le droit de spéculer sur le goût des citoyens pour les bénéfices aléatoires, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'en Italie, à Naples spécialement, la moyenne des mises, dont le minimum est fixé à quelques centimes, n'impose pas de privations sensibles aux familles même les plus pauvres. Ces quelques sous hebdomadaires, s'ils n'étaient pas réservés pour le lotto, iraient se perdre chez le marchand de vin. Ils font vivre d'espoir des milliers de pauvres familles pendant toute une semaine, et leur permettent d'oublier momentanément leur misère. Il serait peut être cruel de refuser ce soulagement aux classes déshéritées au nom de la morale théorique. Quant aux gens riches qui jouent de plus grosses sommes, c'est leur affaire. Ils risquent toujours moins d'être volés qu'autour d'une table de baccarat.

MARCELLIN PELLET.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Adolphe Chenevière : *Henri Vernol*. — M. Georges de Peyrebrune : *le Roman d'un bas bleu*. — M. Abel Hermant : *Ermeline*.

M. Adolphe Chenevière, à qui nous devons déjà plusieurs récits écrits dans une langue excellente, *Secret amour*, *Double faute*, *Jacques l'intrépide*, nous donne aujourd'hui, sous le titre de *Henri Vernol*, une sorte d'étude sur le mariage mixte, ses conséquences et ses dangers. Un protestant qui épouse une catholique, une juive qui épouse un chrétien grec, un positiviste qui épouse une bouddhiste, qu'arrive-t-il de ces unions hasardeuses? Voilà ce que M. Chenevière s'est demandé avec intérêt.

La question a peut-être perdu un peu de son acuité depuis que les passions religieuses ont perdu de leur ardeur. Elle est moins grave, sans doute, aussi, depuis que le *Devoir présent* a offert à tous les cultes, en son giron, une communion supérieure et conciliatrice. Mais M. Chenevière écrivait avant que le *Devoir présent* fût fondé; et il écrit pour ceux chez qui la foi religieuse a encore toutes ses puissances et surtout toutes ses mauvaises humeurs. Ils ne laissent pas d'être encore assez nombreux.

Donc Henri Vernol, protestant, a épousé Georgette, qui est catholique, et ils ont commencé par ne s'apercevoir de rien, sinon de ceci qu'ils s'aimaient très bien. Au bout de quelques années, ils ont pris l'habitude de se disputer, et, dès lors, ils se sont souvenus qu'ils étaient de religions différentes, et ils se sont reproché l'un à l'autre avec aigreur cette divergence dans la manière d'aimer le bon Dieu. Mme Georgette en est venue même à pousser l'aversion pour son mari jusqu'à l'amour pour un autre monsieur; car c'est une chose que nous ne devons pas laisser ignorer à nos fils que l'amour d'une femme mariée pour un célibataire n'est jamais qu'une forme de la haine, et l'hommage d'une déception, ce qui lui ôte peut-être un peu de son charme.

C'est ainsi qu'aime Georgette, ou qu'elle est sur le point d'aimer. Elle est ramenée au bien par les exhortations de son beau-père, aidées de la froideur de son tempérament; et il semble que désormais elle s'accommodera avec douceur de son mari et de la religion protestante, ce qui nous est agréable à penser.

Cette étude de femme est intéressante par moments et faite par un homme qui connaît les secrets des caractères féminins; mais c'est la question du mariage mixte qui n'y est pas suffisamment traitée. Un roman où serait traitée la question du mariage mixte, serait une histoire où l'on verrait la différence de religion *créant* la mésintelligence entre les époux. Par exemple un mari, un peu susceptible, mais il y en a; un peu tigre, mais il s'en trouve encore, qui serait jaloux du confessionnal, et de l'influence, vraie ou supposée, du prêtre sur sa femme; une femme qui serait irritée de l'extase et de l'ardeur sacrée où elle verrait son mari entraîné par d'autres sentiments que ceux qu'elle lui inspire : voilà des histoires où c'est la différence des religions, ou bien la présence du sentiment religieux chez l'un alors qu'il est absent chez l'autre, qui crée la mésintelligence entre les époux.

Mais dans le roman de M. Chenevière la différence de religion ne semble que s'ajouter après coup aux autres motifs qu'ils ont de s'en vouloir, et, dès lors, n'être qu'un prétexte qu'ils saisissent pour exhaler leur mauvaise humeur d'une manière décente. Vous avez remarqué que les gens mariés, quand ils commencent à se disputer, ne se reprochent pas tout d'abord leurs défauts, encore que ce ne soit qu'à cela qu'ils songent. Ils commencent, plus poliment, à leur avis, par se reprocher mutuellement leur famille. Henri Vernol et Georgette se reprochent leur religion comme d'autres se reprochent leurs belles-mères, ni plus ni moins, ce me semble. La différence de religion n'a pas fait leurs discords, elle leur sert à les manifester.

Dès lors, n'étant qu'une manière d'argument oratoire, et sentie comme telle par le lecteur, elle est moins intéressante, et l'attention s'en détourne un peu. La conclusion qui s'impose à nous, peu à peu, au courant de notre lecture, ce n'est pas : « Gardez-vous d'épouser une femme d'une religion différente de la vôtre; » c'est... c'est le mot fameux de M. Taine dans *Thomas Graindorge* : « On s'étudie trois semaines; on s'aime trois mois; on se dispute trois ans; on se supporte trente ans, et les enfants recommencent. »

Cela empêche-t-il *Henri Vernol* d'être un roman intéressant? Non sans doute, et tant s'en faut; seulement il ne l'est pas comme étude de mœurs religieuses; il l'est simplement comme un autre.

*
* *

Le Roman d'un bas bleu est une étude de mœurs littéraires. Les misères, les hontes, les infamies, les souillures, les abominations où se trouve fatalement jetée, roulée, piétinée, embourbée, ensevelie et enterrée une pauvre femme qui veut écrire des romans et les placer dans les journaux, c'est le sujet du *Roman d'un bas bleu*. Vous n'imaginez pas ce qu'en France, une femme auteur a à souffrir dans sa pudeur, dans sa dignité, dans son honneur, dans sa vertu, dans sa conscience. Vous frémiriez d'horreur si je vous en révélais seulement la moitié. Je me borne à vous dire en confidence que c'est monstrueux. Je suis sorti de la lecture du *Roman d'un bas bleu* plein d'une pitié sans bornes pour nos sœurs de lettres.

Qui veut trop prouver ne prouve rien; et ce bas bleu, décidément, me paraît d'un bleu un peu sombre; c'est

un bas bleu qui tourne au noir. Je ne connais qu'un peu les mœurs littéraires; mais, à ma connaissance, elles sont cruelles, si vous voulez; mais point tout à fait aussi féroces que cela. Je ne résiste guère, on le pense bien, à l'occasion de dire du mal des directeurs de journaux. « Médire du prieur » est toujours une douce chose. Eh bien, je ne puis m'empêcher de prendre un peu leur défense contre Georges de Peyrebrune. Ils sont bien criminels, cela est clair; mais ils sont moins infâmes que Georges de Peyrebrune les a faits. Ils ont encore quelques lueurs, sinon de moralité, du moins de sens commun et de prudence. Ils ne se compromettent pas si facilement.

Cette outrance dans la peinture du monde littéraire ôte au *Roman d'un bas bleu* un peu de l'intérêt qu'il pourrait avoir, et qui serait grand, n'était ce défaut. Car il n'est pas ennuyeux, ce volume. Les personnages ont de la vie et de l'agilité dans la démarche. On les voit circuler. Ils passent et ils repassent devant nos yeux, avec netteté et avec aisance; et comme ils sont très nombreux, ce n'est pas un mince mérite à l'auteur de les avoir maniés et fait agir, ou tout au moins s'agiter, avec une dextérité pareille. On sent là une main très experte et très sûre. Georges de Peyrebrune n'en est pas, d'ailleurs, à faire ses preuves de romancier.

Et puis, si la peinture du monde littéraire est un peu fausse, la peinture du principal personnage est très vraie. Le bas bleu, Mme Du Parclet, n'a pas eu, sans doute, toutes les tristes aventures que l'auteur lui attribue; mais elle a cru les avoir, ou a cru qu'elle les aurait, et c'est à ce titre que ce roman est vrai et curieux. Il nous montre l'âme d'une *authoress* et toute la fantasmagorie horrifique dont cette âme fait son entretien. La féminité est déjà une névrose, la littérature en est peut-être une autre, et la vie littéraire en est une certainement. Cela fait trois. Quand ces trois névroses habitent ensemble, on pense quelles hallucinations! Une femme auteur, si elle n'est pas douée par la nature d'un robuste bon sens de paysan, doit donc voir la vie litéraire avec un grossissement formidable, auprès duquel celui de Balzac ne serait rien. Elle doit ne pas pouvoir entrer dans un bureau de rédaction sans se croire tombée dans l'antre des fauves ou des reptiles.

Voilà l'état d'âme de Mme Du Parclet, et ce qu'a voulu nous peindre l'auteur. Mme Du Parclet n'a pas été aussi malheureuse que cela; mais elle n'a pas cessé de rêver de tous ces malheurs, ce qui est presque aussi pénible que les avoir éprouvés.

On s'intéressera donc aux infortunes de Mme Du Parclet, non pas comme au *Roman d'un bas bleu*, mais comme « aux romans d'un bas bleu », au pluriel, aux romans que se forge sans cesse, dans son émotion et son effroi, un être un peu déséquilibré par la vie, peu faite pour lui, où il s'est trouvé jeté. L'œuvre, à la considérer ainsi, a sa vérité, je l'ai dit, et aussi sa moralité, qui est celle-ci, sans doute : « Il convient de n'être femme auteur que quand on ne peut pas faire autrement. » Rien ne me paraît plus juste que cette conclusion.

*
* *

Aimez-vous le Stendhal? On en a mis partout. Milan en 1796, le dôme, la Scala, les loges à rideaux où l'on joue aux cartes pendant que les chanteurs se démènent, l'amour-goût et l'amour-passion, et la *sediole*, et le coup de foudre, et la bataille où l'on joue un rôle sans apercevoir la bataille (elle y est même deux fois, la bataille où l'on est mêlé sans la voir), toutes nos vieilles connaissances stendhaliennes se sont donné rendez-vous dans le nouveau roman de M. Abel Hermant, *Ermeline*. Aucun démarcage, certes; mais Stendhal a fourni tous les matériaux. Il a laissé à M. Abel Hermant tout son héritage, sauf peut-être la puissance qu'il avait de tracer vigoureusement un caractère et de le laisser à jamais gravé dans la mémoire du lecteur.

Du reste, il est bien amusant, ce roman, tout à fait amusant. Ce sont les mœurs du Directoire et la campagne d'Italie, en 1796, depuis Garessio jusqu'à Arcole. M. Hermant s'est demandé ce que devaient être les hommes en ce temps-là, 1796, une révolution politique, sociale, morale, qui dure encore, la guerre partout; dans les relations domestiques, le divorce, extrêmement facile et ouvert à tout venant; tout bouleversé, tout chancelant, un tremblement de terre en permanence. Que pouvaient bien être les hommes en ce temps-là?

M. Abel Hermant s'est répondu qu'ils devaient être à peu près fous, mais fous à lier, et il me semble qu'il a raison; et c'est ce monde extraordinaire qu'il nous a décrit. Ses hommes et ses femmes ont pour caractéristique qu'ils ne savent jamais ni ce qu'ils seront ni où ils seront demain, ni ce qu'ils pensent, ni ce qu'ils sentent, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils désirent, ni ce qu'ils sont. Ils vivent dans une espèce de cauchemar à la fois sinistre et drôle. Ils croient agir, et ils s'agitent et se trémoussent éperduement, comme des hannetons épileptiques. Hommes et femmes s'aiment, se haïssent, se haïssent en s'aimant, se désirent, se regrettent, s'oublient, se regrettent pour se désirer encore, se prennent, se repoussent, se quittent, se rappellent, se reprennent, s'embrassent et se tuent dans un moment. Chacun aime à la fois deux ou trois femmes; chacune aime à la fois trois ou quatre hommes, et ne sait jamais, des trois ou quatre, quel est celui pour qui elle va braver la mort, et quel est celui qu'elle va faire poignarder par un bravo. L'extrême incertitude du lendemain, produisant les mêmes effets que la souveraine puissance et l'absolue impunité, chacun de ses êtres est un Néron, un Héliogabale

et un Alcibiade, tout en étant prêt à devenir, pour un moment, un saint Vincent de Paul.

Ils ne semblent pas s'ennuyer, au moins; il faut leur accorder cela. Mais ils doivent terriblement se fatiguer. Nous, à les regarder tranquillement, nous ne nous ennuyons pas non plus. Ce roman fait l'effet d'une petite séance de microscope. Il nous semble que nous comtemplons le tourbillonnement furibond et sans raisons apparentes d'une centaine d'animalcules dans une goutte d'eau. Dirai-je, cependant, qu'une légère fatigue, par contagion, se communique des vibrions à l'observateur? « Quel a été le résultat de vos observations au microscope? » demandait-on à un savant. — « Quelques migraines », répondit-il, voulant détourner la conversation.

Heureusement que M. Abel Hermant, qui sait son métier, a distribué sa matière de façon à nous accorder de temps en temps, et juste à temps, quelques repos. Après les agitations trépidantes de la première partie, nous avons la marche solitaire de Philippe, le volontaire, rejoignant son corps à travers les Alpes, et la bataille de Garessio. Après la farandole désordonnée de la vie à Milan, nous avons l'odyssée d'Ermeline, rejoignant son mari à travers la Lombardie, et la bataille d'Arcole; et ces deux *morceaux* atténuent, quand cela devenait désirable, la sensation du *morcellement*. Ils sont largement traités et ne manquent pas d'une véritable grandeur.

On me dira, et c'est presque ce que j'ai eu la perfidie de dire moi-même, que ces fameuses batailles où l'on est acteur sans rien y voir, c'est un peu suranné. Sans doute; et Tolstoï, peut-être pour n'avoir pas l'air d'imiter, avait renchéri. Il avait inventé la bataille, où, non seulement ceux qui la livrent ne s'en doutent pas, mais encore où celui qui la dirige n'y comprend absolument rien, et n'y comprenant rien, se désintéresse absolument de la question; et il avait bâti là-dessus toute une petite théorie sur l'imbécillité des généraux en chef. M. Abel Hermant ne pousse pas jusqu'à cette extrémité; et il en revient tout simplement à la bataille *à la Stendhal*. Il la traite fort bien, avec netteté, avec sûreté, avec une sobriété forte qui donne ce que l'on peut supposer être la sensation de la chose. Philippe, derrière son rocher à Garessio, la bataille d'Arcole moitié vue derrière la digue de l'Alpone, moitié *entendue* du fond de l'église déserte sont des choses intéressantes et d'un grand effet.

M. Abel Hermant promet beaucoup, et de plus en plus. Son défaut était une psychologie subtile, entortillée et confuse, surtout obstinément démonstrative, qui ne se révélait pas à nous par les faits et gestes des personnages; mais par expositions professionnelles de l'auteur nous tirant par la manche, au bas des pages, pour nous expliquer ses personnages. De cette psychologie-là, il en traîne encore quelques lambeaux dans le présent volume, surtout dans la première partie, et la féminité d'Ermeline combinée avec sa virilité, et combattue par sa passivité que contrarie sa nervosité pour aboutir à des sensualités expectantes (on se doute que je charge un peu), nous sont encore un peu trop commentées par-ci par-là. Mais à partir du moment où ses microbes sont emportés dans le grand tourbillon de l'action, l'auteur les laisse aller, jugeant qu'il serait un peu malaisé de les expliquer par le menu, et que, diantre, c'est déjà bien joli que de les pouvoir suivre. Qu'ils s'agitent, et que le diable les mène! Et alors, en son allure emportée et vertigineuse, le roman est net, franc et très amusant. C'est un joli ouvrage. J'y crois sentir un peu de hâte, je ne dis pas seulement dans les personnages, mais dans l'auteur lui-même, par esprit d'émulation. J'ai peur que M. Abel Hermant ne se prodigue et ne se surmène un peu. Mais c'est un talent, un talent qui n'a plus qu'à mûrir, qu'à se dégager, qu'à prendre quelque chose de plus solide, de plus uni et de plus égal, et qui, à cette condition, ira très loin, pour sa gloire, et pour nos plaisirs.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

Théâtre complet d'Octave Feuillet (1).

La semaine a été assez vide. La reprise du *Voyage dans la Lune* n'est pas d'un intérêt palpitant et ne suffira pas, je le crains, à ramener la chance à la Porte-Saint-Martin. Parlons donc du théâtre d'Octave Feuillet; le premier volume seul a paru jusqu'ici : mais, tel qu'il est, il donne une idée assez exacte de Feuillet auteur dramatique.

Son théâtre est presque nouveau pour ceux de ma génération. Nous avons lu ses pièces, mais nous n'en avons vu qu'un très petit nombre, et l'impression qu'elles nous ont laissée, — je parle pour moi, — est un peu vague. Du *Roman parisien*, j'ai surtout retenu la fin, le toast à la matière et l'apoplexie vengeresse; du *Sphinx*, l'agonie de Croisette, et le délicieux paysage lunaire où Delaunay promenait un singulier complet de premier communiant; j'ai vu encore *le Village*, il y a quelques années, à la Comédie-Française; puis, dans le monde, *le Cheveu blanc*, *l'Acrobate*... et je crois que c'est tout. A le relire, nous avons donc une impression toute fraîche : et, si elle n'est pas très forte, elle est curieuse.

Ce qui frappe, à première vue, c'est l'abondance des

(1) Ce volume contient : [illegible] *Roman d'un jeune homme pauvre*. — Paris, Calmann Lévy, 1892.

adjectifs tels que « délicat, distingué, chaste, irréprochable » ; presque tous les personnages sont ainsi qualifiés; le mot « devoir » y paraît constamment aussi. — C'est ensuite une sorte de superstition dont les « gens du monde » sont l'objet; l'expression « femme du monde » revient comme un refrain à la suite des adjectifs que je viens de citer; elle semble les résumer et les couronner. Et ce ne sont pas des grandes dames verbeuses, à la façon de M. Dumas, des princesse Georges et des princesse de Bagdad; ce sont simplement des femmes tenant un certain état dans la société; des femmes du monde en général.

Il ne serait pas très difficile de prouver que ces « gens du monde » ne sont peut-être pas aussi parfaits que Feuillet se l'imaginait, que leur morale et leur délicatesse laissent parfois à désirer... J'aime mieux chercher à vous montrer que, de ces deux marques caractéristiques de Feuillet, viennent à la fois les défauts et les qualités de son théâtre. Et je ne vous donne pas ceci pour une découverte.

*
* *

Avant tout, Feuillet veut être délicat et distingué. S'il se trouve par hasard en face d'un embryon de sentiment bas, il recule effaré et dégoûté : il est impossible qu'une femme du monde éprouve rien de semblable! De là son optimisme obstiné; de là aussi son romanesque; pour que tout finisse bien, il faut que le hasard intervienne: le hasard, ou la Providence, une Providence-gâteau, ravie de ce qui se passe sur la terre, et n'ayant pas le cœur de retarder jusqu'à la vie future les récompenses que les gens du monde ont tant méritées. Son optimisme n'est pas d'ailleurs cet optimisme de commande dont le seul but est de satisfaire le public; c'est un optimisme convaincu: les hommes, les gens du monde, sont si bons, si nobles et si généreux qu'ils ne peuvent commettre une mauvaise action. C'est à peine, du reste, s'ils commettent des actions quelconques ; ils sont toujours distingués, et cette distinction là a, j'imagine, pour effet de niveler et d'atténuer singulièrement les caractères. N'exagérons rien; les héros de Feuillet agissent... en se forçant un peu ; leurs actes sont souvent généreux ; mais, si j'aime ce qu'ils font, j'ai malgré moi quelque défiance du motif qui les fait agir : et je me demande si ce qui les pousse, les arrête ou les console, c'est la délicatesse de leurs natures ou leur état du gens du monde. Remarquez en outre ceci : il n'est nulle part question du devoir autant que dans le théâtre de Feuillet, et je n'y trouve pas un personnage qui soit heureux par le seul fait du devoir accompli, par la seule satisfaction de sa conscience. Toujours la récompense matérielle survient. On dirait d'une distribution de prix. Prix de désintéressement, à M. Maxime Odiot : une immense fortune et une femme charmante — Prix d' « amour pour sa mère », à M. le comte de Comminges : une grosse fortune, et une femme charmante... Si les motifs sont différents, la récompense est sensiblement la même. La vertu que prêche Feuillet est un peu trop vite payée, et payée précisément du seul prix que peuvent apprécier les « lauréats » ; c'est de la vertu à l'usage des gens du monde. Au point de vue purement moral, vous voyez ce que son théâtre y perd. Il y perd autant, si ce n'est plus, au point de vue dramatique.

*
* *

L'optimisme de Feuillet, son parti pris de tout idéaliser, l'ont conduit à négliger systématiquement tout un côté de la nature humaine; que ce côté-là soit le moins agréable à voir, je le veux bien : mais il a son importance; et, de n'avoir pas voulu le montrer vient ce je ne sais quoi de superficiel et d'incomplet qu'ont les plus charmantes œuvres de Feuillet. Il ne nous conte que de délicates histoires d'amour: mais dès qu'il rencontre un sentiment dont l'élégance laisserait à désirer — il s'en trouve même dans les amours distinguées — il s'arrête ; il ne fait le plus souvent qu'indiquer le sujet : il n'ose pas le traiter. C'est de l'humanité vue de profil.

Prenez *la Crise*, par exemple.

Le sujet en est intéressant et curieux; il s'agit de cet attrait qu'ont toutes les femmes, même les plus honnêtes, pour le fruit défendu, du regret qu'elles éprouvent, se sentant vieillir, de mourir sans y avoir donné un coup de dent. L'exposition est charmante; on ne peut analyser avec plus de finesse l'état d'esprit que je viens de dire ; en dépit de quelques fausses élégances de style (plus rares ici que dans d'autres pièces de Feuillet), cela est d'une délicatesse achevée. Vous vous rappelez comment l'intrigue s'engage. M. de Marsan accepte le remède que lui indique Dessoles et le contraint à l'administrer lui-même : « Conduis ma femme jusqu'à la limite des abîmes; qu'elle éprouve les soucis, les hontes et les dégoûts du chemin sans toucher le terme fatal... Alors, elle me reviendra... » En termes moins idéalistes, cela veut dire : « Fais-toi aimer de ma femme, assez pour qu'elle ait à se cacher, assez peu pour qu'elle puisse te résister ; et quand elle verra, avant la lettre, tout ce que l'adultère traîne après soi d'hypocrisie et de mensonges, elle retournera au mari... » Donc, pour que la pièce signifie quelque chose, il faut que Mme de Marsan revienne à son mari par répugnance de tout ce qui est l'accompagnement obligé des liaisons irrégulières. Or, de ceci, qui est le sujet même de la pièce, nous ne voyons rien. Des « soucis, hontes et dégoûts » dont on nous parlait tout à l'heure, pas trace : à peine une très légère indication, la scène entre le vieux domestique Antoine et Mme de Marsan, scène qui ne paraît pas avoir énormément troublé cette dernière. Le mari paraît alors, et, pour

ramener celle « qu'il se plaisait jadis à appeler sa chère Juliette », il lui joue un cinquième acte de mélodrame, avec phrases à double entente, menaces voilées, allusions au suicide, intervention des enfants : « Maman !... maman !... » et bruit de chaise de poste dans la coulisse. Et tout cela, parce que Feuillet a craint de ne pas assez « idéaliser » son héroïne. Pour que la leçon portât, il fallait que Juliette aimât, d'abord : et à cela Feuillet a consenti ; mais il fallait aussi qu'elle se pliât à certaines compromissions humiliantes : et il n'a jamais pu s'y résoudre. Le mensonge, la duplicité, c'était impossible chez une femme du monde !

Vous voyez ce que perd *la Crise* à cette crainte d'aller jusqu'au fond des choses ; la pièce, comme on dit, n'existe plus, ou si elle existe encore, c'est par d'agréables détails qui ne font pas corps avec elle. Remarquez encore que la solution imaginée par Feuillet est fort insuffisante. Juliette souffrait d'un état général dont son amour pour Dessoles n'était qu'un symptôme isolé ; la grande scène avec M. de Marsan a fait disparaître le symptôme, mais l'état général reste le même ; c'est, au premier chef, un traitement empirique.

Ajouterai-je que, parfois, ce parti pris de tout idéaliser se traduit avec quelque puérilité? Voici la note que je trouve à la scène X de *la Fée*. « Cet air doit être exécuté sur le hautbois, pour imiter, en l'idéalisant, la cornemuse bretonne, *le biniou*. »

***

Il me resterait à vous parler maintenant du romanesque de Feuillet, de ce qui en fait le charme et de ce qui le distingue. Mais me voici au bout de cet article, et je crains d'avoir été injuste. C'est que nous avons quelque peine à goûter aujourd'hui le théâtre de Feuillet ; la transition est trop brusque entre ce théâtre à la crème fouettée et le théâtre canaque auquel nous sommes habitués. C'est aussi qu'en face de la littérature brutale, Feuillet croyait avec un peu trop de sûreté être le seul défenseur de la bonne cause. Bonne ou mauvaise, il eût fallu, pour la faire triompher, un esprit un peu plus libre et un talent un peu plus vigoureux...

Je veux au moins vous rappeler un joli passage de *Le pour et le contre* qui vous prouvera que l'amour de la distinction a aussi ses avantages ; il s'agit de la différence entre la faute de la femme et celle du mari, et le marquis s'exprime ainsi : « Je le dis à votre honneur, à l'honneur de votre sexe, vous ne sauriez avoir un amour sans y placer toute votre âme, tout votre être ; quand nous ne faisons que détourner quelques-uns de nos loisirs de l'existence conjugale, vous la désertez tout à fait ; vous vous créez une vie nouvelle et complète à côté de celle que vous aviez promis de vivre pour nous. Nos erreurs sont des manques d'égards qui peuvent causer un moment de désordre dans le ménage ; les vôtres sont une ruine absolue et irrémédiable. » — Cela n'est-il pas tout à fait ingénieux et charmant? Les passages de cette valeur ne sont pas rares dans le théâtre de Feuillet ; leur portée n'est pas bien grande, mais les idées sont distinguées, délicates, et je veux croire que l'ambition de Feuillet n'allait qu'à mériter ces qualificatifs qu'il a tant aimés. — Après tout, est-ce un éloge si mince?...

J. DU TILLET.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

Encore une nouvelle formule dramatique qui s'annonce. Un éditeur anglais vient de publier, imprimé à l'encre jaune citron sur papier de grand luxe, *le Jardin des citronniers*, idylle en un acte, œuvre d'un poète italien, M. Emilio Montanaro, qui l'a écrite en espagnol. L'idylle est traduite en anglais par un Hollandais, M. Grein, l'organisateur du Théâtre-Libre de Londres. M. Grein l'a sans doute jugée plus facile à traduire qu'à jouer. La scène se passe dans un endroit où « l'air est d'un bleu intense et où un soleil éclatant inonde la scène d'un jaune d'or ».

La principale originalité de M. Montanaro — qui peut bien, au surplus, n'être qu'un personnage fictif et le prête-nom de quelque jeune poète anglais, — son originalité consiste dans le fait d'attribuer des couleurs à tous les sentiments des personnages et, en général, à toute sorte d'abstractions. Voici, d'ailleurs, le sujet de l'idylle.

Un jeune homme avoue à sa mère que « tout est gris ». La mère lui répond que c'est le manque de femmes qui lui colore les idées en gris. Alors apparaît une jeune paysanne cubaine qui raconte l'histoire d'un oiseau malade d'amour. Le jeune homme lui demande de l'instruire à aimer et à chanter, lui offre une fleur ; et c'est tout.

Voici quelques phrases. Le jeune homme dit à sa mère qu'il voudrait « changer le gris de son passé, de son présent et de son aveugle avenir en un bleu d'azur et un vert d'espérance ». A quoi sa mère lui répond : « Bravo, Pablo, continue à parler ainsi ! » Ailleurs, il est dit que les oiseaux ne sont pas comme les hommes « jaunes de fermeté, écarlates de corruption, roses de vanité ». Un perroquet, à intervalles réguliers, coupe le dialogue en criant « Amate » : Pablo s'irrite de ce cri « rouge sang ».

Nul doute que, comme son Pablo, M. Montanaro va continuer longtemps encore à parler de cette façon.

***

L'administration du British Museum vient enfin de faire classer et cataloguer son importante collection de placards et de pamphlets relatifs à la Révolution française. Une partie de ces documents a été légué au British Museum par Panizzi, l'ami de Mérimée ; une autre partie vient d'un collectionneur anglais, Croker, qui avait acheté à Paris tout le fonds de boutique de Colin, l'imprimeur et éditeur de Marat. La collection se trouvait malheureusement dans un tel désordre qu'il était difficile d'en tirer parti. Louis Blanc, cependant, a beaucoup profité des documents du British Museum. Carlyle avait eu d'abord l'intention de les consulter, lorsqu'il s'est mis à son *histoire de la Révolution française*, mais il demandait qu'on lui permît de faire ses recherches dans

un cabinet particulier, où personne ne pourrait le déranger; et, sur le refus de l'administration du British Museum, il s'en alla sans même jeter les yeux sur ces documents.

*
* *

La nouvelle pièce de lord Tennyson, intitulée en dernier lieu *les Forestiers*, a été représentée le 17 mars au théâtre Daly de New-York. Le succès a été énorme. La pièce, pourtant, n'a rien d'un drame à effet : c'est une façon de *pastorale* ressemblant un peu au « *Comme il vous plaira* » de Shakespeare. Presque point d'action; une intrigue des plus simples, mettant en scène le fabuleux Robin Hood. Mais les vers sont, dit-on, pleins de grâce et de fraîcheur; miss Ada Rehan, l'étoile de la troupe Daly, joue à ravir le rôle de Marian, et les décors, représentant pour la plupart des jardins et des coins de forêt, dépassent en richesse tout ce qu'on a jamais tenté à New-York. Le succès des *Forestiers* s'expliquerait même, sans toutes ces raisons, par la seule fierté que doit éprouver le public de New-York à se voir donner la primeur du drame du lauréat anglais. A Londres *les Forestiers* ont été joués en matinée, le même jour qu'on les créait à New-York : mais la représentation de Londres avait un caractère privé, et était destinée seulement à sauvegarder pour l'Angleterre les droits sur la pièce.

*
* *

Une romancière américaine a récemment révélé, devant le tribunal de Philadelphie, la façon dont elle et ses collègues pratiquent leur industrie. Une fabrique de romans emploie ces pauvres femmes, à qui elle donne quarante dollars par semaine : tous les quinze jours, pour ce prix, elles sont tenues de fournir un roman complet sur un sujet qu'on indique d'avance. On leur permet, d'ailleurs, d'emprunter où elles voudront les menus détails du dialogue et de l'intrigue.

*
* *

On sait que Dickens a été amené, dans les dernières années de sa vie, à se séparer de sa femme. Voici un passage d'un récit de Wilkie Collins, qui aide à comprendre les motifs de cette séparation.

« C'était à un dîner, où assistaient les principaux représentants de la littérature et de l'art. On en vint à parler du dernier livre de Dickens. Mme Dickens se mêla de la conversation et dit qu'elle ne comprenait pas ce qu'on pouvait voir de si curieux dans les livres de son mari pour en parler comme on faisait. Plus tard, une dame dit qu'elle s'étonnait qu'il vînt à l'esprit de Dickens des idées si bizarres. « Oh! répondit Dickens, je ne sais pas moi-même comment elles me viennent. Elles viennent à des moments imprévus, quelquefois la nuit : alors je saute hors de mon lit et je les note pour ne pas les perdre. — Oui, c'est bien vrai, dit Mme Dickens : j'ai des raisons pour le savoir. Il saute hors du lit et, quand il se recouche, ses pieds sont froids comme de la glace. » Alors Dickens se leva de table, et nous le trouvâmes assis, muet et l'air irrité, dans une chambre voisine. »

*
* *

Sir Charles Gavan-Duffy continue à publier dans la *Contemporary Review* les opinions de Carlyle. Voici l'opinion de Carlyle sur Stuart Mill :

« Stuart Mill possède en perfection la faculté d'exposer ses idées : personne, en Angleterre, ne l'égale sur ce terrain. Ce qu'il veut vous faire voir, vous le voyez clair comme le jour. Mais il a l'habitude de traiter toutes choses par la voie de l'analyse logique, et de fait, avec cette méthode, il tire d'une question tout ce qu'elle peut donner à l'analyse. Mais il y a d'autres éléments dans cette question, que l'analyse ne peut pas faire découvrir : et ceux-là lui échappent absolument. De la vraie relation des choses dans l'univers, Mill n'a aucune idée. Il a un penchant à crier et à s'indigner sur des matières de nulle importance, et il admet commer telles toute sorte de chimères qui n'existent pas. »

*
* *

L'illustre chef d'orchestre de la « Philharmonie berlinoise, *Hans de Bülow*, quitte définitivement Berlin. Le capricieux grand artiste ne va plus, dorénavant, se consacrer qu'à son orchestre de Hambourg. Berlin ne peut se consoler de ce départ. A côté des concerts de l'impeccable *Chapelle royale*, ceux que dirigeait Bülow comptaient parmi les plus parfaits de l'Athènes de la Sprée, où cependant la bonne musique n'est pas rare : toute la société élégante et musicienne suivait avec recueillement les auditions de la « Philharmonie ». Quant à Hans de Bülow lui-même, personnage original et fantasque, il faisait la joie de la société féminine; on admirait jusqu'à ses tics : on allait jusqu'à envier les dames qui, par leur indiscrète admiration, s'étaient attiré de sa part quelque verte ou brusque réplique.

*
* *

Un journal antisémite de Berlin a fait une belle découverte : R. Wagner serait Juif, ou tout au moins, — comprenne qui pourra, — de race celtique; en tout cas, ce n'est pas un véritable Allemand, un Germain pur sang. La sensualité de sa musique, la recherche de l'effet et le manque de mesure dans l'expression des passions, sont, paraît-il, autant de signes distinctifs du *celtisme* : ces caractères sont plus sémites que germains. L'art allemand est tout intérieur, tout intime, et surtout il n'est pas raffiné, ainsi que la musique wagnérienne. « Aussi bien Wagner est-il né à Leipzig, dans la rue de *Brühl*, qui est une rue juive; c'est un israélite, Meyerbeer, qui favorisa ses débuts; et c'est à deux pas du quartier juif qu'il s'éteignit à Venise. » En vérité, voilà un solide faisceau de preuves! Rembrandt, l'*éducateur de l'Allemagne*, n'a jamais existé; Richard Wagner est un israélite!

*
* *

M. Le Page Renouf, directeur des collections égyptiennes au British-Museum, avait été mis d'office à la retraite, après avoir atteint sa soixante-dixième année. Sur l'initiative de M. *George Ebers*, le romancier égyptologue allemand, les principaux représentants de l'égyptologie viennent d'adresser au marquis de Salisbury une pétition, pour demander le rappel du savant anglais. Ils donnent pour raison que soixante-dix ans n'est pas un âge assez avancé pour justifier une pareille mesure. En vérité, ils ont raison. — Pour conserver des papyrus et des momies, on est toujours trop jeune.

*
* *

Le cottage où a longtemps vécu Edgar Poë, à Fordham, faubourg de New-York, est en ce moment à louer et sera probablement démoli faute de trouver un locataire. C'est dans ce cottage que Poë a vu mourir, le 30 janvier 1847, sa femme bien-aimée, Virginia Clemm.

*
* *

Le Parlement danois vient de repousser, par 55 voix contre 37 et 6 abstentions, la dotation de 2000 couronnes qu'on proposait d'accorder à M. George Brandes.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 14 TOME XLIX 2 AVRIL 1892.

SOPHISMES POLITIQUES DE CE TEMPS (1)

RÉCAPITULATION.

Quand nous avons commencé ces études, nous avions peur de n'être pas suivi. On tentait un essai, mais sans croire au succès. On craignait, d'une part, de heurter trop violemment ce qu'on appelle « les idées reçues » et, d'autre part, d'être accusé d'enfoncer des portes ouvertes par les gens qui n'ont à l'esprit ni portes ni fenêtres. En d'aussi mauvaises conditions, on n'osait guère risquer que des fragments, aimant mieux être convaincu d'hérésie sur quatre ou cinq propositions aventureuses que pour tout un catéchisme qui n'aurait converti personne. Or il paraît que, par miracle, quelques conversions se sont faites. Nous demandions vingt jeunes hommes seulement; voilà qu'ils y sont, bien comptés. Il ne s'agit donc plus que d'aboutir.

Jusqu'à présent nous avons établi :

1° Que la division classique des formes de gouvernement ne correspond pas à la réalité; qu'il n'y a pas, qu'il n'y a jamais eu de *monarchie pure;* qu'il n'y a pas, qu'il n'y aura jamais de *démocratie pure;* que toutes les formes viables sont composées et mixtes; que la meilleure est celle qui le plus exactement s'adapte à l'état actuel de la nation, c'est-à-dire celle qui, dans sa composition, ne néglige aucun élément, qui, au contraire, donne à chaque élément la place juste et la mesure convenable ;

2° Qu'il n'y a pas d'autre *légitimité*, quelle que soit la forme du gouvernement, que cette légitimité de fait : être autant que possible en harmonie avec l'état actuel de la nation ;

3° Que l'aphorisme émis par Montesquieu : « La *vertu* est le fondement des démocraties », est vague et sans signification certaine et que, de plus, il n'est pas vrai que la démocratie ait par essence *des vertus* qu'une autre forme de gouvernement, la monarchie constitutionnelle, si l'on veut, ne puisse pas avoir au même point;

4° Que l'homme ne saurait tirer d'un *prétendu droit naturel*, abstrait et non encore défini, des droits politiques positifs, imprescriptibles, inaliénables; que, quant à ce droit naturel en lui-même, nous ignorons ce qu'il peut être. Si nous le percevons, ce n'est que comme une sorte de Dieu, par la conscience; d'où il suit que tout le monde le pliera plus ou moins à ses propres intérêts et, comme il arrive pour Dieu, le fera plus ou moins à sa propre image; bon pour fonder une religion, mais non point un gouvernement;

5° Enfin, que les trois mots réunis sous ce nom : les *Immortels principes*, n'avaient plus désormais pour nous qu'une simple valeur historique; qu'on ne pourrait bâtir sur cette formule; que la liberté, par exemple, ne pouvait servir de base à un gouvernement, puisqu'un gouvernement ne se fonde et ne se maintient qu'en restreignant la liberté; que, en conséquence, aucune forme de gouvernement n'est en soi-même libérale, aucune illibérale en soi.

— Nous en étions là de notre examen, au moment de nous demander ce que c'est que l'égalité et la fraternité.

(1) Voy. la *Revue* des 27 décembre 1890, 10 janvier, 21 mars, 13 juin et 15 juillet 1891.

LES IMMORTELS PRINCIPES : L'ÉGALITÉ.

Ce que c'est que l'égalité, quel sens précis il faut donner au deuxième terme de la devise révolutionnaire (et au troisième d'ailleurs, et au premier), qui le sait aujourd'hui, qui ne voudrait pas le savoir? Nos législateurs, qui s'inspirent pourtant de ces grands principes, semblent l'ignorer profondément. On ne l'a que trop vu à la Chambre des députés, le 11 décembre, au cours de l'interpellation de M. Hubbard sur « la politique religieuse ». M. Jamais était à la tribune. Un député de la droite l'interrompt : « C'est là, lui crie-t-il, votre libéralisme ! » — Et M. Jamais de répondre : « Notre libéralisme, dites-vous? Il y a bien peu de mots qu'il soit plus nécessaire de définir que le mot de *liberté.*» — Plusieurs membres à droite : « Oui! oui! Et l'égalité? et la fraternité? » Après ce colloque animé, on attendait que M. Jamais, en fils pieux de ses pères de 1789, donnât une définition, bonne ou mauvaise, des *Immortels Principes :* il s'en est tiré par une apostrophe. Notez que M. Jamais est un des plus jeunes membres de la Chambre et passe pour être un des plus distingués.

Cela ne prouve sans doute pas grand'chose; cela prouve au moins que partisans ou adversaires de la république, adorateurs et détracteurs de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, sont vis-à-vis d'elles, les uns et les autres, fétichistes comme des nègres, ceux-ci les tenant obstinément pour une amulette infaillible, ceux-là pour un grimoire diabolique.

Cependant il est peu de sujets sur lesquels on ait tant et si raisonnablement écrit. Je veux dire qu'il est peu d'axiomes dont on ait si souvent mis en lumière l'inanité. Mais n'a-t-on pas remarqué qu'en ces matières les clairvoyants, et même les myopes, forment une aristocratie, restreinte comme toutes les élites? Le reste, la foule n'y voit goutte. C'est ici vraiment que règne, que sévit cette étrange maladie des yeux, la peur, le vertige de la place publique, l'*agoraphobie.* La vue en est toute troublée, les objets tout déformés, les distances tout interverties.

Est-il rien, néanmoins, dont l'absurdité soit plus évidente, la fausseté plus éclatante que l'égalité érigée en principe, donnée pour base à un gouvernement? Sous quel prétexte? Principe de quel genre et de quel ordre? Base qui a sa base en quoi? Sous prétexte que l'égalité est naturelle ou qu'il est de notre nature d'aspirer à l'égalité :

Alors, principe psychologique, base de la base dans l'âme humaine. Il n'est pas rare d'entendre dire, — partout, mais en France plus que partout, — c'est un lieu commun de la rhétorique parlementaire : « Ce peuple-ci a soif d'égalité. » (Vous voyez bien que l'égalité, que le sentiment ou le désir de l'égalité serait au fond de nos âmes.) Expliquons-nous une bonne fois. Est-il vrai que ce peuple, que le peuple français rêve d'égalité au point d'en avoir soif? Ou n'est-ce là qu'une parodie misérable de la grande parole évangélique : *Qui sitiunt justitiâ. Ceux qui ont soif de la justice?*

« Ce peuple-ci a soif d'égalité ! » — Ah! non, citoyens! mille fois non. Ce peuple-ci a soif de distractions, d'honneurs, de titres, de rubans, de plumets, de galons, de médailles, de tout ce qui ressemble à une dignité n'importe laquelle, de tout ce qui est susceptible de constituer à un quidam une supériorité, si petite qu'elle soit, sur son voisin. Et c'est un trait qui le rapproche de tous les autres peuples sans exception, de race blanche, noire, jaune ou rouge, un trait essentiellement humain, notre estampille d'hommes.

En nul autre passage le poète n'a rencontré plus juste :

> . . . . . Dans cette Babel
> Qui, du pâtre à César, va montant jusqu'au ciel,
> Chacun, en son degré, se complaît et s'admire,
> Voit l'autre par-dessous et se retient d'en rire...

Si par hasard vous connaissez quelqu'un qui ne veuille être ni académicien, ni député, ni conseiller municipal, ni juge dans un tribunal de commerce, ni membre d'un conseil de prud'hommes, ni garde champêtre, ni employé de la Compagnie du gaz, ni décoré, qui, en un mot, ne désire pas être revêtu d'un uniforme et d'une parcelle, même minime, d'autorité, soyez-en sûr, celui-là est peut-être un Suisse ou un Américain, mais ce n'est pas un Français. Et s'il est Suisse, s'il est Américain, s'il est réfractaire à l'appât des honneurs et des dignités, méfiez-vous : ce n'est pas encore d'égalité qu'il aura soif : insensible au galon, il ne le sera pas à l'or. Il ne souhaitera pas plus de panache que Pierre ou Paul, mais il souhaitera plus de richesse. Faire fortune : dépasser le changeur de Michigan Avenue, puis dépasser Gordon Bennett et puis dépasser Jay Gould. Chez nous l'argent ne vient qu'en seconde ligne, quoique nous ne le dédaignions pas.

Mais pour parler d'égalité, législateurs de mon pays, pour soutenir que nous en avons soif, vous n'avez donc jamais mis le pied dans la rue ? C'est une école excellente que la rue, et surtout la rue parisienne. Elle est variée, sincère, vivante ; il n'y a qu'à regarder et écouter, pour en tirer toute une philosophie.

Tenez, hier, place du Théâtre-Français, comme j'allais songeant aux Immortels principes, voici le dialogue que je surpris entre deux cochers d'omnibus : « Figure-toi, mon vieux, qu'il croyait que j'allais *quitter de déjeuner* pour reconduire les chevaux à l'écurie ; avec cela qu'il n'y a pas de *palefreniers!* » Ce que la notation écrite ne peut rendre, c'est l'accent de mépris indicible dont le cocher chargeait : « de palefreniers »: il disait : « palefeurniers » avec une moue qui n'en finissait pas et qui signifiait clairement : « Nous n'avons pas ramené les chevaux ensemble ! »

A qui, du reste, n'est-t-il pas arrivé de se trouver un jour de fête, dans un jardin public ou dans une gare?

Immanquablement ce jour-là on aura entendu cette exclamation : « Vous ne savez pas qui je suis ! » Il est si vieux, ce cri du cœur, si usé à force de servir, qu'il ne produit plus aucun effet, même sur un simple agent de police.

Non, nous ne sommes pas un peuple égalitaire, nous sommes un peuple hiérarchiste par instinct et hiérarchisé par éducation. Ce ne peut être en vain que, depuis quatorze siècles, nous jouons au noble et au soldat. Nous sommes modelés par une double discipline, par toute sorte de disciplines : sociale, militaire, religieuse, administrative, universitaire ; nous sommes caporalisés et mandarinisés.

J'ajoute que, selon les vraisemblances, nous le sommes pour longtemps, et que, loin de l'être de moins en moins, nous le serons de plus en plus. Le service militaire obligatoire, l'instruction primaire obligatoire ne pourraient être pour nous des écoles d'égalité qu'à la condition que tous les conscrits deviennent maréchaux de France ou restent éternellement soldats de seconde classe, — ce qui est la négation de l'armée, — et que tous les enfants s'arrêtent aux éléments de la grammaire et de l'arithmétique, — ce qui est la négation de la science. Tant que, dans l'armée, tout le monde ne commandera pas, ou tout le monde n'obéira pas, tant que tout le monde ne sera pas appelé, au sortir de l'école primaire, dans les lycées, et au sortir des lycées, dans les facultés, l'armée et l'école ne seront pas, à suivre les choses jusqu'au bout, des facteurs d'égalité, mais des facteurs de différenciation sociale. En juger autrement serait raisonner faux et ne considérer qu'un côté, que l'apparence, que la surface prochaine des choses.

Mais faut-il souhaiter de voir, à brève échéance, s'ouvrir de véritables écoles d'égalité ? Avant de répondre : oui, qu'on y veuille bien réfléchir ; tendre à l'égalité parfaite, c'est aspirer à l'anarchie, car l'égalité absolue n'est possible que dans une société où personne ne commande, personne n'obéit, où il n'y a point entre les citoyens de rapports de subordination, de patronage, de clientèle, où, par conséquent, il n'y a point de gouvernement, c'est-à-dire dans un on ne sait quoi de primitif et non pas même de barbare, de sauvage, dans un troupeau de bêtes humaines.

C'est une singulière et triste aberration que de prêcher une pareille doctrine, que de présenter comme le type des sociétés de l'avenir, des sociétés plus justes, cette espèce de marais fangeux (je ne me rappelle plus de qui est l'expression) où croupirait et pourrirait l'humanité, frappée à tout jamais d'une impuissance paralytique, stérilisée et dévirilisée, et s'en allant à la dérive le long des eaux comme s'en allaient au fil du fleuve, étendus dans le fond d'une barque, les princes incapables de la légende mérovingienne, les pauvres énervés de Jumièges.

Tout ce qui s'est fait de bon, tout ce qui s'est tenté de grand depuis que le monde existe et qu'il est peuplé d'hommes, ne s'est fait et tenté qu'à cause des inégalités qui divisent les hommes ; aucun progrès n'a été accompli qui n'ait eu l'une ou l'autre de ces inégalités, soit pour objet, soit pour agent.

Eh quoi ! la société d'aujourd'hui ou de demain serait fondée sur l'égalité ! Mais il n'est pas de société (et comment en serait-il une seule ?) qui n'ait eu l'inégalité pour principe de sa formation, une plus grande inégalité pour principe de son développement et qui ne se maintienne, qui ne doive se maintenir au prix d'une constante augmentation de l'inégalité entre ses membres. Cette inégalité, c'est la loi même de la vie et de la croissance organiques, en biologie et en sociologie, pour les êtres simples et les êtres composés, pour les individus et pour les sociétés.

Herbert Spencer a, là-dessus, une forte page dans son [illegible].

« Prenez, dit-il, une société à l'état rudimentaire, formée de quelques éléments incohérents, vous n'y trouverez ni subordination ni centre d'autorité... Sans une structure gouvernementale durable dont elle suivra l'évolution, jamais une société n'atteindra un grand développement. Il est indispensable qu'il se fasse une sorte de travail préparatoire destiné à diviser les éléments primitivement homogènes en deux parties distinctes : ceux qui coordonneront et ceux qui seront coordonnés.

Ainsi, l'humanité a été jetée au bord de l'abîme des temps, sans organes et presque sans formes, comme la méduse que les flots, se retirant, laissent sur le rivage de la mer. Il lui a fallu pour s'élever à l'état de sociétés policées, et de proche en proche à la civilisation actuelle, gravir autant de degrés sur l'échelle de la vie sociologique qu'il en faudrait, sur l'échelle de la vie purement animale, gravir au polype pour s'élever jusqu'à l'homme. Il lui a fallu peu à peu démêler partout les fonctions, séparer lentement les organes, les fortifier, les approprier, constituer deux portions distinctes : l'une coordonnante, l'autre coordonnée ; l'une subordonnante, l'autre subordonnée ; dirigeants et dirigés, gouvernants et gouvernés, cellules dès lors inégales.

Entre ces deux conditions extrêmes, être gouvernant, être gouverné, irréductibles durant des siècles de siècles, se sont interposées, par la suite, toute sorte de conditions, de subordinations intermédiaires ; il s'est créé toute une hiérarchie sociale. Et plus il s'est, aux dépens de l'égalité, créé de ces subordinations, plus les sociétés sont devenues riches en organes, plus elles sont devenues puissantes et prospères. Seulement il eût été mauvais et contraire à l'utilité générale, à l'accomplissement régulier des fonctions de tout le corps, que chacun de ces organes se renfermât en lui-même, se repliât sur lui-même et ne voulût travailler que pour lui seul. C'est cette vie égoïste de

chaque organe qui peut faire tout le mal, non l'inégalité entre les divers organes.

A la longue, par l'hérédité des bénéfices et des charges, — des bénéfices plus que des charges, — des cloisons se sont dressées; des castes se sont formées, qui ont vécu d'une vie égoïste et qui, par conséquent, ont fait peser de tout son poids et haïr l'inégalité. Pendant tout le moyen âge, la féodalité a joué un rôle d'une utilité sociale indéniable. Il y avait pourtant inégalité entre le seigneur et le paysan. Tant que le seigneur a été le protecteur, n'a pas oublié les devoirs de sa charge, n'en a point voulu conserver les seuls bénéfices, la subordination n'a pas semblé intolérable.

Dès qu'il n'a plus su être qu'un grand propriétaire de terres et d'hommes, occupé sans partage à en tirer d'énormes revenus et des jouissances abusives, le paysan s'est soulevé, a chassé du château le seigneur fainéant qui ne lui rendait plus de services et absorbait toute sa substance : le peuple a secoué l'inutile et ruineuse tutelle de la noblesse.

On le voit : c'est bien moins contre l'inégalité elle-même que contre la manière égoïste dont l'organe, à la fin, remplissait sa fonction ou plutôt cessait de la remplir, que l'insurrection, que la révolution s'est faite. Le peuple a brisé le rouage, moins parce qu'il était un rouage, que parce qu'il était faussé.

En résumé, toutes les crises dont ont souffert et dont souffrent les sociétés se sont produites, se produisent, non parce que l'égalité se trouve rompue, — qui dit société, dit du même coup : inégalité, différences, hiérarchie, — mais parce que les organes essentiels du corps social, repliés sur eux-mêmes, distraits de leur fonction normale par un travail trop égoïste, s'endurcissent, se racornissent ou tombent comme des tissus morts. Voilà le mal; quel est le remède? Retourner à la source, et tâcher de rétablir l'égalité? Autant parler de grouper à nouveau les hommes, comme ils étaient groupés, en hordes minuscules, dans les forêts et les cavernes.

Non, mais rajeunir les organes vieillis, opérer de gré ou de force, par une transformation organique ou une opération chirurgicale, les renouvellements nécessaires. Car il y a des renouvellements nécessaires; et de même que le corps humain, tout en gardant son aspect extérieur et sa figure propre, n'a pas une parcelle qui ne change en une période déterminée, de même le corps social, sous l'immobilité de sa surface, doit être nourri, entretenu par un perpétuel apport de vie et de jeunesse. Mais rien n'indique que le renouvellement doive se faire par parcelles égales, et il est sûr que les organes demeureront quand même inégaux.

Et parce que, de gré ou de force, se sont abaissées les barrières qui cantonnaient les classes chacune dans son coin, ont été percées les cloisons qui mettaient obstacle au libre jeu des nerfs et à la libre circulation du sang, parce que, en définitive, l'organisme politique s'est renouvelé par une infusion de sang rouge, de sang populaire, il n'en faut pas conclure que toutes différences sont effacées ou doivent l'être ou peuvent l'être, toute subordination détruite, que l'on est revenu ou que l'on va revenir à la simplicité des premiers âges.

Ce serait vouloir revenir à la matière amorphe, à la méduse. Ce serait prétendre faire un corps qui n'ait ni tête, ni tronc, ni bras, qui n'ait que des pieds et qui soit un corps d'homme. Cela ne relève plus de la *sociologie*, de la science sociale, mais de la *tératologie*, de la description des monstruosités.

Les différences subsistent, ou plutôt il subsiste des différences, quoique ce ne soient plus les mêmes; à la place des titres, nous avons les grades. Dira-t-on que ce sont là des distinctions uniquement « de cérémonie » et que, dans le fait, on ne les retrouve pas, qu'elles ne correspondent à rien? Qui oserait le dire? Pourquoi faire de telles difficultés à reconnaître que c'est une utopie, et pas même une belle utopie, que de vouloir fonder une société, politiquement organisée, un gouvernement, sur l'égalité?

L'expérience, une observation vieille comme les sociétés et qui ne saurait être contredite, nous montre les gouvernements naissant des inégalités, vivant d'elles, grandissant par elles, sous réserve, toutefois, de ne point laisser ces inégalités dégénérer en monopoles pour les uns, et pour les autres en dénis de justice.

Ce sont ces bienfaisantes et salutaires différences qui stimulent l'initiative : l'homme en reçoit le coup de fouet d'ambition ou de cupidité sans lequel il resterait indifférent à tout progrès, réfractaire à toute entreprise. Mais j'ai peur d'énoncer un peu solennellement une vérité que nul ne conteste, qui est connue et, comme on dit, *archi*-connue. Bien des auteurs ont eu pour but de prouver que si l'égalité pouvait s'établir sur la terre, ce ne serait jamais que par en bas, dans la misère et l'ignorance, ce que l'un d'entre eux exprimait sous cette forme pittoresque : on couperait les pans des habits pour en faire des vestes, mais on ne coudrait point de pans aux vestes pour en faire des habits. Je n'insiste pas davantage. J'entends d'ici une objection qui mériterait d'être qualifiée d'*objection de l'école du bon sens*, et à laquelle j'ai hâte de répondre.

Mais, disent les bourgeois (et les hommes de 1789 étaient de grands bourgeois), mais il ne s'agit pas, comme vous l'insinuez, de la parfaite égalité, de l'égalité en toutes choses; il s'agit seulement de l'égalité de droits, de l'égalité devant la loi civile et pénale. Eh! sans doute : on trouve commode et l'on estime prudent de faire au minotaure sa part, mais on oublie qu'il ne faut pas jouer avec l'abstrait, parce que l'abstrait est toujours l'absolu, et qu'on ne lui fait pas sa part.

Quand vous aurez prêché, prôné, promis l'égalité, à la masse qui s'impatiente, vous irez ensuite lui dire : Un instant, c'est de l'égalité civile que je te parle! Vous serez emporté comme une paille. Et, franchement, vous ne l'aurez pas volé. On vous répliquera brutalement, si l'on ne dédaigne pas de vous donner une explication, que l'égalité qui, pour vous, est une phrase, est, pour la foule, l'égalité sans phrases. On vous rappellera que c'est vous qui avez forgé la devise et fabriqué la loi. Et, comme vous l'avez faite, on vous l'appliquera.

A l'heure qu'il est, vous ne la redoutez pas. Vous la faites graver sur toutes les murailles; elle revient comme une ritournelle en vos programmes électoraux. Mais cette égalité elle-même dont vous êtes fiers, l'égalité civile, bourgeoise, l'avons-nous? Disons, si vous le voulez, qu'elle est inscrite dans les codes et que c'est beaucoup. Disons, si vous en êtes flattés, que nous sommes, en France, plus près de l'égalité, ou que nous sommes près d'en être plus près qu'ailleurs.

Vous le voulez, nous avons fait vers ce qui est votre idéal de grands et sérieux efforts. Tout ce que l'esprit humain pouvait faire, nous l'avons fait : il s'est fait violence à lui-même, il ne reste plus qu'à faire violence à la nature. La loi est corrigée autant qu'elle pouvait l'être; il ne reste plus à corriger que l'homme.

Or, la nature et l'homme, on ne les corrigera pas. C'est ce qui condamne à l'impuissance l'axiome, la devise révolutionnaire.

Les *Immortels Principes* sont ou plutôt étaient magnifiques comme négation, comme cri de guerre, lorsqu'on se proposait de renverser ce qui était, qui n'était pas la liberté, ni l'égalité, ni la fraternité. Ils n'ont aucune valeur positive. Ils n'ont qu'une valeur *destructive*, aucune valeur *constructive;* l'égalité moins encore que la liberté et pas plus que la fraternité, dont il n'y a à dire que deux mots.

LA FRATERNITÉ.

Ce qui est vrai de l'égalité est vrai aussi de la fraternité. De même que, dans la vie sociale, les inégalités sont fatales, nécessaires, et l'égalité, chimérique, de même la fraternité est, elle aussi, chimérique, et pourquoi le cacher? semble l'être à jamais. J'ai beau regarder, je ne vois pas de fraternité dans la nature. Chacun lutte pour soi, l'emporte ou succombe, et le plus fort élimine le plus faible. Je ne dis pas que ce soit bon, ni qu'il ne faille pas s'en plaindre, mais qu'il en est ainsi. La nature procède aveuglement, cruellement, par sélection, ce qui revient à dire par extinction; le choix des uns suppose le sacrifice des autres; elle, impassible, nourrit et tue.

Ou la fraternité ne représente rien, ou elle doit avoir pour objet d'atténuer, de restreindre les barbaries de la nature, de la contrarier, de la retarder dans ses voies. L'effort demeurera le plus souvent inutile; il ne réussira qu'exceptionnellement : on n'en saurait déduire une règle fixe. Le plus souvent on échouera. Ce qui n'est pas dans la nature, vous ne pouvez pas, quand vous le voudriez, le mettre dans la société. Vous ne pouvez ni élever ni maintenir une société qui soit en contradiction avec les lois de la nature. C'est assez indiquer que l'on ne peut fonder de gouvernement sur la fraternité.

L'égalité n'est pas une belle utopie; la fraternité en est une, mais ce n'en est pas moins une utopie (entendez : comme principe stable et général de gouvernement). Inscrire dans une formule politique : Fraternité, c'est absolument la même chose que d'y inscrire : *Abracadabra*, ou *Baralipton*. Assurément, c'est une pensée généreuse, et qui fait grand honneur aux hommes qui l'ont eue, mais nous ne jugeons pas ici du point de vue moral.

La fraternité révolutionnaire descend en droite ligne de la « sensibilité » du XVIIIe siècle. Ce fut un superbe élan d'amour universel et d'universelle tendresse. La Révolution embrassait le monde entier dans ses effusions lyriques. Elle réconciliait tous les peuples, les unissait, se vantait de les fondre ensemble d'un baiser. Tous les hommes étaient des frères; il n'y avait que les tyrans, lisez les rois, les princes, les nobles et les prêtres, qui ne fussent pas des hommes. A cette heure sublime, l'homme faillit, en rêve, devenir l'ange. Mais on sait le reste : « Qui veut faire l'ange fait la bête. » La bête s'est réveillée, démuselée, et la fraternité ne l'a pas empêchée de mordre.

Bientôt l'amour lui-même, la tendresse elle-même prirent un air de contrainte et de férocité. De l'invitation à la fraternité on fit un dilemme à la mode jacobine : la fraternité ou la mort! « Tu seras mon frère, ou je te guillotinerai. Et le meilleur moyen de te montrer mon frère, c'est de faire ce que je fais et de penser ce que je pense. Cependant tu es libre et nous sommes égaux. C'est pourquoi, en vertu de ces trois dogmes combinés, si tu ne m'estimes pas admirable, tu m'es suspect, et, dès que tu m'es suspect, j'appelle Fouquier-Tinville, qui fait signe à Samson. Je te dénonce, mais comme je t'aime! Et non seulement je t'aime, mais j'aime les animaux, nos frères, et non seulement je les aime, mais j'aime ce qui ne se meut pas, ce qui ne sent pas, la glace et le rocher. Français, la fraternité ou la mort! Peuples, la fraternité ou la guerre! »

Cet état d'esprit, ne le reconnaît-on pas? C'est la folie pure. Ou, si l'on veut sauver les formes, c'est une exaltation, sublime par un de ses côtés. Mais l'exaltation, même sublime, n'est pas la condition normale de l'humanité. La pauvre humanité, à la prendre telle qu'elle est, — et comment la changerait-on? — sa moyenne n'est pas cornélienne. Ce ne sont pas des âmes de héros ni des âmes de saints qui habitent en

nous. Interrogeons-nous sincèrement. Êtes-vous à ce point fraternel, que tous les hommes, tous les peuples, tous les êtres soient à vos yeux des frères? Si vous n'êtes pas François d'Assise et que vous répondiez oui, vous vous flattez.

Pour nous, gens du commun, nous n'avons point tant de vertu, et néanmoins nous ne nous croyons étrangers à rien qui soit réellement humain. Si nous avons des frères selon la chair, nous les aimons de notre mieux. Nous essayons d'être fidèles et dévoués à nos amis. Nous secourons suivant nos moyens les infortunes qui sont le plus près de nous. Mais cette fraternité débordante qui jetterait l'humanité hors d'elle-même et qui s'épancherait en tous lieux comme l'eau d'une source inépuisable, cette fraternité à laquelle les petits des oiseaux viendraient boire, on nous pardonnera, ce n'est point notre faute, nous ne la connaissons pas.

Je viens d'écrire qu'elle jetterait l'humanité hors d'elle-même. Elle n'est donc pas un trait essentiel, un caractère de l'humanité? Il se peut donc que, loin d'être dans la nature, elle fût une entreprise sur la nature, qu'elle fût une réaction contre elle? Cela suffit. Je n'en décourage personne. Je ne prétends pas qu'on ne puisse pas fonder sur la fraternité une morale très haute, une sorte de religion humaine. Je défie qu'on s'en serve avec fruit pour fonder un gouvernement.

Mais, ne manquera-t-on pas de repartir, les gouvernements ne sont-ils pas faits précisément pour redresser, amender la nature là où elle est trop aveugle et cruelle, pour en atténuer les barbaries et, par la fraternité des hommes, pour la rendre maternelle aux hommes? Je pense que « redresser, amender », c'est beaucoup dire; que « atténuer les barbaries », c'est, le plus souvent, trop dire encore. Retenir et contenir la nature, la limiter, voilà les expressions justes. En théorie, quel doit être dans la vie sociale le rôle du gouvernement, et ce rôle quel est-il en fait? De « limiter les égoïsmes » qui, déchaînés, mettraient en péril la société même.

Et la sélection? et la concurrence? L'État les surveille, mais ne les arrête pas, et ne saurait les arrêter. Il prend soin que le combat se livre à armes loyales; il n'est que le témoin, que le juge du camp. Il assigne à chacune des parties une place, trace à chacun des égoïsmes un cercle dont il ne devra pas sortir, sous peine d'y être réintégré de force, mais dans l'intérieur duquel il est libre de se mouvoir et contraint de se mouvoir pour se défendre et survivre.

Est-ce qu'un rôle pareil, qui, nous le répétons, est légitimement et efficacement tout le rôle des gouvernements, oblige de sous-entendre la fraternité comme principe? Quelle fraternité y a-t-il là-dedans ou là-dessous? Elle serait étrangement étroite et bornée, — une fraternité de cannibales dont on se donne mutuellement la marque en ne se mangeant pas l'un l'autre.

Des deux termes qui complètent la devise révolutionnaire : *Égalité*, *Fraternité*, nous rejetons le premier parce que l'égalité n'est ni physique ni psychologique, parce qu'elle n'est ni dans la nature ni dans l'homme, parce qu'elle est contradictoire à l'idée de progrès, les sociétés, comme les corps, ne se développant qu'en développant des inégalités.

Nous rejetons le second, parce que la fraternité, elle non plus, n'est ni physique ni psychologique, qu'elle n'est, elle non plus, ni dans la nature ni dans l'homme; elle n'est pas contradictoire à l'idée de progrès, mais elle suppose, et l'obstacle n'est guère moindre, un progrès si considérable qu'il équivaut à un changement total de ce qui est et de ce qui a été.

Nous rejetons la formule prise en bloc, parce que les termes ne sont pas du même ordre et s'excluent. Nous la rejetons dans son ensemble comme déclamatoire et creuse.

Un sénateur de la Seine, M. Ranc, un républicain non douteux, a dit de la liberté que c'était « une guitare ». Nous sommes convaincus que le jour où il lui conviendra de poursuivre la série de ses métaphores, il dira de l'égalité et de la fraternité que ce sont « des balançoires ».

A ces pompes de rhétorique, qui n'expriment que des mensonges, nous préférons le mot de *solidarité*, qui exprime, lui, une vérité, la première de toutes les vérités sociales, on serait tenté de dire une vérité biologique et sociologique.

Dans le corps humain, il y a, il faut qu'il y ait une tête, un cœur, un corps, des bras, des pieds. Ce qui importe au bon équilibre, à la santé de l'organisme, ce n'est pas qu'il y ait égalité entre toutes les parties, ni que la tête qui pense s'apitoie sur les pieds qui rabotent le chemin, c'est que l'organisme ait conscience d'être un tout où le plus noble organe n'a pas le droit d'être paresseux, où le plus humble a quelque fonction nécessaire à remplir, où tous les membres, toutes les cellules sont solidaires.

Ainsi de la société. Ce qui importe à sa santé, au maintien de l'ordre et de l'équilibre (qui ne sont pas pour nous l'immobilité, mais le mouvement réglé : le progrès, c'est l'ordre en mouvement), ce qui importe au corps social, c'est aussi la conscience de cette solidarité.

Ou, si l'on aime mieux une comparaison mécanique : dans la machine sociale, la solidarité doit être le moteur; la liberté, le régulateur; quant à l'égalité, elle n'y a rien à faire : une vis n'est l'égale d'une roue ni en grosseur ni en usage; elles ne sont égales qu'en ce qu'elles sont toutes deux également indispensables au tout. Et pour la fraternité, — j'en gémis, — mais une machine sait-elle ce que c'est?

CHARLES BENOIST.

(*Sybil.*)

(*A suivre*).

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE (1)

M. Oscar Wilde et les jeunes littérateurs anglais.

Les Anglais ne se font pas faute de rappeler qu'ils ont été les premiers à découvrir la valeur véritable de quelques-uns de nos compatriotes, de Lamarck, par exemple, ou d'Auguste Comte. Mais la France a pris sa revanche, il y a trois mois, en révélant aux Anglais le génie d'un écrivain anglais, M. Oscar Wilde.

Avant le mois de décembre 1891, où M. Wilde est venu à Paris, les Anglais, ses compatriotes, ne savaient pas l'apprécier. Non point qu'ils eussent ignoré son nom ni ses œuvres : par une particularité vraiment surprenante, les Anglais n'ignorent le nom ni les œuvres d'aucun de leurs écrivains. Prenez dans la plus insignifiante de leurs revues l'article le plus insignifiant, ils sauront vous renseigner sur l'auteur de l'article et vous diront encore ce qu'il convient d'en penser. Ainsi les Anglais connaissaient M. Wilde, mais ils en pensaient que c'était un romancier médiocre, un poète médiocre, un critique médiocre, l'équivalent de deux cents autres estimables polygraphes de leur pays, avec seulement une prétention plus accentuée au paradoxe dans le choix de ses cravates et de ses idées.

Là-dessus M. Wilde est venu à Paris; et quand il est reparti, après un mois de séjour, pour rentrer à Londres, une gloire toute nouvelle l'y avait précédé. Elle est en train de se répandre aux États-Unis, aux Indes, dans le monde entier.

*
* *

C'est que tout de suite, dès son arrivée à Paris, M. Wilde nous est apparu, à nous autres Français, comme un personnage extraordinaire.

On ne nous a rien montré de ses œuvres, je crois, à l'exception d'un petit conte moral sans grande importance. Mais on nous a dit que notre hôte était un *esthète*, le prince de la mystérieuse tribu des *esthètes* anglais : nous n'en demandions pas davantage pour être désormais tout à lui. En vérité, nous l'attendions, il était temps qu'il nous vînt. Nous étions mûrs pour le recevoir, comme autrefois Israël pour recevoir le Messie.

Depuis vingt ans bientôt, on nous avait habitués à considérer l'Angleterre comme le dernier refuge des élégances, du raffinement intellectuel, et de cette sensualité mélancolique qui ne saurait manquer aux natures supérieures. On nous avait murmuré, soupiré, les noms de Shelley, de Keats, de Dante-Gabriel Rossetti, et en nous donnant à entendre que c'était là non pas des poètes pareils à d'autres, mais des façons de mages ésotères; seules étaient admises à les approcher les âmes délicates et subtiles de rares initiés. Et ces initiés eux-mêmes, on nous les avait montrés recueillant et embellissant leurs âmes loin des bruits du monde, dans ces cloîtres d'Oxford, où ils retrouvaient, avec les avantages supplémentaires du *tub*, de la boxe et du *yachting*, l'harmonieuse tranquillité des mystiques du moyen âge.

Si bien que les plus nobles d'entre nous avaient fini par éprouver quelque honte de n'être pas Anglais. Shelley, Keats, Rossetti, nous les sentions trop purs, trop aériens pour nos rudes cerveaux français, mais d'autant plus nous avions d'élan à les vénérer. Combien de jeunes poètes parisiens se sont initiés, en leur honneur, aux règles du *lawn-tennis*, pareils à cet ancien acrobate qui, devenu ermite, occupait ses journées dans sa cellule à faire le saut périlleux, pour offrir du moins à la Vierge Marie ce qu'il pouvait de plus relevé!

Et comme, malgré tout, les Anglais que nous rencontrions nous paraissaient assez peu différents des autres hommes; comme les collèges même d'Oxford, quand nous y allions voir, nous faisaient l'effet de ressembler davantage à nos écoles nationales d'agriculture qu'à d'idéals monastères florentins, nous nous sommes enfin réfugiés dans le culte de ces êtres fabuleux et charmants, les *esthètes* anglais.

De ceux-là nous ne savions rien, n'en ayant vu aucun en Angleterre ni chez nous : mais ainsi nous étions mieux à l'aise pour les imaginer suivant nos désirs. Un *esthète*, un *préraphaélite*, ah! que ces mots étaient pour nous plaire! Quelle hautaine pâleur ils nous suggéraient, quelle tenue à la fois correcte et pleine d'imprévu, quelle passionnée soif de beauté, quel poétique dédain pour les banalités de la vie!

Et voici qu'on nous apprit l'arrivée à Paris d'un de ces *mahatmas*, M. Oscar Wilde, esthète, préraphaélite, lauréat d'Oxford. Il était tout cela, et de plus *il était vivant!* Et il était venu séjourner parmi nous!

Au lieu du pâle visage désolé que nous attendions, M. Wilde ne nous apporta, à dire vrai, qu'une bonne grosse figure rayonnante de santé; mais nous n'eûmes pas la force de lui en vouloir. Les grâces préraphaélites que ne lui avait pas accordées la nature, nos cœurs se cotisèrent pour les lui prêter. Et puis il fumait des cigarettes qu'on lui envoyait directement d'Égypte! Et puis il s'était un jour promené dans les rues de Londres avec un lis dans la main! Et puis, enfin, c'était le prince des esthètes : on nous l'affirmait, et nous avions tant besoin de le croire!

Aussi M. Wilde fut-il accueilli chez nous comme l'avaient été, au siècle passé, David Hume et l'avisé Franklin. Nos reporters le décrivirent. Nos jeunes poètes sollicitèrent sa sympathie. Nos maîtres organisèrent des banquets en son honneur. La plupart de nos collégiens lui envoyèrent des sonnets. M. de Gon-

(1) Voy. la *Revue*, 2e sem. 1891, p. 209, 386, 751

court tint à établir qu'il avait été le premier à le connaître et le cita dans son *Journal*. Le grand public, en vérité, ne le vit point, mais il apprit son nom, et avec sa bonne volonté coutumière s'empressa de le retenir comme le nom du *jeune poète national* anglais.

*
* *

Lorsqu'on sut en Angleterre l'impression que nous avait faite M. Wilde, on fut bien huit jours à s'en étonner. Mais on comprit bientôt que puisque M. Wilde devenait fameux, il devait avoir des raisons pour le devenir. Et ainsi on en arriva à supposer que le succès de M. Wilde à Paris résultait de ce que M. Wilde avait un talent éminemment parisien. Parisien ! Il n'y a pas un Anglais, fut-il esthète ou préraphaélite, pour qui ce mot ne désigne, aujourd'hui encore, le parfait idéal des élégances et du raffinement. Et voilà comment M. Wilde, devenu fameux chez nous en qualité d'esthète anglais, est devenu fameux dans son pays en qualité de fantaisiste parisien.

Quelques semaines après sa rentrée à Londres, il a fait jouer au théâtre Saint-James un drame en quatre actes, *l'Éventail de lady Windermere :* ce fut le grand événement littéraire de la saison.

Premier acte. Lady Windermere, jeune, belle et vertueuse, mariée depuis deux ans à un homme qu'elle adore, s'aperçoit que son mari dépense de grosses sommes pour une femme de réputation équivoque, Mme Erslynne. Aussi, lorsque lord Windermere lui annonce qu'il a invité Mme Erslynne à une soirée donnée pour l'anniversaire de sa naissance, la jeune femme, indignée, le menace de frapper sa rivale avec un éventail dont il lui a fait présent.

Mais son mari, sans prendre garde à la menace, s'empresse d'accueillir Mme Erslynne ; sur quoi lady Windermere décide de s'enfuir de la maison conjugale pour aller rejoindre un viveur, lord Darlington, qui lui a fait, un instant auparavant, en des termes assez grossiers, l'aveu de son amour. Elle part, laissant une lettre où elle explique les motifs de sa fuite. C'est le deuxième acte.

A l'acte suivant, Mme Erslynne entre en courant chez lord Darlington, où elle trouve lady Windermere. Elle a décacheté la lettre, elle vient sauver la jeune femme. Elle la sauve en effet, après de longs efforts, en lui rappelant l'existence d'un enfant que la malheureuse avait laissé, ou pour mieux dire oublié chez elle. Lady Windermere s'apprête à partir ; mais cette fois c'est son éventail qu'elle oublie d'emporter. Lord Windermere entre à ce moment chez lord Darlington, aperçoit l'éventail de sa femme, se fâche, menace de chercher dans les chambres voisines, etc. Enfin Mme Erslynne sort du cabinet où elle s'était enfermée avec lady Windermere: elle affirme que c'est elle qui a apporté l'éventail. La jeune lady s'échappe sans être reconnue.

Le dernier acte est pour apprendre au public que Mme Erslynne n'est pas la rivale, mais bien *la propre mère* de lady Windermere. Elle cachait son existence à sa fille pour lui cacher aussi la honte de son indignité. Ce fatal secret, le public en partage désormais la connaissance avec lord Windermere, qui a été seul à le connaître pendant les trois premiers actes. Mais lady Windermere continuera toujours à l'ignorer : car Mme Erslynne quitte décidément l'Angleterre pour aller vivre sur le continent avec un vieux lord qui lui offre sa main.

Tel est le drame de M. Wilde. Est-ce un bon drame ou un mauvais ? C'est sur quoi ont disputé et disputent encore les critiques. Mais c'est de quoi ne se soucie guère le grand public anglais : il s'empresse depuis un mois aux représentations de *l'Eventail de lady Windermere*, et il admire et il applaudit, simplement parce qu'il a l'impression que c'est une pièce *tout à fait parisienne*.

Il ne se trompe d'ailleurs qu'à demi. Avant de devenir une grande dame anglaise, lady Windermere avait figuré, en effet, dans un des drames les plus parisiens de M. Dumas. Nous l'y avions vue déjà se jeter aux bras du premier venu, simplement parce qu'elle avait découvert que son mari la trompait. Son mari aussi, nous le connaissions : dans un des romans les plus parisiens de Balzac, *Mémoires de deux jeunes mariés*, il entretenait, il allait voir secrètement et traitait comme si c'eût été sa maîtresse, non pas en vérité sa belle-mère, mais la veuve de son frère. Nous connaissions également les autres personnages de la pièce de M. Wilde, pour les avoir rencontrés dans les comédies de nos auteurs d'il y a vingt ans ; et l'épisode de Mme Erslynne s'accusant d'avoir apporté l'éventail, nous l'avions vu dans nos mélodrames d'il y a cinquante ans. Tout cela se trouvait être, ainsi, très suffisamment parisien.

Mais ce n'est pas de cette façon que l'entend le public anglais. Si la pièce de M. Wilde lui fait l'impression d'être une œuvre tout à fait parisienne, c'est d'abord parce qu'elle est composée sans aucun souci des préparations et des vraisemblances, ce qui lui donne d'un bout à l'autre un certain air de mystification ; c'est ensuite parce que les personnages, d'un bout à l'autre, et même dans les situations les plus dramatiques, ne s'inquiètent que de faire des mots, des mots comme celui-ci, qui est devenu populaire : « Je me demande si c'est le sérieux des habitants de Londres qui produit le brouillard, ou si c'est le brouillard qui produit leur sérieux. »

Et puis, si la pièce de M. Wilde fait au public anglais l'impression d'être une œuvre tout à fait parisienne, c'est encore, c'est surtout pour le motif que voici. Le soir de la première représentation, M. Wilde s'est montré sur la scène, après le dernier acte. Il s'est montré en habit, un œillet vert à la boutonnière, tenant entre ses

lèvres une cigarette allumée. Et il a dit : « Je constate avec plaisir que vous êtes ravis de ma pièce. J'espère que maintenant vous allez savoir m'apprécier. » Alors il n'y a eu qu'un cri dans la salle, et il n'y a depuis ce soir-là qu'un cri dans toute l'Angleterre : « Ah! que M. Oscar Wilde est donc Parisien ! »

* *

J'avoue que je n'aurais pas eu l'idée de parler de M. Wilde dans ces notes sur les littératures étrangères, sans la subite poussée de gloire qui lui est venue, en Angleterre et chez nous. Aujourd'hui encore, il m'en coûterait d'avoir à le ranger parmi les grands écrivains de son pays, où je ne connais au reste que trois écrivains vraiment remarquables, lord Tennyson, M. William Morris, et M. Froude l'historien. Mais cela ne m'empêche pas de tenir M. Wilde pour quelque chose de plus qu'un banal polygraphe. Il serait également injuste, je crois, de l'apprécier d'après les évolutions de sa renommée, qui ne sont pas de son fait, ou même d'après sa pièce, qui est, de toute manière, son plus mauvais ouvrage. Ses œuvres précédentes révèlent un lettré sincèrement épris des lettres, avec une élégance de style un peu affectée, une réelle variété de connaissances, et le constant désir de bien faire.

Je vais essayer de définir sa personnalité littéraire, telle qu'elle m'y est apparue. Je sais que, suivant M. Wilde « les Philistins seuls estiment la personnalité d'un artiste sur le vulgaire témoignage des œuvres qu'il produit. » Mais j'aurais beau essayer d'estimer la personnalité de M. Wilde sur le prix de ses cigarettes, ou sur la quantité qu'il en fume, ou sur sa façon de remercier le public qui applaudit ses pièces, il me prendrait toujours pour un philistin. Peut-être, du moins, les lecteurs français, qui savent déjà que M. Wilde est un grand écrivain, aimeront-ils à connaître quelques détails sur les livres qu'il a écrits.

Je laisserai de côté, cependant, les *Poèmes* de M. Wilde. Je n'ai pas en ce moment sous la main le volume où il les a recueillis; mais je les ai lus, et c'est tout ce que je puis en dire. La plupart sont d'honnêtes imitations de M. Swinburne et de Rossetti; quelques-uns ressemblent à d'honnêtes traductions de Baudelaire; d'autres enfin sont des fantaisies comme en imaginent les collégiens pour étonner leurs maîtres d'études. Je ne crois pas que personne y ait jamais attaché d'importance, pas même M. Wilde, qui paraît en tout cas s'être maintenant rabattu sur d'autres genres pour assurer sa gloire littéraire.

Je laisserai de côté aussi les contes moraux de M. Wilde, *L'Heureux* [illegible] *et la Rose*, [illegible] *égoïste*, *l'Ami dévoué*, malgré qu'ils soient joliment écrits, et imprimés plus joliment encore avec de gracieux dessins de M. Hood. Ce sont, en somme, de très petites choses, agréables à lire, mais tout à fait incapables de nous renseigner sur la personnalité de l'auteur. On dirait plutôt que M. Wilde s'y est efforcé de cacher sa personnalité, ou tout au moins de donner un démenti à ses théories ordinaires : car c'est une tendresse naïve et quasi populaire, une tendresse à la Dickens, qui fait surtout le charme de ces contes, de celui, par exemple, où un riche fermier, sous prétexte d'amitié, dépouille son pauvre voisin du peu qu'il possède; de celui où un mauvais géant est guéri de son égoïsme par la vue de la charité d'un arbre, etc. Il manque seulement à ces historiettes je ne sais quel air de réalité qu'on trouve dans les contes de fées et les vieilles légendes; mais c'est un air que sans doute M. Wilde considère comme le pire défaut dans une œuvre d'art.

Je laisserai également de côté le roman de M. Wilde, *le Portrait de Dorian Grey*. Ses contes étaient de jolis contes; mais son roman est un mauvais roman. C'est une histoire dans le genre de *la Peau de chagrin*, ou plutôt dans le genre de *Si jeunesse savait*, des *Mémoires du Diable*, et autres imaginations de Frédéric Soulié. Le jeune Dorian Grey se trouve si beau que l'idée d'enlaidir en vieillissant le désole. Il obtient alors du ciel (ou de l'enfer) de garder indéfiniment son pur délicieux visage d'adolescent; mais chacune de ses mauvaises actions aura pour effet d'enlaidir l'effigie de son visage dans un portrait qu'on a peint de lui. Ce fatal privilège obsède comme un cauchemar la pensée de Dorian Grey, qui finit par commettre toute sorte de crimes. Il tue le peintre auteur du portrait, il tue les gens qu'il soupçonne de le soupçonner; il essaye de tuer son portrait, mais alors c'est dans sa propre poitrine qu'il enfonce le couteau. Et quand le lendemain ses domestiques entrent dans sa chambre, ils aperçoivent au mur un radieux portrait d'adolescent, et, étendu sur le plancher, le cadavre d'un crapuleux vieillard.

Tel est en gros le sujet de ce roman. M. Wilde, d'accord cette fois avec ses théories, s'est abstenu de toute marque d'émotion, le long du récit; il s'est malheureusement abstenu aussi de tout autre procédé qui aurait pu nous rendre son histoire intéressante. *Le Portrait de Dorian Grey* est un simple roman d'aventures, écrit avec un soin qu'on est presque tenté de regretter. Les caractères y sont nuls, à l'exception de celui de Dorian Grey, qui d'abord est répugnant et devient ensuite un banal caractère de traître de mélodrame. On dirait que M. Wilde a voulu donner un pendant à *Trente ans ou la Vie d'un joueur*.

Son livre serait même tout à fait insupportable, sans la petite figure de l'actrice Sibyl Vane, amoureuse de Dorian Grey, et traitée de la façon la plus grossière par cet abominable dandy à prétentions esthétiques. Dorian Grey l'a vue dans le rôle de Juliette, et s'est décidé à l'aimer. Alors la pauvre petite, toute à son bonheur, lui avoue que désormais elle ne pourra plus jouer avec la même ardeur les rôles de Shakespeare;

elle ne pourra plus oublier qu'elle est l'heureuse Sibyl Vane, ni feindre d'aimer le cabotin qu'on lui donne pour partenaire. Et au lieu de se mettre à genoux devant une créature si gentille, Dorian Grey l'injurie, je crois bien qu'il la frappe. C'est le premier de ses crimes : M. Wilde ne paraît pas en être aussi indigné qu'il conviendrait. Mais avant d'en venir à cette triste scène, il décrit la personne de la petite actrice, son intérieur et sa vie de famille dans un très aimable chapitre, exécuté d'ailleurs absolument à la manière de Dickens. C'est tout ce que je puis louer dans ce long roman. Le reste n'est qu'un mélange de noires aventures et d'ennuyeuses conversations sur des sujets littéraires.

Ayant ainsi laissé de côté les vers et les histoires de M. Wilde, je ne garderai qu'un seul de ses ouvrages : un petit volume intitulé *Intentions* et composé de quelques *essais* de critique. Seul, ce petit volume me paraît pouvoir donner une claire idée de la personnalité de M. Wilde; j'imagine de plus que c'est le seul auquel il tienne, dans le fond de son cœur.

* *

Voyons d'abord quelles sont les *intentions* de M. Wilde.

Il y en a une qui paraît dominer et résumer toutes les autres : l'intention d'étonner le lecteur anglais, ou, si l'on préfère, de présenter au lecteur anglais des opinions nouvelles pour lui. Intention assurément excellente, chez un critique : car le critique fait métier d'apprendre des choses à ses lecteurs et il serait bien fou de leur apprendre des choses qu'ils connaîtraient déjà. Instruire, étonner, ce sont en littérature deux aspects différents d'un même principe. Le tout est de savoir si les choses qu'on apprend ont de quoi rester intéressantes quand elles ont cessé de paraître nouvelles.

Or voici les choses que M. Wilde veut apprendre à son lecteur. Il a l'intention de lui faire croire : 1° que le mensonge, loin d'être un vice, est au contraire un procédé des plus estimables; 2° que le but de l'art n'est pas de reproduire la vérité, mais d'y substituer la fiction; 3° que la nature sous toutes ses formes est laide, et mérite le mépris de l'artiste; 4° que l'art ne doit s'inquiéter ni de principes philosophiques et moraux, ni de conséquences pratiques; 5° que le meurtre est un art, lui aussi, et qu'il ne messied pas à un parfait artiste de s'y essayer; 6° que la critique elle aussi est un art, l'un des *beaux-arts*, mais à la condition de ne considérer les œuvres dont elle s'occupe que comme un prétexte à des fantaisies personnelles; 7° que le costume est, au théâtre, d'une importance esthétique considérable.

Le malheur est que M. Wilde a laissé la plupart de ces intentions à l'état de simples *intentions*. Il s'est borné à les affirmer, à les répéter, sans prendre la peine de les développer autant qu'on aurait voulu.

Soit, par exemple, l'intention de considérer le meurtre comme l'un des beaux-arts. Celui de tous les écrivains anglais qui paraît avoir exercé sur M. Wilde l'influence la plus vive, Thomas de Quincey, avait eu déjà la même intention : il l'avait développée dans un traité fameux, qu'on peut tenir à son gré ou pour un modèle d'humour, ou encore pour l'inquiétante expression des sentiments secrets d'une âme de poète quelque peu infernale. M. Wilde, lui, malgré que l'exemple de Quincey aurait pu le rendre plus hardi, s'est contenté de nous laisser deviner cette intention singulière. Il a simplement écrit la biographie d'un peintre et poète anglais, ami de Lamb et de Quincey, Thomas Griffiths Wainewright qui se délassait de ses travaux artistiques en empoisonnant les personnes que le hasard lui mettait sous la main. M. Wilde insiste volontiers sur les délicatesses de l'âme de ce dilettante; il ne lui ménage pas les marques de sa sympathie littéraire; il reconnaît même que ses habitudes d'assassinat ont eu l'effet le plus heureux sur l'évolution de son talent; mais il ne va pas au delà dans le développement de son intention. Il laisse l'esthétique de l'assassinat au point où l'avait laissée Quincey.

De même pour l'intention de glorifier le mensonge. Cette intention pouvait pourtant, je crois, et bien davantage que la précédente, prêter à des développements sérieux. Dans le monde entier et surtout en Angleterre, les calomnies s'acharnent sur l'institution du mensonge. Il est clair cependant que, en outre de sa valeur artistique, le mensonge ne manque pas d'une certaine valeur morale. Il est une des formes de la bienveillance. Mentir, c'est souvent vouloir épargner aux autres des chagrins qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver soi-même. Qu'est-ce que la politesse, sinon un mode du mensonge, d'ailleurs assez facile et assez peu méritoire? Les mots les plus sublimes des drames et des romans sont des mensonges. Les héros de Balzac et de Dickens mentent constamment, et c'est par là qu'ils nous touchent. Je ne connais rien d'émouvant comme le mensonge obstiné de ce pauvre fabricant de jouets, qui fait croire à sa fille aveugle qu'il est riche et plein de santé, pour que la malheureuse n'ait pas encore la douleur de le plaindre. De quel droit attacherait-on à ce qu'on appelle la *vérité* une importance si absolue, quand c'est le bonheur de l'humanité qui seul a de l'importance pour l'homme? La véracité n'est pas, en soi, supérieure au mensonge : elle est seulement plus commode à pratiquer. Elle est au mensonge ce que la probité est à la bonté. L'unique crime est dans l'égoïsme : qu'on mente ou qu'on dise vrai, on fait bien lorsqu'on veut servir autrui, on fait mal quand on veut se servir soi-même aux dépens d'autrui.

M. Wilde, qui est d'origine irlandaise, aurait dû nous dire sur le mensonge quelques-unes de ces vérités, ne serait-ce que par patriotisme. Mais non : après avoir dit et répété que le mensonge est une vertu, il

confond tout de suite le mensonge avec la fiction, et ne s'occupe plus qu'à blâmer les tendances réalistes de l'art contemporain.

Si encore il développait à fond cette intention-là! Mais ce sceptique part toujours de cette idée essentiellement anglaise : qu'il y a, de par le monde, une *réalité* positive et invariable; après quoi il lui est aisé de distinguer les œuvres d'art en bonnes ou mauvaises, suivant qu'elles s'éloignent de cette réalité ou qu'elles s'y conforment. Mais ce n'est, on le sent trop, que de vaines paroles. Car il n'y a aucun rapport entre l'art et ce que nous nommons la réalité, de sorte qu'il n'importe pas qu'un artiste cherche son inspiration dans son expérience ou dans sa fantaisie. Il est toujours forcé d'inventer et de feindre, quoi qu'il fasse. Cela même qu'il croit voir devant lui, c'est dans sa pensée qu'il le voit. Et les œuvres d'art ne se divisent pas en *réalistes* et en *idéalistes*, mais en œuvres belles et en œuvres moins belles. Et, pour qu'une œuvre d'art soit belle, il faut seulement que l'artiste, en la créant, croie qu'elle est vraie, qu'il la sente vraie. Le romancier peut à son gré raconter les aventures d'un ferblantier ou les miracles d'une fée; mais il est tenu de croire, de sentir, que ce qu'il raconte est réel, vit et s'agite devant lui. C'est ce pouvoir de foi artistique, qui est aujourd'hui en déchéance, et non pas, comme le pense M. Wilde, le pouvoir d'invention. Est-ce qu'on peut reprocher sérieusement à Balzac d'avoir mis en scène des bourgeois de son temps? Est-ce que M. Wilde ne se repent pas d'avoir témoigné un si profond mépris pour Dickens parce que Dickens racontait des histoires de petites gens? Est-ce que les anciens romans de M. Zola ne sont pas meilleurs que ceux d'à présent, malgré que l'observation n'y ait ni plus ni moins de part? Mais on dirait que les romanciers n'ont plus le loisir de croire à ce qu'ils racontent : ils ont hâte de se débarrasser d'une histoire pour être tout à une autre; et ce n'est pas seulement le manque de style qui nous les fait paraître ennuyeux.

L'intention préférée de M. Wilde, à en juger par son livre, est celle qui touche la critique. M. Wilde veut que la critique soit considérée comme un art. S'il ne développe pas non plus cette intention-là, du moins il la répète avec une insistance toute particulière. Au reste, il n'avait pas besoin de la développer, car c'est, de toutes ses intentions, la moins étonnante pour les lecteurs anglais. Le genre de l'*essai* est vraiment le genre national anglais; et, depuis qu'il existe, il a toujours eu la prétention d'être un art, un art indépendant des matières dont il traite, ayant en lui-même sa raison suffisante.

La critique est-elle vraiment un art? C'est une question aussi importante, par exemple, que la question de savoir si la géométrie est un art, ou la photographie, ou même l'assassinat. Encore toutes ces occupations ont-elles des objets bien définis, tandis qu'il y a vingt manières possibles de pratiquer la critique.

Et c'est précisément sur ce point que porte surtout l'intention de M. Wilde. Suivant lui, la critique idéale est celle qui n'a pour objet ni de juger les œuvres d'art, ni de les expliquer, ni d'en raconter l'histoire, ni de raconter la vie des artistes qui les ont produites, mais seulement d'écrire à leur occasion des phrases harmonieuses et pleines de vives images. M. Ruskin et M. Swinburne avaient déjà, bien avant M. Wilde, compris de cette façon l'idéal de la critique. Et je ne crois pas cette façon-là plus mauvaise qu'une autre. Pourquoi n'aurait-on pas le droit de donner pour sujets à des poèmes en prose, au lieu des sujets traditionnels de l'amour et de la mélancolie, un tableau de Rembrandt, une symphonie de Mozart, un drame de Shakespeare? Un poète épique de la Restauration a écrit la *Virgiliade* sans que personne se soit avisé de regretter qu'il n'eût pas choisi un autre sujet. Le tout est que les phrases soient vraiment belles; car les mots d'*art*, de *critique*, n'ont pas un aussi grand sens que le croit M. Wilde, mais il importe de bien faire ce que l'on fait, et d'une manière qui plaise.

*
* *

M. Wilde a laissé toutes ses *intentions* à l'état d'intentions; mais, en vérité, c'est comme intentions surtout qu'elles sont intéressantes.

Aucune d'elles n'est une nouveauté pour nous. Toutes se rattachent à des principes que nous avons rencontrés déjà chez nos maîtres d'il y a vingt ans. Elles ne sont rien de plus que la doctrine de *l'art pour l'art*, telle que l'ont formulée les romantiques et les parnassiens, mais poussée à des conséquences extrêmes : haine de la nature, indifférence aux effets moraux des œuvres d'art, subordination de toutes choses à la littérature, considérée comme une fonction d'une importance essentielle, etc.

Mais, en Angleterre, M. Wilde a été le premier à affirmer si hautement cette doctrine, avec toutes les suites qu'elle comporte. Et il a été ainsi le porte-voix d'un grand nombre de jeunes gens de son pays, dont il a recueilli et exprimé les secrètes idées : de sorte que son livre présente tout l'intérêt d'un document psychologique, et nous renseigne sur l'état d'esprit de la portion la plus intellectuelle, sinon la plus intelligente, des jeunes littérateurs anglais d'à présent.

A Oxford, notamment, la doctrine de l'art pour l'art se propage d'année en année parmi l'élite des étudiants. L'indignité artistique de tout ce qui est simple et naturel, la supériorité de l'intelligence sur le sentiment, l'importance absolue de la littérature considérée à la façon d'un art plastique sans autre objet que la pure beauté formelle : ce sont pour ces jeunes dilettantes des articles de foi où ils s'attachent avec une exaltation passionnée, malgré que la plupart croient devoir y ajouter l'habitude d'*épater le bourgeois* en affectant un

scepticisme badin. Et en cela encore M. Wilde est leur porte-voix. Après avoir longuement affirmé, avec une énergie farouche, l'utilité du costume au théâtre, il ajoute : « Ne croyez pas au moins que j'admette tout ce que j'ai dit dans cet *essai* : j'y ai dit un grand nombre de choses que je n'admets absolument pas. »

Ainsi M. Wilde nous fait connaître les tendances actuelles de la jeunesse littéraire anglaise ; il nous permet de plus, en exagérant ces tendances, de deviner leurs causes, ou tout au moins de leur supposer les deux causes que voici.

D'abord, un violent besoin de protestation contre les tendances de la majorité. On sait quelle énorme part est faite, dans les mœurs anglaises, à la convention. La vie sociale est organisée, en Angleterre, suivant un code si méthodique, que toute action, toute parole, même avant d'être faite ou prononcée, a déjà sa place marquée dans la catégorie des choses qui sont propres, convenables, ou de celles qui ne conviennent pas, *improper*. Et, sous toutes ces conventions, le tempérament anglais n'en reste pas moins ce qu'il est, sérieux, positif, ennemi du rêve et de la fantaisie, avec ce sentiment profond d'individualité qui amène à sa suite le goût des règles morales. Nulle part, malgré d'apparentes excentricités, il n'y a autant qu'en Angleterre un consentement universel à une conception déterminée de la vie. Les Anglais se piquent de n'agir que de leur plein gré : mais d'autant plus forte est leur adhésion volontaire aux idées et aux opinions communes. De là vient l'énergie toute spéciale qu'ont toujours prise, chez les artistes anglais, la protestation, le désir de réaction contre les tendances de la majorité. Au respect des faits, M. Wilde et ses confrères opposent la glorification du mensonge ; au respect de la science, ils opposent la glorification de la littérature ; et comme la majorité se préoccupe avant tout du renforcement de la morale, ces jeunes gens lui répondent en proclamant la valeur esthétique de l'assassinat.

Ce besoin de protestation est la cause première, mais non pas la seule cause, de l'état d'esprit que nous a fait voir M. Wilde. Si les jeunes délicats anglais méprisent la nature, condamnent l'émotion et sacrifient le reste des occupations humaines au culte de la belle phrase, c'est encore parce qu'ils s'imaginent imiter en cela les jeunes délicats français. Ils croient que la doctrine de l'art pour l'art, telle qu'ils l'entendent, et le dédain du sentiment, et le goût de l'artifice, et l'écrasement des bourgeois sous le paradoxe, que tout cela est le dernier mot de l'élégance parisienne.

Les savants qui ont étudié la langue des singes affirment que le préjugé le plus répandu chez ces animaux est le mépris de l'humanité. L'idée de devenir hommes leur paraît aussi dégradante qu'à nous l'idée de redevenir singes. Un grand nombre de jeunes Français rêvent, au contraire, de ressembler aux jeunes Anglais ; et les jeunes Anglais, dans le même temps, ne voient rien d'aussi désirable que de leur ressembler.

Ils ont appris que la mode, chez nous, était maintenant au symbolisme ; et, aussitôt, ils se sont mis en devoir de devenir symbolistes. Mais les principes et les œuvres du symbolisme sont déjà assez difficiles à comprendre pour nous, Français : avec la meilleure volonté, les étrangers risquent bien de ne pas y entendre grand'chose. Les jeunes Anglais y ont entendu des noms : M. Verlaine, M. Mallarmé, qu'ils citent à tout propos avec une familiarité touchante. Mais, pour le fond des idées, ils s'en tiennent à ceux de nos écrivains qu'ils peuvent comprendre : Flaubert, Baudelaire, Théophile Gautier. On n'imagine pas l'autorité dont jouit à Oxford, par exemple, notre Gautier, — si injustement oublié chez nous, — et la place que tient *Mademoiselle de Maupin* dans le cœur des jeunes littérateurs anglais.

C'est encore de Gautier que dérive tout le système des *intentions* de M. Wilde. Il n'y a pas une de ces intentions qu'on ne trouverait en germe dans la préface de Gautier aux *Fleurs du mal*. M. Wilde et ses jeunes compatriotes y ont appris le détail des paradoxes de Baudelaire : ils les ont traduits en anglais, je veux dire adaptés au tempérament de leur nation ; et maintenant ils les répètent, la cigarette aux lèvres et un œillet vert dans la main, convaincus que ces paradoxes et cette manière de les répéter sont la dernière expression du dilettantisme français d'aujourd'hui.

* *

Tel est le cas de M. Oscar Wilde.

Il éprouve le besoin de protester contre les tendances de la majorité de ses compatriotes : c'est un besoin tout à fait légitime. Mais je ne puis m'empêcher de songer que Dickens a éprouvé le même besoin avant M. Wilde. Lui aussi a passé sa vie à protester contre les tendances de la majorité des Anglais : il a protesté contre leur goût des faits, contre leur respect soi-disant de la véracité, contre toutes leurs conventions sociales et la plupart de leurs sentiments naturels. Seulement, il a opposé aux tendances de ses compatriotes l'exaltation de la simplicité, de la tendresse et de la bonté, tandis que M. Wilde leur oppose l'exaltation de la critique d'art, de l'assassinat, et de la belle phrase « où les métaphores se suivent ». Et je ne puis m'empêcher de trouver que la protestation de Dickens allait plus loin que celle de M. Wilde à l'encontre des préjugés anglais.

Mais voici qui est plus étrange. Il me semble que la protestation de Dickens, malgré qu'elle soit vieille de bientôt cinquante ans, est cependant plus *parisienne*, plus *fin de siècle*, que celle de M. Wilde. C'est que M. Wilde, en nous attribuant des idées comme celles qu'il soutient, s'est trompé d'époque. Ces idées de *l'art pour l'art* et de la complication à outrance, il y a vingt ans qu'elles sont passées de mode chez nous. Le

côté particulier de l'œuvre de Baudelaire qui a frappé M. Wilde, il y a vingt ans que nous commençons à nous en fatiguer. Nous avons maintenant une autre façon d'*épater le bourgeois*, puisque aussi bien c'est cette méritoire intention qui se trouve toujours au fond de toute manifestation artistique.

Les jeunes gens qui ont aimé M. Wilde pendant son séjour à Paris n'ont vu en lui rien de plus que le représentant de la mystérieuse tribu des esthètes anglais. Mais il n'y en a pas un qui soit d'accord avec lui sur le détail de ses intentions. S'ils vénèrent M. Mallarmé, c'est parce qu'il a introduit dans la poésie les plus hautes préoccupations philosophiques et morales; ils savent gré surtout à M. Verlaine de la naïve et naturelle émotion qu'il a substituée à l'impassibilité parnassienne. Au lieu d'isoler la littérature du reste des choses, comme fait M. Wilde en croyant leur ressembler, ils s'efforcent de renverser, si je puis dire, les traditionnelles murailles de la littérature. Les meilleurs des livres qu'ils écrivent ne sont plus ni des drames, ni des poèmes, ni des romans, mais des façons de confessions où ils essayent de traduire leurs sentiments personnels. Beaucoup aussi écrivent des sermons et veulent faire servir la littérature à une action religieuse ou morale. Tous, du moins, s'entendent pour préférer la simplicité à l'artifice, et une passion un peu naïve aux plus étonnants paradoxes. Le moment est prochain où l'opuscule de saint Matthieu, malgré que les métaphores n'aient guère l'habitude de s'y suivre, leur paraîtra plus intéressant que *Mademoiselle Maupin* elle-même. Cette évolution est-elle bonne ou fâcheuse? Je constate en tout cas qu'elle est en train de s'opérer chez nous, et que les tendances de Dickens nous sont aujourd'hui plus proches que celles de M. Wilde. En croyant que ses *intentions* ressemblaient à nos goûts parisiens, M. Wilde s'est trompé d'époque.

Et quand il a cru être Parisien en parlant au public du théâtre de Saint-James avec une cigarette dans la bouche, M. Wilde s'est trompé de pays. Je ne sache pas que les auteurs aient l'habitude, à Paris, de se montrer sur la scène lorsqu'on applaudit leurs pièces. Mais un jour j'ai vu un auteur se montrer sur la scène en manches de chemise, avec un cigare aux lèvres. C'était à Berlin, dans un théâtre de banlieue.

Il n'y a pas jusqu'à sa préférence pour l'œillet vert qui ne rapproche M. Wilde des Berlinois davantage que de nous. Berlin est la patrie des fleurs artificielles. J'y ai vu un commis de banque amoureux qui apportait à sa fiancée des violettes en porcelaine.

T. DE WYZEWA.

VUES DE CONSTANTINOPLE

Depuis Chateaubriand jusqu'à Loti.

Bien qu'un livre publié depuis deux mois risque, dans notre temps si fertile en comptes rendus immédiats, de paraître déjà vieux et bon pour les bibliothèques de campagne, le *Fantôme d'Orient* flotte encore au-dessus des causeries de femmes et des rêveries d'étudiants. Ce dernier souvenir donné à Aziyadé, ce voyage à la recherche d'une tombe, cet examen de souffrances morales, amèrement savourées, tout a plu aussi bien aux âmes neuves qu'aux esprits lassés de tout, sauf de l'analyse psychologique et de ses nuances infinies. Aussi le nom de Constantinople est-il devenu, pour beaucoup de lettrés, inséparable du chagrin de Loti.

Nul écrivain, d'ailleurs, n'a mieux associé ses mélancolies à toutes les descriptions de la nature. Il nous a entraînés avec lui d'un bout du monde à l'autre. Il a le premier des dons, le don d'évocation, le don de la vie. S'il ne peut peindre que ce qu'il voit, il le peint avec un talent très particulier, détaché de toute école, n'ayant absolument rien du faiseur de livres. Ses impressions, ses émotions deviennent les nôtres. Nous lui devons ce frisson intime que donne si rarement la chose écrite. Mais, dans le public épris des œuvres de Loti, ceux pour qui la lecture n'est pas seulement une distraction sentimentale, ou la simple coquetterie de pouvoir dire, en forme de jugement, à un voisin de table : « Il faut lire tel livre, » ainsi que les femmes du monde disent d'une pièce donnée à la Comédie-Française : « C'est si bien joué ; » ceux qui aiment à dégager, par des comparaisons et des rapprochements, l'originalité d'un écrivain, trouveront peut-être quelque intérêt à rechercher comment ce Constantinople, — dont Loti nous a redonné samedi dernier une nouvelle étude dans la série inaugurée sous le titre : *les Capitales du monde*, — a été vu par des auteurs chefs de file. Chateaubriand, Lamartine, Gérard de Nerval, Théophile Gautier, Edmond About, ont passé là. Ils se sont peints dans leurs impressions de voyage et, en dehors du plaisir que l'on peut prendre à revoir un instant, soit de face, soit de profil, leur physionomie littéraire, il est assez intéressant de suivre les différentes préoccupations dont ils étaient agités en regardant cette même ville.

* *

La vieille page de sa première impression, à son arrivée à Constantinople, Chateaubriand l'a recopiée avec complaisance dans ses *Mémoires d'outre-tombe*. L'absence presque totale des femmes, le manque de voitures à roues et les meutes de chiens sans maîtres, voilà les trois caractères distinctifs qui le frappèrent d'abord dans l'intérieur de cette ville extraordinaire. Il aurait pu voir plus et mieux. C'était en 1806. Il traver-

sait Constantinople en se rendant à Jérusalem, où il avait la prétention, disait Sainte-Beuve, d'aller comme le dernier des croisés, tandis qu'il n'y allait que comme le premier des touristes. Ce magicien d'images et ce prestidigitateur de mots ne se mit pas en grands frais de rhétorique pour saluer à la fois la terre d'Asie et la terre d'Europe. Dès son apparition, la brume s'était pourtant tout à coup dissipée, comme si un génie invisible eût voulu d'un coup de baguette disposer la mise en scène; mais Chateaubriand se contenta de peindre en une phrase énumérative les minarets, les mâts des vaisseaux qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts, la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges, la mer qui étendait sa nappe bleue et le ciel bleu qui éclairait tout cela. Débarqué, il prit un instant plaisir à se perdre dans la foule. Il alla des bazars aux cimetières pleins de cyprès où « les colombes font leurs nids en partageant la paix des morts. » Comme il n'était pas homme à se promener longtemps *incognito* dans un cimetière ou dans la foule des marchands et des mariniers, il s'empressa d'aller saluer l'ambassadeur de France, le général Sébastiani, qui, le recevant comme un souverain de lettres, réclama l'honneur d'être son hôte et son guide. Ce fut dommage. Le général diplomate, tout entier à son rôle officiel, ne songeait qu'à une alliance turco-française pour combattre l'Angleterre et la Russie. Il ne montra Constantinople à Chateaubriand qu'à travers des arrière-pensées politiques : « Quand je contemplais les arbres et les palais du sérail, dit Chateaubriand, je ne pouvais me défendre de prendre en pitié le maître de ce vaste empire. » Ce maître était le sultan Sélim III, dont les uns ont fait un sage, les autres un lâche, et qui devait mourir étranglé. Le séjour de Constantinople, ainsi présenté à toute heure du jour et de la nuit, ne tarda pas à fatiguer Chateaubriand. Il était trop choqué, dit-il, du contraste entre les peuples et ces lieux magnifiques : « Je n'aime, ajoute-t-il, dans une de ses phrases où il se dresse tout d'une pièce, à l'admiration de ses contemporains et de la postérité, je n'aime à visiter que les lieux embellis par les vertus ou par les arts. »

Plus de vingt-cinq ans après, Lamartine qui, pour se consoler de n'être pas nommé député, voyageait comme un prince, s'arrêta à Constantinople, à la suite de sa tournée orientale et de son entrée à Jérusalem. Escorté de vingt cavaliers, équipés à ses frais, il avait vu s'ouvrir toutes les villes devant lui. La mort de Julia, de sa fille unique brusquement emportée à Beyrouth, fit de cette marche, pareille à celle d'un émir, — et c'était le nom dont on le saluait, — le triste et silencieux retour d'un père qui pleurait son enfant. Ce fut au milieu de ce chagrin, au mois de mai 1833, que, debout sur le pont du navire, il salua Constantinople : « C'est là, écrivait-il, que Dieu et l'homme, la nature et l'art, ont placé ou créé de concert le point de vue le plus merveilleux que le regard humain puisse contempler ; je jetai un cri involontaire, et j'oubliai le golfe de Naples et tous ses enchantements. Comparer quelque chose à ce magnifique et gracieux ensemble, c'est injurier la création. »

Doucement emporté sur un canot qui s'avançait le long de ces murailles où s'appuient les terrasses d'immenses jardins, en face des palais, des kiosques, des portes dorées s'ouvrant sur la mer ou des batteries de sombres canons, Lamartine, dont la prose élégante et sans effort ressemble à la promenade d'un cygne sur un lac, constate, avec un mélange de grâce et d'indolence, que chaque coup de rame porte le regard et l'âme à un aspect et à une impression opposés. Il passe, il continue, il se perd vers les collines de Galata et de Péra. Des petites barques, des caïques conduits par un ou deux rameurs en manches de soie, se croisaient, se heurtaient sans se renverser et, à leur approche, des nuées d'albatros, pareils à de beaux pigeons blancs, se levaient de la mer pour aller se poser plus loin et se faire bercer par la vague.

Mais ce poète, qui n'a vu dans la nature qu'un thème à méditations spiritualistes, avait, comme Chateaubriand, le désir de gouverner les hommes, bien que la France fût encore à un siècle et demi de ses idées, disait-il avec amertume. Il suffit que les ambassadeurs de France et d'Autriche vinssent lui offrir quelques journaux et quelques brochures pour que sa description de Constantinople fût brusquement interrompue. Les visées de l'homme politique, — évincé par les électeurs de Dunkerque et de Toulon, et que le poète Barthélemy avait renvoyé dédaigneusement aux électeurs de Jériko, — se traduisent brusquement dans son livre par un plan de politique européenne et par l'exposé d'un catéchisme social. Il est vrai que cinq jours après, au premier clair de lune, Lamartine, reprenant son rôle de poète-touriste, allait s'asseoir sous les cyprès qui ombragent les tombes des musulmans.

Là, dans une pose méditative, une pose à frontispice, pendant que les kiosques blanchissaient et que les vieilles murailles des palais sortaient du vert obscur des platanes, il passait en revue l'histoire de la Turquie. Mais, soit qu'il montât sur la terrasse de sa maison, pour mieux voir le groupe entier des collines de Péra et de Galata, soit qu'il longeât la côte d'Europe ou la côte d'Asie, il éprouvait le besoin de s'élever de temps en temps vers Dieu, « cet infini, dit-il, qui reçoit tout, qui absorde tout, qui rend tout ». Souvenirs, impressions, pensées, tout se terminait par cette prière intime : « Écoutez ! Seigneur, c'est le poète qui s'adresse à vous. »

Gérard de Nerval n'avait pas la prétention, quand il gagna l'Orient, de faire à son tour un voyage de grand homme. Il était plus modeste, il obéissait simplement à son instinct migrateur. Cet instinct ne lui avait pas

toujours réussi. Les habitudes qu'il prenait dans un pays étranger étaient parfois gênantes. C'est ainsi qu'il acheta en Égypte, dans un lot d'esclaves abyssiniennes, moyennant six cent vingt-cinq francs, prix fort, une femme dont l'éclat des yeux sous leurs paupières obliques, la blancheur des dents et les cheveux d'un ton d'acajou le rendirent absolument fou, bien qu'elle eût sur la poitrine un tatouage qui représentait le soleil et que l'aile gauche de son nez fût percée pour recevoir un anneau.

« Je demandai son nom, raconte Gérard de Nerval dans son *Voyage en Orient*. « Z' n' b' ! disait le marchand, tout en répétant d'un ton de connaisseur : « Bono ! bono ! » Gérard de Nerval mit un certain temps à se rendre compte que ce Z' n' b', que cet éternuement de trois consonnes signifiait Zeynab. Il voulut la convertir et l'éduquer. M. Maxime Du Camp assure qu'il l'épousa. « Lorsque je lui disais, raconte M. Maxime Du Camp dans ses *Souvenirs littéraires* : « — Comment était votre femme ? Il me répondait de sa voix douce : — Elle était toute jaune. — Et qu'en avez-vous fait ? — Ah ! voilà, nous ne nous comprenions pas très bien, elle m'a beaucoup battu et je l'ai répudiée. »

Redevenu libre, il fut ravi, à Constantinople, de se promener dans une rue populeuse, bordée de pâtissiers, de barbiers, de bouchers et de cafetiers. Il parcourait les bazars, touchait les meubles incrustés de nacre, marchandait des étoffes brodées. Il aimait le luxe et les bibelots, prêt à souffrir la faim pour acheter quelque épingle ou quelque bague qui le tentait. Plein de rêverie et de mysticisme, il s'imaginait revivre à Constantinople quelque existence antérieure. Il aimait à prendre tous les costumes. On le vit tour à tour habillé en Arménien et coiffé d'un bonnet d'astrakan, puis un autre jour remplacer ce costume sombre par quelque chose d'éclatant. Drapé superbement, il mettait autour de son front un mouchoir de soie rayé d'or. Quelque agréable que soit cette existence de parade, on ne peut pas toujours s'habiller comme un roi mage et vivre en mangeant des pastèques dans les bazars turcs. Gérard de Nerval dut revenir à Paris en 1844 et tourner la meule du feuilleton, selon le mot de Théophile Gautier, qui lui céda momentanément sa place dans le journal *la Presse*, pour se donner des vacances de touriste.

***

Théophile Gautier était comme un Oriental dépaysé en France. Tout lui déplaisait ici : notre costume d'abord « cet horrible, ce hideux costume moderne », a-t-il écrit à plusieurs reprises, « domino funèbre, reprenait-il encore, inventé par l'envie et la laideur et sous lequel on ne reconnaît ni les riches ni les beaux. » Le fameux gilet rouge porté à la représentation d'*Hernani*, Gautier le commanda par amour de la pourpre. Dès qu'il fut en Espagne, il voulut une culotte avec guêtres de cuir ouvertes sur le côté et une veste en drap brun enjolivée de broderies. Au beau milieu du dos s'étalait un pot de fleurs. En Turquie, il se coiffait d'un fez rouge et s'enorgueillissait, grâce à sa barbe et à son teint basané, « de n'avoir pas l'air trop scandaleusement parisien ». Ce qui lui paraissait plus insupportable encore que la redingote et l'habit noir, c'étaient les mœurs bourgeoises, dans le sens épais du mot, avec leurs défiances tâtillonnes, leurs préjugés implacables et le désir permanent du bien-être matériel qui consiste, écrivait-il encore dans une de ses pages dispersées, « à garnir d'acajou et de pendules affreuses un certain nombre de chambres ». Pour se distraire et se venger, il se jetait dans des théories énormes, dites d'une voix lente et imperturbable. Notez que dans la vie ordinaire, cet Oriental aux longs cheveux bouclés, tel que M. Bergerat l'a peint dans son livre de disciple et de gendre, avait la bonté d'un enfant. Un jour, à propos d'une pièce ironique de Scribe, intitulée *O amitié !* où Gautier trouvait que la nature humaine était calomniée, ce bon Théo, comme l'appelaient ses intimes, écrivait : « Nous avons rencontré des cœurs loyaux, sensibles, honnêtes, d'une insouciance parfaite, d'un désintéressement exquis. » Et, après s'être félicité d'avoir trouvé un véritable ami, il ajoutait : « Jusqu'à présent, nous avons vécu dans des mondes très variés, dans la bohème et ailleurs, et nous sommes encore à la recherche d'une canaille. »

Il est vrai que Gautier pénétra peu dans les recoins de la caverne humaine. L'homme, pris dans le sens collectif, lui était parfaitement égal. Il le disait, dans ces termes précis, aux Goncourt, qui ont conservé minutieusement les moindres monologues de leurs contemporains célèbres et ramassé les miettes de toutes les conversations tenues au dîner Magny. « Dans les drames, reprenait Gautier, quand le père frotte sa fille retrouvée contre les boutons de son gilet, ça m'est absolument indifférent : je ne vois que les plis de la robe de sa fille. » Et, dans une phrase plus précieuse, digne d'être recueillie, car elle résume tout le talent de Gautier : « Je suis, disait-il, un homme pour qui le monde visible existe. »

Gautier partit pour Constantinople en 1852. Bien qu'il attendît anxieusement chaque semaine quelques fonds pour subsister jusqu'au chapitre suivant, nulle trace de ces préoccupations ne perce dans ces pages sereines. Il semblerait même que Théophile Gautier eût pris dans ce pays l'oisiveté solennelle et contemplative des vieux Turcs. Sa plume ne trahit pas la moindre hâte. Sa petite écriture fine et serrée reste toujours la même. Il se complaît visiblement dans ses descriptions. Aussi la vue de Naples, que Chateaubriand avait préférée, dans une petite note écrite au bas de son *Itinéraire*, à la vue de Constantinople, semble-t-elle à Gautier peu de chose, quand il regarde, selon ses expressions, la grande ville couchée sur « le divan de ses collines, la tête couronnée de coupoles et de mina-

rets et laissant tremper ses pieds dans une eau de saphir et d'émeraude. »

Si les incidents de sa vie privée et difficile lui paraissaient indignes de provoquer la moindre confidence, il éprouvait le même dédain pour les idées générales. La question d'Orient le laissait aussi indifférent à Constantinople que l'indépendance italienne l'avait peu intéressé à Venise. On lui reprocha souvent cette insouciance superbe. Cette même année 1852, un critique improvisé pour la circonstance, M. Alfred Crampon, le harponna, en pleine *Revue des Deux Mondes*, dans un article dédaigneux, publié sous ce titre : *les Fantaisistes*. Ces attaques le poursuivirent longtemps même après sa mort, et il n'y a pas plus de sept ans, Edmond Scherer, à la fin d'une préface, allait jusqu'à dire que Théophile Gautier avait été « l'écrivain le plus étranger qui fût jamais à toute conception élevée de l'art aussi bien qu'à tout emploi viril de la plume ». Éternels reproches de ceux qui exigent d'un écrivain autre chose que ce qu'il veut et que ce qu'il peut donner!

La physionomie pittoresque de Constantinople, Gautier l'a rendue merveilleusement. De toutes les villes qu'il a traversées, ce fut peut-être celle qui devait lui laisser le plus de regrets. Dans ce milieu il se sentait chez lui. Partout ailleurs il avait la nostalgie de l'Orient. La mort elle-même, cette mort qu'il redoutait tant, se dépouillait de son horreur lorsqu'il était à Constantinople. Lui qui, dans sa jeunesse, en revenant du Père-Lachaise et en songeant à la première nuit d'une jeune fille seule dans la sombre fosse, avait imaginé, dans une de ses poésies, un dialogue lugubre entre le ver du tombeau et cette fiancée se débattant contre un baiser de mort, traversait les cimetières turcs avec une secrète douceur. Le champ des morts de Scutari, au milieu d'immenses bois de cyprès; ces petits poteaux de marbre surmontés d'un turban et qui indiquent que des milliers et des milliers d'êtres reposent dans ce coin de terre; la vue successive de ces bassins minuscules où viennent boire les colombes; le roucoulement triste et doux qu'il ne cessait d'entendre, tout provoquait dans son âme de poète une si douce rêverie qu'il se serait volontiers endormi pour toujours à l'ombre de ces arbres.

Dans sa petite maison de Neuilly, la plupart des tableaux qui lui avaient été donnés représentaient un sujet d'Orient. Lui-même, croisant volontiers les jambes à la turque, entouré de chats qui lui inspiraient, disait-il, une tendresse de brahmane, se reportait dans ses longs rêves mélancoliques vers ces pays dont il semblait être exilé.

Après la Commune, quand, le teint pâli, déjà touché par la mort, la démarche vacillante, il se traînait au milieu des ruines qu'il a si éloquemment décrites, il disait à son vieil ami Du Camp : « Si je connaissais un bon Turc qui aimât les vers français, j'irais m'établir chez lui à Constantinople; en échange de quelques sonnets à la gloire du Prophète, je lui demanderais un plat de pilaw pour manger, un tchibouck pour fumer, un tapis pour m'étendre, et je tâcherais d'oublier que j'appartiens aux races d'Occident. »

La dernière image qui reste de lui est une photographie que l'on aperçoit encore chez les marchands de célébrités, sous les arcades de la rue de Rivoli. Vu à mi-corps, enveloppé dans une sorte de vêtement moitié paletot, moitié robe de chambre, il apparaît avec son bon et doux regard, sa forte tête coiffée d'une calotte turque.

*
* *

Après avoir étudié les grandes toiles de Théophile Gautier sur Constantinople, on peut s'amuser à parcourir les croquis charmants et légers d'Edmond About. Il avait une toute autre façon de voir et de sentir. Il partait en touriste, le sourire aux lèvres. Qu'il peignît la Grèce du roi Othon, la Rome de Pie IX, l'Égypte d'Ismaïl-Pacha, il prenait gaiement ses notes et les faisait éclater, au retour, dans un livre à la fois brillant et bruyant. La physionomie mobile, les yeux pétillants de malice, le nez quêteur, la lèvre mordante, toujours prêt à trouver en toutes choses le mot du commencement et de la fin, il aimait le tapage et promenait partout sa curiosité infatigable. Les lettres, les arts, les grandes questions économiques étudiées à ses moments perdus, il n'était rien qu'il n'abordât et ne commentât dans son style d'une netteté de cristal. Polémiste armé de pied en cap, il avait toujours, comme il le disait lui-même, à la disposition de qui voulait les lui demander, des coups de poing pour les préjugés, des coups d'épaule pour le bien. Comme il pensait que le monde est assez grand pour intéresser l'esprit le plus en éveil, sans trop s'inquiéter des hypothèses plus ou moins consolantes ou plus ou moins menaçantes du monde surnaturel, il s'enfermait dans ces limites terrestres et cherchait les meilleures solutions aux problèmes de tous les jours. Ses idées de justice, son désir de paix, son besoin de logique, lui firent croire, avant 1870, que le règne du progrès ne tarderait pas et qu'un pacte européen garantirait l'indépendance de chaque peuple par la solidarité de tous. La guerre renversa brutalement ses rêves humanitaires de fraternité universelle. Il se réveilla plus Français que jamais, étant Lorrain par sa naissance et Alsacien par son choix. Vous rappelez-vous, au milieu de ses livres d'une valeur inégale, mais tous écrits d'une prose limpide et rapide, qui courait à travers le sujet quel qu'il fût, — roman, nouvelle, fantaisie, thèse agricole, lettres de bon jeune homme, sans compter quelques variations politiques, — vous rappelez-vous son recueil de simples articles réunis sous ce titre : *Alsace?* livre d'un témoin et d'un vaincu, plein de fière tristesse, dédié à son fils, « pour qu'il se souvienne ».

Les contemporains qui se contentent de juger superficiellement les choses et les hommes n'ont pas vu qu'il y avait parfois sous cet esprit moqueur une sensibilité très fine. Ils n'ont pas vu davantage ou n'ont pas voulu voir qu'il y avait dans cette vie, traversée par tant de préoccupations diverses, un sentiment fixe : faire aimer la France, dont il représentait si souvent le bon sens, le don d'agréer infus avec l'esprit. Mais j'oublie qu'il ne s'agit, en ce moment, que de sa tournée à Constantinople.

Ce devait être le but de son dernier voyage et le sujet de son dernier livre. La Société internationale des wagons-lits, voulant organiser un train qui irait de Paris à Constantinople en quatre-vingt-deux heures, invita, au mois d'octobre 1883, un certain nombre de personnes à faire ce trajet rapide et garanti sans secousse. Étaient présents, à sept heures et demie du soir, au départ de l'Orient-Express, les directeurs des grandes compagnies de chemins de fer, le ministre belge des travaux publics, et, dans un état-major de journalistes, About et M. de Blowitz. Tous deux se connaissaient simplement de vue. Les petites anecdotes, inventées et colportées par les causeries de cercles et de fumoirs, avaient fait naître dans leur esprit quelques préventions mutuelles. Toutefois, le fait que le correspondant du *Times*, né en Autriche, s'était fait naturaliser Français en 1870, dans la sombre et première période des jours de défaite, quand peu d'étrangers revendiquaient l'honneur de lier leur sort au nôtre, disposait, en dépit d'insinuations perfides, assez favorablement About pour ce personnage qui, tout en tenant beaucoup de place dans le train, se montrait bon prince, heureux de vivre, de causer gaiement et de tenir tête à tout le monde. On se mit à dîner pendant que le train glissait à une vitesse de 80 kilomètres à l'heure, sans qu'aucune trépidation dérangeât les petites tables servies. About et M. de Blowitz, aussi bons convives l'un que l'autre, échangèrent quelques attaques et quelques ripostes pleines de cette ironie légère qui rend la camaraderie facile, même dans le désaccord des idées. Aussi M. de Blowitz, dans le livre à toute vapeur et qui touche à tout, publié sous ce titre : *Une course à Constantinople*, disait-il, dès les premières pages : « M. Edmond About est un des hommes dont on a le plus médit. » About écrivait à son tour, presque au début de son volume *De Pontoise à Stamboul* : « M. de Blowitz gagne à être connu. »

A Constantinople, About admira les effets de soleil sur les palais, les villas et les kiosques. Il traversa le Bosphore dans un de ces caïques dont la légèreté et l'éclat lui plaisaient. Il flâna dans la ville, s'arrêtant avec une joie d'artiste devant un reste de palais, un débris de forteresse, un coin de pavillon, une grille de fer ouvré, un petit bout de jardin qui lui rappelait, disait-il, les contes orientaux du bon temps, le mariage de la princesse avec un barbier jeune et beau, les amours mélodieuses et embaumées du rossignol et de la rose. Mais ce n'était pas ces murailles ou les fontaines qui l'intéressaient le plus. Dès l'entrée du Bosphore, il songeait à la place qu'a tenu Constantinople dans l'histoire du genre humain. Et il ajoutait : « Tout n'est pas fini, puisque Constantinople est le centre autour duquel gravite depuis un siècle au moins la politique européenne. » Dès qu'il vit le correspondant du *Temps*, ce fut pour l'accabler de questions : « Que sommes-nous ici? Qu'y faisons-nous? Comment y sommes-nous vus et traités? Que devient l'influence française en Turquie? — Toujours ce mot français sur les lèvres et dans le cœur. A maintes reprises, il s'efforce de persuader que la France est la seule amie désintéressée de l'empire ottoman. Il vante le collège de Galata-Séraï, fondé par M. Duruy, dans l'intérêt de l'influence française et où, en 1883, sept cents élèves menaient de front l'étude du turc et du français. Mais ne nous leurrons pas, mes amis, écrivait-il, en montrant que depuis la guerre de 1870 l'invasion sournoise des Allemands continue. Ils ont commencé par envoyer à l'armée turque des officiers instructeurs et, peu à peu, ils ont eu la main dans les ministères. A un banquet officiel où tout le monde était étoilé, cravaté ou traversé de décorations, About portait un toast politique aux paysans, aux ouvriers et aux soldats turcs.

*
* *

Après tant de façons de parcourir un pays et de le regarder sous des angles si différents, on pouvait croire que bien peu de chose resterait à dire. Les phrases descriptives et pleines de recommencements de Lamartine, la flânerie de Gérard de Nerval, l'admirable vision de Théophile Gautier, la curiosité rapide et nettement satisfaite d'Edmond About, n'avaient-elles pas épuisé le sujet? Pierre Loti l'aborda à son tour. Il le renouvela au point de sembler avoir été le premier à connaître l'art de décrire. Dans *Aziyadé*, dans *Fantôme d'Orient*, dans la récente description de Constantinople, Loti nous a montré une dernière fois le grand Stamboul à travers son âme. Ame de poète, douée de la sensibilité la plus vive, la plus frémissante. Ce n'est plus seulement un homme pour qui le monde visible existe, c'est un homme qui n'existe que pour le monde visible : « Nous sommes en présence d'une âme qui s'est si bien livrée en proie au monde extérieur, écrivait M. Jules Lemaître dans *les Contemporains*, que cette âme est capable de vivre toutes les vies et qu'elle se prête à tous les avatars. »

Loti change en effet d'âme, selon les climats, comme un serpent change de peau. Parfois, dans le même pays, il se complaît à endosser des personnalités diverses, comme il aime à endosser des costumes différents. A Constantinople, en 1876, caché dans un vieux faubourg, il s'appelait tour à tour Loti, Arif et Marketo. « Qui me rendra ma vie d'Orient, écrivait-il dans son premier livre, ma vie libre et en plein air, mes

longues promenades sans but, et le tapage de Stamboul? Partir le matin de l'Atmeïdan pour aboutir la nuit à Eyoub; faire, un chapelet à la main, la tournée des mosquées; s'arrêter à tous les cafedjis, aux turbés, aux mausolées, aux bains et sur les places; boire le café de Turquie dans les microscopiques tasses bleues à pied de cuivre; s'asseoir au soleil et s'étourdir doucement à la fumée d'un narguilhé; causer avec les derviches ou les passants; être soi-même une partie de ce tableau plein de mouvement et de lumière; être libre, insouciant et inconnu; et penser qu'au logis la bien-aimée vous attendra le soir. »

La bien-aimée était Aziyadé, la chère petite Aziyadé, l'esclave circassienne aux yeux verts, le visage caché par un voile blanc et qui était venue d'un harem de Salonique partager la vie de ce lieutenant de vaisseau dans ce petit logis perdu et paisible. Il y a déjà dans ce premier tableau un dépouillement de personnalité qui vous fait vivre de cette existence nouvelle. On entre pleinement dans cette âme orientale. On est enveloppé des sentiments, des usages, des mœurs de là-bas. Mais ce qui achève de donner à tout cela une intensité d'impressions extraordinaires, c'est qu'à côté de cette vie goûtée, cherchée, dépeinte dans tous ses raffinements, il y a une désolation continue qui traverse toutes ces heures de tendresse, toutes ces nuits d'amour. De même qu'un hibou vola sans trêve au-dessus de la petite barque qui emportait un soir Loti et Aziyadé et qu'il voltigeait encore au-dessus d'eux quand ils amarrèrent sans bruit, dans l'obscurité profonde, leur caïque à l'échelle d'Eyoub, et que, dans leur chambre fermée à clef, — la lourde portière blanche et rouge une fois tombée, — au milieu de la douce chaleur embaumée de pastilles du sérail et d'eau de roses, le hibou chantait encore dans un platane, sous leurs fenêtres, pendant qu'Aziyadé pleurait d'effroi, — de même il y a dans toute l'œuvre de Loti ces tristes oiseaux de la nuit qui passent et repassent d'un vol silencieux.

« Un temps viendra, écrivait Loti dans *Aziyadé*, où de tout ce rêve d'amour rien ne restera plus; un temps viendra, où tout sera englouti avec nous-mêmes dans la nuit profonde; où tout ce qui était nous aura disparu, tout jusqu'à nos noms gravés sur la pierre... » Cette phrase mélancolique, il la répète presque textuellement deux ou trois pages plus loin comme un refrain obsédant.

Après une de ces absences qui sont pareilles à une préface de la mort, il revint sous ce ciel pur, il traversa cette mer bleue, et son cœur battit devant l'horizon frangé de mosquées et de minarets. Il apprit qu'Aziyadé était morte doucement, lentement, sans une plainte, en pensant, la pauvre petite esclave circassienne, à celui qu'elle avait tant aimé. Elle était morte de ce souvenir et de cette douleur. Elle reposait à jamais sous une borne de marbre, peint en bleu d'azur, dans le grand cimetière de Kassim-Pacha. Car à la fin du premier roman, Aziyadé est déjà morte. Passage imaginaire, dit Loti dans *Fantôme d'Orient*, dénouement ajouté parce qu'il lui semblait, avec ses idées d'alors, qu'il fallait une fin comme celle-là. Près de cette tombe où il allait pour la première fois, et qu'il devait avoir tant de peine à retrouver dans le second volume, au milieu de la tristesse « douce et grandiose » de ce cimetière d'où l'on aperçoit la Corne d'or, Loti a décrit le calme mystérieux de ce soir d'été. Il l'a fait avec cette science des mots les plus fuyants, les plus insaisissables, — bien qu'il se plaigne un peu trop de ne jamais les trouver, — mots qui viennent s'ajuster, avec une exactitude parfaite, à ses sentiments, à ses rêveries, à ses regrets, à ses impressions les plus changeantes. Et toujours Loti et Aziyadé au premier plan et dans le fond une réduction de Constantinople. Aussi, comme il le dit très sincèrement dans ce dernier chapitre, tout humide encore de l'imprimerie, qu'il vient de faire paraître sur la patrie turque: « Comment pourrais-je parler de cette ville avec l'impartialité qu'il faudrait? J'y retrouve à chaque pas des souvenirs de jeunesse et d'amour. Comment les jugerais-je? Je les adore!... »

Ainsi tout se symbolise à travers cette sensibilité un peu maladive. Ainsi s'est renouvelé, grâce à lui, le sentiment de la nature. La nature, Chateaubriand en faisait une comparse; Lamartine la décrivait avec une complaisance qui se terminait invariablement par l'hymne d'un poète à Dieu; Gérard de Nerval la traversait en rêveur qui se croyait peintre de mœurs; Théophile Gautier ne songeait qu'à la bien regarder et à la refléter; Edmond About la considérait avec la pensée d'un philosophe qui voudrait la rendre plus clémente et plus douce à l'homme; Loti enfin la dépeint avec l'arrière-pensée incessante de la suite infinie du temps, du « rien instable » que nous sommes et du peu de poussière que nous serons. Toute son œuvre est hantée par l'idée fixe de la mort, par la perspective de « l'absolue nuit noire », de « l'universel et irrémédiable néant ». Parmi les formes de pessimisme, pessimisme des êtres d'ambition dont la vie ne répond pas aux désirs plus ou moins légitimes et qui voient le monde entier à travers leurs mécomptes; pessimisme de la race plus intéressante des êtres de sentiment qu'un chagrin a terrassés et qui, n'ayant vécu que pour un autre, ont perdu les raisons de vivre; pessimisme enfin des philosophes qui, se dégageant de toute considération personnelle, considèrent l'ensemble des biens et des maux répandus sur la terre et concluent en disant que l'existence est un mal ou une duperie, le pessimisme de Loti est d'une nature toute spéciale. Loin de mener à la démission de soi-même, il se traduit à la fois par une curiosité de tout voir, un besoin de tout sentir, une passion de tout exprimer et en même temps par l'affreuse, l'incessante pensée qu'il n'y a

rien au delà; que, « quand nous mourons, ce n'est que le commencement d'une série d'autres anéantissements partiels... Ceux qui nous aimaient meurent aussi; toutes les têtes humaines, dans lesquelles notre image était à demi conservée, se désagrègent et retournent à la poussière. » Que de fois ce mot poussière revient dans l'œuvre de Loti! Sombre poussière, finale poussière, poussière d'hommes, poussière des peuples, ce mot et cette image, il les répète tristement. Dans sa dernière vue de Constantinople, à la fin même du chapitre, il nous reparle encore du « gouffre de poussière ».

R. Vallery-Radot.

UNE HISTOIRE DE PARISIEN (1)

Nouvelle.

Un détail encore rassurait Mareuil : elle n'était pas mondaine. Les réceptions, les dîners en ville, le jeu des relations, les histoires courantes et la médisance ne l'intéressaient pas. Elle aimait les toilettes pour le plaisir d'en avoir beaucoup et d'en changer, non pour la satisfaction de la coquetterie, ni pour éclipser d'autres femmes. « Voilà l'essentiel, pensait Pierre confiant dans sa vieille expérience de Parisien. Le reste n'est rien et, en tout cas, coûte moins cher. »

Parmi ses connaissances, Berthe préférait les Dufayet et les Vignot, qui formaient un groupe de familles se fréquentant sans relâche durant l'année. C'étaient d'anciens amis du père Mareuil, que le fils, étant garçon, avait négligés complètement : il se bornait à envoyer sa carte au jour de l'an ou bien lorsque quelqu'un des leurs mourait. Il leur présenta sa femme, qu'ils accueillirent avec les marques de l'affection la plus cordiale, et Berthe se plut aussitôt dans ce milieu aimable et familier, d'où la pose et la contrainte semblaient bannies. Il y avait cinq ou six dames et autant de messieurs, parents ou intimes. Tous étaient riches et ne se privaient d'aucun plaisir.

Les Dufayet étaient rentiers et les Vignot tenaient un grand magasin d'horlogerie, mais songeaient à se retirer avant peu. Berthe s'attacha particulièrement à Mme Dufayet, la jeune, dont le caractère avait quelque rapport avec le sien, car elle était rieuse, assez bavarde et pleine de caprices.

Ils se réunissaient plusieurs fois par semaine. Après le dîner, une dame se mettait au piano ; mais comme ils détestaient tous la musique sans oser l'avouer, au bout d'un quart d'heure on dressait des tables de jeu. Hommes et femmes jouaient ensemble, au baccara, au rams, au poker. Cela durait souvent jusqu'à deux heures du matin, principalement le samedi, les Vignot n'ouvrant pas leur boutique le dimanche.

Berthe eut bientôt, parmi eux, la réputation d'une joueuse excellente, désintéressée dans le gain, parfaitement insensible à la perte. Le fait est que, tout en retournant les cartes avec des gestes fébriles, les yeux luisants, les joues rouges, elle dédaignait l'enjeu et ne se passionnait vraiment que pour le hasard des combinaisons, quoiqu'il y eût parfois sur le tapis des sommes qui n'auraient pas été déplacées dans un tripot. Elle apportait en outre, au jeu, une délicatesse rigoureuse, et se serait crue humiliée de profiter du moindre avantage, ce que les joueurs les plus sévères n'hésitent pas à faire, à l'occasion. Deux jeunes gens, le frère de Mme Vignot, étudiant en droit, et un cousin des Dufayet qui était à la Bourse, se plaisaient à jouer contre elle et à lui gagner leur argent de poche.

Mareuil ne se mêlait guère à ces parties, ayant joué si gros jeu dans sa carrière de viveur qu'il méprisait ces petites sommes. Il se contentait d'habitude de fumer des cigares, en commentant les coups, d'un ton détaché.

En rentrant, il demandait négligemment à sa femme :

— As-tu perdu ou gagné, ma chérie?

Elle répondait en riant :

— Ma foi, je n'en sais rien ; je crois que j'ai perdu, pourtant.

— Combien?

— Oh! une misère, cent cinquante francs peut-être, même pas...

— Et hier?

— Oh! hier, encore moins... trois louis...

— Bon!

Quand elle gagnait, à de rares intervalles, car elle n'avait ni prudence ni ce que les spécialistes appellent la conduite, elle achetait immédiatement un bibelot d'un prix fort supérieur à son bénéfice, en disant : « Autant que je ne reperdrai pas. » Et elle regardait Pierre en hochant la tête avec fierté, de l'air d'une ménagère qui réalise une économie ingénieuse.

Mareuil, lui, passait sur le boulevard et dans les cercles pour l'homme le plus heureux de Paris; il en avait les apparences, la mine calme, l'œil reposé, la parole indulgente. Il plaignait ses anciens camarades de fête continuant leurs rudes travaux et leurs ébats toujours pareils, et tirait quelque vanité de sa propre situation. On le surprenait même à conseiller le mariage aux célibataires avec qui il engageait des discussions :

— Ah! parbleu, si vous épousez une petite bourgeoise, pot-au-feu, ennuyeuse, de mauvaise humeur, vous êtes perdus, évidemment. Mais le mariage bien compris, le mariage moderne, gai, fantaisiste, parisien, tout est là. Ainsi moi, vous me voyez rarement

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

au cercle, je ne taille pas une banque par semaine, et vous vous dites : « Voilà un garçon rangé. » Eh bien, mes enfants, je le suis peut-être moins que vous, rangé! Et j'ai des distractions rudement plus piquantes et variées...

Ces discours soulevaient des contradictions nombreuses. Mais, en réalité, malgré ses développements sur la fantaisie et le parisianisme, Mareuil, à son insu et insensiblement, se rangeait. S'il taillait moins de banques, c'est qu'il était plutôt un joueur désœuvré qu'un joueur endurci et qu'aussi il avait un meilleur emploi de ses revenus; s'il venait moins au club, c'est que, sans qu'il s'en rendît exactement compte, il était un peu fatigué par quinze ans de promenades entre les mêmes murs tapissés d'étoffes immuables; et s'il s'était détaché de tout cela, c'est parce que sa femme et ses occupations de ménage suffisaient à emplir son esprit.

Et lentement, de jour en jour, par mouvements inaperçus, il se prenait dans ce piège de la régularité des repas où sont venues sombrer tant de belles existences de noceur.

Ce second voyage à Monte-Carlo, qui était chez Berthe une idée fixe, ne lui inspirait qu'un enthousiasme médiocre. Il s'y décida pourtant vers la fin de janvier : le résultat en fut désastreux. La moitié environ d'une année de ses revenus disparut en huit jours sous les palettes des croupiers. Berthe, touchée de la tristesse de son mari, crut parer cette catastrophe par une résolution énergique. Elle déclara que, dorénavant, elle se priverait de cheval et de voiture, et on vendit l'attelage.

Mais, en février, elle toucha dans une course suburbaine, *Matador* à quatorze contre un, et Mareuil lui-même fut d'avis que cet argent ne pouvait être employé qu'à racheter un nouvel équipage.

L'été vint. Ils firent ce qu'ils avaient fait l'année précédente. En se rendant d'Aix-les-Bains à Trouville, ils s'arrêtèrent à Dijon et reçurent les compliments du professeur Billot. Celui-ci trouva Berthe extrêmement changée et à son avantage : elle s'était arrondie de corps et de figure. Ses lignes frêles de jeune fille, ses traits fins et comme à peine tracés s'étaient enfuis. Mais c'est surtout son langage et l'incohérence de ses idées qui le frappèrent. « Comment! se dit-il, toutes ces choses baroques étaient renfermées dans cette petite pensionnaire qui avait l'air d'un joli oiseau! » Et il essaya, mais en vain, de rattacher cette observation à un système quelconque de philosophie.

Il se borna alors à féliciter Mareuil d'une transformation aussi agréable.

— Voilà la vie! répondit Pierre avec assurance.

Il se laissa conduire pendant quatre mois de casino en casino, à travers les stations balnéaires qui forment les étapes du parisianisme d'été, d'abord content, puis résigné, puis exténué. Il revint à Paris avec de vagues douleurs à l'estomac et certaines inquiétudes dans l'esprit.

Cette fois-ci, la brèche était assez importante pour nécessiter une réforme immédiate. Mareuil la conseilla doucement à sa femme, en établissant le compte approximatif des pertes et gaspillages de l'année. Il cita un chiffre.

— C'est impossible! s'écria Berthe.

Il alla chercher une feuille de papier, une plume et de l'encre et entreprit des calculs.

— Oh! non, mon chéri, je te crois. Eh bien, qu'est-ce qu'il faut faire? Dis-le-moi, va, je serai raisonnable.

La voyant si pleine de bonne volonté, il la rassura :

— Le danger n'est pas encore très grave. Cependant, mon amie, avec les virements auxquels j'ai dû me résoudre, la vente que j'ai effectuée de certaines actions et les pertes qui en ont résulté nécessairement, je constate, depuis un an et demi que nous sommes mariés, un déficit d'à peu près deux cent mille francs. J'ajoute, continua-t-il en souriant, qu'il n'y a pas péril en la demeure. Nous avons cinquante mille francs de rente, au lieu de soixante... voilà tout.

Elle eut une moue qui traduisait le peu d'importance qu'elle attachait à ce détail.

— Notre train d'existence, poursuivit Mareuil, n'a pas besoin d'être modifié, et c'est l'essentiel. Le seul changement qui s'impose est de renoncer provisoirement à Monte-Carlo, à Aix-les-Bains et aux courses...

— Nous y renonçons, c'est convenu, dit Berthe gentiment.

— Quand nous aurons fait des économies, nous rejouerons; mais attendons d'en avoir fait.

Et il songea : « C'est-il assez facile de diriger les femmes! Il n'y a qu'à savoir s'y prendre. »

Ce plan remarquable fut mis en pratique dès le lendemain. Berthe le poussa même jusqu'à vouloir rogner sur ses toilettes d'hiver, et, afin de n'avoir plus rien à « se commander » de la saison, elle les fit faire toutes d'un seul coup. Elle y joignit les chapeaux indispensables, puis, sûre de n'avoir plus grande dépense de ce côté-là, elle se sentit la conscience apaisée. Et, même, elle refusa l'offre d'une loge à une première de la Comédie-Française pour laquelle on s'arrachait les places à prix d'or, dans la haute société parisienne.

Elle se contenta de passer la plupart de ses soirées, tantôt chez les Dufayet et tantôt chez les Vignot, à jouer de petites parties de poker ou de baccara.

— De cette façon, disait-elle à Pierre en souriant, je me distrais et je m'amuse même, et ça ne nous coûte rien. Quand je pense que cette loge à la Comédie nous aurait coûté quatre cents francs! Si ce n'est pas stupide de dépenser quatre cents francs à voir une pièce que nous verrons pour un louis dans quinze jours!...

Pierre se gratta le front et murmura : « Hum ! »

— Quoi, hum ! Est-ce que je n'ai pas raison ?

— Oh ! je ne parle pas de la loge... Pour la loge, tu as bien raison... Mais... sais-tu, ma chérie, ce que tu as perdu, ce mois-ci, dans les petites parties de famille des Vignot et des Dufayet, qui sont des gens charmants, d'ailleurs?...

— Bah ! je n'ai pas compté ; mais c'est peu de chose... je gagne un soir, je reperds le lendemain.

Il tira de sa poche un carnet :

— Tu as perdu trois mille deux cent cinquante francs depuis notre retour, dont deux mille ce mois courant.

— Trois mille !...

— J'ai marqué au fur et à mesure, et je suis peut-être au-dessous de la vérité.

Elle promit de se modérer encore sur ce point. Mais elle avait cette étrange faculté d'oublier instantanément tout ce qu'elle venait de dire et tout ce qu'elle venait de faire ; ses paroles les plus précises, ses plus fortes résolutions n'avaient aucune conséquence, et sa vie semblait divisée en petites tranches d'un quart d'heure, absolument indépendantes les unes des autres.

De même qu'elle gaspillait naturellement, et que l'or filait entre ses doigts comme un courant d'air par une porte, le jeu l'entraînait aussi par une poussée irrésistible. A des époques périodiques, un instinct analogue à celui qui expulse les oiseaux migrateurs la jetait vers les endroits voués à cette passion. Elle y serait allée un bandeau sur les yeux, comme les hypnotisées.

Mareuil se défendait assez mal contre cette sorte de magnétisme. D'ailleurs, deux êtres en lui étaient en hostilité, en contradiction permanente et le neutralisaient : le bourgeois et le viveur. De sang et d'éducation, il était bourgeois, et quand il faisait quelque chose inconsciemment, il agissait ainsi que le premier bourgeois venu, ainsi que son père et son grand-père eussent agi. Dans toutes ses excentricités, on retrouvait le goût du confortable et de la méthode. Son imagination seule était d'un Parisien fantaisiste et paradoxal. Or, en tant que Parisien, il ne pouvait qu'approuver la vie hasardeuse que sa femme l'obligeait à mener, et c'est le Parisien qui écrivait à son ami le professeur Billot des lettres enthousiastes ; en tant que bourgeois, il était parfois assailli de pensées maussades, et il n'aimait pas se déranger brusquement pour aller perdre son argent à la roulette.

Il devait à ce phénomène une étonnante indécision dans tous ses actes. Tantôt il accueillait les folies de sa femme avec une désinvolture supérieure ; tantôt, en constatant une nouvelle trouée dans sa fortune, il avait subitement la gorge sèche. Alors, il se renfermait dans son cabinet et cherchait à établir ses comptes à un sou près, actions, obligations, argent liquide, propriétés. Il n'en possédait qu'une, dans le Poitou, d'où sa famille était originaire. Il en touchait irrégulièrement les fermages, qui consistaient en sommes assez faibles, et il ne l'avait pas visitée depuis son enfance. « Ce n'est pas une valeur, songeait-il, et je voudrais la vendre que je n'en trouverais peut-être pas vingt-cinq mille francs. Il ne faut donc tabler que sur le reste. Or, si nous continuons cette vie-là, avec les prises que je fais sans cesse sur le capital, nous n'aurons plus rien dans cinq ans. Je vais avoir avec Berthe une conversation sérieuse. »

Et il avait avec Berthe des conversations qui duraient des heures entières, après lesquelles l'un et l'autre, d'un commun accord, adoptaient un plan sévère d'économies, renvoyaient un domestique. Jamais elle ne s'insurgeait ni même boudait. Elle acceptait tout de bonne foi. Lui, demeurait très rassuré sur l'avenir. Ils s'embrassaient, et le lendemain ils ne faisaient plus ni l'un ni l'autre aucune allusion à ces réformes ; ou bien ils croyaient accomplir un gros sacrifice en retardant une semaine un voyage à Aix ou à Monte-Carlo.

Ils eurent pourtant, un jour, une petite dispute sans amertume, mais qui était leur première, au sujet du jeune Vignot, l'étudiant en droit.

— Je t'affirme, dit Mareuil à Berthe, que je l'ai vu regardant dans ton jeu. Parfaitement, et je suis prêt à le jurer. C'était pour ce coup où il y avait au moins trois cents francs sur la table. Sais-tu comment cela s'appelle, ça, ma chère? cela s'appelle tricher. Et il n'est peut-être pas le seul dans toute cette bande ! Ainsi, tu t'imagines que j'ai une confiance énorme en Paul Dufayet?...

— Oh ! mon ami ! s'écria-t-elle indignée.

— Eh ! parbleu, fit-il en se radoucissant, je ne les accuse pas de vol. Mais ils jouent mieux que toi ; ils abusent de leur force, ils te grugent... Tu es continuellement fourrée parmi ces gens-là... C'est toujours nous qui payons, quand on va au théâtre et au restaurant... Moi, j'en ai assez. Tu te plais chez eux et, certes, je ne t'empêche pas d'y aller ; mais quant à moi, je ne t'y accompagnerai plus ou, du moins, très rarement ; ce qu'il faut pour les convenances.

Voyant Pierre si affecté, elle eut des remords de le tracasser pour si peu de chose, et, comme si elle n'attendait qu'une occasion, elle devint tout à coup extrêmement menteuse.

*

Il eut alors des surprises fréquentes : des notes de fournisseurs pour lesquelles il avait donné l'argent et qui lui étaient présentées impayées, des dettes de jeu qu'il lui fallut régler : il ne lui faisait que des reproches très tendres.

Berthe vivait maintenant, plusieurs heures par jour, avec Mme Dufayet, la jeune, dont le mari avait mauvais caractère. Elles faisaient ensemble, l'après-

midi, d'interminables parties de bézigue chinois, ou couraient par les magasins, achetant un tas de choses inutiles et dispendieuses, pour passer le temps. Les affaires de leurs ménages respectifs en souffraient; mais tandis que M. Dufayet criait quand ses repas étaient en retard, Pierre supportait ces mésaventures avec résignation.

Il l'attendait tranquillement, devant la table toute servie, en lisant un journal. Elle arrivait le soir, à huit heures, chargée de paquets. Il les examinait d'un œil indifférent.

— Tiens! Juliette m'a accompagnée jusqu'à la porte, s'écriait-elle. Elle va encore avoir une scène de M. Dufayet... Il n'est pas commode... Ah! c'est toi, mon chéri, qui est gentil... Tu ne te fâches pas pour des bêtises pareilles...

Elle se jetait à son cou et, en effet, Pierre aussitôt redevenait gai, insouciant et calme. En tête à tête, ils étaient les deux époux les plus tendres et les plus réguliers du monde. Ils riaient d'un rire enfantin, ils se livraient à des farces conjugales et, parfois, après le dîner, quand il pleuvait, jouaient au piquet jusqu'à minuit. Il arrivait même à Pierre de lui lire des bouts de roman ou de revue, et, à ces moments-là, ils offraient un exemple touchant de paix familiale et douce. Ils ne faisaient jamais la remarque qu'ils n'avaient pas d'enfants.

Une lettre du professeur Billot annonça sa visite prochaine, aux vacances de Pâques. Le soir qu'il sonna à leur porte, ils n'étaient chez eux ni l'un ni l'autre. Il demanda à la femme de chambre :

— Monsieur et madame dînent en ville?

— Pas du tout. Quand monsieur et madame dînent dehors, ils me préviennent toujours.

— Alors vous êtes sûre qu'ils rentreront?

— Absolument. Monsieur peut attendre.

Il attendit jusqu'à huit heures et, comme il descendait, rencontra Mareuil dans l'escalier.

— C'est à cette heure-ci que vous dînez?

— A sept heures et demie, comme tout le monde.

— Il est huit heures.

Mareuil regarda sa montre :

— En effet, il est huit heures; je ne m'en étais pas aperçu.

Berthe ne fit son entrée qu'une demi-heure après, parut très joyeuse en voyant le professeur et dit en manière d'excuse :

— Figurez-vous que j'ai joué au bézigue jusqu'à maintenant.

Durant le repas, très cordial, Billot ne put s'empêcher de songer à diverses reprises : « Ah çà! mais, il est idiot, ce pauvre Mareuil... Il devient gâteux... C'est le bonheur. »

Effectivement, Mareuil était atteint, peu à peu, de ce gâtisme spécial qui fleurit sur nos boulevards. Il était à la fois maniaque et blagueur, rabâcheur et plein de prétentions à l'ironie; il se croyait un scepticisme transcendant, et cela l'ennuyait, malgré lui, que ses repas ne fussent pas prêts à l'heure exacte. Il aimait les aphorismes et il écrivait à Billot : « Mettre de l'imprévu dans la vie conjugale, voilà la solution de l'existence. »

De l'imprévu, le sort lui en réservait. Sa fortune s'écroulait par petits éboulements successifs. Chaque saison, il résistait et se cramponnait; il prédisait la ruine à sa femme, avec des airs navrés et des paroles lamentables. Mais il se heurtait à une indifférence, à une inconscience plus fortes qu'une volonté de fer.

Alors, il s'abandonnait, possédé soudain de la rage de se ruiner lui-même et visiblement, par coups énormes. Il tenta des spéculations maladroites, il retourna à son cercle et tailla des banques avec frénésie.

Une fois, sortant de la salle de jeu, il fut accosté par un ponte qui lui demanda dix francs, n'ayant pas de quoi dîner. C'était l'ancien propriétaire de deux immeubles qui justement se trouvaient sur le boulevard, vis-à-vis du club. Il avait tout perdu au jeu. Mareuil lui donna un louis et eut un serrement de cœur : « Est-ce que je vais arriver un jour à mendier comme ça? » se dit-il.

Cette réflexion le fit tournoyer sur lui-même comme s'il eût reçu une balle dans la tête. Il s'appuya une seconde contre la porte du club, que le valet de pied venait de fermer derrière lui; puis descendit l'escalier précipitamment, sauta dans une voiture et arriva boulevard Malesherbes, tout secoué d'une colère furieuse. La présence de Berthe qui, par hasard, s'y trouvait, transforma sa fureur en une rage froide qui lui crispait les mains :

— Il faudrait pourtant, une fois pour toutes, ma chère amie, nous faire une idée exacte de notre situation, car il est infiniment probable que, dans un an ou dix-huit mois au plus tard, lorsque vous me demanderez de l'argent pour payer votre couturière, je serai obligé de vous répondre que je n'en ai plus, d'argent... Oui, ma chère, c'est ainsi... Nous sommes mariés depuis cinq années, et aujourd'hui, si nous voulons vivre de nos revenus, nous avons juste neuf mille trois cent cinquante francs à dépenser par an... Je répète neuf mille trois cent cinquante francs, c'est-à-dire un capital d'un peu plus de deux cent mille francs. Je ne vous adresse, remarquez-le, aucun reproche... Je vous demande simplement : Qu'allons-nous faire?...

Elle murmura : « Deux cent mille francs, » comme si ce chiffre ne signifiait rien pour elle.

Il reprit :

— Deux cent mille francs, au lieu de onze cent et quelques mille... Plus, ajouta-t-il en ricanant, une propriété dans le Poitou, dont nous recevons chaque automne quelques paniers de fruits que mangent les domestiques.

Elle s'assit, rêveuse :

— Oui, qu'allons-nous faire?

Il poursuivit :

— Nous ferons ce que vous voudrez...

— Mais je ne sais pas, moi, mon ami, je ne sais pas... dit-elle.

— Moi non plus, répondit-il froidement, je ne sais pas...

— Faisons des économies.

Mareuil poussa quelques éclats de rire stridents :

— Ah! ah! oui, je la connais, celle-là. Voilà cinq ans que nous en faisons des économies... Pour faire des économies, il faut de l'argent...

— Eh bien, dit-elle toute décontenancée, décide, réfléchis... Moi, je ne vois rien...

Il reprit :

— Il n'y a rien, en effet...

— Alors, quoi? murmura-t-elle.

— J'ai voulu simplement, ma chère Berthe, vous prévenir que nous n'aurons plus un sou l'année prochaine, en continuant notre existence ordinaire, bien entendu.

Elle se pendit au cou de son mari et l'embrassa :

— Bast! tant pis...

Il la regarda : elle souriait. Alors il déclara :

— Tant pis? Allons, n'en parlons plus... Tant pis!

Et il se promena, les mains derrière le dos, dans l'appartement, en sifflant un air de café-concert.

Ils dînèrent en tête-à-tête, comme s'ils n'avaient eu qu'une petite discussion sur un détail peu important de ménage; et, dès ce jour, Pierre, avec une exaspération méthodique, un acharnement d'enfant ou de fou qui brise des jouets, dégoûté, abruti, se mit à précipiter sa ruine, comme s'il attendait impatiemment l'heure où son dernier billet de mille francs serait réduit en miettes.

L'heure arriva : ils étaient au printemps de leur sixième année de ménage. Jamais ils n'avaient été aussi gais que cette année-là. Ils ne faisaient, par un accord tacite, aucune allusion à la catastrophe imminente; ils avaient renoncé à la vie régulière, dînaient presque tous les soirs au restaurant, en cabinet particulier, ainsi que des étudiants en bonne fortune.

Un jour, il lui dit tranquillement :

— C'est fini... Maintenant raisonnons.

Émue, elle se jeta dans ses bras.

— Je t'ai ruiné, mon pauvre chéri, je t'ai ruiné!... C'est moi... Je t'aime bien, va...

— Raisonnons, reprit-il.

— Je t'aime tant, mon chéri, mon petit Pierre!... Quel désastre!... Ça vaut pourtant mieux que si je t'avais trompé, dis?...

— Certainement, répondit-il avec flegme.

Et il insista :

— Raisonnons.

Elle s'assit sur ses genoux et il passa son bras autour de sa taille.

— Voici ce qui nous reste à faire : je vais aller à Poitiers. Là, je tâcherai de vendre notre propriété ou d'emprunter sur hypothèque. Toi, retourne à Dijon, en attendant... Avoue tout à ta mère, c'est préférable...

Deux jours après, ils se séparèrent, sans amertume, le regard souriant en se disant : « A bientôt. Écris-moi vite. »

Mareuil se rendit à Poitiers, chez Me Blutard, le notaire de sa famille et un ancien ami personnel de son père. En quelques mots, il le mit au courant de la situation.

— Vendez-moi la propriété le mieux que vous pourrez.

Le notaire lui prit la main :

— Mon cher monsieur Pierre, vendre cette propriété serait une sottise pire que toutes celles que vous avez faites jusqu'à présent. Vous n'en tireriez pas trente mille francs, une misère... Voulez-vous un conseil d'ami : habitez-la...

Il réfléchit.

— Cette propriété qui ne vous rapporte rien... Combien dites-vous?

Mareuil cita un chiffre. Le notaire sourit :

— Cette propriété, quand vous l'habiterez et la surveillerez vous-même, vous rapportera trois fois plus... et vous nourrira, vous et votre femme... Allons-y passer l'après-midi de demain... Autant que je me le rappelle, elle est fort jolie...

Elle consistait en deux fermes et en une quarantaine d'hectares. La maison d'habitation, assez solide encore, quoiqu'elle n'eût pas été habitée depuis vingt ans, était au centre d'un petit bois de châtaigniers.

— Avec quelques réparations, dit le notaire, et en faisant venir vos meubles de Paris, vous serez là parfaitement.

Ils visitèrent les fermes. Me Blutard murmurait :

— Oui, mon cher ami, quand vous habiterez ici, vous verrez la différence...

Mareuil y resta huit jours, les huit premiers jours du mois de juin, surpris de ne pas s'ennuyer dans la solitude, apaisé comme aux époques de convalescence, comme si ses pensées, détraquées et éparses, se remettaient lentement dans son cerveau à leur place naturelle. Il songeait : « Ah! si Berthe pouvait vivre ici!... Mais voilà, ça c'est impossible, impossible... »

Un matin, brusquement, il partit pour Dijon et télégraphia de Paris qu'il arrivait. Elle était à la gare, en robe de deuil, toute seule...

— Ta mère est morte?

— Mais non, nigaud, dit-elle en souriant, je te l'aurais écrit... Voyons... Es-tu bête!... Seulement, tu ne te fâcheras pas?... Pour éviter les explications avec les amis, les voisins, tu sais, les bavardages des villes... j'ai dit que j'étais veuve... pas à maman, bien entendu... Est-ce drôle... hein?

Ahuri, il dit :

— Tu as dit que j'étais mort?

— Oui, mon chéri, continua-t-elle en éclatant de rire. Aussi, tu vas passer la nuit à l'hôtel et tu repartiras par le premier train. Je te rejoindrai dans quelques jours...

— C'est de la folie! de la démence! s'écria-t-il. Moi qui venais...

— Causons, mon petit Pierre... La campagne?

— On peut y vivre, si tu veux...

Elle ajouta rapidement :

— Je veux bien, je veux bien... dans huit jours, je pars pour Poitiers... et nous serons heureux, va, mon chéri!

Un peu affolé, il se laissa conduire à l'hôtel et regagna Poitiers le lendemain.

Ainsi qu'elle l'avait promis, la semaine suivante, elle arrivait, la joie dans les yeux, plus jeune et plus vive qu'au début de leur mariage.

— Tu ne sais pas d'où je viens, tu ne sais pas? De Monte-Carlo... et j'ai gagné... trente... mille francs... avec les quelques sous qui me restaient... Tu comprends... trente mille francs... C'est énorme.

Et elle les éparpilla sur une table, comme si elle restituait à Pierre toute sa fortune gaspillée.

Puis elle regarda tout autour d'elle :

— Oh! que c'est beau, ici, que c'est beau! Allons-nous être heureux!... Et pour le jeu... fini... le jeu... Mais j'aurais eu des remords de ne pas leur reprendre un peu de notre argent... Nous ne jouerons plus qu'entre nous, une petite partie le soir, pour passer le temps.

Alors elle eut l'étrange idée de partager virtuellement la propriété en deux portions, l'une pour lui et l'autre pour elle. Et, le soir, ils jouaient leurs lots au piquet, à l'écarté ou au bézigue chinois. Ils jouaient aussi des animaux de basse cour, les récoltes, les fruits, en manière de plaisanterie :

— Tiens! disait-elle, je te fais le Clos-aux-Vaches, en cinq secs, contre le pré qui est sur la rivière.

Il trouvait cela excessivement comique, et ils riaient tous les deux en se regardant, non sans se rendre compte qu'ils devenaient un peu gâteux.

ALFRED CAPUS.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. René Doumic : *Portraits d'écrivains.* — M. Ferdinand Brunetière : *Essais sur la littérature contemporaine.* — M. Gaston Frommel : *Esquisses contemporaines.* — M. Delfour : *la Bible dans Racine.*

M. René Doumic est un de nos meilleurs critiques dramatiques. Il est aussi un excellent critique littéraire, comme il vient de nous le prouver par ses *Portraits d'écrivains.* Ce volume se compose de huit études sur Dumas fils, Émile Augier, Victorien Sardou, Octave Feuillet, Edmond et Jules de Goncourt, Émile Zola, Alphonse Daudet, J.-J. Weiss. Il écrit avec une élégance sobre, une netteté incisive, une vivacité pinçante, sans être pincée, un je ne sais quoi de nerveux qui fouette l'attention et émoustille l'intérêt.

Avec cela une intelligence singulièrement pénétrante du tour d'esprit et du tempérament intime des écrivains. Vous avez lu, ici même, l'article sur Émile Augier, et vous avez vu comme le grand bourgeois parisien, avec son mélange si bien pondéré de Molière, de Chamfort, de Regnard et de Chincholle, y était finement et complètement saisi. Les autres chapitres de ce volume ne sont pas moins heureux. Le Dumas fils n'est pas loin d'être excellent. C'est surtout le moraliste que M. Doumic a étudié chez M. Dumas; et il a bien montré l'élévation morale que ce prétendu démoralisateur a toujours poursuivie de toutes ses forces à travers toutes ses fantaisies. On demandait à un homme d'esprit et, si vous voulez que je vous le nomme, à l'homme de Paris qui a fait le plus de jolis mots et qui a eu le plus grand nombre d'insuccès dramatiques : « Que croyez-vous qu'il restera de la morale de M. Dumas? — Il restera... l'autre, » répondit notre homme avec un joli geste. Le mot est charmant. L'idée est fausse. Avec cela qu'il y a deux morales! Il y a mille façons de prêcher la même. M. Doumic s'amuse à résumer celle de M. Dumas, et il trouve, très justement, qu'elle est ce qui suit : « Ayez une jeunesse chaste. Mariez-vous de bonne heure. Ne touchez pas aux femmes des autres et défiez-vous des femmes de tout le monde. N'ayez pas d'enfant hors du mariage; ayez-en dans le mariage abondamment. Soyez justes et indulgents. Faites la distinction entre le pécheur endurci et le pécheur qui se repent. Ne croyez pas que vous soyez sans lien avec les autres hommes et que vous puissiez décliner toute responsabilité avec les fautes qu'ils ont commises. Faites toujours le bien, et réparez quelquefois le mal fait par les autres. »

— Mais, c'est du Christ! — Eh! pardieu (et je crois que c'est l'occasion de jurer de la sorte), que voulez-vous que cela soit? Ce qui a trompé pendant une vingtaine d'années sur la moralité de l'œuvre de Dumas, c'est que, comme il arrive toujours, on a mis vingt ans à passer de la forme au fond, et de la pellicule à la sève. La pellicule, je l'avoue, était un peu scandalisante. Le gros mot de « crudité » et le mot grossier de « cynisme » ont été prononcés à propos de M. Dumas; et il a dû y avoir des humanistes pour dire : « Je fuis cet effronté qui prêche la pudeur. » Il y aurait bien des choses à dire là-dessus, et notamment que sans un peu d'effronterie un moraliste a des chances de ne pas être écouté. Il faut un peu forcer l'attention. *Violenti rapiunt illud.* La traduction de cette grande parole, selon

mon premier maître d'école, c'est que, pour s'assurer des oreilles de ses disciples, il faut commencer par les leur tirer. Je répète que tout ce chapitre sur Dumas fils est excellent.

Celui qui est consacré à M. Zola est un peu féroce; mais ce n'est pas ce qui empêchera qu'il soit lu, et ce n'est pas ce qui l'empêche d'être bon. Il est même original. Il l'est après l'admirable étude de Jules Lemaître sur le même sujet; et je ne sais pas de plus grand éloge. Tout le livre de M. Doumic est d'une sûreté de vues et d'une précision de jugement qui le recommandent aux gens de goût et le rendent nécessaire aux autres.

***

M. Ferdinand Brunetière publie un volume intitulé: *Essais sur la littérature contemporaine*. Il y est question d'Alfred de Vigny, de Schopenhauer, de Sully-Prudhomme, d'Alexandre Vinet... Mais ce qui met ce volume à une place tout à fait à part parmi les œuvres, si considérables déjà, de l'illustre critique, c'est que M. Brunetière s'y inquiète plus qu'il n'a accoutumé de le faire de l'avenir des choses. M. Brunetière a, d'ordinaire, et plus volontiers, le regard tourné vers le passé, dont, au reste, nous n'avons pas à nous plaindre et n'avons garde de nous lamenter. Il donnerait tout un lot de romans « naturalistes », comme ils disent, pour trois pages de Bossuet, voire pour moins, ou pour savoir si le *Discours sur les passions de l'amour* est de Pascal, ce qui n'est que probable, ou de Nicole, ce qui est douteux. Dans ce volume-ci, las d'être un prophète du passé, et sans prétendre à être un prophète de l'avenir, tout au moins il s'interroge, il s'enquiert, il consulte le vent, et cherche à prévoir. Et c'est dans les trois chapitres sur le *Symbolisme contemporain*, le *Roman de l'avenir* et la *Réforme du théâtre*, lesquels sont comme la moelle et la substance vive du présent ouvrage.

Sur les « symbolistes », ou, pour parler plus généralement, sur toutes les aspirations confuses des nouvelles générations littéraires, M. Brunetière se montre très favorable, sinon aux œuvres, ce qui serait difficile, du moins aux tendances de nos jeunes gens. Au moins ils ne sont pas réalistes, et au moins ils ne sont pas Parnassiens. Ce sont des qualités négatives bien précieuses. Je suis de cet avis. Non point que je déteste le réalisme, et il s'en faut de tout. Mais je reconnais qu'une tendance littéraire qui règne depuis cinquante ans a évidemment, surtout de nos jours, où tout va vite, donné tout ce qu'elle a pu, et fait tout le bien et tout le mal qu'elle pouvait faire. Pour le parnassianisme, quoique très amoureux des vers en marbre, n'ayant jamais cru qu'il suffit à la poésie d'être spacieuse et marmoréenne pour être homérique, virgilienne ou seulement ronsardienne, je suis encore plus dans l'opinion de M. Brunetière.

Mais n'être ni réaliste ni parnassien n'est pas suffisant pour être quelqu'un. Qu'ont donc nos jeunes poètes pour valoir qu'on les encourage?

Ils ont, dans la forme, le sentiment de la musique, et, pour le fond, le goût du mystérieux, de l'incomplet, de ce qui est indéterminé à dessein, pour être suggestif. Par là ils reviennent à la grande poésie, profonde, évocatrice, qui suggère plus de pensées qu'elle n'en exprime, à la grande poésie de Lamartine, de Vigny, de Musset dans la merveilleuse *Nuit de décembre*, de Hugo lui-même quand il s'oublie, et quand il cesse d'être un sculpteur, ou un brodeur en fils d'or sur canevas de lieux communs. Par là ils ont, au moins, le sentiment de ce que la poésie doit être. C'est quelque chose. Ils ne valent rien, du reste, pour ce qui est de l'exécution, à l'ordinaire. Mais ils « montrent le chemin qu'il faut suivre », comme dit Boileau, et ils agréent fort à M. Brunetière, à ce titre.

Il a raison, encore qu'en art les bonnes intentions ne comptant pour rien du tout, il me soit impossible, non seulement de louer les décadents, jusqu'à leur premier chef-d'œuvre, mais même de savoir si le chemin qu'ils rêvent d'ouvrir sera ouvert; car ce sont les grandes œuvres seules qui ouvrent les grands chemins... et qui du reste les obstruent du même coup, ce qui est mélancolique.

Pour ce qui est du roman, M. Brunetière constate, une fois de plus, la banqueroute de ce que les réalistes arrière-ban ont baptisé « naturalisme », et regarde, en suivant des yeux M. Prévost et M. Margueritte, où s'en va le roman. Il s'en va vers le romanesque, cela est clair, et cela est déjà un changement considérable et qui repose. Mais encore vers quel romanesque? M. Brunetière croit un peu qu'il s'en va du côté du roman psychologique, et, en le croyant un peu, il le souhaite beaucoup. C'est même parce qu'il le souhaite beaucoup que... naturellement. Je demande à faire des distinctions, sur cette parole très sage, récemment prononcée dans une grande assemblée politique, que quand on ne fait pas de distinctions, on reste dans la confusion.

Le roman s'en va vers le romanesque. Accordé. Vers le romanesque appuyé sur une forte et solide psychologie? Je n'en crois rien. Si l'on consulte les goûts du public, ce qui du reste est malaisé, il me semble bien qu'on s'apercevra que du psychologique il en a assez, moins assez que du réalisme grossier, mais assez tout de même. Jamais on n'a vu, dans aucune littérature, que l'on pût, d'abord faire, ensuite faire goûter trente ou quarante *Princesse de Clèves* à la file. Non, n'y comptez pas. Le roman purement psychologique, le plus beau, d'ailleurs, qui soit au monde, et précisément pour cela, est une exception, et doit être une exception.

Il est probable que le roman contemporain, pour suivre les vagues indications que donne le goût public, va devenir romanesque tout simplement, va nous

intéresser à des histoires de cœur très touchantes, et nous faire pleurer sur d'aimables infortunes. Seulement, — et m'y voici, à ma distinction, — seulement le roman romanesque amène peu à peu, assez vite même, à sa suite, le roman, romanesque encore, *où il y a de la psychologie*. C'est inévitable, ou à peu près. Le roman romanesque, à la fois pour s'élever d'un degré et pour se donner à lui-même un certain fond, une base un peu solide, ou apparemment solide, cherche à s'assurer, au bout d'un certain temps, d'une certaine quantité d'observation psychologique, ou au moins morale, et après tout, ici, c'est la même chose. Cette progression se marque, comme vous savez, dans l'œuvre de George Sand; elle se marque même, quoique moins, dans l'œuvre de Balzac; elle est frappante dans l'œuvre de Dickens. Elle est visible dans l'œuvre de tous ceux qui ont tenu la plume assez longtemps pour que le roman accomplît sous leur main, ou pour mieux dire en eux-mêmes, son évolution naturelle.

Si donc, comme je le crois, nous sommes à la fin de quelque chose; ce qui va renaître, c'est le roman romanesque, qui deviendra, plus ou moins vite, mais seulement plus tard, le roman romanesque mêlé d'études morales et appuyé sur elles. Et j'en viens donc aux conclusions de M. Brunetière, mais par un détour, et en en remettant à un avenir encore assez éloigné la réalisation.

Les prévisions de M. Brunetière sur le théâtre sont moins *novatrices;* et il est nettement hostile au théâtre amorphe tel que les novateurs nous le recommandent; il veut le maintien de l'*intrigue* et de la *composition*, tout en souhaitant que l'intrigue devienne plus simple et la composition moins symétrique qu'elles ne l'étaient chez les dramatistes de 1860. Ici encore je serais, je crois, de son avis, si ceci n'était en dehors de mon département, et encore plus de ma compétence.

*
* *

C'est toujours un très bon, et c'est par endroits un très beau livre, que celui de M. Gaston Frommel, intitulé : *Esquisses contemporaines*. On y trouvera une étude sur Pierre Loti qui est très distinguée, une sur Amiel qui est très profonde, une sur Bourget qui est singulièrement fine, et une sur Edmond Scherer qui est un chef-d'œuvre. Celle-là seule vaudrait qu'on achetât le livre, à deux exemplaires. Elle est belle comme une joute parfaite de dialectique et passionnante comme un roman.

M. Gaston Frommel, s'appuyant sur l'étude qu'il appelle avec raison « l'admirable livre de M. Gréard », mais à la pénétration psychologique ajoutant sa théologie, qui est singulièrement savante et merveilleusement vigoureuse, nous montre toute la suite des états d'âme de Scherer, depuis le mysticisme de la seizième année jusqu'à l'ardeur apostolique de la vingt-cinquième, jusqu'à la passion exégétique de la trentième, jusqu'au doute né de l'exégèse sur la vérité des Écritures, jusqu'au doute religieux, jusqu'au doute absolu et universel, jusqu'au pyrrhonisme stoïque où Scherer a fini par s'asseoir, éternellement triste et éternellement énergique, comme au milieu d'un désert morne. Il nous montre l'*intellectualisme*, la passion de comprendre, opérant ainsi, peu à peu, implacablement, la destruction, si vous voulez (et c'est ce que veut M. Frommel) ou, si vous préférez, la révolution radicale, la destitution et la restitution complète de toute une âme, en telle sorte qu'elle n'est exactement plus rien, à la fin de cette épreuve, de ce qu'elle était. Il nous montre le besoin de comprendre tyrannisant Scherer jusqu'à lui faire comme abandonner sa nature propre pour s'en faire péniblement et douloureusement toute une autre; le forçant à abandonner le « Dieu vivant » qu'il aime pour « introniser une divinité dialectique dans un ciel intellectuel » (Il n'écrit pas mal, ce M. Frommel), le forçant à délaisser l'obligation morale comme n'étant pas assez prouvée, tant le besoin de comprendre est plus impérieux en lui que l'impératif par excellence; le forçant enfin à rester comme suspendu dans le scepticisme le plus rigoureux peut-être où un homme se soit jamais contraint. Cela au milieu de luttes, de déchirements et d'arrachements sans nombre, qui font de cette vie toute intellectuelle une vie tragique, un des drames les plus beaux comme les plus touchants que je sache.

Scherer est à la fois admirablement expliqué et admirablement combattu dans ces cent pages de M. Frommel. Il en sort condamné par un adversaire religieux, mais grandi par un analyste fidèle et admirablement impartial. C'était un très grand esprit qu'Edmond Scherer. Il fait honneur à la théologie. Cela fait réfléchir. Songez que, des trois grands penseurs que nous avons eus depuis 1848, deux sont des hommes qui ont passé par la théologie, l'un par la théologie protestante, l'autre par la théologie catholique. (Je ne suis pas fâché d'ajouter que le troisième a passé par l'École normale.) La thélogie est, à ce qu'il paraît, une assez forte école. En tout cas, quand ses transfuges viennent se promener par le monde, ils nous donnent d'elle une assez belle idée. — Le livre de M. Frommel est l'œuvre d'un psychologue très habile et d'un excellent écrivain.

*
* *

M. l'abbé Delfour a écrit un agréable livre sur les tragédies sacrées de Racine. Il l'intitule *la Bible dans Racine*. Il aurait pu l'intituler *Racine dans la Bible*, pareillement; car ce que M. Delfour veut nous montrer, et nous montre, c'est Racine se pénétrant du livre sacré jusqu'à devenir, lui aussi, un exégète très sûr et très expert. Il paraît qu'on ne trouverait pas Racine en défaut une seule fois comme peintre des mœurs juives et comme interprète de l'esprit juif, tant religieux que politique. Il est certain que le témoignage seul de

M. Delfour est ici d'un très grand poids, et que ses preuves, le plus souvent, sont singulièrement fortes ou ingénieuses. Le livre, du reste, se lit tout entier avec plaisir. M. Delfour écrit joliment, trop cavalièrement peut-être, et plus à la façon d'un chroniqueur que d'un docteur en Sorbonne. Mais il a de la bonne grâce, et plutôt trop d'esprit que moins qu'il n'en faut.

C'est plaisir de le voir reprendre la thèse, chère à ce pauvre La Pommeraie, que Joad n'est pas un conspirateur. Conspirateur? *distinguo*. Si l'on appelle conspirateur un homme qui conspire, d'accord. Mais si l'on n'appelle conspirateur qu'un homme qui conspire contre l'autorité légitime, *nego* : « Dans ce cas, il faudra appeler conspirateurs Harmodius, Aristogiton, Brutus, Étienne Marcel et les auteurs de *Fructidor*. » Joad est un conspirateur, mais un conspirateur pour le bon motif; donc ce sont ceux contre qui il conspire qui sont les conspirateurs. — Mes amis, voilà un abbé qui se moque de nous. Mais ce n'est pas un sot.

Il s'est moqué de moi, l'abbé, de moi, parlant de ma personne, et, comme il a de l'esprit, j'en suis presque fier. J'ai un peu dit jadis, faisant, moi aussi, des distinctions, qu'il ne fallait pas employer cette formule connue : « Les admirables chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* », parce que les chœurs d'*Esther* sont admirables, mais ceux d'*Athalie* très médiocres. C'était mon opinion, ce l'est encore, formellement. L'abbé me passe mon jugement des chœurs d'*Esther;* mais il n'est pas tendre sur mon jugement des chœurs d'*Athalie*. J'ai été là excommunié proprement. Que voulez-vous, monsieur l'abbé, en fait de Racine, comme en toutes choses, j'ai la dévotion, je n'ai pas l'idolâtrie. Je trouve jusqu'à une centaine de vers de Racine qui sont mauvais, non pas plus, certainement, mais autant, et le malheur veut que de ces cent, il y en a bien une soixantaine qui sont dans les chœurs d'*Athalie*. Je le regrette pour vous, et pour vous je voudrais de bon cœur que ce fût ailleurs que je les eusse trouvés. Vous voyez que je vous fais des excuses. Vous les méritez, parce que vous avez fait un livre très agréable, très utile, et qui augmentera le nombre des annotations au bas des pages des éditions scolaires de Racine, ce qui est un progrès souhaité de tous.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

THÉATRE-MODERNE : *le Christ*, drame sacré en cinq tableaux, en vers, de M. Ch. Grandmougin. — PALAIS-ROYAL : *les Maîtres d'une [illegible]*, comédie en trois actes, de MM. H. Raymond et J. de Gastyne. — POTE SAINT-MARTIN : reprise du [illegible] de Lacretelle. Vanloo, Mortier et Offenbach.

L'inconvénient des drames sacrés tels que *le Christ*, de M. Grandmougin, c'est qu'il est très difficile d'en raisonner froidement, et presque impossible d'en parler à un point de vue exclusivement littéraire. Le sujet tient à ce qu'il y a de plus intime et de plus profond en nous, aux croyances de notre jeune âge, à ces croyances que partagent encore ceux qui nous sont chers, et qui, si détachés que nous croyions en être, ont au moins contribué à notre formation morale. En vérité, devant tout ce qu'éveille en nous la vue de Jésus en croix, il faut un effort bien grand pour s'occuper des mérites littéraires de l'œuvre. J'ajouterai que l'auteur aurait mauvaise grâce à s'en plaindre. S'il a choisi ce sujet, c'est sans doute qu'il spéculait, — prenez le mot dans son sens le plus favorable, — sur l'intérêt qu'il devait éveiller en nous; en ceci il a eu raison : il est clair que, d'abord, nous sommes plus émus par la représentation de la Passion que par des aventures quelconques arrivées à de vagues personnages. Mais, d'un autre côté, nous sommes plus difficiles. Si l'auteur nous parle du Christ, c'est donc qu'il s'est, pour ainsi dire, engagé à nous rendre nos impressions de jadis, et si nous ne les retrouvons pas, c'est à lui que nous nous en prenons.

De plus, pour écrire un drame sacré, il faut une grande simplicité d'âme, une piété naïve, un oubli complet de tout ce qui est littérature. Il faut nous conter la légende telle qu'elle nous a été transmise, en reproduire les épisodes significatifs, respectueusement, sans commentaires, surtout sans développements oratoires, en se bornant à développer discrètement ce qu'elle contient de symbolisme. C'est ce qu'avait fait si heureusement M. Maurice Bouchor dans son *Noël*. Et, naturellement, le merveilleux jouera ici un grand rôle, les miracles devant, si je puis dire, constituer le milieu. Il me semble, du reste, qu'en l'état actuel de nos mœurs, les moments aigus de la vie du Christ ne sauraient être transportés sans danger sur la scène : nous ne sommes ni assez dévots ni assez indifférents. Je parlais de M. Bouchor; vous savez dans quelles conditions particulières son Mystère a été représenté; et c'est le *Noël* qu'il avait choisi, le moment le plus aimable de la légende : et vous vous rappelez qu'il avait poussé le scrupule jusqu'à faire parler la Vierge seulement en musique. M. Grandmougin a eu l'idée de nous montrer le Calvaire même, le Christ en croix entre les deux larrons. Si Jésus n'est qu'un homme, le spectacle n'est guère agréable; s'il est Dieu, la représentation de son supplice est suprêmement choquante. Et je crois bien que telle a été l'opinion générale; vous vous rappelez celle de notre maître F. Sarcey, — et celui-là n'est pas suspect de cléricalisme.

Cette pitié attendrie et croyante, dont je parlais en commençant, semble avoir un peu manqué à M. Grandmougin. On dirait qu'il n'a pas osé prendre parti. Homme ou Dieu? On ne sait. Il paraît avoir été effarouché par les miracles légendaires et n'avoir pas osé nous en donner le spectacle. Seulement il en

fallait, et il en a pris de tout à fait anodins, des petits miracles à la portée de tout le monde ; il y en a deux, si je ne me trompe, ou deux fois le même : à Béthléem d'abord, et ensuite au jardin des Oliviers, un seul geste de Jésus arrête la foule. Et ces miracles-là, sauf erreur, appartiennent en propre à M. Grandmougin. Je comprends fort bien l'intention de l'auteur ; mais il n'a pas vu, j'imagine, que son soin d'écarter le merveilleux écartait en même temps l'émotion religieuse nécessaire, indispensable en un pareil sujet.

Reprocherai-je encore à M. Grandmougin certaines impropriétés de style qui n'excluent pas l'artifice oratoire : on pourrait en relever quelques exemples dans son drame. Je préfère, — car j'ai peur de n'avoir pas assez rendu justice à l'effort de l'auteur, — montrer qu'il a su parfois traduire non sans éloquence la pensée du Christ, dans les strophes de Jésus, par exemple, ou mieux encore dans ses dernières paroles :

Ah! pourquoi m'avez-vous abandonné, mon Dieu ?
Mon esprit et mon corps agonisent ensemble,
Ma dernière douleur est humaine, et je tremble
Comme un enfant perdu dans la nuit des chemins.
D'horribles visions passent; des lendemains
S'ébauchent par delà les siècles, innombrables;
J'entends les cris confus de peuples misérables
Qu'on torture en mon nom sous des cieux restés sourds,
Et qui râlent d'horreur en cherchant mon secours...

Faites abstraction de ce que la forme a d'un peu incertain, d'un peu mélodramatique aussi, la pensée vous paraîtra belle et vraie. C'est cette pensée-là qu'il aurait fallu développer de même dans la scène du jardin des Oliviers. L'ange dit à Jésus à peu près ce que Jésus dirait à un homme : « Tu auras le ciel, parce que tu as eu le martyre. » La scène eût été plus belle et plus conforme à ce que nous pouvons imaginer de l'agonie du Christ, si l'ange l'avait rassuré sur le résultat de sa mission, et lui avait dit, je suppose : « Tu as voulu racheter les hommes; sans doute ils restèrent après toi ce qu'ils étaient avant ta venue, des êtres faibles et imparfaits, mais ton passage aura jeté dans le monde quelques semences de charité et de bonté, et ces semences fructifieront un jour... »

Le *Christ* est très convenablement monté. Mais aux périls qu'entraîne après soi un pareil sujet s'ajoute le péril qui vient des interprètes ; malgré moi, pendant que le maillot de M. Delaunay se détachait en rose sur la croix noire, je pensais aux éblouissantes bottes Chantilly qu'il portait dans *le Monde où l'on flirte*, et l'émotion est difficile dans ces conditions. Je reconnais d'ailleurs que M. Delaunay joue son personnage non sans talent et avec une grande conviction. Il faut louer aussi MM. Dupont, Valmont et Jhann, Mmes Sanlaville et Orcelle, et signaler Mlle Verlain, tout à fait gentille dans le petit rôle d'Aïssa.

*
* *

Je crois que la froideur avec laquelle a été accueillie la nouvelle pièce du Palais-Royal doit être surtout attribuée au sujet. Non qu'il soit, comme il arrive parfois, insuffisant pour trois actes, mais au contraire parce qu'il est trop beau pour un vaudeville.

La donnée de *les Maris d'une divorcée* est à peu près celle-ci. Une femme qui divorce dans un moment de colère, qui d'ailleurs n'a pas à se plaindre sérieusement de son premier mari, et qui en épouse un second, reviendra au premier ou tout au moins le regrettera. Il y avait là matière à une très intéressante comédie ; le sentiment premier est juste, assez juste au moins pour donner des développements comiques : le souvenir du premier mari dans un second mariage est une des conséquences du divorce les plus curieuses à étudier. A la place de la comédie espérée, MM. Raymond et de Gastyne nous ont donné un pur vaudeville, une simple farce. Pour représenter le sujet trouvé par eux, ils ont mis sur la scène des personnages sans réalité aucune, des fantoches, des pantins. Dans la donnée, telle que je vous la résumais, le personnage de la femme divorcée devrait forcément être le principal; il n'existe pas dans leur pièce, et ceci est caractéristique. Au lieu de nous montrer comment le souvenir de son mari agit sur Mme Durosier, ils ont imaginé des personnages accessoires dont tout le rôle consiste à regretter tout haut le même Durosier, et l'effet, assez drôle au début, a bien vite lassé. Bien entendu que, selon la poétique du genre, les personnages se rencontrent et se croisent sans qu'on sache trop pourquoi, et qu'ils ignorent obstinément jusqu'à la fin de la pièce ce que dans la réalité ils eussent été les premiers à savoir. Et tout cela nous a un peu fâchés. Si la farce de MM. Raymond et de Gastyne était amusante, je ne chicanerais pas mon plaisir, mais elle ne l'est pas assez ; les scènes bien venues sont un peu trop rares, et l'esprit n'a pas paru de qualité suffisante. Telle qu'elle est, et surtout pendant le premier acte, la chose s'écoute sans ennui.

La pièce est bien jouée dans son ensemble. Il faut mettre à part, comme toujours, Daubray, qui a joué Durosier avec sa fine et souriante bonhomie. Calvin est peu trépidant ; Luguet est une bête des plus réjouissantes, et Milher a donné une silhouette amusante au marchand de chevaux Pommereau. Mlle Sylviac est fort élégante et fort jolie ; elle tire ce qu'elle peut d'un rôle qui ne vaut rien et qui ne lui convient guère. Citons encore Mlle Cheirel, agréable dans un rôle de jeune veuve, Mlle Clem et Mlle Bonnet.

*
* *

Je n'affirmerai pas que *le Voyage dans la lune* soit follement amusant : il y a quelques moments un peu durs. Mais quoi? la direction de la Porte-Saint-Martin est victime de son élégance; devant une salle si bleue, il faut des spectacles luxueux : que deviendrait le corps de ballet, si l'on jouait des drames? Espérons que la

salle se fanera bientôt, que les danseuses rentreront dans leurs foyers ou dans les foyers des autres, et celui de la danse une fois désert, on nous donnera peut-être des pièces. Pour le moment, nous n'avons qu'à constater que, grâce à l'énorme bouffonnerie de Dailly, au talent de Péricaud, digne de meilleurs rôles, à la beauté appétissante de Mlle Gallois, et aussi à deux fort jolis ballets, la soirée passe sans ennui. Et puis, il y a Granier!... La voix est peut-être un peu fatiguée; mais elle a toujours le même entrain, la même verve enragée, et c'est un plaisir que de la revoir.

J. DE THILLY.

NOTES ET IMPRESSIONS

Une première.

C'était en août dernier, lors du voyage que j'accomplis en Provence avec les félibres.

Sur le bateau municipal qui nous emmenait vers le Vernay, le long de la verte Saône, je ne tardai pas à remarquer un vieux monsieur, — barbe blanche, épaisses lunettes de myope, longue redingote noire, — que plusieurs écoutaient avec des sourires déférents.

Je m'enquis du nom du conférencier.

— C'est M. Laffitte, me dit-on.

— Quoi? M. Paul Laffitte, notre collaborateur, l'écrivain lucide et subtil, le profond et personnel auteur du *Paradoxe de l'égalité?*

— Non, M. Pierre Laffitte, le chef des positivistes.

— Ah! fis je.

Au retour, les hasards d'une conversation générale me permirent d'entendre M. Pierre Laffitte. Ses propos étaient semblables à ses écrits, âpres et dédaigneux. Plus familiers pourtant et plus féroces. Ainsi, il n'hésitait jamais à ajouter au nom des philosophes contemporains qu'il citait l'appellation complémentaire de « vieille bête » ou de « vieux cornichon », ni celle de « gredin » ou de « misérable » aux noms des personnes qui ne pensaient pas comme lui en politique. Quand il mentionnait des adversaires, ses yeux scintillaient derrière les lunettes, ses phrases avaient comme des lueurs de couperet, et il vantait volontiers les dictateurs ou le moyen âge. On comprendra facilement quel plaisir je pris à écouter ce charmant causeur.

Néanmoins, je me demandais pourquoi il venait parmi nous, et durant toute la tournée, chaque fois qu'à travers les lacis de farandoles, à la lueur des torches, dans la poussière des ovations, j'apercevais la redingote noire de M. Pierre Laffitte, cette question m'assaillait, — sans réponse.

A Antibes, pourtant, on inaugura la statue du général Championnet. Autour il y avait des troupes l'arme au pied, plus loin de la cavalerie, de l'artillerie, et au-dessus de nous un soleil torréfiant. Dans la lumière blanche, devant le marbre, M. Pierre Laffitte se leva et prit la parole. Il la prit de toutes ses forces, avec frénésie, comme un naufragé une bouée. Il la prit pendant un quart d'heure, une demi-heure. Il la prit pendant trois quarts d'heure. Et comme, au bout de dix minutes, il ne lui restait rien à dire des félibres ni de Championnet, il parla des communes, de Louis XI, de Richelieu, de 89, des grandes figures de l'humanité, lâchant sur les Antibois la plus écrasante leçon de positivisme qui ait jamais été déversée sur des hommes.

Au début, on protesta, car on avait hâte de regagner l'ombre. Mais bientôt la vigueur du positivisme dompta les plus rebelles. On se tut, on écouta; et je suis sûr qu'aujourd'hui, les gens d'Antibes s'entretiennent encore avec effroi du vieillard qui, par 35° C, leur conta, pendant une heure, l'histoire du félibre Richelieu...

Moi, par contre, je comprenais enfin pourquoi M. Pierre Laffitte avait enduré jusque-là, sans récriminer, tant de fatigues, tant de sueurs et tant de sérénades. C'était par foi positiviste, par ferveur apostolique, par dévouement à son vrai; et, mentalement, je lui souhaitai de pouvoir enseigner un jour, en un lieu officiel et couvert, la religion d'Auguste Comte.

***

Aussi, lorsqu'on décida récemment de nommer M. Pierre Laffitte à la chaire d'Histoire générale des sciences au Collège de France, je me promis de mêler ma faible voix à celles qui s'élevaient pour défendre sa candidature. Vaine résolution. Rapidement je devinai qu'il me serait impossible de donner à l'excellent orateur cet humble témoignage de sympathie. La polémique s'était engagée selon les règles du parlementarisme, et je me rendais compte que ma candeur philosophique demeurerait impuissante parmi les manœuvres savantes des Chambres et de la presse.

Supposé, par exemple, qu'étant ministre de l'instruction publique, on m'eût interpellé sur la nomination de M. Pierre Laffitte, je serais monté à la tribune, et me tournant vers la Droite, j'aurais probablement dit :

« Messieurs,

« Il y a une trentaine d'années, un homme mourait à Paris. Il avait débuté comme un athée; il terminait sa vie comme un saint. Il avait d'abord voulu détruire la religion par la science; il se servait finalement de la science pour relever la religion.

« Les dogmes qu'il nous a laissés, je vais tenter de vous les résumer.

« On est libre de croire ou de ne pas croire à Dieu. On n'est pas libre de ne pas croire aux faits d'expérience, de science, aux faits positifs. On est forcé de croire que deux et deux font quatre. Donc nulle foi solide, universelle, nécessaire autre que la foi scientifique.

« Cette foi scientifique, à l'aide d'opérations diverses, nous révèle l'amour d'autrui, ou amour de l'humanité.

« L'Humanité ou Grand Être sera donc notre premier Dieu ; la terre qui l'a produite ou Grand Fétiche, notre second Dieu ; et l'Espace où elles se meuvent ou Grand Milieu, notre troisième Dieu. Voilà la Trinité.

« Maintenant quel sera notre amour de l'humanité ? Aimerons-nous surtout les humbles ? Non. Cette religion est très élégante. Nous chérirons principalement les grands, les brillants, les glorieux et, pour les honorer, nous donnerons leurs noms aux jours et aux mois de l'année. Ce n'est pas tout. Soyons galants. A ces heureux drôles nous préférerons l'être le plus parfait de l'humanité : la femme, dont nous célébrerons la puissance par quatre-vingt-une fêtes annuelles. Bien plus, il est à espérer qu'un jour, par suite de la réaction du système nerveux sur le système vasculaire, les dames se passeront des messieurs pour perpétuer l'humanité : ce seront les Vierges-Mères. Vivat !

« Enfin, des prêtres souverains dirigeront ce monde nouveau, des philosophes, des penseurs. Le gouvernement leur sera subordonné, et, au jour convenable, ils diviseront la France en dix-sept républiques, brûleront tous les livres, sauf cent, et supprimeront les impertinents qui se permettraient de ne pas croire à la science ou de déclarer que deux et deux font cinq.

« Vous voyez qu'en matière de foi ces dogmes ne laissent place qu'à l'intolérance, en matière politique qu'à la tyrannie. Le système s'appelle : le positivisme ; le créateur du système : Auguste Comte.

« Et ce sont des doctrines que vous, messieurs de la Droite, vous vous alarmez de voir enseigner publiquement, que vous représentez comme anarchiques et antireligieuses ! Ah ! messieurs, quelle erreur !

« Quant à celui que j'ai chargé de les professer, ne le prenez pas pour le libertaire farouche, l'anticlérical forcené, le subversif révolutionnaire que des personnes malintentionnées se sont plu à vous dépeindre.

« Je sais au contraire peu d'esprits aussi autoritaires et aussi aristocratiques que celui de M. Laffitte. Lisez ses livres et vous le connaîtrez. Partout le dédain du suffrage universel, le dénigrement de la liberté, l'exaltation des tyrans. Ici, il appelle César l'inimitable et demande qu'on lui dresse une statue sur la place de la Concorde. Là, il vante les beautés de la tradition et cite la civilisation chinoise, si hostile aux réformes, comme l'idéal des sociétés. Ailleurs, il affirme que la science est achevée et traite de factieux académiques ceux qui veulent perfectionner la loi de Mariotte. Là-bas enfin, au sanctuaire de la rue Monsieur-le-Prince, il officie pieusement, exhorte les fidèles, gourmande les tièdes, observe les rites. Pour tout dire, messieurs, M. Laffitte est un homme selon vos goûts. Dévot, tenace et fanatique, il mérite l'approbation de vos suffrages. Je suis certain que vous ne la lui marchanderez pas. »

Le résultat de ce discours, vous le devinez : la Droite votait pour le ministre, la gauche contre. Et M. Laffitte continuait à enseigner le positivisme en plein soleil ou sous la pluie.

M. Bourgeois, lui, n'est pas tombé dans cette faute. Il s'est gardé de faire étalage d'une érudition qu'il possède, j'en suis convaincu. Il a feint comme les autres de croire que le positivisme était doctrine républicaine. Il s'est fié à la force de la légende, à l'ignorance de ses collègues ; et, grâce à sa modestie sagace, les doctrines de Comte ont obtenu enfin la consécration officielle.

Acte de politique au premier chef, qui méritera sans doute au ministre de figurer ultérieurement, au mois de Frédéric, parmi les saints positivistes.

***

Pour les raisons métaphysiques que je viens de dire, je n'avais pu prêter à M. Laffitte le modeste appui de ma plume, mais j'étais bien décidé à aller l'assister de ma sympathie le jour où il inaugurerait son cours.

Ce jour advint.

C'était le 27 Aristote 104 (26 mars 1892, vieux style).

Bien qu'on approchât de la fête de la *Paternité incomplète*, le soleil caressait de doux rayons le Grand Fétiche. Il y avait beaucoup de Grand Être dans les rues. Et l'on rencontrait une foule de jolies personnes dont, semblait-il, le système vasculaire n'avait pas encore subi la réaction du système nerveux.

Malgré le beau temps, salle comble. Aux premiers rangs, des dames. Ailleurs, des étudiants, des hommes mûrs, vieux, ou Brésiliens.

Deux heures. M. Renan paraît sur l'estrade de la chaire. Après lui, M. Pierre Laffitte. Bravos prolongés.

Derrière nous, des cris : « On ne peut pas entrer ! — Mais si ! — Mais non ! » Alors, on voit une porte osciller, se pencher, disparaître mollement, et des gens qui se pressent par l'ouverture. Telles sans doute les antiques croyances croulant sous la poussée positiviste.

M. Pierre Laffitte ouvre son cours. D'abord des remerciements au ministre éclairé, — vous pensez si j'applaudis, — qui a eu la... et qui a eu le... de l'appeler à cette chaire. Puis un petit salut amical et respectueux à Auguste Comte. Enfin l'histoire générale des sciences.

Je ne sais si plus tard c'est cette histoire qu'ensei-

gnera M. Pierre Laffitte, mais j'affirme que c'en est une autre qu'il nous a contée samedi.

Il la conte même fort bien, avec cette abondance de faits, cette bonhomie malicieuse, cette aimable férocité qui font le charme personnel de son élocution.

Ce qu'il conte, — ce qu'il « Auguste Comte », — vous le devinez, c'est du positivisme tout pur et tout cru : pas de liberté de conscience en science, respect de la tradition, — legs de l'humanité antérieure, — soumission active aux lois découvertes, respect des individualités, efforts vers la solidarité, continuité de la science, vénération des faibles pour les forts, etc. Il n'est pas encore question du Grand Être ni du Grand Fétiche; mais on sent que cela viendra. Songez que ce n'est que le premier cours de l'histoire des sciences, et que M. Laffitte a déjà trouvé le moyen de l'employer à nous décrire la morale positiviste.

Trois heures : M. Laffitte parle depuis une heure, et déclare qu'il ne veut pas abuser de notre patience. Trois heures un quart : M. Laffitte n'a pas encore réalisé sa louable intention. Trois heures vingt : Richelieu, Louis XI, les Communes. Trois heures vingt-cinq : cela se gâte. C'est Antibes de nouveau. Trois heures trente-cinq : M. Laffitte renonce à exposer le positivisme tout entier, et s'arrête. Mais à regret, paraît-il.

M. Laffitte se retire. M. Renan le reconduit en souriant. Ils marchent à petits pas vers la sortie, dissimulant sous des mines courtoises l'invincible antipathie qui nécessairement les sépare.

Alors quelqu'un près de moi :

— Savez-vous ce que se disent ces métaphysiciens?

— Non!

— Ils se disent ce qu'ils ont dit toute leur vie, ce qu'ils diront jusqu'au bout, parce que c'est à le dire qu'ils ont trouvé le meilleur de leur gloire : ils se disent que la métaphysique est morte.

FERNAND VANDEREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

Le Lessing-Theater de Berlin a joué un drame en trois actes de M. Paul Heyse, qui porte ce titre bizarre : *Vérité?* Le drame avait déjà été joué à Munich, où habite M. Heyse, et y avait été sifflé. Il a été sifflé encore à Berlin.

Vérité? est une pièce à thèse. M. Heyse veut prouver que la vérité n'est pas toujours bonne à dire, qu'il y a dans la vie des situations où le mensonge est un devoir. C'est ce qu'avait voulu prouver déjà, — pour ne citer que les derniers en date, — Ibsen, dans *le Canard sauvage*, et un jeune auteur danois, M. Heiberg, dans une curieuse pièce toute récente, *le Roi Midas*. Mais M. Heyse n'a pas été heureux dans sa démonstration : les personnages de sa pièce, par charité mutuelle, passent leur temps à se mentir les uns aux autres; puis ils se disent la vérité; et comme c'est alors le milieu du troisième acte, et qu'il importe que tout finisse bien, tout finit bien, dans une réconciliation générale : de sorte que le dénouement serait pour prouver que, mensonge ou vérité, cela revient au même, et que l'essentiel, pour être heureux, est encore d'avoir de la chance.

Mais, à Berlin comme à Munich, ce n'est pas la médiocrité de la pièce qui a été la principale cause de son insuccès. M. Heyse est un vieux romancier qui était considéré, il y a vingt ans, comme le premier des écrivains allemands; aujourd'hui encore, une grande partie du public lui est restée fidèle. Et quand M. Heyse a vu venir, il y a dix ans, les nouvelles tendances réalistes, il s'est cru assez fort pour les combattre. En même temps qu'il essayait de résister au wagnérisme, jurant que jamais on n'entendrait chez lui une note de Wagner, il a publié toute sorte de manifestes et professions de foi antinaturalistes. Et ainsi il est devenu, pour les jeunes littérateurs allemands, l'incarnation de la vieille école, quelque chose comme ce que sont pour nos jeunes gens M. Ohnet ou M. Bouguereau. On l'a pris pour tête de Turc. « A bas, Heyse! » est désormais, en Allemagne, le synonyme de « Vivent la liberté et la vérité dans l'art! »

M. Heyse continue à trouver des lecteurs, des lectrices surtout, pour ses romans, qui sont d'une banalité sentimentale et inoffensive; mais chacune de ses pièces est maintenant l'occasion d'une manifestation naturaliste. Le point d'interrogation qu'il a joint au mot de *vérité*, dans le titre de sa dernière pièce, a encore contribué à exaspérer les jeunes gens : ils ont supposé tout de suite qu'il s'agissait de la vérité en littérature, du droit de tout dire, et que M. Heyse avait écrit sa pièce pour les attaquer. D'un bout à l'autre de la première représentation, ils ont protesté. Et voilà comment le *four* du Lessing-Theater, au lieu d'être la chute banale d'une pièce banale, s'est trouvé être un événement littéraire considérable, la dernière défaite du vieux jeu sur la scène allemande, uniquement ouverte dorénavant aux essais des réalistes, des symbolistes, et aussi des vaudevillistes; car, à Berlin comme à Paris, c'est des autres qu'on parle, mais c'est toujours ceux-là qu'on préfère.

*
* *

Nous avons signalé déjà le projet qu'avait formé un écrivain allemand, M. Kurt Grottewitz, de se livrer dans son pays à une *enquête littéraire*, sur le modèle de l'enquête entreprise naguère chez nous par M. Huret. Mais les écrivains allemands, au contraire de nos écrivains, demeurent pour la plupart en province, aux quatre coins de l'empire, de sorte qu'il eût été très difficile de les interviewer. M. Grottewitz s'est contenté de leur soumettre par écrit un questionnaire où il leur demandait : 1° si la vieille tendance idéaliste des Geibel, Jules Wolff, Ebers, etc., était en déchéance; 2° si l'influence de Zola, de Tolstoï et d'Ibsen sur la littérature allemande était une bonne influence; 3° ce qu'il fallait penser du naturalisme radical; 4° du naturalisme tempéré; 5° quel était le genre de l'avenir, drame, poème ou roman; 6° si la littérature allemande était en progrès ou en décadence.

Les réponses sont arrivées en foule à M. Grottewitz, qui les publie en ce moment dans le *Magazin*. Toutes les réponses, malheureusement, sont aussi vagues que les questions posées étaient précises. Au lieu de répondre à ses questions, M. Grottewitz a reçu une centaine de professions de foi, et toutes plutôt du genre lyrique. Plusieurs des écrivains consultés ont même répondu en vers. Voici, par exemple, un quatrain de M. Zolling : c'est une réponse qui a sur les autres le double avantage d'être courte et facile à comprendre :

« Vous voulez que je rende compte de l'avenir de la littérature, — de la littérature de l'avenir, en règle et dans l'ordre? — Laissez-nous faire de bonne littérature pour le présent, — et, pour l'avenir, ne nous en inquiétons pas! »

Au contraire des interviewés de M. Huret, qui ont fait consister leur profession de foi, surtout, à se débiner les uns les autres, les correspondants de M. Grottewitz restent presque toujours dans les généralités, sans nommer personne. Parmi ceux dont on a publié les réponses jusqu'ici, la grande majorité paraît admettre le triomphe du naturalisme comme définitif; mais Dieu sait par quelles considérations métaphysiques, économiques, physico-chimiques, etc., ces amis du réalisme expliquent leurs goûts littéraires! On est littéralement écrasé sous cette avalanche d'idées générales. Voici, par exemple, au hasard, le début de la lettre de M. Henckell : « De s'exprimer d'une façon purement théorique sur l'avenir de la littérature allemande, cela n'a pas d'autre sens que de prendre pour indicateur du but, dans un pays inconnu, l'appel pressant de sa propre personnalité. » C'est ainsi qu'ils parlent tous.

*
* *

Deux nouveautés dramatiques importantes à Berlin. Au Berliner-Theater, une tragédie historique en vers de M. Adalbert de Hanstein, *les Frères du Roi;* au Théâtre de la Résidence, *le Préjugé*, un drame réaliste de M. Conrad Alberti, critique et romancier, une des figures les plus intéressantes de la *jeune Allemagne*. La tragédie de M. de Hanstein, malgré son austérité classique, et le drame de M. Alberti, malgré l'extrême hardiesse du sujet et des situations, ont obtenu le plus vif succès. On voit que, à Berlin comme à Paris, le public en est encore à considérer avec la même sympathie les deux nouvelles tendances artistiques du naturalisme et du symbolisme antiréaliste. Mais nous aurons à revenir sur ces deux pièces et sur les tendances où elles se rattachent dans la jeune littérature allemande d'aujourd'hui.

*
* *

L'effort des étrangers pour parler le français est quelquefois bien touchant. Dans un journal qui se publie depuis déjà neuf ans à Cassel, *Franco-Gallia, organe critique de la langue et de la littérature françaises,* la chronique bibliographique est rédigée en français par un écrivain qui signe simplement : *Vieux Parisien liseur*. Et voici un spécimen du français de ce « vieux Parisien ». Il s'agit du livre de Gyp, *Monsieur Fred :*

« Le livre de Gyp nous laisse voir clair dans l'éducation des jésuites et nous montre que c'est un genre adopté par la noblesse, et qu'en somme ce qui sort de ces maisons dites religieuses n'est pas moins « fin de siècle » que ce qui vient de l'abominable éducation laïque. Est-ce vrai? J'en ignore; mais, en tout cas, le livre est d'une drôlerie impossible. »

Comme il serait difficile de dire ce qui manque à ces phrases si correctes pour être tout à fait du français!

*
* *

Un autre Allemand, le professeur de Willamowitz-Mœllendorf, a eu l'idée ingénieuse de traduire en grec classique, et même avec double version *ad libitum*, un poème célèbre de Gœthe, *le Chant de la nuit*. Ses deux traductions sont, paraît-il, d'une correction irréprochable : mais sont-elles tout à fait du grec classique? C'est ce que personne aujourd'hui ne saurait dire, si bon helléniste qu'on soit.

*
* *

M. William Morris, agitateur socialiste et poète anglais, a eu récemment l'idée d'adjoindre une *imprimerie esthétique* à sa célèbre maison de tapis et de papiers peints esthétiques. Il a l'intention d'imprimer les poètes dans un format, sur un papier et avec des caractères en conformité avec l'expression de leurs œuvres. Et pour donner un échantillon de cette industrie nouvelle, il vient de publier une édition esthétique d'un chapitre tiré de l'ouvrage de M. Ruskin, *les Pierres de Venise*. Le petit volume est en effet très joli à voir, imprimé avec une netteté et une élégance remarquables. Mais M. Morris ne s'est pas borné à imprimer ce chapitre de M. Ruskin : il a encore expliqué les motifs qui lui ont fait choisir ce chapitre en particulier; et il a mis à son explication le charme, l'originalité, l'agrément de style qu'il met à tout ce qu'il écrit. Le chapitre réimprimé est intitulé : *De la nature de l'architecture gothique*.

« Ce chapitre, dit M. Morris, sera considéré plus tard comme l'une des très rares productions de ce siècle qui aient eu quelque valeur. Car Ruskin nous y enseigne cette leçon : que l'art est l'expression du plaisir éprouvé par l'homme à travailler; qu'il est possible pour l'homme de trouver du plaisir à son travail, car, pour étrange que cela nous paraisse maintenant, il y a eu un temps où les hommes ont eu du plaisir à leur travail, et enfin que, si l'humanité ne recommence pas à trouver le travail agréable, non seulement toute beauté achèvera de disparaître du travail humain, mais la misère sera de plus en plus le lot universel. »

M. Morris compare ensuite cette théorie du travail agréable, telle que la lui fait concevoir l'organisation corporative des maîtres gothiques du moyen âge, avec les théories phalanstériennes de Charles Fourier. Le socialiste, le poète et l'industriel qui sont en M. Morris se trouvent ainsi avoir collaboré à l'édition de ce joli petit volume, tiré seulement à 500 exemplaires.

*
* *

Une jeune romancière écossaise, miss Annie Swan, voyage en ce moment aux États-Unis. Les journaux américains publient à cette occasion sa photographie, en y ajoutant ce curieux commentaire : « Une douce figure, n'est-ce pas? C'est ce que chacun dit. Mais n'est-ce pas aussi une forte figure? La femme que voici serait-elle capable d'écrire des choses déraisonnables? Regardez-la de nouveau. Il n'y a pas un écrivain qui, en 1892, sera lu davantage qu'Annie Swan des deux côtés de l'Océan. L'Écosse est fière d'elle. L'Amérique l'accueille comme un fidèle, gai et convaincant apôtre de la chasteté, de la tempérance, du devoir filial et de la constance conjugale. »

*
* *

L'auteur préféré de la reine d'Angleterre, miss Marie Corelli, vient de publier un nouveau roman en trois volumes, *l'Ane de Lilith*, qui va être, naturellement, accueilli avec enthousiasme. Miss Marie Corelli, d'origine italienne, mais écrivant en anglais et avec des sentiments bien anglais, doit surtout la faveur royale dont elle jouit à un gros roman, *l'Absinthe*, où elle représente les artistes français comme des fous alcooliques.

*
* *

Le roi des Belges vient une fois de plus de se montrer partisan de l'*adjonction des capacités*. Il a invité en masse à une soirée, dans son château de Laeken, tous les membres du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, dont il est membre d'honneur.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 15 TOME XLIX 9 AVRIL 1892.

LA NOTION DE L'ÉTAT AUX ÉTATS-UNIS

(Premier article.)

Partout, l'individualisme est en discrédit, dans l'ordre politique comme dans l'ordre économique. Partout, l'opinion publique encourage le gouvernement à se concevoir comme père et tuteur, à se persuader qu'il a plus ou moins charge des corps et des âmes, et à s'assigner des devoirs qui justifient une activité et des pouvoirs nouveaux. Cette disposition des esprits prêtera peut-être quelque intérêt à l'étude que j'entreprends ici. Il s'agit de dégager l'idée que les Américains se font de l'État. J'ai, en abordant cette question, l'autorité et la sécurité d'un accord général de vues avec les deux hommes qui possèdent, en ce qui touche l'organisation politique des États-Unis, la maîtrise la plus incontestée, MM. James Bryce et Woodrow Wilson. L'un des résultats de cette analyse pourra être d'établir, sur un point capital, — la nature et le rôle de l'État, — une proposition qui se vérifierait probablement sur beaucoup d'autres, et que le penseur politique, en quête d'enseignements et d'exemples à travers le monde, doit avoir constamment présente. C'est que les États européens et la grande République américaine appartiennent constitutionnellement à deux espèces ou familles naturelles distinctes, dont le développement ne s'est pas accompli dans les mêmes conditions, n'a pas traversé les mêmes phases, et ne présente aucun degré de correspondance, en sorte que transplantations, greffes, boutures et provignages, d'un côté à l'autre de l'Atlantique, ont beaucoup de chances de rester stériles. La Constitution des États-Unis est un exemplaire individuel et indivisible qui ne se prête pas plus à des emprunts partiels qu'à une imitation en bloc. Elle doit rester pour nous comme un cristal naturel, dont la beauté et l'eurythmie, liées à la forme d'ensemble, périssent dans chaque molécule qu'on en détache.

Est-ce à dire qu'elle ne contienne aucun enseignement pour les peuples de ce continent? Non, assurément. Nos hommes d'État ne doivent pas se flatter d'y trouver des expédients pratiques directement applicables à telle ou telle de nos fins spéciales. Mais ils peuvent, de ce modèle concret, tirer des leçons de politique abstraite.

L'industriel qui reproduit exactement dans son usine les appareils de fabrication employés avec succès dans un autre établissement, et qui en attend les mêmes résultats, s'expose à de cruels mécomptes. En général, toute l'ordonnance doit être concertée et réglée à nouveau, d'après la superficie disponible, la force des moteurs, la qualité et le prix des combustibles, la cherté de la main-d'œuvre, la température moyenne et mainte autre circonstance particulière. L'instruction à tirer est dans l'adaptation des appareils aux conditions ambiantes, non dans la structure même et la disposition de ces appareils. Une série de rapports variables et la loi de leurs variations, voilà ce qui est à dégager et à retenir.

Nous sommes dans un cas analogue à l'égard de la Constitution des États-Unis. Non seulement par l'énormité des dimensions de l'État, mais par l'extrême particularité des conditions géographiques, économiques, historiques et sociales d'où l'organisation politique

procède, elle n'a pour nous de valeur et de sens qu'à titre d'expérience théorique ; elle est suggestive plutôt que démonstrative. Nous n'avons rien à y prendre, nous avons beaucoup à y apprendre. Et la leçon n'est pas contenue dans les dispositions expresses du texte, mais dans les causes permanentes, physiques et morales qui les ont inspirées et qui en font la convenance, la vertu et l'efficacité. A cette hauteur, les institutions de la grande République américaine jettent une vive lumière sur la loi d'évolution des sociétés politiques, et, si elles ne peuvent pas nous fournir des solutions toutes faites à notre usage, elles nous fournissent *une méthode pour en inventer.*

*
* *

L'*État,* au sens où nous l'entendons ici, est une puissante personne morale, constituée en autorité sur un important groupe d'hommes, pour leur salut et leur avantage communs. Cette personne reçoit son investiture, soit d'une désignation divine et d'un conseil providentiel supposés, soit de la volonté de tous, expresse ou tacite, une fois pour toutes ou périodiquement déclarée. Elle prend corps dans un *gouvernement* qui a juridiction reconnue sur toutes les parties d'un *territoire défini,* et l'obligation de lui obéir s'étend à tous ceux qui, habitant ce territoire, l'appellent leur *patrie* et ont conscience de former ensemble une section distincte de l'humanité : une *nation.* Ajoutons que l'État délègue, au besoin, à des autorités locales ou spéciales, tout ou partie de ses pouvoirs, y compris le droit de contraindre et de punir, sanction nécessaire de ses actes et marque distinctive de sa présence. On voit que les notions concrètes de territoire, de nation, de patrie, de gouvernement, précèdent et préparent l'idée de l'État qui est, en quelque sorte, leur expression abstraite commune. Elles se développent lentement, en sorte que les notions de temps et d'hérédité entrent presque toujours avec elles dans l'équation. A son tour, l'idée d'État, graduellement condensée sous le couvert des trois idées de nation, de patrie, de gouvernement, les soutient de sa solidité abstraite, comme le noyau durci soutient dans le fruit mûr les parties vivantes et molles qui ont enveloppé sa croissance.

Je n'ai pas l'intention de remonter ici jusqu'aux notions de territoire, de peuple et de patrie. J'aborderai d'emblée la notion de gouvernement ; c'est le dernier et le plus étroit des cercles concentriques que l'analyse resserre graduellement autour de l'idée d'État. J'ai dit que l'État n'est en un sens que le gouvernement conçu abstraitement, comme le siège de la plus haute conscience et des volontés stables de la nation. Il vaut la peine de pénétrer dans cette région et de l'explorer ; elle présente aux États-Unis une configuration originale et des accidents inattendus que les Américains eux-mêmes n'ont pas relevés et dont la carte est encore à faire. La notion maîtresse qui en occupe le centre, l'idée de l'État, est l'œuvre du temps et des circonstances. Notre premier soin doit être d'en retrouver la genèse. L'Amérique est ici en contraste déclaré avec l'Europe, et l'essence de ce contraste, c'est que le principal agent de l'unité nationale dans les pays de ce continent, la royauté, s'est trouvé absent et impuissant dans l'autre.

*
* *

En France, c'est la royauté qui a fait la nation, c'est la nation qui a fait ou façonné l'individu (1). Au plus loin que nous regardions paraît la figure du roi. Envahisseur et conquérant, il est subrogé dès l'origine à la prérogative de l'empereur dans les Gaules. Plus tard, l'assiette territoriale et l'exercice direct du pouvoir lui échappent peu à peu par le malheur des temps, sans que le principe romain de la souveraineté soit entièrement aboli et que la continuité de la tradition impériale soit rompue. Elle persiste à travers tout le moyen âge, comme une veine minérale enfouie sous les décombres et les ronces et qui affleure çà et là. Le jour venu, les juristes n'auront pas grand effort à faire pour l'exhumer, la dégager, et elle revêtira d'elle-même la majesté d'un droit séculaire. Cependant le roi, par conquête, achat, échange, héritage, mariage, a recomposé le territoire province à province. Chacune s'est trouvée à son tour, faible et dénuée, en face de ce pouvoir grandissant et a fini par se fondre sous sa main dans une unité plus étendue. Sur ce territoire, le peuple se condense par la convergence de toutes les aspirations vers le trône, fontaine de justice ; la patrie se dégage par la communauté d'une glorieuse histoire dont le prince est le coryphée. L'individu chétif n'a pas eu de part consciente dans ce prodigieux travail ; il l'a subi, il en a été enveloppé de la même façon que l'insecte aujourd'hui fossile a été pris dans la masse lentement refroidie et rétractée d'une couche géologique. Adhérences énergiques, profonde solidarité, presque tout lui est venu de plus haut que lui, s'est appesanti sur lui, l'a façonné. Ces pressions extérieures ont formé les plus riches veines de sa vie impersonnelle, déterminé les plus nobles plis de sa nature morale.

En Amérique, le roi n'a pas créé le territoire, pas davantage la nation, et celle-ci, sauf une exception, n'a

(1) On peut voir dans un travail de M. Lavisse (voy. *la Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1880), par quels dons de justesse générale et de précision microscopique dans les vues, de volonté brutale et lourde pour accomplir, de suite et de ténacité monotone dans le conseil, d'application soutenue, de sévérité pour autrui après avoir commencé par soi-même, le second des rois de Prusse a fait une nation et un État de ses provinces éparses. Ses successeurs ont continué son œuvre. C'est ici comme le type extrême du genre. En France, le monarque et ses légistes agissent efficacement, mais n'agissent pas seuls ; on croit sentir la force des choses qui les seconde ; on lit d'avance une grande destinée nationale écrite sur la carte. De l'autre côté du Rhin, ce sont les Hohenzollern qui font tout. La Prusse est en quelque sorte un objet d'art industriel, de *fabrication royale.*

pas façonné le citoyen par la pression du gouvernement et de la loi. La royauté n'est d'abord intervenue que pour concéder une charte à une compagnie privilégiée, un fief à un favori, à peu près dans les conditions où les puissances se partagent aujourd'hui l'Hinterland de l'Afrique équatoriale. Elle leur donnait à prendre ce qu'elle ne possédait pas. Les concessions n'étaient au fond que des titres nus octroyés à quelques individus qui, sans quitter l'Angleterre, tiraient de leur monopole le plus de profit possible pour eux-mêmes. Les garanties inscrites dans la charte ne visaient que les concessionnaires. Des colons, il n'était pas question, ou seulement pour mémoire. Ce sont ces *tiers* surérogatoires, oubliés au contrat, qui sans aide, sans direction, sans titre, ont arraché le sol aux Indiens, l'ont conquis sur l'inconnu, sur la friche, ont fait entrer dans l'οἰκουμένη, dans l'enceinte de la terre habitée, la forêt et la prairie illimitée, jusque-là *res nullius*. Ils ont conscience d'avoir fait et enclos le territoire national.

Le roi n'a pas davantage fait la nation. L'histoire de l'Amérique anglaise n'a point à enregistrer de grands efforts collectifs, accomplis sous l'impulsion et selon les vues d'un pouvoir national, qui prête son nom à la gloire commune et qu'elle couronne d'un prestige. Les plus hautes sources de la vie morale ne viennent pas du centre et n'invitent pas l'imagination à y remonter. Tout ce qu'il y a d'énergique et de mémorable appartient ici à la vie individuelle et à l'esprit d'aventure, dont le premier effet est de disperser, d'isoler, nullement de resserrer, d'agréger et de confondre. Ce sont des pointes en avant d'un homme ou d'un groupe chétif qui se séparent de la masse, des dangers obscurément bravés, de longues épreuves sans témoin pour les redire, une impression d'abandon, le sentiment qu'on n'a d'aide à attendre que de soi-même, un labeur inouï, et à la fin la création en pays perdu d'un petit corps politique isolé, autonome, une πόλις, république et démocratie tout ensemble (comment pourrait-ce être autre chose?), qui seulement alors regarde en arrière, songe à se rapprocher des autres corps politiques semblables, fondés dans la même région, et se met dans *l'ombre du nom* d'une monarchie lointaine.

L'autorité centrale n'a point de part dans ces audacieuses entreprises qu'elle ne connaît qu'achevées. Ce n'est ni la royauté, aperçue de loin dans son palais de Saint-James, ni les pouvoirs provinciaux, comme elle sans force, sans instruments et sans vues d'ensemble, qu'on trouve ici au point de départ comme premiers agents de la formation sociale. A regarder au delà des chartes et des droits écrits, la société commence ici par l'individu, et par un individu complet, conscient, autonome, comme si l'hypothèse du contrat social était pour une fois réalisée. Cela se voit surtout dans la Nouvelle-Angleterre, la seule province avec la Virginie qui, à la fin du XVIIIe siècle, ait été le siège d'une véritable conscience politique, et qui présente alors quelques-uns des caractères d'un État. Des hommes égaux et libres se sont d'abord groupés en *townships*, des *townships* égaux et libres ont volontairement organisé l'État colonial pour leur sûreté et leur commodité. A la fin, des États égaux et libres ont volontairement, et dans un intérêt non moins positif, organisé l'État fédéral. Ils auraient pu ne pas le constituer ; ils se souviennent de l'avoir constitué. Ils l'ont doté à leur convenance et d'une main avare. Ainsi, en Europe, c'est l'État qui a fait ou mesuré la part de l'individu ; raison suffisante pour que l'État se soit cru plus d'une fois autorisé à remanier le partage. En Amérique, c'est l'individu qui a fait et mesuré la part de l'État. Dans certains États particuliers, il a pu la faire nominalement très grande, abusive même à certains égards, dépouiller parfois, pour la grossir, les autorités locales, leurs aînées. Il n'en a pas moins été, même à son détriment, le souverain répartiteur ; il n'a jamais perdu la conscience ni quitté l'attitude de ce rôle prépondérant.

* *

Je voudrais justifier par quelques faits cette conception des origines de l'État en Amérique. Que l'individu en soit le premier auteur conscient et libre, cela se voit clairement dans la nouvelle Angleterre et se laisse plus ou moins deviner ailleurs. Qu'y a-t-il de plus significatif que le *Covenant* signé entre les pèlerins encore à bord du *May Flower*, pour l'organisation d'un « corps politique » (c'est leur expression même), avec la « gloire de Dieu » et le « développement du christianisme » comme fin suprême, le « bien commun » comme but plus immédiat, des « lois et des ordonnances » comme moyen, l'« obéissance et la soumission » comme le devoir et l'engagement de chacun. La notion de l'État est là au complet. Rien ne montre mieux que les Anglo-Saxons sont essentiellement des Ζῶα πολιτικά qui conçoivent l'État et engendent le *self government* « partout où ils sont plusieurs réunis (1) ». Et cette proposition n'est nullement contredite par le fait que les *pilgrims fathers*, qui ont constitué avec cette maîtrise une société politique, y avaient été préparés par l'habitude de vivre et de se gouverner en congrégations religieuses indépendantes. Car le

1. La [illegible] les conditions et à [illegible] des bûcherons et des débardeurs. Ils n'attendent pas que des fonctionnaires leur soient envoyés d'une capitale, pour constituer des assemblées régulières, un pouvoir, une justice. Franz Lieber a signalé le fait que sur un paquebot, des Américains, sans autre but que l'agrément de la société, s'organisent comme un parlement, avec un bureau et des *Standing orders*. Les formes du gouvernement parlementaire sont comme imprimées dans leur substance cérébrale ; elles ressortent à tout propos et [illegible] d'un palimpseste.

congrégationalisme peut être réputé lui-même, en partie, l'effet d'une aptitude et d'une vocation éminente de la race au *self government*. — Un peu plus tard, c'est avec le même sérieux que les vingt-deux compagnons de Roger Williams prononceront le même mot de « corps politique », se déclareront loyaux sujets du roi Charles, soumis à ses lois, à la Constitution britannique et aux coutumes du royaume « en tant que conformes à la justice », et conviendront d'élire à la majorité un magistrat et des juges pour les gouverner et les juger, aussi « selon la justice ». Pour ces hommes, l'État n'a pas besoin de grandes dimensions pour justifier son nom; il est partout où les individus voient distinctement leur intérêt commun et contractent entre eux librement et de bonne foi pour s'en assurer la possession.

Voilà comment et par quelle convention effective et volontaire le *township* de la Nouvelle-Angleterre s'est constitué en organisme politique complet. Plus tard, les *townships* se sont rapprochés; ils ont senti la nécessité d'une coopération contre les Indiens, et aussi d'une entente pour la jouissance et la défense des droits et privilèges déclarés communs par une charte à tous les habitants futurs d'un segment géographique déterminé. En Nouvelle-Angleterre, ils ont positivement créé « la colonie », le futur *Commonwealth*.

Pour Rhode-Island, il me suffira de deux preuves. Aux termes de la charte de 1647, premier pacte signé entre les quatre *towns* indépendants, l'assemblée générale n'était saisie des projets de loi qu'après que chaque *town* pour son compte les avait votés. Le gouvernement colonial n'avait donc qu'un pouvoir de ratification et de revision, comme le Conseil des Anciens de notre Constitution de l'an III; l'initiative continuait d'appartenir aux localités. Un second trait significatif est qu'à plusieurs reprises, le pacte se desserre ou se dénoue, et alors on retombe sur des confédérations partielles des *towns* deux à deux comme en 1651, ou bien, comme en 1686, l'assemblée se dissout après avoir rendu à chaque *town* le soin de se gouverner lui-même isolément. L'union est si peu soutenue par le sentiment public qu'elle semble toujours près de fléchir.

En Connecticut, on sait que la colonie fut formée d'abord par la réunion des bourgs de Hartford, de Wetherfield et de Windsor, puis par la fusion de ce premier groupe avec New-Haven. En Massachusetts, il est remarquable que longtemps après l'union, il n'y ait pas eu d'autre organisation politique au-dessous de l'État que les *townships*. Point de district plus étendu qui en réunisse plusieurs, point de villes incorporées jusqu'en 1821. Le *township* est la cellule, l'élément organique de ce tissu social uniforme. Jusqu'en 1857, dans le même État, et encore aujourd'hui en Connecticut, les *towns* demeurent la base de la représentation parlementaire.

Dans les États du Sud, ce n'est pas le *township*, mais la plantation et la caste qui sont les éléments organiques. La caste, formée d'éléments analogues à la *gentry* anglaise, dont elle est pour une grande part issue, trouve son cadre dans l'État (le *Commonwealth*), et celui-ci acquiert par là de bonne heure une suprématie qui sera plus lente à s'établir dans les colonies du Nord. Les plantations sont établies sur le bord des grands fleuves; presque toutes ont des quais immenses où les vaisseaux viennent à même chercher leur fret qu'ils transportent en Europe. Chacun de ces *latifundia*, avec son unique habitation centrale, où un seul *paterfamilias* vit au milieu de ses esclaves et de ses clients, forme un tout à lui seul. Les plantations se groupent pour quelques objets communs, et une partie de leur vie passe au comté qui, sans avoir jamais l'activité du *township*, fait néanmoins quelque figure en face du gouvernement d'État.

Lorsque tombent avec la souveraineté britannique les chartes octroyées par elle aux différentes colonies, il y a un moment d'incertitude. On ne sait à qui revient et par qui s'exercera le pouvoir politique. « Le peuple, dit M. Albert Small, n'eut pas d'abord d'idée bien définie et d'opinion unanime sur les sphères respectives des autorités des *towns*, des comtés et des colonies. » Cela se vit bien dans la nomination des délégués au Congrès de 1774. Tandis que le New-Hampshire et les autres États de l'Est procèdent comme des confédérations de *towns*, ce furent les comtés qui, dans les États de New-Jersey, de Maryland, de Virginie, élisent séparément des commissions et celles-ci les députés. Dans l'État de New-York, à côté des délégués proposés par la ville de New-York et ratifiés généralement par les campagnes, le comté de Suffolk nomme un représentant distinct, le comté d'Orange un peu plus tard élit son député qui se présente au Congrès et produit le certificat de son élection par ledit comté. La Géorgie, fort tiède au commencement de la guerre, ne se fait pas représenter au Congrès jusqu'au 15 juillet 1775. Mais cela n'empêche pas la paroisse de Saint-John (1) d'envoyer un délégué qui est admis au Congrès. Ce qui prouve bien que le comté a conservé une conscience politique distincte, reste de l'époque où il était effectivement un petit État, c'est qu'il est tout préparé à le redevenir, lorsque les circonstances le pressent : 'cest ainsi qu'en 1775, le comité du comté de Mecklembourg, dans la Caroline du Nord, considérant que la Constitution des différentes provinces se trouve suspendue et que le Congrès provincial de chacune est, selon la recommandation du grand Congrès continental, investi de tout le pouvoir exécutif et législatif; considérant, d'autre part, que toutes les lois antérieures ne sont plus en vigueur et que le Congrès provincial n'en a pas élaboré d'autres, juge nécessaire à la conservation du bon ordre d'édicter des prescrip-

(1) La paroisse dans le Sud est l'analogue du comté.

tions et des règlements pour le gouvernement intérieur de ce comté, en attendant que le Congrès provincial y pourvoie (1).

Une déclaration du juge Brown de New-York (dans le procès *People, v. Draper*) résume tout ce qui précède : « A l'époque où fut faite la présente Constitution, dit-il, le territoire entier de l'État était divisé et distribué en circonscriptions représentant des personnes civiles : comtés, villes et *townships*. Ces circonscriptions sont aussi anciennes que le gouvernement. L'État n'a pas existé un jour sans elles. Toutes les pensées et toutes les notions que nous avons sur le gouvernement civil sont associées avec les comtés, les villes et les *townships*. Ce sont des éléments permanents dans la charpente du gouvernement; ce sont des institutions d'État. L'État, dans son ensemble, est et a toujours été une agrégation de ces corps locaux (2). »

*
* *

L'État a, en France, une autre source de prestige. Le gouvernement a été pendant des siècles, au dehors, le défenseur des biens et des libertés de tous contre les agressions de l'étranger au dedans, le destructeur des monstres, le redresseur des torts. Il pourrait justement réunir et croiser sur son écusson la massue d'Hercule et l'épée de Miltiade. Si nous regardons à sept ou huit siècles en arrière dans notre histoire, nous voyons chaque homme à la merci d'une razzia qui le massacre ou l'emporte, d'une invasion qui le dépouille ou l'asservit. La royauté rallie contre ce risque perpétuel toutes les forces dispersées; elle en fait une masse profonde et une ligne continue qui résistent à l'envahisseur. Au dedans, quelques hommes puissants vexent et rançonnent tous les autres. Ceux-ci apparaissent courbés, craintifs, n'osant plus espérer, respirant à peine. La royauté les prend sous sa protection; elle corrige et punit les abus de force les plus criants. Elle crée un ordre tolérable et maintient une paix intermittente. A tous ces titres, elle fixe les regards et obtient aisément à son profit quelques sacrifices; l'opprimé qui les consent, les juge sans doute moins onéreux que les maux écartés à ce prix. Un penchant héréditaire se forme qui porte inconsciemment l'homme à se tourner vers le roi, à lui céder, à le considérer comme l'agent de tout bien général dans une société organisée.

Rien de pareil en Amérique. Même à l'origine, l'immigrant, sur ce territoire qui nourrira à la fin de ce siècle cent millions d'hommes, ne rencontre que quelques centaines de mille de Peaux-Rouges (1 million d'après les évaluations les plus forcées) disséminés et mal armés; les colons sujets de la Grande-Bretagne ne tarderont pas à être plus nombreux que cette poignée d'indigènes. Ceux-ci ne seront plus alors qu'un troupeau facile à chasser successivement des terres que l'on convoite. S'ils font du mal aux colons, s'ils restent un danger jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, c'est qu'on les exaspère par la violence et la mauvaise foi. Encore ne sont-ils guère menaçants que sur la frontière canadienne, où les Français les recueillent après leurs incursions. Ce danger cessera de compter après la paix de Paris. Quant aux colonies voisines peuplées par d'autres races européennes, aucune n'est de force et n'a d'intérêt à troubler les colons anglais dans leur possession. Exploitées brutalement ou négligées par leurs métropoles, elles ont assez à faire de lutter contre les forces destructives de la nature vierge et de se conserver. Ainsi point de despotisme militaire en vue d'une conquête difficile et disputée ou d'une défense vigilante et suivie; point de féodalité militaire née d'un besoin local de protection, tournée en abus avec le temps, et préparant un rôle au futur libérateur qui, l'ayant détruite, fera aisément accepter un césarisme lointain aux populations soulagées. Tous les émigrants sont égaux et libres ou le redeviennent en arrivant dans ce monde nouveau. C'est que nul n'a l'occasion de faire marché de la supériorité de sa force dans une lutte de tous pour la vie. Le personnage de chef de bande contre l'autochtone, comme celui de chef national contre l'étranger, sont ici surérogatoires. La société a pris d'emblée la forme industrielle, sans passer par la forme militaire.

D'autre part la féodalité foncière n'a pas plus que la féodalité personnelle rencontré les conditions nécessaires pour un établissement durable; l'état économique du pays ne s'y prêtait pas. A la vérité, il y eut au commencement de véritables esclaves blancs. C'étaient des « vilains ou des serfs », expédiés d'Europe où ils n'avaient pas eu l'habitude d'une condition beaucoup meilleure, des convicts qu'on traitait comme des hommes ayant à purger une condamnation, des gens sans aveu razziés dans les rues suspectes des grandes villes, enfin des engagés à long terme que leur contrat de louage faisait tomber, à leur arrivée, sous les rigueurs d'une loi qu'ils n'avaient pas connue. Ces éléments abondants et déjà façonnés d'une classe servile n'en ont pourtant pas formé une. La liberté errante du monde économique ambiant les a presque tout de suite repris à l'esclavage légal qui tentait d'abord de s'appesantir sur eux. La terre s'offrait sans

(1) Dans la première Constitution du Maryland, les comtés étaient [illegible] dans la Chambre basse, indépendamment de leur étendue et du chiffre de leur population; le Sénat était nommé par un collège électoral du second degré fourni à raison de [illegible] par comté. Cela rappelle ou plutôt annonce le système des élections sénatoriale ou présidentielle que consacrera la Constitution fédérale de 1787. Les comtés [illegible] dans la même [illegible] que les États joueront dans l'Union. L'égalité entre eux est même plus parfaite et semble procéder plus directement de l'idée d'autonomie et de souveraineté.

(2) *On* [illegible] *system*, du Juge [illegible] S. Landon, *the County. History of the U. S.*, [illegible] *is an* [illegible] *government*.

maître à l'infini, et l'homme qu'un autre homme aurait voulu attacher à la glèbe en lui vendant à ce prix l'usage du sol, n'avait que quelques lieues à faire pour retrouver son maître dans un domaine à lui. Seuls les nègres, race inférieure et molle, bétail docile et craintif, ont pu se laisser enchaîner au sol, et leur affluence dans la servitude a contribué à restaurer les blancs dans l'état d'indépendance que toutes les autres circonstances leur rendaient avantageux et facile.

L'office de protecteur de la masse des citoyens, contre le monopole et les abus de pouvoir d'une *caste* de propriétaires qui détient le *principal instrument de travail*, est donc resté vacant faute d'objet. La *caste* existait en plus d'un endroit et n'eût sans doute demandé qu'à mal faire; mais le *principal instrument de travail* était en quantité illimitée; le monopole devenait donc illusoire, et la grande propriété ne pouvait pas s'en servir pour assurer ses prises sur les individus. Les rares privilégiés investis en vertu de chartes royales firent d'eux-mêmes remise de leurs droits, que bientôt ils n'exerçaient plus, si tant est qu'ils les eussent jamais exercés. Par suite, la royauté et, après elle, la nation n'ont pas eu la peine et le mérite de détruire les privilèges d'une féodalité foncière. C'est autant de moins au crédit de l'État (1).

En Europe, l'Angleterre exceptée, le mot liberté, pendant des siècles, n'a guère été employé qu'au pluriel, pour désigner tels ou tels privilèges particuliers à un individu ou spéciaux à un corps. C'est l'État qui a été graduellement l'inventeur et le donateur de *la liberté* au singulier, d'un droit commun, le même pour tous. En Amérique, le droit commun apporté d'Angleterre était en vigueur dès les commencements de la civilisation, et, ce qui est bien plus, il se rencontrait avec une liberté et une égalité de fait presque absolues, résultant des conditions générales de la vie sur un territoire vide et à prendre. Liberté, égalité existaient dans la société par la force des choses avant d'y exister par le commandement de l'État. La loi n'a pas ici créé l'égalité par nivellement, fondé la liberté sur les ruines des privilèges; elle les a trouvées paisiblement établies dans les mœurs, et son silence aurait suffi pour les consacrer. Ici encore, nous trouvons l'État dispensé d'agir et de parler, et privé d'un des titres éclatants qui lui ont acquis en Europe la reconnaissance des hommes.

***

En outre, la notion de l'État souverain et de la mission générale de bien public qui est la raison suffisante de sa souveraineté a plus de peine qu'ailleurs à se dégager, faute d'un cadre bien déterminé et d'un centre visible fournissant une assiette solide et une forme simple à cette conception maîtresse. Les notions composantes ou bien manquent, — c'est le cas de l'idée de nationalité, — ou bien s'entre-choquent et se déforment au lieu de se masser et de se fondre, — c'est le cas des idées qu'on se fait de la souveraineté.

Considérons d'abord l'idée de nationalité. Sauf en Massachusetts, où la population est homogène, en Virginie, où elle est fortement encadrée, les colons ne sont qu'un mélange disparate et sans cohésion de gens de toutes les races et de toutes les religions. Anglais de nom, ils ont une peine extrême à imaginer qu'ils puissent être autre chose, un peuple distinct à eux seuls; et cependant les Anglais de la métropole les traitent tantôt comme des étrangers qu'on ne daigne pas connaître (1), tantôt comme des sujets qu'on a le droit de taxer à sa convenance. Ils ne savent ni se rattacher plus étroitement à la Grande-Bretagne pour se procurer le pied d'égalité (2), ni s'en détacher afin de s'appartenir : cela est sensible dans les hésitations infinies qui ont précédé la déclaration d'indépendance.

Les affirmations catégoriques de Franklin, les témoignages de John Adams et de Washington, pour n'en citer que trois, mais ceux-là décisifs, prouvent qu'il n'y avait dans les colonies aucun désir de se rendre autonomes. En 1774, les instructions du New-Hampshire, de la Pensylvanie, de la Virginie, des deux Carolines, du Massachusetts lui-même, contenaient des

(1) On sait qu'aux termes de la plupart des chartes royales, les concessions faites à des compagnies ou à des propriétaires étaient en franche et libre tenure, forme qui avait les mêmes effets pratiques que la pleine propriété. Toutefois, certains concessionnaires étaient investis du droit de créer eux-mêmes, à leur convenance, des fiefs militaires et des manoirs, c'est-à-dire d'établir une hiérarchie féodale des fonds de terre et des personnes. Ce droit paraît d'ailleurs n'avoir existé que dans quatre ou cinq colonies : les Carolines, le Maine, le Maryland, la Pensylvanie et New-York; et, là où il existait, il ne fut généralement pas exercé. Le caractère allodial prévalut partout et absolument sur le caractère féodal dans le régime de la propriété foncière. Rien de pareil à des droits féodaux ne subsistait plus, sauf à New-York, à l'époque de la Révolution. Quand les judicieux auteurs de l'ordonnance de 1787 furent appelés à déterminer la condition juridique de la propriété dans l'Ouest encore désert, il ne leur vint pas à l'esprit de recommander un autre système que celui de la propriété entièrement libre, disponible et transmissible à volonté, sans formalités gênantes. La force des choses rédigea en quelque sorte par leurs mains la section II de l'ordonnance; et c'est encore la force des choses qui, par ce précédent bien vite accrédité, provoqua et encouragea, dans les quelques États encore arriérés, la réforme libérale des lois foncières.

(1) Le secrétaire d'État britannique à qui était confiée l'administration des colonies adressait sa correspondance au gouverneur de l'*Ile de Nouvelle Angleterre*. Walpole et Newcastle avaient le propos délibéré de ne pas s'occuper de l'Amérique. Parlant de Grenville, l'auteur des premières taxes imposées aux colonies, on trouva plaisant de dire que, s'il fut cause de la séparation, c'est qu'il s'avisa de lire les dépêches d'Amérique, — ce que ses prédécesseurs ne faisaient pas. — Le *Stamp Act* fut voté dans une Chambre presque déserte et passa inaperçu du public.

(2) La proposition de leur donner un certain nombre de représentants dans le Parlement britannique, admise par Grenville, recommandée par Franklin et Adam Smith, ne rencontra jamais aucune faveur en Amérique. Bernard, le gouverneur du Massachusetts, reconnaît qu'elle était impopulaire.

vœux pour la restauration de la bonne harmonie avec la Grande-Bretagne. En 1775, les conventions de Virginie et de la Caroline du Sud parlaient de leur fidélité au roi, et le Congrès provincial de New-York, en félicitant Washington de sa nomination au poste de généralissime, représentait un arrangement avec la mère patrie comme le plus cher désir de tout cœur américain. Au reste, jusqu'en mai 1775, New-York conserva l'espoir de renouer et, se séparant en cela des autres colonies, elle fit alors une dernière tentative. En mai 1776, l'esprit public en Virginie répugnait encore à toute idée d'indépendance. Cette même idée était aussi impopulaire en Pensylvanie, dans les États moyens et du Sud, et surtout en Géorgie, que le *Stamp Act* lui-même. L'un des délégués de cette dernière colonie au Congrès de 1775 déclarait que l'homme qui proposerait la séparation dans sa province aurait chance d'être mis en pièces. En réalité, il n'y avait de décidée à prendre ce parti extrême que la Nouvelle-Angleterre. Elle entraîna la Virginie et celle-ci les autres.

Pas plus de l'État souverain que de la nationalité, l'esprit américain ne pouvait se former une image distincte. Comment l'eût-il dégagée, lorsque le pouvoir nominalement suprême résidait de l'autre côté de l'Atlantique et ne se manifestait qu'à de longs intervalles, rarement par une action positive, presque toujours *pour empêcher*. Une royauté absente ne saurait inspirer ce loyalisme du sujet envers le prince qui a été l'école historique de la soumission du citoyen à l'État. Quant au pouvoir présent sur les lieux, compétent, actif, — les assemblées électives de chaque État, — elles n'exercent le plus souvent qu'une autorité de fait, née de la force des choses, non consacrée par les chartes, par conséquent précaire, limitée par le pouvoir de législation et de revision d'un Parlement lointain, mal servie par un exécutif qu'en général elle ne choisit pas, qu'elle ne peut que gêner en lui marchandant son salaire, n'ayant d'autre arme que le refus des crédits indispensables. Des deux côtés, la puissance ne se manifeste guère que par l'obstruction.

Ainsi on ne trouve ici que des fragments ou des rudiments de souveraineté. C'est pourquoi la première fois que chez les colons s'éveille une conscience politique distincte, pendant la période qui commence avec le *Stamp Act* ce ne sont pas les notions abstraites de nationalité et d'État souverain qui leur apparaissent, mais la notion concrète de liberté individuelle contenue dans le vieux principe anglais : que nul ne peut être obligé de payer un impôt qu'il n'a pas consenti lui-même ou par des représentants ; ce sont des distinctions juridiques comme celles qui séparent le droit de législation et le droit de taxation, les droits de taxation interne et externe, le devoir de soumission au roi et la subordination au Parlement. Ils s'y attardent et s'y perdent. C'est par le cours impétueux des événements qu'ils ont été entraînés à constituer un État et une souveraineté fédérale sans les avoir souhaités, sans en bien sentir la nature intime, presque à contre-cœur, en s'étonnant et s'inquiétant de leur œuvre.

***

La royauté chez plusieurs peuples du continent, notamment en France, avait en outre un prestige religieux dont il est resté ou plutôt passé quelque chose à l'État. Il est seulement advenu que ce prestige s'est graduellement laïcisé, s'est tourné en une présomption de toute-puissance et de sagesse infuse, et cette présomption s'est naturellement traduite par un perpétuel recours des sujets à l'autorité tutélaire du prince ou du gouvernement. Placée au sein de l'organisation catholique du moyen âge, alliée et tout ensemble rivale de la papauté, qui avait pris place dans le système des puissances temporelles, la royauté a revêtu de son côté un caractère sacerdotal. En France, elle a eu en propre un sacrement, l'onction de Reims, une sorte d' « ordination », c'est le mot qu'on rencontre aussi en Angleterre dans le texte des chroniques. Dans les deux pays, elle a eu son miracle, la guérison des écrouelles, qui n'est tombée hors d'usage que vers le XVIIIe siècle. De là suivait naturellement l'idée d'un droit divin, d'une mission d'en haut, de la science suggérée et de l'inspiration perpétuelle qu'implique ce ministère sacré. Des rois comme Richard II, comme Louis XIV, croyaient à tout cela sincèrement, eux qui étaient dans le secret de leur propre infirmité ; combien cette même foi n'était-elle pas plus facile pour leurs peuples ! La Réforme ne dissipa point l'illusion et augmenta, au contraire, le prestige, dans les pays où le schisme fit la royauté héritière de la cour de Rome, dépositaire de tout le pouvoir spirituel, et créa une façon de papauté à domicile. La désobéissance au roi ne prit nulle part plus décidément qu'en Angleterre le caractère d'un sacrilège ; Jacques II est effrayant à entendre sur ce sujet. Cela fut même la cause des excès qui perdirent à la longue la dynastie des Stuarts, provoquèrent une réaction, sécularisèrent le trône et profitèrent finalement à la liberté. En somme, jusqu'au XVIIIe siècle, les deux pouvoirs spirituel et temporel n'ont jamais cessé d'être plus ou moins mélangés en la personne du prince, et il en est demeuré que les devoirs assumés par la royauté à ce double titre, devoirs indéfinis comme son mandat mystique, ont semblé revenir naturellement à l'État, lorsque l'État s'est dégagé de ses personnifications concrètes. L'on aurait peut-être eu moins de penchant à lui confier certains offices d'éducation et de censure morales dévolus naguère à l'Église ; on aurait peut-être été plus en garde contre l'illusion de l'y juger apte, si les antécédents n'avaient pas donné le pli aux imaginations dans ce sens.

Rien de pareil dans les colonies de l'Amérique du

Nord. La royauté, de si loin, était comme un dieu de Lucrèce. Son action intermittente et molle n'accoutumait pas les hommes à regarder vers elle. Sur place, le gouvernement collectif, élu parmi les citoyens et par eux, avait, non pas une mission d'en haut, naturellement indéfinie, mais un mandat d'en bas, naturellement limité. Les Américains n'ont jamais eu l'occasion de lui prêter un titre supra-terrestre à l'obéissance des hommes. Les saints qui, pendant un demi-siècle, au Massachusetts et au Connecticut, entreprirent de régler tous les actes humains par des lois intolérantes, n'avaient pas personnellement d'investiture mystique; ils étaient les représentants et les agents de l'opinion commune, dans une société politique homogène qui se confondait alors avec une confrérie religieuse. Ce n'était pas la désobéissance aux lois qui était une impiété et un sacrilège; c'est l'impiété et le sacrilège qui étaient une désobéissance aux lois. Quand l'immigration eut introduit des éléments disparates dans cette société, le système tomba de lui-même, sans qu'on entendît le bruit que fait la chute d'un droit divin. En somme, même là, dans ces groupes qui vivaient les yeux tournés vers le ciel, le gouvernement n'a jamais été qu'une agence humaine à procuration spéciale. L'histoire politique n'avait pas comme en France laissé dans les imaginations et dans les mœurs l'idée et l'habitude d'une autorité investie par la sagesse divine et de moitié avec la Providence en des desseins qui embrassent tous les intérêts supérieurs d'une société. Quelque chose de ce haut crédit est demeuré chez nous à l'État, qui n'a pas manqué d'en profiter. Ce précieux héritage lui a fait défaut aux États-Unis.

*
* *

Nous n'avons considéré jusqu'ici que la genèse de la notion de l'État, et déjà, dans tout le cours de cette formation, l'Amérique s'est montrée procédant à l'inverse de l'Europe. D'un côté, l'État historique, mystique, fatal, en qui s'est concentrée et saisie une puissante conscience nationale, par-dessus les têtes courbées des individus. De l'autre, presque point de patrie, à peine une nation, un État sans passé et sans prestige, combinaison purement expédiente, œuvre volontaire et réfléchie d'hommes égaux et libres. — D'un côté, l'État soldat, justicier, créateur laborieux de l'ordre, tardif ouvrier et dispensateur circonspect du droit commun; de l'autre, un État désœuvré pour ainsi dire, exempté, par la force ou la facilité des choses, de toutes ces tâches, devancé et suppléé dans ses lois par les mœurs, précédé dans le monde des faits par la liberté et l'égalité et acceptant sans effort ce qu'on pourrait appeler leur droit d'aînesse. D'un côté, enfin l'État selon le type antique, seule personnalité morale et juridique complète, doué, en principe, de toutes les capacités, investi d'un mandat indéfini de bien public, dotant peu à peu l'individu par des dessaisissements volontaires et successifs. De l'autre, l'individu, seule personnalité morale et juridique complète, se donnant dans l'État un procureur spécial et le dotant par commissions expresses et délégations limitées. Voilà, — avec les traits un peu trop simplifiés et, en ce sens seulement, un peu forcés, que comporte ce genre de parallèles, — le contraste que présentent l'ancien et le nouveau monde.

E. Boutmy.

(*A suivre.*)

LES ARCHIVES D'UN VIEUX BADAUD

II. — Mes cahiers d'écoliers arabes et biskris (1).

Dans un des vieux contes qui ont charmé mon enfance, une princesse infortunée ouvrait la boîte que lui avait remise une méchante fée, et il en sortait une troupe agile de petits hommes grands comme le doigt, qui s'enfuyaient çà et là dans la prairie. Les uns, habillés en cuisiniers, couraient installer leurs broches en plein air. Les autres formaient un orchestre derrière une taupinière et commençaient un concert. Les plus jeunes dansaient. Les plus vieux causaient avec cérémonie. Aucun ne voulait se laisser rattraper par la princesse, qui ne pouvait venir à bout de faire rentrer ce petit monde dans sa boîte. Quand elle avait réussi à y remettre les cuisiniers, ils se sauvaient tandis qu'elle courait après les danseurs. Ceux-ci s'échappaient à leur tour pendant qu'elle poursuivait les musiciens. La princesse se désolait, et regrettait amèrement d'avoir levé le couvercle de la boîte enchantée.

Les institutrices chargées de retenir en classe les jeunes filles arabes de Constantine sont dans la situation de cette pauvre princesse. Leurs élèves s'échappent indéfiniment de la boîte, et bien habile qui les y fait rentrer. Les dates des devoirs de ma collection témoignent d'absences répétées, tantôt de quelques jours, tantôt de plusieurs semaines. Deux cahiers seulement sont pleins. Les autres ont tous été interrompus par des départs, et une note de la directrice de l'école, inscrite au bas de la page inachevée, nous apprend sous quel prétexte l'enfant s'est envolée.

Pour celle qui a appartenu à une tribu nomade, le douar est une tentation permanente. Elle a la nostalgie des petites tentes noires éparses dans la campagne de Constantine, et elle est toujours prête à invoquer la maladie d'une parente ou la noce d'une amie pour échapper à la ville. Peu lui importe que le soleil la dévore ou que la bise d'hiver passe sous les bords de

(1) Voir la *Revue* du 12 mars 1892.

la tente, pourvu qu'elle soit loin de toutes les murailles et de toutes les contraintes, dans la liberté de l'espace illimité et la société de créatures élémentaires comme elle.

Les élèves de la ville inventent mille raisons pour ne plus revenir. Une fillette a quitté l'école pour travailler avec sa mère. Une autre s'est jugée trop vieille pour rester sur les bancs; elle avait douze ans. Ainsi de suite, indéfiniment.

Lorsque enfin on les tient, elles ont une peine extrême à apprendre. Ce n'est pas leur faute; elles ne comprennent pas. L'idée la plus simple a l'air de se heurter à une porte fermée. En calcul, les problèmes que j'ai sous les yeux sont des plus simples et ne comportent pas de divisions; on voit que la solution a néanmoins été laborieuse. Toutes les écritures indiquent les petits doigts crispés des débutantes. Plus expressives encore sont les compositions françaises. On y lit entre les lignes la souffrance des pauvres filles obligées de formuler leur pensée. Aïcha, celle qui se trouvait trop âgée et, peut-être, trop savante, pour prendre des leçons, a eu pour devoir de raconter ce qu'elle voyait sur l'image bien connue du chien du grand Saint-Bernard: — « Nous voyons sur une limage un gros chien se chien qui vas chercher le voyageur enfonce dans la neige pour les voyageur rechauffer... » La suite est inintelligible.

Il faut une grande abnégation pour se consacrer à ouvrir ces esprits incultes. La femme dévouée qui a accepté cette tâche ingrate s'efforce d'intéresser les familles de ses élèves à l'école, en apprenant aux enfants à fabriquer des broderies qu'elle vend à leur profit (1). Les pères et les frères n'en gardent pas moins leurs préventions, qui ne sont pas, après tout, si absurdes. L'Arabe sait le danger de laisser pénétrer nos idées dans son gynécée, où la femme est bien plus méprisée et plus maltraitée que chez les Kabyles. Si elle comprend, il arrivera dans les douars ce qui est arrivé à Constantinople depuis que les gens riches se sont mis à donner des institutrices anglaises à leurs filles. Les jeunes Turquesses se révoltent. Elles ont des notions sur les droits des femmes. Elles ne veulent plus entendre parler d'être plusieurs dans le harem. Elles posent leurs conditions et font, au besoin, des scènes à leur mari. C'est le monde renversé.

La femme arabe qui a compris et comparé son sort à celui d'une Française, perd aussi sa docilité stupide de bête de somme. Un jour que je me trouvais en visite dans un douar des montagnes de l'Aurès, une jolie créature couverte de bijoux, dont les beaux bras nus sortaient d'un fouillis d'étoffes bigarrées, vint m'inviter à entrer chez elle. Son mari occupait un petit emploi, et ils habitaient une maisonnette fournie par son administration. La jeune femme m'introduisit dans sa chambre, ferma soigneusement la porte et me dit d'un air mystérieux : « Moi, vis tout à la française. » Elle avait, en effet, un lit, une table et des chaises. Après me les avoir fait admirer, elle reprit : « Tout à la française; pas d'autre femme; je ne veux pas. Je m'en irais. » Je la félicitai, et elle continua : « Tout à la française. Mon mari ne me touche pas. — Il ne te bat pas? — Non. — Et s'il te battait, qu'est-ce que tu ferais? — Je m'en irais. » Elle avait dit cela avec beaucoup de calme et de résolution. Elle avait compris tout ce qui l'intéressait dans notre civilisation, et elle en avait fait son profit. Cette petite scène me fit à mon tour comprendre bien des choses. Elle montre où sera toujours l'écueil pour nos écoles de filles; il est naturel que l'Arabe redoute un contact qui met en péril son état social.

L'inconvénient n'existe pas pour les garçons, et ceux-ci n'ont pas les têtes aussi dures que leurs sœurs. Ils ont des dispositions pour le calcul. Au bout de trois ou quatre ans d'école, ils savent le système métrique, la règle de trois, et ils résolvent des problèmes dans ce genre : « Un marchand a acheté 4 pièces de vin d'égale contenance pour 432 francs. On demande la capacité d'une pièce, sachant que le litre coûte 48 centimes. » — « Trouvez le poids de 1000 francs dont moitié en or, 450 francs en argent, et le reste, de 50 francs, en billon. »

Les mêmes élèves font en moyenne une faute d'orthographe par ligne.

En géographie, Salah-ben-Abdelkrim (quatorze ans, trois ans d'école) trace grossièrement, mais assez exactement, le réseau des chemins de fer algériens et tunisiens. A la page précédente du cahier, et à la suivante, les devoirs d'écriture trahissent le péché mignon de Salah. Le maître lui a fait copier à plusieurs reprises, en gros, en demi-fin, en fin, la phrase suivante : « Voulez-vous savoir si un peuple est civilisé, demandez s'il dépense beaucoup de savon. »

Ils ont des notions d'histoire et d'histoire naturelle. Ils peuvent expliquer l'organisation de la justice ou de l'enseignement. Ils font un peu de dessin linéaire. Ils ont de la peine à exprimer leur pensée par écrit, mais ils y arrivent. Smaïl-ben-Brahim (treize ans, trois ans d'école) avait à faire une narration française sur ce thème : « Vous avez connu un avare, être inutile et méprisé. Il passait sa vie au milieu des privations, tourmenté de craintes continuelles. Comme la tirelire, il n'a été utile qu'à sa mort. » On va voir par le « développement » que Smaïl ne manque pas d'imagination : « J'ai connu un avare le père Grattesous qui est mort l'an dernier presque centenaire. Dans son

(1) Pour une fois, la *Revue bleue* fera de la réclame. Les fillettes de l'école de Constantine font à très bas prix des broderies d'argent [illegible] auxquelles j'en ai rapporté. C'est une bonne action que de leur en acheter, puisque leurs familles ne les laissent venir à l'école que dans l'espoir d'un gain. S'adresser à Mme Sauceroth, directrice de l'école arabe-française de Constantine (Algérie).

tombeau on pourrait mettre cette inscription : il a passé sa vie à compter ses pièces d'or. Enfermé chez lui pendant des journées entières, il compte et recompter son argent. Pour ramacer encore des sous il se prive de tout. Ses habits étaient déchirés et sales, il ne mangeait que du pain sec, des fruits à demis gâtés; au lieu boire du lait il boit de l'eau claire et des harants fumés. L'hiver il souffrait du froid pour ne pas brûlé son bois. Il était inutile aux autres et nuisibles pour lui-même. » Enfin, — j'abrège, — le père Grattesous meurt et ses neveux héritent : « De même que la tirelire n'est utile que lorsqu'on la cassé, l'avare ne fait du bien que lorsqu'il est mort. »

Ce n'est pas l'intelligence qui leur manque. La difficulté gît ailleurs : ils oublient. Les instituteurs sont unanimes à se plaindre de l'énorme recul qu'ils constatent chez leurs élèves à la rentrée, après les vacances. Non que la mémoire leur fasse défaut pour les choses et les idées arabes; ils ne l'ont alors que trop tenace; mais elle se révolte, en quelque sorte, contre notre enseignement. Leur esprit ne peut pas garder le pli que nous lui avons donné; sa parenté avec le nôtre est trop éloignée. Il en est d'eux, au sortir de l'école, et même du lycée, comme de certaines plantes qu'on maintient inutilement courbées, et qui se redressent brusquement dès qu'on les lâche. Nous imposons à l'Arabe une attitude intellectuelle si différente de celle qu'il a reçue de la nature, qu'il lui est impossible de la conserver au sortir de nos mains. Il continue à parler français quand les circonstances s'y prêtent et que son intérêt l'y pousse; le reste s'efface sans laisser d'impression. Nous avons à peine besoin de répéter qu'il y a des exceptions, mais elles sont rares. On m'a cité, dans une des principales villes de l'Algérie, un indigène de bonne famille qui avait fait d'excellentes études au lycée, et qui parlait et écrivait notre langue comme l'un de nous. Après le collège, il se tint pendant plusieurs années au courant de nos journaux et de nos livres. Aujourd'hui il a environ quarante-cinq ans; il a toujours habité la ville, où il se frotte continuellement à nous; et il cherche ses mots pour dire une petite phrase en français.

Nous n'avons pas prise sur eux, et le temps confirme la justesse de ce qu'écrivait, il y a plus de trente ans, Eugène Fromentin. Après avoir tracé un admirable portrait de l'Arabe, qualités et défauts, il ajoutait : « Tous ces attributs, il les garde; toutes ces qualités, il les conserve sans en rien perdre, avec une force de résistance ou d'inertie qui de toutes les forces est la plus invincible. On en peut juger ici, où son obstination n'a pas faibli plus qu'ailleurs, quoiqu'il eût toutes les raisons possibles d'être policé malgré lui-même, d'être usé par les contacts et de s'effacer. Il a tout retenu comme au premier jour, ses usages, ses superstitions, son costume, et la mise en scène à peu près complète de cette existence opiniâtre dans la religion du passé. On pourra le déposséder entièrement, l'expulser de son dernier refuge, sans obtenir de lui quoi que ce soit qui ressemble à l'abandon de lui-même. On l'anéantira plutôt que de le faire abdiquer; je le répète, il disparaîtra avant de se mêler à nous. »

La vérité de cette belle page éclate déjà dans les classes où des marmots mal mouchés peinent sur l'A B C. Il y a une manière de dire *b a ba* qui proteste contre « l'abandon de soi-même », et le petit Arabe la possède par droit de naissance. Il est venu au monde, ainsi que le dit encore Eugène Fromentin, « rebelle à tout progrès », si toutefois c'est le progrès que nous lui apportons. Nous avons pris l'habitude de n'en pas douter à cause de l'immense supériorité de notre civilisation matérielle; mais la civilisation matérielle n'est pas tout dans l'existence d'une nation, elle n'est même que la moindre part. Lorsqu'on se trouve en présence de cette race magnifique et noble, obstinément immobile dans une conception du monde et de la vie si différente de la nôtre, on perd de son assurance. Sommes-nous sûrs d'avoir raison contre eux? Ne peuvent-ils pas avoir raison de leur côté comme nous avons raison du nôtre? La nature, qui a varié les types humains, n'aurait-elle pas voulu étendre cette diversité à l'être moral aussi bien qu'à l'être physique? Souvenons-nous alors qu'on perd son temps à vouloir contredire la nature. Souvenons-nous-en jusque dans l'école primaire.

*
* *

Au sud du massif de montagnes de l'Aurès, à l'entrée du Sahara, est un groupe d'oasis habitées par des Biskris et des nègres. A quelle race appartiennent les Biskris ? D'après le docteur Letourneau, ce sont des Berbères, comme les Kabyles. Il y a toutefois cette différence, qu'au lieu de s'être mêlés jadis, comme les Kabyles, aux débris des anciennes colonies romaines, ils ont subi dans le cours des siècles une infusion de sang arabe qu'il est impossible de mesurer. Un écrivain arabe, El Bekri, les appelle « la race mélangée, dont le sang est moitié arabe, moitié berbère (1) ». A en juger par les visages et la couleur de la peau, la proximité des villages nègres a compliqué le mélange ; il est indéniable que les Biskris n'ont pas toujours été insensibles à la splendide animalité de leurs noires voisines, droites et superbes sous leurs draperies bleu sombre.

Les mœurs sédentaires des Biskris rappellent aussitôt la Kabylie. Ils habitent sur la lisière des oasis, ou dans les clairières de la forêt de palmiers, des villages tout gris, construits en boue et percés de petites rues tournantes. Les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, surmonté d'une terrasse où les habitants dorment pendant la saison chaude. De même qu'en Kabylie, on

(1) *Description de l'Afrique septentrionale.* Traduction du baron de Slane.

entre par une porte très basse dans une pièce unique, sans fenêtre ni cheminée, noircie par la fumée, petite, obscure, meublée sommairement de quelques ustensibles de cuisine, du métier à tisser des femmes, des pots et paniers à provisions. A l'heure du marché, les rues sont pleines d'une cohue bruyante d'hommes et d'animaux. A d'autres moments de la journée, elles sont désertes et silencieuses; on aperçoit dans le demi-jour des maisons, par les portes entr'ouvertes, des groupes accroupis, aux teintes harmonieuses : bleu foncé, rouge sombre, jaune orangé, violet, et l'on entend sortir des cafés indigènes les sons doux et tristes de la flûte arabe. Autour du village, l'eau court à flots rapides sous les arbres, dans un réseau de rigoles; elle va arroser tour à tour le morceau d'oasis de chaque famille, et son murmure est rafraîchissant à qui vient du dehors, du désert fauve où la terre même est brûlée par le soleil. Les yeux fatigués de lumière se reposent dans l'ombre des sentiers de l'oasis, bordés de petits murs en terre grise. Çà et là, des aboiements furieux révèlent l'approche d'une tente arabe, plantée sous les hauts palmiers.

Le lendemain de mon arrivée à Biskra, je suivais une des rues grisâtres du village nègre. Devant moi, deux négrillons se disputaient. L'un dit à l'autre : « As-tu fini de blaguer? » Cela me fit bien augurer de la civilisation au Sahara.

Le surlendemain, nous prîmes une route qui conduisait au désert. Tandis que nous considérions la plaine sans fin, bordée à l'horizon par une ligne bleue, un gamin peu vêtu se planta devant nous en disant : « Donne-moi un sou, je te réciterai ma fable : *l'Enfant et le Singe.* » Il eut son sou, nous eûmes notre fable, et je rapportai de notre promenade une haute idée de l'instruction dans le Sahara.

Sur ce dernier point, je ne me trompais pas tout à fait. Biskra possède une école de garçons, fondée il y a de longues années par un homme remarquable, M. Colombo, dont le nom est connu de tous les voyageurs. M. Colombo a pris sa retraite il y a deux ou trois ans, mais son œuvre subsiste, et l'exemple en est décisif. Autant le cerveau arabe est récalcitrant à nos leçons, autant le cerveau berbère se prête à les recevoir.

Les écritures de mes cahiers biskris sont régulières et propres. Les enfants de treize à quinze ans, ayant quatre à cinq ans d'école, font peu de fautes d'orthographe, même dans des exercices sur les participes ou sur l'emploi du subjonctif. Ils tournent très proprement leurs narrations françaises. Celle que voici est d'un garçon de treize ans, Abderrhaman, qui a depuis été reçu second à une école normale, d'où il sortira pour être moniteur d'école primaire :

LES SINGES ET L'OISEAU.

« C'était au printemps; il pleuvait, il faisait très froid. Des singes étaient sur une montagne; ils cherchaient par tous les moyens possibles à se procurer du feu pour se chauffer. Tout à coup, l'un d'eux vit non loin de là, un ver luisant qui frétillait. Ils crurent tous que c'était du feu. Ils se mirent à ramasser du bois et allèrent le déposer sur le ver luisant. Tous soufflèrent dessus pour pouvoir allumer le feu. »

« Un oiseau était sur un arbre voisin, il les regardait faire puis il leur dit : « Vous vous trompez mes « amis, ce n'est pas sur du feu que vous soufflez, c'est « sur un ver luisant. » Sur ces entrefaites, un homme passa par là. Il comprit ce que l'oiseau voulait dire aux singes. Mon ami, lui dit-il : « tu te fatigues inutile- « ment car les singes ne te comprennent pas. Laisse- « les donc tranquilles, car on ne va pas chercher du « sang dans un navet. L'oiseau ne tint pas ces obser- « vations et il s'approche du groupe de singes. Un de « ceux-ci le vit et lui sauta dessus, il le tua et le « mangea. »

« Morale : il faut toujours écouter les gens plus expérimentés que soi. »

Ils sont forts en calcul. Les problèmes suivants sont copiés sur le cahier de Taieb-ben-Mahmoud (quatorze ans, quatre ans d'école, reçu troisième au même examen qu'Abderrahman) : « Une personne achète 28^{m},50 d'étoffe à 8 fr. 75 le mètre. On lui fait une remise de 4 fr. 9875. Quel est le taux pour cent de l'escompte? » — « Une tour ronde de 3^{m},75 de rayon a une hauteur de 6^{m},90. On demande ce que coûtera l'enduit extérieur de cette tour, à raison de 1 fr. 75 le mètre carré. »

Ahmed (quinze ans, cinq ou six ans d'école) est mal noté; son cahier porte en apostille qu'il est étourdi et paresseux. Il se trompe souvent dans son arithmétique; il finit cependant, en s'y reprenant deux ou trois fois, par résoudre des règles de trois compliquées.

Ils ont l'intelligence générale assez développée pour profiter de ce qu'ils lisent ou entendent en classe. J'ai sous les yeux un petit devoir où est expliquée d'une manière très suffisante l'origine de la dette publique; il est vrai que l'élève pataugе en exposant le mécanisme du budget. Ils emportent de l'école pas mal de notions pratiques qui leur servent plus tard dans la vie. En causant avec eux, je leur ai posé des questions difficiles pour des enfants élevés au désert : « Qu'est-ce qu'un bateau? Qu'est-ce qui le fait marcher? Avec quoi produit-on la vapeur? etc. » Ils étaient souvent très en peine de s'expliquer, mais ils ne répondaient jamais de bêtises.

En histoire, un petit bonhomme de treize ans, noté comme paresseux, m'a raconté, lui aussi, les guerres de Vercingétorix et de César. Il parut vivement intéressé en apprenant que j'avais vu à Rome la prison où est mort Vercingétorix. Tout en parlant, je considérais cette petite figure passionnée, penchée en avant pour ne pas perdre un mot, et il me venait des doutes sur

la sagesse mondaine de quelques-unes des leçons que nous donnons aux jeunes indigènes.

Nous souvenons-nous toujours assez, en arrêtant nos programmes, que notre but doit être exclusivement politique ? Prenons l'exemple que le hasard m'a offert deux fois : est-il bien entendu de leur célébrer la gloire de Vercingétorix, défenseur de l'indépendance de son pays contre l'*envahisseur civilisé* qui apportait à la Gaule cette civilisation dont nous ne cessons de leur vanter le bienfait, et au nom de laquelle nous leur demandons de nous accepter pour maîtres? Est-il utile de leur expliquer que Vercingétorix fut vaincu parce que les différents peuples de la Gaule « n'avaient pas su s'unir » ? Il faut donc leur enseigner aussi qu'Abd-el-Kader fut un autre héros, que sa cause était juste, et que le premier devoir des indigènes est de rester unis en cas d'insurrection. Ou plutôt, vous n'aurez pas la peine de le leur dire ; ils sauront bien faire le rapprochement tout seuls.

Je suis loin de partager l'engouement qui est aujourd'hui général en France pour tout ce qui se fait en Allemagne. Depuis la guerre, j'ai ramassé chez nos voisins quelques livres de classe, choisis surtout parmi les ouvrages usités dans les écoles primaires. Sauf exceptions, je ne les ai pas trouvés bien bons ; mais il est un point sur lequel il faut leur rendre justice : leurs auteurs ne perdent jamais de vue qu'ils poursuivent un but politique et patriotique. Ils s'en souviennent à propos et hors de propos, en hommes qui ont la mission d'enfoncer un clou, et qui tapent dessus à tort et à travers, pourvu qu'il entre. Le manuel d'histoire ancienne fait audacieusement remonter la gloire et l'influence bienfaisante des peuples germaniques aux invasions des barbares, qui hâtèrent, « pour le salut de l'humanité », la chute du monde romain. L'histoire d'Allemagne fait entrer dans l'esprit de ses jeunes lecteurs que leur pays est le pivot de l'univers civilisé, et qu'il n'y a eu d'événements heureux ou malheureux en Europe, depuis quinze siècles, qu'autant qu'ils ont été heureux ou malheureux pour l'Allemagne. La géographie leur rappelle avec insistance qu'il existe encore à l'est et à l'ouest, au nord et au sud, des populations germaniques qui ne font pas partie de l'empire, et leur souligne au passage qu'en rendant l'Alsace à l'Allemagne, on a oublié Belfort. Les lectures en prose et en vers leur soufflent la haine des ennemis de l'Allemagne, de la France d'abord, fauteur de « brigandages » et de « guerres de rapines », voleur « éhonté » de Strasbourg, mais sans oublier l'Autriche, cette vilaine « jésuite ». Je gagerais que depuis Cronstadt, ils ont ajouté des paragraphes sur la Russie ! Tous ensemble chantent l'action tutélaire de la Prusse et la beauté de la domination prussienne.

Je ne prétends pas que nous devions aller aussi loin dans l'art de la mise en scène et imiter certaines de leurs pages qui me paraissent beaucoup plus « éhontées » que la prise de Strasbourg par Louis XIV. Mais il y a un abîme entre altérer la vérité, et ne pas tout raconter aux petits Arabes et aux petits Kabyles. Je ne leur dirais jamais rien de faux, mais je glisserais sur certains chapitres et je sauterais par-dessus quelques autres. Oh ! comme je sauterais !

Il me reste à dire comment se comportent les écoliers biskris, dont l'école est mixte, dans les compositions, où ils concourent avec les enfants européens.

Ceux-ci ont une grande avance dans les premières années, à cause de la question de langue. En arrivant à l'école, les indigènes ne comprennent pas un mot des leçons qu'ils entendent, et ce n'est que vers la deuxième année qu'ils peuvent lutter sans trop de désavantage contre les élèves français. Ils sont alors très vite à égalité de force, tantôt battus et tantôt battants, selon les capacités individuelles. Vers treize ans, leur mollesse naturelle, aggravée par le climat, prend le dessus, et les Français les dépassent définitivement.

Il n'existe pas, à Biskra, d'école pour les jeunes filles indigènes.

*
* *

Résumons. Mes cahiers se rapportent à trois groupes de populations, inégalement doués pour apprendre ce qu'on enseigne dans les écoles primaires. Le premier groupe, celui des Kabyles, est d'origine berbère et plus ou moins croisé avec des Aryens. Il a l'esprit ouvert et vif, travaille volontiers et réussit.

Le groupe arabe n'a de goût que pour le calcul. Il est rebelle à nos idées. Elles ne le pénètrent pas, demeurent, si je puis dire, à la surface de son entendement, et s'effacent dès que nous l'abandonnons à lui-même.

Enfin, les Biskris sont Berbères comme les Kabyles, mais avec mélange de sang arabe et d'un peu de sang noir. Ils ont passablement de facilité dans leur enfance, mais ils ne tardent pas à s'abîmer dans la paresse et l'indolence, soit que le soleil saharien engourdisse leur cerveau, soit que « leur intelligence se noue », selon une expression qu'on entend souvent là-bas.

Il me semble qu'il y aurait à tenir compte de ces conditions si diverses, lorsqu'on fondera de nouvelles écoles. Il faudrait tout d'abord les concentrer, ainsi que le suggère le remarquable rapport de M. Burdeau que nous citions dans notre premier article. Mais ce n'est pas tout. Il conviendrait aussi d'oublier un peu notre manie d'uniformité et d'adopter pour chacune de ces races si dissemblables des programmes différents et des méthodes différentes. Peut-être, enfin, devrait-on leur parler un peu moins de Vercingétorix et du devoir qu'ont les barbares de s'unir contre l'envahiseur civilisé. Il y aurait beaucoup à faire de ce côté-là, et ce ne serait pas, je crois, de l'argent mal employé, que de faire faire pour l'Algérie des livres de classe spéciaux, adaptés aux circonstances.

ARVÈDE BARINE.

PIERRE LOTI

Pierre Loti, le nouvel académicien, est un des écrivains les plus aimés de ce temps. Il n'en est guère qui ait plus rapidement conquis le public, ni qui semble en possession d'une gloire mieux établie. Ses premiers livres, *Aziyadé*, *le Roman d'un spahi*, *le Mariage de Loti* surtout, l'avaient désigné à l'attention des lecteurs; *Mon frère Yves* le classa ensuite parmi nos meilleurs romanciers; *Pêcheur d'Islande* enfin en a fait pour beaucoup presque un dieu. D'autres ouvrages ont paru ensuite qui n'ont pas eu un médiocre succès : *Japoneries d'automne*, *Propos d'exil*, *Au Maroc*, *le Roman d'un enfant*, *le Livre de la pitié et de la mort*, *Fantôme d'Orient* enfin, le dernier livre de Loti. Personne n'a résisté au charme de ces récits ou de ces notes, ni le public, ni la critique. Loti a pour lui M. Jules Lemaître et M. Anatole France. M. Brunetière, qui est un juge austère, a souri à ses débuts. Il fait les délices des femmes et, à ce qu'on assure, la joie de M. Renan. Enfin, il est entré d'emblée à l'Académie, fort jeune, et douze ans seulement après son premier livre. Voilà, certes, une carrière assez belle et vite parcourue. Pierre Loti n'a point lieu de se plaindre de ses contemporains, non pas même de ceux, comme il les appelle, « qui font profession d'étudier les œuvres de leur prochain ».

Quel est donc le charme de Loti? A quels mérites particuliers doit-il une fortune si rapide et si complète? Et, enfin, dans quelle mesure est-il vraiment immortel? On nous permettra peut-être de saisir dans la cérémonie d'hier l'occasion de le rechercher, bien que Loti ait été ici même, et tout récemment encore, l'objet d'études que les lecteurs de la *Revue* n'ont point oubliées.

***

Pierre Loti succède à M. Octave Feuillet. Le hasard des élections académiques prête à ces contrastes. Octave Feuillet, surtout dans ses derniers romans, s'était montré homme d'action autant que romancier. Il écrivait pour prouver, c'est-à-dire pour agir. *Monsieur de Camors*, *la Morte*, sont des thèses, ce qui ne les empêche pas d'ailleurs d'être des romans très romanesques. Rien de semblable chez Loti. L'action lui importe peu :

> Dans un vague songe d'éternité, vivons insouciants des lendemains terrestres, et laissons les vieux murs se fendre au soleil des étés... Laissons tout, et jouissons seulement au passage des choses qui ne trompent pas, des belles créatures, des beaux chevaux, des beaux jardins et des parfums de fleurs. (*Au Maroc*. Préface.)

Les croyances de ses contemporains ne l'inquiètent guère, et il professe à l'égard des questions qui préoccupent les peuples le tranquille dédain de Sa Hautesse le Sultan. C'est proprement une philosophie turque. Peu de livres insinuent mieux que ceux de Loti le mépris des occupations à quoi se passe la vie d'un homme civilisé. Il se dégage de la lecture de ces pages une tristesse voluptueuse qui endort la volonté et la berce dans un songe où se mêlent des visions de jours disparus et de mondes ignorés. Nous voilà bien loin des dogmes de M. Feuillet et des mille questions qui émeuvent d'ordinaire « le grand public ». Loti est-il bien le contemporain de M. Alexandre Dumas?

Il ne semble pas être, à coup sûr, celui de M. Paul Bourget. Car il n'est pas plus analyste qu'il n'est apôtre. Et c'est plaisir de le lire après *Crime d'amour* ou *le Disciple*. Chez lui, au moins, pas de planche d'anatomie morale, pas de casuistique sentimentale, pas de dissertations. Ses personnages ignorent ce que peut être un état d'âme et ne songent pas à se dédoubler. Ce sont la plupart du temps, ou même toujours, des êtres primitifs et peu compliqués. Yves Kermadec, Achmet, Samuel ne ressemblent guère à Armand de Querne ou à Robert Greslou. Et il y a fort loin de Rarahu ou de M. Chrysantheme à Hélène Chazel ou à Thérèse de Sauves.

Mais, direz-vous, on peut faire de la psychologie sans faire du Bourget. Heureusement oui, — et Loti, à le bien prendre, est un de nos psychologues. Seulement sa psychologie n'est pas compliquée. Loti se borne à appliquer à l'observation du monde intérieur la merveilleuse faculté de vision dont il use ailleurs, — et cela sans prétention à l'analyse, à la dissection, à l'anatomie, etc... Il excelle à pénétrer dans la pénombre de ses souvenirs et de ses rêves, à y distinguer des couleurs éteintes et des contours noyés. Il se meut à l'aise dans le brouillard des choses disparues, ressuscitant à son gré ses émotions d'enfant ou ses insomnies de voyageur. Et il est arrivé dans ses derniers livres à fixer ce qu'il y a de plus fugitif dans le clair obscur de la vie psychologique (*le Roman d'un enfant*, *Pays sans nom*, etc.). En cette psychologie toute matérielle Loti est donc merveilleux; en revanche, la psychologie plus raffinée qui consiste à pénétrer les motifs des actions humaines et à remonter de l'une à l'autre lui échappe. Et cela n'est pas sans faire tort à deux ou trois de ses romans où un peu de cœur humain ne serait pas déplacé : *Mon frère Yves*, par exemple, ou *le Roman d'un spahi*. Car, supprimez ce point, vous supprimez du même coup le drame moral auquel, dans l'un et l'autre de ces romans, vous prétendez nous intéresser. Peu nous importent les aventures de Jean Peyral si vous ne le donnez que comme une victime du climat sénégalais, — *Anamalis fobil!...*, — ou même celles d'Yves Kermadec si vous ne nous faites voir dans son cas que les effets d'un instinct sans contrepoids.

Ni psychologue donc, ou à moitié seulement, ni mo-

raliste, on ne peut dire non plus que ce soit par l'imagination que Loti a conquis tant de suffrages. Dans ses romans les plus touffus, à peine plus d'action que dans les romans des Goncourt, et dans les autres juste autant. Je me figure malaisément qu'on puisse mettre à la scène *Pêcheur d'Islande*, sauf peut-être au Châtelet, à cause des décors, — non plus que *Mon frère Yves* ou *Fantôme d'Orient*. Il est vrai que cela n'est point très nécessaire.

Reste donc que Loti soit artiste. D'illustres exemples ont prouvé que pour mériter ce nom, il n'est besoin ni d'invention, ni d'analyse, ni même d'idées, — mais qu'avec le souci de la description minutieuse il y suffit de l'*écriture* et d'un profond mépris du bourgeois. Or Loti n'est pleinement artiste que par ce côté. Il a, ni plus ni moins que M. Joris-Karl Huysmans, le mépris du bourgeois, « de l'important voyageur d'express, adipeux, flasque et crachotant, avec breloques sur le ventre, lorgnon à l'œil et cigare aux lèvres. » (*Au Maroc*, Préface.) En revanche, il lui manque l'*écriture*. Sur cet article, il n'est disciple ni de Gautier ni de Flaubert. Visiblement il n'a cure du style riche. Sa phrase est simple, d'une syntaxe élémentaire, d'un vocabulaire restreint, j'entends en français, car il connaît le tahitien, le sénégalais et quelques autres idiomes. Souvent même de simples points de suspension lui suffisent à exprimer sa pensée. Et s'il fait violence à la langue, ce n'est que par aventure et non, sans doute, pour en tirer des effets nouveaux. Ainsi il écrit *incorrectitude* pour *incorrection*, et le *gisement* d'une vieille femme pour le *gîte*. Il ne faut voir là que des gentillesses d'écrivain élevé, comme on l'a dit, en dehors de la littérature et qui n'est point fâché qu'il y paraisse.

Quant au souci de la description minutieuse, Loti ne l'a point non plus à la façon des artistes, chez qui l'on voit trop que leur objet n'est pas tant de nous donner une impression directe et franche de la réalité que de nous faire admirer les ressources de leur manière. Trop de virtuosité nuit à Flaubert, trop de curiosité à Gautier, et des Goncourt l'on peut bien dire que c'est par métier qu'ils regardent et qu'ils font profession d'avoir des yeux. Tout ce qui tombe dans le champ de leur vision, ils le notent; ils ne nous font grâce d'aucun détail. De là un impressionnisme nerveux, travaillé, souffrant et qui fait souffrir. Seul, Loti jouit simplement des lignes et des couleurs (des couleurs plus que des lignes), des sons et des saveurs, non en lettré, mais en homme heureux de vivre en pleine lumière. Sa vision est saine, jeune et franche, nullement blasée. C'est naturellement et sans effort qu'il traduit ce qu'il a vu. Aussi son pittoresque est il sobre en dépit des longueurs, parce qu'il ne trahit point la recherche. Rien de plus spontané que l'impressionnisme de Loti. Cet accent de sincérité est même ce qui donne le plus de prix aux tableaux que nous trouvons chez lui, et ce qui nous empêche de les goûter comme de simples curiosités. Paysages japonais ou mahoris, islandais ou marocains, Loti est pour chacun d'eux le spectateur sympathique et intelligent, merveilleusement prompt à refléter les aspects successifs du décor sans cesse varié qui l'entoure. C'est la première qualité qu'il faille noter fortement chez lui, puisque c'est elle, qui, dans les treize volumes que nous avons de lui, lui a permis de se renouveler au fur et à mesure qu'il changeait d'objet.

Mais ce qui, bien plus encore que cette faculté de voir et de sentir, met Loti fort au-dessus des *purs artistes*, c'est qu'encore qu'il affecte sur bien des points un scepticisme facile, qu'il ait peu d'invention et une psychologie assez courte, il est toujours ému, toujours vibrant. A une merveilleuse acuité des sens il joint une âme toujours en éveil, et qui reflète les choses à la manière d'une eau limpide et frissonnante... Oui, une âme circule à travers toute son œuvre qui donne au détail, comme à l'ensemble, une intensité de vie extraordinaire.

Par là cet « impressionniste » est un poète, un vrai poète, — et ce serait lui faire tort de presque tout ce qu'il est que de ne goûter chez lui que l'exquisité de ses sens et la finesse de son pinceau... C'est cette poésie de Loti que nous voudrions analyser ici, — telle que nous croyons la sentir dans ses chefs-d'œuvre, *Mon frère Yves* et *Pêcheur d'Islande*, en particulier, — parce qu'il nous semble bien que c'est par elle, et par elle seule, que Loti survivra.

*
* *

Tout d'abord, en effet, de tous les pays qu'il a traversés dans sa vie errante, Loti dégage le caractère propre et comme l'âme qui les anime. Chacune de ses descriptions est à proprement parler le poème d'un coin du globe qui a trouvé chez Loti son interprète et qui se révèle à nous avec sa physionomie vivante. Voici le Monténégro : « Quelque chose monte en plein ciel comme la muraille gigantesque d'un monde... Ce sont les mornes noirs du Monténégro, — calcinés, déchirés comme les restes effrayants du chaos... Dans les lointains de l'air, ils se tiennent immobiles avec des attitudes de tourmente... Peu à peu l'œil s'habitue à ces terribles masses de pierres... on se fait à ces bois... à la *physionomie* farouche de ce coin de la terre... » — Et voici le Sénégal, ses marais fétides, ses miasmes de fièvre, ses eaux stagnantes « et l'éternelle tristesse du pays de Cham qui plane sur tout cela... » Et voici les îles de l'Océanie, dont le charme est fait de mille choses indéfinissables : « isolement dans l'immensité du Pacifique, vent de la mer, bruit des brisants, ombre épaisse... beuglements lointains des trompes de coquillages... » Et de même de la Bretagne (*Pêcheur d'Islande*), du Tonkin (*Mon frère Yves*), de Formose, d'Obock, du Japon, des mers d'Islande, Loti a saisi l'aspect dis-

tinctif et l'individualité, avec autant de bonheur que George Sand celle de son Berry, Daudet celle de sa Provence, ou Pouvillon celle de son Quercy... Le moindre de ses croquis est une création.

Et ses personnages, eux aussi, ont chacun leur figure, leur expression, et ils vivent. Loti les anime, les fait se mouvoir, agir et sentir, d'une touche légère et juste. En quoi il se distingue encore à son avantage de la plupart de nos romanciers contemporains, pour qui la notation du geste, parfois même du *tic*, semble être le dernier mot de l'art, et la marque que l'auteur sait faire vivre ses personnages. C'est ainsi que trop souvent les héros de Daudet ressemblent à des caricatures, et ceux de Zola à des machines. Ce sont bien, au contraire, des êtres vivants que Jean Peyral, le spahi, ou Yves Kermadec, ou le petit Sylvestre, ou le grand Yann. Le sang circule dans leurs veines et dans leur poitrine palpite un cœur de chair... Et ils ont chacun leurs traits à eux, comme aussi la légion des mille et une femmes que Loti a aimées, — et qui l'ont aimé.

Autre qualité de poète, et plus rare. Par delà les traits particuliers qui caractérisent une figure humaine ou un coin de terre, Loti a le don de percevoir jusqu'à la nature même dont l'une et l'autre sont des manifestations transitoires. Ses croquis et ses portraits ont presque tous quelque chose de la majesté qu'éveille l'idée de la nature. Le portrait de la vieille Moan (*Pêcheur d'Islande*) est bien celui de la vieille Bretonne à la grande coiffe des anciens jours, mais il est plus encore celui de la vieille femme, et je dirais presque une image attendrie de la vieillesse : « Sa figure vénérable s'encadrait bien dans toute cette blancheur et dans ces plis qui avaient un air religieux. » A chaque instant, chez Loti, l'esquisse sobre et discrète, qui pourrait n'être qu'un tableau de genre, se transforme en une sorte de symbole d'un grand effet. Yves, Yann, Sylvestre, sous leurs *cirages* de pêcheurs de morue, sont des athlètes aux « carrures terribles » qui font songer à des marbres antiques. Ils sont la force, la souplesse, la vie et la beauté. « Les joues colorées de Sylvestre avaient gardé un velouté frais comme celui des fruits que personne n'a touchés. » — « La force et l'extrême beauté de Jean Peyral inspiraient une sorte de respect involontaire... Un peintre l'eût choisi comme type accompli de charme et de perfection virile. »

Bref, vous trouverez dans tous les portraits de Loti un sentiment profond de la vie qui s'épanouit en chacun de ses héros. Et par là l'auteur de *Pêcheur d'Islande* fait songer parfois à Homère dont les guerriers aussi, sous l'armure grecque ou troyenne, sont toujours les fils de la terre et dont on devine sans cesse le lien avec la nature éternelle qui les environne.

De même encore, dans le moindre des croquis que Loti nous donne du Japon ou du Maroc, on peut voir qu'il perçoit jusqu'à l'âme aveugle et sourde de l'univers. Il devine la force secrète qui se révèle ici dans un bouquet de bruyères, et là dans le flot qui passe ; il pénètre jusqu'aux sources de l'être ; il entre en communication avec la sève même des choses. Vus du dehors, ses romans sont un reflet des couleurs fugitives qui ont frappé ses yeux, un écho des sons qui ont vibré à ses oreilles ; vus du dedans, ils sont le poème de la puissance, de l'éternité, de la grandeur de la nature, et comme une longue paraphrase du *spiritus intus alit* du poète latin. De là, dans toute son œuvre, un caractère de majesté qui en fait presque une épopée, de là des images saisissantes et qui évoquent des mondes, de là quelque chose d'insaisissable, de mystérieux et de troublant comme la nature elle-même. Relisez, par exemple, la tempête de *Pêcheur d'Islande* : « Une clameur géante sortait des choses comme un prélude d'apocalypse... » Voyez aussi, dans *Mon frère Yves*, les passages où Loti, devant les flots du Pacifique, parle des « sources de vie ouvertes sur les solitudes silencieuses de la mer », ou encore, ailleurs, les images que lui inspirent les rochers du Monténégro, « tout un cataclysme pétrifié qu'une main terrible aurait suspendu dans l'air », ou enfin, dans le *Roman d'un spahi*, la description d'une pluie d'Afrique : « Dans un ciel immobile, plombé, une sorte de dôme sombre, un étrange signe du ciel monte de l'horizon. Cela monte, monte toujours, affectant des formes inusitées, effrayantes... On dirait d'abord l'éruption d'un volcan gigantesque, l'explosion de tout un monde... Les artistes qui ont peint le déluge n'ont pas imaginé d'aspect aussi fantastique, de ciels aussi terrifiants... » On trouve souvent dans les récits de Loti des passages de cette ampleur et de cette force, et, à les considérer par ce biais, on y pourrait presque voir le poème des éléments.

Mais l'œuvre de Loti est aussi le poème des sentiments profonds qui sont le tout de l'homme. De l'amour d'abord, dont Loti a renouvelé l'expérience en tout pays, et qui s'offre à nous en chacun de ses romans sous des traits différents : ici, voluptueux, enveloppé d'ombre et de mystère (*Aziyadé*) ; là, féroce et hurlant (*le Roman d'un spahi*) ; plus loin, enfantin et ingénu (*le Mariage de Loti*) ; plus loin encore, artificiel et presque ridicule à force de mièvrerie (*Madame Chrysanthème*) ; ailleurs enfin, admirable de candeur et de chasteté (*Pêcheur d'Islande*). De l'amitié ensuite, de la franche et loyale amitié qui aide les hommes à supporter le poids de la vie (Yann et Sylvestre, Loti et Yves, Loti et Achmet) ; du dévouement obscur et silencieux des âmes simples et droites. Loti est le poète des vieilles affections, des larmes sacrées, des joies intimes, de tout ce qu'il y a de pur, de vrai et de toujours chaud au cœur de la vieille humanité. Voyez dans *Pêcheur d'Islande* la douleur de l'aïeule ; ou, dans une autre note, le récit des noces de Yann et de Gaud.

Enfin, Loti est le poète de la mort. L'idée de la fin, l'image du « trou béant que rien ne voile aux yeux » le hante. Un peu trop, je le veux bien, — surtout dans ses derniers livres, — mais presque toujours il en tire des effets saisissants. Avant lui, Gautier, Baudelaire, Hugo et bien d'autres ont exploité ce vieux thème d'une façon originale. Nul n'est peut-être plus pénétrant que Loti, parce que nul n'y met moins d'art, c'est-à-dire plus de sincérité, plus de vraie tendresse pour les malheureux mortels. Rien de plus beau que les endroits où il montre l'œuvre de destruction s'accomplissant dans les corps athlétiques de ses héros, — le grand Yann, par exemple, ou le petit Sylvestre... Voyez encore *Un vieux*.

Mais la vie est plus forte que la mort. Et les « Gaos » se multiplient; et si nombreuses que soient les humbles croix du cimetière de Ploubazlanec, les croix des « Gaos » perdus aux fiords d'Islande, il y a toujours des petits « Gaos » qui gaminent dans les haies en attendant le départ...

Et la sympathie de Loti va des uns aux autres, et un sourire (excusez la banalité du souvenir) éclaire sa tristesse, et parfois, dans ces romans de deuils, de larmes et d'amours brisées, la nature bienfaisante verse son calme aux cœurs meurtris. Voyez la fin de *Mon frère Yves*.

L'œuvre de Loti, on le voit, extrêmement complexe en ses apparences, est très une au contraire et très profonde en son fond, n'étant en définitive que le poème de l'homme jeté dans la nature, y puisant sa force, le plaisir de ses sens et de son cœur, tour à tour soutenu et brisé par elle jusqu'à ce qu'elle l'absorbe « dans l'épouvante finale ».

Et, dans ce poème, Loti fait preuve d'une largeur d'intelligence qui lui permet de donner aux choses leurs vraies proportions, d'une finesse de sens qui lui permet d'en saisir l'infinie variété, et enfin, et surtout, d'une puissance de sympathie grâce à laquelle, depuis les êtres élémentaires jusqu'aux hommes, il compatit à toutes les douleurs et s'associe à toutes les joies.

Il est donc poète, poète descriptif dans la mesure où la description n'est pas son but à elle-même; poète idyllique aussi, et sans fadeur ni recherche; poète lyrique à l'occasion (un peu du lyrisme des Hugo et des Lamartine a passé chez lui, et *Fantôme d'Orient* fait bien l'effet d'être une nouvelle « tristesse d'Olympio », avec quelque chose de plus troublant et de moins élevé); poète épique, enfin, mais poète épique dans la mesure où le peut être un homme d'aujourd'hui, imprégné de « réalisme » et de « philosophie vaguement panthéiste ». Le souci de la nuance, de la vérité du détail, éclate chez lui à chaque ligne, et, d'autre part, l'idée qu'il se fait de la nature est bien celle qu'on s'en fait maintenant. Ne parle-t-il pas quelque part de « la grande splendeur inconsciente des choses que les hommes croient faites pour eux »? Nous voilà bien loin, on le voit, de la métaphysique de Bernardin de Saint-Pierre, à qui l'on a comparé quelquefois Loti, et des bancs « fabriqués par la main de la nature » à seule fin de nous être agréable.

Le style de Loti a les caractères qui conviennent aux sujets qu'il traite : simplicité, émotion, naïveté, majesté parfois (dans ses chefs-d'œuvre), aisance surtout. C'est merveille de voir comme Loti ajuste son style à la vision qu'il a des objets, et puisqu'il est poète du rêve autant que du réel, comme il sait passer sans secousse de l'un à l'autre, prolonger la réalité dans le songe, ou inversement. Ces petits tableaux si précis, par exemple, qu'il fait du Japon, et qui ont la délicatesse, le ténu d'une peinture d'écran, il sait l'art dans un tournant de phrase, avec un mot abstrait qui se mêle tout à coup à la description concrète, d'interposer entre eux et nous comme un brouillard qui en estompe les contours et les recule d'un mouvement insensible dans le monde de l'irréel. Et rappelez-vous, par contre, l'apparition de la *Reine-Berthe*, de ce vaisseau fantôme qui devant la *Marie*, dans les mers d'Islande, se dessine subitement en grisaille. Comme l'illusion y prend un instant toute la vie du réel, pour se replonger par atténuations successives dans le rêve!

Quelques procédés sont à noter pourtant dans ces ouvrages d'un style si aisé et si naturel. L'un des plus fréquents, — surtout dans les premiers livres, — est l'usage de vocables exotiques. On ne peut nier que dans un roman tahitien ou japonais, le tahitien ou le japonais ne soient à leur place et ne contribuent à donner de la couleur locale. Et puis le mystère des mots ne nous déplaît pas. Nous sommes tous un peu, en cela, les descendants de M. Jourdain, qui n'était pas fâché qu'on lui parlât turc. Seulement Loti est un peu trop polyglotte. Ajoutons, d'ailleurs, qu'il semble s'être corrigé de cette manie. *Fantôme d'Orient* est écrit en français tout du long, et la « turquerie » du volume n'en est pas moins savoureuse. Nous avouons cependant que nous en préférons l'humanité. Un autre procédé dont Loti use souvent est celui qui consiste à répéter à intervalles réguliers une même phrase, en guise de refrain, ou quelques vers d'une chanson. Voyez *Un vieux*, par exemple, où l'auteur a pu, grâce à cette demi-ligne : « Il se souvenait », maintes fois reprise, donner la vision poignante du passé. Voyez aussi le refrain : « Jean-François de Nantes », dans *Pêcheur d'Islande*, ou encore, à la fin de *Mon frère Yves*, la berceuse antique. Loti, qui aime à chanter des choses monotones et confuses, enveloppées de rêve, « la chanson des étés morts, des années disparues », a souvent tiré de cet artifice des effets appropriés à son objet. Ou bien encore, c'est un détail précis, significatif, presque symbolique, qui, rappelé à propos et souvent, marque le progrès du récit, la distance par-

courue. Ainsi, dans *Un vieux*, « le portrait de la petite communiante dans son cadre de coquillages, qui pâlit tous les ans » ; ou « la Vierge de faïence dans son bouquet de fausses fleurs », sur la *Marie*, dans *Pêcheur d'Islande*. Enfin, quand Loti désespère de rendre certaines sensations trop frêles, trop ténues, trop fugitives, bonnement il nous le dit, et par cela même qu'il avoue son impuissance à les rendre, il arrive, non qu'il les rend, mais qu'il nous associe à son inquiétude, à son effort, — ce qui est encore la meilleure manière de traduire ce qui est intraduisible.

Un style, donc, menu, haché, frémissant, adéquat à la sensation brève ou au sentiment profond, — parfois, non pas étriqué, mais craquelé, déchiré à dessein, plein de trous et de mystères, d'une monotonie voulue, — voilà l'instrument dont Loti use dans les treize volumes que nous avons de lui et qui sert merveilleusement son âme de poète inquiet et rêveur.

C'est dans *Pêcheur d'Islande* que se trouve le meilleur de cette âme et de ce style, — et c'est à ce chef-d'œuvre que nous avons presque constamment pensé en écrivant ce qui précède. Loti nous semble y avoir ramassé tout son talent et n'y avoir point cédé à quelques faiblesses que nous signalerons plus loin et qui sont, d'ailleurs, une faible rançon de ses rares qualités. Il y a de la psychologie dans *Pêcheur d'Islande;* les caractères sont assez complexes et justement observés. Il n'y a point de longueurs, et si la composition n'en est peut-être pas assez serrée, tout au moins le penchant de Loti à la rêverie vague et flottante, contenu dans de justes limites, ne nous détourne pas du drame. Nous en dirons presque autant de *Mon frère Yves*, où l'on ferait sans doute d'utiles coupures, mais où cependant le talent fragmentaire et discursif de Loti s'est encore à peu près plié aux exigences de l'art. Et il y a encore bien d'autres endroits de l'œuvre du nouvel académicien où la sensibilité suraiguë de l'auteur ne nuit point au caractère largement humain du fond et à la pureté de la forme.

*

Malheureusement, les treize volumes (treize volumes, c'est beaucoup) que nous a donnés Loti ne sont pas tous d'un art aussi pur que *Pêcheur d'Islande*. Trop de romantisme d'une part, et de l'autre trop d'impressionnisme, nous en gâtent quelques-uns.

On sait assez ce qu'on doit entendre sous le nom de romantisme. Le romantisme est, dans son fond, l'exaltation du sentiment personnel, la mise en scène du moi, — d'un moi sincère, nous le voulons, mais, sinon fatal et incompris, du moins malade et tourmenté, — la recherche presque exclusive de la couleur et une curiosité infatigable de sensations nouvelles.

Et, certes, nous ne reprocherions pas à Loti d'appartenir par certains côtés à une école qui nous a donné, en somme, les plus grandes œuvres de notre littérature moderne et toute notre poésie lyrique, s'il s'était toujours tenu dans les limites ou le romantisme est acceptable. Car il y a un bon et un mauvais romantisme, comme il y a un bon et un mauvais goût. Le vrai romantisme est celui des *Contemplations* ou des *Harmonies*, celui où le sentiment est profond, large, très humain, — où la forme n'a rien d'artificiel ni de convenu. Le mauvais romantisme est celui où le moi s'exhibe complaisamment et détaille ses plaies avec des gestes tragiques, — et où le monde extérieur se réduit à l'étalage d'un bazar oriental.

Disons tout de suite que les qualités de Loti que nous signalons plus haut l'ont souvent préservé du romantisme de convention, et qu'il suffit qu'en deux ou trois de ses livres il ait touché au grand art pour que les critiques que nous avons à faire ne l'y atteignent point. Mais il faut les faire pour être complet, et dire les limites d'un auteur pour le mieux comprendre.

Donc il y a du faux romantisme chez Loti. Et nous ne parlons pas de ses premières œuvres seulement, d'*Aziyadé*, par exemple, ou de *Fleurs d'ennui*, qui rappellent « Lara, Manfred et le Corsaire, » et jusqu'à l'*Uscoque* de George Sand, — mais bien du *Maroc*, par exemple, ou de *Fantôme d'Orient* et du *Roman d'un enfant*.

« J'en suis venu, nous dit Loti dans ce dernier livre, à chanter mon mal, à le crier aux passants quelconques pour appeler à moi la sympathie des plus lointains, et appeler avec plus d'angoisse, à mesure que je pressens davantage la finale poussière. »

Les amis inconnus de Pierre Loti auraient mauvaise grâce à n'être point émus de ces plaintes. Mais quelques-uns regretteront qu'au lieu de faire de sa douleur l'âme vivante et cachée de quelque récit dont il ne serait point le héros, il se jette ainsi lui-même en pâture à la curiosité publique. Car voyez si, au fond de *Mon frère Yves* ou de *Pêcheur d'Islande*, il n'y a pas justement cette tristesse et cette désespérance, — et dites si la pitié qui monte de ces œuvres n'est pas plus poignante que celle de ce cri. C'est là, en effet, la merveille de l'art et le secret des grandes œuvres. Si elles sont faites de ce qu'il y a de plus intime et de plus sincère dans le cœur du poète, il n'est pas besoin qu'il s'y fasse voir. Le lecteur le devine et, par delà les figures vivantes qu'il a créées, s'associe à la douleur de son âme.

Si c'en était ici le lieu, c'est-à-dire s'il s'agissait d'un écrivain chez qui la manie de promener son cœur ensanglanté ne fût point compensée par le rare talent que nous admirons chez Loti, il vaudrait peut-être la peine d'insister. Mais il nous suffit de signaler dans le *Roman d'un enfant*, et dans quelques autres livres très récents du nouvel académicien, ce reste de romantisme très vivace et qui nous reporte au temps des vœux stériles de Musset.

Et pour en finir avec le romantisme de Loti, regrettons enfin qu'il n'ait point laissé dans le magasin des accessoires de ladite école quelques-uns de ses costumes turcs et son cheval « brun, large de poitrine, ébouriffé à tous crins » (*Au Maroc*. Préface). Car, en dépit de la sincérité de Loti, tout cela nous paraît aujourd'hui bien gentil, mais gentil seulement, mais d'une gentillesse tout de même un peu vieillotte, et que rajeunissent à peine les procédés de l'impressionnisme contemporain.

Impressionnisme, pointillisme, tachisme, ou de quelque nom qu'on l'appelle, l'art moderne de la description, que Loti semble d'ailleurs avoir acquis d'instinct et sans effort, n'est certes point méprisable. Et quand on a une palette aussi riche que la sienne, on en tire d'heureux effets. Le malheur est que l'impressionniste, tout entier à la couleur, néglige le dessin, c'est-à-dire la composition. L'écueil de la méthode est le décousu. Les livres de Loti peuvent nous faire apprécier les avantages et les inconvénients de l'impressionnisme. Rien de plus clair, de plus lumineux, de plus frappant que certaines de ses pages prises à part; rien de plus trouble, de plus déconcertant que tel de ses livres lu en son entier, *le Roman d'un spahi*, par exemple, ou *Madame Chrysanthème*. Où Loti excelle, c'est dans la note rapide, dans l'esquisse, dans le récit très court et très vibrant. *Propos d'exil, Japoneries d'automne, le Livre de la pitié et de la mort* contiennent de délicieux croquis où se livre toute vive la sensibilité de l'auteur. Dirons-nous pourtant que, même dans le détail de la description, Loti nous fait parfois regretter les admirables pages de la *Tentation de saint Antoine*, — et qu'encore que son art soit plus sincère et plus nerveux que celui de Flaubert, — il y a bien loin de ces ébauches frémissantes à la perfection plastique de celui qui restera vraisemblablement le maître en l'art de décrire?

Le Roman d'un enfant, en revanche, est bien long. Trop d'anecdotes que la franchise de Loti et les ressources de son talent ne suffisent pas toujours à rendre bien intéressantes. Car c'est là encore un des défauts de l'impressionniste que de tout « croquer » sans s'aviser que la sincérité de l'exécution ne saurait jamais faire quelque chose de ce qui par soi-même est insignifiant.

Mais ce qui, plus encore que tout le reste, devrait réduire l'impressionnisme à la portion congrue, c'est qu'ayant trop de prise sur les sens du lecteur, le plaisir qu'il fait est toujours un peu matériel. Voyez plutôt ce qu'écrivait, il y a quelques années, M. Jules Lemaître, des premiers livres de Loti : « Pierre Loti est, je pense, la plus délicate machine à sensations que j'aie jamais rencontrée. Il me fait trop de plaisir et un plaisir trop aigu, et qui s'enfonce trop dans ma chair, pour que je sois en état de le juger. » Or, on se lasse vite d'un plaisir aussi aigu. Ce qui, malgré le rare mérite de l'œuvre, laissera toujours *Fantôme d'Orient* au-dessous de la *Tristesse d'Olympio* ou des *Souvenirs*, c'est précisément que le sentiment n'y est pas aussi dégagé de la sensation matérielle. Et ce qui fait pour nous de *Pêcheur d'Islande* ou de *Mon frère Yves* deux livres incomparablement supérieurs aux autres livres de Loti, c'est précisément aussi que la sensation y est réduite à une juste mesure, et qu'on peut lire ces deux volumes avec le meilleur de soi-même. L'impressionnisme de Loti y est comme amorti par la poésie profonde et secrète des sentiments éternels. Un impressionniste qui ne serait point doublé d'un poète risquerait fort de ne durer qu'un temps. Heureusement Loti est surtout poète. Et puis, il a déjà publié presque une bibliothèque. Et s'il est vraisemblable qu'une moitié de son œuvre soit destinée à périr, j'entends celle où il y a trop de romantisme, — et trop de *sensationisme*, il reste que l'autre, celle où il est le poète que nous avons essayé de définir plus haut, aille sans encombre aux générations de demain.

PAUL SIRVEN.

LA PESTE DE BERGAME

Nouvelle.

Le vieux Bergame était situé en haut de la colline, entouré d'une enceinte de murs, et le nouveau Bergame en bas, ouvert à tous les vents.

Un jour la peste éclata dans la ville neuve et y fit d'effrayants ravages. Une foule de gens périrent; ceux qui restaient s'enfuirent de tous côtés dans la campagne. Les habitants du vieux Bergame mirent le feu à la ville abandonnée pour purifier l'air; mais cela ne servit à rien, car bientôt la peste se déclara aussi chez eux, et le nombre des victimes augmenta tous les jours.

On ne pouvait plus s'enfuir comme l'avaient fait ceux de la ville neuve.

Il y en eut cependant qui l'essayèrent, mais ils furent obligés de se réfugier dans les grottes et les carrières comme des bêtes sauvages, traqués qu'ils étaient de toutes parts et repoussés à coups de pierre par les paysans des environs, effrayés de la contagion.

Ils durent donc rester où ils étaient, les gens du vieux Bergame, pendant que la chaleur augmentait de jour en jour, et que le fléau étendait ses ravages. Bientôt l'épouvante atteignit à la folie, tout fut bouleversé dans la ville; on aurait dit que la terre s'était entr'ouverte pour engloutir tout ce qu'il y avait de bon et de juste dans le monde, et renvoyer, en échange, ce qu'il y avait de pire.

Au début de l'épidémie, les gens s'étaient entendus pour agir pour le mieux et en bon accord. On avait veillé à ce que les corps fussent soigneusement en-

terrés et à ce qu'il y eût tous les jours de grands feux allumés sur les places publiques pour assainir les rues. Des distributions de genièvre et de vinaigre étaient régulièrement faites aux pauvres.

Mais avant tout, matin et soir, isolément ou en processions, tous les jours on avait visité les églises, et adressé à Dieu d'incessantes prières. Tous les soirs, quand le soleil disparaissait derrière la montagne, les cloches élevaient vers le ciel les supplications de leurs voix géantes. Le jeûne était prescrit et les reliques constamment exposées sur les autels.

Un jour même, à bout de ressources, du balcon de l'hôtel de ville, au son des tambours et des trompettes, on avait proclamé la Vierge protectrice de la ville à perpétuité.

Mais tout cela ne servait à rien : tout semblait également inutile.

Quand les habitants s'aperçurent que le ciel ne voulait pas ou ne pouvait pas venir à leur secours, ils ne s'en tinrent pas à se croiser les bras, résignés à l'inévitable, mais il se fit un changement épouvantable en eux.

Tout le péché caché se montra au grand jour : c'était comme si une seconde Peste fût venue se déchaîner à côté de l'autre et ravager les âmes pendant que la première ravageait les corps, tant il se passait d'actes incroyables, tant l'égarement était monstrueux. L'air retentissait d'injures et de blasphèmes, des cris et des hurlements de l'orgie, et les jours de ces hommes étaient plus chargés d'horreurs que la nuit la plus noire de débauches.

Buvons et mangeons, car demain nous mourrons, était la devise qu'ils semblaient répéter en chœur dans un infernal concert, et si tous les péchés n'avaient pas existé déjà, sûrement ils les auraient alors inventés. On voyait fleurir les vices les plus monstrueux et les plus rares. La nécromancie, la sorcellerie, l'invocation du Diable étaient aussi communément pratiquées, car bien des gens espéraient tirer des puissances infernales le secours que le Ciel n'avait pas voulu leur accorder.

L'assistance, la compassion avaient disparu des âmes. Chacun ne pensait plus qu'à soi. Le malade était considéré comme l'ennemi commun, et s'il arrivait qu'un malheureux vînt à tomber dans la rue, terrassé par les premières atteintes du fléau, nulle porte hospitalière ne s'ouvrait pour lui, tout le monde le repoussait de son chemin à coups de pique et de pierre.

Et la peste augmentait toujours ; le soleil d'été brûlait la ville; depuis bien longtemps il n'était pas tombé une goutte de pluie, pas un souffle de vent ne s'était fait sentir. Des cadavres, qui se corrompaient dans les maisons ou qui gisaient sans sépulture, s'élevait une odeur insupportable qui se mêlait à la lourde atmosphère des rues et attirait sur les toits de noires nuées de corbeaux. Sur les murs de la ville, de grands oiseaux étranges, au bec énorme, aux serres puissantes, aux yeux féroces et fixes plongés sur la ville, semblaient attendre qu'elle ne fût plus qu'un monceau de pourriture.

Depuis onze semaines déjà, la peste durait, lorsque les gardiens des tours et ceux qui se trouvaient sur les hauteurs remarquèrent un cortège étrange qui, de la plaine, serpentait au milieu des murs noircis et des tas de ruines et de décombres dans les rues incendiées du nouveau Bergame. Beaucoup de monde, au moins six cents personnes, hommes et femmes, vieillards et jeunes gens, et, dominant cette foule, de grandes croix noires et de larges bannières rouges comme le feu. Tous ces gens chantent, en marchant, sur des rythmes lugubres qu'on entend de loin, dans l'air lourd et accablant.

Leurs vêtements sont de couleur sombre, bruns, gris ou noirs; sur la poitrine, tous portent un signe que de près on reconnaît être une croix. Ils se rapprochent toujours; maintenant ils suivent le chemin escarpé, bordé de murs, qui mène à la vieille ville. Déjà l'on aperçoit distinctement cette multitude de pâles visages. Dans les mains ils tiennent des disciplines, et des pluies de feu sont peintes sur leurs bannières rouges. Au-dessus des têtes se balancent les croix noires.

Une odeur se dégage de cette foule entassée, odeur de poussière, de sueur, de cendre et de parfum d'église. Ils ne chantent plus, à présent; ils ne parlent pas, et l'on n'entend que le bruit de leurs pieds nus sur le sol, semblable au piétinement d'un troupeau.

Puis le chant recommence, le *Miserere;* ils serrent les disciplines dans leur main, et avancent hardiment comme au son d'un hymne de guerre.

Ils semblent venir d'une ville affamée, leurs joues sont creuses, leurs pommettes saillantes, leurs lèvres pâles sans une goutte de sang, des cercles noirs cernent leurs yeux.

Ceux de Bergame, assemblés, regardent avec étonnement et inquiétude. Leurs visages rouges, flétris de débauches, contrastent avec ces faces pâles, leurs regards mornes et impudiques s'abaissent devant la flamme de ces yeux brûlants, et le rire railleur s'arrête sur les bouches impies en entendant ces hymnes pieux.

Il y a du sang aux lanières des disciplines, et les gens de Bergame se sentent mal à l'aise en présence de ces étrangers.

Mais l'impression ne dure pas et ils reprennent bientôt toute leur assurance. Ayant reconnu dans la foule des pénitents un cordonnier de Brescia, à moitié fou, ils se mettent tous à se moquer de lui.

Cependant comme il y avait là quelque chose de nouveau, un divertissement inattendu, et que les étrangers se dirigeaient vers la cathédrale, on les suivit à peu près comme on suit une bande de bateleurs ou des ours savants.

Tout en avançant et en se bousculant, on se sentait mécontent et mal à l'aise devant la gravité de ces gens. On se rendait parfaitement compte que ces cordonniers et ces tailleurs étaient venus pour essayer de prêcher et de convertir, pour dire des choses qu'on ne se souciait pas d'entendre. Il y avait, parmi ceux de Bergame, deux philosophes maigres, aux cheveux gris, qui avaient érigé l'impiété en système et excitaient la foule de toute la malice qu'ils avaient dans le cœur. Aussi plus on approchait de l'église et plus l'attitude devenait menaçante; il s'en fallut de bien peu qu'on ne portât une main violente sur les flagellants.

A quelques pas de la porte de la cathédrale, une troupe de compagnons d'orgie qui sortaient d'un cabaret s'était mise en tête de la procession; ils criaient, ils chantaient et parodiaient les chants pieux de la façon la plus grotesque; aussi la foule recouvra-t-elle bientôt sa joyeuse humeur, et tout le monde pénétra sans incident dans le sanctuaire.

Tout d'abord, on fut saisi de s'y retrouver, de rentrer dans cette vaste et froide enceinte, de respirer cette atmosphère remplie d'âcres parfums de cire brûlée, et de fouler aux pieds ces dalles enfoncées, aux inscriptions usées et à demi effacées. Et pendant que l'œil curieux se reposait involontairement dans la douce lumière tamisée des nefs, sur les peintures enfumées et les dorures à moitié éteintes, ou bien plongeait dans les recoins sombres de l'autel, on se sentait envahi d'une irrésistible inquiétude.

Cependant la mascarade se prolongeait jusqu'au pied du maître-autel. Un grand jeune homme, de ceux qui étaient sortis du cabaret un instant auparavant, un boucher, avait mis son tablier blanc sur ses épaules en guise de chasuble et disait une messe de dérision avec des paroles d'impiété, d'impudicité et de blasphème; un petit homme gras et court lui servait de sacristain et récitait, en guise de répons, les chants les plus sacrilèges. Il allait et venait, s'agenouillait, faisait des génuflexions en tournant le dos à l'autel, agitait la clochette comme un grelot de Folie, et décrivait des cercles autour de lui avec l'encensoir. Et les autres libertins riaient aux larmes de ses longues génuflexions, vociféraient, s'agitaient dans les hoquets de l'ivresse.

Et toute l'assistance riait et lançait des huées, narguant les étrangers et leur demandant s'ils voyaient maintenant combien on s'occupait du bon Dieu dans le vieux Bergame. Car, au fond, ce n'était pas tant contre Dieu même que toutes ces impiétés étaient dirigées, mais plutôt contre ces saints pénitents et parce qu'on se faisait une joie de les affliger.

Ceux-ci se tenaient au milieu de la grande nef, gémissant de détresse, tremblant de colère et de soif de vengeance. Les yeux et les mains levés au ciel, ils demandaient à Dieu de se venger du mépris qu'on faisait de son nom jusque dans son temple. Qu'il montrât seulement son pouvoir, eux consentaient à périr avec ces audacieux, s'il triomphait, si l'épouvante, le désespoir et le repentir sortaient de toutes ces bouches impies.

Et ils entonnèrent le *Miserere* qui, dans chacune de ses notes, retentit comme un appel à cette pluie de feu qui dévora Sodome, à cette force de Samson quand il renversa les colonnes du temple des Philistins. Ils priaient en paroles, comme par leurs chants, et, découvrant leurs épaules, agenouillés en rang, les uns derrière les autres, nus jusqu'à la ceinture, ils se frappaient de lanières noueuses et ferrées, et leurs dos se couvraient de raies sanglantes. Ivres de colère, ils redoublaient les coups, et le sang coulait à flots le long des lanières sifflantes. Chacun des coups était offert à Dieu en sacrifice. Ah! s'ils pouvaient se mettre en pièces devant ses yeux!

Qu'il soit puni, torturé, anéanti, ce corps qui a péché contre ta loi, Seigneur, et que Dieu voie combien ils le haïssent, combien ils l'abaissent, pour te plaire, plus bas que des chiens, plus que la plus misérable vermine qui rampe dans la poussière à tes pieds! Et les coups se succédaient jusqu'à ce que les bras retombassent épuisés de fatigue, et les flagellants restaient là, étendus, les yeux étincelants de délire, l'écume aux lèvres et le sang ruisselant sur tout le corps.

Et ceux qui les regardaient sentirent tout à coup que leurs cœurs battaient violemment: la chaleur leur montait au visage, leur respiration était oppressée, un frisson glacé passait en eux, et leurs genoux chancelaient; ceci les impressionnait enfin, car leur folie comprenait ce délire.

Être l'esclave d'un Dieu puissant et cruel, se traîner, s'abîmer à ses pieds et être sa chose, non dans la résignation d'une piété tranquille et d'une humble prière, mais dans une ivresse, une rage de renoncement furieux, dans le sang, les clameurs et sous les lanières rouges de sang, voilà ce qu'ils pouvaient comprendre. Le boucher lui-même se tut, et les vieux philosophes baissèrent leurs têtes grises devant les regards qui les entouraient.

Il y eut soudain un grand calme dans l'église; à peine remarquait-on un léger ondoiement dans la foule.

Alors un des étrangers, un jeune moine, se leva pour parler. Il était pâle comme un linge, et ses yeux noirs brillaient comme des charbons; les traits douloureux autour de sa bouche semblaient un pli gravé dans le marbre.

Il leva vers le ciel ses mains amaigries, et les larges manches de son froc découvrirent, en retombant, ses bras blancs et décharnés.

Alors il parla.

Il parla de l'enfer qui est infini comme le ciel, du monde de tortures que le damné aura à traverser, à

remplir de ses gémissements, de l'océan de soufre, des champs de scorpions, des flammes qui l'entoureront comme un manteau, le perceront comme une épée qu'on retournerait dans la plaie.

Immobiles et silencieux, ils écoutaient ses paroles. On était près de croire qu'il avait vu de ses yeux ce qu'il disait, et l'on se demandait s'il n'était pas lui-même un damné vomi par l'enfer pour témoigner de ces choses.

Puis il prêcha sur la loi et ses rigueurs. Il dit qu'elle devait être accomplie dans ses moindres points, et que la plus légère transgression serait comptée. « Mais le Christ est mort pour nos péchés, direz-vous, et nous ne sommes plus sous la Loi. Mais, moi, je vous le dis, l'enfer n'en laissera pas échapper un seul parmi vous, et pas une des dents de fer de la roue de torture ne passera sans déchirer votre chair. Vous comptez sur la croix du Golgotha; venez, venez la voir, venez, que je vous mène à ses pieds!

« C'était un vendredi, comme vous savez, qu'ils le firent sortir par une des portes de la ville, chargèrent ses épaules d'une lourde croix et la lui firent porter jusqu'au lieu aride et désolé de son supplice, pendant qu'ils le suivaient en foule, soulevant la poussière, qui s'étendit en nuage rouge sur leur chemin. Alors ils le dépouillèrent de ses vêtements et découvrirent son corps, le laissant, comme les juges laissent un malfaiteur, exposé à tous les regards, afin que tous pussent voir le corps de Celui qui allait être livré à la torture. Et ils le couchèrent par force sur la croix, l'y étendirent et plantèrent un clou de fer dans chacune de ses mains et un autre clou dans ses deux pieds croisés.

« Puis ils plantèrent la croix dans le sol; mais elle ne voulait pas tenir solidement, et ils la faisaient vaciller de côté et d'autre; ils furent obligés de mettre des coins et des chevilles pour l'assujettir, et ceux qui le faisaient mirent leurs chapeaux, pour que le sang qui dégouttait de ses mains ne tombât pas dans leurs yeux.

« Et lui, de sa croix, regardait les soldats qui jouaient à qui aurait sa tunique sans couture, toute cette foule qui le huait et pour le salut de qui il souffrait; et il vit que, dans toute cette multitude, il n'y avait pas un œil compatissant.

« Eux aussi le regardèrent souffrant et faible, là-haut, sur sa croix; ils regardèrent l'écriteau au-dessus de sa tête, où il était écrit : « Roi des Juifs », et ils se moquèrent de lui et lui crièrent :

« — Toi qui détruis le Temple et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même. Si tu es le Fils de Dieu, descends de cette croix.

« Alors le noble Fils de Dieu sentit un grand courroux; il vit qu'elle n'était pas digne d'être sauvée, cette foule d'hommes qui remplit la terre. Il enleva ses pieds des clous qui les retenaient, pressa de ses mains les clous et les retira, de sorte que les bras de la croix se tendirent comme les branches d'un arc; il sauta à terre et s'empara violemment de sa tunique, de sorte que les dés roulèrent le long de la pente du Golgotha. Il les lança loin de lui, avec le courroux d'un roi offensé, et remonta au ciel.

« Et la croix resta vide, et la grande œuvre de la Rédemption ne fut jamais accomplie. Il n'y pas de Médiateur entre Dieu et nous. Il n'y a pas de Christ mort pour nous sur la croix, il n'y a pas de Christ mort pour nous sur la croix, *il n'y a pas de Christ mort pour nous sur la croix!* »

Il se tut.

Aux dernières paroles, il s'était penché sur la foule, et du geste semblait les laisser tomber sur elle comme une malédiction. Un gémissement d'angoisse remplissait l'église; dans les coins, on entendait des sanglots.

Le boucher s'avança, les mains levées, menaçantes et s'écria :

— Moine, moine, veux-tu le reclouer à la croix, dis, le veux-tu?

Et, derrière lui, des voix enrouées répétaient :

— Oui, oui, crucifiez-le!

Et de toutes les bouches menaçantes ou suppliantes retentit comme un tonnerre ce même cri sous les voûtes :

— Crucifiez-le!

Puis, claire et vibrante, une voix isolée :

— Crucifiez-le!

Mais le moine contemplait cet essaim de mains tendues, ces visages anxieux aux bouches béantes et sombres dans lesquelles brillaient des dents blanches comme celles des bêtes de proie. Il étendit les bras vers le ciel, dans une muette extase, puis en souriant il descendit.

Ses compagnons reprirent leurs bannières, où étaient peintes les pluies de feu, et leurs croix noires vides, et ils s'en retournèrent en chantant vers les portes de la ville.

Du vieux Bergame on les regardait descendre. Le chemin escarpé bordé de murs était inondé des rayons du soleil, qui se couchait dans la plaine, et toute cette lumière empêchait de distinguer très bien le cortège. Sur les murs seulement se dessinaient nettement les ombres noires des grandes croix qui se balançaient au-dessus de la multitude.

Les chants s'éloignèrent. On ne distinguait plus que quelques bannières rouges dans les ruines de la ville incendiée, et bientôt tout disparut dans la plaine qu'éclairaient les derniers rayons du soleil couchant.

J.-P. Jacobsen.

LA TRADITION ARTISTIQUE FRANÇAISE

II.

L'École du dessin.

Le clair-obscur, M. Benjamin Constant. — Les coloristes qui ont précédé l'impressionnisme, MM. Duez, Gervex. — L'école du dessin, M. Bouguereau, l'ennemi du réalisme. — J. Lefebvre, Français, Fremiet, Paul Dubois.

M. BENJAMIN CONSTANT.

J'étais curieux de savoir ce que pensent au sujet de l'impressionnisme les coloristes « vieux style », M. Benjamin Constant par exemple, le peintre du clair-obscur, ainsi que la première génération du plein air, notamment MM. Duez et Gervex, cette paire d'amis.

Le jour baissait quand j'entrai dans l'atelier de M. Benjamin Constant par un balcon d'où descend un escalier. De cette galerie, on domine l'énorme pièce toute tapissée de drapeaux arabes et d'étoffes maures frangées de broderies étincelantes. L'évocateur des empereurs byzantins se reposait après sa journée de travail sous une sorte de dais. Il me fit asseoir près de lui, et je lui demandai en quoi consistait selon lui l'École française, en quelle voie elle s'engageait actuellement.

« L'art français, me répondit-il, est dans l'exécution du morceau, mais maintenant les jeunes gens ne peignent plus; il est en même temps dans l'unité d'ensemble, mais maintenant on ne compose plus. On opère sur la nature je ne sais quelle dissection qui la met en miettes, et quand on nous représente le pays même où nous habitons, on nous barbouille un monde étrange où personne n'a jamais été. Ainsi l'on donne aux vues de Paris dont l'atmosphère est si doucement vaporeuse l'air de contrées exotiques.

« Oh ! ils ont bien conscience eux-mêmes que tout cela n'est pas sérieux. Besnard a beaucoup d'assurance devant le public ; mais il a un fils qui étudie la peinture, un fils, vous entendez bien, ce qui lui tient le plus au cœur, et il l'envoie au cours Julian, parce qu'il sait que là on ne fait pas d'impressionnisme : j'y suis professeur : je peux vous répondre qu'on n'y perd pas son temps.

« Et dire qu'il y a dans la presse un tas de béotiens qui soutiennent de telles insanités; ils disent que ce dévergondage de couleurs est l'art parisien : le vrai Paris est chez ceux qui s'enferment pour travailler en silence.

« Quant à moi, je cherche tout simplement la poésie des demi-teintes; je fais jouer une lumière discrète sur la chair et sur les étoffes que j'essaye de rendre avec tout le réalisme dont je suis capable, et l'on ne peut m'accuser d'être faux, puisque mon atelier me donne tous les effets que je représente.

« Cette femme nue assise sur un trône, c'est une Basilissa dont j'ai lu l'histoire je ne sais où : elle s'était ainsi montrée à son peuple pour se faire adorer. Vous comprenez, j'ai voulu faire voir la bête mystérieusement auréolée de la toute-puissance. »

M. DUEZ.

M. Duez ne me parut pas hostile aux impressionnistes : « Monet me donne parfois beaucoup de plaisir, me dit-il; peut-être ses tableaux sont-ils un peu tapageurs quand ils sortent de son atelier, mais les Millet avaient, paraît-il, le même défaut qui a disparu dès que les couleurs se sont amalgamées par le temps. — Besnard, lui, n'a qu'un tort : c'est de s'enfermer dans sa théorie des reflets et de prendre les figures humaines pour ces boules de verre qu'on suspend sous les tonnelles des jardins. Quant à M. Chéret, il décore fort agréablement nos rues ; mais il ne dispose pour ses affiches que d'une gamme de tons très restreinte, et je ne sais pourquoi, lorsqu'il fait des pastels, il ne veut pas employer d'autres couleurs. — Pour les jeunes gens qui vibrent jaune et bleu ou rouge et vert, il n'y a rien à en dire. »

M. GERVEX.

M. Gervex fut plus dur.

Il y a bien de la différence, commença-t-il, entre les impressionnistes modernes et notre école à nous. Je me rappelle les études acharnées que nous faisions, Bastien-Lepage, Dagnan-Bouveret, Duez et moi. Mon atelier servait à tous, et chacun à son tour posait le nu devant ses camarades, car nous n'avions pas de quoi nous payer des modèles. J'ai même encore dans mes cartons des académies d'après Dagnan.

« C'est seulement après avoir beaucoup étudié que nous nous lançâmes dans le plein air. Bastien-Lepage fit le portrait de son frère; je fis le petit portrait de mon père que vous voyez là. L'éclairage nouveau n'était pas d'ailleurs toute notre préoccupation; nous avions un but : peindre notre époque en conservant à chaque individu sa manière d'être et son activité propre, soit dans l'intérieur, soit dans la rue, soit dans les laboratoires des chimistes et des médecins. Nous ne voulions plus déclamer en peinture ; nous voulions montrer chaque homme dans le rôle qu'il remplit au milieu de la société moderne.

« L'un de mes premiers tableaux fut *Un coin de l'Hôtel-Dieu*. J'avais longtemps vécu au milieu des carabins pour le faire. Je peignis ensuite *Rolla*. Aux dernières Expositions, j'ai eu le *Docteur Péan* et la *Rédaction de la République française:* vous voyez que l'habit noir m'a très souvent tenté.

« En même temps, nous cherchions à envelopper nos

(1) Suite. — Voy. la *Revue* du 26 mars 1892.

observations dans des effets harmonieux ; nous voulions de la distinction dans notre facture : les impressionnistes n'ont que de la brutalité. Or remarquez que le goût est une des premières qualités de notre race, et que ce serait pitoyable de perdre une pareille supériorité sur les autres nations. Voyez donc, par exemple, les meubles français du XVIIIe siècle : quelle finesse à côté du XVIIIe allemand, qui est lourd, et du XVIIIe italien, qui est gesticulant !

« Maintenant on vous donnerait parfaitement un coup de poing dans l'œil pour vous produire l'impression du soleil ; on choisit des sensations si violentes et si grossières qu'on n'y peut faire apprécier aucune des nuances où se reconnaît une âme humaine. En littérature, de même : au Théâtre-Libre, on voit des personnages qui crient, qui s'injurient, qui se donnent des coups. Et l'on appelle cela « oser » : il s'agit bien d'oser; ce qui est intéressant pour les artistes, c'est d'interpréter à leur façon la nature et non pas d'y prendre justement ce qui est trop brutal pour se plier aux interprétations individuelles. Quand donc les littérateurs auront-ils dit l'ordure après laquelle on ne pourra rien trouver de plus immonde : ce serait la fin d'une école tout entière.

« Non, de pareilles œuvres ne vous pénètrent pas; comme elles sont exécutées à la diable, elles sont vite vues : on n'y trouve pas le plaisir qu'on éprouve devant les maîtres, où l'on découvre toujours quelque chose de nouveau, parce qu'ils nous donnent toute leur âme. Aussi je suis bien loin d'admirer tout ce que fait Monet; je suis loin d'admirer ce que fait Chéret, et je me demande pourquoi on nous l'a introduit aux Pastellistes : il n'a aucune délicatesse.

« Ce qui est prodigieux, c'est la rapidité avec laquelle les écoles passent aujourd'hui. Celle que Bastien Lepage avait fondée avec nous, elle pouvait bien durer une cinquantaine d'années ; mais non, à peine éclose elle est remplacée par l'impressionnisme, qui devra bientôt céder le pas au symbolisme. Cette manie d'innover est inquiétante; on en arrive à des folies : comme le petit Blanche, qui est en train de faire un Christ prenant son thé dans un service japonais!

« Et le public est tellement ahuri par un tel tintamarre que tout lui devient indifférent et qu'il adresse à chacun le même sourire hébété.

« Cependant je suis convaincu que plus tard tout cela ne comptera guère : l'École française se maintient. Comme nous sommes au milieu du mouvement, nous sommes frappés par tout ce qui s'en écarte; mais de loin, au contraire, c'est là précisément ce qui paraîtra le moins. »

Voilà terminée notre petite expédition chez les coloristes. A quelles qualités les plus autorisés d'entre eux semblent-ils attacher le plus haut prix? Sans doute à l'harmonie de leur œuvre, d'abord. Mais se bornent-ils à nous peindre l'enveloppe colorée des êtres? Non, ils leur donnent l'existence matérielle, ils pénètrent jusqu'au ressort de la vie, ils peignent l'action. Pour eux, la couleur est comme le lien qui rassemble des êtres ayant vie.

M. BOUGUEREAU.

Allons voir maintenant ceux qui recherchent surtout la cadence des lignes.

Dirai-je du mal de M. Bouguereau? Ceux qui ne l'aiment pas penseront que je n'en dis pas assez; ceux qui l'aiment ne me croiront pas.

Il me parla contre l'école réaliste, et il entend par là MM. Gervex, Puvis de Chavannes, Dagnan-Bouveret, Roll, les confondant tous dans son horreur pour les gestes observés et les expressions vues.

« Ils n'ont qu'un temps, me déclara-t-il; même quand ils ont des idées heureuses, leur exécution ne plaît à personne. Ainsi M. Puvis de Chavannes est parfois bien inspiré dans le choix de ses sujets; mais voyez donc dans sa décoration de l'Hôtel de Ville, cette femme qui se baigne : c'est un gorille. Voilà comment on en vient à n'avoir plus que des intentions. J'ai lu dernièrement une brochure du Sâr Péladan sur le symbolisme, cette école qui prétend laisser le spectateur achever lui-même par l'imagination des œuvres à peine esquissées : je n'y comprends rien et je suis ravi que cette bande me trouve indigne d'elle.

« Car, en vérité, c'est le charme de l'exécution qui fait les maîtres. Si, par exemple, j'admire Terburg, ce n'est pas parce qu'il me représente un soldat qui offre de l'argent à une jeune femme : l'intention ici me paraît risquée; mais quelle délicatesse de pinceau! quel charme!

« Ce qu'on cherche aujourd'hui au delà du réalisme, je n'en sais rien; mais il est tout simple qu'on n'en veuille plus, parce que la photographie lui est supérieure.

« Du reste, les réalistes n'ont jamais eu l'approbation du public : sans doute ils ont obtenu des commandes de l'État. Dame! quand on a des amis. Mais les particuliers n'y ont jamais... comment dirai-je... « coupé » ! Et, en somme, qu'est-ce qui fait durer une école? C'est le besoin qu'on en a. En Italie, l'art religieux eut cours pour l'ornement des églises : en Hollande, les tavernes ont fait la joie des commerçants enrichis; mais à qui s'adresse le réalisme en France? »

Je fis remarquer à M. Bouguereau que les tableaux de Millet avaient atteint des prix raisonnables.

« Oh! oh! reprit-il, nous ne connaissons pas le dessous des cartes. L'Amérique achète *l'Angélus* : deux ans après on le retrouve sur le marché, et c'est un Français qui le rachète. Est-ce une œuvre d'art qui va et vient de cette façon? Dites seulement qu'on place de l'argent sur les tableaux de Millet. Car enfin cet *Angélus*, est-ce bien tentant : deux loques auprès d'une brouette? Moi, ça ne me tenterait pas, je vous assure.

« Non, il ne faut pas faire plus mal que la photographie ; il faut toujours chercher la beauté, cet inexplicable attrait qui nous fait nous retourner quand dans la rue passe une jolie femme. D'ailleurs, je tâche d'avoir de belles couleurs que la photographie ne donne pas; je corrige, j'explique les raccourcis désagréables : n'est-ce pas là précisément ce qui rend le peintre nécessaire? »

J'acquiesçai d'un sourire, et, remerciant M. Bouguereau de sa consultation, je serrai sa main potelée.

M. LEFEBVRE.

M. Lefebvre, retenu au lit par une légère indisposition, ne m'en fit pas moins une petite conférence sur ce qui lui paraît distinguer les vrais artistes des faux.

« On s'imagine volontiers, me dit-il, qu'il faut être un révolutionnaire pour faire des chefs-d'œuvre. Quand je vois au Louvre tous les maîtres qui sont si simples et d'ailleurs si proches les uns des autres, je trouve cette opinion absurde. Aussi je m'élève contre ceux qui ont la prétention de démolir leurs devanciers et qui s'enorgueillissent de n'être pas compris du public.

« Manet, le maître des impressionnistes, peignait sans doute, par accès, des morceaux d'une vie puissante, mais il n'avait pas fait de suffisantes études et restait en route quand il s'agissait de mettre de l'ensemble dans ses œuvres; c'est ce qui lui faisait affecter une très prétentieuse brutalité d'exécution. Il y a dans le portrait de Proust une main qu'il a recommencée quinze fois : il l'aurait recommencée trente qu'il ne l'aurait pas mieux réussie. Claude Monet a peut-être de l'éclat dans sa couleur, mais sa peinture n'est qu'un procédé. C'est à Moret, près de Fontainebleau, qu'il dit avoir peint les meules ensoleillées de son exposition chez Durand-Ruel. Eh bien, Rochegrosse, qui connaît le pays, me dit un jour : « Jamais, jamais il ne fait un pa- « reil soleil à Moret; je ne sais pas à quoi Monet peut « rêver. » Ainsi, des intentions chez les impressionnistes, mais une insuffisance navrante en face de la nature.

« Je comprends très bien qu'on ait une manière personnelle : l'on n'est pas pour cela révolutionnaire. Par exemple, Corot est très vaporeux : on l'imite beaucoup; et les amateurs, je ne dis pas les connaisseurs, s'y laissent prendre. Mais un artiste ne voit-il pas bien que cette vapeur n'a point de signification sans la ligne d'un sentier dans l'herbe, sans la poésie d'arbrisseaux dont les feuilles tremblent au vent, ou d'un grand arbre sous les rameaux duquel on aperçoit un coin de ciel lumineux? En réalité, la manière est ici tellement liée au charme du dessin, qu'autrement elle n'aurait aucun mérite. Dirai-je qu'il en est de même des paysages de Rousseau, où ruisselle la lumière orangée du soir? Il était si soucieux de la composition, de la signification à donner à la silhouette même des arbres, que j'ai vu de lui des ébauches où les lignes très étudiées étaient construites à la terre de Sienne. Parlerai-je de Henner, dont une nymphe, au Luxembourg, accuse deux ou trois calques à la sanguine laissés à découvert en quelques endroits? Chez ces maîtres, la manière n'est que l'enveloppe de qualités plus profondes, qualités qui les font comprendre, aimer, et qui sont à peu près les mêmes chez tous les grands peintres? Mais que dire de la brutalité de Manet ou du pointillisme de Claude Monet? Sans doute on ne peut les rattacher à aucun des anciens maîtres, et c'est leur malheur.

« Car, voyez-vous, il est une pensée qui vous soutient mais qu'on n'avoue pas, parce qu'on paraîtrait ridicule d'orgueil; c'est de se dire : « Quelle mine ferons-nous, « nous les derniers venus, dans une galerie du Louvre, « à côté des grands frères? » Si cette pensée ne sert qu'à vous donner du courage et n'est pas de l'infatuation, elle ne doit pas être blâmée.

« Je viens de critiquer l'à peu près dans l'art; mais je veux vous signaler l'écueil contraire : c'est l'exactitude banale obtenue par l'appareil photographique. La photographie, c'est la nature sans aucun commentaire : on y trouve tout ce qu'on veut; elle donne à la fois et tant bien que mal des harmonies de tonalités, des mouvements, des expressions de physionomie, sans que l'intérêt de ceci ou de cela paraisse clairement et domine le reste. L'art, au contraire, c'est la nature reconstruite par un esprit qui y fait dominer son point de vue personnel. Voilà pourquoi je n'aime pas les peintres contemporains comme Buland, comme Friant (dont la *Visite au cimetière* est au Luxembourg), qui ont un peu toutes les qualités sans nous en montrer une absolument à découvert. Ils font du trompe-l'œil, non de l'art. »

Quant aux qualités que M. Lefebvre recherche lui-même et qui lui semblent particulièrement intéressantes, c'est l'étude de l'âme dans le geste, dans l'expression, ainsi que l'harmonieuse composition des lignes. Il m'a paru assez satisfait du portrait de M. Balzan, qu'il a fait l'an passé et où il avait surtout voulu rendre l'énergie de la volonté dans un corps souffrant.

M. FRANÇAIS.

M. Français, avec son béret noir sur ses cheveux blancs, est le type du vieux maître vigoureux malgré son âge et travaillant toujours. Tout le monde connaît son idylle de *Daphnis et Chloé*, au Luxembourg. — Il a le légitime orgueil de son talent, et il aime à raconter ses humbles débuts, alors qu'il avait des souliers sans semelles et que le « père Gigoux » lui apprenait la gravure sur bois.

A son atelier du boulevard Montparnasse, il peint de mémoire les paysages qui l'ont frappé; et quand il me reçut, il était en train de faire une vue du port de Gênes d'après un croquis dessiné en 1846.

« Avec cette esquisse qui m'indique la place des

objets, me dit-il, et avec le vif souvenir de la cadence de lignes que j'ai observée, je travaille comme d'après nature. Car s'il ne faut pas ôter aux choses leur réalité, il faut manifester la jouissance qu'elles vous procurent; et quand une fois j'ai ressenti cette jouissance, elle reste en moi toujours aussi vive. Voilà comment je retrouve la configuration des détails auxquels je rends en même temps la vie, grâce aux longues études que j'ai faites. Pensez, je peux être maître de moi, depuis cinquante années que je peins avec la même idée en tête. »

Je lui demandai son opinion sur ses jeunes contemporains.

« Les jeunes gens de maintenant, me répondit-il, au lieu de se tracer une voie, cherchent, chaque année, par n'importe quel moyen, à remporter des succès au Salon. Ils s'arrêtent dans leur travail juste au moment où la peinture devient difficile, au moment où il faudrait témoigner qu'on a conscience de soi-même en mettant de l'ensemble dans son œuvre. Il faut avoir longtemps envisagé, aimé son sujet, il faut l'avoir longtemps gardé dans son âme, pour que l'âme paraisse quand l'œuvre voit le jour... Ah! ah! autrefois le père Corot était un fameux homme; il mettait son cœur dans ses tableaux, si bien qu'on l'aurait aimé rien qu'à voir ses chefs-d'œuvre. Je me souviens du temps où je lithographiai sa *Danse des Nymphes,* qui est maintenant au Louvre. Tenez, en voici justement une épreuve. Hein? C'est la meilleure de toutes celles que j'ai faites. Le tableau n'était pas encore achevé quand je l'exécutai, et, lorsqu'elle fut terminée, je la fis accrocher dans l'atelier de Corot pendant qu'il était absent. De retour, il en fut si heureux, si heureux, qu'il vint me trouver et me dit : « — Français, tu « viens de faire un chef-d'œuvre. — Est-ce ainsi que tu « termineras ton tableau? lui demandai-je. — Ah! fit-il, « je le voudrais bien, fichtre! je le voudrais bien. »

M. FRÉMIET.

M. Frémiet, l'artiste qui a su donner tant de simplicité et une si belle silhouette à la Jeanne d'Arc de la place des Pyramides, porte sur son visage amaigri l'expression d'une bonté un peu mélancolique.

Neveu et élève de Rude, M. Frémiet admire, pardessus tout, la simplicité grecque et reconnaît, néanmoins, que les Italiens ont donné de nouveaux modèles en ce qui concerne la passion, que les Français ont su faire vivre la pierre.

Ce qu'il veut représenter chez les animaux, c'est, dans une exactitude de mouvement remarquable, une naïveté, une inconscience d'enfant. Regardez plutôt, devant le musée du Luxembourg, ce chien blessé qui se lèche avec componction, ou encore, dans le musée même, ces deux petits ours innocents qui s'avancent vers des fayons de miel dont les éloigne un jeune faune, vrai gamin, armé d'une baguette. M. Frémiet semble aimer ces simples.

« Ce qui m'intéresse, me dit-il, c'est surtout de placer la figure humaine à côté de l'animal : car la différence des deux natures accentue d'autant mieux les caractères de chacune d'elles. Je donne à l'homme une simplicité moins brutale, plus touchante, parce qu'elle a conscience d'elle-même.

Quand je lui parlai de la nouvelle école de peinture, il ne me parut pas avoir beaucoup de sympathie pour elle : « Ils sont étranges et non pas originaux, me dit-il, mais qu'importe! l'École française n'en compte pas moins des maîtres admirables; et, particulièrement en sculpture, tout le monde doit reconnaître l'immense talent de Dubois, de Mercié, ces faiseurs de chefs-d'œuvre. »

M. DUBOIS.

Le directeur de l'École des beaux-arts, M. Paul Dubois, dont les œuvres sont à la fois si vivantes et si largement dessinées, pense que la première qualité française est la clarté de conception.

« Je crois, dit-il, qu'il n'y a pas de grand art sans composition. L'esprit reprend toujours ses droits. On peut noter, sans doute, des impressions; mais encore faudrait-il pour les rendre intelligibles en faire un ensemble, et, d'ailleurs, cela sera toujours moins intéressant que de mettre des mouvements au service d'une idée et de les unir dans un bel équilibre qui repose les yeux.

« Notez que je suis pour la sincérité absolue dans l'art; mais il y a celle des sens et celle de l'intelligence : j'aime qu'on joigne, autant qu'on le peut, la seconde à la première.

« Quand on vient dire, à ce propos, que la sincérité est mal reçue à l'École des beaux-arts, qu'on y fait la guerre à l'indépendance, je le nie. L'école admet toutes les personnalités, mais, d'ailleurs, elle a fort peu à faire en ce sens; car, de bonne foi, il est bien peu ordinaire que de si jeunes élèves aient déjà leur conscience artistique formée. Elle ne leur vient que plus tard. On leur apprend le métier, on leur donne l'instrument, mais comment répondre que le génie descendra d'en haut pour se servir suivant son instinct du fonds acquis.

« Le métier, par exemple, ils l'apprennent, j'en réponds; et le concours de Rome est assez difficile pour ne tromper personne. Moi-même, aujourd'hui, je ne voudrais pas l'entreprendre. Il y faut une somme de connaissances qui m'épouvanteraient à mon âge.

« Eh bien, il y a cependant des prix de Rome qui ne témoignent dans la suite aucun talent, comme il y en a d'autres qui font honneur à leur éducation artistique et qui deviennent des maîtres. — Mais vous convenez que votre système fait des médiocres! — Qu'importe les médiocres, si de véritables artistes ont leurs débuts

facilités, si l'on n'a pas à se faire le reproche d'avoir laissé des jeunes gens bien doués perdre leurs dispositions dans des luttes trop dures.

« Pour moi, je constate que les encouragements, ainsi donnés, ont favorisé l'éclosion de bien des talents et qu'ils nous promettent encore d'heureux résultats. »

*
* *

Nous bornerons ici nos investigations chez les maîtres du dessin. Que penser à leur sujet? Suivent-ils, comme on leur reproche souvent, les derniers Italiens, ces apôtres de la forme vide? N'avons-nous pas remarqué chez la plupart d'entre eux, au contraire, le désir de ne point faire de la ligne une abstraction, une vaine récréation des yeux, mais de s'en servir pour envelopper harmonieusement des gestes vrais, des réalités vivantes? C'est une observation à retenir.

PAUL GSELL.

(*A suivre.*)

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Hector de La Ferrière : *La Saint-Barthélemy*. — *Lamartine*, par Lamartine. — M. Pierre de Nolhac : *Érasme en Italie*. — *La Reine Marie-Antoinette*. — M. Gustave Lanson : *Boileau*.

M. Hector de La Ferrière, à qui nous devons plusieurs livres d'histoire anecdotique très ingénieux et tous intéressants comme des romans, — ce qui veut dire, crainte de méprise, qu'ils sont intéressants; — M. Hector de La Ferrière, qui dans *Amour mondain*, *Amour mystique*, nous a fait connaître des coins si curieux du XVIIe siècle; M. Hector de La Ferrière, qui dans *Marguerite d'Angoulême* nous faisait entrer comme dans l'intimité de l'époque de la Renaissance; M. Hector de La Ferrière, qui est laborieux comme un bénédictin et aimable comme un marquis de 1780, vient d'écrire un volume pour nous prouver que la Saint-Barthélemy est en grande partie l'œuvre de l'Angleterre et de la reine Élisabeth, ce qui est un peu surprenant au premier abord.

Voici à peu près, et sauf erreur de ma part, je ne dirai pas comment il le prouve, mais comment il le démontre. Depuis l'*Édit d'Amboise* (1563) jusqu'au 24 août 1572, deux partis en France, les protestants et les catholiques; — je ne vous apprends rien jusqu'ici; avec les catholiques, et très décidée depuis 1563 à faire le plus mauvais parti qu'elle pourra aux chefs protestants, Catherine de Médicis; à la tête des protestants, Coligny; entre les deux exactement, tiré en sens contraire par les deux, et aussi près, à tel moment ou à tel autre, de céder à celui-ci que de céder à celui-là, Charles IX. Influence de Catherine sur lui, très grande; ascendant de Coligny sur lui, très considérable. A tel moment, en 1572, l'influence de Coligny paraît même l'emporter décidément. C'est alors que Catherine se décide à faire assassiner Coligny par Maurevel. Mais Maurevel tire mal, et ne casse que le bras à Coligny. Pour se couvrir, Catherine se résout à jeter sur un premier crime un crime plus grand; invente, selon le procédé classique, une immense conspiration de Coligny, lasse plutôt qu'elle ne persuade Charles IX, lui arrache l'ordre du massacre, et le massacre a lieu.

Et que vient faire l'Angleterre dans tout cela? — Le voici. Il ne suffit pas de dire que Charles IX penchait pour Coligny dans les derniers mois de 1571 et les premiers mois de 1572, il faut savoir pourquoi il y penchait. Il y penchait par ambition de gloire et ambition patriotique. Très faible, mais belliqueux cependant, et rêvant conquêtes, il voulait secourir les Pays-Bas opprimés, faire la guerre à Philippe II, et annexer à la France, en partie du moins, lesdits Pays-Bas. Il y était poussé par Coligny, naturellement, et c'était parce que ses rêves de gloire se rencontraient sur ce point avec les idées et les passions religieuses de Coligny qu'il penchait visiblement pour lui.

Or Catherine elle-même n'aurait pas été si éloignée du parti de la guerre, *si l'Angleterre avait voulu*. Si Catherine avait pu être sûre du concours d'Élisabeth, à qui, dans ce cas, on aura donné la Hollande, en prenant les Flandres, ou sûre seulement de la neutralité d'Élisabeth au cours d'une guerre de la France contre l'Espagne, Catherine aurait donné dans les projets de son fils, et par conséquent de Coligny lui-même.

Mais l'Angleterre *n'a pas voulu*. Il y eut des négociations. L'Angleterre tergiversa. Elle ne savait pas si elle désirait plus la Hollande qu'elle ne craignait que la France ne prît les Flandres, ou si elle craignait plus la France en Flandre qu'elle ne se désirait elle-même en Hollande. Elle tergiversait. Elle joua même, paraît-il, un double jeu, parlementant avec Philippe II en même temps qu'avec Charles IX. Finalement elle ne voulut pas.

Parce qu'elle ne voulut pas, Catherine ne voulut pas non plus, s'effraya des dangers du projet de son fils, revint à la haine pour Coligny augmentée de la peur que ses desseins approuvés par le roi lui donnaient, en définitive se convainquit qu'il fallait le faire disparaître et mettre entre les protestants et le roi le fossé de sang. Si l'Angleterre avait voulu... Donc, puisqu'elle n'a pas voulu, l'Angleterre est la cause du massacre de la Saint-Barthélemy.

Ce n'est pas plus faux qu'autre chose, cela. Seulement c'est bien tiré. M. de La Ferrière, qui, s'il est le plus ingénieux des historiens, en est aussi le plus loyal, ne nous dissimule pas un instant, et hautement proclame, que l'Angleterre a dans ces événements « une part de responsabilité, indirecte, il est vrai ». Il est très vrai; et très indirecte, ce me semble, éminemment

indirecte. Dans cette mesure, je suis tout à fait de l'avis de M. de La Ferrière. L'Angleterre a été mêlée à la Saint-Barthélemy comme un associé qui ne vous seconde pas assez est cause que vous assassinez votre femme, parce que, à cause de la négligence de cet associé, vous avez fait de mauvaises affaires, ce qui finit par dégoûter de la vie, et particulièrement de la vie des autres.

Il n'en est pas moins vrai que l'Angleterre a été mêlée aux affaires intérieures de la France en 1572, comme les Pays-Bas et comme l'Espagne; que ces différents pays ont une part indirecte dans la Saint-Barthélemy par ce seul fait; que c'est une occasion de raconter l'année 1572 non seulement en France, mais encore en Angleterre, en Pays-Bas et en Espagne, par rapport à la France; que cette histoire peut faire un volume très curieux, très vivant, très sérieux aussi et fécond en réflexions; et que ce volume, M. de La Ferrière l'a écrit.

Et que son système soit plus ou moins vrai, j'en fais très galamment bon marché. Il me suffit que, par des textes bien lus et bien compris, il ait ravivé pour moi cette histoire, et jeté de nouvelles lumières sur tout ce sujet. Quant aux fameuses *causes*, en histoire, à propos de chaque fait important, on en trouve toujours de nouvelles, qui ont échappé aux précédents investigateurs, et dont la principale importance est, au bout du compte, qu'elles font étudier le sujet une fois de plus. Il viendra l'année prochaine un historien qui nous démontrera que la Saint-Barthélemy n'est pas un coup d'État, mais une insurrection, qu'elle a eu un caractère explosif, qu'elle a été toute spontanée.

Il suffira pour cela de laisser dans l'ombre le rôle de Catherine, de nous montrer le peuple de Paris furieux des bonnes intentions de Charles IX à l'endroit de Coligny (ce qui est vrai); de nous le montrer, au mépris des ordres du roi, s'opposant à la destruction de la pyramide dressée sur l'emplacement de la maison des frères Gastines exécutés pour exercice du culte protestant, s'insurgeant à ce propos, brûlant dans Paris les maisons huguenotes, cela quelques mois avant la Saint-Barthélemy.

Il suffira de mettre en lumière le rôle de Marcel, ancien prévôt des marchands, et de Le Charron, prévôt en exercice, dans l'affaire du 24 août; de nous montrer que ce sont leurs hommes qui ont tout fait dans la nuit du 24, et avec une pleine allégresse; de nous prouver ainsi que ce sont les « sections de Paris » qui ont fait le 24 août; que l'insurrection, latente et couvant depuis longtemps, refoulée même et comprimée par le gouvernement aussi longtemps qu'il l'a pu, n'a été que lâchée, sans être même autorisée, dans un moment de défaillance, par Catherine et Charles IX, fatigués de la retenir.

Car, enfin, l'émeute contre la destruction de la pyramide des frères Gastines, Charles IX ne l'a-t-il pas sévèrement fait punir? Car, enfin, la nuit même du 24 août, quelle est la cloche qui a appelé aux armes les hommes de Marcel et de Le Charron? Ce devait être, à quatre heures du matin, celle du Louvre; ce fut, à minuit, celle de Saint-Germain-l'Auxerrois. Qui a tiré cette cloche? Est-il si sûr que ce soit Catherine? N'est-ce pas l'impatience du peuple? Voilà le système qu'on pourra très bien mettre en avant l'année prochaine, et dont on pourra faire un très bon volume. Je me hâte de déclarer que, du reste, je n'en crois pas un mot.

Il faut confesser, cependant, qu'en histoire on arrive au moins à des vérités négatives, ce qui est quelque chose; et sur la Saint-Barthélemy les historiens les plus différents, depuis Coquerel jusqu'à M. de La Ferrière, s'accordent au moins sur cette vérité négative que la Saint-Barthélemy fut une affaire politique et ne fut nullement une affaire religieuse. Cela paraît démontré, et j'en suis aise. Oui, dans ceux qui l'ont exécutée, la Saint-Barthélemy fut bien une affaire religieuse, ou je n'y comprends plus rien du tout; mais dans ceux qui l'ont conçue, elle fut une affaire toute politique. Ce n'est pas un crime religieux de l'ancienne monarchie. Le vrai crime religieux de l'ancienne monarchie, ce fut la révocation de l'Edit de Nantes. Ah! celui-là, par exemple, il n'est pas douteux; il est éclatant, il est pur. C'est certainement la chose la plus bêtement abominable que je connaisse. Elle approche de la perfection, et je ne vois pas même ce qui lui manque pour y atteindre, sinon qu'il n'y a sans doute rien de parfait sous le soleil.

M. de Lamartine vient de publier l'histoire de sa vie politique... Je veux dire que Lamartine avait publié, à la fin de ses œuvres complètes en quarante volumes, une autobiographie très détaillée, qui va de sa naissance à l'année 1848; que cette autobiographie, ainsi enfouie, était très peu connue, et que Lemerre vient de la mettre en un volume, très accessible, qui constitue une quasi première édition.

Ce volume est tout à fait agréable à lire et est un livre très sérieusement fait. Ce n'est pas du tout dans le genre des *Confidences*, des *Nouvelles confidences* et de *Raphaël*. Ce n'est pas du tout romanesque. C'est l'histoire de Lamartine garde du corps, attaché d'ambassade, candidat député et député. Il n'y est pas du tout question de Graziella, à peine d'Elvire, et à peine, même, des *Méditations*. On voit que c'est un livre de Lamartine à tout le moins très original.

Il est instructif aussi. Il contient des choses vraies qui sont bien inattendues. Saviez-vous que Lamartine a été maire? Cela n'a rien d'étonnant. Non, mais maire à dix-huit ans, cela est plus singulier. Il l'a été. Ç'a été son moyen d'échapper à la conscription aux dernières années de l'Empire. Il s'est fait nommer maire de

Milly, sans être majeur, par mesure exceptionnelle. Il administra Milly avec beaucoup de sagesse. Il était né pour le gouvernement. Quand on débute si jeune d'une manière si satisfaisante...

On trouvera dans ce volume des détails curieux sur les salons de la Restauration, celui de Mme de Montcalm, celui de Mme de Saint-Aulaire, celui de la duchesse de Broglie. On y trouvera aussi tout un tableau de l'Italie vers 1820, qui intéressera beaucoup et étonnera un peu. Cette Italie de la Sainte-Alliance que nous voyons, d'après Stendhal et autres, sous des couleurs assez noires, Lamartine l'a vue tout à fait en beau et en bien. Presque tous ces petits souverains italiens lui ont paru aimables, généreux et libéraux. Je ne discute pas, je remarque, et dis que ceci est à considérer. Après tout, Lamartine, à trente ans, n'est pas un sot. Je reconnais du reste qu'il fut toute sa vie bien optimiste.

De très jolis portraits, çà et là : celui de Pozzo di Borgo, celui de Talleyrand, celui de Molé, celui de Thiers. Très juste, celui de Thiers à mon avis, plus serré de près et plus net qu'il n'est dans les habitudes de Lamartine :

« J'ai toujours aimé beaucoup M. Thiers, malgré nos opinions souvent opposées... C'était *le premier des esprits justes*, résolus, exécutifs ; le plus intéressant et le plus persuasif des orateurs, qu'on ne se lassait jamais d'entendre, *parce qu'on le voyait penser à travers sa peau ;* bon, du reste, parce qu'il n'était jamais gêné en rien par l'ampleur souple de sa magnifique intelligence... »

Il me semble que le voilà bien, en quatre lignes, dans ses grands traits essentiels.

Que ce Lamartine, en prose surtout, écrivait bien, et écrivait mal ! C'était au petit bonheur. Il réussissait également dans les deux, et il semble qu'il n'eût pas de préférence. On trouve dans ce volume des phrases comme celles-ci : « Ce juste sentiment de moi-même, cette proportion exacte entre mes facultés et mes ambitions me poussaient donc invinciblement vers la politique, où je pouvais en déployer une plus grande dose ; » ou comme celle-ci : « Tous les hommes politiques qui avaient appartenu au gouvernement du duc de Richelieu étaient fidèles à ce salon et cultivaient avec désintéressement sa sœur. » Et à côté on rencontre des lignes comme celles que je vous citais à propos de Thiers, ou comme celles-ci sur Talleyrand : « Partout où j'ai eu à en parler ou à en écrire, je l'ai fait avec indulgence, admiration et respect. Plus j'ai vécu, plus j'ai apprécié cet ami de Mirabeau, qui l'appréciait comme moi, et qui lui laissa en mourant toutes ses grandes vues, sans sa grande parole. *M. de Talleyrand n'était au fond que Mirabeau à demi-voix.* » Est-ce bien dit? Et c'est qu'aussi c'est à peu près vrai.

Avez-vous reproché à Lamartine son voyage en Orient? Non ; mais je me souviens presque que de son temps on le lui reprochait beaucoup. Ce faste de sultan, ces deux vaisseaux, ces cortèges en hommes et chevaux, l'or pleuvant sur toutes les routes d'Orient scandalisèrent fort les bons bourgeois de 1832. Lamartine a tenu à s'en expliquer, et il nous fait ses comptes. Lamartine faisant ses comptes, on s'attend à ce que ce soit piquant. Ce l'est en effet :

« Mon grand voyage en Orient, exécuté avec l'apparente somptuosité d'une fortune sans limites, en réalité *ne me coûta rien.* (Il va aller beaucoup plus loin tout à l'heure.) Voici comme : J'avais alors quatre-vingt mille livres de rente ; deux années de mon revenu formaient donc cent soixante mille francs. Je vendis à mon retour, à mon éditeur, les quatre volumes de mes notes de voyage quatre-vingt mille francs. Je rapportais de plus en armes, tapis, chevaux arabes, étoffes d'Orient, pour environ quarante mille francs de valeurs. Total des recettes : deux cent quatre-vingt mille francs. Or, la totalité de mes dépenses, pendant ces deux ans, ne dépassa pas cent vingt mille francs. Il en résulte que ce voyage m'a laissé un bénéfice de cent soixante mille francs. »

Très exact. C'est égal, la comptabilité de Lamartine, il ne faut s'y fier qu'avec pièces à l'appui. Je n'étais pas fâché, cependant, de vous montrer Lamartine commerçant, ou se donnant pour tel. C'est un point de vue nouveau.

Tout ce volume de Lamartine est amusant, et très utile, même après tout ce que nous savions de lui.

*
* *

M. de Nolhac est un historien curieux et heureux. Il a fait un petit volume sur *Érasme en Italie* (de 1506 à 1509), qui est bien, comme il dit lui-même, un « épisode de l'histoire de la Renaissance » et des plus considérables. Vous pensez bien quelles ont dû être les sentiments d'Érasme sur l'Italie, et ses « sensations d'Italie ». Il y a été heureux, divinement heureux. C'était, à cette époque, la terre classique et la patrie spirituelle pour le prince des humanistes, et il y trouvait la société la plus selon ses goûts qu'il pût rêver. « Mon âme est à Rome, » écrivait-il sur ses vieux jours, « il n'y a aucun peuple au monde qui me plaise autant que les Italiens ». Vous voyez d'ici Érasme s'épanouir et se pâmer d'aise à Venise dans la maison d'Alde Manuce, entre les « épreuves » d'*Hécube* et celles d'*Iphigénie à Aulis.* C'est cette vie voluptueusement intellectuelle que M. de Nolhac nous a retracée d'après les documents les plus sûrs et avec un grand charme de style sobre.

Il a déterré et nous donne douze lettres inédites d'Érasme qui ne manquent pas d'intérêt. Elles sont adressées, comme on s'y attend, à Bembo, à Sadolet, à Alde Manuce, à François d'Asola. Une surtout, très remarquable, du reste, comme style (vous savez si Érasme écrit un latin charmant), est très expressive aussi comme peinture de l'âme d'Érasme. Ce pauvre

honnête homme tolérant, cet excellent centre gauche, était bien gêné au milieu des discordes de son temps, comme sont, du reste, en tout temps, tous les centre gauche. Seulement, en ce temps-là c'était plus grave. Les coups qu'on recevait et de droite et de gauche n'étaient pas toujours des coups par métaphore. Le bon Érasme est bien empêché. Où vivre à une pareille époque? En France où le roi l'appelle d'une manière très encourageante (*magnis promissis vocat*)? Mais la guerre l'en écarte. En Angleterre? C'est bien ennuyeux (*non libet*). En Allemagne? C'est impossible (*non licet*). On n'y permet pas de dire un mot (*ullum verbum*) contre Luther. Érasme y a des chances de passer martyr même avant d'avoir mérité la palme, ce qui est le comble du martyre (*periculum est ne fiar martyr antequam promear lauream martyrii*). Toute la lettre est bien jolie. Quand M. Renan écrit en latin à un de ses amis de l'étranger, ce doit être dans ce latin-là. Cette brochure est tout à fait précieuse.

De M. Pierre de Nolhac encore, je ne goûte pas moins *la Marie-Antoinette* qui vient de paraître. Ne craignez rien. Ce n'est pas la Marie-Antoinette de 1789 à 1793 qu'a racontée M. de Nolhac. Il ne me semble pas prendre son plaisir aux choses lugubres. C'est la petite reine des petites chambres (oh! si petites!) de Versailles, et la petite bergère de Trianon, et le petit domino des bals de l'Opéra qu'il nous a présenté avec documents nouveaux et surtout avec le plus grand charme de style, dans la plus complète impartialité. Vous verrez là l'affaire du Collier, la construction de Trianon, les bals de la Reine, le jeu chez la comtesse de Polignac, toutes les aimables et funestes imprudences de cette charmante femme qui n'a eu que le tort d'être une femme alors que dans le couple royal il aurait fallu qu'il y eût un homme. Vous y verrez ce chaste et délicieux roman d'amour, Axel de Fersen amoureux de la reine, aimé d'elle jusqu'aux pleurs dans les yeux, sans rien de plus, et s'éloignant pour jamais par respect et par amour, *invitus ab invita*, comme aurait dit Érasme. A-t-on fait un roman historique avec le comte de Fersen? On devrait le faire, en tout cas. Il pourrait être beau comme *Bérénice*, c'est-à-dire divin.

*
* *

Ai-je parlé du *Boileau* de M. Lanson dans la collection des *Grands écrivains français*? Si je m'en suis tu, j'ai eu tort. Il est excellent. Le Boileau poète, avec son vers réaliste si plein, si coloré, si succulent et si pittoresque, y est traité d'exquise façon; et le Boileau critique très savamment. M. Lanson montre bien ce qu'il y a de large, sans qu'il y paraisse quand on n'y regarde pas, dans cette critique, insuffisamment informée cependant, de Boileau. Il le montre comprenant toutes choses littéraires mieux qu'aucun de ses contemporains. Il le laisse, savez-vous, au seuil même de la critique évolutioniste. Il n'y est pas entré, non; mais il l'a vue, de loin. Tel Moïse au mont Nébo. Ici, M. Lanson, à mon avis, s'avance un peu. Mais s'il a voulu seulement dire que, sans avoir deviné la critique évolutioniste, Boileau ne laissait pas d'être capable de la comprendre, à la bonne heure, et très volontiers je le crois.

EMILE FAGUET.

THÉATRES

ODÉON : *La Conjuration d'Amboise*, de Louis Bouilhet (reprise). — BOUFFES DU NORD : *Le risque tout*, pièce en cinq actes et six tableaux, de M. Paul Charton.

Tous, ou presque tous les critiques du lendemain, avec les atténuations qu'y apportent leur respect pour le vrai lettré que fut Bouilhet, ont constaté que la reprise de *la Conjuration d'Amboise* a été assez froide, et qu'eux-mêmes y ont pris un assez médiocre plaisir. Si je m'en réjouis, ce n'est assurément pas par hostilité pour Louis Bouilhet; c'est tout bonnement que cette opinion générale de nos confrères confirme ce que j'essayais de vous expliquer l'autre jour, à propos de *Par le glaive*. Un drame en vers peut réussir grâce à une interprétation et à une mise en scène hors ligne; s'il n'est joué que convenablement, je doute qu'il puisse intéresser le public. Et s'il s'agit d'un « drame historique », la difficulté est encore plus grande. Quoi que nous fassions, quelle que soit notre bonne volonté, nous « n'y sommes plus », qu'on me passe l'expression; nous ne pouvons plus nous laisser prendre à des caractères visiblement faux, à des aventures manifestement inventées dans le but unique de produire des effets de théâtre.

Nous n'avons, — et si je dis nous, c'est afin de dire « je » moins souvent, car je n'ai la prétention de représenter personne, — nous n'avons pas la prétention d'avoir inventé l'histoire, et nous ne croyons certes pas qu'on l'ignorait avant nous. Mais considérez que, depuis vingt ans, il s'est fait dans l'étude de l'histoire une sorte de révolution. Si je ne craignais de commettre une phrase, je dirais que de l'étude des faits on est passé à l'étude des âmes; on cherche à savoir, non plus seulement les événements, mais leurs causes; on veut connaître les héros, non plus seulement par leurs actes, mais par leurs caractères; on veut voir l'histoire en déshabillé. Rappelez-vous le nombre de mémoires, d'un intérêt inégal, publiés en ces dernières années. Et ce souci des « textes » est assez récent. M. Taine déclarait un jour qu'il était resté stupéfait devant la masse de documents que les historiens n'avaient pas même daigné parcourir. Quoi qu'il en soit, j'imagine que les *Mémoires* de Mme de Rémusat,

d'une part, et, d'autre part, je le suppose, les *Mémoires* de Marbot, nous font mieux connaître l'Empire que les vingt-cinq volumes de Thiers. Ce que je veux dire surtout, c'est que cette recherche de la vérité a eu un contre-coup sur le théâtre. Si l'on nous montre aujourd'hui Louis de Condé jouant le personnage du comte Almaviva, voulant être aimé sous le nom de Lindor, et préférant la mort à la perte d'une femme qu'il adore après l'avoir vue deux fois, nous ne pouvons pas ne pas nous rappeler que le prince de Condé était bossu, qu'il n'avait rien d'un héros de roman, qu'il prit assez galamment parti du supplice de ses amis, et qu'il fut en somme un assez médiocre personnage, trahissant sans grands scrupules, et successivement, Catholiques et Réformés; de plus, nous savons qu'au XVIe siècle les amours éthérées, telles qu'on nous en montre ici, étaient assez rares; qu'il en ait existé, c'est possible, c'est même probable, mais que Condé en ait été victime, — comme disait l'autre de l'assassinat d'Henri IV, — « si c'était vrai, ça se saurait ».

Je sais bien l'objection qu'on peut faire à ce que je viens de dire. Ces scrupules ne touchent qu'une partie très restreinte du public, ceux qui lisent; et pour la majorité, pour ceux qui ont sur l'histoire les opinions que Flaubert avait recueillies avec tant de joie dans *Bouvard et Pécuchet*, ceux pour qui le mélodrame et les feuilletons du *Petit Journal* représentent la littérature, pour ceux-là il est absolument indifférent que la vérité historique soit respectée; pourvu que le drame les intéresse, le reste leur importe peu.

Soit. Et cependant il semble que, même en eux, une certaine transformation se soit produite, ou soit au moins en train de se produire. Ils ne sont pas plus « calés », comme on disait au collège, sur la vie de Louis de Condé; mais ces mémoires dont je parlais tout à l'heure ont pénétré jusqu'à eux; les journaux en ont fait des comptes rendus, en ont publié des extraits. Les spectateurs se sont habitués à examiner les grands hommes de plus près et sous toutes les faces; ils savent au moins que ces personnages avaient des caractères à eux, des natures propres, qu'ils n'étaient pas des « blocs », comme on dit aujourd'hui. Si on met Louis de Condé sur la scène, ils espèrent trouver en lui quelque chose de caractéristique, et, si on ne leur montre qu'un vulgaire héros de mélodrame, leur déception est assez forte. Au lieu d'un personnage vivant et humain ayant quelque chose de particulier, — quoi? ils l'ignorent, ils savent seulement qu'il doit y avoir quelque chose, — c'est un ténor abondant en romances et en cavatines, le type immuable de l'amoureux de théâtre. Pourquoi l'appeler Louis de Condé, alors? Et pas simplement Agénor ou Arthur? Vous trouverez peut-être que ceci manque de précision; mais c'est qu'aussi il s'agit d'un état d'esprit assez vague encore, mais qui, pourtant, semble se manifester depuis quelques années.

Vous vous rappelez sans doute que, dans une de ses intéressantes conférences de l'Odéon, M. Brunetière expliquait l'avantage qu'il y avait pour la tragédie à prendre pour héros des rois et des reines; ceux-ci (je cite de mémoire et fort mal) sont d'abord affranchis des préoccupations matérielles qui pèsent d'un poids si lourd sur le commun des mortels : par suite, leurs passions se développent plus à l'aise, ils n'y trouvent d'obstacles que ceux qu'ils rencontrent en eux-mêmes, et ainsi ils servent à nous montrer la passion dans son plein; en un mot, la lutte entre le devoir et la passion, source de tout drame, éclate ici dans toute sa force, puisque tous deux se trouvent face à face, sans rien qui puisse en atténuer l'expansion. Et M. Brunetière ajoutait que la grandeur des intérêts mis en jeu rendait cette lutte plus palpitante.

Rien n'est plus juste; mais encore faut-il qu'il y ait lutte, et je ne la vois guère dans *la Conjuration d'Amboise*. Si elle existe, c'est, si je puis dire, entre les événements et les personnages, non entre les passions et les devoirs. Et j'en reviens alors à ce que je disais : pourquoi Louis de Condé et pas Arthur? Le peu qu'il y a d'histoire dans ce drame nous gêne, tant nous voyons manifestement qu'elle est fausse. Déranger de leur sommeil éternel, qu'ils ont cependant bien gagné, Louis de Condé et Catherine de Médicis, François II et Marie Stuart, Remy Belleau et le roi de Navarre, L'Hopital, Poltrot de Méré et le duc de Guise, et tout cela pourquoi? Pour savoir si Mme de Brisson deviendra ou non la maîtresse du prince!... Car, en vérité, il n'y a pas autre chose; c'est une simple histoire d'amour, et le bric-à-brac historique nous déplaît, parce que nous y voyons des « repeints » et parce qu'il prend bien inutilement la place qu'aurait exigée la peinture des caractères et des sentiments. Et cela est si vrai que les seules scènes qui nous aient émus sont celles où Bouilhet a négligé le bric-à-brac en question, le dernier acte, par exemple, où se trouvent ces vers délicieux :

> . . . Étant aimé sur terre, on n'est mort qu'à demi!...
> Pensez à moi!... Vivez pour moi!... La vie est bonne
> Avec un saint amour qui n'a blessé personne,
> Fait d'honneur et d'extase, et sans remords, et tel
> Qu'on peut l'offrir à Dieu, comme un parfum d'autel!...
> Tu songeras, mon âme, à ta douce faiblesse!...
> Ce sont ces rêves-là qui font que la vieillesse
> Parfois, dans l'abandon des soirs mystérieux,
> A comme un grand éclair qui passe dans ses yeux.

Mais ici tout le côté historique du drame a disparu; ce sont deux amants en face l'un de l'autre, et la mort qui les menace; et si nous nous souvenons qu'il s'agit du prince de Condé, c'est uniquement pour trouver qu'il est bien bon d'appeler « saint amour qui n'a blessé personne » un amour auquel La Renaudie et les autres doivent d'avoir été pendus. Et je ne veux pas insister sur l'invraisemblance d'un pareil langage dans

la bouche de Condé; ces sentiments, louables d'ailleurs et délicats, sont peu XVI siècle.

Notez que *la Conjuration d'Amboise* n'est pas une œuvre sans valeur, qu'elle a eu jadis un énorme succès, qu'on y reconnaît un vrai poète; que, moins excessif que les pièces de Dumas père, le drame de Bouilhet est un excellent « drame historique »... Le tout est de savoir si un drame historique peut être excellent.

Il est honnêtement joué à l'Odéon, mais sans grand relief. Ce n'est pas tout à fait de la faute des interprètes, et il serait injuste de le leur reprocher.

*
* *

Un risque-tout est un drame d'allure un peu incertaine. M. Paul Charton, — dont les aventures pourraient servir de mémorable exemple à tous ceux que possède l'amour du théâtre, — a cherché à rajeunir le drame en y infusant un peu d'observation. J'ai peur que les deux genres ne s'excluent l'un l'autre. Plus un personnage sera vrai, plus nous aurons de peine à admettre les événements excessifs où il sera entraîné. De là une certaine incertitude dans la marche de la pièce. Tantôt on dirait d'une comédie, tantôt c'est le bon mélodrame de nos pères, avec rapt, faux et captation d'héritage. — Mais ce qui fait le vague de la pièce de M. Charton fait aussi son mérite. Tout le caractère de Gérard, le risque-tout, est très nettement dessiné, sans trop d'outrance, et avec une rare fermeté par endroits. La scène de la reconnaissance a paru d'une excellente venue, sobre et sans parti pris de férocité. La pièce de M. Charton n'est pas parfaite, mais, telle qu'elle est, elle est intéressante et contient plusieurs parties qui la rendent très supérieure à la production courante. N'est-il pas déplorable que pas un théâtre ne se soit trouvé pour accueillir le *Risque-tout?*

L'auteur n'aura d'ailleurs pas eu à se plaindre de ses interprètes. Il faut citer en première ligne M. Chéret, dont le jeu mordant et sec rappelle un peu celui de Dumény, et Mlle Jane Marsan, qui semble avoir un tempérament de théâtre. Louons aussi MM. Chambard et Gobereau, Mmes Aubert et Passet; le reste est très convenable. Et, si vous n'avez jamais été aux Bouffes-du-Nord, vous ne trouverez pas une meilleure occasion; vous y verrez une salle très gentille, ma foi, une troupe très présentable, et une pièce qui vaut le voyage.

J. DE THIOLT.

BULLETIN

DU DUC D'ÉPERNON ET DU SIEUR DE SAINT-CANNAT.

Dans les notes de Peiresc, publiées par M. Ludovic Lalanne à la suite des *Mémoires* de Marguerite de Valois, on trouve une anecdote qui ne manque pas d'intérêt par ce temps d'explosions.

Un sieur de Saint-Cannat voulait se venger du duc d'Épernon. Après avoir vainement essayé de lui faire manger des becasses dans les entrailles desquelles une semaine avant poussé un poison excellent, voici ce qu'il imagina. Il s'aboucha avec un paysan du Val, qui, pour un quadruple, s'engageait à faire ce que suit :

« Que faisant semblant de porter un sac de blé à la chambre de Mme de Rogners, feignant de se mecomptier, porterait le sac... de poudre sur le toit et le pendrait à la trombe de la cheminée devant laquelle dînait M. d'Épernon, et tiendrait une corde jusqu'à ce qu'elle eût descendu une vingtaine de degrés, et alors la lâcherait et aurait le loisir de fuir avant que la poudre eût fait tout son effet.

« Il louerait une petite boutique de revendeur, où il vendrait des balles, des mèches, mangeries, etc.; et qu'il ferait un trou par derrière pour passer dans une maison et gagner l'autre rue; et un jour que le sieur d'Épernon irait (car il passait tous les jours là devant), il aurait préparé et épandu par la boutique et au-dessus quelques sacs de poudre, mais attachés par les deux bouts à fort peu de choses avec des mèches allumées sous des tuiles, et le tout à demi couvert d'une toile pendue au dehors pour faire ombre, à travers laquelle il faisait état de tirer une arquebusade à travers le corps dudit sieur Épernon, à trois pas près, ayant mis deux ou trois balles dans ladite arquebusade; en même temps gagner le trou qu'il devait couvrir d'un devantier, et sortir par l'autre rue, et sauter les murailles, croyant qu'en même temps les principaux qui eussent été près dudit sieur Epernon seraient accourus à ladite boutique, et ayant heurté à l'ais, et fait choir les mèches, la poudre se serait embrasée et les aurait tous maltraités et donné loisir à lui de gagner pays. — Tout cela faillant, il choisit un autre parti. »

Cet autre parti fut de placer sous la chambre de d'Épernon un amas de poudre et d'y mettre le feu. Le duc échappa miraculeusement. « Toute la vie de ce seigneur, dit A. d'Aubigné, a été pleine de pareils accidents. »

MARIUS ARNAUD.

Nouvelles de l'étranger.

Nous publierons dans le prochain numéro une étude sur le poète américain Walt Whitman, qui vient de mourir.

*

On croit généralement que le système de l'instruction gratuite et obligatoire est d'invention moderne, et même plus spécialement américaine. C'est en effet aux États-Unis, dans l'État de Massachusets, que ce système a été mis en pratique pour la première fois. Mais il en est de l'idée de l'école pour tous comme de toutes les autres idées que nous croyons modernes. Si haut qu'on remonte dans l'histoire, on les y trouve déjà; et l'on s'aperçoit que ce n'est pas faute de les avoir connues que les anciens ne les ont pas appliquées. Voici, en effet, d'après Diodore de Sicile (X, 13), un extrait du projet de constitution proposé en 446 avant Jésus-Christ à la colonie grecque de Thurii (Grande Grèce) par le législateur Charondas :

« Charondas déclara que les fils des citoyens devaient tous apprendre à écrire, et que c'était la cité qui devait se charger du payement des professeurs. Il pensait que, de cette façon seulement, les pauvres hors d'état de payer le prix de l'école pourraient cependant avoir leur part légitime d'instruction. Il considérait, et avec raison, l'écriture comme la chose la plus importante à connaître... Et ainsi, en tant qu'il est certain que les ignorants sont privés d'un grand bonheur (encore une idée qui a fait son chemin depuis Diodore de Sicile !), Charondas venait à leur secours, les jugeant dignes de la protection et de la dépense publiques. Les autres législateurs avaient décidé que les malades seraient soignés aux frais de l'État : Charondas fit plus, car il guérit les âmes atteintes du mal d'ignorance. »

Le journal américain *the Nation,* qui cite ce curieux passage, ajoute très judicieusement que Charondas ne parlait que des garçons, et que c'est l'Amérique qui a eu le mérite d'étendre aux filles le bienfait de l'instruction obligatoire.

*
* *

Les Anglais sont dans la joie : enfin ils ont une chanson nationale, créée spécialement à leur usage. Ils n'en seront plus réduits à *fredonner* (*grommeler* serait plus juste) *En revenant de la Revue* et *le Père la Victoire.* Leur nouvelle chanson nationale a été chantée pour la première fois, cet hiver, dans la pantomime de Noël d'un Music-Hall.

Comme la plupart de ces *chansons-scies*, elle doit toute sa popularité à son refrain : celui-ci consiste, dans l'espèce, à répéter huit fois, sur un rythme de valse des plus simples, ces syllabes purement euphoniques *Ta-ra-ra Boom-de-ay.*

Pour être simple et tout à fait grossier, ce rythme de valse n'est pourtant pas nouveau, car il figure dans le recueil des anciennes chansons populaires allemandes, et on prétend même qu'il a déjà obtenu le même succès d'enthousiasme en Angleterre, il y a cinquante ans, un éditeur ayant eu l'idée de le publier comme le dernier soupir musical d'un assassin fameux qu'on venait de pendre. Mais enfin personne n'avait eu jusqu'ici l'idée d'associer ce rythme à ces syllabes bizarres *Ta-ra-ra Boom-de-ay,* de sorte que les Anglais peuvent vraiment se vanter d'avoir enfin une chanson populaire nationale. On n'entend plus autre chose, dans tout le Royaume-Uni. Il y a déjà eu procès en contrefaçon, parodies, etc.

Voici maintenant deux couplets de la chanson :

« Vous voyez une fille gentille et pleine de style, — une *belle* de bonne société; — pas trop stricte, plutôt libre, — mais pourtant aussi droite qu'on peut être droite. — Jamais d'avances, jamais hardie; — pas trop chaude, pas trop froide; — mais la chose même, me dit-on — que vous aimeriez à tenir dans vos bras. *Ta-ra-ra Boom-de-ay* (huit fois).

« Je suis une timide fleur d'innocence. — Papa dit que je n'ai pas de bon sens. — Je suis une grosse dépense. — Mais les hommes disent que je suis immense ! — Avant de conclure nos vers — je voudrais vous faire savoir et vous faire comprendre, — que bien que libre comme l'air je ne suis jamais rude, — je ne suis ni trop méchante ni trop bonne. *Ta-ra-ra Boom-de-ay !* (huit fois). »

*
* *

L'apôtre viennoise de la paix universelle, la baronne de Suttner, vient de recevoir en hommage et de publier le fac-similé d'une lettre adressée, le 20 août 1850, de Potsdam, à MM. Richard et Burritt, organisateurs du Congrès de la paix, par le fameux polygraphe Alexandre de Humboldt. L'original de cette lettre est conservé à la bibliothèque municipale de Francfort-sur-le-Mein. Peut-être la baronne de Suttner aurait-elle mieux fait, pour le profit de sa noble cause, de surseoir à la publication de cette lettre, d'ailleurs fort intéressante. Car s'il est avantageux de savoir que Alexandre de Humboldt était partisan du maintien indéfini de la paix entre les nations, la phrase suivante, d'autre part, est de nature à rendre un peu sceptique sur l'utilité des congrès de la paix, quand on songe à la date où elle a été écrite (1850) et aux événements que l'Allemagne devait voir dans les vingt années suivantes : « La longue paix dont jouit le continent, dit Humboldt, le méritoire effort de beaucoup de gouvernements pour écarter les dangers de conflit, tout cela prouve que les idées que nous défendons se propagent de plus en plus et sont de plus en plus conformes aux sentiments nouveaux créés par les progrès de la civilisation. »

*
* *

Le gouvernement anglais avait à nommer un directeur de la National-Gallery, de Dublin, en remplacement de l'ancien directeur, M. Doyle, qui vient de mourir. Il a cru bien faire en nommant à ce poste un critique d'art très connu, administrateur du musée de South-Kensington, M. Armstrong. Mais M. Armstrong est étranger à l'Irlande, et sa nomination soulève à Dublin les protestations les plus vives.

*
* *

Un barnum américain a exposé récemment la Bible de famille de la mère de Washington.

*
* *

Un paysan polonais des environs de Kœnigsberg, nommé Puschek, qui s'était affilié à une secte de mystiques nouvellement formée dans les provinces du nord de l'Allemagne, a eu l'idée de se crucifier. Après avoir lié ses pieds, il les a cloués au sol de son étable; il s'est ensuite étendu sur le dos et a cloué au sol sa main gauche. Enfin il s'est enfoncé des clous dans la poitrine et les flancs avec sa main droite. Malheureusement il n'a pu recueillir le bénéfice d'une si remarquable abnégation, car sa femme est entrée dans l'étable au moment où il allait perdre connaissance, l'a décloué et rendu à la vie.

*
* *

Le romancier et dramaturge norvégien Biornstierne Biornson vient de renoncer à la subvention annuelle que lui accordait le gouvernement suédois : il avait demandé que son confrère Alexandre Kielland fût admis à partager avec lui la subvention, et c'est à la suite du rejet de cette demande qu'il a résolu de renoncer à sa pension.

*
* *

Elle se défend elle-même est le titre d'une pièce qui a été couronnée, il y a deux ans, à Vienne, dans un grand concours dramatique. L'auteur, Mme Minna Kantsky, est un des écrivains les plus connus du parti socialiste allemand. Il est à croire, malheureusement, que le niveau des pièces soumises à ce concours était entièrement bas, car la pièce de Mme Kantsky a paru si faible et si insignifiante au public du *Volkstheater* que c'est à peine si on a pu la jouer jusqu'au bout.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz, L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 16 TOME XLIX 16 AVRIL 1892.

PLAGE INCONNUE

Nouvelle.

Les plus doux souvenirs de mon enfance se rapportent à mon parrain. Je n'ai jamais connu mon père, qui mourut peu d'années après ma naissance; ma mère était maladive, délicate; le bruit la fatiguait vite. Je ne me sentais vraiment heureuse et libre que lorsqu'on me donnait la permission de me rendre chez le docteur Herbert; je me vois encore franchissant quatre à quatre, en vrai gamin que j'étais, les escaliers de la maison, tandis que ma bonne me suivait à grandes enjambées, pestant contre mon intolérable vivacité.

Quelles bonnes heures j'ai passées dans le cabinet de travail, encombré de livres et de cartons, plein de recoins mystérieux! Au plafond, en guise de lustre, un aigle royal planait les ailes étendues; contre les murs s'alignaient des corps de bibliothèque alternant avec des panneaux ornés de superbes photographies des Alpes; près de la fenêtre, assis devant un bureau surchargé de paperasses, m'apparaissait la douce figure de mon parrain. Je ne saurais peindre le charme de cette physionomie rêveuse, le regard tendre de ces grands yeux, la noblesse de cette tête blanche. Lorsque je me montrais sur le seuil de la porte, il se levait comme mû par un ressort et m'enlevait dans ses bras; je sens encore sur mon visage le frôlement de sa longue barbe, qui lui donnait un air de patriarche.

M. Herbert portait le titre de docteur, mais quand je l'ai connu il ne pratiquait plus la médecine, et je ne crois qu'il l'ait jamais pratiquée; je sais pourtant qu'il avait fait des études brillantes et qu'il remporta même une médaille d'or pour sa thèse qu'il soutint avec succès à Paris. Pourquoi donc renonça-t-il à exercer une carrière qui s'annonçait sous de si favorables auspices? Je l'ignorais et ne m'en préoccupais guère, ayant toujours vu mon parrain lisant ou écrivant devant son pupitre, à moins qu'il ne fût enfermé dans son laboratoire, surveillant la cuisson de quelque étrange mixture.

Ce laboratoire était mon lieu de prédilection; je n'y pénétrais pas sans une impression de vague terreur, qui en doublait l'attrait pour moi. La lumière venait d'un vitrage au plafond; il n'y avait point de fenêtre donnant sur le monde extérieur; on se sentait au sein d'un asile écarté et paisible, peuplé d'instruments dont l'usage pratique échappait à ma compréhension d'enfant. Lorsque le crépuscule mettait son ombre dans cette grande pièce, les alambics et les cornues prenaient des formes étranges et fantastiques qui me ravissaient; on ne distinguait bientôt plus que la figure du docteur et sa longue barbe blanche teintée de rouge par le reflet des creusets incandescents. On eût dit alors quelque alchimiste du moyen âge à la recherche de la pierre philosophale.

C'était à mon parrain que je devais mes premières notions de chimie, de physique et d'histoire naturelle. Pendant les courtes journées d'hiver nous passions en revue les vitrines remplies d'oiseaux, si bien empaillés qu'ils semblaient prêts à s'envoler, les cadres où s'étalaient les insectes et les papillons aux vives couleurs. Puis, quand la pluie tombait à torrent ou que le brouillard enveloppait de son manteau gris la ville et la campagne, le docteur Herbert disait gaie-

ment : « Si nous faisions aujourd'hui une course à la montagne. » Et de l'armoire profonde il tirait les cartons de l'herbier, les ouvrait avec précaution pour ne pas froisser les plantes délicates cueillies avec amour, là-haut, sur les sommets sauvages des Alpes.

Il s'exhalait des feuillets de papier gris comme une senteur fugitive, souvenir des gazons constellés de fleurs rares, à l'haleine fraîche du glacier, et le professeur, oublieux de la brume et de la chambre close, se prenait à parler du charme de cette solitude qui vous grise. Peu à peu sa voix se faisait plus tendre, plus vibrante; puis l'azur de ses yeux se voilait de larmes, et brusquement il se taisait, restant plongé dans sa rêverie, dans une sorte de contemplation intérieure. Je n'osais rien dire, et nous restions ainsi quelques minutes immobiles, en face des fleurs décolorées, évocatrices des scènes enchanteresses de la nature alpestre.

Au printemps et en été, nous nous livrions à des excursions scientifiques à travers la campagne. Plus n'était besoin de tiges desséchées et d'insectes savamment préparés; les bois et les prairies nous livraient leurs trésors. Le long des chemins agrestes, le docteur s'arrêtait à chaque pas, scrutant du regard les haies, les revers des fossés, collectionnant des coquilles, des plantes, des champignons curieux, des échantillons de minéraux. La moisson faite ou jugée suffisante : « Maintenant, disait mon parrain, nous avons admiré la nature dans ses détails, admirons l'ensemble. » Nous cherchions quelque coteau d'où la vue s'étendît au loin et nous nous y installions, de préférence à la lisière d'un bois, sur la mousse épaisse et confortable. Mon parrain tirait de son havresac des vivres que nous mangions avec un appétit féroce : « Et comme dessert, fillette, déclarait mon compagnon, je ne connais rien de comparable au spectacle de la montagne. »

Et le fait est que je n'oublierai jamais ces heures de contemplation muette. A nos pieds, la ville étalait au soleil ses toits de briques; elle semblait suspendue sur le miroir bleu du lac. Aussi loin que la vue s'étendait, on voyait onduler les flots moirés par une légère brise; de-ci de-là, la voile d'une barque piquait d'un point blanc l'immense nappe d'eau. Les montagnes de la Savoie, avec leurs pentes boisées de châtaigniers et leurs abruptes parois de rochers, formaient le fond du tableau.

— Cela vaut bien un marron glacé, sans doute! s'exclamait le docteur enthousiasmé.

— Croyez-vous, mon parrain, demandai-je un jour, qu'on trouve dans le monde entier un panorama plus admirable que cette extrémité du lac de Genève?

La figure du docteur se rembrunit :

— Je ne crois pas, balbutia-t-il, comme gêné par ma question, et cependant... cependant j'ai contemplé une fois un paysage mille fois supérieur à celui-ci.

Il changea soudain le tour de la conversation et se mit à parler fiévreusement botanique.

Ce fut aussi dans ces heures de flâneries champêtres que mon parrain m'initia aux arcanes de la mythologie; il aimait, à la nuit tombante, lorsque nous retournions au logis, me conter les poétiques récits de l'antiquité. Puis il en vint aux grands faits de notre histoire nationale. Il était ardent défenseur de l'existence de Guillaume Tell. — Une légende, s'écriait-il, on a traité de légende cette scène héroïque et délicieuse; mais moi j'y crois à ce Gessler, j'y crois à ce chemin creux. Qu'y a-t-il là d'impossible? Souviens-toi, ma filleule, que les faits les plus invraisemblables peuvent se réaliser. Que deviendrions-nous, du reste, sans notre foi dans la poésie?... J'y songe, je veux te faire connaître maintenant cette chose absurde et délicieuse que l'on appelle des contes de fée... J'ai dit absurde, tu apprendras peut-être par expérience qu'ils renferment souvent une forte part de vérité...

Alors commença une série de causeries étranges et captivantes où le docteur me promena dans le monde des elfes et des lutins, des forêts enchantées, des bons et des mauvais génies. Si, au cours d'une de nos promenades, nous nous trouvions en face de quelque château ruiné, il me contait quelque histoire du temps passé, et, lorsqu'il avait fini de parler, je songeais longtemps aux châtelaines délivrées à la pointe de l'épée, aux balcons de pierre éclairés par la lune, aux danses des feux follets, aux souterrains où se cachent les gnômes et les sorcières.

Ma mère s'alarma de ces causeries qui risquaient de surexciter mon imagination, et pour un temps mon parrain fit trêve à ses récits; mais je me plaisais à songer à ce monde surnaturel, dont le docteur me parlait encore ces dernières années à propos des travaux de Charcot, et des théories modernes sur la suggestion.

Je m'amusais à taquiner mon professeur :

— Au fond, lui dis-je un jour, vous qui passez à juste titre pour un savant, vous êtes le plus superstitieux des hommes. Quand vous contez une légende, vous avez un accent convaincu qui donne à penser que vous croyez sincèrement à ces fantaisies de l'imagination.

— Tu ne te trompes pas, ma chère Alice; en avançant dans la vie, j'ai acquis la conviction que le proverbe est vrai, qu'il n'y a point de fumée sans feu. Pour donner naissance à ces contes, qui ont enchanté tant de générations, il a fallu un fait initial, qui a frappé l'imagination de nos aïeux. Nous avons tous, à un moment donné, éprouvé des sensations bizarres, assisté à quelque événement inexplicable, qui nous prouvent que le surnaturel n'est point un vain mot. Que les hommes de science haussent les épaules, ils ne m'empêcheront pas de penser que nous sommes entourés d'êtres et de choses que nos sens limités ne per-

çoivent que par accident et momentanément, mais qui n'en existent pas moins et se mêlent quelquefois à notre vie. Il s'est écoulé des siècles avant qu'on découvrît l'électricité; pourtant elle existait, nous ne nous en doutions pas. Les savants d'il y a cent ans auraient ri de bon cœur si on leur avait annoncé qu'on arriverait à échanger une conversation de Londres à Paris sans bouger de son fauteuil.

— Et vous concluez...

— Je conclus qu'*il y a dans ce bas monde des faits d'un ordre spécial que nous ne saurions expliquer dans l'état actuel de nos connaissances, mais que ce n'est pas une raison pour nier leur existence.*

Je venais d'atteindre ma dix-septième année, quand survint un incident qui m'intrigua fort, mais que je n'osai conter à ma mère, encore moins à mes amies, de peur qu'elles n'y trouvassent matière à plaisanterie. La chose resta donc un secret entre mon parrain et moi.

Un jour que j'étais montée chez le docteur Herbert, je le trouvai occupé à classer des minéraux rapportés de ses excursions à la montagne; il me montra des jaspes couleur de sang, polis par les eaux des torrents, des granits qui recélaient des grenats dans une gangue de pierre, des minerais de fer, des stalactites, floraisons des cavernes. Un rayon de soleil perçant les nuages pénétra dans la chambre et fit soudain jaillir de ces cailloux inertes des gerbes d'étincelles. La lumière se jouait sur les surfaces des marbres, découvrant à l'œil un réseau de veines délicates, d'une incroyable variété de couleurs; elle pénétrait dans les profondeurs des cristaux, se mirait à chacune de leurs facettes, se décomposant en une série de merveilleux arcs-en-ciel.

Vraiment on se serait cru en face d'un écrin de pierreries.

Je remarquai, au coin d'un tiroir, un échantillon de minéral soigneusement enveloppé de papier.

— C'est sans doute quelque pièce particulièrement précieuse, demandai-je. Puis-je la regarder?

— Oui, oui, regarde.

Le docteur rougit, comme saisi par une soudaine émotion... Je dépliai le papier et poussai un cri de ravissement. Je n'avais jamais vu un cristal d'une semblable pureté : il rayonnait au soleil d'un extraordinaire éclat, d'un éclat presque insoutenable. Je le pris dans mes mains pour l'examiner de plus près.

— Mais c'est plus qu'une pierre ordinaire, m'écriai-je, c'est une œuvre d'art.

Mon parrain m'interrompit :

— Que dis-tu? qu'entends-tu par une œuvre d'art?

— Comment, vous ne voyez pas, dans l'épaisseur de la pierre, ce travail d'une finesse inouïe... Par quel procédé a-t-on pu, sans toucher à la pierre, graver...

— Enfant, reprit le docteur d'une voix brève, ne te moque pas. Vraiment tu distingues quelque chose de particulier...

— C'est vous qui plaisantez; vous voyez tout comme moi cette gravure exquise.

— Et que représente-t-elle?

— Un ange s'envolant vers le ciel, les ailes étendues; il porte dans ses mains un rameau d'olivier: l'artiste a voulu sans doute personnifier la bonté de la Providence. Mais regardez vous-même.

— Fiévreusement, le docteur Herbert se pencha sur la pierre...

— Je ne vois rien, rien que le soleil irisant les angles du cristal.

— Mais c'est impossible, m'écriai-je; vous ne me ferez pas croire que je suis seule à contempler cette œuvre d'art.

— Sois bénie, mon enfant, dit le vieux savant, et il me serra dans ses bras... Il est écrit : Heureux ceux qui ont le cœur pur... L'épreuve est faite; écoute-moi, et tu comprendras le trouble qui m'a saisi.

Tu sais que chaque été j'entreprends des excursions dans les montagnes, et je peux dire que c'est pour moi la meilleure époque de l'année; j'ai parcouru le sac au dos la plupart des Alpes de notre pays. En 1868, je me trouvais dans le Valais; j'étais sans guide, et un soir, à la nuit tombante, je m'aperçus que j'avais perdu ma route; je me trouvais en pleine solitude. Il me semblait que les troncs des mélèzes et des sapins allaient se resserrant autour de moi et que j'errais dans un labyrinthe sans issue. Profitant des dernières lueurs du crépuscule, je marchais à grands pas, espérant gagner la lisière de la forêt. Mon espoir ne fut pas trompé : j'atteignis enfin un alpage, et je distinguai un chalet qui dominait la prairie.

Un instant plus tard, je frappai à la porte, m'attendant à être reçu par quelque berger; je vis apparaître sur le seuil un homme d'une cinquantaine d'années, à la figure mâle et énergique.

— Pouvez-vous me donner l'hospitalité, lui demandai-je; je me suis égaré dans le bois, et n'ai d'autre ressource que de passer la nuit sous votre toit?

— Entrez, monsieur, répondit-il, c'est Dieu qui vous envoie. Peut-être pourrez-vous me venir en aide à votre tour, et m'aider à soigner mon pauvre petit garçon qui depuis hier est malade, bien malade.

A la lumière fumeuse de la lampe, je distinguai dans le fond de la chambre un enfant étendu sur un lit de feuilles sèches; il s'agitait sur sa couche en proie à une fièvre ardente. — J'avais heureusement avec moi ma pharmacie de poche, qui contenait de la quinine, et j'en administrai de suite une forte dose à mon client d'occasion... Le brave montagnard m'offrit du pain et du lait, et me pressa de m'étendre sur un lit improvisé fait d'une botte de foin chaud et parfumé...

Le lendemain, le petit garçon me parut si souffrant que je n'eus pas le courage de l'abandonner; je restai trois jours au chalet, et ne le quittai que lorsque tout danger fut écarté... Je ne puis te peindre la reconnais-

sance de mon hôte ; le pauvre homme était veuf et n'avait plus dans ce monde que cet unique enfant. Il me fit promettre de revenir le voir, remplit ma gourde d'eau-de-vie de gentiane distillée par lui.

Le matin de mon départ, il sortit avant l'aube et revint porteur d'un bouquet d'edelweiss et d'orchis rares, qui remplirent de joie mon cœur de botaniste... Puis il ouvrit une armoire, et prit avec précaution un paquet qu'il défit lentement sur la table :

— Ceci, monsieur, dit-il, c'est un trésor de famille que nous avons conservé avec soin depuis plusieurs générations. J'ai vu que vous cherchiez les belles pierres de la montagne... et j'ai pensé que vous apprécieriez peut-être celle-ci ; je n'en ai jamais vu de plus parfaite et d'un semblable éclat.

Et il sortit du papier le cristal que tu as sous les yeux.

Je ne pus retenir une exclamation de surprise.

— Ce qui fait le prix de cette pierre, ajouta le montagnard, c'est la légende qui s'y rattache. Ma mère, de qui je la tiens, m'a dit qu'elle était douée d'une vertu particulière, qui ne se manifeste que dans de rares occasions : une figure y est gravée, paraît-il, et cette figure n'est visible que pour des personnes privilégiées... remplissant, sans doute, des conditions spéciales de pureté et de candeur... Pour moi, conclut-il avec sa rude franchise, je n'ai jamais contemplé cette figure... mais j'ai soigneusement gardé le cristal, et je suis heureux de pouvoir vous le donner, à vous qui avez sauvé mon petit garçon. Emportez-le en souvenir de nous...

Je ne voulais pas accepter ce don, mais je dus céder aux instantes sollicitations de mon hôte... Je constate aujourd'hui qu'il ne m'avait pas trompé, puisque tes yeux de jeune fille ont contemplé l'énigmatique figure qui se dérobe à mes regards.

Mon parrain se tut. J'éprouvais un sentiment de malaise indéfinissable ; je contemplai, une dernière fois, la figure idéale gravée sur le cristal, et, sans mot dire, je le réenveloppai dans le papier de soie qui le cachait auparavant. Le docteur partit d'un éclat de rire forcé qui sonnait faux.

— Eh bien, ma filleule, que penses-tu maintenant de ces faits inexplicables dont nous nous entretenions l'autre jour ?

***

On voit que mon professeur et vieil ami ne ressemblait pas à tout le monde. Au lieu de m'éloigner de lui, ses originalités mêmes me le rendaient plus cher. La jeunesse se complaît dans l'intimité des natures rêveuses et poétiques, et le docteur était doué d'un charme profond ; son existence abondait en côtés mystérieux. Presque toutes les années, par exemple, il disparaissait au mois de juillet, et, pendant quelques semaines, on restait sans nouvelles de lui. Quand on le questionnait à ce sujet, il alléguait le besoin d'un repos absolu à la montagne ; il se retrempait ainsi dans la contemplation de la nature, heureux de se cacher à tous les yeux au sein d'une retraite ignorée. Mais j'avais remarqué qu'au retour de ses expéditions secrètes, il paraissait plus triste et plus silencieux, comme s'il venait d'assister à l'écroulement de quelque rêve longuement caressé.

A ma grande stupéfaction, un mois ou deux après l'incident du cristal, il m'adressa une requête :

— Que dirais-tu, Alice, d'un voyage à la montagne avec ton parrain ?

Je ne m'étais guère encore éloignée de la maison paternelle ; la perspective d'une exploration en pays nouveau, sous les auspices du docteur, ne pouvait que m'enchanter. Ma réponse témoigna de mon enthousiasme.

— Je m'en vais donc demander à ta mère l'autorisation de t'emmener pour deux ou trois semaines ; je crois que nous ne ferons pas trop mauvais ménage et que tu n'auras pas à te plaindre de ton mentor. — L'autorisation fut donnée, et le 25 juin 18.. nous partions pour l'Engadine.

Ce premier voyage restera gravé à jamais dans ma mémoire. Tandis que la voiture que nous avions louée à Coire gravissait péniblement les pentes de l'Albula, je courais comme une chèvre à travers les rochers, enivrée par l'air vivifiant de la montagne, et je ne m'arrêtai de cueillir des fleurs que lorsque mes mains ne suffirent plus à tenir ma gerbe. Et puis ce fut l'arrivée au sommet du col, au milieu d'un chaos de pierres parfois encore poudrées de neige fraîche, et plus tard l'entrée dans la vallée de l'Inn, avec son chapelet de lacs bleus.

Saint-Moritz, Pontresina, Sylvaplana, Sils-Maria, autant d'endroits aussi radieux que leurs noms sont doux à l'oreille ! Qui saurait rendre la grâce de ce coin de terre ; sous la lumière chaude d'un ciel d'Italie, les forêts de mélèzes et les aroles découpent leur claire silhouette. Point de sapins noirs, de pics menaçants, d'abîmes remplis d'horreur, mais des cimes éblouissantes de neige, des glaciers aux reflets d'azur, et partout, dans le fond des vallées, encadrés par le velours des gazons, des lacs où se mire cet adorable paysage. Nature grandiose et pourtant gaie d'une gaieté sereine, nature où tout sourit et rayonne, où les alpages sont constellés de fleurs comme pour une éternelle fête, où les ruisseaux cachés sous l'herbe gazouillent les plus folles chansons.

Mon parrain se montrait très fier de mes talents d'ascensionniste ; il dut céder à mes instances et me conduire au sommet du Piz Languard. Au bout d'une dizaine de jours, à Saint-Moritz, il me semblait parfois préoccupé, comme poursuivi par une idée qui l'obsédait ; il fixait chaque soir notre départ au lendemain, et le matin arrivé renonçait à sa décision de la veille. Enfin il m'annonça que nous allions descendre la vallée, et visiter la Basse-Engadine, beaucoup moins

connue que la Haute, et, à son avis, aussi riche en sites pittoresques et variés... En dix heures de voiture nous atteignîmes Süs, puis Ardetz, et un spectacle tout nouveau s'offrit à mes regards...

L'Inn, dont nous suivions les méandres, avait perdu son caractère riant; elle ne roulait plus ses eaux vertes entre deux rives fleuries : c'était maintenant un torrent tumultueux, qui se creusait un passage entre d'effroyantes parois de rochers, à des profondeurs qui donnaient le vertige... La vallée se resserrait : plus de vastes horizons, plus de montagnes baignées dans une lumière blonde, mais des forêts sombres, de vieux châteaux en ruine suspendus au-dessus des précipices; et dans les prairies au delà des bois, pas la moindre habitation, pas le moindre chalet. De loin en loin, de gros villages aux vastes maisons de pierre, véritables forteresses construites pour affronter les tempêtes de l'hiver, mais point de demeure isolée, riant au voyageur qui passe. Sur la grande route elle-même, on ne rencontrait ni un paysan ni un troupeau de vaches; la poussière soulevée par notre voiture retombait lentement derrière nous, et le silence de ces solitudes n'était plus troublé que par le fracas du torrent et le cri des aigles planant autour des rocs dénudés.

Comme j'exprimais au docteur mon étonnement de ce complet changement de tableau, il me répondit :

— Je vois que tu préfères le paysage plus animé et plus riant de la Haute-Engadine; il s'harmonise mieux avec les pensées de ton âge. Mais peut-être jugeras-tu autrement quand tu te seras familiarisée avec cette nature qui t'attriste au premier abord. Elle a pour moi un cachet d'austère grandeur qui me séduit; c'est la montagne rude et sauvage, telle qu'elle était aux anciens jours, avant toute intervention des hommes. Quand tu connaîtras ces gorges profondes, ces bois de mélèzes centenaires, tu goûteras à ton tour la saveur étrange de cette contrée.

Nous fixâmes notre quartier général à Vulpera. Le soleil se couchait au moment de notre arrivée. Je m'accoudai à ma fenêtre et contemplai la vallée, qui me sembla profondément mélancolique : les ombres du soir l'envahissaient, et les forêts ourlaient d'une frange noire les flancs des montagnes; seuls, les hauts pics se dressaient encore étincelants de lumière, bizarrement dentelés, affectant des formes de tours, de dômes, d'aiguilles, de châteaux fantastiques, comme on en voit dans les rêves. Je me sentais saisie d'un sentiment de tristesse, presque d'effroi, qui me tint éveillée pendant une partie de la nuit. Le docteur Herbert ne dormit pas plus que moi; je l'entendais marcher de long en large dans sa chambre, et je fus frappée le lendemain matin de l'expression singulière de son visage.

La journée s'annonçait radieuse. Après le déjeuner nous partîmes pour Schulz, le chef-lieu de l'endroit, où j'avais quelques emplettes à faire. Nous descendîmes au bord de l'Inn par un sentier à travers bois, tout embaumé de la bonne senteur des pins. Les maisons du village me frappèrent par leur originale architecture, leurs balcons arrondis en fer forgé et leurs façades ornées de fresques et de peintures reproduisant les armoiries de leurs propriétaires. A midi, nous prîmes notre repas sur la terrasse de l'hôtel du Belvédère, en face d'un panorama vraiment superbe. Mon parrain me disait les noms des Piz qui dressaient leurs têtes chenues sur l'azur du ciel; mais du reste il parla peu, paraissant absorbé dans une de ces rêveries qui lui étaient familières.

Malgré le soleil éblouissant, le paysage restait âpre et froid. Vis-à-vis de nous, de l'autre côté de la vallée, j'avisai une déchirure profonde de la montagne; sans doute quelque torrent s'était, au cours des siècles, frayé un passage à travers la roche vive. Brusquement, les prairies s'arrêtaient au bord de ce précipice, si étroit que les rayons du soleil n'y devaient jamais pénétrer.

— Voilà, dis-je au docteur, un site curieux; nous avons là, tout près de nous, une gorge qui doit rappeler les célèbres gorges du Trient.

Mon compagnon regarda dans la direction que je lui indiquai et je le vis pâlir.

— Vous qui connaissez si bien le pays, vous savez sans doute le nom.

Le docteur m'interrompit :

— C'est la vallée de la Clemgia, un torrent impétueux qui se jette dans l'Inn, à côté du pont que nous avons traversé tout à l'heure. Ces gorges sont en effet fort curieuses... Mais comment as-tu pu deviner cela d'ici? Tu as raison, je les connais bien, je les connais trop, ces gorges! Peut-être, si tu le désires, nous les visiterons ensemble dans quelques jours. Oui, nous ferons l'expérience, l'expérience décisive... ajouta-t-il presque à voix basse et comme se parlant à lui-même.

Puis il se leva de table, paya le déjeuner, semblant vouloir quitter au plus vite la terrasse de l'hôtel; nous suivîmes un autre chemin qui passait par les bains de Tarasp. J'observai que lorsque nous eûmes perdu de vue Schulz et la gorge de la Clemgia, mon parrain poussa un soupir de soulagement; les couleurs reparurent sur ses joues, et il se mit à parler avec entrain, s'arrêtant ici et là pour cueillir une fleur ou examiner quelque pierre curieuse.

L'après-midi nous nous reposâmes dans la forêt; nous avions emporté des livres, mais ils restèrent fermés, et les heures s'écoulèrent en causerie intime. Le docteur s'étendit sur l'herbe courte, fleurie de bruyères et d'euphraises; il déclarait que cette flânerie en plein air était la meilleure chose du monde, le seul moyen connu jusqu'ici de rajeunir... que ce retour à la vie végétative retrempait les cerveaux fatigués... J'écoutais ses dissertations, et longuement je suivis dans le

ciel les voyages capricieux de deux ou trois petits nuages, ou sur le sol, à mes côtés, les migrations des fourmis à travers les aiguilles de sapin. Et peu à peu je me sentis pénétrée par la mélancolique douceur de ces grands bois; j'aurais voulu que cette journée n'eût point de fin : mais déjà les ombres s'allongeaient et le soleil disparaissait derrière les montagnes couronnées de neiges éternelles.

— Demain nous irons à la ferme d'Avrona et au Schwarzensee, m'annonça mon parrain; tu verras ce que vaut la Basse-Engadine.

Cette fois je dormis comme un loir et je m'éveillai sous les caresses d'un chaud rayon de soleil. Ainsi que la veille, nous prîmes un chemin à travers bois, mais au lieu de descendre au bord de l'Inn nous escaladions la montagne. Bientôt nous arrivâmes au sommet d'un col, et un spectacle ravissant s'offrit à nos regards : un vallon retiré, vraie clairière perdue au milieu de la forêt, et entouré d'une ceinture de montagnes gigantesques. Deux ou trois chalets piqués dans la prairie y révélaient seuls la présence de l'homme; mais aussi loin que s'étendait la vue on ne distinguait aucune autre habitation. Ce n'étaient d'un bout à l'autre de l'horizon qu'un océan de noirs sapins, des éboulis de rochers, des pentes de gazon, et pour cadre à ce paysage des montagnes aux flancs arides, tourmentés et si abrupts que la neige elle-même ne pouvait s'y incruster.

— Eh bien, ma filleule, que dis-tu d'Avrona? interrogea mon oncle, qui semblait jouir de mon admiration muette.

— Je dis que c'est tout bonnement une merveille! m'écriai-je. On se croirait transporté aux premiers jours de la création...

— Moins les Allemands, ces terribles buveurs de café au lait, qui nous suivent en troupes pour s'enfermer dans le chalet, le dos à la vue... Tiens, poursuivons notre route, vers un lieu plus sauvage encore, où nul ne nous dérangera à cette heure matinale...

Nous passâmes fièrement devant la ferme, sans répondre aux sollicitations du restaurateur, qui nous offrait du lait chaud.

— Monsieur veut visiter la Schlucht, sans doute, ajouta-t-il... Il faut prendre ici à travers le pré.

— Merci, nous allons au Schwarzensee, répondit brusquement le docteur; et il hâta sa marche dans une direction opposée à celle qu'on lui indiquait.

— Qu'est-ce que ce nom barbare? demandai-je.

Mon parrain tressaillit :

— La Schlucht, c'est le mot allemand pour gorge. Regarde, — et il se retourna du côté du vallon, — là, au milieu de la forêt, tu ne te doutes pas qu'il y a un précipice d'une profondeur extraordinaire; la Clemgia s'est frayée un passage dans les entrailles de la montagne. N'entends-tu pas le fracas lointain du torrent?

— C'est là que vous m'avez promis de me conduire.

— Oui, oui, ce sera pour un autre jour. Ce sera toujours assez tôt... Profitons en paix de notre excursion d'aujourd'hui.

Mon parrain reprit sa marche sans plus se retourner; je n'insistai pas sur un sujet qui semblait, je ne savais pourquoi, lui être désagréable.

Je m'efforçai de changer le cours de ses idées; la chose était facile, le chemin que nous suivions abondait en surprises de tout genre. A l'ombre des mélèzes, l'herbe fine s'étoilait de gentianes aux pétales d'azur, d'épipactis aux grappes blanches embaumées; et puis soudain, comme nous nous élevions dans la montagne, apparurent les premiers buissons de rhododendrons chargés de fleurs. Un ruisseau gazouillait entre deux berges de gazon, et sur ces bords mes yeux ravis contemplèrent toute la flore des Hautes-Alpes : les saxifrages de pourpre, d'argent et d'or, les orchis vanille, les campanules balançant au souffle des glaciers leurs clochettes de filigrane. Et devant nous s'étalait dans sa vasque de mousse le Schwarzensee, le lac Noir, où se reflétaient comme en une glace les sapins et la cime décharnée du Piz Pizoc qui le domine. Nous nous assîmes sur un rocher émaillé de joubarbes roses, incapables de parler, saisis par l'indicible grandeur de cette solitude. On n'entendait pas le moindre bruit : ni clochette de vaches, ni chant d'oiseaux ; de la place que nous occupions on n'apercevait même pas l'étroit sentier tracé par les montagnards. Nous pouvions nous croire les premiers explorateurs d'un pays vierge.

La voix du docteur se fit entendre enfin :

— Tu comprends maintenant ma prédilection pour cet endroit. On y respire à pleins poumons l'air vivifiant des hautes cimes ; j'ai passé auprès de ce lac les heures les plus chères de mon existence et peut-être aussi les plus douloureuses. La montagne est pleine de surprises et de mystères, qui expliquent et justifient toutes les légendes qui se transmettent de génération en génération. Ces paysans rudes et naïfs à la fois ont sucé avec le lait maternel la poésie de ces sites sauvages; ils croient à l'ingérence d'êtres surnaturels, qui ne sont probablement que des personnifications des forces de la nature. Et pourtant je te conterai un jour des faits qui ont projeté leur ombre fantastique sur ma vie entière, des faits qui se sont passés tout près d'ici... Mais le temps s'écoule, il nous faut regagner l'hôtel; pardonne-moi mes incohérences et ne t'étonne pas de mes bizarreries. Peut-être, et c'est le plus cher de mes vœux, m'aideras-tu à expliquer ce qui m'a toujours paru inexplicable. Et je te bénirai doublement, mon enfant, car tu es la joie de ma vieillesse.

Je ne savais que répondre et me contentai de donner un tendre baiser à mon parrain, dont la figure soucieuse m'attristait.

Le lendemain de cette excursion, nous ne nous écartâmes guère de Vulpéra. Le docteur Herbert parut deux

ou trois fois vouloir entreprendre une course de longue haleine, mais il s'arrêtait bientôt sur la route comme si ses forces le trahissaient. Enfin, le surlendemain, il m'informa brièvement que nous allions visiter les gorges de la Clemvia. Je remarquai que son visage portait l'empreinte d'une inébranlable résolution. Je m'abstins de toute question indiscrète, et nous montâmes en silence jusqu'au vallon d'Avrona.

AUGUSTE BLONDEL.

(La fin prochainement.)

ROBESPIERRE ET LE GENDARME MÉDA

On sait que, quand Robespierre fut amené captif à la Convention, dans la nuit du 9 au 10 thermidor, il était gravement blessé à la tête; il avait la mâchoire fracassée. Était-ce là une tentative de suicide ou une tentative d'assassinat? On a cru quelque temps au suicide; aujourd'hui, on n'y croit plus, et tout le monde écrit (je crois bien l'avoir écrit moi-même), comme une chose certaine, que la blessure de Robespierre provenait d'un coup de pistolet tiré sur lui par le gendarme Méda. Je dois avouer, cependant, qu'en consultant les textes de plus près, je ne sais plus trop que penser et que croire, et, en vérité, la question n'est pas si clairement tranchée qu'il le semblait d'abord. Cette question, je le veux bien, n'a pas une grande importance historique et, qu'il y ait eu suicide ou meurtre, notre opinion sur la révolution de Thermidor et sur Robespierre lui-même n'en sera pas sensiblement modifiée. Mais il est intéressant de montrer, à propos d'un fait célèbre et d'un homme remarquable, à quelles difficultés se heurte la critique quand elle procède d'un scepticisme de bon aloi, et quand elle veut faire la lumière sans arrière-pensée d'apologie ou de dénigrement.

*
* *

Rappelons les faits essentiels.

Dans la nuit du 9 au 10 thermidor, les troupes de la Convention, commandées par Barras et Léonard Bourdon, marchent sur l'Hôtel de Ville en deux colonnes, par la rue Saint-Honoré et par le quai. Le décret de mise hors la loi court les rues, décourage et dissipe les partisans de Robespierre. Celui-ci, à la maison commune, hésite, pérore, refuse d'agir et cherche en vain une formule légale pour l'insurrection. Les sections se rallient tour à tour à la Convention, et les canonniers venus sur la place de l'Hôtel-de-Ville pour défendre Robespierre s'en vont un à un, soit sur l'ordre des comités révolutionnaires, soit de leur plein gré. A minuit, une pluie torrentielle fait le vide sur la place (1), et quand, vers deux heures du matin, les colonnes conventionnelles y débouchent, ils la trouvent à peu près déserte.

La nouvelle de cette désertion avait ému, comme on peut le croire, et surexcité les chefs de l'insurrection réunis à l'Hôtel de Ville, et leur comité d'exécution tenta un suprême effort auprès de Robespierre. On le pressa d'agir enfin, de faire acte d'insurgé. Lerebours rédigea un appel à la section même où habitait Robespierre, à la section des Piques; il le signa; Legrand, Louvet et Payan signèrent aussi. On passe la plume à Robespierre. Son frère, Saint-Just, tous les assistants le supplient de signer. Il objecte : « Au nom de qui? au nom de quoi? » Enfin, le voilà vaincu : il trace les deux premières lettres de son nom. Mais la plume lui tombe des mains, soit qu'il répugne décidément à cet acte illégal, soit que l'entrée brusque des vainqueurs et un coup de pistolet l'aient mis hors d'état de continuer. Toujours est-il que la pièce existe : elle a fait partie de la collection Saint-Albin, où des historiens dignes de foi l'ont vue, toute tachée de sang.

Cette signature inachevée, ces taches de sang sont-elles une preuve claire et décisive que Robespierre ait été assassiné? Assurément non. Une si émouvante relique nous rappelle seulement qu'il y a eu un drame terrible, mais n'en retrace pas les péripéties. Tout ce qu'on sait, c'est qu'au moment de l'entrée des vainqueurs à l'Hôtel de Ville, un coup de pistolet retentit et que Robespierre fut trouvé baigné dans son sang.

De tous les récits de ces incidents, le plus vraisemblable est, à mon avis, le récit qui fut fait à la Convention le 16 thermidor par l'orateur d'une députation de la section des Gravilliers. Voici ce que dit ce témoin oculaire, et je ne crois pas qu'aucun historien ait rapporté ses paroles :

« Toutes les issues de la maison commune furent occupées. Au profond silence qui avait accompagné toutes ces dispositions succède bientôt le cri unanime de tous les bons citoyens : *Vive la Convention nationale!* Ces cris, qui retentirent dans toutes les salles de la maison commune, avertirent les conspirateurs qu'ils étaient seuls avec leurs crimes.

« Les représentants du peuple, à la tête de cinquante fusiliers, montent à la maison commune. Au même moment, un citoyen qui marchait à côté de Léonard Bourdon tombe sous le poids du corps de Robespierre le jeune, qui s'était précipité par la fenêtre. Ce citoyen s'appelle Claude Chabru.

« Nous traversons la grande salle, d'où les conspirateurs avaient fui. En entrant dans celle du secrétariat, Robespierre l'aîné se donne un coup de pistolet

---

1. [illegible] Temps couvert toute la journée. »

dans la bouche et en reçoit en même temps un d'un gendarme... Le tyran tombe, baigné dans son sang. Un sans-culotte s'approche de lui et lui dit avec sang-froid ces paroles : *Il est un Être suprême!* »

Il y a aussi un récit des employés au secrétariat de la Commune, qu'ils imprimèrent dans le *Journal de Perlet* du 24 thermidor an II. Après avoir raconté comment la proclamation de la Convention fut lue et commentée par le maire à l'Hôtel de Ville, ils ajoutent :

« Il se fait alors un instant de calme, mais qui est bientôt troublé par un coup de pistolet qui part du couloir, entre la salle du conseil et celle du corps municipal. Le maire quitte alors le fauteuil, court vers l'endroit d'où est parti le coup ; il revient aussitôt pâle et tremblant, et l'on entend crier de toutes parts : *Robespierre s'est brûlé la cervelle!* »

Il résulterait de ces deux récits qu'au moment de la prise de l'Hôtel de Ville, Robespierre était passé de la salle du conseil dans une autre salle, et que c'est dans le passage entre ces deux salles que fut tiré le coup de pistolet, soit par Robespierre lui-même, soit par Méda, soit par tous deux à la fois.

La déposition ridicule du concierge Michel Bochard ne donne pas grande lumière. Il raconte qu'en entrant dans la salle de l'Égalité, sur les deux heures du matin, il a vu Le Bas étendu par terre : « Et de suite, dit-il, Robespierre l'aîné s'est tiré un coup de pistolet, dont la balle, en le manquant, a passé à trois lignes de moi. J'ai failli en être tué, puisque Robespierre a tombé sur moi en quittant la salle de l'Égalité au passage. »

Enfin Dulac, employé au Comité de salut public, fit cette déposition, mais un an plus tard : « Je le trouvai étendu près d'une table, ayant un coup de pistolet qui lui prenait à environ un pouce et demi sous la lèvre inférieure, et lui sortait sous la pommette de la joue gauche. Il faut que vous observiez, pour l'honneur de la vérité, que c'est moi qui l'ai vu le premier, et qu'il n'est donc pas vrai que le gendarme qui a été présenté à la Convention par Léonard Bourdon lui ait brûlé la cervelle, comme il est venu s'en vanter, ainsi qu'à Couthon, qui n'en avait pas même reçu (*sic*) : il était nécessaire de relever cela. »

***

L'opinion commune des contemporains était, on le voit, que Robespierre avait tenté de se tuer lui-même. Barère le dit à la tribune le lendemain 10 thermidor. Je veux bien que Barère soit le menteur officiel par excellence ; mais je ne vois guère qu'il ait alors été contredit par personne. Un écrivain qui avait recueilli la tradition orale, Léonard Gallois, a écrit dans son *Histoire de la Convention nationale :* « L'opinion de tous les anciens amis de Robespierre, de ses sœurs et de ses contemporains, est qu'il s'est tiré lui-même le coup de pistolet qui lui a fracassé la mâchoire. Sa blessure, d'ailleurs, indiquait assez qu'il s'était mis le bout du canon dans la bouche. S'il fallait une autre preuve, je ferais remarquer que, pendant qu'il gisait étendu sur la table du Comité de salut public, il ne cessa d'essuyer, avec une *gaine de pistolet,* le sang qui coulait de sa blessure. » Ce dernier détail est aussi important qu'incontesté. N'était-ce pas la gaine du pistolet dont Robespierre s'était servi contre lui-même ?

Les incidents dont les contemporains nous ont gardé le souvenir ne sont donc pas de nature, il faut l'avouer, à écarter l'hypothèse du suicide.

Et le gendarme Méda ? Quel fut, au juste, son rôle dans cette affaire ?

Nous ne le saurons jamais avec certitude, mais nous pouvons dire comment les contemporains présentèrent sa conduite et comment il la présenta lui-même.

Le 10 thermidor, Léonard Bourdon entra dans la Convention au milieu des applaudissements ; il était accompagné d'un gendarme qu'il fit monter dans la tribune avec lui : « Le brave gendarme que vous voyez, dit-il, ne m'a pas quitté. Il a tué deux des conspirateurs. (*Lesquels?*) ... Nous avons trouvé Robespierre aîné armé d'un couteau que ce brave gendarme lui a arraché. Il a aussi frappé Couthon, qui était aussi armé d'un couteau. » Il ajouta que Méda disait après : « Je n'aime pas le sang ; j'aurais désiré n'avoir à faire couler que celui des Prussiens ; mais je ne regrette pas celui que je viens de répandre : c'était celui des traîtres (1). »

Le président donna l'accolade au gendarme, proclama son nom, et la Convention chargea le Comité de salut public de le proposer pour un avancement.

Remarquez que Léonard Bourdon ne dit nullement que le coup de pistolet tiré par Méda eût atteint Robespierre. Quelques personnes le crurent sans doute, et il est visible que Méda s'en glorifia, surtout quand le dépit de n'être nommé que sous-lieutenant transfigura peut-être dans son imagination le rôle qu'il avait joué.

Et qui était ce Méda ?

Il s'appelait, — ou à peu près, — André-Charles Méda (2). Il était né à Paris le 10 janvier 1770. Il avait donc alors vingt-quatre ans, et non dix-neuf, comme on l'imprime partout.

Voici ses états de service, qui m'ont été communiqués au ministère de la guerre :

(1) *Procès-verbal de la Convention,* XLII, 214.

(2) Il s'appelait réellement *Merda,* comme l'attestent, dans la collection de M. Étienne Charavay, diverses signatures émanées de membres de sa famille. Un de ses compagnons d'armes, le commandant Victor Dupuy, dit dans ses *Souvenirs* inédits que, sous l'Empire, « il se pourvut devant le Conseil d'État pour faire un changement à son nom ». Il y a, à la Bibliothèque municipale de Cognac, une copie de ces *Souvenirs* inédits de Dupuy, dont M. Fragonard, avocat, a bien voulu extraire pour moi ce qui concerne Méda.)

Entré dans la garde nationale soldée de Paris, le 13 septembre 1789.

Incorporé au 103e d'infanterie, le... janvier 1792.

Gendarme de la 29e division militaire, en octobre 1792.

Sous-lieutenant au 5e régiment de chasseurs, par décret de la Convention, le 27 thermidor an II (1), pour sa conduite à l'attaque de la maison commune dans la journée du 9.

Capitaine, le 25 germinal an VI, et mis à la suite du 12e régiment de chasseurs.

Capitaine adjoint à l'état-major général de l'armée du Rhin, le 1er fructidor an VIII.

Chef d'escadron adjoint à l'état-major, le 27 germinal an IX.

Passé au 7e régiment de hussards, le 19 vendémiaire an IX.

Colonel du 1er régiment de chasseurs, le 14 mai 1807.

Mort, le 8 septembre 1812, des suites de blessures reçues à la bataille de la Moskowa, le 7.

Campagnes : Ans II, III, armée du Nord; ans IV, V, VI, armée de Sambre-et-Meuse; ans VIII et IX, armée du Rhin; an IX, armée d'Italie; 1805, 1806, 1807, Grande Armée; 1809, Allemagne; 1812, Russie.

Blessures : Blessé de plusieurs coups de sabre dans une affaire en avant de Bâle, le 3 ventôse an VIII.

Décorations : Chevalier de la légion d'honneur, le 25 prairial an XII; officier, le 10 mai 1807.

On a dit qu'il avait le grade de général au moment de sa mort : on voit qu'il n'en est rien. On lui a aussi donné le titre de baron de l'Empire : mais vous chercherez vainement son brevet dans les lettres patentes dont M. Campardon a publié la liste. Il ne devint donc, selon toute vraisemblance, ni baron (2) ni général, mais il arriva, en se vantant d'avoir assassiné Robespierre, au grade de colonel, ce qui, semble-t-il, suffisait amplement à son mérite.

Ce n'était cependant pas un illettré : M. Étienne Charavay possède quelques lettres de sa main qui dénotent une certaine culture. Mais c'était un hâbleur comme peut-être on n'en vit jamais. Quand, en l'an X, il rédigea une longue pétition au ministre de la guerre (3), il prétendit que le Comité de salut public l'avait, au 9 thermidor, nommé commandant en chef de la force armée, et cela sur la proposition de Carnot. Cette bourde stupéfiante en dit long sur le véritable caractère de l'assassin présumé de Robespierre.

C'est seulement quinze jours plus tard, dans la séance du 25 thermidor, que l'acte de Méda fut officiellement avoué. Ce jour-là, en effet, la Convention « nomma à la sous-lieutenance du 5e régiment de chasseurs Charles André Méda, gendarme de l'escadron des hommes du 14 juillet. Lors de l'expédition de la Commune, dans la nuit du 9 au 10 thermidor, il est le premier qui ait fait feu sur les traîtres Couthon et Robespierre ». On sait que Couthon ne reçut aucune blessure d'arme à feu : Méda avait-il été plus adroit quand il tira sur Robespierre ? Le décret de la Convention ne le dit pas.

Quatre ans plus tard, le *Moniteur* du 27 germinal an VI annonça en ces termes la nomination de Méda au grade de capitaine :

> Le Directoire vient de prendre des mesures pour récompenser et avancer le citoyen Méda, officier dans les chasseurs, républicain prononcé, qui, le 9 thermidor an II, a arrêté Robespierre.

Il n'y a là aucune preuve que le coup de pistolet de Méda, s'il le tira vraiment, ait atteint le pontife de l'Être suprême. Quant au décret rendu dans la nuit du 9 au 10 thermidor et qui accorde un pistolet à Méda, il est ainsi conçu :

> La Convention nationale décrète qu'un pistolet trouvé à la maison commune et déposé sur le bureau sera remis au brave Méda.

Que prouve ce décret? Que Méda réclama son pistolet d'ordonnance perdu dans la bagarre? C'est possible. Qu'on lui fit cadeau, pour l'honorer, du pistolet même de Robespierre trouvé à l'Hôtel de Ville? Je le veux bien. Mais en quoi ce cadeau démontre-t-il que Méda ait réellement blessé Robespierre ?

C'est en vain qu'il essaya, à plusieurs reprises, de se faire donner une attestation d'assassinat vraiment perpétré. Celle qu'il arracha à Tallien en l'an V, et que rapporte Louis Blanc, indique seulement que Méda avait participé à l'arrestation de Robespierre.

En croirons-nous davantage son propre récit ? Le voici.

Il raconte qu'arrivé à la porte du secrétariat, il frappa longtemps, finit par se faire ouvrir, et aperçut dans la salle une cinquantaine d'hommes :

> Je reconnais au milieu d'eux Robespierre aîné; il était assis dans un fauteuil, ayant le coude gauche sur les genoux et la tête appuyée sur la main gauche. Je saute sur lui, et, lui présentant la pointe de mon sabre au cœur, je lui dis : « Rends-toi, traître! » Il relève la tête et me dit : « C'est toi qui es un traître et je vais te faire fusiller ! » A ces mots, je prends de la main gauche un de mes pistolets, et, faisant un à-droite, je le tire. Je croyais le frapper à la poi-

(1) Il y a ici une [illegible] de date : on verra plus loin que c'est le 25 thermidor que la Convention nomma Méda sous-lieutenant.

(2) Disons cependant que, dans ses *Souvenirs* cités plus haut, Victor Dupuy déclare qu'il « l'a connu très particulièrement sous le nom de baron de Méda ».

(3) C'est cette pétition qui [illegible] dans la *Collection des mémoires relatifs à la Révolution française* sous le titre de : *Précis historique inédit des événements du 9 thermidor an II*, par C.-A. Méda.

trine, mais la balle le prend au menton et lui casse la mâchoire gauche inférieure. Il tombe de son fauteuil.

*
* *

Tel est le récit de Méda. Cet imposteur avéré, ce grossier farceur de corps de garde a cependant trouvé crédit auprès d'historiens sérieux et loyaux, et presque tout le monde croit qu'il a vraiment assassiné Robespierre. Je me hâte d'ajouter que personne ne se fonde uniquement, pour affirmer cela, sur la parole de Méda, mais sur le rapport des médecins chargés d'examiner l'état de Robespierre, et où on voit une preuve certaine qu'il y eut assassinat et non pas suicide.

Voici ce rapport, qui est intitulé : *Rapport des officiers de santé sur les pansements des blessures de Robespierre aîné et son transport à la Conciergerie :*

Nous soussignés, officiers de santé de première classe des armées de la République, et chirurgien major des grenadiers servant pour la Convention, ayant été requis ce matin à cinq heures, par les représentants du peuple composant le Comité de sûreté générale, de panser la blessure du scélérat Robespierre l'aîné, avons trouvé le susnommé étendu sur une table, dans une des salles du palais des Tuileries. Il était tout couvert de sang, tranquille en apparence, ne témoignait pas éprouver beaucoup de douleurs. Le pouls se faisait sentir petit et concentré. Après avoir lavé la figure du blessé, nous avons aperçu d'abord un gonflement à toute la face, plus considérable à gauche (le côté blessé) ; il y avait aussi érosion à la peau et ecchymose à l'œil du même côté. Le coup de pistolet avait porté au niveau de la bouche, à un pouce de la commissure des lèvres. Comme sa direction était oblique de dehors en dedans, de gauche à droite, de haut en bas, et que la plaie pénétrait dans la bouche, elle intéressait extérieurement la peau, le tissu cellulaire, les muscles triangulaire, buccinateur, etc. En introduisant le doigt dans la bouche, nous avons trouvé fracture avec esquilles à l'angle de la mâchoire inférieure, et nous avons retiré les dents canine, première molaire, et quelques portions d'os de cet angle ; mais il nous a été impossible de suivre le trajet du plomb, et nous n'avons trouvé ni contre-ouverture, ni indice de la balle. Nous sommes même fondés à croire, par la petitesse de la plaie, que le pistolet n'était chargé qu'à plomb. Pendant tout le temps de son pansement, le monstre n'a pas cessé de nous fixer sans proférer un mot. L'appareil appliqué, nous l'avons couché sur la même table, et en parfaite connaissance.

Paris, ce décadi 10 thermidor, l'an II de la République française, une et indivisible.

Signé : VERGEZ fils, officier de santé de première classe ; MARRIGUES.

On pense bien que je me suis senti incapable de critiquer les assertions de cet officier de santé de première classe et de ce chirurgien-major ; mais elles ne m'ont pas paru claires ; j'ai cru y apercevoir des contradictions, et, fermant l'oreille aux dires des apologistes de Robespierre qui veulent absolument qu'on l'ait assassiné et qui s'écrient qu'il est impossible de se tirer un coup de pistolet de la main gauche, j'ai soumis ce rapport et les pièces qu'on a lues à l'examen d'un homme compétent, d'un chirurgien dont le nom fait autorité, M. le docteur Paul Reclus, qui a bien voulu m'écrire la lettre suivante :

Cher monsieur,

Je vous demande d'autant plus pardon de ce long retard, que ma réponse ne peut être précise : les dépositions sont contradictoires et le rapport médico-légal est nul.

Le coup de pistolet, nous dit-il, aurait été porté « au niveau de la bouche, à un pouce de la commissure des lèvres ». On peut mesurer ce « un pouce » dans toutes les directions possibles, en arrière vers la joue, en haut vers la lèvre supérieure, en bas vers la lèvre inférieure.

Vers la lèvre inférieure ?... Ce serait tentant, car les auteurs du rapport ajoutent plus loin que la plaie intéresse « les triangulaires », muscles de la lèvre inférieure. On comprendrait très bien comment le projectile aurait brisé d'abord la canine et la première molaire et puis l'angle de la mâchoire. Mais que deviendrait alors la direction « de haut en bas et de dehors en dedans », expressément notée dans les lignes suivantes ?

La balle, à son entrée dans la lèvre inférieure, aurait à peine entamé le bord inférieur du maxillaire, si elle s'était dirigée en bas, et aurait, en tout cas, épargné les dents insérées sur le bord supérieur. Et puis le maxillaire s'évase en arrière et en dehors : pour que le projectile puisse le fracasser, c'est donc en dehors que la balle aurait dû cheminer. Aussi, malgré la mention du muscle triangulaire, écarterons-nous l'hypothèse de la plaie siégeant au niveau de la lèvre inférieure.

Serait-ce à la lèvre supérieure ?... Mais le triangulaire est, dit-on, traversé, et il n'existe que dans la lèvre inférieure. De plus, la plaie serait oblique « de dehors en dedans et de gauche à droite ». Or un projectile, entré au niveau de la lèvre supérieure, devrait se diriger de droite à gauche et de dedans en dehors, pour briser la canine du maxillaire inférieur, la première molaire et l'angle de la mâchoire.

Serait-ce alors à la joue?... Mais la balle aurait pénétré dans la bouche en arrière de la canine et de la première molaire, et l'on ne comprend pas comment elle eût pu se diriger à la fois en avant pour briser cette canine et cette molaire, en arrière pour fracturer l'angle de la mâchoire. Ainsi le point en apparence le plus précis du rapport médico-légal, c'est-à-dire le lieu de pénétration de la balle et son trajet ultérieur, ne soulève que contradictions et impossibilités.

Les médecins auraient constaté la fracture de *l'angle de la mâchoire* « en introduisant le doigt dans la bouche ». A moins d'un fracas énorme et d'une déchirure considérable de la muqueuse et des muscles, qui ne seraient guère en

rapport avec « la petitesse de la plaie », sur laquelle insistent les mêmes médecins, on ne peut atteindre par la bouche l'angle de la mâchoire, que recouvre un gros muscle et qui est distant du sillon gengivo-buccal de plus de trois centimètres. Aussi pensons-nous que la fracture et ses esquilles étaient beaucoup plus antérieures que ne le disent les médecins.

Leur ignorance me paraît indiscutable : ils sont « fondés à croire par la petitesse de la plaie que le pistolet n'était chargé qu'à plomb ». Mais de deux choses l'une : ou le coup a été tiré de près, et la charge, *faisant balle*, selon l'expression consacrée, creusera la figure d'un trou énorme; ou il aura été tiré de loin, et les grains éparpillés ne feront pas un trou, mais plusieurs, et seront d'ailleurs incapables de fracturer un os aussi solide que le maxillaire inférieur.

Évidemment, de tous les textes que vous m'avez fournis, le « rapport officiel » est le plus important, mais il est bien léger, bien incorrect, absolument incomplet et n'entraîne qu'une certitude : l'existence d'une blessure de la moitié gauche de la face avec fracture du maxillaire inférieur.

Que penser de l'hypothèse d'un suicide? Nous avons dû écarter comme insuffisants et contradictoires les termes du rapport officiel, sur lesquels s'appuient les historiens pour conclure à l'assassinat, et nous n'avons pu retenir que la plaie du côté gauche de la figure et la fracture du maxillaire inférieur. Nous ne voyons rien d'impossible à ce que Robespierre, qui avait d'abord « le menton dans la main gauche, le coude sur le genou », ait, pendant son colloque avec Méda, saisi de la main gauche un pistolet et en ait appuyé la gueule sur sa joue. Il semble cependant que, malgré son émoi, il eût été plus naturel et presque machinal de porter le pistolet plus haut, vers la tempe. Et puis, quelles que soient leur ignorance et leur légèreté, les médecins légistes auraient noté sur la joue des grains noirs incrustés dans la peau. Ces grains étaient de règle à cette époque où la poudre, encore mal préparée, était de déflagration incomplète et très lente. Aussi, tout en considérant l'hypothèse du suicide comme possible, nous trouvons qu'elle se dégage mal des documents que vous m'avez soumis.

Inutile d'ajouter que, si quelques-uns des détails qui précèdent vous paraissent obscurs, ce serait avec le plus grand plaisir que j'essayerais de les compléter.

PAUL RECLUS.

Il résulte donc de la lettre de M. le docteur Reclus que le rapport médical est mal fait, contradictoire, qu'on ne peut rien en conclure, mais que cependant l'hypothèse d'un suicide n'est pas insoutenable.

On a vu que cette hypothèse n'est pas inadmissible historiquement. Il ne suffit pas de dire que les thermidoriens se sont concertés pour cacher leur crime : ce n'est guère l'usage des vainqueurs d'une guerre civile de taire le mal qu'ils ont fait aux vaincus. Faire périr le « monstre » d'un coup de pistolet ou par la guillotine, c'était tout un, aux yeux des thermidoriens, et, s'ils réservèrent leur victime pour le bourreau, ce ne fut certes point par humanité. Il faudrait donc prouver que tous les témoignages affirmant le suicide sont faux ou leur opposer un autre témoignage que celui de ce « fils [illegible] », de ce fanfaron d'assassinat qui avait nom Méda.

*
* *

Voulez-vous ma conclusion? J'ose à peine l'indiquer, car elle ne sera guère concluante et ne me fera vraiment pas honneur.

Bien que l'hypothèse du suicide me semble assez vraisemblable, je n'ose pas la soutenir, faute de raisons suffisamment solides. Mais il faut bien reconnaître qu'au tempérament nervoso-bilieux de Robespierre, le suicide ne devait pas répugner physiquement; — et, moralement, n'était-ce pas là pour cet esprit classique, nourri des souvenirs de la Grèce et de Rome, un noble expédient pour sortir avec gloire d'une vie manquée? N'oublions pas d'ailleurs que son frère essaya de se tuer, que son compagnon Le Bas se tua et que tous ces insurgés de l'Hôtel de Ville, qui avaient l'âme haute, ne désiraient plus à cette heure suprême et ne cherchaient qu'une belle mort à l'antique. D'autre part, l'hypothèse de l'assassinat n'est point absurde, et demain un texte nouveau peut la confirmer. Au risque d'être accusé de paradoxe, je dirai aussi qu'il est assez plausible d'admettre, selon le témoignage de quelques contemporains, les deux hypothèses à la fois. Il est bien possible que Robespierre ait cherché à se tuer au moment même où Méda tirait sur lui. Mais de quel pistolet est sortie la balle qui fit la blessure : du pistolet de Méda ou du pistolet de Robespierre? Je l'ignore, et j'avoue franchement que mon ignorance sur ce point d'histoire ne m'empêchera pas de dormir. Comme je le disais au début, ce que j'ai voulu, c'est rappeler, à propos d'une anecdote fameuse et d'un homme fameux, combien il est difficile à la critique de trouver la vérité dans les récits de guerre civile que la passion a dictés; que, pour bien lire les textes historiques, il faut s'armer d'un scepticisme scrupuleux et patient, et qu'il n'est rien de plus honorable pour l'historien que de dire : Je ne sais pas. — Et, après tout, c'est peut-être encore là le plus sage et le plus sûr moyen d'arriver à savoir.

F.-A. AULARD.

LA NOTION DE L'ÉTAT AUX ÉTATS-UNIS (1)

(Second article.)

Le contraste entre l'Europe et l'Amérique se prolonge et s'accuse davantage, si nous recherchons comparativement, dans les institutions politiques des deux continents, l'organisation que l'État et ses dépendances ont reçue, les cadres où leur activité se déploie et l'usage qu'ils font de leur pouvoir. Il va de soi que cette organisation se règle d'elle-même sur la nature et l'étendue de la tâche assignée à l'État. Or, à ne regarder que les têtes de chapitre, cette tâche est substantiellement la même en Amérique et en Europe. Tous nos grands services et mandats publics, — j'entends par là les services qui s'alimentent par l'impôt et les mandats qui s'exécutent par l'agence d'autorités publiques, *tant locales et provinciales qu'fédérales :* diplomatie, guerre, armée, marine, justice, police, éducation, assistance des pauvres, voirie, législation civile, criminelle, administrative, — se retrouvent aux États-Unis avec le même caractère. Les différences dans l'organisation politique n'en sont pas moins capitales. Elles procèdent principalement de trois causes, deux négatives, la troisième positive.

J'ai montré qu'à l'époque où la grande République américaine s'est constituée, elle n'avait devant elle, sur son continent, que quelques peuplades indigènes en retraite ou en déclin, des colonies anglaises attentives à ne pas se créer d'affaires et quelques colonies françaises ou espagnoles, celles-là languissantes, celles-ci destinées à se déchirer bientôt elles-mêmes et à s'absorber dans leurs discordes intestines. D'autre part, des milliers de lieues, tout un *pontus dissociabilis,* la séparaient des nations puissantes et armées de l'ancien monde. Elle était donc dispensée de se tenir en état de défense, d'être constamment prête et comme debout pour repousser de continuelles agressions; l'agresseur n'était pas de force ou se trouvait hors de portée. Au lieu de cette vision de champs ravagés, d'impositions extraordinaires et de réquisitions, d'exécutions brutales et de domination insolente, au lieu de ce cauchemar de sang et de fumée qui a formé pendant des siècles le second plan permanent de notre horizon, c'est sur un fond clair et sur une longue perspective de paix que s'est constamment dessinée l'activité féconde des hommes. Mesurez l'effet de cette sécurité facile et gratuite, comparée à l'état de défiance anxieuse qui, même aujourd'hui, dans notre Europe civilisée et policée, annule ou se subordonne tous les autres intérêts, suscite et grossit indéfiniment, à l'envi l'un de l'autre, de grands établissements militaires menaçants, dont chaque progrès contribue à rendre les appréhensions plus vives et plus exigeantes. Comment les institutions politiques ne se ressentiraient-elles pas profondément d'une différence si considérable?

Tandis qu'en Amérique le souci de la défense nationale reculait pour ainsi dire jusque dans le plan des intérêts secondaires, un autre intérêt prenait la tête. L'Américain voyait s'étendre devant lui un immense territoire vacant d'une richesse incomparable. Occuper ce territoire, le défricher, le mettre en valeur, c'était ici le plus pressant des appels, l'œuvre presque unique, ennoblie par sa grandeur même. L'homme ne pouvait manquer de la concevoir comme une sorte de souverain bien social et d'en tirer, pour l'État comme pour l'individu, la règle suprême des devoirs, — le mot ne dépasse pas ma pensée. — Les États-Unis ont été et sont encore par excellence une société économique; ils ne sont une société politique qu'à titre secondaire et consécutif. Les considérations économiques forment le nœud et fournissent la clef de toutes les institutions; mœurs, préjugés, idées régnantes en procèdent, et ne perdons pas de vue que ces considérations elles-mêmes empruntent un caractère exceptionnel à l'étendue indéfinie du sol non approprié, à cette masse inépuisable de biens qui semblent attendre un maître. L'idée, — ou au moins la sensation, — d'un fonds de répartition limité est étrangère à l'esprit américain.

Ce second caractère avait notamment pour effet de faire paraître ou superflues ou fâcheuses les interventions de l'État qui nous sont familières : contrôle en vue de prévenir le gaspillage des richesses naturelles, réglementation à fin d'une juste distribution des produits, organisation d'une protection partout efficace de l'individu dans sa personne et dans ses biens. L'économie, un lotissement équitable cessent d'être des intérêts majeurs quand la masse à exploiter ou à partager est pratiquement infinie. Par la même raison, chaque homme avait moins à craindre qu'en Europe de la violence des autres : pour chacun, l'emploi le plus fructueux de son activité était de l'appliquer aux choses non appropriées, plutôt que de disputer aux personnes des biens acquis. L'individu ne sentait donc pas aussi vivement qu'en Europe le besoin d'une protection organisée, d'une police. Il en voyait surtout ce qui pouvait être tourné en oppression et en entraves. S'il courait des périls, c'était d'ailleurs sur des points très espacés et souvent les plus excentriques d'une immense surface, où l'État n'aurait pu entreprendre de le suivre ni réussi à le sauvegarder efficacement. Il y prenait l'habitude de se protéger lui-même.

Ajoutons deux autres traits pour nous représenter dans sa riche complexité l'opération de ces deux causes. Une société créée de rien par des hommes nouveaux, — nullement militaire, — à peine « politique », — essentiellement « économique », ne possédait pas et ne pouvait pas élaborer les éléments d'une monarchie

(1) Voir la *Revue* du 9 avril 1892.

et d'une aristocratie. Elle devait prendre naturellement et sans effort la forme d'une démocratie égalitaire. Mais ici l'égalité, don gratuit des circonstances, était parfaitement en sûreté sous la protection de la force des choses qui l'avait établie; elle n'était pas le prix d'une longue guerre, après laquelle on crût avoir besoin de hauts retranchements et de nombreux ouvrages pour se garantir contre un retour offensif du passé; condition fâcheuse qui fait qu'en France, par exemple, pour se prémunir contre des inégalités artificielles détestées, ou simplement par l'entraînement de la réaction qu'elles avaient provoquée, on a établi une multitude d'égalités non moins artificielles, dont la loi et l'État ont été constitués les gardiens. Ici, l'État et la loi n'avaient rien de pareil à garder; la société américaine n'a généralement entendu par égalité que *l'absence des inégalités légales*, laquelle s'obtient par la retraite ou la simple inaction du pouvoir. Pénétrée jusque dans ses instincts des conditions de l'activité économique et n'en concevant guère d'autre, elle a laissé le champ libre à la lutte pour la vie, aux *inégalités naturelles* que cette lutte tend à aggraver; elle ne s'est pas donné pour tâche de les atténuer ni de les prévenir; et ainsi son gouvernement a été privé d'un des sujets les plus amples où se dépensent l'effort et l'industrie des gouvernements européens.

Cette société, — c'est le second trait, — a fait toute son éducation dans la poursuite de la richesse, et elle a pris de là son caractère, ses habitudes d'esprit et les mobiles généraux de ses actes. Aussi, bien qu'elle soit, dans toute la force du terme, une démocratie, et qu'elle ait poussé à outrance certains principes ou certaines pratiques démocratiques, comme l'élection à tous les emplois, même judiciaires, la brièveté des termes de service des fonctionnaires, la *rotation in office*, etc..., cela ne s'est point fait par les motifs et dans l'esprit qui ont inspiré en Europe certaines mesures du même genre. Les démocraties européennes sont, avant tout, des niveleuses. Elles ont engendré une disposition envieuse et méticuleuse dont s'imprègne leur radicalisme. La démocratie américaine est issue d'une société d'aventuriers et d'hommes d'affaires, c'est-à-dire de spéculateurs et de joueurs, et le tempérament qui répond à cette origine est celui qui se déploie dans la vie politique. Ce qui la pénètre, la colore et lui donne sa physionomie, c'est un sport effréné, large, bruyant, grossier, optimiste, sans animosité ni rancune, de très mauvais ton et de très belle humeur. Chaque partie gagnée, dans ce sport, procure certains avantages positifs qu'on ne dédaigne pas; mais on cède avant tout, en s'y livrant, à une passion du genre de celles qui se rencontrent à la Bourse ou autour d'une boutique de bookmaker. Si les constitutions et les lois ont partout et constamment tendu à rendre élective quelque fonction que ce soit et à raccourcir les termes des mandats, c'est encore moins pour se conformer au principe de la souveraineté populaire que pour multiplier les parties qu'engagent entre eux les groupes politiques, renouveler perpétuellement les enjeux et raviver les émotions de la lutte. La passion du tapis vert est ici l'un des moteurs principaux.

Ajoutez-y que ces élections échelonnées, fractionnées, localisées, application extrême, ce semble, et sorte d'outrance du principe démocratique, étaient au fond un tempérament apporté aux dangers que font courir à la démocratie américaine les deux grands partis fortement organisés qui la mènent. Qu'on se figure le gouverneur d'un État, l'élu d'un parti, en place pour quatre ans, je suppose, et maître de nommer à toutes les fonctions administratives et judiciaires. Le parti en minorité serait partout et pour longtemps opprimé. Le morcellement des élections fournit des compensations, rend possibles çà et là quelques choix moins infectés de politique; la fréquence des élections laisse ouverte la perspective d'un retour de fortune, l'espérance pour chacun de ne pas trop attendre son jour, et modère les vainqueurs dans l'exercice d'un pouvoir qu'ils sentent précaire. La démocratie américaine manque de contrepoids; l'histoire ne lui en a point fourni; elle a des chances particulières d'aboutir à un despotisme populaire d'une énorme masse et tout d'une pièce. Contre ce péril, il a paru que les précautions les plus efficaces étaient la multiplication des mandats électifs, la localisation des investitures et la rapide alternance au pouvoir. Un esprit étranger à ces considérations ne comprendrait pas pourquoi un système détestable en soi, celui de l'élection des juges, s'est généralisé en Amérique et ne se prête que lentement à des atténuations. C'était sans doute, dans les circonstances données, « le moindre mal ».

Il y a donc là un calcul politique instinctif qui agit dans le même sens que le goût du sport et les habitudes du joueur. On mesure aisément la vigueur et l'élasticité du ressort qui prend son point d'appui sur ces dispositions et ces combinaisons si exceptionnelles, et l'on voit sans peine pourquoi, d'une seule détente, les institutions ont été portées jusqu'au radicalisme extrême, sans que l'Américain soit en son fond un radical. Le mouvement centrifuge que ce ressort imprime ne rencontrait pas aux États-Unis les deux forces centripètes, en quelque sorte, que nous venons de montrer à l'œuvre en Europe, et qui expliquent la consistance et le poids qu'y ont acquis les pouvoirs publics : préoccupation de la sécurité nationale et préoccupation du bon ordre intérieur.

Résumons-nous : déjà, du fait que l'égalité est ici donnée et non conquise, qu'elle est le sujet d'une possession paisible, non d'une occupation contestée, qu'elle est un fait naturel et non un principe de justice sociale, le gouvernement ne pouvait pas tirer du devoir de la protéger les raisons d'ingérence qu'il y trouve en Europe. L'esprit de jeu et de sport qui met sa marque

sur toute l'activité politique américaine a eu des effets plus positifs; il a agi comme un véritable dissolvant du gouvernement et de l'État; il a, pour se donner pleine carrière, désorganisé le système, détendu les ressorts et rétréci le champ de la puissance publique.

Je n'aurai pas de peine à montrer comment, sous l'action continue de toutes ces causes ensemble, d'abord l'organisation politique, ce qu'on pourrait appeler la structure du gouvernement et l'agencement de ses parties intégrantes, ensuite l'œuvre dévolue à l'État et ses rapports avec l'individu, ont été conçus autrement qu'en Europe. Je ne toucherai aujourd'hui que le premier point.

Une étude même très sommaire de la constitution politique laisse l'impression, non pas d'une forte articulation de parties solides, mais au contraire d'une faiblesse dans les sutures, d'une sorte d'état cartilagineux, — qu'on me passe le mot, — qui produit la rémission et la faiblesse.

Attachons-nous d'abord au gouvernement fédéral. Un premier trait caractéristique est en contradiction apparente avec la proposition qui vient d'être énoncée. Aucun des fonctionnaires fédéraux n'est électif; tous sont nommés par l'autorité supérieure, ne dépendent que d'elle et ne regardent en principe que vers elle pour leur avancement. Mais cela s'explique sans qu'on ait lieu de supposer que les constituants aient voulu organiser fortement et articuler solidement le système du gouvernement fédéral. Ils avaient, — cela est constant, — la préoccupation exactement inverse. S'ils ont laissé au pouvoir central le choix de ses agents, c'est que de là dépendait, non pas qu'il fût fort, mais qu'il *existât* en tant que pouvoir distinct. Des agents élus n'auraient pu l'être que localement; des agents élus localement auraient été dans la main des districts d'élection et aussi des États particuliers, corporations anciennes, quelques-unes glorieuses, qui avaient bien plus de cohérence, de conscience d'elle-mêmes et de prestige que n'en pouvait avoir la corporation fédérale née d'hier. Ils n'auraient obéi à l'autorité centrale qu'après avoir pris l'agrément des gouvernements provinciaux. On serait ainsi retombé sous le régime anarchique des « Articles de confédération ». Force était donc de laisser au gouvernement fédéral le libre choix de ses agents. Cette combinaison, adoptée, non pour son excellence théorique, mais à cause de l'impossibilité logique et pratique de toute solution différente, n'en a pas moins contribué à augmenter graduellement la puissance et le crédit de l'autorité nationale.

Essayons maintenant de nous représenter cette autorité en action. Il faut d'abord considérer de près le nombre, l'origine, le domaine et le degré d'activité des différents départements ministériels. Il n'y a que quatre ministères qui soient aussi anciens que l'Union, le *State Department*, c'est-à-dire le ministère des affaires étrangères, le Trésor, dont la Poste se détachera en 1829, la guerre, qui dès 1798 se dédoublera en guerre et marine, enfin la justice. L'Intérieur paraît en 1849 pour réunir et consolider un certain nombre de services déjà existants. L'Agriculture date seulement de 1889, et le département du Travail est aussi de création toute récente. De ces départements, les deux derniers sont uniquement des offices d'information qui s'appliquent à centraliser et à publier des renseignements utiles qu'ils recueillent par leurs agents ou que les boards locaux leur fournissent de plein gré : ils ne disposent d'aucun pouvoir de commander et de contraindre (1). Dans le département de l'Intérieur, rien qui ressemble à cette direction de l'administration départementale et communale, qui est l'âme de ce ministère en France. Point de police, point d'assistance publique, point de prisons : tout cela est l'affaire des États particuliers. Le principal service du département de l'Intérieur, la surintendance de l'éducation, a le même caractère que les départements de l'Agriculture et du Travail; elle recueille des témoignages et des chiffres, rédige des tableaux statistiques; c'est un organe de publicité, de communication entre les départements d'Instruction publique des différents États : elle n'a autorité pour leur rien prescrire. Les autres services de l'Intérieur sont : l'office du *recensement decennal*, simple bureau de démographie, l'office pour la conservation des documents publics, l'office pour les brevets d'invention, l'office pour les chemins de fer, où l'on contrôle simplement les comptes des lignes subventionnées. La publication et la promulgation des lois relèvent d'un autre ministère, le *State Department* (2). Jusqu'ici nous n'avons rencontré aucun pouvoir administratif. Quelque chose commence à en paraître dans les bureaux des affaires indiennes, des terres publiques et des pensions, bien que, là encore, le ministère ait plutôt à exécuter les dispositions d'une législation minutieuse qu'à prendre librement des décisions selon sa sagesse.

On remarquera l'absence d'un département du Commerce et d'un département des Travaux publics. Du second, on s'explique aisément qu'il n'ait pu être question. L'incompétence fédérale en cette matière fut considérée comme absolue jusqu'à Madison. Un peu plus tard, le Congrès se risqua à octroyer quelques subventions, notamment pour les chemins de fer, mais discrètement et par l'entremise des États. C'est en 1862 seulement que les libéralités ont été accordées directe-

(1) Une loi récente (3 mars 1891) a cependant conféré au secrétaire d'État de l'agriculture un droit d'inspection sur le bétail et les viandes exportées, soit à l'étranger, soit d'un État dans l'autre; le contrôle s'étend aux abattoirs ou saleries *qui ont déclaré travailler pour l'extérieur;* les autres établissements lui échappent.

(2) *Un. St. revis. stat.*, 204.

ment aux compagnies bénéficiaires. Jusqu'à ces derniers temps, d'ailleurs, le pouvoir fédéral intervenait comme un banquier ou un commanditaire qui fait ses conditions, nullement en vertu d'un pouvoir administratif ou de police. La première intervention portant ce dernier caractère date de la création de l'*Interstate Commerce Commission*, qui exerce une surveillance sur les compagnies et sur leurs rapports avec le public, et tranche arbitralement, sauf recours à la justice ordinaire, les questions que ces rapports soulèvent.

Remarquons également l'absence d'un département des Cultes. L'État se désintéresse, au moins en apparence, de la plus haute des préoccupations humaines. Et le motif principal de cette abstention est d'ordre économique. Recrutées incessamment par des membres de toutes les communions religieuses connues, les colonies eussent été mal avisées de gêner ou de rebuter, dans l'intérêt d'une seule croyance, la masse disparate des arrivants qui venaient grossir le personnel d'exploitation. Elles démêlèrent très vite que le plus sage était d'accueillir et de laisser libres tous les cultes, sans en favoriser ni doter aucun.

Restent les quatre départements originels. L'attorney général, qui est préposé à la justice, n'est nullement la tête d'une administration et le chef du personnel judiciaire. Les nécessités politiques décident des nominations indépendamment de lui. Son principal office est de donner son avis au président dans les questions juridiques importantes et de mettre en branle l'action publique, ou de représenter les États-Unis dans les procès où ils sont partie. Le Trésor a les attributions ordinaires d'un ministre des finances, avec cette particularité que, puisant la totalité de ses ressources dans l'impôt indirect et la plus grosse partie dans les droits de douane, il n'a pas l'occasion d'employer, autant qu'en Europe, les procédés indiscrets et inquisitoriaux qui accompagnent plus ou moins la perception des impôts directs. Le citoyen américain n'a presque jamais affaire à lui ni à ses agents. Le *State Department*, le plus et, — à vrai dire, — le seul considérable des quatre, est loin de déployer l'activité et d'encourir les hautes responsabilités des départements européens similaires (1). Les rapports internationaux sont relativement pauvres et de petite conséquence. Les États-Unis sont rarement sur le chemin des grandes puissances et n'ont point d'occasions fréquentes de conflit avec elles. La diplomatie n'a presque point d'affaires et peu d'affaires graves. Elle en a si peu qu'elle s'en crée parfois de toutes pièces dans un intérêt électoral et qu'elle y fait ostentation d'arrogance et de sans-gêne, sachant que sanctions et représailles ne sont guère à craindre. On se rappelle la conduite du gouvernement américain à l'égard de lord Sackville et à l'occasion du traité conclu par M. Chamberlain (1). Par la même raison, pas d'établissement militaire. Les armées de terre et de mer sont réduites à de simples cadres. Les deux services, qui épuisent chez nous le tiers au moins du budget général, n'en forment ici qu'un mince chapitre. Voilà encore une *deminutio capitis*. Ce n'est que tout récemment qu'on s'est avisé que New-York et Baltimore sont à six ou huit jours des arsenaux anglais et à la merci d'un bombardement. On a commandé quelques vaisseaux et parlé de fortifier les côtes.

Une tâche si réduite en volume et en importance, un office où ce qu'il y a de grand et d'émouvant dans la vie publique tient si peu de place, ne sont pas faits pour intéresser les ambitions qui visent haut ni pour tenter les hommes les plus capables (2). Ils ont mieux à faire. Les entreprises privées leur ouvrent des sources d'intérêt et des voies d'enrichissement qui les attirent hors de la politique. Ce qu'ils ont délaissé, des intrigants, nullités remuantes et peu scrupuleuses, le recueillent et s'en font un moyen de fortune aux dépens de la bourse du public. Ce sont les politiciens. Tel un théâtre où le départ des premiers sujets, avantageusement engagés ailleurs, livre la scène aux doublures. Une partie de la déconsidération des politiciens se communique à l'État et discrédite son intervention, laquelle, par leur faute, agit presque partout comme une cause de désordre. A ce propos, on peut s'étonner du degré de tolérance de la société américaine pour des fraudes scandaleuses, des vols connus, pour les concussions avouées des hommes publics. Nous ne supporterions pas un seul jour de pareils abus. L'Américain s'y résigne des années durant, comme on l'a vu à New-York sous l'administration de Tweed. L'explication est toute simple. L'homme honnête et actif est autrement et fructueusement occupé; il ne peut prélever aucune partie de son temps, même pour un travail de contrôle : son temps vaut plus que l'économie que ce contrôle lui ferait faire. Tel un négociant célibataire, qui maintient l'ordre le plus parfait dans ses bureaux et sa comptabilité, prend son parti de beaucoup de coulage et de gaspillage dans sa maison, afin de n'être distrait à aucun degré de ses

(1) Il ne faut pas juger sur [illegible] voyons faire à M. Blaine. Un ministre des affaires étrangères capable et entreprenant peut, même aux États-Unis, se proposer un but et [illegible] pour l'atteindre. Cela dépend de lui. Mais ces [illegible] ne s'imposent pas à l'[illegible] d'État; c'est lui qui se les donne.

(1) La possibilité d'une [illegible] a été mentionnée dans le débat sur le bill Mac Kinley et sur le statut qui confère au président un pouvoir discrétionnaire de représailles.

(2) Rien n'a plus frappé M. Bryce que le peu de place que tient la politique dans les préoccupations des Américains de la classe riche. Pendant un tour de quatre mois, en 1881, il eut occasion de fréquenter des hommes de toutes les conditions et de toutes les parties du pays; or, même dans les villes de l'Est, il ne lui arriva jamais d'entendre des Américains discuter sur des questions politiques, excepté quand un Européen avait mis le sujet sur le tapis (III, p. 57).

spéculations, qui lui rapportent bien au delà de ses pertes domestiques. Les innombrables probabilités de lucre qui s'offrent de toutes parts en Amérique à l'activité humaine, et le prodigieux entraînement qui précipite les meilleurs éléments de la société dans les voies économiques, voilà la cause maîtresse de la détestable et coûteuse administration qui nous surprend et la clef de ce paradoxe : des hommes d'argent, très *positifs*, se laissant voler sur une grande échelle. S'ils se laissent voler, c'est précisément parce qu'ils sont *positifs* et qu'ils calculent au juste les inconvénients et les avantages en présence. La balance changera, et un personnel plus recommandable sera restitué à la politique, à mesure que les sujets d'activité fructueuse et les chances de gain facile diminueront de nombre. Quant à nos vieilles sociétés, moins riches que celle-ci en capitaux libres qui invitent la main de l'homme et récompensent largement ses efforts, elles n'ont aucune raison de n'avoir pas l'œil sur leurs dépenses de maison, et c'est pourquoi elles cherchent et trouvent en général de meilleurs intendants.

*
* *

Ainsi, à ne considérer que l'étendue de sa tâche et la qualité du personnel politique, l'État fédéral joue en Amérique un assez pauvre personnage. Il fera moins de figure encore si nous essayons de nous représenter la manière dont les pouvoirs ont été organisés par la Constitution.

On vient de montrer que, dans la plupart des pays d'Europe, il y avait un intérêt vital à faciliter la mobilisation rapide et le maniement vigoureux des forces nationales. Or cela suppose un système fortement articulé et judicieusement échelonné d'autorités et d'agences, avec pouvoirs de direction et de contrainte de la plus haute sur les autres, en sorte que, par des canaux indéfiniment ramifiés, l'impulsion donnée du centre se communique aux individus et soulève, s'il en est besoin, toute la masse du peuple. Voilà bien la substance de la Constitution de l'an VIII, qui est restée la base de notre organisation. D'autre part, cette impulsion donnée du centre doit être unique pour être forte. C'est pour cette raison qu'au début des temps modernes la plupart des nations de l'Europe ont tendu à se constituer en monarchies compactes et absolues. Celles qui n'ont pas pris cette forme ont péri ou ont cruellement souffert : témoin la Pologne partagée, l'Italie asservie, l'Allemagne devenue le champ de bataille que foulaient les armées de tout le continent.

Lorsque la conscience nationale est devenue plus consistante, la monarchie absolue n'a plus suffi pour assurer l'accord désormais nécessaire, l'union en une seule volonté, de la royauté héréditaire et de l'esprit public. Le régime représentatif a été organisé ou adapté pour la remplacer à cette fin. Le but, aujourd'hui atteint, vers lequel l'institution a constamment tendu, est de combiner l'unité, la liberté et la vigueur du pouvoir avec le règne de l'opinion. Sa forme dernière la plus parfaite, le régime parlementaire anglais, nous présente un gouvernement extraordinairement concentré, le gouvernement de quelques hommes ou d'un homme, chefs de la Chambre populaire et, sous son nom, administrateurs et législateurs aussi absolus que des rois, sujets toutefois à une mort politique instantanée par manque d'air, pouvant tout, tant que la nation est avec eux, et rien sans elle. Le principal avantage de la pluralité des pouvoirs, — un roi et deux Chambres, — est moins de tempérer l'action du plus fort que d'ouvrir à propos des conflits dans les questions où il importe de bien savoir ce que le peuple veut. Le peuple trouve là l'occasion de dire le dernier mot, et, en général, tout a été ménagé pour que ce dernier mot soit dit promptement et que l'unité de direction, interrompue par le conflit, soit rétablie sans retard. Cela s'obtient, soit par la retraite des ministres, après une mise en minorité, soit par la dissolution et de nouvelles élections où la volonté nationale s'exprime sans équivoque. En somme, la balance des pouvoirs, qu'on représente volontiers comme le trait spécifique du régime parlementaire, n'en est qu'un élément secondaire et un résultat transitoire. L'intensité du pouvoir, l'autorité, la fermeté et la sûreté de main du gouvernement, effets du crédit et de la confiance qu'il tire de son accord manifeste avec tout le peuple, voilà le but et le couronnement de l'institution.

De ce régime, les États-Unis présentent en quelque sorte le contre-pied. Abrités derrière l'Atlantique, seuls ou presque seuls sur leur moitié de continent, l'unité et l'intensité du pouvoir ne sont pas pour eux une condition essentielle de sécurité. D'un pouvoir fort, les Américains voient surtout le péril, le besoin qu'il ressentirait de se prouver à lui-même sa force et son utilité en réglant, empêchant, protégeant sans en être prié. Ils redoutent jusqu'à ses bonnes intentions, jusqu'à son goût de la correction et de l'ordre; ils en craignent l'incommodité pour l'individu, pour la libre et aventureuse activité d'un chacun, instrument de tout progrès sur ce territoire vierge. Aussi nulle part n'a-t-on pris plus de peine pour détruire l'unité et l'effet de masse du pouvoir. On l'a sectionné selon tous les plans possibles; on l'a morcelé en fragments d'une cassure nette, qui ne gardent entre eux aucun point d'adhérence; on a organisé délibérément l'incohérence et l'anarchie au sein de l'autorité.

*
* *

Considérons d'abord le sectionnement vertical des pouvoirs, en commençant par les plus élevés. Au niveau des autorités fédérales, la Constitution a nettement distingué le législatif, l'exécutif et le judiciaire, et pourvu chacun d'un organe à part. C'est aussi la

règle ailleurs. Mais sur le continent on a eu soin de réserver à un seul pouvoir l'ample dotation de prestige que confère le suffrage populaire direct.

Si deux ou plusieurs pouvoirs recevaient sans entremise leur investiture de la nation, ils auraient le sentiment qu'ils se valent : aucun n'aurait de raison de céder à l'autre. Ils se contre-carreraient sans fin, à moins que le plus fort et le plus habile, encouragé par le juste instinct des masses, qui finissent toujours par sentir qu'un gouvernement efficace est, en Europe, une nécessité vitale, n'usât de violence envers ses rivaux et ne restaurât l'unité à son profit, avec l'assentiment public. C'est ce qui s'est passé, en France, après 1848. — Aussi nulle part, sur le continent, le dépositaire suprême du pouvoir exécutif n'est élu par le peuple ; il est partout héréditaire, ou au choix d'un Congrès. Cela répond à sa position politique, effectivement subordonnée, bien que la première en dignité apparente. Les membres de la Chambre haute sont le plus souvent héréditaires ou nommés à vie. Ils forment à eux seuls une classe à part. S'ils sont élus, c'est par des censitaires ou parmi des censitaires, en sorte qu'ils ne représentent du peuple qu'une seule classe ; ou bien ils sont choisis au second, troisième ou quatrième degré, et nul ne peut être sûr que le courant de l'esprit public, rompu et troublé par tant d'écluses, ait, après la dernière retenue, la même vitesse et la même direction qu'au départ. Ainsi la présomption est, en tout cas, contre eux, lorsqu'ils se trouvent en désaccord avec la Chambre directement élue. Enfin, lorsqu'au degré inférieur l'élection est au suffrage universel, la Constitution a, de propos délibéré, établi une proportion tant soit peu inexacte entre le nombre final des sénateurs à élire et celui des électeurs primaires. Tout, en un mot, sur le continent, a été réglé de manière à procurer ou à conserver aux Chambres hautes le mérite négatif de n'être pas une représentation directe et indubitable, pleine et adéquate, chaude et animée de la nation. Elles incorporent un prestige immémorial, une tradition respectée, ou bien des intérêts collégiaux et de classe qui, pour être de grand prix, sont très loin de pouvoir balancer les désirs pressants, les volontés arrogantes, les intérêts généraux incorporés ailleurs. Ou leur moteur manque d'énergie, ou leur base manque d'étendue. Ce sont comme des masses sans spontanéité et sans vitesse acquise, qui agissent surtout par inertie. Elles peuvent se mettre sur le chemin, se faire traîner, alourdir en son allure le pouvoir prépondérant qui reçoit l'impulsion toute vive de la volonté populaire. Elles ne peuvent pas l'arrêter net par une impulsion en sens contraire, encore moins le faire décliner dans un sens différent. Elles sont comparables au lest entassé à fond de cale : il ralentit la barque sans changer la direction qu'impriment et le gouvernail et la voile enflée par le vent.

La Constitution des États-Unis n'a pas établi cette inégalité foncière entre les pouvoirs ; c'est qu'on n'a pas jugé nécessaire d'assurer le fléchissement final du fléau de la balance vers l'un d'eux. Elle a consacré, au contraire, leur égalité et ménagé entre eux un état durable d'équilibre. Le président est élu par le peuple, sans intervention du Congrès ou des législatures ; il l'est au second degré ; mais cette élection médiate est devenue en fait une élection directe. Le président représente donc la nation ; il représente aussi la majorité des États. C'est l'effet évident du vote en bloc (*general ticket*) dans chaque État pour les électeurs présidentiels. Des deux corps qui composent le Congrès, un seul émane directement du suffrage populaire. Mais l'autre, le Sénat, reçoit une investiture qui est, en un sens, tout aussi nationale ; le pays se reconnaît en lui autrement, mais avec un sentiment aussi sûr et aussi plein que dans la Chambre des représentants. Le Sénat ne représente pas moins, en substance, que de hautes parties contractantes, des souverainetés distinctes associées pour la défense et le progrès communs ; il reçoit son mandat de législatures élues où se sont ralliés et ont pris conscience les intérêts généraux de chaque État. C'est plus qu'il ne faut pour balancer le prestige du pur nombre. Les citoyens de la majorité des États, d'abord des plus petits et des moins peuplés, puis de ceux qui se sentent en minorité éventuelle sur une question vitale, le considèrent comme leur sauvegarde contre le despotisme du reste. Il est animé, soutenu, accrédité de toute la force de leur esprit public. Si son autorité n'est pas de même nature que celle de la Chambre, elle a donc ce qu'il faut pour être au moins équivalente.

Tirons brièvement les conséquences.

Le Sénat et, comme lui, le président, s'il survient un conflit entre eux ou avec la Chambre, sont très loin de supposer qu'ils aient mission de résister seulement pour la forme ou pour un temps ; ils ont conscience de leur pouvoir et de leur devoir de résister à fond. Ils se savent qualifiés ; ils se sentent soutenus ; ils ont le titre légal et la force morale. A aucun des deux, la Constitution n'insinue, par le caractère même de leur origine, que leur opposition doit être essentiellement une démonstration, une main posée sur le bras, un appel à la réflexion, et que cette démonstration ne doit pas être prolongée, afin qu'après un laps de temps raisonnable, l'unité et l'intensité du pouvoir se retrouvent dans leur plénitude et se mettent au service d'une solution réfléchie. Ils n'ont pas de raison constitutionnellement suggérée de ne pas rester indéfiniment en dissidence et en balance.

Même contraste si, après l'organisation, nous examinons le jeu et les rapports mutuels des pouvoirs. En Angleterre, la Couronne ne conserve que l'ombre de sa

prérogative; toute la substance en a passé aux ministres qui sont les chefs du parti en majorité dans la Chambre populaire. Celle-ci se reconnaît en eux, comme le pays se retrouve en elle. C'est en leur obéissant qu'elle remplit son rôle de Chambre gouvernante. En leurs personnes le législatif et l'exécutif se fondent et forment le cabinet, c'est-à-dire le comité politique dirigeant, qui est préposé tout ensemble à la législation et au gouvernement; de sorte que les deux pouvoirs, à peine divisés, se rejoignent et que l'unité de commandement se reconstitue. Les ministres sont les inspirateurs de tous les statuts importants; aucune mesure considérable ne passe que sur leur initiative. Ils ont recueilli, ils exercent, à titre préventif, le *veto* que la Couronne a laissé prescrire par cent quatre-vingts ans de non-usage. Ils dressent le budget. Les Anglais ont compris que le budget est essentiellement un acte exécutif, un moyen de gouvernement. La Chambre des communes s'est fait une règle de n'en retrancher et de n'y ajouter aucune dépense. La Chambre des lords a laissé se perdre son droit de le modifier. Le Cabinet en dispose, comme il dispose des lois. En France, à des conditions substantiellement pareilles, s'ajoute une clause qui parfait et couronne le système. Défense est faite à l'autorité judiciaire de contester la loi et d'entraver l'action administrative. Elle est tenue à distance et en respect. Par son pouvoir général de dessaisissement, par le for privilégié des administrateurs, le gouvernement est en mesure de lever avec aisance tout obstacle que les juges ordinaires opposeraient à sa volonté. L'action politique ne rencontre devant elle qu'une surface nivelée, où elle se déploie librement.

La même recherche de l'unité se poursuit jusque dans la composition interne du cabinet. En Europe, nous concevons le gouvernement comme une seule personne collective présidant selon un même esprit à la direction des affaires politiques et des services administratifs. La règle est que les ministres appartiennent au même parti; la coutume, qu'ils soient choisis par le chef du parti; la présomption, qu'il y ait entre eux communauté de vues; la conséquence, qu'ils soient solidaires et qu'ensemble ils entrent au pouvoir et en sortent. Cette sortie a lieu dans le cas où les ministres cessent d'être d'accord avec la majorité de la Chambre élective. Le cas est rare, puisque la Chambre a créé le ministère de sa substance en quelque sorte et qu'il commence par être l'expression la plus fidèle de l'esprit parlementaire. Toutefois, le conflit n'est nulle part absolument évitable. Les constitutions européennes, après en avoir, comme on l'a vu, diminué les occasions, ont pourvu à ce qu'il ne durât point. Par le double mécanisme que l'on connaît, obligation pour les ministres de se retirer sur un vote contraire, droit pour les ministres de dissoudre la Chambre et d'en appeler au pays, ils ont ménagé par deux voies un prompt retour à la souveraineté d'une volonté unique, en accord déclaré avec les tendances générales ou le vœu spécial de la nation.

L'esprit de la Constitution fédérale est en contradiction directe avec cet ingénieux système. Ses fins sont autres. Loin qu'on ait cherché à fondre les grands pouvoirs fédéraux, afin d'unifier et de fortifier l'action politique, ils ont été tenus irrémédiablement séparés. Tous sont faibles et n'ont de force que pour se faire échec. Les ministres ne font pas partie des Chambres et n'y ont pas entrée. On légifère sans eux; on règle hors de leur présence les dépenses de l'État et les voies et moyens pour y faire face. Les deux Chambres ont part égale à cette besogne; car le droit d'amendement du Sénat, en matière budgétaire, est pratiqué de manière à ôter toute valeur sérieuse au droit de priorité de la Chambre. Ainsi l'exécutif n'a pas les moyens de se procurer les lois et les ressources dont il a besoin pour remplir sa mission; il n'a qu'un *veto* imparfait pour s'opposer aux lois qu'il estime mauvaises et aux impôts qu'il juge ruineux. Le législatif est éventuellement divisé contre lui-même, et il n'y a pas de raison pour que l'une des deux moitiés plie devant l'autre. D'autre part, il n'a pas les moyens de surveiller et d'assurer l'accomplissement des statuts qu'il a votés. Enfin, exécutif et législatif sont exposés à voir annuler virtuellement, par le pouvoir judiciaire, les lois et les actes de gouvernement qu'ils estiment sages et de bonne politique. Comme il n'y a pas de nécessité de tenir la nation en main, prête pour une prompte action d'ensemble, il n'y a pas de contrepoids à la préoccupation de ne laisser se constituer aucune force capable de contraindre et de gêner l'individu. On n'a donc pas vu d'inconvénient, et il semble qu'on ait pris plaisir, à organiser si mollement, à doter si pauvrement les autorités, qu'elles sont incapables d'aller seules jusqu'au bout de leur tâche et qu'elles ont toutes les chances de rester en deçà; car chacune a besoin, pour s'acquitter de son office, du concours des autres, et celles-ci, le plus souvent, ne l'aideront pas ou la contrarieront au lieu de l'aider. On ne saurait constituer avec plus d'art ce que j'appellerais des puissances négatives, destinées à s'annuler l'une par l'autre et à engendrer le conflit perpétuel. C'est ainsi que, dans une usine, l'existence de plusieurs moteurs indépendants, appliqués à une même série d'opérations, risque de produire la marche en sens contraire des rouages et l'arrêt répété de toute la machine.

A-t-on, du moins, pourvu à ce que cet arrêt fût court? Nullement. Les perspectives ordinaires ou prochaines de la politique américaine ne comprennent pas d'éventualités propres à faire un péril sérieux d'un conflit prolongé; on ne s'est donc point inquiété d'en assurer la prompte résolution. Ni les Chambres ne peuvent obliger les ministres à se démettre, ni le ministère ne peut dissoudre la Chambre, ni le président ne peut en

appeler à la nation pour qu'elle juge entre eux. Force leur est à tous de rester en arrêt les uns en face des autres, d'attendre la fin de leur terme électoral, sous les regards du peuple souverain qui sait sans doute ce qu'il veut, qui ne demanderait qu'à le dire, et que nul n'a le droit d'interroger. La Constitution fait de lui, — et il demeure, — le témoin patient d'une obstruction, d'une sorte de suspension du gouvernement qu'il pourrait faire cesser d'un signe. Il a été dit : « La maison divisée contre elle-même périra. » Cela n'est vrai politiquement qu'en Europe. En Amérique, la maison divisée contre elle-même ne périt pas, et la liberté fleurit. Chaque citoyen déploie son activité sans avoir rien à craindre d'un pouvoir trop fort; tous les pouvoirs sont faibles, incertains de leurs droits, gênés dans leur mouvement. La nation le cède ici à l'individu, parce qu'elle le peut sans y trop perdre et que le libre entrain, les coudées franches d'un chacun sont réputés le plus grand des intérêts de l'Etat.

*
* *

Les constitutions des États particuliers ont réglé l'origine de leurs différents pouvoirs avec aussi peu de souci de l'unité d'action et selon le même système de division sans rapprochement ménagé, d'oscillation sans arrêt prévu. Il faut négliger ici les dispositions exceptionnelles de certains États et s'attacher au régime le plus général. Les attributions des Chambres, leurs rapports avec l'Exécutif, et notamment la règle qui exclut les ministres des Chambres, sont à peu près les mêmes partout et rappellent de très près les dispositions de la Constitution fédérale. Deux caractères seulement sont à noter, qui aggravent l'effet de la division des pouvoirs. Le premier trait, qui découvre l'esprit du système, c'est que tous les grands pouvoirs sont directement élus par le peuple. C'est naturellement le cas de la Chambre basse; c'est aussi celui de la Chambre haute, du gouverneur, des juges de la Cour supérieure. Ainsi, Législatif, Exécutif, Judiciaire ont les mêmes commettants, tous ont un titre pareil et la même autorité morale. Ils montent *de fond*, pour ainsi dire, et prennent leur point d'appui sur la nation, sans rien se devoir l'un à l'autre. Ils ne relèvent que de leurs électeurs. Aucun n'est dans le cas des autorités européennes similaires, qui trouvent dans leur origine, dans la distance plus ou moins grande qui les sépare du peuple un avertissement que c'est à elles de faire des concessions ou d'en obtenir. Ils sont constitutionnellement dans une condition d'équipollence, qui doit tendre à tenir le conflit, s'il s'en produit un, indéfiniment ouvert. A la vérité, les grandes dissidences ont chance d'être rares entre un Exécutif et deux Chambres investies par les mêmes électeurs; mais les petites dissidences peuvent être fréquentes et risquent de ne pas se résoudre aisément.

Le second trait concerne l'organisation intérieure de l'Exécutif. Que les ministres soient exclus des Chambres, que les lois et le budget se votent hors de leur présence, cela n'a rien qui doive étonner; c'est ce qui se rencontrait déjà dans la Constitution fédérale. Mais voici où l'écart commence. Tandis que les ministres fédéraux sont tous nommés par le président, qui concerte naturellement ses choix, les ministres des États sont élus individuellement par le peuple. C'est le cas du lieutenant-gouverneur, du secrétaire d'État, du trésorier, du contrôleur des finances, de l'attorney général, du surintendant de l'instruction publique, etc... Il n'y a presque point d'exception. Le gouverneur n'est pas leur chef, comme le président l'est de son cabinet; il n'a pas un autre titre qu'eux, il est leur pareil et leur égal.

Je viens de dire qu'en Europe nous considérons le gouvernement comme une seule personne collective qui préside, dans un esprit nettement défini, à la direction des affaires politiques et des services administratifs. En Amérique, l'Exécutif fédéral a été organisé selon ce même principe d'unité. Au contraire, dans les États particuliers, où il n'y a pas d'affaires politiques graves, les ministres ne sont littéralement que des chefs de service, et l'harmonie de vues entre eux paraît moins nécessaire que l'aptitude de chacun à sa tâche et son accord avec les vœux de la majorité. Chaque ministre, élu directement dans tout l'État, ne relève que de ses électeurs. Il peut ne pas connaître ses collègues, ni le gouverneur de l'État, ne pas être de la même couleur politique, s'il a été nommé à une autre époque. Il reste en charge tout son terme, sans s'inquiéter de ce que font ou deviennent les autres. Il ne délibère pas avec eux, ne concerte pas ses actes avec les leurs. Chacun tire de son côté, quand il ne tire pas à soi. L'unité vigoureuse du gouvernement était, chez nous, si indispensable, qu'elle s'est étendue abusivement à tous les services administratifs. On a fait de l'administration, non sans raison, mais sans mesure, un tout indivisible. On a fait d'elle, sans raison comme sans prudence, un instrument politique redoutable. Ici, c'est l'excès opposé. Le gouvernement s'est absorbé dans l'administration, et, dans l'administration, chaque service a formé une petite organisation distincte, spéciale, autonome, qui suit sa voie sans se préoccuper de ses voisines. En règle générale, cette division des services nuit à l'efficacité, à la rapidité de l'action; elle rend impossible cette économie de temps, de force et d'argent qui résulte d'opérations combinées. Mais, ici, ces inconvénients sont de peu de conséquence, parce que les chefs des départements ministériels n'ont presque pas d'affaires et que leur mission est moins d'agir que de regarder et de s'enquérir. — Ce point sera éclairci par la suite. — L'avantage du système est que les citoyens ont moins à craindre que les dépositaires de l'autorité ne s'entendent pour peser sur eux d'un seul poids. Car il n'y a entre les différentes auto-

rités, ni communication, ni coïncidence et concert de mouvements par l'unité d'une impulsion reçue du centre et d'en haut.

Aux yeux d'un Français, ce régime serait la destruction de l'État conçu comme le conservateur et le moteur de toute la société politique, et la France a eu occasion d'en éprouver l'effet sous sa Constitution de 1791, qui cependant ne livrait à l'élection que les fonctions administratives inférieures. L'État avait péri, comme il périra toutes les fois qu'on fera reposer trop largement l'administration sur une base élective; et il en résultait un désordre, un malaise, une anxiété insupportables. Aux États-Unis, le même système a en substance le même effet, qui est d'énerver l'État; mais rien d'essentiel n'est compromis par cette défaillance; la sécurité nationale n'en est pas atteinte, parce qu'elle a d'autres garanties; la vie nationale n'en garde pas moins toute son intensité, parce qu'elle s'alimente à d'autres sources.

*
* *

Il resterait, pour épuiser le sujet, à considérer le sectionnement horizontal du pouvoir. Autorités fédérales, gouvernements et justices d'État, administrations de comtés et de *townships* ont entre eux des rapports de droit et de fait dont on ne rencontre les pareils en nul autre pays. C'est toute une riche matière qui veut, pour être convenablement traitée, plus de temps et d'attention que je n'en puis décemment solliciter du lecteur, après l'ample crédit que je me suis ouvert à ses dépens. J'y reviendrai peut-être un jour, et je ferai voir aisément que, là aussi, la constitution politique des États-Unis se présente avec des caractères spécifiques qui la constituent en un type à part, irréductible à nos mesures, et rebelle à toute imitation directe. Cette conclusion, bien que négative, n'en contient pas moins un enseignement de quelque prix.

E. Boutmy.

L'IMITATION

J'ai lu le livre de M. Tarde (1) au bord de la mer, et c'est là en effet qu'il faut le lire, rien ne ressemblant mieux à la vie sociale telle qu'il l'expose que le mouvement des flots. Dans les couches supérieures de l'atmosphère, tout à coup, on ne sait comment, une poussée d'air se produit, et aussitôt, sur l'étendue liquide, une vague apparaît. Cette vague en crée une autre, toute semblable, cette autre une autre encore, et ainsi de suite jusqu'au prochain rivage, avec une régularité mathématique, — à moins de rencontre, celle d'un courant contraire qui l'emporte s'il est le plus fort après un conflit, ou d'un courant convergent qui renforce le premier et en double la vitesse et la puissance. De même, au milieu de cette mer vivante qui est l'humanité, un jour, une découverte industrielle, scientifique, politique ou morale descend des hauteurs encore mal connues de l'invention, et bientôt tous les esprits se courbent devant elle et la propagent en la reproduisant. Là aussi, comme pour les ondes passives, il y a des conflits produits par l'antagonisme de deux impulsions opposées, des tempêtes qui sont les révolutions, des bourrasques rapides qui sont les modes, des accalmies qui sont les habitudes, un flux qui est le progrès et un reflux qui est la décadence; mais, ici comme là, tout est soumis à des lois fatales dont la promulgation sera l'honneur de la sociologie moderne en l'élevant au rang de science.

C'est du moins ce qu'a essayé de démontrer M. Tarde. Nous ne le suivrons pas dans le détail de son livre et ne chercherons même pas à le résumer, tant est riche et complexe le développement de ses aperçus. Je connais peu d'ouvrages aussi suggestifs que celui-ci, mais il fait payer cher ses enseignements. La pensée de M. Tarde est abrupte, rocailleuse, malaisée. Ce n'est pas une montagne arrangée confortablement pour les excursionnistes non entraînés, avec des lacets, des rampes de sûreté, des bancs pour souffler; mais un pic sévère couvert de forêts noires, où l'on ne reconnaît la direction qu'à la raideur de la pente, coupé de précipices vertigineux, encombré de pierres qui s'éboulent sous le pied tremblant. Bien des gens préféreront rester en bas. Pour ma part, je ne me risquerai pas à refaire le chemin pour le décrire aux autres ou les y guider, de peur de ne pas le retrouver. Quand on est descendu du mont Blanc, on n'est pas prêt à y remonter, même pour y conduire son meilleur ami.

Je voudrais seulement, à l'usage de ceux en qui la curiosité le dispute à l'indolence, détacher du livre de M. Tarde deux ou trois points de vue bien nets pour en tirer, au risque de lui paraître peu scientifique, quelques considérations générales.

*
* *

La première impression qui saisit en méditant le sujet d'après le livre est l'humiliation; la seconde est la révolte; la troisième... mais justifions tout d'abord celle-là et celle-ci.

Pascal a dit quelque part : « La diversité est *si ample* que tous les tons de voix, tous les marchers, toussers, mouchers, éternuers sont différents. » C'est là une profonde erreur. Passe encore pour les éternuements et autres phénomènes vitaux, mais la diversité ne va pas beaucoup plus loin, et elle cesse dès qu'on franchit le domaine social. Nous avons de la peine à l'admettre, mais raisonnons.

(1) *Les Lois de l'imitation.* — Félix Alcan.

Avez-vous remarqué que tous les nègres nous paraissent se ressembler, tandis que nous nous attribuons une variété illimitée de physionomies? De même, si nous considérons l'époque où nous vivons, nous n'apercevons que différences; si, au contraire, nous étudions les époques antérieures, une civilisation éteinte, la grecque ou l'étrusque, les similitudes seules nous frappent. Vases, statues, ustensiles nous semblent identiques : mêmes enluminures, mêmes attitudes convenues (les Vénus pudiques), mêmes ornements, comme si un exemplaire unique avait donné lieu à des milliers de copies. Ainsi, nous ne reconnaissons l'uniformité produite par l'imitation que dans le passé ou dans des races éloignées et inférieures. Il est par conséquent probable que nos descendants nous jugerons comme nous jugeons nos ancêtres ou les nations étrangères, et ils auront raison. Que de poètes qui, de nos jours, se figurent avoir un cachet propre, un style personnel, ne seront plus alors que les copistes de Victor Hugo! D'où vient donc cette illusion d'originalité qui nous aveugle quand nous nous regardons? De notre orgueil. Nous la perdrions bien vite si nous réfléchissions que nous sommes les victimes d'une sorte d'hypnotisme, lequel nous fait prendre pour spontané ce qui est suggéré, et individuel ce qui est collectif.

La suggestion est en effet la condition de toute imitation, et par suite la cause de ces similitudes qui constituent la vie sociale, que nous le voulions ou non : c'est la première loi qui régit la moutonnerie humaine.

Pour s'en convaincre, il suffit de rapprocher un sujet social et un sujet hypnotique. Observez le sujet social, au moment où il entre dans le monde, un jeune homme introduit dans un salon, un nouveau dans une cour de collège. Que se passe-t-il en lui? Exactement ce qui se passe chez le sujet hypnotique au début de la magnétisation. Le sujet social s'intimide, ne sait plus se conduire, partagé qu'il est entre un besoin mystérieux de « faire comme les autres » et celui de rester lui-même; le sujet hypnotique se défend contre la tendance de plus en plus grande qui le pousse à imiter son magnétiseur, à répéter ses gestes, sa volonté, sa pensée. Chez l'un et chez l'autre, c'est un malaise analogue, traduit par des signes physiques et moraux de même nature : battement des paupières, rougeurs subites, contraction de la gorge, agitation des membres, crainte mêlée de respect. Mais un instant arrive, pour l'un comme pour l'autre, où ce malaise cesse tout à coup? Qu'est-il arrivé? Le sujet hypnotique a simplement renoncé à lutter pour obéir à son magnétiseur; le sujet social s'est résigné à suivre, c'est-à-dire à imiter l'opinion du milieu où il est plongé. Se mettre à l'aise dans une société, c'est copier ses manières, parler son jargon, *ressembler* en fait d'habits, de langage, d'idées, de logement, de religion, de morale, de politique, de goûts à tous ceux qui la composent, avec la plus parfaite docilité et le plus profond aveuglement.

J'imagine que cette remarque est de nature à plaire aux malheureux qui, en dépit de toutes les suggestions, n'ont pu se défaire de leur timidité. Cette timidité insurmontable dont ils s'affligent est la preuve la plus convaincante de leur personnalité. Rousseau n'aurait jamais écrit l'*Émile* et pris rang d'initiateur s'il avait eu à la cour la superbe assurance des nobles seigneurs qui se moquaient de lui. L'homme supérieur est gêné dans un cercle de gens vulgaires : il y passe aisément pour un sot. Sa gêne, sa sottise viennent de ses efforts infructueux pour imiter ceux qui l'entourent et se mettre à leur diapason. Que le timide se console donc et prenne une meilleure idée de son infirmité. Ceux qui n'ont jamais été embarrassés de rien, ceux qui n'ont connu aucun effroi, soit à l'entrée d'un salon, soit au seuil d'une carrière, d'une science quelconque, sont ceux précisément qui, dépourvus de tout caractère propre, incapables d'invention, sans vocation ni idée maîtresse, sont faits pour être moutons toute leur vie.

Mais revenons à notre comparaison.

Un des singuliers effets de l'hypnotisme est d'obtenir des sujets endormis une confiance qui va jusqu'à la folie et des tours de force d'obéissance qui vont jusqu'au miracle.

Dites à un hypnotisé, en lui présentant de l'eau pure, voire même de l'ammoniaque, qu'il va boire le plus délicieux nectar : il montrera une très grande satisfaction après avoir pris le breuvage insipide ou répugnant. De même, les médiums de l'humanité, prêtres, tribuns ou capitaines fascinateurs, ont fait croire à leurs sujets les erreurs les plus extravagantes, boire leurs paroles les plus extraordinaires, avaler les mensonges les plus évidents ou les vérités les moins démontrables. De là, dans le passé, les cultes monstrueux, les adorations ridicules de chats et de bœufs en Égypte, de vaches dans l'Inde, de pierres sacrées un peu partout; de là, le crédit accordé à l'astrologie, à la sorcellerie et autres diableries du moyen âge; de là, de nos jours, l'engouement pour tel homme politique, tel charlatan qui se présente comme un sauveur et n'a peut-être, pour s'emparer des foules, d'autres passes magnétiques qu'un grand geste prometteur, sa belle tenue à cheval, la réclame qui répète son nom incessamment, l'enfonce de force dans tous les cerveaux, en fait une obsession semblable à celle des fakirs répétant indéfiniment la même syllabe.

Somnambulisme que tous ces manèges, ces actes qui se croient libres, ces enthousiasmes des multitudes, ces erreurs de l'opinion, cette imitation universelle!

Ajoutez enfin, pour épuiser l'analogie, que l'hypnotisation sociale est d'autant plus facile qu'elle est plus

répétée, que le sujet, à force d'être magnétisé, devient un excellent conducteur de l'influence qu'il subit, qu'il communique l'idée ou l'habitude suggérée à tout son entourage, comme un aimant aimante par contact des morceaux de fer mis bout à bout; ajoutez que l'intensité de la vie urbaine, l'agitation des rues, la rapidité et la fréquence des spectacles, le bruit monotone et continu des voitures produisent l'effet de *passes* et amènent sans qu'on s'en doute l'état somnambulique en endormant la conscience de l'être psychique, en la liquéfiant en quelque sorte pour la jeter dans le premier moule venu ; ajoutez que, malgré nos prétentions démocratiques, nous n'avons aucune chance d'échapper au charme et aux sortilèges des magnétiseurs, que les journalistes et les écrivains ont remplacé les grands hommes du passé, que chaque jour la presse et le livre exercent leur tyrannie sur nos cerveaux par la fascination de la lettre imprimée, par la répétition d'une pensée toujours la même, et qu'ainsi, soit que nous déposions nos bulletins dans l'urne, soit que nous émettions un avis quelconque sur n'importe quoi nous ne faisons que reproduire l'idée de notre journal ou plagier notre auteur préféré; que, par conséquent, comme le disait ici même M Capus, à propos de l'exposition des peintres à Berlin, l'opinion publique n'est que l'absence de toute opinion individuelle; comptez tout ce qui s'accumule par là de copies d'un seul modèle, ce qu'une voix unique et parfois lointaine éveille d'échos, ce qu'un même foyer fait briller de reflets, et il vous semblera impossible de trouver, dans cet envahissement ondulatoire de l'imitation, un pauvre petit coin pour l'indépendance intellectuelle et morale de l'individu, et l'homme vous apparaîtra comme une fumée qui tourne à tous les vents, comme le caillou roulé par les mers, émietté bientôt en grains de sable identiques, indiscernables, retourné à la poudre avant le temps du nivellement éternel.

***

Telles sont les conséquences logiques du principe posé par la sociologie moderne : *la société, c'est l'imitation, et l'imitation est une espèce de somnambulisme.* Nous croyons avoir développé ce principe dans toute sa rigueur en recherchant les faits principaux qu'il régit et justifié ce sentiment d'humiliation que nous signalions en commençant comme la première leçon du livre de M. Tarde. Nous ne sommes pas cependant au bout de nos déceptions. Il nous restait, pour rehausser l'humanité dont nous faisons partie, des êtres privilégiés qui nous semblaient monopoliser la liberté, la dignité, l'indépendance créatrice du génie, tous les titres de noblesse qui nous étaient refusés. S'il fallait nous résigner à être de serviles imitateurs, nous pouvions du moins nous enorgueillir de nos inventeurs, comme les habitants d'une petite ville s'enorgueillissent de leur grand homme. Ces illustrations nous consolaient de notre bassesse. M. Tarde nous enlève cette dernière satisfaction. Ah! il n'est pas prêt à relever le culte des héros. L'invention n'a pour lui aucun mérite, puisqu'elle n'est que « la rencontre singulière d'imitations hétérogènes dans un cerveau ». C'est, par exemple, de l'accouplement du piston et de la roue découverts l'un et l'autre depuis longtemps, grâce à des « rencontres » du même genre, qu'est née la locomotive et tout ce qui s'en est suivi de progrès et d'inventions subséquentes.

Ici, nous l'avouons, nous commençons à nous révolter ; car, enfin, il faut bien remonter d'inventions en inventions associées couple par couple en vertu de l'imitation à une invention mère qui ne procède d'aucune autre. Il y a toujours eu un premier inventeur. M. Tarde le reconnaît; ce fut, dit-il, l'anthropoïde originel « imaginant les rudiments d'un langage et d'une religion ». Mais, à cette époque, répliquerons-nous, comment la rencontre des imitations hétérogènes pouvait-elle se produire ? De quelle autre invention cet anthropoïde s'est-il servi pour découvrir le feu, la parole et la prière, ces trois grands facteurs de la civilisation, si on ne lui attribue un pouvoir *inné* d'invention ? La science se perd ici en conjectures.

Eh bien, puisqu'il en est ainsi, nous nous permettrons de reculer le mystère un peu plus loin, jusqu'au point où jaillit la lumière qui l'éclaircit, et cela en suivant la voie où M. Tarde s'est arrêté trop tôt. L'anthropoïde, après tout, n'est lui-même qu'un anneau d'une longue chaîne. Ce qu'il a fait était déjà en principe dans un événement plus extraordinaire que l'invention sortie de son intelligence à demi animale, je veux dire la production de cette petite masse de *protoplasme* qui, plusieurs milliers de siècles auparavant, s'était formée au sein des mers à peine refroidies. La force qui devait éclater un jour sous la forme d'une pensée inventive, elle était là dans cet être informe, ce limon vivant, ou plutôt elle était entre les mains de celui qui l'a pétri et animé : elle dépend en dernière analyse de cette première invention qui fut la création du monde et de ce premier inventeur qui s'appelle Dieu.

Si l'on ne remonte jusque-là, il est impossible de comprendre le génie de l'homme, et l'on est obligé d'en faire une névrose comme M. Nisbet, ou un jeu du hasard comme M. Tarde; mais, si l'on consent à admettre cette cause intelligente, on s'explique que l'être qu'elle a suscité ait tenu d'elle certaines tendances; que, par l'effet même de sa ressemblance héréditaire avec son auteur, il soit poussé à inventer comme lui, à faire comme lui quelque chose de rien.

Pour mieux dire, l'homme a reçu deux impulsions également nécessaires à sa destinée : l'une, la plus puissante, qui le force à imiter, à reproduire ce qui a

(1) *La Folie du génie.*

été fait avant lui, a vivre d'autrui; l'autre qui le porte à varier, c'est-à-dire à produire des commencements nouveaux. Il se passe dans la société humaine ce qui se passe dans la société animale, où nous voyons apparaître, après des générations toutes semblables en apparence, des variétés que la sélection naturelle finit par transformer en espèces, grâce à une lente accumulation. L'imitation est la règle, mais cette règle souffre des infractions légères. Les êtres vivants ne sont pas des ondes sonores : leurs répétitions sont des répétitions *variées*. Nos maisons, nos vêtements, nos opinions, nos expressions de politesse se ressemblent, soit; mais, si l'on y regarde de près, on aperçoit à travers cette livrée des dessous différents, une marque propre, des variations, en un mot, qui sont les imperceptibles inventions de notre esprit.

Par conséquent, de même qu'en s'additionnant les variétés du monde animal et végétal produisent à la longue de véritables espèces, un animal et un végétal nouveau, de même les divergences de détail dans l'imitation humaine doivent en se répétant amener des innovations imprévues. Un homme supérieur, un inventeur serait donc la somme de ces variations infimes. Son originalité serait composée des tentatives qu'auraient faites ses ancêtres pendant de nombreuses générations pour sortir de l'ornière de l'imitation, et que l'hérédité aurait résumées et épanouies en lui seul comme en la fleur de sa race. « Il faut le drainage de plusieurs millions d'hommes, a dit M. Renan, pour produire un homme de génie. »

Cette hypothèse (nous ne prétendons pas émettre une théorie) est bien faite pour nous relever et atténuer l'effet décourageant des *Lois de l'imitation*. Si nous ne faisons rien qui nous place au-dessus de la foule, du moins notre désir de nous en distinguer, nos efforts pour être nous-mêmes ne sont pas perdus. Ce désir, ces efforts d'affranchissement et d'indépendance intellectuelle ou morale, nous les passons à d'autres qui, plus heureux, mais grâce à nous, les transformeront en actes : il n'y faut que le temps et l'hérédité. Ne pouvant être tous des novateurs, il nous suffira d'en préparer un par les initiatives si imperceptibles qu'elles soient de notre intelligence et de notre volonté. Nous nous résignerons plus facilement à brouter dans le cercle où nous enferme l'imitation s'il nous est permis d'y ajouter quelques pousses de liberté en tirant de temps en temps sur notre licou.

*
* *

Une dernière considération transformera notre résignation en reconnaissance. Si, en effet, on envisage l'imitation d'un point de vue supérieur à l'individu, elle apparaît sous un jour nouveau. Bien loin d'y voir une tyrannie, il faudrait plutôt y voir un bienfait.

Qu'on imagine un monde uniquement peuplé d'hommes d'invention, chacun d'eux exploitant sa découverte à son profit et vivant en quelque sorte de sa propre substance et sur son domaine, dès lors il n'y a plus d'humanité, mais seulement des unités isolées, sans lien ni sympathie, enfermées dans leur orgueil, inconnues et hostiles les unes pour les autres. Une sagesse, que nous n'hésiterons pas, en constatant ses effets, à appeler providentielle, ne l'a pas jugé bon.

Pour un inventeur, elle a voulu qu'il y eût des milliers d'imitateurs, afin que la masse, utilisant la pensée d'un seul, fût par là rendue solidaire. Mais cette sagesse prévoyante a été plus loin : elle n'a pas permis à l'inventeur lui-même de s'affranchir de la solidarité qui rapproche ceux qui l'imitent : s'ils ont besoin de lui sur un seul point, il a besoin d'eux sur tout le reste. Il imite beaucoup plus qu'il n'invente. James Watt découvre la machine à vapeur; Kant, l'impératif catégorique; Victor Hugo, le romantisme; mais, en dehors de leur création, James Watt, Kant et Victor Hugo agissent comme tout le monde. L'homme supérieur n'a donc pas le droit de s'isoler sur son piédestal. Il doit se rappeler moins ce qu'il donne que ce qu'il reçoit. Déjà, d'après ce que nous disions tout à l'heure, il est tributaire de la longue lignée d'ancêtres dont il a recueilli l'héritage intellectuel, arraché talent après talent à l'imitation ambiante, mais il est encore tributaire de ses contemporains dont le labeur sans gloire rend la sienne possible en le déchargeant des besognes vulgaires. Son dédain n'est donc qu'une ingratitude.

Combien ce dédain est ridicule, mais, hélas! fréquent, dans le domaine de la pensée! Dès qu'un homme y a conquis la première place, dès qu'il a pu mériter qu'on l'y appelât *maître*, le voilà qui se rengorge et traite de haut la foule de ses semblables. Pauvre maître! que serait-il si on le réduisait à se nourrir de son seul génie? Il est heureux pour lui que la nécessité l'oblige à descendre parfois au rang des bourgeois qu'il foule aux pieds pour manger avec eux le pain de chaque jour. Il ne pourrait subsister une heure ni, par conséquent, créer ses chefs-d'œuvre, s'il n'imitait ceux auxquels il lance l'*Odi profanum vulgus* d'Horace. Je trouve cette idée délicatement exprimée, comme tout ce qui sort de sa plume, dans un sonnet de M. Sully-Prudhomme, où il se demande ce que deviendrait le poète, si toute l'humanité ne travaillait pour lui, tandis qu'il rêve et jette au vent en des strophes ailées la semence d'une pensée nouvelle. Il le voit obligé de remplacer avec les productions spéciales de son cerveau l'office du charpentier qui a construit sa maison, du boulanger qui le nourrit, du tailleur qui l'habille, des humbles serviteurs auxquels il emprunte sans y prendre garde des imitations de tout genre conservées par eux pour son bien-être. Et il conclut qu'il a besoin de tous ces copistes, de tous ces êtres sans nom qui ne sont que des reproducteurs, mais dont la patience moutonnière est indispensable à son génie, comme la terre à l'oiseau, pour son repos et pour son essor.

Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous sommes
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes;
Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés.

Ainsi les membres les plus faibles du corps social sont les plus nécessaires par ce trésor de routine dont ils ont le dépôt, puisque les inventeurs eux-mêmes sont obligés d'y puiser à pleines mains.

Mais ce n'est pas tout : l'imitation n'est pas seulement la condition de la solidarité ; elle est aussi celle de la diffusion du progrès. Elle crée l'homogénéité du milieu, et, par là, rend plus facile la propagation des inventions. S'il est vrai que le conformisme augmente et avec lui le besoin et, par suite, la rapidité des communications, il ne faut pas s'en affliger et n'y voir que les dangers d'une monotone uniformité. Cet inconvénient est compensé par une plus grande participation de tous les êtres aux progrès réalisés par quelques-uns. Le terrain aplani par ces inventions de notre siècle, la vapeur, l'électricité, l'instruction populaire, permet aux idées nouvelles de faire plus promptement leur chemin dans le monde. Aujourd'hui, cette obscurité qui entourait et cachait pour longtemps les découvertes, il y a deux ou trois cents ans, est bientôt dissipée. Avec une hâte fiévreuse (trop grande souvent, si l'on se rappelle l'échec récent d'un médecin allemand), un progrès quelconque est transporté à toutes les extrémités de la terre civilisée, pénètre dans toutes les couches sociales et, du sommet glorieux où la presse l'élève aussitôt, rayonne jusque dans les plus pauvres demeures pour y apporter la lumière et la vie. C'est encore là un bienfait de l'imitation.

Mais, dira-t-on, l'imitation est une force aveugle, sans intelligence ni moralité, qui dissémine indifféremment les inventions nuisibles et les inventions utiles, la superstition avec la vérité, le poison avec le remède : ses rapports avec le progrès ne peuvent être qu'accidentels et intermittents.

Il n'en est rien, heureusement.

D'abord, l'imitation n'est pas aussi inintelligente qu'on pourrait le croire d'après quelques exemples limités. A mesure que le progrès s'accomplit, les courants divergents ou opposés d'initiative se multiplient. Leur diversité oblige l'individu à choisir, à se rendre compte de leur degré d'utilité ; la raison est mise en demeure de se prononcer. S'il ne fait que passer d'une imitation à une autre, d'une coutume à une mode, ce n'est pas sans délibération ni discernement : cette transition entre l'imitation qu'il abandonne et celle qu'il adopte est le court moment de sa liberté et de sa conscience ; la préférence qu'il accorde porte l'empreinte de sa personnalité.

Il faut remarquer ensuite que, dans l'ordre moral, l'imitation est soumise à une loi bienfaisante. Là aussi se produit une sélection naturelle qui donne une plus grande force de persistance et de contagion aux motifs propres à assurer la vie et le développement de l'espèce. Les passions s'imitent plus que les appétits, les sentiments plus que les passions, et, parmi eux, les sentiments nobles, comme l'admiration, la confiance, l'amour, l'espérance, la recherche de la vérité plus que le mépris, la défiance, la haine, le découragement, l'indifférence. Les hommes d'énergie, de foi et d'enthousiasme ont un prestige irrésistible : les imiter est un besoin. Un instinct de conservation et d'amélioration préside ainsi aux décisions de l'imitation pour le plus grand bien de la société. Si les sentiments inférieurs venaient à prédominer, ce serait la mort de l'humanité. Le pessimisme n'a raison que pour des époques de transition, des cas et des individus isolés. Dans un court espace de temps, l'imitation peut faire fausse route, renverser l'échelle du perfectionnement, appeler le bien mal et le mal bien; mais, aussitôt avertie de son erreur par ses suites fâcheuses, elle s'oriente et retrouve son but. Dans l'ensemble des siècles, c'est le progrès qui l'emporte.

Rien ne le démontre mieux que l'histoire des objets de l'imitation humaine. Dans les temps primitifs, l'adresse corporelle, les travaux physiques déterminent son choix ; plus tard, l'habileté à la guerre, l'éloquence à l'Assemblée; plus tard encore, l'imagination artistique, le génie scientifique, la supériorité morale. Si l'on mesure le chemin parcouru, on voit combien nous sommes loin des temps grossiers où une chasse heureuse, des vêtements de fourrure, du gibier mangé au fond d'une grotte enfumée, représentaient tout l'idéal du bonheur humain.

Il en de même des devoirs, si l'on veut bien les considérer comme des inventions individuelles et originales qui ont été répandues par l'imitation. Ces devoirs, ce n'étaient d'abord que l'hommage aux vieillards, l'hospitalité, le courage; il a fallu des siècles pour que l'imitation y ajoutât le travail, la probité, le respect du bétail, du champ et de la femme d'autrui; des siècles encore pour s'élever jusqu'aux devoirs supérieurs de la loyauté, du patriotisme et de la pitié.

En résumé, l'imitation nous paraît nécessaire à l'invention, non seulement pour la répandre, mais encore pour la moraliser. Le progrès est le résultat d'une certaine proportionnalité entre l'une et l'autre. Cet équilibre doit-il un jour être rompu par la prépondérance de l'imitation? L'humanité, cessant de fournir des inventions, fera-t-elle son repos de sa stérilité? S'établira-t-elle dans la coutume et la tradition?

Nous ne le pensons pas. Certes, quand, dans la préhistoire, la hache de silex poli fut remplacée par la hache de bronze, les contemporains du premier métallurgiste purent croire un moment avoir atteint le maximum de progrès dont leur race était susceptible. On dit : le cerveau s'épuise. Qu'en sait-on? Ne pourrait-on pas plutôt affirmer le contraire? M. Fouillet écrivait dernièrement, à la fin d'une savante étude sur de récentes expériences d'hypnotisme et de télépathie :

« Il faut admettre à la fois dans la nature des modes de forces inconnues, dans la conscience des modes de sentir inconnus. » N'y aurait-il pas dans ces phénomènes étranges, « ces modes de sentir inconnus », comme le premier germe d'une évolution mentale destinée à accroître la puissance de l'homme et à lui rendre possible de nouveaux progrès? Ces modes de sentir ne se manifestent avec intensité que dans des conditions exceptionnelles et anormales, — conditions qu'ils causent bien plus peut-être qu'ils n'en dérivent, parce que nos organes actuels ne sont pas faits pour les supporter et que nous manquons encore du sens spécialisé qui doit les régulariser; mais un jour peut venir où cette spécialisation se fera, où un être intellectuel plus parfait sortira de nous après cette douloureuse conception qui trouble nos nerfs, comme nous sommes sortis de l'anthropoïde, pour continuer notre œuvre par des inventions dont nous ne pouvons nous faire aucune idée. Ce n'est pas à l'intelligence humaine qu'a été jetée la parole : « Tu iras jusqu'ici, mais tu n'iras pas plus loin. »

L'humanité est une grande foule en marche, un troupeau, si l'on veut, mais qui est fait pour gravir. Cette foule, ce troupeau, a ses chefs, patriarches, prophètes, rois, prêtres, savants, littérateurs et philosophes. Le chef prend la tête. Il précède la masse avant de la conduire; mais celle-ci, mue bientôt par la force de l'imitation, le rattrape, se met à son pas, et par là le fait rentrer dans le rang : ainsi est fournie la première étape du progrès. Épuisé par son effort, le troupeau s'arrête, et les esprits à courte vue disent : « Il fait bon ici, nous n'irons pas plus haut; » mais cet ordre a été donné à l'homme : « Avance ou meurs. » Donc un autre chef se lève et seul continue l'ascension pénible; mais de nouveau le troupeau s'ébranle, sort de la coutume où sa fatigue l'avait fixé un moment, du pâturage qu'il a épuisé, pour aller chercher sur les sommets, à la suite de son guide, une nourriture plus riche et des sources plus fraîches. Sans doute, il en est qui s'obstinent à piétiner, qui résistent à la force de l'imitation ascendante, et alors nous avons le spectacle de ces races immobilisées dans des civilisations intermédiaires, comme celles de la Chine et de l'Inde, assez semblables aux espèces animales chez lesquelles l'hérédité n'amène plus de variations importantes, qui, comme elles, sont destinées à s'éteindre : — les Indiens d'Amérique en sont là pour ne pas avoir imité leurs voisins. Mais, quoi qu'il en soit, il restera toujours assez d'invention et assez d'imitation pour que l'ensemble de l'humanité ne s'endorme pas à mi-côte du dernier sommeil et obéisse toujours à cette attraction des hauteurs, à cette nostalgie du divin, qui est le signe de sa grandeur et comme l'appel impérieusement tendre de l'Amour qui l'a créée.

JEAN HONCEY.

CHRONIQUE MUSICALE

La musique religieuse à Saint-Gervais.

Le mouvement musical s'est retiré du théâtre; il n'est même plus dans les grands concerts; pour le suivre, il faut l'aller chercher dans les petits cénacles : à la galerie Vivienne, à la Société nationale, — partout où monte et travaille la jeune sève pour les prochains printemps. Les musiciens le sentent, et l'on dirait que la foule elle-même en a conscience. A chaque fois que M. Maurice Bouchor sort ses gentilles marionnettes, toute la critique prend les armes, bat aux champs, et l'événement musical de l'an dernier, c'est, sans doute, la messe de Bach au Conservatoire, *Lohengrin* à l'Opéra, — mais c'est aussi le *Noël* de M. Vidal, l'œuvre exquise et naïve où Albert Wolff a pleuré; — comme l'événement musical de la présente année sera, je pense, si le succès répond à la grandeur de l'entreprise, la résurrection des maîtres des XVe et XVIe siècles, franco-belges et italiens, par la maîtrise de l'église Saint-Gervais. Il n'est plus question, cette fois, d'une solennité sans lendemain; on veut tout de bon fonder et maintenir, instituer une tradition pour l'exécution des chefs-d'œuvre de l'ancienne musique religieuse, en reprenant sur des bases plus larges et plus solides l'essai tenté, il y a cinquante ans, par Niedermeyer et Botée de Toulmont, sous les auspices du prince de la Moskowa; il s'agit de faire revivre parmi nous, d'une vie durable, les grands primitifs de la musique, ces vrais ancêtres de Bach, de Hændel, de Mozart, de Richard Wagner, — le Wagner des derniers jours : Okeghem, Josquin des Prés, Goudimel, Palestrina, Roland de Lassus. Cette ambition de M. Bordes, le jeune et enthousiaste maître de chapelle de Saint-Gervais, est digne de toute louange, l'étude qu'il nous propose, attachante entre toutes et d'un profit certain. C'est aux grands musiciens italo-flamands de la Renaissance qu'aboutit l'effort commencé dès l'an mil, la série de tâtonnements et d'expériences échelonnées sur la ligne de cinq siècles. Nous assistons à l'éclosion d'un art complet, assez riche pour se suffire à lui-même, assez vivace pour retremper le nôtre, avec des chefs-d'œuvre d'une absolue beauté, des vertus apaisantes merveilleusement appropriées à la névrose moderne, une technique souveraine dont le secret révélé aviverait d'une verdeur nouvelle la production de notre école. En répandre le goût n'est donc pas seulement piété d'archéologue ou jouissance d'artiste, mais œuvre de régénération et de salut : triple point de vue d'un vaste horizon d'où l'esprit peut embrasser tout le domaine de la musique.

Cette période d'élaboration des formes musicales,

qui commence à Guido d'Arezzo et finit à Monteverde, a sa légende, religieusement entretenue par la tribu des dictionnaires et des manuels. Chacun la reprend à tour de rôle ; on nous l'a contée naguère, la semaine que le Sâr Péladan fit entendre la *Messe du pape Marcel* aux soirées de la Rose + Croix. Voici l'histoire. Un beau jour, vers le milieu du XIIIe siècle, l'humanité, qui, depuis le Paradis terrestre, s'était tenue pour satisfaite du chant à l'unisson, éprouva subitement le besoin de chanter à quatre ou cinq parties. Bientôt cette fureur générale de combinaisons polyphoniques ne connut plus d'obstacles. Elle s'attaqua au plain-chant, l'enguirlanda d'accompagnements saugrenus jusqu'à l'en accabler et le rendre méconnaissable, puis l'expulsa de l'église au profit de la mélodie populaire, et finit par chanter la messe sur les refrains grivois les plus en vogue. Les Conciles de Bâle et de Trente s'émurent à la fin d'un tel scandale; sous le coup des sarcasmes de Luther, de graves résolutions furent proposées ; et la polyphonie, menacée de proscription, allait payer pour tous, quand un musicien inconnu, Giovanni Pierluigi, de Palestrina, — l'antique Préneste, — élève du Franc-Comtois Claude Goudimel, demanda grâce pour elle, s'offrant à composer des messes raisonnables à plusieurs voix, « d'après un système à lui personnel ». On accepta ; le Prénestin se mit à l'ouvrage, il écrivit la *Messe du pape Marcel*, une merveille; et la musique d'église fut sauvée.

Par malheur, cette apparition fortuite de l'harmonie dans le monde, cette substitution générale de la chanson à la mélodie liturgique, tolérée pendant deux siècles dans toute la chrétienté, la barbarie universelle dissipée d'un coup de baguette, un art nouveau sortant de terre à la voix d'un homme de génie, voilà qui bouleverserait toutes les lois de l'évolution, toutes les notions de l'histoire. Au vrai, si Palestrina a pu, à point nommé, révéler à l'Italie un nouveau style religieux, c'est apparemment qu'il l'avait reçu d'outre-monts, par les mains de son maître. S'il a pu créer des chefs-d'œuvre, c'est qu'il avait rencontré des modèles. Son école n'est que le terme d'un mouvement commencé deux cents ans plus tôt, dans la France du Nord et dans les Flandres, comme lui-même n'est que le rejeton le plus illustre de la branche italienne de l'école franco-belge, dont le rameau allemand est sorti de Roland de Lassus.

Pour l'origine du chant à plusieurs parties, si j'osais risquer une hypothèse, je le rattacherais volontiers à l'emploi plus général des orgues à partir du XIIIe siècle. L'instrument à clavier ayant donné le moyen, et par là même la tentation de faire entendre simultanément plusieurs notes, l'esprit d'imitation dut suggérer immédiatement aux chanteurs l'idée de reproduire avec les voix ces curieux effets d'harmonie. A mesure donc que l'inspiration du « trouvère » imagina des mélodies, la science des « déchanteurs » leur chercha des accompagnements appropriés. Mais inhabiles à former méthodiquement des suites d'accord, peu capables d'inventer des parties d'accompagnement originales, on conçoit qu'ils trouvèrent plus simple de faire marcher ensemble les mélodies qui leur étaient familières. Voilà comment, avec le plain-chant, s'accoupla la chanson, monstrueux hymen dont le produit pourtant fut l'art merveilleux du contrepoint, par où des dessins mélodiques indépendants, doués chacun d'un mouvement individuel, se superposent et se combinent, remplaçant par leur dialogue l'accompagnement banal en accords plaqués, note contre note, de l'organiste. Ce contrepoint n'est d'abord que logomachie stérile, pur jeu d'esprit, charade ou rébus, « conception de chimère bombycinant dans le vide ». Cependant, parmi les agencements incessamment multipliés, la sélection chaque jour fait sa besogne, rejetant les plus barbares, obéissant inconsciemment à la loi des affinités harmoniques, de plus en plus soucieuse des droits de l'oreille. Dès le milieu du XVe siècle, avec le Flamand Okeghem, l'école a donné à la France ses premiers chefs-d'œuvre; la glorieuse pléiade de ses disciples : Hobrecht, Josquin des Prés, Antoine Brumel, Pierre de La Rue, y ajoute les siens. Chez eux, la chanson encore employée dans la musique d'église comme thème de composition, mais déformée pour entrer dans le tissu de l'harmonie, a perdu son élément populaire caractéristique : ses rythmes, sa carrure, et peut dès lors fusionner sans disparate avec le chant liturgique dont à peine elle se distingue. Les anathèmes des pères des conciles ne s'adressaient probablement qu'à l'Italie; dans tous les cas, s'il y eut scandale, la France du Nord et les Flandres en furent innocentes. Quand donc Palestrina pour sa réforme décida d'employer exclusivement dans les messes des thèmes de plain-chant, il n'eut pas besoin de changer sa méthode; pour corriger les abus de l'Italie, il lui suffit de rester fidèle au goût français : ainsi fera Gluck, deux siècles plus tard, pour réformer l'opéra.

*
* *

Dès le début du XVIe siècle, la musique est donc faite; la partie essentielle, immuable, de sa technique est fixée ; s'il lui reste encore à découvrir bien des combinaisons et des formes, elle a désormais en elle-même le moyen de les créer et de les mettre en œuvre.

Ce que Palestrina ajoute au bagage musical de ses devanciers, à leurs découvertes, est peu de chose ; il élague plutôt, retranche, sacrifie, mais il modèle d'une main infiniment délicate et sûre leur forte et savante harmonie. Plus âpre et brusque chez Okeghem et chez Josquin, plus vigoureuse et contournée chez Roland de Lassus, plus tendre chez Nanini, plus colorée, plus humaine chez Vittoria, elle reçoit de lui l'idéale pureté des lignes, l'absolue beauté de la forme qui l'ap-

prochent de la plastique grecque plus peut-être qu'aucune œuvre d'art de la Renaissance, — avec le charme, la grâce aisée propres à la facture italienne.

Essayons de définir en quelques mots les particularités de ce style. Du souple enroulement des voix, du glissement des parties les unes contre les autres, sans effort apparent, sans une secousse, sans un vide, lui vient d'abord une infinie douceur : peu d'altérations, d'accidents ; la dissonance n'est jamais qu'une note attardée qui bientôt rentre dans l'ordre ; elle est toujours, comme ils disent dans les classes, préparée et résolue. C'est ensuite l'indépendance des parties, leur dialogue, engendrant la variété et l'intérêt : toute composition de la grande époque du contrepoint vocal semble un corps animé d'une vie multiple. C'est enfin la cohésion obtenue par le procédé caractéristique de l'école : la reproduction rigoureuse, quasi géométrique, d'une forme-type une fois donnée. Chez Haydn, Beethoven, Mozart, plusieurs idées s'enchaînent, s'appellent, se succèdent : c'est le style de déduction ; — chez Hændel et Bach, le thème fécondé se transforme, il tire de son propre fonds d'autres thèmes étroitement apparentés : c'est le style de développement ; — chez Palestrina, chez ses maîtres et ses condisciples, une figure unique se répète symétriquement d'une partie à l'autre. Pendant que l'oreille écoute comment le thème se combine, chemin faisant, avec lui-même, l'œil d'un enfant pourrait suivre son évolution sur la portée : c'est le style d'imitation, le procédé de l'ornementation et de l'architecture.

L'effet général est le vague de l'ensemble avec la précision du détail. Pas de carrure rythmique qui s'impose : les rythmes particuliers des parties entrecroisées se contrarient et se détruisent. Pas de modulation systématique, partant pas de plan de composition nettement arrêté, de logique apparente. Toute musique moderne, — air, fugue, sonate, symphonie, — gravite autour d'une tonalité maîtresse, qu'il s'agit successivement d'établir, de quitter, de rejoindre à la fin, par une série de modulations en quelque sorte concentriques ; nous savons toujours où l'on nous mène ; chaque changement de ton donne un point de repère : la rentrée avertit que la conclusion est proche. Avec Palestrina, rien de pareil ; il n'ignore pas, quoi qu'on ait dit, ni ne néglige la force d'attraction tonale ; il en use au besoin, pour moduler quand il lui plaît ; mais il n'en fait pas sa règle de conduite, le pivot de sa course, — et c'est pourquoi, souvent, l'orientation de sa pensée nous échappe.

De ces caractères du style résulte une impression de recueillement et de candeur, d'ascétisme heureux et tranquille, d'un joug doux à porter, de bonheur sous la règle, telle que durent la connaître, au moyen âge, les cloîtres ensoleillés, aux belles lignes harmonieuses, des couvents de l'Ombrie. Ici, tout concourt à l'effet d'apaisement, de sécurité, de mystère : la stricte simplicité des moyens, la suavité inaltérable de l'harmonie consonante, l'indécision de la tonalité et des rythmes, la beauté des formes, et jusqu'au secret perdu de leur rigoureuse symétrie. Le sentiment religieux qu'elles suggèrent est quelque chose de très pur, de très ferme, de contemplatif et de très doux ; nulle langueur et nulle angoisse. Pour moi, si mon témoignage pouvait apporter ici quelque secours, je dirais que le calme séraphique de la *Messe du pape Marcel* évoque irrésistiblement dans ma pensée des visions de voûtes romanes, — comme les ardentes aspirations de la *Passion de saint Matthieu* me ramènent à l'art ogival. Et, de fait, le rapport des styles est le même ; car, comme l'ogive procède du plein cintre par l'altération de l'arc, ainsi l'expressive tonalité moderne est sortie des anciens modes grégoriens par l'altération de la septième note de la gamme, devenue note sensible.

***

Oui, certes, il fait bon se reposer de nos agitations de fièvre auprès de ces puissances sérénissimes : Palestrina, Anério, Nanini, Allegri, Gabrieli, — et ce prodigieux Vittoria si moderne par l'expression et la couleur. Leurs leçons seraient bien nécessaires pour remettre en honneur l'art jadis français du contrepoint, la base de toute musique. Modulations étranges, rythmes bizarres, effets d'orchestre inédits, instruments inconnus, c'est fort beau ; mais de soutenir l'intérêt pendant vingt pages, de varier les tournures et d'éviter la monotonie, sans une altération d'harmonie, sans une surprise, sans une défaillance, par le seul secours de la ligne mélodique, est peut-être l'œuvre d'art la plus étonnante dont le génie d'autrefois nous ait laissé des modèles. Aujourd'hui, les artistes soucieux du lendemain cherchent l'avenir dans les entrailles du passé. La musique doit donc aussi regarder résolument en arrière. Beaucoup de nos musiciens sont convaincus qu'il leur suffit d'étudier les partitions de Wagner ; or je les avertis qu'ils ne pourront y pénétrer qu'à travers les grands maîtres du contrepoint ; qu'à défaut de leur secours, ils ne seront qu'un troupeau stérile d'imitateurs, et j'opposerai à leur zèle wagnérien le propre exemple de Richard Wagner, remontant de Beethoven à Sébastien Bach avec les *Maîtres chanteurs*, et de Sébastien Bach à Palestrina dans *Parsifal*.

***

Quelques mots seulement des œuvres inscrites sur les programmes de Saint-Gervais. M. Bordes les a choisies dans le répertoire des maîtres, parmi celles qu'ils ont spécialement composées pour les offices de la semaine sainte, gardant à chacune sa destination. Donc, rien de plus orthodoxe, n'en déplaise aux bonnes âmes.

La messe brève à quatre voix, attribuée à Palestrina, me laisse des doutes. On aura beau m'en démontrer l'authenticité par la tradition, appuyée du témoignage très affirmatif de Baïni, n'importe. J'y constate des pauvretés d'harmonie, des vides, des inélégances bien singulières, même un soupçon de banalité et de sécheresse; — comparez les messes brèves : *Æterna Christi* ou *Regem cœlorum*. Celle-ci est construite avec le plain-chant *Audi filia*, sur lequel il en existe une autre de Goudimel, — rapprochement qui donnerait à penser que si la nôtre est bien de Palestrina, elle se rapporte à sa prime jeunesse, au temps où, encore écolier, il écrivait sous l'œil de son maître. Cependant la messe de Goudimel a paru seulement vers 1560, et Palestrina avait alors trente-six ans... Ma tête s'y perd.

Mais les trois répons pour les *Ténèbres* du Mercredi saint, mais les *Improperia* du Vendredi saint sont de simples merveilles. Ici, plus de doutes, ni de réserves. C'est la profondeur de sentiment d'un primitif du moyen âge, avec la perfection achevée d'un artiste de la Renaissance.

Les répons du Jeudi saint de Vittoria sont plus surprenants encore, de tonalité presque moderne, très avancés d'harmonie, d'une expression passionnée très en dehors. Ce disciple espagnol de l'école romaine tend la main à Sébastien Bach par-dessus le XVIIe siècle. N'allez pas en conclure, pourtant, que la *Passion* de Vittoria vaut la *Passion de saint Matthieu*. C'est celle que l'on récite tous les ans à l'office du Vendredi saint, dans la plupart des paroisses de Paris.

Très curieux, le *Miserere* de Josquin; la facture en est superbe. Voilà bien le maître dont Luther disait : « Les autres musiciens obéissent aux notes, Josquin seul leur commande. » Le morceau est écrit à cinq voix, mais il est, en réalité, à quatre parties; car, pendant que les autres, symétriquement cheminent, un ténor indépendant (*Vagans* porte la partition) vient jeter brusquement au travers son cri obstiné : *Miserere mei Deus!* C'est extrêmement dramatique et fort beau. Palestrina s'est souvenu de cette trouvaille dans l'admirable antienne *Tribularer si nescirem*.

J'ai parlé naguère du *Stabat* de Palestrina, du *Miserere* d'Allegri; l'heure tardive m'empêche d'y revenir. En quittant à regret ces chefs-d'œuvre, je remercie la maîtrise de Saint-Gervais des joies artistiques qu'elle nous donne, et je lui souhaite, du public, des encouragements aussi sincères et moins platoniques que les miens. Ah! si la Société des grandes auditions musicales avait voulu!...

René de Récy.

THÉATRES

Gymnase : *le Bon docteur*, comédie en trois actes, de MM. Paul Ferrier et Ernest Depré. — Théâtre-d'Application : *Chansons anciennes*, par Mme Amel. — Château-d'Eau : Reprise de *les Abandonnés*, drame en cinq actes et dix tableaux, de Louis Davyl.

Quand on reproche aux directeurs l'insuffisance des pièces qu'ils donnent sur leurs théâtres, ils ont une réponse toute prête: « Nous manquons de manuscrits! » Ils entendent, j'imagine, qu'ils manquent de pièces jouables, jouables à leur avis, qui n'est pas toujours celui du public. Qu'ils se trompent, ces directeurs, je n'aurai pas l'impertinence de le leur reprocher; ils ont le droit absolu de refuser une pièce qui ne leur plaît pas. Mais, en regard de ces affirmations peu flatteuses pour le génie dramatique français, il faut aussi entendre les auteurs. L'un d'eux me contait l'autre jour cette formidable réponse, non pas même d'un directeur, mais d'un secrétaire de théâtre; comme l'auteur se plaignait d'avoir un manuscrit en souffrance audit théâtre, l'autre lui répondit gentiment : « Pourquoi diable vous obstinez-vous à envoyer des manuscrits? Vous savez bien qu'ils ne sont jamais lus, pas même par moi! »

Puisqu'il s'agit ici du Gymnase, rappelez-vous les pièces données depuis le commencement de la saison (j'écarte *la Menteuse:* quel qu'ait été le résultat, nous devons savoir gré à M. Koning de l'avoir montée); mais, après *la Menteuse*, *Madame Agnès*, *Mon oncle Barbassou*, *le Monde où l'on flirte*, autant de pièces, autant d'insuccès; et notez que toutes sont conçues suivant la même poétique. Il semblerait donc qu'on eût dû se rendre compte que cette poétique-là n'était pas la bonne. On monte une nouvelle pièce : à qui la demande-t-on? A M. Paul Ferrier, un des représentants les plus marquants de cette poétique! On n'avait rien d'autre? J'ai peine à croire que, parmi les auteurs dramatiques « obstinés », pas un n'ait déposé un manuscrit boulevard Bonne-Nouvelle. Je ne parle que de ce que je sais. Or je sais, — les journaux nous l'ont appris, — que notre très distingué confrère M. Paul Hervieu y avait apporté une comédie; reçue d'abord, refusée ensuite, elle a fini par émigrer au Vaudeville, où nous la verrons prochainement. Je ne connais pas la pièce de M. Paul Hervieu; tout ce que je sais, c'est qu'elle a déplu à M. Koning et plu à M. Carré. Mais si mauvaise, si exécrable qu'on la suppose, elle n'aurait jamais pu tomber plus à plat que *le Bon docteur;* et chute pour chute, ne pensez-vous pas que l'une eût été plus honorable que l'autre?... Est-il possible que M. Hervieu n'ait pas mis dans sa pièce quelque chose qui n'est pas, — et qui manque fort, — dans celle de M. Paul Ferrier?...

Le public de la première, — et Dieu sait s'il est patient! — a fini par se fâcher, l'autre soir. Il a, comme on dit, « égayé » le troisième acte. Et *le Bon docteur* n'est pas une pièce plus sotte que bien d'autres. Seulement, elle est plus inexplicable, plus inexpliquée. Les personnages s'agitent, agissent sans qu'il soit possible de démêler la cause de leurs actes. Pourquoi Mme Loriol veut-elle interrompre la lune de miel de sa fille? Pourquoi se fait-elle accompagner à la campagne par le docteur Lancelot? Pourquoi cette histoire ahurissante du duel de Barillet? Pourquoi le *flirt* de Mme Barillet et de Puyforé? Pourquoi Mme Loriol finit-elle par épouser le docteur, qu'elle a trouvé aux pieds de sa fille? On l'ignore. Tout cela se passe on ne sait où, on ne sait pourquoi. On est stupéfait, d'abord, et l'on finit par se fâcher.

Et si j'insiste ainsi sur un échec universellement reconnu, c'est qu'il me semble en découvrir les causes dans la poétique même des auteurs; et ceci s'adresse non seulement à M. Paul Ferrier, mais à bien d'autres. A force de mettre uniquement sur la scène ces personnages de convention, on finit par croire qu'ils existent par eux-mêmes. Au lieu de regarder directement l'humanité, on ne la voit qu'à travers les personnages déjà vus au théâtre. Il est manifeste que, pour l'auteur, ces fantoches deviennent des créatures réelles; les gestes qu'ils font par convention, il arrive à croire que c'est par nature. Révérence parler, ces types de vaudeville me rappellent les chevaux d'omnibus qui, une fois en route, tournent d'eux-mêmes le coin des rues et s'arrêtent devant les stations. Aussitôt mis en branle, ils (c'est les personnages que je veux dire) partent de leur même allure cahotante, passent aux mêmes endroits, disent les mêmes choses, font les mêmes actions. L'auteur s'émerveille et croit que c'est lui qui les mène : c'est eux qui le conduisent, au contraire; il les croit poussés d'un mouvement propre; c'est par l'habitude, par la convention. Puisque toujours ils suivent le même chemin, c'est donc que ce chemin est le bon. Puisqu'ils font toujours les mêmes choses, c'est donc que ces choses sont dans leur nature? Et, peu à peu, ces personnages deviennent des êtres de raison, des abstractions agissant en vertu de règles aussi conventionnelles qu'immuables, en vertu, non d'un caractère, mais de leur rôle. Je demandais tout à l'heure pourquoi Mme Loriol voulait séparer sa fille et son gendre. Il n'y a pas d'autres raisons, sinon qu'elle est une belle-mère; et vous savez que, dans le vaudeville, la fonction d'une belle-mère est de détester son gendre. Que diable voulez-vous qu'on vous explique? C'est une belle-mère, on vous dit!

Naturellement, avec de tels fantoches, les mots d'esprit ne peuvent être que des mots d'auteur. Comment les personnages pourraient-ils exprimer une pensée quelconque, puisqu'ils n'existent pas? Et des mots d'auteur, nous en sommes terriblement las!

Reste alors l'habileté de métier. Ici, j'aurais presque envie de me récuser; car, je l'avoue humblement, les habiletés de métier m'ont toujours semblé des ficelles d'une colossale grosseur. Je puis bien dire au moins qu'à ce point de vue particulier, MM. Ferrier et Depré ne me paraissent pas avoir été heureux. Pour raccommoder le ménage Barillet, il leur faut un duel, on ne sait avec qui et pour qui. M. Barillet, voulant que sa femme ignore le duel, va précisément choisir un médecin que sa femme voit constamment : et il vient le chercher chez Mme Loriol, où il est presque sûr de rencontrer sa femme. Qu'est cette Mme de Chemilly, dont on nous parle et que nous ne voyons pas? Les personnages entrent et sortent comme ils peuvent, sans raisons apparentes... Et l'on raille les « entrées » des tragédies :

... Mais le voici qui vient ..

C'est plus simple, au moins; et il n'est pas besoin pour cela de *five o'clock* (qui nous en débarrassera, Dieu éternel!).

Je ne voudrais pas m'acharner sur une malheureuse pièce au sujet de laquelle il eût peut-être suffi de la célèbre critique de Berlioz : *Madame se meurt... Madame est morte...* mais je dois pourtant dire encore avec quelle lassitude découragée nous voyons maintenant se dessiner sur la scène ces types inévitables dont je parlais tout à l'heure. Notez que les personnages épisodiques sont plus insupportables encore; car ayant, s'il est possible, encore moins de vie propre que les autres, ils doivent répéter éternellement la formule par où se manifeste le tic qui les distingue des autres personnages. Quand Barillet a commencé, dès la scène première du premier acte, à se plaindre de l'air de la campagne, nous avons prévu avec horreur les développements qu'allait subir cette idée d'une originalité discutable, et une mélancolie profonde est venue nous envahir...

Le Bon docteur n'est guère bien joué. Noblet fait ce qu'il peut pour donner quelque réalité à un personnage qui en est aussi dépourvu que possible : ses différentes transformations de costumes sont réussies; mais quand une pièce commence par un effet de costume, on peut être fixé d'avance sur sa valeur. Ce n'est pas de la faute de M. Burguet si M. Barillet (l'homme qui n'aime pas la campagne) nous a un peu agacés. Numès est assez drôle dans un rôle de domestique qui ne l'est guère. M. Cocheris n'a pas été heureux pour ses débuts au Gymnase; y sera-t-il meilleur qu'à la Comédie-Française? Je le souhaite. Mmes Darlaud et Demarsy sont si jolies qu'il serait injuste d'exiger davantage, et, cependant, Mlle Darlaud a gentiment joué un petit bout de scène. Quant à Mme Desclausas, je vois bien qu'elle a de l'action sur le public; mais, quoi que je fasse, je ne peux trouver drôle son jeu factice et crispé.

*
* *

Vous vous rappelez le grand succès qu'avait eu Mme Amel dans *Par le glaive;* elle y chantait une aimable berceuse de M. Richepin, qu'on avait bissée d'enthousiasme, le soir de la première. On nous avait convoqués, l'autre jour, au Théâtre-d'Application, pour l'entendre dire d'anciennes chansons françaises. Notre confrère M. Adolphe Brisson lui donnait fort agréablement la réplique : j'entends qu'à chaque chanson il nous résumait en quelques mots la vie et les œuvres de l'auteur, et la place que tenait dans ses poésies la chanson choisie par l'interprète.

Le succès de Mme Amel a été très grand. Sa voix est faible, mais très timbrée et très pure. Et puis elle a ce qui manque le plus à nos chanteurs de profession, la diction. (Si la Commission du Conservatoire pouvait obtenir qu'après avoir appris à chanter aux jeunes élèves, on leur apprît aussi à parler!) — Mme Amel nous a dit les stances célèbres de Ronsard :

Quand au temple nous serons...

et diverses chansons de Villon et de Marot qui nous ont ravis. C'est qu'elles sont vraiment exquises, ces vieilles chansons françaises, avec leur grâce un peu surannée, leur justesse d'expression et leur netteté de forme. Je pense d'ailleurs, et j'espère, que cette séance ne sera pas isolée : il y aura là une heure charmante à passer.

*
* *

Le Château-d'Eau a repris *les Abandonnés,* de Louis Davyl. C'est un gros drame représenté jadis à l'Ambigu et dont vous avez peut-être gardé le souvenir. Enfant abandonné, substitution d'état civil, tentative de meurtre, rapt et assassinat, rien n'y manque. Il y a là de quoi satisfaire les plus enragés de mélodrame. Il est convenablement joué, notamment par MM. Simon et Berton, ce dernier amusant dans le rôle d'un ouvrier amateur de théâtre, et par Mme Desclos, qui m'a paru avoir une certaine vigueur dramatique.

Je n'ai pas le temps de vous parler du *Brevet supérieur,* la nouvelle pièce de M. Henri Meilhac; je la remets à la semaine prochaine; mais je veux au moins vous dire le grand plaisir que nous y avons pris. Je ne crois pas que Meilhac ait jamais écrit de plus jolie scène que celle du second acte; il y a mis une vérité, une émotion rares, et aussi cette fine raillerie qui est sa marque, et qui, pour ceux qui savent l'aimer, est un incomparable régal. Mais à samedi : si je commençais, je ne m'arrêterais plus. *Brevet supérieur* est merveilleusement joué. Mlle Réjane... cette fois, je m'arrête.

A la semaine prochaine.

J. du Tilet.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le méfait de Loti.

Rarement réception académique excita autant d'intérêt que la réception de M. Pierre Loti.

Pendant la semaine qui précéda la séance, chaque jour les journaux publièrent des articles passionnément élogieux et fortement documentés, où les moindres particularités de la vie du récipiendaire étaient relatées avec soin; et l'on ne comptait plus les panégyriques de Loti, que les secrétaires de rédaction, débordés, se voyaient contraints de refuser à des zélateurs empressés.

Les moins érudits finissaient par connaître les titres des œuvres du jeune écrivain, et les bourgeois les plus illettrés ne prononçaient pas le nom de Rarahu sans un fin sourire d'intelligence.

Par suite d'une heureuse confusion, Loti bénéficiait de cette large sympathie que la population parisienne témoigne aux Somalis, aux Dahoméens, aux Peaux-Rouges et, d'une façon générale, à tous les sauvages; et, de plus, sa qualité d'officier de marine le servait auprès des cœurs chauvins.

Si l'on ajoute l'attrait qu'exerçait sur les dames cet homme qui avait aimé dans des pays extraordinaires des femmes noires ou jaunes, l'admiration réelle qu'inspirait à beaucoup ses suaves poèmes exotiques, et enfin l'étonnement déférent que causait la rapidité de sa fortune artistique, on comprendra avec quelle impatience fut attendue par la plupart la cérémonie de sa réception.

*
* *

Jeudi dernier, donc, dès deux heures du matin, on faisait queue devant l'Institut; et, quand on ouvrit les portes, il y eut une bousculade bestiale, des clameurs angoissées, des gifles retentissantes, — tous les symptômes fougueux de la vraie curiosité littéraire.

Puis, M. Loti ayant paru dans l'amphithéâtre plein de personnes élégantes, un grand brouhaha tendre s'éleva, — bientôt calmé pour qu'il pût lire aisément son discours.

Et il commença à le lire, sa fière petite tête d'émerillon un peu penchée, sans gestes, sans emphase, d'une voix mélancolique et douce, comme à une amie.

Aux premiers mots, je me sentis séduit par la sincérité de ses paroles.

Au lieu de professer, conformément à la tradition, un mépris écrasant envers sa personne et ses œuvres, il parlait au contraire de lui-même, ainsi qu'il eût fait dans un de ses livres, avec abondance et sympathie. Il dépeignait toutes ses émotions d'élu, tous ses songes d'écrivain, toute son âme sensible, sans fausse modestie, ingénument, en vieux connaisseur. Parfois, le

nom de M. Feuillet survenait inopinément en ses confidences; et alors il ne s'attardait pas à définir trop longuement son talent, à le classifier trop rigoureusement, — mais il trouvait quelques mots délicats et reconnaissants, des mots non de critique, — d'ami, pour bien dire comme il avait chéri son devancier, comme il avait aimé cette sorte de frère Octave. Après quoi il revenait vite à lui-même, et c'étaient de clairs croquis de paysages lointains, des coins d'au-delà dévoilés, de charmantes sensations, presque métaphysiques, — de l'excellent Loti, du Loti de première qualité, du Loti de la comète. De plus, pas un sacrifice à la convention, pas une concession à l'usage, sauf peut-être une ou deux périodes de médisances violentes contre les naturalistes et les psychologues. Pourtant, à l'Académie, pouvait-il faire moins? Ne devait-on même pas lui savoir gré de cet hommage courtois rendu aux dégoûts de ses nouveaux confrères?

Et, résolument, mes applaudissements vinrent renforcer la triple salve de bravos qui accueillit la fin de son étrange et aimable discours.

*
* *

Les jours suivants, ma surprise fut vive quand je lus les journaux.

Tandis qu'ils appréciaient dans les termes les plus flatteurs la malicieuse réponse de M. Mézières, ils jugeaient avec la dernière malveillance le discours de M. Loti; et à la place même où, la veille encore, des notices enthousiastes vantaient son gracieux génie, s'étalaient maintenant des articles acerbes, remplis de paroles mauvaises et dédaigneuses.

Loin de le féliciter de son bon vouloir, loin de lui tenir compte des gentils efforts qu'il avait faits pour formuler, malgré son inexpérience, quelques théories d'art, on lui signalait d'un ton féroce et hautain ses erreurs philosophiques, ses contradictions littéraires, et finalement son irrémédiable pénurie intellectuelle. On lui corrigeait son discours comme un thème; et peu s'en fallait qu'on ne le lui donnât vingt fois à copier. En sus, des interviews paraissaient où on affectait de le considérer comme un méchant gamin, un piètre mioche, et où on lui pardonnait paternellement, tout en agitant avec complaisance l'hypothèse de sa mort prochaine.

Un si brusque revirement, tant de cruautés après tant de flagorneries, me confondaient.

Et lorsque des gens du monde, avec cette jovialité triomphante que procure aux amateurs le trépignement des professionnels, venaient me dire : « Eh bien, votre Loti, on l'arrange bien! » — je répondais d'un ton gêné, humilié, comme si j'eusse été responsable de la barbarie subite de mes confrères.

Certes, je savais l'indulgence qu'on doit aux représailles littéraires; mais, j'avais beau m'efforcer, je ne pouvais comprendre pourquoi les naturalistes et les psychologues avaient conçu une si grosse colère des attaques inoffensives de M. Loti.

Je réfléchissais même l'autre jour que la maladresse de ces critiques ne pouvait guère que servir la cause des écoles incriminées, quand je rencontrai un négociant de mes amis, homme de quelque bon sens, quoique très lettré.

Dès que je lui eus fait part de mes impressions, il me regarda d'un air pitoyable :

— Décidément, dit-il, vous n'entendez rien aux choses de la littérature actuelle. Vous pensez à défendre M. Loti? Mais il n'a que ce qu'il mérite. Comment! il profite de sa réception pour déclamer en faveur de ses œuvres un des plus admirables prospectus qu'ait jamais émis fournisseur patenté. Il a la chance rare de pouvoir célébrer la supériorité de ses articles de voyages devant une assistance d'élite, une clientèle de choix, et cela ne lui suffit pas! Il faut encore qu'il aille dire du mal de la fabrication des autres, déprécier les denrées de ses confrères! Vraiment ce n'est pas bien! Va pour l'esprit de concurrence, mais pas à ce point-là...

Et comme j'essayais de protester, d'interpréter plus artistiquement le méfait de Loti, il reprit :

— Non, voyez-vous, les affaires sont les affaires! Les naturalistes et les psychologues l'ont bien compris, allez! M. Loti a dénigré leurs produits, ils dénigrent les produits de M. Loti. C'est dans l'ordre. Que voulez-vous, mon cher : aujourd'hui, il faut se défendre dans notre métier!

Il avait dit « notre » — d'un ton assuré, tout à fait sincère, nullement ironique!

Après quelques mots, je le quittai; et je songeais avec regret aux temps héroïques et désintéressés où les littérateurs discutaient noblement sur des questions générales, sans se soucier des personnes, lorsque, me rappelant soudain mon histoire, j'aperçus que ces temps n'avaient jamais été.

FERNAND VANDEREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

Les bruits les plus contradictoires ont couru depuis deux mois au sujet du comte Tolstoï. Tantôt nous apprenions qu'il avait été relégué dans sa maison de campagne, ou même envoyé en exil, et officiellement blâmé de ses démarches en faveur des victimes de la famine; tantôt, au contraire, on nous disait qu'il avait reçu l'approbation du tsar, et continuait ses [illegible]. Voici [illegible] renseignement qui paraît plus sûr : il est envoyé à un journal de Londres par son correspondant spécial de Moscou. D'après lui, le comte Tolstoï est en ce moment à Moscou avec sa famille : « Il est vrai, ajoute le correspondant, que de nombreuses accusations et de violentes attaques ont été dirigées contre lui par la presse officieuse

russe, et qu'on lui a reproché de faire servir ses distributions de secours à un but de propagande révolutionnaire. Mais il est absolument faux qu'on l'ait exilé, ni même relégué dans ses terres. Cette idée de l'exiler a hanté le cerveau de plus d'un des ministres de l'Empire, et plusieurs fois elle a été soumise au tsar. Mais le tsar a eu le bon sens de la repousser, en disant *qu'il ne voulait pas faire du comte Tolstoï un martyr*. Il est en ce moment très irrité contre le comte Tolstoï, mais se refuse à admettre les accusations dirigées contre lui. Le comte, de son côté, continue à se plaindre de ce que le droit de réponse lui soit refusé, et de protester contre la situation d'accusé où on le maintient. Il affirme toujours que le gouvernement et la noblesse ont tardé à secourir les paysans affamés, mais il reconnaît que le gouvernement agit aujourd'hui de la façon la plus énergique pour combattre le fléau. »

*
* *

Voici en quels termes manifestement exagérés un journal brésilien, le *Diario de Noticias*, a annoncé à ses lecteurs les récents soulèvements des ouvriers de Berlin : « Grande révolution! Dans tous les quartiers de Berlin, les socialistes se battent avec la police et les soldats. Plusieurs batailles ont été déjà livrées, et un grand nombre de personnes ont péri. L'empereur s'est enfui à Friedrichsruhe. Le prince Bismarck s'organise en gouvernement avec le parti de l'opposition. »

*
* *

Le grave et savant historien anglais, Edward Freeman, qui vient de mourir, était né à Harborne, dans le Straffordshire, en 1823. Il fut successivement élève, *fellow* et professeur à Oxford. Il a écrit un nombre considérable d'ouvrages sur tous les sujets de l'histoire. Son livre le plus fameux est une *Histoire de la conquête normande* en six volumes, achevé en 1879.

M. Freeman était soutenu dans la vie par une haine : il détestait son confrère l'historien M. Froude avec une animosité et une obstination extraordinaires. Il ne manquait jamais une occasion d'exprimer ce sentiment. Il relevait une par une, dans la *Saturday Review*, les erreurs de M. Froude; et quand il voulait témoigner du dernier mépris pour un historien, il disait qu'il était « encore plus malhonnête et plus inexact que M. Froude ». Aussi la surprise et l'émotion ont-elles été vives, en Angleterre, lorsqu'on a appris que M. Froude venait d'être nommé professeur royal d'histoire moderne en remplacement de M. Freeman.

M. Froude est d'ailleurs un écrivain d'une toute autre valeur que M. Freeman : c'est, depuis Gibbon, le premier des historiens anglais. Agé aujourd'hui de soixante-quatorze ans, il a consacré la plus grande partie de sa vie à étudier l'histoire de Henry VIII d'Angleterre. Sa méthode historique est d'une partialité au moins aussi avouée que celle de Carlyle. Chacun de ses ouvrages est une thèse, et aussi un paradoxe. Sa défense de Henry VIII continue, aujourd'hui encore, de scandaliser une partie du public anglais. Mais chacun des ouvrages de M. Froude est aussi, malgré son médiocre souci de l'exactitude des détails, un essai de reconstruction psychologique des époques étudiées. M. Froude est le seul historien que l'on puisse, à ce point de vue, mettre en parallèle avec notre Michelet.

*
* *

Extrait d'une lettre curieuse de Carlyle à l'écrivain romantique allemand Varnhagen de Ense, publiée dans la *New Review* :

« Toute ma vie j'ai dû travailler sans livres. Vous seriez en vérité surpris de voir combien il est impossible de se procurer des livres en Angleterre et même à Londres. Il n'y a pas à Londres une bibliothèque d'où l'on puisse emporter un livre chez soi, si ce n'est les romans nouveaux et autres livres du même genre. Une seule bibliothèque, dans tout notre énorme empire, est ouverte au public pour qu'on vienne y lire : c'est celle du British-Museum. Aussi ai-je d'abord essayé d'y aller. Mais j'ai vu bientôt qu'il m'était impossible de rien lire convenablement avec cinq cents personnes autour de moi. »

*
* *

Nous avons signalé dans le dernier numéro la nouvelle chanson populaire anglaise, *Ta-ra-ra-boom-de-ay*. La dernière mode, à Londres, est maintenant de chanter l'air de cette chanson sur des paroles françaises; et voici le premier couplet de la version française, qui a été créée l'autre soir au *Musée-Hall* de l'Empire, en présence du duc de Cambridge, de lord Randolph Churchill, de sir Henry James, etc.

Voyez ici la timide!
De tout courage elle est vide!
Tellement craintive et peureuse,
Trouvez-vous qu'elle est heureuse?
Elle est toujours si prudente
Qu'à ce moment où elle chante
Elle aurait envie de pleurer,
Si elle n'allait pas danser
Ta-ra-ra-boom-de-ay! (Huit fois.)

*
* *

Le Théâtre-Libre de Berlin, qui était mort, a ressuscité. Il a joué un drame naturaliste de M. Auguste Strindberg, *la Comtesse Julie*, dont la *Revue bleue* a donné l'analyse en octobre dernier. Suivant la mode parisienne, la représentation du drame a été précédée d'une conférence. C'est M. Schlenther qui a fait la première conférence : et il paraît avoir trouvé pour le caractère scabreux du sujet de *la Comtesse Julie* les explications qu'il fallait; car la pièce a passé sans encombre, au contraire des représentations précédentes du Théâtre-Libre berlinois.

*
* *

La seconde représentation du Théâtre-Libre de Copenhague vient d'avoir lieu. Elle comprenait : 1° un fragment d'un drame de Niels Bredahl, le Shakespeare danois, avec une conférence de M. G. Mandes sur Bredahl; et 2° une pièce nouvelle de M. Karl Larsen, l'*Honneur*, tableau de mœurs allemandes contemporaines. Cette dernière pièce, pour laquelle Ibsen professe une admiration toute spéciale, paraît avoir brillamment réussi. Le sujet est l'honneur militaire, le point d'honneur, et non pas l'honneur civil, comme dans la fameuse pièce de M. Sudermann.

*
* *

Nous avons dit que le Parlement danois, par 57 voix contre 37, avait repoussé le projet d'une subvention annuelle de 2000 couronnes à M. George Brandes, qui a été, comme on sait, récemment destitué de sa chaire à l'Université de Copenhague. Il est question d'offrir à M. Brandes la chaire de littérature scandinave dans l'Université qui se crée en ce moment à Chicago.

*
* *

Griselidis, la pièce de MM. Armand Silvestre et Morand, vient d'être interdite par la censure au Burgtheater de Vienne, comme contenant des passages offensants pour la religion.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 23 TOME XLIX 17 AVRIL 1892.

NOTES SUR LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES (1)

Walt Whitman.

(1819-1892.)

Les États-Unis d'Amérique ne possèdent plus désormais que deux poètes; encore ne les possèdent-ils qu'en partage avec la France, car ces deux poètes sont M. Stuart Merril et M. Francis Viélé-Griffin.

Parmi les auteurs américains vivants qui font des vers et qui écrivent en anglais, ni M. Olivier Wendell Holmes, malgré sa ressemblance physique avec M. Renan, ni le vieux quaker Jean Feuille-Verte Whittier, malgré son âge et la pureté de ses intentions, ni Mmes Ella Dietz, Emma Lazarus, Ada Isaacs et Zadel Gustafson, malgré le grand nombre de leurs vers, personne n'est en vérité un poète. Il manque à leurs plus belles compositions ce mystérieux élément d'éternité qui seul distingue la poésie de la littérature.

Ce n'était guère non plus un poète, ce James Russell Lowell dont ses compatriotes ont pleuré la mort, l'année passée, avec une imposante solennité. Celui-là pourtant, à défaut de l'émotion et du souffle, était un très spirituel pamphlétaire, et, dans le dialecte spécial où il écrivait, un très habile versificateur.

Mais c'était en revanche tout à fait un poète, Walt Whitman, le magnifique et noble vieillard qui vient de mourir le 25 mars dernier, après quatre mois d'agonie.

* *

Lorsque, dans quelques années, nous serons enfin débarrassés du XIXe siècle, les critiques chargés de procéder à sa liquidation seront stupéfaits d'avoir à constater l'énorme influence de Walt Whitman sur notre mouvement littéraire contemporain. Car il leur faudra bien reconnaître que de toutes les innovations tentées depuis vingt-cinq ans dans notre littérature, et de celles qui touchent la forme, et de celles qui touchent les idées et les sentiments, il n'y en a pas une qui ne se trouve indiquée, réalisée, peut-être même exagérée, dans le premier volume des poèmes de Walt Whitman, *les Brins d'herbe*, publié en 1855.

Ces innovations, Dieu me garde de prétendre à les énumérer toutes; mais voici, je crois, les principales :

D'abord, le naturalisme. Et jamais un naturalisme n'a été plus radical que celui de Walt Whitman. Son œuvre est, d'un bout à l'autre, un grand hymne à la nature. La sainteté de la nature, c'est toute sa philosophie; elle le conduit à aimer et à célébrer tout ce qui est naturel, mais par-dessus tout, peut-être, les mystères naturels de la fécondation et de la reproduction. Auprès des poèmes qu'il consacre à ces sujets, les peintures de M. Zola font l'effet de craintives périphrases. Les curieux pourront trouver traduit un de ces poèmes dans l'ancienne collection de *la Vogue;* de tous les morceaux de Walt Whitman qui ont été traduits en français, c'est celui qui leur donnera la meilleure idée de l'élévation et du lyrisme du poète américain. Mais

(1) Voy. la *Revue*, 2 sem. 1891, p. 209, 585, 751. — 1 sem. 1892 p. 423.

ils y verront aussi combien ce poète s'inquiétait peu de nos scrupules de réserve et de pudeur, jugeant toute chose sacrée qui est naturelle, ainsi qu'il sied à un bon naturaliste.

Nos poètes s'essayent, depuis tantôt dix ans, à *libérer le vers;* jamais pourtant ils n'oseront pousser sa libération au point où l'a d'emblée poussée Walt Whitman. Il n'y a dans *les Brins d'herbe* ni rimes, ni assonances, ni retours de rythmes, ni rien enfin qui fasse croire, à vue d'œil, que ce sont des vers, sinon le fréquent passage à la ligne, et l'emploi de majuscules au début de chaque ligne; encore n'est-il pas exact de dire *de chaque ligne*, car il y a de ces vers qui, venant après d'autres de deux mots, s'étendent sur cinq ou six lignes, sans qu'on puisse, à vue d'œil, deviner pourquoi.

Après le *vers libre*, nous avons eu le *culte* et la *culture du moi*. Ce sont encore deux choses que Walt Whitman a bien connues, et dès 1855. Ses poèmes, quand ils n'ont pas pour sujet la démocratie américaine, ont pour sujet Walt Whitman. On en compterait une cinquantaine qui sont tout consacrés à la description minutieuse, non seulement de l'âme, mais du corps même de l'auteur; et souvent celui-ci, sans doute par crainte d'abuser du *je*, le remplace par son nom *Walt Whitman* en toutes lettres, parfois reproduisant sa signature autographiée au milieu du texte imprimé. A toutes les phases de la *culture* de son *moi* il a pris soin d'intéresser ses lecteurs; il poussait jusqu'à la manie le goût de l'autobiographie. Et pour ce qui est du *culte* de son *moi*, il l'a pratiqué sans ombre de fausse modestie, accompagnant de nouvelles photographies chacune des nouvelles éditions de ses œuvres, exaltant sa santé, sa beauté, sa virilité, tel, en un mot, qu'on ne saurait proposer à nos jeunes gens un plus enviable modèle de psychothérapeute.

Mais on ne saurait aussi leur proposer un plus enviable modèle de *compagnon de la vie nouvelle*, ou, comme on dit encore, de *néo-chrétien*. M. Paul Desjardins l'a bien senti, il nous l'a bien fait sentir dans un article qui est d'ailleurs, me semble-t-il, la plus belle étude qu'on ait écrite sur le poète défunt (1). Quand il ne se chante pas lui-même, Whitman chante la démocratie américaine, y rattachant la civilisation, la science, les derniers progrès de l'industrie. Il s'attendrit sans cesse; et de préférence il s'attendrit sur les chemins de fer, les expositions, le suffrage universel, le phonographe. La Tour Eiffel, s'il avait eu le bonheur de l'apercevoir, l'aurait exalté davantage encore qu'elle n'exalte M. Henri Bérenger. Et comme à M. Bérenger, comme à ses maîtres et à ses confrères, la vue du monde moderne inspirait à Walt Whitman une morale toute d'action et de compassion. De penser qu'un jour le télégraphe et le vélocipède pénétreraient jusque chez les Caraïbes, ce fut toujours son idée la plus chère. Il le disait encore, en décembre dernier, à un ami qui l'était allé voir, et qui s'étonnait de le trouver si joyeux et si plein d'espérance dans le misérable taudis où il agonisait.

Si même on soutient que le trait dominant de notre littérature depuis vingt-cinq ans est la recherche de la nouveauté, sur ce point-là encore Walt Whitman nous a tous devancés. Non seulement il a pratiqué le *vers libre* avec une liberté extraordinaire, non seulement il a introduit dans sa poésie son nom autographié et la description de son corps, mais à chacun de ses livres il a donné une forme bizarre, entremêlant les poèmes et les dissertations politiques, imprimant au bas de ses vers, à la place où nous mettons les notes, une série d'*anas*, de réflexions morales et de souvenirs personnels. Il n'y a jamais eu un poète dont il fût plus facile de rire. Aussi les Américains n'y ont-ils pas manqué, les Anglais surtout; et c'est un plaisir de voir de délicats *esthètes* se réconcilier pour un instant avec la vie en s'esclaffant sur des poèmes tels que celui-ci :

Que vois-tu, Walt Whitman ?

Qui est-ce là, que tu salues, et qui l'un après l'autre te saluent ?

Je vois une grande merveille ronde roulant dans l'air.

Je vois à sa surface des petites fermes, des hameaux, des cimetières, des prisons, des factoreries, des palais, des huttes de barbares, des tentes de nomades.

Je vois d'un côté la partie dans l'ombre, où les dormeurs dorment, et de l'autre côté la partie éclairée du soleil.

Je vois les curieux changements, silencieux, de la lumière et de l'ombre.

Je vois des pays éloignés aussi réels et aussi proches pour leurs habitants que mon pays l'est pour moi.

Je vois d'abondantes eaux.

Je vois des pics de montagnes, je vois la rangée des sierras des Andes et des Alleghanys.

Je vois clairement les Himalayas, les Chian-Shahs, les Altaïs, les Ghauts.

Je vois les sommets géants d'Elbrouz, de Kazbec, de Bazardjusi.

Je vois les montagnes Rocheuses et le pic des Vents.

Je vois les Alpes Styriennes et les Alpes de Karnac.

Je vois les océans supérieurs et les inférieurs, l'Atlantique et le Pacifique, la mer Mexicaine, la mer Brésilienne et la mer du Pérou.

Les eaux japonaises, celles de l'Hindoustan, la mer de Chine et le golfe de Guinée.

L'étendue de la Baltique, de la Caspienne, de la Bothnienne, les rivages bretons et la Baie de Biscaye.

La Méditerranée au clair soleil, et de l'une à l'autre de ses îles.

(1) *Journal des Débats*, 4 avril 1892.

Les mers intérieures de l'Amérique du Nord, dont les eaux ont le goût frais.

La mer Blanche et la mer autour de Greenland (1).

. . . . . .

Ainsi Walt Whitman a pratiqué dès 1855 toutes les innovations qui ont été tentées depuis lors dans notre littérature. Les critiques du XXe siècle seront forcés de le constater, et ils ne manqueront pas d'en conclure que Walt Whitman a été l'inspirateur de notre mouvement littéraire contemporain.

Les critiques du XXe siècle auront là une excellente occasion de se tromper. Car malgré que les poèmes de Walt Whitman datent de 1855, et qu'ils présentent déjà, en apparence, tous les caractères que présentent les œuvres de nos écrivains d'aujourd'hui, la vérité est qu'ils n'ont exercé sur le mouvement littéraire contemporain aucune influence, ou à peu près.

D'abord, parce que personne d'entre nous ne les a connus, ou à peu près. Les journaux américains ont dit, au lendemain de la mort de Whitman, que son nom était plus célèbre en France qu'en Amérique. Ils se sont figuré, apparemment, qu'être connu de M. Gabriel Sarrazin équivalait à être connu de la France tout entière. Hélas! il n'en est rien!

Il y a bien eu chez nous, en outre de M. Sarrazin, deux ou trois jeunes gens pour apprécier Walt Whitman : ainsi M. Desjardins, qui en a si noblement parlé; ainsi M. Viélé-Griffin, qui a eu naguère l'idée de le traduire (2); ainsi Jules Laforgue, un des plus délicieux esprits de notre âge, qui ne se fatiguait pas de lire *les Brins d'herbe* aux dernières années de sa courte vie. Mais sur ceux-là mêmes l'œuvre du poète américain n'a exercé aucune influence.

Car malgré la ressemblance apparente des sentiments, des idées et de la forme, il n'y a au fond rien de commun entre la poésie de Walt Whitman et notre littérature contemporaine. On a pu voir au Salon de la Rose-Croix, on peut voir à l'Exposition des Indépendants des peintures représentant les mêmes sujets que représentaient les peintures de Giotto, et avec des procédés du même genre. Ces peintures sont pourtant absolument différentes des peintures de Giotto. Un abîme peut-être plus profond encore sépare l'œuvre de Whitman de l'œuvre de nos jeunes écrivains d'à présent.

C'est que, pour être né au XIXe siècle, Whitman n'en est pas moins un primitif, quelque chose comme un poète des temps préhistoriques. La singularité de sa poésie n'est pas le résultat d'une réflexion théorique, ni d'un désir de réaction contre des tendances fatiguées : elle est l'expression spontanée de la singulière nature que lui ont faite son origine, son tempérament et les circonstances de sa vie.

*
* *

Walter Whitman est né le 31 mai 1819, à West-Hills, Long-Island, dans l'État de New-York. Son père était charpentier, mais avant lui tous ses ancêtres avaient été laboureurs et fermiers, depuis le moment où Zacharie Whitman, en 1635, était venu d'Angleterre s'établir en Amérique. Zacharie Whitman était un quaker et tous ses descendants avaient été des quakers : ils n'avaient d'attention que pour la voix de l'Esprit divin, qui parlait en eux. Cette voix les rendait indifférents aux usages du monde : quand elle commandait, ils obéissaient, et de ce qui se passait au dehors ils n'en voulaient rien savoir.

La mère du poète était d'origine hollandaise; mais comme les Whitman, les Van Velsor, ses parents, vivaient depuis deux siècles dans l'État de New-York, occupés seulement du défrichement de leurs terres et de l'édification de leurs âmes. Par sa mère et par son père, Walt Whitman a été un campagnard, mieux fait pour le libre travail solitaire que pour la société, et plus attentif à sa voix intérieure qu'à tous les bruits du dehors.

Il était enfant encore lorsque ses parents vinrent se fixer à Brooklyn, et c'est à Brooklyn que, jusqu'à treize ans, il est allé à l'école. Mais il n'avait pas, dès lors, si petit congé qu'il ne courût à son village natal : tout son cœur y était resté.

A treize ans il entra comme apprenti chez un imprimeur, après s'être sauvé d'une étude d'avoué où on l'avait placé. A seize ans, il se sauva de chez l'imprimeur, courut au pays où il était né. Il vécut deux ans çà et là, dans les bourgs et les villages de Long-Island, s'engageant pour quelques mois comme sous-maître dans les petites écoles d'enfants, puis se sauvant de nouveau. A vingt ans, il imprima et publia un journal hebdomadaire, le *Long-Islander*. Mais la vie à l'air libre était décidément trop pénible : il se résigna à reprendre le chemin des villes.

Il vécut douze ans à New-York, ouvrier imprimeur et ouvrier journaliste. Il passa ces douze années dans la compagnie des mendiants, des vagabonds et des prostituées. Leur société était la seule où il se sentît à l'aise; et son clair beau visage rustique, la douce franchise de ses manières et le son tout féminin de sa voix lui donnaient sur ce monde de misérables un pouvoir de séduction extraordinaire. « Tous ses moments de liberté, il les dépensait dans les échoppes, les foires, les réunions populaires. Il connaissait à fond les hôpitaux, les dépôts de mendicité, les prisons, et tout ce qui s'y trouvait. Il s'attardait dans les quartiers de la ville où habitent les pires espèces; il y connaissait chacun, et chacun le connaissait. » C'est un témoin de sa vie qui nous le raconte. Et son seul plaisir d'art était

(1) [illegible]

(2) Et l'on ne saurait trop regretter qu'il ne l'ait pas fait, car [illegible] génie du poète américain.

la musique ; il se privait de dîner pour aller à l'Opéra.

Mais, après ces douze ans de travail régulier, il sentit que le séjour des villes lui était impossible. Pendant quatre ans il voyagea, parcourant tour à tour tous les États et les pays voisins. Il fit tous ces voyages à pied, se mêlant partout à la vie des gens du peuple ; il travaillait un mois dans une imprimerie, sur son passage, et, quand il avait gagné quelques dollars, il reprenait son chemin.

En 1851, il revint à Brooklyn, s'occupa de bâtir et de vendre des maisons. Mais, de temps à autre, il abandonnait tout travail, s'en allait courir par les routes, « afin, disait-il, de ne pas devenir trop riche ».

C'est dans ces courses vagabondes qu'il acheva la première série des *Brins d'herbe*, commencée dans son grand voyage des années précédentes. Quand la série fut prête, il l'imprima lui-même, comme il a fait de presque tous ses livres, et la publia. Ce ne fut, d'un bout à l'autre des États-Unis, qu'une tempête de rire et de colère. Seul, Emerson ne se fâcha point. Il écrivit au débutant que ses *Brins d'herbe* « étaient l'œuvre la plus extraordinaire d'esprit et de sagesse que l'Amérique eût encore produite ». Whitman publia la lettre d'Emerson, il publia à droite et à gauche des appréciations enthousiastes de son livre, qu'il rédigea lui-même pour la plupart. Et ainsi il tira des *Brins d'herbe* assez d'argent pour reprendre sa vie errante et libre sur les grands chemins de son pays.

En 1862, Whitman apprend que son frère vient d'être grièvement blessé à la bataille de Fredericsbourg, en Virginie. Il court le rejoindre, le trouve convalescent. Mais à côté de son frère il voit d'autres blessés, des hommes de Brooklyn, des compatriotes. Il reste auprès d'eux pour les soigner. Et il en voit d'autres encore qui ne sont pas de Brooklyn, mais qui souffrent et qui l'appellent. De sorte que, pendant trois ans, il passe toutes ses journées dans les hôpitaux, travaillant la nuit à son métier d'imprimeur quand il ne trouve pas d'autre moyen de ramasser quelque argent pour secourir les malades. Mais ce n'est pas de ses cadeaux ni de ses soins que les malades avaient le plus besoin ; ils avaient besoin de sa présence au bord de leur lit, de son franc sourire qui les égayait, les fortifiait, les encourageait à vivre et les encourageait à mourir. Lui qui aimait tant à raconter les moindres détails de sa vie, il n'a pas dit la vingtième partie de tout le bien qu'il a fait, des secours qu'il a distribués, des guérisons qu'il a hâtées, pendant ces trois années d'héroïque travail.

Encore n'est-ce pas d'héroïsme qu'on peut parler à son sujet, car il n'y avait pas l'ombre chez Whitman de cet effort, ni même de cette réflexion, qui donnent tant de mérite aux actions des héros. Il s'était décidé en une minute à courir à Fredericsbourg ; une fois là, il avait fait la seule chose qui lui semblait possible, il s'était mis tout entier au service des malheureux avec la joyeuse inconscience d'un enfant. Il apportait aux blessés du tabac et de l'eau-de-vie. Il écrivait des lettres sous leur dictée. Il leur chantait des chansons et les émerveillait par ses tours de force. Comme autrefois parmi les vagabonds de New-York, il se sentait à l'aise parmi eux. Et il n'y en avait pas un qu'il ne connût comme son frère. Le livre où il a raconté ses impressions de ces années est aussi lumineux qu'est sombre le livre de *la Maison des morts*, de Dostoïewsky : mais tous deux sont animés du même esprit divin.

En 1864, Whitman, qui s'était obstiné à travailler de jour et de nuit, malgré sa fatigue et la chaleur intolérable de l'été, tout à coup se sentit malade. C'était la première fois de sa vie. Il dut quitter Washington : à peine avait-il passé quelques semaines dans le Nord qu'il y revint et reprit sa place au lit des malades.

Quelque temps avant la fin de la guerre, il fut atteint pour la seconde fois. Décidément, il avait fini de se bien porter. En reconnaissance de ses services, on lui donna un petit emploi au ministère de l'intérieur ; on le lui retira, peu après, pour le punir d'avoir jadis publié un livre obscène, *les Brins d'herbe*. Mais des amis s'entremirent et lui procurèrent une place équivalente dans une autre administration. Il la garda jusqu'en 1873, où l'état de malaise dont il souffrait depuis longtemps se résolut enfin en une terrible attaque de paralysie. Depuis lors, Whitman eut la moitié de son corps insensible et comme morte, de ce beau corps dont la santé lui avait toujours causé tant de joie et de naïf orgueil.

A peine s'était-il un peu remis de l'accès de paralysie, qu'il apprit la mort de sa mère, de sa « chère, chère mère » ; il avait déjà perdu, un peu avant, sa sœur Martha. « C'étaient les deux meilleures et plus douces femmes que j'aie jamais vues et connues et que je compte jamais voir. » Il renonça à sa pension de 1600 dollars, quitta Washington et vint s'enfermer à Camden, New-Jersey. C'est là qu'il a vécu ses dix-huit dernières années. Il était si pauvre que, plusieurs fois, on dut organiser des souscriptions pour lui venir en aide. Mais il avait peu de besoins et s'amusait de tout. Un propriétaire de chemins de fer lui ayant donné, en 1879, un permis de circulation pour visiter la Californie, il fut plus heureux de cette excursion qu'il n'aurait été du plus gros héritage.

De temps à autre, il imprimait ou réimprimait ses livres. C'était encore une de ses joies. Aux lettres de remerciement les plus banales, il répondait avec une effusion de tout son cœur. La mention de son nom dans un journal le faisait pleurer de bonheur.

Dans la petite ville où il demeurait, personne ou à peu près ne savait son nom. Mais on l'aimait sans le connaître, on était joyeux de le voir, comme autrefois dans les faubourgs de New-York ou de Washington. Lui-même, dans ses promenades, saluait tous ceux qu'il rencontrait, petits et gros, noirs et blancs. A un

ami qui s'en étonnait, il disait qu'en vieillissant il se sentait malgré lui regagné par la vieille coutume de Long-Island de parler à chacun sur les routes. Un ivrogne qu'il saluait se mit à l'interpeller : « Bonjour, papa ; comment allez-vous, papa ? » Les enfants jouaient avec lui comme avec un enfant. Il savait toute sorte d'histoires sur les gens du voisinage : « Ici, c'était la maison d'un invalide, avec deux nègres pour le soigner. Là demeurait une vieille fille qui avait dépensé toute sa fortune pour son installation et se trouvait maintenant sans ressources, mais c'était une personne d'un caractère remarquable. Ses amis disaient que sa présence les réchauffait.

Il avait toujours été beau ; mais avec l'âge et malgré la paralysie de tout un côté de son corps, il était devenu d'une beauté surnaturelle. Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais vu une figure plus noble et plus douce, avec une plus admirable expression d'humanité, que la figure de Walt Whitman dans ses derniers portraits. Ses traits s'étaient comme purifiés sous la blanche poussée des cheveux et de la barbe.

« Je suis sûr, dit M. John Burroughs, que son visage était, dans sa vieillesse, le plus beau qu'il y ait eu jamais. Les lignes y étaient très simples, très libres et très fortes. De hauts sourcils arqués, un nez droit à arêtes claires, des yeux d'un bleu gris sous de fortes paupières, un front régulier, sans exagération d'aucune sorte, de grandes oreilles d'un dessin merveilleux, et cette soyeuse barbe blanche qui cachait sa bouche et son menton... Et quand je l'ai vu la dernière fois, en décembre 1891, malgré qu'il eût été de longs jours à deux pas de la mort, jamais auparavant je ne l'avais vu si beau. Il n'y avait pas dans ses traits un seul signe de décrépitude, comme d'ordinaire chez les vieillards. L'expression était pleine de pathétique, mais grande comme celle d'un dieu. Et je ne pouvais le croire si près de la mort, tant il semblait peu conquis. »

*
* *

« Toute la culture de Whitman, dit encore M. Burroughs, toute son intelligence, tout son savoir, tout cela était fondu et dominé par son humanité, de sorte que l'impression qu'il produisait n'était pas celle d'un lettré ni d'un artiste, mais d'un homme, avec la fraîcheur, la force et la beauté de la nature humaine. »

Cette phrase contient, je crois, toute l'histoire du développement intérieur de Walt Whitman et du progrès de son âme à travers les événements de sa vie. C'est elle aussi qui explique pourquoi les traits du vieux poète semblaient d'année en année rajeunir et se purifier, comme si d'année en année la nature s'y imprégnait plus avant.

Car la vie intérieure de Walt Whitman est une lente et graduelle reprise de la nature sur la civilisation. A peine l'école et le séjour des villes avaient-ils formé le jeune homme aux devoirs de la vie de son temps que son vieux sang de quaker et de campagnard de nouveau s'était réveillé, le rappelant aux seuls goûts et aux seuls besoins des âmes primitives. Ainsi l'on rencontre parfois sur le Rhin, au plus épais d'une forêt, les ruines gothiques d'une chapelle ; la nature a repris le terrain qu'on lui avait enlevé, les arbres ont poussé tout à l'entour des vieux murs, et les murs même ont fini par verdir sous la mousse et les herbes folles.

Mais pour être maintenant à demi cachées dans les branches, les délicates ogives n'en paraissent que plus jolies. De même il n'a pas été inutile à Walt Whitman d'avoir étudié dans les écoles et d'avoir habité les villes, et d'avoir connu les règles que les races civilisées avaient imposées à leur poésie. Mais la nature l'a repris avec tant de force qu'il lui a été impossible de rien retenir des conquêtes de la civilisation.

Comme à ses ancêtres, les quakers, l'Esprit lui a parlé ; il n'a plus désormais entendu d'autre voix. Lui-même le reconnaissait quelques années avant sa mort : « Tout ce que l'Esprit m'avait ordonné de dire, je l'ai dit dans mes livres ; sans lui, je ne suis rien. »

Et l'Esprit lui ordonnait ce qu'il ordonnait à ses ancêtres, les fermiers de Long-Island : de s'épanouir librement au grand soleil de la vie. L'Esprit lui ordonnait de réconforter les malades, quand il les voyait souffrir ; il lui ordonnait de courir le long des routes, quand il était las de travailler ; et il lui ordonnait de chanter ses émotions, quand elles s'élevaient trop fortes et trop sonores en lui.

Cet Esprit, c'était la nature primitive, le simple esprit de vie qui fait fleurir les fleurs et qui fait jouer les enfants. De sorte que la poésie de Walt Whitman est comme un monologue à haute voix ; elle est l'expression spontanée des mouvements un peu violents de son âme. Et ni sur les idées ni sur la forme, il n'a eu le loisir de réfléchir à son aise. J'imagine que quoi qu'il en dise il se serait résigné très volontiers à écrire des vers rythmés et rimés à la façon ordinaire, s'il avait pu imposer cette contrainte au débordement de ses émotions. Mais il ne le pouvait pas ; c'était la nature qui parlait en lui, la vieille nature d'avant les civilisations. Jamais il n'a été capable de se contenir, de modérer son souffle, de choisir parmi ses idées.

Il a été quelque chose comme ce merveilleux Siegfried qu'on voit, dans le drame de Wagner, pousser tout droit devant lui, joyeux et grave, robuste comme un homme et naïf comme un enfant, avec toutes les voix des oiseaux, tous les murmures des ruisseaux et toute la grande musique des êtres et des choses lui bourdonnant aux oreilles. Il a eu de ce merveilleux Siegfried jusqu'aux enfantillages un peu grossiers. J'imagine qu'il a dû rire et gambader d'une joie parfaite, quand l'idée lui est venue d'imprimer sa signature au milieu d'un poème.

Si l'on avait montré au jeune Siegfried un vélocipède, ou si on lui avait dit que les hommes, jadis esclaves, avaient été rendus à jamais égaux par le suffrage universel, tout de suite il aurait admiré ces deux produits de la civilisation. C'est par le même motif que peut s'expliquer toute la politique de Walt Whitman. Cet homme qui faisait à pied le tour des États-Unis devait nécessairement vénérer les chemins de fer. Dans les villes, où il ne demeurait qu'à contre-cœur, à peine s'il avait pu voir de loin les inventions de la science moderne; il n'en était que plus à l'aise pour les vénérer.

La première chose qui, dans le monde, apparaît clairement à l'esprit de l'animal et de l'enfant, c'est leur *moi*. Il ne faut pas moins qu'une longue réflexion pour les amener à concevoir qu'ils ne sont pas le centre des choses. Walt Withman tenait de trop près à la nature pour pouvoir jamais s'élever jusqu'à cette réflexion métaphysique. De là ce fréquent emploi qu'il a fait de son nom dans ses poèmes. Jamais il n'y eut un égoïsme plus naïf, ni plus innocent.

Ce n'était d'ailleurs qu'une apparence d'égoïsme. Car Walt Whitman avait encore ce trait commun avec les enfants de ne pas sentir nettement les limites de sa personnalité. Son imagination lui permettait de se croire tour à tour mille êtres différents, comme fait l'enfant qui écoute une histoire. De sorte que, lorsqu'il avait écrit *Je* ou *Walt Withman*, ce n'était pas de lui seulement qu'il parlait. Son but était, en écrivant *les Brins d'herbe*, — c'est lui qui le dit, — « de tracer l'image d'un microscome type, de figurer un homme embrassant dans sa passionnée et idéale sympathie les joies, tristesses, appétits, vertus, péchés des hommes, des femmes et des enfants; cet homme vivant, agissant, souffrant avec l'humanité entière; et cet homme étant Walt Whitman ». Il dit ailleurs : « Je ne demande pas à un blessé comment il se trouve, c'est moi qui deviens le blessé. »

Et c'est par cette force extraordinaire de sympathie qu'il est un grand poète. Seul, un être primitif, comme il était, un être non encore forcé par la civilisation à s'isoler en lui-même et à s'enfermer dans l'enceinte d'une personnalité bien définie, seul un tel être pouvait revêtir ainsi, sans l'ombre d'effort, les caractères les plus opposés. Dans *les Brins d'herbe*, il est tour à tour : l'esclave poursuivi, et alors il « ressent la morsure des chiens »; le vieil artilleur, et il raconte le bombardement de son fort; le marin d'autrefois, et il décrit les combats où il a pris part. « Il n'y a pas un révolté qui marche vers la geôle, les mains attachées, disait-il, sans que je sois attaché avec lui, en marche vers la geôle avec lui. »

Il est, par ce merveilleux pouvoir d'évocation, l'égal des Dickens, des Michelet, des maîtres les plus hauts. Son pouvoir d'évocation n'est point, comme le leur, réfléchi, ordonné, sagement contenu. Il s'éploie en liberté, mais c'est le même pouvoir, et inspiré du même esprit tout chrétien, toujours préférant la souffrance avec les petits au plaisir avec les grands.

A lui seul, ce pouvoir d'évocation aurait suffi pour faire de Whitman un poète. Mais la vérité est qu'il s'accompagnait chez lui de maintes autres qualités poétiques : d'un souffle par exemple si fort et si emporté, que plusieurs pièces des *Brins d'herbe* rappellent, à ce point de vue, les plus glorieux poèmes de Victor Hugo.

Bien davantage encore que la poésie de Victor Hugo, la poésie de Whitman est un flux d'images : et les images du poète américain sont loin d'avoir toujours le relief, la sensuelle beauté des images de Hugo. Mais il en est aussi de plus fraîches et de plus naïves, qui soudain arrêtent l'œil au passage, comme de petites fleurs rouges sur le bord d'un fleuve.

Et il n'y a pas jusqu'à la musique des vers de Whitman qui ne soit d'un poète. Son rythme est si fantaisiste, que trop souvent il manque à nous toucher; mais il lui est toujours dicté par une voix intérieure admirablement musicale, et souvent aussi nous en sentons l'harmonie. Plusieurs des petites pièces des *Brins d'herbe* sont d'exquises chansons, comme je n'en connais pas de plus mélodiques dans la poésie anglaise. Je voudrais pouvoir citer, mais décidément, et malgré qu'ils n'en aient pas l'air, les vers de Whitman sont encore trop des vers pour être traduits.

*
* *

Aussi bien, je n'ai pas eu l'intention de faire ici une étude critique de l'œuvre de Whitman. J'ai seulement essayé de dire quel singulier personnage a été ce poète, et comment son œuvre me paraît devoir rester incompréhensible à celui qui la juge comme l'œuvre d'un contemporain.

Le grand malheur, pour la poésie de Whitman, est que, si belle et si originale qu'elle soit, elle ne peut, en vérité, être appréciée de personne à la façon qu'il faudrait. Il n'y a personne dans notre temps qui puisse sentir sans effort cet art d'un tout autre temps. Ceux qui admirent les chemins de fer, aujourd'hui, ne les admirent pas avec cette ardeur de naïf enthousiasme, et ceux qui sont capables d'admirer comme faisait Whitman, ceux-là ne se sentent plus en état d'admirer les chemins de fer. Et comme il est nécessaire à la grandeur d'un poète qu'il y ait pour le goûter des âmes pareilles à la sienne, le génie de Whitman risque fort d'être bientôt dédaigné.

Jamais, d'ailleurs, le poète Whitman n'a été aimé que par des âmes très différentes de la sienne, mais assez accoutumées à tout deviner pour la deviner. Ce sont précisément les poètes les plus éloignés de lui, les plus raffinés et les plus retenus, lord Tennyson, M. William Morris, ce sont eux qui ont le plus hautement affirmé la grandeur de son œuvre. Pour les médiocres, au contraire, pour Lowell, pour Matthew Arnold, sa

poésie n'a été qu'une occasion à rire ou à s'indigner. M. Swinburne, d'abord l'avait jugée admirable, il a fini par la trouver grotesque. Et quant aux littérateurs et journalistes de New-York, ils ont été unanimes naguère pour refuser au vieux Walt Whitman l'entrée de leur club.

Leur refus n'a pas chagriné outre mesure le noble vieillard. Les témoignages de sympathie le touchaient profondément, mais les railleries et les injures ne l'émouvaient pas. Son ingénu pouvoir d'évocation et d'illusion l'a préservé jusqu'au bout du triste contact de la réalité. La maison où il est mort était si sale et si misérable qu'à peine si les visiteurs pouvaient y rester un moment. Pas un rayon de soleil n'y pénétrait ; la fumée d'un poêle contribuait encore à empester l'air. Mais pas un moment Walt Whitman ne s'est aperçu de l'affreux état de ce qui l'entourait. Il parlait avec attendrissement de son bonheur à vivre ses dernières journées dans sa propre maison : « Vous ne sauriez croire comme je suis à l'aise ici, disait-il, comme on prend soin de moi et comme tout le monde est plein d'obligeance. » Son âme vagabondait au plein soleil des routes, comme elle avait toujours fait, et continuait à s'émouvoir du spectacle de l'universelle bonté. Et c'est ainsi qu'il est mort, avec son enfantin sourire dans ses yeux, reconnaissant aux hommes et aux choses des joyeuses illusions qu'il en avait tirées.

T. DE WYZEWA.

PLAGE INCONNUE (1)

Nouvelle.

Le ciel était couvert ; de gros nuages nous cachaient la cime des montagnes et augmentaient encore l'austérité de ces lieux déserts. Au delà de la ferme, nous nous engageâmes dans un sentier qui serpentait à travers un bois de pins. Nous entendions un bruit d'eau à notre gauche, mais je ne distinguais que les troncs rougeâtres des arbres, quand soudain le terrain sembla se déchirer sous nos pas, le sentier sembla disparaître : nous étions suspendus sur le bord d'un précipice.

A deux cents pieds au-dessous de nous, au fond d'un abîme aux ombres violettes, un torrent bondissait entre des rochers. C'était dans la montagne un trou d'ombre, et nous allions y descendre. Appuyée sur le bras du docteur, je suivais le petit chemin suspendu au-dessus des ondes furieuses, sentant qu'un faux pas nous aurait coûté la vie. Nous arrivâmes sans encombre au bord de la Clemgia, dans un chaos de rochers. Au lieu de traverser la rivière sur le pont fragile qui se présentait à nous, nous continuâmes à suivre la même rive, où nul sentier n'était frayé.

Nous sautions de pierre en pierre, parfois glissant sur la mousse humide, nous accrochant aux buissons, aux branches d'arbre.

— Pardonne-moi, murmura mon parrain, de te faire passer par ce dédale, mais il n'y a pas d'autre voie possible. Il le faut, vois-tu... Du reste, nous serons bientôt arrivés.

Le vallon se resserrait et le spectacle devenait d'une horreur grandiose. Entre les gigantesques parois de rochers où s'accrochaient quelques rares plantes secouées par un éternel frisson, la Clemgia se démenait comme une possédée, bavant de rage, couvrant de flots d'écume les blocs qui entravaient son cours. A cent mètres au-dessus de nos têtes, on apercevait une bande du ciel découpée par les silhouettes funèbres des sapins qui pendaient sur l'abîme ; la lumière se faisait livide, l'eau presque noire, sournoise, méchante. Seuls, quelques buissons de rhododendrons mettaient le sourire de leur floraison pâle au milieu des terreurs de cette gorge diabolique.

Après un quart d'heure d'une marche difficile, le docteur Herbert m'arrêta par le bras. Je fus effrayée de l'expression égarée de son visage.

— *L'heure est venue*, dit-il d'un ton solennel ; je sens que mes vieilles jambes me refusent leur service. Je m'en vais t'attendre ici. Toi fais quelques pas plus loin, mon enfant ; puisses-tu à ton tour voir ce que mes yeux ont vu, ici même, il y a plus de quarante ans. Sinon... l'épreuve sera faite... Va, et ne me laisse pas trop longtemps seul.

Une sueur glacée coulait le long des tempes de mon parrain ; il m'étreignit dans ses bras, puis s'assit sur un rocher, et lorsque je me retournai, après avoir fait quelques pas, je le vis immobile, comme une statue, la tête cachée dans ses mains.

Le discours du docteur me remplissait d'étonnement : que voulait-il dire en parlant de ce spectacle incomparable entrevu par lui quarante années auparavant ? Enfin j'allais le savoir : il me semblait que je partais en vaillant chevalier à la conquête de la Toison d'or...

Je marchais avec résolution, mais je n'avançais que lentement, la nature ayant mis un malin plaisir à entasser les obstacles sur mon passage. Mes pieds s'embarrassaient dans un fouillis inextricable de pierres et de troncs d'arbres... la gorge se rétrécissait toujours... et peu à peu l'espace libre à côté du torrent allait diminuant. Bientôt j'en vins à sauter de rocher en rocher, au risque de glisser dans les eaux furieuses... mais j'agissais sous l'empire d'une force intérieure qui me poussait vers l'inconnu... Je cheminai ainsi tant bien que mal pendant cinq ou six minutes...

La lumière du jour avait fait place à une clarté de crépuscule ; je sentais sur mes cheveux et mon visage comme une rosée glaciale, que le vent de ce souterrain me jetait à la face... Puis je n'aperçus plus devant moi

(1) Voir la *Revue* du 16 avril 1892.

qu'un courant d'eau noire, profond, effrayant, roulant sans bruit, entre deux murs de cent mètres de hauteur : la route était fermée... impossible de songer à poursuivre.

Je m'arrêtai un instant pour contempler ce tableau dans ses moindres détails... une sorte de terreur religieuse m'envahit. Il me sembla que des anfractuosités de la pierre s'envolaient des oiseaux énormes au vol silencieux, et qu'ils allaient me frôler de leurs ailes... Une odeur de froide pourriture me montait aux narines; c'était l'odeur de mort de ces pauvres arbres déracinés par le torrent, de toutes ces mousses arrachées, de ces mille fleurs délicates qui s'étaient englouties avec le gazon qui les entourait. Lentement la Clemgia rongeait ses rives, et tout à coup un pré, une lisière de forêt glissaient au fond de l'abîme. Je frissonnai; une seule pensée me hantait : quitter au plus vite ce lieu sinistre...

Je ne sais comment dans ma fuite précipitée je réussis à ne point glisser, à ne point faire de faux pas... A un détour du vallon, je me trouvai en face du docteur qui venait à ma rencontre.

— Ah! mon parrain, mon parrain! m'écriai-je, quelle joie de vous retrouver, à quoi avez-vous songé de m'envoyer seule dans cet affreux endroit?... A dix minutes d'ici le passage est impraticable!

— Impraticable! pour toi aussi! répondit le docteur d'un accent désespéré. Tu n'as donc rien vu, toi, pas plus que les autres?

— J'ai vu un spectacle que je n'oublierai jamais : la rivière hurlant dans l'obscurité, la nuit remplaçant le jour, la nature implacable se refusant de livrer ses secrets aux regards des hommes...

Le docteur fit un geste de découragement :

— Allons, murmura-t-il, c'est fini, bien fini... Viens, mon enfant, oublie ce vallon lugubre, retournons vers la lumière...

Nous retrouvâmes le sentier qui descendait d'Avrona, et nous le suivîmes jusqu'à un petit pont de planches qui traversait la Clemgia... nous passâmes sur l'autre rive.

Le ciel, quoique toujours gris, me semblait d'un éclat presque insoutenable; je respirais à pleine poitrine cet air pur, contemplant avec délices le sentier bordé de rhododendrons. J'avais l'impression d'un réveil après un mauvais rêve... Jamais les pins n'avaient exhalé d'aussi pénétrants parfums de résine, jamais la mousse ne m'avait paru plus fraîche, les papillons plus brillants...

— Et maintenant, mon parrain, demandai-je, m'expliquerez-vous le sens de vos mystérieuses paroles de tout à l'heure?... — Et ma gaieté naturelle reprenant le dessus : — Vous avez l'air d'un renard qu'une poule aurait pris. Voyons, cher docteur, donnez-moi le mot de l'énigme.

— Tu le sauras, mon enfant, tu le sauras bientôt; je te conterai tout ce soir, quand nous serons assis tranquillement dans notre chambre. Tu me feras bien crédit jusque-là. Pour l'heure, j'ai besoin de me remettre un peu d'une déception que je viens d'éprouver... d'en prendre mon parti... Nous avons le temps encore de pousser jusqu'au village de Scarl avant midi... Autant qu'il m'en souvient, c'est une excursion charmante au milieu des bois... Donne-moi le bras, ma filleule, et jouissons de notre promenade sans plus songer à ces malencontreuses gorges de la Clemgia...

Ainsi fut fait... Le sentier, d'abord escarpé, s'adoucit, et nous rejoignîmes une route de montagnes qui serpentait sur les flancs du Piz Saint-Jon, à travers une forêt de gigantesques mélèzes. On se serait cru dans un parc de plaisance; sous les arbres s'étalaient des pelouses de gazon ras qui conviaient au repos, et nous ne résistâmes pas au plaisir de nous y étendre paresseusement.

Cependant un roulement de tonnerre nous rappela à la réalité. En proie à de si étranges émotions, nous n'avions point pris garde à l'état du ciel; de lourdes nuées s'étaient accumulées contre les montagnes et le vent se mit à souffler furieusement.

— Il faut nous hâter, s'écria le docteur, si nous voulons atteindre le village avant la pluie.

De grosses gouttes commençaient à tomber... Heureusement, dans le vallon élargi apparaissaient les maisons et la pittoresque église de Scarl. Nous eûmes tout juste le temps d'atteindre l'auberge... Au moment où nous frappions à la porte, la tempête se déchaîna avec une violence inouïe; des tourbillons de pluie et de grêle vinrent s'abattre contre les vitres du chalet...

Notre hôte, un robuste paysan, nous introduisit, avec forces salutations, dans la salle commune, la salle d'apparat, qui est à la fois le salon et la chambre de travail des habitants de l'Engadine. Tout entière lambrissée en arole, d'une couleur d'or, elle offrait un aspect de confort et de richesse; le vaste poêle destiné à la chauffer en hiver disparaissait lui-même sous un revêtement de bois. Les frises de cette pièce étaient finement sculptées, décorées d'arabesques, parfois peintes en rouge ou en bleu. Nous nous assîmes sur un banc, et l'on nous servit du pain, du lait et du fromage, en attendant une omelette que préparait la maîtresse de céans...

Les nuages étaient si épais, que les fenêtres aux carreaux cernés de plomb ne laissaient pénétrer qu'une lumière indécise... Peu à peu cependant, les objets qui nous entouraient devinrent plus nets, et je distinguai contre les parois de bois des fusils suspendus, des cornes de chamois, quelques images de sainteté brillamment enluminées, et au milieu d'un panneau une toile assez grande, une peinture à l'huile représentant un paysage... Mon parrain l'aperçut en même temps que moi.

Et soudain je crus qu'il avait perdu la raison...

Il se leva tout d'une pièce, comme mû par un ressort, et se précipita vers le tableau.

— Mon Dieu! mon Dieu! bégaya-t-il, est-ce que je rêve? Est-ce que je suis encore la victime d'une hallucination?...

Il me prit brusquement par la main :

— Vois-tu ce paysage... car c'est bien un paysage, n'est-ce pas?

— Sans doute, et même un paysage admirable. Comment cette œuvre d'art si parfaite a-t-elle pu s'égarer ici?

Mais le docteur ne m'écoutait plus...

Il s'était encore rapproché de la toile et littéralement la buvait du regard, tandis que des mots entrecoupés s'échappaient de ses lèvres : « Pareil! exactement pareil, jusque dans ses moindres détails... J'avais donc bien vu! Le voilà le château de marbre, avec ses sveltes colonnades, et le lac, et les grands arbres... et cette lumière dorée... et cette paix, ô cette paix ineffable!... »

L'hôtesse à ce moment entra dans la chambre, apportant une omelette fumante... Mon parrain, se détournant, questionna la brave femme avec vivacité; il parlait en romanche, et je ne compris rien à la longue réponse qui lui fut faite.

— Mets-toi à table, mon enfant, dit enfin le docteur, comme s'il se souvenait tout à coup de ma présence. Tu dois avoir faim; pour moi je ne pourrai rien manger. J'ai la gorge serrée... et puis il faut que je discute avec ces gens; je ne partirai pas sans ce tableau. Aide-moi à le décrocher, je veux le contempler de plus près...

Nous posâmes la peinture sur un banc, mon parrain la retourna, et nous aperçûmes une inscription à l'encre, écrite dans une langue qui m'était inconnue. Pour le docteur, la traduire fut l'affaire d'un instant. Mais à peine eût-il lu ces lignes qu'il poussa un cri, chancela, et je crus qu'il allait défaillir. Je m'élançai auprès de lui, mais déjà il se redressait le visage rayonnant de joie :

— La preuve, la preuve complète, la voilà! s'écria-t-il.

Et, comme un enfant, il riait et pleurait tout à la fois.

Heureusement que nous étions seuls en ce moment, car mon parrain aurait passé pour fou, et je me demandais avec inquiétude ce qui allait advenir de tout cela... Mon compagnon se calma cependant; il s'assit en face de moi, et, quoiqu'il eût déclaré ne point vouloir manger, il dévora la moitié de l'omelette du meilleur appétit du monde. Quelques minutes après, nos hôtes, mari et femme, firent de nouveau leur réapparition, et l'entretien reprit en romanche; la discussion dura longtemps, mais sans paraître aboutir à un résultat définitif.

Le temps s'écoulait, et je m'approchais machinalement de la fenêtre... A ma grande satisfaction, je constatai que la pluie diminuait et qu'on apercevait entre les nuages de larges morceaux de ciel bleu... L'orage était fini

— Voici une éclaircie, m'écriai-je; profitons-en pour reprendre le chemin de l'hôtel, si nous voulons y rentrer pour le dîner...

— Tu as raison, mon enfant; rien, du reste, ne m'empêche de revenir demain ici... Ces braves gens auront le temps de réfléchir à mon offre... et j'espère qu'en définitive ils accepteront.

Nous payâmes notre repas. Mon parrain jeta un dernier coup d'œil sur le tableau tant convoité; il revint sur ses pas pour le contempler encore, comme s'il ne pouvait se détacher de ce spectacle... Puis nous reprîmes le chemin de Vulpéra.

Le retour fut silencieux; il me semblait que depuis le matin il s'était écoulé des jours entiers, tant les événements extraordinaires avaient abondé en ces quelques heures... Nous regagnâmes l'hôtel par la route dite carrossable qui mène de Scarl à Schulz; mais nous n'étions ni l'un ni l'autre d'humeur à admirer les sites que nous traversions. A table d'hôte, le dîner nous sembla interminable; la gaieté bruyante de nos voisins allemands nous choquait comme un manque de tact... Je songeais sans cesse à cette explication que mon parrain m'avait promise pour le soir.

Après le repas, il m'emmena dans sa chambre. La nuit était si douce que les fenêtres restèrent ouvertes; je m'assis dans un fauteuil, les yeux fixés sur le paysage vaguement éclairé par la lune. Après l'orage, les étoiles scintillaient d'un éclat inaccoutumé; le vent s'était tu, et le silence de ces hauteurs me semblait empreint d'une religieuse solennité. Le docteur se promenait d'un bout à l'autre de la chambre, en proie à une agitation fiévreuse... et, tout en se promenant, il me conta ce qui suit...

*
* *

Tu as bien le droit, ma chère enfant, de t'étonner de mes allures bizarres, qui pourraient à juste titre me faire passer pour un insensé. Je me rappelle qu'un jour, il y a quelques années, tu m'as traité d'être superstitieux; je me complaisais trop, je le sens, dans ces récits légendaires et fantastiques qui exaltaient ton imagination d'une manière peut-être fâcheuse. Il te faut me pardonner; par le fait des événements j'ai été entraîné à donner une place exagérée à ce monde occulte, que les esprits forts nient, mais dont la réalité s'est manifestée pour moi à plusieurs reprises pendant le cours de mon existence... Voici les faits.

Il y a trente-huit ans, — il me semble que c'était hier, — j'explorais pour la première fois la vallée de l'Engadine. Je venais de terminer mes études à Paris, et mon diplôme de médecin en poche je ne rêvais que de prendre un repos bien gagné. Mon père, fier du résultat de mes examens, m'accordait deux mois de

liberté, et j'arrivai dans ces montagnes le cœur joyeux, libre de tout souci; la vie m'apparaissait souriante et belle... N'avais-je pas choisi la plus noble des vocations? Je rêvai d'une carrière consacrée au soulagement de mes semblables, et d'un logis égayé par la présence d'une gracieuse compagne. Mais, en attendant la réalisation de ces projets, je me promettais monts et merveilles de mon séjour dans les Alpes; j'avais bon pied, bon œil, et mes premières excursions de montagne furent un véritable enchantement.

Je débutai, comme nous l'avons fait cette année, par Saint-Moritz et Pontresina; puis, suivant le cours de l'Inn, j'arrivai enfin à Schulz. La mélancolie grandiose de cette contrée me plaisait : j'éprouvais un attrait spécial pour ces solitudes, qui semblaient vierges de pas humains. On m'avait parlé en particulier d'une excursion dans le val Minger, où l'on marche pendant huit ou dix heures sans rencontrer ni une habitation ni le moindre vestige d'un sentier. On arrive à ce vallon par les gorges de la Clemgia, et je me décidai à les visiter, avant de pousser ma course plus avant.

Je partis donc par une matinée de juillet, et, dépassant la ferme d'Avrona, que tu connais bien, je descendis dans la Schlucht, encore peu explorée à cette époque où les étrangers n'abondaient point. Quittant l'étroit sentier, je tentai de suivre le cours du torrent. Les flots écumeux étincelaient aux rayons du soleil, couvrant d'une poussière irisée les touffes de fougères et de rhododendrons qui fleurissaient les rochers... Cependant les bords du précipice se rapprochaient d'une façon menaçante; je cheminais entre deux murailles de pierre qui semblaient vouloir se rejoindre au-dessus de ma tête, et je me trouvai bientôt dans une sorte de couloir obscur...

— Je le connais, m'écriai-je... et c'est un spectacle qui donne le frisson...

— Soudain, continua le docteur, sans paraître m'avoir entendu, soudain la voûte s'élargit, et, comme au sortir d'un souterrain, aveuglé par une lueur éblouissante, je fus tenté de fermer les yeux...

Devant moi s'étalait un lac aux ondes de cristal, non point un simple étang, comme le sont le plus souvent ces lacs des Alpes, mais une vaste étendue d'eau limitée au loin par des montagnes aux molles ondulations bleues... J'entendis le bruit des vagues qui venaient mourir sur le sable, et ce bruit très positif m'assurait que je ne rêvais pas. Sur les rives de ce lac, des pelouses alternaient avec des bouquets d'arbres d'une végétation merveilleuse, et, à environ deux cents mètres du bord, sur un rocher baigné de tous les côtés par les eaux, se dressait un château pareil à ceux qu'affectionnait le crayon de Doré. Ses tours, ses clochetons et ses dômes sculptés dans le marbre semblaient se perdre dans les airs! Et c'était sur le fond bleu du ciel une apparition que je n'oublierai jamais.

Mais à quoi bon vouloir décrire une telle scène! Rien ne peut donner une idée de cette lumière harmonieuse, attendrie; rien, en particulier, ne peut rendre l'impression de douceur et de céleste paix qui s'exhalait de cette solitude!... Pas un souffle ne ridait le miroir du lac, l'on n'apercevait pas un bateau, pas un être humain; le château lui-même semblait inhabité... J'errai longtemps sur le rivage; je m'assis à l'ombre des hêtres et des châtaigniers, absorbé dans ma contemplation, ne pouvant surtout détacher mes regards de l'édifice colossal qui rayonnait au soleil comme un lis au milieu d'un champ de myosotis!...

Les heures s'écoulaient, mais un pouvoir mystérieux me retenait captif: jamais je n'avais éprouvé une pareille sensation de bien-être; un vent tiède frôlait mon visage et m'enveloppait de ses caresses... Je m'aperçus trop tôt, hélas! que le soleil baissait à l'horizon, le lac prenait une teinte d'opale et les dentelles de pierre du château se coloraient d'un reflet rose. Il fallait, avant la nuit, traverser les gorges redoutables.

Une dernière fois j'embrassai du regard le magique panorama, et je m'enfonçai dans les gorges de la Clemgia. Mais que m'importait maintenant le chemin difficile, les pierres pointues et glissantes! je rentrais au logis les yeux encore éblouis, le cœur gonflé d'espérance. Le lendemain je reviendrai, je questionnerai les gens du pays : je songeais au moyen de visiter ce fantastique manoir... Quand je rentrai à Schulz, il faisait nuit; mais je ne m'étais pas douté que j'avais marché des heures et que je n'avais rien mangé depuis le matin!

A mon arrivée à l'hôtel, le concierge me tendit une lettre; je l'ouvris avec appréhension. Il me semblait tout à coup que je retombais lourdement sur le sol, après une envolée en plein ciel. Il n'était que trop vrai : cette lettre, d'un de mes amis, m'informait que mon père venait d'être frappé d'une attaque de paralysie. Il me fallait partir immédiatement. Le lendemain, dès l'aube, je m'éloignais de Schulz; mais lorsque j'arrivai au logis il était trop tard : la mort m'avait enlevé l'être que j'aimais le mieux au monde.

Le docteur, sous l'empire de ses tristes souvenirs, s'arrêta un instant.

— Pendant quelques semaines, reprit-il bientôt, je fus tout à ma douleur. Il me fallait en outre m'occuper d'une foule de questions matérielles qui s'imposaient. Mes parents me laissant une fortune très modeste, je dus me résigner à vendre la maison qui m'a vu naître et me séparer, non sans déchirement, de ces lieux familiers où des inconnus allaient faire leur nid. Je m'installai dans l'appartement que j'occupe encore, et, une fois tous ces arrangements terminés, j'eus le loisir de me livrer à mes rêveries.

Il se passa alors un fait singulier. A mesure que l'amertume de mon chagrin allait s'affaiblissant, je me sentais repris par le souvenir de mon excursion à la

Clemgia. J'étais hanté par cette vision éblouissante, et surtout par l'impression d'indicible bonheur que j'avais goûté pendant cette journée... Insensiblement j'en vins à donner à cette réminiscence une place énorme, prépondérante, dans mes pensées. Il me fallait à tout prix retourner en Engadine, revoir le lac silencieux...

L'hiver me parut interminable; je n'étais heureux que lorsque je pouvais songer, au coin de mon feu. Mes amis se plaignaient de mes distractions, de ma passion pour la solitude; ils auraient voulu que je me décidasse à entrer dans la vie active, à pratiquer la médecine... Comment leur expliquer mon dégoût subit pour toute activité pratique?

— Plus tard! leur répondais-je.

Et ils haussaient les épaules, en me traitant d'incorrigible rêveur.

Puis, quand le mois de juin fut venu, j'éprouvai à l'idée du départ comme un secret effroi; je renvoyai de jour en jour mon voyage.

Je me décidai pourtant à gagner les Grisons, et retrouvai à Schulz ma chambre de l'année précédente. Mon hôte me fit le plus gracieux accueil :

— L'année, me dit-il, est particulièrement favorable aux excursions; vous pourrez monter au Piz Lischanna, d'où l'on jouit d'une vue incomparable...

— Je veux d'abord, répondis-je, retourner aux gorges de la Clemgia et au lac d'où sort ce torrent. Je ne crois pas que ce lac ait son pareil dans le pays...

— Un lac, répéta-t-il d'un air étonné; je n'ai jamais entendu parler que du Schwarzensee.

— Le Schwarzensee n'est qu'un infime étang, fis-je avec dédain; comment, vous ne connaissez pas cette immense étendue d'eau, et le château bâti dans une île...

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Après cela, je suis Autrichien, ne viens ici que pour l'été et n'ai point le loisir de courir la montagne...

Je pestai intérieurement contre l'ignorance de mon interlocuteur...

Levé le lendemain avec le soleil, je pris la route d'Avrona et, de là, le sentier de la Schlucht; arrivé au bord de l'abîme, je m'arrêtai; mon cœur battait à coups précipités, sous l'empire d'une extraordinaire émotion. J'allais bientôt revoir ce paysage inoubliable. Comme là-bas les flots devaient danser joyeusement aux rayons du soleil; dire qu'à si peu de distance, derrière ces parois abruptes, les monts allaient s'écarter, s'évanouir en quelque sorte : tel un écrin ouvert livrant aux yeux ses trésors de pierreries.

Je m'enfonçai dans les gorges... sans me préoccuper de l'étroitesse du passage, de l'obscurité grandissante... J'avançais, et voici, comme devant toi ce matin... la route se ferma... Je revins sur mes pas, j'essayai de pénétrer plus haut dans le ravin... Inutiles efforts! la Clemgia roulait ses eaux profondes entre deux murailles lisses de cent mètres de hauteur...

Que te dirai-je? Je revins à l'hôtel, affolé, me refusant à croire au témoignage de mes sens... Les jours suivants, je tâchai de retrouver le bassin du lac en suivant la crête du précipice au lieu d'en explorer les profondeurs. J'arrivai tout simplement au village de Scarl...

Je questionnai des gens du pays; ils me regardèrent d'un air stupéfait. Huit jours après je quittai Schulz, la tête perdue... Mais à mesure que je m'éloignais, la conviction rentrait dans mon esprit que j'avais mal cherché, qu'il était impossible que je me fusse trompé, que j'eusse rêvé tout éveillé...

Et tous les étés je revenais dans l'Engadine, obéissant à un pouvoir indéfinissable, comme on se plaît à revoir les lieux où l'on aima pour la première fois... Avec le temps cependant mes visites, suivies d'une identique déception, devinrent plus rares, quand un fait, en apparence insignifiant, me poussa à tenter une nouvelle expérience.

Tu te souviens de la curieuse histoire de ce cristal enfoui pendant des années dans un tiroir; à peine l'avais-tu aperçu qu'une figure gravée sur la pierre attira tes regards, tandis que je l'avais examinée cent fois sans y rien découvrir de spécial. Or, ce que tu voyais, d'autres yeux l'avaient vu auparavant, puisqu'une légende s'était créée à propos de ce cristal... Tu réalisais donc l'*état d'âme* voulu pour que ce phénomène, ignoré de la plupart des humains, se manifestât à tes sens, plus complets; tu étais un être privilégié, choisi. Pourquoi, dès lors, ne serais-tu pas apte aussi à percevoir le paysage que j'avais contemplé dans ma jeunesse, à l'heure où rayonnant d'espérances, enivré d'illusions, le cœur passionné d'idéal, je m'élançais à la conquête de l'avenir?...

Tu devines maintenant le but de notre voyage, mes hésitations au moment de tenter l'épreuve, et ma tristesse lorsque je constatai que pour toi comme désormais pour moi les gorges de la Clemgia étaient infranchissables. Je ne me doutais guère que ma tristesse allait si promptement se changer en joie...

Comment te dire ma surprise et mon ravissement, quand, dans l'auberge de Scarl, j'aperçus d'abord indistinctement, puis bientôt en pleine clarté, l'exacte reproduction du lac de la montagne! Il était là sous mes yeux, je croyais entendre le clapotis des vagues, et le château se dressait éblouissant, sous les flots de cette lumière extraordinaire, intense, dorée, qui m'avait frappé autrefois! Les moindres détails que j'avais observés se trouvaient rendus avec une scrupuleuse fidélité...

J'éprouvai à la fois un sentiment de joie et d'effroi : un autre que moi avait contemplé ce site enchanteur!

En tout cas, il me fallait ce tableau, dussé-je le payer une fortune. Mais je me heurtai à un refus obstiné de l'aubergiste et de sa femme. Cette toile est l'œuvre de leur fils, mort il y a deux ans. Son goût

pour la peinture s'étant manifesté dès son enfance, il alla étudier en Allemagne; mais, pendant un séjour qu'il fit à Scarl en temps de vacances, il fut saisi d'une mélancolie subite et inexplicable. Il errait à travers prés et bois comme une âme en peine. Sa seule consolation était de s'enfermer dans sa chambre pour y travailler loin de tous les regards; un matin on le trouva mort devant ce paysage merveilleux qu'il venait de terminer...

Mort! Que ne l'avais-je connu!... j'aurais su où il avait trouvé le sujet de son tableau... Car un doute poignant me saisissait... Si après tout j'étais le jouet d'une ressemblance que mon imagination surexcitée exagérait! Qui pouvait assurer que cette toile ne reproduisait pas un paysage existant ailleurs que dans cette vallée, ou n'était même qu'une simple fantaisie créée par le cerveau de l'artiste?...

Comme je faisais cette réflexion, je tournai brusquement la peinture. Cette fois il n'y avait plus de doute possible; la chambre tourna autour de moi et je me sentis chanceler... je venais de lire une inscription en langue romanche, ainsi conçue : *Gorges de la Clemgia, paysage entrevu une seule fois, le* 5 *juillet* 1887.

Ainsi le lac existait, et cet inconnu s'était comme moi promené sur ses bords!... Comme moi il avait tenté d'y revenir hanté par cette vision radieuse, et cette faveur lui avait été refusée; mais, plus heureux que moi, il est mort, après avoir fixé son rêve d'une heure sur une toile impérissable...

— Non, pas plus heureux que vous, mon cher parrain, m'écriai-je, car vous vivez et vous êtes aimé. Ne retournez pas à Scarl, n'enlevez pas à ces pauvres gens le précieux legs de leur fils. Sans chercher à expliquer des choses qui échappent à notre entendement actuel et que comprendront peut-être nos arrière-neveux, laissez fleurir dans votre mémoire la douce souvenance de ces instants trop courts où vous avez entrevu l'idéal. Chacun, ici-bas, dit-on, a son rêve de vingt ans... plus tard on le pleure, on le cherche... il s'est envolé. De quoi vous plaignez-vous, vous qui l'avez fait deux fois?...

AUGUSTE BLONDEL.

HISTOIRE DES RÉPUTATIONS LITTÉRAIRES (1)

Un paradoxe de Théodore de Banville.

« Une des premières conditions du succès, a dit Théodore de Banville, est d'avoir écrit en tout un petit volume. »

Il ne faudrait pas s'y fier. Observons d'abord que la dimension très restreinte de l'œuvre n'est point une recommandation dans tous les cas. Ainsi je doute qu'il y ait un exemple d'une grande et durable gloire littéraire fondée sur un seul ouvrage dramatique. Si la « merveille » du *Cid*, chose invraisemblable, avait éclaté subitement sans être annoncée ni préparée par une série d'œuvres de début, et si, chose possible, Corneille était mort après ce coup d'essai et de maître à la fois, en pleine fleur de la jeunesse et du talent, il est permis de croire que non seulement Corneille, mais *le Cid* lui-même n'aurait pas l'importance que nous lui voyons aujourd'hui. On admirerait toujours ce drame comme la manifestation d'un très beau génie, et on ne pourrait assez déplorer la fin prématurée d'un poète qui promettait d'être si grand; mais, en l'absence des autres chefs-d'œuvre qui ont rendu tout à fait écrasante la supériorité de Corneille sur ses contemporains, *le Cid* ne nous apparaîtrait plus comme inaugurant un art nouveau. On ferait probablement moins bon marché de la dette énorme de l'imitateur français envers son modèle espagnol; le poète, ainsi que son œuvre, nous semblerait moins original, et l'idée ne nous viendrait point de saluer en lui le créateur de la scène française, tirant le théâtre du chaos et presque du néant, louange hyperbolique, d'ailleurs, même après *Horace, Cinna* et *Polyeucte*.

Le théâtre passe, aux yeux des jeunes écrivains, pour la grande porte de la gloire, et il est certain qu'il donne aux œuvres un incomparable retentissement; mais un seul succès ne suffit pas pour consacrer la renommée d'un auteur dramatique. Combien de fois arrive-t-il qu'une pièce fasse courir tout Paris, sans que les spectateurs, même lettrés, sachent précisément qui l'a écrite? A quelle plume devons-nous la farce immortelle de *Patelin?* Si cet exemple paraît gothique, prenons un ouvrage plus moderne. *Le Testament de César Girodot* est célèbre : son auteur, Edmond Villetard, ne l'est point (1). Le métier dramatique, d'une part, exige un long apprentissage; d'autre part, le génie dramatique étant, de sa nature, impersonnel et objectif, doit être curieux de variété; quand on prend sa matière hors de soi, on n'est pas limité à un seul sujet : pour ce double motif, il n'arrive guère qu'une pièce de théâtre se présente dans la carrière d'un écrivain à l'état de phénomène isolé.

Il n'en est pas tout à fait de même du roman, qui est plus spontané et tient d'une façon plus intime, si l'on peut ainsi dire, aux entrailles maternelles d'où il est sorti (2) : *la Princesse de Clèves, Manon Lescaut, le Vicaire de Wakefield, Paul et Virginie, Adolphe, Co-*

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 août et du 3 octobre 1891.

(1) Edmond Villetard a eu pour collaborateur Adolphe Belot, peu célèbre, lui aussi, en tant qu'auteur dramatique, et connu surtout comme romancier.

(2) Tout homme, a dit Sainte-Beuve, est capable d'écrire un excellent roman : le roman de sa propre vie.

lomba, etc., sont de petits chefs-d'œuvre dont le mince volume et le très grand succès semblent donner raison à l'aphorisme de Théodore de Banville ; je le crois, en effet, autrement juste ici. Remarquons, toutefois, que la plupart de ces romans, si parfaits et si courts, ne sont pas l'unique production de leurs auteurs ; il n'est donc point improbable qu'en vertu de la loi de simplification des fortunes littéraires expliquée précédemment à propos de Gœthe (1), les ouvrages en question aient bénéficié de ce que leurs auteurs avaient d'ailleurs écrit.

La poésie légère, étrangère par définition aux longues entreprises, et en général toute la poésie lyrique, offrent des exemples particulièrement nombreux d'immortalité conquise ou, si l'on veut, escamotée par une piécette, un distique, un seul vers ; pendant que de lourds vaisseaux et des flottes entières sombrent en peu d'années dans l'éternel oubli, une coquille de noix surnage et traverse l'océan des siècles. Petits et grands, les poètes lyriques, par la valeur inégale de leurs productions, sont tous destinés aux anthologies, et les anthologies les font paraître égaux. *La Chute des feuilles* suffit à la gloire de Millevoye, comme à celle de Gray l'*Élégie écrite dans un cimetière de campagne*. Le sonnet d'Arvers est l'unique chose qui reste de lui, et il durera autant que la langue française. Je pourrais multiplier les exemples et en choisir de plus frappants encore, citer ce qu'un amateur de calembours a plaisamment appelé des « vers solitaires », glissant leurs douze syllabes souples dans la mémoire de la postérité et s'y logeant à tout jamais ; mais il est plus intéressant d'étudier, d'une façon générale, les conditions de la gloire littéraire dans le cas où le volume de l'œuvre immortelle est extraordinairement petit.

*
* *

Les écrits minuscules qui vivent éternellement sont constitués d'ordinaire par une idée très vraie ou par un sentiment très simple exprimé dans une forme parfaitement pure, claire et harmonieuse. Le grand rôle des lieux communs en poésie, en éloquence, est chose bien connue, et chacun sait ce qui leur donne un prix quelquefois supérieur à tout : lorsqu'ils sont façonnés et développés par un maître, Bossuet, Villon ou Victor Hugo, ils deviennent aussi originaux que les inventions les plus rares, et plus intéressants même que les inventions les plus rares pour l'humanité tout entière, contente d'y retrouver un ordre de pensées et de sentiments qui lui est accessible et habituel. Les gloires littéraires les plus universelles sont donc très solidement et très légitimement établies sur l'art d'exprimer des lieux communs, et les grands talents qui excellent à les rendre ne le cèdent point aux esprits les plus raffinés, les plus curieux d'idées neuves, pour le relief de la personne et de la physionomie. Mais quand le lieu commun n'a qu'un développement très court, et quand ce développement unique constitue ou représente toute l'œuvre d'un écrivain, il risque fort d'arriver que les éléments d'une personnalité morale fassent défaut à l'auteur qui offre si peu de surface, et que les traits de son profil insaisissable et fuyant ne soient ni assez nombreux ni assez précis pour composer une physionomie littéraire.

De là, pour citer d'abord l'exemple le plus extrême, tous ces distiques, tous ces alexandrins devenus proverbes et non moins immortels que les vers de Molière ou de La Fontaine, puisqu'ils voltigent dans toutes les bouches, mais qu'on répète sans savoir au juste de qui ils sont, et qui errent par le monde comme des enfants sans père. Justifiant l'adage « on ne prête qu'aux riches », nous attribuons volontiers ces petits vagabonds à des auteurs illustres : un érudit, M. Édouard Fournier, a écrit un livre instructif et piquant, *l'Esprit des autres*, où il restitue à ses modestes et légitimes propriétaires toute la menue monnaie indûment ajoutée à la fortune immense des Crésus de la gloire (1).

Un exemple typique de l'impersonnalité de certains vers dont la popularité est très grande, c'est la chanson : « J'ai du bon tabac... » Voilà des couplets aussi glorieux que *l'Iliade*, si la gloire consiste surtout dans l'universelle diffusion et la durée impérissable de l'œuvre ; mais une gloire anonyme est une contradiction dans les termes. Un auteur dont le nom est totalement oublié, tandis que son œuvre survit, avouerait presque toujours, s'il était sincère, que sa première et plus chère espérance est plus radicalement frustrée que dans le cas inverse qui est bien plus commun. C'est seulement dans les siècles antérieurs à la littérature proprement dite, avant que l'individu eût pris conscience de lui-même, que l'anonymat a pu être accepté comme la condition naturelle de la poésie. Il est vrai que la chanson « J'ai du bon tabac... » par la nullité du fond et de la forme, de l'idée et de l'expression, par l'absence de sel, d'esprit et de toute espèce de talent, ressemble à beaucoup de poèmes du moyen âge, et que le pauvre abbé de l'Attaignant, qui l'a composée, n'y attachait sans doute aucune pensée de gloire ; mais la gloire, comme la fortune, vient trouver quelquefois « l'homme qui l'attend dans son lit », et si l'abbé savait, d'une part, la célébrité universelle de sa petite ineptie, d'autre part, que, sur cent mille personnes qui

(1) Voy. le *Rappel* du 3 octobre.

(1) Il serait pédantesque [illegible] « un petit volume », attribué à Théodore de Banville, ne fût point de lui. J'ai rencontré et noté cette citation dans je ne sais plus quelle lecture, dont je n'ai pu retrouver que la date : 1871. Pas le moindre renvoi à l'ouvrage d'où ces lignes seraient tirées. Or toute citation [illegible]

la chantent, une à peine se rappelle son nom, il aurait le droit de dire : Je suis volé.

Passons à un exemple plus distingué. Voici de jolis vers :

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? etc.

Ils sont d'Antoine-Vincent Arnault, mort en 1834, auteur de plusieurs autres petits poèmes spirituels ou gracieux; mais les vers de *la Feuille* ont seuls conquis une vraie immortalité. Ils sont plus connus que le nom de leur auteur. Pourquoi? Parce que la personnalité du poète ne s'est pas assez accusée dans ces pièces fugitives, rares et de courte haleine. Lorsque la production est très petite, il est fâcheux pour un écrivain d'avoir un nom sans belle sonorité ou insuffisamment distinctif : ce dernier cas est celui d'Arnault. Il y a dans l'histoire de la France et de sa littérature beaucoup d'autres *Arnault* orthographiés plus ou moins diversement, mais prononcés de même. On les confond, on s'y embrouille. Quel beau nom, au contraire, à la fois distinctif, caressant et sonore, quel nom prédestiné pour un poète que celui de *Millevoye!* Les vers d'Arnault ne sont peut-être pas inférieurs aux siens; mais combien le nom du poète élégiaque de *la Chute des Feuilles* tinte plus mélodieusement dans la mémoire de la postérité que le nom trop commun de l'auteur de *la Feuille!* L'heureux Millevoye a eu une autre chance encore, celle de recevoir et de garder une physionomie : il vit dans nos imaginations, ou plutôt il *expire*, et une légende, d'ailleurs fausse, l'a identifié de bonne heure avec son jeune poitrinaire. Croit-on que la gloire l'aurait ainsi favorisé s'il s'était appelé Martin ou Dupont? Le prénom d'Hégésippe n'a pas été inutile à un autre délicat poète du XIXe siècle, prématurément ravi, lui aussi, pour relever la banalité de son nom de Moreau. Un beau vers, sombre et grave, où le souvenir d'un troisième poète mort jeune est éternellement et lugubrement associé à l'idée de la faim et d'une tombe prématurée, fait aujourd'hui toute l'immortalité de Malfilâtre. Le sonnet d'Arvers, chef-d'œuvre destiné à vivre toujours, risquerait pourtant de ne point suffire à assurer aux deux syllabes du nom de son auteur une éternelle gloire, si, par une heureuse impossibilité de le désigner autrement, il n'avait pas pour titre unique et irremplaçable : *le Sonnet d'Arvers*.

*
* *

Rabelais, Sterne, Balzac ont avancé, d'une façon plus ou moins explicite, l'idée paradoxale d'une influence des noms de famille ou de baptême sur l'esprit, le caractère, le génie, la destinée des individus qui les portent. Cette idée, où les gens sérieux, c'est-à-dire bien souvent bornés et superficiels, ne voient qu'une plaisanterie d'humoristes, paraîtra profonde à ceux qui ont appris de la philosophie contemporaine la puissante et continuelle activité des *suggestions* de toute nature concourant à former notre être intellectuel et moral. Quelle « suggestion » plus forte et plus incessamment présente pouvons-nous imaginer que celle du nom qui est notre signe, qui nous accompagne et nous représente partout, qui est nous-mêmes et qui durera plus que nous-mêmes, puisqu'il continuera de vivre et de nous représenter au moins un certain temps quand nos personnes auront disparu?

Un enfant nommé Robert, auquel vous racontez l'histoire d'un méchant garçon, son homonyme, en ajoutant, comme on me le disait dans mon enfance, que tous les Roberts sont des diables, subira plus ou moins la suggestion fatale de ce conte imprudent et de ce nom maudit. Le beau-frère du directeur Rewbell s'appelait *Rapinat ;* il avait un secrétaire et un adjoint nommés *Forfait* et *Grugeon :* ces trois hommes étaient d'affreux sacripants, soit qu'il y eût une sorte de prédestination dans leurs noms de coquins, soient qu'ils n'aient pas pu échapper à leur obsession. L'utilité, mais, en même temps, le danger et le ridicule des noms de baptême trop significatifs, est de vouer d'avance ceux qui les reçoivent tantôt à une qualité qui pourra bien n'être représentée que par son contraire, tantôt à l'émulation avec quelque grand personnage historique ou à sa parodie.

L'histoire littéraire offre assez fréquemment pour qu'on y reconnaisse, sinon une règle générale, du moins quelque chose de plus qu'une exception curieuse, une telle concordance du nom des auteurs avec le caractère de leurs ouvrages, qu'elle ressemble à une harmonie préétablie. Voici deux poètes marquants du XIIIe siècle, un chansonnier gai, vif, aimable, léger comme un oiseau, nommé Colin Muset, ne jouant sur sa musette que des airs joyeux, et un satirique à la verve pesante et triste, Rutebeuf, qui n'a pas écrit un seul vers d'amour, et qui subissait très sciemment l'influence de son rude nom massif, puisqu'il se qualifiait ainsi lui-même :

Rutebeuf rudement œuvre,
Qui est dit de *rude* et de *beuf*.

Et voici, au XVIe siècle, deux autres poètes, huguenots tous deux, mais d'humeurs aussi opposées que possible, Clément Marot et Agrippa d'Aubigné :

L'un, doux, benin et gracieux,
Et l'autre, turbulent et plein d'inquiétude;

l'un, rimeur courtois, gamin craintif et polisson comme un prototype de Panurge, ayant, comme Rutebeuf, comme Villon aussi, la conscience du mauvais calembour auquel son nom prêtait; l'autre, d'une main toujours prête à saisir, à « agripper » ses pistolets, traçant à la hâte, au milieu des camps et des alarmes, ses vers fumeux et enflammés qui sentent « la poudre, la

mèche et le soufre ». Essayez d'intervertir les rôles, prêtez un instant à Rutebeuf les vers de Colin Muset, à Clément Marot, ceux d'Agrippa d'Aubigné : c'est un contresens choquant dans l'harmonie des choses, une violation insupportable et cruelle de la loi rythmique mystérieuse qui règle le rapport du nom et de l'œuvre.

Mellin de Saint-Gelais a la fluidité molle, mais n'a rien d'héroïque, pas plus dans sa poésie que dans son nom, si les R R, selon une remarque de Ronsard, « sont les vraies lettres héroïques et font une grande sonnerie et batterie aux vers ». Au contraire, quel nom fier et sonore que celui de Ronsard ! Comme il était prédestiné d'abord à retentir dans la trompette éclatante de la Renommée, puis à servir d'emblème, comme un nouvel Icare, aux poètes orgueilleux et « trébuchés de haut » ! Boileau, son juge, poète sobre, est admirablement nommé, lui aussi ; la postérité a très bien fait de rejeter le surnom insignifiant de Despréaux. Mais il fallait absolument, pour la gloire de Molière et de Voltaire, changer leurs noms de Poquelin et d'Arouet : ce n'est pas que ces noms ne fussent expressifs, c'est au contraire qu'ils l'étaient trop. Les délicats du XVIIe et du XVIIIe siècle, qui osaient préférer tout bas Térence à Molière, auraient plus ouvertement humilié le pitre *Poquelin* devant l'élégant poète classique, ami des Lélius et des Scipion : si Voltaire avait gardé le nom d'*Arouet*, la rouerie, qui est un trait de son caractère, mais qui n'est pas le seul, aurait ressorti davantage, et peut-être qu'il serait lui-même devenu réellement plus coquin. Noblesse oblige. Il est hors de doute que l'orgueil démocratique de Jean-Jacques Rousseau a joui de son nom plébéien, comme d'une distinction d'un nouveau genre, et qu'il s'en est grisé. Entre les génies, comme entre les noms, de Rousseau et de Montesquieu, le contraste est parfait : l'un, abondant, chaud, impétueux, souillé de quelque fange ; l'autre, concis, brillant et froid, un peu maniéré et précieux, légèrement guindé, gourmé et sanglé dans son aristocratie de naissance et de robe.

* * *

Admettons que pour le roman, le conte et la nouvelle, pour la poésie lyrique et la poésie légère, la composition d'un seul petit chef-d'œuvre soit le plus sûr moyen d'aller à la gloire : il restera toujours une section considérable de la littérature qui n'a évidemment rien à gagner à cette économie de production. C'est généralement toute celle dont le beau n'est point l'objet principal et qui est action plutôt qu'art. L'excellence d'un orateur politique ou religieux, par exemple, se mesure non seulement à la qualité de ses discours, mais aussi à leur quantité, ou, pour mieux dire, à la puissance active, utile et féconde dont cette quantité est le signe. L'auteur d'un discours unique, ce discours fût-il une merveille, n'aura jamais, comme le fameux lord Singlespeech, que la réputation d'un avorton de l'éloquence. Où il suffit de « plaire », comme s'exprimait l'esthétique classique avec une grande simplicité, il n'y a rien de répréhensible (je ne dis pas : rien de regrettable) dans les calculs du talent réduisant sa dépense pour accroître sa force et la concentrer toute en un effort unique ; mais quand il faut agir et servir, l'économie n'est guère plus avouable que la paresse : on ne mesure pas ses devoirs envers la vérité ni envers les hommes. Il est, d'ailleurs, dans la nature de la parole, lorsqu'elle est franchement la parole et non point l'écriture récitée, d'être toujours prête à jaillir et de s'épancher généreusement, sans compter.

Les historiens et les philosophes sont, par définition, trop en dehors de l'art proprement dit pour qu'il paraisse convenable, au premier abord, de les mêler à cette question toute littéraire du succès conditionné par le volume de l'œuvre ; ils sont ou doivent être désintéressés à la façon des savants, et leur œuvre, comme celle des savants, peut périr tout entière dans sa forme, le résultat général de leurs travaux subsistant seul avec leur nom, lorsqu'ils ont réellement augmenté le trésor de la science. Mais, si l'attribution de la philosophie et de l'histoire à l'ordre scientifique, vraie en théorie, est ordinairement justifiée en fait, il faut reconnaître qu'en fait aussi les philosophes et les historiens sont parfois de très grands artistes en même temps que des savants ; dès lors, la nature et les conditions du succès deviennent les mêmes pour eux que pour les romanciers et les poètes : la forme de leur œuvre a chance de survivre, et celle-ci peut gagner à être peu volumineuse.

En effet, rien n'a plus de prix en littérature que ces « justes volumes » profondément élaborés par des penseurs qui furent, dans toute la force du terme, des artistes, non parce qu'ils attachaient moins d'importance au fond des choses, mais, au contraire, parce que la vérité aperçue leur tenait si chèrement à cœur, qu'ils n'auraient pas tant souffert de la laisser inexprimée que de la produire au jour sans tous les avantages d'une belle forme et d'une expression parfaite. *Les Considérations* de Montesquieu sur les Romains, *la Cité antique* de Fustel de Coulanges, les chefs-d'œuvre de nos moralistes classiques, ou encore ce beau livre sur *l'Avenir de la science*, publication de la vieillesse sceptique de M. Renan, mais production admirable de sa grave et ardente jeunesse, peuvent être cités comme types de ces ouvrages historiques ou philosophiques d'un grand style, qui, plus sûrement peut-être que les meilleurs poèmes et les meilleurs romans, honorent leurs auteurs et la littérature française, le solide intérêt qu'ils joignent aux qualités exquises de la forme leur obtenant d'emblée dans tout le monde lettré l'estime universelle des lecteurs sérieux et délicats.

La postérité, à la fois très affairée et très paresseuse,

n'a de temps à donner ni aux jolies bagatelles ni aux trésors obscurément enfouis sous l'amas du mauvais langage ; elle écarte en principe et ce qui n'est point écrit et ce qui n'est point pensé, pour réduire strictement sa petite bibliothèque de route aux chefs-d'œuvre qui expriment le plus de substance utile ou belle sous une forme concise, mais claire, brillante et artistique.

Sans un remarquable talent d'écrivain et avec un bagage littéraire des plus minces, certains auteurs voués à des études spéciales ont pu conquérir une grande célébrité. Tel est, par exemple, le cas de MM. R... et L... en philosophie. Cinquante connaisseurs, très frappés de leurs premiers écrits, ont fondé leur réputation. Le public, juge incompétent, a opiné du bonnet. Dès lors, ces deux grands hommes ont eu l'art de tenir la curiosité et l'admiration en haleine par l'attente de quelque *magnum opus* dont on les savait fort capables, mais qu'ils n'ont eu garde de produire et d'exposer aux périls de la critique. « Meurs maintenant ou cesse d'écrire : ton nom est immortel, » disait un sage ami à un poète russe du XVIIIe siècle.

L'Académie française tient à honneur de compter parmi ses membres quelques savants qui ne savent pas écrire ou ont à peine écrit, et qui seraient bien imprudents s'ils s'avisaient un jour de vouloir justifier son choix.

PAUL STAPFER.

VARIÉTÉS

Le siège d'Huningue.

Il y a des légendes invétérées qui ne tiennent pas debout dès que l'historien pousse à fond dessus. Il est, au contraire, des faits d'histoire contre lesquels l'acharnement des partis, qui cherchent à les détruire, ne peut rien. Parmi ceux-ci, on peut citer en première ligne l'héroïque défense d'Huningue par le général Barbanègre, en 1815.

Les gazettes étrangères et les pamphlets légitimistes ont cherché à rayer de nos annales ce fait glorieux : cette tentative est heureusement demeurée infructueuse, et, puisqu'un de nos grands peintres expose, cette année, au Salon, un des épisodes les plus émouvants du siège d'Huningue, il nous a paru intéressant de le mettre en lumière et d'y ajouter quelques détails inconnus que le pinceau est, d'ailleurs, impuissant à reproduire.

En 1814, lors de l'invasion de la France, Huningue fut assiégée, comme toutes les places d'Alsace ; mais elle ne capitula qu'après la paix générale. Déjà très éprouvée par ce premier siège, la ville, fortifiée par Vauban, avec une tête de pont sur la rive droite du Rhin, ne comptait guère, en 1815, que 700 à 800 habitants. Cette tête de pont, qui avait fait la force principale de sa défense, avait été rasée. En dehors de son enceinte à bastions, elle était couverte par plusieurs ouvrages avancés, dont le plus considérable était une redoute située du côté de Bâle, non loin du monument élevé à la mémoire du général républicain Abbatucci, tué à l'âge de vingt-cinq ans en défendant le pont du Rhin, en 1796 : cette redoute, dont les pièces de gros calibre pouvaient battre Bâle, avait été de tout temps considérée par cette ville comme une menace perpétuelle contre sa sécurité.

A peine Napoléon fut-il revenu de l'île d'Elbe que, sous l'impulsion de M. de Talleyrand, les souverains assemblés pour le Congrès de Vienne déclarèrent de nouveau la guerre à la France et se mirent en mesure de l'envahir. Tandis que l'Empereur courait au plus pressé pour repousser les Prussiens et les Anglais qui arrivaient par la Belgique, il chargeait Rapp et Lecourbe de défendre la frontière de l'Est et nommait à toutes les places fortes des commandants avec mission, en cas d'attaque, de tenir le plus longtemps possible.

Au nombre de ces commandants de place se trouvait Barbanègre, nommé le 3 mai 1815 à Huningue. Rendu aussitôt à son poste, il trouva les ouvrages de la place dans l'état où les avait réduits le siège de 1814. Comme garnison, il y avait 2 compagnies d'artillerie à pied du 1er régiment, dont l'effectif de 8 officiers et 107 hommes formait toute la troupe de ligne placée sous ses ordres. Les troupes auxiliaires comptaient 53 canonniers sédentaires, 4 gendarmes, 250 vétérans invalides, 60 douaniers et 4 bataillons de garde nationale. Barbanègre fit exercer la garde nationale, autant qu'il put, dans les terrains avoisinant la place. Il employa les canonniers et les habitants à mettre les défenses en état. Si bien qu'au milieu de juin, quand le général Lecourbe vint visiter Huningue, il put écrire au ministre de la guerre qu'il avait été fort satisfait de l'activité et du dévouement que Barbanègre avait déployés depuis son arrivée dans la ville.

Les différents travaux exécutés à Huningue n'avaient pas été sans inquiéter beaucoup la ville de Bâle, et sa municipalité crut que, vu les circonstances précaires où se trouvait la France, le général Barbanègre se laisserait peut-être séduire. Elle lui proposa donc une convention par laquelle il devait s'engager à ne pas tirer un seul coup sur Bâle, en échange du versement immédiat d'une somme de 500 000 francs en or. Barbanègre, pour toute réponse, envoya la lettre de propositions au ministre de la guerre à Paris.

De son côté, le comte Auguste de La Rochefoucauld faisait passer, à la date du 14 juin 1815, au général Barbanègre, un avis l'invitant à rendre la place aux alliés et le menaçant de la révocation, de la confiscation de ses biens et même d'une condamnation judiciaire dans le cas où il refuserait.

Des proclamations prêchant la désertion, sous les mêmes menaces en cas de refus, étaient adressées à la garnison : mais les troupes de ligne restèrent aussi insensibles que leur général à ces tentatives. Il n'en fut pas de même dans la garde nationale. Les hommes qui composaient les quatre bataillons de cette milice étaient tous des environs de la place d'Huningue. Ils avaient été brutalement arrachés de leurs foyers. On ne leur avait distribué aucun habillement, pas même le traditionnel shako ou le bonnet de police, tel qu'on le portait alors, haut d'une aune. Un fusil, une buffleterie avec la giberne et la baïonnette : tels étaient leurs seuls insignes militaires. Vêtus de blouses, chaussés de sabots ou de gros souliers ferrés, coiffés de chapeaux de différentes sortes, feutres ou casquettes, ils formaient l'assemblage le plus bizarre et le moins militaire qu'on pût voir. Sans uniforme, ces miliciens ne se considéraient pas comme attachés au service. Ils craignaient en outre de n'être pas traités comme des belligérants réguliers, et redoutaient qu'en cas de capitulation ou de prise par l'ennemi, ils ne fussent fusillés comme des insurgés ou des maraudeurs. Un grand nombre d'entre eux étaient persuadés que, dans leurs villages, ils seraient plus utiles en pourchassant les éclopés, les retardataires et les pillards qu'en restant enfermés dans une place où ils ignoraient le service qu'on leur commandait. Enfin, ils se voyaient obligés de tirer sur leurs parents, que les alliés employaient par milliers aux travaux d'approche dirigés contre la place.

Aussi, dès les premiers jours de leur réunion, la désertion commença-t-elle à éclaircir leurs rangs; elle augmenta encore lorsqu'on leur distribua la proclamation de La Rochefoucauld, et elle alla en croissant à mesure que les travaux d'approche avançaient contre la place, vers la fin du siège.

Huit jours après la bataille de Waterloo, les troupes autrichiennes, wurtembourgeoises, badoises et suisses, concentrées sur la rive droite du Rhin, se décidèrent à passer le fleuve et à entrer en France par la ville de Bâle : elles franchirent le pont sans être inquiétées.

A en croire les officiers français qui ont écrit sur le siège d'Huningue, la décision de ne pas empêcher le passage du pont aurait été prise après délibération du Conseil de défense. D'après des agents royalistes dont le témoignage peut paraître suspect, Barbanègre n'aurait agi que sur des instructions de Fouché transmises par le lieutenant de police de la frontière nommé Haw.

Soit que le passage se fût effectué la nuit ou par surprise, toujours est-il que le lendemain la garnison de Huningue, qui était à la manœuvre, dut rentrer précitamment dans la place. Le 6e de ligne, qui manœuvrait également sur les glacis, attaqué par la cavalerie autrichienne, se replia en bon ordre sur le corps d'armée du Jura placé à une lieue de là. Une seule de ses compagnies ne put rejoindre le gros de l'armée; elle gagna Huningue, dont elle augmenta la garnison.

Aussitôt entré en France, un corps d'armée d'environ 15 000 hommes fit le blocus d'Huningue. Dès le début, les alliés ayant mis le feu à un village des environs, Barbanègre, en guise de représailles, bombarda la ville de Bâle; mais, sur des représentations de l'archiduc Jean, commandant des troupes autrichiennes, il fit cesser le feu contre la ville.

Durant les premiers jours du mois de juillet, les propositions des Bâlois à Barbanègre continuèrent, et un banquier de la ville, M. Rod-Jacob, fut autorisé à traiter de la reddition de la ville moyennant une somme de un million et demi de francs en or; le général refusa cette offre dans les termes les plus méprisants pour ceux qui la lui présentaient; elle n'était d'ailleurs pas du goût des agents royalistes, qui craignaient qu'en cas d'acceptation, les finances de Louis XVIII fussent mises à contribution pour ce payement. Aussi faisaient-ils diverses tentatives auprès de Barbanègre pour lui envoyer l'assurance d'une *compensation plus honorifique, mais moins lucrative.*

Du reste, laissons la parole à l'agent de Louis XVIII à Bâle. Voilà comment il rend compte de sa mission à la cour de Gand :

A Son Excellence le ministre de la guerre.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur par ma lettre du 18, de Zurich, de donner avis à Votre Excellence de diverses démarches que j'avais faites relativement à la soumission d'Huningue.

Votre Excellence a vu que j'ai trouvé à mon arrivée à Bâle les négociations déjà entamées de divers côtés, et que mon devoir a dû être de centraliser toutes les opérations en déjouant celles qui pouvaient ne pas avoir un but conforme aux intérêts et aux vœux du roi.

J'ai eu l'honneur de vous faire part du projet de convention que j'ai rédigé à Zurich avec M. le comte Auguste de Talleyrand et qui a été garanti par M. le baron de Steigentesch.

A peine de retour à Bâle, j'ai acquis la certitude *que M. Rod-Jacob avait été autorisé de traiter la reddition d'Huningue moyennant un million et demi de francs et que la proposition en avait été faite.*

Votre Excellence doit donc être bien persuadée de toutes mes *craintes sur les suites de pareille séduction.* Je me suis donc empressé de faire parvenir dans la place des avis capables de *contre-balancer de pareilles offres par d'autres assurances de compensations plus honorables.* Mais les lettres sont restées sans réponse et la place ne s'est pas rendue.

Ayant appris que la correspondance de M. le comte de

La Rochefoucauld avait été éventée par le sieur Haw, commissaire de police sur les frontières de Suisse, et que le général Barbanègre avait envoyé toute la correspondance à Paris, j'ai cherché et trouvé les moyens d'avoir avec M. Haw une entrevue aux avant-postes.

Mon entrevue avec M. Haw m'a fait regretter de ne l'avoir pas fait plus tôt. Je n'ai pu douter de son désir d'obtenir son pardon par un service. Il m'a dit qu'il avait un rendez-vous à Altkirch avec Lecourbe le jour même et qu'il ne pouvait pas me servir à Huningue, où il était impossible pour lui de se rendre sur l'heure; mais qu'il se chargeait de remettre de ma part une lettre au général Barbanègre. J'écrivis un billet dans lequel je demandai une entrevue et qui ne pouvait rien compromettre.

Le passage des alliés le lendemain ferma toutes communications.

Avant de quitter Bâle, le prince Ferdinand désira que je fisse sur Huningue une tentative officielle. J'aurais désiré attendre quelques jours, persuadé que le général Barbanègre, dans le cas où il aurait été dans de bonnes intentions, ne se trouverait pas assez fort pour déterminer la garnison composée d'officiers en demi-solde au nombre d'environ 200. Le reste, à la vérité, n'est que garde nationale.

Le 27, je sortis de Bâle avec un trompette autrichien et un aide de camp de l'archiduc, l'un et l'autre en uniforme complet et avec nos décorations.

Je fis demander au nom du roi par le commandant des avant-postes une entrevue avec le commandant de place.

On délibéra dans la place pendant une demi-heure, qui se passa en conversations avec divers officiers des avant-postes. Je trouvai dans les officiers des gardes nationales un esprit favorable à mes désirs, mais dans ceux de la ligne la même effervescence et les mêmes principes qui ont fait au mois de mars *le déshonneur de l'armée.*

Le commandant me fit savoir qu'il ne recevait aucune communication; je m'y étais attendu, j'avais préparé une lettre qu'on me refusa. Nous fûmes laissés seuls, et nous traversâmes les derniers forts sous la conduite d'aucun officier.

Cette tentative n'a point été inutile; je sais qu'on a fait dans Huningue des réflexions sur une démarche faite par deux officiers, l'un au service de l'Autriche et l'autre à celui de Louis XVIII; il y a eu la nuit même 23 déserteurs!!!...

L'archiduc Jean, qui a son quartier général à Bâle depuis le départ de l'archiduc Ferdinand, a paru désirer que j'attendisse pour faire une nouvelle démarche.

L'archiduc Ferdinand que je devais suivre a désiré que je reste encore à Bâle; j'aurais désiré coopérer dans l'intérieur. Mais je me soumets à mon devoir.

GIMEL,
Lieutenant-colonel,
chevalier de Saint-Louis.

Basle, 30 juin 1815.

A Son Excellence le ministre de la guerre.

La place d'Huningue a été sommée par Son Altesse Impériale l'archiduc Jean; mais le commandant a fait répondre qu'il avait des provisions, de la poudre, et de l'honneur et qu'il ne se rendrait pas. Il a pourtant témoigné le désir de connaître des nouvelles.

On lui a envoyé des extraits des journaux jusqu'au 29 juin.

Je ne puis parvenir à avoir une entrevue; je crois que le général Barbanègre persiste à attendre l'issue des événements. Sa santé est d'ailleurs si mauvaise que le dégoût de la vie ou peut-être le peu d'espoir de la conserver le porte à ne pas trop se tourmenter du calcul raisonné de ses intérêts.

J'ai l'intention de faire parvenir demain aux deux commandants de place et d'arme des avis qui les détermineront à réfléchir sur leur position et en ce cas à désirer une entrevue.

Dans ce moment où l'Alsace est travaillée par l'Autriche, où les officiers autrichiens, des généraux mêmes, disent qu'ils veulent détacher de la France la Lorraine et l'Alsace, je ne crois pas qu'il soit politique de faire sonner bien haut dans Huningue le mérite qu'aurait aux yeux du roi la soumission trop tardive de cette place.

Enfin, Monseigneur, ce point est très délicat.

Les vues de l'Autriche sur l'Alsace me paraissent prononcées. J'en trouve une preuve dans l'accueil qui a été fait par l'archiduc Ferdinand au commissaire de police Haw, qui a été envoyé par Fouché sur les frontières de l'Alsace. Cet homme que j'ai présenté comme prêt à se vendre se trouve à Colmar du consentement de l'archiduc et y travaille l'esprit public pour le jeter dans les bras de l'Autriche.

Je prie Son Excellence de m'envoyer ses ordres.

Et (*in cauda venenum*) *il me serait flatteur qu'elle me crût digne du grade de chef de légion de gendarmerie!!!*

GIMEL.

Basle, 7 juillet 1815.

On voit par ces deux lettres que vraisemblablement Fouché trahissait déjà, non pas seulement Napoléon, mais la France.

Quant à Gimel, cet agent qui tient à obtenir, en échange du métier si sympathique qu'il exerce, le grade de colonel, nous ignorons ce qu'il est devenu. Il en est de même pour Haw.

Barbanègre, comme le dit Gimel, refusa toute proposition, quelle qu'en fût l'origine.

L'archiduc Jean, qui, tant en son nom personnel qu'en celui de Louis XVIII, l'avait sommé plusieurs fois, entre autres le 3 et le 10 juillet, vit qu'il ne pourrait obtenir la reddition qu'après un siège des plus vigoureux. Le 1er août, il avait entre les mains l'ordre écrit du roi de France enjoignant à Bar-

banègre de remettre la place d'Huningue dans le plus court délai aux troupes alliées; il était tellement persuadé qu'aucune tentative d'arrangement avec Barbanègre ne pouvait réussir, qu'il se décida à faire venir des places les plus rapprochées de la frontière de France tout un parc de siège. Déjà les arsenaux suisses avaient fait transporter à Bâle un certain nombre de pièces de gros calibre, et l'on pressa l'arrivée du matériel qu'avaient mobilisé les arsenaux de Lintz et d'Ulm. En même temps, le blocus se resserrait de plus en plus et les alliés commençaient leurs travaux d'approche. Les gardes nationaux désertaient continuellement et, quoique plusieurs d'entre eux eussent été fusillés dans les fossés des remparts, au moment où ils allaient passer à l'ennemi, on comptait 687 déserteurs au 7 juillet, 1000 au 27, et 1500 environ lors de l'ouverture de la tranchée. Craignant qu'en cas d'attaque la milice ne se débandât et n'ouvrît même les portes de la place à l'ennemi, le général Barbanègre profita d'un événement arrivé sur le Rhin pour tâcher d'obtenir du drap de la ville de Bâle et faire confectionner des uniformes qui eussent transformé ces miliciens en soldats.

Il y avait sur le Rhin, non loin de la ville, un moulin appartenant au maire d'Huningue, M. Blanchard. Dans la nuit du 26 juillet, les assiégeants coupèrent les amarres qui le maintenaient, et, libre de toute entrave, le moulin partit à la dérive. Barbanègre, informé de ce fait, fit aussitôt bombarder Bâle; à peine les obus et les bombes commencent-ils à tomber sur la ville que des parlementaires se présentent aux avant-postes et demandent à parler au général; ils lui reprochent de bombarder une ville ouverte. Barbanègre répond que les alliés ayant, dans la nuit, détruit une propriété privée, il agit de la même façon qu'eux et qu'il est disposé à cesser le feu si on promet une indemnité de 80 000 francs au propriétaire du bateau, 300 000 francs de contributions et une fourniture de drap suffisante pour habiller la garnison.

Comme l'archiduc Jean n'avait pas son artillerie de siège encore prête, il accepta de Barbanègre le principe de pourparlers à engager sous le couvert d'un armistice prolongé jusqu'à la fin des négociations. Le Conseil de ville de Bâle délibéra longtemps et refusa. A cette fin de non-recevoir, Barbanègre déclara qu'il allait recommencer à bombarder la ville. Les Bâlois, pris de crainte, demandèrent encore à réfléchir. Dans la ville on s'émut fort de ces menaces de bombardement; on serra ses effets, on établit des réservoirs d'eau, on casemata les maisons, on transforma les caves en habitations : Bâle semblait sous le coup d'un péril imminent. Pourtant, après vingt-quatre heures de réflexion, la ville refuse encore et les hostilités reprennent.

Durant les pourparlers, le chef d'état-major de l'archiduc Jean avait informé Barbanègre de la deuxième abdication de Napoléon, de la capitulation de Paris, de la rentrée de Louis XVIII sur le trône et de ses nouvelles proclamations. Barbanègre se trouvait, par suite de ces communications, dans une situation des plus difficiles. Il n'était inféodé à aucun parti, mais il craignait que l'ennemi lui fît passer des renseignements erronés; il avait envoyé à plusieurs reprises des affidés en dehors de la place pour lui rapporter des renseignements et au besoin même des instructions. Son officier d'ordonnance, M. Boucry de Saint-Venant, avait ainsi quitté Huningue : mais aucune réponse ne lui était renvoyée. Il craignait aussi, si l'avènement de Louis XVIII était vrai, qu'une partie de la population ne mît à profit cet événement pour demander la capitulation immédiate.

D'un autre côté, Barbanègre était résolu à conserver la place qui lui avait été confiée. Pour lui, la défendre jusqu'au bout était la prescription de l'honneur et du devoir. Mais il était fort inquiet de voir sa garnison disparaître par le fait de la désertion ; il sentait qu'avec ses 250 hommes de troupes de ligne, il était incapable de résister à une vigoureuse offensive de l'armée assiégeante, qui ne comptait pas moins de 25 000 hommes ; il considérait qu'obtempérer aux ordres de Louis XVIII, qui lui étaient transmis par l'ennemi, c'était trahir son devoir de soldat et surtout sa patrie. Aussi, comme il le dira lui-même pour sa justification devant le conseil d'enquête, il se résolut à lutter contre l'ennemi autant qu'il serait possible.

Le 13 août, un dernier ordre de Louis XVIII fut communiqué par l'archiduc Jean à Barbanègre, avec menace de le traiter avec la dernière rigueur s'il refusait d'y obtempérer. On lui faisait savoir que 30 000 alliés l'entouraient et que d'ici peu l'artillerie de siège allait ouvrir le feu. Cette proposition fut rejetée comme les précédentes. A partir de cette date, on voit sans cesse s'élever autour de la place des ouvrages d'approche et des batteries de siège. Autant qu'ils le peuvent, les canonniers servent nuit et jour leurs pièces d'artillerie du haut des remparts et des travaux extérieurs et entravent dans la mesure du possible les constructions de l'ennemi. Leur tir est des plus précis, car le journal du siège autrichien accuse dans les batteries n° 1 et n° 2 des pertes assez sérieuses pour que leur abandon momentané soit considéré comme nécessaire durant la journée du 22 août.

La lutte est pourtant à ce point inégale que, malgré le feu de la place, les batteries autrichiennes sont bientôt en état de commencer le bombardement.

De toutes parts, l'archiduc Jean annonce en Allemagne que le siège actif va commencer, et il invite princes, princesses, généraux et souverains à assister à cette fête. A Paris, les organes du gouvernement se mêlent au concert joyeux de nos ennemis. Le *Journal des Débats* du 8 août fait savoir que l'on a donné à tous les chasseurs suisses des fauconneaux avec lesquels

« ils tuent beaucoup de monde à l'ennemi » (l'ennemi, c'est le soldat français qui défend Huningue !). Quatorze hommes de la garnison, dit toujours le *Journal des Débats*, ont été tués dans la journée du 8. Le 15, un officier et six hommes ont été atteints, et ainsi de suite durant les jours suivants.

Les généraux Barklay de Tolly, de Kollenbach, Morzin, Stockmeyer, l'archiduc Ferdinand, les archiducs Jean et Louis, le prince héréditaire d'Autriche, le prince Paul de Wurtemberg, le prince de Hesse-Darmstadt arrivent à Bâle le 17 août. Le 22, tous les travaux d'approche et les batteries étant terminés, on ouvre le feu contre la place, sans discontinuer pendant cinquante-huit heures. La redoute Abbatucci est surtout criblée de boulets : elle n'est défendue que par deux mortiers et deux pièces de position montées sur des crapauds. Ses embrasures sont bientôt défoncées et ses pièces hors de service. Les quelques hommes qui l'occupent enclouent les pièces et se retirent. Auparavant ils ont couvert toutes les munitions de paille à laquelle ils mettent le feu. En quelques secondes, la redoute saute. Craignant encore un retour offensif de ces quelques braves, les alliés n'osent pas pénétrer dans la redoute, et 700 hommes formés en colonne dans la parallèle la plus rapprochée attendent le soir pour occuper cette position. Dans les gazettes étrangères on exalte, comme dans les journaux officiels de Paris, ce succès extraordinaire. D'après leur récit, le feu de l'artillerie autrichienne aurait fait sauter le magasin à poudre, et ce serait de vive force que la redoute, énergiquement défendue, aurait été prise.

Dans la ville, la situation est atroce : dès le commencement du siège, Barbanègre et le maire ont fait blinder l'hôtel de ville et casemater les casernes. La population s'y est réfugiée et y a transporté les blessés et les malades; partout on a établi des réservoirs d'eau ; mais quelque activité qu'on mette à éteindre les incendies, le feu continue et l'ennemi en allume sans cesse. Le 24 août, la moitié des maisons sont en partie effondrées.

Le même soir, Barbanègre demande vingt-quatre heures d'armistice pour célébrer le lendemain la fête du roi Louis XVIII. Il a tenté officieusement depuis deux jours de faire prendre à la population des cocardes blanches ; mais on s'y est partout refusé, sous l'influence des officiers en demi-solde et des soldats de la garnison, qui étaient « enragés pour le drapeau tricolore ».

A ces ouvertures discrètes, Barbanègre fait succéder une proclamation qu'il affiche le 25 dans la ville. Il envoie même un drapeau blanc pour le hisser sur le mât du bastion n° 13. A peine ce pavillon flotte-il qu'un capitaine du nom de Toussaint l'enlève, l'arrache, en fait une bourre et d'un coup de canon l'envoie à l'ennemi. Barbanègre veut faire placer un nouveau pavillon. L'émissaire qui l'apporte est reçu à coups d'écouvillon par les canonniers qui servent les pièces du bastion et qui, s'emparant du drapeau, l'envoient une seconde fois à l'ennemi avec un boulet. Une troisième fois Barbanègre fait hisser le drapeau blanc, et cette fois prend la précaution de le faire garder par une sentinelle. Le drapeau reste, mais la garnison garde la cocarde tricolore. Lorsque le lendemain 26 août, les hostilités durent reprendre, Barbanègre délégua un parlementaire à l'archiduc Jean pour l'informer qu'il avait arboré le drapeau blanc et fait reconnaître l'autorité du roi Louis XVIII dans la ville. Le siège, ajoutait-il, n'avait plus raison d'être, et l'archiduc consentirait, sans doute, à en ordonner la levée. Le général autrichien répondit que la reconnaissance de Louis XVIII par la place lui importait peu ; qu'une capitulation pouvait seule mettre fin aux hostilités. Devant cette réponse, Barbanègre réunit son conseil de défense et déclara être résolu à continuer la lutte. Mais la population civile avait trop souffert ; le conseil municipal était décidé à intervenir, et ce qui restait de la garde nationale prêt à appuyer les revendications de la municipalité. Les canonniers comme les soldats du 6e de ligne étaient épuisés de fatigue ; car depuis la mi-août, ils avaient dû faire le service de l'artillerie ou des avant-postes sans prendre de repos. Le nombre des hommes était si restreint que chaque pièce n'avait qu'un seul servant pour charger, pointer et tirer; on ne pouvait relever aucun poste, et cependant, comme Barbanègre, les troupes étaient disposées à la résistance. Mais leur nombre était beaucoup trop faible pour que leur volonté l'emportât sur celle des habitants et de la garde nationale et pour faire maintenir l'autorité du commandant de place.

La municipalité, du reste, avait tout préparé pour s'emparer de Barbanègre, l'enfermer et, au besoin même, lui faire passer de « cruels moments » s'il refusait de capituler.

Le général comprit alors que toute résistance devenait inutile, et qu'il valait encore mieux capituler que de voir la rébellion appeler l'étranger dans la ville. Il proposa de rendre la place à condition qu'il pourrait se retirer en emportant tout son matériel. L'archiduc refusa : il accordait à la garnison les honneurs de la guerre; mais les armes et tout le matériel devaient être livrés à l'empereur d'Autriche.

Barbanègre dut céder. Le matin du 28 août, à la nouvelle de la capitulation, un grand nombre d'habitants de l'Alsace, du grand-duché de Bade et de la Suisse accoururent pour assister à la cérémonie de la remise des clefs de la ville et de la sortie des troupes. A neuf heures du matin, les régiments Kollowrath et Colloredo formaient la haie de chaque côté de la route qui passe par la porte de France. Dans la plaine, l'armée assiégeante, qui comptait environ 30 000 hommes, était rangée en bataille. L'archiduc Jean, accompagné des archiducs Ferdinand et Louis,

du prince Paul de Wurtemberg et du prince de Hesse-Darmstadt et d'un grand nombre de généraux, était à la tête des troupes.

Le général Barbanègre, précédé de deux tambours, sortit à pied, quoique miné par une maladie qui l'obligeait à porter un bandeau noir sur les yeux. Derrière lui marchaient le colonel Chancel, blessé à la tête, le major Mécusson de l'artillerie, le curé de la ville d'Huningue, le médecin Laurent et le commissaire des guerres Armand; puis venaient l'artillerie, comptant en tout 107 officiers et canonniers, l'infanterie au nombre de 38 hommes et 4 gendarmes; ce qui restait de la garde nationale avait été désarmé et licencié.

L'archiduc Jean, les princes qui l'accompagnaient, les troupes et la masse des assistants attendaient toujours la garnison qu'ils ne voyaient point paraître. Barbanègre, comprenant ce sentiment général, s'approcha de l'archiduc et lui déclara que la poignée d'hommes qui défilait était tout ce qu'Huningue contenait de défenseurs. Alors, au dire des journaux suisses, l'archiduc, saisi d'admiration, « fit l'honneur au général français de l'embrasser et de lui témoigner publiquement devant toute l'armée l'estime que cette conduite lui inspirait ».

Aussitôt qu'on connut la nouvelle de la chute d'Huningue, ce fut une joie universelle chez les alliés et dans les sphères gouvernementales; les journaux officieux ne tarirent pas d'éloges pour l'archiduc Jean. Ils demandèrent que, lors de son arrivée à Paris, on le reçût sur tout son parcours avec les plus grands honneurs, et qu'à son entrée dans les places fortes on le saluât d'une salve de cent un coups de canon.

Quant au général Barbanègre, sous le coup d'accusations lancées par *l'Observateur autrichien*, journal officiel de l'Empire, il fut renvoyé, par décision ministérielle, devant un conseil d'enquête siégeant à Strasbourg. Mais, épuisé par la maladie et peut-être par le dégoût qu'il éprouvait, il ne put se mettre en route et se contenta d'envoyer un mémoire justificatif au président du conseil. C'était heureusement le général Du Breton, l'héroïque défenseur du château de Burgos. Devant un tel juge, le sort de Barbanègre n'était pas douteux. Sa conduite fut déclarée irréprochable. Il fut cependant mis en non-activité; mais, en raison de sa santé chancelante, on lui accorda le droit de choisir Paris pour résidence, où il mourut presque dans l'indigence en 1831.

Le siège d'Huningue est resté, à juste titre, une des pages les plus glorieuses de notre épopée militaire : 150 hommes résistant à une armée de 25 000 hommes est un fait unique digne de tenter les historiens et les artistes. Cette année même, un des grands peintres de l'École française, M. Édouard Detaille, a fixé le souvenir de ce beau fait d'armes dans un tableau de la plus grande simplicité, mais de l'effet le plus dramatique. Il représente la garnison au moment où elle sort par la porte de France et défile, tambour battant, l'arme au bras, entre les régiments de Colloredo et de Kollowrath qui présentent les armes. On voit l'archiduc Jean, saisi d'étonnement en présence du nombre infime de ses ennemis, s'élancer au-devant de Barbanègre, dans un mouvement de généreuse effusion. Derrière le général défilent l'état-major de la place, puis le peloton de défenseurs, au milieu duquel flotte le drapeau tricolore.

Quelles que puissent être les descriptions historiques ou littéraires du siège d'Huningue, nous ne croyons pas qu'aucune d'elles produise une impression patriotique plus vibrante que ce tableau, destiné à perpétuer le souvenir de Barbanègre et de ses glorieux compagnons d'armes.

GERMAIN BAPST.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Camille Benoît : Œuvres de Gœthe traduites en français, *Faust*. — M. Descreux : *Poèmes et poésies* de Nicolas Lenau, traduits en français.

M. Camille Benoît vient de donner une traduction du *Faust* de Gœthe, et M. Descreux une traduction des plus beaux poèmes de Nicolas Lenau. La coïncidence est curieuse, et l'on dirait qu'elle est préméditée; car Nicolas Lenau, comme on sait, ne s'est posé en rien moins qu'en rival de Gœthe et a, lui aussi, écrit un *Faust* qui ne laissa pas d'avoir un grand retentissement en Allemagne et qui ne laisse pas d'en être digne. C'était un grand poète que ce Hongrois si peu connu en France, un très grand poète. C'est le Byron des Magyares, un Byron qui, certes, n'a pas l'abondance, la richesse, le magnifique déploiement d'imagination du Byron anglais, mais un Byron plus concentré et plus intense, dont le cri de douleur ou de désespoir, quelquefois le sourire bref, furtif, charmant et souffrant encore, ont une sincérité, une profondeur, un je ne sais quoi exprimant toute l'âme, dont souvent Byron, avec sa rhétorique, reste assez loin.

C'est le frère d'Alfred de Vigny et c'est le fils de Schopenhauer; un frère d'Alfred de Vigny qui aurait moins de noblesse dans la tristesse que son aîné, et plus de colère avec moins de dignité dans le blasphème; un fils de Schopenhauer qui n'aurait pas compris, je crois, les hautes conclusions dernières de son illustre père, et qui s'en serait tenu au Schopenhauerisme courant, sans s'élever, si ce n'est par la beauté de la forme, beaucoup au-dessus; mais, enfin, voilà ce me semble dans quelle famille d'esprits, comme disait Sainte-Beuve, il convient de le placer.

C'est une belle famille. Il ne la dépare nullement, et même il lui fait honneur.

Il est mort fou, du reste; mais ce n'est pas la faute, que je crois, du pessimisme. Les femmes font quelquefois bien du mal à la littérature par trop d'attachement aux littérateurs.

Il y a de très belles choses dans ce que M. Descreux, en sa traduction, intitule *Pièces diverses*. Ce sont toutes poésies personnelles, effusions et confidences, bref ce qu'on appelait autrefois élégies. Lenau est avant tout un poète élégiaque, et il n'est guère sorti de lui, ou tout au moins de sa chambre, où il fumait abominablement et où il y avait une tête de mort sur la commode. Ce n'est pas moi qui fais ce rapprochement romantique, burlesque et, pour tout dire, assez niais. C'est lui. Comme il n'avait guère dans sa chambre qu'une pipe et une tête de mort, il n'a pas pu s'empêcher de les comparer : « Ce crâne aussi fut une pipe, et jadis, quand la vie y brûlait encore, il faisait de la fumée au souffle du grand inconnu. Jadis le vieux Pan tirait des nuages de ce fourneau osseux. Et maintenant il a jeté sa pipe. C'est ce que les hommes appellent mourir. » Voilà une expression populaire française, qui sera étonnée d'avoir eu son origine dans une chambrette d'étudiant à Vienne. Renvoyé à M. Timmermans, qui vient de publier un volume bien curieux et très sérieux sur l'*Argot parisien*.

Les facéties de ce goût douteux sont rares dans Lenau. Son macabre est plus grave à l'ordinaire, et son lugubre est très sérieux. Il y a telle pièce conçue en passant le long d'un cimetière qui me paraît un pur chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre de sentiment simple et profond, avec une belle imagination sincère et *juste*, sans rien de forcé pour fournir le cadre. C'est intitulé *le Postillon*. Je la cite presque tout entière :

C'était une charmante nuit de mai : de légères nuées argentées flottaient, comme entraînées par la joie et l'ardeur de la fête du printemps.

Le repos s'étendait sur les prés et les bois et les sentiers déserts; la clarté de la lune veillait seule sur les chemins.

La brise ne parlait qu'à voix basse, le ruisseau ne se glissait que furtivement, et les fleurs exhalaient leurs rêves en parfums délicieux dans les espaces tranquilles.

Plus hardi, mon postillon faisait claquer son fouet, et son cor envoyait des notes joyeuses à l'écho des monts et des vallées.

Les bois et les plaines, à peine salués dans cette course rapide, disparaissaient, et devant nous passaient comme sur l'aile d'un songe les villages endormis.

Au milieu des splendeurs de mai s'étendait un cimetière; il arrêta les pensées qui fuyaient rapides et les retint dans une grave méditation.

Le postillon, devenu aussitôt silencieux et mélancolique, mena plus lentement son équipage ; enfin il arrêta ses chevaux, et regardant la croix :

« Chevaux et voitures doivent s'arrêter ici ; cela ne vous gênera guère. C'est ici que repose mon camarade, sous cette terre froide.

« Quel aimable compagnon, monsieur ! Cela m'assombrira toujours. Il n'avait pas son pareil pour tirer de son cor un son clair, mon camarade.

« Je ne manque jamais de m'arrêter ici, et à l'ami qui dort sous ce gazon, en guise de salut fraternel je sonne l'air qu'il aimait. »

Et il lança sur le cimetière une fanfare si joyeuse qu'elle dut pénétrer jusqu'au frère, à travers le repos de la tombe.

Et les sons clairs de la fanfare revinrent, renvoyés par la montagne, comme si le postillon mort répondait avec sa chanson.

Nous repartîmes à bride abattue, traversant les champs, les haies ; longtemps il me resta dans l'oreille, ce son renvoyé par la tombe.

Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois !

En vérité, la « chanson joyeuse » du pauvre naïf postillon hongrois m'émeut plus que l'olifant de Roland dans le décor sublime de Roncevaux.

Vous vous rappelez sans doute le chef-d'œuvre de Parny, l'unique chef-d'œuvre de Parny, qui brille dans son œuvre comme la perle que trouve le coq ; je veux dire *l'Epitaphe d'une jeune fille :* « Son âge échappait à l'enfance... » Rien ne marque mieux le tour d'imagination et le tempérament sentimental, aussi, de Nicolas Lenau, que la façon dont il écrit la même pièce, exactement la même au fond, mais combien différemment conçue et de quel autre genre de deuil jaillie ! Lui, il l'écrit *avant* la mort de l'enfant, et sans que rien fasse craindre ou prévoir cette mort. C'est qu'il l'espère :

Berce doucement, ô sommeil, berce la jolie fillette ! Sous les plis charmants de ton voile, elle sourit. Ainsi sourit la rose, dans les parfums du soir.

Berce-la doucement, et, sans mot dire, dépose-la dans les bras de ton frère aux traits sévères, le Trépas, dont les voiles plus épais ne laissent entrevoir aucun sourire.

Car sur le seuil de l'heureuse enfance, le souci, le poignard à la main, guette ma favorite, et la paix lui donnant le baiser d'adieu va la quitter pour toujours.

Tel est le train accoutumé des pensées de Nicolas Lenau. Il est difficile de trouver quelqu'un qui ait aimé la mort d'une passion aussi sincère et aussi forte, et mieux savourée à l'avance, avec une sorte d'enivrement, comme dit ce cruel et charmant Léopardi, *la gentilezza del morir*. On sent à chacune de ces pages une immense lassitude vraie, une sorte d'affaissement et de délabrement intérieur, qui n'a rien d'une attitude, qui ne crie pas, qui ne gémit pas, qui pleure à peine, mais dont l'expression, très discrète (le plus souvent), très voilée, rappelle ces regards navrés, vous savez bien, muets et courts, qui vous transpercent. Que me direz-vous de ce pur sanglot étouffé que voici? A moi, il me va jusqu'au fond de l'âme :

J'ai au cœur une blessure profonde, et je la garderai en silence jusqu'à ma dernière heure. Je sens sa morsure infatigable me ronger toujours plus intimement, et ma vie s'épuise d'instant en instant.

Je ne sais qu'une femme à qui je puisse confier mon secret, à qui je puisse tout dire! Oh! si je pouvais me jeter à son cou, et pleurer! Et cette femme, elle gît ensevelie sous la terre.

O mère! viens, laisse-toi toucher par ma prière. Si ton amour veille encore dans la mort, et si tu peux, comme autrefois, dorloter ton enfant.

Fais-moi bien vite sortir de cette vie; j'aspire après le repos de la nuit. Oh! viens aider la douleur *à déshabiller ton enfant fatigué*.

Est-ce assez senti? Je ne crois pas qu'il existe une plus belle et plus forte traduction ou transposition poétique du « maman »! des blessés sur les champs de bataille.

On conçoit qu'avec ce genre de complexion et ce tour d'imagination Lenau a dû avoir l'idée de refaire le *Faust* de Gœthe. Évidemment, il l'a refait parce qu'il ne l'aimait pas. Il le trouvait beaucoup trop gai. Il avait raison. Le *Faust* de Gœthe n'est peut-être pas trop gai, à proprement parler; mais il est gai, il n'y a pas à dire. C'est un poème très joyeux, et pénétré d'une forte et grasse sève d'optimisme.

Un de mes amis, qui est ingénieur, avait son explication de *Faust*, à laquelle il tenait beaucoup, et qu'il ne se faisait pas faute de me prodiguer libéralement. Il prétendait que *Faust* était un monument élevé à l'honneur de l'École polytechnique, la glorification du polytechnicien :

« Mais il ne faut que lire, me disait-il, pour s'en convaincre. C'est évident. Voyez. Faust commence par l'alchimie et la magie. Cela, ce sont les débuts, les débuts de l'humanité curieuse, les débuts aussi du futur savant enfant encore. Cela finit par le lasser et le dégoûter, et il se donne au diable, autrement dit, comme tout futur savant, un instant fatigué par les grimoires, il essaye de la vie sentimentale. — Elle ne lui réussit pas, la vie sentimentale; encore moins à Marguerite; mais à lui non pas beaucoup mieux. Il voit très bien que l'homme digne de ce nom n'est pas fait pour cela, et il se remet à la science, autrement et mieux comprise, à la science moderne, entremêlée d'un peu de littérature, d'une visite à Hélène et à l'art antique, comme il sied. — Et alors... alors il devient un homme très considérable, l'appui d'un État penchant, l'officier d'artillerie qui s'improvise général, gagne des batailles, rétablit l'empereur sur le trône. — Mais il ne sort pas que des militaires de l'École polytechnique; n'oubliez pas que les premiers rangs sont pépinière d'ingénieurs. Gœthe ne l'a pas oublié, et la dernière transformation de Faust, son *avènement*, c'est Faust ingénieur, Faust desséchant des lagunes, creusant des ports, construisant des digues, conquérant pacifique qui se crée un royaume en disputant la terre à l'océan et en la rendant habitable. — Et désormais sa mission est accomplie, son évolution achevée; le ciel n'a plus qu'à s'ouvrir pour lui, pour Faust pardonné, glorifié, béatifié; et il s'ouvre en effet, comme il est juste; et c'est parmi les chœurs des anges l'apothéose du parfait polytechnicien. »

Il y a beaucoup de vérité dans ce commentaire ingénieux, aussi juste, certainement, que la plupart des explications des commentateurs de *Faust*. Ce qu'il y a de certain, c'est que *Faust*, qui est très évidemment dans la pensée de Gœthe l'histoire de l'humanité, est une histoire de l'humanité, à tout prendre, très optimiste, très confiante et très consolatrice.

Dès le début, dès le prologue, — qui, à la vérité, a été ajouté après coup, mais qui n'est pas non plus de la vieillesse de Gœthe, — la première partie de *Faust* est considérée par Dieu lui-même comme une épreuve, permise par Dieu, imposée à Faust, dirigée par Méphistophélès, comme une épreuve qui sera terrible; mais qui, en définitive, ne doit pas tourner à mal.

« L'activité de l'homme (c'est Dieu qui parle) se relâche trop facilement; trop vite il préfère le repos. C'est pourquoi je lui donne volontiers un compagnon, qui l'aiguillonne, agit *et concourt à créer* en qualité de diable. »

Le mal et le péché eux-mêmes ne sont donc dans cette conception qu'une condition de l'épreuve qui, en définitive, doit mener au bien, donc des éléments du bien, donc quelque chose comme des bienfaits. Il n'y a pas de système plus optimiste et plus aimable.

L'esprit du mal lui-même *concourt à créer*. Il n'est pas purement négatif, comme dans un manichéisme grossier. Bien qu'il soit « celui qui nie toujours », il est créateur cependant, comme malgré lui, et indirect auxiliaire de Dieu. Dieu vient de le dire dans le prologue, Méphisto le dira lui-même au cours de l'ouvrage :

« Comment te nommes-tu? qui es-tu? — Une partie de cette force *qui veut toujours le mal et fait toujours le bien*. — Que signifie cette énigme? — Je suis l'Esprit qui nie sans cesse... » Rien de plus clair, l'Esprit du mal n'est qu'un destructeur qui ne détruit pas et qui, tout en voulant le mal, contribue au bien, et la première partie de *Faust* n'est que la *chute* et l'*épreuve* de Faust.

Et la seconde, à travers les méandres de l'imagination capricieuse du poète, qui n'a nullement tenu à ne pas se contredire, est, compte fait, la *réhabilitation* de Faust par le *savoir* et par l'*action*. Le crime de Faust lui sera pardonné s'il étudie, s'il travaille et s'il agit. Moyennant cela il est non seulement pardonné, mais sauvé et glorifié, et Méphisto perd son pouvoir sur lui, malgré le pacte. Le crime lui-même de Faust n'a servi qu'à l'arracher à son laboratoire suspect de vague sorcier pour le lancer dans le domaine de la vraie science et de la vie active.

Voilà certainement, en son ensemble, un beau poème optimiste et une douce rêverie sentimentale sur le néant du mal et la vanité du péché. Cela donne confiance et douce joie; cela est éminemment consolateur.

C'est pour cela que Nicolas Lenau n'a pas été content. Lui, il était pessimiste déclaré et radical. Le péché et le mal étaient pour lui des réalités et même il ne voyait guère que cela qui fût réel. Son *Faust* est le poème du pessimisme d'un bout à l'autre. C'est justement pour cela qu'il est mal composé et assez monotone. Car la composition c'est sans doute la marche d'un point à un autre, et un poème qui commence par le pessimisme pur pour finir par le pur pessimisme ne peut pas avoir une progression bien nette ni, par conséquent, une composition bien savante.

C'est le défaut extrême de ce *Faust* de Lenau. Faust y est parfaitement désespéré au commencement et plongé dans un parfait désespoir à la fin. Entre les deux il se livre, lui aussi, à quelques expériences de vie sentimentale qui n'ont pas le charme pathétique des essais du même genre tentés par le Faust de Gœthe. Sans avoir jamais bien vu qu'il fût nécessaire que Faust devînt un Don Juan au cours de son évolution philosophique, la tradition étant telle, je veux bien l'accepter; mais au moins qu'il soit un Don Juan un peu distingué et un peu intelligent. Déjà celui de Gœthe ne l'est pas beaucoup et, dans tout l'épisode de Marguerite, la figure de Faust pâlit singulièrement et son personnage baisse de plusieurs degrés. C'est Marguerite qui prend le premier rôle. Dans Lenau, c'est pis. Faust y cherche, en gémissant, un peu trop de fleurs vulgaires, pour ne pas dire de légumineuses. Il y a un peu trop de filles d'auberge dans tout cela. Un épisode politique amusant, à la traverse. Il y a une consultation de Méphisto avec un ministre qui est d'une ironie robuste et d'une épaisse *humour* du plus haut goût.

La fin du poème est décidément très belle. Confusément on y sent enfin le dessein poursuivi par Méphisto, et c'est-à-dire le dessein de l'auteur lui-même : « J'ai brouillé Faust avec le Christ d'abord, avec la Nature ensuite, dit le malin, et je l'ai peu à peu laissé seul à seul avec son égoïsme, face à face avec son cher Moi. Et je sais bien ce qui va en advenir. » Il en advient, bien entendu, que c'est affreux. L'*égotisme* n'est supportable qu'à la condition de n'être pas sincère. Comme mystification littéraire, il est très amusant; comme exercice pieux et pratique religieuse, il est épouvantable. Le pauvre Faust de Lenau s'en aperçoit assez vite : « Je me suis arraché à Dieu et à la Nature; j'ai voulu, dans ma haine orgueilleuse, m'enfermer en moi-même. O folie! je ne puis me supporter; mon *moi* dans son vide, dans son obscurité, m'enveloppe de frayeur comme un cercueil. Dans ma raideur formée d'égoïsme épileptique, le diable m'a saisi et jeté à la fosse. Plein de vie au milieu des ténèbres de la mort, tout éveillé, je me suis crevé les yeux et j'ai commencé, avec des plaintes sans bornes, à me dévorer moi-même. »

Que reste-t-il à Faust dans cet état d'âme? La soif de la destruction de toutes choses. Pour celui qui s'est renfermé ainsi dans l'orgueil farouche de l'adoration perpétuelle de soi-même, qu'en dehors de lui il existe encore quelque chose, cela le gêne et le tourmente : « Ah ! comme la mer gronde vers le ciel, et trouve de l'écho en toi, mon cœur! Mon cœur, je le sens, c'est le même chaos qui s'agite en toi et soulève ses flots jusqu'au ciel. C'est le désir de la destruction; c'est l'impatiente ardeur de briser tous les obstacles *pour bondir joyeusement dans la chute mortelle où s'abîment toutes choses, toutes choses.* »

Mais comme le *non-moi* se moque du *moi* qui veut le détruire d'une manière éminemment transcendante, c'est généralement contre le *moi* que se tourne la fureur du *moi* destructeur, et vous entendez bien que Faust va se tuer. Il n'y manque, et avec une phrase superbe : « Et toi, Esprit du mal, approche. Je me raille de toi... Je t'échappe... Je suis un songe trop inquiet pour que je le prenne au sérieux. Je suis un rêve qui s'envole de ta serre, je suis un rêve de plaisir, de crime, de souffrance, et je rêve que je me perce le cœur. »

A quoi Méphisto, en le voyant tomber, répond avec beaucoup de bon sens : « Tu m'appartiens plus que jamais ! » Et, en effet, la pensée de négation et de destruction qui est tout Méphisto, Faust vient précisément de la réaliser, d'achever de la réaliser complètement sur lui-même, et Méphisto n'a plus qu'à passer à un autre. Faust vaincu par Méphisto, c'est le poème de Lenau. Il est donc la pleine contre-partie du poème de Gœthe.

Pour donner, à égalité, la pleine contre-partie du poème de Gœthe, il fallait plus de génie que n'en avait Lenau. Mais il avait un talent lyrique de premier ordre. Il y a dans *Faust* des pages d'une imagination sombre et révoltée qui sont sublimes. Je ne crois pas qu'on ait exprimé le désespoir philosophique, l'impuissance de l'homme *à comprendre ce que l'univers lui veut*, d'une manière plus saisissante que dans ce que j'appellerai la Préface du Pacte. Cela, par exemple, c'est, je ne dirai pas plus beau, je n'en décide point, c'est plus saisissant, plus pénétrant, cela entre plus cruellement jusqu'au fond de notre être intime que la page correspondante du *Faust* de Gothe : « Parle donc, maudite engeance (les arbres, les plantes, les fleurs) qui ne sais que murmurer, dis-le-moi, ce que c'est que la vie, ce que c'est que la mort. Vous autres, arbres, vous qui êtes fixés au sein maternel, d'où monte le mystérieux chaos, vous l'écoutez par vos racines dans le sol, et partout vous ne ramenez de ces profondeurs aucune certitude... La vérité, cette charmante fugitive, être mystérieux qui dans son vol touche à peine la terre, les pierres mêmes ne sauraient l'emprisonner dans leurs cristallisations dont la dureté défie le temps, et un fou cherche à connaître ce qui fait que la brute mange, se pavane, s'accouple,

allaite et périt. Je ne peux pas secouer ce désir de connaître l'esprit créateur primitif : *Ma substance la plus intime me contraint à remonter jusqu'à mon éternelle racine.* Mais cela m'est interdit. *Quel désaccord terrible entre ce tourbillon de questions qui s'agitent en moi, tandis que règne au dehors une tranquillité funèbre et muette, une volonté qui se raidit dans un opiniâtre silence!* »

Oui, certes, voilà qui est d'un grand poète, et jamais on n'a maudit plus éloquemment et de manière à en faire mieux sentir la formidable puissance

Le silence éternel de la divinité.

EMILE FAGUET.

THÉATRES

VARIÉTÉS : *Brevet supérieur*, comédie en trois actes, de M. Henri Meilhac.

Je vous ai dit bien à la hâte, la semaine dernière, le plaisir que nous avait fait la nouvelle comédie de Meilhac. J'y reviens aujourd'hui plus à loisir.

On a fait, à propos de *Brevet supérieur*, deux remarques fort justes. La première, c'est que la donnée des comédies de Meilhac est très souvent identique à la donnée des plus innocents vaudevilles; parfois même c'est un bon sujet de romance; mais on sait ce qu'il en sait faire et ce qu'il y met d'observation. Ceci est assez curieux, si l'on se rappelle qu'au début de sa carrière, Meilhac avait eu l'idée d'accommoder à la moderne, de transposer dans le ton de notre époque les comédies de Molière (*la Vertu de Célimène*). On voit bien vite les avantages qu'offre cette manière de procéder. Le sujet étant, pour ainsi dire, classique et connu de tous, tout ce qui est d'exposition, d'explication, est réduit au strict minimum. Meilhac nous avertit d'avance qu'il va nous conter *Peau d'Ane;* nous sommes fixés : et c'est autant de place gagnée pour ce qui fait le véritable intérêt de la pièce : la peinture des caractères. — De plus, les personnages choisis par Meilhac n'étaient, quand il les a pris, que de braves personnages de vaudeville, sans consistance et sans existence propres. A les retrouver si vivants et si vrais, eux que nous avions connus de purs fantoches, notre joie est pour ainsi dire doublée; ils font à peu près ce que nous avions l'habitude de leur voir faire, mais pour des raisons à eux personnelles, des raisons si humaines et si observées qu'à l'instant, derrière leur appareil extérieur, nous discernons en eux une part considérable d'humanité. Voyez, par exemple, le second acte de *Brevet supérieur;* Cécile, pour l'essentiel, agit comme eût agit *Jenny l'ouvrière :* elle repousse les offres de son séducteur; mais les raisons de son refus, voilà où la ressemblance cesse; au lieu des motifs convenus, Meilhac en trouve d'autres, si justes, si profondément vrais, que nous sentons la vie, si je puis dire, et que nous recevons à la poitrine ce petit choc que nous cause toujours la représentation exacte et complète de la vérité.

La seconde observation, — elle n'est pas moins juste que la première, — c'est que, depuis quelque temps, l'esprit de Meilhac semble s'attendrir. Après nous avoir montré avec une férocité souriante les ingrédients étranges qui s'amalgament pour former le corps composé qu'on appelle amour, on dirait qu'il regrette de l'avoir raillé. Et ce qu'il y a de particulier, c'est que, pour cela, sa clairvoyance ne l'abandonne pas. Il voit très bien encore de quoi est fait l'amour, mais on semble l'entendre ajouter : « Oui, l'amour est beaucoup moins noble et généreux qu'on ne le prétendait jadis; mais, tel qu'il est, avec ses faiblesses et peut-être aussi ses calculs, c'est encore ce qu'il y a de meilleur en ce bas monde! » Notez que *Brevet supérieur* se termine par un mariage, et que d'ordinaire les dénouements de Meilhac (si l'on excepte le *Mari à Babette*) sont moins réguliers. Ne peut-on retrouver ici une preuve nouvelle de ce que je viens de dire? On croirait que, voyant sa Cécile amoureuse, il a été touché du joli petit sentiment qui naissait en elle, et que, sachant en sage Parisien qu'il est, comment se terminent les amours « à côté », il ait voulu donner à son héroïne toutes les garanties possibles du bonheur. Je ne sais si je ne me trompe, mais il me semble que cette petite note attendrie, assez rare dans les premières œuvres de Meilhac (on ne la trouverait guère que dans *la Petite mère*), donne une saveur plus pénétrante à son esprit si aigu et si clairvoyant.

A ces deux observations, je voudrais en ajouter une d'ordre technique, sur la manière dont Meilhac construit ses personnages. Toutes ses pièces ont d'abord cette base de vérité que notre maître M. Sarcey exige très justement dans les bouffonneries les plus folles. Mais considérez ses personnages, par exemple dans *Brevet supérieur :* Montcrampin, Frangipan, Mme Bourgarel, sont d'énormes et réjouissantes caricatures; et ceci a ce premier avantage de nous faire admettre sans réclamations toutes les actions que leur fantaisie leur fera commettre; le fait est que la logique de l'intrigue est la moindre préoccupation de Meilhac, et c'est une des raisons qui me font chérir si fort son théâtre; quoi que je fasse, je ne puis prendre un plaisir complet à ces intrigues laborieusement combinées et déduites : j'y vois trop la « trame » et cela me gâte mon plaisir. — En second lieu, ces personnages étant volontairement poussés à la charge, nous admettons très volontiers leur inconscience; ils peuvent se répandre en mots « de nature », nous jouissons pleinement de ces mots, sans ce malaise que nous causent parfois des mots identiques, dans les pièces de la nouvelle école : c'est que dans ces pièces les personnages sont posés comme des per-

sonnages réels, et que ces personnages réels semblent prendre à tâche de dire précisément le contraire de ce qu'ils diraient dans la vie. Je ne sais plus qui reprochait aux jeunes auteurs d'oublier toujours l'hypocrisie, dans les vices qu'ils ont coutume de nous peindre. Voyez, au contraire, les personnages de Meilhac; même en mettant à part ce tact et ce sentiment de la mesure qu'il possède à un si haut degré, jamais ce que disent ses personnages ne saurait nous choquer. Dès le début, il a pris soin de nous avertir que nous sommes légèrement en dehors et au-dessus de la vérité absolue; de sorte que nous acceptons de confiance les propos un peu exagérés que tiennent ses personnages, sachant très bien qu'il suffit (qu'on me passe cette comparaison d'accordeur) d'un léger tour de clef pour nous remettre au diapason normal. Le « mot de nature » n'a plus alors pour effet que de nous montrer, d'une façon frappante, le caractère du personnage; et ceci est l'art même du théâtre. Par exemple, au premier acte de *Brevet supérieur*, à la suite d'un bien réjouissant récit de Montcrampin, Mme Bourgarel s'écrie : « Vous avez de la décision ! » Et Montcrampin, imperturbable : « Oui, quand il s'agit de mes intérêts. » Le mot est d'une drôlerie extrême, et précisément l'art suprême de Meilhac est de nous l'avoir présenté, non comme un mot vraiment dit par un brave professeur, mais simplement comme une indication de son caractère; c'est une manière de nous dire que Montcrampin est un égoïste serein et satisfait.

... On a tant parlé déjà du second acte de *Brevet supérieur* que je ne sais guère ce que je pourrais en dire qui n'ait été écrit. Des scènes telles que celles-là suffiraient à justifier toute l'admiration qu'on a pour le théâtre de Meilhac. Je m'indignais samedi, — peut-être avec quelque excès, — contre les auteurs du *Bon docteur* et contre leur respect aveugle à l'égard de la convention. Je sais bien qu'il en faut au théâtre : de la convention dans l'intrigue, dans les « faits », on est forcé de l'admettre; mais ce qui est insupportable, c'est la convention dans les caractères. Si vous saviez la joie que nous a causée, l'autre soir, cette scène exquise entre Albert et Cécile! Je ne crois pas que Meilhac ait jamais écrit de scène supérieure à celle-ci, rien qui soit plus pénétrant, et qui donne une idée plus nette et plus juste de l' « état d'âme » contemporain.

Et remarquez qu'au fond cet « état d'âme » pourrait bien être d'une qualité supérieure à ceux qui l'ont précédé; Cécile ne refuse pas d'un bloc, comme Jenny l'ouvrière : elle sait ce qu'elle perd, elle sait ce qu'il lui en coûte de refuser, elle n'est nullement dupe des grands principes et des grands mots, et cependant elle reste sage. A y regarder de près, ne pourrait-on pas voir ici quelque trace d'héroïsme? Un sacrifice qu'on fait, en n'étant pas très sûr qu'on doive le faire, cela n'est-il pas tout à fait beau? Albert aussi est bien de notre époque; peu « gobeur », mais, tout de même, vraiment amoureux, et sincère aussi, ne promettant que ce qu'il sait pouvoir tenir; et avec quelles amusantes restrictions il peint à Cécile la situation qu'elle aura près de lui : ni femme, ni maîtresse... Et ce qu'il y a de délicieux dans cette scène d'une vérité si profonde, c'est cette aisance de l'auteur, cette facilité, et ce défaut d'apprêt et de prétention.

M. Meilhac se moquerait de moi si je disais que le troisième acte de *Brevet supérieur* vaut le second, ou même le premier. Si j'y ai goûté comme il convient les plaisants efforts de Montcrampin cherchant à retrouver « vingt ans après » sa colère contre Frangipan, il faut bien reconnaître que ce troisième acte est un peu trop étranger à l'action. Mais, dans ces cas-là, je me fais un raisonnement que je vous livre ingénûment, en ne me faisant pas illusion d'ailleurs sur sa valeur critique. Je pense à ce que serait ledit acte, s'il n'était pas de Meilhac... et j'arrive, par comparaison, à le trouver excellent.

Et cependant, même dans ce troisième acte, il y a une bien une jolie indication de scène. Cécile est décidée à épouser Montcrampin; et, l'idée de son sacrifice dominant toutes les autres, elle oublie de quelles formalités doit s'accompagner le sacrifice : dans son mariage avec Montcrampin, elle ne voit qu'une chose, c'est que ce mariage la protégera contre Albert. Mais Montcrampin lui tend les bras, et d'un coup, par ce simple geste, Cécile voit nettement les conséquences matérielles de l'acte qu'elle est sur le point d'accomplir; ces bras qui s'ouvrent vers elle, ce sont les bras d'un mari, et Cécile sait ce que cela veut dire; peut-être aussi que, pour une fille renseignée comme elle, l'image de ces formalités matrimoniales réveille en elle le désir qu'elle avait d'accomplir ces formalités avec un autre... et, d'un seul mouvement, c'est sur la poitrine d'Albert qu'elle va s'abattre. — Cela n'est-il pas d'une très juste observation? et quel joli pendant à la scène du second acte M. Meilhac eût pu nous donner ici!

Brevet supérieur est merveilleusement joué. Mme Mathilde est d'une savoureuse bouffonnerie dans Mme Bourgarel. Cooper élégant et chaleureux dans Albert de La Roche-Bardière (une vieille connaissance de *l'Ingénue*, si je ne me trompe). Lassouche donne la plus réjouissante physionomie à Frangipan, le professeur aimé des femmes. Baron est d'une grandeur épique dans Montcrampin. Mlle Carlix est fort gentille. Quant à Mlle Réjane, qu'en puis-je dire encore, sinon qu'elle est tout simplement la première comédienne de Paris? Elle est Cécile elle-même, comme elle était *Germinie*, comme elle était l'*Amoureuse;* elle traduit avec une justesse et une fantaisie singulières toutes les idées, tous les sentiments qui passent dans la gentille cervelle du personnage; elle est unique.

J. DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le Gouverneur.

(Suite et fin.)

I.

(D. Hoets.)

Le 25 mars 189.., M. Chamblot, gouverneur de Kalikony, finissait de déjeuner quand on lui annonça que le capitaine Lebon, commandant militaire de la place, demandait à l'entretenir. Il donna ordre qu'on l'introduisît sur-le-champ. Le capitaine entra, l'œil hagard, et dit d'une voix essoufflée :

— Pardonnez-moi, monsieur le gouverneur, de troubler votre repas. Mais j'ai de graves nouvelles à vous apprendre. Le roi Kalé-Kalé, à la tête de dix mille nègres Lofantis, marche sur Kalikony. Il a déjà brûlé vingt villages, dix factoreries, massacré quatre cents personnes noires ou blanches, et, d'ici quelques heures, il aura complètement investi la ville. Que faut-il faire?

— Diable! diable! dit le gouverneur, ce n'est pas drôle! Et, tirant sa barbiche grise, il se mit à réfléchir, le visage assombri.

Ce n'était pas que la nouvelle apportée par le capitaine terrifiât M. Chamblot. Depuis vingt ans qu'il luttait, sur la côte africaine, contre les fièvres du pays ou les canailleries des indigènes, il avait pris l'habitude des dangers soudains et terribles qui menacent en ces régions les fonctionnaires européens. Mais, l'année précédente même, dans une mission diplomatique dont on l'avait chargé auprès dudit Kalé-Kalé, il avait, à la suite d'un léger dissentiment avec le roi sur une question de délimitation de frontières, perdu l'oreille droite, plus la moitié supérieure de l'oreille gauche; et il savait, par expérience, que contre la cruauté ou la perfidie de cette brute sanguinaire la force seule prévaudrait.

— Voyons, capitaine, dit-il au bout d'un instant, de combien d'hommes disposez-vous?

— Cent cinquante, monsieur le gouverneur.

— Et combien pensez-vous qu'il en faudrait pour repousser cette crapule?

— Deux mille, monsieur le gouverneur, et l'appui sur le rivage de trois ou quatre bâtiments de guerre.

— C'est bien, dit M. Chamblot. Je vais faire en sorte de vous procurer ce que vous désirez. Mais, en attendant, occupez-vous d'organiser la défense; car, jusqu'à ce que les secours soient arrivés, nous risquons peut-être de passer par des moments pénibles.

Et, le capitaine s'étant retiré, le gouverneur télégraphia au ministre des Colonies pour l'informer de l'incident, — au général du Marais, chef des milices territoriales de la Guinée française, pour lui demander deux mille hommes, — et au contre-amiral Lefèvre de La Houssinière, chef des milices maritimes de la Guinée française, pour obtenir de lui l'envoi de trois vaisseaux de guerre.

II.

(Les ministres.)

Il y avait dîner de gala chez le président du Conseil. Le corps diplomatique et le corps ministériel, au grand complet, causaient de la façon la plus spirituelle. Soudain, trois laquais remirent à trois des ministres présents trois dépêches. M. Joseph, ministre des colonies, M. Ernest, ministre de la marine, et M. Édouard, ministre de la guerre, lurent les dépêches et, sans dire une parole, pâlirent. Un lourd silence se fit. Plusieurs personnalités se demandaient quels indices financiers il fallait tirer de cette pâleur, s'il conviendrait de jouer à la hausse ou à la baisse; et la fin du dîner fut triste.

Sitôt levées de table, les trois Excellences s'excusèrent auprès du président et disparurent.

Une douloureuse angoisse leur serrait le cœur; car ils ne redoutaient rien autant que le péril colonial, entendant par ces mots le danger que fait courir, sinon au pays, du moins aux ministres, une interpellation sur les affaires d'outre-mer.

M. Joseph, des Colonies, était plus que les autres affecté. Déjà la chute lui semblait inévitable, que suivrait probablement la rancune populaire. Il s'endormit avec peine et fut tourmenté toute la nuit par des cauchemars où d'impitoyables pamphlétaires le traitaient férocement de Joseph-Fléau, Joseph-Guinée, Joseph-Choléra...

Le lendemain matin, le conseil de cabinet allait prendre fin sans que ni M. Joseph, ni M. Ernest, ni M. Edouard eussent fait part des importantes communications qu'ils avaient reçues, lorsque le président les interrogea discrètement sur les dépêches qu'on leur avait remises la veille. Mais dès que M. Joseph eut, en quelques mots vagues et timorés, expliqué les événements qui se passaient à Kalikony, un violent tumulte s'éleva. A aucun prix, on ne devait donner de suites à cette aventure; pas de conquête coloniale; pas de nouvelles dépenses: ce serait la perte sûre du cabinet. Et ils criaient tous, avec des gestes furieux de propriétaires menacés, de capitalistes qu'on veut déposséder. Les ministres de la Guerre et de la Marine notamment se distinguaient par leur colère, invectivant M. Joseph, l'accusant d'imprudence, d'impéritie, déclarant enfin qu'en cas d'interpellation à la Chambre, ils l'abandonneraient froidement.

M. Joseph montra beaucoup de flegme et assura qu'il saurait régler l'incident au mieux des intérêts gouvernementaux. Mais il s'en alla exaspéré. L'égoïsme farouche de ses collègues le révoltait; et il s'était bien

promis de laisser massacrer Chamblot, Lebon, la garnison et tous les habitants de Kalikony jusqu'au dernier, plutôt que d'exposer au moindre cahot son portefeuille chéri.

III.

QUELQUES DÉPÊCHES.

Guerre à général du Marais.

Intervention de vos troupes produirait impression déplorable sur Parlement et nous causerait graves embarras. Quoi qu'il arrive, n'envoyez à Kalikony ni un homme ni une cartouche.

Marine à contre-amiral Lefèvre de La Houssinière.

En intervenant dans affaires de Kalikony, pourriez tout simplement amener ma chute. Sous aucun prétexte ne vous mêlez aux incidents de cette région. N'envoyez ni un marin ni un boulet.

Colonies à gouverneur Chamblot.

Craintes paraissent excessives. A aucun prix n'engagez le combat. Autrement terribles complications parlementaires pour moi. Ne bougez pas et tâchez d'arranger l'affaire par voie diplomatique.

Général du Marais à Guerre.

Situation s'aggrave. Tout le pays des Lofantis est soulevé. Hier, garnison de Kalikony a perdu cinquante hommes dans une sortie. Massacres et incendies augmentent aux environs. Selon vos ordres, n'ai envoyé ni un homme ni une cartouche.

Guerre à général du Marais.

Félicitations. Exprimez à troupes satisfaction.

Contre-amiral Lefèvre de La Houssinière à Marine.

Situation s'aggrave. Chaque jour Lofantis reçoivent par mer armes perfectionnées et munitions. Pertes que font subir à Kalikony effroyables. Selon vos instructions, n'envoie ni un marin ni un boulet.

Marine à contre-amiral de La Houssinière.

Compliments. Transmettez ma satisfaction à équipages.

Gouverneur Chamblot à Colonies.

Situation s'aggrave. Munitions et vivres presque épuisés. Général et amiral refusent secours. Que faire?

Colonies à gouverneur Chamblot.

Exagérez. Roi Kalé-Kalé, homme très doux, d'après rapports faits à nous. Impossible que ne puissiez pas traiter. Situation ministérielle dépend de vous.

Gouverneur Chamblot à Colonies.

Situation désespérée. Plus que dix hommes de garnison. Plus d'obus. Famine et fièvres. Dans deux jours Kalikony sera pris. Que faire?

Colonies à gouverneur Chamblot.

Courage!

IV.

SUPRÊMES DÉMARCHES.

Découragé par cette dernière dépêche, M. Chamblot résolut de tenter une suprême démarche auprès de M. Lefèvre de La Houssinière; et, vers la fin de la nuit, il monta dans une pirogue, avec quelques hommes dévoués qui, malgré la houle, ramèrent vigoureusement vers le vaisseau du contre-amiral.

Ils y arrivèrent au matin. Comme la vigie avait signalé leur venue, conformément au cérémonial, tous les marins étaient rangés sur le pont du *Secourable* et présentèrent les armes, tandis que l'amiral s'avançait, en souriant affablement, au-devant du gouverneur.

Aussitôt il entraîna M. Chamblot vers le *carré*, où un succulent déjeuner était servi; et les officiers du *Secourable* ayant suivi les deux chefs, tout le monde se mit à table.

Jusqu'au milieu du repas, M. Chamblot se contint; mais comme on versait le champagne, le gouverneur éclata, dit les affres de sa situation et supplia l'amiral de lui venir en aide.

— Impossible, mon cher gouverneur, tous mes regrets, mais impossible. Voyez plutôt. Vous savez que nous autres, soldats et marins, nous sommes les esclaves de la discipline.

Et il montra les dépêches de son ministre. M. Chamblot essaya de discuter; l'amiral l'en dissuada gracieusement :

— Voyons, voyons, ne parlons donc plus de ça!... Mais vous ne mangez pas!... Mais buvez donc, monsieur Chamblot!... Que dites-vous de ce Romanée? Hein! quel parfum!... Vous n'avez pas de cela à Kalikony?

Et comme M. Chamblot se taisait, il reprit :

— Allons, ne vous faites donc pas de souci. Un mauvais moment est bien vite passé. Allons, allons, un peu de gaieté, mon cher gouverneur!

Le repas fini, M. Chamblot, tout blême, se leva, et traversant d'un pas ferme le pont du *Secourable*, où les matelots lui présentaient encore les armes, — sans toutefois les lui offrir, — il regagna sa pirogue, qui rama vers Kalikony.

V.

PÉRIPÉTIES.

Le gouverneur franchissait à peine le seuil de sa résidence, que des cris épouvantables s'élevèrent.

Kalé-Kalé donnait l'assaut.

Dix minutes plus tard, la ville entière était prise et,

sauf une dizaine de notables qu'on réservait, les Lofantis commencèrent à égorger les habitants sur la grande place, avec des danses et des chants joyeux.

Au bout d'une heure, Kalé-Kalé ordonna qu'on arrêtât provisoirement le massacre et qu'on amenât devant lui les dix notables réservés.

A leur tête marchait crânement M. Chamblot. Dès qu'il l'aperçut, Kalé-Kalé fut saisi d'une énorme crise de rire et se mit à l'accabler de sarcasmes :

— Ha! ha! mon vieux Chamblot, colonies t'a lâché, marine t'a lâché, guerre t'a lâché! Mais Kalé-Kalé ne te lâchera pas!

Et, sans tarder, il lui fit couper ce qui restait de son oreille gauche.

Le lendemain, au milieu de la journée, le roi des Lofantis manda le gouverneur en sa présence et lui annonça qu'à l'aurore on lui trancherait la tête.

M. Chamblot passa la nuit en prières. Au matin, on le conduisait, chargé de chaînes, vers la grande place, lorsque des coups de canon retentirent, des sonneries de clairon résonnèrent, et des soldats français mêlés à des marins apparurent, ainsi qu'en un troisième acte de drame militaire.

. . . . . .

La veille, en effet, un député avait interpellé le gouvernement, parmi l'indignation de la Chambre, sur l'affreux péril qui menaçait les héros de Kalikony, et, affolés, les ministres responsables avaient télégraphié à leurs subordonnés de se précipiter en hâte à l'aide des assiégés.

C'est ainsi que le soir même M. Chamblot put dîner à la résidence, ayant à sa droite le général du Marais, à sa gauche le contre-amiral Lefèvre de La Houssinière, qui le félicitaient de sa bravoure et lui faisaient mille politesses.

VI.

LE CHATIMENT.

Pourtant le jour suivant, M. Chamblot reçut une dépêche de M. Joseph, le priant de venir à Paris fournir des explications sur les incidents de Kalikony. Le cabinet, effrayé des dangers qu'il venait de courir, avait exigé cette mesure de prudence, qui éloignait de la colonie le gouverneur trop zélé.

En arrivant à Paris, M. Chamblot ouvrit *l'Officiel* et y lut simultanément trois décrets dont l'un nommait vice-amiral le contre-amiral Lefèvre, le second accordait la croix de commandeur au général du Marais, et le troisième prononçait la révocation pure et simple du gouverneur de Kalikony.

Il s'élança vers le ministère. M. Joseph le reçut d'une façon glaciale, et lui reprocha en termes amers les difficultés que l'attaque de Kalé-Kalé avait suscitées au cabinet.

M. Chamblot, sans répliquer, alla se plaindre à un journaliste, qui publia ses griefs. Mais le lendemain le ministre, interviewé par un autre reporter, remit les choses au point :

— Oui, oui, dit-il, je connais l'article en question. Incident sans importance. M. Chamblot est un très honnête homme, mais il a mauvais caractère. Il en veut à Kalé-Kalé parce que jadis ce roi n'a pas été aimable envers lui, j'en conviens. Mais est-ce une raison pour nous entraîner dans une de ces funestes aventures coloniales où s'est déjà ruiné le pays? Non, n'est-ce pas? On sait que notre cabinet placera toujours l'intérêt public au-dessus des querelles personnelles, et que, pour satisfaire les rancunes d'un M. Chamblot, nous ne consentirons jamais à gaspiller du sang et de l'argent, qui ont ailleurs un meilleur emploi. J'ajouterai même que, tant que nous resterons au pouvoir, il en sera ainsi !...

La rassurante déclaration de M. Joseph fut très goûtée dans les milieux parlementaires, tandis qu'on était unanime à blâmer l'attitude de M. Chamblot.

On trouvait scandaleux, en effet, que ce fonctionnaire sans oreilles, et qui n'avait échappé à la mort que grâce à la sollicitude du gouvernement, se permît encore de censurer, dans les feuilles, les excellentes décisions d'un ministre sagace et désintéressé.

FERNAND VANDÈREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LES ENNEMIS DU COMTE TOLSTOÏ.

Un écrivain russe, M. Yassinski, avait, dans un de ses romans, représenté au naturel, sous un nom fictif, un professeur de l'Université de K... dont il avait eu à se plaindre. Il en avait tracé un portrait à la fois si vrai et si cruel, que l'infortuné professeur mourut de chagrin. Voici maintenant que M. Yassinski essaye d'opérer sur le comte Tolstoï cet envoûtement d'un nouveau genre : il le représente au naturel, dans un roman que vient de publier *la Nouvelle Vie*, sous le nom fictif d'Alyzin. Cet Alyzin, violoniste génial, jette son violon pour se mêler à la vie du peuple ; mais le peuple ne veut pas de lui, de sorte qu'il reprend son violon pour y chanter ses désillusions. Enfin le bon pope Bessarion le ramène à l'orthodoxie, et en même temps à l'optimisme. Tel est ce roman, qui ne paraît pas jusqu'à présent avoir beaucoup agi sur la santé, ni même sur les convictions et les idées du comte Tolstoï.

Celui-ci doit avoir été vivement affecté, au contraire, d'un autre petit roman, publié dans *le Messager russe* de février, sous le titre de *Autour de la vérité*. A en croire le correspondant russe de la *Review of Reviews*, ce petit roman aurait pour auteur un écrivain connu qui, il y a deux ans, s'était bruyamment converti aux doctrines de Tolstoï et affilié aux Tolstoïstes les plus pratiquants, dans le seul but de pouvoir ensuite divulguer leurs ridicules. Toujours est-il que la communauté tolstoïste est présentée dans ce roman

sous le jour à la fois le plus ridicule et le plus odieux. L'auteur s'est même cru permis de faire allusion à Mme Tolstoï, et en des termes très vifs, ce qui achève de rendre son cas assez peu aimable. Et il faut que la rédaction conservatrice du *Messager russe* ait vraiment une bien profonde indignation des doctrines morales du comte Tolstoï, pour avoir consenti à insérer un pamphlet de cette espèce.

Enfin le comte Tolstoï vient encore de se créer une inimitié dont il pourra bientôt ressentir les effets. Une princesse, dame d'honneur de l'impératrice de Russie, enthousiaste des doctrines du vieil apôtre, ou peut-être simplement désireuse de le voir, lui avait écrit des lettres si pleines d'admiration qu'elle fut enfin invitée à dîner à Yasnaïa-Poliana. Mais à peine s'était-on mis à table que le comte Tolstoï prit la liberté de reprocher à la princesse l'usage qu'elle faisait du corset. Il lui reprocha par la même occasion de feindre de s'intéresser à la recherche du bien, tandis qu'en réalité elle ne s'y intéressait pas, de se mettre du fard, et d'apporter dans la vie plus de vaine curiosité que de réelle charité. La princesse revint à Saint-Pétersbourg indignée de l'impertinence de ce faux sage, dont apparemment elle s'était figuré qu'il écrivait pour rire tout ce qu'il écrivait. Et voilà comment, faute d'y mettre assez de souplesse, le comte Tolstoï a perdu, pour ses doctrines, une précieuse recrue.

*
* *

UNE LETTRE DE LA COMTESSE TOLSTOÏ.

Pour répondre aux bruits diffamatoires répandus dans la presse étrangère au sujet du comte Tolstoï, auxquels une note insérée dans le dernier numéro de la *Revue bleue* faisait allusion, la comtesse C.-A. Tolstoï vient d'adresser à différents journaux la lettre suivante :

« Monsieur le rédacteur,

« Je reçois journellement des lettres ainsi que des extraits de journaux étrangers où il est question de l'arrestation du comte Tolstoï. Il est de mon devoir de dire à ce sujet la vérité à ceux qui veulent bien s'intéresser au sort de mon mari. Non seulement le gouvernement ne tracasse le comte Tolstoï en aucune manière, mais encore l'administration lui vient en aide dans l'œuvre qu'il a entreprise pour le soulagement des affamés souffrant de la disette. Tout le bruit fait autour de lui n'est le fait que d'une poignée d'ennemis, en tête desquels figure *la Gazette de Moscou*. On s'est efforcé de dénaturer le sens d'un article qu'il avait écrit pour un journal russe et dont une traduction anglaise inexacte reproduisait des idées absolument contraires à celles de l'auteur. Il m'est surtout pénible de lire dans les journaux étrangers que mon mari a été arrêté par ordre de l'autorité supérieure, alors qu'au contraire le tsar s'est toujours montré particulièrement bienveillant envers notre famille. »

Voici, du reste, d'après *la Semaine* du 29 mars-11 avril, l'exposé succinct de l'affaire. En vue de réfuter les absurdes accusations dont il était l'objet, le comte Tolstoï a récemment envoyé à divers journaux russes une lettre en réponse aux perfides attaques de *la Gazette de Moscou :*

« Ma lettre incriminée n'était pas destinée aux journaux anglais, écrit le comte ; l'extrait qu'on en a fait n'est qu'une transformation complète (conséquence inévitable d'une double traduction infidèle, en anglais d'abord, en russe ensuite) d'un passage de l'un de mes articles de l'année dernière, qui, après avoir paru dans un journal de Moscou, a été abandonné par moi, selon mon habitude, à la libre disposition des traducteurs étrangers. »

Les commentaires de *la Gazette de Moscou* cherchaient à insinuer que l'article de Tolstoï excitait le peuple à la révolte. C'est un tissu de mensonges.

« Dans ce passage, ajoute Tolstoï, l'auteur de l'article, usant des mots mêmes dont je me suis servi, a néanmoins donné à ces phrases un sens absolument différent et contraire à ma pensée. »

*
* *

LE LAVEMENT DES PIEDS A LA COUR D'AUTRICHE LE JEUDI SAINT.

Avec Rome et Séville, Vienne est restée une des rares villes où la tradition de la Semaine Sainte se soit conservée à peu près intacte.

La plus curieuse de ces cérémonies est sans contredit celle du lavement des pieds, qui a lieu le Jeudi saint à la cour de l'empereur. Le pape le pratique au Vatican : l'empereur n'a pas voulu rester en arrière, il a même fait mieux, car tandis qu'à Rome douze vieillards bénéficient de cette ablution honorifique, à Vienne douze vieilles femmes viennent s'ajouter aux douze vieillards. Mais l'impératrice Élisabeth, qui devrait laver les pieds des douze vieilles femmes, se soucie fort peu de la tradition ; aussi, chaque année, aux environs de Pâques, elle quitte Vienne sous quelque vague prétexte que les journaux enregistrent avec conviction, et échappe ainsi aux exigences de la tradition.

L'empereur, lui, qui en a vu bien d'autres en ses quarante-quatre années de règne, y demeure fidèle.

Toute la cour est convoquée à cette occasion au château impérial. Pendant une heure, c'est un défilé ininterrompu de carrosses de gala, qui amènent tous les princes, les hauts dignitaires de l'Empire et le corps diplomatique.

Dans la grande salle des cérémonies sont réunis les douze vieillards envers lesquels le souverain va accomplir son acte d'humilité. Au milieu des hautes colonnes de marbre, des lustres étincelants, entourée de dorures et de tentures, se dresse sur une estrade très peu élevée une longue table toute simple, recouverte d'une nappe blanche. Sur l'un des côtés en longueur, ainsi que la Cène est représentée dans la plupart des tableaux des maîtres de la Renaissance, sont assis les douze figurants sur lesquels le temps a laissé tomber sa neige. Légèrement voûtés, le regard éteint, ils sont vêtus d'une sorte de costume moyen âge, se composant d'un long manteau noir, puis, tombant du cou sur les épaules, un large rabat blanc.

Au pied de l'estrade, formant le contraste le plus violent par ses uniformes aussi riches que bariolés, la fine fleur de l'aristocratie et du monde officiel. Ici des magnats hongrois aux costumes éblouissants, aux brandebourgs d'or ou d'argent, dont les boutons sont formés par des pierres précieuses de grosseur rare. Hussards jaunes, verts, écarlates, coiffés de kalpaks de fourrure dans lesquels sont plantées de hardies aigrettes. Chevaliers de Malte, tout de blanc vêtus, avec d'immenses croix noires de leur ordre plaquées sur la poitrine ou sur les pans de leurs larges manteaux. Dans les intervalles de la colonnade de marbre qui court autour de la table, de petites tribunes sont dressées, où prennent place les dames de la cour et les spectateurs privilégiés...

Précédé du clergé et entouré des membres de la famille impériale, l'empereur apparaît ; il est en grand uniforme, dolman blanc et pantalon rouge à bande or, éperonné, le

sabre au côté. L'aumônier de la cour commence la lecture de l'Évangile du jour, et, en de petits nuages bleus, l'encens se répand dans la salle tout imprégnée encore des parfums qu'y ont laissés les bals de l'hiver.

Cela débute par un banquet qui ne compte pas moins de treize services, plus maigres les uns que les autres! L'empereur remplit auprès des vieillards l'office du maître d'hôtel. Successivement il place devant eux les divers plats que lui apportent et lui tendent sur des plateaux les plus hauts dignitaires de l'Empire.

Les convives ne touchent pas aux mets, pas même pour la forme. On les leur donnera la cérémonie terminée, et ils les emporteront ainsi que leurs couverts, un gobelet, un pot en étain, les assiettes et les plats, le tout marqué aux armes impériales. — Ces divers ustensiles sont très recherchés, et ils sont vendus fort cher aux collectionneurs.

L'empereur sert les douze vieillards. Pour desservir, il est aidé par onze membres de la famille impériale, ses frères, neveux ou cousins. Ce simulacre de festin terminé, on emporte la table : le lavement des pieds va commencer.

Des officiers chamarrés s'approchent de l'estrade et ôtent aux convives leurs souliers et leurs bas, puis leur tendent sur les genoux un lourd drap blanc qui va du premier au douzième. Le prêtre n'a cessé de lire l'Évangile du jour; au moment où il arrive aux mots : *Et cœpit lavare pedes discipulorum*, l'empereur s'approche du premier vieillard et s'agenouille devant lui. Pendant tout le service, quoique visiblement oppressé et nerveux, le souverain n'avait pas trop laissé percer son impatience. Mais à ce moment critique, il ne peut dissimuler une grimace. Un prêtre, à sa gauche, laisse tomber d'une aiguière d'or quelques gouttes d'eau sur les pieds du premier vieillard; un autre prêtre tend au-dessous un bassin précieux : lui-même, rapidement, brusquement même, passe aux environs de l'orteil un linge que lui tend un page agenouillé à sa droite, tandis qu'un autre, derrière lui, agite un encensoir.

Après être passé devant le douzième vieillard, l'empereur se lave les mains à son tour.

Le comte Hunyady, grand-maître des cérémonies, s'avance alors vers lui avec un plateau sur lequel se trouvent douze bourses renfermant chacune trente deniers d'argent. Le souverain les passe successivement autour du cou des vieillards, qui se retirent successivement. La cérémonie est terminée; maintenant la figure de l'empereur exprime la satisfaction et ses traits quelque peu crispés se sont adoucis.

***

LE SIÈCLE DE LA VIE.

D'après un curieux article du docteur Edison dans la *North American Review*, les Américains d'aujourd'hui vivent trop vite, et développent anormalement leurs nerfs aux dépens du reste de leur corps. C'est le cas, surtout, pour les femmes. Le docteur Edison croit que l'habitude de lire des journaux et des revues, le matin, contribue beaucoup à cette déperdition des forces vitales de ses compatriotes : ils y épuisent le contingent de fluide nerveux qu'ils devraient garder pour tout le reste de la journée. Le remède? De remplacer la lecture des journaux par une promenade en plein air, et la soirée au club par un bon sommeil. Hélas! l'article du docteur Edison n'en fait pas moins songer à cette inquiétante prophétie de Nietsche : « Le jour où la science et l'industrie auront rendu la vie aussi agréable que possible, le seul malheur est que ce jour-là tous les hommes seront fous, ataxiques, ou peut-être morts. »

Voici, en revanche, dans la revue rivale de la *North American Review*, *le Forum*, un article d'un autre savant, celui-là tout à fait consolant, sur le même sujet. D'après M. Clarence Kings, un géologue, notre époque est l'époque de l'[illegible] et [illegible] l'époque qui verra [illegible] l'époque de la [illegible] *gie*. Les hommes n'auront plus d'autre culte que le culte des règles de la biologie, qu'ils ont toujours négligées jusqu'ici. Ils n'accepteront plus les maladies comme une fatalité naturelle, mais subordonneront tout le reste au soin de les vaincre. Et ils les vaincront, espère M. King. Pour un peu, il espérerait que les hommes ne mourront plus que lorsqu'ils en auront tout à fait envie.

UN ADMIRATEUR DE OSCAR WILDE.

Pour faire contrepoids au jugement porté ici même sur M. Oscar Wilde, dans un de nos derniers numéros, voici un jugement porté sur l'écrivain anglais par un compatriote, un rédacteur de la *Nouvelle Revue* :

« Le style de M. Wilde est de la musique astrale; et si celui qui a écrit ces pages n'a pas vécu jadis dans l'Égypte et dans la Syrie, dans Athènes couronnée de violettes ou dans la cité fleurie du Dante, c'est donc que j'ai mal entendu sa musique. Mais je préfère penser qu'il a habité dans quelque noir temple colossal d'Isis, qu'il y a été un pur prêtre en manteau de couleur safran, et qu'il a regardé dans les yeux des sphinx avec des yeux aussi longs et aussi subtils que les leurs; qu'il a marché avec le Sauveur parmi les lis dans les campagnes de la Palestine; qu'il s'est entretenu avec Sophocle dans la blanche Colone; qu'il a écouté, en compagnie de Socrate, l'éloge rouge rose de l'amour, prononcé par Agathon dans le banquet dont nous parle Platon. Il a vu le Phenix renaître de ses cendres, et il sait la signification de tout cela. Il a adoré les ibis et les serpents dans l'île de Prosopis; il a connu les rites de Melitta; il s'est assis à table en Galilée et a rompu le pain avec le Seigneur; il a nourri les moineaux d'Aphrodite dans son temple de marbre de Paphos. »

Mais comme M. Wilde doit donc être fatigué, si vraiment il a fait tout cela!

LES POÈMES POSTHUMES DE JOSEPH EYTON.

Le volume qui les contient, et qui vient de paraître, porte le titre de *Marah* : c'est le nom donné dans la Bible à la source amère du désert. La plupart des poèmes de l'ambassadeur défunt sont en effet d'une amertume sans mélange. Le malheureux doit avoir été, dans ses dernières années, cruellement torturé par le doute et la désillusion, à en juger par des vers tels que ceux-ci : « J'ai exploré l'univers en bas, en haut, — et partout, avec cette lyre importune, — j'ai erré désespérément cherchant l'amour; — mais partout j'ai trouvé seulement le désir. — J'ai exploré les sphères au-dessus, les sphères au-dessous. — Leurs abîmes ont fait écho à mon cri, — appelant la vérité. Mais le temps, l'espace, la vie et la mort, — et la joie et le chagrin, m'ont seulement répondu : « Doute! »

***

MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN AMÉRIQUE.

Assez peu connue, cette littérature américaine-sud mérite de fixer l'attention autant par son originalité que par son importance historique. En effet, outre le charme qu'on peut trouver dans son génie, on peut aussi étudier en elle l'histoire intellectuelle de cette partie du nouveau monde.

Chaque courrier nous apporte de nouvelles preuves de

l'effort littéraire *hispano-americano*, et un volume ne nous suffirait pas si nous voulions analyser, même succinctement, tous les ouvrages qui nous semblent devoir être signalés. Un choix s'impose donc, que ceux de nos correspondants d'outre-Océan, que nous sommes contraints d'oublier, nous le pardonnent et restent bien persuadés qu'à la première occasion nous saurons nous souvenir d'eux. Parmi les diverses républiques du Sud, celle de Colombie occupe une place importante dans le mouvement intellectuel, et grâce à notre distingué confrère, M. Rafael Merchan, quantités d'œuvres de mérite nous sont parvenues, signées de MM. Rafael Nunez, Francisco Sellen, Massioti, Varona, José Rivas Groot, Enrique Pineyro, José Antonio Soffia, José Maria de Samper et sa femme, Mme Soledad Acosta de Samper.

Les *Poésies* (1) de don Rafael Nunez sont parfois d'heureuses traductions d'auteurs étrangers, mais le plus souvent elles sont les filles d'une inspiration souple, triste, puissante et presque toujours idéale. Don Martin Garcia Mérou, poète diplomate de la République Argentine, actuellement ministre de son pays au Paraguay, a jugé ainsi don Rafael Nunez :

« La qualité qui distingue le docteur Nunez est une grande somme de pensée contenue dans une forme concise...

« Dans toutes ses poésies, on admire le but philosophique, la vision intellectuelle de ce penseur vigoureux, un peu pessimiste et désenchanté de la vie, dont le génie est le frère jumeau de celui de Leopardi, modifié par Darwin et Herbert Spencer. »

M. Daniel J. Reyes, qui écrit le prologue du livre de M. Rafael Nunez, s'élève contre cette sorte d'accusation de scepticisme. Nous nous rangeons à son avis : un homme d'État qui, nommé *trois fois* président, a conservé assez de jeunesse de cœur pour commencer son livre par une poésie à sa mère, un homme qui se fait le barde des amours chastes et sans espoir, qui jette un regard ému sur la tombe séculaire de notre Héloïse, ne saurait être un sceptique, ce n'est même pas un désabusé.

Victor Hugo en America (2). Sous ce titre, MM. José Antonio Soffia et José Rivas Groot nous donnent une collection de toutes les traductions hispano-américaines qui ont été faites de l'œuvre poétique de Victor Hugo : « Victor Hugo, dit M. Groot, convient à l'Amérique, il concorde avec notre nouveau monde. Et vraiment s'il y a un continent qui paraisse créé pour l'imagination d'un poète, ce continent est le nouveau monde, ce poète est Victor Hugo. Ici, comme dans l'œuvre poétique de Hugo, il y a une multiple variété dans l'unité, depuis l'astre qui se meut au fond du firmament, jusqu'au passereau qui s'agite au fond des bois. Depuis les grandes plaines ou s'amoncellent d'éternelles vapeurs, jusqu'au sol des côtes où se traînent les serpents sur les sables brûlés. Ici, comme rêvés par le poète, sont les antithèses dans les climats, les antithèses dans la végétation et dans les êtres. Ici la délicatesse s'élève à côté de la suprême force : dans le clair-obscur d'un bosquet, entre des fleurs vierges et d'aimables sensitives, on voit se tordre le boa constrictor étranglant une panthère. »

Cette appréciation, qui est également un joli morceau de littérature, ne suffirait-elle pas à nous convaincre de la parenté qu'il y a entre le génie *hispano-americano* et le génie de Victor Hugo? N'est-ce pas l'exagération de l'image, la vigueur de la conception, l'audace de l'antithèse, assez souvent reprochées à notre grand poète?

Toujours à Bogota, José Maria de Samper (mort aujourd'hui) a publié nombre de travaux historiques, romantiques ou d'économie politique très appréciés. Sa femme, Mme Soledad Acosta de Samper, qui est arrivée depuis peu à Paris, a publié également un nombre considérable de travaux de tout genre. Elle s'est faite parfois historienne avec un rare bonheur.

Les œuvres de don Enrique Pineyro méritent d'être signalées tout particulièrement. Ses *Poetas famosos del Siglo XIX* (1) sont une excellente étude critique des poètes étrangers. Byron, Shelley, Shakespeare, Gœthe ou Wordsworth, lui sont aussi familiers qu'Esprouceda, Leopardi, Henri Heine, Lamartine ou Musset. Aussi n'est-ce pas sans admiration que l'on constate le don d'assimilation de ces hommes du nouveau monde et leur érudition indéniable. Ce qui les rend particulièrement intéressants, c'est le mélange d'esprit pratique et d'imagination ardente qui est la caractéristique de leur nature. De l'Américain ils ont l'esprit pratique, l'activité; de l'Espagnol, ils ont les passions ardentes, chevaleresques, la confiance et la foi. Cela forme de très beaux caractères fort bien équilibrés.

Pour en terminer avec M. Enrique Pineyro, notons ses *Estudios y Conferencias* (2) sur des sujets très variés; ces causeries confirment, une fois de plus, l'érudition de l'auteur.

A son étude charmante : *Tierra y Cielo* (3), M. Massioti a donné pour suite, *El libro del Viagero* (4). Une véritable originalité que ce livre! Après avoir décrit les villes et ce qu'elles renferment, l'auteur résume les coutumes et les mœurs avec humour, sinon avec une absolue modération; il fait aussi le portrait des personnages en vue, et nous lui devons ces lignes point banales sur quelques-uns de ses éminents confrères : « Aussitôt j'entrevoyais le défilé de nos romanciers les plus en vogue : Zola, le chef né du réalisme; l'éclectique Daudet, l'écrivain des demi-teintes littéraires et des oppositions psychologiques exposées sérieusement ou en plaisantant; l'adorable Maupassant, ce délicieux styliste d'imagination parisienne, élégante comme un vêtement de femme sorti de la *maison de Félix*; le romantique et tendre Feuillet, avec ses velléités lamartiniennes et ses scènes dramatiques à la Balzac et à la Victor Hugo; le délicieux Pierre Loti, le Ruysdael de la littérature française, le possesseur de la plume-pinceau, de la palette remplie de couleurs d'aurore à la Chaplin, qui nous fait parcourir les sites les plus agrestes avec le sourire aux lèvres et la fraîcheur à l'âme; Paul Bourget, le psychologue analytique à l'imagination *éduquée* dans les amphithéâtres de la sociologie positive où se dissèque le cœur humain avec la froideur imperturbable du professeur Nicolas Tulp de la *Leçon d'anatomie* de Rembrandt. »

Outre un très bon portrait de son auteur, le livre de M. Massioti renferme deux cartes, les pavillons et les armes des nations d'Europe, et il se termine par une sorte de manuel de la conversation où le volapük lui-même n'est point oublié.

A. Levinck.

(1) Librairie Hachette, 79, boulevard Saint-Germain.

(2) *Bogota*, casa editorial de M. Rivas et Cie.

(1) Madrid, libreria Gutenberg, 14, calle del Principe.

(2) *Nueva-York*, empresa de Thompson y Moreau, Maiden Lane, 51 y 53.

(3) Paris, Garnier frères, 6, rue des Saints-Pères.

(4) Felix Lajouane, editor en Buenos-Aires.

Le directeur gérant : Henry Ferrari.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 18 — TOME XLIX — 30 AVRIL 1892.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU INTIME

D'après une correspondance inédite (1).

« Ici commence l'œuvre de ténèbres ! » Tel est le début sinistre et fatal du livre XII des *Confessions*, qui s'ouvre comme un chapitre de Balthazar Bekker ou de Swedenborg.

C'était en 1762, et l'existence de Jean-Jacques Rousseau n'était pas heureuse. L'apparition de l'*Emile* venait de soulever contre lui noises et tempêtes. Le Parlement l'avait décrété de prise de corps. La nouvelle était venue le surprendre au lit, dans sa chambre de l'Ermitage, au moment où il venait de s'endormir sur le livre du *Lévite d'Éphraïm*, la nuit du 8 juin. Il avait précipitamment ramassé ses papiers, confié ses clefs au maréchal de Luxembourg, son hôte, fait ses adieux, dans l'entresol, à Mme de Luxembourg, à Mme de Boufflers, à Mlle de Mirepoix, à Thérèse, et dès le lendemain, à quatre heures de l'après midi, un cabriolet à deux chevaux l'emportait vers Paris. Il rencontra sur la route les huissiers qui venaient l'appréhender au corps : ils le saluèrent, et ce salut ôte un peu de terreur dramatique au récit de Rousseau. On venait l'arrêter pour la forme, en l'avertissant à temps pour lui permettre de se sauver. Il traversa tout Paris, fut reconnu par nombre de gens dont aucun ne songea à saisir à la bride les chevaux du petit cabriolet.

Le fugitif s'en fut à traites forcées du côté de Villeroy, passa par Salins, trouva le temps fort long et les coussins de la voiture fort durs, occupa les loisirs de la route à composer un *Lévite d'Éphraïm* dans le ton doucement ému de Gessner, et arriva enfin à Berne, où il fit arrêter l'équipage pour se prosterner et bénir cette terre de liberté, à la grande stupéfaction du postillon. Il se hâta de gagner Yverdun, petite ville au sud du lac de Neuchâtel, où il vint surprendre son « bon vieux ami », M. Roguin, qui s'y était retiré depuis quelques années.

C'est là qu'il connut la nièce de son hôte, sa future bienfaitrice, Mme Boy de La Tour.

Jean-Jacques serait volontiers resté à Yverdun. Mais le Sénat de Berne ne tarda pas à expulser l'auteur de l'*Émile*. Mme Boy de La Tour lui offrit alors une maison toute meublée à Motiers, dans le val de Travers, comté de Neuchâtel, sur l'autre versant de la montagne. Il accepta. Mme Boy lui donna au départ, comme souvenir, une pelote d'épingles dont il la remercia dans sa première lettre, et qu'il baisera quelquefois, « les jours de barbe », en mémoire d'un meilleur temps.

Il demeura à Motiers trois ans, pendant lesquels peu

(1) La librairie Calmann Lévy va mettre en vente [illegible] une correspondance inédite de Jean-Jacques Rousseau, dont les originaux appartiennent à la riche collection d'autographes de M. Henri de Rothschild qui les publie. Elle contient quatre-vingt-treize lettres écrites à Mme Boy de La Tour de 1762 à 1774, et forme un volume in-8° de 350 pages, avec notes, appendices, trois portraits et trois fac-similés.

Ce sont les [illegible] de la vie privée de Jean-Jacques, ses occupations, son intérieur domestique, ses manies, ses enfantillages, ses querelles avec les voisins, ses commérages, ses ingérences maladroites dans les affaires d'autrui, ses achats, ses excentricités : c'est Jean-Jacques en robe de chambre et en pantoufles, nous fournissant avec complaisance tous les renseignements les plus intimes que lui eût demandés un reporter de nos jours. C'est une correspondance qui ressemble à une *interview* involontaire.

d'événements lui arrivèrent (1) : il les a d'ailleurs contés dans ses *Confessions*.

A peine installé, il écrivit à sa bienfaitrice, dont il s'intitula « le concierge ».

Mme Boy de La Tour habitait Lyon en hiver. Elle était veuve avec cinq enfants, dont trois filles. L'une, l'intéressante Madelon, l'amie de Jean-Jacques, devint Mme Delessert; les deux autres se marièrent aussi et furent MMmes Mallet et de Willading. Quant aux deux fils, ils géraient avec la mère la grande maison de commerce de Lyon, où Rousseau avait placé sa petite fortune. Les emplettes qu'il fait faire par Mme Boy sont remboursables sur les revenus qu'elle lui fournit; mais il paraît assez, aux factures, qu'elle diminue volontairement les chiffres; ses commissions sont des cadeaux déguisés pour ménager l'amour-propre susceptible de son protégé, à commencer par le loyer dérisoire qu'elle lui fait payer pour l'occupation de sa maison de Motiers : il était tout juste pour que Jean-Jacques pût se croire un locataire, quand il était un hôte.

Vous voulez que je tire un loyer! à la bonne heure! à trente livres de France, il est surpayé! Ce n'est pas dans ce pays que l'on tire parti des maisons; jamais je n'en ai tiré un liard, je l'ai prêtée souvent, et avec obligation à ceux qui l'occupaient. (*Lettre de Mme Boy de La Tour à Rousseau*, 20 *juillet* 1762.)

Rousseau n'accepta pas l'hospitalité gratuite, il l'accepta déguisée. Parfois, à voir les factures si mal en rapport avec ses commandes et ses exigences, il lui prenait des doutes, son honneur s'alarmait; il réclamait, mais un peu à la façon de Figaro reconnaissant ses dettes au docteur Bartholo :

Je vous dirai là-dessus qu'après toutes les dépenses que vous avez faites pour moi, le loyer de dix écus par mois n'est pas même proposable. Ce serait de ma part une ingratitude monstrueuse, et j'aimerais encore mieux vous être tout franchement redevable du tout, et recevoir de vous l'hospitalité pleine et entière, que de paraître payer mon loyer, tandis qu'en effet je le payerais si mal. (*A Mme Boy, Motiers*, 19 *novembre* 1763.)

Voué au triste sort d'être toujours aidé, secouru et sauvé par autrui, il se résignait, en gémissant, à cet austère sacrifice, qui lui apparaissait comme une mortification nouvelle imposée par la perfidie de ses persécuteurs.

Une des plus grandes rigueurs de ma destinée, et de celle que je sens le plus, est d'être toujours à charge à mes amis, et de leur être toujours inutile. Ceux qui disposent de moi avec autant de barbarie que d'iniquité ont bien choisi dans mon cœur les endroits les plus sensibles pour ne perdre aucun de leurs coups. (*A Mme Boy, Monquin*, 6 *octobre* 1769.)

*
* *

Dès que Mme Boy de La Tour eut quitté la campagne de son oncle et fut rentrée en ville, Jean-Jacques, du fond de son village, se mit en devoir de lui envoyer ses commandes. Il a sans cesse recours à son amie pour la charger des emplettes les plus vulgaires. « On ne trouve rien à Motiers, » écrit-il, et il profite sans scrupules de ses relations à Lyon :

A peine êtes-vous arrivée (à Lyon) que voilà toutes mes commissions en train. Soit fait, puisque vous êtes si bonne, il faut bien un peu en abuser. Pour la fourrure de la robe de bouracan, je préférerais la façon de martre n° 1 à 75 livres. Mais j'ai peur que cette fausse martre ne dure pas; c'est pourquoi je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux sacrifier une vingtaine de livres de plus et choisir le petit-gris n° 2 à 96 livres qui, je crois, serait plus léger et durerait beaucoup plus. (*Motiers*, 9 *octobre* 1762.)

Quelquefois il y a méprise ou malentendu :

La fourrure est très belle et chaude, seulement le bonnet assortissant ayant été doublé en plein s'est trouvé trop étroit pour entrer dans ma tête; peut-être faudra-t-il ôter le dedans pour pouvoir le mettre. (*Motiers*, 6 *novembre* 1762.)

Pourtant ce n'est pas faute de précision, de détails, de précautions préliminaires et de recommandations dans les ordres qu'il transmet. Un commis expéditionnaire ne serait pas plus limpide et plus net dans le libellé de ses devis et de ses prospectus :

Premièrement, je voudrais une rame de beau papier à lettres, mais beaucoup plus petit que celui-ci et passant seulement la moitié d'un doigt ou deux; on y joindrait deux ou trois bons canifs et portefeuilles de carton de médiocre grandeur. Je voudrais quelque petite étoffe très légère pour un cafetan d'été. Celui de camelot que vous avez eu la bonté de me faire faire est un peu gros et rude, il lime trop le doliman de dessous, la doublure des devants est extrêmement grosse, et il a été estropié par le tailleur. Si c'est du camelot, je voudrais qu'il fût doux et fin, et, en le prenant gris, on prendrait aussi de la toile grise, mais très fine pour doubler les devants. La quantité d'étoffe doit répondre à peu près à une aune et deux tiers de drap. (*Motiers*, 9 *octobre* 1763.)

Ses lettres sont des commandes variées; on dirait

(1) Querelle avec la classe des pasteurs et *le Mercure* de Neuchâtel. — Édition complète de ses œuvres. — Réponse à Mgr de Beaumont. — Lettres écrites de la montagne. — Constitution de la Corse, 1764. — Affaire Montmollin. — Fuite de Motiers, — puis de Strasbourg. — Wootton. — Fleury sous Meudon. — Trye. — Bourgoin. — Monquin. — Lyon. — Paris, 1772.

un livre de ménagère. Ici, il lui faut « un petit paquet de clous d'épingles pour attacher des estampes encadrées, un paquet de cure-dents et de bon amadou, s'il y en a à Lyon, car ici il ne vaut rien du tout, et cela désespère un homme qui a souvent besoin de battre le fusil pendant la nuit. » Voilà une raison qu'on ne lui demandait pas et dont Mme Boy de La Tour se serait apparemment bien passée. Lui en fit-elle la remarque? On le croirait, à voir avec quel pudique embarras il reçoit un peu plus tard un « étui très bien soudé », à l'usage de son traitement intime : « Ce ne sont pas des commissions de femmes; » et il s'excuse du malentendu à la suite duquel Mme Boy de La Tour a cru devoir se charger de cet envoi confidentiel. Ailleurs, il lui faudrait des canifs, du café, et deux ou trois almanachs de poche; un autre jour, il désire deux fers à repasser pour Mlle Le Vasseur, et comme ils seront emballés avec un coupon de soie, il recommande qu'ils soient bien enveloppés, « de manière qu'ils ne coupent pas l'étoffe à cause de leur pesanteur ». Saurait-on être plus prudent, plus pratique et plus soigneux? Quand il fait venir de la laine, il en envoie un échantillon soigneusement maintenu sur une étroite bande de papier par deux petits cachets de cire rouge et collé au feuillet de sa lettre.

Que ne commande-t-il pas? des langues de Neuchâtel, « qui sont un peu moins mauvaises que celles de Motiers, du moins les salées »; de l'huile d'Aix, des chandelles de six à la livre, « car on n'en trouve que d'infâmes dans tout le pays », de la ficelle pour faire des paquets, du vin, des confitures, des mitaines de soie pour la fête de Thérèse, « une paire de bas drapés », et quand il est à Bourgoin, une alliance d'or pour se marier, du papier à lettres « un peu plus fort que celui sur lequel il écrit, mais blanc et fin », « deux agrafes pour un corps de femme, une paire de lunettes appelées conserves ». Il s'informe des adresses de ses fournisseurs, il s'enquiert d'un épicier, d'un papetier, d'un mercier, d'un quincaillier, d'un marchand de bonnes chandelles.

Pour le 1er janvier 1764, il veut faire à Thérèse la surprise d'un joli cadeau : « un manchon de femme assez joli ». Il commande, mais, dans l'intervalle, il en trouve un à Motiers « par occasion ». Vite, il dépêche un mot : « Point de manchon, s'il vous plaît! » Et il ajoute ce *post-scriptum* qui peint l'homme au vif : « Je vous prie d'ajouter à la place un bonnet de nuit de laine fine pour moi, et des plus grands, parce que j'ai la tête grosse. »

Point de dépenses superflues, s'il vous plaît! Quand il s'installe à Bourgoin, il a soin de réduire les frais :

On me prête des couteaux et un moulin à café. Ainsi, si l'emplette de ces articles n'est pas faite encore, on la peut retrancher. (*Bourgoin*, 9 *septembre* 1768.)

La figure de Jean-Jacques, à travers cette correspondance, s'éclaire d'un jour nouveau qui semble emprunter ses reflets au feu du fourneau de cuisine; l'auteur du *Contrat social* nous apparaît au milieu des occupations les plus triviales de son petit ménage, un paquet de chandelles et une livre de café sous le bras; le cabinet de travail où il écrit la *Lettre à Christophe de Beaumont*, archevêque de Paris, et les *Lettres de la Montagne* prend une vague apparence de boutique et d'épicerie, où les pots de confiture voisinent avec le dernier ouvrage de Morellet, et où les *Lettres écrites de la campagne*, par Tronchin, reposent sur deux fers à repasser. Le grand homme, entre deux rêveries sublimes, tient un livre de dépenses, épingle des estampes au mur, et vérifie s'il y a encore de l'amadou et des cure-dents sur le manteau de la cheminée; l'écrivain se double d'un homme d'intérieur pratique, rangé et minutieux, qui veille et qui vaque lui-même aux soins du ménage.

C'est dans toute sa pauvre misère le type moderne du ménage de savant, où la servante est la maîtresse de son maître, et où tous deux vivent à l'écart, inquiets des commérages du voisinage, défiants des intrus, confinés dans l'intérieur modeste et propre qu'habitèrent le Bonhomme Jadis ou M. Sixte.

Nous sommes minutieusement informés de ses habitudes, de sa santé, de ses goûts et de ses dégoûts :

Je continue à être mieux; cependant, le côté droit est toujours enflé. J'ai lieu de croire que le vin de cabaret avait autant contribué que l'air et l'eau à ma maladie, car j'en ai apporté ici une vingtaine de bouteilles, et toutes les fois qu'il m'arrive d'en boire, je me sens plus incommodé qu'il ne m'arrive en buvant d'autre vin. L'alun dont les cabaretiers le frelatent n'affecte pas beaucoup les gens en santé, mais agit plus sensiblement sur un corps infirme. (*Monquin*, 17 *mars* 1769.)

A ces effusions intimes, nous devons quelquefois de jolies pages; ainsi celle où Jean-Jacques conte à Mme Boy ses préparatifs de déménagement quand il quitte Monquin :

Ma femme, le cœur ainsi que moi plein de vos bontés, et qui vous prie d'agréer ses tendres respects, aurait à vous présenter aussi pour son compte une petite requête au sujet de sa petite basse-cour composée de sept jeunes jolies poules et d'un coq. Tout cela sont ses élèves, et nous ne saurions nous résoudre elle ni moi à manger les poules dont nous avons mangé les œufs. Vous devriez bien, chère maman, donner asile à ce petit sérail dans votre maison de campagne, à condition toutefois qu'elles auront chez vous la même liberté qu'elles ont ici, ce qui se peut, ce me semble, sans grand inconvénient, puisque votre jardin est à vous, au lieu que, par la raison contraire, elles ne sauraient jouir à Fourvière de la même liberté. Si vous con-

sentez à exercer cette petite hospitalité, il faudrait, en envoyant la charette, y mettre un panier où l'on pût loger la petite famille de façon qu'elle vous arrivât saine et sauve. Il nous reste aussi quelques pommes qu'il est inutile de laisser ici. Un autre panier pour les mettre ferait l'affaire, dût le charretier les manger en chemin.

Quelle plaisante et curieuse peinture, qui nous montre Jean-Jacques au milieu des cages à poules, attendri sur le sort de ses volatiles, pour lesquels il implore d'une voix humide plus que la vie : la liberté ! C'était bien aimer l'indépendance que de la réclamer pour la société dans ses livres, et dans ses lettres pour sa basse-cour.

***

Il paraît avoir aimé les bêtes, ce qui est ordinairement le signe d'une bonne nature. A Montmorency, il avait une chatte, Minette, qu'il laissa à Mme de Verdelin quand il dut s'enfuir. Mme de Verdelin lui envoie de temps en temps des nouvelles. A Monquin, il avait un chien, Sultan, qu'il emmenait avec lui dans ses tournées d'herborisation. Cette bête semble avoir eu pour son maître une affection moins suspecte que celle de ses contemporains. Jean-Jacques conte un accident qui lui arriva :

Peu de jours après mon arrivée ici, je repartis pour une herborisation sur le mont Pila, qui était arrangée depuis longtemps. Notre voyage fut assez triste, toujours de la pluie, peu de plantes, vu que la saison était trop avancée; un de nos messieurs fut mordu par un chien; Sultan fut estropié par un autre. Je le perdis dans les bois, où je le crus mort de ses plaies ou mangé des loups; à mon retour, j'ai été tout surpris de le retrouver ici bien portant, sans que je sache comment dans son état il a pu faire sans manger cette longue route et surtout comment il a retraversé le Rhône. (*Monquin*, 29 *août* 1769.)

L'été, ce lui était une grande joie d'aller herboriser dans la montagne, et ensuite à travers l'île Saint-Pierre. Il devint même naturaliste à gages et fournisseurs d'herbiers.

Il envoyait fréquemment des collections à la duchesse de Portland. Plus tard, quand la gracieuse Madelon fut mariée et mère de famille, elle voulut que sa fille apprît la botanique, et Jean-Jacques fut chargé de cette éducation. Avant de l'entreprendre, il se renseigne en homme qui n'a pas du tout envie de perdre son temps, même pour les petites filles de ses amies.

Je voudrais savoir si c'est tout de bon que Mme de Lessert veut amuser sa fille de la connaissance des plantes? Je serais comblé de pouvoir, au moins dans ces bagatelles, aider à ses soins maternels. Je me ferai le plus délicieux amusement de concourir aux siens en lui communiquant là-dessus mes idées. Mais je vous avoue que ma paresse serait moins évertuée si je croyais qu'elle ne suivît cette petite étude que par complaisance et, comme on dit, par manière d'acquit. Je vous demande, madame, de vouloir me parler là-dessus de bonne foi. (16 *avril* 1772.)

Comme la vocation était sérieuse, il se résigna, mais à la condition de n'être ni trop dérangé ni trop incommodé, en homme qui sait et qui mesure la valeur de son temps et la force de ses jambes. Il lui écrit en lui faisant tenir une collection d'herbes :

Le paquet est si petit que j'ai peur qu'il ne se perde à la diligence qui d'ailleurs est très loin d'ici; et comme il fait fort mauvais, que je n'ai d'autre domestique et commissionnaire que moi, s'il arrivait que vous puissiez m'indiquer dans ce quartier quelqu'un à qui pouvoir le remettre, cela me serait, je l'avoue, d'une grande commodité. (*Paris*, 10 *avril* 1772.)

Quand l'hiver mettait un terme aux tournées d'herborisation, il fallait une distraction de chambre. Il confia un jour à Mme Boy de La Tour le soin de lui trouver une épinette à louer pour six mois, et c'est toute une affaire :

Je ne voudrais pas une patraque, je voudrais une bonne épinette bien en état et tout ce qu'il faudrait, cordes, plumes, marteau, écarlate, pour raccommoder ici ce qui se pourrait déranger. (29 *août* 1769.)

Si on ne trouvait pas, qu'on lui envoie un violoncelle, des cordes et de la colophane, sinon un bon cistre à cinq cordes monté dans le bas en cordes filées un peu grosses, ou une flûte à bec, et en tout cas du papier réglé. Sa correspondance prend à ce moment l'aspect d'un mémoire de quelque luthier de Crémone; elle fait songer par l'abondance et la précision du détail à ces ateliers d'artistes que décrivaient Hoffmann ou Balzac, où les violoncelles, les cithares et les violons, les Amati, les Stradivarius et les Stamitz encombrent les établis de leurs carcasses fauves et luisantes.

Quelques jours après, il a reçu de Lyon le cistre convoité, mais il est injouable : « c'est un vrai chaudron ». Enfin l'épinette est annoncée. Que de recommandations, quel homme minutieux! Si le porteur n'abîme pas l'instrument, il aura trente sols en plus.

Le porteur de l'instrument pourra s'adresser à Bourgoin au sieur de La Tour, perruquier sur la place, qui lui indiquera le chemin pour venir ici.

La Tour ou son frère viennent me raser tous les vendredis et mardis matin, et si le voyage de l'homme pouvait s'ajuster sur ces mêmes jours, un des deux La Tour pourrait

l'amener lui-même. Je vous prie de dire au porteur que s'il ménage assez l'instrument en route pour qu'il arrive ici d'accord et en bon état, je lui donnerai trente sols pour boire par-dessus l'accord que vous aurez fait.

Profitant de l'occasion, il ajoute quelques commissions :

L'une est d'une petite caisse de chandelles des six à la livre et d'une douzaine de livres; l'autre serait d'un bonnet de laine et d'une paire de bas drapés et de gants chauds pour votre pauvre ami qui commence à grelotter terriblement. Si vous y pouviez joindre une paire de mitaines de soie pour ma femme, j'aurais le plaisir de les lui donner pour sa fête qui est le 15 de ce mois. (*Monquin*, 6 *octobre* 1769.)

Même dans les petits détails, on reconnaît le Jean-Jacques des *Confessions*, inquiet et grondeur, prévoyant jusqu'à être lassant, anxieux jusqu'au ridicule.

*
* *

C'est bien pis encore quand il s'agit de son costume arménien. Ceci fut un véritable événement, dont on parle encore.

Dans les *Confessions*, il dit que l'idée de cette mascarade lui était venue diverses fois dans le cours de sa vie. Il se décida à Montmorency. Un tailleur arménien y venait souvent voir un parent; il craignait de ne pas trouver partout un tailleur arménien sous sa main, car ce genre d'ouvrier ne court pas les rues; il consulta Mme de Luxembourg; elle l'approuva, et il commanda son costume, au risque du qu'en dira-t-on. Le qu'en dira-t-on l'inquiéta plus qu'il ne l'avoue, puisqu'il ne prit son nouvel équipage que plus tard, à Motiers.

Dans les lettres à Mme Boy de La Tour, il prend modèle sur un Arménien qu'il a vu chez Mylord Maréchal.

Enfin, où qu'il ait aperçu et copié le patron de sa garde-robe, il y consacra tous ses soins, et ses recommandations à sa commissionnaire de Lyon nous mettent au fait des moindres détails de son accoutrement.

Voici, pour les peintres de l'avenir, son portrait en pied.

Sa robe d'hiver est longue, en bourracan, doublée de bonne fourrure durable formant parements au bout des manches. Pour l'été, le caffetan de camelot ou d'étoffe de soie brodée de martre ou de lapin remplace la robe.

Le vêtement de dessous est le dolman.

L'étoffe est de couleur grise ou neutre; il ne veut pas de couleur vive « que le soleil mange ». Il importe que l'étoffe soit bon marché, mais « ne se coupe pas ». On trouve quelquefois d'excellentes occasions dans « les rebuts de magasins ». Il faudrait chercher là. Cependant, pour la bordure extérieure et apparente, la fourrure sera plus belle; on mettra, soit de la martre à soixante-quinze livres ou du petit-gris à quatre-vingt-seize livres. C'est un tailleur arménien qui coupe l'étoffe, mais il serait bon de trouver un tailleur occidental qui copierait le patron pour s'en servir plus tard, à meilleur compte.

Ce costume n'est pas pour satisfaire un goût de coquetterie, mais il le faut pourtant convenable et décent; comme il ne veut plus le quitter, il importe qu'il puisse se présenter partout, fût-ce chez Mylord Maréchal ou à l'église. Il ne voudrait pas qu'on l'accusât d'aller au temple en robe de chambre; il n'y entra même en robe d'Arménien qu'après avoir reçu l'approbation de M. Montmollin, le pasteur.

Le vêtement était noué aux reins par une ceinture dans le choix de laquelle Jean-Jacques mit toute sa science. On ne peut lui trouver d'étoffe assez élégante ni assez « parante ». Il en eut plusieurs, tantôt en réseau de soie à mailles « comme les filets de pêcheurs », ou en serge de soie, tantôt en étoffe rayée. Il la faut longue de deux aunes et demie, dans toute la largeur de l'étoffe, car elle se plisse sur le corps. Un jour qu'on lui envoya une ceinture trop courte, cet homme économe s'emporta : il devait la tenir étendue avec des épingles, « ce qui la déchire ». Les deux extrémités de l'écharpe sont garnies d'une jolie frange large de quatre doigts « assortissante à la houppe du bonnet ».

Car il y avait encore le bonnet, doublé de fourrure ou d'agneau de Tartarie en hiver, bordé seulement en été, l'intérieur garni en silésie ou en carcassonne. La toque est ornée d'un galon d'or et surmontée d'une houppe d'or.

« Il faut qu'il n'ait pas l'air d'un bonnet de nuit »; aussi doit-il, malgré sa répugnance, « se résoudre à porter du dor ». Il arrivait quelquefois que la fourrure, trop épaisse, rendait le bonnet trop étroit pour entrer sur sa tête : il prit la précaution d'enfermer dans sa lettre de commande un fil donnant la mesure de son tour de tête : « Je l'ai prise, dit-il, entre les deux nœuds. » (27 *mars* 1863.)

Puisque nous décrivons l'extérieur de Jean-Jacques de la tête aux pieds, ajoutons qu'il porte en hiver des « bas drapés » bien chauds, qu'il a chez lui des pantoufles jaunes, et qu'il ne les lui faut pas trop grandes. « J'ai le pied extrêmement petit. » Il a la coquetterie des extrémités.

Enfin, quand il sort, il met des « bottines de maroquin » serrées avec des « lacets de soie jaune ». Voilà, pensons-nous, un inventaire complet de sa garde-robe.

Des lacets, Rousseau en reçoit et en demande souvent, mais ce n'est pas toujours pour ses bottines de maroquin.

Il conte, dans ses *Confessions,* qu'il s'avisa, pour ne pas vivre en sauvage, d'apprendre à faire des lacets :

Je portais mon coussin dans mes visites, ou j'allais, comme les femmes, travailler à ma porte et causer avec les passants.

Il faisait présent de ses ouvrages à ses jeunes amies, le jour de leur mariage, à la condition qu'elles connaîtraient l'*Émile* et nourriraient elles-mêmes leurs enfants, « sans quoi, point de lacet ».

***

Un trait de caractère, que ces lettres accusent et mettent en relief, c'est le goût de Rousseau pour les commérages, les petites histoires du quartier, de la rue et du voisinage, les disputes de porte à porte, les racontars que sa bavarde gouvernante lui rapportait, sachant flatter ses goûts. Ces querelles de clocher prenaient à ses yeux l'importance qu'il attachait à tout, et le mettaient souvent dans de mauvais pas, pour avoir mis le nez là où il n'avait que faire. On s'en douterait, et on pouvait aisément le prédire, à le voir emporter ses lacets pour aller jaser et voisiner aux alentours, ce qui est le pire fléau de la tranquillité domestique. La brouille suit toujours ces amitiés que créent la proximité des demeures et la promiscuité des après-midi désœuvrés.

Reçu à son arrivée par la belle-sœur de Mme Boy, qui l'hébergea dans les premiers temps, il fréquentait beaucoup chez elle; les deux maisons se touchaient : cinq mois après, en novembre, les voilà brouillés à mort, et il désire qu'il ne soit plus question d'eux; il écrit à Mme Boy : « Je vous prie que nous en restions là sur ce point. » Il ne veut rien garder qui soit à eux, et M. Girardier fait reprendre tous les meubles qu'il lui avait prêtés. Qui fut coupable? Les torts furent peut-être bien du côté des Girardier, car Jean-Jacques conte, dans ses *Confessions,* que la maison, avant son installation, était très commode à Mme Girardier; celle-ci ne le vit pas arriver sans un certain déplaisir : *inde iræ,* sans doute. En tout cas, quand M. Girardier tomba malade au point d'en mourir, trois mois après la brouille (février 1763), Jean-Jacques oublia ses griefs et envoya Thérèse le soigner et le veiller.

Rousseau, l'insociable, devait avoir le commerce difficile et les relations anguleuses. Dès le mois de mai 1763, il a assez de Motiers et de ses habitants; il voudrait s'en aller. « On ne m'aime pas; » les gens lui font la mine de prendre « des airs de protecteurs et de juges »; il s'en réjouit rageusement, car leur malveillance le dispense de les voir. « Leurs honnêtetés m'avaient subjugué; leurs impertinences me dégagent. » L'idée fixe de la persécution le mine et fait son œuvre. Thérèse favorise ce travail intérieur et nourrit de ses rapports la bile de son maître. Il est à présumer qu'on plaisantait la vieille gouvernante sur ses rapports avec Rousseau. Mme Boy faisait bâtir sur la montagne une maison d'été qu'elle destinait à son ami Jean-Jacques. Les mauvaises langues de Motiers jasèrent et interprétèrent ce projet de villégiature avec toute la malice que comportait la situation. Il fut avéré que cette retraite était pour dissimuler une grossesse et permettre un accouchement clandestin :

Ma très bonne amie, je ne veux plus rien ni pour les autres ni pour moi; je ne suis plus bon qu'à souffrir, me plaindre et rabâcher; un tel commerce n'est qu'importun pour les autres, et c'est par discrétion que je ne le rends pas plus assidu. Je me préparais à me transplanter à votre montagne avec autant de plaisir que vous en avez eu à la faire accommoder; mais ni mon état présent ne le permet, ni quand il le permettrait je ne le pourrais faire, vu l'étrange pays où je vis, sans compromettre l'honneur de la personne qui prend soin de moi. Sitôt que j'ai bien connu le naturel des gens du lieu, je n'ai plus voulu qu'elle les vît, et cette retraite, jointe au projet d'aller habiter la montagne, leur a fait supposer aussi charitablement que sensément que j'avais des raisons pour la cacher. Leurs regards curieux, leurs brutales double-ententes et leurs sottes chuchoteries m'ont bientôt fait deviner de quoi il s'agissait; sur quoi j'ai pris le parti de rester au milieu de Motiers jusqu'à ce qu'il plaise à la Providence de me tirer tout à fait, de manière ou d'autre, du milieu de leurs langues empoisonnées qui distillent plus de venin que celles de tous les serpents de l'Afrique. (*Motiers,* 14 *août* 1763.)

Lorsqu'il refuse l'habitation de la montagne par le souci « de ne pas compromettre l'honneur de la personne qui prend soin de moi », on ne sait trop qui est dupe, ou Mme Boy de Jean-Jacques, ou Jean-Jacques de lui-même.

Le moment eût été bien choisi pour rappeler à Rousseau la repartie de Sophie Arnould à une amie qui déclarait :

— Je mets mon honneur sous la garde du roi.

— Ma chère, reprit l'actrice, là où il n'y a rien, le roi perd ses droits.

Moins d'un an après son installation, voilà où en est le philosophe :

« Je regarde Motiers comme le séjour le plus vil et le plus venimeux qu'on puisse habiter. » Le jugement est sévère, mais peut-être injuste, si l'on songe qu'il va désormais servir à tous les milieux où Jean-Jacques tentera de vivre en société. La solitude était son seul asile.

Les premiers ennuis graves furent suscités par une affaire de mur mitoyen ou quelque chose d'approchant. La lettre du 29 avril 1764 commence avec des airs de mystère et des précautions faites pour intriguer les esprits les plus indifférents :

Ne montrez cette lettre, s'il vous plaît, à personne!... Quelqu'un qui ne veut pas être nommé vient de me donner un avis...

Qu'est-ce, grand Dieu! Pourquoi cette prudence, ces confidences chuchotées? C'est que M. du Terreaux, maire des Verrières, fait bâtir contre la maison Boy, et que sa bâtisse, prenant sur la largeur du chemin, « rendra le contour plus difficile aux voitures pour entrer dans votre grange ». Or comme M. du Terreaux ne peut bâtir qu'avec l'aveu de la communauté, il faut prévenir ses démarches et lui interdire ses travaux. Cet avis discret et presque anonyme fit beaucoup de bruit au village, les communiers se dérangèrent pour venir examiner la place; on sut que l'instigateur de ces mesures préventives était Jean-Jacques, on désapprouva sa conduite tortueuse, et il y gagna qu'une partie de la population ne le salua plus.

Ce sont des menus faits de ce genre qui l'acheminèrent à la catastrophe finale. Les clabauderies de Thérèse n'y furent peut-être pas tout à fait étrangères. Du moins Rousseau, dans son aveuglement, n'en soupçonna rien. Ses lettres constatent l'étroitesse des liens dans lesquels Thérèse le sut enserrer. Il y est sans cesse question d'elle; dans chaque missive une petite phrase rappelle qu'elle existe; elle ne manque pas une occasion d'envoyer son souvenir et ses respects à l'amie de son amant; on la voit, pour ainsi dire, à distance, penchée sur le bureau où Jean-Jacques termine sa lettre, réclamant un mot pour elle afin d'affirmer son existence et de se rehausser à ses propres yeux par cette intimité flatteuse avec une grande et honnête dame. C'est elle qui lui rapporte les malins propos tenus par les commères de Motiers sur leur liaison compromettante; à la douleur et à l'exaspération de Rousseau refusant de quitter Motiers parce qu'on croit Thérèse enceinte, il semble qu'on entende les amères récriminations de l'ancienne servante déchargeant ses rancunes dans le sein de son faible amant et les lui faisant épouser, l'excitant de sa propre haine, alimentant son imbécile passion, raffermie par le récit de persécutions imaginaires peut-être, exploitant à son profit, par le plus sordide calcul, le trésor de bonté et de pitié qu'elle lui connaît, et bénéficiant à chaque nouvelle scène d'un accroissement d'amour, d'un cadeau consolateur, voire même d'un testament en sa faveur.

Dans les recommandations qu'il fait pour elle à ses amis, on reconnaît les habiles conseils et les utiles précautions que la mégère lui faisait prendre :

Je ne veux pas trop creuser dans l'avenir, ma trop bonne amie, mais mon état empire tellement depuis quelque temps qu'il ne serait guère étonnant que cet hiver je fusse délivré de mes souffrances et, en ce cas-là, jugez de la douleur que j'aurais de laisser ici cette pauvre fille, qui soigne depuis si longtemps ma misérable machine, seule et sans protection dans un pays si éloigné du sien. Si nous étions à Yverdun, je serais bien tranquille; mais, ici, au moment où j'aurai les yeux fermés, on la dépouillera de tout. J'ai fait un testament, mais puis-je espérer qu'on y aura le moindre égard? Quelque défaut de formalité le fera annuler, et on ne la laissera pas même profiter de mes guenilles... J'espère qu'au nom de notre ancienne amitié vous la protégerez en tout ce qui dépendra de vous et que vous ne souffrirez pas que ce qui est dans les mains de MM. vos fils passe à d'autres qu'à elle.

En cas d'accident, je lui remettrai le billet endossé à son nom... J'avais besoin, pour être tranquille, de vous prévenir là-dessus, et maintenant je le suis parfaitement. (*Motiers*, 14 *août* 1763.)

On connaît la cérémonie aussi touchante que burlesque où Jean-Jacques unit sa destinée à celle de Thérèse à la face de la nature, par un mariage illégitime qui consacrait une illégalité devant le maire lui-même de Bourgoin, invité en ami à cette séance.

Cet événement laissa-t-il au fond du cœur de Jean-Jacques une certaine gêne, un certain malaise? En tout cas, il ne s'y arrête guère dans ses lettres; il informe en passant ses amis de la résolution qu'il a prise, et il leur fait part de son mariage en des termes qui sentent la formule plus qu'ils ne constatent le ravissement d'un récent époux.

Il écrit, le 2 septembre, à M. Boy le fils :

Mme de Lessert aura pu vous dire que Mlle Renou est devenue ma sœur Sara et que je suis son frère Abraham. Si tous les mariages commençaient ainsi par un attachement de vingt-cinq ans confirmé par l'estime, ne pensez-vous pas qu'ils seraient généralement plus unis? (*Bourgoin*, 2 *septembre* 1768.)

La même rédaction lui sert, le 5 septembre, pour aviser de la nouvelle Mme Boy :

Notre jolie nourrice vous aura marqué que la compagne de mon sort et de mes malheurs n'ayant voulu m'abandonner en aucune circonstance, j'ai cru lui devoir de faire que puisqu'elle était déterminée à suivre en tout et par tout ma destinée, elle pût la suivre avec honneur. Si vingt-cinq ans d'attachement et d'estime précédaient tous les mariages, il est à croire qu'ils en seraient généralement plus heureux. (*Bourgoin* 5 *septembre* 1768.)

On ne sent pas précisément dans ce simple avis un homme fier et heureux de lui. Il avait déjà trop endommagé sa lune de miel pour qu'elle pût lui réserver la moindre surprise. La scène de la Fontaine d'Or n'apportait qu'une singularité de plus à l'actif de Rousseau. Il n'aima Thérèse ni plus ni moins et lui

continua une affection qui intéressait à sa compagne des personnes dont elle ne méritait pas même l'attention.

Quand la fille de Mme Boy, l'aimable Madelon, lui fit cadeau d'une robe, les remerciements de Jean-Jacques sont aussi gauches qu'humiliants :

Ma pauvre petite femme vous embrasse en pleurant d'aise du bien que vous lui avez fait et à moi par votre visite. Sa robe est très belle, si belle que quand elle l'aura, ce sera madame et ce ne sera plus ma femme. (*Bourgoin*, 14 *novembre* 1768.)

Ce ménage douteux, qui n'a même pas pour le rehausser les apparences gracieuses de la jeunesse, de l'amour, de la gaieté et du bonheur à deux, laisse l'impression pénible et sombre d'un intérieur maussade habité par un vieillard souffrant et plaintif aux soins d'une gouvernante intéressée et perfide. C'est dans toute sa honteuse et triste monotonie le faux ménage du vieux célibataire entre les griffes crochues de sa cupide servante.

Tels sont le ton et le caractère de cette correspondance d'une originalité piquante. C'est Rousseau chez lui, clouant des gravures, faisant avec une bêche un chemin dans la neige à travers son jardinet, chaussant « des souliers de paille comme les employés des grands magasins de Lyon » pour se garantir du froid, ou se prenant de querelle au cabaret.

***

Jean-Jacques nous tient au courant de toutes les menues péripéties de sa vie au jour le jour, — vie prosaïque et mesquine d'un vieillard quinteux qui vit dans son fauteuil de bois, son agenda de dépenses ouvert sur ses genoux, tandis que sa gouvernante essuie les meubles et repasse le linge.

Si la réputation de l'écrivain n'a rien à gagner à cette exhumation, elle ne perdra rien, car certaines lettres sont fort jolies, pleines d'esprit et de délicatesse. Les négligences sont rares ; il y a peu de trivialités, malgré la familiarité de la correspondance et l'humilité des sujets. La plupart sont recopiées sur un brouillon préalable ; on le sent à la fermeté du style et de l'écriture.

Il y a bien de la tendresse dans l'expression de ses sentiments affectueux pour le « vieux papa » Roguin, pour sa douce et bienfaisante amie Mme Boy de La Tour, pour ses filles Julie et surtout Madelon, « la gentille sauteuse », à laquelle il a voué une prédilection toute particulière et qui lui inspire les plus amusantes plaisanteries.

Si Mme Boy de La Tour eut pour lui mille bontés, il est juste de le reconnaître, Jean-Jacques conserva pour elle jusqu'à la fin les sentiments d'une inaltérable amitié qui ne connut ni les froideurs ni les nuages. Il garda pour elle la même tendresse, et le temps ne fit que l'accroître : rare exemple, dans l'existence de Rousseau, d'une amitié qui triompha de son humeur chagrine et de ses caprices. Au bout de dix ans, bien qu'éloigné d'elle, il ne se montrait ni moins dévoué ni moins affectueux. Il s'excuse de ses négligences avec une sincérité touchante, et il se les fait pardonner :

Depuis six mois, le travail étant venu avec abondance, ce qu'il n'avait pas encore fait, j'ai cru devoir m'y livrer tout entier, et j'ai passé l'hiver cloué sur ma chaise avec une telle assiduité qué, de peur de rebuter les pratiques, je ne me suis permis aucune distraction... Fatigué de tenir la plume, je la quittais pour faire quelques tours de chambre, parlant souvent de vous. (*Paris*, 16 *avril* 1772.)

Six mois après, Mme Boy eut un accident au pied, et il s'en montre fort affecté. Ses recommandations sont d'un fidèle et prévoyant ami :

Enfin, vous voilà bien rétablie de tout point et je vous exhorte ardemment à garder toujours le souvenir de tant de rechutes de toute espèce pour vous en garantir désormais par la plus scrupuleuse attention sur vous-même tant à table qu'à la promenade. Évitez soigneusement les lieux raboteux, ne vous promenez qu'appuyée sur quelqu'un et ne vous fatiguez jamais trop. (*Paris*, 22 *octobre* 1772.)

C'est par ces instants d'affectueuse sollicitude qu'il se faisait pardonner ses inégalités d'humeur, dont il convient lui-même avec une bonhomie un peu bourrue, mais sympathique :

Vous nous avez envoyé aussi d'excellents marrons dont je vous aurais remercié plus tôt, si la voie de la poste ne m'était fermée, de quoi sans vous je me soucierais peu. Vous avez trop de bonté d'entrer en explication avec moi sur mes maussades gronderies ; c'est assez de les pardonner et de sentir, comme je m'en flatte, que mon ton dur quelquefois vaut bien dans le sentiment qui l'inspire un langage plus cajoleur. (28 *décembre* 1770.)

Il fallait replacer en lumière cette figure aimable et compatissante que les historiens de Rousseau ont jusqu'à présent laissée dans l'ombre, faute d'informations suffisantes. Mme Boy a été l'amie la plus dévouée, la consolatrice, la bienfaitrice infatigable du misérable proscrit.

Elle mérite une place à part à côté des grandes amies de Jean-Jacques, Mme Verdelin ou la maréchale de Luxembourg. Nous ne nommerons pas ici Mme de Warens. La pauvre maman mourut l'année, le mois même où Jean-Jacques s'installait dans la maison de sa nouvelle amie, qu'il allait aussi appeler de ce nom familier et affectueux. Maman était remplacée ; mais c'était cette fois l'affection reposée, calmée et pure d'un vieillard pour une âme bienfaisante.

Dans ses lettres, il ne parle pas une seule fois de sa première maman : pudeur touchante et discrète qui laissait à la seconde l'intégrité de son dévouement.

Cette intimité si étroite, si confiante, répand sur toute cette période de la vie de Jean-Jacques une douce sérénité. Son amie, qui fut sa confidente, fut aussi son refuge aux heures d'angoisse. Toute cette famille lui procura les joies les plus consolantes de l'intérêt et de l'affection. Il convenait de faire revivre ces gracieuses amies, sans lesquelles la vie de Jean-Jacques serait incomplètement connue. Négliger de placer à ses côtés Mme Boy de La Tour, son oncle M. Roguin, ses filles Julie et surtout Madeleine, c'est montrer Rousseau dans un isolement qui devient une erreur historique.

On considère volontiers que l'exode à Motiers et à Bourgoin fut une des plus rudes épreuves qu'il eut à supporter. Mais quand on sait de quelles précieuses amitiés il fut entouré, quand on ajoute aux bienveillantes assiduités des d'Ivernois, des de Luze, des de Pury, des d'Escherny, l'aimable commerce qu'il ne cessa d'entretenir avec ses tendres amies de Lyon, on est aisément tenté de le plaindre moins, et d'envisager avec moins de compassion un sort qui fut très supportable. En dépit de ses lamentations, Jean-Jacques fut rarement aussi tranquille et aussi choyé. S'il ne fut pas parfaitement heureux, la faute n'en fut assurément pas aux autres.

Il nous livrait lui-même la cause de son infortune, quand il écrivait à Mme Boy, de Motiers, le 27 janvier 1763 :

> Il est bien difficile de rencontrer le bonheur nulle part, quand on ne le porte pas avec soi.

LÉON GAUTIER.

LES ORIGINES DU SOCIALISME ALLEMAND

Jamais les questions sociales ne se sont imposées plus qu'aujourd'hui à l'attention inquiète des hommes politiques : le nombre toujours croissant des publications qui s'y rapportent montre assez l'intérêt passionné et vraiment universel qu'elles excitent. Mais peut-être est-ce le socialisme étranger, — le socialisme allemand surtout, — qui préoccupe le plus vivement l'opinion. Et elle sent en même temps qu'elle a besoin de guide pour s'y orienter. C'est dire que M. Bourdeau a bien choisi le moment de nous en donner une excellente étude, très documentée (1), pleine de faits et de renseignements puisés à bonne source. Son livre est d'un historien philosophe qui se tient curieusement au courant de l'actualité la plus récente. Avec lui, nous regardons le socialisme allemand tantôt de tout près, dans les détails de la vie quotidienne, tantôt de loin et de haut, comme dans une vue d'ensemble. A côté de biographies très vivantes et d'anecdotes spirituellement contées, nous trouvons dans son livre une étude générale de l'organisation du parti, de son évolution et de ses origines.

En soulevant cette question des origines, M. Bourdeau touche à un problème qui donnera de la tablature aux historiens de l'avenir, à en juger par les discussions qu'il soulève déjà chez les contemporains. Non que les documents fassent défaut : le contraire plutôt serait vrai. Les socialistes allemands ont beaucoup écrit; on a écrit sur eux encore davantage. Leurs journaux, leurs programmes, leurs brochures sont partout : enfin la formation du parti ne remonte pas plus haut que 1860. Et pourtant on ne peut se mettre d'accord sur les origines de ce socialisme! Selon M. Bourdeau, il faudrait regarder surtout du côté de la philosophie allemande; c'est à la doctrine de Hegel, en particulier, qu'il rattacherait les principes de la doctrine. Peut-être peut-on différer d'avis avec lui sur ce point, et la filiation n'est-elle pas aussi évidente qu'on serait tenté de le croire.

***

Il est certainement très remarquable que les deux hommes qui ont le plus fait pour la constitution du socialisme allemand, Lassalle et Karl Marx, les deux fondateurs, aient commencé tous deux par porter la marque de l'hégélianisme. Lassalle s'était occupé de philosophie avec prédilection. Il est l'auteur d'un gros travail, en deux volumes, sur Héraclite, ce sage « obscur » dont il ne nous reste que quelques fragments. Plus tard, dans la conception du socialisme d'État, qu'il s'efforça de faire prévaloir, on peut reconnaître aussi des idées de provenance hégélienne. Encore y a-t-il là plutôt une direction générale que des principes nettement définis. La théorie de Hegel, qui divinise presque l'Etat, qui en fait l'absolu réalisé sur la terre, la puissance suprême, source du droit et condition de la moralité, cette théorie est proprement « étatiste », comme on dit aujourd'hui, mais non pas nécessairement socialiste. Elle s'accommodera aussi bien d'une monarchie absolue, par exemple, que d'un État collectiviste. En ce sens, M. de Bismarck, lui aussi, peut se réclamer de Hegel (il l'a fait un jour), s'il ne préférait en général invoquer l'autorité et les principes de Frédéric II. Au reste, Lassalle avait plutôt les qualités de l'agitateur que l'originalité du théoricien. Ses idées sont demeurées assez vagues : il a emprunté beaucoup à Karl Marx, qui ne s'est pas fait faute de le lui reprocher. Aujourd'hui, tout en vénérant Lassalle comme un héros de leur cause, les socialistes sont d'accord

(1) *Le Socialisme allemand et le [illegible]* par J. Bourdeau. Paris, Alcan, 1892.

pour reconnaître en Marx l'auteur de la doctrine et le penseur du parti.

Marx semble bien avoir aussi traversé une période hégélienne. Obligé de quitter l'Allemagne, en 1842, parce que la mesure de liberté dont la presse y jouissait était pour lui tout à fait insuffisante, il vint à Paris et se rapprocha aussitôt des réfugiés de l'extrême gauche hégélienne qui l'y avaient précédé. Il collabore aux *Annales franco-allemandes*, fondées par Arnold Ruge ; il publie dans ce recueil sa *Critique de la philosophie du droit* de Hegel. Frédéric Engels, le compagnon et l'ami le plus intime de Marx, le seul survivant aujourd'hui de cette période héroïque, semble avouer expressément la filiation : « Sans la philosophie allemande, dit-il, sans la philosophie de Hegel surtout, le socialisme allemand, le seul socialisme scientifique qui ait jamais existé, ne se serait jamais produit. » Et, de fait, la forme même que Karl Marx a donnée à l'œuvre de sa maturité ne confirme-t-elle pas ces paroles d'Engels ? La méthode dialectique qui rend la lecture du *Capital* si ardue et si rebutante ne trahit-elle pas l'influence persistante de Hegel ?

Ces raisons sont fortes sans doute : elles ne sont pas décisives. En ce qui concerne *le Capital*, la forme, il est vrai, a un aspect hégélien ; mais la ressemblance s'arrête à la surface, et le fond vient d'ailleurs. Puis, que les fondateurs du socialisme aient passé dans leur jeunesse par une période hégélienne, nul ne le nie : mais la question est précisément de savoir si l'on en peut conclure aussitôt que le socialisme allemand dérive de cette philosophie. Hégélien, entre 1820 et 1845, bien petit est le nombre des Allemands qui ne l'ont pas été. Dans les dernières années de la vie du maître, et surtout après sa mort (1831), la doctrine était si vaste, si compréhensive, que les pasteurs orthodoxes de la droite pouvaient s'y trouver à l'aise avec les radicaux exaltés de l'extrême gauche. Remarquez cependant que ces derniers ne tardèrent pas à rompre avec l'école pour revendiquer leur indépendance. Ils disent à peu près tous, comme Feuerbach, le plus remarquable d'entre eux : « Hegel a ouvert la voie, mais il est resté loin du but. Pourquoi ? Parce qu'il représente la Restauration. » Hegel est par excellence le philosophe selon le cœur du gouvernement prussien, le défenseur du trône et de l'autel. Que des doctrines révolutionnaires, aussi bien que des conservatrices, puissent se déduire de sa théorie du progrès et de l'évolution nécessaire de *l'Idée*, je l'admets volontiers. L'hégélianisme a même dû être plutôt favorable aux premières, en accoutumant les esprits au respect de la force et du fait accompli, en les préparant à se soumettre aux changements nécessaires, et surtout en divinisant l'État. Mais reconnaître cette influence générale n'équivaut pas à faire dériver Hegel de la doctrine socialiste.

Peut-être le mot de Engels cité par M. Bourdeau se rapporte-t-il spécialement aux formes de démonstration rigoureuse que Marx a observées dans *le Capital*. Du moins les autres socialistes soutiennent, sans hésiter, que leurs principes ne procèdent pas de la philosophie de Hegel. Leur philosophie, s'ils en avaient une, serait plutôt une sorte de matérialisme transformiste : leurs sympathies vont du côté de Büchner, de Darwin et de Hæckel. Mais ce ne sont que des sympathies, tout au plus des affinités. Ils prétendent ne dépendre en aucune manière d'une métaphysique, quelle qu'elle soit. Nous en sommes, disent-ils, à la période positive. Ils procèdent scientifiquement. Ils s'appuient sur l'histoire, l'économie politique, la sociologie : ils ne consentiraient à aucun prix à ce que leurs conclusions, qu'ils tiennent pour démontrées, fussent solidaires d'un système de philosophie et dussent en partager le sort. Cette attitude se comprend fort bien : mais les socialistes pourraient, semble-t-il, sans compromettre la certitude présumée de leur doctrine, avouer en Hegel un précurseur, et reconnaître, dans sa philosophie, au moins les germes de leurs principes. Or ils s'y refusent : et, outre que l'on ne voit pas quel intérêt ils auraient à nier la vérité sur ce point, presque tous les historiens allemands, même non socialistes, leur donnent raison. Seuls, quelques rares survivants de l'école hégélienne seraient d'un avis contraire. Mais, sauf cette exception, les hommes compétents en Allemagne tombent d'accord sur ce point : l'essentiel du socialisme est venu d'ailleurs.

On serait donc fondé à conclure que l'importance de la philosophie de Hegel comme source du socialisme ne doit pas être exagérée. Sans doute, on aurait tort de la déclarer nulle. Ce serait méconnaître l'engouement prodigieux dont cette philosophie a été l'objet dans l'Allemagne d'avant 1848. Il reste vrai que l'atmosphère où les fondateurs du socialisme allemand ont vécu leur jeunesse était surchargée d'hégélianisme. Mais il convient de s'en tenir à cette influence générale et de ne pas la pousser dans le détail. Car les divergences apparaîtraient aussitôt. Autant les socialistes d'aujourd'hui diffèrent d'avec les radicaux allemands d'avant 1848, autant les principes qu'ils proclament ressemblent peu aux doctrines même de l'extrême gauche hégélienne.

S'il fallait chercher d'où sont venues aux fondateurs du socialisme allemand leurs idées directrices, je regarderais plutôt du côté de la France et de l'Angleterre. Là ils ont pu trouver non seulement des doctrines philosophiques qui prêtent à bien des interprétations, mais des idées socialistes déjà nettement formulées. Et nul doute qu'ils n'en aient su profiter. Engels habitait Manchester, et il était fort au courant de ce que faisaient et publiaient les socialistes anglais. Karl Marx s'est plutôt inspiré des Français. Il est vrai qu'il a parlé de Proudhon avec dédain, et que ses disciples n'ont rien perdu de son mépris pour ce socia-

lisme « sentimental » et « peu scientifique ». Pourtant, pendant son séjour à Paris, de 1843 à 1845, Marx a fréquenté Proudhon très intimement, et dans cet échange d'idées, ce n'est pas le socialiste allemand qui a reçu le moins. Il semble bien qu'il ait emprunté à Proudhon le principe fondamental de sa propre doctrine. C'est un point qui n'a pas échappé aux lecteurs attentifs du *Capital*, et M. Bourdeau le rappelle fort à propos. « Dans son ouvrage sur *le Collectivisme*, M. Paul Leroy-Beaulieu cite un passage du *Système des contradictions économiques* (de Proudhon) qui établit, un quart de siècle avant Marx, la théorie de l'augmentation du capital par la *plus-value* dérobée au travail de l'ouvrier; thème sur lequel Marx a glosé d'une manière infinie sans citer Proudhon, et qui est la pierre angulaire de tout son système. »

Au reste, le plus ou moins d'originalité théorique de Marx n'a d'importance que pour l'histoire des doctrines économiques et sociales. Au point de vue de l'action, comme à celui de l'art, les idées appartiennent vraiment à qui les rend fécondes, à qui sait transformer en force vive l'énergie virtuelle qu'elles renferment. Pour avoir emprunté beaucoup à Proudhon sans le dire, Marx n'en reste pas moins l'organisateur du socialisme allemand, et le premier chef d'une union internationale des ouvriers. « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous! » Peu importe que d'autres eussent poussé ce cri avant Marx, si Marx le premier a su le faire écouter et faire lever des millions d'hommes à son appel. Le grand point n'était pas d'écrire *le Capital*, c'était d'écrire un livre qui fût une véritable Bible pour la multitude des prolétaires. Elle ne le lit pas, il est vrai. Il est même parfaitement illisible pour elle. Mais elle en voit des réductions, des abrégés, des adaptations. Et depuis quand faut-il que le peuple lise un livre pour y croire de toute son âme? Peut-être est-ce un trait de profonde pénétration psychologique chez Marx, que d'avoir hérissé son grand ouvrage d'un appareil dialectique presque inabordable, et de lui avoir donné des conclusions simples sous une forme abstruse. Il l'a fait ainsi profiter du respect qu'inspire à notre siècle tout ce qui porte la livrée de la science; et il l'a imposé en même temps, sans discussion possible, à tous les humbles qui *sentent* que les conclusions doivent être vraies, puisqu'il faut pour eux qu'elles le soient.

*
* *

Toutefois, en faisant à l'influence des saint-simoniens, de Proudhon, d'Owen, — et même, en un certain sens, de Hegel, — la part qui convient, on n'explique pas encore assez l'origine du socialisme allemand, ses caractères particuliers et son développement si rapide. Ces influences comptent pour beaucoup : elles n'auraient pas été, par elles-mêmes, des causes suffisantes. Voilà sans doute ce que les chefs actuels du socialisme allemand veulent faire entendre, quand ils déclinent pour lui toute parenté avec un système philosophique, quand ils refusent de quitter le terrain des faits économiques. Car, pourraient-ils faire remarquer, à l'époque où les doctrines socialistes remuaient le plus vivement les esprits en France, sous le règne de Louis-Philippe, elles n'étaient pas non plus inconnues en Allemagne. Malgré la censure, malgré le régime auquel M. de Metternich avait soumis la presse, quantité de brochures et de journaux, imprimés en Suisse et en Alsace, passaient la frontière et se répandaient, surtout dans l'Allemagne du Sud. On ne voit pas pourtant que les idées socialistes aient pris pied en Allemagne à ce moment-là. Tout au plus y trouve-t-on un parti radical, qui réclamera la république en 1848, peu nombreux, encore que remuant, et mal organisé : quelques foyers isolés çà et là, et une agitation plutôt révolutionnaire que socialiste. Rien en somme qui eût pénétré les couches profondes de la nation. On le vit bien en 1848.

Dans la réaction générale qui marque les années 1849 et 1850, nulle part le silence ne semblait s'être fait plus complet qu'en Allemagne. Et tout à coup, après les campagnes d'agitation de Lassalle (1862-1865), surtout après Sadowa et Sedan, la « démocratie sociale » allemande s'organise comme par enchantement. A peine née, elle apparaît formidable. Les associations ouvrières par corps de métier (*Gewerkvereine*), dont Marx a bien compris l'importance, lui constituent des cadres souples et solides. Favorisée par le suffrage universel, que M. de Bismarck a fait établir dans la Constitution de 1867, elle marche à la conquête légale de l'Allemagne. Elle a résisté victorieusement à de dures lois d'exception, et maniées par qui? — par le prince de Bismarck au temps de sa toute-puissance. Elle compte plus d'électeurs que tout autre parti, et elle compterait aussi plus de députés, si les circonscriptions électorales n'étaient pas savamment découpées à l'avantage des conservateurs. La voici qui envahit les conseils municipaux des grandes villes; elle songe à gagner les campagnes, et ne désespère pas de s'introduire dans l'armée. Elle y réussira pour sûr, si la durée du service militaire va toujours en diminuant, et le nombre des hommes incorporés en augmentant. En un mot, le courant a été irrésistible presque dès sa naissance. Il ne suffit donc pas, pour l'expliquer, de remonter aux doctrines d'où les principes du socialisme allemand seraient empruntés. Il faut montrer aussi pourquoi ces principes ont déterminé tout à coup un mouvement social si considérable, semblables à des germes longtemps inertes, qui se mettent à pulluler subitement, quand ils ont trouvé un milieu qui leur convient. Comment l'Allemagne est-elle devenue un « bouillon de culture » si favorable aux idées socialistes?

La réponse est évidemment dans les conditions éco-

nomiques nouvelles où le pays s'est trouvé placé depuis quarante ans. La grande industrie s'y est développée en peu de temps et avec une rapidité extrême. L'établissement des voies ferrées et la multiplication des machines à vapeur vinrent donner à l'union douanière formée par la Prusse une portée que ses auteurs mêmes n'avaient pas soupçonnée. Entre 1850 et 1860 surtout, le progrès des mines et de l'industrie est énorme. Conséquence immédiate : de grandes agglomérations d'ouvriers se forment et croissent comme à vue d'œil dans les villes de fabriques et dans leurs faubourgs. Dans ces masses pauvres et misérables, la propagande socialiste se fait pour ainsi dire toute seule. L'antagonisme du travail et du capital saute aux yeux : d'un côté, les fortunes rapidement gagnées et le luxe des patrons; de l'autre, le maigre salaire de l'ouvrier pour les douze ou quatorze heures de travail journalier, les usines-casernes, les familles entassées dans une chambre unique, au grand péril de la santé et de la moralité, et, en cas de maladie, de chômage ou de grève, la misère noire.

Mais ces conditions économiques, pourrait-on dire, existent depuis longtemps en Angleterre et en France. — Sans doute, aussi voit-on que le socialisme s'y est propagé aussi, moins vite qu'en Allemagne toutefois. Le fait s'explique aisément. En Angleterre et en France, les classes ouvrières ont un passé, une histoire déjà considérable. Elles jouent depuis longtemps un rôle sinon prépondérant, du moins important, dans la vie politique de la nation. Les *trades-unions*, en Angleterre, possèdent une organisation déjà ancienne et qui a servi efficacement les intérêts des ouvriers. En France, depuis un siècle, les ouvriers font de la politique avec un zèle intermittent, mais souvent passionné. Pendant de longues années, ils ont donné leurs voix au parti radical; aujourd'hui, il se les voit disputer par les socialistes.

Le prolétariat allemand n'a point de telles traditions ni de telles habitudes. Il est de fraîche date; à peine existait-il il y a trente ans. Il n'a pas lutté, sur le terrain politique, en allié de la bourgeoisie, quitte à se retourner contre elle, irrité de lui avoir tiré les marrons du feu. L'Allemagne n'a pas connu de période bourgeoise proprement dite. La classe moyenne n'y est pas arrivée à posséder, comme en France, la réalité du pouvoir. Elle s'est heurtée aux résistances du principe monarchique, aux privilèges de l'aristocratie foncière, au prestige du corps des officiers qui sortent presque exclusivement de la noblesse. Avant que la bourgeoisie ait pu triompher de ces obstacles (pour ne citer que ceux-là), voici la démocratie sociale qui se lève derrière elle, menaçante. Le parti national libéral, qui représente le mieux les aspirations et les ambitions de la bourgeoisie, n'a jamais gouverné. Il n'a pu que servir d'allié, puis d'instrument, et enfin de jouet, à la politique prussienne. Aujourd'hui, son heure est passée, et il le sent. Le tiers-état, en Allemagne, va s'effacer devant le quatrième, sans avoir occupé la première place. La phase « bourgeoise » s'est trouvée comme étranglée entre l'ancien régime, qui n'a jamais été totalement aboli, et le nouveau régime, dont les socialistes proclament la venue prochaine.

Aussi voyons-nous que le prolétariat allemand ne s'est pas arrêté aux affaires politiques : c'est droit aux questions sociales que ses chefs l'ont conduit. Leurs efforts pour conquérir des sièges dans les assemblées ne doivent point faire illusion. Les socialistes trouvent là l'occasion de se compter et de frapper l'opinion par leur nombre toujours croissant. Ils peuvent aussi formuler, quand ils le jugent utile, du haut de la tribune, quelques-unes de leurs revendications. Mais ils ne se flattent pas d'arriver à leur but par cette voie, et leur pensée de derrière la tête sur le régime parlementaire est assez évidente. Si jamais ils deviennent les maîtres, il n'y a pas d'apparence qu'ils le conservent. Comment les socialistes auraient-ils pour cette forme de gouvernement la même tendresse que les libéraux individualistes?

Même caractère un peu particulier de la presse socialiste allemande, l'instrument le plus actif et le plus puissant de la propagande du parti. « Elle compte aujourd'hui, dit M. Bourdeau, plus de cent journaux, en y comprenant les organes des unions de métiers. Elle possède une revue scientifique, avec des rédacteurs de tous les pays, la *Neue Zeit* (*Nouveau Temps*), un journal illustré, un journal amusant. Le nombre des abonnés s'élève à 600 000. Les feuilles de Berlin déjà lues sont réunies par quartier et régulièrement expédiées dans les provinces. » Cette presse socialiste diffère très sensiblement de celle que nous connaissons ici. Elle est parfaitement organisée, disciplinée : elle obéit à une direction unique. Presque tous les journaux appartiennent au parti, qui encaisse les excédents de recettes ou supplée au déficit. Jamais un journal socialiste ne doit devenir une source de bénéfices particuliers.

On sait avec quelle virtuosité M. de Bismarck « jouait » de la presse, et quel admirable parti il tirait de cet instrument pour sa politique, soit étrangère, soit intérieure. Son exemple n'a pas été perdu, et les socialistes usent de la presse avec autant de méthode et de sûreté que leur redoutable ennemi. A Berlin, tous les ouvriers imprimeurs, ou à peu près, sont socialistes; il en est ainsi dans la plupart des grandes villes. Même sous le régime des lois d'exception, les socialistes n'ont donc pas manqué d'imprimeries clandestines, et les journaux ou brochures, remis aux « hommes de confiance » du parti, arrivaient sûrement à destination. A plus forte raison, depuis que le droit commun est rétabli, la propagande de la presse est-elle active. Il s'agit maintenant de gagner les ouvriers des cam-

pagnes. Les réveiller de leur torpeur est difficile. Beaucoup sont restés dociles aux enseignements du clergé ; très peu comprennent les revendications des ouvriers des villes. Ils sont attachés d'instinct à la propriété : le collectivisme, exposé sans précautions, les rendrait défiants. Il faut donc bien prendre garde de ne pas les effaroucher, de ne pas les aliéner à une cause qui est la leur, bien qu'ils l'ignorent. Le parti aura des journaux faits exprès pour eux, où on leur présentera le socialisme sous un aspect qui les engage.

N'oubliez pas qu'il n'y a pour ainsi dire plus d'illettrés en Allemagne, même dans les campagnes les plus retirées. C'est une nation liseuse de livres, disait Stein en 1810 : il pensait à la classe moyenne et instruite; que dirait-il s'il voyait la multitude de journaux et de brochures qui vont aux ouvriers? La personnalité des journalistes ne joue qu'un rôle secondaire dans cette presse ; le fait est d'ailleurs général en Allemagne. Le tirage des journaux ne dépend pas de la verve ou de l'esprit de tel ou tel pamphlétaire, dont l'audace et le talent enlèvent les lecteurs et amusent même ceux qu'il attaque. Le journal est simplement un moyen de communication et un organe de propagande. Le lecteur n'y cherche pas un délassement, un plaisir littéraire plus ou moins délicat ou la satisfaction d'y voir quelque chose de « bien tapé ». Il veut y trouver la confirmation de ses idées, les nouvelles du parti et la conduite à tenir. Les lire et les faire lire est un des premiers devoirs du socialiste.

*
* *

Ainsi, les chefs actuels du socialisme allemand n'ont pas tort lorsqu'ils insistent sur le caractère essentiellement économique de ce grand mouvement. Que leur doctrine ait des antécédents philosophiques, d'accord : en un sens large, le socialisme n'existait-il pas déjà dans l'antiquité, et le collectivisme n'y avait-il pas ses partisans? Ils peuvent, s'il leur plaît, se mettre sous l'autorité de Platon, et se retrouver dans Aristophane. Mais la « démocratie sociale » proprement dite, telle qu'elle se présente aujourd'hui en Allemagne, date de la seconde moitié de ce siècle. C'est seulement avec la grande industrie, avec les applications de la vapeur et de l'électricité, avec les chemins de fer surtout que pouvaient s'agglomérer, autour des usines et des fabriques, des dizaines, des centaines de mille ouvriers, ne possédant rien au monde que leur salaire, et se croyant en droit de posséder davantage. Le fait fondamental est, comme disent les socialistes, la « prolétarisation des masses ». Si le capital s'est transformé et multiplié de mille manières depuis cinquante ans, la classe qui n'a d'autre capital que ses bras s'est transformée et multipliée aussi : les deux mouvements sont parallèles et solidaires l'un de l'autre. Plus les capitaux engagés dans l'industrie devenaient considérables, plus le prolétariat tendait à sa forme actuelle. Et malgré les « harmonies économiques » qu'un optimisme un peu naïf veut retrouver partout, n'est-il pas évident qu'il fallait s'attendre à des conflits de plus en plus dangereux? Un contre-coup politique et social était inévitable. Sans faire tort à l'originalité d'esprit, et surtout au courage, à la persévérance, au talent d'organisation des principaux chefs du socialisme en Allemagne, la part des individus apparaît assez faible, en comparaison de la nécessité historique. Comment ces grandes masses d'hommes, éveillés à la vie politique, souffrant de leur condition misérable et affamés de justice, n'auraient-elles pas senti leur nombre et voulu user de leur force?

Quant à leur programme, les socialistes allemands n'en font pas mystère. A chaque Congrès maintenant ils le retouchent, et l'an dernier encore, à Erfurt, des discussions passionnées ont retenti. Mais ces variations n'intéressent vraiment que la tactique du parti ; elles n'atteignent pas, comme M. Bourdeau l'a bien vu, l'essence même du socialisme. Qu'importent les définitions abstraites et les exigences plus ou moins rigoureusement formulées? Les vues théoriques et la justification de la doctrine, vous les trouverez dans *le Capital* de Marx. Le programme pratique, ce sont les faits et les circonstances qui le dictent. L'article premier en est de vivre, de s'étendre, d'augmenter sans cesse les ressources et les voix du parti ; l'article dernier, d'organiser une répartition équitable de ce qui en réalité appartient à tous, et d'« exproprier les expropriateurs». Mais il faut réaliser le premier avant le dernier, et, entre les deux, passer par toute une série de degrés intermédiaires : aussitôt une difficulté résolue, aller à la suivante, et ne rien compromettre par trop de hâte à toucher un but encore inaccessible. Cette tactique fort raisonnable a l'avantage de ne pas effrayer l'opinion. Le socialisme n'éveille ainsi aucune image déplaisante ou terrible. Il répudie énergiquement toute parenté avec l'anarchisme. Il en condamne l'esprit, les principes et les procédés. Pourquoi ne pas laisser penser que tout s'accomplira sans ruines, sans larmes, sans effusion de sang? Dans ces conditions, tout le monde serait volontiers socialiste aujourd'hui... jusqu'au premier sacrifice pécuniaire exclusivement. Mais si l'on voyait nettement ce que seront le collectivisme, la transformation du capital, la suppression de l'héritage, la nationalisation du sol, le retour des instruments de travail à l'ouvrier, etc., et le bouleversement social qui sera alors inévitable, une bonne partie de l'opinion, au moins, serait moins indulgente aux revendications du parti. Les théoriciens du socialisme allemand prétendent procéder d'une façon exclusivement scientifique, et font profession de mépriser le sentiment. Il se peut, mais le sentiment les sert, et ils ne dédaignent pas de se laisser servir.

A vrai dire, ils auraient tort de repousser les sympa-

thies qui viennent à eux, même s'ils n'y répondent pas au fond de leur âme, car ils n'ont pas trop de toutes les forces que l'habileté ou la fortune peut leur amener. Sans doute la rapidité foudroyante de leurs progrès a frappé les imaginations. Aux yeux de l'Europe, le socialisme allemand a beau être opposé au militarisme et se déclarer contre les conquêtes : il a reçu comme un reflet du prestige qui entoure tout ce qui vient d'Allemagne depuis 1870. Mais en Allemagne même il lutte pour l'existence, et s'il a triomphé de la crise où l'ont fait passer les lois d'exception de M. de Bismarck, il ne se dissimule pas les difficultés qui restent à vaincre. Pourra-t-il continuer sa marche en avant? Saura-t-il gagner les paysans et supplanter le clergé auprès des populations catholiques? Une question très grave serait précisément de savoir à quoi se résoudrait le socialisme allemand, si, maître des voix des électeurs des grandes villes, mais de celles-là seulement, il se voyait menacé de rester stationnaire, et, conséquence certaine, condamné à se désagrégér. Il est vrai que Marx a affirmé, comme une vérité scientifique, le triomphe certain du socialisme par le seul jeu des forces naturelles; mais si la prédiction ne se réalise pas, ou si l'accomplissement en paraît indéfiniment reculé? Les socialistes répondront sans doute qu'il faut s'occuper d'abord des questions les plus proches, que le temps apportera la solution des autres, et que, d'ici là, le caractère international des problèmes sociaux étant devenu de plus en plus évident, rien ne résistera à la poussée simultanée de tous les travailleurs de tous les pays. Cela sera peut-être; pourtant il est permis de croire que cette crise décisive est encore éloignée. On a encore le temps de chercher à bien poser et à étudier méthodiquement les questions sociales, si délicates et si complexes. C'est malheureusement plus difficile que d'en indiquer par avance la solution : mais on peut espérer beaucoup de la science, surtout si elle est animée de l'esprit de justice et soutenue par une ardente bonne volonté.

LÉVY-BRUHL.

TROIS MOIS A LA TOUR DU TEMPLE

Tout n'a pas été dit sur la captivité de la famille royale au Temple. Certes, le Journal de Cléry, les Mémoires de Hüe donnent de nombreux détails sur la vie de l'infortuné Louis XVI dans sa prison, mais ces deux narrateurs appartiennent au parti de la cour, ils ont écrit plusieurs années après les événements, de souvenir ou sur des on-dit; leur récit, par cela même, devient quelque peu suspect d'exagération ou d'altération.

M. Lucien Faucou a bien voulu signaler à notre attention le manuscrit encore inédit d'un des municipaux chargés par la Commune de surveiller la famille royale.

Ce municipal, nommé Verdier, médecin d'un certain mérite et fort brave homme du reste, est partisan des idées nouvelles, cela n'est pas douteux; il a donc une tendance évidente à atténuer les faits ou à les voir sous un jour favorable, mais on ne peut nier cependant sa modération, ses efforts pour se montrer impartial, son désir d'être utile aux malheureux prisonniers, de les protéger, de leur venir en aide dans la crise effroyable qu'ils traversent.

Verdier a encore d'autres mérites : il est libre, lui, et il peut écrire au jour le jour, sous le coup même des événements, ce qu'il voit et ce qu'il entend.

Il y a, dans ce fait seul, une grande vraisemblance d'exactitude et de véracité, sinon une preuve absolue.

Et puis, Verdier pénètre partout au Temple; par devoir, sa surveillance s'exerce sur tous les objets et ses fonctions mêmes le mettent en état de nous donner les plus curieux détails sur la vie matérielle de la famille royale.

Du reste, son récit, — et je crois que c'est une des plus grandes preuves du crédit que l'on peut lui accorder, — ne diffère pas sensiblement de celui de Cléry, mais il le rectifie sur quelques points et le complète sur beaucoup d'autres; cela est fort naturel, puisque Verdier voyait et entendait ce que Cléry ne pouvait ni voir ni entendre.

* *

L'on connaît les incidents de la sanglante journée du 10 août 1792, le massacre des Suisses, le pillage des Tuileries et la fuite de la famille royale, obligée pour sauver sa vie de se mettre sous la protection de l'Assemblée législative, qui siégeait dans le bâtiment du manège, sur la terrasse des Feuillants. C'est dans la loge du rédacteur du *Logographe* que Louis XVI, Marie-Antoinette, le Dauphin et sa sœur, Madame Élisabeth, la princesse de Lamballe et la marquise de Tourzel, gouvernante des enfants de France, trouvèrent un refuge momentané.

L'Assemblée suspendit d'abord le roi de ses fonctions, puis elle décida qu'il serait confié ainsi que les siens à la Commune de Paris qui en aurait la responsabilité, et enfermé dans la tour du Temple jusqu'à ce que l'on eût statué définitivement sur son sort.

En remettant la famille royale entre les mains de la Commune, l'Assemblée législative fixa à 500 000 livres la somme qui serait allouée aux prisonniers pour leurs dépenses et pour une période de deux mois.

Le 13 août, le roi et sa famille quittèrent les Feuillants et furent enfermés au Temple. Louis XVI avait été autorisé à emmener avec lui M. de Chamilly, son premier valet de chambre, et M. Hüe, huissier de la chambre, qui devait servir le Dauphin. La princesse

de Lamballe, la marquise de Tourzel et sa fille accompagnaient la reine, ainsi que quatre femmes de chambre : MM^mes Thibaut, Bazire, Navarre et Sainte-Brice.

Mais au bout de peu de jours, M. de Chamilly, la princesse de Lamballe, Mme de Tourzel, sa fille et les quatre femmes de chambre furent brutalement enlevées de la Tour et conduites à la prison de la Force. Les prisonniers se trouvèrent donc réduits au nombre de cinq : le roi, la reine, le Dauphin, sa sœur et Madame Élisabeth, avec M. Hüe pour les servir.

Cependant Cléry, valet de chambre du Dauphin, jusqu'à la journée du 10 août, ayant sollicité la faveur de servir ses anciens maîtres, fut autorisé par Pétion à s'installer au Temple et à y faire le service avec M. Hüe. Dans les premiers jours de septembre, Hüe fut mis en prison, et Cléry serait resté seul, si la Commune, sur la présentation de la section, n'avait jugé bon, pour servir la reine et Madame Élisabeth, de désigner un citoyen, nommé Tison, et sa femme, sur la fidélité et le patriotisme desquels on croyait pouvoir compter.

Mais ce n'était pas tout d'emprisonner le roi, il fallait encore assurer sa subsistance. Voyons de quelle manière l'on y pourvut, et écoutons les curieux et authentiques détails que Verdier nous donne sur la vie des prisonniers.

Confiante dans le crédit qui avait été accordé par l'Assemblée législative, la Commune monta la maison du roi sur un pied qui, si l'on se reporte à l'époque et aux circonstances que l'on traversait, pouvait paraître singulièrement exagéré.

Les membres de la Commune devaient mal connaître assurément les usages de la cour, et ils auraient été peu aptes à indiquer le décorum dont on devait entourer la famille royale, si deux fonctionnaires des Tuileries, les contrôleurs de la bouche et du gobelet, n'avaient cru de leur devoir de suivre le roi et de l'accompagner jusque dans sa prison.

Le contrôleur du gobelet se nommait Roth, et celui de la bouche Rassé. Tous deux firent agréer leurs services par la Commune, et ils ordonnèrent les dépenses de leurs départements respectifs sur les anciennes formules.

Pour nourrir les cinq personnes qui composent la famille royale prisonnière, on compte, à la Tour du Temple, quinze officiers de la bouche et du gobelet.

D'abord :

1° Les deux contrôleurs;

Puis :

2° Un chef de cuisine, un rôtisseur, un pâtissier, un garçon de cuisine, un laveur et un tourne-broche;

3° Un chef d'office, un aide et un garçon ;

4° Un garde de l'argenterie et trois garçons servants.

Le 7 septembre, les deux contrôleurs furent remerciés et le service fut réduit à treize personnes, sans compter, bien entendu, Cléry, Tison et sa femme, qui ne s'occupaient que des appartements.

La table royale est servie avec une profusion véritable et dont on se fait difficilement l'idée, étant donné le degré d'infortune auquel sont réduits les prisonniers et les cris de mort qu'on vient sans cesse pousser jusque sous leurs fenêtres.

Chaque matin, le chef du gobelet fait apporter pour le déjeuner sept tasses de café et six tasses de chocolat; une cafetière de café chaud, une cafetière de café froid, une cafetière de lait chaud, une carafe de lait froid, une carafe d'eau d'orge et une carafe de limonade; trois pains de beurre, une assiette de fruits, six pains à café, trois pains de table, un sucrier de sucre en poudre, un sucrier de sucre cassé et une salière complètent le repas.

A dîner, le chef de cuisine fait servir trois potages et deux services consistant : les jours gras, en quatre entrées, deux plats de rôts, chacun de trois pièces, et quatre entremets; les jours maigres, quatre entrées maigres, trois à quatre grasses, deux rôts et quatre à cinq entremets.

Le chef du gobelet ajoute une assiette de fours, trois compotes, trois assiettes de fruits, trois pains de beurre, deux sucriers et un huilier, une bouteille de vin de Champagne, un petit carafon de vin de Bordeaux, un carafon de vin de Malvoisie, de Madère, sept pains de table, un pot de crème, quatre tasses de café; et pour ceux qui dînent ensuite de la desserte, un pain de deux livres et deux bouteilles de vin de table.

Le souper consiste en trois potages et deux services fournis par le chef de cuisine, et qui se composent, les jours gras, de deux entrées, deux rôts et quatre à cinq entremets; et les jours maigres, de quatre entrées maigres, deux à trois grasses, deux rôts et quatre entremets.

Le chef du gobelet fournit les mêmes objets que pour le dîner.

Louis XVI observe scrupuleusement l'abstinence et le jeûne les jours prescrits par l'Église, mais ses convives ne suivent pas son exemple; c'est ce qui fait que les jours maigres tout est servi en double.

Le roi seul boit du vin et avec sobriété; ses convives ne prennent que de l'eau.

La desserte de la table est d'abord abandonnée aux trois servants qui vivent dans la Tour, c'est-à-dire à Cléry et au ménage Tison; elle passe ensuite à la cuisine et à l'office, avec quelques plats neufs, du pain et du vin particuliers.

Du 13 août au 7 septembre, sous la direction des deux contrôleurs, les dépenses de la table sont d'une exagération évidente :

Le boulanger fournit pour 10 francs de pain par jour, à raison de 20 sols la livre de pain mollet, et de 4 sols la livre de pain ordinaire;

Le boucher apporte journellement 100 livres de viande, à raison de 13 sols la livre; le charcutier, 25 livres de lard, à raison de 16 sols la livre;

La volaille coûte environ 56 francs par jour; le poisson de mer et d'eau douce, 20 francs;

Le fruitier fournit les entremets et des légumes pour le pot, moyennant 30 francs par jour, mais il est juste d'ajouter que les potagers du château de Versailles envoient la plus grande partie de ce qui est nécessaire;

Le même fruitier envoie des fruits pour 52 francs par jour. En dix-huit jours, il apporte 85 paniers de pêches, pour la somme de 425 francs.

La consommation journalière de beurre, œufs et laitage s'élève à 40 francs. En vingt-sept jours, on a consommé 2152 œufs frais, 428 livres de gros beurre frais, 111 pintes de crème double et simple, etc. Les fournitures de sucre, vinaigre, café, chocolat et épicerie s'élèvent à 54 francs par jour.

La dépense de la boisson est très inférieure; elle ne monte qu'à 12 bouteilles et demie par jour : deux de champagne, à raison de 40 livres, et les autres de table, à raison de 20 sols. Il faut ajouter qu'on prend ce qui manque pour la consommation dans les caves du roi, aux Tuileries.

Enfin, pendant cette première période de vingt-sept jours, on a dépensé 1516 francs de bois, 245 francs de charbon, et 400 livres de bougies, à raison de 4 francs la livre.

En résumé, du 13 août au 7 septembre, c'est-à-dire jusqu'au jour où les contrôleurs sont remerciés, la dépense pour cinq personnes, dont deux enfants, est d'environ 500 francs par jour, sans compter bien entendu les salaires des officiers de bouche et des autres serviteurs.

Cependant le bruit se répandit dans le public que les prisonniers étaient l'objet de soins empressés, que leur table offrait les mets les plus recherchés et qu'elle était servie avec une profusion et un luxe qui rappelaient Versailles et les Tuileries. Le peuple murmurait et la tribune de l'Assemblée retentissait même des plaintes que soulevaient ces bruits perfidement propagés.

Certes, la table du Temple était bien modeste, en comparaison du luxe de Versailles et de ces services particuliers pour chaque personne de la famille royale; ces quinze officiers de bouche formaient une bien modeste cohorte auprès de cette nuée de serviteurs et d'officiers qui encombrait les cuisines et les corridors de Versailles; il n'en est pas moins vrai que ce luxe, si restreint qu'il fût, était encore trop grand pour des prisonniers en butte à tous les soupçons, à toutes les haines.

Le conseil de la Commune, informé des plaintes qui s'élevaient, renvoya les deux contrôleurs, qui poussaient trop à la dépense, et les remplaça par les chefs de la cuisine et de l'office. Il leur recommanda la plus stricte économie.

Pour se conformer à ces prescriptions, les deux chefs apportèrent une plus grande surveillance dans leurs départements respectifs.

A partir de cette époque, le boucher ne fournit plus que 66 livres de viande par jour; le charcutier, que 18 livres de lard; toutes les autres fournitures sont réduites dans la même proportion.

Grâce à cette meilleure administration, la dépense totale journalière ne s'élève plus qu'à 334 livres. Le conseil de la Commune ayant trouvé ce chiffre encore trop élevé, de nouvelles réductions furent apportées, et au mois d'octobre la dépense n'atteint que 290 francs par jour.

Il y avait un contraste singulier entre la situation matérielle des prisonniers et celle de ceux qui les gardaient; ce contraste provoquait les plus vives protestations : « Si les prisonniers faisaient bonne chère, dit Verdier, les municipaux et les officiers de la garde qui prenaient leurs repas au Temple étaient très mal nourris. Ils étaient servis par un traiteur, à qui l'on était convenu de donner 4 livres par jour par personne pour le déjeuner, dîner et souper. Un limonadier, en outre, était chargé de fournir une demi-tasse de café avec un petit verre d'eau-de-vie. Cependant les repas étaient mesquins et les vins exécrables. »

La Commune, émue des réclamations qui lui parvenaient, proposa à Verdier de mettre la famille royale à un régime à la fois sain et démocratique, c'est-à-dire à la soupe et au bœuf bouilli; d'excellents citoyens se montrant satisfaits de ce régime, pourquoi le roi et les siens ne s'en seraient-ils pas contentés?

Mais Verdier répondit qu'un changement d'habitudes aussi brusque et aussi complet pouvait avoir sur la santé du roi une influence fâcheuse; que la Commune avait entre les mains un dépôt qui appartenait aux quatre-vingt-trois départements, et qu'elle n'avait pas le droit de le compromettre; que pour mettre sa responsabilité à l'abri, elle devait s'adresser à la Convention et la prier de régler elle-même le régime qu'on devait appliquer aux prisonniers.

Rien ne fut donc changé au genre de vie de la famille royale. Mais, au mois de novembre, les réclamations étaient devenues plus pressantes; Verdier proposa à la Commune de ne faire qu'une seule cuisine pour tous les habitants du Temple : prisonniers, état-major chargé de veiller à leur garde, commissaires de la Commune.

Il n'eut pas le temps de mettre son projet à exécution.

*
* *

Les dépenses de la famille royale ne se bornaient pas à des dépenses de nourriture; le roi, la reine et leurs enfants étaient arrivés au Temple n'ayant que

les vêtements qu'ils portaient sur eux; tout ce qu'ils possédaient aux Tuileries ayant été placé sous les scellés, on n'avait pu y toucher; naturellement il avait fallu pourvoir à leur entretien comme vêtement, comme linge, etc., et faire les commandes nécessaires.

Verdier nous a transmis fidèlement toutes les notes des divers fournisseurs, et quelques-unes offrent des renseignements intéressants :

Du 10 août au 30 octobre le total, des dépenses d'entretien pour les prisonniers est de 29 505 livres 14 sols 1 denier.

La dépense personnelle à Louis XVI s'élève à 5163 livres 13 sols 4 deniers.

Celle de la reine, à 9904 livres 6 sols.

Celle du Dauphin ne monte qu'à 2036 livres 2 sols 8 deniers.

Madame Royale a dépensé 3653 livres 2 sols 1 denier.

Enfin, Madame Élisabeth, 4465 livres 11 sols.

Il y a en outre un certain nombre de dépenses communes à tous, qui ont élevé le total à 29 505 livres 14 sols 1 denier.

Si l'on entre dans le détail de chaque compte, l'on voit que le roi a acheté pour 2336 livres 10 sols 4 deniers de toile chez Vanot, rue Saint-Denis; les notes de divers tailleurs s'élèvent à 1609 livres 10 sols; le marchand bonnetier réclame 271 livres; le marchand mercier, 238 livres 10 sols; le marchand de bas, 72 livres; le parfumeur, 97 livres, etc., etc.

La reine a dépensée chez Vanot 5593 livres 5 sols; chez Lenormant, marchand de soie, 408 livres; chez Mlle Bertin, la fameuse marchande de modes, 806 livres; chez Mlle Provost, marchande parfumeuse, 422 livres; chez Bontard, marchand de bas, 396 livres; chez Lebreton, couturier, 356 livres 8 sols, etc., etc.

On a acheté pour le Dauphin 1287 livres de toile chez Vanot; 420 livres 13 sols d'habits chez Bosquet, tailleur, etc., etc.

Madame Royale a dépensé 1678 livres 4 sols chez Vanot; 313 livres 5 sols chez Mme Augier, marchande de modes; 168 livres chez Passy, tailleur de corps; 99 livres chez Wolff, cordonnier, etc., etc.

Pour Madame Élisabeth, le mémoire de Vanot s'élève à 1328 livres; celui de Causson, marchand de toile, à 834 livres 10 sols; celui de Roussel, également marchand de toile, à 577 livres 8 sols, etc., etc.

Parmi les objets achetés par la famille royale et qui ne figurent pas sur ces divers mémoires, il y a une montre à répétition, avec chaîne d'or, remise à la « ci-devant reine » pour la somme de 960 livres; 14 volumes du missel et du bréviaire de Paris, donnés au ci-devant roi pour la somme de 86 livres; 14 volumes de l'office, d'un manuel et autres livres d'église, donnés à Madame Élisabeth pour 84 livres; enfin un beau petit couteau pour le dauphin, pour la somme de 186 livres.

Verdier, chargé de vérifier tous ces mémoires, ne proteste pas contre les factures des petits fournisseurs, qui sont raisonnables; ils ne demandent que la valeur de leurs fournitures et le juste prix de leur labeur : « Ainsi, dit-il, les cordonniers ne font payer leurs souliers que 11 livres la paire au ci-devant roi, et 9 livres aux dames. Ces prix sont à peu près ceux des mauvais souliers qu'on fournit aux braves soldats de la liberté sur la frontière du Midi. Les prix des blanchissages sont aussi à peu près égaux à ceux que l'on fait payer aux citoyens aisés. Mais les gros fournisseurs n'ont pas apporté la même modération dans leurs prix. On réclame 24 livres pour chacune des paires de bas de soie fournies au ci-devant roi, et 33 livres pour ceux de la ci-devant reine; l'exagération est évidente. »

Il en est de même pour la parfumerie : 6 livres le pot de pommade, 30 sols la livre de poudre à la fleur d'oranger!

N'est-ce pas scandaleux!

Les fournisseurs de corsets ne sont même pas d'accord entre eux, et, cependant, les fournitures sont identiques : les uns les font payer 84 livres, d'autres 120 livres, d'autres enfin 148 livres; or, de l'avis des gens du métier, un corset ne peut valoir plus de 60 à 72 livres.

Verdier est décidé à exiger des réductions considérables pour trois raisons :

1° Les mémoires sont exagérés;

2° Autrefois, la cour faisait attendre dix-huit mois ou deux ans le payement des notes;

3° Les contrôleurs chargés de vérifier les mémoires prélevaient un dizième pour leur compte.

Les deux dernières raisons n'existent plus et sont une source de bénéfices pour les fournisseurs.

*

Nous avons vu quelles étaient les dépenses de la famille royale pour sa nourriture et son entretien. Voyons maintenant quels étaient les appointements du personnel chargé de la servir ou de la surveiller.

Le personnel du Temple est assez nombreux.

On compte :

1° Deux concierges, les citoyens Rocher et Risbeck. Ils reçoivent chacun 6000 livres de traitement.

2° Cléry, qui sert de valet de chambre au roi et au Dauphin. On l'a accepté pour remplir ses fonctions parce qu'il a constamment démontré son patriotisme à la section de Bonne-Nouvelle. Il a offert comme répondants les citoyens Pétion, Manuel, Santerre, Gorsas, Grégoire, Prieur, etc. Sa place « est la plus gênante, la plus captivante, la plus exposée à la séduction et à la critique »; en l'acceptant, il a dû renoncer à voir sa famille, il ne sort jamais. Aussi, comme compensation, a-t-on fixé son traitement à 6000 livres; de plus, il est nourri.

3° Le citoyen Tison et son épouse. Ils servent l'un de

valet de chambre, l'autre de femme de chambre pour les dames.

C'est Pétion qui, connaissant leur patriotisme, les a appelés à ce poste de confiance. Ils vivent, comme Cléry, dans une véritable captivité; ont une grande responsabilité et ils font « un service très assujettissant auprès de personnes fort exigeantes par leur sexe et leurs habitudes ».

De plus, Tison était gardien de la barrière de Montreuil; ce qui lui rapportait 500 livres, et écrivain chez un huissier, ce qui lui valait 800 livres. Il a dû quitter ces deux places pour se consacrer au service des prisonniers.

Pour ces diverses raisons, le traitement du ménage Tison s'élève à 7000 livres, non compris la nourriture.

4° Les citoyens Mallay et Richard Fontaine.

Ils font fonction de surveillants. Ils sont chargés « d'entretenir le bureau de tous les objets nécessaires, de la confection, distribution et surveillance des cartes renouvelées tous les deux jours, de reconnaître tous ceux qui entrent ou sortent sans carte, de constater et de faire visiter tout ce qui entre dans la maison et en sort ».

Ils ont chacun 6000 livres de traitement, mais ils ne sont pas nourris.

5° Le citoyen Le Baron.

C'est le gardien des meubles; il est en même temps frotteur. Son traitement est de 1500 livres.

6° Les citoyens Maurel, Gourlet et Quesnel.

Ils servent aux gros ouvrages du Temple; ils font le nettoyage des cours, escaliers, appartements, bureaux, corps de garde, etc.

Ils reçoivent chacun 800 livres par an.

7° Le citoyen Vincent Terrasson.

Sa mission consiste à scier les vieux bois de charpente, les marronniers nouvellement abattus et les autres bois de chauffage, et à les porter dans les salles de la Tour, dans les cuisines, dans l'office, le corps de garde, etc.

Il reçoit 50 sols par jour.

8° La citoyenne Rokensbrook.

Elle remplit les fonctions de lingère et reçoit 800 livres pour ses peines et soins.

9° Les officiers de la bouche et du gobelet, qui sont au nombre de treize.

Le citoyen Garnier, chef de cuisine, reçoit 8000 livres; le citoyen Sellier, chef de l'office, 4000 seulement.

Les citoyens Meunier, rôtisseur; Nivet, pâtissier; Mauduit, garde d'argenterie; et Masson, aide d'office, touchent 9600 livres, soit 2400 livres chacun.

Les citoyens Guillot et Penoult, garçons d'office et de cuisine, reçoivent chacun 1500 livres.

Marchand, Chrétien et Turgie, garçons servants; Adrien, laveur, Fontaine, tourne-broche, ont chacun un traitement de 800 livres.

Ainsi les personnes employées au Temple s'élèvent au nombre de vingt-six et leurs émoluments annuels montent à plus de 71 000 livres.

*
* *

La Commune de Paris, qui avait reçu la garde de la famille royale, la faisait surveiller par huit municipaux, munis de leurs écharpes tricolores. Quatre de ces municipaux étaient de service à la fois; toutes les quarante-huit heures, ils étaient relevés par leur quatre collègues.

Ils avaient ordre, comme tous les autres gardiens, d'intercepter toute communication entre les détenus et le dehors, et de ne rien laisser parvenir aux prisonniers qu'ils ne l'eussent auparavant scrupuleusement visité.

Lorsque Verdier commença son service à la Tour, il lui fut enjoint :

De ne pas perdre un instant de vue les détenus qu'il avait à garder;

D'avoir toujours le chapeau sur la tête;

De s'asseoir quand il le jugerait à propos;

De ne parler aux prisonniers que pour répondre à leurs demandes;

De ne leur rien apprendre de ce qui se passait au dehors;

De ne leur donner que les titres de Monsieur et de Madame;

De leur parler honnêtement et de ne rien leur dire qui pût les offenser ou les inquiéter.

Verdier, en nous racontant sa première garde, nous fait pénétrer dans l'intérieur de la Tour et nous donne de curieux détails sur la vie de chaque jour. Son récit est empreint, comme on va le voir, d'une véritable bonne foi, et l'on trouve sous sa plume une convenance et des sentiments bien rares pour l'époque chez un homme de son parti :

Les détenus, dit-il, étaient alors dans la petite tour latérale adossée à la grande, pendant qu'on leur y préparait des appartements. Je fus introduit quelques heures après souper au troisième, dans l'antichambre du roi, qui dormait et ronflait fortement. Je passai doucement dans un petit cabinet, puis dans une tourette. J'y vis sur une table une douzaine de livres, qui faisaient alors la bibliothèque du roi. C'étaient des heures, des pensées chrétiennes et autres livres. Tous les jours le roi, levé et habillé, sortait de sa chambre, passait dans ce cabinet, s'y mettait en prières et faisait ensuite de longues lectures.

A neuf heures, la reine, ses enfants et Madame Élisabeth arrivaient dans la chambre du roi; ils embrassaient le roi et conversaient bien affectueusement. On leur servait ensuite un ample déjeuner, qui consistait en café, chocolat, fruits et laitages. Après le déjeuner, ils s'occupaient tous :

le roi à donner des leçons de géographie à son fils, la reine à faire une dictée à sa fille, et de plus, avec elle et Madame Élisabeth, aux soins du ménage comme une bonne mère de famille bourgeoise.

Ils dînaient et soupaient paisiblement ensemble. Ces dîners et ces soupers étaient ordonnés et faits sur leurs ordres par un chef de cuisine et un chef d'office; on leur faisait porter les mets à la Tour. Mais auparavant les mets et les vins étaient goûtés par les officiers. Ils faisaient leurs repas promptement. Le roi mangeait de bon appétit, mais sobrement. Il ne buvait que peu de vin, une demi-bouteille de vin blanc de Champagne et une topette de vin de Malvoisie.

Je ne reconnais point les détenus aux conversations que Cléry leur attribue avoir eues avec tous les gens qui les gardaient. Au contraire, je les ai trouvés affables, simples et même gais. Ils parlaient, il est vrai, bien plus entre eux qu'avec nous. Cependant, ils prenaient grand soin de nous observer. Ils parvenaient toujours à connaître nos noms, notre état, nos mœurs et même notre demeure. Mais ils n'avaient pas l'art de se faire des instruments de nous; ils compromettaient même ceux à qui il échappait de dire des choses qu'on voulait leur taire. J'ai pensé moi-même être victime de mon imprudence dès cette première garde.

L'on a débité que les municipaux les traitaient durement. C'est une calomnie montée par l'esprit de parti. Il se peut faire que quelques-uns se soient oubliés; mais le nombre en était petit. Le geôlier Rocher, qui gardait la première porte de la Tour et qui croyait montrer son patriotisme par des discours grossiers et injurieux envers la famille royale lorsqu'elle passait près de lui pour se rendre à la salle à manger, poussa un jour l'insolence jusqu'à envoyer de la fumée de sa pipe au nez du roi. Le roi s'en plaignit; on fit venir le portier au conseil et on lui enjoignit de cesser ces procédés, et même de fumer à sa porte sous peine d'être chassé, et la famille n'a plus reçu d'outrages de cette sorte.

Verdier cite encore quelques anecdotes intéressantes sur les premiers temps de la détention du roi au Temple; une entre autres montre les tentatives imprudentes faites par les prisonniers pour nouer des relations avec leurs gardiens et correspondre avec leurs amis du dehors :

Un jeune homme, fils d'un médecin accoucheur de mes amis, qui avait été mon élève, un peu outré dans ses idées de patriotisme, accomplit cependant une action délicate. Il était un de ceux qui accompagnèrent la famille royale au Temple et il y demeura trois jours. Il avait un costume plus que négligé, car il était malpropre. Madame Élisabeth et Mme de Tourzel le plaisantèrent et se moquèrent de lui. Il les écouta dans un coin sans leur répondre. Mais Mme de Tourzel l'ayant ensuite reconnu à sa figure pour le fils de son accoucheur, elles lui adressèrent la parole et se familiarisèrent avec lui; ce jeune homme leur parla avec honnêteté. Elles finirent par prendre assez de confiance en lui pour que l'une d'elles, Madame Élisabeth, lui présentât une lettre en le priant de la remettre à la poste. Le jeune homme prend la main de la princesse et la contraint de brûler cette lettre à la flamme d'une bougie qui se trouvait là allumée, en lui disant ces belles paroles : « Madame, voilà tout ce que je puis faire pour vous. »

Quelques jours après, notre narrateur assiste à une scène touchante et navrante à la fois :

La reine, au commencement de son séjour au Temple, dit-il, s'amusait à jouer du piano-forte. Un jour, un officier municipal, de surveillance auprès d'elle, poussa l'oubli des convenances jusqu'à désirer qu'elle exécutât l'hymne des Marseillais. La reine ne se le fit pas dire deux fois et, lorsqu'elle eut achevé, elle demanda à l'officier municipal s'il était satisfait. Celui-ci ne lui répondant que des choses insignifiantes, elle l'interrompit en lui disant avec douceur et en se levant : « Au moins, monsieur, vous devez louer ma complaisance. »

Cependant les événements se précipitaient. La France était envahie, les armées étrangères marchaient sur Paris; les bruits les plus sinistres couraient dans la capitale. Laissons Verdier nous parler lui-même des journées de septembre, de l'assassinat de l'infortunée princesse de Lamballe et des scènes terrifiantes qui se passèrent autour du Temple :

Bientôt on apprit que le roi de Prusse était entré dans la Champagne, qu'il marchait sur Châlons et menaçait Paris. Déjà, on formait un camp sous les murs de la capitale. Une grande quantité de volontaires se présentèrent d'eux-mêmes. On les organisa en légions. Mais on dit qu'ils ne voulurent pas partir avant d'être sûrs que leurs femmes et leurs enfants qui demeuraient ne couraient aucun danger dans Paris. Du moins, ce fut là le prétexte des massacres inouïs qui commencèrent dans les prisons.

Le dimanche 2 septembre, à midi de ce jour, le canon du Louvre fut tiré sur le pont Neuf et fut, en quelque sorte, le signal de cette sanglante expédition, déjà annoncée dans le peuple.

Aussitôt deux municipaux furent envoyés au Temple vers la famille royale : Mathieu, ex-capucin, qui porta la parole, annonça au roi Louis XVI l'arrivée du roi de Prusse en Champagne et le sollicita de lui écrire pour l'arrêter, afin de préserver Paris des malheurs auxquels se trouvait exposée la patrie déclarée en danger. Ce fut alors qu'on conduisit dans la prison de la Force M. Hüe, qui s'était obstiné à écarter Tison et sa femme du service personnel de la famille royale.

Le soir, de nouveaux massacres commencèrent; on tua dans la rue de Vaugirard, au monastère des Carmes, qui était devenu une maison d'arrêt, un grand nombre d'ecclésiastiques et de prêtres qui s'y trouvaient. Les révolutionnaires, ces cannibales altérés de sang, se portèrent en-

suite à l'Abbaye, ancienne prison des gardes françaises, située à côté de l'abbaye de Saint-Germain, à la Force et dans les autres prisons; et là, ils firent une affreuse boucherie de tous ceux qui y étaient détenus comme prêtres, nobles ou députés royalistes. Le lundi 3, à six heures du matin, ils égorgèrent quatre-vingt-dix prêtres enfermés au petit séminaire, et, dans leur fureur sanguinaire, ils portèrent l'inhumanité jusqu'à tremper leurs mains dans le sang de soixante-douze prisonniers détenus dans la prison des Tournelles, pour aller aux galères.

La princesse de Lamballe, qui était regardée par le peuple comme la conseillère de la reine, était à la Force. Les municipaux qui étaient présents voulurent la sauver de la fureur des assassins; ils l'arrachèrent des mains de l'un d'eux, que je connaissais pour un très honnête homme. Mais ces barbares revinrent à la charge, l'enlevèrent et lui coupèrent la tête et, dans cette horrible journée, ses assassins eurent l'atrocité de promener son corps dans les rues, traîné avec des cordes, et de porter sa tête en haut d'une pique. Dans l'après-midi, l'on traîna et porta ces dépouilles au Temple pour les montrer aux détenus et faire baiser cette tête à la reine Les municipaux de service au Temple persuadèrent au peuple de n'y point laisser entrer le corps, mais ce fut avec bien de la peine qu'ils empêchèrent les conducteurs du peuple de ne pas porter la tête aux appartements des détenus. Ils se contentèrent, en effet, de la promener autour de la Tour. Paloi, qui dirigeait les ouvrages du Temple, monta vers les augustes prisonniers pour les préparer à ce dégoûtant spectacle. Mais ils n'en eurent que l'effrayante annonce. Cléry a nécessairement mal rapporté ce fait.

L'abbé d'Anjou, alors sous-diacre ménestrier, et les municipaux de service, arrêtèrent une foule immense de peuple qui voulait suivre cette tête. Ils imaginèrent un trait que toute personne sans prévention admirera. La grande porte du Temple devait toujours être ouverte, parce que tout, disait-on, devait se faire sous les yeux du peuple souverain. Ils lui représentèrent qu'il devait obéir avec confiance aux magistrats qu'il s'était nommé; ils barrèrent l'ouverture de la porte avec un petit ruban tricolore : cette singulière barrière ne fut point franchie et ne l'a point été depuis; on ne la passait qu'avec la permission des sentinelles.

Les royalistes ont répandu que des municipaux ordonnèrent les massacres dans les prisons. Les apparences, sans doute, plus que leur mauvaise foi, leur ont inspiré cette calomnie. Les municipaux qui composaient le conseil de la Commune, excepté ceux initiés aux mystères, voyaient de plus près les horreurs qui se commettaient, mais n'en connaissaient pas plus les causes, les motifs et les instruments que les autres citoyens. Lorsqu'on annonça les massacres au conseil de la Commune, il envoya des députés pour les faire cesser. Ils y trouvèrent en chemise environ douze juges qui, autour d'une table, jugeaient les prisonniers qu'on leur présentait. Aussitôt après le jugement, des assassins les expédiaient. Les municipaux voulaient remplir leur mission; mais l'assemblée leur dit, avec ce ton qui faisait trembler tous ceux à qui ces hommes cruels parlaient : « Mettez vos écharpes dans vos poches et présidez-nous. » Il fallut obéir; ils restèrent malgré eux, les municipaux, et s'ils ne purent faire beaucoup de bien, du moins ils empêchèrent quelques maux.

A partir de cette époque, la vie des prisonniers devient chaque jour plus pénible, plus douloureuse. Ils vivent dans une anxiété constante; ils ne trouvent de consolation que dans la religion et dans cette vie commune qui leur donnent le courage et la force nécessaires pour résister à tant d'infortune. Ce bien si cher est au moment de leur être enlevé :

Les deux derniers jours de septembre, dit Verdier, furent des jours bien affreux pour la famille, qui pourtant trouva sa consolation dans ceux mêmes qu'elle croyait ses ennemis. On vint leur signifier un arrêt du conseil de la Commune, qui ordonnait d'enlever papier, encre, plumes et crayons aux prisonniers et à ceux qui les servaient, en enjoignant à Cléry de venir au bureau du conseil écrire sur un registre les demandes des détenus. Cet arrêté était motivé sur les lettres et les billets qu'on savait bien qu'ils écrivaient et qu'ils faisaient passer au dehors même par des municipaux.

Ensuite des municipaux vinrent leur annoncer que, d'après un autre arrêté, le roi allait être transféré dans la grande tour et que les dames demeureraient dans la petite, qu'ils ne mangeraient plus ensemble et même qu'ils ne se verraient que très rarement. Ce fut un coup de foudre pour les prisonniers, qui versèrent des larmes et jetèrent des cris affreux.

Simon, le fameux Simon, l'un des municipaux, dit à la reine : « Ah! vous pleurez, madame; vous ne pleuriez pas le 10 août, lorsque vous passiez la revue pour faire assassiner le peuple. » Alors les deux dames sentirent qu'il fallait plier sous l'autorité de la force, et elles attendirent les municipaux.

Cléry, à mon grand étonnement, veut persuader que les détenus s'étaient attirés cette disgrâce affreuse par leurs imprudences continuelles avec lui-même, et je n'ai rien vu de tout ce qu'il dit qui fût vrai que le seul reproche qui a été le motif de ce rigoureux arrêté, que, malgré l'invitation qu'on leur avait faite et réitérée de toujours parler haut devant les municipaux, ils parlaient bas.

Simon, attendri par leurs douleurs et par leurs prières, le leur fit observer. Ils promirent de se corriger sur ce point.

Alors les municipaux prirent sur eux-mêmes de les réunir et de les faire manger ensemble, et de demander au conseil de les tenir rassemblés comme auparavant. Tous furent placés dans la grande tour : le roi et son fils dans un appartement, au deuxième; les dames dans un autre, au troisième, et tous y sont demeurés pendant tout le temps que j'ai été au Temple.

Les appartements de la grande tour étaient bien plus commodes et plus grands que ceux de la petite. Cependant, il paraît que les détenus préférèrent ceux-ci, pour une bonne raison : c'est que les fenêtres n'en étaient pas masquées par des abat-jour et permettaient aux prisonniers de jeter leurs regards dans le voisinage; peut-être même espéraient-ils voir des maisons voisines quelques personnes avec lesquelles ils auraient pu s'entendre au moyen de signaux convenus, tandis que les fenêtres des autres appartements étaient garnies d'abat-jour qui leur interceptaient une partie de l'air et de la lumière et bornaient leurs regards à leurs appartements.

Charbonnier et Simon avaient été chargés de les garder dans ces moments. Le premier, marchand mercier, et l'autre, cordonnier, étaient deux membres d'une commission envoyée au Temple pour y surveiller les travaux qu'on y faisait pour une enceinte et un bâtiment. Simon n'y a jamais été chargé des dépenses des détenus, comme le dit Cléry, et pendant tout le temps que le roi y a vécu, son fils, le prince royal, n'a point eu d'autre instituteur que son père et sa mère. Charbonnier était un bonhomme tout rond; Simon avait un bon fonds de sensibilité, d'humanité et même de générosité, mais il n'était pas fort spirituel; il était enthousiasmé de la liberté et de l'égalité, il jouissait avec délices de leurs droits, dans toute leur étendue, avec les détenus comme avec les municipaux et tout le monde.

L'on en peut juger par un trait. Il entra un jour dans les appartements tout en sueur. La reine lui dit :

— Vous avez bien chaud, monsieur Simon, voudriez-vous boire un verre de vin?

— Madame, répondit Simon avec sa fierté républicaine, je ne bois pas comme ça avec tout le monde.

Verdier était justement de service le jour de la visite de Manuel au Temple. C'est lui qui, par ses justes observations, obtint qu'il ne serait rien changé à la table des prisonniers; il assiste à la conversation entre le roi et le député, et il nous en fait un récit empreint d'une grande véracité :

Le 7 octobre fut un jour mémorable au Temple et qui mérite d'être connu. Cléry l'a décrit, mais sa mémoire l'a mal servi : il a voulu y suppléer par un rôle qu'il n'a pas joué et par une scène qui n'y a point eu lieu et qui n'a point été nécessaire. Je vais la rapporter dans toute la simplicité et la bonhomie que Manuel mettait dans tout ce qu'il disait et faisait, comme je le sais moi-même.

A l'arrivée de Manuel, procureur de la Commune, membre de la Convention, tous les commissaires au Temple et nous, nous nous assemblâmes au conseil et chacun lui rendit compte pour sa partie. Je lui exposai l'état des dépenses qui se faisaient pour la bouche du roi et sa famille. Il en trouva le montant excessif, proposa de renvoyer tous les cuisiniers et de mettre à leur place une cuisinière qui mettrait le pot-au-feu et ferait à la famille royale une cuisine bourgeoise; il donnait pour raison que quand on était enfermé et qu'on ne faisait point d'exercice, il fallait manger moins, et il se donna pour exemple en disant que pendant son séjour à la Bastille il mangeait très peu. Je résistai à sa motion et, parmi mes arguments, celui qui le frappa le plus fut que le changement de régime pourrait faire tomber le roi et sa famille malades et qu'on nous en accuserait ainsi que la Commune, qui en était chargée sur sa responsabilité, et je lui fis observer même qu'on pourrait nous accuser de les avoir empoisonnés. Tout le monde fut de mon avis, et la table resta sur le même pied.

Manuel nous demanda ensuite si nous avions annoncé à Capet qu'il n'était plus roi. On lui a répondu qu'on ne faisait au Temple que ce dont on était chargé par le conseil de la Commune, qui n'avait point reçu d'ordres à ce sujet. Il conseilla de le faire; il s'ouvrit des débats sur sa proposition, mais je les terminai par ceci :

— Vous avez, citoyen Manuel, le caractère pour dire et faire tout ce que vous jugerez à propos au nom de la Commune; ainsi faites vous-même cette annonce, et nous vous accompagnerons.

Aussitôt nous montâmes à la Tour au nombre d'une douzaine, Manuel à notre tête, à huit heures, et l'annonce ou l'entretien dura au moins trois grands quarts d'heure.

Le roi était assis dans un fauteuil, en face de l'escalier, et nous demeurâmes debout en face de Manuel et à côté du roi. Manuel porta la parole le premier, et voici sa conversation :

— Bonjour, monsieur.

— Ah! bonjour, monsieur Manuel, comment vous portez-vous?

— Je me porte assez bien; et vous?

— Et moi aussi.

— Êtes-vous content de ces citoyens?

— Je n'ai pas à m'en plaindre.

— Vous donne-t-on tout ce que vous demandez?

— Tout, excepté la lumière; je ne sais pas pourquoi l'on nous en prive par ces abat-jour (en les montrant)?

— C'est l'effet des circonstances; savez-vous ce qui se passe?

— Moi, non; je suis ici comme aux Chartreux.

— Comment, on ne vous donne pas les journaux?

— Non, on m'en a donné un, et voilà tout (en montrant un municipal qui était à côté de lui).

Ce municipal, Sat, lui dit :

— Je vous l'ai donné, monsieur, parce que vous me l'avez demandé.

Le roi lui répliqua avec un ton d'humeur que je ne lui ai vu que dans ce moment :

— Moi, vous le demander, c'est au-dessous de moi!

— Eh bien, reprit Manuel, vous n'êtes plus roi, nous nous sommes mis en république.

— Je savais bien que c'était votre dessein.

— Non, cela s'est fait comme par un mouvement spontané et universel, le 22 septembre.

— Et moi, je savais que cela avait été décidé longtemps auparavant.

— Eh non! vous dis-je, Guélamin en fit la motion, et aussitôt tous les députés répondirent par acclamations.

— Et moi je vous dis que je savais que cela serait.

Je me mêlai alors de la conversation en disant :

— Monsieur veut peut-être parler de ce qui a été arrêté au conseil des sections le 7 juillet.

— Oui, c'est cela, répondit le roi brusquement.

Manuel reprit :

— Je vais vous apprendre des nouvelles : M. de Montesquiou a pris la Savoie et la ville de Nice en peu de temps; il va vite en besogne.

— Oui, mais il n'a pas pris Montméliant.

Alors le roi s'entretint avec Manuel sur cette forteresse et autres lieux, de manière à faire connaître qu'il savait bien la géographie et les fortifications.

Manuel finit par dire au roi :

— Puisque vous n'êtes plus roi, ces décorations que vous portez vous deviennent inutiles et sont ridicules.

Ils se saluèrent, nous nous retirâmes, et Manuel s'en alla.

Comme je sortis le dernier, Cléry vint à moi, me démontra son embarras et me demanda ce qu'il avait à faire; je lui répondis que je n'avais rien à lui ordonner, ni lui rien à faire, et qu'il ne donnât les cordons que quand le roi les lui demanderait.

Le lendemain il vint me dire avec une sorte de satisfaction :

— Je n'ai point été embarrassé. Aussitôt que vous avez été sorti, le roi m'est venu trouver dans ma chambre et m'a ordonné d'enlever les ordres de dessus ses habits; il ne portait plus que ceux de Saint-Louis et de la Toison d'or. L'ordre du Saint-Esprit avait été supprimé par l'Assemblée constituante.

Les curieux mémoires dont nous venons de citer quelques extraits ne vont pas plus loin que le 2 décembre. En effet, à cette époque eut lieu l'élection d'une nouvelle municipalité destinée à remplacer celle du 10 août; Verdier, n'ayant pas été renommé, cessa son service au Temple; il ne put voir par conséquent les événements qui s'y déroulèrent jusqu'à la mort du roi et les mesures de plus en plus rigoureuses prises par la municipalité contre les infortunés prisonniers.

G. Maugras.

LES SERVITEURS

Mythe.

Les chefs combattent pour la victoire; les soldats pour les chefs.

Tacite.

1. Criton descendait chez les morts. Il souriait de la lamentation des pleureuses que les brises attiques lui portaient par lambeaux : « Hélas! pauvre Criton! Tu perds ta femme, tes enfants! Tu perds la douce Athènes. Tes centaines d'esclaves ne te serviront plus de rien. Qui aura soin de toi? » Devenu une ombre subtile, il souriait de ces propos et s'enfuyait légèrement; car n'est-il pas vrai que le sage emporte avec soi tout son bien?

2. Plus pâle que la lune, Mercure se levait sur les collines empyrées. Son vol guidait vers l'occident une foule d'ombres en larmes. En vain secouait-il les boutons laiteux du moly qui dissout les enchantements; toutes les âmes étaient pleines du sortilège de la vie. De quelque planète sauvage qu'on les eût délivrées, le regret les chargeait et les retardait. Mais un vent de curiosité secondait les pas de Criton. Il aurait égalé le fils de Jupiter si sa sandale, tout à coup, ne se fût détachée. Elle roula dans un fossé, sur le bord du chemin céleste. Il fallut que Criton courût en boitant la quérir et s'agenouillât sur la route pour rétablir les bandelettes autour de la cheville. Cela le mit en grand retard. Et, comme il se hâtait, Mercure lui montra que des taches de boue pendaient à son manteau. Il dut les secouer lui-même, et ses pas furent moins légers.

3. Il songeait, en effet, qu'un enfant acheté à Thèbes l'accompagnait naguère, ayant soin des étoffes, des courroies, des sandales : ce gracieux serviteur était à présent mort pour lui. Cette idée l'attrista : ce qui le fit sourire de nouveau : « Les vivants m'appellent un mort. Aussi sont-ils morts à mes yeux. » Cette méditation lui apparut riche de sens. Il désira la commenter sur ses tablettes :

— Ça, dit-il, qu'on recueille les phrases que je dicterai!

4. Mais Criton éclata de rire. Il avait parlé seul comme on fait dans les rêveries. Il s'était vu en ce moment environné des secrétaires qui excellaient à conserver les finesses de sa pensée. L'un, natif de Sicile, distinguait les rêves du maître aux replis de son front. L'autre ramenait sur sa langue les mots ailés et délicats, s'ils venaient à la fuir. Privé de ces auxiliaires, l'Athénien gémit :

— Par Diane! les Barbares sont sages d'immoler aux mânes du maître ses esclaves les plus utiles. Quelle disgrâce insupportable de descendre seul aux enfers!

5. Mercure se tournant :

— Mâne, dit-il, ne te plains point. Tu fus d'un siècle fortuné. Mais, si les grammairiens t'ont bien instruit aux lettres, lis les promesses que contiennent les tables du Destin.

Les murailles du monde venaient d'être franchies. Sur leur façade flamboyante, le doigt de Mercure montrait des lettres sacrées. Rien ne se fait dans l'univers qui n'y soit figuré d'avance. Criton lut en courant :

« *Un Christ hébreu viendra au monde, rachètera l'esclave et, déposant le fort du trône, placera les premiers plus bas que les derniers, pour que sa gloire soit chantée dans la vie éternelle.* »

6. « Criton » pour les Grecs signifie un esprit juste et un sens droit. C'est pourquoi il fut affligé de cette prédiction. Il entrevit l'âge de fer. Il aperçut des temps où tout homme, maître de soi, réduit à sa seule vertu, glisserait sur la terre, seul et muet parmi des ombres. Sa raison indignée l'abandonna quelques instants. Il alla aux imprécations comme un barbare pris de vin. Mais presque aussitôt il rougit de ces mouvements :

7. « Hélas! soupira-t-il, cela n'eût point été si j'avais eu auprès de moi mon petit bouffon d'Éthiopie. Par des quolibets et des coups, je dispersais sur lui l'impatience de mon humeur. Il dansait et je le battais. Je le blessais aussi. Sa grimace apaisait mes fibres. Ainsi se purgeaient mes passions. Ce bel enfant me rendait digne des discours de Platon et des sourires de Ménandre. Hélas! sans ce ministre de ma tranquillité, me voici devenu mon souffre-douleur. Chose horrible à songer! mes colères me sont fâcheuses. N'ayant que moi autour de moi, je me prodigue des soufflets comme un personnage de comédie... »

8. On était arrivé à l'onde du Styx. Elle murmurait tristement. Criton jeta les yeux sur cette glace de ténèbres. Il s'y aperçut bien, mais eut peine à se reconnaître. Et quelle Athénienne eût reconnu dans ce reflet le céleste Criton, délice et honneur de la ville? En peu d'heures, l'inquiétude, la fièvre, le souci avaient troublé ses traits. Son teint devenu rouge sombre commençait à être étoilé des pustules légères qui témoignent d'âcres humeurs. Yeux contractés, sourcils crispés, les deux coins de la bouche baissés amèrement, il se trouvait horrible et n'osait point un mouvement. Mais il se regardait, se lamentant de ne pouvoir être englouti comme Narcisse en ce miroir digne de lui.

9. Deux fois le vieux Caron lui avait réclamé l'obole. Comme il ne bougeait pas, le nocher lui donna de son aviron dans les reins. Il reçut de nouvelles plaies pour sa noble lenteur à sortir de la barque : « Cela est triste, « dit Criton », et cela est trop dur! J'ai perdu ma beauté et la souplesse de mes membres. Il me reste un peu d'élégance : il me faut en souffrir aussi! » Heureusement, il se trouva que Minos avait l'âme bonne. Ce dieu le fit conduire, sans retard, aux Champs-Élysées.

*
* *

10. Aussi loin que couraient ses yeux, il vit s'étendre une campagne tapissée des fleurs qu'il aimait. Le jour naissait du sein des brises. Il s'échappait aussi de la cime des plantes. Le visage des bienheureux était pétri d'une lumière, et les cercles qu'ils dessinaient sur des collines de gazon avaient des lignes harmonieuses ainsi que d'un beau corps distribué en cent personnes.

11. Et Criton vit ce qu'il aimait plus que toutes les fleurs : dans un ciel admirable, que l'éclat du soleil eût souillé comme un noir nuage, les neuf Muses, les trois Charités chantaient aux pieds de Jupiter. Leurs voix, leurs mouvements, répandaient la sérénité. Il suffisait de relever les yeux et le sens jusqu'à elles. Mais Criton était las. Son corps, ses vêtements ne cessaient point de lui peser. « J'aurai le temps, » dit-il, « d'écouter ces belles déesses. Goûtons quelque repos. » Il souhaita de se baigner. Dans un bouquet de myrtes et de lauriers-roses en fleurs, cinq ou six jeunes fleuves élevaient leurs cornes dorées et leurs couronnes d'épis mûrs. Ils jouaient sur l'onde tremblante, épanouie, qui respirait les puretés originelles. Il se glissa de leur côté et prit soin de se dévêtir.

12. Mais il avait compté sans les agrafes et les nœuds qui abondaient par sa tunique et tout son vêtement. Ayant rompu plus d'une étoffe précieuse, il se découragea. Il se coucha sous un peuplier où voltigeaient des flammes pures, musicales comme le vent. Cette harmonie le balançait. Une demi-félicité lui vint. Mais, en songeant qu'il était seul, il se retenait de la prendre; il n'osait y ouvrir son cœur dans la crainte de le briser, car il n'avait personne en qui répandre l'excès de ses plaisirs. Il s'assoupit ainsi. Des années infinies ne le tirèrent point de ce rêve agité, et des siècles coururent, tandis que l'asphodèle lui tissait des colliers et des bracelets. Sa chevelure s'impliquait de lierre et de volubilis.

13. Une voix l'éveilla :

— O Criton, mon seigneur!

Avant qu'il se fût retourné, le bon Androclès paraissait, menant une troupe joyeuse. Androclès, aux palais d'Athènes, régissait les biens de Criton. Étant le meilleur des esclaves, il commandait aux autres. Ceux-ci venaient de le rejoindre comme leur chère destinée!

Tous riaient et pleuraient. Tous chantaient, agitaient les bras et s'étreignaient les uns les autres :

— Amis, le maître est retrouvé!

14. Vers les étangs, les fleuves et les mers qui brillaient aux bouts de la prairie divine, partaient des messagers pour ramener les serviteurs qui erraient encore aux traces du seigneur enfui. Et tous accouraient hors d'haleine. La beauté des ombres heureuses avait failli laisser leurs fronts, tant leur erreur infructueuse les avait affligés. Criton reconnut un berger corinthien qu'il avait mis en croix contre la justice :

— Tu ne m'en veux plus? lui dit-il.

Mais l'esclave fondit en larmes :

— Seigneur, il te fallait que je souffrisse jusqu'à la mort. Et je ne m'y refusai point. Bien ou mal, je m'en acquittai. Mais toi, pourquoi nous laissais-tu? Ma douleur commença quand je ne sus que faire ni de qui prendre les souhaits...

15. Tous disaient des choses semblables ou leur visage l'exprimait. Peu à peu, la satisfaction rappelait sur leurs joues les beautés anciennes. Criton fit délier ses chaînes fleuries. Il se leva et, gravissant un mame-

lon, s'assit commodément à la cime. Androclès se tint près de lui avec les secrétaires. Plus bas, les musiciens munis de sistres, de théorbes, de lyres et d'autres instruments. Au rang inférieur, pareils au fondement d'une pyramide, les esclaves sans nombre qui ont soin des jardins, des vivres, des habits. Sans nuire à l'harmonie qui s'établissait de la sorte, ces derniers serviteurs montaient et descendaient selon leurs divers ministères. Ils apportaient l'eau d'émeraude, la transmettaient, lavaient les membres du seigneur, où des éponges odorantes étaient ensuite promenées, offraient sur des plateaux les fruits d'Hespérie, les coupes d'huile vierge et les carafes de nectar. Sous des chapelets de violettes les danseurs ondulaient, les bouffons tendaient leur échine, et Criton, du bout de l'orteil, daignait y imprimer des gourmades distraites : une pleine félicité les couronnait alors. De tant de serviteurs, il n'en était pas un qui n'eût les yeux fixés sur la prunelle de Criton. Mais le front de Criton était dressé en ce moment dans le voisinage des astres, et son regard plongeait où la vue des esclaves ne pouvait pénétrer, vers la couronne des étoiles, des belles muses et des dieux :

16. — Selon les rangs, les conditions, les dignités dont tu nous pares, Criton, nous regardons vers toi et, se formant à ton modèle, en qui le ciel est réfléchi, chacun de nous atteint le genre de beauté que Jupiter lui désigna, ô demi-dieu, près de la tienne...

Tel était le chant des musiques et, par sa belle architecture, du rythme gracieux des attitudes mutuelles, toute la maison de Criton accompagnait ces voix.

*
* *

17. La présence du maître fit même qu'Androclès discourut avec l'abondance d'un sage :

— Plus d'une fois, seigneur, il nous vint pendant notre vie des désirs d'affranchissement. Insensés, nous croyions que la liberté tenait à l'absence du maître! Ta douce autorité nous apparaissait un fardeau. Cependant tu nous employais, toi, l'aimé des muses; tu le daignais. Tu guidais nos pensées suivant les formes de la tienne, par où le monde s'épurait. Si nous vivions à ton profit, tu te vouais toi-même aux grands dieux qui portent des voiles. Nos pieds, nos mains et nos épaules te servaient d'escabeaux; mais quand les célestes faveurs descendaient t'inonder, une rosée mystérieuse imbibait notre front et tous s'enivraient de ta joie.

18. « Hélas! toi disparu, ces fontaines se dessèchèrent. Nous ne connûmes plus de religion ni d'art. Car lequel d'entre nous eût touché sans mourir ces divinités fortes, éternelles et belles, qui sont maîtresses d'harmonie et principes de vie? Nous sentîmes que notre cœur tombait à notre charge. Sur la rive du Styx, Caron me frappa durement, car tu n'étais point là pour me faire comprendre qu'il était temps de m'embarquer. Devant Minos plusieurs s'accusèrent l'un l'autre pour se défendre : « Allez, » dit le juge des mânes, « ayant servi Criton, vous échapperez au « Cocyte! Mais cessez de vous prodiguer un aussi triste « déshonneur. » Ainsi, Criton, tu nous sauvas. Ainsi, sans toi, nous fûmes couverts de ridicule et remplis de méchanceté.

19. « Et, Criton, nous souffrîmes tant, que les Champs Élysées ne surent point nous consoler! Nous mourions d'ennui, ô Criton! Nos doigts, tu le vois, sont habiles à cent travaux singuliers. Hélas! auquel nous appliquer? tu nous manquais pour nous le dire. Nous chantions à notre âme : Petite âme, que nous veux-tu? L'éclat des cieux qui te nourrissent l'accablait et l'éblouissait. Elle se mirait en souci à la berge des fleuves. Et son ombre s'y affligeait, exténuée, pâle, légère. Suivant d'innombrables désirs, elle se divisait par flocons dans les airs. Nous nous dissipions avec elle. Quelquefois, nous nous poursuivions, mais c'était bien en vain. Chacun errait de son côté, se dissolvait soi-même. Tous les efforts pour nous refaire ouvraient des blessures nouvelles dans notre cœur qui s'épandait et s'effaçait, à l'image des nues et des brouillards évanescents qui s'élèvent de notre terre. »

20. — Mais, demanda Criton, que ne remettiez-vous un sceptre aux mains du plus habile?

— Criton, nous l'essayâmes, il faut en convenir. Ils m'acclamèrent comme chef, afin de se trouver heureux. N'étais-je point, au ciel d'Athènes, le plus favorisé de toi? Je ne sais plus si je parvins à leur bégayer un souhait; je sais qu'ils se gardèrent bien de l'exécuter. Comment l'auraient-ils pu? Va, les âmes des hommes n'ont point été tirées de la même origine : les filles de l'argile ne sauraient s'élever au rang de celles que les dieux ont conçues dans les lits de pourpre.

21. « Mais, ô cher maître, le visage de la fortune sourit dans ta venue. Dis, ne nous quitte plus. Car nous avons besoin d'un père, d'une mère et d'un fidèle ami. Tout de toi nous sera léger, les injures, les coups. Car cela fait partie de notre condition, et les pires maux appliqués aux lieux convenables deviennent les présents du ciel. Il n'est point de bonheur pareil à celui de remplir le message que Jupiter inscrivit, en lettres divines, sur les épaules de chacun. »

22. Criton avec moins de paroles raconta ses malheurs. Son visage brillait d'un enchantement délicieux. Il baisa Androclès, qui transmit la caresse aux deux esclaves les plus proches. Ceux-ci la rendirent à d'autres. Elle passa de rang en rang. Et Criton se complut à regarder sur le versant de la prairie heureuse, tressé à l'infini, son doux baiser multiplié.

*
* *

23. Ces transports n'avaient point cessé, quand Criton vit venir à lui un jeune homme d'une beauté

resplendissante. Une coupe de lys était ouverte dans sa main.

— Vous me connaissez bien, dit-il; je suis Mercure. Voici la coupe du Léthé. Ames choisies, nulles de vous ne nourrirait-elle en secret le vœu de revoir la patrie? Je vois bien que vous vous donnez au rire élyséen. Pourtant, réfléchissez si vous n'avez aucun regret. Je puis vous rendre votre terre, la vie d'autrefois, le soleil.

24. A ce discours du Psychagogue, les serviteurs buvaient avec plus d'espérance le feu des regards de Criton; car ils ne savaient que répondre. Et Criton s'enflammait d'une beauté supérieure; car il se souvenait des douces murailles d'Athènes. Il baissa les paupières pour ne point s'enivrer d'espérances déraisonnables. Puis, il les releva vers le groupe des belles Muses qui, là-haut, poursuivaient le cantique du monde, à la table incorruptible de Jupiter.

— Hélas! dit-il, les fleurs d'Attique ont une odeur impérissable... Pourtant, Mercure, réponds-moi : notre ville d'Athènes est-elle encore la plus belle qui blanchisse la mer Égée? Quels sont les orateurs pour se lever dans l'assemblée? Quels sont les sages? Le théâtre offre-t-il des poètes meilleurs que nos anciens? S'il en est autrement, dis-le sans prendre de détour, car je ne voudrais pas revivre à la légère.

25. — Criton, tu parles sagement. Apprends qu'Athènes existe encore. Elle fleurit : c'est un lumineux champ de ruines.

— Quoi! Mercure, elle ruinée?

— Elle est dévastée sans retour.

L'Athénien devint pâle. Mais il reprit :

— Cela n'est rien, Hermès. Je la saurai bien rebâtir.

— Sache aussi qu'un monarque, de sang barbare, y tient sa cour ; elle est peu policée.

— Thrace ou Scythe, il sera chassé par delà le blanc Tanaïs!

26. — Mais, Criton, n'y recherche plus le chœur de tes poètes. Ils sont bien morts. Leurs chants ne sont plus entendus que par des hommes disgracieux qui s'estiment habiles parce qu'ils portent sur les yeux des cercles de cristal. Veux-tu revenir à Athènes? Les Béotiens y font leur camp. Depuis longtemps, Pallas émigra de notre cité...

Criton avait mûri le plan qui devait replonger le peuple des barbares au fond des forêts d'Hercynie :

— Oui, sans doute, Mercure, il faut que je revive. La ville infortunée a besoin de ses citoyens... Et ceux-ci feront comme moi.

Il montrait les esclaves. Quelques-uns étendaient la main vers le lys où brillait le Léthé coloré de miel. Criton les arrêta :

27. — Pardonne-moi, doux Psychagogue, d'oser solliciter une parole de plus. En descendant vers l'onde noire, il y a de longs siècles, tu me fis déchiffrer des inscriptions funestes. Ce Christ hébreu, dont elles parlent, est-il venu?

— Il est venu, Criton.

— A-t-il chassé les forts du trône, ainsi qu'il se le promettait?

— Il l'a fait, dit Mercure.

Mais les échos élyséens répétèrent en gémissant :

— Il l'a fait! Il l'a fait!

— Il a mis les premiers au-dessous des derniers? Il a rendu Cléon l'égal du fils de Sophonisbe?

— Mon Criton, ces rêveries s'accomplissent.

— Et cela réussit?

— A merveille, Criton.

28. Le sage Criton soupira. Il comprenait peu que l'absurde eût ainsi triomphé.

— Hélas! Mercure, reprit-il, je sais aussi que les esclaves, au nom du même Christ, doivent un jour être affranchis. Est-il temps de s'y opposer?

— Voilà près de trois cent soixante treize olympiades que l'Hébreu criait sur sa croix : *Cela est consommé.* Oui, depuis ce moment, les esclaves ont reçu le gouvernement de leur âme. Ils ne sentent plus d'autres jougs que ceux de vivre et de mourir. Ils disposent de tout leur cœur. La servitude est abolie, chères ombres!

Tous les serviteurs aussitôt accoururent en frémissant :

— Grand Hermès, où nous conduis-tu ?

Mercure crut bien de répondre :

— A la liberté, mes amis!

29. Mais le vieil Androclès se prosterna devant Criton. Il baisa ses genoux :

— Cher maître, garde-toi de commencer notre infortune. Songe aux malheurs que nous souffrîmes avant que d'être ici rejoints!

« On souffre sur la terre comme nous souffrions loin de toi. Je distingue assez bien comment, sans précepte, sans chef, les anciens esclaves doivent s'y consumer d'un ennui sans retour. Il leur faudrait quelqu'un à servir et à saluer. Ils ont des conquérants, de temps à autre, qui les broient : pour l'ordinaire, de faux maîtres, au cœur pétri comme le leur. Et ces oppressions ne leur profitent guère, car jamais ils ne les acceptent. Jamais ils n'obéissent, sinon contre leur vœu. Même, il leur pèse de durer en leurs propres résolutions; car ils redoutent d'être esclaves, et c'est l'être, en quelque façon, que d'obéir à soi, d'exécuter d'anciens projets, d'être fidèle à de vieux rêves. Ils se sont affranchis jusque de la constance, et l'univers entier les subjugue chaque matin.

30. « Cet état, que nous connaissons, ne permet rien qui soit durable. Parle, toi, Trismégiste, qui sais exactement les événements des trois mondes, étant grand voyageur. N'est-il pas vrai que désormais toute œuvre est vide et vaine? Aucun peuple nouveau a-t-il réussi

seulement un édifice comme le Parthénon? une Aphrodite Cnidienne? un autre Œdipe-roi? un corps de lois qui se compare à celui de Solon? »

— Je ne le vois pas, dit Mercure.

— Hé! lequel d'entre eux l'aurait pu? Là-haut, les maîtres d'autrefois mènent une vie d'infortune. Tu leur étais pareil, Criton, quand tu errais au bord du Styx, songeant aux musiques du ciel et obligé de renouer toi-même tes chaussures. Ils s'enveloppent de pensées et quelque matelot les bat en leur réclamant une obole... Mercure, suis-je dans l'erreur?

— Tu dis merveilleusement vrai, Androclès, répondit le dieu (1).

— Mais ces peines d'aristocrates sont près d'être lavées de la face du monde. Les feux sacrés s'éteignent et l'art inutile se meurt. A la vérité, la nature agonise elle aussi. Oh! cela n'est point de vieillesse. Mais son beau sein est encombré. Jadis nos mariages étaient réglés par tes souhaits qui dessinaient un monde élégant comme ton esprit. Jamais les serviteurs ne poussaient la fécondité au delà des vœux de l'État. Chaque pays portait le nombre d'habitants qu'il pouvait nourrir, vêtir, honorer. Cette modération a bien cessé d'être en usage!

31. « Car, devenues maîtresses d'elles, les femmes ont souri à tous, offert à tous l'urne féconde que tu réservais aux meilleurs. Encore si le désir eût seul régné sur leurs caprices! Le désir les eût faites assurément plus difficiles; car un éphèbe désirable étonne Jupiter. Mais ceux qui délivraient les âmes les compliquaient aussi. Ils déchaînaient dans l'univers un second désir tout contraire, qui, au lieu d'exalter vers les types de la beauté, incline aux choses laides, mutilées et humiliées. Cette pitié dénaturée a dégradé l'Amour. Il s'est nommé la Charité; chacun s'est cru digne de lui. Les sots, les faibles, les infirmes ont reçu sa rosée. De nuit en nuit s'est étendue la semence de ce fléau. Elle conquiert la terre. Elle remplit les solitudes. En quelque contrée que ce soit, l'on ne peut marcher un seul jour sans rencontrer cet être au visage flétri, au geste médiocre, mû du simple désir de prolonger sa vie honteuse; il parle, ô Criton : c'est un homme. Mais voudrais-tu lui ressembler? »

— Il faut avouer, dit Mercure, que la peinture est vraie. Et les choses sont bien comme l'esclave les devine.

— Je ne devine point, Mercure, mais je raisonne; mais, toi, Criton, je te supplie. Dis, ne remontons point vers les déclassés faméliques. Ne nous noyons pas dans la foule. Ici, nous adhérons à toi comme les vallons aux montagnes. Le plus humble de nous n'est point étranger à l'éclat de ta chevelure dorée, de ta taille divine : il soutient l'une et tresse l'autre. Nous sommes membres d'un beau corps que tu excelles à conduire, étant sa tête et sa pensée. Il nous semble, à certaines heures, qu'un dieu nous exhale de toi.

32. Tous les serviteurs applaudirent. Criton, indécis, soupirait.

— Androclès a raison, dit Mercure.

Et, tranchant le débat, il prit son vol avec la coupe où personne n'avait touché.

CHARLES MAURRAS.

(1) Ici, le Psychagogue manque de bonne foi et le dieu des voleurs se montre aussi dieu des sophistes. Mercure aurait dû ajouter (car le bon Androclès n'en pouvait rien prévoir) que la besogne des esclaves fut, durant plus de mille années, accomplie grâce à la servitude volontaire des ordres religieux aidés par la chevalerie, par des confréries d'ouvriers et d'artistes habilement organisées pour la prospérité de tous. L'harmonie de cet univers ne courut vraiment de danger que depuis deux ou trois cents ans.

L'ATTAQUE DE KOTONOU

4 mars 1890.

Impressions et souvenirs.

La nuit du 3 au 4 mars 1890 restera inoubliable pour tous les Européens qui se trouvaient à Kotonou.

Le tonnerre éclatait sans relâche au-dessus des factoreries et des torrents de pluie s'effondraient au milieu d'une obscurité effrayante. On n'entendait que les gémissements des palmiers secoués par la tempête et le bruit des vagues monstrueuses qui s'écroulaient sur la grève.

Bien que le village de Kotonou fût occupé par les Français depuis le 21 février, on n'avait pu installer encore qu'un système de défenses provisoires. Trois postes abrités par de simples haies formées de menus branchages, placés à intervalles à peu près égaux sur une étendue de huit cents mètres, couvraient des côtés nord et ouest les factoreries européennes où campaient les tirailleurs sénégalais. La lagune et la mer devaient servir de moyen de protection à l'est et au sud.

Le poste de grand'garde, composé de dix-huit tirailleurs, sous les ordres du lieutenant Compeyrat, se trouvait à huit cents mètres au nord de la factorerie Régis.

Il était chargé de la surveillance d'une forêt dont les arbres touffus, les fougères et les lianes, en apparence inextricables, semblaient propices pour livrer soudainement passage aux bandes dahoméennes habituées à combattre par surprise.

Nos soldats se tenaient derrière une barricade composée de troncs d'arbres empilés les uns sur les autres et formant un angle ouvert du côté de la lagune; quelques branches simplement jetées sur le sol complétaient l'enceinte de ce fort improvisé.

A quelques mètres de cette redoute, un factionnaire se dressait, sondant la forêt silencieuse.

Les hommes grelottaient sous leur mince tunique, mais ne songeaient pas à dormir ; ils prenaient exemple sur leur chef, qui veillait depuis le commencement de la nuit.

Au loin, derrière eux, à une distance qui semblait infinie, on distinguait d'une manière confuse les factoreries européennes où ne brillait aucune lumière.

Un silence lugubre semblait planer au-dessus de Kotonou endormi, l'orage ayant soudainement cessé.

La pluie cependant ne tarda pas à tomber de nouveau. Une ondée fine, pénétrante, descendait sur la plaine, sans imprimer aux arbres le moindre tressaillement.

Déjà, du côté de l'est, le ciel paraissait moins noir, et le tirailleur de garde, musulman du Sénégal, songeait au salam de l'aurore, quand des bruits bizarres, frémissements des feuilles, murmures indistincts lui parvinrent.

Il fit un signe. Le lieutenant accourut.

L'officier et le soldat, genoux en terre, regardaient et écoutaient.

Ils virent au loin, bien que le vent se fût apaisé, les fougères et les arbustes s'incliner, pendant qu'un bruit monotone, toujours le même, parvenait jusqu'à eux.

Des tintements de clochettes éclatèrent ensuite, et soudain des êtres étranges, innombrables, se dressèrent, poussant de retentissantes clameurs.

Factionnaire et officier rentrèrent à l'abri de la redoute, et dans la plaine endormie des cris épouvantables s'élevèrent, accompagnés de détonations précipitées.

C'était l'armée du roi Bédazin qui se ruait sur Kotonou !

En avant de l'armée royale marchaient les amazones, leur colonel en tête, reconnaissable aux cornes d'argent fixées sur ses cheveux crépelés.

Les féticheurs, les gardes royaux, agitant la queue de cheval qui leur sert de marque distinctive, suivaient les amazones, puis venaient les troupes régulières : les blou, les soflimata, les adonovi, les fanté, les anilima, et des volontaires levés à la hâte dans les villages du royaume.

Les Dahoméens étaient sur les palanques avant d'avoir reçu un coup de feu, et déjà deux soldats français étaient morts et sept autres grièvement blessés. La pièce de canon de la redoute restait muette, car le chef de pièce gisait sur le sol, décapité par l'amazone Nansica, et les survivants, serrés les uns contre les autres, tentaient par un effort suprême de s'ouvrir un passage à la baïonnette.

Devant eux, les amazones, qui avaient franchi le rempart de feuillage, se roulaient par terre, essayant de les saisir par les jambes et de les entraîner.

La situation devenait désespérée, mais l'officier commandant, le lieutenant Compeyrat, avec un sang-froid digne d'un La Tour-d'Auvergne, malgré une cruelle blessure, réunissant ceux qui vivaient encore, commanda des feux de salve rapides, et guerriers et amazones tombèrent autour d'eux, comme des épis fauchés par les moissonneurs.

Le crépitement de la fusillade fut entendu. Au loin des feux brillèrent, les factoreries endormies se réveillèrent brusquement au bruit du combat, et, dans la nuit, la lumière éblouissante d'un feu Costou, véritable signal d'alarme, annonça aux navires de guerre sur rade l'attaque du roi Bédazin.

Le *Sané* lança immédiatement des obus à toute volée dans la plaine, les soldats coururent aux armes ralliés par la voix sonore du commandant Terrillon, et tous marchèrent en avant contre l'ennemi invisible.

Hélas ! une colonne dahoméenne avait enlevé le poste situé à côté du « télégraphe », les sentinelles décapitées dormaient leur dernier sommeil, et dans l'obscurité profonde un combat sanglant s'engagea.

Nos tirailleurs sénégalais, les Ouolofs au cœur fier, firent des merveilles, secondés par les vaillants tirailleurs du Gabon.

Les soldats de Bédazin furent rapidement mis en déroute, et une section de tirailleurs, sous les ordres du lieutenant Lagaspie, partit au pas de course dégager le lieutenant Compeyrat.

Déjà le jour paraissait quand elle arriva à la redoute.

Le brave officier, grièvement blessé, mais toujours debout, était à son poste au milieu de quelques survivants, entouré d'un amoncellement de cadavres.

Le lieutenant avait réussi non seulement à résister, mais à mettre en fuite le gros de l'armée ennemie qui avait porté contre lui son principal effort. Les Dahoméens espéraient enlever la redoute sans coup férir, se dissimuler ensuite sur les bords de la lagune, et s'emparer des factoreries, pendant qu'une autre colonne attaquait le télégraphe, situé à l'ouest, pour venir les rejoindre ensuite et prendre sa part à l'épouvantable massacre qu'ils avaient rêvé.

Les factionnaires chargés de surveiller les environs boisés « du poste télégraphique » furent surpris et décapités au début de l'action, et si le lieutenant Compeyrat n'avait pas victorieusement résisté, si les décharges de ses hommes n'avaient pas été entendues, les troupes cantonnées dans les factoreries ne seraient pas accourues pour s'opposer à la marche en avant des soldats de Bédazin, les maisons de commerce envahies à l'improviste voyaient leur défense paralysée, et les marins présents sur rade n'auraient pu qu'assister du large à la mort de tous leurs compatriotes.

Parmi les nombreux cadavres qui gisaient autour de la redoute, si héroïquement défendue par le lieute-

nant Compeyrat, on apercevait un guerrier dahoméen, d'une stature gigantesque, le crâne ouvert, regardant de ses yeux, restés farouches, un jeune caporal d'infanterie de marine, tombé à ses côtés, la gorge ouverte d'un coup de sabre fétiche.

Près d'eux, une jeune fille était couchée sur le dos, les bras étendus. Elle était coiffée d'une toque blanche, portait le pantalon écarlate recouvert d'un pagne rétréci, le gilet à fleurs, qui, mal fermé, laissait apercevoir les formes naissantes et pures de la vestale dahoméenne.

Le couperet, dont la lame recourbée à l'extrémité montre gravés les symboles fétiches, était retenu à son poignet gauche par une cordelette, et sa main droite était crispée sur le canon de sa carabine couverte de cauris.

C'était le corps de Nansica, l'amazone aimée du roi Gélé-lé, l'intrépide guerrière qui deux mois auparavant dansait devant son maître, en présence de la mission française dont j'étais le chef, et de nombreux envoyés des tribus soudaniennes.

Ce fut elle qui le jour de la fête des « Largesses » où du haut de sa tribune, semblable à une baraque foraine, le vieux roi, guignol sinistre, distribuait des pagnes et des cauris aux ambassadeurs et à son peuple, eut l'honneur insigne de trancher la première tête pour inaugurer les « grandes coutumes ».

Sous la paillotte éclairée par un soleil éblouissant, où se trouvaient attachées les futures victimes destinées aux sacrifices, tous les yeux étaient fixés sur la barbare et ravissante Nansica.

Vêtus d'un large « boubou » blanc, la tête couverte du bonnet bambara, de la même couleur, orné de la lune rouge, emblème royal du Dahomey, les condamnés à mort paraissaient joyeux et regardaient.

Et ce fut au milieu d'un silence solennel, malgré la présence d'une foule innombrable, que deux esclaves placés devant la tribune royale jetèrent brusquement au milieu de l'enceinte réservée aux amazones, que séparaient des assistants de longs bambous placés sur le sol, un noir vigoureux, assis dans un panier, les mains et les pieds attachés.

Deux princesses étendirent alors devant la face du roi Gélé-lé un foulard de soie aux vives couleurs, et Nansica abattit avec le couteau sacré la tête de l'infortuné captif.

Et, son œuvre sanglante terminée, l'amazone, en proie à une sorte de délire, agita devant la foule muette son coutelas ruisselant de sang ; puis ses compagnes recommencèrent leurs danses monotones et furieuses, devant le monarque qui souriait, et au milieu des acclamations enthousiastes du futur roi Bédazin et de toute l'armée dahoméenne, elles entonnèrent leur hymne triomphal :

Dahomey, Dahomey, — Tu es le maître de l'univers ; — Tes filles plus courageuses — Que les guerriers ne reculent jamais devant l'ennemi.

Dahomey, Dahomey ! — La prochaine guerre sera terrible ; — Nous nous battrons comme les requins de Kotonou. — Il nous faudra porter des jupes rétrécies, — Mais tu seras le maître de l'univers, ô Dahomey !

Dahomey, Dahomey ! — Tes filles sont plus courageuses que les hommes, — Les lionnes sont plus terribles que les lions, — Car elles ont leurs petits à défendre, — Et nous, les amazones, nous avons à défendre — Le roi, notre roi et notre Dieu, ki-ni-kini-kini.

L'ennemi fuira devant nous, — Et nous reviendrons victorieuses, — En apportant des têtes sanglantes, — Pour les offrir aux fétiches. — Dahomey, tu seras le maître de l'univers !

JEAN BAYOL.

THÉATRES

Maison de poupée, d'Henrik Ibsen.

La représentation de *Maison de poupée*, donnée dans un salon particulier, a été l'événement dramatique de la semaine. Presque en même temps paraissait un livre fort intéressant, le plus complet que nous ayons encore en France sur Ibsen (1). Il nous aidera à comprendre *Maison de poupée*, ou du moins, — car la pièce est parfaitement claire en soi, — à démêler les idées d'Ibsen, j'entends les idées qu'il avait au moment où il écrivit sa pièce ; on sait à quel point elles se sont modifiées depuis. *Le Canard sauvage* nous a montré où mènent, dans l'état actuel de l'humanité, ces « revendications idéales » dont Ibsen s'était fait le champion.

Après son premier drame, *Catilina*, qui date de 1848, et dans lequel on pourrait retrouver en germe certaines des idées qu'Ibsen défendra plus tard, c'est, pendant une dizaine d'années, une série ininterrompue d'œuvres d'un intérêt inégal ; des drames romantiques, comme *le Tertre des guerriers* ou *la Dame Ingerd d'Œstraat ;* des fantaisies telles que *la Nuit de Saint-Jean*, imitée du *Songe d'une nuit d'été*. Ibsen, qui, pour vivre, avait dû accepter la place de régisseur du théâtre de Bergen, devait, pour se faire jouer, suivre le goût du public, alors tout au romantisme. En 1857, il donne *les Guerriers à Helgeland*, où se trahit déjà une certaine étude des caractères, où le romantisme est surtout dans l'appareil extérieur. Il est à remarquer que, dans cette période, Ibsen, tout en écrivant ses drames, défendait, soit dans ses vers, soit dans des brochures et des articles de journaux, les idées qu'il allait bientôt « mettre en scène ». Déjà, dans *les Prétendants à la couronne* (parus seulement en 1864, mais dont l'idée première remonte à 1858), Ibsen esquissait sa théorie de la personnalité. En 1859, il tente de traiter au théâtre les opinions qu'il avait jusque-là soutenues seulement dans la presse ; c'est l'année où il

(1) *Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain*, par M. Auguste Ehrhard, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. — Paris, Lecène et Oudin, 1892.

écrit *la Comédie de l'amour* (donnée en 1862); l'idée qu'il développe est celle-ci : l'amour est impossible dans le mariage; mais, d'autre part, le mariage est possible et supportable si on y arrive sans aspirations sentimentales, si l'on n'en fait qu'une association affectueuse. » C'est la première des pièces à thèse d'Ibsen; dès lors, il n'en fera plus d'autres.

A cette époque, les questions religieuses passionnent l'Allemagne : on discute ardemment les œuvres de Strauss et de Feuerbach; c'est le moment aussi où Schopenhauer publie sa dissertation sur le libre arbitre. Ibsen était tout préparé à subir ces influences. Il écrit *Brand* et *Peer Gynt*, un drame où la religion idéale est opposée au pharisaïsme de la religion officielle, une apologie enragée de la volonté. Il songe (1864) à un drame dont Julien l'Apostat serait le héros : ce sera *Empereur et Galiléen*, qu'il ne fera paraître qu'en 1873. Dans cet intervalle, Schopenhauer continue ses travaux; les ouvrages de Stuart Mill et de M. Taine sont révélés à la Norvège par un critique danois que les lecteurs de la *Revue* ont pu apprécier, M. Georges Brandes. A partir d'*Empereur et Galiléen*, Ibsen devient nettement déterministe. Mais en même temps il reste un apôtre fanatique de l'énergie, du développement de la volonté. Et, alors, une très curieuse conception de la vie apparaît dans ses œuvres : chacun de nous a une destinée à accomplir, une destinée imposée non par une puissance supérieure, mais par une sorte d'impulsion intérieure et sans doute innée : « Vouloir, c'est être *obligé* de vouloir », dit le philosophe Maxime dans *Empereur et Galiléen*. Et cette conception va servir de base à tous les drames qu'Ibsen écrira désormais.

En effet, puisque nous avons « une destinée à accomplir », puisque nous sommes *obligés* de vouloir l'accomplir, tout ce qui vient y mettre obstacle est par cela même condamnable et funeste. Or le plus grand obstacle au libre développement de la volonté, c'est les préjugés, lesquels sont le fondement même de ce qu'on appelle la société. Et, successivement, avec une vigueur et une puissance singulières, Ibsen va les combattre tous, dans *l'Union de la jeunesse*, dans *les Soutiens de la société*, dans *Maison de poupée*, dans *les Revenants*, dans *Un ennemi du peuple*. C'est une attaque enragée contre la société; elle est la seule coupable, tout ce qu'on fait contre elle est louable. Il semblerait qu'une telle théorie impliquât un certain optimisme, car, pour la soutenir, il faut croire qu'aucun sentiment bas ne se mêlera jamais à ceux en vertu desquels on s'affranchira des préjugés; mais un sentiment bas ne peut même pas exister en l'espèce, puisque ce sentiment servira à « accomplir la destinée », — et c'est là le but suprême de l'humanité. On sait d'ailleurs qu'Ibsen a compris plus tard que l'humanité moyenne était tout à fait incapable de vivre selon les idées qu'il avait d'abord soutenues. *Rosmersholm* peut passer pour une réponse aux théories de Mme Alving dans *les Revenants;* quant au *Canard sauvage*, il nous montre ce que peut devenir le « vrai mariage » exigé par *Nora*. Et si *la Dame de la mer* nous fait espérer le bonheur dans le libre exercice de la volonté, c'est, semble-t-il, avec une certaine réserve de la part de l'auteur, sans la belle foi intransigeante qu'il professait jadis.

*
* *

Maison de poupée s'attaque plus spécialement aux préjugés en vertu desquels le mariage existe. Dans *la Comédie de l'amour*, Ibsen nous avait montré que l'amour est impossible dans le mariage; plus tard, dans *les Soutiens de la société*, il avait soutenu l'égalité absolue de l'homme et de la femme; enfin, dans *Maison de poupée*, mettant en présence un mari qui incarne presque tous les préjugés sociaux et une femme qui cherche à développer librement sa personnalité, il proclame que le droit, le devoir même de cette femme est de quitter l'homme qui est un obstacle à l'« accomplissement de sa destinée ».

Certes, une telle théorie est discutable. Il faut reconnaître cependant qu'elle est l'aboutissement logique et presque obligé des théories qui l'ont précédée. C'est d'abord l'individualisme d'Ibsen, qui ne reconnaît qu'un seul devoir pour une créature humaine, celui d'accomplir jusqu'au bout sa destinée. Et de ceci découle tout naturellement l'égalité absolue de l'homme et de la femme : devant le but assigné par Ibsen à l'humanité, toutes les distinctions de sexe, d'âge, de situation ne peuvent que s'effacer; or d'où vient ce sentiment de révolte que nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver en voyant Nora quitter son mari et ses enfants? N'est-ce pas surtout de ce qu'elle est femme, de ce qu'elle est mère? Supposez un instant un acte analogue commis par un homme; notre révolte ne serait-elle pas considérablement diminuée, et même ne serions-nous pas portés à trouver là quelque chose de noble et de presque héroïque? — C'est aussi le « norvégianisme » d'Ibsen; et le norvégianisme pourrait bien consister surtout dans cette outrance à pousser une idée, logiquement, jusqu'à ses plus extrêmes conséquences; le « noyau central », comme dit *Peer Gynt*, est vrai d'une vérité générale : le mariage tel qu'on le pratique le plus souvent, union de forme et non communion réelle de l'homme et de la femme, contient en soi « quelque chose de pourri »; il ne peut subsister que grâce à l'aveuglement des époux : qui oserait s'inscrire en faux contre cette affirmation? — Enfin, il faut considérer la situation particulière de Nora; pendant huit ans, elle a considéré Helmer comme le résumé de toutes les perfections, elle avait foi en lui et « attendait patiemmment le prodige »; en un instant, Helmer lui apparaît tel qu'il est en réalité, irrémédiablement égoïste et sot : quoi d'étonnant à ce que la réaction ait été si violente, si exagérée?

Mais, si l'on peut discuter le dénouement de *Maison de poupée*, la pièce en elle-même est de tous points admirable. Du réalisme Ibsen a pris ce qui lui était utile pour constituer le milieu : le décor, le mobilier, la chaise à bascule sur laquelle Nora se balance, toujours « en l'air » comme un petit *étourneau*, ainsi que la nomme Helmer. L'analyse des caractères, la construction même de la pièce sont d'une netteté, d'une exactitude rares. On prétend qu'Ibsen n'est pas homme de théâtre! Suivez la succession des scènes de *Maison de poupée :* elles se commandent mutuellement, chacune venant pour ainsi dire apporter un élément nouveau pour former l'état d'âme où aboutira le personnage. Il est vrai que la conception dramatique d'Ibsen n'est pas tout à fait la nôtre ; nous voulons en général que l' « exposition » contienne en germe toute la pièce : Ibsen, au contraire, nous montre successivement, au courant du drame, les différents aspects des caractères, et ce n'est qu'à la fin que nous devons les juger, nous demander s'ils sont vivants.

Pour *Maison de poupée*, au moins, la réponse n'est pas douteuse. Nora est singulièrement vivante, aussi bien quand elle fredonne et croque des pralines que lorsqu'elle annonce son départ ; vivant aussi, Forvald Helmer, avec sa fatuité sereine ; vivants encore Krogstadt, et surtout Mme Linde et le docteur Rank. C'est qu'aucun d'eux ne dit jamais rien d'inutile ; chaque mot exprime une pensée, et c'est justement par les pensées, par ce que qu'on devine d' « intérieur » en eux, que les personnages de théâtre deviennent des êtres réels et vivants. J'arrive malheureusement au bout de mon papier, et ne puis, comme je le voudrais, vous analyser certaines parties de *Maison de poupée*. Mais, au point de vue strict du théâtre, relisez les premières scènes du drame ; dès les premières répliques, le caractère de Nora est posé avec une incomparable netteté, étourdie, dépensière, un peu égoïste, capable de dévouement, très enfant malgré son âge... Et Ibsen ne nous *raconte* pas qu'elle est ainsi, il nous la montre telle, avec son mari, avec Mme Linde, avec Rank, avec les enfants. Si cela n'est pas du théâtre, et du meilleur, c'est que j'ai perdu le sens des mots...

Je suis forcé d'abréger, mais je veux dire un mot de l'interprétation.

En général, les pièces d'Ibsen sont assez difficiles à jouer : non pas seulement à cause de la longueur parfois excessive des rôles, mais, — ceci paraîtra peut-être un paradoxe, — à cause du soin scrupuleux que met Ibsen à rester vrai. Voyez Helmer, par exemple ; Ibsen en a fait un brave homme, un peu solennel et redondant, ne comprenant pas grand'chose à la vie ; pendant les premiers actes, tant que son existence suit le train accoutumé, il laisse de temps à autre échapper quelques sottises, mais discrètement. Au troisième acte, lorsque la crise éclate, il apparaît brusquement tel qu'il est, nigaud, borné, férocement égoïste et plein de lui-même ; ses réponses à Nora sont franchement comiques ; il ne comprend rien aux idées qu'elle exprime, et son argument suprême est celui-ci : « Tu ne penses pas à ce qu'on en dira! » Il est certain que si on rit pendant cette dernière scène, l'émotion dramatique sera « coupée » ; et cependant il faut faire ressortir les traits principaux du caractère d'Helmer : il y a là une nuance fort délicate à observer, et ce n'est pas un mince éloge à faire de l'amateur chargé de ce rôle que de dire qu'il y a réussi ; je ne suis pas autorisé à le nommer, non plus que celui à qui était échu le personnage de Krogstadt et qui a su lui donner le caractère sournois et ironique voulu par Ibsen. Mme Marie Samary a dessiné avec une grande justesse le personnage si intéressant et si curieux de Mme Linde, et a très intelligemment traduit tout ce que le rôle contient d'émotion contenue. M. Grand a merveilleusement rendu le docteur Rank ; là aussi, il y a des nuances bien délicates à observer. M. Grand a excellemment joué la scène avec Nora, au deuxième acte, une des plus belles que je sache, et aussi cette scène étrange, si dramatique et si sobre, où Rank apparaît une dernière fois avant d' « aller s'enfermer et mourir ». Mlle Marie Bergé jouait Nora ; elle a su mettre en relief les caractères très complexes du rôle : charmante de jeunesse au début, elle a fait preuve plus tard d'une réelle puissance dramatique, et cela avec une rare simplicité de moyens. Ce rôle de Nora est écrasant : elle l'a soutenu jusqu'au bout avec un succès dont elle peut être fière.

J'aurais voulu vous parler de la matinée du Vaudeville ; la place me manque. Du reste, on rejoue, cette semaine, *le Nid d'autrui ;* j'y reviendrai samedi prochain.

J. DU TILLET.

BULLETIN

Nécrologie.

ÉDOUARD LALO.

Un nouveau coup frappe l'École française, encore en deuil de César Franck : Édouard Lalo vient de mourir. Il était né à Lille, vers 1830, d'une famille d'origine espagnole. Ainsi que Bizet, une œuvre unique l'avait consacré maître au théâtre, et voici tout juste quatre ans, presque jour pour jour, que cette œuvre nous fut donnée, comme l'auteur touchait à la soixantaine. Pendant vingt-cinq années, il avait attendu son heure, ayant commencé seulement de lutter et de produire à l'âge où Georges Bizet avait déjà cessé de vivre. Elle sonna enfin, mais après combien de tribulations et de déboires!

En 1867, au concours du Théâtre-Lyrique, où Lalo, pour

la première fois, tenta la fortune, sa partition de *Fiesque* n'arriva que troisième, derrière deux œuvres parfaitement insignifiantes. Son *Roi d'Ys*, errant depuis 1875 de théâtre en théâtre et toujours repoussé de la scène, avait sa légende d'opéra-fantôme. Comme l'auteur avait fait ses études en province, les musiciens de Paris affectaient de l'ignorer. N'étant même pas prix de Rome, on pense bien que les directeurs n'avaient pas à se gêner pour lui fermer leur porte. Puis, comme il avait deux opéras en portefeuille, ce fut un ballet qu'on lui commanda, le jour où Vaucorbeil se décida enfin à lui faire accueil.

L'infortuné souscrivit à toutes les conditions, livret banal et courte échéance : — ne fallait-il pas être joué à l'Opéra coûte que coûte! Il s'acharna dix-huit heures par jour au travail, se fit le serviteur très humble du maître à danser, subit tous les caprices des premiers sujets, mutila, retrancha, rajusta, sans trêve, pour tomber à la fin, terrassé par la maladie, sur sa partition inachevée, dont Gounod voulut bien se charger de terminer l'orchestration. *Namouna*, œuvre charmante et méconnue, lui coûta la santé, ses dernières illusions, et faillit compromettre sa réputation de musicien de théâtre.

Le succès lui vint, sa carrière finie, comme dans un coup de foudre, soudain, irrésistible, passant toute espérance, revanche bien inattendue d'impardonnables dédains. On apprit un beau jour qu'un directeur courageux s'était rencontré pour monter *le Roi d'Ys* et qu'un compositeur de soixante ans au moins était né; M. Paravey passa pour un prophète et l'opéra-comique fut sauvé. En racontant cette soirée inoubliable, j'ai dit les grandes beautés de l'ouvrage et ses petites faiblesses, avec une franchise qui passa pour sévère au milieu de l'enthousiasme général.

Le triomphe alla depuis lors grandissant; plus heureux que Bizet, Lalo put savourer un instant sa gloire tardive. Son nom, d'inconnu devenu célèbre, s'imposa sur les programmes des grands concerts, ralliant les admirateurs autour de ses belles compositions symphoniques : concertos de piano, de violoncelle, de violon, *rapsodie norvégienne, symphonie espagnole*.

Mais la meilleure part de son œuvre, la plus personnelle, la plus intime, la plus pénétrante, la plus émue, — ses admirables mélodies, sa musique de chambre, — reste pour longtemps encore fermée aux profanes; et peut-être cela vaut-il mieux ainsi. N'a-t-on pas dit qu'il serait fâcheux que certaines choses plussent à la foule?

Musicien de l'école de Beethoven et de Schumann, Lalo n'a jamais dévié de sa voie; il s'est dérobé de bonne heure au charme de Gounod, comme il a résisté jusqu'au bout aux suggestions du Malin, — c'est Richard Wagner que je veux dire. De là son originalité et sa force. Il a son style à lui, qu'il n'a point changé : sa phrase mélodique, sobre, pleine, concise, un peu hautaine; son procédé de développement, pur de toute rhétorique, parfois un peu court; son inspiration, retrempée aux sources populaires; ses rythmes piquants, ses curieux effets d'orchestre. Il travaillait lentement et publiait peu, impitoyable à lui-même, sacrifiant et perfectionnant sans cesse, dédaigneux de tous les compromis; sincère, d'une sincérité qui n'allait pas à tout dire, mais pleine au contraire de réserve, de scrupules et de tenue. Sa haute probité d'artiste est l'honneur de notre école; puisse-t-elle en devenir le modèle!

R.

LA DERNIÈRE MOT[illegible] L'AUTHENTICITÉ DES « MÉMOIRES DE TALLEYRAND ».

En tête du tome V et dernier des *Mémoires* de Talleyrand, M. le duc de Broglie a publié un avertissement où il essaye de défendre encore la complète authenticité du texte dont il s'est fait l'éditeur. Aux objections que nous lui fîmes jadis ici même, il répond : 1° qu'il y a des erreurs dans des Mémoires authentiques; 2° que M. de Bacourt était un honnête homme. Il ne veut pas comprendre qu'il y a erreur et erreur, et qu'il ne faut pas confondre la défaillance de mémoire d'un homme âgé qui écrit sa vie, avec la lourde méprise d'un interpolateur trop zélé. De même, il ne veut pas comprendre qu'il y a honnête homme et honnête homme, en ce sens qu'aujourd'hui les consciences d'éditeur ont été rendues plus scrupuleuses par les progrès de l'esprit critique. Du temps de M. de Bacourt, c'était devoir pieux de parer un mort; aujourd'hui, ce serait improbité littéraire. M. de Bacourt a fort bien pu interpoler et mutiler en toute sécurité de conscience et précisément par cela même qu'il était, à la mode de son temps et de son monde, un honnête homme, — tout ainsi que les premiers et infidèles éditeurs de Pascal furent de très honnêtes gens.

Aux questions essentielles que nous lui avions posées, M. de Broglie ne répond rien, ou répond à côté.

— Où est, lui demandions-nous, le texte original des Mémoires?

Il répond :

— Le texte original?... Qu'est-ce que cela? Il n'y a jamais eu d'original, mais seulement un *originaire*.

— Eh bien, original ou originaire, où est-il, ce texte sans lequel votre publication incohérente n'offre aucune garantie d'authenticité?

Réponse de M. de Broglie :

— Avez-vous les originaux des lettres de Mme de Sévigné?

— Non, sans doute. Mais les lettres de Mme de Sévigné ne sont pas incohérentes. Votre texte me semble un monstrueux et disparate assemblage de vrai et d'inventé. Où est l'original?

— L'original? A quoi bon en parler? La loyauté de M. de Bacourt est un plus sûr garant. Si on avait l'original sous les yeux, on n'y gagnerait rien *de plus*.

— Et pourquoi?

— Parce que, dans l'original, il y avait beaucoup de dictées.

— Mais enfin, ces dictées primitives, on pourrait les comparer avec le texte de M. de Bacourt et voir de la sorte si tout ce texte est bien de Talleyrand.

— Alors vous doutez de la bonne foi de M. de Bacourt?...

On le voit : la conversation n'est pas aisée avec un éditeur si chatouilleux sur l'honneur de son ami (lequel honneur n'est pas en jeu) qu'il oublie d'expliquer ses propres contradictions, de dire pourquoi, après avoir imprimé qu'il possédait *tous* les papiers de Talleyrand, il a imprimé qu'il ne possédait pas l'original ou *originaire* des Mémoires. Cela, après tout, c'est son affaire : la nôtre est de constater que nos questions essentielles sont restées sans réponse, et la nullité de la réplique dernière de M. le duc de Broglie confirme tous nos doutes et engagera les historiens à ne consulter cette étrange publication qu'avec la plus extrême défiance.

Il y aurait d'ailleurs de la cruauté à insister davantage, et nous laisserons là cette polémique, qui serait divertissante si ce n'était pas, en somme, une chose triste de constater que la pensée d'un homme comme Talleyrand a été défigurée après sa mort. Mais rien ne peut altérer la sérénité de M. le duc de Broglie. Quand l'évidence et un peu sa propre faute (qui diable le forçait à éditer?) l'ont mis dans l'impossibilité de faire aucune réponse qui se tienne, c'est avec un parfait contentement de soi que, sans voir les sourires de la galerie, il écrit cette phrase :

« Heureusement, la discussion à laquelle cette contro-

verse même a donné lieu a déjà suffi pour dissiper tous les doutes. »

N'est-ce pas là un trait de comédie qui désarmerait jusqu'à la colère de feu Talleyrand, s'il pouvait sentir l'injure posthume qu'on lui a faite en mutilant, en défigurant ses Mémoires? Non, il n'y a point eu, dans toute cette affaire, de déloyauté ni même d'habileté. Il y a eu candeur de la part de tous, candeur de la part de M. de Bacourt, si zélé à faire la toilette des morts, candeur de M. de Broglie, si ingénu et si content... Mais pour qu'un texte soit vrai suffit-il que les éditeurs soient candides?

F.-A. A.

Nouvelles de l'étranger.

HAMLET ÉTAIT-IL GRAS OU MAIGRE?

C'est un problème qui passionne fort en ce moment le public anglais. L'autorité la plus considérable serait, naturellement, Shakespeare lui-même; mais le malheur veut que Shakespeare ait exprimé, tour à tour, les deux opinions contraires. D'après la reine, en effet, Hamlet est « gras et asthmatique », tandis que, d'après Ophélie, il est « svelte et élégant ».

Les commentateurs d'à présent n'arrivent pas davantage à se mettre d'accord. « Hamlet était jeune, célibataire et amoureux; il occupait ses heures de loisir à rêver de suicide et de vengeance, donc il était maigre, » écrit M. Mallett. Mais un autre correspondant lui répond : « Non, Hamlet était un lymphatique, donc il était gras, et c'est la reine qui avait raison sur son compte; quant à l'opinion d'Ophélie, on sait trop qu'un homme est toujours *élégant et svelte* pour la jeune fille qui l'aime ».

Un autre correspondant propose de considérer l'obésité d'Hamlet comme une faute d'impression. Au lieu du mot *fat*, gras, Shakespeare aurait écrit *faint*, faible.

Enfin, d'après M. W. Maycock, qui nous paraît jusqu'à présent avoir apporté la solution la plus raisonnable à cet intéressant problème, Shakespeare a fait de Hamlet un homme gras, parce que le rôle d'Hamlet était tenu, à l'origine, par l'acteur Robert Burbage, qui était gras et ramassé. Hamlet a d'ailleurs été souvent joué, depuis Shakespeare et avant M. Irving, par des acteurs obèses; un d'eux, Stephen Kemble (1758-1822), était si gras qu'il pouvait jouer Falstaff sans se rembourrer, et qu'un éclat de rire ne manquait pas de passer dans la salle quand il disait ce vers d'Hamlet :

Oh! si cette chair trop solide pouvait se fondre!

vers qui, soit dit en passant, achèverait de confirmer l'hypothèse de l'obésité d'Hamlet, en prouvant tout au moins que le jeune prince danois avait « de la chair à fondre ».

*
* *

LES BROCHURES DE M. GLADSTONE.

Le Grand Vieillard a publié une brochure sur le droit de suffrage des femmes où il prend nettement parti contre les revendications féminines, ce qui lui a valu de divers côtés le reproche de tourner au *torysme*. Les journaux rappellent à ce propos que c'est par une brochure d'un torysme fougueux que M. Gladstone a débuté dans la vie publique : *l'État et ses rapports avec l'Église*, en 1838.

Avec lord Tennyson, qui a publié ses premiers vers en 1830, M. Gladstone est aujourd'hui le doyen des écrivains anglais. Son œuvre littéraire est considérable; au contraire de celle de lord Tennyson, publiée chez une foule d'éditeurs différents, elle a été publiée presque tout entière chez Murray. M. Gladstone a toujours trouvé plus facile de changer d'opinion que de changer d'éditeur.

Ses écrits touchent aux sujets les plus divers : théologie, morale, histoire, critique littéraire, politique, etc. Ils n'occupent pas moins de 22 pages dans le catalogue imprimé du British Museum. Le plus fameux est une brochure sur les *Décrets du Vatican*, dont il a été tiré plus de cent éditions.

*
* *

UNE LETTRE DE DICKENS A LEIGH HUNT.

Le *Cornhill Magazine* de mai publie un grand nombre de lettres adressées au poète et pamphlétaire Leigh Hunt. Voici un fragment d'une curieuse lettre de Dickens, datée du 4 mai 1855 :

« Je me trouve en ce moment dans cet état errant, inquiet, indirigeable, où me met toujours l'approche du moment de commencer un nouveau livre. Dans cet état, je suis aussi indécis que Macbeth, aussi incapable de tenir en place que Tom l'Idiot, aussi hargneux que Timor. Je m'assois pour travailler, je ne fais rien, je me lève, je marche une douzaine de milles, je rentre, je me rassois le lendemain pour travailler, je ne fais rien; de nouveau, je me lève, je monte en wagon, je trouve un endroit où je décide de rester un mois, je retourne chez moi le lendemain matin, je m'en vais rôder des heures et des heures, je refuse toute invitation pour avoir mon temps à moi, je me fatigue de moi-même, et ne parviens pas à sortir de moi-même pour être aimable pour les autres. »

Les lettres de Dickens à Leigh Hunt sont d'autant plus intéressantes que leur franche cordialité dément l'hypothèse d'après laquelle c'est Leigh Hunt que Dickens aurait voulu figurer dans son personnage de Harold Skimpole, l'hypocrite égoïste de *Bleak House*.

*
* *

UN LIVRE AMÉRICAIN SUR CORNEILLE.

Le public américain continue à s'occuper infiniment davantage, et avec un goût infiniment plus marqué, de notre littérature française que ne fait le public anglais. Voici un nouveau témoignage de cette ardente sympathie littéraire : c'est un élégant volume de M. Lee Davis Lodge, une *Étude sur Corneille*, qui vient de paraître à Baltimore. L'auteur, professeur à l'Université de Washington, analyse et apprécie avec beaucoup de justesse les quatre grandes tragédies de Corneille. Il a tort seulement de ne rien dire, ou à peu près, sur les tragédies suivantes, et de remplacer ce qu'il aurait dû en dire par des considérations générales sur l'évolution des idées du XVIIe au XIXe siècle. Encore aurait-il dû signaler, dans cet appendice de son livre, les emprunts qu'il a faits aux études de M. Brunetière. Mais le fond de son livre n'en est pas moins excellent.

Voici comment il se tire du parallèle obligé entre Corneille et Racine :

« Quand nous jetons les yeux sur les champs fameux de la littérature française, nous voyons là-bas un fleuve argenté qui coule avec cent détours, reflétant les nuages moutonnants et chantant aux fleurs, le long de ses rives, une chanson d'amour. Et, au-dessus, nous voyons une majestueuse montagne qui domine toute la campagne, une montagne entourée de nuages et pleine de bruits de tonnerre, avec des abîmes sans fond et des pics escarpés, mais portant droit sa tête royale ceinte d'un éclatant diadème. Le fleuve qui serpente, c'est Jean Racine; la majestueuse montagne, c'est Pierre Corneille. »

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 19 TOME XLIX 7 MAI 1892.

L'ESPRIT ANARCHISTE

On parle beaucoup des anarchistes depuis quelques semaines; on en reparlera vraisemblablement encore s'ils réalisent la promesse de se rappeler à notre souvenir aussi souvent que la police voudra bien le leur permettre. On a sauté, on continuera à sauter.

Dansons et chantons,
Et dynamitons,

comme dit un des cantiques de la religion nouvelle. L'avenir s'annonce plein de séduisantes perspectives pour les chercheurs d'émotions inédites.

A ceux-là en particulier, à tous ceux en général qui, par peur ou par curiosité intellectuelle, s'intéressent aux héros de la nitro-glycérine, il pourra sembler opportun d'examiner rapidement en quoi consistent l'anarchie et l'esprit anarchiste, ce que demandent et ce que sont les adeptes de cette congrégation étrange. Il pourra surtout paraître utile d'examiner par quel enchaînement de phénomènes et de circonstances nécessaires est éclos au milieu des sociétés modernes ce monstrueux germe de mort.

A proprement parler, de l'anarchie en soi, il n'y a rien à dire. Étudiez Bakounine et Herzen, lisez les ouvrages de MM. Pierre Kropotkine ou Élisée Reclus, feuilletez les différents journaux ou les diverses brochures que vendent pour un prix modique les groupes révolutionnaires, vous vous étonnerez de ce néant contenu en une aussi grosse masse de papier noirci. Des rêveries auxquelles ne s'arrêterait pas un enfant de douze ans, des aspirations vagues vers un bonheur matériel mal défini, des conceptions baroques à force de naïveté, des haines furieuses contre tout ce qui représente l'ordre, des sympathies non dissimulées pour tout ce qui forme l'armée du crime; mais, en définitive, des contradictions sans nombre, même chez un seul auteur, un ensemble indigeste, incohérent et amorphe, un pur *rien*.

On devine plutôt qu'on ne constate l'idée générale qui forme la base de la doctrine : l'idée que l'homme acquerrait subitement toutes les vertus, le jour où les entraves gouvernementales qui l'oppriment actuellement auraient cessé de le dépraver. De telle sorte que l'anarchie est beaucoup moins une réforme sociale qu'une réforme morale; et ceci, dès l'abord, suffit à la juger, quand on songe qu'elle prétend accomplir sa transformation de l'âme humaine non pas en des siècles, non pas en des années, mais dans le court espace de temps que dure une révolution. L'histoire fournirait à la rigueur des exemples de sociétés bouleversées dans leur vie administrative par le fait d'un grand cataclysme. Mais renouveler complètement l'existence psychologique et morale d'un peuple, d'une espèce entière, par un brusque coup de théâtre, c'est là une de ces utopies qu'on ne réfute point. Celle-ci vaut néanmoins qu'on la relève : c'est d'elle que découle immédiatement la suppression de la propriété individuelle accompagnant la suppression de l'État; c'est elle qui marque la vraie distinction à établir entre le socialisme d'une part et l'anarchie de l'autre, le socialisme comptant sur un pouvoir central pour appuyer et maintenir les conquêtes de la Révolution, tandis que l'anarchie repousse jusqu'à l'hypo-

thèse de ce pouvoir, comme un rouage inutile, malfaisant et trop voisin des anciens despotismes.

Elle le repousse, en théorie naturellement; car dès que nous passons du domaine abstrait dans le domaine pratique, nous sommes bien obligés de faire plier la rigueur des principes. M. Pierre Kropotkine proteste avec énergie qu'il ne veut plus entendre parler ni de clergé, ni de magistrature, ni de police, ni d'aucun corps constitué investi d'une puissance quelconque; mais, dès qu'on aura « éliminé tout ce qui dans la société actuelle empêche le libre développement des individus », il faudra bien maintenir cette élimination; « nous ne tolérerons plus l'inégalité qui permettrait à quelques-uns d'entre nous d'exercer leur force, ou leur ruse, ou leur habileté d'une façon qui nous déplairait à nous-mêmes ». D'où la nécessité, semble-t-il, pour empêcher le recul vers l'exploitation bourgeoise, d'un pouvoir qui prendra tel titre qu'on voudra, mais qui se rapprochera fort des gouvernements d'aujourd'hui, de ce que *les révoltés*, avec autant de pittoresque que de mépris, dénomment « l'autorité gendarmeresque ».

Ce ne sont pas ainsi les contradictions flagrantes qui nous manqueraient à signaler, si la volonté même de demeurer impartial ne défendait de prendre au sérieux ces rêveries de cerveaux candides jusque dans leurs accès de férocité sanglante. C'est assez d'énoncer rapidement leur pseudo-doctrine sans essayer de la combattre.

Le premier acte du suprême remaniement social ce sera naturellement la révolution. Il va de soi que, pour supprimer le gouvernement et la propriété individuelle, on ne doit compter sur le concours ni des gouvernants ni des propriétaires. Ce concours même fût-il obtenu, et dût-on voir, dans une sorte de nuit du 4 août, la bourgeoisie renoncer à ses biens mal acquis, on devrait encore repousser ses avances :

> En effet, observe M. Élisée Reclus, il serait à craindre que l'admiration et la reconnaissance publiques rétablissent les exploiteurs à leur place usurpée. Il faut, pour que justice se fasse, pour que les choses reprennent leur équilibre naturel, il faut que les opprimés se relèvent par leur propre force, que les volés reprennent leur bien, que les esclaves reconquièrent leur liberté. Ils ne l'auront réellement qu'après l'avoir gagnée de haute lutte. »

Autrement dit, les choses ne se passeront pas sans conflit, et conflit particulièrement meurtrier, si l'on en juge d'après les récents événements, d'après les prédications habituelles des *propagandistes par le fait*, d'après les titres seuls des journaux qui s'impriment aux frais du parti. L'Italie et l'Espagne sont, à ce point de vue, particulièrement riches d'étiquettes suggestives, et Émile de Laveleye en a recueilli quelques-unes qui méritent d'être citées. En Italie : *Il Communardo, Satana, l'Ateo, Il Ladro* (le Voleur), *la Canaglia, l'Anticristo, Il Petrolio;* en Espagne : *El Condenado* (le Damné), *los Decamisados* (les Sans-Chemise), *El Petroleo*. Si la dynamite n'intervient pas dans l'énumération, c'est que le relevé de ces diverses feuilles, disparues peut-être depuis et remplacées par d'autres, a été fait voici plusieurs années, à une époque où les puissants explosifs n'étaient pas entrés comme maintenant dans la libre circulation.

La révolution s'accomplit donc; l'État est supprimé; la propriété abolie :

> Nous nous emparerons de toute la richesse, de toutes les valeurs entassées dans les villes, et nous les mettrons en commun.

Il va de soi que la répartition s'opérera en dehors du moindre contrôle supérieur où pourrait se réincarner la tyrannie étatiste :

> Que chacun prenne dans le tas ce dont il a besoin, et soyons sûrs que, dans les greniers de nos villes, il y aura assez de nourriture pour nourrir tout le monde jusqu'au jour où la production libre prendra sa nouvelle marche. Dans les magasins de nos villes, il y a assez de vêtements pour vêtir tout le monde, entassés là sans écoulement, à côté de la misère générale. Il y a même assez d'objets de luxe pour que tout le monde en choisisse à son goût.

De telle sorte que cette phrase bénigne, *mettre les richesses en commun*, évoque assez l'idée d'une simple scène de pillage par une bande d'envahisseurs, qui ordinairement ne font que « prendre dans le tas ce dont ils ont besoin » et « choisir à leur goût ».

Enfin, mise en commun ou mise à sac, peu importent les mots. La propriété individuelle est liquidée et tombe dans le domaine public; le stock d'objets de consommation accumulés jusqu'à ce jour est épuisé en un temps plus ou moins long. Il est surtout intéressant de connaître comment se constituera *la nouvelle marche de la production libre;* ce que l'on fera et ce que l'on deviendra.

Ici, par malheur, les apôtres du parti commencent à ne plus rester d'accord; ils émettent des probabilités; ils tâtonnent entre diverses hypothèses : ou bien anarchie intégrale, c'est-à-dire travail et vie individuels sans aucune autre obligation sociale qu'un vague principe de solidarité, dépouillé évidemment de toute espèce de sanction; ou bien anarchie mitigée, c'est-à-dire groupement mal défini entre membres d'une même corporation, d'un même cercle agricole ou d'une même commune, voire encore fédérations provinciales plus ou moins étendues. Visiblement, après avoir procédé à coups de certitudes, sur ce point la doctrine s'embrume; elle se fait obscure dans l'esprit de ses adeptes. On est contraint d'ailleurs à reconnaître que cette imprécision ne les inquiète nullement, puisque, selon leur dogme, aussitôt l'abolition des au-

torités et des lois, tout se réglera spontanément au mieux d'après la volonté libre de chacun.

Et puis, si un doute plane sur le mode d'organisation future réservé à l'espèce humaine, en revanche combien clairement s'impose la certitude des résultats qui doivent en découler! Et quels résultats! Jamais poète ou romancier, improvisant une abbaye de Thélème ou une Salente quelconque, n'a surpassé ce rêve de vertu universelle et de bonheur parfait: « Mettre fin aux iniquités, aux vices et aux crimes... faire en sorte que chacun puisse vivre en travaillant librement, sans être forcé de vendre son travail et sa liberté à d'autres qui accumulent les richesses par le labeur des serfs, » voilà l'idéal de la prochaine révolution. C'est cet idéal qu'affirmait hier, devant la Cour d'assises de la Seine, un des champions de la cause: « L'anarchie veut faire de la société une grande famille où le plus faible sera protégé par tous; où tous les biens seront en commun; où chacun peut manger à sa faim. »

Si parfois, — assez rarement, — les théoriciens entrent dans des détails et précisent davantage, le programme n'en reste pas moins attrayant. On leur objecte que le travail pourra répugner à quelques paresseux; mais, par la grâce de l'anarchie, du jour au lendemain, toute velléité de paresse disparaîtra de ce monde: « Vous confondez, dit une brochure intitulée *Entre paysans*, vous confondez la société telle qu'elle est aujourd'hui avec la société telle qu'elle sera après la révolution. » Et l'auteur anonyme nous déroule complaisamment le tableau idyllique de cette société modèle: « Vous verrez que tout s'arrangera pour le mieux, quand il n'y aura plus de patrons... Chacun sera libre de choisir le métier qu'il voudra, *en ayant soin que les bras ne se portent pas exclusivement sur certains métiers et ne manquent pas à d'autres.* » Remarquons, entre parenthèses, qu'ici, et malgré lui, l'écrivain laisse encore entrevoir une certaine réglementation et par conséquent l'hypothèse « d'une autorité gendarmeresque ». Mais cette réglementation se réduira à si peu de chose! Tous les travaux manuels, eux aussi, de par la grâce de l'anarchie, deviendront à tel point plaisants!

Si l'organisation du travail ne dépendait pas de ceux qui ne travaillent pas, et qui, par conséquent, ne s'inquiètent nullement du bien-être des travailleurs, même aujourd'hui tous les métiers manuels pourraient être exercés dans des conditions telles, qu'ils n'auraient plus rien de répugnant, de malsain et de trop pénible.

Il n'est pas jusqu'aux bourgeois qui ne devraient trouver leur compte au nouveau régime; car, maintenant, « s'ils boivent le champagne à plein verre avec des femmes auxquelles ils jettent l'argent à pleines mains » (*sic*), s'ils ont la satisfaction « de commander, de faire les fiers et d'être des fainéants, d'autre part les rues sont laides et sales; l'air corrompu qui sort des taudis et des marais du voisinage les rend malades; et ils ne peuvent seuls, avec leurs fortunes particulières, améliorer le pays, chose qui se ferait facilement par le concours de tous. » Les fièvres palustres supprimées par la simple suppression des services administratifs! Après cela, on ne trouvera rien à répondre. Et il semble pourtant que les rédacteurs des fragments que nous avons cités parlent sérieusement et ne se moquent pas de leur public!

« Tout s'arrangera! » C'est la formule qui reparaît sans cesse avec diverses variantes. Comment tout s'arrangera-t-il? Par quelle miraculeuse intervention? Personne ne le sait. Plus d'organisation du travail, et le travail ne s'en organisera que mieux. Plus de police pour arrêter les criminels, plus de service anthropométrique pour certifier leur identité, plus de magistrature pour les juger, plus de prisons pour les mettre dans l'impossibilité de nuire; — chacune de ces phrases représente un desideratum aussi catégoriquement exprimé par l'école anarchiste que par nous; — et la criminalité disparaîtra d'elle-même. Pourquoi? On l'ignore. En toute espèce d'orthodoxie, il n'y a que la foi qui sauve. Mais, dans le cas actuel, la foi semblera à beaucoup d'indécis particulièrement malaisée, si l'on considère que, devant le plus vulgaire bon sens, la doctrine qui nous occupe se place en définitive exactement sur le même niveau que l'affabulation du *Voyage dans la lune* ou des *Pilules du diable*.

*
* *

En tant que doctrine, l'anarchie n'est donc qu'un mot. On ne saurait en dire autant des anarchistes: ceux-là ont une existence trop réelle. Mal vus des ouvriers qu'ils prétendent défendre, très disséminés et surveillés d'assez près, ils devraient être facilement réduits à l'impuissance; mais, dénués de tout scrupule, doués, au moins en ce qui concerne quelques-uns, d'une énergie peu commune que double un vague mysticisme humanitaire, pourvus enfin par la science moderne de formidables engins de combat, ils constituent sans nul doute un péril; et si ce péril ne vaut pas la panique qui a couru d'un bout à l'autre de la population, jusque sur les bancs du jury et le fauteuil des présidents d'assises, il vaut pourtant qu'on l'examine et qu'on s'en occupe.

Toutes les folies, toutes les monstruosités individuelles sont possibles dans des agglomérations aussi denses que les nôtres; elles peuvent s'analyser comme des *cas* plus ou moins curieux; mais, en somme, elles n'intéressent que de loin la santé de l'État et ne présentent qu'une importance très relative. Où elles deviennent graves, c'est dès qu'elles prennent une forme, pour ainsi dire, épidémique; c'est quand elles affectent des groupes entiers, si peu nombreux qu'ils soient. Il faut admettre alors que le terrain social était préparé d'avance et apte à recevoir le mal. La perversion

spontanée de sujets criminels ne suffit plus à expliquer les crimes collectifs.

Serait-il ainsi permis de croire que l'esprit anarchiste ait été susceptible d'éclore dans une société fonctionnant normalement, et qui n'aurait pas, dès longtemps, contenu en elle les principes cachés de la catastrophe qui éclate aujourd'hui? N'est-il pas à craindre que les attentats récents ne soient la simple révélation extérieure et brutale d'un ou de plusieurs vices organiques au cœur même de nos institutions? Et quelques-uns des progrès dont nous sommes fiers ne se ramèneraient-ils pas en réalité à de néfastes erreurs, ou, pour le moins, à de dangereuses exagérations? « La société anarchique est déjà depuis longtemps en pleine croissance, » dit M. Élisée Reclus. Et s'il n'entend pas sa phrase absolument dans le même sens que nous, il n'est pourtant pas loin peut-être de la stricte vérité.

Depuis plus de cent ans, depuis les philosophes du siècle dernier jusqu'à ceux d'aujourd'hui, la tendance est manifeste à constamment exalter l'idée de l'individu au détriment du corps social tout entier. A la fin de l'ancien régime, l'État existe comme personne réelle et en dehors de ceux qui le composent; l'État, symbolisé par le roi, qu'appuient la noblesse et le clergé, possède une multitude de droits sur chacun de ses membres, qui, eux, n'ont guère que des devoirs vis-à-vis de lui. Se sacrifier pour l'État ou pour le roi, même chose, représente un de ces dogmes religieux que nul ne songerait à discuter. Ce qui est nécessaire au bien, à la sûreté, à la grandeur de l'État est permis, dussent les personnes en être lésées. — Il va de soi qu'ici nous constatons un fait, sans porter aucun jugement.

Cependant, et avant la Révolution française, l'esprit moderne apparaît dans les écrits de quelques théoriciens. On commence à demander des garanties contre les abus de la centralisation et de l'autorité à outrance. On hésite sur la légitimité des privilèges du *souverain;* on en commente l'origine, et on la trouve dans une sorte de contrat librement consenti entre gouvernants et gouvernés; l'*entité individuelle* se dégage et se dresse déjà en face de l'*entité sociale*. Encore un pas, et cette dernière sera confisquée au profit de l'autre; les termes de l'ancien dogme vont être renversés; l'individu aura presque tous les droits, atténués seulement par les droits du voisin; quant à la société, elle n'aura plus que des devoirs. Telle la concevront les socialistes, avec différentes nuances, du duc de Saint-Simon à M. Jules Guesde; et, pour une fois, M. Kropotkine voit juste, quand il observe, « dans le développement présent des nations civilisées, un mouvement de plus en plus accusé pour limiter la sphère d'action du gouvernement et laisser toujours plus de liberté à l'individu ».

Comme il est dans la logique des choses que chaque idée cherche à se réaliser jusque dans ses plus extrêmes conséquences, nous verrons celle-ci progresser lentement, pour en venir à ces apologies ouvertes de l'incendie, du vol et de l'assassinat qui maintenant se sont érigées en un corps de doctrine : « Qu'est-ce qu'un criminel? disait à la tribune du Sénat M. Waldeck-Rousseau, à propos des lois sur la récidive. C'est un homme en qui les instincts individualistes ont supprimé toute espèce de frein. » — La définition est si complète en une ligne qu'elle se passe de commentaires.

Et ne croyons pas que l'évolution vers l'individualisme soit restée le fait de quelques natures exceptionnelles, en bien ou en mal. Le monde contemporain, dans sa généralité, a parfaitement suivi le mouvement, si l'on considère la marche constante de la législation et des mœurs politiques, si l'on considère surtout la littérature, c'est-à-dire le critérium le plus inconscient, mais le plus certain de l'esprit d'une époque.

Dès Jean-Jacques Rousseau, dès Bernardin de Saint-Pierre, le procès commence indirectement contre la société humaine, loin de laquelle l'un et l'autre tendront à s'isoler. Leurs fils immédiats, Werther, René accentueront la tendance, et tireront leur beauté esthétique de leur amour pour la solitude, hors de la tourbe vile qu'ils méprisent et haïssent sans expliquer précisément pourquoi. Les héros de Byron mépriseront et haïront à leur tour avec une verve non inégale à celle de leurs prédécesseurs; mais ici un caractère particulier intervient: tandis que Werther et René n'ont à se reprocher aucun méfait, Lara, Manfred ou le Corsaire, sans rien perdre d'ailleurs de leur prestige, et sans inspirer d'autre sentiment qu'une sympathique horreur, se laissent assez volontiers entrevoir comme gens de sac et de corde. Le public ne répugne pas à l'idée qu'un criminel puisse se doubler d'un très galant homme.

Victor Hugo n'avait pas de motifs de faillir à la tradition naissante. Dans sa longue carrière poétique, il l'exploita de plus en plus audacieusement, avec un succès qui ne se démentit point et qui démontre assez combien elle se trouvait conforme aux aspirations générales de son temps. Hernani, chef de bande, en révolte avouée contre la loi et le roi; mais si malheureux, si chevaleresque et si tendre. Marion Delorme, courtisane; mais sans doute vendue dès son enfance, et ensuite purifiée par son amour qui lui *refait une virginité*. Triboulet, entremetteur; mais si bon père. Lucrèce Borgia, empoisonneuse, adultère et souillée d'incestes; mais si bonne mère. Chacun a son excuse; chacun est digne de pitié, en attendant qu'il soit digne d'éloges. Et, en définitive, comme dit Stendhal : « C'est beau, un beau crime. »

Concurremment à ces apothéoses plus ou moins voilées des personnalités hors la loi, les diatribes allaient leur train contre la société, ses vices et ses hontes.

George Sand poursuivait l'œuvre entreprise par le maître de la *Nouvelle Héloïse* et des *Confessions*. Au nom de la liberté, au nom de l'égalité, on disloquait avec enthousiasme tous les pouvoirs, toutes les hiérarchies, tous les sacerdoces ; l'homme vraiment digne de ce nom ne relevait d'aucune autorité ; il n'était responsable que devant sa conscience, autrement dit devant ses fantaisies, ses instincts et ses passions.

Et puis, l'histoire elle-même, depuis 1789, n'était-elle pas faite pour halluciner les cerveaux et déchaîner les appétits ? C'était un mauvais exemple que ces formidables fortunes financières ou politiques brusquement édifiées dans les tourmentes des révolutions par des inconnus quelconques. Pas de misérable qui ne se crût appelé à devenir millionnaire. Pas de politicien de village qui ne se jugeât digne des plus hautes destinées. On avait vu un pauvre sous-lieutenant de noblesse douteuse créer à son profit un empire près duquel pâlissaient les splendeurs royales d'un Charlemagne ou d'un Louis XIV. « On vit, raconte M. Marcel Schwob dans la préface de son *Cœur double*, on vit un élève notaire se tuer en laissant une lettre où il annonçait sa résolution, parce que, à la suite de réflexions sérieuses, il se reconnaissait incapable de devenir aussi grand que Napoléon. » Celui-là était un ambitieux inoffensif. Mais, derrière lui, grossira l'armée des réformateurs, des mécontents, des révoltés, tous antisociaux à des degrés divers, et réclamant chacun pour soi une expansion plus complète de sa personnalité.

Pendant ce temps, la littérature corsait son caractère individualiste. Victor Hugo, dans *les Misérables*, prononçait un réquisitoire retentissant contre les institutions morales et légales du monde moderne, contre l'insuffisance de l'instruction populaire, contre le mode de répression employé vis-à-vis des condamnés, et, en général, contre tous les pouvoirs et tous les usages établis. La société, beaucoup plus que les criminels, devenait coupable par sa mauvaise organisation des délits et des crimes. On reste stupéfait quand, dans un roman à thèse qui fut pour quelques-uns une sorte d'évangile humanitaire, on voit se dégager des propositions comme celle-ci : étant donnés trois types, le galérien, la fille publique et l'agent de police, la prostituée et l'échappé du bagne seront doués de toutes les vertus et marcheront dans un nimbe de sainteté ; quant au représentant de la loi, on le chargera à plaisir des péchés d'Israël ; s'il doit, avant de mourir, remonter un peu dans notre estime, ce sera pour avoir laissé volontairement évader un forçat en rupture de ban. Et qu'on ne prétende pas que ces personnages sont dans la pensée de l'auteur des êtres d'exception ; son œuvre ne signifie rien, ou elle signifie ce que nous avons compris.

A première vue, les écrivains naturalistes semblaient abandonner les errements de leurs aînés romantiques. Plus de plaidoiries chez eux pour ou contre tel usage, telle caste ou tel pouvoir. Mais par leurs prédispositions brutalement pessimistes, par leur indifférence même, ils parachevaient au fond le désarroi moral et la désagrégation des derniers liens sociaux. Nulle hiérarchie entre les individus, quels que fussent leurs mérites ou leurs démérites. Ils nous étaient présentés sur une seule ligne, comme des produits nécessaires et naturels de la vie, avec la même impassibilité d'âme qu'un chimiste emploie à analyser du vitriol ou du sucre.

Près de cette école d'ailleurs, des irréguliers de la littérature continuaient à batailler en faveur du désordre, par haine instinctive de l'ordre et de la loi. Jules Vallès bafouait l'armée, la religion, la morale, la famille, la maternité, la patrie, jusqu'aux vieilles et innocentes traditions esthétiques, comme le culte d'Homère ; et, sur ce monceau de ruines, il campait hardiment l'unique personnage qui lui parût intéressant et respectable au monde, le déclassé violent et avide, le *Réfractaire*.

De son côté, Victor Hugo, qu'il faut bien citer encore, et dont l'influence littéraire commençait à baisser, mais dont les naïves et redoutables conceptions politico-humanitaires affolaient les faibles intelligences des foules, Victor Hugo prêchait sereinement sa philosophie nébuleuse. — Il est assez étrange que l'anarchie ne l'ait pas davantage revendiqué comme un de ses adeptes et se soit contentée, d'ici et de là, de lui emprunter quelques phrases ; elle n'a rien inventé qu'il n'eût trouvé avant elle, et elle ne fait le plus souvent que mettre en méchante prose les théories paradoxales qui servaient de thème à ses éclatants exercices de style.

Méditez, comme spécimen, ce bout de dialogue publié par le vieux maître en 1878 :

LE PAPE, *regardant l'échafaud.*

Je ne comprends pas.

LE JUGE.

Prêtre, écoute : un homme tue

Un autre homme.

LE PAPE.

Il commet un crime.

LE JUGE.

C'est pourquoi

On le prend, on lui fait son procès, et la loi

Le tue. Est-ce clair ?

LE PAPE.

Oui. *La loi commet un crime.*

Et le pape qui, du reste, ne connaît pas le condamné et ne sait de quoi on l'accuse, continue en le désignant :

Cet homme a fait le mal pour nourrir une femme
Et des enfants sans pain. Mais vous, avez-vous [illegible]
Vous le tuez. Pourquoi ? Trouvez-vous bon qu'enfin
Le crime et la justice aient la même figure ?

Placez maintenant en parallèle cet extrait d'une brochure publiée, en 1891, par M. Pierre Kropotkine, *la Morale anarchiste :*

Aujourd'hui, quand nous voyons un Jacques l'Éventreur égorger à la file dix femmes des plus pauvres, des plus misérables, — et *moralement supérieures aux trois quarts des riches bourgeoises*, — notre premier sentiment est celui de la haine. Si nous le rencontrions le jour où il a égorgé cette femme qui voulait se faire payer par lui les six sous de son taudis, nous lui aurions logé une balle sous le crâne, *sans réfléchir que la balle eût été mieux à sa place dans le crâne du propriétaire du taudis.*

Mais quand nous nous ressouvenons de toutes les infamies qui l'ont amené, lui, à ces meurtres; quand nous pensons à ces ténèbres dans lesquelles il rôde, hanté par des images puisées dans des livres immondes ou par des pensées soufflées par des livres stupides, notre sentiment se dédouble. Et *le jour où nous saurons Jacques entre les mains d'un juge qui, lui, a froidement massacré cent fois plus de vies humaines, d'hommes, de femmes et d'enfants que tous les Jacques;* quand nous le saurons entre les mains de tous ces maniaques à froid, ou de ces gens qui envoient un Borras au bagne pour démontrer aux bourgeois qu'ils montent la garde autour d'eux, — alors *toute notre haine contre Jacques l'Éventreur disparaîtra.* Elle se portera ailleurs. Elle se transformera en haine contre la société lâche et hypocrite, contre ses représentants reconnus. *Toutes les infamies d'un éventreur disparaissent devant cette série séculaire d'infamies commises au nom de la loi.* C'est elle que nous haïssons.

La citation est un peu longue, mais si pleine d'enseignements, surtout quand on la rapproche de la précédente! Dans l'une, aussi bien que dans l'autre, c'est le juge, c'est le représentant de la société contre l'individu malfaisant qui se manifeste catégoriquement comme le plus coupable. Et ce n'est pas fini. Le criminel, déjà excusable, va passer martyr par le fait de la peine de mort, du bagne ou de la prison. Nous nous croyons en état de légitime défense; en réalité, nous agissons en tortionnaires abusant de leur force pour persécuter des malheureux. Le même M. Kropotkine, dans son opuscule sur *les Prisons*, ne nous marchandera pas son avis à ce sujet.

En premier lieu, « le principe de toute prison est faux, puisque c'est la privation de la liberté ». Et l'argument se renforce d'un second encore plus singulier : « Il y a un fait constant, — un fait qui est déjà en lui-même la condamnation de tout notre système judiciaire : *Aucun des prisonniers ne reconnaît que la peine qu'on lui a infligée soit juste.* » Aussi n'avons-nous qu'à démolir ces geôles où gémit une foule d'*opprimés* que leurs gardiens traitent grossièrement, que l'on oblige à un travail d'esclaves et que l'on habille sans élégance, « avec d'ignobles vêtements, rapiécés de morceaux multicolores, un pantalon de dix pouces trop court, et un vilain bonnet rond ».

Quand donc on aura rasé les maisons centrales, une grande iniquité sera effacée de cette terre, et les choses n'en iront que mieux. D'abord les prétendus malfaiteurs ne sont pas si mauvais qu'on le pense : « En Sibérie, où l'on connaît les assassins de près, ils sont généralement considérés comme la meilleure classe de la population des exilés. » Et puis, bon nombre de crimes vont être abolis par l'abolition de la propriété. Enfin, contre les chenapans en apparence incorrigibles, il reste des moyens de préservation, les seuls efficaces au dire des théoriciens anarchistes, à savoir : la douceur, la pitié, les bons traitements, les bons exemples : « La fraternité humaine et la liberté sont les seuls correctifs à opposer à ces maladies de l'organisme humain qui mènent à ce qu'on appelle crime. » Malheur à nous qui n'avons pas compris cette vérité et qui gardons des préventions cruellement blessantes vis-à-vis de nos frères meurtriers ou voleurs! « Pour les jésuites chrétiens et philanthropes, les prisonniers libérés sont des pestiférés. Qui d'eux les invitera chez lui et dira simplement : Voici une chambre, voici du travail; asseyez-vous à cette table et faites partie de notre famille! » — Est-il utile, une dernière fois, à propos de ces théories étonnantes, de rappeler *Claude Gueux*, *le Dernier jour d'un condamné* et *les Misérables?*

Nous avons touché cependant les conséquences extrêmes de l'individualisme; on croirait qu'ici il se réfutera de lui-même par sa propre absurdité, et qu'on n'aura plus à en tenir compte. C'est ici, au contraire, qu'il va prendre son aspect destructeur et sinistre par l'adjonction de toute une armée de prosélytes qui constitueront l'anarchie militante, l'anarchie au pétrole et à la dynamite.

Il eût été invraisemblable que, devant les avances dont on les accablait, ceux que leur infamie a mis au ban de la société ne se fussent pas offerts à ces rêveurs déséquilibrés qui les transformaient en héros. Bien plus : il faut se féliciter qu'ils ne soient pas accourus en plus grand nombre. Mais ils commencent à venir : des incendiaires, des voleurs, des assassins se sont déjà posés en apôtres devant les pouvoirs publics, en justiciers devant la justice. La religion nouvelle faisait mieux que de les relever de leur dégradation; elle les dressait sur un piédestal. De sorte qu'à l'heure actuelle, si le mouvement se continue, nous sommes exposés à voir des milliers d'insurgés, munis d'un seul mot d'ordre et d'un unique drapeau, se serrer les coudes à l'assaut de nos institutions, les uns, comme MM. Élisée Reclus et Pierre Kropotkine, aboutissant au crime ou à la complicité du crime par l'anarchie; les autres, comme Duval et Ravachol, arrivant à l'anarchie par le crime, tous également redoutables. — Et quels moyens de défense posséderons-nous au jour de la lutte, en face de cette invasion de barbares, si l'on considère combien la législation et les mœurs ont énervé l'autorité de l'exécutif, rendue suspecte toute mesure de vigueur, désarmé l'État au profit de l'Individu?

Car cette doctrine de l'*habeas corpus*, érigée en dogme infrangible, en même temps qu'elle lâchait la bride aux appétits des misérables, elle nourrissait l'égoïsme, la mollesse et l'avidité de ceux qui appartenaient aux classes dites dirigeantes. Libérale pour n'avoir à subir aucune supériorité politique, voltairienne pour se soustraire au pouvoir religieux, en tout et partout la bourgeoisie n'a été menée que par la pensée de son intérêt étroitement personnel; elle n'a révélé aucune grande vertu générale; elle n'a participé à aucune grande œuvre exigeant un sacrifice collectif; elle n'a représenté aucune idée, aucune aspiration un peu haute; elle en vient aujourd'hui à ne plus oser se défendre.

En face d'elle, malheureusement, on ne voit guère qu'une autre classe soit plus digne de prendre en main les affaires de l'État. Contre le groupement des appétits particuliers satisfaits, on constate bien la coalition des appétits particuliers inassouvis. Est-ce là un principe de morale? Est-ce là la nouvelle base sur laquelle pourrait se rétablir l'*entité sociale* désagrégée? Trop certainement, M. Élisée Reclus a raison : l'individualisme, l'anarchie sont depuis longtemps en pleine croissance dans le peuple et dans la bourgeoisie, chez les gouvernants et chez les gouvernés, du haut en bas de notre organisme; et il a fallu des faits aussi nets que les récents attentats pour nous ouvrir les yeux sur le mal déjà ancien. — Maintenant, notre démocratie se décidera-t-elle à comprendre? Réagira-t-elle contre ses erreurs? Appliquera-t-elle énergiquement les remèdes?

Si seulement, et comme début, elle voulait bien accepter cet axiome qu'un gouvernement est fait pour gouverner, et non pas pour se laisser conduire par les conseils municipaux des grandes villes, par les journalistes de la petite presse, par les comités électoraux, voire même par les groupes parlementaires; si elle voulait tâcher à ressusciter un peu le sentiment du *loyalisme* vis-à-vis des pouvoirs établis, alors peut-être les sectaires de la dynamite nous auraient-ils été plus utiles que nuisibles. Ils auraient rempli spontanément cet office d'*inquiéteurs* dont parle Villiers de l'Isle-Adam, et dont la mission consiste à secouer les peuples dans leur sécurité trompeuse. En attirant brutalement l'attention sur les vices fondamentaux de notre société et sur les cataclysmes qui en peuvent sortir, ils auraient, mieux que personne en ce moment, contribué au salut et à la grandeur de l'État.

MAURICE SCHWOB.

LA COMPENSATION

Nouvelle.

C'était un de ces jours sublimes où le firmament voyage, où des escadres infinies sillent d'un horizon à l'autre, — jours sans pluie pourtant, et tout glorieux, tout emplis d'une grande et noble brise qui palpite aux régions du nuage, qui emporte intarissablement des vapeurs. Jamais le ciel n'est si profond et si vaste (même par les froids magnifiques de décembre), si vaste et si nombreux, si fort pour revivifier des souvenirs dans l'âme.

Sur les balcons de l'*Entabre*, tantôt exposés à la brise, tantôt réfugiés derrière les portes de verre, nous avions parlé voyages, cataclysmes, mystères, aérostats, destinée. Quelques-uns avaient conté des événements graves de leur vie. Un de ces récits nous émut subtilement, ayant en lui je ne sais quelle profondeur d'accent et quelle élévation finale, quelle projection altruiste et délicate de la passion.

Le narrateur était un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans, très vigoureux, mais de cette vigueur sans insolence, de cette santé mate qui comporte la sensibilité la plus exquise. Il dit :

— Nous parlions tantôt de malchance *habituelle*, *personnelle*, et de malchance *lointaine*, *impersonnelle*. Pour moi, je n'ai pas trop à me plaindre de la première, mais la seconde m'a valu vingt ans de tristesse. Elle a gâté tous mes bonheurs... D'ailleurs, mon unique consolation a longtemps été le sentiment que mon infortune était bien due à la malchance en dehors, indépendante de ma chance habituelle, car je suis absolument de l'avis de ceux d'entre nous qui croient que celle-ci est une chose inhérente à notre nature, une faculté de l'individu plus qu'un jeu des événements. Avec cette conviction il est consolant, dans une grande douleur, d'avoir le sentiment d'être victime de la malchance impersonnelle. Celle-ci est *immédiatement fatale*, et l'autre, dépendance de notre intuition, n'est fatale qu'en remontant à la fatalité *préétablie* qui est instinctivement repoussée par l'être vivant... Quoi qu'il en soit, je suis bien sûr de n'avoir pas été victime de la malchance venue du dedans, et je veux tout d'abord vous en soumettre les raisons, qui ne sont autres que les faits préliminaires qui décidèrent de ma destinée.

Je venais d'atteindre ma vingt et unième année, lorsque je reçus de mon père, alors en Californie, une importante lettre accompagnée de documents d'affaires. Entre diverses instructions, une surtout était impérieuse : je devais, pour le règlement d'une transaction fort importante, me rendre en personne aux environs de Bourges, au château de C..., pour conférer avec un

certain M. L... La chose ne souffrait aucun délai, ne pouvait être faite, — et secrètement, — que par moi-même. Ces circonstances repoussent bien, n'est-ce pas? toute idée de malchance *écartable* : 1° la lettre venait de *loin;* 2° la transaction était *pressée* et importante; 3° nul autre que moi ne pouvait être délégué. Quand mon intuition m'eût averti de quelque malencontre, je n'étais pas libre de me dérober, et la distance, combinée avec l'urgence, rendait impossible d'écrire à mon père pour lui proposer un mode impersonnel de régler l'affaire.

Vous me pardonnerez d'insister sur ces divagations : elles eurent pendant vingt ans une influence calmante sur mon chagrin. J'ajouterai que, quand bien même mon père eût été auprès de moi, je ne vois pas que mon instinct eût pu m'avertir davantage : quel « chanceux », avec l'intuition la plus subtile, eût pu prévoir quoi que ce fût, ne connaissant ni le propriétaire de C... ni sa famille? Mon point de départ ainsi dégagé de toute responsabilité intuitive, voyons jusqu'à quel point j'ai pu manquer de chance *personnelle* dans la suite.

Muni des pleins pouvoirs de mon père, je me rendis au château de C... dès le surlendemain du jour où j'avais reçu la lettre. M. L... était absent : je fus introduit auprès de son beau-frère à qui je ne pouvais rien communiquer, sinon que je venais pour une chose d'importance.

— Mon beau-frère doit revenir demain ou après-demain, me dit-il... Voulez-vous nous faire le plaisir d'accepter notre hospitalité jusqu'à son retour ?

Le château de C... est, — ou plutôt était, — situé assez à l'écart, sans voies directes de communication. A ma réponse évasive, M. T... insista vivement, cordialement presque : pourquoi aurais-je refusé? Qui aurait refusé? J'acceptai donc, et, deux heures plus tard, je dînais avec M. et Mme T... et avec Mlle L..., fille de l'homme que je devais voir.

C'est ainsi que commença le drame de ma vie.

Il fut agréable, ce début. Je passai rarement une plus exquise soirée à l'impromptu que celle de ce dîner. M. et Mme T... étaient d'aimables hôtes, intelligents, doux, causeurs sans excès. Ils me plurent, mais le charme vint de Mlle L...

Ici le conteur s'arrêta, avec un vague et mélancolique sourire :

— Messieurs, l'amour-propre de conteur, — que la plus intime confidence ne saurait éviter, — m'incite à vous avertir de l'apparente banalité du début, début qui n'eût jamais été même raconté à mes plus chers amis, si la fin n'avait rouvert pour moi le monde. Et toutefois cette banalité n'est que dans la forme, nullement dans le fond. Si j'avais le loisir de l'analyser de près, il me semble que mon histoire paraîtrait plutôt exceptionnelle. Il s'agit ici, en effet, de cette chose tant spoliée par de misérables écrivains et si prodigieusement rare : l'*absolue déception amoureuse* succédant à l'*absolu amour*. L'absolu amour résultant d'une conjonction, plus rare que les éclipses complètes, d'une conjonction de circonstances mettant en contact deux êtres dont les tempéraments concordent au maximum, deux êtres dont les pensées, les sensations, le genre de beauté se correspondent. Ah! les imbécillités des romanciers de *chic*, confondant l'amour que nous *devons* avoir tout de même avec l'amour que nous aurions *pu* avoir. Nul n'y a rien compris, et je le sais mieux que personne, moi qui ai fouillé les bibliothèques dans l'espoir de trouver en quelque livre vrai un précieux compagnon de mélancolie.

Combien plus rare encore que la carrière et que les amis est la femme qui eût concordé *approximativement* avec nos instincts et nos aptitudes! Le calcul des probabilités ne démontre que trop combien est restreint le nombre de femmes offertes à notre choix. Encore, dans ce petit nombre, l'idée même de choix est-elle en général écartée, déterminés que nous sommes par des questions de puberté, de période et de contingence. Nous aimons tout de même, celà va sans dire, mais avec des déperditions de forces proportionnelles aux conditions défectueuses parmi lesquelles nous évoluons, telle l'électricité d'une pile plus ou moins gaspillée selon les exigences d'un circuit.

Pour moi, je me trouvai malheureusement devant l'être le mieux fait pour mon amour, l'être choisi pour me plaire au maximum, que j'eusse pu chérir durant toute une vie, — au lieu des temps si brefs de l'habituelle passion! — l'être avec lequel il eût été divin de continuer ma race, dont les enfants eussent été ma joie infinie!

Oui, il se trouva que Mlle L... était précisément cet être-là : je le compris en partie le soir même de mon arrivée au château de C.... Je crois bien que tout le monde l'eût trouvée jolie de figure et attrayante de caractère, mais sûrement elle ne devait avoir qu'à mes yeux ces grâces tout ensemble resplendissantes et intimes, rapides et profondes, fortes et pénétrantes. Par des raisons mystérieuses de sélection, elle avait la nuance de peau, la parole, le mouvement, le timbre de voix, le regard auxquels je n'eusse désiré rien changer, rien ajouter ni retrancher. Je n'en tombai cependant pas amoureux dès l'abord, — ce n'est pas ma nature, toujours un peu lente à se donner, ennemie de l'*ex abrupto*. Mais en quelques heures Mlle L... était déjà bien forte en moi!

La soirée fut, comme je l'ai dit, exquise. Causerie, musique, tout alla à souhait. C'était une grande douceur inexprimable, car elle résidait dans une atmosphère et non dans des paroles ou des faits. Je me couchai assez calme, ne sachant si je deviendrais amoureux de Mlle L..., ne le redoutant guère, car, plus que son égal pour la fortune, je me savais agréable de ma personne.

Comme presque toujours, le sommeil eut une influence importante sur l'éclosion de mon sentiment. Je rêvai peu, et de toute autre chose que de mes hôtes : mais lorsque je m'éveillai, je sentis sur moi un incomparable délice. Tels ces savants qui trouvent au matin la solution du problème auquel s'acharna vainement leurs veilles, je trouvai à mes sensations une netteté, une ordonnance, une fermeté étonnantes. Je vis que Mlle L... avait *crû* en moi, comme ces blanches floraisons qui éclatent dans une seule nuit de printemps. Je la retrouvai dans tous les carrefours du sens intime, mêlée à de vieux souvenirs, — aux souvenirs qui pouvaient le mieux s'harmoniser ou contraster avec elle et lui faire en quelque sorte un cadre, un cortège. Oui, le sommeil avait arrangé autant que développé la soirée de la veille ; il avait artistement disposé les plans de l'amour naissant, harmonieusement fait valoir les ombres et les clairs autour d'une adorable figure. Dès lors, il parut qu'*elle* avait toujours vécu en moi, tellement en chaque district du labyrinthe psychique se trouva mêlée sa forme neuve aux formes anciennes !

*
* *

J'attendis avec crainte et impatience de me retrouver avec Mlle L.... Avec crainte, à cause du péril de tomber amoureux mal à propos, et aussi parce que j'appréhendais de ne la point trouver aussi adorable que le sommeil l'avait construite. Avec impatience, pour tous les motifs qui rendent l'expectative intolérable aux jeunes gens. J'eus pourtant la force d'attendre qu'on vînt m'appeler pour le premier déjeuner, que mes hôtes m'avaient la veille invité à prendre en famille.

La salle à manger était dans une clarté jeune, fraîche, tout embaumée de matin, tout électrisée par les plantes vivaces des parterres. Herbes humides, lueurs fleuries, grand frisson de ramures, gaies rencontres de bestioles, le cadre des grandes fenêtres ouvertes, induisaient au bonheur, à la croissance, à la durée. Mlle L... m'apparut debout devant une de ces larges croisées, trempée, diaphanéisée, pétrie de la magie matinale. Hélas ! lorsqu'elle se retourna à mon entrée, lorsque sourirent ses lèvres sur les menus coquillages des dents, lorsque se posa sur moi l'ombreuse palpitation de son regard, elle entra dans moi comme un triomphateur dans une ville préparée à le recevoir. Elle entra comme une deuxième vie. Elle entra comme une nouvelle ère du monde. Elle se répercuta dans mon âme comme l'aube sur les nues orientales. Chacune de mes fibres tendit vers elle, accordées par un magicien subtil à utiliser tout ce que j'avais de force admirante.

Chose assez singulière, je ne perdis pas la tête, je ne balbutiai pas ni ne montrai de gaucherie dans mon attitude. Plutôt étais-je dans cette excitation heureuse où la parole et le mouvement sont également souples et faciles. Nous causâmes, nous disant quelques-uns de nos goûts à propos des arbres et des oisillons. J'eus de temps à autre la divination de plaire, de plaire naturellement, mais je ne sentis à aucun moment l'analogue en elle de mes délicieuses impressions...

Cette petite entrevue ne dura guère. Bientôt l'oncle et la tante survinrent, et je vis se dégager de la fenêtre la gracile silhouette, et le regard aller à d'autres. Oh ! fenêtre, magique fenêtre ouverte sur le rêve, fenêtre où fut son cou resplendissant, où flottèrent ses cheveux du matin, fenêtre où elle fut compagne du touchant paysage, et telle que jamais plus je n'ai pu voir une grande croisée sur un frais jardin sans qu'*Elle* s'y peignît aussi nette qu'un portrait !...

Messieurs, à quoi bon m'appesantir là-dessus ? Il suffira de dire que toute la journée je fus auprès d'elle, qu'une mystérieuse confiance la poussait à me dire ses sentiments, ses croyances, ses goûts, ses appréciations sur les choses, ses critiques. Et le soir, il se trouva que tout ce que j'avais appris de son être moral me plaisait à l'égal de sa grâce physique. Quand je me retirai dans ma chambre, je sus que quelque chose d'aussi durable que la vie venait de m'envahir et dont je ne pourrais guérir qu'au prix d'exécrables tortures. Mais pourquoi guérir ? Ne pouvais-je pas, comme un autre, aspirer à... ?

Une horrible angoisse m'étreignit : le premier pressentiment de ma misère. Car ce ne fut pas seulement l'idée de mon indignité, naturelle à l'être fortement épris, ce fut l'avertissement confus qu'il y avait obstacle. J'avais, à plusieurs reprises, éprouvé je ne sais quelle impression de lointain, d'inaccessible. L'idée de questionner indirectement Mlle L... m'était bien venue : mais je ne l'avais osé, moins par timidité que par la peur d'apprendre quelque affreuse chose. Et ce que je craignais, naturellement, c'est que la jeune fille ne fût pas libre : si je lui voyais, d'une part, une vive sympathie pour moi, d'autre part, je sentais un indéfinissable recul. J'aurais pu attribuer ce recul à une réserve bien naturelle : j'entrevis qu'il n'en était rien et que, libre, Mlle L... eût su graduer la réserve et la sympathie avec une plus parfaite aisance.

Je me couchai cette nuit-là dans des dispositions inquiètes. Je ne m'endormis que fort tard, je m'éveillai trois ou quatre fois et, au matin, je fus pris de vives appréhensions. Mon instinct se prépara à de la déconvenue et de la souffrance.

Comme la veille, je trouvai Mlle L... devant la fenêtre. Comme la veille, c'était la clarté jeune et fraîche des plantes humides, et la silhouette gracile, souveraine de mon âme, et l'ombreuse palpitation de son regard.

Mais un sentiment nouveau était venu, qui déjà étendait ses racines déliées. Plus profonde encore était la magie de la divine présence, plus profonde et plus inquiète : si quelque chose était vrai dans mes pressentiments, hélas ! mieux aurait valu quelque sinistre

maladie plutôt que d'avoir approché la jeune fille! Par une rapide audace, je résolus d'en avoir le cœur net. Je tournai lentement la causerie de manière à pouvoir questionner mon interlocutrice sur son avenir, sur ses projets, sur ses affections et *si elle était libre*. Sûrement je ne puis comprendre comment j'eus cette force devant la fenêtre qui invitait à *prendre encore ce jour-là*, mais je l'eus. Une vague hésitation passa sur le visage de Mlle L..., puis la réponse tomba qui me trancha tous les nerfs.

C'était la chute du monde! L'injuste destinée m'avait porté vers l'Éden et m'en retirait. Elle m'avait donné la deuxième vie pour monter au Calvaire. Elle avait orné mes souvenirs d'une image prodigieuse pour que je souffrisse éternellement à la regarder se mouvoir dans les profondeurs de mon intimité.

Je pâlis, je restai immobile, — je ne pus cacher mon affreuse émotion. Mlle L... regarda vers le jardin ; il est certain que mon trouble entra dans elle et qu'elle communia avec ma douleur. Oui, elle fut émue et point offensée. Elle eut, dirai-je, une espèce de tristesse future, la très confuse sensation qu'elle me préférerait comme compagnon de sa vie, si nous pouvions continuer à nous connaître. De toute manière, son attitude fut pleine de bonté délicate.

Moi, à travers ma détresse, j'écoutais une voix directrice, ardente et désespérée :

— Fuis... fuis tout de suite... peut-être est-il encore temps *de la tuer en toi!...*

Mon Dieu! c'était facile. Dans quelques heures, M. L... devait revenir, dans quelques heures j'aurais pu conférer avec lui et conclure l'affaire qui m'avait amené au château de C... Et l'affaire conclue, plus jamais je ne reverrais celle qui avait si terriblement capturé mon âme.

Mon émotion fut interrompue par l'entrée de M. T...

— Mon cher hôte, me dit-il, il faudra forcément accepter votre captivité deux jours de plus... Mon beau-frère a dû remettre son arrivée jusqu'à vendredi soir.

Un instant avant, j'étais formellement décidé à partir. Devant la communication de M. T..., je sentis faiblir ma résolution, ou plutôt il me vint une violente envie de lutte, la rage de ne pas abandonner la partie sans avoir du moins examiné ce qui pouvait me rester de chances. Puisque tout de même c'était le désespoir, eh bien, autant le désespoir complet. Puisque la destinée s'était complue à m'offrir une bataille désastreuse, autant tenir le champ jusqu'à la dernière limite!

***

Hélas! ma résolution était évidemment bien imprudente, et je n'en ai pourtant jamais porté le remords. C'est que je crois que nul autre à ma place, et aussi fort épris, n'eût pu faire différemment. Il est bien vrai que ce que la fatalité *indépendante de moi* avait commencé, une fatalité en partie inhérente à moi l'achevait; mais quel homme songe à se rien reprocher s'il sent que les plus forts eussent succombé comme lui?

Je restai donc à C..., et vous ne doutez pas que la lutte se borna à enfoncer plus inguérissablement l'amour en moi. Plus inguérissablement, car je connus mieux que la jeune fille convenait à toutes mes aspirations comme à toutes mes admirations. Pour le reste, je n'essayai de lutter que si vaguement, si peureusement, qu'il serait puéril d'y insister, surtout lorsque j'appris que Mlle C... aimait sincèrement son fiancé, que son mariage était fixé au mois suivant. Dès lors, que pouvais-je attendre? Ma jeune hôtesse n'était-elle pas trop haute, trop vertueuse, trop délicate pour que j'osasse, même en temps ordinaire, lui parler d'amour au bout de quelques journées? Combien plus alors qu'un engagement fait de tendresse et de loyauté l'unissait à un autre? C'eût été folie pure d'y songer, et je ne fus jamais un esprit frénétique. Évidemment, j'espérai un miracle, je fis les projets les plus extravagants, je souhaitai les choses les plus condamnables; mais tout cela passif, contenu par l'honneur, l'éducation, les principes, par les forces intérieures que les êtres honnêtes n'enfreignent que dans le rêve, jamais dans l'acte.

Et pourtant, oh! mon Dieu, je vis avec certitude que si quelque événement extraordinaire pouvait ajourner à six mois le mariage d'Hélène L... et me permettre de la revoir durant cet intervalle, je vis avec certitude que je serais aimé. Je le vis avec cette intelligence magnétique, très lucide, que donne parfois la grande passion. Je le vis par l'accord si facile qu'il y avait entre nos esprits, par l'attrait qui la menait vers moi encore qu'elle y résistât à son propre insu. Oui, oui, six mois, et j'eusse tout emporté, six mois et j'eusse vaincu l'*autre*, et nous eussions trouvé ensemble le moyen de faire la rupture des fiançailles, car il est des amours qui se connaissent le droit de passer outre. Mais ces six mois, je ne les avais pas, et un mois ne pouvait suffire à détruire dans une belle et pure nature un amour ancré depuis longtemps, — comme toute force, l'amour a sa mesure, ses lois d'espace et de temps, et plus même que les forces brutes, les forces affectives sont soumises à la durée.

Cette conviction entra dans moi chaque heure plus forte et me paralysa. J'acceptai passivement la douloureuse jouissance d'être auprès de ma bien-aimée, d'adorer sa présence, sa voix, ses robes, ses sourires, de m'imprégner du mortel et délicieux chagrin d'un absolut amour, — sans espérance, sans avenir!

***

Finissons ces trop longs préliminaires. Que je vous dise pourtant encore que lorsque M. L... revint, notre transaction donna lieu à des difficultés, que je demeurai quelques jours de plus au château pour l'affaire même, et que je cédai aussi à une invitation dans le cours du mois. Mon amour ainsi se paracheva.

Hélène L... devint à tout jamais celle que j'aimerais par-dessus tous les êtres, celle dont l'image ne devait s'effacer devant aucune émotion du cœur. Je la revis encore après son mariage, je vis son premier enfant, — et la vue de cet enfant fut pour moi une douleur aussi forte que le mariage même. Aussi forte, et plus forte peut-être! Car dans ces amours que je nomme absolus, certes la passion immédiate est forte, certes le désir de l'union est infini, mais le fait médiat est tout aussi puissant, l'immense vœu d'être père des enfants de la bien-aimée, de se prolonger *par elle* dans l'au delà de la race, par *elle seule*. Aussi, la naissance de cet enfant, ce qu'il symbolisait de victoire complète pour l'*autre*, me jeta dans un affreux dégoût. Je ne pus rester en France, je voyageai une année entière, je parcourus les deux Amériques, jusqu'à ce que ma douleur fût devenue stable, je veux dire jusqu'à ce moment de mélancolie où les sursauts font place à un état de saturation continue, où la douleur s'est faite statique. Je vécus alors dans un calme misérable, dans une anémie sentimentale, et je me mariai, sans goût ni dégoût, pour satisfaire aux sollicitations des miens et aussi dans l'espoir de trouver une consolation dans la paternité.

*
* *

La paternité ne me consola point. Certes, j'aimais mes enfants, j'eus pour eux les prévoyances, les craintes, les courages d'un vrai père, mais je ne ne les aimais pas comme j'eusse aimé les autres, ceux qui auraient *pu* naître de mon union avec Hélène L... Ils n'étaient, ce semble, qu'à moitié mes enfants. Quelque chose leur manquait qu'aucune puissance du ciel ou de la terre ne pouvait leur ajouter. Ce sentiment, je l'éprouvai avec une singulière amertume dans les rares circonstances où je rencontrai les enfants d'Hélène.

C'était un garçonnet et une fillette, — moi aussi j'eus un petit garçon et une fillette, — qui tous deux ressemblaient beaucoup à leur mère. Quand je les vis la première fois, dans une maison amie où ils étaient pour quelques jours, — je manquai défaillir. Dans mon cœur se leva une haine subite, — et en même temps une singulière sympathie. Ils m'attiraient, ils me repoussaient, ils me bouleversaient comme un mystère religieux et terrible dont eût dépendu le salut de mon âme. Je les regardais avec crainte et humilité, avec horreur et jalousie. Il y avait en eux quelque chose qui était en moi, — ils étaient de ma parenté psychique, et un abominable mélange les déformait. Ils étaient *mes enfants* avec le sang d'un autre dans les veines. Ils avaient un divin charme, venu d'une source divine, et ce charme était souillé par un principe ennemi, par un étrange sortilège.

D'abord, je retins involontirement mes enfants auprès de moi; puis, je les laissai jouer avec ceux d'Hélène. De loin, je les observais avec tremblement. Je devais être très pâle, tout mon sang fuyait au cœur. Ce contact des miens et des *leurs* était une chose prodigieuse. Il m'effarait, comme jadis les problèmes de l'immortalité de l'âme et de la justice divine. Il offrait à mon esprit un univers de fantasmagorie, il déroutait toute ma vision de l'existence... Ah! si vous n'avez connu un être que la nature avait miraculeusement fait pour être à vous, nul de vous ne peut concevoir l'extraordinaire énigme de ces quatre enfants jouant à quelques pas de moi!...

Dans la déroute de mes impressions, il y en a une qui revenait toujours, — si puérile et si profonde! — c'est que ces quatre enfants-là, c'était pourtant *Elle* et *Moi*, c'était Elle et Moi, avec l'intervention d'une autre femme et d'un autre homme; c'était Elle et Moi qui jouions ensemble, et qui étions si jeunes, et qui pouvions nous aimer encore, oh! mon Dieu, Elle et Moi qui pouvions encore être l'un à l'autre lorsque nous serions *redevenus adultes*.

*
* *

Il arriva cette chose atroce que, durant une épidémie diphthéritique où Hélène soigna jour et nuit ses enfants, elle fut emportée par le sinistre mal, tandis qu'eux échappèrent. J'en eus la nouvelle indirectement, et je n'ai pas besoin de vous dire que ma douleur fut infinie. Dans des amours comme le mien, la jalousie ne tue pas le désir que l'être aimé vive, vive longtemps.

Je passai une année si lugubre que l'on put croire que je dépérissais. Puis, au bout de cette année, un secret, un invincible penchant me fit acquérir une propriété voisine de celle de M. B..., l'homme qui m'avait pris involontairement ma part de bonheur en ce monde. Par un de ces hasards comme les destinées en comportent, — hasard, cette fois, heureux et que j'avais favorisé, — il ne m'était pas arrivé de voir une seule fois M. B..., ni avant ni après son mariage. Ce fut une des circonstances atténuantes de mon infortune, car elle m'épargna les ignominies de la jalousie concrète.

La première fois que je me rencontrai avec mon voisin, quinze mois après la mort d'Hélène, je souffris presque aussi violemment que si *elle* eût été à côté de lui. Cette souffrance me travailla encore aux rares entrevues suivantes, mais la définition en sortirait du cadre de mon récit. Elle fut, du reste, peu de chose en comparaison des sensations dont m'agitaient les enfants de M. B..., Laure et Julien. Ils grandissaient. Laure approchait de sa seizième année, Julien de sa dix-huitième. Leur présence était toujours pour moi le supplice et le charme dont j'ai parlé plus haut. Mais [illegible] plus en plus le supplice [illegible] charme, j'inventais mille ruses pour attirer ces enfants chez nous. Ma femme se prêtait à cela, — c'était une brave et honnête nature, — elle-même trouvait du plaisir à voir notre Jeanne avec Laure et notre Georges avec Julien. Elle trouvait à nos jeunes voisins une

grande distinction et beaucoup de douceur. Moi, je ne voyais que leur étonnante ressemblance avec leur mère : mon cœur palpitait dès que j'entendais leurs voix ou que j'apercevais de loin leurs silhouettes.

Un désir fervent, enivrant, démesuré, envahissait mon âme chaque jour davantage. S'il pouvait se réaliser, mon existence serait désirable encore, une floraison délicieuse embaumerait mon âge mûr. La pensée m'en faisait tressaillir d'amour, de printemps, reverdissait ma destinée comme un jeune soleil merveilleux. J'y mis toute mon espérance, toute ma force combative, et bien souvent, par les crépuscules du soir où tout rêve en nous, nerfs et cerveau, chair et sang, je chuchotais :

« Je n'ai que quarante-quatre ans... je suis vigoureux... je suis jeune... je puis goûter des bonheurs frais et durables... »

Je me souviens particulièrement d'une après-midi de mai. Oh! une après-midi si grande et si frêle, si forte et si délicate! Je rêvais auprès de ma fenêtre, devant le jardin, — presque la miraculeuse fenêtre et le miraculeux jardin du temps indicible!... Laure et Jeanne, Julien et Georges jouaient dans ce beau jardin. Comme je rêvais, je vis s'arrêter Laure devant une grêle passe-rose non encore fleurie. D'un catalpa aux grandes feuilles, une lueur venait sur elle qui lui seyait adorablement. Ma poitrine trembla, étouffa, la suavité de jadis y entra comme l'haleine des terres parfumées sur la mer.

Que la voilà puissante et douce, cette Laure, dans sa grâce semblable à celle de sa mère, avec les mêmes lèvres sur les menus coquillages des dents, et « l'ombreuse palpitation de son regard »! Elle aussi entre en moi comme un triomphateur dans une ville préparée à le recevoir. Elle aussi se répercute dans mon âme comme l'aube sur les nues orientales.

Et chacune de mes fibres se chargea d'amour subtil pour elle :

— Ah! Laure, je t'aime! Petite vierge divine... fille d'Hélène, sois à nous... Petite Laure, que tes enfants soient mes enfants!...

Elle rêvait, elle agitait la passe-rose d'un doigt distrait, et soudain son regard s'éleva vers moi et me sourit avec confiance et tendresse. Alors, je palpitai plus fort, j'eus l'épouvante atroce que pour la deuxième fois ma bien-aimée n'échappât à ma race :

— Elle a dix-huit ans... dix-huit ans!

Et, répétant ces mots, je vis s'avancer mon fils Georges, — et c'était moi-même qui avançais. C'était mon port, ma statue, et la grande vigueur de ma jeunesse, et le regard de mes yeux. Quel frémissement de le voir auprès de Laure, du même âge qu'elle, qui lui parle. Les voilà donc, symboles de mon destin, voilà les bouches qui peuvent se dire le mot créateur, voilà les mains qui peuvent s'étreindre, voilà les bras qui peuvent s'unir!

J'eus la fièvre, le frisson, une effroyable pâleur! L'aimerait-elle? Oh! pauvre Georges, oh! chère Laure, est-ce que vous échapperez l'un à l'autre, comme nous nous perdîmes jadis!

Avide, je les vis partir, je les vis arrêtés derrière le catalpa; je m'éloignai de la fenêtre pour les épier d'un coin où ils ne pourraient me voir. Et, tout à coup, me suis-je trompé au sourire de Laure? n'est-ce pas un regard d'amour qu'elle a répondu au regard du jeune homme? Non, non, je ne me trompe pas, *elle commence à l'aimer!* Et je me parlais dans ce désordre où la puérilité est ineffable :

— Laure chérie, bien-aimée... Ah! que tu puisses l'aimer... que tu puisses nous rendre ce que la fortune m'a volé... que tu puisses rendre à la race ce qui fut pris à la race, adorable petite Laure!

***

Dès lors, toute ma vie recommença. Je fus pris d'un amour immense pour Laure, du besoin absolu qu'elle appartînt à ma famille. Je l'aimai autant que j'avais aimé sa mère, adorateur de sa grâce, ému exquisément de sa présence, et je la désirai avec une ardeur juste et sainte, avec une pure et haute passion, — pour ma race, pour Georges. Délice incomparable, avoir d'eux ce fruit de mon sang que je n'avais pu avoir d'Elle, voir de leur union germer des êtres qui seraient les petits enfants d'Hélène et mes propres enfants!

A cette pensée, je me transposais tout entier dans Georges. Je suivais ses pâles anxiétés, ses nuits obsédées d'une enchanteresse silhouette, ses doutes charmants et amers. J'aimais comme lui, — mais pour lui et moi ensemble, — la ravissante fille qui venait passer des heures de plus en plus longues à notre foyer.

Peu à peu je nouai une amitié apparente avec M. B..., amitié qui, chez moi, *était pour plus tard*, mais qui chez lui vint assez naturellement. J'osai glisser l'idée d'une union possible entre nos enfants. Il ne s'y montra point défavorable, mais il trouvait Georges trop jeune encore. Et j'eus tout un an l'inquiétude d'un projet que la vie pouvait rompre, comme elle rompt les choses les plus solides, pour une vétille, pour un caprice. Cette incertitude me devint insupportable; je ne pus bientôt résister au besoin de la rompre :

— Georges, dis-je un matin, tandis que mon fils et moi attendions le déjeuner... j'ai tout vu, mon enfant... je sais combien tu souffres... et je voudrais abréger ta souffrance... Tu peux parler à Laure!

— Parler! dit-il, tout pâle...

— Elle t'écoutera, repris-je... j'arrangerai le reste...

Le pauvre enfant prit en tremblant ma main :

— Tu es bon!

— Moins que tu ne crois, mon Georges... Elle va venir tantôt... parle; j'ai la certitude de ton bonheur avec elle...

Le déjeuner fut plein d'attente, de nervosité. Quand Laure arriva, je renouvelai ma recommandation du

regard, je les laissai ensemble, devant la fenêtre où je désirais que se nouassent leurs destinées. Du fond du jardin, d'un berceau de capucines, je pouvais les apercevoir, sans qu'un geste m'échappât. Ils étaient mon Destin, la Vie jeune, la réparation encore possible. J'étouffais, j'avais une fièvre ardente. Quand il se pencha, quand il parla bas, je sentis que *je* parlais d'amour pour la première fois de ma vie, que *je* faisais l'aveu que je n'avais pu faire. Quand elle rougit, c'est Hélène qui rougissait, et quand elle pâlit et se mit à répondre avec tremblement, oh! ce fut la réponse et le tremblement que j'avais été sur le point de voir et d'entendre, il y a plus de vingt-deux ans!

Ils se turent, ils se prirent les mains doucement, tendrement. Et j'eus le contentement et l'amour qui m'avaient manqué comme la source au désert, et je fus l'aimé de la morte adorable. Plus ne me manquait que l'être mystérieux qui matérialiserait, électriserait l'union, auquel je donnerais tout ce qui restait de jeunesse non dépensée dans mes quarante-sept ans!

***

Avec la volonté de Laure, que j'encourageais de toutes mes forces, à qui je sus insuffler ma volonté, M. B... céda. Georges épousa la jeune fille avant sa vingtième année. Un an passa, un an d'impatiente espérance chez tous, un an au bout duquel devait se faire la réconciliation complète avec ma destinée. Il vint enfin, le jour des merveilles, le jour du prodige! — il naquit un enfant. Ah! cher petit enfant, le jour où on me l'apporta, toute rancune, toute jalousie, toute extravase s'effacèrent. Il fut le pur symbole de la régénération. Il me donna l'espérance que mon être et celui de la morte se développeraient à travers le temps comme si nous eussions été époux réels. Il m'unit d'amitié sincère avec M. B... et me rapprocha plus intimement de ma propre femme. Qu'importait, ô mon Dieu! l'indirecte voie par laquelle cet enfant était venu compléter mon Moi : rien ne pouvait faire qu'il ne portât en lui la double descendance!

Assis au milieu des miens, dans l'adoration de Laure et du nouveau-né, je goûtai ce pur et doux bonheur, qui ne coûtait de sacrifice à personne, tout l'hiver qui suivit, long et froid hiver propice aux veillées. Puis, voilà qu'arriva une joie plus complète : M. B... demanda Jeanne pour Charles. Toute ma descendance se confondit ainsi avec celle de mon aimée. Il vint un second enfant à Laure, puis un enfant à Jeanne, — et aujourd'hui, je sens solide et saine ma race, solide et saine pour se poursuivre à travers les siècles, et telle que l'eut pu rêver, — avec une simple transposition, — ma tendresse de vingt ans.

Et n'est-ce pas là, à tout prendre, la réalisation, l'exaucement *véritable* de l'amour?

J.-H. Rosny.

NAPOLÉON ET LA FONDATION DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE (1)

Jusqu'au jour où Napoléon tint en son pouvoir Charles IV et Ferdinand VII, il n'avait eu d'autre but que d'assurer à son frère Joseph la possession de l'Espagne seule, sans ses colonies d'outre-mer. Il avait même, avant la révolution d'Aranjuez, caressé l'espoir de voir le vieux roi, effrayé de l'approche des armées françaises, imiter l'exemple des Bragance et s'enfuir au delà de l'Atlantique. Plus tard, au moment où Ferdinand allait franchir la Bidassoa, il avait également espéré que ce prince profiterait de la présence d'une frégate espagnole dans le port de Pasages pour y chercher refuge et passer en Amérique. Ce ne fut donc qu'après avoir obtenu à Bayonne l'abdication du père et du fils que l'empereur tourna ses regards vers les colonies espagnoles du nouveau monde. Elles formaient, sans nul doute, la plus belle et la plus enviable part de l'héritage de Charles-Quint. Malheureusement pour Napoléon, elles étaient hors de son atteinte. Entre elles et lui s'étendait un vaste océan, sur lequel régnait en maîtresse absolue son implacable et insaisissable ennemie, l'Angleterre. Faute d'une marine capable de lutter contre les flottes anglaises, les armées qui avaient asservi l'Europe à ses lois étaient impuissantes à lui donner ce nouvel et magnifique empire qu'il convoitait pour son frère.

Pour faire accepter aux colonies le changement de dynastie qu'il croyait pouvoir imposer par la force à l'Espagne, Napoléon n'avait d'autre moyen que de solliciter le consentement des populations. Or, si mal qu'il connût alors le caractère de la race espagnole, il était trop clairvoyant pour ne pas se rendre compte que ce consentement serait bien difficile à obtenir. Depuis que les États-Unis de l'Amérique du Nord avaient brisé le lien qui les unissait à la Grande-Bretagne, les colons espagnols ne supportaient plus qu'avec impatience le joug souvent fort lourd de la mère-patrie. Il était donc à craindre qu'alors même qu'ils ne prendraient pas violemment parti pour Ferdinand VII, ils ne voulussent profiter de la chute de la maison de Bourbon pour proclamer leur indépendance.

L'empereur, tout en craignant de rencontrer de l'autre côté de l'Atlantique une très sérieuse opposition à ses desseins, ne comprit pas qu'il allait s'y

---

(1) Nous croyons [illegible] la publication, le compte rendu [illegible] de M. le marquis de Sassenay, qui [illegible] mémoires de l'histoire de Napoléon. [illegible] la vie d'un Français devenu [illegible] plus heureux que bien des généraux de l'empereur, remporta deux brillantes victoires sur les Anglais.

heurter, comme en Espagne, à un sentiment national d'une extrême vivacité. Il se persuada que s'il pouvait gagner à sa cause quelques chefs militaires influents et populaires, l'adhésion de ces chefs au nouveau régime suffirait pour entraîner celle des colons. Il crut également avoir découvert sur les lieux mêmes l'homme qu'il lui fallait pour établir fermement l'autorité de son frère dans les provinces du Rio de la Plata.

L'Amérique espagnole était gouvernée à cette époque par onze vice-rois et capitaines généraux. Parmi ces hauts fonctionnaires, il en était un que l'empereur devait croire accessible à ses sollicitations et qui en même temps jouissait, non seulement dans sa colonie, mais encore dans toute l'Amérique du Sud, d'une immense et légitime popularité. C'était un Français, Jacques de Liniers, à qui ses talents militaires, une éclatante bravoure et d'heureuses circonstances avaient valu d'être nommé vice-roi de la Plata, presque contre le gré de la cour de Madrid, qui ne l'avait appelé à ces hautes fonctions que sous la pression de l'opinion publique.

Liniers, quoique attaché à l'ancien régime, avait, comme la plupart de ses contemporains, été ébloui par la gloire de Napoléon. A deux reprises, en 1806 et en 1807, il lui avait écrit pour lui rendre compte de ses succès et lui avait témoigné dans ses lettres une admiration qui devait faire espérer à l'empereur qu'il embrasserait volontiers le parti de Joseph. Cette espérance était d'autant moins déraisonnable que, comme tous les gens de cœur, Liniers avait profondément souffert du honteux abaissement dans lequel était tombée sa patrie d'adoption, et qu'on pouvait croire qu'il saluerait avec joie l'avènement d'une nouvelle dynastie capable de régénérer l'Espagne et de lui rendre sa grandeur passée.

Une fois décidé à faire une tentative auprès de Liniers pour le gagner à la cause de son frère, Napoléon se mit immédiatement en quête d'un homme en situation d'entamer une aussi délicate négociation et capable de la mener à bonne fin. Il fallait avant tout trouver quelqu'un qui non seulement connût le vice-roi, mais qui fût son ami. Ce n'était pas chose facile.

Sous l'Empire, les relations n'étaient pas fréquentes entre la France et l'Amérique du Sud, et l'on pouvait compter les voyageurs d'un certain rang social qui avaient visité les provinces argentines. L'amiral Decrès, ministre de la marine, découvrit pourtant dans son personnel un officier remplissant les conditions requises. C'était le capitaine Jurien, père de l'amiral Jurien de La Gravière. Ce jeune marin, qui venait d'être appelé au commandement de la corvette *la Créole*, avait rencontré Liniers en 1800, pendant une relâche de plusieurs mois dans le Rio de la Plata, et l'avait beaucoup fréquenté. Mis ainsi à même d'apprécier les grandes et rares qualités du futur libérateur de Buenos-Ayres, il avait conçu pour lui une sincère amitié et une profonde estime. Il accueillit donc avec la joie la plus vive la proposition que lui fit Decrès de le charger d'une mission auprès de son ami, d'autant plus que le ministre lui fit entrevoir, en cas de succès, les plus brillantes récompenses. A la demande de son chef, il rédigea rapidement un mémoire sur le vice-roi, sa famille, sa situation et son influence dans la colonie. Ce mémoire fut soumis sans retard à l'empereur, qui ne se décida pourtant pas en faveur du capitaine Jurien, probablement parce que, dans la crainte d'un insuccès, il ne voulut pas donner trop d'importance à la mission et tint à la confier à un personnage moins en vue que le commandant de *la Créole*.

Plus heureux que Decrès, le ministre Maret trouva l'homme que cherchait l'empereur. Il avait rencontré peu de mois auparavant, à Dijon, dans un dîner, un ancien émigré, le marquis de Sassenay, qui, lui aussi, avait connu Liniers en 1800 et s'était, comme le capitaine Jurien, lié avec lui d'une étroite amitié. Pendant le repas, la conversation était tombée sur les récents triomphes du vice-roi de la Plata, qui avaient fait du bruit en France. Le marquis avait parlé de Liniers avec l'enthousiasme d'un ami et avait retracé avec feu ses brillants exploits à Alger, à Mahon et à Gibraltar. Il avait vanté son caractère et ses talents, et si vivement intéressé le ministre que celui-ci n'oublia ni la soirée ni son interlocuteur.

Le futur duc de Bassano proposa donc à l'empereur d'envoyer Sassenay à Buenos-Ayres. Il savait que c'était un homme fortement trempé qui avait courageusement supporté les rudes épreuves de l'émigration. Il savait aussi qu'il était d'une irréprochable loyauté et qu'il n'y avait pas à craindre que, bien qu'attaché à la maison de Bourbon, il ne remplît pas consciencieusement toute mission dont on le chargerait. L'empereur ratifia le choix de son ministre et manda l'ancien émigré auprès de lui.

Au moment où Napoléon et Maret arrêtaient leur choix sur lui, le marquis de Sassenay vivait tranquillement dans la terre dont il portait le nom à quelques kilomètres de Chalon-sur-Saône. Tout occupé à se reconstituer une fortune et n'ayant jamais sollicité aucun emploi du gouvernement impérial, il ne se doutait pas du malheur qui allait fondre sur lui. Ce fut donc avec une véritable stupéfaction qu'un beau jour de mai 1808, il vit descendre d'une voiture de poste arrêtée à la porte de son château un courrier de cabinet porteur d'un ordre de l'empereur qui l'appelait auprès de lui. Fort perplexe, il chercha, mais en vain, à tirer du courrier quelques éclaircissements. Celui-ci ne savait rien et n'avait d'autre instruction que de l'amener à Bayonne. Le marquis fit à la hâte quelques préparatifs et, après avoir embrassé fort tristement

sa femme et ses deux enfants, il monta dans la chaise de poste qui l'attendait.

Le voyage se fit aussi rapidement qu'il pouvait se faire à cette époque. Il s'agissait du service de l'empereur et, pour ce service-là, les postillons savaient qu'il fallait brûler le pavé. La route parut néanmoins longue à Sassenay, qui cherchait en vain ce que le gouvernement impérial pouvait avoir à lui demander.

Il arriva à Bayonne le 29 mai. Sans perdre une minute, il changea de costume et se rendit au château de Marac, où résidait l'empereur, qui l'admit immédiatement en sa présence.

L'audience fut courte et caractéristique. Napoléon se promenait à grands pas dans son cabinet. A peine Sassenay fut-il introduit qu'il l'interpella avec sa brusquerie habituelle:

— Vous êtes lié avec M. de Liniers? lui demanda-t-il.

— Oui, Sire, répondit le marquis.

— C'est bien ce que m'avait dit Maret. Puisqu'il en est ainsi, je vais vous charger d'une mission auprès du vice-roi de la Plata.

— Je suis aux ordres de Votre Majesté, répliqua l'ancien émigré; mais elle voudra bien me permettre de retourner chez moi pour mettre mes affaires en ordre avant d'entreprendre un aussi long et aussi périlleux voyage.

— C'est impossible. Il faut que que vous partiez dès demain; vous n'avez que vingt-quatre heures pour vous préparer. Faites votre testament. Maret se chargera de le faire parvenir à votre famille. Pour le moment, allez trouver Champagny, qui vous donnera vos instructions.

Et, d'un geste, Napoléon congédia son interlocuteur absolument atterré.

En l'an de grâce 1808, on ne discutait pas plus les ordres de l'empereur qu'on n'avait discuté, sous la Terreur, les décrets du Comité de salut public. Sassenay prit son parti en homme habitué aux épreuves. Il se rendit tout d'abord chez M. de Champagny, ministre des affaires étrangères. Celui-ci, après l'avoir longuement interrogé sur ce qu'il savait de Liniers et du Rio de la Plata, lui fit connaître sommairement le but de sa mission, sans toutefois l'informer qu'une escadre, en voie d'armement au Ferrol, devait le suivre à quinze jours d'intervalle avec un corps de 3000 hommes. En le congédiant, le ministre lui annonça qu'il lui ferait remettre, au moment de son embarquement, des dépêches destinées aux autorités coloniales, et, pour lui-même, des instructions secrètes ne devant être ouvertes qu'en pleine mer.

Sassenay alla ensuite rendre visite au ministre Maret. Le futur duc de Bassano lui prodigua les encouragements et les promesses et, pour lui donner une attache gouvernementale, le nomma à un poste de secrétaire dans son cabinet.

Après ces visites officielles, le marquis s'occupa de ses propres affaires. Comme l'empereur le lui avait conseillé, il fit son testament, rédigea ses instructions pour son agent en Bourgogne et adressa à sa femme une lettre d'adieu dans laquelle il ne lui dissimula pas les périls de sa mission. Ces devoirs remplis, il fit, tant bien que mal, en quelques heures, l'achat des objets indispensables pour une aussi longue traversée.

Dès son arrivée à Bayonne, l'empereur avait recherché les moyens les plus pratiques pour établir des communications fréquentes avec les colonies françaises et espagnoles. Sa correspondance avec Murat et Decrès montre à quel point cette question le préoccupait et quelle importance il y attachait. Après s'être renseigné, comme il savait le faire, auprès des gens du métier, il était arrivé à se convaincre que, pour tromper la surveillance des croisières anglaises, il fallait n'employer que de très petits bâtiments et multiplier les expéditions. Dans cet ordre d'idées, il avait fait mettre sur le chantier, à Bayonne même, six mouches d'un modèle spécial, et il avait, en même temps, acheté au commerce un tout petit brick qu'on lui avait représenté comme un excellent marcheur. L'arsenal de Bayonne étant fort mal approvisionné de caronades, le brick ne put être armé que d'une artillerie très insuffisante. Ce fut sur ce navire, qui s'appelait *le Consolateur*, que le marquis s'embarqua le 30 mai, sur les quatre heures du soir. M. de Champagny lui avait fait remettre une valise pleine de dépêches officielles et un pli cacheté renfermant ses instructions secrètes. Malgré tous les encouragements qui lui avaient été prodigués, l'envoyé prit la mer assez mal impressionné par les nouvelles d'Espagne, qui ne lui présageaient pas un bon accueil de l'autre côté de l'Atlantique.

Il me faut ici interrompre mon récit. Avant de raconter le voyage de Sassenay et les graves événements qui en furent la conséquence, j'ai à faire connaître les antécédents des deux hommes que la toute-puissante volonté de Napoléon allait réunir de nouveau, pendant un court espace de temps, sur les rives du Rio de la Plata pour [illegible].

[illegible] M. de Sassenay [illegible] hommes de son siècle. Il a la passion d'aventures et la foi [illegible] quérir, quoique Français, le titre de vice-roi d'une des plus [illegible]

A douze ans, il quitte la maison paternelle pour aller faire à Malte son éducation militaire. A quinze ans, il rentre en France et obtient une sous-lieutenance dans un régiment de cavalerie. Mais la France est en paix, et le jeune homme rêve de faire la guerre. En 1774, il apprend que l'Espagne va

combattre les Barbaresques et arme à cet effet une flotte formidable. Liniers quitte son pays et son régiment, et s'engage comme volontaire sur cette flotte. Il prend part à l'expédition d'Alger et s'y distingue si bien qu'il obtient d'entrer au collège de marine, d'où il sort bientôt avec le grade d'enseigne de frégate. Depuis lors, jusqu'en 1783, il ne cesse pas de se battre sur mer, d'abord contre les Portugais, puis contre les Anglais et enfin de nouveau contre les Barbaresques. Nous n'énumérerons pas toutes ses actions d'éclat; disons seulement qu'à la fin de ces sept années de guerre il était devenu capitaine de frégate.

Envoyé en 1788 à la Plata, Liniers y obtint, en 1792, le grade de capitaine de vaisseau. Malgré les services rendus dans la défense de la colonie, il y fut complètement oublié par le gouvernement espagnol, et peut-être ne serait-il jamais arrivé à obtenir un grade plus élevé sans une invasion anglaise qui le tira enfin de l'obscurité dans laquelle il végétait.

La Grande-Bretagne était depuis 1803 en guerre avec la France et l'Espagne. Les colonies américaines de cette dernière puissance tentaient fort le cabinet de Saint-James. Aucune expédition n'avait pourtant encore été organisée, lorsqu'au cours de l'année 1806 un chef d'escadre, sir Home Popham, conçut le projet de s'emparer de la vice-royauté du Rio de la Plata. Popham se trouvait au Cap, qu'il venait de conquérir sur les Hollandais à la fin de 1805. Sans consulter son gouvernement, il décida le commandant des forces de terre à lui confier un petit corps de 1500 à 1600 hommes, commandé par un jeune et brillant officier, le général Beresford. Au commencement de juin 1806, l'escadre anglaise fit son apparition dans les eaux du Rio de la Plata. La colonie était gouvernée par un vice-roi incapable, le marquis de Sobremonte, qui, malgré tous les avis qui lui avaient été donnés, fut pris au dépourvu. Montevideo étant fortifié et Buenos-Ayres ne l'étant pas, Popham résolut d'attaquer cette dernière ville. Beresford débarqué, le 25 juin, à cinq lieues de la capitale, culbuta le lendemain et le surlendemain les troupes régulières et les milices que lui opposa le vice-roi. Le 27, il entrait dans Buenos-Ayres, qui se rendait sans coup férir, pendant que Sobremonte fuyait vers Cordoba avec sa famille et ses trésors.

Dans la colonie du Rio de la Plata, comme dans les autres colonies hispano-américaines, la population blanche était divisée en deux classes hostiles : les créoles nés dans le pays et les Espagnols de naissance qui prétendaient être les seuls maîtres et traitaient les créoles en ilotes. Ceux-ci formaient la grande masse de la population. Les Anglais avaient cru qu'ils accepteraient volontiers de passer sous le sceptre du roi Georges III. C'était une erreur. S'ils n'aimaient pas les Espagnols, ils aimaient encore moins les Anglais, qui, pour eux, étaient des hérétiques. Lorsqu'ils eurent compté le petit nombre des soldats de Beresford, ils s'indignèrent qu'une ville de 50 000 âmes eût été conquise par une poignée d'hommes, et ils ne songèrent plus qu'à chasser les envahisseurs; mais il leur manquait un chef.

Sur ces entrefaites, Liniers arriva à Buenos-Ayres avec un sauf-conduit de Beresford pour voir sa famille. Seul des chefs espagnols, il avait conservé son prestige; il avait empêché le débarquement des Anglais sur le point du littoral dont la défense lui avait été confiée. On le supplia de se mettre à la tête du mouvement. Il y consentit, mais il se refusa à affronter les vétérans de Beresford avec des bourgeois mal ou point armés, car les armes étaient rares à Buenos-Ayres. Pour avoir au moins quelques soldats réguliers, il se rendit secrètement à Montevideo et y obtint un noyau de 600 hommes, qui se grossit en route de 400 volontaires, marins et corsaires français. Il se présenta, le 10 août, devant la capitale avec ce millier d'hommes. Sans perdre un instant, il somma Beresford de rendre la ville, en ne lui accordant qu'un quart d'heure pour prendre un parti.

C'était bien hardi à Liniers de tenir un pareil langage à un chef éprouvé comme Beresford, alors qu'il n'avait à opposer aux 1500 vétérans anglais que 1000 ou 1100 hommes, dont la plupart étaient des recrues. Pourtant la réponse du général anglais ne fut pas aussi hautaine qu'on aurait pu s'y attendre. Il répliqua à la sommation qu'il se défendrait aussi longtemps que son honneur l'exigerait. Il ne restait plus qu'à en appeler aux armes; c'est ce que fit Liniers.

Buenos-Ayres présentait alors comme aujourd'hui l'aspect d'un vaste échiquier. Les rues larges et droites couraient du nord au sud et de l'est à l'ouest, se coupant à angles droits et formant une série de carrés de 130 mètres de côté. Les maisons n'avaient qu'un rez-de-chaussée ou un étage au plus et se terminaient par des terrasses. A peu près au centre des constructions qui bordaient le fleuve s'élevait la forteresse, assemblage de grands bâtiments entourés d'une épaisse muraille dominée par un rempart garni de canons et protégée par un fossé qu'il fallait traverser sur un pont-levis. En face de la forteresse, du côté de la terre, s'ouvrait une vaste place rectangulaire coupée en deux parties par des arcades de style mauresque, la « Recoba Vieja », et bordée à l'ouest par le « cabildo » ou palais municipal, et au nord par la cathédrale, lourde copie de notre Panthéon. C'est sur cette place qu'allait se décider le sort de la colonie.

Liniers porta son premier effort sur le parc d'artillerie du Retiro, situé au nord de la ville, tout près du fleuve. Il était défendu par 200 Anglais établis dans l'arène des combats de taureaux, qui constituait une vraie forteresse. Arrivé là, le 11, à cinq heures du matin, après avoir dû exécuter, pour contourner la ville, une marche des plus pénibles dans des terres défoncées par les pluies des jours précédents, le chef espagnol lança ses hommes sur les retranchements ennemis. L'action fut chaude, mais l'avantage resta aux Espagnols; les Anglais se replièrent sur la forteresse. Beresford, aussitôt instruit de ce qui venait de se passer, accourut au secours des siens. Liniers fit jouer son artillerie et balaya les rues par où arrivaient les Anglais. Ceux-ci

se défendirent pied à pied. Les Espagnols les attaquèrent avec rage. D'heure en heure, leur nombre augmentait. Les habitants valides accouraient pour se joindre à leurs libérateurs. Ceux qui avaient des armes se rangeaient parmi les combattants, les autres aidaient à traîner les canons et à les mettre en batteries. Liniers, toujours au premier rang, dirigeait et encourageait ses hommes. La bataille se prolongea tout le jour. Vers le soir, les Anglais furent refoulés sur la place de la cathédrale. Liniers jugea prudent de remettre au lendemain le dernier et suprême effort.

Beresford employa la nuit du 11 au 12 août en préparatifs de résistance. Il plaça des canons à toutes les issues de la place, de façon à balayer les rues qui y conduisaient, et il garnit de tireurs les terrasses des maisons. Le combat s'engagea néanmoins autrement qu'il ne l'avait prévu. Protégés par un brouillard assez épais, les volontaires catalans de Montevideo et les corsaires français arrivèrent sans être vus sur une batterie anglaise autour de laquelle s'engagea une lutte acharnée. Liniers accourut pour soutenir son monde; puis, formant quatre colonnes d'attaque, il aborda la place par quatre rues différentes. Les Anglais, refoulés des extrémités au centre, se virent bientôt dans un cercle de feu. Beresford, qui se tenait sous les arcades de la Recoba, eut son aide de camp frappé à mort à ses côtés. Les rangs des siens s'éclaircissaient : 300 étaient tombés sous les balles ou les boulets des Espagnols. La position n'était plus tenable. Le général commanda la retraite et rentra dans la forteresse, dont il fut le dernier à franchir le pont-levis.

Liniers avait plus qu'aucun autre payé de sa personne. Il avait toujours été, au plus fort du feu, aussi calme qu'à la parade. C'était miracle qu'il n'y eût point trouvé la mort. Ses habits avaient été criblés de balles.

A peine les Anglais furent-ils renfermés dans la forteresse, que le chef espagnol fit ouvrir contre elle un feu terrible avec les canons qu'il venait de conquérir et ceux amenés du Retiro. Il fit également établir des batteries sur le rivage pour tenir en respect les canonnières anglaises. Beresford, après avoir résisté pendant deux heures, comprit que la place ne pouvait pas être défendue plus longtemps. Il fit arborer le drapeau parlementaire. Liniers exigea une reddition à discrétion, qui dut être acceptée. Toutefois, avec la générosité qui était le trait saillant de son caractère, il accorda, sur le moment, les honneurs de la guerre à son vaillant adversaire. Il eut même la faiblesse de lui concéder plus tard, dans la capitulation écrite, des avantages que ni la municipalité ni le gouverneur de Montevideo ne voulurent reconnaître.

Douze cents Anglais déposèrent leurs armes et défilèrent devant les troupes espagnoles. Ils furent conduits sans retard dans l'intérieur des terres. 35 pièces de rempart, 29 pièces de campagne, 1600 fusils et les drapeaux du 71e régiment furent le prix de la victoire.

La reprise de Buenos-Ayres, « la Reconquista », comme l'appellent les Espagnols, eut un retentissement énorme en Amérique. Elle valut à Liniers une immense et légitime popularité, mais elle eut en même temps des conséquences politiques inattendues et considérables. Elle révéla aux créoles qu'étant les plus nombreux et sachant aussi bien se battre que les Espagnols, ils étaient les plus forts. Dès lors, ils imposèrent leurs volontés aux autorités qui représentaient la métropole. Le vice-roi dut être déposé et Liniers nommé chef militaire.

Un chef, il en fallait un. Le danger était pressant. Les Anglais, maîtres par leur flotte du Rio de la Plata, voyaient arriver chaque jour les renforts qu'ils avaient demandés et qui portèrent à 12 500 hommes le corps expéditionnaire. Il y avait donc urgence à organiser la défense. De l'aveu même de ses ennemis, Liniers déploya dans cette tâche une rare habileté militaire et un véritable génie d'organisation.

Comme Liniers le dit dans sa lettre du 20 juillet 1807 à l'empereur, ce n'était rien d'avoir repris Buenos-Ayres, le difficile était de la garder. Il n'avait, en effet, à opposer aux forces écrasantes avec lesquelles il prévoyait qu'il allait être attaqué, ni soldats ni matériel de guerre. En onze mois, il fit d'une population de négociants, d'ouvriers et de riches propriétaires, une armée sinon aguerrie, du moins disciplinée, vaillante et résolue. Pour éveiller dans cette milice l'esprit et l'émulation militaires, il forma des corps distincts par origine de province et leur donna des uniformes différents qu'il fit confectionner. Avec les Espagnols, il constitua des « terciós » d'Andalous, de Biscayens, de Galliciens, de montagnards de Cantabres, etc. Avec les gens du pays, blancs, mulâtres, nègres et Indiens, des bataillons de patriciens, de grenadiers provinciaux, de chasseurs de Corrientès, d'arribeños et Indiens, etc. Il organisa, en outre, six escadrons de cavalerie et un corps de 2000 artilleurs, dont l'instruction fut l'objet de ses soins les plus assidus. Il dut, d'ailleurs, apprendre à tous leur métier, au commandant comme au capitaine, au caporal comme au simple soldat. Pendant toute cette longue période, il lui fallut être tour à tour général et sergent instructeur, diriger l'ensemble des opérations et s'occuper des moindres détails de l'équipement et de la manœuvre. Tous ces corps furent appelés à élire leurs officiers, comme les milices des libres communes de l'Espagne au moyen âge. Liniers leur remit solennellement des drapeaux en les faisant jurer de les défendre jusqu'à la mort. Par de fréquentes et habiles proclamations, il sut leur inspirer en eux-mêmes une confiance et, pour l'ennemi qu'ils allaient avoir à combattre, un mépris qu'il était loin de partager.

A ces soldats improvisés, il fallait des fusils, des canons, de la poudre et du plomb. Il n'y avait que 2000 fusils dans l'arsenal; on en avait conquis 1600 sur les Anglais. Il en fallait plus du double. On rechercha

toutes les vieilles armes que l'on put trouver, on les répara, et l'on finit par armer une partie de l'infanterie. On avait des canons, soit de rempart, soit de campagne, mais il n'y avait que peu ou point de pièces d'affûts. Liniers en fit construire. Il fit aussi faire des harnais pour les animaux de trait, qu'il fallut dompter et habituer non seulement au bruit du canon, mais encore à une nourriture plus substantielle. Il ne restait qu'un approvisionnement absolument insuffisant de poudre, il en fit venir du Pérou et du Chili, à travers les passages presque inaccessibles de la chaîne des Andes. Le plomb manquait aussi. Les habitants firent le sacrifice de tout ce qu'ils en avaient dans leurs maisons, ainsi que de leur vaisselle d'étain. On en fit des balles et des boulets.

Le général Whitelocke, commandant en chef de l'armée anglaise, ne s'attaqua à Buenos-Ayres qu'après avoir emporté les trois autres ports du Rio de la Plata : Maldonado, Montevideo et la Colonie. Le 28 juin 1807, il débarqua 12 000 hommes à douze lieues en aval de la capitale. Le 2 juillet, son avant-garde, forte de 2000 hommes, sous les ordres du général Gower, faisait son apparition sur la rive droite du Riachnielo. Trop confiant dans la solidité et dans les qualités manœuvrières de ses milices, Liniers, qui n'avait que 8500 hommes à opposer aux 12 000 Anglais, avait fait la faute de se porter avec 7000 hommes au-devant de l'ennemi et de les adosser à la rivière, sur laquelle il n'y avait qu'un seul pont. L'avant-garde anglaise déborda la droite des Espagnols et franchit la rivière pour se porter sur Buenos-Ayres. Liniers, prévenu, repassa le pont en toute hâte avec la moitié de ses troupes pour s'interposer entre la ville et les assaillants. Ses milices marchèrent si lentement qu'il ne put opposer au général Gower qu'une poignée d'hommes qui fut battue et mise en déroute. Liniers, surpris par l'obscurité et séparé des siens, ne put regagner la ville et dut passer la nuit dans une maison isolée.

Buenos-Ayres ne dut, ce soir-là, son salut qu'à l'impéritie du commandant en chef des forces anglaises et à l'énergie du Cabildo.

Si Whitelocke, au lieu de faire un détour en sortant de Quilmès, avait, comme c'était son devoir, suivi de près son avant-garde et s'était trouvé à point pour la soutenir, il aurait pu profiter de la panique qui suivit le combat de Miserere pour pénétrer dans la ville et s'en emparer. Le général Gower, qui n'avait pas l'audace de Beresford, ne se sentant pas soutenu par le gros de l'armée, n'osa pas tenter l'entreprise avec des troupes épuisées par une journée de marches forcées et fort éprouvées par le feu des Espagnols qui leur avaient mis 300 hommes hors de combat.

Dans la ville, la rentrée des fuyards et la disparition du chef aimé et obéi, en qui seul on avait confiance, jetèrent les habitants dans la consternation. Tout semblait perdu. Les officiers espagnols s'étaient égarés ou avaient laissé leurs troupes en chemin. Personne ne commandait plus. Seul, le Cabildo ne s'abandonna pas. Comme le Sénat de la vieille Rome aux heures des grands revers, il sut se montrer à la hauteur du danger et le conjurer.

Sous la vigoureuse impulsion de l'alcade D. Martin Alzaga, il prit sur l'heure les mesures les plus énergiques. Il rappela en toute hâte le colonel Balviani, que Liniers avait laissé à la garde du pont de Galvez avec deux divisions. D'accord avec cet officier, il décida de ne défendre que la partie de la ville la plus rapprochée du fleuve. D'après ses ordres, on barricada les portes et les fenêtres de toutes les maisons et l'on amassa sur les terrasses, qu'on garnit de tirailleurs, des munitions, des grenades et jusqu'à des pierres; on coupa les rues par de profondes tranchées; on réunit tout ce qui restait d'artillerie, car, dans l'affolement où la défaite avait jeté les chefs espagnols, bien des pièces avaient été enclouées; on établit des batteries et des épaulements à l'entrée des six rues qui aboutissaient à la Plaza Mayor, dont on fit le centre de la résistance, et on construisit d'autres retranchements tout le long du quadrilatère où l'on s'était concentré; enfin, pour jeter une sorte de défi à l'ennemi et donner un point de ralliement aux fuyards et aux débandés des deux premières divisions, on illumina la ville comme aux jours de grandes fêtes.

Ces mesures, habilement combinées et exécutées avec autant de vigueur que de promptitude, changèrent la situation du tout au tout. Le 3 juillet, au point du jour, Buenos-Ayres était en partie en état de défense et le courage était revenu au cœur de ses habitants. L'occasion que les Anglais avaient laissé échapper la veille ne devait plus se représenter.

Dans la matinée, Liniers avait pu rejoindre les siens au point de ralliement qu'il leur avait donné la veille. Après avoir reformé un petit corps, il entra dans la ville où il reprit le commandement, à la grande joie de la population. Il compléta les préparatifs de résistance commencés par le Cabildo et réorganisa les corps qui s'étaient débandés. Comprenant l'erreur qu'il avait commise en s'aventurant en rase campagne avec des troupes qui n'étaient ni aguerries ni manœuvrières, il se borna, pour tenir son monde en haleine, à livrer aux Anglais des combats d'avant-poste pendant les deux journées qui s'écoulèrent entre l'affaire de Miserere et l'assaut du 5 juillet.

Ce ne fut que le 4 que le général Whitelocke arriva à réunir toutes ses forces devant la capitale du Rio Plata. Défalcation faite du corps du colonel Mahon, qui gardait le pont de Galvez et sa ligne de retraite, il disposait de 8500 hommes. Avant de recourir aux armes, il somma la ville de se rendre à discrétion. Liniers répondit par un refus net et formel. Whitelocke fixa l'attaque au lendemain.

Pour bien comprendre les événements du 5 juil-

let 1807, il faut se représenter ce que Buenos-Ayres était à cette époque. Cette ville, je l'ai dit à propos de sa reprise en 1806, formait une série d'îlots carrés, de *manzanas*, suivant l'expression espagnole, de 130 mètres carrés. Les maisons, n'ayant pour la plupart que le rez-de-chaussée et au plus un étage, se terminaient en terrasses. Une fois les portes et les fenêtres barricadées, ces îlots constituaient autant de petites enceintes fortifiées de vingt à trente pieds de haut que le canon pouvait démolir, mais contre lesquelles la mousqueterie était impuissante. Çà et là émergeaient des édifices publics et privés qui formaient de véritables citadelles. C'était au nord l'arène destinée aux combats de taureaux, la *Plaza de Toros*, sur la place du Retiro; un peu au sud, le couvent et l'église de Santa-Catalina; au centre du rivage, la vieille forteresse et la Plaza Mayor, bornée vers le nord par la cathédrale; à deux *manzanas*, vers le sud, l'église de Saint-Dominique, avec son clocher élevé, et enfin, à l'extrémité méridionale, l'hôpital de la Residencia, l'ancien couvent des jésuites.

Les rues, larges de 13 à 14 mètres et tirées au cordeau, couraient dans deux directions : les unes du nord au sud, parallèlement au fleuve; les autres de l'est à l'ouest, c'est-à-dire de la campagne à la rive du Rio.

Le général Whitelocke avait trois moyens pour réduire Buenos-Ayres : un blocus, que l'appui de la flotte rendait facile; un bombardement ou une attaque de vive force. Seulement cette attaque devait être conduite avec méthode. Il ne fallait pénétrer au cœur de la ville qu'après avoir délogé ses défenseurs de toutes les positions qu'ils occupaient, de façon à ne pas laisser d'ennemis derrière soi. Une aveugle confiance dans la supériorité de ses troupes sur les milices argentines entraîna le commandant anglais à négliger toutes les précautions et à lancer ses colonnes à l'aveugle. Son armée occupait tout l'ouest de la ville, ayant en face d'elle les rues qui menaient au fleuve. Il la divisa en trois corps : l'aile gauche, sous sir Samuel Auchmuty; l'aile droite, sous le général Craufurd, et le centre sous sa direction. L'aile droite et l'aile gauche eurent ordre de pénétrer dans la ville, la première vers l'extrémité nord, la seconde vers l'extrémité sud, en s'engageant à la fois dans plusieurs rues parallèles, de marcher droit au rivage sans brûler une amorce, en s'emparant chemin faisant des points fortifiés tels qu'églises et monuments publics, et, une fois arrivées à leur but, de se rabattre sur la Plaza Mayor, que le commandant en chef comptait attaquer de front en s'y portant directement par les deux grandes artères qui y aboutissaient de la campagne.

Les troupes anglaises marchèrent résolument au sacrifice. Elles s'avancèrent au pas accéléré, avec une superbe impassibilité, dans ces longues rues qu'un témoin oculaire appelle ce jour-là les sentiers de la mort. Elles furent accueillies par une grêle de projectiles. Du haut des terrasses, hommes et femmes, maîtres et esclaves, animés d'une fureur sauvage, les fusillaient presque à bout portant et leur lançaient des grenades, des briques, des pierres et jusqu'à de l'eau bouillante. Toutes les issues du rez-de-chaussée ayant été solidement barricadées, chaque maison était devenue une forteresse dont on n'aurait pu déloger les défenseurs que par un siège en règle. Pour ainsi dire, à chaque pas, de nouveaux obstacles se dressaient devant les assaillants : ici de profondes tranchées, là des retranchements armés de canons, qui vomissaient sur eux des paquets de mitraille. Néanmoins, les colonnes anglaises atteignirent les points qui leur avaient été indiqués. Au nord Auchmuty s'empara, après un combat sanglant, de la Plaza de Toros et du parc d'artillerie; 53 pièces de canon et 600 prisonniers tombèrent entre ses mains. Sur sa droite, un de ses lieutenants enleva le couvent de Santa-Catalina. Au centre, Whitelocke s'avança presque jusqu'à la place. Au sud, le général Craufurd s'établit à la Residencia; mais lorsque les Anglais voulurent se porter sur la Plaza Mayor, la fortune qui leur avait souri jusque-là les abandonna. Deux lieutenants d'Auchmuty, le major Vandeleur et le colonel Duff, après avoir échoué dans leurs attaques, furent enveloppés et obligés de mettre bas les armes. Au midi, Craufurd, qui s'était avancé de la Residencia vers la forteresse, se vit obligé de reculer et de s'enfermer dans l'église de Saint-Dominique. Liniers le fit attaquer par des forces supérieures appuyées par de l'artillerie. Menacé de voir l'église démolie à coups de canon s'écrouler sur lui, le général anglais dut se rendre à discrétion avec toute sa colonne.

C'était un grand succès. Les troupes de Whitelocke restaient, il est vrai, maîtresses de la Residencia et de la Plaza de Toros ainsi que d'une partie des rues de l'Ouest, mais elles avaient perdu, entre morts, blessés et prisonniers, 4000 hommes suivant les uns, 2000 suivant les autres, ce qui réduisait singulièrement leur nombre.

Liniers, qui, comme toujours, ne s'était pas ménagé pendant cette rude journée et qui avait même été blessé au côté, ne se laissa pas enivrer par les avantages qu'il venait de remporter. Il pensa sagement qu'autant valait, si faire se pouvait, arrêter l'effusion du sang.

Il écrivit donc à Whitelocke pour lui proposer de lui rendre tous les prisonniers qu'il venait de faire ainsi que ceux de l'année précédente, à la condition que les Anglais évacueraient le Rio de la Plata et rendraient la place de Montevideo. Il ajouta que, dans l'état d'exaspération où était la population, il lui était impossible de répondre du sort des prisonniers si la lutte se prolongeait.

Le général anglais ne répondit que le 6 à la lettre de Liniers par la demande d'une suspension d'armes

de vingt-quatre heures. Son but était de gagner du temps pour attendre l'arrivée de la brigade du colonel Mahon, qu'il avait laissé à la garde du pont de Galvez, et pour tenter un nouvel et suprême effort. Le commandant des forces espagnoles le mit en demeure de répondre en un quart d'heure par un refus ou une acceptation pure et simple de ses propositions. N'ayant reçu aucune réponse dans le délai qu'il avait fixé, il fit attaquer la Residencia par le colonel Elio. Cet officier, qui ne savait que se faire battre, fut repoussé avec perte.

Malgré ce petit succès, Whitelocke, comprenant qu'il ne triompherait pas avec les troupes qui lui restaient de la résistance d'une population nombreuse et exaspérée, se décida à accepter les propositions qui lui étaient faites et il en prévint officiellement Liniers. Le traité qui consacrait la cessation des hostilités et l'évacuation par les Anglais de Montevideo et de tous les autres points qu'ils occupaient dans le Rio de la Plata fut signé le 7 juillet par le général Whitelocke et le contre-amiral Georges Murray pour l'Angleterre, et par Liniers, Balviani et Velasco pour l'Espagne. Ce traité, qui stipulait la restitution des prisonniers faits de part et d'autre, imposait aux Anglais l'obligation de se rembarquer dans les dix jours et de rendre dans un délai de deux mois la forteresse de Montevideo avec toute son artillerie et dans l'état où elle se trouvait au moment de sa reddition. Pour garantir l'exécution du traité, trois officiers de marque furent donnés en otage par les Anglais et par les Espagnols.

Pour la seconde fois Buenos-Ayres était délivré des Anglais, et cette fois sa délivrance entraînait celle de la colonie tout entière. Comme en 1806, la gloire en rejaillit sur Liniers. S'il avait commis au début de la lutte l'erreur de trop compter sur la solidité de ses milices et sur leurs qualités manœuvrières, en les risquant en rase campagne contre les vieilles troupes de l'Angleterre, il n'en avait pas moins préparé le succès final en créant des moyens de défense qui n'existaient pas et en faisant de cette population paisible une armée brave, résolue et disciplinée qui avait, entraînée par son exemple, su défendre ses foyers avec une indomptable énergie. Ni ceux qui avaient pris part à la lutte, ni les contemporains n'hésitèrent à attribuer à notre vaillant compatriote tout le mérite de la victoire. L'enthousiasme des habitants pour leur chef adoré ne connut plus de bornes. Nous en retrouvons l'écho dans la lettre du Cabildo au roi Charles IV. « Nous espérons, y est-il dit, que Votre Majesté voudra bien tenir compte des services exceptionnels rendus par le général de Liniers dans la reprise et dans la défense de Buenos-Ayres. Il a su exalter tous les courages et amener la population à braver la mort pour sa religion, son roi et sa patrie. Il a su inspirer à ses troupes un merveilleux enthousiasme et il a exposé sa personne aux plus grands périls pour conserver ces riches provinces à Votre Majesté. Le Cabildo compte qu'il aura la gloire de voir récompenser le mérite du général à qui, par son vote, il a confié la défense du pays. »

Chacun, du reste, mérite sa part de gloire, le Cabildo, en aidant Liniers à préparer la défense et en prenant dans la nuit du 2 au 3 juillet les énergiques mesures qui sauvèrent la ville; la population, en abandonnant pendant onze mois ses travaux et ses occupations pour se consacrer entièrement à son apprentissage militaire et en combattant, à l'heure du danger, avec un courage et une abnégation dont l'histoire ne fournit que d'assez rares exemples.

La brillante défense de Buenos-Ayres valut à Liniers d'être nommé vice-roi. La cour de Madrid n'osa pas résister au courant d'opinion qui réclamait sa nomination à ce poste élevé.

Malheureusement pour le vainqueur de Beresford et de Whitelocke, la tâche était ardue. Les créoles, jusque-là si soumis, entendaient désormais avoir voix consultative dans le gouvernement de la colonie, et conserver les armes qu'on avait mises entre leurs mains pour combattre les Anglais. D'autre part, les Espagnols voulaient rester les maîtres et ne pardonnaient pas à Liniers la popularité dont il jouissait parmi ceux qu'ils regardaient comme leurs sujets. Ni les uns ni les autres n'étaient disposés à obéir.

En juillet 1808, la nouvelle de la révolution d'Aranjuez parvint dans la colonie.

Godoy était aussi détesté en Amérique que dans la péninsule. Tout le monde applaudit à sa chute et il y eut, malgré les profonds dissentiments qui existaient entre les colons, unanimité pour reconnaître le nouveau roi à qui l'on se prépara à prêter serment de fidélité.

Ce fut précisément à ce moment que l'envoyé de Napoléon débarqua à Maldonado, apportant la nouvelle des événements de Bayonne que la colonie ignorait encore. Jamais l'opinion publique n'avait été aussi peu favorable au renversement du souverain légitime au profit d'un usurpateur étranger. Espagnols et créoles avaient salué avec enthousiasme l'avènement du jeune roi, sur lequel ils fondaient, sans raison d'ailleurs, les plus belles espérances. Les uns et les autres avaient au cœur la haine de toute domination étrangère, que ce fût celle de l'Angleterre ou celle de la France, et pas plus les uns que les autres n'étaient disposés à accepter un changement de dynastie imposé à la mère patrie par le tout-puissant empereur qui était, à cette époque, l'arbitre de l'Europe continentale. Quant à Liniers, quels que pussent être ses sentiments, il ne pouvait que se soumettre à la volonté des populations dont il n'était le chef obéi qu'à la condition d'en être en même temps l'instrument docile.

DE SASSENAY.

VARIÉTÉS

Collectivisme et doctrines pontificales.

Le R. P. Le Moigne en était au moment de réfuter, à l'aide de l'encyclique sur les ouvriers, les diverses théories socialistes, notamment la doctrine collectiviste, quand ses conférences furent interrompues, il y a quelques semaines, par l'intervention de M. Chassaing. Intervention malencontreuse s'il en fut, car j'y perds une unique occasion d'être tiré, sans doute, d'un embarras cruel et vieux d'un an. Aussi ne l'aurais-je point pardonné à M. Chassaing, s'il ne se fût racheté par un éloquent discours à la Chambre, et sa phrase *homaisrique* sur les seuls anarchistes à lui connus : anarchistes policiers et anarchistes cléricaux. Ravachol, dans sa retraite, s'en tient encore les côtes. N'empêche qu'il me faut chercher de nouveau qui me réfutera, par l'encyclique, les théories collectivistes; et la petite histoire ci-dessous vous fera comprendre avec quelle ardeur je cours après cette réfutation.

Dans toutes les réunions publiques, l'Église anarchique délègue un enfant de chœur, aux poches bourrées de papiers, chargé de répandre la bonne parole sous forme de journaux et de brochures. L'enfant de chœur fait payer la feuille du jour, et la recette est maigre; en revanche, il distribue libéralement les papiers de tirage ancien. Rien ne se perd, dans le monde anarchique.

C'est ainsi qu'à la sortie d'une réunion socialiste m'échut récemment une brochure vêtue de papier lie de vin.

Le titre? *Socialiste et paysan*. L'auteur? L. Maria, ouvrier mécanicien. La date? 1879. Le prix? 30 centimes. Après douze années de magasin, la brochure pouvait, sans dommage pour l'éditeur, m'être délivrée gratuitement.

Il va sans dire que, rentré chez moi, je tins à faire connaissance avec la prose de L. Maria, et je constatai, à ma grande surprise et grande joie, que la brochure distribuée par l'anarchiste n'avait rien d'anarchique. Elle contenait simplement, sous forme d'un dialogue vif et très bien mené, l'exposé des doctrines collectivistes en matière de propriété foncière. Or tous ceux qui connaissent un peu les groupes dits révolutionnaires savent qu'on aurait plus tôt fait de mettre en bons termes la peau humaine et le vitriol, que de faire vivre en paix collectivisme et anarchie.

Les grands traits de la doctrine, vous les connaissez: le capital n'est que le produit de la retenue arbitraire faite par le salariant sur le travail du salarié. Il serait donc équitable que le salarié rentrât en possession des fruits du travail dont il a été frustré, qu'il mît la main sur le capital : dans la circonstance présente, sur la terre. Quant aux possesseurs actuels, une fois expropriés, ils trouveraient une place dans la collectivité, soit comme directeurs de travaux, soit comme travailleurs. Il n'y a pas de place, en effet, pour les oisifs, pour *les parasites*; tout individu doit produire ce qu'il consomme ou l'équivalent, et l'on ne peut posséder que ce que l'on produit.

Ma brochure développait tout cela, dans une conversation entre un bourgeois, des paysans récemment convertis et leur convertisseur, le collectiviste Gérard. Un passage me frappa particulièrement, parce qu'il semblait directement inspiré de l'*Essai sur le gouvernement civil* de Locke. Je demande la permission de citer ce fragment : les lecteurs de la *Revue* ne connaissent pas beaucoup, sans doute, les publications de propagande socialiste; ce sera pour eux du fruit nouveau :

Guillaume. — Reconnaissez-vous, monsieur Portefoin, M. Portefoin, c'est le bourgeois, quelque chose de grotesque comme M. Chion-Ducollet, — reconnaissez-vous qu'il faut que la terre, mais toute la terre, soit cultivée pour produire de quoi nourrir l'espèce humaine?

Portefoin. — Eh! sans doute : trop de friche amènerait la famine.

Guillaume. — Eh bien, alors, si vous admettez qu'il ne soit pas permis, sans mettre l'humanité en détresse, de laisser vos champs en friche, que ferez-vous si les bras salariés qui les cultivent vous refusent leur concours, aux conditions actuelles? Pensez-vous cultiver tout à vous seul?

Portefoin. — Evidemment non, je ne le pourrais pas à moi seul.

Guillaume. — La société aurait donc le droit d'intervenir et de faire cultiver ce que votre activité aurait laissé inculte, et alors le produit de cette intervention appartiendrait inévitablement à ceux qui y auraient contribué.

Portefoin. — Moins ce qui me reviendrait, à moi, comme propriétaire du sol.

Guillaume. — Erreur, monsieur Portefoin, ce produit leur appartiendrait en propre, puisque vous n'y auriez pas participé; la partie vitale de la terre, celle qui fait la germination, n'est pas votre œuvre, le sol n'est en rien altéré par la production, et ce que vous croyez être votre propriété reste intact; seulement, comme l'existence de l'humanité est suspendue à la production, ce que vous ne pouvez mettre en œuvre, la société a le droit de le mettre en œuvre, et à son profit.

Portefoin. — Pourtant, si le travailleur n'a pas ma terre, il ne peut rien produire.

Lejeune. — Produira-t-elle, cette terre, si on ne la cultive pas? Et, comme il faut qu'elle produise, il faut vous résigner. On peut posséder un objet que l'on a créé ou contribué à créer; mais la terre, qui l'a créée? Les possesseurs actuels ont pu s'en emparer d'une manière ou d'une autre, mais c'est une propriété collective appartenant à tout être qui se meut.

Vraiment, le paysan Guillaume ne raisonne pas autrement que le philosophe du XVIIe siècle. Jugez plutôt :

Tout ce que l'homme a tiré de l'état de nature, écrit Locke, par sa peine et son industrie, appartient à lui seul; car, cette peine et cette industrie étant sa peine et son industrie propres, personne ne saurait avoir droit sur ce qui a été acquis par cette peine et cette industrie... Je suis pro-

priétaire de la chose que mon travail a créée. Car je puis dire que j'ai créé ce qui, sans moi, serait absolument inutile. Un champ en friche n'est rien; il ne devient quelque chose que par le travail humain. Il appartient donc de droit à celui qui l'a ensemencé et fécondé (1).

Et passez-moi encore cette dernière phrase :

Si l'on passe les bornes de la modération et que l'on prenne plus de choses qu'on n'en a besoin, on prend ce qui appartient aux autres.

Faut-il l'avouer? tout cela m'avait troublé. Je n'avais rien trouvé à objecter aux déductions de Locke, rien à opposer aux raisonnements du citoyen Guillaume. J'étais converti ou presque, avec un vague regret pourtant, ce regret des gens que l'on dérange dans leurs habitudes d'esprit.

Aussi j'eus des tressaillements de joie quand les journaux annoncèrent la publication de l'encyclique sur *la Condition des ouvriers*, et que le Souverain Pontife s'était appliqué, dans la première partie de son travail, à réfuter la doctrine collectiviste.

C'est un admirable document que cette encyclique, et catholiques nous avons quelque droit de nous montrer fiers de notre chef spirituel; non point tant parce qu'il apparaît parfaitement au courant des questions d'aujourd'hui et de demain, mais pour s'être souvenu que, dans nos croyances, il était la plus haute puissance morale de ce monde, la seule qui pût intervenir avec une égale autorité en face des riches et des pauvres; aussi pour être revenu aux doctrines de la primitive Église, protectrice des humbles, pour avoir élevé la voix devant les souverains de la terre en faveur « des hommes des classes inférieures, plongés pour la plupart dans une misère et une infortune imméritées... soumis à un joug presque servile ».

Le Saint-Père prend hautement parti pour la propriété individuelle et privée. Il la proclame de droit naturel, de droit traditionnel, de droit divin : « Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni sa maison, ni son champ, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui est à lui, » dit le *Deutéronome*. — « La coutume de tous les siècles a sanctionné une situation si conforme à la nature de l'homme, à la paix et à la tranquillité des sociétés. — Les lois civiles la confirment et la protègent par la force. » — Mais l'argument sur lequel Léon XIII insiste le plus, c'est l'argument de droit naturel :

La terre ne peut rien produire d'elle-même, sans le travail et les soins de l'homme Or quand l'homme consume à la faire produire l'industrie de son esprit et les forces de son corps, par cela même il s'applique à lui-même cette partie de la terre qu'il cultive lui-même. Il y laisse imprimée, pour ainsi dire, la marque de sa personnalité. Il est donc pleinement juste qu'il possède cette partie comme sienne et qu'en aucune façon son droit ne puisse être violé par personne. La force de ces raisonnements est d'une évidence telle, qu'il est permis de s'étonner comment *certains restaurateurs d'opinions surannées* peuvent encore y contredire. Ils accordent sans doute l'usage du sol et ses fruits à l'homme privé; mais ils lui dénient la propriété, le dessaisissent du sol où il a bâti, du champ qu'il a cultivé. Ils ne voient pas qu'ainsi ils le frustrent du fruit de son labeur. Car, enfin, ce champ, remué par la main et l'art du cultivateur, a complètement changé d'aspect : sauvage, il est défriché; infécond, il est devenu fertile... Qu'un étranger s'emparât et jouît de cette terre sur laquelle un autre a sué, la justice le souffrirait-elle? *De même que l'effet suit la cause, ainsi est-il juste que le fruit du travail soit au travailleur.*

J'avoue qu'en lisant ce passage j'eus comme une stupeur; je lus et je relus : la stupeur augmentait à chaque lecture. J'osais à peine formuler la pensée qui luisait dans mon esprit, et c'est tout bas qu'en fin de compte je me balbutiais à moi-même : « Mais, pour défendre la propriété, le Saint-Père emploie précisément l'argumentation sur laquelle les collectivistes entendent s'appuyer pour exercer certaines reprises. Ils ont, eux aussi, le respect du travail et de ses fruits; ils entendent bien que toute possession est respectable qui se légitime par un labeur accompli pour l'acquérir. De même que l'effet suit la cause, disent-ils aussi, le fruit du travail doit être au travailleur, et c'est pour cela qu'ils n'admettent pas le salariat, qu'ils font la guerre au capital, constitué par la retenue prélevée sur le travail d'autrui. L'homme n'a aucun droit sur la terre qu'il ne cultive pas, disent-ils: il ne faut pas serrer de très près le texte de l'encyclique pour en faire sortir la même idée : si la possession se justifie par le travail, pas de travail, pas de possession. Alors? Alors, le premier venu peut occuper la terre en friche, s'il la veut cultiver, et les fruits lui appartiendront légitimement, sans que le propriétaire du fonds puisse s'opposer à cette mise en valeur. C'est la théorie que développait tantôt le paysan Guillaume au bourgeois Portefoin. » Si bien qu'au lieu du repos ardemment désiré, la parole du Saint-Père m'apportait de nouvelles raisons de trouble, avec de nouvelles raisons de trouver justes les déductions du paysan Guillaume et de Locke le philosophe.

Le hasard méchant, sur ces entrefaites, mit sous ma main un livre, fait en grande partie de documents fournis par le Vatican, *Papes et Paysans*, de Gabriel Ardant. Comme j'avais pris un vif plaisir à lire deux ouvrages antérieurs du même auteur, sur la question agraire et la petite propriété, je me plongeai en hâte dans ce troisième volume. — Qu'y trouvai-je, grand Dieu! Le droit pour le premier venu de cultiver toute terre en friche, et d'en garder les fruits pour lui seul, ce droit prêché, défendu par des papes! Pis que cela! ce droit passant dans la pratique, ce, dans les États de l'Église, sur l'ordre même, en vertu des décrets formels des papes. Jugez plutôt :

1. *Essai sur le gouvernement civil*, ch. IV et VI.

Cela commence au XIIIe siècle, avec Clément IV. La campagne de Rome se transformait peu à peu en une lande inculte, par la négligence des grands propriétaires. Le pape, inquiet pour l'approvisionnement de la ville, prit une décision énergique : par un édit, il déclara « qu'il serait permis à l'avenir et toujours, à tous et chacun, de labourer et d'ensemencer... un tiers des champs incultes, à leur choix, quel qu'en fût le tenancier ». Au XVe siècle, Sixte IV renouvelle cet édit; Jules II l'imite, à son tour. Clément VII, à la fin du XVIe siècle, prend une disposition plus grave encore : non seulement le pape autorise tout individu qui veut cultiver à occuper les terres en friche, mais encore il frappe d'une amende de 500 ducats d'or tout propriétaire qui apporterait un obstacle à la mise en valeur de ses terres par des étrangers. Plus près de nous, à la veille de la Révolution, en 1783, Pie VI, dans un *motu proprio* que M. Ardant cite en entier, reconnaissait encore ce droit du premier venu à mettre la charrue dans les terres que le maître laissait en jachère.

Que signifie tout cela? allez-vous dire. Ce sont choses d'intérêt rétrospectif, des curiosités historiques. J'en demeure d'accord. Mais veuillez considérer que ces documents sont accompagnés d'un commentaire, et, pour que vous puissiez juger de l'esprit qui l'inspire, donnez-vous la peine de lire attentivement le fragment que voici:

Le principe du prétendu droit absolu de propriété, — principe que chacun doit être maître de faire tout ce qu'il veut de ce qui est à lui, — est absurde en ce qui concerne la propriété du sol.. Le cultivateur ne peut prétendre avoir sur la terre d'autre droit que celui de la faire valoir, sans pouvoir être troublé par personne dans l'exercice de son travail.

Il est immédiatement évident que le « faire valoir », l'exploitation directe par le propriétaire, est dans la notion même de la propriété foncière, et que toute espèce d'amodiation constitue un abus. Instituée pour assurer au cultivateur le fruit de son travail, et à la société, en échange de la garantie de la perpétuité, la garantie d'une administration conforme à l'intérêt social, la propriété individuelle du sol cesse de répondre à l'utilité générale, si le propriétaire peut en abuser pour tirer un revenu, non de ce que lui donnera la terre, mais de ce qu'il ôtera à ceux qui la travaillent à sa place, si, au lieu d'administrer lui-même, il l'abandonne à d'autres qui n'y ont que des avantages momentanés.

Considérez que les collectivistes ne raisonnent point d'autre manière. Considérez encore que vous ne pouvez point répondre que vous êtes ici en face d'opinions personnelles à l'auteur et qui n'engagent en rien la papauté. Car si vous regardez aux premières pages du volume, vous y trouverez deux lettres : l'une par laquelle on soumet l'ouvrage à l'appréciation du Souverain Pontife, l'autre qui est une réponse du secrétaire d'État, le cardinal Rampolla. Or le secrétaire d'État, après avoir présenté le volume à qui de droit, exprime à l'auteur les sentiments de reconnaissance de Sa Sainteté Léon XIII, et lui transmet ses félicitations sur la tâche entreprise. Si bien que nous voilà bien empêchés de connaître la véritable pensée du Saint-Siège en matière de propriété. L'admet-il absolue et sans limites, comme dans l'encyclique? Considère-t-il, au contraire, que certaines restrictions sont nécessaires et de droit naturel, comme le veut la tradition pontificale? Vous seriez sans doute curieux de le savoir, car les doctrines socialistes sont particulièrement gênantes sur ce point, et, philosophiquement, à cette heure, il semble bien que ce soient, — avec les papes anciens, — les jeunes socialistes qui aient raison.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Jules Claretie : *l'Américaine*. — M. Marcel Prévost : *Lettres de femmes*. — M. Ludovic Halévy : *Karikari*, etc. — M. Olivier du Chastel : *Requiem d'amour*. — M. Willy : *L'Ancêtre fantaisiste*. — M. Berr de Turique : *le Meuble florentin*.

C'est un agréable roman que *l'Américaine* de M. Jules Claretie. Le titre en est bien modeste. *L'Américaine!* On dirait qu'il n'y en a qu'une. Mais j'en vois bien là cinq ou six, à bien compter, et je crois que j'en oublie. Il y a l'Américaine statue, l'Américaine sensitive, l'Américaine bourgeois-gentilhomme, l'Américaine de foyer et l'Américaine brevet supérieur. Il est vrai que cette dernière est, si je ne me trompe, une Hollandaise, fille d'Anglaise et de Juif allemand; elle n'est Américaine que par ses relations; mais enfin voilà beaucoup d'Américaines, nonobstant, et non pas une seule; l'auteur nous a fait mesure large.

Ses Américaines sont amusantes. D'abord elles sont toutes jolies, ou celles qui ne sont pas jolies sont belles. Le livre semble être écrit pour prouver qu'il n'y a pas de femmes laides en Amérique. Ah! l'aimable pays! Ou il semble écrit pour prouver que l'Amérique n'envoie en France, exclusivement, que ses jolies femmes! Ah! le gracieux pays! Vive l'Union!

Ces Américaines, si elles ont cela de commun qu'elles sont toutes jolies, ce qui fait une délicieuse communauté, n'en ont pas moins des caractères très différents. Miss Arabella n'en a pas d'autre que de rayonner dans sa beauté. C'est la femme modèle, dans le sens purement esthétique. Elle a pour fonction d'éblouir. Les peintres à l'huile la figurent en amazone, les aquarellistes en naïade, les pastellistes en belle jardinière, les sculpteurs en Diane, et sa destinée est accomplie. Les femmes comme elles commencent par être peintes, continuent par être peintes et finissent par se peindre elles-mêmes. Je n'ai pas à vous peindre plus longtemps miss Arabella.

Mme Montgomery, sans particule et par un seul *m*, dont elle enrage, est l'Américaine qui aime à se bla-

sonner. Blasonner au XVIe siècle voulait dire ridiculiser, et La Bruyère regrette ce terme, comme expressif. L'histoire des mots est très intéressante. Mme Montgoméry a divorcé d'avec un artiste pour épouser un épicier qui s'appelait Montgomery, n'ayant pas lu *le Buste* d'Edmond About où Mme Michau dit si bien : « Ce que j'aime dans les artistes, c'est qu'ils ne sont pas des bourgeois. » Mme Montgomery est une charge assez drôle. Elle représente tout un aspect des mœurs américaines. Il n'y a pas de peuple plus entêté de noblesse que ce peuple de démocrates. C'est assez piquant, et, du reste, assez difficile à expliquer; mais c'est un fait d'observation mille fois vérifié. Il devait trouver place dans le livre de M. Claretie, et il s'y trouve, grâce à Mme Montgomery, par un seul *m*, qui donnerait un million pour la première lettre de ce mot.

Mme Norton représente, elle, la sensibilité américaine. Elle est aimante et elle est brisée, comme une romanesque de n'importe quel pays. Elle est passionnée, elle s'égare et elle va jusqu'à deux doigts de la faute, comme une héroïne d'Octave Feuillet, dont le talent fut charmant et vertueux; mais elle n'y tombe pas, comme celles de M. Zola, dont le talent est génial, et même immense. Qui la retient? Ah! c'est très joli. Ce n'est pas, j'espère, exclusivement américain; j'aime à croire que c'est de tous les pays, chez les âmes nobles; mais cela a un petit air américain tout de même. Ce qui la retient, c'est la ruine de son mari. Un mari riche, cela se trompe, à la rigueur; du moins, on peut être sur le point de tromper cela. Mais un mari qui vient vous dire : « Je suis ruiné! J'ai perdu toute ma fortune. Je pars. Je vais la refaire. Dix ans de misère... » A celui-là, on dit : « J'en suis! » On le dit, parce qu'on est Américaine, parce qu'on est fière, parce qu'on est noble de cœur. J'ajoute qu'on le dit parce qu'on est femme. Quand un homme vous dit : « Je vous rends votre liberté, » on ne serait pas femme si on ne répondait pas : « Je m'attache. » C'est élémentaire. Cela n'empêche pas que ce ne soit très beau. Et voilà l'Américaine sensitive.

Et il y a enfin l'Américaine de foyer. Celle-là c'est miss Éva, la perle du Massachusets. Pure, modeste, vaillante, loyale, femme d'intelligence, femme d'esprit, femme de cœur, femme de foyer... oh! que je voudrais trouver un défaut à miss Éva! J'y renonce, et l'amertume de la pâle envie me ronge. Il me reste à la plaindre pour me consoler de l'admirer. Je trouve qu'elle n'obtient pas autant qu'elle mérite. Après tout, elle épouse l'homme ténébreux et coupable qui allait faire oublier à mistress Norton ses plus saints devoirs. Il est bien, ce jeune homme, au demeurant. Il n'a pas cessé d'aimer miss Éva à peu près autant que mistress Norton. C'est à sa louange, si vous voulez. Mais enfin il a été bien près d'être bien coupable. Miss Éva méritait mieux. Elle méritait l'idéal même. M. Claretie n'a pas pu le lui donner. C'est qu'il est bien rare.

Tout ce roman est amusant, touchant parfois, et bien fait. Il est fait par un homme de théâtre. Il y a des scènes de drame, très sûrement conduites, qui pourraient être transportées sur les planches telles qu'elles sont, ou à bien peu près, ce me semble. Il y a pour le dénouement une scène de comédie, avec effet de surprise bien ménagé, qui serait très goûtée au théâtre, ou je me trompe fort. Je serais bien trompé aussi si l'*Américaine* ne se transformait pas comme d'elle-même, en une comédie romanesque qui réussirait fort bien, soit au Vaudeville, soit au Gymnase, la Comédie-Française étant, vu l'auteur, obligée de s'en priver. Elle divertirait très honnêtement les honnêtes gens.

*
* *

Les *Lettres de femmes* de M. Marcel Prévost, sans qu'elles doivent être en horreur aux honnêtes gens, ne sont pas écrites pour les petites filles dont on coupe le pain en bec de flûte. C'est un recueil de nouvelles dont quelques-unes sont un peu salées. La plupart sont très remarquables, et il y en a deux ou trois qui sont des chefs-d'œuvres, Je citerai comme telles *Vingt-huit jours*, *Dévouement* et surtout *Grâce!* qui est absolument délicieux.

Les meilleures nouvelles sont tout simplement des romans en raccourci. Les nouvelles de M. Marcel Prévost sont très souvent ni plus ni moins que cela. Dans *Vingt-huit jours*, par exemple, c'est tout un roman, non seulement ramassé en quelques pages, mais qui n'est pas raconté du tout, et que vous voyez, sous des lettres féminines qui ne le racontent pas, et qui le dissimulent, aussi distinctement que si vous y étiez. Et vous avez le plaisir de le deviner, et la satisfaction de croire que c'est vous qui le faites. C'est d'un art exquis. Depuis *le Paquet de lettres* de Gustave Droz, je n'ai jamais vu emploi plus heureux et plus adroit de ce procédé si délicat, infiniment difficile à manier. Cela est d'un maître.

Dévouement est l'histoire la plus divertissante, quoique immorale, qui se puisse. Et quand je dis immorale! Y a-t-il histoire immorale dans laquelle chaque coupable est puni, exactement et symétriquement, aux moments même où il pèche, par le même péché que celui qu'il commet? Imaginez que... mais je crois qu'il me serait difficile de vous expliquer cela avec une pleine clarté. Suffit que je vous affirme que les coupables sont punis, et que, par conséquent, l'histoire est édifiante.

Quant à *Grâce!* c'est une merveille de sentiment tendre et d'émotion contenue et discrète. Pour une lettre, voilà une lettre! Que je serais heureux de l'avoir écrite! Je ne serais pas fâché, non plus, de l'avoir reçue.

Je ne voudrais décidément retrancher de ce volume que *Au cabaret*, qui, certes, n'est pas sans révéler, tout

autant que les autres, un bien grand talent, mais qui ne laisse pas de me répugner un peu. Pour ne parler qu'en critique, je ferai remarquer que ceci, c'est en retard. Les choses dont il est question, sans brutalité du reste, dans *Au cabaret*, d'abord, n'ont jamais réussi en littérature, et, de plus, voilà une petite dizaine d'années, chose assez remarquable, qu'elles ont complètement disparu des imprimés. C'est un signe de nos temps, qui ne laisse pas d'être à noter. Peut-être est-ce un très bon signe. Toujours est-il que cela date, et ce petit récit a eu le tort de me désorienter, en ayant l'amabilité de me rajeunir.

En somme, *Lettres de femmes* est un volume plein du plus beau talent, souvent singulièrement pénétrant, parfois presque profond, et toujours écrit d'un style qu'on ne trouve pas souvent dans les papiers contemporains.

***

J'en dirai autant, sans provoquer un violent étonnement, de *Karikari* et autres nouvelles réunies en un volume par M. Ludovic Halévy. C'est très gentil, et c'est écrit de la meilleure plume. Ce sont histoires très diverses. Histoires de duchesses, histoires de demi-mondaines, histoires de cabotins. De cabotins surtout. M. Halévy connaît si bien ce monde-là et le crayonne d'un trait si vif et si drôle qu'il se complaît à y revenir. Du reste, les cabotins, il les aime vraiment, d'une affection à la fois moqueuse et attendrie. Il les trouve ridicules et il les trouve bons. Ce sont pour lui de grands enfants dignes de toute l'attention du moraliste et de toute l'indulgence des hommes sérieux. Il écoute leurs histoires avec douceur, et il les raconte, non sans joie, mais à coup sûr sans amertume. C'est qu'en effet les bons comédiens, les bons cabotins ne sont pas méchants. Remarquez-vous qu'on dit couramment, comme je viens de dire, « les bons cabotins »? S'avise-t-on de dire les bons avocats, les bons médecins, les bons auteurs? Non, n'est-ce pas? Les bons auteurs, expression inusitée. Les bons jurés, expression juste. Les bons cabotins, expression courante.

La langue a raison. Les cabotins donnent la plus grande preuve de bon naturel qui jamais se soit vue. Ils sont les plus vaniteux des hommes et ils ne sont pas féroces. C'est quelque chose que cela. Ils ont une vanité immense, et peut-être géniale, qui ne tourne point en haines inexpiables et en soif de sang. Nous savons très bien cela, nous qui faisons tour à tour de la critique dramatique et de la critique littéraire. Jamais nous n'avons deviné, ni même cru sentir une menace de mort dans l'œil ou dans la mine d'un comédien maltraité par nous. Pour ce qui est des auteurs, sans en être à craindre les extrémités fatales, nous sommes moins sûr, nous ne répondons de rien

Le comédien mérite donc la sympathie de M. Ludovic Halévy. Ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'il l'obtient. M. Halévy adore son bon M. Lambescasse, découvert par Mlle Mars, et qui un jour éclipsa Bocage, et qui en est à jouer Karikari dans une féerie du Châtelet. Le rôle de Karikari consiste à recevoir des coups de pied où cela se reçoit, quand, en vous les donnant, on veut vous épargner l'humiliation de les voir. M. Lambescasse raconte les étapes de sa gloire, entre deux *portants*, dans les coulisses. Après chaque étape, il s'interrompt pour aller recevoir ce en quoi son rôle consiste, puis il revient avec dignité reprendre le récit de ses mémoires au point où il les a laissés, « en enchaînant », comme on dit au théâtre. J'ai fort goûté cette variante tout occidentale, toute comédie italienne, du procédé de Schéezarade dans *les Mille et une Nuits*.

M. Halévy a aussi des impressions de voyage qui n'ont rien de la banalité ordinaire des impressions de voyage. Il a visité le Chaudron, qui est une cascade très connue, conduit par un guide très précieux, et tel que je vous en souhaite toujours. Je m'empresse de vous le présenter :

— Un guide? dame! Le père Simon est malade; mais il y a Noiraud.

— Va pour Noiraud.

— Seulement, il faut que je vous prévienne. Ce n'est pas une personne, Noiraud.

— Pas une personne?

— Non, c'est un chien.

— Comment, un chien?

— Oui, notre chien, Noiraud. Il vous conduira très bien, aussi bien que mon mari... Il a l'habitude.

— L'habitude?

— Certainement, depuis des années et des années le père Simon l'emmène avec lui... Alors il a appris à connaître les endroits et, maintenant, il fait très bien sa petite affaire tout seul. Il a souvent conduit des voyageurs, et nous en avons toujours eu des compliments. Pour ce qui est de l'intelligence, n'ayez pas peur: il en a autant que vous et moi... Il ne lui manque que la parole. Mais ce n'est pas nécessaire, la parole. Si c'était pour montrer un monument, oui; parce qu'alors il faut savoir faire des récits et dire des dates historiques. Mais ici il n'y a que des beautés de la nature. Prenez Noiraud.

M. Halévy prit Noiraud, et jamais il n'eut guide plus intelligent, plus prévenant, plus prévoyant, ni d'une esthétique plus judicieuse, ni d'une plus exquise discrétion. M. Halévy sait bien ce qu'il fait dans la vie. Il cause avec les acteurs et il prend des guides qui ne parlent pas. Quand on est avisé à ce point dans les plus petites choses, on arrive à tout, et j'ajoute qu'on le mérite. Vous lirez *Karikari*. Il importe que je dise encore qu'il y a quelque chose pour les jeunes filles dans ce volume. D'un homme si avisé que M. Halévy, on s'étonnerait qu'il y eut un oubli à cet égard. Il y a

un plat sucré. C'est *Un tour de valse*. Et ce plat sucré ne laisse pas, néanmoins, d'être assez piquant.

*
* *

Regain d'amour, avec son titre un peu prétentieux, — mais où trouver des titres maintenant? on est bien embarrassé, — est un « roman romanesque » aussi romanesquement romanesque qu'on le peut souhaiter. C'est un peu fou, c'est un peu incohérent, c'est très inégal, et comme ce n'est pas ennuyeux, de tout le reste je n'ai nulle cure. C'est encore l'histoire d'un amoureux qui ne sait pas trop de qui il est amoureux ou de qui il est le plus amoureux. La femme mariée est très agréable et la jeune fille est charmante. La femme mariée l'aime et la jeune fille est amoureuse de lui. Il a presque des droits sur la femme mariée, si l'on peut s'exprimer ainsi sans blasphème, puisque bien avant le mariage accidentel, malencontreux et détestable, on s'était promis l'un à l'autre. Il a presque des droits sur la jeune fille, puisqu'elle est libre et qu'elle l'aime, puisqu'il est libre et qu'il l'aime. Voilà notre homme, qui du reste est poète, journaliste et canotier. L'histoire d'icelui se développe à travers des méandres.

Elles tournent mal, généralement, ces histoires-là. J'aime assez même qu'elles tournent mal, à cause de la morale. Celle-ci tourne bien, parce que l'auteur est optimiste. Pour la jeune fille les choses réussissent par les voies simples. On finit par l'épouser. J'ose dire qu'elle l'avait bien gagné, si gain vous admettez qu'il y a. Pour la jeune femme, qui n'est plus très jeune, et dont le mari l'est tout juste assez pour n'être pas vieux, c'est plus compliqué. L'amour éprouvé pour le petit jeune homme finit par la ramener à son mari. C'est ce qu'on appelle en physique le choc en retour. Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique-là? Il paraît que ces phénomènes se voient quelquefois. La Rochefoucauld a dit que pour bien des femmes l'amour de l'amant c'est l'amour de l'amour. L'amant, particulièrement quand il se refuse ou se fait attendre, peut donc être une manière d'excitant, qui met madame dans un état d'âme nouveau dont peut bénéficier le mari. Je veux bien. Toujours est-il qu'ainsi finit le roman des trois amours. Le gain d'amour est pour la jeune fille et le jeune homme. Le « regain d'amour » est pour les anciens époux, et tout le monde est content, sans qu'il y ait personne qui soit très sympathique.

Quelques hors-d'œuvre sont joliment traités, à la traverse, dans cet agréable volume. Les vingt-huit jours du secrétaire de rédaction par exemple, et le bal de l'hôtel Continental. Le bal de l'hôtel Continental surtout est de haut goût et d'une belle verve. M. Olivier du Chastel ne manque pas de talent. Tout en gardant sa verve, son spontané, son allure un peu impétueuse et bondissante, il faudra qu'il s'attache à être plus clair, et un peu plus ordonné, *par les dessous*, et sans en avoir l'air. C'est le secret. Il est difficile à attraper. Il n'y a pas de doute que M. du Chastel n'y réussisse. Il a de l'imagination et du style, et c'est bien l'essentiel, si je ne m'abuse.

*
* *

Je ne donne pas l'*Année fantaisiste* de Willy pour une étude sociologique très profonde. Ceux aussi qui y chercheraient une psychologie aiguë pourraient souffrir. Mais j'ai feuilleté ce petit volume avec plaisir et en me laissant aller à un bon rire hygiénique dont je n'ai point regret. Que voulez-vous? Aviser un lion qui mange un nègre et se dire : « Voilà un animal qui broie du noir, » j'avoue que cette disposition d'esprit a pour moi des charmes, et que j'ai une tendresse d'âme pour l'homme qui me fait ce genre de confidences. Et l'homme qui surprend une conversation comme celle qui suit, je l'estime infiniment précieux et utile : « Eh bien, cette chère enfant, vous la conduisez dans le monde? Réussissez-vous? — Peu, jusqu'à présent... Dix bals ont été échangés sans résultat. » M. Villy n'est pas loin d'être pour moi un bienfaiteur de l'humanité. Mais Desjardins va m'exprimer toute son horreur et tout son mépris, et voilà ce qui me fait pâlir de honte.

*
* *

M. Berr de Turique a réuni en volume les aimables nouvelles dont il gratifie de temps en temps les revues, — et trop rarement, — pour l'usage et pour le plaisir des jeunes filles françaises. C'est gentil d'écrire pour les jeunes filles. Cela rajeunit. C'est le contraire de ce qui arrive quand on leur parle. Quand on cause avec elles, à moins de gaminer et folâtrer en éclats de rire, ce qui, pour peu qu'on ait une nuance de vieil argent sur les tempes, est un peu nigaud, on est forcé de se vieillir un peu, pour marquer le respect par le sérieux. On affecte l'air bon oncle. On leur parle histoire, brevet supérieur et littérature moralisatrice. Au contraire, quand on écrit pour elles sans leur parler face à face, on se rajeunit, on essaye d'avoir leur âge, au moins, dans l'impossibilité d'avoir leur grâce. On tâche de se mettre de plain-pied avec elles par toute sorte de qualités primitives. On se fait naïf, ingénu, innocent et vertueux dans ses dénouements. Oui, cela rajeunit et rafraîchit. C'est une littérature de printemps.

Les nouvelles de M. Berr de Turique ont ce genre de charme, avec quelques autres. Elles sont jeunes. Pour certains, dont je ne suis pas, elles le sont peut-être un peu trop. Pour moi, elles sont ce qu'il faut, dans une très juste mesure. Je voudrais être presque un enfant et pas du tout un homme mûr, pour toute sorte de raisons, et en particulier pour être pleinement ravi de ces délicates petites œuvres. Il y en a quelques-unes d'un grand mérite, *le Bal du 23*, par exemple, qui est très spirituel; *les Coups de tête de la tante Rose*, histoire

touchante et presque forte dans sa sobriété et sa discrétion très savante.

Il y en a une d'une jolie fantaisie : c'est *la Meilleure déclaration*. Ah! mesdemoiselles, voilà qui vous intéresse, et si je ne m'adresse pas aux dames, c'est que je sais que cela ne les regarde pas. Quelle est la meilleure façon de faire une déclaration? George Sand disait que cela ne se faisait pas du tout : « Ces déclarations qui ressemblent à des cartels, ça ne se voit que dans les romans. » Le mot est joli, et il est assez juste aussi. Mais cependant il doit se produire encore, même dans la réalité, quelques déclarations çà et là, — quand on est pressé. Donc, en partant de ceci comme d'une vérité qu'il y a quelquefois des déclarations d'amour dans le monde, quelle est la meilleure? Santenac a fini par le découvrir, mais ça n'a pas été sans peine.

Il aimait Mme de Fantillane, « jeune veuve », et son premier soin, pour qu'elle n'en ignorât, fut de lui dire. Cela ne prit pas du tout. On lui répondit : « Vous n'êtes pas le seul. » Et ce fut la première déclaration de Santenac.

Alors il sauva Mme de Fantillane qui se noyait, et cela n'était pas bête. Malheureusement, Mme de Fantillane avait lu La Rochefoucauld. Il n'y a pas grand'chose à faire avec une femme qui a lu La Rochefoucauld. Elle lui fit remarquer que le désir de la gloire et la soif d'obtenir une médaille de sauvetage pouvaient être pour beaucoup et même pour tout dans la belle conduite du nageur. Et ce fut la seconde déclaration de Santenac.

C'est alors que Santenac, Mme de Fantillane se trouvant ruinée pour les besoins de la cause, trouva le moyen de lui donner toute sa fortune, à savoir deux millions, sans qu'elle s'aperçût de cette substitution ingénieuse. Quand la chose finit par lui être révélée, elle fit appeler Santenac, et, plus duchesse de La Rochefoucauld que jamais, elle lui tint à peu près ce langage : « Est-ce que le plaisir que vous avez goûté dans votre sacrifice n'est pas et la cause suffisante et la suffisante récompense de votre vertu? » Et ce fut la troisième déclaration de Santenac.

Si vous me priez de passer à la dernière, je vous dirai que Santenac, un jour qu'il pleurait dans les bras de sa mère les rigueurs logiques de Mme de Fantillane, fut surpris dans cet épanchement par la dialecticienne elle-même. La dialecticienne fut convaincue. Les pleurs, il n'y a que cela qui prouve. La meilleure déclaration, c'est les larmes. Je crois, en effet, que les larmes ont sur les femmes une influence assez décisive. Les méchants diront que chez des êtres qui pleurent quand ils veulent, cette crédulité est singulière. Laissons les méchants et leur créance.

Vous trouverez aussi dans le volume de M. Berr de Turique une petite étude assez jolie sur ce qu'on appelle l'amour de tête. C'est la nouvelle intitulée *Carlus Linès*. Une jeune femme ayant trouvé des lettres d'amour oubliées par Carlus Linès dans une maison de campagne qu'il a habitée, à les lire s'entête de Carlus Linès, qu'elle n'a jamais vu, jusqu'à inquiéter un peu son mari. Ce qui s'ensuit et comme on la guérit est amusant. On pourrait faire de cela une jolie comédie en un acte.

L'amour par contagion est du reste une affaire que traite assez bien M. de Turique. C'est sur cela qu'est fondée la nouvelle intitulée *le Meuble florentin*, qui est la première du volume. La suite et le revirement en sont assez heureux. Il est probable que M. de Turique en ces ouvrages agréables essaye ses forces en vue d'œuvres plus vigoureuses. Il a beaucoup de ce qu'il faut pour les aborder bientôt avec confiance.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

AMBIGU : *le Justicier*, drame en cinq actes et sept tableaux de M. Stanislas Rzewuski. — VAUDEVILLE : matinées du jeudi : *la Part du mari*, comédie en un acte de MM. P. Soulaine et E. Grisel; *le Nid d'autrui*, comédie en trois actes de M. M. Lecorbeiller. — BOUFFES-DU-NORD : *9 Thermidor*, pièce en six tableaux de MM. Jean de La Rode, Georges Rolle et Albert Crémieux.

Je ne crois pas que M. Rzewuski s'astreigne jamais à construire patiemment un logique scénario de drame. Peut-être est-ce fâcheux au point de vue du succès matériel : je n'ai pas, pour ma part, le courage de le regretter; ainsi, M. Rzewuski nous donne des œuvres incomplètes, sans doute, mais singulièrement intéressantes, telles que *le Comte Witold*, *l'Impératrice Fausta* et *le Justicier*. Certes, il faut un certain effort pour pénétrer d'abord ces âmes si différentes des nôtres, — différentes au moins de l'opinion peut être un peu simplifiée que nous nous faisons des nôtres; — de plus, ces âmes, M. Rzewuski les jette dans des aventures étranges, aussi éloignées que possible des aventures auxquelles, de près ou de loin, nous avons pu être mêlés, nous autres simples Occidentaux. Il est donc clair que tout, dans ces drames, caractères et aventures, devrait nous échapper et, par suite, nous laisser indifférents. Et cependant, après le premier effort, nous nous attachons à ces personnages, l'intrigue même ne nous paraît plus aussi invraisemblable. Il y a là quelque chose d'assez surprenant, même de presque inquiétant, comme dans tout ce que l'on ne discerne pas nettement. Je voudrais essayer d'y voir clair, en vous traduisant le plus simplement du monde l'impression que m'a donnée *le Justicier*.

Imaginez un drame étrangement touffu, que dis-je? deux drames étrangement et également touffus, se continuant à travers deux générations, poursuivant dans

le fils le crime commis par le père : un drame à longue portée, si j'ose dire. Ces deux drames ne sont guère reliés ensemble que par l'idée morale qui domine la pièce, les personnages principaux du premier ne paraissant plus dans le second. Ajoutez des événements tragiquement excessifs, un assassinat, une condamnation aux travaux forcés, un duel suivi de mort; puis une danse effrénée de lingots d'or, des millions et des millions, une enfant perdue, une enfant retrouvée; une liaison platonique avec une cocotte, un père devenant l'amant de la maîtresse de son fils... Je suis sûr que j'en oublie.

Au milieu de ces aventures, jetez des personnages éminemment complexes et outranciers, ayant successivement et sans intervalle les sentiments les plus extrêmes et les plus opposés, maintenant tournant comme des girouettes à tous les vents de la passion, et aussitôt après figés dans la plus rigide observance du devoir, des êtres raisonnants à la fois et impulsifs, se répandant abondamment en aphorismes, ayant les idées les plus ingénieuses et les plus subtiles sur la vie, la politique, le jeu, la relativité des connaissances humaines, les devoirs civiques, la physiologie, l'âme éternelle, le nihilisme, l'hérédité, la métaphysique, la mort... et commettant tout à coup des actes brusques et irraisonnés, dont on a peine à démêler les causes. Leurs sentiments mêmes ont quelque chose de surprenant; Esther est adorée du prince André, beau et loyal garçon de trente ans. Elle lui préfère son père, vieux, ruiné, et tout près d'être déclassé.

Précisons davantage. Voici, par exemple, le prince de Mora. Il a ruiné sa femme et son fils, le prince André; il est au bout de ses ressources, et il emploie l'argent qui lui reste à donner une fête en l'honneur de sa maîtresse Esther; il adore Esther d'un amour absolu en dehors duquel rien n'existe pour lui, et cependant il est joueur. Il a avoué à sa femme sa liaison avec Esther, ce qui dénote plus de franchise que de délicatesse, et c'est à la princesse qu'il a recours pour payer sa dernière dette de jeu; sans être trop amoureux de la simplification, on pourrait penser qu'une passion absolue, telle que sa passion pour Esther, devrait être exclusive de toutes les autres? Ou alors le prince ne joue que pour tâcher de se procurer de l'argent, et c'est, on me l'accordera, quelque chose d'assez bas; il ne cache pas à sa femme qu'il a cherché à quitter Esther, mais qu'il ne l'a pas pu... ceci n'est rien : cette Esther que le prince adore a d'abord été la maîtresse du prince André. C'est par son père que celui-ci a été trompé et supplanté (*l'École des fils*, dirait M. Georges Ancey). Joignez qu'entre temps nous avons vu le prince cherchant un peu partout à emprunter un argent qu'il sait à peu près ne pas pouvoir rendre, qu'on nous le montre dans une assez humble posture auprès d'un usurier très suspect; — et, si vous admettez qu'on sort toujours un peu diminué de ces compromissions, vous reconnaîtrez que le prince est un piètre personnage, dénué de toute délicatesse, et même d'une probité discutable. — Eh bien, c'est ce même prince de Mora qui à la fin du drame (du premier drame) va donner le plus bel exemple de dévouement et de renoncement; et il ne s'agit pas ici d'un sacrifice rapide et pour ainsi dire « instantané », assez facile, et dont presque tous les hommes sont capables. C'est un sacrifice continu, renouvelé chaque jour pendant des mois et des années, avec cette seule pensée pour soutien que l'expiation est nécessaire. Vit-on jamais plus manifeste contradiction? Je sais que depuis quelques années nous avons pénétré un certain nombre d'âmes russes; mais remarquez que chez le Raskolnikof de Dostoïevski, par exemple, le crime est l'accident, et que le repentir ramène le personnage à peu près à l'état d'âme où il était avant l'assassinat; pour le prince, au contraire, le vice est l'état habituel, c'est le repentir qui est l'accident, et l'accident, si je puis dire, devient définitif.

Donc, manque d'unité dans l'intrigue, manque d'unité et outrance dans les caractères; c'est plus qu'il n'en faut pour donner une impression de vague et même d'incohérence. Et, chose admirable, c'est une impression presque contraire que l'on retire du *Justicier*. Ce drame fantastique en certaines de ses parties, ces personnages incompréhensibles, ou tout au moins inexpliqués, nous donnent une singulière sensation de vie et d'humanité.

C'est qu'il y a deux manières (au moins) de donner la vie à des personnages de théâtre. La première, c'est de ne leur faire faire que des actes logiques, réfléchis, dont nous serions capables à leur place (c'est ce qu'on appelle la vérité), dont au moins nous pouvons discerner clairement les motifs; c'est cette manière que nous préférons en France, amoureux que nous sommes avant tout de clarté et de netteté; on sait déjà que ce n'est pas celle qu'a choisie M. Rzewuski.

Mais il en est une autre; c'est, — qu'on me passe cette expression un peu prétentieuse, — de donner une âme à des personnages, de les montrer dans toute la complexité de leur nature, de nous renseigner abondamment sur leurs passions, leurs sentiments, leurs idées; si ces passions, sentiments ou idées varient, qu'on nous en montre les variations, mais qu'on nous montre aussi qu'ils ont été réels et sincères tant qu'ils ont existé. C'est à quoi M. Rzewuski a fort heureusement réussi. Son prince de Mora, d'apparence si incohérente, il a su le rendre vivant, en le faisant aimer, souffrir, pécher et se repentir sous nos yeux. Et, — chose réjouissante pour les théoriciens! — il l'a rendu vivant aussi, par les discours qu'il lui prête, par les opinions qu'il lui fait soutenir, par les idées qu'il lui fait confesser... toutes choses d'ailleurs inutiles dans le drame, qui devraient même être nuisibles, et qui cependant lui donnent son rare attrait. Nous

avons positivement la sensation de la vie, en dépit de tout le reste. Et cette impression, je voudrais la préciser, au risque de l'exagérer un peu; qu'un personnage de mélodrame agit comme agit le prince de Mora, nous protesterions au nom de la vérité; M. Rzewuski a si bien su nous montrer l'âme de son héros que nous pensons : puisqu'un être aussi « humain » que le prince agit de la sorte, c'est donc que ces actes sont « vrais ».

Je crains de ne pas vous avoir traduit bien clairement mon impression sur la pièce de M. Rzewuski. C'est qu'en vérité cette impression reste malgré tout un peu confuse. Je vois les défauts du *Justicier*, ce qu'il a de vague et parfois de languissant. Je sais aussi que le drame, d'un dessin assez lâche au point de vue de l'intrigue, est bien fréquemment interrompu; mais, d'autre part, ce qui l'interrompt m'intéresse infiniment plus que le drame lui-même... Ce que je sais surtout, c'est qu'avec ses imperfections et ses défauts, le drame de M. Rzewuski est l'œuvre d'un esprit qui, même quand il se trompe, n'est jamais indifférent, d'un esprit fort distingué à coup sûr, et largement ouvert à la compréhension des choses...

Le Justicier, très excellemment mis en scène, est joué inégalement. Il faut, comme toujours, mettre à part M. Lérand; louer M. Desjardins, qui donne la noblesse nécessaire au prince de Mora; Mme Tessandier, dont la diction un peu mélodramatique prend une réelle puissance dans les scènes tragiques, et M. Francisque, qui a très spirituellement dessiné un personnage, fort bien venu d'ailleurs, d'usurier homme de famille. M. Pouctal m'a paru terne dans le rôle du prince André; Mlle Lody est un peu sèche et étriquée dans les deux rôles d'Esther et d'Olympe; Mlle Descorval ne fait que passer, et on le regrette.

*
* *

Le Vaudeville a clos jeudi dernier la série de ses matinées. Il faut savoir gré à M. Carré de son initiative. Sans doute, il peut ne pas être toujours agréable de venir s'enfermer tout un jour dans une salle de spectacle lorsqu'on doit, par métier, y passer la plus grande partie de ses soirées; mais il est encore plus pénible, pour un jeune auteur, de se morfondre en face d'un manuscrit; ce n'est qu'en étant joué qu'il peut apprendre son métier, et dans l'état actuel des mœurs théâtrales les débouchés sont rares. Ces matinées nous permettront d'entendre des pièces nouvelles, sans excès de mise en scène; tous ceux qui aiment le Théâtre doivent souhaiter qu'elles continuent.

Le Nid d'autrui, qualifié de comédie sur l'affiche, est plutôt un drame, et le sujet en est singulièrement intéressant. Il s'agit de la lutte entre le père selon la nature et le père selon la loi, le dernier ayant cru que l'enfant était de lui et l'ayant toujours traité comme tel. M. Lecorbeiller paraît avoir l'instinct du théâtre. Sa pièce eût sans doute gagné à être écrite plus sobrement et d'un style plus soigné; de même, j'aurais peut-être aimé à voir les scènes capitales plus franchement et plus complètement traitées; mais ces scènes, il a eu le grand mérite de les discerner parmi les autres et de les indiquer, au moins, avec assez de netteté pour faire naître l'émotion : il n'eût tenu qu'à lui de la rendre plus profonde. J'imagine qu'il a vu mieux que personne ce qui manque à sa pièce; aussi bien, les défauts que j'ai signalés en passant sont-ils surtout des défauts de débutant. Je suis convaincu qu'ils auront disparu dans son prochain drame.

La Part du mari est un agréable petit acte, d'une amertume souriante, d'où il appert que les femmes, — les chers anges! — sont bonnes pour celui qu'elles trompent, à condition que cette bonté leur profite.

*
* *

Aux Bouffes-du-Nord, *9 Thermidor*, un bon drame historique (?) où l'on voit, comme de juste, Tallien, Couthon, Robespierre, Saint-Just, la famille Duplay, etc., etc. La fameuse séance de la Convention est adroitement mise en scène; le drame n'est pas ennuyeux. Il est honnêtement joué dans son ensemble, sans grand éclat; je veux cependant citer Mlle Deguzon, qui n'a qu'un petit bout de rôle, mais qui le joue avec la plus aimable jovialité.

J. DE THILLI.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le 3 mai.

I.

Bien qu'il exerçât le pouvoir depuis dix ans déjà, M. le premier ministre Dingdorf était extrêmement populaire parmi les bourgeois de la principauté de Birkenstein.

Il ne devait pas cette popularité, comme on pourrait le croire, à la puissance de son génie politique ou à l'élévation de ses conceptions gouvernementales, mais simplement à la façon ingénieuse dont il avait organisé, à Birkenstein, la célébration du 1er mai.

En quelques années, il s'était acquis la réputation d'un spécialiste, d'une compétence en premiers mai. Volontiers les ministres des autres nations le consultaient sur l'attitude à observer lors de la journée périlleuse; et plus d'une fois, dans les chambres étrangères, les orateurs de l'opposition avaient cité les premiers mai de Birkenstein comme des modèles de sagesse et de décence qu'il convenait d'imiter.

A toutes les questions, à toutes les demandes de

conseils, M. Dingdorf répondait avec une modestie charmante :

« Ma méthode est très simple, disait-il ; elle découle de la fameuse maxime : *gouverner, c'est prévoir*. Je prévois le 1er mai, et je prends mes mesures, des mesures de luxe. Voilà tout mon secret. »

M. Dingdorf ne mentait pas. Ses mesures étaient effectivement telles qu'il les qualifiait.

Dès la veille du 1er mai, de nombreuses escouades de balayeurs parcouraient les rues et les balayaient de la manière la plus élégante. Puis, pendant la nuit, des cantonniers venaient, qui semaient à travers les voies nettoyées un sable fin et délicat, afin sans doute que les promeneurs du lendemain ne fussent pas exposés à des glissades malencontreuses. Enfin, le jour suivant, dans la ville entière on remarquait une affluence de troupes vraiment inaccoutumée. Toutes les milices de la principauté avaient été concentrées vers la capitale; six mille hommes d'infanterie, quatre mille cavaliers, deux mille artilleurs avec deux cents pièces, égayaient par leur présence et leurs uniformes la population de Birkenstein. Et si l'on considère que ce déploiement de précautions était destiné à garer les habitants contre une faible minorité de trois cents socialistes, on reconnaîtra que les mesures de M. Dingdorf étaient bien de luxe, ainsi qu'il l'affirmait.

Vers deux heures, sur la place de l'Assemblée, qu'encerclait une rangée de canons sombres et serrés, les manifestants apparaissaient. C'étaient des mineurs de la mine d'étain voisine de Birkenstein, des ouvriers de manufactures, des employés de commerce et quelques femmes traînant à leur suite des enfants. Ils portaient à leur chapeau une étiquette marquée d'un 3 et d'un 8 accolés, et ils marchaient silencieusement.

Devant le seuil de l'Assemblée, entouré de ses collègues et des quinze députés de la principauté, M. Dingdorf attendait les socialistes. Il prenait la pétition que le chef des manifestants lui tendait, la lisait à haute voix, assurait qu'il ferait en sorte que la loi sur le travail de huit heures fût bientôt votée, puis d'un salut il congédiait la foule.

Le soir, il y avait de grands dîners, des réceptions somptueuses dans la basse et haute bourgeoisie de Birkenstein.

Tous vantaient l'habile fermeté de M. Dingdorf :

— Hein ! quel gaillard ! disait l'un.

— Et quel malin ! disait un autre.

— En voilà pour un an de tranquillité, ajoutait un troisième.

Un quatrième concluait :

— Gouverner, c'est prévoir !

Et ils tombaient d'accord pour déclarer que cela marchait admirablement, que la principauté de Birkenstein était une principauté très heureuse, M. Dingdorf un grand ministre et le socialisme une vaste blague.

II.

Le onzième 1er mai de M. Dingdorf fut semblable aux dix précédents, — triomphal.

Un soleil câlin versait sur la ville une lueur douce et neuve. Les hôtels regorgeaient d'étrangers accourus pour assister à cette fête de bon aloi ; et tout se passa sans encombre, selon l'usage consacré.

Le soir, les réjouissances coutumières furent données dans les salons de la bourgeoisie. Il y eut même bal de gala à la cour.

Le lendemain, en tête de chaque journal, un article intitulé *le Sauveur* prononçait l'éloge de M. Dingdorf et affirmait que, grâce à son héroïque dévouement, la société venait encore une fois d'échapper à l'affreux péril socialiste. Au-dessous, une petite note rapportait que le prince avait adressé au premier ministre une lettre de félicitations. Une seconde note ajoutait que l'illustre homme d'État quittait le soir même Birkenstein, pour aller prendre quelques jours de repos dans sa propriété de Hochoberstammfeld, distante de la ville de quatre kilomètres.

Tout le monde trouva que ce repos était bien gagné, et certaines personnes ouvrirent une souscription afin d'offrir au ministre une couronne d'or rehaussée de pierreries.

III.

Le jour qui suivit son arrivée à Hochoberstammfeld, M. Dingdorf fit dans les bois avoisinants une longue promenade à cheval ; puis, après déjeuner, comme il se sentait fatigué, il gagna ses appartements, ordonnant que personne ne vînt troubler sa sieste.

Mais à peine s'était-il étendu sur le lit, qu'on frappa à la porte.

— Qui est là ? cria rudement le ministre.

— C'est moi, Excellence, moi, votre secrétaire particulier, reprit une voix timide.

— Entrez, dit M. Dingdorf. Qu'y a-t-il ?

— Il y a, Excellence, une manifestation ; peut-être même une révolution... Une grande troupe d'ouvriers s'avance vers le parc, en poussant des cris de mort...

— Vous êtes fou, mon cher ! fit M. Dingdorf dédaigneusement... Nous ne sommes pas le 1er mai... Nous sommes le 3 mai... Voyons, vous n'êtes donc pas encore remis de vos frayeurs de l'autre jour ?

— Mais si, Excellence, je vous assure qu'ils viennent... Tenez, écoutez plutôt.

M. Dingdorf tendit l'oreille. Au loin, sur la route, retentissait un grondement de pas lourds qui s'approchaient et que scandait une chanson farouche dont bientôt le ministre perçut le refrain malveillant :

Nous mettrons à mort
Dingdorf !
Nous mettrons à mort !

— Quoi! s'écria l'homme d'État exaspéré, quoi! un 3 mai! Ils oseraient! Nous allons bien voir... Passez-moi vite ma redingote et descendons... Un 3 mai! Vraiment, c'est trop fort!

A l'instant où il paraissait sur le perron du château, les insurgés pénétrèrent dans le parc. Ils continuaient, en marchant, à hurler leur fâcheuse chanson et ils agitaient des gourdins ou des fusils.

Arrivés près de l'habitation, ils stoppèrent, et une dizaine d'entre eux, se détachant de la troupe, gravirent les marches du perron, le fusil sur l'épaule.

Mais, sitôt qu'ils voulurent exposer leurs griefs, M. Dingdorf les arrêta :

— Permettez! permettez! ce n'est pas le jour! Vous reviendrez dans un an, au 1er mai. Votre conduite est de la dernière inconvenance. On ne manifeste pas le 3 mai. Cela ne se fait pas.

Et il poursuivit du même ton, le prenant de très haut, invoquant la tradition. Alors les socialistes se mirent à vociférer, avec des gestes furieux, proclamant leur droit à se plaindre le 3, le 4, le 5, le 6, le 7 mai et tous les jours qui leur plairaient, sans prévenir l'administration. M. Dingdorf, ahuri, faiblissait. En quelques répliques, il fut mis au pied du mur, garrotté et fusillé. Puis les bourreaux se retirèrent en chantant...

Quand les domestiques, terrifiés, relevèrent le cadavre de leur maître, ils virent un écriteau que les insurgés avaient pendu au-dessus de la victime. Cet écriteau portait, inscrite en lettres rouges, la fameuse maxime : *Gouverner, c'est prévoir.*

IV.

Grâce à ses six mille fantassins, ses quatre mille cavaliers et ses deux mille artilleurs, le prince de Birkenstein eut facilement raison des factieux éhontés qui s'étaient laissés aller à réclamer des réformes, par un jour quelconque et nullement férié.

Néanmoins, les tragiques incidents de Hochoberstammfeld avaient eu en Europe un retentissement considérable.

Les cabinets échangèrent ce qu'on appelle des vues; et, d'un commun avis, on décida que la situation était grave.

Du moment que le peuple, dénonçant le pacte établi, s'arrogeait impudemment le privilège de formuler ses revendications à des dates incertaines et en l'absence de la troupe, une politique nouvelle s'imposait. Ou bien il faudrait quotidiennement concentrer les soldats dans les villes : politique de résistance. Ou bien il faudrait s'occuper hâtivement d'améliorer le sort des humbles : politique de transaction. Presque partout on se prononça pour cette dernière, comme moins coûteuse et plus charitable; et l'on chargea la presse de préparer doucement l'opinion aux changements prochains.

Dès lors, les lecteurs exercés purent remarquer dans les feuilles européennes une modification notable. Ces journaux contenaient comme auparavant des articles qui célébraient la prudence du gouvernement, l'énergie des ministres et les prouesses de la voirie pendant les jours de troubles. Mais d'autres articles insinuaient de plus au public que, malgré tant de poigne, la question sociale n'était pas encore tout à fait résolue.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

F. DE BODENSTEDT.

Un vieux poète vient de s'éteindre à Wiesbaden, dont le nom rappelait aux Allemands des jours de gloire et d'enthousiasme lyrique, Frédéric de Bodenstedt. Il était le dernier survivant d'une école qui a brillé au milieu du siècle; mais il eut du moins la chance d'être entouré jusqu'au bout de la sympathie du public et des lettrés : il n'est pas mort isolé comme le pauvre O.-V. Redwitz, l'auteur mystico-moyenâgeux du célèbre poème d'*Amaranth*.

Bodenstedt a eu une carrière très mouvementée, il s'est essayé dans bien des genres, avec un succès honorable, et dans ses dernières années nous le voyons encore diriger l'un des journaux les plus corrects de Berlin, la *Revue quotidienne*. Mais, quelle qu'ait été la vogue de Bodenstedt publiciste, il est et il restera pour nous un poète de l'Orient, l'auteur des *Chants de Mirza-Schaffy*. Né en 1819, en Hanovre, il s'était consacré à l'étude des langues vivantes. C'est à cette circonstance qu'il dut de quitter les plaines plates et grises de son pays natal pour se fixer, après différentes vicissitudes, dans le Caucase, à Tiflis. Les Allemands se trouvent bien partout, mais souvent ils regagnent la patrie après de longues années d'exil; Bodenstedt, à son retour, rapportait un livre de vers, qu'il publia en 1851, sous le titre énigmatique de *Chants de Mirza-Schaffy*. L'exemplaire que je possède date de 1887, et c'est la *cent vingt-cinquième édition*.

On ne sut pas d'abord si ce recueil était la traduction de poèmes persans; quelques-uns l'affirmèrent, en attendant le démenti de l'auteur; mais le public, s'inquiétant peu de pareilles discussions, se disputa le petit livre. Pour qui connaît le rôle des cabinets de lecture en Allemagne, ce chiffre de cent vingt-cinq éditions atteint par un recueil de vers prend une singulière importance. Ce n'était pas, certes, la nouveauté du sujet qui ravissait à ce point le public : depuis cinquante ans déjà, des poètes, et de grands, Gœthe, Rückert, Platen, Daumer, avaient chanté l'Orient et célébré les roses d'Ispahan. Il fallait qu'il y eût dans ces pièces fugitives un trait bien en harmonie avec le caractère allemand. Un grand poète, certes, n'aurait pas atteint un pareil succès : un médiocre n'eût pas duré quarante ans. — Il me semble que le naturel et la légèreté du rythme ont attiré les lecteurs, et qu'ensuite la saine gaieté du sujet, la joie de vivre qui y éclate, les ont retenus et charmés. Le public allemand était las peut-être des gémissements poétiques de de H. Heine et de ses imitateurs; les « purs sanglots » fati-

guent, et aux larmes succède un irrésistible besoin d'expansion. Bodenstedt en a profité. Jamais livre de vers ne vint plus à point : après la Révolution, au milieu des querelles politiques qui agitaient l'Europe, le poète chanta Suleika, le rossignol, les roses, le vin surtout, le vin qui enivre et qui égaye, le vin qui excite et qui fait oublier. — Nous pouvons aujourd'hui trouver peu de goût à ces poèmes; sans toutefois en méconnaître la grâce, j'en sais des centaines, en allemand, que je leur préférerais. Mais une œuvre qui, sans réclame extérieure, arrive à un si énorme succès, est toujours par un certain côté caractéristique de son époque. La dernière fois que j'ai vu Bodenstedt, grand vieillard en cheveux gris, c'était à une solennité littéraire en l'honneur de Gœthe, à Weimar. Très entouré, il n'en paraissait pas moins quelque peu dépaysé au milieu de toutes ces jeunes recrues de l'art et de la pensée : on sentait qu'il ne voulait pas rester en arrière, mais que la marche en avant le fatiguait. Et j'ai eu très nettement ce jour-là l'impression, qui me revient aujourd'hui, d'une célébrité légitime, sans doute, mais occasionnelle, d'une célébrité *historique*, mais non pas *humaine*.

L.

*
* *

UNE ADAPTATION ANGLAISE DU THÉATRE DE M. DUMAS.

La pièce nouvelle que vient de jouer le théâtre de Criterion, à Londres, *the Fringe of Society*, diffère de la plupart des pièces anglaises contemporaines en ce qu'elle ne cherche pas à cacher sa provenance française. Le directeur et acteur principal du théâtre de Criterion, M. Ch. Wyndham, a, en effet, prévenu d'avance le public que sa nouvelle pièce était simplement une traduction du *Demi-Monde*, de M. Dumas fils, mais une traduction accommodée au goût anglais. Car la pièce originale de M. Dumas, d'après M. Wyndham, est consacrée à décrire « une couche sociale particulière dont il n'existe pas de trace à Londres ni en Angleterre », et dont « il serait inconvenant de présenter le tableau au public anglais ».

Tout cela, d'ailleurs, comme sans doute tout au monde, est pure affaire de définition. Le *demi-monde* n'étant qu'un mot, on peut toujours soutenir que rien de tel n'existe à Londres, puisque le mot n'y existe pas. A Berlin, en revanche, le mot et la chose existent tout à fait : car à Berlin on appelle *demi-mondaines* toutes les femmes qui trafiquent de leur don d'aimer, sans distinction de toilettes ni de rang social. Ainsi les chroniqueurs des faits-divers signaleront volontiers l'arrestation d'une *demi-mondaine* trouvée ivre sur la voie publique ou d'une de ces *demi-mondaines* qui, la tête nue, grelottent sous la neige, autour des casernes.

Mais il n'en est pas de même à Londres, où cette catégorie sociale, à supposer qu'elle existe, comme l'insinuent les voyageurs étrangers, porte en tout cas un autre nom. Et ainsi les Anglais vont voir au Criterion le *Demi-Monde* de M. Dumas, sans que leur ingénuité native ait aucunement à en souffrir.

L'adaptation est d'ailleurs très caractéristique du goût anglais. On a pour ainsi dire sublimé l'ensemble et rabaissé le détail. Suzanne (elle porte un nom anglais) n'est plus une ancienne maîtresse d'Olivier de Jalin : c'est son ancienne fiancée, qu'il refuse d'épouser parce qu'elle a jadis quitté un premier mari, du reste très méchant pour elle. En revanche, comme le fait très justement observer le critique dramatique de la *Pall Mall Gazette*, les personnages épisodiques ont été rendus à plaisir insignifiants ou grossiers. « Mme de Santis et son mari sont remplacés par une jeune femme à calembours et un vieux mari qui, sans presque jamais se voir, n'en sont pas moins bons amis. La vicomtesse de Vernières devient dans l'adaptation une personne assez vulgaire pour émettre des pensées comme celle-ci : *Une femme sans mari est comme un cocher de fiacre sans permis*. Ainsi de suite.

*
* *

LA RETRAITE DE MADAME SCHUMANN.

La veuve du grand musicien allemand, Mme Clara Schumann, renonce décidément à paraître désormais en public. Elle a aujourd'hui soixante-treize ans : il y aura bientôt soixante-cinq ans qu'elle a donné son premier concert, et on peut dire que depuis lors elle n'a jamais cessé d'être assise au piano.

*
* *

UNE ENNEMIE DE PHIDIAS.

Le respect s'en va tout à fait. Une jeune archéologue anglaise, miss Eugenie Sellers, a conduit récemment au British Museum une troupe d'élèves et leur a démontré l'inhabileté, l'insuffisance décorative, le déplaisant réalisme des marbres fameux volés jadis par lord Elgin pour le compte de la nation anglaise. Le personnel du musée et un grand nombre de curieux ont assisté à cet *éreintement* de Phidias, et comme les spécialistes et le public ont ensuite pris parti pour et contre miss Sellers, on peut affirmer que la vieille gloire du sculpteur athénien risque bien de perdre enfin son prestige dans la patrie des grands sculpteurs Flaxman et M. Thornycroft.

*
* *

UN PHILOSOPHE ORIGINAL.

D'après une brochure anonyme qui vient de paraître à Pesth, le professeur d'Université Émeric Pauer, un des personnages les plus considérables de la société hongroise, aurait plagié à droite et à gauche tout ce qu'il a publié sous son nom, et notamment un travail sur le *Déterminisme*, couronné par l'Académie des sciences de Vienne; ce dernier travail ne serait que la reproduction d'un livre de M. Wundt, où M. Pauer a mêlé la traduction d'un ouvrage anglais. Il y a, d'après l'auteur anonyme, vingt ans et plus que le professeur Pauer publie sous son nom des ouvrages qu'il se contente de transcrire et de démarquer. Cette brochure, attribuée à un professeur collègue de M. Pauer, a mis en émoi tout le monde savant et lettré de l'Autriche et de la Hongrie.

*
* *

UN NOUVEL OUVRAGE DU TASSE.

On parle beaucoup en Italie d'une curieuse découverte faite récemment par un moine bénédictin. Ce religieux a apporté à M. Roux, éditeur à Turin et membre du Parlement italien, un manuscrit qu'il prétend être de la main du Tasse. C'est, sous le titre de *Histoire d'amour*, un dialogue contenant le récit d'une aventure amoureuse du Tasse à Ferrare. Il s'y trouve des allusions à des voyages du poète en Sicile, en Égypte, à Chypre, etc., voyages dont ses biographes n'ont jamais parlé. M. Roux a fait reproduire le manuscrit en fac-similé et l'a soumis à l'examen de divers philologues; mais, en attendant la décision de ces autorités, le public italien ne s'est pas fait faute de prendre parti dans un sens ou dans l'autre au sujet de l'authenticité de l'ouvrage nouveau.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 20 TOME XLIX 14 MAI 1892.

SOPHISMES POLITIQUES DE CE TEMPS (1)

De la souveraineté nationale.

M. D'HULST. Nous tordons l'obligation du respect du au pouvoir sur une des attributs essentiels de l'autorité divine.

M. MONTALET. Montrez-le!

UN MEMBRE A GAUCHE. C'est la théorie du droit divin.

M. GUSTAVE RIVET, *ironiquement*. Nous pourrions aussi parler des Pharaons.

M. D'HULST. Le droit divin n'intervient pas dans le mode de constitution du pouvoir; cette constitution est un fait humain. Mais quand le pouvoir est constitué, s'il peut exiger l'obéissance des hommes c'est parce qu'il représente le pouvoir de Dieu. (*Interruptions à gauche.*) Oui, un homme en tant qu'homme n'a aucune qualité pour se faire obéir de ses semblables, et [illegible] à un homme [illegible] homme...

M. DOUMER. C'est la théorie anarchiste.

M. [illegible]. Nous ne reconnaissons pas d'autre autorité : la loi.

M. ISOARD. Avant le droit divin, il y a le droit naturel.

M. [illegible]. C'est la [illegible] l'homme, de la souveraineté nationale!...

Voix à gauche. Il y a le droit populaire; il y a le droit naturel.

M. D'HULST. Le droit populaire est un des modes de désignation du pouvoir; il n'est pas la source du pouvoir. (*Bruit à gauche.*)

[illegible] 1892.
J[illegible] du [illegible] 10 avril, p. [illegible]

DÉFINITION.

Commençons encore par le commencement, ne nous lassons pas de définir. Il n'est bruit tout autour de nous que de peuple souverain et de souveraineté nationale. Personne ne croit plus, — et il faut s'en féliciter, — qu'il y ait des rois souverains en vertu d'une désignation divine. Mais à ce droit divin des rois on a involontairement, inconsciemment substitué une sorte de droit divin du nombre. Et personne ne doute plus que le peuple soit souverain par la grâce de Dieu. Si l'on n'emploie pas cette formule : par la grâce de Dieu, c'est que l'on n'ose pas, et qu'elle est un peu passée de mode. Mais l'idée est bien celle-là. Un dogme chasse l'autre. La souveraineté populaire est le dogme fondamental de la politique des temps nouveaux.

J'espère prouver sans trop de peine que ce prétendu dogme n'est, en le serrant de près, qu'un sophisme. Non pas que je veuille avancer qu'il y ait une autre souveraineté plus légitime que la souveraineté nationale. Tout au contraire : il s'agit de faire voir que la notion de souveraineté en elle-même, qu'elle s'applique aux princes ou aux peuples, est une notion vieillie, fausse à son origine, faussée davantage par l'histoire, et au bout du compte inutile, pire qu'inutile, dangereuse.

Souveraineté? Un mot. Que peut signifier ce mot? Plusieurs définitions en ont été données. La meilleure, la plus complète nous paraît être la suivante : « La souveraineté est la puissance de la nation, considérée dans sa majesté et dans sa force suprêmes (1). » Encore qu'elle soit la meilleure, cette définition n'est pas déjà si claire; elle est du moins la plus complète; elle s'appuie sur une analyse détaillée des attributs de la souveraineté, attributs qui seraient au nombre de cinq :

(1) Voir la *Revue* des 27 [illegible] 1890, 10 janvier, 24 [illegible], 13 juin, 15 juillet 1891 et [illegible] 1892.

(1) Bluntschli. *Théorie générale de l'État*, liv. VII.

1° l'*indépendance* par rapport à tout autre État; 2° la *dignité publique suprême* ou, comme disaient les Romains, la *majesté;* 3° la *plénitude de la puissance publique;* 4° la *puissance la plus élevée* dans l'Etat; 5° l'*unité*.

Qualifiée par de tels attributs, la souveraineté est susceptible de revêtir deux formes, de se présenter sous deux aspects. Souveraineté dans chaque État; souveraineté d'État à État; souveraineté en droit national et en droit international. Ce n'est que de la première forme que nous nous occuperons ici.

SOUVERAINETÉ DU PEUPLE. — SOUVERAINETÉ NATIONALE.

En qui réside la souveraineté? L'opinion qui l'a emporté, depuis Rousseau et la Révolution, c'est qu'elle réside « dans le peuple ». Seulement, que doit-on entendre par « le peuple »?

Est-ce la somme des individus qui composent l'État? En ce cas, « la puissance de la nation, considérée dans sa majesté et dans sa force suprêmes », appartiendrait de fait à la majorité des individus, ce qui suppose la souveraineté répartie, par portions égales, entre les citoyens. Mais la souveraineté peut-elle se diviser, et l'un de ses attributs n'est-il pas justement l'*unité?*

Alors, qu'est-ce que le peuple? Est-ce l'ensemble des citoyens égaux votant en une ou diverses assemblées communes? En résumé, le peuple est souverain, mais qui est le peuple? Nous tous conjointement et indivisément, ou chacun de nous pour sa part, vous à concurrence d'une voix, moi à concurrence d'une, pourvu toutefois que vous, moi et d'autres nous soyons la majorité?

L'une et l'autre thèse a été soutenue, adoptée, a prévalu à son tour. Il peut être instructif d'en suivre, étapes par étapes, la fortune.

C'est en France qu'est née l'expression même, la *souveraineté*. On la trouve au XVIe siècle, dans *la République* de Bodin. Suivant Bodin, la souveraineté est « la puissance absolue et perpétuelle d'une république » (c'est-à-dire d'un État). Pour rencontrer la souveraineté comme nous nous l'imaginons, la souveraineté nationale, la souveraineté populaire, il faut attendre la venue de Jean-Jacques. Ah! par exemple, lui, il n'hésite ni ne tergiverse. Écoutez-le : « Le souverain, c'est la foule des individus réunis par le pacte social; chacun est à la fois membre du souverain et soumis au souverain. La souveraineté n'est que la volonté générale, et celle-ci est inaliénable.

Rousseau n'a pas tiré de sa cervelle cette théorie armée de toutes pièces; ce qui est de lui et bien de lui, c'est l'adjectif *inaliénable*, lequel donne au morceau son caractère. Que de contradictions vont sortir de ce malheureux adjectif jeté là au bout de la phrase, où il sonne superbement! La volonté générale est inaliénable; mais la souveraineté n'est autre chose que la volonté générale, donc la souveraineté est inaliénable.

Comment Rousseau peut-il, avec cela ou après cela, admettre l'existence d'un régime représentatif? Eh quoi! cette souveraineté inaliénable qui est la sienne, le peuple la déléguerait? Mais oui, Rousseau l'admet, reconnaissant au moins « au corps des représentants une autorité dérivée ». Mais non, il ne l'admet pas, ce texte le montre assez clairement : « A l'instant qu'un peuple se donne des représentants, il n'est plus libre, il n'est plus... Le peuple anglais pense être libre, il se trompe fort; il ne l'est que durant l'élection des membres du Parlement; sitôt qu'ils sont élus, il est esclave, il n'est rien. Dans les courts moments de sa liberté, l'usage qu'il en fait mérite bien qu'il la perde. »

Si, au lieu du mot liberté, nous rétablissons le mot souveraineté, et au lieu de libre, souverain, le passage gagne singulièrement encore en vigueur et en vérité. Voilà, de toutes façons, le philosophe de Genève pris aux filets de sa propre rhétorique. Certes, il s'y débat de son mieux, mais plus il se débat, plus il s'enfonce. Est-il étonnant que les hommes de la Révolution, partagés entre le respect qu'ils portent à leur maître intellectuel et la crainte de n'être plus rien, si la souveraineté du peuple est inaliénable, si le corps des représentants ne possède qu'une autorité *dérivée*, n'est-il pas naturel que les membres de la Constituante, de la Législative et de la Convention n'aient pu se tirer de cette nasse?

La redondance ordinaire de leur style dissimule mal leur embarras. Une fois que le principe est posé dans la Constitution de 1791 : « La souveraineté est une, indivisible, inaliénable, imprescriptible, elle appartient à la nation; aucune section du peuple ni aucun individu ne peut s'en attribuer l'exercice »: on s'aperçoit qu'il a besoin de développements, de commentaires.

L'Assemblée législative se charge de rédiger la glose : « Sans doute, décide-t-elle, le 20 avril 1792, la nation française a prononcé hautement que la souveraineté n'appartient qu'au peuple, qui, borné dans l'exercice de sa volonté suprême (force *suprême*, majesté *suprême*, volonté *suprême*, quel abus de cette épithète!), borné dans l'exercice de sa volonté suprême par les droits de la postérité, ne peut déléguer de pouvoir irrévocable; sans doute, elle a hautement reconnu qu'aucun usage, aucune convention ne peuvent soumettre aucune société d'hommes à une autorité qu'ils n'auraient pas le droit de reprendre. »

Ce n'est point blasphémer que de traiter cette glose d'obscure et peu satisfaisante.

Quoi qu'il en soit, en dépit de toutes les contradictions qu'il renferme, le principe est posé pour longtemps; pendant le siècle entier, on va suivre à la trace l'influence du *Contrat social;* la France n'aura pas une constitution républicaine (1) qui ne soit selon la for-

(1) L'Empire lui-même se réclame du principe de la souveraineté du peuple, ce qui en prouve au moins le peu de valeur effective : « Ce n'est pas la moindre curiosité de cette période que les Bour-

En tête de la Constitution de 1793, la *Déclaration des droits* proclame, dans son article 25, que « la souveraineté réside dans le peuple; elle est une et indivisible, imprescriptible et inaliénable ».

La Constitution de l'an III ajoute que « la souveraineté réside essentiellement dans l'universalité des citoyens ».

C'est ce que reconnaît aussi la Constitution de 1848 : « La souveraineté réside dans l'universalité des citoyens français... Elle est inaliénable et imprescriptible. Aucun individu, aucune fraction du peuple ne peut s'en attribuer l'exercice. »

Toujours ce malencontreux *ne peut*, qui jure si fort avec les faits et qui mettait Bentham en de si belles colères! Est-ce que Bonaparte, au 18 Brumaire, et Louis-Napoléon, au 2 Décembre, n'ont réellement pas *pu* s'attribuer l'exercice de la souveraineté? Mais laissons de côté ces chicanes de grammairien ou de logicien trop difficile.

Essayez de concilier le texte de la Constitution de 1848 avec les paroles de Lamartine prononcées dans le même moment : « Tout Français qui a atteint l'âge d'homme est citoyen; tout citoyen est électeur; tout électeur est souverain. » Mais, d'après la Constitution, « la souveraineté réside dans *l'universalité* des citoyens français; elle est inaliénable et imprescriptible »; par conséquent, tout citoyen français, en tant que simple Français, que simple citoyen, n'est pas souverain; il ne l'est que joint à tous les autres.

Ou bien il l'est, à l'avis de Lamartine; ne l'est pas, suivant la Constitution. — C'est la bouteille à l'encre; c'est un casse-tête chinois, une charade politique; c'est un sophisme, et d'une jolie taille, d'autant plus séduisant, d'autant plus spécieux, qu'il est en apparence bien construit, que les trois assises s'en tiennent bien : « Tout Français est citoyen; tout citoyen est électeur; tout électeur est souverain. »

Sérieusement, vous le croyez?

Si vous voulez toucher du doigt le sophisme, nous n'avons qu'à renverser les termes et qu'à reprendre à l'envers le même raisonnement : « Tout souverain est électeur; tout électeur est citoyen, etc... » Comme il n'en est pas de la souveraineté ainsi que des fagots, comme il ne saurait y avoir de souverain plus souverain que le souverain, il résulte de ces prémisses que tout souverain *n'est que* citoyen et électeur, ce qui est manifestement faux et radicalement opposé à la définition même de la souveraineté.

Mais pourquoi ces subtilités? Que Lamartine s'arrange avec Rousseau; Lamartine, qui dit : « Tout électeur est souverain », et Rousseau, qui disait : « Le peuple anglais n'est libre que durant l'élection des membres du Parlement; sitôt qu'ils sont élus, il est esclave, il n'est rien. »

Tout électeur est souverain! Sophisme de la plus détestable et redoutable espèce, sophisme du genre anarchique, car tout le monde étant souverain, c'est comme si personne ne l'était; là où tout le monde commande, non seulement personne n'obéit, mais au fond personne ne commande.

L'autre formule, celle de la souveraineté indivisible du peuple, risque moins d'aboutir à cette désastreuse conséquence : l'anarchie.

Sous ce rapport, il semble qu'un réel progrès ait été accompli dans le dernier demi-siècle. Plutôt que de dire « la souveraineté du peuple », on dit plus volontiers de nos jours « la souveraineté nationale ».

C'est, en effet, une conception défendable, la plus rationnelle et la plus juste de toutes, que la souveraineté réside dans la nation; expliquons-nous, — et le mieux pour s'expliquer est de réunir ici quelques observations des théoriciens, — la souveraineté résiderait alors dans l'ensemble du peuple « organisé, conçu comme unité, avec sa tête et ses membres, âme vivante et personne de l'État ». Elle résiderait dans le peuple un et ayant conscience de son unité, en un mot dans la nation, puisque ce qui fait d'un peuple une nation, c'est la conscience plus éclairée et plus sûre qu'il prend de lui-même.

Si donc l'idée de souveraineté est absolument nécessaire, la dénomination la moins mauvaise à laquelle on puisse s'arrêter est celle de « souveraineté nationale ». Mais cette idée est-elle indispensable?

Nous n'hésitons pas à répondre : Non.

Non, il n'est nullement besoin d'aller chercher dans on ne sait quelle métaphysique démocratique cette idée qui, admise, ne donne rien, qui, repoussée, n'enlève rien.

Répétons-le : ce que nous combattons, — il ne faut pas de confusion là-dessus, — ce n'est pas le principe de la souveraineté nationale, ce n'est pas la souveraineté du peuple que nous attaquons comme moins vraie ou moins légitime que telle ou telle autre, c'est l'idée même de souveraineté, souveraineté sans épithète, du peuple ou d'un prince, toute souveraineté quelle qu'elle soit. Nous l'attaquons parce que, à nos yeux, elle est trop ancienne et usée, erronée et féconde en déductions absurdes, enfin inutile et dangereuse.

[illegible] L'IDÉE DE SOUVERAINETÉ [illegible] INUTILE ET DANGEREUSE.

En premier lieu, c'est une idée tirée d'une sorte de métaphysique démocratique. Beaucoup de ses apôtres ne s'en rendent pas compte, mais elle est de source et

bons de la branche aînée, tout en accordant en pratique un jeu très large à la liberté politique, ne voulurent jamais admettre expressément la thèse moderne du gouvernement populaire, tandis que les Bonaparte, qui proclamaient la théorie sans restriction, surent maintenir un despotisme [illegible] SUMNER MAINE, [illegible] 1. 1. 30

d'ordre théologiques. Il n'est pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu. *Non est potestas nisi a Deo.* On ne manquerait pas d'exemples chez les Pères.

Assurément, il convient de distinguer entre la souveraineté inaliénable et la souveraineté aliénable ou initiale du peuple. Cette doctrine de la souveraineté inaliénable du peuple, universellement répandue aujourd'hui, ne date guère que de Rousseau. Jamais, avant *le Contrat social,* elle n'avait été théoriquement formulée. Depuis *le Contrat social,* ce n'est plus une doctrine, encore une fois, c'est un dogme; c'est une des figures d'angle de l'arche sainte.

L'Église l'a condamnée, disent les catholiques. Peut-être pas si nettement et si irrévocablement. Supposez que cela soit : elle n'a pas condamné, loin de là, la seconde doctrine, celle de la souveraineté aliénable, de la souveraineté initiale du peuple.

On pourrait la suivre à la trace dans les livres des théologiens. C'est la doctrine de l'ancienne Sorbonne, de Bellarmin, de Suarez, de Bossuet lui-même, des écrivains religieux du XVIIIe siècle. C'est la doctrine des encycliques.

Mais il y a quelque chose de plus : l'idée de souveraineté, isolée de toute doctrine, de toute forme particulière, est une idée théologique. Souveraineté du peuple, souveraineté du prince, ce sont deux faces de la même question, deux expressions de la même abstraction. Entre Jean-Jacques Rousseau et le comte J. de Maistre, on donne le choix pour une épingle.

Ainsi se trouvent écartées d'un seul coup, comme n'ayant de racines que dans l'abstrait, les deux doctrines du droit divin des rois et de la souveraineté du peuple, l'idée même de souveraineté, idée théologique et, par surcroît, usée à force d'avoir vieilli.

La doctrine qui nous occupe plus spécialement, de la souveraineté du peuple, est également vieille et caduque, si l'on se place à un autre point de vue.

Elle était liée, cette doctrine, à la théorie du contrat social. La société étant issue d'un contrat, il fallait bien, pour que le contrat fût valide, qu'à chacun de ses membres appartînt la souveraine liberté, c'est-à-dire la souveraineté, et pour que le contrat fût exécuté, il fallait bien que dans l'ensemble résidât la somme du droit et de la puissance, c'est-à-dire encore la souveraineté.

La doctrine du contrat social appelait, on le voit, pour complément, celle de la souveraineté du peuple et ne se concevait qu'avec elle. Par contre, la doctrine de la souveraineté du peuple se rattache indissolublement à la théorie du contrat. Elle a partagé sa faveur; elle ne saurait s'en séparer, lorsqu'est venue la déchéance.

Qui, maintenant, se pose en champion résolu, et guerroyant à visière découverte, de la théorie du contrat social? Personne ou à peu près personne. C'est une chose morte dont on essaye à peine et de loin en loin, furtivement, de sauver, de galvaniser un lambeau. C'est une chose morte à laquelle on ne peut rendre un peu de vie, — et quelle vie! — que par des amalgames, des accouplements monstrueux.

Il est très malaisé de réussir dans cette besogne, car ce qu'on veut marier, c'est la vieille idée de contrat avec l'idée nouvelle d'organisme (1). On aura beau faire; le contrat social gît à terre, le bon sens et l'histoire l'ont tué. Jean-Jacques Rousseau reste tout seul et sans fidèles, sur le piédestal où l'ont mis les hommes de la Révolution. Son autel est abandonné; il n'était que temps. Le contrat social n'a plus d'adeptes et ne fait plus de prosélytes.

Mais, cette doctrine étant délaissée, de quelle manière et pour quelle raison subsisterait la notion, qui en dérive, de la souveraineté du peuple? Nées le même jour, elles ont vieilli du même train. Nées le même jour, vieillissant du même train, elles devaient finir le même jour.

Idée théologique, idée vieillie et usée, idée fausse et absurde, pour peu qu'on la poursuive jusqu'au bout : précisément sa fausseté se démontre par son absurdité.

Voilà cent ans qu'on crie sur tous les toits, qu'on affiche sur toutes les murailles : « La souveraineté du peuple, le peuple souverain. » Nous en avons les yeux lassés et les oreilles rebattues.

Soit, pour quelques instants : le peuple est souverain. Qu'est-ce qui marque au dehors et affirme la souveraineté? Les philosophes, les jurisconsultes répondent que c'est la volonté exprimée par des actes. Mais la volonté du peuple souverain, par quel moyen, par quel acte s'exprime-t-elle? Par le suffrage, par le vote.

Quand vote le peuple? Une fois tous les quatre ans. D'où l'on est fondé à conclure qu'il est souverain une fois tous les quatre ans.

Dans le moment même où il vote, à quoi se borne sa souveraineté? A préférer de deux ou trois candidats l'un, et, s'il sait lire, l'un ou l'autre de deux ou trois programmes.

Il a, durant le mois qui vient de s'écouler, goûté quelques heures assez douces : on l'a gorgé de mangeries et de buveries, caressé, flatté, supplié, enveloppé, enguirlandé, accablé de promesses et, à l'occasion, de cadeaux; bimbeloterie pour les femmes et friandises pour les enfants, tout candidat a sa pacotille, comme tout négrier.

Le peuple a réellement été souverain : il a eu ses courtisans, de beaux messieurs, chapeau bas et échine courbée. — « Nommez-moi; je vous donnerai plus de beurre que de pain. — Moi, plutôt! je remplaçerai le pain par de la brioche. » Lui, bon garçon, bon prince,

(1) D'une union aussi mal assortie, il n'est jusqu'à présent issu qu'un enfant bossu et bancal, que l'on a affublé du nom, bizarre autant que sa bizarre personne, d'*organisme contractuel.* Organisme contractuel, quelle espèce de bête est-ce là?

ou bon calculateur, s'est laissé faire. Il a pesé les offres, encouragé les surenchères et souvent reçu de toutes mains. Que le métier de souverain est un charmant métier!

Le peuple souverain se le dit en allant aux urnes, le dimanche fixé pour l'élection. Il passe encore, ce dimanche-là, une grisante matinée. C'est à qui le tirera par la manche de sa blouse et l'invitera, afin de le catéchiser entre les pots. Tant et si bien que le souverain se présente parfois pour faire acte de souveraineté, pour déclarer sa volonté, dans un état où les souverains eux-mêmes sont incapables d'avoir une volonté.

Le soir, illuminations, pompiers, sérénades, punch de réjouissance et discours. Il n'y a déjà plus que les gros bonnets, que les fleurons de la couronne, aux places assises. Tranquillement on dépouille le souverain de sa pourpre éphémère et de son sceptre en roseau. Le peuple est roi, certainement, mais c'est chez le nouveau député comme chez l'empereur, quand il avait le pape à dîner :

> ... Les rois sont à la porte,
> Respirant la vapeur des mets que l'on apporte,
> Regardant à la vitre, attentifs, ennuyés,
> Et se haussant, pour voir, sur la pointe des pieds...

Puis, le lendemain? Le lendemain, dur réveil. Si ces souverains d'hier tiennent à voir leur mandataire, à lui demander l'exécution de la moindre de ses promesses, qu'ils commencent d'abord par faire le pied de grue devant la Chambre, en attendant le retour de l'huissier qui a porté leur bulletin. Enfin, le voici, il revient. « Pour M. Jacquot de la Charente! » Huit ou dix souverains, — une délégation, — se précipitent. « Absent! » fait l'huissier de son ton placide, et il leur rend le petit papier.

Nos souverains, légèrement désenchantés, se regardent les uns les autres, ainsi que des augures, mais sans rire. Que pourraient-ils faire de plus sage? Lamartine n'a-t-il pas dit, en 1848 : « Considérez votre puissance; préparez-vous à l'exercer et soyez dignes d'entrer en possession de votre souveraineté? »

Ils considèrent leur puissance en se considérant tristement. Mais peut-être, cette puissance, ne s'étaient-ils pas, dans les rites, préparés à l'exercer; peut-être n'étaient-ils pas « dignes d'entrer en possession de leur souveraineté »? Ils l'ont néanmoins possédée et ils en ont fait cet usage.

De quelle dignité, d'ailleurs, leur parle-t-on? Le même Lamartine n'a-t-il pas dit : « Tout Français est citoyen, tout citoyen est électeur, tout électeur est souverain. Le droit est égal pour tous et il est absolu. Aucun citoyen ne peut dire à l'autre : Je suis plus souverain que toi?... »

Cela, en effet, aucun d'eux ne peut le dire à l'autre. Mais leur député le leur dit ou même le leur fait dire par l'huissier, qui n'y met pas toujours les formes qu'exigerait l'étiquette des cours.

Au plus vite, par le train le plus proche, ils quittent la grande ville, secouant sur elle la poussière de leurs chaussures, blessés et irrités dans l'âme de se sentir redevenus Gros-Jean comme devant. Peu à peu, les fumées de réunion publique, les brouillards de profession de foi, toute cette piperie de mots qui obscurcissait leur cervelle, toute cette bourdonnante ivresse, se dissipent; ils se réveillent de leur rêve doré et se voient, sans illusion, tels qu'ils sont.

Des souverains taillés sur ce patron, auxquels aucun de nous ne peut dire : « Je suis plus souverain que toi », on en compterait une dizaine de millions dans notre France démocratique. Est-il permis de demander à quoi, d'un bout à l'autre bout de l'année, ils occupent leur souveraineté?

Jetez les yeux autour de vous : il y en a qui font des livres; il y en a qui font des habits; il y en a qui rendent des jugements, il y en a qui rédigent des actes; il y en a qui font pousser le blé, il y en a qui l'écrasent, le pétrissent et le cuisent; il y a des médecins, avocats, bouchers, quincailliers, et ainsi de suite, de l'A jusqu'au Z, dans le *Dictionnaire des professions*.

Ces quinze millions de souverains se livrent à un millier d'occupations qui n'ont évidemment rien d'avilissant, — pas de travail qui avilisse, — mais qui non plus n'ont rien de noble et, à plus forte raison, de souverain.

Où prenez-vous dans le notariat, la pharmacie, l'enseignement, les contributions indirectes, les multiples parties de l'industrie et du commerce, où trouvez-vous « la puissance de la nation, considérée dans sa majesté et dans sa force suprêmes »? Et, si vous ne l'y trouvez pas, où prenez-vous la souveraineté du peuple, puisque le peuple, c'est vous, c'est moi, et que la souveraineté, c'est cela : « la majesté et la force suprêmes »?

Dieu me garde d'exciter, comme dit le code, au mépris d'une classe quelconque de citoyens! Je ne veux que montrer, par des exemples, que l'idée de souveraineté est fausse en elle-même, absurde à ses extrêmes limites; et de ce qu'elle est fausse, de ce qu'elle devient facilement absurde, je conclus qu'il ne saurait être indispensable de la conserver.

On n'ignore pas tout ce qu'un notaire, tout ce qu'un pharmacien ont d'utile, mais on ne peut s'imaginer ce qu'ils ont de « majestueux ». On ne découvre pas en eux les attributs de la souveraineté, ni la dignité publique suprême, la majesté, ni la plénitude de la puissance publique, ni la puissance la plus élevée dans l'État; on ne les découvre, ces attributs, ni en eux pris séparément, ni en eux pris collectivement.

Conclusion, encore la même, point de souveraineté du peuple. Mais quelque chose d'aussi grand, d'aussi large, et de bien plus vrai.

S'il y avait souveraineté, ce serait une souveraineté intermittente, puisqu'elle n'a que tous les quatre ans l'occasion de s'exercer; une souveraineté infiniment

restreinte, puisque le peuple souverain n'a que le droit de choisir ses représentants; une souveraineté très précaire, puisqu'elle cesse de fait avec l'élection et que, la part faite aux grossissements du style, la phrase de Rousseau sur le peuple anglais s'applique à tout peuple prétendu souverain :

« Le peuple anglais pense être libre, il se trompe fort; il ne l'est que durant l'élection des membres du Parlement; sitôt qu'ils sont élus, il est esclave, il n'est rien. »

Devrions-nous pousser plus loin et ajouter avec Rousseau : « Dans les courts moments de sa liberté, l'usage qu'il en fait mérite bien qu'il la perde »?

Ce n'est pas la liberté qui est présentement en cause, c'est la souveraineté. Mais la souveraineté elle-même n'est plus en cause : nous venons de montrer qu'il n'y a pas de souveraineté.

Il y a autre chose, quelque chose qui n'est pas intermittent, qui ne s'arrête pas, qui était hier et qui sera demain, qui était avant nous, est en nous, sera après nous; quelque chose qui n'est pas restreint, qui embrasse tout et en quoi tout se résume, quelque chose qui n'est pas précaire, qu'il n'est donné à rien ni à personne de suspendre, de diviser ou de détruire, dont on ne peut mesurer ni l'étendue ni la durée, qui est force suprême et majesté suprême, et qu'il n'est pourtant pas besoin d'appeler souveraineté.

Ce quelque chose, appelons-le purement et simplement la *vie nationale*.

QUE L'IDÉE DE VIE NATIONALE SUFFIRAIT.

Point de souveraineté d'un prince ou du peuple; point de droit divin régalien, ni de droit divin populaire. L'idée est fausse et elle est vieille. L'idée de « vie nationale » répond incomparablement mieux à l'état actuel de nos connaissances. Et si, à l'idée de contrat, tombée dans un discrédit général, était liée l'idée de souveraineté, à la notion d'organisme, généralement adoptée aujourd'hui avec plus ou moins de restrictions et de réserves, est liée l'idée de vie.

Un organisme n'est pas souverain, il est vivant. En adoptant cette notion plus moderne et ce terme moins ambitieux de vie nationale, nous ne faisons que mettre en harmonie deux articles de nos croyances sur la nature et les fonctions de la société.

Ce ne serait pas, nous en convenons, une raison pour nous déterminer si l'idée de souveraineté, quoique vieille, était, comme quelques-uns le pensent, nécessaire. Mais que l'on y réfléchisse et l'on se convaincra que l'idée de vie suffit à tout.

La nation est-elle souveraine? On ne s'en préoccupe pas; elle vit. Tout le monde vit physiquement dans la nation. Dès lors tout le monde a le droit d'y vivre politiquement, pourvu qu'il en ait les moyens et, dans la mesure de ces moyens, en obéissant à la loi.

Égale accessibilité de tous aux emplois et aux dignités et, pour y parvenir, égale liberté, libre concurrence par les moyens légaux. Que celui qui ne peut être qu'électeur soit électeur; s'il peut être conseiller municipal, conseiller général, député, qu'il soit libre de l'être. Cette libre concurrence, c'est la vie nationale. Plus elle se déploiera, plus la nation vivra; plus elle vivra, plus elle sera grande, puissante, majestueuse. Il est parfaitement inutile de supposer la souveraineté. La vie suffit.

Il n'y a plus à se demander : Où est la souveraineté? et : Qui est le souverain? La vie est dans la nation et dans tout membre de la nation. Chacun y vit comme il peut et le plus qu'il peut, physiquement et politiquement. Cette conception de la vie nationale est peut-être moins noble que celle de la souveraineté du peuple, mais elle a sur elle l'avantage d'être plus conforme à la réalité, ce qui n'est jamais négligeable.

Mais, dira-t-on, ce n'est là qu'une logomachie, qu'une querelle de mots : souveraineté du peuple ou vie nationale, quelle si importante différence y faites-vous?

La critique serait fondée si le mot et l'idée de souveraineté n'étaient, après tout, qu'inutiles. Elle ne l'est point, parce que l'abus de ce mot et les déviations de cette idée ne sont ni sans inconvénients, ni même sans périls.

Je classe parmi les sophismes la théorie de la souveraineté du peuple, parce que c'est une erreur à son premier degré et que, à son deuxième degré, elle peut devenir la cause des pires erreurs, non seulement de raisonnement, mais de conduite.

Fausse en elle-même, l'idée de la souveraineté populaire ne peut, dans une démocratie, que fausser et pervertir l'esprit public; elle ne peut que donner au peuple et à chacun de ceux qui composent le peuple un sentiment exagéré de ses droits, et que lui laisser un sentiment trop faible de ses devoirs. Elle le place fatalement sur l'échelle descendante : souveraineté, caprice, despotisme. Qu'on ne l'oublie pas : le peuple souverain et le prince souverain peuvent, aussi bien l'un que l'autre, être Néron ou Héliogabale.

Il reste une dernière objection dont nous ne sommes pas embarrassés de nous défaire. Comment alors justifier le suffrage universel, qui est l'expression de la volonté et par suite de la souveraineté nationale?

Le plus facilement du monde. Au lieu de *volonté nationale*, nous dirons *activité nationale;* au lieu de *souveraineté*, nous dirons *vie*.

Nous dirons que le suffrage universel est l'expression de l'*activité*, par suite de la *vie* nationale. Et il n'y aura rien de changé. Il n'y aura qu'une idée fausse de moins et une idée juste de plus.

CHARLES BENOIST.
(*Sybil.*)

(*A suivre.*)

LA MAIRIE DE MONTRÉSOR

Nouvelle.

Fabienne de Civry était fille unique. Gâtée avec passion par son père et sa mère, par les parents, les amis et les domestiques, elle avait recueilli tout le fruit de cette éducation, et n'imaginait pas qu'il y eût d'autres sentiments au monde que l'affection, le dévouement et la bonne humeur. L'habitude de n'être jamais contrariée lui avait donné une figure radieuse : ses yeux distribuaient de la bonté et ses lèvres semblaient toujours prêtes au baiser; sa taille même, par l'heureuse harmonie des lignes et des contours, donnait l'impression du bonheur. Cependant elle avait vingt-deux ans et n'était pas encore mariée. On s'en serait étonné, si l'on n'avait su qu'elle avait des idées très arrêtées : elle voulait épouser un capitaine de cavalerie, jeune, bien fait, intelligent, bon, riche, de bonne famille, ayant des sentiments conservateurs et religieux, et amoureux d'elle. Elle voulait aussi l'aimer, mais elle supposait que ce ne serait pas une difficulté insurmontable si toutes les autres conditions étaient remplies. En vain lui disait-on que c'était beaucoup demander, et que parmi les qualités requises, il y en avait de puériles; elle tenait à celles-là autant qu'aux autres. Capitaine de cavalerie, c'était son goût : il n'y avait pas à discuter. Riche, c'était pour être sûre de son désintéressement; car, étant elle-même un beau parti, elle aurait toujours pu suspecter un amoureux sans fortune. Conservateur et religieux, c'était par fanatisme de parti.

Et elle eut raison de ne rien abandonner de ses exigences. Car il arriva qu'un soir elle dansa trois fois avec un jeune homme qui lui inspira tout à coup un trouble délicieux. Elle se le fit nommer : André Larcher.

— Qu'est-ce qu'il est?

— Capitaine de dragons.

Elle sentit que son cœur battait.

— Sa famille?

— Très honorable. Le père est mort, après avoir fait une grande fortune dans la filature.

Elle n'osait pas pousser plus loin ses investigations, mais on ajouta :

— Il serait parfait s'il n'était trop réactionnaire; mais ce n'est pas de sa faute : il a été élevé chez les dominicains.

Fabienne faillit s'évanouir de joie et de terreur. Il était là, celui qu'elle attendait. Seulement, l'aimerait-il?

Il l'aima, lui fit sa cour, juste assez de temps pour lui donner l'impatience du mariage, et ils s'épousèrent.

Mais l'histoire n'est pas finie. Le mariage n'est pas un dénouement; c'est, au contraire, le commencement des complications.

***

Il y avait un an qu'André et Fabienne étaient mariés; l'année avait été si bien remplie par les devoirs et les plaisirs qu'on n'avait encore eu le temps de s'occuper de rien. Il fallait pourtant aller à Montrésor.

Le père d'André avait fait bâtir à Montrésor, aux environs du chef lieu d'arrondissement près duquel était sa filature, un château qu'il n'avait presque pas habité. A sa mort, André avait vendu la filature, mais avait gardé le château; les exigences de sa vie militaire ne lui avaient permis d'y faire que de courtes apparitions : le moment était venu d'aller en prendre possession et présenter Fabienne dans le pays.

Les premiers jours après leur arrivée furent consacrés à la visite de l'immeuble et de ses dépendances, à l'étude des réparations les plus urgentes, à la revue du personnel et des voisins, et à de longues promenades sous bois, dans les champs, au bord des ruisseaux.

— Maintenant, dit Fabienne, par qui allons-nous commencer nos visites?

— Je n'en sais rien; je dis toujours que je suis de Montrésor parce qu'il faut être de quelque part, mais je ne connais personne dans le pays. Nous allons demander conseil à maître Pichard.

Maître Pichard commença par réfléchir; c'était un notaire sage et pondéré qui ne parlait pas à la légère. Toutes réflexions faites, il fut d'avis que les Larcher, arrivant dans le pays, ayant, par conséquent, le rare avantage de n'être encore brouillés avec personne, devaient s'attacher à ne pas susciter de jalousies, et aller faire visite à tout le monde. Il dressa une liste des personnes à voir, d'abord dans la commune, ensuite dans le canton.

Dans la commune agglomérée, il y avait une douzaine de maisons bourgeoises occupées, la plupart, par de vieilles demoiselles, résidus d'anciennes familles, puis le curé, le médecin, le receveur de l'enregistrement, le percepteur et le juge de paix. Sur le territoire de la commune, à deux kilomètres de l'église, se trouvait un vieux château plusieurs fois séculaire, demeure seigneuriale des comtes de Bouvines. Le comte de Bouvines actuel était maire de Montrésor. Il y avait quelques autres châteaux dans le canton, occupés les uns par des familles nobles, les autres par des propriétaires de fraîche date.

André et Fabienne eurent vite fait de se mettre en règle avec la société de Montrésor, où ils reçurent l'accueil le plus chaleureux; mais, comme ils s'y attendaient, il n'y avait pas grandes ressources à y trouver pour des relations d'intimité. Ils espéraient mieux chez les Bouvines.

Le comte de Bouvines était un homme de cinquante-

cinq ans, haut en couleur et de forte corpulence, dont l'aspect ne révélait pas au premier coup d'œil l'antique origine. Occupé toute l'année à faire valoir ses terres ou à administrer sa commune, il ne parlait que de chasse, de bétail ou d'assolement. Bon homme d'ailleurs sous des apparences de brusquerie, il rendait volontiers service à tout le monde, sans faire de distinction entre les uns et les autres, les gens qui n'étaient pas nés lui paraissant tous sur le même plan. La comtesse était une petite femme chétive, aux yeux gris, à la figure émaciée, affectant une extrême simplicité de mise. Elle parlait bien, écoutant ce qu'elle disait et en jugeant l'effet, se piquant de toujours dire à chacun, en toute circonstance, ce qu'il convenait le mieux de dire. On ne pouvait lui attribuer aucun âge. Sa vie était entièrement consacrée à la prière, aux bonnes œuvres, aux relations de famille et de monde.

Habituée, comme elle l'était, à être reçue partout avec des démonstrations de joie et de reconnaissance, Fabienne fut un peu étonnée de l'accueil qu'elle trouva avec André chez le comte et la comtesse de Bouvines. On y fut très poli, trop poli même, comme pour marquer qu'on entendait rester sur le pied de cérémonie et ne point ouvrir son intimité. Fabienne s'était imaginé qu'au château de Bouvines on serait heureux de voir arriver dans le pays un jeune couple, élégant et mondain, dans le mouvement de la vie parisienne. Elle ne fit pas grande attention au comte, qui lui parut un gentilhomme campagnard, assez fruste et mal léché, mais elle fut glacée par les grandes manières de la comtesse. Elle s'était trop avancée du premier coup, comme lorsqu'on entre de plain-pied dans une société où l'on est attendu, et devant la réserve un peu hautaine de Mme de Bouvines, elle dut battre en retraite. Elle essaya de plaisanter, mais sa gaieté faisait long feu. On ne plaisantait pas, au château de Bouvines : on y parlait gravement, avec tristesse même, des dangers que courent aujourd'hui l'ordre social et la religion; on n'y connaissait que par de vagues échos la littérature et l'art du XIXe siècle, un siècle trop récent qui n'a pas encore fait ses preuves. André et Fabienne se sentirent transportés tout de suite, non seulement à mille lieues de Paris, mais à deux cents ans en arrière.

Quand ils se retrouvèrent en voiture, ils poussèrent un soupir de soulagement.

— C'est fâcheux, dit Fabienne. Il aurait mieux valu avoir des voisins agréables : nous aurions fréquenté les uns chez les autres. Heureusement il n'y a pas qu'eux dans le pays.

— Nous aurions dû nous y attendre, répondit André. Je n'y avais jamais réfléchi, mais il est évident qu'ils ne peuvent pas nous aimer. Il n'y avait autrefois que leur château à Montrésor. En venant bâtir dans la commune, nous avons eu l'air de vouloir leur faire concurrence.

— Il est beau, leur château! Une vieille bicoque où je m'ennuierais à périr.

— Vieille bicoque, oui; mais c'est ce qui en fait le prix. Le nôtre est trop neuf. Un château doit être en ruines.

Ils continuèrent leur tournée de visites dans le canton, et à mesure qu'ils avançaient dans cette exploration, ils purent de mieux en mieux constater qu'il y avait deux sortes de châteaux : les uns, les plus beaux, où ils furent reçus avec empressement, c'étaient ceux qui appartenaient à des gens récemment enrichis; les autres, ceux de la noblesse du pays, où l'on se tint sur la défensive.

— Après tout, dit André, c'est bien naturel. Mon père était un homme fort honorable, mais il était manufacturier. Nous n'avons jamais eu la prétention de descendre des croisés, et pour des gens qui mettent tout leur amour-propre à être de bonne maison, nous ne pouvons être que fort peu de chose.

Fabienne ne l'entendait pas ainsi. D'abord elle se croyait de suffisante noblesse, sinon pour marcher de pair avec les vieilles familles, au moins pour figurer parmi elles. Et puis, à tort ou à raison, elle voulait être du premier ban. Dans le monde où elle avait vécu jusqu'alors elle n'avait rencontré que des hommages, et elle ne pouvait se faire à l'idée d'être l'objet d'une exclusion.

— Voilà ce que c'est, disait gaiement André, que d'avoir épousé un enfant du peuple. Vous vous êtes vous-même classée dans le peuple.

— Allons donc! répondait Fabienne. Est-ce qu'il y a dans tout ce monde-là un homme de votre valeur et de votre distinction?

— Merci. Mais vous êtes une anarchiste. La valeur et la distinction sont des avantages que le premier venu peut acquérir. Est-ce que c'est comparable à la naissance?

Fabienne enrageait. Elle causa avec maître Pichard, qui connaissait le pays sur le bout du doigt, et avec trois ou quatre vieilles demoiselles de Montrésor, qui n'avaient pas autre chose à faire que de savoir par le menu tout ce qui se passait chez les autres, et elle rapporta de ces entretiens une conviction désolante. Il n'était pas absolument impossible d'avoir accès dans la vieille société du pays, on citait des personnes qui sans appartenir à la noblesse étaient honorablement reçues dans les châteaux antérieurs à la Révolution. Sans doute elles n'y étaient pas traitées sur un pied de parfaite égalité, mais la différence se réduisait à des nuances presque insaisissables pour qui n'était pas initié. Aux yeux du public, on allait chez les seigneurs locaux, on les recevait chez soi, et Fabienne se serait contentée de cette apparence, faute de mieux, tout en se réservant de se faire sa place, et une bonne place, dans toute société où elle serait admise. Ce qu'elle ne pouvait supporter, c'était qu'il y eût des gens chez qui elle

n'irait pas et qui ne viendraient pas chez elle. Mais on fut unanime à lui dire qu'il n'y avait qu'un seul moyen de se faire accepter dans la haute société du canton et de la ville voisine, c'était d'y être présenté par M. et Mme de Bouvines. Si les Bouvines voulaient dire un mot, cela irait tout seul. Sinon, non.

Or les Bouvines ne se pressaient pas de rendre la visite; il fallait donc attendre avant de retourner chez eux. D'ailleurs Fabienne éprouvait une sorte d'humiliation à penser qu'il lui faudrait demander à la comtesse de Bouvines son patronage, sans compter qu'elle risquait de se heurter à un refus.

— Qu'est-ce que c'est que ça, les Bouvines? demandait-elle avec dépit. Est-ce qu'ils ont la prétention d'avoir combattu à la bataille de Bouvines?

— Comment feriez-vous pour prouver le contraire?

— Bouvines! Ils auront bâti leur château sur l'emplacement d'une étable à bœufs. Voilà tout.

— C'est probable, répondait André. Que j'ai été sot de n'en pas faire autant il y a trois ou quatre siècles!

Enfin le comte de Bouvines se décida à venir, mais seul.

— Mme de Bouvines est souffrante, dit-il, elle vous prie de l'excuser.

Il n'expliqua pas si sa femme était toujours souffrante ou si c'était seulement ce jour-là. Fabienne, qui s'était promis de déployer toutes ses grâces le jour où M. et Mme de Bouvines viendraient, fut de méchante humeur tout le temps, mais le comte ne s'en aperçut pas; il ne connaissait les femmes que sous un aspect grossier et ne perdait pas son temps à observer le jeu mobile de leur physionomie. Avant de partir, il invita André et Fabienne à venir déjeuner au château pour dédommager Mme de Bouvines.

André accepta; mais M. de Bouvines était à peine parti que Fabienne éclata en récriminations :

— Vous irez, si vous voulez, dit-elle. Mais je sais bien que moi, je serai malade aussi, ce jour-là.

— Voyons, Fabienne, ne vous fâchez pas. Il faut savoir ce qu'on veut. Je ne tiens pas autrement à forcer les portes d'une société qui ne nous recherche point. Restons tranquillement chez nous; allons voir et recevons les personnes à qui notre commerce sera agréable. Pour ma part, je ne demande pas mieux. Mais puisque vous désirez entrer dans cette société, et qu'il faut pour cela passer par les Bouvines, ce n'est pas le cas de nous montrer pointilleux. Mme de Bouvines est peut-être réellement malade : elle semble, en effet, avoir une mauvaise santé.

— Elle se porte comme un charme. En tout cas, nous n'avons qu'à attendre son rétablissement. Mais nous inviter à déjeuner avant qu'elle soit venue!

— Cela marque toujours le désir d'être en relations. Rien ne les obligeait à nous inviter.

— D'abord, ce n'est pas elle, c'est lui qui nous a invités.

— De la part de sa femme.

— Il ne l'a pas dit.

— Mais il a dit que c'était pour la dédommager...

— Et il faut que ce soit nous qui nous dérangions pour aller dédommager cette...

— Ne vous emportez pas.

— Et pourquoi à déjeuner? Ils ne veulent nous recevoir que le matin!

— C'est de la cordialité. A la campagne, on dîne à midi.

— Eh bien, vous [illegible] Vous n'avez seulement pas remarqué qu'en parlant de chez lui, il dit : au château. Comme s'il n'y avait qu'un château dans le pays!

— C'est une vieille habitude.

— C'est pour nous insulter.

A la fin, pourtant, Fabienne reconnut que puisqu'ils avaient besoin des Bouvines, il fallait bien faire quelques sacrifices, et ils allèrent déjeuner au château.

— Nous allons faire acte de vassaux envers nos suzerains, disait-elle en franchissant la grille.

— Mais non, disait André, conciliant. Nous allons déjeuner, sans façons, chez des voisins de campagne.

Au fond, il ne s'y méprenait pas. Lorsqu'ils prirent congé, Mme de Bouvines les invita à revenir, quand ils voudraient, même à l'improviste, pour déjeuner. Mais elle n'annonça pas sa visite, et ne la fit pas. C'était une affaire réglée : on voulait bien les recevoir avec bonté, mais on les traitait de haut.

Fabienne se le tint pour dit, mais elle n'en prit pas son parti, et elle n'eut plus qu'une pensée : la vengeance.

Seulement, ce n'était pas facile. Dire du mal des Bouvines, il n'y avait pas à y songer : on eût trop aisément reconnu les représailles d'une personne évincée. Il fallait même affecter de parler des Bouvines avec considération, pour que personne ne pût croire à une brouille ou à du dépit. Cependant il devait bien y avoir quelque chose contre eux, et il pouvait être utile de le savoir, à tout événement. Fabienne ouvrit sous main une sorte d'enquête. Quelle est la famille où il n'y a pas quelque tare! Une fille qui a eu un malheur, un garçon qui a mal tourné, une affaire véreuse qui a aidé à la fortune. Elle ne put rien trouver. La noblesse était authentique, les alliances régulières, la fortune correcte, les enfants en bonne voie, Mme de Bouvines irréprochable.

— Tant mieux, pensa Fabienne. Il eût été trop tentant d'en médire, et c'est bien vilain.

Mais que faire? Si M. de Bouvines eût eu une carrière, on aurait pu essayer d'entraver son avancement, mais on ne peut rien contre un propriétaire qui fait valoir ses terres. S'il avait eu de l'argent engagé dans des entreprises, on aurait pu du moins espérer sa ruine, mais on ne pouvait pas [illegible] le [illegible] ses récoltes.

A force de chercher, cependant, on trouve toujours. Un matin, en se levant, Fabienne se frappa le front, éclairée par une lueur subite; elle appela André en poussant des cris de joie, et, comme il ne répondait pas, elle courut le chercher au fond du parc.

— André! André! j'ai trouvé.

— Quoi donc?

— Ah! Les Bouvines le prennent ainsi avec nous! Eh bien, nous allons avoir du plaisir. D'abord, jure-moi que tu feras ce que je voudrai.

— Mais...

— Jure, mon petit André, je t'en supplie!

— Ah! si tu m'appelles ton petit André, alors je jure. Qu'est-ce que tu veux?

— Je veux... que tu sois maire de Montrésor.

Une fois cette résolution arrêtée, Fabienne reprit toute sa gaieté naturelle. Elle avait désormais un but précis: l'âpre satisfaction d'une légitime revanche. Rien ne pouvait, en effet, être plus désagréable aux Bouvines que cette compétition. Le comte tenait à ses fonctions de maire; il y trouvait d'abord certains avantages qui ne sont pas à dédaigner dans la vie rurale : maître de la police municipale, il était assuré contre les multiples vexations auxquelles un particulier est toujours exposé de la part d'autorités malveillantes. Bien plus, il pouvait lui-même exercer ces vexations contre les adversaires qu'il aurait rencontrés, et il suffisait qu'il le pût pour n'avoir pas besoin d'y recourir. En dehors même de sa commune, il était écouté, en sa qualité de maire, comme il n'aurait jamais pu l'être à titre de propriétaire : il avait de l'influence sur le tracé des chemins, sur les instructions à donner aux gendarmes, sur le maintien ou le déplacement du percepteur, du juge de paix, de la receveuse des postes, de l'instituteur et de l'institutrice. A la préfecture, on était obligé de compter avec lui, bien qu'il ne cachât pas son hostilité contre les hommes et les choses de la République. Mais c'était surtout par amour-propre qu'il tenait à rester maire de Montrésor; son père et son grand-père l'avaient été depuis la Restauration, sans intervalles. Et c'était grâce à l'exercice des fonctions municipales qu'ils avaient pu rester, en apparence comme en fait, les seigneurs de Montrésor. Être délogé de ce poste, c'eût été pour le comte de Bouvines une déchéance. Aussi, toutes les fois qu'on avait essayé de lui susciter un concurrent, n'avait-il reculé ni devant la dépense ni devant la lutte pour se maintenir.

Fabienne ne se faisait pas d'illusions sur la peine qu'on aurait à entamer une situation aussi anciennement et aussi solidement établie, mais elle était décidée, elle aussi, à ne ménager aucun sacrifice pour atteindre le succès. André, sans défense contre les suggestions d'une femme qu'il adorait, ne put opposer qu'une faible résistance. Fabienne faisait une moue si désolée quand il ébauchait une objection, elle rayonnait de tant de plaisir quand il entrait dans ses vues, qu'il ne tarda pas à se convaincre lui-même de la nécessité d'être maire.

La difficulté la plus grave, c'était l'obligation où allait se trouver André de donner sa démission d'officier. Cela n'arrêta pas Fabienne une minute.

— A quoi vous servirait-il de rester dans l'armée? disait-elle. L'avancement est arrêté. Nous ne pouvons pas traîner dans les garnisons pendant toute notre vie.

— Mais vous m'avez épousé parce que j'étais capitaine de dragons.

— Eh bien, vous l'êtes. Vous passerez dans l'armée territoriale avec le grade de chef d'escadrons.

— Chef d'escadrons de l'armée territoriale! C'est un emploi civil.

— Dans la prochaine guerre, c'est l'armée territoriale qui fera tout.

Enfin, il fut décidé qu'André donnerait sa démission.

Pour arriver à être maire, il fallait commencer par faire partie du conseil municipal. Justement les élections devaient avoir lieu dans quelques mois.

— Nous resterons ici, dit Fabienne. Je n'ai jamais passé l'hiver à la campagne. Ce sera charmant. Nous ferons de grands feux, nous inviterons des amis de Paris, nous irons chasser et nous patinerons sur l'étang. Entre temps, nous ferons connaissance avec les électeurs. Vous irez les voir tous, l'un après l'autre. Vous plaisez, à première vue; quand ils vous connaîtront, ils ne pourront pas s'empêcher de voter pour vous. D'ailleurs, nous allons faire beaucoup de bien, pendant les cinq mois qui nous restent.

— Et après?

— Après, nous verrons. Il faut nous installer ici comme si nous devions y rester toute notre vie; nous ferons toutes nos commandes à Montrésor, pour favoriser le commerce.

— Mais, dit André, je ne peux pas me présenter tout seul au conseil municipal. Il faut une liste.

— Faisons-la tout de suite.

André et Fabienne ne connaissaient pas la matière électorale de Montrésor. Il fallut ajourner la composition de la liste. André alla voir maître Pichard, à qui il s'ouvrit confidentiellement de ses intentions. Le notaire commença par soulever des objections. S'attaquer au comte de Bouvines, c'était engager une bien grosse affaire. Lui, personnellement, il était tout dévoué à la famille Larcher; d'autre part, le comte de Bouvines lui faisait aussi faire des actes. Il ne pouvait pas prendre parti d'une façon trop ostensible, mais il pouvait donner des renseignements. Et il expliqua à André, sous le sceau du secret, la situation des partis à Montrésor. Sur les quinze conseillers qui formaient avec M. de Bouvines le conseil municipal, il y en avait

douze à sa dévotion : le pharmacien, l'épicier conservateur, le forgeron, le vétérinaire, le cloutier, le boucher, le bourrelier, le marchand de grains, deux cabaretiers et deux propriétaires. Le médecin était neutre, son devoir professionnel l'obligeant à soigner tout le monde. L'opposition était représentée par deux radicaux : un aubergiste et un commis des finances en retraite, qui n'allaient pas à la messe.

— Oui, dit André, c'est la composition actuelle. Mais on peut trouver dans Montrésor d'autres éléments.

— Sans doute. Mais ceux que je vous ai cités sont les personnages influents; ils sont, pour la plupart, honorablement connus, à leur aise, intelligents et au courant des affaires de la commune. En dehors d'eux, il n'y a pas grand'chose.

André ne se découragea pas pour si peu, mais il comprit qu'il lui faudrait aller voir lui-même les conseillers municipaux, causer avec eux, se mettre en rapports directs avec les autres personnages notables et s'initier aux besoins de la commune qu'il voulait représenter. Il n'avait pas autre chose à faire, et ce fut la principale occupation de son hiver.

— Il y a une chose à laquelle nous n'avons pas pensé, dit-il un jour à Fabienne. Il nous faut un programme politique.

— Pourquoi faire? demanda Fabienne. Vous n'êtes pas candidat à la Chambre ou au Sénat, et la forme de gouvernement n'importe guère à la commune de Montrésor.

— C'est une erreur. Comme les conseillers municipaux ont à nommer le délégué sénatorial, on est en droit de leur demander une profession de foi, et il faudra bien que je sois en mesure de répondre si l'on m'interroge dans les réunions publiques.

— Mais la réponse n'est pas douteuse, dit Fabienne. Vous êtes conservateur et catholique.

— Évidemment.

— Eh bien, alors!

— Alors je n'ai aucune raison de me présenter contre M. de Bouvines, qui est, lui aussi, conservateur et catholique.

— Vous ne voulez pas vous présenter comme républicain, je suppose.

— Bien sûr. Il faudrait trouver seulement une nuance.

— Voyons, dit Fabienne. M. de Bouvines se présente seulement comme conservateur, ce qui est assez vague. Si vous vous présentiez nettement comme royaliste.

— C'est une idée. Je serais sûr ainsi de n'avoir pas une seule voix. Il serait peut-être plus habile de me présenter comme conservateur libéral.

— Libéral! Vous! Je ne connais personne de plus autoritaire.

— Oh! Il faut s'entendre. Quand je brigue les suffrages de mes concitoyens, ce n'est pas pour représenter mon opinion, c'est pour représenter la leur. Cela ne m'empêche pas de garder la mienne.

— Alors vous représenteriez une opinion contraire à la vôtre?

— Oh! non, jamais. Mais je peux représenter une moyenne d'opinions se rapprochant de la mienne autant que possible. Cela vous fait faire la moue, mais c'est ce qu'on appelle de la politique.

— Ah! c'est ça la politique.

— Maintenant je peux très bien ne pas me présenter.

— Je ne dis pas cela, reprit Fabienne. J'ai été un peu surprise, au premier moment, mais je reconnais que votre idée ne manque pas de justesse. Il est bien sûr que, pour être élu, il ne faut pas commencer par dire aux électeurs qu'on n'est pas de leur avis. Vous disiez : conservateur...?

— Conservateur libéral.

— Mais oui, je ne vois pas d'objection. Vous demandez la liberté, la liberté pour tout le monde, pour les catholiques comme pour les autres.

— Cela va de soi, sans qu'il soit besoin de le dire.

Fabienne écrivit à ses parents qu'André avait décidé de donner sa démission, suivant un projet formé depuis longtemps, et qu'il se présenterait aux suffrages des électeurs municipaux pour représenter dans la commune l'élément conservateur libéral.

On fut un peu étonné de la résolution d'André qu'on avait cru très attaché à l'état militaire, mais on ne pouvait que le féliciter de descendre dans la lice pour soutenir le bon combat contre la démagogie. On supposait naturellement que, puisqu'il se présentait comme candidat conservateur, c'était contre des révolutionnaires. Le père de Fabienne en fut même si content qu'il envoya à sa fille un chèque de dix mille francs pour parer aux frais de bulletins et d'affiches. Sa tante lui écrivit qu'elle prenait à sa charge toutes les couvertures, layettes, pantalons et autres vêtements de charité que Fabienne croirait bon de distribuer, sans limitation de chiffres. Son parrain réclama le privilège de fournir les bannières et instruments de musique dont pourraient avoir besoin la Société de secours mutuels, l'orphéon et autres corporations. On lui offrit même d'ouvrir une souscription dans la famille pour couvrir les frais d'une candidature aussi bien pensante.

Fabienne ne pouvait laisser subsister l'équivoque. Elle répondit que c'était bien comme conservateur qu'André allait se porter candidat, mais avec une nuance libérale; que ce terme n'avait rien d'ailleurs dont on se pût effrayer et n'offrait qu'un sens relatif. Le maire actuel était vraiment d'un autre âge, et l'archaïsme de ses idées ne pouvait que compromettre les véritables intérêts de la cause conservatrice dans les

circonstances actuelles. En donnant à sa candidature un caractère libéral, André voulait simplement indiquer qu'il était de son temps, rassurer les paysans qui croient toujours qu'on veut les ramener à la dîme, à la corvée et aux droits du seigneur, alors qu'on leur demande tout simplement l'impôt, la prestation et l'obéissance à leurs supérieurs. Au surplus, ce n'était là qu'une déclaration de principe pour la forme, car en réalité il ne s'agissait que d'intérêts locaux. André, quand il serait maire, emploierait toute son activité à faire réparer les injustices dont la commune était victime, à améliorer la vicinalité, par exemple. Ainsi le chemin qui conduisait au château était si mal entretenu qu'en temps de pluie on ne pouvait sortir des fondrières, ce qui était extrêmement incommode pour les habitants de Montrésor qui avaient besoin de parler à André.

Elle put même ajouter que, si André s'était décidé à poser sa candidature, c'était sur les instances d'un groupe d'électeurs. André avait eu assez de peine à provoquer cette démarche spontanée. Il s'était fait assez vite des amis dans le pays en arrêtant l'effet des procès-verbaux dressés par son garde pour contraventions de chasse, en encourageant les vieilles femmes à prendre dans son bois tous les branchages qu'elles pouvaient porter, et en offrant à propos des cigares ou du café aux hommes qu'il rencontrait. On savait maintenant qu'André avait l'intention de se porter aux prochaines élections, mais on aurait voulu qu'il se fît inscrire sur la liste Bouvines.

— Bien sûr, lui disait-on, que M. de Bouvines vous portera sur sa liste. Vous êtes un monsieur comme lui, vous devez avoir ses idées. Et du moment que vous serez sur la liste, vous passerez avec les autres.

Cela l'agaçait. Ce n'était pas avec, c'était contre M. de Bouvines qu'il voulait passer, et personne ne comprenait pourquoi. Heureusement, entre ceux dont il avait fait la conquête par sa cordialité et sa simplicité d'allures, il y avait le maître clerc de maître Pichard qui connaissait tout le monde et qui prit l'affaire en main. En quelques jours il eut ramassé une cinquantaine de signatures ; on ne lui demanda pas lesquelles. Et un matin il vint, à la tête d'une délégation de dix électeurs, apporter à André une adresse où on le suppliait de se présenter aux prochaines élections et de prendre l'initiative d'une nouvelle liste pour infuser un sang nouveau dans le vieux conseil.

André commença par faire des objections. Il était militaire, lui, et ne connaissait pas grand'chose aux affaires municipales. D'ailleurs, il y avait une municipalité en fonctions ; pourquoi en changer ? Sans doute, il était à la disposition de ses compatriotes de Montrésor ; car Montrésor était sa patrie, et il avait toujours rêvé de venir s'y établir, pour vivre au milieu de braves gens, que son père aimait tant. S'il fallait sacrifier sa carrière pour servir les intérêts de Montrésor, il la sacrifierait. Mais était-ce bien utile ? Il y avait à Montrésor tant d'autres citoyens plus capables que lui de bien administrer la commune. Et puis il craignait de froisser bien des personnes. Car il était pour la justice, et il ne voulait pas des abus. Ce qu'il voulait, c'était le bonheur de tous.

Malgré ces objections et plusieurs autres, la délégation insista si vivement, au nom du groupe important qui l'envoyait, pour obtenir le concours d'André, qu'il dut se rendre à un vœu aussi formel et aussi persistant. Il autorisa ses amis à déclarer publiquement, d'ores et déjà, qu'il poserait sa candidature en tête d'une nouvelle liste.

*
* *

Le comte de Bouvines était maire depuis trop longtemps pour n'avoir pas lésé ou froissé beaucoup de gens ; jusqu'alors on n'avait pas osé bouger, parce qu'on le savait maître de la situation : à lui résister on n'aurait gagné que des avanies sans espoir de l'ébranler. Maintenant qu'un candidat sérieux se dressait contre lui, on commençait à respirer, tous les anciens griefs étaient revivifiés comme des graines enfouies qui n'attendent qu'un peu d'air et de soleil pour germer. Ce fut d'abord avec précaution, dans l'ombre et le silence, qu'on encouragea la tentative d'André ; puis, quand on vit que l'affaire prenait corps, qu'il y avait déjà des gens compromis, on osa le soutenir ouvertement. Les promesses de concours arrivèrent, avec des avis sur la meilleure marche à suivre.

L'instituteur, tout en étant obligé de garder une certaine réserve, se fit son agent le plus actif et lui conseilla de se faire appuyer par un journal du chef-lieu d'arrondissement. Il y avait deux journaux dans l'arrondissement : *le Mémorial* et *l'Avenir*. André aurait voulu avoir l'appui du *Mémorial*, qui était le journal conservateur, le seul qui soutînt les saines doctrines et fût lu dans la bonne société. *L'Avenir* n'était pas féroce, mais il avait l'étiquette républicaine et recevait les inspirations de la préfecture ; on ne pouvait donc s'adresser à lui. Seulement André ne tarda pas à se convaincre qu'il n'y avait rien à espérer du *Mémorial*, dont M. de Bouvines était le principal actionnaire. Il aurait donc fallu créer un troisième journal. Comme les deux premiers ne vivaient déjà que de subventions, et encore ne vivaient-ils que sous une perpétuelle imminence de liquidation, on ne pouvait avoir la prétention de faire vivre un troisième journal, qui n'aurait d'ailleurs répondu à aucun besoin. Aussi ne s'agissait-il que de le faire paraître pendant trois ou quatre mois, sans rédaction, sans annonces et sans abonnés : une série d'affiches électorales envoyées à domicile. C'était une dépense de quelques billets de mille francs, à comprendre dans les frais généraux. Mais ce n'était pas avoir l'appui d'un journal, d'un journal existant, ayant une clientèle et une influence.

Ce fut le rédacteur de l'Avenir qui vint trouver André.

— Allez de l'avant, dit-il, nous vous soutiendrons, sans vous rien demander. Vous en serez quitte pour quelques tirages exceptionnels.

— C'est que, répondit André, je ne veux pas vous engager dans une voie où vous ne pourriez pas me suivre. C'est comme conservateur que je me présente.

— Oui, je sais. Mais puisque vous vous présentez contre M. de Bouvines, c'est que vous ne soutenez pas exactement les mêmes idées que lui. Vous ne pouvez pas être plus conservateur que lui; par conséquent vous l'êtes moins. Vous êtes relativement libéral, et cela nous suffit. J'entends bien que, par votre naissance, par vos relations, par votre éducation et votre fortune, vous êtes de la droite, mais vous n'appartenez pas à cette faction intransigeante qui voudrait proclamer tout de suite la royauté sans se soucier des moyens de la faire vivre. Vous êtes un homme raisonnable : vous désirez agir sur la marche des affaires publiques en vue de préparer le retour éventuel à un gouvernement plus autoritaire, mais vous ne procéderez jamais par l'émeute, vous reconnaissez qu'il n'y a rien de possible que par la lente évolution des idées. En un mot, vous êtes de la droite, mais de la droite constitutionnelle, et nous vous donnerons la préférence sur un preux du moyen âge.

Cette interprétation de ses opinions fit sourire André, mais il n'avait pas de raisons pour refuser un concours qui s'offrait. S'il plaisait à un journal républicain de soutenir une candidature conservatrice, c'était son affaire.

— Savez-vous? ajouta le rédacteur. Vous devriez aller voir le préfet.

— Moi, chez le préfet! s'écria André.

— Je ne vous dis pas d'aller chez le sous-préfet. Toute la ville le saurait et cela pourrait donner lieu à des commentaires. Je tiens compte de votre situation personnelle. Mais chez le préfet, personne ne le saura, et cela ne vous engage à rien.

— Et que voulez-vous que je lui dise, au préfet? Ma candidature est absolument indépendante, pour ne pas dire hostile.

— Ce n'est pas le préfet qui changera le caractère de votre candidature. Mais vous causerez avec lui. Il ne demandera pas mieux que de faire échec à M. de Bouvines, et s'il peut vous aider sans exiger de vous aucun sacrifice, quel inconvénient y voyez-vous? Il faut connaître même ses adversaires. Ce n'est pas en restant dans son coin qu'on peut réussir.

Le soir, André en parla à Fabienne.

— Je vais être soutenu par *l'Avenir*.

— Quelle horreur! Le journal républicain.

— Je peux refuser; mais si j'ai contre moi *le Mémorial* et *l'Avenir*, je ne vois pas ce qui me restera. Et puis le rédacteur de *l'Avenir* m'a conseillé d'aller voir le préfet.

— Ça, c'est une bonne idée.

— Mais il va croire que je viens lui demander son appui.

— Non. Vous irez l'entretenir du chemin de grande grande communication n° 17, et tout en causant, sans avoir l'air de rien, vous le tâterez. Comme il n'a le choix qu'entre deux conservateurs, il est tout naturel qu'il vous préfère, comme libéral et constitutionnel.

Le préfet reçut André avec la plus grande courtoisie. Le chemin n° 17 fut promptement expédié, et le préfet aborda lui-même la question de la candidature.

— J'ai appris avec plaisir, dit-il, que vous alliez enfin déloger M. de Bouvines de son fief électoral.

— Oh! ce n'est pas encore fait, répondit André avec modestie. Je me mets sur les rangs, mais c'est une partie d'autant plus difficile à jouer que je suis obligé de ménager les coups. Entre conservateurs, on ne peut pas se dévorer.

— Mais, dit le préfet, il n'y a de conservateur que vous. M. de Bouvines est un révolutionnaire qui, s'il le pouvait, serait enchanté de détruire l'ordre de choses existant.

— J'y vois aussi beaucoup de choses à détruire.

— C'est-à-dire à modifier. Certainement. Je ne prétends pas que tout soit parfait, mais chaque chose vient à son heure. Vous ne voulez pas armer les paysans et faire la guerre à la république dans les chemins creux.

— Oh! non.

— Vous voulez obtenir, par les voies légales et pacifiques, les changements que vous croyez utile d'apporter aux lois ou à la manière de les appliquer. C'est très légitime. Évidemment vous n'auriez pas voté pour la république, mais vous en prenez votre parti : vous êtes un républicain de raison.

— Moi, je ne suis pas républicain du tout.

— C'est une question de mots. Vous n'êtes pas républicain, mais puisque vous êtes conservateur et libéral, que vous ne voulez pas recourir à la force et que vous briguez un mandat municipal dans l'exercice duquel vous auriez à faire appliquer les lois existantes, vous faites virtuellement adhésion aux institutions républicaines.

— En me réservant d'en poursuivre la modification.

— Bien entendu. C'est un droit qu'on n'aliène jamais. Et voulez-vous que je vous dise? Je ne le proclamerais pas tout haut, parce qu'il y a des susceptibilités à ménager, mais nous causons entre nous. Je ne suis pas fâché de voir arriver aux affaires des hommes comme vous, de préférence à des républicains plus exaltés. La république appartient à tout le monde, et il n'est pas bon que les hommes qui occupent le premier rang, par leur situation et leur intel-

ligence, restent en dehors de la gestion des intérêts publics. Nous ne vous demanderons pas de rien sacrifier qui puisse coûter à votre conscience. Du moment que vous aurez fait acte d'adhésion à la république, votre succès nous sera aussi agréable qu'utile à vos concitoyens.

André voulait encore protester, mais on apportait des pièces à la signature, et il prit congé du préfet en termes cordiaux.

Cette fois, par exemple, Fabienne se cabra. Faire acte d'adhésion à la république, c'était trop. André parla encore de retirer sa candidature. Mais le père et la mère de Fabienne allaient arriver, avec quelques amis invités : on résolut de les attendre pour avoir leur avis.

La mère de Fabienne se récria. Elle n'admettait pas que son gendre reconnût un gouvernement qui a expulsé les congrégations et laïcisé les écoles.

Le père était plus conciliant : il disait qu'il y a républicains et républicains. Faire acte d'adhésion à la république, en somme, qu'était-ce autre chose que reconnaître l'existence d'un gouvernement de fait? Que la république existât, ce n'était pas contestable et il aurait été puéril de n'en pas tenir compte. Si l'on voulait la combattre par les armes, il n'y avait plus qu'à se jeter dans le maquis. Sans doute on pouvait s'abstenir, ne pas entrer dans la mêlée; mais était-ce une façon efficace de servir les intérêts conservateurs? Laisser tout faire, et tout blâmer, c'est la politique de l'impuissance.

— Mais pourquoi ne pas déployer son drapeau? demandait la mère de Fabienne. Puisque André est conservateur, qu'il se porte comme conservateur.

— Alors ce n'est pas la peine, répondait Fabienne. Il n'y a qu'à laisser triompher M. de Bouvines.

— Mais au fait, objecta un des amis, puisque M. de Bouvines est assuré du succès, pourquoi ne pas s'en remettre à lui du soin de faire triompher notre cause?

— M. de Bouvines, jamais! s'écria Fabienne. Être républicain, comme dit papa, cela ne préjuge rien. On peut être républicain et conservateur. En somme, il y a des gens très bien qui se disent républicains, républicains modérés, et cela leur permet de faire un peu de bien, surtout d'empêcher beaucoup de mal.

— Tu diras ce que tu voudras, lui répondit sa mère, la situation pourra toujours se résumer ainsi : André se portant comme candidat républicain contre le candidat conservateur.

— Si j'écrivais à mon oncle! dit Fabienne.

L'oncle de Fabienne était évêque. C'était un saint prélat, entouré de la vénération de ses ouailles et très bien vu en cour de Rome.

— Si ton oncle est d'avis qu'André peut se porter dans ces conditions, je n'aurai plus rien à dire.

Fabienne fut bien aise d'avoir trouvé cette échappatoire. Elle trouvait qu'André s'était déjà trop avancé pour pouvoir déserter la lutte, mais devant l'interdiction de Monseigneur il faudrait bien s'incliner; elle aurait toujours la ressource de dire que, si on l'avait laissée faire, elle eût pu réussir. La réponse de l'évêque ne se fit pas attendre.

« Il n'est pas douteux, ma chère enfant, que si ton mari était dans le cas de se porter contre les ennemis de notre sainte religion, mon cœur se réjouirait doublement du succès remporté par un bon chrétien contre ceux qui mènent le pays aux abîmes. Mais il ne nous est pas toujours donné de choisir le terrain du combat. Il faut accepter la lutte dans les conditions où la Providence l'offre à notre zèle. L'Église a toujours su faire entrer en ligne les nécessités du siècle, et l'heure actuelle n'est pas de celles où l'on puisse se cantonner dans l'ombre de formes disparues. Pour exercer une action salutaire sur la direction des hommes, il faut vivre parmi eux, dans l'atmosphère des idées du jour, en contact direct et permanent avec les classes nombreuses, dont le fond est bon et dont les écarts proviennent le plus souvent de ce que les privilégiés de la naissance et de la fortune vivent trop loin du peuple. J'ai eu le bonheur, il n'y a pas longtemps, d'aller chercher auprès du Saint-Père, dont la sollicitude s'étend avec tant de complaisance sur les destinées de notre pauvre France, les encouragements et les lumières dont un évêque a plus que jamais besoin pour administrer le troupeau qui lui est confié, et je suis certain de rester dans les vues de sa haute sagesse en conseillant à ton cher époux de ne pas reculer devant les devoirs que lui impose la confiance de ses concitoyens. Il est du plus urgent intérêt de la foi que les conseils de la nation soient remplis d'hommes de bonne volonté, d'une piété sincère et active, animés de la volonté du bien et en mesure d'exercer sur les pouvoirs publics une salutaire influence. Une opposition systématique ne peut être que stérile; c'est en acceptant le principe des nouvelles institutions, en occupant peu à peu les divers emplois, électifs ou autres, et en conquérant la confiance des populations que les défenseurs de la religion peuvent arriver à modifier les tendances du pouvoir, à préparer le retour aux traditions de l'Église, à accomplir en ce monde les œuvres qui leur assureront dans l'autre une pleine et éternelle félicité. »

Forte de ce document pastoral, Fabienne vit s'évanouir toutes ses hésitations; ses parents, ses amis n'eurent plus aucune objection, et André commanda à l'imprimerie de *l'Avenir* des affiches où sa liste était intitulée : « Liste républicaine libérale. »

***

Quand M. de Bouvines sut qu'André Larcher se mettait décidément à la tête d'une liste rivale, il comprit la gravité du danger. Son premier mouvement fut de se mettre en colère contre l'intrus qui venait ainsi trou-

bler sa quiétude électorale; mais, quand on est candidat, il faut savoir commander à ses passions.

Fabienne, un jour qu'elle était seule, reçut la visite du curé de Montrésor. Ce respectable ecclésiastique avait été, dès le début, reçu chez les Larcher avec la plus parfaite cordialité; il y venait volontiers dîner et prenait plaisir à se trouver dans ce jeune ménage, qui lui racontait sur la vie de Paris des détails entièrement nouveaux pour lui.

Il arriva, ce jour-là, le front chargé de soucis. Car il était chargé d'une mission délicate : c'était d'offrir à André une place sur la liste de M. de Bouvines. Il avait cru mieux faire de s'adresser d'abord à Fabienne. Il tombait bien! Dès les premiers mots, Fabienne le prit de haut :

— Mon mari n'a pas besoin de M. de Bouvines. S'il se présente, c'est sur les instances d'un grand nombre d'électeurs de la commune, qui veulent précisément changer la municipalité, et ce serait trahir leur confiance que de marcher avec M. de Bouvines, puisqu'il s'agit de le combattre. D'ailleurs, André n'a aucune envie d'être conseiller municipal; s'il consent à se laisser porter, c'est par pur dévouement.

— Mais, dit le curé, abasourdi, quelles raisons peut avoir M. Larcher pour se présenter contre M. de Bouvines, puisqu'ils sont dans les mêmes idées?

— Ils n'ont pas du tout les mêmes idées. Mon mari est républicain.

— Je croyais que M. Larcher, comme vous, déplorait les tendances antireligieuses du gouvernement actuel.

— Je n'ai pas qualité pour faire la profession de foi de mon mari, mais je puis vous assurer qu'en se portant contre M. de Bouvines il ne reniera aucun des grands principes de l'ordre social.

— Il n'en est pas moins vrai, reprit le curé, que cette candidature républicaine, se dressant contre celle de M. de Bouvines, aura forcément un caractère pour ainsi dire révolutionnaire, et je ne peux pas vous cacher qu'en ne faisant pas tous vos efforts pour détourner un coup aussi funeste aux intérêts de la religion, vous manqueriez gravement à vos devoirs d'épouse chrétienne.

Fabienne, dont la conscience était déjà tourmentée, prit mal cette remontrance, et l'entretien tourna à l'aigre. Le curé, poussé à bout, déclara péremptoirement que, dans une pareille conjoncture, il devait avant tout remplir les devoirs de son ministère et qu'il ne pourrait donner l'absolution à une personne qui se conduisait en ennemie de l'Église.

— J'ai l'approbation du pape, répondit Fabienne.

Et ce fut sur cette assertion, à laquelle il ne comprenait rien, que le curé se retira pour aller rendre compte de son échec.

— Il aurait mieux valu ne pas parler du pape, dit André. Cela peut nous aliéner certains électeurs.

Cette réflexion était suggérée à André par les difficultés qu'il venait de rencontrer dans la formation de sa liste. Me Pichard, qui ne voulait mécontenter personne, avait consenti à s'y laisser porter, mais il figurait aussi sur la liste Bouvines. Le médecin était devenu l'ami d'André et marchait franchement avec lui : c'était l'atout de la combinaison, parce que les électeurs y regardent à deux fois avant de se brouiller avec l'arbitre de leur santé. Mais le surplus de la liste n'était pas brillant : il y avait un boulanger obéré, un cabaretier de second ordre, le menuisier, un ancien cuisinier, quelques cultivateurs. On aurait encore pu aller avec ces divers éléments, mais le pis était que, la situation de M. de Bouvines se trouvant entamée par la candidature d'André, le parti radical de Montrésor avait à son tour levé la tête : l'aubergiste et le commis des finances en retraite s'étaient mis les premiers sur une liste d'un caractère très avancé, dont le programme revendiquait toutes les réformes sociales.

André était donc pris entre les deux extrêmes, comme entre deux tampons, et il s'agissait de formuler un progamme qui fût conservateur sans réaction, et progressiste sans utopie.

« Électeurs », disait André.

« Messieurs les électeurs », conseilla Fabienne.

— C'est vrai. « Messieurs les électeurs et chers concitoyens.

— Très bien. Il faut les traiter en amis.

« Nous nous présentons à vos suffrages avec un programme franchement libéral et démocratique. »

— Démocratique! exclama Fabienne.

— Oui, c'est nécessaire pour commencer. Il est important qu'on voie dès la première ligne que nous nous présentons contre M. de Bouvines. D'ailleurs, Henri IV, quand il promettait la poule au pot, faisait de la démocratie. La vraie et saine démocratie n'a rien de commun avec la démagogie.

« Depuis trop longtemps, notre commune végète dans les errements d'une routine désastreuse au milieu des progrès qui s'accomplissent chaque jour dans les communes voisines. Nous n'avons pas de chemin de fer, et nous payons l'impôt avec lequel on construit des voies ferrées dans d'autres parties de l'arrondissement.

— C'est vrai, dit Fabienne. Seulement, qu'est-ce que transporterait le chemin de fer de Montrésor?

— On ne peut pas savoir. Quand le chemin de fer sera fait, les voyageurs et les marchandises viendront. C'est l'organe qui crée la fonction.

« C'est en vain que la population réclame, depuis des années, un lavoir couvert, une fontaine sur la grande place... »

Ici j'ai laissé une ligne en blanc. Il faudrait demander encore deux ou trois choses.

— Y a-t-il un abattoir?

— Non. « Un abattoir... »

— Un hôpital.

— Oh ! Enfin nous pouvons toujours le mettre. « Un hôpital... » Et un musée ?

— Peuh ! Un musée !

— « Et un comice agricole. »

— C'est cela. Mais il faudra beaucoup d'argent.

— Oh ! non. Vous allez voir.

« Les impôts vont toujours en augmentant. Nous mettrons tous nos soins à les réduire et à en obtenir une meilleure répartition. Notre candidature a un caractère éminemment local et peut se résumer ainsi : Tout pour Montrésor et par Montrésor ! »

— C'est un peu excessif.

— Il n'y a que ces choses-là qui portent.

« Nous vous devons cependant quelques explications sur nos tendances politiques. Nous sommes conservateurs... »

— Doucement, dit Fabienne.

— N'ayez pas peur. « C'est-à-dire que nous voulons conserver les institutions que le pays s'est librement données, rien n'étant plus funeste que les agitations stériles et les révolutions violentes.

— Je ne comprends pas très bien.

— Cela prête en effet à une certaine ambiguïté. On ne voit pas clairement si je fais allusion au retour de la monarchie ou à la révolution sociale. Mais je crois que c'est ce qu'il y a de plus habile dans notre profession de foi.

« Et nous sommes résolument libéraux, parce qu'il n'y a que la liberté qui puisse, par d'incessantes améliorations, réaliser progressivement le bonheur social. En votant pour nous, vous voterez pour des républicains qui connaissent leur devoir et qui sauront l'accomplir. Vive Montrésor ! »

— C'est raide, dit Fabienne.

— Oh ! répondit André, pour apprécier ces choses-là, il faut se mettre au point. Tout est relatif. Il est évident que dans un salon ce langage paraîtrait violent ; sur une place publique il paraîtra modéré. Quand on parle à beaucoup de gens assemblés, il faut élever la voix très haut pour qu'ils entendent un peu.

André porta sa profession de foi à *l'Avenir* pour la faire imprimer. Le rédacteur la trouva incolore et faible.

— Il faut demander la séparation de l'Église et de l'État, des retraites pour les travailleurs et la suppression des titres nobiliaires.

— Jamais de la vie !

— Je vais vous dire pourquoi. Une élection, ça se fait avec des électeurs, et on ne fournit pas les électeurs : il faut prendre ceux qu'on trouve. Il y a des communes où existe un élément modéré : ici, par exemple, au chef-lieu d'arrondissement, ce sont les bourgeois qui mènent l'élection ; il faut des républicains sagement libéraux. Je fais tous les jours un article pour démontrer que la République ne veut rien changer à ce qui existe. Mais à Montrésor la situation est toute différente ; il y aura peut-être plus tard un élément modéré, mais il n'existe pas encore. Il y a des amis et des ennemis de M. de Bouvines. Les amis, vous ne les aurez pas : ce n'est pas la peine de leur faire des concessions. Les ennemis, vous ne les rallierez autour de vous qu'en entrant dans leurs idées. Ce sont des radicaux. Quand ils seront au pouvoir, ils deviendront plus calmes, mais, pour le moment, ils ne vous suivront que si vous criez plus fort qu'eux.

André ne fut pas convaincu ; il ne recherchait pas le concours des énergumènes, mais il lui sembla poli de ne pas lancer sa circulaire avant de l'avoir communiquée au préfet.

Le préfet n'accorda qu'une attention distraite à ce document.

— Ce n'est pas votre profession de foi qui importe, dit-il, c'est le titre. On ne lit que le titre. Quand il n'y avait que la liste Bouvines, vous pouviez intituler la vôtre : Liste républicaine libérale. Mais aujourd'hui il y a une liste radicale. Et cela change les conditions de la lutte. Les voix républicaines vont se diviser, et, à la faveur de cette division, la liste Bouvines passera.

— Je ne peux cependant pas fusionner avec les radicaux.

— Non. Mais il faut vous intituler : liste républicaine, sans épithète. Le mot libéral n'ajoute rien ; quand on est républicain, on est libéral. Et il a le tort d'être interprété comme servant à masquer des candidatures hostiles à la république. Mettez : liste républicaine, tout court. Tous les républicains iront à vous, sauf quelques enragés qui ne forment qu'une fraction négligeable.

André mesura d'un coup d'œil tout le chemin qu'il avait déjà parcouru : ce qu'on lui demandait maintenant, c'était le dernier terme de l'évolution. Il voulut au moins prendre le temps d'y réfléchir. Lui, il subissait l'impulsion acquise, et il n'était pas éloigné de consentir à une rédaction qui, après tout, présentait les choses sous leur vrai jour. Mais il pensait que Fabienne ne se résignerait pas à cette suprême concession.

Il trouva Fabienne à la gare. Elle était si impatiente d'avoir des nouvelles qu'elle n'avait pu attendre le retour d'André à Montrésor.

— Eh bien ? demanda-t-elle d'un air anxieux.

— Nos affaires ne marchent pas. On me demande encore un sacrifice.

— Il faut le faire.

— Quel qu'il soit ?

— Oui. Vous ne savez pas ce qu'a dit Mme de Bouvines. Elle a dit que nous étions des bonnetiers enrichis.

— C'est exagéré. Mon père était filateur.

— Des bonnetiers enrichis ! Vous avez entendu ? Si

vous n'êtes pas nommé maire de Montrésor, j'en mourrai ; oui, j'en mourrai de honte et de rage.

— Alors il n'y a pas à hésiter. On veut que j'intitule ma liste : Liste républicaine, sans restriction.

— Ce n'est que cela ! Tout, plutôt que de laisser passer la liste Bouvines !

Ainsi fut fait, et du moins ne fut-ce pas en vain. Au premier tour de scrutin, M. de Bouvines et André furent élus tous les deux. Pour les autres, il y avait ballottage.

GASTON BERGERET.

(*La fin au prochain numéro.*)

NAPOLÉON ET LA FONDATION DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE (1)

Après nous avoir retracé la vie de Liniers, ce brillant soldat que Napoléon désirait rallier au parti de Joseph, l'auteur nous fait connaître les antécédents de Sassenay, l'envoyé de Napoléon.

Le marquis de Sassenay n'avait pas comme Liniers la passion des aventures, pourtant sa vie en fut semée. Jusqu'en 1789, il compta parmi les favorisés du sort. Il était riche et bien allié, il occupait dans sa province une grande situation qui lui valut d'être élu député de la noblesse aux États généraux. La Révolution, en l'obligeant à émigrer, le plongea dans la pauvreté. L'auteur nous fait assister à toutes les misères de la vie de l'émigré. Ces misères ne cessèrent même pas avec sa rentrée en France.

De 1792 à 1797, Sassenay n'eut d'autre gagne-pain que son épée. Il servit d'abord dans le corps de Condé, puis dans les troupes auxiliaires de l'armée anglaise. Le cabinet de Saint-James n'était pas ménager du sang de ses troupes auxiliaires. Le régiment des hussards de Hompesch, dont Sassenay faisait partie, fut employé aux plus dures besognes. Il fut fort éprouvé dans la retraite de Hollande (1795) pendant laquelle l'armée anglo-hanovrienne endura les plus cruelles souffrances. A peine rentré en Angleterre, on l'embarqua pour Saint-Domingue où il fondit comme la neige sous les rayons du soleil. Des 600 hommes dont il se composait à son arrivée, il n'en restait plus que sept un an plus tard. Sassenay eut la bonne fortune d'être du nombre des sept. Quoique arrivé au grade de major, il quitta le service britannique et passa aux États-Unis. Il y devint négociant et se mit à faire le commerce avec le Rio de la Plata. Il y fit deux voyages, de 1799 à 1803, aux cours desquels il se lia avec Liniers.

L'amour du pays natal le ramena en France en 1803. Comme tous les émigrés, il eut à lutter contre le mauvais vouloir des autorités, et ne rentra qu'avec peine en possession de ceux de ses biens qui n'avaient pas été vendus.

En 1808, il avait retrouvé sinon sa grande fortune d'avant 1789, du moins une demi-aisance que ses misères passées lui faisaient apprécier, lorsque l'empereur l'appela à Bayonne et l'embarqua pour le Rio de la Plata.

Parti de France le 30 mai 1808, le marquis ne débarqua que le 9 août à Maldonado, petit port situé à l'entrée de l'estuaire. A peine avait-il pris terre que son navire, poursuivi par deux vaisseaux anglais de haut bord, fut obligé de se jeter à la côte et s'y perdit.

Pendant sa longue traversée, l'envoyé de Napoléon avait eu tout le temps de méditer les instructions qui lui avaient été données. En voici quelques passages, ils prouvent combien peu l'empereur croyait à la résistance des Espagnols.

« M. de Sassenay remettra au général de Liniers les dépêches dont il est chargé. Il sait ce qu'il aura à lui dire de l'état actuel de l'Espagne. Il lui répètera ce qu'il a vu et entendu à Bayonne. Il ne pourra que se faire l'écho du langage que tiennent actuellement les Espagnols qui se félicitent d'un changement de dynastie accompli d'une manière si pacifique, qui promet à leur patrie le remède aux maux dont elle souffrait depuis si longtemps, et qui leur donne l'espoir de voir renaître son ancienne gloire et son ancienne prospérité. Il annoncera qu'une assemblée a été convoquée à Bayonne pour s'occuper de la régénération du pays, et il dira quelles espérances cette convocation fait naître dans toute l'Espagne dont les villes et les bourgs appellent de tous leurs vœux le souverain qui leur a été promis, Joseph Napoléon, roi de Naples et de Sicile. M. de Sassenay fera connaître à l'Amérique quelle gloire environne la France et quelle influence le puissant génie qui la gouverne exerce sur l'Europe à laquelle il dicte des lois. Il recueillera tous les renseignements qu'il pourra obtenir sur l'état de l'Amérique espagnole, et, en particulier, de la vice-royauté de Buenos-Ayres. Il observera, avec une attention spéciale, l'effet produit sur les autorités par la nouvelle de l'heureux changement accompli en Espagne. »

Aussitôt débarqué, Sassenay, ayant obtenu des chevaux et un guide du commandant de Maldonado, se mit en route pour Montevideo, où il arriva le lendemain. La population se préparait à prêter serment à Ferdinand VII. L'envoyé engagea le général Élio, qui était gouverneur, à ajourner la cérémonie jusqu'à ce que les autorités de Buenos-Ayres eussent pris une résolution relativement aux dépêches qu'il apportait. Il raconta, en même temps, à Élio ce qui s'était passé à Bayonne avant son départ. Celui-ci s'en montra très affligé, mais il se refusa à ajourner la prestation du serment, et il engagea Sassenay à ne pas poursuivre son voyage jusqu'à Buenos-Ayres, en lui disant que Liniers n'était pas le maître et serait hors d'état de le protéger si les nouvelles qu'il apportait provoquaient un mouvement populaire. Le marquis répliqua qu'il ne pouvait pas se dispenser d'exécuter les ordres de l'empereur, et il pria Élio de lui fournir

(1) Ill. — Voy. le numéro précédent. L'ouvrage de M. le marquis de Sassenay paraîtra prochainement à la librairie Plon.

les moyens d'arriver à Buenos-Ayres. Le général y consentit et le fit accompagner par un de ses officiers.

Partis, le 11, au matin, de Montevideo, les deux voyageurs étaient rendus, le 12, au soir, à la Colonie, où les attendait une canonnière commandée par le fils aîné du vice-roi qui les transporta dans la nuit à Buenos-Ayres, où ils débarquèrent, le 13, au matin.

Si Sassenay avait compté sur une réception chaleureuse, il dut être singulièrement désappointé. A son arrivée à la forteresse, lui et son compagnon furent enfermés dans une salle de réception où on les laissa se morfondre pendant deux longues heures.

L'arrivée d'un envoyé de l'empereur et les nouvelles qu'il apportait, transmises par Élio, avaient jeté Liniers dans une cruelle perplexité. Si, comme on serait porté à le croire, ses sympathies étaient acquises au grand capitaine qui régnait sur la France, le mouvement d'opinion qui s'était manifesté dans la colonie en faveur de Ferdinand VII lui imposait l'obligation d'agir avec d'autant plus de prudence que sa nationalité devait le rendre suspect. Il résolut donc de ne recevoir Sassenay qu'entouré des principaux membres de l'Audiencia et du Cabildo, convoqués à cet effet en toute hâte.

Lorsque l'envoyé fut introduit dans la salle où se tenait la réunion, Liniers le reçut en étranger et lui déclara en espagnol qu'il ne voyait en lui qu'un envoyé de l'empereur, et lui demanda d'exposer le but de sa mission. Le marquis répondit, dans la même langue, qu'il était chargé d'apporter des dépêches du gouvernement français, et il déposa en même temps sur la table la valise qui les contenait. Liniers la lui fit ouvrir et le fit reconduire aussitôt dans la salle où il avait précédemment attendu.

La valise renfermait un grand nombre de documents et des dépêches. Parmi les plus importants se trouvaient l'acte d'abdication de Charles IV, de Ferdinand VII et des autres infants en faveur de Napoléon, et une dépêche de M. de Champagny annonçant l'intention de l'empereur de transmettre à son frère Joseph les droits au trône d'Espagne dont il venait d'être investi. Il y avait, en outre, de nombreuses dépêches adressées aux autorités coloniales par les ministres espagnols ralliés à Joseph, pour faire reconnaître en Amérique le nouvel ordre de choses.

La lecture de ces documents provoqua, de la part des membres du conseil, des protestations indignées et donna lieu à une discussion orageuse. Peu s'en fallut qu'on ne prît des mesures violentes contre Sassenay. Liniers finit par faire prévaloir une opinion plus modérée. L'envoyé fut rappelé. Le vice-roi lui déclara que la colonie ne voulait pas d'autre roi que Ferdinand VII, qu'on allait le renvoyer en Europe, qu'on exigeait sa parole de garder le secret sur les événements de Bayonne, et qu'il s'exposerait, s'il y manquait, à être traité avec la dernière rigueur. Là-dessus, il fut congédié et reconduit dans la salle qui lui servait de prison.

A l'heure du dîner, Liniers le convia pourtant à sa table, autour de laquelle étaient réunis, outre la famille du vice-roi, divers membres de l'Audiencia et du Cabildo. Après le repas, il fut enfermé de nouveau. On lui avait annoncé qu'il serait embarqué le soir même pour la Colonie sur la canonnière qui l'avait amené. Le mauvais temps ayant rendu la traversée impossible, il passa la nuit dans la forteresse, où le vice-roi vint le trouver en secret.

Liniers était sincèrement et profondément attaché à sa patrie d'adoption. Lui conserver ses possessions américaines, quel que fût le souverain qui régnât à Madrid, fut l'idée dominante de sa vie. Si les colonies se déclaraient pour Ferdinand VII, alors que la mère patrie se soumettait au frère de Napoléon, c'en était fait de l'intégrité de la monarchie. La seule conduite à tenir pour éviter ce malheur lui parut être, au premier moment, de garder la neutralité tant que durerait la lutte, et de se soumettre ensuite à celui des deux compétiteurs qui l'aurait emporté dans la péninsule. Ainsi avaient agi les vice-rois qui gouvernaient les colonies pendant la guerre de Succession. Il importait donc de ne pas briser violemment avec Napoléon. C'est dans ce but que Liniers s'entretint en secret avec l'envoyé. Après s'être excusé de l'avoir si mal reçu en public, il lui expliqua les difficultés très réelles de sa situation et l'impossibilité où il était de lutter contre l'opinion publique, à moins qu'on ne lui envoyât des hommes et de l'argent. Il engagea donc Sassenay à retourner promptement en Europe, pour faire connaître la situation à l'empereur, et il promit de lui en faciliter les moyens.

Sassenay repartit, en effet; mais lorsqu'il arriva à Montevideo pour s'y embarquer, Élio, qui venait de recevoir, avec la nouvelle du soulèvement de l'Espagne et de la déclaration de guerre à la France, l'ordre d'emprisonner tous ceux de nos compatriotes qui se trouveraient dans son gouvernement, s'empara de sa personne et le jeta dans un cachot. Ce général, qui était et un brave soldat et, dans certains cas, un cœur généreux, était aussi un fanatique. Il nourrissait contre l'empereur et ceux qui le servaient une haine farouche. Il traita Sassenay, non en prisonnier de guerre, mais en criminel, et le mit au régime des malfaiteurs de bas étage. Dans le but de forger des armes contre Liniers, qu'il haïssait, il ouvrit une instruction et soumit son prisonnier à un interrogatoire qui ne donnèrent pas les résultats qu'il en espérait.

Sassenay passa d'abord dix mois dans son cachot. Au bout de ce temps, il s'évada, fut repris et traduit de ce fait devant un conseil de guerre qui, sans l'intervention de Liniers, l'aurait condamné à mort. Il fut de nouveau mis en prison et passa cinq mois aux fers. Sur la fin de 1809, il fut transporté à Cadix et enfermé sur le ponton la *Vieille Castille* en février 1810. Les prisonniers étaient fort mal traités sur les pontons. En mars, ils faillirent y mourir de faim et de soif. Pendant une tempête, les Espagnols les laissèrent cinq jours sans eau et sans vivres; 1100 à 1200 prisonniers succombèrent par suite de ces privations, et un plus grand nombre aurait péri si les Anglais n'étaient venus à leur secours.

L'arrivée d'une armée française sur la rive opposée de la

baie de Cadix amena de nombreuses et audacieuses évasions. Les geoliers, exaspérés, allèrent jusqu'à décréter que, lorsqu'une évasion se produirait sur un ponton, on pendrait non seulement le fugitif s'il était repris, mais aussi deux de ses compagnons de captivité. C'était violer toutes les lois de la guerre. Ces mesures iniques, en poussant les prisonniers au désespoir, provoquèrent l'évasion de ceux de la *Vieille Castille*. Dans la nuit du 15 au 16 mai, ils enlevèrent le ponton et le firent échouer sur la rive française : l'épisode est un des plus émouvants du livre que nous analysons, la place nous manque pour le reproduire.

Sassenay profita de la liberté qui lui était rendue pour regagner la France : le pauvre homme avait passé par de si cruelles épreuves, qu'il en était méconnaissable. Lorsqu'il se présenta à la porte de son château, ses gens, le prenant pour un imposteur, lui en refusèrent l'entrée. C'est que des souffrances comme celles qu'il avait endurées laissent des traces profondes, et que sa santé, sinon détruite du moins fort altérée, devait lui rappeler sa vie durant qu'il avait eu un jour l'honneur d'être, sans l'avoir ni désiré ni sollicité, choisi par l'empereur pour remplir, dans un lointain pays, une délicate et périlleuse mission.

Revenons à Liniers. A peine, le 14 août 1808, eut-il mis Sassenay à bord de la canonnière qui devait le transporter sur l'autre rive du Rio de la Plata, qu'il réunit les membres de l'Audiencia. La population s'était si bien habituée depuis 1806 à intervenir dans tous les actes du gouvernement qu'il était impossible de lui cacher l'arrivée d'un envoyé de l'empereur. Le vice-roi, après avoir rallié ses conseillers à l'idée de garder la neutralité entre les deux prétendants au trône de Charles-Quint, lança, d'accord avec eux, une proclamation dont voici les principaux passages :

« D'après les dépêches apportées par l'agent français, l'empereur des Français a reconnu l'indépendance de la monarchie espagnole et de ses possessions d'outre-mer, sans retenir ni demander la plus petite de ses provinces. Il maintient l'unité de notre religion, nos propriétés, nos lois et nos usages qui garantissent notre future prospérité ; et quoique le sort de la monarchie ne soit pas entièrement décidé, les Cortès ont été assemblés à Bayonne le 15 juin dernier. Ils sont composés des députés des villes espagnoles et de citoyens de tout rang au nombre de 150.

« Sa Majesté Impériale et Royale, après avoir applaudi à vos efforts et à votre courage, vous exhorte à maintenir votre tranquillité, à conserver vos bonnes dispositions, et vous promet tous les secours dont vous pourrez avoir besoin.

« Je n'ai pas hésité à répondre à Sa Majesté Impériale que cette ville se distinguera toujours par son attachement à son légitime souverain et qu'elle recevra avec satisfaction toute espèce de secours consistant en armes, munitions et troupes espagnoles.

« Dans des temps si malheureux, rien ne saurait contribuer davantage à notre sécurité qu'une réunion franche et pure de sentiments et d'opinions sur un point aussi intéressant que celui dont il s'agit. Imitons l'exemple de nos ancêtres : ils évitèrent à ce pays les malheurs qui accablèrent l'Espagne dans la guerre de Succession en obéissant au prince légitime qui fut placé sur le trône. »

Cette proclamation fut mal accueillie à Buenos-Ayres. Elle y mécontenta tout le monde, aussi bien les créoles que les Espagnols. Les uns et les autres croyaient à la conquête de la Péninsule par Napoléon et songeaient, sous couleur de fidélité à Ferdinand VII, à briser les liens qui unissaient la colonie à la mère patrie. Les premiers rêvaient l'Amérique aux Américains ; les seconds voulaient faire de cette même Amérique une autre Espagne, où ils continueraient à être la classe dirigeante. L'idée d'attendre l'issue de la lutte engagée en Europe et de se soumettre à celui des deux compétiteurs à qui resterait la victoire ne souriait ni aux uns, qui voulaient être indépendants, ni aux autres, qui ne voulaient à aucun prix de Joseph pour roi. Toutefois comme les créoles, qui formaient la majorité de la population de Buenos-Ayres, étaient sincèrement et passionnément attachés au vice-roi, il n'en résulta pour le moment que des clameurs qui l'avertirent qu'il avait fait fausse route et qu'il ne pouvait conserver sa popularité qu'en prenant franchement le parti du fils de Charles IV. C'est ce qu'il fit.

A Montevideo, où le parti espagnol était prépondérant, la proclamation du 15 août fut le signal d'une révolution. Elio répondit à la circulaire confidentielle qui l'accompagnait par une lettre d'une extrême violence et qui montre bien les passions qui l'animaient :

« Votre Excellence croit, disait-il, que pour prendre un parti il faut attendre l'issue des événements qui s'accomplissent en Europe. Je suis d'un tout autre avis. Je n'ai jamais douté des généreux et fidèles Espagnols, je les connais. J'ai fait avec eux la guerre à la France, c'est pour cela que j'ai confiance en eux. Mais si, par malheur, l'Espagne ou quelqu'une de ses provinces était d'un avis opposé au mien, je déclarerais la guerre à l'Espagne elle-même comme à toute province ou à tout individu qui n'engagerait pas une lutte à mort contre le monstre inique qui a violé toutes les lois humaines. »

C'était une véritable déclaration de guerre. Liniers n'y répondit pas avec l'énergie qu'il avait déployée contre les Anglais. Sur le refus d'Élio de venir rendre compte de sa conduite, il lui nomma bien un successeur, mais celui-ci, n'ayant pas de troupes, ne put pas prendre possession de son poste. Élio resta gouverneur malgré Liniers. Si le vice-roi s'était présenté en personne devant Montevideo avec les régiments créoles qui ne demandaient qu'à le suivre, il est à présumer qu'il l'aurait emporté. Mais, au lieu d'agir, il soumit ses démêlés avec son lieutenant à l'Audiencia. Les doctes légistes qui la composaient se refusèrent à sanctionner des mesures violentes et échangèrent avec le rebelle des mémoires qui n'eurent naturellement aucun résultat.

Élio profita de cette faiblesse pour travaill r activement au renversement du vice-roi. D'une part il envoya un agent en Espagne pour obtenir du gouvernement central qu'on lui nommât un successeur, et d'autre part il poussa le parti espagnol à se mettre en insurrection le 1er janvier 1809. Peu s'en fallut que le mouvement ne réussit. S'il échoua, ce fut grâce à l'énergie déployée par les chefs des régiments indigènes, qui prirent résolument le parti du vice-roi et rétablirent son autorité. Les Espagnols furent désarmés et les créoles restèrent les maîtres.

Malheureusement pour l'Espagne, les intrigues du parti qui venait d'être vaincu le 1er janvier à Buenos-Ayres, mais qui était toujours tout-puissant à Montevideo, finirent par être couronnées de succès. Les agents que ce parti avait envoyés dans la Péninsule obtinrent de la Junte de Séville la révocation de Liniers Ce ne fut pas toutefois sans hésitation qu'elle prit cette grave résolution : elle n'en prévoyait pas les désastreuses conséquences, mais elle craignait que le vainqueur de Beresford ne profitât de sa popularité pour se mettre à la tête du parti créole. Elle s'efforça donc d'adoucir par des faveurs honorifiques l'amertume de la mesure qu'elle prenait contre lui. La lettre qui lui annonça sa destitution l'informa qu'en récompense de ses services il était créé comte de Buenos-Ayres, et que ce titre de Castille lui était conféré exempt de tous droits pour lui, son fils et ses successeurs, avec une rente de 25 000 francs à toucher sur les revenus de la vice-royauté.

Pour remplacer Liniers, la Junte de Cadix nomma un lieutenant-général de la marine. D. Baltasar de Cisnéros, qui débarqua à Montevideo en juin 1809. Le nouveau vice-roi arriva dans sa vice-royauté avec la conviction que son prédécesseur allait lui résister. Il n'avança donc qu'avec de grandes précautions et, arrivé à la Colonie avec les troupes qu'il avait pu réunir, il écrivit à Liniers pour lui demander d'y venir à sa rencontre.

L'heure où Jacques de Liniers apprit l'arrivée de Cisnéros à la colonie fut l'heure décisive de sa vie. Jamais homme n'eut une occasion plus favorable de satisfaire son ambition et de se venger de l'injustice d'un gouvernement qui avait méconnu ses services. Rien ne lui eût été plus facile que de lever, à ce moment, l'étendard de la révolte. Les principaux patriotes et les chefs des régiments indigènes, qui s'étaient compromis pour lui le 1er janvier et qui voyaient avec terreur le retour de la prépondérance du parti espagnol, le suppliaient de résister aux ordres de la Junte de Séville et d'en appeler aux armes. La population et les soldats créoles ne demandaient qu'à le suivre dans cette voie. Avec les forces écrasantes sur lesquelles il pouvait compter il était sûr de la victoire. La tentation dut être forte, pourtant Liniers n'y succomba pas. Profondément attaché à l'Espagne il lui sacrifia son ressentiment et se refusa à travailler à son démembrement. Au rôle brillant de fondateur d'une république qui lui eût valu sans nul doute une célébrité égale à celle qui entoura plus tard le nom de Bolivar, il préféra le rôle modeste et ingrat de victime résignée et il se soumit avec une rare abnégation à la mesure aussi injuste qu'impolitique qui, en lui enlevant le gouvernement de la colonie qu'il avait sauvée deux fois, récompensait si mal ses glorieux et éclatants services.

Contre l'attente de Cisnéros, Liniers se rendit à la Colonie, malgré l'opposition de la population de Buenos-Ayres, et se démit de tous ses pouvoirs. Peu de jours après le nouveau vice-roi fit son entrée dans la capitale aux acclamations des Espagnols qui croyaient au retour de leur prépondérance passée. Quelques jours plus tard le vainqueur de Beresford quittait Buenos-Ayres et se retirait à Cordoba, auprès de son ami Guttierez de la Concha qui en était gouverneur, non toutefois sans avoir donné à son successeur quelques sages conseils dont celui-ci ne sut pas profiter.

La chute de Liniers, prélude de l'établissement du régime républicain dans l'Argentine, fut, on ne saurait se le dissimuler, l'œuvre de Napoléon. Comme le dit, dans un langage imagé, l'un des auteurs argentins qui a le mieux approfondi l'histoire de cette période troublée, le rayon diplomatique dirigé par le conquérant sur les provinces du Rio de la Plata foudroya le héros dont il voulait faire l'instrument de ses ambitieux desseins. Le coup fut mortel, Liniers ne s'en releva pas. Malgré le prestige dont l'entouraient ses victoires, l'Espagne ombrageuse et défiante ne lui pardonna pas de s'être laissé soupçonner d'infidélité à la cause de Ferdinand VII et le sacrifia impitoyablement et, ajoutons-le, impolitiquement aux rancunes du parti qui avait succombé à Buenos-Ayres le 1er janvier 1809.

En acceptant la succession de Liniers, Cisnéros avait assumé une tâche au-dessus de ses forces. Il ne sut que mécontenter tout le monde : les créoles en cherchant à rendre au parti espagnol son ancienne prépondérance ; les Espagnols en décrétant, pour remplir les coffres du Trésor qui étaient vides, la liberté du commerce dont ils avaient eu jusque-là le monopole. Aussi ne trouva-t-il aucun soutien auprès de ces derniers, qui étaient pourtant ses alliés naturels, et dut-il s'appuyer sur les créoles, qui, depuis la chute de Liniers, ne songeaient plus qu'à s'affranchir de la métropole. Ils étaient les plus forts, car les régiments indigènes s'étaient refusés à déposer les armes. Il ne s'agissait donc que de trouver une occasion. Les chefs patriotes, qui manœuvrèrent avec une grande habileté, surent la faire naître. Sur la nouvelle, apportée en mai 1810 par un navire anglais, que les Français étaient maîtres de l'Espagne et assiégeaient la Régence dans Cadix, ils proclamèrent que les colonies ne devaient plus songer qu'à leur propre salut et ils poussèrent la population à se soulever contre le vice-roi et à le déposer. Le 25 mai 1810, jour mémorable dans les fastes de la République Argentine, une assemblée populaire élut une junte de sept membres qui, tout en proclamant au début qu'elle gouvernait au nom de Ferdinand VII, était bien décidée à ne

jamais obéir à ce souverain et à proclamer l'indépendance de la colonie.

Une fois tombé du pouvoir, l'honnête mais incapable Cisnéros comprit, trop tard, qu'il avait été le jouet des chefs du parti patriote et qu'il avait fait une lourde faute en ne tenant pas compte des avis que son prédécesseur lui avait fait parvenir à différentes reprises. Il comprit en même temps, ou plutôt on lui fit comprendre que Liniers était le seul homme assez populaire pour contre-balancer l'influence des promoteurs du mouvement et pour mettre obstacle à la révolution qui menaçait de détacher la colonie de la mère patrie. Il lui écrivit donc, dans la journée même du 25 mai, une lettre dans laquelle, après lui avoir fait part des événements qui venaient de s'accomplir et de l'impuissance à laquelle il était réduit par la défection des chefs militaires, il lui remettait tous ses pouvoirs, en le suppliant de faire un suprême effort pour rétablir l'autorité de la métropole.

Cette lettre fut malheureusement portée à Cordoba par un messager qui n'y connaissait qu'une seule personne, le chanoine et historien Funès, appartenant en secret au parti patriote. Funès joua dans ce drame qui devait coûter la vie à Liniers un rôle odieux. Il lui porta sans retard la lettre de Cisnéros et prit part à tous les conciliabules des chefs royalistes. Pour assurer le triomphe de son parti, il combattit, avec une rare habileté, les mesures qui auraient pu servir la cause monarchiste et il fit adopter celles qui devaient lui être funestes. Puis, pendant que Liniers et La Concha réunissaient des troupes pour marcher contre Buenos-Ayres, il fit une propagande active parmi les soldats et finit par les gagner à la cause de la révolution.

La Junte de Buenos-Ayres était tenue très exactement au courant des préparatifs de Liniers. Elle connaissait l'influence dont il jouissait et elle redoutait de le voir apparaître devant la capitale avec l'armée qu'il réunissait. Elle lui écrivit, en lui rappelant l'injustice dont il avait été victime de la part du gouvernement espagnol, lui offrant le commandement en chef de ses troupes. En terminant, elle lui demandait de garder tout au moins la neutralité, le menaçant de mesures violentes contre sa nombreuse famille s'il prenait parti contre la révolution. L'historien Torrente ne dit pas ce que le libérateur de Buenos-Ayres répondit à ces offres et à ces menaces, mais nous pouvons en juger par la lettre suivante, écrite à son beau-père, qui l'avait supplié, dans l'intérêt de ses enfants et pour éviter une catastrophe qu'il n'entrevoyait qu'avec trop de justesse, de se tenir en dehors du mouvement.

Mon cher et vénéré père,

Voudriez-vous qu'un général, un militaire qui pendant trente-six ans a donné des preuves réitérées de son amour et de sa fidélité au souverain, le délaissât à la dernière époque de sa vie? Ne livrerais-je pas à mes enfants un nom marqué au coin de la trahison? Quand les Anglais envahirent Buenos-Ayres, qui m'obligeait à entreprendre la délivrance de cette ville? Je ne balançai pas à m'engager dans une entreprise aussi dangereuse; j'abandonnai mes enfants à la Providence au milieu des ennemis. Plus tard, lorsqu'il fallut défendre Buenos-Ayres à la tête de soldats nouveaux contre une armée formidable, déjà en possession de Montevideo, la bonne cause n'a-t-elle pas triomphé? Eh bien, mon père, si elle était bonne alors, elle est très bonne aujourd'hui. Elle réclame non seulement les services d'un soldat honoré des plus grandes distinctions qu'il puisse acquérir, mais de tous ceux qui ont prêté serment de fidélité. Songez à David et aux Macchabées : la victoire fut le fruit de leur foi.

Ne vous inquiétez pas, mon cher père; mettez comme moi votre confiance en Dieu. Celui qui m'a protégé dans le passé me sauvera de même dans l'avenir. Mais si, d'après ses hauts décrets, je dois trouver, en cette occasion, la fin de mes jours, j'espère que sa miséricorde me tiendra compte d'un sacrifice auquel je suis obligé par profession, en raison de mes innombrables offenses.

Mon père, Celui qui nourrit les oiseaux du ciel et prend soin des plus petits êtres de la création sortis de ses mains veillera avec vous pour la subsistance et l'éducation de mes enfants. Partout ils se présenteront sans rougir de me devoir la vie et, si je ne leur laisse pas de richesses, je leur lègue un beau nom et de bons exemples à suivre.

Faites connaitre mes résolutions à toute personne qui vous demandera de mes nouvelles. Je n'y renoncerais pas, eussé-je le couteau sur la gorge.

Contre un adversaire aussi redoutable que l'ancien vice-roi il fallait agir avec décision. La Junte n'hésita pas plus longtemps et fit marcher contre lui un petit corps de 1200 hommes, sous les ordres de Don Francisco de Ocampo. Dès qu'il connut l'approche des troupes insurrectionnelles, Liniers résolut de se porter à leur rencontre avec les milices qu'il avait réunies. A peine sortis de Cordoba, ses soldats désertèrent en masse et le général royaliste se vit bientôt seul avec quelques chefs de corps et vingt-huit officiers européens.

Il ne restait d'autre parti que la fuite. Liniers conseilla à ses compagnons d'infortune de gagner les montagnes du Pérou, vers lesquelles il comptait se diriger lui-même. Le général partit avec l'évêque Orellana, son chapelain, son ami La Concha, l'assesseur Rodriguez, le colonel D. Santiago Allende et le trésorier Moreno. Malheureusement, il fallait des guides. Ceux auxquels on s'adressa étaient gagnés à la cause révolutionnaire et firent perdre aux fugitifs un temps précieux. Après avoir erré huit jours dans d'horribles chemins, ils furent rejoints par une colonne de cent hommes, sous les ordres du lieutenant-colonel Balcarce, et faits prisonniers.

Balcarce, qui avait été détaché du corps d'Ocampo à la nouvelle de la désertion des troupes royalistes et de la fuite de Liniers et de ses compagnons, avait fait une extrême diligence, mais il avait été merveilleusement secondé par Funès. Ce chanoine avait fait préparer des chevaux à l'aide desquels la petite colonne put gagner de vitesse les fugitifs et les atteindre avant qu'ils ne se fussent engagés dans les montagnes. Funès ne s'en tint pas là. Craignant que la population de Cordoba, tout acquise qu'elle fût à la cause révolutionnaire, ne se soulevât pour délivrer Rodriguez et Allende qui étaient apparentés aux familles les plus influentes de la ville, il alla trouver le commissaire de la Junte, Vieytes, pour l'engager à faire passer les captifs par une autre route. Vieytes le rassura en lui disant qu'il avait pris toutes ses précautions pour que ses prisonniers ne pussent lui échapper et que, d'ailleurs, il avait reçu de la Junte l'ordre répété de les passer par les armes dès qu'ils seraient en son pouvoir, ce qui allait être fait le lendemain. Le chanoine raconte qu'il fut atterré en apprenant cette décision aussi cruelle qu'impolitique, qui allait donner à la cause de l'indépendance un caractère sanguinaire et sacrilège. Après avoir si bien travaillé à livrer les victimes au bourreau, Funès eut peur de son œuvre et voulut arrêter le bras prêt à frapper. Ses efforts tardifs ne purent sauver que deux des sept victimes. Tout ce qu'il put obtenir des commissaires Vieytes et Ocampo fut un sursis à l'exécution. La Junte, consultée, consentit à laisser la vie à l'évêque et à son chapelain, mais maintint l'ordre de mettre à mort les cinq autres prisonniers. Les membres qui la composaient, dont deux, Saavedra et Belgrano, avaient été les compagnons d'armes et les partisans déclarés de Liniers, connaissaient toute l'étendue de son influence et la redoutaient. Inquiets des actives menées du parti espagnol qui s'agitait en secret, ainsi que du mouvement d'opinion qui se manifestait parmi les troupes en faveur du libérateur de Buenos-Ayres, ils ne virent de salut pour le nouvel ordre de choses que dans la mort du héros. Elle fut donc froidement résolue par eux, mais l'audace leur manqua pour commettre en pleine lumière le crime politique qui allait imprimer une tache sanglante sur le drapeau de la jeune république. Ce fut dans les profondeurs du désert, loin de tous les regards, qu'ils firent exécuter la sentence inique que leur avait dictée la peur du grand vaincu.

Les hommes auxquels fut confiée l'exécution des ordres de la Junte agirent non en soldats, mais en barbares. Liniers et ses compagnons furent conduits à pied, à demi nus, privés de nourriture, par d'horribles chemins et des contrées désertes, jusqu'aux limites de la Pampa. Pendant cette longue marche, les malheureux eurent à supporter de terribles fatigues et de cruelles privations. Ce fut leur chemin du Golgotha. Le 26 août, ils firent halte au bois des Perroquets, tout près du lieu appelé la Cabeza del Tigre. Comme le dit un des acteurs du drame, ce désert silencieux était l'autel sur lequel devait s'accomplir le sanglant sacrifice.

Sur les onze heures du matin, arrivèrent le docteur D. Juan Castelli, l'un des membres de la Junte, le colonel French, le lieutenant-colonel Balcarce, plusieurs officiers et cinquante soldats. Le sanguinaire Castelli ne perdit pas une minute pour signifier aux prisonniers la sentence rendue contre eux. Ce ne fut qu'après avoir joui quelque temps des angoisses de l'évêque et de son chapelain, qu'il leur annonça que leur peine était commuée en un exil perpétuel. L'exécution devait avoir lieu sur l'heure. L'évêque supplia les bourreaux d'accorder un sursis à ses infortunés compagnons pour se préparer à la mort. Quoique accueillies par des rires, des sarcasmes et des quolibets, ses supplications finirent par être écoutées. Castelli consentit à donner aux condamnés un répit de deux heures. On leur lia les mains et on les laissa accomplir leurs devoirs religieux.

Les deux heures révolues, le représentant de la Junte réclama ses victimes. Les cinq chefs royalistes marchèrent au supplice sans forfanterie comme sans faiblesse, avec la tranquille résolution d'hommes qui meurent pour une juste cause. Liniers, dont les sentiments chrétiens ne s'étaient jamais démentis au cours de sa vie, attendit en priant le moment fatal. Ni lui ni la Concha ne voulurent permettre qu'on leur bandât les yeux. Tous deux avaient trop souvent affronté la mort dans les combats pour ne pas savoir la regarder en face. Lorsque les cinq condamnés eurent été rangés devant le peloton d'exécution, Liniers prononça, d'une voix forte, les paroles suivantes : « Nous mourons sous les coups de la Junte, fiers de notre fidélité au roi et à la patrie. » A leur tour, Rodriguez et Moreno protestèrent contre la sentence qui les frappait, puis tous s'agenouillèrent. A ce moment, Liniers cria aux soldats : « Nous sommes prêts. » Les fusils s'abaissèrent et French commanda le feu. Moins insensibles que leurs chefs, les soldats se troublèrent au moment de tirer sur le vaillant général qui avait été leur idole aux jours de ses triomphes. La première décharge, mal ajustée par des mains hésitantes, jeta les condamnés à terre sans les tuer. Il en fallut une seconde pour achever l'œuvre de sang. Elle ne fut pourtant pas mortelle pour Liniers. Quoique criblé de balles, le malheureux respirait encore et ses lèvres murmuraient une dernière prière. Ce fut French qui lui porta le dernier coup en lui déchargeant son pistolet sur le front, triste besogne pour un officier qui avait été comblé des faveurs de Liniers et qui lui devait son avancement militaire et sa situation politique.

A quelques kilomètres de la Cabeza del Tigre s'élevait l'église isolée de Cruz Alta. Ce fut sous ses murs que les bourreaux ensevelirent leurs victimes. Le

jour suivant, le curé, un religieux de la Merci, après avoir fait creuser une fosse profonde sur le lieu même du supplice, y fit transporter les cinq cadavres. De simples initiales tracées par lui sur les croix qui indiquaient l'emplacement où reposaient chacun des cinq martyrs royalistes, devaient permettre de retrouver leurs dépouilles dans des temps moins troublés.

Telle était encore l'influence de Liniers dans la colonie et tel le prestige qui entourait son nom, que la Junte eut peur de l'effet qu'allait produire la nouvelle de son exécution. Dans la crainte d'une explosion de colère populaire, elle s'efforça de faire le silence autour de son crime et elle interdit toute cérémonie religieuse en mémoire de ses victimes. Le temps fit son œuvre. Le souvenir des hommes s'efface vite au cours d'une révolution. Au milieu des luttes sanglantes qu'amena sur les rives du Rio de la Plata l'établissement du régime républicain, personne dans la colonie ne songea bientôt plus à l'homme qui avait deux fois arraché Buenos-Ayres à l'envahisseur anglais.

Après un demi-siècle d'oubli, en 1862, un président de la République Argentine, soldat et historien qui a retracé dans des pages colorées les grandes actions du vainqueur de Beresford et de Whitelocke, se souvint que les restes du héros reposaient ignorés au fond d'un désert. Il les fit pieusement exhumer et rapporter à Buenos-Ayres. En apprenant que son ancienne colonie se préparait à élever un monument à l'illustre soldat qui avait péri en défendant son intégrité, l'Espagne s'émut et s'accusa d'ingratitude. Elle réclama les ossements de Liniers et de La Concha. Le brick de guerre le *G[illegible]* les rapporta à Cadix. Ils reposent aujourd'hui non loin de cette ville, à San-Fernando, sous les voûtes de l'église du Collège de marine, au milieu des tombeaux et des monuments que la nation espagnole a élevés à ses plus illustres marins.

DE SASSENAY.

LA PRÉTENDUE DÉCADENCE DES ÉTUDES CLASSIQUES

A propos des élections au Conseil supérieur.

Je feuilletais récemment ce *Bulletin de correspondance universitaire,* qui, en 1880, préparait les premières élections au Conseil supérieur, et dont notre ami Burdeau était le vaillant secrétaire. Ce n'est pas sans mélancolie que je retrouvais, çà et là, parmi les partisans les plus décidés de la réforme la plus complète, beaucoup de ceux qui sont non moins résolus aujourd'hui à réformer, à annihiler la réforme. Point ou peu de dissentiments en cette lune de miel de la réformation universitaire : presque tous s'élevaient contre l'enseignement trop formel légué à l'Université par les jésuites, contre l'abus des exercices latins, commencés trop tôt et cultivés trop exclusivement aux dépens des études françaises, les plus nécessaires à un Français. Pouvions-nous songer alors qu'un jour viendrait où l'on nous déclarerait que l'enseignement classique est perdu, si l'enseignement moderne est constitué à côté de lui, et que c'en est fait des lettres humaines, si l'on ne rétablit au plus tôt le latin en septième?

Entre toutes les facultés, la faculté critique est celle qui se développe le plus sous l'influence de notre éducation littéraire ; elle se développe même parfois jusqu'à l'hypertrophie. A la suite des Jules Simon et des Bréal, nous avons admirablement vu, n'étant pas plus bêtes que d'autres, les défauts de notre ancien système pédagogique. Nous ne voyons pas avec une moindre netteté aujourd'hui les défauts du nouveau système. Il faut dire qu'on nous y a parfois aidés. Mais, en admettant que tous les griefs, personnels et généraux, soient légitimes, ils ne sauraient suffire à faire perdre à des hommes d'intelligence droite et de sens rassis la claire vue d'intérêts supérieurs encore aux leurs. Nous les entrevoyons, ces intérêts, mais rarement nous les embrassons d'un large et sûr regard. C'est que nous nous contentons trop, peut-être, de cultiver notre jardin, sans regarder au delà ; c'est que l'esprit critique émousse un peu chez nous l'esprit pratique, l'intelligence des réalités et des nécessités modernes. Précieuses pour l'analyse, nos facultés hésitent et se troublent quand il en faut venir à la synthèse. Nous pénétrons les détails les plus délicats ; nous avons plus de peine à saisir les ensembles. Et il faudrait pouvoir les saisir, pour juger avec équité ces grandes et inévitables transformations dont une force des choses presse le cours, qui peuvent nous être fort désagréables à nous en particulier, mais n'en sont pas moins bonnes en elles-mêmes, puisqu'elles sont nécessaires. Il est commode de récriminer contre elles ; il est meilleur d'essayer de les comprendre. On ne les comprend pas, j'ose le dire, quand on se lamente sur une prétendue décadence des études classiques.

Oui, j'ose sourire lorsqu'on me vante, avec un attendrissement mêlé d'amertume, les résultats que donnait l'enseignement d'autrefois. Admirable peut-être pour un petit état-major d'élèves, — et encore il faudrait pouvoir faire le départ de ceux dont elles ont fécondé l'esprit, et de ceux qu'elles ont acheminé doucement, après des triomphes illusoires, vers une impuissance d'ailleurs très distinguée, — mais admirable pour la moyenne? je le nie. Nos professeurs de rhétorique étaient éminents ; plus d'un de nos camarades était en passe de le devenir. Mais combien vivaient sur ces bancs d'une vie toute végétative, absorbée par des occupations très étrangères à la classe, ou endormie dans une rêverie délicieuse, qu'entrecoupaient à peine

quelques brusques réveils! De loin en loin, leur nom était prononcé : une réprimande, une punition tombait du haut de la chaire. Cela faisait époque; les bas-fonds croupissants du marais s'agitaient vaguement, ou bien l'on voyait frémir la montagne, — j'entends les plus hauts gradins, où la muraille offrait à quelques privilégiés son appui tutélaire. Puis tout rentrait « dans l'ordre accoutumé ». Un quart peut-être de l'immense classe (nous étions plus de cent) suivait les corrections de devoirs latins et en profitait; mais tous dressaient l'oreille lorsqu'on lisait quelque page française. Bien rares étaient ces bonnes fortunes. Entrez dans une classe moderne, de celles où le professeur se laisse vivre avec des jeunes gens qui vivent, vous y trouverez encore, sans doute, des esprits distraits ou somnolents; mais quelle différence pour la masse! Que de physionomies se sont éveillées, qui autrefois eussent été mornes! Que d'intelligences montent à la surface, qui seraient demeurées au fond, perdues et comme noyées dans l'indifférence passive!

Ce temps est fertile en Jérémies. Sans méconnaître ce que leurs lamentations ont de sincère, je ne saurais m'y associer, car je vois bien ce que nous avons perdu, mais je vois aussi ce que nous avons gagné (1). Oui, nous avons gagné en sérieux ce que nous avons perdu en éclat. Un bon élève de 1860 eût tourné avec plus de distinction un discours latin; un bon élève de 1892 précise et approfondit mieux une dissertation en français. Le premier avait pour souci, je ne dis pas unique, mais principal, d'atteindre à une élégance correcte et finement nuancée; le second a pour souci, déjà trop exclusif, de dire ce qu'il pense comme il le pense. Aux qualités brillantes, mais un peu superficielles, se substituent, au moins chez les meilleurs, les qualités personnelles et profondes, mais un peu compactes et gauches. Il faudra même veiller bientôt, mais pas trop tôt, à rétablir entre les Facultés un juste équilibre; pour le moment, l'imagination fantaisiste est un peu opprimée par la raison réfléchie et par une sorte de volonté ingénue d'être vrai. Le développement des études philosophiques et historiques est pour beaucoup dans ce renouveau intellectuel et moral, dont, au reste, l'âme française tout entière sent les premiers frissons. Oh! je suis sans inquiétude pour les vives et charmantes et incompressibles qualités de notre race. Ce n'est pas du côté de la gravité dogmatique et pédantesque que nous verserons jamais. Rassurons-nous : nous ne serons jamais trop raisonnables. Mais, à ces qualités légères, est-il mauvais qu'il s'ajoute un peu de lest? Le talent de quelques-uns n'en sera point alourdi dans son essor; mais l'intelligence de la plupart en sera affermie. Et la tâche de l'Université, c'est apparemment, non de couver des génies problématiques, mais de mûrir des hommes. Le délégué des agrégés de philosophie écrivait récemment : « Jamais, il faut le reconnaître, la curiosité scientifique des jeunes gens n'a été plus éveillée qu'elle ne l'est aujourd'hui. » Éveiller cette curiosité sérieuse, n'est-ce pas, après tout, l'essentiel?

L'art du développement oratoire et littéraire est-il l'art tout entier? A ce compte, il y a décadence. Les élèves ne savent plus la grammaire! les élèves ne savent plus développer! les élèves ne savent plus écrire! Triple grief, toujours ressassé. J'ai souvenir, en effet, d'un temps où l'on employait un nombre respectable d'années à apprendre par cœur la grammaire, après quoi l'on employait un nombre d'années à peu près égal à l'oublier : il est bien entendu que je fais exception pour quelques très bons élèves, surtout pour ces glorieux vétérans d'après lesquels il me paraît qu'on juge toujours le vieil enseignement classique. Le flot des incorrections monte et déborde. Je le déplore, sans cesser d'être convaincu d'abord que les élèves d'autrefois, pris dans leur moyenne, n'étaient point de si grands latinistes (les indignations lointaines de mes professeurs retentissent encore à mon oreille), ensuite que les moyens empiriques (le latin commencé plus tôt, etc.) y feront peu de chose, et que, la foi manquant au plus grand nombre, la seule chance de relèvement qu'aient les études classiques, c'est de cesser peu à peu d'être imposées au plus grand nombre.

Je ne suis pas plus persuadé qu'il y ait décadence réelle pour le développement et pour le style, surtout en français, et j'admettrai seulement que nos élèves écrivent et développent autrement que ceux de l'ancien régime. A la lumière de quel critérium les condamnerions-nous? Ce critérium sera-t-il le baccalauréat? Combien insuffisant! Le Concours général? Combien hasardeux! Le concours de l'École normale ou de la licence? Tout notre enseignement n'a-t-il donc pour but que de former des universitaires? D'ailleurs, au Concours général et au concours de l'École normale, les résultats, dans leur ensemble, sont aussi satisfaisants qu'ils l'ont jamais été. L'élite donc tout au moins n'a pas dégénéré.

Cherchons de bonne foi où est la décadence. Nos élèves développent-ils leurs devoirs avec moins de conscience? Hélas! non, et la discrétion, qualité négative trop recommandée autrefois, ne court pas risque de l'être trop, à cette heure. Les développent-ils moins bien? Non, au fond : ils y veulent seulement mettre trop de choses, et ils les y mettent un peu pêle-mêle : trop d'étoffe et pas assez de façon. C'est affaire au maître de leur apprendre à exprimer plus sobrement leurs pensées; mais l'essentiel est qu'ils fassent effort

(1) J'avertis que je me place surtout au point de vue de la rhétorique française. Je ne nie point l'affaiblissement des études latines; mais, outre que je crois qu'on l'exagère et qu'on juge trop exclusivement les réformes par là, j'ai voulu montrer seulement que les élèves de la génération nouvelle n'ont point, quoi qu'on dise, désappris l'effort intellectuel.

pour penser. Le style qui traduit ces idées confuses est lui-même un peu mêlé, un peu gros, pas très attique. Mais j'ai peur qu'ici encore nous ne soyons jugés par l'ancien idéal de correction et de distinction aristocratique d'après lequel on nous a façonnés, que nous avons toujours, malgré nous, sous les yeux, nous qui avons maintenant à façonner les autres. Je fais mon examen de conscience, et me dis : « N'ai-je jamais émondé, avec une sorte de parti pris, chez les autres et chez moi, les pensées qui choquent un certain goût délicat, étroit peut-être, les expressions qui dépassent, pour ainsi dire, l'alignement? N'ai-je jamais promené une loupe trop impitoyable sur les menus défauts d'un style bizarre, mais point banal, incorrect, mais robuste? Dans une préoccupation très légitime de justesse et de sobriété, n'ai-je jamais énervé les qualités en atténuant les défauts? Ou bien, si les qualités vives et plus en dehors ne me déplaisaient pas, ne me suis-je pas montré encore plus sensible au relief d'un trait, à l'éclat d'une image, qu'au sérieux d'une pensée qui cherche sa voie en hésitant? Laissons-la se dégager, cette pensée; elle trouvera, pour s'exprimer, une forme peut-être imparfaitement littéraire, mais vigoureuse. La France n'est pas exclusivement peuplée de lauréats du Concours, et, pour tout dire, je regretterais qu'elle le fût. »

En admettant qu'il y ait décadence pour la forme, si l'on accorde qu'il n'y a pas décadence pour le fond (et je prétends qu'il y a progrès), je suis rassuré pleinement, car la crise dont souffrent nos études est une crise inévitable de renouvellement fécond. La fin de cette crise ne dépend tout à fait ni du zèle des maîtres, ni de l'intelligence des élèves, mais du lent travail qui s'opère au sein de la société française. Aveugle qui ne sent pas qu'autour de nous et en nous quelque chose de sérieux se prépare, ou déjà s'accomplit! Aveugle surtout qui s'imagine que cette crise aurait pu être épargnée à l'Université par la complaisance du Gouvernement! Le Gouvernement! Croit-on, par hasard, que la direction générale de ses idées, de ses réformes, de ses programmes, soit le pur effet du caprice ministériel? J'ai rencontré souvent cette illusion sur mon chemin, exprimée avec une candeur qui désarme. Il y a, — soyons classique! — une certaine *anankè*, qui balaye sur son passage les regrets stériles, les traditions les plus profondément enracinées, les plus chères habitudes, les plaidoyers les plus attendris. Et l'heure était venue pour l'enseignement secondaire, non pas de cesser d'être lui-même, mais précisément de redevenir ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être, l'enseignement d'une élite intellectuelle.

Je sais tout ce qu'il y a de complexe dans l'organisation de cet enseignement, et, par suite, de délicat dans les réformes qui s'y appliquent; je comprends toutes les hésitations de ceux qui les conçoivent, toutes les défiances de ceux qui les subissent. Relié par en haut à l'enseignement supérieur; par en bas, à l'enseignement primaire, il participe de leur double nature, et ne saurait être remanié sans qu'ils en soient tous deux affectés en bien ou en mal. Mais justement ils se sont tous deux renouvelés, alors qu'il restait immuable. Je ne remarque pas que beaucoup de nos universitaires s'en aperçoivent. En tout cas, dans les discussions, beaucoup considèrent isolément l'enseignement secondaire comme s'il se suffisait à lui-même. Ils ne peuvent ignorer tout à fait combien profonde est la métamorphose de l'enseignement supérieur, étendu, précisé, allégé d'une rhétorique vaine, peut-être même devenu érudit et scientifique à l'excès. Mais se rendent-ils toujours un compte exact des progrès réalisés par l'enseignement primaire supérieur? Ceux-là en mesurent toute l'importance, à qui il est donné de comparer aux études classiques des lycées les études très modernes, mais classiques encore et « humaines », d'une école de Fontenay ou de Saint-Cloud. Là, le XVIIIe et le XIXe siècle, à peine effleurés chez nous, sont approfondis; si la critique de la forme n'est pas dédaignée, la critique des idées est au premier plan; on ne rougit point d'y parler de justice, de liberté, d'idéal; on est franchement de son temps et de son pays. Croit-on que l'enseignement secondaire puisse se désintéresser de ce qui se passe au-dessus et au-dessous de lui? Croit-on que, pour échapper à la loi d'évolution universelle, il lui suffise de déclarer qu'il veut rester inébranlablement fidèle à son passé?

L'enseignement secondaire n'est pas toute l'Université; l'Université n'est pas toute la France. C'est une la Palissade; et pourtant je voudrais que tout le personnel de nos lycées en fût pénétré. Les purs lettrés surtout et les grammairiens sont trop disposés à concevoir un type unique et absolu d'instruction et d'éducation, à vouer une sorte de culte religieux à des traditions qui ont eu leur grandeur, qui ont encore leur vertu, mais qui ne sauraient prétendre à une inaltérable stabilité dans une société où tout se transforme. Admirables, dans le domaine qui leur est propre, par le savoir, la conscience, le dévouement, ils n'ouvrent pas assez de fenêtres sur le dehors. Le dehors, c'est la vie réelle, le soleil et la poussière du Forum, comme disaient les Latins, la démocratie exigeante et parfois menaçante. Il est beaucoup de demeures pourtant dans la grande maison de cette démocratie : l'enseignement classique, fortifié en ce qu'il y a de durable, y peut vivre en paix à côté de l'enseignement moderne, dont la raison d'être est différente, mais qui n'est pas moins nécessaire, puisqu'il répond à des besoins non moins profonds. Sans se combattre, mais aussi sans se confondre, ils peuvent se développer chacun dans son sens propre, se spécialisant ou se généralisant selon que le double public auquel ils s'adressent sera moins ou plus étendu. Aucun des aspects variés de l'esprit français ne doit rester dans l'ombre; aucune des énergies

multiples du génie français ne doit rester improductive. De l'enseignement supérieur à l'enseignement primaire doit circuler un large courant de vie. C'est faire injure aux études classiques que d'en fermer les approches à cet air du siècle qui souffle où il veut. L'Université, ce me semble, a deux choses à prouver dans la crise qu'elle traverse : la première, c'est que les études auxquelles elle demeure attachée, avec une conviction si honorable et si sincère, sont de force à braver toutes les concurrences, et que ce luxe est indispensable, plus indispensable que jamais, à une élite tout au moins, au sein d'une démocratie de plus en plus utilitaire ; la seconde, c'est que le personnel qui les enseigne ne vit pas seulement dans le passé grec et latin ; il sait comprendre le présent et préparer l'avenir.

Beaucoup a été fait déjà en ce sens : un grand nombre d'universitaires ont rompu avec les revendications absolues et stériles ; au lieu d'embrasser, dans une étreinte désespérée, le possible et l'impossible, ils essayent de préciser les points essentiels qu'on peut encore et qu'on doit défendre. En le faisant, ils ne capitulent pas, ils ne trahissent pas leur cause ; ils ont conscience, au contraire, d'en servir les vrais intérêts. Modérés en politique, ils se refusent à être intransigeants dans la politique universitaire, sur des questions délicates qu'on ne résout pas à coups de formules tranchantes. Certes, ils souffrent autant que personne du malaise général ; mais ils se persuadent que le meilleur moyen de ne pas l'accroître, c'est de garder son sang-froid. Toutefois, ils ne seraient point fâchés qu'on leur rendît la tâche plus facile. Que réclament-ils donc? Oh! leur ambition n'est point démesurée. Plus de réformes! plus même de réformes de la réforme, car il faudrait les réformer à leur tour. La stabilité des programmes! La paix! et qu'avec la paix renaissent la confiance et la sécurité du travail! Le mal est surtout moral ; il ne se guérira que lentement ; il ne se guérirait jamais si les expériences succédaient aux expériences, donnant à tous l'impression qu'ils sont ballottés par des fluctuations perpétuelles et emportés vers un redoutable inconnu.

Indépendants et assez fiers, s'ils ne veulent pas voir dans leurs rivaux des adversaires, mais des alliés, voués à une œuvre parallèle, ils pensent avoir droit à une égale considération. Je ne vois pas, pour moi, qu'on la leur refuse ; mais quelques-uns, plus sensibles d'épiderme, ont pu s'imaginer que leur enseignement était en disgrâce. Il était naturel qu'on se préoccupât surtout jusqu'ici d'organiser l'enseignement nouveau ; il est prudent peut-être, et en tout cas, il est juste qu'on rassure des serviteurs désintéressés de l'État en leur donnant la preuve, au besoin surabondante, qu'on n'a entendu porter atteinte ni à la dignité de leur situation, ni à la dignité de leurs études. Ce n'est pas assez qu'ils fassent leur devoir avec résignation ; il faut qu'ils le fassent avec courage et bonne humeur. Le Gouvernement, cette Providence dont on s'exagère volontiers en France la toute-puissance secourable, y peut beaucoup.

FÉLIX HÉMON.

VARIÉTÉS

Les Français à Berlin.

Ce chapitre est extrait d'un volume qui paraîtra prochainement à la librairie Savine sous ce titre : l'*Athènes de la Spree*, par un Béotien.

Le nombre des Français résidant à Berlin a varié, depuis dix ans, de 600 à 650 ; mais, en 1890, il était descendu à 392 ; nous sommes loin, comme on voit, des 30 000 Allemands fixés à Paris. Néanmoins, grâce au prestige du nom, nos compatriotes ne passent point inaperçus. Ils exercent des métiers divers ; on distingue surtout parmi eux : des cuisiniers, des pâtissiers, des professeurs de langues, des rémouleurs, des modistes, des étudiants, des diplomates et un ambassadeur. C'est donc une société fort mêlée. Dire qu'ils se sentent les coudes serait exagérer énormément : une cinquantaine d'entre eux se voient une fois l'an, au 1er janvier, dans un salon de l'ambassade, où un verre de champagne officiel leur est offert au nom de la mère-patrie. A part cela, ils s'ignorent ou se dédaignent : les cuisiniers dédaignent les professeurs de langues, qui sourient des étudiants ; quant aux diplomates, ils dédaignent tout le monde, sauf les cuisiniers.

Le Français qui arrive à Berlin trouve ainsi une touchante image de la fraternité inscrite aux monuments de la patrie. Ses compatriotes commencent toujours par lui faire mauvaise mine, et si quelqu'un parlant sa langue est aimable ou poli avec lui, c'est sûrement un Suisse, un Russe ou un Roumain.

Une oreille exercée peut aisément reconnaître, en entendant parler un Français à Berlin, quelle a été la durée de son séjour dans cette ville. Au bout de deux mois, s'il est laborieux, il en sait déjà à peu près autant qu'une poupée mécanique : au lieu de : *papa, maman,* — il prononce fort distinctement : *bière,* — *garçon,* — *payer,* — *rumsteack* ; — au bout d'un an, il est en état de prendre seul un billet de chemin de fer. — Au bout de dix ans, enfin, s'étant rendu compte de la difficulté de l'allemand, il a renoncé à l'apprendre ; mais par malheur il a déjà oublié sa langue maternelle, qu'il écorche désormais avec la désinvolture d'un rastaquouère.

Je ne décrirai point par le menu les occupations des divers groupes de Français. — Je puis dire au moins que les cuisiniers sont d'humeur joviale et jouent férocement au billard ; que les professeurs de langues tirent le diable par la queue, et que les attachés d'ambassade occupent les loisirs que leur fait la République à se promener, fiers et en chapeau haut de forme, de la place de Paris à la rue de

Leipzig, et de la rue de Leipzig à la place de Paris. Pour les modistes, il serait indiscret d'en parler. — Restent les étudiants : eux du moins se mêlent quelque peu à la vie berlinoise et font des efforts pour la comprendre; ils se réunissent de temps à autre pour causer entre eux, rire sans gêne et visiter les environs. Aussi sont-ils fort méprisés de la plupart de leurs compatriotes.

Les livres de M. Tissot, et surtout son *Voyage au pays des milliards,* ont contribué à répandre chez nous l'idée que nous étions fort mal reçus à Berlin et que, à chaque tournant de rue, nous y courrions le risque d'être lapidés. Je me souviens de l'étonnement de M. Jules Simon quand il vint, en mars 1890 assister à la conférence pour la protection des ouvriers : le bon vieillard n'en revenait point des avances qu'on lui faisait, des politesses dont il était accablé. De temps en temps, le soir, il allait gaillardement prendre sa chope de bière au fond d'une brasserie située en face du Parlement, et, sur son passage, on se retournait avec une respectueuse curiosité. Il a pu croire, et bien d'autres avec lui, que son nom lui valait ces hommages : — c'était uniquement son titre de Français. Quand on le reçut à son arrivée en gare, un Allemand s'approcha de moi et me dit : « Qui est donc ce monsieur? Lesseps sans doute? » — Il aurait dit aussi bien M. Pasteur.

— Non! c'est Jules Simon.

— Ah! qu'est-ce qu'il fait? Un gros commerçant, probablement?

— Non, il est académicien.

— Vraiment! et écrivain aussi?

— Sans doute! et même ancien ministre et « petit journaliste ». Mon Allemand, on le voit, n'en savait pas long sur notre délégué.

Il faut oublier les racontars des petits journaux et se persuader que les Français sont, à Berlin, très bien reçus et même fort recherchés. — Il peut y avoir des réserves sous cette cordialité, mais il n'en est pas moins vrai que les familles berlinoises se mettent en frais pour nous. Nos manières, nos idées, nos goûts, nos expressions même, surtout si nous sommes Parisiens, les intéressent. Elles sont parfois surprises de ne pas trouver en nous autant de fous furieux, et notre visite les flatte extrêmement.

Bien que l'on constate, paraît-il, une diminution progressive dans l'usage de la langue française à Berlin, nous la trouvons encore parlée par la plupart des gens cultivés. L'empereur, qui ne la manie pas à beaucoup près aussi facilement que son père et son grand-père, a beau la proscrire de ses menus, les personnes de la cour l'emploient encore très souvent entre elles. Les officiers, comme les membres de toutes les grandes familles, parlent français : c'est la langue du bon ton dans certains cercles raffinés. En général, les Berlinois lettrés qui ne parlent point notre langue la lisent couramment ; c'est surtout dans le texte original que nos romans à succès sont lus sur les bords de la Sprée.

Tout ce qui vient de chez nous passionne Berlin : les théâtres font recette avec des pièces françaises, et les vaudevillistes avouent eux-mêmes qu'ils ne peuvent lutter avec la verve de nos auteurs. Les libraires *sous les Tilleuls* ont en devanture toutes les nouveautés parisiennes, et on les leur achète. Les modes féminines arrivent sur les bords de la Sprée fort en retard, il est vrai, et fripées, alourdies, exagérées par l'exportation, — mais elles arrivent infailliblement. Bref, toutes les créations du goût français sont accaparées, copiées, imitées, démarquées, dans la capitale de l'Empire, et de là réexpédiées dans les provinces. Beaucoup s'en étonnent et quelques-uns s'en irritent : il y a des ligues contre l'invasion welche. Leurs efforts sont louables assurément, tant qu'elles luttent contre des excès; mais le plus souvent leur zèle va trop loin, et, en voulant proscrire tout ce qui rappelle de près ou de loin l'ennemi héréditaire, elles se rendent quelque peu ridicules; car chacun, le Berlinois tout le premier, sait bien que ce qui manque le plus aux Athéniens de la Sprée, c'est le bon goût.

*

CHRONIQUE MUSICALE

Mort d'Ernest Guiraud. — Bouffes-Parisiens : *Eros*, fantaisie lyrique; musique de M. Paul Vidal. — Opéra-Comique : *Enguerrande*, drame lyrique de MM. Bergerat et Wilder; musique de M. A. Chapuis.

Pauvre Guiraud, rêveur charmant égaré dans la vie, oublieux de l'heure, et toujours surpris par elle! Toute une carrière faite de contre-temps, d'inspirations après coup, d'occasions manquées! Il a, jusqu'à la fin, cherché sa voie. Tempérament délicat de symphoniste, les préjugés courants l'avaient orienté vers le théâtre; il n'y trouva ni la gloire ni la fortune. Ses deux petits actes de débutant, *Sylvie* et *Madame Mi*, ne firent que passer; *Galante aventure* l'avait laissé tout meurtri de sa chute; à l'Opéra, son ballet de *Gretna-Green* ne put tenir l'affiche; *Madame Turlupin*, reprise il y a quatre ans, n'obtint qu'un demi-succès. Cependant l'élégante tenue de son style, les qualités classiques de sa musique de chambre le désignaient depuis longtemps déjà pour l'Institut, lorsqu'il y a quinze mois Léo Delibes lui fit place. De son mince bagage, plus léger encore que celui de son prédécesseur, quelques pages à peine sont marquées pour la postérité : la délicieuse sorrentine de *Piccolino*, et cette charmante *Suite d'orchestre*, qu'on dirait l'épreuve avant la lettre du premier acte de *Carmen*, survivront peut-être. Le meilleur de son temps et de ses forces, il l'a dépensé au service d'autrui en d'ingrates besognes : rafistolages, raccords, mises au point. Les partitions posthumes ou venues avant terme s'en allaient en traitement chez lui. Il s'en chargeait de si bonne grâce, opérait d'une main si légère, qu'il semblait que ce fût sa fonction de mettre au monde et de prendre en sevrage les enfants des autres. Ce paresseux, dès qu'il s'agissait de tirer d'affaire un camarade, se trouvait un travailleur féroce. La bataille gagnée,

bien loin d'en réclamer l'honneur, il se dérobait au premier compliment. Chargé d'une des classes de composition du Conservatoire, il avait pris son professorat très à cœur; là sans doute il eût donné toute sa mesure; nous attendions beaucoup de lui pour la réorganisation de notre enseignement national.

L'artiste était supérieur à son œuvre, l'homme supérieur à l'artiste. Les soirs de première, sa candeur affable, sa franche poignée de main reposaient des camaraderies envenimées. Son bon sourire, ses distractions de myope, sa gaucherie affairée, toujours en retard, rompaient la monotonie des solennités musicales. Il jouissait sans arrière-pensée du succès d'œuvres qui n'étaient pas les siennes. Si la représentation tournait mal, il savait trouver de bonnes raisons pour recommander l'indulgence. Jeunes et vieux, grands et petits maîtres, rivaux ou débutants, son affectueux intérêt s'étendait sur tous, oublieux de soi-même :

— Et vous, cher maître? lui disait-on quand l'ouvrage nouveau d'un confrère arrivait à la scène.

— Moi! mais je travaille; sérieusement, je vous assure; bientôt... vous verrez...

Les semaines passaient sans qu'on vît rien venir; pendant qu'il berçait son rêve de travail et racontait l'œuvre à venir, la mort, sournoisement, d'un coup brutal, l'a foudroyé. Pauvre Guiraud!

*
* *

A trois semaines d'intervalle, deux jeunes musiciens de talent ont fait leurs débuts au théâtre, — tous deux du même âge et presque « du même bateau », — l'un, prix de Rome; l'autre, lauréat du concours Rossini, ayant passé tous deux par l'école de César Franck. M. Paul Vidal avait accepté de mettre en musique pour les Bouffes une fantaisie mythologico-saugrenue : Éros, — Éros vainqueur, empenné, court vêtu, le carquois au dos, l'arc à la main, les jambes à l'air, — poursuivi sur des toits pointus, parmi des gouttières moyenâgeuses, par l'amiral suisse, le Brésilien, le général Boum et les deux hommes d'armes de *Geneviève de Brabant*, — traduit pour ses méfaits devant un tribunal de maris et de vieilles filles, jugé, condamné, précipité dans l'onde amère, laissant la terre en deuil, et ressuscitant à la fin dans le cœur de Rosine, dont l'Almaviva s'appelle le prince Fortuny, et le Bartolo, Bobinus! Toutes les rengaines tintamarresques d'il y a vingt ans! Qu'a fait notre compositeur? Il a tiré à lui fortement, exprimant du sujet toute la poésie cachée, rejetant le reste, mettant de son cru l'esprit qui manquait, s'aidant pour chanter le printemps et les roses d'un poète ami introduit dans la place; — j'ai juré de ne le point nommer : la première lettre de son nom est Maurice Bouchor. M. Vidal est un malin. Il s'est taillé un vif succès de musicien dans la peau de ses librettistes; ce n'est pas moi qui les plaindrai. Il y a, — il y avait, — dans sa partition, des choses exquises et tout à fait à point, un piquant parti pris de style, du Mozart rehaussé d'une pointe d'Offenbach. J'espère bien que tout cela n'est pas perdu.

*
* *

A M. Auguste Chapuis, une tâche plus noble et plus simple en apparence était échue : l'*Enguerrande* d'Émile Bergerat, transformée en drame lyrique par notre distingué confrère Victor Wilder, l'érudit musicologue, traducteur de Wagner. Entre ces deux princes de la critique et de la forme, que vouliez-vous que fît notre jeune musicien, sinon s'appliquer à faire valoir la facture savante, le curieux papillotage, le chatoiement d'épithètes rares du maître styliste, ciseleur du verbe et tourmenteur de rimes, tour à tour Ariel et Caliban. C'est ce qui l'a perdu. Pour avoir cru à ses dramaturges, il a failli rester écrasé sous le livret. M. Chapuis est un naïf.

Ce poème pourtant, que le public de M. Carvalho a pris tout à rebours, est en son genre une œuvre d'art, — j'en appelle à Jules Lemaître, — tramée de vrais vers de poète, d'une fantaisie charmante encore qu'un peu forcée, spirituelle, plutôt trop; d'un esprit sautillant et bien agaçant à la longue. La musique exagère nécessairement ces défauts. Que de fois n'ai-je pas signalé le curieux phénomène de grossissement produit par l'illustration musicale; elle écrase, pour peu qu'elle appuie; elle fait s'esclaffer, où le vers appelait le sourire. Sous ce dialogue étincelant de verve gamine, il la fallait plus que légère, — immatérielle, insaisissable, résignée à n'être qu'un murmure; mais allez donc demander à un débutant pareil sacrifice. Un maître même aurait-il pu y souscrire sans abdiquer tout à fait? J'en doute. Ne voyez-vous pas qu'à mesure que la langue poétique et la langue musicale vont s'affinant, qu'elles renchérissent à l'envi, aiguisant la recherche et renouvelant les tournures, elles tendent davantage à s'éloigner l'une de l'autre? Ce n'est là qu'une vérité vieille comme le monde : à l'état rudimentaire, la parole et le chant ont fusionné, dit-on. C'est-à-dire que mieux nous saurons la musique, moins nous supporterons la modernité de la poésie dans le drame musical. Et Wagner? dites-vous. Mais l'art dualiste de Bayreuth n'est possible qu'avec le recueillement, l'obscurité, le mystère. A l'opéra français, simpliste, clair et foncièrement bourgeois, il faut des rimes plates et des situations nettes, voire un peu banales; quand ils ont trop d'esprit, les livrets vivent peu.

La donnée d'*Enguerrande*, assurément, n'est pas commune. Elle manque d' « humanité », mais non pas d'intérêt. Ce Gaëtan, héritier du trône de Palerme, est un drôle de corps. Il a fait à sa mère le serment de ne régner jamais; l'amour, la pitié, la patrie en danger tour à tour le sollicitent de revenir sur sa parole : toujours il résiste et s'échappe par la tangente

en habile homme, jusqu'à la mort inclusivement. Enguerrande, dont il est éperdument épris, s'est juré de n'épouser qu'un roi; qu'à cela ne tienne; il refuse sa main, content de son cœur... et du reste. A Noëma, l'ingénue, il a promis imprudemment la grâce de son père proscrit; il signera donc et fera, pour cette fois, acte de roi; mais le parchemin scellé, une fuite prudente le dérobe à ses fonctions royales. Ses sujets vaincus, découvrant sa retraite, viennent le sommer de les ramener à l'ennemi; il cède a la fin, et les conduit au combat suprême, mais pour se faire tuer à leur tête en ramenant la victoire.

Tout cela, sans doute, semble bien artificiel et chimérique, mais irait encore, sans le singulier parti pris du poète de rompre à tout instant le charme, d'arrêter, par quelque brusque écart, l'émotion prête à jaillir, en nous ramenant violemment sur terre. Pas moyen, avec ce diable d'homme, de s'emballer plus d'une minute. Il faut qu'il vous tire, aux plus beaux moments, par les basques de votre habit, et rien n'est plus réfractaire à la musique.

Or, je l'ai dit, celle de M. Chapuis a ce tort grave qu'elle est trop soumise au livret, d'où vient qu'en voulant en respecter les gentillesses, elle les souligne, et qu'en les soulignant elle dissipe l'illusion encore plus essentielle à l'opéra qu'au théâtre. Trop chargée pour un poème aussi fantaisiste, trop bien faite pour la scène, elle pécherait donc surtout par l'excès de ses qualités musicales. L'intérêt du détail nuit à l'ensemble; l'écriture est soignée, mais trop fine, trop menue, trop « pattes de mouches ». La préoccupation mélodique ininterrompue étouffe la mélodie; ce qui mériterait à peine d'être dit, le musicien le chante. L'effort vers une langue plus souple et plus riche, capable de se plier au mouvement du dialogue, tout en satisfaisant aux conditions plastiques d'une œuvre d'art, fait paraître l'idée musicale fuyante et décousue. N'allez pas en conclure qu'elle est empruntée ou banale; tout au contraire; les souvenirs d'apprentissage s'y montrent peu; une intéressante personnalité s'accuse pour qui veut bien y regarder, et la partition réserve au lecteur de bonne foi de jolies surprises. Libre de retrancher à sa guise, juge en dernier ressort des sacrifices nécessaires, maître de développer une situation dramatique sans s'arrêter aux interruptions taquines où se complaît le « calibanisme » de M. Bergerat, le jeune compositeur pourra, je le crois, écrire encore de la bonne musique, et nous l'imposer au théâtre; la belle scène d'amour du quatrième acte m'en fournit la preuve. M. Carvalho peut être fier : il nous a révélé un musicien; le sait-il?

RENÉ DE RÉGY.

THÉATRES

GYMNASE : Reprise de : *Le Fils de Coralie*, pièce en quatre actes de M. Albert Delpit. — NOUVEAUTÉS : *Me-Na-Ka*, légende japonaise en un acte, de MM. Ferrier et Serpette. — THÉATRE MODERNE : *Mme Jabouch*, pièce en trois actes de MM. Jean de La Rose et Georges Bolle. 12me comédie en un acte, de M. Jean Gascogne.

C'est une rude épreuve pour une pièce que d'être reprise au bout de douze ans, surtout en ce moment de crise. Songez que dix ans de Théâtre-Libre nous ont passé sur le corps; que, si les nourrissons de M. Antoine n'ont pas encore créé l'Œuvre selon leur formule, ils ont été du moins de terribles démolisseurs; que les pièces que nous admirions le plus en 1880, nous ne les revoyons plus aujourd'hui qu'avec une certaine froideur; que nous sommes lassés, excédés du genre de théâtre que l'on préférait il y a dix ans... et vous comprendrez que M. Albert Delpit jouait, la semaine dernière, une grosse partie.

Vous savez déjà qu'il l'a gagnée. *Le Fils de Coralie* a réussi à peu près comme il avait réussi il y a douze ans, et si certaines parties ont soulevé des objections auxquelles on n'avait pas songé jadis, d'autres nous ont paru plus sobres et plus nettes. Les modifications faites pour cette reprise se sont, du reste, bornées à peu de chose : un mot un peu vif supprimé au dénouement et quelques rajeunissements apportés à la partie comique, qui n'est pas, d'ailleurs, la meilleure.

C'est que *le Fils de Coralie* a de très sérieuses qualités.

D'abord, c'est une pièce bien faite. En somme, une pièce bien faite est celle où la scène capitale est amenée au moment précis où elle produira son maximum d'effet, et cela avec le moins d'artifice possible. Et c'est le théâtre même, non seulement le nôtre, mais tout le théâtre; je cherchais à vous montrer, l'autre jour, comment Ibsen ordonne ses scènes et sait les combiner de manière à donner à l'émotion toute son intensité. Il est vrai, nous avons peine à accepter aujourd'hui ce qu'on admirait fort en un temps, l'habileté, l'habileté toute seule et pour elle-même, le fait extérieur intervenant arbitrairement: ceci est le contraire du théâtre, du bon théâtre au moins, car il permet de dénouer, par des moyens étrangers à la pièce, une action qui devrait être résolue par le seul jeu des passions et des caractères. C'est là la part de convention dont on cherche à se débarrasser; l'autre, celle qui consiste surtout à mettre en valeur la situation capitale, est la plus légitime du monde : c'est tout bêtement ce qu'on appelle la composition; et, si la composition, à elle toute seule, ne nous cause qu'un très médiocre plaisir; si même, à une pièce bien faite, qui n'est qu'une pièce bien faite, nous en préférons sou-

vent d'autres qui, à défaut de l'ordonnance, nous donnent au moins quelque curieuse étude de caractères ou de mœurs, — il n'en est pas moins vrai que nous jouissons plus pleinement d'une pièce dramatique en soi, dont la composition nous permet d'apercevoir nettement ce qui est le fond même du drame.

C'est le cas pour *le Fils de Coralie*. Ici, la « scène à faire » était évidemment la scène entre la mère et le fils. Vous savez combien elle est émouvante ; elle est amenée directement, sans artifices étrangers, par des moyens suffisamment vraisemblables (je parle de la reconnaissance de Coralie pour Montjoie), et dénouée par des moyens qui tiennent au cœur même du sujet, qui font corps avec le drame. Elle est singulièrement dramatique, par la situation qu'elle crée, par les passions qu'elle met en jeu ; elle est belle, non pas seulement parce que les sentiments y sont beaux, mais parce que les sentiments exprimés sont bien ceux que doivent ressentir les personnages. Je ferai seulement une très légère réserve sur la formule même par laquelle Daniel termine la scène : « Tu ne m'as pas reconnu, je te légitime ! » Ne pensez-vous pas que l'idée eût gagné à être exprimée en termes un peu plus simples et précis ? L'antithèse n'est par fort nette, et la phrase n'est pas d'une clarté absolue. Et puis, je me rappelle malgré moi certaine revue jouée jadis, lors de la première du *Fils de Coralie ;* Daniel ouvrait ses bras à sa mère et prononçait ces paroles mémorables : « Tu n'as pas de nom, moi non plus ; je te donne le mien ! » — Remarquez que cette plaisanterie ne vise nullement le fond de la pièce, mais uniquement la phrase que je citais tout à l'heure ; en vérité, au milieu de cette scène simplement conduite, elle me gêne un peu.

Il a semblé invraisemblable que Daniel ignorât la situation où l'a placé sa naissance. Je ne vois rien là de si incroyable. L'explication donnée par Coralie était très acceptable ; pourquoi Daniel en eût-il cherché une autre ? Il sait qu'il est enfant naturel ; je me demande comment, au cours de sa carrière, le nom de sa mère, qui ne l'a pas reconnu, pouvait lui être révélé ? Reste la question de la fortune. Mais l'impression, l'étonnement causés par la fortune sont très différents selon le moment où la fortune arrive. Il est évident que Daniel, héritant tout d'un coup de 900 000 francs à l'âge de trente ans, eût cherché à savoir d'où lui venait cet argent. Mais il l'a trouvé à sa naissance ; sa tante était riche, sa mère devait l'être aussi ; cela, j'imagine, a dû lui paraître tout simple.

En ce qui concerne Coralie, l'objection est plus sérieuse. Je sais bien qu'il faut admettre la donnée choisie par l'auteur ; mais le cas de Coralie est assez rare pour que nous désirions être renseignés un peu plus exactement. Je sais qu'elle explique elle-même, — avec une grande justesse de sentiments, et de sentiments plus « nuancés » que de coutume, — comment Daniel l'a peu à peu transformée. Mais nous savons aussi qu'elle était le type même de la fille âpre au gain. Le changement a été bien rapide, et nous voudrions apprendre un peu plus nettement comment il s'est produit ; car enfin Coralie était aussi peu capable que possible de renoncement ; un sacrifice éternel ne semblait pas devoir être son fait. Et peut-être encore pourrait-on se demander, — sa conversion une fois admise, — comment sa délicatesse s'accommode d'un projet qui consiste à faire profiter Daniel d'une fortune acquise de la façon que vous savez ?...

Dirai-je aussi que le style du *Fils de Coralie* est parfois un peu mélodramatique, avec quelque abus de ces antithèses que M. Dumas, après son père, a si fort mises à la mode ? Faut-il parler de la partie comique de la pièce ? Elle pourrait disparaître sans grand dommage. Peut-être aussi pourrait-on trouver qu'Édith est bien un peu d'une seule pièce, sans un moment de faiblesse ou d'hésitation. Mais elle a un mot qui me fait lui pardonner bien des choses. Césarine s'étonne que sa nièce ait pu prévoir avec tant de certitude de quelle manière Daniel allait s'y prendre pour demander sa main : « Je me suis demandé ce que j'aurais fait si j'avais été à sa place ! » Cela n'est-il pas tout à fait charmant, et M. Delpit ne nous a-t-il pas découvert là, d'un mot, un bien joli coin d'âme féminine ?...

Au surplus, les objections qu'on peut faire au *Fils de Coralie*, — et à quelle pièce n'en ferait-on pas ? — on ne les fait qu'après ? Tant que le drame marche, on est entraîné par l'intérêt même de la pièce, par tout ce qu'on sent en elle de sentiments jeunes, généreux et sincères. Peut-être voudrais-je, çà et là, un peu plus de nuances, et des personnages un peu plus complexes ?... Il n'en reste pas moins que *le Fils de Coralie* est un fort bon drame, et même quelque chose de plus.

Il est bien joué, au Gymnase. M. Duflos a de la chaleur, malgré certaines inflexions dolentes qui traînent dans sa voix ; M. Léon Noël est bon dans le rôle de Godefroy ; je n'ai guère aimé M. Paul Plan : en revanche, M. Nertann a excellemment rendu la bonhomie et la simplicité du notaire Bonchamps. Mlle Darlaud est toujours bien jolie : elle manque un peu de tendresse pour le rôle d'Édith. Mlle Antonia Laurent n'a pas eu le courage de se vieillir : elle nous montre une Coralie au début et non à la fin de sa carrière. Mme Desclauzas m'a paru un peu assagie ; pourvu que cela dure !...

*
* *

Me-Na-Ka est une légende japonaise ou soi-disant telle, où la verve de M. Paul Ferrier s'est évertuée à l'encontre du bouddhisme. Je n'oserais affirmer que cette verve-là soit toujours d'une bien grande délicatesse, qu'elle soit toujours bien fine, et même bien convenable. Il y a certaines plaisanteries qui me sem-

blent assez déplacées, même aux Nouveautés. La première partie m'a paru languissante; et je ne vois pas trop la nécessité de ces longues scènes où Zi-Pan-Gou s'imagine que les dieux sont venus manger le thé et les gâteaux dévorés par Ko-Si-Ko. Mais il fallait allonger la chose pour que le spectacle ne finît pas trop tôt. Quelle singulière manière de comprendre et de pratiquer le théâtre! La seconde partie de la pièce est un peu moins terne; j'imagine qu'on le doit surtout à Mlle Jane Pierny, qui, en dépit des Goncourt, nous convertirait aisément au japonisme. Mlle Aumont a une jolie voix et chante gentiment le rôle de Ko-Si-Ko. Colombey se donne bien du mal pour égayer un rôle de vieux brahmane d'une drôlerie insuffisante. Germain est l'incomparable grimacier que vous savez. La musique de M. Serpette m'a paru tout à fait agréable. Sa prétention n'était évidemment pas de refaire *Lohengrin*; mais, même dans les refrains les plus ordinaires, sa musiquette est gentille et soignée.

*
* *

Le Théâtre-Moderne nous a donné *Marie Lafond* et *Azor*. De la dernière de ces deux pièces, il est inutile de parler. Pour la première, elle soulève une question palpitante : à savoir laquelle, de la pièce ou de l'interprétation, est la plus insignifiante? Tout bien pesé, je crois qu'elles se valent, et qu'elles ne valent pas mieux l'une que l'autre. Pour composer un spectacle, nous avions cru qu'il fallait une pièce et des interprètes; le Théâtre-Moderne a su se passer de tout cela. C'est un exemple nouveau qu'il nous donne; je doute toutefois qu'il soit suivi.

J. DU TILLET.

BULLETIN

L'EXPOSITION LE SAGIENNE.

Il y a un an, je souhaitais, à la fin d'une étude sur Le Sage, qu'on tentât l'expérience d'une exposition le sagienne pour faire sortir des collections privées les reliques, les souvenirs, les autographes, les documents ignorés. Mes souhaits se trouvent aujourd'hui réalisés. Dans trois jours s'ouvrira à Paris, au foyer de l'Odéon, l'exposition demandée. Elle est un des numéros du programme dans la fête le sagienne organisée par les Bretons pour élever, dans son pays natal, une statue à l'illustre père de *Gil Blas*. Couronnement de buste, représentation de *Crispin rival* et de *Turcaret*, conférence obligatoire, intermède hispano-breton qui nous transportera de Salamanque à Sarzeau, et de Vannes à Santillane, avec airs de biniou mêlés aux castagnettes. Tels seront les [illegible] de la [illegible] se hérissera d'une statue de plus.

Le catalogue de l'exposition est terminé. Les artistes verront là une collection fort intéressante des portraits de Le Sage, un dessin au pastel par Latour, la photographie des maisons qu'il a habitées. Quant aux illustrations de ses œuvres, elles sont là sous forme d'originaux délicieux, des aquarelles, des dessins signés [illegible], Worms, Bernard, Gigoux, Los Rios, Myrbach, Grasset, Steinheil, Staal, Pille.

Des éditions rares ou modernes, luxueuses ou populaires, garniront plusieurs vitrines. Les travaux relatifs à Le Sage ne sont pas fort nombreux. Pendant sa vie comme après sa mort, il a toujours eu la gloire modeste et a peu fait parler de lui. C'est même le plus gros grief que lui adressent aujourd'hui ses biographes. Il a passé dans l'existence sans faire de bruit, sans laisser de traces; son souvenir s'est effacé, ses paroles n'ont pas eu d'écho. Trois chefs-d'œuvre et un nom : voilà tout ce qui nous reste de lui. Il ne désirait pas laisser autre chose à la postérité. Le fracas du monde et de la renommée l'intimidait. Dans *Gil Blas*, il faisait dire par Fabrice que l'idéal, pour un auteur, était d'occuper après sa mort un pied de place dans les bibliothèques. Il a eu son pied. Quant à une exposition, il ne l'eût pas même rêvée en idée.

Cette exposition, dans l'humble mesure de ses ressources, aura servi les intérêts de l'histoire littéraire, puisqu'elle aura fait sortir un document précieux et mis en lumière une œuvre inédite de Le Sage, un curieux opéra-comique. C'est peu, et l'on pouvait espérer davantage au sujet d'un homme dont on ne sait presque rien. On eût pu souhaiter de retrouver là quelques papiers de famille, quelques menus objets, bibelots ou meubles historiques. J'ai signalé autrefois qu'on avait vendu, à vingt livres la pièce, les plumes qu'on trouva sur sa table le jour de sa mort. Elles devraient être ici, — celles-là ou d'autres : on ne les eût pas reconnues.

Ce vaudeville inédit, intitulé *Arlequin colonel*, forme un cahier de trente pages entièrement écrit de la main de Le Sage. Il appartient à la collection Rothschild. Jusqu'à ce jour, on connaissait l'écriture de Le Sage par deux lettres seulement, l'une à Pontchartrain, que le catalogue Bovet adresse à tort au marquis de Torcy, et l'autre à Fuzelier. La première est à Londres; la seconde est à Berlin. La France ne possédait pas une ligne d'un des plus Français de nos écrivains!

Cet autographe présente ce caractère curieux qu'il est tout simplement l'adaptation pour les jeux de la foire d'une comédie que Le Sage avait retirée du Théâtre-Français. C'était *la Tontine*, où il s'égayait, en 1708, de la récente institution de Lorenzo Tonti. Pour des raisons « que le public se passera bien de savoir », nous dit Le Sage, « pour des raisons d'État », dit le chevalier de Mouhy dans son *Abrégé de l'histoire du Théâtre-Français*, la pièce ne fut pas jouée, sans doute à la suite des difficultés que souleva *Turcaret*. Elle fut représentée à la Comédie-Française seulement vingt-quatre ans plus tard, en 1732. Le Sage, qui ramassait ses [illegible] pas homme à perdre ainsi ses idées dramatiques. Il mit la pièce en couplets et la fit jouer aux foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent, par les acteurs de la veuve Baron, directrice du Jeu du Bel-Air. Le vaudeville, en deux actes, reproduit la comédie, avec la fidélité que permettait la ver-

sification des ponts neufs. Arlequin, Colombine, Pierrot ont pris la place de Crispin, de Frosine, d'Éraste. Sangrado s'y trouve à l'état d'ébauche. Cette pasquinade, rimée à la diable, renferme quelques jolis couplets : ils entament la légende d'après laquelle Le Sage était incapable de mettre un vers sur ses pieds, et s'en serait toujours remis de ce soin à Fuzelier. Il s'échappe ainsi de la phalange des prosateurs illustres, qui médirent de la prosodie par envie : Bossuet, Fénelon, Malebranche, Buffon, Chateaubriand et d'autres. Le nombre des expressions familières à l'auteur de *Gil Blas*, et l'aspect général du style, écartent l'hypothèse d'une collaboration avec Fuzelier.

Les organisateurs de cette exposition n'auront pas manqué le but, s'ils ont réussi à reporter un peu de l'attention publique sur l'un des plus grands et des plus purs parmi nos auteurs, à qui la limpidité de son style et la bonhomie de sa malice assurent une place d'honneur entre les gloires de notre littérature nationale.

LÉO CLARETIE.

Nouvelles de l'étranger.

LE PLUS ANCIEN DE TOUS LES DRAMES.

Pendant que notre Théâtre d'Art mettait en scène l'*Iliade* d'Homère, le Théâtre de la Cour de Munich présentait au public bavarois, qui l'accueillait avec enthousiasme, *Vasantasena*, le premier en date des drames que l'on ait conservés. Cette pièce indienne a été arrangée pour le Théâtre de Munich par un vaudevilliste habile, M. Émile Pohl, qui l'a rajeunie et égayée, paraît-il, à souhait.

*
* *

LE ROMAN PARLÉ.

L'industrie du livre étant aujourd'hui, en Allemagne, au moins aussi peu lucrative qu'en France, les auteurs allemands ont adopté le système de lire leurs ouvrages en public, dans les grandes villes de l'empire, avant de les publier. C'est ainsi que M. Henri Sudermann, l'auteur du fameux drame *l'Honneur*, vient de lire à Kœnigsberg, puis à Berlin, un roman sentimental et humoristique, *le Mariage de Iolanthe*, dont la publication en volume n'aura lieu que plus tard.

*
* *

UN SINGULIER CERTIFICAT D'ÉTUDES.

Il vient de paraître à Vienne un livre tout à fait extraordinaire, sous ce titre : *l'Archiduc François-Ferdinand d'Autriche-Este; communications authentiques sur son éducation.* C'est une réunion de certificats signés par tous les précepteurs, professeurs et tuteurs qui ont eu l'occasion d'approcher le jeune archiduc, et qui tous indiquent le détail de ce qu'ils lui ont appris ou de ce qu'ils peuvent affirmer qu'il sait. Imaginez la liasse de certificats que ne manquent jamais d'apporter avec eux les quémandeurs de tout petit emploi.

L'emploi que quémande l'archiduc François-Ferdinand est plus considérable : c'est l'emploi d'empereur d'Autriche. Il est, en effet, prince héritier, et désigné pour recueillir la succession du vieil empereur François-Joseph. Mais ses futurs sujets sont persuadés que, âgé aujourd'hui de vingt-huit ans, il n'a pas encore acquis l'éducation et les connaissances qu'il faudrait pour être empereur d'Autriche : et c'est afin de rassurer l'opinion publique que l'on a recueilli et publié ces certificats d'études du jeune prince. Les Autrichiens, les Bohêmes, les Hongrois et les Polonais sauront désormais, par exemple, que l'archiduc François-Ferdinand a appris la géologie, ce qui ne peut manquer de le leur rendre à jamais aimable.

*
* *

ANECDOTES SUR CARLYLE.

Les souvenirs sur Carlyle continuent à abonder dans les revues anglaises. Après ceux de sir Garan Duffy, voici ceux de feu sir Lewis Pelly, dans la *Fornigtly Review* : « Carlyle, écrit sir Lewis, ne tarissait pas sur les avantages d'une vie d'action et de discipline. Il me conseillait énergiquement d'éviter la littérature, et en particulier la chose nommée poésie. Lui-même était en vérité un auteur de livres, et, une fois par siècle, il y a un homme qui écrit un livre digne d'être lu. Mais la vie est une action, non une pensée.

Carlyle fumait beaucoup. Sir Lewis Pelly lui en fit un jour l'observation, et lui demanda s'il ne s'en trouvait point mal : « Si fait, répondit Carlyle, et les médecins me l'ont défendu. Alors j'ai cessé de fumer, et j'ai été très misérable ; de sorte que j'ai repris ma pipe, et ai été très misérable de la même façon; mais j'ai préféré être misérable en fumant que de l'être sans fumer. »

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE HISPANO-AMÉRICAIN.

Nous ne saurions terminer sans dire quelques mots de : *Hatney, poema dramatico de Francisco Sellen* (1). Mais, comme l'analyser nous conduirait trop loin, nous préférons traduire la première partie de la courte et vraiment belle introduction que voici : « A l'aube de notre histoire se détache, imposante, l'héroïque figure de Hatney. Le feu qui consumait son corps a brillé depuis lors comme un phare pour les assoiffés de justice et de liberté, pour les partisans de l'indépendance de la patrie cubaine. Hatney est devenu l'incarnation d'une idée; il est le précurseur de ces fils de Quisqueya, de Borinquen, d'Anahuac et de toutes les régions de notre Amérique qui, animés de l'esprit élevé qui conduisit l'indomptable Cacique à expier dans les flammes le crime de défendre les droits de sa race, l'indépendance d'une contrée sœur, coururent verser leur sang généreux dans les champs de Cuba, lorsque, les armes à la main, elle aspirait, elle aussi, à être comptée parmi les nations libres de ce nouveau monde. Le destin nous fut contraire; mais il sera proclamé, une fois de plus, dans l'histoire de la communauté d'intérêts, de principes et d'aspirations, non seulement des Antilles, mais encore de tous les peuples du continent américain, et, en cette occurrence, le sublime sacrifice n'aura pas été stérile. »

Nous nous arrêtons ici, persuadé que ces quelques lignes suffisent à indiquer le ton et l'esprit du poème. Et nous terminons notre étude en ajoutant que la devise des littérateurs hispano-américains pourrait être : Patrie, science, volonté... nous allions ajouter : *amour*, mais c'eût été inexact. L'amour, chez ces hommes d'élite du nouveau monde, ne semble pas être encore une passion prépondérante; ils sont trop occupés ou trop positifs, aussi, très peu, presque pas, de romans d'amour.

LEVINCK.

(1) *Nueva-York*. A da Costa Gomez, éditor. 77, William street.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. May et Motteroz, Lithog. réunies, 7, rue Saint-[illegible].

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 21 TOME XLIX 21 MAI 1892.

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS ET LES ANCIENNES ACADÉMIES (1)

Mieux partagée, sous ce rapport, que les autres classes de l'Institut et grâce à son secrétaire perpétuel, M. le comte Henri Delaborde, l'Académie des beaux-arts a désormais son histoire complète, depuis sa fondation, en 1795, jusqu'à nos jours. Pour l'Académie française, il n'existe qu'une histoire fragmentaire, due à plusieurs auteurs, par suite de valeur fort inégale dans ses diverses parties; une esquisse de son histoire générale, due à M. Paul Mesnard, s'arrête à la fin de la Restauration. Il en est de même de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de l'Académie des sciences et de l'Académie des sciences morales et politiques : pour plusieurs périodes, elles ont trouvé de bons historiens; pour l'ensemble, elles n'ont que des recueils de notices individuelles; aucun ouvrage ne permet d'embrasser la suite de leur existence et d'apprécier au total les services qu'elles ont rendus.

Si l'Académie des beaux-arts fait exception, c'est peut-être qu'elle en avait plus de besoin que les autres, et je ne serais pas étonné que la notion nette de cette nécessité fût l'un des motifs qui ont décidé son secrétaire perpétuel à entreprendre un pareil travail. Il existe, en effet, à l'état vague, parmi les artistes et le public, nombre d'idées fausses sur le rôle de cette Académie; on se méprend sur ce qu'elle a fait ou voulu faire; on ignore de quelle manière elle a été constituée et en vue de quel but, comment elle a pris conscience d'elle-même et par quelles périodes de formation elle est devenue ce qu'elle est, car elle n'a trouvé du premier coup ni sa personnalité, ni sa forme, ni même son nom.

A toutes ces questions soulevées par son sujet, le comte H. Delaborde répond avec une exactitude de renseignements et une justesse d'idées qui sont ses qualités constantes comme historien de l'art, mais aussi avec une autorité et une compétence qui n'appartiennent qu'à lui en cette matière. Voilà vingt-quatre ans qu'il est membre de l'Académie; artiste et administrateur, il a connu et fréquenté tous ceux qui l'ont composée depuis trois quarts de siècle; il a vu de ses yeux les diverses phases par lesquelles elle a passé, à travers quatre ou cinq régimes politiques et autant de révolutions artistiques. Fidèle aux admirations de sa jeunesse, mais esprit libre et souple, le respect du passé n'altère pas chez lui l'intelligence du présent; non seulement il n'a aucune mauvaise humeur contre son temps, mais il le juge avec une sympathie bien rare chez ceux qui doivent leurs premiers enthousiasmes à une époque déjà lointaine. Enfin, ses fonctions de secrétaire perpétuel ont fait de lui, depuis dix-huit ans, l'âme de sa compagnie. Dans une piquante étude sur l'Académie française (1), Sainte-

(1) *L'Académie des beaux-arts, depuis sa fondation, de l'Institut de France*, par le comte Henri Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts. Paris, Plon, 1891.

(1) *Nouveaux Lundis*, t. XII, 1867.

Beuve se demandait ce qu'est un secrétaire perpétuel, lorsqu'il a l'esprit de son office et qu'il en remplit toutes les conditions. Il indiquait l'autorité particulière que donne la continuité de cet office à celui qui en est revêtu, sa science des questions qui intéressent l'Académie et les facilités qui s'offrent à lui pour incliner les suffrages dans le sens qui lui paraît le meilleur; il le montrait dirigeant les discussions à son gré, dépositaire de la tradition, pouvant la rappeler ou l'oublier, rédacteur des procès-verbaux, organe de la compagnie dans les cérémonies publiques, ayant un salon qui est celui de l'Académie elle-même et où les choix se préparent. Il concluait : « Pour peu que le secrétaire perpétuel ait de tact, de connaissance du monde et d'urbanité, il imprime insensiblement à tout ce cercle poli un mouvement dont il est l'âme. » Enlevez de ce portrait idéal quelques touches malicieuses, qui, dans la pensée de Sainte-Beuve, s'adressaient à un modèle déterminé, à Villemain, mais qui ne sauraient convenir, même très atténuées, à un homme qui est la droiture même, et il s'appliquera avec une exacte justesse au secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts.

Expérience et caractère, carrière et fonctions, le comte Delaborde réunissait donc un ensemble de conditions assez rare pour écrire une bonne histoire de cette Académie. Documents d'archives, tradition orale, connaissance personnelle des hommes et des choses, talent d'écrivain fait de méthode, de simplicité et de clarté, équité de jugement particulièrement difficile et méritoire dans un sujet qui rappelle beaucoup de controverses et agite des questions encore brûlantes, l'auteur fait tout concourir à l'exactitude générale du tableau. Aussi son livre est-il excellent. Enfin, il donne beaucoup plus qu'il ne promet. Ce n'est pas seulement l'histoire complète de l'Académie des beaux-arts; c'est aussi, dans une large mesure, celle de l'École des beaux-arts et de l'Académie de France à Rome; c'est, enfin, une suite de portraits pénétrants et sobres de tous les artistes qui ont dû à leur illustration ou aux circonstances une place particulièrement considérable dans la compagnie.

Je voudrais, à propos de ce livre, examiner quelques-unes des questions qu'il soulève et dont plusieurs sont d'un intérêt toujours présent. Je voudrais aussi, en m'appuyant sur d'autres auteurs qui, directement ou indirectement, ont traité de l'Académie des beaux-arts, préciser quelques faits et quelques idées sur lesquels le comte H. Delaborde n'avait pas à insister, comme étrangers à l'objet propre de son travail, mais qui me semblent utiles à mettre en lumière, si l'on veut savoir par quelle succession et quels changements cette Académie est sortie d'éléments divers entre eux et surtout fort différents de ce qu'elle devait être elle-même. Cette enquête sur le passé n'est pas inutile à la juste notion du présent.

*
* *

Trois de nos cinq Académies actuelles se rattachent directement à celles de l'ancien régime. L'organisation primitive de l'Institut, en 1795, tendait à les en séparer le plus possible, mais les réorganisations de 1803 et de 1815 les en ont sensiblement rapprochés; elles se recrutent de la même manière et poursuivent les mêmes travaux que leurs devancières; malgré le lien qui les unit entre elles et qui est l'idée mère de l'Institut, chacune d'elles jouit d'une autonomie suffisante et reproduit, dans le présent, une image fidèle du passé. L'Académie des sciences morales et politiques et l'Académie des beaux-arts font exception à la règle; la première, parce qu'elle ne date que de 1795 et de 1832; la seconde, parce qu'elle diffère complètement, comme organisation et comme objet, des deux Académies, l'une de peinture et de sculpture, l'autre d'architecture, qui furent supprimées en 1793.

La première de ces deux Académies, et la plus considérable, celle de peinture et de sculpture, a trouvé dans L. Vitet un bon historien de son organisation et de ses travaux (1). Je rappelle brièvement les faits essentiels qu'il sut, le premier, dégager d'une tradition assez confuse. Jusqu'en 1648, peintres et sculpteurs se partageaient en deux classes très différentes et depuis longtemps divisées par une rivalité qui, à cette date, était arrivée à l'état aigu. Il y avait d'abord les *maîtres jurés*, organisés comme toutes les corporations de l'ancien régime, c'est-à-dire recrutés par l'apprentissage et le compagnonnage, et exerçant en théorie un monopole exclusif sur l'art comme sur le métier, quoique simples ouvriers pour la plupart et plutôt marbriers ou peintres en bâtiments qu'artistes sculpteurs ou peintres. Il y avait ensuite les *brevetaires*, c'est-à-dire les artistes pourvus par brevet du titre de sculpteurs ou de peintres du roi, de la reine ou des princes, et, à ce titre, pouvant exercer leur art à titre privilégié, en dehors des maîtres et de leur monopole. Il y avait enfin, en dehors de ces deux classes, les artistes qui n'étaient ni maîtres ni brevetaires, et qui se trouvaient, en quelque sorte, sans reconnaissance légale.

Après une longue suite d'hostilités réciproques, entre maîtres et brevetaires, ceux-ci avaient imaginé, sur les conseils de l'un des leurs, l'illustre Lebrun, et avec l'appui d'un conseiller d'État ami de l'art, M. de Charmois, de se constituer en une Académie, qui aurait le triple but d'appeler à elle tous les vrais artistes, d'en faire un corps reconnu par l'autorité publique, et, par là, de leur assurer l'exercice de leur art, au même titre que les maîtres, enfin, d'ouvrir une école où seraient enseignés la pratique et les principes de cet art (2). Offi-

(1) *L'Académie royale de peinture et de sculpture*, 1861.

(2) Voir, sur l'enseignement des arts du dessin dans l'ancienne France, *l'Étude sur le caractère de l'enseignement de l'art français*

plément à la *Revue politique et littéraire*. — N° du 21 Mai 1892.

N° 89

5 Mai 1892.

PUBLICATIONS NOUVELLES

DE LA

IBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

FONTAINE (J. de) : ŒUVRES. Nouvelle ition, revue sur les autographes et sur les us anciennes impressions, augmentée de riantes, de notices, de notes, d'un lexique des ots et locutions remarquables, d'un portrait, e fac-similés, par HENRI REGNIER. Mise en vente du tome IX. 1 vol. in-8°, broché, 7 fr. 50

e volume comprend : *Ballades et rondeaux. — Sonnets. — Madrigaux. — Dizains. — Sizains Chansons. — Epitaphes. — Vers pour des portraits. — Epigrammes. — Epîtres. — Lettres à sa femme : Relation d'un voyage de Paris en Limousin. — A divers.*

EN VENTE :

TOME I. : Avertissement. — Notice biographique. — A Monseigneur le Dauphin. — Préface. — La Vie d'Esope le Phrygien. — A Monseigneur le Dauphin. — Fables, livres I à V.

TOME II. Avertissement. — Fables, livres VI à IX. — Appendice.

TOME III : Fables, livres X à XII. — Appendice.

TOMES IV et V. Contes et nouvelles. — Poèmes.

TOME VI : Contes et nouvelles. — Les Rieurs du Beau-Richard, ballet. — Galatée, opéra. — Daphné, opéra. — Le Florentin, comédie. — La Coupe enchantée, comédie. — Le veau perdu, comédie. — Astrée, tragédie. — Le vous prends sans vert, comédie. — Achille, tragédie.

TOME VIII : Avertissement. — Les Amours de Psyché et de Cupidon. — Fragments du Songe de Vaux. — Opuscules en prose et en vers. — Poésies diverses. — Élégies. — Odes. — Poèmes mêlés. — Traductions en vers.

Chaque volume in-8°, broché, 7 fr. 50

Collection des Grands Écrivains de France.

*
* *

CHAIGNET (A.-Ed.), recteur de l'Académie de Poitiers, correspondant de l'Institut : HISTOIRE DE LA PSYCHOLOGIE DES GRECS. — Tome IV. *La Psychologie de l'école d'Alexandrie.* Livre Ier : *Psychologie de Plotin.* 1 vol. in-8°, broché, 7 fr. 50

EN VENTE :

TOME Ier *Histoire de la psychologie des Grecs avant et après Aristote.* 1 vol. in-8° br., 7 fr. 50

TOME II *La psychologie des Stoïciens, des Épicuriens et des Sceptiques.* 1 vol. in-8° br., 7 fr. 50

— TOME III *La psychologie de la nouvelle Académie et des Écoles éclectiques.* 1 vol. in-8°, br., 7 fr. 50

*
* *

BAZIN (Hippolyte), Agrégé de l'Université, docteur ès lettres : VILLES ANTIQUES : VIENNE ET LYON, GALLO-ROMAINS. 1 vol. in-8° illustré d'après les dessins d'A. BARQUET, broché, 6 fr.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE :

L'étude de nos antiquités nationales a réalisé, au cours de ce siècle d'incontestables progrès. C'est par milliers qu'il faut compter les articles de revues ou de journaux parus sur des questions d'archéologie locale; les inscriptions ont été soigneusement recueillies et exactement interprétées; les collections archéologiques se sont considérablement augmentées, et les objets les plus précieux ont été publiés avec de savants commentaires.

Le moment n'est-il pas venu de mettre à profit tant de documents accumulés et, après tous ces travaux d'analyse, de faire enfin œuvre de synthèse ? A condition de procéder avec bonheur et voulu par ville, on peut commencer à établir les bases d'une histoire de nos origines nationales.

Nous inaugurons par Vienne et par Lyon la série de nos portraits de villes antiques.

Nous avons entrepris cette œuvre sur les conseils d'un maître éminent, M. Georges Perrot, dont la bienveillance a été pour nous un précieux encouragement et un soutien.

*
* *

PUBLICATIONS OFFICIELLES

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

RAPPORT fait au nom de la Commission du travail chargée d'examiner : 1° le projet de loi ; 2° les propositions de loi de M. GRANGER et plusieurs de ses collègues, de MM. Louis RICARD et Paul GUIEYSSE, de M. Pierre RICHARD, de M. DRON, de M. LE COUR et plusieurs de ses collègues, de M. VIAN et plusieurs de ses collègues, concernant les RESPONSABILITÉS DES ACCIDENTS dont les ouvriers sont victimes dans leur travail et l'organisation de L'ASSURANCE OBLIGATOIRE, par M. Louis RICARD, député (Seine-Inférieure). — Cinquième législature. Session de 1892. N° 1926. — Broch. in-4°, 1 fr.

*
* *

RAPPORT fait au nom de la Commission de la marine chargée d'examiner : 1° le projet de loi ; 2° la proposition de loi de M. EDOUARD LOCKROY, sur l'INSCRIPTION MARITIME, par M. J. DE KERJÉGU, député. — Cinquième législature. Session de 1892. — Annexe au procès-verbal de la séance du 27 février 1892. N° 1933. — Brochure in-4, 1 fr. 60

*
* *

RAPPORT fait au nom de la Commission de la marine chargée d'examiner le projet de loi sur le PERMIS DE NAVIGATION MARITIME et sur *l'évaluation des services donnant droit à la* PENSION DITE DEMI-SOLDE, par M. DE KERJÉGU, député. — Cinquième législature. Session de 1892. — Annexe au procès-verbal de la séance du 27 février 1892. N° 1934. — Brochure in-4°, 10 cent.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

LETTRES DE PEIRESC AUX FRERES DUPUY, publiées par PHILIPPE TAMISEY DE LARROQUE, correspondant de l'Institut, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques. — Tome III (janvier 1634-juin 1637). 1 vol. in-4°, broché, 12 fr.

EN VENTE :

— Tome I décembre 1617 — décembre 1628. 1 vol. in-4, broché, 12 fr.
— Tome II janvier 1629 — décembre 1633. 1 vol. in-4, broché, 12 fr.

LE BLANT (Edmond), membre de
NOUVEAU RECUEIL DES INSCRIPT
TIENNES DE LA GAULE ANTÉRI
VIIIe SIÈCLE. 1 vol. in-1°, broché, 2

(*Collection de documents inédits sur de France, publiés par les soins d de l'Instruction publique*, 2e série.)

*
* *

ŒUVRES DE LAVOISIER publiées par les s Ministre de l'Instruction publique. — To *Mémoires de géologie et de minéralogie et mémoires divers de chimie. Mémoires tifiques et administratifs sur la productio salpêtres et sur la régie des poudres*. 1 vol broché 10 fr.

*
* *

REVUE DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES — R PORTS DES MEMBRES DU COMITÉ, COMM NICATIONS INÉDITES ET ANALYSES D TRAVAUX PUBLIÉS EN 1890. — Tome N° 12. — Tome XI. N°s 7 à 11. — 6 brochur in-8°, chacune, 1 fr. 75

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES. Année 1892. — N° 2. — Brochure in-8°, 3 fr.

*
* *

TEXTE DES COMPOSITIONS DES EXAMENS ET CONCOURS DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE. Certificats d'aptitude à l'inspection primaire et à la direction des écoles normales. — aux professorats des écoles normales. — Admission aux écoles normales supérieurs d'enseignement primaire. — Bourses nationales professionnelles et bourses de séjour à l'étranger. — Économat. — Brevet supérieur. — Fascicule n° 118. — Brochure in-8°. 2 fr.

L'ENSEIGNEMENT INDIGENE EN ALGÉRIE. Rapport de M. COMBES. — Fascicule n° 120. Brochure in-8°, 1 fr. 25

(*Mémoires et documents scolaires publiés par le Musée pédagogique*).

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT [illegible] des Poitevins, 3.

ciellement fondée sur ces bases par lettres patentes, l'Académie royale de peinture et de sculpture pouvait admettre en nombre illimité « tous peintres et sculpteurs, tant Français qu'étrangers ». Douze « anciens » choisirent quatorze « primitifs », et ces vingt-six fondateurs appelèrent à eux, par voie d'élection, tous ceux de leurs confrères qu'ils en jugèrent dignes. Longtemps combattue par la maîtrise avec une énergie désespérée, et enfin victorieuse, l'Académie se développa et dura, d'après cette conception, jusqu'à la fin de l'ancien régime. Elle se divisait en deux catégories, les titulaires et les agréés. Pour être agréé, il fallait faire accepter par l'Académie un ouvrage de peinture ou de sculpture, dit « morceau d'agrément »; dès lors, on n'avait pas encore le droit d'assister aux séances, mais on jouissait, comme les titulaires, et à l'exception de tous autres, du privilège d'exposer ses œuvres au Salon. Pour devenir titulaire, l'agréé devait, dans un délai de trois ans, présenter un « morceau de réception ». Trente-huit officiers administraient l'Académie et enseignaient en son nom, savoir un directeur, un chancelier, quatre recteurs, deux adjoints à recteur, douze professeurs de peinture et de sculpture, enseignant chacun pendant un mois, six adjoints à professeurs, un professeur de géométrie et de perspective, un professeur d'anatomie, huit conseillers, un trésorier et un secrétaire. Illimité en principe, le nombre des académiciens variait de 120 à 130 (1).

Cette institution et ses résultats ont été diversement appréciés par deux des historiens les plus compétents qu'ait eus l'art de l'ancienne France, L. Vitet, que je viens de citer, et le marquis Léon de Laborde (2). Celui-ci, estimant avec raison que l'art pur et l'art industriel ne prospèrent qu'à la condition d'être étroitement unis, s'élève vivement contre la scission que la création de l'Académie provoquait entre les artistes et les artisans : « Un gouvernement fort, dit-il, aurait reconstitué la corporation des peintres; Anne d'Autriche, conduite par Mazarin, qui connaissait mieux l'organisation des Académies de Rome et de Florence que l'esprit des corporations françaises, se décida pour la création de l'Académie. » Il regrette d'autant plus le coup porté à cette corporation, qu'elle avait « conservé la bonne habitude d'animer d'un même esprit de dévouement aux arts les artistes d'un talent supérieur et les ouvriers les plus ordinaires »; il estime que si l'Académie « avait dans son sein des artistes supérieurs, il s'en rencontrait dans la corporation d'aussi distingués ». Vitet lui a déjà répondu : « Nous aussi, nous sommes partisans de l'union de l'art et de l'industrie; nous l'aimons, nous la souhaitons, à la condition, cependant, que ce soit l'art qui commande et l'industrie qui obéisse. » Or, en demandant pour les artistes la protection de l'État, Lebrun et ses amis n'avaient d'autre but que de mettre fin aux tracasseries incessantes des artisans. Ce n'était pas l'indifférence des rois qui avait ruiné peu à peu l'importance des corporations, si puissantes et si fécondes au moyen âge, mais la marche du temps et la constitution d'une société nouvelle sur des principes différents de ceux du passé; elles languissaient et voyaient leurs privilèges de plus en plus contestés et diminués, jusqu'à ce qu'elles fussent supprimées elles-mêmes avec l'ancien régime. Dire que les artistes distingués étaient aussi nombreux dans la maîtrise que parmi les fondateurs de l'Académie, c'est beaucoup s'avancer : ces fondateurs réunissent les noms les plus marquants de l'art français à cette époque, tandis que les maîtres n'ont pour eux que des noms obscurs, à l'exception du seul Mignard, qui dirige leur opposition contre l'Académie, moins par conviction des services rendus par la maîtrise que par animosité personnelle contre Lebrun auquel il ne voulait pas permettre d'établir sa suprématie sur les artistes.

Depuis cent cinquante ans, en effet, la maîtrise n'était plus en état de suffire au progrès, ou, si l'on veut, à l'évolution artistique de notre pays; ils étaient bien morts, les maîtres et les compagnons qui avaient construit et décoré les cathédrales, les châteaux et les logis du moyen âge. Déshabitués peu à peu de l'invention par la sécurité même de leurs privilèges, relégués au second plan par la Renaissance, qui cherchait en dehors d'eux ses principes et ses modèles, les maîtres étaient tombés dans le métier; depuis plus de cent ans, la plupart des noms qui marquaient dans l'art leur étaient étrangers. Si, au milieu du XVIIe siècle, la séparation définitive des artistes et des artisans s'est brusquement opérée par la constitution de l'Académie, c'est que cette séparation était devenue aussi nécessaire qu'inévitable par la prétention affichée des maîtres de se subordonner les artistes ou de leur contester le droit à l'existence. Dans les conditions nouvelles qui lui étaient faites par son affranchissement de la maîtrise, l'art allait se développer pendant un siècle et demi avec une richesse qui ne laisse place à aucun regret. Bon gré mal gré, les maîtres durent, sinon se soumettre à l'autorité des académiciens, — tous les artistes di-

[illegible]

(1) L'Académie d'architecture, fondée en 1671 [illegible], 1728, 17[illegible] et 177[illegible]. [illegible] Elle comprenait 24 membres, divisés en deux classes et nommés par le roi [illegible] par l'Académie. Ils étaient [illegible] ensuite passer dans la première. En 1775, le nombre des membres fut porté à 32, avec 16 associés libres et 12 correspondants et associés étrangers. L'Académie avait pour directeur le premier architecte du roi et pour président le surintendant des bâtiments, qui nommait le secrétaire perpétuel. Comme l'Académie de peinture et de sculpture, l'Académie d'architecture donnait un enseignement public. (Voir, sur cette Académie, l'article qui lui est consacré dans le *Dictionnaire de* [illegible], t. Ier, 1888.)

(2) *De l'union des arts et de l'industrie*, 1856.

gnes de ce nom ayant obtenu, jusqu'à la suppression des anciennes académies, leur admission dans celle de peinture et de sculpture, — du moins à leur inspiration. C'est bien après la Révolution, vers 1840, que, par le fait de nouvelles conditions économiques, l'art industriel est allé en s'appauvrissant de plus en plus. On s'efforce aujourd'hui de le ranimer, mais ce n'est pas en revenant au système des corporations, regretté par L. de Laborde, que l'on y réussirait.

*
* *

Constituée comme on vient de le voir, l'Académie royale de peinture et de sculpture se développa rapidement et put atteindre, malgré plusieurs retours offensifs de la maîtrise, le but qu'elle s'était proposé : assurer à ses adhérents le libre exercice de leur art et distribuer un enseignement utile. Dès lors, les artistes prennent dans la société la même importance que les écrivains; estimés et honorés comme eux, ils sentent la dignité de leur profession, et reçoivent dans la hiérarchie sociale, entre la noblesse et la bourgeoisie, une place qu'ils ne perdront plus. L'école ouverte par l'Académie crée, selon la juste expression de Vitet, « ce fonds de solide enseignement, de traditions et de pratique qui constitue une école »; enseignement large et souple, parce qu'il est donné à tour de rôle par des maîtres très différents des uns des autres. L'Académie elle-même, toujours ouverte à ceux qui méritent le titre d'artistes, non seulement n'écarte aucun talent, mais n'impose à aucun une attente trop prolongée. Cet enseignement se complète par la création, en 1666, de l'École de Rome, ouverte à un certain nombre de jeunes gens, peintres, sculpteurs et architectes, que les deux Académies désignent au roi comme étant « en état de profiter en l'étude des arts en Italie (1) ». Vraie famille qui groupe tous les artistes, l'Académie les présente et les fait connaître au public par ces expositions régulières où elle réunit les travaux de ses membres, à partir de 1670, sous le nom de Salons.

Les choses allèrent ainsi jusqu'à la Révolution, pour le plus grand bien de l'art et des artistes; entre les diverses institutions de l'ancienne France, il n'y en avait pas de plus utile ni surtout de plus libérale que l'Académie. Cependant, elle ne trouve pas grâce devant les destructeurs des anciennes académies. On les accusait surtout d'être une forme de l'esprit aristocratique; ce qu'on vient de lire suffit à montrer l'injustice de ce reproche, en ce qui touche l'Académie de peinture et de sculpture. Mais le temps n'était pas aux distinctions et aux nuances; les révolutionnaires procédaient par séries et, voulant détruire tous les corps académiques, ils n'avaient pas le loisir d'examiner les titres de celui-ci. Il faisait un choix entre des postulants, il avait une hiérarchie, il représentait une élite de privilégiés; il devait donc disparaître et il disparut, en effet, après quelques timides tentatives pour affirmer ses droits à l'existence et désarmer l'esprit nouveau par des concessions. Une première loi décida que le Salon de 1791, au lieu d'être réservé aux seuls membres de l'Académie, s'ouvrirait « à tous les artistes français et étrangers »; une seconde, en date du 8 août 1793, supprima l'Académie de peinture et de sculpture, en même temps que toutes les autres académies.

Entre cette suppression et la fondation de l'Institut de France s'écoule une période d'anarchie, pendant laquelle un des membres de l'ancienne Académie, acharné contre elle, grand artiste et révolutionnaire fougueux, mais esprit brouillon, caractère haineux et despotique, le peintre Louis David, s'efforce de constituer une société à sa dévotion. C'est d'abord, avant même la suppression officielle de l'Académie, une *Commune des arts*, qui devient bientôt la *Société populaire et républicaine des arts*, sorte de club sans caractère officiel, qui ne fait guère que déclamer et rédiger des adresses violentes. La Convention le reçoit, se laisse haranguer par lui et lui répond dans le même style; mais elle a des devoirs plus absorbants et elle l'écoute d'une oreille distraite. David obtient, cependant, la formation d'un *Jury national des arts*, qui devra instituer des concours entre les artistes et distribuer des récompenses civiques. Estimant que, « à une époque où les arts doivent se régénérer comme les mœurs, abandonner aux artistes seuls le jugement des productions du génie, ce serait les laisser dans l'ornière de la routine », il propose de leur adjoindre « l'homme doué d'un sens exquis sans culture, le philosophe, le poète, le savant ». Essai malheureux : un des jurés désignés, le mathématicien Hassenfratz, déclare qu'à son avis « tous les objets de peinture peuvent être faits avec la règle et le compas »; un autre, Fleuriot, substitut de l'accusateur public, avoue que « quand il voit un tableau, son âme n'éprouve rien ».

La fondation de l'Institut, le 23 octobre 1795, mit fin à ces tentatives malheureuses (1). On a tout dit sur la grande idée que réalisait l'œuvre nouvelle de la Convention. Aux anciennes académies, indépendantes les unes des autres et s'ignorant entre elles, l'Institut substituait un corps unique, réunissant les représentants les plus distingués des sciences, des lettres et des arts, les obligeant au travail en commun, leur donnant le même titre et les décorant d'une égalité qui

(1) En 1766 fut fondée, par le peintre Bachelier, l'École de dessin qui, bientôt mise sous le patronage de l'État, est devenue l'École des arts décoratifs.

(1) Voir, pour l'organisation et les réorganisations successives de l'Institut, A. Potiquet, *l'Institut de France*, 1871, et surtout le recueil publié par M. L. Aucoc, *l'Institut de France, lois, statuts et règlements, concernant les anciennes académies et l'Institut*, 1889. Une introduction, réimprimée chaque année en tête de l'*Annuaire de l'Institut*, résume brièvement son histoire.

relevait le mérite de chacun par celui de tous. Point d'autres distinctions entre eux que leur répartition en trois classes, qui tendaient à reproduire les grandes divisions de la connaissance humaine. Les artistes étaient rangés dans la troisième, dite *de la littérature et des beaux-arts*, subdivisée elle-même en huit sections, composées chacune de six membres. Quatre de ces sections, — peinture, sculpture, architecture, musique et déclamation, — étant réservées aux artistes, ils avaient donc vingt-quatre places dans l'Institut.

Ce n'était pas assez, et leur réunion avec les érudits et les écrivains avait des inconvénients pour les uns aussi bien que pour les autres. Cette réunion était une conséquence du principe d'unité rigoureuse d'après lequel l'Institut était organisé : les élections aux places vacantes dans chaque classe devaient être faites par toutes les classes réunies, et les rapports adressés au gouvernement émanaient du corps tout entier. L'expérience ne tarda pas à montrer que cette unité absolue n'était pas réalisable. Les travaux de l'Institut embrassaient, en effet, un champ trop vaste pour que chaque membre pût avoir la compétence nécessaire au recrutement et au travail communs. Il fallut bien donner à chaque classe quelque autonomie et quelque indépendance : ce fut l'œuvre de la réorganisation du 23 janvier 1803, qui, selon l'expression de M. Jules Simon, fit de l'Institut « une république fédérative au lieu d'une république une et indivisible (1) ».

Cette réorganisation lui donnait quatre classes, au lieu de trois, et la quatrième, celle des *beaux-arts*, était attribuée aux artistes, avec vingt-huit membres répartis en cinq sections, peinture, sculpture, architecture, musique et gravure. L'organisation de 1795 avait eu le résultat excellent de réunir des branches de l'art que les anciennes Académies séparaient, — l'architecture, la peinture et la sculpture ; — la réorganisation de 1803 supprimait une subdivision peu justifiée, celle de déclamation : si l'acteur était admis à l'Institut, il était juste d'y admettre aussi le chanteur et l'instrumentiste ; or on ne l'avait pas fait, et avec raison, car le but de l'institution était de réunir ceux qui font œuvre d'invention personnelle et non leurs interprètes. En revanche, une classe nouvelle était instituée, celle de la gravure, le graveur pouvant être créateur, surtout le graveur en médailles. Désormais, chaque classe se recrutait elle-même, par le vote de ses seuls membres, et le travail commun des classes se trouvait réduit à ce qui était utile et possible.

Cette fois, la classe des beaux-arts avait tous ses éléments essentiels, et elle ne devait plus recevoir dans l'avenir que des modifications et des additions partielles. Déjà, en 1796, les concours pour le prix de Rome, suspendus pendant trois ans, avaient été rétablis et rendus au jugement de l'Institut. L'école, provisoirement maintenue, de l'ancienne Académie royale, rentrait sous la direction de la classe, qui en désignait les professeurs parmi ses propres membres. Enfin, le 21 mars 1816, une ordonnance royale donnait à chaque classe le titre des anciennes Académies ; la quatrième, qui s'appelait désormais Académie des beaux-arts, était composée de quarante membres, et il était institué une nouvelle section de dix membres libres, « choisis parmi les hommes distingués, soit par leur rang et leur goût, soit par leurs connaissances théoriques ou pratiques dans les beaux-arts, ou qui avaient publié sur ce sujet des écrits remarquables. »

* *

L'Académie des beaux-arts se trouve désormais constituée sous sa forme définitive ; elle l'a conservé sans autre modification, et les statuts de 1816 la régissent encore. On voit dès maintenant la profonde différence qui la sépare de l'ancienne Académie royale. Celle-ci avait un nombre de membres illimité et ne se composait que de peintres et de sculpteurs ; la nouvelle, formée d'un nombre invariable d'académiciens, comprenait, en outre, des architectes, des graveurs et des musiciens. L'ancienne était, avant tout, une association ouverte à tous les artistes pour leur assurer le libre exercice de leur art ; la nouvelle était un corps fermé, constitué par une élite restreinte d'artistes éprouvés, qui y trouvaient la récompense suprême de leur carrière. L'ancienne Académie avait la propriété exclusive du Salon ; il va continuer de s'ouvrir à tous les artistes, et les académiciens constitués en jury n'auront plus que le droit d'admission et de refus. Il n'y a même pas entre les deux institutions la ressemblance d'un même rôle d'enseignement : l'ancienne, en effet, avait une école où elle enseignait directement et qu'elle administrait sans intermédiaire ; la nouvelle ne fera que surveiller l'École de Rome et présenter à la nomination de l'État le directeur et les professeurs d'une École des beaux-arts distincte de l'Institut.

L'historien de l'ancienne Académie, Vitet, prend texte de ces différences pour établir entre la première, « aristocratique seulement au sommet et presque démocratique à la base », et la nouvelle, purement aristocratique d'après lui, un parallèle tout au désavantage de celle-ci. « En restaurant l'édifice, dit-il, on n'en a conservé que la partie supérieure, et, ainsi établie, l'Académie nouvelle n'est pas directement en contact avec la masse des artistes. Elle n'a aucun moyen de grouper autour d'elle et de s'attacher par les liens de l'adoption tous ces jeunes talents qui naissent et grandissent chaque jour, et à qui l'avenir appartient. Au lieu de s'en former une famille, de leur faire aimer son drapeau en les mariant à sa fortune, de calmer leurs prétentions en les nourrissant d'espérances, elle les pousse, contre son gré sans doute, mais enfin elle les pousse, d'abord à l'indépendance, puis à l'hostilité,

(1) *Une Académie sous le Directoire*, 1887.

et bientôt on les voit se créer en dehors d'elle, peu importe comment, par l'exagération de leurs défauts aussi bien que de leurs qualités, une notabilité qu'il faudrait trop attendre en la cherchant par de meilleurs moyens. » Il est facile de répondre que l'organisation de l'ancienne Académie serait, en effet, préférable et aurait de meilleurs résultats, si l'organisation sociale de la France n'avait pas entièrement changé depuis la Révolution et si, par suite, des conditions toutes nouvelles ne s'imposaient pas aux artistes. D'un seul mot, l'ancienne Académie, dont la cause avait été, en son temps, celle de la liberté de l'art, tirait le meilleur parti possible d'un régime d'autorité et de privilège, par une hiérarchie bien entendue ; la nouvelle devait s'accommoder à un régime tout nouveau de liberté et d'égalité.

Il ne s'agissait pas, en effet, pour les fondateurs de l'Institut, de créer un corps qui exerçât un patronage et une direction sur les lettres, les sciences et les arts : écrivains, savants et artistes devaient travailler librement dans la concurrence et l'émulation ; les résultats de leurs travaux étaient soumis au seul jugement du public, et s'ils venaient demander à l'Institut des encouragements ou des récompenses, c'était de leur plein gré. Il ne s'agissait donc pas de les unir à l'Institut par un lien que la force des choses aurait bien vite rendu trop serré ou trop lâche, et dans les deux cas ce lien se serait dénoué tout seul. Il n'y avait pas surtout à les mettre en garde contre leurs défauts ni à leur indiquer les meilleurs moyens d'arriver à la réputation : chacun devait travailler bien ou mal, selon l'excellence ou la médiocrité de sa nature, et solliciter l'attention du souverain juge, le public, à ses risques et périls. Pourquoi, du reste, imaginer un pareil rôle pour la seule Académie des beaux-arts? Elle n'a pas plus à imposer son autorité et à imprimer sa marque en matière d'art que l'Académie française dans la littérature, l'Académie des inscriptions dans l'érudition, l'Académie des sciences dans la science, l'Académie des sciences morales dans la philosophie et la législation. Ne regrettons pas une conception d'un autre temps et de vieux procédés d'organisation sociale, incompatibles avec la justice et la liberté (1). L'Académie des beaux-arts, comme toutes les classes de l'Institut, n'a qu'un but : offrir aux hommes de talent la consécration de leur mérite, constituer un foyer de lumières et de travail commun, seconder l'État, dans la mesure où il le demande, pour la direction ou la surveillance de ses écoles. Que, par le mérite et l'illustration de ceux qui la composent, elle exerce une action sur le goût public, qu'elle fournisse des modèles aux artistes, c'est surtout œuvre individuelle pour chacun de ses membres; mais on ne saurait plus soutenir la nécessité d'un art académique et de l'absorption de tous les artistes dignes de ce nom par un corps officiel, sans dénaturer par cela même la notion moderne des académies et compromettre leur existence (1).

L'Académie des beaux-arts, les artistes et l'État sont à cette heure aussi éloignés que possible de la conception regrettée par Vitet, mais ils n'y sont pas venus du premier coup, pas plus en 1816 qu'en 1795. Il a fallu d'assez longs tâtonnements pour préciser le vrai rôle de l'Académie actuelle, et si dans notre siècle elle a trouvé de nombreux détracteurs, c'est en grande partie parce qu'elle recevait de l'État ou s'efforçait elle-même de retenir des attributions qui non seulement n'avaient plus de raison d'être, mais encore mettaient des entraves gênantes au libre exercice de l'art.

*
* *

Nous avons vu qu'un des principaux privilèges de l'ancienne Académie était celui d'exposer au Salon les œuvres de ses seuls membres, et que la Révolution l'en avait dépossédée au profit de tous les artistes. Le droit d'admission était conféré à un jury choisi dans la *Commune des arts*, puis dans la Société qui lui succéda. L'Empire institua un nouveau jury, composé du directeur des musées, de deux amateurs et de trois artistes; la Restauration conserva ce jury; la monarchie de Juillet lui substitua l'Académie des beaux-arts tout entière.

C'était pour celle-ci une mission difficile et un honneur dangereux. A ce moment, en effet, l'art français était divisé par des querelles violentes. L'école

(1) Il importe de remarquer que Vitet publiait son livre en 1861, c'est-à-dire deux ans avant la séparation complète de l'Académie et de l'École des beaux-arts, dont il va être parlé tout à l'heure, et que son argumentation reposait, en grande partie, sur l'union de l'École et de l'Académie. Il proposait l'institution d'une « classe d'agrégés ou d'auditeurs, placés entre l'École et l'Académie et appartenant à l'une et à l'autre ». La réforme de 1863 a rendu cette proposition sans objet. Vitet fut de ceux qui protestèrent le plus vivement contre cette réforme, excessive, en effet, sur plusieurs points. (Voir son article sur *l'Enseignement des arts du dessin en France*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1864.)

(1) Une tentative demeurée sans effet, mais fort instructive et trop peu connue, fait clairement ressortir le caractère libéral de la nouvelle Académie par rapport à sa devancière, et montre bien que les partisans de l'ancien régime ne s'y méprenaient pas. Pendant la première Restauration, une ordonnance royale du 5 mars 1815, rendue sur la proposition de l'abbé de Montesquiou, ministre de l'intérieur, supprimait la quatrième classe de l'Institut, et rétablissait les anciennes Académies de peinture et de sculpture, d'une part, et d'architecture de l'autre, avec leurs règlements respectifs. Cette ordonnance resta sans effet : elle ne fut ni insérée au *Bulletin des lois*, ni notifiée à l'Institut, car, le 20 mars de la même année, Napoléon rentrait de l'île d'Elbe, et, le 25, Carnot, ministre de l'intérieur, écrivait au président de l'Institut qu'elle devait « être considérée comme non avenue ». La question semble avoir été reprise, en 1816, lors de la seconde Restauration, mais on sait qu'elle n'aboutit pas et que la classe des Beaux-Arts fut une des nouvelles académies de l'Institut reconstitué.

romantique affirmait par des chefs-d'œuvre son droit à l'existence, et l'école classique le lui contestait avec l'âpreté particulière qui distingue les luttes de ce genre, où les intérêts individuels se mêlent étroitement aux questions de doctrine. Or l'Académie appartenait entièrement aux classiques, et elle luttait de tout son pouvoir pour la défense de ce qu'elle croyait être la vérité artistique, en fermant le Salon aux œuvres qui traduisaient la doctrine contraire et en leur refusant les récompenses qui, pour le public et l'État, consacraient la valeur des artistes. A un autre point de vue, croyant toujours à l'excellence d'un genre illustré jadis par Poussin, mais peu à peu dévié et devenu de plus en plus artificiel et stérile, le paysage historique, elle témoignait une égale répugnance pour la nouvelle école de paysagistes, qui prétendait étudier la nature directement, sans arrangement ni artifice d'aucune sorte, et elle la traitait comme l'école romantique.

M. le comte Delaborde, tout en reconnaissant que plusieurs des exclusions prononcées par elle furent regrettables, plaide les circonstances atténuantes avec beaucoup de conviction. On ne saurait pourtant accepter ses conclusions sans réserves et admettre avec lui que l'Académie d'alors ait toujours rempli pour le mieux le mandat qu'elle avait reçu. Était-on bien venu, dit-il, à récuser des juges aussi expérimentés, aussi illustres et aussi indépendants? Pouvait-on demander à ces juges, une fois investis, d'accepter indifféremment « ce qui pouvait à leurs yeux élever ou abaisser le niveau de l'art contemporain ou tout au moins celui des œuvres qu'il s'agissait de donner en spectacle au public »? Il conclut que « les Salons, tels que l'Académie et le public lui-même les comprenaient il y a un demi-siècle, ne devaient pas être accessibles à la fois aux maîtres et aux apprentis », et que ce n'était pas pour une peinture ou une sculpture un titre d'admission suffisant que de renfermer quelques indices de talent ou d'originalité. Il est facile de répondre d'abord que, si expérimentés et si illustres que fussent les membres du jury académique, ils ne pouvaient pas être indépendants : ils se trouvaient, en effet, juges et parties dans leur propre cause; ils se considéraient comme chargés de faire triompher une certaine doctrine, une certaine conception de l'art, et, fatalement, tout ce qui différait de cette doctrine et de cette conception devait leur sembler mauvais; pour eux, élever ou abaisser le niveau de l'art, c'était se rapprocher ou s'écarter de leur propre idéal. Enfin, l'institution des Salons répondait moins pour eux à la nécessité de mettre chaque année devant les yeux du public tout ce que l'art français avait produit d'intéressant, d'appeler l'attention sur les jeunes talents, de susciter les controverses artistiques, de donner à l'originalité, même contestable, toutes facilités pour se produire, qu'à celle de maintenir pour les artistes et le public la recherche et le besoin des qualités estimables, mais insuffisantes, qui constituent la correction et l'esprit classique. Quant à excuser certaines exclusions en les attribuant « tout uniment à la fatigue que finissent par ressentir, à un moment donné, des regards devant lesquels ont passé sans relâche des centaines et des centaines de tableaux », l'explication serait acceptable si, trop souvent, ces exclusions n'avaient pas frappé des œuvres connues, annoncées, signées de noms déjà célèbres, et qui, loin de passer inaperçues, soulevaient au contraire une attention particulière. La révolution de 1848 supprima le jury purement académique; ne le regrettons ni pour le public, ni pour l'Académie. Je n'ai pas à rechercher ici dans quelle mesure les nombreuses et diverses organisations du jury et du Salon, qui ont prévalu de 1848 jusqu'au temps présent, ont servi les intérêts de l'art et des artistes; il suffit de dire qu'un jury est d'autant meilleur que l'élément académique y est plus largement représenté, et d'autant plus exposé à de justes critiques que cet élément y est plus exclusif. M. le comte Delaborde estime que la suppression du jury purement académique « était une innovation radicalement contraire aux intentions qu'avaient eues les fondateurs de l'Institut en attribuant aux membres de ce grand corps une autorité permanente et décisive dans toutes les questions intéressant les arts, les sciences ou les lettres ». Je ne crois pas que la Convention ait voulu établir une autorité aussi despotique sur un ordre de choses dont la liberté est le premier besoin; mais si tel avait été son projet, il est heureux que l'idée primitive ait été peu à peu atténuée et corrigée.

Une autre attribution de l'Académie des beaux-arts, recueillie par elle dès la création de l'Institut, dans l'héritage de l'ancienne Académie, fortifiée et complétée par les réorganisations de 1803 et de 1816, c'était l'autorité absolue qu'elle exerçait directement ou par délégation sur l'École des beaux-arts et sur l'Académie de France à Rome. Aux termes de l'ordonnance de 1819 portant règlement de l'École des beaux-arts, les professeurs, membres de l'Académie, sauf exceptions très rares, se recrutaient par voie de cooptation, nommaient un conseil exécutif chargé d'examiner toutes les questions relatives à l'administration et choisissaient un président administrateur de l'École. S'il est excessif de dire que, sous ce régime, l'Académie et l'École ne faisaient qu'un, il est certain qu'en fait l'École n'était « qu'une succursale ou, pour mieux dire, qu'un organe de l'Académie elle-même (1) ». Sur l'Académie de France à Rome, l'autorité de l'Académie des beaux-arts était encore plus complète. Chargée d'établir le programme et de rendre le jugement du concours qui en ouvrait

(1) [illegible] *arts.*

l'accès aux seuls élèves de l'École des beaux-arts, elle désignait au choix du ministre l'artiste chargé de la diriger; elle déterminait le règlement de la villa Médicis; elle en surveillait l'exécution par les soins du directeur, à qui elle transmettait directement ses instructions et qui correspondait de même avec elle, sans aucun droit de contrôle pour l'administration centrale des beaux-arts.

Celle-ci s'était résignée longtemps au rôle passif que lui créait cet état de choses, par une exception unique, ou à peu près, dans l'organisation de la France depuis 1789. Tandis que, dans tous les autres services publics, surtout dans ceux de l'enseignement, l'État exerçait une action directe, pour les beaux-arts il laissait faire, non seulement l'Académie, mais les départements et les villes, se bornant à un rôle de protection et de subvention, sans même se réserver une surveillance qui eût été non seulement son droit, mais son devoir. Après une longue indifférence, et sans que rien fît prévoir de sa part l'intention d'en sortir, tout à coup, par un véritable coup de théâtre, il reprenait à l'Académie des beaux-arts l'entière et paisible autorité qu'il lui avait livrée sur l'École des beaux-arts et l'Académie de France à Rome. Aux termes d'un décret du 13 novembre 1863, désormais le directeur et les professeurs de l'École des beaux-arts étaient nommés par le ministre sur la proposition d'un conseil supérieur d'enseignement institué près d'elle et choisi par lui; le concours pour l'Académie de France à Rome était ouvert à tous les Français, élèves de l'École des beaux-arts ou formés en dehors d'elle; et il était jugé par un jury d'État, tiré au sort sur une liste dressée par le conseil supérieur d'enseignement.

L'Académie des beaux-arts protesta vivement contre un ensemble de mesures qui diminuaient, dans une si large proportion, son influence et son autorité. Elle épuisa tous les moyens d'exciter l'opinion artistique en sa faveur et de faire revenir le pouvoir sur ses décisions, depuis la voie gracieuse jusqu'au recours devant le Conseil d'État. Ces efforts furent en pure perte et, jusqu'à la fin de l'Empire, le décret du 13 novembre demeura en vigueur.

Les motifs de cette résolution soudaine de la part de l'État étaient de diverse nature, comme aussi les mesures prises étaient d'inégale valeur. Que l'État, ayant toutes les responsabilités, surtout sous un gouvernement personnel, voulût avoir aussi les moyens de les exercer, on ne saurait ni s'en étonner ni s'en indigner, et, au lieu de réclamer par voie légale contre ce qu'elle appelait un excès de pouvoir, l'Académie n'avait qu'à s'incliner devant le principe du décret, en se bornant à faire ressortir ce que l'exclusion complète dont elle était l'objet avait d'injurieux pour elle, qui n'avait point démérité de la confiance de l'État, et de nuisible au bien des études, qui se trouvaient ainsi privées de la compétence et du zèle avec lesquels l'élite des artistes français les avaient si longtemps dirigées. Cette attitude aurait mieux servi sa cause et, sans doute, abrégé la longue période durant laquelle il lui fallut attendre une réparation. D'autant plus qu'en agissant de la sorte le gouvernement était allé beaucoup plus loin qu'il n'aurait dû et sans doute qu'il ne pensait, sous l'influence de conseillers trop écoutés et qu'animait autant, comme Viollet-le-Duc, une hostilité peu justifiée contre l'Académie et le désir de faire triompher des idées très personnelles et très contestables, que le souci de rendre l'enseignement de l'art plus libéral et plus fort. C'est seulement après la chute de l'Empire que, par un décret du 13 novembre 1871, l'Académie des beaux-arts reprit une part de ce qui lui avait été enlevé, c'est-à-dire le jugement des concours de Rome et la direction de la villa Médicis. Quant à l'École des beaux-arts, elle demeura sous le régime du décret de 1863.

L'historien de l'Académie trouve la réparation insuffisante; il regrette qu'elle n'ait pas été rétablie dans la plénitude de ses attributions. Il lui était difficile, en effet, de penser autrement et d'accepter comme juste une diminution aussi grave dans les « justes privilèges » d'un corps dont l'action lui semble avoir été bienfaisante à toutes les époques, et qu'il tient dans une estime d'autant plus grande qu'il vient d'en étudier l'action avec plus de détail, en y trouvant la preuve journalière des services rendus par lui. Il a raison en se plaçant au point de vue purement académique, mais, pour qui pèse aussi les motifs sous l'action desquels agissait l'État, il n'est pas possible de condamner en bloc les mesures de 1863. En abandonnant pendant plus d'un demi-siècle aux mains d'un corps sur lequel il n'avait, pour ainsi dire, aucune autorité, la direction exclusive de l'enseignement des beaux-arts, l'État français était en contradiction avec ses principes constants. Qu'il demandât les avis et le concours de l'Académie, qu'il lui assurât une part d'influence dans la rédaction des programmes et la direction des études, rien de plus justifié ni de plus nécessaire. En y renonçant tout à coup, non seulement il avait fait une injure gratuite à l'Académie, mais il s'était affaibli lui-même. Il était donc juste qu'une réparation intervînt et qu'elle fût inspirée par un égal souci de ce que doit faire l'État et de ce que doit être l'Académie. Si cette réparation avait rétabli purement et simplement ce qui existait avant 1863, elle aurait dépassé le but et, certainement, devant une opinion plus éclairée, une presse plus libre et un parlement investi du droit de discussion complète, cet état de choses n'aurait pas duré, car, pour reprendre un mot du comte Delaborde, il eût constitué non seulement un « privilège », mais un abandon des droits de l'État, à une époque où le désir du relèvement national et le développement de toutes nos forces, sans parler de l'opinion artistique de plus en plus émancipée et exigeante, soumettaient toutes les institu-

tions à une enquête souveraine (1). Dire à ce sujet que la suprématie dirigeante de l'Académie répondait à la pensée des fondateurs de l'Institut, c'est se méprendre ; j'ai essayé de définir plus haut cette pensée et je n'y reviens pas. Il me suffit d'ajouter que si, depuis 1789, l'État avait remis l'enseignement des beaux-arts en d'autres mains que les siennes, c'est uniquement parce qu'il n'en sentait pas encore la haute importance ; il ne s'en désintéressait que parce qu'il le méconnaissait. Du jour où il fut convaincu qu'il y avait là une forme nécessaire de l'enseignement national, il devait en reprendre la direction et ne plus l'abandonner.

Mais, en laissant de côté ce qu'il y avait d'excessif dans le principe des revendications académiques, on peut trouver que la réparation de 1871 n'était pas assez complète. Restituer à l'Académie la direction exclusive de l'École de Rome, l'État demeurant toujours libre d'introduire dans le régime de cet établissement toutes les modifications qu'il jugerait nécessaires, c'était non seulement lui rendre une part considérable de son ancienne autorité, c'était aussi servir les intérêts de l'enseignement. La villa Médicis, en effet, ne s'ouvre qu'à une élite d'élèves très restreinte ; pour les choisir, les diriger et les encourager, l'État ne saurait trouver un jury plus éclairé, de meilleurs guides et des conseillers plus utiles que l'Académie des beaux-arts. Déférer à celle-ci ses droits sur la Villa, c'est tout profit pour les élèves, pour l'Académie et pour lui-même. Il ne s'agit pas ici, comme pour l'École des beaux-arts, d'une grande école par laquelle passe la presque totalité des artistes et dont l'enseignement ne doit être réglé et surveillé que par lui, car elle est chargée d'un service public et tout service de ce genre ne doit relever que de lui. Cela ne saurait l'empêcher d'appeler dans ses conseils ceux dont les avis peuvent l'éclairer utilement. Or, en matière d'art, où en trouverait-il de plus compétents et de plus autorisés qu'à l'Académie ? De ce chef, il est permis de penser que le décret du 30 septembre 1883, qui a confirmé pour l'École des beaux-arts l'organisation de 1863, ne donne pas à l'Académie une place suffisante dans le conseil supérieur de l'École ; cette place existe en fait, elle devrait être de droit.

*
* *

Depuis 1816, rien n'a été changé dans l'organisation de l'Académie des beaux-arts ; depuis 1871, ses attributions sont restées les mêmes. Pour les motifs exposés au cours de cette étude, on peut dire que les diverses mesures qui l'ont constituée, ou plutôt créée, ont fait une œuvre qui se justifie d'une manière éclatante par ses résultats. Je dis créée, car il importe, comme on l'a vu, pour bien comprendre son rôle, de constater qu'à la différence des autres classes de l'Institut, elle ne se rattachait aux anciennes Académies que d'une manière très indirecte et qu'elle était instituée pour un tout autre objet que l'ancienne Académie royale de peinture et de sculpture. La plupart des erreurs dont son action a été l'objet, qu'elles soient venues d'elle-même ou du dehors, résultent justement de cette méprise.

Cette originalité n'est pas la seule ; à d'autres points de vue, l'Académie offre des caractères propres dont la constatation est toute à son honneur. Quelques réductions qu'ait subies le rôle actif qui lui fut longtemps attribué dans l'enseignement ou les manifestations extérieures de l'art, elle n'a pas cessé d'être associée au rôle de l'État et je viens de dire que, sans revenir aux errements du passé, ce rôle pourrait encore être élargi ; elle ne demanderait elle-même qu'à contribuer d'une façon encore plus active à l'action publique en matière d'art. Constituée en corps, elle est très laborieuse ; individuellement, ses membres secondent l'administration des beaux-arts dans une large mesure ; professeurs, membres de ses conseils, de ses jurys d'enseignement, de ses comités d'achat ou de commande, ils lui donnent libéralement un temps et une activité qu'ils prennent à leurs propres travaux. La conscience des services qu'elle rend lui permet de supporter avec beaucoup de philosophie les attaques, le plus souvent injustes, dont elle a été l'objet aux diverses époques de son histoire et qui seront toujours le lot des institutions agissantes. Les attributions qui lui restent sont encore suffisantes pour lui permettre de rendre de grands services. Qu'elle ne regrette donc pas trop le temps où, chargée d'organiser les Salons et de diriger l'enseignement, les bons arguments manquaient pour la défendre dans un rôle dont une partie devait revenir à l'État et dont l'autre devait finir par être remis à tous les artistes, réunis en une société, qui, elle, n'est pas sans analogie, à ce point de vue, avec l'ancienne Académie de peinture et de sculpture.

C'est surtout la manière dont elles se recrutent qui vaut le plus de critiques aux deux classes de l'Institut dont l'opinion s'occupe le plus volontiers, l'Académie française et l'Académie des beaux-arts. Je n'ai pas à défendre ici l'Académie française ; tout ce que je puis dire, c'est que, bien qu'elle soit toujours à la mode, les vieilles railleries qui l'assaillirent longtemps sont aujourd'hui bien démodées. Pour l'Académie des beaux-arts, si ce genre de railleries ne lui a pas manqué, qu'en reste-t-il à distance ? Quelquefois, elle a imposé de trop longues attentes à quelques-uns de ceux qu'elle

(1) Il est à remarquer que, à [illegible] existence de l'ancienne Académie [illegible] tiative des réformes, un futur secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, excellent historien de l'art français, Quatremère de Quincy, demandait aux académiciens de renoncer à la confusion de l'Académie et de l'École, qui, entre autres inconvénients, avait à ses yeux celui de constituer les mêmes artistes professeurs et juges de leurs élèves, pouvoir exorbitant, qui compromettait la liberté de l'art. [illegible] 1791.

a fini par admettre, mais, en définitive, elle s'est presque toujours ouverte aux talents dignes d'y figurer, pour batailleurs ou inquiétants qu'ils aient été. Étrangère aux intrigues de presse et de salon, insensible aux pressions peu justifiées de l'opinion publique, si elle a pu se déterminer, dans certains cas, par des considérations de coterie et de camaraderie, c'est qu'aucun corps académique ne peut se soustraire à des influences de ce genre, surtout lorsqu'il s'estime à bon droit chargé de perpétuer une doctrine et une tradition. Cette doctrine, pour l'Académie des beaux-arts, ce n'est plus l'esprit académique dans ce que ce mot comporte d'artificiel et de restreint, pas plus que cette tradition n'est un esprit de conservation timide et de routine. Il est juste d'entendre par ces deux mots l'amour de l'art élevé, le sens du génie national, le respect des grands noms, des grandes œuvres et des grandes influences, la préoccupation constante de l'enseignement, c'est-à-dire la conservation de l'expérience acquise et la préparation de l'avenir, par le sens du passé, le respect de quelques principes fort simples, mais immuables, sans lesquels il n'y a ni idéal, ni vérité, ni beauté, dans un ordre de choses qui ne saurait exister que s'il réalise au moins deux de ces conditions. Pour bien juger un corps comme celui qui nous occupe, il faut pouvoir embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de son histoire; le comte H. Delaborde nous le permet et, par là, il rend un égal service à l'Académie, dont il recueille les titres, et au public, dont il éclaire l'opinion.

GUSTAVE LARROUMET.

L'AVENIR DE LA RELIGION

A propos du livre de M. James Darmesteter « les Prophètes d'Israël ».

Il y a vingt-six siècles, quand Israël s'éteignait comme un tison consumé sous le pied de Salmanasar et que l'exil allait le disperser comme la cendre, un homme parut qui osa lui dire :

« — Il arrivera dans la suite des jours que la montagne de la maison de l'Éternel s'élèvera par-dessus les collines, et que toutes les nations y affluieront. Des peuples s'y rendront en foule et diront : « Venez et montons à « la maison de l'Éternel, à la maison du Dieu de Jacob, « afin qu'il nous enseigne ses voies et que nous mar- « chions dans ses sentiers (1). »

Ce voyant n'était pas fou et « la suite des jours » lui a donné raison. Comme s'il eût voulu, ne fût-ce que par sa durée, justifier l'espérance qui avait lui à ses yeux, le peuple qui en était l'objet est le seul qui ait subsisté dans son intégrité. L'Égypte et la Syrie, Ninive et Babylone sont tombées, et il est resté; Athènes, Alexandrie et Rome ont disparu, et il est resté. Il a traversé des civilisations qui ne sont plus aujourd'hui que des documents archéologiques, et il leur a survécu. Il a croisé sur son chemin toutes les races humaines, et il a passé outre. Quand la voie lui a été coupée, il a fait un détour et il a reparu. Porte-balle de la pensée entre l'Orient et l'Occident, tandis que l'histoire des autres peuples est renfermée dans un lieu déterminé et limitée par une date, le monde est son domaine et le temps travaille pour lui. Il est le contemporain de toutes les grandes choses. On le retrouve partout où agissent les forces vives du progrès : en Afrique avec Mahomet et l'Islam, au Moyen Age avec les humanistes et la Renaissance, en France avec la Réforme et la Révolution. Au Moyen Age, enfermé dans le dogme, il apprend la science, la philosophie, la médecine, la géographie et la littérature; il forme Bacon, envoie, pour le guérir, Maïmonide à Richard d'Angleterre qui l'avait chassé, va chercher au fond du Ghetto le conte et la nouvelle, et fait résonner la harpe de David pour charmer ses persécuteurs. Il enseigne l'hébreu aux huguenots, et, l'Ancien Testament supplantant presque le Nouveau, c'est dans la vieille Bible que Coligny, Duplessis-Mornay prennent la trempe de leur épée et de leur cœur, les puritains l'austérité, Cromwel la tradition démocratique, et les encyclopédistes, qui s'en moquent, mais la plagient, l'idée de la justice et des droits de l'homme; — de telle sorte que la prophétie s'accomplit peu à peu, que si l'humanité ne va pas à la montagne sainte, la montagne sainte va vers elle, se déplace, soulevée par la foi, se dresse sur l'horizon de tous les âges, et qu'Israël, témoin universel de l'histoire, en est encore le plus vivant et le plus énergique des acteurs.

Faut-il alors s'étonner qu'un des représentants les plus savants et tout ensemble un des plus nobles caractères de l'Israël moderne ait songé à reprendre les croyances prophétiques, et, rêvant pour elles l'ascendant de l'idéal, ait voulu les élever « comme une lumière au milieu des nations marchant dans les ténèbres »? C'est donc sans surprise que j'ai lu le beau livre de M. Darmesteter, mais c'est aussi avec respect, celui que commande la destinée de son peuple tout autant que l'éclat du talent qu'il y dépense et la générosité des idées qu'il y expose. Cependant le respect ne doit pas empêcher l'examen : il le réclame, au contraire. M. Darmesteter m'en voudrait de ne pas répondre à la sincérité de ses convictions par celle de ma critique. J'y répondrai en signalant dans son livre la *vérité* qu'il contient pour la souligner, l'*illusion* qui l'inspire pour la combattre et l'*espérance* qu'il fait naître pour la recueillir.

(1) Cette étude fait partie d'un livre de critique qui paraîtra prochainement à la librairie Fischbacher, sous le titre de *Souffles nouveaux*.

*
* *

La vérité de ces pages se trouve dans le parallèle ingénieux que M. Darmesteter établit entre le siècle des prophètes et le siècle présent. L'analogie est juste, et si j'avais un reproche à faire sur ce point à l'auteur, ce serait de ne pas l'avoir développée comme elle le mérite, car elle est en somme la base même de son argumentation. Il est certain que les besoins, les souffrances et les aspirations d'Israël aux temps d'Amos et d'Isaïe sont aussi les nôtres. Ce n'est pas qu'il faille nier le progrès de l'humanité, favorisé par la loi d'évolution qui est celle de l'univers; mais le progrès s'établit du dehors au dedans, et bien que nos analystes, enfermés dans le champ étroit de leur microscope, se piquent d'avoir découvert une âme moderne, il est facile de constater, pour peu qu'on fasse quelques rapprochements de psychologie comparée, que la civilisation n'est pas encore descendue au fond de l'être, et qu'il reste à peu près le même qu'il y a trois mille ans. C'est ainsi que le VIIIe siècle avant notre ère peut nous offrir un tableau anticipé de notre situation morale et religieuse actuelle. Ce fut une époque d'inquiétude, d'idolâtrie et de misère sociale.

Une époque d'inquiétude, car un Dieu nouveau est en travail dans la conscience prophétique. Au Jéhovah exclusif et dominateur, au Dieu national qui n'aime que son peuple et lui enseigne à haïr les autres, au Dieu terrible qui consume l'imprudent qui l'approche, à ce Dieu de flamme et de sang se substitue peu à peu un Dieu plus humain, celui qui n'est pas dans la tempête, mais dans le vent léger et subtil du printemps, qui ne prend pas plaisir au sacrifice des boucs et des génisses, et demande la justice et l'immolation du péché sur l'autel purifié du cœur. Mais cet enfantement ne se fait pas sans effort et sans déchirement; la pensée religieuse est angoissée et le prophète Amos s'écrie : « Voici venir des jours où j'enverrai la faim dans ce pays, non la faim pour le pain, ni la soif pour l'eau, mais la faim d'entendre la parole divine. »

Une époque d'idolâtrie. La foule, en attendant qu'on lui ait révélé le Dieu dont elle a besoin, porte à Baal, à Molock, à la Reine du Ciel son encens et ses prières, consulte les oracles, les spirites de l'époque, interroge les morts, les morceaux de bois, « les choses du néant », ou, reportant ses superstitions dans le culte du Dieu traditionnel, attribue une vertu magique aux cérémonies, aux fêtes, au sabbat, aux holocaustes, et s'attire les cinglantes réprimandes d'Isaïe : « Cessez de m'apporter des offrandes vaines, dont la fumée m'est en abomination. Quand vous multipliez les prières, je n'écoute pas. »

Une époque de misère sociale, enfin, et je n'en veux pour preuve que les protestations indignées des prophètes. S'agit-il des riches, écoutez Amos : « C'est parce que vous maltraitez le pauvre et que vous lui prenez un tribut sur sa charge de blé que vous bâtissez des maisons de pierre de taille. » S'agit-il des juges iniques, écoutez Isaïe : « Malheur à ceux qui acquittent le méchant pour un cadeau et refusent au juste la justice qui lui est due! » S'agit-il des oisifs : « Couchés sur des lits d'ivoire, étendus sur leurs divans, ils boivent le vin aux lèvres des amphores et ne souffrent pas des maux de Joseph. » — « Semblables à des étalons bien nourris, chacun hennit après la femme de son prochain. » On croirait entendre Tolstoï.

Inquiétude du sentiment religieux, idolâtrie sensuelle et misère sociale, les traits caractéristiques des âges prophétiques se retrouvent dans notre temps. Cette attente d'un Dieu nouveau destiné à remplacer celui auquel on a cessé de croire, notre génération en éprouve toutes les angoisses, en souffre toutes les incertitudes, en connaît toutes les deceptions. Elle ne veut plus du Dieu des religions officielles. Elle s'est détachée du catholicisme qui si longtemps avait porté la société, comme une mère porte son enfant dans la chaleur obscure de ses flancs. Elle y tenait jadis par les liens de l'organisation, par l'enchevêtrement des lois religieuses et civiles, par sa faiblesse même et le soutien que donnaient à sa vie à peine constituée les attaches intérieures. Mais un jour l'enfant est sorti de l'enveloppe sacrée, et dès que la circulation s'est établie, l'ancienne source de nutrition lui est devenue un obstacle. Ceux qui avaient hâté sa délivrance ont coupé le dernier lien, puis ils ont crié : « L'homme moderne est né. » Ils se pressaient trop de se réjouir. Ce n'était pas encore un homme, c'était toujours un enfant. Il lui fallait du lait pour remplacer le sang maternel, après la chair qui formait son corps, l'esprit pour faire battre son cœur. Mais l'Église était vide d'esprit, et l'enfant de ce siècle a pressé en vain sa mamelle aride. Le voilà donc sans nourrice, libre, mais exposé à l'air trop froid, libre, mais affamé et tournant sa bouche sèche vers tous les objets qui peuvent en tromper la soif. Qu'adviendra-t-il de lui? Je le disais, il y a un an, ici même : en religion l'incertitude engendre la superstition et la crédulité; quand le sentiment religieux ne peut trouver sa pente naturelle, il s'amasse et tout à coup remonte et s'épanche au hasard en des voies détournées et inattendues. Ne pouvant retrouver la maison paternelle, le fils prodigue de notre temps erre dans tous les sentiers, trébuche dans toutes les ornières, court après toutes les lueurs, revient sur ses pas, mêle ses traces, et vaincu enfin par sa lassitude se couche au bord du fossé dans la crainte des maraudeurs, l'effroi des fantômes de la nuit et l'attente inquiète du bon Samaritain. Il ne croit plus à l'immortalité de l'âme, mais il interroge les esprits, se préoccupe des maisons hantées et questionne les tables, comme les contemporains d'Osée faisaient leurs morceaux de bois. Il n'obéit plus aux commandements de l'Église

et déserte ses parvis, mais il lui emprunte ses légendes, plagie ses litanies et va « s'édifier » à Montmartre devant une crèche en zinc découpé. Il reprend la foi qu'il a rejetée, la désaffecte, la tourne en poésie, en littérature, la façonne en bibelot, comme pour se cacher à lui-même l'attrait qu'elle lui inspire encore. Tantôt remontant dans le passé, c'est à Çakya-Mouni qu'il va demander la lumière; tantôt il la cherche dans le présent et flotte d'Ibsen à Tolstoï; mais la lumière n'est ni dans l'Inde, ni en Norvège, ni en Russie, et l'homme s'arrête aux carrefours, fatigué et perdu. C'est bien là ce que prophétisait Amos il y a vingt-six siècles, quand il disait des jeunes hommes de son temps : « Ils erreront d'une mer à l'autre et du Nord au Levant; ils courront après la parole divine et ne la trouveront pas. En ce jour dépériront de soif les belles jeunes filles et les jeunes gens. »

Cependant le peuple souffre. Comme au temps d'Isaïe, il crie misère, mais de plus il crie vengeance. Comme alors il a ses prophètes pour exciter ses besoins de justice et de félicité; seulement les prophètes modernes n'ont pas le désintéressement de ceux d'Israël, et je doute fort qu'ils se laissent descendre dans la citerne de Jérémie plutôt que de mentir à la foule. D'autre part, le pauvre est plus malheureux, car il se souvient que naguère la foi en un monde meilleur lui permettait de patienter en celui-ci. On la lui a enlevée sous prétexte de lui donner un bonheur immédiat. Il n'a plus l'espérance, il n'a pas encore la possession. Il regrette l'une et commence à craindre pour l'autre. Alors ses plaintes s'aigrissent, et il dit à ses conducteurs : « Ou rendez-moi le ciel ou donnez-moi la terre. » Toute la question sociale repose sur ce dilemme.

Toutefois, c'est avant tout par l'inquiétude de la pensée religieuse que notre époque reproduit celle des prophètes. Je vais même plus loin que M. Darmesteter : je prétends que le XIXe siècle tout entier a eu son prototype dans l'histoire d'Israël, non plus arrêtée à Isaïe, mais prise dans son ensemble. Cette histoire qui n'est, à le bien prendre, que la lutte éternelle des dieux d'en bas et du Dieu d'en haut, a été résumée et symbolisée avec la nôtre il y a plus de trente siècles. C'était une nuit, dans une tente de nomade secouée par les vents du désert et le va-et-vient d'un combat mystérieux. Là deux êtres sont aux mains : Jacob et un inconnu qui l'a surpris. Dans les ténèbres les bras s'enlacent, les reins craquent, les jarrets frémissent, les poings frappent avec des bruits sourds de cognée sur les cèdres. Enfin l'inconnu tombe, mais il a blessé son vainqueur, et Jacob est boiteux.

— Dis-moi quel est ton nom! s'écrie le patriarche, essayant de traîner son adversaire hors de la tente à la clarté de l'aube qui vient.

Mais celui-ci résiste :

— Tu ne sauras pas mon nom, et je changerai le tien; tu ne t'appelleras plus Jacob, mais Israël, car tu as été *plus fort que Dieu.*

Et depuis lors, plus fort que Dieu comme Jacob et boiteux comme lui, Israël ne cessa de clocher entre Baal et Jéhovah.

Eh bien, ce combat est le nôtre, et l'issue peut en être semblable. C'est pour nous le conflit de l'idéalisme de notre race et du matérialisme scientifique. Chaque fois que le lutteur divin nous a surpris, nous aussi nous lui avons demandé son nom. Qui es-tu, toi qui te caches dans les ténèbres du pessimisme et nous étreins avec nos propres doutes? D'où venez-vous, impulsions puissantes qui nous courbez de force devant l'idéal détrôné et nous rejetez contre les portes fermées du mystère? Dis-nous quel est ton nom, toi qui blesses nos âmes pour en faire jaillir la pitié? Nous ne le savons pas. Et alors, un moment, le combat s'arrête : un armistice est conclu, celui du positivisme. L'homme quitte sa tente; il voit la nature et la trouvant belle se repose entre ses bras. Le réalisme élève son veau d'or qu'enflamme de ses rayons le soleil de la saison d'amour. Mais l'illusion est courte. Pour faire le monstre, comme jadis les femmes d'Israël, on a jeté à la fonte les parures du cœur. Nous voulions un Dieu qui marchât devant nous, le bloc resplendissant et lourd s'affaisse dans la boue. Alors des murmures éclatent, on regrette l'Égypte, la bonne ignorance ancestrale, et les réactionnaires de s'écrier : « Retournons au pays de la servitude. » Mais soudain, quelque Moïse descend de la montagne et montre les tables de la loi oubliée. Le combat reprend, et la nuit revient, enveloppe la tente dont nous n'apercevons plus que les plis agités dans l'ombre. Que s'y passe-t-il? et qui donc en sortira vainqueur à l'aurore du siècle prochain? C'est le secret de l'avenir.

*
* *

C'est aussi celui de M. Darmesteter, mais il veut nous le révéler sans attendre un siècle nouveau. — A des situations analogues, convient le même traitement. Puisque nous souffrons du mal de ne plus croire au Dieu de nos pères et de ne pas connaître encore celui de nos enfants, puisque, d'autre part, le peuple comme l'Israël d'Amos et d'Isaïe aspire plus que jamais à la justice et au bonheur terrestres, c'est aux prophètes qu'il faut recourir pour calmer ces souffrances et satisfaire ces aspirations. La religion du XXe siècle se fera d'un côté par la fusion du prophétisme religieux et de la science, fusion très simple et déjà préparée, car le Dieu des prophètes n'est que « leur raison projetée au ciel »; sous le nom d'unité divine, ils adoraient « l'unité des forces » de nos physiciens; d'un autre côté, par la fusion du prophétisme social et du catholicisme sous les auspices et par les mains de la papauté, revenue à la première source du christianisme. De ces deux mélanges réduits en un seul, chacun des éléments appor-

tant au creuset la qualité de son métal, sortira un alliage indestructible, bon pour façonner des socs de charrue ou des balances de justice, et réaliser à jamais l'équité qu'il faut au droit, et le bonheur qu'il faut aux besoins.

Certes, le programme est grandiose ; la combinaison proposée a la séduction de la pierre philosophale ; mais approchons-nous, regardons au fond de l'alambic, nous n'y verrons que des matériaux réfractaires.

Et d'abord la fusion du prophétisme et de la science, facilitée par une affinité : la conception de « l'unité des forces » incarnée en Jéhovah et « projetée au ciel » métaphoriquement. Mais cette affinité est loin d'être prouvée. S'il est une chose certaine, au contraire, c'est que jamais les prophètes n'ont douté de l'objectivité de Dieu. Chaque fois que le peuple se détournait de l'autel national, ils s'écriaient : « L'Éternel est vivant. » Rien n'était plus éloigné du génie pratique et concret d'Israël que le subjectivisme moderne. Ce n'est pas pour un Isaïe ou un Jérémie que Dieu pouvait passer pour un état de l'âme, une catégorie de l'idéal, ni même un système de l'univers. Jéhovah veut dire : *il est.* C'est sa première définition, celle que Moïse en avait donnée plusieurs siècles auparavant, et les prophètes n'y ont rien changé. Bien plus, ils étaient si bien persuadés de la réalité de leur Dieu que tous leurs efforts ont consisté à le personnaliser le plus possible, jusqu'à lui donner des sentiments, je ne dis pas seulement virils, mais féminins et maternels. Le Dieu d'Isaïe et de Michée a déjà les tendresses du Père céleste des chrétiens. Qu'on n'oublie pas non plus qu'il est le Dieu saint : sa sainteté est le fond même de sa réalité. C'est là ce qu'ont ignoré toutes les autres religions et les philosophies les plus élevées, car toutes, plus ou moins, ont fait remonter à Dieu l'origine du mal et porté par là atteinte à sa pureté. Seuls les prophètes d'Israël nous montrent en Jéhovah un être qui a le mal en horreur et n'en peut être, par conséquent, rendu responsable. Qu'on se rappelle la vision d'Isaïe. Quand les séraphins l'entourent en se cachant de leurs ailes et s'écrient : « Saint, saint, est l'Éternel des armées ! » le prophète, distinguant très bien l'objectivité de ce Dieu, qui n'est pas sorti de sa conscience puisqu'il la terrasse, répond dans son épouvante : « Malheur à moi, car je suis un homme souillé ! »

Quel rapport peut-il donc y avoir entre le Dieu vivant, paternel et saint des prophètes et « l'unité des forces » ? Cette loi scientifique ne connaît pas la pitié ; elle ressemble aux marteaux-pilons qui broieraient la main d'un enfant avec la même impassibilité que le fer ou l'acier ; elle ne connaît pas la morale : elle fait le mal sans haine et le bien sans amour, et l'on pourrait plutôt soutenir (ne l'a-t-on pas fait ?) qu'elle n'enseigne qu'un devoir celui de vaincre sur ce champ de bataille de l'existence où la mort paraît être la seule condition de la vie. Voudrait-on faire de « l'unité des forces » le Dieu moderne, loin d'applaudir, les prophètes seraient les premiers à refuser de plier le genou devant ce nouveau Molock, et j'entends l'un d'eux rééditer ses sarcasmes aux prêtres de Baal, et dire aux sectateurs de l'idole scientifique, impuissants à faire descendre le feu du ciel : « Criez plus haut, car Baal est Dieu, mais il est occupé, ou il est en voyage, mais non, il dort, sans doute, et vous le réveillerez ! » Et, du reste, la nullité de ce Dieu sans vie, sans oreilles et sans cœur est apparue à M. Darmesteter lui-même. N'avoue-t-il pas que « la science n'a que des clartés froides comme celles d'un soleil polaire », et que « sur les âmes mal trempées par l'instinct, son baume est un narcotique ou un poison », et encore qu'elle « arme l'homme, mais ne le dirige pas, éclaire pour lui le monde jusqu'aux derniers confins des étoiles et laisse la nuit dans son cœur » ? Je sais bien que cette rigidité glaciale de la science, M. Darmesteter voudrait la fondre sous le souffle brûlant du prophétisme ; mais l'opération ne peut que manquer, si l'on commence par ôter à l'un précisément ce qu'il faut à l'autre. En dépouillant le prophétisme de la notion du Dieu personnel et vivant qui fait toute sa force et sa raison d'être, pour obtenir sa fusion avec la science, on n'ajoute rien à la science et on enlève tout au prophétisme.

Reste la seconde expérience de transmutation. Reprenant l'utopie de Saint-Simon (1) et d'Isaac Péreire (2), M. Darmesteter demande à la papauté de prendre en main la cause de la justice et du bonheur terrestre, en se retrempant aux sources du prophétisme : « Le jour, dit-il, où l'Église catholique, — par un coup d'audace qui lui est permis, puisqu'elle ne ferait que remonter à sa source, — du haut de la chaire mettra dans la bouche du Christ la parole des prophètes, elle fera un nouveau bail avec la vie et pourra reprendre la direction des sociétés humaines. » Pour ma part, je suis convaincu que c'est trop en attendre. Si l'histoire, en même temps qu'elle est la résurrection du passé, est aussi la prophétie de l'avenir, celle du catholicisme ne nous permet pas d'espérer la réalisation du plan qu'on lui propose. M. Darmesteter sait plus qu'il ne veut le dire à quoi s'en tenir à cet égard. Lui non plus, au fond, n'a pas confiance. Ne reconnaît-il pas que le catholicisme (voir la préface) est entré en lutte avec la science et avec la conscience,

(1) Saint-Simon disait au pape en 1825 : « Vous devez [illegible] samment perfectionné la théorie du christianisme, ils l'ont suffisamment propagé. Le véritable [illegible] heureux non seulement dans le ciel, mais sur la terre. Votre tâche consiste à organiser l'espèce humaine d'après le principe fondamental de la morale divine. » (*Le* [illegible]

(2) Isaac Péreire tenant le même [illegible] digne d'elle (la papauté), plus conforme à l'enseignement de son divin chef, ne s'est offerte à la [illegible] son principe même, la mère de [illegible] les opprimés ! »

qu'après avoir pris peur de la vérité, il a pris peur de la justice, qu'au lieu de fortifier le droit, il a justifié la force, et qu'enfin, ayant perdu la direction des hommes dans la voie de la pensée, il n'a pas su la garder dans celle de la conduite? Aussi les hommes ont-ils pris l'habitude de s'en passer. Tout ce qu'ils ont fait dans l'ordre de la civilisation, ils l'ont fait sans lui, malgré lui et parfois contre lui. Ils ont aboli l'esclavage toléré par l'Église, aboli le pouvoir des empereurs sanctifié par l'Église, aboli l'union de la science et de la théologie commandée par l'Église. Les institutions ignorent l'Église, l'art l'a abandonnée. Avec ses cérémonies, ses sacrements qui ne prescrivent aucune activité morale, mais une passivité purement réceptive, avec ses chaînes de sûreté, ses verrous et ses verges, l'Église ressemble à un geôlier qui monte la garde à la porte de son prisonnier, quand il est lui-même depuis longtemps évadé et se promène tranquillement au milieu des sentinelles. On ne le ramènera pas à sa cellule.

Le *de conditione opificum* n'a été qu'une tactique. Loin de devancer le mouvement de l'opinion, la papauté l'a suivi, comme jadis elle suivait César. Aujourd'hui le peuple est roi, voilà pourquoi elle va au peuple.

Elle y va d'ailleurs avec prudence. Le Pape est démocrate, mais il n'est pas socialiste. S'il est donc un conseil qu'il ne puisse accepter, c'est bien celui de chercher ses inspirations dans les prophètes. Ceux-ci étaient des collectivistes, absolument incapables de comprendre les nécessités de la civilisation et les conditions de l'existence sociale. Il faut les laisser à M. Lafargue ou à M. Guesde. Ils ont aimé le peuple avec la frénésie et l'aveuglement d'une Louise Michel. Qu'on lise Amos par exemple. Il est de ceux qui croient qu'il n'y aura plus de riches quand il n'y aura plus de pauvres; et pour réaliser cette égalité idéale, il supprime l'amende, l'impôt, le payement de l'intérêt pour dettes, les compensations pécuniaires, le luxe qui est un tribut levé sur « les sueurs de l'ouvrier ». Que ne supprime-t-il pas! Qui ne flagelle-t-il pas des lanières de son impitoyable éloquence! Les riches sont tous mauvais, les marchands tous voleurs, les gens d'affaires tous filous; les femmes sont des « vaches de Basan » et leur frivolité est l'origine de tous les abus. Se figure-t-on Léon XIII tenant un pareil langage. A vrai dire, nous ne voyons ni ce qu'il aurait à gagner à l'école des prophètes, ni même à trop se mêler des questions sociales, et nous voyons plutôt ce qu'il aurait à y perdre. Il y perdrait certainement cet ascendant spirituel qu'il essaye de conquérir pour remplacer son pouvoir temporel détrôné. Car de deux choses l'une : ou bien s'écartant de la sagesse un peu molle du *de conditione opificum*, il fera entendre des paroles plus catégoriques, et passera de la démocratie réservée où il se tient au socialisme de la foule et des prophètes, et du même coup il s'aliénera toute la classe moyenne dont il a besoin, ne serait-ce que pour payer le denier de Saint-Pierre; ou bien il restera dans les théories, inventera un système de catholicisme social; mais n'oublions pas que ses déclarations sont infaillibles, qu'il ne pourra plus lui-même y revenir, que tout bon catholique doit s'incliner devant elles! Voilà, par conséquent, la recherche et la discussion étouffées en des questions toutes pratiques et locales, où l'opportunisme est de rigueur, et l'initiative individuelle commandée par l'insuffisance de l'État. Dans les deux cas, son rôle ne peut qu'être amoindri, son pouvoir contesté, sa volonté dépassée ou enfreinte.

Enfin, en demandant au catholicisme de mettre « les paroles des prophètes dans la bouche du Christ », on exige de lui une concession qui serait sa négation même. La foi au progrès sans aucune espèce de sanction d'outre-tombe, telle que Jérémie, Isaïe ou Amos l'ont formulée, ne peut être celle du catholicisme, car, dans le délabrement de son *Credo*, le seul dogme qui tienne debout, comme le mât du navire auquel on s'attache dans la tempête pour ne pas être emporté par les flots, le seul dont elle puisse se servir utilement auprès des classes pauvres, est précisément l'immortalité de l'âme que M. Darmesteter voudrait lui enlever. Le veut-il, d'ailleurs, autant qu'il le semble? Je ne le pense pas. Il ne paraît pas très convaincu que l'humanité, qui a cessé « de croire à la réponse » du prêtre sur l'au-delà, cesse pourtant « de se poser la question ». Et il dit ailleurs : « L'homme peut-il vivre sans avenir? Il a vécu ainsi dans la Jérusalem ancienne, parce qu'en ce temps-là l'instinct était encore dans toute sa fraîcheur. En sera-t-il toujours ainsi?... L'homme ne peut se consoler de la perte de l'éternité par la conquête de l'espace. »

Non, il ne peut s'en consoler. La promesse d'un bonheur purement terrestre ne saurait lui faire prendre patience. Si l'espérance qu'il s'établira un jour ici-bas suffit à ceux qui y contribuent et leur fait oublier leurs propres souffrances dans la joie de l'effort, il n'en va pas de même des petits et des faibles, et ce leur est une satisfaction dérisoire de contempler la terre promise où ils n'entreront pas. Bien plus, cette contemplation ne fait qu'augmenter leurs douleurs en y ajoutant le sentiment d'une injustice; car pourquoi y aurait-il un privilège en faveur des races futures? Que nous importe à nous que nos descendants éloignés possèdent Chanaan, si nous devons mourir dans le désert, sans aucune compensation d'immortalité personnelle! Mieux vaut retourner en Égypte, à la terre de servitude. Mieux vaut manger les oignons crus de Pharaon que de tendre inutilement les mains vers les fruits dorés de Tantale.

Et, du reste, parviendrait-on demain à réaliser pour tous la prospérité parfaite rêvée par les prophètes qu'il n'y aurait pas lieu de s'en féliciter. Imagine-t-on une terre où chacun serait pleinement heureux, où chacun vivant de soi pourrait vivre pour soi! Mais ce serait la

rupture de tous les liens sociaux : il n'y aurait plus de solidarité, aucun échange, ni celui des services, ni celui des secours; il n'y aurait même plus d'humanité, mais seulement des individus isolés se repaissant à l'écart, dans un égoïsme invincible, de leur part de félicité, et ce globe maudit, dans son repos vulgaire, ressemblerait à ces pays de soleil quand l'épidémie sévit sous un ciel d'azur : la brise est douce à respirer, mais son parfum est un poison : elle caresse et elle tue. J'ajoute que, faute d'avoir aboli la mort, le paradis terrestre deviendrait un enfer rien qu'à la pensée d'en sortir. Seule, la souffrance peut faire supporter l'inévitable fin d'ici-bas et l'inconnu d'outre-tombe. Un ouvrier auquel on reprochait une imprudence où il risquait sa vie répondait : « Ça nous est égal à nous de mourir. » Il n'eût pas tenu pareil propos, s'il eût possédé pignon sur rue dans la cité chimérique des rêves prophétiques. La douleur est à la fois le stimulant du progrès et le frein de la déchéance. Si peu qu'il y en ait, il en faudra toujours pour assurer la charité, ennoblir la science et fonder l'idéal. Un père de l'Église regrettait de la terre, en la quittant, le travail et l'espérance. Il avait tort de croire qu'il ne les retrouverait plus, car le ciel est la continuation de l'évolution ascendante de l'individu, *Natura non facit saltus;* mais il avait raison d'y tenir comme à sa raison d'être. Le bonheur n'est pas dans la possession, mais dans le désir; non dans la victoire, mais dans le combat; nous ne cherchons pas les choses, comme l'a dit Pascal, mais la recherche des choses; et le pays où l'on n'aurait plus rien à désirer, à combattre ni à chercher, n'est pas la véritable patrie d'un être dont toute la joie est dans l'action et toute la grandeur dans la lutte.

***

Que reste-t-il donc des tentatives de conciliation de M. Darmesteter, des expériences de fusion qu'il a entreprises? Mais tout ce que je n'en ai pas dit encore : la flamme du creuset, un souffle puissant et large qui passe sur ces pages, tantôt avec la force de la tempête d'Horeb, tantôt avec la douceur pénétrante des brises tièdes où le prophète Élie entendait le Dieu de son cœur; il en reste une science à la fois très sûre et très attrayante, où la solidité n'exclut jamais la grâce, où l'éloquence ne drape jamais qu'une conviction bien établie; il en reste enfin une belle espérance dont on peut discuter l'objet, mais dont personne ne se refusera à louer la grandeur. Cette espérance est aujourd'hui commune à bon nombre de penseurs. Malgré les divergences d'opinions sur les moyens préconisés pour la réaliser, elle rapproche et pousse à la rencontre les uns des autres tous ceux qui ne se résignent pas à piétiner dans les décombres des vieux systèmes. On se retrouve sur cette cime, venus de tous les versants, les uns sortis des vallées d'ombre du pessimisme, les autres enfin dégagés des broussailles de l'analyse et des fondrières du naturalisme, les philosophes comme M. Alaux ou M. Desjardins, les croyants comme M. de Vogüé, les utopistes comme Tolstoï, et chacun monte dans la nuit au sommet de son rêve pour voir lever le jour. Sur quel point de l'horizon le premier rayon jaillira-t-il? Sera-ce du côté de Genève ou du côté de Rome? Le temps vient et il est déjà venu où l'on n'adorera plus à Jérusalem ou à Garizim. La religion du xxe siècle ne peut être le judaïsme, car il a été accompli et dépassé; ni le catholicisme, car il faudrait l'accepter en bloc; ni la science, car elle est impuissante, soit pour absoudre, soit pour consoler; ni le socialisme, car l'homme ne vit pas de pain seulement; ni aucun mélange de tous ces éléments dépourvus d'affinité réciproque. S'il en est une qui triomphe, ce sera le christianisme du Christ. Lui seul peut satisfaire aux trois besoins de notre siècle : le besoin de science, puisque le Christ en adoptant la science de son temps, sans pourtant s'en rendre solidaire, a par là autorisé ses disciples à adopter la science du leur; le besoin de progrès individuel, en nous montrant l'évolution de la personne continuée de logis en logis dans la maison du ciel; et le besoin du progrès collectif, en fondant la charité sur le devoir après avoir fondé la justice sur le droit. Ce n'est pas à lui que doit remonter le reproche adressé, à juste titre, aux Églises officielles. Il n'a point voulu détruire la cité terrestre au profit de la cité d'outre-tombe. C'est bien d'ici-bas qu'il parlait quand il annonçait la venue de son royaume sous l'image pittoresque du levain qui fait lever la pâte et du grain de moutarde qui devient un grand arbre. Ce Christ-là, je le sais, n'est pas celui du catholicisme : qu'importe! Pour avoir été incompris pendant dix-huit siècles, il n'en sera que plus nouveau. Sa main retient des semences inconnues jusqu'à ce que le terrain soit propice; qu'il ouvre cette main et laisse tomber ces graines, et les sillons de l'avenir seront fécondés.

Déjà son œuvre commence. Comme les *aveugles* de Mæterlinck, les pères égarés dans leurs doutes, frappés de cécité intellectuelle, ont entendu des pas sur le chemin et ils ont élevé leurs enfants au-dessus de leurs têtes pour qu'ils disent d'où vient le salut. Mais celui qui l'apporte n'a rien qui frappe les regards. Il n'a pas voulu d'auréole, il a rejeté la défroque des peintres, il n'a ni la tunique bleue, ni les longs cheveux d'or; il n'est pas le Christ de l'Église. S'il est parfois le lutteur mystérieux de la tente de Jacob ou l'athlète vaincu de la nuit de Jouffroy, il est plus souvent l'hôte pacifique qui jadis entrait dans la maison de ses disciples et rompait avec eux le pain de chaque jour, mais ne se laissait toucher ni reconnaître. C'est ainsi qu'il est entré chez nous : dans notre littérature sous le nom d'Idéal, dans notre civilisation sous le nom de Progrès, dans notre politique sous le nom de

Liberté, dans notre philanthropie sous le nom de Solidarité humaine, et, ici et là, nous lui avons dit : « Reste avec nous, car le soir est venu. » Il restera, et, demain, à l'aurore du siècle nouveau, il se lèvera peut-être, non pas quelque Hildebrand comme l'espère M. Darmesteter, non point quelque Isaïe fougueux et chimérique, mais quelque apôtre sincère, pour arracher les voiles qui cachent encore le Dieu inconnu, et dire à la génération dont il sera le prophète : « C'était le Christ, et vous ne le saviez pas! »

JEAN HONCEY.

(Charles Recolin.)

LA MAIRIE DE MONTRÉSOR (1)

Nouvelle.

Le lendemain, André reçut une dépêche du préfet qui l'invitait à venir conférer de la situation.

— Vous êtes élu membre du conseil municipal, dit le préfet, mais je pense que cela ne vous suffit pas. Il vous faut une majorité républicaine pour arriver à la mairie. Or vous avez vu les chiffres : ce sont les candidats de M. de Bouvines qui tiennent la corde ; les vôtres viennent ensuite, et enfin les radicaux. Si vous vous représentez au second tour de scrutin dans les mêmes conditions, le résultat est facile à prévoir : la liste Bouvines n'aura qu'une majorité relative, mais cela lui suffit pour être élue. Et alors, qu'est-ce que vous ferez tout seul, même avec deux ou trois amis, dans le conseil municipal?

— Je comprends, répondit André. Il faudrait faire une liste de concentration.

— Précisément. Il y a trois radicaux qui ont obtenu sensiblement plus de voix que les autres. Offrez-leur de les comprendre dans votre liste. Autrement vous allez au-devant d'un échec certain.

— Oui, je sais. Mais je ne m'attendais pas à faire cause commune avec ces gens-là.

— C'est pour les empêcher de rester les maîtres. Vous aurez beau passer en compagnie de radicaux, vous ne serez pas un radical pour cela, et vous aurez assuré l'entrée dans le conseil d'éléments conservateurs et raisonnables qui seront prépondérants. Les radicaux y auront quelques sièges, mais ils seront réduits à l'état de minorité impuissante.

André voyait bien qu'au point où l'on en était il n'y avait pas autre chose à faire. Il entra en négociations avec l'aubergiste, le commis des finances en retraite et le cultivateur : ils voulurent bien accepter en principe la fusion des deux listes, mais ils demandèrent des gages. Leur programme comportait la journée de huit heures, la séparation de l'Église et de l'État, l'institution d'une caisse de retraites pour les travailleurs, la suppression des titres nobiliaires et le service militaire d'un an. André examina avec Fabienne quels étaient les points sur lesquels on pourrait se mettre d'accord.

— Sur la journée de huit heures, dit André, je n'ai pas de grave objection. Nous y gagnerions même, si nos ouvriers fournissaient réellement huit heures de travail effectif. Mais je ne peux pas demander la séparation de l'Église et de l'État.

— Oh! dit Fabienne, elle se fera un jour ou l'autre.

— Mais la suppression des titres de noblesse!

— Qu'est-ce que cela nous fait?

— Il y a une chose juste : c'est la caisse de retraites pour les travailleurs. Elle est d'ailleurs recommandée par les socialistes chrétiens. Mais le service militaire d'un an, je n'y consentirai jamais : ce serait la désorganisation de l'armée.

— Bah! vous imaginez-vous qu'on l'adoptera parce que le conseil municipal de Montrésor l'aura demandé?

Enfin, André réussit à conclure un arrangement d'après lequel il offrait aux radicaux trois places sur sa liste, et il signait une déclaration favorable à la journée de huit heures et à la caisse de retraites. Il obtint qu'il n'y serait pas fait mention du service d'un an, mais il accepta une phrase méprisante pour les vaines distinctions nobiliaires, et consentit à faire entrevoir la possibilité d'une séparation amiable entre l'Église et l'État.

A ce prix, il n'y eut plus qu'une seule liste, dite de concentration républicaine, en face de la liste Bouvines.

***

Le jour du ballottage, en allant à la messe, André et Fabienne arrivèrent devant l'église au moment où le comte et la comtesse de Bouvines y entraient. Fabienne crut remarquer que les gens de Montrésor saluaient la comtesse un peu plus bas qu'ils ne la saluaient elle-même, et ne put se défendre d'un mouvement intérieur de dépit. Elle avait pris l'habitude de s'asseoir tantôt à une place, tantôt à une autre, au milieu de tout le monde, malgré les instances de la loueuse de chaises, qui voulait lui réserver des places au premier rang. Ces places n'auraient pu être qu'à droite, parce que M. et Mme de Bouvines occupaient de temps immémorial les deux premières chaises à gauche. Ç'eût donc été accepter le second rang, tandis qu'en se plaçant n'importe où, Fabienne semblait n'y pas attacher d'importance : la question de préséance n'était pas soulevée. Il lui vint bien à l'idée que, lorsque André serait maire, elle pourrait choisir sa place, c'est-à-dire celle de Mme de Bouvines, la seule qui pût lui convenir ; l'église est un édifice communal, où le premier magis-

1 Voyez la *Revue* du 14 mai 1892.

trat de la cité doit faire respecter son caractère. Mais elle pensa qu'il serait de meilleur goût de ne pas revendiquer ce droit et de dédaigner des prérogatives d'un autre âge.

Elle en était là de ses réflexions, quand le curé monta en chaire : « Mes très chers frères, dit-il, avant d'aborder le sujet qui m'est indiqué par l'évangile de ce jour, je crois de mon devoir de pasteur des âmes d'appeler votre attention sur la gravité de l'acte que vous êtes appelés à accomplir aujourd'hui. Je ne veux pas vous parler politique : ce n'est ni dans mes attributions ni dans mes goûts. Je n'ai pas à vous dire pour quelle liste vous devez voter, mais je ne saurais me dispenser de vous rappeler qu'il n'est pas permis à des chrétiens de se désintéresser des élections municipales. Vous voterez pour les candidats qui vous paraîtront les plus aptes à bien gérer vos affaires, mais vous n'oublierez pas que les choses temporelles ne sauraient être bien conduites quand les hommes chargés de les conduire ne sont pas animés de l'esprit de foi qui peut seul mériter la bénédiction de Dieu et attirer ses grâces sur notre commune. Vous ne vous laisserez pas séduire par les fallacieuses promesses de nouveaux venus, qui croient en savoir plus que tout le monde et qui voudraient saper les traditions en honneur depuis si longtemps dans notre cher pays. La jeunesse, la fortune, l'élégance sont des biens périssables et trompeurs qui ne peuvent être mis en parallèle avec la longue pratique de toutes les vertus. Les hommes pour qui vous devez voter sont ceux qui comprennent les inéluctables nécessités de l'ordre social dans une organisation civilisée, et non ceux qui se lancent aveuglément à la suite de dangereux innovateurs poussés par un funeste esprit d'ambition et de révolte. Il ne suffit pas de venir de loin, avec des airs évaporés, des prétentions injustifiées et des toilettes tapageuses, pour faire de l'impression sur vos sages esprits : vous préférerez toujours à ces vains avantages, qui n'ont de prix que pour la société frivole d'une fin de siècle en décadence, les solides et sérieuses qualités qui se traduisent par une mise modeste, par l'observation de tous les devoirs et par de durables bienfaits. Je m'en rapporte à votre bon sens pour le choix que vous aurez à faire entre les intérêts de la religion, qui est éternelle, et les suggestions de Satan, qui ne prévaudra pas. *Discerne, Domine, causam meam de gente non sanctâ.* »

Fabienne ne broncha pas. Elle tenait les yeux baissés sur son livre, sentant que, si elle les avait levés, elle aurait rencontré le regard du curé qui la foudroyait du haut de la chaire, ou le sourire moqueur de Mme de Bouvines, ou les figures curieuses de la foule amusée. Mais un flot de colère courait dans ses veines. André, plus serein, avait mis son lorgnon dès les premiers mots et regardait le prédicateur en chaire d'un air gai, pour que tout le monde vît bien qu'il ne se fâchait pas.

A l'issue de la messe, Fabienne eut encore à essuyer les condoléances de plusieurs personnes de la ville, qui vinrent lui témoigner la douloureuse surprise que leur avait causée cette sortie du curé : on trouvait qu'il était allé trop loin, que l'allusion était trop transparente, que c'était intervenir dans l'élection; on n'y comprenait rien de la part d'un prêtre ordinairement si bienveillant. André, qui sentait l'émotion de Fabienne, lui coupait la parole pour l'empêcher de répondre; il prit la chose de haut : c'était de bonne guerre, disait-il. M. de Bouvines se vengeait de son premier échec par l'organe de ce pauvre curé, qui ne pouvait rien refuser à des gens chez qui il dînait tous les dimanches. C'était d'ailleurs très amusant : il avait seulement regretté de ne pouvoir pas répondre : en pareil cas, le sermon devrait être dialogué. Enfin, il fit bonne contenance.

Mais à peine en voiture, Fabienne éclata :

— Est-ce que vous allez supporter cela? demanda-t-elle.

— Eh! que voulez-vous que j'y fasse? Je ne peux pas aller lui tirer les oreilles.

— Il faut aller à la préfecture, dès demain, et obtenir son changement, coûte que coûte.

— Le changement du curé! Mais c'est impossible. Les curés sont inamovibles.

— Alors un curé peut dire en chaire tout ce qu'il veut, et on est obligé de tout supporter?

— Mais, Fabienne, rappelez-vous combien de fois nous avons dit que le ministère sacerdotal doit être indépendant du gouvernement.

— Il est sorti de son ministère.

— Un prêtre ne relève que de sa conscience.

— Ce serait trop commode. On peut au moins lui supprimer son traitement.

— Cela s'est vu. Mais ce qui serait inouï, ce serait que cette suppression fût prononcée sur notre demande.

Le résultat du second tour de scrutin fut cependant aussi favorable qu'on pouvait l'espérer. Le conseil municipal se trouva composé de sept conservateurs et de neuf républicains. A la vérité, sur les neuf républicains il y avait les trois radicaux, mais avec de l'union on devait l'emporter sur M. de Bouvines. Une manifestation républicaine s'organisa spontanément à Montrésor; on vint le soir, avec des lanternes et de la musique, féliciter André du succès de sa liste. Le vin coula à flots pour célébrer cette première victoire.

Le lendemain matin, Fabienne partit pour l'évêché; elle n'eut qu'à faire passer sa carte avec le nom de l'évêque dont elle était nièce pour être aussitôt reçue par monseigneur avec toute l'affabilité épiscopale. Elle expliqua que c'était sur l'avis conforme de son oncle que la candidature d'André avait été posée, que son mari était comme elle dans les sentiments de la plus parfaite piété, qu'ils avaient été élevés par des familles

chrétiennes, et qu'ils appartenaient, de fait comme de cœur, au grand parti de la conservation sociale, mais qu'il faut bien être de son temps, tenir compte du milieu dans lequel on opère et n'offrir aux électeurs que des opinions qu'ils soient susceptibles de s'assimiler. Il avait donc fallu accepter le drapeau républicain et se montrer disposé à entrer dans la voie des progrès raisonnables.

— Mais tout cela est très bien, madame, dit l'évêque, et je ne puis que vous accompagner de mes vœux dans cette excellente campagne.

— Il y a cependant une difficulté, dut avouer Fabienne ; c'est que mon mari s'est porté contre un maire qui est lui-même conservateur.

— Ah ! voilà une division fâcheuse.

— Nous n'avions pas le choix ; on ne peut aspirer aux fonctions municipales que dans sa commune. D'ailleurs, si mon mari ne s'était pas présenté, ce serait un autre qui aurait battu M. de Bouvines.

— Comment ! c'est contre M. de Bouvines, un des plus fermes champions de notre cause ?

— Un champion cassé ! Faire cause commune avec lui, c'est se préparer un échec. Il vaut mieux être moins entier sur les principes et avoir la majorité que de se faire battre en refusant de transiger.

— C'est une question bien délicate : quand on est une fois entré dans la voie des concessions, on ne sait pas jusqu'où l'on ira. Enfin, je ne doute pas que M. Larcher soit animé d'excellentes intentions, mais il me serait difficile de l'appuyer contre M. de Bouvines.

— Au moins serait-il juste que, dans ces conditions, le clergé observât la neutralité. Or M. le curé de Montrésor se livre contre nous aux plus violentes diatribes.

— Vous m'étonnez. Un saint prêtre, dont je connais l'onction...

— Eh bien, monseigneur, ce saint prêtre a assimilé mon mari à Satan ; il a dit en chaire, devant moi, que j'étais une évaporée...

— Oh !

— Que j'avais une toilette tapageuse. Je vous en fais juge, monseigneur : j'étais habillée comme aujourd'hui. Il m'a accusée d'avoir une tenue immodeste ; il a insinué que nous venions de loin, ce qui est une façon à peine détournée de nous traiter de menteurs. En un mot, il a fulminé contre nous un véritable réquisitoire. Est-il possible que Votre Grandeur approuve de pareilles violences ?

— Non, certainement. Si M. le curé de Montrésor a bien dit tout ce que vous avez cru entendre, il a excédé les devoirs de son ministère ; mais peut-être avez-vous mal interprété des paroles qui dans son esprit n'avaient pas une telle portée. Je lui ai recommandé, comme à tous les prêtres de mon diocèse, d'éclairer les électeurs sur le vote qu'ils allaient émettre, mais de le faire avec toute la mesure qui convient dans les temps troublés où nous vivons.

— Je vous assure, monseigneur, qu'un langage comme celui qu'il a tenu fait le plus grand tort à la religion. Des personnes très bien pensantes me l'ont dit au sortir de la messe : c'est déplorable.

— En tout cas, il n'y a plus rien à faire, puisque les opérations électorales sont terminées.

— Il y a encore à nommer le maire. Or cette attitude du curé de Montrésor peut exercer la plus pernicieuse influence sur l'esprit des conseillers. Votre Grandeur ne pourrait-elle le déplacer ou le suspendre ?

— Vous n'y pensez pas, ma chère enfant. Ce serait intervenir dans des questions politiques auxquelles le clergé doit rester étranger. C'est absolument impossible.

Fabienne eut beau insister, invoquer la récente encyclique dans laquelle le pape a jeté par-dessus bord la monarchie et les monarchistes, faire appel à toutes les raisons qui doivent porter l'Église à entrer en tempérament avec les besoins de la société moderne ; l'évêque parut croire que le dernier mot n'était pas dit, qu'il ne fallait pas renoncer à l'espoir de convertir un jour le Saint-Père, et il fut inflexible : non seulement il ne consentit à prendre aucune mesure contre le curé de Montrésor, mais il ne s'engagea pas à le blâmer avant de s'être fait rendre compte des paroles prononcées en chaire. Il ne cacha même pas qu'il aurait mieux valu ne pas susciter à un maire en possession de la légitime confiance de ses administrés une compétition qui pouvait être exploitée par les méchants.

Malgré l'insuccès de sa démarche, Fabienne voulut tirer quelque parti de son entrevue avec l'évêque. De retour à Montrésor, elle alla se confesser.

Le curé, voyant que Fabienne ne lui parlait pas de l'élection, aborda lui-même ce sujet brûlant :

— Je vois avec chagrin, mon enfant, que vous ne songez pas à vous accuser du préjudice que cause aux intérêts de la foi votre attitude dans les élections municipales. Sans doute ce n'est pas vous qui êtes personnellement en cause, mais vous avez négligé d'exercer sur votre mari, dans cette circonstance, la légitime et salutaire influence des conseils intimes, vous ne vous êtes même pas renfermée dans la réserve qui convient à votre sexe.

— Si je ne m'en suis pas accusée, mon père, répondit Fabienne, c'est que je suis convaincue de n'être pas coupable. En m'associant, dans la mesure de mes forces, à la candidature de mon mari, je n'ai fait que suivre les conseils de mon oncle qui, ayant la charge d'un diocèse, est assurément compétent en ces matières.

— Je n'ai pas à discuter l'opinion de ce prélat, mais je connais celle de l'évêque de mon diocèse. Sa Grandeur est seule en état d'apprécier ce qui convient aux âmes placées sous son administration pastorale.

— Eh bien, mon père, je puis vous dire aussi ce que pense Sa Grandeur de la façon dont vous avez cru pouvoir vous exprimer à notre égard, publiquement, au grand scandale des fidèles. J'ai vu monseigneur. Il m'a dit que vous aviez excédé les devoirs de votre ministère; il en a été d'autant plus étonné qu'il avait recommandé à tout son clergé une mesure dont vous vous êtes certainement départi.

Le curé tomba de son haut. Fabienne ne lui disait pas tout, et elle arrangeait à sa façon les paroles de l'évêque; mais le curé ne put soupçonner tant de malice, et il fut tellement troublé par la perspective du blâme auquel il s'était exposé qu'il n'osa pousser plus loin ses remontrances. Cependant il tint bon sur le chapitre de l'absolution, et déclara à Fabienne qu'il ne pouvait lui permettre de communier tant qu'elle ne serait pas revenue à de meilleurs sentiments.

C'était la première fois de sa vie que Fabienne se voyait refuser l'absolution : elle avait entendu parler de cette rigueur comme d'une chose très grave qui n'arrivait que dans des cas exceptionnels, et il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'elle pût être un jour l'objet de cette sorte d'excommunication.

Le curé et Fabienne se séparèrent, ébranlés tous deux dans leur résistance mutuelle.

André avait fini par se jeter à corps perdu dans la lutte; ce fut lui qui soutint Fabienne dans cette crise d'âme : il lui expliqua que le curé était trop engagé dans les affaires de M. de Bouvines pour exercer convenablement sa mission sacerdotale. Il y avait, d'ailleurs, un moyen bien simple de se mettre en règle : ce serait que Fabienne allât se confesser à un révérend père oblat, au chef-lieu d'arrondissement. Ce religieux, étranger aux passions locales, jugerait plus sainement la situation, de haut et dans un véritable esprit de charité chrétienne. Il n'y avait, d'ailleurs, pas urgence, et mieux valait laisser d'abord passer l'élection pour liquider en une fois tout ce qu'il y aurait à dire. Fabienne recouvra ainsi sa tranquillité de conscience.

Quant au curé, il reçut, le lendemain, une lettre de l'évêché : le vicaire général l'invitait à transmettre, aussi exactement qu'il pourrait le reconstituer, le texte des paroles qu'il avait prononcées en chaire le dimanche précédent. L'évêque avait simplement voulu s'éclairer, pour se mettre en mesure de répondre aux observations qui pourraient lui être faites par l'administration au sujet de ce prône. Mais le curé, déjà troublé par ce que lui avait dit Fabienne, se crut sous le coup d'une censure; il transmit le texte de son exhortation, qui était écrite, en y ajoutant des commentaires de nature à en atténuer l'effet, et attendit avec impatience le résultat de cette communication. Fabienne y gagna du moins, et c'était l'essentiel, que jusqu'au dimanche suivant le curé se tînt tranquille.

*
* *

Le conseil municipal se trouvait ainsi composé :

D'une part, M. de Bouvines, et avec lui le pharmacien, le boucher, l'épicier conservateur, le forgeron, le vétérinaire et un cabaretier; d'autre part, avec André, le médecin, le boulanger, un fermier de la famille Larcher et l'épicier républicain, sur lesquels on pouvait compter, puis les trois radicaux : l'aubergiste, l'ancien commis des finances et un cultivateur; enfin maître Pichard, qui avait été porté sur les deux listes, mais qui promettait sa voix à André. Seulement, on ne savait pas s'il n'en promettait pas autant à M. de Bouvines.

S'il n'y avait pas de défection, André devait donc avoir neuf voix contre sept; mais s'il en manquait une seule, on serait huit contre huit, et M. de Bouvines serait élu au bénéfice de l'âge.

— Maître Pichard n'est pas sûr, dit Fabienne, il peut trahir. Pour contre-balancer cette éventualité, il faudrait détacher une ou deux voix de la liste Bouvines. Ce n'est pas impossible, maintenant que nous tenons la corde. Je crois qu'avec de l'argent on en viendrait à bout.

— De la corruption, alors?

— S'ils votent pour M. de Bouvines, c'est qu'ils y ont intérêt. Il suffit de leur montrer qu'ils ont plus d'intérêt à voter pour vous.

— Je ne peux pas aller leur dire : « Combien voulez-vous? »

— Il faut les voir et causer avec eux.

André vit d'abord ses amis : le boulanger, le fermier et l'épicier républicain s'engagèrent ferme; le médecin était un ami dévoué. Maître Pichard protesta de sa fidélité, mais son attitude avait quelque chose de louche.

L'aubergiste voulait qu'André promît d'employer son autorité à empêcher les enfants de fréquenter l'école libre; cependant une commande importante de vin du pays donna un caractère affectueux à l'entretien. L'ancien commis des finances était un grincheux qui contredisait toujours : on ne pouvait pas prétendre à le satisfaire, mais on était fondé à croire que M. de Bouvines le mécontenterait encore davantage. Quant au cultivateur, il était très difficile de causer avec lui : il voulait bouleverser la société de fond en comble, mais il soutenait qu'il n'y avait qu'un homme capable de réaliser ce programme, c'était Napoléon Ier. Quand on lui objectait que Napoléon Ier était mort, il ne tenait pas compte de cet événement : il voulait qu'on fît la guerre aux curés, qu'on donnât la terre aux paysans et qu'on supprimât toutes les lois, mais avec Napoléon Ier. André lui dit que c'était à voir.

André vit ensuite ses adversaires.

Avec le pharmacien, le forgeron et le vétérinaire, il n'y avait rien à attendre. Le château de Bouvines était

leur principal client. L'épicier conservateur avait des principes : en votant pour M. de Bouvines, il votait pour le roi. Il avait chez lui le portrait de Louis XVI et de Marie-Antoinette, et disait que c'était le bon temps, que la France y reviendrait et que tout ce qui s'était fait depuis le 14 juillet 1789 était illégal. Le boucher était moins solide dans ses convictions : il craignait qu'André ne se fournît à la ville. Et le cabaretier, qui entendait beaucoup causer les gens de passage, s'était laissé infecter par un certain scepticisme. Mais ni l'un ni l'autre n'aurait osé se mettre en lutte ouverte contre M. de Bouvines.

Fabienne jugea la situation assez critique pour motiver l'emploi d'un moyen qui lui répugnait ; elle avait reculé jusqu'alors, mais il ne fallait pas avoir à se reprocher d'avoir négligé un élément quelconque de succès. Elle fit atteler, s'habilla comme pour des visites et, prenant son courage à deux mains, elle se fit conduire successivement chez les dames de tous les conseillers mariés.

Cela causa une émotion extraordinaire dans Montrésor.

Jamais Mme de Bouvines n'avait condescendu à une pareille démarche, qui fut diversement appréciée. Quelques personnes trouvèrent que Mme Larcher ne gardait pas sa dignité, mais les femmes qui reçurent cette visite ne pouvaient pas penser qu'on se galvaudait en les venant voir, et au fond elles furent flattées. C'était les traiter en autorités, et le plaisir qu'elles eurent à être l'objet de cette politesse fut doublé par la pensée que Mme Larcher n'allait pas voir les autres. C'eût été un jeu dangereux avant l'élection pour le conseil ; mais, pour le moment, il n'y avait à se préoccuper que des conseillers : on avait quatre ans devant soi avant les prochaines élections municipales.

Fabienne n'éprouva d'ailleurs pas autant de répulsion qu'elle s'y attendait à s'asseoir chez ces braves femmes, qui la reçurent dans leur boutique, ou dans une pièce attenante, avec un grand embarras et des démonstrations de confusion. Elle fut très simple et bonne personne, sans affectation de familiarité, parla à chacune de son mari, de ses enfants, de son commerce, entra dans les détails du ménage, assura qu'elle adorait Montrésor, que si André était nommé maire elle y demeurerait toute l'année, qu'elle aurait beaucoup d'invités ; elle donna des poignées de main, embrassa les marmots, but tous les petits verres qu'on lui offrit, sans essuyer le bord, et produisit une impression favorable.

Deux visites seulement lui furent un peu désagréables : ce fut chez la femme du pharmacien et chez Mme Pichard. Celles-là avaient la prétention d'être des personnes de la société ; elles reçurent Fabienne dans un salon et lui parlèrent littérature. Fabienne dut se faire violence pour paraître aimable.

En rentrant, Fabienne prit un bain : elle était dévorée de puces.

— Voilà ce que c'est, dit André, que de faire de la popularité malsaine ! Et puis, ce n'est pas fini. On va vous rendre vos visites. Où les recevrez-vous ? Si vous allez recevoir ces femmes à l'office, vous vous en ferez des ennemies mortelles.

— Je pourrais les recevoir dans le jardin, en marchant.

— Et vous croyez que cela les contentera ?

— Ah ! j'ai trouvé. Je les recevrai dans la serre.

— C'est un peu mieux. Mais n'espérez pas que la nuance leur échappe.

— Alors, vous croyez qu'il faut les recevoir au salon ?

— Je comprends que cela vous gêne. Mais il est certain que cela ferait un excellent effet. Seulement, s'il vient une visite pendant que vous aurez la boulangère ou l'épicière...

— Je les présenterai comme mes amies. Il faut ce qu'il faut.

Les dames des conseillers vinrent, en effet, l'une après l'autre, rendre la visite en toilette de cérémonie. Fabienne ne lésina pas sur la politesse ; elle les fit asseoir sur le grand canapé, les appela « chère madame », et garda un sérieux imperturbable devant leurs cachemires et leurs panaches. Mais ce fut surtout avec la bouchère, Mme Vigouroux, que la conversation prit un tour d'intimité.

— Les hommes, ça n'a pas de courage, disait Mme Vigouroux. Le mien ne demanderait pas mieux que de voter pour M. André, qui est un bel officier tout de même, et qu'on aime bien dans le pays, mais il a peur de M. de Bouvines.

— Peur de quoi ? demanda Fabienne. M. de Bouvines ne peut rien contre lui. Et d'ailleurs, si on essayait de le molester, nous serions là pour le défendre. Toucher à nos amis, c'est comme si on s'attaquait à nous.

— C'est ce que je lui dis : il vaut mieux être avec vous, qui êtes de la jeunesse et qui avez de l'avenir, qu'avec des vieux singes du temps passé. Et puis vous n'êtes pas fiers : on peut vous causer.

— De quoi serions-nous fiers ? dit Fabienne en se tordant la langue. Est-ce que nous ne sommes pas tous pareils ? Que les uns soient un peu plus ou un peu moins riches que les autres, nous sommes tous des chrétiens et des habitants de Montrésor, prêts à nous aider les uns les autres.

— Ce n'est pas Mme de Bouvines qui parlerait comme ça. Elle a une façon de ne pas vous regarder, comme si on n'existait pas plus que les pierres du chemin.

Fabienne ne fut pas flattée de la supériorité qu'on lui attribuait, mais elle répondit avec douceur :

— Il ne faut pas en vouloir à Mme de Bouvines : elle a été élevée à se croire faite autrement que tout le monde. Cela nous est bien égal, à vous comme à moi. Mais il est certain que pour les affaires il vaut mieux

avoir un maire qui soit en relations amicales avec tous ses administrés, et surtout avec les membres du conseil. Vous auriez besoin de quelque chose, pour vos enfants ou pour votre commerce, vous viendriez me trouver, et nous arrangerions cela ensemble.

— Je ne veux pas avoir l'air d'influencer mon mari ; il tient à n'en faire qu'à sa tête. Mais vous pouvez être tranquille ; au dernier moment, je saurai bien lui dire, sans qu'il s'en aperçoive, la chose qui décidera son vote. Si tout le monde était comme moi...

— Eh bien, demanda Fabienne, est-ce que nous avons des ennemis ?

— Ce n'est pas pour dire, mais il y a dans Montrésor des personnes qui ne valent pas cher. Vous êtes allée chez la femme du vétérinaire. Ce n'est pas votre faute, vous ne pouviez pas savoir. Mais si vous la connaissiez, ce n'est pas une personne à voir, pour une dame comme vous.

— En effet, je ne sais pas. Et vous me rendez service en m'éclairant. Quand on arrive dans un pays, on ne connaît pas le monde. Contez-moi donc cela.

— Oh ! madame, des horreurs. Moi, je ne dis du mal de personne, mais tout le monde sait ce qu'elle va faire à la ville, quand elle ne revient que le lendemain, chez sa tante, qu'elle dit, une tante à moustaches, avec un pantalon rouge !

— Oh ! c'est bien mal.

— La femme du cabaretier, sur celle-là il n'y a rien à dire. On a trouvé leur oncle pendu chez eux dans le grenier, et ils en ont hérité. Mais pour la conduite, on ne sait rien.

— Et voilà les partisans de M. de Bouvines !

Fabienne se sentit un peu écœurée à la suite de cette conversation.

— Bah ! pensa-t-elle, c'est une voix de gagnée.

Au cours d'une autre visite, elle en apprit de belles aussi sur le compte de la bouchère. Cela lui faisait connaître son monde. En quelques jours, elle fut au courant de tout ce que disaient les habitants de Montrésor les uns sur les autres. S'il n'y avait pas eu à en rabattre, elle aurait pu se croire dans un pays de malfaiteurs, mais tout de même elle était bien aise de savoir à quoi s'en tenir sur chacun.

André n'était pas satisfait de voir sa femme frayer ainsi avec le petit monde de Montrésor ; il était lui-même excédé de serrer toutes les mains, de taper familièrement sur l'épaule à des gens avec qui il n'avait rien de commun, d'entrer successivement dans les vues des interlocuteurs les plus divers.

— On parle de la bassesse des courtisans, disait-il à Fabienne. Les courtisans, du moins, n'ont qu'un roi à flatter, et c'est un roi bien élevé. Mais flagorner ainsi toute une population...

— Un peu de patience, répondit Fabienne. C'est un moment à passer, un moment désagréable, j'en conviens, mais dans huit jours ce sera fini.

— Fini ! Ce sera toujours à recommencer !

— Non. Une fois que vous serez maire, vous en prendrez à votre aise et vous ne ferez plus que ce que vous voudrez. Je n'ai pas envie non plus de continuer une pareille vie. Et quand même, au bout de quatre ans, vous ne seriez pas réélu, que nous importe ? Le plaisir, ce ne sera pas d'occuper la mairie, ce sera d'en avoir délogé M. de Bouvines.

— Et si je ne suis pas même nommé, cette fois-ci ?

— Alors la situation sera bien nette. Nous nous sommes trop avancés pour pouvoir rester dans le pays après un échec. Nous vendrons, si vous voulez, ou en tout cas nous ne reviendrons jamais à Montrésor. Mais ce sera un échec dont je ne me consolerai de ma vie.

Au milieu de toutes ces amertumes, Fabienne eut du moins un instant de plaisir. Au château de Bouvines, on n'était naturellement pas sans inquiétude sur l'issue d'une campagne aussi vigoureusement menée. M. de Bouvines n'avait marchandé ni les dépenses ni les peines ; il avait épuisé la promesse et la menace, et il sentait le terrain s'effondrer sous ses pas. Les visites de Fabienne aux femmes des conseillers lui avaient causé surtout les plus vives alarmes ; pour en neutraliser l'effet autant que possible, il obtint de Mme de Bouvines qu'elle en fît autant.

— Savez-vous ce que fait Mme de Bouvines aujourd'hui ? dit un jour André en rentrant : elle suit votre exemple. Tout Montrésor est sens dessus dessous. On est sur les portes pour voir la comtesse entrer chez ces dames.

— C'est du plagiat ; mais, dit-elle en souriant d'aise, Mme de Bouvines doit bien enrager tout de même.

— Nous aurons perdu ce pays, ajouta André, en y introduisant des mœurs électorales déplorables.

— Je m'amuse, dit Fabienne.

Mais sa gaieté fut de courte durée. La femme de chambre entra d'un air heureux et fier :

— Madame, dit-elle, Mme de Bouvines est au salon.

— Mme de Bouvines !

Fabienne sentit le rouge lui monter au visage comme sous le dernier des affronts.

— Mme de Bouvines ! Ici ! Le jour où elle fait sa tournée chez les commères de Montrésor ! Ah ! c'est trop fort !

— Calmez-vous, dit André. Je vais aller la recevoir.

— Recevoir cette insolente ! Il ne manquerait plus que cela. Il me faut toute ma force de caractère pour n'aller pas la jeter à la porte. Joséphine, dites que je n'y suis pas.

— Mais j'ai dit à Mme de Bouvines que madame était chez elle, et que j'allais annoncer sa visite.

— Eh bien, dites-lui que je ne reçois pas.

*

L'avant-veille du scrutin pour la nomination du

maire, André fut avisé que M. de Bouvines manigançait quelque chose avec maître Pichard : il était venu deux fois à l'étude, et le notaire s'était rendu le soir au château, à pied, pour ne pas éveiller l'attention

Il devait y avoir là-dessous quelque trame. Pour y parer, il ne suffisait plus de s'assurer les trois voix radicales, il fallait encore, à tout prix, détacher une voix du parti adverse. Le pharmacien et l'épicier conservateur étaient irréductibles ; on avait la bouchère, mais on n'était pas sûr du boucher. Restaient le forgeron, le vétérinaire et le cabaretier. André fit le siège des trois, pour en avoir au moins un.

Le forgeron avait un fils à l'armée et aurait voulu le faire revenir pour l'employer à la forge. André, du temps qu'il était capitaine, s'était toujours élevé hautement contre l'abus des protections qui font dispenser du service militaire les soldats valides. Il y voyait un attentat aux intérêts de l'armée. Cependant il fallait bien faire quelque chose : il alla trouver le forgeron, causa amicalement avec lui, et finit par insinuer, non sans rougir, que, s'il était élu maire, il userait de sa double influence, comme magistrat municipal et comme ancien officier, pour faire renvoyer le jeune homme dans ses foyers.

— C'est abominable, ce que je fais ! là dit-il à Fabienne.

— Bah ! répondit-elle, vous écrirez une lettre, on n'en tiendra pas compte, et ce sera fini.

— Ce ne sera pas mieux. Si je promets cette faveur avec l'intention de ne pas l'obtenir, quel rôle est-ce que je joue ? Il est temps d'en finir. Nous devenons malhonnêtes.

— Tout cela est relatif. Est-ce que vous croyez que M. de Bouvines n'en fait pas autant ?

— Tant pis pour lui. Que les autres fassent de vilaines choses, cela m'est égal. Mais moi, je n'en prends pas mon parti.

— On est candidat ou on ne l'est pas.

Pour le vétérinaire, la question était plus simple. Il avait besoin d'argent. Ce fut lui qui en parla le premier. André lui prêta deux mille francs, sur parole, en s'engageant à ne le dire à personne. Le vétérinaire promit sa voix, mais prévint qu'il ne pouvait se dispenser de combattre ouvertement la candidature d'André : il devait déjà une forte somme à M. de Bouvines, qui pouvait le ruiner ; il voulait donc bien le trahir, mais ne pouvait lui tenir tête. Seulement, quelle garantie y avait-il qu'il trahirait ? C'était de l'argent placé à la grosse aventure.

Le cabaretier aspirait à un débit de tabac. André s'engagea à le faire obtenir, dût-il aller jusqu'au ministre. Il était sûr de l'appui du préfet.

— C'est de la corruption pure et simple, disait-il.

— Vous ne le corrompez pas, prétendait Fabienne, vous profitez de sa corruption. Mieux vaut que ce soit vous qu'un autre.

André n'était pas seul à se remuer. Ses amis agissaient aussi pour lui.

Il y en avait qui s'étaient jetés dans la mêlée par sympathie pour sa personne ou pour les idées qu'il représentait ; d'autres, les plus actifs, par haine de M. de Bouvines et de son parti. Une fois engagés, ils ne pouvaient plus reculer, et la bataille prit un caractère de violence inconnu jusqu'alors dans la commune. Tout le monde sentait qu'il y aurait des vainqueurs et des vaincus, et que la vie serait dure à ceux qui auraient succombé. On en vint à des procédés atroces.

Le bruit fut répandu qu'André avait été obligé de quitter l'armée ; d'autres soutinrent que le père de Fabienne devait sa fortune à une banqueroute. Il y en eut qui dirent que Fabienne avait été chanteuse dans un café-concert. Ils laissaient dire, et plus ces allégations étaient invraisemblables, plus ils en riaient de bon cœur ; ils savaient trop bien à quoi s'en tenir, l'un et l'autre, pour être effleurés par ces sottises.

Par contre, leurs amis se mirent aussi à déblatérer contre M. de Bouvines, auquel on reprocha d'avoir fait mourir sous les coups un de ses enfants malade, de tenir de force une de ses filles enfermée au couvent, d'être affligé d'humeurs froides, et d'en avoir fait voir de dures à Mme de Bouvines.

Cela ne dépassait pas le ton de la polémique habituelle.

Mais l'instituteur, qui sentait sa situation irrémédiablement compromise si M. de Bouvines l'emportait, alla plus loin dans la voie des calomnies : il insinua que M. de Bouvines avait malversé avec les fonds de la commune, et donna des détails précis que le temps ne permettait pas de contrôler. Cette accusation, relevée par *l'Avenir*, fit le tour de la presse du département : une fois imprimée, elle trouva une certaine créance à Montrésor, où on la colporta de maison en maison.

André savait qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans cette histoire, forgée de toutes pièces : l'instituteur était venu lui en parler avant de la mettre en circulation, et lui avait fait valoir tous les avantages de cette manœuvre de la dernière heure. André avait repoussé bien loin une pareille idée et refusé nettement de s'associer à une action aussi déloyale, mais l'instituteur avait passé outre.

Quand André en eut connaissance, son premier mouvement fut de protester lui-même contre la calomnie dont son adversaire était victime. Fabienne l'en empêcha :

— De quoi vous mêlez-vous ? dit-elle. M. de Bouvines est assez grand pour se défendre, et ce n'est pas notre affaire.

— Je veux bien le combattre à outrance, mais à armes courtoises.

— Assurément, vous n'auriez jamais eu l'idée de lui

imputer une action que vous savez fausse, mais vous n'avez rien dit : laissez-le se débrouiller et n'enviez pas la gloire de Don Quichotte. Si vous prenez la défense de vos adversaires, que vous restera-t-il à faire pour vos amis?

— Mais je sais que c'est l'instituteur...

— Justement. Vous ne pouvez pas prouver la calomnie sans découvrir ce malheureux instituteur qui n'a que son état pour vivre. Ce serait une félonie.

Et quand on vint parler à André des bruits qui avaient cours sur la gestion de M. de Bouvines, il répondit qu'il ne pouvait croire à des faits aussi irréguliers; récemment arrivé dans la commune, il n'était pas au courant de l'administration municipale, et il espérait que M. de Bouvines saurait fournir des explications satisfaisantes.

On trouva sa réserve généreuse et de bon goût.

De son côté, M. de Bouvines ne restait pas inactif. Pendant qu'André cherchait à provoquer des défections dans sa troupe, il essaya d'entamer le groupe des radicaux. Il ne pouvait guère s'entendre avec eux sur les questions de doctrine, mais il alla les voir et causer avec eux; cela seul fit plus que tous les raisonnements. L'ancien commis des finances fut flatté de cette visite : il se dit qu'il était une puissance, puisque M. de Bouvines se donnait la peine de venir à lui. La visite d'André ne lui avait pas causé la même impression : elle lui avait paru toute naturelle, tandis que celle du comte était un événement. Il sut gré à ce représentant de l'ancien régime de se départir de sa morgue habituelle et de s'abaisser à une démarche qui avait dû lui coûter. Moins cette condescendance était sincère, plus elle avait de prix.

L'aubergiste et le cultivateur, moins sensibles à une satisfaction d'amour-propre, étaient d'ailleurs trop loin pour qu'un pas vers eux diminuât sensiblement la distance; mais ils calculèrent leur intérêt et se rendirent compte du profit qu'ils pourraient trouver à être en bons termes avec le maire, si ce maire était M. de Bouvines, en possession immémoriale du pouvoir communal.

Aussi André eut-il fort à faire pour contre-balancer cette manœuvre. Il s'efforça d'expliquer que les avances de M. de Bouvines étaient une tactique trop grossière pour abuser des hommes aussi éclairés que les représentants du progrès à Montrésor. C'était un feu de paille qui devait s'éteindre à la clôture du scrutin, tandis que lui, André, on le connaissait; il avait donné des gages. C'était lui qui avait levé l'étendard de l'indépendance et donné le signal de la révolte contre les abus de l'ancien régime.

— Bah! disait le commis, au fond vous êtes aussi un réactionnaire.

— Moi, je suis républicain.

— Oh! des républicains, il y en a de toute sorte.

— En connaissez-vous de plus avancés que moi?

— Oui, je sais bien, vous êtes radical. La belle affaire! Combien en avons-nous vu de radicaux qui, une fois arrivés, deviennent aussi opportunistes que les autres! Vous n'êtes pas socialiste.

— Mais si, je suis socialiste. Je ne suis pas anarchiste, assurément; mais vous ne voulez pas non plus procéder par le meurtre et le pillage. Nous sommes socialistes dans le bon sens du mot, c'est-à-dire que nous voulons réformer la société pour l'organiser sur des bases plus équitables.

— C'est facile à dire. Qu'est-ce que vous ferez?

— Il y a tout à faire à Montrésor. La Société de secours mutuels, par exemple, ne donne que des secours en cas de maladie : il faut arriver à constituer un fonds de retraite, pour que tous les travailleurs aient droit à une pension à partir de soixante ans...

— A soixante ans, ils sont morts.

— Ou de cinquante-cinq ans. C'est une question à étudier.

Mais alors l'aubergiste intervint :

— Ce qu'il ne faut pas, c'est le gouvernement des curés.

— Est-ce que vous croyez que j'en veux plus que vous? Vous savez ce qu'a dit le curé en chaire : rien qu'à la façon dont il a parlé de moi, vous devez bien penser qu'il n'est pas de mes amis.

— C'est vrai.

André vit qu'il était sur la bonne piste, et il continua :

— Le maire à la mairie; le curé à l'église. Voilà le principe.

— Oui, mais il y a les écoles. Les trois quarts des enfants de Montrésor vont à l'école congréganiste.

— N'ayez pas peur, nous y mettrons ordre.

— Oui, dit le cultivateur, mais à l'école laïque on leur apprend aussi à respecter les propriétaires.

André ne pouvait pas cependant s'engager à réaliser la suppression de la propriété; on lui aurait demandé bientôt de détruire la famille. Il s'en tira en disant qu'il y avait des propriétés respectables, celles qui sont acquises par le travail, et que peu à peu les nécessités économiques amèneraient la terre aux mains de ceux qui la cultivent. Mais il en avait chaud.

Heureusement on était à la veille du jour décisif. Si la période électorale avait duré plus longtemps, il ne savait plus jusqu'où on l'aurait conduit. De concession en concession, il en était arrivé à faire cause commune avec les pires ennemis de l'ordre social, il avait renié l'une après l'autre ses convictions les plus chères. Bien plus, il n'était pas sûr de les avoir gardées. Au début, il avait cru ne dire que de vaines paroles, pour donner satisfaction aux préjugés ou aux manies de ses électeurs, se réservant de reprendre ses opinions et de revenir à ce qu'il avait cru toute sa vie, quand une fois sa nomination serait un fait accompli. Mais à frayer tous les jours avec des républicains de plus en

plus avancés, il en était venu à trouver qu'ils n'avaient pas tort sur tous les points; puis il avait épousé leurs querelles, et dans l'ardeur de la lutte il s'était passionné de bonne foi contre ses adversaires; il en voulait maintenant à M. de Bouvines et au curé, à la noblesse et au clergé, qui opposaient une résistance désespérée à un succès dont il n'avait pas prévu toutes les difficultés. Et il se sentait devenir révolutionnaire; il avait conscience que, s'il réussissait enfin, il n'aurait pas conquis ses électeurs, il aurait été conquis par eux.

Ce n'était pas seulement pour lui qu'il était temps d'en finir. Fabienne, aussi, à la suite des mécomptes et des contrariétés qu'elle avait eu à subir, en était venue à un état d'excitation maladive. Habituée jusqu'alors à voir satisfaire sur l'heure jusqu'à ses moindres caprices, elle avait supporté vaillamment les premiers coups de l'infortune : la froideur de la haute société locale, l'impertinence de Mme de Bouvines, même la familiarité des petites gens s'étaient émoussées contre sa bonne humeur et son entrain belliqueux. A la longue, pourtant, son caractère finit par s'en ressentir. L'avanie du curé, la résistance de l'évêque, la nécessité de faire bonne figure à des personnes pour qui elle n'avait pas d'estime, le sentiment de ce qu'il y avait d'irrégulier à afficher des opinions qui la déclassaient lui causèrent un véritable malaise. Elle ne voulait pas céder, elle faisait sur elle-même un effort continu pour ne pas laisser paraître un découragement qui aurait pu ralentir l'activité d'André, mais elle était à bout de forces.

Ses parents étaient restés auprès d'elle, intéressés aussi à la partie qui se jouait, et n'étaient pas éloignés de croire qu'il y avait une conspiration ourdie dans le pays pour faire échec à leur pauvre enfant. Son père avait tenu à honneur de couvrir les frais de la candidature, et il n'avait marchandé ni les souscriptions, ni les secours, ni les frais d'agents; il achetait de toutes mains et faisait une propagande effrénée; sa mère même, entraînée dans le torrent, osait blâmer le curé et discuter l'évêque.

Le samedi soir, quand on se sépara pour aller se coucher, il n'y eut qu'une voix pour dire :

— Enfin! c'est demain le dernier jour.

*
* *

Le jeu de M. de Bouvines était naturellement de diviser les neuf républicains qui formaient la majorité contre lui. En essayant d'entamer les radicaux, il s'aperçut qu'il n'y avait guère à compter sur eux depuis qu'André leur donnait satisfaction sur presque tous les points. Mais il pensa qu'il y aurait peut-être quelque chose à faire avec l'élément modéré, et il s'adressa d'abord à maître Pichard. Cet officier ministériel avait des principes : il estimait qu'en affaires on doit toujours tenir sa parole, pour inspirer de la confiance. Il déclara donc qu'il avait formellement promis sa voix à André et qu'il ne pourrait voter autrement; mais comme il désirait ne pas se brouiller avec M. de Bouvines, il ajouta qu'il regrettait de voir M. Larcher s'engager dans une voie pleine de périls, et qu'il aurait préféré, quant à lui, un maire moins avancé. Ce fut un trait de lumière pour M. de Bouvines.

Laissant là maître Pichard, qui se trouvait lié, M. de Bouvines s'aboucha avec l'épicier républicain, dont le libéralisme était sage et modéré, et s'ouvrit à lui, en confidence, de ses préoccupations :

— Moi, dit-il, je sais que je ne serai pas nommé, et je m'y résigne facilement. La mairie ne me donne que des tracas. Seulement, je m'inquiète de voir la municipalité aux mains des radicaux. Ce sera M. Larcher qui sera maire, c'est inévitable. Mais il faudrait, dans l'intérêt de la commune, qu'il ne fût pas élu au premier tour. S'il y avait seulement deux ou trois voix qui se portassent d'abord, non pas sur moi, je reconnais que vos amis et vous ne pouvez pas voter pour moi, mais sur un autre nom, sur maître Pichard, par exemple, M. Larcher verrait ainsi que les radicaux ne lui suffisent pas, qu'il est obligé de compter avec les républicains raisonnables. Au second tour, vous vous rallieriez à lui, et il serait nommé, mais vous lui auriez fait sentir qu'il ne peut se passer de votre concours, et son administration en serait influencée dans un sens favorable.

L'épicier républicain fut flatté d'être ainsi appelé à jouer un rôle dans l'élection. Voter tout de suite pour André, sans conditions et sans réserves, avec les autres, c'était garder une attitude effacée. En votant au premier tour pour maître Pichard, il ne trahissait pas la cause républicaine, puisque le notaire avait été porté également sur la liste d'André, et il se donnait vis-à-vis de celui-ci une allure indépendante; pour peu qu'il décidât deux autres conseillers à suivre cette tactique, il devenait même chef de groupe. Après le premier tour, on s'apercevrait de la résistance dont il serait le chef, André viendrait le trouver pour solliciter son adhésion, il pourrait se faire prier, dicter ses conditions, devenir l'arbitre de l'élection. Bien décidé, d'ailleurs, à ne voter dans aucun cas pour M. de Bouvines, il ne ferait ainsi que retarder de quelques instants l'élection d'André, tout en se donnant une importance qui le mettrait hors de pair. Aussi pesa-t-il de toute son insistance sur le boulanger et le fermier pour les entraîner avec lui.

Le fermier était trop sous la dépendance d'André pour écouter de telles suggestions, mais le boulanger y prêta une oreille d'autant plus complaisante qu'il n'était pas fâché d'être agréable à maître Pichard : on peut toujours avoir besoin du notaire. Et puis, vraiment, M. Larcher était par trop radical.

Les choses en étaient là le matin de l'élection. Ce jour-là, Fabienne s'était mal levée : après une nuit

agitée, elle se sentait dans un état d'angoisse précordiale qui la rendit extraordinairement susceptible; pour un peu, elle aurait pleuré. Au moment où André partit pour la réunion du conseil, elle eut presque une syncope. André voulait rester auprès d'elle, mais elle insista nerveusement pour qu'il partît, et lui fit promettre de n'envoyer le médecin qu'après qu'il aurait voté. On n'avait pas assez de latitude pour sacrifier une voix.

André, préoccupé de la santé de Fabienne, serra la main à ses amis sans entrer dans de nouvelles explications; il croyait d'ailleurs n'avoir rien négligé pour le succès. On vota. Aussitôt après avoir mis son bulletin dans l'urne, le médecin se retira pour aller auprès de Fabienne. Et il fut procédé au dépouillement du scrutin, qui donna les résultats suivants :

Nombre des votants.....	16
Suffrages exprimés.....	16
Majorité absolue	9

MM. Pichard.....	10
Larcher.....	6

En conséquence, M. Pichard, ayant obtenu la majorité absolue, fut proclamé maire de Montrésor.

Ce fut un coup de théâtre.

Maître Pichard se précipita au-devant d'André, en lui donnant l'assurance qu'il n'était pour rien dans ce résultat. Et, en effet, il avait consciencieusement voté pour André. Le médecin, le fermier, le cabaretier et le cultivateur avaient aussi voté pour André, ainsi que lui-même. Cela faisait les six voix.

Mais l'épicier républicain et le boulanger avaient voté pour maître Pichard, dans la pensée que celui-ci n'aurait pas d'autres voix, sauf peut-être la sienne. Seulement M. de Bouvines et ses six acolytes avaient, dès le premier tour, porté leurs voix en bloc sur maître Pichard; le commis des finances avait trahi. André était battu.

Après le premier moment de stupeur, il aurait allégrement pris son parti de cet échec, s'il n'avait pensé à l'effet qu'allait produire sur Fabienne un effondrement aussi inattendu. Il rentra aussitôt chez lui, et trouva Fabienne étendue sur la chaise longue, un peu pâle, mais calme et souriante.

— Eh bien? demanda-t-elle.

— Je ne suis pas élu.

— Tant pis, dit-elle, d'un air détaché.

— C'est maître Pichard qui a passé, avec toutes les voix Bouvines.

— Ah! je suis bien contente. Au fond, c'est tout ce que je demandais. Vous auriez été maire de Montrésor, à quoi cela nous aurait-il servi? Mais M. de Bouvines ne l'est plus. Quel bonheur!

— Vous me soulagez le cœur d'une grande oppression, dit André. J'avais craint que cela vous contrariât.

— Il n'y a pas de quoi. J'ai bien autre chose à penser. C'est une nouvelle candidature qui m'intéresse maintenant.

— Une nouvelle candidature! s'écria André. Ah! non. J'en ai assez.

Elle lui passa un bras autour du cou, l'attira tout près d'elle, et lui murmura dans l'oreille :

— Tu seras très content. C'est un tout petit candidat : un candidat à la vie.

GASTON BELGIET.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Henri Pagat : *Pangorju au pouvoir*. — M. Jean Berleux : *le Roman de l'idéal*. — M. Maurice Spronck : *Jacques Berceys*.

J'ai ouvert *Pangorju au pouvoir*, de M. Henri Pagat, avec empressement. D'abord parce que M. Henri Pagat est l'auteur d'*Le[illegible] d'amour* et de *la Be[illegible]*, et l'un des auteurs de *la Fermière*, drame rustique, vrai sans réalisme, qui dans le temps m'avait beaucoup plu, ensuite parce que je suis très curieux de romans gais ou tout au moins de romans qui ne soient pas lugubres, comme tous ceux dont nous sommes accablés quotidiennement. J'avertis les jeunes auteurs que le public, cela se sent à certains signes assez clairs, semble partager mon avis jusqu'à en être beaucoup plus que moi. Les directeurs de revues commencent à me demander :

— Connaissez-vous des auteurs gais?

— Oh!

— Réprimez votre pudeur. Il ne s'agit pas de cela. Connaissez-vous des auteurs qui, sans donner dans le libertinage, lequel n'est pas gai du tout, sachent sourire et faire sourire? Seulement comme About dans *le Buste*, seulement comme Daudet dans *Tartarin*, seulement comme Sandeau dans *Sacs et Parchemins*, seulement comme Gozlan dans *Polydore Marasquin*? Car, c'est curieux, pour être des ouvrages très étudiés, *Sacs et Parchemins*, *le Docteur Herbault*, et *le Secrétaire intime*, et *la Tour de Percemont* ne se sont pas crus obligés d'être grognons et moroses à faire peur, et, pour être amusants, ne se sont pas crus tenus d'être de Paul de Kock. Parce que Balzac n'avait pas de gaieté et n'avait pas d'esprit, tous nos auteurs se croient forcés d'être ennuyeux et abusent de l'accomplissement de ce devoir. Le public commence à demander autre chose.

Je réponds que je ne connais pas d'auteurs gais et que j'en cherche, et c'est pourquoi j'ai entamé *Pangorju au pouvoir* avec beaucoup de curiosité.

Ce n'est pas tout à fait cela, il faut l'avouer; mais c'est déjà un peu cela. Il y a au moins une très bonne idée de roman gai dans ce volume. Vous connais-

sez ces essais demi-sérieux et demi-burlesques de royaumes exotiques, comme le royaume d'Araucanie et quelques autres. M. Pagat, comme M. Daudet dans *Port-Tarascon*, est parti de là. Seulement, et c'est en cela que l'idée est originale, dans *Pangorju au pouvoir* exactement tout est faux, non seulement le royaume, et ses populations, et ses richesses, mais le pays lui-même. La Kakatoisie n'a jamais existé. Elle est l'œuvre d'un mystificateur, qui persuade à M. Pangorju qu'il est appelé par le vœu des Kakatois aux plus hautes destinées transatlantiques. Autour de cette idée pure une société s'organise, j'entends une société financière, une souscription se fait, l'argent afflue, un gouvernement, siégeant à Paris, avec ministres qui se font des niches et présidents qui se renversent les uns les autres, s'institue, se constitue et se destitue de toutes pièces, etc., etc. Pendant ce temps-là, la Kakatoisie est bien tranquille. Elle n'existe pas. La vraie paix est dans le Nirvana, comme chacun sait.

L'idée est jolie, mais l'exécution est un peu lourde. M. Pagat a de l'esprit. Il sait fabriquer des proclamations électorales, qui sont de jolis pastiches, et qui m'effraieraient s'il lui prenait fantaisie d'être candidat quelque part. Il a le mot. Il sait dire, pour rassurer un timide : « Croyez-vous que l'emploi réclame quelque qualité particulière? Le seul talent nécessaire à un ministre est de savoir le devenir. » Mais, avec tout cela, il manque de la légèreté suffisante dans le récit. Sa gaieté est un peu laborieuse. On y sent, non pas toujours, mais trop souvent, quelque effort. Cela n'est pas franc du collier. C'est dommage. Les qualités de M. Pagat sont précieuses, parce qu'elles sont rares. Je suis persuadé qu'une autre fois il nous chantera le même air, mais qu'il réussira facilement à le chanter mieux.

*
* *

Le *Roman de l'idéal*, de M. Jean Berleux, est une étude sur l'amour platonique. J'avertis que ce n'est pas une raison pour que ce soit un roman chaste, et il s'en faut de quelque chose. L'idée de M. Jean Berleux a été celle-ci : qu'un amour platonique longtemps soutenu épuise en nous les puissances d'aimer, et que deux amants qui, par scrupule, se sont aimés platoniquement pendant des années, ne réussissent plus, une fois l'obstacle levé, à s'aimer autrement.

Je suis très porté à croire que l'idée est juste. Après tout, c'est tout simplement l'idée qui domine les dernières pages de *la Princesse de Clèves*, ce chef-d'œuvre terminant un chef-d'œuvre. Oui, l'amour platonique et l'autre sont tellement dans des plans géométriques différents qu'il est fort probable qu'on ne peut pas faire aboutir l'un à l'autre au bout d'un certain temps et transformer celui-là en celui-ci à volonté. — Si vous tenez à ce que je dise qu'il est plus facile de transformer celui-ci en celui-là, je veux bien. — Oui, il y a des accoutumances de l'âme, même pénibles, dont l'arracher la froisse et peut-être la brise. L'étoffe du cœur a pris son pli. De plus, la fatigue sentimentale est une lassitude comme une autre, et la longueur de la lutte a émoussé d'avance, peu à peu, toute la saveur du succès. Il y a un *trop tard* dans les choses d'amour comme dans toutes les autres.

Tout cela, je crois, est vrai ; mais, il me semble, pour des êtres, sinon raffinés, du moins très délicats, très distingués, très élevés dans notre pauvre hiérarchie humaine. Or les personnages de M. Jean Berleux ne sont pas cela du tout. L'amoureux est très respectueux, ou du moins très obéissant, et n'a pas mauvais cœur ; mais il est très ordinaire. La femme est attachée à son devoir de femme mariée et assez pieuse ; mais peu délicate. Elle est dans la lettre du devoir, plutôt que dans son esprit. C'est une petite pharisienne du devoir et de l'amour. Elle est capable de véritables indélicatesses de cœur. Elle dit à son amoureux : « Prends une petite distraction, tant que je ne serai pas libre. » Il la prend. Ces gens-là ne sont pas de ceux qui, une fois l'obstacle disparu, le mari mort, sont si embarrassés de leurs personnes.

Il y a beaucoup d'inexpérience psychologique à côté d'une curiosité psychologique déjà assez aiguë et pénétrante dans cet ouvrage.

Il y a aussi des lacunes dans l'information et dans l'enquête, lacunes qui sont peut-être des adresses ; mais les adresses dont le lecteur s'aperçoit sont maladroites. Comme rien n'est difficile comme de noter la naissance et les premiers développements d'un sentiment du cœur, l'auteur esquive la difficulté en pressant les choses, et, presque dès les premières pages, Marcel et Mme de Ribemont se sont fait l'aveu mutuel de leur amour. C'est un peu trop tôt, et je m'aperçois qu'on me frustre. De même, le mari mort, nos deux amoureux se considèrent comme fiancés et attendent, avec impatience, le délai légal, la fin de l'année. Sur quoi l'auteur les éloigne l'un de l'autre et fait voyager M. Marcel pendant une année. Mais vous me volez, monsieur l'auteur ! Comment se comportent un homme et une femme qui, après avoir été amoureux avec obstacle, sont amoureux sans obstacle, mais ne peuvent pas encore être époux : je veux savoir cela ? C'est très curieux. C'est une phase de l'histoire amoureuse de Marcel et de Gilberte, et ce n'est pas la moins intéressante. Qu'est pour eux le souvenir de l'obstacle ? Quelle ombre l'ombre de l'obstacle fait-elle sur leur existence ? Jusqu'à quel point... ? Enfin, vous me volez, cela est sûr.

De même, ailleurs, vous trichez. Dans les premiers jours où Gilberte et Marcel sont enfin mariés, vous me les montrez gênés, entravés, sans élan et sans flamme, l'un près de l'autre. Mais aussi, c'est qu'il pleut ! Vous nous en avertissez avec insistance. Il pleut à torrents. La cheminée fume. Ils sortent et ils pataugent dans la boue. Vous trichez. Vous sortez de l'étude sentimentale. Vous appelez à votre aide les res-

sources extérieures et accidentelles. Ce que je veux savoir, c'est l'état d'âme de mes nouveaux époux par un temps ordinaire.

J'ai lu pourtant ce roman avec intérêt, malgré ses défauts. Il pose un cas intéressant. Il fait réfléchir. On y songe. On le refait autrement. C'est déjà bon signe quand on refait les ouvrages qu'on lit. C'est signe au moins qu'on ne pense pas à autre chose.

***

Jacques Bernys est le premier roman de M. Maurice Spronck. M. Maurice Spronck s'est fait connaître précédemment par un volume de critique intitulé *les Artistes littéraires*, que M. Brunetière avait remarqué et signalé au public, et qui a été très goûté. Le roman qu'il nous donne aujourd'hui est une biographie sentimentale, strictement analytique, dans le genre de *Dominique* ou de *Volupté*. C'est une confession continue. Un homme y raconte l'histoire de son âme depuis son enfance jusqu'à sa mort, ou à très peu près. Cela est fait avec beaucoup de soin, avec conscience, presque sans réminiscences littéraires, enfin avec une originalité relative qui n'est pas à mépriser. Ce *Jacques Bernys* est ce que nous appelons, dans notre langue de moralistes pédants, un *intellectuel*. Il a voulu savoir et comprendre. Il a étudié tout ce qu'on peut étudier, et même beaucoup au delà; car l'auteur en met trop, il exagère; j'ai cru, à cette partie de l'ouvrage, lire une nouvelle édition de l'éducation de Pantagruel; mais il n'importe. La conséquence de ce surmenage intellectuel, c'est que Jacques Bernys est impropre à l'action en général et en particulier au bonheur, et en particulier plus spécial au bonheur dans l'amour.

La raison en est simple : il a la faculté déplorable de prendre l'avance sur la réalité. Par son intelligence des choses, il devance les événements; il est par prévision aujourd'hui dans l'état qui suivra son bonheur de demain, ce qui est le vrai moyen pour ne pas, demain, savourer le bonheur. Anticiper sur la vie, c'est la dépouiller de tout ce qu'elle peut avoir d'agréable. Prenez juste le contraire du *Carpe diem*, vous avez Jacques Bernys.

Pour le faire bien comprendre, je citerai la première épreuve, involontaire, qu'il fait de sa fatale prescience. Il a quatorze ans. Il est à la veille de ses vacances de collégien. On sait que le plus beau jour des vacances, c'est la veille. Pour le commun des écoliers, c'est-à-dire des hommes, oui; pour Jacques Bernys, non. Pendant qu'il songe à l'emploi de ses vacances : « Soudain, je ne sais quelle inquiétude physique me serra la poitrine, et je me sentis immensément triste. En quelques secondes, mon imagination eut épuisé la somme de bonheur que me promettaient mes deux mois de congé. *Ils étaient passés, finis déjà.* » Voilà le vice secret de Jacques Bernys, qui corrompra désormais toutes ses joies.

Et, en effet, plus tard, s'il aime une jeune fille, il doutera si bien de son bonheur possible que, d'abord, à tergiverser trop longtemps, il la laissera épouser par un autre; qu'ensuite, forcé par ce mariage à renoncer au bon motif pour le meilleur, comme disait un philosophe aimable du XVIIIe siècle, il ne saura pas mieux goûter l'amour coupable qu'il n'a su cueillir l'amour permis, toujours inquiet, toujours tourmenté de l'infinie distance qu'il trouve entre ce qu'il s'est promis et ce qu'il tient, et toujours sachant à l'avance que ce qu'il tiendra est insignifiant relativement à ce qu'il se promet, et, par conséquent, tout en se le promettant, se raillant lui-même d'être assez sot pour se le promettre. Ce Jacques Bernys est très malheureux.

Il finit par mourir jeune d'une maladie de foie, ce qui n'a rien qui doive surprendre, ni rien qui doive le désoler; car pour lui il était temps d'en finir. Il aurait pu finir par la résignation comme *Dominique*, ou par la religion de la souffrance humaine comme cet autre; l'auteur a préféré qu'il finît par le foie, et je n'y vois pas d'inconvénient ni de sensible différence.

Les analyses morales qui constituent ce roman tout entier sont d'une très grande finesse, et le plus souvent d'une vérité, d'une netteté, d'une précision tranquilles et implacables qui maîtrisent et qui captivent. C'est une œuvre très distinguée. Un défaut, léger à mon jugement, mais qui, peut-être, paraîtra grave à quelques lecteurs, c'est que c'est trop là une stricte monographie. Un seul personnage, Bernys. La femme dont il est amoureux, elle-même, n'existe pas, ou, du moins, est sur les limites de l'existence. Cela ne va pas sans quelque monotonie.

On trouvera peut-être aussi que l'auteur a compliqué le cas de Jacques Bernys d'un élément étranger à l'essence de Bernys, et peut-être même en contradiction avec elle. Jacques Bernys n'est pas seulement un intellectuel, un surmené de la réflexion. Il nous apparaît brusquement, de temps en temps, comme un névropathe. Il a des hallucinations. Une nuit il va, à travers les corridors, jusqu'à la porte d'une personne qu'il aime trop, un large couteau de cuisine à la main. Enfin, c'est un névropathe. Ceci est trop ou trop peu. Ou montrez-moi l'intellectualisme dans un être faible de complexion, menant au névrosisme et aux maladies mentales, ce qui est possible, et je vous suivrai, et vous ferez un roman tout autre que celui-ci; — ou restez dans les termes de vos définitions et de votre sujet, et montrez-moi l'intellectualisme avec ses simples conséquences propres et directes, impuissance, dégoût de l'action, etc.; mais ne mêlez pas les deux conceptions de telle manière que le problème principal ne soit qu'obscurci et embrouillé par l'intervention momentanée et accidentelle de l'autre.

Les conclusions, car l'auteur conclut par la bouche de Jacques Bernys, sont, à mon avis, très contestables, pour être trop générales. Oui, l'auteur a trop généralisé. Il conclut en se demandant si l'homme,

décidément, n'est pas devenu trop conscient, trop réfléchi, trop intellectuel. L'intelligence finira, en lui ôtant toute naïveté, toute spontanéité, toute *aptitude à vivre dans le moment présent*, par le tuer.

Prenons garde, et sachons de quoi nous parlons. De quoi parlons-nous? De l'intelligence. Mais de quelle intelligence? Il y a l'intelligence des savants, l'intelligence des archéologues, l'intelligence des métaphysiciens, l'intelligence des administrateurs. Tous ces gens-là sont des intellectuels. Physiciens cherchant une loi, érudits cherchant la résurrection d'une époque, philosophes cherchant une explication satisfaisante ou élégante de l'univers, je vous assure que tous ces gens-là pensent un peu. Ce sont parfaitement des intellectuels. Or ne sait-on pas que dans la vie pratique ce sont souvent les plus naïfs et les plus spontanés des hommes? Ne sait-on pas que leur intellectualisme, s'il n'est pas une raison pour qu'ils fassent, très souvent, de véritables... ingénuités sentimentales, du moins n'est certainement pas une raison pour qu'ils n'en fassent pas? Et ce sont pourtant des intellectuels!

C'est donc un intellectualisme tout particulier qui mène à l'impuissance sentimentale et à l'impossibilité de *vivre dans le moment présent*. Certes, oui; et procédez par élimination, vous verrez que le seul et unique intellectualisme qui ait ces funestes conséquences, c'est l'intellectualisme psychologique, la manie de réfléchir et de raisonner sur les démarches et les égarements du cœur. Moins que cela encore, car il y a psychologue et psychologue. Il y a celui qui étudie les autres et lui-même, il y a celui qui n'étudie que lui. C'est ce dernier seul, celui qui tâte le pouls à son âme à toute heure du jour et de la nuit, qui doit arriver à l'impuissance dont vous parlez. Mais, maintenant, on voit assez que ce n'est qu'un individu, très particulier, très rare dans la grande république des intellectuels. En définitive, ce n'est pas l'intellectualisme qui conduit à l'impuissance pratique et à l'impuissance sentimentale. C'est uniquement l'abus de la vie intérieure. Il n'y a qu'un impuissant de ce genre, c'est celui qui passe sa vie à se regarder agir et penser, et qui, par conséquent, n'agit pas, et, pour un peu, j'ajouterais ne pense guère. Et encore faut-il excepter le cas où le monsieur qui se livre à ces exercices n'est qu'un simple farceur, ce qui s'est vu. Les périls de l'intellectualisme sont donc réduits à un nombre de cas infiniment restreint; et il n'y a pas encore lieu, je crois, de dégoûter les hommes d'être intelligents.

En tout cas, par l'usage que M. Spronck fait de son intelligence, il inviterait plutôt à faire grand état de ce don perfide de la nature et à s'en souhaiter autant qu'il en montre.

ÉMILE FAGUET.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA. — *Salammbô*, de MM. E. Reyer et C. Du Locle.

Cruel embarras que le mien! *Salammbô* est revenue triomphalement de Bruxelles, et j'en dois reparler. J'en avais dit toute ma pensée déjà (1). Ma première impression demeure. Au sortir de la magnifique représentation de l'Opéra, la partition de M. Reyer reste pour moi l'œuvre vigoureuse, attachante, tendue et discutable que le théâtre de la Monnaie nous avait fait entendre il y a deux ans. Ce que je vois qu'elle a gagné de charme et de tenue, je constate que c'est le milieu parisien qui le lui donne. Mais si je m'attache à la partition, laissant de côté les conditions nouvelles de son succès, — la sympathie des abonnés pour l'auteur de *Sigurd*, la maîtrise des chœurs et de l'orchestre, la beauté des costumes et des décors où la direction nouvelle n'a rien épargné, — je passerai pour y mettre de la mauvaise grâce. Si j'insiste sur la valeur des interprètes et la magnificence de la mise en scène en glissant légèrement sur la musique, j'aurai l'air d'un mauvais plaisant.

Mais quoi! le premier triomphateur en tout ceci, n'est-ce pas le nouveau directeur de l'Opéra, M. Bertrand, et, avec lui, ses intelligents coopérateurs, ses vaillants légionnaires? Car, de bonne foi, cette infortunée *Thamara* qui périt victime du sort jaloux, cherchez ce qu'elle avait de moins que sa grande rivale carthaginoise; et qu'avons-nous trouvé de tout à fait supérieur dans *Salammbô?* Un splendide spectacle, la restitution artistique la plus suggestive d'un passé mystérieux, une tragédienne lyrique incomparable : beaucoup de drame, peu de musique. Entendez par musique tout ce qu'il vous plaira; d'avance j'y souscris : le talent comme le génie, l'idée aussi bien que la mise en œuvre, le cri du cœur comme l'écriture artiste, l'inspiration comme le style, l'émotion comme le fini du travail. L'émotion : un instant, elle a passé, dans le doux frisson d'ailes des colombes de Carthage, pour s'envoler avec elles; la mélodie s'incarne presque toujours en un thème obstiné, gauche, venu en droite ligne de *Lakmé* ou de *Manon;* la partie décorative, — la scène du temple, — mêle et confond les styles les plus divers; l'instrumentation a moins de fond que de couleur; et l'écriture, vous savez qu'il n'en faut pas trop parler.

Qu'importe? l'effet sur le public est considérable; à quoi bon chercher s'il est apporté au drame par la musique, ou à la musique par le drame et les accessoires? l'artiste n'en est pas moins habile. Et puis est-il bien démontré que la musique soit essentielle à l'Opéra? A Bayreuth, à Munich, à Vienne, à Bruxelles

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars 1890.

même, la question ferait scandale. A Paris, c'est autre chose. Ou bien disons, si vous voulez, qu'il y a musique et musique. Les docteurs en avaient déjà découvert deux : la musique spontanée qu'ils nomment l'italienne, et la musique savante dont ils font honneur à l'Allemagne. Moi, j'en sais une troisième, qu'il faut bien alors que j'appelle française, — d'autant qu'elle est un produit très particulier de notre tempérament national, sortie du cerveau de quelques hommes d'esprit de chez nous, médiocrement organisés pour les arts; — musique de littérateurs, où l'intention remplace la facture; qui ne cherche ses moyens d'expression ni dans le chant, ni dans l'orchestre, mais dans les poèmes qu'on lui livre, — et quels poèmes! La déclamation rehaussant l'accent du vers, voilà sa mélodie; le pathétique d'une scène rendu plus intense par les instruments déchaînés, voilà son orchestre. On ne lui demande pas tant d'être belle que de se mettre au pas du drame. Le développement musical, auquel il a pourtant fallu faire sa place, la trouve comme il peut, — à côté, dans les intermèdes : chœurs guerriers, cérémonies religieuses, chansons à boire, invocations à la nature et aux étoiles. Quant au reste, ni la mélodie ni l'inspiration n'y sont proscrites, assurément; mais à la rigueur on s'en passe. Pour s'ajuster sur le vers, à défaut d'une phrase de Gluck, le froid récitatif de Spontini peut suffire encore. Pour renforcer une péripétie, si ce n'est une suite d'accords de Meyerbeer, un coup de grosse caisse à propos appliqué, un mugissement de trombone, un simple trémolo de violon feront l'affaire; que de pages de nos partitions sont couvertes de ces remplissages! Quand l'émotion artistique est rebelle, il reste la ressource d'ébranler les nerfs; le cri du cœur s'il se peut; le cri, toujours.

Et quand j'aurai, pour la centième fois, répété que cette conception du rôle de la musique est la plus sèche, la plus fausse, la plus matérielle et brutale, qu'importe encore, puisqu'elle a le suffrage de Paris. Réjouissons-nous plutôt, en songeant qu'elle a ouvert les portes de l'Opéra et de la gloire à quelques hommes de génie, poètes dramatiques encore plus que musiciens, — M. Reyer est un peu de leur famille; — et que le génie, même sorti de sa voie, peut encore donner des chefs-d'œuvre.

Mais *Salammbô*, est-ce un opéra français? Assurément; même un opéra historique, — voyez l'acte du Conseil des Anciens. — Du roman de Flaubert, au lieu d'un drame psychologique, M. Du Locle a tiré, — pardon si je me répète, — la grosse machine lyrique jadis indiquée par Sainte-Beuve. Et M. Reyer l'a traitée à la française. Pas d'airs, sans doute; mais des reprises: — ses thèmes sont longs comme des airs, et ils reviennent. Pas plus de psychologie wagnérienne que dans le livret; la crise d'âme de Salammbô, — l'évolution passionnelle du mysticisme au trouble des sens et du trouble des sens à l'amour, — n'est pas même indiquée. M. Reyer ne s'attarde jamais à développer un caractère ou un motif. Il précipite toute l'action vers le but, brusquant les modulations, bousculant les rentrées; — et c'est ainsi qu'il nous emporte et nous empoigne. A peine il s'accorde quarante mesures de répit, — de pure musique, — à rêver sous l'obscure clarté des étoiles; et quelle douceur alors dans cette courte extase! C'est la doctrine de Gluck appliquée presque à la rigueur. Enfin, comme il arrive bien souvent chez Gluck, le trait de génie de la partition, c'est une trouvaille littéraire du musicien : sa conception du grand duo d'amour, — Salammbô chaste comme l'Hélène antique en son abandon même, à peine consentante, irresponsable, dévouée par les dieux de sa patrie au supplice de l'amour fatal. Par ces délicatesses du sens poétique, M. Reyer est bien l'héritier de Berlioz.

Salammbô, à elle seule, est tout l'opéra, drame et musique, — les autres personnages n'ont qu'une vie artificielle; — et Mme Rose Caron est Salammbô tout entière. En confondant l'œuvre avec son interprète dans une même acclamation, le public a rempli le vœu de l'auteur. Il faut nommer, après elle, MM. Vergnet, Renaud et Saléza. L'orchestre, au dire d'officieux confidents, a exécuté l'œuvre non pas seulement telle que M. Reyer l'a écrite, mais telle qu'il l'a conçue et sentie. Bravo, monsieur Colonne! Le moyen, après cela, de taquiner M. Reyer sur son écriture! Mais qui donc aujourd'hui l'oserait?

René de Recy.

THÉATRES

Odéon. — *Les Vieux amis*, comédie en trois actes, en vers, de M. Jacques Normand.

L'aimable comédie de M. Jacques Normand, — les lecteurs de cette *Revue* n'ont pas oublié ses piquantes chroniques, — n'est certes pas une étude de mœurs; elle se noue et se dénoue dans cette Ile-de-France idéale où les conteurs du XVIIIe siècle avaient coutume de « situer » leurs récits, sous le règne autoritaire et fantaisiste de Mme du Barry et du roi Louis XV, dit le Bien-Aimé. Ce n'est pas davantage une étude de caractères. Les gracieux personnages créés par l'auteur n'ont guère souci de nous dévoiler le fond de leurs âmes. Ils agissent comme il leur plaît, sans que leurs caractères soient à proprement parler des éléments essentiels de la comédie, mais, je dois le dire aussi, sans que leurs actes nous choquent par trop d'invraisemblance. M. Jacques Normand ne voulait que nous dire un joli conte, amusant par endroits, suffisamment émouvant par d'autres (surtout dans la charmante scène du troisième acte); il y a parfaitement réussi; on aurait mauvaise grâce à lui reprocher de

n'avoir pas fait ce que précisément il n'a pas voulu faire.

Un reproche plus sérieux peut-être, qui aurait plus de poids vis-à-vis des dévots de la pièce bien faite, c'est qu'on ne discerne pas très nettement le sujet de la comédie. Est-ce, ainsi que le titre semblerait l'indiquer, l'opposition entre les caractères des *Vieux amis?* ou la conversion de Fabrice? ou l'amour de Suzanne? ou encore la lutte entre Mondoubleau et le baron?... On ne sait trop; de là quelque chose d'incertain dans la marche de la pièce.

... Et maintenant qu'avec toute la sincérité dont je suis capable, j'ai mentionné les objections qu'on peut faire aux *Vieux amis*, je dois vous dire que la pièce a été très bien accueillie et qu'elle nous a beaucoup plu. Par l'époque et le lieu de sa pièce, M. Jacques Normand nous avait prévenus que nous n'avions pas le droit de nous montrer trop exigeants sur le lien des scènes et la fermeté du dessin. Sa comédie, en vérité, est infiniment agréable et gentille. Et je vous prie de croire que le mot « gentil » n'implique ici aucune arrière-pensée de dénigrement ou même de courtoisie un peu dédaigneuse. Les sentiments qu'on nous montre ne sont pas de ces sentiments passionnés qui bouleversent l'âme ou « tuent le sommeil » ; ils sont aimables, simples, un peu superficiels peut-être comme il convient sous la poudre, mais suffisamment vrais au demeurant : la pièce, si je puis dire, rayonne un optimisme déterminé et souriant; et ce qu'il y a de « gentil », c'est que cet optimisme semble le plus naturel du monde, sans trace de ce parti pris qui nous agace parfois : il coule de source, abondamment et facilement, et s'il ne tente pas de résoudre les problèmes éternels, il s'applique très joliment à ce que l'on nous conte. C'est vous prouver que je prends ce mot « gentil » dans l'acception la plus favorable. Faites une légère transposition, très légère ; dites-vous simplement : « C'est presque cela, » et vous goûterez dans les *Vieux amis* un plaisir apaisé qui ne va ni sans charme ni sans émotion. Et quant à l'optimisme, mon Dieu ! je voudrais bien avoir l'audace de l'avouer, l'optimisme, nous l'adorons ! Quand il s'agit d'une comédie à prétentions sérieuses, nous faisons effort pour oublier nos préférences, pour la juger au seul et austère point de vue de la vérité; mais quand il s'agit d'un aimable conte où la vérité n'a rien à voir, avec quelle joie nous acceptons le dénouement heureux ! Au théâtre, nous nous mettons toujours un peu à la place des personnages; plus ils sont aimables, plus nous sommes portés à trouver qu'ils nous ressemblent (avec les réserves que commande une honnête modestie), et nous pensons que ce qui leur arrive pourrait bien, — avec un peu de chance, — nous arriver aussi à nous. Est-il, je vous le demande, spectacle plus réconfortant? Et, dans tout ce qui pourrait nous arriver ainsi, M. Jacques Normand a choisi ce qui répond le mieux à notre idéal!...

Au fond, malgré le scepticisme dont nous sommes barbouillés, nous sommes tous de bons naïfs, croyants et candides, capables peut-être d'assez méchantes actions, mais capables aussi d'en commettre de louables, capables surtout d'être émus par des sentiments tendres et candides. M. Jacques Normand a choisi un thème qui nous va à l'âme : le mauvais sujet adoré par une pure jeune fille. J'ose dire que, devant ce thème-là, nos âmes de vieux Parisiens ne resteront jamais insensibles; c'est notre rêve à tous, rêve aussi louable qu'ingénu. Et c'est là que nous nous retrouvons ! Il n'est pas un homme en France qui ne reçoive comme un éloge l'épithète de mauvais sujet. Dieu sait, le plus souvent, par quelles aventures banales et sans lendemains il croit l'avoir méritée; n'importe ! cela le flatte. Il semble même que, pour ce mot-là, il y ait comme une notation particulière; il se prononce avec une inflexion de voix caressante, un sourire indulgent où il entre aussi un peu d'envie : il est impossible de le dire sévèrement. Fabrice arrive de la cour; il a séduit des duchesses, dompté des comtesses et fasciné des marquises. Fabrice, c'est nous, nous ne nous y trompons pas. Repu un beau jour et lassé, il revient à la campagne... et, de plus en plus, c'est notre idéal vivant qui s'agite devant nous. Après une existence mouvementée, n'est-il pas satisfaisant de penser que nous retrouverons au gîte une âme gentille et droite qui nous adore en secret, qui au moins nous adorera dès que nous aurons daigné paraître? Elle sera jolie, cela va sans dire; intelligente, cela est évident; et surtout, — c'est là où la chose devient tout à fait comique, — elle sera absolument candide et pure, d'une candeur, d'une pureté, d'une innocence que la plus simple curiosité n'aura jamais troublées. Pour cela, les hommes sont impitoyables : moins ils ont pratiqué la pureté, plus ils l'exigent. Est-ce, comme on dit, pour faire une moyenne? Est-ce qu'étant parvenus, à force d'imagination, à souffrir de leur scepticisme, ils veulent enfin retourner à l'innocente nature? Est-ce un hommage tardif à la pureté, hommage qui ainsi leur coûte moins que s'ils avaient dû le rendre par eux-mêmes? C'est peut-être un peu tout cela, mais il y a plus. On trouverait ici sans trop de peine une manifestation très détournée d'une qualité fort rare, la modestie : modestie un peu vague et inconsciente. En effet, cette vénération nouvelle pour la pureté pourrait bien se résumer en ceci qu'avec une femme très innocente les hommes auront plus de sûreté; pas de comparaisons à craindre (est-il besoin de dire que je parle au moral?); on est le premier, et le seul; c'est le plus sûr moyen d'être vainqueur et de le rester. Joignez que, pour des gens qui se croient blasés, un amour naïf doit avoir une singulière saveur, que cet amour éveille précisément ce qu'il y a de plus cher et de plus secret en eux, ce qui est resté, — et pour cause, — presque intact durant leurs précédentes aventures; joignez... joignez

mille choses que je n'ose dire, craignant de passer pour une vieille bête, et vous reconnaîtrez qu'en faisant épouser Suzanne par Fabrice, M. Jacques Normand a comblé le plus cher de nos vœux.

Cornaglia est le comédien sûr que l'on connaît. Montbars m'a paru un peu lourd ; il a une singulière façon de dire les vers! Duard charge un peu le rôle du baron. Gauthier est tout à fait gentil et jeune. Mmes Raucourt et Yves Rolland sont suffisantes. Quant à Mlle Duluc, elle est exquise dans le rôle de Suzanne. Ah! ces « mauvais sujets » ont une chance!...

J. du Tillet.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le Congrès féministe.

Mes opinions sur l'émancipation féminine ont beaucoup varié.

Vers 1872, j'étais résolument hostile à cette émancipation. Je faisais partie, en effet, d'un groupe imporportant de petits garçons qui, après de longues délibérations, avaient décidé « qu'on ne jouerait pas avec les filles ». De cette décision scrupuleusement observée pendant plusieurs années, je conservai le sentiment que j'appartenais à un sexe tout à fait supérieur.

Par la suite, la lecture des philosophes me confirma dans cette pensée. Tous proclamaient l'infériorité de la femme. Proudhon même la démontrait mathématiquement, établissant, chiffres en main, que les femmes sont aux hommes comme 2 est à 3.

Il me suffit pourtant d'entrer un peu dans l'intimité de certaines dames pour me convaincre que Proudhon se trompait et que les femmes étaient généralement aux hommes comme 1 est à 2. Dès lors, je commençai à douter de la suprématie masculine et je penchai vers les idées égalitaires.

Un court séjour parmi les étudiantes de Sorbonne accrut encore cette inclinaison. Là ce ne fut pas la subtile finesse, la merveilleuse astuce des femmes que j'eus le plaisir d'admirer, mais leur incomparable mémoire. L'exactitude, la servilité de leurs souvenirs me confondaient. Morale, dialectique, métaphysique, elles apprenaient tout par cœur. Elles récitaient le Spinoza comme un monologue, vous détachaient l'objection comme un couplet; et bientôt, à les entendre, je me révoltai contre l'injustice des lois qui empêchaient ces excellentes diseuses de jouer un rôle dans la médecine, la politique ou le barreau.

D'autre part, comment leur refuser l'accès des urnes et des parlements? C'eût été implicitement déclarer que ces créatures mobiles et passionnées n'étaient pas capables d'exercer comme les hommes les droits politiques : c'est-à-dire de s'engouer sans motif, de se dégoûter sans raison, de vendre leurs suffrages, de trahir leur parti, de céder à l'égoïsme, d'obéir à la peur, de courir à la révolution ou de favoriser la tyrannie. Grave inconséquence en laquelle je me gardai de tomber. La logique me commandait de devenir complètement féministe. Je le devins.

Je me réjouissais même de vous rendre compte du récent Congrès qui s'est tenu cette semaine à la mairie du VIe arrondissement, quand j'ai songé qu'une dame féministe parlerait peut-être de cette réunion avec plus d'autorité et de clairvoyance.

Je transcris donc simplement les notes qu'une jeune et obligeante demoiselle a bien voulu rédiger à mon intention. Quoi qu'on pense de cette lettre, je crois que chacun rendra hommage à la modération et à la candeur dont elle est empreinte :

*
* *

Cher monsieur,

Permettez-moi d'abord de répondre à l'unique et intéressante question que vous m'avez posée au sujet du Congrès.

Vous me demandez si les féministes sont jolies. Mon Dieu, mon cher monsieur, il faut distinguer!

Le féminisme mûr n'est plus joli, et le jeune féminisme ne l'est pas encore.

Le jeune féminisme se compose en grande partie d'étrangères, que l'on prendrait presque toutes pour des institutrices anglaises, si l'on ne craignait que ce ne fussent des institutrices allemandes. Beaucoup portent des pince-nez, et l'ensemble n'est pas troublant. Je ferai exception, cependant, pour une déléguée dont l'aspect était fort curieux. Col carcan, face osseuse, couleur brique, cheveux jaunes coupés courts et au-dessus un petit boléro beige tout pointu. C'est une Américaine, m'a-t-on dit, et pourtant elle avait l'air d'un fifre belge.

Le féminisme mûr présente des physionomies beaucoup plus séduisantes et plus originales.

Mme Maria Deraismes, la vaillante championne de l'émancipation : très élégante, des chapeaux vert pâle ou rouge vif, des manteaux « modèle riche », des traits fins et railleurs, des bandeaux de cheveux argentés, le type d'une belle-mère cossue de comédie bourgeoise, d'une belle-mère générale, dont tous les hommes seraient les gendres.

Mlle Léon Bequet, présidente de l'œuvre de l'Allaitement maternel : chevelure cuivrée, figure poupine s'épanouissant majestueusement sous le tour de tête blanc et le bonnet noir des veuves anglaises; une lointaine ressemblance avec Lyon, ou Marseille, ou Strasbourg, vous savez, place de la Concorde?

Mme Potonié-Pierre. Vous vous figurez peut-être, en

lisant ce nom, une bonne petite femme accorte et rondouillarde? Pas du tout. Une grande femme sèche, douloureuse. Des bandeaux noirs et plats, au haut desquels est fiché un morceau de chapeau où tremblent trois marguerites. Un visage long, décharné, jaunâtre, où brillent rarement, par une éclaircie de sourire, de vastes dents blanches. Une voix traînarde et affligée. Enveloppant toute sa personne, une ombre de tristesse sincère et d'angoisse véritable. L'air d'une *squaw* d'Europe; comme l'incarnation de la femme opprimée.

Mme Clémence Royer, la darwinienne: cheveux gris, tirés en arrière à la chinoise, figure pleine et lasse, des boucles d'oreilles à pendeloques, un minuscule bonnet de dentelles noires, une robe noire, un éventail blanc avec des roses; le tout très « second Empire ».

Enfin, la plus bizarre, la plus ardente, la plus extraordinaire, Mme Léonie Rouzade. Une femme courte et carrée, humblement vêtue, l'aspect d'une brave ménagère, fort émue, qui viendrait d'avoir une discussion avec un fournisseur. La bouche tordue comme par un sanglot proche; les yeux clignotants et fous, les poings crispés; et de l'éloquence, creuse, vaine, si l'on veut, mais vibrante, suppliante, entraînante, qui ne cloche pas, qui galope, s'emballe et finit convenablement le parcours, à une allure correcte et facile.

C'est la seule d'ailleurs qui ait parlé durant le Congrès. Les autres, — sauf quelques *speecheuses* sommaires et vagues, — ont préféré lire.

Ah! monsieur, ce qu'on nous en a lu, pendant ces trois jours, des paperasses, et des dossiers, et des statistiques! Et après les Françaises les étrangères, après les rapports des « pétits aperrçous », après les mémoires des « dôcouments très courieux », — à croire qu'on voulait vraiment nous brouiller les idées comme à une assemblée d'actionnaires.

Eh bien, malgré cette confusion, malgré cette accumulation de pièces, de chiffres, de témoignages, je vous affirme que nous avons abattu une rude besogne.

C'est que nous ne perdions pas notre temps, comme vous l'auriez perdu, à discuter, à réfuter, à organiser des enquêtes, des commissions, un tas de machines compliquées. Non. On nous proposait simplement un vœu, on le mettait aux voix, et pan! il était adopté.

Pas de répliques, pas de ripostes, des approbations. Voilà le bon système! Aussi voyez les résultats : en trois séances, nous avons décrété l'égalisation des salaires, la suppression de la guerre, l'attribution aux femmes des droits de suffrage, la recherche de la paternité, l'adoption des enfants par la nation et une foule d'autres mesures admirables que j'oublie. Citez-moi donc une Chambre qui, en trois ans, en aurait fait autant!

Mais, répondrez-vous, c'est du socialisme tout cela? Parfaitement, cher monsieur, vous avez dit le mot. Nous ne nous contenterions plus aujourd'hui d'une boutique de pharmacienne ou d'une robe d'avocate.

Ce que nous réclamons avant tout, ce sont les droits politiques qui nous permettront de voter les réformes sociales destinées à assurer le bonheur des hommes et le nôtre. Nous souhaitons la fin de la corruption présente, l'avènement de la justice parfaite, et nos rapporteuses discourent sur ces choses presque aussi bien que notre ami M. Lavy. Je regrette vivement que vous ne soyez pas venu les écouter; vous eussiez été étonné de leur imperturbable science.

Mme Valette, une gentille blonde au visage mélancolique et pâle, jonglait avec la lourde question des salaires comme avec une orange. Mme Chœliga-Lœvy, une Polonaise aiguë, parlait du mouvement social comme d'un ami intime. Enfin, après Cicéron, Mme Maria Deraismes nous dépeignait l'humanité, cette patrie universelle, en des termes enthousiastes qui eussent navré les singes.

Oui, monsieur, ce sera la gloire de ce Congrès d'avoir proclamé ouvertement l'étroite union des féministes et des socialistes, que souhaitaient depuis si longtemps les Marx, les Liebknecht et les Bebel!

Bien entendu, quelques perturbateurs ont essayé de troubler par des objections ces solennelles épousailles.

Je vous laisse à penser, cher monsieur, quel accueil nous avons fait à ces tristes personnages. Vous connaissez suffisamment les hurlements spéciaux et dominateurs que profère la femme quand on tente de la contredire, pour que je me dispense de vous décrire les vociférations dont nous couvrîmes la voix des misérables opposants.

D'ailleurs, eussent-ils même triomphé du vacarme, que notre alliance avec le socialisme n'eût pas souffert de leurs critiques. En dépit des apparences, nous sommes restées femmes dans la lutte; et nous savons garder notre amour à l'objet aimé, malgré les défectuosités ou les faiblesses que les malveillants nous y signalent.

Dans l'espoir que ce « pétit aperrçou » vous aura satisfait, je vous prie, cher monsieur, de me croire à votre entière disposition pour le prochain Congrès.

MÉLANIE GARNOT.

*
* *

D'après les renseignements ci-dessus inclus, il semble que la cause de l'émancipation féminine ait accompli, cette semaine, un grand progrès. Officiellement incorporée à la cause socialiste, elle bénéficiera désormais des promesses que nos gouvernants font quotidiennement à cette dernière et qu'ils réaliseront sans doute un jour — ou l'autre.

FERNAND VANDÉREM.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. - May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 22 TOME XLIX 28 MAI 1892.

LE TIERS-ÉTAT DE 1892

L'Europe que M. de Bismarck et la Prusse nous ont faite tend de plus en plus à répartir le prolétariat urbain et agricole en deux parts, l'une pour les casernes, l'autre pour la grève et l'anarchie.

L'agriculture et l'industrie s'épuisent à entretenir dans la paix l'appareil immense de la guerre, et les hordes errantes des meurt de faim [illegible] portion du nombre toujours croissant des légions militaires. Les polices des Etats [illegible] à intervalles périodiques, des rafles parmi les malheureux qui manquent de tout au milieu de l'abondance de tout. On les rencontre déguenillés et livides, cherchant une nourriture plus incertaine que celle de l'homme sauvage dans les bois. Lorsque les prisons sont remplies, on les chasse pour en prendre d'autres qui seront à leur tour rendus à la liberté de leur vie misérable. Ils rentrent dans les villes, leurs forêts, plus affamés et plus hagards, et tous les ans ils pullulent.

On ne peut ni les obliger au travail, ni s'en débarrasser de quelque manière, ni les vendre aux compagnies d'Afrique. Ils sont hommes et même citoyens, et, dans quelques pays, ils participent de la souveraineté nationale. Au reste, on travaille trop déjà : les chefs des grandes industries du monde [illegible] certent pour trouver des moyens de ralentir une production qui les appauvrit par sa fécondité.

Placée entre l'horreur de cette paix et l'horreur plus profonde encore d'une guerre, dont la seule pensée épouvante, l'Europe ne peut se résoudre à choisir entre des maux contraires et également extrêmes. Elle avait mis toute sa confiance dans l'orgueilleuse maxime de ses maîtres : « La force prime le droit. » C'est la pierre sur laquelle on l'a bâtie, les architectes annonçaient que ce fondement serait plus fort que le roc, mais ils le trouvent aujourd'hui douteux et vacillant.

Quant à nous, qui n'avons pas travaillé à ce monument de contradictions et d'incohérences, qui l'avons vu s'élever en dehors de nous, malgré nous et contre nous, ce serait peut-être l'heure de nous rappeler la parole du sage disant au monde de son temps qui s'ébranlait : « Tu peux crouler sans m'émouvoir »

*

Nos propres problèmes nous suffisent : nous laissons à l'Europe les siens. Ceux que nous avons déjà résolus nous encouragent et nous protègent dans la recherche des solutions nouvelles.

Tâchons d'abord de marquer les limites de la question, comme elle se présente chez nous. Tâchons de voir la vérité telle qu'elle est, et de sang-froid, sans la dédaigner ni la redouter.

On est tombé spontanément d'accord pour rejeter hors de la politique tout ce qui concerne « la propagande par le fait », les bombes de dynamite et les enseignements de l'école la plus scélérate que le siècle des sciences pouvait produire pour la rétrogradation de la liberté et de l'instruction générale.

Donc on a mis cela hors de la politique, du consentement unanime et spontané de tous les partis, socialistes, républicains et conservateurs. Mais à côté des « dynamitards », vous avez vu des « anarchistes » traqués, arrêtés, amenés devant les tribunaux, et alors que s'est-il passé ?

Le magistrat, rigoureux observateur de la loi, ayant étudié attentivement leur dossier, a dit à l'un : « Vous êtes un travailleur acharné et taciturne. » Et l'acharnement au travail pas plus que la taciturnité n'ont été jusqu'à présent classés au nombre des crimes et délits. A l'autre, le magistrat a dit : « Vous êtes un travailleur assidu et honnête, votre passé est excellent. » Ces « anarchistes », connus comme tels, ainsi bon gré mal gré complimentés, ont été rendus à la société de leurs concitoyens, puisque le tribunal ne pouvait pas relever de délit à leur charge.

En dehors de « l'anarchie », sans connivence avec elle, mais au contraire la traitant en ennemie, qu'il redoute et méprise à la fois, on rencontre « le socialisme révolutionnaire ». Il s'en va par les villes et par les campagnes, à la faveur de la liberté de la presse et de la parole, plus encore à la faveur de la liberté générale des esprits et des mœurs, prêchant la révolution sociale par tous les moyens, ou pacifiques ou violents, et le plus tôt qu'on le pourra.

Aussi différents de ceux-ci, que ceux-ci le sont des premiers, vous rencontrez les « socialistes possibilistes », de différentes nuances. Ils ne prêchent pas la révolution de fond en comble par tous les moyens. Ils ne demandent que le possible chaque jour, mais ils croient que ce possible doit aller jusqu'au complet renouvellement de toute la situation économique et politique.

En dehors des groupes et des sectes, il y a la démocratie ouvrière, le suffrage universel des ouvriers, peu enclin aux formules métaphysiques, fort défiant à l'égard des chefs, qui n'attend son avenir que de son initiative et de son courage, mais qui, dès à présent, se juge capable d'occuper dans l'organisation sociale une place plus digne de ses services et de ses talents.

En face de cette démocratie laborieuse, ardente, qui s'agite, qui monte et déjà frappe à la porte, les classes aujourd'hui dirigeantes et gouvernantes n'ont-elles d'autre résolution à prendre, d'autre politique à adopter, que de se préparer à repousser l'assaut?

* *

Nous disons : « les classes »; nous aimions à croire cependant qu'elles avaient disparu, qu'elles étaient allées chaque jour s'agglutinant et se fondant au sein de la démocratie libre. L'expression de « classes » avait été bannie de la presse et de la tribune, et je me souviens des longues années où elle n'arrêtait plus jamais mon regard dans la lecture des papiers publics. Mais la voici revenue, avec une figure nouvelle, étrangement composée de traits héréditaires et de traits inconnus, je la retrouve partout, elle me poursuit, elle nous assiège. Il faut croire qu'elle s'impose d'une manière impérieuse à ceux qui ont le plus d'appréhension à s'en servir, parce qu'ils n'en trouvent pas d'autre pour caractériser certains phénomènes sociaux dont ils sont les témoins et parce qu'elle répond à une situation réelle.

Si l'on me permettait un souvenir personnel, je raconterai comment j'ai assisté dans une de nos assemblées parlementaires à l'accueil furieux que reçut un orateur du parti ouvrier lorsque, pour la première fois, il prononça à la tribune ce mot redouté : « ma classe! » — « Il n'y a plus de classes, lui criait-on de toutes parts! Allez à l'école apprendre l'histoire de la Révolution française! Vous représentez ici le suffrage universel et la souveraineté du peuple!... » L'orateur, sans se troubler, répète d'une voix terne et monotone : « Ma classe. » Il semble ne rien comprendre au violent orage déchaîné sur sa tête. On voulut l'expulser, on somma le président de le rappeler à l'ordre, de lui imposer silence, mais le président ne broncha point et il laissa l'orateur terminer brièvement son discours au milieu des vociférations et des clameurs. Le lendemain et les jours suivants, chaque fois que l'orateur ouvrier eut à prendre la parole, il parla au nom de sa classe. Les vociférations ne furent plus que des murmures qui, peu à peu, eux-mêmes, s'apaisèrent. L'expression de classe avait reconquis la tribune. Elle n'étonne plus personne. Ainsi se font les révolutions.

N'est-ce point Proudhon qui, l'un des premiers, exhorta les ouvriers à se reconstituer en une classe distincte et consciente, ayant son programme, ses formules, son drapeau? Ne leur disait-il pas que la reconstitution de leur classe était la condition primordiale et nécessaire de leurs progrès? Depuis le jour où parut son puissant écrit sur « la Capacité des classes ouvrières », cette capacité politique et morale des ouvriers s'est singulièrement accrue.

En vain leur représentez-vous que la Révolution de 1789 et le suffrage universel ont donné à tous les Français les mêmes droits civils et politiques, et que, par conséquent, c'est un non-sens grammatical, juridique et politique de parler en France au nom d'une classe, cette observation ne les touche pas. D'abord ils prétendent embrasser l'Europe et le monde dans leurs conceptions politiques et sociales. Les ouvriers de ce siècle revendiquent les droits de leur classe dans son universalité. Ils sont les ouvriers du globe, ils sont tous ceux qui extraient la houille, qui forgent le fer, qui tissent les étoffes, qui bâtissent les maisons, qui labourent la terre, ceux qui creusent les canaux et les ports et qui rejoignent les océans à travers les isthmes, ceux qui développent autour de la sphère terrestre les cercles des câbles électriques, les lignes de chemins de fer et de circumnavigation : ils réclament leur part dans les résultats de l'exploitation de la planète et leur droit de libre respiration dans l'atmosphère morale de l'univers.

Ils saluent volontiers la France comme la grande émancipatrice, l'avant-garde de la démocratie et la sentinelle du progrès; mais la France elle-même leur

a-t-elle accordé les nécessaires garanties? Ils sont bien loin de le penser.

La justice difficilement accessible aux pauvres, la disproportion des impôts et des taxes prélevés sur les produits du travail quotidien et sur les aliments les plus indispensables à l'homme, les assemblées locales, provinciales, nationales, presque toujours fermées en fait aux représentants des travailleurs, la privation de tout capital ou propriété, en terre, outils ou matière première, alors que les écoles républicaines et conservatrices ont reconnu la propriété comme le fondement de la liberté individuelle et de la dignité familiale, tels sont les principaux traits par où se caractérise à leurs yeux la situation d'une classe infériorisée, sous le régime du suffrage universel lui-même et sous les lois égalitaires de la Révolution française.

Ainsi ils forment une classe, cent deux ans après l'abolition des classes; ils se sentent être une classe dans la nation, que dis-je? ils veulent l'être, et ce sentiment, cette volonté commune, encore plus que tous les autres motifs, est la raison déterminante qui fait que la classe ouvrière n'est pas une simple expression grammaticale.

Et pourquoi veulent ils être une classe? C'est ici que je me permettrai de demander que l'on fasse attention à la manière dont la question se pose. Ils veulent être une classe, tous leurs efforts depuis vingt-cinq ans sont tendus vers la constitution, la création, l'évocation de leur classe, parce qu'on leur a dit et parce qu'ils ont compris qu'étant une classe, une conscience, un organisme, ils pourraient avoir leur programme commun, en poursuivre la réalisation; parce qu'étant une force agissante et conquérante, ils pourraient revendiquer avec autorité ce qu'ils considèrent comme leur dû, traiter, négocier, s'imposer au besoin; tandis qu'en demeurant à l'état individuel ils resteraient sans force, sans programme, et ils n'auraient pas même les organes les plus indispensables pour se mettre en rapport avec la société et lui exprimer leurs vœux et leurs revendications.

Ils sont une classe pour avoir leur part d'existence dans la société générale.

Ils sont une classe pour obtenir leur participation plus large au bien-être, à la liberté, aux loisirs, leur participation plus équitable à la vie morale et sociale de leur temps.

A mesure qu'ils obtiendront cette participation, ils se fondront dans la société générale et ils seront de moins en moins une classe.

*

La classe ouvrière n'existait pas ou elle existait à peine, au temps de la Révolution de 1789; elle s'est développée avec l'industrie et les usines, avec la concentration des capitaux et des métiers. Lorsque trois cents ouvriers se sont trouvés rangés dans une galerie de machines, en face des appareils mus par la vapeur, collaborant tous ensemble à une même œuvre, sous une même loi et même discipline, ils se sont regardés les uns les autres et ils ont jugé leur situation. L'homme ne se voit pas bien soi-même, il s'aperçoit et se comprend mieux dans son semblable et compagnon. Chaque ouvrier du tissage et de la filature s'est regardé dans son voisin de travail comme dans un miroir et il a fait ainsi la découverte de lui-même. Que de choses anciennes et séculaires il a distinguées tout d'un coup, que les ouvriers isolés n'avaient pas vues, et cependant elles existaient!

Le suffrage universel, l'instruction plus générale, la presse à bon marché ont aidé la classe ouvrière à prendre de plus en plus possession d'elle-même. Les lois républicaines ont continué l'œuvre commencée. Quel que soit le sentiment qu'on éprouve à l'égard de quelques-unes de ces lois, il ne faut pas les regretter, elles étaient inévitables, elles sortaient de la nature des choses. Les ouvriers s'étaient organisés en syndicats, ils s'étaient créé, sous le nom de « cercles d'études », de « bourses de travail », des œuvres d'activité intellectuelle et politique : la loi a légitimé ces institutions lorsque déjà elles rayonnaient. Enfin les ouvriers organisés réclament leur part de pouvoir et d'influence, et leur entrée par la grande porte dans la société issue de la Révolution française : le tiers-état d'hier n'aurait-il vraiment d'autre partie à jouer que de refermer la porte au tiers-état d'aujourd'hui?

Qu'il se rappelle à lui-même sa propre et glorieuse destinée et qu'il conçoive le juste sentiment de sa valeur, en regardant d'où il est parti, où il est arrivé; d'abord serf du seigneur, vilain et corvéable à merci, puis commis, greffier, marchand, bourgeois des communes, légiste aux pieds des nobles dans les parlements, tiers-état triomphant aux jours de 1789, bourgeoisie souveraine, royauté de l'opinion, de l'argent et de l'intelligence, — classe infime et presque indéfinissable à sa naissance, devenue par son travail, par son génie politique, par la hardiesse de ses coups de main et par la patience de ses longues acquisitions, par ses alliances heureuses avec les autres classes, une puissance telle qu'aucune autre ne peut lui être comparée pour l'universalité et l'éclat de son empire.

Elle s'est confondue et identifiée avec la France au point d'être la France elle-même. La classe moyenne, libérale et conservatrice, qui a pris le pas dans tous les pays, procède de son esprit, de ses maximes, de sa politique. On ne sait pas encore ce que c'est que la bourgeoisie française. On n'a pas écrit son histoire, bien qu'on l'ait essayé, avec talent. On a dit au commencement du siècle qu'elle n'était rien et qu'elle serait tout. C'est à notre époque, entre le XIXe siècle finissant et le XXe siècle qui se lève, que cette prophétie reçoit son accomplissement. Non, la bourgeoisie

de France ne connaît pas encore sa valeur. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que désormais il n'y a rien d'autre à faire dans le monde que ce qu'elle a fait, d'autre esprit à développer que son esprit, d'autre méthode à appliquer que sa méthode : c'est-à-dire poursuivre l'œuvre de civilisation par l'industrie, la liberté et la science.

Aussi les autres classes, les autres générations qui viennent et qui viendront n'ont-elles en réalité d'autre politique que de réaliser à leur tour et à leur profit, sous les formes qui conviendront à leur temps, ce que la bourgeoisie a réalisé, d'être une bourgeoisie à leur manière, d'avoir leur place dans le domaine industriel et scientifique par le travail et par la paix.

La bourgeoisie éclairée de France peut-elle opposer à ceux qui la suivent et qui l'imitent, aux classes ouvrières, un *veto*, un *non possumus*, qu'elle a victorieusement repoussés quand on les lui opposait à elle-même?

Ce serait une chose absurde à imaginer que cette bourgeoisie industrielle et politique, dirigeante et gouvernante, qui a renversé le trône et même l'autel, qui a fait les révolutions des barricades et les révolutions des bonnets à poil, qui tour à tour, à coups de fusil et à coups de bulletins de vote, a conquis l'empire, criât maintenant à l'abomination de la désolation lorsqu'une nouvelle classe formée depuis cent ans, un nouveau tiers-état, prétend aussi réaliser le rêve de sa destinée.

On ne peut pas croire que ces ouvriers, ces employés, ces mécaniciens, ces calculateurs, dans les mains de qui il a été absolument nécessaire de placer tous les ressorts, les pistons et les balanciers de l'organisation moderne, se résignent éternellement, pour la gloire et la splendeur de la bourgeoisie industrielle, à travailler douze heures par jour et à gagner juste de quoi subvenir aux besoins les plus élémentaires de l'existence, à ne posséder ni la garantie du lendemain, ni un foyer assuré où ils puissent, avec leur famille, passer les moments de loisir au milieu des soins et des affections naturels au cœur de l'homme.

Ces ouvriers, ces mineurs, ces mécaniciens, ces guides et pilotes de tous les services de transport par la vapeur et l'électricité ont avec eux les employés de magasin et de négoce, les comptables et commis, qui sont devenus tout un peuple dans les bureaux des grandes sociétés; ils ont avec eux, conspirant de toutes les puissances de leur âme au succès de la même cause, les employés des administrations publiques, les petits fonctionnaires de tout ordre, qui attendent ardemment une amélioration de leur sort : c'est un monde cela, et ce monde, malgré les barrières qui le séparent et les canaux qui le fractionnent, est animé d'un sentiment unanime qui le fait marcher ensemble.

Il ne s'agit pas là de dynamite, il s'agit d'une poussée de volontés et d'aspirations : la bourgeoisie de 1789, de 1830, de 1848, de 1870, dont tout ce peuple a appris les révolutions dans les écoles qu'elle a fondées, peut-elle penser qu'il ne lui reste qu'à se croiser les bras devant ce mouvement et à dire : on ne passe pas!

*
* *

Nous n'avons pas mis les clefs des révolutions dans notre poche le jour où nous avons pris la Bastille. Nous n'avons pas tiré derrière nous les verroux du progrès politique et social. Nous n'avons pas relevé je ne sais quel pont-levis fantastique pour empêcher les autres d'entrer après nous dans la cité promise. Nous n'allons pas faire de l'organisation politique fondée par nos pères en 1789 une autre Bastille, dans laquelle nous nous enfermerons nous-mêmes par une incroyable dérision et moquerie de nos propres principes!

La bourgeoisie française a brisé toutes les révoltes qui ont été essayées contre sa légitimité à elle, contre la légitimité de son développement historique.

Elle est maintenant à l'apogée de sa puissance, dans toute la plénitude de son expansion politique et sociale : elle bat son plein. Et voilà qu'un autre mouvement s'élève, aussi légitime que le sien, mais incomparablement plus puissant!

Elle s'étudie, nous le savons, à perfectionner les services de l'assistance publique, à protéger l'enfance abandonnée, les femmes et les adolescents employés dans l'industrie, à réparer, dans la mesure du possible, les accidents et les catastrophes du travail humain, à assurer des retraites aux vieux travailleurs. Ces réformes ne sont pas réalisées, mais on les cherche ardemment : elles sont et seront toutes insuffisantes. Oserais-je dire qu'elles ne touchent pas même à la question?

Le tiers-état de 1792 ne demande pas aux descendants tout-puissants de 1789 des secours, des retraites pour ses vieillards, des hôpitaux somptueux pour ses malades : il demande ses garanties, son code, ses institutions, et la reconnaissance de sa légitimité à lui-même.

L'arrivée des ouvriers à la vie intellectuelle, esthétique, politique, leur entrée dans les conseils municipaux, comme on l'a vu cette année, et dans les assemblées parlementaires, où ils étaient déjà, où ils se multiplieront infailliblement, ne va-t-elle pas amener des changements dans les lois, dans les institutions et dans la structure même de l'État?

Il est impossible de croire que ce monde vigoureux, remuant, avide de jouir et de s'instruire, va s'installer et prendre ses positions dans les sphères de l'influence et du pouvoir, sans rien changer autour de lui, sans adapter à ses besoins quelques-unes des formes exté-

Le monde bourgeois n'a-t-il pas introduit dans la constitution politique et sociale les modifications qui lui étaient nécessaires pour sa vie et son développement légitime? Le monde ouvrier fera la même chose pour sa vie à lui.

Songez à ceux qui souffrent et qui vont mourir, songez-y sans cesse, ne prenez plus une heure de repos avant d'avoir trouvé des allégements à leur situation malheureuse, mais ne nous obligez pas à mettre à néant un vain sophisme : il ne s'agit pas des conditions de la maladie et du chômage, puisqu'il s'agit des conditions du travail.

V.

LES RELIGIONS DE LA RÉVOLUTION

La Raison et l'Être suprême (1).

La Révolution, dans son effort pour transformer la France de l'ancien régime en une France nouvelle, essaya de changer aussi la religion.

La Constituante s'était bornée à une modification de la hiérarchie catholique, qu'elle prétendait mettre en harmonie avec les institutions de 1791 : le roi ne nommait plus les évêques ; les patrons d'église ne nommaient plus les curés ; évêques et curés étaient élus par les mêmes électeurs que les juges et les députés. Par là on espérait soustraire le clergé d'une part à l'influence royale, d'autre part à l'influence des ci-devant propriétaires féodaux. En outre, on essaya de le soustraire à la suprématie pontificale : les nouveaux évêques n'auraient plus à recevoir du pape l'investiture canonique. Le clergé formerait ainsi une Église nationale : l'ancien mot d'Église *gallicane* était précisé en celui de *française*, française de la Révolution. Tel est le sens de la *Constitution civile du clergé*. La Constituante semblait logique avec elle-même ; elle supprimait la nomination des évêques par le roi, comme la nomination par le roi des administrations provinciales, des juges, des officiers. A cette idée politique s'en mêla une autre, qui était déjà une idée sectaire : les anciens gallicans et jansénistes de l'Assemblée, en supprimant l'investiture des évêques par le pape, prenaient leur revanche de la bulle *Unigenitus*.

A la rigueur le pape aurait pu tolérer l'élection substituée à la nomination royale: la réforme n'intéressait, en somme, que le pouvoir civil et le mode de son exercice dans son domaine propre. Ce que le pape ne pouvait tolérer, c'était l'atteinte portée à son autorité religieuse. Il ne pouvait admettre que l'Église de France, au lieu d'une province de l'Église universelle, devînt une Église nationale, autonome, une Église gallicane dans le sens où celle d'Angleterre était anglicane.

L'obligation du serment que la Constituante imposa au clergé, la défense que le pape signifia au clergé de prêter le serment, fit éclater une dissidence qui autrement eût pu rester latente. Le clergé se trouva tout de suite partagé en *constitutionnels* et *inconstitutionnels*, *assermentés* et *insermentés*, *jureurs* et *non-jureurs*, *soumis* et *réfractaires*. La Constituante, qui se croyait si modérée, léguait à la Législative et à la Convention les plus redoutables embarras. Dans cette Constitution civile, en apparence si bénigne, si bien étayée sur les Pères, les Conciles et les rescrits des empereurs de Constantinople, il y avait en germe toutes les violences et tous les déchirements : les massacres de septembre, le régicide, la Vendée, la guerre civile et la Terreur.

Encore la Constitution civile ne touchait-elle qu'à la hiérarchie ecclésiastique; elle laissait les croyances intactes; les jansénistes de la Constituante n'étaient point des hérétiques et étaient à peine des philosophes.

Ces théologiens furent vite dépassés, et alors, pires que des hérétiques, apparurent les philosophes. La philosophie du XVIIIe siècle s'était partagée en deux courants : il y avait eu, d'un côté, La Mettrie, Helvétius d'Holbach, c'est-à-dire l'*athéisme ;* de l'autre, Jean-Jacques Rousseau, c'est-à-dire le *déisme*, ou, si l'on veut, le christianisme attendri et vague de son *Vicaire savoyard*.

L'une et l'autre de ces deux écoles, successivement, dans le court moment qui va de l'automne de 1793 à l'été de 1794, s'emparèrent de la direction révolutionnaire. Elles n'étaient plus représentées par des penseurs qui n'avaient affaire qu'au papier, lequel souffre tout (1), mais par des hommes d'action en proie à toutes les fureurs de la lutte : donc l'athéisme aboutit à l'*hébertisme*, le déisme au *robespierrisme*. A l'un nous devons le culte de la Raison, à l'autre le culte de l'Être suprême.

L'histoire du culte de la Raison est peut-être la moins connue. Il a été singulièrement travestie par la passion politique et surtout religieuse. C'est un lieu commun parmi les prédicateurs que de le représenter comme un prétexte à de scandaleuses saturnales qui auraient assis sur nos autels les déesses peu vêtues de l'antiquité païenne ; l'indignation des croyants, l'imagination égayée des sceptiques a donné crédit à des légendes. Il était temps que l'histoire prît la place de celles-ci. Les monographies locales, même lorsqu'elles ont été rédigées par des ecclésiastiques ou de pieux laïques, ont fait justice des plus grosses absurdités. Il

---

(1) [illegible] *La [illegible] pendant la [illegible] présidence* 1793-1794, [illegible] 1 vol. in-18, [illegible] pages. Alcan.

(1) [illegible] II

restait à tenter la synthèse de cette histoire éparse et à demander aux documents inédits tout ce qu'ils gardaient encore de secrets. Tel est l'objet du curieux livre de M. Aulard, le savant professeur de la Sorbonne, dont l'œuvre, déjà si considérable, a tant contribué à faire prévaloir, pour cette époque si troublée et si troublante, la méthode documentaire sur la rhétorique.

*
* *

Sa thèse est qu'en inaugurant successivement le culte de la Raison et le culte de l'Être suprême, « nos pères se proposaient surtout un but patriotique et, pour la plupart, ne cherchaient, dans les entreprises contre la religion héréditaire, qu'un expédient de défense nationale ». Il ajoute : « L'idée de détruire le catholicisme ne naquit que dans cette période si critique d'avril à décembre 1793, où la Révolution eut à lutter à la fois contre la Vendée et l'Europe. On croit voir alors que la religion est l'âme de coalition contre la patrie. » — Cette thèse serait fondée si l'essai de *déchristianisation* s'était attaqué surtout aux prêtres insermentés, dont quelques-uns purent être accusés d'avoir soulevé la Vendée et de correspondre avec l'étranger. Or, tout au contraire, ce fut le clergé assermenté, si dévoué à la cause de la Révolution, si étroitement solidaire avec elle, et dont les évêques siégeaient sur les bancs de la Montagne, qui eut à subir toutes les rigueurs de la Commune parisienne et des représentants en mission, toutes les fureurs ou les gaietés terribles de la multitude. Ce sont les églises et les autels par lui desservis qui furent profanés ; c'est lui qu'on déshonora par des apostasies forcées ; c'est de son sang que furent rougis les échafauds. Ce clergé « national », dont la Constituante avait rêvé de faire une des forces vives de la France nouvelle, ce clergé dont ses adversaires mêmes ont fait l'éloge, « qui a prêché de parole et d'exemple, bravé les plus grands dangers pour conserver le souvenir d'une religion, pour secourir, consoler, sauver ce qu'ils appelaient leur troupeau, même sans différence d'amis ou d'ennemis », ce clergé, qui sur l'échafaud sut montrer « du courage et de la religion » (1), les hébertistes s'en sont fait un jouet et l'ont traité plus mal que le réfractaire. S'ils s'étaient gouvernés par quelque idée vraiment politique, n'est-ce pas ce clergé qu'il aurait fallu protéger, ne fût-ce que pour prendre appui sur lui contre les insermentés ? L'intérêt national ne commandait-il pas, au moment où la Vendée était soulevée par ses curés, de maintenir la paix au moins dans les diocèses « constitutionnels ? » Dans la période de persécution hébertiste, ce n'est guère de patriotisme qu'il s'agissait ; l'abjuration de l'évêque Gobel ne donnait aucune force contre l'Autrichien ou l'Anglais. Il y eut surtout caprice tyrannique des représentants en mission, fanatisme des clubs ; il y eut surtout de l'anarchie et de l'incohérence, et aussi, ce que M. Aulard voudrait ne pas voir, cet esprit sectaire qui est le contraire de l'esprit national et de l'esprit politique. Est-il de si bon aloi le patriotisme de gens qui pérorent et paradent, qui figurent dans les fêtes « les déjeuners de la patrie », qui, les armes à la main, expulsent de vieux prêtres ou de vieilles dévotes ? Puisqu'ils avaient des armes, que faisaient-ils là ? Pourquoi n'étaient-ils pas aux frontières ?

En certaines pages de M. Aulard on entrevoit que, si le clergé constitutionnel eut alors la vie si dure, c'est parce que la haine des catholiques orthodoxes coopérait avec la passion novatrice des hébertistes. Si tant d'églises furent profanées ou fermées, ce ne fut pas uniquement parce que les révolutionnaires ne voulaient de prêtres d'aucune sorte ; ce fut aussi parce que les orthodoxes ne voulaient pas des prêtres assermentés : « Plus certaines communes rurales étaient pieuses, plus elles avaient affecté d'adhérer au culte de la Raison ». Un tel fait n'a pas la valeur d'un simple détail : il méritait d'être mis au premier plan ; il a peut-être dominé toute la situation. Mais, ici encore, ce n'est pas de patriotisme qu'il s'agissait.

*
* *

Ce même fait expliquerait les ménagements que garda la Convention à l'égard du culte catholique constitutionnel. Ce n'est pas seulement parce qu'elle se souvint que « la plupart des assemblées électorales par lesquelles elle fut nommée avaient commencé leur union par une messe et l'avaient terminée par un *Te Deum* » ; c'est aussi parce que la Convention était une assemblée politique. Elle ne se souciait pas d'ajouter aux causes de troubles, créées par les mesures des deux assemblées précédentes contre le clergé non jureur, en persécutant elle-même le clergé jureur. Elle comprenait que l'État français avait contracté envers celui-ci une dette de protection. Le 27 juin 1793 elle décréta que « le traitement des ecclésiastiques fait partie de la dette publique ».

Ce fut uniquement par des raisons de défense nationale, qu'elle autorisa la mise en réquisition des cloches pour la fonte des canons. C'était alors indispensable : le sol français ne produisait pas assez de bronze et, toutes les frontières de terre et de mer étant bloquées, on n'en pouvait recevoir du dehors. Quand les Orléanais fondent la statue de Jeanne d'Arc, ce ne fut point par un sentiment d'ingratitude envers l'héroïne, car ils gravèrent le nom de la Pucelle sur les canons qui sortirent de la fournaise.

Seulement la Convention était sujette à des fluctuations qui tenaient à sa composition même : jusque dans la Montagne il y avait des catholiques et des libres penseurs, des athées et des déistes, des sectaires et des politiques. Il n'y eut aucune fixité dans sa ligne de

(1) Lally-Tolendal.

conduite en des matières si délicates. En septembre 1793, elle souffre que le citoyen évêque Pontard lui présente sa femme « pauvre de fortune, mais riche en vertus, choisie dans la classe des sans-culottes, où résident la candeur et l'aimable simplicité ». Elle applaudit quand le président Cambon donne « l'accolade fraternelle » aux deux époux. Elle ne voit donc pas que c'est discréditer et détruire l'œuvre religieuse de la Constituante? Au fond cette œuvre de la Constituante, que peut-être la Convention n'eût point tentée, trouve celle-ci indifférente : elle ne la comprend pas et ne s'en soucie pas; elle n'y voit que la source de tous ses embarras; elle ne sait qu'en conserver ou qu'en rejeter. Si la Constituante eut un système religieux, la Convention n'en a jamais eu. Elle légifère au jour le jour : le 19 juillet, conservant leurs traitements aux prêtres mariés; le 12 août, annulant les arrêtés de destitution pris contre eux; plus tard les réduisant à une pension si mince qu'elle leur suffit tout juste pour ne pas mourir de faim. Le 26 novembre 1793, elle reçoit à sa barre les députés du bourg de Mennecy, qui se présentent revêtus de chapes enlevées à leur église, annonçant qu'ils ne veulent plus de curé et qu'ils ont placé la statue de la liberté sur le maître-autel de la ci-devant paroisse. Mais le même jour le Comité de sûreté générale envoie des gendarmes à leur domicile, leur reprend les ornements d'église et fait incarcérer cinq des députés. D'autres arrestations ont lieu dans la commune de Mennecy, et les habitants effarés en sont réduits à nier qu'ils aient voulu « abolir la religino ».

Ainsi donc incohérence dans les régions gouvernementales; la Convention et ses comités ne semblent pas avoir la même jurisprudence. Les représentants en mission, qu'on laisse sans direction, agissent à leur fantaisie. A Nevers, Fouché inaugurait les baptêmes civiques, ordonnait la destruction des insignes religieux dans les cimetières, prescrivait d'y élever une statue du Sommeil et de graver sur les portes cette inscription : « La mort est un sommeil éternel. » Il prenait sur lui d'abolir non seulement tout insigne des religions révélées, mais même la croyance à l'immortalité de l'âme. Que met-il à la place? Il installe dans la plaine un autel et y allume le « feu sacré de Vesta »; pour les cérémonies nuptiales, il édifie « un temple de l'Amour ». A Rochefort, le représentant Laignelot transformait l'église paroissiale en « temple de la Vérité ». C'est avec des statues du Sommeil, des autels de Vesta, des temples de l'Amour ou de la Vérité, toute la mythologie des *Lettres à Émilie*, toutes les allégories vieillottes d'un Écouchard-Lebrun ou d'un Parny, tout le bric-à-brac des allégories pseudo-romaines et pseudo-grecques, qu'on prétendait supplanter le catholicisme.

M. Aulard dit que l'exemple de *déchristianisation* « sembla être donné par la province à Paris ». Ceci pourrait suggérer au lecteur une idée fausse. Les tentatives de Fouché et Laignelot ont bien eu lieu en province; mais en quoi la province en est-elle responsable? Qu'y a-t-elle mis d'original, de local, de spontané? Tout cela fut l'œuvre de représentants envoyés de Paris, escortés par des sections de l'armée révolutionnaire parisienne.

Ce qui se fait à Paris n'a guère plus d'originalité. La fête du 10 août 1792, célébrée sur l'emplacement de la Bastille, nous montre une statue de la Nature, pressant de ses deux mains ses mamelles et en faisant jaillir deux jets d'eau, dont s'abreuvent, avec force discours, les autorités constituées et les membres de la Convention. Ce n'est même pas de la philosophie : c'est tout simplement de la littérature, des métaphores réalisées avec du plâtre, de la pierre ou du carton, des métaphores plus coûteuses que celles des obscurs poètes du temps, mais enfin des métaphores du même style. Du même style aussi les fêtes dont Lakanal a tracé le plan : fête de la Vieillesse, de la Jeunesse, des Époux, etc. Plus intéressante serait la tentative de calendrier révolutionnaire, si elle n'avait été gâtée par les mathématiques de Romme, qui tint à faire dater l'année du 22 septembre 1792, supprima toute concordance avec l'ancien calendrier, fabriqua les nouveaux mois avec des fragments d'anciens mois, alourdit le tout de « jours intercalaires ». Les noms de ces mois nous séduisent par leur couleur poétique, *Floréal*, *Prairial*, etc.; mais était-ce la peine d'expulser du calendrier les noms des saints gothiques, cappadociens ou mérovingiens pour les remplacer par des noms de légumes ou d'instruments agricoles? A travers toutes ces tentatives, on ne voit de bien clair que l'intention de faire pièce à l'Église catholique, surtout par la substitution du décadi au dimanche.

Sur le fond de la question on ne sait à quoi se résoudre. Léonard Bourdon, aux Jacobins, conclut à la séparation de l'Église et de l'État. M. Aulard croit utile de noter que « cette idée libérale sortit de ce club réputé fanatique ». On peut se demander en quoi l'idée est si essentiellement libérale. Quant au libéralisme de Léonard Bourdon, on peut en juger par son discours : il regrette que la Convention veuille « assurer la liberté des cultes ».

Plus embarrassée encore se trouve la Convention quand la Commune organise dans Paris les scènes de *déprêtrisation*. Cela commence, le 16 brumaire an II (7 novembre 1793), par un certain abbé Parent qui vient à la barre de l'assemblée annoncer qu'il se défroque. Il le fait dans les termes les plus grossiers : « Je suis prêtre, je suis curé, c'est-à-dire charlatan. » Et il demande une pension. Sergent, qui était pourtant un des hommes du 10 août, réclame l'ordre du jour, sur ce que ce prêtre ne pouvait être sincère. Thuriot adjure l'assemblée de « mûrir bien les mesures par lesquelles elle voudra seconder l'opinion ». L'ordre du

jour est voté. Mais le même jour se présente à la barre l'évêque Gobel, assisté de ses citoyens vicaires et de tout son clergé. M. Aulard note avec raison que Gobel ne vient pas apostasier; il ne vient pas « abjurer le catholicisme », comme l'ont avancé tant d'historiens : il vient simplement abdiquer ses fonctions, remettre à la Convention la dignité épiscopale qu'il tient de ses électeurs, déposer ses lettres de prêtrise, sa croix, son anneau. Le président est invité par les assistants à lui donner l'accolade fraternelle. Cet exemple entraîne les ecclésiastiques de l'assemblée. Seul Grégoire tient bon, en impose par sa ferme attitude, oblige les plus ardents à faire cette déclaration : « On ne veut forcer personne. » Et jusqu'à la fin de la Convention, sur les bancs les plus hauts de la Montagne, il siégera en costume d'évêque catholique, la croix d'or sur la poitrine et l'anneau d'or au doigt.

Cependant la faiblesse et l'irrésolution de la Convention avaient amené ce résultat : l'abdication en masse de l'Église constitutionnelle. La France, au moins la France officielle, n'avait plus de religion : elle était, comme le Japon d'il y a trente ans, veuve de ses anciennes divinités et mettant au concours la meilleure des religions.

* *

Ce furent les plus avancés parmi les adeptes de la philosophie qui se mirent d'abord sur les rangs, gagnant de vitesse leurs concurrents. Les *hébertistes* entreprirent de doter la France d'une religion, très vaguement définie, même dans leur esprit. C'est ce qu'on appela le culte *de la Raison*. Ou plutôt on n'est pas encore bien fixé même sur ce point; Pache, maire de Paris, dans sa proclamation du 17 brumaire (7 novembre 93), parle d'une « fête de la Liberté et de la Raison ». Une statue de la Liberté serait solennellement inaugurée le 20 brumaire sur le maître-autel de Notre-Dame de Paris, « aux lieu et place de la ci-devant Vierge ». Ainsi, fait observer M. Aulard, la Commune ne se donnait qu'un délai de trois jours pour mettre sur pied le nouveau culte : « trois jours pour révolutionner les âmes! » Cependant tout fut prêt pour le jour indiqué : d'abord le décor, dont la pièce capitale était une montagne, surmonté d'un petit temple rond, de style grec — naturellement, — avec cette inscription : *A la philosophie*, et les statues de quatre philosophes; puis les hymnes, dont les paroles furent de Marie-Joseph Chénier et la musique de Gossec; enfin les discours des orateurs. Quant à la statue, on lui substitua une femme, drapée aux trois couleurs, robe blanche, manteau bleu, bonnet rouge. Elle tenait une pique dans la main droite. On ne sait pas au juste le nom de cette vivante statue : fut-ce Mlle Aubry? fut-ce Mlle Maillard? Une seule chose certaine : c'était une actrice de l'Opéra. On avait également emprunté à l'Opéra les choristes : « de jolies damnées qui chantèrent mieux que les anges », assure *le Père Duchesne*. Que représentait Mlle Aubry ou Mlle Maillard? Romme dit que c'est la Raison. Chénier l'appelle « sainte Liberté » et « fille de la Nature ». Chaumette insiste sur ce point qu'on a choisi « un chef-d'œuvre de la Nature »; à l'en croire le peuple se serait écrié : « Plus d'autres dieux que ceux que la Nature nous offre! »

Quelle fut l'attitude de la Convention en voyant ainsi profaner le plus auguste sanctuaire du culte jusqu'alors officiel? Elle se montra, comme toujours, très indécise. La Commune, d'ailleurs, ne la prévint qu'au dernier moment, ne l'invita que quand la fête était déjà commencée, presque finie. Une autre surprise pour elle, ce fut la visite que lui fit la déesse, avec son cortège de choristes et de « défenseurs de la patrie ». Romme demande qu'elle soit admise : le président, qui ce jour-là était Laloy, autorise. Elle fait son entrée, assise sur un siège que portent quatre citoyens. Elle prend place à côté du président, et celui-ci, ainsi que ses secrétaires, lui donne « le baiser fraternel » au milieu des applaudissements. La Convention décrète que Notre-Dame sera désormais le temple de la Raison. Remarquons, avec M. Aulard, qu'elle ne décrète pas que le culte catholique constitutionnel sera remplacé par le nouveau culte. Remarquons que la Convention, une fois de plus, se refuse à supprimer le traitement des prêtres. Remarquons enfin que la moitié seulement de la Convention s'est rendue à la fête de Notre-Dame et que, les jours suivants, beaucoup s'abstinrent de paraître aux séances de l'assemblée afin de n'être point exposés à prendre leur part des cérémonies antireligieuses.

La Commune n'en est pas moins enhardie. Le mouvement de *déchristianisation*, avec les scènes de *déprêtrisation*, va son train. Le 22 brumaire, plusieurs des sections de Paris déclarent abjurer le catholicisme : toutes les autres suivront. On brûle les missels et les reliques. Le 23, les protestants, ou ceux qui s'ingèrent de parler en leur nom, abjurent le protestantisme. Le 27, certaines sections ayant dénoncé les dévots et les fanatiques qui persistent à s'assembler autour des bénitiers, la Commune décrète que Hanriot dissipera ces rassemblements. Le 1er frimaire, sur une motion de Chaumette à la Commune, laïcisation des enterrements. Les cercueils seront conduits au cimetière recouverts non pas du drap mortuaire, mais d'une draperie tricolore. Des officiers civils en bonnet rouge seront en tête du convoi et l'un d'eux portera un pavillon avec cette inscription : « L'homme juste ne meurt jamais; il vit dans le souvenir de ses concitoyens. » Le plus curieux de ces arrêtés est celui du 22 brumaire : on abattra les clochers « qui, par leur domination sur les autres édifices, semblent contrarier les principes de l'égalité ». Bien entendu il ne fut pas exécuté; il était trop *antiparisien*, nous dit M. Aulard.

Le nouveau culte s'organise dans Paris : dans toutes les églises, transformées en temples de la Raison ou en temples de la Morale, on fait des conférences. Les orateurs sont des fonctionnaires, des membres de club, des patriotes connus et brevetés, des acteurs comme Monvel. M. Aulard analyse un certain nombre de ces discours : ils nous révèlent l'anarchie la plus parfaite dans les idées; il y a des discours athées (ce sont les plus rares), des discours déistes, d'autres où l'on s'étudie à bafouer le catholicisme, d'autres où l'on prêche la dure morale de l'Évangile et où l'on exalte « le sans-culotte Jésus ». Ici c'est la Raison et la Nature que l'on fête; ailleurs, la religion nouvelle tournant au fétichisme, c'est la trinité Marat-Lepeletier-Chalier que l'on révère.

Ces trois « patriotes », l'un poignardé par Charlotte Corday, l'autre assassiné par un royaliste, le troisième guillotiné par les Girondins de Lyon, parlent mieux au cœur du peuple que les abstractions philosophiques. Ce sont ses martyrs, et leurs reliques, dans son culte, prennent la place de celles des saints catholiques.

*
* *

La nouvelle religion se répand dans toute la province. On opère d'après les exemples, les formules, les rituels inaugurés à Paris. De là une certaine uniformité : « En commençant les recherches, nous dit M. Aulard, je m'attendais à trouver une autre figure et une autre âme aux sectateurs de la Raison, selon qu'ils seraient, par exemple, Bretons ou Provençaux. Il n'en est rien : on ne peut pas dire que le culte de la Raison soit plutôt mélancolique à Rennes, plutôt joyeux à Marseille. Les différences que j'ai relevées ne proviennent guère des différences de climat et de race. » M. Aulard croit qu'il y eut plus de sérieux à Strasbourg parce qu'on se trouvait en présence de l'ennemi; que l'on fut plus pacifique à Limoges parce que le clergé ne résistait pas, plus violent à Auch ou en Bretagne parce qu'il se défendait âprement.

D'autres différences tiennent à l'éducation ou à l'humeur des représentants en mission : à Nancy, le mouvement fut déiste; à Rochefort il fut athée et matérialiste, et le représentant Lequinio fit cette déclaration : « Jamais il ne restera de nous que les molécules divisées qui nous formaient et le souvenir de notre existence passée. » A Cahors, on décrète que les clochers seront rasés. A Pau, il y eut une croix brisée par des mains inconnues, et le discours du représentant prouve que l'incident émut les populations. A Toulouse, les femmes affluent dans les théâtres, mais ne paraissent point au temple de la Raison. Celui-ci « n'est que la réunion des patriotes purs et en petit nombre »; le culte catholique continue à être pratiqué, et le représentant croit même qu'on affecte de « célébrer avec plus de pompe que d'ordinaire ce jour du dimanche pour insulter la fête de la Raison ». Il s'en afflige et cherche le remède; il propose un plan de fêtes et de « pharandoles » pour rehausser l'éclat du décadi. A Quimper, le commissaire Dagorne profane publiquement les vases sacrés, et d'une façon qui peut passer pour un outrage public à la pudeur. A Lectoure, on admire un certain Sauvage qui, « sans crainte d'indigestion, avala soixante *bondieux* et, pour mieux les faire passer, avala une bonne bouteille de vin blanc ». Partout, la plus grande décence préside à l'exhibition des déesses Raison : à Montauban, le rôle est tenu par Mlle de Pressac, d'une irréprochable moralité et qui, à un âge très avancé, mourut fille. La grossièreté, l'irréligion brutale est plutôt dans les discours : c'étaient vraiment d'étranges philosophes que les Dagorne et les Sauvage. Ailleurs, ces discours respirent l'insupportable pédantisme de demi-lettrés, gavés de lectures mal comprises et mal digérées, plagiaires des *Ruines* de Volney, comme le conventionnel Laplanche qui, à Caen, supprime toutes les paroisses, sauf une seule; il veut qu'elle soit commune à tous les cultes : « Là le musulman à côté du catholique, le Hottentot auprès du protestant, le juif à côté du gymnosoplaste de l'Inde... » Des Hottentots et des gymnosoplastes en Normandie?

Quant à la spontanéité de ces manifestations, il est permis d'en douter quand on voit que les premiers rôles dans les cérémonies sont tenus par des représentants en mission et des accusateurs publics. A Nancy, c'est « au pied de la guillotine » que l'on brûle les reliques et les missels; à Perpignan, devant les statues abattues des thaumaturges, on exalte « la faiseuse moderne de miracles, sainte Guillotine ». A Auch, les farces à la Sauvage aboutissent à une tragédie : au théâtre de la ville, où le représentant Dartigoeyte présidait le club des Jacobins, une brique tomba des troisièmes loges; il en conclut qu'on avait voulu l'assassiner, et neuf personnes furent décapitées. A Bordeaux c'est le représentant Tallien qui mène les théories de jeunes filles vêtues de blanc et couronnées de feuillages de chêne; Tallien qui, avec des meutes de chiens féroces, avait traqué les Girondins proscrits, réfugiés dans les grottes de Saint-Emilion, qui allait envoyer à l'échafaud Barbaroux et Guadet, qui mettait à prix les têtes de Buzot et Pétion! A Nantes, c'est Carrier qui marche en tête du cortège. A Grenoble, c'est l'accusateur public Couturier qui disserte sur les vertus civiques, les mœurs épurées par la raison, et l'amour sacré de la patrie. A Lyon, devenu Commune-affranchie, ensanglanté par les fusillades et les mitraillades, il n'y eut pas de fête de la Raison : Fouché et ses collègues, chargés « d'assurer le bonheur du peuple », ajournèrent toute réjouissance « jusqu'à ce que tous les rebelles, tous les impies aient expié leurs crimes, jusqu'à ce que les prisons soient entièrement purgées; les hommages des enfants de la philosophie ne doi-

vent pas être souillés par les imprécations de leurs ennemis. » A Strasbourg, M. Aulard croit pouvoir constater que la fête de la Raison fut « un acte sérieux, sérieusement opéré... rien ne fut plus grave et solennel que l'abjuration publique et commune qui eut lieu, moins peut-être par philosophie que par nécessité de défense nationale... le soir la ville fut spontanément illuminée ». Il y a quelqu'un dont la présence me gâte ce sérieux, cette gravité, cette spontanéité : c'est Eulogius Schneider, ce terroriste à moitié fou, si cruel et si déraisonnable dans la répression que Saint-Just le fit ensuite exposer publiquement, attaché au pied de la guillotine, avant de le faire monter sur la plate-forme ; c'est Eulogius Schneider, doublement suspect à titre d'Allemand et de prêtre défroqué, qui se permet, à l'inauguration du culte nouveau, de disserter sur la justice de Dieu et le bonheur public.

M. Aulard constate que pendant toute cette période « un grand nombre d'églises restèrent ouvertes ; il est probable que parmi les fidèles qui les fréquentaient il se trouvait plus d'un lecteur du *Père Duchesne ;* on suivait, comme patriote, le cortège de la déesse Raison, et, comme catholique, on entendait la messe ; en plusieurs consciences la foi nouvelle coexista alors avec la foi héréditaire ». A Paris même, pendant l'hiver de 1793-1794, les églises paroissiales étant fermées, telle chapelle était pleine de gens qui entendaient la messe, tandis qu'une foule d'autres, restés dehors, attendaient leur tour.

Les hébertistes s'effrayaient de la persistance de l'ancien culte. Les gens sensés se demandaient avec Prudhomme : « Pourquoi donc toucher à cette corde si délicate ? » D'autres réclamaient la liberté des cultes inscrite dans la Déclaration des droits. A Paris, après les premiers jours d'engouement, la foule s'était éloignée des « temples de la Raison » et laissait les orateurs y pérorer sur la philosophie et la morale. « L'instinct populaire, nous dit M. Aulard, s'était déjà détaché de ces cérémonies, qui lui parurent froides et pédantes ». Il ajoute : « Ainsi Hébert et ses amis avaient pu imiter le catholicisme, mais non le supplanter. La foi catholique vivait encore dans beaucoup d'âmes françaises et s'affirmait au grand jour. Trois mois après la grande cérémonie philosophique de Notre-Dame, les promoteurs mêmes du culte de la Raison doutaient de leur œuvre et parlaient *de ne plus se mêler des autres cultes ;* c'est-à-dire qu'ils renonçaient à la fois à détruire et à fonder. »

Il fallait que le mouvement eût bien peu de sérieux et de profondeur pour que Robespierre n'ait pas hésité, dès le début, à le combattre et soit parvenu si rapidement à l'enrayer.

***

Robespierre était avant tout le disciple de Rousseau. En religion, il était, chose redoutable, l'*homo unius libri*, et ce livre était la *Profession de foi du vicaire savoyard*. En outre, il avait reçu l'éducation la plus catholique chez les abbés du collège Louis-le-Grand, et, si fort qu'il se soit attaché ensuite à Rousseau, il lui resta quelque chose de ses premiers maîtres. Ce qui se passa en lui, comme chez Rousseau, ce fut moins une abjuration de la foi maternelle qu'une évolution philosophique de cette foi. M. Aulard a trouvé sur Robespierre une excellente formule : « Il resta catholique dans la même mesure que Jean-Jacques était resté calviniste. » De son catholicisme il lui resta l'aversion pour la philosophie du XVIIIe siècle, — par *philosophie* il entend toujours celle qui n'est pas de Rousseau, — de l'aversion même contre le protestantisme. Il disait de Rabaut-Saint-Étienne : « Ce ministre protestant... ce monstre... » Ses haines politiques se compliquaient de haines théologiques : dans les Girondins, dans les dantonistes, il poursuivit non seulement des rivaux d'influence, mais des adeptes de la « philosophie », des sceptiques, des libres penseurs, en un mot, comme s'il eût été un Bossuet, des libertins. Il avait accepté, ainsi que tant d'autres bourgeois, la Constitution civile du clergé ; mais par précaution oratoire, par concession aux passions ambiantes, il confond souvent dans ses diatribes, sous l'épithète de charlatans, les jureurs et les non jureurs.

Au fond, la guerre entreprise contre le catholicisme lui répugnait profondément ; les procédés grossiers, tumultuaires, populaciers de la campagne hébertiste choquaient à la fois ses délicatesses de muscadin et sa conscience. Il ne pardonna jamais à Gobel la scène scandaleuse du 17 brumaire. Dès qu'il le put il se mit en travers du mouvement ; et là où son influence est solidement établie, aux Jacobins par exemple, il n'y eut jamais de scènes de *déprêtrisation*.

C'est d'abord au Comité de salut public qu'il attaque Hébert, dont le journal était cependant patronné et subventionné par le Comité. Subtil comme un casuiste, retors comme un procureur, il fait ce tour de force de représenter les *déchristianisateurs* (déistes cependant pour la plupart) comme des athées. Il invoque aussi des raisons de haute politique : la campagne hébertiste avait fourni aux rois coalisés des arguments pour armer les peuples contre une république impie ; elle soulevait les Belges et les Rhénans et entravait ainsi la reconquête de leur pays.

Pour agir efficacement sur la Convention et l'opinion publique, Robespierre ne se sentait pas assez fort. Danton était alors dans sa retraite idyllique d'Arcis-sur-Aube. Danton n'était pas un disciple de Rousseau, mais il était un politique. A l'appel de Robespierre, il revint à Paris le 1er frimaire, et le soir du même jour Robespierre attaquait les hébertistes au club des Jacobins. Dans son discours on trouve des passages comme ceux-ci : « Celui qui veut empêcher

les prêtres de dire la messe est plus fanatique que celui qui dit la messe... Il ne faut pas qu'on attache les grelots de la folie au sceptre même de la philosophie... Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. » Ce discours fut applaudi, et Robespierre fit exclure des Jacobins un certain nombre d'hébertistes.

Le 6 frimaire, Danton donna de sa personne à la Convention. A propos d'un prêtre marié, qui venait présenter à la barre sa femme et ses enfants, Danton demanda qu'on en finît avec ces exhibitions, avec ces « mascarades antireligieuses », avec ces députations qui « répètent toujours les mêmes mots ».

Devant l'accord évident de ces deux grandes forces de la Révolution, Danton et Robespierre, la Commune fut intimidée. Le 8 frimaire, Chaumette, esquissant une palinodie, déclara que la Commune devait « rejeter loin d'elle toutes discussions relatives aux différents cultes... ». L'arrêté qui, trois jours auparavant, avait interdit l'exercice du culte catholique, fut rapporté. A la Convention, Robespierre faisait adopter sans débat le décret du 16 frimaire sur la liberté des cultes. Le Comité de salut public fit imprimer ce décret à 50 000 exemplaires. Une déclaration aux peuples de l'Europe, conçue dans le même esprit, fut traduite dans toutes les langues; les représentants y déclaraient « condamner les extravagances du philosophisme comme les folies de la superstition ». Le Comité adressa une verte semonce à ceux des représentants en mission qui s'étaient compromis dans les saturnales hébertistes. Lequinio fut un des premiers à faire amende honorable et fit une déclaration du spiritualisme le plus pur. A la Convention, Robespierre s'opposait à toute mesure tendant à supprimer le traitement des prêtres constitutionnels, à préparer la séparation de l'Église et de l'État. Aux Jacobins, il faisait rejeter une proposition tendant à en exclure les prêtres et les évêques.

On voyait bien ce que le gouvernement ne voulait pas; on ne voyait pas encore nettement ce qu'il voulait. La France attendait anxieuse que la Convention accouchât d'un dogme.

Le dogme était déjà prêt à sortir tout armé de la cervelle de Robespierre. Depuis des mois et des mois, Robespierre remaniait, retouchait, polissait son discours-programme. Mais il lui fallait d'abord déblayer le terrain, supprimer d'une part les hébertistes, d'autre part les dantonistes, être le seul chef de la France : d'abord la dictature, ensuite le grand pontificat.

Les hébertistes furent les premiers frappés. Hébert eut beau protester que dans son *Père Duchesne* il prêchait « aux habitants des campagnes de lire l'Évangile », que « ce livre de morale » lui paraissait excellent, qu'il fallait « en suivre toutes les maximes pour être parfait jacobin ». Anacharsis Cloots eut beau déclarer qu'il était « de la Prusse, département futur de la République française ». Ils subirent d'abord l'excommunication, c'est-à-dire la radiation aux Jacobins, et furent ensuite livrés au bras séculier. Eux et leurs amis furent dénoncés comme étant « le parti de l'étranger ». D'une seule fournée on envoya à l'échafaud le père de Paul de Kock, « patriote » hollandais; Cloots, qui avait voulu donner à la France la rive gauche du Rhin; Ronsin, le général de « l'armée révolutionnaire »; plus tard Chaumette, dont Robespierre se donna la joie d'écrire lui-même l'acte d'arrestation, et l'évêque Gobel. Ce fut une Saint-Barthélemy des pontifes et adeptes du culte de la Raison. Après avoir frappé les violents, les « athées », tout de suite Robespierre se tourne contre les modérés, les sceptiques, les libertins : Danton, Camille Desmoulins, Hérault de Séchelles, Fabre d'Églantine, le « patriote » anglais Thomas Paine montent sur l'échafaud.

Maintenant Robespierre était le maître. L'Europe, attentive, espérait en lui un autre Cromwell, avec qui l'on pourrait traiter; les catholiques de France guettaient en lui le futur restaurateur des autels. Ils priaient pour lui à Notre-Dame.

*
* *

Il parut enfin le fameux « rapport fait au nom du Comité de salut public, par Robespierre, sur les rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains ». C'était une charge à fond contre l'athéisme et l'immoralité. Tel passage, cité par M. Aulard, pourrait rivaliser avec les plus édifiants sermons de la chaire chrétienne : « Vous qui regrettez un ami vertueux, vous aimez à penser que la plus belle partie de lui-même a échappé au trépas! Vous qui pleurez sur le cercueil d'un fils ou d'une épouse, êtes-vous consolés par celui qui vous dit qu'il ne reste plus d'eux qu'une vile poussière?... » La conséquence fut le décret du 8 floréal, dont l'article 1er est ainsi conçu : « Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme. » Le décret, sous l'œil inquisiteur de Robespierre, de Couthon, de Saint-Just, fut écouté avec respect et voté sans débat. Couthon déclara que « la Providence avait été offensée » et que l'honneur banal de l'impression et de l'envoi aux communes ne suffisait pas pour ce décret réparateur. Il exigea qu'il fût traduit dans toutes les langues, distribué dans tout l'univers, affiché sur tous les monuments : « Il faut, dit-il, qu'on lise sur les murs et sur les guérites quelle est la véritable profession de foi du peuple français. »

A un point de vue, le décret sur l'Être suprême était vraiment une mesure de défense nationale, bien plus que les excentricités du culte de la Raison : il provoqua dans l'Europe entière un revirement en notre faveur. A l'intérieur, il eut sur le culte de la Raison une cruelle infériorité : il coïncidait avec une recrudescence du régime terroriste. Le Dieu qu'adorait Robespierre était un Dieu terrible, un Jéhovah qui ne se

désaltérait pas avec le sang de boucs et de génisses, mais qui réclamait celui de tous les impies et de tous les impurs, et Lui seul pouvait savoir combien il y en avait en France! Ce n'était point le Dieu « élargi » de Diderot, mais un Dieu très étroit, réduit à la mesure de l'intelligence jacobine, plus minutieux et plus tatillon en sa Providence que celui qu'ont imaginé les dévots des religions révélées, particulièment ennemi des dantonistes, des hébertistes, des modérantistes, très attentif à ce que le vertueux Robespierre ne fût pas atteint par le poignard d'un assassin; étendant sa dextre pour désarmer de son petit couteau la pauvre Cécile Regnault. Robespierre confondait les ennemis de son Dieu avec les siens propres, poursuivait en conscience leur extermination, se serait fait scrupule d'épargner le Madianite et l'Amalécite. Il était en outre un puritain, ennemi des ris et des jeux : il voulut faire la France à son image. Après les mascarades et les « pharandoles » du culte de la Raison, la France fut mise tout à coup à un régime qui rappelle à la fois l'austérité presbytérienne de Cromwell, l'ascétisme monacal de Savonarole, la rigueur inquisitoriale de Torquemada. La fête de l'Être suprême fut célébrée, le 20 prairial, en des pompes décentes, froides, ensommeillées de rhétorique, entre deux exécutions en masse.

La province suivit le mouvement; mais en beaucoup de départements on ne comprit pas toute la portée de la substitution des idées de Robespierre à celles d'Hébert, toute la différence qu'il y avait entre Helvétius et Rousseau. Certains s'imaginèrent que le culte de l'Être suprême était la continuation du culte de la Raison. Au Havre, l'agent national s'ingéniait à démontrer que les deux divinités « étaient un même principe, d'où découlait pour les hommes une même croyance ». A Brest, le représentant Prieur de la Marne ordonnait que la montagne qui avait servi de décor au culte de la Raison fût « rafraîchie et réparée ». A Besançon, dans un char du cortège, reparut cette même citoyenne Cussey, qui avait déjà figuré comme déesse Raison. Partout ce sont les mêmes pontifes et les mêmes coryphées pratiquant presque le même rituel. Dans les processions se colportent les mêmes bustes de Marat, Lepelletier et Chalier, auxquels s'est adjoint celui de Rousseau. De nouveau se mettent en campagne les « prédicateurs du décadi », représentants du peuple et apôtres des clubs, missionnaires bottés comme ceux de Louis XIV, missionnaires ceinturonnés d'écharpes tricolores et glorieusement empanachés. Rien d'édifiant comme leurs discours : si on les servait par tranches au lecteur, il croirait entendre des homélies catholiques. Il n'y est question que du Dieu rémunérateur et vengeur, des espérances des bons et de la damnation des méchants, des globes célestes qui roulent sur nos têtes, des cieux qui racontent la gloire de leur auteur, de la nécessité de l'aimer et de l'adorer. Peut-être nous laisserions-nous gagner aux plus douces émotions, si, plus haut que les panaches à trois plumes, nous pouvions cesser de voir deux rouges montants de chêne avec un couperet fraîchement aiguisé. Ces desservants du culte sont en même temps les pourvoyeurs de la guillotine, toujours sainte, et qui jamais n'a fonctionné si activement.

Le culte robespierriste a tous les caractères d'une religion d'État. D'abord l'uniformité voulue du rituel : le Comité de salut public envoie partout un recueil de musique spécialement destiné à l'usage des fêtes. La foi robespierriste se formule en des catéchismes établis par demandes et par réponses, et quelquefois en vers. Les représentants rédigent des prières, comme faisaient autrefois les évêques. Il y en a même de fort belles comme celles qu'on attribue à Lejeune, représentant en mission à Besançon (1). Ensuite c'est une religion exigeante, intolérante : tous les règlements de police dont l'ancien régime protégeait la sérénité de l'office dominical revivent pour entourer l'office décadaire : défense de travailler le décadi, défense de donner à boire pendant la cérémonie, menaces à qui refuse d'y assister.

En général les nouveaux orateurs sacrés savent se tenir à égale distance de l'hébertisme et du catholicisme, du « stupide matérialisme » et de la « honteuse superstition ». Mais, si quelques-uns versent par habitude dans l'ornière hébertiste, d'autres semblent aller bien loin dans les pratiques imitées du rituel romain : devant l'autel de l'Être suprême on allume des cierges, on fait fumer l'encens, on récite des litanies.

Partout, « décence et gravité », nous dit M. Aulard. Mais comme c'est pauvre d'invention, tout autant que le culte de la Raison ! Robespierre, avec une torche, met le feu au mannequin de l'Athéisme et, sur les cendres de celui-ci, apparaît la statue de la Sagesse ! Est-ce assez poncif, pseudo-classique, *pompier?* L'auteur nous dit encore : « L'inspiration populaire, qui donna du moins au mouvement hébertiste un caractère de mascarade gauloise, fit défaut aux cérémonies robespierristes qui eurent pour prêtres, presque partout, des bourgeois, des lettrés, des fonctionnaires, le personnel gouvernemental. »

Le culte de la Raison avait duré trois mois; celui de l'Être suprême dura quarante-neuf jours : de la fête inaugurale du 20 prairial au 9 thermidor, qui vit la chute de Robespierre, c'est-à-dire du 8 juin au 27 juillet. Encore la vogue ne se prolongea pas jusqu'en thermidor.

De son vivant même, le grand pontife Robespierre eut le chagrin de voir son culte décliner. La fête déiste du 20 prairial avait été pour beaucoup de républicains une réponse aux calomnies des rois contre

(1) C'est à peu près celle qui se trouve à la suite du *Journal du sergent Fricasse*, édité par M. Loredan Larchey.

l'athéisme du peuple français : c'était une machine de diplomatie et de guerre : « Comme les tyrans doivent pâlir à l'idée de cette fête ! » avait dit Robespierrre au juré Vilate. Mais voilà que la patrie n'était plus en danger : la victoire de Fleurus avait non seulement dégagé nos frontières, mais ouvert la Belgique, la Hollande, l'Allemagne du Rhin. Le culte de l'Être suprême n'était, dit M. Aulard, qu'un expédient de défense nationale : « La défense nationale ayant réussi, l'expédient devenait inutile ; ce fut la victoire de Fleurus qui tua non seulement le pontife du culte de l'Être suprême, mais ce culte lui-même. »

Il n'en resta de trace que l'encouragement que reçurent les catholiques de cette grande manifestation spiritualiste, et, plus tard, après Robespierre, cette petite église de théophilanthropes qui se traîna jusqu'au rétablissement officiel du culte orthodoxe.

Robespierre paya cher sa tentative de religion nationale. Elle fut, tout autant que le régime de terreur, une des causes de la révolution de Thermidor. Il n'avait pas assez fait en faveur des catholiques pour que ceux-ci le soutinssent ; il avait trop fait pour que les ennemis de son système ne pussent l'accuser de méditer le rétablissement de l'ancien culte. Déjà, au jour même de son apothéose, au 20 prairial, le triomphateur avait entendu la voix de l'esclave insulteur : « Voyez ce b...-là, disait-on ; ce n'est pas assez d'être le maître ; il faut encore qu'il soit Dieu ». Ce fut bien pis au jour de la chute. Certains incidents du 9 thermidor sont instructifs : quand Robespierre gisait la mâchoire fracassée et la tête enveloppée d'un linge, un sans-culotte lui cria par moquerie : « Il est un Être suprême ! » — « Voyez, disait un autre, il est coiffé comme une religieuse ! » Quand il demanda une plume et de l'encre, le geôlier de la Conciergerie lui dit en ricanant : « As-tu dessein d'écrire à ton Être suprême ? » Il semblait avoir accaparé Dieu comme il avait accaparé la Révolution ; maintenant on lui laissait pour compte *son* Être suprême. Beaucoup frappaient en lui non le terroriste insatiable de tueries, mais le spiritualiste, le « bondieusard », le complice des prêtres. Et, suprême ironie, une section de Paris « fit chanter l'hymne à l'Être suprême en réjouissance de la tyrannie abattue ».

* *

La Révolution n'a pas été heureuse dans ses tentatives de réformes religieuses ; et encore celle de la Constituante a-t-elle été plus sérieuse ou plus durable que celles de la Convention. L'Église constitutionnelle a pu, du moins, chanter le *Requiem* sur l'Église de la Raison et sur celle de l'Être suprême. Loin de reprocher à la Révolution, avec quelques historiens, de n'avoir pas poussé plus à fond ses tentatives, il faut plutôt regretter qu'elle se soit risquée à toucher ce que Prudhomme appelait « une corde si délicate ». Le malheur fut que les réformateurs, que ce soient les canonistes érudits de la Constituante, les iconoclastes de la Commune ou le trop vertueux Robespierre, n'ont pas assez tenu compte des sentiments de la masse. Ces sentiments sont restés constants pendant toute la Révolution : toujours les paysans ont voulu faire la France nouvelle et garder l'ancien culte. Faut-il pour cela les accuser de légèreté, de frivolité, de superstition et de papisme, comme le faisait Chaumette ? Et le le fanatisme, est-ce bien chez eux qu'il faut alors le chercher ? Ils ont toujours été ainsi et le seront pendant longtemps. M. Aulard dit que ce double attachement à la foi catholique et à la foi républicaine est « une contradiction bien humaine et surtout bien française ». Laissons-les donc s'arranger de cette contradiction qui ne semble pas les incommoder autrement. Chercher à les christianiser ou à les déchristianiser plus qu'ils ne veulent, ce sont deux tentatives également condamnées d'avance : les missionnaires de Robespierre y ont perdu leur « sensibilité », tout comme les missionnaires de la Restauration leur latin. Les autels de la déesse Raison comme les croix expiatoires n'ont chez nous qu'un temps et ne sont qu'un spectacle. Le peuple français, dans sa masse, a toujours été hostile aux zélateurs religieux. Il est toujours celui que nous révèle cette humble pétition des paysans de Saint-Just (Lot-et-Garonne) à Robespierre lui-même au plus fort de la tourmente hébertiste : « Rempli de confiance en ton équité, citoyen représentant, nous te conjurons, les larmes aux yeux et au nom de la religion, de nous être favorable. Nous ne tenons point aux exercices extérieurs, comme processions, car nous n'avons jamais été fanatisés. Mais si, par ton canal, nous pouvons conserver le culte public dans l'intérieur de nos églises et notre cloche comme le signal pour nous y rendre, nous te bénirons à jamais. » Les Constituants ont trop lu les Conciles et les Décrétales ; les gens de la Commune ont trop lu Volney, Helvétius, Diderot ; Robespierre a trop lu Jean-Jacques : ils n'ont pas assez lu dans l'âme compliquée de Jacques Bonhomme. C'est la vraie cause de leurs mécomptes théologiques.

ALFRED RAMBAUD.

UN CHEMIN DE L'AMOUR

Nouvelle.

En 187., le département de Lot-et-Dordogne était gouverné à souhait par M. du Hauvel, préfet de deuxième classe, chevalier de la Légion d'honneur.

C'était un bel homme, qui avait fraîchement doublé la quarantaine. Il portait haut sa tête à courbe mou-

tonnière, dégagée dès le jeune âge, comme il convient à un fonctionnaire d'avenir, de tout préjugé capillaire, et n'en ayant retenu qu'une mousse blonde et frisée, à raison d'une touffe par tempe.

Le père de M. du Hauvel, mort préfet de Lyon et sénateur, avait laissé de grands souvenirs dans l'administration du second empire. Son grand-père avait, vingt ans durant, présidé aux destinées de la Corrèze. Rappelons enfin, pour en finir avec son ascendance, que son aïeul maternel fut frappé d'apoplexie en plein banquet de revision, alors que, représentant du gouvernement, il portait le toast d'usage au chef de l'État.

Tout naturellement, M. du Hauvel avait été élevé pour être préfet. L'éducation secondant l'atavisme, de bonne heure il sut être à la fois cordial et digne. A l'âge de dix ans, il se séparait de ses petits camarades sur une savante poignée de mains, et leur souhaitait le bonsoir du même ton dont il devait dire trente ans plus tard : « Monsieur le maire, comptez que j'examinerai la question avec tout l'intérêt qu'elle comporte. »

Le préfet de Lot-et-Dordogne possédait donc, tant par don naturel que d'héritage, les qualités essentielles de son métier : l'allure importante et officiellement aimable, la parole sonore, et au plus haut point cette mémoire spéciale des individus et de leurs petites affaires qui ne s'acquiert qu'après plusieurs générations de princes ou de préfets. Aussi passait-il justement au ministère de l'intérieur pour connaître son département sur le bout du doigt, et jouissait-il au chef-lieu d'une légitime considération.

Si M. du Hauvel avait réussi dans Lot-et-Dordogne, la gracieuse femme associée à ses honneurs et à sa fonction pouvait revendiquer une part dans le succès.

Mme du Hauvel n'était pas de race aussi pure que son mari; il y avait eu des croisements. Non que sa famille n'appartînt, elle aussi, au haut fonctionnarisme; mais son père était magistrat, et elle avouait, en ses jours de franchise, un oncle dans les contributions indirectes.

Toutefois elle avait reconquis par l'assimilation ce qui lui manquait du côté héréditaire, et, dans le dossier de son mari, la mention « auxiliaire précieux » lui était affectée.

Disons tout de suite qu'elle possédait une figure des plus agréables, séduisante même sans beauté réelle, de grands yeux dans un teint mat de brune blanche; avec cela, dès qu'il devenait nécessaire, un charme câlin devant lequel tombaient bien des résistances qui étaient sorties inébranlées du cabinet préfectoral.

Maîtresse de maison savante, elle excellait à se façonner au goût de ses interlocuteurs, aussi bien du riche paysan, maire influent d'une commune rurale, que du député gentilhomme. L'air distingué, l'air bon enfant, l'air intéressé, lui étaient également familiers, et elle les arborait suivant les circonstances, sans nul effort, et comme par un fonctionnement naturel de sa machine à représenter.

Grâce à leur savoir-faire et à l'aménité acquise qui était devenue partie intégrante de leurs caractères, M. et Mme du Hauvel comptaient peu d'ennemis dans Lot-et-Dordogne. Cinquante bonnes mille livres de rentes, en sus de leurs émoluments, leur permettaient un train de maison bien mieux qu'honorable; les réceptions étaient brillantes, et un va-et-vient constant d'invités retenus à la dernière heure autorisait tout le département à se considérer comme ayant son couvert à la préfecture.

Les gens malveillants en étaient réduits à insinuer que Mme du Hauvel était un peu banale, et que la belle tête de mouton de M. du Hauvel sonnait légèrement le creux; mais la banalité est une des qualités les plus appréciées de la carrière, et l'on assure que le creux n'y nuit point.

Il eût été injuste de traiter de masque la physionomie officielle de ce couple sympathique. Elle ne masquait quoi que ce soit. Le visiteur sorti, nulle détente ou animation nouvelle ne signalait le retour aux mœurs intimes. Oncques ne songèrent ces époux à tomber dans les bras l'un de l'autre en affectant la pose immortalisée par la gravure : *Enfin, seuls!* Non, tout autres étaient leurs épanchements :

— Je crains, mon cher Émile, disait Mme du Hauvel dans un de ces instants de solitude à deux, je crains que vous ne vous trompiez sur la situation de M. Durand. Il a perdu dans l'opinion, et il se pourrait fort bien faire qu'il échouât au conseil général.

— Du tout, ma chère Madeleine, il passera avec une majorité écrasante.

— Je le souhaite, mais je ne partage pas vos illusions.

Car sur ce terrain seulement ils étaient capables d'illusions.

Un ménage uni, d'ailleurs, qui ne donnait prise en aucun point à la malice provinciale. Les grâces de la préfète, hors les temps d'élections, durant lesquels on lui passait un peu plus d'abandon, n'avaient pas tourné à la coquetterie; l'œil clair du préfet était resté paternel à l'égard de ses administrées, sans soupçon d'ardeurs extra-officielles.

Mme du Hauvel ne s'était jamais inquiétée de savoir si elle aimait son mari, mais à coup sûr elle aimait le préfet de Lot-et-Dordogne. Au reste, ne songeait-elle point à distinguer, dans son esprit non plus que dans son cœur, deux personnalités aussi chimiquement combinées.

Quant à M. du Hauvel, il se sentait complété par sa femme qui connaissait, elle aussi, le département sur le bout du doigt et venait au besoin en aide à sa mé-

moire. Et quel lustre elle savait donner à ses réceptions! et comme son élégante et brune personne se détachait agréablement sur le damas rouge des salons! — Peuh! après tout, blonde, elle ne lui eût pas fait moins d'honneur. Et puis s'était-il vraiment aperçu qu'elle fût brune?

Il est des hommes barbares, on les appelle des ministres, qui, tranquillement, dépouillent d'autres hommes de leur gagne-pain ou de leur importance, font pleurer les femmes, sèment le chagrin, la misère et la discorde. Après quoi on les jette rudement à terre, et c'est justice. Mais le mal est fait, et, fussent-ils désarticulés, leurs victimes n'en sont pas mieux en point.

Un de ces malfaiteurs s'avisa un beau jour que les opinions de M. du Hauvel n'étaient plus en harmonie avec la ligne du gouvernement. En quoi il devait faire erreur, M. du Hauvel n'ayant jamais songé à se procurer une opinion en dehors de celles qui lui étaient périodiquement expédiées du ministère de l'intérieur. Il n'en fut pas moins bel et bien immolé dans une de ces fournées meurtrières où périrent tant de préfets.

En vain protesta-t-il, affolé, qu'il y avait malentendu. En vain fit-il le serment de rejoindre incontinent et de suivre avec un soin mathématique la ligne dont, fils et petit-fils de préfets, et préfet lui-même de naissance, il n'avait pu s'écarter que dans un moment de distraction. Il alla jusqu'à solliciter une disgrâce qui l'eût envoyé au chef-lieu le plus mince de nos départements. Ses efforts restèrent stériles, il était définitivement *épuré*.

Ce fut une catastrophe. Jamais M. et Mme du Hauvel n'avaient pu s'imaginer sérieusement qu'un jour vînt où ils se trouveraient des gens comme tout le monde, où ils cesseraient de représenter le pouvoir, où l'État ne se soucierait plus de les loger, où, soumis aux fatalités des mortels, ils devraient s'occuper d'avoir un domicile et une vie privée.

Toutefois ce malheur les affectait diversement. Lui demeurait aplati, sans mouvement, comme si le grand ressort eût été brisé. Elle, réagissant, s'indignait de mille manières : contre un gouvernement ingrat; contre le Lot-et-Dordogne, qui ne se mettait pas en état d'insurrection; contre son mari surtout, un imprudent qui s'était fait révoquer, alors que ses collègues de tel, tel, et encore tel autre département avaient été maintenus... Après tout, c'était un préfet qu'elle avait épousé, et non un homme quelconque! et elle voyait dans cet effondrement comme une faillite aux engagements pris. Ne lui avait-on pas, en retour de ses serments de fidélité et d'obéissance, promis protection et préfecture?

Cette émotion colère fut le premier sentiment un peu vif qui eût agité la charmante femme à l'endroit de son époux. Rendons-lui cependant cette justice qu'elle ne songea pas à se séparer de lui et à s'attacher désespérément à l'immeuble, ainsi qu'en décident les chats en pareille occurrence.

Après l'accablement et la révolte des premières heures, se posa la question capitale : Où irons-nous?

Cela semble aisé, quand on a cinquante mille livres de rente, qu'on est libre d'obligations et d'embarras d'enfants, de planter sa tente en tel aimable lieu qu'il vous plaira et d'y dresser un lit douillet pour une existence pleine de confort.

Cependant M. et Mme du Hauvel eurent grand'peine à prendre un parti.

L'ex-préfet serait volontiers resté dans son joli chef-lieu de Lot-et-Dordogne, où il connaissait tout le monde, où il se serait plu à blaguer son successeur, où il aurait pu viser à la députation. Mais sa femme s'y refusa : « Vivre ailleurs qu'à la préfecture, déclara-t-elle, me serait impossible, j'en mourrais. » La province fut, d'une façon générale, écartée pour de semblables motifs : « On ne peut habiter une petite ville qu'avec le premier rang. »

— Si encore vous aviez à la campagne une bicoque quelconque où nous puissions nous réfugier! disait Mme du Hauvel décidément tournée à l'aigre. Mais non. Alors qu'il n'y a pas si pauvre paysan qui ne soit maître d'une masure avec un lopin de terre, vous seul ne possédez rien!... Que dis-je! vous n'avez pas un lit ni une chaise à vous! Et vous vous laissez révoquer!... Si bien que du luxe et d'une situation prépondérante nous passons au vagabondage!

— Vous allez un peu loin, chère amie! Et puis, vrai, voyez-vous, je ne l'ai pas fait exprès...

— Taisez-vous, je vous prie, vous n'avez plus le droit de commander ici... Tenez, il ne nous reste qu'une seule ressource, c'est d'aller cacher notre honte à Paris... Là, du moins, on est perdu dans la foule.

— Oh! Madeleine, notre honte!...

— Je dis : notre honte!

Les sympathies qui entouraient M. et Mme du Hauvel se manifestèrent par l'affluence qui envahit la cour de la gare à l'heure, annoncée avec un art discret, où ils partirent pour Paris à l'effet d'y cacher leur honte.

Pour cet acte suprême de représentation, ils retrouvèrent tous leurs moyens et furent parfaits de tact, de distinction, d'émotion contenue : « Au revoir, messieurs et amis... et merci! Nous n'oublierons jamais... Si vous venez à Paris... Là-bas, comme ici, je serai tout à vous, etc., etc. » Au moment où le train s'ébranla, la musique de la ville joua son meilleur pas redoublé et les vivats éclatèrent. Jusqu'à la courbe voisine on put apercevoir, dans le cadre de la portière, les silhouettes de l'aimable couple, l'ex-préfet agitant son chapeau marron et sa gracieuse compagne tamponnant ses yeux à petits coups de mouchoir.

Beaucoup des bons amis qui les avaient accompagnés restèrent là, par curiosité, jusqu'à l'arrivée du train inverse qui amenait le nouveau préfet. La musique l'attendit également et le reçut aux accords de la *Marseillaise*, qui attirèrent un second chapeau marron à la fenêtre d'un coupé. — Et il n'y eut pas grand'chose de changé dans le département de Lot-et-Dordogne.

Les vivacités de Mme du Hauvel n'étaient pas sans excuses. Perdre sa place est pour un fonctionnaire de race, en dehors même de toute considération matérielle, une calamité sans pareille. L'existence errante à travers la province, sans attaches définitives, sans foyer bien à soi, deviendrait vite odieuse si la fonction ne s'élargissait jusqu'à prendre la proportion d'une patrie et ne tenait lieu de tout le reste. On la maudit volontiers, mais, le jour où elle échappe, on demeure perdu et effaré, sans force pour la lutte, malhabile à ouvrir devant soi un chemin nouveau.

Alors seulement on s'aperçoit qu'on a traversé la vie en étranger, sans laisser sa trace nulle part. On n'a pas un coin à souvenirs, où les vieux vous aient vu grandir, où l'on vous appelle de votre nom de baptême. Avez-vous perdu des petits êtres, des proches aimés, dans dix cimetières sont éparpillées leurs tombes. La région où vous vous fixerez sur le tard sera la terre de vos enfants, non point la vôtre. Jamais, en aucun lieu, vous ne serez *du pays*...

Heureusement pour M. et Mme du Hauvel, leurs moyens leur permettaient de cacher leur honte à Paris.

Il est plus juste de dire qu'ils l'étalèrent et surent en tirer quelque honneur.

Comme la plupart des personnes qui ont longtemps *roulé*, ils avaient surtout à Paris des relations de circonstance : peu d'amis de jeunesse ou de famille, mais d'anciens collègues fauchés avant eux-mêmes, des députés, des châtelains et gens cossus des départements qu'ils avaient administrés, etc., etc. Ces diverses connaissances reçurent d'ailleurs à merveille les nouveaux venus, qui trouvèrent dans la sympathie de tous une consolation sensible.

Les hommes serraient solidement la main de l'ancien préfet et lui disaient : « C'est bien, c'est très digne, ce que vous avez fait, de jeter votre démission au nez de ces farceurs-là. Voilà un bel exemple dans un temps où les caractères sont rares. » Il se défendait mollement de l'éloge et laissait parler, n'ayant garde de répondre qu'il serait bien resté tout de même.

Les femmes félicitaient Mme du Hauvel : « Charmante comme vous l'êtes, chère madame, c'était un crime d'habiter la province; ces affreuses gens du ministère vous ont rendu service, et à nous aussi. Oh! à nous surtout! »

Tant d'avances allaient au cœur des victimes, mettaient du baume sur la blessure. Elles en venaient à croire pour de bon à leur héroïsme, et prenaient leur parti d'une mésaventure qui les allait introduire de plain-pied dans la société parisienne.

Mais cette chaleur d'intérêt se tempéra. Comme il arrive à Paris, très vite les meilleurs amis parlèrent d'autre chose, chacun conserva ses habitudes, et M. et Mme du Hauvel, à qui l'on commençait de trouver un petit air Lot-et-Dordogne, restèrent parfaitement isolés. En dehors de quelques témoignages individuels, la société parisienne persista à les ignorer.

S'accrochant à ce monde, qui semblait maintenant fuir devant eux, ils firent beaucoup de visites, regrettant qu'il ne fût pas de mise, comme à Périgueux ou à Rodez, d'aller voir d'emblée toutes les personnes d'importance, mais profitant du moindre prétexte pour allonger leur liste.

— Émile, disait Mme du Hauvel, nous devrions aller un mardi chez la comtesse de Douzamor, qui donne de si belles fêtes.

— Mais où l'avons-nous connue, ma chère?

— Comment! Vous ne vous souvenez pas? Il y a onze ans, vous étiez alors sous-préfet de Pontoise, nous avons dîné avec elle chez les Saintafer!

— Croyez-vous, Madeleine, que cela nous autorise...

— Oh! dites tout de suite que vous ne voulez voir personne, et n'en parlons plus...

— Mais si, mais si, parlons-en. Je comptais moi-même vous proposer de mettre des cartes chez les de Veru. Nous n'avons pas été en relations personnelles, c'est vrai, mais ils étaient très liés jadis avec nos pauvres amis Mossac, qui sont morts si tristement.

— Vous avez raison, et n'oublions pas non plus les Berkley, avec qui nous avons fait ce joli pique-nique à Biarritz, l'année de notre mariage. Ils nous avaient demandé une visite pour le cas où nous passerions à Paris.

— Ils ne sont peut-être plus de ce monde...

— Bah! il y a bien quelqu'un de leur famille...

Ils allèrent donc voir la comtesse de Douzamor, les de Veru, les Berkley et bien d'autres. Tous les locataires de leur maison y passèrent, un peu étonnés de cette manifestation inaccoutumée de bon voisinage, et, sans un reste de pudeur de l'ancien préfet, sa femme eût commencé la maison d'à côté.

Mme du Hauvel avait écrit sur ses cartes, en caractères très larges, cette mention qui ressemblait à un appel désespéré : *le jeudi*. Plusieurs personnes obtempérèrent, qui ne pouvaient pas se dispenser de la politesse. Elles furent reçues avec quelque pompe dans un appartement meublé en bloc, dont le style damas rouge rappelait celui de la préfecture de X... Mme du Hauvel déploya toutes ses grâces, fit couler à flots le thé et le vin d'Espagne, ne pouvant retenir un : Vous

partez déjà! de détresse, quand les visiteurs pressés, et à Paris presque tous les visiteurs sont pressés, semblaient, au bout de cinq à six minutes, avoir le feu aux talons.

Mais, à côté de ces courtes satisfactions, que de petites blessures d'amour-propre! Sans égard pour ce *jeudi* si alléchant, beaucoup de gens se libérèrent par de simples cartes, où parfois des empreintes douteuses trahirent les doigts mercenaires auxquels on les confia. Il y eut jusqu'à une voisine d'étage qui employa ce procédé plein d'indifférence; bien plus, elle donna un bal et n'invita pas les du Hauvel. L'ex-préfète en eut un vrai chagrin et taxa d'impertinence la donneuse de bals; une pimbèche qui — elle le tenait de sa femme de chambre, comme toutes les histoires de la maison, — avait eu une aventure avant son mariage, et qui posait maintenant pour les raouts *select*. Quelle pitié!

Rien n'est, à Paris, plus curieux à observer que la course au monde. Un certain nombre d'hommes, mais très peu de femmes, savent s'affranchir, dans une mesure absolue, de cette lutte à outrance.

Le turf est ici une échelle aux cent degrés, très rapprochés et enchevêtrés, sur laquelle se rue la foule des mondains et aspirants mondains, à l'assaut des califourchons élevés. Un échelon est-il conquis, on vise à enjamber le suivant, oubliant du coup les camarades qu'on vient de dépasser; si cependant l'on est bon enfant, on les reconnaît encore, mais d'un air inconsciemment supérieur qui confine à la protection.

Tout en haut de l'échelle figurent, définitivement établies, les personnes que leur naissance, une grande fortune élégamment dépensée ou une tradition consacrée par le temps placent naturellement à la tête de la société. Ces personnes-là sont en général, sauf quelques jeunes, aimables avec chacun, n'étant pas obsédées par la préoccupation de se maintenir à une place qui ne leur est pas contestée.

Après elles, et presque sur le même degré, mais perchés plutôt qu'installés, et déjà obligés de se cramponner, nous trouvons les *arrivés*, — nous ne disons pas les parvenus; tels parmi eux devant leur succès d'escalade à la beauté ou au charme hors ligne de la femme, tels autres à des amitiés princières, d'aucuns à une supériorité sportive; sur cet échelon encore, un certain nombre d'israélites et autres banquiers très millionnaires. Enfin, quelques naturalisés des bonnes œuvres ou de la politique. — Cette catégorie de deuxième plan se confond souvent avec la première, est seulement discutée dans quelques maisons intransigeantes; mais la seconde génération a son siège définitif et ne se distingue plus des seigneurs du faîte.

Au degré suivant on commence à s'agiter. On est encore de la plupart des fêtes, on connaît tout le *gratin*, on en est connu, mais il faut se donner du mal. Madame fait beaucoup de visites au jour de réception de ses amies et en reçoit bien moins à son propre jour. Les gens des échelons inférieurs inspirent une peur effroyable, on ne se commet avec eux que dans le tête-à-tête, où d'ailleurs on n'est pas fâché de les éblouir en faisant défiler dans la conversation tout son bataillon de brillantes connaissances; mais on se garde de les mêler audit bataillon, crainte de passer pour avoir des attaches peu distinguées.

Ensuite, c'est la mêlée générale des vanités, des intrigues savantes, des petites perfidies et des grandes lâchetés, des joies bêtes et des couleuvres avalées. Tout ce monde-là se pousse, se heurte, se monte sur le dos, sans cesse en dépense de poudre à l'usage des yeux, cherchant à *s'épater*. On y parle couramment de ce qui se passe chez la duchesse de ceci ou la princesse de cela, avec une assurance de témoin oculaire, alors qu'on tient ses renseignements de quatrième main ou simplement des articles *ad hoc* d'un journal mondain. On déplore les incartades de telle grande dame, pour un rien on dirait : « C'est à ne plus la voir. » On médit des juifs, on s'écrie : « Personne ne devrait aller chez ces gens-là! » Et si, d'aventure, on raccroche une invitation chez les Rothschild ou chez les Hirsch, on éclate de plaisir, on se sent grandi de deux coudées, et on commande une toilette écrasante, quitte à dire vingt fois le lendemain de semblable fête : « Vous n'étiez pas chez les X...? C'était très beau. On dit qu'ils ont beaucoup volé. Mais tout le monde y va, il faut bien faire comme tout le monde! »

Paris regorge de gens absorbés par cette gymnastique salonnière, qui, de classement incertain, se frottent çà et là, dans une maison ou dans l'autre, et sans en faire réellement partie, à ce qu'on appelle la société parisienne, à laquelle parfois ils ne seront inférieurs en rien, ni comme éducation, ni même comme naissance ou fortune; de favorisés, qui devraient être très heureux, n'était cette perpétuelle obsession vaniteuse qui gâte leur vie; de snobs qui rêvent du Jockey-Club ou de l'Union et qui mourraient de joie sur le seuil; de jeunes femmes qui aimeraient mieux s'ennuyer à périr chez la duchesse d'Alais que de se divertir pour de bon, mais de façon moins héraldique, entre gens simplement de bonne compagnie. Ceux qu'affecte cette maladie ne disent jamais en parlant de tel et tel : « Qui sont-ils? » mais bien : « Qui voient-ils? » Tout cela est, pour le philosophe chagrin, bête à pleurer. Pour l'observateur de bonne humeur, c'est bien amusant...

Tout ce que Mme du Hauvel possédait de grâce originelle, tout ce qu'elle avait acquis, dans le cours de sa carrière préfectorale, en finesse, en tact, en science des petits moyens, elle le mit en œuvre dans la campagne entreprise à la conquête d'une situation mondaine.

Maintenant qu'elle avait un but, auquel était dévouée son activité tant physique qu'intellectuelle, elle souffrait moins d'avoir perdu son importance départementale ; il ne lui restait vraiment plus le temps d'y songer. Mais, si la plaie se fermait, la source de vinaigre qui en avait jailli ne s'était point pour cela tarie et continuait d'arroser le jardin de l'ancien préfet. On l'accusait maintenant de manquer de ressort, d'être incapable de réagir contre l'infortune dont il était, après tout, l'auteur maladroit ; et certes, ajoutait-on, il avait été fort heureux pour lui de trouver une carrière si naturellement tracée ; que serait-il devenu, grand Dieu ! réduit à sa pâle initiative ?

Et, de fait, il demeurait très éteint, ne se relevant pas de la grande courbature de sa révocation. Il ne s'associait que mollement aux nouvelles ambitions de sa femme, se plaisait à prophétiser d'affreux malheurs publics, que pouvait seul conjurer un mouvement de reflux le ramenant au rivage officiel. Sa seule joie était de rencontrer quelque ancien collègue avec qui il causait du bon temps ; et c'était alors de folâtres histoires d'élections, de conflits municipaux, de conseil général, dans lesquelles, bien entendu, le préfet jouait un rôle capital, à la fois énergique et d'une merveilleuse habileté. « Alors j'ai dit au ministre : Monsieur le ministre, vous me connaissez, je vous réponds de mon département. » Et le ministre répondait : « Mon cher préfet, je vous connais, etc., etc. »

Lorsque naguère M. du Hauvel évoquait ces grands souvenirs, le cœur de sa femme palpitait à l'unisson du sien. Mais depuis qu'elle s'intéressait ailleurs, ces rabâchages posthumes l'excédaient, et elle refusait à l'ex-administrateur la consolation ultime de revivre avec lui son glorieux passé. Il souffrait de n'être plus compris, et c'est ainsi que s'établit dans le ménage un état de fatigue mutuelle, limitrophe de la mésintelligence.

Une diversion était de touts points désirable. Elle apparut sous les traits distingués du marquis de Nébusquey.

Le marquis était une vieille connaissance. Conseiller général dans un département du Midi, qu'avait administré M. du Hauvel, il avait entretenu avec lui et sa femme de très bons rapports qui, toutefois, n'étaient pas allés plus loin que deux ou trois dîners offerts à la préfecture et rendus au château.

Ce fut à une réception chez la comtesse de Douzamor que M. et Mme du Hauvel retrouvèrent ce témoin de leur ancienne puissance. La comtesse s'était aimablement souvenue d'avoir dîné avec eux chez les Saintafer ; elle les avait invités à une soirée de mariage, occasion où l'on dépasse le cercle de sa société ordinaire, afin d'étaler devant le ban et l'arrière-ban de ses relations la vanité des cadeaux.

Dans le flot élégant parmi lequel nageaient les du Hauvel, abandonnés et mal à l'aise, sans qu'un bras ardemment souhaité vînt enlever l'ex-préfète à la protection confusionnante de son mari, Nébusquey s'était tout à coup révélé avec l'à-propos d'une bouée de sauvetage. Mme du Hauvel se jeta sur cet engin providentiel, s'accrocha à lui et ne le lâcha qu'une fois rendue à la sécurité du vestiaire.

Et, de bonne grâce, Nébusquey s'était prêté à la confiscation. Bien que ses quarante-cinq ans sonnés lui eussent laissé la mine jeune et la taille svelte, il grisonnait maintenant d'un assez grand train, partant, se montrait plus sensible aux avances des jolies femmes sans s'attarder à en éplucher les motifs. D'autre part, sa situation tout au haut de l'échelle le mettait à l'abri des petites considérations, et il lui importait peu de promener à son bras durant une soirée entière, épreuve tant redoutée des snobs, une dame peu connue et sans relief exceptionnel.

Nébusquey avait mené la vie joyeuse et croqué galamment avec des vierges folles les deux tiers de sa fortune. Après quoi il s'était décidé, pour sauver le dernier tiers, à retourner un brin dans le monde, où il s'amusait à meilleur compte.

Et ce milieu lui plaisait presque autant que l'autre, ses cheveux poivre et sel, très sel, ne l'empêchant point d'y récolter des succès appréciables. Non qu'il fût beau ou naturellement séduisant ; non pas même qu'il se donnât beaucoup de mal. Loin de là, il se gardait d'attaquer les places trop bien défendues et de tenter les sièges en règle ; c'était un dilettante et non un passionné. Mais il avait du flair. Son instinct l'avertissait tout de suite que cette femme, d'un physique suffisamment désirable, n'était pas dans son assiette ; dès lors, il la suivait de très près, provoquait ses confidences, égayait ou consolait, selon le cas, et toujours savait passer par là au bon moment. Entre temps, il aimait, par des plaisanteries d'un joyeux scepticisme ou par quelque cynique aperçu, à semer le trouble dans les âmes plus neuves, il excellait à désenchanter les jeunes femmes, avec cette arrière-pensée qu'un jour ou l'autre, le fruit mûri, il retrouverait son compte et rentrerait dans ses frais. Un homme dangereux, alors ? Va pour un homme dangereux.

De grande maison d'ailleurs, et allié de quelque façon, tant par lui que par sa femme, à tout l'armorial de France.

Car, n'oublions pas de le dire, il était marié. Le moins possible, il est vrai. Mme de Nébusquey passait l'année presque entière dans le vieux château du Midi où son mari lui consacrait bien deux mois sur douze, à l'époque du Conseil général ; et, moyennant un enfant qu'il lui donnait de temps à autre, — il était, ma foi, allé jusqu'à sept filles, — il s'estimait quitte vis-à-vis d'elle et dégagé de tout autre devoir.

Nébusquey pensa que Mme du Hauvel était agréable,

très chatte, avec, dans les yeux, une humidité pleine de promesses, le tout relevé d'un petit arrière-fumet de province auquel son palais blasé trouva une saveur. Il lui suffit de quelques instants pour la percer à jour.

— Comment, chère madame, n'ai-je pas encore eu le plaisir de vous rencontrer ?

— Oh ! nous restons beaucoup chez nous. Mon mari n'a aucun goût pour le monde, et nous ne sortons que quand nous ne pouvons pas faire autrement... Ainsi, ce soir même, nous nous sommes décidés à la dernière minute...

— ... Bien, pensa Nébusquey, qui saisit dans le regard de son interlocutrice un besoin douloureux d'excuse, ceci veut dire que vous restez chez vous parce qu'on ne vous invite pas.

— Hélas ! dit-il, très commune, l'espèce des maris sauvages ! Mais vous, n'aimez-vous pas le monde, qui vous aimerait tant ?

— Oh ! sans passion. Je ne réponds qu'aux invitations qui me plaisent tout à fait, — que deviendrait-on si l'on voulait répondre à toutes ? — et le reste du temps je préfère vivre pour moi.

— ... Parfait, traduisit mentalement le marquis. Elle ne manque pas une seule occasion de se produire, et elle craint par-dessus toute chose de demeurer seule... Elle m'amuse. Je la verrai quelquefois.

— C'est un homme délicieux que le marquis de Nébusquey ! disait, dans la voiture, Mme du Hauvel à son confident régulier et légitime administrateur. Quel esprit ! quel tact ! quelle science mondaine !

— Oui... Un charmant garçon, mais pas fort. Je le vois encore au Conseil général, empêtré dans un chemin vicinal dont il demandait le déclassement... Imaginez-vous, Madeleine, que l'ingénieur des ponts et chaussées...

— Laissons-là vos petites histoires, voulez-vous ? M. de Nébusquey s'est montré si aimable et empressé que, sans attendre la visite qu'il me promettait, je l'ai engagé à dîner pour samedi.

— Vous avez bien fait. Nous causerons de son département. Ah ! nous n'avons pas toujours été d'accord... Il faut dire qu'il n'entend rien à la politique. Ainsi...

Mais Madeleine haussa les épaules avec affectation, bâilla rageusement, se serra dans son manteau de satin doublé de chèvre du Thibet, et ne donna signe de vie que sous la porte cochère.

Le dîner du samedi fut une merveille culinaire. Pour mieux charmer son hôte, Mme du Hauvel lui servit encore ses deux plus jolies amies, qui furent chargées de faire la cour à l'invité de marque ; elles s'acquittèrent de cette mission de confiance avec hardiesse et succès.

Nébusquey se montra sensible à ce traitement favorable. Il vivait trop en vieux garçon pour ne pas apprécier un menu délicat. De plus, il trouvait doux d'être adulé par de belles personnes. Aussi entra-t-il de la meilleure grâce du monde dans le rôle de demi-dieu qui lui était réservé.

Il daigna se montrer spirituel et galant, avec une nuance d'attrait subi vis-à-vis de la maîtresse de maison. Au fumoir, il poussa la bonne volonté jusqu'à causer conseil général avec son ancien préfet, et il l'enchanta en lui déclarant qu'on lui avait succédé, c'était un fait, dans le département, mais qu'il n'avait pas été remplacé. Enfin, telle fut la magie que, se retrouvant unis, après le départ de leurs hôtes, dans un commun enthousiasme et dans l'amour-propre d'un dîner si bien réussi, M. et Mme du Hauvel échangèrent, avant de s'aller coucher, un baiser chaste, mais d'une incontestable cordialité.

Au bout de quelques semaines, le marquis faisait la pluie et le beau temps dans le ménage. Il avait pris depuis des années, pour éviter un état de maison que ne lui permettait plus son revenu, — la part une fois défalquée de Mme de Nébusquey et des sept filles, — ses habitudes au club. Sa naissante gastrite s'accommodant mal de la cuisine épicée, il accepta, sans trop se défendre, de dîner plusieurs fois par semaine chez ses nouveaux amis. N'était-il pas retenu d'autre part, il allait sans façon leur demander l'hospitalité. Et toujours il excellait à ramener l'harmonie, le mari et la femme vibrant à l'unisson dès que la personnalité de leur brillant commensal entrait en jeu.

Il les aimait bien. Il aimait surtout Mme du Hauvel, qu'il était décidé à s'attacher par un lien d'une intimité absolue. Après tout, il se sentait vieillir, il lui prenait des idées de se ranger, et il songeait que rien ne serait plus commode et plus agréable que de mettre son cœur en pension là où il avait son couvert.

Pour gagner cette partie, il avait, pensait-il, les mains pleines d'atouts : la fascination qu'exerçaient sur l'ex-préfète sa naissance et sa situation dans le monde, le malentendu grossissant entre elle et son mari, et ce tâtonnement dans l'orientation de sa vie qui n'allait pas sans un besoin de protection. Toutes les chances étaient pour lui, il ne s'agissait que de manœuvrer habilement.

Mais il s'aperçut, dès ses premières reconnaisssances, que Mme du Hauvel était beaucoup moins *avancée* qu'il ne l'avait supposé. Sans doute elle l'avait entouré d'attentions, délicates jusqu'à la tendresse ; à coup sûr elle lui avait décoché des regards d'une jolie langueur ; bien plus, elle avait écouté, sans se scandaliser et plutôt avec faveur, ses paradoxes sur le sot préjugé du mariage et la légitimité, devant la morale absolue, des passions extra-conjugales ! Elle s'en était amusée, et, hochant la tête, avait opiné « qu'il y avait beaucoup de vrai ». Mais le jour où, dans une inspiration de brusquer les choses, il voulut l'amener à sanctionner, mais là pour de bon, cette demi-approbation, elle se

montra, sans grimace ni pose, très effrayée. Elle n'avait pas admis une seconde, cela devenait clair, qu'elle pût servir d'exemple à l'appui de la théorie.

— Oh! vous! s'écria-t-elle tout impressionnée, monsieur de Nébusquey! qui vous dites l'ami de mon mari!

— Mais c'est précisément pour cela, avait dit le marquis. Ce serait si gentil et si commode!

— Commode ou non, lui fut-il répondu sur un mode très net, si vous n'êtes pas plus sérieux, je serai tenue, dussé-je en souffrir, de vous fermer ma porte.

— Bah! se dit Nébusquey, quand une femme fait à un homme ce reproche de n'être pas sérieux, elle n'est pas bien en colère. C'est égal, j'ai voulu aller trop vite... C'est une nature très froide, je ne l'aurais pas cru, avec ces yeux mouillés!...

Quant à l'hypothèse de la vertu, elle ne lui venait jamais à l'esprit qu'en grand désespoir de cause et après épuisement de toutes les autres hypothèses.

Quoi qu'il en fût, et sans attacher plus d'importance à sa petite tentative, s'étant à peine excusé sur la vivacité de son sentiment, il ajourna les résultats définitifs et rentra dans l'amitié.

Et il ne fut plus question de rien. Au contraire, l'intimité s'accrut. On fit présent au marquis, pour sa fête, d'un rond de serviette en vermeil, avec son chiffre en petits brillants, et ce rond figura, tous les soirs, sur la table de famille. La voiture des du Hauvel était toujours à sa disposition, et il les obligeait en s'en servant.

Au reste, il s'appliquait à reconnaître d'aussi bons procédés, et, ses amis ne se cachant plus devant lui de la pénurie de leurs relations mondaines, il leur procurait, de çà, de là, de flatteuses invitations dans des maisons recherchées, qui payaient et au delà les dîners fins et le rond de vermeil.

Comme il était simple et bon enfant, avec lui Mme du Hauvel se sentait en confiance. Elle n'aimait rien autant, au bal, qu'un tour à son bras dans les salons elle ne rougissait pas de lui demander le nom de telle personne très entourée que tout le monde, sauf elle, semblait connaître; elle suivait un cours d'alliances et de généalogies, se renseignait sur les tenants et aboutissants des gens en vue, se faisait conter les scandales des familles et les petites histoires de chacun. Elle trouvait là l'emploi de sa bonne mémoire de préfète, elle classait tous ces documents et devenait peu à peu d'une jolie force. Sa conversation courante y gagnait, et elle plaisait.

Du Hauvel ne devait pas moins à Nébusquey, à ce cher Neb, comme il l'appelait familièrement. Le cher Neb avait, non sans peine, enlevé son admission dans un cercle élégant. Et ce fut, pour le nouveau membre, mieux encore qu'une vanité, la liberté reconquise... Sa femme, en effet, lui prêchait l'assiduité dans ce milieu distingué, lui recommandait les frottements aristocratiques. Elle disait, il est vrai, de temps à autre:

— Comment se fait-il que vous ne connaissiez pas le duc de X... ou le comte de Z..., que nous venons de rencontrer? Ils sont cependant de votre cercle...

Il n'avouait pas qu'il avait occupé les heures vouées par elle aux frottements aristocratiques à lire dans un coin quelque revue ou, plus communément, à une flânerie sur le boulevard.

Mme du Hauvel insista d'abord pour que son mari la présentât aux femmes de ses collègues du club.

— Mais, ma chère amie, je ne sais même pas s'ils en ont, des femmes! avait gémi du Hauvel éperdu.

— Eh! mon Dieu, on demande, on s'informe!...

Nébusquey avait tiré l'infortuné de peine en affirmant que le seul sujet banni des conversations était celui de l'épouse légitime.

— Je vous assure, déclara-t-il, qu'on peut coudoyer le même monsieur pendant trente années consécutives sans savoir s'il est ou non en puissance de femme. Les Orientaux ne font pas autrement, mais par pudeur orgueilleuse : chez nous, c'est fatigue du foyer et besoin de l'oublier.

Devant l'avis de l'oracle, elle ne s'était pas acharnée.

Le cercle ne fut pas la seule élégance d'homme à laquelle le marquis initia son protégé. Il lui ouvrit le foyer de l'Opéra et jouit infiniment de sa naïve émotion devant le tulle des danseuses; connaître si bien le département de Lot-et-Dordogne, et si peu la vie parisienne! Mis en goût d'observation, il l'amena dans quelques fêtes d'irrégulières estimées, où du Hauvel apparut gauche et gêné, comme l'étranger dans un pays dont il ignore la langue. L'idée que toutes ces personnes graves, dont la plupart s'empesait pour imiter la tenue des femmes du monde, étaient accessibles aux plus folâtres suggestions, le troublait et l'intimidait outre mesure. Comme il enviait l'aisance de son introducteur, qui, très entouré, promenait de l'une à l'autre son ironique bonne humeur, scandalisant les prudes et chiffonnant leur empois! Il dévorait, lui, de ses yeux grands ouverts ces beautés qu'on prétendait faciles, parlait peu et mal, incapable de puiser dans son vieux fonds de phrases sonores. Il n'en affirmait pas moins, en sortant de là, s'être « royalement amusé ».

Mon Dieu, ils auraient pu vivre heureux comme cela, tous les trois. Mais n'est-il pas de l'inquiétude humaine de sacrifier la félicité tranquille à la chimère d'un bonheur plus aigu? Ce fut le marquis de Nébusquey, lequel cependant faisait dans le trio la partie d'expérience, qui compromit la paix en jetant de nouveau l'alarme dans le camp de Mme du Hauvel.

ALFRED DE FERRY.

(La fin au prochain numéro.)

DE LA VRAIE PERSONNALITÉ EN ART

A propos du Salon des Champs-Élysées.

Mon Dieu! que de fabricants au Salon des Champs-Élysées, et combien peu de vrais artistes! Les chefs mêmes de notre école prononcent sur leurs tableaux les formules d'incantation qui ont attiré déjà l'émerveillement de la foule et l'argent des Américains au lieu de nous ouvrir leur âme. Courant funeste, où sombreront tôt ou tard bien des fausses réputations brillantes aujourd'hui, tandis que l'honneur doit demeurer uniquement aux sincères.

C'est qu'il y a deux manières de comprendre l'art : tâter le goût du public pour lui préparer les plats qu'il préfère ou chercher à se satisfaire soi-même afin qu'ensuite le spectateur apprécie votre véracité.

Dans la première méthode, l'émotion sincère est tout à fait inutile : elle ne causerait aucun plaisir à ce gros public qui parle d'art dans les bureaux d'omnibus, selon le mot de M. Degas.

Ce qu'il lui faut c'est d'abord l'imprévu, la nouveauté. Les sculptures de M. Gérôme nous en donnent un excellent exemple. Voyez sa *Bellone :* essai de statuaire chryséléphantine, des yeux de verre, des chairs d'ivoire. J'entends encore l'auteur me dire dans son atelier, avec un contentement visible : « Ces yeux-là, j'en ai fait faire six paires, avant d'avoir la bonne! » et maniant tantôt le masque, tantôt les bras de la sculpture : « C'est curieux, n'est-ce pas? » faisait-il. Or, du moment que M. Gérôme lui-même passe des mois à s'amuser avec sa *Bellone,* c'est bien le moins qu'elle intéresse le public pendant cinq minutes : et voilà comment s'obtient le succès! J'en dirais autant de *Pygmalion* et *Galatée,* cette femme nue dont les jambes sont encore raides et décolorées, tandis que le haut du corps commence à s'animer, s'assouplit et se « rosit ». Seulement, si M. Gérôme expose encore l'année prochaine de la sculpture peinte, il n'aura plus le même succès; encore bien moins en aura-t-il dans dix ans d'ici, et c'est ainsi que l'imprévu ne saurait fonder en art la durable réputation.

Mais alors est-ce à MM. Detaille, Cormon, Clairin, Maignan, Fritel qu'elle doit échoir, à ces autres favoris de la foule qu'ils attirent par des scènes dramatiques?

On le croirait, car on se presse devant le *Siège de Huningue* tout comme on se presse, dans la rue, devant les régiments qui passent : c'est si beau, l'armée! D'ailleurs nous sommes patriotes, et nous estimons un Barbanègre qui tient tête, avec 200 hommes, à 30 000 ennemis. De la peinture même n'en disons rien encore : nous parlons du sujet, et, pour l'instant, il suffit qu'il nous captive. De même M. Clairin est bien ensorcelant avec ses fiers grognards dépenaillés en face des gommeux vénitiens. Et M. Cormon est si instructif que nous ne pouvons passer sans l'entendre raconter les funérailles de son chef gaulois, l'embrasement d'un immense bûcher crématoire, le sacrifice des chevaux de bataille, le tout avec accompagnement de hurlements plaintifs poussés par ces sauvages en deuil. L'auteur disait avant l'Exposition que cette fois il avait été plutôt littérateur que peintre, et je ne veux pas lui donner tort. Quant à M. Maignan, la glose qu'il donnait au sujet de son *Carpeaux* est si ingénieuse que je ne puis résister à l'envie de la reproduire : « Faire danser des statues de bronze ou de pierre, disait-il, il y avait là une idée nouvelle qui m'a tenté. C'est toute la famille du sculpteur qui vient le visiter à sa mort. Dans le groupe de l'Opéra, la *Danse*, j'ai changé l'expression souriante des visages en une contraction douloureuse. Cela m'a-t-il réussi? La vision, à mesure qu'elle se rapproche du mourant, prend, comme vous voyez, une réalité plus intense, et le bras de la figure qui se penche pour jeter des feuilles de laurier sur le sculpteur, devient presque de la chair. Enfin la lumière dorée du soir qui frappe le plafond de l'atelier pour se réfléchir sur les personnages, en même temps qu'elle m'a fourni un éclairage original, symbolise, par la fin d'une belle journée, la fin d'une belle existence! » Le moyen, après cela, de ne point s'arrêter devant un tableau où notre esprit a tant à s'exercer.

Et M. Fritel! il faut que nous regardions M. Fritel! Il a peint les grands conquérants de la terre menant leurs chars de triomphe entre deux rangées de cadavres livides sous un ciel tout noir. L'homme à la tête enveloppée d'un cache-nez rayé, c'est Sésostris; l'homme à la tiare, c'est Sargoun; le vieux avec une couronne surmontée d'une croix, c'est Charlemagne; ce Mongol avec ses longues moustaches pendantes, c'est Tamerlan.

On ne peut nier sans doute que tous ces sujets ne soient fort intéressants; mais que dire de l'impression artistique qui s'en dégage? N'y a-t-il pas là beaucoup de mise en scène et bien peu de vérité. Le drame! quel malheur d'avoir à condamner ce produit frelaté de fabrication si française : car il est l'exagération de notre principale qualité, à savoir le mouvement, la force véritable. Le mauvais drame nous plaît souvent et nous fait l'illusion du chef-d'œuvre. « Cependant, disait M. Henner, ces grandes compositions emphatiques où le peintre trop préoccupé de faire ressortir le sujet perd de vue la réalité ne valent point une figure unique, une petite figure, pour mettre en relief le mouvement juste et toujours beau. » Et bien qu'il prêchât pour son saint, il avait raison.

D'ailleurs ces sujets qui nous empoignent aujourd'hui quel effet feront-ils sur les générations à venir? Aucun sans doute. On ne peut deviner quelle sera la société future, mais transportons à une époque du passé le tableau de M. Cormon, par exemple : qu'en aurait pensé le XVIIIe siècle? Comme le jugement des œuvres

d'art appartenait alors à des gens raffinés, il est certain qu'ils n'eussent point goûté ces cohues barbares qui plaisent tant à notre siècle plébéien. De même si les haines entre nations s'apaisent, les peintures militaires seront en défaveur, et des scènes pour nous si attachantes ne sauveront pas de l'oubli les peintres que de véritables qualités artistiques n'auront point soutenus d'autre part. Gloire aux œuvres éternellement belles!

Que dire de ceux qui sans plus d'émotion suivent non point même la mode de l'époque, mais celle du moment, par exemple de ces farceurs mystiques qui, comme M. Surand, représentent un prêtre obsédé par des images immondes ou, comme M. Henri Martin, un jeune homme tout nu épris de la Sainteté (demoiselle blanche couronnée d'épines), et, pour elle, résistant aux conseils des Passions. Ce sont ceux-là dont la vogue passera vite. Aujourd'hui, du moins, M. Joséphin Péladan a le droit d'être fier et c'était plaisir de le voir avant l'ouverture officielle du Salon se précipiter vers tous les Spinges ailés, nimbés, auréolés, vers tous les tableaux où il entrevoyait de la « Magie ».

Mais ce n'est pas seulement le souci d'amuser, d'étonner qui nuit à l'art : c'est aussi pour chaque exposant la manie de se spécialiser dans un genre. Or, ce défaut vient encore du désir de plaire au public et de vendre bon prix. Ceux qui achètent, en effet, ne cherchent guère dans une œuvre la traduction d'une pensée : ils la considèrent en elle-même comme un meuble. Ce qui leur importe surtout c'est de trouver quand ils en ont besoin des tableaux pour salle à manger : fleurs, fruits, vaisselle; de chambre à coucher, de boudoir : scènes spirituelles, suaves nudités; de salon : portraits cossus et paysans moraux; de galeries : fantaisies historiques ou préhistoriques, visions de statues qui dansent, etc... Selon qu'un peintre répond plus ou moins par les sujets qu'il traite à l'un de ces besoins d'ameublement, il se crée une spécialité tout comme une maison de commerce : vous jugez du tort qu'il se ferait en la perdant.

Notez que ceci ne déplaît pas aux critiques. Leurs éloges s'adressant à des tableaux tous composés d'après les mêmes principes peuvent être les mêmes d'une année à l'autre, tandis qu'il leur en coûterait trop de peine de rechercher ce qu'il peut y avoir de vraiment original dans chaque œuvre, c'est-à-dire, non le sujet, mais l'homme qui l'a traité, mais la conscience qui s'y révèle. Devant des œuvres non signées : quel déboire! Eh bien, le sujet sert de grosse signature; quand une fois un peintre s'est fait remarquer dans un genre, il doit s'y tenir; mais s'il change sa griffe, il faut que les critiques le découvrent de nouveau comme à ses débuts; or, ils ne sont pas toujours d'humeur à aller au-devant des maîtres. Aussi de même que M. Detaille nous représente éternellement ses soldats et M. Cormon ses cannibales, M. Bonnat nous offre sa redingote noire, M. Breton ses campagnards aux nobles attitudes.

Un jour M. Henner s'avisa de peindre un *Bara :* ce n'était plus la petite nymphe blanche sur fond de bitume : que de foudres tombèrent sur lui! M. Carolus Duran éprouva même aventure quand il donna son *Bacchus*, car peut-il y avoir d'autres Carolus que ces portraits peints avec des brosses larges comme la main!

***

Il y a sans doute des artistes à qui cette limitation presque forcée de leur talent ne nuit pas, et, à le bien prendre, les deux maîtres que nous venons de citer sont du nombre; leur verve est plus forte que toutes les tentations qui leur sont offertes de devenir des machines à peindre, et l'intensité de l'impression est visible même dans celle de leurs œuvres, où ils se répètent. Mais, à côté d'eux, combien en est-il qui, perdus par cette funeste spécialisation, se laissent aller à la production mécanique! A ce propos, je reviens à M. Detaille pour dire un mot sur les ficelles de son métier. Lui-même dit qu'il comprend ses tableaux comme des pièces de théâtre, et le fait est qu'ils sentent l'Ambigu. Voyez plutôt : décor soigné, une grand'porte avec pont-levis; puissant contraste scénique : les guenilles des Français opposées aux uniformes flambants des Autrichiens; une rangée de figurants merveilleusement costumés; la note attendrie : des fronts sanglants, des yeux pochés, des bandeaux, des emplâtres; enfin un superbe Barbanègre répliquant d'un geste à la courtoise interpellation de l'archiduc Jean. Ah! certes, M. Detaille a de l'acquis : aussi l'a-t-on nommé de l'Institut, mais où est la personnalité, dans tout cela? Il n'y en a point, il n'y a que des recettes dont l'effet sur le public est calculé par avance.

Comme il est « truqué » aussi, le portrait de Renan par M. Bonnat! C'est que l'artiste a sa méthode pour mener à bien les portraits officiels qui lui sont commandés. Il représente tout homme illustre avec l'expression que lui prête l'imagination populaire. Peu importe le caractère intime : chacun d'eux semble porter un masque d'apparat conforme à l'idée qu'on se fait communément sur leur rôle dans la société. M. Ferry était un fin politique et ses yeux se cachaient sous son front penché. M. Pasteur était le grand savant qui, la main dans sa redingote, lançait vers un sphinx invisible un regard tranchant comme l'acier. De même M. Renan est le philosophe sceptique, et le voilà donc les deux mains sur ses genoux, l'air cynique. Mais, franchement, est-ce bien là cette physionomie si délicatement spirituelle, et le caractère de M. Renan n'est-il pas trop fin pour qu'on puisse le construire ainsi par déduction?

Pourquoi faut-il ranger, cette année, M. Jules Breton parmi ceux qui peignent de pratique! Hélas! son *Juin* est tout de convention. Son désir a toujours été de mon-

trer l'éternelle grandeur morale que l'on trouve chez les simples de la campagne, et peut-être déjà jugerait-on que ses idées sur ce point répondent mal à la réalité. Mais pourquoi le chicaner sur ses opinions, puisqu'en art la sincérité seule est requise? Or il en a fait preuve dans beaucoup de belles œuvres, entre autres *la Procession* du Luxembourg, où toutes les attitudes larges et bien étudiées expriment, en effet, de très beaux caractères. Mais aujourd'hui, il nous campe une femme appuyée sur un rateau dans une pose académique, mauvaise imitation du grec, qu'il revêt de grosse cotonnade, et il prétend nous y montrer ce qu'est la dignité naturelle. C'est seulement un modèle qui fait des effets de torse. Pourtant M. Breton est une âme si élevée que certainemant ce n'est pas le démon de l'intérêt qui le pousse à se contenter de cette banalité pompeuse. Vivant loin de Paris, il lui arrive ce qu'éprouvent tous les peintres qui restent dans la solitude ou dans des milieux sans culture artistique : leur personnalité ne rencontre plus les bornes des personnalités voisines; elle se fond, et il n'en reste plus que l'écorce vide, c'est-à-dire la manière de peindre non plus soutenue par l'émotion véritable.

Mais la spécialisation commerciale ne se fait pas seulement remarquer dans le choix et l'entente des sujets : elle s'intronise jusque dans les procédés tout extérieurs de l'exécution. Il y a tels peintres qui cherchent à se distinguer en couvrant uniformément leurs toiles d'une buée épaisse, tels autres qui les composent d'un insipide mélange de tons assemblés, ce qu'ils recommandent au public sous le nom de méthode pointilliste. Je veux bien que la résolution des couleurs en leurs éléments leur conserve leur plein éclat et soit utile à rendre certains éclairages; mais les peintres atteints du « tachisme » l'emploient à tort et à travers : plus rien de vivant, plus rien de solide, partout un étrange papillotement où l'on distingue mal des formes vagues. Ainsi ce que nous montre M. Henri Martin pourrait être intéressant comme effet de lumière dans une ébauche d'atelier; mais dans les dimensions présentes l'emploi du pointillisme devient tout à fait déconcertant. Comme nous sommes forcés par la grandeur du tableau d'en voir les détails autant que l'ensemble, nous demandons qu'on nous peigne les muscles, les étoffes dans leur réalité et non point dans cette universelle diffusion de teintes. Et voilà que M. Benjamin Constant aussi se met à pointiller à tour de bras, lui qui s'élevait contre l'impressionnisme. Est-ce donc que son dernier voyage à New-York lui a fait voir qu'il n'était plus à la hauteur du goût contemporain?

Hélas! il est trop visible que la bizarrerie de l'exécution qu'on rencontre chez tant d'artistes aujourd'hui répond seulement au désir de contenter les demi-connaisseurs, personnages cent fois plus niais que les purs ignorants. Mais l'époque qui nous suivra se demandera avec ahurissement comment nous avons pu prendre goût à de pareils enfantillages : sans doute qu'elle aura aussi ses amusettes, seulement ce ne seront plus les nôtres.

Toute virtuosité, toute tentative pour surprendre le public par le tour de main est ennemie de l'art, aussi bien la bravoure de M. Roybet que le picotage des impressionnistes. Il viendra d'autres M. Roybet qui, comme le nôtre, peindront tout en fer blanc, chair, cheveux, moustaches, étoffes, qui susciteront de même beaucoup d'enthousiasme dans leur temps et qui feront oublier leur prédécesseur.

En un mot, quand les artistes rendent le goût public entièrement maître de leur destinée, ils sont assurés de ne point vivre longtemps, car la galerie à laquelle ils s'adressent est vite changée. On donnerait cent exemples de peintres qui acquirent une immense vogue à confectionner des œuvres merveilleusement adaptées aux aberrations d'une période et qui bientôt après firent une grande chute, depuis les Italiens de la décadence, les Guide, les Guerchin, jusqu'aux étoiles du premier Empire, les Guérin, les Girodet, jusqu'à M. Bouguereau, qui naguère encore faisait le bonheur de tant de gens et qui voit son troupeau d'ouailles se clairsemer de jour en jour.

* *

Au contraire, ce qui ne cessera jamais d'être un sujet d'admiration c'est l'énergie avec laquelle tout artiste aura étreint son idéal particulier et l'aura fixé sur sa toile.

Je m'imagine le grand peintre ébauchant son œuvre : « Tel est le cadre, se dit-il, où il faut que ma personnalité s'exprime, » et le voilà ardent au travail. Déjà s'avance une partie de sa composition, il s'y acharne : « Ceci est mauvais, il n'y a rien là qui retrace mes émotions à moi, c'est ma main seule qui marche et elle ne rencontre que la banalité. Il faudrait que mon cœur fût remué, qu'il s'ouvrît... Voilà qui est mieux, mais ce n'est pas encore bien : ce sont là des réminiscences des anciens maîtres. Ne puis-je donc sentir par moi-même et traduire ce que je sens! »

Et les touches tombent dru sur la toile.

« Ah! si j'étais tout à fait sincère, mon œuvre serait belle : on y verrait apparaître une nouvelle conscience humaine vivante et lumineuse. Hélas! je n'ai pas assez d'énergie. Mais allons, courage, voilà que mon idée se précise, que ma vision prend corps : maintenant, pas de repos que je ne sois exténué et que je n'aie abattu tout l'ouvrage que je puis faire en une seule fois. Mon âme entière doit y passer; car en ce moment je vois clairement ce que la nature a voulu que je comprisse d'elle-même et ma pensée est largement ouverte sur l'horizon qu'il m'est donné d'embrasser dans l'infini des choses. »

Alors l'œuvre se développe avec sûreté : l'empreinte

d'un même caractère humain y est partout visible et c'est la constance de cette affirmation, l'accord absolu des différentes parties qui est admirable. Aussi quelle joie pour ce lutteur lorsqu'il a terminé, de contempler à son aise l'image de son âme qu'il a arrachée aux ténèbres de l'existence banale de tous les jours.

Ainsi compris l'art a la sainteté d'un devoir, le mérite d'une vertu et lorsque après avoir choisi, comme bien à accomplir, la tâche de nous révéler sa conscience, l'artiste nous donne un chef-d'œuvre éclatant de vérité, c'est le triomphe de sa foi qui surtout nous transporte. L'art a peut-être même sur les autres vertus cet avantage qu'il s'adresse aux sens autant qu'à l'esprit et qu'il laisse des témoignages durables. N'aimons-nous pas Phidias avec autant de religion que s'il vivait parmi nous?

Or, les œuvres de cette année qui sont capables d'exciter en nous un peu de cette dévotion et qui témoignent d'une véritable émotion personnelle sont rares, il faut l'avouer. Cependant il y en a, et particulièrement au salon de sculpture bien que deux maîtres, MM. Dubois et Falguière, se soient abstenus d'y figurer.

L'Olivier de Clisson de M. Frémiet est une fière figure. On y reconnaît cette loyale candeur que le statuaire aime à donner aussi bien à ses bêtes qu'à ses personnages humains. Ce connétable avec son menton volontaire est un grand enfant qui va droit son chemin : très brusque, mais si franc qu'on lui pardonnera toutes ses incartades. Et son cheval aussi est un brave animal qui semble naïvement heureux de parader. Quant à la petite Isabeau de Bavière, qu'elle est gentille! On lit dans son attitude un amour du plaisir si ingénu qu'elle désarmerait la sévérité des plus rigides sermonneurs. Eh bien! voilà une belle conscience artistique! M. Frémiet nous dit dans deux œuvres délicieuses que la nature lui apparaît toujours aimable dans la franchise des êtres simples.

Le Baiser filial de M. Mombur ne témoigne pas d'une personnalité si bien formée car il y a encore un peu de convention dans la pose du père; mais le mouvement, la tête de l'enfant sont pleins de charme et il y a là une belle entente de l'amour dans la famille.

Voici maintenant un art qui donne moins de place au sentiment mais dont la grandeur tranquille est vraiment admirable. Je parle de l'envoi de M. Alfred Boucher. Les titres mêmes que le maître donne à ses œuvres indiquent la tournure de son esprit. Ses coureurs qui décorent aujourd'hui le parterre des roses au Luxembourg s'intitulent *le But*. Son Homme à la bêche de l'an passé se nommait la *Terre*. Cette année, il a donné le titre « du *Repos* » à une femme qui sommeille. Cela montre assez son grand amour de la généralisation, et le fait est que les formes créées par lui ont un cachet d'éternité. Rien ici des contorsions réalistes; rien du sensualisme de Falguière : quelque chose de pensé en même temps que vu, et que Platon lui-même eût aimé.

Quant au *Combat de tigres* de M. Caïn, c'est la vie, l'action, l'énergie. L'effort de la lutte met en jeu tous les muscles des fauves depuis leur gueule jusqu'à leur queue. Et l'on voit que l'artiste sent en lui-même cette vigueur, qu'il en combine les effets dans sa tête. « C'est l'idée, répond-il quand on l'interroge, c'est l'idée qui me guide dans mon travail. Quand une fois je l'ai conçue, il faut qu'elle-même pétrisse la glaise, qu'elle se développe d'un jet dans l'attitude et l'expression de mes bêtes ». Y a-t-il une meilleure preuve que ces paroles du continuel interrogatoire que le véritable artiste dresse à sa conscience ?

Au Salon de peinture, les paysagistes ont un ensemble très remarquable. Notre siècle à son déclin ne trahit pas sa gloire acquise et il sera dans l'histoire de l'art l'âge d'or du paysage. N'est-ce pas en effet la langue où s'exprime le mieux le caractère de notre époque, à savoir l'indépendance. Dans les bois et aux champs nous n'appartenons plus qu'à nous seuls, et nous berçons délicieusement notre égoïsme. C'est aux champs encore qu'habitent les humbles dont notre temps a relevé la condition.

M. Pointelin se distingue parmi ses confrères avec sa *Montée* et son *Pays bas*. Il y a tant de mélancolique poésie dans ses prés moirés par l'humidité du soir, tant de mystère dans ses ciels lavés de brume, tant de discrétion dans ses maisonnettes que cachent à demi les plis du terrain! Poète et professeur de mathématiques! M. Pointelin cumule les deux professions : arrangez cela!

Parmi les peintres de figures, allons voir Henner et tenons-nous-y, c'est le maître des maîtres contemporains. En vérité il divinise la chair : il traduit avec un charme inconcevable la souplesse des muscles ; il en trace si finement les attaches sous le satin de la peau, il en coordonne si bien les mouvements, que ses études sont palpables et vivantes, particulièrement celle qu'il expose cette année. Le corps de la femme se présente dans une atmosphère infiniment douce, une lumière sacrée, une sorte de saint des saints. Ah! le charmeur! et qu'il a raison de dire avec son accent d'Alsacien: « Le jarme c'est dude la beindure. »

Je conclus. Il n'y a point de recettes pour devenir un grand artiste. Vous aurez beau connaître toutes les ficelles du métier, escompter toutes les toquades du public, cela ne suffira point pour sauver votre nom de l'oubli. Mais qu'un homme impose à toutes ses impressions l'unité et la clarté de sa conscience, qu'il ne dise rien d'impersonnel, il sera grand pour toujours.

PAUL GSELL.

VARIÉTÉS

Le « Vengeur » d'après les documents des Archives de la marine.

Paris possède un nouveau Panorama. Le peintre Poilpot, à qui l'on doit déjà plusieurs de ces spectacles artistiques, vient de terminer, pour l'une des rotondes des Champs-Élysées, le *Panorama du Vengeur*.

Et aussitôt les controverses de renaître sur cet épisode de nos guerres de la Révolution. Les uns prétendent que les marins du *Vengeur* ont accompli le plus beau trait d'héroïsme que notre histoire navale ait enregistré, d'autres affirment que cet héroïsme a été démesurément grossi par une trompeuse légende. La passion s'en mêle. On discute avec une vivacité extrême, ainsi qu'il arrive chaque fois qu'on touche à l'histoire de cette période extraordinaire. L'admiration « en bloc » se heurte au dénigrement systématique. Et ce qui ressort de ces discussions ardentes, c'est l'ignorance presque complète de ceux qui discourent sur ces sujets brûlants.

Un peu de lumière sur l'affaire du *Vengeur* n'est donc point inutile.

Rappelons d'abord les faits :

Le 9 prairial an II (29 mai 1794), vingt-huit vaisseaux, commandés par Villaret-Joyeuse et sortis de Brest pour protéger un convoi de grains venant d'Amérique, rencontrèrent la flotte de l'amiral Howe, forte de vingt-cinq navires. Une première affaire indécise eut lieu ce jour-là. Le lendemain, un second combat plus sérieux fut tout aussi indécis. Enfin deux jours après, le 13 prairial (2 juin 1794), par une mer très belle et une brise de sud parfaitement maniable, une grande action s'engagea. Les Anglais percèrent notre centre en plusieurs endroits et doublèrent notre gauche qu'ils écrasèrent, tout en forçant notre aile droite à demeurer simple spectatrice de la lutte.

Le combat, commencé à neuf heures du matin, dura jusqu'à plus de deux heures de l'après-midi, soutenu des deux côtés avec une impétuosité extraordinaire et une folie de carnage dont peu de batailles navales ont donné l'exemple. Le nombre des morts et des blessés était de plusieurs milliers sur notre escadre. A ces pertes en hommes s'ajoutait, pour nous, la perte de sept vaisseaux, dont l'un, le *Vengeur du peuple*, capitaine Renaudin, avait coulé sur le champ de bataille à la fin de l'action.

Néanmoins le convoi, impatiemment attendu, put arriver en France sans obstacle, et la disette fut conjurée pour quelque temps. La bataille du 13 prairial, bien que perdue, n'avait donc pas été inutile.

*
* *

Chose curieuse! Le rapport de Villaret-Joyeuse, adressé au ministre de la marine le lendemain du combat, est muet sur le compte du *Vengeur*. Il ne cite aucun nom, du reste ; il ne donne aucun détail sur les vaisseaux engagés. C'est un rapport étrangement sommaire. A propos des pertes de l'escadre, on y lit cette phrase aussi vague que surprenante dans la bouche d'un chef : « Je ne me dissimule cependant pas qu'il doit être resté, dans cette malheureuse affaire, quelques-uns de mes bâtiments. J'en distinguai, entre autres, un par le travers d'un anglais qui coulaient l'un et l'autre. » Et c'est tout. Ce détachement d'un amiral pour le sort des navires confiés à son honneur est plus que singulier. On serait tenté de rééditer pour la circonstance la chanson faite pour Soubise :

[illegible]

Il faut dire qu'en rédigeant son rapport du combat, le malheureux Villaret semble n'avoir eu d'autre préoccupation que de se disculper et de rejeter les torts sur ses capitaines. Il lui importe peu que tel vaisseau ait été pris, que tel autre ait été désemparé. L'essentiel, pour lui, est de prouver qu'il a fait son devoir.

Le représentant du peuple, Jean-Bon Saint-André, en mission sur le vaisseau amiral, ne fait, dans son *Journal*, aucune mention de la fin du *Vengeur*. Le factum qu'il a composé avec force inexactitudes, pour la glorification de Villaret et pour la sienne propre, passe sous silence l'engloutissement du vaisseau de Renaudin. Jean-Bon ne cherche qu'à se tailler un succès personnel dans la défaite de l'armée navale; il ne s'occupe que de charger les huit capitaines qu'il a livrés à l'accusateur public près le tribunal révolutionnaire séant à Brest. Pour lui comme pour Villaret-Joyeuse, les pertes en vaisseaux sont des incidents négligeables. Rechercher les faux républicains qui ont « trahi la patrie » dans cette malheureuse affaire lui apparaît comme son principal devoir.

Un autre représentant du peuple, Prieur de la Marne, envoyé à Brest pour visiter l'escadre, rend compte de son voyage à la date du 23 prairial et ne souffle pas mot du *Vengeur*.

Quand Barrère annonce le combat à la Convention, dans la séance du 17 juin, il ne prononce pas davantage le nom du *Vengeur*. Après avoir loué le courage et l'héroïsme de nos marins, il affirme que nous étions inférieurs de quatorze vaisseaux à la flotte de l'amiral Howe. « Si sept de nos vaisseaux démâtés ne sont pas rentrés, et s'il y a lieu de craindre que l'Anglais ne s'en soit emparé, du moins les pertes de sa marine sont plus considérables. Notre armée inférieure et placée sous le vent n'a pas oublié qu'elle était française et que, pour des républicains, combattre des Anglais c'est doubler les moyens et centupler les courages »... D'ailleurs, reprend-il, « un succès plus impor-

tant a été atteint : celui qui doit donner des subsistances à un grand peuple digne d'être libre. » Le convoi de grains a été sauvé, la flotte, qu'il appelle pittoresquement la flotte nourricière, a pu gagner Brest sans rencontrer l'escadre anglaise venue pour la capturer. Et il termine, au milieu des applaudissements, en proposant à la Convention de récompenser le courage et le succès de l'armée navale.

Comment expliquer le silence fait autour du *Vengeur?* Il est possible que Villaret-Joyeuse et Jean-Bon Saint-André aient ignoré tout d'abord le nom du vaisseau qui avait coulé en vue de l'ennemi. Le désordre était grand dans notre ligne. De plus, le vaisseau-amiral, la *Montagne*, attaqué vigoureusement dès le début, sans cesse entouré d'ennemis, environné d'un nuage épais de fumée, n'avait pu suivre un à un tous les épisodes de la lutte. Mais, au retour à Brest, les conversations de ceux qui avaient vu s'abîmer le *Vengeur* durent forcément parvenir aux oreilles de Villaret et de Jean Bon. Ils ont dû savoir par ouï-dire non seulement le nom du navire coulé, mais encore les circonstances dans lesquelles ce naufrage s'est produit. Si l'amiral et le représentant du peuple n'ont pas parlé de cette fin dans leurs relations officielles, ce n'est pas par ignorance. Ils se sont tus de propos délibéré. Dans quel but et pour quel motif? Uniquement pour atténuer l'effet du désastre du 13 prairial.

Ce désastre les atteignait directement l'un et l'autre : Villaret-Joyeuse comme chef d'escadre battu, Jean-Bon Saint-André comme organisateur, — non de la victoire, hélas! — mais de la défaite. Ils avaient, l'un et l'autre, proclamé si hautement l'invincibilité de l'armée navale que sa déroute venait les frapper plus cruellement. Dès lors, leur principal souci devait être de cacher une partie du désastre, de laisser croire au Comité de salut public, au ministre de la marine et au pays que tout n'avait pas été perdu dans cette fatale journée. Diminuer nos pertes, augmenter celles de l'ennemi en imaginant l'engloutissement de trois vaisseaux anglais, attribuer à la défection et à l'incapacité des capitaines notre sort malheureux, était un moyen tout indiqué de ménager leur amour-propre et d'échapper à la suspicion, toujours en éveil, du pouvoir révolutionnaire.

Villaret, malgré l'affirmation réitérée qu'il avait fait tout son devoir de « soldat et de général » et qu'il n'avait pas à se reprocher « la plus légère faute », avait-il vraiment la conscience tranquille? Ne songeait-il pas qu'il aurait pu tenter un dernier effort pour sauver ses navires désemparés et pour les faire prendre à la remorque de ses frégates et de ses vaisseaux intacts? Ne se rendait-il pas compte, à la réflexion, que, s'il l'avait voulu, le désastre eût été moins grand? La lecture de son rapport est faite pour donner créance à cette supposition. Ses regrets étaient donc un nouveau motif d'atténuer les tristes résultats de la bataille du 13. Plus ses torts étaient réels, plus il devait s'évertuer à ne pas peindre cette bataille sous des couleurs trop sombres et à laisser dans le vague certains épisodes qui ne pouvaient qu'accentuer son échec.

Quant à Jean-Bon Saint-André, sa responsabilité dans le combat était grande et, lui aussi, pour de semblables raisons, devait chercher à ne pas tout dire. Venu à Paris, quelques jours après la rentrée de l'escadre, il parut à la Convention, le 4 juillet, et il y fit une longue apologie de sa conduite et de celle de Villaret-Joyeuse, vantant presque sans mesure le très beau rôle joué dans l'affaire par le vaisseau-amiral. De la défaite de l'armée navale il parla brièvement, mais il insista beaucoup, par contre, sur l'heureuse arrivée du convoi de grains, répétant cette phrase d'une de ses lettres du 12 juin : « Nous avons rempli notre objet. » Il indiqua à peine nos pertes, ne prononça pas une seule fois le nom du *Vengeur*, bien que cependant il se fût longuement étendu sur les « actes de vertu » accomplis par nos marins. « Dans tous les grades, dit-il, j'ai vu se montrer cet héroïsme qui n'appartient qu'à des âmes fortes nées pour la liberté. »

A la vérité, il pouvait y avoir un motif plus noble que de mesquines considérations personnelles pour faire autour de la perte du *Vengeur* cette conspiration du silence, et je me reprocherais de le taire. La crainte de démoraliser les esprits par un récit trop exact d'une grande défaite navale pouvait justifier la réserve des représentants du peuple sur les tristes événements du 13 prairial. Cette bataille était la première livrée par les escadres républicaines et elle avait abouti à une déroute. Mieux valait atténuer ses résultats pour ne pas ôter au pays toute confiance dans sa marine, au moment où une guerre avec l'Angleterre commençait à peine.

Quoi qu'il en fût, pour un motif ou pour un autre, le mot d'ordre dans les régions officielles était de faire l'oubli sur le *Vengeur*.

*
* *

Mais soudain le bruit se répandit dans Paris que le *Vengeur* avait été le plus maltraité de tous les vaisseaux français, qu'il avait fourni une défense héroïque, qu'il avait failli capturer le vaisseau le *Brunswick*, et qu'il n'avait succombé que sous l'attaque de trois vaisseaux ennemis. Le rapport de Lord Howe avait été répandu en France. Il était fort élogieux pour la vaillance de nos marins qui avaient déployé, disait-il, leur intrépidité ordinaire. Parlant du *Vengeur* il ajoutait « ce dernier a coulé bas presque aussitôt qu'on s'en est emparé ». Des journaux anglais, — deux entre autres le *Morning Chronicle* du 16 juin et *la Correspondance politique* du 17 juin, — citaient des lettres d'officiers ou de matelots de l'escadre de Lord Howe qui célébraient la résistance désespérée de ce vaisseau et sa fin héroïque :

On a entendu les cris de : Vive la République! au moment de la submersion... Entre autres traits de bravoure un de

leurs vaisseaux, sur le point de couler bas, déchargea sa dernière bordée au moment que déjà l'eau effleurait ses derniers canons; ensuite les matelots attachèrent leur pavillon, sans doute pour qu'il ne tombât point en notre pouvoir, et se laissèrent engloutir dans les ondes plutôt que de se rendre. L'histoire ne nous fournit point de trait de bravoure semblable...

Au reçu de ces correspondances il ne fut question dans la ville et dans les clubs que du *Vengeur* et de l'héroïsme de ceux qui le montaient et qui, tous, assurait-on, avaient trouvé la mort sans qu'un seul se fût échappé. Dès lors le silence officiel qu'on avait gardé sur la perte du *Vengeur* n'était plus permis. Il fallait parler. Avec un peu d'adresse, d'ailleurs, il était facile de glisser rapidement sur la perte cruelle de tant de braves et d'exalter au contraire leur superbe dédain de la mort. Barrère monta donc à la tribune de la Convention, le 9 juillet, et y prononça le plus lyrique discours qu'assemblée ait jamais entendu :

Le Vengeur, placé entre la double horreur d'un naufrage certain et d'un combat inégal, voit tout son équipage saisi d'une sorte de philosophie guerrière. Il préfère s'engloutir au fond de la mer que de tomber aux mains de la tyrannie... L'ennemi reçoit son dernier boulet et le vaisseau fait eau de toutes parts. Tous montent où sont portés sur le pont. Tous les pavillons et toutes les flammes sont arborés. Les cris de [illegible] se font entendre de tous les côtés; c'est le spectacle touchant et animé d'une fête civique plutôt que le moment terrible du naufrage. Un instant ils ont dû délibérer sur leur sort. Mais non, citoyens, nos frères ne délibèrent plus; ils voient l'Anglais et la patrie, ils aimeront mieux s'engloutir que de se déshonorer par une capitulation; ils ne balancent point; leurs derniers vœux sont pour la liberté et la république; ils disparaissent!

Le Moniteur ajoute : un mouvement unanime d'admiration se manifeste dans la salle, des applaudissements, des cris de Vive la République! expriment l'émotion vive et profonde dont l'assemblée est pénétrée, les acclamations des tribunes se mêlent à celles des représentants.

Aussitôt après le discours de Barrère, la Convention décréta qu'un modèle en ivoire du *Vengeur* serait suspendu à la voûte du Panthéon et les noms des braves républicains composant l'équipage inscrits sur les colonnes du monument; qu'un nouveau vaisseau à trois ponts recevrait le nom glorieux du *Vengeur*; que dans les fêtes nationales, des récompenses seraient décernées aux peintres et aux poètes qui célébreraient le plus dignement la gloire de ces marins; enfin que des secours seraient accordés aux veuves et aux orphelins.

A l'issue de cette séance toute vibrante d'enthousiasme, l'histoire, la crédule histoire, inscrivit sur ses tablettes que le *Vengeur* « avait coulé plutôt que de se rendre ». Les poètes, sans se faire prier, répondirent à l'appel de la Convention. Lebrun écrivit :

[illegible]

Chénier chanta :

[illegible]
Des Anglais, des feux et des ondes.

Et Parny, lui-même, moins lyrique à l'ordinaire, s'écria :

A nous déshonorer osez-vous bien prétendre?
[illegible]
Les pavillons aux trois couleurs,
[illegible]
Les chapeaux qui couvraient leur tête
[illegible]
La mer s'ouvre...

On était encore sous l'émotion du lyrique discours de Barrère lorqu'on apprit l'arrivée en France, ou plutôt la résurrection de Renaudin, le commandant de l'infortuné vaisseau. A la date du 20 août le ministre de la marine, Dalbarade, écrivait à Villaret-Joyeuse :

Je vois avec plaisir, ainsi que le Comité de Salut public, qu'il a été sauvé 250 hommes du *Vengeur*, que son capitaine est arrivé à Brest. Tu as oublié de me dire comment et par quelle voie il est arrivé, il ne m'a pas encore donné de ses nouvelles...

Renaudin répondit lui-même par la lettre suivante, dont l'intention vaut mieux que la rhétorique :

[illegible]

Citoyens représentants,

Échappé au danger le plus évident, j'ai, par l'échange du capitaine anglais Oakes, fait prisonnier par le contre-amiral Vanstabel, sorti heureusement d'une terre empestée de Georges et de ses esclaves et je jouis enfin de l'air salubre de la terre et de la liberté, où je pourrai de nouveau satisfaire à des devoirs sacrés, ceux en combattant pour venger ma patrie de l'infernale coalition, soulager les maux de mes compagnons d'armes morts glorieusement à la défense de la République : que l'occasion s'en présente autant que je le désire et je prouverai si je suis sensible au dévouement qu'ils ont justifié. Je vous remets ci-joint le procès-verbal de l'événement du vaisseau de la République le *Vengeur*. Si vous jugez utile, citoyens et représentants, que je me présente à vous, j'attends vos ordres. Salut et Fraternité.

Le procès-verbal dont il est question ici est daté du cantonnement de Tavistock, en Angleterre, le 1er messidor, 20 juin. Il est signé des « capitaines, officiers,

sous-chef civil et autres personnes de l'équipage du vaisseau le *Vengeur*, coulé bas le 13 prairial dernier, se trouvant prisonniers de guerre. » C'est donc un document authentique, qui joint à ce premier mérite celui d'être antérieur au discours de Barrère. Voici comment il raconte la fin de la journée du 13 prairial, après avoir très sobrement rappelé les péripéties de la lutte, l'engagement de deux heures bord à bord avec le *Brunswick*, le choc des deux autres vaisseaux venus à la rescousse, les ravages causés par le feu terrible des batteries et les volées incessantes tirées à couler bas.

La flottaison était percée de part en part ; l'eau ayant envahi les cales et les soutes, l'équipage devait puiser et pomper.

Nous avions l'espoir que l'armée française, qui s'éloignait beaucoup, reviendrait pour recommencer le combat, au moins qu'elle en ferait la feinte pour obliger les Anglais à abandonner nos vaisseaux démâtés et deux des leurs dont ils ne paraissaient pas s'occuper. Nous n'eûmes pas cette consolation. Des raisons majeures sans doute y mirent obstacle; mais nos frégates où étaient-elles? quelle était leur mission? dans ces circonstances vinrent-elles nous donner du secours. Nous n'en reçûmes aucun.

Le vaisseau cependant approchait du moment où la mer allait l'engloutir. Le danger s'accroissait de la manière la plus alarmante malgré les efforts de l'équipage. Nous vîmes sortir du groupe ennemi deux de nos vaisseaux dont un, le *Trente-et-un-mai* venait de passer près de nous. Il fit naître parmi nous quelques espérances de salut ; mais elles furent bientôt évanouies. Il se disposait à nous prendre à la remorque, lorsque les Anglais se débrouillèrent et le forcèrent de s'éloigner en chassant de notre côté. L'eau avait gagné l'entrepont ; nous avions jeté plusieurs canons à la mer ; la partie de notre équipage qui connaissait le danger répandait l'alarme ; ces mêmes hommes, que tous les efforts de l'ennemi n'avaient pas effrayé, frémirent à l'aspect du malheur dont ils étaient menacés ; nous étions tous épuisés de fatigue ; les pavillons étaient amarrés en berne. Plusieurs vaisseaux anglais ayant mis leurs canots à la mer les pompes et les rames furent bientôt abandonnées. Ces embarcations, arrivées le long du bord reçurent tous ceux qui les premiers purent s'y jeter. A peine étaient-ils débordés que le plus affreux spectacle s'offrit à nos regards : ceux de nos camarades qui étaient restés sur le *Vengeur*, les mains levées au ciel, imploraient en poussant des cris lamentables des secours qu'ils ne pouvaient plus espérer; bientôt disparurent et le vaisseau et les malheureuses victimes qu'il contenait. Au milieu de l'horreur que nous inspirait à tous ce tableau déchirant nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment mêlé d'admiration et de douleur. Nous entendîmes, en nous éloignant, quelques-uns de nos camarades former encore des vœux pour leur patrie ; les derniers cris de ces infortunés furent ceux de *Vive la République !* Ils moururent en les prononçant. Plusieurs hommes revinrent sur l'eau, les uns sur des planches, d'autres sur des mâts et autres débris du vaisseau. Ils furent sauvés par un cutter, par une chaloupe et quelques canots et conduits à bord des vaisseaux anglais.

Nous avons connu depuis qu'il s'était sauvé la quantité de 267 personnes. En sorte que de 723 hommes qui composaient notre équipage avant le premier combat, il s'en est perdu 456, desquels il y a eu à peu près 250 tués ou blessés dans le combat...

En foi de quoi nous avons dressé le procès-verbal pour valoir et servir ce que de raison. (Suivent des signatures).

Tel est le récit des survivants de ce drame. Son accent de sincérité n'échappera à aucun de ceux qui le liront. On n'y trouve pas de phrases à effet, pas de périodes emphatiques comme on avait coutume d'en employer alors. C'est une relation faite sans artifice par des gens qui ont voulu raconter simplement ce qui s'est passé ; c'est comme une page dernière de leur journal de bord. Et quelle ampleur pourtant dans leur narration, malgré l'absence de toute recherche de style! La partie qui traite du combat en lui-même est écrite de la même langue claire et sobre, j'allais dire naïve. Les braves gens qui ont combattu pendant six heures de suite contre des forces trois fois supérieures n'ont pas un instant l'idée de se poser en héros ; ils disent ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont pensé avec une franchise complète et une modestie touchante.

Il faut donc accepter leur témoignage sans conteste, et, en dépit des beaux accents de Barrère, en dépit des strophes de Lebrun, de Chénier et de Parny, il faut rétablir les faits d'après ce procès-verbal, destiné, dans la pensée de ses auteurs, *à valoir et à servir ce que de raison.*

Les marins du *Vengeur* ont d'abord lutté avec acharnement contre les Anglais ; puis, quand leur vaisseau a menacé de couler, ils se sont portés aux pompes, tandis qu'ils mettaient les pavillons en berne, ce qui est le contraire de les déployer, ce qui est le signal de demande de secours ; ils ont cru un instant que ce secours viendrait des leurs, mais cet espoir doux à leur cœur s'est envolé, et ce sont des embarcations anglaises qu'ils ont vu venir à eux. Loin de les repousser, ils les ont accueillies, loin de refuser une capitulation qui, après une lutte aussi glorieuse, était fort honorable, ils se sont rendus, et la preuve c'est que Renaudin, le commandant, a embarqué dans un des canots anglais. Il n'est pas de signe plus certain de la reddition du *Vengeur*. Dans toute autre circonstance, le capitaine aurait dû quitter son bord le dernier. Sa présence dans les premiers canots de secours ne saurait s'expliquer autrement. Les embarcations ne purent, hélas! prendre tout l'équipage. Une fois remplies, elles s'éloignèrent, laissant à bord du vaisseau des malheureux suppliant, implorant, les bras levés au ciel. A peine les canots étaient-ils débordés, que le vaisseau disparut dans le fond des abîmes, entraînant avec lui tous ces abon-

donnés, tous ces naufragés dont quelques-uns jetèrent, avec leur dernier souffle, un dernier cri de : *Vive la République!*

Voilà la scène du *Vengeur* dans son absolue vérité.

Je me hâte de dire que je la trouve superbement grandiose. Elle est moins théâtrale que la scène imaginée par Barrère, d'après le récit d'un officier anglais, (ce qui doit suffire à excuser les exagérations du conventionnel). Elle est plus humaine et partant plus émouvante. Je donne toute mon admiration à ces marins héroïques qui n'ont cessé de lutter qu'au moment où l'eau est venue envahir leurs batteries, noyer leurs poudres, éteindre la mèche de leurs canons. Je ne pourrais les admirer davantage de s'être laissés volontairement engloutir. Le dédain de la mort, ils l'ont montré durant leur combat de six heures, vergue à vergue, avec trois vaisseaux; un sacrifice désespéré ne m'aurait rien appris de plus sur leur courage. Je n'y aurais vu qu'un coup de folie sublime.

Ne jamais désespérer, tel est le devoir à la guerre. En recevant la nouvelle du combat, le Comité de Salut public avait adressé à Villaret-Joyeuse ce sage conseil, malheureusement enveloppé dans une phraséologie bizarre (2 juillet 1794) :

Citoyen général, conserve ton courage, la partie n'est que remise. Anime-toi de cet amour sacré de la liberté et du feu sacré que l'être suprême inspire pour sa patrie. Que tes compagnons se pénètrent également de toutes les étincelles de ce sentiment, alors que la flotte républicaine brisera tous les obstacles qu'elle pourra rencontrer et fera route vent arrière à la victoire et à la liberté des mers.

*
* *

J'ai eu quelques scrupules à écrire ce récit. Il me semblait que je portais atteinte à une glorieuse légende, perpétuée chez nous comme le symbole du plus noble, du plus pur patriotisme. Or, je suis de ceux qui estiment qu'il faut respecter les légendes. Elles sont la poésie de l'histoire. Elles élèvent l'idéal de ceux qui étudient le passé. J'ai triomphé de mes hésitations, à la pensée que la vérité, la vérité toute simple, était grandement à l'honneur des marins du *Vengeur*.

Rendons-leur hommage comme ils le méritent. Leur combat magnifique doit suffire à leur gloire. Ils se sont rendus, mais après avoir lutté avec un mâle courage contre des ennemis supérieurs, mais après avoir perdu le tiers d'entre eux, mais après avoir vu les flots envahir leurs batteries et engloutir leurs armes. Enfin, au moment de disparaître dans les abîmes, il s'est trouvé quelques vaillants qui, surmontant l'effroi de la mort, ont poussé un dernier cri pour la liberté et pour la France.

Existe-t-il dans l'histoire beaucoup de traits semblables de bravoure et d'abnégation?

MATHIEU LOIS.

COURRIER LITTERAIRE

M. Charles Secrétan : *Mon utopie.* — M. de Brémond d'Ars : *les Temps prochains.*

Vous aimez les utopistes, n'est-ce pas? Moi, je les chéris. Non pas pour cette raison, trop souvent donnée par eux avec orgueil ou acceptée par eux avec complaisance, que l'utopie d'aujourd'hui est la vérité de demain. Cette raison me laisse froid; car la vérité de demain n'a nullement le droit d'être plus fière qu'une autre. Son nom seul indique qu'elle est tout juste comme la vérité d'aujourd'hui, une erreur; qu'elle a pour destructrice probable la vérité d'après-demain; et la vérité d'après demain pouvant très bien, par un retour fréquemment observé, être la vérité d'aujourd'hui revenant sur l'eau; ce n'est pas même à l'égard de la vérité d'aujourd'hui que la vérité de demain a le droit de se montrer dédaigneuse. Aussi est-ce pour d'autres raisons que j'ai pour les utopistes tendresse d'âme.

Je les aime parce qu'ils sont sincères. Les hommes de bon sens ne le sont pas; j'entends qu'il leur arrive souvent de ne pas l'être. L'homme de bon sens est bien souvent un homme qui regarde dans la rue avant de sortir pour savoir quel costume il doit revêtir; qui s'enquiert de l'opinion générale pour la révéler à ses contemporains, et qui prend la précaution de penser comme tout le monde pour se flatter que tout le monde pense comme lui. On peut vanter sa modestie, on peut louer sa prudence, on peut admirer son adresse; on n'est pas sûr de sa sincérité. L'utopiste est moins modeste, à l'ordinaire; mais il est sincère; il est vaillant; il n'a pas peur du boulevard; il n'a pas ce « commencement de sagesse » qui est la crainte du chroniqueur. C'est un brave homme.

Aussi j'ai ouvert avec empressement le petit volume de M. Secrétan, intitulé *Mon utopie*. M. Secrétan a d'ordinaire des abords austères et des accès un peu difficiles. On n'entre pas chez lui comme dans les quatrains de Pibrac, et il est sensiblement plus incommode à entendre que Nicole. Mais il a ses heures de détente, et c'est une de ces heures-là qu'il a mis en in-12 chez Félix Alcan. Ce volume se compose de trois rêveries (*Gillette*, *Turin*, *Sainte Geneviève*), qui sont l'*Utopie* proprement dite, plus de quelques dissertations et discours, partie philosophique, partie politique, qui ont été prononcés dans diverses circonstances imposantes.

Les trois rêveries utopiques sont très intéressantes, et singulièrement fortes sous leur forme humoristique. Y sont agités tout simplement : le problème économique, le problème féminin et le problème religieux. Ce sont bien là les trois sphinx qui se dressent devant nous à l'entrée du XXe siècle. Il faudra deviner tout cela, ou être dévorés. Nous serons dévorés auparavant, soyez tranquilles.

En attendant, M. Secrétan essaye. M. Secrétan est quelque chose comme centre gauche en socialisme, radical en « féminisme », et éclectique en religion. Son socialisme consisterait en *nationalisation* de la terre et en liberté de la richesse mobilière. Il aime formellement le capital-argent, il déteste et redoute le capital-terrain. Cela le rapproche de Henry George, de Russel Wallace, et aussi, et peut-être plus encore, de Saint-Simon. Je crois que la nationalisation du sol est une utopie à peu près aussi irréalisable que la suppression de la richesse mobilière. Pourtant le système repose sur une distinction très juste des deux propriétés, qui ne sont nullement de même nature; et j'irai jusqu'à dire que, si l'une des deux dépossessions est possible, ce dont je doute, c'est encore la première. C'est par elle, en tous cas, qu'on essaiera de commencer. Je donne cet avis aux propriétaires, pour augmenter leur valeur personnelle; un homme averti, à ce qu'on dit, en valant deux.

En « féminisme », M. Secrétan va très loin. Il va, ce me semble, aussi loin que le congrès féministe de Paris. Il est pour les femmes-fonctionnaires, les femmes-électeurs, les femmes éligibles et les femmes élues. Herbert Spencer ne va pas plus loin, ce qui, à vrai dire, serait difficile. Ah! cette utopie-là, je reconnais que c'est à peine une utopie. Nous marchons vers cette solution, ne vous y trompez pas, avec une rapidité extraordinaire. Il n'est railleries et petites chroniques qui tiennent, et peut-être, tout au contraire, ces petits sifflets ou soufflets, je ne sais lequel, excitent le feu allumé. Nous verrons cela. Les intéressées y tiennent, en quoi je crois qu'elles ont tort; en droit, il n'y a rien, mais pas cela, à dire contre. Restent l'opportunité, et les habitudes, et les convenances, qui sont obstacles faibles, retarderont la solution, ne l'empêcheront point d'avoir lieu. Tout coup vaille!

Pour le chapitre sur le sentiment religieux de l'avenir, qui est le plus utopique de tous, il est aussi le plus beau. Il y a là une analyse des « maladies de la religion » qui est d'une psychologie admirablement fine, et le souhait, le vœu de la fin, la vision d'une religion de l'avenir qui serait si personnelle, si intime, si profonde que, précisément pour cela, elle pourrait être commune à tous, et rallier toute l'humanité, est une chose véritablement grande autant que touchante. Ah! les beaux rêves! Il a mis en titre *Mon utopie;* il n'y a rien à lui dire.

Je recommande ce petit livre. C'est un des meilleurs de ce noble et grand esprit qui s'appelle M. Secrétan, et il peut être lu par les plus simples comme par les plus doctes.

Autre utopiste, M. de Brémond d'Ars. Mêmes sujets, à peu près, n'était que M. de Brémond d'Ars ayant dit tout ce qu'il avait à dire en choses religieuses dans son éloquent volume sur la *Vertu morale et sociale du christianisme,* ne parle pas religion dans celui-ci. Il parle avenir, avenir de la guerre, avenir de la femme, avenir des lettres. Les lettres, selon M. de Brémond d'Ars, ont beaucoup d'avenir, les femmes en ont encore plus, la guerre n'en a pas. Voilà un monde de demain fort congrûment aménagé.

Les lettres, que M. de Brémond rassure, en fils pieux, ont tort de croire que l'avenir doive leur être peu favorable. Les lettres vivent de psychologie, n'est-ce pas? Or, la psychologie commence. Elle n'a, jusqu'à présent, qu'à peine balbutié. Car elle ignorait l'hypnose, et l'hypnose nous envahit formidablement. Elle va devenir l'état général de l'humanité. Les lettres étudieront l'hypnose, et voilà leur avenir assuré. Elles étudieront l'hypnose autour d'elles, dans la rue, dans les salons, dans les cercles, dans les assemblées politiques, particulièrement quand les femmes en feront partie; elles l'étudieront dans le passé, et M. de Brémond commence, en hypnographiant l'Hamlet de Shakespeare; enfin l'ouvrier rétif du socialisme, dans *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques,* répétait toujours: « Oui, oui, on pourra toujours faire du caillou »; les lettres doivent se dire actuellement : « On pourra toujours faire de l'hypnose. » Voilà qui va bien, et je ne m'oppose pas à cette vocation nouvelle; mais j'espère que les lettres ne délaisseront pas complètement pour cela les vieilles routines.

Sur la guerre, M. de Brémond d'Ars nous dit de fort bonnes choses, et notamment de ne pas la faire. Il croit que la guerre n'est pas nécessaire à l'humanité, quoi qu'on en ait dit. C'est aussi mon avis, malgré mon admiration pour de Maistre et mon admiration plus grande encore pour Thiers. C'est un argument qui n'est que spécieux, et qu'a très bien réfuté M. de Brémond, que de dire que la loi des animaux est de s'entretuer et que, par conséquent, nous ne saurions mieux faire que d'en faire autant. M. de Brémond affirme avec énergie que cette assertion suppose l'homme un simple animal, et que nous ne sommes pas des bêtes. Je vais plus loin, pour mon compte, et je dis que, *fussions-nous des bêtes,* la loi de nature ne nous obligerait point à nous entretuer pour adhérer à l'ordre universel. Car les bêtes ne s'entretuent, s'il vous plaît, en grand du moins, que de race à race, et non point dans l'intérieur d'une même race, et c'est un proverbe que les loups ne se mangent pas les uns les autres. L'ordre universel nous oblige donc peut-être à tuer des animaux autres que l'homme, mais non des hommes. Nous voilà rassurés sur ce point, et certains que la guerre entre hommes n'entre pas nécessairement dans les desseins du Créateur. Nous voilà amenés aussi à conclure que, par la suppression de la guerre, nous ne ferions que nous élever jusqu'au niveau de l'animalité. J'espère, avec M. de Brémond, que l'humanité est capable de ce progrès.

Sur la question féminine, M. de Brémond d'Ars, qui est la jeunesse, donne la main à M. Secrétan, qui est

l'âge mûr. Vous voyez si le contingent de l'armée féministe est considérable. Lui aussi rêve que « Mme la préfète » ne soit plus une simple formule de courtoisie, et que « Mme l'élue » ne soit plus une expression surannée qu'on ne trouve que dans Molière. Il veut des préfètes réelles et des élues positives. Je vous dis que nous y viendrons. Peut-être ne sera-ce point si mauvais. Les femmes ont du bon sens, assez souvent, de la finesse toujours, un talent d'intrigue et de diplomatie fort distingué, une volonté de tous les diables. Elles n'ont pas l'ombre de patriotisme, et c'est cela qui m'inquiète; mais il est possible que le patriotisme s'acquière à faire partie de la patrie. A faire voter les femmes, les choses n'iront peut-être ni mieux ni plus mal. Les femmes seules y perdront. Virilisées, tout le monde, et elles-mêmes, s'accordent à reconnaître qu'elles seront moins agréables. Tant pis pour nos fils! A l'époque où la réforme sera accomplie, que les femmes soient plus ou moins agréables, il y aura longtemps que cela me sera égal.

Le livre de M. de Brémond d'Ars, quoique beaucoup moins considérable que son précédent ouvrage, mérite encore d'être bien accueilli par le public.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise de *Frou-Frou*, comédie en cinq actes de MM. Meilhac et Halévy.

De toutes les œuvres dues à la bienfaisante collaboration de MM. Meilhac et Halévy, *Frou-Frou* est celle dont le succès a été le plus incontesté. Il était donc juste et raisonnable que la Comédie-Française la fît entrer à son répertoire; mais la reconnaissance que nous lui portons eût été facilement décuplée si l'interprétation eût été plus en rapport avec l'œuvre.

M. Lemaître nous contait bien spirituellement, l'autre semaine, au moyen de quels artifices il arrivait à faire comprendre qu'une pièce ne lui plaît pas ou ne lui plaît qu'à demi. Il devrait bien nous dire maintenant par quelles ingénieuses litotes il exprime que telle comédienne lui a paru insuffisante. Hélas! je vais, moi dont le vocabulaire n'est guère riche, être obligé de dire les choses brutalement. Qu'on me le pardonne!

Or, il me paraît que *Frou-Frou* n'a pas été bien jouée. Je veux d'abord mettre à part M. Worms, qui, un peu froid et un peu triste au début, a été admirable dans les derniers actes; et aussi Mme Barretta, dont la grâce douce et attendrie a trouvé un excellent emploi dans le rôle de Louise. Mes objections s'adressent surtout au personnage principal.

Mlle Marsy est admirablement belle, de la beauté la plus incontestable et la plus rayonnante; elle a du talent, et possède, avec une excellente diction, une des voix les plus généreuses qui soient au théâtre. Malheureusement, ni sa beauté, ni son talent, ni sa voix ne convenaient au personnage de *Frou-Frou*.

Sa beauté est plutôt sculpturale que gracieuse; et *Frou-Frou*, c'est la grâce même, et le charme; elle peut n'être pas jolie, il faut qu'elle soit pire, une Parisienne pimpante et frétillante, le nez à l'évent, et l'allure leste : souple et mignonne, avec ce je ne sais quoi d'un peu artificiel et de pimenté qu'ont les Parisiennes. — De plus, Mlle Marsy a un talent... comment dirai-je?... un talent uniformément tendu, et qui n'est pas toujours assez naturel; elle fait, comme on dit, un sort à chaque mot, elle appuie sans assez de ménagement sur le sens donné par l'auteur, et elle l'exagère parfois; elle y ajoute des finesses. Vous devinez ce que devient le personnage de *Frou-Frou* avec une interprétation pareille. Si *Frou-Frou* n'a pas des parties d'inconscience, elle devient tout à fait méchante et dangereuse; si elle réfléchit, on ne la comprend plus. Sa meilleure excuse, ce qui fait qu'en dépit de tout nous sommes pour elle et que nous la trouvons même trop cruellement punie, c'est qu'elle est un adorable petit animal, séduisant et irraisonnable, toujours au premier mouvement, une cervelle d'oiseau dans le plus gentil corps de femme... En un mot la femme de Meilhac et Halévy. Au premier acte, quand on lui dit en riant que Valréas a demandé sa main, vous vous rappelez la réponse de *Frou-Frou* : « Vous riez... et pourtant c'eût été peut-être le plus raisonnable!... » Il est évident que cette réplique doit être dite rapidement, en l'air pour ainsi dire, et que la réflexion qui la termine doit être très légèrement indignée, comme le veut le caractère. Mlle Marsy lance un éclair de ses beaux yeux, regarde longuement Louise et Brigard, et, d'une voix sombre où passent comme des vibrations de la trompette du jugement dernier, une voix de pythonisse ayant prévu le cinquième acte, elle proclame : « C'eût été le plus raisonnable!... » Et l'on se demande pourquoi une femme si avertie consent à épouser Sartorys.

Joignez que la diction très nette de Mlle Marsy n'est pas toujours exempte de convention, et qu'elle use parfois de sa voix pour faire des effets un peu en dehors du sens voulu par les auteurs. Je prends un exemple. Au quatrième acte, essayant d'empêcher Sartorys de se battre, *Frou-Frou* s'écrie : « ... J'entrerai dans un couvent, et certes jamais le monde n'osera rire de vous... » Je n'ai pas le texte sous les yeux, mais c'est bien là le sens et même la forme de la phrase; Mlle Marsy dit : « ... et jamais le monde... » — ici un point d'orgue sur une éclatante note de clairon; elle reprend ensuite, plus bas et d'une voix [illegible] — Cela est manifestement faux.

[illegible]

une artiste qu'on apprécie fort, c'est que le personnage ainsi posé fait du tort à la pièce. On peut bien le dire, après l'éclatant succès de la représentation, les premiers actes nous avaient semblé, l'autre soir, un peu languissants, et j'en étais très attristé pour ma part : ce délicieux tableau de mœurs, si spirituel et si juste, aurait-il donc vieilli? Je viens de le relire; il est excellent. Mais il est joué trop lentement. Mlle Marsy n'est pas la seule coupable, mais c'est elle qui donne le mouvement; et l'habitude qu'elle a de souligner les moindres phrases le ralentit; sans compter qu'à donner de l'importance aux choses qui n'en ont pas, elle est forcée, pour maintenir la proportion, de grossir démesurément les effets nécessaires, et le Meilhac et Halévy est tout mesure et tout nuances. De plus, elle est si belle et si imposante que, dans les scènes avec Louise ou avec Mme de Cambry, elle semble n'avoir qu'un geste à faire pour les mettre toutes deux dans sa poche. Mlle Marsy, c'est Suzanne d'Ange, ce n'est pas *Frou-Frou;* et le malheur est qu'elle joue *Frou-Frou* comme elle a joué *le Demi-Monde*; je dois reconnaître qu'elle a été fort applaudie, et que, dans les parties de violence et même dans la scène de la mort, elle a fait preuve des très réelles qualités que nous lui connaissions.

J'ai quelque scrupule de m'être si longtemps arrêté sur cette question; mais j'en veux aux interprètes de m'avoir laissé croire, ne fût-ce qu'un instant, que *Frou-Frou* avait quelques rides. Il n'en est rien, bien heureusement. Brigard, Louise, Gilberte, Mme de Cambry, Valréas, Sartorys sont aussi vivants, aussi vrais que jadis. A côté de traits de mœurs modernes, ils ont un caractère de généralité qui permettra au public de les comprendre et de les apprécier longtemps encore. Et avec quelle mesure, quelle discrétion tout cela est indiqué! Vous vous rappelez le début du quatrième acte, rien que la lecture du *Figaro* rappelant à Gilberte et à Valréas tout ce qu'ils ont quitté pour toujours... Et, justement, ces détails-là sont ceux qui devaient le plus impressionner des personnages tels que Gilberte et Valréas. Ce n'est que par les petits côtés qu'ils ont connu la vie : c'est par les petits côtés aussi qu'ils comprendront les conséquences de leurs actes. Mais *Frou-Frou* est si connue, et tant de fois déjà j'ai eu l'occasion de vous exprimer la ferveur d'admiration que j'ai pour le théâtre de Meilhac et Halévy!...

J'avoue n'être pas très séduit par le côté dramatique de *Frou-Frou.* Il me semble qu'à une excellente pièce en trois actes (le troisième est l'un des plus parfaitement beaux que je connaisse), vient s'ajouter un drame en deux actes qui ne tient guère aux trois premiers; j'entends que ce qui arrive à Frou-Frou pendant le drame arriverait presque aussi bien à une femme qui ne serait point Frou-Frou. Il fallait que Frou-Frou mourût, je le sais, et cependant ce dénouement-là, outre que l'effet en était un peu trop certain, me semble trop cruel pour ce délicieux petit être qu'est Gilberte. La mort, en vérité, c'est trop brutal pour Frou-Frou!...

Mais voyez, — une fois de plus! — combien la critique est chose puérile et vaine. Il est bien clair qu'au point de vue de la stricte perfection de l'œuvre, les deux derniers actes diminueraient plutôt la valeur de *Frou-Frou.* Et c'est peut-être à ces deux actes que la pièce doit son grand et persistant succès! Cela serait un peu inquiétant, si on ne le savait pas depuis longtemps. Et puis, si le raisonnement est une belle chose, l'émotion est une chose bien plus belle encore, puisqu'elle triomphe de la première, qui ne triomphe jamais d'elle... Je crois bien que La Rochefoucauld a dit quelque chose d'approchant (et en termes moins obscurs). Tout ce que je veux ajouter, c'est que les réflexions que je vous indique, on ne les fait qu'après. Les auteurs ont si bien su nous faire chérir leur héroïne qu'elle devient nôtre et que, quand elle meurt, c'est comme si nous la perdions.

J. DU TILLET.

BULLETIN

A PROPOS D'HAMLET.

Dans le numéro du 30 avril 1892 de la *Revue bleue* je trouve une note à propos de l'embonpoint d'Hamlet. Parmi les diverses théories citées là-dessus par votre collaborateur, il y en a une qui, pour faire concorder les deux opinions contradictoires (l'une proférée par Ophélie, l'autre par la reine au Ve acte), s'appuie sur une faute d'impression. Le mot juste « faint » aurait, selon cette théorie, été remplacé sous presse par l'expression « fat ».

Je ne crois pas en général, que la chose puisse être mise en évidence d'une façon définitive; mais, puisqu'on la discute, permettez-moi de remarquer qu'il y a encore une autre hypothèse à ce sujet, se fondant celle-ci comme l'autre sur une prétendue faute d'impression. On suppose donc qu'au lieu du mot « fat » il y avait dans le manuscrit le mot « flat » « Flat », dans la langue de Shakespeare, est une expression signifiant à peu près la même chose que « weary, faint », etc. (Sans métaphore le mot signifie « plat ».)

Ainsi, quant à la signification et au sens du texte, il n'existe presque pas de différences entre les deux théories. Celle dont je parle a néanmoins cet avantage, qu'elle suppose une faute d'impression beaucoup plus vraisemblable, puisqu'il ne faut qu'interposer une lettre, — au lieu de deux comme dans « fat » et « faint », — pour aboutir à un résultat qui satisfait, — je le crois, — la logique des textes.

J'ai pensé qu'il serait peut-être intéressant de compléter, par cette communication, la liste des théories sur le physique du plus grand personnage dramatique de tous les temps.

I. ROSNER.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 23 TOME XLIX 4 JUIN 1892.

LES PRÉCÉDENTS DE L'ENCYCLIQUE

L'Encyclique, publiée par le pape Léon XIII au mois de février de cette année (1), et le manifeste des cinq cardinaux, sans parler des manifestations d'un grand nombre d'évêques, ont attiré au plus haut degré l'attention du public; la lettre du Saint-Père, en date du 3 mai (2), et les réponses qu'y font certains catholiques, sont venues réveiller encore cette attention.

On se demande si la papauté moderne ne rompt pas avec les doctrines antérieures de l'Église en s'inclinant en matière politique devant le fait accompli, et si elle n'abandonne pas les plus anciennes traditions.

Certains faits, qui paraissent ignorés ou oubliés, jetteront peut-être quelque lumière sur ce débat; et s'ils ne prouvent pas que la politique d'apaisement, comme on l'appelle, soit une politique donnant les résultats pacificateurs que certaines personnes en attendent, s'ils prouvent même que depuis un siècle elle n'est jamais sortie du domaine de l'utopie, ils n'en établissent pas moins, avec la plus évidente clarté, que Léon XIII n'a rien inventé de nouveau en imaginant de plier l'Église aux nécessités des temps présents, et que la papauté, sous ses apparences rigides, fut toujours une institution d'une extrême souplesse.

Je ne veux point parler ici des divergences si remarquables que l'on trouverait entre la négociation et le texte du Concordat français de 1801, et le texte et la négociation du Concordat italien de 1803. Les négociateurs étaient pourtant les mêmes de part et d'autre. Et, cependant, les circonstances et les milieux étant différents, certains résultats, en outre, se trouvant déjà acquis, Pie VII refusa, dans le second cas, des concessions qu'il avait accordées deux ans auparavant au Premier Consul. Ce qui indique bien que la papauté n'était point intransigeante, mais qu'elle cherchait, alors comme aujourd'hui, à ne mesurer sa flexibilité qu'aux exigences des situations, n'abandonnant, dans son opportunisme, si l'on nous permet de lui appliquer ce néologisme, que le terrain qu'elle se jugeait absolument contrainte à abandonner.

Je ne veux pas davantage citer le Concordat de Fontainebleau consenti par le même pape à Napoléon Ier le 25 janvier 1813, et qui, moyennant quelques concessions de l'empereur sur le rétablissement des diocèses suburbicaires de Rome, consacrait les sacrifices les plus graves de la papauté relativement à l'institution canonique des archevêques et évêques nommés par le pouvoir civil, et terminait, au profit de celui-ci, le conflit qui avait amené Pie VII de Rome à Savone, et de Savone à Fontainebleau; il s'en dégagerait pourtant cette intéressante conclusion qu'un pape peut, sans inconvénients particuliers, mettre sa signature au bas d'un document, et la dégager lorsque les circonstances, qu'il avait d'abord jugées impérieuses, lui sont ensuite devenues plus favorables.

C'est à une autre époque que je veux remonter pour fournir mes exemples, à la période révolutionnaire; aussi bien n'en seront-ils pas moins topiques.

* *

On se rappelle les débuts de la Révolution française.

(1) Le *Temps*, du 21 février 1892.
(2) Le *Temps*, du 8 mai 1892.

L'Assemblée constituante avait ordonné la vente des biens du clergé; elle avait voté la réunion d'Avignon et du Comtat Venaissin à la France; elle avait enfin fait déborder le vase, suffisamment plein déjà, en décrétant la Constitution civile du clergé, qui supprimait un certain nombre de sièges épiscopaux, faisait table rase des prébendes, canonicats, abbayes, prieurés, des bénéfices de toute sorte, en un mot, qu'elle remplaçait par des appointements annuels, et qui mettait à l'élection la nomination des curés et des évêques, et les assujettissait au serment civique. Pie VI, frappé tour à tour dans les intérêts temporels et dans les intérêts spirituels de l'Église, avait rompu avec le gouvernement de Louis XVI. Il avait rappelé le nonce Dugnani à la fin de 1790; il avait, au mois d'avril 1791, refusé de recevoir, comme ambassadeur à Rome, le comte de Ségur, coupable d'avoir prêté le serment constitutionnel ordonné par l'Assemblée, et qui avait, en outre, le tort d'être le successeur du cardinal de Bernis; il avait, au mois de mai, rappelé son chargé d'affaires à Paris, l'auditeur Quarantotti, supprimant de la sorte toute représentation diplomatique auprès de la cour de France; il avait enfin et définitivement brisé toute relation, en faisant dénier, au mois de septembre, toute qualité officielle au secrétaire d'ambassade, Bernard, qui était demeuré chargé d'affaires à Rome, lorsque le cardinal avait présenté les lettres par lesquelles le gouvernement français mettait fin à sa mission.

La situation n'avait donc rien d'ambigu au point de vue diplomatique; elle était encore plus caractérisée au point de vue canonique. Par deux brefs successifs adressés au cardinal de La Rochefoucauld et aux archevêques et évêques membres de l'Assemblée nationale, brefs délibérés par des congrégations du Sacré Collège, et datés du 10 mars et du 13 avril 1791, Pie VI avait condamné la Constitution civile du clergé et interdit aux fidèles de reconnaître les prêtres ou évêques élus ou seulement assermentés, les intrus, comme il les qualifiait. Il soufflait la révolte dans le clergé de France, encourageant les uns, comme le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg, qui résistait aux lois nouvelles, frappant les autres, comme le cardinal de Loménie, archevêque de Sens, qui leur obéissait, et qu'il savait contraindre à abandonner son chapeau. Il mettait enfin le sceau à cette éclatante rupture, exclusivement motivée, celle-là, par des questions spirituelles, en publiant son bref du 19 mars 1792, et en frappant d'excommunication, comme schismatique, tout le clergé constitutionnel, c'est-à-dire tout le clergé légal d'alors, évêques consécrateurs des intrus, évêques intrus, curés assermentés, curés et vicaires consacrés par des évêques intrus.

Il est impossible d'imaginer rien de plus net.

Sept ou huit mois se passent. Le pape a harcelé de ses plaintes et de ses réclamations toutes les puissances de l'Europe; il les a adjurées de se coaliser pour lui restituer Avignon et le Comtat, et pour étouffer, par la même occasion, le germe révolutionnaire; la coalition s'est formée; le manifeste de Brunswick a eu sa conséquence au 10 août, et les Prussiens ont franchi la frontière. A Rome, on triomphe, on exulte; on interdit aux Français de pénétrer sur le territoire pontifical, on en expulse quelques-uns, on en arrête d'autres. Mais il faut bientôt en rabattre; le République est proclamée, et l'on apprend d'abord Valmy, puis Jemmapes. On sait que Montesquiou a conquis la Savoie, qu'Anselme s'est emparé de Nice, sans que les troupes piémontaises aient même essayé de résister. Enfin, la nouvelle se répand qu'une flotte imposante, commandée par les amiraux Truguet et Latouche-Tréville, appareille à Toulon. Quel est le point de l'Italie qu'elle menace? Est-ce la Sardaigne? est-ce Naples? ou bien ne serait-ce point Civita-Vecchia?

Ces questions n'étaient point oiseuses, car l'instruction du 25 octobre 1792, qui chargeait l'amiral Truguet d'aller à Naples, lui ordonnait en même temps de « châtier, en passant, le pape et son Sacré Collège, et de les ramener au sentiment du respect dû à la République française ».

Le Saint-Siège ignorait ce détail, mais sa perspicacité le devinait. Aussitôt, la joie s'abat et l'arrogance tombe. On reçoit officiellement, à Rome, un maigre secrétaire d'ambassade, Hugou de Basseville, envoyé de Naples par l'ambassadeur français, M. de Mackau, par le citoyen Mackau, comme lui-même mettait son orgueil à se faire nommer. Basseville arrive sans titre, mais sa cocarde tricolore terrorise tout le monde romain, et le cardinal Zelada, qui refusait de recevoir l'ancien collaborateur de Bernis, le modeste Bernard, prodigue ses réceptions officielles et ses amabilités au diplomate jacobin, qui n'est pourtant point accrédité auprès de la cour de Rome.

La peur a fait recevoir Basseville, bien qu'il n'eût point qualité pour être reçu; mais, jusqu'ici, c'est seulement le souverain temporel qui a tremblé, sans que le chef spirituel de l'Église ait fait des concessions. Un écrivain conservateur et catholique, M. Frédéric Masson, ancien bibliothécaire du ministère des Affaires étrangères, nous apprend dans deux de ses ouvrages (1), l'un confirmant l'autre, que le chef spirituel n'était pas plus rassuré que le souverain temporel et qu'il se préparait, comme lui, à se soumettre, provisoirement, sans doute, devant la Révolution, s'imaginant « qu'en montrant de la condescendance on gagnerait du temps, et que le temps gagné, c'était Rome sauvée ».

Voici du reste en quels termes M. Masson rapporte l'incident dans *les Diplomates de la Révolution française*, à la page 38 :

(1) Fr. Masson, *le Cardinal de Bernis depuis son ministère*. — *Les Diplomates de la Révolution*.

On s'était même, dès ce moment (1), déterminé à une démarche de conciliation vis-à-vis de la France, le cardinal Doria avait prié un de ses parents, Viale, noble Génois, d'aller trouver à Gênes M. de Sémonville pour lui demander de s'entremettre entre la cour de Rome et la France pour prévenir les mesures de rigueur et chercher des moyens d'accommodement. Au moment où la lettre de Doria parvint à Gênes, Sémonville était parti; mais Viale se présenta à Belleville, déjà embarqué sur la flotte française et chargé d'une mission pour Naples, et lui donna connaissance de la lettre de son cousin. Le cardinal disait : « Que le pape trompé d'abord et alarmé aujourd'hui était disposé à consentir comme souverain à tout ce qui serait agréable à la France relativement à Avignon et au Comtat-Venaissin; que, par suite de ce premier arrangement, il serait possible qu'il trouvât, comme pape, des formes convenables pour rassurer les consciences timorées et s'entendre également sur le culte, de manière à étouffer tous les germes de discorde que les prêtres réfractaires avaient laissés en quittant la France. » Cette ouverture, dont Belleville se contenta de rendre compte à Lebrun le 21 novembre, prouvait l'état d'anxiété du gouvernement pontifical...

Il est vrai que les bonnes dispositions de Pie VI manquaient absolument de sincérité; M. Masson nous l'affirme, et nous aurions mauvaise grâce à le chicaner sur ce point, alors que nous admettons d'autre part tous ses dires; il est également vrai qu'elles furent sans lendemain.

Pendant que le Conseil exécutif discutait à Paris les ouvertures du cardinal Doria; pendant qu'il désignait comme ambassadeur, non point Sémonville ni Belleville, dont on avait successivement annoncé l'envoi à Rome, à la satisfaction non dissimulée du Sacré Collège, mais Cacault; pendant qu'il se déterminait à entrer en composition, la flotte de Latouche-Tréville, après avoir imposé la loi au roi de Naples, était dispersée par une tempête.

Pie VI était prêt à tous les sacrifices, à toutes les abdications; mais à la nouvelle de ce désastre maritime, tout change, comme par un coup de baguette. La flotte française n'est plus à craindre pour l'instant; peut-être aussi a-t-on reçu quelque réponse à la lettre du 7 septembre 1792, par laquelle le pape réclamait au roi de l'hérétique Angleterre le secours de sa flotte contre la France schismatique! Toujours est-il que le revirement est complet : les Français cessent de pouvoir parler en maîtres à Rome; bientôt une sédition éclate, à l'instigation de la curie elle-même, qui n'avait sans doute point prévu les excès populaires, mais qui fut impuissante à les arrêter; et, le 13 janvier 1793, l'infortuné Basseville est massacré dans la maison même du consul français, où il a cherché refuge contre l'émeute.

Cependant, le Conseil exécutif et le Comité de Salut public, qui lui succède, essayent encore de négocier. L'Angleterre est entrée dans la coalition, ses vaisseaux arrivent, et le Saint-Siège, qui se voit à l'abri de tout péril, refuse de rien écouter. Le subtil Cacault ne peut obtenir de dépasser Florence.

Là se terminent le premier incident et la première tentative d'apaisement.

***

Trois ans se sont écoulés. La guerre s'est éternisée sur les Alpes avec des succès divers, les principaux efforts des belligérants ayant été portés sur les Provinces Rhénanes et la Belgique. Pie VI est demeuré membre contemplatif de la coalition; il a promis des secours militaires au roi de Sardaigne, mais ne les a point envoyés; il a promis des secours pécuniaires à l'Autriche, en quête de subventions, mais il ne les a point versés. Il s'est contenté d'exciter par ses exhortations la guerre de Vendée et de fomenter des troubles dans nos départements, en entretenant de ses paroles le zèle du clergé réfractaire.

Mais, en novembre 1795, l'armée républicaine, victorieuse à Loano, a réoccupé la Rivière de Gênes, et Bonaparte a franchi les Apennins en avril 1796; il a dicté la paix au Piémont, il a chassé les Autrichiens du Milanais et les a repoussés sur le territoire vénitien et dans les gorges du Tyrol. Il profite du répit que lui laisse la déroute de l'armée de Beaulieu. Le 5 juin, il impose un armistice au royaume de Naples, qui, dans sa terreur, oublie de calculer les distances et de mesurer le danger; le 16 juin, il pénètre sur le territoire pontifical. En trois jours, les légations de Bologne et de Ferrare sont occupées.

Le 23 juin, Gnudi signe à Bologne, au nom du pape, sous la médiation de l'ambassadeur espagnol d'Azara, une suspension d'armes : Bologne et Ferrare sont abandonnées aux Français, et un plénipotentiaire doit être envoyé à Paris pour traiter de la paix définitive. C'est un jurisconsulte, Pieracchi, qui est désigné pour cette mission. Deux écrivains ecclésiastiques, l'abbé de Salamon et l'abbé Baldassari, nous apprennent quelles propositions Pieracchi était chargé d'apporter au Directoire.

Leurs témoignages ne sauraient être révoqués en doute. Salamon remplissait les fonctions étrangement difficiles d'internonce à Paris depuis le rappel de l'auditeur Quarantotti; Baldassari était attaché à la curie romaine, et fut une des personnes qui rejoignirent Pie VI à Florence, en 1798, après l'occupation de Rome par l'armée de Berthier, et qui accompagnèrent le pape dans son tragique voyage de Valence. Il est donc impossible, à moins de consulter les documents eux-mêmes, aux archives du Vatican, de s'appuyer sur des renseignements plus authentiques.

1 [illegible]

Voici d'abord ce que dit Salamon (1) :

Le cardinal Busca, secrétaire d'État et nouveau ministre du pape, m'ordonna de m'aboucher avec le marquis Del Campo, ambassadeur d'Espagne, et m'envoya, pour être mon second, un ecclésiastique italien nommé Pieracchi. Nous eûmes des conférences avec le ministre des Affaires étrangères. Il s'agissait de conclure un concordat entre le pape et le Directoire.

Ce dernier faisait beaucoup de concessions pour que Sa Sainteté sanctionnât la Constitution civile du clergé. La moitié des anciens évêques auraient été rappelés et rendus à leurs sièges et la moitié des évêques constitutionnels auraient été conservés. En cas de vacances, le Directoire présenterait trois sujets et le pape choisirait l'un deux pour remplir le siège vacant.

Telle était la base de ce concordat, offert par le Directoire. Il était déjà *imprimé*, mais on exigeait des évêques et des prêtres un nouveau serment. Ce serment déplut à Pie VI, qui refusa fièrement ce qu'on lui proposait.

Il y aurait peut-être des inexactitudes à relever dans cet exposé ; mais elles ne sont que d'un intérêt secondaire, et le témoignage de Baldassari (2), en complétant le récit de Salamon, rectifie suffisamment ses erreurs :

Cependant, le jurisconsulte Pieracchi, qui reçut en cette circonstance le titre de comte palatin, arrivait à Paris en qualité de ministre du Saint-Père. Il avait pour mission de reconnaître, au nom du souverain de Rome, le nouveau gouvernement établi en France, et il était muni de tous les pouvoirs nécessaires pour conclure un traité définitif. On lui remit en outre des lettres apostoliques, en forme de bref, sous la date du 5 juillet 1796, et adressées à tous les chrétiens de France qui étaient demeurés dans la communion du Saint-Siège. Ces lettres portaient : « Qu'il était de foi catholique que les puissances sont ordonnées et établies par la sagesse de Dieu, afin que les peuples ne soient pas livrés au désordre et agités comme une mer en furie ; que saint Paul avait enseigné que tout pouvoir vient de Dieu, et que résister au pouvoir, c'est résister à l'ordre de Dieu même ; qu'il ne fallait donc pas se faire illusion et, sous apparence de piété, fournir aux auteurs des nouvelles institutions une occasion et un prétexte de blâmer la religion catholique ; que les fidèles enfants de l'Église devaient obéir avec joie et promptitude à ceux qui commandent, parce qu'ils remplissaient ainsi une de leurs obligations, et que les dépositaires de l'autorité, venant à connaître que la vraie religion ne veut pas le renversement des lois civiles, se trouveraient engagés à la favoriser et à la protéger ; qu'on ne devait point écouter ceux qui avanceraient une doctrine contraire et prétendraient l'attribuer au siège apostolique ». Pie VI n'ignorait pas en donnant ce bref qu'il y avait peu à espérer d'un gouvernement déloyal et impie, tel qu'était celui de la République française. Il voulut néanmoins tenter s'il restait quelque remède pour la guérison de Babylone ; il essaya de vaincre le mal par le bien, et le ministre pontifical eut ordre de publier le bref pontifical en France, si les directeurs de cette république le trouvaient bon.

. . . . . .

La question qui fut d'abord adressée à l'envoyé du Saint-Siège était bien de nature à l'effrayer. On lui demanda s'il avait des pouvoirs illimités pour accéder à *toutes* les propositions et souscrire *tous* les articles qui lui seraient présentés. Il repondit... que les pleins pouvoirs qu'il avait reçus du pape étaient limités par des instructions qui l'autorisaient à faire des *sacrifices temporels* qui ne porteraient point atteinte à la souveraineté du siège apostolique, mais ne s'étendaient nullement aux matières spirituelles. Il fit connaître la teneur du bref dont il était porteur, mais il ne fut écouté qu'avec un mépris qu'on ne prit pas la peine de dissimuler...

Et les négociations furent rompues, le Directoire, nous dit-on, demandant formellement la *désapprobation, la révocation et l'annulation de toutes les bulles, brefs, monitoires, rescrits et décrets* concernant les affaires de France depuis 1789.

Quelle fut réellement la cause de l'échec de Pieracchi ? Le serment dont parle Salamon ? L'article relatif à la Constitution civile dont parle Baldassari ? Ce furent peut-être l'un et l'autre.

Ce fut aussi, le fait n'est point douteux, l'arrivée de l'armée de Würmser dans le Tyrol. A la fin de juillet 1796, les gouvernements de Naples et de Rome, qui venaient de signer des armistices avec la France, s'empressaient simultanément, et après accord préalable, de ne point en exécuter les clauses, dans leur conviction que le vieux feld-maréchal allait venger les échecs de Beaulieu ; ils avaient constitué ce que Bonaparte, dans son style pittoresque d'alors, appelait la ligue des rats contre les chats. C'est à peine si la bataille de Castiglione les tira de leur rêve ; Naples, du moins, fut convaincue par la bataille de Bassano, et signa sa paix à Paris, le 5 octobre. Mais la cour romaine fut plus obstinée car elle devait payer 21 millions ; elle avait, dans les premiers jours de septembre, refusé d'accéder à Florence au traité des soixante-quatre articles que Cacault et les commissaires du Directoire, Garrau et Salicetti, avaient présenté au prélat Caleppi, et qui contenait la rétractation des brefs condamnant la Constitution civile ; elle ne voulut pas entendre les bonnes raisons que donnait au vainqueur le triomphe d'Arcole et elle se jeta dans les bras de l'Autriche, comptant encore sur un retour offensif d'Allvintzy. Quand celui-ci, écrasé à Rivoli, dut évacuer l'Italie, ce fut le tour des États romains de

(1) Salamon, *Mémoires inédits de l'internonce à Paris pendant la Révolution*, page 234.

(2) Baldassari, *Histoire de l'enlèvement et de la captivité de Pie VI*, traduite par M. l'abbé de Lamoture, page 68.

subir l'invasion, et Pie VI, après avoir tant différé, dut signer, le 19 février 1797, le traité de Tolentino. Il n'avait du reste point si mal calculé : Bonaparte, pressé de se retourner contre l'archiduc Charles, n'avait pas insisté sur la rétractation des brefs.

***

Le troisième incident est infiniment plus connu que les deux autres. Il a été publié à l'époque même, et il serait inutile de le rappeler s'il ne mettait en action le cardinal Chiaramonti, qui devint le pape Pie VII aux premiers jours de l'année 1800.

Seize mois se sont écoulés depuis l'échec de Pieracchi. Les Français ont signé le traité de Campo-Formio ; ils ont organisé la République Cisalpine ; le pape n'a point voulu reconnaître cette création nouvelle, et les Cisalpins, pour lui forcer la main, ont, avec l'assentiment tacite de Bonaparte, pénétré sur son territoire et occupé Pesaro et le duché d'Urbin ; le pape a plié, mais ses villes ne lui ont point été rendues; le général Dallemagne occupe, en vertu du traité de Tolentino, la cité pontificale d'Ancône, et favorise secrètement l'insubordination des habitants, révoltés depuis plusieurs mois, et qui se constituent en République Ancônitaine. Enfin, les relations et les menées de Joseph Bonaparte, ambassadeur à Rome, suscitent dans la Ville éternelle des troubles et des émeutes, au cours desquels le général Duphot est massacré : on s'attend incessamment à l'entrée d'une armée française dans les États romains.

C'est à ce moment que le cardinal Chiaramonti, évêque d'Imola, bourg cisalpin, publie sa célèbre homélie pour inviter les peuples à se soumettre au fait accompli et à s'incliner devant le gouvernement républicain.

L'homélie de Chiaramonti porte la date de Noël, c'est-à-dire du 25 décembre 1797, ce qui a bien son intérêt, puisque c'est le 28 que Duphot a été assassiné ; mais elle est en réalité postérieure de dix jours, nous apprend le pieux historien de Pie VII (1). Elle a été écrite alors que l'on connaissait déjà les événements et que l'on pressentait leurs conséquences ; on peut la dater du 5 au 10 janvier 1798, c'est-à-dire de l'une des heures les plus critiques que la papauté ait jamais traversées.

Après des considérations religieuses, écrites en un style mélodieux, après des considérations philosophiques sur la *vraie liberté*, le cardinal Chiaramonti ajoute :

La forme du gouvernement démocratique adoptée parmi nous, ô très chers frères, non, n'est pas en opposition avec les maximes exposées ci-dessus, et ne répugne pas à l'Évangile; elle exige, au contraire, toutes les vertus sublimes qui ne s'apprennent qu'à l'école de Jésus-Christ et qui, si elles sont religieusement pratiquées par vous, formeront votre félicité, la gloire et l'esprit de votre république...

Quelques jours plus tard, l'armée de Berthier pénétrait dans Rome et, le 15 février, la République Romaine était proclamée au Capitole. Puis un an se passe, et le Pape, qui s'était retiré à Florence, est conduit au delà des Alpes, à l'approche des Autrichiens vainqueurs de Schérer ; le 28 août 1799, il expire à Valence.

Et Chiaramonti, qui lui succède, signe le Concordat, entre en lutte avec Napoléon, est arraché de Rome en 1809 et conduit en 1812 à Fontainebleau : il faut Leipzig et l'invasion pour lui rouvrir les portes de ses États.

***

De la lecture de ces documents, il résulte bien qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil :

Ainsi, en janvier 1798, Chiaramonti, dans son homélie, publiait, sous une autre forme et dans des circonstances singulièrement émouvantes... le toast de M. le cardinal Lavigerie !

Ainsi, encore, en juillet 1796, Pie VI offrait tout justement au Directoire... la récente Encyclique de Léon XIII.

Et le cas n'est point fortuit. Rome est le pays des longues et fortes traditions. Ces précédents ont été revus de près et consultés avec soin ; la chose n'est point douteuse, et, s'il le voulait, le *Moniteur de Rome*, qui défend officiellement la politique pontificale, nous donnerait les textes dont nous n'avons pu produire ici que l'analyse.

Après cela, qui donc accusera Léon XIII d'avoir innové? Qui donc, parmi ceux qui sont plus religieux que le chef de la religion, lui reprochera d'avoir fait des concessions extrêmes?

Que l'on prenne la peine de comparer, et l'on verra, en négligeant même, si l'on veut, les avances faites par Pie VI en 1792 au Conseil exécutif par l'intermédiaire du cardinal Doria et de Sémonville, que Léon XIII est allé infiniment moins loin que son prédécesseur. Et il n'y a pas à tirer argument de la différence des circonstances, puisque l'on reconnaît qu'en matière spirituelle l'Église ne doit pas tenir et ne tient pas compte des événements matériels de la politique, et que toutes les armées et toutes les flottes du monde ne peuvent rien sur le dogme.

Eh bien, sur le principe même des choses, Léon XIII s'exprime en termes beaucoup moins nets, beaucoup moins décisifs.

Pie VI avait dit : « Les puissances sont ordonnées par la sagesse de Dieu... Saint Paul enseigne que tout

(1) Artaud de Montor, *Histoire de Pie VII*, tome Ier.

pouvoir vient de Dieu, et que résister au pouvoir, c'est résister à l'ordre de Dieu même... »

Léon XIII est beaucoup moins explicite, beaucoup mois affirmatif; et cependant il ne parle pas trois ans et demi après la mort de Louis XVI, et ne s'adresse point aux hommes qui ont fait tomber la tête du roi. Il dit seulement, il murmure en quelque sorte qu'il faut « accepter sans arrière-pensée, avec cette loyauté parfaite qui convient au chrétien, le pouvoir civil dans la forme où de fait il existe ». Puis il cite les précédents, oubliant involontairement sans doute les propositions que Pieracchi avait portées au Directoire, et qui cependant donnent la plus grande force à sa thèse : « Ainsi fut accepté en France le premier empire, au lendemain d'une effroyable et sanglante anarchie; ainsi furent acceptés les autres pouvoirs, soit monarchiques, soit républicains, qui se succédèrent jusqu'à nos jours. » Et il poursuit sa démonstration, en invoquant des considérations sociales et politiques, qu'il termine par ces paroles : « Acceptez la République, c'est-à-dire le pouvoir constitué et existant parmi vous; respectez-le, soyez-lui soumis comme représentant le pouvoir venu de Dieu. »

Comme nous sommes loin de ces mots : *Résister au pouvoir, c'est résister à Dieu même!*

Certes, la différence mérite d'être soulignée. Mais elle s'accentue encore lorsque nous passons de la question de principe à la question d'application, au côté pratique.

Que réclame Pie VI? Quelles réserves fait-il? Il n'en fait aucune, et lorsqu'il demande « que les fidèles enfants de l'Église *obéissent avec joie et promptitude* à ceux qui commandent, parce qu'ils remplissent ainsi une de leurs obligations », il ne vient pas leur demander en même temps de combattre les lois de ce gouvernement devant lequel il les invite à s'incliner; il leur dit, au contraire, qu'ils doivent se soumettre, parce que « les dépositaires de l'autorité, venant à connaître que la vraie religion ne veut pas le renversement des lois civiles, se trouveraient engagés à la favoriser et à la protéger ». D'où il résulte que, si le Directoire avait eu alors un ministre des Affaires étrangères moins sec et plus concilant en la forme que Delacroix, les négociations dont parle Salamon et que dissimule Baldassari auraient eu les chances les plus sérieuses d'aboutir, et que le pape, si l'on n'eût pas exigé de lui la révocation brutale de ses brefs sur la Constitution civile, eût trouvé des détours ingénieux pour arriver au même résultat. La curie romaine a l'esprit si plein de ressources lorsqu'elle daigne en prendre la peine!

A côté de cela, quel est le but de Léon XIII? Il ne prend même pas la peine de le dissimuler. Il a bien une clause de style quand il proteste contre *une calomnie astucieusement répandue*, contre *les imputations odieuses* de ceux qui prétendent que « l'entente et la vigueur d'action inculquées aux catholiques pour la défense de leur foi ont, comme secret mobile, bien moins la sauvegarde des intérêts religieux que l'ambition de ménager à l'Église une domination politique sur l'État ».

A peine, en effet, a-t-il prononcé ces paroles d'apaisement qu'il entre dans le vif de nos discussions intérieures, qu'il se plonge dans nos polémiques quotidiennes, qu'il s'efforce d'établir la *distinction considérable qu'il y a entre pouvoirs constitués et législation*, et qu'il insiste sur le *devoir* qu'ont les catholiques de réprouver certaines lois :

> Que tous le remarquent bien, dit-il, déployer son activité et user de son influence pour amener des gouvernements à changer en bien des lois iniques ou dépourvues de sagesse, c'est faire preuve d'un dévouement à la patrie aussi intelligent que courageux, sans accuser l'ombre d'une hostilité aux pouvoirs chargés de régir la chose publique. Qui s'aviserait de dénoncer les chrétiens des premiers siècles comme adversaires de l'empire romain parce qu'ils ne se courbaient point devant ses prescriptions idolâtriques, mais s'efforçaient d'en obtenir l'abolition?

La formule est habile, nous en convenons volontiers, et personne, au surplus, n'ignore que le cerveau de Léon XIII est autrement et mieux organisé que ne l'étaient ceux de Pie IX ou de Grégoire XVI, par exemple. Mais la formule ne change rien au fond des choses, et le détour adroit du pape n'empêche pas qu'il ne compare les partisans des lois scolaire et militaire aux idolâtres et aux païens de l'ancienne Rome, tout comme les pontifes hébreux comparaient aux Amalécites et aux Philistins les hommes dont ils condamnaient les doctrines. Et l'on sait bien tout ce qui se dissimule derrière cette comparaison, qui remplace les invectives classiques dont Pie IX avait coutume d'émailler ses brefs, et qui sont démodées aujourd'hui. En vérité, cela dénote un état d'esprit fâcheux chez un conciliateur!

Un conciliateur? Mais qui donc l'eût été davantage? Était-ce le pape de 1792 et de 1796, qui se déclarait disposé à chercher des transactions sur la Constitution civile du clergé, c'est-à-dire sur des questions canoniques? Ou bien serait-ce, par hasard, le pape de 1892, qui a mis quatorze ans avant de songer à admettre la République, qui n'abandonne rien, qui ne transige sur aucune des lois considérées comme essentielles par la démocratie, et qui se borne seulement à changer de terrain pour mieux les combattre?

Nous croirions volontiers qu'il suffit presque de poser la question pour la résoudre; mais nous préférons laisser au lecteur le soin de conclure.

HENRI MARMONIER,
Ancien député.

UN PRUSSIEN A PARIS EN 1792

Nous donnons ici quelques fragments d'un volume que va publier bientôt, sous le même titre, la librairie Perrin. C'est la traduction de lettres écrites de Paris à un ami de Berlin par le compositeur allemand J.-F. Reichardt, qui était venu à Paris dans les premiers mois de 1792, pour assister aux progrès du mouvement révolutionnaire.

Né en 1752 à Koenigsberg, Reichardt, au moment où il écrivait ces lettres, était maître de chapelle du roi de Prusse et l'un des musiciens les plus renommés de l'Allemagne. Mais il ne devait pas tarder à perdre sa position officielle et à compromettre sa réputation artistique, avec sa constante prétention à s'occuper de politique, de philosophie et de belles-lettres, au moins autant que de musique. Tour à tour inspecteur des salines de Halle, rentier et châtelain, maître de chapelle du roi Jérôme à Cassel, il mourut en 1814, déjà à demi oublié.

Deux fois déjà avant 1792, il était venu à Paris : il y était venu sur la recommandation de Gluck, pour faire exécuter sa musique, et à la cour comme à la ville il avait reçu un très chaud accueil. Mais, en 1792, lui-même ne paraît pas seulement se rappeler qu'il est compositeur. Il est tout entier à son enthousiasme pour la France et la Révolution, enthousiasme qu'il va rapporter en Allemagne et qu'il ne manquera pas d'exprimer en toute manière, dans ses lettres, dans ses livres, dans une revue *Frankreich*, fondée par lui pour développer chez ses compatriotes le goût des choses françaises.

Ses lettres sur la Révolution furent publiées à Berlin, en deux volumes, le premier paru en 1792, le second en 1793. Jamais depuis elles n'ont été rééditées. Elles viennent d'être traduites par M. Lacquante, qui les a accompagnées de nombreuses notes biographiques et historiques.

Paris, le dimanche 4 mars 1792, au soir.

Nous sommes arrivés depuis midi, après un rapide et bon voyage. Nous n'avons couché qu'une fois en route; pendant les deux autres nuits, nous avons couru la poste. Jamais je n'ai traversé de pays plus calme et plus tranquille : sur un parcours de cinquante-sept postes, nous n'avons eu à subir ni un ennui ni à supporter une grossièreté. Ce n'est pas que nous ayons constaté, comme notre grand pédagogue Campe, l'influence étonnante de la nouvelle Constitution sur les façons d'être du peuple, — influence qu'il discernait, sur toutes les routes et dans chaque maison, dès les premiers mois de la Révolution!

Aubergistes, maréchaux-ferrants nous ont volés comme autrefois, et les postillons ne se sont fait faute ni de mendier des pourboires, ni de brutaliser leurs chevaux. En revanche, ils nous ont merveilleusement menés; sur quarante-six postillons, pas un n'a bronché un instant.

La grande nouveauté de ce voyage a été, dans toutes les villes, l'absence totale de garnison et d'agents de l'accise; les douanes intérieures sont supprimées depuis un certain temps déjà. De Lyon à Fontainebleau, nous n'avons pas aperçu un soldat, tous les régiments se trouvant sans doute à la frontière; mais les volontaires à pied, à cheval, sur des ânes, en voiture, encombraient les routes, allant rejoindre leurs corps avec autant d'entrain et d'enthousiasme que si la guerre était déclarée.

La réponse de l'Empereur est connue ici; elle excite un vif mécontentement, parce qu'elle s'occupe beaucoup trop des affaires françaises, qui, après tout, ne regardent pas un souverain étranger. Notre hôtelier nous en a parlé au débotté, et un perruquier spirituel et bavard, chez lequel nous avons été nous faire accommoder, nous a expliqué à sa manière, en la commentant plaisamment, la teneur de cette réponse : « L'Empereur parle des Jacobins dans sa lettre au Roi. Ah! que cela est mesquin, indigne! Un empereur s'occuper de ces misérables qui se rendent tous les jours plus méprisables! Aussi un de ces gens-là en a fait ses observations avant-hier à l'Assemblée nationale, en disant tout haut : C'est un drôle de garçon, cet Empereur; il est Feuillant. » Le perruquier avait la langue bien pendue et nous a raconté une foule de nouvelles.

Il y a eu ce moment tant de monde à Paris que nous avons dû aller et venir pendant plusieurs heures et payer deux postes supplémentaires à notre postillon, avant de découvrir un logement à notre gré. Il ne se trouvait de chambre convenable dans aucun de mes anciens hôtels, ni dans aucun de ceux que l'on nous avait recommandés à Lyon ou sur la route. En désespoir de cause, nous sommes revenus à un grand hôtel qui n'avait de libre qu'un vaste appartement au premier. A force de parlementer, l'hôtelier a fini par nous louer deux pièces, à huit louis par mois. Ce chiffre m'a d'autant plus désagréablement surpris que, d'après ce que l'on disait en Allemagne au moment de mon départ, je m'attendais à trouver Paris désert.

A peine installés, nous avons couru chez notre vieil ami Lacépède, actuellement membre de l'Assemblée. Il était sorti, mais on m'a remis tes chères lettres et nos paquets arrivés d'Allemagne.

On donnait, ce soir, à l'Opéra, *Castor et Pollux*. Nous n'avons pas résisté à la tentation, bien que l'Opéra soit à près d'une lieue de notre hôtel.

La mise en scène était splendide; les ballets surtout ont stupéfait l'ami W... On a intercalé maladroitement dans la célèbre partition beaucoup de morceaux écrits par un chanteur en vogue en ce moment. Les nobles récitatifs et les chœurs de Rameau, que j'ai reconnus de prime abord, nous ont fait grand plaisir; quelques-uns de ses inimitables airs de danse m'ont reporté au bon temps où le Recueil musical de Reichardt, — *Reichardtschen Kunstmagasin*, — sur nos pupitres, nous les exécutions dans notre cher petit cercle.

Les dangers qu'on peut courir, de nuit, dans Paris, sont plus effrayants de loin que de près. En revenant de l'Opéra, ce dimanche soir, entre neuf et dix heures, nous n'avons pas eu le moindre motif d'inquiétude. Le temps était cependant gris et sombre, et les longs boulevards, mal éclairés, comme tu le sais, fourmillaient

de gens qui sortaient des cafés, des restaurants, des théâtres, en chantant à tue-tête. Nous avons été longtemps à retrouver notre chemin ; nous l'avons demandé, au moins trente fois, à des hommes du peuple qui devaient bien nous reconnaître pour des étrangers; ils nous ont tous répondu très poliment. La sécurité de la ville est d'ailleurs démontrée par l'affluence des étrangers qui remplissent les hôtels, grands et petits; beaucoup d'entre eux ont amené leurs familles.

*
* *

Paris, le 5 mars 1792.

Ce matin, avant huit heures, nous étions en route pour le *Jardin du Roi* ou *Jardin des Plantes*, comme on dit aujourd'hui ; Lacépède y occupe l'appartement réservé à l'intendant du jardin. Nous comptions lui demander des billets d'entrée à l'Assemblée ; il était déjà parti pour se rendre à son *Comité*, en nous mandant, par un mot, qu'il s'occuperait de nous procurer des billets de tribunes, le plus tôt et le plus souvent possible; il n'en avait pas aujourd'hui à sa disposition. Son valet de chambre nous prévint que, sans billets, son maître, tout député qu'il soit, ne saurait nous faire entrer. On nous avait bien dit qu'à défaut de billets, on n'avait accès qu'aux tribunes publiques, envahies par la populace et dans lesquelles un homme qui se respecte ne met pas les pieds. A tout hasard, je donnai au cocher l'ordre de nous conduire à l'Assemblée.

Nous descendions de voiture sur la place qui précède l'entrée, quand un individu, ayant l'air d'un domestique de louage, nous demanda à demi-voix si nous avions des billets de tribunes ou si nous en voulions. Sur notre réponse, il nous offrit deux billets de cinq livres chacun. Notre désir d'assister à la séance était trop vif pour marchander; nous payâmes les dix livres et, quelques instants après, nous nous installions en face du président.

La séance a été orageuse. De dix heures à trois heures, mes impressions et mes réflexions se sont succédé avec une rapidité singulière. Il m'a fallu d'abord un certain temps pour me faire à la tenue incroyable de l'assistance.

Parlons en premier lieu de la salle, l'ancien manège des Tuileries. Elle a la forme d'un carré long ; les sièges des députés, recouverts de maroquin vert, sont disposés en gradins, sur six rangs, contre les murs; ils sont dominés par des galeries courant le long des grands côtés, et réservées aux personnes munies de billets délivrés par les députés. Les tribunes publiques se trouvent sur les deux petits côtés; dix à douze bancs y sont disposés en amphithéâtre. J'y ai vu autant de femmes que d'hommes, tous gens de la plus basse classe; dans notre tribune, j'ai compté un homme sur dix femmes.

Au milieu du grand côté faisant face à l'entrée est placé le fauteuil du président, sur une estrade protégée par une balustrade; à ses côtés se tiennent deux *huissiers* criant : *Silence!* après lui. En avant du fauteuil, et plus bas, on aperçoit une longue table recouverte de drap vert, entourée par les six secrétaires. Vis-à-vis l'estrade du président, vers le mur opposé, se trouve un petit espace fermé d'une barrière ; c'est là que se placent les personnes mandées à *la barre*. Un peu en arrière de la barre s'élève la grande chaire destinée aux orateurs qui doivent parler longtemps ; sur la droite du président, non loin d'un des petits côtés de la salle, se remarque une chaire moindre et une autre pareille, à sa gauche.

Dans l'espace laissé libre sur le plancher circulent, en habit noir, l'épée dorée au côté, quatre huissiers bien frisés, *chapeau bas*. Ils crient incessamment : *Silence! En place!* Les députés, en costumes négligés, bon nombre d'entre eux bottés et éperonnés, encombrent ce large couloir; ils vont, viennent, tapotent leurs bottes avec leurs cannes, toussent, crachent, parlent haut et s'interpellent à distance. Le président a beau agiter son énorme sonnette, s'époumonner à dire : *Silence! En place, messieurs!* les huissiers frappent en vain des mains et s'épuisent à crier : *Chut!* MM. les députés s'en soucient autant que des écoliers indisciplinés qui savent bien que le vieux magister ne tapera pas. Un orateur peut discourir, un rapporteur peut lire son rapport, plusieurs centaines de députés n'en continuent pas moins à bavarder. Chacun interrompt ou fait ses observations à haute voix; le tapage devient souvent intolérable.

Il est difficile d'obtenir la parole dans un pareil milieu. J'ai vu, hier, des députés crier trente ou quarante fois de suite, de façon à s'enrouer : *Monsieur le président, je demande la parole!* sans réussir à se faire entendre du président, assourdi par le bruit. Il m'a semblé parfois que le président ne voulait pas entendre, lorsque c'était du côté gauche où siège le parti modéré, singulièrement réduit, que l'on réclamait la parole.

Quand un député parvenait à parler, il criait à perte d'haleine, au milieu d'un bruit tel, que ses voisins étaient dans l'impossibilité de suivre le développement d'un seul argument. De là une foule de malentendus : tantôt on contredisait une parole mal comprise avec une véhémence inouïe; tantôt c'était le président qui posait la question en dénaturant la pensée du *motionnaire*.

Ce qui m'a particulièrement révolté, c'est la violence des *Enragés* à réclamer la clôture, chaque fois qu'ils croyaient que le discours furibond d'un des leurs avait fait sensation. Je n'ai pas été moins outré d'entendre les tribunes et les députés eux-mêmes huer et persifler la minorité à chaque vote par assis et levé; la liberté des opinions et des votes est ainsi mise à néant. Une hésitation, une erreur de mot de l'orateur suscitait les mêmes huées et de grossières plaisanteries. Bref, cette

Assemblée n'a ni tenue ni dignité; tu devines ma pénible impression.

Et cependant j'ai eu quelques bons moments pendant cette séance. Sur cinquante à soixante députés qui ont pris la parole, douze à quinze ont dit d'excellentes choses. Quelques-uns ont parlé avec une dignité et une modération, une netteté et une éloquence qui auraient assurément fait impression, si la majorité n'eût pas été animée d'une hostilité systématique. J'ai vérifié aujourd'hui, par moi-même, la réalité d'un fait dont je me doutais, à savoir que : le côté droit, — au grand complet et formant à lui seul les deux tiers de l'Assemblée, — poursuit l'accomplissement d'un plan arrêté d'avance. En partant de ce point de vue et en admettant qu'il entre dans leur plan de modifier insensiblement la Constitution, de manière à induire ou à contraindre le roi, à force de chicanes, à sortir de la légalité, sans que la machine politique éprouve un arrêt complet ou une commotion subite, la conduite des Jacobins est logique. Tout ce qui nous paraît extravagant de leur part, à nous qui ne voulons que des améliorations graduelles, pratiques et judicieuses, est la conséquence naturelle du plan. Comment des gens de talent, — appartenant, il est vrai, à une race vaniteuse, enthousiaste et passionnée pour la gloire, — ont-ils pu concevoir la pensée, inouïe jusqu'à présent, de donner une Constitution républicaine à une nation de vingt-cinq millions d'hommes? Ne serait-ce point précisément parce que pareille chose n'a jamais été entreprise, qu'elle séduit la vanité française? Quelle gloire d'accomplir ce que nulle nation n'a tenté!

Si, d'autre part, on veut bien me concéder que, parmi les sept cents députés, il y en a un certain nombre qui sympathisent avec les émigrés et doivent être disposés à prêter la main à toute tentative susceptible d'entraver l'affermissement de la Constitution, on sera forcé de conclure que le parti *modéré*, qui s'en tient au perfectionnement de cette Constitution, doit toujours se trouver en minorité.

J'ai remarqué avec surprise que la grande majorité de l'Assemblée se compose de jeunes gens. Ceux qui se mettent en avant ont de bonnes manières, et beaucoup d'entre eux sont véritablement de beaux hommes. Ces jeunes députés ont des voix retentissantes et un aplomb prodigieux, — pour nous autres Allemands, — quand ils veulent s'emparer de la parole ou l'enlever à un adversaire. Avec eux, il n'est pas possible qu'un homme timide ou dépourvu d'un organe sonore arrive à se faire écouter. Plusieurs députés d'un certain âge, de petite taille, à physionomies fines, ont pris aujourd'hui la parole; je n'ai pas réussi à comprendre un mot de ce qu'ils disaient. Les démonstrations insolentes des jeunes députés montrant le poing à l'orateur, agitant leur chapeau au-dessus de leur tête, se penchant brusquement en avant ou en arrière, doivent faire redouter de pareils contradicteurs à tout homme réservé, avant même qu'il n'ouvre la bouche.

Le tumulte le plus violent a éclaté à l'occasion d'une motion tendant à décréter des mesures rigoureuses relativement aux biens des émigrés et à étendre les effets d'un décret antérieur aux personnes dont les enfants ont émigré. Un autre orage s'est élevé au sujet d'une adressse au roi déclarant que le ministre de la marine, M. Bertrand, a perdu la confiance de la nation et de l'Assemblée.

Vers quatre heures, nous avons dîné chez un *traiteur au Palais Royal*; à ce moment de la journée, il est difficile de trouver à manger ailleurs. Notre dîner nous avait coûté, hier, huit livres dans un bon restaurant, et nous comptions faire aujourd'hui une petite économie. Nous en avons été pour quelques sous de plus et pour une cuisine très inférieure. Un de ces jours, peut-être, je te parlerai spécialement des restaurants parisiens.

Nous avons fini la soirée au *Théâtre lyrique* et *comique*. On donnait *Nicodème dans la lune*, du *Cousin Jacques*; l'interprétation a été parfaite. C'est un agréable et spirituel vaudeville.

*
* *

Paris, 26 mars 1792.

Notre après-midi s'est passé à visiter quelques places et divers monuments. Nous nous sommes ensuite mis à la recherche de M. Fingerling, de Lyon, que son mandat de député suppléant retient depuis deux ans à Paris, et du député strasbourgeois, le professeur Koch. Le premier est un homme aimable et judicieux. Il nous promit des billets pour l'Assemblée, en nous faisant observer que chaque député n'en reçoit que deux tous les neuf jours; il faudrait donc que neuf députés s'entendissent pour nous donner des billets, si nous voulions assister chaque jour à la séance. Pour demain, Lacépède nous en annonce par un aimable billet que je reçois à l'instant; Fingerling nous en procurera pour après-demain.

Par suite d'une erreur d'adresse sur la lettre que nous avions pour lui, Koch a été introuvable. Nous l'avons inutilement fait appeler par un huissier dans l'Assemblée; on a répondu qu'il était absent.

Fingerling nous avait indiqué un restaurant situé derrière la salle de l'Assemblée, fréquenté par les députés; nous y avons déjeuné vers une heure, en parcourant les gazettes. Il m'est arrivé là une petite aventure dont le dénouement a été heureux, grâce à la dame de comptoir, installée au milieu de la salle. Au moment de la payer avec mes assignats, je m'aperçus que j'avais perdu mon portefeuille. J'étais d'autant plus vexé, qu'en prévision de certains achats, il était mieux garni que d'habitude. Ne voulant pas causer d'esclandre, je m'abstins de demander à la dame du comptoir si elle avait aperçu mon portefeuille. Bien

que je n'eusse aucun souvenir de l'avoir sorti de ma poche, je cherchais sur la table où nous venions de déjeuner. La dame me laissa faire sans rien dire, mais elle semblait m'observer avec tant d'intérêt, que je me décidai à lui dire : « N'auriez-vous pas vu mon portefeuille? — Comment est-il? rouge avec un fermoir en acier? — Oui. — Je viens de le mettre sous clef. » Le *garçon* l'avait trouvé; mais pour être certaine de ne le remettre qu'à son propriétaire, je devais attendre qu'on vînt me le réclamer ou le faire annoncer dans les *Affiches*.

Nous avons dîné dans un nouveau restaurant, espérant nous en tirer à meilleur compte qu'hier. C'est le contraire qui a eu lieu : trois plats nous ont coûté dix livres; il faut convenir que la cuisine était excellente. Je mets de côté, à ton intention, la carte de ce restaurant; elle indique, dessert compris, cent vingt plats.

Ce soir, nous sommes allés à l'Opéra entendre l'*Alceste* de Gluck et voir le célèbre ballet de *Psyché*. Une demi-heure avant le lever du rideau, toutes les loges étaient prises; il ne restait de places que sur un banc du troisième rang, et l'on demandait six livres par personne. Nous nous sommes décidés à descendre au parterre; la foule y a été telle, que j'ai juré de ne pas y retourner. Pour cette fois, je n'ai pas eu trop de regrets, grâce au délicieux ballet qui est vraiment le triomphe du machiniste et du metteur en scène; c'est à faire croire à un peu de sorcellerie!

La Révolution, les troubles, tous les changements survenus depuis quatre ans, n'ont fait aucun tort aux théâtres existants : il s'en est même créé un grand nombre de nouveaux qui prospèrent. Les beaux-arts sont devenus un besoin pour la nation; ce que l'on disait de la passion des Romains pour les spectacles est encore plus vrai des Parisiens. Pendant ces quatre dernières années, le pain a souvent manqué, mais les théâtres sont restés ouverts; cela leur a suffi.

*
* *

Paris, le 7 mars 1792.

Notre amour pour la Constitution vient de nous faire passer une rude journée : de neuf heures du matin à quatre heures du soir, nous avons assisté à la séance de l'Assemblée; de sept heures du soir à dix heures et demie, à celle des Jacobins! La séance de l'Assemblée a été plus agitée que celle d'hier. J'en veux d'autant plus à ces législateurs turbulents, que leur tapage ne tendait qu'à couper la parole au brave Dumas, qui développait franchement et sensément une motion ayant pour objet de modifier le mode des scrutins. Le bruit a été tel, qu'il me faudra lire demain les journaux, afin de savoir positivement ce qu'on a voté ou rejeté. Et, cependant, nous étions placés en face du président, très près de la tribune.

On a lu quelques longs rapports sur un ton si bas, qu'au milieu de l'agitation, des coups de sonnette, des perpétuels : *Silence! En place!* il m'a été impossible de saisir un mot. Au surplus, personne n'écoutait : *De quoi s'agit-il? Nous n'avons rien compris!* criait-on de toutes parts, à la fin de la lecture, et l'on passait au vote, quand même.

Les insultes à la minorité et la licence des tribunes ont dépassé toute mesure. Les rires moqueurs, les murmures, les trépignements de plusieurs centaines d'individus ont interrompu Dumas, au moins cinquante fois : *Ah! c'est édifiant! Quel patriote! Allez le lire aux ministres, ce beau discours!* et autres aménités de ce genre. On interpellait le président; on lui reprochait de laisser perdre le temps de l'Assemblée à de pareilles niaiseries. Beaucoup de députés quittaient leurs places et s'élançaient vers le fauteuil en brandissant leurs cannes; dans sa colère, l'un d'eux a jeté violemment par terre un livre qu'il tenait à la main et s'est mis à le piétiner avec rage. C'était un désordre incroyable!

En désespoir de cause, je me suis amusé à examiner le personnel des tribunes publiques. Il y avait là quatre à cinq cents têtes de bandits, dignes du crayon d'un Hogarth. Entre autres : un vieux drôle, la bouche béante de façon à montrer le fond de son gosier et ricanant perpétuellement; derrière lui, un jeune gibier de potence passant son temps à bâiller bruyamment ou à applaudir. Toute cette canaille doit être largement payée, car elle ne déserte pas son poste de toute la séance.

*
* *

Paris, le 11 mars 1792.

Depuis une heure, je me réchauffe les mains à mon feu de cheminée, afin de pouvoir écrire et de t'envoyer le compte rendu de notre journée d'hier. La première course a été une visite au professeur F***, aimable et obligeant jeune homme; il nous promit de nous mener, le soir même, au club des *Feuillants* dont il fait partie. De là, nous avons été chez P***, où nous avons appris la mort de l'Empereur et où l'on a beaucoup politiqué avec un ancien intendant de Lyon, M. Terray, neveu du détestable abbé Terray. Il a été surtout question de la dernière séance de l'Assemblée nationale;

(1) Au total, Paris comptait, à la fin de 1791, vingt-cinq théâtres de plus qu'en 1789. La passion du théâtre, qui ne se ralentit pas durant la Terreur, est notée dans un quatrain de *l'Almanach général de tous les spectacles de Paris et des provinces pour l'année* 1792. Froulé, éditeur, quai des Augustins :

Il ne fallait au fier Romain
Que des spectacles et du pain;
Mais au Français, plus que Romain,
Le spectacle suffit sans pain!

Reproduction à peu près littérale des dernières lignes de notre voyageur, que nous soupçonnons de plagiat, dans l'espèce.

tout le monde se montrait indigné de la procédure suivie contre le ministre. Dans la nuit même, on l'a dirigé sur Orléans, où siège la Haute Cour de justice; les Jacobins étaient si déterminés à le sacrifier au peuple, qu'avant et pendant la séance, son hôtel était surveillé pour empêcher aucun député de le prévenir que son affaire prenait une mauvaise tournure et gardé de façon à rendre sa fuite impossible.

Les Feuillants se rendent méprisables par leur conduite dans cette circonstance: ils vont s'attirer l'animadversion de la meilleure partie de la nation. Aujourd'hui, ils déblatèrent dans les cafés contre le décret, parlent très haut de l'innocence du ministre et exaltent même son habileté diplomatique. Mais, dans l'Assemblée, à l'exception de Becquey, les quelques Feuillants qui ont pris la parole et que leurs amis n'ont du reste pas soutenus, ont tous, par ménagement pour les tribunes, admis la culpabilité. Ils ont invariablement débuté en disant : « Nous sommes loin de vouloir plaider la cause de Delessart, mais l'Assemblée se doit à elle-même, après avoir chargé *le comité diplomatique* de l'examen de l'affaire, de ne pas agir avec précipitation dans la décision qu'elle va prendre. »

Parmi le peuple, la joie est au comble, et les Jacobins sont plus en faveur que jamais. Leur influence ne peut que grandir, car ils sont les seuls qui, par leur opiniâtreté, maintiennent la Constitution, malgré les incessantes machinations de la cour. Le peuple parisien a un attachement incroyable pour sa Constitution ; — il la défendra à tout prix.

De chez P***, nous sommes allés à la salle des Ventes. On vendait aujourd'hui les bijoux et les meubles de Mirabeau; l'exposition avait eu lieu hier. Quelle quantité d'objets précieux ! quel mobilier splendide ! Je t'apporterai le catalogue. — J'ai réussi à me faire adjuger une petite bague à cachet, parmi les quelques centaines de bagues qui se vendaient, et une vieille montre en argent, avec le chiffre R. (Riquetti), tenant encore à son lacet en cuir. Combien j'ai regretté de n'avoir pas quelques centaines de *louis* disponibles pour acheter le magnifique portrait de grandeur naturelle signé Boze : Mirabeau est représenté au moment où il adresse au marquis de Brézé sa fameuse réponse qui a été le tocsin de la Révolution. C'est une admirable et effrayante peinture. Il n'est pas possible de voir quelque chose de plus fier, de plus foudroyant que la mine de Mirabeau, malgré sa laideur extraordinaire. Cette peinture sera mise à l'enchère. Son portrait est aussi fort bien reproduit sur une tabatière enrichie de brillants.

En sortant de la salle des Ventes, nous avons fait une visite à C***. Il était malade et alité; cela ne l'a pas empêché de pérorer en franc Jacobin. Une de ses réponses m'a fait voir combien la passion aveugle les plus honnêtes gens de ce parti. Je cherchais à lui démontrer qu'on avait mis trop de précipitation à décider l'affaire du ministre Delessart; j'ajoutais que je pensais, avec une grande partie de l'Assemblée et avec la majorité du public, que l'on avait commis une injustice à son égard et que, si la Haute Cour de justice jugeait équitablement, son innocence serait reconnue; qu'il sortirait peut-être à son honneur de cette épreuve et pourrait rentrer au ministère; qu'à l'avenir, des accusations mieux fondées contre les ministres seraient sans effet. C*** répondit : « S'il en est ainsi, la faute en sera au parti ministériel et aux Feuillants dont la politique maudite a provoqué ce conflit, sans en prévoir les conséquences. » Partout on se heurte aux passions et aux préventions.

Notre dernière visite a été pour le général Luckner. Nous l'avons trouvé au coin de son feu, et il nous a ouvert son cœur. Il revenait de chez le roi et commença : « Le *Tiapple m'emporrte!* (c'est là son français). Le roi me met dans un grand embarras. Il chasse à l'improviste un ministre de la guerre avec lequel nous travaillons depuis quinze jours, nuit et jour, à combiner notre plan d'opérations et à mettre toutes choses en état. Et voilà qu'il choisit un homme que nous ne connaissons pas et qui n'est au courant de rien! Je l'ai supplié, au nom du ciel, de garder, du moins quelques semaines, l'actif et habile Narbonne, jusqu'à ce que l'on sache si nous aurons ou non la guerre. Tout cela en vain. » — Voici maintenant un mot du roi qui ne t'étonnera pas moins qu'il ne m'a surpris moi-même. — « Le roi me dit alors, poursuivit le général : Vous me parlez toujours du ministre; n'avez-vous donc aucune confiance en moi? » Luckner répliqua fort bien, à sa façon : « Sire, avant-hier, à deux heures du matin, je me suis présenté devant le lit de Narbonne; je l'ai secoué, réveillé, et je lui ai dit : Ami, tâchez d'aller ce matin chez le roi plutôt que d'habitude, afin de lui parler sans délai et de lui proposer ceci ou cela. Si le roi adopte, rendez-vous immédiatement à l'Assemblée et faites la proposition, afin que l'on ne perde pas de temps en paperasserie. Si, demain, pareil cas urgent se présente, pourrai-je me présenter, à deux heures du matin, devant le lit de Votre Majesté; pourrai-je l'envoyer à l'Assemblée? C'est au ministre que je dois avoir affaire, c'est lui que je dois connaître et estimer; il n'y a pas à sortir de là. »

Le vieux soldat a discouru de la sorte très sensément; il avait, ma foi, fort bon air dans son costume de velours noir. Le général Valence est entré sur ces entrefaites, bouleversé par la mise en accusation du ministre et par le renvoi de Narbonne. Luckner nous dit que la raison qui avait rendu le roi inflexible envers Narbonne était sa négligence à répondre à plu-

(1) La vente du mobilier et de la bibliothèque de Mirabeau produisit 143 704 livres. (Voir Journal de Saint-Ouen, 26 janvier 1891, *Mirabeau bibliophile.*)

sieurs lettres du roi. Valence a prétendu que Delessart a travaillé au renvoi de Narbonne et que l'Assemblée a rendu son violent décret, parce que Narbonne est plus populaire que ses collègues du ministère ; il a ajouté aussi que ce ministre avait le mérite, aussitôt qu'il s'agissait d'une proposition à faire, d'aller en personne à l'Assemblée et de ne pas perdre son temps en correspondance.

***

Paris, le 14 mars 1792.

Hier matin, nous avons été de bonne heure au *Jardin du roi* (Jardin des Plantes) qui s'est fort embelli depuis six ans. Les collections botaniques se sont augmentées, et un joli jardin anglais, que l'on plantait à cette époque, a bien poussé. Je ne me rappelle pas si la galerie d'histoire naturelle en forme de temple avec l'inscription : *Aux trois règnes de la nature*, existait déjà.

De là, nous sommes allés aux Gobelins, où nous avons vu les ouvriers travailler en chantant. Le tisserand est assis devant un métier muni d'une double trame ; la peinture qu'il doit reproduire est posée à côté de lui, dessinée en trait noir sur un canevas de teinte jaunâtre. L'ouvrier ne voit pas la reproduction qu'il fait ; elle n'apparaît que sur l'autre côté de la trame, et il se lève de temps à autre pour examiner le résultat de son travail. Il est surprenant de voir avec quelle exactitude on arrive, en opérant ainsi point par point, à reproduire les formes et les nuances les plus délicates du dessin original.

Nous avons ensuite visité la nouvelle Sainte-Geneviève, qu'on est en train de construire avec une magnificence d'architecture extraordinaire ; mais on sera longtemps à l'achever. Je n'admire ni le style ni les proportions de l'édifice. Les restes de Voltaire et de Mirabeau sont déposés dans la crypte ; on ne construira leurs monuments qu'après l'achèvement de l'église. Le magnifique char de triomphe de forme antique qui a servi à transporter les restes de Voltaire est aussi là. Dans la vieille église de Sainte-Geneviève (Saint-Étienne-du-Mont), nous n'avons rien aperçu de remarquable ; il n'en a pas été de même à Notre-Dame, dont le chœur est orné de belles peintures et de statues. Ce qui m'a le plus frappé, c'est la descente de croix en marbre placée sur l'autel et un beau tombeau sculpté par Pigalle.

Nous avons déjeuné au grand débit de gauffres du Palais-Royal, que tu connais ; du matin au soir, on en fabrique et on les croque toutes chaudes dans une jolie salle. On peut les faire porter chez soi ou dans un café voisin où on les mange, en buvant une *bavaroise* ou du café, excellent comme partout à Paris. Un progrès que j'ai constaté est que l'on peut se procurer à toute heure de très bonne crème ; je crois que, par suite de la longueur des séances de l'Assemblée et de l'irrégularité de leur durée, beaucoup de gens prennent maintenant leur repas dans les cafés, en se faisant servir des gâteaux et de la crème. Dans certaines maisons, l'heure du dîner se règle d'après celle des séances de l'Assemblée ; elle varie par conséquent suivant les jours. Autrefois, on dînait à midi, à une heure, à deux heures, cela dépendait de la catégorie sociale.

Dans l'après-midi, je suis retourné à la vente de Mirabeau, et j'ai de nouveau admiré les œuvres d'art et les meubles. Il y avait là une précieuse collection de cent trente et une pierres gravées, antiques pour la plupart, serties en or. Le catalogue contient au sujet de cette collection l'avis suivant :

La collection a été mise en vente il y a deux ans. Elle fut très prisée par les connaisseurs, et Mirabeau se décida à l'acheter en bloc, pour en faire le point de départ d'un cabinet d'antiques, qu'il se proposait de former. On hésita d'abord à accéder à son désir ; mais comme il persistait, on se décida à donner satisfaction à cet homme extraordinaire qui finissait toujours par persuader ceux à qui il avait affaire. Il devint donc le possesseur de cette rare collection.

J'ai eu la chance de me faire adjuger une petite *Victoria*, gravée dans la perfection sur une agate noire à deux teintes, et une *Fortuna*, montée en bague, moins sûrement antique. On distinguait sur les cachets des traces de cire prouvant que Mirabeau s'en était servi ; c'est ce qui m'a déterminé à les prendre. J'ai également acheté son épée de deuil et une suite de médailles françaises et américaines, parmi lesquelles celle de Franklin. — Je me complais dans la pensée que, chaque fois que j'aurai l'occasion de porter son épée, je prendrai en quelque sorte le deuil du grand homme.

Je m'étais figuré que l'on se disputerait l'honneur de posséder tout ce qui avait appartenu à Mirabeau. Heureusement pour ma bourse, il n'en a pas été ainsi. Tout s'est adjugé à des prix très abordables et a passé généralement aux mains de revendeurs et de marchands. On a vendu de la sorte les tabatières, l'une avec un beau portrait de Mirabeau entouré de trente et un gros brillants, des montres en or et en argent, des chaînes, des boucles de toute sorte, des bonbonnières, des pistolets, des fusils, des épées, de magnifiques cartels et pendules, de précieux candélabres, des girandoles, des statues, des bustes en bronze, en marbre et en plâtre, de la porcelaine de Sèvres, des tables en marbre et une foule d'autres objets de prix.

J'ai failli me faire adjuger le grand portrait peint par Boze. L'amour de l'art et mon admiration pour Mirabeau m'ont entraîné à pousser l'enchère jusqu'à un chiffre inférieur à la valeur de la peinture, mais déjà fort élevé pour moi. J'avais cru remarquer que le

peintre lui-même, assis à côté de moi, enchérissait; une visite que m'a faite le lendemain ce même individu m'a appris qu'il était un artiste, ami de Boze. D'après ce qu'il m'a laissé entendre de la possibilité d'avoir ce chef-d'œuvre à un prix légèrement supérieur à celui auquel je m'étais arrêté à l'enchère, j'ai conclu que le public ne partage pas mon enthousiasme pour cette toile représentant le grand homme, à l'instant décisif de la Révolution. Un portrait au crayon dessiné par Mlle Boze, porté au catalogue, n'a pas été mis en vente (1).

J'ai su trop tard le jour de la vente de l'importante bibliothèque de Mirabeau. Il est remarquable que, dans la dernière année de sa vie, au milieu d'un labeur incroyable, cet homme, qui voyait tout en grand, ait trouvé le temps de s'occuper de sa bibliothèque. Il voulait augmenter dans tous les domaines de la science celle qu'il avait héritée de son père, faire relier les plus belles éditions et ouvrir sa bibliothèque au public; il avait commencé de grands achats de livres et surveillait lui-même le classement et le catalogue.

***

Paris, le 16 mars 1792.

Nous venons d'avoir l'amusante visite de six poissardes. Ces dames ont coutume de faire, le jour de *la Mi-Carême*, une tournée de maison en maison : l'une d'elles était la *reine*, ce n'était ni la plus jeune ni la plus jolie; ses insignes de royauté consistaient en un gros bouquet. Ces braves femmes m'ont tutoyé, m'ont appelé *mon bon ami* et nous ont embrassés à la ronde sur les deux joues, W... et moi. J'ai été surpris de les entendre regretter l'ancien régime, « parce que les affaires allaient mieux, que le peuple avait plus d'argent et se nourrissait moins mal »; elles ont fini naturellement par mendier une gratification. Je ne voulus d'abord lâcher que deux livres; W... me persuada de donner un assignat de cinq livres, et je croyais m'être montré généreux. J'étais loin de compte; ces dames me trouvèrent parcimonieux, et la plus hardie me dit : « *Je prends cela pour moi!* » Quant aux autres, elles m'ont poursuivi dans ma chambre, jusqu'à mon bureau, insistant, — toujours avec des embrassades, — pour obtenir davantage : elles étaient, disaient-elles, quarante à devoir se régaler! Je savais que W..., qu'elles obsédaient de son côté, avait en portefeuille quelques petits assignats, et je l'engageai à se décider à une largesse. Il sortit trois livres de sa poche; mais nos visiteuses ne se tinrent tranquilles qu'après que je leur eus dit : « *Mes chères amies, vous me prenez pour un riche Anglais, et je ne suis qu'un pauvre Allemand!* » Une bonne vieille a été la seule qui ait pris congé en m'embrassant cordialement.

Nous avons dîné chez X..., un grand Jacobin. Toutes nos autres relations dans le monde des lettres sont devenues aristocrates : Marmontel, — il voudrait voir Paris nager dans le sang afin d'y noyer les Jacobins; — Morellet, Suard, Barthélemi, Grimm, Lessert, Panckouche, Deleutre. — Garat, le cadet, est le seul qui soit révolutionnaire. Au nombre des convives se trouvaient P..., autre révolutionnaire, et quelques femmes tout à fait enragées. Une vieille ex-baronne me soutint mordicus qu'il était impossible que ce fussent de véritables poissardes qui eussent regretté l'ancien régime. Je n'ai pu réduire au silence cette entêtée qu'en lui disant : « Madame, si vous ne voulez pas croire à mes paroles, vous pouvez vous convaincre par l'odeur de poisson dont j'ai les joues encore imprégnées. Pour ma part, j'ai cette odeur dans le nez, et je vous atteste que je ne la dois pas à d'autres poissardes. » Sur quoi, j'ai regardé dans le blanc des yeux l'ex-baronne et mon autre vieille voisine, qui ressemblaient toutes deux à de vraies poissardes, avec leur rouge et leur noir plaqués sur le visage. En dînant, nous avons appris quelques cancans politiques. On dit que le roi, dans son exaspération à la nouvelle de la mort de l'Empereur, a brisé les cristaux et les porcelaines de sa chambre. J'ai exprimé ma surprise que la reine ne l'ait pas battu. On prétend, et la chose est répétée dans les gazettes, que la reine a perdu la tête et que le roi veut abdiquer.

Le sucre coûte moins cher; de soixante-dix sous, le prix est descendu à cinquante-huit. Les Jacobins avaient juré de ne plus user de sucre jusqu'à ce qu'il soit revenu au prix antérieur; il paraît que cette détermination a produit de l'effet sur les épiciers.

Le cours du change s'est légèrement amélioré. Il y a trois jours, on payait dix-neuf livres d'agio pour un louis, aujourd'hui on n'en paye que quinze; c'est une bonne aubaine pour nous, avec nos assignats qui nous coûtaient au change l'agio le plus élevé.

Il vient toujours de mauvaises nouvelles des provinces; les conflits entre Jacobins et aristocrates n'y prennent pas de fin. Le peuple a commis de nouvelles atrocités; il est abominable de voir avec quelle légèreté on passe ici là-dessus. L'Assemblée nationale a même pris sous sa protection quelques perturbateurs, notamment les Marseillais. Elle approuve le *raisonnement* en vertu duquel ces derniers ont attaqué le régiment suisse Ernest, l'ont désarmé et expulsé de leur ville. Le raisonnement est celui-ci : « Vous ne pouvez être envoyés contre nos ennemis au delà du Rhin; vous ne pouvez donc être employés qu'en France, contre nous et contre notre Constitution; c'est ce que nous ne voulons pas! Partez! » Il est à craindre que les Suisses ne [illegible] comme ils.

(1) Le portrait au [illegible] par Mlle Boze, [illegible] Que [illegible] J. Boze [illegible] de Bavière [illegible] est l'original? Quel [illegible] Mlle Boze.

Ce matin, j'ai vu *la garde nationale* prendre son service aux Tuileries. Elle a défilé devant le Roi avec ses canons, mèches allumées, la musique jouant *Ah! ça ira!* Cet air se joue dans tous les théâtres pendant les entr'actes; l'autre jour, l'orchestre des *Italiens* l'ayant fait attendre a failli être pris d'assaut; les représentations se passent d'ailleurs paisiblement. On ne constate de désordre, dans Paris, qu'au sein de l'Assemblée; récemment, un député a administré une volée de coups de canne à l'un de ses collègues, en pleine séance.

VAUBAN

D'après des ouvrages récents.

Le 26 décembre 1871, M. Thiers était à la tribune. On discutait une question d'impôt. Tout à coup M. Thiers tira de sa poche un petit livre qui avait été lu et relu, car il était tout usé aux angles, puis, avec une émotion dans la voix qui n'était peut-être pas chez lui la note habituelle : « Je vais, dit-il, vous lire une ou deux pages dont la lecture ne vous fera pas de peine, parce qu'elles sont le langage d'un honnête homme s'il y en a eu sur la terre : le pauvre Vauban, la gloire de notre nation, je dirai la gloire de l'homme vertueux; cet homme dont le médisant de génie qu'on appelle Saint-Simon n'a pas osé médire; cet homme qui prenait tous les dangers pour lui, car on l'avait vu, dans un siège, monter, la nuit, sur les épaulements et aller lui-même faire des reconnaissances pour épargner cette peine et ces dangers à ses lieutenants; cet homme admirable qui, lorsqu'il ne faisait pas la guerre, faisait nos routes, nos canaux; Vauban, très aimé de son roi et l'aimant profondément, voulut lui donner des conseils, et il fut disgracié... Si le roi avait voulu s'éclairer, ce jour-là, il eût produit la première des œuvres de la Révolution française un siècle avant elle. »

Voilà, en vingt lignes, un bel éloge de Vauban. Et pourquoi, dans une heure si grave, alors que la réalité présente étreignait et les gouvernants et le pays tout entier, quand la question était de savoir comment on payerait les dettes de la guerre et comment on libérerait le territoire, M. Thiers venait-il à la tribune louer Vauban et citer ce vieux livre de *la Dîme royale?* C'est qu'il est des hommes qui, ayant en quelque sorte vécu en avant de leur temps, nous touchent, au bout d'un siècle ou deux, précisément parce que dans leurs idées ou leurs rêves nous retrouvons quelque chose de nous-mêmes. Ces hommes-là ne sont pas toujours les plus grands. Avez-vous remarqué, par exemple, qu'on ne cite plus guère ni Rousseau ni Voltaire? Écrivains, ils prennent rang peu à peu parmi les classiques; penseurs, leur rôle est fini, et bien fini : la part d'erreur, dans leur œuvre, est définitivement condamnée; la part de vérité est entrée, si l'on peut ainsi parler, dans le domaine public. Au contraire, on cite Montesquieu, Turgot, Diderot, tous ceux qui ont fait autre chose que de détruire, tous ceux qui ont cherché dans une direction quelconque, alors même qu'ils se seraient trompés, à préparer l'avenir; et c'est ainsi que M. Thiers, consacrant ses dernières forces à la réorganisation et au relèvement de la France, pouvait citer Vauban et trouver chez lui plus d'une leçon ou d'un exemple. Sans doute l'Académie des sciences morales a pensé, en 1891, ce que M. Thiers pensait en 1871; car elle a mis au concours l'éloge de Vauban et récompensé trois mémoires: l'un de MM. Georges Michel et André Liesse, l'autre de M. Hubert-Valleroux, un autre de M. Ferdinand Dreyfus (1). Nous voudrions, non pas apprécier ni comparer entre eux les ouvrages couronnés, mais saisir l'occasion qui nous est offerte de revenir sur ce personnage de Vauban, plus populaire peut-être que bien connu, en nous efforçant, à l'aide de travaux qui peuvent sembler définitifs, de le bien voir tel qu'il est.

De Vauban, quand on a dit : « fortification militaire et dîme royale », — à moins que ce ne soit : « dîme royale et fortification militaire », — il semble qu'on ait tout dit, et qu'envers lui on soit quitte; mais de l'homme lui-même, de la pensée intime, du rêve entrevu, du mobile enfin qui de ce soldat a fait un réformateur, que savons-nous au juste? Tantôt on se représente Vauban comme un ingénieur, le compas à la main, fortifiant nos places de guerre, tout entier à son œuvre de défense, modèle d'ailleurs des vertus militaires, une sorte de Catinat un peu effacé; tantôt comme un esprit systématique, économiste avant l'économie politique, statisticien avant la statistique, une manière de Boisguillebert ou de Gournay; ou encore comme un sujet dévoué, un serviteur passionné, proposant à Louis XIV un plan de réformes politiques, ainsi que Racine l'avait fait avant lui, et, de même que Racine, méconnu, disgracié, allant mourir de chagrin dans la solitude; ou enfin comme un utopiste qui rêve le monde autre qu'il n'est et les hommes meilleurs qu'ils ne sont, un Fénelon laïque, bâtissant une nouvelle Salente où, à la seule conditien de payer la dîme royale, les peuples seront heureux et libres : que l'on trouve chez Vauban et cet utopiste, et ce serviteur passionné, et cet économiste avant la lettre, et ce novateur et créateur dans l'art militaire, je le veux; mais il m'a toujours paru qu'il y avait chez lui un autre homme encore, et, après avoir lu le livre de M. Ferdi-

(1) *Vauban économiste*, par Georges Michel et André Liesse; in-8°. Plon, Nourrit et Cie. — *Vauban économiste*, par Ferdinand Dreyfus, in-8°. Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz. — Le mémoire de M. Hubert Valleroux n'est pas publié.

nand Dreyfus et celui de MM. Georges Michel et André Liesse, j'en demeure plus que jamais persuadé.

Et, tout d'abord, Vauban ne se borne pas, comme Racine et Fénelon et plus d'un parmi les nobles esprits du temps, à plaindre le peuple. Que quelques-uns, parmi ceux-là mêmes, aient été plus loin que la pitié, et que Fénelon, par exemple, ait aimé les malheureux qu'il secourait, qu'il les ait aimés d'une philosophie humaine, d'une charité chrétienne, cela n'est pas douteux; mais il y a, dans le sentiment de Vauban, une nuance très nette et que je ne retrouve au même degré chez aucun de ses contemporains. Comment la marquer, cette nuance, qui est un des traits essentiels du caractère moral de Vauban? Il n'est pas seulement frappé de l'état misérable du menu peuple, et convaincu qu'il y faut porter remède par une plus juste répartition des charges publiques; il y a chez lui quelque chose de plus que la pitié, de plus que l'amour même, et ce quelque chose, il me semble qu'on le peut définir ainsi : Vauban parle du dernier paysan comme il parlerait de son égal; pour lui, un « vilain » est un homme. Voilà, quand on essaye de pénétrer jusqu'au fond de son âme, à travers ce livre si franc, si limpide de *la Dîme royale,* ce qu'on découvre et on admire : c'est un miracle que ce gentilhomme du XVIIe siècle qui a le respect de la personne humaine jusque sous les haillons du laboureur; mais il y a des miracles qui se peuvent expliquer, et ici l'explication est dans l'enfance de Vauban. Orphelin, des créanciers l'avaient chassé de la maison paternelle, et il s'était, à dix ans, trouvé sans asile. Un prêtre, l'abbé Fontaine, le recueillit. Ce brave homme lui apprit ce qu'il savait : c'était peu, sans doute, assez cependant pour que Vauban, plus tard, pût reprendre lui-même et compléter son éducation. En attendant, il travaillait de ses mains : il se rendait utile à l'abbé Fontaine, cultivait son jardin, prenait soin de son cheval. Il fut élevé en paysan, sans autres compagnons que les enfants du village. Il grandit ainsi en pleine liberté, en pleine nature, à Saint-Léger, près d'Avallon, « terroir aréneux et pierreux, dit-il lui-même, en partie couvert de bois, genêts, ronces, fougères et autres méchantes épines, où l'on ne laboure les terres que de six à sept ans l'un ». Dans ce coin perdu du Morvan, les habitants se nourrissaient des légumes de leur jardin, cuits « sans sel ou avec très peu de sel »; les gens à leur aise mangeaient seuls du « pain de seigle mêlé d'orge ou de froment », et il n'est pas bien certain que l'abbé Fontaine et son élève fussent de ces privilégiés. Les misères de la première enfance, nul jamais ne les oublie : ce qu'elles peuvent produire dans une âme tourmentée ou envieuse, nous l'avons trop souvent vu; mais chez une âme haute, — et celle de Vauban était haute entre toutes, — de tels souvenirs se changent en passion du bien et en désir que les autres ne souffrent pas ce qu'on a souffert soi-même. Vauban ne déclame pas, comme plus tard Jean-Jacques, ni ne s'emporte, comme Mirabeau, le soi-disant « ami des hommes ». Il expose simplement les maux du peuple : il rougirait, ces maux ayant été les siens, de rien exagérer comme de rien atténuer; la vérité est toute sa rhétorique; il parle en témoin, et c'est par là qu'il nous émeut.

Si ce gentilhomme aime le paysan, ce maréchal de France aime le soldat. Il ne l'aime pas à la façon de Napoléon qui, le soir, au bivouac, pincera familièrement l'oreille d'un grenadier, et le lendemain assistera à la boucherie de cinquante mille hommes sans qu'un muscle de sa face ait bougé. Non, Vauban a pour le soldat le même sentiment que pour le paysan, et par le même motif : comme il a été élevé en paysan, de même, avant que d'être officier, il a été soldat. Engagé à dix-huit ans dans l'armée de Condé, il a conquis tous ses grades un par un : cent quarante combats, cinquante-trois sièges, huit blessures, voilà ses états de service. Tout chargé d'honneurs et de gloire, il n'a pas oublié les commencements de sa vie militaire, alors que, nommé enseigne à la suite d'une action d'éclat, il était à ce point misérable de ne pouvoir payer l'équipement du grade et de refuser l'avancement qui s'offrait à lui. Il a souffert comme le paysan, il a souffert comme le soldat : il voudrait diminuer les privations, les fatigues de ceux qui sont sous ses ordres; il cherche, dans la mesure du possible, à épargner leur vie. Dans les sièges, il s'élève avec énergie contre toute attaque inutile, tout assaut prématuré. Critiqué par les généraux, blâmé par Louvois, il s'entête dans son opinion. Dira-t-on qu'il ne faisait que son devoir de chef militaire en se montrant économe de la vie des soldats, comme un bon comptable l'est des deniers publics? Ce serait se tromper sur la pensée intime de Vauban; et la meilleure preuve en est que, s'il se montre avant tout ménager du sang français, il répugne aussi à verser sans nécessité le sang de l'ennemi. Son idéal est de diriger un siège comme une partie d'échecs, où l'adversaire, c'est-à-dire l'assiégé, soit nécessairement mat à un moment donné : il conduit les travaux avec une régularité mathématique, cherchant à éviter tout engagement, jusqu'à ce qu'il ait mis la place dans cette alternative ou de capituler, ou d'être emportée par un seul assaut. Tout à l'heure, c'était le respect de la personne humaine; ici, c'est le respect de la vie humaine.

Voilà le gentilhomme, voilà le militaire; et sous ce militaire, sous ce gentilhomme, il y a un réformateur qui, grâce à une merveilleuse puissance de travail, ne donne jamais son avis sur une question qu'il ne l'ait étudiée en tous ses aspects. L'activité de son esprit se porte sur les objets les plus divers. Il combat les préjugés contre l'industrie et le commerce, allant jusqu'à demander des lettres de noblesse pour le manufacturier ou le négociant qui a enrichi son pays. Il propose d'établir dans tout le royaume l'unité des mesures de

surface et de volume. Il émet l'idée d'une monnaie commune à tous les peuples de la chrétienté. Devinant, par une singulière intuition de l'avenir, et l'importance croissante des colonies et la difficulté de maintenir au loin notre domination, il conçoit tout un plan de colonisation militaire : système hardi, qui eût été, semble-t-il, d'une application facile, laissant aux soldats, au bout de cinq ans, le choix entre revenir dans la mère patrie ou rester dans les colonies comme propriétaires des terres par eux défrichées. Enfin, ce qui est plus rare encore et plus digne assurément qu'on l'admire, ce privilégié élève la voix contre les privilèges : il parle, en plein règne de Louis XIV, comme parleront, dans la nuit du 4 août, les Noailles et les Montmorency. On n'attend pas que je discute le système de la « dîme royale » : que nous importe ici le système lui-même, et de savoir s'il était applicable, et si les calculs de Vauban étaient justes ou s'ils étaient faux? Ce qu'il faut retenir, — car, de tous les titres de gloire de Vauban, celui-là n'est certes pas le moins considérable, — c'est l'idée si nette, si juste, si imprévue pour l'époque, d'un impôt frappant tous les citoyens sans exception, nobles, prêtres, bourgeois, paysans, chacun en proportion de ses ressources. « C'est, dit Vauban, une *obligation naturelle* aux sujets de toute condition de contribuer (payer l'impôt) en proportion de leur revenu ou de leur industrie, sans qu'aucun d'eux s'en puisse raisonnablement dispenser. » Relisez cette phrase : c'est le principe moderne de l'égalité devant l'impôt, proclamé un siècle avant la Révolution française. Réformateur et précurseur, l'auteur de *la Dîme royale* l'est ici dans le sens le plus noble du mot et le plus juste.

Et ce réformateur est un homme d'État, si l'homme d'État est celui qui, d'une part, observe les faits, tient compte des habitudes, conservant jusque dans ses visées les plus hautes l'exacte notion de la réalité, et qui, d'autre part, prépare les solutions, ménage les transitions, et ne considère une réforme comme définitivement acquise que lorsque l'expérience a prononcé. Vauban n'a rien d'un homme de cabinet, discutant la plume à la main, comme le feront les physiocrates, sur le meilleur impôt théorique. Il a mené, il le dit lui-même, « une vie errante pendant quarante ans et plus ». Entre deux campagnes, il parcourait la France, à cheval, quelquefois à pied, et, tout en inspectant les places fortes qu'il avait lui-même construites, il faisait une enquête sur les mœurs de chaque province, les besoins des habitants, l'agriculture, les métiers. Il interrogeait les paysans; il entrait, eût dit La Bruyère, « dans les tanières de ces animaux farouches, mâles et femelles, vivant de pain noir, d'eau et de racines ». En outre, il se renseignait auprès des intendants des provinces, des gouverneurs des colonies; il entretenait une vaste correspondance, recueillant de toutes parts des faits, des chiffres. Et cependant, quelque bien informé qu'il fût et persuadé de la vérité de ses idées, il se gardait bien de demander que l'application en fût immédiatement faite, et d'un seul coup; loin de là, il écrivait, à propos de la réforme de l'impôt, ces mots si dignes d'attention : « Pour y parvenir, je serais d'avis d'y procéder par la voie de l'expérience; » voulant que, tout d'abord, on fît un essai dans deux ou trois élections, puis, en cas de succès, qu'on étendît la réforme à une province, et peu à peu au royaume tout entier. N'est-ce pas là le langage du vrai politique?

Et ce politique est un philosophe, non sans doute dans le sens où les encyclopédistes, quelques années plus tard, entendront ce mot; mais un homme qui, sans système, sans école, est arrivé à une idée très haute de la liberté de croyance et des droits de la raison. On en trouve un éclatant témoignage dans son attitude après la révocation de l'Édit de Nantes. Non seulement il blâme une mesure aussi contraire à toute politique qu'à toute justice, non seulement, dans un mémoire adressé au roi, il demande le rappel des protestants, montrant cent mille Français émigrés parmi les sujets les plus utiles du royaume, et l'industrie nationale quasi ruinée, et les armées ennemies grossies d'un grand nombre d'excellents d'officiers ou soldats; mais il ose dire à Louis XIV ces fortes et courageuses paroles, que les fanatiques de tous les temps et de tous les partis devraient méditer : « Les rois sont bien maîtres de la vie et des biens de leurs sujets, mais jamais de leurs opinions; parce que *les sentiments intérieurs sont hors de leur puissance*, et que Dieu seul les peut diriger comme il lui plaît. »

Essayons maintenant de réunir ces traits épars : ce gentilhomme qui aime le peuple, et qui le connaît, et qui sait ses misères et ses besoins; ce chef militaire qui ménage la vie de ses subordonnés, n'hésitant jamais à s'exposer lui-même dans les plus périlleuses rencontres; ce réformateur, qui combat les préjugés de son temps contre l'industrie et le commerce, demande l'unité de mesures pour tout le royaume, rêve une monnaie universelle, propose un plan destiné à raffermir et étendre l'empire colonial de la France, et qui, devançant la Révolution, veut que toutes les classes de la société payent l'impôt; ce politique qui, par tous les moyens dont il dispose, ouvre une enquête minutieuse sur l'état du royaume et donne le premier exemple d'une statistique bien faite, en même temps qu'il nous enseigne qu'il n'est de réformes durables que celles que l'expérience a consacrées; ce sage, enfin, qui, s'élevant au-dessus des querelles religieuses, ose prêcher, sous le plus absolu des gouvernements, le respect des opinions et la tolérance, c'est bien l'homme de qui Saint-Simon a dit qu'il était « patriote » et Fontenelle qu'il « aimait mieux servir que plaire ». Sujet fidèle, en effet, servant le prince avec un dévouement sans réserve, mais autre chose

encore et plus que sujet fidèle : sans doute ce serait un étrange paradoxe si l'on voulait de ce soldat discipline faire un révolutionnaire, car il ne concevait et ne pouvait concevoir rien d'autre, dans l'ordre politique, que la monarchie traditionnelle; mais ce qui est vraiment l'originalité et la grandeur de Vauban, c'est d'avoir, en face de Louis XIV, et s'adressant au roi même, affirmé qu'il y a des principes antérieurs et supérieurs à tout pouvoir politique. Ces principes, pour lui, quels sont-ils? Nous l'avons vu, ce n'est rien moins que l'égalité devant l'impôt et la liberté de croyance. Il le dit nettement, d'un côté, quand il présente comme « une obligation naturelle » le devoir pour tous les citoyens de supporter leur part des charges publiques, et, de l'autre, quand il déclare que les croyances religieuses sont « hors de la puissance des rois ». On le voit, ceux-là ne se sont pas trompés qui ont salué dans l'auteur de *la Dîme royale* un précurseur; et l'imagination populaire ne se trompe pas non plus quand elle se représente Vauban comme un homme juste, simple, bon, humain, et qui, suivant le mot de Saint-Simon, « a, toute sa vie, été touché de la misère du peuple ».

Si ce portrait est exact, le mérite en revient aux auteurs des deux ouvrages qui sont sous nos yeux. Ils ont été loués ailleurs comme ils le méritaient, mais ils ont droit, tout au moins, à nos remerciements. M. Georges Michel traitait un sujet qui lui est familier : on sait qu'il a publié sur Vauban un livre remarquable, où il a fait œuvre d'historien en même temps que d'économiste (1); il était donc tout préparé à juger avec autorité l'homme et l'œuvre, et il l'a fait, en collaboration avec M. André Liesse, dans un mémoire d'une érudition très sûre et d'une critique très juste. M. Ferdinand Dreyfus a parlé de Vauban en lettré et en politique : dans une biographie rapide, vivante, choisissant les traits essentiels et les fixant d'une touche très ferme, il nous a montré le grand homme et l'homme de bien, et plus d'une fois, faisant des retours sur le temps présent, il a trouvé des rapprochements saisissants. Lisez ces œuvres qui se complètent; et vous verrez Vauban comme je le vois, enfant sans famille et sans toit, gentilhomme pauvre, officier de fortune, s'élevant peu à peu par son génie et son courage, doux avec les petits, fier avec les grands, tenant tête à Louvois lui-même, serviteur passionné de son roi, mais plus passionné de la vérité, respecté à la cour et admiré dans la France entière; puis tout à coup disgracié, oublié, apprenant dans sa retraite que le livre où il a mis tout ce qu'il y a en lui d'humanité et de justice a été confisqué et mis au pilon ; mourant enfin comme il convenait qu'il mourût, sans faire entendre une plainte, jusqu'au bout semblable à lui-même et restant, — pour parler comme M. Thiers, — « la gloire de notre nation, la gloire de l'homme vertueux ».

PAUL LAFFITE.

(1) *Histoire de Vauban*, par G. Michel, un vol. in-8°. Librairie Plon, Nourrit et Cie. — Voy. aussi *la Dîme royale*, avec une introduction de M. Georges Michel, un vol. in-12. Librairie Guillaumin et Cie.

UN CHEMIN DE L'AMOUR (1)

Nouvelle.

C'est que décidément ce rôle d'ami, très éloigné de ses habitudes, commençait à peser au marquis de Nébusquey. Le petit travail de décomposition auquel il se livrait sur la personne de Mme du Hauvel n'avançait pas. Oh! on le laissait dire, lorsque d'un mot acéré il déchirait quelque pieuse illusion, ou qu'il jetait aux vieux chiffons les calembredaines démodées sur l'honneur du foyer. On le laissait dire, mais on l'écoutait d'un air demi-distrait, demi-indulgent, qui signifiait : « Tout cela est d'une charmante conversation, et je suis bien enchantée de recevoir un homme aussi spirituel. D'ailleurs, vous n'êtes pas sérieux. »

Et Nébusquey se piquait au jeu, impatienté d'amuser si bien cette provinciale, sans parvenir à la dépraver. Choyé et admiré comme il était, il se sentait sans action réelle sur l'intime nature de Mme du Hauvel, sans force contre une honnêteté qui n'avait pas l'apprêt de la vertu. Et il ne comprenait rien à une femme qui recherchait les grands mondains, mais refusait de les aimer, qui était fatiguée de son mari et ne songeait point à le tromper.

— Vraiment, se disait-il, on rencontre sur notre globe des types très extraordinaires et de bien ridicules combinaisons.

Alors, ce grain de folie qui fait que l'homme s'exalte devant la résistance, et se détourne du moment qu'on lui cède, germa dans sa cervelle. Il lui courait par le sang des ardeurs de vingt ans, et il ne pensait qu'à son absurde petite préfète...

Si bien qu'après plusieurs sorties préliminaires dont elle ne parut pas comprendre toute la portée, il versa un beau jour dans la scène pathétique ; la scène que l'on fait lorsqu'on est pour tout de bon lanciné d'amour : « Avez-vous cru que je pourrais vivre à côté de vous, me griser de vous, m'imprégner de vous, sans vous aimer follement?... Avez-vous cru... etc., etc. — Et qu'est-ce que vous jetez en pâture à cet homme qui vous adore?... (avec une suprême ironie) Votre amitié!... Votre amitié, je n'en veux pas, je n'en veux pas du tout, car c'est vous que je veux, et je préférerais encore votre haine... » Et patati, et patata.

(1) Suite et fin. — Voy. [illegible]

Enfin il dit ce que disent les hommes de tous les âges, et de tous les mondes, et de toutes les expériences, lorsqu'un souffle de passion vient à les secouer et à compromettre l'équilibre de leur tempérament. Car, par une regrettable fatalité, les phrases qui alors montent aux lèvres sont les vieilles phrases qui ont servi à toute une suite de générations.

Mme du Hauvel écoutait consternée. Dire cette fois : « Vous n'êtes pas sérieux! » n'eût pas paru en situation. Il était sérieux jusqu'à la fureur... Et puis sa consternation se compliquait d'un trouble singulier. Personne n'avait jusqu'alors tenu à l'ancienne préfète de propos incendiaires. M. du Hauvel était trop bien élevé pour s'oublier en des intempérances de langage, et les simples administrés n'osent point parler de la sorte.

C'était donc la première fois qu'elle recevait en plein visage une allocution passionnée. Elle ne jugeait point la chose désagréable en soi, elle s'étonnait même des larges battements qui secouaient son cœur. Était-ce bien seulement l'émotion flatteuse d'être aimée avec violence par un vice-président du *Jockey-Club?*

Tout compte fait, elle ne se fâcha pas. D'une main légère, elle s'efforça de panser la blessure. Elle enveloppa le forcené d'une émolliente sympathie, et ne le menaça que très doucement, pour la forme, de lui ôter son rond de vermeil. D'autre part, Nébusquey, peu coutumier de ces échappées au dehors de lui-même, revint assez vite, la charge terminée, à des positions moins agressives; et, cette fois encore, l'accroc à l'intimité honnête fut tant bien que mal reprisé.

Mais, tandis que le marquis, honteux, comme d'une puérilité, de s'être abandonné à ce désordre d'expressions, jurait de prendre sa revanche, Mme du Hauvel ne retrouvait pas sa quiétude habituelle. Elle évitait maintenant les tête-à-tête et retenait son mari qui, lui, voulait toujours aller au cercle. Elle se montrait tantôt triste et tantôt gaie à l'excès. On la surprit enfin rêvassant; or elle n'avait jamais rêvassé, pas même au couvent où, seule d'entre ses compagnes, elle n'offrait point de fleurs au jardinier bossu...

Nébusquey étudia ces symptômes, les jugea consolants, en tira des déductions irréfutables. On le fuyait, donc on le craignait; on rêvait, donc on l'aimait. C'était la victoire à courte échéance.

Comment aurait-il compris que cette agitation était de nature préliminaire et que, dans la place assiégée, il avait jeté, non point l'amour, mais seulement l'idée de l'amour?...

Mme du Hauvel, qui atteignait l'âge périlleux où l'on double le cap des passions, sans avoir rencontré les brises tièdes qui en annoncent l'approche, avait brusquement entrevu, illuminé par la flamme de Nébusquey, tout un coin de monde inconnu, éclatant de sève, aveuglant de couleur, à l'atmosphère enflammée; une nouvelle planète, où il lui venait un désir de vivre Mais le marin qui aborde, la nuit, dans un port de salut, ne donne point pour cela son cœur au phare qui lui a révélé la passe. De même Mme du Hauvel se voyait très bien débarquant dans sa planète sans le marquis de Nébusquey; et, à vrai dire, elle ne se fût pas souciée de le mettre du voyage. Il lui représentait assurément l'indigène idéal de la sphère terraquée où elle avait vécu; la pensée ne venait pas à l'ingrate de le séparer de son cadre et de l'emmener vers l'horizon qu'il lui avait découvert. Pour tout dire, elle ne l'aimait pas et ne le voulait point aimer... Mais elle avait, c'est certain, envie d'aimer quelque part...

Une conséquence de cet état d'âme fut que la cour, chaque jour plus audacieuse, que poursuivait Nébusquey, l'intéressa singulièrement. S'il lui contait de jolies choses, elle songeait qu'il serait doux de les tenir de X..., son compagnon inconnu dans l'excursion de la planète. Et il s'ensuivit aussi que Nébusquey, tandis qu'elle écoutait au dedans d'elle-même cette voix hypothétique, les cils baissés et les joues toutes roses, ne doutait pas qu'elle ne fût consumée d'amour; et il était excusable, n'ayant pas été dressé à secouer les arbres pour que les fruits soient servis à d'autres amateurs. Voilà comment, une fois, il trouva très naturel de jeter un baiser sur les cils baissés, et un baiser encore sur les joues toutes roses. Elle bondit alors et l'anathématisa.

Décidément, il devenait impossible, et l'heure approchait des résolutions énergiques. Mais rompre était si cruel! Pour Mme du Hauvel, Nébusquey était plus qu'une amitié, plus même qu'une habitude et qu'un agrément, c'était surtout une vanité, et qui engendrait cent autres vanités. Il n'y avait pas à dire, si elle commençait à être reçue un peu partout, elle le devait au marquis. Il multipliait ses démarches, se répandait en efforts discrets, étranger à la crainte d'user son propre crédit. Or éloigner, avant d'être solidement établie, le bras qui l'avait soutenue dans son ascension, n'était-ce pas s'exposer à perdre l'équilibre?

Et puis, comment justifier cette disgrâce vis-à-vis de son mari? Il était maintenant plus attaché que sa femme à Nébusquey. Il n'admettrait pas de prétextes médiocres, et la vérité le blesserait au cœur, dans sa belle confiance. Ce serait un mauvais procédé. Et l'affliger si mal à propos, alors que son humeur s'était délicieusement modifiée!

Il s'était fait si bon et indulgent, du Hauvel! et prêt à tout! Peut-être une trop grande passion pour son cercle, auquel il donnait un temps capital. Mais ne l'y avait-elle pas poussé? Et, dans les ménages élégants, chacun ne va-t-il pas ainsi de son côté?

Et avec quelle délicatesse il savait se faire pardonner ses absences! C'était sans cesse une surprise nouvelle, bijou, bibelot ancien, fleurs enrubannées. « Mais vous

vous ruinez en cadeaux, mon bon Émile! — Cela m'est si doux, Madeleine, de vous faire plaisir! » répondait le bon Émile.

A ces tendresses de langage, il ajoutait, à l'occasion, des compliments plus légers. Il se dépouillait de ses solennelles allures, se montrait gai, d'aimable compagnie, faisait des mots. Sa conversation se parisiennisait, c'était à ne le point reconnaître. Jamais plus il ne rappelait les grands souvenirs de son administration, ou ne mimait ses colloques avec le ministre.

— Je ne comprends pas, disait-il volontiers, que nous ayons pu vivre si longtemps en province. On m'offrirait demain la préfecture de Marseille que je la refuserais.

— Mais il est exquis, mon mari, songeait parfois sa femme. Il rajeunit tous les jours... Ce n'est pas comme ce pauvre Nébusquey! Émile a d'ailleurs une tout autre tournure que ce cher marquis... Il n'y a que Paris pour développer les qualités natives... Ah! j'avais vraiment bien choisi, et j'ai épousé là un homme charmant!...

Et il lui venait une idée de l'emmener dans la planète, la planète éclairée par Nébusquey.

Sur ces entrefaites, on annonça un bal costumé chez la duchesse d'Alais. Ce fut un événement. Les fêtes de la duchesse étaient rares et exceptionnellement recherchées.

Pendant trois semaines, dans les salons du *high-life*, on ne parla pas d'autre chose. On se torturait l'imagination pour inventer un déguisement inédit, on glissait de fausses confidences, et c'était un triomphe de surprendre le secret de ses amis, sans avoir livré le sien.

Parmi les personnes qui se démenaient le plus fiévreusement pour obtenir une invitation figurait Mme du Hauvel. Elle avait bien été présentée à la duchesse, mais il faut croire que cette circonstance avait laissé chez la grande dame un souvenir fugitif; on l'avait oubliée.

Il fallait aller à ce bal! L'inscription sur la liste de Mme d'Alais vous classait définitivement, constituait le plus indiscuté des certificats mondains. Au lendemain de cette consécration, Mme du Hauvel serait tout à fait imposée. Mais n'être pas invitée lui apparaissait comme une néfaste reculade.

Et puis l'ancienne préfète avait justement tout prêt un délicieux costume de « neige rouge », qui lui siérait à ravir.

Comme ressource suprême elle avait bien Nébusquey. Il était parent de la duchesse, qui le recevait familièrement. Mais elle se sentait gênée, à présent, pour lui demander un service. Elle frappa à plusieurs portes, échoua misérablement. Elle accumula les insinuations devant le marquis, dans l'espoir que, de lui-même, il préviendrait son désir. Il n'eut pas l'air de comprendre. Alors, huit jours avant le bal, elle se décida, s'efforçant à l'avance de diminuer sa dette.

— Au cas, mais au seul cas, dit-elle, où cela vous serait aussi facile que de fumer votre cigare au club, voudriez-vous me faire inviter?

Nébusquey accueillit l'ouverture par un sourire aimable :

— Il y a, dit-il, quinze jours que j'ai l'invitation dans ma poche.

— Oh! que vous êtes gentil, mon bon Neb! Donnez-la-moi vite.

— Ah! voilà... C'est une invitation en blanc qu'a bien voulu me confier la duchesse. Et votre nom n'y est pas encore écrit.

— Eh bien, écrivez-le!

— Je l'écrirai, mais à une condition. Oh! une petite... Vous viendrez, toute seule, bien entendu, chercher le carton chez moi...

— Ah! jamais de la vie, par exemple! Êtes-vous fou?

— Je suis fou. Mais sans cela, ma belle amie, vous ne l'aurez pas.

— Soit! J'aime mille fois mieux m'en passer.

Trois jours s'écoulèrent. Elle bouda, le marquis n'en eut cure. Elle supplia, se fit câline et tout à fait tendre. Elle s'engagea même, compromis coupable mais très féminin, à baisser les cils un instant, le temps d'un baiser... de deux baisers... de trois... Nébusquey tint bon, resta de marbre.

— Je vous demande, dit-il, une marque de confiance : il vous plaît de me la refuser; il me plaît, à moi, de me tenir pour offensé et de bouder à mon tour.

— Mais vous savez bien que je ne puis placer aucune confiance en vous!

— Et vous avez tort. Vous n'auriez pas à vous en repentir. Je vous ferais voir mes tableaux, j'écrirais votre nom sur la carte, je vous la donnerais, et tout serait dit.

— Et tout serait dit... M^e^ jurez-vous que tout serait dit?

— Je n'hésite pas à le jurer.

— Eh bien... eh bien, non, c'est impossible!

— Soit. Si après-demain, à cinq heures, vous n'êtes pas venue la prendre, j'envoie l'invitation à votre amie la petite de Mirfic, qui meurt d'envie d'aller chez la duchesse, et a un « mousse napolitain » préparé, dans le doute, à cette intention...

« ... Le dernier coup! songea Mme du Hauvel. Cette Mirfic, une intrigante qui remue ciel et terre pour faire son trou dans le monde, et qui m'assommera avec les récits de son bal d'Alais!... Ce n'est pas elle qui se gênerait pour aller chercher une invitation chez un homme!... Ce serait drôle d'accepter et de la laisser en tête-à-tête avec son mousse napolitain... Un costume

indécent, j'en suis sûre, qu'elle a choisi pour montrer ses jambes!...

« ... Après tout, se disait-elle le lendemain, que puis-je risquer à aller chez Nébusquey? C'est un gentilhomme, incapable de violence vis-à-vis d'une femme, surtout d'une femme qu'il aime... Avec cela, une collection de tableaux appréciée, que toutes mes amies sont allées voir. Pourquoi ne pas faire comme les autres? Rien n'est plus naturel... Et puis n'est-ce pas un ami de mon mari, son meilleur ami?... Et, en fin de compte, il marche vers la cinquantaine et il a sept enfants!... »

Cinq minutes avant l'heure fatale où, sur le carton de la duchesse, devait être inscrit le nom de la petite de Mirfic, Mme du Hauvel, très troublée, très emmitouflée de pelisses, bien qu'il ne fît pas froid, sonnait chez le marquis de Nébusquey.

. . . . . .

Ce soir-là, à l'heure du dîner, la femme de chambre vint prévenir M. du Hauvel que sa maîtresse était rentrée un peu souffrante et désirait se reposer.

... Cette pauvre Madeleine! songea le clubman, elle aura fait trop de visites, et c'est ce qui la tue...

— M. de Nébusquey, interrogea-t-il, doit-il dîner ce soir?

— M. le marquis a fait avertir qu'il ne viendrait pas.

— C'est bien, vous direz à madame que je dîne au cercle.

Et il sortit, en chantant sur l'air de *Il était une bergère :* « Je vais — dîner — au cer — cle, — et ron — ron ron, etc. » — Le motif était pastoral, mais combien satanique le regard qui l'accompagnait!

Le lendemain, il s'empressait dans la chambre de la pauvre Madeleine, qu'il trouva toute pâle.

Elle se jeta nerveusement à son cou :

— Émile, mon petit mari, voulez-vous m'accorder une grâce?

— Une grâce, à vous qui êtes la grâce? dit cet époux galant, vous vous moquez de moi!

— Voici : je voudrais faire un voyage avec vous, un joli voyage...

— Vraiment? Eh bien, c'est une très bonne idée, qui me va tout à fait. Voilà un emploi trouvé pour juillet et août.

— Oh! non, pas juillet et août! tout de suite! je vous en prie!

— Oh! par exemple! A quoi pensez-vous? Ne sommes-nous pas bien à Paris?

— Non, non, nous ne sommes pas bien... Soyez bon, donnez-moi ce plaisir... Ce sera notre voyage de noces! Vous vous souvenez? Nous n'avons pas pu le faire parce qu'on venait de vous nommer sous-préfet de Pontoise!

Et elle s'attachait à son mari, caressante et persuasive dans sa toilette légère du matin.

— Mais comme vous êtes enfant, aujourd'hui, ma chère Madeleine! Je vous assure que cela n'a pas le sens commun! Quitter Paris en pleine saison! Vous, ma belle mondaine? Allons, vous avez un peu de fièvre, c'est ce qui vous donne ces turlutaines-là!

— Émile! je vous aime tant, si vous saviez!...

— Oui? Tant que cela? Je suis bien, bien touché de votre affection; mais aimez-moi maintenant à Paris, voulez-vous, et nous partirons en juillet!

La femme de chambre entra :

— De la part de M. le marquis de Nébusquey...

Et, sur un plateau, elle tendait une lettre carrée qui portait cette suscription : Monsieur et Madame du Hauvel.

— Aïe! gémit l'ancien préfet, voilà qui sent encore l'invitation. Voyons... Chez la duchesse d'Alais! Peste!... Ce diable de Neb n'a qu'à parler, toutes les portes tombent devant lui!

Madeleine eut un frisson.

— Eh bien, ma chère, vous devez être ravie!... Sans Neb, votre « neige rouge » aurait fondu.

— Mon ami, dit-elle d'un ton de résolution triste, je n'irai pas au bal chez la duchesse d'Alais.

— Parlez-vous sérieusement? Une fête que vous avez désirée avec passion!

— Je n'irai pas à ce bal.

— Et pourquoi cela, je vous prie?

— Parce que... parce que je ne vais pas chez les personnes, fussent-elles duchesses, qui m'invitent trois jours à l'avance.

Du Hauvel se mit à rire.

— Oh! ma chère, voilà du nouveau, et ce n'est pas à moi qu'il faut donner ces raisons-là!... C'est une plaisanterie, n'est-ce pas, et vous mettrez votre neige rouge?

— Rien n'est plus sérieux, je n'irai pas.

— Eh bien, votre caprice, quel qu'en soit le motif, est insensé, voilà tout; et je suis d'autant plus contrarié que vous allez faire de la peine à Neb.

— Ah! ricana Mme du Hauvel, voilà qui m'est égal, de faire de la peine à Neb!

L'ex-préfet regarda sa femme avec stupeur. Elle avait blasphémé. Il répéta à demi-voix, comme par le besoin d'entendre à nouveau la phrase avant d'en accepter le sens.

— Ça lui est égal de faire de la peine à Neb!

Elle devenait plus nerveuse. Elle arpentait la pièce d'un pas saccadé peu familier à la personne posée qu'elle était sans conteste.

— C'est que, dit-elle en arpentant, je n'en suis rien moins que contente, moi, de votre Neb!

— Mon Neb, mon Neb, d'abord il n'est pas à moi plus qu'à vous, ma chère Madeleine, et vous pourriez dire « notre Neb ». Donc, que vous a fait notre Neb, qui est un garçon parfait et qui ne laisse pas échapper

une occasion de se rendre agréable ? Témoin encore cette invitation d'Alais, qu'hier vous auriez reçue à genoux.

— Ah! oui, parlons-en, de l'invitation d'Alais!

Elle s'arrêta devant son mari, les bras croisés, les yeux brillants d'une flamme colère, comme si tout à coup elle l'eût méprisé pour sa longue foi dans sa femme et dans son ami.

— Faut-il donc tout vous dire? Faut-il vous prouver que M. de Nébusquey est traître à l'amitié et indigne de votre confiance?

Du Hauvel eut un sourire, attendrissant à force de sécurité.

— Neb? dit-il simplement, et il leva les épaules.

— Lèverez-vous les épaules, si je vous déclare qu'il a tout mis en œuvre pour séduire votre femme?

— Allons donc! vous perdez la tête.

— Je vous en donne ma parole.

— Non, voyez-vous, Madeleine, vous ne connaissez pas Neb! dit M. du Hauvel de l'air supérieur d'un homme qui, lui, connaissait Neb. Il fait la cour par habitude, depuis vingt ans, à toutes les jolies femmes. Cela ne tire pas à conséquence... c'est plutôt flatteur. Vous aurez pris ces petites manœuvres pour des tentatives de séduction, comme vous dites en style de mélodrame. Mais songez donc que je suis le témoin très renseigné de sa vie et de ses amours! Rassurez-vous, il est occupé ailleurs.

— Ailleurs et ici !...

— Très occupé ailleurs. Et tenez, pas plus tard qu'hier, à cinq heures, j'ai passé chez lui. Jean, son valet de chambre, m'a affirmé qu'il était sorti, mais en me dédiant un clignement d'œil des plus significatifs.

— Toujours la grande blonde? ai-je dit à demi-voix.

— Toujours, m'a répondu Jean en riant...

Mme du Hauvel grinçait des dents. Il lui vint une envie de crier à cet aveugle que sa femme, à lui, était chez Nébusquey à l'heure de la grande blonde. Elle se contint, et se borna à présenter un tableau succinct et animé des déclarations, incursions et pièges divers à la charge du marquis, — jusqu'à l'affaire du bal d'Alais exclusivement.

Du Hauvel essaya un dernier mot de défense. Lorsqu'il dut se rendre, en rechignant, devant les détails précis qui lui étaient fournis, avec cet esprit de justice qui habite les crânes des maris, il s'en prit à sa femme et lui fit une scène des plus vives... Après tout, l'audace de Nébusquey ne pouvait qu'avoir son principe dans la coquetterie de Madeleine! Il connaissait Nébusquey (il y tenait)! Il n'était pas homme à perdre son temps auprès d'une personne qui ne lui aurait donné aucun encouragement... Et comment avait-elle si longtemps tardé d'informer son mari? C'était là une complaisance qui ressemblait à de la complicité... Et au fond elle était plus coupable que lui, oui, plus coupable, car Neb faisait, — dans un foyer ami, c'est vrai, ce qui n'était pas bien, — son métier de quasi-garçon, tandis qu'une femme mariée! qui a des devoirs définis par la morale et par le code! autoriser de honteuses espérances! *proh pudor!*

Satisfaite de l'avoir enfin mis en colère, Madeleine écoutait, très douce, très soumise, et ne se défendait pas.

— Alors, dit-elle timidement quand la scène lui parut terminée, nous ferions bien de partir, n'est-ce pas?

— Je ne sais pas, je verrai, je suis très mécontent. Je vais au cercle.

Et il sortit, superbe et grave comme le pharisien sans péché.

Il avait vraiment du chagrin; surtout parce qu'il allait être obligé de rompre avec Neb. Cette intimité lui manquerait à tout instant. Aussi pourquoi cet animal, qui avait tant de cœurs à sa disposition, était-il allé conter des douceurs à Madeleine? Bien gentille, Madeleine, certainement, mais pas très capiteuse! tandis qu'il y en avait tant d'autres!... C'était un mauvais procédé. A qui se fier désormais?

Cependant, en dépit de sa volonté, il conservait dans son cœur une indulgence au pauvre Neb. Sa femme, par exemple, n'en méritait guère!... Parce que Nébusquey la poussait dans le monde, s'être montrée de si bonne composition! et avoir gardé le secret de la déloyauté! C'était encore bien heureux que, dans un moment de réaction, elle eût tout dit, avant l'irréparable... Mais cela était triste, et décidément l'humanité ne valait pas cher.

Céderait-il à cette fantaisie de voyage? Ah! mais non! il n'était pas assez content de Madeleine pour lui passer son caprice. Et dans quel but? Ne fallait-il pas aller se cacher parce qu'il avait plu à Neb de courtiser sa femme?... Au contraire, il trouverait à Paris seulement la distraction nécessaire à son état d'esprit...

En maugréant ainsi, il était arrivé, inconsciemment, à la porte de la « distraction nécessaire ». Au surplus, il la retrouvait tous les jours, à l'heure du cercle, sous les traits mutins d'un petit sujet de la danse auquel, dans une de ces soirées où il « s'amusait royalement », le bon Neb l'avait présenté.

Le petit sujet, une fille à toquades, s'était pris d'enthousiasme pour la tête distinguée que portait M. du Hauvel. Elle avait triomphé, en faisant les avances, du premier embarras où une aventure aussi nouvelle avait jeté l'ancien fonctionnaire. Et c'était sa précieuse influence qui, depuis deux mois, avait amené la métamorphose si goûtée de l'épouse légitime. Ces galantes manières, ce vernis parisien, cet aimable tour d'esprit étaient l'œuvre de ce diablotin de Flora; Mme du Hauvel

lui restait encore redevable des jolis cadeaux qu'elle avait reçus, tribut déposé par le remords sur l'autel conjugal, pour le rachat des péchés...

Mais il était dit que ce jour-là M. du Hauvel n'aurait que des désagréments. Il tomba de son haut lorsque, ayant sonné chez Flora, il fut éconduit sans phrases : « Madame ne pouvait pas le recevoir. » Il voulut en vain discuter ; son insistance se brisa contre l'entêtement de la femme de chambre, dont il se reprocha d'avoir alimenté le dévouement avec quelque parcimonie. Mais comme il s'éloignait, très penaud, un groom courut après lui et, d'un geste à se faire gifler, lui remit un billet.

Ce billet était ainsi conçu :

Mon préfet, vous êtes distingué, oh! bien distingué, et vous avez une belle tête. Cela suffit pendant deux mois, mais après, on a besoin de rire un brin. Alors je ne vous aime plus. Plus du tout. Si vous êtes discret, je vous nommerai celui que j'aime, mais là, à la folie. C'est votre ami le marquis de Nébusquey. Il est si amusant! D'ailleurs, c'est un peu de votre faute, pourquoi veniez-vous sans cesse avec cet homme irrésistible? Je lui ai voué un amour qui ne finira qu'avec ma vie. Lorsqu'il en aura assez de moi, je me détruirai. Pour vous, vous conservez mon estime.

FLORA.

P.-S. — Il m'a défendu de vous dire que c'est lui que j'aime. Ce que j'en fais, c'est pour vous consoler; vous préférerez que ce soit un ami.

M. du Hauvel froissa la lettre avec rage.

— C'est un misérable! dit-il entre ses dents serrées.

C'était encore une révocation. Elle ne fut pas moins écrasante que la première. Il trébucha jusqu'au cercle, s'affala dans un fauteuil, et y demeura sans parler tout le jour, foudroyé derechef.

Mme du Hauvel, cependant, avait employé cette journée à s'accabler de reproches. Oh! cette visite néfaste à la poursuite d'une vanité! que n'eût-elle pas donné pour l'effacer de sa vie!... Et elle revoyait cet affreux Neb qui lui disait : « Est-ce qu'aux yeux de tous à Paris vous n'êtes pas ma maîtresse? Dès lors qu'importe?... » Et elle songeait à son pauvre mari, qui avait été si dur, le matin, et qui pourtant ne savait pas... Ce bon Émile, si sûr, si éprouvé, dont le cœur n'avait jamais battu que pour elle! — un peu froidement, c'est vrai, mais puisque c'était sa nature!

Et, d'ailleurs, n'avait-elle pas été froide comme lui? Mais elle allait l'aimer, maintenant! Elle emmènerait décidément Émile dans la planète. Arrivée là, de ses ailes légèrement brûlées elle détacherait un charbon mal éteint; et il en jaillirait une flamme bienfaisante, où il serait si bon de se griller à deux!...

Comme elle songeait ainsi, M. du Hauvel rentra. Elle accourut au-devant de lui et gentiment, par un mouvement demi-tendre, demi-craintif, lui offrit les lèvres. Il tomba dans ses bras, les yeux mouillés de larmes, et, la tutoyant pour la première fois, murmura: « Madeleine, ma bonne Madeleine, il ne me reste que toi. »

Elle crut qu'il regrettait Neb.

— Mon pauvre Émile! dit-elle, vous pensez donc toujours à ce méchant marquis!

L'ancien préfet bondit :

— Un misérable! cria-t-il. Un traître et un félon! Qu'on ne prononce jamais son nom devant moi! D'ailleurs, cela ne se passera pas ainsi ; il me faut sa vie, ou il aura la mienne!

Madeleine fut un peu surprise par cette fureur en retard, qui remplaçait l'indulgence de la première heure. Néanmoins cet accès jaloux l'enchanta :

— Oh! merci, dit-elle, merci! Ta colère me fait du bien! Je savais, moi, que tu m'aimais! Mais, calme-toi, je t'en conjure? Je ne veux pas que tu te battes pour moi!...

— Eh! ce n'est pas pour toi!... Si, au fait, qu'est-ce que je dis là? c'est pour toi, certainement, enfin c'est pour vous deux. Oh! mon Dieu, mon Dieu!

— Il en deviendra fou! songeait Madeleine.

Elle se mit à genoux devant lui, prit une de ses mains dans les siennes :

— Au nom du ciel, Émile, supplia-t-elle, emmène-moi, partons, quittons cette ville où tout est vain, où tout est faux, où tout...

— Ah! oui, dit-il faiblement... Ce joli voyage!... Allons, j'y consens... Aussi bien je serais trop malheureux ici... Mais je le retrouverai!

— Certainement, tu le retrouveras...

Un mois plus tard, la poétique vallée d'Argelès, vierge encore dans sa toilette de printemps, avant l'invasion des larynx tuméfiés et des poumons avariés qui donnent, chaque saison, aux Pyrénées dégoûtées, le spectacle de leurs gargarismes, souriait à un couple heureux.

Les habitants, les vrais, de poumons sains, ceux-là, et de mœurs honnêtes, étaient édifiés par l'aimable harmonie qui unissait les époux.

Passait-on devant la petite maison qu'ils avaient louée pour trois mois, des fenêtres ouvertes à l'air de la montagne s'échappaient des rires, des éclats de bonne humeur, et parfois le sifflement amorti d'un baiser. Ou on les rencontrait, chevauchant au pas dans les chemins pierreux, si étroits que les montures se touchaient et que le bras du cavalier entourait, de lui-même, la taille de l'amazone.

— On les croirait mariés d'hier, disait-on, bien qu'ils ne soient pas de toute première jeunesse... Des Parisiens, cependant, ce qui prouve qu'il y a de braves gens partout...

Ils n'étaient pas mariés d'hier, et pourtant c'était leur lune de miel, avec ses phénomènes connus, enthousiasmes, joies profondes, douces puérilités, que M. et Mme du Hauvel avaient trouvée dans la vallée d'Argelès.

Madeleine avait commencé. Ses facultés affectives, éveillées après une léthargie de quinze ans, fonctionnaient maintenant le mieux du monde au profit de son mari. Elle s'était prise pour lui d'une passion naïve, le faisait bénéficier de tout un arriéré de tendresse qu'il devait considérer comme perdu.

Il avait, lui, quitté Paris dans les plus sombres dispositions; puis, vite, il s'était détendu parmi l'atmosphère nouvelle qui le pénétrait. Il avait cru se mettre en route avec l'associée ordinaire de ses déplacements préfectoraux, presque un collègue; et pas du tout: c'était bien une femme, une vraie femme, qui vibrait près de lui et sentait bon la vie, ayant rejeté son enveloppe de misère, ainsi que font les fées dans les enchantements. De plus, la fée était amoureuse de lui comme une jeune mariée. Il pensa qu'il était bon d'être aimé ainsi, et, entraîné, secoué d'émotions neuves à côté de cette Madeleine qui, de par l'Église et la loi, lui appartenait depuis trois lustres, il la suivit dans le monde entrevu par elle, dans la fameuse planète...

Là, ils reprirent la vie au point de départ commun de leur mariage. Et tous deux s'épanouirent dans les joies révélées, fiers de leur légitimité, parce que, de leur situation administrative, ils avaient gardé le sentiment de l'ordre.

— Nous sommes des réguliers, disait du Hauvel.

Car il oubliait ce diablotin de Flora. Ou, s'il y songeait, il se sentait vaguement partagé entre le remords et la reconnaissance. Si enfin, vers la quarantième année, il avait dégelé, n'était-ce pas beaucoup à lui qu'il le devait? Ne lui revenait-il pas quelque honneur de cette transformation qui avait captivé Madeleine? L'homme qu'était le préfet de Lot-et-Dordogne eût-il compris sa femme seconde manière, et l'eût-il suivie dans son avatar?

M. du Hauvel pensait rarement à Nébusquey, mais sans amertume. Il dit même un jour avec bonne humeur :

— Au fond, il n'avait pas mauvais goût, ce farceur de Neb, en voulant se faire aimer de ma petite femme...

Madeleine rougit. Il ne lui plaisait pas qu'on lui parlât de Neb...

On ne saurait passer sa vie dans la vallée d'Argelès, et c'est dommage. M. et Mme du Hauvel continueront-ils, à Paris, l'idylle de leur voyage de noces? Madeleine conservera-t-elle son dédain tout neuf pour la vie factice, pour les conventions mondaines, pour les bals de la duchesse? N'aura-t-elle jamais un regret à l'adresse de l'ami perdu?... M. du Hauvel ne lèvera-t-il pas la tête quelque jour, en passant sous les fenêtres du diablotin? Il serait téméraire de l'affirmer... Du moins débutent-ils bien, par le mépris des préjugés : Madeleine ayant, avec une confusion jeune, glissé à l'oreille du préfet régénéré une promesse à quelques mois d'échéance, tous deux se sont réjouis de façon exorbitante, sans songer qu'après quinze ans de mariage l'aventure n'est point de bon ton et frise un brin le ridicule.

Le marquis de Nébusquey, après le départ de ses amis, a retrouvé ses habitudes au club. Mais son estomac en souffre. Il s'est vite fatigué de Flora, qui a néanmoins oublié de se détruire. La session du Conseil général l'ayant amené pour deux semaines dans son château du Midi, on annonce que la marquise va reconnaître cette attention en lui donnant une huitième fille...

Car cette histoire finit par des chansons de nourrice.

ALFRED DE FELLY.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Janet : *Fénelon*. — M. Dejob : *L'Enseignement supérieur libre*. — M. Gaston Deschamps : *La Grèce d'aujourd'hui*. — M. Dorison : *Alfred de Vigny*. — M. Robert de Souza : *Du rythme poétique*. — M. Haraszti : *La Poésie d'André Chénier*. — M. Groselande : *Les Gaîtés de l'année*.

C'est un bon livre que le *Fénelon* de M. Janet, dans la collection des *Grands écrivains français*. Que je suis heureux de voir écrire en faveur de Fénelon! Non pas que j'aie pour lui la dévotion singulière que les philosophes du XVIIIe siècle avaient ou affectaient à son égard. Mais j'aime l'équité, et il me semble que Fénelon est souvent victime, en notre siècle, d'une véritable injustice. Comme nous aimons Bossuet, et très vivement, nous nous croyons forcés d'être durs pour Fénelon parce que Bossuet ne l'aimait pas. Ce n'est pas du tout une raison. Vous dirai-je qu'encore que je donne raison à Bossuet dans l'affaire du quiétisme, l'affaire du quiétisme n'a pas assez d'influence, assez d'empire sur moi pour que je me croie obligé d'épouser la querelle de Bossuet et de revêtir ses haines ainsi qu'une armure? Non. Je lui donne raison, et c'est tout ce que je puis faire; et ensuite, généralement, je m'occupe d'autre chose.

Je m'occupe du *Télémaque*, que j'ai la faiblesse d'aimer, à cause d'Homère, et aussi à cause de Fénelon.

Je m'occupe de Fénelon philosophe, qui n'est pas un grand philosophe, mais qui est un merveilleux ora-

teur en philosophie. Que dites-vous de cette demi-page sur l'Unité de Dieu : « O multiplicité créée, que tu es pauvre dans ton abondance apparente! Tout nombre est bientôt épuisé. Il n'y a que l'unité. Elle seule est tout, et après elle il n'y a plus rien. La composition n'est qu'une image trompeuse de l'être. C'est un je ne sais quoi qui fond dans mes mains dès que je le presse. O Dieu! il n'y a que vous! Moi, je ne suis point! O qui me tirera des nombres, des compositions et des successions qui sentent si fort le néant!... Les nombres successifs s'enfuient toujours : celui dont nous parlons n'est déjà plus. L'autre qui vient n'est pas encore. C'est pourtant cette multitude de néants que j'appelle moi; elle contemple l'être; elle le divise pour le contempler, et en le divisant elle confesse que la multitude ne peut contempler l'unité indivisible. »

Je m'occupe de la politique de Fénelon, qui pour un « bel esprit chimérique » me paraît la plus sage, la plus sensée, la plus *informée* et la plus pratique que je connaisse au XVIIe siècle; et j'en connais.

Je m'occupe de Fénelon critique, qui n'est pas loin d'être le guide le plus sûr en littérature classique qui puisse être, et qui m'apprend mieux que Boileau, et infiniment mieux que Bouhours, à « admirer et à chérir un grand poète », et qui a sur l'histoire des idées si justes qu'elles sont invraisemblables pour ce temps-là et semblent être d'un homme du XIXe siècle.

Je m'occupe de Fénelon directeur de conscience, qu'on oublie toujours beaucoup trop, que M. Janet n'a pas oublié, sur lequel il a écrit un bon chapitre, encore trop court à mon gré, et qui est bien le plus exquis, le plus savoureux, le plus pénétrant et le moins chimérique des directeurs de conscience.

Cela fait beaucoup de Fénelon très séduisants, dont chacun est un compagnon et un ami à n'en pas vouloir d'autres. C'était un homme *distingué*. Le mot, dans son sens le plus large et le plus plein, est celui qui lui convient le mieux, et il semble qu'il a été inventé pour lui. Le livre de M. Janet le figure bien sous toutes ses faces, qui sont nombreuses. Je ne lui reprocherai que ce qu'on peut reprocher presque à chacun de ses chapitres, c'est à savoir d'être trop court pour un tel homme. Les nécessités du volume égal pour tous les ouvrages d'une collection sont quelquefois rigoureuses et regrettables.

*
* *

M. Dejob n'est pas trop court. Dieu me garde de dire qu'il est trop long; mais, enfin, il n'est pas trop court. Comme il cause très bien, il cause, je ne dirai pas amplement, mais enfin il cause; et cette causerie a les méandres souples des dialogues de Platon. Son livre, intitulé *l'Instruction publique en France et en Italie au XIXe siècle*, se compose de quatre articles très divers. Il y en a un qui est un chapitre d'histoire tout à fait curieux et tout à fait *inédit* sur Napoléon Ier et ses lycées de jeunes filles en Italie. Ceci est vraiment du plus grand intérêt. Stendhal l'aurait lu avec passion et avec enthousiasme. Il en eût copié des vingtaines de pages et les eût encadrées dans ses œuvres. Le haut bon sens en pédagogie féminine de Napoléon Ier, à qui l'on devrait bien revenir (je ne parle que de Napoléon pédagogue), la collaboration intelligente et pleine de tact et de bonté du prince Eugène en cette matière, la véritable révolution morale qui a été la conséquence de cette œuvre obscure et modeste, mais plus durable que beaucoup d'autres, tout cela, textes en mains, est excellemment mis en bonne lumière par M. Dejob. Nous avons puissamment contribué à donner aux Italiens de bonnes épouses et de bonnes mères. Sans nous flatter, nous pouvons dire qu'ils nous doivent de la reconnaissance. On sait, du reste, qu'ils n'y manquent point.

Le chapitre sur l'*Enseignement supérieur libre en France* (*Lycée des arts*, *Lycée républicain*, *Athénée*, *Société des bonnes lettres*, etc.) abonde aussi en renseignements des plus curieux et des plus instructifs. On y voit pleinement combien a été vif, a été fougueux le goût des lettres, et particulièrement le goût de l'enseignement littéraire public, en France, de 1790 environ à 1830. C'est un chapitre à insérer dans l'histoire de l'évolution des genres. Le Français a la passion de la parole publique. *Argute loqui*. Il ne parle pas toujours bien. Il s'en faut. Mais il aime toujours à entendre bien parler. Eh bien, au XVIIe siècle, et dans la première moitié du XVIIIe, on allait entendre bien parler dans les églises. Puis il y eut un interrègne. On ne savait plus où aller. On allait au café Procope. Local insuffisant. Le goût pour la parole publique dut se créer de nouveaux organes et un nouvel habitat. Ceci est de la physio-psychologie, et par conséquent de la vérité. Il se créa les cours publics. Les cours publics remplacèrent, pour une certaine classe de fidèles, les églises, moins fréquentées. Le public y afflua. Et quel public! Combien passionné! Savez-vous bien qu'à l'Athénée, pendant que Lemercier, — c'était en 1812, — exposait à ses auditeurs, avec un immense applaudissement, la thèse contestable et généreuse des Lettres filles de la Liberté, un fanatique de Napoléon « prit sur lui », comme dit M. Dejob, évidemment désapprobateur, d'envoyer au professeur un coup de pistolet? A la bonne heure! Voilà un public! Il ne dort pas, ce public-là! Je dois dire, pour les âmes sensibles, que le pistolet rata. Mais enfin, voilà un public.

C'est une étude très intéressante que cette excursion à travers l'âge héroïque de notre enseignement supérieur. Tout le livre de M. Dejob est d'un historien très curieux, très ardent à la recherche du petit fait significatif, et amoureux de son sujet comme on l'est rarement. Eh! c'est tout un petit genre qu'il crée là : l'histoire pédagogique. Il y a beaucoup de découvertes à faire dans ce terrain-là.

***

Voici un joli petit livre. Moins cinglant et moins amer que *la Grèce contemporaine* d'Edmond About, tout aussi amusant par endroits, pénétré d'un sentiment du pittoresque qu'About s'est fait un honneur peut-être, et assurément une habitude, de ne jamais connaître, extrêmement varié, et passant avec une égale facilité du Parthénon à M. Tricoupis et des mœurs de l'île d'Amorgos à la description de la Thessalie, *la Grèce d'aujourd'hui*, de M. Gaston Deschamps, est un livre que vous pouvez tous lire, tous et toutes, avec un vif plaisir. M. Gaston Deschamps est un helléniste et un philhellène, et un philhelléniste, et un philhellade, toutes choses qui ne sont pas la même chose et dont la réunion, le concert harmonieux forment un homme tout à fait aimable. De la finesse sans ironie ou de l'ironie sans malice, avec des facultés d'observateur très curieux, tout en étant très bienveillant, voilà le caractère de cet esprit très distingué qu'on appelle, — car qui s'appelle n'est déjà plus suffisant, — M. Gaston Deschamps. C'est un des rapts les plus précieux que la littérature ait faits sur l'archéologie, et encore sans que l'archéologie ait à se plaindre. Voilà qui va bien. Il nous est revenu de Grèce après avoir consciencieusement gratté de la terre dans des pays reculés, et surtout, tel Ulysse, après avoir vu beaucoup de villages et connu beaucoup d'hommes, et avec l'intention bien arrêtée, sans parti pris, de nous faire aimer ces villages aux noms glorieux, et ces hommes aux paroles industrieuses.

Il y réussit. Nous aimons les Grecs après avoir lu son aimable livre, sans rien nous dissimuler de leurs défauts. Nous les aimons avec leurs défauts, voilà tout; et n'est-ce pas, madame, que c'est la vraie façon d'aimer? Aimer quelqu'un moins ses défauts, c'est aimer la vertu; ce n'est pas assez difficile; il n'y a aucun mérite à cela.

C'est que vraiment, tout compte fait, ils sont très aimables, ces petits Grecs. Ils sont très vieux, et ils ont des grâces d'enfant. Ils vivent dans le passé avec des vivacités charmantes d'enfants un peu terribles, un peu gâtés, et point pervers. Cela fait un ambigu très piquant qui n'est pas sans charme. Et puis ils sont aimables parce qu'ils sont heureux. Et ils sont heureux, — ah! quelle leçon ils nous donnent là!... — parce qu'ils trouvent le moyen, tout en étant fort pratiques, de vivre aussi peu que possible dans le moment présent. Ils vivent de passé et d'avenir. Vivre de l'un ou de l'autre exclusivement serait un malheur; ce serait somnolence orgueilleuse ou excitation pénible. Vivre de souvenir et d'espérance, c'est la combinaison merveilleuse et parfaite; c'est avoir trouvé le secret. Ils l'ont; ils le gardent; ils sont presque grands par là, à coup sûr fortunés, et bénis de leurs dieux toujours souriants, les seuls, je crois, qui aient su sourire.

Ils sont heureux. Cela se sent. Personne non seulement ne le sent mieux, mais ne le comprend plus pleinement que nous autres, pauvres bons humanistes, un peu taquinés, et inquiétés, inquiets aussi, pour le quart d'heure. Songez donc! Voilà des gens à qui personne ne peut faire un crime de puiser dans le passé leur langue, leurs sentiments, leurs idées, l'entretien quotidien et perpétuel de leur esprit. A nous, ici, au fond de notre Occident, des voix graves, autorisées, pleines d'expérience peuvent nous dire :

« Crime, non seulement de contre-révolution, mais de lèse-patrie, que de « faire du grec », comme vous dites, et surtout de forcer les générations naissantes à en faire. C'est la France que vous oubliez, et que vous voulez qu'on oublie. Vous êtes des émigrés à l'intérieur. Vous méprisez l'âme nationale et l'âme moderne. Vous êtes moitié des réactionnaires, moitié des sans patrie. Vous n'êtes Français que pour la forme. Au fond, votre âme, artificielle et factice du reste, habite sur l'Hymette et le Pantélique. Restes d'un passé mort, que faites-vous parmi nous? Votre prétendue intelligence d'un passé de deux mille ans vous apprend quoi? A ne pas comprendre votre pays. Parce que vous apprenez à penser avec Platon et quelques autres, dont nous rougirions de paraître trop connaître les noms, vous ne pouvez, chez nous, apprécier que ceux qui ont imité ces manières d'artistes préhistoriques. De là votre dédain pour notre sublime moyen âge, votre étonnement en face de notre prodigieux XVIIIe siècle, vos hésitations devant l'extraordinaire littérature d'après demain, votre ridicule admiration pour le seul et unique XVIIe siècle français, si pauvre d'idées, si dépourvu de toute force créatrice, et qui ne fut que ce que peut être votre idéal, le siècle pédant. Oui, c'est l'âme française qui vous échappe... »

Il y a des moments, rares à la vérité, où je sens toute la force, toute l'élévation, toute la profondeur et tout le patriotisme de ces idées, et où je suis troublé dans mon cœur; et c'est, j'en suis capable comme un autre, ma nuit de Jouffroy. Les Grecs ne connaissent point ces inquiétudes, et ne sont pas exposés à ces attaques. Vivre de leur passé, c'est vivre de leur vie nationale, et c'est uniquement à leur passé qu'ils doivent leur présent très supportable, leur avenir peut-être glorieux. Ils peuvent lire Homère sans remords. Hélas! dans notre Occident complexe, nous ne pouvons rien faire sans remords.

Les Grecs sont donc heureux, et c'est pour cela qu'ils sont aimables; c'est tout ce que je voulais prouver; et qu'il faut lire le livre de M. Gaston Deschamps.

***

M. Dorison a fait un livre grave et distingué sur Alfred de Vigny, qui fut la distinction et la gravité en personne. Alfred de Vigny a été gâté depuis quelques temps. M. Paléologue lui a consacré récemment un volume dans la collection des *Grands écrivains français*. M. Dorison lui consacre une thèse en Sorbonne. Ces

deux études se complètent bien, et j'engagerais les lecteurs de l'une, quelle qu'elle soit, à se procurer l'autre. M. Paléologue s'était beaucoup attaché à l'étude minutieuse du caractère d'Alfred de Vigny, et la biographie de l'auteur d'*Eloa* était chez lui minutieuse et copieuse à souhait, ce qui n'empêchait point son livre d'être l'œuvre d'un esprit très sérieux et très intelligent des choses littéraires et philosophiques. M. Dorison, qui connaît la biographie de Vigny aussi bien que personne, cela se voit à maint détail, de propos ferme pourtant la néglige un peu, pour nous tracer d'Alfred de Vigny un portrait tout intellectuel pour ainsi dire. C'est la pensée d'Alfred de Vigny qui a posé devant M. Dorison, d'où il suit que nous avons dans son livre moins « un portrait du siècle » que « le portrait du siècle ». C'est, en effet, le siècle, non pas tout entier, sans doute, mais en très grande partie, qui s'est exprimé dans la pensée d'Alfred de Vigny. Ce n'était pas, à proprement parler, un grand philosophe, mais c'était un homme à qui le problème philosophique qui s'agitait au moment où il écrivait s'imposait impérieusement, et *qui le comprenait,* ce qui le distingue de quelques autres poètes, et même de quelques autres philosophes. — Et c'est ainsi que, sans grande consistance dans l'esprit, mais avec une intelligence aiguë et comme douloureuse de la pensée successive des temps qu'il a traversés, il a passé du déisme antichrétien du XVIIIe siècle à une espèce, non pas d'athéisme, mais d'*antithéisme* révolté et indigné, puis à une manière de pessimisme universel tout désolé et sombre, puis enfin à un stoïcisme fier et attendri, sans espérance, mais mouillé de pitié pour les humbles et les petits, qui vraiment le rapproche singulièrement du bouddhisme. Au rebours de tel ou tel autre, Vigny, dans sa philosophie de poète, a toujours plutôt devancé que suivi le siècle auquel il appartenait. Il reflétait d'avance. C'est le grand côté de cet homme, qui en a de petits.

M. Dorison, qui n'a voulu présenter que les grands, a fait un livre certainement incomplet, mais très élevé, profond même quelquefois, un peu confus ailleurs, comme il est difficile qu'il n'arrive pas quand on parle philosophie, mais, tout compte fait, très considérable, et qui est, à en parler le moins complaisamment possible, une excellente contribution à l'étude du Leopardi français.

*

Je suis très loin de partager toutes les idées de M. Robert de Souza sur la rythmique française en général et sur la rythmique des novateurs en particulier. Beaucoup de ses conclusions me paraissent hasardées et quelques-unes de ses analyses si ultratechniques, si abstruses, si difficiles à entendre qu'elles ne peuvent être que peu utiles à l'explication des mélodies du vers français ; mais son livre est très sérieux, très informé, très savant, et extrêmement fécond en réflexions. Ce ne sont pas là des rêveries téméraires ou des excentricités de parti pris. M. Robert de Souza s'est donné la peine d'étudier de près, quoique insuffisamment encore, les origines des mètres français, ce qui est en ces matières l'indispensable étude préliminaire. Il s'est donné la peine de scander raisonnablement et impartialement (scander impartialement paraît une expression singulière ; c'est le fait qui est très rare) des centaines de vers de Malherbe, de Racine et de La Fontaine avant d'en arriver à Hugo et à Verlaine. Enfin et surtout il a eu l'idée qui, depuis que je songe aux choses de rhytmique française, me paraît l'idée vraie. Il a étudié les *rythmes de prose*, et il a vu, par ce que la prose se permet et par ce qu'elle cherche comme longueur de membre de phrase, comme *laisse* entre deux aspirations, quels pouvaient et devaient être les rythmes de versification, qui ne sont autre chose que des rythmes de prose devenus fixes. Cette étude, insuffisante elle aussi, mais poussée déjà assez loin, l'a conduit à quelques conclusions très dignes de considération, et qui font faire un véritable progrès à ces questions si complexes et si obscures. Le volume de M. Robert de Souza sera un livre classique, malgré ses parties contestables, en cette matière. Aucun métricien n'aura raison de s'en passer.

*
* *

M. Jules Haraszti, professeur à l'École réale de Buda-Pesth nous fait une très aimable politesse. Il traduit pour nous en français le livre qu'il avait publié en hongrois, il y a quelques années, sur André Chénier. Son livre trouve le moyen d'être plus érudit que tous les livres érudits publiés jusqu'à ce jour sur le poète érudit. Ce n'est pas peu. Je ne vois pas trop ce que l'on pourrait trouver encore sur les sources et sur tous les tenants et aboutissants d'André Chénier. Cela est d'une conscience et d'un labeur qui nous humilient, qui nous flattent aussi ; car, certes, nous pouvons nous vanter qu'on connaît la littérature française à Buda-Pesth et qu'on doit bien l'enseigner. Il n'est pas un poète contemporain ou à peu près contemporain de Chénier que M. Haraszti ne connaisse de manière à le rapprocher d'André Chénier toutes les fois qu'il lui plaît de le faire ; il n'est pas un critique ayant parlé de Chénier que M. Haraszti n'ait lu et n'ait présent à la mémoire, depuis ceux que nous considérons comme des maîtres, jusqu'à ceux que nous ne considérons pas du tout. Quant à André Chénier, M. Haraszti le sait par cœur beaucoup mieux certainement qu'André Chénier ne se savait lui-même. Voilà un professeur ! Monsieur, vous êtes un professeur !

Quant aux conclusions de M. Haraszti, je les respecte et ne les embrasse pas ; ce qui est, du reste, une marque de respect. Pour M. Haraszti, André Chénier est bien moins un poète inspiré de l'antiquité qu'un poète inspiré de ses contemporains. Il est essentiellement de son temps. Il l'est plus que personne, il l'est

presque exclusivement. Je résiste. Certes, Chénier est de son temps. On en est toujours. Certes, et nous l'avons dit ici, même en son imitation de l'antiquité, il est de son temps encore, une véritable petite Renaissance grecque ayant marqué ces années qui ont précédé la Révolution française. Seulement, que voulez-vous, c'est une affaire de degré; nous croyons qu'il n'a pas plus imité l'antiquité que n'ont fait ses contemporains; mais nous croyons qu'il l'a mille fois mieux comprise et sentie; et tout est là. C'est notre impression, dont nous ne parviendrons guère à nous défaire.

Est-ce à dire pour cela que nous ne ferons pas grand état du livre de M. Haraszti? A Dieu ne plaise! Il éclaire d'une lumière toute nouvelle beaucoup de points, des aspects tout entiers de notre poète. Il est une nouvelle lecture que nous faisons de lui avec commentaire perpétuel et commentaire très nouveau et très avisé. C'est une bonne fortune.

***

Voilà une chronique bien grave. Finissons en feuilletant les *Gaietés de l'année* de maître Grosclaude. C'est une belle nature que ce Grosclaude. Il est amusant, et amusé tout le premier. Il est gai pour son compte, et ensuite que les autres en prennent leur part, il y consent, plutôt qu'il ne s'en préoccupe. Que le fleuve de drôleries dont il est la source aille où il voudra! Il a la plaisanterie large et copieuse des gens qui se portent bien. C'est une plaisanterie saine, qui, par une sorte de contagion, est hygiénique. Pas la moindre trace de malignité serpentine ou d'ironie sournoise. Il voit d'ordinaire les choses par leur côté consolateur. C'est un bon optimiste. Par exemple avise-t-il la loi Bérenger, il se fera à lui-même cette réflexion encourageante : « Il est délicieux de penser que l'on a droit, comme on dit en musique, à une mesure pour rien, et que les magistrats vont, selon toute vraisemblance, en user comme les bonneteurs, qui laissent d'ordinaire les clients gagner le premier coup. »

C'est lui qui trouva du premier coup l'organisation pratique du projet Alexandre Dumas sur l'impôt des dîneurs. Vous savez que Dumas proposa cet hiver d'imposer le dîneur en ville au profit des pauvres. A la fin de chaque dîner, l'invité serait tenu de verser une obole honnête sur la table hospitalière. Ganderax fit là-dessus, en vrai *professionnel*, une très jolie chronique. Mais Grosclaude trouva le moyen pratique, une machine automatique devant chaque convive, avec la légende : « Introduisez une pièce de cinq francs, et tirez légèrement la poignée, vous aurez un sorbet. » Ce Grosclaude est un organisateur. Son livre est illustré de dessins très humoristiques de Guillaume.

ÉMILE FAGUET.

THEATRES

VAUDEVILLE. — *Le Prince d'Aurec*, comédie en trois actes, de M. Henri Lavedan.

Ce que M. Henri Lavedan a voulu nous montrer, c'est une galerie de portraits; parmi ceux-ci, il en est de singulièrement réussis, le prince, par exemple. Je ne crois pas qu'on ait analysé avec plus de pénétration les éléments hétérogènes et même contradictoires dont la combinaison produit le « grand seigneur » de l'an 1892.

C'est d'abord l'orgueil, et non pas seulement l'orgueil du nom, sentiment noble s'il en fût, le désir de transmettre intact à ses enfants un nom illustré par ceux qui nous ont précédés; plutôt que l'orgueil, c'est la vanité, la vanité de la situation mondaine, et l'on conviendra qu'il n'en est guère de plus basse. Il faut le reconnaître, ils ne sont pas les seuls coupables. La jalousie démocratique a fait son œuvre; chassés des charges et des devoirs qu'ils remplissaient jadis, ils ont boudé d'abord, comme on disait il y a soixante ans; mais la bouderie est une occupation médiocre : ils se sont ennuyés, ils ont voulu « faire quelque chose », mais quoi? Les fonctions étaient prises, les avenues obstruées : il eût fallu les enlever de vive force, et ils étaient méfiants d'eux-mêmes; surtout, ils étaient déshabitués, incapables de la lutte, par cette raison que les honneurs dont ils jouissaient jadis, ils les avaient eus de droit et non par acquisition. Que faire alors, puisque, sous peine de mourir d'ennui, il fallait faire quelque chose? Par des gradations successives dont on pourrait marquer les étapes, ils ont fini par se réfugier dans les seules fonctions où ils n'avaient pas de rivaux à craindre, dans les fonctions de luxe, si je puis dire, dans la représentation mondaine. Ils voulaient être les premiers quelque part. Le connétable de Talais était le premier maréchal de France, son petit-fils sera le premier cocher de Paris. M. Lavedan a-t-il chargé le tableau? A vrai dire, je ne le crois pas, étant donné qu'il parle en général, comme je le fais moi-même, et sachant très bien que des exceptions existent. Il est très certain qu'il y a un « état d'esprit mondain »; et, par une étrange application du sentiment aristocratique, la duchesse de Talais, soyez-en sûrs, estime que son fils est plus à sa place sur le siège d'un *coach* que, par exemple, dans une chaire de professeur. On me contait un jour ce mot d'une grande dame à un parent pauvre qui lui expliquait que, voulant honnêtement gagner sa vie, il allait se faire inscrire au barreau : « Ce que tu fais est très honorable, mais j'aimerais mieux pour toi un beau mariage! » Et vous entendez ce que beau mariage signifiait : l'échange d'un nom et d'un titre contre une fortune acquise Dieu sait comment!

Mais, à ne rechercher que des occupations mondaines, à se confiner dans la seule supériorité de représentation, ils en sont naturellement venus à estimer par-dessus tout ce qui leur permet de la soutenir : l'argent. De là ces mariages stupéfiants que nous voyons chaque jour; de là aussi l'intrusion dans le « monde » de l'homme d'affaires, de l'israélite. Ils le reçoivent, l'attirent même, acceptent de lui des places ou des prêts, sollicitent des services à peine déguisés, et, par un étrange renversement du sens moral, croient s'acquitter envers leur conscience en le traitant (derrière lui) de « sale juif » ou de tripoteur. C'est ce que M. Henri Lavedan a très nettement marqué au troisième acte de sa pièce; il est manifeste que, pour la princesse, M. de Horn n'est qu'un fournisseur d'argent, envers qui les services rendus n'engagent à rien. Et l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus : de l'indépendance de cœur des uns, ou de la bassesse des autres, dont la seule ambition est d'entrer dans un monde qui les méprise, et dont l'unique originalité serait précisément de ne pas les recevoir. C'est Mme Swetchine, je crois, qui, à la demande de recevoir un roturier désirant connaître son salon, répondait : « M. X... ne comprend pas que, le jour où il mettrait le pied chez moi, mon salon ne serait plus mon salon. » Cette forme du snobisme est une de celles qui me répugnent le plus. Posséder la plus grande puissance des temps modernes, et ne s'en servir que pour être reçu par des princes d'Aurec !...

Ce que j'ai tenté d'analyser jusqu'ici, d'après M. Henri Lavedan, c'est un peu l'histoire de l'aristocratie française depuis un demi-siècle. Elle a subi, en ces dernières années, une nouvelle modification que M. Henri Lavedan a spirituellement indiquée.

En dépit de toutes les conventions préservatrices, les idées modernes ont fini par pénétrer ces cervelles pleines d'idées toutes faites; elles s'y sont développées comme elles pouvaient, et, — ce qu'il y a de curieux et de caractéristique, — parallèlement aux préjugés qui y régnaient en maîtres, sans prendre leur place. Et le résultat est celui-ci. Le prince d'Aurec n'a plus la satisfaction de lui-même; il conduit le coach de Saint-Germain, non plus parce qu'il est empêché de faire autre chose, mais parce qu'il s'en reconnaît incapable; sur la valeur de ses occupations, sur sa valeur à lui, il ne se fait aucune illusion; il a conscience que son nom, sa situation ne valent que par des raisons qui, aujourd'hui, ne valent plus rien elles-mêmes, que son prestige ne repose absolument sur rien. Et notez que cette nette vision des choses, seuls les plus clairvoyants peuvent l'avoir. Leur intelligence devrait leur servir à lutter, à chercher à se rendre dignes de la position qu'ils ont héritée de leurs pères; ils l'emploient à proclamer qu'ils ne sont plus rien, qu'ils n'ont plus de tâche à remplir, et que, en eussent-ils une, ils seraient incapables de l'accomplir. Et, satisfaits de ce qu'ils croient être un effort d'impartialité (ce n'est qu'une excuse à leur veulerie), ils remontent sur leurs sièges en se disant : « Que nous sommes niais ! » — ce qui ne les empêche pas d'éprouver un frisson de fierté quand ils ont bien pris le tournant du pont de Suresnes. Ils en arrivent à avoir du mépris non seulement pour eux-mêmes, mais pour tout ce en vertu de quoi ils existent. Le prince de Souabe?... un vieux raseur! La reine de Sardaigne arrive : « On y va!... on y va!... » dit le prince d'Aurec. Il comprend que l'armure de connétable (et cette armure est éminemment symbolique) est trop lourde pour ses chétives épaules : s'il la revêt un jour, c'est pour un bal costumé; et, s'il enfonce son casque du geste qu'avait le connétable avant de charger, c'est pour mettre un domestique à la porte.

C'est qu'en vérité le geste seul leur reste aujourd'hui. Et, précisément, il y a entre ce geste et l'acte qui l'accompagne une disproportion qui est d'un comique intense, et aussi un peu mélancolique. « Ici, c'est épatant, — disait récemment Forain, — les ducs trichent, les princes vous tapent, et on eng... les rois ! »

... Tout ce que je viens de dire, M. Henri Lavedan l'a marqué d'un trait net, un peu caricatural parfois, mais juste en somme. J'aurais, sur la pièce même, quelques objections à faire. Je ne puis qu'indiquer rapidement les principales. Et, d'abord, il me semble que les personnages ont une tendance un peu trop accusée à s'analyser eux-mêmes, et, ce qui est plus grave, il en est qui parlent d'eux-mêmes comme les autres en parleraient. Je crois, par exemple, qu'il existe dans le monde un certain nombre de marquis de Chambersac, mais je suis bien sûr que pas un ne fait ses honneurs comme celui de M. Henri Lavedan. Il eût été autrement vrai et vivant si, au lieu de le faire parler, l'auteur l'avait mis en action comme il l'a fait pour M. de Montréjeau, d'une si franche drôlerie. Je crois aussi que, si j'avais le temps de prendre un par un tous les personnages du *Prince d'Aurec*, je trouverais peut-être chez quelques-uns d'entre eux une certaine part de convention. Dirai-je enfin que, si l'on ne trouve plus dans *le Prince d'Aurec* la boîte aux lettres d'*Une famille*, et si la nouvelle comédie de M. Henri Lavedan marque un très réel progrès sur la précédente, le dessin pourrait en être un peu plus serré (les scènes d'exposition qui commencent chacun des actes retardent l'action)? — Mais ce que j'aime dans la pièce de M. Lavedan, c'est moins la façon dont elle est faite que ce qu'il a su y mettre. Qu'on trouve exagéré ou non le tableau qu'il nous montre, il faut lui savoir gré de l'avoir tenté. Elles sont assez rares, les comédies qui s'attaquent à de tels sujets, et cela seul suffirait, — en dehors de très sérieuses qualités qui se manifestent surtout dans les scènes entre le prince et sa mère, entre la princesse et M. de Horn, — à mettre *le Prince d'Aurec* bien au-dessus de

la production moyenne. C'était, je crois bien, une comédie nécessaire; je suis ravi qu'elle ait été faite, et ravi qu'elle ait été faite si bien.

J'ai à peine la place de parler de l'interprétation. Mettons à part M. Mayer, tout à fait excellent; mentionnons spécialement Mme Samary et M. Candé, et louons en bloc MM. Dieudonné, Michel, Galipaux et Grand; et si je ne parle pas de Mme Hading, c'est que... Décidément, j'aime mieux ne pas en parler!...

F. DE TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

La Fille de Claude.

Beaucoup de personnes se sont étonnées que M. Alexandre Dumas ait jugé utile de donner récemment son avis sur le drame de Cannes et les meurtres conjugaux.

Intervention inévitable, au contraire, car un remueur d'idées tel que M. Dumas a pour devoir de remuer des idées chaque fois qu'il en rencontre l'occasion.

Il ne faut pas confondre le penseur et le remueur d'idées. L'un se plaît aux conceptions ardues et métaphysiques, l'autre aux théories faciles et pratiques. L'un recherche le silence, l'autre le fracas. L'un travaille pour lui, l'autre pour la foule. L'un fournit les idées, l'autre les agite. L'un est comme un chimiste, l'autre comme un pharmacien. Il en résulte, chez eux, une forte dissemblance d'allures. L'un aurait plutôt la réserve laborieuse d'un Lavoisier, l'autre l'exubérance hardie d'un Géraudel.

Toujours courbé sur ce que M. Dumas appelle son creuset, et sur ce que je nommerais de préférence son mortier, le remueur d'idées arrive rapidement à croire qu'il n'est pas de bonnes matières, pas de bonnes idées hors celles qu'il triture en son officine; et de cette conviction exclusive, il tire une énorme assurance qui lui permet de célébrer ses produits sans hésitation et de les écouler sans scrupule.

Lisez successivement, par exemple, les œuvres sociologiques de M. Renan et les *Préfaces* de M. Dumas. Le contraste est frappant. Tandis que le premier s'exprime timidement, modestement, avec mille précautions, le second apostrophe d'un ton hautain, tonitruant, autoritaire. On sent qu'en parlant, M. Renan avait la tête levée vers le ciel; M. Dumas, les yeux baissés vers le public. Évidemment, ils voyaient des choses différentes qui persuadaient l'un de sa faiblesse, l'autre de sa grandeur.

A ne regarder qu'au-dessous de nous, nous en concluons aisément à notre supériorité. De cette manière conclut le remueur d'idées. Dès lors, il ne souffre plus que le misérable client regimbe contre les remèdes qu'il entend lui imposer; il procède par invectives, par injonctions; il ne se sert plus que de l'impératif. Tue-la! tue-les! Épouse-la! Reconnais-le! Lâche-la! Et ce n'est pas seulement l'homme qu'il honore de cette familiarité despotique et de cette sollicitude bourrue. La Société, la Loi, la Famille, la Femme y ont également part. Il les tutoie comme de pâles gamines, les traite volontiers comme les dernières des dernières. Et bientôt, à force de crier, de gourmander, d'anathématiser, il finit par s'imaginer qu'on l'écoute.

Aussi quelle désillusion pour le remueur d'idées, lorsqu'il s'aperçoit qu'on a enfreint ses commandements et que les affaires humaines se sont réglées contrairement à ses ordres!

M. Dumas vient de nous donner le spectacle d'une pareille douleur, et je sais peu de pages aussi touchantes que la lettre par où il nous dit sa déception :

Ainsi parlait Rousseau le soir de sa lecture.

Songez donc! Depuis vingt ans, M. Dumas s'attribuait la gloire de tous les meurtres conjugaux commis en nos régions. Il avait conseillé aux hommes de massacrer leurs épouses infidèles, jusqu'au moment où l'on voterait la loi sur le divorce; et chaque fois qu'une dame tombait sous le revolver marital, il l'inscrivait soigneusement parmi les victimes innombrables de l'engageant *Tue-la!* Or ne voilà-t-il pas que, la loi votée, ces messieurs continuent à tuer! Que signifie cette désobéissance? Serait-ce que leurs devanciers ont agi brutalement sous l'impulsion d'une irrésistible colère ou d'une intolérable souffrance? Serait-ce qu'ils assassinaient instinctivement sans avoir lu *l'Homme-Femme* ou *la Femme de Claude?*

M. Dumas dédaigne cette hypothèse invraisemblable, préfère penser qu'il n'a pas été compris. Il précise donc ses théories, renouvelle ses instructions, de façon qu'à l'avenir il n'y ait plus de malentendu et que tous les intéressés sachent bien que le *Tue-la!* est définitivement périmé.

Bien plus, il a abandonné la pièce qu'il était en train d'écrire, et s'est mis à composer un drame où il décrit, à l'usage des époux trahis, les incontestables avantages du divorce.

Ce drame, intitulé *la Fille de Claude*, forme le complément de *la Femme de Claude*, jouée en 1871. Nous sommes heureux d'en détacher la scène principale, car si les théories de M. Dumas paraissent à quelques-uns n'avoir exercé qu'une influence médiocre sur nos relations sociales, presque tous s'accordent pour reconnaître en lui, à défaut d'un psychologue véridique, le plus puissant dramaturge du théâtre contemporain.

Voici en peu de mots la situation. Antonin, le préparateur du chimiste Claude, a épousé la fille de son maître. A la suite de divers incidents, il suspecte sa

femme et le drame s'engage. La scène représente un salon à la campagne.

*
* *

ANTONIN.

Ainsi, vous êtes sûr de ce que vous avancez?...

JOSEPH.

Absolument sûr, monsieur. Tous les soirs, entre onze heures et minuit, madame sort par la petite porte du jardin. D'ailleurs, si monsieur veut s'en assurer, il n'a qu'à attendre ici un quart d'heure. Madame croit que monsieur est dans sa chambre, et elle ne va pas tarder à passer.

ANTONIN.

C'est bien. Vous pouvez vous retirer. Quoique vous entendiez, ne venez pas avant que je vous aie appelé moi-même, vous comprenez, moi-même?

JOSEPH.

Bien, monsieur. (*A part.*) Pauvre petite femme!

(*Il sort.*)

ANTONIN.

Dans un quart d'heure! (*Il arpente la scène d'un pas fiévreux.*) Dans un quart d'heure! Ah! je devais bien m'en douter! La fille de la femme de Claude! C'était fatal! Dans un quart d'heure! Oh! cette attente est horrible! (*Il s'assied et prend un livre sur une table voisine.*) *L'Homme-Femme*, de M. Dumas! Un rude gaillard, celui-là! (*Il lit.*) Oui, il a raison : *Tue-la!* C'est cela! Et moi qui n'y pensais pas! Faut-il être bête! *Tue-la!* Quelle idée! Oui, je vais la tuer! (*Il court au mur et saisit un fusil qui y est pendu.*) Oui, je vais la tuer, cette misérable, et avec le fusil de mon beau-père encore, avec celui qui a servi à tuer Mme Claude! Attention! (*Il s'embusque derrière un des rideaux de la fenêtre.*) Plus que cinq minutes!... Le moment approche. (*Claude entre par la porte du fond.*) Des pas!... C'est elle! (*Haut.*) Qui va là?

CLAUDE.

C'est moi!

ANTONIN, *quittant la fenêtre.*

Vous!

CLAUDE.

Oui, moi; je venais chercher un journal... Mais toi-même que fais-tu ici, à cette heure, avec ce fusil?

ANTONIN, *d'une voix sombre.*

J'attends la Bête!

CLAUDE.

Quelle Bête?

ANTONIN, *même ton.*

La Bête, vous savez bien, la Bête avec ses sept têtes, ses sept bouches et ses quatorze yeux, la Bête souriante et rugissante...

CLAUDE.

Tâche donc de t'exprimer simplement, mon ami.

ANTONIN.

Soit! J'attends votre fille, qui me trompe et que je vais tuer.

CLAUDE, *doucement.*

Ne fais donc pas cela!

ANTONIN, *stupéfait.*

Eh bien! vous avez un fier toupet! C'est vous, vous l'assassin de Mme Claude, qui venez...

CLAUDE.

Ingrat! Mais tu ne comprends pas que je travaillais pour toi, quand j'ai tiré sur cette pauvre Césarine?

ANTONIN, *laissant tomber le fusil.*

Pour moi?

CLAUDE.

Oui, monsieur, pour vous... Tu ne devines donc pas que ce coup de fusil hâtait le vote de la loi sur le divorce?... Ah! vraiment, tu n'es pas fort!

ANTONIN.

Pourtant...

CLAUDE.

Il n'y a pas de pourtant. Grâce à moi, tu as aujourd'hui une loi à ta disposition. Sers-t'en! Tu es mécontent de ma fille? Divorce!...

ANTONIN.

Mais je n'ai pas cessé d'aimer votre fille! Mais je souffre abominablement! Et c'est tout ce que vous m'offrez en guise de consolation : le divorce, la séparation éternelle, la douleur peut-être de voir ma femme mariée à un autre!...

CLAUDE.

Ah! si tu te mets à me parler sentiment, maintenant!... Ces jeunes gens sont extraordinaires, ma parole! Comment! on vous fabrique une loi spéciale, une loi admirable, et vous vous plaignez encore!... Non, voyez-vous, vous n'êtes pas raisonnables; vous n'êtes pas dignes que le législateur s'occupe de vous!...

(*Mme Antonin paraît sur le seuil de la porte du fond, enveloppée d'un long manteau, le visage à moitié caché sous une mantille de dentelles. En apercevant son mari et son père, elle fait un mouvement de recul.*)

ANTONIN, *se précipitant vers elle.*

Misérable!

CLAUDE, *l'arrêtant.*

Du calme, mon ami, du calme! (*A Mme Antonin.*) Approche, mon enfant... Tu n'as rien à craindre. Là. Asseyons-nous et causons. (*Ils s'asseyent.*) Où allais-tu, mon enfant?... Tu ne réponds pas? Bon! C'est sans doute que tu ne peux pas me dire où tu allais! Il est évident que tu n'aimes plus ton mari! Bon! Voilà qui est entendu! Eh bien, mes enfants, il ne vous reste plus qu'à trouver un prétexte de divorce et à divorcer. C'est ton avis, n'est-ce pas, fillette?...

Mlle ANTONIN.

Oui, papa!

CLAUDE.

Et toi, Antonin, consens-tu?

ANTONIN (*accablé*).

Je consens!

CLAUDE.

Eh bien, est-ce que cela ne vaut pas mieux que de se tuer comme des sauvages? Ah! mes enfants! vous pouvez vous vanter de vivre à une heureuse époque!... (*A Mme Antonin.*) Allons, fillette, rentre dans ta chambre. Pour ce soir, il sera plus convenable que tu ne sortes pas.

Mme ANTONIN.

Bien, papa!

(*Elle se retire.*)

CLAUDE (*tirant un coûté de sa poche et s'approchant d'Antonin*).

Et toi, maintenant, viens travailler!

(*Rideau.*)

***

Il est à souhaiter que cette pièce soit jouée le plus tôt possible, car elle procurera à M. Dumas des joies élevées et saines.

Elle lui permettra de se convaincre qu'il a préservé de la mort une foule de femmes coupables, et déjà je l'entends, le lendemain de la première, vantant à des amis les bienfaisants effets de son drame :

— Tenez, vous avez lu le journal?... Le divorce vient d'être prononcé, au bénéfice du mari, entre le sieur André Duboys et la dame Louise Féraud, son épouse. Encore une qui doit la vie à *la Fille de Claude!* Encore une que j'ai sauvée!

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UNE HISTOIRE DE L'ANARCHISME.

Dans les deux derniers numéros de la revue allemande *Das Magazin*, M. Paul Ernst publie un très intéressant résumé de l'histoire des théories anarchistes au XIXe siècle.

Les deux pères de l'anarchisme sont, d'après lui, Proudhon et le théoricien allemand Max Stirner. Proudhon a fourni la formule de l'idéal social anarchiste : autonomie complète de l'individu, limitée par sa seule conscience morale, et droit de chacun à l'entier équivalent de son travail. Ce dernier point a été développé par les élèves français et allemands de Proudhon, de façon à signifier le droit de chacun à jouir et à travailler dans la mesure qui lui convient.

L'autre père de l'anarchisme, Max Stirner, est un personnage des plus étranges, un de ceux, avec Nietsche, qu'il y aurait le plus d'intérêt à faire connaître en France. Sous l'influence des théories anglaises de Hobbes, de Mandeville et de Bentham, il avait posé en principe absolu de la vie morale le *culte du moi*, et il avait développé ce principe avec une façon d'exaltation lyrique, subordonnant toutes les autres considérations morales ou sociales au libre développement de l'individu. Son anarchisme était aussi profondément égoïste que celui de Proudhon était altruiste : tous deux n'en sont pas moins, d'après M. Ernst, le point de départ du grand courant anarchiste contemporain.

C'est à la fois de Proudhon et de Stirner qu'est sorti Bakounine. Celui-ci n'a pas été un théoricien bien original, mais il a organisé, en face du socialisme, un parti anarchiste très actif et très discipliné. Il a posé en principe que toute réalisation de l'idéal social était impossible, si l'on ne commençait par la destruction complète de la société présente, et que, par suite, la seule préoccupation de l'anarchisme devrait être provisoirement de fixer la tactique la plus efficace pour tout détruire. A ce point de vue de la tactique, Bakounine, au contraire de Marx, s'est montré individualiste obstiné : il a recommandé aux anarchistes l'action individuelle, les a détournés de prendre part aux élections et autres manifestations collectives, etc.

Jamais, cependant, il n'aurait eu en lui-même l'idée de recommander comme moyen d'attaque contre la société l'explosion par la dynamite, ou, en d'autres termes, ce qu'on appelle la propagande par le fait. Le véritable introducteur de ce nouveau principe de la tactique anarchiste a été le fameux Netchaïef, ce mystérieux et louche personnage qui a abusé de la confiance de Bakounine pour se faire donner par lui plein pouvoir dans le monde révolutionnaire russe, et qui a fait périr, sur le gibet ou dans les prisons de Sibérie, des milliers de jeunes gens, sans compter ceux qu'il a tués ou fait tuer sous prétexte de froideur ou de défection.

C'est Netchaïef qui a dicté à Bakounine le programme nouveau de la tactique anarchiste, contenant au premier rang de ses prescriptions la propagande par le fait et le terrorisme.

Depuis la dissolution de l'Internationale, et la grande rupture définitive entre les anarchistes et les socialistes, c'est surtout dans les pays du midi de l'Europe, en Suisse, en Italie et en Espagne que le parti de Bakounine et de Netchaïef a gardé de nombreux adhérents. En Russie, le nihilisme disparait d'année en année, pour céder la place à un libéralisme constitutionnel.

En Allemagne, le parti socialiste a longtemps empêché les progrès de l'anarchisme. Reinsberg, Most ont été dans leur temps des exceptions. Mais, dans ces dernières années, les doctrines anarchistes se répandent parmi les ouvriers des grandes villes, à la faveur des dissensions entre les divers partis socialistes.

En Autriche, le nombre des anarchistes égale celui des socialistes. C'est en Autriche qu'ont été appliqués, pour la première fois, il y a une dizaine d'années, deux autres additions à la tactique de l'anarchisme : le vol et le meurtre ayant le gain pour objet. Des bandes d'anarchistes autrichiens pillaient les maisons et attaquaient les passants, et dépensaient en partie pour leurs propres plaisirs, en partie pour la propagande, l'argent ainsi acquis.

En résumé, M. Ernst estime que le petit nombre des anarchistes les empêche d'être encore très dangereux pour notre société; mais il constate que notre société n'a pas d'ennemis plus acharnés, ni mieux armés, et qu'il est temps d'aviser sérieusement à enrayer les progrès d'une doctrine toute d'action, qui risque, sans cela, d'attirer à elle la masse des mécontents de tous les pays.

***

NIHILISTES ANGLAIS.

Il y a vraiment un contraste curieux entre le peu de goût des Anglais pour l'observation de leurs propres défauts et leur goût passionné pour l'observation des défauts des autres nations. On dit que les pharisiens présentaient autrefois la même singularité psychologique; mais il n'est guère probable qu'ils aient pu la présenter à un degré aussi saisissant. De plus en plus, c'est une occupation favorite pour

le public anglais de s'indigner de tout ce qui se passe en dehors de l'Angleterre.

Le grand objet de l'indignation publique en Angleterre est, pour le moment, la Russie. On s'est un peu fatigué d'organiser dans les rues de Londres des meetings de protestation contre l'autocratie du tsar; mais on lit et commente toujours les fameux articles de M. Lanin, démontrant que les Slaves sont par essence menteurs, voleurs, hypocrites. Et ce n'est pas seulement à la Russie qu'on s'en prend. On commence à s'indigner aussi beaucoup de l'immoralité des États-Unis. Un écrivain anonyme du *Blackwood's Magazine* s'occupe tous les mois de démontrer que la civilisation américaine est la réalisation pure et simple de l'enfer sur cette terre.

D'après l'écrivain anglais, il y a tous les ans aux États-Unis une quantité innombrable d'honnêtes consciences qui sombrent dans le vice. Les enfants ne savent pas ce que c'est que la reconnaissance; pour quelques dollars, ils s'offrent à noircir l'honneur de leurs parents. Un énorme troupeau d'hommes et de femmes vivent en état d'adultère. « Les jeunes filles sont si perverties que, par amour du vice, elles aiment à patiner sur toute sorte de glaces sociales. Beaucoup se noient; d'autres sont obligées de se retirer sous la tente jusqu'à ce que leur linge ait fini de sécher. Une foule de petites filles sont maltraitées par des démons à figure humaine. Il y a plus d'assassinats aux États-Unis en une semaine qu'il n'y en a en une année dans notre Royaume-Uni : que dis-je en une semaine? je pourrais dire en trois jours, en un jour! Et le nombre des suicides est épouvantable! »

Voilà pour les États-Unis. Voici maintenant pour la France.

Un grand article de la *Quarterly Review*, et qui mène grand bruit depuis son apparition, est intitulé *Décadence de la France*. Il prend pour point de départ la récente maladie de M. de Maupassant, qui a réalisé le type de vie du héros de *la Peau de chagrin* et qui a fini par devenir la victime des criminelles et folles passions qu'il a décrites.

« Avec M. Renan, Victor Hugo et George Sand, dit l'auteur de l'article, M. de Maupassant a continué l'histoire de la littérature française et a achevé de la pousser dans la rapide descente où elle roule depuis déjà bien des années. Aussi considérons-nous M. de Maupassant comme résumant dans sa vie et dans ses œuvres un des derniers chapitres de l'histoire littéraire française.

« M. Prud'homme, soit dit à son éloge, a enfin essayé dernièrement de balayer des rues françaises ces impudentes photographies et peintures dont on a trop longtemps souffert la présence. Il a pu obtenir des juges la condamnation des acteurs et administrateurs du Théâtre-Libre à l'amende et à la prison qu'ils avaient si pleinement méritées. Et il est à espérer qu'un de ces jours M. Prud'homme obtiendra que les livres de M. Zola et de M. de Maupassant seront jetés au feu. L'humanité ne pourra que gagner à cet holocauste. »

Mais il est temps qu'on y procède : « La religion, l'humanité, l'art, tout ce qui peut avoir du prix pour les hommes, la littérature française a sali tout cela. Et il faut encore qu'elle se salisse et se détruise elle-même. D'heure en heure c'est une victime nouvelle qui succombe à la contagion. Hier c'était Heine, aujourd'hui c'est M. de Maupassant, romancier vénial et brillant homme du monde. Demain ce sera un autre. La France est en train d'achever son suicide. »

« Jamais la foudre de l'indignation humaine et divine n'a été si justement invoquée qu'en notre temps, pour balayer ces abominations et pour permettre à la France de reprendre un rang honorable, en se choisissant des maîtres moins dégradés, en brûlant ce qu'elle a adoré, en se détournant de la tribu des Zola, Renan, Bourget, Daudet et Maupassant, les plus dangereux ennemis qu'elle ait jamais réchauffés dans son sein! »

Nous voilà prévenus, et par la voix autorisée de la plus grave et de la plus respectée des revues anglaises. Mais l'auteur de l'article aurait dû nous dire encore si c'est l'influence de M. de Maupassant et des romans français qui a multiplié à Londres dans de si inquiétantes proportions le nombre des *Music-Halls;* et si c'est sous l'influence des travaux de M. Renan que les chanteuses de ces établissements ont pris l'habitude de paraître sur la scène en chemise et en bonnet de nuit, et d'accompagner les ingénues paroles de leurs chansonnettes par des danses et des attitudes infiniment moins gracieuses, mais d'une excitation infiniment plus grossière que tout ce qu'on peut voir en ce genre à Paris ou même à Naples.

*
* *

LES ANGLAIS JUGÉS PAR LES ESPAGNOLS AU TEMPS DE PHILIPPE II.

Pour faire contrepoids au sévère jugement des Anglais d'aujourd'hui sur le caractère et les mœurs des autres peuples, voici le jugement porté sur les Anglais par les gentilshommes espagnols qui étaient venus à Londres à l'occasion du mariage de Philippe II avec Marie la Catholique. Nous le trouvons rapporté par M. Hume dans la dernière livraison de la *English historical Review*.

« Le pays, en lui-même, excita l'admiration des visiteurs; ils convinrent que les descriptions des romans de chevalerie étaient restées au-dessous de la réalité. »

Mais le peuple qui habitait ce beau pays n'offrait pas les mêmes agréments. Sa seule passion était la gloutonnerie:

« La consommation journalière du palais, écrit un de ces Espagnols, est de cent moutons, tous gros et gras, de douze grands bœufs, de dix-huit veaux, sans compter le gibier, la volaille, la venaison, les sangliers et une énorme quantité de lapins. De la bière, on en boit sans fin, on en boit plus qu'il n'en faudrait pour remplir le fleuve à Valladolid... Et que Dieu nous assiste, car ce peuple barbare ne tient aucun compte de l'âme ni de la conscience... Ces Anglais sont le peuple le plus méchant du monde. Ils haïssent les Espagnols pis que le diable : et ils nous le font bien voir, car ils nous volent en pleine ville, et pas un de nous n'ose se risquer à deux milles hors de Londres, tant il y a de chances qu'on l'assomme. Et il faut voir, avec cela, comme ils nous méprisent! »

*
* *

UN RECUEIL D'AUTOGRAPHES MONSTRE.

A l'occasion de l'Exposition de Chicago, on prépare en Amérique la publication d'un recueil de fac-similés d'autographes qui contiendra plus d'un million de signatures. Il n'y aura pas dans le monde si petite notabilité qui ne sera bien venue à y donner un spécimen de son écriture.

*
* *

LA POLONISATION DE L'AMÉRIQUE.

Pendant que l'on parle en Europe de russifier et de germaniser la Pologne, des villes américaines comme Milwaukee, Cleveland, etc., sont en train de devenir presque exclusivement polonaises, et de divers côtés les journaux américains signalent des victoires politiques remportées par l'élément polonais sur l'élément allemand.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. - May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 24 TOME XLIX 11 JUIN 1892.

LE CARNET D'UN OFFICIER BAVAROIS

(30 juillet, — 9 novembre 1870).

Le plus grand mérite de ces notes quotidiennes, on pourrait dire le seul, est dans leur authenticité : écrites jour par jour, — et quelques-unes heure par heure, — elles dénotent, chez leur auteur, le Bavarois Emmer, lieutenant à la 1re compagnie du 10e régiment d'infanterie « Prince Louis », 1er corps, 2e division, 4e brigade, une intelligence moyenne, un curieux mélange de *Gemuth* et de sens pratique poussé jusqu'au vol, quelque brutalité et un appétit soutenu : — qualités et défauts qui ne sont point l'apanage du seul Emmer, mais d'un grand nombre de ses compatriotes. C'est pourquoi elles ont paru dignes d'être publiées, au moins partiellement.

Les traduire *in extenso*, on n'y pouvait songer ; pour faire les lecteurs juges de la monotonie qu'eût présentée une transcription intégrale, il suffira de leur dire que, depuis son départ d'Ingolstadt (30 juillet) jusqu'au 9 novembre, jour où il fut tué, l'officier allemand n'a pas omis une seule fois de noter le menu de ses quatre repas fondamentaux, sans préjudice des collations supplémentaires.

Par respect pour les lectrices, on a supprimé les réflexions sur les femmes ; mais il va sans dire que, si l'on a beaucoup élagué, on se serait fait scrupule d'ajouter une réflexion, une phrase, un mot. L'original, — un petit carnet de toile noire, couvert de signes sténographiques tracés au crayon, — se trouvait depuis longtemps chez un brocanteur de Besançon.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

30 juillet. — Nous quittons Ingolstadt à cinq heures du soir ; quand y reviendrons-nous ? Grande halte à Wisloch : bonne bière, café excellent, accueil cordial et jolies filles. Mais, dès la première étape, j'ai laissé des hommes en route.

1er août. — Nous passons le Rhin à Spire, après avoir défilé, sans émotion, devant le roi de Prusse. Je suis logé chez M. le conseiller d'État Muller (Muhlturmstrasse, 5), homme bienveillant, mais dont le café ne vaut pas le diable.

2 août. — Partis à six heures du soir pour Germersheim, en passant par Schweigenheim, nous nous trompons de route, nous faisons un grand détour, et nous n'arrivons qu'à onze heures dans un désordre complet, harcelés de moustiques qui doivent être femelles tant je les trouve tenaces.

4 août. — Il a plu toute la nuit et il pleut encore ; les hommes, pour se consoler de ces déluges et des chemins abominables, ravagent un magnifique champ de pommes de terre à Langen-Kaudel.

5 août. — Le 7e bataillon de chasseurs, les 10e et 13e régiments d'infanterie font route ensemble. Nous arrivons fourbus à Ingolsheim vers onze heures du soir, au milieu d'une sale population hostile de laquelle on ne peut rien tirer pour se mettre sous la dent ; et la pluie ne cesse pas. Je m'en retournerais bien chez moi si je pouvais !

6 août. — Voici Wœrth où les Prussiens, aidés de leurs alliés, viennent de remporter une victoire. Incendies, blessés qui appellent, et autres charmants spectacles.

7 août. — Ce matin, les hommes pillent ; on enlève des poulets, des oies, un porc ; un tonneau de vin est mis en perce, et la cuisine se fait avec du bois pris à l'habitant ; bombance !

8 août. — A Zinsweiler, pillage et ripaille ; nous partons à huit heures, sans laisser trop de regrets, je suppose. Nous suivons le Zinsbach, nous dirigeant,

dans un vallon encaissé, vers les Vosges, par d'affreux chemins.

9 août. — Par suite d'ineptes ordres et contre-ordres, nous n'arrivons à Enchenberg qu'à trois heures de l'après-midi. La pluie ne s'arrête pas, et je fais construire un excellent abri : à peine est-il terminé qu'il ne pleut plus. C'est ma chance, à moi !

12 août. — Le temps d'aider le lieutenant Franck à chambarder le logement qu'il occupait, et de voir fusiller un artilleur, nous voilà partis, franchissant la Saar; Fenestrange regorge de Wurtembergeois tout à fait insupportables.

13 août. — Je quitte Berthelming en subtilisant au boulanger, chez qui j'ai passé la nuit, deux bouteilles de vin.

14 août. — C'est dimanche : la soupe est bonne, le bœuf aussi, mais les musiques des 11e et 13e régiments sont exécrables. Gaieté générale, distribution de vin, ciel sans nuage, mais villageois incapables de comprendre un mot d'allemand ! Au loin gronde le canon, à Phalsbourg, dit-on.

Tout le long de la route, bordée de beaux peupliers, comme toutes celles de France, gisent des chevaux morts ; que d'argent perdu ! A huit heures, nous arrivons à La Garde, encombré déjà de plus de soldats que n'en peuvent contenir ses laides maisons, pour le lavage desquelles on devrait bien utiliser le canal de la Marne au Rhin qui passe là.

Jusqu'à minuit, précédés d'un porte-falot, nous avons dû, le lieutenant Franck et moi, chercher un gîte. Chaque lit contenait au moins un dormeur, et la camaraderie sommeillait aussi, car jamais je ne vis tant d'égoïsme que chez les officiers du 3e bataillon; les Français s'amusaient avec une gaieté sournoise de nos déceptions successives. J'enrageais. La palme de la malhonnêteté, la seule à laquelle il puisse jamais prétendre, revient au capitaine Kraft de la 8e compagnie; ce butor s'était installé dans une maison où deux chambres à deux lits restaient vides; au lieu de nous les céder, il nous offrit de coucher à terre sur une botte de paille. Heureusement le lieutenant Wörle vint à notre secours quand nous commençions à désespérer; il logeait chez un propriétaire avec lequel il parlait latin ; cet érudit fut hospitalier, il nous reçut à merveille, et nous servit des pommes de terre, du jambon, du saucisson épicé qui aurait fait boire un mort, une fricassée de poulet et du café largement arrosé d'eau-de-vie. Il s'émerveillait de mon appétit, et je m'en émerveillais moi-même.

15 août. — A Maixe, succulentes croquettes de pommes de terre préparées par Franck, qui, agacé du bon vouloir encombrant de notre hôtesse, la jette à la porte. Bonne nouvelle : Napoléon s'est enfui emportant en Belgique le trésor de guerre. C'est la fin de la guerre. Dieu soit loué !

17 août. — Nous traversons de belles cultures, vignes, champs de tabac, houblonnières. Ces animaux de Français sont riches ! et nous entrons à Dombasle où tout le monde se grise formidablement. Franck est plein de vin ; j'ai bien du mal à le ramener dans sa chambre qu'il agrémente de souvenirs dont s'étonnera son hôte, demain.

18 août. — Effroyable mal aux cheveux ! Néanmoins, je constate qu'à Rosières, maisons, jardins et fillettes sont propres et bien tenus. A Azelot, les hommes se jettent comme des fous sur les arbres fruitiers; pour les ramener au calme, j'arrache à l'un deux poignées de cheveux; un autre reçoit de bons coups de plat de sabre ; le troisième, une gifle solide. Après cette distribution, on procède à celle du vin, mais en plus petite quantité.

Au sortir d'une forêt de chênes, de hêtres et de bouleaux, nous débouchons dans la vallée de la Moselle, qui coule entre deux coteaux plantés de vignes, parmi lesquelles étincelle joyeusement le rouge des toits. Le pont de la Moselle a six arches; les Français en ont fait bien inutilement sauter une, aussitôt rétablie.

Tout blanc de poussière, tout en sueur, je me baigne avec délices dans la Madon, près de Frolois; au lieu de m'imiter, Franck, encore malade de sa cuite, retourne boire. Il se moque de moi parce que je conserve dans mon carnet, comme souvenir, quelques feuilles d'un lierre splendide admiré à Azelot. Pauvre lierre ! est-ce de sa faute s'il a poussé sur cette terre ennemie?

19 août. — Pays pierreux, une poussière impalpable nous enfarine et la marche devient pénible; il faut employer la trique pour pousser les traînards, qui font preuve d'un détestable esprit. Ils se prétendent éreintés, et, à peine arrivés à Barisey, je suis obligé de les chasser à coups de bâton du jardin où je fume ma pipe et qu'ils voudraient ravager.

20 août. — Un peu alourdi par le champagne que j'ai absorbé sans mesure à Vaucouleurs, je ne puis guère manger à Void que des tartines de beurre et de miel, avec du foie de veau. Mon hôtesse est bavarde, elle nous conte que les Prussiens étaient bien plus désagréables que nous; elle les traite de *voleurs,* ce qui m'amuse. Je me couche avec délices, après avoir installé mon ordonnance à la porte de ma chambre, car des Français courent par toute la maison avec des lanternes, et je n'ai aucune confiance en ces gaillards-là !

21 août. — Repos. Lestés de beurre, de miel, d'œufs, de chocolat, de limonade gazeuse et de jambon, nous allons à l'église de Sorcy. Le diable emporte leurs momeries protestantes ! C'est une cérémonie catholique qu'il me faudrait chaque dimanche !

23 août. — Méligny-le-Petit; village pauvre, puces dévorantes, mauvaises gens qui ont reçu notre fourrier la fourche à la main ; pour leur apprendre à vivre, on déterre le lard, le vin, toutes les provisions qu'ils avaient enfouies, et on ne leur laisse rien. Et on bâtonne

un paysan, sous prétexte qu'un coup de fusil a été tiré sur le capitaine, ce qui est une bonne blague.

24 août. — Jolie, cette vallée de la Marne. Mais le vin n'est pas fameux. A Ligny (quartier général), on parlait de nous faire défiler devant S. A. R. le prince héritier de Prusse, mais heureusement il n'en a rien été. A quoi bon? Il n'y tenait pas, nous non plus. A Nançois-le-Petit, une Française brune et appétissante qui me sert à boire me prédit que les Allemands finiraient bien par être battus. Elle le croit. L'orgueil national de ces gens-là est indestructible! Cette bécasse est, d'ailleurs, stupidement pudibonde comme la plupart de ses compatriotes, malgré leur réputation.

25 août. — Fête de notre roi; aussi on nous gratifie d'un réveil en musique et d'une allocution de l'aumônier, qui discourt interminablement en présence de la division réunie (10e, 12e et 13e régiments et 7e bataillon de chasseurs). Édifiés, nous nous mettons en route, le canal à notre gauche, la ligne du chemin de fer à notre droite. Voici Bar-le-Duc; belle ville, toutes les boutiques sont ouvertes, mais on nous regarde passer avec malveillance; nous devions défiler devant le roi de Prusse, mais il est trop occupé (et nous donc!), de sorte que nous défilons devant le prince Luitpold.

Nous grimpons à travers les vignobles qui tapissent une colline assez élevée; à cinq heures, arrivée à Couvonges. C'est la troisième fois qu'on réquisitionne chez ces habitants, qui s'en plaignent à nous comme si c'était de notre faute. Mes logeurs viennent de se faire enlever un cochon; au moins ils gémiront pour quelque chose.

26 août. — Lever précipité; on n'a que le temps d'avaler le café à peine fait; il est cinq heures et demie : tout le monde est dans une hâte fébrile quand arrive l'ordre de ne pas partir. C'est agréable, les chefs intelligents! Juchée sur une éminence, la vieille église de Couvonges a bon air. Et les vignes aussi, qui sont couvertes de raisins presque tout à fait mûrs et déjà excellents. Le lieutenant Franck, un sergent-major et moi, nous allons en patrouille dans le bois où sont campés une foule de pauvres diables qui bivouaquent, avec leurs ustensiles de cuisine, leur bétail, tout ce qu'ils possèdent; quand donc quitterons-nous ce pays, pour arriver dans une grande ville et non plus dans ces affreux villages où l'on est logé si misérablement! Toute l'après-midi nous flânons, nous pêchons dans la Saulx sans aucun succès, nous mangeons du bœuf, une poule bouillie, du raisin confit, arrosés de vin blanc et rouge; enfin l'ordre de départ arrive : il est six heures du soir.

Auprès d'une ferme, un vacher nous regarde passer avec un air de quiétude qui agace nos hommes; et voilà le troupeau qu'on emmène, huit bêtes à cornes de plus! Nous revenons dans la direction de Bar-le-Duc, mais ça devient une marche forcée! Le froid pique, le sommeil alourdit les soldats; beaucoup tombent à terre; et que de traînards! Je chancelle de fatigue et je risque plus d'une fois de m'étaler sur les tas de pierres. Mes yeux se ferment malgré moi; pas de pipe qui tienne, le sommeil est plus fort. Nous traversons plusieurs villages, sans nous arrêter, hélas! il faut marcher, marcher toujours, et le découragement m'empoigne pour tout de bon, à la fin, quand, par bonheur, nous arrivons au cantonnement, à Nicey-sur-Aire, un trou; il est quatre heures du matin.

27 août. — Bonne prise chez mon logeur, quatre bouteilles de vin. A peine en route, à onze heures et demie, nous croisons une division prussienne qui conduit des prisonniers dont les armes suivent, dans des voitures. La pluie me transperce, une pluie continuelle qui raye l'horizon, lave les beaux lierres dont sont couvertes les maisons de Souilly, ne s'arrête même pas dix minutes pour nous laisser manger en paix, à Lemmes, nos mauvaises pommes de terre « à l'eau », on peut le dire! Je me couche à neuf heures, sous ma tente imbibée.

28 août. — Il a plu toute la nuit, il pleut encore, c'est sous la pluie que nous arrivons à Varennes. Vieille demoiselle, mais jeune servante rieuse qui me demande d'autoriser sa patronne à conserver sa chambre habituelle; je consens à coucher à l'étage supérieur, pensant bien être récompensé de mon amabilité par une bombance. Effectivement, on me sert un repas soigné : potage, bœuf, veau braisé, côtelettes de porc à la sauce piquante, poulet rôti, salade préparée à la française, fromages, biscuits et fruits confits. Champagne, café, liqueurs et une boîte de cigares. Mais je n'ai pas revu la jeune servante rieuse. Voilà trois jours que nous marchons; j'espère ne pas partir demain de trop bonne heure.

29 août. — Je t'en souhaite! réveil à trois heures et demie. Je m'habille à moitié endormi, et je n'arrive pas à remettre ma botte, trop humide; j'ai pris celle du caporal de la colonne.

Cette vallée de l'Aire est charmante, vue des hauteurs que nous suivons; à Sommerange, un soldat déniche quarante œufs; j'en prends six pour moi et je me fais une petite omelette à la graisse de porc. Toute la journée nous resterons ici; l'ennemi est à très peu de distance, et les Prussiens l'auraient attaqué aujourd'hui même, s'ils avaient été renseignés sur ses forces réelles. Mais ils craignent d'avoir affaire à soixante mille hommes sous les ordres de Mac-Mahon. A sept heures du soir la canonnade commence. Le 13e et le 14e couchent l'un à côté de l'autre dans une véritable ville de huttes de branchages, très pittoresques, pour la confection desquelles on a dévalisé un bois de bouleaux.

30 août. — Journée importante. Entre midi et une heure, nous commençons à entendre le bruit du combat. A deux heures, notre bataillon s'arrête; le

moment est solennel, les boulets ennemis passent par-dessus nous; déjà un soldat de la 6e compagnie est blessé, un de la 8e tombe raide mort. On se remet en marche, et le lieutenant Wiedmann se porte en avant. Des prisonniers français passent sans cesse, emmenés par nos hommes. Vers trois heures, il nous faut traverser un bois presque impénétrable. Nous opérons notre jonction avec la 8e compagnie, et nous appuyons sur la droite, obligés de nous frayer un chemin avec nos sabres. De l'autre côté du bois se tiennent les trois divisions de la 7e compagnie avec la 8e, réunies un peu plus tard à la 1re division, qui, avec une division de la 6e compagnie, avait tiré sur l'ennemi battant en retraite. Mes hommes sont mous. A sept heures, marche générale. La bataille se continue avec furie. Le point principal me paraît Beaumont, qui est en flammes. De là, la mêlée s'étend sur la gauche, tandis que le combat d'artillerie et de tirailleurs a lieu du côté de Sommanthe. Nous sommes bientôt obligés de nous arrêter de nouveau pour laisser passer d'autres troupes, de sorte que nous n'arrivons que vers dix heures à la Besace, pourtant assez rapprochée. Nous couchons le long d'une haie, à laquelle nous suspendons notre fourniment.

31 août. — Ce matin, à quatre heures et demie, un bruit de voix m'a réveillé. Tout près de notre campement flambait le feu de la 8e compagnie qui faisait son café, et tout autour les langues allaient bon train. On parlait des Français en déroute que nous allons poursuivre. Le maître de musique s'est détaché du groupe pour me conter ses misères, très découragé : lui qui au départ comptait quarante-deux sujets n'en a plus qu'une dizaine. On m'apporte une poule que je n'ai pas le temps de faire cuire, car à huit heures il faut partir, traverser le village de la Besace, et marcher jusqu'à neuf heures avant d'arriver à un autre village déjà plusieurs fois pillé et sans ressources. Nous buvons un peu de vin et nous mangeons ensuite du pain, du beurre et du jambon cru. Aujourd'hui j'ai envoyé deux lettres chez nous, et à Ingolstadt, à Mlle X... A onze heures, halte devant Raucourt, où paraît avoir campé un gros parti de Français. A midi, la canonnade recommence. Nous entrons dans un bois. Bientôt on entend quelques coups de fusil. Nous marchons sur Angecourt et nous faisons halte en dehors de ce village. Les troupes bavaroises, qui étaient jusqu'alors restées campées là, se portent vers le lieu du combat. Pendant près de deux heures, l'ennemi peut être tenu en respect. Depuis hier à midi que nous assistons à la bataille, nous sommes sans médecin, le nôtre étant resté en arrière et ne nous ayant pas encore rejoint; c'est gai! Mon ordonnance me fait défaut aussi. Depuis avant-hier on n'a pas pu faire de cuisine.

Une division prussienne est de nouveau envoyée en avant. En même temps, nos soldats du génie reçoivent l'ordre d'aller jeter un pont sur la Meuse. Il est près de six heures, et nous sommes encore campés. Je crois que nous n'irons pas encore au feu aujourd'hui. Pendant que la fusillade continue, notre musique joue. On ne dira pas que nous ne servons à rien. Aujourd'hui, reçu du vin, du sucre, de l'eau-de-vie, du bœuf, du lard, de la graisse. Un lieutenant de cavalerie semble avoir beaucoup trop de pain, car il se passe la plaisanterie de le jeter au milieu des soldats, qui se font une pinte de bon sang. Nous restons ici jusqu'à la nuit. La canonnade dure encore. Le premier bataillon de chasseurs, sans avoir été à la bataille, a rapporté beaucoup de butin. Le soir, nous nous sommes construit une hutte et nous avons couché dans la paille, sous nos couvertures de laine.

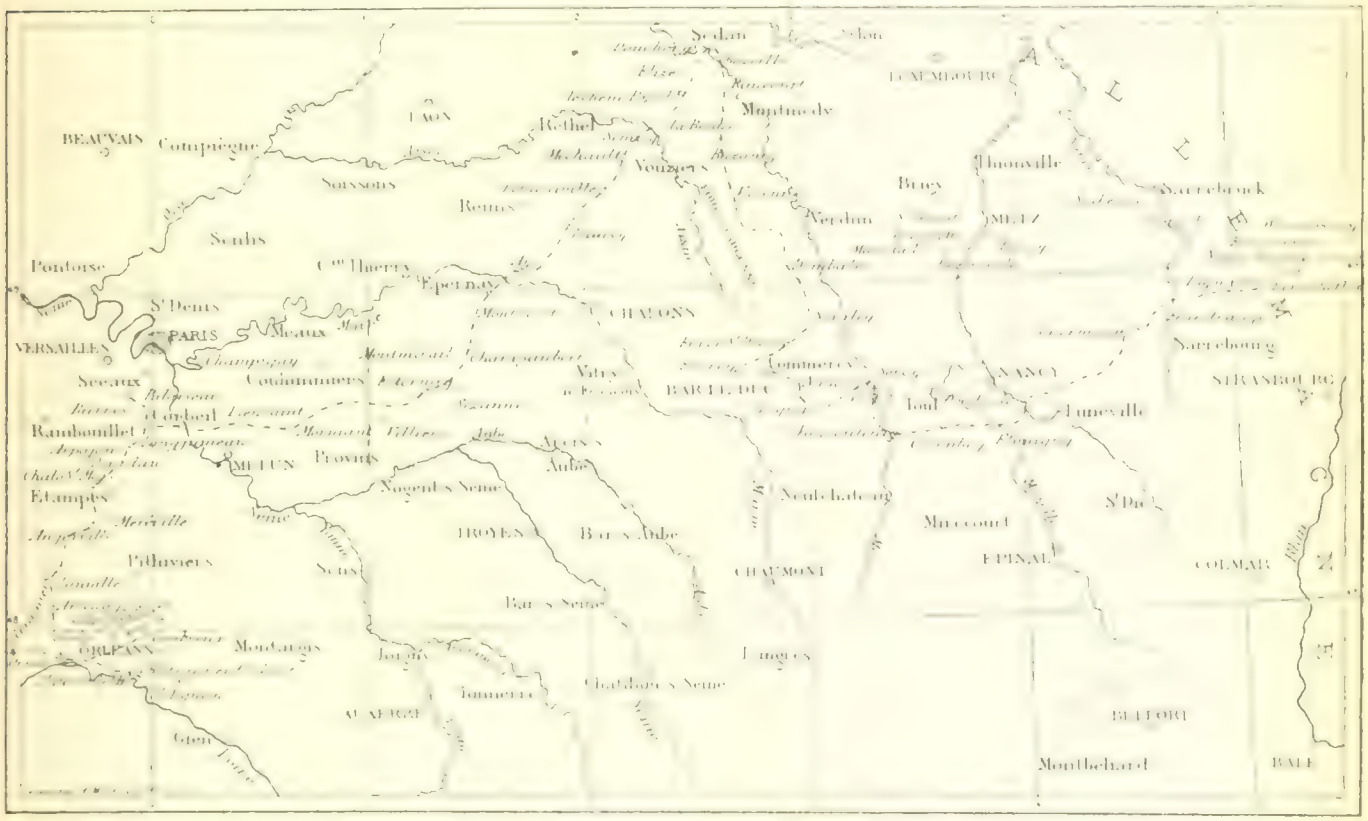
*
* *

1er septembre. — Réveil à quatre heures; on entend déjà une vive canonnade. Il paraît que ça va chauffer aujourd'hui ; à six heures moins un quart, départ général, après absorption d'un abominable café. Il y a du riz, du pain, du sel répandus à terre : après la disette, le gaspillage. A six heures et demie, fusillade nourrie. Les troupes avancent.

Nous nous ébranlons à notre tour. Quelques Français sont faits prisonniers en face du village de Remilly. A huit heures un quart, nous traversons la Meuse et nous nous trouvons au plus fort de la bataille. A neuf heures moins le quart, nous traversons la ligne de chemin de fer. Les Français semblent vouloir forcer le passage et combattent en désespérés. A neuf heures, nous nous mêlons au combat. La fusillade crépite furieusement. Nous gagnons du terrain, mais le lieutenant Franck vient de tomber blessé; mon pauvre vieux! Nous avançons sur un village en flammes, probablement Bazeilles, et nous y prenons position. La bataille devient terrible. A une heure, le prince royal de Prusse doit être arrivé avec du renfort. Il est maintenant deux heures moins le quart. Nous sommes dans un bois, comme réserve. En dehors de l'ami Franck, notre compagnie a un autre officier blessé : le capitaine Lurr. Nous restons donc trois officiers : le lieutenant Feuerlein, le lieutenant Wörle et moi. Le feu continue d'une façon terrible. Ce jour me semble décisif. Cinq heures : les détonations font rage. Nous formons la réserve. Le village de Bazeilles est en flammes; Ballan flambe également. Nous avançons sur Sedan. A cinq heures et demie, la place a dû se rendre. Cependant les négociations semblent n'aboutir à aucun résultat. A neuf heures et demie, nous retraversons le village incendié. Affreux spectacle! partout des maisons éventrées et mises à sac, des murs noircis, des morts. A onze heures, nous bivouaquons dans une prairie, devant un bois. Rien à manger. Mon premier lieutenant et moi, nous couchons sous une voiture renversée, auprès du feu sur lequel des hommes font leur café.

2 septembre. — J'ai utilisé pour la première fois mon extrait de viande. Quel froid! Mes mains sont encore toutes noires du feu d'hier. Je suis curieux de savoir si Sedan s'est rendu ou non. Devant nous fume le village brûlé. A huit heures et demie passe devant nous un convoi de 6000 prisonniers français. Hurrah! Nous restons là toute la matinée. A onze heures arrive la merveilleuse nouvelle que Napoléon a rendu son épée. Nous allons rentrer en Bavière. On vient d'enterrer aujourd'hui nos soldats tués.

C'était un spectacle saisissant. Les quatre compagnies formèrent le carré autour du lieu de l'inhumation, la musique à l'aile droite. L'aumônier, qui s'était vaillamment conduit et n'avait cessé de parcourir à cheval la ligne de bataille, dit une courte prière funèbre. On voyait beaucoup de visages se mouiller de



larmes, des sanglots étouffés se faisaient entendre. Nous avons planté une simple croix, avec une plaque de fer-blanc sur laquelle je gravai les noms de ceux qui étaient enterrés là. Étrange nature humaine! Hier, au milieu d'une pluie de balles, j'étais calme, j'oserai même dire de bonne humeur; je ne faisais attention ni aux blessés ni aux morts, sauf à Franck. Aujourd'hui, mes larmes s'échappent malgré moi et je suis tout drôle. Nous avons entouré la croix de lierre et couvert la tombe de fleurs.

On entend toujours des coups de fusil. Parmi les prisonniers d'aujourd'hui, je vois des Arabes et des nègres de mine sauvage. Il y a aussi quelques paisibles individus de race allemande, des Alsaciens, sans doute; la plupart ont l'air bon enfant, mais quelques-uns nous lancent des regards irrités. Hier, un village a été entièrement bombardé parce qu'un habitant avait tiré sur nos soldats. Le village à côté duquel nous sommes installé est complètement détruit par le feu; un autre est occupé par les blessés. Je me lave les pieds, qui me font mal. Ma jambe gauche, au-dessus du talon, est un peu entamée, mais ce n'est probablement qu'une éraflure. A ma botte, on voit clairement un trou correspondant à la plaie de ma jambe. Quoique encore tristes de la perte de nos camarades, nous nous asseyons joyeusement en cercle: le capitaine Witzig, le premier lieutenant Feuerlein, les lieutenants Schatz, Wörle, Emmer, Schmiedt, le docteur Zollide et moi. La table plie sous le poids des bouteilles. C'est officiel! Napoléon s'est rendu avec 60 000 hommes. La musique retentit. Une joie bruyante envahit le campement! Magnifique victoire pour l'Allemagne, ainsi vengée sur la France des iniquités passées. Toute la nuit il a plu.

3 septembre. — Aujourd'hui, je ne me suis pas lavé du tout. Nous restons sous la tente, sans savoir encore ce qui va se passer. A onze heures et demie, ordre de départ. La viande n'étant pas encore cuite, il faut l'empaqueter. Quand c'est fait, on nous apprend qu'on

ne partira que dans deux heures. Feuerlein revient de chez le capitaine, qui se vante, Dieu sait avec quelle jactance! de sa belle conduite et croit qu'il sera décoré. Après notre départ, rendu peu agréable par la pluie et l'ouragan, nous traversons le village incendié de Bazeilles; nous y restons jusqu'à quatre heures. Tout autour de nous, des soldats ou des habitants tués ou brûlés, des débris, des maisons littéralement réduites en miettes. Ensuite nous marchons le long de la Meuse, tantôt sur la route, tantôt sur la chaussée du chemin de fer. La vallée de la rivière est inondée. Les Français auraient-ils voulu par là arrêter notre marche en avant? Nous arrivons enfin auprès de Sedan, dont nous sommes séparés par la rivière. On voit en face de nous l'armée française prisonnière de guerre, spectacle magnifique et consolant qui nous fait chaud au cœur. Mes bottes me serrant, je les ai ôtées bien vite pour les remplacer par des pantoufles; mais en allant au village voisin chercher de l'eau, du bois et de la paille, j'ai failli rester dans la boue.

4 septembre. — Levé à six heures, j'examine les boulets et les canons, ainsi que les sabres, équipements et chevaux pris à l'ennemi. Je choisis pour moi deux sabres, un de cuirassier et un d'artilleur. On veut nous contester aujourd'hui la part que nous avons prise à l'enlèvement d'assaut de la colline, le 1er septembre. Quelle pitié! Plaise à Dieu que nous revenions bientôt dans notre cantonnement, ou mieux encore dans notre patrie, où l'on pourrait au moins avoir un bon supplément de bière! Du vin, j'en suis rassasié (cependant je voudrais bien en avoir un peu aujourd'hui). Couché sur la paille, je pense à ma Bavière que je voudrais bien revoir, car j'en ai assez de la France! Nous allons sans doute être chargés du convoi des prisonniers jusqu'à Nancy, où nous les remettrons à la landwehr.

5 septembre. — Aujourd'hui, la nuit a été un peu fraîche. Vers le matin il est tombé de la rosée, contre laquelle notre paille et nos couvertures nous protègent assez mal. De l'autre côté du canal, ces diables de Français n'ont cessé de faire un infernal tapage; les chevaux galopent au hasard et piétinent les provisions. Je ne me suis pas encore lavé aujourd'hui. Ce matin, une partie des prisonniers a déjà été emmenée. J'ai monté aujourd'hui un cheval arabe qui avait beaucoup de feu et a failli m'emporter Dieu sait où! Le soir, nous avons eu une discussion avec le premier lieutenant Thadder, du 12e régiment, qui veut manger les marrons tirés du feu par nous. Sur ce sujet, je ne cède pas un pouce de mon droit. Nous nous sommes bâti une confortable cabane recouverte de paille, et nous sommes restés là jusqu'à neuf heures, fumant des cigares à côté d'une méchante bouteille de vin. Soirée admirable, très douce, aucune étoile au ciel, rien que la lune aux mélancoliques lueurs argentées.

6 septembre. — Quelle corvée! Il me faut surveiller de sept à dix heures l'enterrement des chevaux dans le camp français. J'ai fait travailler les prisonniers, bien entendu. Discussion avec Feuerlein dont je n'aime pas les façons égoïstes. Je ressens vivement la perte de mon camarade Franck. Plaise à Dieu que nous quittions bientôt cet endroit, et encore mieux que nous quittions la France! Ce soir, ouragan. Les chevaux ne se tiennent pas un instant en repos pendant la nuit. Il faut à chaque instant courir à leur recherche. Il gèle : nous verrons combien d'hommes en seront malades.

7 septembre. — A quatre heures et demie, nous arrivons au cantonnement, et l'on me donne une chambre remplie de pain qui sort du four. On distribue aussi du vin, deux bouteilles par tête, mais si aigre que je suis obligé de l'adoucir en y mélangeant du sirop de framboise dont j'ai pu hier remplir mon bidon.

8 septembre. — A deux heures du matin, on me réveille en sursaut : une poutre s'est enflammée dans la cave où se trouve le four du boulanger. Il n'en résulte aucun dégât sérieux pour la maison, mais je constate avec désespoir que mon bidon a été percé par les maladroits qui ont déménagé la chambre, si bien que la plus grande partie de mon bon sirop est perdue. Je m'empresse d'en tartiner ce qui reste sur du pain, pour mon déjeuner. Les chevaux courent au hasard, ils s'amaigrissent de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin ils n'en puissent plus et tombent pour crever. Tous finissent ainsi. De mon logement, j'assiste au départ de beaucoup d'officiers de l'armée prisonnière. Quelques-uns sifflotent. D'autres pincent les lèvres, l'air dédaigneux, et sont livides. Leurs soldats ne sont pas magnifiquement nourris, et nos hommes leur vendent du pain et du tabac à des prix fous; ce sont procédés d'une contestable délicatesse, mais, après tout, non punissables.

9 septembre. — Toute la nuit, le vent et la pluie ont fait rage, et j'ai eu l'agrément d'être commandé de garde avec ma compagnie sur l'aile droite; ma tente avait été montée tout à l'envers. Le vent y pénétrait à son aise et même il pleuvait à travers. Mon ordonnance, couché à côté de moi, était tout mouillé. Je me trouvais un peu protégé par les couvertures qui me viennent de Franck, mais j'avais froid et je m'éveillais souvent. Les chevaux restaient relativement tranquilles, mais je les entendais hennir. Encore une nuit pareille et ils mourront en masse. Du reste, on en a déjà tué beaucoup à coups de fusil, parce qu'ils étaient trop affaiblis pour pouvoir marcher; on en a enterré une partie et jeté le reste dans la rivière. Il est six heures. Il pleut encore, et je n'ai pas le cœur de sortir de mon réduit. Je fais consolider les piquets de ma tente que le terrible vent de la nuit a fort ébranlés. Je ne me laverai pas encore aujourd'hui. Cela me fait froid rien que d'y penser. Maintenant, je n'ai plus rien à faire qu'à me livrer à mes réflexions. Depuis hier huit heures

du soir jusqu'à maintenant, onze heures, je suis resté sous la pluie au même endroit. Aujourd'hui, j'ai encore mangé mon sirop de framboise avec du pain, et j'en ai composé une boisson avec de l'eau.

A midi, retour au cantonnement. Enfin! Pour six officiers, il n'y a qu'une chambre sans lit, avec de la paille, mais au moins nous sommes tranquilles. Il pleut sans interruption, mais nous ne devons plus retourner au bivouac, aussi j'ai envie de chanter quand je vois le mauvais temps qui fait rage au dehors. Comme nous savourons la joie d'être installés à l'abri!

10 septembre. — Je m'ennuie tant que je me grise en compagnie du chef de musique.

11 septembre. — Aujourd'hui, à une heure, départ dans la direction de Paris. Enfin, nous quittons ce triste pays! Je vais fouiller encore le camp français pour y dénicher un revolver. A midi, nous avons mangé de la bonne soupe avec des œufs, de la bonne viande avec une purée de pommes de terre, et chacun une bonne bouteille. Mon premier lieutenant, qui se connaît en vin, dit qu'il n'en a jamais bu de pareil.

12 septembre. — A Tannay, j'ai admiré une vieille église. A Semuy, j'ai mangé du raisin que j'ai trouvé excellent; par malheur, trop pressé, je n'ai pu en prendre beaucoup. Au delà de Voncy, nous passons l'Aisne, et nous arrivons, à trois heures, à Chuffilly, où je déniche une bouteille d'excellent cognac, mais rien de plus: je crois que les habitants ont caché toutes les provisions.

13 septembre. — Du côté de Machault, sur une colline, j'ai vu, pour la première fois, fonctionner un moulin à vent. Je viens de recueillir un chien. Je monte à cheval, mais l'animal se remue tant que je manque de perdre mon sabre; néanmoins, j'ai assez bonne tournure.

14 septembre. — Pluie, moulins à vent; mon chien, peu patriote, nous suit sans difficulté en courant de tous côtés. A Bethéneville, fabrique de champagne, j'aimerais m'arrêter là! A Moronviller, je fais provision de fromage; on veut me le vendre trop cher et je l'emporte gratis. Au delà de Thuizey, la plaine, très étendue, ferait une fameuse place pour l'exercice. Arrivée à quatre heures et demie au joli village de Verzy, sur le penchant d'une colline, au milieu des vignes. Nous avons dû aller voir le général (quel ennui!) pour le féliciter de sa décoration. Notre soldat Fronhöfer, qui a reçu la croix de fer, a, lui aussi, sa petite cour. Quelle comédie que les décorations distribuées en telle quantité! Mon hôte m'attendait avec du vin rouge et du vin blanc. A la bonne heure! Il nous sert du beurre, du fromage et des abricots conservés, de la soupe au pain, du porc, du bœuf, de la salade et beaucoup de dessert. Pour finir, de l'eau-de-vie à volonté. A neuf heures, je me couche dans un lit exceptionnellement bon, le meilleur que j'aie trouvé jusqu'ici en France.

15 septembre. — Nous traversons un magnifique bois de bouleaux avant Avenay, et j'y rencontre une très jolie fille que je voudrais bien avoir pour hôtesse, quand même on ne me donnerait qu'une mauvaise chambre.

16 septembre. — Jour de repos à Ay; j'ai fait un tour de promenade dans les vignes. De la hauteur, on jouit d'une vue magnifique; j'ai mangé avec beaucoup d'appétit douze grappes d'un raisin dont j'aurais voulu envoyer chez nous une pleine corbeille.

17 septembre. — Mauvais logement à Luzy; le lit est dans la cuisine; je me suis payé le plaisir d'une petite « cuite » solitaire avec trois bouteilles de vin. A quatre heures, je suis rentré à mon logement, je me suis couché, et j'ai dormi ferme jusqu'à onze heures du soir. En ce moment, le maître et la maîtresse de la maison, assis près du feu, devisent d'un air mélancolique. Dois-je les renvoyer ou non? Ils continuent à bavarder tout bas.

18 septembre. — Aux Grands-Essarts, les gens ont caché leurs provisions; pour les punir de cette méfiance, nous faisons main basse sur du vin de madère, sur des œufs, de la viande, etc. J'ai sérieusement secoué un paysan qui voulait m'extorquer la promesse que nos soldats ne prendront rien. Il a fallu aussi parler ferme pour obtenir de mon logeur graisse et œufs. J'ai confectionné moi-même l'omelette. Le lit était misérable et terriblement sale. La femme dégoûtante.

20 septembre. — Éreintés de notre long détour d'hier, Lanoue, Monceaux-le-Provins, Cerneux et Bonnost, nous n'arrivons qu'à une heure et demie à Mormant, petite ville déjà encombrée de Prussiens insupportables qui se sont offert les meilleurs logements. Nous ne nous sommes guère rapprochés de Paris, ayant presque décrit un cercle.

21 septembre. — Réveil à trois heures un quart. Ciel étoilé. A trois heures de l'après-midi nous arrivons à Corbeil; beau pays; autour de la maison que j'occupe un magnifique jardin est rempli de raisins et de pêches, auxquels je dis un mot. La ville est gentiment située sur la Seine. Les Français sont si bêtes qu'ils n'ont pas fait sauter le pont qui est, du reste, très beau.

22 septembre. — Nous traversons Corbeil et nous nous dirigeons vers la Seine. Un pilier du pont n'existe plus: on établit trois ponts. J'ai fait provision de raisin et de vin. Le pays devient riche; on ne voit que superbes maisons avec jardins pleins de fruits. Dans le voisinage de l'endroit où nous faisons halte, un vignoble est dévalisé dans les règles par nos hommes. Jusqu'à dix heures, il y a suspension d'armes; mais MM. les Parisiens ne se rendent pas, on recommence donc le feu. A midi, nous arrivons à la Ville-du-Bois; on a arraché les pavés. Si les Français ont pensé que cela nous arrêterait!

24 septembre. — A minuit, j'entends des coups à la porte et je vois une lumière; mon ordonnance ouvre la fenêtre. C'était l'ordre réjouissant d'avoir à me

rendre sans délai à la division. Je m'habille donc à la hâte et j'éveille mon hôte pour qu'il me procure du café chaud et un guide. La nuit est superbe : un ciel pur illuminé d'étoiles. A minuit et demi, nous arrivons à la division, établie dans un château à Ballain-Villiers, où rien ne remue. Les hommes de garde dorment dans la chapelle sur de la paille. La puanteur est si violente que je me retire dans le cabinet de travail où deux commis et un soldat grattent du papier, et là je me creuse la tête pour trouver la meilleure manière de passer le temps, je fume quelques cigares et j'écris une carte-correspondance à Ingolstadt (pour Mlle N...); à sept heures, on me relève de ma corvée et je reviens. Aujourd'hui j'ai avalé au moins vingt-cinq grappes de raisin tant noir que blanc. Je suis resté au café jusqu'à dix heures et demie. C'était assez dangereux, mais je ne pouvais me résoudre à rentrer.

28 septembre. — A Villebon, j'occupe, avec le lieutenant Wörle, une maison vide. Pas de lit, mais seulement une paillasse de foin. Nous avons fait des fouilles en deux endroits et nous avons trouvé de la vaisselle, des photographies, une superbe montre, malheureusement rien de bon à manger.

29 septembre. — Marche en avant jusqu'à Bièvres. Sur une hauteur qui domine la ville se trouve une redoute qui a été détruite par les ouvrages avancés des Français. Plus on s'approche de Paris, plus on voit que les Français comprennent la vie, le *savoir-vivre*.

30 septembre. — A minuit, brusque réveil. Un caporal m'amène son logeur qui, dit-il, s'est jeté sur lui le couteau à la main. J'en doute. S'il est blessé à la figure, c'est qu'il a dû donner de la tête contre quelque meuble, car il est terriblement ivre. A tout hasard, je fais enfermer le Français, qui proteste avec énergie. On entend une canonnade nourrie. Près de Palaiseau, on doit établir un poteau pour transmettre des signaux. On y attachera la nuit deux lanternes et le jour un drapeau rouge (ça fera plaisir aux républicains français).

1er octobre. — De sept heures à dix heures, exercice. Notre nouveau capitaine adore l'exercice. J'ai déniché un pain de sucre, quatre bouteilles de curaçao, de la viande, du cognac, des fruits conservés et un fort beau nécessaire de chasse.

2 octobre. — Aujourd'hui dimanche, à huit heures, formation des rangs pour la parade à l'église. Contre toute justice, je suis de nouveau commandé ! La croix de fer a encore été donnée à quelques farceurs. Il a donc fallu aller au château pour porter mes félicitations. Les cheveux se dressent sur ma tête rien que d'y penser !

3 octobre. — Encore subi l'insipide verbiage du capitaine d'état-major, en prenant ses instructions pour la caisse. Nous venons de recevoir de Versailles du *pale-ale* et du champagne. Maintenant la bière ne me dit plus rien, je suis trop habitué au vin.

4 octobre. — Pour excuser son retard au rassemblement, le lieutenant Feuerlein prétend avoir attendu près de la place. Il a attendu dans son lit. L'animal a trouvé deux beaux chevaux. Il veut faire croire que c'est un cadeau qu'il a reçu, et se propose, s'il peut en tirer cinq ou six cents francs, de garder cet argent pour lui, et avec cela il fait le désintéressé, incapable de prendre jamais la moindre chose ; cependant, d'après l'affirmation du lieutenant Wörle, son ordonnance a encore mis en lieu sûr, à Claire, de la vaisselle d'argent !

Pourquoi diable sommes-nous venus ici ? il n'y a personne. Afin de passer le temps, nous faisons, avec une division d'artillerie, une superbe manœuvre. Devant nous s'élève une ferme que nous supposons occupée par l'ennemi. Derrière la ferme, un village sur une colline. Devant, des broussailles. Nous nous lançons pleins d'intrépidité, le capitaine d'état-major à notre tête, les tirailleurs détachés en avant. Deux bataillons tirent je ne sais combien de salves. Puis nous nous portons en avant avec un nouveau courage et nous délogeons victorieusement l'ennemi, sous la conduite du duc de Longjumeau !

5 octobre. — Ne va-t-on pas en finir bientôt avec cette abrutissante campagne ! Je suis bien loin de souhaiter encore une victoire et je ne demande qu'à retourner dans ma chère Bavière.

7 octobre. — C'est grand dommage qu'il nous faille continuer notre route. C'aurait été charmant de rester à Longpont jusqu'au moment de rentrer dans nos foyers. Je commence à croire que nous allons encore au feu. A quatre heures du matin, nous nous mettons en marche. Que va-t-il se passer aujourd'hui ? Nous entrons d'abord dans une maison de Bruyères-le-Châtel dont la servante est bien jolie. Mais, à peine installés, on nous assigne un logement à l'autre bout du village, chez des gens d'aspect farouche.

8 octobre. — Notre objectif est de battre les forces qui se sont réunies sur la Loire (quelques troupes de ligne, de la garde nationale et beaucoup de francs-tireurs, sans artillerie). Mais les gaillards ne se laissent pas rejoindre facilement. Nous avançons sur Châlo-Saint-Mars. En chemin, nous rencontrons une jeune Allemande de Wurtzbourg qui habite la France depuis quatre ans, et dont le frère sert dans l'armée ennemie. Nous avons passé une ligne de chemin de fer et plusieurs petits cours d'eau. Il pleut sans interruption. Nous nous installons en avant-postes sur une hauteur, à côté d'un village à gauche d'une rivière ; au milieu est la 6e compagnie, à l'aile droite la 5e. Je vais demander au capitaine d'état-major la permission d'envoyer chercher de l'eau au village, mais il ne veut que manger et boire en paix, et il me répond de réquisitionner.

Pendant plus d'une heure j'ai couru dans tout le village, rempli de soldats appartenant au 10e et au

13e régiment, et au 7e bataillon de chasseurs; des uhlans et d'arrogants cuirassiers prussiens, quantité de voitures et de bestiaux, d'innombrables moutons encombraient la route. Désordre inouï.

9 octobre. — Notre brigade continue sa marche contre l'armée de la Loire. J'espère que nous ne rattraperons pas l'ennemi aujourd'hui, et que nous aurons la chance de passer encore une nuit dans un bon logement pour ne nous battre que demain; en tout cas, le combat ne pourra être évité bien longtemps. Détestables chemins. Il pleut à torrents. Nous sommes mouillés jusqu'aux os. Je crève de faim. A Baudreville, on nous apprend qu'un corps d'éclaireurs bavarois a été enlevé par les francs-tireurs. Ça commence bien!

10 octobre. — Trancrainville flambe, allumé par les habitants ou par nos soldats, je ne sais. Courte halte au Puiset, où je souffre de violentes coliques. Nos hommes doivent être aux prises avec les Français. A une heure et demie, du haut de la colline, on aperçoit au loin les éclairs du canon. La fusillade continue. Peut-être prendrons-nous part à l'action aujourd'hui. Je le voudrais, pour en finir une bonne fois et pouvoir retourner en Bavière. On vient de mettre en batterie de nouvelles pièces. A trois heures moins le quart, l'aumônier nous bénit et nous donne l'absolution. Feu animé de l'artillerie. Nos soldats chantent la *Wacht am Rhein*. Le temps s'éclaircit. A cinq heures, nous continuons d'avancer. Pendant notre marche, nous voyons à notre gauche des villages en feu. La prairie, près d'Artenay, est couverte d'obus qui n'ont pas éclaté. A cinq heures et demie, halte. Les hussards de la Mort viennent de passer, emmenant des canons pris à l'ennemi et des prisonniers. Le feu cesse. La bataille semble finie pour aujourd'hui. Nous n'avons pas servi à grand'chose. On a dû faire environ 500 prisonniers. La nuit tombe. Nous allons probablement rentrer dans nos cantonnements. C'était bien la peine! A sept heures, nous revenons à la Croix-Briquête. Une maison brûle : les flammes s'élancent et tranchent sinistrement sur le fond noir du ciel. Des blessés français remplissent le village. Deux compagnies sont entassées dans une maison. Pas de place, tout a été détruit. Je m'enveloppe dans le manteau de mon ordonnance, avec mon chien pour oreiller.

11 octobre. — La chambre où je suis présente un spectacle pittoresque. Ici, mon ordonnance cire les bottes; là, un autre fait la soupe, et plus loin un troisième prépare le café. A six heures, on se met en route. Le jour se lève peu à peu. Dans les jardins, les soldats cuisent leur déjeuner ou se chauffent auprès du feu. La lune les éclaire de sa pâle clarté. Dans le lointain, on aperçoit des feux; coup d'œil romantique. Des prisonniers et des blessés français s'entassent dans le village. Il y a là une masse de fusils n'ayant pas servi. J'en prends un, ainsi qu'une cartouchière.

Nous marchons vers Orléans; la route qui traverse les champs est exécrable. Le régiment se forme en colonne. L'ennemi, fort d'environ 2000 hommes, doit se tenir dans un bois qui est devant nous. A dix heures et demie, notre 1re et notre 2e compagnie se déploient en ligne de tirailleurs et tirent à travers le bois; mais on est allé trop loin à gauche se heurter à la 3e brigade. Les hommes sont obligés de se replier à travers le bois pour se réfugier auprès de notre 13e régiment. Il est midi et demi. Je suis abrité derrière une maison. Le canon tonne; fusillade enragée. Les obus ennemis éclatent au-dessus de nos têtes. Au moment où notre bataillon va de nouveau se porter en avant, je reçois la mission d'accompagner le drapeau et de protéger le major, qui est poltron comme un lièvre. On éprouve un sentiment étrange lorsqu'on entend la fusillade, qu'on sait ses camarades au feu et qu'il faut rester inactif en arrière. Le temps fraîchit, le soleil s'abaisse, il doit être cinq heures. On m'apporte encore un drapeau du 13e régiment à protéger. Le 7e bataillon de chasseurs a beaucoup souffert; on vient d'apporter ici un franc-tireur blessé. C'est un homme d'une quarantaine d'années, figure railleuse, yeux verts perçants; je l'interroge en français aussi purement que je puis; il me répond avec lenteur : « Monsieur! je ne comprends pas l'allemand. » Certainement il doit se moquer de moi : ça ne m'empêche pas d'être bien portant, tandis qu'il a une balle dans le ventre. Le pays est splendide, mais ce jour lui coûtera cher. Nous arrivons à Saint-Jean-de-la-Ruelle, qui flambe. Je remets le drapeau à l'adjudant du régiment, je cherche un logement pour moi et mes hommes, et je réquisitionne du bon vin.

12 octobre. — Bien dormi chez le curé, malgré l'infernal tapage des hommes qui hurlent dans les rues. J'ai passé la matinée à faire des recherches dans les maisons, et j'ai trouvé d'assez jolies choses, entre autres une pipe superbe et un bon fusil chassepot que j'ai soigneusement empaqueté. Hier, mon ordonnance m'a apporté deux couvertures de laine. Je viens de réquisitionner pour mon propre compte. J'ai emporté huit bouteilles de bon cognac, du vin, du chocolat, du sucre et du café. Avec cela on peut marcher. On a fait sauter plusieurs maisons, une, entre autres, où se trouvaient deux jeunes filles.

Nous arrivons à Orléans à six heures. Comme on n'a pas encore préparé nos logements, il faut d'abord nous occuper de caser nos hommes. Tout est détruit. Enfin, à sept heures et demie, nous réussissons à nous installer chez une famille noble où loge déjà l'aumônier et qui se serait bien passée de notre présence.

13 octobre. — Rien à dénicher dans ma chambre. Je me promène dans la ville pour voir la cathédrale, qui n'est pas merveilleuse, et la statue de Jeanne d'Arc. A une heure, bien lesté, je vais prendre la garde. Au poste, le vin coule à flots. On me bourre les poches de cigares. Orléans est condamné à un million de contri-

bution de guerre. Étant de garde, je joue à une femme quelques farces assez méchantes. Après avoir emmené son mari chez nous, escorté d'une patrouille, je fais subir à la vieille dame diverses vexations. Sa fille arrive éplorée. Je la conduis à sa mère et je la console de mon mieux. Ensuite j'accompagne la fille chez nous, toujours avec une patrouille. Elle sanglote. C'est très loin, à une demi-heure de marche environ. Je demande aux Prussiens qui logent là ce qu'il faut faire de cette pleureuse. Leur avis est de ne pas la mener au poste. Aussitôt que je peux, je lui rends donc sa liberté. Ce n'est certainement pas très joli, mais les Français vainqueurs en auraient fait bien d'autres chez nous. Nous jouons aux cartes jusqu'à une heure du matin, puis nous nous couchons un peu. Il y a trente bouteilles vides dans un coin.

14 octobre. — Je vais voir les fusils exposés et j'en prends deux pour moi. A dîner, mon verre s'est brisé. Je suis certain que ce n'est pas d'un mauvais augure pour moi ; mais, malgré les plaisanteries de Schröder, je ne peux me débarrasser de l'idée obsédante que peut-être un de mes amis blessés vient de mourir en ce moment.

18 octobre. — On m'envoie en toute hâte chez le commandant prendre les ordres. J'y cours ; il n'y a pas d'ordre à prendre, et nous partons. A sept heures et demie, on arrive à Donnery. Pendant la route, très bel ordre de marche : toutes les armes sont mélangées, ce qui est bien bavarois. On a si intelligemment réglé l'étape qu'il est nuit noire quand nous arrivons enfin au petit château où nous logeons.

19 octobre. — Je me débarbouille auprès de la fenêtre avec un jupon fraîchement blanchi. Le pays que nous avons traversé hier est superbe. A droite, la vallée de la Loire remplie de villages. A gauche, de riches vignobles. Nous avons traversé deux fois le canal. Notre habitation paraît avoir été bien meublée jadis, mais on a tout enlevé. On prétend que c'est à cause des subsistances que nous sommes venus d'Orléans ici ; je n'en crois rien. On doit se battre quelque part.

20 octobre. — Je m'ennuyais tant aujourd'hui que pour m'occuper j'ai pris une pioche et travaillé aux retranchements. A cinq heures, j'allai me reposer un peu, et dans une ferme isolée je rencontrai une belle jeune fille à laquelle j'ai adressé quelques mots. Elle a rougi, elle a souri, elle s'est sauvée. En attendant Schröder, j'ai mangé un ragoût de foie à la bavaroise, préparé par nos soldats eux-mêmes. Schröder revient avec promesse de recevoir une poule, un canard, neuf œufs et du vin. On lui a promis aussi du lait et de la graisse. « C'est ça. » Mais les gens qui lui ont promis ces bonnes choses ont menti, et rien n'arrive.

21 octobre. — Il a plu toute la nuit et il pleut encore. De huit heures à neuf heures et demie, on travaille au retranchement. Tous ces gaillards, y compris notre distingué capitaine, n'y entendent rien et s'en tirent aussi bêtement que possible. A onze heures et demie, je suis de garde. Je place les postes, je désigne les patrouilles, puis je me fais installer une table en plein air. J'ai bu sans discontinuer toute l'après-midi, si bien que le soir j'avais un léger « plumet ». Schröder a dîné avec moi, mais je ne sais plus du tout ce qu'on nous a servi. Je suis allé tout à l'heure chercher du fromage dans une maison à côté et j'ai causé longuement avec une fillette. Mais elle n'a pas voulu m'écouter. Une autre (vingt-deux ans) à qui j'ai demandé : « Êtes-vous encore demoiselle ? » m'a répondu sans hésiter : « Oui, monsieur. » Elle va se marier bientôt, mais ce n'est pas une raison. La mâtine s'est moquée de moi parce que j'ai dit « litres » au lieu de « kilomètres ». Je me suis mis dans mes draps, grâce au vin blanc, en tenue de commandant de poste, sabre au côté.

22 octobre. — De deux heures à quatre heures et demie, on travaille aux retranchements ; je fais percer des meurtrières et créneler des maisons. Le fond d'un tonneau sur lequel j'étais assis s'enfonce, et je tombe dedans. Un bon coup de poing dans la figure apprendra au soldat Seuffert à ne pas rire des chutes même risibles. On ne parle dans les journaux d'ici que de champs de fraises, de violettes, de roses. En Allemagne cela paraîtrait étrange, et c'est étrange en effet.

23 octobre. — Nous revenons à Orléans : on va s'amuser en ville. Découvert un nécessaire de voyage en jolie étoffe grise.

24 octobre. — Je crève d'ennui aux Murlins, et je me couche à huit heures ; mais à neuf heures, Schröder vient me distraire. Il est épouvantablement ivre et me fait un sermon sur l'intempérance.

25 octobre. — A une heure et demie je suis parti, à cheval, me promener avec l'adjudant ; mais en route un de mes boutons de sous-pied a sauté. Mon pantalon, pendant le trot, remontait jusqu'aux genoux, ce qui n'était pas agréable, car il ne me restait rien sur les jambes, tant mes bottes sont courtes. Un petit gamin français s'est moqué de moi, mais j'étais trop occupé de mon cheval pour pouvoir tirer les oreilles du drôle.

26 octobre. — Il va falloir poursuivre les francs-tireurs pendant trois jours, occupation agréable par un temps pareil ! A sept heures un quart, nous partons.

Pour quelle destination, je n'en sais rien. Après Fay-aux-Loges, on charge les fusils et nous nous embusquons au coin d'un bois, attendant qu'il plaise aux francs-tireurs de passer de notre côté, ce qu'ils n'ont garde d'essayer. A Vitry, comme les habitants d'une très belle maison ne voulaient rien me donner, j'ai dû employer la brutalité. Ils ont fini par nous servir un dîner sérieux, après lequel j'ai emporté les côtelettes du propriétaire à son nez : *C'est la guerre!*

27 octobre. — La poursuite continue : les 7e et 8e compagnies déployées en tirailleurs le long du canal

attendent le 3e bataillon et ne s'inquiètent pas des francs-tireurs. A neuf heures, nous arrivons à un bois que je reçois mission de fouiller de fond en comble avec ma compagnie. Les soldats ont beaucoup de mal à s'en tirer, et plusieurs fois je dois moi-même prendre la tête, malgré les épines et les broussailles. (Un petit garçon que nous avions pris pour nous montrer le chemin, me plaisait beaucoup; mais le drôle s'enfuit comme un cerf.) Nous arrivons à quatre heures sans encombre à Châteauneuf-sur-Loire, petite ville précédée d'une avant-garde de moulins à vent et entourée de vignobles. Nous nous offrons la maison de M. l'adjoint, qui se passerait bien de cet honneur. Il est seul, sa famille est partie, de sorte que le voilà obligé de nous faire la cuisine et de nous servir à table. Quelle figure piteuse, ce bon adjoint!

28 octobre. — Retour aux Murlins: je vais faire un petit dîner fin à Orléans, et j'apprends que Metz s'est rendu avec 64 batteries, 173 000 hommes, dont 4000 officiers et 20 000 malades. Dieu est pour nous!

30 octobre. — Aujourd'hui j'ai eu à récolter de l'argent dans la ville : 6700 francs. Après avoir lutté pendant deux heures avec un cheval têtu, j'arrive au but de ma course, le château de... où je bois deux bouteilles de vin sans descendre de cheval, d'une main tenant la bouteille, de l'autre les rênes. Les aimables habitantes du château m'offrent des roses. Je suis la Loire jusqu'au grand pont et je rentre par la Grande-Rue. La musique joue justement près de la statue de Jeanne d'Arc, comme je passe là à cheval.

31 octobre. — Reçu une lettre de mon grand-père. En revenant de l'exercice, j'apprends qu'on va partir. Ces maudits francs-tireurs ont tiré sur des cavaliers et en ont blessé quelques-uns. C'est pour cela que nous voilà encore dans le branle-bas d'expédition. Nous partons à cinq heures dans la direction d'Ormes, puis nous revenons sur nos pas ; comme disent les Français : *C'est ça, beaucoup de bruit pour une omelette!*

1er novembre. — Réchauffé par un coup de vieux cognac que m'offre le maître de la maison, je marche de six à huit heures, à demi ensommeillé. Nous arrivons dans une grande ferme au delà d'Ormes, à moitié détruite par le feu. Les chasseurs et les hussards prussiens nous précèdent. J'ai fait porter deux matelas dans mon palais, où mon ordonnance installe des sièges, la vaisselle nécessaire, etc., un luxe de banquier! J'ai soin d'enlever de ma chambre quatre chromolithographies, représentant des scènes émouvantes et derrière lesquelles des punaises avaient élu domicile. On nous amène trois francs-tireurs qu'on va fusiller. J'ai deux bouteilles de bon vin à boire avant de me coucher.

2 novembre. — Notre chambre est traversée d'insupportables courants d'air. Le vent a soufflé toute la nuit avec force, et ma mince couverture ne m'a guère protégé. Mes soldats sont une bande de brutes. Ils croient pouvoir faire tout ce qu'il leur plaît. Au fond ils ont peut-être raison, mais ils ne sont pas de force et ne savent pas s'y prendre. S'ils ne veulent pas marcher droit avec moi, ce sera tant pis pour eux. Bu énormément.

3 novembre. — Le soleil se lève brillant, mais nous souffrons toujours, le matin, d'un froid glacial. Notre chambre est, comme tout le reste de la maison, terriblement aérée. Les portes et les fenêtres ne ferment pas; les murs n'ont pas d'épaisseur, et le vent circule à son aise. Tout le jour, il y a eu dans la cheminée un feu à rôtir un bœuf, et cependant c'est à peine si on a chaud. Grand défilé en l'honneur du kronprinz des Prussiens nommé feld-maréchal général. Le soir, nous avons reçu un baquet de vin, si bien que je ne sais plus à quelle heure je me suis couché.

4 novembre. — Le capitaine Feuerlein a reçu la croix de fer. Est-ce possible!

5 novembre. — Je n'ai pas dormi tranquille, à cause du froid. Le soir, les soldats ont fait un tapage scandaleux. Mon ordonnance ronfle d'une façon lugubre. C'est demain dimanche, repos. Plaise à Dieu, que nous partions d'ici! Quand même ce serait un dimanche, je marcherais toute la journée de bon cœur.

7 novembre. — Hier, deux soldats du 13e régiment ont tué un paysan parce qu'il ne voulait pas leur laisser prendre ses poules. Mon ordonnance, qui, hier, ne m'a pas attendu selon mes ordres, mais s'est couché après avoir bu le café sans m'en laisser, aura une dégelée de jours de consigne quand nous serons rentrés en garnison. Dans la matinée, je ne suis pas allé me promener à cheval, parce qu'aujourd'hui on se prépare à partir. Il paraît que nous allons encore nous porter en avant.

8 novembre. — On dit que le 13e régiment a été, hier, soudainement attaqué par les Français. Un capitaine aurait été tué, un lieutenant grièvement blessé et deux soldats faits prisonniers. Pendant l'exercice, un hussard vient d'accourir, donnant l'alarme. Nous nous formons immédiatement en ordre de marche; les cavaliers sont déjà partis en avant. On parle de fusiller deux soldats du 13e régiment, parce qu'ils ont tué deux habitants pour un malheureux fromage.

9 novembre. — Nous serons de réserve. On fait le café en toute hâte, à minuit; mais, par suite de contre-ordre, on ne partira qu'à deux heures et demie, les 4e et 9e bataillons de chasseurs, le 2e et le 11e régiments, nos batteries, enfin tout notre monde. En route, des chasseurs du 7e régiment se joignent à nous. A quatre heures et demie, on fait halte. Bientôt le feu est allumé et nous nous y chauffons. C'est là que j'écris ces notes. A sept heures, on se remet en route. Pendant ce temps, le jour est venu. A huit heures moins le quart, le 2e bataillon est posté derrière un bois, en réserve. A neuf heures moins le quart, on commence le feu. A dix heures, ordre de nous avancer jusqu'au village de Coul-

miers. La bataille fait rage à l'aile gauche, et, vers onze heures et demie, elle s'étend aussi à l'aile droite. A une heure, vif combat d'artillerie. Les obus tombent près de nous de toutes parts. Les troupes d'ambulance et la cavalerie se retirent un peu en arrière. D'innombrables boulets passent en ronflant au-dessus de nous. Vers une heure et demie, la fusillade s'anime à son tour. Feux de salve à l'aile droite. Viennent-ils des nôtres ou de l'ennemi, je n'en sais rien. On n'entend plus les coups de canon qu'à de rares intervalles. Les décharges de la 2e compagnie sont plus espacées. Maintenant, on charge. Je ne vois plus mon ordonnance. J'ai son manteau. Souhaitons-nous bonne chance.....

M. MAURICE BARRÈS

M. Maurice Barrès est dès à présent le plus en vue des néo-psychologues. En quatre ou cinq ans, il a fait un beau chemin. *Le Jardin de Bérénice* a consacré sa naissante gloire, naguère pressentie pour des raisons un peu différentes par M. Paul Bourget et par M. Meilhac. Espéré dans le monde où la mode est de le trouver moins obscur qu'on ne le dit, apprécié et même chéri des philosophes à qui il procure la joie de l'étonnement, député dilettante et tout aussi bien dilettante député, M. Maurice Barrès à ce premier détour de sa vie (il n'a pas trente ans) peut s'arrêter avec complaisance et se contempler, satisfait. Déjà voici que, dans la préface apologétique d'une réédition de *Sous l'œil des barbares*, il se commente lui-même. L'instant semble heureux à esquisser le portrait de M. Barrès. Le portrait, c'est une promesse téméraire. M. Barrès a accoutumé d'être si décevant! Il s'applique, il s'amuse à paraître tant de choses. Il excelle si curieusement à des confessions qui ne sont que des ironies, à des ironies qui sont presque des aveux! Il n'a rien inventé, je crois, qu'un mot, et il se trouve que c'est le mot « fuyance ». Peut-être ne saurait-on attraper de M. Barrès qu'une silhouette? Peut-être serait-ce ne pas le comprendre que de l'avoir tout à fait compris? Il suffirait de saisir l'allure et l'accent justes dans les attitudes et les vocalises du charmeur. Essayons, pour le plaisir.

***

M. Maurice Barrès est né à Charmes, un vieux village du cœur de la Lorraine. Ses parents le firent élever dans une pension aristocratique, dirigée à la Malgrange par les jésuites. M. Barrès y fut un élève brillant. Les jésuites ont gardé la tradition des fortes humanités. A leur école, M. Barrès prit le goût des lectures latines, de la rhétorique, de la virtuosité. Peut-être aussi, observateur déjà clairvoyant, ne les vit-il pas sans fruit appliquer aux choses de la morale leurs qualités d'analystes déliés, et témoigner en leur indulgence évangélique de ce mépris des hommes qui n'a pas nui à leur fortune?

M. Barrès fit son droit à Nancy, puis il partit, tout jeune, pour Paris. A cette entrée en campagne, tâchons de nous représenter ce que devait être l'« état d'âme » de M. Barrès. De telles inductions, toujours, ont quelque chose d'incertain ou d'incomplet. Pourtant, vers cette époque, l'« âme » de M. Barrès était, sans doute, relativement simple. Dans l'analyse qu'il a plus tard élaborée du caractère de cette race lorraine d'où il sort, il a pris soin de mettre en saillie vive deux traits selon lui essentiels, l'un la possession de soi-même qui fait les beaux soldats (général Drouot), l'autre, l'ironique finesse qui artistiquement se traduit par le goût de la caricature (Callot, Granville). La thèse historique n'importe pas. Il faut retenir seulement que M. Barrès a vu et bien vu dans l'âme lorraine deux des traits dominateurs de sa propre personnalité. Un soldat ambitieux et résolu à ne s'armer que pour la noble querelle de son ambition, — encore vague, se confondant peut-être avec le seul appétit de la gloire, — un « gouailleur » un peu paysan, mais déjà subtil, qui se divertit de noter en soi-même et chez autrui le banal, le machinal, le caricatural de la vie, tel m'apparaît M. Barrès dans la fleur de sa jeunesse. Et peut-être qu'alors l'analyste narquois était fort peu dégrossi. Peut-être, pour qu'il se dégageât, fallait-il le choc de Paris et la magique étincelle du renanisme? Le certain, c'est que, connaissant les passions par les moralistes, non exempt de la fatuité d'avoir pensé avec Stendhal, M. Barrès dut partir pour Paris comme un lieutenant s'en va à la guerre.

***

Un beau soir de l'année 1885, les boulevards étaient pleins de monde. Aux tables des cafés, un émouvant fait divers était le sujet des conversations. La veille, une honnête femme, calomniée par un informateur famélique d'agence Tricoche, l'avait « justicié ». Le drame, très parisien, tenait en éveil la curiosité. C'est alors que, du bout de l'horizon, l'on vit s'avancer avec une lenteur réglée, à travers la foule qui s'ouvrait et se retournait sur son passage, une caravane étrange d'hommes-sandwich. Et sur leur pancarte se détachait le nom de Morin, le pauvre diable justicié, avec, au-dessous, ces mots surprenants : « Ne lira pas *les Taches d'encre!* » C'était M. Barrès qui faisait son entrée dans les lettres. L'anecdote met dans une lumière crue le dessein d'étonner et l'audace des moyens qui distinguent ce « bel aventureux »; un Cuvier de l'analyse n'en demanderait pas davantage pour reconstituer son caractère et la moitié de son talent!

Les Taches d'encre étaient une revue que M. Barrès rédigeait seul, avec une intrépidité de bonne opinion personnelle assurément remarquable. La revue eut six

numéros. C'est le véritable début de M. Barrès. On y aperçoit à plein plusieurs traits épars et nets de cette physionomie ultra-moderne de dilettante d'action et d'attaque : un désir maladif du succès, la préoccupation éclatante de se singulariser pour s'imposer, une sensibilité tout intellectuelle, une rhétorique imagée. Voilà les éléments d'où doit germer et s'épanouir le « généreux égotisme » de M. Barrès. Déjà, fait décisif, il a trouvé sa stratégie, qui sera de mépriser l'humanité, en ne négligeant rien pour se servir des hommes, avec un sang-froid malicieux, avec une franchise avouée, sans artifice, mais qui, dans la plupart des cas, devient un artifice vraiment supérieur. A la première page des *Taches d'encre*, on lit, sous le prix de l'abonnement : « Je suis prêt à accorder du génie à qui me trouvera du talent. » Boutade amère, dira-t-on, de pur lettré, inquiet de voir la réclame *regina del mondo*. Il y a un peu de cela. Soyons assurés qu'il y a autre chose, une gageure, un calcul. Cet égoïsme provoquant sera pour M. Barrès une règle de conduite, une tactique, une méthode pour arriver, comme parle Sénèque, à la vie bienheureuse.

***

Durant ses années d'apprentissage, M. Barrès, il est permis de le supposer, fut souvent vexé au vif. L'orgueil aigri a été pour lui au point de vue des résultats un bon conseiller. Il lui a enseigné son originalité, qui se résume à n'admettre, à n'aimer que soi, et, par une immédiate conséquence, à être irrévérencieux avec délices, à lancer sur les passants de petites pierres pointues choisies dans son jardin fermé. Après *les Taches d'encre*, M. Barrès publia la plaquette satirique intitulée *Huit jours chez M. Renan*. « Gouailleur », M. Barrès l'est dans les moelles. Son petit pamphlet séduisit les amateurs. Il abonde en choses attrapées au vol ou accentuées à peine avec une perfidie ailée. Dans la charge, M. Barrès a de la nuance. Et pourtant ce joli travail de médisance raffinée, on le doit tenir de la part de M. Barrès pour blâmable, pour coupable. Il trahit une si profonde et si paisible ingratitude!

M. Barrès n'était-il pas dès lors un disciple (*alumnus*) de M. Renan, du Renan de la dernière manière, celle où le grand penseur, peut-être influencé par Shakespeare, a paru faire de l'imagination des idées la petite folle du logis. Ceux qui connaissent M. Renan savent qu'il a un sentiment de la responsabilité et de la dignité morales des plus catégoriques. Au vrai, M. Barrès pourrait bien être le renaniste le plus infidèle à l'esprit de la doctrine, au fond tout de scientifique réflexion et de gravité religieuse. Renaniste, il l'est bien, en tant que le renanisme consiste à tourner autour des idées, à tenir la vérité pour chose vagabonde. Et là encore il se pourrait que M. Barrès fût un hérésiarque, qu'il méconnût deux des dogmes de ce scepticisme pieux, l'un, proclamé par M. Renan, que les idées doivent être aimées pour la part au moins apparente de vérité qu'elles renferment; l'autre, prêché par M. A. France, que l'intelligence quasi universelle doit être une école de sympathie, d'urbanité, et même de charité. La morale que M. Barrès a tirée du renanisme a peu de rapport à celle-là. Il en a tiré une morale à la Talleyrand, dont je citerai seulement deux articles : « La vérité qui fait plaisir me paraît encore la meilleure. » — « Les formules dubitatives charment les gens de goût et les vieillards en place. » C'est assez de tels exemples pour montrer en quoi M. Barrès est un renaniste singulièrement perverti, et de quelle façon avec lui cette philosophie descend du ciel sur la terre. Ces ironies ne partent-elles point d'une âme douloureuse? Peut-être. On s'expose moins à être dupe en y voyant plutôt une diplomatie osée, qui se moque de la diplomatie.

***

Comme il a lu de près M. Renan, M. Barrès a lu avec réflexion, et, comme disent les savants, avec réceptivité, un petit nombre de livres sérieux d'où il a extrait une demi-douzaine de notions synthétiques, riches de conséquences. Beyle et Constant l'ont documenté sur les démarches intimes de l'amour, sur les jouissances piquantes (et parfois trop) des menues enquêtes sentimentales. Il connaît Cabanis : les rapports du physique et du moral l'ont toujours amusé à transcrire. Il a appris et pris de Pascal le dédain qu'il affecte si volontiers du « divertissement », de la « gesticulation », l'habitude ou l'attitude toute chrétienne de penser à la mort. Spinoza lui a communiqué un enseignement plus efficace qui est « qu'à parler d'une manière absolue, le droit suprême de la nature permet à chacun de faire ce qui peut lui être utile (1) », maxime abstraite d'un métaphysicien incapable de reculer jamais devant la logique, au demeurant homme doux (sauf pour les araignées). M. Barrès sait de mémoire d'autres théorèmes de *l'Ethique*, celui d'abord où le philosophe proclame que la personnalité de l'homme n'est qu'en Dieu, dans l'être insaisissable et éternel que nous devons adorer en nous (on sait avec quelle éloquence lyrique Fichte a repris cette doctrine). De Kant et plus uniment de M. Taine. M. Barrès a recueilli cette conclusion que l'unité du *moi* pourrait bien être illusoire, la vie une suite de morts et de renaissances. Le catalogue intellectuel est, à peu de chose près, complet. Les livres si *livresques* de M. Barrès seront des applications, des amplifications de ces idées, et devront leur prix à la musique et à la nuance des mots, à la mise en œuvre de qualités de rhéteur. Un peu de métaphysique, de la virtuosité, de moins en moins embarrassée, de plus en plus délicate, le souci de guetter et de noter, sans critique du reste, les faits divers de son *moi*, la

(1) Spinoza, trad. Saisset.

vanité naïve de les tenir pour considérables depuis les doutes de l'âme jusqu'aux incertitudes de l'estomac, la poursuite constante, un peu trop habile, un peu grossière aussi, du paradoxe, M. Barrès est là tout entier, ou presque, car il convient de réserver la part de la sincérité et de la sensibilité.

Quoi qu'en dise M. Barrès, chez lui cette sensibilité est rare. Par-dessus tout il est un cérébral. Il ressemble donc fort peu à Beyle et à Constant, de qui il se réclame avec une si magnifique assurance. Chez ceux-ci, sous la froideur voulue du style se voile et se trahit l'inquiétude, la souffrance du cœur. Chez M. Barrès, les émotions sont ordinairement intellectuelles, ou verbales. Ces émotions qu'il conçoit, qu'il déduit, qu'il crée au lieu de les subir, il les regarde se jouer et mourir à la surface de son être intime avec tranquillité. Il dessine et commente son âme en géomètre.

Ce géomètre, impassible et fin, se complète ou se complique d'un rhéteur. Géomètre et rhéteur ont leur agrément. Leur tort est de se donner pour des passionnés qu'ils ne sont pas, et aussi de se répéter. M. Barrès a fait trois livres. En dépit de quelques agaçants paradoxes de syntaxe, de quelques grimaces d'esprit, un talent d'écrivain s'y affirme, parfois exquis, lorsqu'il consent à être simple. L'impression d'ensemble est l'uniformité. Ces trois livres, comme George Sand le disait d'*Obermann*, sont une *monodie*, et monotone. Où la vie manque, l'art peut-il jamais être achevé ?

*
* *

Le premier chant de *Monodie* a pour titre symbolique : *Sous l'œil des Barbares*. Il semble que ces Barbares soient tous ceux qui gênent le *moi* de l'auteur, qui retardent l'expansion conquérante de sa personnalité. Quant au livre lui-même, M. Barrès le donne pour un « catalogue sentimental », pour un « livret métaphysique », qualifié par la préface de « curieux ».

Son héros a lu des livres qui lui ont décoloré la vie. Il s'en plaint au « Bonhomme Système », comme dans quelque allégorie, un peu lourde, du XVIIIe siècle. Système ne lui dit rien qui vaille. (J'analyse en simplifiant, mais non sans fidélité.) Le bon jeune homme ne tarde pas à tomber dans un vague à l'âme dont son amie s'étonne. En vain lui explique-t-il que « c'est au front que bat la vie chez les élus ». Elle le quitte ; il la suit, et la voit qui jette, dans le soir pâle et fleuri, à des acrobates les fleurs pâlies de son corsage. Pour se consoler, il s'avise de voyager, de visiter « le Temple des sages », — voisin de celui de Gnide. Les sages ont lus le *Baghavat*, de M. Leconte de Lisle, et lui chantent en chœur « que les parfums, les vertus, tout ce qui charme, ne sont qu'un tremblement que fait le petit souffle de nos désirs ». Notre Mardoché, très affecté, se réfugie alors dans le passé ; il se met à rêver, à revivre, les derniers jours d'Hypatie. Dans le décor joli et grandiose d'Alexandrie à son déclin, ce sont là des pages gracieuses, qu'on dirait ajoutées par un scoliaste très intelligent à un papyrus de M. A. France. Ayant assisté à la leçon suprême de la Vierge platonicienne, massacrée par les Barbares, et célébrée par M. Leconte de l'Isle en un poème admirable qui a pu suggérer à M. Barrès l'idée de « ces choses nobles », Philippe, pour appeler le héros de M. Barrès du nom qu'il lui a choisi tardivement, s'en revient à travers les siècles au Salon des Champs-Élysées. Dans le jardin, il a une importante conversation avec un philosophe en qui on reconnaît, à des allusions appuyées, M. Renan. Le philosophe donne à son jeune ami le conseil de rechercher la notoriété. A ce propos, il pousse la bonté jusqu'à lui faire un cours d'intrigue parisienne, insistant sur l'utilité de soigner ses manies, ce qui frappe d'admiration les *snobs*, et de se ménager l'appui des aînés qui sont encore flattés de venir en aide. Ces aînés, que le philosophe ne désigne pas, seront, si vous voulez, M. Paul Bourget, M. Anatole France, M. Jules Lemaître, M. Robert de Bonnières, le moderne Laclos (1). Petit chapitre des plus documentaires. Le discours effrontément pratique de M. Renan semble, en effet, le résumé assez exact des propres réflexions de M. Barrès sur la vie. La « gouaillerie » est ici de mettre dans la bouche d'un vrai sage ces maximes du dernier bateau, et de lui donner des coups de bâton pour son manque de moralité. M. Barrès a dû écrire ce chapitre avec une véritable allégresse ! Cependant Philippe retrouve « l'amie » qui lui demande de l'argent, car elle a des ennuis. Mais « ce n'est pas la peine d'avoir lu tant de volumes à 7 fr. 50 pour aimer comme tout le monde ». Philippe la congédie ; tout de même troublé, il ouvre sa fenêtre et regarde Paris tristement, comme Rolla, encore que pour d'autres raisons. Et le voilà qui « sort du sensible » par une hallucination ou un accès de métaphysique fichtienne. Il devient « le passage où se pressent les images et les idées ». Son corps lui paraît, comme la matière, une illusion, et médiocre. « Je ne suis pas cela, j'y habite, essence impérissable et insaisissable derrière ce corps (2). » Cette exaltation, où le style se soutient, est suivie d'une indigestion et d'une grande angoisse. Où est le but de la vie ? Où est l'ami guérisseur de l'âme vexée et blessée ?

Sous l'œil des Barbares constate en somme (et que l' « amie » soit ou non le symbole de la *féminilité* du jeune Philippe) la difficulté d'être heureux ou de réussir dans la société d'à présent, si l'on a la vocation des voluptés esthétiques, des idées un peu générales, le goût des analyses intimes, et, partant, un certain dégoût des exigences de la vie, si ingrate souvent pour ceux qui se soumettent à ces exigences avec le plus d'entrain.

(1) Article de M. Barrès dans *le Figaro*.

(2) Fichte, *De la destination du savant*, *passim*.

C'est un livre de bonne foi et de rancune, le plus original qu'ait écrit M. Barrès. Dans les autres, il y aura moins de lourdeur complaisante, plus de charme vague et vif; il y aura moins d'idées que dans cette confession humiliée à la fois et irritée d'un humoriste du pessimisme à la recherche d'une tour d'ivoire. Ce qui n'empêche qu'avant d'être un « livret » de philosophie morale, *Sous l'œil des Barbares* peut paraître une œuvre de style, exécutée par un rhéteur qui, « adorant cette beauté du verbe plastique dont il est délicieux de se tourmenter », demande à la ronde le secret des jolies phrases. Ce qui doit surprendre dans cette œuvre de début, réserve faite d'un certain nombre de phrases maniérées et maladroites qui sont, comme dit Pascal ou à peu près, des « princesses de village », c'est la variété extrême de l'écriture. M. Barrès n'y a point de style, mais laisse voir qu'avec de l'entêtement il en aurait plusieurs. N'était-ce pas alors qu'il se proposait de publier « le bréviaire des principaux rhéteurs de ce temps » ? Ce livre aurait été supérieurement comique. M. Barrès est inimitable dans les imitations. Quel ennui, quand il tâche à une originalité plus personnelle, que son talent, même aujourd'hui, garde dans la sécheresse je ne sais quoi de noué et de tortillé qui induit en tentation de relire Montesquieu!

*
* *

Des livres de M. Barrès, *Un homme libre* est celui qui montre le mieux les procédés discursifs de composition et les artifices de ce virtuose de l'artifice. Philippe s'en est allé à Jersey avec son ami Simon, dont l'existence reste un problème, M. Barrès se plaisant aux êtres de raison par un goût combiné de mystification et d'abstraction. Philippe est Philippe. Simon est riche, sanguin, épris du sport et de la philosophie de M. Herbert Spencer. A Jersey, en pensant à toutes choses le long de la mer triste, avec les dames sans culture qu'ils ont amenées de Paris, les deux amis font une découverte (déjà formulée dans le manuel des aspirants au baccalauréat) : 1° que l'exaltation cause un plaisir intellectuel; 2° que l'analyse du phénomène en accroît l'intensité. Dès lors ils ont trouvé l'art de vivre en joie sur la planète. Il n'est besoin que de s'exciter sur l'amour de soi-même, et de stimuler en l'analysant cette exaltation qu'on obtient, par les pratiques mystiques d'Ignace de Loyola en ses *Exercices spirituels*, qui, à l'entendre d'autre façon, constituent un cours raisonné d'abêtissement. En faisant jouer avec précaution le mécanisme de la pensée, on se projette délicatement en plein mysticisme et on passe ses soirées de manière agréable. L'analyste dispose la mise en scène, le rhéteur écrit la comédie : ce sont ici les jeux de l'analyse et du style.

Pour expérimenter la méthode, Philippe et Simon quittent Jersey et leurs compagnes. Ils s'installent près de Nancy, et mandent le médecin qui procède à l'examen de leurs personnes; le médecin les trouve gaillards. Tout seuls ils procèdent à un examen plus sévère, l'examen de conscience. Ils s'accusent avec solennité, s'étant, ce jour-là, mis en habit, de nombreux péchés contre leur âme, péchés graves, car « la pensée est tout l'homme ». Ainsi Philippe ne se pardonne pas de s'être refusé un fauteuil où il aurait plus noblement rêvé, — dormi peut-être? Tout cela respire la bonne humeur. Les deux ermites ne prennent pas la pensée au tragique. C'est pourquoi ils se livrent aussitôt à l'exercice de la Mort, très vanté par Ignace, et duquel l'on peut, selon les moments, tirer une double morale, ou adorer la seule réalité et vérité éternelle qui est Dieu, ou demander au plaisir l'oubli de la fuite de tout. Philippe et Simon, qui sont des sages, s'abîment de plus en plus dans la religion, la dévotion, la superstition de leur *moi*. Et à l'exercice de la Mort, dont on ne doit pas abuser, succède ce qu'on pourrait nommer le ballet des intercesseurs. Philippe qui a, nous le savons, la bonne grâce d'être franc, pourvu que la franchise cache une farce ou une finesse, s'aperçoit qu' « à chaque couche de sa conscience, il retrouve des noms d'hommes fameux ». Ce qui nous vaut deux portraits, Sainte-Beuve jeune et Benjamin Constant vieilli. Philippe les aime l'un et l'autre dans la mesure où il tient qu'ils sont lui-même. Il les interroge sur son âme. Ils se taisent, et il les méprise. C'est parfaitement logique et très gai.

Arrivé, la petite lumière de l'analyse à son chapeau, au carrefour sombre de son *moi*, M. Barrès se souvient à point de la théorie de M. Taine sur l'influence du milieu. D'où la monographie un peu trouble de l'âme lorraine sur laquelle il se penche pour s'y mirer. Cette race, comme lui-même, souffre de n'avoir pas réalisé ses grandes destinées. Son tort fut d'être trop ironique : « Nous rapetissons ce que nous touchons et nous nous plaisons à gouailler. » Plus loin, il est vrai, M. Barrès louera avec justice ce même peuple lorrain de « sa fermeté réfléchie, persévérante et opportune ». D'autre part, il honore en Jeanne d'Arc des vertus d'abnégation, de sacrifice, qui se concilient mal avec l' « égotisme ». Mais ces impertinences à l'égard de la froide logique ne gâtent en rien la gentillesse du morceau. L'érudition et le caprice y vont de compagnie; le tout fait une application élégante des procédés magistralement méthodiques de M. Taine et du lyrisme divinatoire particulier à Michelet. Pour ce qui est d'affirmer qu'on est la conscience et la fleur d'une race, c'est un des couplets que M. Renan, aux banquets celtiques, nuance avec le plus de bonhomie et de mélancolie. Dans ce chapitre, très admiré, je ne vois de nouveau que la hardiesse et l'harmonie des adaptations, mérites coutumiers de M. Barrès.

Ces méditations intéressées sur l'âme de la Lorraine marquent la fin du séjour de Philippe dans le pays. Il part pour l'Italie, avec le propos ferme de ne plus se

modeler à l'avenir que « sur des groupes humains ». Simon, qui s'ennuie, va chasser dans le Nord. A Milan, devant le Christ du Vinci, au Bréra, Philippe a cette illumination qu'il doit tout accepter de soi-même comme le Christ a tout accepté des hommes. Accepté totalement et définitivement par M. Barrès, Philippe s'en va à Venise. Il y répète un exercice spirituel, mais que nous connaissons, qui est de combiner artistement des rapports saugrenus. Il se compare de la sorte à Venise, parce que Venise a résisté aux Barbares, parce que les beaux désintéressements sont un trait du caractère vénitien, paraît-il, comme de celui de Philippe, parce que la ville de Jean Bellin est mystique. A vrai dire, l'art vénitien ne fait que glorifier la vie, exaltée et enchantée par la couleur. Il a, sauf chez Carpaccio, l'insouciance du rêve. Les beaux désintéressements sont de même, à travers l'histoire de Venise, assez accidentels. Mais, se trouvant à Venise, M. Barrès devait nécessairement imaginer des rapports abstraits entre son âme et ce « groupe humain ». Ne chicanons pas l'analyste sur ces « fictions ». Sans elles il n'aurait point fini son livre. Dans l'être de Venise, M. Barrès assure donc avoir vu le sien « plus proche de Dieu ». Et cette contemplation, se prolongeant, l'amène à croire qu'il pourrait bien être Véronèse. A y regarder de plus près, les yeux perdus dans l'azur argenté et la silencieuse féerie des coins de canaux aux ombrages verts, il en arrive à cette opinion plus conforme que l'authentique Barrès de Venise fut Tiépolo. Tous ces rapprochements, jolis parfois, sont d'un esprit un peu frivole, mais délié, d'une analyse très clownesque. Il est si évident que M. Barrès, selon le hasard de ses villégiatures, mènerait à bonne fin d'aussi capricieux et précieux parallèles. Ne serait-ce pas pour lui un jeu de se retrouver dans Botticelli, dans Albert Durer, dans Goya, dans Outamaro, le peintre des *Maisons vertes* et des *Bons rêves*, dans M. Odilon Redon, qui mêle si bien Cham au Vinci? Tout cela, c'est « de la littérature », comme dit le grand poète malin.

Il y a tout de même plus de charme dans « l'anecdote d'amour ». Les humoristes comme M. Barrès ne plaisent-ils pas surtout quand les sentiments dont ils sourient sont vrais et naïfs? C'est le cas pour Sterne, à qui M. Barrès, bien qu'il lui ressemble mieux qu'à Tiépolo, n'a pas encore eu la fantaisie de se comparer. Philippe, ayant quitté Venise, rencontre une jeune femme d'âme un peu errante qu'il s'attache comme maîtresse. Il la taquine, la fait même souffrir. Elle s'envole. Et Philippe traverse une crise atroce, — pour nous exquise, — de jalousie. Les symptômes en ont de l'exactitude. Quelques-uns trahissent un certain enfantillage, comme « je repassais avec la migraine dans la grande rue, *très vexé de n'avoir pas envie de pâtisseries* ». D'autres sont notés sur le vif et sur l'instant, comme « mon cœur cessait de battre sans que mon attitude perdît rien de sa dignité ». L'imagination de ce genre de détails, qui sont une amère douceur, M. Barrès le possède dans la nuance rare. Quel dommage par suite que son « égotisme » le gêne si souvent pour être lui-même! Quel dommage que l'émotion chez lui, quand, de fortune, elle est sincère, soit si anodine! Pour se guérir de cette crise de tendresse jalouse, il ne lui faut que « respirer avec sensualité, rabaisser l'objet aimé, bien dîner ». Après un cigare très « curieux », il se sent guéri! Il me semble que voilà le plus triste. Et quelle affligeante « gouaillerie » que cette conclusion, « mon rêve fut toujours d'assimiler mon âme aux orgues mécaniques... J'ai enrichi mon répertoire de l'air de l'amour ». Rien que pour cette phrase d'un dilettantisme si banal, M. Barrès ne mérite pas, quoiqu'il ait prétendu, d'être couronné « des plus délicates roses ».

En fin de compte, où est, dans tout ceci, l' « homme libre »? Le dernier chapitre vient expliquer que la sagesse et la liberté sont, pour M. Barrès, de « se morceler en plusieurs âmes », qui, ne se connaissant qu'en sa conscience, ne peuvent « cabaler ensemble ». Psychologie risquée et alambiquée. Du moins la morale d'un *Homme libre* a de la netteté, de la générosité, « le désir est tout, le but rien ».

*
* *

Un an après, M. Barrès était député de Nancy. Le délicat rêveur avait fait place, selon les nécessités de l'occasion, à un homme d'action, apportant et déployant dans la guerre électorale des qualités imprévues pour ses adversaires de diplomatie et d'énergie. M. Barrès peut, avec fierté, penser à cette campagne où il sut éveiller et déchaîner en sa faveur, parmi les humbles, des sympathies si « curieuses », sans pour cela s'aliéner des électeurs moins naïfs. Tous ceux qui ont assisté aux péripéties de cette élection mémorable s'accordent à louer en M. Barrès une vigueur de tempérament, une indifférence à la fatigue, une possession de soi-même qui caractérisent les capitaines plutôt que les analystes. M. Barrès dut quelque chose de ce merveilleux succès au patronage de M. Gabriel, le démagogue-roi de Nancy. Il le dut pour bien davantage, — comme à Paris M. Mermeix, — à ses mérites personnels, à son art de mêler aux violences requises de langage cette désinvolture hautaine qui tourne la tête à la foule, toujours contente d'être courtisée par des marquis. Mais cette campagne de M. Barrès, en même temps qu'elle lui attirait l'applaudissement des politiciens, avait désorienté beaucoup de ses prôneurs de la veille. Comment un artiste, un ironiste, un « prince » comme lui avait-il pu, par des promesses sans nouveauté, solliciter les voix des illettrés? Avant de rendre compte de son mandat, M. Barrès avait à excuser sa conduite. Et il semble que c'est pour sortir de ce mauvais pas qu'il écrivit *le Jardin de Bérénice*.

Dans *le Jardin de Bérénice*, le beau rôle est tenu par

Philippe qui compatit aux misères des humbles, parce que le peuple, même en son ignorance et sa crédulité, mérite qu'on le plaigne, tant il déborde d'amour. L'âme populaire, avec quelque irrévérence, s'incarne en Bérénice dite « Petite secousse », ex-danseuse à l'Éden, que Philippe retrouve, dans les fleurs de sa petite villa des environs d'Aigues-Mortes, pleurant un ami cher. Il se prend pour elle d'un sentiment fort doux, fait de pitié sensuelle et de philosophique curiosité. Le *flirt* demeure idéal. Bérénice épouse l'ingénieur Martin, l'« adversaire » de Philippe, en qui se personnifie le haïssable dogmatisme des classes soi-disant éclairées.

Cette union d'une allégorie et d'un symbole n'est pas heureuse. Bérénice meurt; mais elle apparaît à Philippe, comme Béatrice à Dante, pour lui révéler la loi du monde, la supériorité de l'instinct sur l'analyse et la foule qui vote sur les intellectuels qui souvent ne votent pas. Philippe, cette fois disciple joyeux de M. Hartmann, adore en Bérénice « la petite secousse par où chaque parcelle de l'univers témoigne l'effort secret de l'inconscient »; Philippe, l'inquiet Philippe, a, enfin, la vision claire du Divin, et, pour s'y pouvoir plus commodément absorber, il proclame l'utilité de se réfugier « dans une forte indépendance matérielle »; c'est le dernier mot de ce traité mystique de la « culture du *moi* ».

Plaidoyer donné pour une œuvre d'imagination et de pensée, thèse d'avocat où le rhéteur a plaqué ses variations les plus fines sur des motifs connus, *le Jardin de Bérénice* est à mon goût le livre le moins aimable de M. Barrès, quoique le plus soigné, le plus chantant. On n'y découvre derrière le mirage des mots que peu d'idées, et encore cette découverte est-elle une reconnaissance. Dans *le Jardin de Bérénice*, si l'on cherche un homme, on ne verra qu'un joueur de flûte, qui, embarqué sur un navire mal conduit, a pu, après le naufrage, aborder en lieu sûr, et remercie les dieux d'un air de flûte.

C'est là le sens ésotérique et sérieux du *Jardin de Bérénice;* j'imagine que M. Barrès souhaite que les initiés l'entendent ainsi. On peut l'entendre autrement et admirer chez le jeune député un apôtre révolutionnaire. Cette opinion a cours à Nancy. A la perdre, les ouvriers de là-bas perdraient une illusion qui fait leur bonheur — et le nôtre.

Le Jardin de Bérénice est un terrain scolastique, sans ombre, aux fleurs grêles. Dans ce jardin, M. Barrès a su cueillir un bouquet pour l'offrir à ses lecteurs et à ses électeurs, à qui, par un raffinement de coquetterie, les mêmes fleurs ne parlent pas le même langage. Primitivement, *le Jardin de Bérénice* devait s'intituler *Qualis artifex pereo!* Avec cette nuance que M. Barrès est très vivant, mieux armé que jamais pour les luttes de la vie, ce titre était joli, et franc. M. Barrès y a renoncé avec regret, avec sagesse. Il a résisté prudemment à son démon familier, le démon de la fumisterie. Et c'est ce démon qui lui a fait dire un jour, dans une conférence à l'Odéon, qu'il n'avait jamais lu *Tartufe*. C'était trop : personne n'y fut pris.

* *

Dandy et rhéteur, stendhalien et darwiniste, M. Maurice Barrès peut passer pour un exemplaire « curieux » de la jeunesse d'aujourd'hui. Il a du style et de l'ambition. Sous les dehors avantageux d'un scepticisme lassé, il dérobe aux investigations indiscrètes la volonté la mieux trempée, l'activité la plus souple. Il ne voit pas au delà du but, et sait y marcher d'un pas même indolent. Lorsqu'il se repose et songe, il se demande pourquoi la France n'aurait pas un Disraeli? Audacieux, il est avisé. Comme il a de la chance, il a de la persévérance. Il est d'église. Ce serait chose fâcheuse qu'il ne décrochât point le chapeau. Son « égoïsme » agressif ne ressemble guère, quoi qu'il dise, à l'« égotisme » si purement intellectuel, si désintéressé d'un Gœthe. Il a blasphémé l'amour, dont il fait le frère de l'orgueil. Avec tout cela ou à cause de tout cela, il est si amusant! On l'appelle un « jeune maître », et l'on a tort : je l'appellerais plutôt un vieil élève, mais qui fait honneur à ses maîtres, et combien n'en a-t-il pas, de M. Renan à M. Laguerre!

MARCEL FOUQUIER.

LA COMÉDIE PARLEMENTAIRE

I.

Le député d'aujourd'hui.

Parallèle selon la formule classique entre le député et le comédien.

On se méprendrait grandement, si l'on voyait dans le titre sous lequel nous réunissons ces notes la moindre insinuation malveillante, la moindre intention épigrammatique à l'égard des représentants élus du pays, de leurs mœurs, de leurs faits et gestes. La Comédie parlementaire est-elle autre chose qu'un des éléments de la Comédie humaine, telle que l'entendait Balzac? D'ailleurs, outre qu'elle serait fort impertinente, l'assimilation de nos législateurs à des comédiens de métier ne saurait guère se justifier par de bonnes raisons.

La fonction du comédien n'est-elle pas un perpétuel simulacre? Jouer les personnages les plus divers, changer constamment de visage et de costume, exprimer des idées et des opinions pour le compte d'autrui, feindre des sentiments et des passions qu'il n'éprouve pas, voilà son lot. Sur les planches, sa personnalité se dédouble : démocrate, socialiste, anarchiste même, il ceindra son front de la couronne royale et opprimera ses sujets du poids de sa tyrannie; humble roturier, il tranchera du grand seigneur, tout flambant de magni-

fiques habits, emplumé de prestigieux panaches, ne jurant que par ses ancêtres des Croisades, gourmandant ses gens; avec des appointements de surnuméraire, il fera un financier millionnaire; avec une respectabilité douteuse, un père noble; poltron comme un lièvre, il brandira tantôt le sabre d'un brave soldat, tantôt la rapière d'un terrible spadassin; vicieux jusqu'aux moelles, il personnifiera la vertu et prêchera la morale. Ou bien encore un mari modèle mordra sans vergogne au fruit défendu de l'adultère; le plus doux des hommes sera un assassin féroce, le plus honnête un coquin fieffé, le plus loyal un traître odieux... Bref, c'est dans la dualité du comédien que s'accuse avec le plus vif relief la différence entre être et paraître.

Qui donc oserait insinuer qu'une dualité semblable existe chez le député? On dit couramment, il est vrai, « la scène politique, jouer un rôle politique »; mais ce sont là pures métaphores empruntées au style figuré. Dans sa vie publique, nous le savons tous, le député parle et agit comme il pense. Ses paroles et ses actes ne sont pas d'artificieux mensonges combinés pour produire une illusion passagère; ils ont une sanction réelle, ils engagent sa responsabilité, il en doit compte à sa conscience, — et à ses électeurs. Quant à sa vie privée, elle n'est plus guère qu'une fiction. Le fameux rempart a disparu, dont M. le marquis de Guilloutet fut, en 1868, au Corps législatif, le vaillant défenseur. Toujours debout, ce paladin géant est réduit à en contempler à ses pieds les tristes ruines. On se contenta d'abord de grimper au « mur de la vie privée » et de risquer un regard par-dessus la crête; ensuite on l'escalada, puis on y ouvrit une brèche; on a fini par le démolir complètement. Le député n'est plus seulement la proie des comités, il est devenu celle des *reporters* et des *interviewers*, engeance bien plus redoutable encore, monstres inhumains sortis des flancs de la presse contemporaine, mise à mal par les barbares, et que la langue française, à son grand honneur, se refuse à dénommer. Du jour où un citoyen brigue un mandat législatif, il consent tacitement à vivre désormais dans une maison de verre. Candidat, sa profession de foi, ses déclarations devant les réunions électorales ne suffisent pas, il doit ouvrir sa porte à tous venants, livrer sa personne à toutes les inquisitions, à toutes les polémiques. On ne se borne pas à lui demander son opinion politique, ses doctrines ou ses tendances économiques, ses idées en matière d'organisation sociale, — ce qui est légitime, — de s'enquérir de ses antécédents, — ce qui peut être prudent; — on pénètre dans son domicile, on veut savoir sur quelle oreille il dort habituellement, l'heure de son lever, celle de son coucher, la couleur de sa robe de chambre et de ses pantoufles, s'il mouille son vin peu ou prou, quelle littérature il préfère, s'il a fait un mariage de raison ou un mariage d'inclination, enfin une foule d'autres renseignements de même importance et de même intérêt. Élu, les inquisiteurs ne le lâchent pas, au contraire! Ils le tiennent plus que jamais. Pendant la session, quand il arrive à la Chambre, ils savent d'où il vient; quand il la quitte, ils savent où il va. Pendant les vacances, ils le poursuivent dans ses voyages d'agrément aussi bien que dans ses tournées électorales, le relancent jusqu'en ses retraites les plus cachées. Il chercherait en vain

Un endroit écarté
Où de *vivre ignoré* l'on ait la liberté.

S'il s'avise de sortir du rang, d'attirer l'attention sur lui par un discours, une proposition, un amendement, un incident, de devenir chef de groupe, *leader*, président ou rapporteur d'une commission importante, son cas s'aggrave singulièrement. Alors, plus de trêve, plus de repos, plus d'intimité. Hors du palais législatif, il est sans cesse épié, « filé », dépisté. Dès l'aube, les informateurs assiègent sa porte, se disputent son paillasson, se ruent à l'envi sur sa sonnette, encombrent son antichambre, forcent les consignes, emploient, s'il le faut, pour pénétrer jusqu'à lui des ruses de Peau-Rouge, le chargent résolument, crayon au vent, carnet au poing. Celui-ci vient lui soutirer des nouvelles, s'assurer si « un *bruit* qui *courait* la veille au soir *repose sur un fondement sérieux* ». Celui-là, d'une espèce beaucoup plus dangereuse, prétend le soumettre à une *interview* en règle au sujet d'une question à l'ordre du jour, car c'est le procédé à la mode : « Que pensez-vous, monsieur, de la séparation de l'Église et de l'État? Nous avons déjà recueilli, à l'*Instantané*, les opinions motivées du Père Didon, de M. Renan, de M. Coquelin aîné, de M. Eiffel, du dompteur Pezon, de M. Hyacinthe Loison et de Mme Sarah Bernhardt; votre haute situation politique vous désigne tout naturellement pour prendre place dans cette brillante série. Allez! je vous écoute. Et ne craignez pas de parler vite. L'habitude, vous comprenez... Même, entre nous, ça m'arrangera, je tiens à arriver bon premier... » Tandis que notre législateur, pris à l'improviste, se recueille pour rassembler ses idées, l'*interviewer*, sans perdre de temps, croque son portrait et dresse rapidement l'inventaire de son mobilier, afin de donner à l'article le pittoresque du « vraiment vu » et surtout de faire des lignes. Le soir, après la séance de la Chambre, nouvelles obsessions. Qu'il dîne chez lui ou en ville, qu'il assiste à une réception mondaine ou officielle, qu'il passe la soirée au cercle, au théâtre ou dans les coulisses de l'Opéra où il a ses entrées en qualité de membre de la Commission du budget, le député ne s'appartient pas davantage. Il est condamné à ne s'entendre adresser que des propos comme ceux-ci : « Séance intéressante?... As-tu parlé?... J'espère bien, Adolphe, que tu leur as dit leur fait, à ces gens du centre... Très joli, cher ami, votre dernier discours!... Bien spirituelle, votre interruption de l'autre jour; vous avez mis les rieurs de votre côté...

Cher monsieur, que vous seriez aimable de nous procurer deux billets pour la prochaine séance! On dit qu'elle sera chaude, qu'on s'y giflera peut-être; ma mère et moi, nous serions désolées de la manquer... Il faut absolument déjouer cette manœuvre... Avez-vous pressenti le ministre?... Justement, le voici qui vient de notre côté... Nous aurons plus de cent voix de majorité... Le projet de la Commission ne tient pas debout... Sans l'abstention de la droite, l'affaire était dans le sac... Quand déposez-vous votre rapport?... C'est un coup des protectionnistes... Le péril est à gauche (ou à droite)... L'interpellation s'impose... N'oubliez pas notre réunion préparatoire de demain, local du 3e bureau... Eh bien, mon cher député, quoi de neuf?... Croyez-vous que le ministère en ait encore pour longtemps?... Il n'est bruit à la Bourse que d'une crise imminente; vous devez être mieux renseigné que personne... Les questions sociales... La réforme économique... Faites-nous de bonnes lois... La législation sur la chasse... A votre place, je me prononcerais pour le maintien de la censure... J'opterais pour son abolition... La scène qu'on vient de nous servir est un argument... Et la reconstruction de l'Opéra-Comique?... Vous ne voulez donc pas voter le projet?... Dis, monsieur (ici nous sommes au foyer de la danse), est-ce vrai ce que maman lisait tantôt sur son journal? Dans votre boîte, au coin du quai, il y a des gens de province qui proposent de supprimer la subvention et de diminuer nos appointements! Vous n'allez pas les laisser faire, hein? Soyez donc assez gentil pour leur expliquer que les danseuses ne gagnent même pas de quoi manger tous les jours des tartines de margarine... »

Et les banquets politiques! Et les toasts-discours! Et les inaugurations! Et les comités! Et les ligues! Et les *meetings!* Et la clientèle quotidienne des solliciteurs! Et les démarches dans les ministères en faveur des électeurs! Et les commissions! Non pas celles où il siège en qualité de commissaire, mais celles qu'il fait, réduit à l'humble rôle de commissionnaire.

Sa journée remplie, le député rentre au logis, passé minuit, harassé, fourbu. Il va donc enfin pouvoir goûter un repos bien gagné! Le voilà dans son lit; il ferme l'œil en murmurant comme Mirabeau mourant, d'une voix défaillante : « Dormir!... » Trop heureux, si la surexcitation de ses nerfs n'engendre pas l'insomnie ou si son sommeil fiévreux n'est pas hanté par quelque horrible cauchemar où le budget, sous la forme du rocher de Sisyphe, l'écrase du poids énorme de ses milliards, où les propositions de loi, les amendements, les rapports, les motions, les interpellations, les bulletins de vote, personnifiés en gnomes grimaçants, dansent autour d'elle une sarabande infernale, aux sons d'un orchestre de législateurs et de journalistes costumés en tziganes, que, armé de son couteau à papier, le président de la Chambre conduit avec une furieuse maëstria.

Le lendemain, programme identique, à quelques numéros près.

La libre possession de soi est interdite au député. On ne respecte même pas toujours l'intimité de son foyer. Témoin M. ***, un disparu qui eut son heure de notoriété. Intelligent, actif, ambitieux, il avait été chargé de rédiger le rapport d'une enquête parlementaire sur les menées d'un parti hostile à la république. Il s'agissait de dévoiler au grand jour une conspiration ténébreuse et de requérir sévèrement contre les conjurés. C'était une de ces affaires romanesques bien faites pour passionner le monde politique et piquer la curiosité du public. Aussi, voilà le rapporteur désigné à la rage implacable des *reporters*. Afin de se soustraire à leurs entreprises importunes et de travailler en paix à son monument, il s'était claquemuré chez lui, avait rigoureusement consigné les visiteurs à sa porte. Précautions inutiles! Les chasseurs d'informations, les scalpeurs d'hommes en vue franchirent tous les obstacles, piétinèrent impudemment l'article du Code pénal qui punit la violation de domicile. Et l'un d'eux, pour se faire pardonner son intrusion, ne trouva rien de mieux que de publier de l'entrevue un récit resté légendaire où, dans un coquet appartement, dont il décrivait par le menu les êtres et l'ameublement confortable, il montrait M. ***, doux et grave, écrivant d'une main le fameux rapport, caressant de l'autre les boucles blondes de son fils, — un charmant bambin de quatre ans, — les yeux fixés sur l'avenir, tandis que sa ravissante jeune femme, laissant errer ses doigts sur une tapisserie, les contemplait tous deux avec un délicieux sourire...

L'artiste, l'avocat, le médecin, le magistrat, l'ingénieur, le commerçant, l'employé, l'ouvrier, le soldat, malgré son harnois, ont, en dehors de leurs occupations professionnelles, des moments de répit où l'homme se ressaisit; le député, jamais, — ou si peu! Toujours en exercice, toujours en représentation; il est le forçat de la politique, il traîne partout son mandat comme un boulet rivé à son pied. Dans ces conditions, comment sa personne se dédoublerait-elle, à l'exemple de celle du comédien? Aujourd'hui surtout, étant donnés l'état des mœurs et le goût de la publicité à outrance, sa vie publique et sa vie privée sont si étroitement confondues qu'il est presque impossible de les distinguer. A quel moment serait-il lui-même? A quel autre incarnerait-il un personnage de convention? Loin de se prêter à ce dédoublement, il est au contraire un type d'unité. C'est « un bloc », suivant le mot cher à M. Clémenceau, et, le voudrait-il, s'enfariner lui serait fort difficile. Aussi bien, — et ce trait achève de le caractériser, — nul ne se prend plus au sérieux que lui, nul n'apporte moins de scepticisme dans ses paroles et dans ses actes. Si parfois il sourit et affecte de faire chorus aux épigrammes banales des mauvais plaisants qui le taxent de duplicité, de machiavélisme,

tenez pour certain que c'est par fanfaronnade. S'il s'en indigne, il est sincère. Au fond, c'est un convaincu.

Il est convaincu de sa propre importance et de l'importance de sa mission; convaincu qu'il représente non seulement un arrondissement ou une fraction d'arrondissement, mais la France tout entière; convaincu qu'il a mieux que quiconque qualité pour la gouverner et lui donner des lois; convaincu que chacun de ses discours, chacun de ses votes pèse d'un poids considérable dans la balance politique; convaincu qu'en travaillant à sa réélection, il travaille au bien du pays. Et cet homme-là serait capable de jouer la comédie? Non! Il exerce un apostolat, il remplit un sacerdoce. Et il en a conscience.

La ressemblance du député avec le comédien n'est donc que partielle et superficielle. C'est une ressemblance d'extérieur, de forme. Elle consiste principalement en ceci que le premier, comme le second, « opère » à jour et à heure fixes, sous les yeux du public, dans un lieu qu'on ne saurait mieux comparer qu'à un théâtre, que ce milieu spécial, malgré la réalité des événements qui s'y passent, a quelque chose d'artificiel et de convenu, qu'il a une scène, une mise en scène et des coulisses, enfin que les délibérations y présentent souvent le mouvement et les péripéties de l'action dramatique.

II.

Théâtre du Palais-Bourbon.

La salle. — La scène. — Le décor.

Le palais législatif a sa façade la plus monumentale sur le quai d'Orsay, vis-à-vis du pont de la Concorde. Après vingt-deux ans de république succédant à dix-huit ans d'empire, on lui a conservé généralement son ancienne dénomination de Palais-Bourbon. La république ne s'en porte pas plus mal.

Cette façade est celle d'un temple grec. Au fronton, supporté par douze colonnes corinthiennes, un bas-relief représente la *France*, entre la *Liberté* et l'*Ordre public*, appelant à elle les génies de l'*Agriculture*, du *Commerce*, de la *Paix*, de la *Guerre* et de l'*Éloquence*. Ces génies taillés dans la matière inerte sont bien froids. C'est plus bas, au niveau du sol, qu'il faut chercher leur vivante incarnation. Là, des hommes, extérieurement pareils aux autres hommes de ce temps-ci, c'est-à-dire non pas drapés à l'antique et chaussés de cothurnes, mais vêtus de costumes déplorablement modernes, portant en guise d'emblèmes des cannes, des parapluies et des portefeuilles de maroquin, semblent répondre à l'appel de la France : « Nous voilà! »

Ces hommes franchissent d'un pas pressé une grille s'ouvrant à droite d'un perron qui n'est, sans doute, qu'un motif architectural, car il ne conduit nulle part et l'on ne gravit jamais ses vingt-cinq degrés. Avant d'entrer, ils ont pu saluer, en passant, les statues colossales de *Thémis* et de *Minerve*, dressées de chaque côté du perron; celles de *L'Hospital*, de *Sully*, de d'*Aguesseau*, de *Colbert*, assises au bas, dans l'attitude d'un solennel ennui. « Ces figures, dit le bon Dulaure en son *Histoire de Paris*, paraissent en marbre et sont en pierre couverte d'un enduit. » C'est là, pensons-nous, une simple constatation du consciencieux historien. On ne peut le croire capable d'avoir voulu, par un jeu d'esprit du plus mauvais goût, déprécier deux déesses et quatre grands hommes dont la réputation est solidement établie. Ce pont de la Concorde entre la rive droite et la rive gauche, cet éclectique bas-relief où la Paix fait vis-à-vis à la Guerre, la Liberté à l'Ordre public, où l'Éloquence fraternise avec l'Agriculture et le Commerce; la Justice et la Sagesse placées comme deux sentinelles au seuil du palais; ce quatuor d'éminents hommes d'État s'offrant en exemple à leurs successeurs, dont les apparences marmoréennes ne cachent parfois qu'un plâtre fragile, tout cela pourrait fournir ample matière à de faciles rapprochements et à de non moins faciles antithèses. L'apostrophe du général Foy, le célèbre orateur de la Restauration, à M. de Serres, ministre de la justice, est classée parmi les phrases historiques : « Pour toute vengeance, pour toute punition, je vous condamne, monsieur, à tourner les yeux, lorsque vous sortirez de cette enceinte, sur les statues de L'Hospital et de d'Aguesseau. » Sous Louis-Philippe, *le Charivari* disait que les députés laissaient la Sagesse et la Justice à la porte. Au fond, la même épigramme sous la forme pompeuse et sous la forme familière. Contentons-nous sur ce sujet de l'esprit de jadis, sans essayer de le rajeunir, et entrons tout de suite dans la salle des séances.

C'est bien l'aspect d'un théâtre. Cette salle demi-circulaire est assez vaste. Au pourtour règne une colonnade derrière laquelle deux étages de tribunes publiques ont été installées.

Les colonnes, d'ordre ionique, au nombre de vingt, sont en marbre blanc, — à moins qu'elles ne soient en stuc. (Ce diable de Dulaure a éveillé en nous des doutes!) Elles ont des chapiteaux en bronze doré et supportent un plafond à caissons, décoré de lourdes rosaces, d'arabesques et de festons quelconques, de figures mignardes et d'ors indiscrets. Une large baie, pratiquée dans la coupole, laissant tomber d'aplomb, à travers un vitrage dépoli, soit la lumière du jour, soit celle du gaz, éclaire douze rangs de gradins en amphithéâtre, garnis de sièges officiellement appelés « bancs », mais qui sont en réalité des fauteuils accolés, recouverts de drap rouge. Devant les sièges courent d'étroites tablettes munies de pupitres où les députés serrent leur petit attirail : tout ce qu'il faut pour écrire, boîte contenant les bulletins de vote, couteau à papier. L'amphithéâtre est partagé en plusieurs secteurs, entre lesquels des intervalles sont ménagés afin

de permettre la circulation. Au rez-de-chaussée, le premier banc du milieu est le banc des ministres; celui qui l'avoisine immédiatement, à droite par rapport au spectateur, est réservé aux commissions. L'espace libre devant la tribune est proprement l' « hémicycle »: il sépare du reste de la salle la partie qu'on peut appeler la « scène ».

Le fond de la scène est un grand mur plat, revêtu jusqu'à mi-hauteur de plaques de marbre rouge de deux tons. Dans des niches, entre les colonnes, l'*Ordre* et la *Liberté*. Plus haut, à l'attique, alignées comme sur une étagère, la *Force* ou la *Raison* (les auteurs diffèrent), la *Justice*, la *Sagesse* et l'*Éloquence*. Au milieu, un bas-relief oblong, de marbre blanc, surmonté d'une grande tapisserie des Gobelins. Le bas-relief représente la *France*, assise, entourée de figures vaguement allégoriques. La tapisserie est une copie de la célèbre fresque de Raphaël au Vatican, connue sous le nom d'*École d'Athènes*. Le choix de ce sujet et l'inscription en lettres d'or « République française », placée au-dessus, indiquent évidemment que notre république doit être aussi athénienne que possible. De chaque côté des niches, la nudité du mur, en sa partie supérieure, est voilée d'une tenture verte, brodée d'or; les ornements en sont tristes et fâcheux. Au-dessous du bas-relief oblong, accotée au fond, s'élève une sorte d'estrade à deux étages, à laquelle on accède par des escaliers latéraux : c'est le « bureau ». Le sommet est occupé par le fauteuil présidentiel, vaste siège curule, en acajou massif et cuir vert, dont les bras et les pieds, garnis de bronze doré, affectent la forme de chimères. Ce siège a quelque chose de noble et d'imposant : même vide, à lui tout seul, il a l'air de présider. Devant le fauteuil, un bureau carré, également en acajou massif, orné de quatre cariatides et plaqué d'ornements pareillement en bronze doré. A droite, la « sonnette », accessoire de haute importance. C'est une petite cloche semblable à celle de certains bateaux à vapeur. Solidement suspendue entre deux montants fixes, on la fait osciller au moyen d'un manche ou levier. Quel émule de Schiller lui consacrera un poème digne d'elle? Quel chantre inspiré nous la montrera participant à tous les événements, à toutes les manifestations, à toutes les émotions politiques, sonnant le baptême des cabinets, leur mariage avec les majorités inconstantes (jamais leurs noces d'argent, hélas!), le glas des décès ministériels, le tocsin des crises, des incendies et des tempêtes parlementaires, la Saint-Barthélemy des partis! Elle tinte surtout dans les circonstances graves; quand le président juge bon de la laisser sommeiller, un couteau à papier est là, qui la remplace discrètement pour rétablir le silence.

De chaque côté du piédestal présidentiel, en contrebas, sont disposées les places des secrétaires. En avant du bureau se dresse la « tribune ». Est-ce un meuble? Est-ce un monument? L'un et l'autre. Une sorte de chaire rectangulaire en marbre foncé, sur la paroi antérieure de laquelle se détachent deux blanches figures, des dames antiques, l'une écrivant, l'autre jouant de la trompette : l'*Histoire* et la *Renommée*. Entre ces deux figures, le buste de la *Liberté*, placé sur un socle où s'aperçoit une tête de *Janus*, « symbole de l'expérience du passé et de la prévoyance de l'avenir ». Toute autre interprétation de ce double visage serait aussi désobligeante qu'inexacte. Ce monument, œuvre du sculpteur Lemot, est l'ancienne tribune du Conseil des Cinq-Cents. On y accède par un double escalier de sept degrés. L'ambition et la terreur des néophytes, — et aussi de quelques vétérans. Berryer, qui a tant illustré la tribune, l'a définie « le champ de bataille des intelligences ». Il ne faut jamais chicaner un grand orateur sur ses métaphores.

Au fond de la scène, deux portes pour l'entrée et la sortie des acteurs.

Trois cadrans; un de chaque côté du bureau et un en face, au centre de la colonnade. Ce luxe d'horlogerie rappelle aux législateurs le prix du temps, — et surtout les empêche d'oublier l'heure du dîner.

Le spectacle ne se donne pas seulement sur ces planches; il se joue également dans la salle, — les pièces du répertoire contenant toujours ces sortes de scènes qu'en jargon de théâtre on appelle des « scandales ».

III.

Tableau de la troupe.

Avec quelques [illegible] parlementaire.

PREMIERS ROLES.

Le président de la Chambre. — Ouvre et lève les séances, dirige les délibérations, accorde seul la parole aux orateurs, constate les votes par assis et levé, proclame le résultat des votes au scrutin, assure l'ordre et la discipline, veille à l'observation du règlement, à la sûreté intérieure et extérieure de la Chambre. Est investi des droits de police les plus étendus, fixe l'importance des forces militaires mises à sa disposition. A la haute direction et le contrôle de tous les services législatifs. Habite le Palais-Bourbon et touche un traitement annuel de 75 000 francs. Est pourvu de son emploi pour un an et y est maintenu le plus souvent pendant toute la durée de la législature, à moins qu'il ne soit appelé à celui de ministre ou qu'il perde la confiance de ses collègues.

Un Jupiter en habit noir, un pion olympien. Le personnage le plus éminent de l'État, après le président de la République, puisqu'il est l'élu des élus du suffrage universel. Doit planer constamment, même quand il n'est pas un aigle. Ses principaux devoirs sont les suivants : pratiquer dans l'exercice de ses fonctions l'impartialité la plus absolue, bien qu'il soit

d'ordinaire un membre notable d'un parti politique; ne jamais s'immiscer directement dans les débats pour donner son opinion personnelle sur le fond d'une question; démêler avec dextérité l'écheveau de la procédure parlementaire; interpréter le règlement avec une prompte sagacité, l'appliquer avec tact; conserver au milieu des orages un sang-froid et un calme imperturbables, une inaltérable sérénité; dominer de sa neutralité et de son autorité les passions déchaînées; apaiser les tempêtes d'un mot, d'un geste, d'un coup de sonnette; savoir être sourd, au besoin, tout en ayant l'oreille fine; manier ses foudres d'une main à la fois légère et ferme. Il doit éviter autant que possible d'aborder les rôles comiques, sous peine de compromettre sa dignité et son prestige; mais il lui est loisible d'avoir de l'esprit et de le montrer quelquefois. Il en sera d'autant plus ménager qu'il en posssédera un fonds plus réel. La prodigalité n'indique pas toujours la vraie richesse.

Tout titulaire de l'emploi, réunissant seulement la moitié des qualités énumérées ci-dessus, est considéré comme un merle blanc.

Les ministres. — Ont pour mission de faire connaître la pensée du gouvernement et de soutenir dans les discussions les projets de loi qu'il a présentés. Répondent aux questions et aux interpellations. Appartiennent à la Chambre ou au Sénat. Sont au nombre de dix, mais ne s'exhibent tous ensemble qu'aux représentations extraordinaires. N'ont rien de commun, d'ailleurs, avec le conseil des Dix de la République de Venise, les comptes rendus détaillés de leurs délibérations les plus secrètes étant publiés par les journaux. Touchent un traitement annuel de 60 000 francs. Obtiennent la parole chaque fois qu'ils la réclament. Le moindre de leur discours emprunte à leur haute situation un poids considérable. Si c'est le premier ministre ou président du Conseil qui parle, ce poids est décuplé. Exposés à tout instant à se voir retirer leur rôle, ne sont jamais sûrs du lendemain. Quand ils tombent, ils passent quelquefois dans la catégorie des seconds rôles; il en est même qui reprennent leur place dans celle des troisièmes. A leur entrée en scène, M. Prudhomme, un vieil habitué du théâtre, ne manque pas de rappeler judicieusement à son voisin de tribune que le Capitole est près de la roche Tarpéienne.

Les protagonistes ou leaders. — Orateurs attitrés d'un parti ou d'un groupe. Plus ou moins éloquents, chacun à sa façon et suivant son tempérament. Ont le don de se faire écouter même de leurs adversaires. Attirent et captivent le public moins en raison de leur éloquence que du caractère presque toujours belliqueux de leur intervention. Il arrive parfois qu'un leader mérite par son talent exceptionnel d'être classé hors de pair, comme grand premier rôle. Ce cas se présente de plus en plus rarement.

Les présidents et les rapporteurs généraux des grandes commissions. — Au premier rang, le président et le rapporteur général de la Commission du budget. Personnages de marque, munis de portefeuilles de dimensions imposantes, en imitation de maroquin ministériel. Candidats au ministère.

SECONDS ROLES.

Le président d'âge. — Occupe le fauteuil à l'ouverture de la législature ou de la première séance de chaque session ordinaire. Préside aux scrutins nécessaires pour l'élection du bureau définitif. Le plus âgé des membres de la Chambre : un octogénaire bien conservé. S'acquitte très scrupuleusement de son rôle éphémère et s'applique avec une touchante coquetterie à faire douter de l'authenticité de son acte de naissance.

Les orateurs moyens. — Toujours prêts à discourir sur tout, indistinctement. (Un certain nombre pourtant adoptent des spécialités; leur compétence les désigne alors pour les fonctions de rapporteur des projets et propositions de loi.) Comprennent les types les plus divers : pères nobles, financiers, raisonneurs, jeunes premiers, comiques, etc. Ceux qui ont de l'ambition s'exercent à doubler les premiers rôles et s'évertuent pour être promus à l'emploi supérieur.

TROISIÈMES ROLES.

Les orateurs quelconques. — Présentent des observations de détail, des propositions anodines, des amendements mort-nés; rapportent des projets d'intérêt local. Des gens qui parlent sans être écoutés et dont on ne parle pas.

Les interrupteurs d'habitude. — Lancent de leur place des interjections, des exclamations, des apostrophes, des protestations, des épigrammes. Leur capacité oratoire ne va généralement pas au delà.

Les secrétaires du bureau. — Surveillent la rédaction du procès-verbal et en donnent lecture; inscrivent les orateurs pour la parole, constatent avec le président les votes par assis et levé, font le dépouillement des scrutins publics, délivrent les boules de contrôle dans les scrutins à la tribune, font les appels nominaux, tiennent note des rappels à l'ordre. Pourvus de leur emploi pour un an et choisis à l'élection, de préférence parmi les jeunes. L'état-major du président. Sont huit, qui travaillent à peine comme quatre.

DOUBLURES.

Les vice-présidents. — Remplacent au fauteuil le président empêché. Pourvus de leur emploi pour un an et choisis à l'élection parmi les seconds rôles. Sont au nombre de quatre. Remplissent de loin en loin leur emploi intérimaire.

Les sous-secrétaires d'État. — Membres du Parlement, auxiliaires de certains titulaires de portefeuilles im-

portants. Le sous-secrétaire d'État est quelque chose comme un demi-ministre. Parfois, contrairement aux règles élémentaires de l'arithmétique, la fraction est égale à l'entier. L'emploi tend à disparaître; de bons esprits le jugent inutilement coûteux. Présentement, il n'y a plus qu'un seul sous-secrétaire d'État, chargé de l'administration des colonies.

Les commissaires du gouvernement. — Directeurs et hauts fonctionnaires de l'administration, autorisés par décret à assister leurs ministres respectifs dans la discussion du budget et des questions techniques. Ne contractent au théâtre du Palais-Bourbon qu'un engagement passager pour une série de représentations déterminées. Sont admis à la tribune. Quelques uns ne parlent pas plus mal que certains députés; quelques autres parlent beaucoup mieux.

Les leaders ont leurs doublures. (*Voir plus haut.*)

Le doyen de la Chambre a aussi les siennes. En son absence, la présidence d'âge est déférée à l'un des suppléants inscrits sur la liste graduée des macrobes. Mais le chef d'emploi ne cède pas volontiers à un collègue moins octogénaire que lui ou à un simple septuagénaire l'honneur et le plaisir de s'asseoir au fauteuil.

UTILITÉS, FIGURANTS, COMPARSES.

Les secrétaires d'âge. — Les six plus jeunes membres de la Chambre. Assistent le président d'âge. Comme lui, ne font que paraître et disparaître au bureau. Ont des chances d'y revenir en qualité de secrétaires définitifs.

Les factotums. — Préparent les demandes de scrutin, recueillent les signatures. (La demande de scrutin public doit être faite par écrit, signée de vingt membres au moins et déposée entre les mains du président.) Font la cuisine de leur groupe, centralisent et tiennent en ordre les bulletins de vote de leurs collègues. Estafettes volontaires des chefs, portent leurs ordres de banc en banc, dans les batailles.

Les ensembles, les chœurs. — Se massent, évoluent, manœuvrent sous la direction des protagonistes; forment des majorités et des minorités.

Les huissiers. — Préposés à l'ordre. Escortent le président à son entrée en scène et à sa sortie; font circuler les urnes destinées à recueillir les bulletins de vote; empêchent les corps à corps entre les combattants et déblayent le terrain, en cas de bagarre. Se tiennent à la disposition des députés pour de menus services, mais les invitent au silence quand ils bavardent trop bruyamment ou se livrent à des manifestations tumultueuses. Ont seuls le privilège de pénétrer armés dans la salle, si toutefois l'on peut considérer comme une arme leur inoffensive épée. Personne n'en ayant jamais vu briller la lame au clair, on a lieu de soupçonner qu'elle consiste en une poignée fallacieuse, trompant les yeux avec la complicité d'un fourreau vide.

Il va sans dire que les huissiers sont des serviteurs à gages, nullement consacrés par le suffrage universel. S'ils figurent sur le tableau de la troupe, c'est parce qu'ils remplissent sur le théâtre un rôle actif, quoique modeste.

LE QUESTEUR. — ADMINISTRATION.

Trois sujets de la troupe, appelés questeurs, veillent, sous l'autorité du président, à la bonne tenue de la salle et des coulisses. Ils ont la direction et le contrôle de tous les services administratifs, et l'un d'eux est spécialement chargé de la comptabilité. Un autre, presque toujours un ancien militaire, a, par délégation du président, le droit de requérir la force armée, quand le besoin s'en fait sentir. Nommés à l'élection pour un an, ils sont logés et appointés (18000 francs).

La Présidence et la Questure ont chacune un secrétaire général. Deux fonctionnaires très distingués, très expérimentés, gardiens vigilants des traditions, colonnes inébranlables de la bureaucratie parlementaire. Enfin, le personnel compte dans son état-major un érudit bibliothécaire chargé de la conservation d'une vraie bibliothèque.

CLAQUE.

Pas de claque soudoyée. Toutes marques d'approbation ou d'improbation sont formellement interdites au public, sous peine d'exclusion immédiate. Les acteurs se les décernent eux-mêmes avec une généreuse réciprocité.

*
* *

A l'exception du président, des questeurs, des ministres et des sous-secrétaires d'État, qui touchent des traitements supérieurs, tous les artistes de la troupe (les commissaires du gouvernement et les huissiers non compris, bien entendu) reçoivent uniformément une indemnité de 9000 francs par an, soit environ 25 francs par jour, quels que soient leurs rôles et leurs mérites. L'indemnité peut être saisie en totalité; mais le bénéficiaire n'a pas le droit d'y renoncer. Cette dernière condition, vraiment oppressive, le prive, le cas échéant, du malin plaisir de narguer M. Dimanche et, sous couleur de généreux désintéressement, de le frustrer au profit du Trésor, qui subventionne le théâtre.

Les engagements sont faits par le corps électoral pour quatre ans, durée de la campagne théâtrale. Si, par suite de décès ou de résiliation, de nouveaux engagements deviennent nécessaires au cours de cette campagne, ils expirent à la même date que les précédents.

Il y a deux saisons chaque année : la première commence le deuxième mardi de janvier et dure au moins cinq mois; la seconde s'ouvre en octobre et finit avec décembre.

Les relâches sont fréquents.

EDMOND FRANK.

(A suivre.)

L'ART FRANÇAIS MODERNE

A propos du Salon du Champ de Mars.

On entend dire à chaque instant que l'École française n'existe plus, que les étrangers nous ravissent chaque jour un peu plus de notre héritage artistique pour en tirer meilleur parti que nous-mêmes, et qu'ils deviendront bientôt nos maîtres après avoir été nos élèves. Eh! quand donc cesserons-nous d'être injustes envers nos compatriotes? Les faits sont là pour prouver que nous n'avons pas perdu nos qualités anciennes, que toute tentative faite par les étrangers pour nous les dérober se trahit par une gauche exagération qui les dénature, et qu'enfin les seuls vrais maîtres, hors de France, sont ceux qui consentent à rester de leur pays. Le Salon du Champ de Mars, qui réunit des nationalités si diverses, nous donnera précisément une excellente occasion pour reconnaître ce qui distingue nos artistes de tous les autres, et ainsi, puisque l'exposition des Champs-Élysées (1) nous a permis de voir ce qu'est la véritable personnalité dans l'Art, celle-ci nous révélera en quoi se rapprochent les personnalités artistiques d'une même nation à une même époque.

L'une des salles de peinture ménage au visiteur un contraste bien saisissant. Si, après avoir regardé les portraits pleins de vie de M. Carolus Duran, leurs chairs grassement peintes, leurs somptueuses étoffes, on se retourne vers le panneau directement opposé, c'est encore un portrait que l'on aperçoit, mais celui-ci voilé d'ombre : l'étrange figure de femme qu'il représente a les yeux abrités sous un chapeau à bords rabattus, et son long regard qui fascine, la molle inclinaison de sa tête, son onduleuse démarche, les tons de roses flétries et d'argent mat qui nuancent sa robe lui donnent plutôt l'air d'une apparition que d'un personnage réel. C'est l'œuvre du maître anglais Neill Whistler.

Peut-on imaginer une antithèse plus complète? D'un côté triomphent la vie, la franchise du geste, la sonorité des couleurs; de l'autre, ce n'est plus la réalité qui nous est offerte, mais bien plutôt l'impression intime qu'elle nous laisse et la poésie qu'elle évoque dans notre âme. D'une opposition si tranchée ressortent immédiatement les qualités essentielles de notre École : le réalisme et le mouvement.

Qu'on regarde, en particulier, le beau portrait que M. Carolus Duran a fait de M. Henner. Comment le caractère du modèle y est-il exprimé? par l'action. Tous les mouvements de la physionomie concourent à produire ce clignement d'yeux qui révèle le peintre. Bien mieux, ces regards qui se masquent sous un béret et qui s'abaissent pour contempler quelque doux effet de clair-obscur, et aussi cette bouche sensuellement entr'ouverte, une telle mimique ne pouvait appartenir qu'à M. Henner. C'est de la même manière, on le remarquera, que sont conçus les bustes signés par nos maîtres sculpteurs. Pour ne citer que celui de M. Puvis de Chavannes par M. Rodin, il représente le grand décorateur la tête haute, le regard ferme, résolu : c'est un vrai président de société; et, en même temps, son front se plisse par le souci constant chez une âme loyale de ne jamais quitter la voie droite. Autorité, dignité, voilà donc ce que l'action même de cette physionomie nous fait entendre.

Revenons aux peintres. C'est donc l'expression de la vie qui tente les plus Français d'entre eux. MM. Jean Béraud et Raffaelli nous en donnent de nouveaux exemples. Le premier, en peignant les *Guides de Zermatt*, nous a ouvert une échappée sur ces consciences naïves par la fine observation de leur seul groupement. Mains jointes, la tête courbée sur la poitrine avec de lourdes attitudes dont la simplicité touche au sublime, ces hommes adressent leurs prières à Celui qui, jusqu'à présent, les a protégés dans leurs dangereuses ascensions. Et voilà comment des gestes pris sur le vif peuvent nous redire des vies humaines. M. Raffaelli, avec ses *Vieux convalescents*, nous introduit dans un hospice de vieillards et nous fait entendre le traînement de leurs pas, les tâtonnements de leur canne, leurs quintes de toux, bruits monotones que renforcent les hauts murs antiques de la cour. Derrière une allée d'arbres disparaissent les cornettes blanches de deux Sœurs de charité. La molle démarche des personnages, le mouvement lent de toute la scène nous fait assister à cet assoupissement suprême qui suit, pour ces pauvres vieux, les fatigues de l'existence.

Cette vérité du mouvement qui dit juste ce que l'on doit savoir sur les personnages, cette exécution si réaliste qu'on se croit en présence de la nature même et qu'on oublie la science du pinceau, ce sont là des qualités qu'il n'est pas facile de nous enlever. Certes, beaucoup d'étrangers s'y essayent, mais ils y réussissent mal. Regardez plutôt les portraits de M. Boldini, de cet Italien dont la science est profonde, mais qui a le malheur d'imiter les Français : ses personnages vivent-ils? non point, ils gesticulent; et leurs contorsions ne nous apprennent rien sur leur compte. Je parle surtout du portrait de femme; quant au portrait d'enfant, il est gracieux, mais d'une grâce encore dégingandée et qui n'est pas française. Et M. John Sargent, l'Américain, à quoi lui sert son extraordinaire virtuosité, si ce n'est à contrefaire la manière de M. Carolus Duran. Dans sa *Carmencita*, ces fougueux empâtements, ces chairs faites d'une seule coulée sont d'un métier prodigieux, mais qui se laisse trop apercevoir.

(1) Voy. la *Revue* du 28 mai 1892.

J'ai précisément entendu dire au maître français, imité par M. Sargent, que l'habileté dont on pense à faire l'éloge n'est qu'une fausse habileté, car la vraie doit être si discrète que son entremise entre la vision du peintre et le public se dérobe tout à fait. Ce n'est certes pas le cas pour la *Carmencita*. A la facture est complètement sacrifié le caractère du modèle, qui n'est ici d'aucun intérêt. L'*Omnibus*, du Suédois M. Zorn, donne lieu à des remarques toutes semblables. Quand son souci du réel irait jusqu'à nous peindre des messieurs coupés par le cadre de son tableau et des parallélogrammes de lumière projetés sur les visages par le reflet des vitres, il nous fera dire : « Quelle gageure ! » mais non pas : « Quelle vérité ! » En un mot, le défaut de mesure, voilà ce qui caractérise nos imitateurs étrangers : ils ne sont que la caricature de nos peintres.

Est-ce à dire qu'il n'y ait point de réalisme en dehors du nôtre? Si fait! Voyez Stevens, l'héritier des anciens maîtres flamands. Ses personnages n'agissent guère : ils vivent cependant, ils jouissent de la paisible et bonne existence qui leur est accordée. On retrouve là ce sentiment du chez soi, ce goût pour la vie close que l'on pourrait déjà remarquer chez les premiers peintres de la Flandre : les Van Eyck, les Memling, les Metsys, les Mabuse, et qui se compliqua de sensualité en passant par Rubens et Jordaëns. Cette *Femme au bain*, par Stevens, quelle divine paresseuse! Ici donc moins de vivacité et plus de bonhomie que dans l'École française : dans tous les cas, originalité qui ne peut manquer d'intérêt.

M. Jozef Israëls, le Hollandais, nous offre une nouvelle nuance de réalisme : il représente dignement la patrie des âmes taciturnes. La poésie de l'isolement qui fut si bien exprimée par Ruysdaël et dans les plus belles œuvres de Rembrandt, les philosophes en méditation, par exemple, M. Jozef Israëls, à son tour, l'a traduite dans un pauvre intérieur tout enfumé : une mère, tenant un enfant sur ses genoux, raccommode quelque bout de vêtement; un autre enfant fait peur à un maigre poulet qui picore les épluchures éparses sur le carreau ; et ce petit monde semble se suffire à lui-même, on dirait que le reste de la terre n'existe pas pour lui.

*
* *

Lors même que nos compatriotes veulent joindre aux qualités essentielles de leur école d'autres qualités où certains peuples étrangers excellent, il est encore facile de distinguer où commence, où cesse l'art français.

C'est ici que la comparaison de nos coloristes et impressionnistes, j'entends ceux qui ont une valeur incontestable, avec leurs émules étrangers, sera particulièrement instructive. Je reviens donc à M. Whistler, qui est le chef des coloristes anglais. La marine qu'il intitule : *Harmonie en gris et vert*, est un chef-d'œuvre, car elle exprime la façon de voir de toute une race. Il n'y a là cependant ni de l'eau ni de l'air véritables ; on n'entend point hurler l'irrésistible Océan, on ne voit que des teintes se développant avec la souplesse mystérieuse d'une vision. Pour l'Anglais, en effet, la nature semble se réduire à une succession uniforme d'images où se noient les contours des objets. Son esprit, d'une activité matérielle peut-être excessive à rendre tout passif, ne va pas au-devant du monde, mais se contente des reflets qu'il lui envoie.

Tout autre est l'esprit français. Libre, dégagé, toujours en éveil, il ne s'en tient pas à la lointaine apparence des choses, mais il va vers elles et se heurte à leur réalité. Aussi nos coloristes dépassent-ils de beaucoup la pure sensation : sous l'enveloppe colorée des êtres ils veulent faire sentir le principe de leur existence : l'activité. Voilà pourquoi jamais M. Gervex n'aurait eu l'idée d'intituler sa Suzon : *Harmonie en or et cinabre*, bien que la tonalité en soit d'une délicatesse charmante ; c'est que la pose et le caractère de cette petite créature l'intéressaient autant que l'effet des couleurs. Il a pris le titre : *Entre la coupe et les lèvres*, et a portraicturé son modèle au moment où elle oublie dans une songerie subite le champagne qu'on lui a versé.

Même parmi nos impressionnistes, M. Besnard, celui dont le talent est le moins discuté, cherche dans ses personnages autre chose que des prétextes à effets de lumière : ils vivent et se meuvent. Voici une dame qui part en visite et qui, sa mantille sous le bras, soulève la tapisserie d'une porte pour sortir ; voici, au milieu d'un parc, une jeune fille dont le charmant abandon exprime bien le plaisir de respirer l'air pur à la campagne ; voici surtout le *Sourire*, une tête de femme où s'épanouit une franche gaieté. Or c'est cette vigueur qui concède à M. Besnard beaucoup de sympathies chez les peintres mêmes dont il prétend abandonner l'école. Il reviendra à nous, disent MM. Jean-Paul Laurens, Detaille, et d'autres encore : c'est qu'il ne les a jamais complètement quittés.

Il y a chez nous, il est vrai, d'autres impressionnistes, surtout des jeunes gens, qui rompent absolument avec la tradition française ; mais comme cela leur réussit mal, on en doit conclure que l'exagération dont ils font preuve ne leur est pas naturelle. L'erreur certainement passagère de M. Maurice Eliot lui servira de leçon. Si les deux vieux que représente son tableau intitulé : la *Vie des champs*, n'ont pas d'intérêt, c'est que, préoccupé uniquement de décomposer les couleurs en petites taches lumineuses, il a omis de donner du caractère à ses figures, comme l'exigeait cependant leur importance dans la composition. Mais l'air circule si bien dans les petits paysages ensoleillés qu'il expose en même temps, ils sont traités avec une telle plénitude d'exécution, qu'ils nous rassurent pour l'avenir. —

Quant à M. Sysley, la simplification qu'il opère sur la nature est enfantine. Ses peupliers tous pareils, rangés à des intervalles égaux et couverts d'un semis uniforme de petites feuilles, sont d'un peintre qui vise à la largeur de M. Whistler et qui n'atteint que la puérilité. Pour donner la quintescence de l'impression, un Anglais nous sera toujours supérieur.

Nous avons aussi des poètes parmi nos artistes. Or ce qui les distingue des étrangers qui cherchent comme eux à exprimer des sentiments, c'est qu'ils sont concrets, qu'ils laissent parler la nature elle-même dans leurs œuvres et jamais ne s'abandonnent à la rêverie pure.

Que l'on compare, à ce propos, l'Anglais M. Burne Jones et M. Puvis de Chavannes. Autrefois, les Italiens, mieux que personne, nous eussent fait comprendre comment le cœur humain peut s'exprimer dans l'art et symboliser ses aspirations dans des images plutôt rêvées que réelles; mais aujourd'hui l'art n'est plus chez eux qu'un souvenir, et c'est aux préraphaélistes d'outre-Manche, à ceux qui se donnent pour les héritiers des primitifs Italiens que nous devons nous adresser. M. Burne Jones, leur chef, a exposé au Champ de Mars, entre autres dessins, une *Sirène*. C'est une femme qui sourit : sous son front penché, qui se nimbe de cheveux clairs, luisent ses profonds regards de charmeresse. Au sentiment des premiers Florentins se mêle ici quelque peu d'affectation évangélique, mais c'est le même art qui procède tout entier de l'imagination, car ce sourire à peine estompé, cette expression insaisissable, on les chercherait en vain dans la nature.

M. Puvis de Chavannes, au contraire, dans la dernière page qu'il nous a donnée de son admirable poème sur la Nature, n'exprime rien qui n'ait été vu. Certainement l'*Hiver* est une œuvre de cœur, mais c'est aussi, — et en cela M. Puvis est un maître français, — une œuvre d'observation réaliste. Au premier plan, une vieille femme gravit péniblement un talus ; près d'elle, un homme charge du bois sur son compagnon ployé. Plus loin, un père réchauffe, auprès d'un feu pétillant, son enfant qui lui fait un collier de ses bras ; des bûcherons tirent, avec une longue corde, un arbre à moitié sapé, tandis que l'un d'eux, prêt à donner les derniers coups de hache, dirige la manœuvre. L'effet de vérité est tel qu'on croit entendre sa voix comme amortie par le tapis de neige partout étendu. Et, tout là-bas, des chasseurs marchent en file indienne avec des pas pesants qui marquent assez la fatigue du retour. La disposition même des lieux est d'une réalité merveilleuse. Derrière le groupe des grands arbres aux fûts rigides s'étend une large plaine toute blanche où nul n'ose s'aventurer ; puis les taillis commencent et couvrent la pente des collines, dont la crête boisée se découpe sur un ciel infiniment profond. Ce n'est donc pas un paysage de fantaisie tout exprès composé pour faire valoir un sentiment : nous croyons le voir devant nos yeux ; car M. Puvis veut que la poésie jaillisse des faits réels. Et, certes, nous pouvons être émus par celle qu'évoque une telle scène : c'est la glorification des âmes simples acceptant leur destinée sans se plaindre comme la nature subit la sienne, incapables de voir la pauvreté sans la secourir, et, si humble que soit leur condition, irréprochables devant le Dieu qui siège au delà des espaces et embrasse tout de son regard.

Un autre peintre-poète de l'École française, M. Eugène Carrière, bien qu'il ait abusé, cette année, du brouillard qu'il affectionne, n'en révèle pas moins son origine par l'énergie des gestes représentés. Le culte de l'action et la religion des sentiments les plus profonds de l'âme humaine, ce sont des éléments qui semblent s'exclure et qui pourtant se concilient dans la personne aussi bien que dans l'œuvre de M. Carrière. A voir cet homme puissamment taillé, on le devine épris de mouvement ; mais à suivre sa conversation lente où revient souvent le mot âme, l'on comprend que son activité tout entière se renferme dans le cercle étroit de la famille et de l'intimité. Et Dieu sait si l'amour maternel tel qu'il le conçoit est démonstratif ! Les furieux baisers que dans ses œuvres les mères donnent à leurs enfants expriment une jalousie, une haine presque affolées contre le monde qui bientôt leur prendra ces chers petits pour en faire des hommes. Ah ! certes, ici ce n'est pas la vigueur qui manque.

Regardons encore l'*Aube*, de M. René Ménard. L'auteur nous campe deux ou trois femmes nues par devant un délicieux paysage normand, ciel limpide, vallons verdoyants ombragés de petits bois touffus, et il trouve moyen d'exprimer, par ces documents pris à la nature, toute l'épopée terrestre. On dirait qu'après avoir produit les arbres et les plantes, la force créatrice vient de faire éclore sans plus de fatigue l'intelligence humaine pour jouir de l'œuvre accomplie, et l'homme cherche au-dessus de l'horizon la main toute-puissante qui vient de le déposer là.

De même enfin l'on observera combien ceux de nos peintres qui se montrent des penseurs, c'est-à-dire qui veulent faire ressortir le côté éternel de chaque physionomie, de chaque scène, éprouvent d'éloignement pour l'abstraction allemande.

Les Allemands, pour généraliser les formes, suppriment tout ce qui fait la vie des êtres : une facture sèche s'applique uniformément aux objets les plus divers, une atmosphère réelle ne les enveloppe pas et ne vient pas adoucir, tempérer leurs contours. Au contraire, les traits essentiels s'accentuent jusqu'à la caricature : la pensée règne tyranniquement et disloque les lignes pour apparaître seule en pleine lumière. L'on conçoit donc que, dans cette exagération voulue du dessin significatif, une exécution vivante serait tout à fait déplacée.

Les illustrations du *Rêve*, par M. Schwabe, le disciple des Owerbeck, des Schnorr, des Vogel, donnent un exemple de cet idéalisme intransigeant. La scène des jeunes gens courant après le linge que le vent emporte nous montre une figure d'homme rendue ridicule par le souci d'accuser l'idée. La douceur y est indiquée par une gracilité de formes étrange et par de gros yeux bleus sans regard. La main qui abat une serviette envolée s'immobilise dans cette pose, et elle absorbe à elle seule tout l'intérêt du personnage.

Au contraire, parmi les artistes français, M. Dagnan-Bouveret et ses élèves MM. Friant et Muenier, tout en caractérisant les physionomies et les attitudes de manière à ce que chacun retrouve dans leurs œuvres quelque chose de déjà vu, n'abandonnent point pour cela le réalisme. Ils peignent de la chair, de l'air, de la lumière limpide : ils se distinguent par ce juste sentiment des proportions qu'exige la vie, par ce goût à la fois délicat et solide dont nous pouvons à bon droit nous enorgueillir.

Dans la *Sicilienne* de M. Dagnan, c'est tout un peuple que nous reconnaissons : race nerveuse et rude dont le soleil brûle la peau et subtilise le sang, de même qu'il dore et rend acides les fruits qui croissent dans le pays. Or à ce qu'il y a de large dans la donnée générale se joint la saisissante mise en jeu des traits qui composent ce visage, l'étincellement de ces yeux creux, la courbe volontaire de ce nez en bec de vautour, le pincement de ces lèvres minces et largement fendues. C'est ainsi que chez M. Dagnan l'animation s'unit à l'ampleur.

Quant au *Pêcheur d'oursins* de M. Muenier, en symbolisant dans son insouciance grandiose le caractère des gueux méridionaux, qui n'ont pas de besoins et qui se laissent vivre au clair soleil, il se recommande en même temps par la souplesse de l'exécution, qui rend si bien l'aspect extérieur des objets, et par la transparence de l'air dont s'enveloppe ce ravissant paysage.

Et, pour M. Friant, dans son tableau intitulé le *Pauvre*, il nous montre l'éternel indigent dont le corps fléchit et dont la tête tristement penchée implore la commisération ; il nous reproduit la stupeur que cause aux jeunes enfants le spectacle de la misère et le coup d'œil rapide que l'ouvrier laborieux jette sur l'arrivant pour savoir s'il doit ou non le secourir. A la grandeur de cette scène il a su allier une vérité d'observation surtout sensible dans la familiarité des gestes, entre autres celui de la petite fille réfugiée auprès de son père. En somme, ce petit groupe de peintres entreprend exactement la même œuvre que Flaubert en littérature : dans la précision des détails réalistes, évoquer des figures immuablement vraies.

* *

Réalisme, vie, action, c'est, comme on le voit, toute l'École française; ce sont les qualités communes à tous nos artistes, quelles que soient les nuances de leur point de vue personnel.

Il faut donc protester bien haut contre les esprits chagrins qui disent notre art tombé et son unité perdue; il faut protester surtout contre ceux qui veulent l'entraîner vers la vide abstraction mystique si contraire à sa nature. Pour garder le premier rang dans le domaine de l'art, nous devons rester ce que nous fûmes toujours : les amants de la vérité concrète. Si l'abstraction est familière aux Allemands, elle ne l'est pas à nous; si l'Italie s'est autrefois nourrie de pure imagination poétique, et si l'Angleterre aujourd'hui lui emprunte ses goûts, ce n'est pas là le régime qu'il nous faut. Aux Anglais aussi laissons leur impressionnisme, dont ce peuple sensitif tirera meilleur parti que nous ne pourrons faire. Pour nous, gardons la santé!

Cela veut-il dire que la vie morale, qui précisément à cette heure semble acquérir une puissance nouvelle, ne doive pas nous intéresser? Bien au contraire. Pour aimer l'existence et l'action, il n'est pas nécessaire de leur donner comme but unique la satisfaction des appétits quotidiens; on peut penser à ce qui fait la sainteté de la vie dans son ensemble et la grandeur de tout homme : le devoir de conformer son existence à la destinée, si humble soit-elle, que sa conscience lui propose.

Cette philosophie, qui au-dessus de l'être matériel met l'être moral pour le guider; au-dessus de l'activité corporelle, l'idéal pour la juger; et à la place de l'équilibre trompeur des passions qui se font échec dans la société, les libres concessions faites par le respect, l'amour de la dignité morale chez autrui, est bien plutôt capable de nous attacher à la vie que de nous en éloigner, et elle répond aux aspirations de notre art autant au moins que la conception naturaliste.

Beaucoup de nos artistes l'ont compris, et de là vient la faveur soudaine dont jouissent auprès d'eux les scènes religieuses. Ce n'est pas mon dessein de juger celles qui ont été traitées selon l'ancienne tradition et sans introduction de personnages modernes, autrement je m'étendrais sur la poétique *Maison de la Vierge* de M. Dubufe, où le peintre, comme il me l'a dit lui-même, a voulu faire profiter l'idée et le sentiment des conquêtes de la jeune École dans l'art de la lumière. Mais je veux parler des Christs représentés au milieu du monde contemporain.

A vrai dire, l'émotion sincère qu'exige de telles scènes a manqué à plusieurs de ceux qui les ont traitées. L'un d'eux même, M. Jean Béraud, a méconnu ce qui fait l'éternelle jeunesse des doctrines nazaréennes, la douce résignation, au point de nous les donner pour socialistes et envieuses. Avec un talent d'ailleurs remarquable, il a peint l'Homme-Dieu descendu de la croix à Montmartre par des anarchistes, qui montrent

le poing aux heureux de Paris. Il s'est donc tout à fait mépris sur l'orientation actuelle des idées : ce n'est pas la violence que demande notre époque, c'est bien plutôt l'amour.

Que dire encore d'un artiste qui dans son œuvre semble lui-même trouver absurde l'idée qu'il traduit? M. Jacques Blanche introduit au milieu d'une petite famille bourgeoise un Christ étrange, vêtu d'une robe japonaise, hérissé, les yeux hagards : par l'ahurissement que produit son apparition, par la suggestion qu'il opère, cet hypnotiseur se fait passer pour divin auprès de ces bonnes gens. Ce qui signifie, sans doute, que les sentiments chrétiens n'ont plus rien à faire avec notre société, et que la popularité nouvelle dont ils semblent jouir ou bien est incompréhensible, ou bien s'explique uniquement par la stupéfaction qu'ils nous causent. Que vient faire Jésus au milieu de nous, semble se demander M. Blanche, et que vient-il faire au milieu de mon tableau? Vraiment, c'est se moquer!

On me permettra de juger M. Laurent Gsell, mon frère, en toute franchise. Peut-être pourrait-on aussi lui reprocher de nous donner un Christ trop dépaysé sous notre ciel, si son intention n'avait été surtout de peindre des bambins pleins de charme dans une lumière argentée infiniment douce.

Mais n'y avait-il pas une grande œuvre à faire en représentant dans ses rapports avec notre âge l'idée chrétienne symbolisée par la figure même de Jésus, si vivante encore dans tant d'âmes qu'elle peut bien l'être dans les fictions des peintres?

Quand le Véronèse transportait à Venise la scène des noces de Cana, il se gardait de figurer le Christ comme étranger dans la ville des doges. L'hôte divin paraissait familier à la riche compagnie qui l'entourait et dont sa présence ne gênait pas les plaisirs. Quant aux commandements spéciaux que ce monde fortuné recevait du Maître, le pinceau du Véronèse les exprimait à merveille. Sans doute la morale pour ces favorisés du ciel ne pouvait point les empêcher de se promener de fête en fête, car à quoi bon l'austérité dans l'opulente Venise; mais au sein de ces mille jouissances elle devait réclamer d'eux la simplicité dans la richesse, la cordialité, la franchise des relations amicales. Et voilà précisément les vertus vénitiennes dont le Véronèse a fait gloire au christianisme en asseyant Jésus à la place d'honneur dans ces charmantes fêtes mondaines d'où le cœur n'était pas exclu.

Or, aujourd'hui, qui donc à son tour, d'une voix vraiment émue, nous redira nos croyances?

M. Lhermitte s'y est essayé et lui, peut-être, y a réussi. Son Christ rompt le pain avec deux hommes du peuple et les fait participer à son enseignement. A ces deux nouveaux disciples dont la mâle complexion indique assez l'énergie, il ne commande point des pratiques religieuses : « Acceptez avec joie, leur dit-il, le rôle modeste qu'on vous a confié ici-bas, et je vous tiendrai compte de la façon dont vous l'aurez tenu autant qu'aux rois de leurs soucis princiers. » Et ces êtres robustes l'écoutent avidement; ils croient : la volonté de ne jamais faillir à leur tâche fera désormais leur grandeur.

Aimer la vie parce qu'elle est sainte, en supporter vaillamment les misères, voilà donc ce que nous ordonne le Christ de M. Lhermitte, et la leçon s'adresse si bien à notre temps, elle est interprétée d'une façon si vibrante, que nous devons nous incliner devant une telle œuvre.

Oui, ce respect pour la dignité naturelle de toute existence sera, sans doute, le sentiment qui caractérisera notre époque vis-à-vis de ceux qui nous suivrons. Nous l'avions déjà remarqué chez M. Puvis de Chavannes, et il nous eût été facile de le reconnaître plus ou moins développé chez la plupart de nos artistes. C'est en particulier ce qui fait le mérite des nouveaux venus, bien que leurs tendances mystiques m'inquiètent parfois. Elle est indéniable, la grandeur morale chez M. Aman Jean, dont les jeunes femmes assises en de douces attitudes semblent remercier l'éternelle justice de ne leur demander rien que d'être le charme de leur modeste foyer; chez M. Louis Picard, dont la *Stella* paraît contempler en elle-même le rayon d'infini venu d'en haut.

Comment donc pourrions nous désespérer de notre École lorsqu'une si noble inspiration vient féconder aujourd'hui nos anciennes qualités, si vigoureuses encore, comme nous l'avons vu? Ayons foi dans l'avenir, au contraire, car le présent, en somme, n'est pas pour nous décourager, et laissons gémir ceux qu'offense toujours la gloire de leurs contemporains.

PAUL GSELL.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA-COMIQUE. — *Les Troyens à Carthage*, d'Hector Berlioz.

Oui, certes, et d'un accord unanime, opéra, drame musical, poème lyrique, de quelque nom qu'on les nomme, ces *Troyens à Carthage* sont une grande et belle chose, — dont il n'est pas aisé pourtant de faire sentir le genre de beauté, le caractère de grandeur. L'œuvre n'est pas de celles qui ouvrent une veine nouvelle ou marquent une étape de l'art. De prime abord, elle surprend par son allure délibérément rétrograde; — le *Faust*, de Gounod, en ce même temps, — c'était, je crois, deux ans plus tôt, — dut sembler autrement avancé de style, d'une harmonie plus osée, de langue

plus riche et plus jeune. Ne cherchons donc pas ici le révolutionnaire de la symphonie, révélé par les grands coups de foudre de *Roméo et Juliette*, d'*Harold en Italie*, de *la Damnation de Faust* : ni le réformateur de l'opéra, que les vigoureuses polémiques du *Journal des Débats* pouvaient faire attendre : Berlioz n'a réformé la scène lyrique que dans son feuilleton. Sitôt qu'il écrit pour le théâtre, ce terroriste n'est plus qu'un timoré qui croit aux Grecs et aux Romains, à la vertu du récitatif, persuadé qu'il suffit, pour faire vivre le drame musical français, de refaire indéfiniment *Alceste, Stratonice* et *la Vestale*.

L'opéra des *Troyens* correspond il du moins à une phase décisive de sa carrière? M. Adolphe Jullien, qui l'affirme, le rattache à son évolution classique de la dernière manière. Sur l'évolution, je suis d'accord. Jusqu'au bout, Berlioz n'a cessé de se faire la main, d'élargir, d'épurer son style. Il a tendu vers la simplicité, d'un effort continu. Mais tandis que, de l'ouverture des *Francs-Juges* à l'*Enfance du Christ*, c'est un renouvellement presque complet, de *Benvenuto Cellini* aux *Troyens*, la différence n'est guère qu'une question d'inspiration plus soutenue, de facture plus habile. Pour le reste, mêmes procédés et même tendance. La raison en est facile à concevoir. C'est que, dans la symphonie, Berlioz est vraiment chez lui, plus libre de ses mouvements, plus maître d'évoluer à sa guise. Au théâtre, il n'est pour ainsi dire qu'en visite, — en « déplacement », — chez ceux qu'il s'est donné pour maîtres, — nous savons qu'ils s'appellent Gluck, Méhul, Spontini, — tenu par bienséance de régler sa démarche sur celle de ses hôtes. Ils sont d'ailleurs trop différents de lui pour qu'il puisse, en se l'appropriant, renouveler leur style. Son admiration l'attache à leurs pas, le condamne à répéter presque littéralement leurs formules, lui, le plus original peut-être, à coup sûr le plus indiscipliné des musiciens.

Mais pourquoi les avoir choisis de tempérament si opposé au sien? et quelles affinités secrètes entre ces grands pontifes de la ligne, les derniers des Romains, et ce fanatique de la couleur, l'enfant terrible du romantisme? Rien qu'une inconséquence nouvelle de sa volonté contradictoire, toujours combattue et divisée contre elle-même. Ce qui l'attire vers Gluck, c'est, — avec le souvenir vivace des premières impressions de l'enfance, — la haine du mauvais goût, la recherche de la vérité dramatique, l'intérêt de la déclamation, le respect du vers, l'emploi caractéristique de certaines sonorités de l'orchestre, les professions de foi de ses préfaces : la musique prise pour moyen et non pour but; ces deux grands musiciens ne sont ainsi liés que par des sympathies littéraires.

Et pourtant, si forte est la sympathie chez Berlioz, qu'au moment d'écrire le livret de ses *Troyens*, elle l'emporte sur sa passion pour Virgile. Sa Didon est moins voisine de celle de l'*Énéide* que de celle de Marmontel, laquelle, comme chacun sait, fut écrite pour permettre à Piccini de s'essayer dans la manière de Gluck.

J'ai voulu comparer les deux scénarios. Il y a, chez Marmontel, de la galanterie, des combats, des rivalités d'amour. Le rideau se levant nous montre le héros déjà installé dans les bonnes grâces de la reine de Carthage; le Numide Iarbas lui dispute son cœur; Énée, décidé à partir sur l'ordre des dieux, ne s'éloignera pourtant qu'après l'avoir vaincu. A la galanterie près, tout cela se retrouve chez *les Troyens*, ou peu s'en faut : Énée apparaît en sauveur; à peine échappé du naufrage, il offre le secours de son bras. Virgile l'avait fait modeste et suppliant; Berlioz a cru le grandir et l'a rendu un peu plus ridicule. Le moyen, au surplus, de s'intéresser à ce vertueux fantoche, qui sait toujours se réclamer à propos de son devoir pour se sauver de Troie, perdre sa femme ou quitter sa maîtresse; et que peut bien nous faire à nous cet enfantement obligatoire de la grandeur romaine?

Parlez-nous de Didon plutôt; elle est femme, elle aime, elle pleure, et peut donc nous arracher des larmes. Rendez-nous sensibles, — la musique seule a ce pouvoir, — les progrès de la passion dans son âme, les troubles de sa volonté; faites-la glisser sur la pente; ou, si le nuage classique doit voiler sa faiblesse, du moins n'esquivez pas la suprême entrevue; mettez-les face à face, pour que Didon accuse, supplie et dispute son amant aux dieux. Et qu'elle meure comme elle voudra, furieuse comme Armide, ou doucement résignée comme Ophélie, mais qu'elle ne vienne pas, sur son bûcher, nous faire de l'histoire; gardons-nous d'évoquer par sa bouche prophétique Annibal et la grandeur de Rome, nous qui n'avons pas à mériter les faveurs d'Auguste... Hélas! je viens de mettre le doigt, presque sans le vouloir, sur les défauts de ce livret pseudo-virgilien, où Berlioz traduit son poète aimé de si étrange façon, et cherche à faire sa cour au vainqueur de Solférino. Il espérait alors forcer les portes de l'Opéra par décret : ce fut Wagner qui passa; l'on sait le reste...

Par bonheur, chez Berlioz, la volonté n'est jamais maîtresse qu'à demi; ce qu'elle a gâté, le génie inconsciemment le répare. Le démon familier du musicien fait de lui ce qu'il veut, et, pendant qu'il s'agite, le mène, parfois ailleurs que là où il avait dessein d'aller. Tandis qu'il a les yeux sur Virgile, l'Esprit lui souffle des vers de Shakespeare, et va chercher pour lui, dans *le Marchand de Venise*, le canevas d'un délicieux duo d'amour. C'est lui qui, comme les dieux d'Énée, lui murmure doucement à l'oreille les mots magiques : « Italie! Italie! » Et voilà qu'à l'instant même un frisson de poésie passe dans l'orchestre, que les cœurs s'ouvrent, et que, sur les lèvres attendries, la mélodie s'épanche large, copieuse, sereine — et vocale : Gluck enfin cède le pas à Mozart; et par Mozart

et Shakespeare, mieux que par Gluck et Spontini, l'on peut arriver à Virgile.

Tout ce deuxième acte est une merveille. Le duo qui le couronne a la grâce immortelle, la tranquille beauté des anciens dieux; je n'en connais pas de plus noble, de plus pur et de plus tendre; il est unique dans l'œuvre du maître; on dirait une langue nouvelle qu'il n'a jamais parlée et ne parlera plus. Périsse le reste : ces pages inoubliables ont marqué ses *Troyens* pour la postérité! Mais nous en devons sauver d'autres encore. Si le premier acte pourrait être de Sacchini, — ou de M. Reyer, — la mort de Didon approche du pathétique d'*Armide*. Il faut aussi mettre à part la chanson du matelot Hylas, le piquant duo des deux sentinelles, — un bijou de réalisme discret; — et le tableau symphonique de la chasse, transporté, je ne sais pourquoi, du deuxième acte au commencement du troisième. De l'œuvre en son ensemble, même en ses parties faibles, nous pouvons louer sans réserve la direction d'intention, les hautes visées, le grand sérieux, la passion sans miévrerie, la recherche de la simplicité dans la grandeur : toutes les qualités dont on a fait si vite et si largement crédit à *Salammbô*.

Je remercie la Société des grandes auditions musicales de l'avoir tirée de l'oubli; en renonçant à faire par elle-même, en remettant ses intérêts artistiques entre les mains d'un directeur intelligent, en bornant son initiative au choix des œuvres, et son concours aux combinaisons financières, elle a, je crois, trouvé sa voie : le goût de M. Carvalho n'avait pas besoin d'autres lumières. Il a monté *les Troyens* avec un pieux respect. Pas de rôle sacrifié : les personnages épisodiques sont tenus par l'élite des artistes, Taskin, Fournets, Lorrain, Clément, Mlle Chevallier. Plus de coupures : à part le ballet et les cortèges civiques du premier acte, toutes les parties retranchées en 1863 ont reparu. La mise en scène est belle sans excès; cette musique peut s'en passer. Les débuts, préparés de longue main, de Mlle Delna, dans le rôle de Didon, me laissaient quelque crainte. Elle a dépassé tout mon espoir. Cette toute jeune artiste, hier encore élève de Mlle Rosine Laborde, a le port et l'âme d'une tragédienne, une rare intelligence servie par un merveilleux organe, les plus belles promesses de talent. M. Emmanuel Lafarge porte héroïquement le rôle d'Énée; je l'admire et le plains au grand air du troisième acte : « Ah! quand viendra l'instant des suprêmes adieux! » M. David, — encore un nom nouveau, — soupire avec un charme exquis la pastorale d'Iopas. La voix de contralto de Mlle de Béridez manque de souplesse, et l'orchestre de M. Danbé fait décidément beaucoup de bruit.

René de Récy.

THÉATRES

Comédie-Française : *Athalie* et *le Sicilien ou l'Amour-peintre*. — Renaissance : *Commis voyageurs*, vaudeville en trois actes, de MM. Busnach, Gardel et M. Arréjo.

Lorsque j'étais au collége (et pourtant il n'y a pas de cela bien longtemps), voici à peu près quelles étaient nos relations avec notre théâtre classique. On nous mettait entre les mains un volume dont l'aspect pédagogique nous prédisposait à la méfiance. Sur la couverture, au-dessous des noms austères de Corneille ou de Racine, s'étalaient en grosses lettres les noms d'universitaires redoutés; de ceux-ci, nous connaissions quelques-uns pour les avoir vus dans nos classes lors de l'inspection générale : le souvenir le plus net que nous avions gardé d'eux était celui d'une recrudescence de travail, d'un trac fou qu'ils ne nous interrogeassent sur des matières insuffisamment préparées, et du désir souvent déçu de mériter les éloges de ces hommes souvent chauves et toujours décorés; ils nous apparaissaient comme l'incarnation vivante de cet être de raison nommé l'Université, au nom de laquelle on nous fourrait en retenue. Quand nous ouvrions le livre, c'étaient tantôt des drames entiers, le plus souvent des « morceaux choisis » qui s'arrêtaient juste au moment où nous commencions à comprendre le sujet; surtout c'étaient des vers, toujours des vers, des vers durant six cents pages, des alexandrins implacables, mal imprimés, serrés, compacts, servis d'un bloc : et une sorte de terreur nous prenait à la pensée qu'il nous faudrait, pendant le cours de l'année scolaire, en faire entrer de force un nombre effroyable dans nos cervelles effarées. Et, sur les marges du livre, nous retrouvions des traces de ses anciens détenteurs, taches d'encre, marques au crayon, dessins subversifs, exclamations vengeresses... et nous supputions, en même temps que les retenues que ce livre avait déjà values à nos devanciers, celles qu'il allait nous procurer à notre tour. Puis l'année s'avançait; nous apprenions tant bien que mal, et nous récitions les « passages principaux ». Oh! ces récitations! les vers dits d'un trait, sans nuances (nous avions inventé le déblayage), ou ânonnés, le sens s'échappant en quelque sorte par les « hésitations » dont nous scandions le songe d'Athalie ou les imprécations de Camille. Quand, aux vacances, nos parents, imbus de classicisme, voulaient nous traîner à la Comédie-Française ou à l'Odéon, entendre quelque tragédie, c'étaient des ruses d'Apaches pour éviter la corvée; le théâtre classique restait inséparable pour nous de l'idée de pensums et de travail forcé : une affiche portant le nom de Racine, de Corneille ou de Voltaire nous faisait fuir éperdus...

Puis un beau jour, les études finies, on ouvrait un volume de Racine, mieux imprimé, sans taches sur les

marges, sans professeur sur la couverture, et c'était un enchantement! Les périodes se déroulaient, harmonieuses et souples, enveloppant les pensées les plus délicates, les sentiments les plus subtils et les plus vrais; nous guettions les affiches, trouvant qu'on donnait trop de place au répertoire moderne, et nous pleurions d'avoir laissé mourir Ballande qui, nous avait-on dit, donnait une tragédie tous les soirs!

Le fait est que, tous ou presque tous, nous avons au cœur, pour notre théâtre classique, une tendresse tardive, mais infinie. Parfois même elle est trop exclusive, et nous rend injustes pour le théâtre qui s'en écarte : il nous faut un effort pour pénétrer le théâtre étranger; nous y parvenons sans doute, nous l'admirons comme il convient, mais notre vrai plaisir, notre joie complète, c'est à notre théâtre classique que nous les devons; nous y trouvons ce qui fait le fond même de notre race, la netteté, la limpidité du style, la belle ordonnance du développement, la logique dans l'analyse, et aussi cette redondance oratoire à laquelle nous ne pouvons être insensibles; nous l'aimons de tout notre cœur et de toute notre intelligence. Et, quand un grand artiste nous donne le régal d'une belle reprise, il semble qu'à notre admiration vient se mêler une sorte de reconnaissance attendrie.

Que dire, maintenant, de M. Mounet-Sully? Il est, dans Joad, égal à ce qu'il était dans Hamlet et dans Œdipe. Peut-être même y est-il supérieur; au moins, il me semble que nous jouissons plus complètement de son grand talent. Joad est plus logique qu'Hamlet et plus complexe qu'Œdipe : il est plus à notre mesure. Et M. Mounet-Sully a su rendre tous les aspects du rôle! Il a dit la Prédiction avec une largeur d'inspiration qui a été rarement atteinte, et avec un sens de l'harmonie et de la musique du vers qui sont un délice; chaque strophe a son relief propre, et l'unité subsiste; je ne crois pas qu'on puisse pousser l'art plus loin. Mais ce n'est pas seulement dans ces grandes scènes que M. Mounet-Sully est admirable; ce qui m'a peut-être charmé le plus, c'est la vie intense qu'il a su donner à son personnage durant toute la pièce. Voyez-le, par exemple, au premier acte, dans la scène avec Abner; s'il rassure Abner :

Et quel temple [illegible] en Israël!

sous la foi qu'il proclame et à laquelle il semble se fier uniquement par un geste, par une attitude, par une légère inflexion de voix, il indique aussi la confiance en soi, le génie politique conscient de lui-même, la force et la décision.

Dès les premiers mots, à sa seule façon d'écouter la tirade d'Abner, on sent tout ce qui sépare le grand homme de l'instrument.

Si *Athalie* est la plus grandiose de toutes nos tragédies classiques, c'est que les personnages ont quelque chose de symbolique et d'éternel. Joad est l'incarnation même du pouvoir religieux (« un mauvais exemple », disait Voltaire) : la foi en Dieu, la certitude que le but poursuivi doit être atteint, qu'il faut qu'il le soit, et, pour y arriver, des moyens humains, l'habileté politique, et peu de scrupules dans le choix de ces moyens. C'est le génie suprême de Racine d'avoir créé (inconsciemment ou non) un tel caractère; c'est l'art suprême de M. Mounet-Sully d'avoir donné à Joad ce caractère qu'avait voulu Racine. C'est le personnage même. Mais ce que je cherche à vous traduire est fort difficile à expliquer; allez voir *Athalie*, et vous comprendrez que mon admiration, si exaltée qu'elle puisse vous paraître, n'a rien, absolument rien d'exagéré.

Mlle Dudlay nous a montré une Athalie un peu jeune de visage et surtout d'allures; Athalie avait-elle vraiment cent six ans lors de sa mort? Elle était au moins arrivée à un âge où les passions, si fortes qu'elles soient, se manifestent avec moins d'ardeur. Cette réserve faite, elle a rendu le rôle avec une réelle puissance. Je n'ai qu'à demi aimé M. Paul Mounet dans Abner; il me semble qu'il a donné au personnage une tournure trop décidée. Je sais bien qu'au milieu de toutes ses hésitations Abner est toujours sûr de lui-même; j'aurais aimé cependant qu'on eût marqué davantage le côté « centre droit » du personnage. Louons MM^lles^ Moréno et Bertiny, et mentionnons spécialement Mme Amel, qui joue fort agréablement Josabeth; je lui voudrais cependant un peu plus de tendresse : ce rôle de Josabeth est adorable; il faut en faire ressortir la douceur attendrie.

Le Sicilien accompagne *Athalie* sur l'affiche. C'est certainement une des plus minces productions de Molière; mais c'est gai, l'invention est joyeuse et preste, la musique curieuse, la mise en scène très soignée; l'ensemble est court, mais pas ennuyeux. — *Le Sicilien* est très bien joué par MM. de Féraudy et Berr, convenablement par M. Samary, gentiment par MM^mes^ Bertines et Ludwig.

*

Le théâtre de la Renaissance a commencé son service d'été; la température change, mais non les pièces, hélas! et le succès hebdomadaire est le même. Il s'agit, cette fois, des *Commis voyageurs*. Les héros portent des noms éminemment comiques : Montcassis, Castel-Flandrin, Bourdichon. Il y en a un qui est chocolatier, je ne sais plus lequel; un autre est vicomte : qui? Je l'ai oublié; puis Nina, une « ancienne » du vicomte, à moins que ce ne soit une « ancienne » du chocolatier... Tout cela est douloureusement ennuyeux, et assez médiocrement joué, d'ailleurs.

J. DU TILLET.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UNE FABRIQUE DE ROMANS.

Nous avons eu déjà récemment l'occasion de signaler, parmi les nouveaux progrès de la littérature, la fondation aux États-Unis de véritables usines littéraires, se chargeant d'accommoder exactement leurs produits aux besoins du public. Le *Weekly Times* de Philadelphie décrit en détail une de ces remarquables maisons d'approvisionnement intellectuel, qui fonctionne depuis plusieurs années à New-York, au grand profit de ses chefs et de sa clientèle.

Cette maison emploie d'une façon régulière une trentaine de dames et de jeunes filles, munies au préalable de divers diplômes universitaires, et qui sont chargées de lire, le crayon en main, tous les journaux du monde entier. Elles notent dans ces journaux tous les faits divers, traits de mœurs, etc., qui peuvent avec avantage être développés dans un roman.

Ces trente dames soumettent le résultat de leurs lectures à trois fonctionnaires d'un rang supérieur, qui font à leur tour un choix parmi les morceaux notés et livrent les morceaux par eux choisis à un atelier de cinq autres dames. Celles-ci sont chargées de construire avec ces morceaux des squelettes de romans et de nouvelles.

Les squelettes ainsi construits sont en dernier ressort examinés par le directeur de la maison. C'est ce haut fonctionnaire qui ensuite désigne, sur une liste de deux cents rédacteurs et rédactrices, celui ou celle qui aura la tâche d'habiller le squelette de façon à le transformer en un roman ou une nouvelle de tel ou tel genre.

La désignation faite, le directeur envoie le squelette à la personne qu'il a choisie, en y joignant une feuille imprimée dont voici l'exact fac-similé :

« A M...

« Prière de faire avec les matériaux ci-joints une histoire en — parties, ne dépassant pas — mots par partie.

« La copie doit être livrée au plus tard le —

« Un chèque de — dollars vous sera envoyé après réception de votre travail.

« Salutations,

« Signature du directeur. »

L'auteur de l'article du *Weekly Times* a été admis à voir la liste de ces rédacteurs employés par l'usine de New-York. Il a découvert avec surprise qu'un grand nombre d'entre eux portaient des noms connus, quelques-uns même fameux. C'est que le travail est facile, sûr et très avantageusement payé.

Les romans et nouvelles ainsi fabriqués sont en effet vendus à toutes les petites revues, hebdomadaires ou mensuelles, dont le nombre est énorme aux États-Unis; on en débite aussi aux librairies de province, aux librairies circulantes, etc. Il s'en fait une telle consommation que le directeur voit grandir d'année en année le chiffre de ses bénéfices. Et peu à peu les grandes revues et les grandes maisons d'édition elles-mêmes prennent l'habitude de s'adresser à cette précieuse fabrique, où l'on peut se faire servir à son goût, sans avoir à compter avec la fantaisie, le caprice et la prétention des auteurs.

Voilà enfin, dans le mouvement littéraire contemporain, une innovation réelle et de bon aloi.

*
* *

UN NOUVEAU SAINT.

Il est fort question en Angleterre de la canonisation du cardinal Manning. Et la chose ne peut tarder, à en juger par l'empressement que mettent à la réclamer les catholiques anglais. Aussi bien le défunt cardinal n'attend-il pas la reconnaissance officielle de sa sainteté pour faire des miracles : il en fait, depuis sa mort, un par jour en moyenne, car il ne se passe pas de jour sans que le *Catholic Times* et les autres journaux catholiques n'enregistrent des communications telles que celles-ci :

« S. désire exprimer sa reconnaissance pour les faveurs spirituelles et temporelles qu'elle vient de recevoir par l'intercession de Notre-Dame-de-Lourdes, de sainte Barbe et du cardinal Manning. »

« Un enfant de Marie, en exécution d'un vœu, désire exprimer sa reconnaissance pour une faveur temporelle reçue du Sacré Cœur par l'intercession de Notre-Dame-des-Douleurs et du cardinal Manning. »

*
* *

IBSEN EN NORVÈGE.

Ibsen, dont on disait autrefois que le séjour de son pays lui était impossible, paraît, au contraire, s'en accommoder à merveille : depuis un an déjà, il habite Christiania, et très probablement il va y habiter toujours désormais. Au lieu de louer des appartements meublés, comme il faisait à Rome, à Munich et partout où il s'installait, il a, cette fois, meublé lui-même à son goût une somptueuse maison dans le somptueux quartier des Palais de la capitale norvégienne. Comme à Munich, il mène à Christiania l'existence la plus réglée; et comme à Munich il se rendait tous les soirs au café Maximilien, tous les soirs il se rend au café du Grand-Hôtel de Christiania, où la foule défile devant lui, curieuse et respectueuse, tandis qu'il lit scrupuleusement les journaux à travers ses grosses besicles rondes.

*
* *

LA MAISON NATALE DE SHAKESPEARE.

La maison natale de Shakespeare, à Stratford sur l'Avon, a été visitée, en 1891, par plus de vingt mille personnes, dont la plus grande partie ont inscrit leurs noms sur le livre des visiteurs. On trouve dans ce livre, pour 1891, les noms de 9546 Anglais, 5385 Américains, 174 Australiens, 121 Canadiens, 91 Allemands, 24 Hollandais, 23 Africains, 34 Néo-Zélandais, 41 Français, 31 Italiens, 28 Indiens, 10 Chinois, 4 Autrichiens, 9 Russes, 3 Belges, 3 Égyptiens, 4 Norvégiens, 2 Suédois, 2 Danois, 4 Brésiliens, 9 Russes, 6 Espagnols, 6 Suisses, 1 Roumain, 1 Japonais et 2 indigènes des îles Fidji.

*
* *

LE NOUVEL OUVRAGE DU COMTE TOLSTOÏ.

Le comte Tolstoï vient d'achever un nouveau livre sur *la Guerre*, où il a cherché de montrer quel était le seul remède possible au danger permanent de la lutte entre nations. Il a lu son manuscrit l'autre semaine, à Moscou, devant un groupe d'amis qui lui en ont fait compliment; mais lui-même n'a pas été satisfait de son travail, tel qu'il lui est apparu à la lecture, et a résolu de remanier complètement les derniers chapitres. Il est d'ailleurs de nouveau, en ce moment, parmi les paysans des districts du gouvernement de Riazan où sévit la famine.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 25 TOME XLIX 18 JUIN 1892.

HISTOIRE DES RÉPUTATIONS LITTÉRAIRES (1)

La mort des livres.

Lorsque la bibliothèque d'Alexandrie fut incendiée, l'an 47 avant Jésus-Christ, elle comptait sept cent mille volumes. Afin d'indemniser Cléopâtre, Antoine lui fit cadeau des deux cent mille ouvrages *en un seul exemplaire*, composant le plus précieux trésor de la bibliothèque de Pergame (2). De ces deux cent mille ouvrages et de ce que la capitale littéraire de l'Égypte put acquérir et perdre pendant six siècles, il restait peu de chose, quand le khalife Omar, d'après la tradition, brûla tout ce qu'il y trouva encore de volumes en disant qu'un seul livre, le Koran, suffisait.

Callimaque, poète et prosateur distingué, conservateur, sous Ptolémée Evergète, au IIIe siècle avant notre ère, de la bibliothèque d'Alexandrie, avait rédigé une table générale de la littérature grecque, qui ne formait pas moins de cent vingt livres. Les œuvres de Callimaque sont perdues, à quelques fragments près, comme celles de presque tous les grands lyriques anciens. L'érudition moderne a retrouvé les noms de trois cent cinquante tragiques grecs ; mais le chiffre de six cents tragédies environ et de plus de quinze cents comédies, qu'on donne comme approximatif du nombre total, paraît être fort au-dessous de la réalité, puisque Eschyle avait laissé à lui seul plus de soixante-dix pièces ; Sophocle, cent treize ; Euripide, quatre-vingt douze, et puisque Athénée avait pu lire huit cents comédies appartenant toutes à ce genre intermédiaire et transitoire qu'on appelait comédie moyenne. Ménandre, chef de file s'il en fut, fondateur de la comédie nouvelle, a péri, ainsi que Philémon, son rival.

Entre le Ve siècle avant l'ère chrétienne et le VIe siècle après Jésus-Christ, on compte, seulement en Grèce, plus de six cents historiens, parmi lesquels, au dire d'Émile Egger, une trentaine étaient de premier ordre, soit par le talent, soit par l'érudition. Des deux cent trente-trois discours authentiques de Lysias, il en reste une trentaine, et des six cents tragédies grecques mentionnées tout à l'heure, trente-deux, et des trois cent cinquante poètes tragiques, trois. Mais qu'est devenu Stésichore, grand poète épique et lyrique ? Simonide, cinquante-six fois vainqueur dans les concours ? Corinne, qui remporta cinq victoires sur Pindare lui-même et qu'on nommait la dixième muse ? Philetas, que Théocrite, dit-on, désespérait d'égaler jamais ? Parthenius, maître de Virgile ? Euphorion, mort deux fois, puisque Gallus, son imitateur latin, en qui il put espérer revivre, comme Ménandre revit chez Térence, a, lui aussi, péri tout entier ?

Le témoignage de Virgile, d'Ovide et de Properce ne laisse subsister aucun doute sur le rare talent de Gallus et sur la grande réputation dont jouit ce poète, tant que ses ouvrages vécurent pour l'entretenir et la justifier. Quel ne devait pas être le génie de Varius, dont Virgile, à ses débuts, avouait la supériorité qu'Horace proclamait à son tour le premier parmi les épiques, et qui, poète tragique en même temps, com-

(1) Voyez la *Revue* des 1er, 15 [illegible], 3 octobre 1891, et du 23 avril 1892.

(2) Voir A. Corvat, *la Poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées*, p. 20.

posa une tragédie de *Thyeste* extrêmement admirée de Tacite et de ses amis? Pollion, à la fois poète, orateur et historien, fréquemment loué ou plutôt chanté par Virgile et par Horace en termes émus et respectueux, était un des hommes les plus célèbres de son temps. Calvus disputa à Cicéron l'empire du barreau, et, meilleur poète que Cicéron, il écrivit des vers qui lui valurent l'honneur d'être constamment nommé à côté de Catulle par Ovide, Horace et Properce. Le vénérable chef des poètes classiques de Rome, *summus poeta noster*, comme l'appelait Cicéron, Ennius, a péri, avec Nœvius, avec Cinna, avec Varron de Narbonne, avec tant d'autres, et toute l'ancienne tragédie latine est perdue.

En somme, quand on évalue aux trois quarts de son riche bagage le naufrage littéraire de l'antiquité, il est probable qu'on exagère beaucoup... la portion sauvée. Sans doute la partie la plus considérable de ce qui a sombré ne méritait pas de survivre ; mais il suffit que d'incontestables chefs-d'œuvre aient disparu avec le reste pour que le gouvernement aveugle du hasard se manifeste ici dans toute son inintelligence, et la démonstration serait plus que complétée par le spectacle des œuvres qui ont survécu, au contraire, sans que rien les rendît spécialement dignes de cette fortune.

Diogène Laerce, Elien, Valère Maxime, Silius Italicus, Valerius Flaccus, Florus, Justin, etc.: autant d'auteurs médiocres, qu'aucune qualité transcendante ne recommandait à la gloire, qui se trouvent immortels par une chance heureuse, par le prestige extraordinaire qui s'attache aux moindres épaves de l'antiquité, et que la mort a oubliés plutôt qu'ils n'ont conquis la vie. Avant que l'imprimerie, avec les frais qu'elle nécessite et l'espèce de salutaire respect qu'elle inspire (aussi longtemps, du moins, qu'elle n'est pas devenue elle-même chose banale), eût opéré une sélection parmi les manuscrits, le *volumen* les mettait tous, quelles qu'en fussent la nature et la valeur, sur le même pied d'égalité. Un testament bourgeois, un contrat de vente, un compte de cuisine, tracé sur une seule peau solide de vélin ou de parchemin, pouvait être bien plus durable que les multiples exemplaires d'une poésie exquise confiée à de frêles feuilles de papyrus. Certains livres utiles aux études, tels que des traités de grammaire, de rhétorique ou d'histoire, se perpétuaient par les copies d'autant plus facilement qu'ils étaient plus courts, et de là vient que d'insignifiants abrégés nous sont parvenus, tandis que les grandes œuvres qu'ils résumaient ont péri; c'est aux écrits de ce genre que s'applique avec une parfaite exactitude le paradoxe injuste de Bacon sur les ouvrages de Platon et d'Aristote: « Comme des tablettes superficielles et légères, ils ont surnagé sur le flot des âges (1). »

***

La multiplication des copies et tous les soins qu'on pouvait prendre pour la conservation des livres n'empêchaient pas ceux-ci de disparaître. L'empereur Tacite, s'imaginant descendre de l'historien, avait rempli les bibliothèques publiques des œuvres de son glorieux homonyme, dont il faisait exécuter chaque année dix copies nouvelles : la plus grande partie des *Histoires* et la moitié des *Annales* de Tacite n'en sont pas moins perdues ; mais peut-être, sans cette précaution, n'aurait-on pas même conservé le fragment unique qu'on découvrit par hasard au XVe siècle dans la moisissure et la poussière d'un couvent de Westphalie, et qui tomba entre les mains suspectes d'un éditeur et d'un latiniste trop habile, tel que l'était Poggio (1).

Si l'imprimerie, plus machinale et par conséquent plus exacte, ne saurait préserver de toute altération le texte des auteurs, à quels risques ce texte n'était-il pas exposé, lorsque sa précaire existence dépendait de l'attention et de l'intelligence des copistes, plus périlleuses encore que les distractions de leur plume! Les infidélités d'une suite de copies, de moins en moins véridiques, s'interposent entre les originaux et nous. Moins de quatre-vingts ans après Euripide, la critique s'alarmait des effroyables corruptions qu'avait déjà subies le texte des grands tragiques grecs; un exemplaire modèle en fut soigneusement établi par la comparaison de toutes les variantes et déposé dans l'Acropole. Ptolémée Evergète l'emprunta aux Athéniens sur un gage de 75 000 francs, qu'il leur abandonna, pour joindre le précieux manuscrit aux autres matières combustibles de sa bibliothèque d'Alexandrie.

Des cent quarante-deux livres de Tite-Live, trente-cinq seulement nous sont parvenus, dont plusieurs incomplets. Au XIVe siècle, un lettré, jouant à la paume dans les environs de Saumur, remarqua que son battoir était garni d'un antique parchemin : il y lut un fragment de la seconde décade de Tite-Live. Courant aussitôt chez le fabricant de battoirs pour en sauver les derniers morceaux, il constata que tout le reste avait passé en raquettes (2). Pétrarque avait connu cette seconde décade, ainsi qu'une portion considérable de l'œuvre immense de Terentius Varron, dont les débris subsistant encore formeraient à peine un volume; ainsi que le traité de Cicéron *Sur la gloire*, confié par lui à son ancien précepteur, grammairien

(1) « Si Homère, Sophocle et Euripide, si Thucydide, Démosthène et Lucien ont survécu, c'est principalement parce qu'on en faisait un objet d'études pour la jeunesse, le véhicule de la connaissance du grec ancien et de l'antiquité classique en général. » Max Bonnet, *la Philologie classique*, p. 47.

(1) Voir le curieux ouvrage de M. Hochart, *De l'authenticité des annales et des histoires de Tacite*. — « On serait étonné de voir ce que deviendraient certains auteurs si l'on en ôtait toutes les corrections dues aux Italiens du XVe siècle. » Max Bonnet, *la Philologie classique*.

(2) Feuillet de Conches, *Causeries d'un curieux*, t. Ier, p. 477.

besogneux, qui le mit en gage et le laissa perdre. Destinée étrangement amère pour un livre, d'avoir échappé aux incendies de bibliothèques, aux guerres d'extermination, à l'invasion des barbares, au fanatisme des ennemis de la culture, aux *lavages* des moines pieux et des scribes économes grattant les manuscrits païens et les passant à l'eau de chaux afin de fournir des pages blanches à la littérature chrétienne; d'avoir enfin traversé tout le moyen âge sans périr et de toucher l'ère de la Renaissance, pour être changé en quelques sous par un vieil imbécile, pour servir de garniture à des raquettes, pour envelopper le poisson vendu au marché!

Un des usages externes auxquels on employait les manuscrits, c'était d'en faire de la bourre pour les emballages. En 1854, dans un tombeau du cimetière de Sakkarah, Mariette découvrit sur la poitrine d'une momie un bouchon de papyrus, qu'il déplia : c'étaient les admirables vers d'Alcman, un des plus célèbres poètes lyriques de l'antiquité, ensevelis là avec le mort et ressuscités par cet accident (1).

*
* *

Il est impossible de dégager aucune justice, aucune ombre de loi, des événements fortuits qui sont cause qu'un Elien est resté, qu'un Pollion et un Varius ont péri, que des poésies telles que celles d'Alcman ont servi pendant des siècles de plastron à une momie, puis ont subitement reparu à la lumière. C'est le triomphe de l'absurde. La calme acceptation intellectuelle de ces anomalies énormes est le fait d'un optimisme lourd et paresseux, auquel il répugne de voir régner le hasard et son brutal caprice à la place du bel ordre providentiel qu'il rêve. Tâchons toujours de nous expliquer les choses, puisque tout doit pouvoir s'expliquer et se comprendre, et que la délivrance de la pensée est à ce prix; mais ne confondons pas une cause stupide avec une raison intelligente, et ne nous croyons point obligés au respect pour des « coq-à-l'âne » de la destinée, qui, loin d'avoir la moindre logique, n'ont pas même un semblant de nécessité.

Une conséquence inévitable de la disparition des trois quarts au moins de la littérature antique, c'est de fausser l'idée que nous avons du reste. Les vrais points de comparaison nous manquent; les non-valeurs conservées par hasard prennent l'air de quelque chose; les chefs-d'œuvre que l'aveugle fortune a choisis pour la vie et la gloire, parmi tant d'autres qui ne le méritaient pas moins, reçoivent une importance exagérée; l'intarissable fécondité de Sophocle, presque digne d'être comparée à l'exubérance des Calderon et des Shakespeare, devient une réserve exquise analogue à l'art discret d'un Racine; enfin l'antiquité entière nous apparaît comme ayant fait elle-même dans ses œuvres une sélection qui n'est que le travail de la flamme, du fer, de l'air et de l'humidité, du ver rongeur, des souris, du grattoir dévot; bref, de tous les agents de dévastation auxquels un frêle trésor est exposé la nuit au milieu de brutes négligentes, cupides ou féroces : bizarre *sélection* où la critique n'est entrée pour rien, où le temps même n'a point exercé son action régulière et lente, et qui n'a sauvé que les épaves d'un grand naufrage accidentel!

Sainte-Beuve cite de Tite-Live, dans la préface du grand ouvrage de cet historien, une phrase singulièrement suggestive pour l'imagination et bien propre à faire réfléchir les esprits légers qui pensent que tout ce qui est mort était caduc, comme tout ce qui a subsisté, vivace : « Si, dans la suite nombreuse (*tanta scriptorum turba*) des écrivains qui m'ont précédé, mon nom demeure obscur, je me consolerai par la considération de la gloire et de la grandeur (*nobilitate ac magnitudine*) de ceux qui éclipseront ma renommée. » Où sont-ils, ces devanciers illustres dont la réputation éclatante faisait prendre à Tite-Live cette attitude modeste? On connaissait donc, bien des siècles avant l'invention de l'imprimerie, cet encombrement de talents et de célébrités qui semble un inconvénient tout moderne! La *loi de simplification*, déjà constatée dans une autre circonstance (1), vient s'appliquer ici avec une rigueur plus précise et plus inexorable que jamais. Nous flattant d'être nous-mêmes pour quelque chose dans le choix des reliques que le hasard nous a livrées, nous leur attribuons un prix unique et extraordinaire, nous les enrichissons de toutes les qualités des ouvrages et des écrivains sans nombre que nous avons perdus. Une élite de rencontre devient ainsi la représentation, seule glorieuse, de tous les génies disparus. Nous casons nos rares spécimens dans ces compartiments étroits, sous ces étiquettes artificielles, dont notre esprit d'ordre et d'économie a besoin. Ils sont là, un, deux, trois, quatre au plus, et nos classifications se ferment si vite qu'il ne faut pas espérer de les rouvrir aux grands hommes exhumés trop tard. Il en est des classiques qu'on découvre après la clôture de la liste comme de ces auteurs modernes qui, n'ayant pas eu l'esprit de se faire connaître de leur génération, ne pourront plus, sans un miracle, être acceptés de la postérité : ce sont des intrus qui dérangent nos habitudes. Qui donc a appris le nom même d'Alcman, en dehors des érudits de profession? Dites que vos classements sont commodes, que vous ne pouvez point vous en passer : d'accord; mais reconnaissez qu'ils sont factices et ne prétendez pas qu'ils répondent à la valeur réelle et relative des choses; ne soyez pas si prompts à prendre quelques débris de statues, sauvés par un caprice du sort, idéalisés par votre enthousiasme, pour

(1) Egger, *Histoire de la Grèce*, [illegible] (1) [illegible] p. 350.

(1) [illegible]

les vraies et les seules richesses de l'antique palais dont il ne reste que des ruines (1).

***

L'imprimerie, en augmentant bien au delà de tout ce que les anciens copistes réunis auraient pu faire la puissance de diffusion du livre, si vite et si aisément multiplié, a-t-elle accru pour lui, dans la même mesure, les garanties de conservation, les chances de durée, et le temps, désormais, appartient-il au livre comme l'espace?

Les poètes qui parcourent les bois en rêvant se sont parfois demandé ce que deviennent tous les vieux oiseaux et où ils se cachent pour mourir (2); car la proportion des créatures animées reste toujours à peu près la même, et il faut bien que les anciennes générations disparaissent; mais on ne prend guère sur le fait la disparition des individus innombrables qui composent chacune d'elles, et leur rentrée régulière dans le néant demeure obscure et mystérieuse à tel point que, si nous rencontrons par hasard un petit oiseau expiré, l'idée ne nous vient jamais que sa mort puisse être naturelle : nous l'attribuons au plomb du chasseur ou à la pierre d' « un fripon d'enfant ». Ainsi ont successivement disparu, par une opération du destin dont le résultat est manifeste, mais dont le détail se dérobe à nos yeux, les myriades de volumes que l'imprimerie a mises au jour depuis le XVe siècle. C'est un fait indéniable, qu'il n'est rien resté de certaines éditions du XVIe siècle et même du XVIIe, tirées à plusieurs milliers d'exemplaires; mais pourquoi n'en est-il rien resté? Le papier était bon, la reliure était solide, et il semblait qu'elle dût protéger les feuillets contre toute velléité de les faire servir à des usages médiocres qui ne valaient pas même le léger effort qu'on a dû faire pour l'en séparer. Ni la manie de destruction des hommes, ni d'extraordinaires désastres n'ont eu besoin d'exercer ici leur malice ou leur violence : il n'y a eu que l'action tranquille de la loi qui fait vivre et mourir, qui élimine par générations les livres comme les êtres, pour renouveler la création dans l'ordre littéraire comme dans l'ordre animal.

Que le mortel meure, cela est tout simple. Lorsqu'un livre n'a pas en lui l'âme de vie qui, l'affranchissant de la matière, le rend apte à se perpétuer dans une suite infinie de métempsychoses, lorsque toute sa valeur réside dans son enveloppe corporelle, il n'est absolument qu'un *meuble*, et le sort qui l'attend est, le plus justement du monde, celui de tous les meubles : les vieux bois pourris font du feu, les vieilles ferrailles retournent à la fonderie et à la forge; mais, de nouveau, la question mélancolique revient et se pose : Tous les livres qui ont disparu méritaient-ils vraiment de périr? Dans la multitude immense des œuvres mortes naturellement, parce qu'elles n'étaient point viables, n'en est-il pas quelques-unes qu'un accident de fortune a supprimées, qu'une occasion heureuse rappellerait à la vie?

Beaucoup d'ouvrages imprimés il y a quelque trois cents ans sont devenus des raretés presque introuvables et sans prix. Rabelais nous apprend que de la grande « Chronique gargantuine » qu'il édita, avant de publier son propre roman, il a été « plus vendu par les imprimeurs en deux mois qu'il ne sera acheté de Bibles de neuf ans ». Qu'en reste-t-il aujourd'hui? *deux* ou peut-être *trois* exemplaires. Vers 1840, dans un grenier, à Berlin, on trouva un vieux volume relié : c'était un recueil factice, c'est-à-dire composé de morceaux associés par la seule reliure, de soixante et une vieilles farces et moralités françaises, imprimées en caractères gothiques au XVIe siècle. « Or, cinquante-sept de ces pièces ne nous sont connues que par cet unique exemplaire. Ainsi, un siècle après l'invention de l'imprimerie, notre répertoire comique était si peu à l'abri de la destruction, que ce qui nous en reste serait diminué du quart, s'il n'avait plu à quelque amateur, à un bon Brandebourgeois peut-être, de passage à Paris vers 1548, de collectionner des pièces françaises (1) ». M. Petit de Julleville estime que nous n'avons pas conservé la centième partie des pièces comiques composées au moyen âge (2).

La perte de ces quelques pièces gothiques et de la Chronique de Gargantua n'eût pas été grande, je le veux bien, et ce ne sont pas là des exemples de chefs-d'œuvre abolis, ou sur le point de périr, comme ceux que nous offre l'antiquité; mais ce sont au moins des exemples (et le fait n'est pas moins significatif) d'ouvrages autrefois très vivants et très populaires, que leur grande célébrité n'a point garantis contre une destruction, qui serait totale sans une indulgence capricieuse du hasard.

Il est, je le sais, fort à la mode de dire que rien de ce qui a vécu ne meurt; que la vraie immortalité littéraire consiste, pour l'individu, à grossir, pour sa petite part, l'héritage de formes et d'idées que chaque génération transmet à la suivante; que la Chronique gargantuine, par exemple, revit dans l'épopée de Rabelais, et le meilleur de la vieille farce française dans les comédies de Molière: mais Molière et Rabelais sont la preuve qu'il existe, au sommet inaccessible et vertigineux de la gloire, une forme *individuelle* d'immortalité bien autrement haute et bien autrement vraie, et c'est une consolation médiocre pour les infortunés, dont l'œuvre et le nom restent dans l'ombre, de penser

(1) Voy. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. V. *Euphorion ou de l'injure des temps.*

(2) Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir?
(François Coppée.)

(1) Joseph Bédier, *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1890.

(2) *La Comédie et les mœurs en France au moyen âge*, p. 57.

qu'ils auront l'honneur d'entrer tout de même dans les repas de l'humanité future et de servir un jour à la digestion triomphante de quelque écrivain de génie. O religion ridicule et niaise! Faut-il se payer de mots et de billevesées pour trouver la moindre satisfaction mystique dans une immortalité collective où la pauvre personne humaine noie sa petite molécule inconsciente au gouffre d'une divinité oublieuse, ingrate et gloutonne!... Hélas! l'immortalité littéraire de l'individu est-elle donc, quand on l'analyse, quelque chose de moins creux, de plus substantiel?

***

Une des principales utilités de notre Bibliothèque nationale est d'*assurer*, par l'obligation du dépôt, la conservation d'un exemplaire au moins de tous les imprimés. Assurance précaire, dont l'idée fait rire en rappelant la question naïve du campagnard au Parisien qui lui représentait la fragilité de ce trésor immense à la merci d'un incendie : « Est-ce que tout ça n'est pas assuré? »

Il a été déposé, en 1888, 20 810 publications de librairie à la Bibliothèque nationale; 23 111, en 1889; 21 719, en 1890 : ce qui donne une moyenne d'une soixantaine d'ouvrages *par jour*, pour le dépôt légal seulement, ce chiffre ne comprenant ni les journaux et revues périodiques, ni les acquisitions, ni les dons, ni les thèses des Universités étrangères, ni les cartes et plans, ni les morceaux de musique, ni les rapports, programmes, statuts, etc. (1). Il est matériellement impossible que cet énorme amas d'imprimés s'accroisse indéfiniment; où prendra-t-on bientôt la place pour les loger? Il semble que je ne sais quelle loi de réaction et d'équilibre, analogue à celle qui condamne à périr les nations corrompues par l'excès de la civilisation, les classes sociales amollies par le bien-être et la prospérité, voue aussi les populations de livres, malades de leur propre richesse, à un cataclysme inévitable. On prétend que la destinée de *tous* les théâtres est de devenir, tôt ou tard, la proie des flammes; la destruction par le feu pourrait bien être, de même, le terme fatal ou providentiel de *toutes* les bibliothèques.

« Qu'on y réfléchisse, écrit M. Renan, on verra qu'il est absolument nécessaire de supposer dans l'avenir une grande réforme du travail scientifique. La matière de l'érudition, en effet, va toujours croissant d'une manière si rapide, soit par des découvertes nouvelles, soit par la multiplication des siècles, qu'elle finira par dépasser de beaucoup la capacité des chercheurs. Dans cent ans, la France comptera trois ou quatre littératures superposées. Dans cinq cents ans, il y aura deux histoires anciennes. Or, si la première, que le temps et le manque d'imprimerie ont si énormément simplifiée pour nous, a suffi pour occuper tant de laborieuses vies, que sera-ce de la nôtre, qu'il faudra extraire d'une si prodigieuse masse de documents? Même raisonnement pour nos bibliothèques. Si la Bibliothèque nationale continue à s'enrichir de toutes les productions nouvelles, dans cent ans elle sera absolument impraticable, et sa richesse même l'annulera... Il y a évidemment une limite où la richesse d'une bibliothèque devient un obstacle et un véritable appauvrissement, par l'impossibilité de s'y retrouver (1). »

Il ne suffit donc pas de dire que nos volumes imprimés *pourront* être anéantis par milliards, comme le furent autrefois, par milliers et par millions, les volumes manuscrits : il faut reconnaître la nécessité et même la raison providentielle de cette destruction, qui s'exerce, soit par une action lente et continue, soit par d'immenses désastres périodiques, et qui n'est qu'une des formes du renouvellement de la vie. Si à la multiplication excessive des livres s'ajoutait leur conservation indéfinie, nous en serions littéralement inondés, nous verrions se produire ce que Sainte-Beuve appelle « un ensevelissement d'un genre nouveau », un fléau comparable à une invasion de sauterelles d'Algérie qui serait permanente, qui augmenterait sans cesse, et que ni les vents du Nord, ni les changements de saisons ne viendraient balayer. Tous les agents destructeurs des livres opérant, les uns avec régularité, les autres avec une violence soudaine, la moisissure, les vers, le feu, les petites dents qui rongent, les mains maladroites ou brutales qui gâtent et qui déchirent, envisagés d'un certain point de vue hautement philosophique, paraissent secourables et bienfaisants, et ce que nous maudissions tout à l'heure comme le jeu aveugle du hasard devient, au contraire, une loi pleine de sagesse.

C'est que notre conception du livre s'est profondément modifiée depuis la Renaissance; en vertu de cette conception nouvelle, nous *supposons* que l'imprimerie est, fut et sera toujours prête à voler au secours de tout ce qui mérite d'être sauvé. Théoriquement, cet optimisme est juste. Le livre est, par définition, une âme vivante, incarnée dans un corps qui lui est assurément bien nécessaire, mais à la forme duquel elle n'est point assujettie, et qu'elle peut quitter et changer indéfiniment. Il est clair, pour prendre un exemple, que, dans le naufrage littéraire qui a détruit, sans que la perte, probablement, soit grande, la plupart de nos vieilles comédies gothiques, une farce comme *Maître Patelin*, reconnue chef-d'œuvre dès le premier jour et reproduite en vingt-cinq éditions avant le XVIIe siècle, pouvait rire avec sécurité de tous les instruments de ruine et de mort qui faisaient disparaître autour d'elle les monuments de la littérature du moyen-âge.

(1) Je dois cette statistique à une obligeante communication de M. Léopold Delisle.

(1) [illegible]

Mais, pour que nous n'eussions qu'à nous réjouir du vaste nettoyage que le temps et les accidents opèrent dans l'avoir littéraire de l'humanité, il faudrait, encore une fois, que les non-valeurs seulement fussent détruites, et que toute œuvre digne de vivre fût assurée, soit de sa conservation immédiate, soit de sa rentrée ultérieure dans la vie. Or, une telle confiance n'est autorisée ni par la réalité historique des faits, ni par leur probabilité idéale...

*
* *

Si des romans tirés à plus de cent mille exemplaires disparaissent en moins d'années qu'on ne se l'imagine, au point de devenir introuvables, qu'adviendra-t-il de nos modestes livres d'érudition, de philosophie, de critique, d'histoire, qui opposent à l'assaut des siècles leurs petites phalanges de *cinq cents* hoplites pesamment armés?

Il est vrai que les romans nouveaux étant lus pendant un mois ou deux avec avidité subissent une usure et une dislocation qui explique suffisamment l'anéantissement rapide de la littérature légère, tandis que nos excellents et solides ouvrages, n'étant ni lus ni coupés, sembleraient devoir être respectés du temps comme des lecteurs. J'avoue que je ne comprends pas toujours *comment* leur destruction s'opère : les taches, couleur de rouille, dont se couvre si vite l'abominable papier de nos in-douze à 3 francs et de nos in-octavo à 7 fr. 50, s'étendront-elles jusqu'à réduire littéralement toutes les pages en pourriture et en miettes? C'est possible, c'est probable; cinquante ans au plus suffiront à l'ennemi invisible pour occuper toutes les positions; il pourra s'endormir ensuite sur sa victoire, la place est prise, et, dans un siècle, la moindre secousse fera tout crouler.

Devant cette menace terrible, les pauvres auteurs (oh! ne les accusez pas de vanité, c'est l'horreur de mourir qui les épouvante, c'est la soif de vivre qui les dévore) font les frais d'un tirage à part d'une vingtaine d'exemplaires sur papier de luxe. Faible défense contre les siècles, et qui ne met pas même les imprimés modernes sur le pied de ces copies antiques confiées au papyrus ou au parchemin, dont un si petit nombre a été sauvé par hasard.

Sur un papier timbré de 0 fr. 60 qui est de bonne qualité et qui pourra survivre pour attester dans deux mille ans qu'un jour nous fûmes auteurs, notre éditeur signe et nous fait signer un de ces traités piteux où nous assumons avec joie une partie des frais d'impression, très contents des *sept sous* qui nous sont promis par exemplaire vendu, tant notre secret orgueil fait de fond sur la clause relative à une *seconde édition* qui ne paraît jamais et que nous espérons naïvement, suivie d'autres en nombre infini, de la justice tardive de la postérité! Le sort ordinaire de tant de bons livres, pleins de substance et de saveur, c'est d'être vendus à vil prix, pour cause d'encombrement des bibliothèques particulières, à des bouquinistes, qui, ne trouvant point pour eux d'acheteurs et finissant par être encombrés à leur tour, les cèdent moins à l'épicier, en dépit de la vieille plaisanterie classique, qu'au chiffonnier et à l'égout. Et voilà l'explication la plus simple du problème qui nous rendait rêveurs : comment les gros livres disparaissent-ils? L'ennui, qui les avait d'abord protégés, est une lourde cuirasse qui les accable enfin.

C'est pour nous spécialement, érudits, moralistes, critiques littéraires, que la philosophie a imaginé cette belle consolation dont notre sagesse égoïste s'est tout à l'heure encore scandalisée, mais qui n'est peut-être pas sans effet sur quelques âmes vraiment grandes, et que je continue à vous offrir, chers frères, pour ce qu'elle vaut : notre œuvre périra tout entière dans sa forme, notre nom lui-même restera obscur ou totalement ignoré ; mais l'idée utile que nous aurons développée, le fait nouveau que nous aurons éclairci, la vérité qui aura servi, grâce à nous, à l'instruction de la jeunesse studieuse, cela ne mourra point ; notre petit apport dans l'héritage intellectuel et moral de l'humanité future, voilà notre seule immortalité ; tout le reste, toutes les espérances dont notre imagination se repaît, n'est que fantasmagorie et duperie ; la sagesse est de le comprendre, d'accepter comme juste et comme bon ce qui est nécessaire, et il n'y a rien de plus nécessaire que la destruction en masse des formes, des idées, des créatures et des créations individuelles, périssant pour renaître et se métamorphoser indéfiniment. Nous nous endormirons d'un sommeil éternel en écoutant relire, pour fortifier nos cœurs, certaines pages particulièrement édifiantes du nouvel évangile selon saint Renan : son chapitre sublime sur la résignation à l'oubli (1).

Dans les dernières années du XVIIIe siècle *florissait* un poète d'esprit et de talent, à ce que l'on m'assure, né sous le brillant soleil du Midi, où les imaginations s'allument, ayant passé sa jeunesse à Paris où les réputations se fondent, mêlé à la société littéraire du temps, très lié avec Imbert, Dorat, Lemierre, Roucher, etc., précepteur des enfants du comte de Grave et de ceux du marquis de Verac. Ce dernier personnage ayant été nommé ministre plénipotentiaire en Danemark, Fumars (c'est le nom assez malencontreux de notre poète) l'y suivit, au grand dommage de sa renommée. Il s'y maria, devint professeur à l'Université de Copenhague, et mourut là-bas, loin de sa patrie, laissant un recueil de fables charmantes, au dire d'un amateur, qui fut publié après sa mort par ses admirateurs et par ses élèves. On trouverait peut-être en Danemark quelques exemplaires de ce volume imprimé en 1807 ; à Paris, ils sont rares ; mais on m'en signale un, oublié

(1) Voy. *l'Avenir de la science*, p. 219 et suiv.

par hasard dans un coin de la bibliothèque de feu M. Frédéric Monod, qui, ayant fait ses classes à Copenhague, l'avait reçu, relié solidement en veau, dans une distribution de prix de son collège (1).

Pauvre Fumars! Mais voici un poète encore plus à plaindre : c'est Pierre Poupo, qui vécut au XVIe siècle. L'infortuné! son nom a sombré avec son œuvre, si profondément, qu'aucun curieux ne pourra plus les disputer à l'oubli. Guillaume Colletet l'avait jugé digne d'une notice dans sa *Vie* manuscrite des poètes français, conservée à la bibliothèque du Louvre : cet ouvrage a péri dans l'incendie de mai 1871, et le dernier souvenir de Poupo est mort avec lui (2). *Alas, poor Poupo!*

PAUL STAPFER.

LE TESTAMENT D'UN MILLIONNAIRE

« Mon fils, William Astor, disait peu de temps avant sa mort John-Jacob Astor, ne saura peut-être pas gagner de l'argent, mais il saura garder celui que je lui laisserai. » En cela il ne se trompait pas, et le testament de William Astor que M. Philip Kissam, l'un de ses exécuteurs, vient de déposer au [illegible] de New-York, atteste que l'immense fortune du fondateur de la dynastie des Astor s'est encore puissamment accrue entre les mains de son héritier.

A la mort de John-Jacob Astor, cette fortune dépassait déjà 250 millions de francs. Rappelons-en l'origine.

C'était au commencement de ce siècle, New-York, l'*Empire City*, « la ville impériale », n'était encore qu'un grand village que d'épaisses forêts séparaient du Saint-Laurent et de la région des grands Lacs.

Dans ces forêts, sur les rives du fleuve et des lacs abondaient les castors, erraient les trappeurs, dont le plus renommé, Peter Smith, qui devait, lui aussi, laisser une grande fortune, rappelait par ses traits caractéristiques le légendaire *Bas-de-Cuir* de Fenimore Cooper. Peter Smith avait vingt ans quand il se prit de passion pour la vie libre et aventureuse des trappeurs. Il s'en fut courir les forêts et les plaines, campant avec les Indiens, apprenant d'eux l'art de subvenir par la chasse et la pêche à sa subsistance, leurs stratagèmes ingénieux pour dérouter leurs ennemis ou suivre le gibier à la piste. Quelques années de cette existence nomade firent de lui un chasseur accompli.

Le bruit de sa réputation parvint aux oreilles de John-Jacob Astor qui, débutant modestement dans sa carrière, fondait alors à New-York un magasin de fourrures et de pelleteries. Il prit d'abord Peter Smith à sa solde, puis l'intéressa à ses affaires, lui laissant pleine liberté d'opérer à sa guise. L'argent était rare alors dans la colonie et peu recherché des Indiens, qui n'en connaissaient pas l'usage; en revanche, ils appréciaient fort le tabac, les étoffes, les couvertures, dont ils étaient dépourvus et qu'ils remplaçaient par des peaux d'animaux. Peter Smith commença à trafiquer avec eux. Ils l'estimaient comme leur élève ; sa qualité de blanc rehaussait le prestige de sa bravoure, aussi s'empressèrent-ils de lui apporter les produits de leur chasse, leurs pelleteries et leurs fourrures en échange des articles fabriqués que lui faisait tenir Astor.

Les affaires des deux associés prospérèrent. John-Jacob Astor s'enrichissait. Inaugurant un mode de placement dont il ne se départit jamais et qui devait porter si haut sa fortune, il achetait à bas prix des terrains à New-York. Son inébranlable confiance dans la grandeur future de sa ville natale fit de lui l'un des hommes les plus opulents du monde. Le revenu de ses acquisitions passait à de nouvelles acquisitions. Observateur attentif, il suivait dans ses évolutions la marche encore hésitante de la future métropole commerciale des États-Unis.

Les grandes agglomérations urbaines obéissent, en effet, à des lois que l'observation revise et que les statistiques confirment. Toutes les villes appelées à un grand avenir se développent et s'étendent suivant des règles que les conditions géographiques et orographiques favorisent ou contrarient, qui accélèrent ou retardent leur croissance. Si ces conditions sont favorables, leur accroissement est régulier; au cas contraire, elles s'ingénient à tourner ou à supprimer l'obstacle. D'instinct, elles se tournent vers l'Ouest, à moins qu'un obstacle insurmontable ne les contraigne à chercher dans une autre direction l'espace nécessaire à leur développement. Paris et Londres, pour ne citer que les plus grandes villes, nous offrent, en Europe, un exemple frappant de cette loi. Londres, comme Paris, a eu pour berceau sa *Cité;* toutes deux ont franchi cette enceinte trop étroite et, après quelques tâtonnements, se sont résolument mises en marche vers l'Occident. Le cours de leurs fleuves n'y a été pour rien, car la Seine et la Tamise coulent en sens contraire : la Tamise, de l'ouest à l'est, la Seine de l'est à l'ouest. Londres a remonté le cours de son fleuve; Paris a descendu au cours du sien. Libres toutes deux d'évoluer dans le sens qui leur conviendrait le mieux,

(1) Depuis [illegible] n'entra pas avec les [illegible] injustice du sort, j'avoue que je suis bien aise d'avoir plaidé pour sa [illegible]

(2) [illegible] dons quelques vers de Poupo imprimés par M. Léon Feugère dans ses *Portraits littéraires du* XVIe *siècle*, d'après le manuscrit de Colletet, et que nous pourrons, par conséquent, les conserver... aussi longtemps que l'ouvrage de M. Feugère vivra lui-même.

ne rencontrant dans aucune direction d'obstacles à leurs progrès, elles ont toutes deux cheminé dans la même direction, abandonnant au commerce, à l'industrie, aux usines et aux entrepôts les quartiers qui furent leur point de départ. Le *West End* de Londres est actuellement le quartier aristocratique de Londres; à Paris, il en est de même : la ville semble, depuis quarante ans, avoir doublé ses étapes vers l'ouest, et sa marche, un instant ralentie, ne paraît pas près de s'arrêter.

Aux États-Unis, ce fait, constaté par l'expérience, fait loi pour les spéculateurs en terrains. Dans toutes les villes nouvelles qui se sont fondées depuis le commencement de ce siècle, le même phénomène s'est produit; aussi les capitalistes avisés ont-ils toujours acheté de préférence les terrains situés dans la partie occidentale d'une ville naissante, et s'en sont-ils bien trouvés. L'étonnante rapidité avec laquelle ces villes se peuplent et s'étendent y rend, d'ailleurs, les spéculations en terrains plus fructueuses encore et plus promptement productives qu'en Europe, où la progression mathématique est plus lente, et où les grands centres bénéficient plus de l'afflux des populations rurales que de l'excédent des naissances sur les décès.

Jacob Astor ne se trompait pas dans ses calculs fondés sur l'avenir de sa ville natale et sur la direction qu'elle devait prendre. New-York, avec ses quatre cents temples ou églises, ses résidences princières, ses hôtels, palais de marbre et de granit, ses interminables avenues, son port sûr et spacieux, ses 1 800 000 habitants, est bien la capitale commerciale du nouveau monde, la rivale de Londres, qu'elle jalouse et à laquelle, avant un siècle peut-être, elle enlèvera la suprématie de l'Atlantique. Il avait pressenti son prodigieux développement et identifié sa fortune avec la sienne. Toutes deux marchaient du même pas. Sobre, économe, ennemi de tout apparat et de tout luxe, il vivait avec une excessive frugalité. Dans les dernières années de sa vie, il mettait de côté et plaçait, *chaque trimestre*, deux millions et demi de francs en acquisitions nouvelles de terrains et en valeurs locales.

Peter Smith suivait son exemple. Pendant qu'Astor opérait sur les terrains de New-York, il faisait main basse sur les terres du Nord-Ouest dont, mieux que personne, il connaissait les ressources et la valeur agricole. Il pressentait que l'immigration se porterait vers elles, que la prospérité croissante de New-York entraînerait celle de l'État et, dans ses achats judicieux, il acquérait les terres irrigables et d'accès facile.

Mais, avec l'âge, une mélancolie religieuse, fréquente au déclin des ans chez ces rudes pionniers dont la vie s'écoule au milieu des vastes espaces et des grands horizons, l'envahissait. Sa fortune lui était à charge. Il s'était marié jeune et n'avait qu'un fils, Gerrit Smith. Il lui transféra, de son vivant, tout ce qu'il possédait, ne se réservant qu'une ferme; il s'y enferma et y mourut.

Possesseur d'immenses territoires, Gerrit Smith se mit à l'œuvre, défrichant, construisant, exploitant le sol, mais ses capitaux disponibles s'épuisèrent; il lui en fallait d'autres; il s'adressa à John-Jacob Astor, l'ancien associé de son père, devenu le plus important capitaliste des États-Unis. Dans une lettre qui peint bien les difficultés au milieu desquelles se débattaient alors ces hardis pionniers, il lui annonçait sa visite prochaine, lui en exposait l'objet et le mettait au courant de sa situation. Il possédait alors un million d'acres d'excellentes terres, des fermes, des embryons de villes, des villages, des canaux, des routes, des ports, des quais. Quinze cents acquéreurs lui devaient des sommes importantes; elles rentreraient, mais lentement; en attendant, il lui fallait un prêt considérable.

Le vieux millionnaire lui répondit qu'il l'attendait, mais sans s'expliquer sur ses intentions. Il le reçut à dîner et, pendant le repas, se complut à lui raconter ses débuts difficiles, entremêlant son récit d'anecdotes de la carrière aventureuse de Peter Smith, des visites qu'il lui faisait dans ses campements nomades, des ballots de fourrures que tous deux avaient souvent dû porter sur leur dos à travers la forêt. Puis enfin, abordant brusquement le sujet de leur entrevue :

— Il vous faut de l'argent... Combien?

— Deux cent cinquante mille dollars.

— A la fois?... de suite?

— Absolument.

— C'est bien. Vous les aurez demain.

Le lendemain, en effet, il lui envoyait un chèque à vue pour cette somme, énorme à l'époque, et que Gerrit Smith lui remboursait en peu d'années. Quinze ans plus tard, Gerrit Smith, colossalement riche, prenait, lui aussi, comme son père, ses millions en dégoût. Il ne rêvait plus qu'aux moyens de s'en débarrasser. « Je suis devenu un *agrarian*, disait-il. J'estime que tout homme a droit à la possession d'une ferme et que nul ne doit avoir davantage. » Il ne s'en tint pas à la théorie. Tout d'abord il s'allégea de ses capitaux accumulés, les distribuant en charités. Quant à ses terres, il fit mieux encore : après la guerre de Sécession, il fit don de *trois mille fermes* à autant de victimes de la guerre civile.

Gerrit Smith mourut en 1874, après avoir ainsi distribué la plus grande partie de sa fortune. Toute sa vie il se lamenta du lourd fardeau qui pesait sur ses épaules, de l'impuissance où il était de vivre suivant ses goûts, de voyager, de se dérober aux soucis des affaires. Comme lui, Cornelius Vanderbilt écrivait à un de ses amis, peu de temps avant sa mort : « Ma fortune m'écrase. Je n'en recueille aucun plaisir, je n'en retire aucun bien. En quoi suis-je plus heureux que mon voisin dans une position modeste? Il goûte

mieux que moi les vraies jouissances de la vie : sa santé est meilleure, sa responsabilité moins lourde ; il vivra plus longtemps, et lui, du moins, peut se fier à ceux qui l'entourent. Aussi j'entends, lorsque la mort me débarrassera des responsabilités que je porte, que mes fils se partagent, avec cette fortune, les soucis qu'elle impose. »

***

Toute autre fut la préoccupation de William Astor, et l'idée dominante qui ressort de la lecture de son testament est la volonté du testateur de maintenir intacte entre les mains de son héritier son immense fortune. Dans ce document de cinquante-six pages, il a tout prévu, tout combiné en vue du but à atteindre. La science des légistes les plus consommés a été mise en réquisition pour élaborer un document inattaquable ; les précédents, les décisions des cours, les arguments des avocats les plus célèbres ont été examinés avec un soin minutieux. Mais sous cette phraséologie légale, aride et sèche en tout pays, sous ces formules banales et froides, on peut suivre les incidents divers, parfois même les plus futiles en apparence, de la vie du millionnaire : tout d'abord son accession à sa fortune, son mariage, en septembre 1853, avec la belle Caroline Schermerhorn, la naissance de ses enfants, l'accroissement de ses possessions, les querelles avec son frère Henry, plus tard avec son neveu, William Waldorf Astor, lors d'un séjour à Newport. Tous ces détails revivent, expliquant les legs, les codicilles maintenus ou supprimés, les nombreuses surprises que devait causer aux intéressés la lecture de ce document et les excessives précautions prises par le testateur pour le mettre à l'abri de toute attaque et de tout cas de nullité.

C'est ainsi que le codicille du 15 mars 1886 déclare nul et non avenu le legs attribué à quiconque en refuserait ou en contesterait la quotité, réclamerait sous quelque prétexte que ce fût l'annulation du testament ou en soumettrait l'appréciation aux tribunaux. Pareille clause a déjà figuré dans des testaments disposant de sommes considérables, notamment dans celui du millionnaire Sewart, et, jusqu'ici, les cours l'ont tenue pour nulle et non avenue, n'estimant pas que la volonté du testateur pût faire obstacle aux droits des réclamants ; aussi, dans l'acte des dernières dispositions de William Astor, est-elle accompagnée d'autres clauses destinées à conjurer toute velléité de contestation ou de litige. Il est à croire qu'elles sont efficaces, M. Philipp Kissam ayant, lors de sa remise du document, déclaré qu'aucune réclamation ne s'était produite et que les héritiers acceptaient le testament dans son intégrité.

Cet acte, qui dispose d'une fortune qu'aucun roi ou empereur n'a possédée, débute ainsi : « Je soussigné, William Astor, résidant de New-York, déclare que ce qui suit contient l'expression de mes dernières volontés et dispose, comme je l'entends, de tous les biens, meubles et immeubles, de toute nature, qui m'appartiendront au moment de mon décès, tant de ceux qui m'ont été laissés par mon père que de ceux dont je me suis réservé la propriété par la convention faite avant mon mariage avec Caroline W. Schermerhorn, actuellement ma femme, par les conventions intervenues entre moi, d'une part, et de l'autre William B. Astor, Morgan, sa femme, James Gallatin et John-Jacob Astor jeune, le 14 septembre 1853, et par tous autres actes et documents subséquents. »

Suivent treize articles par lesquels le testateur lègue à sa veuve son hôtel de la cinquième avenue, avec les meubles, voitures, chevaux, argenterie et une annuité de 250 000 francs, payable par trimestre ; en outre, une villa à Newport, le tout à titre viager et devant faire retour à sa succession, en cas de mort ou de second mariage. Il lui laisse également, aux mêmes titres et conditions, ses tableaux et statues, sauf les legs particuliers faits au musée métropolitain, et les portraits de famille. A Hélène Astor, sa fille, femme de M. Roosevelt-Roosevelt, est attribuée, à titre viager, la rente d'un capital de 850 000 dollars (4 250 000 francs) ; même legs à sa seconde fille, Mme Coleman Drayton, et à la troisième, Mme Marshall Orme Wilson. A son fils John-Jacob Astor, mineur, le testateur laisse tout ce dont il n'a pas disposé par legs particuliers et à titre définitif ; puis il ajoute : « Je veux et j'entends que mon frère, Henry Astor, lui et les siens, soient exclus de toute participation à mes biens et à ma succession. A cet effet, je lègue aux administrateurs de « l'Astor Library » la quotité qui serait revenue légalement audit Henry Astor et à ses héritiers au cas où je serais mort intestat. » Il ne pardonnait pas à son frère l'union qu'il avait contractée contre sa volonté formellement exprimée.

Viennent ensuite de nombreux codicilles. L'un, du 13 décembre 1884, élève à 5 millions le capital de la rente laissée à Mme Wilson, un autre ajoute au legs de Mme Roosevelt-Roosevelt la jouissance d'un hôtel de la cinquième avenue. Le plus curieux peut-être est celui du 27 juin 1880. A cette date eut lieu, à Newport, où toute la famille se trouvait réunie, une discussion des plus futiles, mais qui fit grand bruit dans le monde exclusif et oisif qui se réunit chaque année dans ce Trouville américain. Mme William Waldorf Astor contestait à Mme William Astor le droit exclusif que revendiquait cette dernière de se faire annoncer et d'être appelée Mrs. Astor, sans initiales. Cette question d'étiquette mondaine, qui divisa en deux camps la famille Astor et la haute société de Newport, motiva le cinquième codicille du testament, par lequel William Waldorf Astor, désigné primitivement comme l'un des exécuteurs testamentaires, est formellement révoqué et remplacé par William Cruikshanks de New-York ;

en outre, le legs attribué à Mme Drayton, sa fille, est réduit de 1 250 000 francs.

De ces clauses et conditions diverses, il résulte que le testateur laisse à sa veuve 5 millions de francs, somme infime, étant donnée son immense fortune; que ses filles héritent chacune d'une somme à peu près égale, et que la préoccupation de William Astor a été de continuer au profit de son fils John Jacob-Astor le majorat constitué à son profit par son père et depuis considérablement accru. Seule, Mrs. Drayton, sa fille, lésée par le codicille du 12 novembre 1891, pourrait contester la validité de ce testament. On lui en attribuait l'intention, mais à tort, ainsi qu'il résulte d'une entrevue avec l'un des reporters du *New-York Herald* et que ce journal reproduit en ces termes :

— Êtes-vous satisfaite des clauses du testament?

— Oui et non. Mais marchons si vous le voulez bien, et je vous répondrai. En tout cas, je vous prie de vous en fier à votre mémoire et de ne pas prendre de notes. Voici ce qu'il en est. Depuis mon mariage, j'ai reçu de mon père diverses sommes, à compte d'hoirie, je crois, du moins, que tel est le terme légal. Ce que j'ai compris, c'est que l'argent qu'il me remettait ainsi serait déduit de ma part d'héritage. Je n'ai nulle intention de contester la validité du testament de mon père et je le tiens pour parfaitement équitable. Le public s'étonne qu'il nous revienne si peu à nous, les femmes de la famille, mais mon père avait son orgueil et son but était de continuer sa dynastie. Par là j'entends qu'il voulait que cette fortune passât de père en fils, et qu'un jour l'héritier de son nom fût l'homme le plus riche de la république; l'explication est bien simple. Mes enfants sont amplement pourvus et, à leur majorité, ils hériteront de ce que leur a laissé leur grand-père.

Quel est le chiffre de la fortune que William Astor laissa à son fils? Nul ne le sait exactement, ni les exécuteurs testamentaires, qui sont Henry Day, William Cruikshanks, Philip Kissam et John-Jacob Astor, ni les hommes de loi, Daniel Lord et J. Day, qui ont rédigé le testament. Ce que l'on sait, c'est que M. Astor payait l'impôt sur un revenu *foncier personnel* de 160 millions de francs; mais la plupart de ses propriétés étaient louées à bail, et le locataire acquittait l'impôt, qui ne figurait pas à son nom. Les évaluations les plus modérées portent à 500 millions le chiffre de son avoir; d'autres affirment que ce chiffre dépasse 750 millions.

***

Le bruit qui se fait autour du testament de William Astor n'est pas pour calmer les appréhensions de l'opinion publique aux États-Unis. Elle s'alarme et s'inquiète de l'accumulation croissante des capitaux entre un petit nombre de mains. Dans une série d'articles publiés en 1889 dans la *Revue des Deux Mondes* et réunis en volume par MM. Hachette et Cie, nous avons étudié l'histoire des grandes fortunes aux États-Unis et en Angleterre, et reproduit impartialement les appréciations diverses et contradictoires qu'elles provoquent. Aux États-Unis comme ailleurs, et plus qu'ailleurs peut-être, ces fortunes colossales, récentes et soudaines, ont éveillé de terribles animosités, et cependant, aux États-Unis plus que partout ailleurs, elles sont aux mains de gens sortis, pour la plupart, des classes populaires, artisans de leur prospérité. Les Vanderbilt, les Astor et les Gould, qui figurent aux premiers rangs de ce livre d'or, ont édifié eux-mêmes leurs socles de millions. Il en est de même de J.-D. Rockaseller, riche de 300 millions, d'Andrew Carnegie, de C.-P. Huntington, de Leland Stanford, qui en possèdent chacun 200; de Philip Armour, J.-W. Mackay, John Blair, Claus Spreckels, D. Sinton, A.-J. Drexel, J.-G. Fair, E.-B. Coxe, W.-D. Sloane, plus de cent fois millionnaires. Bien peu de ces fortunes remontent à une ou deux générations, et de toutes les aristocraties, celle de l'argent semble à coup sûr la plus démocratique, puisqu'elle seule est accessible à tous et que tous y peuvent prétendre. L'envie ne suffirait donc pas à expliquer les sentiments complexes qu'inspire la ploutocratie aux masses américaines. Elles voient en elle un danger pour l'État, une menace pour ses institutions sociales, un facteur nouveau qui s'impose aux appréhensions de tous.

Ces appréhensions se réveillent aujourd'hui à la lecture du testament d'Astor, comme elles s'éveillèrent lorsqu'on connut celui de Cornelius Vanderbilt. « Jamais homme, disait alors un des grands journaux de New-York, ne signa pareil document. On a vu des rois mourir laissant d'immenses trésors; des empereurs ont pris la fuite emportant dans leurs fourgons des coffres regorgeant de richesses; des financiers ont jonglé avec des millions; des banquiers ont édifié des fortunes; mais jamais on n'a vu un simple particulier disposant à sa guise de millions sur millions en espèces solides et palpables. L'imagination reste confondue devant ce ruissellement d'or, devant ces centaines de millions, mot dont le sens et la signification échappent à l'entendement, dont on ne peut se rendre compte qu'approximativement et par comparaison; réalité pourtant que la volonté d'un homme distribue à droite et à gauche comme s'il s'agissait de pommes mûres. »

C. DE VARIGNY.

FANFLUCHE

VIE MILITAIRE ET AUTRES

DU LIEUTENANT GÉNÉRAL

COMTE FANFLUCHE DE LA PANIQUE

DE SON VIVANT

Commandant des armées du Roy en Louisiane;
Chevalier de Saint-Louis
et des ordres royaux, hospitaliers et militaires
de Saint-Lazare et Saint-Jean de Jérusalem.

RACONTÉES PAR

NÉPOMUCÈNE FLORIQUET, SON PRÉCEPTEUR

et soupçonnement copiées
d'après des documents authentiques

PAR

QUATRELLES

Je veux perpétuer la mémoire du brave lieutenant général comte Fanfluche de La Panique. Ma plume se voue à l'immortaliser. Je n'oserais certes pas m'égaler à Caïus Suétone qui célébra les Césars de Rome; mais mon héros est de ceux que le plus modeste peut chanter, parce que ses vertus, ses mérites planent au-dessus de nos faiblesses, et qu'il suffit de parler d'un tel homme pour séduire et intéresser.

Je crois avoir compris la mission sacrée que je me suis confiée, lorsque, rejetant toute vérité intempestive, je pare des plus brillantes couleurs, toujours et quand même, celui que j'ai choisi pour modèle. De même que les médailles n'ont de face qu'à la condition d'avoir un revers, les hommes n'ont de génie et de vertu qu'à cette condition qu'ils auront leur part de nos vices et de nos travers. Il appartient à l'historien de perfectionner le passé. Si, par aventure, celui qu'il chante est dépourvu de ces côtés brillants que la postérité s'obstine à exiger de tous les hommes célèbres, il ne doit pas hésiter à lui en prêter d'imaginaires. Ne vaut-il pas mieux laisser à ses petits enfants la joie de descendre d'une pléiade faussement glorieuse, que la honte de succéder à une génération décriée à juste titre? C'est encore une façon de propager le bien, que de l'inventer à propos.

Arrière! indignes fils de Clio, qui ne voyez dans le fait accompli que le côté brutal. Arrière! compilateurs aux idées étroites et mesquines, qui usez votre vie à vous assurer que tel monarque avait les cheveux de telle ou telle couleur, que tel pauvre diable taxé d'infamie était un honnête et courageux citoyen, que telle bataille a été perdue, plutôt que gagnée.

Tout n'est-il pas pour le mieux, au contraire, si les descendants des combattants de Fontenoy ou de Malplaquet se figurent avoir à fêter une victoire aussi bien en Angleterre qu'en France? De cette façon tout le monde est content. Seconder Dieu en prêtant aux créatures qu'il lui a plu de mettre en évidence les mérites qu'il leur eût souhaités, voilà le devoir du panégyriste consciencieux.

Repose en paix, brave lieutenant général Fanfluche, comte de La Panique, ma plume ne tracera que ton éloge.

Repose en paix! Je ne commettrai pas cette lâcheté d'être sincère devant une tombe. Puisque tu ne peux plus les couvrir d'une aimable apparence, je dissimulerai les côtés grotesques de ta vie, je déguiserai tes faiblesses, je cacherai tes vices, je tairai tes lâchetés. Tu n'es plus là pour mentir, je n'ai plus le droit de dire la vérité.

Repose en paix! Tes mânes seront contents de moi... ou ils seront bien difficiles.

FLORIQUET.

I.

Théodebert-Gontran Urbain Fanfluche, vicomte de La Panique, naquit à Bapaume, à Bapaume en Artois, le 17 mai 1714.

Dieu se plaît souvent ainsi à faire naître les plus grands génies dans les plus modestes bourgades; de même qu'il sème l'or dans le sable, la perle dans l'huître.

Gaston-Fortuné-Zéphirin Fanfluche, comte de La Panique, père du précédent, était cornette au Royal-Artois. Redouté des plus braves, chéri des plus belles, il se fit remarquer aux champs de Bellone comme à ceux de Vénus. Insatiable de gloire, il sut plusieurs fois se faire remarquer par son roi.

Ce monarque, connaisseur en vaillance, daigna dire le jour de la mort du brave cornette :

« J'aurais fait quelque chose de ce Fanfluche, s'il eût eu plus de fortune. »

C'est ainsi que les grands souverains savent, par quelques paroles lumineuses, récompenser une vie entière de courage, de vertu et de dévouement.

Puisque les lois de la nature exigent que chacun ait un père, Théodebert-Gontran-Urbain Fanfluche de La Panique ne pouvait pas en avoir un qui fût plus digne de lui que Gaston-Fortuné-Zéphirin.

Le fils eut pour tout héritage le souvenir de la gloire paternelle, le souvenir aussi des mémorables paroles que le roi bien-aimé, dans un moment d'expansion, laissa glisser de ses lèvres augustes sur le corps de son fidèle serviteur. Vous seriez toutefois dans l'erreur si vous croyiez que le vaillant cornette n'avait jamais eu de fortune. Gaston-Fortuné-Zéphirin fut riche; mais il le fut à cette époque où il était de la dignité des gens de race d'être prodigues, quoi qu'il en pût advenir.

Ces temps glorieux sont loin de nous!

Fortuné Fanfluche ne tarda pas à être ruiné; mais cette nature d'élite sut, à force d'énergie, mener jusqu'à la fin le train que comportaient et son nom et sa situation. Si ses fournisseurs y perdirent quelque chose, ils eurent du moins cette consolation d'avoir, de leurs deniers, soutenu l'honneur d'un nom illustre

et épargné toute privation à un vaillant homme de guerre.

Comme ses aïeux, le père de notre héros ne franchit jamais le grade de porte-étendard; aussi, voulant perpétuer le souvenir de ce déboire héréditaire, prit-il pour devise ces mots :

« Tous cornettes! »

II.

En 1719, le chevalier de Karrer fonda le régiment suisse qui porta son nom. Dès 1720, ce colonel admit dans ses rangs, en qualité de cadet-gentilhomme, le jeune Urbain, alors âgé de quatre ans et demi.

Comment n'être pas touché de cette insouciance, pleine de grandeur, qui portait le souverain à confier le commandement de ses troupes à des enfants à la mamelle! Quelle plus grande preuve pouvait-il donner de la foi qu'il avait dans la valeur de ses soldats, alors qu'il les faisait commander ainsi? Ah! c'est que la royauté se sentait solidement assise; elle se disait que rien ne pouvait l'ébranler. En effet, qui pouvait prétendre déraciner cet arbre séculaire qui avait produit tant de fruits? Si quelques philosophes hargneux et jaloux se permettaient d'élever la voix, n'avait-elle pas ses bastilles imprenables, ses armées éprouvées, ses mercenaires sans pitié prêts à contenir les fous et à les dompter, prêts à repousser les furieux et à les anéantir? Ses droits n'étaient-ils pas d'origine divine?

Je n'ai jamais bien compris quelle mouche a piqué le peuple français lorsqu'il a commencé cette funèbre plaisanterie intitulée la Révolution. Mais, n'anticipons pas. Un moment viendra où je pourrai, dans le courant de ces mémoires, dire toute ma pensée sur cette période de notre histoire.

En 1721, le roi prit à son service le régiment de Karrer. L'ayant incorporé dans la marine, il le morcela et en expédia les tronçons à la Louisiane, à la Martinique, à Saint-Domingue, à Louisbourg et dans plusieurs autres colonies. L'état-major resta à Rochefort.

Le jeune Urbain fit preuve d'une énergie peu commune, lorsque son régiment partit pour les tropiques. On eut toutes les peines du monde à le retenir. Il voulait suivre la fanfare qui s'en allait, et ne parlait rien moins que d'accompagner à pied le bateau. Faisant preuve de raison après avoir fait preuve de courage, le glorieux enfant ne pensa plus à son régiment aussitôt qu'il eut cessé d'en entendre la musique.

C'est ainsi que, dès leur plus tendre enfance, ceux que Dieu destine à étonner le monde préludent à leur sublime mission.

Le jeune vicomte manifesta, dès le berceau, les passions les plus vives. Son père nous fit souvent remarquer qu'il ne prenait pas le sein comme le premier venu. Précoce en tout, il comprit de bonne heure que les idées égalitaires sont autant de miroirs à alouettes mis en mouvement par des meurt-de-faim; qu'il n'est pas plus donné à tous les hommes d'avoir leur indépendance, qu'à tous les animaux d'avoir des ailes; que Dieu lui-même, dont le nom est dérisoirement invoqué par les apôtres du libéralisme, prêcha d'exemple, en créant, au profit des archanges, une aristocratie céleste; bref, que l'égalité est un leurre, la liberté une duperie, la fraternité une dérision.

A quoi ne pouvait pas prétendre l'homme imbu de ces principes, qui ont étayé le vieux monde? Quelles considérations pouvaient entraver sa marche? Quels obstacles pouvaient le retenir? Aucun! Le fait suivant prouve combien étaient ardentes les passions de notre héros et quelle énergie on était en droit d'attendre de lui.

Un vieux serviteur de la famille, nommé Berthelin (si ma mémoire me sert bien), refusa un jour de le hisser sur un cheval vicieux, réputé fort dangereux à dix lieues à la ronde. Le vicomte, qui n'avait cependant que huit ans, fut pris d'un accès de rage digne d'un homme de trente ans. Il frappa le vieillard au visage, du pommeau de son fouet, avec tant de vigueur et d'adresse, qu'il l'étendit à ses pieds.

Accoudés sur le perron, le comte et la comtesse suivaient cette scène des yeux.

« Par la peste! dit l'heureux père en souriant, voilà un garçon décidé dont nous ferons certainement quelque chose. Avez-vous vu, comtesse, comme il lui a allongé ce coup de revers? Urbain sera sabreur, je vous le dis et je m'y connais. Mais, Dieu me pardonne!... vous ne m'écoutez pas. Où allez-vous ainsi? Avez-vous perdu la tête? Votre fils ne court aucun danger : Berthelin est à terre et le cheval est parti. »

La comtesse descendait au galop les marches du perron. C'était une femme bornée (si j'ose m'exprimer ainsi), une créature peu digne d'être l'épouse de Gaston-Fortuné-Zéphirin Fanfluche, comte de La Panique. Elle avait été fort belle personne dans son temps, et descendait des Feucontenu, de la branche aînée; c'est ce qui excuse quelque peu le comte de l'avoir épousée. En dehors de l'exercice strict de toutes les vertus domestiques, à parler franc, elle n'était propre à rien. Aussi, au lieu d'aller embrasser son enfant, s'attendrit-elle bourgeoisement sur le sort du laquais et n'eût-elle de cesse qu'elle lui ait vu rouvrir les yeux.

Le comte, lui, esprit fin, pénétrant, indépendant, pour lequel les apparences n'étaient jamais trompeuses, frappé de la résolution dont avait fait preuve l'héritier de son nom et de ses vertus, l'appela auprès de lui, et, l'ayant embrassé, lui dit :

« Monsieur, je vous ai vu avec peine lever le fouet sur un de mes plus vieux serviteurs, mais le coup a été si bien appliqué que je vous pardonne. Sachez seulement, à l'avenir, qu'il ne faut pas autant lever le coude,

quand vous portez un coup de revers, attendu que vous découvrez votre flanc et qu'un coup de pointe vous perforerait de la belle manière. Je me chargerais, moi, de vous cribler comme une planche à bouteilles. Retenez, en outre, que dans un cas semblable, et lorsqu'on a affaire à de la canaille, on frappe de la mèche et non du pommeau, qui, étant armorié, ne doit toucher qu'un gentilhomme. Vous auriez dû sentir cela.

— Monsieur, reprit le jeune vicomte, qui avait écouté son père avec recueillement, je voudrais recommencer sur l'heure, pour vous prouver le cas que je fais de vos leçons.

— C'est inutile ; allez. Ce soir, j'examinerai avec cet imbécile de Floriquet (le comte m'appelait souvent ainsi...) si vous pouvez sans inconvénients envoyer prendre des nouvelles de Berthelin.

Le vicomte s'inclina, et, fidèle observateur des ordres paternels, jamais plus il ne leva le coude pour porter un coup de revers.

III.

Le digne enfant poussait la fidélité à la parole donnée jusqu'à l'exagération ; si l'on peut, toutefois, exagérer un aussi beau sentiment. A cinq ans, il fit serment de ne pas apprendre à lire tant que je serais son précepteur, et je déclare ici, à sa louange, qu'il ne savait non plus assembler B et A que A et B lorsqu'il entra au régiment.

Quelquefois, sa mère le suppliait de travailler ; mais, faisant preuve en cela d'une fermeté peu commune, il lui répondait :

« Madame, j'ai juré de ne pas étudier tant que cet âne de Floriquet sera mon précepteur, voudriez-vous que je me parjurasse ? »

C'est bien parjurasse, qu'il a dit. Il me semble que j'entends encore le cher petit.

Quand je voulus qu'il apprît à écrire, il s'y refusa. La réponse qu'il me fit me déconcerta fort, je l'avoue, en ce qu'elle prouvait une finesse d'observation surhumaine.

« A quoi bon me tuer à grouper des lettres, puisque ne sachant pas lire, il me sera impossible de vérifier ce que j'aurai écrit ? Qui me dit qu'ignorant ce que trace ma plume, je ne me trouverai pas être, sans m'en douter, l'auteur de quelque libelle incendiaire ? Je vois à cela un très grand danger et je ne m'y exposerai certes pas. »

Le dessin, la géographie, l'arithmétique, le catéchisme eurent le même sort.

Le comte qui n'a jamais su compter sans s'embrouiller plus loin que cent ; le comte qui a renoncé à apprendre à lire depuis le jour, d'humiliante mémoire, où il fit cette découverte qu'un homme de sa valeur ne pouvait pas assembler deux consonnes et les épeler, sans le secours des voyelles, le comte se soucia peu que son héritier en sût plus que lui.

« Par la peste !... Floriquet (Par la peste ! était son exclamation favorite), m'est avis que l'étude n'est bonne que pour les propres à rien, savoir : pour les robins de froc ou de simarre. Encore ne m'est-il pas prouvé que la terre cesserait de tourner si toute cette séquelle n'existait pas et si l'A. B. C... C'est comme cela que vous dites, n'est-ce pas ? Oui ? Eh ! bien, donc, si l'A. B. C. n'avait jamais existé non plus. Le beau bouclier que votre latin, si l'on vous porte un coup d'estoc ; la belle cuirasse que votre grec, si une balle vous heurte la poitrine. L'épée est une langue encore mieux affilée que celle de vos procureurs, et j'estime qu'un coup de pistolet conclut plus rondement une affaire qu'un discours, quelque historié qu'il soit. Pensez de moi ce que bon vous semblera, mais j'ai pour avis formel que l'écriture, qui a fait pendre et rouer tant de gens, n'a jamais sauvé personne. Ne soyez donc pas surpris si je vous laisse en tête à tête avec vos grimoires qui sentent mauvais à qui mieux mieux, et si je m'en vais, au grand air, en pleins champs, mettre à la raison certain percheron qu'on m'amène et qui s'avise d'envoyer cul par-dessus tête tous ceux qui tentent de le monter.

Un pauvre homme comme moi pouvait-il insister pour bourrer de science des esprits si bien préparés pour le métier des armes ? Je ne le crois pas. Un précepteur doit éviter avec grand soin d'apporter le trouble dans la famille qui l'adopte, surtout quand elle ne lui demande que de dormir, manger, boire et se promener sur une mule paisible, des *grâces* dernières au prochain *bénédicité*. Les grands savent mieux que nous ce qu'il convient de faire, et si, nous payant grassement, ils nous imposent le repos, nous ne devons pas nous montrer difficiles et récalcitrants.

IV.

Après avoir mis en saillie les qualités du cœur et de l'esprit de mon vaillant élève, il convient de parler un peu de son estomac, qui était excellent. Un enfant qui, à trois ans, mange de la choucroute quatre fois dans une même journée, sans en être autrement incommodé, n'est certes pas un enfant ordinaire.

Nous rîmes beaucoup, son père et moi, le jour où cette épreuve pantagruélique fut tentée. Il n'en fut pas de même de sa mère, qui larmoya à ce point qu'il la fallut enfermer dans sa chambre.

« Une femme qui sourit est un présent céleste, » doit avoir écrit un auteur ancien ; par contre, « une femme qui pleure est une peste ». Ceci, c'est un auteur moderne qui l'a dit. Qu'on me pardonne de me citer.

On n'attache pas, d'ordinaire, assez d'importance au rôle que remplit l'estomac dans notre organisme général. On est injuste à son égard. Si j'avais le don céleste de cadencer, niveler, aligner, harmoniser mes pensées, comme savent le faire les fils d'Apollon et des

muses, je voudrais chanter ce digne serviteur si souvent méconnu, et je mettrais de côté mes rimes les plus riches pour peindre ses travaux et leurs heureux effets.

On accorde par contre beaucoup trop de mérite à la tête et au cœur. Ce dernier a par moments sa raison d'être, je ne le nie pas; mais tandis qu'il s'étiole et s'atrophie dans une inaction presque constante, l'estomac, lui, ami toujours fidèle, toujours actif, tout en ruminant nos jouissances passées, se prépare à nous en procurer de nouvelles.

Sur cent fois que nous mettons le cœur en cause, quatre-vingt-dix-neuf fois au moins, c'est dans un sens figuré. Ainsi, lorsque nous disons : — Cet homme a un *bon cœur*, — nous ne voulons pas faire entendre qu'il est exempt de palpitations. Il n'est pas plus juste de dire : — Cette femme a *le cœur sur la main ;* — cet homme a *un cœur de roc*, etc., etc. — Encore une fois, ne donnons pas à un viscère imparfait une prépondérance grotesque.

La tête usurpe également la situation qu'on lui a faite. Elle ne doit sa réputation qu'à l'emploi exagéré de locutions impropres. Une *bonne tête* n'est pas une tête exempte de migraines ; — une *forte tête* n'est pas une *tête* qui résistera au marteau. — Avoir *la tête près du bonnet*, *faire un coup de tête*, sont autant de tournures de phrases ridicules qui ne signifient rien.

Mais, quand je parle d'un bon estomac, tout le monde sait ce que je veux dire. Un bon estomac!... mais c'est la source de nos joies les plus vives, les plus vraies, les plus intimes, les plus durables. Autant un cœur ardent nous ménage de souffrances, autant un estomac solide nous prépare de félicités. L'amour a de certaines règles qui l'enchaînent, sa dignité lui impose une fidélité au moins relative ; l'estomac, lui, est inconstant par devoir. Tandis que l'amoureux frissonne, blémit, dessèche près d'une femme qui le trompe, le mangeur engraisse et se dore comme un chasselas de treille au soleil d'août. Il passe de l'ortolan au filet de bœuf, de la pêche au cédrat, du bordeaux au madère, et par tous il est bien traité.

En cela, mes principes d'éducation sont formels : — Étouffer le cœur qui nous fera souffrir mille morts ; — engourdir l'imagination qui nous inspirera mille chimères irréalisables ; — développer l'estomac qui nous donnera mille félicités toujours nouvelles ; — fortifier le corps pour qu'il subisse à l'aise tous nos désirs, et nous permette de servir convenablement notre Roy.

V.

C'est en 1725 que le comte de Maurepas, ministre de la marine, vit, pour la première fois sous les armes, le jeune vicomte Fanfluche de La Panique, alors âgé de dix ans. Son Excellence achevait une tournée dans nos provinces de l'Ouest.

« Maugrebleu! s'écria-t-elle en voyant le jeune *flegmann* qui défilait, voilà un charmant cadet! Pourquoi n'est-il pas encore officier?

— Monseigneur, — fut-il répondu, — il lui manque deux pouces, six lignes, pour y pouvoir prétendre.

— C'est grand dommage. N'oubliez pas ce jeune gentilhomme, colonel. Dès qu'il aura la taille, confiez-lui le drapeau. Les lys seront en bonnes mains. »

Le même soir, admis à la table du ministre, le vicomte frappa d'admiration tous les convives par sa bonne mine et son bon appétit. Le comte, placé à la droite de M. de Maurepas, jouissait du triomphe de son enfant. Se rappelant l'épreuve de la choucroute, il bénit sa prévoyance, et troublé, ravi, ému, il sentit pour la première fois de sa vie des larmes lui venir aux yeux.

« Recevez mes félicitations, monsieur, lui dit l'éminent ministre, l'enfant qui donne de tels coups de fourchette donnera un jour de rudes coups d'épée.

— Votre Excellence me comble, riposta l'heureux père ; je n'ai rien négligé, en effet, pour qu'il acquît un bras exercé et un cœur ardent... Le tout pour le service du Roy.

— Vous lui avez mis, ce qu'on appelle : le cœur au ventre. Vous êtes de la bonne école, monsieur ; Sa Majesté le saura. »

Ce mot profond termina le repas.

N'est-il pas consolant de voir que le vrai mérite n'échappe jamais à l'œil exercé des grands? Je puis en citer un autre exemple.

Trois ans plus tard, mon héros fut invité par son colonel, qui l'aimait beaucoup, à prendre sa part d'une petite fête tout intime. Ceci se passait en 1728 ; le vicomte avait quatorze ans. On apporta les gazettes du jour, et M. de Karrer, n'ayant point sur lui ses lunettes, dit au jeune cadet, en lui tendant les papiers publics :

« Fanfluche, mon ami, dites-nous ce qu'il y a là-dedans. »

Le tonnerre tombant à ses pieds ne l'eût pas autant déconcerté. Il hésite, balbutie, se récuse, et l'assemblée, ne pouvant plus douter de son ignorance, commence à chuchoter, puis à rire. Il n'y avait qu'un parti à prendre : la fuite. C'est celui que prit mon héros, qui n'hésitait jamais dans les cas difficiles.

A peine eut-il quitté le salon, que les quolibets redoublèrent. Un jeune officier ayant lancé quelques brocards irréfléchis :

« Doucement, monsieur, lui dit M. de Karrer, vous jugez bien légèrement les hommes. Si je ne me trompe, cette déconvenue aussi salutaire qu'humiliante présage à votre camarade un brillant avenir. Soyez-en certain, messieurs, un jour il se fera admirer. »

Cette leçon était faite pour enlever à l'imprudent frondeur toute envie de rire. A partir de ce moment, le

jeune cadet grandit dans l'estime publique. Certes, un esprit vulgaire eût été trompé par les apparences. M. de Karrer ne s'y laissa pas prendre, et son jugement devint le jugement de tous. Tant il est vrai que les grands exercent toujours une salutaire influence sur l'opinion de leurs subordonnés.

Aussitôt rentré, le vicomte s'empara d'un livre qui traînait, je ne sais pourquoi, chez son père. Il fallait vraiment que la Providence se mît de la partie, car jamais on n'avait vu un volume, quel qu'il fût, à portée du comte. L'ouvrage, que le hasard avait mis entre les mains de mon élève, était intitulé : *les Amours de Zéokinisal, roi des Korifans*. Il était de M. de Crébillon fils. Je ne l'eusse peut-être pas choisi, mais, ayant remarqué que la lecture de ce conte badin stimulait l'ardeur de mon pupille, je n'hésitai pas à le lui laisser. Quelques mois après, tant bien que mal, il savait lire. Il savait bien d'autres choses encore qu'il me fallût lui expliquer, ce qui, dans le commencement, me déconcerta un peu; mais, après tout, ce que la nature a fait est bon à connaître, et un gentilhomme doit être expert en toutes choses.

Il prit dès ce moment goût au dessin et surtout à la musique. Il faisait encore à un âge avancé des choses étonnantes, sur la flûte à bec et la viole organisée.

VI.

A partir de ce moment, la transformation de mon élève fut des plus rapides.

« Ma foi! Floriquet, me dit un jour son père, si vous vous sentez de force à initier Urbain aux choses galantes, je n'y vois, pour ma part, aucun inconvénient. Vous n'êtes pas sans vous être aperçu que je me soucie des avis de la comtesse comme de ma première perruque. A l'âge que mon fils a aujourd'hui, j'avais depuis longtemps déjà pris mes licences. Donc, Floriquet, courez les ruelles avec votre élève; s'il y a quelques succès, vous me les conterez. Cela me rajeunira et nous en rirons ensemble. »

Quoique assez ignorant en matière de galanterie, je le confesse, je fis de mon mieux pour préparer mon élève aux plaisirs nouveaux qui l'attendaient; plaisirs qui ne me furent révélés que beaucoup plus tard, ainsi qu'on le verra au cours de ces mémoires. Bien que je n'y eusse jamais pénétré, je m'appliquai à lui dépeindre les boudoirs et les ruelles qui allaient lui servir de champ clos. Je lui détaillai les devoirs qu'il aurait à remplir auprès des belles, les perfections qu'elles étaient en droit d'attendre de lui, les séductions qu'il lui faudrait déployer. Soucieux de donner satisfaction à M. le comte, consciencieux en tout, je compulsais les classiques du libertinage, les docteurs Es gaie Science, et je ne fus pas peu confus en découvrant à quel point mes études sur ces matières délicates laissaient à désirer.

« Monsieur le vicomte, dis-je, certain jour, à mon élève, si vous lisiez *l'Essai sur les boudoirs*, du chevalier de Clodoris, [illegible] (avec figures), du marquis de Colcoram, vous y verriez que le petit-maître, s'il n'est tenu de rien savoir à fond, ne saurait se passer de certaines notions : *de Peinture*, pour accommoder son visage; *d'Anatomie*, pour faire saillir à propos tel ou tel muscle de ses mollets, pour composer son sourire, et verser congrûment une larme, s'il est besoin; *de Philosophie*, pour accueillir telle rebuffade : le visage souriant si elle vient d'un égal, l'air digne et contrit si elle vient de haut, avec dédain si elle vient de bas; *d'Eloquence pratique*, pour répondre à propos un : « Ah! que je suis bien de votre avis! » ou bien encore un « hum! hum! » en enfonçant le menton dans sa cravate lorsqu'on lui parle d'une chose qu'il devrait savoir et ne comprend pas. Je pourrais ajouter...

— Vertuchoux! n'ajoutez rien, Floriquet. Voilà déjà trop de choses à apprendre pour le piètre résultat que je pressens. Toutes ces observations mirifiques que vous me débitez depuis un mois me laissent froid, et je pense, ne vous déplaise, qu'un seau d'eau, un peigne et une serviette suffisent pour nous entretenir le museau et la chevelure en état présentable. A son heure j'y ajouterai le rasoir et le savon. Je brillerais peu dans les boudoirs. Quant aux femmes, je ne sais si je me trompe, n'en ayant pas encore tâté, mais je me sens de tempérament à mettre en pièces les poupées que vous m'avez dépeintes. A quoi bon tant de façons? C'est passer par Rome pour aller de Paris à Versailles. Le but ne varie pas. Y aller tout droit, en revenir de même, voilà le programme. Donc, Floriquet, nous voilà revenus du pays du Tendre.

« Le boudoir que je rêve, c'est la plaine herbue encadrée de taillis, traversée par un cours d'eau limpide. Il se peut qu'il soit doux, à l'heure où le soleil descend, où les ombres s'allongent comme pour se coucher et dormir, quand le gibier va furtivement boire avant de se tapir pour la nuit, de tenir dans ses bras, sur quelque lisière de bois, une belle fille aux contours primitifs, une statue de marbre chaud, qui mord et laisse un noir là où elle tape, d'écraser les bruyères et les marguerites... La nuit venue, rentrer chez soi, n'y plus penser, se mettre à table, souper copieusement, et, jusqu'au matin suivant, dormir à poings fermés. Voilà mon rêve. Vous le voyez, je ne suis pas fait pour vos Cydalises. »

Cette précoce sagesse, ce dédain des songes creux dont l'amour est prodigue, ce mépris pour tout ce qui détourne la femme du but exclusif que le Créateur lui a assigné m'éblouirent; et, aujourd'hui encore, alors que, presque centenaire, je collige mes notes et souvenirs remplis de tant de grands et nobles exemples, je ne puis échapper à l'émotion.

VII.

Lorsqu'en 1730, le roi, toujours prévoyant, jugea à propos d'enlever à la Compagnie des Indes occidentales l'exploitation de la Louisiane, les tronçons du régiment de Karrer, demeurés en France, reçurent leur ordre d'embarquement. Le vicomte avait seize ans et était enseigne en pied. C'est avec une joie extrême qu'il apprit son prochain départ, et il se promit de contribuer largement à inspirer sur les rives du Mississipi l'amour et l'effroi du nom français.

C'était déjà un charmant cavalier, jovial et enjoué, la tête bourrée de bonnes plaisanteries. L'Amour l'avait dompté. Après avoir été le joujou des dames, il était devenu leur caprice. Les hommes recherchaient sa société et, grâce à cent qualités de bon aloi, dans bien des ménages, l'amitié qu'avait pour lui monsieur ne pouvait être comparée qu'à la tendresse qu'il inspirait à madame. Bref, M. le vicomte avait l'esprit étincelant, le jarret souple, le corps robuste, les dents saines, l'estomac excellent, le coup d'œil juste, une instruction suffisante, un courage à toute épreuve et une grande indépendance de cœur. N'était-ce pas un bagage merveilleux pour voyager dans cette vie et attendre patiemment la suivante?

Le 13 novembre 1731 était le jour fixé pour le départ. Il fut décidé que le 15 octobre nous nous mettrions en route.

« Or çà, Floriquet, graissez vos bottes, me dit le comte, vous accompagnerez mon fils jusqu'à Rochefort. J'ai toujours oublié de vous demander si vous savez écrire; je le suppose, puisque, depuis quinze ans, vous êtes le précepteur du vicomte. Vous m'enverrez de ses nouvelles, et ne craignez pas d'écrire trop gros...; ma vue baisse de jour en jour. Vous me représenterez là-bas, à l'heure du départ, car, entre nous, je ne compte pas m'essouffler sur les grands chemins quinze jours durant. Il est vrai que je n'ai jamais vu la mer et que je perds là une belle occasion de faire sa connaissance; mais on ne peut pas tout connaître, n'est-ce pas? Et puis, de deux choses l'une: ou je m'attendrirais, ou je ne m'attendrirais pas. Si je dois m'attendrir, j'aime mieux rester ici. Les tracas ne sont pas marchandise si rare que je me sente disposé à courir après une larme jusqu'aux bords de l'Océan. Si je ne dois pas m'attendrir, à quoi bon me mettre en route? Quand on se quitte, peut-être pour l'éternité, voyez-vous, Floriquet, quelques jours de plus ou de moins ne font rien à l'affaire, et dans un mois, que j'aie ou n'aie pas accompagné mon enfant, les choses en seront au même point. Donc, c'est dit, je reste dans mes pantoufles.

« Voilà six-vingts pistoles pour votre route, en voici autant pour vous, en souvenir de vos bons services; car vous pensez bien que je ne compte pas plus vous garder auprès de moi à ne rien faire, que je n'ai l'intention et le loisir de recommencer un fils dans le seul but de vous le donner à élever. Voici encore quatre cents autres pistoles que vous remettrez au vicomte quand il s'embarquera. Je tiens à ce qu'il fasse figure en arrivant; ce sera ensuite au roy, qu'il sert, à y pourvoir. Adieu, Floriquet, portez-vous bien. Si vous repassez par Paris, vous pourrez de loin en loin venir céans me demander des nouvelles d'Urbain. A propos,... promettez-moi de ne pas lever le pied avec l'argent que je viens de vous remettre. Vous n'en avez jamais tant vu de votre vie, hein? Tâchez que cela ne vous grise pas. »

La comtesse voulut aussi me dire adieu. Elle fondit en larmes du plus loin qu'elle m'aperçut, me fit mille recommandations puériles et me glissa dans la main une bourse assez ronde en me disant :

« Ce sont mes épargnes, monsieur Floriquet, prenez-les en mémoire de moi. Vous aimez Urbain, et tout ce qui aime mon enfant m'est sacré. Accompagnez-le jusqu'à Rochefort, puisque vous êtes assez heureux pour le pouvoir suivre. Veillez sur lui comme s'il était vôtre et dites-lui mon nom au moment du départ. Tâchez que le nom de sa mère soit le dernier qu'il entende sur la terre de France. Puis, quand vous ne pourrez plus rien faire d'autre pour lui, monsieur Floriquet, priez le Dieu bon de ne pas souffler trop fort sur son bateau; c'est si fragile, ces navires, et la mer a de si grosses colères! Vous prierez un peu pour moi aussi, mais par-dessus le marché seulement; ne faites pas tort au petiot d'une oraison. Quand vous reviendrez, ne manquez pas de me venir voir; vous serez toujours le bienvenu. Nous causerons de l'enfant pendant de longues heures, et nous utiliserons ainsi le passé, puisque le présent comme l'avenir ne nous sont plus bons à rien.»

Est-ce le discours de la bonne femme, est-ce son présent qui me remua? Je ne sais; mais des larmes me vinrent aux yeux, et, cependant, quand j'y pense, le discours de M. le comte était bien plus beau.

VIII.

Nous partîmes.

Je ne vous conterai pas notre voyage à travers Étampes, Orléans, Blois, Tours, Poitiers et Niort. Il se fit fort rapidement et n'eut rien d'assez saillant pour que j'arrête en chemin ma plume, plus que nous ne le fîmes pour notre coche.

Le 13 novembre, nous arrivâmes à Rochefort et nous nous fîmes descendre dans une hôtellerie des plus recommandables, placée sous l'invocation du grand saint Fridolin. J'ai gardé mémoire, bien que nombre d'années se soient écoulées depuis, du dîner que nous y fîmes.

En voici le menu que ma main reconnaissante n'a jamais tracé sans émotion :

Le Potage à l'oignon bientôt fait,
Les Pâtés d'Huîtres à la hollandaise,
La Tourte au Père Douillet,
La Marmelade de Filets de Perche à la polonaise,
Le Canapé de Foies de Raie,
La Poularde en mousseline à la cerfeuillade,
Le Cuneton au castrofiche,
La Longe de Veau à la broche glacée,
Les Choux bricolis,
Les Rissoles de poireaux,
La Crème jaspée à la d'Uxelles,
Les Baignets seringués.
Etc., etc.

Lorsque des heures néfastes ont attristé ma vie, je leur ai opposé le souvenir de ce repas auquel un appétit béni avait donné plus de prix encore.

M. le vicomte, que rien ne pouvait émouvoir ni surprendre, avait refusé de se rendre au bord de la mer avant l'heure fixée pour son départ.

« J'ai tout le temps de la voir, répondait-il ; pensons au plus pressé et mettons-nous à table. »

C'est par là que nous débutâmes. Aidés de quelques officiers, ses compagnons de route, nous fîmes bombance jusqu'à l'heure de gagner le bateau. Le nombre de pots que nous séchâmes est incalculable ; aussi, quelques-uns des convives se croyaient-ils à bord, bien avant d'avoir tourné le dos à l'hôtellerie.

Le vicomte était avec moi d'une familiarité charmante. Il m'avait pris par le bras et, profitant de ce que je marchais plus droit que les autres, il ne me lâchait plus.

« Floriquet, tu es un brave ! ne cessait-il de me dire. Je ferai connaître à ma famille ta belle conduite. Tu es mon soutien et mon guide... Seulement tu marches trop vite et tu n'as que faire de tourner de la sorte. Cela ne te sert de rien et me fait mal à la tête. Tu diras au comte, mon père révéré, que j'ai été digne de lui jusqu'au dernier moment. Tu diras à la comtesse, ma très chère mère... Ah çà ! Floriquet du diable, quel besoin as-tu de tourner comme tu le fais ? C'est de la forfanterie, maugrebleu !... Donc, tu diras... je ne sais plus à qui, mais c'est égal... ; tu diras à qui tu voudras, que je te tiens pour un âne bâté, pour un goinfre à scandaliser Panurge, mais que je te respecte (et daignant appliquer un coup du plat de sa main sur mon chapeau, il ajouta :) tu m'entends bien ? je te respecte, parce que tu bois plus que moi.

Je dois reconnaître ici, comme je l'ai d'ailleurs toujours fait, que le cher enfant n'a cessé de me rendre justice.

Nous finîmes par arriver sur le port. Au détour d'une rue, la mer se trouva brusquement devant nous. Le vicomte s'arrêta.

« C'est ça, la mer ? dit-il. Et il se mit à rire tant et tant qu'il dut s'asseoir sur une borne. Lorsqu'il eut repris ses sens, il ajouta : Et c'est de l'eau, tout ça ?

— Oui, monsieur le vicomte.

— Fi, que c'est laid ! »

Puis, toujours grand, toujours dédaigneux, toujours impassible, il continua son chemin. Si le respect ne m'avait pas retenu, je crois que je l'aurais embrassé. A quinze ans !... dédaigner la mer !

Arrivé sur la plage, il se baissa et, comme si l'Océan n'eût été qu'une casserole remplie de sauce, il trempa ses doigts dans l'eau et les porta à ses lèvres.

« Je la croyais plus salée, » dit-il.

Et ce fut tout.

Je voulus le quitter sur le quai, mais il n'eut pas de cesse que je ne fusse entré dans l'embarcation qui le conduisait à bord.

« Floriquet, tu es plus grand que la mer !... et je ne te lâche pas. Tu es mon appui, et je n'ai plus qu'à me jeter à l'eau, si tu me quittes. Tu visiteras le bateau et tu retourneras ensuite à terre avec ces messieurs. »

J'avoue que mon cœur, solide jusque-là, ne tarda pas à se sentir à l'étroit dans ma poitrine. La barque montait, descendait, se penchait de telle sorte que je n'attendis pas cinq minutes pour ne conserver de mon repas que le souvenir. Hélas !... un si bon dîner !... Ma mésaventure égaya fort M. le vicomte et ses amis. Que se passa-t-il ensuite, Dieu seul le sait. J'ai un vague souvenir d'avoir été hissé à bord, puis couché, puis oublié... si bien que lorsque je revins à moi, j'étais loin des côtes de France.

IX.

Quand je rouvris les yeux, j'avais une faim horrible. Où étais-je ? Je ne m'en rendis pas compte tout d'abord : l'obscurité était complète. L'air était saturé des miasmes les plus fétides. J'étais étendu sur quelque chose de trop dur pour être un matelas, de trop doux pour être une pierre, de trop étroit pour être un lit. Tâtonnant de tous côtés, mes mains ne rencontrèrent à droite qu'un panneau humide, à gauche que le vide. Le quelque chose sur lequel j'étais couché s'agitait dans tous les sens ; c'était un va-et-vient continuel peu fait pour me rassurer. Des craquements lugubres, des cris lointains ajoutaient encore à mon effroi.

Voulant changer de position, je perdis l'équilibre et roulai dans le vide. Je demeurai peu de temps en route et ne tardai pas à arriver à destination. Il me fut facile, cette fois, de reconnaître ce qui me servait de couche. J'étais dans un baquet rempli d'eau glacée, le corps ployé en trois, les reins meurtris. Je poussai un cri formidable, un appel frénétique qui demeura sans réponse. J'eus beau hurler, appeler, supplier, personne

ne vint à mon secours. Ce qu'il y avait d'affreux, c'est que j'entendais marcher tout près de moi, et personne ne s'arrêtait. Quelqu'un cependant donna un coup de poing dans la cloison et cria :

« Veux-tu bien dormir, ivrogne! On n'entend que toi de ce côté, sac à vin! Faut-il te descendre à fond de cale, éponge? »

Ces paroles me firent plaisir : on savait que j'étais là, je ne risquais pas de mourir de faim.

Les souvenirs alors me revinrent en foule. Je me rappelai notre dîner au « Grand Saint-Fridolin », les touchantes familiarités dont je fus l'objet de la part de M. le vicomte, notre arrivée sur le quai, la mer, et puis... et puis... et puis je ne me rappelai plus rien. Mais il n'était que trop évident que j'étais à bord, à fond de cale et que je ne reverrais plus la terre qu'en Amérique, si je la revoyais jamais! Avec la mémoire, le mal de mer me revint. Le jour se leva et, se faufilant par une lucarne, me permit de mieux distinguer encore toute l'horreur de ma situation. J'étais dans un magasin de vivres, mais quels vivres, bon Dieu!... Mon mal de mer redoubla quand j'en eus fait l'inventaire. Je n'avais pas la force de quitter le baquet dans lequel j'avais roulé. C'est là que le cuisinier du bord me trouva en venant aux provisions.

« Eh bien! ne vous gênez pas, me dit-il; faites comme chez vous! » J'eus quelque peine à lui faire comprendre que si j'avais été chez moi, je n'eusse, certes, pas passé la nuit dans un bain de siège. « Allons, levez-vous, me dit-il; j'ai besoin de ma morue. Plus vite que ça. »

Je lui expliquai que si j'étais resté dans l'eau, c'est que je n'avais pas pu faire autrement, que j'étais trop souffrant pour faire le moindre effort et que je n'avais pas vu sa morue.

« Que vous ne l'ayez pas vue, c'est bien possible, ajouta le chef, toujours est-il que vous êtes dessus. Et il me fit comprendre que j'étais dans le baquet où il faisait dessaler ses provisions quotidiennes. Je me confondis en excuses. Cela ne fait rien, mais levez-vous vite et venez vous sécher dans ma cuisine. »

Cet homme généreux me prit par les épaules et fit tous ses efforts pour m'emmener, mais il y dut renoncer, hélas! Mes membres refusaient obstinément tout service. A bout de patience et tout essoufflé, il me lâcha.

« Au diable!... » dit-il.

Mon corps, n'étant plus soutenu, s'affaissa, et je roulai sur le plancher, suivant les mouvements du navire, tantôt à tribord, tantôt à bâbord. C'est ainsi que je fis le voyage. Combien il me parut long! Je ne reçus, pendant les trois mois qu'il dura, que les visites du chef de cuisine et de son aide. Tous deux me donnèrent des soins et devinrent ma providence, grâce à quelques recettes culinaires que je tenais de mes aïeux et dont je leur transmis le secret. Je pus constater une fois de plus les bienfaits de l'instruction. Je dus au *palais de bœuf au Chingara*, à la *langue de mouton au sang de Sylvie* et aux *cuisses d'oie à la Dubarry* les quelques instants de répit que je passai à bord.

Je voudrais vous narrer ce voyage, pendant lequel M. le vicomte n'a cessé d'être sublime et moi bien incommodé; mais comment le ferai-je, puisque je n'ai pas quitté la cale? Il m'a dit bien des fois depuis, ce cher enfant, combien il avait eu de courage; et qui, mieux que lui, a pu le savoir? Il m'a dépeint l'élément perfide qui nous ballottait, le vaisseau soulevé par les flots en furie, voguant d'abîme en abîme, les mugissements de la tempête, les passagers glacés de terreur, les matelots balbutiant des prières, le capitaine lui-même tremblant de peur.

« Seul à bord, m'a dit depuis mon cher élève, je demeurai calme en présence du danger. Je pouvais donc enfin mettre mon courage à l'épreuve. Je trouvais, au plus fort de la tempête, le vent poussif, la mer flasque, le tonnerre enroué. Il me semblait que la nature dût inventer de nouveaux sujets d'épouvante pour m'émouvoir. Et, cependant, les vagues furieuses léchaient incessamment le pont, entraînant chaque jour une nouvelle victime. Bravo! s'était dit M. le vicomte, qui, joignant la prudence et l'adresse au courage, avait su se ménager une bonne cachette, de laquelle il observait tout sans courir le moindre risque. Bravo! voilà un homme à la mer, et mon cœur n'a pas battu. Je puis regarder le danger en face! »

Après quatre-vingt-dix-neuf jours de traversée, le navire se trouva enfin au delà des terribles écueils connus sous le nom de *Jardins de la Reine;* le cap Saint-Antoine était franchi, nous entrions dans le golfe du Mexique.

L'appétit me revint, nous étions sauvés. Avec l'appétit revint le courage. Je montai sur le pont.

« Tiens, vous voilà, me dit mon élève que je n'avais pas vu depuis l'embarquement. Je veux bien que le diable vous emporte, si je me suis rappelé que vous étiez ici. »

Ces paroles me causèrent une grande joie. J'avais un peu souffert de son éloignement, mais puisqu'il n'avait pas pensé à moi, il ne pouvait matériellement pas prendre de mes nouvelles.

« Ah çà! mon cher, savez-vous bien que vous supportez mieux le vin que l'eau? L'onde vous traite en ennemi. Elle sait à qui elle a affaire. »

Ce bon mot ne m'est jamais sorti de la mémoire. Il est vrai de dire que M. le marquis prenait plaisir à le répéter.

Enfin!... le 31 mai 1732, nous mouillâmes à la Balise. Trente-cinq lieues seulement nous séparaient de la Nouvelle-Orléans. Le paysage que nous découvrions, à mesure que nous remontions le Mississipi, était bien fait pour nous impressionner. Tout nous surprenait : la largeur du fleuve, la profondeur des

forêts, la hauteur des arbres couverts d'oiseaux inconnus, les crocodiles fuyant à notre approche, les léopards effarés nous regardant passer, les serpents gigantesques enroulés autour des troncs d'arbre, la bonne odeur d'épicerie que répandait la nature. Nous arrivâmes muets d'admiration à la Nouvelle-Orléans.

X.

La capitale de la Louisiane n'était à cette époque qu'une bourgade, et nous l'eûmes promptement visitée. Les alignements venaient d'être arrêtés et des piquets indiquaient de distance en distance le tracé des rues projetées. Des maisons en bois grossièrement badigeonnées, les meubles les plus ordinaires, une nourriture frugale satisfaisaient tous les désirs en ces temps d'innocence. La population très restreinte formait une grande famille que des discussions philosophiques ou politiques ne venaient pas troubler. M. Périer était plutôt le père que le gouverneur général de cette colonie.

Quel spectacle fait pour charmer une âme candide s'offrait à notre vue! De bons Allemands, sobres, assidus, infatigables, avaient déjà défriché leurs plantations. Les uns enfonçaient des clous avec un marteau, d'autres labouraient avec une charrue, ceux-ci sciaient du bois avec une scie, tandis que d'autres bêchaient la terre avec une bêche! Quelle touchante simplicité dans cette façon de procéder!

Le travail commencé avec le jour s'achevait au coucher du soleil. Après une heure consacrée aux plaisirs innocents, ce peuple vertueux demandait à un sommeil réparateur des forces nouvelles. Le dimanche, chacun donnait à Dieu ce qui lui revenait de prières, puis la journée était embellie par ces distractions aimables qui conduisent les âmes vertueuses à l'amour honnête. Les cœurs candides faisaient leur choix, et leurs respectueuses attaques n'avaient jamais d'autre but que celui qu'a désigné le Ciel même.

C'est à cette école que se forma le jeune marquis. C'est là qu'il contracta cette habitude de discrétion qui le rendait si cher au sexe qu'il respectait toujours, même en accomplissant ce qui cesse de le rendre respectable; c'est à cette vie active et simple qu'il dut cette verdeur dont les restes étonnants ont, dans un âge avancé, surpris les belles.

Absorbées par les soins pénibles de leur ménage, les femmes de ce pays privilégié semblaient ignorer les attraits dont elles sont si abondamment pourvues. Attachées uniquement à leurs maris qui les aimaient avec douceur, avec politesse et considération, tout plaisir que n'eussent pas approuvé la loi et la religion leur faisait horreur. Les filles, accoutumées dès leur bas âge aux travaux de leur sexe et aux mœurs de leur mère, ne songeaient même pas à ces nœuds légers du libertinage que la mode justifie, et elles attendaient, au milieu d'occupations utiles, que leurs parents disposassent d'elles.

Mon élève, quoique précoce, ne put pas, comme on le voit, se livrer à cette corruption pernicieuse qui perd la jeunesse d'Europe. Je n'ignore pas que la Louisiane a déchiré depuis sa robe d'innocence, mais encore est-il qu'elle a couvert son immoralité d'un manteau si épais, que ç'a été comme un hommage rendu par le vice vainqueur, mais confus, à la vertu expirante.

A l'époque de notre arrivée à la Louisiane, les sauvages venaient de saccager plusieurs plantations aux portes mêmes de la Nouvelle-Orléans. A peine le marquis en eût-il été informé qu'il demanda à marcher contre eux. M. Périer le chargea de placer un poste à la pointe coupée et de le défendre. Ici commença véritablement la carrière militaire de mon héros. Si son coup d'essai ne fut pas heureux, du moins fut-il de ceux dont on s'honore.

FLORIQUET.

Pour copie conforme :
QUATRELLES.

(A suivre.)

POÉSIES (1)

I.

Les oreilles du baron.

OÙ L'ON VOIT QU'L'HOMME RICHE NE SAURAIT PENSER A TOUT.

Un Traitant allait en Sicile :
On me dit qu'il était baron :
Je veux bien, la rime à larron
Ne m'en sera que plus facile.

Tout traitant l'est, larron j'entends;
Car pour baron plus d'un est comte,
Qui, l'étant du Pape a bon compte,
Gagne le Ciel en même temps.

Que venait-il faire en cette île?
S'il n'y voulait être berger.
Voyageait-il pour voyager,
Ou dans un dessein mercantile?

Venait-il y placer des vins,
Ou jouer de la flûte antique,

(1) Les deux pièces qui suivent sont extraites d'un volume qui doit paraître sous le titre de *Contes à la Reine*, à la Librairie Ollendorff.

En menant son troupeau rustique,
Comme Hylas, aux creux des ravins?

Venait-il fonder une banque,
Grimper — ou prêter — sur l'Etna?
Dire enfin ce qui l'amena
Est encore un point qui me manque.

Ce que je puis dire, en tout cas,
C'est que, s'il y venait pour faire,
Comme on pense, une bonne affaire,
Notre Baron ne la fit pas;

Car aux environs de Ségeste
Il fut surpris par des brigands,
Qui, plus vigoureux qu'élégants,
Eurent vite aux mots joint le geste.

Pourtant, à cause des voleurs,
Dont il redoutait la misère,
Notre homme avait cru nécessaire
De s'accoutrer comme un des leurs;

Sans compter qu'en cas de dommage,
Dans son sac en peau de brebis,
Il n'avait qu'un peu de pain bis,
Des figues, un petit fromage.

« Mes bons amis, mais je n'ai rien, »
Dit-il aux porteurs d'escopette,
« Foi de pauvre homme! » et leur répète
Qu'en le fouillant ils verront bien.

Rien, en effet, bijoux ni montre;
Mais, par hasard, dans son gousset,
Quelques louis, dont il ne sait
Que dire, quand on les lui montre.

Il ne se croyait pas d'argent,
Ou plutôt la somme était telle,
Que c'était une bagatelle
A laquelle il n'allait songeant :

Deux, trois louis, peut-être quatre.
C'en fut assez pour qu'ayant dit
Qu'il n'avait rien, il se perdit.
Nos gens commencent par le battre.

« Excusez-en ces malheureux, »
Lui dit leur chef, ancien comptable,
A barbe blanche et respectable,
« Rien pour vous, c'est beaucoup pour eux.

« Eux qui n'ont vu sommes pareilles,
« Baron, et ne sont pas banquiers,
« Ayant cru que vous vous moquiez,
« Veulent vous couper les oreilles. »

On ignore en quelle façon,
S'il eut l'oreille ou non coupée;
Mais qu'au demeurant l'équipée
Serve au riche heureux de leçon!

II.

Le Follet.

MAIS OÙ L'ON VOIT D'AUTRE PART QU'IL NE SERT DE RIEN DE PAYER D'AVANCE, OU MÊME DE PAYER DU TOUT.

« Qui bat notre blé dans la grange,
« Bat et bat et rebattras-tu,
« Et qui, l'autre nuit, l'a battu?
« Eh! Suzon, n'est-ce pas étrange? »

Et comme on bat, bat et rebat,
« Lève-toi, Suzon, eh! ma mie, »
Dit l'homme à sa femme endormie,
« Et vas voir qui fait ce sabbat. »

Sans chandelle encor, la Suzonne
Y va voir, quoiqu'elle ait grand'peur,
Elle aussi, de l'esprit frappeur;
Mais de retour, ainsi raisonne :

« C'est un petit homme tout nu,
« Un Follet, qui, tant qu'il peut battre,
« Bat à lui seul autant que quatre
« Et qui s'en va le jour venu.

— Qu'il batte donc! » dit le bonhomme
Rassuré surtout, mais ravi
D'être pour rien si bien servi,
Et qui compte, en maître économe.

Cependant la Suzon se dit
Que, le pauvre étant nu, ce semble,
On pourrait, de bouts mis ensemble,
Lui faire un beau petit habit.

Elle coupe, combine, invente,
Et tant et si bien qu'en effet
L'innocent trouve l'habit fait,
Quand il revient la nuit suivante.

Non pas si sot : il le prouva;
Car, ainsi renippé, le traître,
Pour ne plus jamais reparaître,
— Batte à présent qui veut! — s'en va,

S'en va, de deux jambes sur l'une,
Dansant d'aise, ô bonne Suzon,
Et du nez que fait ton grison
Riant, tout seul, au clair de lune!

ROBERT DE BONNIÈRES.

LE SOCIALISME DE M. DE BISMARCK

ET

LE SOCIALISME DE L'EMPEREUR GUILLAUME

M. Boyer d'Agen nous communique une lettre qu'il a reçue de M. de Vollmar, le député socialiste allemand, sur le problème si actuel du socialisme d'État. L'opinion de M. de Vollmar est, en cette matière, d'une importance considérable, non seulement parce qu'elle émane de l'un des chefs du parti socialiste allemand, mais aussi parce que, en maintes occasions déjà, M. de Vollmar a donné la preuve de la parfaite indépendance de sa pensée.

Soiensass am Walchensee (Tyrol).

« Monsieur,

« Vous me demandez mon opinion sur le socialisme d'État et, en particulier, sur l'attitude du précédent chancelier et de l'empereur actuel à l'égard du mouvement socialiste. Mes travaux m'empêchent de vous fournir, sur ces sujets, l'étude approfondie qu'ils mériteraient pleinement. Je dois me borner à vous donner quelques notes qui pourront peut-être vous servir à éclairer la question.

« Lorsqu'on veut se faire une notion exacte du socialisme d'État, on doit prendre soin d'abord, je crois, de bien faire la distinction entre l'idée du socialisme d'État en soi et la forme spéciale qu'a prise cette idée dans les circonstances actuelles.

« D'une façon générale, voici comment on peut entendre l'idée du socialisme d'État : c'est une théorie suivant laquelle l'État ne doit pas être seulement une organisation politique, mais doit aussi étendre sa souveraineté au domaine social tout entier, de façon que, non seulement il se charge de régler tous les rapports entre les patrons et les travailleurs, mais encore qu'il ait la haute direction sur la production industrielle, ou que même il prenne celle-ci sous sa dépendance immédiate. Dans ce dernier sens, le plus large de tous ceux où il peut être entendu, le socialisme d'État ne diffère du socialisme démocratique que par un point : de savoir quel usage l'État doit faire en pratique du droit qui lui est accordé en principe ; ou, en d'autres termes, dans quel sens et par qui l'État doit être dirigé.

« Cette question est d'une importance considérable. Il suffirait, pour le prouver, de rappeler que nos socialistes d'État sont pour la plupart, en politique, des conservateurs ; tandis que nos socialistes proprement dits sont, au contraire, des démocrates ; cette distinction est profonde, et de cela personne ne doutera de ceux qui reconnaissent les incessants progrès de la démocratisation de l'État.

« Aussi suis-je d'avis que le parti socialiste n'a aucun motif de combattre avec un acharnement tout particulier l'idée même du socialisme d'État. Notre parti a, au contraire, soutenu et porté à son programme toute une série de projets destinés à la graduelle préparation d'une meilleure organisation sociale et que l'on peut bien considérer comme se rattachant au socialisme d'État. C'est là ce qui explique que, dans la rédaction définitive du nouveau programme de notre parti au Congrès d'Erfurt, en 1891, nous avons refusé d'inscrire un article qui nous était proposé et qui était dirigé contre le socialisme d'État. Nous avons eu d'autant plus raison d'éliminer cet article, qu'il ne saurait désormais exister aucun doute sur les principes de notre parti socialiste, et que personne ne peut plus croire aujourd'hui au danger d'une utilisation du socialisme d'État pour des fins politiques.

*
* *

« Lorsque, jadis, le chancelier Bismarck a imaginé de recourir au socialisme d'État, il l'a fait simplement parce que les progrès incessants du mouvement socialiste lui prouvaient clairement que toutes les mesures prises jusque-là avaient été tout à fait inutiles. Mais M. de Bismarck a toujours été bien éloigné de considérer sérieusement le socialisme d'État comme destiné à améliorer la situation sociale et de s'en servir dans ce but particulier. Quelque intelligence qu'il ait pu posséder par ailleurs, jamais il n'a eu même les principes les plus élémentaires de la science et du développement de la question sociale. Il était l'homme de la domination, l'art de la domination était le seul où il s'entendît à fond. Il le pratiquait avec autant de succès que de manque de scrupules. Il n'était que le vainqueur et le dominateur de l'Empire, au dedans aussi bien qu'au dehors ; il commandait à l'empereur, aux princes fédérés, à la noblesse, et spécialement à la bourgeoisie, qui, sous son commandement, s'est peu à peu constituée en puissance politique.

« Des luttes entreprises par Bismarck, il y en a deux seulement qui ne se soient pas terminées par l'écrasement de ses adversaires : ce sont ses luttes contre ce qu'on appelait alors les *deux Internationales*, la noire et la rouge. Toutes deux ont montré que le fameux homme d'État s'entendait bien à l'acquisition et à la gestion du pouvoir matériel, mais qu'il ne comprenait rien aux courants intellectuels. De son expédition contre Rome, il a dû rétrograder à Canossa. C'est lui qui, avec son *Kulturkampf*, a aidé le parti ultramontain allemand à acquérir l'influence capitale qu'il possède aujourd'hui. — Il faut ajouter que le caractère et la situation de ce parti n'ont favorisé en rien la conclusion de la paix et les relations amicales avec l'État qui en ont été la suite. Au contraire, les dommages qui en sont résultés pour le parti ultramontain apparaissent sans cesse plus clairement au jour.

« Mais les échecs qui ont toujours été particulière-

ment pénibles et difficiles à supporter pour M. de Bismarck, ce sont ceux qu'il a eu constamment à subir dans sa lutte contre le socialisme. Quoi ! les hommes les plus misérables et les plus faibles de l'État, des tailleurs et des cordonniers crevant de faim en compagnie de quelques journalistes mécontents, ces gens-là, que la diplomatie avait toujours considérés comme une quantité négligeable, osaient se mêler aux affaires publiques ! Ils osaient lui résister, à lui ! Lui qui dictait la loi aux souverains et aux princes, il céderait devant cette crapule ? C'était chose impossible ! De là un redoublement d'ardeur à la lutte, et ce désir d'anéantir le socialisme par tous les moyens, beaucoup par la violence, un peu par la ruse. C'est ainsi qu'on vit se produire à la fois les cruelles lois d'exception de 1878 et ce système particulier qu'on a nommé *socialisme d'État*, *réforme sociale*, ou encore *christianisme pratique*. Il s'agissait d'anéantir le socialisme démocratique pour mettre à sa place le socialisme des « blouses blanches ». On espérait que, lorsque les ouvriers ne pourraient plus entendre personne autre, ils consentiraient enfin à écouter et à prendre au sérieux les promesses du gouvernement, qu'ils se gareraient ainsi devant le char de Bismarck et que, d'un même coup, le prolétariat et la bourgeoisie seraient mis hors d'état de nuire.

« Il est juste de dire pourtant que M. de Bismarck avait, jusqu'à un certain point, réellement l'intention d'intervenir dans les relations sociales. Ce n'était pas, en vérité, dans l'intérêt des travailleurs ni pour combattre le capitalisme. Le socialisme d'État lui apparaissait, au contraire, comme un moyen de charger le peuple de chaînes plus fortes encore. Il rêvait de remplacer l'entreprise privée par la direction de l'État, de façon à réunir dans une seule main le pouvoir politique et le pouvoir social.

*
* *

« On sait le résultat de cette politique. Si on y avait eu recours dix ans plus tôt, lorsque le mouvement ouvrier allemand était encore à ses débuts, peut-être les classes ouvrières auraient-elles pu se laisser prendre à ces phrases socialistes dans la bouche du gouvernement, à ces projets d'assurances ouvrières, etc., et peut-être le développement du socialisme en aurait-il été retardé. Mais dans l'état où les choses se trouvaient, la politique sociale de Bismarck ne pouvait avoir d'autres résultats que de montrer clairement l'impuissance complète du régime politique le plus fort contre le socialisme. Et même, en dehors du point de vue spécial socialiste, ce fut un bonheur pour l'Allemagne et peut-être aussi pour les autres pays que la puissance de Bismarck n'ait pas réussi à briser complètement l'organisation de notre parti et son influence morale ; car, s'il y avait réussi, une politique d'oppression si brutale et si tracassière n'aurait pu aller sans amener une résistance violente et qui, pour être entreprise sans projets déterminés, n'en aurait été que plus dangereuse. Mais, en fait, M. de Bismarck n'a réussi à rien d'autre qu'à avancer les progrès de notre parti de la façon la plus imprévue. Lorsque, après douze ans d'exercice, fut votée enfin cette loi d'exception qui devait anéantir le parti socialiste, il s'est trouvé que le socialisme possédait un million d'électeurs de plus et était devenu ainsi, au point de vue numérique, le parti le plus fort de l'Empire et un facteur politique de premier ordre.

« Tout homme raisonnable aurait pu alors reconnaître qu'un mouvement si plein de vie devait avoir un point d'appui solide et qu'il s'agissait désormais de compter sérieusement avec lui. Mais Bismarck a su seulement tirer de ces faits la conclusion suivante : puisque les mesures de rigueur employées jusque-là s'étaient montrées insuffisantes, il fallait en employer d'autres encore plus rigoureuses. Il a depuis avoué ouvertement que son projet était de résoudre la question sociale par la méthode militaire ; et cela, de la façon la plus expéditive, « pendant que nous avons encore le pouvoir à nous ». Par bonheur, ce philanthrope n'a pas eu le temps d'exécuter son beau plan. Le jeune empereur, quelles qu'aient pu être par ailleurs ses idées, ne se sentait pas d'humeur, pour satisfaire l'amour-propre de M. de Bismarck, à mettre en mouvement de plein gré une avalanche dont la chute aurait amené des conséquences impossibles à prévoir. Et ainsi cet homme, qui avait voulu faire tomber le socialisme, c'est au socialisme qu'il doit, pour la plus grande partie, d'être lui-même tombé.

*
* *

« En parlant de divers actes de Guillaume II, tels que : la loi de 1890 sur les élections, la convocation de la Conférence de Berlin, le congé de Bismarck, l'ingérence de l'empereur dans le mouvement ouvrier de Westphalie, et d'autres encore, on a tiré la conclusion que celui-ci « favorisait le socialisme ». C'est une grande erreur.

« L'ancien chancelier de l'Empire a donné à comprendre, dans une de ses effusions vindicatives de Friedrichsruhe, qu'il n'avait eu d'autre but que de capter les voix. Pour ma part, j'ai une meilleure opinion de l'empereur que celle du « fidèle vassal de la Marche ». Il est certain que le chef de l'État a également voulu exercer une pression sur l'opinion publique et les élections, mais il est en même temps parti d'une conception objective. Toute une série des discours de Guillaume II, prononcés à cette époque, atteste qu'il ne se rangeait aucunement du côté de l'opinion, qu'il fallait opposer une résistance absolue à toutes les revendications des ouvriers. Il admettait l'existence de motifs de plaintes justifiés ; il reconnaissait aux ouvriers le droit de conquérir la plus large part possible de la richesse nationale croissante ; il proclamait que ce n'était pas seulement au point de vue de la pro-

duction et pour la protection du capital que l'État était intéressé à la production ; il voulait voir le travail protégé contre l'exploitation exagérée, etc. Il n'y a donc aucun doute que tous ces actes de l'empereur avaient pour mobile une large part de bonne volonté, ce qui était nouveau dans sa situation et ne manqua pas d'être favorablement remarqué.

« Dans un de ses discours, Guillaume II a parlé de lui-même comme d'un « homme moderne ». Tel il apparaît, en effet, jusqu'à un certain point, dans celles de ses opinions que je viens de citer. Cependant, à côté de ces traits modernes, le caractère du jeune empereur montre une série de qualités appartenant à un passé lointain, et lesquelles, à part toute autre considération, dénotent une certaine dose de romantisme, qui pourrait avoir des résultats fatals en notre siècle réaliste.

« Le jeune prince disait aux ouvriers : « Vous avez « raison de poursuivre une amélioration sociale. Mais « celle-ci ne peut venir que d'en haut. Placez en toute « confiance votre cause entre mes mains, car je sais « mieux ce qu'il vous faut et, seul, je possède le pou- « voir de vous secourir. » Pareil langage n'est pas chose nouvelle. Sans parler des gouvernements qui ont eu recours à la flatterie pour trouver dans les classes inférieures un soutien momentané, d'autres ont eu, à diverses époques, l'idée d'obtenir sur le peuple une plus grande autorité en relevant son bien-être matériel. Mais ce programme, qui, pour certains souverains, n'était qu'un calcul, forme, dans le cas de Guillaume II, un parfait ensemble avec sa théorie de la vie. Le chef d'État actuel est d'une nature décidément autoritaire, et sa conviction de la nécessité d'une autorité et, avant tout, la conscience de sa mission comme souverain, sont profondément enracinées dans son esprit. Je ne puis dire à quel point est exacte cette opinion, qui a cours dans les cercles politiques de Berlin, que Guillaume II considère sa mission et ses capacités de souverain comme émanant directement de la divinité. Quoi qu'il en soit, le fameux *regis voluntas suprema lex* n'est pas, chez lui, une simple bravade. Guillaume II est profondément convaincu qu'il possède le droit et les capacités nécessaires, non seulement pour donner la direction générale, mais pour imposer son exemple et sa décision suprême dans toutes les sphères de la vie publique. D'un autre côté, comme je l'ai dit, il a accueilli une quantité d'idées modernes, que beaucoup de personnes considèrent comme étant la négation directe de celles qu'il emprunte au cycle du moyen âge. L'empereur est évidemment persuadé qu'il pourra sans peine encadrer les principes de notre époque dans son système autoritaire, qu'il lui sera aisé de concilier la monarchie, — non celle qui est limitée par l'influence de la représentation du peuple, mais la vraie puissance autocrate et personnelle qui fait que le souverain n'est pas seulement gouvernant, mais qu'il *règne*, — avec les besoins, idées et exigences modernes. Il croit même donner à la monarchie sa vraie forme, son véritable esprit.

« Guillaume a certainement songé à la *royauté sociale*. Il a dit une fois que ses ancêtres ont protégé les bourgeois contre la noblesse et dompté ses envies de rapacité et de pouvoir, ce qui a eu pour résultat de faire prospérer les villes. Cette situation d'autrefois se rapprochait beaucoup des relations actuelles entre la bourgeoisie et les classes laborieuses. Les burgraves et les margraves de la Marche n'ont pas exterminé la noblesse ; ils l'ont domptée pour lui imposer leur système politique. La noblesse n'eut plus le droit de traiter le peuple en esclave, suivant son bon plaisir, et sans tenir compte du prince ; elle put désormais seulement lui commander au nom du souverain, d'après des règlements établis. Il paraît que Guillaume pense à une combinaison semblable, pour déterminer les rapports entre le capital et le travail. Son esprit de soldat s'oppose surtout à l'idée que le capital ait un pouvoir indépendant de l'État, voire par-dessus sa tête ; d'après lui, le capital ne peut exercer sa force qu'avec le consentement de l'État, en son nom et suivant ses prescriptions. Les ouvriers ne doivent pas être opprimés et exploités à volonté. Ils doivent vivre sans luxe, mais être convenablement nourris, vêtus et logés, de temps en temps même se procurer quelques distractions.

Ils ne doivent pas être assujettis au bon plaisir de leurs supérieurs, mais ils ont un certain droit à faire valoir leurs revendications. Leur confiance et leur obéissance à l'égard de leur chef suprême, qui a charge de leur sort, en doit être plus grande.

*
* *

« Cet idéal social n'était naturellement pas celui des démocrates socialistes qui ne désirent, il est vrai, rien de mieux qu'une ingérence efficace de l'État pour obtenir de meilleures conditions sociales, mais qui pensent en même temps que la régénération de la société ne peut être que l'œuvre du peuple. L'opposition la plus violente vint pourtant du capitalisme, qui ne voulut rien savoir du socialisme d'État de l'empereur. Les principaux représentants du capital mobile en Allemagne, ce sont les nationaux-libéraux. On connaît les sentiments de loyalisme que ce parti professe pour le gouvernement ; la moindre indépendance était pour eux un acte d'« hostilité » envers le gouvernement. Mais à peine ces nationaux libéraux s'avisèrent-ils du danger qui menaçait leur supériorité illimitée dans la gérance des affaires d'argent, que leur fameux « loyalisme » s'évanouit rapidement. Ce fut une agitation, d'abord modérée, ensuite plus violente, contre le plan « menaçant » des réformes impériales. Favorisé par la sympathie ou l'esprit conciliateur de la bureaucratie, ce plan s'approchait de plus en plus de sa réalisation et bientôt l'eut atteinte.

« Aujourd'hui qu'est-il advenu de toutes les belles promesses de 1890? A cette époque-là, l'empereur mettait en évidence la protection internationale de l'ouvrier, la réglementation des heures et de la nature du travail, la représentation ouvrière et l'émancipation de cette classe, la réorganisation des usines de l'État pour en faire des établissements modèles. On pourrait, à bon droit, comparer le programme de l'empereur avec les décisions du Congrès socialiste international de Paris en 1889. En effet, d'aucuns ont cru que cette proclamation enlevait au parti social-démocrate la plus importante partie de son terrain. La loi en faveur des ouvriers, soumise quelque temps après au nouveau Reichstag, présentait déjà d'importantes modifications. Mais les choses n'en restèrent pas là. Le capitalisme, comprenant l'avantage de la situation, abandonna l'attitude défensive pour prendre l'offensive. Quant au gouvernement, il battit en retraite sans s'exposer plus longtemps à une capitulation si complète, que M. von Berlepsch, — le champion des réformes impériales, qui, pendant un moment, fut la cible des attaques du capitalisme, — finit par s'assurer l'approbation des gros industriels et fit cause commune avec eux dans la campagne législative qu'ils entreprirent contre les socialistes. Il ne restait plus de la loi que quelques améliorations portant sur les détails, relativement au repos du dimanche, à la publication de règlements du travail, à des mesures de prudence, etc., autant de choses très acceptables en elles-mêmes, mais qui, dans leur insignifiance, n'étaient rien moins que la réalisation si hautement annoncée d'une réforme sociale. Elles restaient de beaucoup en arrière sur ce qui avait été fait, depuis longtemps, pour la protection des ouvriers dans d'autres pays, bien moins avancés au point de vue économique. Bien plus, les insignifiants avantages que la loi accordait aux ouvriers ont été rendus nuls par quelques changements économiques et juridiques. Ainsi le droit fut accordé au patron de retenir le salaire d'une semaine comme cautionnement; ce dépôt appartenait au patron sans appel dès que l'ouvrier quittait le travail, sans observer strictement les règles du congé établies par le contrat. Les ouvriers reconnurent bientôt que ces lois étaient faites plutôt pour leur « offense » que pour leur « défense »; les députés socialistes-démocrates votèrent contre elles. La tentative d'apaisement avait échoué. Depuis, les choses ont encore empiré. Lors des débats récents au Landtag, au sujet d'une nouvelle loi minière, il a été fait encore une reculade : les barons des mines obtinrent désormais le droit d'exercer, sous le couvert de la loi, les mêmes abus auxquels jusqu'alors ils se laissaient aller en vertu du droit souverain du capital, abus qui avaient provoqué la grande grève des mineurs en Westphalie.

*
* *

Et, après cela, la grande industrie et les propriétaires agraires prétendent que les ouvriers sont maintenant suffisamment pourvus et que la réforme sociale doit s'arrêter pour des temps indéfinis. Les ministres n'en parlent plus que timidement : ils disent que c'est dans quelques années seulement que les conséquences de la loi ouvrière pourront être établies, naturellement avec tous les ménagements dus aux affaires. L'empereur n'a plus parlé de réformes sociales depuis bien longtemps. On constate, plutôt, qu'au sujet de la démocratie sociale, il s'exprime, par-ci par-là, en termes plus ou moins tranchants, dans un sens défavorable. Et les ouvriers s'aperçoivent bien qu'il honore M. Stumm, le roi industriel rhénan, d'une visite officielle, qu'il désigne les relations de ce fabricant avec ses ouvriers comme étant « des relations modèles », alors que les conditions qui règnent à cet endroit sont considérées, même bien au delà du cercle social-démocrate, comme un système de tyrannie inouï, en désaccord avec les lois existantes. L'empereur n'eût-il pas pleine connaissance de l'état de choses qu'il a loué, la comparaison de *maintenant* avec *il y a deux ans* s'impose toute seule.

*
* *

On voit qu'un gouvernement peut être très fort et une bourgeoisie très faible, mais seulement aussi longtemps que les intérêts économiques de cette dernière ne sont pas en cause. Voilà pourquoi il ne peut y avoir de véritable réforme sociale sans le mouvement socialiste, ni contre lui, surtout dans un pays comme l'Allemagne, où ce mouvement est représenté par un parti bien organisé et très uni, qui marche consciemment vers son but et sait agir avec autant de circonspection que d'énergie. Au lieu de cela mon parti est encore toujours considéré en ennemi; un ennemi contre lequel on n'applique plus, il est vrai, les moyens employés par Bismarck, mais dont la défaite, — suivant un mot du chancelier actuel Caprivi, — est le motif corrobant de toute loi à promulguer, de toute mesure proposée. Quelles expériences devra-t-on faire encore pour comprendre enfin que la seule et unique manière de combattre le socialisme, c'est de céder à ses justes revendications, pour comprendre que le socialisme, loin d'être un danger pour la civilisation, est plutôt l'instrument indispensable pour la régénération de l'humanité?

VOLLMAR.

COURRIER LITTÉRAIRE

Fanny Darfeuil : *Reflets.* — Jean Griselin : *Poèmes et Songes.* — M. Georges Gourdon : *les Villageoises.* — M. Rémy de Saint-Maurice : *Arlequinades.* — M. Prarond : *le Monde aimé.* — M. Pierre Gaultier : *les Heures folles.* — M. Strada : *Jesus.* — Mme Thérèse Maquet : *Poésies posthumes.* — M. François Fabre : *Vous rustiques.* — Lettres inédites de J.-J. Rousseau. — M. Timmermans : *l'Argot parisien.*

Voyage au pays des poètes. C'est encore celui que j'aime le mieux à faire. Les plus détestables parmi les naturels de ces pays-là me sont encore sympathiques. Ils travaillent pour la gloire. Ce fut le mobile des grandes âmes. Ils sont tous grandes âmes, au moins par l'intention. C'est quelque chose. On se sent là en pays d'artistes. Je les aime tous. Ce m'est vraiment une peine quand il en est un que je mets décidément de côté (du mauvais côté) en me disant : « Celui-là, je ne pourrai même pas en dire du mal. Il me force à me taire sur lui. » Ce m'est véritablement une peine que d'en venir là. Parlons donc de ceux qui permettent au moins qu'on les discute.

Il y en a un certain nombre, sans compter ceux que je serai obligé de remettre à une autre fois.

Fanny Darfeuil est une jeune femme, ou une jeune fille, qui nous fait les confidences d'un amour malheureux. Il y a de la sincérité dans l'accent et de la facilité dans la forme. Trop de facilité peut-être. Cela se lit très couramment. Le contraire est marque d'un défaut énorme; mais cependant les vers doivent nous forcer à les lire plus lentement qu'on ne lit la prose. Quand ils ne sont pas au moins une bonne prose condensée, ils ne sont pas bons. Fanny Darfeuil, quelquefois, se contente trop facilement. Elle est toute pénétrée de Musset; elle a quelques-unes de ses qualités et quelques-unes de ses imperfections. Une de ses pièces, précisément imitée de l'*Idylle* de Musset, est très jolie. C'est intitulé : *Deux jeunes filles.* L'une est mondaine, l'autre sentimentale. Vous voyez cela. Le développement est habile et ingénieux. Fanny Darfeuil est digne d'être lue.

*
* *

Jean Griselin, qui est aussi, je crois, une dame, a une imagination bien lugubre et une sensibilité bien désolée; mais elle a du talent, non pas tant dans ses grands poèmes, qui ne laissent pas d'être un peu touffus et un peu traînants, que dans ses courtes pièces, où l'impression désolée a quelquefois une certaine intensité qui fait son effet. Dans cet ordre d'idées, je signalerai *la Fileuse.* La Fileuse, c'est la mort :

A [illegible],
Et sans écouter l'oiseau du printemps,
Toujours travaillant on voit la fileuse;
[illegible]
A sa petite [illegible]...

Cinq ou six strophes nettes et coupantes, d'un dessin très net, composent cette pièce, qui, sans rien de macabre, fait passer entre les épaules le petit frisson demandé. J'ai frissonné. Je suis content. Jean Griselin est un poète très estimable.

*
* *

M. Georges Gourdon m'envoie ses *Villageoises,* qui ont déjà été appréciées avec faveur par nombre de critiques de plus d'autorité que moi. Il y en a de charmantes. Le village de M. Gourdon est bien habité. M. Gourdon est un poète souriant et fleuri. Il a la grâce et l'agrément, le *molle atque facetum.* Telle de ses élégies est un petit bijou de ciselure aisée. *Ma mie est morte,* par exemple :

Voici le printemps de retour :
Q[illegible] parfums et quels chants d'amour
La brise apporte!
Oiseaux, pourquoi des chants si [illegible]
Muguets, pourquoi fleurissez-vous?
Ma mie est morte!

Vous qui passez front radieux,
Jeunesse au cœur, amour aux yeux,
Dieu vous escorte!
Cueillez des fleurs par les sentiers,
Mais gardez de meurtrir vos pieds...
Ma mie est morte!

Le volume tout entier est de ce ton discret et aimable. Ni hurlements, ni esclaffements, ni surtout de tours de force. Cette poésie à mi-côte dans le sentier vert et doux-fleurant a bien son prix. Pour moi, elle me charme parfois et jamais ne me lasse.

*
* *

M. Rémy de Saint-Maurice est un disciple trop discipliné de l'indiscipliné Théodore de Banville. On commence toujours par imiter quelqu'un. Lamartine lui-même, et même Racine... mais ce n'est pas ce qu'ils ont fait de mieux. A la vérité, M. Rémy de Saint-Maurice les manie très bien, cette langue et cette versification fantasques de Banville. Il s'y montre déjà petit-maître. Et quand un sentiment plus vif vient donner une âme à cette poésie un peu artificielle, vraiment M. de Saint-Maurice devient quelqu'un à qui il faut faire attention. Voyez ce petit poème symbolique, qu'à mon grand regret je suis forcé d'abréger :

Q[illegible]
Les oiseaux accouplés qui voltigent sans bruit
Cherchent, pour abriter l'éclosion prochaine,
De quels matériaux l'abri sera construit.

L'oiseau, pour ce travail délicat et sévère,
Ne choisit pas la fleur des tendres arbrisseaux,
[illegible]
Ni l'herbe qui verdit au bord des clairs ruisseaux.

Mais, dans les coins ombreux que le soleil oublie,
Il [illegible] :

La tige déflorée et par l'âge assouplie,
Et l'écorce qui sèche au flanc des troncs blessés.

Nous sommes les oiseaux de l'amour, ma chérie :
Nous avons fait un nid bien chaud et bien secret,
Non pas au grand soleil qui baigne la prairie,
Mais sous l'ombrage ami d'une vieille forêt;

Nous n'avons point construit le doux et cher ouvrage
Avec les floraisons fragiles des printemps,
Ni les rêves naïfs qu'on n'a plus à notre âge,
Ni les illusions que l'on perd à vingt ans;

Car nos illusions depuis longtemps sont mortes,
Et le printemps du rêve est bien passé pour nous.
Nous avions les chagrins qui font les âmes fortes
Et les espoirs déçus dont on souffre à genoux;

Et nous avons uni ces dépouilles glacées;
Et nous avons tressé nos douleurs en réseaux;
C'est avec les débris des floraisons passées
Qu'on fait les nids d'amour comme les nids d'oiseaux.

Je ne sais pas de plus heureux symbole, ni plus exact, ni mieux suivi, pour peindre tout ce qu'il y a de désenchanté, et de pâli, et aussi de tiède, de concentré et de fort dans ces mélancoliques et délicieux « amours d'automne » que M. de Saint-Maurice, préalablement, et par provision, nous décrit là comme s'il y avait passé. Après tout, Hugo écrivait les *Feuilles d'automne* à trente ans. Les poètes ont de ces heureux anachronismes. A quarante ans, M. de Saint-Maurice nous chantera l'ivresse de la vingtième année. Je l'y attends, avec beaucoup d'espérance en son joli talent.

M. Ernest Prarond a une originalité : il est le plus dur des poètes contemporains. Ce n'est pas absolument une critique. C'est une critique; mais ce n'est pas une fin de non-recevoir catégorique. Il est des cas où il faut faire dur. Vous rappelez-vous ces savants et merveilleux vers durs d'*Émaux et Camées* qui donnent si bien la sensation du buriné, du ciselé, du guilloché, du tailladé?

Un sphynx blanc que l'hiver sculpta...
. . . . . .
Sol sacré des hiéroglyphes,
Où les sphynx s'aiguisent les griffes
Sur les angles des piédestaux...

Il est des cas où il faut écrire de ce style-là. Le défaut de M. Ernest Prarond est de ne jamais écrire autrement. Il est Picard; il est de « l'âpre et colérique Picardie », comme disait Michelet. Il dit lui-même : « Nous sommes francs Picards, quelquefois un peu rudes. » — Quelquefois, oui. Il a une pièce vraiment assez belle sur le chêne, où il invoque en ces termes l'arbre puissant et énergique :

Frondeur de toute morbidesse,
Entretiens-nous dans la rudesse
Des aïeux honorant les bois,
Garde-nous, Gaulois, ô Gaulois!

M. Prarond n'a pas besoin que qui que ce soit l'entretienne dans la rudesse; mais il a raison d'aimer le chêne. Le chêne est vigoureux, noueux, rugueux et plein de sève. Nul emblème plus juste. Il est visible que M. Prarond recherche les concours de consonnes rèches, comme d'autres le concours de sons harmonieux. Voyez ces pêcheurs de marais :

L'homme marche pieds nus; des manches
Nu sort son coude... En hâle cru,
Les femmes vont nu-pieds, aux hanches
Un pantalon de fil écru.

L'homme, en bateau, lève la sonde
D'où le riche et noir dépôt chet.
L'eau se trouble, une ride ronde
S'élargit autour du louchet.

Voyez ces huîtres sur le plateau d'argent. Grasses, fondantes, juteuses, une rosée salée, n'est-ce pas? Cela dépend des yeux qui regardent. Ceux de M. Prarond les voient ainsi :

L'huître, miracle des écailles,
Emaux qu'aux mers prend le râteau,
Pour irriser, parc, ce plateau,
Rit. — Souriez-nous, ô rocailles

Du siècle, où carcaillaient les cailles
Et caillettes, lorsque Watteau,
Les embarquait dans son bateau
Sur les trois temps des passacailles.

Certes, voilà un poète qui n'eût pas proscrit l'hiatus. Il l'eût plutôt inventé. Il arrive que ce procédé, ou cette vocation, rend service à M. Prarond, et il est tel tableau qui gagne à être peint dans cette manière. Ce ne sont pas, naturellement, les tableaux riants. Mais ce paysage d'hiver, par exemple :

Les chiens courant à pleine gueule,
Dans les sillons veufs des éteules,
Harcèlent les lièvres rusés;
Quelques vieilles cheminent seules,
Du bois sec sur leurs dos usés.

A la bonne heure, et ce dernier vers est excellent. Le tout est de... *horripilare in loco*. C'est égal, après avoir lu un volume de M. Prarond, on estime son talent, on fait cas de sa science de la langue, on reconnaît la nerveuse dextérité avec laquelle il la manie; mais on a vraiment besoin de lire du Racan.

***

Les Herbes folles, de M. Pierre Gauthiez, sont des poésies personnelles, souvent d'une vraie valeur. M. Pierre Gauthiez est un solitaire qui goûte avec une singulière force et une pénétrante délicatesse les heures intimes, les retraites, les loisirs au coin du foyer, les *amica silentia*. C'est un poète crépusculaire. Son titre n'est pas du tout de la couleur de son volume. *Les Belles de nuit* serait plus juste que *les Herbes folles*. Ses poésies sont comme les murmures mystérieux et

mélancoliques du silence. Moi qui ai des tendresses pour ce genre de poésie-là, j'ai souvent été enchanté à la lecture de ce volume. La pièce qui donnera le mieux l'idée du ton général du livre, et du talent très délicat de M. Gauthiez, me paraît être celle-ci, que l'auteur intitule *Nocturne :*

Je vous seul par les champs : les rainettes du soir
Font rimer dans l'air frais leur note monotone,
Un rossignol fontaine haut près du lavoir.
. . . . . .
. . . . . .
Un monde vague et doux s'éveille lentement.
L'âme errante des fleurs rientre dans le printemps.
L'odeur des œillets blancs et des rosiers pourprés
Flotte vers moi. Je sens un parfum d'aubépine,
Et la fine senteur de la reine des prés.
Je marche, la nuit coule, et j'aime ce silence
A peine modulé par un écho léger,
Cette haleine des fleurs que la brise balance,
Cette clarté qui sur les champs semble neiger.
Ce pays est le mien ; . . . . . .
Et lorsque j'y reviens, seul et sombre, il me semble
Que je suis moins vivant dans ce calme des nuits.

Lorsque le vers de M. Gauthiez aura plus de plénitude, lorsqu'il en aura plus sévèrement exclu l'hémistiche trop facile et qui vient tout seul, je ne serais pas étonné que nous comptions un vrai poète de plus.

***

M. Strada continue l'œuvre immense qu'il a entreprise. Vous savez que M. J. Strada s'est proposé d'écrire en vers l'histoire philosophique des Indes... bien plus encore, l'histoire philosophique de l'humanité. Cela s'intitule : *l'Épopée humaine.*

Il en a déjà paru quinze volumes, ci cent cinquante mille vers. Autant, environ, reste à écrire, ou à publier.

C'est le plus grand labeur scriptural que je connaisse. M. Strada est soutenu dans cette tâche par la grandeur de la mission qu'il s'est donnée. Il occupe, paraît-il, une place très considérable dans la philosophie du XIXe siècle. Il nous en avertit dans sa préface : « La logique me force à le dire (et cela sans orgueil ; ceux qui me connaissent le savent), je suis l'aiguilleur de l'avenir, comme Descartes a été celui des deux siècles écoulés. — Je ne fais que répéter ici ce qu'a dit la critique il y a déjà plus de vingt-cinq ans. » Fortifié par cette conviction puissante, M. Strada poursuit l'intronisation de la *Méthode* et du vrai *Critère ;* c'est-à-dire, si j'ai bien compris, de la philosophie positiviste telle qu'elle se formulait il y a une quarantaine d'années. Il pourchasse à la fois le Théologisme et le Rationalisme, et prêche, à coups d'alexandrins, la Morale définitive par la Science. Son talent poétique est d'un genre très particulier. C'est, comme composition, la méthode de Victor Hugo, l'accumulation prodigieuse des synonymes intarissables, et des répétitions infatigables de la même idée, quelquefois avec l'appui du refrain pour soutenir à intervalles à peu près égaux et lancer à nouveau la masse compacte des vocables pressés et se bousculant les uns sur les autres. Comme Victor Hugo répète de temps en temps : « *Il neigeait...* », M. Strada, peignant l'univers dans l'attente du Christ, répétera vingt fois : « *On attendait...* » Cela permet de reprendre haleine, et fait office de transition. Comme style, le vers de M. Strada est une ligne de douze syllabes de prose plus ou moins correcte. C'est ce qu'il appelle dans sa préface « le vers de discussion » ; et, en effet, comme vers, c'est discutable. Je vous en fais juges :

Souvenez-vous enfin que la grande influence,
La Grèce, avait du monde enseigné l'humble enfance,
Qu'Alexandrie avait des sages hérité ;
Que sa bibliothèque était l'antiquité !
Vous comprendrez alors que nul lieu de la terre
Ne pouvait échapper et rester solitaire...

Voyez encore ces considérations sur la naissance de Jésus :

Jésus est-il fils de Joseph? — Non. Et l'Église
Elle-même le dit — Naît-il d'une surprise?
D'un viol... D'un amour? — On dit : de l'Éternel. —
Ce qui reste certain : il est fils naturel.

Les vers, si j'ose m'exprimer ainsi, de M. Strada, ont tous ce caractère de clarté et de parfait naturel. Peut-être manquent-ils un peu de couleur, de relief et d'harmonie. Ce sont des vers de discussion. C'est-à-dire que quand vous discutez, vous en faites comme cela tout le temps. C'est sans effort. — La discussion de M. Strada, puisque discussion il y a, n'est pas sans intérêt. Il traite Jésus très durement, et démontre qu'il fut un faux moraliste et un faux socialiste, et que sa morale tant vantée est bien élémentaire et bien pharisienne :

Mais la loi de Jésus est souvent immorale,
En même temps qu'injuste autant qu'illibérale.

Il le démontre, en beaux vers, comme vous voyez, et souvent avec une verve captieuse, qui, pour n'être pas dépourvue de sophisme, ne laisse pas d'être émoustillante. Ce pamphlet en douze mille vers contre Jésus peut être feuilleté avec intérêt et même avec profit ; pour ce qui est d'être lu, ce serait un peu pénible.

***

La poésie française a fait une vraie perte par la mort de Mlle Thérèse Maquet, la fille du collaborateur de Dumas. Mlle Maquet avait un grain d'originalité. Elle avait une imagination forte, grande même et ample quelquefois, et une forme poétique singulièrement assurée et ferme. C'était un vrai poète, qui était sur le point, peut-être, de devenir un grand poète. Je sais peu de poèmes où respire et palpite une mélancolie plus

vraie et plus mâle que dans la pièce intitulée *les Morts qu'on ne pleure pas :*

. . . . . .
. . . . . .

Oh! je voudrais, pour que leur peine
Eût au moins quelque allégement,

Qu'on creusât au bord d'une grève
Le lit de leur dernier repos,
Et que l'Océan vînt sans trêve
Rouler sa plainte sur leurs os.

Ils croiraient — ô sainte chimère ! —
Qu'un vivant porte ici leur deuil;
Si parfois une goutte amère,
Glissant aux fentes du cercueil,

Mouillait leur front rigide et blême,
Ils auraient, ces morts douloureux,
L'illusion douce et suprême
Qu'une larme a coulé sur eux.

Voilà de l'imagination au service du sentiment. Voilà une idée poétique, qui est neuve et qui est simple. Croyez-moi; cela devient rare. Que dites-vous encore de cette façon de nous peindre l'impression que laisse en nous une mélodie qui s'éteint :

J'aime ce glissement de murmure indécis,
Spectre qui d'un accent garde la ressemblance;
J'aime, alors que du rêve expire le sursis,
Sentir l'âme des sons se dissoudre au silence.

J'aime ce charme errant dans le recueillement,
Souvenir alangui d'une récente ivresse,
Et j'aime cet étrange et long tressaillement
Des lèvres où le chant a posé sa caresse.

L'émoi délicieux le fait frémir encor,
Prolongeant quelque peu l'extase qu'il révèle :
On dirait ce frisson léger qu'après l'essor
L'oiseau garde un moment aux plumes de son aile.

Oui, c'est à peu près du Sully-Prudhomme, et sans la moindre trace d'imitation. Ce n'est pas précisément vulgaire. — Ailleurs, par une aptitude devenue introuvable, à nous donner la sensation nette de ce qu'il y a de plus indéterminé et de plus fuyant, Mlle Maquet me rappelle ce que fut dans ses meilleurs moments cet étrange et exquis décadent du XVIe siècle, Maurice Sève. Ce qui suit a pour titre *le Souvenir :*

Comme une brume impalpable et légère
Qu'entraîne au loin le souffle du matin,
L'heure pour nous semble effleurer la terre
Et s'envoler au gouffre du destin.

Le temps a fui; mais la douleur nous reste,
Et chaque jour apporte un souvenir,
Pour l'ajouter à ce trésor funeste
Où nos regrets se vont entretenir.

Regarde-le, ce spectre de tes joies,
O triste cœur, il faut que tu le voies,
Pour mieux sentir les présentes douleurs;
Regarde-le, ce spectre de tes larmes;
Car sur l'espoir même dont tu te charmes
Devra passer ce spectre de tes pleurs.

Il faut remercier M. Prudhomme d'avoir pieusement recueilli ces harmonieuses reliques pour en faire un petit volume qui a sa place dans la bibliothèque de tous les gens de goût.

*
* *

M. Fabié est en possession de l'estime de tous les lettrés. La sincérité, la vérité, le sain parfum rustique, la verdeur et la franche sève, toutes ces fortes et rares qualités qui ont recommandé ces précédents volumes de vers : *la Poésie des bêtes*, *le Clocher*, *la Bonne terre*, lui ont fait une place à part, un petit coin bien à lui dans le tumultueux empire de la poésie contemporaine. Le volume qu'il nous donne aujourd'hui, *Voix rustiques*, n'est pas inférieur aux précédents. On pourra même trouver que les poèmes de M. Fabié ont moins qu'autrefois le caractère de *petits poèmes;* qu'ils ont plus de largeur, plus d'étendue, sans qu'il y ait remplissage, et plus de souffle. Je distingue ici, par exemple, *la Chanson du vent*, *la Chanson de l'eau*, qui sont de belles compositions, un peu apprêtées et symétriques peut-être, mais qui se soutiennent; *Fleur de neige,* qui est très renouvelée, et surtout sentie à nouveau, l'épopée de « la belle morte », si familière aux imaginations méridionales; *Voix éteintes* enfin, élégie très attendrie et très pénétrante, où ce que dit la vieille maison qui a vu mourir est fidèlement rapporté en un très doux et très pur langage, tout chuchotant et mystérieux. — M. Fabié est un poète intime très aimable; c'est même, je crois, le meilleur de nos poètes intimes. Peut-être ferait-il bien, dût-il s'égarer, de sortir un peu de l'intimité et de la *localité*. Il a tiré de son pays, de sa maison, de son village, de son cimetière, de son horizon d'enfance, tout ce qu'il me semble qu'ils comportaient; ne pourrait-il pas puiser ailleurs de nouvelles inspirations? Il me dira que c'est ce qu'il commence à faire dans ce volume-ci. C'est précisément parce qu'il commence à le faire, non sans succès, que je l'engage à pousser hardiment vers ces chemins nouveaux, où il a désormais le pied assez sûr pour marcher loin.

*
* *

M. Henri de Rothschild publie un très grand nombre de lettres inédites de Jean-Jacques Rousseau. Ce sont les lettres adressées de Motiers, de Bourgoin, de Mouquin et de Paris par Jean-Jacques à Mme Boy de La Tour, de 1762 à 1773. Mme Boy de La Tour est un des nombreux bienfaiteurs de Jean-Jacques. Elle le logea, l'hébergea, lui fit, de Lyon, pendant des années, toutes ses petites commissions. Elle eut un bonheur incroyable: Rousseau lui fut très

reconnaissant, l'aima toujours, ne la compta jamais au nombre de ses persécuteurs. C'est pour la curiosité de ce fait que M. de Rothschild a procuré cette correspondance, et que M. Léo Claretie y a consacré une introduction agréable et très judicieuse. Ils ont très bien fait. La gratitude de Jean-Jacques Rousseau était une chose à encadrer.

Quant aux lettres en elles-mêmes, au point de vue littéraire, elles sont absolument sans intérêt. Au point de vue historique, c'est autre chose. Comme Rousseau n'y parle presque strictement que des commissions dont il charge Mme Boy de La Tour, on y voit pleinement ce qu'il mange, ce qu'il boit, comment il s'habille, la forme de ses bonnets de nuit, comment il se chauffe et de quelles chandelles il s'éclaire. Et, comme il est minutieux comme une vieille fille, on sait, par la même occasion, les prix divers, de 1762 à 1773, du bouracan, de la martre et de la fausse martre, du camelot, du taffetas, de l'huile d'Aix, des langues de Neuchâtel, « qui sont un peu moins mauvaises que celles de Motiers, du moins les salées », des chandelles de six à la livre, des bonnets de laine, des bas drapés et des mitaines. Comme le public moderne, à en juger par les informations des reporters, ne s'intéresse qu'à ces choses quand il s'agit des grands écrivains de nos jours, il est à croire qu'il en sera de même pour Jean-Jacques Rousseau, et que cette interview de Jean-Jacques par Rousseau sera de tous ses livres celui qui ira le plus directement à leur cœur.

***

M. Adrien Timmermans nous donne une étude sur l'argot parisien, comme contribution à l'étude de l'origine des langues. Il nous montre, en prenant l'argot parisien moderne comme un exemple tout vif, que tout, dans une langue qui se forme, est onomatopée et métaphore, et que le travail indéfini de la métaphore sur l'onomatopée primitive est toute l'histoire d'une langue. Cela me semble trop exclusif; mais il y a une bien grande part de vérité dans cette théorie, et les applications qu'en fait M. Timmermans sont très curieuses et très amusantes. Comme il sait toutes les langues de l'Europe, son livre abonde en rapprochements dont quelques-uns me semblent forcés, mais dont beaucoup sont des révélations très alléchantes. Avons-nous assez cherché d'où pouvait nous venir le mot *chic!* C'est de l'allemand et du hollandais tout simplement. *Schicken* veut dire arranger, et le hollandais *opschick*, l'arrangement dans la mise, est l'équivalent précis du *chic* français. Une *beigne* vous paraîtra moins triviale quand vous saurez qu'elle remonte au sanskrit. Sanskrit: *bagga*, anglais *bang*. Ainsi de suite. L'histoire (probable) de *canard* pour dire cheval est curieuse. Ce n'est pas une comparaison entre « le coursier » et « l'animal aquatique ». *Canasson* a précédé *canard* comme injure adressée par les rouliers à leurs chevaux. Or *canasson* voulait dire quelque chose comme mauvais chien, chien paresseux, selon l'étymologie que l'on retrouve dans *canaille*, *cagnard*, *s'acagnarder*, *caner*, etc. Par abréviation et attraction, de *canasson* nos Parisiens ont fait *canard*, et du chien au canard en passant par le cheval, voilà bien du chemin parcouru.

Il y a des lacunes qui me désolent dans le livre de M. Timmermans. Je n'y trouve pas *douillard* (riche), qui est si joli, facile à expliquer du reste; ni *singe* pour dire « patron ». *Quid?* Ni *poser un lapin*, resté inexplicable, je crois, et sur lequel je voudrais bien quelques hypothèses étymologiques. Ni *fumiste*. Ah! fumiste! notre désespoir! J'en ai donné, pour mon compte, cinq ou six explications différentes, preuve que je ne savais qu'en dire. C'est qu'il n'y a étymologie qui tienne, ni onomatopée, ni métaphore, certaines locutions sont d'origine anecdotique. De celles-là une fois l'origine perdue, voilà qui est fait : elles restent un mystère insondable. *Renard* durera autant que la langue française. Si nous avions perdu les romans de *Renart*, nous nous épuiserions à chercher d'où vient ce mot. Il est de création purement inventive; il est anecdotique. *Pipelet*, comme nom commun, est implanté maintenant à Paris, et y demeurera. Le roman d'Eugène Sue oublié, on suera sang et eau pour expliquer *pipelet*. On le fera venir de *pipeaux*. Le rapport sera difficile à établir. De même sans doute de certaines locutions : elles remontent à une historiette dont la trace s'est perdue. Il n'y a pas de science complète. Il n'y en a même que de très incomplètes. Tout nous ramène à l'humilité.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise de *la Coupe enchantée*.

Les récentes tournées de la Comédie-Française ont fait couler des flots d'encre, et c'est à peine si, dans ce petit milieu très spécial qu'agitent les choses de théâtre, on commence à reprendre son sang-froid. Je n'ai pas la prétention de vous en entretenir de nouveau; tout ce que je voudrais constater, c'est qu'à un point de vue particulier la tournée en question n'a pas été sans avantages. Supposez, en effet, que Mlle Bartet fût restée à Paris, il n'y aurait eu aucune raison d'interrompre les représentations de *Par le glaive*; M. Mounet-Sully, obligé de jouer trois fois par semaine son rôle de Strada, n'aurait pu répéter celui de Joad, et nous aurions été privés de la belle reprise d'*Athalie*, dont je vous parlais samedi dernier. Trois représenta-

tions du drame de M. Richepin, trois représentations de *Frou-Frou* : vous voyez ce qui restait par semaine pour les pièces nouvelles, ou du moins pour le répertoire, la Comédie-Française ayant coutume de profiter de la saison d'été pour remettre en scène quelques-unes des pièces qu'elle néglige forcément durant l'année. *Le Voyage à Vienne*, — je crois que pas plus que *le Voyage à Dieppe* il ne s'installera au répertoire, — nous a donc valu la reprise d'*Athalie;* peut-être lui devons-nous aussi une intéressante représentation de *Polyeucte*, donnée la semaine dernière en l'honneur de l'anniversaire de Corneille, avec *le Menteur*, où Got est incomparable et où M. Samary a paru très en progrès; nous devons aussi, j'imagine, à ce voyage l'excellente reprise de *la Coupe enchantée;* et, si vous joignez à ces divertissements dramatiques les récits enthousiastes de la tournée faits par ceux qui y avaient pris part ; si vous avez savouré comme il convient le compte rendu de la manifestation du Prater, où cent mille Viennois acclamaient la France sous les espèces de M. Boucher et de Mlle Duminil, lesquels étaient « ombragés par les plis du drapeau tricolore »... — vous reconnaîtrez que cette tournée n'a pas été inutile, tant au point de vue du théâtre qu'au point de vue de la saine gaieté française.

***

J'ai pris un plaisir extrême à *la Coupe enchantée*. Sans doute, il ne s'agit là que d'un vaudeville, mais qu'il a de charme et de grâce! Et, cependant, s'il s'agit de la construction même de la pièce, je ne crois pas qu'il y en ait de moins « bien faite ».

Vous savez que Champmeslé, spéculant sur le grand succès des *Contes* de La Fontaine, ne s'est guère donné la peine de rien ajouter de son cru. Il a pris deux de ces contes, *la Coupe enchantée* et *les Oyes de frère Philippe*, et les a mélangés tant bien que mal. Damon a pris le nom d'Anselme, et, pour raccorder les deux intrigues, on a supposé que des revers conjugaux avaient décidé Anselme à élever son fils Lélie comme frère Philippe avait élevé le sien. *La Coupe enchantée* en elle-même ne joue là qu'un rôle accessoire ; et quant aux sages paroles que La Fontaine, en son conte, prête à « Renaud, neveu de Charlemagne », c'est, dans la pièce, Thibaut qui les prononce; Thibaut, « fermier de M. Tobie et mari de Perrette ». Tout cela se raccroche un peu au hasard, et cependant cela est charmant. Et charmant peut-être par ce qui serait ailleurs des défauts, par la négligence dans la conduite de l'intrigue, par l'insuffisance aimable des préparations. Je ne dis pas que *la Coupe enchantée* soit un chef-d'œuvre, et pourtant il y a là un je ne sais quoi qu'on ne retrouverait certes pas dans nos vaudevilles modernes. La complication de ceux-ci nous fait peut-être goûter davantage la simplicité de celui-là.

Prenez, en effet, le sujet de *la Coupe enchantée*, et supposez-le traité par un de nos vaudevillistes contemporains. Tout son soin se fût porté sur la scène de la coupe ; il eût « préparé » les expériences de Griffon et de Tobie, expliqué aussi le caractère d'Anselme, et comment il en était venu à se retirer du monde ; tout son effort se fût porté à préparer le « fait », à amener la situation, sans se préoccuper du reste. Sa pièce, si je puis dire, eût été tout en os, une sorte de squelette auquel auraient manqué forcément les chairs ; ne pensant qu'à la situation, il aurait négligé ce que le dialogue peut nous donner d'éclaircissements sur les caractères.

Voyez l'exposition de *la Coupe enchantée*. Ce que nous devons savoir pour la clarté de l'intrigue, on nous le dit en deux répliques et avec une ingénuité réjouissante au possible : BERTRAND : *Si notre maître, qui hait les femmes, venait à nous trouver, où en serais-je?* — LUCINDE : *Quand il saura que je suis...* Vient alors, rapidement, l'histoire de la fuite de Lucinde et de Perrette ; nous savons le nécessaire sur elles. De même pour Anselme : BERTRAND : *Ne vous ai-je pas dit, cervelle ignorante, que ce fils...* Suivent toutes les raisons qui ont décidé Anselme à préserver Lélie de la vue des femmes. Certes, je ne veux pas donner cette exposition comme un modèle. Remarquez cependant que, par la manière rapide dont elle est faite, la partie matérielle de la pièce est expédiée tout de suite. Nous savons ce qu'il faut savoir, et la légèreté même avec laquelle on nous a renseignés nous prévient qu'il ne faut pas prêter trop d'attention à la fable même. Vous savez d'avance, n'est-ce pas, que Lucinde épousera Lélie? On peut alors nous parler d'autre chose. Et c'est cette autre chose qui fait l'agrément de *la Coupe enchantée*.

Je ne prétends pas, à propos de cette petite pièce, m'extasier sur la vérité des caractères ou sur la profondeur de l'observation ; on se moquerait de moi. Mais ne vous semble-t-il pas que, si les scènes principales sont si bien tenues, si alertes et si enlevées, cela tient à ce qu'on y retrouverait quelque peu d'observation directe, et non de l'observation d'après le théâtre. Savez-vous que Lélie est vraiment fort gentil, et qu'on pourrait sans grand'peine voir en lui comme un prédécesseur de Chérubin? Supposez qu'il n'épouse pas Lucinde, et, une fois averti de ce qu'il ignore, je le vois très bien amoureux à la fois de sa belle marraine, de Suzanne et de Fanchette. Même après la Jacqueline du *Médecin malgré lui*, Perrette ne manque pas de saveur, avec ses répliques nettes et franches. THIBAUT : *Je n'ai, morgué! pas voulu boire dans la coupe, alle eût peut-être dit quelque chose qui m'aurait chagraîné.* — PERRETTE : *Alle n'eût rien dit, mais tu as bien fait!...* Cela n'est-il pas très plaisant? Voyez encore Thibaut; il me semble très vrai et très comique, ce paysan mi-confiant, mi-méfiant, qui croit sans doute à la vertu de sa femme, mais qui ne se soucie guère d'être complètement éclairé sur la vertu

de Perrette : c'est la sagesse même, et, depuis que le monde est monde, c'est encore le moyen le meilleur qu'on ait trouvé pour croire à la fidélité des femmes. Thibaut est bien un personnage des contes; il en a l'indulgence avertie et la bonne humeur un peu sceptique :

> Quand on le sait, c'est peu de chose ;
> Quand on l'ignore, ce n'est rien.

Rappelez-vous enfin certaines tirades de Josselin à Anselme ; elles ont une excellente tournure, inférieures sans aucun doute, mais pas de beaucoup, aux tirades analogues de Molière.

La Coupe enchantée n'est qu'un vaudeville, mais c'est un vaudeville charmant ; il est bon que, de temps à autre, la Comédie-Française en remette de pareils au répertoire.

Il est très agréablement joué. Vous devinez la silhouette pittoresque que M. Coquelin Cadet a su donner au fermier Thibaut. M. Leloir est excellent dans Josselin. Mlles Kalb et Muller sont charmantes. Le jeune Dehelly jouait Lélie ; il semble se calmer un peu, et puis il a l'air de tant s'amuser en jouant la comédie !..

J. DU TILLET.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UN NOUVEAU ROMAN RUSSE.

Nous avons signalé déjà l'idée bizarre, ou peut-être même ingénieuse, qu'avait eue un éditeur anglais de publier une collection de romans dont les auteurs cacheraient leurs noms sous des pseudonymes. Cette *Bibliothèque pseudonyme* en est aujourd'hui à son quinzième volume. Il faut dire qu'elle est très gracieusement éditée, et d'un bon marché extraordinaire. Elle a eu la chance, aussi, de publier, pour son début, un roman d'aventures, *Mademoiselle Ixe*, qui entretenait les lecteurs anglais de nos mœurs françaises ; c'est là un sujet toujours sûr d'être bien accueilli en Angleterre, quand c'est un écrivain anglais qui le traite, et au point de vue anglais. *Mademoiselle Ixe* a eu un succès énorme. On a vite connu le nom de la jeune fille qui l'avait écrit, et signé du pseudonyme désormais fameux de Lanoë Falconer. Et malgré que cette jeune fille ait publié depuis un grand nombre d'autres romans qui ont été trouvés inférieurs à *Mademoiselle Ixe*, la *Bibliothèque pseudonyme* ne lui en doit pas moins d'avoir brillamment réussi.

Elle n'a pourtant produit jusqu'ici qu'un seul roman qui vaille d'être signalé : encore n'est-ce pas un roman anglais, mais simplement la traduction d'un roman russe.

Ce roman est signé, en caractères russes, I. N. Potapenko. Est-ce là un pseudonyme, ou le véritable nom de l'auteur ? Celui-ci, en tout cas, a déjà publié sous ce nom un grand nombre de nouvelles et de romans; il est aujourd'hui considéré en Russie comme le plus remarquable des écrivains de la nouvelle génération. Le roman qui vient d'être traduit en anglais sous le titre de *Un prêtre russe* avait paru, l'année dernière, dans le *Messager d'Europe*, la grande revue littéraire de Saint-Pétersbourg. C'est un livre très curieux, le seul, croyons-nous, parmi les ouvrages de M. Potapenko qui aurait chance d'être apprécié du public français.

Le sujet n'est pas nouveau. C'est l'histoire d'un jeune prêtre qui, dans l'ardeur de son enthousiasme, rêve de faire triompher la pure doctrine de l'Évangile, et qui finit par échouer dans sa noble entreprise, après s'être buté tour à tour au mauvais vouloir de ses chefs, à la jalousie de ses collègues et à l'inertie de ses paroissiens.

Après M. Ferdinand Fabre et après tant d'autres, M. Potapenko a su rajeunir cette vieille histoire. Son héros, Cyrille, a cela de particulier que son christianisme n'est nullement révolutionnaire : il ne tente pas un impossible retour à la doctrine pure et simple de l'Évangile; il veut simplement faire en conscience son métier de pope, et cela seul suffit à lui attirer toutes les misères. Son évêque se méfie de lui; les popes, ses confrères, lui reprochent de leur ôter le pain de la bouche, en pratiquant son office sans exiger de rétribution; les moujiks ne savent pas s'ils doivent le vénérer comme un saint ou se moquer de lui; et sa jeune femme elle-même finit par le quitter, incapable de comprendre la beauté de sa mission.

C'est lui pourtant qui triomphe, à la fin; et voilà encore un des traits originaux du roman de M. Potapenko. Les moujiks, après avoir ri de leur pope, se décident à l'écouter; ses supérieurs rendent hommage à son désintéressement, et tous les jours il voit s'étendre les heureux effets de l'entreprise qu'il a si courageusement poursuivie.

On sent d'ailleurs passer, à travers le roman tout entier, comme un souffle chrétien, qui relève fort à propos le minutieux réalisme des peintures de mœurs et des analyses de sentiments. Pour la composition et le style, M. Potapenko paraît s'être surtout inspiré de Tourguenief; quelques-unes de ses figures de popes et de diacres ont un relief et une sorte de grandeur comique qu'on ne saurait trop louer.

*
* *

UNE PARODIE DU DRAME DE M. OSCAR WILDE.

M. Wilde est décidément devenu l'écrivain anglais à la mode. Sa photographie figure aux vitrines de Piccadilly entre celle de mistress Osborne, qui a eu récemment tant d'ennuis pour des diamants, et celle de miss Lottie Collins, qui se transporte tous les soirs dans une dizaine de *Music-Halls* pour y chanter, ou plutôt pour y laisser chanter par le public, la chanson nationale. Le nom de M. Oscar Wilde, en énormes lettres rouges, est porté à travers les rues du Strand et de Saint-James par des centaines d'*hommes sandwich*. Et le succès de l'*Éventail de lady Windermere* est si grand, qu'un théâtre rival, la *Comédie*, vient d'en donner une parodie sous le titre de *le Poète et les Pantins*. Le poète, c'est M. Wilde, qui apparaît dans le prologue, fatigué d'avoir déjà inventé tant de choses : les fées, les fleurs, la musique. Il imagine alors d'inventer une pièce; mais comme il est fatigué et qu'il sait d'avance qu'il n'y a rien de nouveau, il se borne à emprunter sa pièce à divers auteurs d'autrefois. C'est ainsi qu'il met en scène d'abord Hamlet avec Ophélie. Puis d'autres acteurs imitent des chanteurs en vogue. Dans une scène fort drôle, des nègres burlesques, assis en cercle comme les personnages de la pièce de M. Wilde, comme eux se passent l'un à l'autre des *mots*, mais qui tous se trouvent être des *anas* qui courent les rues. Et l'on va voir la parodie comme on va voir la pièce, simplement parce que c'est M. Oscar Wilde qui est pour l'instant la figure à la mode.

*
* *

ENCORE UN PRIVILÈGE DE LA FEMME.

D'un ouvrage sur *la Longévité*, que vient de publier le professeur Buchner, de Darmstadt, il résulte que la vie de la femme est en moyenne plus longue que celle de l'homme. C'est une femme, et de plus une Française, Marie Priom, de Sainte-Colombe, qui a eu la vie la plus longue de nos temps modernes. Elle est morte en 1838, à cent cinquante-huit ans. M. Buchner cite de nombreux cas de femmes ayant gardé intacte jusque dans la vieillesse leur beauté de jeunes filles; il cite aussi les cas encore plus curieux, et relativement assez fréquents, de femmes à qui l'extrême vieillesse rendait la fraîcheur et les grâces perdues dans l'âge mûr. Telle la marquise de Mirabeau, morte à quatre-vingt-six ans, après avoir reconquis toutes les marques de la jeunesse. Telle encore une nonne, Marguerite Verdur : à soixante-cinq ans, on vit s'effacer toutes les rides de son visage; sa vue, qui s'était affaiblie, se raffermit; ses cheveux repoussèrent, et même ses dents! Heureux le sexe qui peut avoir l'espérance de *retomber en jeunesse* à l'âge où d'ordinaire les hommes retombent en enfance!

*
* *

LA SAGESSE DES MAHATMAS.

Dans un Congrès de théosophie, qui vient d'avoir lieu à Chicago, M. Judge, le chef des théosophistes d'Amérique, a été interrogé par un adepte sur le motif qui faisait que tous les *Mahatmas* demeuraient par delà les monts Himalaya, au lieu de se répandre un peu partout à travers le monde, comme il conviendrait pour rendre efficace le spectacle de leurs perfections. Mais M. Judge n'a pas été en peine pour répondre à cette question : « Les Mahatmas sont obligés de se confiner au delà de l'Himalaya, a-t-il dit, parce que partout ailleurs ils seraient assaillis par les reporters, et que le goût de la tranquillité est la première de leurs perfections. »

*
* *

UN SCEAU DE LORD BYRON.

Une personne originaire de Missolonghi vient en mourant de léguer à un ami une curieuse relique de lord Byron : c'est un sceau de forme octogone portant sur chacun de ses huit côtés un emblème et une devise. Sur l'un des côtés, c'est le buste du poète, et son nom *lord Byron;* sur un autre, une fleur, avec *Ne m'oubliez pas;* sur un autre, un chien, avec *Fidèle ;* sur un quatrième, un vaisseau avec *Telle est la vie.* Les quatre autres côtés font voir une main ouverte, un coq, un œil et un cheval, mais les devises y sont devenues illisibles.

*
* *

PUDEURS SÉNATORIALES.

Les États-Unis possèdent des sénateurs plus pudiques encore que les fondateurs de notre fameuse Ligue contre la licence des rues. Lorsqu'on a discuté à New-York les subventions à accorder pour l'Exposition de Chicago, l'honorable Walt H. Butler, sénateur de l'État de Jowa, a proposé l'amendement que voici :

« Il ne sera exposé dans la section d'art de l'Exposition de Chicago, ni dans aucune des dépendances de cette Exposition, aucune peinture représentant une figure nue en totalité ou en partie. Il ne sera exposé non plus, ni dans les salles ni dans les jardins de l'Exposition, aucune statue représentant une figure nue en totalité ou en partie. Toutes les figures devront être proprement et décemment drapées, de façon à être conformes à l'idéal américain de la pureté dans l'art, tel qu'il est réclamé par la grande masse des habitants de notre pays. »

*
* *

BEETHOVEN ET BISMARCK.

M. Hans de Bulow continue à faire servir la *Symphonie héroïque* de Beethoven à la propagande qu'il a entreprise en faveur de M. de Bismarck. Dans un concert qu'il a dirigé récemment à Augsbourg, il a de nouveau déclaré que l'ex-chancelier réalisait le type idéal du *héros* tel que l'avait rêvé Beethoven.

*
* *

LA FAMINE EN RUSSIE.

Probablement dans l'intention d'arrêter les bruits calomnieux qui ont couru en Russie sur le comte Tolstoï, le célèbre écrivain a communiqué au journal *la Gazette de Russie* les résultats obtenus par son intervention et celle de sa famille en faveur des affamés pendant une période de six mois. Le résumé qui en est fait ici prouve que cette intervention a été des plus efficaces et s'est manifestée sous les formes les plus diverses.

Dans quatre districts des gouvernements de Toul et de Riazan, le comte et ses deux filles ont personnellement fondé 187 tables-réfectoires, dans 130 desquelles les indigents admis reçoivent le pot-au-feu et le pain, tandis que dans les 57 autres ils ne reçoivent que le pot-au-feu, le pain étant fourni à titre d'avance par les États provinciaux. Entre autres résultats, ces réfectoires ont servi à convaincre les paysans que les aliments qui leur y étaient servis, tels que pois, millet, maïs, pommes de terre, raves, choux, étaient plus nourrissants et moins chers que le pain dont ils font leur nourriture habituelle. Depuis le mois de février de la présente année, le comte Tolstoï a fondé, en outre, 80 asiles pour enfants en bas âge, dans lesquels plus de 800 enfants ont pu être recueillis. Le prix de revient de ces fondations est d'environ 1 fr. 50 par enfant et par mois. Non content d'assurer ainsi l'alimentation des indigents affamés, le comte Tolstoï leur est venu en aide en nourrissant leurs chevaux, même il leur a procuré et leur a fourni du lin pour leurs habits, de l'écorce de chanvre ou tille pour leurs chaussures, et les a gratifiés de secours en argent pour leurs besoins les plus urgents, tels que funérailles, dettes criardes, etc. Du 5 novembre 1891 au 12 avril 1892, le montant des sommes adressées de Russie au comte Tolstoï s'élève à 239 000 francs; celui des sommes venant d'Amérique, d'Angleterre, de France et d'Allemagne s'élève à 115 000 francs, soit en tout 354 000 francs, dont 276 000 francs étaient dépensés à la date du 12 avril. En sus de ces secours en argent, le comte a également reçu d'importantes offrandes en nature sous forme de grains, farine, pâtes alimentaires, bois de chauffage et vêtements.

En présence de pareils résultats, il semble maintenant impossible de nier les bienfaits produits par l'activité et de la philanthropie du grand romancier russe, qui a prouvé ainsi qu'il savait joindre les exemples aux préceptes répandus dans ses derniers livres.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz, Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 26 TOME XLIX 25 JUIN 1892.

UN JÉSUITE ROMANCIER

Le Père Luis Coloma.

La scène que voici s'est passée à Madrid sous le règne d'Alphonse XII, et j'en emprunte le récit à une brochure espagnole, intitulée *le Père Luis Coloma* (1) :

Il y a quelques années, — pas beaucoup, — un jésuite, très connu dans la capitale, monta en chaire dans l'église où il prêchait à l'occasion de certains exercices spirituels, suivis assidûment par l'aristocratie féminine. D'une voix tonnante et avec des attitudes oratoires trahissant un zèle indigné, le Père parla des mœurs des dames de haut parage; et il dit de telles choses, et les dit de telle façon, qu'une noble dame qui faisait partie du pieux auditoire ne put conserver sa sérénité, bien qu'elle fût très sérénissime, et sortit de l'église en proie à une douleur mortelle. Peu d'heures après, le roi, le nonce, les ministres et *tutti quanti* étaient instruits de l'incident et d'accord sur la manière de le résoudre; et l'on envoya sans tarder le nouvel Élie, ou Isaïe, prophétiser, — pour parler plus exactement : se taire, — dans d'autres régions d'Israël.

Le roi, ses ministres et le nonce avaient cru en finir avec le Père Luis Coloma en le rendant aux loisirs d'un couvent de province. C'était mal le connaître. Le terrible prédicateur est de ceux qui ne se laissent pas fermer la bouche, semblable en cela aux vieux prophètes hébreux auxquels le compare la brochure que nous venons de citer. Manassès, roi de Juda, ne réussit à faire taire Isaïe qu'en le faisant scier entre deux planches. Le Père Coloma dénoncera de même jusqu'à son dernier souffle les iniquités de ce monde, et l'exil prononcé contre lui n'a abouti qu'à préparer un scandale autrement grand qu'un sermon prêché devant deux ou trois cents femmes. Ne pouvant plus parler, il a pris la plume, s'est fait la main en écrivant des nouvelles pour une revue pieuse, et a bouleversé un beau matin toute l'Espagne en publiant un roman : *Bagatelles* (1), qui est un réquisitoire amer et violent contre l'aristocratie de son pays.

L'effet produit par cet anathème en deux volumes a été prodigieux. De mémoire d'homme, un livre n'avait produit un tapage semblable en Espagne. La foule s'amusait d'une exécution faite de main de maître. Les victimes ressentaient une colère où se mêlait de la stupéfaction. Chez nos voisins du Midi, la Compagnie de Jésus inspire peu de tendresse au peuple, tandis que la noblesse la favorise, la respecte et lui donne ses fils à élever. Comment une société qui ne passe pas pour ingrate avait-elle permis qu'un des siens imprimât un pamphlet contre une caste dont elle n'a qu'à se louer? Sans compter que *Bagatelles* est un singulier ouvrage pour un prêtre. Les belles dames malmenées par le Père Coloma avaient le droit d'être à leur tour très choquées en voyant sortir d'un cloître un roman mondain et réaliste, édifiant au même titre qu'un ilote ivre.

Des polémiques s'engagèrent, et tel devint le vacarme, que les jésuites hésitèrent à autoriser une seconde édi-

(1) *El P. Luis Coloma*, par Emilia Pardo Bazan. — Madrid.

(1) *Bagatelles*, par le P. Luis Coloma, de la Compagnie de Jésus. — Madrid, 2 vol.

tion. Ils s'y décidèrent pourtant, et il n'y eut dès lors aucune raison de n'en point permettre une troisième et une quatrième. L'œuvre que nous allons analyser se présente donc au public couverte par le pavillon de la puissante Compagnie. L'auteur, au surplus, avait répondu d'avance dans sa préface aux objections tirées des bienséances :

Si par hasard tu t'étonnais, ami lecteur, qu'étant ce que je suis, je me sois aventuré aussi délibérément sur des terrains aussi dangereux, il te faudrait tenir compte de ce que, tout en ayant l'air d'un *romancier*, je ne suis qu'un *missionnaire ;* et de même qu'en d'autres temps, un moine montait sur une table, sur une place publique quelconque, et prêchait de-là des vérités rudes aux gens distraits qui n'allaient pas à l'église, leur parlant leur propre langage grossier, afin d'en être bien compris ; de même je dresse mes tréteaux dans les pages d'un roman, et je prêche de là à ceux qui ne m'écouteraient pas autrement, et je leur dis dans leur langue des vérités évidentes et nécessaires, qui ne pourraient jamais être prononcées sous la voûte d'un temple.

« Tout en ayant l'air d'un *romancier*, je ne suis qu'un *missionnaire.* » Le Père Coloma n'est jamais sorti de là. Il a prêché en écrivant *Bagatelles;* tant pis pour ceux qui ferment le livre sans avoir été édifiés. L'accusation d'ingratitude envers la noblesse ne le trouve pas moins hautain. « Je suppose, disait-il à un journaliste qui était allé le relancer dans sa cellule, que les nobles n'inscrivent pas à notre compte, comme autant de bienfaits, de nous envoyer leurs fils à élever pour que nous leur donnions une bonne et sainte éducation, car ce sont eux les gagnants dans cette affaire. »

Voyons quelles étaient ces vérités « évidentes » qu'il était urgent de faire parvenir aux oreilles titrées de la fière Espagne.

*

Au moment où s'ouvre l'action, Amédée de Savoie est sur le trône d'Espagne. La haute noblesse intrigue pour ramener le fils d'Isabelle. L'âme du parti alphonsiste est la comtesse Curra de Albornoz, « deux fois grande d'Espagne par droit de naissance », et une troisième fois par son mariage avec le marquis Fernand de Villamelon. Fernand et Curra (familièrement, *Currita*) sont les héros du livre. Le Père Luis Coloma les a peints avec amour. Ce sont évidemment ses personnages de prédilection, en qui s'incarne pour lui l'aristocratie espagnole de la fin du XIXe siècle. Son biographe nous avertit d'ailleurs qu'il les a observés sur nature ; à l'époque où il place son récit, il n'était pas encore entré dans les ordres, et passait pour « l'un des agents les plus actifs et les plus déterminés parmi ceux qui préparaient le retour au trône » du prince Alphonse. Un peu plus, le bon Père aurait inscrit sous les portraits des deux époux : *Ressemblance garantie.* Il est de fait qu'ils sont l'un et l'autre bien vivants, mais on serait en peine de décider lequel est le plus cruel.

Fernand de Villamelon s'était destiné à la seule carrière qu'admettent aujourd'hui les jeunes gens nobles :

A vingt ans accomplis, et déjà mis en possession de son titre par la mort de son père, il entra à l'École d'artillerie et prit part, en 1859, à la guerre d'Afrique. Il était à bord de l'escadre... Impatient de fouler le sol africain et de teindre dans du sang musulman son épée encore vierge, Villamelon sauta à terre, au lieu nommé le Cap-Noir, avec un élan à traverser tout le Maroc et à ne s'arrêter qu'à Tunis, où l'un de ses ancêtres avait gagné la grandesse en entrant dans la kasba avec don Juan d'Autriche. Tout à coup, des broussailles épaisses qui couvraient la plage rougeâtre, semblables au poil rude d'une bête sauvage, surgirent de toutes parts des coquins qui reçurent les explorateurs à coups d'espingole... Villamelon n'hésita pas un instant : oubliant les Marocains et renonçant à Tunis, il renia l'ancêtre qui avait gagné la grandesse dans la kasba pour regagner la chaloupe à toutes jambes et se réfugier au fond de sa cabine de la *Blanca.* Il ne reparut sur le pont que pour reprendre le chemin de la Péninsule avec un certificat de maladie. Les Marocains lui avaient paru très laids, dans leur courte entrevue, et si mal élevés, qu'il était impossible à une personne décente d'avoir aucune relation avec eux.

C'est la première fois qu'on accuse la noblesse de ne plus même avoir le courage physique. En France, où les critiques et les railleries ne lui sont pas ménagées, personne n'a jamais songé à lui jeter un pareil outrage à la face. On se moque de ses talents de cocher, de ses « inventions de gilets et de cravates », de son insignifiance intellectuelle ; on lui reproche de rester volontairement étrangère à tout ce que la vie moderne offre de sérieux et d'intéressant, d'être une caste parasite, menant une existence inutile et ridicule ; mais on reconnaît qu'elle a brillamment fait son devoir pendant la dernière guerre, et qu'elle saurait le faire encore le cas échéant. La nation espagnole ne croyait pas non plus, lors de l'apparition de *Bagatelles,* que ses nobles en fussent venus à prendre leurs jambes à leur cou à l'apparition d'un fusil marocain. Je doute qu'elle ait été très reconnaissante au Père Coloma de cette bonne nouvelle.

Après sa brillante campagne, Fernand de Villamelon dit adieu à l'armée et se mit à faire la fête, non pas élégamment, « à la Lauzun », mais de la manière qui est aujourd'hui « si commune, en Espagne, parmi les jeunes gens de grande famille ». Le Père Coloma sait comment cela se passe ; il a été mondain dans son temps, et il a vu de près le noceur aristocratique, « mélange étrange de l'ouvrier rigolo et du sportsman, du gitano et du *muscadin* (1), type hybride qu'on dirait

(1) Les mots en italique sont en français dans l'original.

né du mariage antithétique d'un torero andalou et d'une *soubrette* parisienne. A ce régime, le jeune grand d'Espagne n'en eut pas pour longtemps à être fourbu. Il paraît qu'ils n'ont plus de fond, là-bas. C'est tout de suite fini. Fernand de Villamelon était complètement vanné à trente ans, ce qui lui donna naturellement l'idée de se marier. Il épousa Currita ; mais son gâtisme était déjà sans remède, et sa jeune femme dut se résigner à ne l'entendre jamais parler que de cuisine et de digestions ou, plutôt, de cuisine et d'indigestions. Ces deux sujets, qui étaient à la vérité inépuisables, suffisaient à absorber le petit résidu d'intelligence que le foie gras, le champagne et les cocottes avaient laissé au descendant du vainqueur de la kasba.

Au fond, Currita n'était pas fâchée que son mari fût franchement idiot, sans contestation possible. Cela lui créait des droits vis-à-vis de l'opinion publique. Quand elle disait confidentiellement à ses amis : « Fernand est un imbécile! » et que ses amis, pour toute réponse, hochaient la tête d'un air entendu, cela signifiait clairement : — Pauvre petite! Nous le savons bien, et nous sommes prêts à t'aider à t'en dédommager. — La comtesse de Albornoz s'était largement dédommagée et n'en était pas moins reçue dans la meilleure société, ainsi que cela se pratique en tout pays civilisé.

C'était une petite blonde aux yeux d'un gris très clair et au visage couvert de taches de rousseur, qui marchait à pas menus sur de hauts talons. Sa nature morale peut s'expliquer en deux lignes. Elle appartenait à la variété bien connue de la grande dame cabotine à qui tous les moyens sont bons pour faire parler d'elle. Que ce soit en bien ou en mal, peu lui importe. L'essentiel est qu'on s'occupe de ses faits et gestes, que les reporters de journaux soient sans cesse à ses trousses, et que tout Madrid (ou tout Paris), du boudoir à l'antichambre, du grand seigneur au cocher de fiacre, commente, chaque matin, sa dernière *performance*. On n'arrive à cette position d'étoile qu'en ne faisant pas la dégoûtée et la mijaurée sur les rôles que vous offrent les circonstances. La comtesse de Albornoz les acceptait tous, pourvu qu'ils fussent à effet. — On aurait pu dire d'elle ce qu'un charmant écrivain disait de certain personnage : « Si elle assiste à un mariage, elle voudrait être la mariée ; à un baptême, le nouveau-né ; et à un enterrement, le mort. »

Son amour de la réclame éclate dans le choix qu'elle vient de faire pour remplacer Juanito, son amant, qu'elle avait envoyé se battre avec un journaliste afin de s'assurer « une presse » pour le lendemain, et qui a eu la bêtise de se faire tuer. La situation était plus grave que vous ne le pensez. Les beautés blondes sont fragiles, et la comtesse de Albornoz a cessé de bonne heure de trouver des consolateurs désintéressés. Ce n'est pas que les autres, ceux que le Père Coloma, avec une sainte verdeur, appelle crûment des *Monsieur Alphonse*, soient rares (toujours d'après le Père Coloma) dans le grand monde madrilène ; mais ils ont de grandes exigences et des caractères parfois incommodes. Le pauvre Juanito était une perle : un bon petit provincial, modeste, qui vivait de rien et s'attachait comme un caniche. Il ne fallait pas espérer de trouver jamais son pareil.

Currita n'essaya même pas. Elle lui donna un successeur d'un tout autre genre, beaucoup plus coûteux, mais très décoratif. Jacob Tellez, marquis de Sabadell et grand d'Espagne, était beau « comme lord Byron en personne ». Il conduisait admirablement un mail, et faisait sauter un cachet de lettre sans qu'il y parût. Ce dernier talent ne laisse pas de nous étonner chez un homme de son rang, mais le Père Coloma ne s'avance jamais à la légère : C'est, dit-il paisiblement, « un personnage historique ». Au moment où la comtesse de Albornoz jeta les yeux sur lui, Jacob venait de rentrer en Espagne, après une longue absence nécessitée par certaines aventures un peu louches. Il était sans argent, et pressé de trouver une situation, car sa nature raffinée ne lui permettait point de se passer de luxe. Currita était riche et généreuse : ils firent affaire ensemble.

Jacob n'eut qu'à se louer d'elle. Certes, elle avait ses défauts. La prodigalité, d'abord. On s'apercevait tout de suite qu'elle avait un mari incapable de la diriger ; elle jetait l'argent par les fenêtres pour une fantaisie, un rien absurde. Jacob se hâta d'y mettre bon ordre, et elle montra de la soumission. Il l'arrêtait d'un mot, sans se soucier des sourires des bonnes amies, qu'amusait prodigieusement l'économie de « Monsieur Alphonse ».

La comtesse avait aussi la sottise d'être jalouse. Elle aurait dû comprendre... Mais elle ne comprenait pas, et elle l'espionnait, lui faisait subir des interrogatoires. Jacob avait deux raisons de faire des absences mystérieuses. L'une de ces raisons était une jeune Française au minois chiffonné, qui habitait avec sa respectable mère un petit hôtel meublé « en bonbonnière ». L'autre était l'habitude des affaires louches qui l'obligeait de temps à autre à un petit voyage. Il lui était insupportable d'être harcelé de questions à chaque disparition. Néanmoins, tout compensé, il était content. Pas de position qui n'ait ses inconvénients, et la sienne avait de sérieux avantages : elle était fructueuse et sans danger ; Fernand, le mari, était extrêmement gentil pour lui et visiblement résolu à tout ignorer.

Autour de ce trio intéressant évoluent des comparses qui ne valent guère mieux : « l'oncle Frasquito », vieux beau reluisant de cosmétique et de teinture, aussi grotesque que méprisable ; le marquis de Butron, ancien ambassadeur, futur ministre du roi Alphonse, qui use avec sa femme, dans le tête-à-tête, d'un langage et de manières de charretier ; l'ivrogne Pedro de Vibar, surnommé Diogène, qui n'ouvre la bouche que pour dire des choses nauséabondes. Les femmes sont dignes des

hommes. Elles fument le cigare; elles ont des tournures de cocottes, se querellent comme des harengères et ont beaucoup d'amants.

Voilà, d'après le Père Coloma, de la Compagnie de Jésus, l'aristocratie espagnole d'aujourd'hui.

***

Je voudrais à présent citer quelques scènes. Ce sauvage roman de prêtre est écrit avec une telle âpreté, qu'il faut le mot à mot pour en donner une juste impression.

Fernand et Currita ont deux enfants, un garçon d'une douzaine d'années et une fille plus jeune, dont ils ne s'occupent ni l'un ni l'autre, selon l'ancienne tradition aristocratique. Paquito et Lili sont abandonnés aux domestiques, ne se sentent pas heureux, et s'en prennent instinctivement à Jacob Tellez. A plusieurs reprises, l'attitude hostile et les rougeurs subites de Paquito, les questions embarrassantes et les crises de larmes de Lili ont averti leur mère qu'il était temps de prendre garde, si elle ne voulait exposer ces deux innocents à un désastre moral irréparable. Currita n'a tenu aucun compte de ces signes alarmants. On dirait au contraire qu'elle prend à tâche de forcer les pauvres petits à comprendre, et il arriva ainsi, un jour du mois d'octobre, l'horrible chose qu'on va lire.

La fête de Currita tombait le 10 :

Les deux enfants avaient comploté ensemble de faire une surprise à leur mère. Paquito, qui commençait à montrer des dispositions remarquables pour le dessin, en particulier pour le portrait, avait fait un pastel de son père. C'était un Villamelon défiguré, couleur carotte, enflé du côté gauche, qui ne laissait pourtant pas d'être ressemblant. La partie la plus remarquable du portrait était le front. L'enfant avait copié fidèlement les cheveux clairsemés de son père, séparés au milieu de la tête par une raie et formant au-dessus des oreilles deux petites cornes à la Napoléon III, que l'inexpérience de l'artiste avait allongées plus que de raison.

Lili, de son côté, avait fabriqué un cadre en cuir de Russie, orné de fleurs en relief. Le pastel fut mis dans le cadre, et les deux enfants signèrent en bas : *Lili, Paquito.*

Le grand jour arriva. Lili cacha le beau cadeau sous son manteau, et les deux enfants se glissèrent à la dérobée dans l'atelier de leur mère. Celle-ci y venait tous les matins, à midi passé, avant le déjeuner, et c'était le moment le plus favorable pour lui donner la surprise. Paquito plaça son chef-d'œuvre, avec des précautions infinies, sur le chevalet de Currita, par-dessus le tableau commencé... Voilà les petits riant comme les anges du ciel, tout agités par l'attente du grand événement, et pleins d'une confiance candide dans la plus sainte des affections. Ils courent se cacher parmi les innombrables bibelots, sous un vieux meuble et à l'abri d'une grande tapisserie, où l'on voit de grandes figures très décharnées et très laides, représentant les trois Parques... De là, on apercevait le chevalet... et les deux enfants, blottis et serrés l'un contre l'autre, contemplaient leur œuvre.

— Comme il fait bien! disait Lili.

Leur mère arrive, mais elle n'est pas seule : Jacob Tellez l'accompagne. Currita et son amant éclatent de rire devant le pastel, d'un rire qui fait mal aux enfants sans qu'ils sachent pourquoi.

— Tu as vu? demanda Currita.

— Le petit l'a coiffé!...

Ils prennent quelque chose sur une table, font quelque trait au pastel, et se tordent. Un domestique délivre les enfants en annonçant le déjeuner.

Paquito sortit le premier de la cachette. Il avait l'air de quelqu'un sur qui a pesé, pendant un cauchemar, un poids invisible, impalpable, inexplicable, mais énorme et accablant, qui l'a laissé tout haletant. Lili sortit ensuite et regarda son frère. Ils s'approchèrent ensemble du portrait.

— Oh! fit Lili désolée. Ce qu'ils lui ont mis!

Une main infâme avait tracé avec du fusain, de chaque côté du front, la prolongation la plus insultante, l'outrage le plus abject.

Le jeune garçon devint très rouge, puis pâle, très pâle. Il prit le portrait, le cacha sous ses vêtements et se dirigea vers la porte sans mot dire. Lili commençait à pleurer. Son frère se tourna alors vers elle et lui donna un baiser :

— Ne pleure pas, petite sotte...

Lui, ne pleurait pas. Il avait une physionomie très sérieuse, la face pâle, la bouche sèche, les lèvres blanches. Il leva un doigt et dit, en regardant le tapis :

— Ne dis rien à Mademoiselle. Tu entends? Rien, rien. Je vais dans ma chambre.

Il alla dans sa chambre, et là, dans cette solitude où il n'avait personne pour le consoler, il pleura à chaudes larmes, à torrents... Car il éprouvait une douleur profonde qui lui détruisait le cœur, bien qu'il ne la comprît pas; car il éprouvait une honte pour ainsi dire anonyme, qui lui faisait cacher dans l'oreiller son visage inondé de larmes.

Quelque temps après, dans ce même atelier, Paquito se jeta sur Jacob Tellez comme une petite bête fauve. Il lui enfonça ses ongles dans la gorge et lui donna des coups de tête dans la poitrine, en criant :

— Va-t'en d'ici! Ce n'est pas à toi de donner des ordres ici! Ce n'est pas ta maison!

Jacob l'envoya rouler à terre. La tête de l'enfant porta sur un vase de bronze, et un filet de sang coula sur son visage livide.

Currita expédia son fils à une pension de prêtres du côté de Bayonne, mit sa fille au couvent, et il n'en fut du reste ni plus ni moins.

***

Après leur départ, le beau marquis de Sabadel éprouva une contrariété. Il n'avait pas pu empêcher

Currita de faire une dépense inutile et il en était tout maussade; c'était autant de moins pour lui. Sa maîtresse ne trouva pas de meilleur moyen de le consoler que de lui faire un cadeau de prix. La chapelle du palais Villamelon contenait un trésor. Currita s'y rendit, seule et discrètement. Le récit de son expédition est destiné à apprendre au public où en est aujourd'hui la piété de la noblesse espagnole. Nous abrégeons.

Le vestibule de la chapelle est délabré, la porte du lieu saint fermée. Il y a si longtemps que personne ne vient plus prier ici que les domestiques ont de la peine à retrouver la clef et que la serrure est rouillée. L'un des valets réussit enfin à ouvrir, et une bouffée d'humidité s'échappe de la chapelle obscure. La comtesse entre à tâtons. Elle n'est rien moins que rassurée, et elle a hâte de tirer le cordon de l'un des rideaux fanés et poudreux qui recouvrent les petites fenêtres. Mais le cordon est pourri et se rompt :

Il tomba sur Currita, qu'il entortilla comme un serpent long et mince. La dame poussa un cri aigu. Au même instant, un nuage de poussière se dégagea du rideau, et deux chauves-souris, sortant des plis du brocard, se mirent à voleter çà et là.

— Germain! cria Currita morte de peur.

En voyant entrer le domestique, elle dissimula son trouble et ajouta en fuyant le malheureux cordon, comme si ce fût réellement un serpent :

— Jésus! quelle maladresse! Ouvrez-moi ce rideau!...

A grand'peine, et en tirant avec beaucoup de précaution les deux cordons à la fois, Germain parvint à ouvrir le rideau de l'autre fenêtre. Alors sortirent de dessous l'autel une poule et deux ou trois poussins que la lumière avait effrayés. Les poussins couraient de côté et d'autre en piaillant. Ils disparurent tous par une petite porte entre-bâillée, qui se trouvait à droite du retable. Currita, stupéfaite, regardait Germain, et celui-ci réprimait à grand'peine une forte envie de rire, qui lui semblait un manque de respect pour son illustre maîtresse. Il dit enfin très gravement :

— Le cuisinier enferme ici ceux qu'il doit tuer, pour les avoir sous la main.

— Mais par où les met-il? La porte est si bien barricadée.

— Par la petite porte de la sacristie, qui donne tout près de la cuisine.

— Ah! oui!...

La comtesse tire de l'armoire au trésor un cadre en orfèvrerie, admirable travail du XVIe siècle, d'une valeur considérable. Cette « merveille » ne contient qu'un vieux morceau de bure ayant appartenu, dit l'inscription, à un ancêtre « mort en odeur de sainteté ». Currita remplace la relique par sa propre photographie en reine japonaise et envoie ce cadeau princier à son amant.

Quelques mois se passent. La comtesse de Albornoz prête ses salons pour une kermesse au profit des blessés des derniers troubles civils. Elle [illegible] tout des offrandes, et en a profité pour se présenter chez la jeune personne protégée par le beau Jacob. La petite Française l'a reçue à merveille, d'un air modeste et timide, et lui a promis un objet d'art pour sa vente de charité. En effet, le jour même de la kermesse, au milieu de la foule et du brouhaha, un laquais apporte un grand écrin en velours grenat dont la vue arrache un cri à la maîtresse du logis :

Il lui avait rappelé un autre écrin entièrement semblable, avec cette seule différence que sur le velours sombre de l'autre se détachait une S en or mat, surmontée d'une couronne de marquise, tandis que le couvercle de celui-ci ne portait rien; le velours était seulement un peu froissé à l'endroit du chiffre. Elle demeura immobile plusieurs secondes, regardant l'écrin sans oser l'ouvrir. La foule s'était rassemblée autour d'elle et la pressait, impatiente de contempler la merveille. Il n'y eut pas d'autre ressource que de presser le ressort et de lever le couvercle.

Une exclamation s'échappa de toutes les lèvres, étouffant l'espèce de rugissement de fureur de Currita. Sur le velours blanc de l'intérieur se détachait dans toute sa magnificence le chef-d'œuvre d'Henri de Arfe, le vieux cadre en argent ciselé qu'elle avait donné à Jacob dans ce même étui, avec son propre portrait en reine japonaise. Ce dernier avait disparu, et l'on voyait à sa place une photographie bizarre. Elle représentait un camélia de grandeur naturelle et, au-dessus, accoudé sur le camélia comme sur l'appui d'une fenêtre, apparaissait un buste de femme, celui de la dame que toute la ville connaissait. La joue gauche appuyée sur ses deux mains croisées, elle regardait devant elle d'un air insolent et provocateur et tirait la langue à qui la regardait.

On lisait au-dessous : « A l'excellentissime comtesse de Albornoz.

Il se fit dans le salon un très profond silence.

Pour un Père jésuite, c'est raide. On a besoin de relire sa préface : — « Tout en ayant l'air d'un *romancier*, je ne suis qu'un *missionnaire*. » Et même pour un missionnaire, cela ne laisse pas d'être un peu *Vie parisienne*. L'éloquence de la chaire a marché depuis Bossuet.

*
* *

Paquito était toujours dans sa pension près de Bayonne. C'était maintenant un grand collégien, comprenant tout. Un jour, pendant la classe, une mouche ornée d'une queue en papier vient se poser sur l'épaule de l'élève assis devant lui. Il l'attrape : la queue lui reste dans la main. Il s'amuse à dérouler le papier, regarde ce qu'il y a d'écrit, et devient tout blanc : — « Il tourna lentement sa tête pour la cacher dans ses mains. Il était comme anéanti. Ses doigts crispés et tremblants de rage s'enfonçaient dans sa chair, et deux larmes, deux de ces larmes qui [illegible] à

quinze ans, jaillirent de ses yeux et sillonnèrent ses joues. La colère les sécha sur le champ, comme le vent du désert sèche une goutte d'eau. Il avait lu sur ce bout de papier une plaisanterie grossière, où le nom de sa mère était accolé à celui de Jacob, et qui était signée par le propre fils de cet homme abhorré. »

Le fils de Jacob Tellez est en effet dans la même classe que celui de Currita. Il est innocent de cette farce cruelle, mais Paquito le croit coupable et veut se venger. Le lendemain, pendant la promenade, il entraîne le jeune Alphonse Tellez dans un sentier à pic au-dessus de la mer et se jette tout à coup sur lui, comme il s'était jeté sur son père trois années auparavant, en hurlant d'une voix étranglée : — « Ce que je te veux? Te tuer, voilà ce que je veux!... Te jeter à l'eau, — que l'un de nous deux ne revienne pas au collège. »

Et tirant de sa poche le funeste papier enlevé la veille à la mouche, il le mit devant les yeux d'Alphonse, qui étaient dilatés par la terreur, et cria, blême de rage : « — Connais-tu ça ? »

Avant que l'autre, tout étourdi, eût pu s'expliquer, Paquito l'avait mis en sang, à coups de pied, à coups de poing, en lui frappant la tête contre les rochers. En même temps, il vomissait des injures atroces contre les parents de sa victime et contre Alphonse lui-même. Celui-ci restait étendu sur le sol, murmurant seulement : « — Ce n'est pas moi! — ce n'est pas moi! »

Lorsque Paquito, comprenant enfin son erreur, cesse de frapper, le jeune Tellez peut à peine se tenir debout et roule dans la mer. Le jeune meurtrier pousse un cri effroyable : « — Jésus! Pardonne! C'était ma mère la coupable, — elle! — elle! »

Il se dressa tout droit, raide comme un cadavre... Là, — là, — là-bas, à vingt brasses de ce rocher, l'eau s'agitait un peu, formait un remous; il apparaissait un point noir. — Oui, ce n'est pas douteux, — Jésus! une main crispée qui invoque du secours!

Et la seconde victime décrivit un arc de cercle dans les airs et disparut à son tour dans la mer... On le vit nager avec l'énergie du désespoir, plonger une première fois, reparaître, replonger, reparaître encore, pas seule cette fois; il y avait deux têtes, réunies, serrées, l'une blonde et l'autre noire, qui s'enfoncèrent en formant un léger tourbillon, un léger flocon d'écume... »

On retrouva le lendemain les cadavres des deux enfants étroitement embrassés.

L'histoire ne dit pas si cette dure leçon corrigea la comtesse de Albornoz. Le père était devenu complètement gâteux et incapable d'associer deux idées. Lili avait déclaré qu'elle voulait se faire religieuse sur les conseils de son frère. Currita était donc libre, et je ne doute point, pour ma part, qu'après s'être composé un joli deuil, elle n'ait eu encore beaucoup d'agrément sur cette terre.

***

L'aristocratie ne joue pas de bonheur en ce moment. Pendant longtemps on l'avait laissée agoniser en paix. Le public semblait avoir compris à quel point sa situation est difficile. Les révolutions ont supprimé sa fonction, sans espoir de retour, et il lui faut du temps pour s'adapter aux nouvelles circonstances. Ce n'est pas assez de deux ou trois générations pour transformer de fond en comble des idées et des sentiments bien des fois séculaires, et il ne serait que juste de faire crédit à cette malheureuse classe qui n'est plus qu'une superfétation dans la société moderne et qui le sait, mais qui se fait prier pour en convenir. Qu'elle soit souvent ridicule, j'en conviens. Qu'elle donne souvent le mauvais exemple, cela est trop évident. Mais prenons garde, nous autres bourgeois, que la paille du voisin ne nous empêche de voir la poutre qui est dans notre œil. J'en sais beaucoup qui ne sont pas même vicomtes et qui se conduisent comme des ducs et des marquis, sinon plus mal encore.

En ce qui touche la noblesse espagnole, admettons un instant que le Père Luis Coloma n'ait pas exagéré sa décadence et ses vices. Qui est-ce qui l'a élevée, formée, instruite ? Qui est-ce qui envoie dans le monde, pour être la honte de leur pays, des jeunes gens comme Fernand de Villamelon? Où Jacob Tellez avait-il sucé les principes qui lui ont permis de devenir un Monsieur Alphonse? Dans les collèges de jésuites. C'est le Père Coloma lui-même qui se vante pour son ordre d'avoir le monopole de l'éducation de la noblesse. La belle réclame que *Bagatelles* pour vos collèges, mon révérend Père!

S'il faut en croire les indiscrétions, le Père Coloma travaille à un autre livre où il reste fidèle à la forme du roman, qui lui paraît décidément la meilleure pour faire pénétrer dans les esprits « les vérités évidentes et nécessaires ». Il s'entoure de bons modèles. On voit dans sa bibliothèque les chefs-d'œuvre du roman espagnol moderne, la collection de Paul Féval et un choix de Dumas, Goncourt, Flaubert et Zola. C'est en étudiant ces ouvrages profanes que ce prêtre étrange, aussi sincère que fougueux, aussi irréprochable que téméraire, prépare ce qu'il appelle sa prochaine mission. La littérature contemporaine offre peu de figures aussi curieuses. Nous avions la jeune fille fin de siècle, le papa fin de siècle, le roi fin de siècle, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de nommer. Le clergé s'était tenu obstinément en dehors du mouvement. Grâce au Père Luis Coloma, la lacune est comblée : nous avons maintenant le missionnaire fin de siècle.

ARVÈDE BARINE.

L'ALGÉRIE

Gouvernement des indigènes.

L'Algérie préoccupe en ce moment toute la France. La question politique, grandie des idées de justice et d'humanité qui trouveront toujours un écho dans notre pays, a été posée et débattue par les pouvoirs publics, et le magistral rapport de M. Burdeau l'a rendue populaire en y répandant la lumière sur tous les points. Tous, nous nous interrogeons sur le gouvernement de cette province, et particulièrement sur nos relations avec les vaincus. En les voyant après soixante années d'occupation presque aussi loin de nous que le premier jour, nous nous demandons si tous les devoirs d'une généreuse conquête ont été remplis envers eux, si nous avons assez fait pour nous les rattacher, les ramener dans le courant de la civilisation européenne.

*
* *

La barrière qui les sépare de nous ne vient pas de l'humiliation de la défaite. Le musulman se résigne : *ce qui est écrit est écrit*. Elle vient de l'opposition des croyances, des coutumes, des traditions, des mœurs, dressée par l'histoire entre nous. Nos âmes n'ont pas été coulées dans le même moule. C'est la religion, dit-on. Non point la religion en elle-même. Les principes abstraits du mahométisme n'ont rien d'hostile à la civilisation européenne. C'est la façon dont l'Arabe l'entend et par suite dont il entend toute la vie.

L'esprit de l'Arabe, étranger aux procédés de la critique, à l'analyse, à l'induction, s'agite dans les confusions les plus étranges. L'abstrait et le concret, Dieu, l'homme, la nature, les idées, les êtres, les éléments physiques lui apparaissent liés dans un ensemble vague, absolu et sacré que le Koran résume. Prêt encore à brûler la bibliothèque d'Alexandrie, il tire tout du Koran : la religion, la morale, les institutions de la vie publique et de la vie privée. Les compagnons du prophète : Sahaba et leurs successeurs Sabé, mêlant la tradition au texte, en ont fait un code qui, par l'absence d'unité dans le pouvoir religieux, peut différer sur quelques points, selon les groupes, les districts, les tribus, mais qui emprunte partout à son origine un caractère obligatoire et immuable.

Ainsi, tandis qu'en Europe nous nous agitons sans cesse, d'une façon parfois puérile et malsaine, mais dans l'ensemble grande et fructueuse, car nous accroissons nos richesses d'industrie et d'art, nous développons nos sciences, nous améliorons nos sociétés; tandis que, à travers toutes les luttes, toutes les douleurs, souvent toutes les malédictions, nous poursuivons l'idéal, l'Arabe qui en paraît enveloppé demeure immobile... et, chose curieuse! là peut-être réside le secret de cette beauté plastique qu'en lui nous admirons tant, car le mouvement déforme. Quand, arrivant dans son pays, nous l'apercevons au loin avec sa haute taille, sa tête majestueuse, régulière et mélancolique, drapé dans son burnous aux longs plis flottants, conduisant lentement son troupeau de chameaux ou de chèvres, sur sa terre aux grands horizons, baignée de lumière transparente, c'est une vision biblique qui passe sous nos yeux, et la poésie du spectacle nous dérobe le vide, l'impuissance et la misère qu'il recouvre.

*
* *

A côté de l'Arabe, nous trouvons une autre race en Algérie, le kabyle, descendant des habitants primitifs, vaincus par l'invasion musulmane.

Les kabyles occupent le pays dans la proportion environ d'un quart pour le territoire, et d'un tiers pour la population. Hérodote parle déjà de ces peuples, et plus tard Salluste, sous le nom de « Gétules et de Lybiens, peuples barbares qui se nourrissaient de la chair des bêtes sauvages et paissaient comme des troupeaux sans mœurs, sans lois, sans chefs, n'étaient soumis à aucun gouvernement, toujours en mouvement, errant à l'aventure, la nuit seule déterminant leur lieu de repos ». Ils se mêlent à quelques hordes venues d'Orient, et plus tard sont connus sous le nom de Berbères et de Maures (1), les uns guerriers, vivant principalement dans les montagnes et les autres nomades, conduisant des troupeaux dans la plaine. L'historien arabe du XIVe siècle, Ibn Khaldoun, nous dit que sur tout le littoral, de Tripoli à Tanger, et depuis la mer romaine (Méditerranée) jusqu'au pays des noirs, ils forment plusieurs branches et se composent de tribus innombrables, sans qu'on sache rien de leurs commencements. La portion la plus montagneuse de leur territoire échappera jusqu'aux temps modernes à l'invasion. Les Romains et les Turcs se contentent de l'enserrer par leurs forteresses ou leurs *bordjs* sans essayer de l'atteindre.

Tout en se défendant valeureusement, les Berbères ne restent cependant point fermés à la civilisation du vainqueur. Durant la conquête romaine, ils se fixent au sol, construisent des maisons de pierres, passent de la propriété collective à la propriété individuelle, constituent une organisation politique de village, développent l'agriculture, l'industrie, le commerce, et en même temps restent tellement attachés à leurs coutumes et à leur langue qu'on trouve à peine aujourd'hui parmi eux quelques mots latins. Leur religion est un paganisme grossier; ils y tiennent peu, en changent et y reviennent selon l'occasion. On cite dix à douze revirements. Quelques tribus prennent le judaïsme des Israélites de Syrie; d'autres se christia-

(1) L'origine de ces deux termes est très douteuse.

nisent à l'époque de la conquête romaine. La grande invasion arabe du VIIe siècle met seule fin à ces alternatives en les soumettant au Koran. Ils disputent alors leur territoire pied à pied et, chose curieuse, l'intervention d'une femme marque les derniers efforts de la défense.

La Kahina appartient à la tribu des Djeraoua, qui fournit des rois et des chefs à tous les Berbères. L'historien arabe la désigne comme reine du mont Auras (Aurès). En 688, Hassan, sous les ordres du calife Abd-El-Mélik, marchant contre les Berbères, elle se met à leur tête, prend position sur la rivière Miskiana, attaque l'ennemi, le chasse du territoire de Gabès et contraint son chef à se réfugier à Tripoli. Puis, rentrant dans son pays, elle adopte pour troisième fils son prisonnier Khaled et continue pendant cinq ans à régner sur l'Ifrikia (Afrique du Nord) et à gouverner les Berbères.

En 693, Hassan revenant avec des renforts, la Kahina ordonne de détruire toutes les villes, les fermes, les bois, les jardins qui font du littoral un véritable bocage. Le moyen était héroïque, mais le patriotisme national ne le soutient pas. Les habitants abandonnent la Kahina pour se soumettre à Hassan. La désunion éclatant partout alors, la reine, pour échapper à la défaite, se fait tuer durant un combat dans le mont Aurès en un lieu appelé encore aujourd'hui : Bir El Kahina (le puits de la Kahina). Ses deux fils, qu'elle n'avait point voulu envelopper dans la catastrophe, s'étaient, sur ses conseils, rendus aux Arabes avant la dernière bataille. Aussi, après la victoire, Hassan accorda à l'aîné le commandement en chef des Djeraoua et le gouvernement du mont Aurès. En même temps, il amnistie les vaincus sous la promesse d'embrasser l'islamisme, de reconnaître l'autorité des Arabes en leur payant un tribut et de lui fournir un contingent de 12 000 soldats. Puis il organise des bureaux pour l'administration du pays et proclame la paix. C'est toutefois seulement après la conquête du Maghreb (Maroc) que le r gne de l'Islam devient définitif en ces pays.

Vers la même époque, les Berbères ou Maures vont s'établir en Espagne et y créent une civilisation dans laquelle ils témoignent d'un pouvoir de développement et d'un sentiment artistique étrangers aux vainqueurs. Nous en retrouvons encore les traces à Tlemcen, où plus tard la conquête chrétienne les refoula. En Kabylie aussi, des noms de villages tels que Andalous, Tandeles, Tandelous témoignent du souvenir gardé de leur séjour en Andalousie.

L'historien arabe parle toujours de ces peuples avec admiration et sympathie. Il cite leurs qualités et leurs vertus : la bravoure, la générosité envers leurs hôtes et clients, la fermeté et la patience dans les revers, la fidélité aux promesses, la magnanimité, la haine de l'oppression, et il ajoute que leurs vainqueurs accordèrent toujours à leurs chefs de très grands honneurs (1).

***

Les Kabyles ont été pour nous, comme leurs ancêtres pour les Romains et les Musulmans, des ennemis redoutables. Les derniers, ils nous ont résisté en Algérie. Plus heureux cependant que nos prédécesseurs, nous sommes parvenus à nous emparer de leur grand refuge, le groupe montagneux du Djurjura. Une femme, au XIXe comme au VIIIe siècle, apparaît dans la défense au moment de leur dernière capitulation.

Lalla-Fathma n'est point une guerrière ni une reine, mais une prophétesse, une *marabouta*, descendant d'une famille puissante et respectée depuis des siècles. Initiée à toutes les connaissances, celles du passé et celles de l'avenir, sa charité égale son savoir. Elle guérit les malades, console les malheureux, soutient et guide les faibles, reprend les coupables. Fathma ne partage pas l'aveuglement de ceux qui l'entourent. Elle prévoit la défaite, tout en encourageant la résistance, car il faut savoir noblement mourir. Le territoire de sa tribu est le plus tourmenté du Djurjura. On le prendrait pour « une mer immobilisée sous la tempête ». Défendu par ses aspérités naturelles, comme par la sainteté de la prophétesse, la population poursuivie s'y est réfugiée ; elle campe dans le village et dans les bourgades voisines avec son butin le plus précieux. Les derniers guerriers de la tribu la protègent, et Fathma elle-même, qui a si souvent annoncé l'invasion des chrétiens, ne néglige pour les écarter aucune conjuration surnaturelle.

Cependant, lors de l'expédition du maréchal Randon, en 1857, son frère, Sidi-Thaiebe, avide et rusé, voulant à tout prix éviter la ruine, part pour le camp des Roumis et propose au général Yousouf de le guider vers les hauteurs du Djurjura, sous la promesse d'épargner son territoire, s'engageant d'ailleurs à ce que nul n'y prenne les armes. Ces conditions sont acceptées.

Sidi-Thaiebe dirige l'ascension des chrétiens par le côté gauche des rochers d'Ackour, en évitant les sentiers de droite qui mènent à sa tribu. Il se réjouit de son stratagème. Les Français, ignorant les trésors amassés sur son territoire avec la population, s'éloigneront bientôt sans y toucher et il en restera seul maître. Mais nul n'échappe à la destinée.

Quelques fugitifs, poursuivis par nos zouaves, les entraînent au nombre de cinq sur le territoire interdit. L'un d'eux est tué. Il faut à tout prix venger le mort. Aussitôt les autres vont chercher du secours. Deux officiers d'état-major, suivis de quelques hommes qu'ils ont rencontrés, reviennent avec eux, entrent au

(1) *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes*, par Ibn-Khaldoun, traduite par le baron de Slane, t. Ier, p. 216 et suivantes.

pas de charge et clairons sonnants dans le village, s'en emparent. Le capitaine Fourchault arrive sur leurs traces avec un flot de zouaves. Huit ou dix Kabyles, Thaiebe en tête, marchent à ses côtés, portant des branches vertes, en signe de soumission. Mais vainement : le premier coup de feu est parti du village. Les Kabyles ont rompu la convention. Rien ne peut les sauver du pillage.

Cependant, dans une vaste maison, une sorte de forteresse, la foule s'est entassée et refuse d'ouvrir. Le capitaine Fourchault fait enfoncer la porte. Une femme kabyle, âgée déjà, mais belle encore, apparaît alors sur le seuil, vêtue d'un fin burnous et couverte de bijoux. D'un geste impérieux, elle écarte les baïonnettes croisées devant elle et s'avance vers le chef, hautaine, presque menaçante, prête à se jeter devant l'ennemi comme un pontife pour sauver son peuple. Tout à coup, apercevant son frère, elle s'arrête, et éclate en sanglots.

Le convoi des prisonniers est conduit au camp du maréchal Randon, établi sur une crête et d'un difficile accès, femmes et enfants à pied, la prophétesse seule à mulet. On arrive tard le soir; la nuit est noire et froide dans ces régions élevées. Huit heures de brouillard et de bise, par les sentiers les plus escarpés. Voici enfin le camp éclairé par les feux des bivouacs. Le maréchal est debout devant sa tente.

« Je vous amène Lala-Fathma et deux cents prisonniers, » lui dit en s'inclinant le capitaine Fourchault.

Fathma met pied à terre, et, enveloppée du burnous, suit le maréchal dans sa tente. Le maréchal l'interroge; elle répond fièrement : « Les miens attaqués dans leurs foyers se sont défendus. Je suis ta captive; je ne te reproche rien; tu ne dois rien me reprocher. C'était écrit. »

Fathma se retire ensuite pendant que les officiers, les soldats, les turcos se pressent pour la voir. Le maréchal ému fait distribuer aux vaincus ses propres vivres de campagne.

C'est fini de la vieille Kabylie indépendante. Fathma aussi se résignera. Retenue quelque temps prisonnière, puis délivrée, elle revient dans ses montagnes, à Soumeur, où la vénération des siens l'entourera jusqu'au dernier jour. Un de ses neveux, attaché à nos écoles, est encore aujourd'hui couvert de son souvenir (1).

*
* *

Les Arabes et les Kabyles en Algérie, malgré la conformité de religion, forment des groupes séparés, très distincts, parfois même hostiles, gardant chacun leur caractère et leurs mœurs. Bien qu'il nous ait résisté plus longtemps, le Kabyle cependant nous est plus proche. La religion n'élève pas entre nous la même barrière. En réalité, il tient médiocrement à la sienne. C'est encore l'homme des vieilles apostasies. S'il relève, comme l'Arabe, du Koran, il n'en fait pas le livre de chevet, le commencement et la fin des choses ; il le consulte même peu dans la vie pratique. On n'en trouve guère en Kabylie d'exemplaires au complet que dans les zaouias (écoles religieuses). Les prêtres marabouts exercent dans ce pays peu d'influence, les mosquées y sont rares et on n'a guère de scrupule à les profaner. Durant la chaleur du jour, en été, les habitants vont y dormir, et quand la place manque dans les gourbis, ils y font coucher les voyageurs de passage. Leur grand attachement est pour leurs vieilles lois, les *kanouns* antérieurs au Koran, auxquels, en cas de contradiction, ils donnent toujours la préférence.

Les kanouns d'ailleurs, tout en comprenant une organisation politique élémentaire qui indique une véritable tendance vers le gouvernement de la chose publique, dans la constitution de la famille, le grand point qui nous sépare de la vie musulmane, sont plus étroits et durs que le Koran.

La servitude de la femme y est consacrée avec plus de rigueur. Réduite, comme l'Arabe, à l'état de chose entre les mains du père et du mari, achetée et vendue sans son consentement, elle n'a pas comme celle-ci, contre la tyrannie conjugale, la ressource du divorce. *Le droit à l'insurrection* semble bien en tenir lieu. Mais tout en lui permettant de rentrer dans sa famille, il la laisse encore sous le pouvoir du mari. Celui-ci, pouvant seul fixer la somme à laquelle elle doit être désormais vendue, élève ce prix, par vengeance, pour détourner l'acheteur. Elle est alors retirée de la « circulation », interdite à tous les hommes, *thamaouak*, et devient dans sa famille un objet d'horreur et de honte. Méprisée de tous, condamnée aux derniers travaux, sa vie est un supplice auquel elle n'échappe qu'en se réfugiant dans les villes pour se livrer aux derniers désordres. La loi d'ailleurs est terrible contre les faiblesses de son sexe ; jeunes filles et épouses coupables sont lapidées sur la place publique. « Les enfants naturels, adultérins ou incestueux, sont tous voués à la mort et n'ont pas même droit à une tombe. On les enterre à l'écart au fond d'un ravin, et l'on aplanit la terre sur la fosse pour qu'il ne reste même pas trace de la honte causée par leur naissance (1). »

Et pourtant, malgré ces coutumes barbares, la femme kabyle n'étant pas, comme l'Arabe, renfermée dans la maison, sortant à visage découvert, jouissant au dehors d'une certaine activité, se développe davantage, et arrive même à exercer dans la famille une véritable influence. C'est elle qui donne des guerriers à la tribu; la maternité lui fait une auréole. Un bijou posé sur son front marque la naissance de chacun de ses fils. Sa dignité s'accroît avec leur nombre. Elle

(1) *Récits de Kabylie*, par Emile Carrey, p. 269 et suivantes.

(1) *La Kabylie et les coutumes kabyles*, par Hanoteau et Letourneux, t. III, p. 220.

s'assoit à table entre eux et son mari, prend part à l'entretien et est presque toujours consultée dans l'administration des affaires. Associée à la vie publique comme à la vie privée, en cas de guerre elle sort de sa réserve pour se rendre aux avant-postes et exciter par ses chants le courage des guerriers. Agée, elle paraît librement dans les marchés, vend et achète les produits de la terre, préside souvent aux transactions. On écoute sa parole, on prend ses conseils. Veuve même, elle peut assister à la *djemmah*, la réunion dans la tribu de tous les hommes majeurs.

Les mœurs ici sont donc supérieures à la loi. Ce n'est pas le kanoun qui nous rapproche du Kabyle, c'est la valeur de son individualité. Plus actif que l'Arabe, plus entreprenant, plus hardi, plus capable de réflexion, il est aussi plus capable d'initiative et d'efforts volontaires. N'attendant pas le décret d'en haut, mais observant son milieu et se consultant lui-même, l'expérience lui est profitable. Il sait tirer parti de la défaite. Sa résignation n'a rien de passif ni de désespéré. S'il nous a résisté avec plus de constance, il s'est soumis avec plus de résolution. Tandis que les révoltes chez les Arabes ont succédé aux révoltes jusqu'à complet épuisement, les Kabyles, depuis 1857, ne se sont soulevés qu'une seule fois en 1871, et, battus à nouveau, convaincus de leur impuissance, au lieu de s'engourdir en déplorant leur sort, ils cherchent à l'améliorer. Toutes nos ouvertures sont reçues avec empressement. Eux-mêmes les provoquent ; ils envoient leurs enfants dans nos écoles ; plusieurs tribus en sollicitent de nouvelles, demandent à entrer dans nos travaux.

Le Kabyle pourra nous servir d'intermédiaire pour attirer l'Arabe dans le courant de notre civilisation.

*
* *

Nos moyens d'action sur les indigènes en Algérie sont de trois sortes : l'administration, l'enseignement, la justice.

Les premiers dépendent surtout de l'impulsion donnée par le gouverneur. Le discours de M. Cambon au Conseil supérieur en détermine la nature et montre qu'il ne les négligera pas : la réforme des impôts, la multiplication des caisses de prévoyance, l'organisation des *djemmah* ou assemblées locales indigènes, la mise en vente des terres domaniales, le peuplement européen ; puis les travaux publics, chemins de fer, barrages des eaux, coupe des forêts, télégraphes, etc. Autant de moyens d'attacher les indigènes à notre civilisation en améliorant leur sort.

Nous ne faisons qu'indiquer ces réformes dont l'examen dépasserait notre compétence. Nous ne toucherons pas non plus à la question d'enseignement (1), que doit traiter ici un de nos collaborateurs. Il nous suffira de dire que les nouveaux groupes d'écoles dont on projette l'établissement seront fondés en pays kabyle et donnent pleine satisfaction aux *desiderata* que nous exprimions l'année dernière ici même : un enseignement professionnel rudimentaire, faisant de l'école primaire, par son caractère pratique, une introduction à la vie, puis se perfectionnant pour les meilleurs élèves dans des établissements techniques plus développés, en nombre restreint (1).

Les résultats dépendront surtout de l'esprit qui présidera à la réalisation. Donner la prépondérance au côté pratique, faire des ouvriers et des agriculteurs, non des déclassés étrangers à leurs tribus, inutiles et dangereux pour nous-mêmes : tout le succès est là.

*
* *

La justice est un des points les plus délicats et les plus importants de notre gouvernement en Algérie. Un événement récent a mis en relief les inconvénients d'un système qui consiste à appliquer ou à consacrer l'application d'un statut barbare en contradiction avec le droit public européen. Est-ce pour nous, comme on l'a prétendu, un engagement sacré, pris avec les indigènes au lendemain de la victoire, un contrat qui nous lie ? Allons donc !...

Les seules traces de ce prétendu engagement se trouvent consignées d'abord dans la Convention du 5 juillet 1830, après la capitulation du dey d'Alger, puis dans la proclamation du maréchal Randon, le 26 mai 1857, après la conquête de la Kabylie. Voici les textes :

L'exercice de la religion mahométane restera libre, nous dit le premier. La liberté des habitants de toutes les classes, leur religion, leurs propriétés, leur commerce et leur industrie ne recevront aucune atteinte. Leurs femmes seront respectées. Le général en chef en prend l'engagement d'honneur.

---

(1) Il est [illegible] de rappeler que M. Mesqueray, directeur de l'École des lettres d'Alger, est le premier qui ait soulevé cette grande question de l'enseignement des indigènes. Ayant étudié d'une manière approfondie leur langue, leur législation, leur histoire, il était tout désigné pour recevoir du ministère, en Kabylie, une mission qu'il mena, en effet, à son plus grand honneur. En janvier 1881, il part, entre en pourparlers avec les chefs kabyles, choisit des emplacements, et, sur son rapport, un décret de la même année (9 novembre) créait dans ce pays nos premières écoles françaises, au nombre de huit. M. Scheer, alors instituteur à Fort-National, aujourd'hui inspecteur de l'enseignement des indigènes, fut chargé de la surveillance des travaux et de l'organisation de l'enseignement.

(1) M. le recteur de l'Académie d'Alger s'est mépris sur notre pensée (ou peut-être ne l'avons-nous pas exprimée assez clairement) en nous attribuant une ambition plus haute. La question de mesure sur la place à donner dans les écoles à l'enseignement professionnel pourrait seule nous séparer, non la question de principes. Il a pris en main la cause des indigènes avec autant d'intelligence que de chaleur, et sa compétence est indiscutable. Nous tenons à honneur la réponse sérieuse et courtoise qu'il nous a adressée en discutant notre étude point par point. (*Bulletin universitaire de l'Académie d'Alger*, mars 1891.)

Et le second :

Vous reconnaîtrez l'autorité de la France; nous irons sur votre territoire comme il nous plaira; nous ouvrirons des routes, construirons des bordjs... Nous respecterons vos figuiers, vos oliviers, vos maisons. Vous payerez comme contribution de guerre et indemnité des désordres que vous avez causés 150 francs par fusil... On ne prendra à personne ni sa maison, ni ses arbres, ni son champ, sans lui en payer la valeur.

Vous pourrez, comme par le passé, vous choisir des amins, mais ils devront être reconnus, investis par la France; vous pourrez même garder vos institutions politiques de village, pourvu que vos chefs sachent vous maintenir en paix.

Ne faut-il pas une singulière prévention pour découvrir dans ces paroles d'humanité toutes bénévoles, au lendemain de la conquête, un traité en forme avec l'ennemi? Un tel traité, d'ailleurs, existât-il, l'indigène l'aurait mis à néant par ses révoltes successives. A la suite de la dernière, en 1871, il a été reçu à merci, sans aucune promesse. Vainqueurs, nous n'avons donc à compter qu'avec nous-mêmes : avec nos intérêts politiques et avec nos devoirs, nos principes de morale et d'humanité.

Nous exerçons sur les indigènes, en Algérie, souverainement la justice. C'est dans nos écoles que s'instruisent les cadis; c'est de nous qu'ils reçoivent l'investiture, et leurs arrêts sont par nous toujours revisables. Que, par tolérance, nous fassions place à leur statut; que nous les laissions librement régler les questions d'héritage, de propriété, de travail et même les rapports de famille quand tout le monde est d'accord, soit. Mais quand on se divise, quand on vient à nous, quand on réclame contre des attentats honteux, est-il de notre honneur et même de notre intérêt de renvoyer la victime à la coutume odieuse et écrasante? Bien plus, de nous faire ses exécuteurs? Ici la conscience publique a déjà répondu. Vainement un décret officiel ordonne-t-il, dans les questions exclusivement indigènes, d'appliquer aux indigènes leur statut; dans le fait, il est sans cesse dérogé à ce principe. Non seulement le kanoun, en vertu duquel on doit lapider la femme coupable et massacrer son enfant, n'a jamais été appliqué par nous, mais de toutes parts, on peut relever selon les juges des arrêts contradictoires et mêmes des modifications locales du statut obtenues irrégulièrement des chefs indigènes par des administrateurs humains et zélés. Voici, par exemple, une femme divorcée, remariée depuis plusieurs années et devenue mère. Le premier mari réclame l'enfant comme lui appartenant, car, selon le Koran, il a pu dormir de trois à cinq ans dans le sein maternel. Tantôt [illegible] au premier mari, tantôt on le maintient au second.

Voici une jeune fille élevée dans nos écoles, admise par un examen dans notre enseignement, mariée sous nos auspices, avec le concours de sa famille et, au moment de devenir mère, réclamée par un homme de sa tribu qui, six ans auparavant, avait reçu du père promesse de la lui livrer contre argent. Le juge de paix déclare le premier marché valable; mais l'opinion indignée se soulève et le tribunal l'annule.

Un administrateur de la commune mixte de Fort-National, M. Sabatier, réunit les premiers de la tribu des Beni-Yenni et obtient qu'ils modifient eux-mêmes leurs kanouns en reculant à l'âge de quatorze ans le mariage de leurs filles. Juge de paix à Tizi-Ouzou, M. Sabatier encore attribue à plusieurs reprises la tutelle des enfants aux femmes veuves, contrairement aux kanouns. Ces décisions sont mises en œuvre.

Nous pourrions citer bien d'autres contradictions; elles ont été couvertes longtemps par l'indifférence publique; mais aujourd'hui l'opinion s'émeut et demande au pouvoir de mettre fin au désordre. Elle lui demande de donner à la justice une règle, la seule digne d'un grand pays civilisé comme la France. Respectons le statut des indigènes tant qu'ils le respectent eux-mêmes en s'y soumettant volontairement. Mais en cas de conflit, et quand la liberté personnelle se trouve engagée, c'est notre propre droit que nous devons substituer au leur, dans la mesure d'ailleurs d'une appréciation prudente. S'ils tiennent à leurs lois oppressives, qu'ils s'appliquent à en rendre le joug léger.

« Par une sorte de droit prétorien, — nous dit le procureur général près la cour d'Alger, dans sa déposition devant la Commission sénatoriale, — on arrivera peu à peu à éliminer de la loi musulmane les dispositions qui sont en contradiction avec la véritable notion de la justice. »

Nous ne demandons point autre chose. Des mesures générales pourraient effrayer; des arrêts particuliers paraîtront toujours acceptables, et, en modifiant les faits, ils créeront des habitudes et réagiront sur les idées. Des fonctionnaires, d'ailleurs imprégnés de l'esprit de leur tâche, pourraient obtenir davantage encore; ils pourraient, en beaucoup de cas, comme M. Sabatier, obtenir des indigènes la libre modification de leur statut. Si au lieu de se regarder comme des étrangers de passage, toujours pressés de partir à peine arrivés, ils s'intéressaient à leur tâche; s'ils entraient dans la vie de l'indigène, lui montraient de l'intérêt, le traitaient avec courtoisie, ils acquerraient sur lui une influence immense, car l'autorité officielle a gardé à ses yeux tout son prestige. Un homme tenant en main une portion du pouvoir public lui apparaît comme une sorte de demi-dieu.

Tremblez de toucher à la reine, nous répondrons peut-être certains esprits enveloppés de scepticisme et d'indifférence [illegible] plus accoutumés à l'[illegible] qu'à l'action. Vous allez exciter autour de vous la

révolte... Allons donc! Nous n'avons pas eu peur de frapper les indigènes de la plus dure façon en leur confisquant le meilleur de leur territoire, de les refouler sur des espaces incultes, d'un accès difficile, de les condamner à la misère, à la faim, parfois à la mort par les rigueurs de l'impôt de guerre, et nous reculerions quand il s'agira de faire prévaloir au milieu d'eux les notions les plus élémentaires de la justice et du droit! S'ils se révoltent, ils seront une fois de plus mis à terre, mais ils ne se révolteront pas. Les peuples primitifs sont tous des peuples enfants. Incapables de se gouverner, ils appellent la force; ils la respectent, la vénèrent même, quand elle a un caractère désintéressé; tandis que la fluctuation des jugements, le scepticisme de la tolérance, leur inspirent peu d'estime. Une ligne de conduite mesurée dans le fond, courtoise dans la forme, loyale, ferme, décisive et persévérante surtout, nous les attachera.

*
* *

Nous conclurons en disant que le gouvernement des indigènes, en Algérie, ne peut être assimilé au gouvernement national. Les transactions nécessaires pour ramener leur statut au nôtre sont d'ordre politique et impliquent une modification dans la situation du fonctionnaire. Dans tous les cas où il sort de ses attributions directes, déroge à ses règles, le fonctionnaire doit se tourner vers le pouvoir politique et recevoir ses inspirations. Qu'on ne nous oppose pas ici l'indépendance de la magistrature ou de l'Université. Tant que le magistrat et l'instituteur se bornent l'un à appliquer la loi, l'autre à donner l'enseignement, ils ne relèvent que de leur conscience et de leur supérieur hiérarchique. Mais si l'un, selon l'avis du procureur général, doit « éliminer du statut indigène les points contraires à la véritable justice »; si l'autre, selon le programme de l'École normale d'Alger, doit devenir dans chaque commune un centre de vie nationale française, attirer, grouper, faire connaître nos mœurs, nos usages, y incliner les habitants, ils relèvent sur ces points tous deux du pouvoir politique, car cette nouvelle tâche nécessite une connaissance générale de la situation. Imprudemment accomplie, elle pourrait nous faire courir des dangers, et le pouvoir politique répond seul du gouvernement et de la paix publique.

Il n'y a, pour le magistrat et l'instituteur, dans cette nouvelle économie, aucune portion d'indépendance professionnelle sacrifiée. Seulement leur profession se double d'un élément nouveau qui, loin de l'abaisser, l'agrandit et la relève. Le fonctionnaire n'est pas seulement, en Algérie, l'agent toujours un peu spécialisé d'une administration exclusive; il est l'agent de la France dans sa plus noble ambition, celle qui confond ses intérêts nationaux avec ceux de la morale, de la justice, de la civilisation européenne.

C. Coignet.

HISTOIRE DE FANFLUCHE (1)

XI.

Je crois indispensable, avant d'aller plus loin dans ce récit, de donner à ceux qui auraient bien voulu me suivre quelques renseignements lumineux, quelques aperçus piquants sur la Louisiane.

Peut-être les lecteurs, vivement intéressés par les préliminaires de vie (si j'ose m'exprimer ainsi) du jeune Fanfluche de La Panique, me sauront-ils mauvais gré de les éloigner quelques instants du héros délicat, spirituel, chevaleresque, distingué, que j'ai entrepris de leur faire aimer. Me voyant avec un peu trop d'enjouement, je n'en disconviens pas, passer du plaisant au sévère, butiner chez Cypris, ferrailler près de Mars, coqueter avec Apollon et sa divine progéniture, peut-être le lecteur se dira-t-il : « Oh! oh! voilà assurément un assidu lecteur du seigneur de Montaigne! » Ma foi, messieurs, je n'en disconviens pas et, — *si parva licet componere magnis*, — je suis fier de ressembler au célèbre moraliste périgourdin, que je considère comme un maître dans l'art de bien dire, comme de bien penser. L'âme a, comme le corps, une physionomie *sui generis*, et l'on ne peut me demander de modifier la mienne.

Au XVIIe siècle, des Français partirent du Canada, traversèrent les grands lacs et les forêts vierges, dans le but d'explorer le cours du Méchassébé, auquel, en mémoire du souverain et de la patrie absente, ils donnèrent le nom de Saint-Louis. En 1679, La Salle, partant du même point, suivit leurs traces et, après avoir franchi l'Ontario, l'Éryé, le Michigan, après avoir suivi à l'aventure la rivière des Illinois, déboucha sur les rives du Mississipi, qu'il descendit hardiment jusqu'à la mer. Non moins désireux que ses devanciers d'honorer son souverain, La Salle donna à la contrée qu'il traversait le nom de Louisiane.

Ce pays était loin d'être, lorsque nous y arrivâmes, ce qu'il est aujourd'hui. L'homme n'y avait pas encore laissé sa bienfaisante empreinte. — Déshonorerai-je le nom d'homme en l'appliquant aux sauvages qui s'en étaient emparés? — Les forêts n'étaient traversées par aucune route : c'était un ramassis d'arbres excentriques, un fouillis de lianes et d'arbustes à décourager Hercule, le plus célèbre des entrepreneurs de travaux. La Compagnie des Indes occidentales elle-même n'avait pas réussi à coloniser ces contrées déshéritées. *Tulit alter honores*, comme dit Virgile : un autre en a eu l'honneur. Des hommes de sac et de corde, des filles perdues, des enfants trouvés, tels furent les pre-

(1) Suite. — Voyez le numéro précédent.

miers éléments de cette société, peu de temps après si élégante et si policée.

De l'arrivée de M. le vicomte date la régénération de la Louisiane.

Quelques mots d'abord sur les naturels du pays, sur leurs usages et leurs aptitudes.

Les sauvages sont idolâtres.

Esprits bornés, ils adorent la lune et le soleil. Leur reconnaissance pour ces astres bienfaisants est devenue idolâtrie, tant il est vrai que les meilleurs sentiments se transforment lorsqu'ils n'émanent pas d'une source pure. La vertu n'est vraiment digne d'admiration que lorsque les honnêtes gens la pratiquent; elle est essentiellement aristocratique et près regardante, aussi ne la voyons-nous jamais se complaire chez les criminels qui l'effarouchent.

Les sauvages ignorent encore les bienfaits de l'almanach. Leur parler du double-liégeois ou des centuries de Nostradamus, ce serait perdre son temps. La révolution lunaire leur sert à fixer la limite des années. Ces ignorants savent, j'ignore comment, compléter leur comput au bout de trente lunes. Ils ont, dans certaines parties de la Louisiane, adopté les hivers pour base et point de comparaison de leurs calculs astronomiques. Je ne sais pas, par exemple, pourquoi ces idiots ont choisi le mois de mars pour commencer l'année, alors qu'il est si simple de débuter par le mois du bélier.

J'ai cependant entendu soutenir par l'un d'eux que Dieu n'avait certes pas entrepris de créer le monde en hiver, alors qu'il gèle à pierre fendre, que toute chose a l'apparence de la mort, et que la nature, épuisée après huit mois de gestation et d'exubérance, se repose sous un manteau neigeux : « Dieu a créé d'abord le printemps, disait-il, attendu que c'est la période d'éclosion; l'hiver est la période de mort, et la mort ne peut pas précéder la vie. N'est-il donc pas juste de faire coïncider le début de l'échelonnement mensuel avec les débuts de notre monde? »

Je fus si abasourdi par ce raisonnement biscornu que je n'ai su qu'y répondre.

Toujours est-il que les sauvages ont calqué leur calendrier sur celui de l'année romuléenne, si habilement remanié par Jules César, en collaboration d'Alexandrin Sosigène. Que de conséquences à tirer de cette coïncidence!... J'abandonne cet argument à ceux qui ont contesté à Christophe Colomb la gloire d'avoir découvert l'Amérique.

Les jours se distinguent par *sommeils*. Cela se comprend de la part de gens qui comptent leurs mois par lunes.

Ils calculent les distances par journées de marche de dix lieues au minimum. Ne leur demandez pas de compter autrement, vous vous exposeriez à recevoir des réponses dans le genre de celle-ci :

« Combien de lieues y a-t-il d'ici chez toi?

— Dix, si tu te hâtes; trente, si tu vas lentement.

Le sauvage est rétif à toute civilisation. Bien inférieur en cela au nègre, il ne peut pas subir l'esclavage. Perdre la liberté ou perdre la vie sont pour lui synonymes. On parvient à faire du nègre un animal domestique; le sauvage, lui, n'est bon à rien. S'il ne meurt pas de langueur, il tue, se tue ou se fait tuer. Que faire de pareilles brutes?

VII.

J'ai dit plus haut que les sauvages venaient de saccager plusieurs plantations aux portes mêmes de la Nouvelle-Orléans. M. le vicomte avait demandé et obtenu de marcher contre eux. Il partit avec quelques braves pour occuper le poste avancé de la Pointe-Coupée..

Les sauvages ont la déplorable habitude de faire la guerre par surprise. Ce lâche procédé irrita fort M. le vicomte.

« Les méchants ne sont méchants que parce que les bons les laissent faire, me disait-il. Si les braves gens s'appliquaient à être plus méchants encore que les méchants, leur nombre diminuerait incontestablement. »

Il surprenait tout le monde par l'imprévu de ses observations philosophiques. A un officier de cette valeur, il eût fallu un La Rochefoucauld ou un La Bruyère pour ordonnance.

Nos ennemis avaient formé le projet d'attaquer le détachement français la nuit même de son arrivée. Je ne sais si vous partagez ma manière de voir : la guerre ne me paraît pas exclure la courtoisie des procédés. Les convenances les plus élémentaires eussent exigé qu'on laissât du moins à M. le vicomte le temps de respirer et de se reposer, après le long et difficile trajet qu'il venait de faire. Les sauvages se conduisirent comme des polissons.

Fanfluche de La Panique n'était pas de ces gens timides qui se tiennent incessamment sur leurs gardes; il n'était pas non plus de ces esprits ombrageux qui voient et prévoient partout et toujours le mal. Grand, noble, hardi et généreux, il dédaigna de garder les abords de son camp. A ceux qui lui en firent l'observation, il répondit :

« Voulez-vous que l'on croie que nous avons peur? »

Les sauvages se ruèrent sur le détachement avec une telle furie qu'ils le franchirent, croyant à peine l'avoir atteint. La nuit était profonde, et c'est au hasard qu'on fit le coup de feu. Combien étaient les assaillants? Innombrables, assurément; mais l'obscurité ne permit pas d'en distinguer un seul. Des gens tout nus ne laissent après eux aucune trace, aucune épave. Les misérables ont la lâcheté de surprendre leurs ennemis, au lieu de les attaquer en bataille rangée. Je sais bien que les armes à feu leur font défaut. Pourquoi n'ont-ils pas inventé la poudre? Est-ce notre faute?

Ce n'est pas assez pour M. le vicomte d'avoir mis en fuite un ennemi invisible, il veut le poursuivre au plus épais des forêts. Sa témérité va lui coûter cher!

Toujours à la tête des siens, il avance et distingue, dans l'obscurité, l'éclat de deux yeux mobiles. Il fait quelques pas encore et crie à l'ennemi d'arrêter. Le sauvage parle français, l'appelle par son nom...

« C'est une ruse de guerre, se dit l'héroïque Fanfluche; on ne me surprend pas deux fois! »

Il fait feu et, voyant son adversaire rouler à ses pieds, tourne bravement les talons.

La nuit se passe tout entière sur le qui-vive! A l'aube, M. le vicomte va reconnaître le champ de bataille. Quelle n'est pas sa surprise en reconnaissant dans le stupide ennemi qu'il a jeté bas un Suisse nouvellement arrivé!

« Voilà qui lui apprendra de m'avoir devancé! s'écria le jeune héros. Sur le champ de bataille, les Fanfluche ne peuvent avoir devant eux que des ennemis. Toujours et partout ils sont au premier rang. Ceux qui les devancent ont tort. Leur devoir est de les attendre pour les laisser passer. »

Ces nobles paroles, répétées à M. Perrier, valurent au bouillant officier la récompense qu'il méritait. Il fut rappelé à la Nouvelle-Orléans.

Le gouverneur général, rendant justice à M. le vicomte, ne lui confia plus la direction d'aucune entreprise. « Sa témérité le rend propre à obéir, bien plutôt qu'à commander! s'écria-t-il. Avant peu, nous n'aurions plus un soldat debout, si nous donnions nos troupes à commander à cet étourneau. »

De pareils encouragements eussent facilement tourné la tête à un novice. Le jeune vicomte avait déjà le cœur d'un vieux soldat.

XIII.

La Nouvelle-Orléans devint bientôt pour le jeune Cornette le théâtre de nouveaux exploits. Grand, bien fait, ardent, aimable et courtois, militaire et brave, les titres ne lui manquaient pas pour être séduisant. Ses facéties spirituelles séduisaient le beau sexe. Nul ne savait mieux que lui faire un calembour; pour les bouts rimés il était incomparable. Aussi lui proposa-t-on de se marier.

Dans le parterre des beautés qui rivalisaient avec les fleurs à la Louisiane, il distingua Mlle Eulalie du Boulingrin.

Si j'écrivais un roman, certes, je trouverais matière à broder sur un aussi adorable canevas mille fleurs de rhétorique. Je dirai simplement que ce mariage s'accomplit à la satisfaction générale, que cet hymen brilla longtemps des feux de l'amour. Il serait superflu d'énumérer les plaisirs enchanteurs que savourèrent ces deux êtres bien pourvus de la nature.

Mlle du Boulingrin, douée d'une rare beauté, joignait aux grâces les plus accomplies un esprit orné d'une gaieté entraînante. A la fin de la même année, le commandement de la Mobile fût donné au tendre époux qui y emmena sa nouvelle compagne.

A peine y est-il installé que sa maison devient le foyer de la bonne compagnie. Son épouse, qui en fait les honneurs, en fait aussi les délices. M. le vicomte, après s'être distingué par sa vaillance, se fait remarquer par le goût qu'il répand chez lui, et par le ton plus que décent qui préside à ses moindres actions. Ce n'est plus le jeune homme qui, léger comme un papillon, butine de fleur en fleur; en lui, les grâces de la jeunesse, si heureusement secondées par son aimable gaieté, sont tempérées par la raison.

Aussi laborieux que militaire, il honore l'agriculture du travail de ses mains guerrières.

Son influence devient prépondérante. A tout propos on le consulte.

A ceux qui veulent sillonner le pays de chemins carrossables, il répond sagement : « Y pensez-vous! Par trop de routes, en facilitant les voyages, on rend facile le vol de grand chemin. »

Mais c'est assez nous attarder aux petits côtés de ces mémoires. D'autres furent aussi bons époux que M. le vicomte, peut-être, nuls ne furent aussi glorieux sur les champs de bataille. C'est donc là que nous allons l'accompagner de nouveau.

L'année 1742 arriva. Le gouverneur général reçut de France l'ordre de tomber sur les Chicachas, qui, en donnant refuge aux Natchez, avaient trahi nos intérêts. On dut former une sorte d'entrepôt de troupes à quatre-vingt-dix lieues de la Mobile et lui confier la mission de tout préparer pour recevoir une grande armée. Il fallait pour cette expédition des braves décidés à tout. M. de Lusser, capitaine des grenadiers, eut le commandement de cette périlleuse expédition. Il appela M. le vicomte, qu'il ne connaissait que de réputation, pour remplir près de lui les fonctions d'aide-major.

A cette occasion, mon cher élève me prouva tout le cas qu'il faisait de moi :

« Floriquet, me dit-il, je n'ai jamais rien fait pour toi et je me le reproche. Cet oubli, je veux le réparer. Tu comprends qu'il m'en coûte de quitter ma femme, et l'enfant qu'elle porte probablement dans son sein, pour aller guerroyer contre des gens tout nus qui ne comprennent rien à l'art de la guerre. Combattre des sauvages n'est pas digne du fils de mon père. S'il s'agissait de nos grandes guerres d'Europe, je ne céderais ma part de dangers à personne. Mais ici, jour de Dieu! vainqueur, on ne récolte aucune gloire; vaincu, l'on est absolument ridicule. Et puis, j'ai mille choses à faire dans ma plantation qui ne souffrent aucun retard. Eulalie n'entend pas que je la quitte; je n'entends pas quitter Eulalie.

« Elle craint, peut-être avec raison, qu'emporté par le

tempérament de ma race, au loin, je cède aux provocations de ces prêtresses de l'amour illégitime qui dérobent si souvent les fleurs de l'hymen pour en parer l'autel de Vénus. Elle ne redoute rien des blanches, nulle ne saurait l'égaler. Elle craint tout de ces mulâtresses provoquantes qui sont un fréquent sujet de guerre. Ces femmes d'une espèce différente, quoique du même sexe, m'attireraient, je l'avoue. Floriquet, je pourrais me désaltérer dans les égouts de Cythère, et tu ne voudrais pas qu'une chose pareille survînt. »

Stupéfait, je demandai à M. le vicomte en quoi je pouvais empêcher qu'il en fût ainsi.

« En partant à ma place, » me répondit-il.

Je faillis tomber à la renverse.

« La reconnaissance t'étouffe et tu ne peux me remercier. Je t'en dispense. Vois quel cas je fais de toi, Floriquet. Tu vas devenir un second moi-même, porter mon nom... le nom déjà glorieux de mes pères, dont j'ai su augmenter l'éclat. Va combattre, Floriquet! Les dangers que je devais courir, je te les cède.

— Mais monsieur le vicomte, lui répondis-je, je suis poltron comme la lune.

— La lune n'a jamais fait preuve de lâcheté, Floriquet. On la calomnie. Jamais la lune n'a reculé. As-tu été au feu? Non. Tu ne sais donc pas quelle figure tu y pourras faire.

— J'ignore l'art de commander.

— Je doublerai la ration de confiance que je te témoigne par un aveu. Floriquet, je n'en sais pas plus long que toi. Tu as même sur moi un avantage. Voilà bien des années que tu obéis, tu as donc appris à tes dépens ce que c'est que commander.

— On ne m'admettra jamais à votre place.

— Chef du parti de la Pointe-Coupée, j'ai seul connaissance des ordres qui m'ont été expédiés. Mon second devait me remplacer. Je n'attends donc aucun étranger. Tu partiras seul, dès ce soir.

— On ne pourra pas s'y méprendre, monsieur le vicomte : vous avez vingt et un ans, j'en ai cinquante.

— On vieillit vite sur les champs de bataille!

— Je ne saurai que dire à mes soldats.

— Tu leur diras : En avant! toujours en avant! Les La Panique n'ont jamais rien dit d'autre à leurs troupes devant l'ennemi.

— Je me connais... je reculerai.

— Je te défends de reculer, triple capon!... Mais tu pourras rester en arrière... pour voir si tous tes soldats t'ont suivi! »

Mme la vicomtesse joignit ses prières aux ordres de son glorieux époux. Elle me fit comprendre avec une grâce infinie que si j'attrapais des horions, que si je mourais, même, ce serait un petit malheur, en somme, tandis que si pareille aventure survenait à son époux, ce serait une calamité sans remède.

Dépourvu de tout courage, je n'eus pas celui de lui résister.

Mme la vicomtesse Fanfluche de La Panique, née Eulalie, baronne du Boulingrin, me fit l'honneur de m'appeler chez elle, en cachette, pour me prendre mesure et ajuster à mes contours un des uniformes de son époux. Elle ne pouvait confier à personne cette ingrate besogne si peu faite pour ses doigts si fins.

J'avais vraiment bon air sous le harnois.

Il me sembla que j'endossais du courage en même temps que les habits galonnés du héros.

Mon air martial effraya sans doute Mme la vicomtesse, car elle me dit :

« Surtout, monsieur Floriquet, ne vous exposez pas! »

Cette recommandation me fit venir des larmes aux yeux et je m'écriai :

« Se peut-il que vous me portiez tant d'intérêt?

— Oh! ce n'est pas cela, monsieur Floriquet ; mais, vous comprenez, si vous faisiez des prodiges, on s'apercevrait bien vite que vous n'êtes pas mon mari. »

J'étais décidé à m'attendrir, mes larmes étaient en chemin; je leur donnai cours en songeant à la tendresse que la digne jeune femme portait à son époux.

« Soyez tranquille, madame, répondis-je, je ne ferai rien de glorieux. Si, par malheur, je devenais un héros, vous voudrez bien vous dire que ce n'a pas été ma faute.

— Merci, mon bon Floriquet, merci. Je compte sur vous. »

Je me suis parfois demandé si les sentiments qui animaient M. le vicomte et Mme la vicomtesse n'étaient pas un tantinet égoïstes, si la patrie trouvait son compte à être ainsi défendue...

J'ai toujours aussitôt chassé ces pensées impies. Un pauvre petit Floriquet est-il de taille à juger un Fanfluche! M. le vicomte me prouva bien, du reste, la grandeur de ses sentiments et l'affection qu'il me portait lorsqu'il me dit au départ :

« Ah çà! Floriquet, n'allez pas vous faire tuer au moins! Vous me mettriez dans un grand embarras. Cela me gênerait fort d'être à la fois défunt en votre personne et vivant en la mienne. L'inverse me serait fort désagréable aussi. Si vous pouvez faire là-bas quelque action d'éclat qui me vaille ou la croix de Saint-Louis ou de l'avancement, ne vous en faites pas faute. J'ai dans un coin de mon cellier une vieille bouteille... je ne vous dis que cela!... Nous la boirons en votre honneur. Allez, Floriquet, allez. Laissez au logis votre crasse plébéienne. Tâchez d'oublier que vous n'êtes qu'un croquant. Rappelez-vous toujours, en revanche, qu'un uniforme n'est point une livrée.

Mme la vicomtesse m'ayant souhaité bon voyage, M. le vicomte m'ayant confié cinquante livres pour faire figure au régiment, je me mis en route.

XIV.

Je partis seul, à cheval, emportant dans ma valise l'uniforme de mon glorieux maître et la lettre de M. de Lusser.

Plus habitué à enfourcher un âne qu'à parader sur un coursier de combat, je résolus de voyager prudemment, au pas, s'il était possible, au petit trop, s'il le fallait absolument.

Et puis, me disais-je, plus j'arriverai tard, plus j'éviterai de dangers. Le Dieu des armées a bien assez de vaillants de bonne volonté à faire écharper. Un pauvre petit Floriquet tel que moi ne saurait lui faire faute. Je dois, d'ailleurs, respecter les recommandations de Mme Eulalie et ne point m'exposer. Comme l'a fort judicieusement fait remarquer M. le vicomte, en me faisant tuer en son lieu et place, je le mettrais dans un grand embarras. C'est bien assez de mourir pour son compte.

Quelque envie que j'eusse d'abord de revêtir l'étincelant uniforme du héros, je conservai prudemment sur mes épaules ma modeste défroque. A force de penser aux dangers que le harnais militaire allait attirer sur moi, je me pris à les aimer, ces pauvres hardes aux couleurs mornes, tant de fois reprisées. Elles me tenaient au corps ni plus ni moins que ma chair, et je me disais en frissonnant que les reprises qu'il faudrait faire à ma peau, le cas échéant, toutes glorieuses fussent-elles, seraient effroyablement douloureuses à supporter.

Bien que je m'appliquasse à ne pas me hâter, je finis par atteindre le territoire des Chicachas. Parti le 26 avril de la Mobile, j'arrivai le 27 mai au poste qui m'avait été assigné, revêtu des insignes de mon grade illusoire. Je m'applaudis fort de n'avoir pas trop poussé ma monture. Un grand combat avait eu lieu la veille.

M. de Bienville commandait en personne. La bataille avait été chaude. Abrités par d'inexpugnables palissades, les Anglais et les Chicachas avaient, pendant trois heures, fait lâchement pleuvoir la mort sur nos braves grenadiers, sans perdre un seul des leurs. Il y a gros à parier que M. le vicomte fût mort en ma personne, quelque lâche que j'eusse pu être, si j'étais arrivé vingt-quatre heures plus tôt. C'eût été pour la France une perte irréparable!

Le général, un des plus braves de la terre, avait peut-être trop sacrifié à sa gloire personnelle. Il fit battre la retraite. Abusant de son avantage, l'ennemi avait poursuivi les Français qui se retiraient en bon ordre.

Ma venue fut accueillie avec plus d'enthousiasme que je ne l'eusse désiré par les blessés demeurés sur le champ de bataille, par le chirurgien qui les avait rassemblés et soignés.

« C'est à M. le vicomte Fanfluche de La Panique que j'ai, sans doute, l'honneur de parler? me demanda le disciple d'Esculape.

— Oui, docteur, si cela peut vous être agréable, crus-je devoir lui répondre en m'inclinant.

— Vous étiez impatiemment attendu. Votre nom est l'équivalent de victoire et votre approche suffit à terrifier l'ennemi. Mes blessés, vous sachant arrivé, ont en grande partie recouvré leurs forces. Nous avons fait hier de terribles pertes!

— J'ai appris, en effet, à peu de distance d'ici, qu'une très sérieuse affaire était engagée. Vous sachant occupé, je me suis tenu à l'écart. J'ai horreur d'être importun.

— Tout est pour le mieux. Vous eussiez été tué, indubitablement, et vous allez nous tirer d'embarras. Je suis heureux de vous annoncer que le général en chef vous a confié le soin de reconstituer en un corps compact les épaves qu'il a laissées derrière lui. A cet effet, il vous a conféré le grade de capitaine des grenadiers, dont il vous remettra le brevet lors de votre première rencontre. Capitaine, je vous salue et attends vos ordres. »

N'était-ce pas bien débuter? Éviter la bataille et recueillir, dès l'arrivée, un grade plus élevé! Il y avait là de quoi satisfaire, à la fois, la prudente et prévoyante vicomtesse, l'ambitieux et apathique vicomte, sans oublier le pauvre diable qui tient ici la plume. Par malheur, si le sort nous fait parfois largesses, c'est qu'il est certain de pouvoir, à son heure, reprendre ce qu'il lui a plu de prodiguer.

Toujours est-il que le jour où la très noble, vertueuse, féconde et honorée dame Théodebert Fanfluche, vicomtesse de La Panique, née Eulalie du Boulingrin, reçut l'avis que son époux, courageux quand même, avait conquis le grade de capitaine, sans savoir ni comment ni pourquoi, elle s'écria :

« Ce damné Floriquet va tout perdre! Qui l'eût cru si téméraire? Ces petites gens n'ont aucune mesure, aucun sentiment des convenances. Il se croit Fanfluche pour tout de bon. Mon ami, ajouta-t-elle, écrivez-lui de se ménager davantage. Vous serez bien avancé quand il vous aura tué en sa personne. Serez-vous fier de le remplacer en ce monde, alors qu'il vous aura devancé au paradis? Je n'ai aucune envie de devenir veuve de votre vivant. »

La pauvre vicomtesse me calomniait.

Au major qui attendait mes ordres, je répondis, le chapeau sur l'oreille, le poing sur la hanche :

« Monsieur, si j'ai mérité que l'on me distinguât, c'est que je n'ai jamais admis qu'une ligne de conduite : la ligne droite; c'est que je n'ai jamais donné qu'un ordre, toujours le même : « En avant! vive Dieu! en avant! » Toutefois, il y a plusieurs manières d'aller en avant. On peut accomplir ce mouvement dans toutes les directions. Vous allez, sans perdre une minute, former en peloton ceux qui, n'ayant aucune blessure aux

jambes, peuvent marcher. Vous laisserez ici les autres avec trois jours d'onguents et de tisanes. Je n'entends pas sacrifier à des non-valeurs de précieux défenseurs de la patrie. Ceci fait, vive Dieu! nous irons en avant. De quel côté s'est dirigé l'ennemi?

— Vers le nord, mon capitaine.

— Très bien. Nous irons donc en avant, toujours en avant... de l'autre côté. »

Ma fermeté eut de prodigieux effets. Tout le monde fut instantanément debout. Une charrette suffit à recueillir les culs-de-jatte. Au moment de nous mettre en route :

« Ne croyez-vous pas, mon capitaine, hasarda timidement le major, qu'il serait plus prudent de suivre, en tous points, les ordres que nous a laissés le général en chef, et de nous diriger sur notre campement, à quelques lieues d'ici ?

— Bien obligé! répondis-je. Nous serons bien avancés quand nous aurons reçu quelques mauvais coups en chemin. L'ennemi a poursuivi l'armée.

— Nous le prendrons entre deux feux et lui couperons la retraite, s'il n'a pas encore pris la fuite.

— A votre aise, mon cher monsieur. Allez vous faire casser les reins, si bon vous semble. Seul ou escorté, j'irai de ce côté. »

Et je crus entendre la bonne dame Eulalie murmurer à mon oreille: « Bravo! Floriquet. Tu as le courage de ta lâcheté. »

« Vous avez seul le commandement et la responsabilité, mon capitaine, reprit le docteur Bontemps... (C'est Bontemps qu'il s'appelait, je me le rappelle.) Nous vous suivrons partout où il vous plaira de nous conduire, fût-ce à la mort, fût-ce au martyre.

— Il me serait absolument désagréable de vous conduire de ce côté-là, monsieur, tenu, que je suis, de marcher à votre tête. Je n'ai pas ce qu'il faut pour guider des écloppés. Je vous passerai la parole, si vous le voulez bien. »

Hélas! pourquoi n'a-t-il pas accepté?

Nous marchions depuis une heure à peine, lorsque j'entendis des flèches siffler à mes oreilles. J'ai toujours détesté la musique. Aucune ne m'a été aussi désagréable que celle-là. Des coups de feu les accompagnèrent presque aussitôt. Le docteur Bontemps tomba à mes côtés.

« Je meurs, mon commandant, me dit-il. Puisse ma mort vous rappeler que la témérité n'est pardonnable que lorsqu'on est seul exposé! Dieu vous épargne! Dieu vous pardonne! »

Certes! j'aurais cru fou celui qui m'eût dit que je recevrais un jour une pareille réprimande. Téméraire! Floriquet téméraire! Deux coups de feu gravèrent plus profondément cette leçon dans ma mémoire que de simples paroles n'eussent pu le faire. Le premier brisa la lame de mon sabre, le second fit voler au loin une des oreilles de mon cheval... Je tombai foudroyé.

Combien de temps demeurai-je sans connaissance? Je ne l'ai jamais su. Une violente douleur à la tête me ranima et me fit ouvrir les yeux. Ce que je vis me glaça d'épouvante; ce que je ressentis faillit me rendre fou.

Quatre sauvages à l'aspect effroyable me tenaient cloué sur le sol, tandis qu'un cinquième me scalpait.

Absalon, fils chevelu de David, seul tu pourrais comprendre ce qui se passa en moi, toi qui, pendu par les cheveux, sentis la lame de Joab pénétrer dans ta poitrine. Les efforts que je fis pour me dégager furent inutiles... Je m'évanouis de nouveau.

Le sort avait décidé que je porterais perruque.

FLORIQUET.

Pour copie conforme :

QUATRELLES.

(*A suivre.*)

SUR LA CÔTE DES ESCLAVES

Porto-Novo (1).

Kotonou est relié à Porto-Novo par une lagune, ou plutôt par une chaîne de lagunes; la distance est de 18 milles environ; la *Topaze* et l'*Émeraude*, qui filent 6 nœuds, mettent de trois à quatre heures pour faire le trajet.

La *Topaze* et l'*Emeraude* sont des canonnières de rivière construites à Saint-Denis; elles font un service régulier entre Kotonou et Porto-Novo; un fil télégraphique relie Kotonou à Porto-Novo. Leurs équipages sont restreints; les commandants (premiers maîtres) et les mécaniciens sont blancs; les chauffeurs (4) sont noirs ainsi que les matelots (4). Un pilote est à bord.

Je cède ici la parole à mon aimable correspondant :

« Invité par M. Ehrmann, résident de France, m'écrit-il, à me rendre à Porto-Novo, j'ai pris passage à Kotonou, le 28 novembre 1891, à deux heures et demie, sur la *Topaze*.

« Le « canal de Kotonou » que nous suivons d'abord n'a rien de curieux : il me rappelle les bords du Danube dans la branche de Soulina; partout des roseaux, des palétuviers; l'eau est tapissée de plantes aquatiques au milieu desquelles file la canonnière : sur les bords plongent de temps à autre les caïmans, et les poissons volants s'enfuient, et quelquefois tombent sur le pont de la *Topaze;* de grands oiseaux noirs et très laids, rappelant par leur forme nos cigognes, prennent leur vol par bandes et passent sur nos têtes.

« Après vingt minutes de marche, nous entrons dans le lac *Denham*, dont les eaux sont d'un jaune sale; sa traversée dure une heure et quart. Afotomou, grand village, s'aperçoit de loin : toutes les cabanes construites en jonc se trouvent plantées à deux mètres au-dessus de l'eau à l'aide

(1) Extrait d'un [illegible] de M. [illegible], député, qui doit publier sous peu [illegible] *Journal* [illegible] *au protectorat français sur la Côte des Esclaves.*

de grands piquets. Sous chaque habitation est attaché le tronc d'arbre creux qui sert à la famille pour aller à la pêche. Ce village a été construit par les habitants de Godomey qui ont fui devant les déprédations des Dahoméens, et qui, sachant l'horreur qu'ont ceux-ci pour l'eau, se sont installés sur la lagune même.

« En sortant du lac Denham, nous entrons dans une branche plus étroite appelée le Zumé; cette route est plus longue que celle du Toché, mais les eaux étant basses, nous sommes obligés de passer par le Zumé.

« C'est un labyrinthe de lagunes, de petits canaux de petits lacs; durant une heure, la vue est bornée; l'on ne voit que des roseaux. Nous traversons quelques villages construits, comme Afotomou, sur les bords de la lagune; les petits enfants en grand nombre courent tout nus sur la rive pour attraper les morceaux de biscuit qu'on leur lance du bord.

« Enfin l'on aperçoit quelques arbres, la lagune s'agrandit, et l'on débouche dans l'*Ouémé*, qui est la lagune de Porto-Novo.

« L'arrivée à Porto-Novo est très jolie; la ville haute apparaît au milieu des orangers, palmiers, cocotiers; la végétation est luxuriante; l'on retrouve les grands arbres des forêts vierges du Gabon avec leurs troncs enserrés par des lianes aux fleurs superbes; la terre d'un rouge foncé qui ressort en de certains endroits, au milieu de cette épaisse verdure, produit un effet étrange. A cinq heures et demie, la *Topaze* mouille en face de la résidence, à côté de l'*Émeraude*.

« Lagos seule dépasse Porto-Novo en population, — l'on évalue à 20,000 ou 30,000 le nombre des habitants de Porto-Novo et à 300,000 celui de tout le royaume.

« Le climat de Porto-Novo est un des plus mauvais de la côte, à cause des nombreux marais ou lagunes dont il est entouré et qui empestent l'air qu'on y respire; aussi les médecins envoient-ils les malades à Kotonou qui jouit de l'air du large. L'eau n'y est pas saine, la plus grande partie de celle que l'on boit ne provenant que des infiltrations de la lagune. Enfin les noirs de Porto-Novo avaient la coutume d'ensevelir leurs morts dans leurs cabanes, ce qui engendrait des épidémies terribles de fièvre; l'administration coloniale fait son possible pour empêcher cet usage, mais bien des infractions se commettent encore. »

Autant les Dahoméens sont belliqueux et sanguinaires, autant les indigènes de Porto-Novo, comme les Egbas (pays situé au nord et à l'est du territoire de Porto-Novo), sont doux et travailleurs. Leur plus terrible ennemi est le Dahoméen; ils vivent dans une perpétuelle crainte de leurs voisins, et c'est pour éviter leurs constantes invasions et leurs rafles d'esclaves qu'en 1863, le roi Sodji, souverain d'alors, plaça ses États sous le protectorat de la France. Quelque temps après, le roi de Dahomey nous cédait Kotonou, et c'est ainsi que furent constitués nos établissements du Benin.

Cette double cession fut très mal vue par le cabinet de Saint-James; aussi, de 1863 à 1883, les Anglais tentèrent-ils à plusieurs reprises de nous enlever ces territoires, et il a fallu toute l'énergie de M. Daumas et de M. P. Béraud, nos agents consulaires, pour empêcher à un moment donné le commandant de la division britannique de bombarder Kotonou et Porto-Novo.

La réorganisation de nos établissements du Benin eut lieu en 1883 (décret du 16 décembre), et furent placés sous la dépendance du « Gabon ».

Enfin, plus dernièrement encore, les établissements du Benin, avec un résident à Porto-Novo, furent réunis aux « Rivières du Sud », dont le gouverneur demeurait à Conakry, et je crois même que, depuis le mois de janvier 1892, le résident de France à Porto-Novo a été supprimé et remplacé par un lieutenant-gouverneur, M. Balot, sous les ordres du gouverneur des Rivières du Sud, M. Balay, résident à Conakry, avec cette amélioration sensible, c'est que le lieutenant-gouverneur des établissements de Benin peut correspondre directement avec Paris, au lieu d'être obligé de passer par la voie de son chef à Conakry.

Le roi actuel de Porto-Novo s'appelle Toffa.

Il a deux palais : celui d'hiver, qui se trouve au centre même de la ville, près du marché, et celui d'été, Békou; — il était à Békou quand mon correspondant alla lui rendre visite. Il partit en hamac, et, après une demi-heure de route à travers la forêt, arriva sur une espèce de place au bout de laquelle s'ouvrait une grande porte : la porte du palais. Accompagné de M. Béraud fils, son interprète, il pénétra dans la cour où se trouvaient couchés, sous des arbres énormes, de nombreux chefs qui tenaient *palabre*. Au bout d'un moment d'attente, un ministre de Toffa, reconnaissable à ses longs cheveux, l'invita à le suivre auprès du roi.

Le roi est un homme de quarante ans; il paraît en avoir soixante. Il reçoit assis sur un canapé rouge, dominant une dizaine de ministres, étendus par terre. Il est coiffé d'un bonnet de coton, surmonté d'un bonnet grec; son « pagne » est blanc avec des raies rouges; il est chaussé de sandales. La présentation une fois faite, il fit apporter de la bière et demanda à mon correspondant des nouvelles de sa famille. Ce dernier rendit au roi sa politesse en s'enquérant de la santé de ses quatre cents femmes, et la conversation commença. La marine intéresse médiocrement Toffa, car il ne doit jamais voir la mer, comme du reste Béhanzin; mais les renseignements sur notre armée de terre l'impressionnèrent davantage, et, après un instant de réflexion, il fit poser par son interprète la question suivante : « Demande au blanc s'il croit qu'avec ses hommes armés la France, son pays, est assez forte pour battre les Dahoméens? » Ainsi donc, ce roi, notre protégé, qui voit presque chaque jour notre résident, qui croise dans les rues de Porto-Novo nos Sénégalais et nos « Haoussas », se demande très sérieusement si nous sommes plus forts que son ennemi! Qui sait si, aujourd'hui que les Dahoméens sont à deux pas de Békou, notre brave Toffa ne regrette pas la protection que son père a demandée à la France, et si ses ministres ne lui reprochent pas d'avoir continué à abdiquer entre nos mains tous ses droits, pour être exposé, en revanche, à être pris d'un moment à l'autre par Béhanzin qui le déteste et voudrait en faire son prisonnier de guerre? Il n'est pas douteux qu'un grand nombre de noirs habitant les environs de Porto-Novo, ne se sentant pas protégés par nous, s'en vont à Lagos, où l'Angleterre leur assure une protection efficace.

Toffa, en accompagnant son visiteur jusqu'à la porte de son palais, a tenu à lui montrer les têtes des Dahoméens exposées sur des nattes contre les murs de sa demeure; c'est, paraît-il, une de ses manies d'exhiber ces tristes trophées aux blancs qui viennent le voir. Il a poussé plus loin encore l'amabilité, et le soir il a fait porter à la résidence une vache et un panier de pigeons comme cadeaux : « Toffa te fait présent de cela, a dit son envoyé, parce qu'il sait que tu vas faire un long voyage et qu'il ne veut pas que tu souffres de la faim. » Le *Taygète* a ramené en France ces cadeaux du roi de Porto-Novo.

Porto-Novo est un très grand centre d'échanges. En plus des maisons françaises Régis et Fabre, qui ont toutes deux des installations superbes et tiennent le premier rang, il y a de nombreuses maisons allemandes et anglaises qui font beaucoup d'affaires. Des petits navires à vapeur d'un faible tirant d'eau prennent, par la lagune de Lagos, du fret pour l'Europe, en transbordement en rade de Lagos sur les grands navires; nos maisons françaises usent rarement de leur entremise, la totalité de leurs transports se faisant par pirogues, *via* Kotonou, et évitent ainsi les frais considérables de la douane anglaise. .

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Émile Zola : *la Débâcle.*

La Débâcle de M. Émile Zola est une très grande œuvre, la plus grande, je crois, de toute la bibliothèque que M. Zola a écrite, et où le mélange de l'excellent et du détestable est si prodigieux. Il est possible que je me trompe. Il arrive très souvent qu'on déclare ainsi la plus belle la dernière œuvre parue d'un auteur. C'est quelquefois un compliment qu'on croit obligé. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce n'est pas mon cas. C'est quelquefois une illusion, très naturelle, les œuvres antérieures étant refroidies par le demi-oubli, et l'œuvre nouvelle toute chaude encore dans le cerveau de celui qui vient de la lire. Je crois pourtant être dans le vrai. *La Débâcle* me laisse une impression plus grande, plus puissante, plus tragique, et aussi plus élevée et plus pure que n'a jamais fait aucun ouvrage de M. Zola. Elle a vraiment « l'air des belles choses »; elle a, beaucoup plus que *la Terre*, et plus même que *Germinal*, la grande manière épique, et elle soutient ce ton presque continuellement et sans effort pendant ces 636 pages, texte serré. C'est proprement, du reste, une épopée en prose, franchement, cette fois, et sans mélange de Lucain avec Paul de Kock et de Dante avec Pigault-Lebrun. Ce qu'elle rappelle le plus au souvenir, ce n'est pas tant Émile Zola lui-même que le Tolstoi de *Guerre et Paix*, avec moins de poésie et plus de concision. On dira que cette impression vient plutôt du sujet que du talent de l'artiste, et qu'il est difficile de raconter 1870-1871 sans faire passer dans les nerfs du lecteur le grand frisson épique. Peut-être bien; mais, quand j'y songe, je ne vois pas, en bien cherchant, un autre écrivain qui eût pu, d'autre part, se tenir à la hauteur d'un tel sujet et ne pas fléchir sous le poids d'une pareille masse.

Il s'agissait de *composer* tout cela, de le ramener à une certaine unité pour le rendre clair et *continu*, et pour que l'impression dernière eût de la netteté dans nos esprits, et fût précisément celle que l'auteur avait souhaitée. C'était cela qui était difficile. De belles scènes d'horreur, nous nous y attendions, et nous comptions sur M. Zola pour qu'elles fussent à nous détraquer les nerfs. Il est clair qu'il avait couvé et caressé ce sujet de 1870-1871 toute sa vie. Il lui appartenait : c'était là qu'il devait pouvoir décidément se déployer pleinement, et que sa soif du sinistre devait pouvoir s'étancher à tout souhait. Guerre étrangère, guerre civile, le sang, la faim, la soif, la variole, la vermine, la pourriture, les massacres, les trahisons, les délations, l'alcoolisme, la folie, toute la bête humaine était là dans tout son jour, sous tous ses aspects; et M. Zola n'avait qu'à peindre une fois de face ce qu'il n'avait jamais pu peindre que de profil, tout en accusant fortement le profil, je me plais à le reconnaître. Le difficile était de se borner, d'être relativement sobre, et enfin de composer.

M. Zola a très bien compris ces trois nécessités de son sujet, et on peut dire qu'il a rempli ces trois devoirs de sa tâche. L'ouvrage est court pour l'immense quantité de faits qu'il avait à soulever et à emporter avec lui, ou, du moins, qui s'offraient à lui de toutes parts; il est presque discret dans les peintures de l'affreux et du désolé. On sent du moins, et c'est le point, qu'il ne dépasse pas la réalité, qu'il ne la grossit point, qu'il ne charge pas les traits, que la réalité a été cela, et plus encore. Ici, le sujet a rendu service à l'auteur. Le grossissement est le défaut le plus pénible de M. Zola comme de toute l'école romantique à laquelle il n'a pas cessé un jour d'appartenir. Nous dépeindre les halles de Paris en nous donnant cette sensation que c'est une ville de trois cent mille âmes, voilà le défaut. Mais devant ce qui est vraiment énorme, le grossissement perd ses droits. Il est simplement à la hauteur; il est de niveau avec la matière. Les artistes du genre de M. Zola ne devraient jamais s'attaquer qu'à des sujets gigantesques; et, après tout, ce n'est pas précisément un mauvais compliment qu'on leur fait là.

Enfin, j'y viens, ou j'y reviens pour le prouver, l'ouvrage est très savamment composé, sauf une légère réserve sur laquelle je reviendrai. De Frœschviller à Sedan, c'en est, de beaucoup, la partie principale, environ les trois quarts. Rien n'était plus malaisé que de composer une histoire avec cela, c'est-à-dire avec une

suite incohérente et désordonnée de marches et de contremarches, d'ordres et de contre-ordres, d'agitations fiévreuses et proprement délirantes. Il fallait mettre une unité dans ce cauchemar. L'idée, excellente, de l'auteur a été celle-ci : mettre l'unité de l'affaire dans celui-là même qui préside à ce chaos, précisément parce qu'il ne sait pas diriger; dans celui qui symbolise le désordre, parce qu'il le crée par ses incertitudes; dans celui qui est comme le Dieu passif et inconscient de ces immenses flux, reflux, remous et tempêtes d'hommes : dans l'empereur Napoléon III. Des flots, des courants, des tourbillonnements d'hommes et de chevaux égarés, étonnés, ahuris à travers l'Alsace, la Lorraine et la Champagne, des confusions, des mêlées, des tumultes, des écrasements, des immobilités plus écrasantes encore, l'incertitude, l'angoisse, la folie grandissante, — « et l'empereur, au fond, passant par intervalles » — : voilà le procédé, très habile, très adroit, cette fois très naturel aussi, mais dont il fallait s'aviser, et, une fois qu'on s'en était avisé, qu'il fallait employer avec dextérité et avec art.

C'est où M. Zola s'est montré très grand maître. Napoléon III paraît sept ou huit fois au cours du récit, promenant sa face pâle, ses yeux vagues et noyés d'eau, son corps affaissé, toute sa figure de martyr morne et impuissant. Ici, c'est en voiture, sur une route; il passe vite, le regard perdu, inquiet, peut-être espérant encore; ici, c'est au penchant d'un petit coteau, au bout d'un champ de blé, assis sur un petit pliant, « immobile, affaissé, de l'air d'un petit rentier chauffant ses douleurs au soleil »; ici, c'est derrière la vitre d'une fenêtre, à Sedan : « Tenez! c'est lui... là, regardez, à la fenêtre de gauche... C'était, en effet, contre la vitre, une apparition de face cadavéreuse, les yeux éteints, les traits décomposés, les moustaches blêmies, dans cette angoisse dernière. » Ici, c'est près de Bazeilles, sur le champ de bataille, « paraissant plus grand à cheval, les moustaches fortement cirées, les joues colorées, rajeuni, fardé comme un acteur... s'étant fait peindre pour ne pas promener parmi son armée l'effroi de son masque blême, décomposé par la souffrance », voulant mourir, du reste; « marchant lentement au milieu des balles et des obus, sans hâte, de sa même allure morne et indifférente, allant à son destin », s'arrêtant enfin, « attendant la fin qu'il était venu chercher. Les balles sifflaient comme un vent d'équinoxe, un obus avait éclaté, le couvrant de terre. Il continuait d'attendre. Les crins de son cheval se hérissaient, toute sa peau tremblait devant la mort qui, à chaque seconde, passait sans vouloir de la bête ni de l'homme. Alors, après cette attente infinie, l'empereur, avec son fatalisme résigné, comprenant que son destin n'était pas là, revint tranquillement, comme s'il n'avait désiré que reconnaître l'exacte position des batteries allemandes ». — Et, enfin, c'est à Sedan encore, le drapeau blanc de la capitulation flottant au sommet de la citadelle, la bataille continuant pourtant encore, et le canon tonnant toujours. « Lui, marchait de la cheminée à la fenêtre, la face ravagée, tiraillée à présent par un tic nerveux. Le dos semblait se courber davantage, comme sous l'écroulement d'un monde; tandis que l'œil mort, voilé des paupières lourdes, disait la résignation du fataliste qui avait perdu la partie dernière », et dix fois : « Oh! ce canon, ce canon qu'on entend depuis ce matin... Oh! ce canon qui ne cesse pas!... Oh! ce canon! faites-le donc taire tout de suite. »

Ainsi, à intervalles bien ménagés, l'apparition de l'Empereur *scande*, en quelque sorte, les périodes de cette vaste histoire désordonnée, les épisodes de cette épopée chaotique, et ramène l'esprit à l'idée centrale, à l'idée essentielle du poème : un empire qui croule. C'est d'un art très savant, et la variété que l'auteur a su mettre dans ses apparitions successives, qu'on pouvait craindre qui fussent monotones, est digne d'admiration.

Les épisodes qui se détachent en relief, au milieu du tableau d'ensemble, sont, pour la plupart, traités avec une largeur et une puissance extraordinaires. Le plus beau, qui sera classique demain, et que vous trouverez partout, est la défense de Bazeilles, et particulièrement de la maison de Weiss l'Alsacien, la bataille obstinée, furieuse, enragée, dans une soif ardente de mourir et de se venger avant de mourir. Ce sont « les dernières cartouches » de M. Émile Zola. C'est une des choses les plus belles qu'il ait écrites, et qu'on ait écrites. — Plus net, plus incisif, d'un relief plus coupant encore, et tout à fait digne de Mérimée, l'épisode parallèle, Mme Weiss venant, sous les balles et les obus, de Sedan à Bazeilles, par les prairies, avec un petit gamin qui siffle dans le vacarme, se glissant dans Bazeilles en feu, et y arrivant pour s'attacher au corps de son mari que les Prussiens fusillent.

J'aime moins le jugement et l'exécution de l'espion Goliath. Il y a un peu de mauvais romantisme et même un peu de *chromo* là-dedans. En général, toute cette première partie (de Frœschviller à Sedan), que j'ai dit qui était de beaucoup la plus considérable, est de tout premier ordre. Une seule chose m'y a un peu chagriné. Ces soldats menés, ramenés et ramenés encore sur toutes les routes d'Alsace-Lorraine, *comprennent trop les mouvements qu'on leur fait faire*, se les expliquent beaucoup trop bien, et nous les expliquent, à nous lecteurs, trop bien aussi. Il est bien entendu que c'est pour que nous eussions la marche au moins générale des choses sous les yeux que l'auteur a permis que ses soldats fussent si bons stratégistes. Il est clair que M. Zola ne pouvait pas nous écrire toute la campagne de 1870 jusqu'à Sedan comme Stendhal a écrit la bataille de Waterloo. Cette façon « d'assister sans rien comprendre » n'est de mise que pour un récit relativement court. Mais il ne faut pas, pour éviter un inconvénient, tomber dans un autre, et les soldats de

M. Zola comprennent d'une facon invraisemblable les fautes qu'on leur fait commettre. Pour éviter l'un et l'autre inconvénient, il fallait bravement, malgré ce qu'il y a de froid dans cette manière, que l'auteur, au commencement des chapitres, parlât en son nom, et nous dît brièvement : « On avait abandonné la marche sur Châlons et repris l'idée de la marche sur Verdun... » Tant pis! J'aime mieux cela que le caporal Jean et son ami Maurice, comprenant si bien qu'on ne marche plus sur Châlons et qu'on incline sur Verdun. A quoi peuvent-ils le comprendre, au milieu des cent bruits contradictoires par heure qui circulent dans les rangs d'une armée en campagne? Ce dont le soldat s'aperçoit, c'est de la distribution non faite, de la soupe et du biscuit qui manque, d'une « surprise », d'un camp mal gardé ou mal éclairé, du désordre général, oui, et cela suffisait très bien à M. Zola pour nous montrer le mécontentement et l'indignation grandissant dans l'armée de l'Est de 1870; mais quant aux mouvements stratégiques les plus mauvais, il est clair que le soldat ne s'en aperçoit pas ou ne s'en rend compte que bien longtemps après coup. Ce défaut, du reste, n'est sensible que par moments, dans *la Débâcle*, et n'en altère pas sensiblement la beauté.

Si j'arrive à la seconde partie de l'ouvrage, c'est-à-dire à la peinture de Paris pendant la Commune, j'aurai quelques réserves à faire. Tout d'abord cette partie, disproportionnée relativement à la première, beaucoup plus brève, paraît écourtée et comme hâtée, bousculée en quelque sorte. L'auteur s'arrange de manière à ne raconter que le dernier épisode de la Commune, la « semaine sanglante », et cet épisode, sans rien qui y prépare l'esprit du lecteur, semble être en l'air, ne se rattacher à rien, n'avoir ni causes ni raisons, ni origines lointaines. Et vraiment on ne sait précisément à quoi l'auteur, dans sa pensée, rattache la Commune comme à sa cause. Est-elle pour lui l'effet dernier de la guerre, ou est-elle l'effet dernier de l'Empire, de cette « corruption impériale » à laquelle, en brave homme ayant eu vingt ans en 1865, il a encore la naïveté de croire un peu? On ne sait lequel des deux, on ne voit pas. Non, la « semaine sanglante » arrive à la fin d'un volume où il n'a été parlé que de Metz, Sedan, Frœschviller, Bazeilles, et où il n'a pas été dit un mot de Paris pendant le siège; elle a l'air, ainsi arrivant, d'un récit d'un autre pays et d'une autre hémisphère. Elle aura toujours un air de hors-d'œuvre.

Quel lien, au moins, matériel, la rattache au reste de l'épopée? Voici. Les deux principaux héros obscurs de tout le récit, depuis Frœschviller jusqu'à Sedan, ont été deux simples soldats, — dont l'un caporal, mais la différence n'est pas immense, — Jean, le paysan sensé, prudent, énergique, dur à la fatigue et obstiné dans le dessein, personnification de la bonne et saine France; et Maurice Levasseur, bourgeois intelligent, mais nerveux, capable d'enthousiasme et de défaillance, engagé volontaire pour la durée des hostilités. Ils se sont dix fois pendant la campagne réciproquement sauvé la vie. Ils doivent pendant la Commune se trouver l'un en face de l'autre, et l'un tuer l'autre, n'est-ce pas? c'est indiqué.

C'est indiqué; mais les moyens par lesquels l'auteur arrive à ce dénouement sont un peu tirés et ont quelque chose d'artificiel. Jean reste blessé à Sedan, si je ne me trompe, pendant que l'autre, prisonnier évadé, se rabat sur Paris, et devient communard. Mais comment le devient-il, voilà ce que l'auteur indique brièvement, vaguement et insuffisamment.

Il fallait nous montrer Maurice vivant à Paris pendant le siège et intoxiqué peu à peu du virus particulier à cette époque-là, lentement gagné par la fièvre obsidionale, couvé communard, si je puis ainsi parler. Mais oui, il le fallait; car, communard, il ne l'est pas par avance. Il est bourgeois; il s'est montré jusqu'alors moitié bonapartiste, moitié républicain, comme les trois quarts des Français d'alors, somme toute s'occupant peu de politique et nerveusement patriote plus que toute autre chose. Il n'est pas prédisposé à l'état mental communaliste. On est un peu étonné qu'il en soit comme envahi en un tournemain. Il le fallait pour le dénouement; et cela se voit un peu trop.

Ce dénouement est du reste très beau. Au milieu de Paris en flammes, Jean jeté par les poussées de la lutte droit sur Maurice comme dans une sorte de fatalité, le frappant sans le connaître, puis le sauvant des exécutions sommaires, le soignant, le disputant à la mort, et recevant son dernier soupir pendant cette belle journée ironique du dimanche, où le soleil printanier est si doux et où la foule se répand joyeuse dans les rues, tandis que les derniers feux de peloton font tomber en tas les derniers révoltés, suprêmes victimes de nos malheurs historiques; cela est d'une véritable grandeur comme d'une poignante émotion tragique.

L'intention morale de la dernière page est encore à mentionner et est à l'honneur de l'auteur, comme elle est une dernière beauté de l'œuvre. M. Zola a voulu terminer, avec plus de grandeur, comme dans un cadre plus vaste, par la dernière pensée de son autre livre : l'*Œuvre*. « Au travail! Par-dessus les tombeaux, en avant! » comme disait Gœthe.

« Alors Jean eut une pensée extraordinaire. Il lui sembla, dans cette lente tombée du jour, au-dessus de cette cité en flammes, qu'une aurore déjà se levait. C'était bien pourtant la fin de tout, un acharnement du destin, un amas de désastres tels que jamais nation n'en avait subi d'aussi grands : les continuelles défaites, les provinces perdues, les milliards à payer, la plus effroyable des guerres civiles noyée dans le sang... Et pourtant, par delà la fournaise hurlant encore, la vivace espérance renaissait au fond du grand ciel calme, d'une limpidité sou-

veraine. C'était le rajeunissement certain de l'éternelle nature, de l'éternelle humanité, le renouveau promis à qui espère et travaille, l'arbre qui jette une nouvelle tige puissante quand on a coupé la branche pourrie... Le champ ravagé était en friche, la maison brûlée était par terre ; et Jean, le plus humble et le plus douloureux, s'en alla, marchant à l'avenir, à la grande et rude besogne de toute une France à refaire. »

Tel est, trop rapidement lu et trop rapidement analysé, dans la hâte de l'actualité, ce grand et bel ouvrage, où M. Zola a retrouvé toutes ses qualités et oublié à peu près tous ses défauts. Il faut dire qu'après *l'Œuvre*, *la Bête humaine* et *l'Argent*, il y avait peut-être une revanche à prendre, certaines espérances à faire renaître et certaines inquiétudes à dissiper. La chose est faite. Une œuvre digne de lui, et peut-être la plus digne de lui parmi toutes ses œuvres, vient d'être écrite par M. Zola. Elle est vaste et forte ; la faculté maîtresse de l'auteur, l'art de remuer aisément et de faire mouvoir nettement de grandes masses s'y montre plus que jamais. Elle est grave et austère. Le péché mignon, et même énorme, de M. Zola, à savoir la peinture du libertinage, en est absolument exclu. A peine un petit adultère de rien du tout, d'une seule nuit, et en faveur d'un officier qui va se faire tuer, et qui, en effet, pousse la délicatesse jusqu'à revenir tout de bon mourant. Ce n'est pas une affaire. Enfin cette peinture impartiale, triste et sévère de nos malheurs et de nos fautes est une œuvre réconfortante pour nous, quoique sinistre, et que nous pouvons présenter à l'Europe avec dignité et avec fierté, sans avoir, comme il est arrivé quelquefois avec M. Zola, à faire nos réserves, et à prier qu'on ne nous juge pas exclusivement sur la façon que notre grand peintre a de nous peindre. Pour tous ces motifs, je ne vois qu'un grand succès mérité et un surcroît de gloire bien acquis dans la dernière œuvre de notre vigoureux romancier.

ÉMILE FAGUET.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA : *la Vie du poète*, symphonie-drame de M. Gustave Charpentier. — Reprise de *Sylvia*, de Léo Delibes.

Il va bien, le Poète ! En trois enjambées, de la colline du Rêve aux Assommoirs de la butte Montmartre, — et de là probablement au poste si le municipal ouvre l'œil, car au dernier accord, notre homme a roulé sous la table ivre-mort ; — puis, en deux bonds, du Conservatoire à l'Opéra, où il a tout mis sens dessus-dessous pour commencer, les instruments sur la scène, les choristes dans la fosse aux lions, le drame lyrique à la porte, la symphonie au cœur de la place, et la puce à l'oreille de M. Colonne : si la direction encouragée par un premier succès, s'avisait de remplacer désormais *la Favorite* par *la Damnation de Faust* en entrée de ballet !... Ce cauchemar a dû hanter l'autre soir le cerveau du chef d'orchestre, cependant que du haut de sa logette neuve, ornée de glaces et fraîchement drapée de velours rouge, il laissait, sous son bâton pensif, la partition dérouler son étrange programme.

Titre : *la Vie du Poète ;* — avec majuscules, bien entendu. Désignation : symphonie-drame en trois actes et quatre tableaux. Provenance : envoi de Rome. Destinataires : MM. les membres de l'Académie des beaux-arts. Expéditeur : M. Gustave Charpentier, tour à tour ou simultanément violoniste, teneur de livres, poète, puis apprenti compositeur, élève de M. Massenet, prix de Rome dès la première année et qui, présentement, pour satisfaire au règlement, nous apporte, au lieu de la cantate légendaire ou de la traditionnelle suite d'orchestre, une vaste composition symphonique à programme, dont il a fait seul le scénario et la musique. Voilà certes qui n'est pas banal.

Le scénario d'abord. « Trois principes habitent l'esprit vierge du Poète : le bonheur d'être qui conduit à la divinisation des choses ; le désir de l'action d'où naît l'ambition assoiffée de gloire ; l'adoration du beau d'où naît l'amour. Son âme s'éparpille, individualisée en des voix multiples ; elle s'épanche dans l'invocation à l'Idée... et l'Idée évoquée se dévoile et se consent ; la colline du Rêve s'irradie, et l'ascension des amoureuses, des religieuses, des glorieuses, qui personnifient les trois principes d'âme du Poète, s'achève en chevauchée triomphale. » Premier tableau.

Second tableau. « A travers la clarté des astres, l'ombre du Doute s'insinue. Des voix chantent. Triste, envahi par l'appréhension d'un avenir stérile, le Poète marche vers la nuit, et douloureusement l'interroge ; mais l'Indifférente déroule sans répondre son décor égoïste... »

Troisième et quatrième tableaux. « Dans la forêt sauvage, le Poète, écrasé par la grandeur de son rêve, erre désespéré. Toutes les révoltes de son âme où râlent la religion, l'ambition et l'amour crient dans le déchaînement des choses la malédiction au Dieu coupable. Vainement des voix d'en haut lui évoquent les promesses d'une vie meilleure ; il refuse d'abdiquer sa haine et l'emporte au Moulin de la Galette, où parmi les bruits lointains, durant que les pistons du bal déchaînent leurs polkas joyeuses et que passent les bandes ivres, il appelle l'oubli.

« Et, cependant que les voix d'autrefois lui rappellent ses ferveurs défuntes, il se souvient des chutes où le précipita la vie, et par révolte, brutalement, il se rue vers l'ivresse. Et ses voix intérieures le plaignent par

trois fois d'un sanglot faiblement exhalé. Un point. C'est tout.

Envoi de Rome ou des Folies-Bergère? Exubérante fantaisie d'artiste ou mystification de pince-sans-rire? Personne n'en sait rien au juste, ni l'Institut ni la critique. Malgré tout, l'œuvre s'impose. Ce Poète, voyez-vous, n'est au fond qu'un bon jeune homme, beaucoup moins truculent que naïf, avec de grands gestes, des cravates extravagantes et des cheveux jusque-là, décadent fortement mâtiné de romantisme. Il manque peut-être un peu de monde, de conviction et de tenue; sa conception de Dieu, de la nature et de l'amour l'amène bien rapidement de la désespérance à la « noce », « des plages où fleurit le Verbe » aux bastringues où l'on rigole; ses vers pseudo-symbolistes sont d'ailleurs détestables, et sa prose boursouflée pire encore.

Mais le musicien, qui le double et l'accompagne dans toutes ses étapes, est rempli de circonspection, de tact et de talent. C'est touchant comme il est bon pour son frère Yves, comme il l'aide à se relever, le maintient sur ses jambes, parlemente avec l'autorité, le ramène doucement chez lui et le sauve du « violon » fatal. Toute la scène scabreuse est menée de main de maître, étonnante de rendu, et développée toujours musicalement; — le fait est assez rare dans les annales de la musique à programme pour mériter de ma part une très particulière louange. N'ayant point entendu la première exécution de l'œuvre au Conservatoire, et la partition n'étant point encore gravée, je n'ose risquer une appréciation plus formelle. A certaines pages tout à fait remarquables, j'ai cru reconnaître un puissant tempérament de musicien, quelque chose de plus que du talent. Je voudrais que l'occasion me fût donnée bientôt de l'affirmer. Il me suffira pour aujourd'hui de constater le très grand succès de cette intéressante tentative d'acclimatation de la symphonie à l'Opéra.

*
* *

Après la symphonie-drame, le ballet symphonique, les nymphes de Diane après les demoiselles de la place Pigalle, et le Moët après l'absinthe. Repeuplons les salons du faubourg Saint-Germain, comme chantait Gil Perès; rentrons, avec l'aimable et regretté Léo Delibes, dans le monde où l'on s'amuse; de ce maître ès élégance, rapprenons, s'il se peut, la grâce aisée, le fin sourire, les jolies manières, le ton de la bonne compagnie. Combien sa musique de danse est supérieure à ses opéras quintessenciés, combien autrement artistique et plus jeune, je l'ai dit maintes fois ici même. Elle est comme un champagne de grande marque, légère, pétillante, savoureuse; la mousse tombée, ce qui reste au fond du verre est exquis. Je ne sais pourquoi *Sylvia*, toujours applaudie au concert, avait tenu si peu longtemps l'affiche à ses débuts. La reprise de cette délicate partition nous a valu une incarnation nouvelle et triomphante de Mlle Rosita Mauri. Comparer son jeu avec celui de la créatrice du rôle, Mlle Rita Sangalli, m'entraînerait en un parallèle classique, dans la manière de Plutarque, car si l'une avait plus de fougue et de pudeur farouche, l'autre a plus de charme et de tendresse; celle-ci plus nymphe de Diane, plus chasseresse; celle-là plus femme. Sur quoi je mets aux pieds de Diane et de l'Amour les plus sonores épithètes du répertoire mythologique, et vais, avec votre permission, boucler ma malle. Ouf!

RENÉ DE BÉCY.

NOTES ET IMPRESSIONS

Un candidat.

Il est beau et profitable de dédaigner les intrigues de l'Académie.

Témoigner de l'indifférence pour ce qui préoccupe la majorité, c'est donner à croire qu'on est obsédé par des pensées infiniment plus hautes; et l'on tire souvent de là comme un reflet de supériorité qui ennoblit et, au besoin, peut servir.

Toutefois, il est difficile de s'en tenir à cette réserve avantageuse, lorsqu'on est personnellement intéressé dans les affaires académiques, lorsque, par exemple, on se trouve entraîné à soutenir, en vue d'une élection prochaine, la candidature d'un écrivain.

Tel est mon cas, puisque, pour des raisons spéciales, je souhaite que, dans le plus bref délai, M. Thureau-Dangin entre à l'Académie française.

M. Thureau-Dangin! quels lointains souvenirs ce double nom évoque! Quand, où, comment lança-t-on la candidature de l'estimable historien? Au premier volume de son histoire, ou au second, ou au troisième? Trop jeune pour vous le dire. Toujours est-il qu'à un volume donné, on parla de M. Thureau-Dangin en lieux académiques.

Grave émoi parmi les lettrés. On a beau suivre le mouvement, on ne peut pas tout lire; et les bruits les plus contradictoires couraient sur l'œuvre et sur la personnalité du nouveau candidat. Certains affirmaient que c'était un général, certains un explorateur, certains encore un poète.

Mais tout se sait à Paris. A la fin, on apprit que M. Thureau-Dangin avait composé une *Histoire de la monarchie de Juillet* et qu'il était patronné par les grands seigneurs de l'Académie. Aussitôt ses chances s'accrurent; et maintenant son élection paraît assurée.

« C'est le tour de Thureau! » déclare-t-on ouvertement dans les milieux bien informés; et, quoique sur

un ton moins familier, les journaux et les revues confirment cette assertion.

Après ces excellents articles, après surtout la forte et substantielle étude que publiait récemment M. de Vogüé, ce serait impertinence que de vouloir retracer les mérites d'historien que possède M. Thureau-Dangin.

Je préfère donc mettre en lumière les opinions littéraires qu'il professe, car, lorsqu'on les connaîtra, il sera impossible de ne pas lui ouvrir toutes grandes les portes de l'Institut.

***

Je sais, en effet, peu de pages aussi curieuses et aussi frappantes que le passage de l'*Histoire de la monarchie de Juillet*, où M. Thureau-Dangin a réuni ses principales appréciations sur la littérature contemporaine.

De la première ligne à la dernière, l'esprit académique le plus pur règle la forme autant que le fond; et n'eût-il donné que ce chapitre, que M. Thureau-Dangin aurait droit à réclamer sa place parmi les Quarante.

Il serait né en 1802, entré à l'Académie en 1820, qu'il n'écrirait pas, qu'il ne jugerait pas autrement. Rare exemple d'une inébranlable foi aux saines doctrines, que n'ont pu entamer ni les vains engouements d'un public ignare, ni les bizarreries tapageuses de quelques novateurs sans scrupules!

Mais ce dont il faut le louer davantage, c'est de la prudence avec laquelle il expose ses opinions.

Certes, il voit clair dans sa pensée, et les termes ne lui font pas défaut pour dire l'aversion que lui inspire la littérature révolutionnaire de notre siècle.

Pourtant, par une modestie charmante, il aime mieux s'effacer derrière l'équité notoire de certains critiques renommés, n'exprimer son jugement qu'à l'abri du leur.

Et ceux dont il invoque l'autorité ne sont pas de minces cautions, je vous prie de le croire. C'est M. Doudan, c'est M. de Salvandy, M. Gustave Planche, c'est M. Guizot, M. Saint-René Taillandier, M. Ampère, M. Briffaut, sans oublier M. Alexandre Thomas, ni M. Eugène Poitou, — dont les noms seuls sont symboles de compétence et d'impartialité. C'est surtout M. Nisard, ce cerveau si large, si ouvert, si moderne; c'est Sainte-Beuve enfin, ce noble cœur, cette âme immaculée, insoupçonnable de vilenies ou de ressentiments, ce poète mort jeune, à qui le chacal avait survécu.

M. Thureau-Dangin ne se lasse pas de les citer, d'écraser de leurs verdicts les Lamartine, les Hugo, les Dumas, tous les révoltés.

« Que restera-t-il de Lamartine? » demandait, en 1836, M. Nisard; et avec M. Nisard, M. Thureau-Dangin convient qu'il n'en restera pas grand'chose.

En la même année, le même critique annonce que la mort littéraire d'Hugo est chose prochaine, que sa poésie exténuée arrive au radotage des vieillards, M. Gustave Planche affirme que l'autorité de son nom s'affaiblit de plus en plus; et malgré *la Légende*, malgré *les Châtiments*, M. Thureau-Dangin se plaît à proclamer l'exactitude de ces sagaces prédictions.

Quant au théâtre de l'époque, M. Thureau-Dangin ne lui est pas plus tendre.

L'impureté cynique ou raffinée, paraît-il, y régnait en maîtresse; vous savez bien, l'impureté cynique, « compagne ordinaire du désordre révolutionnaire ».

M. Thureau-Dangin nous trace de ces débordements un affreux et magistral tableau, que ne renieraient pas un Tacite ou un Suétone.

Que voyons-nous sur la scène? C'est « Antony, le bâtard foulant aux pieds les lois divines et humaines, blasphémant la Providence, niant la morale, bafouant toutes les institutions, grisé de sophismes, se faisant un jeu de l'adultère, du viol, de l'assassinat ». C'est *la Tour de Nesles* qui nous déconsidérait auprès de l'Europe. « Le gouvernement britannique, ajoute durement M. Thureau-Dangin, donna une leçon mortifiante à notre amour-propre national quand il interdit la représentation de cette pièce *comme outrageante pour la France alliée à l'Angleterre.* » Opprobre! C'est *Dix ans de la vie d'une femme*, « où Scribe, *lui-même*, faisait descendre à une grande dame tous les degrés du vice jusqu'à la prostitution, et cela avec un cynisme à faire rougir un Rétif de La Bretonne! » C'est encore la fantaisie impudique « de tel vaudevilliste trouvant piquant de représenter le dortoir où paraissaient en chemise les jeunes filles de la maison de la Légion d'honneur, à Saint-Denis... »

***

Mais quittons ces abominations si vigoureusement flétries, et venons au roman, à Balzac.

Ici, M. Thureau-Dangin se départ de sa timidité. Ce maître morceau, il l'attaquera tout seul, sans aide, sans l'appui du moindre Gustave Planche ou du plus faible Eugène Poitou.

Il faudrait citer en entier ce lucide et fougueux réquisitoire, dont malheureusement nous ne pouvons donner que quelques extraits. Chaque mot cingle, tranche, foudroie, et sous ces coups indignés la *Comédie humaine* chancelle d'abord, puis finalement s'écroule.

Aux yeux de M. Thureau-Dangin, Balzac est l'incarnation de l'écrivain révolutionnaire, si bien qu'après l'avoir lu, « le dégoût et comme une nausée, voilà souvent ce qu'on éprouve ».

Les peintures de l'adultère y sont en effet répugnantes; cependant, « peut-être est-ce pis encore quand ces femmes mettent l'amour dans le mariage, car elles n'y voient alors qu'une volupté *qui, pour être légale, n'en est pas moins impure* ». D'ailleurs, « la main brutale et salement curieuse » de Balzac ne s'arrête pas là : « Elle

va jusqu'à déchirer les rideaux qui couvrent les premières amours des jeunes mariés et, grand Dieu! que deviennent-elles sous sa plume!

Par contre, pour ce qui est de la chasteté de certaines amours décrites par Balzac, M. Thureau-Dangin n'est pas dupe de ces simulacres. Il y aperçoit clairement « la réalité toujours présente d'un sensualisme lascif. On dirait d'un de ces voiles transparents qui sont plus provocants et plus indécents que la nudité brutale ».

On ne saurait mieux dire; mais, en dépit de sa sévérité, M. Thureau-Dangin ne nous ménage pas les remarques judicieuses :

« Balzac, continue-t-il, est à peu près incapable de créer un type pur de jeune fille (à vous, Ursule Mirouet! à vous, Eugénie Grandet, Modeste Mignon!); ses essais dans ce genre sont rares et toujours imparfaits; les plus vertueuses ont, avec lui, de vilaines taches; et à ses foyers les plus honnêtes, on sent trop souvent comme une odeur de mauvais lieu. » Dès lors, on ne s'étonnera pas qu'à M. Thureau-Dangin « il semble que la morale de Balzac aboutisse à mettre le dernier mot du bonheur non plus seulement dans le plaisir, mais dans l'orgie ».

Aussi déplore-t-il avec une éloquence émue la pernicieuse influence que Balzac exerça sur ses contemporains et sur ses successeurs.

Dans la littérature, il a produit des écrivains qu'on ose à peine nommer, des écrivains tels que Flaubert et M. Zola.

Dans le monde, il a effroyablement dépravé les mœurs, à preuve la dame coupable que mentionne cette bonne pâte de Sainte-Beuve, et dont, — détail horrible autant que significatif, — « le juge d'instruction, à l'interrogatoire, ne put tirer que des pages de Balzac, qu'elle lui récitait tout entières ».

Enfin, dans l'ordre politique, il a excité les convoitises, favorisé les rancunes, poussé à l'émeute; et M. Thureau-Dangin conclut impitoyablement, en rappelant qu'au lendemain de la guerre M. Caro posa avec énergie « la question de la responsabilité de Balzac » dans les événements de la Commune.

Question bien cruelle, qui pour n'avoir pas encore reçu de réponse, n'en pèsera pas moins comme un éternel châtiment sur la mémoire du funeste romancier!

*
* *

Telle est, en bref, l'esthétique de M. Thureau-Dangin, j'allais dire de M. Royer-Collard.

Il serait aisé, pour combattre le candidat-favori, de lui opposer l'esthétique de ses concurrents. De même que des fanatiques céderaient volontiers au plaisir de mettre en parallèle la muse frigide de l'historien de Louis-Philippe avec le talent évocateur de M. Zola ou l'ardente philosophie de M. Brunetière. Manœuvres inhabiles auxquelles on fera sagement de renoncer.

Laissons tranquillement élire M. Thureau-Dangin. Favorisons même son élection. Elle nous est utile, indispensable, si nous ne voulons pas que nos déclamations réitérées contre la Compagnie ne perdent beaucoup de leur poids et de leur gravité.

Depuis quelque temps, en effet, nous sommes vis-à-vis de l'Académie comme en face d'une femme, au passé suspect, dont nous soupçonnons le secret penchant vers d'autres, mais dont nous n'avons pu encore constater la trahison.

Poussons-la donc à nous faire publiquement des traits. Exaltons par d'affolantes descriptions son goût pervers pour les surannés. Jetons-la dans les bras de M. Thureau-Dangin.

Cela donnera un fond à nos griefs, justifiera nos criailleries, légitimera nos exigences, et nous permettra d'obtenir tout d'elle par la suite, rien qu'en lui rappelant froidement, sans commentaires, d'un ton de colère contenue, le nom de celui avec qui elle fauta en dernier : M. Thureau-Dangin ! M. Thureau-Dangin !

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LA FAIBLESSE DES GRANDS HOMMES.

L'humanité possédait déjà diverses méthodes pour se faire grandir : la récente course à pied de Paris à Belfort vient de lui enseigner un sûr moyen de se rapetisser. Tous les concurrents de cette mémorable course avaient, en effet, à l'arrivée, perdu une sensible portion de leur taille. Et l'on ne saurait trop recommander désormais la course à pied à tous les jeunes gens qui entretiennent le désir d'avoir du génie. Car, d'un très intéressant article que vient de publier une revue anglaise, il résulte que tous les hommes de génie, aux exceptions près, ont été de petite taille.

C'étaient de tout petits hommes que les grands capitaines, depuis Attila et Tamerlan jusqu'à Frédéric le Grand, le duc de Wellington, Nelson et Napoléon.

Les grands hommes de la littérature et de l'art étaient quelque chose comme des nains : ainsi Esope, Confucius, Horace, Milton, Dryden, Dickens, Macaulay, Pope, Swift, probablement Shakespeare lui-même, puisque nous ne savons rien de sa taille, et que s'il avait été grand on n'aurait pas manqué de nous le dire. Michel-Ange, Raphaël, Turner étaient de petits hommes.

Les hommes de la Réforme étaient tous très petits, comme s'ils s'étaient donné le mot : Calvin, Luther, Melanchton, Érasme. Et ainsi de suite.

*
* *

ABONDANCE D'ASPERGES.

La récolte des asperges a été cette année, dans le Brunswick, d'une abondance si extraordinaire, que les habitants se sont vus fort en peine de l'utiliser et ont fini par nourrir d'asperges leurs vaches et leurs moutons.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz, Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er janvier au 30 juin 1892.

Aboukir (Les fouilles d'), 312.
Académie (L'— des beaux-arts et les anciennes académies), 641.
Algérie. — Le cas de Fatima, 182, 319. — Le gouvernement des indigènes, 807.
Allemagne (Le théâtre en), 128, 192, 288, 447, 512, 640.
Ami (L'). Nouvelle, 225.
Anarchie (Une histoire de l'), 735.
Anarchiste (L'esprit), 577.
Angleterre. — Les missions universitaires et la question sociale en —, 65, 109. — Le mouvement littéraire en —, 159, 768. — Les théâtres, 415, 480, 512, 608.
Art. — De la personnalité dans l' —, 693. — L'— français moderne, 760.
Augier (Émile), 366.

Banville (Un paradoxe de Théodore de), 524.
Barrès (M. Maurice), 748.
Beethoven et Gœthe, 383.
Berlin (La colonie française a), 634.

Carlyle, 223, 416, 512, 640.
Carnet (Le) d'un officier bavarois, 737.
Chemin (Un) de l'Amour. Nouvelle, 685, 721.
Choses de guerre (1870), 353.
Chronique musicale. *Thamara*, 61; — *Cavalleriana rusticana*, 126; — les concerts, 157, 248; — sur Rossini, 284; — la musique religieuse, 505; — *Salammbô*, 668; — *Enguerrande*, 635; — *les Troyens*, 784; — *La Vie du poète, Sylvia*, 822. — Edouard Lalo, 574; — Ernest Guiraud, 635.
Collectivisme et doctrines pontificales, 597.
Collège de France (Une chaire au), 161.
Comédie (La) parlementaire, 753.
Compensation (La). Nouvelle, 583.
Condé (La faute du grand), 321.
Constantinople (Vues de), 429.
Courrier littéraire, 21, 58, 88, 154, 184, 221, 280, 315, 342, 411, 440, 474, 533, 599, 665, 701, 727, 793, 819.
Crébillon (Le théâtre de), 97.

Dahomey (Au). — L'attaque de Kotonou, 570. — Porto-Novo, 817.
Devoir (Le) présent, 154, 217.
Dickens, 223, 376.
Drame bourgeois (L'évolution du —), 204.

École polytechnique (La chaire d'histoire à —), 352.
Église (La diplomatie de l') sous la troisième République, 257.
Encyclique (Les précédents de l'), 705.
Époques (Les) du théâtre français, 12, 97, 142, 162, 204, 231, 260, 289.
États-Unis (La notion de l'État aux), 449.

Études (La prétendue décadence des), 631.

Fantelliche (Histoire de), 779, 000.
Fête (La) de la Raison a Paris, 375.
Feuillet (Octave), 413.

Grèce. — La politique et les partis, 269. — Les journalistes et les journaux, 338.

Hispano-Américain (Le mouvement littéraire), 543, 640.
Histoire (Une) de Parisien. Nouvelle, 391, 435.
Hugo (L'évolution des idées politiques chez —), 75.

Imitation (L'), 500.
Impressionnisme (L'— en art), 403.

Jeanne d'Arc (Un document inédit sur), 201.
Jésuite (Un) romancier, 801.
Jeudi Saint (Le) a Vienne, 542.
Journal-fantôme (Le). Nouvelle, 149.

Kabyles (Les écoles —), 328, 456.

Laveleye (Émile de), 56.
Légende (Une) finlandaise, 31.
Leibnitz et Spinoza, 128.
Loti (Pierre), 461.
Lotto (Le) en Italie, 405.

Mairie (La) de Montrésor. Nouvelle, 615, 656.
Manœuvres (La conclusion des grandes), 1.
Mariage sérieux (Un), 3.
Marivaux (La comédie de), 142.
Meyerbeer, 30, 96.
Moltke intime (de), 396.
Mort (La) des livres, 769.
Musset (Le théâtre de), 289.
Mystères (Les), 362.

Napoléon Bonaparte (Le prince), 302.
Napoléon Ier et la fondation de la République Argentine, 589, 625.
Notes et Impressions. — En Sorbonne, 27, 93, 253; — idéalisme, 125; — Lucrezia Ulivieri, 190; — les fêtes de Nice, 349; — le tsar et la réclame, 379; — une première, 445; — le méfait de Loti, 510; — le gouverneur, 539; — le 3 mai, 605; — le congrès féministe, 671; — la fille de Claude, 733; — un candidat, 832.

Odéon (Les conférences de l'), 12, 97, 142, 162, 204, 231, 260, 289.
Olympie (Une restauration d'), 135.

Pékin (Promenade dans), 278.
Peste (La) de Bergame. Nouvelle, 466.
Philosophie (La, et le temps présent, 308.
Plage inconnue. Nouvelle, 481, 519.
Poésies, 86, 787.
Préparation a la guerre (La), 243.
Presse (Notes sur la), 19.
Prisonnier de guerre (Souvenirs d'un), 170.
Prussien (Un) a Paris en 1792, 711.

Reine (Une) d'Espagne. — Marie-Louise de Savoie, 82.
Religions (Les) de l'avenir, 41, 660.
Religions (Les) de la Révolution, 677.
République. La proclamation de la — en 1792, 129.
Richter (Une brochure de M.), 160.
Robespierre et le gendarme Méda, 487.
Roi (Le) au masque d'or. Conte, 71.
Rousseau (J.-J.) intime, 545.
Russe (Un roman), 799.
Russie (La famine en), 64, 800.

Saint-Charlemagne (Une) au collège de Pont-Seine, 105.
Sanglier (Le). Nouvelle, 214.
Scribe, 289.
Serviteurs (Les). Mythe, 566.
Shakespeare penseur, poète et dramaturge, 176.
Siège (Le) d'Huningue, 528.
Socialisme allemand. — Les origines, 553. — Le — de l'empereur Guillaume, 789.
Socialisme européen (A travers le), 245.
Sophismes politiques de ce temps, 417, 609.
Soudan (La campagne de 1891 au), 33.

Temple (Trois mois au), 558.
Testament (Le) d'un millionnaire, 775.
Théatre (Le) romantique, 260.
Théatres, 24, 62, 91, 123, 187, 250, 285, 317, 348, 379, 413, 443, 477, 503, 537, 572, 603, 637, 669, 703, 733, 766, 797.
Tiers état de 1892 (Le), 673.
Tolstoï, 511, 541, 768.
Tradition artistique française (La), 470.
Trois contes pieux, 276.
Toussaint-Louverture au fort de Joux, 115.

Universités nouvelles (L'Ame française et les), 193, 238.

Vauban, 721.
Vengeur (Le vaisseau le), 697.
Verlaine (M. Paul), 385.
Vieux comique (Le). Nouvelle, 44.
Voyage aux États-Unis (Souvenirs de), 51.

Wagner (Souvenirs sur), 119.
Walt-Whitman, 513.
Wilde (M. Oscar), 423, 543, 799.

Zitello (Le). Nouvelle, 292, 332.

TABLE DES AUTEURS

Du 1er janvier au 30 juin 1892.

Les titres des ouvrages analysés sont en italiques.

A

Anonymes. — [illegible] 1. — Le [illegible] état de 1892, 673.
Aulard (F.-A.). — La proclamation de la République en 1792, 129. — Le [illegible] de la Raison à Paris, 375. — Robespierre et le gendarme Meda, 487.
Aumale (Duc d'). — Le grand Condé : la fronde (1651), 321.

B

Bapst (Germain). — Le siège d'Huningue, 528.
Barine (Arvède). — Mes [illegible] d'écoliers [illegible], 328, 450. — Un jésuite romancier : le Père Luis Coloma, 801.
Barthou (Louis). — L'évolution des idées politiques de Victor Hugo, 75.
Bataille (Frédéric). — Chant de poésies, 342.
Bayol (Jean). — L'Afrique de Kotonou, 570.
Belon (Paul). — *Gendelettre*, 58.
Benoist (Charles). — Sophismes politiques de ce temps, 417, 601.
Berenger. — *L'Ame moderne*, 372.
Bergeret (Gaston). — Un mariage sérieux, Nouvelle, 3. — La maîtresse de Montrésor, 615, 656.
Berleux (Jean). — Le roman de l'idéal, 666.
Bert de Tillique. — Le [illegible], 602.
Blondel (Auguste). — Plage inconnue, Nouvelle, 481, 519.
Bonnières (Robert de). — Poésies, 787.
Bouchor (Maurice). — Souvenirs de voyage, 51.
Bournais (Le [illegible]). — [illegible] 278.
Boutmy (de l'Institut). — La notion de l'État dans les [illegible], 449, 492.
Brémond d'Ars. — *Les Temps [illegible]*, 701.
Brète (Jean de La). — *Le Roman d'une croyante*, 184.
Brethous-Lafargue. — Trois contes pieux, 276.
Brunetière. — Les époques du théâtre français : [illegible] — *Rhadamiste et Zénobie*, 97. — La comédie de Marivaux, 142. — *Zaïre*, 192. — L'[illegible] du drame bourgeois, 204. — *Le Mariage de Figaro*, 231. — Le théâtre romantique, 260. — Scribe et Musset, 289. — *Essais sur la littérature contemporaine*, 441.
Byvanck (W.-C.). — M. Paul Verlaine, 385.

C

Cattel. — *Sophocle* [illegible], 613.
Capus (Alfred). — Notes sur la presse, 19. — Une histoire de Parisien, 391, 425.
Chastel (Olivier du). — *Regain d'amour*, 602.
Chenevière (Antoine). — *Heures [illegible]*, 511.
Claretie (Jules). — *L'Américaine*, 599.
Claretie (Léo). — Jean-Jacques Rousseau intime, 545. — L'exposition lesagienne, 639.
Coignet (C.). — Le gouvernement des indigènes en Algérie, 807.

D

Daninos pacha. — Les fouilles d'Aboukir, 312.
Dallemagne (Jules). — *Rêves*, 703.
Darmesteter (James). — Les religions de l'avenir, 41.
Daudet (Alphonse). — *Rose et Ninette*, 315.
Dejob. — *L'[illegible]*, 711.
Delpoul. — *La [illegible]*, 412.
Delasse (Henri). — V. Chronique politique de la quinzaine.
Deschamps (Gaston). — [illegible] d'Olympie, 155. — La politique et les partis en Grèce, 269. — Les journalistes et les journaux en Grèce, 408. — *La [illegible]*, 729.
Descreux. — *Poèmes de Nicolas Lenau*, 534.
Dolison. — *[illegible]*, 729.
Doumic (René). — Émile Augier, 366. — *Portraits d'écrivains*, 440.
Duflos (Eugène). — *Le [illegible]*, 791.
Dumesnil (A.). — Le Sanglier, Nouvelle, 214.

E

Épheyre (Charles). — Choses de guerre, 353.

F

Fabre (Frédéric). — [illegible], 796.
Fabre (Ferdinand). — *[illegible]*, 24.
Faguet (Émile). — Voy. Courrier littéraire. — Le devoir présent d'après M. Desjardins, 154.
Ferry (Alfred de). — Un [illegible], 685, 721.
Foley (Charles). — Une Saint-Charlemagne au collège de Pont-Seine, fantaisie, 105.
Foncin (Pierre). — Le cas de Fatima, 182, 319.
Fontane (Th.). — Souvenirs d'un prisonnier allemand (1870), 170.
Fouquier (Marcel). — M. Maurice Barrès, 742.
Frans (Edmond). — [illegible], Nouvelle, 159. — La comédie parlementaire, 753.
Frommel (Gaston). — *[illegible]*, 442.

G

Gaillard (Villars). — *[illegible]* par *[illegible]*, Nouvelle, 1. — Toussaint-Louverture au fort de Joux, 115.
Gallerez (Pierre). — *Les [illegible]*, 796.
Gellion (Pierre). — *Les [illegible]*, 793.
Geisin (Jules). — *[illegible]*, 793.
Gérard (A.). — *Le [illegible]*, 731.
Gréard (Prévost). — [illegible], 173, 479. — La personnalité dans l'art, 693. — L'art français moderne, 760.
Guillemot (Jules). — Shakespeare penseur, poète et dramaturge, 176.

H

Halévy (Ludovic). — *[illegible]*, 791.
Halévy (Ed.). — *La [illegible]*, 729.
Hémon (Félix). — La prétendue décadence des études, 631.
Hermant (Abel). — *La [illegible]*, 297, 332. — *[illegible]*, 412.
Hollande (Eugène). — *Beauté*, 345.
Honegger (Henri). — [illegible] 490. — [illegible], 601.

I

Izoulet (J.-B.). — L'Ame française et les universités nouvelles, 193, 238.

J

Jacobsen (J.-P.). — La Peste de Bergame, Nouvelle, 466.
Janet (Paul). — *[illegible]*, 127.

L

LARROUMET (Gustave), de l'Institut. — *Études de critique dramatique*, 187. — Le prince Napoléon Bonaparte, 302. — L'Académie des beaux-arts et les anciennes académies, 641.
LA FERRIÈRE (Hector de). — *La Saint-Barthélemy*, 474.
LAFFITTE (Paul). — Émile de Laveleye, 56. — A travers le socialisme européen, 245. — Vauban, 718.
LANSON (Gustave). — *Boileau*, 477.
LAVEDAN (Henri). — *Le Nouveau Jeu*, 185.
LECLERC (Max). — Les missions universitaires et la question sociale en Angleterre, 65, 109.
LEMAITRE (Jules). — *Les Contemporains*, 23.
LEMOYNE (André). — Poésies, 86.
LÉVY-BRUHL. — Les origines du socialisme allemand, 553.
L.-L. B. — Une chaire nouvelle au Collège de France, 161.
LOIR (Maurice). — Le vaisseau *le Vengeur*, 697.
LOTI (Pierre). — *Fantôme d'Orient*, 221.
LUCE (Siméon), de l'Institut. — Deux documents inédits relatifs à Jeanne d'Arc et à Frère Richard, 201.

M

MAIRET (Mme Jeanne). — Le Vieux Comique, Nouvelle, 44.
MALET (Albert). — Une reine d'Espagne, 82.
MAQUET (Mlle Thérèse). — *Poésies posthumes*, 795.
MARGUERITTE (Paul). — *Le Cuirassier blanc*, 316.
MARMONIER (Henri). — Les précédents de l'Encyclique, 705.
MAUGRAS (G.). — Trois mois au Temple, 558.
MAURRAS (Charles). — Les serviteurs, mythe, 566.
MÉZIÈRES, de l'Académie française. — La préparation à la guerre, 243.
MONTÉGUT (Maurice). — Le paradis retrouvé, 381.

N

NOLHAC (Pierre de). — *Erasme en Italie*, 474. — *La Reine Marie-Antoinette*, 475.
NORMAND (Charles). — *Six Nouvelles*, 91.

P

PAGAT (Henri). — *Pangorju au pouvoir*, 665.
PELLET (Marcellin). — Les banques de lotto en Italie, 406.
PEYREBRUNE (de). — *Le Roman d'un bas-bleu*, 411.
PICHON (S.), député. — La diplomatie de l'Église sous la troisième République, 257.
POUROT (Paul). — *Les Ventres*, 60.
PRAROND. — *Le Monde aimé*, 794.
PRÉVOST (Marcel). — *Lettres de femme*, 600.

Q

QUATRELLES. — Histoire de Fanfluche, 779, 812.

R

RAMBAUD (Alfred). — La campagne de 1891 au Soudan, 33. — De Moltke intime, 396. — Les religions de la Révolution, 677.
RAUH (F.). — La philosophie et le temps présent, 308.
RAVAISSON (F.), de l'Institut. — Les mystères, 362.
REBELIAU. — *Bossuet historien du protestantisme*, 222.
RÉCY (R. de). — Voy. CHRONIQUE MUSICALE.
REICHARDT (J.-F.). — Un Prussien à Paris en 1792, 741.
REMACLE (Adrien). — A propos du Devoir présent, 217.
RÉMY-SAINT-MAURICE. — *Arlequinades*, 795.
RENAN. — *Pages detachées*, 280.
RENARD (Georges). — *La Conversion d'André Savenay*, 186.
ROD (Édouard). — *Sacrifiée*, 185.
ROLLINAT. — *La Nature*, 343.
ROSNY (J.-H.). — L'Ami, Nouvelle, 225. — La Compensation, Nouvelle, 583.
ROUSIERS (Paul de). — *La Vie américaine*, 88.
ROUX (Charles). — La Côte des Esclaves : Porto-Novo, 817.

S

SAINT-SAENS (C.). — A propos de Meyerbeer, 96.
SARCEY (F.). — *Souvenirs d'âge mûr*, 281.
SASSENAY (de). — Napoléon Ier et la fondation de la République Argentine, 589, 625.
SCHWOB (Marcel). — Le roi au masque d'or, 71.
SECRÉTAN (Charles). — *Mon utopie*, 701.
SIRVEN (Paul). — Pierre Loti, 461.
SOUZA (R. de). — *Du rythme poétique*, 730.
SPRONCK (Maurice). — L'esprit anarchiste, 577. — *Jacques Bernys*, 667.
STAPFER (Paul). — Un paradoxe de Théodore de Banville, 524. — La mort des livres, 769.
STRADA. — *Jésus*, 795.

T

TARDE. — *L'Imitation*, 500.
TILLET (J. du). — Voy. THÉATRES.
TIMMERMANS. — *L'Argot parisien*, 797.
TINSEAU (de). — *Faut-il aimer?* 185.
TRABIEUX (Gabriel). — *La Chanson du prodigue*, 344.

V

VALLERY-RADOT (R.). — Vues de Constantinople, 429.
VANDEREM (Fernand). — Voy. NOTES ET IMPRESSIONS.
VARIGNY (C. de). — Le testament d'un millionnaire, 775.
VOLLMAR (de). — Le socialisme de l'empereur Guillaume, 789.

W

WILLY. — *L'Année fantaisiste*, 599.
WOLJOGEN. — *Souvenirs sur Richard Wagner*, 119.
WORMS (René). — *La Morale de Spinoza*, 60.
WYZEWA (T. de). — Richard Wagner, 119. — M. Oscar Wilde et les jeunes littérateurs anglais, 423. — Walt Whitman, 513.

Z

ZOLA. — *La Débâcle*, 819.

PARIS. — MAY ET MOTTEROZ, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

ZOLA CORRIGÉ PAR ZOLA

A propos de la dernière réimpression du « Vœu d'une morte ».

Quand fut réimprimé *le Vœu d'une morte*, M. Emile Zola convia les curieux de littérature à [illegible] raison intéressante entre les premières pages [illegible] écrivit plus tard [illegible].

Malgré l'intérêt promis, les curieux de littérature n'affluèrent pas; peut-être furent-ils rebutés dès le premier chapitre de ce lourd roman-feuilleton à prétentions psychologiques.

Daniel — plébéien au noble cœur, âme hautaine, sentiments chevaleresques, érudition encyclopédique — Daniel aime en secret Jeanne de Rionne et veille sur le bonheur de cette « machine compliquée » qu'il ne sait « pénétrer », un peu [illegible] et assez maladroit pour ne pas l'empêcher d'épouser un intrigant vénéneux. [illegible] un véhément désir de tromper son mari, son « chevalier noir » la bombarde de lettres anonymes, congestionnées de beaux sentiments, qui ramènent au bien la destinataire, élevée par elles « dans la religion des dévouements surhumains ». Les lettres s'accumulent, toujours saintes, toujours anonymes, l'amour de Daniel grandit, le mari meurt avec un propos dont il serait injuste de ne pas le féliciter, et, à peine revenue du cimetière, la veuve s'écrie : « Vite, vite, mon bon Daniel, amenez-moi notre ami Georges, qui m'envoie de si jolies lettres: il n'y a que lui pour écrire avec ce goût : j'ai tout de suite reconnu son style! »

L'épistolier méconnu quitte Paris, très vexé, et meurt aux bains de mer.

***

Or, un Suisse s'est rencontré, d'une pénétration d'esprit incroyable, fureteur raffiné, M. Redard, qui s'avisa de comparer, non pas, comme l'y engageait l'auteur, *le Vœu d'une morte* et, par exemple, *l'Argent*, mais bien la première édition de ce roman de début et la prétendue « réimpression ».

Dur labeur! Mais M. Redard n'eut pas à regretter sa peine, en constatant que, malgré les affirmations si catégoriques de la préface, l'auteur ne nous a livré que revue, corrigée et considérablement amendée, sa prose de 1866. Cette hypo- [illegible] l'honnête critique.

« Comme M. Zola, s'écrie-t-il, émonde toutes les branches gourmandes, les rameaux, les brindilles, qui dépassent l'alignement! Comme il extirpe les plantes parasites et ratisse la place! Malherbe, de tyrannique et implacable mémoire, ne [illegible]

Les exemples abondent :

Tancé par M. Paul Adam, non sans raison, pour l'abon- [illegible] prose, M. Zola, au lieu de : « ses idées prenaient une nouvelle *direction*, son dévouement parlait plus haut que *sa raison* », écrit « direction nouvelle » (p. 73). Pour les mêmes motifs, [illegible] a disparu de la nouvelle édition.

Il soigne la concordance des temps, et modifie en « Je veux », un « *Je voudrais* que vous *viviez* » (p. 41) saugrenu.

Il ampute (p. 89, 197, etc.) après *avant que* des *ne* au moins explétifs.

Il vieillit son insupportable Grandisson, devenu « un grand garçon de dix-huit ans » (p. 47), au lieu du précoce gamin qui paraissait, dans la première édition, âgé « d'une douzaine d'années ».

En revanche, il rajeunit les noms; certaine Paillette, « ravissante créature, pas ennuyeuse du tout, mais chère en diable », troque son nom trop *Vie de bohème* contre celui, plus à la mode, de Julia.

Tous les vocables « bondieusards », comme il dit aujourd'hui, [illegible] aucune susceptibilité matérialiste en inscrivant sur les listes [illegible] restant *d'omelette* » devient « un restant *de ragoût* ».

Et M. Redard demande, avec une insistance un peu rageuse, qui n'est pas du tout pour nous déplaire :

« Pourquoi ces changements en forme et en substance, si nombreux qu'ils défigurent, ou, si l'on veut, transfigurent l'œuvre, et pas un avis, pas un jalon?

« Pourquoi proclamer, dans une préface que personne ne demandait, que voici d'anciennes pages toutes crues à comparer avec les nouvelles?

« Pourquoi offrir, sur la foi de l'étiquette et sous la signature [illegible] après avoir décanté le vin, lavé les bouteilles et rafraichi les toiles d'araignée? »

***

Libre aux « médanistes » de proclamer mesquine cette critique : ils n'arriveront pas à justifier cet équivoque système de sournoises modifications, de corrections clandestines, opérées par le plus acharné partisan du *sint ut sunt* ..

[illegible] une opinion » : il ne les désavoue pas, mais il les maquille.

Académie des sciences morales et politiques. — M. Courcelle-Seneuil, présentant à l'Académie le livre de notre collaborateur M. Charles Benoist, *Enquête algérienne*, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, s'est exprimé en ces termes :

« J'ai l'honneur de présenter à l'Académie, de la part de l'auteur, M. Charles Benoist, un exemplaire du volume intitulé : *Enquête algérienne*.

« Ce volume, d'un peu plus de 300 pages, dont 200 de texte seulement, sur un sujet aussi grave et aussi étendu, ne touche qu'aux questions culminantes et néglige les détails. Mais si ce livre est sommaire, il n'est pas superficiel ; l'auteur avait étudié son sujet, le problème de la colonisation, avant d'aller en Algérie observer les faits, et cette préparation lui a donné une grande clairvoyance.

« Je ne crois pas que M. Benoist ait eu connaissance du livre de M. Gibbon Wackefield, publié il y a quarante ans environ et qui a établi sur cette matière une théorie scientifique, appliquée avec succès à nos antipodes. Mais il semble l'avoir deviné dans son étude du régime et des effets des concessions gratuites, cette plaie de toute colonisation. Ce régime suffit à montrer pourquoi, après cinquante ans d'occupation, on compte si peu de Français en Algérie.

« L'enquête de M. Benoist a déjà soulevé bien des critiques, et nous n'avons garde de nous en étonner. Il existe en Algérie bien des intérêts privés qui se disputent l'oreille et les faveurs du Parlement et sollicitent, soit des faveurs pécuniaires, soit des mesures tendant à la spoliation des indigènes. M. Charles Benoist s'est tenu en dehors et au-dessus de ces intérêts : il a supposé que la mission du gouvernement était de rendre et de faire observer la justice. Son livre est écrit de ce point de vue, qui semble aujourd'hui étrange et paradoxal. Mais c'est le vrai et, en tout cas, c'est le nôtre : ce doit être celui de tous les hommes qui, dans la discussion des questions algériennes, cherchent uniquement la prospérité de l'Algérie.

« Cette enquête est courte et rapide, mais elle porte sur les points capitaux du problème : législation terrienne, colonisation avec ses procédés et formes diverses, crédit et main-d'œuvre, administration de la justice, impôts, instruction publique; sur chacun de ces points, l'auteur se contente d'un coup d'œil, rapide sans insister sur les détails; mais il regarde les faits et voit très distinctement les côtés faibles. Si sa critique est claire et nette, elle n'est ni amère ni passionnée; si le style est alerte, agréable, incisif, il ne quitte pas le ton scientifique et ne jette pas sur les personnes le blâme que méritent les habitudes, les procédés, les tournures d'idées.

« Je n'ai pas compétence pour formuler un jugement sur le fond de la question traitée par M. Charles Benoist; mais je trouve sa méthode fort bonne, ses considérations réfléchies et dignes d'attention, ses observations très vraisemblables, parce qu'elles sont très conformes à ce que nous savons de la nature humaine et au sens commun; elles ne nous apprennent rien d'extraordinaire, tout en nous laissant entrevoir plutôt qu'en nous montrant des choses lamentables. Quant à la forme, elle est aussi agréable que le fond est sérieux : elle n'est ni lourde, ni doctorale, ni passionnée. Peut-être les docteurs la trouveront légère, tandis que les gens du monde la trouveront froide; nous la trouvons facile, claire, et pour nous suffisante.

« Un tiers du volume, rempli par l'appendice, contient, à titres de pièces justificatives, des extraits de la monographie de sept tribus, empruntée à des documents officiels de l'administration française. »

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Du Guesclin au siège de Rennes.* — Au lendemain du désastre de Poitiers, la défense de la ville de Rennes, étroitement bloquée par le duc de Lancastre, dura neuf mois, du 13 octobre 1356 au 5 juillet 1357. Tous les annalistes sont d'accord pour reconnaître que le guerrier qui eut surtout l'honneur de cette belle défense fut Bertrand Du Guesclin. Cependant, le chevalier breton n'était ni le capitaine ni le châtelain de la forteresse assiégée, c'est-à-dire qu'il ne commandait ni l'enceinte ni le château. Il ne s'introduisit même dans la place qu'assez tard, et l'on ne voit pas figurer son nom dans les montres et revues des hommes d'armes qui ont pris part à cette défense. L'unique source d'où dérive tout ce qu'on a écrit à ce sujet sur Du Guesclin est la *Chronique rimée* de Cuvelier, cet imitateur attardé des anciens poèmes chevaleresques. Malheureusement, le trouvère picard a visé beaucoup moins à instruire le lecteur qu'à l'amuser, et d'ailleurs son récit du siège de Rennes est postérieur d'un quart de siècle à ce fait de guerre mémorable.

M. Siméon Luce, qui communique ce mémoire à l'Académie, fait remarquer qu'il avait dû contrôler avec soin les données provenant d'une source aussi suspecte dans le livre qu'il a consacré, il y a une quinzaine d'années, à la *Jeunesse de Bertrand;* mais, en ce qui regarde la part personnelle prise par Du Guesclin à la défense de Rennes, son enquête dans les dépôts publics de Paris, de Bretagne et de Normandie, était restée à peu près sans résultat. Un de ses élèves, M. Lemoine, a été plus heureux. En compulsant, à son intention et sur sa demande, une partie du fonds additionnel du Musée britannique, il a découvert un document authentique, une pièce officielle où le rôle de Du Guesclin au siège de Rennes n'apparaît pas sous des couleurs moins favorables que dans le poème de Cuvelier. L'acte, qui s'est conservé sous la forme d'un *vidimus* de Guillaume de Staise, garde de la prévôté de Paris, libellé neuf jours seulement après l'expédition même de cet acte, émane du dauphin Charles, duc de Normandie, qui gouvernait alors le royaume, avec le titre de lieutenant, pendant la captivité de son père. Le fils aîné de Jean II déclare donner à Bertrand Du Guesclin, sire de Broons, une somme de 200 livres tournois de rente annuelle et viagère, assise sur les revenus de Saint-James-de-Beuvron, et, à défaut, sur la recette d'Avranches. L'acte porte, en outre, que cette donation est la récompense des éclatants services dudit Bertrand « par les grands constance, sens et loyauté duquel la ville de Rennes a été sauvée et défendue contre les ennemis du roi et les nôtres ».

Le fait de la part considérable prise par Du Guesclin à la défense si opiniâtre et si glorieuse de la ville de Rennes, contre un capitaine aussi renommé que le duc de Lancastre, qui constitue l'événement le plus important, au point de vue militaire, de la lieutenance du futur Charles V, repose donc désormais, grâce à la découverte de M. Lemoine, sur une base historique des plus solides.

La fondation du royaume du Cambodge. — M. le commandant Aymonier entretient l'Académie des pays de l'Indo-Chine qu'il a parcourus dans sa mission épigraphique qui a eu de si bons résultats. Il s'occupe surtout du Cambodge. Selon Francis Garnier, les auteurs chinois mentionnent, vers 420 ou 430 de notre ère, l'avènement d'un prince Kiao-Tchen-You, de la secte des Po-Lo-Men, c'est-à-dire des brahmanes, prince qui introduisit au Cambodge les lois et les mœurs de l'Inde. Selon M. Aymonier, ce prince peut être identifié, avec Çrutavarman, le fondateur de cette dynastie, des Varman qui a tant fait bâtir et tant écrire sur la pierre au Cambodge, du VIe au XIIe siècle. L'hypothèse est confirmée par le nom du fils et successeur de ce fondateur de dynastie appelé Tchelita-Pamo, par les auteurs chinois, et qui est la transcription en chinois du nom de Çrutavarman qu'on lit dans les inscriptions du pays. La fondation du Cambodge indien daterait donc de l'an 425 de notre ère environ.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

Nous [illegible] budget. [illegible] douzièmes provisoires et douzièmes provisoires, sans doute : ceux-ci sont assez inoffensifs, dit-on. Ils ne signifient pas que le Parlement, par défiance des ministres, leur avance l'argent au jour le jour afin de les tenir sous sa main : ils prouvent seulement que les Chambres, avec tout leur zèle, n'ont pas su boucler le budget à temps. Elles ont manqué le train du 1er janvier. Ce n'est rien. Cependant c'est une espèce très particulière de douzièmes provisoires, qui résultent de l'imprévoyance et de la mauvaise méthode parlementaire : est-il vrai que ce n'est rien?

Le Palais-Bourbon rejette la responsabilité de l'accident sur le Luxembourg. Comme le Sénat reste avec le budget inachevé dans les mains, on le montre au doigt et on dit : C'est lui ! Mais il a reçu dans les tout derniers jours ce gros budget, encore grossi d'éléments étrangers, que la Chambre a gardé, couvé et caressé pendant neuf mois, en sorte que le Sénat devait être accusé ou de laisser passer le budget tel quel, sans examen et les yeux fermés, ou de l'arrêter au passage et de le confisquer pour lui. — pénible alternative, à quelque parti que l'on se résigne.

***

Il nous paraît impossible de ne pas dire, avec la déférence que nous avons pour la Chambre, qu'elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même. Chaque année on signale les vices de la discussion du budget, et le mal grandit chaque année. Tout député d'arrondissement, chargé de rapporter l'un quelconque des chapitres, a l'ambition légitime de présenter un rapport digne de lui et de son village. Ce n'est pas un rapport, c'est un livre, c'est un dictionnaire; on y trouve tout, l'histoire des services administratifs et de leurs transformations depuis l'origine, depuis les Grecs et les Romains... Les bureaux des ministères ont été accaparés pendant six mois pour parfaire cette œuvre magistrale. Les ministres, incapables désormais de veiller aux affaires de leur administration, sont la proie de la Commission, des sous-commissions et des rapporteurs. Et tous les ans on recommence tout... Chaque rapport annuel contient le résumé des rapports antérieurs, plus sa propre matière originale, qui s'amplifie sans cesse. C'est à qui, en retournant devant ses électeurs, [illegible] rapports achevés, il faut les discuter, et alors c'est à qui parlera. Pour chacun des députés son affaire est bien entendu, la première, la seule. La discussion générale, close dix fois de suite, recommence toujours. La Commission est impuissante à mesurer à chaque épisode son importance relative : tout se prétend capital, tout veut être au premier plan! Comment pourrait-on faire ainsi, soit un budget, soit un poème?

***

Comme la discussion du budget, entendue de la sorte, prenait toute l'année parlementaire et qu'il ne restait plus de temps pour les autres lois, la Chambre a imaginé de mettre tous les projets de lois dans le budget, suivant l'exemple de ses rapporteurs, qui mettaient tout dans leurs rapports.

C'est ce qu'on a appelé l'*incorporation*. Garantie des chemins de fer, incorporée! Dégrèvement des frais de transport par grande vitesse, incorporé! Dégrèvement du pétrole, incorporé! Réforme des frais de justice, incorporée! M. Jamais demandait à incorporer en outre la refonte du régime des boissons : ce sera pour le prochain budget.

La méthode de l'incorporation a du bon, mais elle ne devrait pas aboutir à charger tellement le budget qu'il ne puisse plus marcher du tout, et à faire de ce budget un organisme apoplectique et hydropique, assemblage de membres disparates et d'organes hétérogènes, qui n'a plus figure législative.

On empêcherait alors la discussion réelle du budget autant que la discussion réelle des autres projets de lois. La réforme incorporée n'entre généralement dans le budget qu'amoindrie et torturée. Ainsi la réforme des frais de justice, proposée par M. Henri Brisson, excellente en soi et [illegible] traitée à part. On l'a, en l'incorporant, singulièrement réduite. Mais si on ne l'avait pas incorporée, on ne l'aurait pas faite du tout, puisque les projets de lois ne passent désormais que dans le torrent budgétaire.

Il est facile de juger par cet ensemble de circonstances ce que devient, vers le 15 ou 20 décembre, la situation du Sénat, qui tout d'un coup voit tomber sur lui cette avalanche du budget, grossie de tous les divers projets de lois que la Chambre a mis dedans. Il attend souvent, les bras croisés, que la Chambre veuille bien lui envoyer du travail, et puis, lorsque l'année touche à son terme, on l'en accable; la commande dépasse ses forces, quand bien même il y consacrerait les nuits entières.

La Chambre soutient que le Sénat peut très bien examiner en huit jours ce qu'elle a fait en un an; elle considère son budget comme irréprochable, mais ce n'est pas l'avis de tout le monde. Passe encore, dira-t-on, s'il ne s'agissait que du budget annuel ordinaire : on admettrait qu'il sort de la Chambre à peu près tel qu'il peut être, mais les autres lois qu'on y introduit comme l'épée dans le fourreau? Il faudra donc que le Sénat prenne tout, gobe tout, avale tout, sans examen?

Non seulement on supprime le double contrôle, parlementaire et constitutionnel, sur le budget : on le supprime sur toutes les lois, puisqu'on n'en fait plus qu'en les enveloppant dans le budget. Cette procédure équivaudrait en peu de temps à la suppression, à l'absorption du Sénat : il [illegible]

***

Les journalistes de la Chambre qui, pour faire marcher le Sénat, ont agité le spectre de la revision, ne s'aperçoivent pas que la revision est toute faite, si leur prétention l'emporte et s'affirme d'année en année. Mais le Sénat l'a vu, il a revendiqué son droit : rien n'est plus injuste que de l'en blâmer.

Si nous n'arrivons pas à réformer les abus de la discussion du budget et l'idée même qu'on s'en fait chez nous, notre régime parlementaire courra un jour de ce côté quelque aventure.

Pour cette année, le Parlement n'aura pas d'étrennes, pas de vacances... La session extraordinaire de 1891 ira rejoindre sans interruption la session ordinaire de 1892. On n'attache pas à cet accident plus d'importance qu'il n'en faut, mais on regrette qu'en pleine et parfaite paix, sans motif plausible, et par le seul effet de mauvaises habitudes, l'année commence au milieu d'une sorte de désarroi parlementaire.

[illegible] Dreyfus.

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

La Bourse est un peu plus active qu'à la fin de la semaine dernière, mais ce n'est pas dans le sens d'une amélioration des cours que s'exerce cette activité. Toutefois, ce tassement n'a rien d'anormal ; sans s'inquiéter précisément de la situation créée au Sénat par les retards apportés dans le vote du budget, le monde des affaires est impressionné par le vote probable des douzièmes provisoires.

La spéculation à la baisse ne trouve du reste pas d'autres raisons pour peser sur la tenue des cours ; les porteurs de titres peuvent donc conserver toute leur tranquillité d'esprit : le remploi des coupons effacera bien vite, en janvier, toute trace du tassement actuel.

On est d'ailleurs plein d'espoir pour la nouvelle année : 1891 aura été une année d'épreuves et d'avertissements plutôt mauvaise que bonne, mais la situation s'est suffisamment relevée pendant ce dernier mois pour permettre d'espérer une reprise dès que l'animation reviendra sur notre place.

Pendant l'année qui vient de s'écouler, le marché a éprouvé de violentes secousses : la première, à la suite de la chute de la Société de dépôts et de comptes courants et d'un commencement de baisse sur un grand nombre de valeurs internationales ; la seconde, au lendemain de l'emprunt russe.

Les sociétés de crédit ont payé un large tribut à la baisse : des questions comme celles du change et de l'influence que ses fluctuations exercent sur le cours des valeurs ont surgi. Seules les rentes françaises, les actions et obligations de chemins de fer, les obligations du Crédit foncier et de la Ville de Paris, en un mot les véritables valeurs de placement de l'épargne française, après avoir cédé à un entraînement passager, sont revenues à des prix égaux ou légèrement supérieurs à ceux de 1890, et plus élevés en tout cas que ceux cotés pendant les années précédentes. L'épargne a donné plusieurs fois la mesure de ses ressources ; elle n'a rien perdu de sa force ni de sa vitalité. L'année 1891 aura montré aux capitalistes les dangers de certains placements. Puissent ces avertissements être salutaires à tous, et puisse la nouvelle année être, plus que la dernière, profitable à l'épargne !

V. Lerange.

Informations.

Les coupons brésiliens. — Les journaux anglais racontent que, peu de temps avant la chute du dictateur da Fonseca, le ministre des finances brésiliennes d'alors avait fait demander, par câble, à MM. Rothschild, de Londres, de verser entre les mains du Banco da Republica les sommes qu'ils avaient en dépôt au nom du gouvernement brésilien.

La maison Rothschild ne crut pas devoir accéder à cette invitation, d'abord parce qu'elle avait des doutes sur la légalité des pouvoirs extraordinaires dont le président s'était investi lui-même, et ensuite, et surtout, parce que l'argent remis chez elle au compte du Brésil était expressément affecté au payement des coupons de la dette brésilienne. Par suite de cette attitude, l'actif du Trésor brésilien en Europe a été conservé pour le payement des prochains coupons, et, entre autres, de ceux des emprunts de 1879 et 1883, payables en janvier.

*
* *

La conversion de la dette de l'Uruguay. — Tandis que le comité anglais des porteurs de fonds étrangers a accepté sans protestation la loi de conversion de la dette uruguayenne, du 7 octobre dernier, conforme au plan d'arrangement voté dans la réunion des créanciers tenue à Londres le 26 août, ce projet de conversion, qui favorise la liquidation Baring au détriment des créanciers antérieurs, a soulevé une vive opposition de la part du comité des porteurs de titres anglais, du comité d'Anvers et du comité de Madrid. Les actionnaires de chemins de fer de l'Uruguay on été aussi invités à se joindre aux réclamations des bondholders contre cette conversion qui restreint leurs garanties et leur retire les titres constituant leur gage hypothécaire actuel.

Une assemblée tenue, la semaine dernière, à Londres, et à laquelle était représenté le syndicat belge des porteurs de titres, a voté par 400 voix — au lieu de 150 qui avaient été données en faveur du plan de conversion — une résolution rejetant la conversion proposée et s'opposant à toute émission de titres nouveaux et à l'admission du 3 1/2 pour 100 uruguayen converti à la cote de la Bourse de Londres.

Un syndicat de porteurs de titres s'est aussi formé à Montevideo pour résister à la conversion.

*
* *

Finances portugaises. — Nous avons annoncé que, malgré tous les bruits malveillants répandus par les ennemis intéressés du Portugal, le prochain coupon serait payé. La situation actuelle est donc dégagée de tout souci immédiat. Cela n'empêche pas les miguélistes de continuer leur campagne de discrédit, et cela au lendemain du jour où, par un acte de haute convenance publique, ne constituant en rien la reconnaissance d'un droit ou un engagement, le gouvernement portugais a mis à leur disposition la somme ronde de deux millions et demi. Cette campagne est préjudiciable non seulement au crédit du Portugal, mais encore aux intérêts de ses véritables créanciers. Au moment où le gouvernement portugais va être obligé de conclure des arrangements avec ses créanciers, il est clair que ces arrangements seront plus ou moins bons pour ces derniers, selon que sera plus ou moins élevée la cote du crédit portugais. Voilà ce qu'il importe de comprendre et de faire comprendre.

A. L.

LE SERVICE DES ÉTATS-MAJORS (1)

On éprouve comme un éblouissement, comme une épouvante, lorsqu'on envisage les masses énormes d'hommes à mettre en mouvement dans la guerre future, et la responsabilité des chefs appelés à en faire l'emploi.

A ce propos, je me rappelle toujours le joli mot de ce ministre de la guerre d'Autriche-Hongrie, M. le comte de Welsersheimb, obligé de rédiger de sa main un long rapport et s'écriant, tout essoufflé : « Ah! que mon ancêtre, le comte Otto, était heureux. Il n'avait besoin que d'apposer le pommeau de son épée sur un parchemin pour résoudre ces problèmes. »

Ces réflexions me venaient à l'esprit en parcourant le travail, vraiment colossal, de M. le colonel Fix, sur *le service des états-majors,* en paix, pendant la mobilisation et pendant la guerre.

« L'art militaire, dit le savant officier, agira au moyen de multitudes sans fin, où l'instruction et la discipline de chaque homme auront été poussées à outrance. »

Quels chiffres instructifs, en effet!

« L'effectif moyen que les puissances européennes entretiennent sur le pied de paix s'élève à environ trois millions et demi d'hommes. Sur le pied de guerre, en admettant des forces de première, deuxième et troisième ligne, on arrive au total de vingt-sept millions.

« A ces masses, il faut encore ajouter quinze cents navires de guerre...

« Notre armée de première ligne comprendra douze cent mille combattants, sept cent mille non combattants et soixante-cinq mille officiers ou assimilés...

« L'Allemagne compte trois millions cinq cent mille chevaux ; l'Autriche, quatre millions; la France, trois millions; les États-Unis, douze millions; la Russie, vingt millions ; l'Italie, un million. »

Et quelles modifications dans les ressources depuis cent ans !

En 1789, le commerce en France atteignait un milliard ; en 1886, il est de neuf milliards et demi.

En 1789, le budget était de 691 363 282 francs. En 1889, il atteint le chiffre de 3 milliards 11 992 075 francs.

En 1789, on produisait 250 000 balles de houille ; en 1890, plus de 20 millions.

En 1830, il y avait, en Europe, 316 kilomètres de chemins de fer ; en 1890, 220 000 et, en Amérique, 250 000.

En 1789, on mettait treize jours pour se rendre de Paris à Marseille ; actuellement, seize heures.

Et c'est à de pareilles données que l'on doit s'assouplir si l'on tient à se rendre un compte tant soit peu exact de l'amplitude du problème militaire actuel.

L'auteur a donc quelque droit de dire au début de son œuvre : « Pour lire ce livre, il faut avoir la possession préalable, sinon de toutes les branches de l'art militaire, du moins des notions qui permettent de les approfondir. » Et pourtant, quelle simplicité dans la présentation : « Je voudrais expliquer [illegible] quelconque l'organisme militaire afin d'en déduire le mécanisme du commandement. » Tout est sur ce ton, doux, d'une finesse d'allusion vraiment charmante. Qu'on en juge !

« L'expérience, aussi bien que le raisonnement, indique que les petits groupes sont toujours à peu près convenablement commandés. Par contre, les groupes supérieurs ont *parfois* des chefs insuffisants. .

« Le chef est fait pour la troupe qu'il commande et *jamais* elle pour lui.

« Commander, c'est, paraît-il, savoir et prévoir, etc. »

Mais il est un point sur lequel je désire insister, point vital pour la nation française, c'est la préparation de l'homme à la guerre.

« La fonction militaire, considérée comme métier, doit tendre à disparaître, dit le colonel Fix.

« C'est avec la masse de la nation ayant atteint tout son développement (réservistes et territoriaux) que se fera la guerre. »

Plus loin, il ajoute :

« Le jour où l'instruction militaire fera partie de l'instruction civique et civile, l'accompagnant sans cesse, s'accentuant en caractère et en étendue, suivant le niveau intellectuel et le degré de culture et d'aptitude des couches sociales auxquelles elle s'adressera, il est probable que les membres des corporations enseignantes seront assez versés dans la connaissance de l'organisme militaire et de son fonctionnement pour prendre place comme auxiliaires dans les états-majors.

« La plus grande partie de l'instruction nécessaire au soldat peut être acquise en dehors de l'organisme militaire.

« Tous les rangs sociaux peuvent, d'une façon proportionnelle aux degrés qu'ils occupent, acquérir la première instruction militaire.

« Elle sera acquise sans grands efforts, si on la répartit sur toute la période pendant laquelle se prolonge l'éducation de l'enfant et de l'adolescent.

« Chez l'homme fait, elle peut être développée et entretenue par des institutions scientifiques militaires publiques, qui doivent prendre rang dans les universités à côté des autres facultés. »

Le colonel a cent fois raison. L'armée actuelle ne peut plus être celle de l'Empire, même celle de l'assemblée de 1872, c'est la nation française armée qu'il nous faut entrevoir. Malheureusement, cette évolution, cette métamorphose, palpable, évidente, n'est pas encore suffisamment comprise par nombre d'hommes politiques et d'officiers généraux.

Aveuglés avant tout par l'esprit de parti et par la routine, ce microbe de l'humanité pensante, les uns ne voient dans l'armée qu'un danger, les autres que la satisfaction possible de leurs ambitions et de leurs rancunes. La patrie, ils l'ignorent. La nation, ils la redoutent. Le raisonnement, ils le fuient.

Mais, comme le dit l'auteur dans sa conclusion : « Le paysan et l'ouvrier français, avec leurs muscles et leur honnête et droit bon sens; le bourgeois, avec son esprit affiné et l'âme virile dont ses ancêtres lui ont légué le germe, voilà ce qui donnera le véritable mouvement à l'armée et la rendra victorieuse, parce qu'elle ne se fait pas seulement avec des uniformes et des canons. Que ceux qui n'ont point vu la guerre la cherchent donc dans les livres qui la peignent avec vérité. Puisse-t-elle être éloignée de nous! Ceux-là surtout qui la connaissent bien la détestent, ce qui [illegible] empêchera [illegible].

[illegible]

(1) Chez Berger-Levrault, éditeur, 1891.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Alexandre Bertrand remplace M. Oppert comme président; M. Siméon Luce est élu vice-président pour 1892.

Sont élus, correspondant français : M. Bayet, recteur de l'Académie de Lille; correspondants étrangers : M. Leemans, de Leyde; M. Thompson, administrateur du Musée britannique; M. Hirschfeld, de Berlin.

Nicolas Behuchet. — M. Siméon Luce lit une notice dans laquelle il signale ce qu'il y a d'étrange dans le fait du supplice de la pendaison infligé par Édouard III, roi d'Angleterre, à Nicolas Behuchet, l'un des deux amiraux de la flotte française battue à l'Écluse, le 28 janvier 1340. Il montre que ce fait, attesté par les chroniqueurs les plus autorisés, contraste singulièrement avec la brillante carrière de Behuchet, conseiller du roi, maître des comptes, commandant de flotte, anobli et devenu chevalier. D'après un curieux passage de Pierre Cochon, qui dérive d'une source antérieure, Behuchet, que le roi d'Angleterre avait sans doute insulté, commit l'imprudence de frapper son vainqueur. Les pastoureaux de Normandie firent là-dessus une chanson que l'on chantait encore du temps de Cochon dans les campagnes du pays de Caux.

Les noms bibliques. — M Georges Bénédite fait une communication sur les noms qui figurent dans les généalogies patriarcales de la Bible. On trouve dans la Bible même et chez plusieurs lexicographes des explications inacceptables et auxquelles M. Bénédite en substitue de nouvelles. Ainsi le nom de Reouben ou Rouben (que Josèphe écrit à tort Roubelos) paraît être d'origine égyptienne; on trouve deux Reouben parmi les rois du canon de Turin. Reouben signifie en égyptien « le soleil qui brille ». Une statuette du musée de Turin donne le nom égyptien de Reouben écrit d'une façon entièrement conforme à l'orthographe biblique.

Portrait d'un empereur byzantin. — M. Schlumberger présente la photographie d'une plaque d'ivoire byzantine de la fin du IXe siècle provenant de l'Archipel. Cette plaque, dont les deux faces sont sculptées, offre un grand intérêt historique, parce qu'elle nous donne le portrait de l'empereur Léon VI, le père du Porphyrogénète, à l'âge de vingt et un ans, en 886, date de son avènement. C'est un des très rares portraits d'empereurs byzantins des IXe et Xe siècles que nous possédions. Sur une face de la plaque, la Vierge, assistée de l'archange Michel, couronne le jeune empereur. Sur l'autre, le Christ figure entre saint Paul et saint Pierre. Une longue et belle inscription, qui nous donne le nom de l'empereur, appelle sur son règne la bénédiction céleste.

Le cimetière mérovingien d'Andrésy. — Les travaux de la ligne ferrée d'Argenteuil à Mantes ont amené la découverte d'un cimetière mérovingien dans la tranchée d'Andrésy, à peu de distance du confluent de la Seine et de l'Oise. D'une notice rédigée par M. Lucien Cosserat, chef de section de la Compagnie de l'Ouest à Conflans, qui est communiquée par M. Héron de Villefosse, il résulte que près de 500 tombes ont été découvertes; celles qui ne se trouvaient pas dans la tranchée sont restées en place. La plupart des sarcophages découverts sont en plâtre; quelques-uns cependant ont été taillés dans la pierre et sont ornés de dessins représentant généralement des croix et des rosaces. Sur une des dalles en pierre, on remarque des colombes tenant une croix; sur une autre, on voit l'image d'un cerf; sur une troisième enfin, une inscription. Le mobilier funéraire comprend des monnaies mérovingiennes, des poteries, des vases en verre, des colliers de perles, de verre et d'ambre.

Nouvelles archéologiques. — « L'attention des savants et des artistes, écrit de Rome M. Geffroy, est vivement excitée par la statue d'Apollon, récemment recomposée avec plusieurs morceaux retrouvés dans le Tibre. La tête en est bien conservée, elle est d'un large travail; le bras gauche manque; le mouvement de l'épaule marque qu'il était dressé en avant; le bras droit s'abaissait le long du corps. Malgré les mutilations et le ravage exercé pendant des siècles par les eaux, l'œuvre paraît remarquable. Est-ce, comme on l'a conjecturé, une réplique d'une statue ayant fait partie d'un groupe perdu de Phidias? Nul n'a encore donné l'explication définitive. »

— De nouvelles facilités et d'abondantes sources nouvelles sont offertes aux travailleurs par le Vatican. Léon XIII a fait don à la bibliothèque vaticane de la bibliothèque Borghèse, comprenant 300 manuscrits des papes d'Avignon et 2000 registres d'Urbain VIII à Paul V. Une salle de consultation de 30 000 volumes va être installée, et l'on s'occupe enfin des moyens d'ouvrir à l'étude les immenses archives de Saint-Jean-de-Latran, avec leur triple série de bulles, de brefs et de suppliques.

L'aménagement de l'eau courante dans l'Afrique romaine. — Dans un mémoire très intéressant, qui porte ce titre, M. de La Blanchère, à qui nous devons un important travail sur les marais Pontins, et qui connaît admirablement l'Afrique ancienne et moderne, a montré une fois de plus l'utilité des enseignements de l'histoire pour la solution des problèmes pratiques qui se posent à l'heure présente. Étant données la réputation de fertilité de l'ancienne province romaine, les traces d'un peuplement et d'un état agricoles qui seraient impossibles dans les conditions actuelles, on se demande comment les Romains étaient parvenus à de tels résultats. L'obstacle principal n'est pas, comme on pourrait le croire, le manque d'eau : la moitié du pays reçoit une moyenne supérieure à celle du bassin de la Seine, et l'autre à peu près autant que le sud-est de la Russie; c'est plutôt l'inégale répartition de l'eau qui ne tombe que pendant quelques mois, les autres mois sont entièrement secs : d'où un régime torrentueux des rivières et une sécheresse de cinq mois.

Les anciens y avaient mis ordre. Le pays est entièrement couvert d'un réseau d'œuvres hydrauliques que M. de La Blanchère a étudié minutieusement depuis plus de dix ans. Le principe dominant est qu'aucune portion de l'eau n'est abandonnée à elle-même. Depuis le sommet des monts jusqu'à la mer, tout ce qui tombe est saisi, dirigé, conduit, distribué. M. de La Blanchère fait une description très détaillée de cette grande œuvre. Il a pris pour type l'Enfida, pays situé sur la limite de la Zeugitane et du Byzacium, qui peut par conséquent servir d'exemple pour les deux régions. Il décrit en détail les travaux anciens dont les restes subsistent; mais le même fait s'est produit dans toute la province, ainsi que dans les Mauritanies, et on retrouve les mêmes vestiges dans toute l'Afrique romaine.

Il y avait anciennement, dans ce pays, plus d'eau qu'aujourd'hui, mais pas beaucoup plus; le problème était le même que maintenant. Les Romains, héritiers de Carthage, qui l'avait abordé avant eux, en ont achevé la solution de la façon la plus complète, en même temps qu'ils occupaient, peuplaient et cultivaient le pays. Il a fallu plusieurs siècles pour arriver au résultat final. La belle époque est le troisième siècle de notre ère. La décadence est due : aux guerres intestines, surtout aux luttes religieuses, qui ont détruit la population, ruiné l'agriculture, amené la dégradation, puis l'abandon des travaux; à l'invasion des Arabes, qui a porté le dernier coup; aux mauvaises conditions sociales et agricoles qui ont suivi, parmi lesquelles il ne faut pas oublier le déboisement,

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

8 janvier 1892.

Le 1er janvier 1892 a été marqué par une révolution, non parlementaire, non constitutionnelle, bien plus grande que cela, révolution morale et sociale. Pendant qu'on était à se consulter, dans les grandes administrations de l'État, sur l'heure et sur l'ordre successif des réceptions officielles, le ministre de l'intérieur supprimait pour tout son personnel cette formalité séculaire.

Aussitôt, à l'exemple de leur ministre, le préfet de la Seine et le préfet de police informèrent leurs directeurs que, chacun ayant renoncé à la part d'hommage qui lui revenait de droit, tout le monde pouvait se livrer, sans autre préoccupation, aux joies de la famille et de la liberté.

Ainsi, dans la nuit du 4 août, les féodaux ont sacrifié leurs privilèges sur l'autel de la patrie.

L'initiative hardie de M. Constans va au fond des mœurs, il n'y a pas à le nier... J'oserais dire qu'elle touche par un point à la question des rapports de l'Église et de l'État, les formules de vœux et de souhaits n'étant complètes que si l'on prie la Providence de les exaucer, comme n'a pas manqué de le faire Mgr Ferrata en présentant à M. Carnot les vœux du Corps diplomatique.

*
* *

Pour notre Parlement, l'année 1892 n'est pas commencée; on ignore si elle commencera ce mois-ci. Il est toujours, en 1891, poursuivant la discussion du budget et des tarifs. Les pétroles et les frais de justice continuent d'exciter l'une contre l'autre les deux Chambres, qui n'ont jamais paru plus animées. Au fond, il semble qu'il y ait autre chose que des pétroles et des rôles d'avoués, peut-être une question de direction générale de la politique.

La Chambre a voté vingt millions environ de dégrèvements sur l'entrée des pétroles, non pour immédiatement, mais pour dans huit ou dix mois. Le Sénat demande que la question soit réservée, puisqu'il ne s'agit pas d'une application immédiate, et qu'elle fasse l'objet d'une loi spéciale que l'on discutera à part. Il accepte en principe l'idée d'un dégrèvement, mais pas aussi large que l'a décidé la Chambre, d'après les propositions de M. Viette. Enfin, on verra et rien ne presse.

M. Rouvier a consenti; il préparera un projet de loi spécial; en attendant, le Sénat maintient les tarifs actuels jusqu'en octobre. Il s'agit de savoir si la Chambre des Députés consentira à cette procédure; elle le pourrait sans doute, puisqu'elle maintenait aussi les tarifs actuels jusqu'en octobre, mais elle avait d'ores et déjà fixé la quotité des droits qui succéderaient à ceux ci, tandis que le Sénat laisse tout en réserve. Voilà sans doute un motif suffisant pour ne pas s'entendre, et puis il y a les questions d'amour-propre, beaucoup plus brûlantes que tous les pétroles!

On n'est pas plus avancé sur la réforme des frais de justice. Les dégrèvements proposés par M. Henri Brisson se montaient à 18 ou 19 millions : pour réparer en partie la perte du Trésor, la Chambre, en supprimant des taxes abusives, en a établi d'autres, appelées « taxes de remplacement », sur les successions, par exemple. Le Sénat proteste contre ce système tout entier; il n'aime pas ces taxes de remplacement, et il craint de plus en plus pour l'équilibre du budget. Serons-nous obligés de voter un second douzième provisoire? L'année 1891 va-t-elle durer encore à Pâques ou à la Trinité pour le Parlement?

Le besoin d'un Josué se fait sentir.

*
* *

Le siège législatif de Brest, que M. l'évêque Freppel a laissé vacant par sa mort, est devenu l'objet de vives compétitions et d'ardentes polémiques. Les catholiques les plus animés à combattre le gouvernement républicain ont pensé tout de suite à M. Gouthe-Soulard, désigné par une récente condamnation. M. l'archevêque d'Aix, toute nuance observée et toute proportion gardée, représentait à Brest à peu près le même office que M. Paul [illegible] à Lille. Les condamnés sont toujours d'excellents candidats.

D'autres ont jeté les yeux sur M. Trégaro, évêque de Séez, sur M. Turinaz, évêque de Nancy, ou sur des religieux comme le père Monsabré ou le père Didon, mais les politiques préféreraient à tous M. l'abbé d'Hulst, fondateur de l'Université catholique et aumônier de la famille d'Orléans.

Enfin, les conservateurs du crû, écartant toutes les candidatures ecclésiastiques et étrangères, proposent de prendre plutôt un laïque de chez eux, et ce sont assurément les plus sages. Les évêques à la Chambre ne sont pas dans leur milieu, ils s'y sentent toujours gênés, ils gênent les autres, même leurs amis, et ils ne rendent pas de service à l'Église catholique.

« Le schisme », dont M. Paul de Cassagnac a menacé Léon XIII, paraît en voie d'apaisement. Le rédacteur en chef de l'*Autorité*, qui prétendait faire marcher le pape comme un curé de campagne et l'entraîner dans la croisade contre la République, a trouvé ici son maître. L'*Osservatore romano* a rappelé vertement M. de Cassagnac à ses devoirs de chrétien; M. de Cassagnac a répondu que, comme chrétien, il était aux genoux du pape, mais, comme Français, il restait debout » : à quoi les incrédules ont riposté que cette double attitude supposait un degré de désarticulation absolument invraisemblable.

*
* *

M. Ribot poursuit activement les négociations avec la Belgique, les Pays-Bas, la Suède, l'Espagne, la Grèce, la Suisse, le Portugal, la Hollande, les États-Unis, pour fixer les termes des nouvelles conventions commerciales, qu'il n'est plus permis d'appeler des « traités de commerce » : on déchaînerait des tempêtes dans les deux Chambres. Mais puisqu'il ne s'agit que de conventions, tout s'arrangera; nous accorderons notre tarif minimum à toutes les puissances qui l'avaient déjà, et nous ferons à l'Italie, aux États-Unis, des conditions nouvelles plus avantageuses que les précédentes. On voit que notre muraille de Chine n'est pas encore bâtie, et quelques-uns se plaignent que MM. Ribot et Jules Roche démolissent la nuit ce que les députés édifient pendant le jour.

*
* *

Les affaires du Chili paraissent rétablies : le nouveau président, M. Montt, chef du parti des congressistes, qui a renversé du pouvoir le dictateur Balmaceda, est parvenu à constituer un cabinet qui représente aussi exactement que possible les différentes fractions parlementaires.

*
* *

Le Maroc, depuis si longtemps troublé, l'est plus que jamais. Des tribus de Kabyles révoltés assiègent Tanger. Les Anglais ont aussitôt envoyé dans les eaux de Tanger une canonnière qui annonce, dit-on, toute une escadre. S'ils pouvaient confisquer le détroit de Gibraltar comme ils ont confisqué le canal de Suez, ils réaliseraient le plus beau de leurs rêves; mais c'est, en effet, un rêve! Il y a encore quoi qu'on en pense, une espèce d'Europe, qui ne se laisserait pas bloquer par les deux bouts.

Hector Depasse.

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

La fermeté dont notre marché a fait preuve pendant la période des fêtes permettait d'espérer qu'un mouvement de reprise se dessinerait au commencement de cette année, et, en effet, les tendances sont de plus en plus satisfaisantes, une bonne animation règne sur notre place, et les cours, pour la plupart, sont en progrès.

De Londres et des places étrangères les cotes arrivent satisfaisantes, accusant des tendances nettement optimistes; les valeurs internationales elles-mêmes, qui ont donné tant de sujets de crainte, se ressentent dans une large mesure de ces dispositions améliorées.

Ce mouvement de reprise a été provoqué par la facilité avec laquelle s'est opérée la liquidation dernière; elle a révélé une situation de place dégagée d'embarras; le découvert s'est racheté en grande partie pendant le mois de décembre, mais il reste encore bien des positions à la baisse constituant un contrepoids plus que suffisant aux engagements qui ont pu se former à la hausse. Les reports ont été très faciles, ne laissant dans la plupart des cas aucune rémunération appréciable, ce qui a déterminé de nombreux rachats.

On peut conclure que l'argent abonde et que le titre se raréfie. Janvier promet donc d'être un mois de hausse.

Les tendances dont fait preuve en ce moment le marché au comptant nous permettent de croire au sérieux du mouvement de reprise. L'activité qui règne sur ce marché depuis le commencement de cette année nous montre que l'épargne, revenue de ses craintes, cherche à faire des placements; voici que les disponibilités énormes dont elle dispose vont encore s'accroître du grand nombre de coupons dont le détachement s'effectuera ces jours-ci; la rentrée des loyers va également augmenter ces ressources nouvelles, et les remplois qui seront nécessairement effectués seront d'une aide puissante à la bonne marche des affaires.

Nous sommes heureux de constater cette amélioration au début de l'année; les bonnes tendances du comptant doivent surtout nous satisfaire : elles prouvent que l'épargne n'a pas été effrayée par les pertes subies; son appui permettra à notre marché de se fortifier, et l'amélioration pourra persister.

A. Lacroix.

Informations.

Finances espagnoles. — La souscription publique à l'emprunt de 250 millions à 4 pour 100 intérieur amortissable a produit 10 600 000 piécettes à Madrid, environ 30 millions dans les succursales de la Banque d'Espagne en province, sans compter la souscription totale de l'emprunt garantie par le syndicat des banquiers. Les principaux centres des souscriptions ont été Saint-Sébastien, Santander, Bilbao, Barcelone, Saragosse, Séville, Valladolid; mais les résultats n'ont pas répondu à l'attente ministérielle. On attribue la faiblesse de la souscription au fait que les banquiers, ayant obtenu les titres fermes à 79, ont pu les céder à leurs clients à meilleur marché que le prix de la souscription publique, soit 81.

*
* *

Fonds argentins. — Les titres de l'emprunt argentin 5 pour 100 1884 ne se négocient plus, à partir du 7 janvier, qu'avec la jouissance de janvier 1892, ex-coupon n° 31, et avec la mention : « ex-coupon n° 31, payé en rente argentine 6 pour 100 or 1891 ».

Les coupons d'intérêt trimestriel au 1er janvier 1892, portant n° 31, doivent être présentés à Paris, à partir dudit jour, à la Banque de Paris et des Pays-Bas, 3, rue d'Antin.

Contre la remise de ces coupons, il sera délivré des titres timbrés de l'emprunt argentin 6 pour 100 1891, au capital de livres sterl. 20 ou francs 500, garanti par les douanes, en exécution de la loi du 23 janvier 1891. Pour les sommes inférieures à 500 francs, il sera émis des reçus provisoires, qui, réunis en nombre suffisant pour former un capital de 500 francs, donneront droit à un titre timbré.

Les obligations sorties au 30e tirage, et dont la liste a été publiée dans le *Journal officiel* du 4 décembre 1891, seront également échangées, en vertu de la loi précitée, capital pour capital, contre des titres timbrés dudit emprunt argentin 6 pour 100.

*
* *

Canal de Panama. — Le séquestre commis à l'effet de rembourser les versements qui lui ont été faits depuis le 29 janvier 1889 sur les obligations à lots non libérées de la Compagnie (émission de 1888) a rendu ses comptes et cesse de fonctionner.

En conséquence, ceux des obligataires qui n'auraient pas encore touché devront, pour obtenir la restitution de la fraction leur revenant sur ces versements, après la remise faite à la Société civile d'amortissement de la part qui lui a été attribuée, s'adresser dorénavant à la Caisse des dépôts et consignations, qui est restée dépositaire des fonds.

Complétons cet avis en ajoutant que M. L.-W. Hue, le séquestre, avait encaissé 32 millions. La somme qui lui est restée entre les mains et qu'il a remise à la Caisse des dépôts est de 500 000 francs environ.

*
* *

La situation en Portugal. — A la Chambre des pairs, le ministre des finances a exprimé la certitude d'atteindre l'équilibre entre les recettes et les dépenses en réalisant des économies et en assurant le recouvrement des impôts directs, jusqu'à présent assez mal opéré. Le ministre a ajouté que ses collègues sont unanimes pour le seconder dans cette tâche, de l'accomplissement de laquelle, a dit en terminant le ministre, notre salut, qui est certain, dépend absolument.

A. L.

ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE

Séance annuelle du 11 janvier 1892

DISCOURS DE M. GASTON BOISSIER, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRÉSIDENT.

Mes chers camarades,

Je veux commencer par vous rendre compte de l'état de notre petite fortune, que vous nous avez chargés d'administrer. Nos dépenses ont été, cette année, plus considérables qu'à l'ordinaire : elles ont presque atteint 20 000 francs ; mais ne nous accusez pas de folles prodigalités : nous avons eu quarante-six personnes à secourir, parmi lesquelles plusieurs mères de famille chargées d'enfants et qui n'ont guère que nos secours pour vivre. L'an dernier, je vous prêchais l'économie ; j'insistais sur la nécessité de mettre un peu d'argent de côté pour les mauvais jours ; et voilà précisément que, cette année, les misères ayant été plus pressantes et plus poignantes, nous avons distribué tout ce que nous possédions. Notre caisse est à sec. Heureusement, nous pouvons compter, pour la remplir, d'abord sur la régularité de tous nos camarades à nous apporter leur cotisation — c'est un devoir, cette année, plus rigoureux que jamais ; — ensuite sur la générosité de ceux qui se sont faits les bienfaiteurs de notre œuvre. Ils sont fidèles à venir à notre aide, et, quoique j'aie épuisé pour eux toutes les formules de remerciement, je suis heureux d'avoir à les remercier encore en votre nom. Cette année, comme les précédentes, nous sommes les obligés de Mmes Juglar et Lange, de MM. Lamy, Bertrand, Hautefeuille. Mgr Perraud a ajouté 100 francs à ce qu'il nous avait précédemment donné. Mme Jourdan-Mermet nous adresse 300 francs de Marseille. M. Salomon Reinach, qui, par une pensée touchante, a voulu faire participer l'École à toutes ses joies intérieures, nous a donné 1000 francs. Nous avons reçu 1000 francs aussi de Mme Collignon, en souvenir de son père, M. Goumy. Il nous reste enfin une autre ressource, dont nous commençons à nous faire une douce habitude, c'est le bal que nous donnons de moitié avec nos jeunes camarades de l'École. Il a réussi au delà de toutes nos espérances. Songez que nous en avons déjà tiré, pour notre part, 20 000 francs, ce qui est une fortune pour une caisse aussi modeste que la nôtre ; et nous espérons bien que, dans l'avenir, les profits seront plus grands encore. Nous nous sommes entendus avec la Société des Amis des sciences, que préside notre cher et illustre Pasteur. Au lieu de nous faire, sans le vouloir, une concurrence dont nous avions à souffrir les uns et les autres, en donnant nos deux bals la même année, désormais nous alternerons. Ainsi le bal de l'École n'aura plus lieu que tous les deux ans. Je vous prie, mes chers camarades, d'en avertir vos femmes et vos filles, afin qu'elles ne manquent pas d'y venir cette année. Dites-leur qu'il aura lieu le samedi 27 février. Vous n'aurez pas besoin, je crois, de leur en dire davantage. Je suis sûr que, de toutes le manières de faire le bien, elles trouveront que c'est la plus facile et la plus agréable.

Notre réunion de famille est attristée, tous les ans, par le souvenir que nous donnons aux camarades que nous avons perdus. La liste s'ouvre, cette année, par le nom de l'un de nos plus illustres vétérans, M. Chéruel, l'historien de Mazarin et de l'administration française. Il nous appartient à un double titre : sorti de l'École en 1831 comme élève, il y rentra comme maître en 1850, et y enseigna l'histoire pendant huit ans. A ce moment, l'École était tenue sous une discipline sévère ; on avait peur d'elle et on s'appliquait à la rabaisser. Sous prétexte qu'on ne doit pas être au-dessus des fonctions qu'on exerce, — étrange maxime de pédagogie, — on interdisait aux élèves toute recherche scientifique ; de peur qu'ils ne devinssent de petits rhéteurs, comme on disait, on les condamnait à une rhétorique éternelle ; on éloignait soigneusement d'eux tout ce qui peut étendre l'esprit et relever l'âme. M. Chéruel venait de province et n'était encore que très peu connu. Il est probable que l'administration le trouva propre à appliquer le régime nouveau et à le faire réussir. Mais l'administration n'est pas infaillible, et il lui arrive de se tromper sur les hommes comme sur les choses. Elle en avait donné la preuve, quelques années auparavant, dans des circonstances semblables, lorsqu'en 1828 l'École, supprimée quelque temps, recommençait à vivre sans bruit et sous un nom plus modeste. On cherchait alors, pour y enseigner l'histoire, un esprit sage, timide, un peu terre à terre, qui n'excitât pas l'imagination des jeunes gens, qui ne leur apprît que les idées reçues et les retînt dans les doctrines consacrées, — pour tout dire, un solide défenseur du trône et de l'autel... — et l'on choisit Michelet ! Michelet fut le maître de M. Chéruel et M. Chéruel celui de Fustel de Coulanges ; il me semble qu'on peut apprécier les deux professeurs par les élèves qu'ils ont formés, comme on juge de l'arbre à ses fruits. M. Chéruel n'était pas l'homme qu'on avait cru. Dans cette École muette et humiliée, qui ne trouvait presque plus à se recruter, il enseigna, par ses leçons et par son exemple, qu'on ne doit pas s'en tenir aux idées des autres, qu'il faut toujours remonter aux sources, les interpréter librement et se faire à soi-même ses opinions. Grâce à lui, les anciennes traditions furent maintenues, et l'École resta ce qu'elle doit être, un foyer d'indépendance et de libre recherche : c'est un service qu'elle n'oublie pas, et dont elle sera toujours reconnaissante à M. Chéruel.

En même temps que cet ancien professeur, dont elle était justement fière, l'École a eu le malheur de perdre deux maîtres de conférences en exercice, MM. Goumy et Rie-

mann. Je ne vous en dirai rien : on va vous parler d'eux mieux que je ne pourrais le faire. Je ne puis aussi que mentionner rapidement quelques-uns des noms que je vois sur notre liste funèbre et qui mériteraient de plus longs regrets : M. Dupuy, le savant doyen de la Faculté des lettres de Rennes, à qui l'Académie des inscriptions avait accordé le prix Gobert, il y a quelques années; M. Maze, qui s'était fait, au Sénat, une spécialité des questions de bienfaisance publique et d'économie sociale ; M. Lucas, un des mathématiciens les plus ingénieux de notre temps; M. Cucuel, un jeune maître, qui promettait d'être un de nos meilleurs érudits; enfin, M. Merlet, qui a été pendant dix ans membre de notre conseil d'administration et auquel je dois un souvenir particulier. M. Merlet était l'un des professeurs les plus connus et les plus estimés de l'Université. Au début de sa carrière, il avait fait quelques pointes heureuses vers le journalisme ; depuis, il a publié des livres qui furent remarqués ; mais son enseignement du lycée fut toujours le centre de son activité, le grand intérêt de sa vie, et c'est ce qui a fait surtout sa réputation. Quelque effort qu'on ait fait dans ces derniers temps pour déconsidérer la classe de rhétorique, elle a gardé sa popularité. Les jeunes gens sentent bien que c'est celle où leur intelligence achève de s'éveiller et où ils prennent la pleine possession d'eux-mêmes. La rhétorique de Louis-le-Grand, par laquelle ont passé tant de candidats à l'École, qui sont devenus depuis des professeurs distingués, jouit dans notre monde scolaire, et ailleurs, d'une légitime renommée. Elle la doit en partie à M. Merlet, qui s'y est consacré tout entier. Il a porté pendant trente ans le poids de cet enseignement pénible, sans autre regret que de voir s'affaiblir sans cesse des études qu'il croyait nécessaires à la jeunesse et qui avaient fait le charme de sa vie. C'est un grand honneur pour lui qu'en ce temps d'ambition inquiète, où chacun se dégoûte si vite de sa profession, il soit resté fidèle à la sienne et qu'il ait fait jusqu'à la fin son bonheur de son devoir.

Je voudrais bien qu'à tous ces noms il me fût permis d'en ajouter un autre, celui de J.-J. Weiss. A la rigueur je n'en devrais rien dire, puisqu'il ne faisait pas partie de notre Association. Depuis qu'il avait quitté l'Université et menait une existence errante, les liens s'étaient peu à peu dénoués entre nous et lui, sans qu'il y eût de la faute de personne. Des deux côtés, on s'était perdu de vue, plutôt qu'on ne s'était oublié. Nous étions fiers de sa réputation, et il n'avait pas cessé d'être reconnaissant à l'École, où son talent s'était formé. C'est ce qu'il me disait encore, il y a quatre ans, dans une lettre qu'il m'écrivit à propos de la mort de Yung. Il vieillissait alors tristement dans la solitude, prévoyant sa fin prochaine, et convaincu que, malgré quelques succès éclatants, il n'avait pas tout à fait rempli sa destinée. Ce qui l'a empêché d'occuper la place dont il était digne, c'est qu'il n'a pas su se fixer ; il a eu le tort d'hésiter entre deux vocations différentes qui se le sont disputé toute sa vie. Il allait sans cesse de la littérature à la politique, sans se livrer jamais tout entier à aucune d'elles, songeant avec regret à la vie active et au souci des affaires publiques quand il s'occupait des lettres, et portant dans les affaires toutes les fantaisies d'un lettré. Que ne s'est-il contenté d'être simplement un grand écrivain ! Quel délicat moraliste, quel incomparable critique il aurait fait, s'il l'avait voulu ! Pourquoi faut-il que la politique ait enlevé aux lettres tant d'esprits distingués qui leur auraient fait honneur ? Je vous avoue que je ne saisis pas nettement ce qu'elle y a gagné, mais je n'ai pas de peine à voir ce que nous y avons perdu.

Il ne me reste plus, mes chers camarades, pour achever ma tâche annuelle, qu'à vous énumérer les récompenses que l'Institut nous a décernées. Il me semble que la liste en est encore plus longue qu'à l'ordinaire. Le prix éiennal de 20 000 francs, qui avait été eécerné, il y a deux ans, à M. Caro, après sa mort, a été donné à M. Fustel de Coulanges. — A l'Académie française, MM. Diehl et Le Breton ont obtenu des prix Montyon pour les ouvrages utiles aux mœurs; MM. Chuquet et Baudrillart, les deux prix Gobert; M. Luchaire, le prix Thérouanne; M. Couat, le prix Bordin. — A l'Académie des inscriptions, dont l'un de nos camarades, M. Bayet, a été nommé correspondant, le prix ordinaire a été donné à M. Hauvette, la première médaille des antiquités de la France à M. Jullian, la troisième à M. Jeanroy. — L'Académie des sciences a décerné le prix Janssen à M. Bayet, le prix Thore à MM. Costantin et Dufour, le prix Montyon (médecine et chirurgie) à M. Dastre, enfin trois grands prix de 10 000 francs chacun à MM. Violle, Joly et Goursat. — A l'Académie des sciences morales, M. Maillet a remporté le prix Crouzet, MM. Ducoudray et Berthold Zeller les prix Halphen et Audiffret. Ce qui s'est passé, à propos du prix Bordin, mérite une mention spéciale. L'Académie avait proposé pour sujet une étude sur la morale de Spinoza. Le concours lui a paru si particulièrement remarquable qu'elle a décerné trois prix *ex æquo;* et parmi ces trois mémoires, deux ont été composés à l'École même, par MM. Worms et Brunschvigg, élèves de seconde et troisième année, et qui sont tous les deux aujourd'hui agrégés de philosophie. C'est ce qui n'était encore arrivé qu'une fois, en 1852, quand l'Académie française couronna Prévost-Paradol, pour son éloge de Bernardin de Saint-Pierre.

J'ai tenu à rappeler ce souvenir, mes chers camarades, pour vous montrer que le feu sacré n'est pas éteint chez nous et que les jeunes générations y sont dignes de leurs aînées. Dans deux ans, nous célébrerons le centenaire de l'École; car, bien que nous n'ayons reçu notre constitution définitive qu'en 1808, il est juste de faire remonter notre origine plus haut, jusqu'au décret de la Convention, qui, le 30 octobre 1794, créa les Écoles normales. Ce sera pour nous une occasion de jeter un regard en arrière et de nous réjouir d'un passé qui n'est pas sans gloire. Nous serons tentés aussi de nous demander ce que l'avenir nous réserve, et il me semble que nous n'aurons pas lieu d'être trop inquiets. Quand je vois l'ardeur de travail qui règne à l'École et les succès qu'elle vient d'obtenir, je m'assure que ses destinées ne sont pas achevées et que le siècle qui s'ouvre devant elle ne lui sera pas moins favorable que celui qui va finir.

GASTON BOISSIER.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

14 janvier 1892.

Je ne crois pas que l'on reproche à notre temps un formalisme exagéré : nous ne nous inquiétons plus lorsque la police, par une nuit d'hiver, va arracher de son lit, dans le domicile de ses parents et aux bras de sa mère, une jeune fille soupçonnée d'être un peu romanesque, la traîne au Dépôt et la jette ensuite dans un asile d'aliénés, ou lorsque les sessions des Chambres empiètent d'une année sur l'autre, pendant trois semaines et même davantage.

Comme l'article premier de la loi constitutionnelle du 16 juillet 1875 porte que les Chambres se réunissent de plein droit, sans convocation et spontanément, le second mardi de janvier, il a fallu clore à la hâte, lundi soir, la session extraordinaire de 1891, ouverte le 15 octobre. Encore un peu et le chef de l'État aurait été mis dans l'impossibilité matérielle d'exercer son droit de clôture, puisque la période de la session annuelle et obligatoire s'ouvrait quelques heures plus tard.

Quand la Constitution a établi en principe que le Parlement se réunirait de lui-même le second mardi de janvier, et que le Président de la République pourrait ensuite le convoquer en session extraordinaire, elle n'avait certainement pas admis l'hypothèse que cette session extraordinaire enjamberait le mois de janvier de l'année suivante. On s'est donné là une latitude qui friserait bien vite l'inconstitutionnalité... Mais nous devenons, en toutes choses, de grands latitudinaires.

Cette irrégularité, jointe au sacrifice des vacances, a été d'un faible secours : on a terminé les tarifs et on s'est entendu sur le dégrèvement des pétroles, en décidant d'ajourner cette question qui fera l'objet d'une loi spéciale ; mais le budget avance à pas comptés, comme il sied à une majesté de son importance. Le Sénat, non sans opposition, a accepté le dégrèvement des tarifs de transport pour une somme d'environ 70 millions. Le chapitre des frais de justice, profondément remanié, fournira une ample discussion à la Chambre et au Sénat. On se hâtera ainsi vers la fin de janvier, talonné par la menace d'un second douzième provisoire.

*
* *

Dans la séance d'ouverture de cette session ambiguë, M. Floquet a été réélu président. M. Spuller, élu vice-président sept fois de suite, a prié ses collègues de lui laisser sa liberté : il prépare, nous dit-on, un livre sur Lamennais, — « cet exalté, dit M. Renan, et cet ignorant qui n'a pas compris les enseignements de Saint-Sulpice » ! Mais ce doit être une âme bien étonnante à scruter aujourd'hui que renaissent toutes les questions dont elle fut dévorée et consumée. Voilà un livre à faire, et qui embrasse tout, l'Église, la République, le socialisme, la Révolution, le passé, le présent, l'avenir, le monde ! Certes, il mérite bien qu'on lui sacrifie vice-présidences et présidences.

Trois élections, deux pour le Sénat, une pour la Chambre, ont amené encore trois républicains, de diverses nuances, au Parlement : M. de Courcel, ancien ambassadeur de la République, sénateur de Seine-et-Oise ; M. Thévenet, ancien ministre de la justice, sénateur du Rhône ; M. le docteur Thonion, député d'Annecy. On s'est fait un malin plaisir de remarquer à ce propos que les monarchistes n'avaient présenté de candidat nulle part, alors que M. d'Haussonville, dans un récent discours, et M. le comte de Paris, dans une lettre publiée en pleine période électorale, avaient annoncé leur ferme résolution de poursuivre sans désemparer les hostilités contre la République.

Mais les soldats leur manquent et même les officiers, et l'on ne voit plus comment peut se recruter l'armée monarchiste, lorsque des hommes de la situation et du caractère de M. de Courcel ont fait acte d'adhésion catégorique aux lois scolaires et militaires de la République. Le pape même s'est mis, à n'en pas douter, du côté du gouvernement républicain dans la guerre que des évêques et des journalistes venaient de déclarer et où ils prétendaient entraîner tous les catholiques avec eux. Ce grand feu est tombé tout d'un coup : il faut qu'un souffle puissant ait passé sur lui, qui est venu de Rome en droite ligne. Le pape et le tsar avec la République : ce sont de grandes nouveautés, sans doute, mais elles s'expliquent sans peine, quand on a vu tout l'ancien système de l'Europe monarchique et conservatrice livré au pillage par les princes qui devaient être les premiers à le protéger.

*
* *

La mort inattendue de Tewfik-Pacha, vice-roi d'Égypte, a paru rouvrir dans ses profondeurs la question d'Orient, qui est surtout et avant tout, comme on l'a dit, « une question d'Occident »... Le jeune Abbas, qui laisse les bancs du collège pour monter sur le trône égyptien, offre aux Anglais le plus favorable des prétextes pour la prolongation indéfinie de leur occupation. La *Pall Mall Gazette*, le *Globe*, le *Daily Telegraph* déclarent à qui mieux mieux que l'installation d'un prince sans expérience rend l'autorité de l'Angleterre plus nécessaire que jamais dans la vallée du Nil. Quant au prudent Abdul-Hamid, il n'est pas plus pressé, en Égypte qu'en Bulgarie, de poser nettement les questions.

Cependant l'Égypte et le canal de Suez sont des routes qui importent de plus en plus à l'Europe entière pour la liberté de ses mouvements et son expansion dans les autres parties du monde. Le régime du canal fait aujourd'hui l'objet des délibérations de la Conférence internationale sanitaire, réunie à Venise. L'Angleterre réclame le passage libre et sans quarantaine pour ses vaisseaux retour des Indes, qui, avant d'arriver dans ses ports, déposeront le choléra à Trieste, à Brindisi, à Marseille, à Barcelone, à Cadix, à Lisbonne, à Bordeaux, à Nantes...

Si les règles sanitaires peuvent être modifiées avec profit, d'après les conceptions de la science nouvelle, elles ne peuvent l'être qu'avec l'accord des puissances et dans l'intérêt de toutes. La Conférence de Venise abdiquerait-elle dans les mains des Anglais ?

Au Maroc, en rade de Tanger, les Anglais ont des forces respectables : l'Espagne y est représentée par le croiseur *Alphonse XII*, l'italien est en route, notre *Bayard* est retenu aux îles d'Hyères par le gros temps. Les journaux anglais s'adjugent déjà Tanger ; ils rappellent que leur pavillon flottait sur la ville il y a deux cents ans. Tanger et Gibraltar, Alexandrie et Suez, ce sont de beaux morceaux du monde, en effet !

L'Espagne adresse une note aux puissances, déclarant que les affaires du Maroc sont d'ordre intérieur et, au surplus, secondaires, qui ne justifieraient l'intervention de personne.

*
* *

M. l'amiral Peyron, sénateur inamovible, questeur du Sénat, ministre de la marine sous le cabinet Ferry, est mort. Il avait déjà, en 1870, près de trente ans de services sur terre et sur mer : il fut au premier rang des officiers supérieurs qui, dès l'origine et sans réserve, embrassèrent la cause de la République.

Henri Dorison.

CHRONIQUE DES ACADÉMIES

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Une inscription inédite de Samothrace.* — M. Champoiseau, ministre plénipotentiaire, correspondant de l'Institut, a été chargé d'une mission dans l'île de Samothrace. Il a découvert un fragment d'inscription, que nous avons signalé, et d'où il semble résulter que la fameuse *Victoire*, trouvée dans l'île, et qui est aujourd'hui au musée du Louvre, est due à un artiste rhodien dont le nom n'a pas été retrouvé.

Au cours de cette mission, M. Champoiseau a trouvé une inscription grecque d'un grand intérêt qu'il communique à l'Académie. En voici la traduction : « Sous le règne de Sabinus ont été initiés les citoyens athéniens Socratis, fils d'Archelaüs, du Pirée, stratège de la cité d'Athènes à Imbros; Philocratès et Isidoros, fils de Philocratès, d'Oé; Asclépiadès, fils de Minodoros, de Phlia; Euskimon, fils de Chriseron, du Pirée; Cornelius, fils d'Adeimantos, d'Anaphlistia; Cornelia Alexandra, fille de Cornelius Adeimantos; Cornelia, fille de Philotrophon, des Azéniens; Sotas, fils de Botrys, de Daidalidé; Epoptes : Publius Herennios, fils de Leonteus, d'Azenia; Claros, fils de Claros d'Aixonia; Julius Hermippus — Aux grands dieux de Samothrace. »

Cette inscription, d'une conservation parfaite, devait se trouver originairement placée dans l'un des trois sanctuaires principaux dont les ruines ont été explorées à Samothrace. Comme tous les monuments de ce genre, elle mentionne les noms et l'origine d'un certain nombre de pèlerins venus de l'île voisine d'Imbros pour se faire initier aux mystères célébrés chaque année à Samothrace vers le mois d'août et qui étaient en si grand honneur parmi les peuples de la Grèce. Elle fournit la preuve évidente de l'existence, pour le culte cabirique de Samothrace, d'un double degré d'initiation aux mystères — fait déjà constaté pour les mystères d'Eleusis — et se termine par une invocation aux grands dieux de Samothrace, c'est-à-dire aux dieux cabires.

M. Champoiseau dépose ensuite sur le bureau de l'Académie le moulage d'un curieux petit marbre provenant également de Samothrace. C'est sans doute une divinité domestique destinée à protéger quelque demeure particulière et qui représente, soit un Hermès, soit une image de Cabire, car elle offre plus d'un point de ressemblance avec la figure du dieu Cabire faisant partie du fameux groupe à triple face du Vatican, connu sous le nom de « marbre de la duchesse de Chablais ».

Académie des beaux-arts. — M. Gérôme est nommé vice-président pour l'année 1892.

Sont nommés associés étrangers : M. Fiorelli, l'éminent directeur des fouilles d'Italie, en remplacement de M. Rose; M. Alma-Tadéma, en remplacement de M. Tela.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de la notice rédigée par M. Alphand sur son prédécesseur, M. le baron Haussmann.

Académie des sciences morales et politiques. — M. Georges Picot remplace M. Aucoc comme président; M. Paul Leroy-Beaulieu est élu vice-président pour 1892.

Académie des sciences de Berlin. — *Le discours d'Hypéride contre Philippide.* — Parmi les fragments de littérature grecque, provenant de l'Égypte, que le Musée britannique a acquis et qu'a publiés récemment M. Kenyon, se trouve la fin d'un discours qui a été prononcé devant un tribunal au début de l'hégémonie macédonienne. C'est ce discours qui a fait l'objet d'une communication de la part de M. U. Koehler. C'est, selon lui, un document historique d'une grande importance. Dans ce procès, l'orateur parle comme accusateur; l'accusation est dirigée contre un décret honorifique voté par une assemblée du peuple sur la proposition de Philippide. Au fond, c'est un procès politique dirigé par un membre du parti adverse contre le parti macédonien représenté par Philippide.

Le nom de l'orateur est perdu. M. Kenyon attribue ce fragment à Hypéride, et, en effet, d'après M. U. Koehler, il est conforme aux discours de cet auteur qui nous sont parvenus. M. Koehler s'attache surtout à déterminer la date de ce discours, ce qui l'amène à étudier de très près les institutions et les événements auxquels il est fait allusion. Bien qu'on n'y relève point les noms de Philippe, d'Alexandre et de la Macédoine, M. Koehler démontre que le discours a été prononcé dans les derniers temps du règne d'Alexandre, et, précisant encore davantage, il en fixe la date à l'hiver de l'an 336 ou 335.

— M. Kirchoff communique les fragments d'une inscription métrique votive, trouvée dans les ruines du temple de l'antique Neandreia, dont le fac-similé lui a été adressé par M. Koldewey.

Cette inscription éolienne paraît dater de la première moitié du ve siècle avant notre ère. Elle donne lieu à des rapprochements intéressants avec les inscriptions découvertes à Naukratis et avec les antiques légendes des monnaies de Skepsis. M. Kirchoff fait à ce sujet une étude comparative du plus haut intérêt de l'alphabet éolien et de l'alphabet ionien en Asie Mineure.

— M. Zeller lit un mémoire sur les rapports entre Platon et les philosophes de son temps.

Société des antiquaires de France. — M. Babelon lit une note sur les ateliers monétaires des Perses au temps de Cyrus, de Cambyse et de Darius.

M. Schlumberger présente un bas-relief, dont nous avons déjà parlé, représentant la figure jusqu'alors inconnue de l'empereur Léon VI.

M. Martha, à propos d'une statue de philosophe, indique les différents gestes démonstratifs en usage chez les philosophes stoïciens.

— On annonce que M. Bouriant, de l'École française du Caire, a découvert un fragment important du texte du livre d'Enoch contenant les trente-trois premiers chapitres Ce texte va paraître prochainement dans la Revue publiée par notre École du Caire.

J.-B. Mispoulet.

UNE TRADUCTION NOUVELLE DE FAUST

(Après la mort de Faust, 5e acte, IIe partie.)

Méphistophélès [illegible]. — Le corps est [illegible], et si l'esprit veut s'enfuir, je lui présente bien vite l'acte écrit avec du sang... Mais, hélas! on a maintenant tant de moyens d'enlever les âmes au Diable... Avec l'ancienne méthode, nous sommes choquants; avec la nouvelle, nous inspirons peu de confiance; autrefois, je m'en serais tiré tout seul; aujourd'hui, il me faut aller quérir des acolytes...

(Aux diables replets, à la corne courte et droite.) Allons, drôles pansus aux joues de feu! Vous reluisez si joliment, bourrés de soufre infernal, courtes nuques, lourdes comme souches, toujours immobiles! Ici, en bas, épiez s'il n'y a pas comme une lueur de phosphore : c'est la petite âme, la Psyché ailée; arrachez-lui les ailes, ce n'est plus qu'un vilain ver. Alors je la marquerai de mon sceau; partez ensuite avec elle dans la tourbillonnante tempête du feu!

Surveillez les régions inférieures, outres que vous êtes! C'est votre tâche. Est-ce là son séjour favori, on ne le sait exactement. Dans le nombril elle aime à se nicher : prenez garde qu'elle ne vous échappe par là.

(Aux diables maigres, à la corne longue et torse.) Vous, grands benêts, gigantesques chefs de file! égrippez en l'air, évertuez-vous sans trêve! Les bras étendus, exhibez vos griffes acérées, pour empoigner la volage, la fugitive! Elle se trouve sûrement mal en la vieille demeure; et le Génie, cela ne demande qu'à monter.

Chant. — Faites escorte, messagers apparentés au Ciel, en mesurant votre vol! Pardonner aux pécheurs, c'est animer la poussière! A toute créature, frayez des voies propices, en laissant planer un instant votre cortège.

Méphistophélès. — J'entends des sons discordants, un vilain grattage, cela vient d'en haut avec une lumière importune; ce sont ces gamins efféminés qui font ce gâchis, propre à réjouir un cœur de cagot... Les voici venir avec leur air cafard, les freluquets! C'est ainsi qu'ils nous en ont escroqué plus d'un, qu'ils nous font la guerre avec nos propres armes; ce sont des diables aussi, mais déguisés. Perdre ici la partie serait pour vous un éternel opprobre; approchez-vous de la fosse, et tenez-vous ferme au bord!

Chœur des anges, semant des roses. — Roses, fleurs éblouissantes, exhalant un baume! Fleurs voltigeantes, flottantes, intimement vivifiantes, aux ramuscules ailés, aux bourgeons descellés, hâtez-vous de vous épanouir.

Qu'un printemps éclose, pourpre et verdure! Allez, et portez des paradis à celui qui repose ici.

Méphistophélès, s'adressant aux Satans. — Pourquoi ces plongeons et ces soubresauts? Sont-ce là manières infernales? Tenez ferme et laissez-les jeter. A son poste, chaque drôle! Ils croient bonnement, avec ces jonchées de fleurs, enneiger les diables torrides; tout cela se ramollit et se recroqueville sous votre haleine. Soufflez donc, les joufflus!

Assez! assez! devant vos touffeurs blêmit l'essaim tout entier... Pas si brutalement! Gueule et mufle clos! Ma foi, vous avez soufflé trop fort. Ne saurez-vous donc jamais garder la juste mesure? Ça ne se recroqueville pas seulement, ça se noircit, se dessèche; ça brûle! Déjà ça s'approche, flottant avec de vives flammes envenimées. Résistez, serrez les rangs!... Leur vigueur s'émousse, disparu tout leur courage! Les diables flairent un élément étranger en cette caresse ardente.

Les Anges. — Floraisons bienheureuses, flammes joyeuses, elles propagent l'amour, elles préparent l'extase, comme le cœur la souhaite. Verbe, seul vrai; dans l'éther pur, pour les éternelles milices, jour universel!

Méphistophélès. — Malédiction, honte à de pareils niais! Voilà des satans sur la tête; les lourdauds font moulinets sur moulinets, et dégringolent, derrière en avant, dans l'Enfer. Vous bénisse le bain bouillant, c'est bien fait! Moi, je reste à mon poste..

(Se débattant avec les roses flottantes.) Feux follets, arrière! Toi, si fort que tu brilles encore, tu n'es plus, une fois happé, qu'une dégoûtante gelée, un rebut. Pourquoi voltiges-tu? Vas-tu décamper!... Ça me colle à la nuque comme de la poix et du soufre.

Les Anges, en chœur. — Ce qui est d'une autre sphère, il le faut éviter; ce qui trouble le sens intime, on ne le doit pas supporter. Si l'élément étranger fait irruption violemment, nous, soyons forts : l'amour, aux seuls aimants, ouvre le ciel.

Méphistophélès. — Ma tête brûle, mon cœur, mon foie brûlent! Superdiabolique, cet élément! Mille fois plus pénétrant que le feu infernal! C'est donc pour cela que vous geignez de si affreuse façon, infortunés amants, vous qui, rebutés, vous démontez le col à suivre de l'œil la bien-aimée?

Moi aussi! Qu'est-ce qui m'attire la tête par là? Nous sommes pourtant, de ce côté, en guerre déclarée. Cet aspect m'était autrefois si odieux, si blessant; quelque chose d'étranger m'a-t-il envahi des pieds à la tête? J'ai plaisir à les voir, les tout aimables adolescents. Qu'est-ce donc qui me retient, que je n'ose blasphémer?... Et si je me laisse affoler, qui donc désormais méritera le nom de fou? Ces diables de gamins, eux que je hais, ils me semblent tout de même par trop adorables!..

Les beaux enfants, dites-moi, n'êtes-vous pas, vous aussi, de la race de Lucifer? Vous êtes si gentils; vrai, je voudrais vous baiser; il me semble que vous venez fort à propos. Je trouve la rencontre tout aisée, toute naturelle, comme si je vous avais déjà vus mille fois. Avec vos petits airs cachottiers et félins, vous êtes si désirables; à chaque coup d'œil vous devenez si joliment jolis. Oh! approchez-vous! Oh! accordez-moi un seul regard!

Les Anges. — Nous voici, pourquoi recules-tu? Nous nous approchons : si tu le peux, reste donc! (Les anges, entourant Méphistophélès, envahissent toute la place.)

Méphistophélès, repoussé jusqu'au proscenium. — Vous nous traitez d'Esprits réprouvés, et vous êtes les vrais maîtres sorciers; car vous séduisez hommes et femmes... Quelle maudite aventure! Est-là l'élément d'amour? Tout le corps est en feu, je sens à peine ma brûlure à la nuque... Vous vous balancez de-ci et de-là : abaissez donc votre vol! Mouvez vos membres gracieux de façon un brin plus mondaine!...

Chœur des anges. — Tournez-vous vers la Gloire céleste, embrasements de l'amour! Ceux qui se damnent, que la vérité les guérisse; qu'ils se rachètent du Malin avec joie, pour goûter la béatitude dans l'universelle alliance...

Chœur des anges. — Saintes ardeurs! Celui autour de qui elles flottent se sent, dans la vie, heureux avec les bons. Tous réunis, élevez-vous et chantez louange! L'air est purifié, que l'esprit respire! (Ils s'élèvent, ravissant l'élément immortel de Faust.)

[illegible] M. [illegible] lecteurs d'apprécier les qualités de fidélité et de pénétration qui distinguent cette originale traduction.

CHRONIQUE DES ACADÉMIES

Académie des sciences morales et politiques. — *L'Esprit public en Angleterre.* — M. Boutmy, dans un très intéressant mémoire, met en lumière le rôle considérable que joue l'esprit public en Angleterre. Il est la source du bon ordre politique et fait partie intégrante de la constitution politique de ce pays; sans lui, aucune décision du Parlement ne pourrait être exécutée. Recherchant les causes d'où procèdent la sagesse et la modération de cet esprit public, M. Boutmy les trouve dans les dispositions naturelles de la race anglo-saxonne, formée de hardis aventuriers que la conquête normande n'a pu transformer. Là, comme en Gaule, ce sont les vainqueurs qui ont été assimilés par les vaincus. Il en est résulté une homogénéité ethnique qui a contribué à former un caractère national d'une rare vigueur, d'une ténacité remarquable et d'un patriotisme extraordinaire. Un tel peuple devait être peu porté à entrer en relations avec ses voisins. Ce n'est, en effet, que très tard que l'Angleterre s'est rattaché l'Écosse et l'Irlande, et cette annexion a exercé une grande influence sur ses institutions. Les Irlandais lui ont apporté l'éloquence parlementaire; les Écossais, le goût des études économiques. Dès lors, l'Angleterre s'est mise en communication avec l'étranger, et son génie national s'est assoupli dans une certaine mesure.

Mais cette transformation est récente encore. Au siècle dernier, l'Angleterre inaugurait à peine le mouvement industriel qui, depuis, l'a portée au premier rang. M. Boutmy rappelle, à ce propos, que le fer, dont elle inonde maintenant le monde entier, lui venait alors du continent. Le caractère local et exclusif du peuple anglais, dans ces conditions, a peu varié; l'influence des idées étrangères est très faible, et le pays reste fidèle à ses institutions nationales.

— M. Edmond Villey, professeur à la Faculté de droit de Caen, est nommé correspondant dans la section d'économie politique.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *L'Art plastique en Gaule et le druidisme.* — Dans un intéressant mémoire qui porte ce titre, M. Salomon Reinach fait revivre une opinion, autrefois populaire chez nous, et qui, depuis quelques années, paraissait entièrement abandonnée par les savants. Il s'agit des monuments mégalithiques, qu'on a longtemps regardés comme se rattachant au culte druidique. On n'a pas oublié avec quelle ardeur cette thèse avait été soutenue par Henri Martin. M. Reinach vient de la reprendre, en tenant compte des éléments nouveaux que les découvertes récentes nous ont fournis.

Il fait observer qu'après l'efflorescence de l'art en Gaule à l'époque du renne, nous trouvons une longue période, depuis l'ère des monuments mégalithiques jusqu'à la conquête romaine, où les sculptures font presque entièrement défaut. Les passages de César et de Lucain, qu'on a allégués pour prouver que les Gaulois représentaient leurs dieux en pierre et en bois, doivent être interprétés autrement : il s'agit, dans le premier de ces auteurs, de piliers de pierre, et, dans le second, de troncs d'arbres plus ou moins équarris. Comme l'industrie gauloise était fort avancée, on est obligé d'attribuer l'absence de statues à une interdiction religieuse.

Cette prohibition, que l'on retrouve chez les Romains, les Germains et les Perses, ne peut avoir été mise en vigueur que par une aristocratie religieuse. En Gaule, cette aristocratie est le collège des druides, à l'influence desquels M. Reinach attribue les monuments mégalithiques : dolmens, menhirs, etc. Ces derniers ne sont pourtant pas celtiques; c'est que le druidisme, dans l'Europe occidentale, est antérieur aux Celtes, qui ont accepté en partie la religion druidique, comme les Grecs ont adopté les vieux cultes des Pélasges.

L'aversion du druidisme pour la représentation des dieux n'est attestée par aucun texte formel; mais Plutarque dit que Numa, disciple de Pythagore, défendit aux Romains d'élever des statues, et d'autres écrivains font de Pythagore l'élève des druides. Ce sont là des légendes qui, bien que sans autorité en elles-mêmes, prouvent nettement l'affinité des doctrines. Ainsi, conclut M. Reinach, le druidisme, comme le mosaïsme, a été hostile à l'anthropomorphisme, ce qui explique pourquoi les premières statues des dieux ne paraissent en Gaule qu'à l'époque de la domination romaine.

Académie des Lincei. — *Une représentation allégorique à Bologne, en 1487.* — On n'a pu jusqu'ici recueillir que très peu d'exemples de représentations dramatiques profanes en Italie remontant à la fin du xve siècle. Celle dont s'occupe M. Zannoni, dans une note communiquée à l'Académie par M. Bonghi, a été donnée pour la première fois, — et probablement aussi pour la dernière, — à l'occasion des noces célèbres d'Annibal Bentivoglio et de Lucrèce d'Este. La pièce en question, bien qu'elle ait été mentionnée par tous ceux qui ont rapporté cet heureux et important événement, est restée pour ainsi dire inconnue. Elle est conservée en entier par Giovanni Sabadino degli Arienti, dans son livre encore inédit, *Hymeneo*, qui n'est qu'une description longue et minutieuse des fêtes qui ont eu lieu à Bologne pour les mariages célèbres. Ami des princes, le chroniqueur raconte ce qu'il a vu. Il nous dit notamment qu'il a assisté à la représentation du 29 janvier dans la grande salle du festin, et c'est probablement l'auteur, Domenico Fosco de Rimini, qui lui a communiqué la pièce qu'il reproduit. Nous lui devons également la conservation d'autres scènes en rimes vulgaires de Lorenzo Rossi et d'Andrea Magnano.

Le dimanche matin 28 janvier, Lucrèce d'Este, montée sur un cheval blanc, fait son entrée en grand apparat et traverse la cité pour se rendre au palais ducal, en passant par sept portes triomphales, gardées, chacune, par une reine représentée par une des sept vertus cardinales ou théologales, « comme si elle espérait, ajoute le chroniqueur, posséder toutes ces vertus ». Chaque personnage salue Lucrèce. M. Zannoni reproduit les vers que Lorenzo Rossi met dans la bouche de l'Espérance, de la Charité, de la Tempérance, de la Justice, de la Prudence, de la Foi et de la Valeur. M. Zannoni pense, avec raison, que la lecture de cette œuvre de Rossi ne fera pas regretter ses autres pièces que nous n'avons plus.

Le chroniqueur passe ensuite au spectacle du 30 janvier. C'est un tournoi entre deux troupes de jeunes gens, que conduisent Prudence et Fortune. Les vers que récitent ces deux personnages sont d'Andrea Magnano. Les deux troupes étant de forces à peu près égales, le combat cesse à la nuit; il n'y a ni vainqueurs ni vaincus.

Mais c'est surtout la représentation donnée le 29, après le fameux festin, qui mérite d'être signalée. On y voit figurer un nombre considérable de personnages : Junon, Vénus, Cupidon, Diane, les nymphes, des empereurs romains, la Jalousie, l'Infamie, etc.

Cette fois, les vers sont de Domenico Fosco. L'action, au fond, est très simple : c'est la lutte entre la Chasteté et le Mariage; en cette circonstance, c'est naturellement ce dernier qui triomphe. Cette pièce rentre dans la catégorie des représentations allégoriques, avec personnages mythologiques, comme on en voit à cette époque dans les diverses cours italiennes, et qui font contraste avec le drame religieux populaire. Elle ne vaut, dit M. Zannoni, ni plus ni moins que les autres pièces de ce genre. On y retrouve, en effet, les mêmes adulations, la même richesse d'artifices, les mêmes naïvetés que dans les autres manifestations primitives du nouveau théâtre italien. Quant aux vers, ils ne sont ni meilleurs ni pires que ceux des autres poètes vulgaires.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

Les discours d'usage que les présidents des deux Chambres ont prononcés, en prenant chacun possession du fauteuil où ils étaient appelés, M. Le Royer pour la dixième fois, M. Floquet pour la septième, ont donné lieu à d'assez vives polémiques. M. Le Royer a tenu à déclarer que le Sénat, « scrupuleusement observateur des limites que la Constitution impose à l'exercice du pouvoir, [illegible] dait user de ses droits dans leur plénitude... » Puis il a parlé des syndicats professionnels. « ... N'y a-t-il pas lieu de voir avec une certaine appréhension les efforts tentés de divers côtés pour reconstituer les corporations privilégiées qui, sous des noms nouveaux, risqueraient, si l'on n'y prenait garde, d'être, pour la liberté, aussi dangereuses, sinon plus, que celles de l'ancien régime?... »

Le président du Sénat a exprimé ainsi une opinion qui s'est répandue dans une notable partie du public et de la presse libérale, à la suite de certains abus des syndicats. On pourrait faire remarquer qu'entre ces syndicats, quels qu'ils soient, et les corporations anciennes, il n'y a rien de commun, ni les formes, ni l'esprit, et que ces corporations anciennes, quelles qu'elles fussent, n'ont pas été « dangereuses » d'abord, mais utiles et nécessaires. Elles ont été le refuge et la forteresse de la liberté économique et des droits du travail contre la féodalité, longtemps avant de devenir des obstacles qu'il fallut absolument supprimer, lorsque déjà la liberté les débordait de toutes parts.

Le président de la Chambre des députés a exhorté ses collègues à poursuivre résolument l'étude des questions économiques et sociales. Ce passage surtout a donné lieu à de nombreux commentaires : « On ne fait pas les mêmes lois sociales, quand on part des doctrines de la grâce et de l'aumône et quand on veut fonder l'avenir sur la justice et la solidarité... » Au reste, M. Floquet ne s'est pas fait faute de recommander l'union et la patience, en disant qu'il faut se tenir pour satisfait si l'on résout quelques problèmes dans l'espace d'une législature. Ces deux discours ont marqué nettement la différence de politique et d'inspiration entre les deux assemblées, celle du suffrage universel direct et celle du suffrage universel au second degré. Cette différence, si elle s'accentue avec le temps, peut amener un jour quelque péril.

Après l'ouverture solennelle de la session de 1892, on a repris consciencieusement le travail de 1891. Le Sénat discute toujours le budget; la Chambre a pris en considération les projets de MM. Emmanuel Arène et Rivet, relatifs au renouvellement partiel. Des projets ont été déposés par MM. Dreyfus et Lavy, tendant à ordonner des fêtes nationales, cette année, pour le centenaire, soit du 10 août, soit du 21 septembre. Entre les deux dates, dont l'une rappelle la prise des Tuileries et l'abolition effective de la royauté, l'autre la victoire de Valmy et la proclamation officielle de la République, la majorité de la Chambre reste perplexe.

Comme toujours, le 1er janvier a apporté avec lui des décorations en tout genre, que chaque gouvernement en France offre en étrennes à ses amis et quelquefois à ses ennemis. La distribution de cette année a été signalée par divers incidents. Le ministre de l'instruction publique, sous le flot mouvant des demandes de palmes, se sentant noyé et submergé, a pris le bon parti de nommer une Commission supérieure qui examinera désormais les titres des pétitionnaires. Le ministre de l'intérieur, après avoir fait assurément de son mieux pour se reconnaître au milieu de la foule dont il était assiégé, a été menacé de questions et d'interpellations [illegible] M. Hubbard, député de Seine-et-Oise, qui avait pris l'initiative d'une demande d'éclaircissement, y a renoncé en vain : elle a été aussitôt reprise par les boulangistes, et c'est alors que le désordre parlementaire a commencé.

M. Rochefort envoyait depuis plusieurs jours de Londres à l'*Intransigeant* des articles injurieux pour M. Constans; mais c'était peu de publier ces articles : MM. Le Senne et Laur avaient formé le projet de les lire à la tribune. Ils demandent donc à interpeller M. le président du Conseil « sur la question de savoir quelles mesures le gouvernement entend prendre au sujet des accusations dirigées par le journal *l'Intransigeant* contre l'un des membres du cabinet ». M. de Freycinet refuse une question posée dans ces termes; plusieurs membres demandent la question préalable. M. Laur, qui veut parler, adresse une injure à M. Constans, qui lui répond au bas de l'escalier par une maîtresse gifle, repercutée aussitôt de gifle en gifle plus modestes jusque dans la salle des Pas-Perdus, où un député est souffleté par un journaliste. Les témoins se mettent en campagne. Aux gifles se succèdent les duels.

Mais la question préalable a été votée par une immense majorité, et la réponse cinglante de M. Constans, quoique peu parlementaire, a été, dans la circonstance, jugée tout à fait appropriée à la question et applaudie comme le plus éloquent des discours.

Quelques jours auparavant, le préfet de l'Aude, M. Fondi, de Niort, dans la séance du Conseil général, insulté par un conseiller réactionnaire, lui avait répondu par un argument de même nature. On se demande si l'année 1892 sera l'année des gifles.

* *

La discussion est toujours vive au sujet de l'attitude des catholiques. Il paraît aujourd'hui certain que le pape a adressé au cardinal-archevêque de Paris une lettre dans laquelle il recommande aux évêques et au clergé l'union pour la défense de l'Église, sur le terrain constitutionnel. La conduite des évêques trop belliqueux est désapprouvée nettement, avec ces formes diplomatiques et enveloppées dont on ne se départ jamais dans les conseils du Vatican.

* *

Pendant que les vaisseaux anglais accompagnaient en grand appareil le nouveau khédive à Alexandrie, notre ministre de la marine a donné l'ordre à notre escadre de reparaître dans les eaux des Échelles du Levant. On reverra le pavillon tricolore à Beyrouth, à Smyrne, au Pirée. C'est presque un événement.

L'insurrection de Tanger paraît terminée : le très sage sultan Mouley-el-Hassan a révoqué le pacha que visait l'insurrection et lui a ordonné de venir rendre ses comptes. C'est une leçon de politique musulmane qui pourrait servir quelquefois en Europe et chez les chrétiens.

La mort prématurée du duc de Clarence a mis l'Angleterre en deuil. De Vienne, on annonce la mort de l'archiduc Charles-Salvator, et, de Lucques, celle du comte Émile de Nieuwerkerke, l'ancien surintendant des Beaux-Arts. Le Sénat a perdu encore l'un de ses membres inamovibles : M. Oscar de Vallée, ancien conseiller d'État de l'Empire.

HECTOR DEPASSE.

BIBLIOGRAPHIE

LITTÉRATURE.

La petite histoire de la littérature française principalement depuis la Renaissance, par M. A. Gazier, nous offre dans sa première partie un résumé succinct de notre histoire littéraire jusqu'au XVIe siècle; dans la seconde, elle nous fait passer en revue d'une façon beaucoup plus détaillée le mouvement des trois derniers siècles, en étudiant l'histoire des principaux genres pendant une période déterminée L'auteur, dans un exposé très net et d'une lecture aussi facile qu'agréable, a mis en relief les grandes œuvres et les grands maîtres qui ont été la gloire des lettres françaises, en signalant les principaux courants qui les ont inspirées et les influences qu'elles ont subies aux époques caractéristiques. Par des faits biographiques bien groupés et des anecdotes heureusement choisies, il a expliqué le caractère et les tendances des écrivains célèbres, et, par des jugements très sobres, il a fait apprécier la manière propre et le style de chacun d'eux. Son travail est terminé par un tableau chronologique, très original et très utile, qui indique année par année l'apparition des œuvres marquantes, la naissance, les débuts et la mort des auteurs. L'illustration de l'ouvrage comprend soixante portraits gravés d'après les documents les plus authentiques, et une carte de la France littéraire où l'on retrouve des noms que l'on chercherait vainement sur les cartes usuelles.

Mlle C. Augis, professeur agrégé d'anglais, vient de traduire en français l'importante étude de J.-A. Symonds sur *Dante, son temps, son œuvre, son génie* (Lecène et Oudin). L'écrivain anglais, qui est justement apprécié par ses compatriotes comme poète et comme critique, et dont les travaux sur l'Italie du moyen âge et de la Renaissance font autorité, a résumé dans son travail toutes les notions sur Dante qui doivent être familières à un lettré. Il a retracé la vie du grand écrivain avant et pendant l'exil, exposé le sujet et le plan de *la Divine Comédie,* fait ressortir l'intérêt humain qui s'y trouve renfermé et nettement caractérisé les qualités distinctives du génie de Dante. Son travail, qui se termine par un curieux chapitre sur la poésie d'amour chevaleresque, mérite de prendre rang parmi les meilleurs ouvrages d'histoire et de critique littéraire.

Bien que M. Jean Moréas, l'auteur désormais célèbre du *Pèlerin passionné,* ait toujours été traité par la critique avec une bienveillance exceptionnelle, il ne sera pas insensible sans doute au témoignage d'admiration que vient de lui décerner M. Charles Maurras, dans une brochure éditée par la librairie Plon. L'auteur de cette étude, ou mieux de ce panégyrique, constate que, dans l'armée des versificateurs contemporains, Moréas seul s'est élevé au rang de poète, et qu'il a vraiment fait une œuvre. Pour lui, cet homme d'Athènes égaré dans Paris n'est pas un décadent, comme on l'a prétendu, mais plutôt un renaissant et presque un classique.

M. Brunet nous donne un choix d'*Extraits en prose de J.-J. Rousseau,* conçu avec autant de méthode que de tact et de goût. Il a présenté l'œuvre du célèbre penseur dans l'ordre même où elle s'est déroulée, et il a fait précéder chaque série de morceaux d'une notice historique et critique suffisamment étendue pour expliquer le caractère et la portée des écrits dont elle fait partie. Une savante introduction résume la biographie de J.-J. Rousseau.

HISTOIRE.

Sous ce titre : *le Reporter d'un évêque* (Imprimeries réunies), M. Émile Colombey a publié les lettres adressées par Boursault à l'évêque de Langres, Simiane de Gordes. Cet évêque, d'humeur joyeuse, tenait à avoir jusque dans son diocèse un écho des bruits de Paris, et il avait chargé l'écrivain de lui adresser régulièrement les nouvelles de la cour et de la ville, en lui donnant par avance l'absolution de ses licences. Boursault, pleinement rassuré, enregistrait sans scrupule dans sa correspondance les anecdotes les plus osées, et ses gaillardises, qui réjouissaient l'évêque et parfois même ses ouailles, forment pour nous un tableau curieux des mœurs d'autrefois.

DIVERS.

Dans l'ouvrage intitulé : *les Combattants de* 1870-1871, le commandant Rousset, ancien professeur à l'École de Saint-Cyr, a retracé les scènes les plus dramatiques et les plus héroïques de la guerre franco-allemande (Librairie illustrée) Il s'est attaché à rechercher et à mettre en lumière les traits collectifs ou individuels de bravoure et d'énergie, les exemples de courage et de dévouement, tous faits qui dans l'histoire générale d'une campagne passent trop souvent inaperçus. Ces exploits, qui témoignent de l'intelligence, de la présence d'esprit et de l'audace de nos soldats et de leur constance au milieu des plus rudes épreuves, contribuent à nous faire connaître l'armée de 1870-1871 sous son véritable jour, à montrer qu'elle était bien hier encore ce qu'elle fut jadis aux jours de triomphe, ce qu'elle sera demain à l'heure du combat suprême. En retraçant brièvement les différentes phases de la mémorable lutte d'il y a vingt ans et en exaltant notre courage au souvenir des grandes actions dont les soldats et la population ont donné l'exemple, le commandant Rousset a fait une œuvre éminemment patriotique.

En publiant son étude sur *les Monarchistes sous la troisième République,* M. Louis Teste n'a pas eu en vue de rouvrir des polémiques irritantes, mais simplement d'examiner impartialement le rôle joué depuis vingt ans par le parti monarchique et sa situation actuelle. Contrairement à l'opinion généralement reçue, l'auteur estime qu'à aucun moment ce parti n'a eu le moyen de rétablir la monarchie, et il prouve la vérité de son assertion par l'exposé sommaire et l'appréciation judicieuse des événements politiques de ces quinze dernières années, qu'il a observés sans parti pris et sans hostilité.

Sous ce titre : *les Écoles françaises civiles et militaires* (Berger-Levrault), M. Andréani a réuni tous les renseignements concernant nos grands établissements d'instruction publique qui peuvent intéresser les jeunes gens aussi bien que les parents, lorsque le moment est venu de faire choix d'une carrière. On trouve là les programmes détaillés, les conditions d'admission, l'indication des titres et diplômes requis à l'entrée et de ceux qui sont conférés à la sortie, avec les droits et prérogatives qu'ils comportent. L'auteur s'est aussi attaché à établir nettement la situation faite aux candidats de ces écoles par la nouvelle loi militaire.

Émile Raunié.

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE DU DROIT.

M. A. Glasson, de l'Institut, vient de faire paraître le quatrième volume de son *Histoire du droit et des institutions de la France*, qui traite de la *Féodalité*. En étudiant la décadence de la monarchie carolingienne, l'auteur avait déjà montré les origines de ce régime nouveau qui devait jouer un rôle si considérable dans la France et dans toute l'Europe. Ici il s'est proposé d'exposer en détail l'organisation de ce système. Dans l'examen de cette question si complexe et traitée jusqu'ici de façons très diverses, M. Glasson, en alliant la précision et la critique de l'historien à la science et à la méthode du jurisconsulte, a réussi à écrire un livre vraiment nouveau et supérieur à ceux qui l'ont précédé. C'est avec juste raison qu'il estime que le régime féodal n'a pas été et n'a pas pu être le résultat d'une brusque révolution; comme toutes les institutions humaines, il s'est formé lentement avant d'arriver à sa période de grandeur et de puissance, et, de même, lorsque les causes qui l'avaient fait naître ont disparu, il a fallu plusieurs siècles pour le détruire complètement, tant il avait pénétré profondément dans les mœurs et dans la vie sociale. Les textes historiques relatifs à l'organisation de la féodalité sont nombreux et faciles à interpréter; mais, ici, le danger consiste à spécialiser ou à généraliser, et c'est de là que sont venues la plupart des erreurs des historiens. Partant de ce principe que les usages féodaux ont un caractère essentiellement local, M. Glasson a présenté tout d'abord un résumé géographique des coutumes et des pays de droit romain, qui forme un chapitre absolument nouveau et d'une importance capitale; puis il a étudié le régime féodal au double point de vue de la propriété foncière et de la jouissance politique. Dans son prochain volume, il exposera le rôle de la royauté vis-à-vis de la féodalité.

DROIT.

Dans la première partie de son étude sur la *Réforme administrative* (Berger-Levrault), le vicomte d'Avenel s'est spécialement occupé des ministères de l'intérieur et de la justice, de l'administration des cultes et de l'extension du fonctionnarisme. Aux nombreuses critiques si souvent formulées, l'auteur a ajouté ses réflexions et ses appréciations personnelles. Il a montré combien la centralisation à outrance de toutes les affaires publiques a provoqué la toute-puissance de la bureaucratie et le développement de la paperasserie; comment la tutelle exercée sur les préfets a annihilé graduellement l'initiative de l'administration départementale. Par suite, il demande avec raison l'établissement d'une autonomie sagement réglée. En ce qui concerne l'administration judiciaire, il insiste sur ce fait capital que la justice civile, qui est lente et onéreuse, coûte fort cher au budget, tandis que la justice commerciale, très expéditive, n'entraîne presque aucuns frais. Après bien des économistes, il s'élève contre la législation tyrannique des ventes de biens des mineurs, et il réclame la gratuité de la justice, qu'il considère comme la plus indispensable institution d'un pays civilisé. Le désaccord entre le clergé et le régime républicain ne l'inquiète pas; il est d'avis que deux puissances qui ne peuvent se vaincre finiront bien par traiter. Il voit, au contraire, un sérieux danger dans la multiplication indéfinie du nombre des fonctionnaires, qui constitue pour le budget une si lourde charge.

La seconde partie du célèbre ouvrage de sir John Lubbock, *le Bonheur de vivre*, vient d'être traduite en français et publiée dans la Bibliothèque de philosophie contemporaine (Alcan). On trouvera dans ce livre, d'une philosophie salutaire et d'un optimisme réconfortant, des réflexions judicieuses et pratiques sur l'ambition, la richesse, la santé, l'amour, les beautés de la nature, les peines de la vie, le travail et le repos, la religion, le progrès et la destinée de l'homme. Près de quatre-vingts éditions de ce travail ont déjà paru en Angleterre, ce qui montre en quelle estime le tiennent les compatriotes de l'auteur.

Dans son étude sur *l'Avenir politique de l'Europe envisagé au double point de vue de la politique de sentiment et de la politique d'intérêt* (Alcan), M. C. Vigoureux s'est attaché à montrer que le Portugal, la France, l'Espagne et l'Italie, qui ont à souffrir de la prépondérance des Anglo-Saxons, doivent s'unir pour leur résister et former une confédération des États latins. La Russie serait entraînée par son propre intérêt à devenir l'alliée de cette nouvelle ligue, qui deviendrait par là même l'arbitre de la situation en Europe. Cet ouvrage, où se trouvent résumés et appréciés tous les événements historiques de la dernière moitié de ce siècle, paraît de nature à produire une vive impression dans le monde politique de tous les États européens.

Signalons, dans la Bibliothèque scientifique universelle (Kolb), un ouvrage du docteur P. Marin, que son titre seul suffira pour recommander à l'attention d'une foule de lecteurs et surtout de lectrices : *la Beauté chez l'homme et chez la femme*. L'auteur nous fait connaître en détail les moyens d'acquérir la beauté, de l'augmenter et de la conserver, non pas à l'aide de recettes charlatanesques et de procédés plus ou moins dangereux, quoique prétendus inoffensifs par leurs inventeurs, mais par une méthode scientifique et hygiénique. Ses minutieux conseils, dans le détail desquels il n'est pas possible d'entrer, se rattachent tous à deux grands principes : pour le physique, observation rationnelle des règles de l'hygiène; pour le moral, entretien de la gaieté et de la bonne humeur.

Les *Notions d'économie politique* de M. G. Hubbard (Léopold Cerf) s'adressent aux élèves de l'enseignement primaire. L'auteur s'est attaché à exposer les principes essentiels de la science économique sous une forme familière et accessible à tous, et à éclairer les notions théoriques par un choix varié d'extraits empruntés aux ouvrages des grands économistes.

Louis Bonnier.

A la place du *Livre moderne*, qui cesse de paraître, M. O. Uzanne commence la publication d'un nouveau périodique : *l'Art et l'Idée*, qui, dans un cadre à peu près identique, continuera à traiter toutes les questions d'art intéressant les bibliophiles et amateurs. Ce recueil doit être, d'après son éditeur, la *Revue contemporaine du dilettantisme littéraire et de la curiosité*. Il aura pour principal collaborateur M. B.-H. Gausseron, qui s'est acquis une juste notoriété par la sûreté et la variété de ses connaissances bibliographiques. Comme *le Livre moderne, l'Art et l'Idée* sera très richement illustré.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Origines des basiliques chrétiennes.* — Cette question très controversée de l'origine des premières églises chrétiennes a été étudiée, dans un mémoire très complet et très intéressant, par M. R. de Lasteyrie.

Les chrétiens ont-ils imité tout simplement les basiliques civiles des Romains, ainsi qu'on le croit communément en France? Pour résoudre cette question, M. de Lasteyrie examine d'abord la description de la basilique que nous donne Vitruve, puis il relève le plan des nombreux monuments de ce genre qui ont été retrouvés à Rome et dans les diverses parties de l'empire romain. Il résulte de ce travail qu'on se fait, en général, une idée très fausse des basiliques romaines. Les recherches de M. de Lasteyrie prouvent que ces monuments n'étaient pas tous construits sur un modèle unique, que leur forme était, au contraire, très variable. Si on en dégage les traits essentiels, on relève des différences fondamentales entre la basilique païenne et l'église primitive, notamment en ce qui concerne l'abside et le transept. Il faut donc renoncer à l'idée que la basilique civile des Romains aurait fourni le prototype de nos églises.

Passant aux autres hypothèses émises à ce sujet, M. de Lasteyrie prouve qu'elles ne sont pas mieux établies que la première. L'église n'est pas une reproduction, soit des basiliques (ou salles égyptiennes) qui existaient dans les demeures privées de quelques riches Romains, soit des chapelles primitives élevées dans les catacombes, soit des premiers oratoires chrétiens, soit enfin des temples païens.

La vérité est que les premières églises sont des monuments très complexes, ainsi que le prouvent la description qui nous est parvenue de l'église de Tyr et les restes de celle de Tebessa. Elles renfermaient, outre le sanctuaire, des habitations et jusqu'à des hôpitaux. M. de Lasteyrie admet bien que l'architecture privée des Romains a pu exercer une influence sur la forme donnée à nos plus anciennes églises, mais il pense qu'on a tort de chercher dans un type unique de construction un modèle que les chrétiens se seraient bornés à reproduire. En réalité, la question est plus compliquée, et l'opinion la plus probable, c'est que plusieurs facteurs ont concouru à la formation du type de nos premières basiliques. Aux basiliques civiles, elles ont dû emprunter leur forme oblongue, leurs colonnades intérieures, la forme de leur toiture; aux maisons romaines, leur atrium; aux exèdres et autres salles de réunion si communes chez les anciens, leur transept. L'ensemble de ces divers éléments forme un type nouveau qui constitue l'originalité des basiliques chrétiennes et qui méritait d'être signalé.

Nous aurons l'occasion de revenir sur cette importante question qui paraît devoir donner lieu, lors de la seconde lecture, à une intéressante discussion.

— M. de Morgan rend compte des résultats de sa mission d'exploration archéologique et linguistique dans le nord de la Perse, le Kurdistan et le Louristan. Il présente à l'Académie un grand nombre de plans et de photographies des monuments achéménides et sassanides, ainsi que la carte des pays parcourus par la mission.

M. Oppert rend hommage aux belles découvertes de M. de Morgan; il rectifie seulement la situation de Tilvoun, placé sur la côte, dans la carte de M. de Morgan, et qui est l'île de Tylos des Grecs, aujourd'hui Bahrein.

— *Les Tchames et leur religion.* — Tel est le titre d'un travail de M. le commandant Aymonier, présenté à l'Académie par M. Hamy. Cette monographie des Tchames modernes est précédée d'une esquisse historique de l'ancien Tchampa, d'après les inscriptions récemment découvertes, les annales chinoises et annamites.

Le Tchampa apparaît dans l'histoire au IVe siècle; il lutte jusqu'au Xe contre les Chinois qui lui infligent alors des défaites définitives. Du Xe au XVe siècle, il doit se défendre contre les Annamites, qui ont secoué le joug de la Chine et qui finissent par le conquérir et l'absorber complètement. Après avoir décrit les temples et les ruines, moins grandioses que celles du Cambodge, qu'il a visitées, M. Aymonier montre quelle est la situation morale et matérielle des restes des Tchames, cantonnés dans la province méridionale de l'Annam, le Binh-Thuan, un des principaux foyers de la civilisation de leurs ancêtres. Il donne ensuite des détails intéressants sur leurs trois principales divinités et sur les rites agricoles concernant les barrages, les prises d'eau, la culture des champs sacrés, la cueillette de l'essence précieuse, etc. Les Tchames du Cambodge, beaucoup plus nombreux, sont tous musulmans. La dernière partie du mémoire est consacrée à l'étude des inscriptions du Tchampa qui sont abordées ici pour la première fois.

Académie des sciences morales et politiques. — *Fragments d'une étude sur l'histoire des religions : les mystères.* — M. Ravaisson, dans ce mémoire, rappelle d'abord que les Anciens croyaient à l'existence d'une profondeur divine, d'une région souterraine, inaccessible aux humains, où résidait le principe invisible, source du monde antérieur. Cette région était pour eux le séjour du démon et des âmes. La destinée de l'humanité était donc d'atteindre à ce séjour. Cette fin désirée de l'existence terrestre impliquait une amélioration de l'homme, une expiation. Cette idée d'expiation se rencontre dans le paganisme et dans le judaïsme comme dans le christianisme : il faut une rénovation de l'être humain pour qu'il mérite une vie meilleure. De là ce que les Grecs appelaient les *mystères* et les Romains l'*initiation*. Chez les païens et les juifs, les cérémonies religieuses opérant la transformation morale du catéchumène se composaient d'une purification et d'un sacrifice offert aux dieux. Ce sacrifice donnait lieu à un repas ayant pour objet d'unir l'homme à la divinité afin d'apaiser celle-ci. La même idée se retrouve dans le christianisme sous une forme plus élevée, dont les pratiques du paganisme et du judaïsme n'étaient qu'une grossière ébauche. La *Revue* reviendra sur cette importante étude.

— M. Glasson lit une notice sur la vie, les travaux de M. Charles Grad, correspondant de l'Académie, décédé l'année dernière, dont on connaît les nombreux travaux sur les sciences naturelles, l'économie sociale et les finances.

Académie des beaux-arts. — En ouvrant la séance, le président a donné lecture des lettres de candidature au fauteuil vacant par suite du décès de M. Alphand. Ces candidats sont, par ordre alphabétique : MM. Roger Ballu, inspecteur des beaux-arts; G. Berger, député; Corroyer, architecte; Philippe Gille, publiciste; Georges Lafenestre, conservateur du département de la peinture au musée du Louvre; Leroy de Keraniou, ingénieur; Marquet de Vasselot, statuaire; Émile Michel, publiciste; Charles Yriarte, conservateur des beaux-arts.

L'Académie procédera, dans la prochaine séance, au classement des candidats.

Après cette lecture qui, aux termes du règlement, ne pouvait être prorogée, l'Académie a levé sa séance en signe de deuil de la double perte qu'elle vient de faire par la mort de M. le comte de Nieuwerkerke et celle de M. Henriquel-Dupont.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

28 janvier 1892.

Après quatre voyages, le même jour, du Sénat à la Chambre, de la Chambre au Sénat, le budget ayant été voté d'un commun accord vers les dix heures du soir, le Parlement s'est mis en vacances jusqu'au 16 février. Nous avons évité encore pour cette fois la question constitutionnelle qui se tient toujours embusquée aux détours de la discussion budgétaire, et qui pourra bien, une année ou l'autre, par une séance de nuit, avec des majorités moins prudentes, nous sauter à la gorge. M. Godefroy Cavaignac, rapporteur, a énergiquement affirmé, pour la Chambre des députés, non seulement le droit d'initiative en matière de dépenses, mais encore le droit de prononcer le dernier mot sur toute question d'impôts et de crédits. La doctrine de la Chambre est absolument faite là-dessus, on le sait, mais elle n'a jamais été acceptée qu'à moitié par le Sénat. On vit d'accord, en ne s'expliquant pas sur les points contestés, ce qui est généralement dans les affaires humaines, au Parlement et hors le Parlement, la meilleure manière de s'entendre.

La réforme des frais de justice, qui avait été en grand péril, est sortie améliorée des épreuves successives qu'elle a subies. Désormais, les actes d'avoué à avoué seront dispensés des droits de timbre et d'enregistrement. Le premier coup de faulx a été porté dans les broussailles de notre procédure, mais combien il y a encore à couper et à arracher !

*
* *

Au moment où la clôture de la session a été prononcée, on voulait interroger le gouvernement sur le manifeste des cardinaux. M. Hubbard se proposait de demander la discussion immédiate du projet de loi relatif aux associations, « considérée comme la préface de la dénonciation du Concordat ». Il est certain que le gouvernement n'aurait pas pu attribuer au projet de loi ce caractère de « préface », puisque M. de Freycinet a déclaré très formellement devant l'une et l'autre Chambre que le projet de loi sur les associations n'était pas un acheminement à la séparation de l'Église et de l'État. Le projet est ce qu'il est; il devra être étudié et discuté en son texte, adopté ou rejeté pour lui-même, et il produira par la suite ses effets, dans un sens ou dans un autre, suivant les circonstances qui se présenteront. Mais si la discussion s'était engagée sur l'heure, le manifeste de nos prélats aurait été du feu sur le feu.

La lettre du pape Léon XIII, que nous annoncions dans notre dernière chronique, n'a point paru : chaque jour on la réclame en vain; — et, au lieu de la lettre du pape, c'est la déclaration des cardinaux que nous avons eue; elle a éclaté comme une sorte de petit coup d'État ecclésiastique, à l'insu du gouvernement et à l'insu du pape.

La situation où se placent ainsi nos évêques vis-à-vis du Vatican et vis-à-vis du gouvernement de la République est assurément originale et hardie : elle ne paraît pas moins contraire aux règles de la hiérarchie dans l'Église qu'aux lois fondamentales de l'État. Il est inadmissible que les cardinaux et les évêques puissent se concerter pour adresser des manifestes à l'opinion publique, pour exercer d'une extrémité à l'autre du pays, à la même heure, avec la haute autorité dont ils sont revêtus, une pression politique et morale sur un grand nombre de consciences. On dirait une république ecclésiastique qui s'élève en dehors des lois de l'État, en dehors des lois de l'Église, gouvernée par un conseil de cardinaux. C'est un phénomène qui ne s'était pas encore vu, croyons-nous, car l'Église de France, suivant les temps, a pu se montrer quelquefois avec le roi contre le pape ou avec le pape contre le roi; mais se déclarer à la fois indépendante du pape et de l'État, se mettre à part et en dehors des deux grandes autorités constituées, pour vivre de sa vie propre, sous l'inspiration de ses cardinaux, c'est une attitude dont on trouverait difficilement un autre exemple dans l'histoire.

Quant au texte même, il offre à volonté des sujets de blâme ou d'approbation à tous les partis. On peut, si l'on veut, s'en tenir à ces passages où les cardinaux déclarent que la République doit être désormais considérée comme « le gouvernement que la France s'est donné » librement, et où ils invitent les catholiques à « s'unir sur le terrain constitutionnel ». A la vérité, ces simples mots suffisent à ruiner les prétentions dynastiques et toute l'antique théorie de l'union indissoluble de l'autel et du trône.

*
* *

La Chambre des députés de Prusse et les partis politiques sont profondément troublés par la discussion du projet de loi qui tend à rétablir le caractère strictement confessionnel de l'enseignement primaire : « Ce n'est pas notre gouvernement qui a fait le Culturkampf, dit M. de Caprivi, et il entend y mettre fin. » Le comte de Zedlitz, ministre de l'instruction publique, soutient énergiquement le projet contre les libéraux-nationaux, contre les progressistes et contre toute la presse plus ou moins attachée aux libertés de l'esprit moderne et aux droits de l'état laïque; mais il paraît que M. Miquel, le ministre des finances, saisit cette occasion pour s'en aller, en laissant le budget dans un assez piteux état.

*
* *

Le dictateur Stambouloff, en sautant de son traîneau, s'est blessé lui-même à la cuisse d'une balle de son revolver, qui n'a pu encore être extraite. Est-ce accident? Est-ce attentat? ou bien encore une comédie bulgare? Il paraît que le cas est grave, et comme l'opinion s'est accréditée en Europe que les complications, quand elles viendront, commenceront par les Balkans, la santé d'un Stambouloff tient le monde attentif.

Nous avons perdu M. Joigneaux, sénateur de la Côte-d'Or, agriculteur et journaliste, qui fut l'un des hommes populaires de France. Il a eu son style à lui et le grand bon sens de Bourgogne. Il venait d'achever deux volumes de mémoires curieux sur les choses de ces vingt dernières années.

Hector Depasse.

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

L'animation des premiers jours de l'année ne s'est pas maintenue; à la fermeté que nous avions relevée dans les premières Bourses de 1892 a succédé un calme plat et sans qu'il y ait eu de véritables motifs de baisse. On a bien essayé de lancer quelques nouvelles inquiétantes au sujet du Maroc et de l'Égypte, mais l'influence de ces appréciations pessimistes a été très minime et de courte durée; l'affaire des chemins de fer portugais, suivie d'une crise ministérielle, n'a eu également qu'un effet peu durable; on s'est encore peu préoccupé de la situation nouvelle qui sera créée à notre commerce par notre politique douanière. De tout cet ensemble de faits, il est résulté seulement un certain malaise qui a modifié les bonnes tendances du début.

Peut-on dire que la situation générale est embarrassée? Nous ne le pensons pas; il y a un ensemble de circonstances défavorables, mais notre marché possède des disponibilités très grandes qu'il n'a pas encore employées; le comptant n'est pas sorti de sa réserve, et ses ressources sont assez grandes pour que son action détermine un mouvement des plus importants. Comparons, d'ailleurs, la situation actuelle avec celle que nous avons trouvée au commencement de 1891, nous verrons qu'elle est considérablement dégagée.

Les récoltes, qui ont déterminé en grande partie le malaise général, ne seront pas souvent aussi défectueuses que l'ont été les dernières; la marge à la baisse des fonds dépréciés semble près d'être épuisée; on peut s'attendre à un relèvement progressif des bonnes valeurs; ce qu'il faudrait, c'est le retour de la confiance. En ce sens, le grand succès que vient de remporter l'émission d'obligations du chemin de fer de Beyrouth à Damas, faite par la Banque ottomane, peut être un indice précieux. Il nous montre que l'épargne est toujours disposée à donner ses capitaux aux affaires sérieuses, rémunératrices et sûres; si elle se tient éloignée des anciens placements, c'est parce que leur prix est trop élevé et le revenu qu'ils donnent insuffisant. Si l'on voulait lui proposer des affaires aussi étudiées et aussi profitables que la dernière, nous ne doutons pas qu'elle sortirait de sa torpeur : le succès du Beyrouth à Damas nous le prouve.

A. Lacroix.

Informations.

Le solde de l'emprunt de 1886 *de la Ville de Paris.*— Depuis le 14 janvier, les guichets de la caisse municipale procèdent à l'émission du solde de l'emprunt de 1886, s'élevant à la somme de 13 millions environ. L'émission se fait sous forme de souscriptions directes, et au jour le jour. Le prix des titres est réglé d'après le cours moyen, à la Bourse précédente, des titres similaires de l'emprunt 1886. Ce prix est affiché tous les matins dans les bureaux de la caisse municipale. En échange de ses espèces, le public reçoit des titres entièrement libérés, au porteur ou nominatifs, au choix des souscripteurs. La Ville se réserve la faculté de suspendre l'émission si elle le juge nécessaire.

*
* *

Le commerce extérieur pour le mois de décembre. — L'administration des douanes vient de publier la statistique de notre commerce extérieur pour le mois de décembre des années 1890 et 1891. Voici les résultats annoncés :

	DÉCEMBRE.	
Importations.	1891	1890
Objets d'alimentation.	167.093.000	140.549.000
Matières nécessaires à l'industrie.....	241.752.000	195.929.000
Objets fabriqués.....	70.678.000	56.713.000
Autres marchandises.	14.689.000	13.150.000
Totaux.....	494.212.000	401.341.000
Exportations.		
Objets d'alimentation.	89.714.000	92.686.000
Matières nécessaires à l'industrie.....	77.210.000	79.533.000
Objets fabriqués.....	141.016.000	181.929.000
Autres marchandises.	25.768.000	28.613.000
Totaux.....	333.708.000	382.761.000

*
* *

Les emprunts d'État en Allemagne. — Le ministre des finances de Prusse a déclaré dans le discours qu'il a prononcé en soumettant le budget au Landtag de Prusse qu'il a l'intention, pour parer aux difficultés budgétaires, d'émettre 100 millions de Bons du Trésor au lieu de 30 millions, de manière à pouvoir choisir un moment favorable pour le prochain emprunt. A l'heure qu'il est, la situation du marché monétaire est excellente, et il y a une grande abondance de fonds disponibles, mais cette situation est le résultat d'une certaine réserve du public; en effet, les affaires sur les fonds d'État prussien sont actuellement fort peu nombreuses sur le marché. L'émission de février dernier a commencé par tomber dans les mains de la spéculation et a mis longtemps pour arriver au public; aussi n'a-t-on pas l'intention d'adopter le même type; une opinion partagée par un grand nombre de financiers est favorable à un emprunt 4 pour 100, qu'il serait facile d'écouler; mais une pareille émission impliquerait l'aveu d'un recul dans la situation financière, et il est peu probable que l'on veuille faire cet aveu.

On a suggéré l'idée d'un emprunt 3 pour 100 amortissable, d'une part, parce qu'il paraît peu rationnel de ne pas procéder à l'amortissement de toutes les grandes dépenses, même de celles qui sont improductives, et, d'autre part, parce qu'on ne gênerait pas ainsi le classement des emprunts 3 pour 100 antérieurs.

Il est certain que le public reconnaîtra la valeur supérieure d'un emprunt amortissable; mais cela ne suffira pas à faire face aux besoins de l'amortissement.

A. L.

HISTOIRE DE LA CHIMIE PAR M. RAOUL JAGNAUX (1)

Il n'y a plus de profanes : de nos jours les lettrés connaissent trop le prix de la science pour négliger les occasions de se familiariser avec elle. Étudier l'histoire d'une [illegible] est [illegible] s'initier à ce qu'elle a d'essentiel, et il arrive parfois qu'après en avoir suivi avec intérêt le développement historique, on se trouve entraîné à faire avec cette science une connaissance plus intime. Pour nous en tenir à la matière dont il est traité dans le livre de M. Jagnaux, je rappellerai que plus d'un esprit distingué a été conduit à l'étude de la chimie par des lectures telles que *la Philosophie chimique*, de Dumas, ou le beau livre de Berthelot, *Science et Philosophie*.

Certaines sciences parlent davantage à l'imagination, par exemple l'astronomie, ou, dans ces derniers temps, la physiologie, de laquelle on a même quelque peu abusé. Mais il me semble que la chimie est toute aussi bien faite pour s'adresser à l'imagination de l'artiste ou à la curiosité du philosophe.

C'est pourquoi, sans m'égarer sur le terrain de la *Revue rose* et sans prétendre m'engager dans une appréciation technique, je désire signaler à nos lecteurs l'*Histoire de la chimie*, par M. Raoul Jagnaux. Ce sont deux gros, très gros volumes, et l'on comprendra qu'il en soit ainsi quand on saura que le tome premier renferme : 1° l'histoire des grandes lois chimiques; 2° l'histoire des métalloïdes et de leurs principaux composés; et qu'on trouve dans le tome second : 1° l'histoire des métaux et de leurs principaux composés; 2° l'histoire de la chimie organique. Tout ce vaste ensemble est intéressant par lui-même, et l'homme de science ne doit évidemment en laisser de côté aucune partie ; mais nous ne sommes point liés par les mêmes obligations, et c'est surtout dans les considérations générales qui précèdent ou qui suivent les chapitres spéciaux, qui les annoncent ou s'en dégagent, que nous devons chercher notre butin.

Ce n'est pas que M. Jagnaux soit un [illegible] philosophe. Il est avant tout et foncièrement un chimiste. Ses principales productions sont là pour l'attester, entre autres [illegible] quatre volumes grand in-octavo, comprenant 2200 pages, avec 800 figures dans le texte.

Toutefois, s'il ne cherche pas les généralités, M. Jagnaux ne les fuit pas non plus. Il expose les diverses opinions, les conceptions antagoniques, avec autant de largeur que d'impartialité. A ce point de vue, je recommande particulièrement aux esprits sérieux les chapitres sur l'alchimie, la constitution de la matière et sur l'atomisme, qui ouvrent le premier volume. Il y faut joindre un chapitre complémentaire très important, intitulé « Hypothèses actuelles sur la constitution de la matière ». C'est un résumé exact, lumineux et méthodique des expériences tentées dernièrement en Allemagne et en Angleterre et des théories qui ont été [illegible] tourbillonnante des pages qui ne doivent être ignorées d'aucun philosophe digne de ce nom. Nous mentionnerons également à la fin du tome second le chapitre sur les fermentations. On y verra pourquoi M. Frémy ne partage pas la conviction de M. Pasteur relativement à l'action des germes atmosphériques sur la matière fermentescible.

Toutes ces questions nous attirent, soit par l'étendue des problèmes qu'elles soulèvent, soit par leur vivante actualité. Mais, encore une fois, le grand intérêt et la profonde utilité d'un ouvrage tel que celui de M. Jagnaux résident dans le spectacle du développement de la science à travers les âges, et, comme on dit, dans sa genèse. Bien des figures originales se succèdent dans cette histoire depuis Paracelse et Van Helmont jusqu'à notre illustre Lavoisier. L'auteur s'est complu à mettre en lumière les rares mérites de ce fondateur de la chimie, et il justifie ainsi l'épigraphe de son livre empruntée à M. Würtz : « La chimie est une science [illegible] mémoire.

JULES LEVALLOIS.

COURS D'HISTOIRE DE FRANCE A L'USAGE DES ÉCOLES PRIMAIRES (2)

Il n'est peut-être pas d'enseignement plus délicat que celui de l'histoire, lorsque cet enseignement s'adresse aux petits. Ne pouvant écrire à l'intention des élèves de l'école primaire des ouvrages considérables, les auteurs sont exposés à rédiger des nomenclatures arides, à ne donner qu'une charpente de faits et de dates, de sorte que l'étude de l'histoire, si attrayante pour elle-même, ne cause aux enfants que de l'ennui, à moins que le maître ne sache suppléer, par son enseignement oral, à la sécheresse du livre.

Le *Cours d'histoire de France* dont M. Claude Augé et notre collaborateur M. Maxime Petit viennent de publier le premier volume est conçu d'après un plan qui nous a paru neuf sous bien des rapports. Partant de cette idée que l'enseignement de notre histoire doit avoir pour but la connaissance de la vie nationale à travers les siècles, les auteurs ont pensé que les faits mentionnés ne devaient pas se présenter en assez grand nombre pour voiler les idées dominantes sous la multiplicité des détails. Ils n'ont rien omis d'essentiel, mais ils ont évité les anecdotes banales et sans portée, pour conserver seulement celles dont on peut dégager une moralité.

Ils ne se sont pas bornés (et nous les en félicitons) à raconter l'histoire-bataille. Ils ont fait une large place à l'histoire des institutions de la France aux diverses époques. Tout ce qui concerne cette partie de notre vie nationale forme autant de petits chapitres distincts à la fin de chaque règne important ou de chaque grande période.

Enfin, ils ont pensé qu'il serait bon, après avoir enseigné à l'élève l'histoire de la métropole, de lui faire connaître l'histoire de nos possessions d'outre-mer, et ils ont donné, à la fin du livre, un intéressant précis d'histoire coloniale.

Si nous ajoutons que le *Cours* de MM. Augé et Petit est au courant des découvertes les plus récentes, orné de gravures dont la plupart documentaires, enrichi de jolies cartes en couleur et de tableaux synthétiques, écrit avec clarté et précision, semé çà et là d'aperçus sur les conséquences des faits historiques, nous en aurons dit assez pour faire ressortir l'intérêt qui s'attache à une publication classique dont nous avons plaisir à annoncer l'apparition.

---

(1) [illegible]

(2) Paris, librairie Larousse.

Académie de Vienne. — *La langue étrusque.* — M. le professeur Kraal a fait une communication sur le texte étrusque dont nous avons parlé récemment. Ce texte a été découvert, au musée d'Agram, sur une bande de papyrus recouvrant une momie de femme qui avait été apportée d'Égypte en 1849. Un savant égyptologue, M. H. Brugsch, avait déclaré que les caractères de cette écriture étaient inintelligibles. M. Kraal se mit à l'œuvre, et ses études le convainquirent qu'il était en présence d'un texte étrusque, de beaucoup le plus long qui nous soit parvenu. Ce texte fragmenté contient 1200 mots, répartis en 200 lignes. Le papyrus et l'encre sont incontestablement de fabrication égyptienne. L'authenticité du texte est affirmée par MM. Bücheler, Deecke et Pauli, et ces savants ne doutent pas que, si cette précieuse relique vient à être déchiffrée, nous aurons enfin la clef de cette langue mystérieuse. M. Kraal a tenté une restitution et une première lecture de ce fragment; M. Deecke a ajouté quelques explications. Désormais, une nouvelle voie est donc ouverte aux investigations des savants, et il est permis d'espérer que nous aurons bientôt à signaler à nos lecteurs le Champollion de l'étrusque.

Académie royale d'Irlande. — L'Académie royale d'Irlande vient de publier un important ouvrage, *the Flinders Petrie Papyri,* dont l'éditeur est le savant docteur Mahaffy. Il s'agit des papyrus précieux qui entouraient des momies, et que M. Flinders Petrie a eu la bonne fortune de découvrir à Tell Gurob. Ces documents ont été confiés à M. le professeur Sayce et à M. le docteur Mahaffy. Ils se composent de fragments appartenant à des genres divers (littérature classique, actes juridiques, actes fiscaux, etc.), et qui tous offrent un grand intérêt. Quelques-uns sont datés et remontent au IIIe siècle avant notre ère. Les documents d'un caractère fiscal ont été réservés à M. Sayce et paraîtront bientôt.

Ceux que vient de publier M. Mahaffy ont trait surtout à la littérature classique; ce sont des fragments d'Euripide, de Platon, d'Homère, et un certain nombre d'actes privés. On y trouve notamment les fragments de l'*Antiope* d'Euripide qui ont déjà été publiés. Mais ce qui fait le mérite de cette belle publication, ce sont les commentaires, l'introduction et les trente fac-similés que nous donne le savant éditeur.

Ainsi que nous l'avons dit, ces textes remontent à une date très ancienne, au IIIe siècle avant notre ère. Jusqu'ici, nous n'en possédions pas qui pussent, avec certitude, être attribués à une époque aussi reculée. M. Mahaffy insiste avec raison sur ce fait important pour en tirer des conséquences nouvelles. Il montre notamment quel en est l'intérêt au point de vue paléographique. Il est certain, en effet, qu'après cette découverte, plusieurs règles de la paléographie grecque, regardées jusqu'à présent comme certaines, devront être revisées. D'autre part, nous pouvons maintenant comparer avec les originaux les textes classiques que nous ont transmis les Alexandrins, et nous rendre un compte suffisant des altérations qu'ils leur ont fait subir. Enfin, les textes juridiques, les testaments faits dans la forme légale que renferme ce volume seront consultés avec fruit par tous ceux qui s'occupent de l'histoire et du droit de l'Égypte sous les premiers Ptolémées.

En résumé ce volume, en vulgarisant ces textes d'une grande valeur, rendra un service considérable aux travailleurs de tous les pays, et nous devons en remercier M. Flinders Petrie, M. Mahaffy et l'Académie d'Irlande. Nous espérons que le volume promis par M. Sayce ne se fera pas trop attendre.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Gustave Schlumberger lit une note sur trois magnifiques bulles ou sceaux d'or de la Petite-Arménie. Ces bulles d'or, appendues à des lettres au pape Innocent III, datent des premières années du XIIIe siècle; elles sont conservées aux Archives vaticanes. Ce sont probablement les seuls monuments de ce genre encore existants. Léon II, en grand costume royal, est figuré sur l'une des faces; sur la face opposée est gravé le lion d'Arménie.

M. Schlumberger présente un autre sceau royal d'Arménie, aujourd'hui conservé dans le fonds Clairambault à la Bibliothèque nationale. C'est celui du dernier roi de cette dynastie, l'infortuné Léon VI, qui mourut en exil à Paris et dont la dalle funéraire est aujourd'hui conservée à Saint-Denis. L'inscription de cette dalle, comme celle du sceau de la Bibliothèque nationale, démontre que ce souverain doit être appelé Léon V, et non Léon VI, comme l'usage s'en est établi par suite d'une erreur.

En terminant sa communication, M. Schlumberger annonce à l'Académie que l'ivoire byzantin, dont il a récemment entretenu ses confrères et qu'il avait vainement tenté de faire acquérir par le musée du Louvre ou le Cabinet des médailles, vient d'entrer au musée de Berlin. Il est vraiment regrettable, ajoute-t-il, que, par suite des ressources modiques dont nous disposons, tant de monuments importants nous échappent; il serait grand temps que la caisse des musées fût enfin constituée.

La nécropole étrusque du lac Trasimène. — M. Casati, conseiller à la Cour de Paris, rend compte de la découverte faite récemment, près de la forteresse crénelée qui domine le lac, d'une nécropole composée d'un certain nombre de tombeaux creusés dans le tuf et séparés par deux voies sépulcrales. Ces tombes avaient été déjà fouillées et dépouillées en partie; on y a retrouvé encore une cinquantaine d'urnes funéraires portant des inscriptions. M. Casati interprète les plus intéressantes. Plusieurs concernent des familles étrusques déjà connues : Ancaria, Parna, Plautia, Vileia, Tibenna.

M. Casati appelle surtout l'attention de l'Académie sur la terminaison *alisa* qui se trouve dans l'inscription suivante : *Tel. Cafate. Larthalisa.* On connaissait, par la belle inscription bilingue du tombeau de Tolumnius, le sens précis de la terminaison *al,* ou *Cafatial* est traduit en latin par *Cafatia natus.* Ici *al* désigne donc la descendance maternelle au premier degré; M. Casati suppose que *alisa* désigne cette descendance au deuxième degré, et il traduit ainsi l'inscription : *Telius Caphatius, Lartiæ nepos.* Il reconnaît, toutefois, que l'on ne sera définitivement fixé sur l'interprétation de ce mot qu'après la découverte d'une inscription bilingue.

M. Casati énumère ensuite les différents objets artistiques remarquables trouvés cette année, soit dans cette nécropole, soit à Todi, l'ancienne *Tutere* étrusque. Il cite notamment des miroirs représentant des *lasas,* ou génies mâles à cheval, des vases de *lunchero* à figures d'animaux, des armes, des armures, des bijoux d'or et d'argent, etc.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

La [illegible] de nouveau [illegible] ne se fait pas sans peine ni sans protestation. D'abord toute la polémique de presse a repris à l'intérieur avec autant de vivacité que si l'on était encore à discuter aujourd'hui devant le Parlement les principes de la loi nouvelle et s'il s'agissait de les adopter ou de les rejeter. Mais la loi est établie définitivement et, bien qu'elle puisse recevoir toutes les modifications de détail qu'il plairait à la Chambre d'y apporter, elle a commencé à produire et elle continuera de développer ses effets généraux pendant un temps qu'il est impossible de déterminer. On est comme sur un grand navire qui aurait viré de bord, dans des parages dont on ne possède pas encore la carte géographique. Il faut s'avancer à tâtons et exercer autour de soi la surveillance la plus soutenue. Sans doute on pensera que les lamentations et les récriminations sont maintenant inutiles, et que le plus sage est de faire courageusement une expérience qui ne peut plus être évitée. Il est probable que le nouveau régime aura inspiré aux uns et aux autres des craintes exagérées et des espérances chimériques. Des protectionnistes très ardents seront déçus et des libre-échangistes désespérés s'apercevront bientôt que leur vie a peu changé. Toute la partie de la nation qui ne s'adonne ni à l'industrie ni à l'agriculture — et elle est nombreuse et bien intéressante dans notre pays — les fonctionnaires, les professeurs, les artistes, les gens de lettres, les petits rentiers, les modestes bourgeois sont sans contredit, les plus exposés dans cette aventure, car, eux, ils n'ont qu'à perdre, tandis que les agriculteurs et les industriels rattraperont d'un côté ce qu'ils perdront de l'autre.

Ce que l'on peut dire de plus juste sur cette situation, c'est que, mauvaise ou bonne, elle a été voulue par le pays, et que, même si le pays ne l'avait pas voulue, elle se serait probablement imposée à lui par la force des choses. La France est entrée dans les voies de la protection à son heure, mais déjà toute l'Europe y marchait et, non seulement l'Europe, mais l'Amérique. Nous traversons certainement l'une des périodes difficiles et dangereuses de l'histoire, où chaque peuple, chaque Etat s'arme contre le voisin, pour la paix comme pour la guerre. Le protectionnisme à outrance qui sévit sur l'Europe, inauguré d'abord par l'Empire allemand et par M. de Bismarck, est le corollaire naturel de l'état politique des nations européennes. Ce n'est plus seulement la guerre pendant la guerre, c'est la guerre même pendant la paix, et l'on en arrive à douter quelle est de ces deux formes de la guerre la moins onéreuse et la moins homicide. La cherté des vivres fait obscurément plus de victimes que les fusils et les canons perfectionnés. Cet état général de l'Europe peut-il durer toujours et ne se porte-t-il pas de lui-même, par sa force propre et par sa tension sans cesse accrue, en dehors de toute volonté particulière, vers un point où il ne pourra plus durer davantage?

La résistance est grande partout au dehors contre les tarifs de la France : nos propositions se heurtent à une série de refus qui ressemblent fort à un parti pris et une entente concertée contre nous. La Suède et la Norvège ont fait aux propositions de notre ministre des affaires étrangères un accueil favorable, mais c'est à peine si on arrive à conclure des arrangements essentiellement provisoires avec les Pays-Bas, la Belgique, la Suisse, la Grèce, et du côté de l'Espagne [illegible] est complet, les négociations commerciales sont interrompues. M. Canovas, dans une séance de la Chambre des députés, a rejeté sur la France toute la responsabilité de cette rupture; mais nous ne croyons pas que l'opinion du ministre espagnol puisse résister à un examen impartial des faits. Les dépêches ajoutent que l'Espagne, pour se venger de nos taxes, qu'elle juge excessives, adhère à son tour à la Triple alliance. Cette menace, introduite dans une discussion purement économique, est un argument d'assez mauvais aloi, qu'on aime mieux attribuer à des journalistes trop zélés qu'au gouvernement lui-même. L'Italie ne semble pas avoir à se féliciter de sa rupture économique avec la France. Le gouvernement et la municipalité romaine en sont aux derniers expédients pour procurer du travail aux ouvriers oisifs qui encombrent les chantiers et les places publiques. Dans une guerre économique déclarée, l'Espagne et l'Italie ne peuvent pas tenir aussi longtemps que la France, c'est bien certain. Mais quand on aura démontré de la manière la plus positive que la France n'a fait qu'user de ses droits légitimes en adoptant la politique générale de ce temps, déjà pratiquée par la moitié de l'Europe, il n'est pas moins vrai que la tension déjà grande entre les Etats se trouve tout d'un coup portée à un degré qu'elle n'avait pas encore atteint. La charge dont les peuples sont accablés augmente de jour en jour, et l'on peut prévoir le moment où ils seront incapables de la soutenir plus longtemps en équilibre. Mais qui peut prévoir les extrémités où ils seront amenés lorsque se rompra cet équilibre instable?

M. Goblet, sénateur de la Seine, ancien président du Conseil, s'est rendu à Lille pour prononcer un discours très préparé, dans lequel il a félicité les Lillois d'avoir élu député M. Paul Lafargue, collectiviste, qui le même jour prononçait un discours à Rouen contre les propriétaires et les parlementaires. Cette association de M. Goblet avec M. Paul Lafargue paraîtra sans doute l'un des traits curieux du moment politique et psychologique où nous vivons.

Par la même occasion, M. Goblet a annoncé qu'il était temps de former un nouveau parti républicain d'où l'on exclurait « tous les républicains timides », c'est-à-dire sans doute tous les républicains qui ne vont pas jusqu'au socialisme révolutionnaire! Et voilà les excès où peut se laisser emporter un esprit, au fond modéré, par le goût exclusif des attitudes personnelles et par l'incapacité de se gouverner lui-même. *Impotens sui*, disaient les Latins.

C'est décidément M. d'Hulst qui a été choisi par le Congrès du Finistère comme candidat à la succession législative de feu l'évêque Freppel. Nous avons caractérisé cette candidature, au moment où il en a été parlé pour la première fois. Le prélat alsacien représentait à la Chambre le patriotisme autant au moins que la politique ecclésiastique. M. d'Hulst sera essentiellement et purement un candidat clérical, sans mélange d'aucune autre vue ou préoccupation patriotique.

Les élections hongroises provoquées avant l'heure, par une dissolution inattendue, se sont faites au milieu des bagarres et des coups de fusil. Le cabinet Szapary a éprouvé un échec moral des plus sensibles en laissant sur le carreau nombre de ses partisans. Le comte Albert Apparzi, élu trois fois, rentre au Parlement à la tête d'une opposition renforcée de libéraux, de progressistes et de représentants de l'indépendance nationale.

La discussion de la loi confessionnelle, qui avait jeté un trouble si profond dans le Reichstag prussien, a été suspendue par l'intervention personnelle de l'empereur. On en est [illegible] général de Caprivi avait annoncé que toute la question était de terrasser « l'athéisme » qui menace l'Empire et l'Europe; il n'a pas été heureux dans sa première rencontre avec le monstre. Tout le Reichstag a paru plein « d'athées » qui ont tenu tête aux dieux.

[illegible]

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Le peu d'importance des engagements contractés par la spéculation, pendant le courant du mois de janvier, promettait une liquidation des plus faciles; elle s'est opérée au bénéfice des acheteurs, mais les avantages que ceux-ci en ont retirés sont bien peu importants. La situation de place que la liquidation nous a révélée est bien celle que nous avons indiquée dans notre dernière chronique : les engagements sont à peu près nuls, et, devant ce manque absolu d'affaires, on doit être satisfait de la fermeté persistante des cours.

L'amélioration que nous attendons toujours avec confiance, mais qui tarde tant à se produire, pourrait nous venir de l'étranger. De grandes opérations financières sont en préparation : un emprunt en consolidés allemands et prussiens, l'emprunt austro-hongrois pour la régularisation de la *valuta,* et un emprunt russe de chemins de fer.

En prévision de ces émissions, le marché de Berlin présente des dispositions optimistes que les divers marchés européens tendent à suivre; il pourrait se produire, en conséquence, un mouvement d'activité sur notre place; quelle qu'en soit la cause première, nous devrions nous en réjouir, car il serait à la fois rationnel et nécessaire.

Le monde de la Bourse s'est occupé, cette semaine, de la situation créée par notre nouvelle politique douanière; on n'en attend pas de bons résultats, mais les conséquences de l'application des nouveaux tarifs ne sont pas encore appréciables, et, malgré le désir de certains baissiers, on n'a pu provoquer un mouvement avec cette question. D'ailleurs, les grands sujets économiques sont peu en faveur autour de la corbeille; on préfère aux savantes discussions les nouvelles à sensation, dont l'influence est immédiate, les bruits, les simples potins, qui ont toujours l'avantage de faire passer le temps, s'ils n'ont pas d'autres conséquences.

Ces jours-ci, toutes les conversations roulaient sur un incident d'un procès de Bordeaux auquel le nom d'un agent de change a été mêlé. On a grossi les faits à plaisir et cherché à rendre responsable des actes d'un employé le titulaire d'une des premières charges de Paris ; un peu de réflexion aurait montré toute l'injustice de semblables accusations, mais le Français est né frondeur et ne sait résister au plaisir de rire aux dépens de ceux qui occupent une situation en vue. Le manque d'affaires a bien été aussi un peu cause de ces commentaires malveillants : l'oisiveté n'est-elle pas la mère de tous les vices?

Il est inutile de dire que la Compagnie des agents de change n'a été atteinte en rien par ces appréciations fantaisistes.

A. Lacroix.

Informations.

La situation financière en Portugal. — On télégraphie de Lisbonne, 30 janvier, à l'agence Havas :

Le projet soumis aujourd'hui à la Chambre porte accroissement de l'impôt sur le revenu des fonctionnaires. Il serait de 5 pour 100 sur les traitements de 300 000 à 500 000 reis ; de 10 pour 100 sur les traitements de 500 000 à 800 000 reis; de 15 pour 100 sur les traitements de 800 000 à 1 200 000 reis; de 20 pour 100 sur les traitements au-dessus de 1 200 000 reis.

Il porte accroissement des impôts directs.

L'impôt serait de 10 pour 100 sur les cotes dépassant 10 000 reis; de 12 pour 100 sur les cotes dépassant 50 000 reis; de 14 pour 100 sur les cotes dépassant 200 000 reis ; de 16 pour 100 sur les cotes dépassant 300 000 reis; de 18 pour 100 sur les cotes dépassant 400 000 reis; de 20 pour 100 sur les cotes dépassant 500 000 reis.

Le projet porte accroissement de l'impôt sur les titres, y compris ceux de la dette publique intérieure, qui seront frappés de 30 pour 100, avec option pour les porteurs de se soumettre à la convention qui sera faite avec les porteurs de la dette extérieure.

Le gouvernement demande l'autorisation :

Premièrement : d'inscrire au budget deux cent cinquante mille reis comme subvention aux établissements de charité dont les revenus seront diminués.

Deuxièmement : de négocier une convention avec les porteurs de la dette extérieure, tendant à convertir une partie du capital et des coupons en bons amortissables dans des conditions à régler ultérieurement. Les porteurs qui n'accepteraient pas la convention seraient soumis au régime des porteurs de la dette intérieure.

Troisièmement : de consigner certains revenus pour le service de la dette.

Quatrièmement : de réorganiser et de simplifier toutes les branches de l'administration sur la base de la réduction des dépenses au strict minimum.

Les impositions extraordinaires dureraient jusqu'à la fin de l'année fiscale 1892-1893 et seraient diminuées ultérieurement dans la proportion des nouvelles ressources du Trésor.

La Chambre est tout à fait convaincue de la nécessité du sacrifice.

L'impression produite est excellente.

Le rapport expose d'une façon sommaire l'état des finances.

Le déficit budgétaire est au moins de 10 millions de millereis; la dette flottante de 23 millions de millereis; les avances à des banques et à des compagnies sont de 13 millions de millereis

Il est impossible de négocier des opérations de trésorerie en présence des derniers expédients qui ont absorbé toutes les ressources.

Le gouvernement fait appel au sentiment de courage du peuple portugais, qui doit choisir entre une réhabilitation par le sacrifice et le déshonneur d'une banqueroute.

Le gouvernement estime que ces mesures rapporteront 8 500 000 reis qui, additionnés à 1 500 000 reis d'économies immédiates et l'augmentation de recettes, couvriront complètement le déficit.

Voilà de bonnes nouvelles qui prouvent dans quelles proportions le Portugal est résolu à faire des sacrifices pour tenir ses engagements envers ses créanciers.

A. L.

ARITHMÉTIQUE ÉLÉMENTAIRE (1)

Il était une fois un polémiste républicain qu'entouraient l'estime et l'affection de tous: un écrivain brillant devenu sans y songer (c'est un vrai conte et un conte vrai) sénateur inamovible; un homme d'action ayant créé, en y songeant beaucoup, par les seules forces de l'initiative privée, une des associations les plus considérables de ce siècle et rêvant aujourd'hui à lui donner un prolongement international. Mais si une méchante fée, comme il s'en trouve dans les contes et parfois dans la vie réelle, était venue un jour et lui avait dit : « Choisis entre tous tes titres, renonce à toutes situations, sauf à une seule », l'écrivain homme d'action eût répondu aussitôt : « C'est bien; je reste éducateur de la jeunesse, je reste professeur de demoiselles. »

Ce sénateur professeur était — et est encore, Dieu merci! — M. Jean Macé, fondateur de la Ligue de l'enseignement et directeur du pensionnat du Petit Château.

C'est comme professeur de demoiselles, en effet, comme professeur du Petit Château, alors à Bebleinheim en Alsace, qu'il écrivit l'adorable petit livre d'éducation qui a instruit et amusé toute une série de jeunes générations : l'*Histoire d'une bouchée de pain;* c'est pour instruire d'autres demoiselles, et par aventure un certain nombre de dames ou de garçons plus ou moins barbus, qu'il écrivit ces autres petits chefs-d'œuvre de grâce, de science et de morale, les *Serviteurs de l'estomac*, les *Contes du Petit Château*, l'*Arithmétique du grand-papa* (ou histoire de deux petits marchands de pommes, Ramasse-tout et Partageur), le *Théâtre du Petit Château*, les *Contes du Petit Château, la France avant les Francs*.

La plume qui avait tracé tout cela — et tant d'autres jolies pages du *Magasin d'éducation* — sommeillait depuis quelque temps. Elle vient de se réveiller pour écrire deux nouveaux *tracts* à l'usage des bambins (voire des grandes personnes) des pays de l'Amérique latine, où s'est créé un groupe important de la Ligue internationale de l'enseignement.

A quoi visent ces traités? Tout simplement à faire comprendre la plus usuelle et la plus difficile de toutes les sciences exactes, l'arithmétique élémentaire.

« La vraie marche à suivre, disait l'auteur dans la préface de son premier fascicule, la vraie marche à suivre pour enseigner l'arithmétique aux commençants, petits ou grands, c'est de ne leur donner la règle d'une opération qu'après leur en avoir expliqué le mécanisme. Le comment n'est sérieusement utile aux esprits que s'il est accompagné du pourquoi... Il importe ensuite de s'en tenir, au début, à la démonstration pure et simple du principe même de l'opération et ne pas y ménager sa peine pour la rendre aussi intelligible que possible. Les complications et les raffinements de calcul viendront plus tard. C'est le couronnement de l'édifice qu'il faut construire d'abord... Enfin, que l'on ne s'expose pas à embrouiller les idées du commençant en se croyant obligé de lui définir les mots dont le sens est clair dans son esprit... L'auteur n'a voulu qu'une chose : faire entrer les notions premières de l'arithmétique dans les têtes qui ne les possèdent pas et y faire entrer avec elles l'habitude du raisonnement. Il n'essaiera pas de se retrancher derrière la modestie du but, n'en voyant pas qui soit plus digne de tenter l'ambition. »

Cette ambition, on peut le dire sans flatterie, aura été réalisée. Rien de plus vif, de plus gracieux au point de vue du style, rien de plus net et de plus ingénieux au point de vue du raisonnement que les pages sur la numération, l'addition ou même cette fameuse théorie de la division, restée pour bien des gens un véritable casse-tête. C'est de la science sérieuse et cela se lit comme une chronique. Qui donc se vantait de mettre l'histoire romaine en madrigaux? Révérence gardée, M. Jean Macé se ferait fort, si on l'en défiait, de traduire l'algèbre et la trigonométrie en formules voltairiennes.

Çà et là, on le devine, des réflexions d'humoriste ou de moraliste. S'agit-il, par exemple, dans la numération décimale, de la *valeur absolue* qu'un chiffre porte en soi-même, et de la *valeur relative*, venue du rang qu'il occupe, le professeur ajoutera, sans craindre de déroger : « Ce sont deux mots à retenir, car ils ont leur emploi ailleurs qu'en arith- [illegible] supérieur à l'autre, comme un homme de mérite et un sot le restent toujours, quelle que soit leur place dans le monde : c'est leur valeur absolue. Mais 8 dizaines sont inférieures à 2 centaines..... c'est la valeur du rang pour les chiffres comme pour les hommes. »

Nous n'avions à juger ici que le côté littéraire de l'ouvrage; toutefois n'est-il pas à parier que ces allures de causerie, ce savoir aimable, cette malice souriante dans les explications, ont autrement chance de pénétrer dans l'esprit des lecteurs, petits ou grands, qu'un langage plus technique, mais aussi plus rébarbatif?

Dans la seconde partie, qui vient de paraître tout récemment, se retrouvent sur des sujets plus ardus les mêmes qualités de précision et de charme suggestif... Voici, pour la solution des règles de trois, la méthode de *réduction à l'unité* et celle des *proportions*, préférée de l'auteur parce qu'elle accoutume davantage à réfléchir; voici les diverses règles dérivées de celle de trois : règles d'*alliage*, de *société*, des *mélanges;* voici même quelques mots sur les nombres complexes, les puissances, les racines, les progressions. Signalons surtout le chapitre sur les règles d'*intérêt* et celui sur les *moyennes*, qui sont, en douze pages, un précis des principaux calculs financiers qu'un bon rentier aura jamais à faire.

Tout cela n'a pas suffi à M. Jean Macé. Il a voulu encore, sur les 118 pages de cette seconde plaquette, en consacrer une quarantaine aux mesures géométriques : surfaces et volumes. S'accusant d'être « un profane » en ces matières, il s'excuse d'y avoir apporté des procédés de démonstration dont s'étonneront peut-être les géomètres de profession, mais qui, pourtant, répondent « aux besoins de clarté des esprits non initiés », et présentent cet autre avantage « de faire passer l'écolier par le chemin qu'avait suivi son maître pour parvenir à comprendre ». Le moyen, s'il vous plaît, sans entrer dans les théorèmes de la géométrie classique, d'expliquer d'une manière exacte comment se mesure un cercle, une pyramide, un cylindre? Le moyen de faire apprécier, à l'aide des angles, la distance séparant entre eux des objets inaccessibles? Comment profiter de cela pour donner une ouverture sur la sublime simplicité des méthodes astronomiques? Il faut, pour s'en rendre compte, lire dans le texte ces lignes si curieuses, si originales. Non moins originale, certes, *la preuve par le poids* « du rapport existant entre la surface d'une sphère avec celle d'un de ses grands cercles ». Quel que puisse être votre éloignement pour les choses mathématiques, prenez ceci : vous [illegible]

EUGÈNE DUMAY.

(1) [illegible] — 1re et 2e parties, [illegible] Librairie de l'Association pour l'enseignement de l'éducation populaire.

Académie des beaux-arts. — M. Lafenestre a été élu, en remplacement de M. Alphand, au deuxième tour de scrutin, par 20 voix, contre 9 à M. Michel, 6 à M. G. Berger, 2 à M. Corroyer et 1 à M. Ph. Gille.

Le poème choisi pour la composition musicale du concours Rossini a pour titre *Ahasverus;* l'auteur est M. Augé de Lassus. Le concours sera clos le 31 décembre.

Académie des sciences morales et politiques. — M. Georges Picot rend hommage à la mémoire de M. Baudrillart.

M. Léon Say offre à l'Académie deux catalogues de vente, datés de l'an IV, qui donnent les prix des enchères. L'un d'eux concerne la bibliothèque d'Anisson-Duperron.

M. Aucoc lit une notice sur M. Alfred Jourdan, professeur à la faculté de droit d'Aix, correspondant de l'Académie dans la section d'économie politique, qui est décédé en 1891.

M. Joseph Reinach lit un mémoire intitulé *Thiers économiste.* En dépit de la boutade qu'on lui attribue, « l'économie politique est de la littérature ennuyeuse », M. Thiers est un économiste. M. Reinach en fournit la preuve en étudiant les écrits et les actes de l'éminent homme d'État dont le rôle au point de vue économique et financier a été considérable.

M. Albert Sorel fait hommage à l'Académie de la quatrième partie de son ouvrage *l'Europe et la Révolution française.* Ce dernier volume complète l'ensemble de l'histoire politique de l'Europe de 1792 à 1795.

M. Glasson parle des travaux de législation entrepris au Japon par M. Boissonade, professeur honoraire de la Faculté de droit de Paris. C'est à l'initiative du professeur que les Japonais sont redevables de leur Code civil et de leur Code pénal.

L'œuvre du jurisconsulte français a été acceptée avec sympathie par la population japonaise. Les critiques dont elle a été l'objet à l'étranger n'ont fait qu'en rehausser le mérite.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Le Blant communique quelques fragments de la préface de son ouvrage qui aura pour titre *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieure au* VIIIe *siècle.* Les résultats de cette nouvelle série de monuments ne diffèrent pas de ceux qu'avaient apportés le premier recueil paru en 1865. Leur groupement géographique jalonne, pour ainsi dire, la marche de la propagation de la foi chrétienne. Dans la partie de la province qui confine à la Méditerranée se montrent les inscriptions les plus antiques. Comme le Bétis en Espagne, le Rhône est pour nous la voie naturelle de la diffusion de la foi; c'est sur les bords de ce fleuve que les marbres sont les plus nombreux. Plus on s'éloigne de la mer, moins ces monuments sont anciens, et la série des sarcophages apporte sur ce point des données identiques à celles des inscriptions. La langue grecque ou romaine employée dans ces légendes nous montre quels ont été, dans les divers points du territoire, les propagateurs de la foi. La façon de dater n'est pas la même dans toutes les provinces. Même après la conquête barbare, la mention du consulat subsiste à l'est du Rhône, dans les pays qu'occupent les Bourguignons, tandis que, de l'autre côté, les marbres sont datés par les noms des rois francs. Trêves fournit un riche contingent à la nouvelle série de nos marbres chrétiens. Les épitaphes découvertes dans ces dernières années appartiennent, comme les premières, au temps où les empereurs résidaient dans cette grande cité, c'est-à-dire au Ve siècle; elles disparaissent quand les barbares s'en sont emparés. C'est ainsi que, dès l'heure de l'invasion musulmane, on ne voit plus d'inscriptions chrétiennes dans le sud de l'Espagne. L'antagonisme des fidèles et des juifs se manifeste par un trait particulier; sauf de très rares exceptions, les chrétiens de l'occident ne portent pas de noms de forme israélite. M. Le Blant montre ensuite l'influence des lettres païennes et des livres saints sur les inscriptions; il y relève des erreurs condamnées par l'Église. En terminant, il constate qu'en vingt-cinq ans, le nombre des inscriptions a été porté de 650 à 1100.

M. Siméon Luce fait une importante communication qui a pour titre *Deux documents inédits relatifs à frère Richard et à Jeanne d'Arc.* Nous reproduisons ailleurs cette communication *in extenso.*

M. Foucart lit un rapport sur les inscriptions grecques copiées par M. Séon, vice-consul de France à Siwas. Ces inscriptions fixent l'emplacement de la ville de Sébastopolis et fournissent des indications intéressantes sur la constitution de la cité. Les renseignements donnés par M. Séon sur les débris d'architecture et de sculpture encore visibles dans les ruines peuvent faire penser que des fouilles entreprises sur cet emplacement seraient fructueuses.

M. Sophus Müller, conservateur du musée des antiquités du nord à Copenhague, communique les photographies d'un vase d'argent trouvé en 1891 dans les tourbières de Jutland. La valeur du métal atteint 15 000 francs; mais l'intérêt principal de ce vase est dans les reliefs qui le couvrent. Ces reliefs présentent des motifs incontestablement celtiques, notamment des *carnyx* (trompettes à tête de dragon), des torques, des sangliers enseignes, des boucliers à *umbo.* M. Müller considère comme têtes de divinités les grandes têtes ornées de torques qui forment frise sur le bord du vase. Au centre d'un des bas-reliefs est un de ces personnages à attitude bouddhique, dont plusieurs représentations ont été depuis longtemps signalées en Gaule. Parmi les animaux qui figurent sur ce vase, il faut signaler les éléphants africains et les serpents à corne de bélier (type celtique). Ce vase, jusqu'à présent unique, paraît avoir été importé en Danemark.

M. Abel Lefranc, archiviste aux archives nationales, lit un travail sur la vie de Guillaume Postel et en particulier sur sa détention au prieuré de Saint-Martin des Champs, de 1562 à 1581. Des documents jusqu'à présent ignorés jettent un jour nouveau sur la vie de cet homme ignoré à qui, dit M. Lefranc, il n'a manqué que du bon sens pour être un homme de génie. M. Lefranc esquisse sa vie; il montre Postel jouissant de la faveur du roi et de plusieurs personnages influents de la cour. Lorsque, en 1540, le Calabrais Agathias Guidacerius, l'un des premiers lecteurs en hébreu, vint à mourir, le roi donna ses biens à Postel, réservant seulement pour sa bibliothèque les manuscrits orientaux. Il expose ensuite les idées si étranges de Postel qui lui valurent d'être maintes fois inquiété par la justice et qui amenèrent, en 1562, son internement à Saint-Martin des Champs où il mourut. Deux arrêts inédits du parlement prouvent, quoi qu'on en ait dit, que le séjour de Postel à Saint-Martin fut un véritable emprisonnement auquel il avait été condamné pour ses écrits, notamment pour son livre des *Merveilleuses victoires des femmes* (1553) où il présidait la venue d'un messie féminin.

— M. le président annonce à l'Académie la mort de M. Rangabé, correspondant à Athènes.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

11 février 1892.

La politique intérieure a suspendu pendant l'absence des Chambres son cours peu limpide : M. de Freycinet, avec une activité toujours admirable, vigilant gardien du patriotisme, est allé faire une tournée du côté des Alpes, M. Constans a secoué sur la place Beauveau la poussière de ses souliers, il a revu la Suisse, Milan et Venise, où le congrès sanitaire international terminait ses travaux d'un commun accord, en adoptant la plupart des propositions de la France pour le régime hygiénique du canal de Suez ; M. Develle, ministre de l'agriculture, a rendu visite aux Espagnols, toujours vivement amertumés pour nos tarifs de douanes. M. Bourgeois était dans son département et M. Rouvier payait son tribut à l'influenza. Le Conseil des ministres ne pouvait qu'à peine rassembler quelques-uns de ses membres transis et grelottants.

Les Chambres, à leur prochain retour, vont trouver cependant un stock d'incidents variés, dont on tirera aisément plusieurs sujets de question ou d'interpellation : la fronde des élèves de l'École centrale qui ont juré de défendre jusqu'à la mort les privilèges du monôme et les droits de la caricature ; les incartades de la police qui a mortifié à tort et à travers députés ou sénateurs, comme si c'étaient de simples citoyens de la république parlementaire ; l'affaire de Reynier, ce malheureux paysan condamné aux travaux forcés à perpétuité pour un crime qu'il paraît très évidemment n'avoir pas commis ; enfin et toujours les manifestes des évêques et archevêques qui ne peuvent pas se résigner au repos. Une ligue populaire catholique s'est fondée à Bordeaux pour « les revendications des libertés publiques ». Mais la ligue de MM. Frédéric Passy et Jules Simon est d'avis que ce ne sont pas les libertés qui nous manquent et que plusieurs d'entre elles ont dépassé les bornes extrêmes de la licence. Il s'en est suivi des condamnations de presse qui ont paru assez généralement excessives, dans lesquelles étaient englobés à la fois rédacteur, directeur et gérant. Les divers syndicats de la presse ont pensé qu'une interprétation plus rationnelle de la loi était devenue nécessaire. Enfin on assure que le dernier mot n'est pas dit sur nos relations commerciales avec les pays voisins et particulièrement avec l'Espagne. Voilà, certes, plus de sujets qu'il n'en faut, pour donner à la rentrée des Chambres une animation convenable : on ne manquera pas encore de discours cette fois-ci.

*
* *

La revision constitutionnelle, en Belgique, est une affaire d'une autre importance ; la monarchie belge est embarquée dans une aventure dont il serait bien difficile de prévoir les péripéties et le terme. Ce sont maintenant les républiques qui regardent, tranquillement assises sur le rivage, la haute mer où les monarchies se débattent contre le vent et les flots. La Chambre belge, en ouvrant sa session, a entendu le rapport sur la réforme constitutionnelle que M. Smet de Naeyer travaillait à la lampe depuis le mois d'avril dernier. On a trouvé que le document sentait un peu l'huile, mais qu'il était le chef-d'œuvre d'un artisan parlementaire, depuis longtemps passé maître en ce genre d'ouvrages. Puis M. Beernaert, le chef du cabinet, a déposé un nouveau projet de revision, beaucoup plus compliqué que le premier et qui rend le rapport de M. Smet de Naeyer inutile.

Le projet a été renvoyé aux sections ou, comme nous disons, aux bureaux, qui nommeront des rapporteurs ; puis les rapports seront envoyés encore une fois à la section centrale, qui refera un grand rapport d'ensemble, sur lequel les Chambres délibéreront. Lorsqu'elles auront adopté la réforme constitutionnelle dans ses principaux traits, il n'y aura rien de fait pour cela. On aura seulement le canevas sur lequel auront à travailler les Chambres constituantes que le peuple belge sera appelé à élire, vers la fin de l'été prochain. Aussi, lorsque M. Beernaert, dans une séance agitée, s'est écrié : « Nous n'allons pas perdre un jour ! » on s'est empressé de lui répondre : « Non ! nous allons perdre une année ! »

Nous aimons toujours beaucoup la Belgique, bien que nous l'ayons trouvée un peu plus humble vis-à-vis des puissants de ce monde qu'il ne nous paraissait convenir à son caractère, et son roi Léopold II est un peu trop marchand de savons du Congo. Mais ces imperfections mises à part, la Belgique est un vaillant et noble peuple, que la France souhaite de voir se développer dans la liberté et la paix. La revision de M. Beernaert touche à tout et ne contente personne. Elle vise le droit d'admettre des colonies dans le patrimoine national de la Belgique, l'entrée des princes de la famille royale au Sénat et la situation qui leur sera faite dans cette assemblée, leur mariage, et jusqu'à la transmission du pouvoir royal dans le cas où la descendance masculine de Léopold Ier viendrait à s'éteindre ; puis la vérification des mandats législatifs, la représentation des minorités, l'indemnité parlementaire ; enfin l'extension du droit de suffrage, qui a pour contrepoids une sorte de *referendum* royal, dont on n'a jamais vu aucun exemple dans une monarchie et que M. Beernaert a inventé de toutes pièces sans modèle, à moins que l'auteur n'en soit le roi en personne. C'est ce que l'on dit, et déjà la personne du roi, sa prérogative et son rôle constitutionnel sont livrés aux disputes des partis. Le roi est découvert autant qu'on peut l'être et toute la fiction monarchique est dévoilée en sa fragilité devant l'opinion irrespectueuse, en un temps qui ne se prête guère à ces jeux périlleux. On a soulevé des rideaux dont il sera bien difficile de refermer les plis. La démocratie belge a vu le trône face à face et elle en a effleuré de la main les fondements.

Le système électoral du gouvernement, qui repose sur le domicile et l'occupation, donnerait environ 800 000 électeurs ; quelques-uns ne voudraient pas aller jusque-là, et, combinant les capacités avec l'abaissement du cens, ils s'arrêteraient à 600 000 environ. Les progressistes et les socialistes, tout le parti ouvrier, vont droit au suffrage universel, qui donnerait de 1 200 000 à 1 500 000 votes. Quelle que puisse être l'étendue de la réforme, le cabinet revendique pour le monarque le droit de s'adresser directement au corps électoral, quand il ne s'entendra pas avec les Chambres. Le droit de dissolution, le droit de *veto* ne peuvent plus suffire, paraît-il, au roi des Belges, en face d'un Parlement plus large. Et c'est ici que le pouvoir royal se découvre tout entier et qu'il devient la proie des plus audacieuses polémiques.

Le parti ouvrier, Anseele, Volders, Defuisseaux, avec son journal le *Suffrage universel*, partent ouvertement en guerre. « En guerre, s'il le faut ! » disent-ils. « Trente mille hommes dans le bassin de Charleroi, trente mille dans le Borinage, vingt mille dans le centre sont prêts à se lever au premier signal... » C'est sous ces auspices que les sections délibèrent.

*

Quatre anarchistes, pris un peu au hasard dans les derniers troubles de Xerès, ont été exécutés le même jour, au milieu de la consternation de l'Espagne malheureuse et frémissante. Ce n'est pas encore, je pense, le meilleur moyen de raffermir les trônes et les cabinets.

[illegible]

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Nous avons signalé les raisons qui pouvaient faire espérer une reprise et énuméré les opérations financières sur lesquelles les marchés étrangers basaient leurs dispositions meilleures. Paris a suivi un instant le mouvement de hausse, mais les nouvelles reçues n'ont pas été de nature à aider la continuation de ce mouvement: l'emprunt allemand rencontrait des difficultés; les négociations entamées à Londres par rapport à l'emprunt autrichien n'auraient pas abouti.

Comme le mouvement de reprise ne s'était produit ici qu'en sympathie avec les marchés étrangers, il était naturel que l'amélioration ne se maintînt pas, et nous sommes retombés au calme plat.

La situation actuelle peut être facilement définie : ni l'épargne ni la spéculation ne veulent s'engager; elles restent l'une et l'autre dans l'expectative, et nous ne voyons pas ce qui pourra les faire sortir de cette réserve. La spéculation ne peut guère tenter un mouvement de reprise sans être soutenue par l'épargne, et celle-ci, dont les revenus s'accumulent, continue à craindre, à se méfier.

Cette situation présente des dangers qu'il est presque inutile de faire ressortir; nous avons eu bien souvent l'occasion de montrer la fâcheuse conséquence de ce calme persistant, et nous avons eu malheureusement, ces jours-ci, une nouvelle preuve que nos craintes n'étaient pas vaines. Le principal danger du manque absolu d'affaires est de laisser les cours sans résistance et de faciliter, par conséquent, toutes les tentatives des baissiers. Il n'est pas de mauvaise nouvelle qui n'ait été colportée ces jours-ci : on s'est servi de la maladie du ministre des finances, on a parlé de poursuites judiciaires dirigées contre des financiers, on s'est servi des nouveaux tarifs douaniers, on a grossi la situation embarrassée de l'Espagne, du Portugal, etc., etc.; les cours s'en sont naturellement ressentis; les fausses nouvelles ont été démenties, mais ceux qui les ont propagées ont pu quand même en tirer le bénéfice qu'ils attendaient.

Pour toutes ces raisons, nous devons souhaiter vivement de sortir enfin de cette situation embarrassée; nous avons, malgré tout, pleine confiance dans l'avenir de notre marché, qui dispose de ressources très grandes; nous ne doutons pas que l'on puisse guérir cette anémie financière dont il souffre depuis si longtemps; nous demandons seulement que la guérison soit prochaine, que la reprise ne tarde plus à se dessiner, nous avons montré qu'elle était nécessaire. Nous ne voyons dans les faits qui peuvent s'y opposer que cette hésitation de la spéculation, que cette crainte de l'épargne. Il faut donc que la haute banque se décide à donner une direction, une impulsion à notre marché, qu'elle sache lui infuser un sang nouveau, qu'elle fasse renaître la confiance; elle est, d'ailleurs, la première intéressée à ce que la situation actuelle se modifie le plus promptement possible.

A. Lacroix.

Informations.

La situation au Portugal. — La conclusion du rapport présenté aux Cortès par le ministre des finances, où il est dit que la dette est une *question d'honneur national* et qu'il est fait appel à la nation portugaise pour y faire face, a touché la fibre patriotique du peuple portugais.

Voici, du reste, la conclusion de cet exposé des motifs :

« La crise contre laquelle nous luttons, les difficultés qui nous entourent sont de taille à décourager les plus forts; mais le peuple portugais a traversé des difficultés plus grandes et il les a vaincues. Dans l'esprit et dans le cœur de la nation et de ses représentants, il reste quelque chose de cette flamme qui, en d'autres temps, a engendré des héros; avec du courage et du dévouement à notre chère patrie nous devons vaincre.

« D'un autre côté, la question des chemins portugais vient d'être l'objet d'un premier règlement basé sur l'affirmation et le maintien du droit des obligataires. Après de longues conférences avec le président du nouveau conseil, les comités sont arrivés à faire prévaloir leurs vues et à les faire accepter. »

On voit par ces nouvelles que les intérêts des créanciers du Portugal sont pris sérieusement en considération à Lisbonne.

*
* *

Les immeubles de France. — Une émission qui ne peut manquer d'être favorablement accueillie est annoncée pour la semaine prochaine. Il s'agit de 100 000 obligations foncières 4 pour 100 de 500 francs, qui sont offertes aux souscripteurs, au prix de 475 francs, pour le compte de la Compagnie des immeubles de France.

Cette société, qui jouit, depuis sa fondation, d'un excellent renom, emploie, on le sait, le produit de ses émissions à l'acquisition de maisons de rapport ou en prêts hypothécaires.

Les obligations qu'elle émet reposent donc sur un gage de premier ordre, et la faveur dont elles jouissent est justifiée à tous égards.

Aujourd'hui, la Société des immeubles est étroitement unie à la Compagnie foncière de France, constituée sous les auspices du Crédit foncier. Les deux sociétés ont la même direction, la même administration, le même patronage.

Le prospectus d'émission contient la liste des 169 immeubles composant, à ce jour, le domaine de la société. En consultant cette liste, on verra comment ce domaine a été prudemment et judicieusement disséminé dans les meilleurs quartiers de la capitale.

*
* *

La Morena. — On a introduit récemment sur le marché en banque les actions de la société anonyme minière de Morena (capital 5 millions divisé en 50000 actions de 100 francs). Les mines de cette société sont situées en Espagne sur le versant nord-est de la Sierra-Morena; le versant opposé est occupé par les mines de Rio et de Tharsis. D'après les rapports des ingénieurs réputés dont la société a su s'entourer dès l'origine, on est en droit de s'attendre à un fort rendement.

De toutes les mines de cuivre ce sont d'ailleurs les mines d'Espagne qui ont obtenu le plus de faveur sur les marchés financiers; il nous suffit de rappeler les plus-values atteintes par les actions de Rio, de Tharsis, d'Aguas-Tenidas, de Lanteira.

Les nouvelles actions Morena ont été bien accueillies sur le marché parisien, puisque, ayant été introduites à 100 francs en décembre dernier, elles ont atteint aujourd'hui le cours de 111 fr. 25, auquel elles ne s'arrêteront pas.

A. L.

ROME ET MOSCOU

A propos de « Papes et Tsars », du P. Pierling (1).

Dans l'histoire du monde, il n'y a pas qu'une Rome : celle du Tibre a dû à un moment céder le sceptre impérial à celle du Bosphore, et à peine celle-ci avait-elle succombé sous l'assaut des Turcs que l'aigle des césars, avec la fille des Paléologues, émigrait à Moscou pour étaler ses ailes d'or sur le blason des futurs tsars et empereurs de Russie.

Ce n'est pas seulement un sceptre impérial qui se transmettait ainsi de Rome à Byzance et de Byzance à Moscou, c'était aussi une primauté religieuse. La Rome des papes a toujours eu des prétentions œcuméniques, c'est-à-dire universelles, tout comme la Rome des Césars. Son empire, devenu d'ordre spirituel, elle essaya de le maintenir sur les métropoles de l'Orient; elle disputa Constantinople d'abord au schisme, puis aux Turcs. Du même coup elle espérait se rattacher la fille de Byzance, l'Église russe. Les relations entre la Rome latine, la Rome hellénique et la Rome slave constituent un groupe de faits qui fut un des plus considérables du moyen âge et des temps modernes.

L'éternelle question se représente à nous, dans le cours du XVIe siècle, avec des éléments un peu nouveaux, mais qui ne changent rien au fond de la cause. Il s'agit toujours de la réunion des deux Églises; il s'agit plus que jamais de la réunion des puissances chrétiennes contre le Turc; mais au premier rang des champions du catholicisme, aux lieu et place de la France de saint Louis, de l'Allemagne de Frédéric Barberousse, de l'Angleterre de Richard Cœur-de-Lion, vieillies et désabusées de la croisade, c'est une jeune nation, de foi et de sang ardents, la Pologne, qui apparaît. Par cela même le *modus vivendi* à établir entre les deux grands États slaves, Russie et Pologne, s'impose aux méditations des papes. Tantôt ils rêvent de réconcilier ces irréconciliables, tantôt ils favorisent l'assujettissement de Moscou à Varsovie.

C'est la période de 1547 et 1597, cinquante ans d'évolution dans la triade Rome-Constantinople-Moscou, qu'embrasse le nouveau livre du P. Pierling.

Jamais l'action de la cour du Vatican n'a été plus énergique dans le monde entier. Aux papes du XVe siècle, amoindris dans leurs intrigues de princes italiens, aux papes de la Renaissance, énervés par le charme de l'antiquité païenne, dans l'Église réveillée et régénérée par de dures épreuves, succèdent les grands papes de la période de réaction. Ce mot de *réaction*, je l'emprunte au P. Pierling; il est d'ailleurs consacré dans notre vocabulaire d'historiens. C'est, en effet, la réaction contre les progrès d'abord foudroyants de l'hérésie protestante, la réaction contre les abus dont l'Église avait failli périr, la réaction contre ceux qui déshonoraient le petit État pontifical. C'est la réaction par tous les moyens que la foi, la politique, le fanatisme le plus violent, la plus subtile diplomatie mettent aux mains des papes; la réaction par l'établissement d'ordres religieux mieux adaptés aux luttes nouvelles, par la controverse, par la prédication, par la force aussi bien que par la persuasion, par l'inquisition aussi bien que par les œuvres de charité, au besoin par les conspirations, les révolutions, les guerres, les Armadas.

L'œuvre des papes était double : en Occident, il s'agissait de reconquérir sur l'hérésie les nations perdues ; en Orient, il s'agissait de ramener au giron de l'Église romaine les nations anciennement égarées dans le schisme.

L'œuvre des papes en Occident est la plus connue. C'est une œuvre terrible. Les guerres religieuses de France, d'Angleterre, d'Allemagne, des Pays-Bas, l'activité meurtrière des inquisitions belge, italienne, espagnole n'en sont que des épisodes. L'œuvre des papes dans l'Orient de l'Europe nous est bien moins familière : la victoire des flottes chrétiennes à Lépante en est l'épisode triomphal ; mais que de campagnes diplomatiques ont été menées là-bas, en Pologne, en Moscovie, en Transylvanie, en Roumanie, sur ces théâtres encore obscurs de la politique, parmi des nations plus qu'à moitié barbares ! Quels vastes horizons embrassait la sollicitude des pontifes romains, jusqu'à y comprendre les Tatars, les Géorgiens et les Persans ! Quelles ressources de finesse, d'énergie, d'habileté et de génie ont été dépensées là-bas ! Seules les archives secrètes de la cour de Rome et de sa surveillante, la république de Venise, pouvaient nous le révéler. Il y a là une des plus belles pages de l'histoire du Saint-Siège : c'en était, avant le P. Pierling, la plus ignorée. L'action politique et religieuse des papes du XVIe siècle s'est exercée chez des nations dont les noms étaient inconnus de la Rome impériale et dont beaucoup, à l'époque des Césars, n'avaient même pas émigré d'Asie en Europe.

En Orient comme en Occident, ce qui distingue la politique des papes, c'est la suite dans les idées, la netteté des vues, la ténacité dans la poursuite des résultats. Léon X et Clément VII ont travaillé dans le même sens que leurs successeurs; mais avec combien plus d'énergie leurs successeurs, les papes de l'Église pénitente et militante, un Pie V, un Grégoire XIII, un Sixte-Quint !

Les acteurs du grand drame occidental auquel ils ont présidé comptent parmi les plus brillants et les plus fameux de l'histoire : Charles-Quint et Philippe II, le duc d'Albe, Henry VIII, Élisabeth, Marie Stuart; chez nous, un Coligny, des Condé, des Guise, un Henri IV. Ceux du drame oriental ne sont point à dédaigner, quoique leur grandeur ait quelque chose de primitif, de rude et parfois de sauvage : un Stéphane Bathory, qui par son héroïsme s'éleva de la voïévodie transylvaine au trône électif de Pologne; un Sigismond Wasa, qui porta les deux couronnes de Pologne et de Suède; un Michel le Brave, le plus grand homme qu'ait produit la race roumaine ; un Ivan le Terrible, le premier qui ait assumé le titre de tsar, le conquérant des empires tatars, l'exterminateur de l'aristocratie novgorodienne et moscovite, qui encombra de sa gloire et de ses crimes le XVIe siècle russe.

*
* *

Dans leurs relations avec les gouvernements et les peuples, les papes se font représenter par des nonces, impérieux comme des proconsuls du Latium, subtils comme des diplomates de Venise, prêts à enfermer les nations et les rois dans quelque cercle de Popilius ou à secouer devant eux le pli de la toge qui contient la paix et la guerre, frappant de foudres aussi infaillibles que celles de l'ancien peuple-roi, déchaînant les révolutions, intervenant dans les élections, disposant des couronnes, amenant sous les verges du pape les ambassadeurs des monarques pénitents, faisant planer sur l'Europe quelque chose de la terreur et de la majesté romaines.

Dans les cours lointaines du Nord et de l'Orient, ce n'est pas toujours par les grands seigneurs ecclésiastiques de la Ville éternelle, par les nonces éclatants de pourpre comme

(1) Le P. Pierling, S. J., *Papes et Tsars* (1547-1597), *d'après les documents* [illegible]. — 1 vol. in-8. [illegible]. Paris, Retaux-Bray.

des consuls, qu'agissent les papes, mais par des personnages plus modestes, plus souples et parfois plus habiles, serrés dans l'humble habit de religieux. La compagnie de Jésus, qui, dans l'œuvre de réaction et de régénération, fournit à la papauté des prédicateurs pour les peuples, des confesseurs pour les rois, des juges pour ses tribunaux, des missionnaires et des martyrs pour ses conquêtes en pays lointains, lui donna aussi des diplomates de premier ordre.

L'un de ceux-ci fut Antonio Possevino, que nous trouvons mêlé à toutes les affaires de l'Orient et du Nord. C'est avec une complaisance évidente que le P. Pierling a fait de lui le centre de son livre; toutes les légations antérieures en Moscovie ne sont en quelque sorte que la préparation de celle de Possevino; toutes celles qui suivirent ne sont que la mise à exécution de ses idées. On comprend que le P. Pierling ait éprouvé quelque fierté à nous faire constater le rôle si important qu'occupa dans la politique européenne un religieux de son ordre, celui dont il honore la mémoire au point de lui avoir dédié une de ses précédentes publications. Cette fierté est légitime : Possevino fut une grande intelligence du XVIe siècle et l'une des plus complètes. Il était dévoué à sa compagnie au point de lui faire, sur un ordre du général, le sacrifice des plus hautes espérances de succès et de s'arrêter net en plein triomphe diplomatique pour revenir à sa cellule, à son confessionnal ou à sa chaire de professeur d'humanités. Il fut un théologien consommé, un prédicateur de grand talent, un esprit curieux, un observateur profond des caractères, des institutions et des mœurs, un écrivain dont les œuvres constituent une des sources les plus précieuses pour l'histoire, un négociateur subtil, tenace et ingénieux. Il avait toutes les vertus monacales et beaucoup des qualités de l'homme d'État. Il se montre toute sa vie tempérant, désintéressé, laborieux à l'excès, infatigable dans ses épuisants voyages à travers des pays encore aujourd'hui si difficiles, conservant parmi les lassitudes et les épreuves la même lucidité intellectuelle, joignant à la modestie du religieux le sentiment très vif de la dignité de ceux qu'il représentait, impassible devant les fureurs d'Ivan le Terrible et sous les menaces de mort. Chez nul autre le type du jésuite du XVIe siècle ne se révéla en une telle perfection, par la réalisation de deux conditions en apparence inconciliables : la plénitude de l'activité individuelle et l'obéissance passive à une règle. Sa pensée dominait de très haut les intrigues des cours et des partis, les ambitions rivales des peuples et des rois, cherchant uniquement ce qu'il considérait comme l'intérêt suprême de la chrétienté, l'honneur du Saint-Siège et « la plus grande gloire de Dieu ». Son idéal, assurément, n'est pas le nôtre : dans ses vues, il y a pour nous une part évidente d'utopie, comme lorsqu'il espère amener la réconciliation des deux Églises, la soumission de Constantinople et de Moscou au pape de Rome; d'autres répugnent à notre conscience moderne, comme l'extermination à tout prix de l'hérésie et le triomphe de la théocratie. Mais c'étaient des ambitions qui n'avaient rien de vulgaire; elles le rendaient moralement supérieur à la plupart de ses contemporains; on comprend qu'il leur ait sacrifié toute autre joie terrestre, toute ambition personnelle, et que pour elles il ait agi, souffert, obéi.

C'est lui que choisit Grégoire XIII pour nouer enfin les relations entre Rome et Moscou. A plusieurs reprises, depuis Léon X, on avait essayé et on avait échoué. Chose singulière, ce n'était pas des Russes que venaient les difficultés : c'était des voisins de la Russie, Suédois, Porte-Glaive, Allemands, Autrichiens, surtout les Polonais. Il fallut cette circonstance que la Pologne et la Russie fussent alors en guerre, que toutes deux fussent également épuisées par la lutte et que le désir d'une médiation pontificale fût aussi vivement partagé par le roi Bathory que par Ivan le Terrible. La médiation qui aboutit à la trêve de Iam Zapolski (1582) est comme le point culminant de la carrière de Possovino. Nous assistons aux allées et venues du médiateur pontifical entre le Kremlin de Moscou et le camp royal sous les murs de Pskov; à ces conférences interminables dans une hutte enfumée, où l'orgueil polonais est aux prises avec la sournoise ténacité des envoyés moscovites; à ces discussions qui menacent de dégénérer en pugilat, chacun des deux partis s'étudiant à tromper le médiateur, chacun défendant pied à pied les prétentions les plus exagérées, élevant sans cesse de nouvelles difficultés, l'œuvre de pacification restant tout entière en suspens jusqu'à la dernière heure.

Puis vient le récit des audiences qu'Ivan le Terrible accorda au jésuite; le tableau de cette cour, plus asiatique qu'européenne, à la fois byzantine et tatare, livrée tour à tour aux pratiques de l'ascétisme et aux orgies sanglantes; à l'égard de l'envoyé du pape, un mélange de précautions soupçonneuses qui vont jusqu'à la séquestration, et de démonstrations amicales qui vont jusqu'à l'importunité; par-dessus tout, l'affectation du tsar à ne point paraître avoir reçu du pape un service; ses répugnances à toute concession religieuse s'affichant insolemment. Sa prétention, c'est de convaincre Rome d'hérésie et de schisme, et un combat singulier d'exégèse s'engage entre le tsar et le jésuite. Dans cette controverse, Ivan le Terrible se montre subtil comme un barbare, retors comme un procureur, avec une mauvaise foi de Néron théologien, tronquant les textes, inventant des autorités, essayant à la fin d'agir par la peur. Brusquement, il lance à la face du jésuite cette injure : « Sache que le pontife romain n'est pas un pasteur, mais un loup. — Pourquoi, répond Possevino, as-tu demandé l'intervention d'un loup pour faire la paix avec la Pologne? » Ivan ne se contient plus : il agite ce bâton à pointe de fer dont il devait tuer son propre fils : « C'est sans doute sur la place publique que des paysans t'ont appris à me parler comme si j'étais moi-même un paysan? » Et les boïars de tirer leurs sabres, prêts à faire justice de cette prétendue insolence! Après tant d'autres, Possevino éprouva combien il est peu sûr de controverser avec celui qui commande à trente légions.

Il y a vingt scènes comme celles-là dans le livre du Père Pierling; c'est un des plus curieux qu'on puisse lire sur la Russie du XVIe siècle.

* *

L'histoire de l'Europe orientale doit beaucoup au P. Pierling; il nous a donné déjà sur ces sujets toute une bibliothèque : *Rome et Demetrius, la Sorbonne et la Russie, Rome et Moscou, Bathory et Possevino, Un nonce du pape en Russie,* l'édition de certains écrits de Komulovic. A cette œuvre déjà considérable, le livre *Papes et Tsars* apporte un couronnement; il est d'ailleurs fondé sur des archives qui ne sont pas d'un abord facile pour d'autres que le P. Pierling.

Une des originalités de ce livre, c'est que le P. Pierling est un catholique, un jésuite, — et il semble qu'il devrait avoir une partialité pour la catholique Pologne, — mais qu'en même temps il est un Russe. Dans le procès plus que séculaire entre les Slaves de la Vistule et les Slaves de la Moskova au sujet de ces régions intermédiaires qu'on appelle Russie-Blanche et Petite-Russie, il aurait pu se trouver embarrassé. Pourtant, quelles que soient ses sympathies religieuses, il n'hésite pas à proclamer que ces pays sont des pays russes : « En dépit des plus subtiles distinctions, ces Russes ou Ruthènes appartiennent à la même race que les Moscovites. »

C'est un point de vue qu'accepteront difficilement les Polonais : en 1831, plutôt que de renoncer à leurs droits sur ces pays russes, ils se sont obstinés dans une politique qui aboutit à faire de la Pologne elle même une province de l'empire moscovite. Sous les bombes qui écrasaient Varsovie aux abois, ils ont revendiqué les « huit palatinats ». Il y a quelque courage au P. Pierling à proclamer si nettement ce qu'il considère comme la vérité historique et ethnographique, car, sans doute, il n'attend pour sa franchise aucune reconnaissance de Moscou.

ALFRED RAMBAUD.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

18 janvier 1892.

Les Chambres ont fait leur rentrée dans le plus grand calme, sur un épais tapis de neige qui assourdissait les pas et les bruits... On plonge dans des profondeurs de silence et de paix insondables... Dès la première heure, la majorité en nombre et compacte sur ses bancs faisait voir par toute son attitude qu'elle n'était pas disposée à laisser les interpellations troubler la sérénité des choses.

Les adversaires du nouveau régime douanier, que nous n'appellerons pas des libre-échangistes, car il n'y a plus de libre-échangistes, cherchaient une occasion meilleure pour présenter leurs observations; mais M. Pierre Richard, député boulangiste de Sceaux, et M. Lafargue, député international de la très protectionniste ville de Lille, ne leur ont pas laissé le loisir de préparer leur plan de campagne. L'un a demandé tout de suite à la Chambre de fixer par une loi le minimum de salaire des ouvriers, comme elle a fixé le minimum des tarifs. L'autre a invité le Parlement à abroger sans délai toutes les taxes sur les denrées, qui ont mis, disait-il, hors de prix les aliments des populations ouvrières. Mais il est vrai que, jusqu'à ce moment, malgré des prophéties très sinistres, l'augmentation ne s'est fait sentir nulle part; aussi la réponse vigoureuse de M. Méline a-t-elle été saluée par les applaudissements répétés de la majorité.

***

Ce n'est pas seulement entre la France et l'Espagne que les négociations commerciales sont rompues, c'est aussi entre l'Italie et la Suisse. Nous n'y sommes pour rien et l'on ne peut pas s'en prendre à nos tarifs si les délégués suisses et les délégués italiens ont quitté précipitamment Zurich, retournant chacun chez soi. Les Etats sont tous à se faire une guerre douanière et à chercher à se surprendre les uns les autres sur le terrain économique, à peu près comme ils le feraient sur les champs de bataille mêmes. L'Italie voulait envahir la Suisse avec ses vins, ses raisins et ses porcs; la Confédération helvétique voulait bombarder l'Italie de ses fromages, de ses broderies et de ses cotonnades.

L'Espagne a tout autant à se plaindre des taxes qu'elle rencontre aux frontières du nouveau *Zollverein* que de celles qui l'arrêtent aux douanes de France, et ses vins payent en Allemagne plus qu'ils ne payent chez nous. Dans l'intérieur du *Zollverein*, tout n'est pas rose : l'Italie y trouve plus de ronces et d'épines qu'elle ne croyait. Enfin la guerre économique est partout, et nous ne disons pas que notre loi douanière est la meilleure du monde et qu'elle ne puisse pas être amendée; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que cette guerre économique est le résultat de la politique générale de l'Europe, et que cette politique générale de l'Europe est l'œuvre de l'Allemagne et non pas de la France.

***

A la Chambre des communes, les débats sur l'Adresse ont amené un piquant échange d'observations relativement aux affaires d'Egypte. M. Chamberlain, l'ancien radical devenu l'un des chefs des conservateurs libéraux, a demandé ce que voulait dire l'opposition gladstonienne avec ses perpétuelles réserves au sujet de l'occupation anglaise dans la vallée du Nil. M. Morley, en l'absence de M. Gladstone, a répondu qu'il ne s'agissait pas d'une retraite immédiate, mais « d'une politique ayant en vue l'évacuation... »

En 1883, M. Gladstone étant au pouvoir, ce sont les conservateurs qui interpellaient le gouvernement pour savoir quand il se retirerait des États du vice-roi, et les conservateurs ayant acquis à leur tour la majorité et le gouvernement n'ont plus songé qu'à rester sur la terre d'Égypte. Lord Salisbury a négocié à Constantinople, par les soins de sir H. Drummond Wolf (nommé depuis hier ambassadeur à Madrid), une convention qui fixait le départ au mois de juin 1890; mais, le moment arrivé, il n'a plus eu d'autre étude que de perpétuer l'occupation.

Si M. Gladstone et ses amis succèdent prochainement à lord Salisbury et aux conservateurs, ne verrons-nous pas M. Chamberlain interroger de nouveau le gouvernement pour savoir quand il partira, et M. Gladstone ou M. Morley lui répondra, comme le célèbre barbier, que ce sera pour demain.

***

L'empereur d'Allemagne intervient de sa personne, et il va dîner en ville pour obtenir le vote de la loi scolaire qui vise à rétablir le caractère confessionnel de l'école. Les instituteurs du duché de Posen ont reçu défense de prendre part aux discussions qui s'engagent partout, dans les réunions publiques, dans les estaminets, pour et contre le projet de loi. Guillaume II, qui s'était fait d'abord surnommer « l'empereur socialiste », traite maintenant comme ses ennemis personnels le socialisme et l'athéisme. Il finira par imposer sa loi sans doute, mais on n'est pas bien sûr que le divin César aura pour cela tué le diable. Bebel s'est fait rappeler à l'ordre, au Reichstag, en défendant la haute moralité des socialistes et leur droit de vivre comme tous les partis, dont ils sont sans contredit le plus puissant.

Une autre discussion fort caractéristique s'est engagée au Reichstag à propos des incroyables brutalités dont il arrive trop souvent que les soldats sont victimes dans l'armée allemande. Le général de Caprivi, en blâmant ces excès, a répondu qu'ils devenaient de plus en plus rares, parce que les sous-officiers acquièrent chaque jour plus d'instruction. Puis il a recommandé de ne pas laisser entrer dans les casernes les mauvais journaux qui exagèrent tout, et il a dit qu'il souhaitait que les soldats ne sachent pas lire, afin qu'ils ne s'adonnent pas à de mauvaises lectures. A propos de tout se manifeste ainsi la velléité de combattre l'instruction, la lecture, la philosophie et le socialisme, — ce qui n'est pas pour le socialisme un médiocre honneur, — dans cette Allemagne qui se vantait naguère d'avoir remporté ses victoires plus avec ses instituteurs qu'avec ses soldats.

Les Virchow, les Mommsen, les Helmotz, les Dubois-Raymond, les Curtius, adressent au Landtag une lettre magistrale dans laquelle, au nom des droits de l'État et de l'unité de l'enseignement humain, ils protestent contre le projet de loi qui a toutes les faveurs de Guillaume II.

Ainsi, par un singulier retour, les savants, les philosophes, les socialistes et les libéraux défendent les droits de l'État et de l'enseignement contre la réaction impériale. S'il était possible que celle-ci triomphât seulement pendant un demi-siècle, ne verrions-nous pas la philosophique Allemagne devenir la capitale de l'obscurantisme en Europe? Ce serait un des curieux spectacles de l'histoire.

***

Deux des illustres explorateurs de notre temps sont morts : le colonel Grant, de l'armée anglo-indienne, qui, avec Speke, découvrait la chute du lac Nyanza dans le Nil, en 1862, et le docteur Junker, ce Slave humain et savant qui se promenait avec autant de tranquillité dans les royaumes noirs, entre le Nil et le Congo, que s'il avait été sur la perspective Newski.

HECTOR DEPASSE.

CHRONIQUE DES ACADÉMIES

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le président annonce la mort de M. Alfred Maury. La séance est immédiatement levée en signe de deuil.

Avec M. Alfred Maury disparaît une des figures les plus curieuses et les plus intéressantes de l'Académie. A une époque où la loi de la division du travail régit le monde savant comme le monde économique, et où chacun tend de plus en plus à s'enfermer dans les limites de sa province scientifique, M. Alfred Maury étonnait par la variété de ses connaissances et de ses travaux. L'archéologie, l'histoire, la géographie, la philologie, l'antiquité comme les temps modernes le préoccupaient également. Ses ouvrages sur les forêts de la Gaule, sur les religions de la Grèce, sur les croyances et légendes de l'antiquité, sur la terre et l'homme, sur l'histoire de l'Académie des sciences et de l'Académie des inscriptions, etc., témoignent de l'étendue et de la variété de son érudition. A ces travaux il faut ajouter un nombre considérable d'articles sur les sujets les plus divers parus dans la *Revue des Deux Mondes* et le *Journal des Savants*, ainsi que ses rapports à la Société de géographie. Dans sa chaire du Collège de France, qu'il a occupée pendant plus d'un quart de siècle, son activité ne fut pas moins féconde. Enfin, dans ses fonctions de directeur des Archives, il déploya ses qualités d'administrateur, et l'on sait que c'est à lui que nous devons la préservation, pendant la Commune, de nos précieuses richesses. Telle fut la vie de ce savant laborieux. Il faisait partie de l'Académie des inscriptions depuis 1857; il était âgé de soixante-quinze ans.

Académie des sciences morales et politiques. — *Fondation Carlier.* — L'Académie est autorisée à accepter le legs d'une somme de 30 000 francs, léguée par M. Carlier, et dont les intérêts seront employés à la fondation d'un prix annuel. Ce prix sera décerné au meilleur ouvrage paru dans l'année sur l'amélioration de la condition morale et matérielle de la classe la plus nombreuse de la ville de Paris.

M. Jules Simon annonce que le grand ouvrage de M. Fustel de Coulanges sur les institutions de l'ancienne France vient d'être terminé par les soins de M. Camille Jullian. Le sixième et dernier volume, qui en est la conclusion et le couronnement, est intitulé : *les Transformations de la royauté.*

M. Boutmy présente ensuite, en ces termes, l'ouvrage de notre collaborateur, M. Max Leclerc, sur le *Rôle social des Universités :* « J'ai l'honneur de présenter à l'Académie ce petit livre, plus intéressant que beaucoup de gros volumes. L'auteur y décrit en détail et d'après des informations recueillies sur place, au cours d'une mission d'études que lui a confiée l'École des sciences politiques, ce qu'on a appelé l'*Extension Movement* des Universités anglaises. Ce *Movement* se manifeste par des séries de conférences (jamais moins de six par sujet) faites aux ouvriers et paysans sur leur demande par des membres des Universités. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le rôle des Universités consiste uniquement à tenir prêt un personnel de conférences. L'initiative vient toujours des ouvriers; ce sont eux qui demandent des conférences et doivent payer d'avance pour en avoir. Ils le font sur une grande échelle, et sait-on les sujets qu'ils sont curieux d'entendre traiter? C'est le génie de Shakespeare, l'histoire de l'Irlande, la tragédie et la comédie grecques, bien d'autres sujets encore non moins éloignés de leurs préoccupations de chaque jour. On voit de pauvres mineurs se réunir dans une arrière-salle de cabaret, étudier la géodésie dans des livres qu'ils se sont procurés, chacun expliquant aux autres ce qu'il a compris; et c'est après cette préparation spontanée qu'ils sollicitent des conférences dont ils peuvent alors recueillir pleinement le profit. M. Leclerc conclut en invitant notre jeunesse universitaire, non pas à copier ce que fait l'Angleterre, mais à s'en inspirer, pour entreprendre, avec les modifications exigées par l'esprit français, une tentative du même genre auprès de nos classes laborieuses, pour exciter leur curiosité, provoquer leurs demandes et se tenir prête à y répondre. »

Académie des Lincei. — *Une inscription étrusque sur une lame de plomb.* — M. Gamurrini, dans une note présentée à l'Académie, explique l'origine de cette lame de plomb qui est actuellement dans la collection d'un amateur bien connu, M. A. Mazzolini, à Campiglia-Marittima Elle a été trouvée récemment à la frontière de l'Étrurie, dans une contrée où les inscriptions étrusques sont fort rares. M. Gamurrini s'est rendu à l'endroit où l'on avait trouvé ce petit monument; là, entre Savereto et Campiglia, au pied du mont Pitti, il a constaté l'existence de trois *tumuli* qu'il décrit. Ces tombes étrusques remontent au ve ou au vi^e^ siècle avant notre ère; mais quelques-unes sont d'une époque plus récente, vraisemblablement du iiie siècle. C'est parmi ces tombeaux qu'a été trouvé notre monument. Nous possédons plusieurs lames de plomb avec inscriptions étrusques, osques et latines; elles sont toutes du genre funéraire, ou contiennent des imprécations contre des personnes. Celle-ci doit appartenir à la même catégorie, d'autant plus qu'elle a été trouvée parmi les tombes.

Elle est de forme rectangulaire, mais elle a été considérablement détériorée. On y compte dix lignes d'écriture étrusque; la paléographie indique le iiie siècle, époque des tombes les plus récentes; l'écriture est de droite à gauche; quelques lettres sont effacées.

Après avoir transcrit l'inscription, M. Gamurrini en donne l'explication. Il y découvre dix noms propres, huit noms d'homme et deux de femme. Tous ont le prénom, le nom de famille, celui du père et parfois du grand-père; on y lit encore l'emploi ou la qualité du personnage. La famille qui prédomine est la Veltia et les prénoms des hommes sont ceux de Satrius, Lars, Aruns et Lucumou; il y a une femme du nom de Thanaquilla. Le dernier nom, le dixième, indique une Titia affranchie de Satria : « Titi Satria lautnita ».

Maintenant, pourquoi ces noms ont-ils été inscrits sur cette lame de plomb? Est-ce pour désigner les membres d'un même collège funéraire? M. Gamurrini écarte cette hypothèse, d'abord parce qu'il n'est pas certain que les Étrusques aient eu, sur ce point, la même coutume que les Romains, et ensuite parce que l'inscription ne serait pas conçue selon la formule habituelle. Il ne croit pas non plus que ces noms soient ceux des personnes qui avaient droit à la sépulture familiale, car, en ce cas, on se serait bien gardé de se défaire d'un pareil titre de propriété, en le jetant dans un tombeau. Restent deux hypothèses : ces noms désignent les personnes enterrées là, ou bien encore celles qui ont pris part à un repas funèbre (*silicernium*) en l'honneur des morts. En faveur de la première, on peut citer les lames de plomb de Volterra et de Pérouse, qui ne donnent que les noms des morts. Mais la seconde est également très soutenable. A l'appui de cette interprétation, M. Gamurrini invoque les mots étrusques désignant l'emploi ou la qualité du personnage, qu'il explique pour la première fois. Selon lui, *thapicun* serait synonyme de *dapifer*, et *suplu*, de *tibicen*. Ces deux offices conviendraient parfaitement à la célébration d'un banquet funéraire, et l'affranchissement de Titia Satria, à l'occasion de cette solennité, serait conforme à ce que nous savons à cet égard de l'ancienne coutume étrusque.

J.-B. Mispoulet.

BIBLIOGRAPHIE

Socialisme, communisme et collectivisme: coup d'œil sur l'histoire et les doctrines, par [illegible]. — 1 vol. in 12. Guillaumin.

Ce volume est une histoire du socialisme, depuis Platon jusqu'à Lasalle et Karl Marx : histoire résumée sans doute, mais où l'auteur s'est attaché à ne négliger aucun trait essentiel et a réussi à nous présenter un tableau fidèle de ce mouvement d'idées qui, se transformant avec les divers états de civilisation, mérite aujourd'hui plus que jamais l'attention et l'étude. M. Eugène d'Eichthal a insisté surtout sur ceux des systèmes socialistes qui, par leur importance ou tout au moins leur originalité, nous intéressent le plus. Ainsi, on lira avec plaisir et avec profit le chapitre sur l'école saint-simonienne, dans lequel, s'inspirant sans doute non seulement de ses recherches personnelles, mais de ce qu'il a pu entendre de la bouche même de quelques-uns parmi les disciples les plus éminents de Saint-Simon, l'auteur a su résumer en quelques pages une doctrine qui a eu ses faiblesses, mais aussi ses grandeurs, et dont la trace se reconnaît à chaque instant dans la pensée et dans l'action contemporaines. On remarquera encore un chapitre particulièrement développé sur les théories de M. Henry George, le célèbre réformateur et agitateur américain, dont le nom est plus connu chez nous que les idées, et qui cependant, ne fût-ce que par la nouveauté de certains points de vue, vaut bien qu'on l'étudie et le discute sérieusement. C'est ce qu'a fait M. Eugène d'Eichthal, montrant un louable esprit d'impartialité dans des questions où trop souvent, d'un côté comme de l'autre, on apporte plus de passion que de vraie critique. Économiste, M. d'Eichthal n'hésite pas à reconnaître « l'extension exagérée que certains esprits trop doctrinaires ont donnée aux règles de l'économie politique ». Historien, il s'efforce, dans le socialisme, de faire le départ entre les idées fausses ou chimériques et « les tendances louables en principe ou inévitables dans leurs conséquences ». Il exprime très nettement le désir de voir se former, entre les individus et l'État, « des corporations à demi indépendantes, soustraites par leur origine même aux fluctuations des courants d'opinion, pourvues de longévité et par suite de lumières précieuses. » Il voit, dans l'association sous ses formes multiples, le meilleur moyen de résister aux empiétements du socialisme d'État. Enfin, il conclut en demandant une loi libérale sur le droit d'association, qui permette aux efforts jusqu'ici isolés et impuissants de s'organiser, de se coordonner.

Dans ce livre, d'une lecture facile, l'auteur, condensant de longues recherches, exposant les faits, jugeant les doctrines, a su éviter la sécheresse qui était à redouter dans une rapide analyse : on y trouvera, dans un style clair et précis, le résumé des principaux systèmes socialistes, et l'on estimera sans doute que c'est là un sujet vraiment actuel.

PAUL LAFFITTE.

Nous avons signalé précédemment le premier volume de la collection des *Lectures illustrées,* publié sous ce titre : *Tu seras soldat,* et dont l'auteur, M. Émile Lavisse, lieutenant de chasseurs à pied, avait ingénieusement présenté l'histoire d'un soldat français, sous forme de récits et de leçons patriotiques d'instruction et d'éducation militaires. Cette collection vient de s'enrichir de trois nouveaux volumes : *Tu seras chef de famille, Tu seras agriculteur* et *Tu seras prévoyant,* par M. Paul Matrat.

Dans le premier, M. George Nicolas, professeur au lycée Saint-Louis, a exposé les principes de la morale domestique et les notions de droit usuel, en les accompagnant de leçons de choses qui touchent aux sujets les plus variés et enseignent aux jeunes gens la science de la vie pratique. M. Henry Marchand, chef de bureau au ministère de l'agriculture, en retraçant dans le second l'histoire d'une famille de cultivateurs, a fait ressortir les agréments de la vie des champs et expliqué avec autant de netteté que de précision l'art de tirer utilement parti de la terre par une culture intelligente et raisonnée. Ces deux ouvrages sont illustrés d'environ 150 gravures ou figures explicatives.

M. Paul Matrat, l'auteur du troisième ouvrage, a voulu montrer aux travailleurs comment l'État s'est efforcé de leur venir en aide par la caisse des retraites pour la vieillesse et les assurances contre les accidents. Il a mis en lumière les services que peuvent rendre ces institutions sociales encore trop peu connues du grand public, et les résultats en quelque sorte étonnants qu'elles permettront d'obtenir à ceux qui veulent s'imposer, chaque jour, une minime épargne pour assurer le bien-être de leur vieillesse.

Il paraîtra prochainement dans la même collection, qui nous paraît convenir tout particulièrement aux bibliothèques populaires et scolaires, deux autres ouvrages : [illegible], par M. L. Gaillard : *Tu seras ouvrière,* par Mme Ch. Demaison.

Sous ce titre : *Leçons pratiques de langue allemande,* les Librairies-Imprimeries réunies ont fait paraître un nouveau cours d'enseignement rédigé par M. Pinloche, agrégé des langues vivantes. Ce qui distingue cet ouvrage, c'est son caractère essentiellement méthodique et logique. L'auteur s'est attaché à présenter d'abord aux élèves les formes et les mots de la langue allemande qui se rapprochent le plus des notions de langue française qu'ils possèdent déjà. De plus, conformément au principe de Herder, d'après lequel il faut apprendre la grammaire par la langue, non la langue par la grammaire, l'auteur montre l'application des règles dans une série de phrases bien choisies et dont la difficulté suit une gradation régulière. Puis, après avoir formulé la règle elle-même, il la rend familière par une version où elle se retrouve sous des mots nouveaux combinés avec les formes déjà connues, et, lorsqu'il est sûr que l'élève sait et comprend, il fortifie ses connaissances par la pratique du thème. De plus, par une revision constante des matières enseignées, il contrôle sans cesse les progrès obtenus. L'enseignement donné d'après cette méthode doit permettre à coup sûr aux jeunes gens intelligents et attentifs de lire, d'écrire et de parler l'allemand avec autant de perfection qu'il est permis de l'espérer pour un Français.

Signalons à la même librairie le *Nouveau livre de lecture courante,* par MM. Dacosta et Max Boë, qui est marqué par une innovation des plus heureuses. Dans le choix des morceaux littéraires, les auteurs ont introduit, en effet, toute [illegible] modernes, tels que : About, Dumas, George Sand, etc., trop oubliés jusqu'ici dans les ouvrages classiques.

Les *Leçons et devoirs d'arithmétique et de système métrique,* par MM. Brouet et Haudricourt, forment un manuel élémentaire aussi remarquable par la concision et la clarté de la partie théorique que par l'abondance et la classification judicieuse des exercices pratiques.

LOUIS REVIRE.

CHRONIQUE DES ACADÉMIES

Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Alexandre Bertrand donne de nouveaux renseignements sur le vase d'argent celtique qui a fait l'objet de la communication de M. Sophus Müller à l'avant-dernière séance. Les plaques d'argent qui le composent ont été trouvées par des ouvriers dans une tourbière du Jutland, à trois mètres de profondeur; elles étaient à une certaine distance les unes des autres. Un gendarme a signalé cette découverte à l'administration du Musée, qui a payé aux ouvriers le prix du métal (1500 francs et non 15 000, comme on l'a dit par erreur). L'analyse a montré que cet argent contenait une certaine quantité d'or; les plaques portent encore des traces de dorure. La patine, enfin, est bien la patine grisâtre qui recouvre habituellement les objets en argent découverts dans les tourbières. L'ensemble de ces faits met hors de doute l'authenticité de ce précieux vase.

M. Bertrand lit ensuite une note sur une *statuette en terre cuite découverte en Serbie*, publiée par M. Moriz Hoernez dans les mémoires de la Société d'anthropologie de Vienne.

On connaît déjà, notamment par certaines stations de Hongrie, des terres cuites de style primitif présentant certaines analogies avec celles de Chypre, de Tirynte et de Mycènes. Ces terres cuites, qui appartiennent toutes à la période où, dans la vallée du Danube, les armes de fer commencèrent à remplacer les armes de bronze, offrent d'autant plus d'intérêt qu'il s'agit de produits indigènes et non de produits importés. Leur ornementation, d'un type spécial, accuse une influence orientale manifeste, attestant la pénétration graduelle vers le nord de l'Europe, à travers l'Europe centrale, de modèles originaires de l'Asie Mineure que chaque pays a modifiés d'après ses instincts décoratifs. Des figurines de personnages assis, découvertes dans des tumulus de la Thrace et actuellement déposées au musée de Vienne, indiquent la route qu'a suivie cette transmission des types.

Dans l'occident de l'Europe, on n'a, en effet, rien observé de pareil. Les analogues se retrouvent seulement dans l'Italie du Nord, particulièrement à Este, chez les Euganéens; en Allemagne, dans la vallée de l'Oder et jusqu'en Mecklembourg, où on signale ces grossières figurines d'animaux et ces urnes à visage que Longpérier a déjà rapprochées des découvertes de Schliemann à Hissarlik et à Mycènes. Ainsi certains motifs d'ornementation particuliers à l'art mycénien ont suivi la route de l'ambre, se sont propagés de la sorte jusqu'à la mer Baltique et y ont persisté à une époque où le monde hellénique, d'où ils étaient originaires, en avait complètement perdu le souvenir.

Jusqu'ici, la série de ces statuettes ne comprenait guère que des pièces mutilées d'un travail sommaire. M. le docteur Hoernez vient de combler cette lacune par la publication d'une figurine en terre cuite parfaitement conservée, décorée à la pointe d'ornements très nets et très caractéristiques.

La statuette, dont M. Bertrand fait passer une reproduction sous les yeux de l'Académie, est creuse à l'intérieur; elle paraît représenter une femme vêtue d'une longue robe. La partie supérieure de la figure est plate; elle commence à s'arrondir seulement au-dessous de la ceinture. La terre est noire à l'intérieur, par suite d'une addition de graphite, et grise à l'extérieur. Les ornements sont gravés au trait; ils étaient remplis d'une substance crayeuse qui les faisait ressortir sur le fond noir. On trouve le même procédé dans la céramique des dolmens, ainsi qu'à Chypre, Hissarlik et dans toute l'Europe centrale à l'époque des métaux.

M. Bertrand, en terminant, combat l'opinion de M. Moriz Hoernez, qui voit là un monument de l'art que les Allemands ont appelé illyrien. Voici sa conclusion : « Cette statuette nous présente un remarquable exemple du système de décoration dit celtique appliqué à un type qui, suivant toute vraisemblance, avait été donné à la Grèce par la Phénicie, pour arriver finalement sur le Danube à travers l'Asie Mineure. »

— *Tombeau d'un guerrier thrace.* — Dans la séance du 5 février, l'Académie a eu communication d'une dépêche de M. Degrand, consul de France à Andrinople, racontant la découverte et l'ouverture d'une chambre voûtée, construite en pierre, dans l'intérieur d'un tumulus, à Kirk-Kilisseh, près d'Andrinople. Trois photographies étaient jointes à cet envoi. « Il est difficile, dit M. Georges Perrot, chargé par l'Académie d'examiner cette découverte, de se prononcer sur l'âge de ce monument, vu l'insuffisance des renseignements. Il faudrait voir le bas-relief sculpté dans l'intérieur de la tombe, le vase de terre orné de peintures jaunes et rouges, surtout le vase de bronze décoré d'une tête d'homme barbue et couronnée de fleurs, tous les objets, en un mot, qui ont été trouvés dans le caveau. D'après le style de ces sculptures et de ces peintures, on pourrait, sans doute, se faire une idée approximative de l'époque à laquelle appartient le monument. Faute de ces données, nous nous bornerons à appeler l'attention sur deux points. Le lit funéraire, avec ses coussins de pierre, rappelle les lits du même genre qui ont été trouvés par M. Heuzey dans les tumulus qu'il a étudiés en Macédoine, aux environs de Pydna, et dont un si curieux exemplaire a été rapporté par lui au Louvre. D'autre part, la présence d'un cheval dans la tombe fait penser à la place qu'occupe le cheval sur les stèles funéraires de Thrace, qui ont été décrites par notre regretté confrère Albert Dumont. Sous toutes réserves, d'après le peu que nous savons du contenu de la chambre, nous inclinerions à croire que c'était là le tombeau de quelque chef thrace des temps macédoniens; la forme du casque qui figure dans les photographies est celle du casque grec de cette période. »

— *Les pierres écrites du Sud-Oranais.* — M. Flamand, de l'École des sciences d'Alger, rend compte de sa mission dans le Sud-Oranais. Il a découvert plus de vingt stations nouvelles de gravures tracées par des peuples de l'âge de pierre. Les hommes de ces temps se plaisaient à figurer les scènes de leurs chasses, où on retrouve leurs armes et des races d'animaux depuis longtemps disparues. Sur ces dessins, M. Flamand a relevé un grand nombre d'inscriptions libyco-berbères auxquelles se joignent souvent des formules coraniques modernes. On trouve donc sur les mêmes monuments la représentation de trois grandes époques : préhistorique, protohistorique et moderne.

— *Le théâtre italien au* xv*e siècle.* — M. Germain Bapst continue ses intéressantes recherches sur les origines du théâtre. Après s'être occupé de la France, il aborde l'étude du théâtre en Italie. Il explique comment se reproduisit la Renaissance italienne dans la littérature dramatique. Il montre le goût et l'amour du théâtre répandus dans toutes les classes de la société, chez le pape, chez les cardinaux, comme chez les princes et le peuple. Il s'attache ensuite à établir que, tandis qu'en France les salles de théâtre ne sont que d'anciennes salles de jeu de paume, celles d'Italie ont été construites, à l'imitation des théâtres antiques, en forme de demi-cercle. Il expose ensuite, dans ses divers détails, la mise en scène des théâtres italiens du xvi*e* siècle et décrit les décorations théâtrales exécutées par Léonard de Vinci, Raphaël, Jules Romain, André del Sarto et leurs élèves.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

25 février 1892.

Pendant que nous disions dans notre dernière chronique : « Les Chambres ont fait leur rentrée dans le plus grand calme... On plonge dans des profondeurs de silence et de paix insondables... » le ministère Freycinet était renversé tout doucement sur la neige. Cet accident a précédé d'au moins huit jours l'heure attendue des luttes parlementaires. Nous ne pensions pas qu'on allait se mettre aussi vite à faire de la politique. Un petit groupe s'était formé sous la direction de M. René Goblet, qui se donnait pour spéciale mission de réveiller le goût de la politique en France. Sans savoir d'ailleurs quelle pouvait être cette politique ni si la Chambre de 1889 était née et avait été instituée par le suffrage universel pour réaliser un programme politique déterminé, il fallait à toute force et sans tarder davantage faire de la politique, de la politique, de la politique!... Laquelle? — De la politique! — L'interpellation de M. Hubbard, demandant l'urgence pour le projet de loi sur la liberté d'association, offrait une excellente occasion de se mettre à l'œuvre. C'est là-dessus qu'on pouvait se compter, voir de quoi la Chambre était capable et qu'on allait s'ouvrir des chemins nouveaux. La Chambre a commencé à remuer, et du premier mouvement elle a jeté bas son cabinet, qui depuis deux ans, à l'intérieur et à l'extérieur, menait honorablement les affaires de la République.

On ne saurait contester que le bénéfice immédiat de la journée du 18 février n'ait été pour la Droite. D'abord, avec le concours de la Gauche avancée, elle a renversé le cabinet; puis, avec le concours de la Gauche plus modérée, elle a repoussé l'urgence sur le projet de loi relatif aux associations, et elle a mis le projet lui-même dans un fâcheux état, d'où il ne sera pas facile de le relever. M. de Freycinet lui-même y renonce; découragé de dépenser ses forces, tantôt à la Chambre, tantôt au Sénat, en luttes médiocres et peu claires, où les victoires elles-mêmes sont sans honneur et sans profit, il supplie le Président de la République de ne pas lui imposer la tâche de former un nouveau cabinet. La Droite lui a témoigné une hostilité personnelle, qui était tout animée du feu des passions religieuses. Les catholiques ont montré une impatience extrême de subir aussi longtemps un protestant à la présidence du Conseil. M. de Freycinet se permettait de louer l'esprit de conciliation du pape : « Ne parlez pas des affaires de l'Église! lui criait-on. Vous n'y entendez rien! Vous êtes protestant! Vous n'êtes pas compétent! » Au sortir de la séance, après le renversement du cabinet, M. Paul de Cassagnac écrivit dans son journal : « Ma joie est immense! » La Droite ultramontaine pouvait en effet s'attribuer la victoire; elle bondissait comme un taureau d'Andalousie déchaîné au milieu des apprêts de conciliation et elle mettait en pièces toutes les trames de la politique d'apaisement.

Nous avons déjà exprimé ici le doute que la Chambre de 1889 ait été nommée pour réaliser ce qu'on appelle un programme politique. Le pays ne l'avait chargée que de deux choses certaines et déterminées : d'abord de le débarrasser du boulangisme, ensuite de préparer le nouveau régime douanier qui devait, au 1er février 1892, remplacer le régime des traités de commerce. Ces deux tâches, la Chambre les a remplies. Pour le surplus, le pays a gardé le silence, il a laissé le mandat de la Chambre en blanc. Or, comme il se trouve que la Chambre a terminé au milieu du jour le travail convenu, elle ne sait comment employer le reste de sa journée. Le ministère Freycinet-Ribot-Constans a aidé, avec autant de patriotisme que de dévouement, la Chambre à exécuter sa double tâche. M. de Freycinet a rempli ses devoirs de président du Conseil et de ministre de la guerre de la façon la plus honorable, la plus consciencieuse et la plus habile. Il a été jour et nuit le vigilant gardien de la défense nationale. Il a cimenté avec M. Ribot, ministre des affaires étrangères, l'alliance franco-russe, qui constitue la plus solide garantie de la paix de l'Europe. M. Jules Roche, ministre du commerce, dans une situation parlementaire difficile pour tous, doublement difficile pour lui, s'est conduit en tacticien consommé, et il a tiré le meilleur parti des circonstances les plus défavorables. Quant à M. Constans, il a été le premier auxiliaire du parti républicain dans la lutte contre le boulangisme, il a eu la plus large part dans la victoire de la liberté. Mais une fois le danger passé, les tarifs votés, la situation liquidée, chacun se sentait impatient de reprendre l'indépendance de son allure.

Le Président de la République passe une semaine entière à consulter les uns et les autres; il est obligé de chercher à tâtons des ministres qui se cachent et qui se dérobent, il demande à tous les échos un programme et une politique, mais les échos sont des railleurs qui répondent toujours à la question par la question elle-même. Cet état de choses ne manque pas d'un certain côté de gravité, car, si l'on veut bien y faire attention, on impose au chef constitutionnel de notre république parlementaire un souci qui ne devrait pas être absolument le sien. On veut qu'il invente un cabinet, qu'il le crée de rien et qu'il lui donne l'âme et la vie. Ce n'est pourtant pas son affaire et ce n'est l'affaire de personne. Il faut que des grandes consultations du suffrage universel sortent un programme, une politique et un cabinet tout fait, dont le chef ou les chefs sont visibles par eux-mêmes, sans qu'on aille les dénicher dans les couloirs obscurs d'un Parlement ou dans les entresols des journaux parlementaires. Il faut qu'on voie clairement dans la Chambre une majorité et un programme. Il faut, en un mot, que la situation politique porte d'elle-même son ministère, comme un arbre porte son fruit, et le Président de la République ne doit avoir qu'à tendre la main pour le cueillir et le mettre sur la table. Si cette situation manque, il est certain que le régime parlementaire n'est pas dans un état satisfaisant et que le Président de la République est obligé bon gré mal gré de prendre un souci, de remplir un devoir et d'assumer des responsabilités qui devraient lui être épargnés.

M. Carnot a tourné toute la semaine autour du cabinet étendu par terre, s'efforçant de le relever, soulevant la tête, puis un bras, puis une jambe; le cabinet d'hier, quoique blessé et malade, est en effet le seul qui s'indique de lui-même par les services rendus et par la situation déjà occupée.

Le jour où la crise éclatait, arrivait l'encyclique du pape Léon XIII « aux archevêques, évêques, au clergé et à tous les catholiques de France », leur recommandant de respecter les pouvoirs établis et la forme de leur gouvernement. Ç'a été la doctrine permanente de l'Église catholique, et l'on peut dire qu'elle n'a rien de nouveau en soi; mais elle n'avait jamais été exprimée avec cette vigueur et dans des circonstances plus propres à lui donner de la force.

Notre crise ministérielle, qui peut toucher de si près à une crise parlementaire et constitutionnelle, s'envenime cependant, au lieu de se calmer; tandis que nous écrivons ces lignes. M. Rouvier, chargé de constituer le cabinet, n'a pu obtenir le concours ni de M. de Freycinet, ni de M. Bourgeois. On ne parle que de rupture et de séparation définitives entre les républicains. Si la majorité républicaine ne parvient pas à rétablir son accord intérieur, elle risque d'arriver bien vite à une situation qui n'aurait d'issue que par un appel aux électeurs.

HECTOR DEPASSE.

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Toute l'activité du marché est concentrée sur nos rentes; après avoir longtemps conservé ses disponibilités improductives, l'épargne s'est décidée à acheter, mais elle n'a pas su choisir d'autre placement que notre fonds d'État, et le 3 pour 100 a atteint le cours de 96 francs, dont il ne s'écartera pas.

On a pu croire, au moment de la démission du ministère, que le monde de la Bourse, toujours prêt à accueilir les mauvaises nouvelles, allait se laisser influencer par les tentatives des baissiers et que le cours de la rente allait réagir. Il n'en a rien été, et nous avons, depuis quelque temps, trop rarement l'occasion de signaler des tendances raisonnables, pour que nous en fassions ressortir ce qu'a de rassurant la fermeté de ces derniers jours.

On a bien voulu se rendre compte que la crise a été ouverte sans raison suffisante, que rien ne sera changé dans les grandes lignes de la politique actuelle de la France, tant intérieure qu'extérieure, et que les choses vont reprendre le cours calme et serein qu'elles suivaient jusqu'à ce jour. Étant donnés les efforts faits à la Bourse par certains groupes pour interpréter les événements d'une façon tout à fait contraire, étant donné surtout le manque continu d'affaires, on doit convenir que le monde des affaires a fait, en cette circonstance, preuve de sagesse; on peut conclure également de la fermeté persistante de la rente que la situation de la place exige la hausse. C'est ce que nous nous efforçons toujours de démontrer, en regrettant l'obstination mise par l'épargne à se tenir éloignée de tout placement et en signalant les timidités de la spéculation. Nous souhaitons que le gage de sérieux donné par notre marché, pendant la durée de la crise, soit le signal d'une période de reprise.

Nous avons dit qu'en dehors de nos rentes notre marché avait montré bien peu d'animation. Les fonds internationaux ont eu quelques fluctuations; ils concernent généralement les cours bas atteints depuis longtemps. La situation de l'Espagne ne s'améliore pas, les informations données sur l'Italie sont très contradictoires; les nouvelles de Grèce sont mauvaises; quant au Portugal, on discute en ce moment la question de la réduction des intérêts de la dette, et la fermeté conservée par les fonds de ce pays nous montre que le monde de l'épargne accepte les conditions exposées dans le rapport de M. Oliveira Martins.

La situation de ces pays est connue depuis longtemps; tout le mauvais effet qu'on pouvait en attendre est produit; on aurait tort, par conséquent, de chercher à influencer encore notre marché par ces questions extérieures, alors qu'il y a assez d'éléments favorables dans notre situation pour aider une marche en avant.

A. Lacroix.

Informations.

Finances portugaises. — On lit dans l'*Économiste européen :*

Comme suite à la promulgation de la loi autorisant le gouvernement à prendre des arrangements avec les créanciers de l'État, le ministre des finances cherchera à réaliser ces arrangements dans le plus bref délai. En effet, il n'y a pas de temps à perdre, car le coupon de mars des obligations amortissables doit être réglé d'après cet accord.

Selon des informations de bonne source, le gouvernement portugais désire se mettre en rapport direct avec les représentants des principaux groupes de créanciers, en écartant les intermédiaires qui n'auront servi qu'à préparer les préliminaires et le *modus faciendi* de ce rapprochement.

Je crois pouvoir assurer que cette idée, qui témoigne de la parfaite loyauté des procédés de M. Oliveira Martins, a été accueillie partout avec faveur.

Dans l'impossibilité où se trouve le ministre des finances de se rendre à l'étranger où, d'ailleurs, une tournée dans les différents pays ne pourrait produire une entente d'ensemble dans un court délai, on a accepté l'idée d'une réunion à Lisbonne des représentants des principaux groupes de créanciers étrangers. Ces délégués examineront la situation financière du Portugal sous tous les rapports, ils verront ce que l'on peut faire et ce que l'on peut payer, et on établira sur des bases absolument honnêtes l'arrangement reconnu par tout le monde comme inévitable.

Je suis en état d'assurer que les comités anglais, allemands et hollandais ont accepté ce mode de procéder, qu'ils préfèrent même à tout autre, et je crois qu'en France on partagera cette façon de voir.

*
* *

La Compagnie algérienne. — La Compagnie algérienne vient de publier son bilan au 31 décembre 1891. Ce document accuse les progrès et la bonne situation de la Compagnie.

Les dépôts en comptes courants sont un peu en arrière du chiffre de 1890, qui avait été le plus élevé que la Compagnie eût encore atteint : ils sont de 20 140 000 francs, au lieu de 21 584 000 francs; d'autre part, les effets en portefeuille, dont l'escompte constitue le principal emploi des fonds en dépôts, se chiffrent à 26 556 000 francs, au lieu de 28 077 000 francs.

Mais le trait capital du bilan de l'année écoulée est la forte augmentation du compte de profits et pertes, qui accuse une plus-value de 235 765 francs sur les bénéfices de l'année, comparés à ceux de 1890. Après prélèvement de 300 000 francs pour l'acompte de 10 francs payé comme à l'ordinaire aux actionnaires, il reste disponible 920 152 fr.

Le total du compte de profits et pertes étant de 1 220 152 francs, il pourrait être distribué aux actionnaires un dividende notablement supérieur à celui de 1890 qui a été de 27 fr. 50, à moins que le conseil d'administration ne préfère appliquer un reliquat considérable des bénéfices à l'accroissemement des réserves qui ont augmenté de 134 000 francs d'une année à l'autre. Le conseil suivrait en cela les règles de prévoyance qui ont toujours inspiré sa conduite.

A. L.

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE.

Avec son nouvel ouvrage sur *l'Expédition de Custine* (Léopold Cerf), M. Alfred Chuquet commence la troisième série de ses études sur la Révolution, auxquelles l'Académie française a décerné cette année le prix G[illegible]. Le savant historien aborde ici la première invasion des armées révolutionnaires en Allemagne : il retrace les [illegible] du début, combat de Spire, conquête de Mayence, incursions en Wetteravie, et les revers dont ils furent suivis, reprise de Francfort, expédition malheureuse de Trèves, déroute de Bingen et reculade jusque sous les murs de Landau.

Le quatrième volume de *l'Europe et la Révolution française*, par M. Albert Sorel (Plon-Nourrit), qui a pour sous-titre : *les Limites naturelles*, termine l'exposé des relations de la France avec l'Europe sous la Convention. Après avoir raconté la chute de Robespierre, la fin de la Terreur et les conflits des cours européennes, l'auteur s'est attaché à nous donner une histoire complète et impartiale du gouvernement de l'an III. Ce gouvernement fit preuve d'une activité démesurée ; il poursuivit des négociations aussi nombreuses que graves, et les résolutions qu'il prit en quelques mois engagèrent pour nombre d'années l'avenir de la France ; elles eurent, en effet, pour conséquence la guerre européenne, le blocus continental et la dictature militaire.

DIVERS.

Signalons dans la collection des *Guides de la vie pratique* (Kolb) deux nouveaux ouvrages de R. Manuel : *la Maison de campagne* et *les Sciences familières*. Dans le premier, l'auteur nous enseigne l'art de rendre l'existence à la campagne agréable et confortable, et d'éviter les ennuis et les embarras inséparables d'une première installation. Ses conseils, pratiques et d'une exécution facile, portent sur le choix de la maison et les conditions qu'elle doit remplir, sur les détails de l'aménagement, l'installation des dépendances, des jardins et des serres, le soin des animaux domestiques et de la basse-cour, ainsi que sur les jeux et les passe-temps en vogue. Dans le second ouvrage, R. Manuel s'est proposé de nous remettre en mémoire les principes généraux et les applications usuelles d'un certain nombre de sciences, telles que l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, la cosmographie, l'arpentage et le levé des plans, que nous avons tous plus ou moins apprises et plus ou moins oubliées. Il laisse de côté la théorie pour insister sur les applications pratiques, et présente, sous une forme claire et aisément accessible, les notions, les formules et les procédés dont l'emploi peut dispenser de longs et difficiles calculs. Ces deux volumes ont été illustrés de nombreux dessins et vignettes par L. Trinquier.

M. Halpérine-Kaminski poursuit sans relâche la traduction ou l'adaptation des écrits de Tolstoï. Tout récemment, il a réuni sous le titre de *Plaisirs vicieux* (Charpentier), une série d'études où le grand écrivain russe traite d'une façon originale la question de l'alcool et du tabac, de l'ivresse dans les [illegible] les sexes et celle des rapports de l'Église et de l'État. A la suite, M. Halpérine a réuni une série de lettres très curieuses de nos contemporains les plus célèbres qui apprécient chacun à leur façon le rôle de l'alcool et du tabac.

Dans un autre volume intitulé : *l'Argent et le Travail* (Flammarion), Tolstoï nous raconte ses explorations à travers les hospices de Moscou, et, après avoir dévoilé les misères de cette grande ville, il aborde l'examen de la question du paupérisme. Le réformateur russe se prononce énergiquement contre l'antique charité, et veut faire appel seulement à la justice et à la raison pour supprimer les inégalités sociales. Il estime qu'il faut se débarrasser de son argent, sans le donner aux autres, ce qui risquerait de les corrompre, et que tout le monde doit vivre à la campagne du produit de son travail. Ce sera le moyen de ramener l'âge d'or. Malheureusement, comme l'a remarqué M. Zola, dans une intéressante préface, le hardi novateur paraît oublier un détail capital, c'est de nous enseigner comment pourra se réaliser la réforme sociale qu'il réclame.

Sous ce titre : *la Cité de misère* (Flammarion), M. Roger Milès nous présente une description fort curieuse de l'hôpital Saint-Louis, l'un des établissements d'assistance publique les plus utiles et les mieux organisés qui existent en Europe. En parcourant les cercles de cet enfer d'un nouveau genre, l'auteur montre les efforts persévérants de la science et de la philanthropie modernes pour soulager les plus cruelles maladies, et il signale certaines réformes urgentes dont l'humanité commande l'introduction dans nos services hospitaliers.

L'éditeur Flammarion a fait paraître, dans la *Collection ar[illegible]* [illegible] *Chloé*. La célèbre pastorale de Longus, si naïvement traduite par P.-L. Courier, a été imprimée dans un élégant format, en caractères elzéviriens et ornée de ravissants dessins de Luigi Rossi et de Conconi. Les bibliophiles aussi bien que le grand public ne manqueront pas d'accueillir avec faveur cette publication, qui se recommande tout à la fois par son caractère artistique et son prix modique.

Le même éditeur inaugure, sous le titre d'*Epopées nationales*, une collection de vulgarisation des légendes historiques, des mythes religieux et des traditions chevaleresques de tous les peuples. Quatre volumes sont actuellement publiés : *le Roman du renard*, mis en vers d'après les textes originaux, par M. Ch. Potvin ; — *la Pucelle* de Jean Chapelain, adaptation en français moderne, par E. de Molènes ; — *le Ramayana*, poème sanscrit, traduit par M. H. Fauche ; — et *le Paradis de Mahomet*, traduit de l'arabe par A. Alric. Ces ouvrages, imprimés en caractères elzéviriens et pourvus d'un cartonnage artistique, se recommandent tout à la fois par leur intérêt, leur exécution matérielle et leur bon marché exceptionnel.

Sous ce titre, *Souvenirs d'un président d'assises* (1880-1890) [illegible] M. [illegible] détails techniques et anecdotiques sur le fonctionnement de la justice criminelle et les grands procès de ces dernières années. Il nous introduit dans la salle d'audiences, nous présente l'accusé et nous fait assister à son interrogatoire ; il explique le rôle du président, du ministère public et des avocats ; il rappelle les tendances habituelles et caractéristiques du jury. En même temps il passe en revue les causes criminelles célèbres qui se sont déroulées sous ses yeux, les procès politiques et les affaires de presse, en résumant les faits d'après des documents d'une absolue authenticité.

[illegible]

Académie des beaux-arts. — La section d'architecture présente, dans l'ordre suivant, les candidats au fauteuil de M. Bailly : MM. Ancelet, Guadet, Hardy, Dutert, Sédille. L'Académie ajoute à cette liste les noms de MM. Guillaume, Boitte et Nénot.

Les candidats au fauteuil de M. Müller sont, par ordre alphabétique : MM. Joseph Blanc, Detaille, Carolus Duran, Olivier Merson, Aimé Morot.

Le fauteuil de M. Henriquel-Dupont est déclaré vacant dans la section de gravure.

Il est procédé à la nomination d'une Commission mixte chargée de présenter une liste de candidats au fauteuil de M. de Niewerkerke.

Sur le rapport de la section de composition musicale, le prix du concours Rossini, qui avait pour livret *Isis* de MM. Eug. et Ed. Adenis, est décerné à l'œuvre portant le n° 3, et dont l'auteur est M. Léon Honoré. Une mention honorable est accordée à la partition n° 8, qui a pour épigraphe : « Suivant toujours ma voye. » Le pli cacheté ne sera ouvert que si l'auteur en fait la demande.

M. Larroumet donne la lecture de sa notice sur le prince Napoléon, son prédécesseur. (Voir plus loin, page 302.)

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Un nouveau fragment d'Hypéride.* — M. Henri Weil présente quelques observations sur le nouveau fragment d'Hypéride dont nous avons parlé à propos de la communication faite à ce sujet par M. U. Kœhler, à l'Académie de Berlin (n° du 17 janvier). L'interprétation de quelques lignes dont le sens peut sembler douteux au premier abord lui fait croire que Philippidès (c'est le nom de l'accusé) avait fait la motion d'honorer d'une couronne le président de l'assemblée du peuple qui avait mis aux voix et fait voter la proposition de décerner des honneurs extraordinaires à Philippe de Macédoine. Après la mort de ce souverain, survenue bientôt après, l'orateur patriote poursuit devant la justice le flatteur des Macédoniens.

Le théâtre en Europe à ses origines. — M. Germain Bapst continue la lecture de son intéressant mémoire sur l'histoire du théâtre dans les divers pays de l'Europe. Il nous montre le théâtre anglais avec une mise en scène rudimentaire jusqu'au milieu du XVIIe siècle. Au temps de Shakespeare, aucune femme ne paraissait sur la scène; c'est seulement en 1662 qu'on y vit la première actrice anglaise. Il n'y avait pas de décors; des écriteaux indiquant ce que devait représenter la scène. Le principal théâtre de Londres, *le Globe,* était à air libre comme celui des saltimbanques.

En Espagne, il y avait d'autres habitudes, mais la mise en scène n'y était pas moins rudimentaire. Les acteurs, même ceux qui jouaient des rôles de femme, n'apparaissaient devant le public qu'affublés de longues barbes; les alcades se plaçaient sur la scène en regard des spectateurs, et les femmes qui assistaient au spectacle avaient un espace réservé où les hommes ne pouvaient pénétrer.

En Pologne, c'était pis encore. Les auditeurs venaient en armes au spectacle, et lorsqu'un acteur jouait un rôle antipathique à la foule, tel que celui d'un traître, il risquait fort d'être massacré avant la fin de la représentation.

Biographie d'un gouverneur de Jérusalem au XVe siècle avant notre ère. — M. Joseph Halévy explique comment la découverte récente des tablettes cunéiformes d'El Amarna lui a permis de remonter le cours des siècles et de reconstituer la vie d'un gouverneur égyptien de Jérusalem sous Aménophis IV, vers la fin du XVe siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire une quarantaine d'années avant que les Hébreux eussent quitté l'Égypte. Ces tablettes contiennent la correspondance du gouverneur de la Palestine avec son souverain. Il lui demande des secours contre les bandes babyloniennes qui dévastaient le pays et contre les satrapes rivaux et adversaires qui l'accusaient de faire cause commune avec l'ennemi. Ce gouverneur, qui était originaire de l'Asie Mineure, eut beaucoup à souffrir des calomnies de ses ennemis ; il fut probablement tué en défendant sa capitale. A cette époque, Jérusalem était déjà une ville sainte et possédait un temple consacré au dieu Adar. Les révélations inespérées de cette antique histoire jettent un jour éclatant sur l'ancienne civilisation de la race sémitique. La langue babylonienne était à ce moment parlée et écrite comme langue littéraire non seulement par les Sémites occidentaux, mais aussi par différents peuples de l'Asie Mineure. L'instruction y était tellement répandue que le bureau des archives royales était dirigé par une femme.

— M. Le Blant communique une inscription que M. Helbig, correspondant de l'Académie, a copiée chez un marchand d'antiquités de Rome. Elle est ainsi conçue : *Sanco deo fidio d. d.* Elle est gravée sur une plaque de bronze large de 78 millimètres sur 45 de hauteur. Dans un trou pratiqué près du bord supérieur est passé un anneau de fil de bronze ayant servi à suspendre la tablette.

— M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, écrit à la date du 20 février que les opérations préparatoires des fouilles de Delphes viennent de s'achever. Grâce, dit-il, aux efforts de M. le comte de Montholon et aux siens, grâce à la bonne volonté du gouvernement grec et au zèle de la mission française des travaux publics, les fouilles pourront certainement commencer avec le printemps.

— *Prix Duchalais.* — M. Deloche annonce que la Commission du prix Duchalais (numismatique du moyen âge) a décerné le prix pour 1892 à l'ouvrage de M. Adrien Blanchet, *Numismatique du moyen âge* (2 vol. avec atlas).

— M. Julien Havet continue la lecture du mémoire de M. Robion sur les idées morales et religieuses en Grèce au temps d'Alexandre.

— M. le comte de Lasteyrie présente, au nom de M. Charles Chipiez, un travail intitulé : *Le système modulaire et les proportions dans l'architecture grecque.*

Société des antiquaires de France. — M. Ulysse Robert revient sur les communications précédemment faites par lui au sujet des signes d'infamie imposés aux juifs au moyen âge. Il cite une pièce de vers de Jean-Baptiste Guarini, dans laquelle on donne diverses interprétations de la roue des juifs. Ces vers, dont l'existence lui a été révélée par M. L. Delisle, ont été imprimés à Modène en 1496.

M. l'abbé Beurlier communique un fragment de poterie rouge sigillée trouvée à Orange et représentant une tauromachie. C'est le premier document relatif aux combats de aureaux qui ait été découvert en Gaule.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

3 mars 1892.

Le ministère, qui a été fait le 27 février au soir, sous le nom de M. Loubet, et qui peut-être ne sera pas encore fait cet après-midi, a eu divers malheurs en naissant, dont l'un est qu'il est arrivé pour le carnaval. — Malheur? — Bonheur peut-être. On a dit qu'il était bien heureux d'avoir devant lui quelques jours de vacances parlementaires, qui lui permettaient l'espoir assez fondé de vivre au moins jusqu'à jeudi. Il est parfaitement possible aussi que le ministère Loubet obtienne pour son entrée en scène une belle et compacte majorité, car tout est possible dans les circonstances actuelles, le bon et le mauvais, le pour et le contre, et c'est la caractéristique de notre situation que tout soit possible également. Le système parlementaire n'a jamais eu dans la pratique cette régularité de jeu, cette sincérité d'allures qu'on lui attribue en théorie; il y a toujours loin entre les règles de la grammaire constitutionnelle et l'improvisation écrite du plus loyal et du plus consciencieux écrivain. Dans notre république, jusqu'à présent, la base même du régime parlementaire a toujours manqué. Une forte minorité opposée au principe même de la Constitution et de la république a sans cesse apporté des obstacles insurmontables à l'application de notre système. Ce vice profond, qui altère toute la physionomie du gouvernement parlementaire et qui est à lui seul le contre-sens parlementaire le plus criant et le plus scandaleux, a été la source d'un nombre infini de solécismes et de barbarismes.

A tout propos, nos ministères n'ont-ils pas été renversés par des majorités de coalition voulue ou de rencontre fortuite, dont on ne pouvait tirer aucune indication pour la reconstitution du gouvernement? Si jamais le parti républicain eut un chef, dans toute la force du terme, ce fut Gambetta, « le dictateur de la persuasion »; il a été écarté du gouvernement avec une persistance systématique, et on ne l'y a mis à la fin que pour l'en ôter aussitôt. Cet exemple éclatant d'incorrection parlementaire, qui a engendré une foule d'autres fautes successives, nous dispense de citer tous les exemples suivants.

Le ministère Loubet, en apparaissant tout d'un coup le dimanche matin officiellement, après dix jours de préparation officieuse, a été trouvé peu parlementaire : il ne l'était ni plus ni moins que beaucoup d'autres avant lui. Mais on a trop vu et compté les marches, les démarches et les contre-marches. Le journalisme contemporain et l'interview « fin de siècle », qui soulève tous les voiles et retourne tous les dessous, rendra bientôt le fonctionnement du régime parlementaire aussi difficile que le pourrait être celui de la monarchie elle-même. L'un et l'autre ont leurs fictions et leurs mystères sacrés, leurs coulisses et leur cuisine; si le public est admis partout, introduit dans tous les secrets, — et il l'est et le sera de plus en plus, — l'art du gouvernement est changé de fond en comble. On n'a plus d'autre ressource que d'aller droit au but et de s'en remettre au jugement du pays. Il n'a pas paru clairement pourquoi MM. Yves Guyot, Barbey, Fallières et Constans étaient délaissés, et pourquoi les autres membres du cabinet Freycinet étaient conservés. Si l'on interprétait au point de vue parlementaire l'élimination de MM. Fallières et Constans, les deux ministres signataires du projet de loi sur les associations, il faudrait dire qu'ils ont partagé la disgrâce de leur projet de loi. Mais le nouveau ministre de la justice, M. Ricard, était non seulement partisan de ce projet, il en a voté l'urgence en s'associant à l'ordre du jour de M. Pichon.

On attendait le ministère Loubet à sa première déclaration : elle a paru aussi nette et aussi politique qu'on pouvait l'espérer. Le cabinet du 27 février maintiendra toutes les lois républicaines, au premier rang, la loi militaire, « loi de patriotisme et d'égalité », la loi scolaire « garantie de la liberté de conscience ». La Droite a un peu murmuré : alors, elle s'est calmée quand on lui a dit que la République devait gouverner pour tous les Français et non pour un seul parti.

L'ordre du jour de confiance a été voté par 341 voix contre 91, la Droite s'étant abstenue. Voilà un coup des tempêtes franchi, nous pouvons respirer.

*
* *

L'empereur Guillaume II a prononcé à la Diète de Brandebourg l'une de ces harangues extraordinaires dont il est coutumier; s'adressant aux Allemands, il a dit qu'il est dans la bonne voie et qu'il continuera d'y marcher quand même. Ceux qui ne sont pas contents « peuvent secouer de leurs pieds la terre allemande » et s'en aller sous d'autres cieux chercher une meilleure patrie ! Mais les compagnies d'émigration sont sur les dents; elles ne suffisent déjà plus à transporter les émigrants toujours plus nombreux. Puis, s'adressant à la Providence, le jeune potentat lui dit « qu'elle a eu bien du mal et de la tablature avec sa Maison, mais il espère que cela n'aura pas été en pure perte... » Là-dessus on s'est battu pendant trois jours dans les rues de Berlin, une foule de déguenillés et d'affamés ont pillé les boulangeries, et ceux qui sont arrivés trop tard pour avoir du pain se sont jetés sur les débits de tabac. La nicotine apaise aussi les cris des estomacs vides.

A Vienne, huit mille affamés assiègent le palais de la municipalité, qui parvient, à force d'efforts, à distribuer une miche de pain par tête. En Angleterre, les ouvriers des usines et de la métallurgie, qui voient baisser leurs salaires, organisent pour le 12 mars une grève monstre qui pourrait comprendre, assure-t-on, jusqu'à 300 000 ouvriers. L'Europe touche-t-elle au moment où ses peuples ne pourront manger du pain que dans les casernes, et tout le reste, ouvriers et paysans, ne sera-t-il plus bientôt que des hordes de mendiants et de grévistes? Le génie prussien a préparé au monde de beaux jours; ils ne commencent sans doute qu'à poindre, et ils vont devenir de plus en plus délicieux.

Le roi de Grèce a choisi ce moment pour exécuter un coup d'État non moins curieux que tout ce que nous voyons et entendons. Il vient de renvoyer le ministère Delyannis, qui possède la majorité dans la Chambre, pour appeler aux affaires M. Tricoupis, que la Chambre voulait hier traduire devant la Haute Cour.

Le vieux palikare Delyannis, fier de sa majorité, de son patriotisme, et appuyé sur le droit parlementaire, s'est laissé destituer par un ukase royal, plutôt que de s'en aller de bonne volonté. La Constitution hellénique accorde ce privilège au roi, mais il est sans doute passablement téméraire pour lui d'en user, par le temps qui court. M. Tricoupis a refusé d'accepter le pouvoir dans ces conditions. Le roi George a appelé M. Constantopoulos, l'un des « leaders » du tiers-parti. La dissolution de la Chambre est inévitable à bref délai. M. Delyannis pourrait bien obtenir gain de cause devant le suffrage universel.

En attendant, l'émotion est grande à Athènes; les affaires sont suspendues au Pirée, et l'on dit partout que le roi s'est imprudemment découvert. Rois ou empereurs, en Belgique, en Allemagne, tous se découvrent aujourd'hui à l'envi et des pieds à la tête. Le vent qui souffle à travers la montagne devrait cependant leur inspirer de prendre un peu plus de précautions, s'ils ne veulent pas s'enrhumer.

HECTOR DEPASSE.

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

La Bourse a eu raison de juger avec calme la crise ministérielle et de penser que rien ne serait changé dans la politique générale du pays : M. Rouvier reste aux finances, et ceux qui avaient compté sur le mauvais effet que pouvait produire son départ ont pu voir la rente monter et atteindre, le dernier jour du mois, le cours de 96 fr. 40. Le dernier cours de compensation avait été de 95 fr. 40; on voit que les haussiers triomphent et que la liquidation de février a été favorable aux acheteurs.

Cette amélioration a d'ailleurs été générale, et les cours envoyés par les places étrangères sont également en progrès, surtout à Londres, où de meilleures nouvelles du Brésil et de la République Argentine, un relèvement du change ont provoqué une reprise sur ces valeurs depuis longtemps dépréciées et auxquelles tant de portefeuilles sont intéressés. A Berlin, nous avons, au contraire, à signaler une réaction qu'expliquent suffisamment les troubles qui viennent de se produire.

En Bourse, on attend avec une certaine anxiété les débuts du nouveau ministère; les articles passionnés de plusieurs journaux font croire que le cabinet rencontrera aussitôt des difficultés, et cette crainte suffit pour provoquer une certaine réserve : le monde des affaires a besoin de calme. Si rien ne vient entraver les bonnes tendances actuelles, on peut donc s'attendre à une marche en avant; les demandes du comptant, à l'approche du payement du coupon de mars, garantissent d'ailleurs la bonne tenue de la rente.

Le ministre du commerce vient de mener à bonne fin les négociations poursuivies depuis quelque temps avec le représentant des États-Unis au sujet des relations commerciales entre les deux pays. Le gouvernement américain n'appliquera pas à l'égard de la France l'article 3 du bill Mac-Kinley, qui donne au président des États-Unis le droit de supprimer l'admission en franchise de certains produits, tels que le sucre, les métaux, les peaux. En retour, notre tarif minimum sera appliqué à diverses marchandises américaines dont la valeur est sensiblement égale à celle des produits français visés par l'article 3 du bill Mac-Kinley. Un projet de loi portant approbation de cet accord a été déposé jeudi sur le bureau de la Chambre.

A. Lacroix.

Informations.

La crise portugaise. — Notre excellent confrère l'*Économiste européen* reçoit, cette semaine, de Lisbonne, une très intéressante correspondance de laquelle nous extrayons les passages suivants :

« A l'occasion du tremblement de terre qui, dans le siècle dernier, fit quelques milliers de victimes et détruisit la ville de Lisbonne, le roi demanda à son premier ministre, le grand marquis de Pombal :

— Que va-t-on faire ?

— Ensevelir les morts et prendre soin des vivants, sire !

Cette règle de conduite, aussi énergique que sage, est celle qui s'impose pour remédier aux désastres du *tremblement financier* qui a fait écrouler le crédit portugais. Il ne faut pas aggraver la situation des survivants et encore moins s'acharner à augmenter le nombre des *morts*. C'est donc avec une grande tristesse que les gens sensés assistent à ces polémiques de presse et de tribune inspirées surtout par des haines politiques, et, en grande partie, par la peur.

Les Portugais ont la fausse idée que leurs dfficultés financières et le délabrement de leur Trésor public ont été causés par les avances faites par l'État à quelques banques et compagnies et par les gaspillages qui ont fait tant de bruit ces dernières semaines. Sans doute, ces avances et ces gaspillages ont aggravé considérablement la situation ; mais un seul moment de réflexion suffira pour se convaincre que ce ne sont pas les uniques causes de l'effondrement des finances portugaises.

En prenant même la totalité des avances, y compris celles qui datent de 1889, on arrive à 70 millions de francs environ, c'est-à-dire à la moitié à peu près de l'ensemble des intérêts de la dette consolidée, amortissable et flottante *dans un an*. Comment donc une somme correspondante à la moitié des *charges annuelles* du service de la dette peut-elle être la cause déterminante de la réduction *permanente*, ou pour de longues années, de 50 pour 100 au moins, dans les sommes affectées à ce service? Et, en dehors de ces avances, dont les effets sont limités, quelle action directe ont pu exercer sur la situation du Trésor les détournements de la banque *Lusitane* et les gaspillages de la Compagnie royale des chemins de fer, qui affectent seulement les malheureux actionnaires, obligataires et dépositaires?

Il ne faut pas se payer de mots ni se leurrer sur les véritables causes du délabrement financier du Portugal. Il y a longtemps que le budget du Portugal se soldait, même dans les années de prospérité exceptionnelle, par des emprunts. Au fond, c'était la banqueroute déguisée et ajournée; mais dès que la situation de la place de Londres (chute de la maison Baring), et les crises politiques et financières de l'Argentine et du Brésil, eurent acculé le Portugal à ses propres ressources, la catastrophe devint inévitable.

Sans doute, il y a eu des opérations déplorables qui ont accéléré la banqueroute; mais il faut en faire le compte avec justice et non avec passion.

Le ministre des finances a bien donné l'exposé des avances faites à diverses compagnies; mais, pour que l'enseignement soit complet, on doit faire aussi l'exposé de l'augmentation des dépenses ordinaires, qu'on a inscrites successivement et continuellement dans les budgets.

Si on compare ces augmentations dans les deux budgets définitifs des dix dernières années (1881-1891), on trouve une augmentation annuelle, dans les dépenses ordinaires des différents ministères, de plus de 50 millions de francs. Capitalisez ces augmentations successives, et vous verrez si si ce n'est pas là le mal dont se meurt le crédit portugais.

Plus de disputes inutiles; qu'on s'attaque avec franchise et loyauté aux véritables causes de la ruine des finances de l'État et qu'on mette sincèrement en pratique le mot du grand marquis de Pombal : « Ensevelissons les morts et prenons soin des vivants. »

A. L.

QUESTIONS DE MORALE ET DE PHILOSOPHIE

Jeunesse, par C. Wagner. — Librairie Fischbacher.

Ton livre est ferme et franc, brave homme : il fait aimer.

On peut répéter ce vers de Musset, en fermant le livre de M. Wagner. Il fait aimer le sujet dont il parle; en outre, il le fait comprendre. Le « brave homme » est aussi un fin psychologue, un harmonieux écrivain. Que devient l'héritage des pères entre les mains des fils? telle est la question qu'il s'est posée. Cet héritage est une immense contradiction entre l'idéalisme de la race et le matérialisme scientifique qui le recouvre : les fils ont mordu à l'écorce et leurs dents en ont été agacées; ils ont rejeté le matérialisme, et c'est à l'idéalisme national qu'ils demandent aujourd'hui le sens et l'espoir de la vie. Ce livre intéressera vivement tous ceux qui s'occupent d'éducation et cherchent dans le présent la prophétie de l'avenir, sans parler de la jeunesse elle-même qui y trouvera, dans le peintre qui l'a décrite sans la flatter, un conseiller qui l'aime et un guide qui croit à ses destinées.

*
* *

Le Témoignage des Pères, par J. Pédézert.

Voltaire disait à quelqu'un : « J'ai lu vos Pères de l'Église, ils me le payeront. » Chargé d'un cours de « patristique », M. Pédézert a fait plus que Voltaire, il a enseigné les Pères pendant trente ans, et je crois bien qu'ils le lui ont payé très cher : ils le lui devaient; avant de les condamner il a voulu les comprendre, et il avait le droit d'être clairvoyant, ayant la crainte d'être dupe. S'il a été sévère, il n'a pas cessé d'être juste. Que penser, en effet, d'écrivains dont on est réduit à supposer qu'ils avaient plus de sagesse dans leurs âmes qu'ils n'en mettaient dans leurs discours, crédules, hâbleurs, avides de merveilleux, inventeurs d'une mythologie aussi obscure que la païenne était brillante, joignant des convictions d'apôtre à une déclamation de rhéteur, et l'austérité de la vie à la licence des propos, qu'en penser, sinon avec M. Pédézert, qu'il ne faut pas les connaître si l'on ne veut renoncer à les vénérer? Ce livre se lit comme un roman, — un roman où ne manquent même pas les passages scabreux, imputables aux Pères seuls qui, dans leur science de l'amour, pourraient rendre des points à Bourget ou à Tolstoï; mais il n'en est pas moins une œuvre consciencieuse où l'esprit ne fait pas tort à l'érudition, où la verve, comme l'eau d'un torrent par-dessus les pierres de son lit, jaillit d'un fond solide de faits et de textes indiscutables. Bref, M. Pédézert a trouvé le moyen d'écrire savamment un livre très amusant sur un sujet qui ne l'est pas, et je ne connais pas de plus grand éloge à lui donner ni de meilleure réclame à lui faire.

*
* *

Le Problème de l'immortalité, par E. Pétavel-Olliff.

M. Pétavel-Olliff est l'homme d'une idée; cette idée, c'est l'immortalité conditionnelle. Rompant avec le spiritualisme traditionnel, il ne croit pas que l'âme soit immortelle par nature, comme l'a enseigné Platon, pour n'être pas obligé de la déclarer préexistentielle : elle devient immortelle dans certaines conditions morales. Le conditionnalisme est le seul système qui respecte à la fois l'*idée de Dieu*, dont l'éternité des peines contredit la puissance, la justice et l'amour; et *la liberté*, que contredit la doctrine d'un salut universel. M. Pétavel creuse ce sujet obscur, comme un mineur fait sa galerie, en s'étayant de documents savamment ajustés. Je connais peu d'ouvrages mieux renseignés sur le problème de l'immortalité au point de vue philosophique et religieux.

*
* *

Le Crime et la Peine, par L. Proal. — Alcan, éditeur.

Ce livre est une réfutation de l'école italienne d'anthropologie criminelle; par de nombreuses observations tirées de son expérience de magistrat, M. Proal montre, avec une parfaite évidence, qu'il faut renoncer à faire du criminel un être à part, avec lequel l'honnête homme n'aurait même pas des ressemblances de visage. Il n'est nécessairement ni un aliéné, ni un dégénéré, ni un captivé, ni un hypnotique : les circonstances, le milieu peuvent développer les germes criminels, mais ne les créent pas, car ces germes sont les passions humaines à l'état d'éruption. Ainsi, M. Proal ne rompt pas la chaîne vivante de la solidarité; le criminel reste notre semblable dans le crime comme aussi dans le repentir et le sentiment de sa responsabilité. Ce livre est bien écrit, nettement divisé et, par l'abondance des citations, il est indispensable à quiconque veut étudier la question du crime.

*
* *

Le Christ et sa réforme sociale, par Julien Villecrosse. — Albert Savine, éditeur.

M. Villecrosse est-il protestant ou catholique? On n'en sait rien, et de là l'autorité de son témoignage : il ne prêche pour aucune paroisse. Sa religion n'est pas celle des disciples, mais celle du Christ, une religion indépendante, débarrassée des traditions théologiques et ecclésiastiques qui pétrifient la pensée religieuse sous prétexte de la conserver, une religion qui pourrait bien devenir celle de l'avenir. Il ne s'arrête donc pas à argumenter en exégète et en docteur : il ne démontre pas, il montre. Il peint à fresque, en larges touches puissantes, comme un homme qui connaît depuis longtemps son modèle. La ressemblance y est; c'est bien le Christ de l'Évangile, le Christ réformateur de la société, les bras ouverts à tous, et non le Dieu d'une petite chapelle défendue par une grille de fer. Sa doctrine est simple; elle se résume en un seul commandement : « Tu aimeras. » Voilà le levain qui doit faire lever la pâte. Avec ce levain, on pourrait pétrir une société nouvelle. Je souhaite au livre de M. Villecrosse d'être une goutte de ce bon ferment.

*
* *

La Crise chrétienne. — Question d'aujourd'hui, par Pierre Lasserre. — Librairie Perrin.

« Nous avons rêvé, nous avons pensé, nous voulons vivre. » M. Lasserre résume en ces trois termes l'œuvre du siècle et les besoins du présent. Le mal à guérir a été fait par le romantisme et par la science, le premier en exaltant la douleur et la seconde en se croyant la panacée universelle. L'un et l'autre ont engendré l'orgueil. Mais l'orgueil marche devant l'écrasement, nous l'éprouvons aujourd'hui, et de là ce retour au christianisme, qui seul peut calmer nos souffrances en nous apprenant le prix divin de la résignation, la vertu de l'humilité et la force de l'espérance.

JEAN HONCLY.

CHRONIQUE DES ACADÉMIES

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Amulettes byzantines.* — M. Schlumberger présente un certain nombre d'amulettes en métal ou en pierre dure de l'époque byzantine ancienne, qui étaient destinées à être portées au cou en guise de phylactères pour éviter les maladies et les maléfices. Tous ces curieux petits monuments portent sur une face le nom et l'effigie du roi Salomon représenté dans son rôle d'exterminateur de maladies et de maléfices. A cheval, nimbé, en costume militaire antique, il s'élance au galop pour transpercer de sa lance un démon femelle couché à terre, représentant la maladie. Constamment aussi la légende de ces phylactères porte une invocation à la maladie, qui est sommée de se retirer, sous peine d'être poursuivie par ledit Salomon, auquel se trouve adjoint un ange bienfaisant, tel qu'Ouriel et Arlaf ou Archaf.

— M. Georges Perrot communique, de la part de M. Victor Waille, professeur à l'École supérieure d'Alger, un moule en terre cuite, dont le creux donne un médaillon en relief qui représente un Pan ou un Satyre soulevant les voiles qui couvrent une nymphe endormie, mais subitement arrêté dans son entreprise amoureuse par un jeune homme, peut-être un pâtre, qui saisit le galant et le tire en arrière. L'exécution est élégante et libre ; on a probablement là une copie de quelque bronze au repoussé de l'époque hellénistique. Le moule a été découvert dans les fouilles qui se poursuivent, à Cherchell, sous la haute direction de M. Waille et sous la surveillance immédiate de M. le capitaine Clouet. C'est aussi à cette collaboration qu'a été due récemment la découverte du diplôme militaire qui a été communiqué à l'Académie.

Troglodytes. — Dans une grotte de Baoussé-Roussé, près de Menton, on vient de faire une nouvelle découverte de troglodytes dont M. le docteur Verneau entretient l'Académie. Trois squelettes humains ont été trouvés couchés sur un lit de terre rouge, recouverts d'une certaine épaisseur de la même terre. Ils appartiennent, l'un à un homme, l'autre à une femme et le dernier à un enfant. Ils portaient comme ornements des colliers de vertèbres de poisson, des petites coquilles marines et des dents de cerf ornées de stries. Autour de la tête de l'homme et du jeune sujet, on a rencontré de jolies petites pendeloques taillées dans l'ivoire de dents de mammifères. Enfin des vertèbres de poisson ont été trouvées sur le tronc des trois cadavres. L'un portait au-dessous du genou, de chaque côté de la jambe, une coquille perforée.

D'autres ornements ont été recueillis dans le voisinage des squelettes. Ils consistent principalement en fragments d'os, souvent informes, percés de trous pour les suspendre. Les coquilles marines servaient aussi de pendeloques.

Le sujet masculin avait, au niveau de la main gauche, une grande lame de silex de 23 centimètres de long sur 5 de large ; le jeune sujet reposait sa tête sur une lame semblable, un peu plus courte, retaillée à une extrémité en forme de grattoir.

Les outils de la tribu consistaient surtout en instruments de pierre non polis, grattoirs, pointes, perçoirs, etc. ; quelques objets en os se rencontrent au milieu des restes de toute sorte qui remplissent la caverne.

Les caractères physiques des squelettes ne laissent aucun doute sur l'étroite parenté des hommes de Baoussé-Roussé avec ceux de Cro-Magnon : tous les traits essentiels se retrouvent sur le crâne et sur les os longs. L'homme était en ce temps-là d'une taille qui dépassait sensiblement deux mètres.

Il était important de déterminer l'âge des hommes des grottes de Menton, car les savants n'étaient pas d'accord sur ce point. En étudiant la faune et l'industrie, M. Verneau est arrivé à les placer dans la période de transition qui s'est écoulée entre l'époque quaternaire et notre époque. C'est la conclusion à laquelle avait déjà abouti M. Hamy en 1872.

— M. R. de Maulde La Clavère lit une étude sur l'instruction diplomatique au xve siècle. Il expose en détail les règles de fond et de forme qui présidaient alors à la rédaction des instructions données aux ambassadeurs, particulièrement en France et en Italie, et s'attache à dégager les principes de critique qui doivent guider l'historien dans l'appréciation de la valeur extrêmement variable de cette catégorie de documents.

— M. Halévy complète son étude biographique sur Arad-Hiba, le gouverneur égyptien de Jérusalem au xve siècle avant notre ère, par une note géographique et ethnographique destinée à justifier l'identification qu'il a proposée. Il distingue notamment les *Cosséens*, population du Zagros, le Kurdistan actuel, du peuple que les Grecs appelaient *Cissiens*, indigènes du district de Suse, capitale de la Susiane. Ce dernier peuple parlait une langue tout à fait différente de celle des Cosséens, sur laquelle nous sommes suffisamment renseignés par des vocabulaires bilingues.

M. Oppert conteste les assertions de M. Halévy, notamment en ce qui concerne ces deux langues.

Nouvelles archéologiques. — M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit qu'une nouvelle campagne de fouilles vient de commencer à Sélinunte. M. Salinas, directeur du musée de Palerme, vient d'y retrouver trois métopes. L'une représente Europe sur le taureau, au-dessous duquel un poisson symbolise la main ; elle a des traces de peinture. Sur la seconde est sculpté un grand sphinx ailé ; la troisième a été martelée. Ces sculptures seraient du iiie siècle avant l'ère chrétienne. Les travaux ont en outre mis à découvert l'allée principale de l'acropole avec les amorces des rues transversales, le soubassement d'un temple encore inconnu et les fortifications d'Hermocrate. On a retrouvé ici les portes sur leurs gonds, les tours, les chambres des gardes, les meurtrières, les galeries souterraines.

Plusieurs salles pavées en mosaïque ont été découvertes près de Rome, à peu de distance de Primaporta et de la villa de Livie. Ici on s'occupe surtout en ce moment de la question de la conservation des grandes galeries romaines. M. Phil. Mariotti vient de faire paraître sur ce sujet un livre curieux, *la Legislazione delle belli arti*, où on trouve la copie de plusieurs actes de fidéicommis et d'anciens catalogues utiles pour l'histoire de l'art.

Une école hongroise pour les études d'histoire et d'archéologie va être fondée à Rome, grâce à la libéralité d'un prélat hongrois, M. Fraknoi, second président de l'Académie de Buda-Pesth, connu par plusieurs savantes publications. Le nouvel Institut, qui aura le même but et le même plan que notre École française, sera installé dans une construction neuve, aux pentes du Janicule, dans l'ancienne villa Sciarra, voisine de Saint-Pierre in Montorio.

Académie des beaux-arts. — M. Ancelet a été élu en remplacement de M. Bailly, dans la section d'architecture, au troisième tour, par 17 voix sur 33 votants ; M. Sédille a obtenu 10 voix, M. Guadet 5 et M. Ménot 1.

La section de peinture présente comme candidats au fauteuil de M. Muller : 1° M. Detaille ; 2° M. L.-O. Merson ; 3° M. Carolus Duran ; 4° M. Joseph Blanc ; 5° M. Aimé Morot.

M. J.-P. Laurens a donné lecture d'une notice sur la vie et les œuvres de son prédécesseur Meissonier.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

10 mars 1892.

La crise ministérielle et parlementaire, ouverte par le vote du 18 février, a été fermée tant bien que mal ; elle nous laisse une situation qui ressemble à une blessure péniblement recousue et dont les bords, imparfaitement rejoints, menacent encore de se séparer. Il fallait au bureau de la Chambre un vice-président pour remplacer M. Viette, nommé ministre des travaux publics. M. Burdeau a été élu, non sans tiraillements; la vice-présidence, qu'il méritait par ses talents et ses services, a paru surtout lui être accordée comme la récompense de son refus d'entrer dans le ministère Loubet. Le sous-secrétariat des colonies, que M. Étienne a refusé itérativement de conserver, a été transporté du ministère du commerce et de l'industrie au ministère de la marine, et M. Jamais a été placé à la tête de ce grand service. De vives critiques se sont fait entendre aussitôt. Les uns regrettent que l'administration des colonies ait quitté le pacifique ministère du commerce pour aller à la marine ; ils craignent que l'administration coloniale ne change ou ne paraisse changer ainsi de caractère, et n'affecte un allure militaire qu'on ne voudrait pas lui donner D'autres pensent que l'empire colonial de la France, avec ses colonies proprement dites et ses pays de protectorat, a pris un développement qui demanderait un ministère spécial.

On remarque avec peine que les questions de personnes sont devenues plus aiguës qu'elles ne l'étaient auparavant. Le vote de confiance accordé au ministère dans la séance du 3 mars a réuni une majorité qui n'est pas d'une homogénéité parfaite. Ceux mêmes qui ont voté le plus résolument pour le ministère n'ont pas manqué de déclarer très haut qu'ils ne lui accordaient qu'un vote provisoire et « à condition ». Le ministère Loubet doit naviguer avec les plus grandes précautions, le moindre coup de barre mal calculé pourrait le jeter à la côte, et ce qui doit encore augmenter son embarras, c'est que le ministère Freycinet n'a, dit-on, fait naufrage que par l'excès des précautions elles-mêmes.

L'approche des élections municipales du 1er mai, coïncidant avec les manifestations ouvrières qui se préparent à Paris et dans les principales villes industrielles de France, devrait bien dissuader les uns et les autres de se montrer trop exigeants à l'égard d'un ministère placé dans une situation pénible. On est déjà assez sévère dans le pays pour la crise qui vient de finir; si elle devait recommencer, ce serait un détestable prélude au renouvellement de nos conseils municipaux. M. Loubet, comme M. Constans, s'est préoccupé, dès son arrivée au ministère de l'intérieur, de cette échéance électorale, et, comme son prédécesseur, il est d'avis que les élections demeurent fixées à leur date légale du premier dimanche de mai, qui tombe cette année le premier jour du mois.

Si l'on en change la date, on paraît, en effet, soumettre l'exécution des lois aux convenances particulières d'associations plus ou moins puissantes qui auront décidé de choisir tel jour pour leurs manifestations. Si l'on maintient la date, on se trouve en face d'un inconvénient d'un autre genre. Les manifestants du 1er mai ont généralement dans leur programme de se rendre en corps auprès des municipalités pour leur porter leurs *desiderata* ; à quelles municipalités cependant pourront-ils s'adresser le 1er mai prochain, puisque ce sera l'heure même du renouvellement de tous les conseils? Les palais municipaux seront alors sans autorité définie, sans pouvoirs constitués; l'ordre reposera tout entier sur le gouvernement et sur la sagesse des citoyens.

***

Les groupes de droite, à la Chambre des députés, ont pensé que le moment était venu pour eux de se reconstituer, et, reprenant une vieille formule tombée dans l'oubli, ils se sont réunis sous le vocable d' « Union libérale de la Droite ». L'hôtel de la rue de Bourgogne est sorti de son long sommeil, et dans ses salons silencieux des ombres ont reparu, qui s'appellent : la Droite royaliste, la Droite bonapartiste, la Droite constitutionnelle. Ces trois ombres ont nommé l'ombre d'un bureau, commun aux trois groupes, qui se compose de MM. Bergeret, de Kergorlay, de Possesse, de Ramel, de Pontbriand, d'Espeuilles, de Soland. Une autre grande ombre est priée de prendre la présidence de ces ombres : c'est M. de Mackau, *magni nominis umbra*... Comme il hésitait à accepter cette lourde charge, on lui a rappelé « qu'il avait montré de si éminentes qualités en conduisant l'armée conservatrice à la bataille électorale contre la République, en 1889, et qu'il avait rendu de si grands services dans le passé en dirigeant l'Union des Droites, qu'il ne pouvait aujourd'hui refuser d'être mis à la tête de l'Union de la Droite ». M. de Mackau, en effet, a eu l'honneur insigne d'entraîner, à cette époque, toutes les droites dans le boulangisme et d'attacher, comme le disait M. John Lemoinne, la couronne de France, en guise de casserole, à la queue du cheval noir. Quand on a mené de telles opérations, et avec le succès que l'on sait, on est tout désigné pour le commandement supérieur de « l'Union libérale de la Droite ».

M. de Mackau, hésitant encore, a répondu suivant un mot célèbre « qu'à une situation nouvelle, il faudrait des hommes nouveaux... » Toute la question est là, en effet : des hommes nouveaux pour ranimer une vieille politique expirante. Mais où sont ces hommes nouveaux, que la Droite pourrait appeler à elle? Les électeurs de Brest viennent de lui envoyer M. l'abbé d'Hulst, qui occupera le siège du défunt évêque Freppel. C'est un nouveau député, mais un homme nouveau, animé d'un esprit nouveau? On ne le croira pas sans doute. L'homme nouveau de cette semaine est plutôt M. Lamendin, secrétaire général des mineurs du Pas-de-Calais, élu député de Béthune. Il s'est présenté avec un programme protectionniste et agricole, les paysans lui ont donné leurs voix et les mineurs ont illuminé leurs corons pour fêter la victoire de leur camarade. Les amateurs de nouveau feront bien de regarder de ce côté-là : c'est très original.

***

Le vice-amiral Jurien de La Gravière, membre de l'Académie française, membre de l'Académie des sciences, est mort, comblé de toutes les faveurs de la fortune sur terre et sur mer. Sont morts aussi M. Martel, ancien président du Sénat, ex-vice-président de l'Assemblée nationale ; ministre de la justice dans le cabinet Jules Simon, il brilla au second rang dans la constellation des Thiers et des Dufaure; — le général Bordonne, ancien pharmacien et médecin, chef d'état-major du général Garibaldi pendant la guerre de 1870, à qui peut-être il ne manqua que des circonstances plus heureuses pour être un grand homme de guerre; — Étienne Arago, le doyen du parti républicain français, le dernier survivant des trois frères Arago, aide de camp du général Lafayette après juillet 1830, maire de Paris en 1870, directeur de théâtre et auteur de vaudevilles qui eurent une grande vogue en leur temps, esprit inépuisable et charmant.

ÉLIE DE DUPASSEL.

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

La note caractéristique de tous les marchés euroropéens est une faiblesse générale ou une nervosité très marquée. Cette dernière observation s'applique particulièrement aux marchés allemands, mal impressionnés autant par les troubles récents de Berlin que par les inquiétudes que la situation politique intérieure dégage dans les milieux financiers.

En Italie et en Espagne, la baisse est continue et nettement accentuée d'une semaine à l'autre. En Autriche-Hongrie, la tendance est meilleure, et l'on escompte déjà les résolutions de la Commission de la *Valuta*. La grande grève projetée en Angleterre n'a pas encore produit les effets qui en résulteront sans doute.

On comprend aisément, en présence d'une situation générale aussi peu satisfaisante, que les dispositions de notre marché soient peu favorables.

On ne doit pas, en effet, s'abuser par la bonne tenue persistante de nos rentes, et croire, parce que le 3 pour 100 a atteint le cours de 97 francs, que notre place est dans une situation excellente et que les affaires ont retrouvé toute leur activité. A vrai dire, il n'y a d'activité que sur le marché des rentes; tout le reste de la cote est, au contraire, dans un état de faiblesse des plus inquiétants, et c'est toujours la question des finances étrangères qui crée ces embarras.

On sait que l'Espagne, que le Portugal, que la Grèce, que l'Italie sont dans une situation difficile; mais on donne sur cette situation les informations les plus contradictoires, et les fonds de ces divers pays subissent des soubresauts qui entraînent la baisse d'autres valeurs et contribuent à maintenir sur notre marché un malaise dangereux.

Ce sont les finances espagnoles qui ont été le plus discutées. Le marché de l'Extérieure a été sollicité par des courants contraires. La nouvelle de l'élévation du change à 17.60 a provoqué des ventes nombreuses. Les déclarations réitérées de M. Canovas sur sa volonté résolue de réaliser de grandes économies dans le budget ont déterminé des rachats.

Une assemblée des actionnaires de la Banque d'Espagne s'est réunie à Madrid; un groupe d'actionnaires y a demandé : 1° que la Banque ne fasse pas de payements en or, tant que l'or fera prime; 2° que la Banque s'abstienne de faire des avances au Trésor, tant que le Trésor n'aura pas soldé son compte courant du trimestre antérieur. Ces propositions ont été rejetées, mais M. Cumacho a reconnu leur valeur, puisqu'il a déclaré que le Conseil s'en inspirerait dans sa conduite.

A. Lacroix.

Informations.

Rendement des impôts pour le mois de février 1892. — L'administration des finances nous communique le rendement des impôts et revenus indirects, ainsi que des monopoles de l'État, pendant le mois de février 1892.

Les résultats accusent une plus-value de 5 462 100 francs par rapport aux évaluations budgétaires, et une augmentation de 11 694 600 francs par rapport à la période correspondante de 1891.

Par rapport aux évaluations budgétaires, il y a plus-value sur : les douanes, 5 562 900; les contributions indirectes, 741 900; les sels, 281 600; les sucres, 193 000; les postes, 702 100; les télégraphes, 87 200.

Les moins-values portent sur : l'enregistrement, 288 100; le timbre, 524 300; l'impôt de 4 pour 100 sur les valeurs mobilières, 119 500; les contributions indirectes (monopoles), 1 174 700.

Par rapport au mois de février 1891, il y a augmentation sur : l'enregistrement, 729 000; l'impôt de 4 pour 100 sur les valeurs mobilières, 111 500; les douanes, 10 339 000; les contributions indirectes, 647 000; les sels, 221 000; les postes, 663 500; les télégraphes, 93 600.

Il y a diminution sur : le timbre, 520 000; les sucres, 577 000; les contributions indirectes (monopoles), 13 000.

***

La Morena. — Bien que les demandes sur le marché des valeurs cuprifères se soient ralenties, l'action de la Morena continue à être recherchée au cours de 112 fr. 50. Cela tient à son prix modéré, à ses grandes chances de plus-value, à l'excellente situation de la mine et aux conditions avantageuses dans lesquelles l'exploitation s'opère. La Morena a rencontré, en effet, des avantages qui lui ont fait abaisser le prix de revient de la tonne de cuivre dans des proportions exceptionnelles. Le chemin de fer de Mérida à Séville, qui longe toutes les concessions, apporte, d'une part, des facilités de transport que peu de mines possèdent à ce degré. D'autre part, la proximité des célèbres houillères de Belmez et de la Réunion assure le charbon en quantité illimitée. La tonne de charbon, qui coûte à Jérez-Lanteira 80 francs, ne revient à Morena qu'à 29 francs. En outre, la main-d'œuvre y est trouvée à un prix très modéré : les travailleurs n'y sont payés que 1 franc et 1 fr. 50 les manœuvres; 2 fr. 25 et 2 fr. 75 les mineurs; 0 fr. 75 et 1 franc les femmes et les enfants employés au triage.

La situation des mines présente donc les avantages suivants, qui font diminuer de beaucoup le prix de revient de la tonne de cuivre : facilités de communication, bon marché du combustible, bas prix de la main-d'œuvre. De plus, le centre de l'exploitation se trouve dans une région voisine de nous, ce qui diminue sensiblement les frais de transport de matériel, produits, etc., et cette région est connue depuis longtemps pour son excessive richesse minière.

***

Finances portugaises. — Le ministre des finances présentera samedi l'état des recettes et des dépenses de l'exercice 1892-1893 avec un petit solde.

Le déficit sur les dépenses ordinaires s'élève à 3032 contos de réis. Le déficit sur les dépenses extraordinaires est de 4599 contos de réis.

Les pertes au change sont de 1500 contos de réis. La moins-value sur les recettes des sommes est de 900 contos de réis. Total : 8031 contos de réis.

Les nouveaux impôts votés par la loi produiront 3684 contos de réis. Les 50 pour 100 de réduction sur l'intérêt de la dette extérieure produiront 5124 contos de réis de nouvelles recettes. Les réductions des dépenses ordinaires rapportent 1247 contos de réis, soit un total de 8052 contos de réis. Le budget des dépenses extraordinaires est évalué à 11 099 contos de réis.

Le budget général ne sera pas discuté, car les prochaines réformes dans les services, autorisées par les Cortès, en modifieront complètement les chapitres.

A. L.

L'ŒUVRE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

Le 7 mars dernier, M. [illegible], secrétaire général de l'Alliance française, a présenté [illegible] à l'assemblée générale de l'Association. Ce rapport sera publié *in extenso* dans le prochain Bulletin de l'œuvre. Nous détachons de la première partie quelques extraits qui indiqueront, à titre d'exemples, quelle a été l'action de l'Alliance hors de France pendant l'année 1891. Nous laissons entièrement de côté, faute de place, l'œuvre de l'Association en Afrique et dans l'extrême Orient :

Canada et Amérique du Nord. — Vous avez tous présent à la mémoire le curé Labelle, cet apôtre au cœur ardent, pour jamais refroidi, hélas! dont l'éloquence toute gauloise, énergique et familière à la fois, vous avait surpris, charmés, profondément émus, il y a deux ans. C'est au curé Labelle que nous devons la conquête du Canada. C'est sous son invocation que s'est constituée notre section canadienne. C'est sous ses auspices que notre jeune délégué M. Salone a fait deux voyages à la Nouvelle-France, et y a noué, pour nous, des amitiés durables. L'an dernier, à la suite d'une brillante conférence, il a fondé un comité de l'Alliance à Montréal; il a remis en notre nom à la Société patriotique de l'Assomption une somme de 2000 francs, et distribué à diverses écoles 500 francs en livres de prix. A son appel, une trentaine de jeunes Canadiens, presque tous étudiants à la Faculté de médecine de Paris, se sont groupés autour de notre drapeau. Avant le docteur Larin, qui est aujourd'hui le secrétaire de la section, ils avaient pour chef, ils ont eu pour premier chef le docteur Lespérance. C'est un nom de bon augure et qui, des deux côtés de l'Atlantique, nous portera bonheur.

Il y a mieux. Les Canadiens français ne cessent de déborder au sud de leur frontière et d'envahir pacifiquement l'Union américaine (1). Ils sont 400 000 dans les États industriels de la Nouvelle-Angleterre; ils sont 100 000 dans l'État de New-York; ils sont 400 000 dans les États agricoles de l'Ouest : Illinois, Michigan, Minnesota, etc., ils sont 100 000 dans les autres États de l'Union. Ils sont en tout plus d'un million. Dans les seuls États de la Nouvelle-Angleterre, ils ont fondé 220 écoles françaises libres, fréquentées par 45 000 élèves, et 210 associations nationales, soutenues par 38 840 d'entre eux. Quelle force!

Eh bien, messieurs, voilà des alliés qui déjà nous tendent la main. Mais pour qu'ils conservent leur cohésion et leur indépendance, il faut qu'ils aient, comme au Canada, un clergé national, des évêques nationaux. Or ils sont trop souvent gouvernés par des prêtres et des prélats irlandais, et, je le regrette pour l'Irlande et pour la jeune patriote qui plaide la cause de l'Irlande en France, la nation canadienne française n'a pas de pires ennemis en Amérique, de pires ennemis, entendez-le bien, que les Irlandais, j'entends les Irlandais d'Amérique. J'insiste, car dans le grand conflit des peuples où chacun doit prendre forcément parti, il est bon que nous sachions clairement qui est pour nous et qui est contre nous.

Amérique latine. — L'Amérique latine est toute prête à imiter le Canada; elle a déjà donné à l'Alliance maintes preuves de sympathie. Elle fournira du travail à la *section* qui s'organise, et dont le président tout désigné d'avance n'est autre que l'éminent orateur que vous allez entendre tout à l'heure, M. de Heredia.

Mexique. — Nous avons, vous le savez, un comité à *Mexico*. Notre conseil a accordé une subvention de 500 francs et des livres au lycée de jeunes filles fondé à *Chihuahua* par une Française, Mme Roux.

Cuba — Le nombre de nos adhérents s'accroît à la *Havane*, grâce au zèle de notre délégué, M. le professeur Alfred Boissié, qui a été nommé officier d'académie.

Porto Rico. — A *Aguadilla*, notre délégué, M. Albert Laumaille, ingénieur aux chemins de fer de l'île, organise un cours populaire de français, et il a l'appui du gouvernement local.

Vénézuéla. — Le comité de *Caracas*, fondé par notre ami M. F. Waltz, négociant, a créé des cours d'adultes qui ont parfaitement réussi. Notre conseil lui a fait un don de 100 francs de livres de prix.

Guyane hollandaise. — Bien que les Hollandais ne soient pas des Latins, ils sont volontiers Français de cœur. Notre délégué à *Paramaribo*, M. Taupin, chef de la station de la Société française des télégraphes sous-marins, a réussi à constituer un comité qui réunit un grand nombre de notabilités bataves, et s'occupe d'ouvrir une bibliothèque française.

Brésil. — Les écoles françaises fondées par notre comité de *Rio-Janeiro* continuent à prospérer. Leurs ressources se sont accrues grâce à M. Coquelin, qui, lors de son passage en cette ville, a généreusement accordé un bénéfice au profit de l'Alliance.

Pérou. — Notre délégué à *Lima*, M. Dupeyrat, nous a donné de bonnes nouvelles de son comité, qui a fondé trois bourses au collège français. Notre conseil a voté 100 francs de livres de prix pour cet établissement.

Chili. — Rien de nouveau de la République Argentine. Mais au Chili, notre délégué M. Maury, avec une persévérance vraiment admirable, malgré la guerre et ses suites cruelles, a réussi à créer quatre comités : un à *Valparaiso*, formé presque en entier des membres de la chambre de commerce et présidé par M. Raymond Devès; — un à *Santiago*, présidé par M. le docteur Sentex; — un à *Traiguen*, présidé par M. le docteur Henry Lecomte; — un à *Ercilla*, présidé par M. Baloffet. Ces deux dernières villes sont les centres des colons français dans le Sud. Il y a, dans cette région, plus de 500 familles françaises, et près de 2000 enfants sans moyens d'éducation, tandis que les colons allemands, mieux dirigés, ne cessent d'étendre leur langue et leur influence. Nos comités du Chili entreprendront la lutte; ils comptent déjà 230 adhérents, et nous ont envoyé 1868 francs. Ne méritent-ils pas que nous les leur rendions au centuple? Notre conseil a commencé par voter un envoi de 500 francs de livres et de fournitures classiques au comité d'Ercilla.

Ah! messieurs, quand donc aurons-nous un budget qui nous permette de réconforter, de secourir et de défendre contre l'oubli de leur langue maternelle tous les colons français nos frères qui émigrent chaque année en plus grand

(1) L'Amérique possède [illegible] aux États-Unis et un [illegible] très important à Saint-[illegible].

nombre et se dispersent au hasard aux quatre coins du globe! Les empêcher de perdre de vue la France, n'est-ce pas une manière d'économiser le sang français?

*
* *

LEVANT. (L'Alliance française a des comités à Syra, à Andrinople, en Égypte, etc. Elle encourage diverses écoles de la Bulgarie, de la Roumélie orientale, etc. Elle a fondé elle-même une école laïque très florissante à Syout, dans la haute Égypte. Il est impossible de la suivre ici dans toutes ses opérations. Nous nous bornerons à citer les passages du rapport concernant Salonique, Constantinople, Smyrne et la Syrie):

SALONIQUE. — L'Alliance française compte actuellement plus de 400 adhérents à *Salonique*. Grâce à leur concours et à une subvention de 2000 francs de notre Conseil, le comité de cette ville a pu organiser sept cours gratuits dans lesquels la langue française est enseignée à un grand nombre d'élèves turcs, grecs et israélites. D'autre part, différentes écoles de Salonique ont reçu des professeurs qui consacrent plusieurs heures par semaine à l'enseignement de notre langue. Quelques-uns de ces établissements ont accepté gratuitement un certain nombre d'élèves choisis par le comité parmi les familles indigènes les plus nécessiteuses.

Une distribution de livres, cartes, tableaux et prix envoyés par notre Conseil a été faite dans plusieurs écoles. Une bibliothèque a été créée; grâce à un don de notre Conseil et à la générosité des éditeurs de Paris, elle compte déjà 700 volumes. Enfin, une soirée dramatique et musicale, organisée par les soins du comité, a été offerte aux adhérents pour clore l'année 1891. Une bonne part des félicitations que mérite notre comité de Salonique revient de droit à M. le consul de Lacretelle.

CONSTANTINOPLE. — Notre comité de *Constantinople*, placé sous la haute protection de l'un de nos fondateurs et membres d'honneur, M. Cambon, ambassadeur de France, a tenu son assemblée générale le 13 décembre dernier. Il a entendu une charmante causerie de M. Cambon, puis un rapport de M. Sarret, secrétaire, constatant que depuis sa fondation il a distribué 4000 volumes et plusieurs milliers de francs à plus de seize écoles différentes. Il a pour président un Français d'un rare mérite, M. le baron de Vandeuvre. Il compte 850 adhérents, et le montant de ses souscriptions approche de 9000 francs; en outre, il a reçu de nous en 1891 un envoi de 1000 francs de livres; il a obtenu pour 1892 une subvention de 2000 francs et 800 francs de livres, sans compter 1500 francs destinés à encourager les progrès de la langue française dans les écoles arméniennes de Mgr Azarian. Le comité de Constantinople et son président exercent une surveillance active sur les écoles subventionées et nous renseignent avec un zèle dont nous leur savons gré.

SMYRNE. — Notre grand comité de *Smyrne*, dont l'actif et dévoué secrétaire général, M. Arlaud, a mérité les palmes académiques, continue à se distinguer. Il n'a reçu de notre conseil en 1891 que 300 francs de livres; il vit donc à peu près exclusivement sur ses ressources personnelles. Il a distribué des prix impartialement à toutes les écoles qui enseignent le français : École centrale des jeunes filles, Homéreion, école évangélique, institut Renieri, écoles arméniennes, écoles ottomanes, écoles des PP. makitharistes. Ces derniers ont obtenu en outre directement des livres de notre conseil. Le comité smyrniote, encouragé par l'appui constant de M. le consul général Rougon et de M. Jullemier, consul suppléant, compte aujourd'hui plus de 300 adhérents.

Comme l'an dernier, il a fourni une allocation à l'école des frères de Cordelio; il s'est intéressé à une nouvelle école laïque dirigée par M. l'abbé Ferhen. Il a ouvert (et c'est là son principal effort de l'année) un cabinet de lecture et une bibliothèque : 20 journaux et revues, 400 volumes, presque tous provenant de dons ou d'abonnements gratuits. Il s'est associé pour les frais d'un local à la chambre de commerce et à la Société de secours : la colonie française de Smyrne prouve ainsi sa force, son esprit éclairé et sa concorde patriotique.

Ce n'est pas tout, notre comité de Smyrne a exercé de nouveau son action hors de son propre territoire. Il ressemble à une ruche dont se détachent chaque année de nouveaux essaims. Après avoir fondé des comités à Aïvaly et à Mételin, il avait étudié un projet de création d'une école française à *Rhodes*. Cette école a été fondée, vous vous le rappelez, en 1890, grâce à l'importante donation de M. Ducci, consul des Pays-Bas.

SYRIE. — Dans la Syrie et les divers pays qui s'y rattachent, notre Association rencontre de telles sympathies, elle exerce une action si importante qu'il est presque impossible de vous citer les noms de tous nos collaborateurs. Je me bornerai à leur adresser d'une manière générale l'expression de notre profonde reconnaissance et à vous énumérer la liste déjà assez longue des subventions distribuées par notre conseil aux écoles de cette région, où la prépondérance traditionnelle de la France est plus que jamais combattue par des influences rivales.

Aïn-tab, PP. de Terre-Sainte, 250 francs de livres;

Orfa, PP. Capucins, 60 francs de livres;

Alep, école de M. Boutros Mohawad, 150 francs en 1891 et 300 francs en 1892;

Collège des PP. de Terre-Sainte, 250 francs de livres;

Antioche, PP. Capucins, 500 francs;

Latakié, frères des écoles chrétiennes, 500 francs;

Tripoli de Syrie, frères des écoles chrétiennes, 800 francs;

Tripoli et *Sgorta*, filles de la Charité, 100 francs de livres.

Région de *Bairouth : Salima*, PP. Capucins, 300 francs; *El Athroun*, trappistes, 200 francs; *Cheiklé*, trappistes, 500 francs; *Deir-el-Zor*, école de M. Marsès, 60 francs de livres; *Gébaïl*, collège de M. l'abbé Chéhadé, 300 francs; enfin écoles de Mgr Hoyeck, 1500 francs.

Saïda, sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, 300 francs; École maronite, 100 francs d'argent et 50 francs de livres;

Damas, cours de français de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, 200 francs;

Jaffa, sœurs de Saint-Joseph, 500 francs; frères des écoles chrétiennes, 500 francs, et 200 francs de fournitures classiques;

Jérusalem, écoles diverses, 1200 francs;

Bethléem, orphelinat de la Sainte-Famille, 150 francs de livres et de fournitures classiques.

En outre, Mme de Barrère, veuve de l'ancien et regretté consul général de France à Jérusalem, a fait don à l'Alliance d'une rente perpétuelle de 400 francs destinée aux écoles de Palestine.

PIERRE FONCIN.

(*A suivre*).

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

17 mars 1892.

Le projet de loi constitutif des Universités, présenté par M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, soutenu par la Commission, M. Jules Simon, président, et M. Bardoux, rapporteur, a subi le plus triste destin : d'abord il a été critiqué par M. Challemel-Lacour, et puis il a été loué par M. René Goblet, double et cruel désastre devant le Sénat. Depuis que M. Goblet s'est livré tout entier à cet esprit d'anarchie qu'il tenait de la nature et s'en va dans les provinces féliciter les républicains et les réactionnaires d'avoir voté ensemble en faveur du socialisme révolutionnaire international, le Sénat ressent une instinctive défiance pour les idées chères à l'ancien ministre de l'instruction publique. Il importait précisément de défendre le projet de loi contre tout soupçon d'anarchie et d'incohérence. M. Bourgeois a présenté cette défense avec autant d'énergie que de talent, sans parvenir à écarter les préventions que le patronage de M. Goblet avait fait naître Quant à M. Challemel-Lacour, il a, — qu'il me pardonne ! — abusé de l'éloquence, de la dialectique, de l'histoire et de la plus haute raison d'État, avec un excès de force et une perfection de langage absolument intolérables. En voyant la loi tomber dans ses mains, j'ai crié à la malheureuse : « Je te plains de tomber dans ses mains redoutables, ma fille ! » Bientôt elle n'a plus été « qu'un horrible mélange d'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange... » Oh ! la pauvre, la pauvre loi !

M. Bernard a fait renvoyer à la Commission un contre-projet, qui se borne à améliorer un peu le système actuel des Facultés, en leur accordant la personnalité civile. Le reproche à la fois le plus grave et le plus subtil que l'on ait adressé au projet du gouvernement et de la Commission, c'est de nous ramener en arrière, jusqu'au moyen âge, et de s'inspirer d'un esprit de réaction, conscient ou inconscient, contre les principes de la Révolution française. Or nous savons que le Sénat est aujourd'hui la citadelle et la Bastille des principes de la Révolution française. Il était impossible de lui mettre, d'une façon plus cuisante, la puce à l'oreille, qu'en lui disant qu'on lui apportait un projet contraire aux traditions de 1789. C'est la même accusation que nous avons vu dresser contre les syndicats ouvriers, contre toute forme d'association et de groupement, et, en général, contre tout le mouvement économique et social qui se poursuit depuis une quinzaine d'années. Il nous paraît cependant que l'association, sous ses divers modes, telle qu'elle se comportait au moyen âge, et celle qui se développe de nos jours, ont entre elles des différences organiques fondamentales. On ne se proposait certainement pas de reconstituer les républiques scolaires du moyen âge, républiques scolastiques et théocratiques, avec leurs privilèges, leurs juridictions, leurs droits d'excommunication, d'interdit et de censure sur le papier imprimé. Je ne pense pas que M. Bourgeois ait conspiré avec MM. Jules Simon et Bardoux pour ramener sous la juridiction directe de l'Université de Paris les libraires jurés, papetiers, parcheminiers, enlumineurs et relieurs, bien que peut-être on pût trouver là une solution à la fameuse question de la censure dramatique, que la Chambre des députés s'est déclarée impuissante à résoudre.

Un autre argument a été terrible pour le projet de loi, celui que MM. Challemel-Lacour, Thézard, de Rozière ont tiré de la situation critique qu'on aurait faite aux modestes Facultés de province, qui ne pouvaient aspirer à l'honneur de devenir des Universités. On nous a montré ces Facultés en larmes, condamnées à une mort prématurée, malgré les engagements de l'État, malgré les sacrifices des communes ! Tous les clochers de France ont sonné le glas funèbre sur la tête du Sénat. C'en était trop ; il a été décidé qu'on sauverait les petites Facultés. Il est à craindre qu'on n'ait sacrifié l'intérêt supérieur à l'intérêt inférieur et le général au particulier. Nous souhaitons que les Universités ne se découragent pas, que les professeurs et les étudiants persévèrent dans leur émulation patriotique, qu'ils entretiennent la vie active de leurs conférences, de leurs sociétés et de leurs cercles, et, lorsque ces institutions auront montré en parfaite évidence, par leurs succès et leurs progrès, qu'elles ne sont pas le produit factice d'ambitions mesquines ou de fantaisies individuelles, mais qu'elles répondent à un mouvement sérieux de la jeune démocratie studieuse et lettrée, le législateur ne pourra pas et ne voudra pas d'ailleurs nous refuser la loi dont on aura besoin pour la consolidation du nouveau régime. Le tout est de vivre et de faire ses preuves, le législateur, bon gré mal gré, vient à son heure, il n'est pas toujours mauvais qu'il s'attarde un peu.

*

La dynamite a fait son apparition parmi les divers phénomènes de notre vie sociale ; c'est aussi l'un des fruits de l'arbre de science qui porte le bien et le mal. La dynamite a commencé par éclater dans l'hôtel de Mme la princesse de Sagan, puis dans une maison bourgeoise du boulevard Saint-Germain, en troisième lieu à la caserne Lobau, brisant du même coup les vitraux de l'église Saint-Gervais. Le garde des sceaux présente à la Chambre un projet de loi qui assimile l'attentat par la dynamite à l'incendie, dont les auteurs sont passibles de mort. Ces actes de sauvagerie scientifique, dans la splendeur de la civilisation la plus raffinée, ouvrent sur l'avenir d'étranges horizons. On cherche ce que ces explosions signifient, quelles mains scélérates les préparent, quelle pensée furieuse les dirige, si elle vient de France ou du dehors, si elle est collective ou individuelle, si les engins ont été mis en branle par une mèche allumée ou par un système d'horlogerie, car la chimie et la mécanique transcendantales unissent leurs miracles pour nous égorger.

L'Europe est couverte de poudrières, de fabriques et de magasins où s'entassent des éléments qui se surpassent sans cesse les uns les autres en puissance : on croit que ces molécules qui jurent d'être ensemble pourront rester éternellement endormies. Les brigands modernes volent le tonnerre et les éclairs et les emportent dans leur poche, pour s'en servir quand il leur plaît. Les journaux racontent que les étrangers vont quitter Paris ; je voudrais savoir où ils iraient : à Berlin, à Vienne, au milieu des bagarres des souteneurs et des affamés ; en Espagne, au milieu des anarchistes de Xérès ; en Angleterre, où 200 000 mineurs, d'accord avec leurs patrons, ont arrêté l'extraction de la houille pour relever les prix et où les Compagnies de chemins de fer remisent leurs locomotives et renoncent à transporter les voyageurs ?

L'Europe que la Prusse et M. de Bismarck nous ont faite devient de plus en plus riante. L'Italie, l'Espagne, l'Autriche, la Grèce ont à lutter contre des crises budgétaires qui font le désespoir de leurs ministres des finances. Le duc de Cumberland renonce à la souveraineté de Hanovre et cède en toute propriété les Hanovriens à l'empereur d'Allemagne pour rentrer en possession des fonds guelfes, et le roi Milan souscrit à un projet de loi qui le met à jamais hors de la maison royale d'Ibrenovitch. « Il cesse d'être de sa maison. » C'est une forme d'abdication et de décapitation royales qui ne s'était pas encore vue dans l'histoire.

HECTOR DEPASSE.

CHRONIQUE DES ACADÉMIES

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Fouilles de Béotie.* — M. Heuzey fait connaître les résultats des fouilles exécutées, en 1891, par M. Holleaux, ancien membre de l'école d'Athènes, dans le sanctuaire antique d'Apollon Ptoïos, en Béotie. Après avoir découvert sur ce terrain, depuis 1885, plusieurs sculptures remarquables, particulièrement deux Apollons archaïques, M. Holleaux a voulu surtout, dans une dernière campagne, étudier méthodiquement les couches du sol par rapport au gisement des petits objets qu'elles contiennent.

Il y a trouvé une série de bronzes votifs et décoratifs qui, comparés aux poteries qui les entourent, forment une suite chronologique instructive.

A cinq mètres de profondeur, dans la couche des poteries à décor géométrique, ce sont d'abord de petits animaux votifs reproduisant le style primitif de ceux que l'on rencontre sur ces poteries. Dans les couches intermédiaires, au milieu des tessons de style corinthien, se rencontrent en grand nombre des bandes de bronze très minces, travaillées au repoussé, qui semblent avoir été appliquées sur des meubles. On y suit, comme sur les vases peints, toute l'histoire de la décoration primitive en Grèce : l'influence orientale se marque graduellement par l'introduction des rosaces assyriennes qui se mêlent aux animaux primitifs; puis viennent les tresses, les entrelacs, les palmettes. Ensuite se montrent les animaux fantastiques d'origine orientale, mais de style déjà grec : sphinx affrontés, griffons, oiseaux à tête virile et barbue. Enfin la figure humaine fait son apparition et, presque tout de suite, elle entre dans des compositions légendaires appartenant au cycle grec : Jupiter et Typhon, Prométhée, Hercule, la Gorgone.

Comme des bronzes semblables se sont aussi rencontrés à Dodone, à l'Acropole d'Athènes et particulièrement à Olympie, où l'on a relevé quelques restes d'inscriptions argivo-corinthiennes, M. Holleaux émet l'hypothèse que toute cette fabrication de bronzes repoussés doit provenir d'un même atelier péloponésien.

Il faut ajouter à ces résultats plusieurs statuettes de bronze, deux inscriptions sur fragments de même métal, dont une donnant un nom d'artiste : Onasimos, de Thèbes; enfin, un débris de tête plus grande que nature qui appartient au type de l'Apollon Isménien du sculpteur Canachus.

Par ces recherches, conduites avec une méthode rigoureuse, conclut M. Heuzey, M. Holleaux a ajouté une nouvelle page à l'histoire de l'art et surtout de l'industrie en Grèce, de la fin du viiie siècle jusqu'aux deux premiers tiers du vi^e siècle avant notre ère.

L'Avesta. — M. J. Darmesteter fait une lecture sur l'un des chapitres les plus célèbres de *l'Avesta*, celui qui est consacré à l'éloge du dieu-plante, Haoma. Il y est dit que Haoma « renversa l'usurpateur Kersâni, qui voulait supprimer la religion de Zoroastre ». M. Darmesteter montre que, d'après l'histoire traditionnelle du zoroastrisme, Alexandre le Grand est le seul personnage auquel cette définition puisse s'appliquer, car c'est lui, et lui seul, que la tradition constante du parsisme rend responsable de la décadence du zoroastrisme et de la destruction partielle de *l'Avesta.* D'autre part, une série de textes pehlvis prouve que ce nom de Kersâni a été appliqué aux Grecs. Il en résulte que le chapitre en question a été écrit après la mort d'Alexandre et plus exactement après la chute de la domination grecque, qui a été définitive vers l'an 140 avant J.-C. Il est donc prouvé que l'on écrivait encore le *Zend* sous la période parthe et que *l'Avesta*, tel que nous le possédons, ne remonte pas tout entier, comme le croient les Parsis, à l'époque achéménide.

Le bureau de la piraterie. — M. de Mas-Latrie lit une note sur l'*Officium Robariæ*, ou bureau de la piraterie, institué à Gênes, au xiiie siècle. L'existence de cet office, devenu un des grands obstacles à l'organisation de nouvelles croisades, est signalée dans un mémoire de Guillaume Adam, archevêque résidant de Sultanich, en Perse. Ce mémoire fut remis au pape, à Avignon, en 1328.

Origines du théâtre. — M. Germain Bapst continue la lecture de son intéressant mémoire sur les origines du théâtre européen. Il montre combien les plus grands personnages de la Russie sont encore ignorants, au xviie siècle, des choses du théâtre. Les ambassadeurs qui passent en Europe témoignent dans leur correspondance une joie enfantine en racontant les détails des spectacles auxquels ils ont assisté pour la première fois dans les cours où ils sont accrédités.

Dans les pays scandinaves, les mystères continuent jusqu'au xviie siècle; c'est la guerre de Trente ans qui introduit chez ces peuples les usages allemands et français. La reine Christine, à peine sur le trône, fait représenter les mêmes ballets qu'à la cour de France. A partir de ce moment, les théâtres des pays du Nord imitent ceux de l'Europe centrale.

La toilette de Vénus. — M. Adrien Blanchet communique un groupe en terre cuite récemment trouvé à Saint-Honoré-les-Bains (Nièvre), qui représente Vénus debout, entourée de petits génies. Parmi ceux-ci, l'un tient un coffret sur ses genoux. Un second présente, d'une main, à la déesse, un alabastron contenant probablement l'huile parfumée; de l'autre main, il tient une colombe, l'oiseau de Vénus. Un troisième, Eros, porte un arc, et, au-dessous de lui, une petite figure féminine tend un miroir à la déesse. M. Blanchet rapproche cette terre cuite de plusieurs autres monuments représentant la toilette de Vénus, et il constate qu'aucun n'offre une composition aussi importante que celle de cette petite statuette.

Académie des beaux-arts. — M. Detaille a été élu, au deuxième tour, par 20 voix, contre 13 à M. Carolus Duran, à la place de M. Muller.

La section de gravure présente comme candidats au fauteuil de M. Henriquel-Dupont : 1° M. Chauvel; 2° M. Achille Jacquet; 3° M. Jules Jacquet; 4° M. Bellay; 5° M. Waltner. L'Académie ajoute les noms de MM. Flameng, Laguillermie et Danguin.

La commission mixte présente comme candidats au fauteuil de M. de Niewerkerke : en première ligne, *ex æquo*, MM. Corroyer et Michel; en deuxième ligne, M. Ch. Yriarte; en troisième ligne, MM. Ph. Gille et Henry Jouin. L'Académie a ajouté à la liste le nom de M. Lavoix.

Société nationale des antiquaires. — M. Prou lit un mémoire sur les monnaies dans les lois salique et ripuaire.

M. Courajod présente le moulage de deux fibules en or avec cabochons et grenats taillés, de l'époque mérovingienne, avec décor d'oiseaux. M. G. Bapst fait observer que le décor d'entrelacs prend son origine dans les dessins formés par des nattes ou des objets de vannerie. M. Ravaisson-Mollien appuie cette opinion et montre que le décor d'entrelacs a sa source dans la nature. M. Durrieu établit, par des rapprochements faits avec des manuscrits de l'époque mérovingienne, que, contrairement à l'opinion de certains savants allemands, ces objets de filigranes à verroteries cloisonnés, avec décor d'oiseaux, ne peuvent pas être ramenés à une date postérieure au ixe siècle.

M. de Villefosse présente la photographie d'une statuette d'Epona en terre cuite qui a été découverte par M. du Chatellier près de Quimper.

J.-B. Mispoulet.

L'ŒUVRE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE (1)

EUROPE. (L'Alliance française a pour comité, dans les Iles Britanniques, la Société [illegible] de Londres, qui a fondé un sous-comité à Liverpool. Elle a un comité à La Haye, dans les Pays-Bas, et encourage les écoles protestantes *néerlandaises*. Elle a fondé à Madrid une école *franco-espagnole*, et à Valence des écoles *laïques* de garçons et de filles. Elle a des comités à Lisbonne, à Zurich, etc., des délégués un peu partout. Le rapport de M. Foncin indique l'état actuel de toutes ces fondations. Les extraits qui suivent se rapportent à deux régions seulement : les Pays Scandinaves et la Roumanie).

DANEMARK. — L'Alliance française de Copenhague compte 158 membres. Elle a pour président d'honneur M. le comte d'Aunay, ambassadeur de France; pour président M. le général Tvermoes; elle doit en majeure partie ses progrès au zèle de l'un de ses secrétaires, M. Berendsen, qui a reçu les palmes académiques, et de son trésorier, M. Mourad Bey. Quant à ses sentiments pour nous, voulez-vous les connaître? Elle se compose presque exclusivement de Danois, professeurs et négociants, officiers et artistes, magistrats, fonctionnaires, étudiants, et pour un bon tiers de dames et de demoiselles danoises. On se réunit pour parler français, pour entendre des conférences en français. Lorsque notre division cuirassée du Nord, commandée par l'amiral Gervais, s'est arrêtée à Copenhague, qui a organisé la fête de Klampenborg, le Trouville danois? Qui a décoré de drapeaux français toute une flottille, organisé un bal au milieu d'un parc ravissant tout illuminé? Qui a imaginé un cotillon dont la figure principale était un vaisseau conduit par deux enfants, l'un en matelot français, l'autre en matelot danois, tout chargé de bouquets pour les dames et de décorations tricolores pour les hommes? Qui a préparé, ménagé, avec le concours d'une admirable nuit d'été, cette fête enthousiaste et triomphale à nos officiers? Ce sont des membres de l'Alliance française de Copenhague.

SUÈDE. — L'Alliance française de Stockholm dépasse aujourd'hui le chiffre de 400 adhérents. Elle donne des soirées musicales et littéraires. Elle a créé récemment des cours de français pour les ouvriers, qui ont été immédiatement suivis par 200 auditeurs, et c'est M. le ministre de France, M. René Millet, qui a réclamé l'honneur de les surveiller, avec le titre d'inspecteur général. Lors des fêtes données à l'escadre, c'est le secrétaire de la Société, notre délégué M. le docteur Muller, professeur à l'École navale, qui a été chargé de souhaiter la bienvenue à nos officiers. — De Stockholm le mouvement s'étend de proche en proche. Au sud, à *Lund*, une Alliance française a été créée par M. Nougaret, lecteur à l'Université. Dès son début, elle a réuni une quarantaine d'adhésions. Son comité, qui se compose surtout de professeurs et de savants, a entrepris une active propagande. — Au nord, à *Upsal*, une autre Alliance française, dont l'organisation est due à M. Cart, maître de conférences de littérature française à l'Université. Le nombre des adhérents est déjà de 108. Le bureau a pour zélé secrétaire M. Eurén, chargé de cours au lycée. Notre ministre, M. Millet, a bien voulu présider la séance de février et faire une conférence sur la gaieté française; puis, suivant une tradition maintenant établie, on a chanté des chansons de France et joué la comédie. Notre conseil a voté un envoi de livres au comité d'Upsal. — Il a également fait un don de livres à Mme Harel, qui dirige une institution à *Gèfle*.

FINLANDE. — L'Alliance française d'Helsingfors, fondée, vous le savez, par Mlle de Verneuil, notre déléguée, se développe au delà de toute espérance. Ses statuts ont été approuvés par le Sénat impérial. Elle s'est installée dans un local constamment ouvert à ses membres, qui sont actuellement au nombre de 360. Ils trouvent là à leur disposition dans la salle de lecture une vingtaine de journaux et de revues et une bibliothèque de 880 volumes, dont 200 envoyés par notre conseil. Du 15 septembre au 15 décembre 1891, la société a donné trois soirées dramatiques, trois soirées littéraires et six soirées de conversation. Les réunions dans ses salons sont maintenant hebdomadaires. Mlle de Verneuil fait en outre, chaque dimanche, un cours de diction. Le consul de France, M. de Bouteiller, le président, M. Biaudet, le secrétaire, M. Lemercier, ont fait des conférences. Ils méritent de partager avec la fondatrice de l'Association finlandaise nos plus chaleureuses félicitations.

ROUMANIE. — Notre comité de *Bucarest* poursuit, avec une ténacité admirable et un rare bonheur, la création d'une école franco-roumaine. Le 15 juillet 1891 a eu lieu, devant un public nombreux, la cérémonie de la pose de la première pierre de l'édifice. M. Sicard, président du comité, a prononcé un éloquent discours et remercié notre sœur latine, la Roumanie, d'avoir facilité notre tâche et fourni une fois de plus la preuve de son amitié pour la France. M. Hommaire de Hell, secrétaire, que nous avons eu la douleur de perdre quelques mois plus tard, a exposé avec une clarté parfaite, au double point de vue administratif et pédagogique, l'organisation du futur établissement. M. de Coutouly, ministre de France, a annoncé, aux applaudissements de l'auditoire, que le gouvernement de la République viendrait en aide à l'institution par une subvention annuelle et par l'envoi de professeurs de l'Université. Ces professeurs seront d'ailleurs choisis par l'intermédiaire de l'Alliance. La réponse de M. Gion, représentant de l'instruction publique roumaine, a été charmante. Enfin, M. Protopopesco, maire de Bucarest, a montré, en quelques paroles chaleureuses, la nécessité d'un lycée franco-roumain. Depuis lors, l'édifice dont nous avons reçu la photographie a été poussé rapidement, il est presque terminé; il pourra contenir 200 élèves; les cours ouvriront le 1er septembre prochain. N'oubliez pas, messieurs, au moment où s'achève cette grande œuvre, qu'elle a eu pour premier ouvrier un patriote français, M. Théodolin, mort avant l'heure de la récompense, et que, sans la générosité d'un patriote roumain, M. Philippesco, nommé chevalier de la Légion d'honneur, elle n'aurait peut-être pas abouti. Qui le sait pourtant? Qui pouvait désespérer d'une cause confiée à la sympathie réciproque des Roumains et des Français? « Si la langue française était partout aimée comme dans notre pays, disait M. Gion que j'ai déjà nommé tout à l'heure, la langue universelle serait toute trouvée. » Puisse du moins notre chère langue rester, quoi qu'il arrive, et devenir plus complètement chaque jour l'interprète de la fraternité des peuples!

PIERRE FONCIN.

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

CHRONIQUE DES ACADÉMIES

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Découverte d'un manuscrit étrusque.* — Sous ce titre, M. Bréal fait à l'Académie une intéressante communication sur le monument du musée d'Agram que nous avons signalé ici même dès le commencement de février. Jusqu'à présent, notre connaissance de la langue étrusque, dit M. Bréal, reposait uniquement sur la lecture plus ou moins complète des inscriptions lapidaires qu'on trouve en Italie. Une découverte des plus inattendues vient d'enrichir le monde savant d'un manuscrit étrusque. C'est à l'Égypte que nous devons cette trouvaille. Les circonstances qui l'accompagnent sont étranges, mais aucun doute ne peut raisonnablement être élevé sur l'authenticité.

Une momie égyptienne avait été offerte, en 1867, au musée d'Agram par les héritiers d'un fonctionnaire autrichien qui avait passé quelques années en Égypte. Le célèbre égyptologue Brugsch, en examinant la momie, remarqua que les bandelettes dont elle était enveloppée portaient au verso des caractères d'écriture. Il fit démailloter le personnage et constata la présence d'un certain nombre de bandes de toile couvertes d'écriture, lesquelles mises bout à bout mesuraient une longueur qui n'était pas moindre de 14 mètres. Les caractères ressemblaient à l'écriture grecque, mais la langue n'était pas le grec. Brugsch, occupé par d'autres travaux, signala la découverte à plusieurs savants, mais il se passa encore vingt ans avant qu'elle rencontrât l'érudit qui devait la mettre dans son vrai jour. M. J. Krall, professeur d'égyptologie à l'Université de Vienne, en lisant le catalogue du musée d'Agram, fut frappé de la notice concernant ces bandelettes, notice due à M. Ljubic, conservateur du musée. Il obtint qu'elles lui fussent envoyées à Vienne, et, après un examen attentif, il reconnut que le manuscrit, qui ne comprend pas moins de douze colonnes de texte, était non en égyptien, mais en étrusque. Plusieurs spécialistes furent consultés et se rangèrent au même avis. On examina la matière de la toile, celle de l'encre, et tout fut reconnu authentique.

Quel serait d'ailleurs le savant capable d'écrire douze pages d'étrusque? Qui surtout en eût été capable dans des temps antérieurs à 1868, année jusqu'où il faudrait au moins remonter? Un voyageur anglais, qui a vu les bandelettes en 1879, et qui a publié le *fac-similé* de quelques lignes, les donne telles que nous les retrouvons aujourd'hui. Et quel serait le faussaire qui attendrait vingt-cinq ans pour tirer parti de son œuvre? Il n'y a donc pas à douter de la vérité de cette trouvaille, la plus importante à coup sûr qu'on ait faite dans cette branche de la philologie. Comment une toile, qu'on doit supposer originaire de l'Italie, nous revient-elle de l'Égypte? Toutes les conjectures à ce sujet peuvent être produites. La momie elle-même ne paraît pas très ancienne : on la suppose des premiers siècles après Jésus-Christ.

Quant au contenu du manuscrit, c'est à M. Krall, qui a eu le mérite d'en deviner le premier l'importance, d'en assembler les fragments et d'en opérer la lecture — tâche singulièrement difficile et laborieuse, — c'est à lui qu'il appartient de parler d'abord; c'est un honneur qui lui est dû et que lui reconnaissent tous les étruscologues. Après que sa publication, qui doit paraître prochainement dans les mémoires de l'Académie de Vienne, aura vu le jour, les interprétations diverses pourront se donner carrière. M. Bréal se contente de faire ressortir un seul point : c'est que l'hypothèse d'après laquelle l'étrusque aurait fait partie des langues indo-européennes se trouve définitivement écartée. Vocabulaire et grammaire sont d'un système à part, c'est par la comparaison des passages semblables qui, heureusement, se trouvent en grand nombre, qu'on pourra essayer le déchiffrement.

On voit que M. Bréal confirme, avec l'autorité qui lui appartient en pareille matière, l'authenticité et l'importance de cette découverte.

On voit cependant que la lumière est loin d'être faite sur la question de l'origine du manuscrit. A-t-il été écrit en Italie ou en Égypte? M. Bréal, on l'a vu, admettrait volontiers l'origine italienne. Mais il paraît difficile de concilier cette opinion avec cette constatation que nous avons relevée dans notre premier article, savoir, que la toile et l'encre sont de fabrication égyptienne.

M. G. Perrot rappelle à ce propos que l'opinion de M. Krall est qu'il a pu y avoir à Alexandrie une colonie d'Étrusques, comme il y avait des colonies de Grecs et d'autres étrangers; notre document aurait appartenu aux archives de cette colonie, c'est peut-être un rituel.

M. Maspero fait observer qu'avant de décider il faudrait faire constater si l'étoffe sur laquelle se trouve le texte est de fabrique égyptienne, auquel cas le livre aurait pu être écrit en Égypte même. On sait combien de langues étrangères ont été conservées par les ruines égyptiennes : phénicien, araméen, pehlvi. Les fouilles d'Aklmnim ont rendu, il y a cinq ans, une vingtaine de stèles écrites avec un alphabet d'apparence asianique et que personne n'a déchiffrée jusqu'à présent. Rien ne s'oppose à ce qu'on joigne l'étrusque aux langues qui ont pu laisser, par accident, des traces en Égypte.

La question reste donc ouverte.

— Il résulte des derniers mots de M. Bréal que le caractère de la langue étrusque, telle que nous la fait connaître la nouvelle inscription, se concilie difficilement avec l'hypothèse, aujourd'hui en faveur, qui considère les Étrusques comme un peuple italique. Faut-il donc en revenir à l'antique légende transmise par Hérodote de la migration lydienne en Italie? M. Salomon Reinach n'est pas éloigné de le penser. A l'appui de cette thèse il cite des noms de ville, en Lydie, qui ont le suffixe étrusque *etta*. L'étude des noms de lieu est donc favorable à l'opinion des Anciens, qui cherche l'origine des Étrusques en Asie Mineure.

— *Un nouveau fragment des archives des Frères Arvales.* — On connaît les archives, si importantes pour l'histoire de l'empire romain, des Frères Arvales, que Marini et Henzen ont réunies et expliquées. M. Héron de Villefosse communique un nouveau fragment d'inscription concernant ce collège sacerdotal. Il a été découvert récemment à Rome, chez un marchand d'antiquités, par M. Helbig, qui en a envoyé une copie à l'Académie. Il fait partie d'un procès-verbal du collège, qui a dû être rédigé entre les années 169 et 177, après la mort de L. Vérus et avant l'époque où Commode fut associé à l'empire. Malgré son état de mutilation, il est facile d'y reconnaître les formules de la prière habituelle adressée à Jupiter pour l'empereur régnant; cet empereur est Marc-Aurèle. Parmi les noms des Frères Arvales assistant à la réunion on lit celui de T. Flavius Sulpicianus, beau-père de l'empereur Pertinax, qui fut préfet de Rome et périt en 197 par ordre de Sévère comme complice d'Albinus. Le fragment se termine par l'indication des victimes qui ont été sacrifiées aux divinités du Capitole.

Académie des beaux-arts. — M. Michel a été nommé membre libre, en remplacement de M. Nieuwerkerke, au sixième tour de scrutin, par 22 voix, contre 18 à M. Corroyer

Dans la section de gravure, M. Achille Jacquet a été élu, au neuvième tour, en remplacement de M. Henriquel-Dupont, par 20 voix, contre 9 à M. Chauvel, 3 à M. Flameng, 1 à M. Jules Jacquet et à M. Bellay.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

27 mars 1892.

Le règne de Guillaume II, qui s'ouvrit le 15 juin 1888 par la mort précipitée de Frédéric III, est-il sur le point de se clore précipitamment, dans des circonstances aussi douloureuses que celles qui ont marqué l'avènement et la mort de son père? On est tenté de le croire.

Le troisième empereur du nouvel empire d'Allemagne, retiré à Hubertusstock, dans la solitude des forêts, est encore plus séparé des hommes par son caractère, par sa maladie et par la grandeur de sa situation que par les remparts des arbres qui l'environnent. Chaque soir les télégrammes annoncent qu'il reviendra le lendemain à Berlin, mais il ne revient pas et les ombres s'amoncellent autour de lui. Voilà quatre ans, presque jour pour jour, qu'il était à San Remo auprès de son père, le kronprinz Frédéric, déjà à demi mort et que dévorait son cancer du larynx. Le vieux Guillaume mourait le 9 mars et Frédéric III, condamné lui-même par la mort, sans voix, la gorge toute rongée, montait sur le trône impérial et royal. M. de Bismarck, plus féroce que le cancer et que la mort, se sentait le maître de sa proie. Il épiait le dernier râle de ce cadavre couronné, impatient d'être délivré de son ennemi et de voir arriver son ami et confident Guillaume II.

Ce fut l'affaire de trois mois. Frédéric expira dans une auréole de roi martyr. L'Allemagne avait beaucoup espéré dans ce prince qu'elle se plaisait à orner de toutes les qualités de l'esprit et du cœur. Guillaume II lui succéda, impérieux, fantasque, atteint aussi d'un mal qui prête à tous les commérages de l'univers, mal physique et moral; aujourd'hui socialiste, demain piétiste, sans cesse le jouet de sa propre volonté capricieuse et sans frein. Il se hâta de renvoyer le prince de Bismarck, dont il ne pouvait plus souffrir l'insolent patronage. Aujourd'hui, dans sa maison isolée de Hubertusstock, il tient l'Allemagne et le monde en suspens. On se demande ce qu'il fait, à quoi il en est, physiquement et moralement, quels vastes plans il médite pour compléter la ruine de l'Europe ou quel pénible et fétide mal d'oreille il soigne tristement, comme un pauvre homme en sa chaumière. M. de Bismarck est dans une autre retraite, vaincu aussi, mais non sans espoir. Il attend la mort du troisième. Il se promet de survivre à tous ces empereurs, qui lui doivent leur couronne. Il agite l'opinion de l'Allemagne, il se prépare des adresses et des souscriptions destinées à lui offrir des cadeaux, témoignages de la reconnaissance des peuples. Il va fêter son soixante-dix-septième anniversaire. Ce vieillard orgueilleux et ce jeune empereur infirme, retirés chacun dans leur antre, se haïssent autant l'un l'autre qu'ils sont haïs du genre humain.

Avant de partir pour Hubertusstock, l'empereur Guillaume II réunit le conseil de la couronne. On parla de choses et d'autres, puis, au moment de lever la séance, l'empereur signifia tout d'un coup sa volonté de retirer le projet de loi scolaire qui avait pour objet de rétablir le caractère confessionnel de l'école. Le chancelier, général de Caprivi et le comte de Zedlitz, ministre de l'instruction publique et des cultes, répondent respectueusement qu'on peut attendre les conclusions de la commission du Landtag, nommée exprès pour examiner le projet et pour chercher les termes d'un arrangement avec le parti libéral. L'empereur déclare que tout attermoiement est inutile, que le projet doit être retiré sur l'heure. Il laisse ses ministres attérés d'un si brusque changement et de l'abandon subit d'un projet de loi qui a engagé dans une direction nouvelle toute la politique gouvernementale. Les deux ministres se hâtèrent de rédiger l'acte de leur démission, ils l'envoyèrent par courrier au souverain qui les fuyait après ce coup d'État. La démission du comte de Zedlitz a été acceptée; mais la loi scolaire, discutée au Landtag, ne concernant que la Prusse, le général de Caprivi est invité à conserver les fonctions de chancelier de l'empire : on doute s'il y consentira.

Berlin est demeuré plusieurs jours sans gouvernement : c'était l'anniversaire du 18 mars, qui rappelle aux Berlinois leur insurrection de 1848 plus que le mouvement communaliste de Paris en 1871. On a recommencé à se battre dans les rues : la foule des sans-travail et des sans-pain a fait un nouvel essai de ses forces contre la police. On a relevé des morts et des blessés.

Guillaume II, sifflé, il y a trois semaines, dans sa capitale comme l'ont raconté tous les journaux de l'Europe, écoute aujourd'hui les sifflements furieux des chênes sous les bourrasques de mars. Les libéraux, les socialistes et les Universités triomphent du retrait de la loi scolaire, mais les conservateurs et les catholiques se considèrent comme trahis et ils crient vengeance. Encouragés par M. de Bismarck, ils répandent le bruit que l'empire ne peut pas plus longtemps se gouverner ainsi, et que ces sautes de vent menacent de faire couler la barque. La *Gazette de Voss* propose que le prince Henri, frère de l'empereur, soit chargé de l'expédition des affaires. Pour tous ces motifs, on se demande si la tragédie de San-Remo ne recommence pas sous une autre forme, plus tragique que l'autre.

*
* *

Pendant qu'on discute dans notre Parlement diverses lois relatives au travail des enfants et des femmes et à l'organisation des syndicats professionnels, tous les anciens groupes parlementaires, qui n'existaient plus depuis 1889, se reforment : extrême Gauche, Gauche radicale, Union libérale des Droites.

La *Correspondance nationale*, organe officiel du Comité royaliste central, adresse aux comités et journaux monarchistes des départements une circulaire qui vise directement à les empêcher de se conformer en fait aux enseignements de la dernière Encyclique du pape.

M. le comte de Paris se met ainsi en état de protestation déclarée contre le Saint-Siège. Il est clair que les royalistes français refusent d'obéir au pape. Ils donnent un exemple d'insubordination morale qui est, sans doute, après tant de fautes, l'une des dernières qu'ils puissent commettre. En guerre avec la démocratie républicaine, en hostilité ouverte avec l'Église, ils restent seuls avec leur chimère.

L'un des journaux les plus autorisés du parti dit que « les croyances politiques et les croyances religieuses sont des choses différentes, qu'il obéit au pape dans celles-ci, mais qu'il veut rester libre dans celles-là... C'est ce qu'un homme politique éminent du XVIe siècle exprimait d'une façon heureuse, par ces mots : « Mon âme est à Dieu, mon cœur est au roi... »

Mais cet homme politique exprimant ainsi l'une des maximes anciennes et fondamentales de l'Église, posait en principe que dans l'ordre spirituel l'homme est libre et que dans l'ordre temporel et gouvernemental il doit l'obéissance. Cette maxime est une fière revendication de la liberté de conscience et une adhésion respectueuse aux lois et aux faits de la politique temporelle. Nos royalistes renversent les termes du problème : dans l'ordre spirituel ils abdiquent, dans l'ordre temporel ils se révoltent.

Ils font bon marché « de l'âme », mais ils se réservent leur cœur. C'est la plus perverse de toutes les hérésies.

HECTOR DEPASSE.

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

La situation de notre marché reste sensiblement la même; nos rentes continuent à être demandées, les fonds internationaux subissent des variations multiples, le reste de la cote est sans activité.

A Londres, le Stock-Exchange est resté calme en présence de la grève des mineurs et des incidents Murrieta. Il s'affermit avec la fin de la grève. Le marché allemand est assez vivement impressionné par la crise ministérielle et le contre-coup de la faillite Gungbourg, qui intéresse beaucoup de maisons allemandes. Cette faillite a aussi influencé le marché de Vienne. Mais la tendance actuelle n'y est pas mauvaise, en raison de l'interprétation favorable donnée à la conclusion des travaux de la commission de la *Valuta*.

En Italie, le discours de M. Luzzatti n'a pas ramené la confiance, et le marché est très faible. Il en est de même en Espagne, où la crise ministérielle est imminente et se dénouera certainement, malgré les démentis de M. Canovas, par le remplacement du ministre des finances.

On voit, par cette revue rapide, que la situation des places étrangères est peu favorable et que, si le marché de Paris est hésitant, ce n'est pas sans raison. Nous remarquons cependant dans les tendances du marché de Londres quelques signes favorables que nous devons signaler. On sait que ce sont les valeurs argentines dont la baisse a amené la crise qui sévit encore aujourd'hui sur le marché des fonds internationaux; pendant deux années, ces titres sont restés en défaveur et l'épargne s'en est tenue éloignée. Il semble aujourd'hui que le marché anglais se réveille et se livre à une étude de ces valeurs dépréciées; les cours se sont relevés, entraînant avec eux ceux de plusieurs autres valeurs.

Nous devons espérer que notre marché ne tardera pas à prendre exemple sur le marché anglais, et plus d'une valeur, parmi celles dont la dépréciation a dépassé la limite raisonnable, rentrera en grâce.

Il est un fait malheureusement vrai, c'est que la baisse appelle la baisse, de même que la hausse appelle la hausse.

Les capitaux de placement ont la fâcheuse habitude d'acheter à n'importe quel prix quand le titre monte, et de vendre également à n'importe quel prix quand le titre baisse. Les ventes au comptant resteront très abondantes, même sur les titres les plus dépréciés, tant que le mouvement de recul ne sera pas enrayé; mais que la spéculation se décide à mettre un frein au mouvement de recul de ces titres, et, dès les premiers jours d'une reprise, on verra le comptant se précipiter de nouveau sur tous les titres qui feront mine de remonter; il aura suffi d'un premier symptôme un peu plus favorable pour modifier les dispositions du tout au tout et renverser le courant.

L'intérêt de l'épargne serait donc de devancer ce mouvement de hausse, qui ne manquera pas de se produire, et de savoir choisir, aujourd'hui qu'elles sont encore à des cours très bas, les valeurs que la baisse continue à ramener au-dessous de leur valeur réelle.

A. Lacroix.

Informations.

Finances portugaises. — On télégraphie de Lisbonne, 15 mars, à l'agence Havas :

La Banque de Portugal a été autorisée à demander à élever l'émission fiduciaire jusqu'à 12 millions de livres, c'est-à-dire au quadruple de son capital.

Le gouverneur de la Banque a déclaré que la circulation actuelle des billets était de 8 340 000 livres.

M. Oliveira Martins, ministre des finances, a déposé la loi des *voies et moyens* pour l'exercice budgétaire 1892-1893 basé sur le projet de budget présenté par le cabinet précédent. Ce projet de budget accusait un déficit total de 7 632 080 milreis, mais ne tenait pas compte du déficit probable dans les revenus des douanes par suite de la diminution provoquée par le relèvement des droits d'entrée sur la plupart des articles du tarif, ni de la surcharge du change sur tous les payements à faire par l'État à l'étranger. Le ministre évalue à 900 000 milreis le déficit des douanes, et à 1 500 000 milreis la surcharge du change. L'écart total prévu entre les dépenses et les recettes du Trésor pendant l'exercice budgétaire 1892-1893 est ainsi élevé à 10 032 080 milreis.

Le gouvernement propose de combler cet écart au moyen de : 2 000 000 de milreis d'augmentation d'impôts et réduction de traitements; 1 682 770 milreis de réduction d'intérêts sur la dette intérieure; 5 121 599 milreis de réduction sur la dette extérieure; 1 100 000 milreis de réductions de dépenses sur divers services administratifs; 147 000 milreis que le ministre obtient du nouveau système fiscal auquel il propose de soumettre la fabrication des alcools et celle des allumettes. Soit un total de 10 052 367 milreis.

* * *

Le krach de la Banque des Chemins de fer et de l'Industrie. — La petite épargne vient d'être atteinte par un nouveau sinistre financier. Les administrateurs de la *Banque de l'Industrie et des Chemins de fer*, 19, rue de Londres, sont en fuite. On dit même que l'un d'eux s'est suicidé. Cette maison se livrait, entre autres opérations, à celle que nous avons signalée dans *l'Économiste européen* sous le nom de *Contre-partie*. Nous avions attiré sur ce genre particulier d'opérations irrégulières l'attention des pouvoirs publics. La catastrophe de la rue de Londres, d'ailleurs prévue depuis longtemps, vient une fois de plus nous donner raison.

On ne sait pas encore exactement à combien se monte le passif. On dit qu'il oscille entre 20 et 30 millions, enlevés presque en totalité à l'épargne modeste. Quant à l'actif, il semble à peu près nul.

A. L.

UNE HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVII SIÈCLE

Il y a un an et demi environ, M. Adrien Dupuis publiait un volume qui fit grand bruit dans le monde universitaire et même en dehors : *l'État et l'Université*. Dans ce livre, écrit avec verve et esprit, l'auteur avait exposé tout un plan de réforme de l'enseignement secondaire. C'étaient là des idées toutes nouvelles, dites avec beaucoup de crânerie par un homme très convaincu, et appuyées sur une longue expérience. Ceux qui ont lu cet ouvrage se rappellent en particulier les chapitres que M. Dupuy avait consacrés à l'enseignement de l'histoire littéraire dans nos lycées, montrant la timidité ridicule de l'Université sur cette question, et demandant qu'on fît à cette matière de l'enseignement une place beaucoup plus grande, la place, en un mot, qu'elle mérite. Bien des gens le pensaient tout bas; quelques-uns avaient même déjà osé le dire; mais là où M. Dupuy se montrait tout à fait original, là où l'on sentait le mieux l'esprit de la réforme qu'il proposait, c'est quand il indiquait dans quel sens, d'après lui, cet enseignement devait être conçu.

Il trouvait, non sans raison peut-être, que, dans ses jugements sur les écrivains, l'Université donnait en général trop à la forme, qu'elle acceptait trop aveuglément la théorie de l'art pour l'art, qu'elle négligeait trop, soit indifférence, soit timidité, le sens et la portée du fond. Il voulait, pour faire de cet enseignement quelque chose de véritablement utile et fécond, que dans l'appréciation des belles œuvres le professeur tînt compte encore plus des idées que du style, et qu'il plaçât résolument au premier rang les auteurs qui ont le plus fait pour la raison et la justice.

Il est certain que ce point de vue tout nouveau était fait pour modifier singulièrement les rangs dans cette espèce de classement entre les écrivains, qu'on a peut-être le tort d'exagérer dans l'Université, car, après tout, ce n'est pas là « une composition », et il n'y a pas de places à distribuer. Il est certain aussi que tous les précis d'histoire littéraire mis entre les mains des élèves jusqu'à présent procédaient d'un système tout différent; et, pour mieux faire comprendre ses idées, M. Dupuy avait appliqué son critérium à deux ou trois périodes de notre histoire littéraire. Ce qu'il n'avait fait alors qu'en passant et à titre d'exemple, il vient de le faire avec force détails dans son *Histoire de la littéra-*

Dieu sait que, depuis quelques années, les histoires de la littérature française abondent; on a pu trouver même que quelques-unes faisaient double emploi et qu'elles se contentaient de dire autrement ce qu'on avait déjà dit. On ne pourra pas faire ce reproche au livre de M. Dupuy : c'est un livre véritablement personnel et original. Bien que l'auteur se contente du titre modeste de vulgarisateur et se retranche derrière Sainte-Beuve et Michelet, ses jugements ne sont pas les jugements tout faits qu'on trouve partout, et rien n'est plus intéressant que de le voir, à propos de chaque écrivain, démêler tout ce qui dans son œuvre a une valeur morale, et nous faire admirer, non pas tant la perfection de la forme que l'originalité de l'idée. Il n'y a cependant nulle exagération dans cette méthode, et l'exagération serait d'autant plus condamnable qu'il s'agit du XVIIe siècle, qui, on peut bien le dire, vaut plus encore par la forme que par le fond. M. Dupuy rend pleine justice au talent de l'écrivain : il est trop fin lettré pour qu'il en soit autrement; mais, alors que les autres s'en tiennent là, lui veut aller plus loin et se demande quelles idées justes et fécondes ou, au contraire, fausses et funestes, recouvre cette forme impeccable.

M. Dupuy nous annonce qu'il étudiera de la même manière le XVIIIe et le XIXe siècle; c'est là surtout qu'il trouvera à appliquer sa méthode, et le classement des écrivains pourra parfois être tout à fait bouleversé. On peut même regretter qu'il n'ait pas compris dans cette histoire littéraire le XVIe siècle, si fécond au point de vue de la pensée, si intimement uni au XVIIIe siècle qu'on a pu dire, non sans raison, que le XVIIe siècle était un véritable temps d'arrêt. Il le fera sans doute plus tard, et nous aurons alors une œuvre solide, fortement liée par une pensée unique, et qui, nous en sommes sûr, sera très utile à nos élèves. Il semble, par un mot de l'auteur dans son Avertissement, qu'il s'adresse surtout aux élèves de l'enseignement moderne : ils lui en seront particulièrement reconnaissants; mais M. Dupuy sait trop bien, et pour cause, que, pour n'être pas moderne de nom, l'enseignement classique, lui aussi, sait et veut être de son temps. Ce n'est plus là de la rhétorique comme on la comprenait jadis, en effet; mais c'est un enseignement plus vivant, plus utile aussi, car il apprend aux élèves non seulement à parler, mais à penser. C'est bien là le but que se propose M. Dupuy : c'est la haute idée qu'il se fait de l'enseignement de la littérature, qu'il définissait si bien dans son livre : la conscience de la nation.

H. B[illegible]

Bibliographie.

La Question ouvrière et sociale, par le cardinal Manning, archevêque de Westminster; préface de Boyer d'Agen (Paris, librairie Tolra).

Loué par les uns, blâmé par les autres, discuté dans son pays même, mal connu dans le nôtre, le cardinal Manning aura été certainement une des figures les plus originales et les plus puissantes de notre temps. L'opuscule du cardinal Manning, dont nous annonçons la traduction française, est un commentaire instructif de l'encyclique de Léon XIII sur la condition des ouvriers. Pour l'auteur, les questions économiques sont en même temps des questions morales, et il montre très bien que les solutions doivent varier suivant les circonstances de chaque pays, le climat, le caractère, les mœurs, etc. M. Boyer d'Agen a mis en tête de ce volume une étude biographique et sociale qu'on lira avec intérêt et avec profit, tout en faisant peut-être certaines réserves sur les idées qui y sont développées.

P. L.

Très intéressante conférence, la semaine dernière, au Théâtre d'Application, sur le *Mouvement idéaliste*. Le conférencier, M. Alfred Berl, en un langage très élevé, après avoir critiqué les nouveaux apôtres de l'idéalisme, a développé cette idée que l'idéalisme n'était pas objet d'enseignement, mais que chacun devait se faire pour lui-même, se créer un idéalisme personnel. Ces théories sont trop les nôtres pour

[illegible]

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Les fouilles de Carthage.* — M. le marquis de Vogüé entretient l'Académie des fouilles du Père Delattre, à Carthage, qui continuent à donner des résultats intéressants. Le savant explorateur se réserve de résumer dans un travail d'ensemble toute la description de la nécropole qu'il déblaye.

M. de Vogüé communique ensuite le texte d'une inscription funéraire trouvée sur un autre point de Carthage et qui est relative à un *fondeur de fer*. C'est la première fois que cette profession est mentionnée dans les textes carthaginois qui, jusqu'à présent, n'ont fourni que des fondeurs d'or et de cuivre. Il ne saurait être question de fusion véritable, les anciens n'ayant pas connu l'art de la fonte du fer, mais du travail de métallurgiste, de la réduction des riches minerais que fournit encore la côte d'Afrique.

— *Archéologie chrétienne.* — C'est encore en Afrique que d'importantes découvertes viennent d'être faites à Tipasa (Algérie), par M. l'abbé Saint-Gérand, curé de cette localité. M. l'abbé Duchesne décrit l'édifice chrétien en forme de basilique qui vient d'être découvert par cet explorateur. Les premières fouilles ont permis de constater que l'autel, par une disposition singulière, se trouvait à l'opposé de l'abside, sur un *béma* adossé au mur du bas de l'église. Plusieurs inscriptions ont été mises au jour. Elles sont toutes dans le pavé en mosaïque. L'une d'elles est l'épitaphe d'un évêque de Tipasa, Alexandre; l'autre, une dédicace des travaux entrepris par lui à Tipasa. On lui attribue, en particulier, le mérite d'avoir dégagé et groupé autour de l'autel les sépultures de certains justes (*justi priores*), qui ne peuvent guère être que ses prédécesseurs sur le siège épiscopal de Tipasa. Outre ces renseignements historiques, les inscriptions récemment découvertes contiennent beaucoup de particularités intéressantes. Il y a lieu de croire, ajoute M. l'abbé Duchesne, que les fouilles de M. l'abbé Saint-Gérand formeront un digne pendant de celles que M. Gsell a faites, l'an dernier, dans la basilique de Sainte-Salsa.

Nouvelles archéologiques. — M. Geffroy donne des renseignements sur les récentes découvertes à Rome et en Italie.

M. Piacentini, propriétaire d'un grand domaine rural à *Prima Porta*, à neuf milles au nord de Rome, découvre, depuis quelques mois, toute une série de chambres pavées en mosaïque. M. Geffroy en a visité jusqu'à neuf. Toutes ces mosaïques sont d'un art à la fois élégant et sévère. Plusieurs sont en noir et blanc avec des dessins ingénieux et variés; deux d'entre elles sont tout à fait remarquables, soit par le sujet représenté, soit par l'étonnant éclat des couleurs. Sur l'une est une tête de Méduse entourée de rinceaux parmi lesquels des oiseaux voltigent; l'autre est de style égyptien. Il y a, au milieu, une scène d'adoration. Le dieu ou le roi, avec l'*ureus* en tête, est assis sur un trône qui rappelle la ciste mystique. A gauche, un personnage debout, dont le corps est tout entier de couleur verte, offre un oiseau au serpent. Un cartouche sans inscription figure dans la partie supérieure du cadre.

La plupart des chambres trouvées presque à fleur de terre sont munies d'appareils de chauffage. Toutes ensemble forment trois groupes étagés sur le penchant d'une colline. Il est évident qu'une riche villa se trouvait à peu de distance de cette villa de Livie où l'on a découvert, en 1863, la chambre peinte bien connue et la belle statue d'Auguste du *Nouveau Bras* au Vatican. M. Piacentini avait déjà découvert, en 1878, de très belles mosaïques avec inscriptions, qui ont été publiées et commentées par Mme la comtesse Lovatelli dans les Mémoires de l'Académie des *Lincei* (1879).

— Des trois métopes archaïques datant du VIIe ou du VIe siècle, qui ont été découvertes récemment à Sélinunte, l'une, ainsi que nous l'avions dit dans un précédent article, avait été martelée. Les fouilles continuées par M. Salinas en ont fait retrouver les débris, qui permettent de conjecturer qu'elle représentait la lutte d'Hercule contre le Minotaure.

— On vient de trouver sur l'Esquilin un nouveau collier d'esclave avec cette inscription : *Revoca me ad domum pulveratam*, indication topographique jusqu'à ce jour inconnue.

Académie des sciences de Berlin. — *Des lettres trouvées dans les manuscrits du moyen âge et en particulier des lettres du diable.* — Sous ce titre, M. W. Wattenbach communique une étude très intéressante sur le rôle des lettres dans la littérature du moyen âge. Après avoir mis en garde le lecteur contre l'authenticité de certaines épitres de cette époque, il fait l'historique de ce genre littéraire, qui avait reçu une grande extension dans les écoles et dans les œuvres des écrivains. Sous cette forme, on traite un certain nombre de sujets qui rentrent dans le domaine des fables ou de la satire. Il cite notamment et il reproduit une lettre adressée à toutes les bêtes du royaume d'Apulie pour qu'elles se réunissent, se concertent, s'arment et partent en guerre contre leurs ennemis les chasseurs.

Mais c'est surtout des lettres attribuées au diable qu'il s'occupe. Ces lettres ont dû, pense-t-il, être regardées comme authentiques par beaucoup de personnes vivant à cette époque. C'est ce qui est arrivé notamment pour la fameuse lettre de Lucifer de l'année 1351. Cette année-là, d'après la tradition, on trouva à Avignon, du temps du pape Clément VI, à la porte d'un cardinal, une lettre de Leviathan, le prince des ténèbres, adressée au pape, son vicaire, et à ses serviteurs, les cardinaux et les prélats. Il les loue hautement de travailler si bien pour lui, et espère, s'ils continuent à le seconder de la sorte, remporter bientôt la victoire contre son ennemi, le Christ. Cette lettre, dont on retrouve de nombreux exemplaires, n'a pas pour auteur Nicolas Oresme ou Pierre d'Ailly, comme on l'a dit, mais bien, d'après M. Wattenbach, Heinrich de Langenstein.

En 1408, on trouva, dans des circonstances semblables, une lettre de Satan au cardinal de Raguse, l'archevêque Johannes Dominici; elle nous a été conservée par Dietrich de Niem dans son *Nemus unionis*.

On avait cru jusqu'ici que la lettre de Lucifer de 1351 était la plus ancienne de ce genre qui nous fût parvenue. M. Wattenbach en a découvert une dans un manuscrit de Munich qui paraît être du XIIe siècle, et une autre de la fin du XIIIe.

Elles sont dirigées contre les moines, surtout contre les ordres mendiants. Ces lettres du diable offrent cette particularité qu'elles sont suivies d'une réponse du pape, avec la date. La première se termine par ces mots : *Datum in Viterbino palacio, vino malvasino morsoris madidato palato anno Domini millesimo centesimo nono.* Elles sont reproduites l'une et l'autre entièrement dans le mémoire.

Ces lettres contiennent un grand nombre de détails intéressants sur les mœurs de l'Église et des divers ordres religieux. L'auteur, désigné sous le nom de *Petrus Dordracencis*, est inconnu. M. Wattenbach démontre que le document, tant à cause de la désignation du palais de Viterbe que d'autres indices fournis par les noms des ordres religieux qu'on y trouve, remonte au pontificat de Clément IV (1266-1268). Comme dans cette satire les Dominicains se trouvent épargnés ou très légèrement atteints, l'auteur, qui avait une éducation littéraire peu commune, doit appartenir à cet ordre. Enfin l'emploi de plusieurs expressions empruntées à la langue vulgaire indique une origine italienne plutôt que française ; en tout cas, il ne faut pas songer à l'Allemagne, malgré le nom de l'auteur qui est dans le manuscrit.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

[illegible] 1892

La dynamite a multiplié ses exploits : première explosion, le lundi 29 février, rue Saint-Dominique; deuxième explosion, le vendredi 11 mars, boulevard Saint-Germain; troisième explosion, le mardi 15 mars, caserne Lobau; quatrième explosion, le dimanche 27 mars, rue de Clichy. Alors il y eut un commencement de panique dans Paris, d'autant plus que des brigands ou des mystificateurs sinistres répandaient de tous les côtés des lettres de menaces et semaient les rues et les caves de cartouches véritables ou simulées. Les derniers pierrots de la mi-carême et les reines des lavoirs parisiens venaient à peine d'enlever leurs masques et leurs atours. Depuis quarante ans, le carnaval n'avait pas eu cette gaieté chez nous, et une nouvelle mode de se jeter les uns aux autres des petits ronds de papier, découpés à l'emporte-pièce, avait littéralement couvert les boulevards d'une neige qui ne fondait pas. A un franc le cornet, l'heureux industriel, inventeur de ces « confetti », en a vendu pour cent cinquante mille francs. Et le lendemain, la dynamite éclate pour la quatrième fois, éventrant du haut en bas une maison habitée à ses cinq étages par des familles bourgeoises, médecins, architectes et magistrats. « Quel étonnant Paris! » se dit-on. Paris a toujours été ainsi. Les fêtes et les plaisirs faisaient rage aux plus sombres jours de la Révolution. Il n'est pas bien sûr que ce soient là des antinomies et que la fureur de jouir et de s'amuser ne soit pas proche voisine d'autres fureurs. Nous avons introduit à Paris les combats de taureaux et les luttes de femmes dans l'arène du cirque : ce sont des progrès qui, en leur genre, valent peut-être ceux de la dynamite et de la panclastite.

La police a arrêté tous les anarchistes qu'elle a pu rencontrer, mais rien ne prouve encore qu'elle ait mis la main sur les vrais dynamiteurs. Y a-t-il plusieurs coupables? N'y en a-t-il qu'un seul? Les anarchistes ont pour principe de tactique de n'avoir pas d'organisation, d'obéir chacun à leur fantaisie, ce qui rend très difficile l'action de la police contre eux. Au reste, la police est tombée depuis plusieurs années elle-même dans une espèce d'anarchie qui remonte très haut, et dont nous avons eu mainte preuve dans la période boulangiste. Les agents, mal payés, n'ont pas de quoi vivre. Chacun est obligé de faire d'autres métiers. On donne à garder à des malheureux et à des mendiants la plus belle ville de l'univers.

Comme le Code pénal de 1810, qui punit de mort les incendiaires, n'avait pas prévu les explosifs qui détruisent les maisons sans les incendier, la Chambre s'est empressée d'assimiler à l'incendie, par un texte formel de loi, le crime d'explosion. Les menaces, vraies ou fausses, exposeront leurs auteurs aux châtiments les plus redoutables, et, comme le dit le proverbe, c'est fini de rire. Il est certain que la peine de mort étant admise, et si l'on croit toujours à son efficacité, alors que le bourreau voit s'augmenter son travail par une progression régulière, l'application de la peine capitale était ici tout indiquée; le vote de la Chambre, enlevé sans discussion et en un clin d'œil, a répondu au sentiment unanime du public.

D'un autre côté, un amendement de M. Goujon, voté aussi à l'unanimité par la Chambre, accorde l'impunité au délateur de ses complices. On s'est demandé s'il ne fallait pas aller plus loin dans cette voie et accorder des primes aux personnes qui livreraient les coupables. Le système des primes à la délation n'a jamais eu de succès en France, et, quand on l'a essayé, dans des circonstances critiques, il n'a jamais rapporté ce que l'on en attendait. Cette horrible maladie de la dynamite passera, il faut l'espérer, comme tant d'autres, non moins horribles, qui ont frappé tour à tour le corps social. Le savant M. Berthelot a fait, avec l'autorité qui lui appartient, une observation que tout le monde a faite pendant cette succession d'attentats : c'est que la violence du choc, le bruit de l'ébranlement et les ruines matérielles paraissent hors de toute proportion avec le danger qui en résulte pour les personnes. Aucune n'a été atteinte avec quelque gravité dans ces quatre attentats commis sur les points les plus différents de Paris. Il ne faudrait pas s'y fier sans doute : si la maison de la rue de Clichy s'était écroulée du haut en bas, ce qui a failli arriver, ses habitants ne se seraient pas à bon compte tirés de l'écroulement.

Mais le plus furieux génie ne pourrait se promettre de préparer, par des moyens aussi formidables dans la forme que pitoyables et médiocres dans la réalité, une révolution politique et sociale. La vieille et classique barricade au coin des rues, un tas de pavés et un omnibus renversé, était d'une toute autre efficacité révolutionnaire, et elle est devenue impraticable. Ce ne sont pas quelques destructions isolées de maisons qui feront capituler Paris et la société française. Aussi n'est-il permis d'attribuer ces crimes qu'à des férocités et à des aberrations particulières, qui ne deviendraient réellement dangereuses que dans un moment de profonde crise politique.

Le plus grand tort du gouvernement et des lois est d'avoir permis de prêcher et d'enseigner couramment dans les réunions publiques, dans les brochures, dans certains journaux, « la propagande par le fait », suivant l'expression consacrée, l'emploi de la dynamite et le pillage. Ce genre de prédication, qui a fait son tour d'Europe, est une des folies de ce temps, et ceux qui le permettent, pouvant l'empêcher, sont-ils moins fous que ceux qui s'y livrent sous l'œil indulgent des magistrats et des reporters?

* *

L'empereur d'Allemagne est rentré à Berlin; les journaux qui nous avaient parlé des sifflets qui avaient précédé son départ, n'ont plus parlé que des vivats qui avaient accueilli son retour. Les peuples et les empereurs sont changeants. La question importante est de savoir si le replâtrage ministériel tiendra plus ou moins longtemps. Le comte Eulenbourg, président du cabinet prussien, a fait au Landtag et à la Chambre des seigneurs une déclaration que les droites et les centres ont accueillie par de nombreuses protestations. Le retrait brutal de la loi scolaire a fait crier la majorité ultramontaine; et la dualité de gouvernement, la séparation entre le ministère prussien, sous le comte Eulenbourg, et le ministère impérial allemand, sous le général de Caprivi, inspire des doutes à tous les politiques prévoyants. L'isolement de la Prusse, ainsi disjointe du corps de l'empire, avait paru à M. de Bismarck un système dissolvant, dans une unité à peine cimentée, qui n'a connu encore que les jours heureux. Aussi n'est-il bruit que de nouvelles modifications ministérielles. C'est le régime entier qui a été atteint par les derniers événements, succédant à une série de crises quotidiennes. Le Reichstag, en désarroi, a rejetté, après une discussion orageuse, les crédits que le gouvernement lui demandait pour une corvette nouvelle, qui était très chère au cœur de Guillaume II. Dans les petites choses comme dans les grandes, le prestige impérial n'est plus intact.

* * *

On annonce de Belgique la mort du prince de Chimay, ministre des affaires étrangères.

HECTOR DEPASSE.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

La situation internationale est tout entière dans les crises que traversent en ce moment la plupart des pays de l'ancien et du nouveau monde, crises politiques, crises sociales, ou crises économiques. Partout l'agitation actuelle ou la crainte du lendemain préoccupe les gouvernements.

L'Empire d'Allemagne, ce modèle de la stabilité monarchique que nous avait fait M. de Bismarck, nous donne aujourd'hui, tout le premier, le spectacle de la politique la plus changeante, la plus tourmentée.

Un ferment de désordre couve dans les couches profondes de la masse populaire. On se rappelle les récents troubles de Berlin. Les manifestations qui signalèrent le 18 mars, anniversaire des émeutes de 1848, ne sont pas pour faire envisager avec sérénité l'approche du 1er mai. Dans les faubourgs ouvriers, la propagande se poursuit activement contre la bourgeoisie. Des brochures et des feuilles volantes excitant cette population misérable à tous les actes de violence sont distribuées en profusion.

Le langage même des socialistes a une signification toute particulière. Un de leurs chefs M. Liebknecht n'hésitait pas à déclarer au Landstag qu'il regardait l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine comme un crime et une faute. On comprendra que nous nous bornions à prendre acte de cette déclaration.

L'Italie se débat au milieu des plus graves difficultés financières aggravées par les charges militaires. Là aussi les populations ne suivent pas le gouvernement, la manifestation des irrédentistes au Congrès de Monza déclarant ne pas se trouver liés par les alliances de la maison de Savoie est un symptôme qu'il faut noter au passage.

Point n'est besoin de rappeler quelle inextricable situation intérieure est faite à l'Autriche-Hongrie par les compétitions des races et des éléments si divers d'origine et de tendances réunis sous le sceptre de François-Joseph.

En Angleterre, le récent triomphe des progressistes aux élections pour le Conseil du comté de Londres semble donner raison à ceux qui escomptent la défaite de lord Salisbury dans la prochaine consultation au pays.

Le premier ministre voit sa majorité à la Chambre des communes s'effriter tous les jours, et peut-être l'outrecuidance du nouveau leader, M. Arthur-James Balfour, n'est-elle pas la cause unique de ce phénomène. La question des pêcheries de la mer de Behring vient de prendre une tournure grave, ce qui n'est pas pour servir les intérêts électoraux du parti conservateur. Il n'y a pas lieu de s'effrayer outre mesure du ton de la note américaine, mais le prestige des succès diplomatiques de lord Salisbury s'en trouve tant soit peu terni. Les journaux amis ne s'extasient plus devant cette bonne entente internationale que le premier ministre avait su assurer à l'Angleterre et au monde.

L'apparition simultanée des flottes française et russe au Pirée et à Alexandrie, qui n'est certainement pas un effet du hasard, paraît à tous une garantie de paix autrement solide que la présence du chef des conservateurs anglais au Foreign-Office.

La Belgique est à la veille de reviser sa Constitution. Compliquée de la question du *referendum*, l'agitation renaissante semble avoir jeté le désarroi dans les rangs du parti conservateur.

La Suède et la Norvège vont sans doute dénoncer leur pacte d'union, à la suite du refus persistant du roi Oscar d'accorder aux Norvégiens une représentation consulaire indépendante.

En Espagne, le cabinet Canovas se trouve à la merci de la coalition du groupe de M. Silvela avec les libéraux et les républicains; mais il est entendu que les libéraux ne veulent pas du pouvoir avant le 1er mai. Nous verrons si les Chambres accepteront ces combinaisons.

Plus difficile est la situation portugaise. La crise financière ne semble pas être le seul écueil sur la route du ministère actuel, à en croire les espérances des républicains. Ceux-ci s'abusent-ils? Les déplacements de troupes qui se produisent en ce moment dans les garnisons des villes paraissent au contraire leur donner raison.

Jusqu'en extrême Orient, partout où l'industrialisme et le parlementarisme ont été introduits, les mêmes maux se produisent. Le Japon vient de nous offrir le plus bel exemple des ravages que porte avec lui un progrès trop hâtif. On sait à la suite de quelles discussions la Chambre a été dissoute. Les nouvelles élections viennent d'avoir lieu. La lutte a été chaude. Aucun des deux partis ne semble avoir triomphé complètement. Un certain nombre d'indépendants sont entrés dans la nouvelle Chambre; de là l'incertitude sur la majorité. Tandis que les ministériels se vantent d'avoir vingt voix de majorité, l'opposition se targue de disposer de 160 voix contre 140 ministériels.

L'élection présidentielle absorbe en ce moment toute l'activité des politiciens des États-Unis. Les deux partis républicain et démocratique sont également divisés, et la lutte se passera finalement, suivant toute probabilité, entre quatre tronçons.

Le candidat des républicains, le président Harison, aura sans doute à compter dans son propre parti avec un adversaire redoutable, M. Blaine, dont la renonciation si tapageusement annoncée ne serait, dit-on, qu'une manœuvre destinée à endormir la surveillance de son rival.

M. Hill, qui vient de poser sa candidature dans une Convention des délégués du parti démocratique de New-York, aura un concurrent intraitable dans M. Cleveland, dont la candidature sera évidemment acclamée par la Convention démocratique qui doit se réunir le 31 mai à Syracuse.

La République Argentine est-elle à la veille de célébrer avec les États-Unis un traité d'alliance? Les discours de l'amiral Walker à Buenos-Ayres pourraient le faire croire. D'un autre côté, on annonce que le Chili fortifie activement ses côtes.

Le Vénézuela est en ce moment sous le régime du coup d'État. L'exemple de Balmaceda n'a pas pu empêcher M. Niduega Palacio de suivre les errements de Gusman Blanco et de vouloir établir une dictature à son profit. Après avoir marché avec les libéraux, au moment où le pays semblait devoir recueillir les fruits de plusieurs années de paix et de tranquillité intérieure, M. Niduega Palacio abandonne tout à coup la ligne de conduite qu'il avait suivie jusqu'ici. Il est à craindre pour lui qu'il ne réussisse pas. Les peuples sud-américains arrivent à leur majorité et semblent décidés à se passer de tuteurs.

O. A.

BIBLIOGRAPHIE

Ruelles, salons et cabarets, histoire anecdotique de la littérature française, par Émile Colombey. (Dentu.)

On rencontre souvent, quand on lit de l'histoire, des personnages dont le nom est très connu, sans qu'on sache exactement ce qu'ils ont fait ni ce qu'ils ont été. Les [illegible] par des mots d'esprit dont ils sont les auteurs ou dont ils furent l'objet, par leur salon, leur genre de vie ou quelque aventure à laquelle ils ont eu part. On aimerait à les mieux connaître. Quelques-uns ont fourni matière à une étude, voire en plusieurs volumes; la plupart sont les comparses de l'histoire, mais des comparses brillants et curieux. M. Émile Colombey, un érudit qui a déjà apporté de riches contributions à l'histoire anecdotique des XVIIe et XVIIIe siècles, a rassemblé en deux volumes d'une lecture attachante des documents originaux et authentiques sur les figures les plus intéressantes qui émergent dans le monde élégant et littéraire de ces deux grands siècles.

Cette revue rétrospective commence avec l'Académie française; on y voit défiler, d'abord chez Conrart, la plupart des gens de plume et d'épée parmi lesquels Richelieu recruta les premiers éléments de cette vénérable institution, et l'hôtel de Rambouillet, autour de la belle Julie d'Angennes, se groupent des illustrations, fort effacées aujourd'hui, sur lesquelles on est cependant bien aise de se renseigner. Ce qui se dépensait journellement d'esprit dans les ruelles à la mode défraye encore bien des conversations et des journaux.

Tout le monde sait quelle brillante société se réunit plus tard chez Ninon de Lenclos, chez Mme Geoffrin, chez Mme Du Deffand, et aussi dans quelques cabarets célèbres comme le café Procope; mais on n'a sur les habitués de ces bureaux d'esprit que des données éparses et confuses. Après avoir lu l'ouvrage dans lequel M. Émile Colombey a accumulé, avec beaucoup d'art et d'esprit personnel, une prodigieuse masse de faits, de portraits et de mots, on connaît ces divers mondes successifs comme si l'on en avait fait partie.

Ces interviews rétrospectives nous initient à la connaissance des tenants et des aboutissants de chacun, nous font vivre comme dans l'intimité de ce qu'il y a de plus raffiné dans la société polie de ces temps lointains : on s'intéresse à tous ces gens d'esprit comme à de vieilles connaissances, on prend plaisir à leurs querelles et à leurs malices; et si l'on n'y acquiert pas une grande estime pour le caractère des gens de lettres d'alors, on y prend plus de goût pour les femmes éminentes qu'il est permis d'appeler les mères des lettres. — G. B.

*
* *

Bon garçon, par Henri Rabusson. (Calmann Lévy.)

Ce titre est ironique. Le prétendu bon garçon est un jeune homme qui a eu des liaisons variées : quand la femme est sur le point de devenir mère, il la laisse partir ou mourir sans en prendre autrement souci. En qualité d'ancien viveur, il devient un excellent mari, qui embrasse sa femme derrière les murs et se laisse aller à toutes les familiarités avec les femmes de ses amis. Ils sont d'ailleurs toute une bande de ménages réguliers qui frayent ainsi entre eux : une société rigoureusement fermée dans laquelle tout le monde se met à l'aise. C'est d'une vulgarité voulue, pour montrer comment sont les jeunes ménages de la société contemporaine, mais pas pour donner envie de les connaître. On n'y parle pas argot, mais on y pense et on y sent en argot, et cette trivialité de l'amour est plus choquante que celle du langage. La fin du roman est bien faite. Le bon garçon s'est lié avec sa belle-sœur, sans y attacher autrement d'importance; l'azur de ce double adultère incestueux est tout à coup troublé par des symptômes de maternité. C'est bien ennuyeux. La belle-sœur, trop fière pour accepter le pardon, et trop écœurée pour donner la vie à un pauvre être qui aurait un tel père, préfère disparaître. Lui, rasséréné par ce sacrifice, il se réconcilie avec sa femme et reprend ses honnêtes plaisirs. Tout cela est peut-être vrai, mais ce n'est pas très joli. — G. B.

*
* *

Annuaire de l'économie politique et de la statistique, fondé par MM. Guillaumin et J. Garnier, continué par M. Maurice Block, membre de l'Institut. (Librairie Guillaumin.)

Voici un petit livre, très utile pour les hommes d'étude et très curieux pour les gens du monde. Il contient une foule de renseignements non seulement sur la France, mais sur les pays étrangers : armée, commerce, industrie, population, finances, chemins de fer, navigation, on y trouve sur chacune de ces questions des faits et des chiffres. Le nom de l'éminent directeur, M. Maurice Block, un des écrivains les plus compétents de nos jours pour ce qui touche à l'administration et à la statistique, dit assez tout ce qu'il a été apporté de soin et de méthode à la composition de cet annuaire.

*
* *

Répertoire-Annuaire des collectionneurs de la France et de l'étranger. (In-8, Librairie des Beaux-Arts.)

Cet utile recueil donne les noms et adresses des personnes qui s'intéressent à la curiosité en tableaux, gravure, sculpture, archéologie, meubles, ferronnerie, armes, orfèvrerie, numismatique, céramique, instruments de musique, émaux, ivoires, montres, bijoux, étoffes, livres, estampes, vignettes, autographes, manuscrits, timbres-poste et objets de toute nature, et aussi les noms des principaux collectionneurs d'histoire naturelle groupés par spécialités.

*
* *

Histoire des institutions politiques de l'ancienne France, par Fustel de Coulanges, membre de l'Institut.—*Tome VI, les Transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne.* (In-8°, Hachette.)

Ce volume termine la publication du grand ouvrage historique auquel M. Fustel de Coulanges avait consacré les vingt-cinq dernières années de sa vie et qu'il n'eut pas la satisfaction de voir entièrement édité. Après avoir montré dans ses précédentes études que, depuis le milieu de l'empire romain jusqu'au Xe siècle, l'autorité des pouvoirs publics n'avait cessé de s'affaiblir, tandis que la grande propriété et le patronage se développaient et se fortifiaient à côté d'elle, l'auteur s'est proposé d'expliquer comment ces institutions

d'ordre privé devinrent, par la marche logique des événements, des institutions politiques. La monarchie mérovingienne, toute-puissante en droit, avait tour à tour perdu, en fait, ses impôts, ses soldats et ses sujets, au profit de l'aristocratie des grands et des évêques, qui se groupait sous la direction du maire du palais et formait déjà une société qui ressemblait à celle du régime féodal. Lorsque la royauté carolingienne eut été intégralement dépossédée, le chef de l'aristocratie, maître effectif de l'État, fonda une nouvelle dynastie, qui apportait au principe monarchique l'appui de l'Église et des seigneurs terriens. Dans ces conditions, les princes carolingiens purent tenter de restaurer l'autorité royale, et l'on vit Charlemagne, qui se déclarait l'héritier des empereurs romains, régner et administrer comme ces empereurs. Les grands seigneurs ne songèrent pas à combattre cette inoffensive prétention; ils se bornèrent à garder leur état social et constitutions privées. Lorsque les derniers Carolingiens eurent laissé leur autorité s'affaiblir et se perdre, le régime féodal prit la place des pouvoirs publics, et la société, au lieu d'être gouvernée par les lois politiques, le fut par les lois qui régissaient la propriété et par les lois qui réglaient les relations personnelles des hommes. Dès lors, la féodalité était définitivement organisée. Mais, comme on le voit, elle ne s'était pas fondée brusquement et d'un seul coup; il lui avait fallu plusieurs siècles pour se constituer et des phases très diverses pour arriver à sa pleine éclosion.

Grâce à M. Camille Jullian, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, qui a assumé la tâche difficile de reviser et de coordonner les notes et les manuscrits de M. Fustel de Coulanges, sans ajouter à la rédaction primitive autre chose que ce qui était strictement nécessaire pour lui donner plus de cohésion et d'unité, nous possédons dans son intégrité l'œuvre magistrale du savant historien. Ce long et minutieux exposé des origines du système féodal constitue un travail d'érudition de premier ordre, qui pourra bien être critiqué et discuté sur certains points de détail, mais dont l'ensemble et les conclusions, uniquement fondés sur l'examen continu et l'interprétation rigoureuse des textes, peuvent être considérés comme l'une des plus remarquables manifestations de la science historique française.

*
* *

La Société parlementaire au XVIII*e siècle. — Les Exilés de Bourges,* 1753-1754, par A. Grellet-Dumazeau. (In-8°, Plon-Nourrit.)

Dans la nuit du 8 au 9 mai 1753, des mousquetaires, porteurs de lettres de cachet, se rendaient chez les conseillers des enquêtes et des requêtes du Parlement de Paris, pour leur enjoindre d'avoir à quitter la capitale dans les vingt-quatre heures. Cet exil était motivé par les interminables querelles que suscitait la bulle *Unigenitus* et par la hardiesse des magistrats, qui persistaient à ne pas enregistrer les lettres patentes par lesquelles il leur était prescrit de surseoir à toutes les affaires concernant les refus de sacrements, tant que le roi n'aurait pas entendu leurs justes remontrances. Pour se débarrasser de ces harangueurs gênants et opiniâtres, Louis XV avait trouvé tout naturel de les exiler, et il leur avait assigné des résidences peu récréatives, Bourges, notamment, où l'on reléguait d'ordinaire les ministres qui avaient cessé de plaire. La colonie parlementaire de Bourges se composait de vingt-huit conseillers et d'un président, Durey de Meinières, qui, pour occuper les loisirs de sa villégiature forcée, consignait dans un journal anecdotique les occupations, les études et les amusements de son entourage, en traçant de ses confrères des portraits fort curieux. M. Grellet-Dumazeau a mis à contribution ce document intime pour écrire l'histoire anecdotique du séjour des magistrats à Bourges, qui se prolongea durant quinze mois, et pour évoquer quelques types caractéristiques de ces parlementaires d'autrefois, juristes consommés et fins lettrés, qui, malgré leurs mœurs austères, ne dédaignaient, à l'occasion, ni le rire ni la plaisanterie gauloise. Ces enragés de Bourges, comme on les appelait à Versailles, ces robins si intraitables dans la défense de leurs prérogatives, qui, par leur opposition incessante, frayèrent les voies à la Révolution, étaient dans la vie privée des bourgeois fort débonnaires. Bien qu'ayant sans cesse leurs regards et leurs pensées tournés vers Paris, ils s'étaient accommodés aisément du calme de la vie provinciale et ne s'affligeaient guère sans doute que du trop long silence auquel les avait condamnés la volonté du roi.

*
* *

L'Architecture de la Renaissance, par M. Léon Palustre. (Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts, in-8. Librairies-Imprimeries réunies.)

Le mouvement qui a marqué dans les lettres et les arts la fin du moyen âge et le commencement de l'ère moderne n'est pas issu, comme on incline généralement à le croire, d'une brusque révolution; il a été, au contraire, préparé par une évolution lente et méthodique. C'est là un fait indéniable et que M. Palustre a très nettement établi, d'abord dans son grand ouvrage sur *la Renaissance*, et aujourd'hui dans le volume qu'il consacre à *l'Architecture de la Renaissance.* C'est en Italie que la transformation s'opéra tout d'abord; dès le début du XVI*e* siècle, Bramante fut le premier champion du retour pur et simple vers les formes classiques, et le mouvement se propagea surtout par des influences locales. L'art nouveau se manifesta surtout dans les églises, et l'Italie est le seul pays qui eut alors une architecture religieuse vraiment digne de ce nom; la voûte en coupole s'implante définitivement et, à sa suite, le plan de la croix grecque se substitue au plan de la croix latine.

En France, bien que les guerres d'Italie aient exercé sur l'art une influence incontestable, la Renaissance conserve une originalité propre; toutes les grandes constructions du XVI*e* siècle sont l'œuvre d'architectes français qui ont adopté pour principe l'adaptation logique et raisonnée des formes gréco-romaines aux dispositions de l'art gothique. Les styles, d'ailleurs, changent avec les souverains; Louis XII a le sien, comme François I*er*, Henri II et Henri III; mais les véritables tendances de la Renaissance se manifestent le plus nettement sous François I*er* et surtout dans l'architecture civile; pour les édifices religieux, la formule gothique persiste plus longtemps.

Dans les autres pays de l'Europe, la rénovation artistique est infiniment moins sensible; en Angleterre, elle s'implante très difficilement, parce qu'elle a à lutter avec un style propre au pays dont les Anglais se trouvent pleinement satisfaits; en Espagne et en Portugal, elle ne s'exerce guère que sur des détails; ici, l'art gothique, rajeuni sous l'influence du goût moresque, fournit encore une longue carrière.

L'intéressant travail de M. Palustre nous fait passer en revue l'histoire et les caractères généraux de la Renaissance dans toute l'Europe, en même temps qu'il nous signale les grands artistes de cette période et les monuments caractéristiques auxquels ils ont attaché leur nom. L'ouvrage est illustré d'une centaine de gravures.

Émile Raunié.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

7 avril 1892.

L'agitation religieuse, l'agitation anarchiste et les nouvelles qui nous sont parvenues de diverses provinces de notre empire colonial ne nous font pas cette semaine un agréable tableau. Les questions et les interpellations se succèdent à la Chambre sur nos affaires intérieures et extérieures.

M. de Mahy, l'ardent représentant de la Réunion, a commencé par interroger avec âpreté le gouvernement sur notre situation à Madagascar. Il est certain que le premier ministre, véritable monarque des Hovas et époux de la reine, méconnaît nos droits les plus essentiels, et que nous n'avons encore rien fait de sérieux pour occuper cette île, dont nous devrions être les maîtres sans conteste.

Les dépêches de M. de Lanessan, gouverneur général de l'Indo-Chine, nous annonçaient récemment que la pacification du Tonkin était « absolue » et qu'il trouvait dans les mandarins « d'enthousiastes collaborateurs ». Ces expressions qui, en tout état de cause, trahissaient une certaine emphase, ont fait ressortir plus désagréablement les dépêches suivantes. Nous avons dû prendre des forts redoutables, occupés par les Chinois, dans les massifs montagneux du Dong-Trien et du Yen-Thé. Nous avons perdu dans ces attaques des officiers et des soldats. M. Jamais, sous-secrétaire d'État des colonies, a répondu avec beaucoup de fermeté à M. Bouge, député de Marseille, que le Delta du Tonkin ne pouvait pas être confondu avec les régions montagneuses qui l'avoisinent : elles ont toujours été occupées par des bandes qui descendent de leurs retranchements dans la plaine et viennent menacer les environs du Delta. M. de Lanessan a entrepris de déloger ces ennemis de leurs repaires et il y a réussi.

Les incidents de Madagascar et de l'Indo-Chine ont bientôt disparu devant les préoccupations plus graves qui nous sont venues de ce noir et affreux petit pays de Dahomey. On n'a pas oublié la convention qui a été passée, le 3 octobre 1890, avec le roi Behanzin, par le contre-amiral Cavelier, commandant en chef des forces de terre et de mer dans le golfe de Bénin, ou plutôt par le père Dorgère, qui avait mené toute l'affaire. Aux termes de cette convention, le roi de Dahomey s'engageait à respecter le protectorat français du royaume de Porto-Novo et à s'abstenir de toute incursion sur les territoires faisant partie de ce protectorat. Il reconnaît à la France le droit d'occuper indéfiniment Kotonou. La France, de son côté, exercera son action auprès de Sa Majesté Tofa, roi de Porto-Novo, pour qu'aucune cause légitime de plainte ne soit donnée à l'avenir au roi de Dahomey. A titre de compensation pour l'occupation de Kotonou, dont le Dahomey détenait les douanes, nous nous engagions à verser annuellement une somme de 20 000 francs. La Chambre, en votant la somme stipulée, a refusé de ratifier officiellement ce traité, que l'on désigne communément u nom plus commode d' « arrangement ».

Arrangement, traité ou convention, on sait ce que cela peut valoir pour le potentat nègre de Dahomey, qui ne connaît que sa volonté sans frein et qui se croit inaccessible dans sa capitale d'Abomey, au milieu de sa légion d'amazones, derrière des marais infranchissables pendant les trois quarts de l'année. Il n'a profité de la paix que pour continuer son commerce d'esclaves et pour se procurer des fusils et des canons contre nous. Aux mois d'août et de septembre de l'année dernière, il livrait au commissaire spécial d'Allemagne à Toga des troupeaux d'esclaves, payés 12 livres sterling par tête, et qui procuraient à Behanzin, soit en argent, soit en munitions de guerre, une valeur de plus de 1 200 000 francs, au dire des correspondances envoyées de Wydah au *Sémaphore* de Marseille. Ces esclaves, embarqués sur des vaisseaux allemands à Wydah, étaient transportés au Cameroun. De semblables cargaisons d'esclaves étaient vendues aux autorités du Congo belge, qui livraient en échange des canons et d'autres armes à feu.

Aujourd'hui, Behanzin nous somme d'évacuer le Dahomey, et ses troupes, suivant de près ses insolentes menaces, étaient il y a trois jours sous les murs de Porto-Novo. Le lieutenant-gouverneur, M. Ballot, n'a pas plus de six cents hommes sous la main pour défendre Porto-Novo, Kotonou et Grand-Popo. Il serait puéril de nier que la position de nos soldats doit être critique, en attendant les secours qui leur seront envoyés du Sénégal. Enfin, du Sénégal même nous est arrivée une fâcheuse nouvelle : le capitaine Ménard, qui est parti il y a deux ans de Grand-Bassan pour refaire à rebours l'itinéraire du capitaine Binger, aurait été massacré avec sa troupe par les bandes de Samory.

Depuis dix ans, nous sommes en guerre avec ce roi soudanais, ses États font partie de « notre sphère d'action » dans le bassin du haut Niger, suivant les expressions aujourd'hui consacrées. L'année dernière, le colonel Archinard poussait une pointe hardie sur son territoire, occupait de vive force Kankan et Bissandougou. Mais là aussi il faut s'attendre à des luttes de jour en jour plus difficiles, car les Anglais de Sierra-Leone vendent des armes à feu perfectionnées à Samory, comme les Allemands et les Belges en fournissent à Behanzin.

La convention délibérée dans la Conférence internationale de Bruxelles pour la répression de la traite des esclaves entre en vigueur à partir de ce présent mois d'avril : permet-elle d'espérer quelque remède aux choses d'Afrique, ou verra-t-on les États d'Europe, méprisant les intérêts les plus élémentaires de la civilisation, trahissant leur propre destinée et le droit des gens, continuer d'armer contre eux-mêmes les peuples du continent noir et se créer les uns aux autres des difficultés toujours plus grandes et des périls plus redoutables, par des pratiques qu'il faudrait tout simplement assimiler à celles des Samory et des Behanzin? Le gouvernement de la République demande aux Chambres les crédits qui lui sont nécessaires et la constitution d'une armée coloniale que nous devrions posséder depuis longtemps, composée d'engagés volontaires, dans la force de l'âge et déjà éprouvés au métier des armes. Si nous voulons maintenir dans les différentes parties du globe notre empire colonial et notre place dans le concours des nations à la conquête de l'univers, nous possédons la force et les ressources diverses que réclame la poursuite de cette ambition légitime, mais il faut savoir opposer aux luttes et aux mécomptes de cette politique lointaine une énergie indomptable et un sang-froid à toute épreuve. Nos rivaux en influence ont été surpris et décontenancés plus qu'on ne le peut dire, depuis vingt ans, par le spectacle de notre vigueur intérieure et par l'affermissement progressif de notre République, qui défie désormais tous les coups de la fortune : si notre prestige, inattaquable chez nous, pouvait être entamé au loin, dans les provinces encore éparses de la France coloniale reconstruite, nous pouvons croire que les adversaires de la République en tireraient grande joie et qu'ils ne manqueraient pas d'y donner les mains en secret. On peut prévoir que l'avenir du monde colonial se jouera un jour dans la Méditerranée et sur le Rhin, mais on peut dire aussi que l'avenir de la France républicaine se fonde en Afrique et en Indo-Chine.

H. Depasse.

Académie des sciences morales et politiques. — *Élection.* — M. Charles Calvo, ministre plénipotentiaire de la République Argentine à Berlin, auteur de divers ouvrages sur le droit international, a été élu associé étranger en remplacement de M. Thonissen.

Les candidats au fauteuil de M. Baudrillart sont : M. Émile Gebhart, professeur à la Faculté des lettres de Paris; M. Adolphe Guillot, juge au tribunal de la Seine, et M. Henri Joly, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Dijon.

La Bibliothèque de Spinoza. — M. Nourrisson commence la lecture d'un mémoire portant ce titre. Il divise d'abord les bibliothèques en trois catégories, suivant les dispositions d'esprit de leurs propriétaires. La bibliothèque des bibliomanes est un amas incohérent de livres de tous les formats, bons ou mauvais, car la qualité importe moins que la quantité. Celle du bibliophile se fait remarquer par sa valeur vénale et son luxe, mais n'a pas non plus une grande signification utile. La bibliothèque du travail est bien différente des deux autres. C'est celle qu'on lit, où l'on fait des recherches, où l'on goûte des satisfactions intellectuelles.

Telle était la bibliothèque de Turgot, telle devait être celle de Spinoza. Jusqu'à présent on n'avait sur cette dernière que des données peu certaines; c'est une récente publication de M. Servas Van Riegen, de La Haye, qui vient d'en faire connaître le catalogue authentique. M. Nourrisson se propose de l'étudier en détail dans la prochaine séance. Il se borne à rappeler, en ce moment, dans quelles conditions Spinoza est mort.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Élection.* — L'Académie a procédé au remplacement de M. Alfred Maury. Trois candidats étaient en présence : M. Ph. Berger, sous-bibliothécaire à l'Institut, collaborateur du *Corpus inscriptionum semiticarum;* M. Homolle, professeur suppléant au Collège de France, maintenant directeur de l'École d'Athènes; M. Courajod, conservateur au musée du Louvre. Au premier tour, M. Homolle a obtenu 16 voix, M. Berger 13 et M. Courajod 7. M. Homolle a été élu au second tour par 20 voix contre 15 à M. Berger.

Épigraphie romaine. — M. Héron de Villefosse présente, au nom de M. Thiers, membre de la Société archéologique de Narbonne, le texte d'une inscription récemment découverte sur l'emplacement du forum romain à Narbonne. Elle est gravée sur le piédestal de la statue d'un personnage nommé L. Aponius Chæreas, qui avait été augure de la colonie de Narbonne. Il avait exercé aussi la fonction de questeur et avait été honoré des ornements de l'édilité, c'est-à-dire qu'il avait le droit de paraître au théâtre et dans les représentations publiques revêtu du costume et des insignes des édiles. Ce personnage avait sans doute acquis une certaine fortune dans le commerce, car l'inscription indique plusieurs villes de Sicile, Syracuse, Palerme, Thermæ Hymeræ, dans lesquelles notre personnage avait été honoré des ornements de l'édilité, du duumvirat, du flaminat et de l'augustalité. Il est évident qu'Apronius avait séjourné en Sicile pour y faire des affaires; les villes nommées sont des villes maritimes, et tout porte à croire que nous avons là une preuve des relations commerciales qui existaient dans l'antiquité entre le midi de la Gaule et la Sicile. Narbonne, au commencement du IIe siècle de notre ère, époque à laquelle notre inscription paraît remonter, était pour le commerce le point le plus important de la Gaule. Malheureusement, les inscriptions que nous possédons ne font connaître que des industries locales, et nous n'y trouvons aucune mention rappelant le commerce d'exportation qui était si prospère ailleurs, à Lyon notamment.

Les métopes de Sélinunte. — M. Geffroy envoie de Rome la photographie des fameuses métopes dont nous avons parlé antérieurement.

Un membre de l'Académie, M. G. Schlumberger, qui est en ce moment en Sicile, écrit qu'il a pu, grâce à une faveur spéciale de M. Salinas, l'éminent directeur des fouilles et des musées de l'île, examiner les trois métopes qui sont cachées dans les caves du musée de Palerme.

M. Schlumberger raconte que ces métopes n'ont pas été trouvées dans un temple, mais dans les fortifications de l'acropole, où elles avaient servi de matériaux de construction. En les regardant de près, on trouve facilement des traces de peinture sur ces beaux fragments. M. Salinas a déjà constaté que les fonds étaient peints en rouge, et il retrouvé des traces certaines de peinture sur différentes parties du corps du taureau.

Il insiste surtout sur le groupe qui représente Europe et le taureau, qui sera certainement admiré de tous les connaisseurs. « On croirait presque voir, écrit-il, le revers grandi de quelque monnaie crétoise de l'époque la plus ancienne. On y retrouve une influence orientale évidente. Le personnage un peu raide et fluet d'Europe est plein de grâce et de vie. La pose de la jeune femme assise sur le dos du taureau est charmante. D'une main elle se retient à une des cornes de l'animal. Vêtue d'une tunique collante, ses longs cheveux dénoués et épars, elle laisse pendre ses pieds dans une attitude pleine de vérité. Le taureau est figuré la tête de face, plein de force. Les poils frisés sont fortement indiqués sur le garrot et entre les cornes surtout; la queue démesurément longue plonge dans les flots, qui sont représentés par deux poissons. »

Les trois métopes découvertes par M. Salinas se rapprochent comme âge et comme type de trois autres connues depuis longtemps, qui sont au musée de Palerme et qui furent trouvées, en 1823, dans un temple de l'acropole sélinuntienne. Mais celles-ci, beaucoup plus petites, n'appartiennent pas à ce monument. M. Salinas, ajoute M. Schlumberher, nous dira bientôt de quel édifice faisaient partie ces précieux débris, dont la découverte vaudra à ce savant la gratitude de tous les archéologues.

Société des antiquaires de France. — *La légende de Sainte-Valérie.* — M. l'abbé Duchesne lit un mémoire sur les textes les plus anciens relatifs à la légende de cette sainte. Elle était païenne encore lorsqu'elle fut fiancée; mais ayant été convertie, elle fit vœu de chasteté et refusa de se marier lorsque le moment fut arrivé. Son fiancé furieux la tua; mais s'étant depuis converti à son tour, il édifia ses concitoyens par ses vertus et fut, après sa mort, enterré avec sa fiancée dans la crypte la plus vénérée du pays, celle de Saint-Martial, l'apôtre du Limousin.

M. l'abbé Duchesne pense que cette légende repose sur des monuments réels, car les tombeaux de sainte Valérie et de son fiancé ont été vus dans la crypte avant le temps où les légendes furent transcrites.

— M. Germain Bapst communique une étude sur les ballets à la cour de France au XVIe et au XVIIe siècle. Il montre que les personnages les plus grotesques et les plus monstrueux y étaient tenus par le roi et par les plus grands seigneurs. Un seul personnage historique paraît dans les représentations, c'est Jeanne d'Arc. Elle porte un costume du XVIe siècle, avec une large toque à créneaux et à panaches blancs et une tunique à plis répétés et à crevés.

J.-B. Mispoulet.

BIBLIOGRAPHIE

Arménie, Kurdistan et Mésopotamie, par le comte de Cholet, lieutenant au 76e régiment d'infanterie (in-18, avec gravures, Plon-Nourrit).

Le voyage du comte de Cholet à travers les provinces asiatiques de la Turquie mérite d'appeler l'attention des lecteurs français, non seulement parce qu'il offre la description de contrées peu connues et rappelle de vieux souvenirs historiques, mais surtout parce qu'il expose avec une rare impartialité la situation actuelle de l'empire ottoman, dont l'Europe moderne se préoccupe à juste titre.

L'auteur a pu constater, par ses expériences et ses observations de chaque jour, que les Turcs étaient volontairement réfractaires aux progrès de la civilisation et endurcis dans la routine la plus tenace. Bien que de sérieux progrès et de notables améliorations aient été introduits dans quelques provinces, et que de louables réformes aient été opérées grâce à l'intelligente initiative du Sultan, la monarchie turque marche à grands pas vers une irrémédiable déchéance. Elle ne pourra être arrêtée sur la pente de la ruine que par un bouleversement complet de l'organisation et de l'administration actuelles. Le rapide développement du commerce et de l'industrie dans certaines contrées parcourues par le comte de Cholet montre que si la Turquie veut et sait agir à temps, elle pourra redevenir une grande puissance. Nous ne suivrons pas ici l'infatigable touriste dans ses étapes successives à travers les régions pittoresques d'Angora, de Césarée, d'Erzeroum, de Mossoul, de Bagdad et d'Alep ; mais nous devons signaler ses doléances relativement à l'affaiblissement graduel de notre influence dans la Turquie d'Asie. D'après M. de Cholet, cet état de choses provient en majeure partie de l'insuffisance des écoles françaises d'Orient. Les populations de la Syrie connaissant beaucoup plus l'italien que le français, entrent difficilement en relations avec nos compatriotes. Que l'on prenne la peine de leur enseigner notre langue, et il en ira tout autrement. Le gouvernement a donc le devoir de subventionner plus largement qu'il ne l'a fait jusqu'ici les écoles d'Orient et surtout de n'y admettre que des professeurs de nationalité française, à l'exclusion des maîtres étrangers, et notamment des Italiens.

***

La Lutte pour la santé, par le docteur E. Monin. (In-18, Flammarion.)

Les actualités d'hygiène et de médecine ont trouvé dans le docteur Monin un vulgarisateur des plus ingénieux et des plus habiles, qui excelle à exposer ces questions spéciales sous forme de causeries familières pour les personnes étrangères aux études biologiques. Dans le nouveau volume qui vient de paraître, M. Monin a traité divers sujets qui sont depuis quelque temps à l'ordre du jour, tels que l'hygiène urbaine, le pavé de Paris, les habitations à bon marché, l'inspection sanitaire des viandes, les colonies scolaires, les hôpitaux marins, etc. La grippe et la coqueluche ne pouvaient être oubliées, après les rudes atteintes de l'*influenza*, non plus que les maladies contagieuses si funestes aux populations urbaines. Sur ce point, du moins, l'auteur est fort encourageant, et il n'hésite pas à nous affirmer que la plupart de ces maladies n'existeront bientôt plus qu'à l'état de passé morbide, si nos administrateurs veulent bien se conformer strictement aux principes de l'hygiène et de la prophylaxie bien entendues.

***

Le Présent et l'avenir du catholicisme en France, par M. l'abbé de Broglie (in-18 Plon-Nourrit).

Cet ouvrage de M. l'abbé de Broglie a été inspiré par une récente étude de M. Taine sur la restauration de la religion au commencement de notre siècle. M. Taine, qui ne s'est pas borné dans son travail à des considérations purement historiques et qui est insensiblement arrivé du passé au présent, a cru pouvoir affirmer que l'action de l'église catholique sur les masses populaires et sur la société en général allait en décroissant. Tel n'est pas l'avis de l'abbé de Broglie, qui discute méthodiquement toutes les assertions de l'historien-philosophe, et qui trouve l'Église actuelle plus forte et plus unie que jamais. Elle a à lutter, il est vrai, contre la science et l'opinion ; mais ce sont là, affirme l'auteur, des adversaires dont elle triompherait aisément, si elle n'avait contre elle les puissants du jour qui paralysent son influence.

***

De la propriété et de ses formes primitives, par E. de Laveleye (in-8°. Bibliothèque de philosophie contemporaine, 4e édition, revue et augmentée).

M. Émile de Laveleye, l'illustre économiste belge, mort récemment, s'était attaché depuis vingt ans à refondre et à compléter son étude sur la *Propriété et ses formes primitives*, en vue d'en publier une nouvelle édition, qui vient de paraître dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. D'après la thèse de l'auteur, qui souleva au début de très vives critiques, la propriété foncière, dans le principe, fut collective, et c'est avec le temps seulement qu'elle devint individuelle et héréditaire. M. de Laveleye a établi d'une façon indiscutable la collectivité primitive, non seulement à l'aide de nombreux textes historiques, mais encore par l'examen de la division actuelle des terres cultivées dans la plupart des pays du continent.

La mise en lumière des formes originaires de la propriété présente aujourd'hui plus que jamais un intérêt immédiat, en raison de la gravité des questions sociales. Comme l'auteur l'a judicieusement remarqué, les économistes prétendent que toute propriété vient du travail, et cependant les masses populaires constatent chaque jour que, sous l'empire des institutions actuelles, ceux qui travaillent la terre n'ont pas de quoi subsister, tandis que ceux qui la possèdent vivent dans l'opulence sans travailler. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris si le socialisme fait partout de rapides progrès. Mais on peut se demander, avec M. de Laveleye, quelle sera l'attitude de la société moderne en présence des revendications des prolétaires. Les sociétés antiques n'ont pas su résoudre le problème ; celles de l'avenir auront-elles plus de sagesse et de prévoyance? Comprendront-elles que c'est un devoir de justice de chercher un correctif à l'inégalité des conditions et de modifier les institutions sociales de façon à répartir la propriété entre un plus grand nombre de mains et d'assurer à chacun un instrument de travail?

Emile Baumé.

CHRONIQUE DES ACADÉMIES

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Correspondance.* — M. le ministre des affaires étrangères transmet à l'Académie la lettre suivante, que lui adresse M. Charles Buet, vice-consul de France à Almeria : « J'ai l'honneur de vous informer qu'au lieu dit « les Bas-Fonds », entre les villages d'Agua-Dulce et Roquetas, à seize kilomètres environ d'Almeria, on vient de découvrir les ruines d'une ville romaine dont les rues s'étendent sur un front de deux kilomètres. On a mis au jour des colonnes de marbre, des corniches sculptées, des amphores; on a recueilli une grande quantité de monnaies. Beaucoup d'inscriptions sont illisibles; on a informé de cette découverte la royale Académie d'histoire et le Musée archéologique de Madrid. Reste à savoir si les fouilles seront assez importantes pour mettre à découvert cette ville souterraine qui, d'après les remarques, aurait été pillée, saccagée et brûlée. Les archéologues de la province sont divisés sur le véritable nom de cette ville. Les uns prétendent que c'est Tarraniana, les autres Virgi. »

Jeanne Paynel à Chantilly. — Tel est le titre d'un mémoire dont M. Siméon Luce commence la lecture. Fille unique de Foulques IV Paynel, seigneur de Hambye et de Briquebec, en Basse-Normandie, et de Marguerite de Dinan, Jeanne naquit vers le milieu de 1413. Quelques semaines seulement après sa naissance, elle perdit son père; sa mère, qui était Bretonne, retourna dans sa province natale, où elle se remaria dès 1414. Vers le milieu de cette même année, un des plus puissants gentilshommes du Vexin, Gui VI, seigneur de La Roche-Guyon, avec l'assentiment du roi de France, gardien de droit des mineures nobles d'après la coutume de Normandie, court enlever la petite orpheline encore au berceau et l'emporte en son château de La Roche-Guyon, où Perrette de La Rivière, fille cadette du premier chambellan de Charles V, — qui doit s'illustrer quelques années plus tard en résistant cinq mois à un corps d'armée anglais, — se charge d'élever la riche héritière du seigneur de Hambye.

Gui et Perrette entreprennent de marier leur fils aîné, Guyon, qui n'est lui-même qu'un enfant, à cette héritière. Sur ces entrefaites, Guy VI est tué à Azincourt, le 25 octobre 1415. En 1416, Marguerite de Dinan fait casser par le Parlement de Paris le contrat de mariage dressé pour ces deux enfants. La cour enlève la garde de Jeanne Paynel à Perrette de La Rivière pour la confier, non à Marguerite de Dinan, qui sollicite cette garde uniquement pour marier sa fille à Gille de Rais, — le futur *Barbe bleue*, — mais à Jacqueline Paynel, dame de Chantilly, tante paternelle de Jeanne.

M. Luce fait, à cette occasion, la description du château et du domaine de Chantilly, tels qu'on peut se les représenter d'après les aveux et dénombrements de la première moitié du xve siècle.

Une vue de Saint-Pierre de Rome au milieu du xve *siècle.* — M. Paul Durrieu signale l'existence, dans un manuscrit des *Grandes Chroniques* de la Bibliothèque nationale, d'une miniature de Jean Foucquet, dans laquelle se trouve représenté, avec une remarquable fidélité, l'intérieur de l'ancienne basilique de Saint-Pierre de Rome, fondée par Constantin et totalement détruite depuis la Renaissance pour faire place à l'édifice moderne de Bramante et de Michel-Ange. On sait, par le témoignage des Italiens eux-mêmes, que Foucquet a séjourné à Rome sous le pontificat d'Eugène IV (1431-1447). C'est par conséquent à cette époque qu'il a pu recueillir sur les lieux les éléments dont il s'est servi pour sa miniature. Or nous ne possédons jusqu'ici, en original, aucune représentation intérieure de l'antique basilique constantinienne qui remontât au delà du xvie siècle.

M. Durrieu montre, par un rapprochement avec les textes, combien la vue tracée par l'artiste français est exacte dans ses détails. Elle constitue donc pour l'archéologie du vieux Saint-Pierre de Rome un document figuré de premier ordre, le plus précieux peut-être, et, en tout cas, le plus ancien de tous ceux qui sont actuellement connus.

Les origines métriques du cursus. — Le *cursus*, dit M. Louis Havet, est un agencement euphonique des mots de la prose latine, usité au moyen âge dans les bulles des papes; il est rythmique, c'est-à-dire fondé sur la considération de l'accent. Les règles d'accent du *cursus* papal dérivent de règles plus anciennes, qui étaient métriques, c'est-à-dire fondées sur la considération de la prosodie et qu'on trouve observées, à la fin du ive siècle, dans la prose du païen Symmaque et, au milieu du ve, dans celle du pape Léon le Grand. Une prose mesurée, telle que celle de Symmaque, décèle la façon dont l'auteur analysait ses propres phrases; par là elle fournit le moyen de constituer une ponctuation scientifique, indépendante des caprices des éditeurs modernes.

Monuments primitifs des îles Baléares. — M. G. Perrot rend compte de l'ouvrage que vient de publier M. Émile Cartailhac sur son exploration des îles Baléares. Ce savant, bien connu pour ses recherches sur les antiquités préhistoriques de la France et des pays de l'Europe méridionale, était allé chercher dans ces îles des renseignements qu'il n'a pas trouvés sur l'âge de pierre et sur les populations vraiment primitives de la Méditerranée; mais il en a rapporté des documents très intéressants, des photographies et des plans détaillés des villes, des remparts et des documents auxquels il n'a pu assigner de date précise. D'après les traces laissées par les outils sur la roche, ils sont tous contemporains de l'âge de bronze.

Académie des sciences morales et politiques. — *Élection.* — La section de morale présentait en première ligne *ex æquo :* MM. Émile Gebhart et Adolphe Guillot; en seconde ligne, M. Henri Joly.

M. Adolphe Guillot est élu par 20 voix contre 13 à M. Gebhart et 3 à M. Joly sur 37 votants.

Société des antiquaires de France. — M. Mazerolles démontre la fausseté de l'opinion généralement admise qui attribue à Nicolas Briot, au commencement du règne de Louis XIII, le mérite de la découverte de la frappe des médailles au balancier. Dès le commencement du xvie siècle, la presse était en usage en Allemagne, où Henri II la fit étudier. En 1551, à la suite d'études faites sur place, le nouvel outillage était établi et fonctionnait à Paris; mais la routine de la Cour des monnaies fit délaisser ces procédés perfectionnés pour la frappe des monnaies; jusqu'au xviie siècle, ils ne furent en usage que pour les médailles.

M. l'abbé Duchesne fait une communication sur la découverte d'une basilique romaine à Tipasa, que nous avons déjà signalée.

M. Ravaisson-Mollien lit un mémoire sur la coiffure antique et explique que la chevelure de la statue de l'Apollon, de Pianbino, n'est pas relevée, mais séparée en deux et réunie à son extrémité par un anneau d'or d'où s'échappent les mèches séparées.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

14 avril 1892.

Nous retrouvons le Parlement au même point où nous l'avons laissé, il y a huit jours, dans la discussion de nos affaires coloniales les plus pressantes: après une semaine parlementaire houleuse, la question de notre armée coloniale à créer et à organiser n'a pas avancé d'une ligne, la question d'une administration centrale des colonies à coordonner fortement n'a pas été abordée, les crédits pour le Soudan et le Dahomey ne sont pas votés.

Ceci était exact au moment où nous avons commencé à écrire; les crédits ont été depuis lors accordés, non sans de vaines et affligeantes disputes; mais le projet de loi qui prime tous les autres, celui qui doit nous donner une armée coloniale, demeure en suspens. Il a été déposé à la Chambre des députés au mois de février 1891, il est arrivé au Sénat au mois de décembre, il vient de faire une apparition à la tribune du Luxembourg le 12 avril 1892, et il a été renvoyé à la Commission pour un supplément d'études. Le projet qui a subi d'aussi longs retards n'était pas une loi organique, mais une mesure toute provisoire et transitoire, destinée seulement à permettre au ministre de la guerre de composer comme il l'entendrait et sous sa responsabilité une armée coloniale. L'infanterie et l'artillerie de marine étaient transportées du ministère de la marine au ministère de la guerre. Les contingents recrutés dans nos colonies de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Réunion étaient affectés à l'armée coloniale.

Ce système a donné lieu à de justes critiques, la jeunesse de la Guadeloupe et de la Réunion paraissant moins propre que celle du climat et de la terre de France à affronter toutes les difficultés et tous les labeurs; et comme elle est en outre moins nombreuse, elle serait bientôt décimée, et nos colonies seraient dépeuplées. La Commission du Sénat et son rapporteur, M. Lourties, ont essayé de se rapprocher un peu d'une loi organique, mais ils n'ont pas osé y atteindre d'un coup. Ils sont demeurés timidement dans les limites d'une loi provisoire, que le ministre de la guerre aurait le droit d'appliquer à peu près à sa volonté. C'est alors que M. Margaine, sortant brusquement de ces conceptions étroites, a porté à la tribune un projet d'organisation réelle, fondé sur les rengagements volontaires et sur l'attrait d'une solde de faveur.

Le Sénat a voté à mains levées ce contre-projet, par lequel étaient renversés les échafaudages précédemment édifiés avec tant d'effort; et, comme il avait décidé, en déclarant l'urgence de la loi, qu'elle ferait l'objet d'une seule discussion, le projet Margaine était adopté d'une manière irrévocable. Nous possédions enfin, par une heureuse surprise, une loi organique. C'était trop heureux. Chacun s'est écrié qu'on n'avait pas compris la position de la question; le général Deffis, le général Billot, M. de Freycinet, ministre de la guerre, M. de Cavaignac, ministre de la marine et des colonies, ont demandé le retrait de l'urgence et le renvoi du projet à la Commission. Le Sénat a retiré l'urgence et renvoyé le projet avec les divers amendements.

Le problème à résoudre est pourtant clair aux yeux de tous : il nous faut 25 000 hommes aguerris, robustes, dans la pleine vigueur de l'âge, aimant les coups et les lointaines aventures, aptes aux fatigues et aux assauts des climats meurtriers, commandés par des officiers de tête et de cœur, curieux de voir le monde : aux colonies et en France, ces hommes pullulent; dans une nation toujours guerrière et chez un peuple avide de nouveautés, pressé, comme le sont aujourd'hui tous les peuples d'Europe, par les besoins impérieux d'une vie pénible, surchargée d'impôts et parcimonieusement répartie. Au loin, c'est la vie large et attrayante, avec ses risques, mais avec ses séductions. Il suffit de payer ces hommes pour les voir sortir de terre, fiers de servir sous le drapeau de la France. Il s'agit de ressusciter les vieilles bandes intrépides des mercenaires de l'ancien temps, qui ont illustré tous les climats de leurs exploits. Mais on hésite, on recule par un scrupule hors de propos et par une sorte de fierté irraisonnée. La République française n'emploie pas de mercenaires, et nous ne serions pas éloignés de dire encore une fois : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe! »

Nos troupes coloniales, cependant, sont recrutées en violation de tous nos principes. Nous avons proclamé l'égalité du service militaire pour tous tous et l'abolition du tirage au sort. Mais le tirage au sort se fait toujours, quoi que l'on en dise, et les deux premiers numéros qui sortent à chaque tirage forment notre armée des colonies. Ce sont les sacrifiés, des jeunes gens à peine hommes, sans expérience de la vie militaire, arrachés à l'atelier, à la ferme, que nous envoyons, effarés, aux minotaures et à ce « gorille » du Dahomey, suivant l'expression de l'orateur naturaliste, M. Douville-Maillefeu; tandis qu'il ne tient qu'à nous, avec un peu d'argent, d'avoir des hommes en abondance, dont ce sera le plaisir et l'orgueil, et même le salut, d'aller se battre au loin pour la France.

On ne conseille pas d'étendre démesurément notre domaine colonial, au hasard et sans méthode. Aux périodes d'expansion doivent succéder les périodes de consolidation et d'organisation. M. de Mun, dans un discours enthousiaste, a fait miroiter le continent africain conquis à la civilisation par l'épée et par la croix. Ces rêves d'une imagination fanatique ont pour effet de refroidir l'opinion et les Chambres. Mais il est vrai que dans les entreprises coloniales nul ne peut se tracer *a priori* une ligne inflexible qu'il ne franchira pas. Cela ne dépend pas de nous, mais des voisins avec lesquels nous sommes en contact. Ils sont les maîtres de la paix et de la guerre, et ils nous obligent, s'ils nous attaquent, à porter nos postes plus avant chez eux. Le concours de l'Europe à la conquête de l'Afrique par l'Occident et par l'Orient à la fois nous oblige aussi, et, si nous n'y avions pas pris garde, nous aurions vu un jour notre Algérie, vainement accrue du protectorat tunisien, coupée par derrière et isolée du corps de l'Afrique, comme un membre mort. Nous ne pensons pas que la France doive mettre sa fortune et sa principale pensée, sa pensée maîtresse, dans ses colonies, ni entreprendre de rivaliser avec une grande nation insulaire qui a son cœur et ses organes essentiels hors de chez elle par une bizarrerie de sa structure. Mais la France, toujours grande puissance continentale, assise sur trois mers, avec l'heureux développement de ses ports et de ses côtes, se serait sans doute manquée à elle-même, si elle n'avait étendu les mains sur sa part d'Orient et d'Afrique, en affermissant sa base sur le granit européen. Lorsque la nouvelle Europe, après les grandes guerres de 1866 et de 1870, dans une longue et pesante période de paix, de plus en plus travaillée par les luttes de l'industrialisme à outrance, a senti universellement le besoin de se répadre au dehors, c'eut été une politique peut-être de nous enfermer chez nous, seuls avec notre pensée unique. Cette politique nous eût-elle servi dans l'espace de ces vingt ans à réaliser la pensée unique? Il est permis d'en douter; peut-être notre génération serait aujourd'hui sortie d'une anxieuse attente entre la paix et la guerre, épiant toujours dans les cieux l'occasion qui ne vient pas; elle aurait jeté ses regards sur le monde et elle l'aurait vu occupé : en serions-nous plus avancés?

H. Depasse.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

14 avril 1892.

La Diète de Prague, en ajournant indéfiniment la discussion du compromis de Vienne, pourrait bien avoir créé une situation intenable au ministère cisleithan. Les Allemands de Bohême n'ont pas du tout l'air de prendre bien la chose. Le comte de Thun a cru les calmer en protestant, au nom du gouvernement, contre la décision de la Diète. M. de Plener n'a pas hésité à en faire remonter la responsabilité à l'insuffisance des hommes qui sont au pouvoir. Jamais, a-t-il déclaré, ni lui ni ses amis ne prendront de vaines paroles pour l'exécution intégrale du traité.

Ce que l'on a appelé la majorité à trois pieds, Droite, Polonais, Allemands, est donc bien près de se disjoindre. Le comte Taaffe n'a qu'à bien se tenir. Ce ne serait pas la première fois que les événements de Prague auraient leur contrecoup à Vienne.

Le parti jeune tchèque triomphe. S'il n'a pas obtenu le refus pur et simple du compromis qu'il demandait, il en tient l'équivalent pratique. Ce qui a décidé du résultat, ç'a été l'attitude des vieux Tchèques et des propriétaires fonciers. Ces derniers, qui constituent la noblesse féodale de Bohême et jouissent d'une grande influence, semblent fatigués de la politique de compromission. En voulant trop ménager les uns et les autres, le comte Taaffe a irrité tout le monde.

Le ministre, du reste, semble vouloir profiter de toutes les occasions pour exaspérer les sentiments nationalistes en Bohême. L'interdiction de célébrer le jubilé de Comenius est une de ces maladresses qui ne s'expliquent guère. Devant cette tracasserie, les étudiants tchèques de Vienne commencèrent par envoyer à Guillaume II un télégramme en français, — ironie à double portée, — le remerciant d'avoir autorisé en Allemagne la commémoration du centenaire de l'illustre pédagogue, leur compatriote. Ensuite, le jour venu, ils allèrent jusqu'au conflit, dans la rue, avec les représentants de l'autorité. Il y eut là des rixes et des désordres dont la signification dépasse les mutineries d'écoliers en goguette. On fera bien d'en tenir compte à Vienne.

A la Chambre italienne, la politique coloniale a été, ces jours derniers, l'objet d'un retentissant débat. Quatre orateurs d'opposition sont venus successivement interpeller le gouvernement sur les affaires d'Afrique en général et sur celles de Massaouah en particulier. On n'a pas ménagé les critiques au ministre des affaires étrangères: manque de sécurité pour les sujets italiens dans la colonie Érythrée, négligence à faire respecter le traité d'Ucciali, oubli des droits de l'Italie sur la côte des Somalis, effacement inexplicable au Zanzibar, voilà les principaux griefs de l'opposition.

M. de Rudini y a répondu en détail, comme il convenait, et il a profité de l'occasion pour montrer les dangers des entreprises coloniales aventureuses qu'on lui préconisait. Il a affirmé son intention de maintenir le *statuo quo* avec fermeté. Les conditions financières de l'Italie lui imposent d'ailleurs cette politique.

Il convient de dire ici, pour mémoire, que, suivant une version qui a cours dans les cercles diplomatiques de Londres, lord Salisbury aurait conseillé à l'Italie de ne pas insister auprès de la Porte pour la question de Massaouah. Si cette intervention a eu lieu, elle comporte tout à la fois la reconnaissance de la suzeraineté turque sur ce territoire et, pour l'Italie, une invite à l'évacuation.

La session du Reichstag allemand a été close sans incident, et le Landtag prussien vient d'entrer, lui aussi, en vacances, après avoir ajourné le vote des crédits pour le traitement et les frais de représentation alloués au nouveau président du Conseil des ministres de Prusse.

Il semble que l'on ait jugé convenable de laisser au temps le soin d'amoindrir, sinon d'effacer, le dépit des conservateurs cléricaux devant le retrait de la loi scolaire. L'ajournement du vote des crédits nécessités par le dédoublement des fonctions de M. de Caprivi indique assez que le calme n'est pas encore revenu dans les esprits...

La nouvelle, aussitôt démentie, d'un rapprochement commercial entre l'Allemagne et la Russie, pour invraisemblable qu'elle soit, continue cependant à défrayer les conversations et les polémiques des journaux soi-disant bien renseignés.

Faut-il y voir un ballon d'essai parti on devine d'où? Est-ce déjà l'œuvre de ce diplomate que l'on dit venu pour brouiller la France avec la Russie?

Après bien des retards, Eyoub-Pacha est enfin parti pour le Caire, porteur du firman d'investiture du nouveau Khédive. Mais la diplomatie anglaise ayant réussi à pousser Abbas-Pacha à réclamer le maintien sous son gouvernement de la presqu'île du mont Sinaï, la remise du firman n'a pu se réaliser jusqu'ici. Une solution paraît éminente, aux termes de laquelle l'administration de cette région, laissée en dehors du firman d'investiture, sera remise au Khédive d'Égypte par un simple télégramme. L'intervention des puissances qui comprennent le mieux la nécessité de la consolidation de l'empire ottoman dans tout ce que les traités en ont laissé subsister n'est point étrangère à cet heureux résultat.

La péninsule des Balkans, un des points où convergent constamment les efforts de la diplomatie, n'est pas sans donner en ce moment quelque sujet d'inquiétude aux hommes d'État.

Un moment les rodomontades de M. Stamboulof menacèrent sérieusement l'équilibre des Principautés danubiennes. Les conseils de l'Autriche-Hongrie parvinrent fort heureusement à calmer le premier ministre. Mais le danger demeure entier dans la situation interne de la Bulgarie.

En Serbie, les régents, qui n'ont reçu d'autre consécration que le serment par eux prêté entre les mains de l'ex-roi Milan, viennent de reconstituer un ministère, à la suite d'une crise dont les origines et la solution restent obscures et inexplicables.

La Roumanie elle-même qui, sous le gouvernement du roi Karol, paraissait devoir jouir pour quelque temps d'une certaine stabilité, va être lancée dans l'incertitude par l'abdication de ce prince en faveur de son neveu Ferdinand de Hohenzollern.

Les élections des délégués chargés de nommer le président de la République viennent d'avoir lieu dans la Confédération argentine. Peu de jours avant, le gouvernement avait arrêté, sous prétexte de conspiration, les chefs du parti radical et proclamé l'état de siège. Ce sont là des mœurs politiques qu'il est regrettable de voir se perpétuer. Les radicaux ont tort de songer à la violence pour triompher. Les minorités ne font que perpétuer ainsi des habitudes tyranniques chez les gouvernants.

Une dépêche de Rio-de-Janeiro annonce que les partisans de l'ex-dictateur Deodoro da Fonseca ayant essayé de descendre dans la rue, le gouvernement proclama l'état de siège et sévit énergiquement contre les militaires compromis dans cette tentative. Un seul danger peut menacer la République au Brésil, le militarisme. Si les mesures que l'on vient de prendre devaient en arrêter pour toujours les manifestations, il faudrait les applaudir.

OSCAR D'ARVILLE.

BIBLIOGRAPHIE

L'Esprit de tout le monde, par Lorédan Larchey, (in-16, Berger-Levrault).

Si, comme l'affirmait le prince de Ligne, il n'y a que les bêtises qui fassent rire, les gens moroses peuvent ouvrir avec confiance le nouveau recueil de jeux de mots et calembours historiques que vient de publier notre collaborateur, M. Lorédan Larchey, ce fureteur infatigable. L'esprit de conversation a joué de tout temps un rôle considérable en France; l'ancienne société aimait à plaisanter et elle savait le faire d'une façon spirituelle et mordante à la fois; aussi les jeux de mots et les épigrammes que la tradition nous a conservés sont-ils fort nombreux. M. Lorédan Larchey n'a pas eu la prétention de les réunir tous; il s'est borné à choisir les gens justement célèbres, et il a eu l'ingénieuse idée de les grouper par catégories de personnes; toutes les classes sociales sont représentées dans son recueil, les souverains et les gentilshommes, les gens de guerre et les médecins, les avocats et les artistes; il y a aussi une riche série de mots anonymes, et ce ne sont pas les moins curieux, car ils s'attaquent à tous les régimes et forment une petite histoire humoristique et anecdotique de la France. Pour faire suite à ce recueil qui met en lumière d'une façon pittoresque le côté enjoué et railleur de notre caractère national, M. Larchey nous promet un second volume qui comprendra les *Ripostes célèbres*.

*
* *

L'Année fantaisiste, par Willy, dessins d'Albert Guillaume, (in-16, Delagrave).

Dès la première page de son livre, le très aimable anonyme qui se cache sous le pseudonyme de Willy a cru devoir prévenir les pères et les mères de famille « que sa prose peut être lue par les petites filles dont on coupe le pain et tartines, et que la Ligue pour la vertu n'a pas de plus dévoué partisan que lui ». Cette prudente déclaration n'était pas inutile dans un temps où les chroniqueurs ont trop souvent maille à partir avec la police correctionnelle. En philosophe pratique, Willy a jugé bon de se mettre à l'abri de ce fâcheux accident. Il passe en revue sur un ton badin tous les événements de l'année, qui ont plus ou moins appelé l'attention publique, il les accompagne de commentaires ahurissants, de boutades inénarrables, de jeux de mots facétieux et de rapprochements ultra-pittoresques; il raille nos manies et nos travers avec une bonhomie narquoise. C'est un joyeux compagnon, un peu sceptique peut-être, mais pas méchant, qui prend la vie et les hommes pour ce qu'ils sont et ce qu'ils valent, et qui sans emphase et sans fracas remet chacun à sa vraie place par un mot d'esprit ou un calembour. Les dessins originaux et drolatiques d'Albert Guillaume sont en parfaite harmonie avec ses fantaisistes chroniques.

*
* *

Sur le banc, 2e série, par M. Maurice Talmeyr (in-18, Plon-Nourrit).

Depuis quelques années, M. Talmeyr s'est fait dans la chronique parisienne une spécialité des causes célèbres, et l'originalité avec laquelle il traite ces questions, l'activité qu'il a déployée dans ses investigations personnelles, et le talent à la fois sobre et humoristique avec lequel il met en œuvre les détails inédits et essentiellement typiques qu'il a recueillis, ont fait de lui l'historien attitré de nos modernes criminels. Ses études sur les avorteuses de Paris, — l'affaire Gouffé, Mme Achet, et la bande de la mère Berland, — peuvent être considérées comme de véritables réquisitoires, d'une rare précision et de l'intérêt le plus émouvant, avec cette différence toutefois que l'auteur n'a pas la prétention de trouver forcément un coupable dans chaque prévenu, mais qu'il veut simplement établir le degré de culpabilité des accusés par un examen attentif et impartial des charges qui pèsent sur eux et surtout des constatations qui résultent de sa propre enquête.

*
* *

Le Livre de la femme d'intérieur. Table, cuisine, ménage, hygiène, par Ris-Paquot (in-8°, avec 291 gravures, Renouard-Laurens).

Pour faire suite à *l'Art de bâtir, meubler et entretenir sa maison*, que nous avons signalé il y a quelques mois, M. Ris-Paquot vient de faire paraître *le Livre de la femme d'intérieur*. Ce traité, d'un caractère éminemment pratique, a pour objet d'enseigner à la maîtresse de la maison comment elle est tenue de diriger et surveiller son intérieur, de lu apprendre dans quelles conditions doivent se faire la plupart des choses du ménage, afin qu'elle puisse veiller à ce qu'elles soient toujours exécutées dans des conditions satisfaisantes, et de lui fournir d'utiles conseils sur tous les détails d'intérieur auxquels elle est tenue de présider. L'auteur passe ainsi successivement en revue les questions d'alimentation, d'entretien, d'hygiène, de ménage, de mobilier et de médecine domestique. Ses observations sont généralement complétées par des gravures explicatives dont le nombre atteint presque trois cents.

*
* *

PÉRIODIQUES.

Annales de géographie. — L'Enseignement biblique.

L'éditeur Armand Colin a créé sous le titre d'*Annales de géographie* une revue trimestrielle dont la direction est confiée à MM. Vidal de La Blache et Marcel Dubois, qui a pour objet de suivre systématiquement le progrès des sciences géographiques dans toute leur ampleur, de mettre en pleine lumière et d'exposer avec précision les résultats acquis par nos savants et nos explorateurs, et de coordonner les renseignements de tout genre qui se rattachent à la géographie. Les deux premiers numéros parus renferment de très intéressants articles sur *la France extérieure*, par P. Foncin; *les Voies de pénétration au Soudan*, par M. Schirmer; *le Chemin de fer transsibérien*, par Camena d'Almeida; *le Rôle des articulations littorales*, par Marcel Dubois, et *l'Exploration de M. Douliot à Madagascar*.

Signalons l'apparition d'une nouvelle revue d'études religieuses, *l'Enseignement biblique*, publiée sous la direction de M. l'abbé Loisy, professeur d'exégèse à l'Institut catholique de Paris. Ce recueil sera surtout consacré à l'histoire du texte et des versions de la Bible. A l'examen des questions doctrinales sera jointe une chronique qui annoncera et résumera les travaux, mémoires ou publications concernant la science biblique.

Emile Raunié.

CHRONIQUE DES ACADÉMIES

Académie française. — *Prix d'éloquence.* — Le sujet était, cette année, une *Étude sur Joseph de Maistre.* Le prix (4000 francs) a été décerné par moitié à M. Michel Revoir, avocat, docteur en droit, et à M. Rocheblave, professeur de rhétorique au lycée Lakanal.

Concours Thiers. — Un prix de 2000 francs a été décerné à M. Godefroy Cavaignac, ministre de la marine, pour son ouvrage *Formation de la Prusse contemporaine;* un prix de 1000 francs à M. le marquis de Courcy, pour une étude sur *l'Espagne après le traité d'Utrecht* (1713-1715); une mention honorable à M. Villiers du Terrage, pour son ouvrage intitulé : *Toussaint Rose, marquis de Coye.*

Concours Langlois. — Un prix de 700 francs est décerné à M. de La Ville Mirmont, pour la traduction des *Argonautiques*, d'Appollonius de Rhodes; un prix de 500 francs à M. Julien Lugol, auteur d'une traduction des *Odes barbares*, de Carducci; une mention honorable, à M. Jean de Nethy, pour ses *Ballades et Chansons populaires de la Hongrie.*

— M. Gréard a fait un rapport au nom de la Commission des deux concours Bordin et Marcelin Guérin. L'Académie statuera dans sa prochaine séance.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Jeanne Paynel à Chantilly.* — M. Siméon Luce achève la lecture du mémoire sur la famille Paynel, dont nous avons donné la première partie dans notre compte rendu de la semaine dernière. Depuis les premiers mois de 1417 jusque vers la fin de 1421, Jacqueline et Jeanne Paynel restèrent enfermées à Chantilly, pendant que Pierre II d'Orgemont et Jean de Fayel, vicomte de Breteuil, Bourguignons, maîtres de Senlis et de Creil, et la garnison dauphinoise de Chantilly, guerroyaient sans cesse et mettaient à feu et à sang la vallée de l'Oise inférieure. En octobre 1421, la dame de Chantilly dut se rendre, elle et sa nièce Jeanne, au seul membre de leur famille qui ne fût pas resté fidèle au parti national, représenté par le Dauphin, depuis Charles VII. Lorsque la Normandie, en 1417 et 1418, était tombée au pouvoir des envahisseurs, tous les autres Paynel, après avoir défendu pied à pied le sol natal contre ce flot montant de la conquête anglaise, avaient concentré la résistance dans le Mont-Saint-Michel, comme dans un suprême refuge. En moins de dix ans, ils succombèrent, les armes à la main, les uns après les autres, de telle sorte que, vers 1432, il ne restait de cette illustre et patriotique famille, naguère si nombreuse, qu'une jeune femme, Jeanne Paynel, fille du feu seigneur de Moyon, mariée à Louis d'Estouteville, capitaine du Mont-Saint-Michel, et une jeune fille portant le même nom, héritière du seigneur de Hambye, cousine germaine de la première, qui doit entrer en religion à cette date. Ce qui est certain c'est que la femme du capitaine du Mont-Saint-Michel, sans doute l'héritière de sa cousine, qui, — M. Luce le suppose du moins, — était devenue religieuse, prit alors pour la première fois les titres de dame de Hambye et de Bricquebec. Jeanne Paynel la jeune devint abbesse des Bénédictines de Lisieux en 1449, et mourut en 1457. La partie la plus élevée de la pelouse de Chantilly, dite « Normandie » depuis le xve siècle, conserve encore aujourd'hui le souvenir du long séjour de Jacqueline Paynel dans cette splendide résidence.

Archéologie préhistorique. — Nous avons eu l'occasion de signaler tout récemment une communication dans laquelle M. Hamy, après avoir rappelé l'opinion généralement admise d'après laquelle les Gaulois n'auraient pas eu d'idoles, signalait un certain nombre de sculptures grossières trouvées sur notre sol et remontant à une époque bien antérieure à l'apparition des Gaulois. M. Hamy revient sur cette question en communiquant à l'Académie, de la part de M. Cartailhac, des renseignements sur la découverte que vient de faire cet archéologue d'une sculpture féminine placée à droite de la cloison de la pierre séparant les deux chambres de l'allée couverte d'Epône (Seine-et-Oise). Cette sculpture rentre dans le type de celles des monuments déjà décrits en Normandie et en Champagne, qu'elle relie les uns aux autres.

C'est une grossière figure où l'on reconnaît assez bien l'ovale de la face, les yeux et le nez, le collier de perles à trois rangs et les deux seins, petits, rapprochés et saillants. Sur l'autre face de la pierre est reproduite une hache, le tranchant tourné vers la terre. M. Cartailhac rapproche ce monument non seulement de ceux déjà connus des environs de Gisors, de la Marne et du Gard, mais encore d'une série nouvelle découverte récemment par M. l'abbé Hermet en diverses localités de l'Aveyron, et dont M. Hamy présente à l'Académie des reproductions fidèles. En terminant, M. Hamy annonce que M. Bertin, propriétaire des bords de la garenne où la nouvelle sculpture a été découverte, vient d'offrir, à la demande de M. Cartailhac, le monument en question au Musée des antiquités nationales de Saint-Germain.

Prix Loubat (3000 francs). — La Commission, dit M. Maspero dans son rapport, a décerné le prix à M. Lucien Adam, pour l'ensemble de son œuvre linguistique et philologique. M. Lucien Adam a publié, depuis vingt ans, quinze volumes environ de grammaires, vocabulaires, lexiques de langues américaines, recueillis pour la plupart, au siècle dernier, par les missionnaires et demeurés inédits. Toutes ces publications sont faites avec un soin minutieux et une grande conscience. C'est à cette œuvre complète que la Commission décerne le prix, à propos des deux volumes : *Arte de la lengua de los Indios antis* et *Langue mosquito,* qui, seuls, rentrent, pour le temps, dans les conditions du concours.

Académie des sciences morales et politiques. — M. Dareste présente l'*Histoire de la science du droit en France,* de M. Marcel Fournier, qui fait partie d'un mémoire couronné par l'Académie en 1889. L'auteur a complété son œuvre; il en commence la publication par le troisième volume, qui comprend l'histoire des Universités d'Orléans, d'Angers, de Toulouse, de Montpellier et d'Avignon. En même temps, M. Marcel Fournier publie, sous les auspices du ministère de l'instruction publique, un recueil des statuts et privilèges des Universités françaises. Il offre aujourd'hui les deux premiers volumes, qui sont, en quelque sorte, les pièces justificatives de son ouvrage.

— M. Lefèvre-Pontalis rend compte d'un des derniers ouvrages de M. le comte Hector de La Ferrière, qui ajoute deux monographies pleines de charme et d'intérêt à la longue galerie historique des femmes du xvie siècle. L'une est celle de la sœur de François Ier, Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre. M. de La Ferrière refait son histoire à l'aide d'un manuscrit qu'il a découvert : le registre des finances de son contrôleur général, Jehan de Frotté, conservé dans des archives de famille, dont il a été autorisé à prendre une copie unique, offerte à la bibliothèque de l'Institut. Ce précieux document fait connaître de la façon la plus précise et la plus détaillée les dépenses de la reine de Navarre pendant les vingt dernières années de sa vie. Dans la seconde monographie, le savant historien fait sortir de l'ombre une autre princesse française dont l'histoire n'appartient pas à la France : Charlotte de Bourbon, fille de Louis de Bourbon, premier duc de Montpensier, et seconde femme du prince d'Orange, Guillaume le Taciturne.

— M. Nourrisson continue la lecture de son mémoire sur la *Bibliothèque de Spinoza.*

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

21 avril 1892.

Les élections municipales du 1er mai, qui précèdent de six ou sept semaines le renouvellement par moitié des Conseils généraux, prennent un caractère politique que la loi ne leur reconnaît pas, mais que les mœurs de la démocratie, les circonstances présentes et la force générale des choses concourent de tous les côtés à leur donner. On entrevoit dans un avenir plus ou moins éloigné une période républicaine où les élections de villes et de villages exciteront des luttes passionnées et mettront en mouvement des couches du suffrage universel que les élections législatives laissent presque indifférentes. Il semble que la vie politique ait une tendance à se refroidir au centre, à s'en écarter et à se répandre plus vivement dans les canaux et dans les membres du corps social. Toute la portion d'indifférence et de détachement que la politique parlementaire et gouvernementale inspire à un nombre plus grand de citoyens devient un bénéfice pour la vie communale, dont l'intensité est extrême aujourd'hui sur plusieurs points du territoire, au Nord et au Midi. La polémique, favorisée par un nombre croissant de feuilles locales, qui chaque jour augmentent en importance, au détriment des feuilles parisiennes, est montée dans beaucoup d'endroits au diapason le plus aigu. La presse de Paris est sans influence sur ces élections; elle n'émet à leur sujet que des opinions vagues et incertaines, mais il y a dans tous les centres de quelque valeur des journaux républicains, radicaux, conservateurs, socialistes qui se livrent une bataille acharnée; les partis et fractions de partis se disputent avec un excès d'ardeur le gouvernement des communes.

C'est surtout à droite et à l'extrême gauche que la lutte engagée mérite d'être suivie avec attention. Les anciens adversaires de la République, monarchistes, bonapartistes, hier boulangistes, et les conservateurs sans nuance qui étaient restés à l'écart, se rapprochent sous le nom d'*Union libérale*, d'*Union conservatrice libérale* et même d'*Union conservatrice libérale républicaine;* ils essayent de mettre en pratique la politique nouvelle qui leur a été recommandée par l'Encyclique de Léon XIII, et, appelant à eux un certain nombre de républicains, ils s'efforcent de nouer des alliances constitutionnelles et parlementaires qui semblent plus faciles sur le terrain municipal pour une première expérience. S'ils réussissaient, ils auraient ainsi formé les cadres d'un parti qui pourrait prendre une grande extension aux prochaines élections législatives. Mais ils sont encore bien divisés entre eux, le souvenir des dernières crises est tout récent, et les prétentions excessives des catholiques, qui transforment toute question politique en question religieuse, augmentent la confusion.

Les divers partis socialistes font, de leur côté, un grand effort pour pénétrer dans l'administration des communes, et ils comptent, en se portant, suivant les circonstances, soit à droite, soit à gauche, obtenir au premier ou au second tour des succès notables dans bon nombre de centres industriels. Ce mouvement tout nouveau pourrait avoir dans l'avenir des conséquences importantes, et il semble indiquer, dès à présent, que le parti ouvrier, dans ses différentes nuances, a modifié son point de vue. Il bornait naguère son ambition à conquérir de haute lutte quelques sièges à la Chambre des députés, tandis qu'il croit aujourd'hui plus avantageux de réunir toutes ses forces pour entrer dans l'administration du pays par l'humble porte municipale, et d'essayer l'application de ses idées dans les limites des communes. La coïncidence des élections avec la fête ouvrière du 1er mai lui ont fait concevoir de grandes espérances. Le parti socialiste-collectiviste qui reconnaît pour chef M. Guesde, en organisant, à Paris, un bureau central, s'est arrangé de manière à s'attribuer l'élection de tous les ouvriers qui pourront être élus sur un point quelconque du territoire. Mais il est certain que le plus grand nombre des groupes ouvriers ne reconnaît pas cette discipline et ne l'a pas attendue pour agir. Si l'on pense que les ouvriers de ce siècle, dans une République parlementaire et représentative, sous le régime du suffrage universel, ont leur mot à dire et leur part d'influence à exercer, en même temps que leur éducation administrative et politique à développer, on trouvera peut-être qu'ils n'ont manqué ni d'habileté ni de prévoyance en dirigeant leur effort vers la conquête des sièges municipaux.

Le parti républicain qui a fondé la République et qui, depuis vingt ans, à travers mainte vicissitude, en garde la direction générale, est ainsi pressé sur son flanc droit et sur son flanc gauche par de nouvelles générations. Les unes tendent à lui enlever une partie de son programme libéral et conservateur, les autres une partie de son programme de réformes démocratiques et sociales, en sorte que son propre et original document semble se rétrécir chaque jour entre ses doigts, et le parti républicain ne paraît pas attacher à ce phénomène toute l'attention qu'il faudrait.

*
* *

Les nouvelles du Dahomey se sont singulièrement aggravées : il semble que le nègre Béhanzin soit relié au Palais-Bourbon par un fil téléphonique : il entend tout ce qui se dit chez nous et il lit nos journaux avec ses amazones. Le « gorille » revient avec toutes ses forces vers Kotonou et Porto-Novo. A Paris, on continue de discuter sur l'incident du *Sané* et les explications se prolongent entre l'ancien ministre de la marine, le capitaine Fournier, M. Bayol et les journaux, sans grand profit pour personne.

*
* *

Nous parlons ailleurs de la crise italienne, qui va certainement plus loin qu'une question de personnes. MM. di Rudini et Luzzatti s'y prendront n'importe comment, les dépenses de l'armée, de la marine et des chemins de fer stratégiques restent au-dessus des forces du pays, qui succombe lentement, avec l'Europe elle-même, sous le système de la Triple alliance. L'avenir appartient à la misère, agent recruteur de l'anarchie.

*
* *

En Espagne, M. Salmeron, ancien président des Cortès et chef du pouvoir exécutif en 1873, vient d'être réélu député.

HENRI DEPASSE.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

21 avril 1892.

La crise qui avait éclaté en Italie il y a quelques jours paraissait close hier. On disait bien que M. Luzzatti refusait de rester au ministère du Trésor. Mais ses raisons ne semblaient pas de celles que l'on ne peut pas surmonter. On pouvait espérer que M. di Rudini saurait convaincre son collaborateur.

Les difficultés du Trésor italien ne sont un mystère pour personne. Or, loin de vouloir réduire les dépenses, le général Pelloux demandait de nouveaux crédits. Placé entre le besoin de faire des économies et les exigences du ministre de la guerre, M. di Rudini présenta la démission collective du ministère au roi. Celui-ci, sans même recourir à l'expédient habituel de consulter les présidents des Chambres, chargea M. di Rudini de constituer un nouveau ministère.

Il fallait découvrir un général qui consentît à prendre l'engagement de réduire les dépenses de la guerre à ce que comporte le budget ordinaire. Ce général introuvable était rencontré, paraît-il, dans la personne de M. Ricotti. Le nouveau ministre de la guerre, partisan de l'ancienne organisation militaire, supprimerait deux corps d'armée.

En outre de M. Pelloux que remplaçait M. Ricotti, deux anciens ministres abandonnaient les affaires. A leur place, M. Cadolini prenait les finances et M. Genalla l'instruction publique.

M. Cadolini, qui est Lombard comme M. Colombo, qu'il remplaçait, maintenait ainsi l'équilibre de répartition des portefeuilles entre les représentants des différentes régions. C'est une des nécessités de la politique italienne, un résidu de l'ancienne division au sein de l'unité.

Au point de vue parlementaire, le nouveau ministère s'appuierait sur les mêmes groupes. Comme le précédent, il était un amalgame d'éléments divers plutôt qu'une combinaison. Avec le temps, l'amalgame pourrait devenir homogène ou se dissocier. Cela dépendrait des circonstances.

Il est de toute évidence, d'ailleurs, que la politique extérieure de l'Italie demeurait ce qu'elle était auparavant. La Triple alliance est une entente de souverains ; elle subsistera en dépit des crises telle qu'ils l'ont voulue.

Mais voici que tout cet édifice, si péniblement construit, s'écroule de tous côtés. MM. Cadolini et Genalla se retirent, le général Ricotti hésite. Et pourtant M. di Rudini ne renonce pas à constituer un cabinet.

*
* *

Nous avons dit ici la semaine dernière combien la situation interne de la Bulgarie devait inspirer d'inquiétude. Un gouvernement qui n'existe que de fait a beau durer depuis cinq ans, il constitue nécessairement une anomalie. Les États absolument indépendants peuvent se passer au fond de la reconnaissance des grandes puissances et ne pas s'en porter plus mal. Un État vassal n'est pas tout à fait dans le même cas. On comprend dès lors que M. Stamboulof cherche à obtenir la reconnaissance de la Porte, comme il le demandait dernièrement dans une note un peu comminatoire.

Ce n'est peut-être pas l'attitude d'un vassal. Mais il n'y a pas à s'en émouvoir autrement. La diplomatie turque possède certainement des formules assez évasives pour que les choses en restent là, du moins pour le moment.

*
* *

On se rappelle encore l'émotion produite par les massacres d'étrangers dans la vallée du Yang-Tsé et dans la Mongolie. C'était le fait de rebelles qui ne visaient à rien moins qu'au renversement de la dynastie, disait-on à Pékin aux représentants des puissances. Ceux-ci n'ont cessé de réclamer depuis lors la punition des coupables. Un mandarin nommé Chanhan était particulièrement compromis. Les ambassadeurs demandèrent sa mise aux fers. Mais il est resté introuvable ; les autorités chinoises se déclarent impuissantes à le dénicher. Est-ce croyable ?

On est en droit d'en douter quand on voit le superbe dédain du Tsung-li-Yamen pour les souverains et les chefs d'État occidentaux. D'abord l'année dernière, à la première audience que l'empereur daigna accorder aux membres du corps diplomatique, il les reçut dans la salle affectée à la réception des envoyés des tributaires. On pense si les représentants des puissances songèrent à y mettre bon ordre. Les pourparlers commencèrent. Le Tsung-li-Yamen opposait toute sorte de déclinatoires à la demande des ministres qui voulaient être reçus dans le palais du Fils du Ciel.

De guerre lasse on proposa une transaction. On consentait à être reçu dans un local quelconque, mais pour cette fois seulement, et l'on exigeait que l'an prochain la réception eût lieu au palais même. Une note fut donc rédigée dans ce sens. Parmi les considérants de cette note se trouvait cette remarque : que les souverains et les chefs d'État de l'Occident sont les égaux de l'empereur de Chine. Le Tsung-li-Yamen refusa de lire plus loin et déclara que jamais il n'admettrait que l'on traite de la sorte son souverain.

Il nous semble que ce petit incident jette une singulière lumière sur ce que peuvent être les rapports des Chinois avec les puissances occidentales.

*
* *

Le gouvernement de Washington poursuit son œuvre d'asservissement graduel et insensible de l'Amérique du Sud.

Une transaction financière impliquant virtuellement la mainmise des États-Unis sur Saint-Domingue vient d'être effectuée à Amsterdam par l'intermédiaire de la banque Westerndorpf.

Suivant le *New-York Herald*, une Société américaine, derrière laquelle se cachent MM. Blaine, Jay Gould, Ogden Mills et autres membres du parti républicain, a acheté la concession de 700 000 livres sterling d'obligations 5 pour 100 de Saint-Domingue. Ces obligations comportent pour les déteneurs le monopole des tabacs, la perception des revenus, le service des payements, etc. Par là les États-Unis réalisent le plan de se créer des stations navales partout dans l'Amérique du Sud.

En ce moment même, des négociations se poursuivent en Uruguay pour l'établissement d'une station dans l'île de la Liberté, tandis que le représentant des États-Unis à l'Équateur négocie l'achat de l'île de Galapagos.

*
* *

Le Brésil a vivement occupé l'attention encore cette semaine. La plupart des écrivains qui s'en sont occupés semblent croire que la Constitution actuellement en vigueur prescrit à M. Floriano Peixo de faire procéder aux élections pour la présidence de la République. Or, aux termes du chapitre premier, paragraphe second, des dispositions transitoires de cette Constitution, le premier président et le premier vice-président doivent conserver leurs fonctions pendant toute la durée de la période présidentielle.

OSCAR D'ARVILLE.

CHRONIQUE DES ACADÉMIES

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Archéologie grecque.* — M. Holleaux, ancien membre de l'École d'Athènes, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, fait connaître à l'Académie un monument socle et base d'offrande) récemment découvert dans le sanctuaire d'Apollon Ptoïos, en Béotie. Ce monument porte une inscription votive malheureusement mutilée. M. Holleaux la restitue d'une manière très vraisemblable en complétant le mot ... *stratou* (*Pisistratou*), ce qui fait supposer que le donateur était Hipparque, fils de Pisistrate, dont le nom ne s'était jamais rencontré dans aucun texte épigraphique. L'offrande consacrée par Hipparque était, semble-t-il, une statue de femme, dont la tête a été retrouvée. Cette sculpture présente les plus frappantes analogies avec les figures féminines du VIe siècle découvertes en ces dernières années sur l'acropole d'Athènes.

Archéologie romaine. — On sait que le Panthéon d'Agrippa, à Rome, est un des monuments anciens les mieux conservés. Il s'en faut de beaucoup cependant que nous soyons bien fixés sur la date de son achèvement et sur les restaurations qu'il a pu subir dans l'antiquité. Un des architectes pensionnaires de l'Académie de France, M. Chédanne, le même qui a reproduit, l'an dernier, des dessins remarquables de la maison romaine trouvée naguère près de la Farnésine, vient de commencer des études sur le mode de construction de la voûte qui promettent et donnent déjà des résultats inattendus. Tout un système d'arcs fondamentaux, à la naissance de la voûte, paraît n'avoir pas été connu jusqu'ici. Dans ces arcs, qui sont l'œuvre vive, se retrouvent des briques avec marques inscrites qui sont de l'époque d'Hadrien. M. Villari, ministre de l'instruction publique, dit M. Geffroy dans la lettre où il donne ces détails à l'Académie, a mis libéralement à la disposition de M. Chédanne tous les plus puissants moyens de recherche, et on peut espérer que bientôt quelques-uns des problèmes archéologiques les plus intéressants que soulève ce monument unique seront par là élucidés.

Nous apprenons que la fête a eu lieu, en effet, mercredi dernier. On a inauguré le buste de l'éminent archéologue dans les catacombes de Saint-Calixte, qu'il a le premier explorées. Des discours ont été prononcées par le délégué de l'Institut archéologique allemand, par le directeur de l'École française et par le président de l'Institut autrichien. L'Institut de France était représenté par M. Geffroy, directeur de l'École française, et par MM. de Vogüé et l'abbé Duchesne, membres de l'Académie des inscriptions. Il y avait, en outre, des délégués de trente Instituts scientifiques de divers pays. Le pape Léon XIII a envoyé à M. de Rossi, par un des prélats de sa maison, une lettre latine de félicitations écrite de sa propre main.

— *La peinture antique.* — Chacun sait, dit M. Heuzey, qui présente à l'Académie un livre de M. Paul Girard portant ce titre, chacun sait que la difficulté capitale de ce sujet vient de ce que les œuvres mêmes des grands peintres de l'antiquité nous manquent absolument, pour nous permettre d'apprécier leurs procédés et le degré de maîtrise où ils étaient parvenus. Les érudits qui ont cherché à retracer cette histoire ont dû la refaire avec des textes, surtout ceux de Pline, en les éclairant de leur mieux par l'étude des vases peints où l'on suit au moins le progrès général de l'art du dessin chez les Grecs, par la comparaison avec les peintures des tombeaux étrusques et des maisons de Pompéi, qui ne nous donnent qu'un reflet très lointain de la grande peinture, sans aucun contact direct avec le génie personnel des maîtres. Ces éléments très insuffisants, où l'induction tient beaucoup trop de place, sont encore ceux que M. Girard a dû mettre en œuvre. Cependant, se tenant au courant des découvertes les plus récentes, il a pu ajouter quelques informations nouvelles dont il a tiré un remarquable parti. Ce sont d'abord plusieurs stèles grecques de différentes époques, dont les figures, au lieu d'être sculptées, étaient tracées au pinceau et conservent des vestiges de peinture polychrome. Parmi les lécythes athéniens aux couleurs variées, il emprunte aussi, le premier, au musée de Berlin deux curieux spécimens où tous les tons ne sont plus étendus à plat, mais présentent des essais de modelé. Pour l'étude du portrait, les tablettes peintes, substituées par les Grecs de l'époque ptolémaïque aux masques des momies, lui fournissent tout un chapitre nouveau. Le problème longtemps insoluble de la peinture à l'encaustique se trouve aussi élucidé fort à propos par les recherches pratiques et décisives faites sur cette question, en particulier par notre compatriote Henry Cros. Les sculptures peintes, récemment découvertes à l'acropole d'Athènes, sont le point de départ d'une étude d'ensemble sur une autre question non moins controversée, celle de la coloration des statues. D'autre part, M. Girard, qui n'ignore rien des études incessantes et chaque jour plus minutieuses sur les vases grecs, s'en est servi avec plus de pénétration, une intuition plus vive et plus nette que ses devanciers, pour caractériser les progrès de la peinture grecque dus aux chefs d'école dont les œuvres ont péri. Il se trouve ainsi que ce petit livre, écrit d'une plume alerte pour l'instruction des jeunes artistes (il fait partie de la collection des ouvrages pour l'enseignement des beaux-arts publiés sous la direction de M. J. Comte), est de beaucoup en avance sur les grands ouvrages qui ont trait à la peinture antique.

ACADÉMIE FRANÇAISE. — *Prix Bordin.* — Le prix (3000 francs) est réservé sans partage aux trois derniers volumes du grand ouvrage de M. Charles Ravaisson-Mollien sur les *Manuscrits de Léonard de Vinci.* Deux mentions honorables sont accordées : à M. Muller-Simonis, pour son ouvrage intitulé : *Du Caucase au golfe Persique, à travers l'Arménie, le Turkestan et la Mésopotamie;* à M. Eugène Titeux, auteur d'une *Histoire de la maison militaire du roy, de* 1814 *à* 1830.

Fondation Marcelin Guérin. — Un prix de 1500 francs est décerné à M. Ferdinand Buisson pour son grand ouvrage en deux volumes sur *Sébastien Castellion, sa vie et son œuvre;* trois prix de 1000 francs chacun aux ouvrages suivants : *Dans l'Inde,* par M. André Chevrillon; *la Vie américaine,* par M. Paul de Rousiers; *Mémoires du cardinal Maury,* par Mgr Ricard; et un prix de 500 francs à M. Picavet, auteur d'un livre sur les *Idéologues,* essais sur l'histoire des idées et théories scientifiques, philosophiques et religieuses en France depuis 1789.

— Le secrétaire perpétuel donne lecture des six lettres par lesquelles MM. Ernest Lavisse, Ferdinand Brunetière, le contre-amiral Reveillère, Charles Nauroy, Robert de La Villehervé, Leroy de Keraniou et Zola informent l'Académie qu'ils sont candidats au fauteuil de M. l'amiral Jurien de La Gravière.

L'élection aura lieu le jeudi 3 juin.

J.-P. Mesponet.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

28 avril 1892.

M. di Rudini n'a pas pu constituer un ministère. De guerre lasse, il se représentera devant les Chambres avec les mêmes collaborateurs, moins toutefois M. Colombo qui, réclamant des réductions sur le budget de la guerre, s'était rendu incompatible avec la politique de ses collègues. Subordonnée, autant qu'on peut le juger, à des obligations inéluctables envers les deux autres puissances de la Triple alliance, cette politique menace pourtant de conduire l'Italie à la ruine après l'avoir appauvrie. Le roi en est déjà réduit à offrir le sacrifice de quelques bribes sur sa liste civile. Il s'en ira rendre visite à Guillaume II. M. Luzzatti, le ministre du Trésor, l'accompagnera, dit-on. Humbert Ier sollicitera-t-il de son royal cousin d'être relevé de certaines charges militaires, ou bien son ministre espère-t-il obtenir des financiers allemands le moyen de remplir les arches du Trésor italien?

Quel sera, en tout cas, l'accueil que la Chambre réservera à un ministère qui se présente devant elle amoindri, affaibli par l'impuissance du président du Conseil a dénouer une crise qu'il avait ouverte lui-même? Les compétitions et les rivalités de personnes subsistent. Elles menacent de se produire à chaque instant au grand jour. Dans ces conditions, M. di Rudini aura-t-il assez d'autorité sur la majorité pour lui arracher le vote de confiance dont il a besoin?

L'opinion paraît décidée à accepter tous les sacrifices de l'amour-propre national plutôt que la continuation du système ruineux adopté jusqu'ici en vue de faire figure dans le monde. C'est ainsi que certains journaux n'hésitent pas à conseiller ouvertement au gouvernement de renoncer à l'occupation de Massaouah. Mais se trouvera-t-il un ministère pour prendre l'initiative d'une pareille mesure et une Chambre pour l'approuver?

***

Le conflit qui vient de se produire en Bohême à propos de la délimitation des districts judiciaires montre une fois de plus que les Tchèques sont décidés à lutter avec énergie pour la défense de leurs revendications. Déjà, on se rappelle, ils ont voté l'ajournement de la discussion du compromis de Vienne, à la grande colère des Allemands. Aujourd'hui, le ministère ayant cru pouvoir créer un tribunal allemand dans le bourg de Wekelsdorf, vieux et jeunes Tchèques unis protestent avec la plus grande véhémence. Ils ne parlent de rien moins que de faire demander par leurs députés au Reichstrath la mise en accusation du ministre de la justice.

En attendant, les vieux Tchèques invitèrent leurs délégués à la commission de délimitation des districts judiciaires à ne plus prendre part aux travaux de cette commission. Les deux commissaires tchèques ayant fait droit à la demande de leurs compatriotes, la commission a dû s'ajourner.

***

En Allemagne, les vacances parlementaires ne semblent pas ramener le calme. Les partis s'agitent et se préparent pour la lutte. L'ancienne majorité ne se retrouvera plus, quoi qu'on fasse. M. de Caprivi pourra triompher encore grâce à une coalition. N'est-ce pas ainsi que M. de Bismarck gouverna pendant longtemps l'Empire?

Au milieu de l'incertitude de la politique impériale, les partis se disloquent et se désagrègent, les anciens groupements disparaissent, sans qu'il soit très facile de voir clair au milieu de cette confusion.

***

C'est quand nous constatons partout une situation aussi incertaine que les bruits les plus contradictoires nous arrivent de la Bulgarie. Tantôt on nous représente M. Stamboulof à la veille de proclamer l'indépendance, tantôt on nous dit qu'il est en désaccord avec le prince Ferdinand et tout prêt à renouveler le coup du prince de Battenberg. A quels intérêts répondent ces alarmes? N'est-il pas évident qu'il faut faire la part de l'exagération dans tout ceci? N'oublions pas que nous sommes en Orient.

M. Stamboulof doit savoir qu'il ne pourrait rien obtenir s'il s'aliénait les puissances. Or, en ce moment, qui l'appuierait s'il essayait de briser les vitres? Est-ce lord Salisbury qui voudrait prendre la responsabilité de troubler la paix universelle à la veille des élections en Angleterre?

Cependant la *Correspondance russe* assure que le prince Ferdinand vient de faire auprès des puissances de la Triple alliance des démarches pressantes pour obtenir la reconnaissance de l'état de choses existant en Bulgarie.

***

La diplomatie anglaise se trouve en un cruel embarras en ce moment vis-à-vis du schah de Perse. Chacun sait les troubles que provoqua la mise en exploitation par une compagnie commerciale anglaise du monopole du tabac. Devant l'émeute soufflée par le fanatisme religieux, il fallut retirer le monopole. Mais la compagnie, appuyée par le représentant du gouvernement britannique, demanda une indemnité. Le schah se voyait fort embarrassé, quand la Russie lui offrit de lui prêter la somme moyennant la garantie des rendements de douane. Voilà comment les représentants de l'Angleterre à Téhéran se seront appliqués à procurer à la Russie l'occasion d'asseoir sa prépondérance en Perse.

***

En signalant la dictature de fait que M. Andueza Palacio venait d'assumer au Venezuela, nous disions ici, il y a quelques semaines, combien le succès était douteux pour le nouvel émule de Balmaceda. Les dépêches reçues de New-York, cette semaine, semblent confirmer nos prévisions. Le président Palacio a été battu dans toutes les rencontres avec les légalistes.

***

Dominant les préoccupations du moment, l'échéance du 1er mai se présente à tous les gouvernements européens pleine de dangers. Que sera-t-elle, cette journée? Partout on l'appréhende. N'est-ce pas un spectacle qui donne a réfléchir que la puissance de ce quatrième État dans une entente qui, passant par-dessus les frontières, impose le même souci aux maîtres du monde à la même minute précise?

OSCAR D'ABVILLE.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

28 avril 1892.

La journée du 1er mai modifie chaque année son caractère, en agglomérant autour d'elle toutes les circonstances ambiantes de la vie politique et sociale. La première idée que les ouvriers des deux mondes s'en étaient formée, c'est qu'un certain jour de printemps, le 1er mai, par exemple, ou le premier dimanche de mai, fût consacré à une fête de la paix, protestation contre le vieil esprit d'antagonisme et de guerres nationales. On disait : « Ce sera le plébiscite de la paix. » De temps immémorial, les ouvriers de fabrique et de mine fêtaient par des danses, des chants et des processions le retour du printemps. En tête du cortège marchaient des jeunes filles portant des branches d'arbre enrubannées, et ces symboles s'appelaient des « mais ». L'idée de la fête universelle des travailleurs semble dater des Congrès de 1889, et ce caractère de fête dominait à peu près sans partage au 1er mai 1890.

Cependant, une pensée de grève générale commença à s'y joindre naturellement : elle était si voisine de l'idée de fête et de chômage! Les ouvriers des États-Unis formèrent de grandes grèves à cette époque. Une fois qu'on a cessé le travail, la pente est toute simple de prolonger son loisir, surtout si l'on a cessé de travailler d'un commun accord et sur une grande étendue. Les grèves, néanmoins, se localisèrent, et les projets de grève générale, qui ont fait tant de bruit, se sont plutôt éloignés que rapprochés. Les ouvriers des différents pays paraissent avoir reconnu les difficultés presque insurmontables et les côtés aventureux de tels projets. Ils se livrèrent à leur première fête, suivant les goûts et les mœurs de chaque nation. En Angleterre, on eut les grandioses processions et les meetings sur le gazon de Hyde-Park, autour du « chêne des réformistes ». En Allemagne, les ouvriers fraternisèrent dans les brasseries, autour des chopes écumantes. A Paris, on dansa beaucoup.

Au 1er mai 1891, l'idée de fête fut complètement éclipsée par la revendication des *huit heures*, — revendication déjà sombre et qui se présente accompagnée des pensées pénibles que font naître un travail rigoureux et un salaire insuffisant. Les grandes manifestations d'Europe et d'Amérique ont été dirigées vers cet objectif, qui apparaît comme l'idéal des ouvriers du XIXe siècle. En Belgique, une autre préoccupation vint s'y mêler, toute politique. Les ouvriers ont demandé pour la première fois le suffrage universel, ils ont parcouru leurs principaux centres industriels avec bannières, musiques et orphéons, revendiquant leur part de souveraineté populaire. En France, on ne parla que des *huit heures;* mais l'affreux malheur de Fourmies, inattendu, involontaire pour tous, jeta, par la plus cruelle des aventures, une tache de sang sur le 1er mai, qui avait débuté comme une idylle de la paix et du travail.

On en était déjà là au bout de deux ans. Le 1er mai de 1892, le troisième de la série, se présente au milieu de circonstances critiques.

L'art de préparer des explosibles, mis à la portée de tout le monde, par la vulgarisation de la chimie, est arrivé à un haut degré de perfection; cet art n'est pas réservé exclusivement aux États pour se faire la grande guerre les uns aux autres et pour mettre l'Europe à feu et à sang, le jour où deux ou trois hommes l'auraient décidé dans leur cabinet. Mais dans les plus humbles mansardes, dans les bouges des capitales, repaire de brigands, des scélérats peuvent confectionner des engins de la plus grande puissance sous le plus petit volume possible, faire sauter avec une extrême facilité les maisons des particuliers et tuer, en pleine paix, sur le boulevard, des promeneurs inoffensifs. On a parlé de vols de dynamite commis dans les arsenaux et dans les ateliers où elle se fabrique, mais ces vols n'expliquent pas la quantité d'explosibles qui se rencontrent quotidiennement sur toute la surface de l'Europe. Il ne se passe pas un jour sans que les dépêches nous apprennent que des bombes et des pétards ont été découverts dans les villes et dans les campagnes, au bord des ponts, sur les lignes de chemins de fer. La dynamite est semée par des mains invisibles sur toutes les routes du continent. Les polices des États montrent la plus déplorable impuissance, et celle de Paris, en particulier, ne parviendra pas à se faire pardonner l'explosion du restaurant Véry, qui était menacé depuis trois semaines par des avertissements journaliers, d'un ton railleur et féroce. Les arrestations d'anarchistes, faites au hasard et dans le tas, n'apportent pas de remède au mal. Aussi commence-t-on à parler d'une entente internationale entre les gouvernements pour protéger l'Europe contre ce nouveau fléau, et c'est peut-être alors que la question deviendra vraiment digne d'intéresser les politiques. On sait comment ces propositions d'accord sont commencées, on ne sait jamais comment elles finissent. Si toute la dynamite de l'Europe était mise en branle, les explosions particulières des brigands perdraient leur importance dans l'ensemble de la destruction, et les survivants, s'il y en a, retrouveraient la paix pour cinquante ans!

La propagande des sectes violentes, les conférences de certains apôtres du collectivisme révolutionnaire, annonçant que l'heure est venue d'opérer « l'expropriation politique et économique des classes bourgeoises qui ne conservent qu'avec l'appui de l'État le produit de leurs vols accumulés », n'est pas de beaucoup préférable à la propagande de la dynamite elle-même. Quand on lit les harangues de ces commis voyageurs de la Révolution universelle, on voit qu'ils promettent à leurs auditoires d'établir par quelques journées d'audace le bonheur et la justice à jamais! Ils se présentent en sauveurs du prolétariat, et les sauveurs, à vrai dire, ont toujours parlé le même langage. « Ils ne sortent de la légalité que pour rentrer dans le droit. » Les faiseurs de coups d'État et les faiseurs de coups de force sont étonnamment des frères. Ils se glorifient toujours de réaliser, coûte que coûte et quand même, le bonheur du monde malgré lui. Les hommes du 16 Mai « voulaient, disaient-ils, *faire marcher* la France »; les anarchistes, plus expéditifs en leurs procédés, veulent la faire sauter. Mais quelle que soit la différence des moyens et des points de vue, sous les bannières les plus opposées, les gens qui veulent établir la justice par la violation momentanée du droit et la paix éternelle par quelques journées d'horrible guerre ont des analogies de méthode et des ressemblances intellectuelles qui nous plongent dans l'admiration.

Les élections municipales arrivent à la même heure pour toutes les communes de la République, excepté Paris. Les associations ouvrières, au nord, au centre, au midi, vont faire un grand effort pour conquérir leurs places dans les conseils, à l'aide du bulletin de vote. Les esprits politiques, dans le parti ouvrier, convient les travailleurs à diriger de ce côté leur action. Ce mouvement est tout nouveau; au milieu des éléments de trouble et de confusion qui s'agitent, il paraît le seul phénomène clair et régulier sur lequel on puisse raisonner. Le parti ouvrier ne songeait jusqu'à présent qu'à faire élire de loin en loin quelques députés; pour la première fois, il se prépare à entrer en nombre dans les assemblées locales. Il fallait s'attendre à cet événement dans une démocratie qui possède le suffrage universel, et si les ouvriers belges conquéraient prochainement le droit de vote, on pourrait voir dans ce pays de nombreuses communes administrées par des conseils ouvriers.

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Les affaires continuent à être aussi peu animées, et notre marché est dépourvu de toute activité. Le sentiment qui domine la Bourse est toujours celui de la réserve la plus absolue; il serait impossible de tirer des conclusions générales des faibles mouvements qui se sont produits sur quelques valeurs.

L'abondance d'argent est toujours aussi grande, les changes nous sont favorables, mais, pour tirer parti de ces éléments en faveur d'une reprise, il manque la confiance du public. Il manque aussi l'initiative de ceux qui prennent ordinairement la direction du marché et que l'expérience de ces derniers temps a rendus plus timorés. On dit que l'approche du 1er mai est pour quelque chose dans le calme que nous constatons, et, qu'une fois cette échéance passée, l'activité reviendra à la Bourse; nous souhaitons qu'il en soit ainsi. On parle aussi des affaires dahoméennes et des tentatives anarchistes; mais nous ne voyons pas trop un coupon retardé ou un dividende diminué par ces événements. Nous espérons que la discussion des questions financières importantes qui sont à l'ordre du jour de la Chambre pourront donner, à la rentrée, une certaine animation à la spéculation.

Sur les principales places étrangères, la situation est la même : pareille réserve de la part de l'épargne, pareille timidité de la part de la spéculation. Les pays dont les embarras financiers ont causé tant de préoccupations ne sont pas encore sortis de la crise; en Espagne, les recettes du Trésor sont en moins-value, et la situation de la Banque d'Espagne ne paraît nullement s'améliorer; le change, d'ailleurs, s'est de nouveau élevé à des cours inquiétants. En Italie, la question du déficit est toujours des plus graves. Quant au Portugal, il semble que nous approchons d'une solution; on trouvera dans nos informations des renseignements sur la dernière assemblée des porteurs de titres, et l'on y verra que le gouvernement portugais accepte en principe les conditions de ses créanciers. Si l'affaire se termine ainsi, comme chacun le désire, il y aura un gros souci de moins pour notre marché.

A. Lacroix.

Informations.

Finances portugaises. — D'après *l'Économiste européen* de cette semaine, le gouvernement portugais, par l'intermédiaire de M. de Serpa, a fait proposer, vendredi, aux comités étrangers, d'expédier chaque semaine ou chaque mois les sommes nécessaires à l'exécution de la convention (et à les prendre sur les recettes des douanes, avant tout autre prélèvement), soit à la Banque de France et à la Banque d'Angleterre, soit à une agence spéciale que les comités étrangers créeraient à Paris, soit enfin à une agence spéciale que lesdits comités pourraient installer à Lisbonne même.

Le principe de la nouvelle combinaison, c'est de faire encaisser directement par les comités étrangers ou par leurs représentants directs, sans intermédiaire aucun, les 33 millions donnés en délégation sur les douanes portugaises, avant tout autre prélèvement, pour le service du nouvel emprunt et de la Dette extérieure réduite. Comme les recettes des douanes sont évaluées à 77 millions de francs environ par le gouvernement portugais lui-même; comme les résultats du passé sont là pour démontrer que ce chiffre est lui-même fort au-dessous de la moyenne des cinq dernières années; comme, enfin, le chiffre de ces recettes est publié tous les mois par le *Journal officiel* du Portugal, on peut admettre, d'une part, que les créanciers auront des moyens de contrôle réel, sans cependant s'immiscer dans les affaires intérieures du royaume, et, d'autre part, que les garanties qu'on leur offre pour l'avenir présentent le caractère d'une sécurité absolue. On est d'accord sur le principe de la nouvelle combinaison. Il reste encore à régler les points de détail, mais nous avons la certitude que tout sera terminé cette semaine.

***

Morena. — Le marché de la Morena a été des plus actifs pendant toute cette semaine; alors que la plupart des valeurs cuprifères subissaient des fluctuations nombreuses et que plusieurs étaient ramenées au cours le plus bas qu'elles aient jamais atteint, la Morena, soutenue par les demandes de l'épargne, poursuivait sa marche en avant, lente et sûre. Elle atteint aujourd'hui le cours de 119,50. On peut facilement expliquer ce fait et montrer la supériorité de cette valeur qui ne se traite qu'au comptant et contre laquelle, par conséquent, la spéculation ne peut rien; depuis son introduction, elle a bénéficié d'une hausse de 20 francs, et cette hausse n'est pas factice, car elle a tardé six mois pour se produire, c'est-à-dire que les acheteurs ont attendu que les premiers résultats aient confirmé les appréciations des ingénieurs. Aujourd'hui, la mise en train et la bonne situation de l'entreprise sont universellement connues et reconnues, et c'est ce qui a provoqué l'engouement dont lesdites actions sont l'objet.

A. L.

BIBLIOGRAPHIE

Raffet [illegible], par Armand Dayot. In-1[illegible], Librairies-Imprimeries réunies. — *Raffet, [illegible]*, par Henri Béraldi. (In-fol. Librairie illustrée.)

La formation d'un comité pour élever une statue à Raffet et l'exposition toute récente des principales œuvres de cet artiste ont provoqué la publication de ces deux ouvrages destinés à rappeler l'attention sur un des maîtres de l'École française contemporaine qui a été presque méconnu jusqu'à ces derniers temps. Le grand public, qui le jugeait tout à la fois d'après ses pièces caricaturales, familières ou militaires, ne le considérait que comme un habile et fin lithographe. Il a fallu plus de trente ans pour que l'on discernât en lui le plus brillant représentant de la peinture militaire. Raffet a été un dessinateur de génie, un peintre doublé d'un poète, qui composait grand même dans un petit espace; il a introduit dans l'estampe un thème incomparable, l'épopée de la République et de l'Empire et la glorification de l'Armée française. On retrouve dans son œuvre toutes les pages célèbres de notre histoire, de 1789 à 1859, tous les grands drames militaires, tout le détail des opérations de guerre et de la vie des camps. Les ouvrages de MM. Dayot et Béraldi ont le double mérite de rendre un juste hommage à la mémoire de cet artiste éminent et de remettre en lumière, par des reproductions très fidèles, un choix varié de ses lithographies, de ses gravures et de ses aquarelles originales que les amateurs se disputent à l'envi.

*
* *

Éléments d'hygiène, par M. Louis Mangin, docteur ès-sciences. (In-18, Hachette.)

L'introduction dans les programmes de l'enseignement classique et de l'enseignement moderne des notions générales d'hygiène a été l'une des plus heureuses innovations de ces derniers temps. L'on ne saurait apprendre trop tôt aux jeunes gens l'art de conserver la santé, et les leçons d'hygiène doivent les intéresser d'autant plus que, dans l'instruction encyclopédique qui leur est imposée, ce sont presque les seules dont ils puissent faire l'application pratique et immédiate. Mais encore faut-il que cette étude spéciale leur soit présentée sous forme d'observations et de préceptes qui se gravent aisément dans leur esprit. C'est ce qu'a très bien compris M. Mangin, et les *Éléments d'hygiène* qu'il a rédigés à l'usage des classes sont ordonnés et exposés avec autant de méthode et de clarté que de science. En résumant brièvement les progrès accomplis dans l'art de prévenir les maladies, depuis la révolution scientifique opérée par M. Pasteur, l'auteur a judicieusement écarté les discussions théoriques, pour se borner à un exposé précis des faits et des résultats, empruntés aux meilleures sources. Aussi son travail, tout en étant destiné à l'enseignement classique, pourra-t-il être lu avec grand profit par les gens du monde, trop peu familiarisés généralement avec les questions d'hygiène, et, à ce titre, il nous paraît utile de le recommander à leur attention.

*
* *

La République et l'Armée, par le général Iung. (In-18, Charpentier.)

Voici un livre original, qui mérite d'être discuté et qui le sera sûrement, car l'auteur n'a pas hésité à entrer vigoureusement en lutte avec des idées et des préjugés fortement enracinés chez nous. Le général Iung estime que dans une république les rapports entre l'armée et l'État ne peuvent ni ne doivent être les mêmes que sous les autres gouvernements, et il constate avec regret que ce principe n'a reçu jusqu'ici aucune application. A part l'aggravation des dépenses budgétaires et la création du service obligatoire, il n'y a rien de changé depuis vingt ans dans notre organisation militaire, et l'on a scrupuleusement conservé dans son mécanisme et son fonctionnement le système de la royauté et de l'empire. Rien n'est plus illogique, ainsi que le démontre l'auteur; et par d'intéressantes considérations sur notre histoire politique et militaire depuis un siècle, il met en lumière les principes qui doivent présider désormais les rapports de l'État et de l'armée. L'armée d'autrefois n'existe plus, elle a fait place à la nation armée; à cet élément nouveau il faut des institutions nouvelles. D'après le général Iung, si l'armée de la République doit être foncièrement républicaine et soumise à une direction initiale civile; elle est fondée à réclamer l'application du service de deux ans irréductibles, l'obligation d'avoir servi dans ses rangs, pour tous ceux qui aspirent aux fonctions publiques, la communauté d'origine pour ses officiers, la refonte de la loi d'avancement, le droit de vote pour les cadres et le droit d'éligibilité pour les officiers.

*
* *

Mes souvenirs de Crimée, 1854-1856, par le général Thoumas, illustrations de M. Pallandre. (In-8 Librairie illustrée.)

La guerre de Crimée a été racontée à diverses reprises par des écrivains d'un incontestable talent, notamment par M. Camille Rousset, et il serait téméraire de vouloir reprendre à nouveau ce sujet dans ses grandes lignes. Mais le côté anecdotique et les questions de détail, que les historiens ont dû forcément négliger, peuvent encore fournir le sujet de récits fort intéressants, ainsi que le prouve l'ouvrage du général Thoumas. L'auteur, qui n'a pris qu'une part très restreinte aux opérations militaires, s'est proposé de retracer, d'après ses souvenirs personnels et d'après les notes qu'il avait prises au jour le jour, l'entrée en campagne des troupes et leurs étapes, d'évoquer le tableau pittoresque de la vie des camps sous les murs de Sébastopol, de rappeler la discipline et la force morale de nos soldats au milieu des plus rudes épreuves. Ces observations sont d'autant plus curieuses et plus instructives qu'il ne reste plus rien aujourd'hui de l'armée telle quelle était constituée jadis, et que la guerre de Crimée a marqué tout à la fois son apogée et le commencement de sa décadence.

*
* *

Histoire naturelle populaire, par M. Charles Brongniart. (In-8. Flammarion.)

L'éditeur Flammarion a commencé dans la *Bibliothèque scientifique*, dirigée par M. Camille Flammarion, la publication en livraisons hebdomadaires d'une *Histoire naturelle populaire* dont l'auteur est M. Charles Brongniart. Cet utile ouvrage est destiné à vulgariser les découvertes de la science relatives à l'homme, à la nature, aux animaux et à la terre, questions qui ont de tout temps passionné la curiosité du public désireux de s'instruire. M. Brongniart, que ses travaux personnels ont admirablement préparé à marcher sur les traces de Buffon et de ses successeurs, s'est surtout attaché à faire un livre accessible à toutes les classes de lecteurs; les nombreuses gravures et les planches en couleurs qui complètent ses descriptions présentent toutes les merveilles [illegible]

Emile Ruel.

CHRONIQUE DES ACADÉMIES

Académie française. — *Prix Gobert.* — Le grand prix Gobert est décerné aux trois derniers volumes de *l'Histoire de Mirabeau,* dont M. Charles de Loménie est l'auteur et qui complètent l'œuvre importante dont son père, M. Louis de Loménie, venait, au moment de sa mort, de publier la première partie.

Le second prix Gobert est attribué à M. le comte Hector de la Ferrière pour son histoire de *Marguerite de Valois* et pour sa publication des *Lettres de Catherine de Médicis,* en quatre volumes.

— Sur les 4000 francs, montant de la fondation Thérouanne, l'Académie décerne : un prix de 2000 francs à *l'Histoire des États-Unis de l'Amérique du Nord,* par M. A. Moireau; deux prix de 1000 francs chacun à une étude historique sur *la Politique française en Tunisie,* par M. d'Estournelles de Constant, et à une *Histoire du général Changarnier,* par M. le comte d'Antioche.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Archéologie romaine.* — M. Geffroy annonce à l'Académie que les intéressantes recherches de M. Chédanne, dont nous avons parlé dans le dernier compte rendu, continuent à donner de bons résultats. Après les premiers travaux du jeune architecte de l'Académie de France, il paraît acquis que le temple rond que nous voyons aujourd'hui sur l'emplacement du Panthéon a été construit entièrement, non pas, comme on le supposait, par Agrippa ou Auguste, mais par l'empereur Hadrien. Un système d'arcs soutenant la voûte et prenant leur point d'appui sur les colonnes et les piliers, que l'on croyait faire partie d'une simple décoration, a été découvert. Pour l'avoir méconnu, l'architecte qui a fait la réparation entreprise en 1747 a coupé quelques-uns de ces arcs et ébranlé la voûte, qui présente aujourd'hui des crevasses.

A l'intérieur du mur circulaire, il y a tout un système d'arcs-boutants. Des recherches nouvelles sont dirigées en vue de vérifier si le temple d'Agrippa n'était pas de forme carrée. MM. Beltrami et Sacconi, architectes, ont été délégués par le ministre de l'instruction publique d'Italie pour assister M. Chédanne dans son important travail.

Au dernier moment, M. Geffroy annonce la découverte par M. Chédanne d'un mur et d'un pavage antiques. Nous aurons l'occasion probablement de revenir plusieurs fois sur ses intéressantes recherches, qui paraissent réserver bien des surprises aux archéologues.

Archéologie grecque. — L'emplacement précis du sanctuaire d'Apollon à Actium, si célèbre dans l'antiquité, est resté longtemps ignoré. M. Champoiseau, ministre plénipotentiaire, correspondant de l'Institut, pense avoir résolu la question grâce aux fouilles exécutées par lui à la pointe d'Actium, dont il rend compte à l'Académie avec plans à l'appui.

Ces travaux ont mis au jour des vestiges importants de plusieurs temples d'époques successives qui étaient évidemment les fameux édifices dédiés à Apollon. On a trouvé en outre un grand nombre d'inscriptions et d'objets anciens, surtout deux curieux torses de statues archaïques d'Apollon qu'on voit aujourd'hui dans la salle grecque du musée du Louvre.

Le plus récent des édifices sacrés ainsi découverts fut apparemment élevé par Auguste en l'honneur d'Apollon au lendemain de la victoire navale qu'il remporta à Actium sur Antoine, en l'an 31 avant Jésus-Christ.

— M. Gaston Paris rend compte à l'Académie d'un ouvrage intitulé : *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional.* Cette thèse, présentée à la Faculté des lettres de Grenoble par M. l'abbé Devaux, est, dit M. G. Paris, un des produits les meilleurs et les plus intéressants de la jeune école linguistique française qui, dans l'étude dialectologique de la France romane, reconnaît pour ses principaux chefs MM. Paul Meyer, Gilliéron et A. Thomas. L'auteur a soumis les trop rares documents du dialecte qu'il voulait étudier à une investigation complète, en suivant une excellente méthode. Il a toujours eu soin de rapprocher des témoignages des textes anciens celui des patois actuels qu'il connaît à fond, et en même temps il a ramené tous les phénomènes à leur origine latine. Son livre, bien composé et bien écrit, apporte une importante contribution à notre connaissance de l'histoire du latin vulgaire en Gaule, et il fournit un document de grande valeur à ce qu'on peut appeler la philosophie de cette histoire. Une fois de plus se trouve mise en pleine évidence, et par la seule force des faits, la vérité de la théorie d'après laquelle il n'existe pas, du moins en galloroman, de dialectes proprement dits, tandis que l'évolution du latin vulgaire présente d'innombrables traits phonétiques ou morphologiques dont chacun a son expansion régionale propre et ne suppose qu'exceptionnellement la concomitance d'un autre ou de plusieurs autres. Ce livre, ajoute-t-il en terminant, peut être présenté comme un modèle aux travailleurs qui entreprendront de dresser la carte linguistique de notre pays d'après la méthode historique.

— M. Lecoy de la Marche commence la lecture d'un mémoire intitulé *Interrogatoire d'un enlumineur par Tristan l'Ermite.*

Académie des sciences morales et politiques. — M. Georges Picot, président, annonce à l'Académie la récente fondation de la Société d'histoire contemporaine. Il rappelle ce qu'a fait, depuis 1833, la Société de l'histoire de France fondée par MM. Guizot, de Barante et Mignet, qui compte plus de 600 membres dont les souscriptions ont permis la publication de textes donnant aux historiens et au public érudit des documents précis sur notre histoire jusqu'au seuil de la Révolution française. La nouvelle Société a l'ambition d'accomplir le même travail pour la période qui commence en 1789. Le 10 juin dernier, elle tenait sa première séance sous la présidence de M. de la Sicotière. M. de Beaucourt, l'historien de Charles VII, prononçait le discours d'ouverture. Prenant en tout pour modèle la Société de l'histoire de France, les fondateurs traçaient un vaste programme de publications embrassant les documents originaux, les mémoires inédits et cet ensemble de pièces que le temps anéantit et que le soin des contemporains peut préserver de la destruction.

Le premier des volumes publiés contient la correspondance du marquis et de la marquise de Raigecourt avec le marquis et la marquise de Bombelles; les deux jeunes femmes étaient attachées à la personne de Mme Élisabeth. Ayant quitté la France dans l'automne de 1789, elles échangèrent régulièrement leurs impressions d'inquiétude, puis d'anxiété. Après la Terreur, elles portèrent longuement le deuil qui remplissait leur cœur. Ce volume offre des détails précieux relativement aux jugements portés par des royalistes très ardents sur l'émigration et les émigrés.

Prix Bordin. — Sur la proposition de la section de législation, ce prix, d'une valeur de 2 500 francs, est décerné à M. Michel Revon, avocat à la cour d'appel de Paris, qui vient en même temps d'être couronné par l'Académie française (prix d'éloquence). Le sujet du concours était : *L'arbitrage international, son passé, son présent et son avenir.*

Prix du budget. — Ce prix, d'une valeur de 2 000 francs, est décerné à M. Desdouits, professeur de philosophie au lycée de Versailles, auteur d'un mémoire sur la *Philosophie de l'inconscient.* Une mention très honorable est accordée au mémoire n° 2 ayant pour devise : « Il ne s'ensuit pas de ce qu'on ne s'aperçoit pas de la pensée qu'elle cesse pour cela. »

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

5 mai 1892.

La journée du 1er mai, qui s'était annoncée par de funestes présages, s'est passée sans malheur. Aucun incident fâcheux, de quelque importance, n'a marqué les manifestations ouvrières, et les socialistes des diverses écoles ont séparé très attentivement leur cause de celle des prédicateurs d'anarchie.

Paris était dans l'attente : de quoi? On n'aurait pu le dire, mais on attendait quelque chose, certainement il y aurait quelque chose... C'est précisément alors qu'il ne se produit jamais rien. Les promeneurs des dimanches étaient restés chez eux : rues dépeuplées, boulevards déserts, et les omnibus roulaient à vide. Vers les cinq heures, lorsque les camelots ont commencé à crier les journaux du soir, quelques nez se sont montrés aux fenêtres. On est descendu, on a acheté les feuilles, on a vu qu'elles annonçaient la tranquillité la plus parfaite. En un clin d'œil le boulevard s'est repeuplé, les promeneurs, sortant on ne sait d'où, arrivaient dans tous les sens; en même temps la longue file bruyante des voitures de courses revenait du bois de Boulogne au triple galop, s'arrêtait devant les cafés, ce n'était plus que bruit de voix, de fouets et de grelots : nous retrouvions notre Paris.

Il y a eu des explosions de bombes dans la plupart des pays qui nous environnent, ce jour-là, et à Liège, notamment, elles ont produit des dégâts considérables. Nous avons été miraculeusement épargnés d'un bout de la France à l'autre. Je ne parle pas de ce malheureux épicier de la ville de Tours, dynamitard inexpérimenté. Il vivait à l'ombre de la cathédrale, toute la clientèle de l'église était sa clientèle à lui-même, épicier politique et ardent adversaire de la Révolution française. Il faisait fortune; mais une suggestion du diable lui est venue, les plus dévots ne sont pas à l'abri des entreprises du Malin. Et il est allé déposer une boite, non de cannelle, mais de dynamite, sur la croisée d'un poste du voisinage. Il s'est fait emporter la main par son explosif. Aussi, pourquoi l'épicerie veut-elle maintenant se hausser à la hauteur de l'anarchie?

A part cet essai, tranquillité complète au nord, au centre et au midi. Il ne faut pas le dire trop haut. Les gouvernements ne nous sauraient pas peut-être meilleur gré d'être seuls à trouver grâce devant les bombes, quand elles éclatent journellement chez eux. Nous avions eu notre part les semaines précédentes. M. Nicotera avait annoncé que les troupes seraient consignées en Italie, le 1er mai, « en conséquence des événements de Paris » ; mais il a eu beau tendre l'oreille du côté de France, il ne lui est arrivé de bruit de dynamite que de Sinigaglia, de Forli et de quelques autres villes italiennes. Ne nous en vantons pas, disons seulement que les explosibles n'appartiennent ni à la monarchie, ni à la République, mais à la chimie.

Les élections municipales ont été excellentes dans leur ensemble. Elles laissent, pour le dimanche 8 mai, un grand nombre de seconds tours qui ont leur importance : mais on sait dès à présent que l'opinion républicaine et progressiste n'a pas perdu et qu'elle a au contraire gagné du terrain dans une proportion remarquable.

Les partis d'opposition avaient fait certainement tout ce qui pouvait dépendre d'eux pour donner à ces élections municipales un caractère politique. On aurait dit qu'il s'agissait encore une fois, et pour la centième fois, de plébisciter pour ou contre le gouvernement républicain. La réaction s'était mise de tous les côtés en mouvement, avec une animation extraordinaire. Toujours les mêmes fautes et toujours les mêmes succès. Il était bien facile de conserver à ce scrutin son caractère purement local. Mais on l'érige en grand scrutin politique, en véritable plébiscite des communes de France, et les communes se déclarent pour la République avec un entrain admirable.

A Nantes, les divisions des républicains entre eux leur avaient valu un conseil réactionnaire, depuis de longues années. La majorité cette fois sera nettement républicaine. On avait appelé la mairie de Nantes « la mairie blanche ». Elle ne sera pas rouge, mais au moins tricolore, et du meilleur teint. « La démocratie nantaise, dit avec une légitime fierté le *Phare de la Loire*, s'est ressaisie : la voilà, comme autrefois, redevenue maîtresse d'une ville qui pouvait, à bon droit, s'enorgueillir d'être le boulevard de la République dans l'Ouest de la France. » Une même révolution s'est faite au Puy. A Poitiers, par contre, ces divisions personnelles, qui sont terribles en province et qui surtout font rage à propos des élections municipales, ont mis la majorité républicaine en péril. Une autre aventure s'est produite à Orléans. Les républicains « modérés » ont fait alliance avec les réactionnaires et les cléricaux : leur liste a été battue à plate couture par celle des « radicaux socialistes ». A Lille, les républicains progressistes ont obtenu une majorité considérable sur les trois ou quatre listes républicaines qui leur étaient opposées. Des journaux, monarchistes depuis leur origine, et qui sont au premier rang de la presse royaliste et catholique de province, avaient présenté des listes avec cette étiquette : « républicains indépendants ». La surprise ne serait pas plus grande si la *Gazette de France*, à Paris, se déclarait demain républicaine. Mais cette conversion improvisée n'a pas eu de succès auprès des électeurs du Nord.

Les socialistes ont gagné des sièges et même la majorité des sièges à Narbonne, à Carmaux, à Montluçon, à Roubaix; mais ils ont été battus à Saint-Etienne et à Roanne. M. Guesde et ses amis avaient concentré tout leur effort sur Fourmies et Wignehies : ils y ont été mis très notablement en échec. La question politiquement et socialement la plus intéressante ne serait pas de savoir combien de sièges ont gagné les partis socialistes embrigadés sous tels ou tels chefs, mais combien d'ouvriers, de travailleurs sont entrés cette fois-ci dans les conseils municipaux. Un grand nombre d'entre eux ont été portés sur les listes républicaines de différentes nuances, modérées, radicales, progressistes. Les conservateurs aussi avaient pris soin d'ouvrir leurs rangs à des ouvriers. Ils pénètrent un peu de tous les côtés, dans les communes, accueillis et sollicités par tous les partis également. Cette marche ascendante de la classe ouvrière ne paraîtra [illegible]

Si j'avais à ma disposition les bureaux de la statistique officielle, je voudrais savoir combien il y a aujourd'hui d'ouvriers dans les conseils municipaux, combien il y en avait dans les précédents conseils, et à quel métier ils appartiennent. On pourrait peut-être de ces éléments composer un graphique fort instructif. Puis-je me permettre de recommander ce problème à M. Jules Roche, ministre de l'Industrie, et à l'*Office du travail*?

[illegible]

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

La Triple alliance. — Le 1er mai.

5 mai 1892.

A regarder certains événements qui se passent en ce moment entre alliés, on se prend à penser que le bloc de bronze que M. de Bismarck se flattait d'avoir coulé tout d'une pièce n'est peut-être, à l'usage, que de la ferblanterie peinte et mal soudée.

Oh! ce ne sont que de tout petits faits, bien insignifiants en apparence, et pourtant, si minimes qu'ils paraissent, ils ouvrent des vues pleines d'intérêt sur la situation internationale. Ici c'est une gloire nationale qu'on célèbre, là c'est un article de journal et les commentaires qu'il provoque dans la presse officieuse et, à côté de ces mille riens, les déconvenues d'une puissance qui rêva d'un rôle plein de gloire et de prestige.

L'Autriche-Hongrie fêtait donc, ces jours derniers, un de ses grands guerriers. C'est légitime et c'est naturel. Était-ce une célébration banale? Nullement. En honorant de sa présence l'inauguration du monument élevé à la mémoire du maréchal Radetzki, l'empereur François-Joseph donna à cette solennité une portée indiscutable. Mais quel affront infligé aux maisons de Savoie et de Hohenzollern!

Radetzki rappelle à l'Italie la sanglante défaite de Novare et à la Prusse la politique dont il fut l'instrument, l'humiliation d'Olmutz. Comment n'a-t-on pas senti, à Vienne, ce qu'une pareille apothéose avait de blessant pour ces puissances amies? Ou bien faut-il y voir une intention voulue, bien que diplomatiquement voilée? Il serait difficile, certes, de se prononcer; mais la signification positive qui découle de l'événement demeure évidente. Elle trahit le vice originel de ce ménage de raison qu'on appelle la triple alliance.

Encore que l'instrument diplomatique sur lequel repose cette entente ne soit pas sorti des limbes des chancelleries, il paraîtrait qu'il impose à l'Autriche et à l'Italie des obligations militaires précises et inéluctables. Ne voyons-nous pas la *Gazette de l'Allemagne du Nord* faire gravement la leçon au cabinet de Vienne sur la nécessité, pour l'armée autrichienne, de compléter ses forces offensives et défensives? Bien plus, ce même journal blâme sans réserve la façon dont la monarchie des Habsbourg procède au rétablissement de la circulation métallique. Cela a la valeur d'un symptôme. Et de deux.

Accueillie à Vienne avec des démonstrations non équivoques de mécontentement, cette intervention de l'Allemagne dans les affaires intérieures de la monarchie austro-hongroise aggrave le malaise grandissant entre les alliés. Comment l'orgueilleuse maison d'Habsbourg souffrirait-elle que d'autres lui fassent la loi chez elle? Comment accepterait-elle d'être une alliée de second ordre, ostensiblement traitée comme telle devant l'Europe? N'est-ce pas à elle plutôt à assumer le rôle prépondérant et la direction suprême? C'est peut-être ce que l'on a voulu faire sentir en célébrant la politique de Metternich par la solennelle commémoration de Radetzki, qui en fut l'incarnation dans l'ordre militaire.

L'Italie, entrée dans l'alliance allemande par vanité, sans s'apercevoir que son amour-propre subissait un premier accroc par cela seul qu'elle acceptait de faire œuvre commune avec l'Autriche, l'Italie aura à supporter d'autres humiliations encore. Ce n'est pas l'humeur altière de François-Joseph ni l'irritable esprit de Guillaume II qui s'étudieront à les lui épargner. Humbert Ier ne peut se plaindre que de lui-même. Il l'aura voulu. Il ira jusqu'au bout. Il y laissera plutôt sa couronne.

Du temps de M. Crispi, on a eu un moment l'illusion du prestige. On sentait bien que cela coûtait cher, mais au moins on avait le vague espoir de réaliser ses rêves et ses convoitises. On s'aperçut bien vite que l'on s'était payé de vains mots.

C'est d'ailleurs le grand danger de la triple alliance et le germe de sa ruine que les desseins chimériques qu'elle a fait naître chez les peuples qui y participent. Conclue en vue de la paix, elle a un caractère vague et indéterminé qui autorise toutes les convoitises. Chacun y a cru trouver le moyen de satisfaire des ambitions injustifiables, chacun se crut autorisé à toutes les aventures, persuadé de l'appui des autres.

Jusqu'ici, en effet, les alliances conclues entre nations avaient toujours eu en vue un projet déterminé et précis dont la réalisation ou l'échec mettait fin au traité, pour laisser la place à d'autres combinaisons. Avec la triple alliance, au contraire, nous nous trouvons en présence d'une convention conclue en vue d'un objet aussi vague et incertain que possible. La paix, la paix imposée par les armes, qui peut répondre que ce ne sera pas la guerre, imprévue, soudaine, on ne sait pas à propos de quoi, à propos de tout et de rien. Ceux qui se sont réunis pour garantir la paix ne peuvent-ils pas se croire autorisés aux incartades les plus risquées? N'est-ce pas là ce que l'Autriche nous a montré en appuyant l'usurpation du prince de Cobourg? N'est-ce pas cet état d'esprit qui caractérisa la politique de M. Crispi en Italie?

Ainsi donc la triple alliance, conclue pour garantir la paix, ne peut atteindre son but et ne réussit même pas à maintenir l'harmonie entre les puissances qui en font partie. Elle demeure une menace pour l'Europe, tout en risquant de se rompre sous l'effort de ses tiraillements internes.

*
* *

La journée du 1er mai s'est passée heureusement sans réaliser les sombres présages de certains prophètes. Partout elle ne donna lieu qu'à des manifestations pacifiques. Sauf en Belgique, aucun attentat à lamenter. Nous voilà délivrés d'une terrible appréhension, mais jusqu'à l'année prochaine seulement. Ce sont toujours quelques mois de répit; profitons-en pour travailler à prévenir le retour des violences qui, cette année, ont assombri si tristement la veille de ce jour destiné, dans la pensée de ses premiers initiateurs, à être la fête du travail et de la paix entre nations. Est-ce en déchaînant la guerre en les classes que l'on peut préparer la réconciliation de tous les peuples?

OSCAR D'ARVILLE.

BIBLIOGRAPHIE

Les causes financières de la Révolution française, par Charles Gomel (in-8°, Guillaumin).

Durant tout le XVIIIe siècle, l'influence des philosophes et des encyclopédistes avait préparé le grand mouvement d'idées qui devait avoir pour conséquence la disparition de l'ancienne monarchie; mais la Révolution française n'aurait peut-être pas éclaté d'une façon aussi brusque et aussi brutale, si elle n'eût été provoquée par une cause qui exigeait une solution immédiate : le désordre des finances publiques. L'on a eu raison d'affirmer que la Révolution était entrée par la porte que lui avait ouvert le déficit. Après nous le déluge, disait Louis XV, en gaspillant joyeusement les ressources du Trésor public, et le déluge était moins éloigné qu'il ne le supposait. Lorsque Louis XVI monta sur le trône, on put croire un moment qu'avec ce prince économe et désireux d'améliorer le sort du troisième État, les privilèges aristocratiques, devenus justement odieux, le système inique des impôts publics et les désordres de l'administration financière seraient sensiblement atténués. Le roi avait appelé au contrôle général des finances l'intendant Turgot, qui avait pour programme : pas d'impôts nouveaux, pas d'emprunts, des économies; et l'opinion publique avait applaudi à ce choix judicieux. La suppression des corvées, l'abolition des corporations, l'affranchissement de l'industrie, la liberté du commerce des grains et des vins montrèrent que le nouveau ministre était entreprenant et passionné pour le bien public; ce qui rassura médiocrement les privilégiés, menacés dans leurs intérêts, et, sur leurs récriminations, le roi sacrifia Turgot. Le banquier Necker, devenu contrôleur général, eut, lui aussi, pour principe de ne pas grever les contribuables; mais, par contre, il usa largement des emprunts; s'il eut le mérite d'imprimer au crédit public une vive impulsion, il eut aussi le tort d'accroître les charges du Trésor et de préparer la désastreuse politique financière de ses successeurs, qui fut d'emprunter sans cesse et de dépenser sans compter. Lorsque le contrôleur général, estimé du roi et sûr de l'opinion publique, voulut, pour mettre le sceau à sa réputation, faire connaître à la nation l'état de ses finances par la publication du *Compte rendu*, il obtint un succès des plus éclatants mais aussi des plus dangereux, puisque ce fut la cause immédiate de sa disgrâce.

M. Gomel a retracé, avec une rare précision et une extrême variété d'informations, cette première période du règne de Louis XVI, et il a raconté en détail l'administration financière de Turgot et de Necker. En rappelant les généreuses tentatives, les aspirations libérales et les nobles espérances dont fut marquée cette partie du règne, il a signalé la faiblesse de caractère du souverain et son manque de suite dans les idées, qui inspirèrent à la nation de justes défiances et exercèrent sur la suite des événements une si fâcheuse influence. Dans un second volume, l'auteur exposera la situation politique et financière des dernières années du règne, et cette étude d'ensemble servira d'introduction à une histoire générale des réformes financières de l'Assemblée constituante.

*
* *

Le Culte de la Raison et le Culte de l'Être suprême (1793-1794), par F.-A. Aulard (in-18, Alcan, Bibliothèque d'histoire contemporaine).

La tentative faite en l'an II par la France révolutionnaire pour substituer à la religion chrétienne le culte de la Raison d'abord, puis le culte de l'Être suprême, a été très diversement appréciée par les historiens, suivant le point de vue spécial auquel ils se plaçaient. Mais il ne semble pas qu'aucun d'eux ait cherché à se rendre exactement compte de la nature de ce mouvement, qui fut à coup sûr l'un des plus curieux de la période révolutionnaire, ni d'en rechercher les véritables causes dans les circonstances politiques qui l'ont accompagné. L'étude que M. Aulard vient de faire paraître sur cette question nous offre un exposé complet et méthodique des événements qui permet de se faire une opinion juste et raisonnée. L'établissement des deux cultes nouveaux ne fut pas pour les hommes de 1793 une spéculation philosophique ou religieuse, mais bien plutôt un acte politique. D'après le récit du savant historien, il nous apparaît comme une conséquence naturelle de la lutte de la France républicaine contre l'Europe réactionnaire. Ce fut la Commune de Paris qui organisa les fêtes de la Raison, à Notre-Dame; mais le culte se développa surtout en province. A Paris, il trouva un redoutable adversaire dans la personne de Robespierre. Celui-ci fit comprendre au Comité de salut public qu'Hébert et ses adeptes menaçaient l'existence même du gouvernement et que leurs menées antichrétiennes risquaient fort de plaider auprès des nations européennes la cause de l'ancien régime. La Commune recula, mais trop tard: elle était condamnée. Devenu tout-puissant par la mort d'Hébert, de Danton et de Chaumette, Robespierre fondait à son tour le culte de l'Être suprême, inspiré de la religion du *Vicaire savoyard*. Ce culte national et officiel fut surtout accepté par le peuple comme une conception patriotique, un expédient de défense nationale. Le jour où la France eut triomphé sur les frontières, il n'eut plus de raison d'être. La victoire de Fleurus tua du même coup le pontife du culte et le culte lui-même.

La *Revue* publiera prochainement une étude détaillée sur l'intéressant ouvrage de M. Aulard, dont il ne nous était possible de donner ici qu'un rapide aperçu.

* *

L'Éducation de nos filles, par le docteur Jules Rochard (in-12, Hachette).

Si le principe de la création d'un enseignement secondaire des jeunes filles a été unanimement approuvé par les pédagogues, l'organisation même de cet enseignement a provoqué de graves critiques. Après avoir, dans un ouvrage que nous avons précédemment signalé, mis en lumière les côtés défectueux de l'éducation actuelle des jeunes gens, le docteur J. Rochard, en praticien tenace, s'attaque aujourd'hui au système d'éducation des jeunes filles, qui lui paraît conçu et appliqué d'une façon complètement opposée au but que l'on se propose d'atteindre. Il ne prétend pas, il est vrai, bouleverser de fond en comble l'édifice scolaire récemment créé à grand'peine et surtout à grands frais, mais il réclame l'adoption de réformes indispensables, à son avis, et qui peuvent être opérées sans jeter la perturbation dans l'enseignement. En sa qualité d'hygiéniste, il se prononce contre la claustration, la sédentarité exagérée et les longues études, qui doivent céder la place à la vie au grand air, aux exercices du corps et aux jeux attrayants. Au point de vue de l'instruction proprement dite, il est l'adversaire des programmes encyclopédiques qui ont été imposés aux établissements secondaires; il veut que l'on allège l'instruction théorique pour développer l'enseignement professionnel, bien plus utile aux jeunes filles, surtout si l'on prend soin de le spécialiser.

[illegible]

CHRONIQUE DES ACADÉMIES

Académie française. — *Concours Montyon (ouvrages utiles aux mœurs).* — L'Académie décerne : deux prix de 2000 francs aux ouvrages suivants : *De Paris au Tonkin, à travers le Thibet inconnu*, par M. Gabriel Bonvalot; *Du Niger au golfe de Guinée*, par le capitaine Binger.

Onze prix de 1000 francs aux ouvrages suivants : *Jeunesse*, par M. C. Wagner ; *Pirates et rebelles au Tonkin*, par le colonel Frey ; la *Littérature française*, par M. Maurice Albert ; *Quelques maîtres étrangers et français*, par M. Octave Lacroix ; *Lesage romancier*, par Léo Claretie ; la *Charité en France*, par Mme de Witt ; *Autour de Paris*, par M. Louis Barron ; *Constance*, par Mme Th. Bentzon ; la *Neuvaine de Colette*, par Mme Jeanne Schultz ; l'*Ancien Collège d'Harcourt*, par M. l'abbé Bouquet ; *Écoles et collèges*, par M. Franklin.

Neuf prix de 500 francs : *Journal d'un sous-officier*, par M. A. Delorme ; *Marguerites du temps passé*, par Mme James Darmesteter ; *Choses d'Amérique*, par M. Arax Leclerc ; la *Reine Marie-Antoinette*, par M. P. de Nolhac ; *Ayora*, par M. Brau de Saint-Pol-Lias ; le *Fond d'un cœur*, par M. Marc de Champlaix ; *Un an d'épreuve*, par M. Mary Floran ; *Enfants de la mer*, par M. Canivet ; les *Enfants en prison*, par MM. Guy Tomel et Henri Rollet.

Académie des sciences morales et politiques. — M. Louis Legrand lit une note sur les résultats de la loi du divorce. Depuis 1884, date de la promulgation de cette loi, les demandes en divorce ont presque constamment augmenté. Après une diminution passagère, en 1886, elles ont repris leur marche ascendante pour ne plus l'abandonner. En 1890, elles ont atteint le chiffre de 5457, en augmentation de 671 sur l'année précédente. En Belgique et en Hollande, les chiffres relevés par M. Louis Legrand accusent également une augmentation sensible d'année en année. Il n'y a qu'en Suisse qu'on puisse constater une diminution.

— M. Dauriac, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, lit un mémoire ayant pour titre : *De l'oreille musicale.*

Ce travail est une étude psychologique des diverses aptitudes du musicien. On est doué d'une oreille musicale lorsqu'on est naturellement apte au discernement des sons isolés, des accords, des consonances, des dissonances, des mouvements, des rythmes. Le nom d'oreille musicale convient donc à un ensemble de dispositions naturelles. On peut avoir l'oreille musicale et rester quand même insensible aux charmes de la musique. On peut être bon auditeur et fort mauvais amateur, d'où il suit que ces qualités d'oreille, dont l'existence est indispensable au développement de la mesure esthétique, restent quand même d'ordre inférieur aux qualités de goût, d'impressionnabilité, d'imagination, qui font le musicien complet.

Dans son travail, M. Dauriac ne s'occupe que de l'aptitude physique du sens de l'ouïe en vertu de laquelle nous apprécions les sons isolés. En ce qui concerne le dessin et la mesure, il discute avec une grande autorité des caractères que le public confond souvent et qu'il est essentiel de bien distinguer, même au point de vue de la simple audition musicale.

— M. Ferdinand Dreyfus lit un mémoire intitulé : *Les Syndicats des communes et la loi du 22 mars 1890.* Il fait ressortir l'esprit de cette loi, qui a pour objet de donner aux petites communes la cohésion nécessaire pour la bonne gestion de leurs intérêts communs. Mais jusqu'ici on a fait un usage très restreint de la nouvelle loi : une seule association s'est formée depuis sa promulgation.

— M. Sorel rend compte d'un ouvrage de M. le baron Schickler : *Les Églises du refuge en Angleterre.* L'auteur s'est déjà fait connaître et estimer par de savants travaux sur l'histoire du protestantisme français, et, en particulier, sur les colonies françaises fondées par les protestants expatriés et proscrits aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les trois nouveaux volumes sont consacrés à l'histoire des premiers réfugiés en Angleterre, depuis les commencements de la Réforme jusqu'à la révocation de l'Édit de Nantes. M. Schickler a réuni des documents inédits en nombre considérable et véritablement précieux pour l'histoire de France.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Fouilles en Tunisie.* — M. Geffroy écrit de Rome que M. Jules Toutain, qui dirige, à Chemtou (Tunisie), une fouille de l'École française de Rome, vient de découvrir une borne milliaire probablement inédite portant le nom de l'empereur Galère. Elle date de la très courte période pendant laquelle, Dioclétien et Maximin Hercule ayant abdiqué solennellement, Constance Chlore et Galère furent empereurs Augustes (1er mai 305 — 25 juillet 306). Ce monument présente aussi un intérêt topographique ; la borne devait appartenir à la route transversale qui allait de *Thuburbo Majus* à Tunis ou Carthage en passant par Onellana et Uthina.

M. Toutain a relevé en outre les traces d'un système de barrages, de bassins et de citernes destinés à alimenter d'eau de pluie une petite ville romaine dont les ruines s'appellent aujourd'hui Bab-Kaleb.

— *Épigraphie indienne.* — M. Sénart communique trois nouvelles inscriptions de Piyadasi Acoka récemment découvertes dans le nord du Mysore par M. Lewis Rice. Elles représentent une version nouvelle et plus étendue d'un édit déjà connu par les inscriptions de Sahasaram et de Rupinath. M. Sénart en donne une traduction, en indiquant les cas nombreux où se trouvent précisées ou complétées les versions antérieures. Il insiste surtout sur le grand intérêt historique que présente cette découverte et sur les modifications qu'elle ne pourra manquer d'introduire dans les opinions généralement reçues. Ces inscriptions attestent, en effet, la diffusion de la civilisation aryenne au centre du Dekhan méridional à une époque de beaucoup antérieure à tout ce qu'il était permis d'admettre jusqu'ici. Cette trouvaille autorise d'ailleurs l'espoir que d'autres découvertes viendront compléter les précieux renseignements qu'elle nous fournit.

— M. Léopold Delisle dépose sur le bureau de l'Académie : 1° cinq lettres de Descartes au P. Marsenne ; 2° un fragment de deux pages, écrit de la main de Descartes, sur la façon dont quelques parties du sang sont portées dans l'estomac et les intestins ; 3° une lettre de Joseph Scaliger à Sainte-Marthe, en date du 9 mars 1608.

Ces pièces ont été remises pour la bibliothèque de l'Institut, par M. Cuisinier, ingénieur, héritier de M. Dubrunfaut.

— M. Heuzey rend compte, au nom de Hamdy-Bey, directeur du Musée impérial de Constantinople, et de son collaborateur, M. Théodore Reinach, de la première livraison du grand ouvrage intitulé : *Une nécropole royale à Sidon.*

— M. Héron de Tillefosse présente un travail de M. le capitaine Espérandieu qui a pour titre : *Nouvelle note sur un cachet inédit d'oculiste romain.* Il s'agit du cachet du médecin Sextus Flavius Basilius, dont nous avons donné la description au moment où il fut présenté à l'Académie pour la première fois.

— *Fondation d'un prix.* — L'Académie a accepté provisoirement le legs qui lui a été fait par Mme de Chénier pour la fondation d'un prix en faveur d'une méthode destinée à l'enseignement du grec.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

12 mai 1892.

Le deuxième tour de scrutin pour les conseils municipaux a complété heureusement les résultats du premier tour. Le parti républicain, dans ses diverses nuances, tiendra l'administration de la très grande majorité des communes. Le dimanche 1er mai, au premier tour de scrutin, il y avait eu, sur 359 chefs-lieux de département et d'arrondissement, 120 résultats définitifs : 112 chefs-lieux avaient élu des conseils républicains et 8 des conseils réactionnaires. Le dimanche 8 mai, au deuxième tour, sur 239 chefs-lieux, 210 ont élu des républicains, 11 des conseils réactionnaires : les autres sont douteux ou, jusqu'à nouvel ordre, mal connus. L'élection prochaine des maires éclairera mieux le caractère de plusieurs municipalités.

Au nombre des conseils gagnés par les républicains, on cite Nantes, Douai, Bayeux, Brignoles, Thonon, Etampes ; à Tulle, le conseil boulangiste sortant est remplacé par un conseil républicain. Parmi les conseils réactionnaires, on remarque Muret, Orthez, Riom, Yssigneaux, Bellac, Vannes, Lannion, qu'ils possédaient déjà, et Le Blanc, Le Vigan et Valognes, trois acquisitions nouvelles, les seules qu'ils aient faites, tandis que les républicains ont gagné dix-huit chefs-lieux.

Ce sont là quelques traits d'un grand tableau qui devient surtout intéressant, si on le regarde dans son ensemble et par masses. Il n'est douteux pour personne, et les journaux de la droite ne peuvent s'empêcher d'en convenir, que l'ancienne opposition conservatrice et monarchique, qui avait jusqu'à présent conservé d'importantes et nombreuses positions sur le terrain municipal, est, de tous les côtés, en pleine retraite. Les comités monarchistes qui avaient adopté l'étiquette de « républicain indépendant », pour essayer de se mettre au pas du mouvement public, n'ont pas recueilli de cette évolution les résultats qu'ils s'en étaient sans doute promis. C'est trop ou trop peu, — trop, si l'on veut rester fidèle à la monarchie, trop peu, si l'on veut aller à la république et inspirer confiance aux électeurs. Le suffrage universel, on en a fait sans cesse l'expérience, ne comprend que les situations nettes. Le parti monarchique achève de se discréditer quand il adopte des formules de républicanisme vague et indécis ; il faudrait dire : « De républicanisme honteux », qui froissent justement les républicains, au lieu de les attirer, et qui indignent ce qu'il peut rester des vrais monarchistes d'autrefois.

Une remarque de l'ordre politique et psychologique mérite d'être retenue : les journaux conservateurs qui soutenaient des listes « républicaines indépendantes » n'ont jamais fait une guerre plus acharnée, plus furieuse aux républicains de gouvernement « modérés » ou « opportunistes... » — « Voilà l'ennemi ! s'écriaient-ils. Sus à l'ennemi ! » Ça été le langage des divers modèles de *Vraie France*, de *Dépêche* et de *Croix* qui se publient un peu partout. Les républicains extrêmes, les intransigeants et les socialistes, ne leur causaient, au contraire, aucun sentiment d'antipathie. Il semble que les choses devraient se passer tout différemment si l'adhésion de ces organes à la république avait quelque sincérité : hier conservateurs et monarchistes, ils seraient aujourd'hui les plus modérés et les plus prudents des républicains : ce serait le développement naturel d'un état mental très compréhensible. Mais non, ils s'élancent d'un bond aux extrêmes confins de la république aventureuse, et ils adressent à la république modérée des déclarations de haine implacable ! Cela ne suffit-il pas à caractériser leur conduite ?

Un ou deux de ces « républicains indépendants » ont été élus dans des conseils qui comptent vingt ou trente républicains. Aujourd'hui les organes réactionnaires disent que « c'est un commencement et qu'ils ont fait passer deux des leurs... deux indépendants... » L'épithète de « républicain » a disparu... Ces procédés pitoyables ont-ils jamais sauvé les partis, surtout dans un pays de large scrutin populaire ?

Le côté du socialisme revolutionnaire présente aussi des points de vue qui ne sont pas sans intérêt. Les socialistes ont perdu Roanne, Saint-Étienne et Troyes, où ils avaient la majorité depuis douze ans. Mais ils l'ont emporté complètement à Roubaix, Saint-Ouen, Narbonne, Montluçon et dans un certain nombre d'autres petites communes industrielles du Nord, de la Loire, du Rhône, de l'Allier et de l'Aude. En outre, ils ont des minorités plus ou moins fortes dans les conseils de Limoges, de Nevers, de Châtellerault, de Cholet, de Toulouse, de Saint-Nazaire, de Grenoble, de Toulon, d'Alais. En somme ils ont progressé, on doit le reconnaître, malgré leurs défaites éclatantes à Fourmies et Wignehies, à Rive-de-Gier, à Perpignan, à Saint-Quentin, [illegible], à Lyon.

Ce que représentent au juste les socialistes dans les conseils où ils sont entrés est plus difficile à dire que d'énumérer leurs succès et leurs échecs. « Le comité central » de MM. Guesde et Lafargue a été incontestablement battu sur les points qui lui étaient le plus sensibles. D'autre part, un nombre important d'ouvriers avaient trouvé place dans les listes républicaines et même dans les listes conservatrices. On peut les considérer comme socialistes, mais nullement comme des adeptes du socialisme guesdiste.

Roubaix, cette grande ville manufacturière, qui a pris depuis vingt ans un développement admirable, qui s'est à vue d'œil enrichie de boulevards bordés par des rangées de palais qu'envieraient des capitales, est aux mains d'un conseil entièrement socialiste. C'est un événement. La ville, en apprenant le résultat, a été plongée dans la stupeur. La riche bourgeoisie industrielle et réactionnaire a fait cependant tout ce qui dépendait d'elle pour amener le triomphe des socialistes : elle n'a travaillé qu'à affaiblir et à dissoudre les listes républicaines.

Dans le bassin houiller du Pas-de-Calais, les mineurs ont été élus en grand nombre : ils auront la majorité et même l'unanimité dans plusieurs conseils municipaux. Mais il est impossible de les confondre avec les socialistes collectivistes qui suivent MM. Guesde et Lafargue. Les mineurs forment la majorité du suffrage universel de leurs communes : on devait donc s'attendre à les voir élus en majorité le jour où ils sauraient se mettre d'accord entre eux, où ils auraient des chefs habiles comme MM. Basly et Lamendin. Là, comme à Roubaix, l'arrivée des ouvriers à l'hôtel de ville est le résultat naturel d'un mode de suffrage qui repose sur le nombre. La question est de savoir s'ils auront les lumières et les aptitudes les plus propres à l'administration de leurs communes ? Ils pourront commettre des fautes, mais ils s'instruiront avec le temps. La loi, en tout cas, est leur sauvegarde, comme elle l'est pour tous les conseils municipaux, et les municipalités ouvrières ne pourront, pas plus que les municipalités bourgeoises, républicaines ou conservatrices, se passer leurs fantaisies.

H. [illegible] DE[illegible]

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

La crise italienne. — La revision en Belgique. — La question des pêcheries de Terre-Neuve. — Le Congrès brésilien.

12 mai 1892.

Comme l'on pouvait s'y attendre, le ministère di Rudini a été renversé dès la rentrée des Chambres. La crise, ouverte pendant les vacances par le président du conseil lui-même, n'avait pas reçu de solution. L'élimination d'un ministre après la démission collective du ministère et l'échec de plusieurs combinaisons ne pouvait pas en tenir lieu.

En se présentant devant le Parlement avec les mêmes collaborateurs, après l'insuccès des tentatives de replâtrage auxquelles il s'était livré, M. di Rudini ne pouvait guère se faire d'illusions. La majorité qui l'avait appuyé, composée d'éléments divers comme son ministère, n'était pas assez disciplinée pour résister aux tiraillements qu'avait fait naître la crise.

*
* *

A l'heure qu'il est, M. Giolitti, chargé de la mission de constituer un cabinet, poursuit ses démarches. Impossible de fixer un seul des aspects changeants des intrigues qui se nouent et se dénouent d'instant en instant autour des portefeuilles. Personne ne peut dire ce que sera le nouveau ministère. Aux compétitions des groupes s'ajoutent les rivalités des personnes et les nécessités de la pondération régionale pour compliquer la tâche des faiseurs de pronostics.

M. Giolitti paraît avoir été désigné pour organiser le nouveau ministère, surtout pour avoir eu la part la plus active dans la chute de M. Rudini. Ancien ministre sous M. Crispi, M. Giolitti s'en était séparé avec éclat. Appartenant au centre, il est également courtisé par la gauche et la droite. Quoique sa compétence et son intelligence ne soient pas discutées, il n'a pas l'envergure d'un sauveur. Il y en a-t-il un en ce moment? Qui serait-il? Les difficultés sont si grandes, la situation est si inextricable, que seul un homme supérieur, avec tout le prestige d'une grande réputation et la force d'une grande popularité, pourrait faire renaître la confiance. Mais, hélas! M. Giolitti n'est pas cet homme, et, d'ailleurs, réussira-t-il seulement à constituer un ministère?

*
* *

Une chose cependant reste acquise, la rentrée en scène de M. Crispi. Le fait seul d'avoir été appelé par le roi pour lui donner son avis sur la crise actuelle est un indice qu'il faut retenir. On ne sait rien de l'entrevue, sinon qu'elle fut cordiale. On ignore quels conseils M. Crispi a donnés au souverain, mais on peut être certain qu'ils se conformèrent aux idées que cet homme d'État n'a cessé de soutenir.

Nous ne le verrons pas probablement aux affaires, mais son esprit y sera. Ce n'est pas, certes, ce qui pourrait aider à résoudre les difficultés financières que ne put surmonter le cabinet di Rudini. On doit donc s'attendre à des crises nouvelles. Les ministères s'useront inutilement à une tâche surhumaine. M. Crispi n'y réussira pas plus que ses prédécesseurs.

Il n'y a qu'une seule politique qui puisse sauver l'Italie, la faire sortir de l'impasse où elle se trouve acculée; mais celle-là on n'en veut pas.

*
* *

L'Italie n'est, du reste, pas seule à souffrir des charges énormes que lui impose son alliance avec l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, elle aussi, ne supporte pas aisément les armements excessifs auxquels elle se voit contrainte, et l'Allemagne, à son tour, commence à plier sous le fardeau. Le malaise devient chaque jour plus évident.

*
* *

La revision de la Constitution, qui préoccupe tant les hommes politiques de Belgique depuis qu'elle a été mise à l'ordre du jour, vient enfin de franchir sa première étape. On sait les scissions et les divergences que les divers problèmes soulevés par la revision firent naître au sein des partis. Elles se traduisent dans les votes de la Chambre.

A n'envisager les choses que superficiellement, on pourrait croire à la victoire du gouvernement. Cependant si l'on remarque le nombre de voix réunies par l'article 6, relatif au referendum, on s'aperçoit bien vite que cette victoire est bien près de la défaite. Quoi! 78 voix à peine contre 48, quand il ne s'agissait de se prononcer que sur le principe, sans trancher les questions subsidiaires du referendum populaire et du referendum royal, du plébiscite antérieur et du plébiscite postérieur.

La revision de l'article 48, sur la répartition des élections par province, demandée par le gouvernement le 2 février 1892 en vue de l'éventualité de l'adoption par la Constituante de la représentation des minorités, a été repoussée par 68 voix contre 55. Tout le reste a été accepté.

La Constitution de 1831 a vécu. La Belgique vient de déchirer cette charte qui lui a procuré soixante ans de calme. Nul ne peut prévoir ce qui la remplacera. M. Beernaert a eu beau entourer la revision de mille précautions savantes, le courant est déchaîné. Il se flatte de le diriger. Nous verrons bien s'il réussit. On peut en douter.

*
* *

Une convention, signée le 11 mars 1891 par la France et la Grande-Bretagne, détermine qu'une commission de trois jurisconsultes, désignés d'un commun accord par les deux gouvernements, doit trancher toutes les questions de principe au sujet de la pêche du homard sur les côtes de Terre-Neuve comprises entre le cap Saint-Jean et le cap Raye.

Comme cette convention contient un article 2, qui rend exécutoires les décisions de la commission arbitrale, on pouvait croire que la vieille et regrettable question des pêcheries de Terre-Neuve était résolue une fois pour toutes. Mais le parlement de Terre-Neuve, en votant un bill qui semble venir au-devant des mesures que le gouvernement anglais avait demandé l'autorisation de prendre, paraît avoir eu en vue d'éluder encore une fois les traités.

*
* *

Le Congrès brésilien s'est empressé de ratifier les mesures prises par le gouvernement de M. Floriano contre les trop bruyants amis de l'ex-dictateur Deodoro da Fonseca. Consulté sur la signification exacte d'une disposition transitoire de la Constitution, cette assemblée s'est prononcée pour l'interprétation que nous avions indiquée ici comme la plus conforme à l'esprit de la loi, c'est-à-dire pour la prolongation des pouvoirs de M. Floriano Puxolo jusqu'en 1894.

OSCAR D'ARVILLE.

EDMOND ABOUT JOURNALISTE [1]

About, né journaliste, a raconté lui-même comment il crut le devenir. Élève fameux du lycée Charlemagne, lauréat des concours généraux, membre de l'École normale et de l'École d'Athènes, il avait dit de bonne heure de l'Université qu'elle mène à tout sous condition d'en sortir. Dès que la douce Mère, dont il resta d'ailleurs, sa vie durant, un fils pénétré de gratitude, lui eut donné ce qu'elle avait de meilleur, il lui tira une profonde révérence. L'Université ne fut pas sans éprouver un regret en voyant s'éloigner d'elle ce nourrisson : pour retenir cet homme débordant de sève et d'activité, aux dents aiguisées de jeune loup, aux yeux pétillants de malice et éclatants de l'envie de vivre, ambitieux de toutes les gloires et de tous les plaisirs, d'esprit indépendant et irrespectueux comme pas un des choses convenues, le plus vif des critiques et le plus débridé des libres penseurs, elle lui offrit une jolie chaire de seconde, dans un charmant trou de province, à deux cents lieues de Paris. About la pria gentiment de ne point insister : il aimait mieux rester à Paris, quitte à y manger pendant quelques semaines de la vache enragée et, tout en écrivant « au kilomètre » dans la *Revue de l'Instruction publique*, attendre le moment où l'intelligent éditeur qu'il avait rencontré (2) lancerait la *Grèce contemporaine*. Il n'attendit pas longtemps : le feu d'artifice éclata, et les portes des temples les plus augustes, la Comédie-Française et la *Revue des Deux Mondes*, s'ouvrirent aussitôt à deux battants devant l'audacieux vainqueur; le nom de Voltaire cadet fut, du soir au matin, sur toutes les lèvres. Mais comme il avait recueilli dès le premier jour de sa jeune gloire autant de détracteurs acharnés que d'amis enthousiastes des deux sexes, comme il goûtait fort l'encens, mais comme il lui déplaisait, n'étant point endurant de nature, de recevoir des coups sans les rendre, il entra au *Figaro* hebdomadaire. La presse, elle aussi, mène à tout, mais c'est aux mêmes conditions que l'Université : About resta journaliste toute sa vie.

La première *Lettre d'un homme à un homme*, *Madeleine*, qui parut dans le *Figaro* du 7 octobre 1856, conte par le menu l'odyssée et les déboires d'un petit cousin de Candide, l'aimable Valentin de Quévilly, venu à Paris pour être journaliste et frappant en vain à la porte de tous les bureaux de rédaction. Ce roman comique, exactement le contraire de son histoire, avait été imaginé par About pour régler leurs comptes aux bons camarades que sa rapide invasion dans la renommée avait gênés. Lui avoir fait un crime de ne s'être pas laissé prendre à toutes les câlineries de la divine ensorceleuse qui s'appelle la Grèce; avoir dénoncé *Tolla* comme l'impudente copie d'un roman italien qui serait resté à jamais inconnu si l'auteur de *Tolla* ne l'avait signalé lui-même; avoir réussi « à faire de la première l'avant-dernière représentation de *Guillery* », ces méfaits appelaient des représailles.

Tu te rappelles bien M. Villemot, disait Valentin à sa cousine, qui est venu l'an dernier voir notre grand-père à Quévilly? Nous l'adorions tous et il nous a fait passer de bonnes soirées. L'excellent petit homme! il nous contait les histoires les plus ordes sans qu'on fût jamais obligé de le faire sortir du salon. Il avait en outre beaucoup d'esprit sans dire du mal de personne. Grand-père le louait en se frottant les mains, et il me disait de temps à autre : Valentin, si jamais tu écris dans les gazettes, tâche de ressembler à Villemot.

Valentin écrivait maintenant dans les gazettes, mais il ne suivit qu'à moitié le conseil de son grand-père : s'il avait énormément d'esprit, il disait du mal de bien des gens, et Madeleine cachait parfois une gracieuse rougeur derrière l'éventail.

Le jeune homme de Quévilly paye donc ses dettes et il s'en acquitte avec une exactitude scrupuleuse, argent comptant, intérêt et principal. Le succès de *Tolla* ayant particulièrement agacé les feuilletonistes habitués de *la Presse*, c'est au bureau du journal de M. de Girardin que Valentin se présente d'abord. Son entrée dans la salle de rédaction interrompt « une conversation qui était évidemment pleine d'intérêt », vu qu'il n'entendit bourdonner autour de lui que ces mots : « Trois pour cent. — Crédit mobilier. — Caoutchouc durci. — Omnibus de Londres. » Mais Valentin, abordant un monsieur bien mis qu'il prend à sa barbe et à sa tournure pour « un des poètes » de la maison :

— Monsieur, je viens de Quévilly et j'ai quitté ma cousine Madeleine pour entrer à la rédaction de *la Presse*.

— Monsieur, me dit-il, nous apportez-vous de la littérature ou de la politique?

A tout hasard, je me prononçai pour la littérature. Comme le journal en manquait depuis longtemps, je supposais qu'il devait en avoir besoin.

— Monsieur, me dit le rédacteur, nous sommes bien revenus de la littérature. C'est une viande creuse et qui ne [illegible] pas. Et [illegible] vous vivez, nous avons publié un roman de M. Champfleury. Vous savez si M. Champfleury est un homme littéraire. Eh bien, il ne nous a pas fait gagner un abonné. Nous publierons tout [illegible] M. Paul Féval. [illegible] je ne m'y connais pas. Croiriez vous que nos abonnés poussent les hauts cris? Tout me porte à croire que nous renoncerons [illegible] à la littérature.

1. La [illegible] borateur, M. Joseph Reinach, a écrit la remarquable préface dont nous donnons ici quelques extraits.

(2) M. Louis Hachette.

Il est probable que les prochains succès du *Roi des montagnes*, de *Germaine* et des *Mariages de Paris* ne réjouiront pas davantage les cœurs confraternels de Paul Féval et de « monsieur » Champfleury; mais leur confraternité est avertie, elle sera plus discrète. La société d'admiration mutuelle et d'universel éreintement qui s'appelle la *Revue de Paris* reçoit ensuite « son paquet » :

Les rédacteurs, au nombre de sept fois sept, reposent sur de larges divans en étoffe de damas. Ce sont des hommes de quarante ans, ou peu s'en faut. Il y en a de gros et de maigres, de beaux et de laids. Ils fument du latakieh, de l'opium ou du hatschich. Leurs tigres familiers jouent comme des chats sur le tapis.

J'entrai sans être entendu. Une voix disait : Nous sommes jeunes.

Une autre : Nous sommes beaux.

Une autre : Nous sommes grands.

Une autre : Nous sommes forts.

Quelqu'un demanda : A qui appartient l'avenir?

Tout le monde répondit : A nous! A nous!

— Qui est-ce qui a du génie?

— Nous.

— Qui est-ce qui est noble et bon?

— Nous.

— Qui est-ce qui est hospitalier?

— Nous.

— Messieurs, dis-je timidement, c'est votre hospitalité que j'implore.

M. Louis Ulbach, directeur de la Revue, me tendit les bras en disant d'une voix paternelle :

— Laissez venir à nous les petits jeunes gens.

Je sentis mon cœur se fondre de joie, et j'embrassai deux belles grosses joues où la place ne manquait pas.

Alors, cet excellent homme me dit :

— Permettez-moi de vous tutoyer pour adoucir les vérités que j'ai à vous dire.

« De deux choses l'une, jeune homme : ou tu penses comme nous sur toutes les questions imaginables, ou tu as des idées différentes des nôtres. Si tu n'es pas exactement de notre avis, il faut t'enfuir au plus tôt.

« Si tu penses comme nous, tu n'as pas besoin de venir ici; nous n'avons que faire de ta plume. Tu vois bien que nous sommes assez nombreux. La Revue a plus de rédacteurs que d'abonnés. Embrassons-nous encore et va prendre un abonnement. »

Personne, depuis Voltaire, n'avait raillé avec plus de verve et enveloppé d'une grâce plus enjouée et plus attique, plus de pénétrante méchanceté. Les piqûres que fait une plume acérée, pour être fines, n'en sont que plus longues à guérir. On peut rester étourdi pendant quelques instants sous le pavé d'une grosse injure ou d'une lourde calomnie; la peau que le dard de la guêpe a seulement effleurée démange pendant longtemps. About se vengeait ainsi. D'une extrême susceptibilité, il ressentait, avec la vivacité presque maladive des gens de théâtre, le moindre manque d'égards, parfois la plus involontaire des distractions qu'il transformait dans son esprit en une offense longuement et savamment préparée. Et comme sa merveilleuse facilité d'improvisation ne laissait pas à sa colère le temps de se calmer, la réflexion, parfois le regret, suivait alors le trait lancé, mais ne le rattrapait point. S'il avait éprouvé la moindre peine à écrire, il eût fait l'économie d'un nombre considérable d'ennemis, non point qu'avoir des ennemis ne soit chose utile, — c'est le sel de la vie publique, — mais le sel ne doit être qu'un condiment. Or About ne connut jamais les embarras de la plume, les affres du style; son étonnement, quand il les rencontrait chez autrui, manquait même de charité. Paresseux de sa nature, il attendait la dernière minute pour s'asseoir à sa table de travail; mais sa plume alors courait sur le papier sans s'arrêter autrement que pour puiser à l'encrier. « Tout Paris te lira le mercredi, dit Villemot à Valentin. — Il faudra donc que je m'applique? — Garde-t'en bien! » About ne s'appliqua jamais. Il écrivait ainsi d'abondance, sans effort, comme l'oiseau chante ou comme la source coule. J'ai vu nombre de ses manuscrits : une rature, à peine, sur quatre ou cinq pages. Seulement, cette médaille à fleur de coin avait son revers et, s'il ne se relisait jamais, il se rétractait souvent...

Si l'on raconte un jour, comme on l'a fait pour le *Journal des Débats*, l'histoire du journal qui restera inséparable du souvenir d'About, il sera aisé de reconstituer, avec les centaines d'articles qui portent sa signature, la politique ardemment libérale et progressiste à laquelle il s'était donné tout entier. Les témoins oculaires peuvent seuls dire quel directeur de journal il a été. Un très puissant journaliste peut être un détestable rédacteur en chef : About était le modèle des directeurs.

About ne dictait jamais la matière d'un article, mais il *causait* tout le journal. Et quelle causerie que la sienne, toujours en haleine, toujours pleine de faits, d'informations, d'anecdotes, débordante de mots d'esprits! Des miettes qu'il semait, sans y prendre garde, sur le bord de la route, dix pauvres journalistes auraient fait fortune tous les soirs. Paul Lafargue revenait de la Chambre, Emmanuel Arène du Sénat, Ducuing du Palais : il se faisait raconter la séance ou l'audience, et d'une interruption au bon endroit donnait la note juste, nette et précise. Puis, le soir, à l'heure tardive de la correction des épreuves, il était encore là, revoyant le journal tout entier de l'œil du maître et, la plume à la main, redressant une épithète, égayant une période, ajoutant une saillie. Le *fait-diversier* s'écriait le lendemain : « Ai-je assez d'esprit! » mais Sarcey, s'il lui arrivait de se relire, disait aussitôt : « Edmond a encore passé par là. » C'était une famille, la plus bienveillante et la plus cordiale qui se puisse imaginer; j'y ai passé le temps d'écrire le compte rendu d'un Salon; mais cela suffit : à travers toutes les petites misères de la politique, j'y suis resté de cœur jusqu'au dernier jour.

JOSEPH REINACH.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

19 mai 1892.

Le Parlement a repris sa session au milieu de toutes les apparences du calme le plus complet; le cabinet s'est présenté devant les Chambres avec de bonnes élections municipales, l'échéance du 1er mai franchie sans accident et l'opinion remise des alarmes qu'elle avait subies. Ainsi, on ne peut nier que le cabinet Loubet soit aujourd'hui en meilleure attitude qu'il y a un mois. Pourquoi ne serait-il pas viable tout comme un autre? Par quelle autre combinaison le remplacerait-on avec avantage?

Nous n'avons cessé de le dire ici : cette Chambre n'a plus de programme, elle n'a plus de politique déterminée et qui s'impose, depuis le jour où elle a assisté à l'écroulement du boulangisme et achevé la discussion des tarifs douaniers. On n'a pas vu dans ses rangs un chef de cabinet naturellement indiqué, avec un groupe d'hommes spécialement recommandés par l'opinion et résolus à poursuivre un certain programme d'action et de réformes. De là le malaise et l'instabilité que l'on croit sentir sous les apparences extérieures du calme. Un cabinet ne paraît pas plus nécessaire qu'un autre, les diverses combinaisons possibles se valent à peu près également, et s'il est permis dans un tel état de choses de vivre et de durer par l'indifférence même, on dure sans force et sans confiance.

Le cabinet Loubet est sorti d'une crise demeurée obscure et qui n'a pas eu un véritable caractère parlementaire. Il n'a pas été appelé par un vœu, par une indication formelle des Chambres, de même que le cabinet qui l'a précédé n'est point tombé en morceaux par un vote du Parlement. Toute la situation où nous sommes est issue de circonstances extraparlementaires. C'est là, sans nul doute, la faiblesse du présent état des choses. La Chambre et le cabinet ne sentent pas leurs destinées liées, et l'on dirait toujours qu'ils ne se connaissent pas, qu'ils ne se rendent pas compte des motifs qui les ont mis ainsi en présence par surprise. Le cabinet Loubet est toujours un peu comme un étranger, qu'on n'attendait pas, qu'on n'a pas appelé et qui est venu à l'improviste, on ne sait pour quel rôle et pour quelle politique.

Les Chambres n'aiment pas les situations de ce genre, et elles ont bien raison, car c'est une étrange anomalie dans le régime parlementaire. Il n'y a pas de danger aujourd'hui, mais tous les dangers qui menacent le régime des Chambres naissent de situations semblables. Chaque fois que le cabinet ne sort pas des entrailles mêmes de la représentation nationale, appelé et évoqué par elle, animé de son esprit et de sa volonté, il est impossible que les rapports des pouvoirs entre eux soient solides et cordiaux. Nous reconnaissons volontiers à M. Loubet les qualités les plus honorables : excellent républicain, honnête homme et courageux, passionnément épris du désir de mener à bien sa tâche qu'il n'a acceptée qu'avec un parfait désintéressement de lui-même et pour l'utilité publique; mais tout cela n'est pas la question parlementaire. Le cabinet et la Chambre ne se sont pas mutuellement pénétrés, ils ne se sont pas entendus pour une politique plutôt que pour une autre, voilà tout le mal, et il n'est pas facile à guérir. On le supporte plus aisément en n'en parlant pas.

Il s'est fait, dans notre politique intérieure, un mouvement important, considérable, dont les conséquences sont encore loin d'être toutes déduites. Ce mouvement, ce déplacement des partis et des influences s'est fait aussi en dehors de la Chambre et par-dessus sa tête, elle n'y est pour rien et elle en est fâchée. Les exhortations du pape Léon XIII ont produit une vive et durable impression sur l'esprit et sur la conscience des catholiques, on ne peut le méconnaître. Léon XIII a exercé son pouvoir personnel sur un grand monde moral et religieux, avec une décision, une énergie beaucoup plus remarquable qu'on ne l'a encore remarqué, parce que ce sont là des choses qui se passent en dehors du domaine courant de la politique et que l'opinion démocratique considère avec assez de dédain. Il n'est pas moins vrai que le pape, en faisant un devoir aux catholiques de se placer sur « le terrain constitutionnel », a provoqué pour demain et pour après-demain encore plus que pour aujourd'hui des déplacements dans la situation respective et dans la proportion numérique des partis.

Qu'il s'élève à ce sujet des discussions entre les docteurs de l'Église sur le plus ou moins de légitimité de cette action du pape, c'est un ordre de choses où nous n'avons pas à entrer. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la volonté du pape a ployé et brisé toutes celles qui ont tenté de lui résister. La lutte a été chaude, extrêmement intéressante et dramatique dans la sphère des émotions religieuses et des sentiments moraux, mais elle touche à son terme.

Le pape a triomphé; les récalcitrants n'ont plus d'espoir que dans son grand âge et dans la fin naturelle à l'homme pour secouer leurs chaînes et prendre, s'il est possible, leur revanche. Mais en attendant tout se tait : M. d'Hulst a tenu à faire connaître sa soumission à la presse, les frasques des évêques s'apaisent, et le monde catholique a ployé tout entier sous les mains du vieillard solitaire et désarmé qui rédige des encycliques dans le silence du Vatican.

L'Univers félicite hautement le pape de tant de résolution, et il assure que le parti catholique se trouve par là, et pour la première fois, libéré de l'oppression des hommes du Seize-Mai qui, depuis quinze ans, ont détourné les catholiques de leur voie et ont abîmé toute la politique conservatrice. *L'Union de la France chrétienne*, qui avait à sa tête MM. Chesnelong, Keller, d'Haussonville et les véritables inspirateurs de la politique monarchique, soit officieusement, soit officiellement, s'est dissoute, non sans éclat, en recevant, avec la bénédiction de Léon XIII, l'ordre de se placer sur « le terrain constitutionnel ». Cet acte de démission prouve assez que le comité s'était placé à l'encontre de la Constitution, car il n'aurait pas été obligé en conscience de se dissoudre, s'il avait eu pour programme de vivre en paix avec les pouvoirs établis. La formule de la démission contient une expression que j'allais appeler « machiavélique », mais « jésuitique » sera effectivement le mot propre. « Le terrain de neutralité (où nous nous étions placés) ne paraissant pas répondre aux désirs exprimés par le Saint-Père... disent les signataires, nous croyons remplir un devoir en nous séparant. » Pour tout parlementaire éclairé cependant, le terrain constitutionnel et la neutralité sont des expressions synonymes qui représentent la politique conservatrice dans tous les régimes constitutionnels, monarchiques ou républicains, et Léon XIII, comme le dit *l'Univers*, a rappelé tout simplement les catholiques à l'observance de la véritable politique conservatrice que les hommes du Seize-Mai avaient outrageusement violée.

Le projet de budget, dont nous nous étions félicité il y a quelques semaines, est aujourd'hui à vau l'eau. Le ministre de la marine réclame un nombre respectable de millions nouveaux. Il n'y aura bientôt plus aucunes finances possibles en Europe sous le régime de la paix armée. Mais nous reviendrons sur cette question, avec le détail qu'elle comporte.

Hector Depasse.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

19 mai 1892.

Après une semaine de tiraillements et de négociations, M. Giolitti est parvenu enfin à constituer un ministère. Les nouvellistes les plus enclins à l'indulgence veulent bien déclarer qu'avant de juger ce ministère, il faut le voir à l'œuvre; mais ils sont obligés de reconnaître que les antécédents de ses principaux membres lui donnent un aspect nettement crispinien et gallophobe.

On avait prêté tout d'abord à M. Giolitti quelques velléités de se soustraire à la tutelle de M. Crispi et de le remplacer avantageusement dans la faveur du roi Humbert. Mais un des premiers soins du nouveau président du Conseil a été d'avoir une longue entrevue avec le grand pontife de la mégalomanie. M. Brin, ingénieur des constructions navales, qui devient ministre des affaires étrangères, n'a d'autre titre à ce portefeuille qu'une interpellation adressée au gouvernement, l'année dernière, et dans laquelle il s'est posé en partisan fougueux de la Triple alliance. Lui aussi vient d'avoir de longs entretiens avec M. Crispi avant de notifier l'avènement du nouveau cabinet aux puissances étrangères par une circulaire anodine. Le général Pelloux reste ministre de la guerre. Loin d'être partisan des économies, il réclame un crédit extraordinaire de 15 millions pour la fabrication d'un nouveau fusil. Quant à M. Ellena, qui prend le portefeuille des finances, il a été l'agent le plus actif de la rupture économique entre la France et l'Italie. Les autres portefeuilles sont attribués à des comparses, amis et partisans de M. Crispi.

Ainsi se trouve justifiée l'imperturbable sérénité des journaux allemands et austro-hongrois pendant la crise italienne. On savait fort bien, à Vienne et à Berlin, que la comédie parlementaire jouée sous la haute direction du roi, assisté de M. Crispi, ne devait se dénouer qu'en faveur de la Triplice. Quelques-uns de nos compatriotes s'attardent encore à fonder des espérances sur les compétitions des diverses coteries qui se disputent le pouvoir à Rome et sur les rivalités régionalistes qui s'y sont manifestées récemment. C'est être dupe d'un mirage. Ces fantasmagories parlementaires ne sont qu'un accessoire de la politique réelle de l'Italie, laquelle est personnifiée par le roi Humbert et reste prisonnière de ses engagements vis-à-vis des puissances centrales.

On peut critiquer cette politique, on peut la blâmer, mais elle s'explique après tout, et il est naturel qu'elle n'abdique pas dès les premiers obstacles. Vous appauvrissez la nation, vous l'affamez, vous la menez à la banqueroute, dit-on de toutes parts aux mégalomanes. Que leur importe! ils n'ont point promis à l'Italie l'aisance avec la médiocrité; c'est un sort plus brillant qu'ils ont rêvé pour elle. Il entrait dans leur plan de l'exposer à des risques et de lui demander des sacrifices; mais ils n'ont pas douté de sa constance ni de son patriotisme. *Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.* Or le but où tendent leurs aspirations, c'est une fortune subite et glorieuse pour l'Italie. Le peuple s'est engagé avec eux dans cette voie aventureuse : pourquoi ne les suivrait-il pas jusqu'au bout? C'est seulement quand ils arriveront au bout qu'on saura s'ils avaient été bien ou mal inspirés.

S'il est vrai que l'âme italienne contienne en ce moment les trésors d'ambitions héroïques sur lesquels comptent les mégalomanes, loin de nous plaindre de la disparition de M. di Rudini, nous devons nous en féliciter. On attachait vraiment trop d'importance chez nous, dans certains milieux, à la courtoisie suspecte de ce ministre, qui s'est empressé de renouveler la Triple alliance, même avant l'échéance du contrat, et qui avait envoyé à Berlin le comte de Taverna.

Maintenant est-il vrai que la nation italienne soit solidaire, autant qu'on veut bien le dire, des aspirations de ses dirigeants? N'est-il pas à prévoir que la mégalomanie sera bientôt arrêtée dans sa marche résolue vers la gloire, ses périls et ses profits, par la résistance du peuple, enfin désabusé? Le roi ne paraît pas redouter ce désaveu, puisqu'il est disposé, affirme-t-on, à renvoyer la Chambre devant les électeurs si elle gêne l'action du nouveau ministère, et à demander ainsi au pays un verdict solennel sur l'inféodation de l'Italie à la Triple alliance. Pourtant, cet optimisme ne serait pas entièrement justifié, si l'on en croit l'opinion de certains députés qui, pendant la crise, ne dissimulaient pas les vœux de leurs électeurs en faveur d'une réduction sérieuse des dépenses militaires. Nous ne croyons certes pas que la gallophobie italienne, savamment créée et entretenue, depuis vingt ans, par une presse aux gages de l'Allemagne, soit déjà sur la voie du repentir. Mais les peuples sont ondoyants; souvent ils veulent la fin sans avoir le courage de subir les moyens jusqu'au bout. Tel pourrait bien être le cas de l'Italie.

Tel n'est assurément pas le cas de notre pays. On ne saurait trop mettre en relief l'étroite communauté de sentiments qui unit en ce moment tous les Français devant la politique italienne. Chez nous, on n'a pas à se demander, comme cela s'impose pour l'Italie, si la politique du gouvernement est bien en parfaite harmonie avec les aspirations nationales. Ministres, parlement et population n'ont qu'une seule et même manière de voir, à l'égard de l'Italie. L'attitude irréprochable de M. Ribot, devant les convulsions de la gallophobie crispinienne, c'est l'attitude de la nation française tout entière. Nous pouvons donc attendre sans trouble, confiants dans notre union, dans notre force et dans notre bon droit, le dénouement de la crise morale que subit l'Italie, et même ce voyage prochain du roi Humbert à Berlin, auquel on attache une signification menaçante pour la paix, mais qui promet surtout de la besogne aux nouvellistes diplomatiques.

*
* *

Le roi de Grèce doit être délivré d'un grand souci. Les électeurs viennent de ratifier la disgrâce peu parlementaire qu'il avait infligée au ministère Delyannis et à la majorité de la dernière Chambre. D'après les résultats connus, M. Tricoupis est maître de la situation ; il disposera dans la nouvelle Chambre d'une écrasante majorité. Tous les anciens ministres tricoupistes ont d'ailleurs été élus.

Après M. Crispi, voilà donc M. Tricoupis qui remonte en scène! Décidément la Triple alliance a bien de la chance! Il est bon de faire observer que M. Delyannis avait mené la campagne électorale de manière à mettre si directement en cause le roi lui-même, que beaucoup d'électeurs ont dû être effrayés des conséquences d'un triomphe de l'ancienne majorité. D'autre part, une pression inouïe a été exercée par le gouvernement pour conjurer à tout prix une victoire de M. Delyannis.

La nouvelle Chambre ne se réunira pas avant six semaines. Dans l'intervalle, le roi Georges va faire un voyage à Copenhague, et le ministère Constantopoulo conserve ses fonctions. Mais, dès la rentrée, son rôle sera terminé. Le tiers-parti a mordu la poussière aussi bien que les delyannistes; ce qu'il en reste se résignera sans doute à former l'appoint de la nouvelle majorité. M. Tricoupis reprendra la direction des affaires avec un programme de réorganisation financière.

G. Blachon.

GRAMMAIRE HISTORIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE (1)

M. Gaston Paris disait récemment, en présentant à l'Académie des inscriptions et belles lettres le premier volume de cet ouvrage : « On a déjà publié beaucoup de grammaires françaises portant le titre de grammaire *historique* : l'ouvrage posthume d'Arsène Darmesteter est le seul, jusqu'à présent paru, qui mérite ce titre et en remplisse les promesses, car c'est le seul qui nous fasse suivre des origines à nos jours le développement de notre langue, depuis l'original latin apporté par les légions de César, jusqu'à la forme contemporaine. » L'histoire même de cette grammaire est un exemple frappant de ce que peut dans l'enseignement une pensée nette servie par l'enthousiasme scientifique. Elle est sortie d'un cours professé à l'École normale des filles de Sèvres, de 1881 à 1888, date de la mort de l'auteur. M. James Darmesteter, dans la biographie de son frère, publiée en tête du recueil de ses mémoires (2), raconte en ces termes l'histoire de ce cours, que ferait bien de méditer ceux qui s'intéressent à la réforme de notre enseignement :

« A la fin de 1881, M Gréard confia à mon frère une mission d'un caractère délicat. C'était le moment où M. Gréard, admirablement servi par l'éminente directrice qu'il avait choisie, Mme Jules Favre, organisait l'École normale supérieure des filles de Sèvres, une des plus belles créations de notre enseignement depuis 1870. Du succès de cette école, destinée à former des professeurs pour les collèges de jeunes filles, dépendait le sort de la loi qui avait créé *ex nihilo* l'enseignement secondaire des filles de France. Cette loi, considérée avec défiance et anxiété de bien des côtés, pouvait, suivant le succès de la première épreuve, soit ruiner pour longtemps la cause de l'instruction des femmes, soit la faire triompher définitivement. Arsène fut chargé d'organiser l'enseignement de la langue française.

« Sans s'arrêter aux avis timides de quelques-uns qui pensaient que l'à-peu-près suffit aux femmes, il initia cet auditoire si neuf aux méthodes et aux résultats de la science, non en abaissant la science à un niveau inférieur, mais en élevant ses élèves jusqu'à elle. Le succès dépassa toute attente. Cet enseignement, qui devait effrayer et dépayser un auditoire si peu préparé, — le latin n'étant pas dans le programme, même facultatif, — prit bientôt pour les élèves un intérêt passionnant. On suivait les autres cours par devoir et comme une chose toute naturelle, celui-là par plaisir, enthousiasme et passion. Pour ces intelligences neuves, plus ouvertes aux goûts désintéressés que l'étudiant candidat de la Sorbonne, c'était une révélation continue; elles sentaient un enivrement à ce voyage de découvertes à travers une langue qu'elles croyaient connaître et s'étonnaient de rapprendre; à travers les formes familières qui, en remontant dans le passé, en revenaient avec une physionomie nouvelle; à travers toute cette vie latente du langage, qui, une fois reconnue, lui donne un accent nouveau et une inflexion où vibre la pensée des siècles passés. C'était l'esprit historique qui se révélait à elles pour la première fois, et beaucoup d'entre elles en ont garde l'éblouissement. Aussi ce cours était-il le cours favori de mon frère : nulle part il ne se sentait mieux compris, ce qui est le but suprême et la suprême récompense du maître. Il les associait à son travail, leur demandant des tâches qu'il n'aurait jamais songé à demander à ses élèves de la Sorbonne. « Nous avons une telle admiration pour lui, « — m'écrivait une de ses élèves, — nous étions si fières de « lui et de son œuvre, que le plus petit travail de copiste et « de manœuvre était chéri comme un honneur. Nous n'étions « à l'école que de petites filles bien ignorantes, mais je suis « bien sûre que nul n'a senti plus que nous le vide qu'il « laissait. »

Ces leçons, retouchées successivement au cours de sept années d'enseignement, ont abouti au livre présent. Au moment où une mort prématurée frappait l'auteur en pleine vigueur de génie, il était occupé à leur donner leur forme définitive. Elles devaient former quatre parties consacrées à l'étude des sons (phonétique), des formes grammaticales, de la formation des mots et de la syntaxe. C'est la première partie qui vient de paraître, par les soins de M. Ernest Muret, [illegible], à présent professeur de langues romanes à l'Université de Genève, qui s'est tiré avec beaucoup d'habileté et de tact de sa tâche d'éditeur, en comblant les quelques lacunes que l'auteur avait laissées sur quelques points réservés et que la mort ne lui a pas laissé le temps de remplir lui-même. Les autres parties suivront bientôt. Les spécialistes ont déjà admiré la puissance et la profondeur de la synthèse contenue dans ce petit livre d'une si modeste apparence et qui se laisse lire si aisément. Les cinquante premières pages contiennent un tableau général des diverses périodes de la langue françaises depuis les origines, qui, dans sa plénitude et sa concision, sa précision et sa clarté, n'a pas d'équivalent dans la littérature philologique. Suit une analyse aussi neuve que précise des sons qui constituent le matériel de la langue que nous avons parlée ou que nous parlons, et qui fait saisir au lecteur jusqu'à quel point le langage est un phénomène d'ordre naturel, soumis aux lois physiques. Vient enfin l'histoire détaillée de chacun de ces sons, pris isolément et pris dans leurs combinaisons les uns avec les autres, à travers les différentes périodes de notre langue. Le maître des études romanes en France, qui fut le maître d'Arsène Darmesteter, M. Gaston Paris, exprimait naguère, en rendant compte de ce livre dans un profond et touchant article, le regret de ne pouvoir oublier tout ce qu'il avait appris au cours de sa carrière, afin d'avoir le plaisir de le rapprendre tout d'un trait en ces quelques pages et d'avoir la sensation rare de la révélation d'un monde nouveau. Cette sensation, qui fut donnée un instant aux élèves de l'École de Sèvres, les lecteurs novices pourront l'éprouver par ce livre. Et ceux qui voudraient que les résultats certains de chaque science fussent à la portée du public studieux se confirmeront dans l'idée qu'il n'y a de vulgarisation utile que celle qui est faite par un maître, seul capable de coordonner les travaux dispersés et les faits épars, en mettant la lumière et le mouvement des idées générales dans le chaos du matériel accumulé, et qui en faisant œuvre de vulgarisation fait œuvre de créa[illegible]

---

1. Arsène Darmesteter. [illegible] — [illegible] M. Ernest Muret. [illegible] 1892, in-12, 170 pages.

2. Arsène Darmesteter. [illegible] Paris, [illegible]

3. La [illegible] *Dictionnaire de la langue française*, [illegible] MM [illegible] M. Adolphe Thomas, [illegible] Paris, [illegible]

CHRONIQUE DES ACADÉMIES

Académie des Lincei. — Le dernier numéro des *Notizie degli Scavi,* publiées par l'Académie des *Lincei*, nous donne des détails intéressants sur la statue d'Apollon découverte à Rome que nous avions eu déjà l'occasion de signaler. Plusieurs fragments de statues en marbre, rongés pour la plupart par l'eau courante et recouverts de dépôts calcaires, avaient été retirés du lit du Tibre et étaient restés plusieurs années enfermés, comme objets de rebut, dans les Thermes de Dioclétien. Parmi ces débris, un torse de statue virile, nu, plus grand que nature, attira l'attention des archéologues, en particulier, celle de M. F. Barnabei Les épaules et le flanc droit de la statue avaient beaucoup souffert de l'action de l'eau courante ; mais l'œuvre parut admirable, surtout lorsque M. Dardano Bernardini, l'habile restaurateur, eut réussi à enlever la couche de calcaire qui couvrait entièrement le marbre. M. Barnabei se ressouvint alors que, l'année précédente, en étudiant ces fragments, on avait reconnu les jambes qui appartenaient à ce torse. On réunit les deux parties, et on se trouva en présence d'une belle œuvre d'art qui révèle la main d'un artiste grec d'une époque qui a dû précéder de très peu la gloire de Phidias. Continuant ces recherches, M. Barnabei eut la bonne fortune de reconnaître, dans un des plus beaux morceaux de sculpture grecque conservés au musée des Thermes, la tête de la statue qui fut restituée à son tronc. Il résulte aussi de l'enquête, à laquelle il s'est livré, que les divers fragments ont été trouvés dans le lit du Tibre entre le pont Palatin et les bains de Donna Olimpia.

Les *Notizie* publient une reproduction de cette statue telle qu'elle a été reconstituée, sous la direction de l'éminent sculpteur, M. Scipion Tadolini et avec les conseils de M. le professeur Petersen, par M. Dardano Bernardini.

La statue, de style archaïque, représente Apollon dans toute la vigueur de la force et de l'âge ; elle rappelle le motif de l'Apollon archaïque en bronze découvert à Pompéi. Il manque le bras droit et la partie inférieure des jambes.

— Le même numéro renferme une intéressante inscription relative à la déesse *Tacuna* qui était l'objet d'une grande vénération chez les Sabins. Cette inscription se trouve à Laculo, commune de Posta, où il a dû exister autrefois non seulement un *fanum Tacunæ*, mais encore une ville entourée de bois consacrés à la fameuse divinité. Jusqu'ici on avait placé le temple de la déesse Sabine au delà de Sigillo, à Bacugno, dont le nom semblait rappeler celui de *Tacunium*. M. Persichetti, après une enquête faite sur place, conclut que cette opinion, généralement admise aujourd'hui, n'est jusqu'ici nullement fondée.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Antiquités ibériques.* — L'année dernière, M. Heuzey avait étudié, devant l'Académie, une série de sculptures étranges, découvertes en Espagne dans la région située au delà de la Murcie, en un lieu nommé *la Colline des Saints.* Tout en admettant que des falsifications aient pu se glisser dans les collections, il y avait reconnu les restes d'un art gréco-phénicien qui s'était naturalisé parmi les anciennes populations de l'Ibérie. Il ajoutait qu'une enquête sur place était nécessaire pour élucider complètement la question.

Son appel a été entendu, et l'enquête a été poursuivie avec beaucoup d'habileté et de dévouement à la science par M. Arthur Engel, déjà chargé d'une mission en Espagne. Grâce à lui, l'Académie peut examiner non seulement des moulages, mais quelques fragments originaux trouvés directement dans les fouilles. Des têtes, des tronçons de statues très mutilés et d'un travail plus rustique que celui même de la sculpture chypriote, mais d'un caractère local très accusé, donnent de curieux détails sur les modes bizarres des anciens habitants, des femmes en particulier. Ce qui augmente l'intérêt de ces spécimens, c'est qu'ils n'ont pas été tous exhumés sur le terrain des premières fouilles, mais aussi sur d'autres points de la région, assez distants les uns des autres, comme Montealegre et Albacete. Dans cette dernière ville, M. Engel signale un curieux taureau à face humaine, dans la représentation duquel M. Heuzey montre divers détails de la technique rappelant les monuments de la Chaldée et de la Perse.

Le développement des découvertes sur plusieurs points fait augurer que les gisements de cette ancienne sculpture s'étendent encore au delà de la région jusqu'ici explorée. M. Heuzey est plus que jamais convaincu que c'est de ce côté que les archéologues curieux de retrouver l'antiquité ibérique doivent diriger leurs recherches. S'ils savent contrôler sévèrement les découvertes nouvelles, ils trouveront là une source d'informations sur la demi-civilisation qui a précédé, en Espagne, la colonisation romaine.

Le Panthéon d'Agrippa. — C'est, — écrit de Rome M. Geffroy, — à une profondeur de $2^{m},15$ au-dessous du pavage actuel que M. Chédanne a trouvé des assises de marbre et l'amorce d'un pavé de beaux marbres antiques. On sait qu'en avant de l'édifice, six ou sept degrés, aujourd'hui recouverts par le sol de la place, conduisaient au portique qui porte l'inscription d'Agrippa. Il fallait donc descendre dans l'intérieur du monument jusqu'à une profondeur de deux mètres. S'agit-il d'une salle souterraine, d'une piscine? A-t-on le mur de la *cella* d'un temple carré? Telle est la question qui se pose actuellement. Les fouilles sont interrompues de ce côté en attendant qu'on ait décidé par où il conviendra de poursuivre les recherches.

— Le Tibre, à son embouchure, continue d'exercer des ravages sur la côte occupée par les ruines d'Ostie. Il va falloir de nombreux et dispendieux travaux de fortification, spécialement aux lieux situés entre le *Casone del Sale* et les antiques magasins ou *horrea.*

M Geffroy annonce, en outre, que l'on se prépare, à Rome, à fêter le soixante-dixième anniversaire de M. J.-B. de Rossi, l'auteur de *Rome souterraine,* auquel l'École française offrira un volume de ses travaux.

— M. Simon Luce fait une seconde lecture de son mémoire sur *Jeanne Paynel à Chantilly,* dont nous avons rendu compte.

Prix Gobert. — Par 30 voix, sur 32 votants, le premier prix Gobert est décerné à M. le marquis de Beaucourt, directeur de *la Revue des questions historiques*, pour son *Histoire de Charles VIII.*

Le second prix est décerné, également par 30 voix, à M. Lot, bibliothécaire à la Sorbonne, auteur d'un ouvrage qui a pour titre *les Derniers Carlovingiens.*

Académie des sciences morales et politiques. — M. Nourrisson achève la lecture de son mémoire sur la *Bibliothèque de Spinoza.* Il fait ressortir le caractère indépendant de Spinoza comme exégète et montre combien le caractère de ses livres est utile à consulter pour bien déterminer son esprit philosophique.

— *Prix.* — M. René Worms, agrégé de philosophie, se fait connaître comme auteur du mémoire n° 2 ayant obtenu une mention très honorable dans le concours pour le prix du budget sur *la Philosophie de l'inconscient.*

J.-B. Mispoulet.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

25 mai 1892

La campagne menée depuis quelques mois en vue d'obtenir la modification de nos relations douanières avec l'Espagne vient d'entrer dans une phase décisive. La commission des douanes a transmis au ministère du commerce les plaintes, devenues très pressantes, d'un grand nombre de négociants français contre le régime actuel, qui a totalement arrêté leurs opérations commerciales avec l'Espagne. D'autre part, le cabinet de Madrid fait des offres à notre gouvernement pour l'adoption d'un *modus vivendi* entre les deux pays, en attendant la conclusion éventuelle d'un traité de commerce.

Une vive émotion s'est emparée de la commission des douanes et de tous les intéressés, à la nouvelle que le *modus vivendi* proposé consisterait à soumettre les échanges commerciaux entre la France et l'Espagne au régime des tarifs minimum en vigueur dans ces deux pays. Le tarif minimum de l'Espagne est presque prohibitif; comparé au nôtre, il équivaut à un tarif maximum. Accepter cette combinaison, ce serait ouvrir notre marché à l'Espagne en nous interdisant le sien.

Les ministres des affaires étrangères et du commerce ont demandé une entrevue à la commission des douanes pour conférer avec elle sur l'accueil qu'il convient de faire aux offres du gouvernement espagnol. Il est permis d'espérer que cette conférence aboutira sans peine à un accord entre les représentants des intérêts français, et facilitera ainsi la reprise, sur des bases équitables, des relations commerciales entre l'Espagne et la France.

*
* *

Un travers qui aura bientôt disparu de nos mœurs, c'est le donquichottisme. Notre civisme est devenu foncièrement positif; et si nous sommes divisés aujourd'hui, c'est avant tout sur les meilleurs moyens de nous enrichir. Il ne faut pas s'en plaindre : l'argent est le vrai nerf de la paix armée, plus calamiteuse, pour certains pays, que la guerre elle-même. Une bonne politique économique est le meilleur point d'appui, l'élément de succès le plus efficace pour la diplomatie et pour les états-majors militaires. Cette corrélation du bien-être économique avec les autres grands intérêts de la patrie vient d'être mise en relief une fois de plus, lors du récent voyage de M. le ministre du commerce à Lyon.

Après un accueil triomphal, bien dû aux services inoubliables qu'il a rendus à l'industrie lyonnaise, M. Jules Roche assistait à un banquet offert par la chambre de commerce. Le président, M. Aynard, député, prenant la parole, s'est fait l'interprète des inquiétudes inspirées à une partie de la population par les conséquences du régime douanier sous lequel nous vivons depuis trois mois : « Nos relations avec les peuples qui nous entourent sont précieuses, a-t-il dit, au point de vue de nos intérêts matériels, et surtout de nos intérêts moraux et de la grande influence que la France doit exercer dans le monde. Or ces relations ont été brisées. Par une singulière ironie du sort, — et c'est une cruelle réponse aux protectionnistes, — notre seul point d'appui est le traité de Francfort avec l'Allemagne. Oui, il faut assurer nos relations avec les peuples qui nous entourent. Votre cœur de patriote saura comprendre ce qu'il y a de poignant dans cette question et vous saurez comprendre comment elle doit être résolue. »

M. Jules Roche, qui a si vaillamment affronté tant de préjugés, de formules toutes faites, tant de prétentions locales et de coalitions d'intérêts secondaires pour débrouiller l'inextricable problème économique au mieux des intérêts de la France, n'était pas homme à se dérober devant une invite aussi directe. Il a répondu en ministre qui n'est prisonnier d'aucun dogme, d'aucun parti pris. Son programme, c'est de sauvegarder sur tous les points et par tous les moyens efficaces les intérêts nationaux, selon les circonstances et selon les exigences des intérêts adverses. Ce positivisme économique, on sait avec quelle insistance pressante et persuasive et avec quel esprit de décision il est parvenu à le faire triompher devant le Parlement. Il s'en est inspiré dans sa réponse à l'allocution de M. Aynard.

Une conception aussi indépendante de l'économie politique fait faire la grimace aux libre-échangistes, qui ne manquent pas d'alléguer les résultats peu brillants du nouveau régime douanier et d'y voir la justification éclatante de leurs doctrines. Il est certain que, jusqu'à présent, l'expérience ne tourne pas précisément à leur confusion. Mais ne voit-on pas que la liberté d'action conservée par le gouvernement entre les deux doctrines opposées, c'est la meilleure garantie contre les périls de cette expérience dont les compensations sont encore indécises? Le gouvernement reste libre de négocier des conventions nouvelles avec les puissances étrangères; il n'est lié par aucun système, par aucun de ces dogmes économiques dont l'immense majorité du pays ne veut plus entendre parler, et c'est là l'essentiel.

*
* *

Nous assistons à toute une série de déplacements de souverains.

La famille impériale de Russie et le roi Georges de Grèce sont arrivés à Copenhague, avec les nombreux princes alliés à la famille royale du Danemark, pour y célébrer les noces d'or du roi Christian et de la reine Louise.

L'empereur d'Allemagne, resté à l'écart de cette fête, va recevoir dans sa capitale la reine régente et la jeune reine des Pays-Bas. Et, coïncidence qui fait réfléchir les diplomates, le roi et la reine d'Italie arriveront à Berlin dans la même semaine.

Tandis que ces constellations princières brilleront à Copenhague et à Berlin, le président de la République française visitera quatre villes de l'Est : Nancy, Toul, Bar-le-Duc et Lunéville, où des réceptions enthousiastes lui sont préparées. A Nancy, les étudiants ont organisé des fêtes universitaires auxquelles ils ont convié leurs camarades de toutes les Universités de l'Europe, sauf, bien entendu, les Universités allemandes. La plupart des invités ont accepté, notamment les étudiants tchèques, de Prague, ceux de Cambridge, de Liège, de Bruxelles, de Lausanne, etc., etc.

Ces préparatifs ont inspiré à la presse allemande quelques diatribes d'une exorbitante inconvenance. La présence de M. Carnot dans les villes françaises de l'Est est considérée comme attentatoire aux droits et à la sécurité de l'Empire. Les Allemands prétendent exercer encore chez nous cette espèce de haute police qu'ils imposent à leurs alliés, et que notre humilité forcée subissait naguère. Ces tentatives d'intimidation sont un anachronisme; elles resteront vaines.

Rendons grâce toutefois aux reptiles allemands : ils s'y prennent à merveille pour opérer en France la concentration des sentiments patriotiques autour de la personne de M. Carnot, dont ils vont consacrer la légitime popularité.

G. Blachon.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

25 mai 1892.

Le prochain voyage de M. Carnot à Nancy et les fêtes de gymnastique auxquelles nos étudiants ont invité leurs camarades des peuples amis, mettent en pleine lumière les sentiments que nos vainqueurs de 1870 ressentent toujours à notre égard. On sait ainsi où l'on en est et quel est exactement l'état moral de l'Europe. L'Allemagne n'a pas encore pu nous pardonner ses victoires et la stérilité dont elles ont été manifestement frappées depuis vingt ans; elle ne peut nous pardonner ses propres fautes, la précarité de sa domination politique et morale en Alsace-Lorraine et la faiblesse du système européen qu'elle a organisé. *La Gazette de l'Allemagne du Nord*, ayant ouvert le feu la première, a été bientôt suivie par *la Gazette de Cologne, la Post, les Nouvelles de Hambourg*, etc. Le journal de M. de Bismarck rivalise avec le journal de M. de Caprivi. L'un dit que « les orgies échevelées du chauvinisme français font courir un sérieux danger à la paix de l'Europe », un autre dit que la France « joue un jeu dangereux et que si l'invitation des étudiants de Nancy a pour but d'exciter le chauvinisme, les ministres français devraient savoir que les suites de cet incident pourraient être très dangereuses. Il se pourrait que la visite de quelques Alsaciens-Lorrains à Nancy eût des conséquences fâcheuses, suivant la façon dont se passeront ces fêtes... »

Cette intrusion de la presse allemande dans nos affaires intérieures, dans les fêtes qu'il nous plaît de donner et dans les voyages que le président de la République peut entreprendre sur notre territoire a laissé la grande majorité de la presse française parfaitement calme et passablement dédaigneuse. La presse de l'empire a l'habitude de parler de ce ton aux puissances souveraines de la Triple alliance, lorsqu'elles ont le malheur de prendre quelque résolution qui déplaît, et alors les puissances se hâtent d'adoucir les farouches censeurs qu'elles se sont donnés.

Mais nous sommes de toute manière dans une situation où les mercuriales de Berlin sont pour nous sans objet et sans effet. Nous n'en avons cure et nous continuerons d'agir dans les limites de notre souveraineté comme il nous convient de le faire. Il nous suffit de n'avoir pas donné une ombre de raison à ces menaces, à ces provocations brutales qui jurent si singulièrement avec l'état général des esprits et des mœurs que l'on imagine toujours être celui de l'Europe civilisée à la fin du XIXe siècle. Mais il suffit de la moindre occasion pour faire éclater l'antique sauvagerie et l'on entend gronder la bête altérée de carnage. L'Allemagne, — l'histoire le dira, — nous n'en doutons pas, — a manqué à sa tâche et, depuis vingt ans, dans la plus enviable des situations que l'on pût se plaire à concevoir, elle n'a rien fait pour la sécurité et pour la paix du monde, pour l'arrangement des grands problèmes de ce siècle. Elle n'a réussi qu'à maintenir une paix ruineuse comme la guerre même et au sein de laquelle se sont développées toutes les questions les plus redoutables. Cela est très grave, beaucoup plus grave pour le vainqueur que pour le vaincu; car le vaincu n'a qu'à payer sa dette, comme il l'a fait, et à se tirer avec honneur des difficultés particulières de sa situation pénible; tandis que le vainqueur, après une telle guerre et à une époque de développement moral et intellectuel comme le nôtre, devait quelque chose au reste du monde. Il fallait que son bonheur et sa gloire servissent de quelque manière aux nations. Il avait été investi par la fortune d'une responsabilité générale envers l'humanité. Il n'a rien fait cependant, les batailles finies et le sang séché, pour être à la hauteur de son rôle, il a laissé l'Europe en souffrance et il touche à la faillite. Toujours la menace à la bouche et roulant des yeux furibonds, il n'a su entretenir que l'inquiétude universelle et faire entendre ses grognements d'un pôle à l'autre, pareil à un cerbère hérissé qui tient sous ses crocs une proie frémissante. Il y avait depuis 1870 un autre rôle, une autre attitude que l'on conçoit pour l'Allemagne et qu'elle a été incapable de prendre. L'Allemagne a manqué son histoire. Nous avons été malheureux, mais rien n'indique jusqu'à présent que nous ayons, nous, manqué notre histoire. Or tout est là, c'est cela qui prime tout. On peut être heureux ou malheureux, mais il n'y a qu'un vrai malheur, c'est de manquer sa vie.

Lorsque l'empereur Guillaume est entré dernièrement, casque en tête, à Strasbourg, certes toutes les fibres du patriotisme français se sont douloureusement contractées. Nous ne nous souvenons pas que la presse française ait fait entendre de ces paroles où se trahit le manque de possession de soi-même. L'empereur Guillaume a annoncé l'intention de se rendre prochainement à Metz inaugurer le monument élevé à la mémoire de son grand-père.

Ce sont là des démarches dont un vainqueur pourrait s'abstenir et un monument qu'il pourrait ne pas élever sur une terre française, à peine conquise par lui, et qui frémit encore dans ses entrailles déchirées. La modération d'Alexandre aurait fait naturellement partie de la gloire de l'empereur allemand, et la réserve, le sens de l'humanité lui auraient été plus comptés que tous les lauriers sanglants. Mais il semble que ce soit là tout un ordre de conceptions, où malgré ses philosophes et ses poètes, l'Allemagne dirigeante et gouvernante n'a pas encore pénétré. Il y a comme un domaine de l'esprit humain qui semble lui être fermé, et c'est précisément le domaine le plus relevé. On a beau conquérir la terre et même l'un des plus illustres coins de la terre, cette Alsace-Lorraine, qui vaut à elle seule un empire, on a peu de chose cependant si l'on n'a pas encore assuré sa place dans ce domaine supérieur et intangible dont nous parlons, on n'a pas remporté le prix de l'histoire, on n'a pas décroché la coupe d'or.

Nous sommes bien certain à l'avance que M. Carnot ne dira, à Nancy, aucune de ces paroles surprenantes que le chef de l'Allemagne prononce dans ses banquets et dans ses revues militaires. Aucun incident ne se produira de notre côté qui puisse paraître peu digne d'une nation et d'un gouvernement qui se possèdent et qui se dominent. Mais notre extrême surveillance sur nous-mêmes ne saurait être interprétée nulle part comme une preuve de faiblesse. On sait bien que la France d'aujourd'hui n'est plus la France de 1870 et que l'Europe d'aujourd'hui n'est pas davantage l'Europe d'il y a vingt ans. La Russie ne laisserait pas seule dans une lutte suprême la grande république de l'Occident et, cependant, la France seule ne s'abandonnerait pas elle-même, elle se sent capable de faire bonne contenance à tous les assauts de la fortune. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la situation actuelle de l'Europe n'est pas tenable, et qu'une guerre, quelle que soit celle que l'on suppose, ne sera pas une solution, à moins que le continent n'éclate et qu'on ne trouve plus de tous les côtés que des membres épars d'empires et de nations. Ce serait une solution en effet, la solution de l'anarchie. Quant à l'autre solution, l'Allemagne seule pourrait l'indiquer et, au lieu de s'en rapprocher, elle s'en éloigne.

HECTOR DEPASSE.

HISTOIRE D'UN CENTRE OUVRIER (1)

[illegible] souhaitée [illegible] phies comme celle-ci, et ce que MM. Georges Michel et Alfred Renouard ont fait pour Anzin, que d'autres le fissent pour tous nos grands « centres ouvriers ». Ce n'est pas, en effet, une des moindres difficultés, pour quiconque s'intéresse aux études sociales, que la rareté des documents exacts, ou tout au moins leur caractère de trop grande généralité. Si, par exemple, la statistique nous donne la moyenne des salaires pour la France entière, ou même pour un département, ou encore pour une industrie indéterminée, nous nous figurons que nous savons quelque chose, et en réalité nous ne savons rien. Qu'on nous indique, au contraire, pour un « centre ouvrier », non plus seulement des moyennes, mais le chiffre du salaire pour chaque catégorie de travailleurs, le mode de payement, les variations d'une époque à une autre; et qu'en même temps on nous fasse connaître le prix des loyers, des vêtements, des vivres; et qu'enfin on établisse pour nous le budget, en recettes et en dépenses, d'un ménage d'ouvriers dans des conditions données, alors nous voilà en possession de renseignements précis et dont nous pouvons tirer parti. Et s'il se formait peu à peu une bibliothèque de monographies industrielles, comme celle que nous avons sous les yeux, qui ne voit que ce serait un moyen excellent de nous déshabituer en ces matières des théories abstraites et des formules générales?

Ce n'est pas ici le lieu d'analyser le livre de MM. Georges Michel et Alfred Renouard : tout au moins voudrions-nous donner à nos lecteurs quelque idée du plan et de la méthode. Les auteurs s'expriment ainsi dans la préface : « Nous n'avons guère eu qu'à suivre le programme si magistralement tracé par M. Cheysson, qui a eu le premier l'idée féconde de définir les lois de la monographie de l'atelier, complément nécessaire de la monographie de l'ouvrier, dont Le Play a jeté les fondements. Tout le monde connaît, au moins de réputation, les monographies si instructives publiées par Le Play et son école, dont M. Cheysson est actuellement un des représentants les plus éminents. C'est par une extension de la même méthode que MM. Michel et Renouard nous montrent aujourd'hui, non plus seulement la vie de l'ouvrier, mais le milieu même où cette vie s'écoule. Leur livre débute par une étude de la région au point de vue physique; le premier chapitre est intitulé : « Le sol, l'air, le climat. » Vient ensuite une description des mines, des travaux, de la nature géologique des gisements, de l'organisation du travail, des procédés d'extraction. Les mines d'Anzin ont une longue histoire, car voilà bientôt deux siècles qu'elles sont exploitées : ce passé, qui n'a pas été sans incidents, est une page intéressante de notre histoire administrative et de notre histoire économique. Après le passé, le présent : les auteurs démontent pour nous, si l'on peut ainsi parler, cette puissante machine industrielle et commerciale qui s'appelle la Compagnie d'Anzin, et nous en font toucher du doigt tous les rouages. On trouve encore dans leur livre, sur les caisses de retraites, sur les habitations ouvrières, sur les sociétés de secours mutuels, sur les associations coopératives, un grand nombre de faits présentés sous une forme claire et facile. Un dernier chapitre, qui a pour titre « La psychologie de l'ouvrier d'Anzin », achève et précise le tableau de cette population minière mal connue, tour à tour travestie par la politique ou par le roman, si intéressante pourtant, active, vivante, trop nerveuse peut-être et trop prompte aux entraînements, mais qui, par sa franchise et sa bravoure, a mérité la sympathie de tous ceux qui l'ont vue d'un peu près. En résumé, ce qui fait l'originalité et l'intérêt du livre de MM. Michel et Renouard, c'est d'être un chapitre de la vie réelle : il est, dans cet ordre d'études, peu d'ouvrages aussi attachants et aussi « documentés ».

P. L.

SOUFFLES NOUVEAUX (2)

Notre époque peut être jugée de deux façons suivant la position prise par celui qui l'observe. S'il regarde à ses pieds, il ne voit que des ruines : c'est le passé; s'il relève la tête, il sent glisser sur son front des brises inconnues : c'est l'avenir. Cette complexité des choses actuelles rappelle la parole de l'antique cosmogonie biblique : « Il y avait des ténèbres à la surface du chaos, mais l'Esprit se mouvait pardessus. » Nous avons voulu, sans méconnaître le chaos, constater les coups d'ailes de l'Esprit qui le domine, et en rechercher la trace en quelques œuvres qu'il a pénétrées de son souffle, — souffle rapide et court, qui ne suffit pas en- [illegible] mais qui commence à gonfler par bouffées légères les voiles aventureuses. L'intermittence de son action explique les lacunes de ce livre. En outre, la plupart des chapitres qui le composent, ayant paru sous forme d'articles dans la *Revue bleue*, portent la marque de leur première utilisation. Si nous les avons réunis, c'est pour nous être aperçu qu'ils répondaient à une préoccupation commune et concluaient toujours de même : par une espérance. Cette espérance en est le lien comme elle en a été l'inspiration.

JEAN HOCART.

---

1. *Les Centres ouvriers d'Anzin*, par M. Georges Michel, [illegible] M. Alfred Renouard. [illegible] 12. Paris, [illegible] Guillaumin.

2. Ce titre [illegible] M. [illegible] Fischbacher.

Académie française. — Le 2 juin, M. Lavisse est nommé membre de l'Académie française, en remplacement de l'amiral Jurien de La Gravière, par 27 voix. M. Ferdinand Brunetière a obtenu 5 voix, et M. Zola 3 voix.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Interrogatoire d'un enlumineur.* — Il s'agit d'un obscur artiste, soupçonné d'être un espion du duc de Guyenne, à raison de ses voyages dans cette province. On le mit à la question, et il fut soumis à trois interrogatoires successifs par le terrible prévôt Tristan l'Ermite. Après avoir donné sur les fonctions réelles de Tristan des détails nouveaux, M. Lecoy de La Marche, auteur du mémoire, fait l'analyse de ces interrogatoires, pièces d'une nature très rare et fort curieuses par elles-mêmes. Il y relève des indications sur la vie et le métier des enlumineurs populaires, qui, à l'instar des grands artistes du temps, avaient des ateliers et des élèves, voyageaient de ville en ville et allaient travailler ou étudier dans les grands centres artistiques, à Paris, en Flandre, en Italie. Celui dont il s'agit, nommé Jean Gillemer, colportait avec des livres d'heures une collection de recettes de charlatan pour guérir différents maux. Le dépouillement des petits papiers saisis sur lui montre qu'il était aussi superstitieux que zélé pour son état.

M. Viollet rappelle à ce propos qu'il existe un manuscrit ayant appartenu au duc de Guyenne et dont les miniatures sont restées inachevées. Il se demande si ce manuscrit, qui a été signalé par M. Vallet de Viriville, n'aurait pas été interrompu par l'arrestation de Gillemer.

L'étain celtique. — M. Salomon Reinach pense que le nom des îles Cassitérides, d'où les Phéniciens tiraient l'étain, ne doit pas être expliqué par celui de *kassiteros,* que les Grecs donnaient à cette substance et qu'on retrouve en sanscrit et en arabe.

Remarquant que divers noms de métaux, tels que *cuivre, bronze, silber* (argent, en allemand), *kalay* (étain, en turc), ont été empruntés par divers peuples aux régions (Cypre, Brundusium, Alybé, Kalah), il suppose que le mot *kassiteros* vient du nom des Cassitérides, et que ce dernier, d'origine celtique, signifierait « très lointain ». Les îles Britanniques, identiques aux Cassitérides des Phéniciens, étaient appelées « les îles très lointaines » par les druides qui renseignèrent l'historien grec Timagène. Le mot κασσίτερος se rencontrant dans Homère, il s'ensuivrait que la Gaule occidentale avait une population celtique dès le VIIIe siècle avant Jésus-Christ, conclusion qui s'écarte des opinions généralement reçues au sujet de l'occupation de la Gaule par les Celtes.

La réforme du calendrier russe. — La presse russe s'occupe depuis quelque temps de la réforme du calendrier. L'objection capitale contre l'acceptation du nôtre serait le décret du Concile de Nicée (325) défendant que la Pâque chrétienne devance celle des Israélites ou coïncide avec elle. Or rien que d'ici à l'an 2000, notre Pâque devancera celle des Israélites seize fois et coïncidera cinq fois avec elle. L'objection paraît donc insurmontable. Toutefois, le Père Tondini, dans le mémoire qu'il communique à l'Académie, démontre que c'est le résultat d'un changement qui s'est produit dans le calendrier juif depuis le Concile de Nicée. Si ce calendrier était régulièrement établi, la Pâque chrétienne ne coïnciderait pas avec celle des Israélites et ne la devancerait pas non plus. Il en conclut que les Russes peuvent très bien accepter le calendrier grégorien sans se mettre en contradiction avec le Concile de Nicée.

Archéologie chrétienne. — M. Le Blant communique, au nom de M. Maxwel Sommerville, de Philadelphie, un large bracelet de bronze trouvé près de Jérusalem et portant une inscription grecque qui contient une invocation à la divinité en faveur de la personne qui était propriétaire de ce bijou, une certaine Severina. En tête de cette légende est un lion courant à gauche; à la fin, on voit un serpent rampant vers la droite. A l'extrémité gauche du bracelet est soudée une petite plaque ronde sur laquelle est gravé un sujet qui se retrouve plusieurs fois dans la série d'amulettes qu'a étudiées M. Schlumberger devant l'Académie et qu'il vient de publier dans la *Revue des études grecques* (janvier 1892). Un personnage nimbé, sur un cheval au galop, perce de sa lance une femme étendue à terre et qui est, selon toute apparence, la figuration d'un démon. Cette représentation, fort effacée, comme l'inscription qui l'entoure, ne se comprendrait pas si l'on n'avait, comme point de comparaison, les amulettes publiées par M. Schlumberger. M. Maxwell Sommerville tient du consul des États-Unis à Jérusalem le bracelet en question.

La date de la naissance d'Hypéride. — On ignorait jusqu'ici l'époque précise de la naissance du célèbre orateur athénien, dont on a retrouvé récemment de notables fragments, et on discutait pour savoir s'il était né avant ou après Démosthène. M. Th. Reinach, en rapprochant un texte de *la République athénienne* d'Aristote d'une inscription attique déjà connue, montre qu'Hypéride exerça les fonctions d'arbitre public en 330 avant J.-C., à l'âge de cinquante-neuf ans. Il était donc né en 389, six ans avant Démosthène.

Médaille de la Société centrale des architectes. — Sur le rapport de M. Perrot, au nom des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, l'Académie désigne à la Société centrale des architectes, pour la médaille qu'elle atttribue annuellement à un membre de ces écoles, M. Jamot, ancien membre de l'École d'Athènes, aujourd'hui attaché au Musée du Louvre.

M. Jamot a fait, en Béotie, sur le territoire de Thespies, dans la vallée des Muses, trois campagnes de fouilles (1889 à 1891) qui ont amené la découverte de plusieurs édifices intéressants. Il a découvert des temples, parmi lesquels celui des Muses, un théâtre et une *stoa* conique, de nombreux morceaux de sculpture en bronze et en marbre, plus de deux cents inscriptions, sans compter les funéraires. Parmi ces trouvailles, on remarque un bras de bronze devant appartenir à une statue d'homme un peu plus grande que nature, qui, si elle était complète, compterait parmi les plus beaux morceaux de la sculpture en métal que nous ayons conservés de l'antiquité. On s'est demandé si ce fragment n'aurait pas appartenu à un groupe de Lysippe que nous savons avoir existé à Thespies.

Fondation Garnier. — Sur le rapport de M. Hamy, l'Académie décide de continuer l'affectation des revenus du legs Garnier à la mission Dutreuil de Rhins dans l'Asie centrale.

Fondation Piot. — Une somme de 1000 francs, prélevée sur les fonds du legs Piot, est allouée à M. Toutain, membre de l'École française de Rome, pour la continuation de ses fouilles à Chemtou (Tunisie).

Prix Bordin. — Ce prix est décerné, sur le rapport de M. Croiset, à M. Georges Lafaye, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Le sujet du concours était le suivant : « Rechercher ce que Catulle doit aux poètes alexandrins et ce qu'il doit aux vieux lyriques grecs. »

Académie des beaux-arts. — L'Académie décerne : le prix Jean Raynaud à M. Joseph Blanc, pour son œuvre la *Bataille de Tolbiac,* qui se trouve au Panthéon; le prix Monbinne à M. André Messager, pour son opéra-comique *la Basoche;* le prix Chartier à M. Ch. Lefebvre.

J.-B. Mispoulet.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

2 juin 1892.

Les rapports commerciaux entre l'Espagne et la France viennent d'être rétablis, du moins provisoirement. Une sorte d'armistice douanier, intervenu cette semaine entre les deux gouvernements, fait cesser la guerre économique qui résultait de l'application réciproque des tarifs généraux. Il est permis d'espérer qu'un traité de commerce va succéder à cet arrangement, et mettre ainsi les relations commerciales des deux pays en harmonie avec leurs intérêts respectifs et leur mutuelle sympathie.

Du 1er au 30 juin, la France et l'Espagne s'appliquent mutuellement le régime de la nation la plus favorisée. Des conférences sont ouvertes, à Paris, entre les deux gouvernements, en vue d'abaisser certaines taxes trop élevées du tarif minimum espagnol, de manière à obtenir, à partir du 1er juillet prochain, l'équivalence des concessions réciproques sans lesquelles le rétablissement normal des relations économiques serait impossible.

Ce *modus vivendi* provisoire a été accueilli, dans le monde commercial et dans les cercles financiers espagnols, avec une vive satisfaction. En France, l'opinion, tout en rendant justice aux intentions des négociateurs, fait ses réserves et attend le résultat des conférences qui vont s'ouvrir pour l'égalisation approximative des concessions réciproques. Les libre-échangistes déclarent, il est vrai, que tout est pour le mieux, puisqu'on vient de « rouvrir à nos produits les frontières d'Espagne ». Mais d'autres intéressés constatent avec inquiétude que l'on vient de rouvrir surtout nos frontières aux produits espagnols.

Le gouvernement ne pouvait pas faire l'un sans l'autre.

Il faut le féliciter d'avoir travaillé si utilement à mettre fin à une guerre de tarifs trop profitable aux concurrents de la France sur le marché espagnol, et dangereuse, en fin de compte, au point de vue des relations politiques des deux nations. Jusqu'à présent, n'en déplaise à ses détracteurs, il a le beau rôle dans cette affaire. Le gouvernement espagnol voudra-t-il l'en faire repentir? Refusera-t-il de suivre l'exemple de bonne et sincère volonté que la France vient de lui donner? Nous ne le croyons pas.

* *

« L'Italie n'accepterait pas d'être un pays humilié. Elle se mettrait au ban des nations civilisées, si elle rompait ses engagements vis-à-vis de l'Allemagne et de l'Autriche. La Triplice est immuable. Les ministres futurs seront obligés, comme leurs prédécesseurs, de reconnaître les traités existants. Quant aux ressources nécessaires pour se maintenir dans cette voie, des expédients financiers, des réformes administratives, au besoin de nouveaux impôts y pourvoiront. » — Tel est, en substance, le programme développé devant le Parlement italien par M. Giolitti, tel est le programme du Quirinal et de ses amis.

Ces sophismes n'ont pas trouvé grâce devant le Parlement italien, qui s'attendait à mieux. La dignité de l'Italie ne consiste pas nécessairement à s'inféoder à la politique allemande. L'Italie entend rester fidèle à ses engagements : mais qui l'obligeait à les renouveler longtemps à l'avance? D'ailleurs, le prince de Bismarck n'a-t-il pas déclaré lui-même, en plein Reichstag, qu'il n'aurait jamais permis que son pays se ruinât pour respecter des traités conclus dans certaines conditions? Au surplus, les engagements de la Couronne engagent-ils irrévocablement un Parlement et un peuple qui n'en connaissent même pas le texte?

L'opposition a eu beau jeu pour démonter pièce par pièce, une fois de plus, la thèse politique rééditée par M. Giolitti.

En présence de l'hostilité manifeste de la Chambre, le ministère a dû accepter un ordre du jour d'où le mot *confiance* était exclu; et cet ordre du jour n'ayant obtenu qu'une majorité dérisoire de neuf voix, celles des ministres, le cabinet a présenté sa démission au roi.

Le roi a été d'avis que le cabinet Giolitti devait profiter du délai que lui laissait l'ordre du jour voté, pour proposer les mesures vaguement indiquées dans la déclaration ministérielle; il a refusé la démission des ministres. C'est reculer pour mieux sauter. La crise renaîtra fatalement dans quelques semaines, plus grave, plus décisive.

En attendant, le roi Humbert paraît décidé à dissoudre la Chambre et à gagner du temps, afin d'obtenir, par des élections générales savamment dirigées, une majorité favorable à sa politique personnelle. Il a demandé à la Chambre, par l'intermédiaire de M. Giolitti, le vote de six douzièmes provisoires. Mais l'accueil fait par le Parlement à cette prétention exorbitante permet de supposer que, malgré des démarches pressantes des amis du roi auprès des membres les plus influents de la Chambre, elle est vouée à un échec certain. L'opposition a compris la tactique du Quirinal; elle fera son possible pour l'empêcher de gagner du temps. Son premier soin a été de nommer quatre membres de la Commission du budget hostiles au projet; et, déjà, considérant la période électorale comme ouverte, elle a décidé la constitution d'un comité électoral central à Rome.

Ce qui rend la situation extrêmement grave, c'est que le gouvernement a invité son ambassadeur à Berlin à déclarer au cabinet allemand que, quelles que soient les complications parlementaires, la politique extérieure de l'Italie ne sera pas changée. D'autre part, M. Crispi a déclaré, dans un grand discours, à Palerme, que les mégalomanes ne songeaient pas à désarmer. On le voit, la dynastie de Savoie est engagée dans un chemin périlleux, et il faut s'attendre, si le pays lui résiste, à quelque coup de tête dont les conséquences intéresseront l'Europe entière.

* *

La presse française s'est peu émue des récents événements du Maroc et du voyage que vient de faire dans la capitale de ce pays sir Charles Evan Smith, le nouveau ministre d'Angleterre à Tanger. On peut être assuré que les cabinets de Madrid et de Paris ont suivi cet incident avec beaucoup moins d'insouciance. La mission anglaise était chargée d'obtenir du sultan Mouley-Hassan certaines concessions indispensables pour le développement des intérêts des Anglais et, après eux, de tous les Européens résidant au Maroc. On ignore jusqu'à présent si le sultan s'est montré disposé à favoriser l'expansion de la civilisation britannique dans ses États. Mais on sait que l'Angleterre ne dissimule même pas ses convoitises sur Tanger, et l'attitude de la presse de Londres ne laisse planer aucun doute sur le véritable but que poursuit sir Evan Smith. Il est probable que les gouvernements français et espagnol ont dès maintenant concerté leur action en vue des éventualités que fait prévoir la santé précaire de Mouley-Hassan.

* *

Ils vont bien, les missionnaires anglicans et les agents chargés de répandre les lumières de la civilisation britannique sur le continent noir! Tout le monde a lu le récit des scènes de carnage qui viennent d'ensanglanter le territoire de l'Ouganda. Il paraît établi que les Pères blancs de l'Ouganda ont été victimes de la plus odieuse agression. Mais, pour l'honneur de l'humanité, il faut encore espérer que les détails publiés jusqu'à présent sont exagérés. En attendant, M. Ribot a invité notre ambassadeur à Londres à demander au gouvernement anglais de faire une enquête, d'établir les responsabilités et de prévenir le retour de semblables faits.

G. Bianchon.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

2 juin 1892.

La presse allemande est revenue à des appréciations plus raisonnables sur le voyage de M. Carnot à Nancy; elle veut bien reconnaître que c'est là « une affaire de politique intérieure de la France ». Si le gouvernement allemand était mieux assuré de la légitimité de sa conquête et s'il se sentait parfaitement chez lui, en Alsace-Lorraine, au milieu de populations définitivement acquises par la conformité des sentiments plus que par la force triomphante, on peut croire qu'il verrait avec calme des fêtes comme celle de Nancy; ses journaux ne jetteraient pas feu et flammes parce que le chef d'un pays voisin assiste à un concours de gymnastique et à un défilé militaire dans une zone un peu rapprochée. Mais on a craint que les Alsaciens-Lorrains ne prissent part, eux aussi, à la fête en venant de ce côté-ci des poteaux saluer les couleurs tricolores et presser des mains françaises.

Sur toutes les frontières des pays civilisés et amis, les fêtes sont une occasion à ces rapprochements entre les hommes : c'est une joie d'aller chez le voisin, écouter d'autres accents et regarder d'autres uniformes que ceux de tous les jours. Belges et Français échangent aussi des visites à propos de leurs solennités réciproques; la moindre kermesse champêtre est une attraction pour franchir le seuil sacré et redoutable, et se mêler réciproquement dans des jeux et des danses fraternelles. Ce sont là des actes très intéressants de la vie des peuples et même attendrissants, si on veut bien les examiner avec un cœur d'homme et un esprit de philosophe. Mais les Alsaciens-Lorrains ne peuvent pas franchir leur frontière idéale, qui se dresse plus inabordable qu'une muraille de rochers. Après vingt années et plus de paix, les droits les plus précieux et les plus doux, ceux d'aller et de venir, de sortir de chez soi et d'y rentrer, d'aller converser dans le voisinage et de revenir le soir à la maison, sont encore suspendus pour les voisins de ce côté-ci. A la vérité, ce n'est pas un état de paix, c'est toujours un état de guerre.

Le bruit soulevé par les anciens organes de M. de Bismarck n'était pas fait pour nous, mais pour l'Alsace-Lorraine, nous dit-on. « La seule crainte que nous ayons et que nous exprimons encore une fois, dit *la Gazette de l'Allemagne du Nord*, c'est que les habitants de l'Alsace-Lorraine commettent l'imprudence de se rendre à Nancy... Les Français qui habitent l'Alsace feront bien de ne pas oublier qu'ils peuvent être expulsés sans autre forme de procès. Et les Alsaciens-Lorrains, que les excitations venues de Paris pourraient pousser à manifester à Nancy leur patriotisme français, feront bien de se rappeler que certain article de la dictature est encore en vigueur : nous voulons parler de l'article en vertu duquel M. Antoine a été mis jadis en demeure d'habiter, soit une autre province allemande, soit l'étranger, bien qu'il fût Allemand et membre du Reichstag. »

Rien ne prouve mieux la justesse de ce que MM. Tallichet et Charles Secrétan écrivaient, il y a quelques semaines, lorsqu'ils constataient que l'œuvre de l'adaptation germanique n'avait pas fait de progrès en Alsace-Lorraine, et que l'Allemagne victorieuse n'était pas plus avancée aujourd'hui qu'au lendemain de la guerre. Ces écrivains désintéressés concluaient de là que le gouvernement impérial porte seul la responsabilité de la situation, qu'il devrait faire « son examen de conscience devant l'humanité » et se préoccuper de trouver d'autres combinaisons, dont il a seul qualité pour prendre l'initiative.

Nous croyons très sincèrement que l'Allemagne ne désire pas la guerre, parce qu'elle ne peut rien y gagner et qu'elle peut y perdre beaucoup. L'état moral, économique et financier de l'Europe se prêterait aujourd'hui aux plus gros risques que l'on ait jamais courus, et, à côté de ces risques, la puissance formidable des engins explosifs qui seraient échangés perd elle-même une partie de sa valeur. Mais si l'Allemagne ne veut pas la guerre, elle n'a pas cependant la paix, elle ne l'a pas plus que nous ne l'avons nous-mêmes, et elle conduit l'Italie, sa fidèle alliée, au bord du suicide. On a déjà dit que ce n'est pas la France qui peut tirer de cet état de choses les conclusions qu'il comporte.

*
* *

Le voyage de M. Carnot a suscité à l'intérieur une autre série d'incidents et de polémiques. Les déplacements des chefs d'État et des grands de ce monde sont généralement une occasion d'intrigues et de rivalités entre les influences qui s'agitent autour d'eux; mais la République devrait au moins avoir la force de nous épargner ces ennuis. On s'en prend au préfet de Nancy, qui aurait usurpé des initiatives qui ne lui appartenaient pas; il aurait d'abord songé à une grande revue militaire que le ministre de la guerre n'aurait pas approuvée. On s'en prend aussi à « la maison militaire » du président de la République, que l'on trouve remuante et indiscrète, plus qu'il ne convient dans une démocratie républicaine et dans un régime parlementaire. Ces impressions sont fâcheuses : il serait important d'y couper court. Nous nous permettons de dire ici très respectueusement au président de la République que les astronomes ont aperçu dans le ciel de l'Élysée des points noirs : il ne peut pas les laisser grossir. Les Français n'aiment pas à voir des points noirs sur la maison du chef de l'État.

*
* *

Au Sénat, le projet de loi sur l'armée coloniale est resté en suspens; il a été renvoyé à la Commission. On assure cependant qu'avec quelques millions, on se procurerait sans peine les 3200 hommes qui manquent à notre armée européenne des colonies. A ce prix, on abolirait le détestable système des *mauvais numéros* destinés au service d'outre mer; on aurait assez d'engagés et de rengagés pour renforcer les 7000 volontaires tout spontanés que l'on recrute déjà sans peine. Ces dix ou onze mille hommes, avec les troupes indigènes de chaque colonie, suffisent à nous mettre en sûreté. Eh quoi ! pour la sûreté de nos colonies et pour la justice, ajoutons : pour la loi et pour la Constitution, — car le système actuel est véritablement illégal et inconstitutionnel, — ne peut-on pas trouver ces cinq ou six millions ?

*
* *

Le parti républicain a perdu, en M. Madier de Montjau, décédé à Chatou, à l'âge de soixante-dix-huit ans, l'un des derniers représentants de « l'époque héroïque ». Fils et petit-fils de parlementaires qui avaient siégé à droite dans les assemblées de la Révolution et de la monarchie de Juillet, Alfred Madier de Montjau se tourna ardemment vers la République, aux approches de 1848. Il siégea au sommet de la Montagne, à côté de Louis Blanc, monta sur les barricades du 2 Décembre, fut exilé, reparut à l'Assemblée nationale comme député de la Drôme, en 1874. Il avait l'éloquence éclatante, le grand style, la haute tenue républicaine, qui paraissaient bien romantiques, démodées et vieillies; mais qui sait? le décousu, les jeux d'esprit et la prétention exclusivement pratique et positive qui constituent le ton d'à présent passeront peut-être plus vite encore.

HECTOR DEPASSE.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire de la monarchie de Juillet, par M. Paul Thureau-Dangin, tomes VI et VII. (In-8°, Plon-Nourrit.)

M. Paul Thureau-Dangin vient de terminer son importante *Histoire de la monarchie de Juillet*, que l'Académie française a honorée par deux fois du grand prix Gobert. Dans les deux derniers volumes, l'auteur a retracé l'apogée du ministère conservateur, de 1840 à 1847, et les événements qui marquèrent la fin du règne de Louis-Philippe. Avec la révolution de Février, la monarchie constitutionnelle disparaît au moment où elle semblait le mieux assise; elle est vaincue par ses ennemis presque sans qu'il y ait eu de bataille. Le pouvoir a commis une faute capitale, celle de changer de ministère en pleine émeute, et sa chute est la conséquence logique et fatale de cette imprudente mesure. Bien que M. Thureau-Dangin soit un des partisans les plus fervents et les plus convaincus de la royauté constitutionnelle, il ne s'est jamais écarté dans son récit de la plus stricte impartialité, et il n'a cherché à dissimuler ni les vices organiques du pouvoir ni ses erreurs de conduite. Mais il n'a pas hésité à rendre hommage en toute sincérité au gouvernement qui pendant dix-huit ans sut maintenir la paix par une diplomatie habile et prudente, relever le prestige de la France, effacer en partie les traités de 1815 par la constitution d'un État belge neutre et indépendant, organiser une armée nombreuse et aguerrie, asseoir notre domination en Algérie et développer dans des conditions exceptionnelles la prospérité économique du pays. Il estime qu'avec de semblables résultats le règne de Louis-Philippe mérite une place exceptionnelle dans notre histoire, surtout si on le compare avec les régimes qui l'ont précédé ou suivi.

* *

Les Pourvoyeurs de la morphine, par Maurice Talmeyr. (In-12, Plon-Nourrit.)

Après avoir étudié le monde des criminels, M. Maurice Talmeyr aborde celui des morphinomanes, et l'on, en vérité, n'est pas moins étrange que l'autre. Ici, d'ailleurs, l'auteur a volontairement négligé les faits ordinaires et connus, pour mettre en lumière les cas exceptionnels, qui ont tout à la fois quelque chose de mystérieux et de monstrueux, qui donnent à rêver et surtout à réfléchir. Quels lamentables tableaux que ceux de ces malheureux entraînés par une passion irrésistible, qui cherchent dans l'abus de la morphine un plaisir ou un soulagement passager et qui n'y trouvent, en fin de compte, que la torture, l'abrutissement et la mort! L'enquête originale que M. Talmeyr a poursuivie, non sans peine, car les morphinomanes sont, paraît-il, peu portés aux confidences, aura peut-être pour résultat d'enrayer un fléau qui se développe chaque jour et d'arrêter sur la pente fatale ceux qui, sans être encore devenus la proie de la morphine, risquent de se laisser prendre à ses fallacieux attraits.

* *

Les Capitales du monde. (Gr., in-8°, Hachette.)

La publication d'une étude d'ensemble sur les capitales modernes nous paraît avoir été inspirée par une idée très juste et très heureuse. Si, d'une part, en effet, les grandes cités du monde résument par leurs richesses artistiques et leurs curiosités archéologiques les manifestations successives du génie des peuples qui les ont bâties, d'autre part, les développements de la centralisation et l'influence qu'elles exercent dans chaque État ont fait d'elles le type le plus complet et le plus frappant des mœurs et des goûts modernes.

Mais pour que les monographies consacrées à ces capitales si diverses fussent la peinture exacte et vivante de la réalité, il fallait que chacune d'elles fût confiée à un écrivain spécial, originaire du pays, autant que possible, ou familiarisé de longue date avec lui. La maison Hachette a donc fait appel à une élite de littérateurs, de poètes, de philosophes et d'hommes d'État, tels que François Coppée, Pierre Loti, le vicomte de Vogüé, Gaston Boissier, sir Charles Dilke, le comte de Mouy, Camille Lemonnier, Emilio Castelar, Édouard Rod, Mme Adam, Judith Gautier, Carmen Sylva, etc. C'est assez dire que le texte de l'ouvrage sera tout aussi remarquable par son mérite littéraire que par sa variété, et que chaque auteur nous donnera la vision la plus personnelle et la plus vive qu'il soit possible d'obtenir de nos villes modernes, en écartant également les traits de fantaisie et les sèches données de la science géographique ou statistique.

L'illustration, traitée de même avec un soin exceptionnel, est l'œuvre des principaux artistes français ou étrangers. Elle comprend un choix de tableaux connus ou de compositions originales, gravés sur bois, qui tantôt donnent une vue d'ensemble de la ville, tantôt présentent un de ses coins pittoresques, un épisode caractéristiques de la vie de chaque jour. Bornons-nous à signaler parmi les peintres qui ont collaboré à l'ouvrage : Béraud, Bonnat, Benjamin Constant, de Curzon, Detaille, Forain, Renouard, etc.

Les premières livraisons parues de cette intéressante et instructive publication, *Paris*, *Genève*, etc., permettent de constater que la maison Hachette a très exactement et très heureusement suivi dans tous ses détails le programme qu'elle avait arrêté.

Gallia, par Camille Jullian. (In-12, Hachette.)

Ce manuel historique nous offre un tableau complet, précis et parfaitement ordonné de l'état de la Gaule sous la domination romaine. Après avoir brièvement rappelé ce qu'était la Gaule primitive, avant les invasions romaines, et comment s'opéra la prise de possession, l'auteur expose le détail de l'organisation introduite dans la nouvelle province et passe successivement en revue la constitution des pouvoirs publics et des assemblées nationales, le fonctionnement du régime municipal et de l'administration provinciale, le système financier et militaire. Il fait aussi une large place à l'étude de la société, au mouvement intellectuel, à la religion, à la vie privée des Gallo-Romains, et termine son travail par un exposé régional des richesses archéologiques du pays. Cet intéressant travail, que M. Jullian a surtout rédigé pour les étudiants des Facultés et les amateurs d'archéologie, nous paraît avoir une portée beaucoup plus large, et c'est à ce titre qu'il convenait de le signaler ici. Par son caractère attrayant, il mérite d'intéresser même les gens du monde désireux de connaître les origines historiques de la France.

L. [illegible]

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Antiquités ibériques.* — M. Heuzey ajoute quelques observations à celles qu'il a présentées dernièrement sur la sculpture gréco-punique en Espagne. Il s'élève surtout contre l'opinion qui voudrait attribuer ces statues à l'époque visigothique, vers le VIIe siècle de notre ère. On a cru trouver des preuves en faveur de cette hypothèse dans les livres d'Isidore de Séville. M. Heuzey expose que cette partie des *Origines* ou des *Étymologies* du savant évêque d'Hispalis n'est pas du tout une description des usages et des modes de son temps. C'est une compilation à l'usage des écoles, une sorte de lexique, de manuel encyclopédique de l'antiquité classique et surtout latine, dont les éléments de troisième main sont tous puisés dans les grammairiens, dans les commentateurs, dans les écrivains ecclésiastiques de l'âge précédent. Les allusions à l'époque contemporaine y sont très rares, et l'ensemble de ces renseignements n'a pas plus de rapport avec les usages de l'époque visigothique qu'ils n'en ont avec la période beaucoup plus reculée où les influences grecque et phénicienne se combinaient en Espagne pour y créer une sculpture d'un style particulier. Nulle autre ne peut nous donner une idée plus approchante de ce que pouvait être le vrai costume vers l'époque dont un roman célèbre a tenté la résurrection.

Anciens talismans de bataille. — Ce sujet, dont personne ne paraît s'être occupé avant lui, a mis M. Le Blant en présence de documents qui remontent au VIe siècle de notre ère. Il a étudié notamment une légende inscrite sur les monnaies d'or d'Édouard III, qui a été l'objet d'interprétations diverses. Il a recherché en même temps si, en dehors des textes qu'il a pu réunir, les monuments ne nous révéleraient pas l'usage qu'on aurait fait dans l'antiquité même d'amulettes qui assuraient la victoire aux guerriers : « Je m'estimerais heureux, dit en terminant M. Le Blant, si ce court programme pouvait provoquer, de la part de mes confrères, des observations et des conseils dont je leur serais fort reconnaissant. »

Plusieurs membres de l'Académie ont répondu à cet appel. M. Alexandre Bertrand signale l'existence de signes et de symboles de ce genre sur les armes de pierre et de bronze; M. G. Paris rappelle l'usage des pierres de victoire, et M. l'abbé Duchesne cite l'exemple du clou de la Passion contenu dans le mors du cheval de Constantin. Bref, il résulte de cet échange d'observations que nous avons là une croyance qui remonte aux temps les plus reculés et qui se retrouve à peu près chez tous les peuples connus.

La carrière de Pline l'Ancien. — Une inscription grecque d'Arados nous donne la carrière complète d'un chevalier romain dont le nom est incomplet, mais les lettres qui restent s'accordent bien avec le nom et le surnom de Pline le naturaliste. Aussi M. Mommsen, qui a commenté cette inscription, n'a-t-il pas hésité à restituer le nom de ce dernier. En adoptant cette solution, Pline aurait rempli une fonction que nous ignorions, celle d'auxiliaire. Tibérius Alexander, chef d'état-major de Titus, au siège de Jérusalem; il aurait donc assisté à ce siège. C'est l'opinion que soutient M. Fabia, maître de conférences à la Faculté des lettres d'Aix, qui montre que les objections de M. Hirschfeld contre la restitution de M. Mommsen ne sont pas fondées et que, d'ailleurs, ni le texte de Josèphe sur le conseil de guerre de Titus, ni l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, ni les *Lettres* de Pline le Jeune, ne contiennent rien qui soit incompatible avec cette solution.

Le Zend Avesta. — M. Bréal rend compte d'une traduction nouvelle du *Zend Avesta*, par M. James Darmesteter. Ce volume comprend les textes liturgiques. Au lieu de traduire le yacna comme un texte se suffisant à lui-même, M. Darmesteter l'a traduit au moyen du rituel qu'il est allé chercher lui-même chez les Parsis de l'Inde. Il a pu ainsi résoudre des problèmes qui avaient arrêté ses prédécesseurs et donner l'encyclopédie du culte parsi. Le yacna contient également les fameuses Gâthâs de Zoroastre, restées jusqu'à présent inintelligibles. M. Darmesteter a trouvé la solution dans les paraphrases anciennes découvertes dans la littérature pehlvi et dans l'étude des mouvements religieux issus de ces Gâthâs. L'introduction contient la plus grande masse de renseignements inédits sur le parsisme qui aient été rapportés depuis Anquetil.

Nouvelles archéologiques. — M. Geffroy écrit de Rome que les études de M. Chédanne au Panthéon vont continuer sous le nouveau ministère dans les mêmes conditions qu'auparavant. De réelles difficultés se présentent. D'une part, la nappe d'eau souterraine rend malaisé l'examen du sous-sol; d'autre part, l'échafaudage le plus élevé que l'on possède n'atteint pas à la hauteur de l'œil de la coupole (44 mètres).

Une nouvelle salle vient d'être inaugurée au musée de la *Villa di Papa Giulio.* Elle contient les mobiliers funéraires de deux nécropoles voisines de l'antique Faléries. L'une remonte à la période pendant laquelle le commerce apportait déjà de Grèce en Italie beaucoup de vases peints. L'autre atteste la très ancienne existence d'un centre de population italique d'une extraordinaire importance. On y a trouvé tout un cimetière de tombes *a fossa* et des vases du pur style dit de Villanova. La nouvelle salle contient en outre beaucoup d'armes ou d'instruments de pierre issus des cavernes qui entourent Cività Castellana. L'excellente disposition des objets est due, comme celle de tous les musées, à M. le professeur Barnabei.

On a découvert dans la nécropole de Vétulonia, en Étrurie, deux bracelets d'or de fil très fin; c'est la cinquième paire de semblables bijoux, d'une époque très ancienne, trouvés au même lieu.

Les fouilles poursuivies par M. Salinas à l'acropole de Sélinante font découvrir le couronnement en terre cuite peinte du temple dont dépendaient les trois belles métopes récemment signalées.

Prix Delalande Guérineau. — Ce prix est décerné à M. l'abbé Pierre Batiffol pour son ouvrage *l'Abbaye de Rossano* (contribution à l'histoire de la Vaticane).

Prix Fould. — Un premier prix de 4000 francs est décerné à M. E. Muntz, pour son *Histoire de l'art pendant la Renaissance*, et un second prix de 1000 francs à M. Louis Gonse pour son *Histoire de l'architecture gothique.*

Académie des sciences morales et politiques. — *Prix Le Dissez de Penanrun.* — Un prix de 1000 francs est décerné à M. Debidour, inspecteur général de l'Instruction publique, pour son *Histoire diplomatique de l'Europe*, et un prix de 1000 francs à M. Raymond Thamin, chargé de cours à la Faculté des lettres de Lyon, auteur d'un ouvrage intitulé *Éducation et Positivisme.*

— La trentième réunion des sociétés savantes a eu lieu à la Sorbonne le 7 juin. Elles se sont formées en sections, qui sont présidées par MM. L. Delisle, Le Blant, Levasseur, Berthelot et A. Bertrand.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

[illegible]

Le voyage du président de la République dans l'Est a été, du commencement à la fin, un succès; les nuages que quelques personnes avaient cru entrevoir se sont dissipés comme une légère vapeur aux premiers rayons du soleil. Le soleil, c'est ici le bon sens et le patriotisme de tous les Français, la concorde des partis et le tact de M. Carnot. Nos espérances se trouvent ainsi amplement justifiées. Parmi ces populations d'avant-garde, dans une atmosphère chargée d'électricité, l'enthousiasme s'est exprimé éloquemment, sans franchir la limite que l'on s'était tracée à soi-même. Les journaux d'Europe sont généralement d'avis que des fêtes ainsi conduites, dans ces circonstances et sur ce terrain, font honneur au pays et au gouvernement qui les ont conçues et dirigées. Les représentants des divers cultes n'ont pas été des derniers à manifester leurs sentiments de loyalisme constitutionnel et de civisme. On a même remarqué que la plus chaude harangue, et qui commençait à brûler, a été celle de l'évêque de Verdun. Ce prélat semblait avoir épinglé à sa barrette une plume de faucon empruntée aux Sokols. On ne lui en a pas adressé de reproches. M. Carnot s'est borné à répondre que le gouvernement attendait de tous l'union sous la loi de la République.

Il y a eu une surprise comme il en faut dans toute fête réussie : l'impresario inconnu a introduit au dernier moment dans le programme un « numéro » qui n'était pas attendu : c'est la gracieuse arrivée du grand-duc Constantin, qui a quitté sa cure de Contrexéville pour aller à Nancy saluer le chef de l'État français, presque à l'heure même où l'empereur de Russie et l'empereur Guillaume échangeaient leurs compliments dans les eaux de Kiel. C'est là l'événement, et qui défraye aujourd'hui tous les journalistes du continent et de l'Angleterre. La démarche du grand-duc Constantin a-t-elle été précédée de négociations, annoncée d'abord, puis retardée, puis décidée tout d'un coup, sur des instructions formelles venues de celui qui avait seul le droit de les donner? Peu importe; il est certain que la concordance des actes a été la plus heureuse du monde et qu'elle a produit grand effet.

L'Estafette nous donne le texte de la dépêche qui a été adressée au grand-duc de la part de son souverain : « Affirmer les sentiments de sincère amitié que Sa Majesté nourrit pour la personne du président de la République française, et lui réitérer l'assurance de la solidarité d'intérêt... » Il sera difficile de soutenir que les impressions de Cronstadt se sont évaporées et que de l'entrevue de Kiel date le commencement d'une autre attitude. Ces considérations de politique imaginative sont devenues impossibles, et les écrivains qui avaient commencé à s'y livrer en sont, comme nous disions, pour leur « copie ». C'est une de ces petites ironies du destin.

Si l'on nous permet maintenant de laisser de côté les divers incidents et de regarder le fait général qui apparaît plus clairement que jamais, nous dirons que ce fait est celui-ci : la question d'Alsace-Lorraine reste, après vingt ans, une question comme au premier jour, ou plutôt cette question grandit avec le temps au lieu de s'atténuer. Le traité de Francfort est considéré, non point par nous seulement, mais par l'Europe, comme un traité d'une nature spéciale, qui ne se consolide point par sa durée. Les années passent sur lui en vain, elles ne lui apportent pas le prestige et la consécration du temps. Le vainqueur qui a taillé ce traité à coups d'épée n'a pas su y déposer un germe de vie. Que signifie cette situation de l'Europe en armes, qui se ruine dans la paix plus qu'elle ne le ferait dans la guerre même, si ce n'est la constatation que le traité de Francfort ne paraît viable à personne? Nous n'avons pas besoin de protester contre l'œuvre de Francfort : c'est l'Europe entière qui proteste par son attitude et qui témoigne de son peu de foi dans la vitalité d'un traité de paix qui n'a pas réussi à nous donner les avantages et les douceurs de la paix un seul jour. L'échafaudage artificiel de la Triple alliance, l'Italie qui succombe à la peine, sont des protestations manifestes contre une œuvre qui ne peut pas tenir d'elle-même et par son propre équilibre intime. Qu'est-ce qu'un traité de paix qui produit un état de choses où l'on ne reconnaît aucun des signes de la paix?

La vraie cause de la défaite de M. de Bismarck est là : on peut en donner des explications de circonstances et de personnes, dire qu'il y avait incompatibilité d'humeur, que le vieil homme d'État et le fondateur de l'Empire n'était pas l'homme d'un nouveau règne; ce sont les motifs occasionnels et indirects qui se rencontrent dans tous les changements des grandes situations politiques. La vérité, c'est que la politique fondamentale de M. de Bismarck a échoué; il s'en est si bien aperçu qu'il a construit, avec cet excès de force qu'il apportait en toutes choses, le système violent d'une Triple alliance armée pour soutenir son œuvre branlante. L'Alsace-Lorraine n'a pas été admise un seul jour au bénéfice du droit commun et des lois communes. Le travail d'assimilation et de pacification ne s'est pas opéré. C'est toujours l'état de siège qui se perpétue. La politique de M. de Bismarck lui survit sans s'améliorer; le gouvernement nouveau la continue tant bien que mal et plus mal que bien. Cependant la situation de l'Europe, les difficultés intérieures de la Triple alliance, l'attitude de la Russie, tout lui dit et lui répète qu'il y a une autre politique à faire et que celle-ci n'est pas soutenable.

*
* *

La première lecture du projet de loi sur les Caisses d'épargne a été marquée par le vote d'un amendement de M. Siegfried, qui autorise les communes à emprunter directement aux Caisses d'épargne, sans passer par l'intermédiaire onéreux du Crédit foncier. Il semble bien que c'est là, en effet, l'intérêt des communes et des petites communes surtout; mais on conçoit, d'autre part, qu'il importe de conserver son élasticité et sa vigueur à une institution de crédit comme le Crédit foncier, qui est une réserve nationale et une des ressources financières de l'État lui-même. Les communes empruntent beaucoup trop cher; c'est un abus que personne ne nie. Le Crédit foncier, pour détourner le tonnerre, propose de réduire le taux de l'intérêt qu'il demande aux communes emprunteuses. On s'est fort agité autour de cette affaire, mais il est prudent de n'y toucher que du bout du doigt.

*
* *

La triste mort de M. Anatole de La Forge a passé sans bruit dans le tourbillon de nos impressions journalières : à peine a-t-on entendu ce petit coup de revolver tiré dans un appartement de l'avenue de Villiers par un homme politique et un journaliste qui semblait avoir eu pour lui tout ce qu'il pouvait se promettre d'une existence brillante, et qui se tuait debout, appuyé à son bureau, devant les pages blanches attendant son article. Il est mort comme Prévost-Paradol, comme tant d'autres. Il a, lui aussi, abaissé le rideau, avant la fin de la pièce. Il voyait le lustre pâlir, et comme il avait vaillamment combattu et payé de sa personne, il a cru qu'il était de son droit et de sa dignité de s'en aller avant l'extinction des lumières.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

8 juin 1892.

Le conflit s'accentue de jour en jour entre le Parlement italien et le Quirinal. La Commission du budget a rejeté la demande de six douzièmes provisoires présentée par M. Giolitti. Sans doute, la Chambre peut réformer ce vote; mais, comme elle a manifesté ses propres dispositions en nommant exclusivement des candidats antiministériels pour compléter la Commission du budget, il est probable que le résultat de la discussion publique, qui s'ouvre aujourd'hui même, sera un nouvel et décisif échec pour le cabinet. Dès lors, la dissolution devient inévitable.

Le gouvernement s'y prépare ostensiblement, aussi bien que ses adversaires. La célébration de la fête annuelle de la Constitution a fourni, dimanche dernier, au parti ministériel, l'occasion d'organiser des manifestations loyalistes pour donner à entendre à l'opposition que le roi peut compter sur l'opinion populaire et affronter d'un cœur léger la consultation nationale qui tranchera le différend. Ces démonstrations bruyantes font supposer que, si l'on fête ainsi la Constitution, c'est avec l'intention de s'en servir bientôt, au besoin contre la Chambre elle-même.

La Constitution italienne accorde au pouvoir exécutif un délai de quatre mois pour faire les élections, après dissolution de la Chambre. On en déduit que, virtuellement, elle lui confère aussi la faculté d'exercer ce droit constitutionnel, c'est-à-dire de décréter quatre douzièmes provisoires, si la Chambre les lui refuse avant de se séparer.

Il est donc à peu près certain que le roi usera de cette faculté, si la Chambre ratifie le vote de la Commission du budget, ou si elle refuse les quatre douzièmes que le gouvernement se bornera, paraît-il, à lui demander, après en avoir réclamé six. Il est non moins probable que le gouvernement profitera du délai qu'il va obtenir, de gré ou de force, pour mener une campagne désespérée en faveur de la politique d'inféodation à la Triple alliance, qui est la politique personnelle du roi Humbert.

*
* *

Le gouvernement français n'a pas encore reçu les explications demandées à Londres sur les événements de l'Ouganda. On est visiblement embarrassé, de l'autre côté du détroit, et l'on s'aperçoit un peu tard des inconvénients qu'il peut y avoir à confier aux agents d'une compagnie commerciale des pouvoirs dont ils sont trop disposés à user et abuser, sans plus se soucier d'engager la responsabilité du gouvernement. On annonce que Mgr Lavigerie va s'adresser directement au gouvernement britannique et lui demander une indemnité pour la destruction des missions catholiques de l'Ouganda, sans préjudice des réclamations éventuelles de l'ambassadeur de France à Londres. C'est une initiative fort habile. Le Saint-Siège ne peut que la soutenir; et on n'ignore pas qu'il a prise sur le gouvernement anglais par son influence sur l'Irlande catholique.

En attendant les explications de lord Salisbury, notre ministre des affaires étrangères a dû répondre, samedi dernier, à une question de M. de Mahy sur les retards apportés à l'établissement de la juridiction française à Madagascar. M. Ribot n'a pas eu de peine à convaincre l'honorable député qu'il n'a jamais eu l'intention de renoncer aux avantages résultant de la reconnaissance du protectorat français. Par cette reconnaissance, l'Angleterre a fait abandon de sa juridiction à Madagascar; mais la substitution de la juridiction française ne peut s'effectuer sans un accord préalable sur les voies et moyens.

Les procédés de l'Angleterre, il faut le reconnaître, sont bien faits pour tenir en éveil la suspicion des autres puissances. La France, principalement, perd de jour en jour les dernières illusions qui lui restent sur la bonne foi britannique. Mais nous ne sommes plus les seuls, ou à peu près, à souffrir directement de l'égoïsme et de la rapacité de nos rivaux traditionnels, ni les seuls à nous en plaindre. Il est bon de citer, à ce propos, une réflexion significative inspirée à un journal prussien par les récents exploits de la Compagnie anglaise de l'Afrique orientale, qui ont fait quelques victimes allemandes, à côté des victimes françaises.

« Il est évident, écrit le *Berliner Tageblatt*, que cette guerre de religion est le résultat d'un coup monté de longue main pour éliminer de l'Ouganda tout élément non anglais.

« Les missionnaires britanniques viennent de prouver de nouveau qu'ils sont moins les apôtres du Seigneur que de la politique et des intérêts anglais. C'est une illustration nouvelle d'un fait connu, l'inflexible et brutale résolution avec laquelle l'Angleterre poursuit son but politique. Religion, humanité, répression de la traite sont autant de masques qui lui servent à dissimuler ses vues ambitieuses. »

*
* *

On s'est beaucoup égayé, cette semaine, dans l'ancien monde et dans le nouveau, du tour que M. Blaine vient de jouer à M. Harrison, président des États-Unis. Pendant de longs mois, le roué secrétaire d'État avait simulé une grave maladie, s'efforçant ainsi de dépister les prévisions de tous ceux qui redoutaient de le voir poser sa candidature pour la prochaine élection présidentielle des États-Unis, en compétition avec M. Harrison. Aujourd'hui, le faux malade vient de jeter le masque en envoyant au président sa démission par une missive sèche et impertinente à laquelle il a été répondu sur le même ton. La tactique de M. Blaine était de rester au pouvoir le plus longtemps possible, afin d'y préparer sournoisement sa candidature au moyen des influences officielles laissées à sa disposition. Ses préparatifs terminés, il a renouvelé l'épisode légendaire de Sixte-Quint jetant ses béquilles, et il a déclaré qu'il reprenait sa liberté personnelle, tout en posant sa candidature devant le comité national républicain qui délibère en ce moment à Minneapolis.

Ce machiavélisme d'opérette donne une singulière idée des mœurs démocratiques de la grande République américaine. Il paraît qu'on n'est pas autrement choqué de ce procédé aux États-Unis, et que les chances de M. Blaine n'en seront pas diminuées. Toutefois, il serait aventureux de former des conjectures sur le résultat de l'élection. Entre M. Harrison et M. Blaine, un troisième candidat pourrait rester maître de la situation, après avoir fait le jeu de l'un ou de l'autre.

*
* *

C'est le 14 juin que la Belgique nommera l'Assemblée constituante chargée de la revision constitutionnelle. Les élections provinciales qui ont lieu en ce moment offrent un vif intérêt, en raison des conjectures qu'il est permis d'en tirer sur la composition de la prochaine Constituante. Jusqu'à présent, les catholiques semblent l'emporter sur leurs adversaires. Mais la situation intérieure des partis en présence est quelque peu compliquée; aussi ne peut-on faire que des prévisions hasardeuses sur les résultats définitifs de la rénovation constitutionnelle qui se prépare.

G. Blachon.

BIBLIOGRAPHIE

Rembrandt, sa vie, son œuvre et son temps, par Émile Michel, de l'Institut. (Gr. in-8°. Hachette.)

L'œuvre de Rembrandt a été depuis une vingtaine d'années l'objet de remarquables études, parmi lesquelles celles de Charles Blanc et Dutuit présentent un intérêt exceptionnel. Mais ces deux publications monumentales ne sont, à proprement parler, que des catalogues raisonnés, dressés surtout pour les amateurs et les artistes. Il y avait donc place à côté d'elles pour un travail d'ensemble, destiné à présenter tout à la fois au grand public la vie et l'œuvre de Rembrandt qui, toutes deux, sont étroitement liées et s'éclairent mutuellement. L'ouvrage de M. Emile Michel, dont la librairie Hachette vient de commencer la publication en livraisons, répond précisément à ce programme. L'auteur, qui compte parmi nos critiques d'art les plus justement réputés et qui a été élu tout récemment membre de l'Académie des beaux-arts, était mieux préparé que quiconque, par l'étendue de son érudition et la sûreté de son goût, à écrire une étude définitive sur le grand artiste hollandais. Après avoir fait un nouveau tour en Europe pour revoir une fois encore les chefs-d'œuvre de Rembrandt, il a vécu plusieurs années presque exclusivement au milieu de ses dessins, de ses eaux-fortes et des reproductions de ses tableaux, reconstituant et retraçant méthodiquement l'existence tourmentée du maître, aussi bien dans ses menus événements, ses passions et ses aspirations tumultueuses, que dans ses radieuses manifestations artistiques. S'il n'a pas dissimulé les défaillances morales de l'homme qui se montra si souvent incapable de se diriger et les inégalités du talent de l'artiste, il n'a pas hésité non plus à exprimer toute son admiration pour le travail obstiné et le génie surprenant du maître si expressif et si touchant dans sa mâle simplicité. Jamais, il est permis de le constater hautement, Rembrandt n'avait rencontré jusqu'ici un biographe plus consciencieux et plus impartial, un juge plus éclairé et plus équitable.

Si intéressant que soit par lui-même le livre de M. Michel, il ne pouvait que gagner à être accompagné de nombreuses illustrations; aussi la maison Hachette a très judicieusement estimé qu'il convenait d'en faire une publication de luxe, où les œuvres caractéristiques de Rembrandt seraient fidèlement reproduites. M. Dujardin a été chargé d'exécuter directement, d'après les tableaux, quarante héliogravures, qui sont publiées hors texte et donnent, malgré leurs dimensions restreintes, une image irréprochable des originaux. M. Krakow a gravé avec une rare perfection 250 dessins, eaux-fortes et estampes, destinés à prendre place dans le texte; une quarantaine de ces pièces, en raison de leur importance exceptionnelle, doivent être tirées à part sous forme de planches en couleurs. Les lecteurs se trouveront donc en mesure d'apprécier par eux-mêmes, dans leurs manifestations les plus diverses, la force et la fécondité du génie de Rembrandt.

*
* *

Mazarin et Colbert, par le comte de Cosnac. (2 vol. in-8°, Plon-Nourrit.)

Il parait difficile au premier abord que Mazarin et Colbert puissent encore donner lieu aujourd'hui à une étude vraiment originale, après les travaux de tout genre qui leur ont été consacrés. Et cependant l'ouvrage de M. de Cosnac renferme bien des détails nouveaux et du plus haut intérêt; cela tient à ce que l'auteur a puisé les éléments de son livre dans la correspondance des deux ministres, conservée aux archives des Affaires étrangères, et aussi qu'il s'est occupé de préférence de l'histoire intime et de la vie privée de ses personnages. Il nous a montré dans Mazarin le collectionneur passionné qui avait réuni une admirable collection de tableaux, de statues, de tapisseries et de meubles précieux et formé la bibliothèque la plus riche qui fût alors connue, l'homme cupide et ambitieux qui avait édifié une colossale fortune et brillamment établi toute sa famille. Pour Colbert, il l'a étudié exclusivement comme intendant de Mazarin, et il a fait ressortir l'influence que cette période peu connue de sa vie exerça sur les réformes administratives de son ministère. C'est, en effet, en opérant la reconstitution litigieuse et difficile de la fortune de Mazarin après la Fronde, en participant à ses opérations commerciales et à ses acquisitions artistiques, que Colbert acquit les connaissances si étendues et si variées qui le guidèrent plus tard dans son administration financière et économique. Mais le grand ministre ne gagne rien à être vu de trop près. A l'école de Mazarin il n'avait pas appris le désintéressement, et, quoique possesseur d'une grande fortune, il fut toujours un solliciteur insatiable; plein de morgue et de raideur, comme tous les parvenus d'humble extraction, il savait, lorsque son ambition l'exigeait, se plier à de basses complaisances. M. de Cosnac a très nettement établi qu'après avoir obligé Fouquet à une gestion irrégulière, dans l'intérêt de Mazarin, il lui fit plus tard un grief capital de ces irrégularités et prépara ainsi sa condamnation. Quant à Mazarin, s'il le craignait vivant, il ne tint plus aucun compte de ses volontés après sa mort. Le cardinal, pour mettre ses trésors à l'abri, les avait dispersés en divers lieux; Colbert s'empressa de révéler les cachettes à Louis XIV et de lui faciliter l'acquisition de la majeure partie des collections, à des prix fort avantageux. Il est vrai que dans cette occasion le roi se bornait à peu près à reprendre son bien.

*
* *

Douze ans d'alliance franco-russe, par Ferdinand de Hénaut; préface de M. Paul Laffitte. (In-8°, Librairies-Imprimeries réunies.)

On a bien raison de dire que l'histoire est un perpétuel recommencement. L'entente franco-russe, qui fait si grand bruit aujourd'hui, n'est pas une nouveauté. De 1818 à 1830, au moment de la prédominance de la Sainte Alliance, la Russie s'opposa à toute tentative hostile contre la France, qui put ainsi, après l'écrasement de 1815, redevenir une grande puissance, en dépit de Metternich et de l'Angleterre. M. de Hénaut a remis en lumière cette curieuse période de notre politique extérieure pour constater qu'à soixante ans de distance les mêmes causes ont produit les mêmes effets. Alors comme aujourd'hui, la grandeur de la France était pour la Russie une condition essentielle de l'équilibre européen. Ainsi, malgré les motifs apparents de division que l'on a pu susciter entre les deux peuples, comme la guerre de Crimée, leur sympathie s'explique aisément; le Slave et le Latin n'ont rien à redouter l'un de l'autre; que l'on amoindrisse l'un d'eux et le Teuton devient le maître de l'Europe. L'instinct populaire, plus encore que les calculs diplomatiques, a affirmé la nécessité de leur union, et il est par suite tout naturel que la Russie soit en 1892 l'alliée de la France républicaine, comme elle l'a été en 1815 de la France monarchique.

Louis Brunet

Congrès des sociétés savantes. — Le congrès, dont nous avions annoncé l'ouverture, a été clos après un discours de M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, et une conférence de M. Janssen, de l'Institut. Nous allons résumer, comme l'année dernière, les communications les plus importantes.

Section d'archéologie. — Le tombeau d'Alain Chartier. — L'épitaphe d'Alain Chartier se trouvait à Avignon, dans l'église des chanoines de Saint-Antoine. Elle a été publiée par d'Expilly; mais, vers 1730, l'inscription fut badigeonnée et recouverte d'un placage. L'antiquaire Remerville en avait pris une copie avant sa destruction, mais l'authenticité en avait été contestée par M. de Beaucourt à cause du titre d'archidiacre de Paris donné à Alain Chartier. M. l'abbé Requin démontre que ce titre appartenait bien à Alain Chartier. Une pièce découverte par lui nous apprend que la pierre tombale fut commandée par Guillaume Chartier, évêque de Paris, frère d'Alain, à un sculpteur nommé Jean de Fontay, le 28 avril 1458. Cette pièce authentique permet d'affirmer l'exactitude de l'épitaphe recueillie par Remerville. Le sculpteur Jean de Fontay séjourna dans la région avignonnaise de 1451 à 1460, et exécuta plusieurs autres œuvres d'art, dont M. l'abbé Requin donne la description d'après des contrats notariés : le calvaire du cimetière de l'église de Saint-Didier, les statues de Louis XI et de sa femme Charlotte de Savoie dans la grotte de Sainte-Baume. Ces œuvres n'existent plus, mais le nom de cet artiste méritait d'être tiré de l'oubli.

Fouilles à Limoges. — M. Paul Ducoutieux rend compte des fouilles exécutées en janvier 1892 à Limoges, dans un antique cimetière qui n'a pas cessé d'être en usage depuis l'époque gallo-romaine jusqu'au XIIIe siècle. Il était placé en dehors de la ville et bordait la voie de Lyon à Saintes. Au Xe siècle, probablement, il fut englobé dans les possessions du monastère de Saint-Martial. Il n'en garda pas moins sa destination primitive; on y construisit seulement une chapelle, celle de la Courtine. Plusieurs monuments funéraires gallo-romains portant des inscriptions avaient déjà été trouvés en ce lieu en 1790 lorsqu'on démolit les fondations de la basilique de Saint-Sauveur. Trois nouvelles inscriptions ont été recueillies cette année. Dans la partie du cimetière explorée en 1892, les tombes se superposaient sur trois couches. Grâce à cette disposition, à la forme des tombes et à la nature des matériaux dont elles étaient formées, il est possible d'établir une chronologie dans ces sépultures. M. Ducoutieux décrit les objets qu'on y a recueillis, notamment une pierre sculptée de style mérovingien qui pourrait bien avoir été employée dans quelque édifice avant d'être utilisée comme couvercle de tombe. Cette découverte est la plus complète de ce genre qu'on ait encore faite en Limousin; elle a permis de faire bon nombre d'observations intéressantes au point de vue archéologique et anthropologique.

Ruines d'Oued-Cherf. — M. Pallu de Lessert, au nom de M. Bermelle, donne lecture d'une étude sur les voies et les ruines romaines de la commune d'Oued-Cherf. Le site le plus important à y signaler est Announa que l'on peut identifier avec l'ancienne Thibilis. On y a trouvé de nombreuses inscriptions romaines, et on y voit encore les restes de constructions assez considérables, dont M. Bermelle a fait exécuter des photographies ou des dessins, en particulier un bel arc de triomphe et une ancienne basilique chrétienne qu'il décrit.

Fouilles de Loisy-en-Brie. — M. Léon Morel présente au congrès le mobilier funéraire de diverses tombes de Loisy-en-Brie (Marne). Des bracelets travaillés avec art ont été mis au jour; l'un d'eux se compose de deux cercles superposés et soudés ensemble. C'est un type inédit qui diffère complètement des modèles gaulois déjà connus. M. Nicaise se demande si ces objets ne proviendraient pas d'une influence étrusque et si certaines familles étrangères à la race gauloise ne s'étaient pas établies en Champagne à l'époque gallo-romaine. Les dessins soumis par l'auteur au congrès représentent une fibule de forme originale, un bracelet orné de trente têtes humaines et deux autres ornés de riches ciselures. Les fouilles de Loisy méritent donc d'attirer l'attention, car leur mobilier funéraire fournit des documents nouveaux.

Céramique gallo-romaine. — M. Bertrand rend compte des fouilles qu'il a exécutées avec M. l'abbé Melin dans les restes d'une officine de potiers-modeleurs de l'époque gallo-romaine et dans un puits antique à Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire). Cette localité a déjà fourni de nombreuses preuves de sa prospérité à l'époque romaine; on ne doit donc pas s'étonner que l'on y ait trouvé en grande quantité des pièces de céramique antique. Elles appartiennent à la même industrie dont on a retrouvé tant de restes dans le département de l'Allier: même style, même nature de terre, même genre d'objets.

M. Bertrand présente un certain nombre de spécimens, en particulier des moules à figurines, dont plusieurs portent la signature d'*Urbicus*, un artiste dont le nom s'est déjà rencontré plusieurs fois dans l'atelier de la Forest. Il montre ensuite des bagues et autres bijoux antiques découverts dans une cachette à Sauvagny-le-Comtal (Allier) et le dessin d'une mosaïque romaine mise au jour récemment aux Poux-d'en-Haut, commune de Bourbon-l'Archambault.

Le bréviaire de Marie de Savoie. — Ce manuscrit, dont M. Mugnier donne la description, a été composé vers 1435, à l'occasion du mariage de Marie de Savoie, duchesse de Milan. Il est orné de jolies miniatures d'une valeur artistique indiscutable. Les bordures, également remarquables par la finesse de leur exécution, sont rehaussées d'oiseaux exotiques peints avec une grande exactitude.

Il est probable que l'artiste avait sous les yeux les volières de la riche famille des Visconti et que le manuscrit fut enluminé dans un de leurs palais d'Italie. En terminant, M. Mugnier signale les devises qui ornent le manuscrit dont il présente des reproductions photographiques.

Académie des sciences morales et politiques. — *Prix Thorel.* — Une récompense de 1 200 francs est accordée à M. Gérard, recteur de l'académie de Montpellier, et une autre de 800 francs à Mlle Roche.

Prix Rossi. — Les deux prix Rossi (*Histoire économique de la valeur et du revenu de la terre*) sont décernés à M. le vicomte d'Avenel. — Une récompense de 3 000 francs est accordée au mémoire n° 2.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Prix de la Grange.* — Ce prix est décerné à M. Constans, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, pour son ouvrage le *Roman de Thèbes* publié par la Société des anciens textes français.

Prix ordinaire du budget. — Ce prix est décerné à M. Ch.-V. Langlois, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris.

— L'Académie présente comme candidats à la chaire de géographie historique au Collège de France : en première ligne, M. Auguste Longnon; en deuxième ligne, M. Auguste Molinier.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

16 juin 1892.

La droite royaliste et catholique a consommé sa rupture avec le Vatican, par la publication d'un manifeste où elle revendique, au nom des droits du citoyen et au nom de l'indépendance nationale, la faculté de ne pas obéir aux exhortations de Léon XIII. Elle ajoute même à ces arguments de fond la clause constitutionnelle de la revision. Il est assurément très piquant de voir M. de la Rochefoucauld, M. Cazenove de Pradine, M. de Villebois-Mareuil invoquer les textes républicains pour refuser d'obéir au pape qui leur conseille de se rallier à la République. Ils oublient d'ailleurs que la Constitution contient aujourd'hui une clause expresse, dont le véritable auteur fut J.-J. Weiss, qui a placé le principe même de la République en dehors et au-dessus de toute revision. Mais peu importent les considérations purement politiques, ce qui est et demeure un des événements les plus considérables de la période actuelle, c'est ce divorce éclatant de la droite royaliste et de la papauté; quel que soit le nombre minime où cette droite royaliste peut être réduite. Elle n'a plus avec elle son brillant orateur, M. le comte de Mun, ni même M. l'abbé d'Hulst, qui tous deux suivent la bannière du pape, et si nous les voyons encore se grouper ensemble sur les sommets de la droite, au Parlement, cette phalange est cependant animée de deux esprits désormais très différents. Peu s'en est fallu que, dans leur manifeste, M. le duc de La Rochefoucauld et ses amis ne qualifiassent textuellement le pape de « souverain étranger », qui usurpe sur les droits de la conscience française. L'expression de « souverain étranger » était assurément contraire à tout le droit européen, puisque le pape n'a plus son pouvoir temporel; elle était encore plus contraire aux principes mêmes de la religion catholique romaine, par lesquels le pape est établi chef suprême des catholiques dans tout l'univers. C'est un non-sens et un sacrilège pour des catholiques, de qualifier le pape « d'étranger », dans quelque pays, royaume ou république que ces catholiques puissent habiter. Mais la passion ne raisonne pas, même chez les parlementaires les plus expérimentés; le mot était écrit, on l'a discuté et on l'a biffé. Il était temps!

La presse royaliste des départements, qui tenait sur ces entrefaites sa réunion annuelle, a renouvelé l'expression de son dévouement monarchique envers la personne de M. le comte de Paris. M. Eugène Dufeuille, chargé de transmettre les hommages de ses confrères et amis, a reçu en réponse un télégramme de Philippe VII remerciant les journalistes de la fidélité inébranlable qu'ils lui gardent. Ces petites agitations, ces réminiscences de la politique gallicane, qui eut autrefois sa raison d'être, doivent être regardées de bien haut par Léon XIII et par les politiques du Vatican. Une fronde politico-religieuse comme le gallicanisme est désormais impossible, non seulement parce que la papauté est autre, depuis le concile du Vatican, mais aussi parce que la France est autre, parce que l'esprit public, les mœurs, l'état social, tout est nouveau et différent. Il faut désormais suivre le pape, quand on est catholique, ou se voir isolé sur l'extrême confin de l'Église et presque hors de l'Église, au grand danger de sa conscience. M. le comte de Paris et quelques-uns de ses derniers fidèles peuvent encore essayer de se débattre, mais la solitude s'étend autour d'eux à perte de vue, tout l'esprit et toute l'influence morale de l'Église catholique se retirent d'eux et les laissent seuls en France et en Europe : le vide doit leur sembler immense, il ne fera que s'accroître.

M. Piou, le chef des républicains très modérés, a pensé que c'était le moment d'annoncer au rédacteur du *New-York-Herald* la prochaine formation de ce parti d'opposition constitutionnelle, depuis si longtemps attendu, qui ferait revivre « la république de M. Thiers et la république du maréchal de Mac-Mahon... » Un pareil projet fait sourire le *Temps* lui-même, qui invite M. Piou à ne pas croire à ces phénomènes de résurrection.

A la Chambre, une interpellation de MM. Moreau et Dron, députés du Nord, sur l'organisation des syndicats de patrons catholiques et sur l'œuvre de Notre-Dame de l'Usine a amené le Gouvernement à déclarer qu'il ferait respecter « les lois existantes », qu'il fermerait les chapelles ouvertes sans son autorisation et qu'il dissoudrait les congrégations interdites qui se sont reconstituées dans le Nord. M. Lafargue a fait remarquer que le même état de choses se rencontrait sur un grand nombre de points du territoire; il voulait interpeller sur l'ensemble. Cette seconde interpellation a été renvoyée à un mois. M. Paul Lafargue est assurément un peu ingrat, comme le lui a dit quelqu'un de la droite, puisqu'il doit son élection à ces associations cléricales; mais son observation générale n'en est pas moins juste au fond et il est certain que le Gouvernement aura fort à faire s'il entreprend d'imposer partout la stricte observance de ce que l'on nomme « les lois existantes... » Chaque fois que l'on touche à ce sujet, on s'aperçoit combien ces lois sont difficiles à appliquer et à maintenir dans notre temps et quelle résistance le Concordat lui-même tout entier oppose à l'exacte application de ses formules. A la vérité, c'est depuis le concile du Vatican, et depuis l'abolition du pouvoir temporel du pape, qu'est devenu caduc ce traité passé avec un « souverain étranger », qui n'est plus depuis lors le chef d'un gouvernement quelconque, mais exclusivement le chef moral infaillible de la chrétienté. Si l'on se met à examiner sérieusement le Concordat dans sa forme et dans son histoire, on se convaincra qu'il ne tient plus et qu'il a cessé d'être. On n'en maintient que l'ombre, à la condition de ne pas la toucher et même de n'en pas parler.

Le projet de création des Universités régionales, déjà grièvement blessé dans les récentes discussions du Sénat, a reçu le coup de grâce. La Commission a accueilli le contre-projet de M. Bernard portant que la réunion de deux facultés suffirait pour constituer une université. En présence de ce vote, qui sans doute annihilerait tout l'esprit de la réforme projetée, M. Bardoux a donné sa démission de rapporteur. Hélas! que nous sommes timides, incertains et tremblants quand il s'agit d'offrir aux jeunes générations de la France nouvelle les organes dont elles auraient besoin pour s'emparer résolument de l'existence morale et sociale!

Le Conseil supérieur du Travail est convoqué la semaine prochaine au ministère du commerce et de l'industrie. Il tiendra sa seconde session; son ordre du jour porte les questions suivantes : « Le crédit populaire, les habitations ouvrières, les règlements d'atelier. » Mais nous sommes obligés de remarquer que pendant sa première session il a voté des projets sur les questions de l'arbitrage, du payement des salaires et des bureaux de placement, et aucun de ces projets n'est encore venu en discussion à la Chambre. Le Conseil supérieur du Travail est-il destiné à préparer des projets de réforme qui ne verront jamais la lumière législative? On constate sans cesse que le travail des Chambres suit une marche beaucoup plus lente et tortueuse qu'il ne le faudrait dans notre temps : les projets s'accumulent, les esprits les plus actifs se fatiguent et l'opinion se décourage. Si l'on veut des réformes, il faudrait bien commencer d'abord par réformer les vieilles parties de l'outillage qui sert à faire les lois.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

15 juin 1892.

Il n'est plus possible, aujourd'hui, de conserver le moindre doute sur le parti que l'on espérait tirer, à Berlin, à Vienne et à Rome, de l'entrevue de Kiel, et l'on s'explique aisément pourquoi l'empereur Guillaume a subi avec tant d'humilité les restrictions apportées par le Tsar au programme primitif de cette cérémonie diplomatique. La Triple Alliance avait l'intention d'exploiter l'entrevue des deux souverains et d'en exagérer la portée par une campagne de presse destinée à impressionner l'opinion française et à ébranler notre confiance dans l'amitié russe. Elle avait compté sans la clairvoyance du Tsar.

On sait par quel procédé inattendu, mais plus significatif que toutes les formalités diplomatiques, l'empereur de Russie a déjoué ces machinations en donnant à l'entrevue de Kiel une contre-partie sur laquelle personne ne s'était avisé de compter. Le dépit manifesté par les journaux officieux de la Triple Alliance trahit une déception quelque peu comique. Il a bien fallu pourtant s'incliner devant l'évidence! Seule, la *Gazette de Cologne* a voulu jeter quand même quelques gouttes d'eau froide sur l'enthousiasme français. Ce journal a prétendu tenir de source autorisée que, dans sa conversation avec l'empereur d'Allemagne, le Tsar lui aurait formellement déclaré que la Russie n'appuierait jamais les revendications de la France sur l'Alsace-Lorraine.

Cette allégation provocante n'a pas trouvé le moindre écho, même dans la presse gallophobe. L'attitude systématiquement réservée du Tsar la rend par trop invraisemblable. Tout le monde sait, d'ailleurs, que l'Allemagne a fait elle-même de la question d'Alsace-Lorraine une question européenne en associant des puissances européennes à la conservation de sa conquête. La Russie s'est associée avec la France pour le rétablissement de l'équilibre européen. C'est seulement le jour où un remaniement de l'Europe sera rendu nécessaire pour le maintien de cet équilibre que la Russie devra se prononcer sur la question particulière de l'Alsace-Lorraine comme sur les autres.

*
* *

La nation belge a élu, mardi dernier, la Constituante chargée de modifier les institutions qui la régissent depuis la proclamation de son indépendance. Le succès écrasant des libéraux à Bruxelles atténue gravement le triomphe du parti catholique en province, et lui enlève, dans les Chambres nouvelles, la majorité des deux tiers nécessaire pour arriver à une revision de la Constitution. Le parti catholique ne pourra donc reviser à sa guise; il sera obligé de composer sur certains points avec telle ou telle fraction du parti libéral. C'est une ère de difficultés qui s'ouvre pour la Belgique.

*
* *

Le jour où il a refusé la démission du cabinet Giolitti, malgré l'hostilité tapageuse de la Chambre, le roi Humbert a prouvé qu'il connaissait à fond le personnel parlementaire italien. Les événements n'ont pas tardé à justifier avec éclat ce scepticisme peu constitutionnel. Après avoir manifesté, de plusieurs manières, l'intention formelle de refuser les six douzièmes provisoires demandés par le Gouvernement pour la préparation des élections générales, la Chambre les a votés, non sans un tournoi d'éloquence, avec 72 voix de majorité.

Le parlement italien a donc capitulé sans conditions devant la politique du Quirinal. La victoire est tellement complète pour les mégalomanes, qu'ils doivent regretter maintenant d'avoir à fabriquer une nouvelle majorité, puisque la soumission illimitée de la Chambre actuelle les laissait maîtres absolus de la situation. Les voilà tenus d'aller jusqu'au bout de l'aventure où ils ont engagé l'Italie. Nous les verrons à l'œuvre.

Quant au parlementarisme italien, il s'est dépouillé de tout prestige; il apparaît tel qu'il est en réalité : c'est une machine bruyante et décorative qui peut faciliter les entreprises du pouvoir personnel, mais qui est incapable d'y faire obstacle.

*
* *

La campagne électorale est dès à présent ouverte en Angleterre. M. Gladstone l'a inaugurée lui-même en prenant l'offensive, avec cet optimisme et cette énergie que ses quatre-vingt-deux ans n'ont pas altérés. Son plan de campagne est dressé : déjà la plupart des candidats libéraux sont désignés et prêts à commencer la lutte.

Dans son grand discours-programme, prononcé récemment à l'Union libérale et radicale de Londres, M. Gladstone a très habilement établi la plate-forme électorale du parti libéral pour les prochaines élections. Il a représenté, comme deux termes inséparables, les réformes qui intéressent directement l'opinion anglaise et les revendications de l'Irlande. La première question à régler, c'est le *home rule*. Le régime d'exception que les tories prétendent imposer à l'Irlande est inacceptable; il ne résout pas le problème. Or, tant que le problème irlandais ne sera pas équitablement résolu, on n'aura pas les mains libres pour l'accomplissement des réformes démocratiques vainement demandées aux tories par l'opinion publique.

M. Herbert Gladstone vient de confirmer avec éclat cette thèse, en faisant ressortir, dans un article publié par la *Nineteenth Century*, la disproportion énorme qui existe entre la place que tient l'Irlande dans la vie politique et son importance réelle au point de vue de la grandeur de l'empire britannique. Il prouve, avec chiffres à l'appui, que l'Irlande absorbe au moins le quart du temps consacré par le Parlement aux affaires publiques. Il est donc temps de lui laisser enfin son autonomie et de débarrasser le Parlement d'un problème aussi encombrant.

Parmi les réformes inscrites dans le programme des libéraux, il faut citer l'autonomie communale de Londres et les lois protectrices des intérêts ouvriers. En promettant l'autonomie communale, M. Gladstone espère enlever aux tories les soixante sièges de Londres, qui est leur grande citadelle électorale.

*
* *

Le prince héritier de Roumanie, dont on n'a pas oublié la romanesque aventure avec Mlle Vacaresco, vient d'être fiancé à la princesse Marie-Alexandra-Victoria d'Édimbourg, qui est, par sa mère Marie-Alexandrovna, duchesse d'Édimbourg, la nièce de l'empereur de Russie. Par ce mariage, le prince Ferdinand de Hohenzollern va se trouver allié du même coup à la famille impériale de Russie et à la dynastie royale d'Angleterre. C'est à Potsdam que ces fiançailles ont été annoncées officiellement par l'empereur d'Allemagne. Les sujets des Hohenzollern se montrent vivement satisfaits d'une union qui paraît devoir favoriser les espérances pangermanistes. A Bucarest, le parlement a chaleureusement accueilli la proclamation de cette nouvelle. A Saint-Pétersbourg, s'il faut en croire certaines informations, la satisfaction serait plus mélangée. Le tsar n'aurait pas grande confiance dans la stabilité de la dynastie actuellement régnante en Roumanie. La future reine des Roumains se trouvera placée, par ses alliances, entre deux groupes de souverains séparés par trop d'intérêts opposés pour qu'elle n'ait pas à compter sur d'orageuses destinées.

G. Blachon.

LE MUSÉE DE LA CONVERSATION (1)

Dans cet ouvrage, l'auteur s'est appliqué à donner un *état civil* à des locutions, phrases courantes et expressions qui circulent dans la conversation, alors que le souvenir de leur origine s'est effacé. Ils passent de bouche en bouche, subissant parfois des mutilations qui les rendent méconnaissables, et les dictionnaires, — soit à cause de la difficulté, soit par dédain pour des façons de parler trop vulgaires, — se contentent, lorsqu'ils les enregistrent, d'en faire comprendre le sens, mais n'en précisent pas l'origine.

L'ouvrage de M. Alexandre prendra place à côté des recueils d'Édouard Fournier, Léonard Gallois, Charles Rozan, Larousse, Lorédan-Larcher, Dezobry, Eugène Muller. Il a sur ses devanciers le mérite d'être d'une rigoureuse précision. Si l'auteur du *Musée* a parfois utilisé les indications de ses devanciers, il les a toujours contrôlées et complétées. Ce n'est pas lui qui se contenterait de citer le mot de *cet autre* ou de rappeler le vers *du poète ;* il tient à mettre les points sur les *i*, et cette recherche du document précis est un gage de la conscience de l'auteur et donne à son travail une réelle valeur.

Pour mettre le lecteur à même de juger l'ouvrage de M. Roger Alexandre, nous donnons ci après quelques courts articles, pris au hasard parmi les quatre cents qui figurent dans le *Musée de la conversation*.

Nous dansons sur un volcan. — C'est le mot de M. de Salvandy au duc d'Orléans, dans une fête brillante que celui-ci donnait au roi de Naples, son beau-frère, le 31 mai 1830 : « Monseigneur, dit-il, ceci est une fête toute napolitaine ; nous dansons sur un volcan. » Cette parole est rapportée par M. Guizot dans le tome II de ses *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* (p. 13).

Cela fera du bruit dans Landerneau. — Alexandre Duval (*les Héritiers ou le Naufrage*, comédie en un acte. Théâtre-Français, 27 novembre 1796).

Les héritiers du marin Antoine de Kerlobon, dont la mort paraît certaine, sont réunis dans son château, voisin de la petite ville de Landerneau, pour s'y partager ses dépouilles. Paraît Antoine de Kerlobon lui-même, miraculeusement sauvé d'un naufrage, qui revient juste à point pour confondre ses indignes parents et faire le bonheur de deux jeunes gens restés fidèles à son souvenir.

« Oh ! le bon tour ! s'écrie à la fin Alain, le domestique d'Antoine. Je ne dirai rien, mais cela fera du bruit dans Landerneau. »

Pauvre, mais honnête. — Il serait tout à fait impossible de déterminer l'ouvrage dans lequel cette formule a été employée pour la première fois. Bornons-nous à noter qu'on la rencontre écrite très sérieusement dans l'éloge de M. Galland (traducteur des *Mille et une Nuits*) par M. de Boze.

L'auteur débute ainsi :

« Antoine Galland naquit, en 1646, de pauvres, mais honnêtes parents. » (*Histoire de l'Académie des Inscriptions*, t. III, 1723. *Éloges*, p. XXXVIII.)

La propriété reste debout, assise... — Célèbre phrase due à M. Troplong, qui commençait ainsi l'introduction de son *Mémoire sur la propriété d'après le Code civil :*

« Au milieu de tant d'institutions qui tombent ou vieillissent, la propriété reste debout, assise sur la justice et forte par le droit. » (*Petits traités de l'Académie des Sciences morales et politiques*, 2e livr., 1848.)

BIBLIOGRAPHIE

La Russie géographique, ethnologique, historique, littéraire, artistique, etc. (Paris, 1 vol. in-8° ; librairie Larousse.)

Il existe en France de nombreux travaux destinés à nous faire connaître la Russie. Quelques-unes de ces publications sont, comme l'*Empire des tsars* de M. Leroy-Beaulieu, intéressantes et remarquables ; mais parmi celles qui s'adressent au grand public, aucune ne nous paraît réunir à un égal degré les garanties de compétence et d'exactitude qui distinguent les études dont se compose le volume récemment mis en vente par la librairie Larousse. Il suffit de parcourir ces études, de lire les noms des spécialistes qui les ont écrites, de jeter un coup d'œil sur les illustrations disséminées à profusion dans le texte pour saisir immédiatement l'importance d'un pareil travail, dû à MM. Girard de Rialle (ethnologie), Alfred Rambaud, Albert Vandal, Maxime Petit (histoire), E. Lehr et Anatole Leroy-Beaulieu (droit public), Raffalowich (commerce et industrie), Louis Leger, E.-M. de Vogüé et Maurice Tourneux (littérature), Vachon et Pougin (art), J. Grand-Carteret (caricature), etc., etc.

On est assuré d'y trouver un tableau scrupuleusement fidèle du monde russe considéré sous tous ses aspects. Le simple curieux y fera rapidement et sans peine la connaissance du grand État slave ; le travailleur y puisera des renseignements de toute sorte auxquels il pourra se fier en toute sécurité. La géographie, l'histoire, les lettres, les arts, le gouvernement y sont l'objet de monographies étudiées, substantielles, dont la succession forme une petite encyclopédie concise mais précise, de l'Empire des tsars.

L'illustration, très remarquable, est purement documentaire : les portraits, les monuments, les reproductions d'œuvres d'art ont tous leur importance. Une mention particulière est due à la carte en couleurs des races de la Russie et au fac-similé d'une charte française du XIe siècle portant la signature d'une princesse russe.

***

Sommaire de la *Révolution française* du 14 juin 1892 :

I. Charles-Robert Gosselin ; un précurseur oublié du socialisme au XVIIIe siècle, par A. Lichtenberger. — II. Le constituant Foucauld de Lardimalie (*suite et fin*), par F. Bussière. — III. Un conventionnel diplomate : Claude-Joseph Girault, par A. Kuscinski. — IV. Les sources de l'histoire de la Révolution : un rapport de Dubois-Crancé sur le personnel des armées, par F.-A. Aulard. — V. Réimpressions : *L'abbé Grégoire et ses contemporains*. — VI. Chronique et bibliographie : *Le pouvoir royal en France pendant les guerres de religion*, par M. Georges Weill ; *Mémoire de M. de Vareilles*, par M. l'abbé Paul Guillaume ; Le centenaire de la République au Sénat ; *Stendhal diplomate*, par M. Louis Farges.

(1) [illegible] par M. [illegible] 1 vol. in-8° [illegible] Paris, [illegible] Delagrave.

CHRONIQUE DES ACADÉMIES

Académie des sciences morales et politiques. — *La philosophie politique de Herbert Spencer.* — M. Henry Michel lit un mémoire très complet et très intéressant sur la philosophie politique du grand penseur anglais. Exposée pour la première fois en 1850, dans un ouvrage intitulé *Social Statics*, qui n'a jamais été traduit, la philosophie politique de Spencer a trouvé, l'année dernière, sa forme définitive dans un livre qui a pour titre *Justice*, dont on prépare, croyons-nous, une traduction. Dans l'intervalle, Spencer avait touché maintes fois aux mêmes questions avec ses *Essais de politique*, avec le petit traité intitulé l'*Individu contre l'État*, enfin avec les *Principes de sociologie*. Spencer qui est, en politique comme en économie politique, un individualiste intransigeant réduisant à un minimum, — presque au néant, — le rôle de l'État, a réellement reconstitué, comme le démontre M. Henry Michel, dans ses premiers livres, en les rattachant à des données sociologiques et biologiques, toute la *métapolitique* du XVIIIe siècle. On trouve en effet dans la *Statique sociale*, et aussi dans les ouvrages qui ont suivi la théorie du droit naturel, une sorte de table des Droits de l'homme, un contrat d'association qui, sans ressembler au *Contrat social*, ne laisse pas que d'en rappeler l'idée, la théorie du progrès, l'hypothèse de l'optimisme, etc. Les mêmes exigences logiques, qui rapprochaient l'une de l'autre ces diverses théories chez les métaphysiciens du XVIIIe siècle, les rapprochent encore chez Spencer.

Les variations importantes et curieuses qui se sont produites dans les idées politiques de Spencer, entre 1850 et 1891, s'expliquent précisément par le désir très vif et tout à fait prépondérant, chez ce philosophe, de défendre l'individualisme contre tous les dangers qui le menacent : le socialisme, le droit des majorités. C'est ainsi qu'il retire ses idées sur la propriété du sol et qu'il renonce à en demander le rachat à la société en vue de transformer les propriétaires actuels en tenanciers, en présence du développement pris par les théories de George sur la nationalisation du sol. Et si, après avoir parlé en termes chaleureux de la démocratie, dans la *Statique sociale*, Spencer en est venu à déclarer dans la *Justice* que ce que l'on appelle les droits politiques ne mérite pas ce nom ; qu'il n'y a pas de droits politiques ; que voter est une fonction ; que ni le suffrage universel ni les autres institutions chères aux démocraties n'ont de valeur propre ; que tout dépend de l'usage qu'on en fait : cela tient à ce que Spencer voit de plus en plus dans le droit des majorités sur les minorités une forme de l'oppression aussi redoutable, selon lui, que celle qui résultait naguère de la théorie du droit divin et de l'omnipotence du prince.

M. Henry Michel montre ensuite comment la pensée de Spencer, conciliante et accueillante à l'origine, dans la *Statique sociale*, peu sensible aux oppositions et aux contradictions, s'est progressivement resserrée pour aboutir, dans la *Justice*, à une conception plus homogène. Malgré tous les efforts du philosophe anglais, et en dépit des sacrifices qu'il a dû faire, on ne saurait dire, ajoute M. Michel, qu'il ait réussi à lever les objections de fait que Huxley lui oppose au point de vue scientifique (l'organisme social notamment), soit les objections de principe que M. Renouvier applique avec une précision remarquable au point faible de sa méthode. Pourquoi Spencer n'a-t-il pu triompher de ces objections? Parce que, dit M. Michel, la position qu'il a choisie est, en quelque sorte, intenable. En économie politique, il a voulu réagir contre le socialisme d'État ; en politique, contre le radicalisme anglais issu directement du benthamisme. Il a eu recours, pour opérer cette réaction, aux moyens dont s'étaient déjà servi efficacement, dans des circonstances différentes, les théoriciens du droit naturel, au XVIIIe siècle, les précurseurs et les inspirateurs de la Révolution d'Amérique et de la Révolution française. Avec eux, il a professé que la volonté humaine intervient et joue un rôle prépondérant dans la constitution de la société ; mais en même temps, par sa sociologie, Spencer replonge l'homme dans la nature. M. Michel montre qu'il y a là non pas conciliation et combinaison, mais juxtaposition ou superposition de deux méthodes. Spencer, qui a voulu se dispenser, au préalable, de choisir, se trouve conduit à faire incessamment des choix de détail entre des solutions appartenant aux systèmes les plus opposés. Ces choix, sans que Spencer s'en rende compte, sont déterminés par des préférences reposant elles-mêmes sur des raisons morales. Il sacrifie la souveraineté du peuple à l'indépendance de l'individu, parce qu'il juge celle-ci meilleure que celle-là, etc. La conclusion qui se dégage des dernières pages de cette belle étude, c'est donc que le nerf de toute philosophie politique est, que le philosophe le veuille ou non, une idée préconçue, *préférée*, sur la nature humaine et la destinée de l'homme.

— M. Daniel Zolla, professeur à l'École de Grignon, se fait connaître comme l'auteur du mémoire n° 2 qui a obtenu une récompense de 3000 francs dans le concours Rossi.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Concours des antiquités nationales. — 1re médaille*, M. Brutails, archiviste de la Gironde, pour son *Étude sur la condition des populations rurales du Roussillon au moyen âge ; 2e médaille*, M. Coyecque, de la Bibliothèque de l'Arsenal, pour son *Hôtel-Dieu de Paris au moyen âge ; 3e médaille*, M. Ernest Langlois, professeur à la Faculté des lettres de Lille, auteur de *les Origines et les sources du Roman de la Rose*. La Commission a demandé une 5e médaille au ministre de l'instruction publique en faveur de M. Loeseth.

Mentions. — 1re *mention*, M. Tirey ; 2e *mention*, M. Beaudouin ; 3e *mention*, M. A. Blanchet ; 4e *mention*, M. Jacqueton ; 5e *mention*, Mlle Louise Guiraud ; 6e *mention*, MM. Bulliot et Thiollier.

— M. J. Martin, conservateur du musée-bibliothèque de la ville de Tournus, a découvert dans ces derniers temps, à Forges-lès-Macon, à Dulphey et à Tournus, des cimetières burgondes où se sont rencontrés divers objets intéressants, dont M. Harny présente à l'Académie des aquarelles soigneusement exécutées. On y voit notamment représentés divers objets de fer, couteaux, scramasaxes, remarquables à la fois par leur taille et par leur bonne conservation, surtout de grandes et belles boucles de ceinturons habilement plaquées en argent sur fer. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la présence, au milieu d'un matériel funéraire parfaitement caractérisé comme mérovingien, d'objets assez nombreux, particulièrement des vases de terre identiques ou peu s'en faut à ceux que l'on trouve habituellement dans les sépultures de l'époque gallo-romaine. M. Béquet avait été jusqu'ici à peu près le seul à signaler dans les environs de Vannes de telles transitions entre le gallo-romain et le franc, si nettement distincts presque toujours par leur céramique comme par leurs autres industries essentielles.

Il est intéressant de constater quelque chose de fort semblable dans les tombes burgondes de la Mort-Pierre de Dulphey. L'un des sujets inhumés dans ce dernier cimetière avait une sorte de trousse composée d'un briquet de fer avec sa pierre, d'un couteau et de diverses pièces à anneaux d'un usage difficile à reconnaître. Deux bagues de bronze portent l'S barré, abréviation de *Signum*.

J.-B. Mispoulet.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

23 juin 1892.

Les partis politiques de l'Angleterre vont se mesurer dans les élections générales; M. Gladstone prépare ses grands discours pour les électeurs de l'Écosse et pour toute l'opinion libérale du Royaume-Uni. Le vieux [illegible] de l'*Home-Rule*, au moins la partie dernière et suprême de sa propre et glorieuse existence à lui-même, car il n'est pas probable que cet homme d'État puisse encore assister à de nombreuses batailles comme celle qui va s'ouvrir. Le ministère belge vient de convoquer la Constituante, qui décidera des destinées de la monarchie parlementaire et des droits du suffrage universel. L'Italie aussi est, dès à présent, en pleine période électorale. Le roi Humbert est allé chercher à Berlin, les uns disent de l'argent et une épouse pour l'héritier présomptif de la couronne, les autres, un peu de prestige pour continuer sa politique personnelle et pour se former une majorité favorable. M. de Bismarck a fait un voyage triomphal à travers l'Allemagne et l'Autriche : les Saxons et les Autrichiens se sont attelés, avec une égale émulation, au char du vainqueur de Sadowa. Il semble que tous les bouquets de fleurs qu'on offre au ministre tombé sont autant de pierres que l'on jette dans le jardin de l'empereur Guillaume. Il est allé chercher femme, pour son fils à lui, à la cour des Habsbourg. Parmi ces divers incidents, on peut dire que le pape Léon XIII est le seul qui fasse aujourd'hui de la politique digne de ce nom et de la politique universelle. Le vieillard du Vatican ne voyage pas pour traiter avec les banquiers, ni pour conclure des mariages avantageux à sa dynastie, ni pour recueillir des suffrages électoraux dans des comtés; mais, sans bouger de chez lui et du fond de sa solitude, il poursuit un plan qui intéresse l'avenir de la démocratie dans tous les États et des deux côtés de l'Atlantique.

Il est bien certain que la curie romaine n'a point pour objectif de préparer des élections favorables à une opinion politique sur l'échiquier des arrondissements de France. A la vérité, nous ne savons rien de plus médiocre et de plus faux que de considérer l'évolution de la papauté comme une opération électorale qui s'appliquerait à un certain nombre d'arrondissements français. Ce sont là des points de vue de candidats perpétuels qui sortent d'une élection pour entrer dans une autre élection et dont la vie agitée se passe en manœuvres pour rallier quelques suffrages dans un sens ou dans un autre. Le Vatican, même vaincu et découronné, est toujours l'un des rares points du monde d'où l'on embrasse l'horizon dans son ampleur. La papauté évolue pour le monde entier et non pas seulement pour telle ou telle province du monde. Elle s'apercevait depuis longtemps qu'une dangereuse scission se produisait et s'élargissait d'année en année entre la démocratie moderne et l'Église catholique; et si la bourgeoisie parlementaire, si les diverses monarchies ne connaissent pas le moyen d'arrêter les progrès de cette séparation dont elles souffrent tout autant que l'Église, si elles s'endorment dans l'inertie et l'impuissance, le Vatican immuable a voulu montrer que lui, il sait marcher et évoluer, et il entend en donner l'exemple. Quelques-uns espèrent que la disparition de Léon XIII pourrait enrayer ce mouvement; ils sont aussi le jouet d'une illusion bien médiocre et d'une ignorance puérile, ceux qui se flattent de telles prévisions. Pensent-ils que le pape est seul quand il délibère ou qu'il n'a pour conseiller que la colombe du Saint-Esprit? Il a aussi son conseil de ministres et d'hommes d'État, d'économistes et de philosophes, de Richelieu, de Turgot et de Machiavel, qui se nomme la curie romaine et qui sait vraiment un peu mieux la politique que certains représentants de républiques et d'empires. C'est avec ce conseil des ministres qu'il délibère sur l'évolution de la papauté, et, quand le pape remue, ce n'est pas seulement un vieillard plus ou moins débile qui se remue sur sa chaise curule, c'est tout un monde qui bouge, et dont chaque mouvement a des prolongations directes et indirectes qui se font sentir jusqu'aux extrémités de l'univers. Léon XIII pourrait disparaître demain, l'ondulation qui s'est produite dans l'atmosphère terrestre n'irait pas moins poursuivant sa marche circulaire et progressive. Le petit conciliabule des droites, sous la présidence de M. le comte de La Rochefoucauld-Bisaccia, orné de ses jolis cheveux noirs si bien pommadés, les prétentions de M. de Broglie, le scepticisme de M. de Mackau, l'obstination de M. Buffet, la dévotion de M. Chesnelong, la correction académique de M. d'Haussonville sont des « quantités négligeables », qui ne pèsent pas plus qu'une feuille de rose dans les balances de la politique actuelle. Le parti conservateur et monarchique français n'avait qu'une résolution à prendre, une attitude à adopter : se prosterner devant la volonté du Vatican, déclarer qu'en gardant au fond du cœur leurs fidélités anciennes, ils n'apercevaient d'autre voie de salut que celle que le pape leur ouvrait lui-même. Ils devaient s'avancer avec reconnaissance et enthousiasme sur le pont d'or que le pape jetait de ses propres mains devant eux, par-dessus les grandes crevasses du monde moderne. Ils ont eu la sottise suprême, — le mot n'est que trop faible, — de s'arrêter à l'entrée du pont et de s'obstiner à ne point passer, et le pape a beau tirer sur le licol, l'âne de Balaam regimbe et braie et se cabre et dit en son langage qu'il ne passera pas! C'est admirable; c'est le comble de l'ineptie pour le parti monarchique français et le comble du bonheur pour les républicains, qui se seraient trouvés sensiblement embarrasés si tous les monarchistes avaient passé.

Les discussions de lois d'affaires, comme on dit, et de réformes pratiques, se poursuivent dans les deux Chambres; au Sénat, la loi sur les sociétés coopératives; à la Chambre, les projets concernant le crédit agricole, puis le privilège de la Banque de France qui expire le 31 décembre 1897, et que le rapport de M. Burdeau propose de proroger jusqu'au 31 décembre 1920. Ces divers projets ont un certain nombre de points communs, qui, par malheur, sont traités isolément dans l'une et l'autre Chambre.

M. Jules Roche, ministre du commerce, en ouvrant la seconde session du Conseil supérieur du travail, a souhaité que cette assemblée s'inspirât d'un esprit synthétique. Elle est saisie d'un projet de crédit populaire qui se relie à la fois au crédit agricole, discuté par la Chambre des députés, et aux sociétés coopératives, qui sont l'objet de l'étude du Sénat. Personne ne fait plus d'efforts que M. Jules Roche, pour mener de front ces divers projets, et pour les diriger selon des vues d'ensemble. Mais la machine parlementaire si compliquée, et qui chaque jour se complique, peut-elle répondre aux vœux du plus actif et du plus philosophe des ministres?

M. Cousset a jeté parmi ces discussions économiques et financières la note pétillante de sa verve et de son humour de paysan de la Creuse. Il interpellait le ministère sur l'abus de recommandations et des apostilles, en déclarant qu'il venait d'en donner quelques-unes le matin même. Comme l'a fait remarquer M. Loubet, c'est à la Chambre et non au Gouvernement que devait s'adresser l'interpellation, mais les députés d'arrondissement et de canton, élus au suffrage universel, comment pourraient-ils se défendre d'être les premiers commissionnaires de leur village?

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

23 juin 1892.

Après avoir mis bon ordre aux velléités d'indépendance manifestées un instant par le Parlement italien, le roi Humbert est enfin parti pour Berlin, avec la reine Marguerite. Il y séjourne en ce moment, et de brillants honneurs lui sont décernés pour attester avec éclat l'étroite amitié qui unit sa dynastie à celle des Hohenzollern. S'il est vrai, comme on l'a dit, que, pour les États secondaires, un allié puissant soit un maître, ce sont en réalité des serments de vassalité qu'il est venu renouveler à Berlin, au nom de l'Italie. Dans ces conditions, il est assez naturel qu'il y soit reçu à bras ouverts, et l'enthousiasme des Berlinois n'a rien qui puisse nous émouvoir.

La nation italienne s'associe-t-elle de bon cœur à la démarche de son souverain? On n'est guère en droit de supposer le contraire. Il est vraisemblable que les électeurs italiens, loin de la désavouer, s'empresseront de la confirmer. L'Italie est solidement amarrée à la Prusse. Qu'elle ait tort ou raison, c'est là un fait dont nous devons prendre notre parti, au lieu de perdre notre temps en récriminations parfaitement stériles.

On affirme que le couple royal italien doit mettre à profit son séjour à Berlin pour créer un nouveau lien d'une nature plus intime entre les deux peuples alliés : il s'agit d'obtenir pour le prince de Naples, héritier du trône, la main d'une des sœurs de l'empereur Guillaume. Aucun obstacle bien sérieux ne s'oppose à cette combinaison matrimoniale. Si elle réussit, le roi Humbert pourra se vanter de n'avoir pas perdu son temps à Berlin. Il aura obtenu enfin de l'Allemagne un gage positif bien fait pour flatter l'amour-propre de la nation italienne et pour raffermir sa confiance dans la dynastie de Savoie.

Quant à M. Giolitti, son sort n'est plus à plaindre. Il voit affluer dans ses mains toute une série d'atouts; et, à moins d'incidents imprévus, il tiendra le beau rôle dans la grande partie électorale qui se prépare.

***

Le bruit s'est répandu, cette semaine, que sir Evan Smith venait d'être atteint de l'influenza, ainsi que lady Smith et que la plupart des agents de la mission anglaise à Fez; que, par suite, les négociations de l'ambassade extraordinaire avec la cour marocaine étaient suspendues, et que, d'ailleurs, cet ajournement s'imposait au sultan Muley Hassan, dont tous les soins sont absorbés par l'expédition qu'il organise contre la tribu rebelle des Kabyles angheras.

Sur les bords de la Seine, cette nouvelle a provoqué tout le contraire d'une grande affliction; et, sans plus attendre, la presse française s'est empressée de célébrer l'échec de la mission anglaise au Maroc.

C'est aller trop vite en besogne que d'enterrer si lestement l'entreprise de sir Evan Smith. Sans doute, le Sultan paraît décidé à la résistance, et plus capable qu'on ne s'y attendait de donner du fil à retordre à ses adversaires; mais il faut compter avec la ténacité de la diplomatie anglaise et avec l'inépuisable variété de ses ressources.

Si les Anglais n'ont d'autre obstacle devant eux que les forces, le patriotisme et les intérêts de Muley Hassan, le succès n'est pour eux qu'une question de temps. Or aucun *veto* formel ne s'est opposé aux prétentions qu'ils viennent de manifester ouvertement en exigeant la construction d'une forteresse à Tanger par des ingénieurs anglais, c'est-à-dire en affirmant leur intention arrêtée de dominer dans le Maroc et d'occuper une des dernières positions qui leur manquent pour faire de la Méditerranée un lac anglais. Que la France essaye de fortifier Bizerte, les représentations et les menaces pleuvent de toutes parts. Que des publicistes russes réclament platoniquement la part d'influence qui revient de droit, dans la Méditerranée, à un peuple de cent millions d'Européens, c'est à qui fulminera les exorcismes les plus furibonds contre « l'ambition moscovite ». Mais l'Angleterre peut dresser flegmatiquement le programme de ses convoitises et entreprendre le siège diplomatique de toutes les positions dont elle a besoin pour étendre sa domination et la rendre inexpugnable : tout le monde s'incline; et si un semblant de résistance se produit, ce n'est que le timide accomplissement d'une formalité vaine. Les droits de l'Angleterre sont illimités et priment tous les autres!

Voilà pourquoi l'ajournement des négociations de Fez ne nous apparaît pas encore comme un échec décisif. L'Angleterre vient de constater une fois de plus qu'elle peut tout oser et que ses convoitises sur le Maroc n'ont guère à surmonter que des obstacles locaux et secondaires. Aussi est-il douteux qu'elle considère la partie comme perdue.

***

Nous traversons une période assez pauvre en événements présentant quelque importance internationale. L'Angleterre est en pleine fièvre électorale. Aux États-Unis, M. Harrison, le président actuel, a été choisi de nouveau par les républicains comme candidat à la présidence. Les démocrates ont porté leurs suffrages sur M. Cleveland, l'ex-président. L'échec de M. Blaine, qui espérait représenter les républicains, et le ressentiment de ses amis contre le parti qui a rejeté sa candidature assurent de grandes chances aux démocrates.

En Europe, l'événement du jour, c'est le voyage du prince de Bismarck à Vienne, dont les détails remplissent nos journaux quotidiens. L'attitude glaciale du monde officiel à l'égard de l'ancien dictateur omnipotent offre un thème trop favorable aux développements lyriques pour qu'on n'en ait pas usé et abusé. Aussi laissons-nous de côté ces contrastes suggestifs et ces perspectives théâtrales pour dire quelques mots d'un fait plus modeste en apparence, et dont la presse ne s'est guère occupée, mais qui n'en mérite pas moins l'attention des esprits sérieux.

Depuis quelques mois, on agite avec une certaine persistance, dans les cercles politiques de la Bohême, la question du refus de l'impôt comme moyen éventuel de résistance aux procédés arbitraires du pouvoir central et aux entreprises du parti allemand. Dans un grand discours à ses électeurs, M. Ed. Gregr a récemment préconisé cette méthode d'opposition. Les journaux qui ont reproduit ce discours ont été confisqués, selon l'usage; mais l'idée n'en fait pas moins son chemin.

Le refus de l'impôt est moins subversif assurément que les revendications séparatistes et que l'insurrection à main armée, recours habituel des Magyars. C'est une *ultima ratio* plus moderne, plus parlementaire et plus digne d'un peuple civilisé ; enfin c'est, dans la situation actuelle, le seul moyen pratique de lutter avec quelque chance de succès, en cas de péril extrême.

Mais il y a des armes dangereuses qu'il est téméraire de brandir avant d'en avoir étudié le maniement; des armes dont il faut bien se garder de menacer l'adversaire avant d'être certain qu'on peut en jouer à coup sûr. Tel est le cas pour le refus de l'impôt. Les chefs du parti national tchèque comprendront qu'il serait prudent de mûrir l'idée, de la propager et de lui gagner un contingent irrésistible d'adhésions avant de mettre en éveil la vigilance des pouvoirs qu'il s'agit de tenir en respect.

G. Blachon.